Madame Alonzo Fortier
Quebec

Double

Madame Alonzo Fortie[illegible]
St Sacrement
Quebec

LA PETITE POSTE

CONDITIONS — 1o. 5 sous du mot 2o. Chaque annonce devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur 3o. Les annonces doivent nous être adressées avant le 15 du mois qui précède la publication de la REVUE.

Afin de réprimer tout abus qui pourrait s'insinuer dans la Petite Poste, la direction de la Revue Moderne se réserve le droit de refuser les annonces ou de les modifier suivant le cas. Les changements seront faits de façon à respecter le sens absolu de l'annonce. L'argent sera retourné avec les annonces refusées, moins les frais de poste

DEUX PETITES QUEBECQUOISES sont en veine de correspondance. Venez, messieurs. Suzanne D'Orlys, et Rose Perrin, poste restante, Haute-Ville, Québec.

SHERBROOQUOISE distinguée désirerait correspondant gentil. Emm-Ante, 127, Conseil, Sherbrooke.

JEUNE femme de bonne éducation, menant une vie monotone, aimerait à connaître monsieur distingué dans le but de se distraire. Madame A. P., Boîte 286, Station B. Montréal.

VOUS êtes brun, grand, distingué, instruit et semblez avoir 28 à 35 ans quand vous passez sur ma route me souriant... dans mes rêves. Aujourd'hui, peut-être viendrez-vous en réalité: le sentier se fait si joli dans sa blancheur neigeuse. Claire D'Aubray, poste restante, Ottawa.

JEUNE FILLE instruite et gaie, désire correspondant idem; point sentimentale, donc pas d'étudiants. Suzanne Gérardy, poste restante, Montréal.

JEUNE HOMME instruit et distingué désire correspondantes de seize à vintg ans. Gaetan Lasalle, Henryville, Co. Iberville, Qué.

CORRESPONDANTS, 25 à 30 ans, écrivez à Rita Doucet, poste restante, Chicoutimi.

DEMANDE correspondants sténographes. Mlle Rita..., Casier, 236, Matane Qué.

POUR "COIN DE SAGESSE".— MERCI.— D. D. C.

JEUNE HOMME instruit, sérieux, triste, seul, désire correspondante, jeune fille de Montréal, 18 à 22 ans, jolie blonde, discrétion assurée. André Mussat, poste restante, Station B., Montréal.

BRUNETTE aimerait correspondants instruits, distingués. Bonne position. Boîte 265, Terrebonne.

JEUNE HOMME désire jeune correspondante pour se distraire. Charles Ledoux, Creek des Prairies. C. N. Ry.

JEUNE BRUN, 21 ans, désire jeune correspondante distinguée. Arthur Lemieux, Creek des Prairies. C. N. Ry.

JEUNES FILLES distinguées désirent correspondants de 18 à 23 ans. Mlles Ghislaine Vermont et Rolande Desprès, 72, Verdun, Hull, Qué.

à suivre page 4



Rideau en dentelles filet broderie richelieu et motifs peints de Venise.
(*Modèle de la Maison Cahill, 647 ouest, rue Sainte-Catherine*)

La Petite Poste *(Suite de page 2)*

JEANNE BISSON, 497, Sussex, Ottawa, désire lettres originales, nombreuses.

MIREILLE désire vous lire, vieux garçon de 30 à 35 ans. Mireille Voisclair, poste restante, Sherbrooke-Sud, Qué.

JEUNES FILLES de 20 à 25 ans je désire entrer en correspondance avec vous. Aimé Elzéar, 150, rue King, Sherbrooke, Qué.

JEUNES FILLES aimables venez m'égayer. Paul Leblond, casier 125, Deschaillons, Qué.

DEMOISELLE distinguée désire correspondants. Yvette Beaucœur, Chicoutimi.

DEMOISELLE distinguée, très gaie, âme profonde et bonne désire correspondant de 20 à 35 ans. But en faire son confident. Adresser: Casier 47, O'Brien.

JEUNE HOMME distingué, aimerait correspondantes sérieuses et instruites. But sérieux. Réné Larue, poste restante, Delorimier.

MONSIEUR dans la trentaine, sérieux, de bonne réputation et de bonne position, désire correspondre avec demoiselles ou veuves distinguées, instruites et de bonne apparence. De préférence quelqu'une sachant apprécier la vie de famille, et demoiselles demeurant avec leurs parents. But: faire connaissance. Toute réponse devra être accompagnée de quelques détails. Laurent Guertin, poste restante, rue St-Jacques, Montréal.

QUEBECQUOISE désire correspondante sobres et réservés; échanger cartes et vues. Léna Bélair 94, Couronne, Québec.

JEUNE FILLE, 21 ans. Laideur classique, distinction aristocratique, gaucherie innée; mais bon cœur, sympathique, demande correspondants charitables, distingués, sérieux. Line Amore, casier, 512, Trois-Rivières, Qué.

UN CORDIAL accueil vous attend ici gentils correspondants. Marcelle Jacques, boîte postale, 374, Sorel.

GARCON désirerait compagne très distinguée et pouvant l'aider dans l'avenir. Rémi Cossette. La Reine, Abitibi. Co. Pontiac. Que.

Jeune fille désire correspondant anglais ou francais Béatrice de Louvigny: poste restante. Haute Ville, Qué

Oui! correspondra avec Blanche d'Haberville, R. Ouelle, Station.

Charmants amis et amies de la "Revue Moderne" vous plairait-il de rompre la monotonie des longues soirées d'hiver en échangeant correspondance avec: Madeleine d'Amours de Louvières 103 Birch, Lewistown, Me.

Il nous faut du Wagner, n'en fut-il plus au monde! ont écrit dans les journaux nos chroniqueurs musicaux les plus réputés. L'art disent-ils n'a pas de frontières. Peu importe que Wagner ait été francaphobe jusqu'à la garde: c'était son droit. Qu'il ait cruellement raidé la France et les Français en 1871: le "Malheur aux vaincus" date de Brennus le Gaulois. Parfait, la thèse bien que désagréable pour beaucoup peut se défendre, mais n'espérons être payés de retour par les Boches qui viennent d'interdire l'audition des œuvres de Saint-Saens, coupable d'avoir écrit des articles anti-allemands. On est musicien de l'autre côté de la Ruhr mais pas jobard.

* * *

Un épicier d'Ontario avait traduit une maison de gros lui ayant vendu du miel frelaté, celle-ci plaida bonne foi et fournit à l'appui les certificats de deux experts chimistes de Montréal, affirmant que le miel en questien était d'une pureté angélique. L'histoire n'est pas nouvelle; qui ne connait la célèbre toile de Decamps: Les Experts ou les singes amateurs. C'est égal ces expertises n'ajoutent rien à la gloire ou à la renommée de Montréal.

LES ECHOS

Quels bluffeurs que ces Américains! pour un rayon solaire de quelque cent milles de large, qualifié d'aurore boréale, qui se serait permis de déranger leurs fils électriques ils inondent l'univers entier de leurs remarques, suppositions, constatations et autres fariboles. A Hull un robin — un oiseau pas un homme de loi — a fait sauter tous les interrupteurs du circuit de la compagnie électrique, en créant un court circuit et personne n'en a parlé en dehors de cette cité manufacturière. L'oiseau tenant en son bec un morceau de fil de cuivre, désorganisa tout le système, se fit tuer et mit le feu au gazon, ce que l'aurore boréale yankee n'avait pas fait. Les journaux américains n'en ont rien dit cependant!

* * *

Qui veut des ruines? des ruines authentiques, tels le "Seven Castle" où fut enfermée Marie, reine d'Ecosse, le "Norham Castle", château-fort des évêques de Durham au 12ème siècle et une douzaine d'autres monuments inutiles, mais derrière les murs desquels "il s'est passé quelque chose". "Sic transit gloria mundi".



Ici vous serez le bienvenu, mon cher, vous serez traité comme l'enfant de la maison...

LA REVUE MODERNE

publiée à Montréal par Madame Madeleine Gleason-Huguenin, 147, rue S.-Denis, et imprimée par la Cie de Pub. La Patrie Ltée, 120-Est, rue S.-Catherine.

Adresse postale: Casier 35, Station N, Montréal. Téléphone: Est 1418

Les Patrons de la Revue Moderne



40—Grand panier fleuri grandeur 14x12 Patron 15 cts Etampé sur coton fini toile pour coussin Prix 49 cts.
41—Grand feston avec coin hauteur 4 pc., pour toilette d'oreiller, dessus de bureau, nappe etc. Patron 15 cts.
42—Motif pour chemise de nuit, cache corset, blouse etc. Patron 15 cts.
43—[illegible]tographie grandeur 11x9 Patron 15 cts. étampé sur toile écrue Prix 39 cts.
44—M[illegible] "La Musique" grandeur 9½x7½ pour rideau de porte Patron 15 cts. Etampé sur pure toile Prix 29 cts.

LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: EST 1418 DIRECTION RÉDACTION ANNONCES **Privé: EST 2059**

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTRÉAL.

3ème Année—No 3 — *S'unir pour grandir.* — Montréal, 15 janvier 1922

La Revue ne répond pas des manuscrits communiqués.

SOMMAIRE:

NOS ILLUSTRATIONS: — *M. Jules Helbronner; — Le Mont Lefroy et le lac Louise; — Le lac Louise et le Mont Victoria; — Le Mont Rundle à Banff; — Monument à Saint-Boniface, Man.; — Lieut. Charles-Emile Gatien; — Capitaine Achille LeRoyer; — La Chasse au Canada; — Hon. Mackenzie King; — Résidence de Laurier; — En Bretagne, chez Théodore Botrel;—Un beau coup de feu;—Madame Botrel;—Le Maréchal Foch;—Robe d'après-midi.*

Au Carnaval de Banff



Le Chef de la tribu des Stoneys et sa "squaw", dans leur costume de gala lors du dernier carnaval d'été à Banff, dans les montagnes Rocheuses.

...Notre meilleur Ami...

MADELEINE

Le meilleur ami de la Revue Moderne *est mort à l'heure même où s'imprimait notre édition de décembre.*

Et quel ami nous avons perdu!

M. Jules Helbronner était un journaliste éminent. Venu de France, entré jeune dans la carrière, il ne l'a jamais désertée, et, jusqu'à sa dernière heure, il écrivit des articles vigoureux, des notes bien saisies, animés d'un esprit public sûr et net. D'une érudition très large et très complète, il pouvait traiter de sujets bien divers tant politiques qu'historiques, mais la question sociale arrêta surtout son observation, et il s'attacha à l'étudier, à la scruter et à en traduire l'orientation. Il fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus fortement à la fortune de la Presse, *en portant la question ouvrière à son programme, et en la traitant avec une largeur de vue qui attira l'attention des travailleurs et les attacha au journal qui prenait un tel intérêt à leur sort. Il avait pour l'ouvrier un souci touchant, son sens de la justice, très éveillé et très actif le portait naturellement vers les humbles et les petits, et il prêchait avec une ardeur d'apôtre le redressement des griefs du Travail contre le Capital. Sa discussion ne l'amenait jamais à préconiser des mesures extrêmes et fatales. Il avait l'amour de l'ordre, tout aussi bien que le culte de l'équité, et dans toute sa vie, nous ne relevons rien qui ne soit d'une inspiration très noble, et d'une dignité impeccable.*



M. Jules Helbronner

Si nous avons apprécié et admiré l'homme d'action, le journaliste puissant et sincère, l'écrivain consciencieux et disert, combien plus encore nous avons compris l'homme de sensibilité et de délicatesse, l'ami discret et sûr qui, pénétrant dans notre intimité, y apportait des qualités de rare distinction, un esprit ouvert et une sympathie qui s'attachait à tous nos actes, donnant à l'amitié son sens le plus élevé et le plus aimable. Veuf d'une femme qu'il avait infiniment aimée et respectée, il ne vécut que pour ses enfants, dont la joie faisait tout son bonheur. Nous l'avons vu attaché à son travail, soucieux de remplir ses devoirs, épris de justice, sensible à toute manifestation amicale, charitable et surtout patriote. Les longues années de guerre furent pour lui des années d'agonie, sentir sa patrie pantelante sous la griffe ennemie le crucifiait, mais jamais sa foi ne chancela, il savait que la France ne pouvait être vaincue, et son optimisme ne fléchit pas, même aux heures les plus déprimantes, et le jour de la Victoire fut sans doute le plus beau de la vie de ce vieux soldat de 70.

Lorsque je voulus exécuter le projet d'une publication, qui germait depuis longtemps dans mon esprit, ce fut tout d'abord vers lui que je me tournai, attendant de sa longue expérience, de sa pénétrante finesse, de sa droiture absolue le conseil qui me dirigerait soit vers le silence, soit vers le succès. Je fis alors la complète expérience de la bonté de cet homme, de la sureté de ses décisions, et de la force de ses conseils. Hésitante entre la revue et le journal hebdomadaire, il m'indiqua la revue comme la fondation à faire, discutant le nom, la tenue, le genre, appuyant sur la tribune qui serait ainsi offerte à des talents muets, faute d'un organe où exprimer leurs idées et manifester leur valeur. Depuis, il n'a cessé de se pencher sur notre oeuvre soulignant ses faiblesses, applaudissant à son succès, si bon si affectueux si juste que d'avoir perdu un tel ami, nous éprouvons un déchirement inexprimable.

Il s'est endormi dans la paix, notre vieil ami, dans la paix de ceux qui n'ont jamais fléchi, qui n'ont jamais trahi, qui n'ont jamais reculé! Il s'est endormi à son poste, entouré de cette famille qu'il avait aimée par dessus tout, et à laquelle il n'avait donné que de l'amour et du bonheur. Sur sa tombe descend un hommage unanime de respect et d'affection.

Nous garderons sa mémoire pieusement et tendrement, comme celle de notre meilleur ami.

MADELEINE

A TRAVERS LE CANADA

HENRI MAREUIL

Toronto, 7 août

Nous avons pris le thé chez lady M..., dont la belle demeure est bâtie sur la falaise qui domine le lac.

A un certain moment, dans la grande salle lambrissée de chêne et tapissée de rouge, une jeune fille charmante se mit au piano; le silence se fit alors, et chacun écouta, dans une sorte de rêverie attentive, la mélodie douce et capricieuse de Chopin que jouait, avec quelque sentiment, la blonde artiste.

Les portes étaient grandes ouvertes sur la pelouse, brillante de soleil; au delà de cet espace clair, les sombres frondaisons des pins fermaient l'horizon. Sur une table, au centre de la pièce, de hautains lys jaunes tachés de noir jaillissaient des cols étroits de grands vases de cuivre.

Le soupir de Chopin s'éteignit dans un applaudissement discret. Une autre jeune fille vint au piano, non moins charmante, qui chanta d'une voix pure de vieilles chansons de France...

Moment rare et exquis! Bien-être physique, contentement des yeux, plaisir de l'ouïe, léger attendrissement du cœur, tout cela composait une jouissance très douce, qu'on eût aimé à prolonger voluptueusement.

Mais, hélas! avec les dernières mesures du chant, l'instant charmant s'enfuit sur le gazon brillant vers les profondeurs obscures des bois... Et ce fut de nouveau la vie.

Lac Huron, 10 août

Le temps est gris; les rives boisées de conifères et de trembles ont l'air fort inhospitalier. Quelle impression devaient-elles pas faire à nos ancêtres?

Hier soir, étendu sur le pont, les yeux perdus dans le ciel étoilé, j'ai rêvé à eux, ces ancêtres hardis qui découvrirent la terre américaine au prix des sacrifices les plus grands, et qui y rencontrèrent souvent la mort —la palme du martyre. J'ai rêvé à eux, j'ai essayé de reconstituer leur état d'âme, quand ils remontaient pour la première fois ces mers intérieures avec leurs guides indiens,—leur appétit d'aventure, leur prosélytisme chrétien, leurs appréhensions, leurs surprises, leurs épouvantes, et, pardessus tout, leur indomptable acharnement à offrir ces terres neuves au Christ et au Roi...

J'ai longuement rêvé à eux; je les ai mieux compris, et moi, fils d'un siècle sceptique, je me suis incliné en esprit devant ces grands chevaliers de la conquête blanche et française.



Le Mont Lefroy et le lac Louise

Au nord de Régina, 13 août

Le soleil brille dans un ciel très bleu, où dormassent de ronds petits nuages blancs, juste en nombre suffisant pour se jouer avec la lumière sur la plaine; l'atmosphère est parfaitement limpide.

Au sortir de Regina, on descend dans une sorte de faille large d'un mille environ; ses bords ne s'élèvent guère plus haut qu'une soixantaine de pieds; ce sont des côtes herbeuses et roides, entre lesquelles miroitent des marais. Puis on atteint le lac de la Montagne dernière; les falaises s'écartent, mais modérément, et elles demeurent assez proches pour qu'on jouisse de leurs reflets dans l'eau calme; le paysage est de dimensions françaises, bien composé et satisfaisant. C'est fort plaisant, ces dunes herbeuses, dont la ligne ondule, nette et sobre, sur le bleu pur du ciel; sur leur crête se profilent tantôt un toit de ferme, tantôt des animaux, tantôt le geste d'un travailleur; parfois, au bord de leur sommet, un bout de champ de blé se montre, dont la brève tache jaune d'or éclate sur l'azur.

Enfin on remonte le val, et c'est la prairie, immense et variée. Vaste déroulement de terres cultivées, qui s'étendent à l'infini, et que dominent les hautes silhouettes caractéristiques,—et à la longue obsédantes,— des élévateurs de grains; de loin, on dirait, tantôt, d'énormes cibles de tir, tantôt— de face—des sarcophages égyptiens, —tantôt—de côté—de grosses bouteilles au goulot court et fort;— les élévateurs, temples altiers de la prairie.

Et celle-ci est vraiment variée.. Par endroits, elle ondule insensiblement; en d'autres, elle est absolument plate; ici elle est semée de buissons et d'arbres rabougris; là elle est nue. Mais ce qui l'anime, à cette époque et par cette journée radieuse, c'est la multiple coloration des blés encore sur pied, jaunissants ou mordorés, des moyettes et des chaumes blonds, des avoines émeraldines, de l'orge aux houppettes pâles, des champs de lin verts moirés de bleu, des labours bruns. Tout cela s'étend à perte de vue, offre aux regards mille nuances exquises et subit les mille jeux charmants de la lumière et des nuages; tout cela

s'étend en immensités fécondes, ensoleillées et calmes, aux reflets innombrables.

Banff, 18 août

Quand on arrive aux montagnes, on dirait qu'elles forment une impénétrable muraille grise qui barre la route. Pourtant les pics s'entrouvrent pour laisser passer la voie ferrée qui s'y insinue en remontant la vallée de la Bow.

La neige, cette année, a fondu partout; et on n'aperçoit d'ici aucune tache blanche sur les sommets. Les visiteurs, en général, regrettent cette fonte complète; sans doute les monts, arêtes ou massifs, ainsi dépouillés de leur éblouissante parure, sont un peu austères. Pourtant, à bien les regarder, on prend un plaisir très aigu à les contempler dans leur nudité splendide et multiforme. Voici le mont Rundle, qui s'enlève sur le ciel comme la Dent du Chat, à Aix-les-Bains; au nord, c'est le mont de la Cascade, masse formidable de stratifications inclinées, sorte de gigantesque vague de granit nu, lancée par on ne sait quelle force préhistorique vers le ciel, qu'elle n'atteindra jamais.



Le lac Louise et le Mont Victoria

D'autres, vers l'ouest, sont également, quoique diversement, superbes: la montagne du Château, bloc énorme de masses granitiques perpendiculaires; on dirait quelque vieux burg inexpugnable, aux formes colossales et frustes; sur ses parois des figures étranges se dessinent, fantasmagoriques;—c'est aussi le mont Pilote, des contreforts couverts de sapins épandus comme un vaste manteau sombre et uniforme, puis, au-dessus, une sorte de colonnade absolument verticale, puis encore une pente, mais nue, et, dominant le tout, une plate-forme droite et majestueuse.

Pour reposer de ces beautés sévères et dominatrices, il y a la rivière Bow. Elle est adorable; tantôt elle coule unie et paisible; tantôt elle est toute frissonnante des petits rapides qui l'argentent; ici, ses eaux s'éparpillent en bras sans profondeur mais limpides; là, elle se déroule comme un large ruban de soie couleur d'absinthe; ailleurs, les cailloux qui parsèment son lit font des ombres violettes sur sa traîne vert-bleu. Elle va, vient, tourne et retourne comme une jolie personne; ou vive et pressée, ou grondant juste ce qu'il faut, ou s'attardant et flânant aux roches de la rive; bref une rivière gracieuse, ondoyante et diverse, sur laquelle il fait bon se laisser aller au fil du courant, dans la douceur du soir.



Le Mont Rundle à Banff

Tout à l'heure, au coucher du soleil, au début des rapides qui précèdent la chute, elle était bien séduisante; à cet endroit elle coule vite, elle a sa jolie couleur vert-bleu, et les petits rochers qui déchirent sa robe la parsèment de crêtes argentées; le soleil la frappait obliquement et la jonchait de mobiles taches jaunes: il semblait que l'eau verte entraînait dans son courant vif des pièces d'or liquide.

Lac Louise 21 août

Le plus souvent c'est une étroite nappe bleu-vert sertie de hautes montagnes rocheuses et couvertes de sapins; au fond de ce cirque, on contemple, majestueux, étincelant et attirant, le massif du Lefroy et du Victoria, qui reflète immuablement ses neiges éternelles dans ce miroir précieux, entre ses parois sombres. Parfois des fureurs d'orage agitent le beau lac en petites vagues convulsives et rageuses; les nuées enveloppent les monts, qui résonnent des grondements du tonnerre; des éclairs sillonnent ces profondeurs ténébreuses; la majesté de ces lieux devient alors terrible.

Lorsqu'on avance vers le mont Victoria, en longeant le lac, il semble qu'on en soit prêt à le toucher. Mais plus on marche, plus le mont recule, tout en se laissant mieux voir. Au bout du lac, le sentier serpente en grimpant par-dessus de cahotiques éboulements de rochers et de pins pourris, ou bien à flanc de montagne, à travers des buissons épais, d'où montent, par bouffées, des odeurs de fauves. Puis on avance sur la moraine, large d'un demi-mille environ; de chaque côté se dressent des murailles à pic, coupées de longues anfractuosités; devant soi, à gauche, c'est l'énorme masse du Lefroy, qui s'abaisse comme un éperon de navire de guerre et qui est couronnée de neige; tout au fond, le glacier et le mont Victoria dont le bloc couvert de glaces crevassées et verdâtres barre l'horizon.

Par temps gris, c'est écrasant, ce panorama de pierres, de roches et de glaces; on s'y sent enfermé, comme prisonnier; à de longs intervalles, quand on s'est attardé à écouter le silence vertigineux de ces vierges solitudes, on sursaute à la détonation roulante d'une chute invisible de glace ou de neige dans les abîmes; puis le silence re-

tombe, impénétrable. A la longue, on éprouve un absurde malaise; on a l'impression d'être un intrus dans ces retraites désertiques; ces monts, à force de grandeur, de silence, de solitude, prennent des airs hostiles et menaçants; et alors au fond, tout au fond de soi, on sent sourdre, vagues mais perceptibles, les sentiments millénaires, qu'on eût pu croire à jamais abolis, de respect et de peur, qui jetaient nos lointains ancêtres au pied des montagnes, qu'ils adoraient.

Vancouver, 25 août

Des fenêtres de ma chambre, je découvre le magnifique panorama de la ville, du Stanley Park et de la baie; le soleil s'enfonce derrière l'île de Vancouver qui profile sur le ciel rouge sa masse lointaine, allongée et dentelée. Au nord de la baie, les montagnes découpent leurs silhouettes bleutées sur le couchant enflammé; l'eau s'argente et est vaguement teintée de bleu. En bas, la ville s'assombrit lentement, tandis que des houppettes de fumée grise la surmontent ici et là. Vaste symphonie de bleu, d'argent et de rose.



Saint-Boniface, Man. - Monument élevé aux morts francais de l'Ouest Canadien.

Au sortir de cette féerie, on m'a emmené au théâtre chinois. C'est, dit-on, le meilleur en Amérique septentrionale. Etrange spectacle! C'est un déconcertant mélange de réalisme et de convenu dans le dialogue et le jeu; les acteurs sont parfois excellents de vérité dans le comique surtout; mais les sentiments dramatiques s'expriment par une sorte de plain-chant, que l'orchestre soutient, par un curieux hiératisme de poses précieuses, de lents et souples mouvements de mains, de minauderies stylisées, de glapissements aigus. Les costumes sont somptueux. Il est à remarquer que certains traits de caractère sont peints sur le visage de sacteurs, comme les acteurs de l'antiquité jouaient avec des masques conventionnels. Puis le décor est sommaire: on se contente d'indiquer les changements de scène avec des pancartes manuscrites.

Tout cela se passe familièrement; pas de rideau, l'orchestre installé derrière la scène; et, sur les deux côtés, les aides vont et viennent, des chats passent, des enfants se groupent pour regarder.

Quant à la musique,—flûtes aiguës, violons aigres, tambours de bois, gong,-elle se déroule quelquefois sur un rythme supportable à nos oreilles occidentales; j'ai même saisi au passage une ou deux phrases assez plaisantes; mais c'est surtout d'une remarquable monotonie criarde; et, dans les moments pathétiques, les instruments se déchaînent furieusement avec des discordances assourdissantes et, à la longue, insupportables.

On sort de cette atmosphère d'extrême-orient (d'extrême-occident pour le Canada), les oreilles encore tintant de l'effroyable cacophonie où passe et repasse la petite phrase agréable, éperdument ressassée, du frénétique paroxysme final des musiciens et des acteurs. La foule chinoise s'écoule paisiblement dehors sous l'œil paternel du policier de service. Quelles émotions emporte-t-elle de ce spectacle; quels souvenirs éveille-t-il en son âme si lointaine de la nôtre; et peut-être aussi quels rêves, quels espoirs, quelles aspirations?

Trans-Canada Limited, 29 août

Nous sommes arrivés au crépuscule à North Bend. L'ombre enveloppait la vallée, bleuissait les montagnes et veloutait les masses de sapins. Devant le petit hôtel bas et simple, s'étend une pelouse d'un vert éclatant; en son milieu, dans une vasque de rocaille, un jet d'eau retombait en pluie murmurante. Un tilleul,des noyers vigoureux encadrent cette miniature exquise. aux côtés de laquelle un jardinet de curé refermait les corolles de ses nombreuses fleurs. Adossés à la balustrade, des travailleurs au repos regardaient le train et les passagers, sans mot dire. Il y avait, dans l'air et dans ce lieu perdu ,un grand charme apaisant: calme du soir tombant, mélancolie du jour qui meurt en la vallée profonde aux reflets de velours..

La plate-forme arrière, encombrée. A présent la nuit envahit les détours de la gorge de la Fraser, que nous remontons; pourtant, derrière les grands monts, le ciel est encore clair et découpe leurs crêtes successives. Sous mes yeux, une nuque flexible et blanche couronnée d'un casque d'or, qu'allume par derrière un fanal, éclaire l'ombre et se détache sur le fond obscur du paysage fuyant. Soudain les cous se tendent; on a aperçu là-haut, tout au haut d'une montagne, une faible lumière qui troue la nuit; et du regard, et sans doute aussi du cœur, on la suit, cette lueur, jusqu'à ce qu'elle disparaisse,—petit point mystérieux et propre à faire rêver.

Trans-Canada, 3 septembre

Le beau voyage tire à sa fin. L'Ontario du nord déroule ses kilomètres de bois et de rochers gris ou roses; paysage inculte et sauvage, mais par cela même attirant. Sa sévérité contraste avec le miroitement innombrable du lac Supérieur, qui léchait doucement de ses flots bleus les grèves blanches. ou recevait en ses profondeurs glauques les hautes falaises à pic.

C'est la fin du voyage. On a cessé de consulter la carte, car voici les pays connus. On repasse en esprit les péripéties de la tournée; on évoque telle gracieuse silhouette féminine. tel joli visage d'enfant, qui, à une certaine minute. ont fait désirer un passage moins rapide; on pense aux réceptions, aux mains serrées, aux physionomies aperçues; et on s'émerveille un peu d'avoir, en un si court espace de temps, autant élargi le champ de sa vision et de sa connaissance.

C'est la fin du voyage. Et demain ce sera le recommencement de la vie quotidienne...

HENRI MAREUIL

TROIS DISPARUS

Par OLIVAR ASSELIN

Chaque fois que je me reporte intérieurement vers ce groupe d'ardents adolescents que séduisit la haute aventure du 163e, trois figures viennent au-devant de moi, différentes par certains de leurs traits essentiels, unies cependant et comme fondues dans un même halo de gloire.

* * *

Quelques jours après l'annonce de l'entreprise, un jeune homme blond aux yeux bleus, aux cheveux ondulés, respirant la santé physique et morale, l'air timide et résolu à la fois, venait me dire: "Monsieur, j'ai 19 ans, je suis étudiant de deuxième année en génie civil à l'Ecole polytechnique. Je crois que la France, la Belgique et leurs alliés ont le droit pour eux. Devant le spectacle des millions d'hommes qui offrent leur vie pour cette cause, j'ai souvent pensé à m'engager; j'en étais empêché par mes idées politiques: je suis nationaliste. Je vous lis depuis mon enfance. Si vous ne jugez pas, vous, contraire à vos opinions de servir dans la guerre actuelle, mes scrupules tombent, ma conscience est en paix. Je viens vous offrir mes services." Je crois me souvenir qu'il ajouta avoir aussi pris l'avis et obtenu l'assentiment de son directeur spirituel. Il parlait posément, sans jactance, comme un homme habitué de longue date à se laisser guider par le devoir. Je lui serrai la main, très ému. Ce jour-là, j'annonçai à nos officiers qu'ils comptaient un nouveau camarade dans la personne de Charles-Emile Gatien.



Lieut. Charles Emile Gatien

Parti le 22 mai 1916 pour les Bermudes avec le 163e, arrivé en Angleterre le 5 décembre suivant, sorti de l'école d'infanterie de Crowborough, puis de Bexhill, en avril 1917, versé au 22e sur la fin de mai, le 15 août, à l'attaque de Lens (Cote 70), en sautant le parapet, il était blessé. Son ordonnance voulut le secourir: "Non, dit-il, je m'arrangerai tout seul: l'ordre est de laisser les blessés en arrière." Il fut trouvé mort après la bataille, à la même place. Les rares témoignages que j'ai pu recueillir indiquent qu'il fut tué par l'artillerie allemande en attendant les brancardiers.

Parmi ses anciens camarades, la plupart se souviendront de Gatien comme d'un garçon qui acceptait sans réplique, taciturne et souriant, les plus rudes corvées, passait dans ses manuels les heures que les autres vouaient insouciants au plaisir, servait la messe, faisait sans amour-propre et à genoux sa prière du matin et du soir, ne montrait sous le feu ni peur ni bravade, et, à force de "s'arranger tout seul", marcha au sacrifice comme à pas feutrés. Combien auront complètement deviné quelle fermeté de caractère, quelle tranquille et invincible vaillance, s'alliaient chez lui à la pureté d'un Louis de Gonzague? Dante, en son *Convivio*, a tracé du jeune homme bien né un portrait qu'on croirait emprunté au *Phédon*, mais qu'affine et sublimise encore le sentiment chrétien. Il s'arrête complaisamment à considérer les privilèges et les vertus de l'adolescent: la bienvenue qui sourit à celui-ci de toutes parts, l'admiration naïve qu'il ressent pour les choses qu'il ignore, la pudeur qui l'écarte de tout ce qui est bas, et, dès qu'un soupçon d'attrait sensuel se glisse dans son esprit, fait pâlir ou rougir sa figure; enfin, la beauté et l'agilité légère du corps, "dont la vue cause un plaisir d'harmonie admirable", la bonne santé, "qui revêt la personne d'une couleur plaisante au regard", et qui n'est, comme la beauté physique, qu'un dernier reflet de la beauté intérieure de l'âme. Chaque fois que je relis ces lignes, je ne pense pas aux disciples préférés de Platon, ni aux jeunes gens élégants et sveltes des écoles d'art florentines,— corps souples et fins de Luca Signorelli, chastes et saines figures de Donatello,—mais je revois devant moi le bel éphèbe de 19 ans, resplendissant de santé physique et morale, qui un certain jour de la fin d'automne de 1915 vint me dire qu'il jugeait nécessaire à son bonheur spirituel d'offrir sa vie pour la cause du droit.

Le père et ami de notre camarade, M. Emile Gatien, de Sherbrooke, à qui je disais mon intention de rappeler son souvenir à l'occasion de la fête des Morts, m'a répondu:

"Soyez assuré, mon cher ami, que vous serez loin de me

déplaire en étant discret sur une aussi modeste carrière. Je lui avais recommandé d'être un homme de devoir, toujours. Je crois qu'il le fut. Je crois qu'il était modeste et je voudrais qu'en parlant de lui nous le soyons aussi. Je crois vous connaître assez pour m'en rapporter à votre bon souvenir de ce fils que j'ai perdu."

J'estimerais certes manquer à l'amitié en fardant pour l'écran de la presse une figure qui, fidèle aux enseignements paternels, sut être discrète jusque dans la mort.

J'y manquerais encore davantage en ne disant pas hautement ce que je sais d'un jeune homme que sa réserve mit de son vivant à l'abri de la publicité, mais qui n'en fut pas moins l'incarnation parfaite des plus hautes qualités morales.

* * *

Comme l'a montré, sans phrases, notre distingué concitoyen M. Marcel de Verneuil, consul de France à Montréal, dans les *Croquis de guerre* qu'il publiait l'année dernière à la REVUE MODERNE et qui constituent, par l'exactitude minutieuse de l'observation, un document de si haute valeur, la guerre, à notre époque, ce sont les hommes broyés et mutilés par masses comme des des fourmis sous la botte, les villes et villages rasés, les champs dévastés, les mines noyées; les routes encombrées de blessés; des pans de murs et des arbres déchiquetés se détachant en noir sur le ciel, à perte de vue; les cimetières se plaquant si drus sur le sol, après chaque poussée des armées, que l'œil ne pourra plus s'arrêter nulle part sans rencontrer un champ de croix; mais la guerre, c'est aussi le soldat qui flâne à l'estaminet, le commandant de place qui déguste en flânant, les pieds sur une table, la *Vie parisienne*, l'officier anglais qui se croit dans le train, bien "français", quand il chatouille une fille de ferme improvisée servante dans un soi-disant "officers' mess", bref, la nature humaine restant, jusqu'aux portes de la mort, identique à elle-même. Pour les officiers et soldats du 163e, la guerre, avant la misère des camps anglais (où, jusque vers le milieu de 1917, l'incompétence des favoris de Sam Hughes régna presque partout en maîtresse), puis les souffrances du front endurées dans des formations inconnues, quelques-unes sans discipline, ce fut d'abord cet été, cet extraordinaire, ce fantastique été passé aux Bermudes pendant que les autres corps de volontaires faisaient l'exercice à Valcartier.

Son recrutement à peu près terminé, le 163e fut envoyé aux Bermudes pour y relever le 38e d'Ottawa dans un service de garnison impérial assumé pour trois ans par notre gouvernement et où le 38e avait lui-même relevé le Royal-Canadien (R. C. R.). Tout en faisant ce service, nous devions, officiers et soldats, continuer notre instruction au contact et sous la direction des Impériaux qui formaient le reste de la garnison. Sur la rade, nous croisâmes l'avant-garde du 38e. Notre musique joua un couplet de *O Canada*, la musique du 38e répondit par un autre; ce fut touchant. Comme nous arrivions aux casernes, le gros du 38e, formé sur le champ de manœuvres, face à la route, nous présenta les armes, le 163e salua, de nouveau nous pensâmes: "Entre frères d'armes, les différences de race ne comptent guère. Le Canada français d'abord, mais vive aussi le Canada anglais!" Les yeux mouillés, nous évoquions malgré nous le chapitre du *Pays des fourrures* où Jules Verne fait vivre fraternellement, sur une étroite banquise emportée à la dérive, un homme et un ours blanc. Il fallut bientôt déchanter. Il nous revenait de tous côtés que nos aimables camarades d'Ottawa, en apprenant notre arrivée, s'étaient appliqués avec une conscience de Boches à faire croire aux Bermudiens que les Canadiens-Français en général et ceux du 163e en particulier étaient des sauvages. Notre séjour de cinq mois et demi dans l'archipel ne suffit apparemment pas à dissiper tout à fait cette calomnie, puisque, sur la fin, pour une demi-douzaine de soldats ivres qu'on avait dû mettre aux arrêts, le vieux gouverneur, sir George Bullock,—brave homme, mais un peu ramolli,—faisait mobiliser les équipages de la flotte. Georges, Raymond et Gérard Garneau, Paul Bauset, Blais, Philippe Chevalier, Horace Pérodeau, Braun Langelier, Achille LeRoyer, Jean LaFontaine, Adolphe Mailhiot, Robert Roy, Henri de Varennes, Rodolphe Deserres, Henri Desrosiers pour ne nommer que les célibataires (1), eurent cependant bientôt fait de détromper l'hospitalière et intelligente population des îles. Jeunes, polis, galants, spirituels, parfois espiègles, ils enchantèrent et prirent d'assaut ce petit monde perdu au milieu de l'océan, qui jusque-là, en fait d'étrangers, n'avait guère connu que des Américains hypocondriaques, alcooliques ou libidineux, des officiers anglais corrects et généralement funèbres, des officiers canadiens-anglais moins corrects, apparemment obligés, pour se faire estimer, de dégobiller sur leurs frères d'armes le surplus de leur "bitter ale" à 20 pour 100 d'alcool. Les portes s'ouvrirent, les mamans se firent moins sévères, les jeunes filles plus tendres. Sous les cèdres et les palmiers, par les routes blanches surmontées de lauriers-roses, sur les plages de corail, au fond des grottes, le jour, la nuit, le malin esprit français prenait sa revanche. Ah! ce furent de belles heures! Je crois vraiment que le président de la Banque des Bermudes, l'aimable M. Darrell, était sincère quand, à notre départ, il nous déclarait qu'aucun bataillon n'aurait laissé dans l'île souvenir plus agréable. Des officiers qui avaient, par leur seule puissance de séduction, opéré ce miracle, Henri de Varennes était à coup sûr le plus séduisant.

Celui-là, je ne crois pas avoir le droit de me compter parmi ses pères spirituels. Malgré sa naissance (son père était membre du Conseil législatif québecquois), la politique n'avait pour lui aucun attrait. Les études livresques l'ennuyaient. Son goût du risque, de l'action pour elle-même et à plus forte raison pour la justice, il le tenait d'un sang généreux qui s'affirmait dans toute sa personne par une perpétuelle exubérance de vie. Jeune junker par la stature, les cheveux blonds coiffés en brosse, les lunettes,—car il était légèrement myope,—ce grand garçon, venu lui aussi de Polytechnique, avait l'âme d'un cadet de Gascogne. A Saint-Georges, ancienne capitale des îles, aujourd'hui simple station de charbon, dans l'îlot presque désert de Saint-David, ou quelque autre part qu'il fût de service, il apportait la voix enchanteresse de Faust et la bonne humeur, la verve endiablée, d'un Lauzun ou d'un Cyrano. Dieu me pardonne, il eût fait pousser des cornes à Neptune. Certains de ses tours sont restés légendaires. Et avec cela, dur à l'ouvrage. Comme tous ses camarades il faisait gaiement, coiffé du casque des tropiques, ses huit et dix heures de travail par jour, sous le regard ébahi des officiers impériaux, que chaque après-dîner trouvait au tennis.

Dès notre arrivée en Angleterre, ce côté sérieux de son caractère commença à éclipser l'autre. L'école dite de Crowborough, située à plusieurs milles du village le plus proche et dont le programme était éreintant, n'eut pas, je le sais personnellement, d'élève plus studieux; il en sortit troisième sur une promotion d'une cinquantaine. Au 22e où nous nous retrouvâmes au commencement de l'été, et

(1) Il en vint d'autres par la suite, avec des renforts. - O. A.

où pourtant les occasions de dissipation ne manquaient pas, seule l'aménité naturelle de son caractère venait tempérer sa gravité. Toute ma vie je me rappellerai les derniers instants que je passai avec lui. C'était au repos, à Petit-Servins, dans le Pas-de-Calais. Je partais en permission et il n'était pas sûr que je revînsse au bataillon. Dans un coin de chambrée, assis côte à côte sur un cadre en treillis de fer, nous causions. De tout ce que je lui dis alors, je n'ai pas gardé souvenir. Je me rappelle seulement qu'il fut question de son avenir, de sa famille, et qu'avec une intensité d'expression que je ne lui avais jamais connue il me répondait par monosyllabes: "Non, major."—"Oui, major."—"Je vous le promets, major." Quand nous nous séparâmes, j'eus comme le pressentiment de sa mort prochaine et je sentis, à mon angoisse, que je l'aimais comme un frère. Il mourut le 15 août à la Cote 70, comme Gatien.

* * *

Ceux qui virent s'organiser les corps de volontaires ne serontpas surpris si j'affirme que la personnalité des aspirants aux grades n'y fit pas toujours l'objet d'une enquête approfondie. Quand, parmi les premiers qui se présentaient, Achille LeRoyer vint du 57e, où il s'était engagé en mai précédent, demander à passer chez nous, je fus frappé de ses bonnes manières, de sa mine ouverte et loyale: à ce moment, nous n'exigions pas davantage. Comme, de son côté, il n'était pas d'un naturel communicatif, c'est plus tard seulement, et par le hasard des conversations personnelles, que j'appris qu'il était né dans la région québecquoise, d'une famille de condition modeste; qu'après sa sortie de l'école primaire il avait pu, en luttant contre la pauvreté, se payer quelques mois d'études au Collège d'Ottawa, puis à la Faculté des Sciences de Queen's University, et suivre par correspondance les cours d'une école de génie civil américaine. Il fut, au grade de lieutenant, notre premier adjudant (je crois qu'en France on dit "adjudant-major"). Il prit une part active au recrutement. Aux Bermudes et durant les premières semaines de notre séjour en Angleterre, il commanda une compagnie avec le grade de capitaine. Confessons-le humblement, cependant, nous ne sûmes pas discerner, sous les apparences extérieures, toute la valeur de cette âme d'élite. Une réserve allant jusqu'à la timidité—et d'autant plus extraordinaire qu'au fond elle n'excluait ni l'ambition ni l'assurance—fut jugée inaptitude au commandement. Une distraction apparemment incorrigible, due au goût de l'étude et de la méditation, fut confondue avec de la légèreté. A ceux mêmes qui prisaient le plus ses qualités de cœur, la nouvelle que LeRoyer quittait l'infanterie pour l'aviation n'inspira d'autre commentaire que cette rosserie: "Il y sera dans son élément." Fin janvier 1917 il partait du 10e de réserve (qui avait absorbé le 163e) pour les écoles de Reading et de Hythe. Trois mois après, son nom revenait à l'arrière en éclat de fanfare, lié à un fait d'armes digne de Guynemer.

J'ai sous les yeux le bulletin officiel de cet exploit.

Il se lit ainsi:

Royal Flying Corps,
Quartier général de la 3e Brigade

Au sous-secrétaire militaire,
Q. G. de la 3e Armée.

Présumant que le chef de l'armée aimerait à en prendre connaissance, j'envoie, ci-annexé, rapport de deux affaires (incidents) *survenues respectivement les 27 et 28 du courant.* (1)

J. A. Higgins, *général de brigade, commandant la 3e brigade d'aviation.*

En campagne,
29 avril 1917.

(ANNEXE)

Le soir du 27-4-17, à 7 heures, étant en patrouille aux environs de Neuvireuil (2), le pilote sous-lieutenant D. S. Kennedy et le capitaine observateur Le Royer, de l'escadrille No 11, virent trois avions de chasse ennemis attaquer un de nos appareils, probablement un Sopwith à deux places. Ils leur livrèrent aussitôt bataille: l'un s'enfuit, un autre s'abattit en flammes à 51 B C 5, où il continua de brûler.

Plus tard, à 7h. 20, comme ils survolaient la position 51 B 19, quatre avions de chasse ennemis fondirent sur eux. Ils firent aussitôt face aux deux plus proches. Durant le combat, la mitrailleuse d'avant s'enraya. Kennedy, glissant sur l'aile, fit feu d'en-dessous avec la pièce d'arrière, et l'un des deux ennemis parut touché. Tous deux manœuvrèrent alors en cercle pour plonger sur notre appareil. L'observateur, avec la pièce d'arrière, descendit l'un des ennemis, qui alla s'écraser sur le sol au S.-O. de Vitry (3). L'autre ennemi dut atterrir, apparemment désemparé. Le combat prit fin 2000 yards environ à l'ouest de Vitry, à une altitude d'environ 1000 pieds.



Capitaine Achille LeRoyer

Il n'est pas dit dans ce bulletin ce qu'il advint du troisième avion boche dans le premier engagement. On a également oublié de nous fixer sur l'attitude et le sort de deux des quatre appareils rencontrés en deuxième lieu. Durant les grandes offensives, les récits officiels ont de ces lacunes. D'un ami intime de LeRoyer, lui-même aviateur, je tiens qu'au 27 avril la 11e escadrille avait sa base à Izel-le-Hameau, non loin de Vimy, dans le secteur d'Arras; que LeRoyer et son pilote, montés comme à

(1) L'affaire du 28 ne concernait pas LeRoyer. - O.A.
(2) Près d'Arras. - O.A.
(3) Importante gare régulatrice, entre Arras et Douai. - O.A.

l'ordinaire sur un Bristol, escortaient ce jour-là de lourds et lents appareils d'observation dont ils étaient, par le fait même, plus ou moins prisonniers; que c'est bien sept avions de chasse qu'en moins d'une demi-heure ils affrontèrent et mirent en déroute, et que ces avions étaient des des Albatros, les appareils de combat les plus rapides qu'il y eût alors avec les Fokkers. Mais pour donner à toutes ces circonstances leur pleine signification, il faut savoir que l'âme de l'aviation allemande sur le front d'Arras n'était autre que le célèbre capitaine baron Richthofen.

Celui-ci, qui devait être tué en 1918 après plus de quatre-vingt victoires officiellement constatées, en avait déjà plus de cinquante à son actif. Loin de dissimuler son identité il avait, pour la rendre plus éclatante, fait peindre en rouge son biplan, que distinguaient d'ailleurs entre tous sa petite taille et sa rapidité. Ce n'était jamais sans un serrement de cœur et une secrète terreur que, du milieu des ruines de Neuville-Saint-Vaast, de Thélus ou de Vimy, nous voyions partir à sa rencontre les impassibles aviateurs britanniques, voués d'avance à une mort presque certaine. Par une douce matinée d'avril, au chant exalté de l'alouette, de mes yeux je l'ai vu, dans l'espace de dix minutes, surgir de l'horizon en vol d'épervier, précipiter en flammes, de deux courtes salves de mitrailleuse jetées hautainement au passage, deux appareils anglais, bondir et tournoyer au fond du ciel vide, comme un Siegfried ivre, puis de nouveau dans le bleu, sur ses ailes sanglantes, s'évanouir.

Le commandant de l'armée fit répondre:

Au Q. G. de la 3e brigade
du R. F. C.

"Le commandant de l'armée a lu le rapport des actes de bravoure accomplis le 27 avril par le sous-lieutenant D. S. Kennedy et le capitaine LeRoyer. Il vous prie d'exprimer à ces officiers son admiration pour leur valeur et leur habilité.

Dalmeny, *capitaine,*
sous-secrétaire militaire
du général commandant la 3e Armée.

En mai suivant, LeRoyer et son pilote étaient allés en plein jour photographier, près de Douai, un aérodrome ennemi. Neuf Albatros s'élancent à leur rencontre. Par une manœuvre audacieuse, ils se placent droit au-dessous d'un des assaillants. Mitraillé par LeRoyer, son pilote foudroyé, l'Albatros tombe comme une pierre, rase l'aile du vainqueur, qu'il manque d'accrocher. LeRoyer se penche, aperçoit entre eux et l'aérodrome une traînée de feu. Rapide comme l'éclair, il décliquète le kodak et du coup photographie, avec les hangars, l'avion en flammes. Cette photographie, agrandie, eut plus tard l'honneur de figurer sur la table de travail du maréchal Haig. Quelques jours après, LeRoyer était décoré et félicité par le général Trenchard, commandant en chef de l'aviation britannique.

Le 22 juillet, dans le secteur de Bapaume, à onze mille pieds d'altitude, pilote et observateur sont blessés, le premier au côté, le second à la tête, par des éclats d'obus. Forcé d'atterrir, l'appareil capote à cinquante pieds du sol; le pilote est tué sur le coup et l'observateur n'échappe à la mort que par miracle. LeRoyer fait plusieurs mois d'hôpital en Angleterre. Pour pouvoir reprendre du service il lui faudra passer successivement cinq conseils de révision. Retourné en France le 5 avril 1918 avec un brevet de pilote qu'il a pris entretemps à l'école de Retford, dans le Nottinghamshire, en moins de cinq mois il exécute plus de soixante bombardements nocturnes derrière les lignes ennemies et sur les villes d'Allemagne, entre autres Mannheim. Un jour que, par un temps sombre, il s'en revient sur les nuages sans avoir pu atteindre son objectif, il aperçoit une éclaircie. Il plonge dans la lumière et reconnaît, tout près, en bas, Achiet-le-Grand, important nœud de voies ferrées occupé par l'ennemi. Il déclanche ses bombes, puis s'enfuit à tire d'aile vers les lignes britanniques. Huit jours plus tard, un prisonnier allemand rapporte que les projectiles ont fait, dans une troupe assemblée pour un concert militaire, 310 victimes, dont 65 morts et 245 blessés. A Reading et à Hythe, LeRoyer était sorti premier d'une promotion de deux cents aspirants; son tir à la mitrailleuse est resté, me dit-on, une des gloires de ces écoles. On voit cependant que son esprit de décision ne le cédait en rien à son courage ni à son habileté.

LeRoyer aura passé au total près de douze mois au feu, quand dans l'automne de 1918 il sera rappelé au Canada en service commandé. Ajoutons à cela trois mois d'apprentissage, épreuve qui à cette époque, pour un cinquième des aspirants, se terminait par la mort. De décembre 1918 au printemps de 1919, à la suite d'un engagement volontaire, il sert en Sibérie puis en Russie comme attaché à la Mission militaire britannique. Démobilisé en avril, on le trouve ensuite dans les services civils de l'armée, à Montréal. Là, il se fait du mauvais sang, dépérit. Nommé le 1er juin 1920 au Comité fédéral de l'aviation (*Air Board*), dans les services techniques, il sent renaître en lui l'enthousiasme des grands jours de 1917 et 1918. En quelques mois il parcourt tout le pays, de Dawson à Halifax, pour marquer les atterrissages et régler d'autres questions intéressant le service. Le 5 avril 1921, troisième anniversaire de son retour en France, à Barrie (Ontario), il fait un vol, tombe, et se tue. Il avait 32 ans.

Au cours d'un congé à Londres, le 22 juillet 1918, LeRoyer avait épousé Madeleine, fille de feu le général Vidal, d'Ottawa, aide-infirmière dans l'armée canadienne. C'est principalement de cette charmante et vaillante femme que je tiens les quelques pièces qui m'ont servi à édifier ces lignes: bien que nous fussions demeurés, lui et moi, liés d'amitié, je n'ai pas souvenir qu'il m'ait jamais parlé de ses faits d'armes. On rapporte de lui un mot bien typique. Le soir du 27 avril 1917, les camarades l'entourent, lui serrent la main: "Sais-tu, mon vieux, combien vous en avez descendus ou mis en fuite? Sept!" Et lui de répondre: "Non!...C'est épatant!" Un jour de mai 1917, un ancien camarade du 163e, le rencontrant à Londres, lui demande ce qu'il y est venu faire: "Bon Dieu! s'écrie-t-il effaré, c'est ce matin que le roi nous remettait nos décorations; je l'ai totalement oublié." Et c'est précisément à raison de cette distraction qu'il ne recevra qu'en 1919, au Canada, des mains du prince de Galles, la croix qu'on lui décernait deux ans auparavant. Mais s'il lui arrivait généralement de s'oublier lui-même, il en est qu'il n'oubliait pas. Vers le même temps qu'il manquait à l'appel chez le roi, il écrivait à ses vieux parents:

"11 mai 1917.

"Sa Majesté le Roi vient de m'accorder la Croix militaire pour services rendus en aviation. J'en suis fier pour moi, pour vous. Cela vous fait voir que votre enfant se comporte comme vous le désiriez. Je suis surtout content pour maman, qui pense toujours à moi, et je suis sûr qu'elle aura un peu d'orgueil quand elle reverra Achille décoré."

LeRoyer abondait en conceptions mécaniques ingénieuses; il excellait dans le dessin, les relevés topogra-

phiques. Il lisait avidement tout ce qui lui tombait sous la main. Resté français d'esprit et de cœur, il avait néanmoins une connaissance étonnante de l'anglais. En même temps que modeste et loyal,il était doux, généreux, poli et délicat avec tous, particulièrement avec les femmes, qui l'aimaient pour cette qualité, pour son physique avantageux et aussi, j'imagine, pour le tragique destin qui se devinait dans ses yeux noirs, à la fois perçants et voilés, fermes et chargés d'inquiétude. D'un oncle explorateur, il avait hérité en ligne collatérale la nostalgie des entreprises héroïques. Enfin, on l'a vu, il brillait dans une arme qui taxe à la fois le cerveau, les nerfs, et l'âme. Mais surtout,—et c'est par là qu'on juge les hommes,—il savait écrire à sa maman.

* * *

Gatien! de Varennes! LeRoyer! je ne viens pas, en ce mois des Morts, déposer des prières sur vos tombes fleuries d'asphodèles. Vous Gatien, avant même que le fer meurtrier vous touchât, la pureté de votre cœur, restée intacte au milieu des camps, vous prédestinait à goûter au sein de Dieu l'enivrement des extases séraphiques. Vous de Varennes, beau page dont la vie fut un chant joyeux, vos malicieuses peccadilles noyées, abolies, sous le torrent vermeil qui jaillit de votre flanc, vous chantez maintenant, sur un air de jazz, de naïfs cantiques à la Vierge, sous le regard amusé des saints. Vous LeRoyer, le Seigneur, en récompense de votre idéalisme, de votre loyauté, de votre vaillance, vous a de sa propre main posé des ailes et mis au poing l'épée des archanges. Mais si le souvenir affectueux de vos anciens frères d'armes peut ajouter encore à votre présente béatitude, au nom de tous, je vous l'apporte.

OLIVAR ASSELIN

11 novembre, anniversaire de l'Armistice.



La Chasse au Canada

L'orignal, le monarque de la forêt canadienne, paye chaque automne un tribut à l'habileté de nos "nemrods". Cette année, la chasse à l'orignal à été particulièrement fructueuse dans les grands bois de la Nouvelle-Ecosse, du Nouveau-Brunswick et de l'Ontario-Nord.

Le Premier Ministre du Canada

L'honorable William Lyon Mackenzie-King, C. M. G. L. L. D. est le fils de John King, conseiller du Roi et d'Isabel Grace Mackenzie, tous deux de descendance écossaise, son ancêtre maternel, William Lyon Mackenzie, ancien membre du parlement, fut un des chefs politiques en faveur du mouvement responsable au Canada. Né à Berlin (maintenant Kitchener, Ont.) le Premier fit ses études à l'Université de Toronto, où il fut admis à la pratique du droit en 1897, après de très brillantes études. Il est membre de la Société Royale du Canada depuis 1910.

Député ministre du travail et éditeur de la Gazette du travail de 1900 à 1908, il fut, durant cette période, président de plusieurs Commissions Royales formées pour étudier des questions intéressant le travail ou l'immigration. En 1906 il représenta le Gouvernement Canadien dans les pourparlers qui eurent lieu à propos de l'immigration anglaise au Canada, en 1908 il remplissait les mêmes fonctions dans la commission chargée d'étudier la question de l'immigration Indienne. En 1919 il était nommé membre de la délégation anglaise qui fit partie de la Commission Internationale réunie à Shangai, Chine, pour étudier le problème du commerce de l'opium.

En 1908 il fut élu représentant libéral du Comté de Waterloo Nord Ontario. Sir Wilfrid Laurier lui confia le portefeuille du ministère du travail qu'il garda jusqu'en 1911, alors qu'il fut battu aux élections générales qui amenèrent les conservateurs au pouvoir. De 1912 à 1914 il devint président de l'Association Générale de Réforme de l'Ontario. De 1914 à 1917 il fit partie d'une commission chargée d'étudier les questions ouvrières par tout le Canada. Les résultats de ces travaux furent publiés dans un volume intitulé: "Industry and Humanity". Durant toute la durée de la guerre, il rendit les plus grands services en employant tout son talent et tous ses efforts à maintenir l'accord entre les patrons et les unions ouvrières. Il fut membre de l'exécutif de la société du Fonds Patriotique de 1914 à 1920. Nommé chef du parti libéral à la convention libérale tenue à Ottawa en Août, 1919, il fut élu par acclamation représentant pour le comté de Prince, Ile du Prince Edouard, à l'élection partielle d'octobre, 1919.

Le Premier Ministre du Canada est l'auteur de plusieurs ouvrages dont, "The Secret of Heroism" (1906) "Industry and Humanity" (1918); un traité sur les lois concernant les conflits industriels au Canada: et des recherches sur les "Trusts", l'Education technique etc. L'Honorable Mackenzie-King vient de mener allégrement son parti à la Victoire. La Province de Québec l'a soutenu avec une fidélité et une union absolue, et, fait sans précédent dans notre histoire politique, sans une seule défection. Nous souhaitons que le règne du nouveau ministère soit prospère et ramène parmi nous, la confiance et l'harmonie.

Luc Aubry



Le Très-Honorable Lyon Mackenzie-King, chef du Parti Libéral, Premier Ministre du Canada.



La résidence de Laurier léguée, par testament, au Chef du Parti Libéral à Ottawa, et où habitera le nouveau Premier Ministre du Canada.

Des financiers éminents recommandent l'économie et une saine immigration

Les perspectives commerciales pour l'avenir prochain furent la thèse des différents discours prononcés, lors de la dernière assemblée annuelle des actionnaires de la Banque de Montréal, par les grands financiers qui dirigent cette institution et qui, tous, sont en mesure de juger la situation actuelle.

Le Président Sir Vincent Meredith et le Gérant-Général, Sir Frederick Williams-Taylor appuyèrent, tous deux, sur le fait qu'une prudence incessante doit être observée dans les entreprises commerciales jusqu'à ce que la dépression financière soit complètement arrêtée.

Sir Frederick fit remarquer que bien que le pouvoir d'achat des produits de nos ressources nationales était au plus bas point, des prix élevés existaient encore, et particulièrement dans le commerce de détail.

Avec le pouvoir d'achat forcément limité des producteurs de notre richesse nationale, il s'ensuit qu'il nous est impossible de payer les hauts prix demandés pour une foule de produits et de marchandises que, par ailleurs, nous aimerions à nous procurer, et ceci naturellement restreint le commerce et est une des causes du chômage. Et voilà pourquoi, la demande n'existant plus, beaucoup de négociants sont dans l'absolue impossibilité d'écouler leur marchandise.

Cette question appelle l'attention non-seulement des négociants mais aussi des ouvriers, car le prix trop élevé du travail est une des principales causes qui empêchent le retour aux conditions normales.

Plusieurs des orateurs démontrèrent que le point tournant était atteint, et qu'une amélioration se ferait incessamment sentir.

Sir Vincent Meredith attira l'attention de l'assemblée sur la diminution de la balance commerciale et exprima l'opinion que la compétition allemande qui est un facteur appréciable dans le commerce mondial diminuera sérieusement par suite de la réaction qui va suivre la grande diminution de la valeur du mark.

Son opinion sur les effets néfastes des lourdes taxes et sur le chaos financier inévitable que causeront la possession et la gestion des chemins de fer par le Gouverment devrait attirer l'attention de ceux qui sont appelés à la direction de la chose publique sur notre continent.

Un des points saillants du discours de Sir Frederick Williams-Taylor en présentant le 104ème bilan de la Banque fait rapport que non seulement la première banque du Canada était sortie de la période de dépression avec honneur, mais qu'elle est dans une position plus forte que jamais avec des ressources abondantes qui lui permettraient de faire face à n'importe quelle situation.

La Banque a suivi sa ligne de conduite traditionnelle et a gardé le numéraire qui lui donne une influence considérable dans tout le système financier du pays et lui permet d'aider ses clients dans les périodes de dépression. Elle a aussi permis au commerce de s'adapter aux conditions nouvelles.

Les déliberations de cette importante assemblée sont un témoignage indubitable de la solidité de la position du Canada, si on la compare avec celle de la plupart des autres pays.

POUR MON JOUR DE L'AN

(1922)

Qu'importe un an de plus? Je marche sans savoir
Où me mènent mes pas. Sur la route, il fait noir!

Poussé par le Destin, je suis la foule vaine
Où pleure, chante et rit la pauvre race humaine.

Chaque siècle, du fond des temps indéfinis,
Apporte son progrès et laisse son gâchis:

Crosse et mitre, voyons ces mains et cette tête
Qui vous portaient avec orgueil les jours de fête.

Couronne et sceptre d'or, dites, valez-vous mieux
Que la vieille besace et le bâton d'un gueux?

Ni malédictions, ni larmes, ni sourires
N'empêchent de crouler les dieux et les empires.

Votre philosophie, Epicure, Zénon,
Deviendrait-elle un jour la suprême raison?

Splendeur de la vertu, sordidité du crime,
Tout sombre et disparaît dans l'éternel abîme.

Massacres et combats, gloire des conquérants.
N'avez-vous pas rendu les hommes plus méchants?

Même avec les bûchers, le subtil ergotage,
De siècle en siècle, a-t-il rendu quelqu'un plus sage?

Enfin trouve ta voie, o pauvre humanité!
Va, vers le bien, le beau, le grand, la vérité!

La Nature t'invite et soulève ses voiles
Pour te montrer du doigt la route des étoiles.

Fruits d'évolution, des sens plus affinés
Révéleront le monde aux hommes étonnés;

L'énigme d'aujourd'hui demain sera lumière;
La Science et l'Amour éclaireront la terre.

La bonne et douce Mort, avant ces jours heureux,
De ses doigts décharnés m'aura fermé les yeux.

En attendant je rêve et je jouis d'avance
Du bonheur vers lequel l'humanité s'avance.

E. E. LAURENT.

Dans le prochain numéro

Afin de faire place à des collaborateurs qui attendent depuis plusieurs mois la publication de leurs articles, nous remettons à notre édition de février la publication d'une remarquable étude de Louis Dantin, sur L'âge de Sang *de M. Jean Charbonneau, ainsi que la* Lettre de Paris, *de Jean Vaudreuil.*

Tribune Libre

Par J. E. Prince

A PROPOS DE PHILOSOPHIE
PAR LOUIS DANTIN.

(La *Revue Moderne* de novembre).

Si la manière leste et dédaigneuse, servie par l'élégance, suffisait, M. Louis Dantin aurait porté sur les *Etudes* de Mademoiselle Marguerite Taschereau une sentence peut-être définitive. Mais voilà: le critique en négligeant certains contacts importants pour courir sur les sommets, a perdu de vue les proportions et commis un jugement dont il convient maintenant d'appeler.

Cette analyse des *Etudes* choque pour plusieurs motifs: En premier lieu, absence totale d'égards pour un auteur encore à ses débuts, dans un genre sans doute difficile mais qui témoigne si évidemment du goût pour les choses de l'esprit et de belles habitudes de travail. Non pas que Mlle Taschereau s'attendit le moins du monde à des ménagements incompatibles avec les droits de la critique, si, par hasard, sa brochure attirait l'attention. Quoique victorieuse dans un concours littéraire organisé par l'A. C. J. C., elle ne publiait même que sur les instances d'amis sympathiques à son talent. Du reste, le mérite de son livre s'en défendait par lui-même aussi bien que la dignité de sa personne. Mais un essai comme le sien, éclos dans un milieu comme le nôtre, demandait, il semble, quelque considération. C'est Faguet, si j'ai bonne mémoire, qui mettait la sympathie au nombre des vertus de la critique, honnêteté qui, d'ailleurs, prévient si fort en faveur de la justice dans l'interprétation des œuvres de la pensée. Or, parce que Mlle Tacshereau, une femme, une jeune fille, a osé dire son mot "sur des points graves et très débattus", M. Dantin s'est cru "invité à scruter de près la substance de son livre, — il l'avoue lui-même, — sans respect pour son charme". Aussi, avec cette disposition d'esprit, ne devait-il à peu près rien laisser subsister d'un travail qui dénote une si rare distinction. Dès le début, il invoque l'argument, si décisif, de l'inégalitié des sexes... Que peut valoir, après cela, le livre de Mlle Taschereau?

Tout en déplorant une telle témérité, le critique cependant ne peut s'empêcher d'admettre que ce livre contient "bon nombre d'idées justes, qu'il y a des aperçus ingénieux" mais que "les concepts sont vagues, les termes imprécis, les théories douteuses et disjointes, l'érudition plus étendue que sûre, que l'imagination distrait le jugement et la poésie brouille le syllogisme, etc. Au fait, M. Dantin serait bien près d'exiger les qualités qui distinguent des moralistes comme Joubert, LaRochefoucauld et Pascal. La conclusion serait donc qu'à moins d'approcher, sinon égaler, ces grands noms, il ne serait permis à personne d'émettre quelques pensées, quelques réflexions sur le caractère, l'âme et les sujets qui intéressent le plus l'homme et la société.

L'espace dans lequel le critique était tenu de se renfermer, ne permettait peut-être pas les développements, mais il se trouve qu'après avoir accumulé les reproches, la démonstration fait singulièrement défaut. L'écrivain, quand il a cité sèchement, a toujours l'air de dire: N'est-ce pas évident? Et il s'en tient là! Ce n'est pas très convaincant.

Après le joli procès de tendance intenté contre l'auteur des *Etudes*, et après avoir complaisamment donné par ailleurs, dans l'absolu, le rapide analyste passera légèrement sur certaines parties qui demandaient considération. Il omettra ce qui pourrait compenser pour des obscurités, des faiblesses, dont ne sont exempts, comme on sait, ni Joubert, ni La Rouchefoucauld, ni même Pascal. Nous ne comprenons guère pourquoi, par exemple, M. Dantin qui a du goût et des Lettres, ne trouve pas un mot — pas un, je crois ,— pour louer le style des *Etudes*. Dans cette justice, je me demande quel encouragement, quel enseignement peut trouver le nombre déjà si limité de ceux qui s'adonnent aux travaux sérieux de l'esprit?

Dans notre cher pays, il existe une vraie manie: Paraît-il un volume, une étude, une pièce, tant soit peu construite, il se trouve toujours quelqu'un ou pour le monter aux nues ou pour l'abattre du coup. Pas de milieu. Dans l'article que vient de publier la *Revue Moderne*, je ne reconnais plus l'intelligent appréciateur de Blanche Lamontagne.

Eh non, Mademoiselle Taschereau n'a pas fait, et telle n'était pas non plus sa prétention, " une trouée neuve dans le mystère des choses, ni rétréci l'abîme entre Platon et Madame Juliette Adam". Encore une fois, faut-il donc que l'on ait atteint les cîmes où se promène le génie de Platon le divin pour écrire un simple essai dans un genre ou un autre, même en esthétique, même en sociologie, même en philosophie? Dans ce cas, il est à craindre que de nouveaux Dialogues ou de nouvelles Pensées tardent à paraître et que certains, à qui sourit la renommée, aient devancé leur époque... Faudrait-il, par exemple, mettre tous les critiques depuis Sainte-Beuve au rancart? Il serait trop dommage.

Les doctrines sur l'Art ne pouvaient manquer de déplaire. Mais si cette partie du livre n'est pas la meilleure, est-il donc étonnant? "L'Art, tourment de ma vie", dit Hello! M. Dantin se désole de ce qu'avec Mlle Taschereau, il n'est plus, comme jadis, "l'expression du Beau" mais "la manifestation, par un signe sensible, du désir de perfection qu'il y a dans l'homme". Où donc est l'erreur, ici? Mlle Taschereau n'aurait-elle pas pu dire: L'Art, expression du Beau, est la manifestation, etc, et être dans le vrai? Il existe nombre de définitions de l'Art; je n'en connais pas de plus belle que celle que nous donne l'auteur des *Etudes*. Serait-ce, par exemple, pour n'en citer que deux ou trois qui me viennent à la mémoire, celle de Cherbuliez: "L'Art est la nature débrouillée"? celle de Rodin: "l'Art consiste toujours à traduire des rêves par des formes"? celle de Bacon, qui passe pour si profonde: *Homo additus naturae*, la nature plus l'homme? C'est un beau mot mais trop large pour être une définition. La parole de Mlle Taschereau, loin de contredire la vieille définition classique, en montre plutôt la profonde signification morale. Le censeur sévère appelle cela "chevaucher dans le brouillard"...

Mais voici qui est autrement grave, Mlle Taschereau, émue comme tant d'autres, des perturbations qui existent dans le monde ouvrier, effrayée du radicalisme qui monte, veut peindre le contraste existant dans la nature, entre l'homme et les animaux, et renvoie aux insectes où l'on rencontre l'ordre, le respect de la hiérarchie, l'honnêteté, dans la répartition du travail et une justice intransigeante. Evidemment, il n'y a, là, qu'analogie; c'est le *vade ad formicam* de l'Ecriture. "Travaille ou meurs"! "Les ouvriers-patrons (voulant dire, par là, les ouvriers devenus maîtres) devraient s'unir pour proclamer à leur tour leur droit à la justice, en écrasant sous leurs talons les frelons de leurs usines". Les

théoriciens humanitaires, elle dit avec raison, "chercheront vainement ailleurs que chez les insectes, la pitié dans l'ordre et la justice". Après avoir constaté la violence qui règne dans la nature, à laquelle l'homme n'échappe qu'au prix de tant d'efforts, l'auteur conclut que "toute pitié est fausse et même criminelle, *en dehors des principes de l'ordre et de la justice.*"

Que cette partie soit bien liée, que l'idée soit sévèrement ramenée à la proportion, voilà peut-être qui serait désirable, mais de là à l'interprétation, la distance est excessive. Lisez plutôt: "Ce qu'il y a de chrétien dans ces idées est imperceptible: on y respire, par contre, un relent germanique bien prononcé; on y entend l'écho de Nietzche et de Bernhardi. Si, dit-il, ces axiomes devaient prévaloir, toute organisation sociale serait inutile et deviendrait même un obstacle à l'ordre, etc". Etait-il besoin d'expliquer que l'équité est renfermée dans la justice dont elle est une partie (*acquitas pars justitiae*), que la charité est le bien qui doit unir les hommes et que personne n'en est dispensé? Et puis pourquoi n'y aurait-il pas, aussi, une justice, une équité et une charité pour les maîtres? Pourquoi ne leur serait-il pas permis de s'associer pour défendre leurs intérêts? Les théories qui conseillent l'égalité et la révolte sont-elles bien favorables à la paix sociale? Le mot "écraser", échappé évidemment à la plume de Mlle Taschereau, est corrigé par l'ensemble. Ce qu'elle veut dire c'est un frein énergique opposé à la violence. On assimile la grève à la guerre. Ne dit-on pas écraser une insurrection, une révolte, une invasion, une atteinte à la liberté et aux biens, à l'existence? C'est considérablement forcer l'expression qu'aller au-delà. Il en est ainsi des "frelons" que M. Dantin confond avec tous les ouvriers. Le premier dictionnaire venu vous dira que ce mot de "frelon" désigne, au figuré, "celui qui, étant incapable de faire un ouvrage, cherche à le décrier, et quelquefois à s'en emparer". (Littré). "Comme abeilles chassent les frelons de leur ronsche" (Rabelais). "Les frelons, troupe lâche et stérile, etc". (Boileau). L'on sait du reste que ces mouches-abeilles sont le petit nombre dans la ruche. "Sans discuter leur cause, dit M. Dantin, Mlle Taschereau a-t-elle songé que ces frelons *pullulent*, que *leur masse noire couvre le sol* et qu'ils résistent à l'écrasement"? Et dans un beau défi, il s'écrie: "On se demande combien il faudrait de *chaussures fines* et de *souliers de satin*— je souligne moi-même-- pour les pulvériser tous". Je me refuse à croire qu'on ait voulu, ici, faire une allusion...

L'éminent sociologue, loin de s'arrêter en si belle voie, et considérant que l'auteur des *Etudes* a voulu "trancher une grande question humaine", écrit sans broncher: "C'est du bolchévisme à rebours, à mon avis, plus dangereux que l'autre: celui-ci, du moins, lance le monde en avant avec une témérité qui a sa noblesse; celui-là le pousserait à reculons dans de vieilles ornières, au risque de lui casser le cou. Si le conflit entre le capital et le travail doit se décider sur ces bases, alors ne blâmons plus les extrémistes prolétaires qui prétendent "écraser" aussi."

Ainsi voici Mlle Taschereau dépassant dans la doctrine, Trotski, Lénine et la bande de forcenés qui ont semé leur patrie de ruines et de désolation par le crime et la terreur. Quelle noblesse dans la témérité, et quelle poussée du monde en avant! M. Dantin, ici, tourne au pamphlet.

Il faudrait s'arrêter là si l'on ne devait achever la comparaison entre une œuvre attirante comme celle des *Etudes* et une critique aussi singulière.

A côté du mérite de la pensée, il y avait le charme du style sur lequel, comme je l'ai déjà noté, il est fait silence. Parmi ceux que l'on décore, chez nous, du titre de littérateurs et, surtout, parmi les jeunes, en est-il beaucoup qui, je ne dirai pas dépassent mais même égalent l'écrivain des *Etudes* pour la correction du langage, le goût ou l'élégance? Même dans ces chapitres où l'observation est moins réussie, la langue y est remarquable. La phrase se déroule avec aisance, le ton est en parfait accord avec le sujet. Le chapitre sur l'Eau, par exemple, est un petit chef-d'œuvre. Celui sur l'Amitié, combien senti et délicat! Ce n'est pas une âme vulgaire qui peut trouver de tels accents. Les pages sur la Sérénité, moins achevées peut-être, offrent encore des réflexions intéressantes, où, d'ailleurs, le style ne se dément pas. Celles sur l'Art, sur l'Architecture, Rodin, etc, appelleraient sans doute des réserves, mais comme l'écriture toujours se soutient! Si l'érudition est "plus étendue que sûre" elle n'est certainement pas commune. C'est pourquoi, loin de n'avoir couronné qu'"une belle intention", l'A. C. J. C. à notre avis, a fait œuvre intelligente et nous a permis, justement d'apprécier un livre qui fait honneur aux Lettres Canadiennes.

J. E. PRINCE

A PROPOS DE CRITIQUE

Nous insérons aujourd'hui en "Tribune libre" un article de M. J. E. Prince, de Quebec, qui est une protestation contre la critique de Louis Dantin sur les *Etudes* de Melle Marguerite Taschereau. Nous n'avons pas l'intention de nous immiscer dans ce débat. La seule note de la "Tribune libre" de M. Prince, contre laquelle la *Revue Moderne* désire enregistrer une protestation très nette est contre cette phrase :"absence totale d'égards pour un auteur encore à ses débuts".

M. Dantin est plein d'égards et de bienveillance pour tous les auteurs qu'il critique, et tous nos lecteurs lui doivent la jus ice de le reconnaître. Il ignore si les auteurs sont jeunes o i vieux; il analyse leur oeuvre sans se préoccuper des détails de sexe ou d'âge, mais il ne s'écarte jamais des règles de la courtoisie et de l'équité; nous tenons à l'affirmer hautement.

La Directrice

M. MARCEL DE VERNEUIL

La *Revue Moderne* offre à M. de Verneuil l'expression de ses plus vifs regrets à l'occasion d'un départ que nous ne voulions pas prévoir... Nous le considérions comme l'un de nos meilleurs amis, et sa collaboration nous fut précieuse à plus d'un titre. Nous espérons que dans les nouvelles missions que son pays lui confiera, et qui seront dignes des éminentes qualités qu'il a déployées chez nous, il gardera à ses amis canadiens une large part de sa sympathie.

M. de Verneuil a reçu, notamment lors du magnifique banquet d'adieu que M. Emile Vaillancourt lui ménagea avec autant de tact que de succès, l'assurance de notre amitié comme de notre admiration. Jamais consul ne sut agir avec plus de discrétion, de talent et de mesure. Et ceux qui l'auront vu de plus près, savent quelle loyauté admirable régit sa vie et domine ses amitiés. Nous lui souhaitons une carrière digne de son talent, de son esprit et de son cœur.

La rédaction.

En Bretagne : Chez THÉODORE BOTREL



L'ENTRÉE DU "KER" DE BOTREL (au 1er plan, la petite Léna avec sa nourrice)



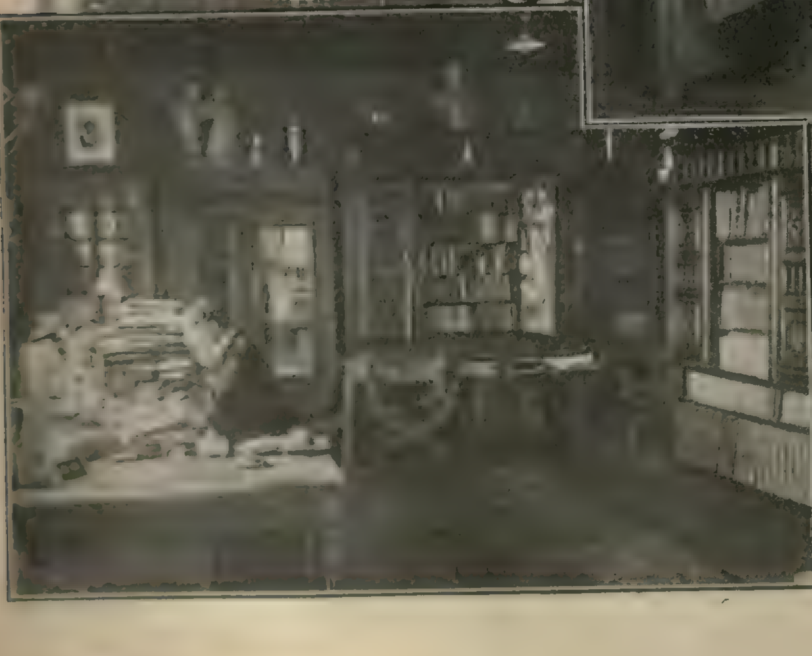
KER-BOTREL



THÉODORE BOTREL



LA "GRANDE SALLE"



LA BIBLIOTHÈQUE

En Bretagne chez Botrel

Par GILBERT DUPÉ

A l'heure où paraîtront ces lignes le barde Théodore Botrel, notre grand ami de Bretagne, sera, une fois encore, notre hôte. Pénétrons un instant chez lui, à Pont-Aven, à la suite de M. Gilbert-Dupé, secrétaire général de l'"Institut de l'Ouest":

Botrel nous avait vanté tant de fois, avec, dans les yeux, une lueur de joie et de fierté si vive, le charme de son "Pays des Moulins", qu'au retour d'un pèlerinage littéraire au fond du Finistère, nous sommes allés le surprendre à Pont - Aven, la délicieuse cité bretonne où la nature a amassé tant de poésie, où les filles sont si belles que l'on a dit qu'elle est le sourire de la Bretagne.

C'est que là, en effet, bien que nous soyons tout près de l'aride pointe du Raz, des landes sauvages de Penmarc'h et de Saint-Guénolé, nous ne saurions les comparer aux paysages merveilleux qui se déroulent de Concarneau à Quimperlé, en suivant la côte bretonne. "Pont Aven, ville de renom, quinze moulins, quatorze maisons" dit un dicton connu. C'est bien en deça de la vérité. Quatorze maisons, allons donc! Pont-Aven est une petite ville. Elle a son église, une belle petite église gothique, sa grand'place, son port, car l'Aven coule là, silencieusement, entre des rives verdoyantes, faisant tourner les fameux moulins.

C'est tout près de l'un deux, le poétique moulin de Rosmadec que nous rencontrons le barde. Le chaud soleil d'août baigne la nature, mais, près du ravissant Bois d'Amour, on sent monter une douce fraîcheur des ravins profonds où la rivière chante.

Botrel nous accueille avec un bon sourire et nous tend une main affectueuse. En parlant de la contrée et de nos projets communs, notre ami nous entraîne vers son "Ker" (1) situé sur un rocher au bout de la ville.

Nous gravissons le sentier qui y conduit, impatients de voir le bébé du poète, mais Botrel nous fait passer devant la porte.

—Allons ensemble, si vous le voulez bien, faire une visite littéraire....

Nous montons encore; des blocs de granit sont groupés là, sous un chêne centenaire et sur l'un d'eux nous apercevons le médaillon de Brizeux sous lequel se détachent ces deux vers gravés près d'une hermine d'or:

Oh! ne quittez jamais le seuil de votre porte:
Mourez dans la maison où votre mère est morte.

Quelle touchante idée d'avoir érigé là, devant la vraie Bretagne qu'il aimait tant, l'effigie du doux poète des *Bretons* et de *Marie*.

Nous entrons dans le parc par une barrière rustique. Des bancs couverts de lichens et de lierre dorment parmi les rosiers et les glycines. *Ker-Botrel* se dresse là, dans le tiède parfum des buissons et des fleurs. Mme Botrel apparait souriante là-haut à sa fenêtre.

Nous entrons dans "la Salle". Ce qui attire de suite l'attention c'est une haute cheminée de granit sur laquelle s'alignent des statuettes enluminées. Il n'y a que des meubles bretons: armoires, panneaux de lits-clos, chaises de paille, vieux rouets et vaisseliers.

Une fresque de sabots bretons de tous les âges, de toutes formes, de toutes couleurs, est appliquée aux murs.

Cette peinture grossière pendue là, dans un vieux cadre, rappelle au barde "le Parson" où il fut élevé Le vieux rouet qui sommeille là-haut sur l'armoire n'est-il pas un souvenir de ses aïeux? Et cette vieille horloge

........horloge en châtaignier
Au long coffre à la mode antique,

n'est-ce pas celle qui s'arrêta de sonner lorsque "la grand'maman cessa de vivre"?

Botrel nous montre ensuite la salle à manger, d'aspect très breton. On y voit de beaux specimens de céramique quimpéroise, deux portraits du barde et des tableaux offerts par des peintres de talent, amis de la maison.

Notre ami nous conduit ensuite au salon et la charmante Mme Botrel nous apporte du cidre, du vrai cidre de Bretagne, tel que nous n'en avions jamais bu.

En le dégustant, nous jetons un coup d'œil autour de nous. Une cheminée en chêne sculpté porte le Duguesclin équestre de Frémiet, offert à Botrel par sa ville natale. En face de la baie vitrée, en pleine lumière apparaît une belle toile de Paul de Frick représentant l'admirable paysage de Port-Blanc où s'écoula la jeunesse du barde. Au cadre de ce portrait est accroché un étendard chinois taché de sang. C'est une loque sacrée, un fanion que prit aux Boxers, le défenseur des légations de Pékin, l'enseigne de vaisseau Paul Henry qui le fit apporter à Botrel par quelques marins bretons survivants du siège légendaire. La main sanglante qui y a laissé sa trace est celle de Mgr Favier. Près de ce tableau voici des photographies: C'est Drumont, Pierre Loti, François Coppée, Barrès, A. de Mun, Mistral, Emile-Olivier, cardinal Mercier qui ont adressé ces souvenirs au barde avec une amicale dédicace. Il semble que Paul de Cassagnac ait prévu le rôle que devait jouer le grand breton pendant la guerre: "A Th. Botrel qui donnerait, comme Tyrtée, du courage à ceux qui en manquent". Il y a encore les Princesses Clémentine de Belgique et Amélie de Portugal, Paul Déroulède, colonel Driant, Jean Richepin, Le Braz, Massenet, Charpentier, etc... Et, enfin, S. S. Pie X.

Là, les meubles sont rares: un curieux pianola métrostyle, quelques sièges bretons et trois vitrines. L'une d'elles est pleine d'objets précieux. Botrel veut bien satisfaire notre curiosité, il nous montre les souvenirs de guerre qui sont cachés là. Le barde y a mis des éclats d'obus, des cartes d'Etat-Major sur lesquelles nos grands généraux ont tracé au crayon la route du "chansonnier des armées". Elle traverse des endroits des plus malsains. Mais Botrel nous en voudrait de parler de sa belle conduite pendant la guerre.

Il nous fait monter à son bureau, pièce sobre, où se détachent seulement aux murs quelques dessins de Vincent et de Steinlen.

Puis, là, devant une baie qui s'ouvre sur l'Aven, voici le bureau où Botrel écrit ses chansons rustiques, si charmantes, si nobles, si vivantes et qui fleurent si bon le sol natal que Rostand disait "qu'elles font pousser des genêts quand on les chante".

Le temps passe; mais nous ne voulons pas quitter le poète avant d'avoir vu Léna, ce joli bébé dont il nous envoyait des baisers dans ses lettres. Mme Botrel nous l'apporte dans ses bras. C'est un beau petit ange (dont le papa et la maman sont justement fiers) qui nous sourit gentiment en agitant ses menottes potelées.

Nous quittons, alors, le barde, emportant les plus charmants souvenirs de cette visite à "Ker-Botrel," et l'âme pleine de la troublante poésie de ce ravissant "Pays des Moulins".

GILBERT DUPE.

(1) Manoir.

...PIERRE CHAUVEAU...

Par Arthur BEAUCHESNE

Il y a eu dans notre pays quelques générations d'hommes publics dont l'exquise politesse a souvent désarmé, au cours des luttes parlementaires, les ennemis de l'idéal canadien-français. Elles sont à peu près disparues. On en retrouve ici et là quelques rares descendants, mais leur race est si bien éteinte que l'on est convenu de dire aujourd'hui qu'ils sont de la "vieille école." Nos pères étaient des gentlemen. Le contact des parvenus ne gâta jamais leurs belles manières. Ils n'avaient pas grandi avec l'ambition démesurée d'accumuler des richesses. Intellectuels aux goûts simples, formés dans l'ambiance paisible des petits séminaires, étrangers au cosmopolitisme des villes modernes, ils avaient conservé le respect des hommes et des choses, ils jouissaient d'une intégrité imposante, et l'aménité de leur caractère se reflétait dans leurs actes, leurs gestes et leurs discours.

Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, qui fut de cette école, naquit à Québec le 30 mai 1820, de Pierre Chauveau, marchand, et de Marie-Louise Roy. Il n'avait que quatre ans lorsqu'il perdit son père. Il fut élevé par sa mère et sa grand'mère maternelle, femmes d'une grande distinction dont il reçut l'empreinte de délicatesse qui a été l'apanage de toute sa vie. Précoce, il entra jeune au petit séminaire de Québec. A seize ans, il avait terminé ses études. Il eut des velléités d'entrer dans les ordres, mais un ecclésiastique sensé lui conseilla de se mêler un peu au monde puis de revenir s'il croyait avoir la vocation. Il sortit et ne revint pas.

Nous passions alors par une période aiguë. Le feu qui devait éclater en 1837 couvait. Les Canadiens redressaient la tête devant l'outrecuidance des proconsuls qui nous refusaient le droit de nous gouverner nous-mêmes. Pierre Chauveau, étudiant en droit, fut partisan de la rébellion. Pour la célébrer, il a recours à la poésie. Il exalte les patriotes:

Leur sang français pétille et bouillonne en leurs coeurs.
Ils seront braves, eux, s'ils ne sont pas vainqueurs.

Il fustige sir John Colborne, à qui il envoie ses adieux, en 1837:

Et s'il est des méchants, s'il en est que l'on ose
Envoyer devant Dieu chercher leurs châtiments:
Ceux qui passent la vie à forger des tourments
Pour des hommes par eux contraints à la révolte;
Qui sèment la discorde, attendant pour récolte
La mort de leurs rivaux et les biens des proscrits;
Puis quand ils ont enfin élevé la potence
Comme une table où règne une affreuse abondance,
Pour provoquer encore font éclater leurs ris;
Ceux-là sont les méchants. Ceux-là sont les vrais traîtres.
Sous ton règne, Colborn, ceux-là furent nos maîtres.

Il accueille l'Union de 1841 par un cri d'indignation:

Aujourd'hui c'est l'orgie, et demain c'est l'enfer.
Demain n'est pas à vous, il est à Dieu qui veille.
Et Dieu donne toujours son brillant lendemain
Aux pauvres nations qu'on maltraitait la veille.

Le jeune Chauveau était déjà un personnage. A l'âge de vingt ans, il épousait Marie-Louise-Flore Massé. En 1841, il était admis au barreau. Le scrutin de 1844 le nomma député du comté de Québec. Correspondant attitré du "Courrier des Etats-Unis" qui était assez répandu au Canada, il y publia, de 1840 à 1855, des articles bien pensés sur notre situation politique.

On était aux temps héroïques de notre vie parlementaire. Le fanatisme en voulait toujours à la langue française, mais c'est en français que Chauveau se fit entendre dès le premier débat de sa première session sur la question du choix du président de la Chambre. Sa bonne tournure, sa voix sympathique, son geste distingué captivèrent ses collègues. Il fut bientôt l'un des membres importants de la députation. Trop partisan pour être partisan aveugle, il aida un jour Papineau à combattre une proposition de réforme électorale soumise par le gouvernement Baldwin-Lafontaine. Il ne voulait pas admettre que l'Acte d'Union des deux Canada avait établi un état de choses assez équitable pour que l'on puisse y greffer une loi d'élections. Par des amendements subtilement rédigés, il exprima le regret que les habitants du Bas-Canada n'eussent pas été consultés sur le bill d'Union qui donnait injustement le même nombre de députés au deux provinces, et il demanda de vérifier le recensement car notre population était plus nombreuse que ne le prétendaient les ministres. S'il ne réussit pas, il accentua du moins nos principaux griefs contre la constitution. En 1851, Hinks lui confia le poste de solliciteur-général sans siège dans le conseil, et, au mois de juin 1853, il fut promu secrétaire-provincial.

En 1854, les rouages de la machine politique s'enrayèrent. Dans une Chambre de 130 députés aucun parti n'avait la majorité. Hincks, le premier ministre tory, ne comptait que 55 partisans; Allan MacNab, le chef de l'opposition conservatrice, en avait 40; Brown et Papineau, chefs des "clear-grits" et des "rouges," s'en partageaient 35. Le gouvernement, battu par un vote de 61 à 46, démissionna. MacNab, invité à former un ministère, avait deux lignes de conduite à suivre: refuser la tâche ou se coaliser avec l'un des autres groupes. Grâce aux bons offices de John A. Macdonald, il put annoncer le 11 septembre 1854 une coalition des conservateurs modérés du Haut-Canada et des libéraux modérés du Bas-Canada. Le cabinet MacNab-Morin prit donc la direction des affaires. Ce fut là l'origine du parti libéral-conservateur. Chauveau entra dans la nouvelle combinaison en qualité de secrétaire-provincial mais n'y resta pas longtemps. Le 28 janvier 1855, M. Morin, son chef, entra dans la magistrature. Ses collègues canadiens-français ayant accepté le principe que sa démission entraînait la leur, sortirent du cabinet et furent tous remplacés. George-Etienne Cartier succéda à Chauveau qui fut bientôt nommé surintendant de l'instruction publique en remplacement du docteur Meilleur.

Il profita de cette position pour publier deux journaux destinés à répandre le goût des sciences, des lettres et des arts mais s'occupant surtout de pédagogie, l'un en français, l'autre en anglais, les deux langues lui étant presque également familières. Il se dévoua beaucoup à l'enseignement. Avec le peu de ressources dont il disposait et malgré l'apathie des municipalités, il réussit à améliorer les écoles. N'étant plus dans la politique, il devint l'orateur, le conférencier et le préfacier à la mode. Il courtisa les Muses qui ne répondirent pas toujours à ses avances. Ses discours sont nombreux. Celui qu'il prononça en 1855, lors de la

pose de la première pierre du monument élevé aux héros de la bataille de Saint-Foye, remporta un succès énorme et fut signalé en Europe comme l'une des plus belles pages de l'éloquence française au XIXe siècle. Sa péroraison, me dit M. Sulte qui l'a entendue, créa une profonde émotion:

Dormez en paix sous les bases de ce monument, entourés de notre vénération, de notre amour, de notre perpétuel enthousiasme...dormez...jusqu'à ce qu'éclatent dans les airs les sons d'une trompette plus retentissante que celle qui vous sonnait la charge, accompagnée des roulements d'un tonnerre plus formidable que celui qui célébrait vos glorieuses funérailles, et alors tous, Anglais et Français, grenadiers, montagnards, miliciens et sauvages, vous vous lèverez, non pas pour une gloire comme celle que nous, faibles mortels, nous entreprenons de vous donner, non pas pour une gloire d'un siècle ou de plusieurs siècles, mais pour une gloire sans termes et sans limites, et qui commencera avec la grande revue que Dieu lui-même passera quand les temps ne seront plus.

C'est en 1853 que parut "Charles Guérin", "roman de moeurs canadiennes". Chauveau avait écrit ce livre quelques années auparavant. C'est l'oeuvre d'un jeune homme. On n'y voit pas le doigté des psychologues modernes, mais il s'en dégage une assez fidèle interprétation des incidents qui viennent parfois troubler le calme plat de nos campagnes. Il est difficile de produire de la sensation avec les moeurs de nos habitants. Le cultivateur canadien-français, subsistant sur un bien dont il est le seul propriétaire, travaillant dans la solitude, est casanier et timide. Il mène une vie parcimonieuse, monotone, sans heurt, sans bruit. A moins de l'analyser à la Zola, on court le risque d'être fade quand on entreprend de peindre cette existence prosaïque et peu compliquée. Chauveau, cependant, en a tiré profit. Il a relevé quelques-uns de nos défauts. Par exemple, il s'apitoie, au cours de son récit, sur le sort du jeune homme qui, ses humanités finies, cherche en vain une école supérieure où il puisse devenir autre chose qu'un avocat, un notaire, un médecin ou un prêtre. Quelques passages du roman sont des articles de fond; d'autres sentent le collège; il s'y trouve une description du vent Nord-Est qui, avec des retouches, pourrait devenir un chef-d'oeuvre. L'auteur est moins sûr de son style qu'il le sera plus tard. On pourrait éplucher le volume, comme on peut d'ailleurs tout éplucher en littérature, mais il n'en faudrait pas conclure que Chauveau ne sut pas écrire. Au contraire, il fut probablement le meileur écrivain et, l'orateur canadien le plus correct de son temps. Il eut le mérite de travailler.

Son apport dans la littérature canadienne est considérable. Il était polygraphe par tempérament, et ses ouvrages littéraires, nombreux, divers et nés au gré des circonstances, n'ont pas tous été recueillis. Sa réputation d'écrivain en souffre. Encore aujourd'hui une compilation de ses principaux écrits, en vers et en prose, mériterait d'être lue. En 1866, il fut envoyé en Europe pour y étudier les méthodes d'enseignement. Il parcourut dans ce but l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, l'Allemagne, la Belgique, la France et l'Italie.

A son retour, l'année suivante, il fut choisi par Macdonald et Cartier, véritables dictateurs à cette époque, pour former le premier ministère de la confédération sous la nouvelle constitution fédérale. Cet honneur revenait de droit à Cauchon qui dut cependant accepter la présidence du sénat parce que ses amis le trouvaient violent, despotique et impopulaire. Macdonald, pour avoir été le collègue de Chauveau sous l'Union, connaissait bien son esprit cultivé et son penchant à la conciliation dans la discussion des problèmes politiques. Catholique fervent, homme d'église, il était au mieux avec le clergé. Il lui serait facile de conserver le pouvoir pour le parti car le peuple se laisse naïvement conduire par les chefs que les circonstances lui imposent. En 1867 on sortait d'une longue crise. On avait renversé une constitution basée sur le principe de la domination anglaise et il s'agissait de mettre en vigueur l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord qui avait été accepté comme moyen terme afin d'arrêter les dissentions dont tout le monde était fatigué. On n'était pas sans appréhension. Nos pères se demandaient: "qu'est-ce donc que cette fédération où la majorité anglophone est renforcée par les provinces maritimes? Que veulent dire ces deux gouvernements, fédéral et provincial, quand nous avons déjà celui de l'Angleterre? Tout cela va-t-il augmenter les taxes?" Les premières années du nouveau régime devaient être des années d'essai, et le nouveau ministère était tenu à la plus extrême prudence. Or personne n'était mieux doué que Chauveau pour accomplir ce travail de diplomate. Il organisa donc un gouvernement dont il fut secrétaire provincial et ministre de l'instruction publique. La direction de l'opposition fut confiée par les libéraux à Henri Joly, devenu plus tard sir Henri Joly de Lotbinière. Il n'en fallait pas plus pour tourner l'Assemblée Législative en un véritable salon. Joly pouvait rivaliser de politesse avec Chauveau. C'est en ayant l'air de s'excuser qu'il critiquait les mesures ministérielles. Il aurait démissionné plutôt que de blesser le premier ministre qui, de son côté, ne semblait avoir d'autre ambition que celle de rencontrer les désirs d'un adversaire aussi prévenant. Les débats étaient parfois des échanges de paroles doucereuses, au grand avantage du premier ministre qui réussissait ainsi à passer sa politique. Chauveau conduisit si bien sa barque qu'aux élections générales de juillet 1871 il fut maintenu au pouvoir et Joly ne revint qu'avec dix-neuf partisans, dont le plus jeune était Wilfrid Laurier.

Le 27 février 1873, Chauveau remplaçait Cauchon à la présidence du sénat. Il exerça cette charge durant les deux sessions de 1873. Lors de la dissolution des Chambres, en janvier 1874, il résigna son siège de sénateur et se porta candidat de Macdonald dans Charlevoix. Il y subit la seule défaite électorale de sa carrière. Pierre Tremblay le vainquit par une majorité de 273 voix. Cet échec le laissa sans moyens d'existence car il n'avait pas amassé de fortune dans la politique. Il dut accepter peu après la présidence de la commission du port de Québec et, en 1877, il vint à Montréal occuper les fonction de shérif. Ici il fut professeur de droit romain et doyen de la faculté de droit à l'université Laval.

En 1860, il avait publié une **Relation du voyage du prince de Galles en Amerique**; en 1876, **l'Insruction Publique au Canada**; en 1883, **François-Xavier Garneau, sa vie et ses oeuvres.** Ce dernier travail est une vue d'ensemble des évènements de notre vie nationale, contenant des critiques et des jugements mûris et tout vibrants de patriotiseme.

L'un des membres de la Société Royale dès sa fondation, il en fut aussi le vice-président et le président général. Il était commandeur de l'Ordre de Pie IX, chevalier de l'Ordre de Saint-Grégoire, officier de l'instruction publique en France et membre de plusieurs sociétés savantes. Il entretint longtemps des relations intimes avec des Français de marque. Ampère et Xavier Marmier étaient ses amis. Celui-ci lui écrivait en 1882: 'j'ai eu le plaisir de voir plusieurs de vos compatriotes: M.M. Chapleau, Fabre, Marmette. Je voudrais bien vous revoir aussi et remémorer avec vous

le temps où j'ai passé de si bonnes heures à Quebec, sous votre toit, et sous celui de vos dignes amis, Garneau et Faribault." C'est grâce à Chauveau que Marmier, dans "Grazida" et ses "Lettres sur l'Amérique" s'est montré si confiant dans l'avenir de notre race sur ce continent.

Cette vie si droite si bien remplie ne fut pas exempte de malheurs. Chauveau eut ses épreuves, ses deuils qui exercèrent sans doute une influence sur ses travaux littéraires et sa vie publique. L'une de ses filles, Olympe, fut emportée par la maladie à l'âge de onze ans. Une autre, Henriette, mourut dans sa lune de miel. Elle était remarquable par sa beauté, et sa mort créa une vive sensation. Ayant épousé quand elle n'avait que dix-neuf ans, le capitaine William-Scott Glendonwyn, officer du 69e d'infanterie, elle s'était embarquée après quelques jours pour les Bermudes, à bord de "l'Orontes" qui transportait les troupes de Québec à ces iles où venait d'être envoyé le régiment de son mari. Elle contracta la typhoïde qui s'était déclarée parmi les soldats sur le vaisseau. Deux semaines après son arrivée, elle était morte. La famille fut instruite de son décès par un câblegramme annonçant que Glendonwyn revenait avec les restes mortels. Flore, l'aînée, en fut la première avertie. Elle en subit un choc qui devait lui être fatal. Au lendemain des funérailles elle se mit au lit; elle languit pendant trois mois et le 13 mars 1871, elle expira. Madame Chauveau est décédée le 24 mai 1875. Dans l'automne de la même année, Eliza, qui était entrée en 1866 chez les soeurs de la Congrégation, à Montréal, mourut à l'âge de vingt-sept ans et fut enterrée dans le cimetière de sa communauté. Les autres, ainsi que leur mère, reposent sous la chapelle du monastère des urselines à Québec.

A Montréal, Chauveau regretta toujours la pittoresque cité de Champlain, sa ville natale où il avait joué un rôle si important. Quand il vit venir sa soixante-dixième année et sentit sa fin approcher, il s'achemina, malade, vers Québec, il alla reprendre son lit dans sa vieille maison, rue Sainte-Anne, numéro 22, occupée par son gendre, le docteur Vallée. C'est là qu'il avait été élevé, qu'il avait vécu jusqu'en 1874; c'est là qu'il avait connu les joies et les peines de la vie familiale. Ses filles chéries y étaient venues et en étaient parties. Il ne lui en restait qu'une, madame Vallée, et il voulut qu'elle lui fermât les yeux. Il mourut le 4 avril 1890 et fut inhumé près de son épouse et de ses trois filles. Le silence d'un cloître était tout désigné pour le dernier repos de cet homme délicat sur qui la rudesse ordinaire de la vie n'avait jamais laissé d'empreinte. Une plaque commémorative à son effigie, a été placée dans la chapelle extérieure du couvent. Elle est ornée d'un encrier, d'une plume et de feuilles tombantes sur l'une desquelles sont gravées ces paroles de l'Ecclésiaste : *quaesivit verba utilia et conscripsit sermones rectissimos ac veritate plenos.* "Il s'est étudié à trouver un langage agréable et à écrire avec droiture des paroles de vérité."

Pierre Chauveau a mérité la reconnaissance de la patrie. Député, il a été l'un des plus actifs défenseurs de nos droits; surintendant de l'instruction publique, il a donné une forte impulsion à l'enseignement; premier ministre, il a affermi l'entente cordiale entre les deux races; orateur, il a nourri le patriotisme de ses contemporains; poète, romancier, historien, journaliste, il a été laborieux, a démontré que l'on peut savoir assez bien la langue française en ce pays; citoyen intègre, sage, modéré, il a tracé la voie aux générations futures; il a laissé à sa famille un grand nom et a été l'une des plus belles figures du Canada français. On a élevé des monuments à plus d'un homme qui avait moins de vertu.

ARTHUR BEAUCHESNE

NOUVELLE PUBLICATION DU PACIFIQUE CANADIEN

Au nombre déjà considérable des publications qu'elle repand parmi le public afin de mieux faire connaître ses diverses sphères d'activité, la Compagnie du Pacifique Canadien vient d'ajouter une intéressante brochurette destinée à illustrer un de ses plus importants services, celui de la navigation océanique. C'est un ouvrage d'une trentaine de pages dans lequel on a compilé systématiquement toutes sortes d'informations concernant la puissante flotte de cette vaste organisation de transport canadienne. Les noms des paquebots, leur tonnage, leur capacité, les ports qu'ils desservent et maints autres renseignements y sont donnés, en plus d'un bref exposé historique des services de navigation du Pacifique Canadien, depuis leur établissement sur l'Océan Pacifique vers 1886-7, jusqu'à nos jours. On y voit des schémas des plus instructifs, montrant soit la coupe d'un transatlantique du genre de l'"Empress of France" avec son dédale immense de chambres de toutes grandeurs ou bien la quantité de vivres et d'approvisionnements de toutes catégories qu'il faut entasser dans un paquebot de la classe de l'"Empress of Canada" pour chaque traversée.

Les photographies de presque tous les paquebots de la Compagnie, de même que des ports les plus importants où ils font escale, servent à illustrer la brochurette d'une façon tout à fait appropriée; on voit aussi quelques-unes des luxueuses pièces qui sont mises à la disposition des passagers durant le voyage.

"Bridging two Oceans", tel est le titre de cette plaquette, sera une source précieuse d'information pour ceux qui s'occupent de navigation d'une manière générale et qui s'intéressent aux services océaniques du Pacifique Canadien en particulier. Sa publication arrive au moment où ces services viennent d'atteindre un sommet d'efficacité très élevé, par l'addition d'unités telles que l'"Empress of Scotland", l'"Empress of Canada", l'"Empress of Australia", le "Montclare", le "Montrose" et autres paquebots dont la recente mise en service fait de la flotte du Pacifique Canadien l'une des plus puissantes sur les mers du globe.

LE CONSUL DE FRANCE AU CANADA

Sur la foi des dépêches qui nous étaient tout d'abord parvenues, et faisant écho à la Chambre de Commerce Canadienne, nous avons protesté contre la nomination d'un simple Consul comme représentant de la France au Canada.

Nos renseignements étaient erronés. M. Naggiar est venu ici comme Consul Général de France, et c'est à ce titre que nous lui souhaitons la plus cordiale bienvenue dans notre pays.

La rédaction.

LIVRES ET REVUES

PAR LOUIS CLAUDE

Dans la liste des livres canadiens, publiée dans notre édition de décembre, quelques omissions aussi involontaires que regrettables se sont accidentellement glissées. Nous essayons de réparer, et nous nous mettons d'ailleurs à l'entière disposition des auteurs qui auraient des rectifications à nous faire parvenir.

Ainsi le Docteur Choquette n'était mentionné sur notre liste que par un seul volume, alors que cet auteur des plus féconds a à son actif, des œuvres telles que "*Les Ribaud, Claude Paysan, et La Terre*"

Nous avons également omis de citer les ouvrages d'Oscar Dunn qui fut l'un de nos meilleurs journalistes et qui a laissé des œuvres: *Le Glossaire franco-canadien, Dix ans de journalisme, Pourquoi nous sommes français? etc.*

Enfin, l'on nous signale encore l'omission de *Canada Chanté* de M. Albert Ferand, de la *Maison* de Madame Blanche Lamontagne, et des *Etudes* de Mlle. Marguerite Taschereau

***

Coups d'Ailes recueil de poésies par *M. Jean Bruchési* paraîtra en février prochain, illustré par l'un de nos meilleurs artistes, et édité par l'Action française.

***

Nous avons pu constater quelle attention les lecteurs de la Revue Moderne accordaient aux auteurs canadiens, car nombreuses ont éte les commandes qui nous sont parvenues après la publication de la liste des livres canadiens. Nous nous ferons toujours un devoir et un plaisir d'encourager la diffusion des œuvres canadiennes-françaises, et nous restons à l'entière disposition de nos lecteurs pour remplir toutes les commandes qu'ils voudront bien nous confier.

***

Afin de favoriser les auteurs canadiens français, *membres de l'Association des Auteurs canadiens*, nous publierons dans les douze numéros qui suivront la publication de leurs œuvres, outre une critique, les titres et prix de leur volume, sous la rubrique, "Livres nouvellement parus."

***

Nous avons reçu de la librairie Plon-Nourrit le cinquième volume de la nouvelle collection "*La Liseuse*".Ce volume "*Notre Minnie*"d'André Lichtenberger, ne manquera pas de plaire à la jeunesse, pour qui il a été écrit. Car on retrouve dans ce charmant petit roman les qualités si délicates qui ont rendu populaire l'auteur de ces petits chefs-d'œuvre,"Lisie" et "Mon petit trott".

***

Le Docteur Gauvreau vient de publier en brochure séparée un article paru dans la "Revue Canadienne"et consacré au *Docteur Boissarie*, le grand savant français (1836-1917.)—Une maladie l'amena à Lourdes en 1865. Pendant 5 ans, il regarde passer le défilé des infirmes et des malades: et, comme résultat de ses observations, il publie en 1891, la grande "Histoire médicale de Lourdes", où il aborde franchement la question du miracle qui, seul, donne la solution des problèmes que l'hallucination ou la suggestion est incapable de résoudre. Depuis 1891, il fut le directeur du Bureau médical de Lourdes, et il n'a cessé d'écrire, de travailler et de combattre pour faire triompher ses idées auprès de ses collègues incroyants ou sceptiques, et peu à peu dans le monde entier. Cette brochurette est fort intéressante, et révèle le talent très sûr de l'auteur.

***

L'Ame de Saint Augustin,
Par Pierre Guilloux, S. J.
Volume in-12 de 385 pages. . . . 7fr.50
(*J. de Gigord, éditeur, 15, rue Cassette, Paris*)

"Malgré les défauts d'un tempérament sensible à l'excès et d'un esprit parfois trop subtil, Saint Augustin demeure l'un des génies les plus aimables et les plus féconds, de tous les saints, l'un des plus attrayants". Ces lignes, par lesquelles le Père Guilloux termine la préface de son livre sur "L'Ame de Saint Augustin" expriment bien la raison qui fait de Saint Augustin un sujet de choix pour tant d'écrivains, depuis les érudits et les théologiens jusqu'aux littérateurs. L'attrait que le docteur africain exerce sur les esprits les plus divers s'est manifesté, en cette seule année, par trois ou quatre ouvrages importants, et personne n'a oublié le succès retentissant obtenu, à la veille de la guerre, par le livre si attrayant lui-même de M. Louis Bertrand. Le Père Guilloux, après tant de pages éloquentes, nous apporte cependant quelque chose de nouveau. La description du milieu, le paysage, les foules africaines, les événements mêmes tiennent peu de place dans son livre, qui cherche surtout à nous faire connaître Saint Augustin luimême, sa pensée, sa doctrine, son action comme docteur et comme pasteur d'âmes. Il nous fait"écouter attentivement le prédicateur d'Hippone, interroger le vivant modèle des clercs et l'instigateur de la vie manastique, suivre l'infatigable guetteur du Christ dans les controverses manichéennes, donatistes et pélagiennes, voir l'apologiste en face des âmes païennes, devant les chercheurs inquiets de l'avenir". Pour cela, le Père Guilloux a surtout comme sources les œuvres de Saint Augustin, qu'il a étudiées à fond, non pas seulement les "Confessions"et les écrits autobiographiques, mais les"Sermons","les "Lettres", et les "Traités dogmatiques" ou "polémiques". Il nous offre, au milieu du récit succinct de la vie de son héros, un portrait psychologique très poussé de Saint Augustin d'après ses écrits. On ne saurait trouver une meilleure introduction à l'étude des œuvres du grand évêque d'Hippone, ni un meilleur résumé de ce que prêtres ou laîques soucieux de s'instruire de leur religion doivent savoir sur lui.

***

La Pensée Latine, revue mensuelle de littérature, de musique et de théâtre, 17, rue de Rivoli, Paris, vient de fusionner avec *l'Evolution des Lettres et L'Essor Musical*.

Son but étant de favoriser l'évolution de la jeunesse des arts et des lettres, elle devient l'organe du Théatre d'Art Libre destiné à révéler sur la scène les jeunes auteurs et artistes, comme elle le fait des jeunes écrivains dans ses pages.

La Pensée Latine s'adresse à tous les jeunes littérateurs, musiciens, dessinateurs et artistes désireux de se produire, comme au public cultivé qui voudra s'intéresser à un jeune et enthousiaste mouvement de renouveau artistique.

ABONNEMENTS: France, 10 fr.;Etranger. 12 fr,

Un numéro spécimen est envoyé contre 1 franc en timbres adressé à M. Georges Gallon, 17, rue de Rivoli, Paris.

En relisant après la guerre, Bazin, Bourget, Barrès, par Albert Cherel. Volume in-12 5fr
(J. de Gigord, éditeur, 15, rue Cassette, Paris).

Dans la même collection de critique littéraire et morale où a paru l'an dernier l'*Esprit de Renan*, de P. Guilloux,paraît aujourd'hui le livre de A. Cherel:*En relisant après la guerre, Bazin, Bourget, Barrès.* "En relisant": ces mots rappellent le titre de certains opuscules de Faguet. Et en effet, c'est à la tradition de Faguet que A. Cherel se rattache en partie: historien des idées morales et religieuses, fort apprécié des lettrés et des érudits pour ses travaux sur le prestige et l'influence de Fénelon au XVIIIe siècle, il a voulu ici tenter une exploration nouvelle, à la lumière des réflexions que lui a suggérées la guerre, dans l'œuvre de nos trois grands romanciers. Ce point de vue original lui a permis de préciser un certain nombre des traits de la génération qui nous précède; il lui a permis en outre d'indiquer, de suggérer,—car sa manière n'est point tapageuse,—quelques traits essentiels de notre génération.—Enfin ce livre est catholique, non seulement d'intention ou par certains de ses jugements, mais parce qu'il ne se borne pas à être une histoire, un tableau impassible. On y sent une âme qui haït le dilettantisme; qui juge; qui s'efforce de déterminer le bien ou le mal, le scandale ou l'édification que peuvent procurer à des âmes françaises et chretiennes ces romanciers directeurs de conscience morale, sociale, ou nationale.

L'auteur conclut en engageant les jeunes romanciers à " emprunter à Bazin quelques-uns de ses grains de sénevé". Le roman simple, sobre, touchant sans emphase semble bien en effet avoir pour lui l'avenir, et l'avenir le plus proche: témoin le succès extraordinaire de *Maria Chapdelaine*...

* * *

L'Almanach de la Langue Francaise
L'édition de 1922 vient de paraître

L'Almanach de la Langue française vient de paraître sous une pimpante toilette, bourré de textes inédits et variés et de pas moins de cinquante illustrations. Les rédacteurs l'ont voulu clair, sérieux et attrayant. Il pourra rivaliser avec les meilleures publications du genre. Sa couverture est particulièrement jolie. Un artiste a représenté notre belle langue sous les traits d'une jeune moissonneuse, les bras chargés d'une gerbe d'épis, et chantant à pleine gorge. Cette gravure en deux couleurs vaut le prix de l'Almanach.

L'Almanach se divise en six parties. Dans la première se trouve un calendrier complet, avec douze encadrements appropriés à chacun des mois et toute une collection de citations intéressantes.

La langue française fait les frais de la deuxième partie. Ensuite viennent: la "Vie religieuse et sociale" la "Vie Nationale", la "Vie littéraire et artistique" et la "Vie économique". On le voit, l'Almanach touche à toutes les questions capables d'intéresser un Canadien-français.Les rédacteurs y ont introduit plusieurs sujets d'architecture et d'art, parce que voilà des choses dont il faut que nous nous occupions de plus en plus chez nous. A noter, quatre caricatures très amusantes, signées par Letondal.

Pour la septième fois cette publication se présente devant le public. Nous avons confiance qu'elle y rencontrera le même accueil sympathique que les années passées—qui sait? un accueil peut-être encore plus chaleureux. C'est notre espoir.

L'Almanach de la Langue française est en vente chez tous les libraires au prix de .25 sous. On peut se le procurer en quantités à l'Action française, 369, rue St-Denis, Montréal.



Les fausses barbes de l'amateurisme—La saison de hockey—Encore la voix de Toronto.

Par LUDOR

Un grave problème vient de se dresser dans le domaine si vaste des sports : celui de l'amateurisme. Depuis quelques semaines, cette question a été maintes fois agitée et elle a fait couler beaucoup d'encre. Les sensationnelles révélations de M. Latreille, ancien propriétaire du club de hockey Hochelaga, de la défunte ligue Montréal, puis celles de Messieurs Ram, deux frères qui étaient les détenteurs de la franchise de l'équipe Rambler dans la même organisation, ont causé une stupéfaction intense dans les cercles sportifs.

Ces révélations ont mis à jour une plaie qui gangrène profondément le sport, et elles sont tellement graves qu'une enquête s'impose et devrait être faite au moment où nos lecteurs liront le présent article. Elle atteindra, sans aucun doute, des joueurs qui ,jusqu'ici, étaient regardés comme de purs amateurs, mais elle doit suivre son cours. S'il y a des coupables, qui se sont déguisés sous le manteau de l'amateurisme pour jouer au hockey en touchant des salaires fabuleux, que ces coupables soient punis, rayés des cadres amateurs, et que leur châtiment serve de leçon à ceux qui seraient tentés de les imiter.

C'est à nos Salons du hockey qu'il incombe de rendre cet immense service au sport de l'expurger des brebis noires qui se sont introduites au bercail,et, dans cette tâche, ils ne doivent montrer ni faiblesse, ni considération. Couper l'ivraie avant qu'elle ne gâte le bon grain, voilà ce qu'il faut faire et immédiatement Attendre trop tard serait causer un tort inestimable au sport, car le public, qui encourage si généreusement l'amateurisme, lui retirera son appui, cet hiver, si la farce se continue d'avantage.

Nos lecteurs connaissent la définition généralement acceptée de l'amateur. L'athlète qui s'adonne à la pratique du sport pour la gloire, celui qui refuse un centin pour les efforts qu'il déploie à développer le sport ou l'athlétisme, celui-là est un *amateur*. Au contraire, l'athlète dont les services ne peuvent être acquis qu'à force d'argent, celui-là est un *professionnel*; en d'autres termes, il fait du sport une véritable profession, et il en fait un gagne pain quelque fois très substantiel. Lès Lalonde, les Vézina, les Pitre, pour ne prendre que des étoiles connues du hockey, sont des professionnels.

Devant un pareil étalage de faits, il importe de tenir une sérieuse enquête qui permettra de couper le mal à sa racine. L'amateurisme est quelque chose de sacré et le public est berné, joué chaque fois que de faux amateurs se glissent parmi ceux qui ne touchent pas un sou pour leurs services. On estime justement l'amateur, et bien souvent on le préfère au professionnel parce qu'il ne joue que pour la gloire, et quand un scandale éclate comme celui que M M. Latreille et Ram viennent de dévoiler, ce même public se dégoûte et il s'éloigne de l'amateurisme.

Plus on attendra, plus la plaie s'agrandira et si les ravages s'étendent trop, qui sait si, un bon jour, on ne trouvera pas des amateurs à fausse barbe jusque dans nos

institutions. Nous ne sommes pas pour les demi-mesures, et il n'y a qu'une chose à faire: qu'on sévisse sans pitié contre ceux qui ont abusé de la confiance du public; qu'on les expulse, séance tenante, des cadres de l'amateurisme, où ils ne sont plus dignes de figurer. Qu'on fasse prêter en quelques sorte serment à ceux qui restent amateurs qu'ils n'ont jamais, dans le passé, reçu un centin pour leurs services, à défaut, naturellement, de preuves extérieures. Aujourd'hui que les promoteurs de sport ont perdu des sommes énormes à payer des salaires à de faux amateurs, ils ont la langue facilement déliée, et ils ne se feront pas prier pour montrer leurs livres ou leurs livrets de chèques. Ce sera la plus formidable preuve contre les athlètes salariés, et Dieu sait si leur nombre est considérable!

***

Au moment où l'édition de janvier paraîtra, la saison du hockey amateur et professionnel battra son plein. Que sera cette saison? Il est quelque peu osé de le dire. Le Canadien, notre équipe professionnelle, a fait son apparition sur la glace sous une nouvelle mais vigoureuse direction. Il a toutes les allures d'un conquérant, et, avec le sang nouveau qu'il s'est infusé, il devrait finir en excellente posture.

Quant à nos ligues locales, elles bataillent avec ardeur, et chaque équipe fait de son mieux pour arracher à ses adversaires des victoires qui conduiront au championnat. On sait la rivalité qui existe parmi les clubs de nos diverses organisations, et le public est toujours assuré d'assister à des exhibitions de valeur.

L'attitude de l'Université de Toronto vis-à vis de l'Université de Montréal dans son refus d'admettre cette dernière à faire partie de la Ligue Intercollégiale de Hockey, alors que les Universités McGill et Queen's favorisaient cette admission, a causé un désappointement considérable dans les cercles universitaires. L'Université de la rue Saint-Denis s'attendait d'être admise dans le circuit intercollégial; Varsity elle -même lui avait donné les plus belles espérances, au début de la saison, et elle avait facilement obtenu le vote de ses confrères du McGill et de Queen's. En consequence, elle avait dejà fait des préparatifs coûteux et les plans de la saison du hockey avaient été arrêtés.

On ne comprend pas bien la raison qui a dicté à Varsity son attitude intransigeante, car celle qu'elle avance, pour motiver son refus d'admettre l'ancien Laval dans la ligue Intercollégiale, est très suspecte. On se demande sérieusement si le fait de faire un voyage de plus à Montréal dans une saison de deux mois et demi aurait compromis à ce point les études des universitaites de Toronto. McGill lui-même s'est chargé de répondre à ce prétexte plutôt enfantin. Ne convient-il pas de dire une fois de plus que "la voix de Toronto a parlé?"

A tout évènement, McGill et Queen's ont montré leur caractère chevaleresque en cette occasion, tandis que Varsity à contribué à garder à Toronto la réputation que s'est taillée la Ville-Reine à l'égard de tout ce qui est Canadien-français.

Ludor.

UNE MISE AU POINT

Votre collaborateur Ludor est certainement bien intentionné. Ses informations, toutefois ne sont pas exactes. Son dernier article est sujet aux correction suivantes:

Au nombre des "dévoués" qui ont réussi à réconcilier les clubs de Québec avec l'Union (merci à Ludor de m'y faire figurer) il faut en toute justice y ajouter le nom de M. Paul G. Majeau, alors Président de l'Union, qui fit preuve de beaucoup de diplomatie au cours des négociations.

Mais l'un des principaux artisans de la réconciliation est sans contredit M. André Laliberté, alors President du Club de Raquetteurs Le Sorel, aujourd'hui Administrateur-Général de L'Association Athlétique d'Amateurs Nationale et actuellement Président de l'Union Canadienne.

Québecquois d'origine, ami intime des dirigeants des clubs de la vieille Capitale, il a su trouver les arguments nécessaires pour décider les représentants des Clubs Québecquois à venir à Montréal pour conclure l'accord.

Il n'y a aucun different qui existe entre les clubs de l'union de l'Ouest de Montréal et l'Union Canadienne de Raquetteurs. Le Richemond, le St-Paul, le Canadien de St-Henri ont pu être léses dans leur ambition par l'Union Locale des Clubs de Montréal, mais ceci n'a affecté d'aucune façon leur allégeance à l'Union Canadienne qui les compte au nombre de ses clubs les plus importants.

Espérant que vous utiliserez cette mise au point pour rétablir les faits, je me souscris,

Votre bien dévoué,

A. Racicot



Un beau coup de feu dans la région de Kamloops. Le terrible ours gris devient de plus en plus rare, mais chaque saison des chasseurs hardis parviennent à en abattre encore quelques uns dans les montagnes Rocheuses de la Colombie-Anglaise

REVUE ARTISTIQUE

par Louise Charpentier

Montréal a eu l'honneur de recevoir l'un des maîtres de la musique française moderne, M. R. Vincent d'Indy qui apparaissait comme soliste dans le splendide concert donné, ici, par l'Orchestre Symphonique de Boston conduit par Pierre Monteux. Ce concert avait au programme des œuvres de Beethoven, Bach, Debussy, de Berlioz et de Vincent d'Indy. Chaque pièce fut remarquablement interprétée par l'orchestre, l'un des meilleurs que nous ayions entendus à Montréal, et les soli de M. Vincent d'Indy soulevèrent un véritable enthousiasme.

Le Maître donna ensuite une conférence à la salle Saint-Sulpice où, avec une vibrante éloquence, il parla de César Franck, dont il est l'un des brillants élèves.

Pendant son séjour dans la Métropole canadienne, M. Vincent d'Indy fut l'hôte d'honneur de plusieurs réceptions auxquelles assistait aussi Madame d'Indy.

C'est à M. Louis Bourdon que nous devons la haute faveur d'avoir reçu ici, l'un des plus grands nusiciens de la France moderne.

* * *

M. Louis Bourdon nous annonce pour le 9 janvier Jascha Heiffetz le merveilleux violoniste qui se fera entendre dans un grand concert au Saint-Denis.

* * *

Lucien Boyer fait la joie de Montréal et de nos autres villes canadiennes. Le chanteur montmartrois, spirituel, agréable et d'une gaieté inépuisable a donné ici un concert qui a attiré toute une foule au Saint-Denis.

Dans une seconde audition à l'Arsenal des Carabiniers Mont-Royal, lors de la fête des fleurs, M. Paul Maugé, impressario, nous présenta de nouveau M. Lucien Boyer dont le succès fut éclatant. Un public très choisi et très select applaudit encore la chanson française si bien interprétée par M. Boyer lors du banquet d'adieu offert à M. Marcel de Verneuil, consul de France, et Gérant du Consulat Général de France.

Enfin Lucien Boyer, conquis par l'accueil que lui fait le Canada français, a décidé de passer quelques mois parmi nous, et un Cabaret va s'ouvrir, à la Patisserie Kerhulu, qui attirera tous les jours un public aimant la gaité française et la jolie musique. La chanson canadienne sera aussi en honneur au Cabaret Kerhulu et le chanteur populaire M. Charles Marchand la dira avec tout son talent et son art. Des heures agréables s'annoncent. Nous allons donc entendre sonner très-haut le rire canadien avec le rire français. Nous savons que M. Boyer à Quebec, Ottawa, et à travers toute la province, est chaleureusement accueilli.

* * *

Les concerts du lundi organisés par M. Raoul Vennat, et qui se donnent avec tant de succès aux magasins de musique Bouvier, sont des plus agréables et des mieux suivis. Notons que ces concerts sont gratuits, et que l'on n'y donne que de la musique française. Les morceaux interprétés dans ces auditions sont ensuite vendus, dans la salle, avec une remise importante. M. Vennat travaille à la diffusion de la musique française, c'est un des apôtres de l'art français au Canada, et nous ne saurions trop hautement louer une initiative qui l'honore grandement. Le succès consacre déjà son œuvre de propagande artistique et française.

* * *

Nous recevons de M. Ludovic Lamothe de Port-au-Prince, Haïti, deux composition musicales qui dénotent d'un talent très personnel et très sûr; *Vaporeuse* valse lente pour piano nous verse la vision douce d'un rêve où flottent des écharpes et des gazes, alors que *Billet*, mélodie pour chant et piano, nous apporte une poésie fine et berceuse. Nous voudrions voir connues et aimées au Canada, les œuvres de M. Ludovic Lamothe. Nous prierions volontiers M. Vennat de les faire entendre dans ses concerts, puisque c'est de la musique française, très-française.

* * *

Mademoiselle Blanche Gonthier et M. Edmond Burke étaient les solistes des récents concerts des Grenadiers Guard au Majesty, et leur succès fut très vif et très-complet. Le chef de cette fanfare reputée M. J. J. Gagnier mérite nos félicitations les plus chaleureuses. Ce corps musical, nous le répétons, est un honneur pour la musique canadienne. Comment se fait-il que le Majesty ne soit pas comble à chacune de ces auditions? Nous remarquons que ceux qui réclament le plus fort en faveur de tout ce qui est canadien-français ne sont jamais là quand il s'agit de rendre un hommage à nos artistes comme à nos littérateurs. Ils ne se dérangent vraiement que pour eux-mêmes et restent soigneusement dans l'ombre chaque fois qu'il s'agit d'ouvrir leur bourse ou de manifester simplement de leur sympathie envers le travail des autres. Il faudra apprendre à distinguer entre les vrais amis qui se dévouent pour les arts et les lettres et ceux qui ne font jamais rien que pialler: *Encourageons les nôtres*, à la seule et unique condition que cette propagande leur profite.

M. C. O. Lamontagne l'impressario de la grande fanfare canadienne mérite aussi nos compliments pour le souci qu'il manifeste envers cette œuvre musicale.

* * *

M. J. A. Gauvin a présenté le 15 décembre dernier, Fédor Chaliapine, la célèbre basse russe à une assistance considérable qui n'a cessé de manifester son enthousiasme pour la merveilleuse voix du grand artiste. Le théâtre Saint-Denis était rempli jusqu'au faîte, et la foule, d'abord hésitante devant la manifestation d'un talent qui l'étonnait, céda rapidement à l'enchantement de cet art qui lui était une révélation. Nul doute que l'artiste russe nous reviendra fréquemment, car son premier succès prouve que la grande ville française du Canada, offre un public appréciateur de toutes les écoles, pourvu qu'elles soient inspirés par un art véritable,et servies par de veritables talents.

Fédor Chaliapine était secondé par un violoniste remarquable dont le jeu plein de finesse et de sensibilité a soulevé de fréquents applaudissements, et par un accompagnateur de premier ordre: Léo Bardichevsky

* * *

Le grand barde de Bretagne, Théodore Botrel, est notre hôte. Nous lui souhaitons la plus cordiale bienvenue. La chanson française et la douce légende bretonne nous reviennent avec lui. Faisons leur fête!

Théodore Botrel donnera des concerts à travers tout le Canada, et dans quelques centres franco-américains. Partout il sera reçu à cœur ouvert.

M. Louis Bourdon, son impressario a préparé toute une série de concerts qui sont vivement attendus. A l'heure de la publication de notre Revue, Montréal aura probablement eu son premier concert et marqué d'un succès absolu.

LE THEATRE

Le théâtre français à Montréal, c'est-à-dire, la seule scène où se jouent vraiment des pièces des grands dramaturges de France, a été l'objet depuis quelques semaines de critiques acerbes, violentes et souvent injustifiées. Certes nous n'irons pas à dire que le *Canadien-français* atteint à la perfection des spectacles dont Montréal a déjà joui au temps des *Nouveautés*, si l'on veut, plus tard, de *l'Académie*, et plus recemment de l'*Orpheum* M. Becman pouvait n'être pas sympathique, mais il n'en reste pas moins l'un des directeurs artistiques les plus délicats et les mieux avertis qui aient passé chez-nous Il avait le souci de la distinction et de la juste mesure. Ce n'est pas lui qui patifiolait un salon, massacrait un décor, les pièces se déroulaient dans l'observation la plus rigoureuse et la plus élegante des exigences de l'auteur. Mais toutes restrictions faites, M M. Lombard et Schauten n'en témoignent pas moins, sur une scène exigue, dans une salle inapte, avec des éléments inégaux, sous le feu d'auditoires fort mêlés, d'un réel désir de faire triompher l'art français et de le sauver de l'oubli. Il est certain que sans leur bienheureuse initiative, Montréal, la troisième ville française du monde,—notez bien du monde!—n'aurait pas un théâtre où faire représenter les œuvres des dramaturges français. On va jusqu'à reprocher la recette obtenue à force d'assiduité à la tâche cruelle de "plaire". Nous avons à la *Revue Moderne* critiqué le choix de certaines pièces , parce qu'il nous semblait que le répertoire français nous réservait des comédies plus conformes à notre caractère et à nos sentiments,mais il était bien loin de notre pensée de condamner une œuvre qui s'applique à nous épargner l'humiliation de n'avoir pas de théâtre français à Montréal.

Quelques journaux ont sévèrement reproché aux directeurs du Canadien-français de faire trop mesquine la part aux auteurs canadiens, et de ne donner qu'une seule réprésentation des œuvres du terroir. Ce reproche nous parait essentiellement injuste, car le peu d'encouragement que le public accorde aux pièces dramatiques de chez-nous justifie amplement les directeurs en question de ne pas persévérer dans les bonnes intentions si hautement manifestées. En effet deux représentations d'une pièce canadienne montée à grands coup de réclame auraient donné , d'après l'aveu de la direction du *Canadien*, un moins fort bénéfice que le *Maitre de forges* ou toute autre pièce française analogue. De quel droit irions -nous exiger, d'hommes qui font du théatre ici à leur propres frais sans recevoir aucune subvention soit provinciale, municipale ou même particulière, d'assumer des responsabilités et des pertes? La prétention nous semble pour le moins exagérée de la part des journalistes revendicateurs.

Les premiers coupables c'est nous, dont la mortelle indifférence s'attache à nos propres œuvres, et n'allons pas en rendre responsables des gens qui se sont assignés pour tâcher de servir le goût du public.

***

Le Mirage,pièce en trois actes de Madame Benoit (Monique) a été jouée au Canadien-Français, par quelques-uns des meilleurs artistes de la troupe.

Les journaux, dans une large publicité, ont donné le scenario de cette œuvre dramatique qui a valu à Madame Benoit des hommages sincères, des appréciations sympathiques et quelques critiques nécessaires.

La représentation principale avait groupé une assistance choisie.

LA PEINTURE

M. Edmond Massicotte qui, chaque année, nous offre en guise d'étrennes un dessin admirablement crayonné d'un sujet canadien, nous présente aujourd'hui un *Angelus* admirablement traité, et reproduit avec un art qui fait honneur à la photogravure et à l'imprimerie de chez-nous. Dans un champ, en plein midi, dans un décor d'austère et rayonnante simplicité, autour du foin dressé en bottes, ou déjà chargé sur la haute charrette, quatre paysans, vieillard, femmes, hommes sont inclinés au chant de la prière familière, et, dominant la voiture de sa haute taille, l'un des fils de la terre canadienne, soudain rapproché du Ciel, prie à haute voix...

Nous nous ferons un devoir d'adresser cette splendide composition artistique à tous ceux qui nous en feront la demande, car la *Revue Moderne* est toujours heureuse de favoriser le succès canadien, dans tous les domaines où s'affirme le talent des nôtres. Ceux qui voudront recevoir *L'Angelus* de M. Massicotte pourront s'adresser à nos bureaux, 147 Saint-Denis, où, pour la modique somme de 60 sous, nous nous empresserons de leur remettre ce beau travail. Pour les commandes par la poste: 70 sous.

Nous avons admiré chez Morency les derniers tableaux du regretté Lamarche. Nous y retrouvons la lumière et la vie qui se manifestent dans toutes les œuvres de cet artiste tant apprecié des vrais connaisseurs . Ceux qui veulent ajouter à leur collection une toile d'un véritable artiste de chez-nous feront bien de profiter de cette dernière vente.

L'HEURE EXQUISE

Nos poètes ont remporté un fort beau succès, lors de *L'Heure Exquise*, cette soirée organisée par l'Association des Auteurs Canadiens (Section française) pour mettre en lumière nos poètes contemporains. L'assistance, qui était nombreuse et charmante, se fera un plaisir, nous n'en doutons pas, de revenir pour la fête des prosateurs qui aura lieu le 20 janvier prochain, sous la présidence de M. Victor Morin.

Les auteurs canadiens-français bénéficient énormément depuis quelques temps de l'activité déployée par l'Association des Auteurs, et cela devrait les inciter à un ralliement dont ils doivent,de plus en plus, comprendre la nécessité.

LOUISE CHARPENTIER

UNE INNOVATION

Si l'idée n'est pas neuve, la mise à exécution est certainement nouvelle de vouloir créer dans notre métropole, un service de taxis dans le genre des "checkers" de Chicago ou du "Century" de New-York.

L'initiative de cette entreprise revient à la "Montreal Transit association" qui, par cette création que l'on serait tenté de qualifier d'audacieuse en les temps actuels, a droit à toutes nos félicitations et à celles du public qui va être le premier à bénéficier de ce nouveau service.

L'un des directeurs Monsieur J. G. Blondin nous disait ces jours-ci que l'idée primordiale avait été de trouver un *numéro plus facile à retenir* que n'importe lequel existant actuellement. *Plateau 1* est le résultat de bien des démarches souvent difficiles.

D'un autre côté le fait que chaque voiture sera conduite par son proprietaire, (toujours vétéran de la guerre, père de famille dans bien des cas) responsable, que les taux sont légèrement inférieurs aux tarifs actuels, nous ne doutons pas du plein succès de cette nouvelle *firme* à laquelle nous souhaitons la réussite la plus complète.

. . . L'honorable Leon Daudet . . .

par LaRoque de Roquebrune

Un livre dont la parution a soulevé un immense intérêt en France et même en Europe c'est celui que M. André Gaucher a intitulé *"L'Honorable Léon Daudet."* Il n'était pas nouveau pourtant que le directeur de "L'Action Française" fut attaqué. Il ne se passe guère de semaine sans qu'il soit couvert d'injures dans un quelconque des journaux rouges de Paris et de la province. "Le fou du roi" comme on appelle couramment Léon Daudet est l'un des hommes les plus injuriés de France. Cela ne lui importe guère, d'ailleurs, et lui-même est un professionnel de l'injure violente. Quiconque est l'ennemi politique de Daudet est facilement traité par lui de boche, de vendu et de traître. Il est même passé maître dans ce genre et son invention lui a souvent inspiré des mots et jeux de mots ingénieux comme le jour où il inventa le verbe "Caillaumnier." Mais il semble que le livre de André Gaucher ait plus de signification que les quotidiennes et assez indifférentes diatribes entre journalistes des différents partis politiques. André Gaucher, en effet, est un royaliste.

Ce grand mouvement royaliste qui a tant grandi en France depuis quelques années a passé par des phases diverses. Depuis la chute de Charles X en 1830 et de Louis-Philippe en 1848, il y a toujours eu en France un parti politique royaliste et une opinion monarchiste. Ce parti d'abord composé de la noblesse qui regrettait tout de l'ancien régime, d'une grande portion du clergé et de la haute bourgeoisie qui voyaient dans le roi une garantie d'ordre, fut longtemps divisé en légitimistes, partisans de la branche aînée des Bourbons (Charles X et son petit-fils, le comte de Chambord) et en orléanistes, partisans de Louis-Philippe et de ses descendants. Sous le second empire, les monarchistes des deux couleurs ne firent que peu d'opposition. Toute idée de restauration semblait abandonnée. Le comte de Chambord, homme de noble caractère mais très hautain, semblait s'être virtuellement résigné à ne jamais remonter sur le trône de ses ancêtres. Complètement étranger à la France moderne, élevé en exil, il se confina dans son orgueilleuse solitude. Henri V, comme l'appelaient ses partisans, avait une conception mystique de son rôle royal et ne voulut jamais consentir à aucune compromission qui pût augmenter ses chances de reconquérir la couronne de France. Il s'en considérait titulaire de par le droit divin. Les évènements qui en avaient dépossédé Louis XVI, puis Charles X, lui parurent toujours l'œuvre des esprits du mal. Et le Comte de Chambord attendit toujours que la France lui rendit de son plein gré sa couronne avec toutes les prérogatives qui y étaient attachées.

Un tel prétendant n'était pas apte à réinstaller la monarchie en France au XIXe siècle. On le vit bien quand, après les désastres de 1870, le parti royaliste tenta de restaurer la royauté. Le moment était favorable. La France blessée était prête à se jeter dans les bras de son roi légitime. Appelé par la France à venir régner, Henri V s'achemina vers son pays. Il coucha un soir au château de Chambord. Le roi était rentré en France mais non à Paris. En effet, le prince avait posé ses conditions dont une était particulièrement inacceptable: la question du drapeau. Il voulait le rétablissement du drapeau blanc fleurdelysé comme drapeau national. C'était rayer d'un coup toute la gloire militaire de la Révolution et de l'Empire. La France ne pouvait accepter une pareille amputation. Intransigeant, Henri V retourna vers l'Autriche où il mourut quelques années plus tard.

Avec le comte de Chambord qui n'avait pas d'enfants, s'éteignaient les Bourbons, branche aînée de la maison de France. En vertu du vieux droit de primogéniture, le comte de Paris, chef de la branche cadette, devenait l'héritier des prétentions au trône de France. Cette branche cadette, ou maison d'Orléans, descend en ligne directe de Philippe, duc d'Orléans, fils de Louis XIII et frère de Louis XIV. Cette famille d'Orléans a joué un rôle assez compliqué et parfois assez peu brillant en France. Le Régent qui gouverna le pays pendant la minorité de Louis XV, célèbre surtout par ses débauches et par la banqueroute du financier Law, et son petit-fils Philippe-Egalité qui fut un des personnages les plus odieux de la Révolution, sont les membres les plus fameux de cette race. En 1830, le duc d'Orléans, Louis-Philippe, n'avait pas hésité à monter sur le trône d'où était chassé son cousin Charles X. La révolution de 1848 chassa Louis-Philippe à son tour. Mais les descendants de Louis-Philippe, le comte de Paris et le duc d'Orléans actuel, n'ont jamais eu les idées réactionnaires du comte de Chambord. Opportunistes comme Louis-Philippe, ils n'eussent pas hésité à accepter le trône à quelque condition qu'on le leur eut offert.

Cependant, depuis 1873, personne ne songeait plus beaucoup à rétablir la monarchie en France et le prétendant lui-même n'y songeait plus guère sans doute quand, il y a une vingtaine d'années, se créa un nouveau parti royaliste dont M. Charles Maurras est le théoricien, Léon Daudet le chef, et "L'Action Française" l'organe.

Il serait long et compliqué d'exposer minutieusement toute la théorie du parti royaliste de "L'Action Française." Ce parti qui compte aujourd'hui tant d'adhérents est d'abord et surtout l'œuvre de Charles Maurras, dont les idées nationalistes ont subjugué bien des esprits. C'est la pensée de Maurras qui a enthousiasmé tant d'hommes mécontents d'une République à leur gré trop soumise aux hasards du parlementarisme, d'une République plus politicienne que française. Les théories de Maurras ont commencé à avoir de l'influence en France à la suite du boulangisme, de l'affaire Dreyfus et du scandale de Panama. Effrayés de la faiblesse d'un gouvernement livré aux hommes politiques, un grand nombre de Français cherchaient une direction, lorsque Charles Maurras comença à diffuser ce que l'on pourrait appeler ses idées nationales. Les théories de Maurras plurent à tous ceux qui, devant l'anarchie parlementaire, regrettaient l'ancien ordre de France, l'ancienne unité française, la vieille autorité monarchique parfois néfaste mais si souvent tutélaire. Devant les défaites de l'autorité en république, le morcellement infini de cette autorité en des mains plus ou moins fidèles, les idées de Maurras sur la continuité de l'autorité royale constituaient une dure critique du régime républicain. Aucun pays au monde n'a un gouvernement aussi changeant que la France actuelle. Le président de

la République qui a peu de part au gouvernement, a un règne de sept ans mais le président du conseil qui conduit la politique intérieure et extérieure est soumis au vote des parlementaires. C'est ici le triomphe du suffrage universel. Les présidents du conseil se succèdent en France avec une rapidité étonnante; dès qu'ils ont déplu à la majorité, ils sont renversés. C'est cela que déplore Charles Maurras. Comment assurer l'autorité sous un tel régime d'instabilité? Des hommes sans cesse nouveaux, plus préoccupés d'intrigues politiques pour se maintenir au pouvoir que des intérêts du pays ne sauraient avoir l'autorité d'un ministre qui a pour lui l'appui du temps et la volonté du souverain. La République, dans l'esprit de Maurras, ne saurait avoir un Richelieu ou un Colbert car ses mœurs instables ne permettraient pas à de tels hommes de faire leur œuvre. Or, ce sont les Richelieu et les Colbert qui ont fait la grandeur de la France dans le passé. Pour que la France ait un gouvernement stable et fort, pour que la France soit grande, il lui faut un roi qui assure la continuité de l'autorité et l'unité de vues politiques. Ce roi existe: c'est le duc d'Orléans, Philippe VIII. Il faut faire une révolution et asseoir le roi sur le trône de France. Cette révolution, Maurras et ses partisans sont prêts à la faire quand le moment sera favorable. C'est ce qu'ils appellent le "coup de force!"

Ces théories de Charles Maurras dont l'idée de continuité est la principale à notre avis, ne manquent pas d'allures. Il vient d'ailleurs se greffer à ce système politique tout un ensemble de théories littéraires et philosophiques. C'est le regret du passé, le regret du XVIIe siècle français qui domine la pensée de Maurras et tout son effort tend à ressusciter ce passé! "Il y a une expérience du monde" disait Pierre Lasserre dans son fameux réquisitoire contre le Romantisme. Cette expérience, pour Charles Maurras et ses disciples, c'est la monarchie de Louis XIV et la littérature de 1660. Ils voudraient y ramener la France moderne.

Le système de Maurras est fort discutable. La république est bien meilleure dans la réalité qu'elle ne l'est dans l'opinion de Maurras et des royalistes et la monarchie n'est pas si infaillible qu'ils l'imaginent. D'ailleurs est-ce bien la peine de vouloir bouleverser le pays par le fameux coup de force pour remplacer le président de la république par un roi qui tiendrait, au fond, le rôle très constitutionnel qu'assume actuellement M. Millerand? La France a fait assez de révolutions pour être sceptique en cette matière. La république est un gouvernement bourgeois qui représente bien, en somme, la nation qui possède à l'heure actuelle une des plus fortes et des plus anciennes bourgeoisies du monde. L'utopie de Maurras est bien romantique et c'est la critique que l'on n'a pas manqué de faire d'ailleurs à cet ennemi du romantisme.

"Le nationalisme intégral de *L'Action Française* n'est pas le seul parti nationaliste en France; le parti républicain aussi est nationaliste, il convient de ne pas l'oublier, *L'Action Française* est puissante aujourd'hui mais tous les catholiques et tous les nationalistes de France n'en sont pas. Beaucoup de catholiques, craignant peut-être ce que l'esprit de Maurras contient de profondément païen, s'en tiennent, en politique, aux directions du clergé de France. Ils n'oublient pas les sages paroles de Léon XIII qui recommanda jadis aux catholiques-royalistes de France de se soumettre à l'autorité de la République. *L'Action Française*, cependant, a une large clientèle qui se recrute dans cette portion du clergé qui voit dans le roi le défenseur naturel de la religion, chez les hobereaux attachés par tradition de famille aux princes de la maison de France, chez beaucoup de bourgeois qui aiment les prestiges de la monarchie, enfin chez les intellectuels épris du classicisme un peu étroit de Maurras.

Mais Charles Maurras n'est qu'une tête de cet oiseau bicéphale qu'est *L'Action Française:* l'autre tête c'est Léon Daudet, l'honorable Léon Daudet d'André Gaucher. Le livre d'André Gaucher donne un tout autre aperçu de Léon Daudet.

Celui-ci n'est pas un pur intellectuel comme Maurras; c'est un journaliste brutal, aux idées opiniâtres, qui tombe à bras raccourcis sur tout ce qui n'est pas royaliste. Fils d'Alphonse Daudet dont la principale qualité, à défaut d'autres, fut une grande délicatesse de forme qui confine parfois à la mièvrerie, Léon Daudet semble s'être donné pour tâche d'être la contre-partie littéraire de son illustre père. Doué d'une invention verbale réelle, il emploie ce don contre la République qu'il exècre de façon singulière. Qui pourrait dire d'où lui vient cette haine? Lui-même ne le sait peut-être pas. Sa famille est royaliste depuis toujours paraît-il. En tout cas, il s'est institué le défenseur du trône et le chevalier de la monarchie française.

On connaît le rôle de *L'Action Française* et de Daudet dans les fameux procès de trahison au cours de la guerre et notamment dans les procès de Malvy et de Caillaux. On sait aussi que le *nationalisme intégral* a inspiré plus d'un geste discutable, particulièrement l'assassinat de Jaurès par Raoul Villain, jeune imbécile qui avait mal digéré ses lectures de *L'Action Française.* Tout cela a fait au journal royaliste une réclame immense et a donné aux idées de Maurras et de Daudet une notoriété européenne. Cela a grandement augmenté le prestige de ces deux hommes. Beaucoup de gens, en France et à l'étranger, voient maintenant Maurras et Daudet sous la forme de deux paladins héroïques dressés comme des Saint-Georges pour la défence dn trône

André Gaucher est un vieux royaliste. Il fut longtemps le collaborateur de Daudet et il a rappelé, non sans complaisance, dans son livre, les services qu'il a rendus à *la cause.* Il s'est subitement séparé de son chef et de *L'Action Française* dernièrement et à la suite d'évènements encore obscurs. Dans "L'Honorable Léon Daudet," Gaucher explique ses divergences avec Daudet par le sursaut de son âme devant la profonde scélératesse du directeur de *L'Action Française*, qui ne serait, selon lui rien de moins qu'un maître chanteur de grande envergure.

L'Action Française qui eut des débuts modestes, qui ne fut dans les premières années qu'un petit journal de partisans au service d'une cause politique fort peu populaire d'abord, est devenue sous la direction de Léon Daudet un grand journal de grand rapport. Gaucher explique ce succès par l'habilité et... la malhonnêteté de Daudet. Celui-ci, toujours selon Gaucher, doit à son ascendance sémite la faculté de tout changer en or et d'être possédé d'une terrible soif de l'or. Car Léon Daudet, cet antisémite féroce, serait d'origine sémite comme l'indique assez clairement son type physique et son nom. Daudet, en Provence, c'est le diminutif de Davidet, ce qui veut dire petit David. Il y aurait dans la vie privée de Daudet des actes qui prouveraient son profond goût pour l'argent... des autres. Et André Gaucher rappelle les potins qui ont défrayé la chronique scandaleuse de Paris: l'héritage

de Mme de Loynes accepté par Daudet, la bibliothèque de Jules Lamaître vendue par Daudet, etc. Mais ces menus faits ne seraient que les petites affaires de Léon Daudet. Sa grande affaire, c'est *L'Action Française*, journal dont il a acheté la plupart des actions, dont il est le véritable propriétaire et qu'il exploite pour ses intérêts personnels. Le grand moyen de Daudet pour faire entrer l'argent dans la caisse de *L'Action Française* serait le chantage. Nous donnons les accusations que comporte le livre d'André Gaucher sous toutes réserves: ce pamphlet étant fort passionné, est probablement fort injuste.

Et les attaques du directeur de *L'Action Française* contre tel ou tel homme politique, contre telle ou telle entreprise financière ne seraient qu'un moyen d'intimidation pour faire payer les intéressés. Daudet a, paraît-il, gagné une immense fortune à ce métier et doté *L'Action Française* de rentes solides et sûres. Enfin, un autre moyen de faire entrer l'argent dans le coffre-fort de Daudet serait l'appel direct au public par le journal. *L'Action Française*, en effet, depuis la guerre, a institué une sorte de tronc du pauvre qui a rapporté déjà plusieurs millions. Le pauvre, ici, c'est *L'Action Française*, c'est-à-dire Léon Daudet. *L'Action Française* qui se donne comme miséreuse demande aux partisans de la monarchie et du nationalisme intégral de soutenir la cause de leur argent. Il ne se passe pas de semaine sans que l'on voie dans les colonnes du journal une longue liste de donateurs, avec en regard de leurs noms, la somme offerte. André Gaucher prétend que ce second moyen rapporte encore mieux que le premier.

Certes, de telles accusations sont bien graves et on ne saurait les accueillir qu'avec réserves. Léon Daudet, en tout cas, et quelle que soit sa vie privée a rendu de grands services à son pays: il est le chef d'un parti puissant et dont le but ne manque ni de grandeur ni d'avenir. Ne faut-il pas voir dans "L'Honorable Léon Daudet" la vengeance d'un ancien ami? Il n'y a guère d'homme plus dangereux qu'un ancien ami qui peut dénaturer vos actions à travers sa haine récente. Dans ce cas-ci, il semble bien que le pamphlétaire exagère certaines choses, et notamment quand il ajoute à toutes les accusations déjà mentionnées celle de trahison envers la cause royale. Oui, Léon Daudet, cet homme qui a mis toute sa vie à combattre pour le rétablissement de la monarchie en France, se préoccuperait fort peu, au fond, de faire réussir ce grand projet. Il paraîtra presque monstrueux que cela soit dans l'ordre des choses possibles. Léon Daudet, le bourreau des traîtres, serait donc lui-même un traître! Nous sommes sceptiques.

De violentes protestations, d'ailleurs, ont refuté le livre d'André Gaucher. Pendant tout le mois de juin dernier, les murs de Paris ont été couverts par les affiches où Maurras, en défendant Daudet, attaquait Gaucher. Gaucher a également écrit sur les murs pour répondre à Maurras, et cela a fait un beau duel qui a navré les royalistes, enchanté les républicains, et amusé tous les parisiens.

R. LAROQUE DE ROQUEBRUNE

Paris, 27 août.

MON ENTRÉE DANS LA 5ième ARMÉE

Par MAURICE BILLARD

AVANT-PROPOS

Ces lignes ont été vécues et je m'excuse d'avance des termes parfois un peu bizarres qui surgiront dans ces récits. N'ayant aucunement la prétention "d'écrire" mais de raconter certains moments d'une époque héroique, j'ai noté mes impressions comme elles me venaient à l'esprit, sans aucun souci de la forme.

M. B.

***

Tout le monde sait que, dès 1915 et plus encore vers la fin de 1916, l'aviation qui avait rendu d'éminents services—tant au point de vue des renseignements fournis sur l'ennemi, qu'au point de vue liaison dans les attaques et chasse vis-a-vis des "Tauben"(1) "made in Germany".—était considérée par le pays entier comme une arme de tout premier ordre.

Les aviateurs ,sur qui retombait la gloire des exploits accomplis, étaient regardés, sinon comme des demi-dieux, du moins comme des héros dignes des Chevaliers des époques lointaines, et de cela, à juste titre, ils tiraient quelque orgueil.

Nous "pauvres bougres" qui croupissions tantôt dans une mauvaise tranchée crayeuse de Champagne, ou dans un champ de betteraves d'Artois, nous les considerions , avouons -le franchement, comme des veinards, ayant une manière de faire la guerre tout à fait épatante, et qui faisait envie à beaucoup d'entre nous!

Ces"Messieurs de l'Aviation" avaient en effet des avantages incontestables sur nous. Ils logeaient dans des maisons, avaient des lits, et couchaient dans des draps! (ô comfort!) avaient une bonne popote, étaient à l'arrière, roulaient en automobiles, approchaient les grands chefs, et étaient vus par ceux-ci, non comme des subalternes, mais comme des auxiliaires dont le concours était précieux; de plus ils touchaient une solde bien supérieure à la nôtre, et étaient toujours "tirés à quatre épingles," et il faut bien le dire aussi, étaient les favoris auprès des *Dames* qui se pâmaient d'aise en apercevant un *Col ailé.* En un mot' ils faisaient plutôt figure *d'embusqués* vis-à-vis de nous, ne rendaient à notre point de vue aucun service supérieur au nôtre. et par contre, étaient gatées, choyés de façon presque désobligeante pour nous Poilus, qui faisions mine de parents pauvres, attirant plutôt la pitié que tout autre chose.

Nous ne nous rendions pas compte, aveuglés que nous étions par la jalousie et l'envie, que si l'aviateur bénéficiait de certains avantages matériels, les risques et dangers courus, pour être d'un genre absolument different, n'étaient certes pas moindres que les nôtre , au contraire!

Que l'aviateur ait eu un lit, quoi de plus normal,puisque si son corps aussi bien que son esprit, n'avait pas été dispos et bien en forme, il n'aurait été capable d'aucun travail utile. Etant à l'arrière, forcement il s'appliquait à profiter de tous les avantages que cette situation était susceptible de lui apporter: popote, confort, etc... Et cet "arrière" de 10 ou 15 Km. était-ce vraiment l'arrière? Certes non, car c'était toujours cette zone dite de cantonnements de repos que l'artillerie boche arrosait le plus consciencieusement, et ce, plusieurs fois par jour!....

Nos "As" étaient toujours très soignés de leur personne, c'était logique; n'ayant pas à séjourner dans la boue des tranchées, des 35 et 40 jours d'affilée, il leur était beaucoup plus facile d'être propres.

Cette recherche même dans leur mise était la cause de leur faveur auprès du sexe faible. Pourquoi leur en vouloir, et ne pas avouer que si nous les jalousions à ce point c'était parceque nous ne pouvions pas en faire autant?... Soyons francs, et avouons que à leur place nous n'aurions pas agi différemment.

Comme les autres donc, je trouvais que à la guerre comme partout, il y en a qui "ne s'en font pas" et d'autres "qui sont

(1) "Tauben" avions allemands ainsi appelés à cause de leur forme rappellant celle d'un pigeon.

obligés de s'en faire" et que personnellement, je voulais bien être de "ceux qui ne s en faisaient pas" c'est -a-dire: Aviateur!

Seulement, voilà! Quoi faire pour changer de métier? Quel est le pilote ou l'observateur qui aurait voulu changer sa place contre celle d'un petit lieutenant de Tirailleurs Indigènes? Faire une demande régulière à mon Colonel? Je connaissais d'avance la réponse; sans compter toutes les litanies que mon Commandant m'aurait racontées sur la question!...Attendre une occasion favorable, était donc la meilleure solution. J'attendis. Or vers juillet 1916, par suite du genre de vie quelque peu bouleversé des deux premières années de guerre, une entérite contractée en Afrique, obligea mon "toubib" à m'évacuer sur l'Intérieur. Et le hasard voulut que je fusse hospitalisé à Paris même. Après un mois d hôpital, on m'octroya généreusement deux mois de convalescence.

C'est pendant ce temps que, croyant le moment propice arrivé, je fis ma demande pour l'aéronautique, car là du moins je la faisais directement au Ministre de la Guerre, sans avoir à passer par mon Colonel ni mon Commandant, et par conséquent je serais de toutes façons (échec ou réussite) exempt de leur appréciation sur ce sujet. Je fis donc ma demande de mutation, et commançai le cycle des différentes visites médicales (indispensables) qui devaient démontrer si j'étais oui ou non apte à survoler les nues.

Les maîtres de la Faculté conmencèrent par m'examiner sous tous les angles, et si j'ose m'exprimer ainsi, de haut en bas de gauche à droite;on me pesa, on me palpa, on me repesa. Bref, les observations auxquelles se livra le praticien, furent satisfaisantes puisqu'ensuite il me repassa à un autre confrère, qui, lui, se contenta de me faire lire un alphabet de couleurs variées, à des distances non moins variées: ceci en me fermant tantôt un œil tantôt l'autre, (j'eus la chance qu'il ne lui prit pas la fantaisie de me les fermer tous les deux ensemble!..)-De là un autre prince de la Science m'examina le cœur, les poumons le foie, la rate...il me fit tousser, cracher, ronfler, que sais-je encore? Là aussi l'examen était satisfaisant et ce fut le tour du système nerveux! Formalité plus compliquée et plus bruyante surtout puisqu'à un moment donné le docteur-examinateur vous tire un coup de revolver derrière le dos afin de juger de la surprise causée sur vos nerfs. Je sursautai légèrement, ayant été avisé de cette petite comédie par des camarades qui m'avaient précédé.

Puis vint l'examen des réflexes!.. Finalement, après une heure passée à manipuler des instruments tous plus baroques les uns que les autres, on me congédia, avec de vagues paroles: "Oui.. évidemment... bons réflexes!... seulement,.... pas inapte au service armé!.... alors?" C'était le grand mot laché! Inapte! Pour entrer dans l'aviation, il fallait à ce moment de guerre n'être plus bon à autrechose !... (on a changé de tactique dès 1917 et surtout en 1918).,

Et ce n'était pas mon cas, puisque j'étais encore entier après deux ans passés avec mes tirailleurs, dans des secteurs qui n'étaient pas toujours de tout repos... On me fit néanmoins continuer la série si bien commencée. Du grand Palais (où l'on avait mis mes nerfs à l'épreuve que vous savez) on m'envoya à l'hopital Lahennec, où une gamme d'expériences inédites et des plus diverses recommença. Assis sur un tabouret, on me fit passer de l'eau chaude dans l'oreille, afin de voir si j'avais la tête solide!.. Je restai stoïque sous la douche, et on la recommence en me faisant tenir debout à cloche-pied!....

Finalement, je sortis de ces différentes épreuves, avec un coefficient assez bon et avec lequel je pouvais espérer rentrer dans cette arme d'élite.

Mon dossier en règle fut alors envoyé au Ministère, signé et paraphé par "qui de droit" rien ne manquait. Cachets et visas, tout était au point.

Je vécus des heures d'espoir!.... lorsque 15 jours plus tard la réponse suivante me parvint: "En raison de la difficulté toujours croissante à pourvoir à l'encadrement des troupes indigènes il est impossible de donner suite à la demande du lieutenant Billard."

Bien que m'attendant à cette éventualité l'effet produit par ces lignes fut identique à une douche d'eau glacée et je fus grandement désappointé, je l'avoue. Que faire de plus? La solution cette fois était nette: j'étais dans l'infanterie, je devais y retourner et y continuer ce que j'avais fait depuis deux ans. Cette perspective était loin de me sourire.

Mon congé tirait à sa fin, quand quelques jours avant mon retour au dépôt ,je rencontrai un ami (aviateur de 1915) à qui je racontai l'insuccès de mon entreprise. Sa réponse fut brève: "Mais mon p'tit gas, tu n'es qu'un "ballot". Comment , tu as un oncle qui est une "huile" au G. Q. G 2. et tu ne t'es pas fait "pistonner"?—Que veux-tu? je sais bien qu'il ne fera rien, alors à quoi bon lui demander, je le connais tu sais?—Demande-lui toujours! d'ailleurs à quoi serviraient les relations si on en usait pas à l'occasion? Il doit connaitre B.... un mot à dire et ton affaire est faite, seulement, remue-toi un peu. Tiens j'ai une carte de circulation, je vais te la passer, tu iras demain à Chantilly.

Je partis le lendemain matin, et une heure après j'arrivais à Chantilly: Siège du G.Q. G. Quelques rares civils descendirent, deux ou trois "5 galons" et moi. Deux "bandeaux blancs" examinaient avec soin les passeports civils et les titres des officiers. Puis vint mon tour..! A vrai dire, je n'étais pas très fier, et sans regretter de m'être engagé dans cette expédition, je ne m'en félicitais pas particulièrement. Un des capitaines vint à moi l'œil inquisiteur: Monsieur?.—vous avez un laisser-passer?—Machinalement je lui tendis la carte de mon ami. Léger coup d'œil. Ah! oui, et vous desirez?.— Voir le Colonel M.... mon Capitaine.— Pour affaires de service? Qui êtes-vous?.— Son neveu, mon Capitaine. Ah—.. Puis après un silence. C'est bien je vais voir si le Colonel est à l'Etat-Major. Quel est votre nom dejà?— Que faire? lui dire mon nom? Il me demandera alors pourquoi ce n'est pas le même que celui de la carte!..lui donner celui de mon ami? c'est mon oncle qui ne comprendra plus!..Bah! tant pis: Lieutenant Billard, mon Capitaine—Billard? Bon. Attendez-moi un instant voulez-vous? Heureusement il n'avait pas remarqué le nom de la carte. Je fais les 100 pas sur le quai de la petite gare déserte; dans un coin un vieil R. A. T. fume sa pipe; dans la salle du poste de police trois "pépères"font une manille en vidant des litres.

Cinq minutes plus tard le Capitaine revint et me dit très aimablement;Lieutenant, le Colonel M. est à O.... à 10 Km. d'ici avec l'Etat-Major du Genéral E. Il n'y a plus de train aujourd'hui mais demain vous en avez un à 8h. 30. Le mieux pour vous serait de retourner ce soir coucher à Paris.

C'était la meilleure solution. Je revins donc le lendemain matin, toujours en possession du fameux laisser-passer de mon ami. Je descendis à L.... et comme il y avait encore une bonne lieue à faire à pied je me mis en quête d'un moyen de locomotion moins fatiguant que la marche. M'étant renseigné auprès d'un paysan, j'appris que dans le village même se trouvait un parc aeronautique. Or, que demander de mieux? Dans un parc d'aviation il y a des autos, alors, en insistant, peut-être que....Enfin essayons.

Je me presentai au Capitaine du Parc et payant d'audace, je lui tins ce langage: Mon Capitaine, je suis convoqué pour 10h. à l'Etat-Major du General E.... à O.... Pourriez-vous me faire conduire là-bas de façon à arriver à temps, il est déjà 9h. 30? Légère inspection de ma personne. Vous avez une lettre de service, Lieutenant?—juste mon laisser-passer, le voici mon Capitaine.—Voyons—Bon dans un instant vous aurez une voiture.—Merci mon Capitaine. Je n'en croyais pas mes oreilles, j'allais enfin pouvoir causer avec mon oncle et essayer de le gagner à ma cause. Sans pourtant avoir un espoir absolu, j'avais confiance. Tout allait bien jusqu'à présent.

Un quart d'heure après j'étais à la porte du Chateau d'O.... Le planton, auprès duquel je m'informais du ColonelM.... m'apprit que celui-ci serait de retour vers dix-heures et demie. Je me promenais donc dans le parc en attendant, réfléchissant aux chances de succès quand mon oncle arriva. Il m'accueillit froidement en ces termes: Comment es-tu ici?J'essayai de plaisanter. Mais par chemin de fer.—Et qui t'a dit que j'étais ici?—Oh! je savais que tu étais à l'A. S. 3. alors le reste n'était pas très difficile à trouver.—Ah! et que me veux-tu?—(nous y arrivons).—Passer dans l'aviation.— Il me regarda surpris. Que veux-tu que j'y fasse? Mais que tu vois le Colonel B.... que tu appuies ma mutation, tu sais très bien que sans un peu de "piston" il n'y a rien à faire!....Ah! oui, et tu viens pour cela. Eh bien, mon petit, tu peux reprendre le chemin qui t'a conduit ici, d'ailleurs je ne puis rien!—

Durant une demi-heure, je me débattis, essayant tour à tour tous les arguments que je croyais susceptibles de le faire fléchir. Rien n'y fit. Finalement, il me congédia avec ces mots: Je te défends de revenir ici, je verrai ce que je peux faire. Au revoir! Il m'embrasse, et je partis sans grand espoir. Je revins à Paris et mon congé terminé je regagnai mon dépôt ou trois semaines après mon arrivée, mon Chef de Bataillon me fit appeler un beau matin et me présenta la dépêche ci-dessous:

"Lieutenant M. Billard rejoindra d'urgence le Groupe des Divisions d'entrainement au Plessis-Belleville."(4)

Cette fois c'était fait et cela au moment où je m'y attendais le moins; à partir de ce jour j'entrais dans notre glorieuse 5ème Arme.

(1) "Une huile" personnage influent.
(2) "G. Q. G. "Grand quartier général.

(3) "A. S. "Artillerie d'Assaut "Tanks".
(4) C'était l'école d'aviation où on faisait les stages avant d'arriver en escadrille.

LE CHANT DU CYGNE

Par GEORGES OHNET

I

A Dieppe, dix heures venaient de sonner à l'horloge de l'Hôtel de Ville, lorsque la grille du jardin d'une des plus luxueuses maisons de la rue Aguado s'ouvrit, livrant passage à une jeune miss, grande, élégante, blonde, le visage rosé éclairé par deux yeux d'un bleu candide, vêtue d'un joli costume marin avec des ancres au col et des galons d'or aux manches. Derrière elle, sortit une respectable lady habillée de soie noire, coiffée d'un chapeau cloche en paille tressée, et portant deux ombrelles et une jumelle marine. La jeune miss aspira l'air vif et salé, frappa le sol de son pied chaussé d'un joli soulier verni à talon plat, et dit:

—Joli temps! Harriett!

La respectable lady, qui était visiblement une gouvernante, agita la tête, poussa une espèce de hennissement approbatif, et de son coude pointu, éperonnant son élève, se dirigea vers le port.

La mer était d'un gris glacé de rose, doux comme une opale, le soleil fondait les petits nuages légers qui moutonnaient dans le ciel clair, une brise fraîche, venant du large, balançait les tiges fines des tamaris et faisait claqueter les drapeaux qui décoraient la grande porte des hôtels.

Sur la pelouse brulée par l'été, foulée par le passage des baigneurs, et rouge comme un vieux paillasson, les marchands de chiens promenaient en laisse, pêle-mêle, des meutes de lévriers, de bassets et d'épagneuls. Des jeunes personnes en jersey et des gentlemen en veston de flanelle jouaient au lawn-tennis, pendant que des babies blonds, aux jambes nues, enlevaient au bout d'une longue ficelle un cerf-volant en forme de chauve-souris. Le petit tramway, qui fait le voyage du Casino à la jetée, passait au trot d'un cheval somnolent. Et, criant à tue-tête, des gamins du Pollet offraient aux passants le programme des courses.

Marchant d'un pas rapide, les deux promeneuses étaient arrivées à la hauteur de l'hôtel Royal, lorsqu'un grand jeune homme, sortant de la cour, la tête basse et l'air absorbé, faillit les heurter au passage. Il porta la main à son chapeau, s'excusa avec un léger accent étranger, et se rangea contre le mur. Une exclamation de la jeune miss lui fit lever les yeux, son visage pâle se colora d'une ardente rougeur, ses yeux noirs étincelèrent, et frappant ses mains l'une contre l'autre, avec une stupeur mêlée de joie:

—Daisy! Vous! C'est vous?

—Sténio!...s'écria la jeune miss, bouleversée par une violente agitation. Puis, familière et impérieuse, elle prit le bras de l'étranger, et, brusquement, cédant à une curiosité passionnée:

—Avant tout, parlez-moi de ma sœur... Où l'avez vous laissée? Comment va-t-elle? Mais, folle que je suis, vous êtes à Dieppe.... Donc elle y est avec vous!... Sténio, mon ami, je vous en prie, où est Maud?... Vite conduisez-moi. J'aurai tant de plaisir à l'embrasser!....

—Daisy! chère enfant! balbutia Sténio. Son grand front, couronné de cheveux noirs, courts et frisés, se creusa comme un lac sous le vent d'orage, des larmes roulèrent dans ses yeux, et sa voix devint tremblante.

Au même moment, la respectable dame au chapeau cloche, qui, au premier abord, avait paru pétrifiée d'étonnement, secoua sa torpeur et se décida à intervenir.

—Ma chère, je vous en prie....dit-elle, en se plaçant résolument entre son élève et le jeune homme. Vous savez quels sont les ordres de votre père....S'il se doutait que devant moi....un pareil entretien. Oh! c'est tout à fait impossible! Songez donc, chère mignonne!..... Si vous n'êtes pas assez raisonnable pour m'écouter, il faut que ce soit monsieur qui comprenne....

Suffoquée, elle fit trève à son incohérence, et resta devant les deux jeunes gens, cramoisie, les yeux écarquilés, dans un désordre d'esprit à la fois touchant et risible. Alors Daisy, fronçant ses sourcils délicats, et plissant sa petite bouche avec une expression menaçante:

—Harriett, ma bonne écoutez-moi bien. Vous savez si jé suis docile dans les circonstances ordinaires, et si je vous aime!... Mais aujourd'hui, voyez-vous, Harriett, le cas est tellement sérieux... Ma sœur comprenez-vous, il s'agit de ma sœur, de Maud... Ah! Harriett, pouvez-vous me forcer à discuter sur un pareil sujet!

Un torrent de larmes lui coupa la parole. Des promeneurs, qui partaient dans un landeau pour aller déjeuner à Pourville, regardèrent avec stupéfaction cette vieille dame à qui cette charmante fille parlait en pleurant devant ce jeune homme pâle. La gouvernante agitait sa tête grise sous son chapeau cloche, sans mot dire, avec l'entêtement résigné d'une vieille mule. Elle se décida cependent à grommeler:

—Mais les volontés de milord?...

—Mais les supplications de miss! répliqua vivement Daisy, il faut choisir entre mon père et moi!.... Vous m'avez souvent déclaré que, pour rien au monde, vous ne voudriez me quitter et que, quand je serai mariée, vous espériez bien rester dans ma maison pour soigner les petits babies... Eh bien! Harriett, si, pour me plaire, vous ne manquez pas aujourd'hui à tous vos devoirs...Oh! j'en aurai un chagrin affreux... mais, Harriett, tout sera fini entre nous!...

—Daisy! mugit la gouvernante qui éclata en sanglots... Oh! Daisy, tout pour l'amour de vous, chère petite, vous le savez bien!... S'il vous fallait ma vie... Mais une chose si défendue!... Que dira le lord s'il apprend?...

—C'est moi qui lui parlerai... Allons c'est fini, Harriett. Je vous aime, vous êtes une bonne vieille chérie!...

Et, de ses lèvres roses, elle caressait le visage enflammé de sa gouvernante.

—Je n'oublierai jamais, non jamais, ce que vous faites pour moi... M. Sténio Marackzy, mon beau-frère, n'oubliera pas non plus, j'en suis sûre!...

L'étranger abaissa gravement sa tête pensive, et, se tournant vers Daisy:

—Vous voulez voir votre sœur?... Hélas! vous ne la trouverez plus telle que vous l'avez connue... Elle est bien changée, la pauvre Maud, elle est bien malade!...

La petite miss leva sur son beau-frère des yeux pleins d'angoisse:

—En danger? demanda-t-elle.

—Oui, Daisy, en danger.

Elle poussa une exclamation étouffée.

Et, suivis d'Harriett, qui semblait marcher au supplice, les deux jeunes gens entrèrent dans la cour de l'hôtel. Comme ils se dirigeaient vers le pavillon carré qui s'élève sur le côté droit de la façade, ils croisèrent une jeune femme très élégante accompagnée d'une religieuse portant le costume gris et la cornette blanche des sœurs des pauvres. Daisy détourna vivement la tête et hâta le pas, entrainant Sténio, comme si elle craignait d'être reconnue en sa compagnie. Mais ses précautions furent inutiles. Et elle entendit, derrière elle, la jeune femme qui disait, avec une expression de profond étonnement:

—Tiens! miss Mellivan et Marackzy!...

Une inquiétude soudaine serra le cœur de Daisy. Mais elle était emportée par des sentiments tellement violents qu'elle passa outre. Sténio ouvrit la porte du Pavillon, et, suivie de sa gouvernante, la jeune miss entra.

La religieuse s'était arrêtée et avait suivi l'étranger du regard. Elle leva les yeux au ciel et dit:

—Ah! si M. Marackzy voulait laisser mettre son nom sur l'affiche de notre concert, quelle aubaine pour nos petits orphelins de la mer!...

—Vous savez donc qui est Marackzy, sœur Elisabeth?

—Son nom, Madame, n'est-il pas universellement connu, à l'égal de ceux de Liszt et de Rubinstein!....

—Oui, mais, malheureusement pour nous, depuis que sa femme est si malade, il ne veut plus se montrer en public... Dernièrement, à Vienne, il n'a pas consenti à jouer chez l'Empereur, pour qui cependant il a le plus respectueux attachement, car François-Joseph est son premier protecteur.

—Ce qu'il a refusé à un souverain, ne l'accorderait-il pas à des enfants malheureux?

—Une seule personne pourrait peut-être obtenir de lui.... Oui, tenez, par Daisy Mellivan.... Oh! ce serait prodigieux! On mettrait les places à quarante francs et on emplirait la salle....Trente mille francs de recette assurés!

La sœur Elisabeth croisa ses mains sur sa poitrine avec extase, et ses lèvres s'agitèrent comme pour une prière.

II

Sténio Marackzy est, sans conteste, le plus admirable virtuose qui ait jamais fait vibrer le bois sonore d'un violon. Fantaisiste comme Paganini, il a fait, dans ses jours d'excentricité, des tours de force avec son archet. Mais ce n'est pas à se démancher sur la quatrième corde que le grand artiste a conquis sa réputation. S'il a des doigts divins pour éxécuter, il a une imagination de feu pour créer. C'est un improvisateur d'une puissance merveilleuse, et, en même temps, d'une grâce incomparable. Tour à tour, sous son archet magique, s'envolent les mélodies qui, par un prodigieux contraste, évoquent les mélancolies hivernales des plaines immenses,traversées par le Danube aux roseaux peuplés de hérons silencieux, puis les gaietés riantes des fêtes villageoises, dans lesquelles les blondes filles dansent les amoureuses czardas avec leurs fiancés, et enfin les rudesses belliqueuses des marches, ou retentissent les sonneries des trompettes, les roulements des canons et le clair tintement des sabres. L'âme de la Hongrie tout entière, triste, joyeuse ou héroique, chante dans le violon de Marackzy.

Voilà pourquoi, dans son pays, il est aussi populaire que Kossuth, et comment, en Europe, il a fanatisé tous ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre.

Fils d'un maître de chapelle du palais royal de Pesth, il n'a pas grandi en liberté comme les sauvages Tziganes qui parcourent les plaines danubiennes. Son instruction musicale a été très soignée, et son éducation d'homme est parfaite.Remarqué par l'Empereur et Roi, un jour qu'il exécutait le solo de violon d'un *O Salutaris* composé par son père, et emmené à Vienne pour jouer dans les concerts de la cour, il produisit tout de suite une sensation profonde. Pendant tout l'hiver il fit fureur, et ne séduisit pas moins les femmes par sa beauté que par son talent. Il avait vingt ans, une tournure de gentilhomme, l'air pensif et des yeux de jais brillants et doux, où brûlaient toutes les flammes de l'Orient.

Les Viennoises aux cheveux couleur de soleil raffolèrent de ce beau garçon brun comme la nuit. Sténio fut l'enfant gâté du grand monde autrichien, et porta le poids de son heureuse fortune avec une aisance incroyable. Il ne se donna pas une seule fois des airs de parvenu. Sans effort apparent, il se montra l'égal des plus grands seigneurs, et alla de pair avec les archiducs. Il dépensait l'argent aussi facilement qu'il le gagnait. Jamais une infortune ne le trouva la main vide. Mais quand un prince de la finance le priait de venir faire de la musique dans ses salons, il avait des exigences folles.

Sacré grand homme dans son pays, ce qui est rare, Stenio entreprit la conquête de l'Europe, et vient en France où, tour à tour, les grands virtuoses essayent leur talent sur cette pierre de touche unique qui s'appelle le public parisien. Fantasque et nerveux, prompt à l'engouement et au dédain, mais vibrant avec une sincérité irrésistible aussitôt qu'on le met en contact avec une véritable nature d'artiste, ce public fit à Marackzy des ovations délirantes.

La première fois qu'au Cirque d'Hiver, accompagné au piano par Planté, il joua sa prodigieuse *Marche des Honveds*, il y eut à la fin du morceau, une minute indescriptible, pendant laquelle toute la salle fut debout, criant, frappant des pieds et des mains comme emportée par un coup de folie. Le succès du virtuose hongrois fut instantané et foudroyant.

Certains journaux, refuges d'impuissants, à qui l'envie sert de doctrine, risquèrent quelques venimeuses attaques. Mais Sténio planait trop haut pour que de ces fangeuses embuscades on pût l'atteindre. La bave des méchants ne flétrit pas une fleur de ses couronnes. Il passa triomphant et heureux.

Pendant dix ans, jeune, beau, riche, fêté, il parcourut l'Europe au bruit des applaudissements, semant sur son chemin les mélodies comme des perles, et faisant la fortune des impresarii et des éditeurs. Cependant, chaque année, vers le mois de juillet, il disparaissait, et, jusqu'au mois d'octobre, on n'entendait plus le son divin de son violon. Ainsi qu'une étoile filante, qui trace un sillon brillant et plonge brusquement dans la nuit, le grand artiste, au beau milieu d'une tournée triomphale, s'éloignait sans qu'on pût savoir ce qu'il était devenu.

Et pendant que les reporters s'ingéniaient à forger des histoires et à décrire sa prétendue retraite, Sténio, enfermé auprès de Pesth, dans une petite propriété qu'il avait achetée à son père, se délassait de ses fatigues, et, près du vieux maitre de chapelle, redevenait enfant. Plus d'improvisations fougueuses, plus de rêves traduits en coups d'archet colorés: l'étude des maitres, réconfortante et sereine. Marackzy, retombé docilement sous la férule de son père, passait ses soirées à interpréter Mozart, Beethoven et Weber, rafraîchissant son âme ardente aux sources pures de l'inspiration idéale.

Et c'était touchant de voir ce sublime artiste, traité en écolier par le vieillard, recommencer patiemment le passage dont l'exécution avait paru défectueuse, et faire pour les vieux meubles de la maison, pour les rosiers grimpants de la fenêtre, pour les oiseaux du jardin, une musique céleste que le public fanatisé eût écoutée à genoux. Puis l'automne approchant, il reparaissait à Vienne, et reprenait ses tournées artistiques à travers le continent.

Comblé d'honneurs, riche de gloire et d'argent, il était arrivé à la trentaine sans que jamais son front eût été assombri par un déboire ou par une peine. C'est alors que, cédant aux sollicitations du célèbre manager Burnstett, il se décida à traverser sur l'Océan et aller jouer en Amérique.

Il avait cependant exprimé le désir de faire , avant de partir, un séjour de quelques semaines en Angleterre. Le prince de Galles, qui s'était toujours montré son admirateur passionné, l'avait invité à venir chasser en Ecosse. Mais, tout d'abord, le prince désirait offrir à la Reine, qui n'avait jamais entendu Marackzy, l'enchantement de cette virtuosité sans rivale.

La fête eut lieu à Windsor. Des invitations en très petit nombre avaient été lancées, et des folies avaient été faites pour obtenir d'être compté parmi les élus. Lorsque Sténio parut dans le salon, son violon à la main, un murmure doux, caressant, ailé: celui de toutes les femmes groupées autour de la souveraine, passa dans le silence, et fit frissonner le musicien. Il sourit et, sans lever les yeux, frappant un coup léger avec son archet, pour prévenir son accompagnateur qu'il était prêt, il commença.

Il jouait une rêverie aux harmonies mélancoliques, exprimant les plaintes d'une âme souffrante prête à quitter la terre, et qu'il avait intitulée *le Champ du Cygne*. Sous ses doigts merveilleux, les souvenirs du passé heureux, fêtes joyeuses et brillantes, alternaient avec les réalités déchirantes du présent désolé. Ce n'était plus le violon qui chantait c'était le coeur blessé lui-même qui exhalait ses regrets suprêmes avec ses derniers soupirs.

Sténio, les paupières baissées, ainsi qu'à son habitude, oublieux de tout ce qui l'entourait, et comme concentré dans l'exécution de son morceau , faisait entendre les dernières notes, pures comme un souffle d'ange remontant vers le ciel, l'orsqu'un profond sanglot, rompant le silence religieux de l'auditoire charmé, lui fit lever les yeux.

D'un regard, il parcourût la salle étincelante de lumières, de parures et de fleurs et, à deux pas de lui, au premier rang, le visage bouleversé par l'émotion, les joues ruisselantes de larmes, il aperçut une jeune fille. Les mains croisées, comme en prière, elle restait immobile. Pour elle, la terre avait disparu. Emportée par l'inspiration du sublime musicien, elle planait dans les espaces sacrés de la poésie éternelle. Des voix célestes charmaient ses oreilles, une douceur infinie pénétrait son âme, et elle souhaitait de rester toujours ainsi ,à écouter ce divin concert.

Les chants cessèrent brusquement, un grand bruit d'applaudissements éclata et un mouvement se produisit autour de la jeune fille: celui de toute l'assistance, qui, sans le moindre souci de l'étiquette, se levait en tumulte pour complimenter Sténio. Elle sentit qu'on la poussait du coude, et elle entendit une voix douce qui murmurait:

—Maud! Eh bien! Maud?

Ses paupières battirent comme si elle se réveillait, elle poussa un soupir, et, souriant

à sa sœur, qui se penchait vers elle avec un commencement d'inquiétude:

—Ah! Daisy, que j'étais loin!...

Elle put voir alors, dans un cercle de duchesses, le musicien debout, qui écoutait les compliments avec une gravité discrète. Puis après un court dialogue, elle l'aperçut qui se dirigeait de son côté, conduit par le prince lui-même. Sténio s'inclina devant elle, pendant que son royal protecteur disait

—Miss Mellivan, mon ami M. Marackzy, qui a sollicité l'honneur de vous être présenté....

Maud balbutia quelques paroles confuses. Il lui sembla qu'une chaleur insupportable lui brûlait la poitrine. Quand elle reprit son sang-froid, le prince s'était éloigné, le musicien s'apprêtait à jouer de nouveau. Et, sous l'influence de l'archet enchanté, la jeune fille retrouva son extase, et pour elle la soirée se continua dans un ravissement délicieux.

Le séjour de Marackzy, qui devait durer quelques jours seulement, se prolongea plusieurs semaines. Les journaux d'Amérique annoncèrent que la tournée, tant attendue, était retardée. Mais il fut bientôt évident qu'elle n'aurait pas lieu.

Un charme invincible retenait Sténio en Angleterre. Il refusait de donner des concerts; il paraissait désirer faire oublier qu'il était artiste de profession. Il allait beaucoup dans le monde, jouait, dansait, chassait, menait la vie d'un grand seigneur. Pour obtenir de l'entendre, même dans la plus grande intimité, il fallait beaucoup insister. Encore n'était-ce jamais qu'à des sollicitations féminines qu'il cédait. Miss Mellivan spécialement avait le privilège de vaincre les résistances de Sténio. Un mot d'elle était un ordre pour lui. Alors il prenait un violon, n'importe lequel, jouait de verve ses airs les plus passionnés, comme s'il eût voulu les répandre, philtre subtil, dans le cœur de la jeune fille. Et toujours, en effet, le charme opérait, et Maud, sur les ailes du rêve, suivait le prodigieux enchanteur où il lui plaisait de l'emporter.

Le marquis de Mellivan-Grey, personnage très grave, premier secrétaire de l'Amirauté, avait fait grand accueil au célèbre Hongrois. Vers la fin du printemps, il lui avait proposé de venir passer quelques jours chez lui, en Irlande. Le noble lord se proposait de produire Marackzy dans la haute société irlandaise, et ce rôle de Mécène flattait son amour propre.

Resté veuf quand ses filles étaient encore toutes petites, il les avait confiées à la surveillance d'une gouvernante, vieille fille puritaine et timorée. Croyant avoir ainsi paré à tout, il vivait en sécurité. Jamais il n'avait soupçonné l'influence que Sténio avait acquise sur Maud. Pas une fois il n'avait surpris les regards de la jeune fille ardemment fixés sur le grand artiste.

Plein de l'orgueil de sa race, il n'eût pas admis qu'une enfant portant son nom pût s'abaisser jusqu'à ce génial homme de rien. L'écouter, s'en amuser, le complimenter, soit. Attitude de maître satisfait à l'égard d'un serviteur agréable. Mais le traiter d'égal à égal, l'aimer? C'était une dégradation que ne devait pas concevoir sa vieille tête de gentilhomme.

Installé dans son domaine de Dunloë, aux portes de Dublin depuis plusieurs jours, il attendait Marackzy. Le musicien demandait délais sur délais. On eût dit qu'il redoutait de paraître devant lord Mellivan. Un matin cependant, précédé par un télégramme annonçant l'heure de son arrivée, il vint.

A peine la voiture qui l'amenait avait-elle franchi la grille d'honneur, que Maud quitta le salon, et, très pâle, monta dans sa chambre. Lord Mellivan, debout sur le perron, s'avança vers son hôte et lui tendit la main. Sténio s'inclina respectueusement sans la prendre. Et d'une voix grave:

—Monsieur le marquis, avant de vous laisser me faire accueil, je dois vous demander la faveur d'un entretien de quelques instants. Quand vous m'aurez entendu, je saurai si je dois devenir votre hôte, ou m'éloigner.

Lord Mellivan, étonné ,regarda attentivement Marackzy et remarqua alors qu'il n'était pas en veston de voyage, mais cérémonieusement en costume de ville. La voiture qui l'avait amené ne portait pas de bagages, comme s'il s'attendait à ne pas rester. Le marquis, soucieux, invita de la main le musicien à entrer. Et, sans une parole, ils se dirigèrent vers le salon.

L'entretien dura un quart d'heure, au bout duquel la porte se rouvrit. Marackzy sortit, reconduit par lord Mellivan. Sur le seuil, Sténio fit un geste de supplication, auquel le grand seigneur ne répondit que par un regard de dédain. L'artiste fit entendre une exclamation étouffée, et, comme le marquis, sans plus s'inquiéter de sa présence, était rentré dans le château, il jeta un regard ardent autour de lui. Au même moment, le rideau d'une des fenêtres du premier étage se souleva. Une tête blonde apparut, Marackzy lui adressa un adieu désespéré et, le visage décomposé par la douleur, s'élança dans la voiture.

Pendant quelques jours, miss Maud demeura enfermée dans son appartement. On la disait souffrante. Puis, lord Mellivan reparut en Angleterre, accompagné seulement de sa fille cadette. Le bruit se répandit que la fille aînée du marquis était atteinte d'une maladie de langueur et que les médecins ne repondaient pas de la sauver, si elle ne vivait dans la solitude et le repos, sous le ciel de l'Irlande. La tristesse profonde que lord Mellivan traînait partout avec lui parut une preuve certaine de la véracité de ce récit. Cependant des gens bien informés prétendirent avoir rencontré Maud avec Marackzy, en Allemagne. Ces racontars prirent promptement une importance si scandaleuse, que la famille et les amis de lord Mellivan s'émurent et se décidèrent à le prevenir. Il les écouta d'un air glacé; puis, la voix sourde, et, faisant effort pour parler:

—Je veux bien qu'il soit question entre nous de ma fille Maud, mais ce sera pour la dernière fois. Il est exact qu'elle a déserté ma maison pour suivre Marackzy. Ils se sont mariés à Cowes, avant de quitter l'Angleterre. Elle est régulièrement sa femme. Pendant notre séjour en Irlande, l'artiste avait eu l'audace de venir me demander la main de miss Mellivan....Je répondis en le priant de s'éloigner sur-le-champ....Il me déclara alors que ma fille l'aimait, et que c'était d'accord avec elle qu'il avait fait cette démarche.Il ajouta qu'il était riche, honoré, et me supplia de ne pas prendre une résolution irrévocable. Je persistai dans mon refus. Il partit. J'eus alors à subir les prières et les lamentations de Maud. Elle était au désespoir.... Ce misérable l'avait ensorcelée. Durant des jours entiers, elle resta sans parler, presque sans manger, l'œil fixe, l'oreille tendue, comme si elle écoutait au loin une musique mystérieuse. Je fis tout pour la distraire: rien ne réussit. Je comptais sur sa fierté. J'espérais qu'elle parviendrait à se rendre compte de la distance qui la séparait de celui qu'elle aimait. J'avais ordonné à ma fille Daisy et à leur gouvernante, miss Harriett, de ne pas la quitter. Et, cependant, un soir on trouva sa chambre vide. Elle s'était sauvée, abandonnant son père, sa sœur, le toit sous lequel est morte sa mère, oubliant tout pour un aventurier!

Lord Mellivan resta un instant silencieux, le visage caché dans ses mains; puis, faisant un geste de colère:

—A partir de ce jour, j'ai ordonné qu'on ne prononçât jamais le nom de cette malheureuse devant moi. Je ne connais plus la femme de M. Marackzy, je n'ai plus qu'une fille! Vous avez voulu savoir la vérité: je vous l'ai dite.

III

Le silence se fit peu à peu sur l'aventure. D'ailleurs, entre lord Mellivan et Sténio, la lutte n'était pas égale. Jamais les merveilleuses qualités du musicien ne se manifestèrent avec autant d'éclat qu'après son mariage. On eût dit qu'il voulait, à force de succès, faire oublier à sa jeune femme les chagrins que son amour lui avait coûtés. Il créa autour de Maud une atmosphère de triomphe. Il dissipa toutes les préventions, força toutes les sympathies, entraîna toutes les admirations. Il

obtint, par l'ascendant de son art, qu'on donnât tort au père outragé, et qu'on murmurât contre sa sévérité.

Lord Mellivan parut un peu trop féodal en tenant rigueur à ce roturier de génie qui, en somme, marchait de pair avec les plus grands seigneurs. L'empereur, son maître, l'avait fait comte; mais il dédaignait son titre. Marackzy tout court lui semblait suffisant.

Pendant deux ans, il tint l'Europe sous le charme et donna à sa jeune femme toutes les compensations qu'elle avait pu rêver. Reçue et attirée partout, à la cour et dans le grand monde, elle y fit rayonner le charme doux de sa beauté blonde. Elle compléta Marackzy. Sans elle il eut manqué quelque chose à la fortune extraordinaire de ce grand artiste. A sa couronne elle ajouta un fleuron charmant: celui de l'amour. Sténio, riche, acclamé, aimé, semblait l'image vivante du bonheur sur la terre. Mais la fatalité était là, derrière le char triomphal, prête à prouver qu'aucune joie n'est durable ici-bas.

Au bout d'un an de mariage, un enfant était né, blond comme sa mère. Et dans les ivresses de la maternité, les dernières tristesses de Maud avaient disparu. Elle eut, pendant quelques mois, l'oubli complet du passé. Elle se laissa aller au courant prodigieux qui l'emportait de fêtes en fêtes, dans une clarté et un bruit d'apothéose. L'être presque divin qui la faisait régner sur le monde lui parut plus beau, plus charmant, plus digne d'être adoré. Elle se mêla activement à sa vie artistique. Elle jouit délicieusement de sa gloire.

Arrivé à la maturité de son talent, Marackzy n'avait plus voulu se contenter des compositions délicates ou étranges, qui naissaient chaque jour sous ses doigts agiles. Il visa plus haut et prétendit aborder le théâtre. L'Opéra de Vienne lui était ouvert. Il y fit jouer coup sur coup un ballet fantastique, *les Djins*, où la richesse de son imagination se donnait librement carrière, et un opéra, *Mathias Corvin*, où le patriotisme magyar éclatait en fiers accents. Dès lors le fanatisme de ses admirateurs ne connut plus de bornes, et le Chopin hongrois, comme on l'appelait déjà, parut en passe d'égaler les plus illustres maîtres.

C'est alors que Maud, à l'insu de son mari risqua, auprès de son père, une tentative de rapprochement. Elle lui écrivit une lettre tendre et soumise, dans laquelle elle implorait son pardon. Elle pensait que le succès arrange bien des choses, et que le noble lord serait peut-être moins sévère pour la femme de Marackzy, sacré grand compositeur par l'acclamation universelle, que pour la compagne de Sténio, l'unique et prodigieux virtuose. Au bout de huit jours elle reçut sa lettre non décachetée. Le grand seigneur avait été trop durement touché dans son orgueil par le départ de sa fille. Il tenait parole: il ne voulait plus la connaitre.

Ce fut un cuisant chagrin pour Maud, mais combien léger auprès de celui que la destinée lui préparait! Le soir du jour où sa lettre avait été renvoyée sans être ouverte, son petit garçon tomba malade. L'esprit impressionnable de la jeune femme fut frappé. Elle vit une mystérieuse coïncidence entre la colère du vieillard et le mal de l'enfant. Un fatal pressentiment l'assaillit, et la jeta dans des angoisses qu'elle n'osa pas montrer à Sténio. Pendant une semaine, elle soigna le petit être avec une ardeur passionnée, le couvant, lui insufflant sa propre vie. Mais tout fut inutile. Le visage rosé pâlit, les yeux clairs s'obscurcirent, les lèvres, qui ne connaissaient que le sourire, se pncèrent avec une gravité soudaine, et, sans secousse, doucement, comme un oiseau qui s'endort, le pauvre mignon mourut.

Alors la tendre et frêle Maud eut un accès de délire furieux qui épouvanta tous ceux qui l'entouraient. Elle poussa des rugissements de lionne blessée, maudit le ciel, menaça la terre, appela à grands cris son père, le rendant responsable du malheur qui l'accablait. Puis, sans transition, elle tomba dans un état de mélancolie accablée.

Elle resta des semaines entières muette, les yeux fixes, sans une larme, sans une prière. Sténio, au désespoir, fit tout pour l'arracher à cette torpeur mortelle. Il lui parlait, sans qu'elle parut l'entendre. Son sublime archet lui-même fut impuissant. Il jouait, sans parvenir à éveiller l'attention de Maud. Ses mélodies les plus tendres la laissaient froide et sombre. Et cet art merveilleux, qui lui avait conquis le cœur de la jeune femme, était maintenant sans force pour lui ramener son esprit.

Elle changea beaucoup: son visage s'amaigrit et ses yeux se creusèrent. Une toux sèche et incessante lui déchirait la poitrine. Sténio, très inquiet, consulta les meilleurs médecins de Vienne. Tous lui conseillèrent d'emmener Maud en Italie. Sous un climat plus doux, elle retrouverait la santé. Loin du pays où elle venait d'être si malheureuse, elle retrouverait le calme.

Marackzy, désolé, promena, pendant six mois, la femme adorée de ville en ville, cherchant le clair soleil, les fleurs épanouies, les brises tièdes et les flots bleus: tout ce qui fait la vie riante. Maud ne se rétablit pas. Le mal dont elle souffrait était à l'âme. Et nul médecin, en ce monde, ne devait la guérir.

Cependant, à mesure que ses forces physiques déclinaient, ses forces morales renaissaient. Elle secoua son indifférence, et comme si elle avait secrètement conscience de la gravité de son état, elle s'efforça de consoler Sténio. On eût dit que, par une coquetterie suprême, elle voulait redevenir charmante pour être plus complètement regrettée. Elle parlait maintenant, s'intéressant à tout ce que faisait son mari, et affectait de former des projets pour l'avenir. L'été était revenu, et elle déplorait de ne pas pouvoir aller dans son pays.

—Il me semble, disait-elle, que là je reprendrais tout à fait mes forces. Avec quel plaisir je reverrais les grands lacs aux eaux bleues, et les verdures fraîches des forêts. Oh! l'Irlande! C'est là qu'est ma sœur...Mais c'est là aussi qu'est mon père.

Son front s'obscurcit, et, d'une voix basse:

—Je ne dois pas y revenir...Il me l'a défendu!

Puis avec un accent douloureux:

—Que ce serait bon, pourtant, de respirer l'air natal! C'est celui-là qui me guérirait! Oh! Sténio, guérir et ne pas te quitter! Rester encore longtemps auprès de toi!

Et entre ses dents, comme un murmure, elle ajouta:

—Mais mon père ne le veut pas!

Elle avait de ces reprises du désir de vivre, passionnées et presque convulsives. C'était sa chair jeune et puissante qui se révoltait contre l'anéantissement. Mais l'âme redevenait dominante, et imposait pour un temps sa fermeté stoïque.

Cependant Maude avait voulu revoir la mer qui baignait l'Angleterre. Il lui semblait qu'ainsi elle serait plus près du pays regretté. L'espace fluide, qui la séparait, pourrait être facilement franchi par ses regards, et quelque chose d'elle, soupir ou sanglot, s'en irait, peut-être, vers la maison paternelle, sur les ailes du vent.

Voilà comment elle est venue à Dieppe.

IV

Dans le grand lit où son corps, frêle maintenant comme celui d'un enfant, semblait perdu, Maud était couchée. Sa belle chevelure blonde avait pâli, ainsi qu'une fleur qui se dessèche; mais, sous les fins sourcils qui coupaient son front blanc, l'éclat de ses yeux bleus s'était assombri. Il y avait, dans leur regard, la résignation épouvantée d'un pauvre être qui se sent emporté vers la mort sans pouvoir se défendre. Deux plaques rouges marquaient ses pommettes, et ses mains amaigries étaient transparentes.

Par la fenêtre ouverte, l'air pur et le soleil entraient librement. Et cependant la malade haletait, et un frisson, par instants, la secouait. Sa sœur avait posé sa tête sur l'oreiller, et, honteuse de sa faiblesse, sanglotait doucement. Sténio, debout auprès du lit, regardait d'un ais sombre les deux femmes, réunies aprèr tant de tristesse, et, faisant un retour

vers le passé, comparait Maud à ce qu'elle tait quand il l'avait vue pour la première fois.

Daisy fraîche, vigoureuse et charmante, était l'image vivante de sa sœur à vingt ans. Et, avec un horrible serrement de cœur, Marackzy pensait: "C'est moi qui de cette enfant adorable et heureuse ai fait la créature pitoyable et désolée qui se meurt lentement sous mes yeux. Je suis l'artisan de son malheur. Pour moi, elle a tout quitté, qu'ai-je su lui donner en échange? La vaine gloriole d'applaudissements éphémères, les jouissances d'un luxe qui n'était pas nouveau pour elle. Ah! si notre enfant avait pu vivre! Ses caresses auraient séché toutes les larmes, ses yeux auraient fait oublier le ciel de la patrie, son petit corps potelé et rose aurait, à lui seul, remplacé toute la famille.... Mais notre amour était maudit: l'ange s'est envolé, et maintenant voilà que sa mère va le rejoindre."

Le sublime artiste baissa le front, et des pleurs amers coulèrent sur ses joues pâles. Il était là, perdu dans sa douloureuse méditation, dégonflant son cœur oppressé, triste jusqu'à la mort. La voix de Maud le rappela à lui-même:

—Sténio, pourquoi restez-vous à l'écart? Venez ici.... Mais vous pleurez! Qu'y a-t-il?

—Rien ,ma chérie.... rien que l'émotion de voir votre sœur auprès de vous....

—C'est une grande joie, Sténio, et c'est vous qui me l'avez donnée, dit Maud avec un sourire.... Depuis que Daisy est là, il me semble que je vais mieux.... Ah! si je pouvais la garder quelque temps, elle me rendrait la santé et la vie.... Mais ce n'est pas elle seulement que je voudrais voir....

Sa voix devint grave, et une ombre passa sur son visage:

—Ah! si mon père consentait à me pardonner!

Elle s'était soulevée, et, les yeux brillant d'une fièvre soudaine:

—C'est lui.... C'est sa rigueur qui me tue! dit-elle, avec une agitation désespérée. Sa colère est un fardeau trop lourd pour moi.... Mon cœur en a été brisé.... Ah! par pitié! qu'il vienne! Que je le voie seulement! Qu'il ne me parle pas, s'il ne trouve en lui rien à me dire.... Qu'il n'entre pas ici, si cela lui déplaît.... Qu'il passe dans la rue, devant cette fenêtre, comme un étranger. Au moins je l'apercevrai, et ce sera déjà la moitié du salut pour moi!....

A bout de force ,elle retomba en arrière, blêmit comme pour mourir, et, entre les bras de sa sœur et de son mari épouvantés, resta inerte, aspirant l'air avec d'horribles efforts. Quelques minutes s'écoulèrent, pleines d'angoisse. Enfin elle se ranima, et caressant avec sa joue le visage de Daisy, d'un ton très bas, épuisée:

—Pardon mignonne, je te fais de la peine. Tu vois, c'est ma destinée d'affliger toujours ceux que j'aime. Et pourtant je ne suis pas méchante!

A ces mots, prononcés avec une douceur angélique, Marackzy se laissa tomber à genoux près du lit, et posant sur la main de la malade son front, rendu plus brûlant par le chagrin qu'il ne l'avais jamais été par l'inspiration:

—Chère martyre, s'écria-t-il, toi qui as tant souffert sans te plaindre, tu vas maintenant jusqu'à t'accuser! Le coupable, hélas! c'est moi seul! Moi, qui ai passé dans ta vie pour la désoler..

—Non! pour la faire belle et éclatante!

—Eclat! Beauté! Qu'en reste-t-il?' Ah! pourquoi n'est-ce pas moi que la mort a pris? Moi disparu ton père aurait pardonné. Ce n'est pas toi qu'il frappe et punit, c'est moi! Il sait bien que chacune de tes souffrances me déchire le cœur, et c'est pour cela qu'il est implacable. Oh! chère et douce Maud, je donnerais ma vie pour te procurer un instant de joie. Que peux-tu vouloir, désirer? Parle, je serais si heureux de te satisfaire!

Maud resta un instant silencieuse, comme si elle pesait la gravité de sa réponse, puis, si bas que son mari devina ses paroles plutôt qu'il ne les entendit:

—Avant de mourir, je voudrais revoir mon père.

Marackzy pâlit. Il avait offert sa vie à Maud. Il lui sembla qu'elle venait de lui demander davantage. Mais il n'hésita pas, et, d'un ton très ferme:

—C'est bien! Quoi qu'il faille faire pour obtenir qu'il vienne, tu le verras.

—Oh! Sténio, murmura Maud, que tu es bon et que je t'aime!

Le grand musicien trouva la force de lui sourire, puis, se tournant vers sa belle-sœur.

—Chère Daisy, il se fait tard, il faut que vous alliez retrouver le marquis de Mellivan. Ne lui cachez rien de ce qui s'est passé ce matin, demandez lui s'il veut me faire l'honneur de me recevoir. Si pénible pour lui, et si douloureuse pour moi, que doive être cette entrevue, je pense qu'il la jugera nécessaire, et ne s'y refusera pas.

—Il sera fait comme vous le désirez, dit la jeune fille.

Et ,serrant une dernière fois sa sœur dans ses bras, reconduite par Sténio, elle sortit.

V

Dans le salon de son yacht, amarré à l'entrée du bassin, près de l'écluse, lord Mellivan marchait lentement depuis une heure, attendant Marackzy. Un épais tapis étouffait le bruit de ses pas. Les lambris d'acajou poli, rehaussés de baguettes de cuivre, réfléchissaient la pure lumière de midi. Par un sabord grand ouvert, entrait le parfum du flot montant. Au loin, le grincement de la chaîne d'une grue, servant à décharger un bateau charbonnier, se faisait entendre. Le vieux marquis ne regardait, ne sentait et n'entendait rien. Il poursuivait, dans un espace de quatre mètres, sa promenade inquiète, et sa pensée l'avait emporté bien loin.

Il voyait le jardin de son vaste hôtel de Grosvenor-Square, et, sur les pelouses, deux petites filles qui jouaient avec des cris joyeux. L'une, chancelante sur ses jambes de bébé, essayait de courir après la plus grande, et criait d'une voix argentine: "Maud! Maud!" Alors l'aînée s'arrêtait, venait à sa sœur, et, assise dans l'herbe tiède, la prenait sur ses genoux, jouant déjà à la maman, et embrassait la tête blonde de la mignonne. Et lui, jeune encore, veuf depuis deux ans à peine, regardait, le cœur attendri, ce spectacle charmant. Il se promettait de vivre exclusivement pour ces deux êtres adorés et, malgré des sollicitations nombreuses, de ne se marier jamais.

Ainsi il avait fait, et, dans une quiétude complète, sans amertume, sans chagrin, les deux enfants avaient grandi. C'était maintenant deux jeunes filles, et leur père, qui s'était sacrifié pour elles, allait pouvoir réaliser le rêve de sa vie : les voir mariées, mères à leur tour, et reposer sa vieillesse dans les douceurs d'une nouvelle famille. Avec quelle joie il passerait sa main dans la soie douce des cheveux de ses petits-fils! Eux aussi, il les regarderait gambader sur les gazons du vieil hôtel héréditaire. Au moins, eux, ils auraient leur mère pour suivre d'un regard inquiet leurs courses échappées. Et, quand ils seraient des hommes, afin que le nom de Mellivan-Grey ne disparût point, le vieux lord demanderait au Roi de faire passer sa pairie sur la tête de l'aîné. Oh! les beaux projets, les doux songes! Comme ils avaient été de courte durée!

Soudain le tableau changeait, et le marquis revoyait le parc de Dunloë. C'était par un soir d'été: Maud n'avait pas paru de la journée, et quand Harriett était montée pour la prier de descendre dîner, elle avait trouvé sa chambre vide. Dans les grandes allées sombres, les valets, sous la conduite du vieux marquis, s'étaient répandus, appelant dans les bois, cherchant le long des berges de l'étang endormi sous les rayons de la lune, avec une crainte affreuse d'un malheur.

Hélas! le malheur était plus grand qu'on n'eût osé soupçonner. La fille du maître ne pouvait pas être retrouvée. Elle était partie avec celui qu'elle aimait. Et, devant les yeux du marquis, apparaissait la brune figure de Sténio, avec ses regards de feu et son front illuminé par l'inspiration.

Combien de fois, depuis trois ans, cette tête admirable avait hanté l'esprit du vieillard! Ricanante et diabolique, il la voyait comme celle du mauvais ange. Oh! que de mal ce Marackzy lui avait fait! Et comment l'expierait-il jamais? Souffrances de l'orgueil, déchirement du cœur: le gentilhomme et le père avaient été atteints avec une égale cruauté. Bien souvent le vieillard s'était dit: s'il tombait un jour sous ma main, s'il était en ma dépendance, si je pouvais à mon gré l'insulter, le frapper!... Quelle revanche! Qu'inventerais-je d'assez atroce pour qu'il payât tout ce que j'ai souffert?

Mais ce jour tant souhaité n'avait pas semblé près de venir. Sténio était brillant, puissant, heureux. Tout lui réussissait. Il s'élevait vraiment au niveau de celui qui l'avait dédaigné, et ce musicien acclamé commençait à paraître digne d'être le

gendre du descendant d'un des héros de la Conquête. Le marquis ne l'en haïssait que davantage, et, à sa rancune, s'ajoutait le regret de l'avoir mal jugé. Pour lui avoir pris sa fille, il l'eût tué; pour s'être rendu digne d'elle , il l'eût torturé.

Et voilà que, tout à coup, on était venu lui dire: Il est près de vous, et il veut vous voir. D'un mot, vous pouvez en faire le plus misérable des hommes, ou lui donner une consolation suprême. Vous êtes l'arbitre de son espérance unique. Le jour qui ne devait point venir s'était levé: dans un instant ,Sténio allait paraître.

Le marquis s'arrêta devant la fenêtre, et, le visage sombre, regarda au loin. Dans le prolongement du bassin, audessus des mâts des navires, à travers les agrès et les vergues, se dressait la falaise crayeuse en haut de laquelle s'élève la chapelle de Bon-Secours. Un soleil éclatant chauffait à blanc les flancs arides de la colline, et, comme des éclairs d'argent, les mouettes passaient rapides dans le ciel bleu. La cloche de l'église du Pollet se mit a tinter faiblement, et ce son lointain était si triste que le vieillard se sentit défaillir. Il lui sembla que c'était pour un mort qu'on appelait les fidèles à l'office, et il pensa que demain ce serait peut-être pour sa fille. Il étouffa un sanglot, ferma la fenêtre pour ne plus rien entendre, et, le front lourd de haine, il resta immobile, le cœur tremblant et les mains inertes.

Au même moment, un pas pesant ébranla l'escalier de l'entrepont, et la porte fut ouverte par le maître d'équipage. Dans la pénombre, la haute taille de Marackzy se profilait vaguement.

Le marquis fit un geste, le marin s'inclina, laissant le passage libre, et le mari de Maud entra.

Les deux hommes restèrent, un instant, face à face, s'examinant, et mesurant leur douleur au changement de leur visage. Le père de Maud, maintenant, était tout blanc, et ses lèvres pâles avaient un pli amer. Marackzy était maigre, voûté, et le tour de ses yeux était meurtri par des larmes secrètement versées. Sans dire un mot, lord Mellivan fit un signe à Sténio d'approcher, et, debout, pour ne pas être obligé de lui offrir un siège, il s'apprêta à l'entendre. Le grand artiste baissa la tête, et, lentement, comme si les paroles avaient de la peine à sortir de sa gorge contractée:

—Je vous remercie, Milord, d'avoir consenti à me recevoir, Vous savez déjà quel est le douloureux motif qui m'amène....Je viens ici en suppliant, je viens, les mains jointes, vous demander grâce pour votre fille.

—Votre femme, interrompit le vieillard, d'une voix dure.

Tremblant d'émotion, Sténio poursuivit:

—Pour celle qu'enfant vous appeliez Maud et que vous aimiez!....Oubliez qu'elle porte mon nom, et souvenez-vous qu'elle a porté le vôtre. Ne raisonner pasa vec moi, ne discutez pas avec vous-même! Que le cœur seul décide!... Si elle était vigoureuse et vaillante, vous pourriez l'accabler; mais elle est faible, elle souffre, un mot cruel la briserait....Soyez généreux, ne songez pas à vos griefs. Ce n'est plus l'heure, hélas! de punir: c'est l'heure d'absoudre... On ne tient pas rigueur aux mourants!

—Est-il donc vrai qu'elle soit en danger? demanda le vieillard, avec une angoisse qu'il s'efforçait encore de dissimuler.

—Sans cela, dit simplement Sténio, serais-je ici?

—Voilà donc ce que vous en avez fait! s'écria lord Mellivan, après un instant de silence. Vous m'avez volé cette enfant, pour la conduire à une fin misérable! Elle était belle, riante et forte, quand vous l'avez emmenée courir le monde.... Et aujourd'hui, vous dites qu'elle va mourir... Ah! je me trouvais bien assez malheureux de ne plus l'avoir près de moi! J'avais eu assez de peine à me l'arracher du cœur! Pourquoi me parlez-vous d'elle?....Laissez-moi!....Je ne la connais pas....Je n'ai qu'une fille!.... L'autre, celle que j'adorais, n'est pas à l'agonie... Elle est morte!.... Et je porte son deuil depuis trois ans!!

Le Marquis étouffa un gémissement et, prenant sa tête blanche entre ses mains, il parut oublier la présence de Sténio.

—Serez-vous donc impitoyable? reprit le mari de Maud....Que faut-il que je dise pour vous émouvoir? Que dois-je faire pour vous fléchir? Vous voyez bien que je suis prêt à tout!...

— A tout? répéta lord Mellivan, en montrant son visage devenu plus sombre encore. Même à me rendre mon enfant!....

Sténio se redressa:

—Prétendez-vous donc m'éloigner d'elle?

—Et vous, pensez-vous que je consentirai à la voir en votre présence? Il n'y a pas de place pour vous et pour moi à son chevet. L'offensé ou l'offenseur. Son père ou son mari....Mais à quoi bon ce débat?.... Entre nous n'a-t-elle pas déjà choisi une fois?

Une flamme passa dans les yeux de Marackzy.

—Milord, ce que vous faites là est atroce!

—Où prenez-vous le droit de me juger?..

—Dans mon abnégation! J'aime assez votre fille pour tout lui sacrifier. Puisque vous êtes implacable, imposez vos conditions. Quelles qu'elles soient, je ne les trouverai pas trop dures, si elles donnent un dernier bonheur à celle qui emportera ma vie avec elle.

Le marquis se tourna vers Sténio, et, avec un accent de haine indicible:

—Vous me l'avez enlevée vivante, dit-il, j'exige que vous me la rendiez morte. Je veux l'arracher à votre douleur, comme vous l'avez arrachée à ma joie. Vous m'avez pris ses baisers, je la reprendrai à vos larmes. Rien d'elle ne vous restera. Elle redeviendra mienne. Elle dormira dans le caveau de famille, auprès de sa mère, et vous vous engagerez à ne jamais mettre le pied sur le sol anglais pour venir rôder autour de sa tombe.

Marackzy regarda fixement lord Mellivan:

—Et, à ce prix, vous lui pardonnerez?

Le vieillard, sans parler, inclina la tête.

Le mari de Maud n'eut pas un tressaillement, son visage blême demeura immobile, ses yeux restèrent sans larmes.

—Ainsi, de cet ange tant aimé vous me séparez à jamais? Le culte pieux, dont j'aurais entouré la chère morte, me sera interdit. Je n'aurai pas le droit de prier, de pleurer près d'elle, ni de lui porter des fleurs. Au désespoir de sa perte, vous ajoutez l'horreur de l'éloignement éternel. Ce qui aurait pu adoucir le déchirement de mon cœur, vous me le défendez. C'est me demander ma vie. Soit! je vous la donne. Mais au moins, que mon sacrifice soit largement compensé. Soyez aussi indulgent pour votre fille que vous êtes cruel pour moi! Que chacune de mes tortures lui vaille un apaisement, chacune de mes amertumes une joie, et puisque pour tous ses sourires je dois donner des larmes, vengez-vous bien et faites-la très heureuse!

Lord Mellivan ne parut pas avoir entendu les paroles de Sténio. Inflexible, il marchait vers le but qu'il s'était fixé. Pour que Marackzy fut frappé, il fallait que Maud mourût. Qui sait ce qu'il aurait répondu si on lui avait donné le choix entre le salut de sa fille et l'accomplissement de sa vengeance? Quel débat effroyable se fût engagé entre sa rancune et sa tendresse?

Mais Maud était perdue: il ne restait qu'à punir. La rancune et la tendresse du vieux lord pouvaient se liguer contre celui qui était responsable du malheur, et l'écraser sans pitié.

Le marquis, se tournant brusquement vers Sténio, parut lui demander s'il avait encore quelque chose à dire. Il vit le musicien immobile, accablé. Alors, marchant vers la porte, il l'ouvrit.

—Je pense que maintenant vous pouvez vous retirer, dit-il Dans une heure je serai auprès de ma fille. Mais comme il ne me convient pas d'habiter la même ville que vous, je vous préviens que ce soir je partirai pour l'Angleterre.

Marackzy s'inclina sur une parole et sortit.

Le marquis écouta le bruit de ses pas dans l'escalier, puis sur le pont du navire. Quand il n'entendit plus rien, il poussa un profond soupir. Et, voyant Daisy qui accourait anxieuse du résultat de cette terrible entrevue, il lui tendit les bras, la serra sur sa poitrine, et éclata en sanglots.

VI

La vue de son père sembla avoir ressuscité Maud. Elle retrouva des forces, surmonta l'horrible tristesse qui la minait, et redevint souriante. Elle put se lever et faire quelques pas jusqu'à la fenêtre. Là, elle passa des heures délicieuses, réchauffée par la tiède lumière du soleil, caressée par la brise vivifiante de la mer, distraite par le mouvement joyeux de la plage.

Un autre que Sténio eut pu croire que les médecins s'étaient trompés, et que Maud avait encore assez de vigueur pour vaincre

la maladie. Mais le grand artiste, avec une pénétration singulière, se rendait un compte très exact de l'état de sa femme.

Il la voyait momentanément exaltée par une joie inspirée, luttant contre l'abattement de son corps. Mais il savait bien que le combat ne serait pas longtemps victorieux, et que, cette énergie factice cessant, la pauvre Maud retomberait, comme un oiseau blessé qui a essayé de fuir dans le ciel.

Il assistait, le coeur serré, à la vie. Et, jugeant bien léger le fil qui l'y retenait encore, il maudissait le temps qui marchait si vite, les jours qui s'écoulaient si rapides, plein d'angoisse d'un lendemain qui pouvait amener un malheur.

Ainsi qu'il l'avait dit, lord Mellivan était parti, mais il avait laissé Daisy et Harriett. Et la présence constante des deux femmes contribuait à maintenir Maud dans ce bien-être moral, si nouveau pour elle, qu'il paraissait lui rendre la santé.

Chaque matin, la jeune fille arrivait avec sa gouvernante, et le logis s'éclairait d'un rayon de gaieté. Elle allait, venait, tournait, chantait, s'interrompant pour embrasser sa sœur, et répandant autour d'elle le charme ineffable de sa jeunesse et de sa grâce.

Maud, silencieuse, la regardait, et il lui semblait que tout ce qu'elle avait souffert était un mauvais songe. Rien de ce qui avait été le tourment de sa vie n'était vrai. Elle avait épousé Sténio avec le consentement de son père, elle n'avait jamais quitté son pays, elle n'avait point été séparée de sa sœur. Et l'ange blond tant pleuré n'était pas mort: il allait naitre.

Quand la réalité lui apparaissait soudain, elle fermait les yeux, pour ne pas perdre sa douce illusion, et se disait: c'est ainsi que cela aurait dû être, c'est ainsi que cela est, et c'est le bonheur.

Elle éprouvait une joie mélancolique à parler du passé avec Harriett et Daisy. Peu à peu, comme un sympathique cortège, tous les amis perdus depuis trois ans passaient devant ses yeux. Et, pendant des heures entières, elle se perdait dans ce lointain de ses souvenirs. Elle oubliait ainsi bien mieux les amertumes et les craintes du présent, et elle se reprenait à être heureuse.

Quand Sténio voyait sa chère malade ainsi distraite, il s'éloignait sans bruit, et, cessant de se contraindre, détendant les lignes de son visage contractées par un sourire de commande, il s'en allait, errant dans les endroits déserts. Il gagnait le sommet des falaises, et, là, sur l'herbe rare et jaunie, il s'asseyait ayant autour de lui l'immense solitude du ciel et de la mer. Et il se perdait dans ses tristes rêveries.

Il écoutait l'orage de sa douleur qui grondait au fond de lui-même. Peu à peu, ses gémissements prenaient une forme musicale, et, dans son cerveau inspiré, des chants bourdonnaient exprimant le désespoir. A entendre ces harmonies, nées de sa souffrance, et qui la rendaient avec une intensité sublime, il éprouvait une torture sans nom. Il eût voulu faire taire son imagination. Mais son génie, vainement comprimé, déployait ses ailes, et, ainsi qu'un aigle qui tient une proie pantelante dans ses serres, l'emportait lui-même, impuissant à résister.

Et c'étaient des marches funèbres qui retentissaient dans sa pensée, terrifiantes comme le glas des morts, lugubrement rythmées comme le pas des porteurs d'un cercueil, pleines de soupirs et de sanglots. Au pied de la falaise, les vagues se brisaient contre les rochers, faisant une basse incessante. Et, en proie à ces hallucinations, Sténio demeurait immobile, semblable à un être hanté. Il maudissait ce démon de la musique qui, irrésistiblement, s'emparait de lui, et donnait à son chagrin la forme artistique à laquelle il avait voué sa vie.

Dans les instants de rêve, il regardait la nappe immense des flots qui s'étendait à perte de vue, bleue, profonde, attirante. Et il pensait que dans ces ondes froides il trouverait, en un instant, l'oubli, le calme et le silence. Mais la pâle figure de Maud, évoquée ainsi qu'un blanc fantôme, le rappelait à son devoir, et lentement, il redescendait vers la ville, la tête penchée, las et triste. Il passait dans les rues sans regarder, ne répondant pas aux saluts, fuyant les importuns, et rentrait dans la chambre de la malade, le front calme et l'air riant.

La nouvelle de la presence de Marackzy à Dieppe n'avait pas tardé à se répandre, et, dès les premiers jours, des visiteurs nombreux s'étaient présentés. Tous avaient trouvé la porte close. Le grand artiste ne voulait voir personne. Mais l'eau qui court, le vent qui passe, seraient plus faciles à contenir et à arrêter que la curiosité des femmes.

Dans cette ville d'eaux, pendant les longues journées passées au Casino, sur la terrasse, au bruit des lames qui déferlent, berçant l'oisiveté, que de paroles échangées, que de médisances et de calomnies! La semaine des courses avait attiré, sur la petite plage normande, la fine fleur des gens dont l'occupation unique est de s'amuser. Et, à la vérité, cette aristocratie du plaisir était un peu en déroute, car elle ne s'amusait pas.

Le dernier scandale, causé par la fugue d'une jolie marquise espagnole avec un jeune banquier juif, était épuisé. Pas le plus petit brin de nouveauté pour s'affiler la langue. C'était décidément à périr d'ennui, ces bains de mer!

Aussi avec quel enthousiasme la sœur Elisabeth fut-elle accueillie, lorsque, devant son comité de dames patronnesses, elle manifesta le regret que Marackzy parût décidé à ne plus se montrer en public. Dans son imagination, uniquement préoccupée de la prospérité de son œuvre, les paroles de la jeune femme en compagnie de laquelle elle venait de quêter à l'hôtel Royal, le jour de leur rencontre avec Sténio. avaient fait un énorme trajet. Depuis ce moment elle roulait dans sa tête ce problème: obtenir du grand musicien qu'il jouât au bénéfice des Orphelins.

Et, pendant qu'absorbée, elle pesait une fois de plus les chances de réussite qu'elle se figurait avoir, les dames patronnesses, lancées dans un caquetage intarissable, rappelaient l'aventure de Maud, parlaient de lord Mellivan, du château d'Irlande, dont elles ne connaissaient point le nom, dramatisant la fuite de la jeune fille, la montrant poursuivie à cheval par son père, et obligée de se réfugier dans les bois avec Sténio. Et toute l'histoire de la pauvre femme mourante passait et repassait, défigurée, grossie par la bouche de ces charmantes désœuvrées, capables de dire du mal d'elles-mêmes, plutôt que de se taire.

—Il y a des entraînements que l'amour n'excuse pas, dit avec un geste dédaigneux une de ces dames. Comment peut-on en venir à se faire enlever par un artiste?....

Une jeune duchesse blonde, qui portait un nom illustre, fit entendre une exclamation enthousiaste:

—Ma chère, vous n'avez donc jamais entendu le merveilleux Sténio? Alors ne parlez pas légèrement de l'amour qu'il est capable d'inspirer. J'ai connu des femmes dont il aurait pu faire ce qu'il aurait voulu.

—Des folles!

—Des femmes qui nous valaient bien.... Que voulez-vous? L'influence de la virtuosité sur les pauvres êtres qui sont, comme nous, à la merci de leurs nerfs, est indéniable....Les passions les plus extraordinaires de ce temps-ci ont été excitées par des musiciens....Il y a, là, une fascination particulière....J'ai vu, lorsque notre admirable Vignot, avec sa barbe de Père Eternel, était au piano, chantant des airs de son *Méphistophélès*, des femmes attirées, palpitantes, fascinées, comme les oiseaux par le serpent....Et Marackzy, c'est bien autre chose encore:jeune, beau, l'air fatal, l'œil étincelant comme un diamant.... Il a, pour complices, vos regards, vos oreilles, tout votre être!....Marackzy? Tenez, n'en parlons pas! Tâchons seulement de l'avoir pour notre concert, et vous m'en direz des nouvelles

—Mais comment faire?

—Il n'y a que sa femme qui obtiendra de lui qu'il consente.... Mais comment pénétrer jusqu'à elle? La porte est sévère-

ment condamnée. Peut-être s'ouvrirait-elle pour moi?....

—Oh! duchesse, il faut vous dévouer!... s'écria avec ardeur, la sœur Elisabeth; nous vous serions si reconnaissants, mes pauvres petits et moi!

La jolie blonde prit un air réfléchi.

—Je n'ai pas vu Marackzy depuis notre ambassade à Vienne....Se souvient-il encore de moi?....Et sa femme? Bah! je tenterai l'aventure....C'est pour les pauvres!

Elles se remirent à parler des affaires de l'œuvre, entremêlant leur comptabilité de petits cancans qui soulevaient des rires et des exclamations. Pendant ce temps là, dans la cour, les Orphelins, habillés de gris, avec un brassard noir à la manche, jouaient au soleil. Il y en avait des petits et des grands, tous victimes de la vaste mer et tous, par un sort fatal, destinés à affronter un jour les flots qui avaient mis leur enfance en deuil. Ils couraient, insouciants, joyeux. Et, par-dessus les murailles, les hautes mâtures de navires se dressaient, les entourant de tous cotés, ainsi qu'une barrière, comme pour les empêcher d'échapper à leur destin.

Un soir, en rentrant de sa promenade accoutumée, Marackzy, dans le vestibule de son appartement, trouva une dame qui l'attendait. La pièce était obscure:le musicien salua et s'apprêtait à s'éloigner, quand la visiteuse, se levant vivement, vint à lui, la main tendue, avec de petits cris étouffés:

—Oh!cher monsieur Marackzy!....Eh quoi!....Vous ne me reconnaissez pas?.... Suis-je donc si changée?.....

Comme il hésitait, se demandant s'il allait se sauver brutalement, plutôt que de subir ce flux de paroles, la dame le prit par le bras et, l'amenant près de la fenêtre:

—Et maintenant, vais-je être obligée de me nommer? demanda-t-elle avec assurance.

Sténio sourit d'un air contraint, et, inclinant sa haute taille:

—Excusez-moi, duchesse....Je perds un peu la tête depuis quelque temps....

Il fit une nouvelle tentative pour fuir, mais la dame patronnesse avait engagé la bataille, et entendait ne pas laisser l'ennemi se dérober. Elle prit place sur une banquette, et; contraignant Marackzy à s'y asseoir à ses côtés:

—Que de chagrin vous avez eu, depuis que nous nous sommes rencontrés! dit-elle, avec un ton pénétré....Croyez que je vous ai plaint de tout mon cœur....Aucune de vos tristesse ne pouvait laisser vos admirateurs indifférents....Quel vide votre retraite a fait dans le monde musical! Que de regrets!....Mais heureusement la santé de votre charmante femme est meilleure m'a-t-on dit....Ah! qu'elle était jolie, il y a deux ans ,à Vienne!....Et quelle amabilité!....Ne pourrai-je avoir le bonheur de la voir?....

Lassé par ce verbiage, Sténio répondit à voix basse que c'était impossible: le médecin l'avait défendu. Il resta sans parler attendant que la visiteuse s'en allât. Mais elle, sans bouger, répétait sur différents tons:

—Comme c'est fâcheux! comme c'est fâcheux!

Et elle regardait autour d'elle, semblant guetter une porte entr'ouverte pour se glisser dans l'appartement de la malade.

—Quel était le but de votre visite? dit Sténio, avec impatience.

La jolie blonde joignit les mains, et s'efforçant de donner à son visage une expression navrée:

—Ah! cher grand artiste!....Il y a tant de misères et vous êtes si puissant!....Un mot, prononcé par vous, suffira à sauver bien des infortunés....Nous adresserons-nous inutilement à votre cœur généreux?.. Dites oui, sans savoir de quoi il s'agit: vous n'aurez pas de regrets, et nous vous aurons bien de la reconnaissance!......

Marackzy n'entendit pas un mot de plus; il interrompit la dame patronnesse:

—Vous venez me demander de jouer dans un concert? dit-il. C'est inutile! je n'y consentirai pas..

—C'est pour les Orphelins.

—Si vous avez besoin d'argent pour vos pauvres, je vous en donnerai, dit-il avec animation; mais jouer, me montrer en public, quand j'ai la mort dans le cœur, n'y comptez pas!....

Il avait élevé la voix, et une rougeur de colère était montée à son visage.

—N'insistez pas, Madame, ajouta-t-il presque rudement, en voyant que la duchesse allait faire un nouvel effort. Et, tirant de sa poche un carnet, il y prit des billets de banque qu'il mit dans la main de la solliciteuse.

Puis, la saluant avec une grâce où le charmant Sténio des anciens jours reparut pour un instant:

—C'est moi qui suis votre obligé, dit-il doucement.

Et conduisant la dame patronnesse jusqu'à la porte du vestubule, il s'inclina une dernière fois et rentra dans l'appartement.

Maud venait de se recoucher, et Daisy assise près du lit, lui faisait la lecture. A la vue de son mari, la malade se souleva sur son coude et, laissant aller en arriére sa tête, pour laquelle maintenant le poids de ses blonds cheveux était trop lourd, elle murmure d'une voix usée par la maladie:

—Avec qui parliez-vous ,Sténio? Et qu'y avait-il?

—Rien, mon enfant chérie.

—Mais il m'a semblé reconnaître une voix de femme?

—Etes-vous jalouse, Maud! dit le grand artiste avec une feinte gaieté.

—Non, mais je suis curieuse.

—Et bien! le bruit s'est répandu que nous étions de passage ici, et on est venu m'adresser la même et irritante demande de jouer dans un concert.

—Pour les malheureux, sans doute? interrompit Maud.

—Eh! toujours! C'est la grande excuse des importuns! reprit Sténio avec amertume....Des malheureux! N'y a-t-il que les pauvres qui le soient?

A cette allusion, une ombre passa sur le front de la malade. Marackzy s'arrêta aussitôt, et, calmé:

—Je suis plein de pitié pour leur misère, Maud....J'ai donné pour ces enfants, en votre nom et au mien....

—Ah! C'était pour des enfants?..dit la jeune femme avec un accent profond.

Elle resta silencieuse, les yeux fixes et mouillés, puis, tout bas, comme si elle parlait pour elle seule:

—Des enfants!....Comme c'est triste de les voir souffrir! On donnerait sa vie pour leur éviter une peine....les larmes des enfants percent le cœur des mères.... Bienheureuses, pourtant, celles qui gardent les leurs, et peuvent encore les voir pleurer!....Oh! ces petits êtres, doux, caressants, faibles....si vite abattus.... si tôt enlevés!....

Une sourde plainte monta jusqu'à ses lèvres, et elle tourna la tête, pour que son mari et sa sœur ne vissent pas qu'elle pleurait. Comme ils s'interrogeaient anxieusement du regard, elle se souleva et, le visage altéré, parlant avec effort, presque étouffée:

—Sténio, dit-elle, il faut faire quelque chose pour ces enfants....Plus que vous n'avez fait, mon ami....Si cela vous est pénible, je vous le demande au nom du cher mignon que nous avons perdu....En voyant que nous sommes bons pour les enfants qui souffrent, il me semble qu'il se réjouira dans le ciel....

Elle retomba sur son oreiller et éclata en sanglots.

—Maud!

Sténio et Daisy l'avaient prise dans leurs bras, terrifiés, craignant de la voir mourir.

—Je vous obéirai, s'écria Marackzy.... Tout! oui, tout pour vous contenter.... Au nom du ciel, calmez-vous!....Est-il une chose dont je ne sois capable, si vous m'en priez?....Et ce sera si facile! Mes répugnances, ma lassitude, je les surmonterai....Qu'est-ce que cela?

Maud fut secouée par une toux déchirante qui lui fit monter du feu aux pommettes. Calmée, au bout d'un instant:

—Merci, dit-elle, en serrant la main de Sténio.

Elle demeura immobile, rêvant, puis, avec une ardeur fébrile.

—Vois-tu, ce n'est pas seulement pour ces enfants que je veux que tu joues, c'est aussi pour moi....Il y a bien longtemps que je ne t'ai entendu....Oh! je sais bien ce que tu vas dire: je jouerai pour toi seule, je te donnerai la fête que tant de princes ont désirée, depuis un an, sans pouvoir l'obtenir....

Elle s'arrêta pour reprendre haleine, et, avec une animation plus grande:

—Mais ce n'est pas ainsi que je veux t'entendre, reprit-elle. C'est au milieu des acclamations et des bravos d'un public enthousiasmé, comme le soir où je t'ai vu pour la première fois....Cela me rappellera le beau temps de ma vie: celui où j'étais pleine de force et d'espérance, où tout me souriait....

Une crise nouvelle arrêta ses paroles et contracta son visage.

Sténio s'était approché, et, caressant les doigts amaigris de la jeune femme:

—Ne parle plus mon ange, je t'en prie, tu te fatigues.... Je ferai ce que tu désires. Trop heureux si, au prix d'un effort, je puis te donner un moment de plaisir.

Elle agita sa tête, un angélique sourire glissa sur ses lèvres et rayonna dans ses yeux. Et, gardant la main de Sténio dans la sienne, elle parut s'assoupir.

VII

Dans la salle de concert des *Bains chauds*, tout ce que Dieppe comptait de dilettantes et de curieux était rassemblé. Il faisait une chaleur terrible, et les femmes,en robes claires, des fleurs dans les cheveux comme pour un bal, agitaient leurs éventails qui, avec leurs couleurs vives sous la lumière des lustres, semblaient de larges papillons battant des ailes.

Au premier rang, dans un groupe, la petite duchesse, à qui chacun faisait honneur de l'acceptation de Marackzy, prenait des airs de présidente, donnait des ordres aux commissaires et se répandait en bruyantes explications.

Depuis deux jours, Maud avait été transportée dans l'appartement habité par sa sœur à l'hôtel des *Bains chauds*. Et c'était vraiment un miracle: dans l'attente du succès qu'allait remporter Sténio, elle renaissait. Les médecins osaient presque parler de guérison possible. Elle avait, le jour même, essayé quelques pas dans sa chambre. Maintenant, derrière l'estrade, dans le salon d'attente, elle était étendue sur un lit de repos, et, soutenant son mari par son invisible présence, elle réalisait le rêve, qu'elle avait fait, d'assister à son triomphe.

Car c'était un triomphe sans pareil que remportait le grand artiste. Depuis le moment où, ténébreux et pâle, il avait paru devant le public, et avait fait vibrer les cordes de son violon merveilleux, le ravissment de ses auditeurs n'avait fait que croître. Les murmures d'admiration de l'assemblée passaient comme des frissons voluptueux, et chaque morceau se terminait par des cris de délire.

Jamais Sténio ne s'était livré avec une telle passion, avec une ardeur si fiévreuse. Une force surhumaine l'entrainait; il semblait possédé. Et, oubliant les choses et les êtres, il suivait le démon musicale qui l'emportait dans un tourbillon vertigineux. Son visage était à la fois superbe et terrible. Un air d'égarement sublime obscurcissait ses yeux. Il ne voyait plus, il n'entendait plus, il jouait, riant avec exaltation quand il exprimait dans son chant l'allégresse et le plaisir, ou pleurant de vraies larmes quand il traduisait la douleur et le désespoir.

Ses auditeurs, le regard rivé sur lui par une sorte d'attraction surnaturelle, suivaient, pleins d'une admiration mêlée d'angoisse, le crescendo terrifiant de son inspiration. Dans son âme, exposée à nu, ils voyaient ses tristesses, devinaient ses amertumes, et comprenaient que les sons suaves ou déchirants qui frappaient leurs oreilles étaient faits du souvenir de ses joies passées et de la crainte de son malheur à venir. Mis en contact direct avec cette puissante nature d'artiste, ils palpitaient de toutes ses impressions, et jamais pareille émotion n'avait été éprouvée par eux.

Dans le salon réservé, seule avec sa sœur, Maud écoutait. Les premières notes lui avaient causé une sorte de suffocation. Ses nerfs s'étaient tendus, sa respiration avait sifflé plus pénible, et Daisy avait eu peur. Mais peu à peu, cette sensation douloureuse s'était apaisée, et un calme exquis avait enveloppé la jeune femme, comme si, baignée par ces ondes mélodieuses, elle s'y fût reposée et rafraichie. Elle avait pu jouir alors de ce prodigieux talent qui, dépensé devant mille spectateurs, n'était déployé, en réalité, que pour elle.

Comme dans un mirage, les trois années, qui venaient de s'écouler, reparurent devant ses yeux, évoquées par Sténio. Chacun des airs qu'il jouait marquait pour elle ,un instant de sa vie.

Elle se retrouva dans le salon de la Reine, quand elle l'avait vu pour la première fois, il avait osé lui avouer son amour. Elle croyait sentir encore l'odeur d'un lilas en fleurs qui penchait vers eux ses branches. Daisy était arrivée en courant, et, cette fois-là, l'aveu était resté sans réponse.

Oh! les délicieux moments d'intimité quand Sténio jouait, pour lord Mellivan, seul, dans le petit salon, et qu'elle l'accompagnait au piano! Comme elle était entrainée par le rythme de sa musique! Elle s'imaginait être emportée en croupe, par lui , sur un cheval fougueux courant à perdre haleine.

Ensuite c'était le vieux manoir irlandais avec ses bois séculaires. Sténio paraissait, et elle ne pouvait se défendre de le suivre. Quelles douloureuses et exquises années: pleines d'amour, de remords, d'humilité et d'orgueil! Comme elle eût volontiers sacrifié ses joies de jeune femme adorée, enviée, fêtée, pour un seul mot de pardon prononcé par son père! Et, pourtant, que d'enivrement pendant ces derniers temps! Les princes, les souverains, l'accueillaient avec des paroles flatteuses. Et, dans la lumière, dans les fleurs, au bruit des applaudissements, le violon magique chantait, courbant les foules dans une admiration prosternée.

Enfin, hélas! le décor changeait encore une fois, et tout devenait noir. Dans un berceau, un pauvre enfant pâle se mourrait, malgré les soins, malgré les prières, malgré les larmes. Elle se penchait vers lui, elle essayait de le ranimer de son souffle Vain effort!....Entre les mains caressantes qui le réchauffaient, le pauvre petit devenait plus pâle et plus glacé. Et tout était fini!....

Soudain ,il lui sembla qu'une grande clarté se faisait, et, dans un ciel parsemé d'étoiles, au son de voix célestes, elle vit le chérubin, souriant et ranimé,qui lui tendait les bras. Il planait devant elle et l'appelait. Elle n'avait plus qu'un effort à tenter pour s'arracher à la terre, et le suivre.. Et cependant elle se sentait retenue par une force invincible. Dans le lointain, doux et plaintif, le violon de Sténio se faisait entendre. Il parlait, lui aussi, et disait: Veux -tu donc m'abandonner? Attends que je parte avec toi pour le séjour bienheureux où l'on ne souffre pas, où l'on ne pleure plus, où l'on aime dans l'éternité!

Et, prise entre ces deux tendresses, celle de son enfant et celle de son époux, Maud se débattait, en proie à une mortelle torture. La sensation éprouvée fut si vive qu'elle poussa un cri. Elle sortit de son rêve, vit sa sœur près d'elle, et, à bout de souffle, comme un naufragé, lui saisit le bras.

—Maud! mon Dieu! dit la jeune fille, comme tu es pâle! Tu souffres?

—Non! mais je sens que je vais vous quitter....A l'instant j'ai vu, là, mon cher petit qui me faisait signe de venir....C'est l'heure! Sténio lui-même le devine: écoute ce qu'il joue!....

C'était le *Chant du cygne*,avec ses harmonies désolées, ses glas funèbres et le pas de la marche funèbre sur les dalles sonores. Et, au milieu de son angoisse suprême, Maud, soulevée encore par le génie de celui qu'elle aimait, prêtait l'oreille à ces accents terribles qui lui annonçaient ses funérailles. Elle ne vivait plus que pour écouter. Et, pour elle, l'admiration suspendait la mort.

—Veux-tu que j'appelle Stenio? dit Daisy épouvantée.

Mais Maud, rassemblant ses dernières forces afin de ne pas perdre une note de ce chant merveilleux:

—Non, laisse que je l'entende encore!....

Une extase passa dans ses yeux, et, tout bas, comme un murmure:

—Oh! si je pouvais mourir en l'écoutant!

—Maud! ma chérie!....

La mourante se retint à l'épaule de sa sœur, et, livide, le regard fixe, la voix changée:

—Oh! quel désespoir de le laisser! Comme je l'aime, et combien il va souffrir!...

Daisy fit un pas vers la porte, mais d'une main défaillante, Maud l'arrêta. Une immense acclamation venait de s'élever dans la salle. Les cris, les bravos, les trépignements roulaient comme un tonnerre, et dominant la tumulte, un nom mille fois répété, souverain et éclatant, se détachait: Marackzy!

Les yeux de Maud étincelèrent. Un sourire d'orgueil illumina son visage. Elle se souleva, avec une énergie surhumaine, et tendit les bras à Sténio, qui rentrait, chargé de couronnes et de bouquets. Il laissa tomber les fleurs sur le lit de la jeune femme, qui se trouva couverte de l'odo-

rante jonchée, et pliant le genou, il sembla lui offrir, comme un tribut, toute sa gloire.

Elle eut la force de poser sa main sur le front encore rayonnant qui se courbait devant elle. Elle se pencha pour y mettre un baiser. Sténio entendit qu'elle murmurait ce mot: Heureuse! Il sentit un souffle léger passer sur son visage. Il poussa un cri, qui se confondit avec les applaudissements ininterrompus de ses admirateurs.

Dans l'enivrement du triomphe, dans l'adoration du grand artiste, Maud venait de rendre son dernier soupir.

VIII

Deux jours plus tard, vers quatre heures, à la mer pleine, le yacht de lord Mellivan sortit du port: ses vergues en patenne, son pavillon en berne, et l'arrière drapé d'un voile noire. Dans le salon, où Sténio avait pris l'engagement de rendre Maud morte au père à qui il l'avait prise vivante, Daisy et Harriett pleuraient auprès d'un cercueil entouré de lumières et couvert de fleurs.

Le navire marchait lentement, comme s'il eût emporté à regret son funèbre fardeau. Sur le pont l'équipage était immobile et silencieux. Au bout de la jetée tous les curieux rassemblés se découvrirent au passage. La mer était unie ainsi qu'un lac. On eût dit qu'elle se faisait douce pour bercer plus mollement le dernier sommeil de Maud.

Au moment où le yacht franchissait la barre, une barque parut derrière lui et, à sa suite, dans son sillage même, se dirigea vers le large. Deux hommes seulement la montaient: un pêcheur qui ramait vigoureusement, car il n'y avait pas un souffle de vent pour enfler sa voile, et un passager tout en noir, assis à l'avant, la tête appuyée sur sa main. Un sourd murmure aussitôt courut dans la foule massée au pied du phare, un nom passa de bouche en bouche: "Marackzy!" Et, de nouveau, comme devant un second mort, tous les fronts se découvrirent.

Sténio ne sembla pas avoir vu ni entendu. Ce qui l'entourait n'existait plus pour lui. Ses regards étaient tournés vers le yacht, qui emportait tout ce qu'il avait aimé sur la terre. Et, fidèle, irrésistiblement, il suivait, sans savoir où sa course le conduirait, comme si un lien invisible l'eût attaché à ce sombre bateau, dont chaque tour d'hélice lui brisait le cœur.

Peu à peu, la distance grandit entre le yacht et la barque. Ainsi qu'un grand oiseau de mer, qui a déployé ses ailes et effleure légèrement les vagues, le navire commença à s'éloigner. Alors Marackzy se dressa pour le mieux voir, et, debout, se détachant sur le fond clair de l'horison, il apparut, son violon à la main.

Nu-tête, sous le soleil, ayant l'immensité autour de lui, comme s'il eût pensé que la morte pouvait encore l'entendre, il se mit à jouer. L'atmosphère était si calme que, du rivage, on l'entendait distinctement. Et, pur comme une prière, le *Chant du cygne* courut sur les flots et monta vers le ciel.

Jamais les adieux à la terre n'avaient résonné avec une expression aussi poignante. Ce n'était plus le violon qui pleurait, c'était le cœur même de Sténio. Sa douleur, son désespoir, les sanglots qui se brisaient en lui, retentissaient en notes déchirantes, et les alcyons tournaient en cercles éperdus autour de ce désolé, qui chantait plaintif sur la mer bleue, comme eux au milieu de la tempête.

Le yacht forçait sa marche, maintenant, et déjà, au lointain, sa fumée seule restait distincte. Le matelot ramait de toutes ses forces, écoutant d'une oreille distraite. De la terre, on voyait la barque semblable à une petite tache noire. Les yeux fixés sur le point où le navire allait se perdre dans l'espace, Sténio jouait toujours.

Soudain, la fumée, ombre légère, se fondit, et tout s'effaça.

Le son du violon se brisa, lugubre comme un sanglot, et, dans le silence lourd, le bruit des avirons frappant l'eau en cadence, se fit seul entendre.

Etonné, le pêcheur tourna la tête. L'avant de la barque était vide, et, sur les flots, rien ne paraissait plus. L'homme épouvanté poussa un long cri d'appel. Aucune voix ne lui répondit. Alors, lentement, il retourna vers le port.

On ne retrouva jamais le corps de Sténio. Sans doute, quelque courant favorable avait emporté le sublime musicien vers les grottes bleues, au seuil desquelles l'agitation des flots expire, et où, dans le silence des mers profondes, les divines sirènes chantent le bonheur éternel.

FIN

"La Folle Histoire de Fridoline" que nous devions publier dans ce présent numéro nous étant parvenue de France par un courrier en retard, nous sommes forcés d'en remettre la publication à notre édition de fevrier, et de remplacer ce roman par "Le Chant du Cygne" de Georges Ohnet qui nous a été maintes fois demandé.

Dans le prochain numéro "La Folle Histoire de Fridoline" de Guy de Chantepleure.

Congrès Encharistique International

A Rome, le 25 mai 1922, aura lieu le Congrès Eucharistique international. Les Congès Eucharistiques sont des assemblés internationales d'éclésiastiques et de fidèles, se groupant pour célébrer d'une manière publique la fondation de la sainte Eucharistie et pour glorifier le Divin Sacrement donné au genre humain par l'Homme-Dieu. Ces Congrès comptent parmi les importantes cérémonies de l'Eglise Catholique.

Le premier Congrès conçu dans la piété fervente de Monseigneur Gaston de Ségur, eut lieu à Lille, le 21 juin 1881. Le second eut lieu à Avignon en 1882, le troisième à Liège en 1883. Le quatrième à Fribourg en Suisse, le cinquième à Toulouse, le sixième à Paris, le septième à Anvers, le huitième fut d'une importance toute spéciale ayant eu lieu à Jérusalem en 1893, le neuvième fut tenu à Reims, le dixième à Paray-le-Monial, la ville rendue célèbre par les apparitions du Sacré Cœur, le onzième à Bruxelles, le douzième à Lourdes la ville des miracles Eucharistiques, le treizième eut lieu à Angers, le quatorzième à Namur, le quinzième à Angoulême, le seizième à Rome, le dix-septième à Tournai, le dixhuitième à Metz, en Lorraine. Comme chaque Congrès annuel devenait de plus en plus international, il fut décidé, sur l'invitation de Monseigneur Bourne, Archevêque de Westminster, de tenir le dixneuvième Congrès à Londres. Le Vingtième Congrès fut tenu à Cologne et le vingt-et-unième à Montréal, il fut alors décidé qu'un Congrés aurait lieu tout les quatre ans. En 1914, il eut lieu à Lourdes; en 1918 le Congrès n'eut pas lieu à cause de la guerre.

Le Pacifique Canadien, de concert avec la Société Française du Tourisme, organise un Pélerinage sous la direction spirituelle d'un prêtre bien connu. Un itinéraire aussi attrayant qu'agréable est en préparation. Sur l'itinéraire se trouvera une visite aux différents sanctuaires d'Italie et de France, ainsi que des voyages à la représentation de la Passion à Oberamergau et aux ruines de la Grande Guerre.

Le Congrès Eucharistique tenu à Montréal du 7 au 11 septembre, 1910, est resté inoubliable dans la mémoire des assistants. Son Eminence le Légat Papal, le Cardinal Vincenzo Vanutelli, représentant personnel de Sa Sainteté Pié X en était le Prédent.

Les cérémonies grandioses sont assez fréquentes à Montréal, mais l'inauguration du Congrès Eucharistique, d'après les comptes rendus de la presse, fut le spectacle le plus imposant et la cérémonie la plus impressionante que Montréal ait jamais vus. Trois cent mille personnes assistèrent à la procession lorsque le Saint Sacrement fut porté de l'Eglise Notre-Dame au reposoir au pied du Mont Royal. Il fallut près de trois heures et demie pour que la procession défilat complètement par un certain point. Le Saint Sacrement n'arriva au reposoir qu'à la brunante. La procession était un spectacle tout à fait féerique et était une démonstration aussi grandiose que l'on puisse en concevoir.

Trente mille personnes assistaient à la messe pontificale qui fut célébrée en plein air sur le flanc du Mont Royal. Parmi cette foule se trouvaient les dignitaires de la Sainte Eglise, venus de toutes les parties du monde, et les plus éminents personnages du monde civil et politique du monde entier. Le regretté Sir Wilfrid Laurier représentait le gouvernement canadien.

Le Congrès de 1922 sera sous la direction de Monseigneur Heylen, Evêque de Namur qui est actuellement le président des Congrès Eucharistiques internationaux.



—J'aurais voulu me marier avec un homme qui aurait souffert et qui aurait par là, acquis de la sagesse.
—Si vous l'aviez accepté, je crois qu'il aurait rempli vivement les conditions.



La Beauté

Plusieurs de nos collaboratrices attendent depuis longtemps leur tour de publication, et je crois être agréable à tous ceux qui nous lisent et qui écrivent pour nous, en leur cédant le "Fémina" de ce mois.

La Directrice

Marie Dennay naquit un jour de rafale, chez des gens modestes.

C'était le premier-né. On l'espérait avec amour, on l'accueillit avec bonheur.

Mais une fée méchante, près du berceau d'osier, disait en ricanant: — "Tu souffriras, petite. Ton âme est exquise et ton cœur délicat, mais ton visage est sans beauté. Tu seras laide."

Fi! la vilaine fée. Elle était superbe cette enfant.

On l'éleva avec tendresse et sa petite enfance fut pleine de douceur.

Le papa disparut un jour. Marie avait alors dix ans. Ce fut son premier gros chagrin.

La maman dut travailler ferme pour elle et sa petite.

Malgré ce dur labeur, les mois passèrent et bientôt les années, et Marie devenait jeune fille. Elle en était heureuse, car il fallait songer à venir en aide à la bonne maman, et à dix-huit ans, Marie était sténographe.

C'était presque le bonheur. On luttait, mais à deux, et puis on s'aimait tant.

Hélas! ce fut très court. A vingt ans, Marie était complètement orpheline. Cette fois, ce fut une grande douleur.

Elle n'avait vraiment pas de chance. La fée méchante lui avait dit: — "Tu souffriras", et son cœur avait été meurtri dans ses affections les plus chères; "Tu seras laide", et les yeux qui la regardaient disaient clairement: — "Pas jolie, cette petite".

Dans son isolement, elle recevait quelquefois la visite de son cousin Jean. Il la consolait de ses bonnes paroles, et Marie se sentait un peu moins triste lorsqu'il était venu.

Mais un jour, Jean lui dit: — "Petite cousine, je suis navré, mais je quitte Montréal. Je pars pour Winnipeg. On m'offre une position superbe. Je ne puis vraiment refuser cette aubaine. A mon âge, il faut songer à l'avenir. Je t'écrirai souvent, tu m'écriras aussi, et nous serons encore si près l'un de l'autre, que tu oublieras que je suis parti."

Jean tint parole, il écrivit souvent. Ses nouvelles fonctions étaient très absorbantes. "Je m'habitue un peu à ma nouvelle existence, disait-il. Je pense à toi, petite cousine, et je ne suis pas trop malheureux."

Silence complet, les missives n'arrivaient plus. Marie était inquiète. Jean serait-il malade? Toujours rien.

Un soir, en rentrant chez elle, on lui remit une lettre qui la combla de joie. L'écriture de Jean. Enfin.

Sans prendre le temps d'enlever son chapeau, elle commença de lire:—

"Ma chère cousine:—

"Je te dois des excuses et j'implore ton pardon. Je ne "suis pas malade et je ne suis pas mort, rassure-toi. Je "suis tout simplement amoureux, mais là, amoureux fou, "et je me marie dans un mois. Pour une surprise, c'est "une surprise pas vrai? Si tu savais comme je suis heu-"reux. Ma fiancée est gentille, charmante, et si jolie. "Mais tu viendras, cousine. Nous aurons un petit nid "douillet et une grande place pour toi."

Marie, les yeux pleins de larmes, murmura: — "Comme il est heureux! Mon Dieu, pourquoi suis-je si laide? On m'aimerait peut-être."

C'était une belle journée de printemps, et le soleil couchant enveloppait Marie de ses derniers rayons. Il était tiède, et, câlin, lui disait: — "Vois, je te mets en beauté. Mais non, tu n'es pas laide. Les imbéciles, ils ne savent pas te regarder. Sans moi, que deviendraient les plus jolis? Ils seraient ternes, ils s'éteindraient. Tes yeux sont pleins de vie. On y voit ta belle âme. Celui qui te choisira sera l'être de qualité, le chercheur du beau vrai. Le visage est la monnaie courante de la beauté. Ceux qui la trouvent ne l'ont point cherchée. C'est une fleur qui émerveille et qui embaume, mais dont les épines sont parfois la cruelle rançon. Tu as le charme et la bonté et tu te plains? Mais, c'est toi la beauté de vivre."

Marie sécha ses larmes, et dans la paix du soir, un grand calme la pénétrait. Elle sourit au portrait de sa chère maman, sur lequel apparut en lettres flamboyantes: — "Courage, ma petite, je suis là."

"LAZARINE."

Un Mariage à Pretty Well

Par MORISETTE

Petite Etude de moeurs cueillie aux prairies canadiennes.

Cette semaine, tous les habitants de Pretty Well ont un visage souriant; savez-vous pourquoi ? Oh, c'est fort simple, très banal même; et la cause de ce bonheur va vous dire dans quelle calme solitude vivent les Pretty Wellois.

En se rencontrant, après le conventionnel "Comment allez-vous ?" tout le monde chuchote: "Vous savez, elles sont deux, et deux belles filles. Comme nos gars vont être heureux!"

D'abord, laissez-moi vous présenter Pretty Well et les Pretty Wellois.

Transportez-vous par la pensée vers les grandes plaines de l'Ouest, et....trois jours après votre départ de Montréal vous apercevrez un village, un village comme vous en avez vu beaucoup depuis Winnipeg et comme vous en verriez bien d'autres si vous n'étiez déjà arrivé à Pretty Well.

La gentille petite gare qui vous y accueille vous rappelle celle de chez-nous.

Les fleurs qui s'épanouissent dans les plate-bandes entourant la gare, sont pour nous, Canadiens du Bas, comme on nous appelle ici, des fleurs de chez nous, plantées chaque printemps par un industrieux chef de gare; elles semblent avoir été mises là pour nous souhaiter la bienvenue. Les monstres ramasseurs de grains, que l'on nomme ici "elevators", nous crient, dès notre arrivée la richesse du pays, richesse dont nous venons prendre notre part. Les Pretty Wellois après un cordial accueil, vous diront que leur village n'existe que depuis cinq ans; que les premières années les récoltes furent si abondantes que l'on dût bien vite construire ces élévateurs; mais depuis, des sécheresses ont été cause de mauvaises récoltes, et les fermiers ont dû s'endetter, "Mais, ajoutent-ils, tout ça c'est la faute du gouvernement. ..." Jugez de l'étonnement du québecois qui apprend que le gouvernement empêche les récoltes de pousser.

"J'vas vous dire, voyez-vous ce bel hotel ?" – Et l'on vous montre une tour carrée, peinte en vert et jaune clair à vous faire cligner des yeux.— "Eh bien, il a couté trente cinq mille piastres, et ce fût la première bâtisse de la ville. Comme je vous le dis les propriétaires faisaient de l'argent, plus gros qu'ça, avec le bar; et si alors le whisky coulait, la pluie au moins arrosait nos semences. Mais vint la prohibition, alors l'hotel fut obligé de fermer ses portes, le village perdit son animation et la pluie, depuis ce temps là, se croit aussi prohibée."

L'hotel, qui est sur la rue principale a à ses cotés trois magasins, une boutique de barbier et une banque; si vous tournez à droite vous trouverez un restaurant chinois, une forge et un étal de boucher. Boucher est bien le titre que l'on donne au propriétaire de ce dernier établissement, bien qu'il ne fasse boucherie qu'une fois par semaine et durant la saison chaude seulement, car l'hive les fermiers lui apportent les quartiers de boeufs dont ils n'ont pu disposer autrement, et il dispense avec joie, à ses covillageois, ces biftecks qui lui coûtent moins de travail. A part cela, il doit cumuler un peu tous les métiers pour arriver à vivre.

Derrière tous ces magasins et boutiques, vous trouvez l'école du village, coquette quoique fort simple, et une quinzaine de résidences particulières. Voilà tout le village de Pretty Well.

Mais l'église, vous n'en parlez pas, direz-vous ? Voilà, l'église est précisément le seul sujet de discussion existant à Pretty Well.

Il y a bien une église, mais elle est à cinq milles du village, et un tel



Madame Botrel et sa fille Hélène (Léna)

état de chose ne saurait être toléré, bien qu'il ne soit pas rare dans L'Ouest. On la voudrait dans les limites de la ville; Monsieur le curé ne s'y oppose pas; mais une fois réunis pour en conférer les paroissiens ne s'entendent plus et....l'église reste où elle était avant que le village ne soit fondé.

Trois fois la semaine, les mardi, jeudi et samedi, le village se réveille, et l'on y voit un peu d'animation, l'on entend quelques piaffements de chevaux, mais surtout le bruit des autos. Ah! les rues en sont remplies. (Vous n'oubliez pas qu'il y a deux rues dans cette ville.)

C'est que tout le monde vient prendre son courrier, car les Pretty Wellois sont tous des lecteurs; les uns par goût, les autres, – c'est le grand nombre, – pour empêcher le terrible ennui d'entrer en maitre dans leur chez-eux durant la saison d'hiver.

Les jeunes gens ne lisent pas, ils vont aux danses, aux veillées, et pour qu'une bonne veillée soit réussie il y faut de la jeunesse n'est-ce pas ? Mais surtout de gentilles canadiennes, et malheureusement Pretty Well n'en possède que fort peu. Voilà pourquoi, en apprenant qu'un habitant nouvellement arrivé à Pretty Well avait le doux bonheur de posséder deux grandes filles, les vieux sourient en regardant les gâs qui relèvent la tête, et, les yeux brillants, croient tous être celui qui sera l'élu du coeur de ces jeunes inconnues. Tous prennent un petit air entendu que vous pouvez traduire par cette phrase: "Avant huit jours, je connaîtrai ces jeunes filles."

Ici, on est un peu tous parents – enfants du Canada, – toutes les portes nous sont ouvertes et nous sommes reçus comme si nous étions membres de la famille.

Par un beau dimanche, où la lumière sidérale éclairait seule les vastes plaines, les demoiselles Méricla accoudées à leur fenêtre, entendirent au loin, sur la route, des bruits d'autos, et elles comprirent; d'aimables voisines les avaient renseignées sur les usages de Pretty Well. Leur coeur n'eut aucun tressaillement; elles savaient ce qu'elles valaient et attendaient patiemment ces visites. Elles se promettaient de passer de bonnes soirées, et de faire le plus possible de promenades, puisque tous seraient prêts à leur faire visiter le pays et les villes environnantes.

A la première veillée ils vinrent 23, quel succés! et elle dura jusqu'à minuit. Tous les jeunes gens étaient fous de joie, car ils avaient bien ri et chanté; et les jeunes filles n'avaient pas ménagé leurs sourires pour plaire à tous. Les veillées se succèdèrent sans relâche. Parfois il y eut jusqu'à trente jeunes gens, tous propriétaires, car les hommes, quoique rêvant d'avoir leur foyer, ne cherchent pas à se marier "avant d'être en moyen", suivant leur touchante expression.

Les demoiselles Méricla, toujours fraiches et pimpantes, recevaient beaucoup de cadeaux. Vous pensez bien qu'il y avait des petites jalousies dans le coeur de beaucoup de ces messieurs quand ils croyaient s'apercevoir qu'un regard plus tendre allait se poser sur un autre gâs.

Et la veillée suivante des cadeaux plus riches affluaient encore.

Depuis près d'un an qu'on sort ces demoiselles, certains, un peu plus sérieux, voudraient faire la demande en mariage; mais à cette pensée, ils sentent bien, nos pauvres, que tout va s'écrouler.

Les belles, comme tant d'autres, sachant le prix qu'on attache à leur personne, veulent en profiter et, coquettes, oh! mais pas méchantes, elles ne donneront leur préférence que le jour où ça leur dira, et ce sera à celui qui aura le plus d'argent en banque, mais surtout le plus bel auto.

On vient d'annoncer que Pierre Duchêne, possesseur d'une magnifique 30 chevaux, va épouser l'ainée des demoiselles Méricla. Les noces se feront dans un mois, et la future mariée se complet à penser aux belles promenades qu'elle fera quand bon lui semblera. Hélas! elle ignore ce qui arrive si souvent ici, et ce que Pierre Duchêne compte faire alors qu'il n'aura plus à chercher femme. Il désire rester chez lui et.....vendra son auto aussitôt que possible.

La belle Madame Duchêne, par les interminables après-midi de dimanche, se tiendra accoudée à sa fenêtre voyant passer ses anciens amoureux, et soupirera, peut-être: "Oh! pauvre cloitrée, que n'ai-je pris le meilleur, coeur au lieu du plus bel auto."

MORISETTE

CHRONIQUE DE LA MODE

NOUVEAUTÉS SPÉCIALES

Vous connaissez déjà quelques nouveautés, les unes très spéciales, les autres charmantes. En voici encore une qui se généralise dans une de nos plus grandes maisons de couture : les blouses plus longues que les jaquettes.

Lorsque la blouse est en tissu léger, crêpe marocain, mousseline de soie, tulle, etc., cette innovation n'est pas d'un effet très heureux ; mais en général, la partie qui dépasse est ornée d'une belle broderie, d'un riche galon, d'une garniture quelconque s'harmonisant avec la veste qu'elle semble continuer, et alors le résultat obtenu est particulièrement agréable. Ce qui précède nous amène à dire que les blouses se porteront encore beaucoup avec les tailleurs, mais des blouses très élégantes n'ayant plus l'allure négligée qu'on leur donnait jusqu'ici.

Mais ce qui se portera davantage encore, c'est la petite robe entière sous la veste. Excessivement pratique, cette mode doit nous rendre de signalés services, car si nous nous arrangeons pour que le haut de la robe soit en crêpe, en mousseline de soie, en taffetas, en un tissu élégant en un mot, et le bas en tissu semblable à la veste, nous aurons, et un tailleur impeccable, et une jolie toilette d'après-midi dans un seul et même costume.

Bien que la grande couture cherche toujours du nouveau pour satisfaire le goût de changement de ses clientes, elle n'oublie jamais que la grande élégance n'exclut pas la mode simple et pratique ; la jolie idée de deux robes en une seule lui revient de droit, comme lui appartient l'idée très originale et très facilement exécutable de combiner des tuniques coupées de telle sorte et posées sur le fourreau comme un simple tablier, qui, une fois enlevées et posées sur les épaules, constituent la plus jolie cape qui soit.

On voit que cette année, à l'aide de quelques transformations, on pourra faire resservir les robes de l'année dernière un peu démodées à cause de l'allongement des tailles, de celui des jupes, conséquence obligatoire du premier, et surtout à cause du changement total des manches. Dire toutes les variétés existantes serait impossible, car chaque couturier y imprime son goût personnel et son génie inventif.

Dans certains cas, elles n'ont même plus de manche que le nom, car elles consistent en une sorte de large tube de dentelle ou de tulle dans lequel passe l'avant-bras et qui ne tient à l'épaulette du corsage que par un étroit ruban laissant tout le haut du bras nu. D'autre fois, ce tube, ouvert dans le bas, se resserre autour du poignet et est maintenu au-dessus du coude par un bracelet d'or, d'argent ou de perles. Là encore le haut du bras reste nu sans même la protection du ruban.

Ou bien, ce sont de longues bandes larges d'une dizaine de centimètres qui partent de l'épaule, formant une longue boucle dans laquelle passe le bras nu, et retombant derrière jusqu'à mi-jupe.

Le crispin, très large, montant presque jusqu'au coude, couvert de broderies, ou entièrement fait de fourrure, terminant une manche étroite, se verra aussi beaucoup. Si le crispin est en fourrure, on l'accompagnera d'un col pèlerine très montant, d'un manchon et



Les dernières nouveautés de la mode.
Robe d'après-midi.

d'une toque en même fourrure. Avec un tailleur en velours de laine marine, noir ou gris, les nuances les plus demandées, ce sera tout à fait délicieux.

Il est bien entendu maintenant que la taille basse a gagné droit de cité. Elle s'applique à tous les genres : robes, manteaux, tailleurs. Elle se souligne soit par une ceinture de tissu, soit par une de ces jolies chaînes qui rappellent les ceintures byzantines dont s'ornaient les costumes de l'époque de la Renaissance, soit, lorsque la ceinture, quelle qu'elle soit, est exclue, par de grosses piqûres de laine ou de soie avec lesquelles on forme des dessins capricieux, soit encore par des broderies ou des galons.

Mais, me direz-vous, cette mode de taille basse ne convient pas à toutes les silhouettes; les personnes petites et fortes des hanches ne sauraient l'adopter.

Je suis d'accord avec vous sur ce point, mesdames. Le remède, heureusement, est à portée de la main. Au lieu de descendre la taille jusque sur les hanches, on la laissera presque à sa place normale, fronçant seulement les côtés par des élastiques installés à l'envers, laissant le dos et le devant de la robe absolument droits et assez vagues. Nulle forme n'est plus seyante aux personnes pourvues de trop d'embonpoint.

La mode, hélas, a toujours été faite pour les femmes grandes et minces. Les autres doivent en prendre ce qui leur convient et approprier le reste à leur silhouette et à leur âge.

MICHELINE.

LA MODE ET L'ESPAGNE

L'Espagne inspire beaucoup de toilettes nouvelles.

Il est indéniable que certains attributs féminins actuellement en vogue viennent d'outre-Pyrénées. Ce sont les hauts peignes d'ivoire qui, les premiers, firent leur apparition. Puis, voici que se produit une véritable invasion de châles de toutes formes et de toutes dimensions. Les premiers furent remarqués sur les plages et villes d'eaux : châles blancs frangés et brodés de teintes vives. On nous annonce, à présent, les châles du soir en crêpe de Chine, en crêpe marocain luxueusement brodés d'or et de perles que l'on portera non pas comme un fichu, mais à la façon des cigarières de Séville, un pan ceinturant la taille, alors que l'autre recouvre l'épaule droite.

Le châle, avec ses broderies bariolées, contribuera en grande partie à donner de la couleur et de la vie aux réunions mondaines que la dentelle et les rubans, dont s'orneront nos toilettes du soir, feront déjà somptueuses et gaies.

On ne saurait trop s'en féliciter.

Aucune parure ne convient davantage à une femme.

LE RIRE

J'ai souvent vu des gens qui riaient, et rarement j'ai trouvé leur rire sincère. Le rire est ce qui rapproche le plus l'homme de la folie, car souvent la cause en est si mince qu'elle frise le néant. Et celui qui rit sans raison est un fou. J'ai lu quelque part que « le rire indique qu'on s'arrête à la superficie de la chose dont on parle » ; en effet, si l'on approfondissait la chose pour laquelle on rit, on en viendrait à découvrir que cette chose prête plutôt à pleurer qu'à rire. Le rire sincère ?... Rarement je l'ai trouvé, je le répète, et quand je l'ai trouvé, c'était chez l'homme qui se rapproche le plus de la nature, chez le simple. L'enfant, qui est la simplicité même, rit toujours sincèrement, son cerveau restreint ne s'élevant pas encore à la perfidie des choses. L'homme simple et primitif, lui aussi, a un rire franc naturel qui ne saurait tromper.

Mais le rire conventionnel, le rire tel qu'on l'admet dans le monde, est chose lamentable.

Le rire étant l'effet d'une cause disproportionnée, est inférieur au sourire et aux larmes qui proviennent d'un plaisir ou d'une émotion sincères.

Les sourires clairs des enfants, les sourires rêveurs des vierges, les larmes des mères, les larmes des désespérés... autant de fleurs écloses au jardin embaumés des âmes, autant de fleurs qui ne meurent pas, mais demeurent perpétuellement enfouies au fond des cœurs sereins.

SUZY NORAC.

Le Maréchal Foch en Amérique.

La tournée du Maréchal Foch, en Amérique, a été un véritable triomphe, et il n'y a vraiment que le passage du Maréchal Joffre qui ait été marqué par des manifestations semblables. Pendant les courtes, trop courtes heures qu'il a passées chez nous, le Maréchal a été l'objet d'enthousiastes réceptions. A Montréal, toute la ville était dehors pour saluer son auguste visiteur, et les réceptions de la Bibliothèque Municipale, des Hautes Etudes Commerciales, de la Colonie Française, du Canadian Club et de l'Alliance Française ont été des cérémonies réellement impressionnantes.

A Québec, Montréal fut dit-on dépassée !

Nous ne sommes pas assez chauvins pour contester à la Capitale, chaque fois qu'il s'agit d'une fête française ses droits incontestables à la suprématie! Aussi nous a-t-il été infiniment agréable d'apprendre que Québec s'était mise en beauté pour recevoir le merveilleux Français qui apportait à notre 22me régiment, la consécration de sa gloire. Québec s'était pavoisée et fleurie. Québec rayonnait et émerveillait, et l'illustre Foch s'est soudain senti en France, dans notre vieille ville historique. Et tout le Canada s'est incliné devant cette sympathie qui renouait une fois de plus, entre la mère et l'enfant, d'indissolubles liens!

Les colonies françaises d'Amérique ont voulu, elles aussi, et elles en avaient certes le droit, attester leur admiration pour celui qui avait orienté les troupes américaines vers la victoire, et dans tous les centres franco-américains où le Héros passa, sa visite fut saluée avec une indescriptible fierté. A Boston, cette ville intellec-



Fac-similé de la médaille d'honneur décernée au Maréchal Foch.

tuelle, merveilleuse par ses souvenirs, et frappante par sa distinction, l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique

L'UNION ST-JEAN-BAPTISTE D'AMÉRIQUE · FONDÉE LE 7 MAI 1900 · L'UNION FAIT LA FORCE

Au Maréchal Ferdinand Foch
Généralissime des Armées alliées

M. le Maréchal.

Les directeurs de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique se font un honneur, à l'occasion de votre passage dans la métropole de la Nouvelle-Angleterre, de vous présenter les hommages de leurs quarante mille sociétaires, répandus dans les Etats de Massachusetts, Rhode-Island, Connecticut, Maine, New-Hampshire, Vermont, New-York, Michigan, et Illinois.

Ils se font en même temps les interprêtes du million et quart d'habitants de la Nouvelle-Angleterre, qui, fiers qu'ils sont de leur titre de citoyens américains, se glorifient en ce jour plus que jamais du sang qui coule dans leurs veines, sang qui est le vôtre.

Mais c'est plus particulièrement au nom de leurs deux mille sociétaires qui ont servi sous les drapeaux dans la grande guerre que vous avez menée à si glorieuse issue, et surtout des cinquante-huit qui y ont fait le sacrifice suprême, qu'ils viennent aujourd'hui vous solliciter une faveur.

Cette faveur, c'est de vouloir bien accepter, M. le Maréchal, le titre de membre d'honneur de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, la première société de langue française des Etats-Unis en fait de nombre et la deuxième sur ce continent, et d'emporter avec vous, dans cette France qui reste toujours pour les Franco-Américains la patrie de leurs aïeux et le berceau de la race dont ils se réclament avec orgueil, l'insigne que notre Société décerne à ses membres d'honneur.

Pour le Comité Exécutif:

Le Président général,
Henri T. Ledoux

Le Secrétaire général,
Elie Vézina

Le Contrôleur,
J.-Arthur Favreau

Fait à Woonsocket, Rhode-Island, ce douze novembre
Présenté à Boston, Massachusetts, ce quatorze novembre 1921.

---

avait préparé une réception unique. Le Maréchal ressentit combien profond était le sentiment qui dirigeait tous ces gestes! Nous sommes heureux de reproduire ici le texte de la très belle adresse qui fut présentée au Maréchal par les Canadiens des Etats-Unis, page artistique où une petite canadienne-française Mlle Irma Favreau, fille de l'un de nos compatriotes les plus distingués de la Nouvelle-Angleterre, M. J. A. Favreau, a déployé dans un joli dessin, un délicat talent

La *Revue Moderne* s'est profondément inclinée sur le passage du Héros magnifique dont elle bénit le Génie et dont elle aime la Gloire!

MADELEINE.



Le Maréchal Foch, à la Bibliothèque Municipale de Montréal.

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

Courrier de Madeleine

Afin de donner plus d'espace à la graphologie dont nos lecteurs ont été privés dans notre édition de décembre, nous supprimons aujourd'hui le courrier mensuel, et remettons à février le plaisir de répondre à tous nos fidèles et aimables correspondants.

Cependant, nous ne voulons pas attendre si longtemps pour remercier tous les amis et amies qui nous ont offert, à l'occasion de la Noel et du Nouvel An des vœux aimables et gracieux. Nous les remercions du fond du cœur, et à tous, nous réitérons avec nos souhaits les plus sincères, l'expression de notre complet dévouement.

Madeleine

CELYA.—Nerveuse, impressionnable, elle est inquiète, agitée, d'une activité vive qui se lasse facilement. Pratique et soigneuse, elle aime les choses bien faites, elle est courageuse, elle a de l'initiative et elle ne manque pas de persévérance. La sensibilité, très délicate, est combattive et dissimulée; elle paraît quand même. Simple et naturelle, elle n'a pas de vanité. Sa bonté réelle et son dévouement sont un peu cachés par de la raideur, une humeur capricieuse, une pointe de jalousie et une susceptibilité qui la font peu endurante. Mais elle est généreuse, aimante, et quand elle laisse à son cœur la direction de sa conduite, elle est très bonne.

La volonté est vive, active et ferme. Elle contredit beaucoup et aime trop à discuter: comme elle y apporte peu de calme et de douceur, cela peut susciter des querelles. Sincère et droite. Tristesses assez fréquentes.

COUSINETTE.—Vive, toute simple et spontanée, elle parle et elle agit parfois sans assez réfléchir: faisant les choses avec précipitation, elle n'y met pas le soin nécessaire. Elle est aimable et sociable et il lui arrive de parler un peu trop. Bonne, sensée, droite, généreuse, elle a de la bonne volonté et de la conscience. La volonté est forte et très autoritaire: elle tient beaucoup à ses idées, à ses manières de faire, et elle essaie de les imposer aux autres. Capable de dévouement, elle n'est pas cependant, sans un petit sentiment personnel qui nuit quelquefois à sa générosité. Absence complète de vanité et de coquetterie. Elle est modeste et elle n'essaie jamais de se faire valoir. L'humeur est inégale. Elle est optimiste, et elle croit pouvoir, avec sa volonté, surmonter tous les obstacles. Cela lui donne de l'ardeur, de l'animation et une activité très allante.

PAULA COECILIA.—Imagination gracieuse et sensibilité délicate, une tendance à la rêverie, mais assez d'activité et de bon sens pour que cela ne soit pas nuisible, je croirais plutôt le contraire. Enjouée, gracieuse, elle a de la souplesse: elle est fine, perspicace, et elle sait s'y prendre pour arriver à ses fins sans heurter ni blesser les autres. Elle a une bonté délicate, dévouée et beaucoup de tendresse avec un vif besoin d'affection. Etant elle-même sincère et franche, et aussi un peu naïve, elle croit facilement à la loyauté des autres et elle peut être leur dupe. Elle a une volonté ardente, sans cesse renouvelée, active et obstinée, et elle a de l'initiative. Tour à tour gaie et triste, elle ne saurait toujours en donner la raison.

Beaucoup de charme féminin, une légère disposition à la susceptibilité combattue par toutes les qualités de bienveillance et de générosité.

HEDWIDGE.—Vive, un peu étourdie, elle a cependant un bon sens qui l'avertit du danger des exagérations qu'entraîne son imaginatoin. Beaucoup de bonté franche, simple et généreuse: affections sincères et constantes. Le dévouement se mêle à toutes ses affections, mais il s'exerce de façon inégale. Elle a elle-même une humeur capricieuse qui passe du rose au noir rapidement et fréquemment. La volonté est active, ardente, indépendante et extrêmement variable dans ses manifestations. Nature sincère et ouverte. Beaucoup de bienveillance et d'optimisme. Crédulité un peu naïve. Pas beaucoup d'ordre, de la précipitation et aucun soin des détails. Les qualités pratiques sont pourtant susceptibles d'améliorations mais il y faudrait un effort constant. Elle aime bien à plaire et elle en a le souci. Beaucoup d'animation et d'entrain.

SUSY.—Gaie, pleine d'entrain, un peu irréfléchie, mais avec du bon sens et de l'esprit pratique. L'activité est inégale: elle se jette avec ardeur dans les nouvelles entreprises, mais elle s'en fatigue et ne continue pas avec le même entrain. Vive, un peu raide et nerveuse, il lui arrive d'être de mauvaise humeur et de le laisser paraître.

Le cœur est sensible, bon et affectueux: une petite pointe de jalousie se mêle à ses affections, et elle est susceptible. Plus timide qu'elle ne le paraît. Elle est énergique: la volonté est précise, résolue, ferme: elle contredit vivement et elle discute volontiers. Elle est d'une nature fière et réservée et elle ne se confie pas facilement.

QUEBECQUOISE.—Toute simple, sans vanité, ni prétention. Elle est très impressionnable; elle lutte contre les manifestations de sa sensibilité, mais celle-ci se répercute dans les changements d'humeur. Timide, un peu craintive, elle dit peu ses idées et ses opinions. Je crois qu'elle est très influençable. Le cœur, droit et bon, a besoin d'affection et de beaucoup de confiance pour s'ouvrir, et même alors, il a bien des réserves. La volonté est assez ferme quand elle est décidée: ceci est long et pénible: elle hésite, balance, et souvent elle manque totalement de résolution.

Très positive, pratique, sensée, faite pour voir clairement son devoir, elle a de la benne volonté et de la conscience.

ABANDONNEE DE TOUS.—Un côté positif de sa nature combat la vive imagination qui a une tendance a exagérer les choses. Elle a du bon sens. Une franchise un peu naïve et imprudente.

L'orgueil est bien marqué: elle est satisfaite d'elle-même et elle n'admet guère qu'on la critique. Peu d'économie, pas beaucoup d'ordre pratique quoiqu'elle ait le gout de l'ordre. Le cœur est bon, généreux, aimant, et je la crois capable de se dévouer quoique les signes d'un dévouement actif actuel soient clair-semés. La volonté est impulsive, ardente, assez résolue et ferme. Elle tient à ses idées et les affirme un peu vivement; si on la contredit elle discute, s'anime et s'emporte quelquefois. Cette manie de discuter, même pour des insignifiances, peut la rendre désagréable, et comme elle croit ne jamais se tromper, les discussions sont longues et puériles. C'est une nature très sincère.

ALTER EGO.—Délicatesse, sensibilité, assez d'imagination pour favoriser les illusions et les rêves et parfois brouiller le jugement. C'est une nature bonne, souple, généreuse, un peu faible. Elle s'attache facilement, mais les affections étant plus vives que profondes, elle peut oublier facilement même ceux qu'elle a le mieux aimé, La volonté, comme je l'ai indiqué plus haut, est faible et subit sans résistance toutes les influences autour d'elles. Activité routinière, manque d'initiative, le goût des choses correctes. Elle a un grand souci de l'opinion et elle pense toujours à la ménager. Elle est sincère. On lui fait souvent de la peine sans s'en douter: elle est sensible, très délicate et renfermée.

AIME D'AURAY.—Esprit délicat, fin et cultivé, l'observation est juste et le jugement prompt et sûr. Beaucoup de grâce et de nuances dans l'esprit. Elle est bien femme: fine, perspicace, souple, enjouée. La senbilité est vive et bien gouvernée. De la distinction. C'est un cœur affectueux, généreux et constant, Le dévouemenn s'exerce largement. La volonté est modérée: assez résolue et ferme, de l'initiative et de la persévérance. Je la crois un peu taquine, en tous cas elle aime à contredire et à discuter, sans violence quoiqu'elle y mette un peu d'entêtement. Humeur capricieuse, mais rarement désagréable. Le charme chez elle est grand et se révèle en tout. Un peu d'amour-propre susceptible la rendraide devant les critiques

JEANNOT AUX YEUX D'AZUR.—Ardente, impressionnable et imaginative elle n'a pas un jugement très sûr: je la vois prête à se nourrir de chimères, capable de préjugés et se laissant leurrer par des illusions. Cœur chaud et généreux: quand elle aime, rien ne compte et elle ne compte rien: elle est tout dévouement. C'est une nature à la fois réservée et franche. elle ne se laisse bien connaître que de ceux qui ont gagné sa confiance. L'humeur est très inégale: quand "ça ne va pas", elle est fantasque, entêtée, disposée à contredire et à contrarier les autres. Volonté active, ardente et très résolue. Elle est autoritaire et elle sait imposer sa volonté. Ambitieuse, pleine d'initiative, de courage et de bonne volonté. L'orgueil est bien marqué et la cause de nombreuses erreurs. Aucune vanité mesquine.

LIERRE.—A la fois pratique et imaginatif, je le crois actif, courageux, avec de l'initiative et beaucoup de projets. La volonté sert bien l'ambition: elle est ferme, égale et jamais inactive. C'est une nature tendre qui a besoin d'affection et de sympathie. Loyal et sincère. Fier, un peu timide, réservé, il n'est pas communicatif. Il est un peu susceptible. Ses affections sont très exclusives. L'humeur est capricieuse et il lui arrive d'être maussade. Sa gaieté est pleine d'entrain. Il a des enthousiasmes et des enjouements, mais il est un peu défiant, et il se ressaisit à la réflextion. Quand il est de mauvaise humeur il est même soupçonneux. Il a confiance en lui, — malgré les indices de timidité, — et cela peut parfois aller jusqu'à la présomption.

MEINE (PRIVAT).-Je ne sais si je lis bien le nom. Cette écriture négligée, à peine formée, me fait voir une personne agitée, étourdie, qui n'a aucun soin et d'ordre du tout. Elle est vaniteuse, un peu coquette et elle n'a pas de volonté, se laissant conduire par le caprice du moment et l'influence bonne ou mauvaise qu'elle rencontre. Elle est exagérée et susceptible. Elle a très bon cœur, elle est franche, un peu crédule et naïve. Ses affections sont sincères et inconstantes. elle n'est pas assez sérieuse pour avoir un dévouement stable. Elle est gourmande, nonchalante, très dépensière et elle n'a aucun sens pratique.

TITITE.—Trop d'imagination nuit au jugement: elle vit dans un monde de chimères et elle n'a pas la notion juste des choses de ce monde. Délicate, sensible, tendre, timide, elle a une nature sincère mais très renfermée. Le rêve tient une grande place dans sa vie. La bonté est grande et quand elle aime elle se dévoue instinctivement. La volonté est active, souple, assez ferme. Elle est conrageuse et elle a de l'initiative: mieux faite pour diriger que pour être dirigée, elle est perspicace, fine et habile. Seulement elle est souvent aveuglée par ses illusions ou ses préjugés, et il faudrait qu'elle s'habituat à mettre l'imagination dans le coin et à faire dominer la raison. Elle est très jeune, je crois, et elle se modifiera dans les années prochaines. Esprit original, façons d'être très personnelles. Peu de vanité, beaucoup d'impressionnabilité nerveuse et inégalité d'humeur.

PALARDY. Sensé, réfléchi, modeste, agissant et parlant toujours avec la plus grande simplicité, il a une nature foncièrement droite. La bonté et la sensibilité sont délicates, presque féminimes. C'est un tendre avide d'affection. Il ne manque pas de sens pratique, mais d'ordre, d'ardeur au travail et d'énergie générale. Son impressionnabilité détermine souvent de la tristesse, les obstacles l'effraient un peu. Il ne manque pourtant pas de volonté: cette volonté est active, souple, variable, légèrement autoritaire et très réalisatrice. Il a du jugement et une indépendance qui le rend difficile à influencer.

HELENE.- Elle a du sens pratique et elle est positive. L'orgueil et la confiance en elle-même sont grands, aussi accepte-t-elle mal les critiques et même les conseils. Elle est susceptible et un peu rancunière. Elle est très variable d'humeur, et la tristesse, ou plutôt, le mécontentement, remplace brusquement la gaieté. Elle a un cœur affectueux mais dont le dévouement est gêné par un peu d'égoïsme. Volonté modérée suffisante, mais dénuée de persévérance. Elle a de l'ambition, de la bonne volonté et du courage, mais ce courage repose sur l'illusion: illusion sur ses propres forces et illusions sur la vie: elle aura de grosses déceptions et il est possible qu'elle ne sache pas les supporter bravement, à moins qu'elle ne devienne plus réfléchie et plus sérieuse et c'est possible si elle y travaille.

RAOUL.—L'écriture renversée et la copie ne favorisent pas l'étude graphologique. Il y a ici plus de sensibilité qu'on aime à le laisser paraître. Roaul n'est pas sérieux et le jugement n'est pas sûr, faute de réflexion et à cause d'une tendance aux exagérations. Un peu négligeant, il fait souvent son travail pour s'en débarrasser, avec distraction et ennui: résultat: travail médiocre. Il est très timide, délicat, ouvert et un peu bavard, très affectueux quoique peu démonstratif.. La volonté est capricieuse et faible. Il résiste peu à lui-même et aux autres et il se laisse aisément attrister et décourager.

CABOCHE.—Vive, fine, naturelle et simple, elle a du bon sens, une vue claire des gens et des choses, et le jugement est en bonne voie de formation. Elle a juste assez d'imagination pour donner du goût, favoriser un peu de fantaisie et alimenter la gaieté. Elle doit paraître un peu froide: elle semble se tenir en garde contre sa sensibilité qui n'a cependant rien d'excessif.
La volonté est énergique: elle est résolue, tenace, impulsive et elle a assez de souplesse pour être habile. Idées arrêtées, contradiction et discussion vive. Humeur un peu fantasque. Le cœur est délicat, bon, et les affections ne seront jamais ardentes, je crois, mais constantes et dévouées. Aimable et gentille.

J'AIME LES BRUNES.—Il est pratique, actif, très droit et sincère. Il a de l'ambition et de la bonne volonté. Il est d'une crédulité un peu naïve et il croit trop à la bonté et à la droiture de ceux qu'il ne connait pas: il serait facilement une dupe. C'est un sentimental qui fait entrer beaucoup de sentiment dans sa vie, il a besoin d'affection, il s'attache facilement mais je ne le crois pas très constant, du moins jusqu'à présent. La volonté est vive, impulsive, faible, et très influençable. Il est assez sûr de lui ,mais sans prétentions ou vanité exagérées. L'humeur est très capricieuse mais il est généralement de bonne humeur, plein d'entrain, il aime à parler et à être en compagnie.

PETITE INCREDULE.—Légère, imaginative, impulsive, irréfléchie, elle a un bon cœur aimant et pas beaucoup de cervelle. Elle peut se dévouer quand ça lui chante, mais elle y apporte plus d'élan que de suite et de constance. Curieux mélange de franchise et d'exagération elle sait certainement broder ses petites histoires! Elle a de l'orgueil et elle est susceptible, mais cette impression, comme toutes les autres, est fugitive. La volonté est assez forte, elle a de la décision, de la ténacité, beaucoup d'activité, d'ardeur et de courage. Elle est souple aussi, et elle sait s'adapter facilement aux différentes situations. Aimante et douée de l'esprit de protection, elle a pitié des petits et des faibles et elle les aide avec générosité et entrain.

à suivre page 55.

Etudes Graphologiques.
Suite de page 54.

OUI! IL S'EST RECONNU.—C'est un enthousiaste, un idéaliste et un sentimental très délicat, sensible et tendre comme une femme. Il n'est pas pratique, mais un peu léger et superficiel. Absolument droit, sincère et bon. Le jugement est trop influencé par l'imagination pour être toujours sûr. Il est très timide et il se défie de lui. C'est l'homme qui, se passionnant pour une grande cause, s'y dévouerait corps et âme et même follement à l'occasion. Il apporte la même ardeur, un peu mêlée de jalousie, à ses affections. Ambition, activité ardente, courage. Volonté variable subissant le contre coup des impressions; un peu d'obstination, et trop de facilité à subir les influences, et à être entraîné.

CLAUDE CEYLA.

Les Journaux

L'autre jour, entre deux tournées d'affichage en l'honneur d'un nouveau journal qui se lance, j'ai interrogé notre rédacteur en chef sur la manière dont on fabrique les journaux.

Je voulais parler bien entendu des journaux d'informations, grands et petits, de ceux qui se vantent de nous donner tous les jours les nouvelles de leur cru et de la dernière heure; *de ceux que l'on achète chaque matin pour savoir ce qui s'est passé la veille dans les couloirs de la Chambre et au Conseil des ministres; de ceux qui nous révèlent combien il y a eu d'accidents de chemin de fer dans la nuit sur la ligne de l'Etat; de ceux, enfin, qui nous préparent si habilement au renchérissement prochain de la viande de porc et au nouveau relèvement de l'indemnité parlementaire.*

— Où donc les journaux de province prennent-ils leurs nouvelles? ai-je demandé.

— Dans les journaux de Paris, mon bon! tout simplement!

— Et les journaux de Paris?

— Ceux-là se copient les uns les autres.

— Cependant, protestai-je, les nouvelles sortent bien de quelque part? il existe bien une source initiale?

— Ah! dame, bien sûr! il y a deux ou trois agences qui se chargent de donner le la, *mais ces agences sont entre les mains de deux ou trois particuliers lesquels sont eux-mêmes à la discrétion de deux ou trois grands journaux...*

...Ce qui t'explique, ajouta le vieux routier du journalisme, pourquoi la liberté de la presse est une institution réellement démocratique puisqu'elle permet à tous les citoyens, ouvriers et bor*geois, d'être bernés sur un même pied d'égalité, au son d'un même invisible orchestre.*

Là dessus, mon éminent interlocuteur se replongea dans ses paperasses.

Entre nous, je crois que ce journaliste exagère et que, pour faire tant de bruit dans le monde, les journaux sont tout de même confectionnés plus sérieusement.

Il faudra cependant que j'étudie la question car il y a aussi les tonneaux vides qui font beaucoup de bruit!...

LE COLLEUR D'AFFICHES

P. c. c. : MAURICE D'HARTOY.

Vingt ans après.

LUI.—Quand j'étais jeune, l'on me disait que si je ne m'arrêtais pas de fumer je deviendrais stupide.

ELLE.—Pourquoi ne vous êtes-vous pas arrêté?

* * *

Je n'ai jamais vu couler de larmes sans en être attendri. MONTESQUIEU.

La Petite Poste

CONDITIONS — 1o 5 sous du mot 2o Chaque annonce devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur 3o. Les annonces doivent nous être adressées avant le 15 du mois qui précède la publication de la REVUE

Afin de réprimer tout abus qui pourrait s'insinuer dans la Petite Poste, la direction de la Revue Moderne se réserve le droit de refuser les annonces ou de les modifier suivant le cas Les changements seront faits de façon à respecter le sens absolu de l'annonce L'argent sera retourné avec les annonces refusées, moins les frais de poste

ROMEO recherche "Juliette". En attendant, venez me causer gentilles Mam'z'elles. M. E. May, casier 159 Sherbrooke.

JEUNES FILLES désireraient nombreux correspondants. Mlles M. A. Rire, M. A. Jaser, poste restante, Sherbrooke.

JEUNE FILLE sérieuse désire correspondants distingués. Francine Bonnier, poste restante, St-Henri, Co. Lévis.

DEMOISELLE accomplie désire correspondant âgé, instruit. "Minerve", boîte postale 35, Station N. Montréal.

CORRESPONDANT demandé: d'âge mûr, instruit, actif: plutôt noble que riche. Mlle "Rubis", boîte postale 35, Station N. ,Montréal.

QUI parmi vous correspondrait avec Claude Bernard, Chicoutimi, Qué.

DEMOISELLE, 29 ans, désirerait aimables correspondants. Mlle Lebrun, poste restante, Station N., Montréal.

JEUNES FILLES demandent correspondants instruits 18 à 22 ans. Mles C. Valmont et M. Vanier, 1305, Notre-Dame O., Montréal.

D'ARTAGNAN, collégien de 18 ans, gai et romanesque, demande correspondantes. Station B. Montréal.

JE DESIRE correspondre avec jeunes filles sérieuses. Pierre E. E. M., poste restante, Station Delorimier. Montréal

JEUNE FILLE de bonne éducation recherche correspondants distingués et instruits, de 28 à 40 ans. Marcelle Brabant, casier 343, Montréal.

QUI fera renaître Clémence Isaure? Lachute Mills, Qué.

JEUNE PARISIENNE de 21 ans désire correspondants distingués. Suzette Lafrance, poste restante, Station C. Montréal.

QUEBECOISE accepterait correspondant sérieux et distingué de 25 à 35 ans. But: rencontrer son idéal. M. Lafleur, bureau central, Haute-Ville, Québec

AFFECTUEUSE brunette distinguée demande correspondants sérieux. Gaetane Lebrun, casier postal 2220, Montréal.

GEORGETTE JASMIN, poste restante, Ottawa, Ont. demande correspondants.

DEMOISELLE désire faire connaissance avec monsieur de 40 à 45 ans; garçon ou veuf. But: sérieux. Mlle Léa Laurin, Ste-Rose, Co Laval, Qué.

JEUNE FILLE distinguée, désire correspondant sérieux. But littéraire. Gaby de Laborière, boîte "B", Saint-Jérôme, Qué.

JEUNE FILLE distinguée instruite, désire correspondre avec jeunes gens. But: ma réponse vous le dira. Marguerite, 498, Drolet, Montréal.

HUGUETTE BROUSSAILLES désire correspondant gai. Poste restante, Montréal.

JEUNES FILLES qui de vous veut correspondre avec moi? G. Boncoeur. casier 20, Deschaillons, Qué.

QUI correspondra avec Mlles Rose Bayard et Marguerite Desprès, casier 35, St-Hyacinthe.

DEUX célibataires devant prochainement payer la taxe, demandent correspondantes gaies pour distraire leurs loisirs de vieux garçons J. Suis et J. Reste, poste restante, bureau central, Montréal.

DEUX correspondants pour Pierrette d'Altanges, Bérengère Dys, St-Jérome, Co Terrebonne.

JEUNE FILLE distinguée, aimerait à correspondre avec Messieurs distingués de 28 à 35 ans. But: le plus aimable le saura. Carmen Bertrand Bureau de Poste Central Casier Postal 1495 Montréal.

BRUNETTE 18 ans, désire correspondants, jeunes, distingués Andrée Dussaules 200 Des Commissaires Québec.

Courrier Poétique

LA DERNIERE VALSE DE MARGUERITE.—Fautes de français et de versification. "Mousselines" est du genre féminin en vers comme en prose. Dans "hideux", l'"h" est aspirée et ne s'élide pas.

TOMBEE DES FEUILLES.— REVERIE.— REVEZ.—Vous ignorez tout de la versification. Lisez "l'Art des Vers", d'Auguste Dorchain.

DESILLUSION.—MATIN.—Ces vers méritent une place dans la REVUE MODERNE.

PENSEE D'AUTOMNE.—Ces vers dénotent du talent. Mais le poète a encore besoin de travailler avant de se produire en public. Il est digne d'encouragement.

LE MIROIR DE MAHMOOD.—Pièce qui n'offre aucun intérêt dans le fond et dans la forme. Nous conseillons à l'auteur d'abandonner ce genre.

VOIX D'HIVER.—Vers d'écolier. Fautes de versification et faute... de talent.

LE COUVENT.—LE BAISER.—DOUCE CRAINTE.—Vos vers ne sont pas mauvais, mais votre langue n'est pas bonne. Les métaphores sont surprenantes. Veuillez les assagir: elles n'en seront que meilleures.

REVE DE PRINTEMPS.—Vers tantôt de 8, tantôt de 9, tantôt de 6 syllabes. Le compte est mal fait. Nombreuses fautes.

SOUVENIR.-DESESPERANCE.-LES PASSANTS.-MON PREMIER SONNET.—Des pièces que la REVUE MODERNE pourrait insérer à titre d'encouragement.

JUST.



— Mais, ma chère amie, tu vas me ruiner avec tes toilettes !
— Pour une pauvre robe ! alors que tu as dit toi-même que tu avais épousé un trésor.

LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: EST 1418
DIRECTION
RÉDACTION
ANNONCES
Privé: EST 2059

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTRÉAL.

3ème Année—No. 4 — *S'unir pour grandir.* — Montréal. 15 février 1922

La Revue ne répond pas des manuscrits communiqués.

SOMMAIRE:

Bravo!

La fondation d'un prix littéraire par le gouvernement Taschereau, et sur l'initiative du brillant Sécrétaire de la Province, M. Athanase David, nous comble de joie, et nous félicitons chaleureusement l'auteur de cette fondation ainsi que le gouvernement qui l'a accordée. La création d'un Conservatoire artistique nous cause également une grande satisfaction, et nous nous inclinons devant ce nouveau geste de M. David, sur lequel nous n'avons jamais cessé de compter, et qui justifie hautement nos meilleurs espoirs.

M. David est un Mécène, un vrai. Il a bien mérité de sa race.

LA DIRECTRICE.

Au Secours!

Par MADELEINE

Depuis à peu près un an, nous avons eu une série de meurtres terrifiants: Chicoyne, policier, assassiné lâchement, en plein devoir; Blanche Garneau, tuée avec un luxe d'abominations; Adeline Malherbe, frappée, en pleine rue, avec une hache; le malheureux Jobin déchiqueté et martyrisé dans son magasin, à une heure d'activité et en plein centre de la ville; et hier, Raoul Delorme, jeune, riche, heureux, tué bêtement et sauvagement dans une embuscade... Quatre de ces crimes semblent être classés. Autour du dernier l'on s'agite, et le mystère qui entoure cette cause prête à des suppositions insensées et terribles, qui jettent la perturbation dans l'imagination populaire si encline à verser dans l'impossible et le mystérieux. Ces racontars sont le fait, croyons-le bien, du résultat négatif des enquêtes faites autour des crimes qui ont précédé celui-ci. Dérouté par tant d'insuccès et de vaines recherches, le public réclame à tout prix un coupable, et il va le chercher n'importe où.

Le meurtre de Blanche Garneau, qui plane toujours dans le plus absolu mystère a provoqué des commentaires terribles, et, en soulevant l'esprit de justice du peuple l'a mal disposé à accepter la mise à l'oubli des crimes Malherbe, Jobin et Delorme. Il faut absolument des coupables, et si la justice reste impuissante à les découvrir, le peuple, lui, en désignera, et son choix peut devenir terrible. Il faut à tout prix sortir de cette obscurité et faire la lumière sur des meurtres qui n'ont pu être commis sans laisser trainer dans leur sinistre entourage, le détail qui doit permettre de rejoindre un coupable.

Nos détectives et nos policiers sont sur les dents. L'on sent que le travail que dirige le Chef Lepage est attentif et persistant. Il ne faudrait donc pas songer à douter de la volonté comme de la ténacité de ses hommes.

Le métier de détective exige non seulement des qualités de finesse et de flair, d'endurance et de persévérance, mais il demande aussi, outre les aptitudes spéciales, de l'expérience, et je dirai plus, de l'étude. Nos hommes sont-ils bien formés à faire face à la situation qui nous fut récemment créée, car autrefois notre pays connaissait moins l'assassinat et le vol, mais il semble que des monstres abominables l'aient dernièrement envahi. Les procédés des meurtriers ne sont plus grossiers et ordinaires. Ils comportent des détails que l'habitude aiguë d'observer, de scruter et de dépister les plus habiles criminels peut seule permettre de découvrir. Devant la répétition de crimes aussi affreux, nos autorités ne devraient-elles pas agir avec plus de force encore? Si les perquisitions sont trop lentes ou trop difficiles, ne pourrait-on donner à M. Lepage le secours de détectives plus habitués à des enquêtes aussi ardues, et qui nécessitent l'emploi d'hommes habiles à trouver les meurtriers les mieux cachés? Ces détectives extraordinaires se trouvent à Paris et à Scotland Yard, à Londres. Il ne serait nullement humiliant pour nos détectives, dont, encore une fois, il ne faut nullement attaquer la volonté et la ténacité, de travailler avec, et même sous des spécialistes de ce genre. Ceux-là ont eu l'occasion de s'exercer, ils ont travaillé sous les maîtres qui les ont précédés, et qui possédaient eux-mêmes d'exceptionnelles qualités policières. L'on ne s'improvise pas policier détective, et ce métier exige, plus que tout autre, de l'étude et de l'expérience. Pourquoi n'envoie-t-on pas M. Lepage travailler quelques temps sous les policiers célèbres d'Europe. Intelligent, actif, d'une conduite parfaite, gentilhomme et travailleur, il aurait vite fait de pénétrer les méthodes qui devront dorénavant s'appliquer ici, si l'on ne veut pas que les crimes s'y multiplient furieusement, sans que jamais le coupable soit at-

teint. Certes, nous savons très bien que les coups les plus audacieux se répètent constamment dans les grandes villes européennes. Mais il arrive rarement que les coupables ne soient pas atteints et punis, tandis que chez-nous, on les recherche trop souvent en vain.

Une lacune existe certainement. Je la fais reposer non dans l'incompétence, mais dans l'insuffisance du nombre des employés de la justice,—puisque je ne saurais soupçonner personne de manquer à son devoir,—et cette lacune, il convient de la combler, en renforçant notre corps policier, et tout de suite, avant que l'imagination populaire ne se porte à des erreurs enfantées tout naturellement par l'horreur des tragédies et par le besoin de voir punis ceux qui ont commis de tels crimes.

A l'heure qu'il est, la question est bien simple: puisque notre corps policier est incomplet, qu'on l'augmente d'unités remarquables, et qu'on ne laisse pas s'ajouter de nouvelles horreurs aux horreurs déjà accomplies. Agissons vite, avant surtout que la folie du crime n'ait trop monté. Car l'on sait qu'un crime en appelle fatalement un autre. Et comment veut-on que le criminel ait peur, puisqu'à la suite de tous ces meurtres non vengés il peut avoir la certitude d'opérer sans danger, dans la quiétude et l'impunité. Il ne s'agit plus de tergiverser et d'attendre. La série doit s'arrêter là. Elle est déjà trop longue. Nous avons le droit de demander de la protection, et puisqu'on assassine chez nous, au grand jour comme en pleine nuit, il est grand temps de crier: Au secours!

MADELEINE.

Le 18 janvier 1922

NOTE—Il se peut très bien qu'au moment où la *Revue Moderne* paraîtra, la Justice ait réussi à jeter de la lumière sur l'affaire Delorme, et que le travail consciencieux de nos policiers ait atteint enfin le résultat si attendu. Nos lecteurs devront alors tenir compte du fait que la première partie de notre revue va sous presse plusieurs jours avant sa parution.

MADELEINE.

LE PROGRES DE LA REVUE MODERNE

La Revue Moderne aura bientôt une charte d'incorporation, peut-être même à l'heure où paraîtra cette édition de février, et elle se formera en société avec un capital-action assez considérable pour lui permettre de marcher vers le grand progrès. Dans notre prochain numéro, nous donnerons les détails complets de notre organisation nouvelle, faite sur des bases d'affaires absolument sérieuses, et qui assureront, non seulement le progrès, mais encore la vie à perpétuité d'une œuvre que le public a accueillie à cœur ouvert, la sentant indissolublement sienne!

LA DIRECTRICE.

L'illustre Chef de l'Eglise, Sa Sainteté Benoit XV vient de mourir, et les regrets causés par le trépas du Père de la Catholicité sont immenses. Benoit XV aura vécu le règne le plus triste de nos Papes, et son cœur n'a cessé de saigner douloureusement aux épouvantables heures de la guerre, alors qu'il assistait impuissant au massacre de ses enfants. La plus grande consolation lui fut accordée lorsque, sur son cœur, il put serrer de nouveau, cette France, Fille aînée et bien-aimée de l'Eglise.

Devant la tombe de ce grand Pape, tout le monde catholique s'est incliné profondément.

La Terre Etrangère

En pieux hommage à la mémoire de Louis Hemon

Ce que tu m'as donné, ô ma terre étrangère,
Devrait guérir mon cœur de son ingrat souci;
Quand tu verses d'en haut tes corbeilles légères,
Une paix blanche, en moi, devrait descendre aussi.

Là-bas, il y avait des champs de violettes,
Mais lorsque avant le jour je viens sur le balcon
Suivre des yeux le vol mystique des flocons,
Serais-je sous ton ciel, France, à pareille fête?

Le vent berce, là-bas, l'hiver comme un berceau,
Et l'âme est une plante à la fenêtre ouverte;
La voici maintenant allègre, chaude et verte,
Comme une herbe, à travers la glace d'un ruisseau.

O ma terre étrangère, en muettes sandales
J'ai passé sur ta neige où mon ombre avait froid,
Mais ta forêt d'hiver, devinant mon effroi,
Balança sa lanterne au milieu des rafales.

Et j'ai trouvé ta hutte, un rouge feu, des voix,
Des cœurs simples et droits ainsi que des fûts d'arbres,
Et j'ai compris, enfin, le poème de marbre
Que tu formes avec la neige, au fond des bois.

Les arbres avaient l'air de filer de la laine,
Le fleuve desserrait, au soleil, ses réseaux,
Le givre mollissait aux opaques carreaux,
Et sur le seuil rêvait Maria Chapdelaine.

Marie Le Franc.

1er décembre, 1921.

. . . L'Age de Sang. . .

par Jean Charbonneau

Ce titre, avec sa suggestion cruelle, ne donne qu'une idée incomplète du livre de M. Charbonneau. C'est, en réalité, tous les âges du monde qu'il a voulu synthétiser dans ces poèmes: l'âge de sang n'en est que le dernier cycle, celui dans lequel l'humanité affolée vient de se débattre et dont elle souffre encore les spasmes. Le plan du poète fut donc de retracer en forme de tableaux toute la marche de la société terrestre, depuis ses origines mythiques jusqu'au présent qui nous englobe et dont nous sommes les atomes constitutifs. Il choisit pour cela, à tous les degrés de l'histoire, des faits ou des légendes représentant l'esprit, le signe, la physionomie d'un temps; il leur donne le relief de symboles typiques, et entend susciter de leur ensemble le défilé total du progrès humain. Pour grouper ces esquisses, l'antique cosmogonie lui fournit des cadres artificiels, mais commodes; et l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge d'airain, l'âge de fer se déroulent tour à tour sous des épigraphes du vieil Ovide, chacun apportant son appoint de chroniques ou de traditions. Il passe ensuite à l'âge moderne, qui se résume pour lui dans les explosions tragiques qui l'ont ébranlé sous nos yeux.

La donnée, on le voit, est grandiose, et le sujet d'une envergure immense. Un fabliau de cette nature rivalise de portée avec l'histoire universelle; il contient la matière d'innombrables chansons de gestes et de quelques centaines d'épopées; il enserre même, pourrait-on dire, toute la substance de la poésie sublunaire. Cette tâche exigeait donc une préparation encyclopédique, épuisant le domaine de l'érudition, jointe à une inspiration protéenne, apte à revêtir les formes les plus éloignées et les plus contraires.

Il fallait recréer à chaque âge sa ligne, sa lumière, son atmosphère; devenir, selon le portrait, lyrique, descriptif, épique, primitif ou profond, sombre ou éclatant, utopiste ou philosophe; et en tout cas rester poète, et couler toute cette fonte en images puissantes, en rythmes et en rimes. La tentative, je vous le dis, réclamait un cœur intrépide.

Son audace s'accroissait du fait des entreprises rivales qu'il fallait égaler ou dépasser. L'auteur, sans doute, s'est rendu compte qu'il s'aventurait sur le champ de Chénier, de Vigny, de Leconte de Lisle, épris comme lui des origines du monde, chanteurs de fables exotiques et lointaines; il n'a pu oublier qu'il aurait Hugo même pour compagnon aux routes de son œuvre, qu'il refaisait un chemin taillé par l'Ancêtre et n'aspirait à rien moins qu'à recommencer la *Légende des Siècles*. En fait, le programme des deux chants est identique, leur tracé suit les mêmes contours, et la comparaison devait s'imposer à chaque pas.—Hugo a voulu, lui aussi, peindre l'évolution humaine par le moyen de larges fresques la saisissant à ses moments significatifs; il a procédé, lui aussi, par étapes et par épisodes, parcourant les mêmes stades et plus d'une fois s'arrêtant aux mêmes jalons que son plus récent émule. Et nulle part, on le sait, le maître n'est monté plus haut. Il a donné dans la *Légende* sa pleine mesure de génie épique, comme il avait atteint son sommet lyrique dans les *Contemplations*. M. Charbonneau devait lutter avec ce chef-d'œuvre, écarter le spectre effrayant de ce précurseur. Il savait tout cela, et il s'est dit: allons! quand même.

Nous ne pouvons blâmer ce merveilleux courage, mais nous devons pourtant le juger à son résultat. Notre poète venge-t-il sa reprise d'un thème si ardu en le revêtant de tonalités nouvelles et frappantes? Nous donne-t-il dans ces *Ages* le frisson des éveils cosmique de la vie, la secousse de ses convulsions, le mirage de ses lentes métamorphoses? A-t-il distillé de chaque ère l'essence qui l'exprime et la résume? S'est-il créé une forme égale à cette matière bouillante et multiple?

Admettons qu'il a l'âme accordée au sujet; qu'il sent vivement la beauté du monde et celle de l'histoire; qu'il a l'inspiration et l'enthousiasme des scènes qu'il décrit. Une certaine chaleur circule dans son livre, un certain éclat d'imagination s'y étale; le mouvement lyrique lui communique une sorte d'éloquence indépendante même de son art. Qu'il s'agisse d'allégories fabuleuses ou de tragédies présentes, il peint, il admire, il maudit, il prophétise avec une bonne foi et une conviction indubitables. Jugez, au seul point de vue du "souffle," des strophes comme celles-ci, et vous aurez compris en quoi M. Charbonneau est poète:

Cet âge entend le formidable cliquetis
Des armes, et l'horreur des immenses conflits
Mettant l'univers en présence;
Il entend les coursiers fougueux, demi-fourbus,
Le col raidi, dressés dans l'éclair des obus,
Et transpercés de coups de lance.

Dans son rêve, il a vu les glaives en faisceaux
Et de lourds bataillons, lamentables troupeaux,
Emportés dans les chevauchées;
Et les engins semeurs de désastres sanglants,
Et plus loin, au milieu des combats violents,
Les collines de morts jonchées.

Il a vu, dans l'espoir d'autres siècles nouveaux,
Des peuples, se ruant, enrayer ces fléaux,
Vainqueurs que la gloire enveloppe;
Qui viennent, de leur bras de pourpre ruisselants,
Sur les mornes débris des empires croûlants
Changer la carte de l'Europe.

Ce sont là des paroles senties, issues d'une belle exaltation intime, et le livre est rempli de ces paroles.

Malheureusement, la poésie n'est pas toute dans l'âme qui s'émeut, et elle a plus d'une chûte à craindre en passant par l'esprit et par la plume. Or M. Charbonneau a un esprit aux conceptions vastes, mais pas toujours coordonnées ni logiques. Son casier a des fiches nombreuses, mais qu'on dirait juxtaposées sans ordre alphabétique; et pour tout autre que pour lui-même c'est trop souvent un labyrinthe. Ses œuvres sont bâties sur le modèle de parcs anglais d'où la symétrie est absente et qui prennent par endroits des apparences de forêts vierges. L'idée et l'ordonnance de ce volume souffrent un peu de cette confusion. Cela tient avant tout au cadre arbitraire que l'auteur s'est choisi, à ce groupement par âges fabuleux ne répondant en rien aux périodes historiques. A-t-il réfléchi que ce plan, avec sa progression descendante, lui interdisait en réalité toute peinture de l'avancement humain, le condamnait à montrer le monde en proie à une déchéance continue? Car il fait succéder à l'or primitif l'argent, puis l'airain, puis le fer, des métaux de plus en plus vils; et si le sang finalement les recouvre tous, alors la terre, depuis sa naissance, ne fait qu'aller de mal en pis: elle s'enfonce chaque jour dans sa ruine comme dans les cercles d'un enfer. Pessimisme évidemment sans mesure et con-

tredit par la science; pessimisme que l'auteur même ne partage pas, mais dans lequel il s'entrave dès le début, et dont il ne réussit plus à se dégager. Il est prisonnier de son plan, qui le force à imaginer de toutes pièces un homme primitif parfait et heureux, un homme moderne misérable et dégradé. On conçoit qu'il ait peine à faire entrer les faits historiques dans ces alvéoles, et que l'effort ne réussisse qu'à demi. Ses " nomades," dont l'esquisse ouvre le volume, au lieu d'occuper le plus bas échelon de l'évolution raciale, à peine au dessus du pithécanthrope, d'errer par les landes monstrueuses hantées par le ptérodactyle et le dinosaure, en quête de glands et de racines, sont des touristes cultivés qu'extasient les couchers de soleil, qui

Aiment le Beau, le Bien, ivres de Vérité,
Et marchent sans arrêt par la nature entière,
Le cœur rempli d'amour, de joie et de lumière.

Il le faut bien, ils appartiennent à l'âge d'or. Les "pâtres" de l'âge d'argent ne sont pas des bergers vulgaires: ce sont des "veilleurs, des savants et des sages," qui

Portent à leurs fronts d'un nimbe couronnés
Le signe qui convient à tous les grands prophètes.

La chronologie même se range à ces lignes préconçues. L'épisode de Caïn est reculé jusqu'au troisième âge, ne pouvant décemment se réclamer des deux premiers. Ainsi la tour de Babel et le déluge. Mais ce même âge d'airain, d'après le poète, voit se dresser les menhirs gaulois et fumer les creusets des alchimistes. Il s'étend donc, ce me semble, à travers l'ère chrétienne jusqu'aux environs de l'an mil, car avant cette époque, hormis le roi Midas, personne n'avait poussé si loin les ambitions métallurgiques. Or, chose inexplicable, l'âge de fer qui succède nous ramène à Nabuchodonosor et à l'établissement du christianisme. Ensuite, sans transition aucune, sans un mot de l'empire romain, ni des barbares, ni des croisades, ni de la Révolution française, par un saut de quelque vingt siècles, nous arrivons à Guillaume II, l'instaurateur de l'Age de Sang, et aux ruines qu'il traîne après lui.

On voit à quel degré cet arrangement est factice. Il place toute la civilisation au début du monde et toute la barbarie à la fin. Il est compliqué d'inversions et troué de lacunes énormes. Sans doute on n'exige pas qu'un poème soit un cours d'histoire; M. Charbonneau avait bien le droit de choisir parmi ses sujets. Mais en annonçant un dessein suivi il s'engageait à le remplir, au moins dans ses lignes maîtresses. Et ce dessein lui-même devait se calquer sur l'être réel, non le façonner d'après lui.

La notion même du progrès reste obscure dans cette œuvre. En quoi l'auteur le place-t-il? Est-ce dans la sécurité des moissons ou dans la splendeur des villes? Est-ce dans la science ou dans l'art? Est-ce dans la paix. ou dans la guerre? Il semble prôner ça et là des théories contraires, les unir même dans un violent assemblage.

Quelqu'un dit "Il faudra que la haîne s'efface
Et que le passé mort ne laisse plus de trace.
Plus de combats sanglants, plus de jours incertains!
Nous ne reverrons plus de ces âpres carnages
Qui troublèrent le cours tumultueux des âges:
Nous serons de simples humains."

Mais non, proteste une autre voix, l'avenir est à la force conquérante:

Pour durer ici-bas, il faut savoir construire.
Exister, c'est créer un formidable empire!
Et si soudainement il se sent transporté
Par le désir de dominer toute la terre,
Que le conquérant dompte, et qu'il soit par la guerre
Le maître de l'humanité.

C'est pourquoi moi, je dis au maître qui domine:
"Homme, si tu bâtis sur l'antique ruine
"La cité, qu'elle ait nom Berlin, Vienne ou Paris,
"Résiste fermement aux plus dures tempêtes,
"Et si tu veux garder le fruit de tes conquêtes,
Va-t-en par le monde et détruis!"

Qu'en pense personnellement l'auteur? Ceci, sans doute, qui résume une autre pièce:

Capables de descendre aux profondeurs du crime
Ou de nous élever à la vertu sublime,
Il nous faut croire, hélas! que les hommes jamais
Ne détruiront en eux cette sauvagerie
Qui fait leur barberie
La plus sure raison du moderne progrès

Mais alors c'est tout-à-fait la thèse teutonne; et pourquoi ces poèmes sont-ils dédiés à la France? Ils eussent dû être offerts à Ludendorff.

La confusion qui brouille cet ensemble se retrouve dans bon nombre de ses parties. Il en est peu dont l'idée soit nette et la succession normale. On leur passerait le beau désordre inspiré par l'art, si tant est qu'il y en ait un, mais celui-ci semble un effet de notions brumeuses et enchevêtrées. Signalons comme exemple le long poème de *L'Atlantide*. Cette Atlantide n'est pas l'Amérique des légendes lointaines; c'est une création purement fabuleuse, surgie aux confins de cette planète

Ainsi qu'un temple aux péristyles d'or
Ouvert sur l'infini des temps qu'elle émerveille.

Elle se proclame elle-même éternelle et communique l'immortalité à ceux qui l'habitent:

Je ne redoute pas la vie inexorable;
Les privilégiés qui fouleront mes bords
Ignoreront les coups de l'âge redoutable;
J'éloigne les humains de l'empire des morts
Car je demeure en mon essence impérissable.

Voici de nouveaux Argonautes partis à la recherche de cette terre-prodige. Ils voguent pendant de longs jours et enfin touchent ses rivages. Ici la description s'échauffe, accumulant toutes les images de la séduction et du miracle:

O pays enchanté! Voir s'écouler les ans
Sans vieillir! Exister dans la splendeur première!
Respirer sous les cieux sans rides et sans voiles;
Partager à la fois tous les enivrements!

Puis, tout d'un coup, un effroyable cataclysme: l'Atlantide s'engloutit, en punition d'une "faute ancienne et jamais expiée" qu'on ne précise pas. Toutes ses richesses s'anéantissent,

Et de tous ses enfants nul n'aura survécu.

Mais alors toutes sortes de questions se posent. Comment a-t-elle péché, puisqu'elle en est à son âge d'or, et que ses habitants abritent "la paix et la mansuétude" dans leurs cœurs "plus purs que les lis?" Comment a-t-elle péri, puisqu'elle était impérissable? Pourquoi son châtiment la frappe-t-il si tard? Comment les étrangers échappent-ils seuls à son désastre? car ce sont eux qui reviennent lamenter son sort. Ces problèmes restent sans réponse, et nous laissent en présence de données contradictoires. Il faudrait que la fiction même se tînt debout et respectât sa propre trame.

Quant à la forme de ces morceaux, M. Charbonneau s'y montre capable d'effusions abondantes, d'efforts développés et soutenus. Les strophes se suivent en ondes pressées, jaillissant d'une source prodigue. Nos poètes, d'après M. Asselin, auraient "l'haleine courte:" voici au moins une exception. S'il est une faiblesse que cette muse ignore, c'est l'essouflement; elle a les poumons d'un souffleur de verre et d'un coureur de Marathon. Elle se complaît aux mètres larges, réclamant de l'horizon et de l'espace, et s'y ébat sans apparente fatigue. La plupart de ces productions comptent leurs vers par centaines

Mais cette facilité même est monotone et gâtée par la négligence. Ce qui manque à toutes ces peintures, c'est le contour individuel et la variété des teintes, c'est la qualité atmosphérique et le caractère. Tous les profils et toutes les perspectives s'y ressemblent, estompés dans une même grisaille ou, si l'on veut, dans une seule couleur brillante. Les ères préhistoriques ont les aspects du vingtième siècle; le voyant Daniel parle le même langage que le spectre d'Elseneur; les soirs d'Orient sont le soir universel, et les plaines d'Arabie pourraient être des plaines du Nord-Ouest.

Je suis l'Aube, et je viens annoncer la lumière!
Je mêle aux bruits naissants ma fervente prière;
Je prodigue à longs flots du rêve et des couleurs.
Je suis le Matin frais où s'agitent des ailes;
Je sème à tout hasard les blondes asphodèles,
La vie aux verts côteaux et les parfums aux fleurs.

C'est une aube, sans doute, mais en quoi est-ce une aube de "l'âge d'argent?" A de rares intervalles seulement l'auteur isole son sujet et en saisit le cachet typique. C'est ainsi que le *Discours sur la Montagne* atteint, au début, quelque chose de la simplicité pure du thème. L'épisode de Zarathoustra n'est pas non plus sans physionomie, et je trouve une grandeur dans cet adieu du sage à la société de hommes:

"Dans l'univers rien plus maintenant ne me plaît;
Je veux vivre au delà des crimes et des haines."
C'est ainsi que le grand Zarathoustra parlait
Quand la nuit lentement descendit sur les chênes...
Et, s'étant en lui-même à jamais recueilli,
Les hommes pour son cœur rentrèrent dans l'oubli.

Mais très souvent il faut regretter que les airs se jouent sur une corde unique.—De plus, tout en admirant dans ces vers beaucoup de nobles images et de rythmes harmonieux, on ne peut s'empêcher d'y noter un abus excessif du remplissage, une quantité énorme de longueurs et d'à-peu-près, un mépris étonnant de ce qui constitue le trait, la ciselure. Cela leur donne des allures d'ébauches, de premières épreuves. On a beau les fouiller, on n'y découvre presque nulle part le fini, la perfection, la beauté complète qui satisfait et repose. Telle page qui vous ouvrait des espérances hardies s'évapore dans la nullité; tel morceau vous saisit par une éclatante fanfare et se poursuit en un ronronnement de crécelle; on s'aventure dans une strophe sur un pavé de marbre: on en sort empêtré dans des monceaux de laine.

Heures chastes du soir où le monde a frémi!
Une douceur de vivre éperdûment circule;
Et lorsque, fatigué, l'homme s'est endormi,
Un long souffle de paix sur l'univers ondule.

N'est-ce pas que c'est vraiment bien? Mais pourquoi la voix faiblit-elle si tôt et s'échoue-t-elle sur cette finale:

Printemps de l'âge d'or qu'on ne reverra plus,
Où les roses versaient l'amour de leurs calices!
Les peuples du bonheur devenaient des élus
Et n'entrevoyaient pas de fin à leurs délices.

Parfois la négligence est telle qu'on croirait presque à une gageure. Il n'y a certes rien de hugoesque dans cette évocation d'après-déluge:

Et Noé, le dernier d'une ère à son déclin,
Songeait à l'avenir de sa progéniture;
Un souffle prophétique animait sa figure;
Rayonnant, il était à l'espérance enclin.

Et voici en quels termes Nebuchadnezzar enjoint à ses devins de lui commenter son terrible songe:

Si vous me l'expliquez, vos noms, de par la terre
Seront parmi les grands, d'après mes volontés;
Mais si vous faillissez à creuser ce mystère
Selon mes ordres vous serez décapités.

C'est sous cette masse grisâtre que maints éléments de beauté réelle sont noyés, engloutis, au point de ne pouvoir, comme l'Atlantide,

Te soulever, ô flot qui sur moi t'amoncelles!

Quel dommage qu'ils n'aient pas été resserrés, réunis, et tout le reste abandonné à l'onde!

Chose étrange, dans ce livre aux proportions vastes, ce qui me plaît le mieux, ce sont les pièces très courtes groupées sous le titre d'*Allégories*, où l'auteur, délaissant les efforts épiques, crayonne de menus pastels d'un trait léger et d'une mélancolie discrète. Dans *Innocence*, entre autres, son sens de la nature trouve pour s'épancher de fraîches images, des mots colorés et gracieux:

La Nature sourit, lascives sont les fleurs.
Tout s'éveille, les paons, les colombes, les cygnes;
C'est le triomphe ardent de toutes les couleurs;
Des chants montent du sol à la gloire des vignes.

O doux frémissement! O bonheur de sentir
La vibrante jeunesse errer dans la lumière!
Pur éclat du regard qui ne saurait mentir!
Innocence de l'Ame en sa beauté première!

Les matins refleuris étalent leur pudeur;
L'air fraîchit; les poumons s'enflent, forts et vivaces.
La terre jeune encore émane la candeur
Et des parfums d'encens montent vers les espaces.

Les ruches regorgeant de miel sont en éveil:
Les fruits sans se faner enluminent la branche,
Et, tout joyeux de boire aux rayons du soleil,
Le cœur est entr'ouvert comme une rose blanche.

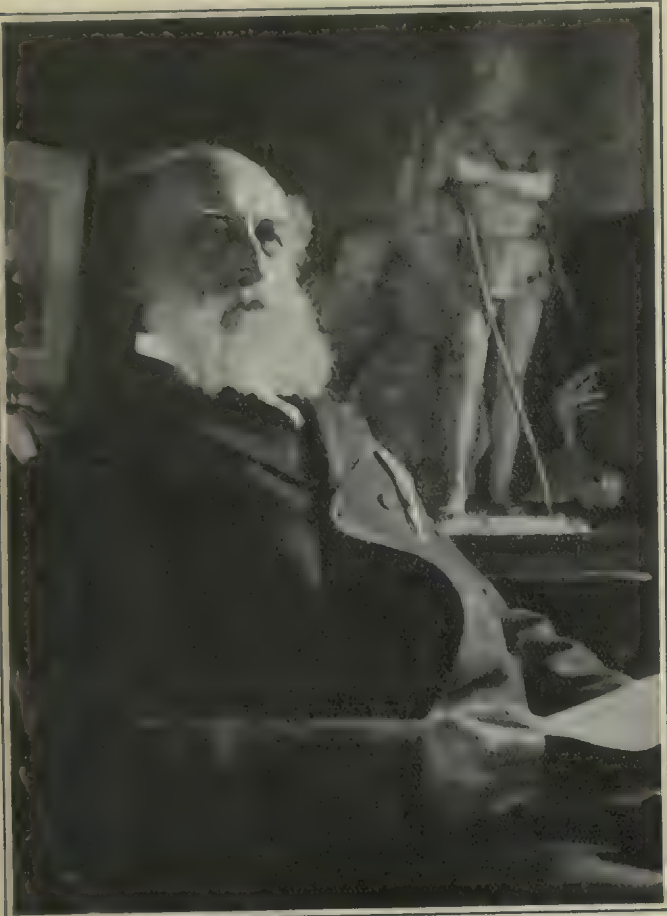
L'énoncé ici est presque sans tache; cela éveille une vision, un mode sensitif: c'est de la poésie. Je donnerais pour ces quatrains tous les discours solennels et démesurés que l'auteur préface à ses divers *Ages*. Au fond, M. Charbonneau errerait-il hors de sa voie? Serait-il un idyllique de tempérament égaré dans les ronces de l'épopée? On le croirait presque à ces exemples, et l'on voudrait qu'au lieu de hantises héroïques il n'eût eu que des rêves de primevères et de lilas.

Tel qu'il se montre en sa nouvelle œuvre, on pourrait en tout cas le définir: un esprit élevé qui a de la poésie toute l'âme, mais qui n'en rayonne pas toujours la splendeur externe; dont l'art aurait besoin d'acquérir la clarté précise, l'ordre architectural, la pureté plastique, l'expression en un mot, en ce qu'elle a de complet et de parfait.

LOUIS DANTIN.



— Mme Duflan?...
— Attendez un peu, Monsieur, elle sèche.
— ??? !!!..
— Oui, le coiffeur vient de lui teindre les cheveux.



Dion, le Sauveur des ruines historiques de Chambly

Les Monuments Historiques

Par MADELEINE

Nos Monuments Historiques seront dorénavant confiés à une Commission Fédérale qui se chargera de veiller à leur conservation. Cette décision nous semble de celles qui doivent être hautement louées. Nos vieux souvenirs seront ainsi mieux surveillés et par des commissaires, dont le goût pour les choses de l'Histoire a dû être éprouvé avant d'arriver à l'honneur d'être désignés à cette tâche nationale.

Nous aurions aimé voir figurer parmi les conservateurs les noms de MM. Victor Morin, Lighthall et Marius Barbeau, dont la science en matière historique est admirablement secondée par un dévouement absolu à la conservation des vestiges de notre passé.

Le vieux Fort de Chambly tombe donc sous la direction de cette Commission. Ce cher vieux Fort que Dion, cet enthousiaste savant, ce vigilant ami de nos souvenirs les plus précieux sauva de la ruine, par une action soutenue comportant le sacrifice de sa vie et de sa liberté. Et ce vieux Fort, comme Dion l'aimait. Il en connaissait toutes les pierres, et il semblait qu'aucune d'elles ne fut restée muette pour ce vieil ami. Il avait réuni dans l'enceinte du vieux fort qui, alors croulait, toute une collection de papiers et d'objets unie à l'histoire des murs qui avaient résisté héroiquement pour la défense de la vie française au Canada, et il se plaisait à nous montrer ces trésors, aux heures où nous descendions vers le charmant solitaire qui sut aimer l'histoire canadienne, et les ruines d'un règne expiré et regretté.

Le nouveau Conservateur du Fort de Chambly, M. L. J. Blanchet secondé par sa compagne intelligente et cultivée perpetue la succession de Dion. Il sait faire comprendre le Fort et le faire aimer. Tous les ans, il y attire une foule désireuse de saluer ces ruines d'un passé toujours cher.

Nous espérons fermementque la commission qui veille à la conservation de nos Monuments historiques témoignera les plus grands égards envers ce souvenir sublime et passionnant, ce souvenir qui raconte, drapé dans sa vieillesse et sa fierté, une histoire qui fut belle comme une épopée.



Le vieux fort de Chambly, tel qu'il apparait aujourd'hui aux visiteurs émus par les souvenirs qu'il évoque.



A la mémoire des Canadiens-français morts pour la France

Ce jour-là, l'hôpital narguait la mort jalouse...
On avit apporté les lits sur la pelouse,
Et, sous les grands tilleuls d'où neigeaient des parfums,
Les blessés regardaient les frelons importuns
Qui faisaient des looping dans les roses trémières.
Des amputés passaient au bras des infirmières
Avec au front l'orgueil de ce jour sans pareil.
Soudain, le vaguemestre appela:—
Beausoleil!
—C'est moi, fit doucement en levant sa béquille,
Un petit gars normand rose comme une fille.
—C'est un colis pour vous. On lui tendit l'envoi,
Mais quelqu'un protesta:—Beausoleil, mais c'est moi!
C'était un grand gaillard à la mine robuste
Qui portait le veston du Tommy.
—Jean-Auguste,
Reprit le vaguemestre en montrant le colis.
—C'est pour moi, firent-ils tous les deux, ébahis...
Exprimant sa stupeur par de la pantomine,
Le poilu regardait son étrange homonyme.
—Donnez-lui le paquet, dit l'autre, s'il y tient!
—Pas du tout, je le veux, oui, mais s'il m'appartient.
—Je vais mettre au bureau le colis sous séquestre,
Débrouillez-vous les gars conclut le vaguemestre.
Le Tommy ne semblait pas surpris autrement,
L'incident au contraire, agaçait le Normand:
—Voyons, tirons au clair cette similitude?
Je suis le Beausoleil blessé devant Dixmude,
Un shrapnel dans la hanche, et vous?
—C'est inouï,
C'est à Dixmude aussi qu'un soir, évanoui,
Je fus laissé pour mort, un éclat dans l'épaule...
—Si ce n'était l'éclat je dirais que c'est drôle
Reprit le gars normand. Etes-vous de Bolbec?
—Non, je suis Canadien: Beausoleil, de Quebec...
—Dans ce cas, laissez-moi mes colis et mes lettres,
D'ailleurs, en Normandie, on sait que mes ancêtres
Servaient de père en fils dans la flotte du roi
Et que le Beausoleil, le vrai, le seul, c'est moi.
Je n'ai ni frère ni cousin, ma mère est veuve,
Bref, je suis le dernier de ma race.. la preuve!
Et sur son scapulaire il montra, goguenard,
Une médaille avec le profil de Jean Bart.
—Je la porte toujours, dit-il, sur ma peau nue,
Et, pour savoir comment elle m'est parvenue,
Lisez ces quelques mots gravés dans le vermeil:
"Jean Bart à ses amis les frères Beausoleil."
Alors le Canadien devint pâle, puis blême...
—Ah! torieu de torieu cria-t-il...J'ai la même!
Jean Bart en décora ton grand oncle, jadis;
Comme les tiens, les miens l'eurent de père en fils:
Je la tiens du sergent Beausoleil, Pierre-Etienne
Compagnon de Montcalm en terre canadienne.
Puis attirant l'enfant qu'il serra sur son cœur:
—Tu n'as plus de cousin disais-tu? Quelle erreur...
Au bord du Saint-Laurent j'en connais des centaines
Et nous avons partout des pommiers dans les plaines,
On fait du sarrazin, du blé, du cidre doux
Et nous chantons toujours les chansons de chez-nous!
Et sur les bords des lacs que l'érable décore,
Chaque maison possède un drapeau tricolore!
Et, dans chaque village, un coq sur le clocher!
Quand tu viendras, petit, ça te fera loucher...
Enfin, les Beausoleil en ont fait de l'ouvrage...
La foi, l'amour, l'orgueil ont trempé leur courage:
La France, au Canada, les avait oubliés,
Tes cousins, à l'exil ne se sont pas pliés.
Ils se sont fait, tout seuls, une France nouvelle,
Et, voyant le Kaiser abîmer leur modèle,
Les coqs de nos clochers ont sonné le réveil
Et ils sont revenus, cousin, les Beausoleil!

LUCIEN BOYER.



Les Sports d'hiver au Canada.

Lettres de France

Par JEAN VAUDREUIL

Paris, le Jour des Morts, 1921.

" Le Nouveau Culte,"—sous ce titre mystérieux, mais d'ailleurs inexact, un journal parisien informait hier ses lecteurs que le Président de la République et Madame Millerand s'étaient rendus la veille à l'Arc de Triomphe sur la tombe du Soldat inconnu, et que là ils avaient déposé une palme et une gerbe de fleurs. Le fait est authentique. Il n'a rien d'étonnant. Ce n'est qu'un anneau de plus dans la longue chaîne d'hommages rendus, depuis un an, à ce glorieux Mort qui représente aux yeux de la France tous ceux-là (hélas! ils sont légion) qu'un destin rigoureux a condamnés à une sépulture anonyme. Le fait est vrai; et il est vrai aussi qu'il est la manifestation d'un culte, d'un culte où communie la piété de la France entière dans un élan d'amour, de foi, d'admiration, de pitié, de reconnaissance attendrie. Mais ce culte n'est "nouveau" que dans sa forme particulière, que dans son objet spécial: ce Mort unique, choisi comme représentant et symbole d'un nombre infini d'autres morts. Par contre, rien n'est moins nouveau, dans l'âme éternelle de la France, que la piété pour les défunts.

Qui donc a osé dire que les Français sont oublieux, et que les "Morts vont vite" ? Y a-t-il, au contraire, un peuple plus unanime, plus ardent, plus constant, dans sa piété aux morts? Sans parler de ces " centenaires." dont la mode s'est répandue dans le monde entier mais a pris naissance en France, ni de ces pélerinages annuels aux maisons ou aux tombes illustrées par un grand défunt, ici la rue, la rue toute seule, nous offre chaque jour de multiples témoignages de cette "religion" si française. Une des premières surprises de l'étranger qui vient en France, — et ça été mon cas, je l'avoue, — c'est de voir, dans les rues, en tout temps et toute saison, ce nombre prodigieux de personnes en deuil. Tous ceux de mes lecteurs qui sont venus en France peuvent en témoigner comme moi. Oui, je sais, il y a eu la guerre, et les Français, pris à part, ont payé à la Mort un tribut effroyable. Mais il va y avoir trois ans que la guerre a pris fin. Et d'ailleurs que de deuils, ici comme partout, sont dûs à d'autres causes! Quelle que soit leur origine pourquoi faut-il qu'ils durent en France, dans cette France " oublieuse," plus que partout ailleurs ?...

Et, croyez-le bien, ces deuils ne sont pas seulement affaire de costume. Je sais, pour ma part, plus d'une famille française qui, depuis nombre d'années, ne met pas les pieds au théâtre ni dans aucun lieu de plaisir: c'est par fidélité à une douleur déjà ancienne, c'est par tendresse et respect pour quelque disparu, contre lequel le temps n'a point prescrit. Il est plus long ici qu'ailleurs à opérer sa prescription. Et sans doute, ici comme partout, il finit par l'emporter. Mais, si je connais bien les Français, la fidélité de leur cœur résiste plus longtemps. L'une des plus touchantes poésies qu'ait jamais inspirées la révolte d'un cœur fidèle contre les attentats du temps, contre sa cruelle adresse à dissoudre nos douleurs, est l'œuvre d'un Français. Peut-être ne connaissez-vous pas ce morceau permettez-moi de vous en citer quelques strophes:

L'HABITUDE 1

La tranquille Habitude aux mains silencieuses
Panse, de jour en jour, nos plus grandes blessures;
Elle met sur nos cœurs ses bandelettes sûres,
Et leur verse sans fin ses huiles oublieuses;

Les plus nobles chagrins, qui voudraient se défendre
Désireux de durer pour l'amour qu'ils contiennent,
Sentent le besoin cher et dont ils s'entretiennent
Devenir malgré eux, moins farouche et plus tendre;

Et, chaque jour, les mains endormeuses et douces,
Les insensibles mains de la lente Habitude
Resserrent un peu plus l'étrange quiétude
Où le mal assoupi se soumet et s'émousse.

. . . .

La douleur s'amoindrit pour de moindres délices;
La blessure adoucie et calme se referme;
Et les hauts désespoirs, qui se voulaient sans terme,
Se sentent lentement changés en cicatrices;

Et celui qui chérit sa sombre inquiétude,
Qui verserait des pleurs sur sa douleur dissoute,
Plus que tous les tourments et les cris vous redoute,
Silencieuses mains de la lente Habitude.

N'est-ce pas le temps, aujourd'hui, Jour des Morts, de relire ces vers et de les méditer? Que de chers souvenirs, que de tristes pensées ils réveillent en nous! Mais, pour qui réfléchit, aucune sans doute n'est plus affligeante que le sentiment de leur vérité. Oui,hélas! nos blessures les plus sensibles sur le coup ne sont trop souvent devenues que de simples cicatrices; notre peine ne s'est que trop vite émoussée, et nos plus farouches chagrins que trop vite apprivoisés. Aujourd'hui, c'est l'heure où jamais de leur rendre, autant que possible, un peu de leur mordant. C'est l'heure de les cultiver, non pour les adoucir, mais pour les faire revivre, pour en sentir à nouveau l'aiguillon, pour communier derechef, par le sang de nos cœurs, avec tous ceux que nous avons le devoir de pleurer.

Ces pensées, tout inspirées qu'elles puissent paraître par les beaux vers d'Angellier, n'ont, je le sais, rien de rare. Dans combien de cœurs, par le monde, en ce jour d'hui, Jour des Morts, ne font-elles pas leur travail! L'exilé, qui vous écrit ces lignes, sait bien qu'en pensant, en sentant de la sorte, il vibre à l'unisson de tous les chers Parents qu'il a laissés là-bas; il se les représente, à cette heure, qui se dirigent vers la Montagne pour porter aux tombes sacrées des fleurs et des prières. Si, dans ce grand Paris tumultueux, il pouvait oublier un si poignant anniversaire, tant de mères, tant d'orphelins et tant de veuves qu'il a vues, hier et aujourd'hui, cheminer par les rues, en vêtements noirs, avec des couronnes ou des fleurs, suffiraient à le lui rappeler.

Les journaux d'ici nous apprennent que, dans la seule journée d'hier, Jour de la Toussaint, cinq cent mille Parisiens sont allés dans les cimetières porter aux morts l'hommage de leur piété. Cinq cent mille; c'est le total de l'addition des chiffres relevés dans chaque nécropole; le cimetière du Père-Lachaise a reçu, à lui seul, plus de cent mille visiteurs! Chiffres prodigieux, qui ne surprennent d'ailleurs que ceux qui ne connaissent pas les Français, ceux qui ne voient dans Paris que le Capitale du plaisir. Paris, ville aimable s'il en fut, a des ressources merveilleuses pour le sérieux. Une fois ou l'autre, je vous dirai combien l'on y travaille, ou encore comme on y prie. Je ne veux dire aujourd'hui que jusqu'à quel point Paris honore ses morts. En plus de la surprise de rencontrer à chaque pas quelque personne en deuil, c'en est une grande, pour l'étranger, de considérer la rue au passage des convois funèbres. Spectacle saisissant. Non seulement, ici comme partout, ces lugubres processions tiennent le haut du pavé; non seulement, ici comme ailleurs, beaucoup saluent la Mort qui passe; mais ici *tous* la saluent. Beaucoup de femmes se signent avec piété; les hommes, tous les hommes, jusqu'à ceux de la dernière classe et aux plus empêchés, jusqu'au charretier qui tient ses rênes, jusqu'au "wattman" attentif à son frein, tous saluent, posément, gravement. Tous les rangs, tous les âges, tous les sexes veulent communier ici dans cette religion de la Mort.

Cette piété est d'abord, en France, le legs d'une disposition atavique très ancienne. Pour l'historien qui étudie le lointain passé de ce peuple, l'un des traits de son caractère qui se découvrent le plus vite, c'est son respect pour les morts. Pour les temps de sa pré-histoire, la demeure de ses morts est mieux connue de nous que celle des vivants. D'innombrables monuments, en particulier les dolmens, ou "tables de pierre," répandus non seulement dans la Bretagne, mais dans tout l'ouest et dans le centre, attestent ce culte primitif; et leur conservation, à travers des milliers d'années, témoigne d'un respect qui survit. Nulle tradition n'est plus ancrée dans le cœur des Français. Qu'on ne s'étonne donc pas, comme d'une nouveauté, de ce culte unanime au Soldat inconnu: l'Arc de Triomphe, énorme et magnifique, qui recouvre sa cendre, s'assortit, s'assimile, après des centaines de siècles, à ces dolmens primitifs et grossiers par où s'exprimait naïvement la piété des lointains Ancêtres; et ces Ossuaires qui s'élèvent sur les champs de bataille d'hier, à Douaumont par exemple, que sont-ils donc, sinon les "mégalithes" d'aujourd'hui?

Legs du lointain passé, la religion française des Morts a aussi des racines profondes par où elle plonge dans le présent, par où elle est tout à fait d'aujourd'hui. Car, si présentement quelque disposition marquée caractérise la France, c'est sa sociabilité, ou, d'un mot plus exact encore, son humanité Ce sentiment, chez le Français, a cent manières de se traduire; mais la pitié est la meilleure de toutes. Quelle plus belle occasion que la mort pour mettre en œuvre cette sociabilité cette vertu d'affinité? Ces têtes qui se découvrent, au passage des enterrements, ces bouches qui soudain se taisent, ces regards de la foule qui se font graves et parlants, tout cela dit, à sa manière: "Je respecte votre douleur, j'honore celui que vous pleurez; et davantage encore, tout inconnu qu'il me soit, il ne m'est pas tout à fait étranger; dans la mesure où je le puis, je prends part à votre douleur, et je pleure avec vous." Dans tout Français il y a un homme qui, même sans la connaître, sent et revit spontanément et simplement la belle parole antique: "*Homo sum...*"—"Je suis homme, et rien d'humain ne m'est étranger."

Cette souveraine *humanité* offense-t-elle en rien la Divinité? En termes plus précis, cette religion des Morts est-elle de nature à contrarier, dans les âmes, à diminuer, si peu que ce soit, la religion du Dieu vivant? Question certes qui, pour un Français croyant, ne se pose même pas, mais qui peut bien, à l'aventure, inquiéter la foi simplette de quelques-uns de nos compatriotes. Ce serait à tort, j'en suis sûr. Nulle Religion n'a plus à gagner que la nôtre à tout ce qui élève l'homme au-dessus de la terre, à tout ce qui implique pitié, piété, croyance à la survie de l'âme. Un peuple dévot à ses morts, eût-il perdu la Foi — et je vous dirai quelque jour que la Foi reste merveilleusement vivante et agissante en ce pays —, a une fenêtre grande ouverte sur les horizons religieux. En France, comme partout ailleurs je suppose, les âmes les plus croyantes sont en même temps les plus fidèles à la piété des morts. Ces deux religions, loin de se contrarier, s'entr'aident. Aussi doit-on bien augurer des destinées morales d'un peuple où jaillissent tant de sources vives, où tant de courants distincts emportent l'âme aux rives de l'Invisible. Ces cinq cent mille Parisiens qui faisaient hier le pélerinage à la Cité des Morts ne sont pas tous sans doute des croyants, au sens strict du mot, mais tous, même les plus dépourvus de foi, par une fibre au moins de leur cœur restent rivés au Divin.

Pardonnez-moi la pesanteur de cette méditation. J'ai cru qu'il était dû à la gravité de ce jour de n'être pas frivole. Jamais d'ailleurs je n'ai senti plus qu'aujourd'hui l'amertume de l'exil. S'il est vrai, le mot du poète: "C'est la cendre des Morts qui créa la Patrie," en me souvenant de mes morts, de leurs cendres, hélas! lointaines, j'ai cru m'en rapprocher un peu et, du même coup, me rendre plus voisine, plus présente, plus sensible, ma chère patrie du Québec!

1.—*Le Chemin des Saisons*, par Auguste Angellier. Chez Hachetth.

JEAN VAUDREUIL.

LIVRES ET REVUES

PAR LOUIS CLAUDE

L'ALMANACH DU PEUPLE edité par la *Maison Beauchemin* depuis nombre d'années est sans contredit la publication du genre la plus répandue et la plus populaire non-seulement dans le pays, mais encore à l'étranger où elle apporte tous les détails de la vie canadienne. L'édition de cette année est particulièrement soignée et révèle un grand souci de renseigner les lecteurs et de leur apporter en même temps de la lecture agréable et douce de nos meilleurs conteurs du terroir. Nous félicitons M. Daoust, le directeur-gérant de cette importante maison de livres, et ses collaborateurs, pour le succès sans cesse grandissant de son *Almanach du Peuple* et de toutes les œuvres livresques qu'il poursuit au meilleur des intérêts de la littérature canadienne-française.

***

L'HISTOIRE DE L'EGLISE CATHOLIQUE DANS L'OUEST CANADIEN.— "Du lac Supérieur au Pacifique" très belle édition de la *Maison Granger Frères*, 43, Notre-Dame, Ouest, par le R. P. Morrice vient de nous être remise, et nous l'avons parcourue avec l'attention que peut susciter une pareille œuvre. L'auteur a tous les titres au respect et à l'admiration de ses lecteurs, et les lettres de prélats et de prêtres distingués qui ont salué son œuvre, sont nombreuses et des plus élogieuses. Il est difficile d'apprécier à toute sa valeur, dans un cadre restreint, un travail qui a coûté des années de labeur intellectuel, et nécessité des recherches innombrables qui se manifestent par le précis des détails et l'étendue de la documentation. Le R. P.Morrice a sûrement passé des années de sa vie à perfectionner son ouvrage, et il a réussi à l'émailler de faits et d'incidents qui le rendent quelquefois touchant au plus haut point. L'histoire religieuse dans l'Ouest canadien, c'est aussi l'histoire de la création à la civilisation de ces immenses pays qui dominent le Canada, c'est encore son histoire politique et nationale, c'est toute sa vie enfin. Et le Père Morrice l'a admirablement fixée, cette vie, dans tous ses détails dont les plus simples touchent parfois au sublime, et, souvent atteignent à l'héroïsme.

Le livre est en vente chez l'auteur, *Avenue Provencher, à Saint-Boniface, Man.* et chez les éditeurs, la Librairie Granger, à Montréal.

LA VIE DIVINISEE, par l'Abbé Thellier de Poncheville, volume in-12, 7 fr. 50. (*J. de Gigord, éditeur, 15, rue Cassette, Paris*). Les problèmes les plus graves d'aujourd'hui sont liés au premier de tous les problèmes, celui de la nature et de la destinée de l'homme. Car toute la civilisation s'organise d'après l'idée que nous nous faisons de nous-mêmes.

En dépit de ses promesses, le matérialisme qui nous limite à la possession des biens de ce monde, conduit nos sociétés à la corruption, à l'anarchie, à la ruine. Au contraire, la conception chrétienne de la vie, en nous élevant jusqu'au partage de l'Etre de Dieu, assure magnifiquement notre grandeur, notre paix, notre prospérité temporelle et notre félicité terrestre elles-mêmes. Autour de cette donnée puissante peut s'ébaucher un ordre moral, familial, social, international, digne de la noblesse divine dont sont marqués les enfants du Père qui est aux cieux.

Tel est le thème de ces six grandes conférences. Elles se présentent tout ensemble comme un exposé de l'œuvre centrale du Catholicisme, la divinisation de la vie humaine, et comme une apologétique d'heureuse actualité, attirant à la foi par l'évidence de ses bienfaits.

***

LA MACHINE AGRICOLE NATIONALE DE MONTMAGNY vient d'éditer un catalogue de toute première valeur et rédigé dans un français soigné et élégant. Il a fallu certes à l'auteur de cette rédaction, une force de résistance peu commune pour surmonter l'attraction si facile de l'anglicisme, ou plus exactement du mot anglais si familier dans la langue canadienne, quand il s'agit d'exprimer un terme technique. La difficulté a été surmontée dans le catalogue de la *Machine Agricole Nationale de Montmagny*, et nous ne saurions trop louer cette délicatesse envers la langue française bien assez riche pour nous fournir tous les mots dont nous avons besoin dans les affaires, comme dans le commerce intellectuel.

***

Nous avons reçu de la *Corporation des Obligations Municipales* de Québec et Montréal un très joli calendrier de bureau en cuivre, et d'une forme aussi pratique que jolie. Nous remercions le Président de cette compagnie, M. René Dupont pour cette aimable attention.

Lisons les *Cahiers de Turc*. En vente chez les bons libraires, à raison de 25 sous l'exemplaire.

***

SA MAJESTE L'EMPEREUR ET ROI.—Par Adolphe Laurain, membre de l'Association des Ecrivains Combattants. Préface de Georges Lecomte, ancien président de la Société des Gens de Lettres. Edition du FLAMBEAU, 8, rue Raffet, Paris 16e

Au milieu de toutes les publications auxquelles la guerre a donné naissance, cette œuvre se détache nettement.

L'éminent préfacier, M. Georges Lecomte, dit de l'auteur: "M. Adolphe Laurain est un français qui, aimant son pays avec beaucoup de fierté, pour son long passé glorieux, et avec une tendre inquiétude pour l'avenir, ne veut pas que dans sa générosité sans haine et toujours trop prompte à l'illusion, la France oublie les coups dont elle vient d'être meurtrie".

Qu'ajouter à une image aussi judicieuse, sinon que cette œuvre littéraire est, en plus, d'une incontestable valeur documentaire.

Cet excellent volume que tout Français doit avoir à cœur de lire met en lumière, ainsi qu'aucune œuvre jusqu'à ce jour ne l'a fait, toute la perfidie de la race qui a déchaîné le cataclysme mondial. L'oubli déjà tente de le cacher sous son voile. Adolphe Laurain nous met en garde contre lui, et toute son œuvre nous crie: Souvenez-vous!

COURRIER INTIME

Jacqueline.—Votre dernière lettre m'a causé une joie très vive, et je vous en remercie bien sincèrement.

Pour votre intérieur, je pense que des poteries peintes et quelques coussins judicieusement assortis donneraient un cachet des plus originaux à ce petit coin de boudoir.

Vous trouverez ces objets et une foule d'autres tous plus curieux les uns que les autres à la Greenwich Shop, 469 rue Guy où madame Lilian W. Mendelsohn se fera un plaisir de vous les présenter.

P. S.—Surtout n'oubliez pas le salon de thé, vous m'en direz des nouvelles.

CHONCHETTE.

REVUE ARTISTIQUE

Des concerts, des beaux, de très populaires, de très artistiques! Nos impresarii font bien leur devoir.

Le premier en date: Celui de Botrel, notre grand ami Botrel qui, au Saint-Denis, le seize janvier dernier, a dû comprendre quel sentiment de fidélité et d'admiration notre ville si française lui avait gardé. La foule était immense qui alla l'applaudir, la foule émue et aimante que l'on sent avec soi. Ce fut un succès, peut être sans précédent, et Botrel nous a apporté les émotions patriotiques qui font du bien. Tout son concert fut souligné de vibrants applaudissements, mais nulle pièce ne sut émouvoir comme les "Coqs d'Or" qui nous ont monté jusqu'aux sommets de la plus haute poésie!

Botrel, notre doux barde breton parcourera tous les centres français du continent. Il y sera accueilli comme un frère bien-aimé, et sa tournée ne fera que grandir le prestige de la France, et que hausser l'admiration que doit inspirer ce peuple magnifique.

M. Louis Bourdon mérite nos félicitations. Ajoutons que M. Botrel est chargé d'une mission au Canada par le Ministère des Beaux-Arts, la mission de mieux faire connaître, aimer et rayonner le doux esprit de France. Nul propagandiste ne réussira à la faire mieux aimer!

M. Lucien de Gerlor l'accompagne, et détaille la chanson satirique, de façon originale et fort spirituelle.

—o—

M. Gauvin nous a présenté une artiste de race, Madame Elly Ney qui le mercredi, 17 janvier, dans son concert du Saint-Denis émerveilla l'assistance par la finesse et la qualité de son jeu. Du programme, nous ne dirons rien autre, qu'il fut excellemment exécuté. Nous résumerons l'impression du public choisi réuni pour écouter cette belle artiste, en disant que l'impression d'art ainsi créée ne peut s'effacer.

Vraiment, M. Gauvin s'affirme de plus en plus comme un impressario averti, avide de faire de l'éducation, et se bornant, ce qui n'est pas un mince mérite, à mettre les places à des prix raisonnables, et en raison de la valeur des artistes et de l'intérêt qu'ils peuvent susciter. Cela dénote du tact et du goût.

—0—

Et Lucien Boyer triomphe dans une revue alerte, charmante, amusante, et follement gaie qui attire les foules au Canadien-Français, ce charmant petit théâtre, dernier refuge de l'art dramatique comme de la gaîté française à Montréal.

Nous aurons en février ou au début de mars, une fête d'art dramatique d'une qualité toute spéciale lorsque les camarades de M. Fernand Dhavrol lui offriront une soirée d'adieu. M. Dhavrol, malade, va rentrer en France, jouir de l'air du pays natal qu'il n'a pas revu depuis 1902. En effet, M. Dhavrol est de chez-nous, et rappelons brièvement sa carrière canadienne:



M. Fernand Dhavrol

Engagé à Paris par M. Gonzalve Desaulniers co-directeur à cette époque du fameux Théâtre des Nouveautés, F. Dhavrol a débuté à Montréal le 15 septembre 1902. A fait deux saisons consécutives aux Nouveautés puis a été engagé comme Directeur Artistique au Théâtre National Français où il est resté pendant plusieurs années. C'est sous sa direction que le Théâtre National devint un véritable Théâtre de haute comédie. N'a jamais quitté Montréal depuis qu'il y a débuté; a obtenu sa naturalisation canadienne depuis déjà plusieurs années et a fait partie de toutes les affaires importantes françaises qui ont existé à Montréal pendant vingt ans dans le domaine artistique. M. Dhavrol interprèta lui-même sur la scène du Monument National, le rôle de "Crémazie" dans l'Adieu du Poète de "Madeleine".

Il fut successivement le metteur en scène des "Boules de Neige" de M. Louvigny de Montigny; "Du Drapeau de Carillon" de l'Hon. L. O. David; de "Dollard des Ormeaux" de feu Bourbeau-Rainville, etc., etc.

Cet excellent artiste est connu et estimé de tout notre public. Aucun de ses succès n'est oublié; aucun de ses dévouements n'est ignoré. M. Dhavrol a été notre ami comme notre interprète, et nous avons reçu de lui des manifestations trop sincères de sympathie et d'amitié, pour ne pas être émus à l'annonce d'une séparation que les circonstances, nous le souhaitons vivement, ne feront pas définitive. Car à la veille de cette fondation d'un Conservatoire National, nous songeons combien l'expérience et la valeur de M. Dhavrol s'imposeraient dans le choix des professeurs. Distingué et cultivé, d'une tenue parfaite, cet artiste sera un maître de qualité supérieure, si la santé lui permet de jouer son rôle dans une œuvre de ce genre.

Un comité de dames s'est formé pour entourer l'organisation de cette fête offerte à l'un des plus ardents et des plus brillants défenseurs de l'art dramatique français, chez nous, et Madame Israël Tarte a bien voulu accepter la présidence, alors que la Baronne d'Halewyn assumait la charge de secrétaire de ce comité. Ces dames, ferventes de l'art français, rallieront dans leur groupe toutes les femmes d'esprit et de goût qui sentent combien le grand artiste qu'est M. Fernand Dhavrol a bien mérité de la gratitude du public montréalais auquel il a consacré presque vingt ans de sa carrière, de son talent, et auquel, disons-le, il a accordé toute sa généreuse amitié. Les excellents camarades de M. Dhavrol, MM. Lombard, Schauten, Godeau, etc., ont pris l'initiative de cette fête qui va grouper tout le public de Montréal autour des artistes français qui, depuis des années et des années, défendent, et aux prix de quels sacrifices, de travaux inouis et de critiques si souvent injustes, le théâtre français à Montréal. Nous savons que les lecteurs de la Revue Moderne se feront un devoir d'aller, ce soir-là saluer le charmant artiste qui a tant de fois charmé de son art discret, sûr et consciencieux, nos auditoires les plus raffinés.

—o—

Au début de janvier, sous la direction Bourdon, le concert Jascha Heifetz a soulevé une grande attention. Un public nombreux et choisi est allé entendre le jeune et brillant violoniste.

M. Bernard Laberge nous a présenté le jeune violoncelliste français, Marcel Hubert, premier prix du Conservatoire de Paris, et que l'on ne nomme pas en vain un prodige. Marcel Hubert est un musicien extraordinaire, et sa sœur, Mademoiselle Hubert pourrait, comme pianiste tenir, elle aussi, la vedette. Ces deux jeunes gens, tous deux, d'ailleurs, premiers prix du Conservatoire, sont étonnants de génie musical, et leur audition, car nous ne voulons pas les séparer dans notre admiration, nous a procuré une émotion d'art parfaite. Cette audition a eu lieu le jeudi soir au Saint-Denis, comme soirée de gala des Etudiants en droit de l'Université de Montréal, et sous la direction exclusive de M. Bernard Laberge. Nous apprenons que l'impresario a abandonné sa recette à l'œuvre du collège français de Gravelbourg, ce qui, certes, mérite des félicitations enthousiastes.

—o—

En février, Pablo Casals, présenté par M. Bourdon. Succès assuré.

Les concerts Vennat donnés aux magasins de musique Bouvier attirent de plus en plus le public amateur de belle musique française, et nous ne saurions trop louer l'œuvre artistique de ce fervent apôtre de l'art français au Canada, M. Raoul Vennat.

—o—

Notre brillante pianiste Mademoiselle Victoria Cartier est de retour au pays, où elle a retrouvé une classe d'élèves avides de bénéficier de son précieux enseignement.

LOUISE CHARPENTIER.



Il nous faut une commission de boxe

Depuis longtemps on déplore à Montréal l'absence d'une commission de boxe comme on en voit dans la plupart des états de la république voisine et même dans certaines parties du Canada, à Toronto entr'autres. La métropole canadienne est à la merci d'une bande de pieuvres qui l'enserrent dans leurs tentacules, lui dictent des conditions impossibles et se moquent des citoyens qu'elle prend pour des poires.

Les amateurs de pugilat sont las, exaspérés d'un tel état de choses; ils ne veulent plus payer pour avoir des exhibitions ridicules et grotesques. Ils savent, en outre, qu'ils sont dupes les trois quarts du temps, puisqu'il est quasi-certain que la plupart des matchs importants, qu'on annonce de temps à autre, sont des affaires douteuses peut-être arrangées avant qu'elles n'aient lieu. On a reproché ouvertement à plusieurs pugilistes locaux d'avoir livré des combats de boxe ténébreux, qui avaient du louche, et quelques-uns ont la réputation de n'accepter des rencontres qu'avec des adversaires qui se coucheront devant eux au bout de quelques rondes. Nous ne faisons que rééditer les commentaires qui courent la rue, et il est temps que quelqu'un parle haut et ferme. La boxe est un sport captivant et dont la valeur est indiscutable. Il y a quelques années, surtout depuis la guerre, le pugilat a fait une large trouée chez les amateurs locaux; on était habitué à voir de belles exhibitions et on s'en revenait, le soir, au foyer, la plupart du temps satisfait du spectacle auquel on avait été convié.

Mais, ces années dernières, depuis deux ou trois ans surtout, un élément douteux s'est insinué dans l'arène; il est servi par des "managers", des entraineurs à mœurs douteuses et dont la seule présence dans le coin de l'arène, le soir de la bataille, n'est pas précisément une recommandation. Cet élément n'a pas montré ses armes dès le début; cauteleux, rusé et subtil, il a pris du temps avant de montrer sa patte velue; il a préféré faire patte de velours auparavant. Les impressarii eux-mêmes s'y sont laissés attraper et les plus grosses associations ont tombé dans le filet. Mais, le premier moment de délicatesse dissipé, ces boxeurs n'ont pas été scrupuleux du tout; ils ont ouvert leur jeu tout grand, et ils n'ont pas craint, par l'entremise de quelques affidés bénévoles, de transiger avec l'ennemi sur des propositions malhonnêtes et repoussantes. Dans les coulisses de l'arène bien souvent, quelques minutes avant que le timbre n'appelle les combattants, ceux-ci se rencontrent et se vendent au plus haut enchérisseur. Ce que nous disons, nous pouvons l'affirmer partout; notre longue expérience du sport nous a permis d'en apprendre gros et sans nous jeter de bouquets il est juste que nous nous rendions ce témoignage que nous avons su et connu bien des choses repréhensibles qu'une commission de boxe locale aurait impitoyablement supprimées, tandis que leurs auteurs auraient été expulsés pour toujours des cercles sportifs. Ces sinistres farceurs, qui exploitent le bon sens populaire, auraient perdu leurs droits de cité pour toujours et les sportsmen les auraient regardés avec un immense mépris. C'aurait été le pire de leurs châtiments, et combien mérité!

Aujourd'hui la plaie s'est agrandie et il n'y a qu'un remède radical susceptible d'en arrêter la progression. Récemment, un échevin, élu aux dernières élections municipales, a annoncé son intention de saisir le conseil de ville de la nécessité d'instituer à Montréal une commission de boxe. (Peut-être même l'a-t-il fait au moment où ces lignes sont écrites). On devrait ériger une statue au citoyen qui prendra l'initiative de ce mouvement si désiré et si désirable. Car cette institution s'impose et immédiatement. Le public va finir par s'éloigner totalement des arènes de boxes, et il aura raison après avoir été si longtemps et si honteusement exploité. Il est d'autres sports, qui ont connu une splendeur exceptionnelle et qui sont tombés en désuétude, sous le mépris du public et les manœuvres louches de certains magnats. La boxe subira un sort identique si l'on ne passe pas sur le champ le fer rouge dans la plaie.

Le remède étant indiqué, il reste à savoir qui devra l'appliquer. En d'autres termes, si l'on érige une commission pugilistique, quels en seront les membres? Prendra-t-on des capitaines de police qui ne savent rien de la boxe; des "sportsmen" opaques, intransigeants, qui promèneront leurs foudres sur toutes les têtes, les coupables comme les innocentes? Ira-t-on chercher dans l'oubli quelque vieille barbe, qui n'a pas vu de combats de boxe depuis dix ou quinze ans? Prendra-t-on encore quelques hâbleurs, qui connaissent tout et qu'on voit toujours sur la première rangée de l'amphithéâtre avec un billet bien souvent donné, hâbleurs qu'on démolit bien vite quand on a l'avantage de discuter leurs théories? Il est indéniable que la composition de pareille commission n'est pas une sinécure, et les autorités judiciaires et sportives devraient s'entendre afin de coopérer le plus étroitement possible en vue d'en assurer le succès et la durée permanente.

Il restera aussi à déterminer si cette commission aura juridiction sur les boxeurs locaux seulement, ou si elle pourra prononcer son anathème sur les pugilistes qui évolueront dans toute la province et qui pourraient bien se battre ici et prendre les choses aisément ailleurs. Autant de points qu'il faudra régler et sur lesquels nous reviendrons.

LUDOR.

Nos Sports d'hiver.





Courtoisie du Pacifique Canadien

MON CARNET DE VOL

Par MAURICE BILLARD

Arrivée en escadrille—
Premier bombardement.

Premier bombardement! Premier vol sur l'ennemi! Certes ,bien qu'il remonte à plusieurs années déjà et que beaucoup d'autres (dont plusieurs bien plus émouvants) lui aient succédé, le souvenir de cette première sortie sur le Boche, est resté gravé dans ma mémoire avec ses moindres détails, en dépit des différents "coups durs"(1) qui ,durant mon temps d'escadrille, ne m'ont pas été ménagés.

Après un stage de plusieurs semaines au G.D.E. (2) où je m'efforcais de voler le moins possible(les appareils n'offrant qu'une sécurité tout à fait relative) j'arrivai tout de même à décrocher mon "exeat" avec une mention, je ne dirai pas satisfaisante, mais "médiocre". De cela je me souçiais fort peu, l'essentiel était d'entrer dans la "maison" et il ne me restait donc une fois arrivé en escadrille , qu'à essayer de me faire une place.

Du Plessis-Belleville je fus envoyé à Cazaux, près d'Arcachon, pour une période de quinse jours, où, pendant ce temps, on devait nous initier aux beautés du tir à la cible. Ce voyage fut très intéressant, le pays que je ne connaissais pas encore est superbe, de plus le stage en lui-même, bien que je ne sois pas un grand amateur de tir, même à la carabine, ne fut pas pour me déplaire.

Là, durant ces deux semaines, et après quelques sorties en F.B.A. (3) ou en Farman (4) sur le lac, au cours desquelles plusieurs milliers de cartouches furent employées à tirer, soit sur des silhouettes flottantes, soit sur des cibles mobiles; on nous fit passer un nouvel examen, où j'arrivai cette fois encore en bonne place, (en commençant par la queue j'entends!). Pourtant c'était fini, le lendemain je quittais Cazaux avec mon ordre de transport pour la V. B. 101 escadrille de nuit, se trouvant quelque part sur le front entre Dunkerque et Belfort.

J'arrivai un beau matin après de nombreuses péripéties sans importance et des allées et venues variées dans diverses "régulatrices" (5), à Fère en Tardenois sur le coup de 6 heures, ayant passé toute la nuit en chemin de fer, et après un voyage qui, en réalité, avait de Paris seulement, duré 12 heures au lieu de 4.

Là, j'appris l'emplacement exact de mon nouveau poste; je laissai mes baggages à la gare et partis à pied pour Beugueux distant de 4 kilomètres. J'y arrivai vers 7 heures et demie.

Le matin même je fus présenté au Capitaine Laurens (mon nouveau chef) qui, après un léger coup d'œil inquisiteur sur ma personne, m'accueillit en ces termes: "Ah! c'est vous le lieutenant Billard?—
—Oui, mon Capitaine.—
—Pourquoi venez-vous ici?
—Mais...
—Vous avez demandé à venir?
—Oui, mon Capitaine.
—Vous connaissiez l'escadrille?
—J'en ai entendu parler mon Capitaine.
—Ah! c'est bien..."

Et il me tourna les talons! C'était un accueil un peu bref... Je sus, plus tard, que c'était sa bienvenue habituelle à tous les nouveaux arrivants.

Les deux ou trois premiers jours furent employés à mon installation, mes nouveaux camarades furent très gentils, et je n'eus qu'à me louer de leur cordialité. C'est là que je rencontrai de L... pour la première fois. J'aurai l'occasion de reparler de lui très souvent plus tard.

La première semaine se passa comme dans un rêve, avec de fréquentes visites au "terrain", distant de 800 mètres environ de notre popote. Tout était nouveau pour moi. Pensez un peu, ce n'était plus la vie d'école, où, dès 6 heures du matin jusqu'au coucher du soleil on est sur le champ à examiner des avions, ou bien à réciter des théories, mais, *la vraie vie d'escadrille*! On se levait vers 9 heures et jusqu'au soir, alors que nous étions censés "travailler", on jouait au bridge, ou bien on se promenait sur le terrain, volant de temps en temps pour essayer un"moulin" (6)

J'ai dit plus haut: "censés travailler", en effet, car comme nous ne faisions que du bombardement de nuit, notre travail commençait au crépuscule pour se terminer à l'aube, et le jour, par contre, nous nous reposions. Mais, comme pendant ces premiers 8 jours passés à Beugueux, le temps fut on ne peut moins aéronautique, aucune expédition ne fut possible et c'était dommage car à cette époque, avril 1917, époque de notre offensive sur l'Aisne, nous ne pûmes être d'aucune utilité aux troupes d'attaque, à cause de la pluie et de la neige qui ne cessèrent de tomber. Bref, je commençais à me désoler de cette inaction forcée, surtout quand je considérais, au bureau de l'escadrille, les 50 ou 60 bombardements de certains pilotes ou observateurs.

Moi qui aurais voulu, tout de suite, sinon m'élever, du moins me sortir un peu de la moyenne, j'étais condamné à prendre patience, ce qui en tout temps m'est assez difficile.

Puis un beau jour le temps se nettoya et notre espoir revint.

Les avions étaient prêts, archi prêts, cette semaine le répit ayant permis aux mécanos de les reviser de fond en comble. Si, donc, par hasard, le temps se maintenait... peut-être que le soir il pourrait y avoir du sport? L'après midi se passa aux hangars. Vers 17 heures le capitaine prescrivit un premier sondage(1) qui donna un résultat assez médiocre. Le vent qui, au sol, était pour ainsi dire nul, passait subitement à une hauteur de 1500 mètres, de 8 mètres à 22m. à la seconde. Rien à faire pour le départ au crépuscule. A 18 heures nous rentrâmes à la popote, où vers la fin du dîner, il était alors 19hrs., le Capitaine fit demander un nouveau sondage dont le résultat fut absolument identique au premier. Des milliers d'étoiles brillaient dans le firmament qui était d'une limpidité de cristal, et à part quelques " départs de la lourde" (2), au loin, le silence était complet. Le Capitaine partit au bureau avec, de Chabanne, son officier de renseignements, et commanda un troisième sondage pour 21 heures. Trois autres camarades et moi entamèrent un bridge, mais j'avoue que ce soir-là le "sans atout" fut sans attrait, et je m'attirai d'amers reproches de mon partenaire à cause de ma distraction. J'étais tellement anxieux de savoir si c'était *ce soir* que j'allais franchir les lignes!..

A 21h. 30 de Chabanne revint nous avertir que le départ aurait lieu à 22 heures. J'allais donc, enfin, aller de l'autre côté!....commencer à faire un travail de quelque utilité. Je ne me tenais plus de joie et il me souvient d'avoir vu de légers sourires ironiques errer sur certaines lèvres, lesquels signifiaient sans doute que mon emballement serait de courte durée.

Tout le monde disparut en un clin d'œil. L'un alla s'habiller, l'autre chercher tel ou tel objet, un troisième donner un ordre... etc; comme j'avais, à tout hasard, fait apporter ma combinaison à la popote je fus bien vite prêt. Dix minutes plus tard la voiture nous conduisait au bureau du terrain où les sous-officiers étaient déjà réunis en tenue de vol, carte et crayon en mains, attendant les ordres. Le capitaine, dont la voiture suivait la nôtre, fit son en-

(1) "Coup dur" accident de toute nature.
(2) G. D. E. groupe des divisions d'entrainement —Ecole—
(3) et(4) Type d'avions.
(5) Gare régulatrice.
(6) Moteur.
(1) Analyse du vent.
(2) Artillerie lourde.

trée et commença à donner les dernières indications: objectif, altitude de bombardement, iténéraire, liste des partants etc... Mon pilote et moi avions le No. 7 sur la liste de départ; à 22h. 14 nous devions décoller. Aux hangars, où une activité fiévreuse régnait déjà, on s'entendait à peine, tant le bruit des moteurs était assourdissant; dans un coin un feu d'essence donnait aux hommes qui travaillaient autour, des silhouettes fantasmagoriques; plus loin les avions sur le champ, donnaient plutôt l'impression d'une exposition agricole, onb d'une escadrille en ligne de bataille. Ce spectacle si nouveau pour moi était superbe à tous points de vue, et l'activité de chacun ajoutait encore plus d'intérêt à cette scène d'un réalisme si poignant.

A22h. un ronflement plus fort nous fit tourner la tête: c'était l'avion du capitaine qui décollait. A partir de ce moment tout se précipita. Notre tour arriva aussitôt et c'est à peine si j'eus le temps de nous regarder partir, que déjà nous étions à 100 mètres. Je regardais de tous côtés, essayant de me reconnaitre, et de trouver un point de repère quelconque, hélas! c'était la nuit noire. Des étoiles en masses, à l'horizon des milliers de petites lumières, et c'était tout. Au bout de 10 minutes, après avoir pris notre hauteur (1500mètres) nous piquâmes vers le Nord où, le pilote me le fit remarquer, on distinguait, dans le lointain, les lueurs des lignes, des coups de canon et quelques incendies. Je me rappelle aussi, ces deux projecteurs, de Soissons et d'Oeuilly qui, semblables à des gigantesques pinceaux, scrutaient le ciel sans arrêt, ce qui signifiait d'après mon pilote, que "Fritz" lui aussi était en l'air, et qu'il fallait o vrir l'œil!...Hélas je les ouvrais tous les deux, et cela ne me servait pas à grand chose, car, je l'avoue, je n'y voyais que du bleu!. .

Après une heure et demie passée à essayer de distinguer quelque chose et de suivre notre route sur ma carte, mon pilote me prévint que nous allions arriver sur l'objectif, et d'avoir en conséquence à me tenir prêt.

J'examinai une dernière fois mon lance bombes, regardai encore une fois ma carte, et pus distinguer à peine, un coin du bois contre lequel était adossée la petite station qui, ce soir avait l'honneur de notre visite. Au même moment le pilote leva le bras, et instinctivement un peu énervé je l'avoue, je déclanchai!...L'avion délesté de sa charge fit un saut brusque, puis un virage assez penché nous ayant fait faire un demi tour complet, nous vîmes alors au sol des gerbes de feu suivies d'une longue trainée de fumée, et ce fut tout!...

Le retour fut plus rapide, car ayant le vent dans le dos, nous allions à une vitesse extraordinaire, 2h. ½ après notre départ nous étions de retour au terrain où trois avions se trouvaient déjà. Mes camarades me demandèrent aussitôt comment j'avais trouvé cette petite promenade et ne furent pas peu surpris de m'entendre leur répondre que je n'avais rien remarqué du tout!

C'était pourtant la vérité. Pendant cette première sortie et les quatre ou cinq suivantes, il me fut pour ainsi dire impossible de "faire le point" à aucun moment. Cela ne dura pas, puisqu'après quelques sorties, et l'habitude du vol de nuit, il m'arriva souvent de me diriger plus aisément la nuit que le jour.

Tel fut mon premier vol de nuit.

MAURICE BILLARD

Rectification — Mon article de janvier ayant été remis en retard et n'ayant pu être corrigé à temps, il s'en est suivi une faute initiale dans le titre qui devait être "Mon entrée dans la 5è. Arme" et non "5è. Armée", ainsi que plusieurs fautes d'orthographe, desquelles je ne voudrais pas qu'on me cru capable. Je demande donc à mes aimables lectrices et lecteurs, si à l'avenir de telles erreurs se reproduisent, d'être indulgent et de savoir à quoi s'en tenir. M. B.

Choses et Autres

HYGIENE

Laissez les enfants dormir longtemps. Il résulte de l'enquête faite par une commission suédoise dans les écoles, que les élèves, privés de la ration moyenne de sommeil, sont frappés de maladie beaucoup plus fréquemment que les autres. La moyenne de sommeil nécessaire pour les enfants est la suivante: Pour les enfants de quatre ans, 18 heures; pour les enfants de sept ans, 11 heures; pour les enfants de neuf ans, 10 heures ; pour les enfants de douze a quatorze ans, de 9 à 10 heures; de quatorze à vingt et un ans, de 8 à 9 heures. L'anémie, l'appauvrissement du sang la faiblesse, l'hystérie, sont dus souvent à un sommeil insuffisant.



— Le malade a la langue bien chargée.
— Pas encore autant que le sera notre note.

VIEUX DICTONS

Qui veut être riche en un an, au bout de six mois est pendu.

Qui sème les chardons récolte les épines.

Les bons livres font les bons clercs.

Amasser par saison,
Dépenser par raison,
Font une bonne maison.

GRAINS DE SAGESSE

Lève-toi dès le réveil.

Lève-toi vivement, d'une décision prompte. La joie d'être actif est meilleure que la douceur de la paresse.

Quel que soit ton métier, exerce-le pour le mieux. C'est la meilleure façon de servir ta patrie et le monde.

PENSEES SAUVAGES

Cueilli sur les tablettes d'un négociant: "Les affaires ne sont vraiment fatigantes... que quand on n'en fait pas!"

MAXIMES

Il faut toujours laisser s'écouler la nuit sur l'injure de la veille.

NAPOLEON 1er.

Vous serez indulgent pour les fautes d'autrui, en pensant à vos propres fautes.

L'économie est la source de l'indépendance et de la liberté.

Emile SOUVESTRE.



LE JUGE. — Etes-vous célibataire?
LE PRÉVENU. — Non, mais des fois, c'est-y que monsieur le juge aurait une fille à marier?

PAGES D'ALBUM

Dans la création il y a dix choses plus fortes les unes que les autres: les montagnes; le fer qui les aplanit; le feu qui fond le fer; l'eau qui éteint le feu; les nuages qui absorbent l'eau; le vent qui chasse les nuages; l'homme qui brave le vent; l'ivresse qui étourdit l'homme; le sommeil qui dissipe l'ivresse; le chagrin qui détruit le sommeil. Mahomet qui disait cela, n'a pas parlé de la mort qui tue le chagrin.

Arsène HOUSSAYE.

LE JEU DU HASARD

—Le mariage est une loterie ,ma cherie!

—Pas tout à fait. A la loterie, vous prenez un billet, et si vous perdez vous n'avez qu'à le déchirer, tandis que le billet du mariage....

La folle histoire de Fridoline

Par Guy Chantepleure

I

Castelgentil, 5 octobre 190...

Ce matin, j'ai remis à Mme Armande Gloriette les trois chapitres que je venais de copier et par lesquels se termine la seconde partie de *Suave Amour*.

Mme Armande Gloriette — Amaury de Rochetorte pour les lecteurs du "Jardin des Modes" — n'a jeté qu'un coup d'œil distrait sur les belles feuilles blanches nouées de rubans mauves où s'allongeait en pointes élégantes, ma svelte calligraphie de secrétaire féminin, et, comme je m'informais des pages suivantes, elle a dit:

— Nous en resterons là pour l'instant, Fridoline. De graves soucis m'occupent l'esprit et j'ai des lettres à écrire, des lettres tout à fait personnelles.

Il m'a semblé discerner sur le visage clair de Mme Gloriette ce certain air mystérieux des gens qui portent de grands secrets et brûlent qu'on les leur arrache. Mais je ne me sentais pas assez sûre de ma perspicacité psychologique et de ses diagnostics pour poser à l'aventure une question qui eût pu paraître indélicate, au cas où elle n'eût pas été souhaitée. Si bien que, par discrétion — et peut-être aussi par malice — je n'ai rien demandé.

Les "graves soucis" qui voilaient d une petite brume de rêve les yeux bleus d'Amaury de Rochetorte n'avaient pas détourné Mme Armande Gloriette du soin de se coiffer et de se vêtir à son avantage.

— Comment trouvez-vous ma robe neuve, Dol? interrogea Mme Gloriette.

— Exquise, vraiment! Cette nuance d'aurore est la plus douce que j'aie vue jamais. Vous avez l'air, madame, d'une grande belle fleur, ou d'un fantastique bonbon fondant,... je ne sais pas au juste. On pense à un parfum de rose, et à un goût de glace à la fraise.

Elle se mit à rire.

— Vous avez, chère Dol, une manière à vous de dire les choses!

Mais le compliment ne lui avait pas déplu.

Elle le savait sincère.

Mme Gloriette est fort jolie. Et elle est grande, et elle est blonde, deux titres formels à mon admiration la plus ingénue!

Je suis petite et je suis rousse; si petite qu'en me caressant de cette mignarde appellation de Dol, diminutif très français de mon nom de Fridoline, Mme Armande qui sait l'anglais, pense "doll" et du sourire, traduit "poupée"... si rousse que la plus affable indulgence ne peut se résoudre à m'accorder les circonstances atténuantes du "blond ardent" ou même du "blond vénitien."

— Quel dommage! soupire quelquefois Mme Gloriette qui me traite en amie. Moins rousse et plus grande, vous seriez tout à fait gentille, Dol!

Et son regard d'affectueuse compassion exprime ce que " le chêne, un jour dit au roseau": *"La nature envers vous me semble bien injuste!"*

De temps à autre, il arrive que ses lèvres ajoutent, en manière de consolation peut-être:

— Mon collier de perles d'or vous ferait une ceinture, Dol, et vos pieds se reposeraient à l'aise dans la légendaire pantoufle de verre. C'est une chose étrange que vous ayez les yeux bruns avec ces cheveux couleur de marrons d'Inde, et que vous n'ayez pas de taches de son!

Mais, absorbée par ses "graves soucis," et sa folle toilette, Mme Gloriette, aujourd'hui, n'a pas arrêté son attention sur mon insignifiante personne. D'une main languissante, elle m'a rendu le manuscrit aux rubans mauves et a conclu:

— Disposez de votre journée, Fridoline.

Ma journée m'appartient donc... Qu'en ferai-je?

Il y a l'ourlet de ma robe à raies bleues que je dois recoudre...

Il y a encore *le Jardin de l'Infante*, ce volume de vers que je veux lire: *"Mon âme est une infante en robe de parade..."* Et ce vieux Noël du XVe siècle que je veux chanter: *"Va, mon ami, va, la lune s'éveille, va, mon ami, va, la lune s'en va..."*

Je pourrais aussi, malgré la pluie fine que je ne crains guère, faire une visite à mes amis les chrysanthèmes et renouveler les bouquets du salon. Je pourrais encore passer mon après-midi dans la "Tour du Chevalier" et, avec l'intention louable d'y achever le classement des vieux livres du coffre de fer, admirer des yeux et des doigts les belles reliures, m'amuser des enluminures et des vignettes, jusqu'au soir tombant.

Entre tant de soins divers, mon caprice a hésité.

Et me voici devant une table, laissant courir sur les pages vierges, cette plume que rien ne m'obligeait à manier aujourd'hui. C'est que j'ai envie de parler, et que je suis toute seule.

J'ai gagné ma retraite favorite, cette drôle de chambrette tout en haut de la " Tour du Chevalier," où Mme Armande a permis que j'installasse ma table, mes livres, mes choses préférées.

Ma petite retraite est simple comme une cellule. La "Tour du Chevalier" ayant servi de cellier et de buanderie aux propriétaires qui précédèrent Mme Gloriette à Castelgentil, mes murs n'offrent à la lumière que l'humble blancheur de la chaux, mais je les ai décorés d'un lambeau de tapisserie à personnages magnifiques, de quelques naïves gravures anciennes dont Mme Armande ne se souciait pas et d'une bizarre panoplie faite avec de vieilles petites ombrelles, précieuses et flétries, découvertes par moi en une armoire du grenier. Une table de chêne sombre supporte mon atti rail d'écriveuse; sur un petit bahut de paysan, sculpté grossièrement et comme inachevé, un grand vase de Limoges, un peu ébréché, reçoit les fleurs de la saison.

La " Tour du Chevalier," seul et pauvre débris du château où se succédèrent jadis les seigneurs de Bergère, n'est plus qu'une infime dépendance du très moderne Castelgentil. A l'époque de la Révolution, elle était déjà fort déchue. Le chevalier Hugues de Bergère, dernier du nom, y vivait chichement, consacrant tout son temps et les épaves de sa fortune à la recherche et à l'achat de livres rares qu'il aimait en maniaque. Avant d'émigrer, il scella dans un coffre de fonte les plus belles pièces de sa collection et les enterra mystérieusement comme un trésor. Il pensait revenir bientôt, mais il ne revint jamais et mourut en Allemagne.

Le printemps dernier, des ouvriers qui travaillaient dans le jardin de Castelgentil et creusaient profondément le sol pour construire une glacière, découvrirent un coffre énorme et tout rouillé. C'était le trésor du chevalier Hugues!

Mme Armande l'a fait déposer au rez-de-chaussée de la Tour, dans la pièce qu'on nomme la bibliothèque et où, d'ailleurs, il n'y a pas beaucoup de livres. En été, souvent, nous allons nous réfugier là, goûtant la fraîcheur délicieuse des vieux murs. Dans l'âtre de la cheminée à hotte où saille encore de la pierre usée le blason des Bergère, Mme Gloriette, par amour de la couleur locale, a placé son rouet, un rouet qui lui vient de Tiphaine, sa nourrice, mais elle ne sait pas filer. Moi, j'ai voulu apprendre, Tiphaine m'a appris. Et je sais! C'est charmant! Quand je m'ennuie, le vieux rouet me ronronne des contes et des chansons que nul ne connaît.

Au bas du jardin, là où la Loirette coule, le feuillage des peupliers brode le voile gris d'un peu d'or. Près du petit castel de brique rose, fier de ses tourelles comme Chenonceaux et de ses lanternes comme Chambord, des hêtres pourpres, que l'automne a roussis, ont la couleur de mes cheveux. Dans les massifs, les chrysanthèmes s'échevèlent. Il y en a de jaunes, de violets, de crèmes.

Pour s'harmoniser aux arbres d'automne, les fleurs sont belles et somptueuses. La nature n'a pas de plus brillante palette qu'en octobre, un coin de jardin ou de bois. J'aime l'automne, magnifique et délicat, riche de couleurs, de saveurs et de parfums! Il ne m'inspire pas de mélancolie. Le dé-

clin passager des choses n'est triste, je pense, qu'aux personnes vieillissantes; il leur rappelle qu'irrémédiable et sans retour, est le déclin des êtres. Moi, je suis jeune...

J'aime l'automne, même quand il pleut. Et j'aime la vie! Ce n'est pas cependant qu'elle m'ait beaucoup comblée.

Mes yeux n'étaient pas encore ouverts à la lumière du jour qui m'enchante aujourd'hui comme un privilège, que, déjà, j'étais une petite orpheline très pauvre. Mon père, le capitaine Deslys, trop confiant et ruiné par de faux amis, est mort d'une embolie, deux mois avant ma naissance; ma mère s'est éteinte de faiblesse, d'épuisement au moment même où je naissais.

Une bonne marraine, choisie par mes parents, m'a recueillie et élevée.

C'est elle qui m'a donné mon étrange nom de "Fridoline." Il la séduisait puérilement à cause d'un conte de fées qu'elle avait beaucoup aimé lorsqu'elle était très petite et dont, chose bizarre, elle ne se rappelait guère que cela.

Je ne crois vraiment point que la "Légende Dorée" parle d'une sainte Fridoline, mais, sans doute, dans un vieux livre, je ne sais où, une fée, une princesse ou une bergère — de celles qui épousent des rois — porte-t-elle ce nom précieux et drôlet.

Ma marraine habitait à Paris, dans le quartier du Luxembourg, une maison très haute dont les fenêtres prennent jour sur un jardin paisible. Elle n'était pas riche, mais une petite rente viagère lui assurait le nécessaire et quelque chose de plus. Près d'elle, je fus calme et gaie. Elle m'apprit à prier et à aimer le bien, à faire la charité, à ne pas désirer l'impossible.

Mlle Quenouillet, une maîtresse de pension qui demeurait dans la même rue que ma marraine, accepta la tâche ardue de m'instruire et y apporta tous ses soins, mais je lui fis peu d'honneur. J'étais vive et joyeuse et les livres m'ennuyaient. Quand Mlle Quenouillet s'efforçait de prendre, pour me reprocher mon indiscipline, des yeux graves et une voix sévère, je la fiasais rire d'un mot et l'apaisais d'un baiser.

Maintenant, tout ce passé me paraît lointain!

Comme mes parents, ma bonne marraine est morte. Avant de quitter ce monde, elle m'a confiée et fiancée à son neveu, Louis Niquet, mon ami d'enfance, en partageant entre nous deux sa "tirelire" — la petite somme que, par un miracle d'économie, elle avait mise de côté pour notre établissement.

J'avais alors seize ans, j'en ai dix-huit. Louis Niquet — Loulou comme on dit toujours — a fini son temps de régiment, puis il a trouvé un emploi à Tours, dans une grande maison de commerce. Moi, j'ai accepté le gagne-pain qui m'était offert et je suis devenue la secrétaire de Mme Armande Gloriette qui, très seule depuis la mort de son mari, l'avocat Gloriette, vit à la campagne en châtelaine et qui, se piquant de littérature, écrit des romans pour se distraire.

Lorsque la position de Loulou sera meilleure — au début de l'an prochain je pense, car Loulou réussit ayant, paraît-il, le commerce dans l'âme — nous nous marierons.

Et sans doute serons-nous heureux. J'attends l'avenir avec confiance, étant, comme ma bonne marraine, gaie par nature, prompte à la joie, habile à savourer à défaut d'un grand bonheur quantité de petites délices, et à illustrer de jolies images colorées, les textes les plus moroses.

J'écris, j'écris... Et la pluie tombe toujours. Elle tinte contre les vitres. Quand on prête l'oreille, on entend aussi la Loirette qui, grossie par l'eau du ciel, enfle sa voix.

La Loirette est une toute petite Loire, comme Castelgentil est un tout petit château.

La Loirette et Castelgentil font songer à de jolis joujoux. Et sans doute l'une fut-elle créée et l'autre construit pour plaire à Mme Gloriette qui, toujours, paraît arranger la vie comme un jeu, dans les fictions qu'elle imagine et dans la réalité des jours. Sa préoccupation capitale est de ressembler au personnage qu'elle veut être et de remplir avec grâce le rôle qu'elle s'est attribué, celui d'une châtelaine lettrée, d'une intellectuelle élégante, d'une rêveuse délicate et solitaire. Ses ambitions sont modestes et rayonnent autour du clocher de Bergére sans souhaiter un autre centre. Etre la jolie gloire de Bergère-sur-Loirette, Mme Armande n'en demande pas plus. Je ne l'ai jamais vue ni soucieuse, ni grave. Quels peuvent bien être ses "graves soucis"?

J'écris, j'écris! C'est amusant d'écrire à l'aventure comme on parlerait à quelque vieille amie complaisante.

Ainsi sans y songer, j'en suis venue à conter ma simple histoire.

"*La simple histoire de Fridoline*"!

Ce titre ingénu, je le moule en belle ronde à la première page du cahier où j'ai griffonné tout le jour.

Mais je n'ai que dix-huit ans. L'histoire de Fridolone n'est pas finie. Elle a encore pour moi tout l'intérêt de celles que, de semaine en semaine, on lit dans les revues ou les magazines et dont on ne peut savoir la fin. C'est la vie qui dit: "la suite à la semaine prochaine."

Cette suite, l'écrirai-je désormais, au hasard des jours et en guise de passe-temps, comme Mme Gloriette ajoute des chapitres à *Suave Amour*?

Peut-être!

Mon histoire sera très ennuyeuse, elle manquera de romanesque, elle manquera d'imprévu. Mais qu'importe après tout, puisque personne jamais ne la lira.

II

Castelgentil, 8 octobre.

Mme Gloriette a fait des visites à Bergère et aux alentours. Je l'accompagnais.

Un événement défraye toutes les conversations. La Comédie-Française va donner au théâtre de Tours une représentation du *Jeu de l'Amour et du hasard*.

A propos de cette solennité, Mme Gloriette a disserté finement sur Marivaux et sa psychologie; à propos de je ne sais quoi, elle a parlé avec autorité de Schopenhauer et de Nietzsche que, très certainement, elle n'a jamais lus.

Ses jolis discours m'émerveillent. Avec quelques souvenirs d'un volume parcouru la veille ou deux phrases d'un article entrevu le matin, elle im2rovise une petite conférence.

Mme Gloriette a satisfait aux exigences de sa réputation d'intellectuelle, mais elle oublie *Suave Amour* qui, depuis trois jours, ne s'est pas enrichi d'une page.

En quelle navrante posture, cependant, elle a dû abandonner Mlle de Pontchevreuil, son héroïne!

Perdue dans l'esprit du chevaleresque marquis de Blancimier par les indignes calomnies de la perfide Mme de Mauvoisin, la douce et tendre Yolande de Pontchevreuil veut mourir. Elle s'est enfuie au bout du parc et, couchée dans la neige, elle attend le repos éternel.

Mme Gloriette me confie son plan, ses intentions qui, quelquefois, hésitent entre telle ou telle péripétie, et nous en discutons, arrivant à nous entretenir de ces personnages imaginés comme d'êtres bien réels que nous aurions connus, quoique, en vérité, nous nous plaisions à leur attribuer les aventures les moins vraisemblables.

Tout à l'heure je me suis anxieusement informée du sort de Mlle de Pontchevreuil.

— Madame, songez qu'elle gît dans la neige, n'en avez-vous point souci? Est-ce Hervé de Blancimier qui va la trouver là?

— Non pas, c'est le baron Israël.

J'attendais plus de détails et j'annonçais mon espoir d'en savoir davantage. Mais, si volontiers prolixe d'ordinaire sur le chapitre de ses travaux, Mme Gloriette en demeura là.

— Laissons, dit-elle, ces inventions vaines. J'en suis, par moments, excédée, Fridoline. Elles sont aussi impuissantes à remplir le vide profond de mon existence qu'à tromper la solitude de mon cœur. Et parfois, je me sens triste à mourir. Pourtant, je n'ai que vingt-cinq ans!

J'ai compris le mot que Mme Gloriette voulait de moi. Il eût été cruel de le lui faire désirer plus longtemps.

— Jeune et belle comme vous voilà, il faut vous remarier, madame. Ainsi, vous ne serez plus ni triste, ni seule.

Mme Gloriette a soupiré.

— Qui sait? Dol, ma chère, Dieu m'est témoin que j'ai pleuré M. Gloriette, le meilleur des hommes! Cependant, que de fois j'ai connu, à ses côtés, cette vague impression de détresse dont je souffre aujourd'hui. M. Gloriette m'aima, Fridoline, mais c'était un esprit positif qui ne vibrait pas. M. Gloriette m'aima et ne me comprit jamais!

— C'est, sans doute, madame, qu'inconsciemment, vous reprochiez au pauvre M. Gloriette de ne pas ressembler aux héros de romans qui hantaient déjà votre imagination, à l'explorateur Champlion de *Songe*

[illegible] ou à Hervé de Blancimier de *Suare A[illegible]*

Mme Gloriette sourit.

— Non, fit-elle, l'homme que je pourrais aimer serait un homme de pensée... un ami de l'étude... et du Rêve!

S'adoucissant jusqu'à la suavité, le sourire de Mme Gloriette songea... et son visage fut mystérieux.

Le moment ne me parut pas encore venu de hasarder une question discrète et d'ouvrir la porte joyeuse des confidences à ses "graves soucis."

Serait-ce l'histoire de Mme Armande Gloriette — et non pas celle de Fridoline Deslys — que je vais avoir à conter?

Castelgentil, 10 octobre.

Ce sera l'histoire de Mme Gloriette!

Le soleil est revenu. Nous avons cueilli des roses, les dernières de la saisan.

Octobre est si doux qu'après déjeuner, nous nous asseyons sur la terrasse qui surplombe le jardin d assez haut pour laisser voir, au bas de la pente, sous les saules gris, le miroir clair de la Lorette.

Rosinette — la sœur de lait de Mme Gloriette, devenue sa femme de chambre, tandis que Tiphaine, sa nourrice, passait au royaume étincelant des casseroles — apporte le café servi dans des tasses minuscules de porcelaine anglaise.

Nous devisons à l'aventure. L'heure est calme et charmante.

Je ne pense pas que Mme Gloriette soit très bonne, bonne par nature et jusqu'au fond du cœur, mais elle n'est certainement pas méchante. Elle est aimable et facile à vivre. Son égoïsme a beaucoup de grâce, sa vanité toute simple est exempte de mauvais orgueil.

Mme Gloriette est habituée à mes défauts. Elle apprécie ma belle écriture et ma bonne humeur. Je me sens utile à son bien-être.

Je lui veux du bien, elle ne me veut pas de mal. Nos relations de secrétaire et de "patronne" sont les meilleures et les plus agréables du monde.

Aujourd'hui, sur la terrasse ensoleillée, Mme Armande a rêvé longtemps, une rose à la main, et, sans doute, n'entendait-elle qu'en sourdine et comme un vague accompagnement, le vieil air que je chantais:

Il était un oiseau gris
Comme une souris...

Au refrain pourtant, elle tressaillit.

— Aimez, aimez-moi, mon petit roi,
Aimez, aimez-moi, mon petit roi,
Donne moi ta foi, mon cœur est à toi!

— Dolly, fit soudain la voix nonchalante, je vous ai parlé bien souvent de Mme Marginus, de ma bonne Simplicie, la plus fidèle et la plus chère de mes amies de pension.

Ma réponse fut plutôt évasive, car, à la vérité, ce nom, je l'entendais pour la première fois.

— Simplicie est aujourd'hui la femme d'un professeur très distingué et nous sommes en grande correspondance. Une longue lettre d'elle m'est arrivée ce matin.

Mme Armande s'interrompit et se mit à rire — un petit rire drôle, un peu gêné.

— Cette lettre, on dirait le commencement d'un roman, Fridoline.

Cette fois, une brève question m'échappa.

— Il s'agit d'un jeune homme?

— D'un jeune homme, Fridoline, répliqua Mme Armande; oui, d'un jeune homme, d'une sorte de beau ténébreux qui vit en ermite, au fond d'un vieux Prieuré de Normandie et qui, lisant et travaillant, ne rêve que science et bibliophilie.

Je sais mal dissimuler les déceptions que j'éprouve:

— Oh! le pauvre rat de bibliothèque! m'écriai-je. Que peut-on vous dire de lui?

Mme Armande prit une attitude digne:

— Des choses fort intéressantes, Fridoline. Ce grand laborieux est de naturel timide et d'humeur sauvage. Une mère malade, presque infirme et tyrannique comme tous les impotents, l'a accaparé longtemps. Cependant, maintenant que la pauvre femme a achevé de mourir, il souffre de son isolement, et, se décidant à suivre les conseils de ses amis Marginus, il songe au mariage!

— Je crains qu'il n'y doive songer longtemps, déclarai-je. Il doit être ennuyeux comme un alphabet!

Mme Armande m'effleura d'un regard de pitié:

— Vous vous trompez, dit-elle, une si précieuse intellectualité n'ennuiera jamais que les sots. Aussi bien, ce jeune homme me paraît-il appartenir plutôt à la race des gens "ennuyables" qu'à celle des gens ennuyeux.

— Grand bien lui fasse, madame! Mais 'opinion de M. Marginus ne change rien à la mienne. Quelle femme voudrait d'un pareil hibou!

— Quelle femme, Fridoline? Une femme d'élite qui ne craindrait pas d'habiter la campagne, et que son intelligence et ses goûts rendraient digne de comprendre la vie d'un homme supérieur... de la partager et de l'embellir. Certes, une femme de ce caractère et de cette valeur n'est pas de celles qu'on fait bostonner à tous les bals de toutes les sous-préfectures. Mais Mme Marginus croit qu'il n'est pas impossible de rencontrer la réalité d'un tel idéal. Et pour être la femme de cet homme qu'une banalité de salon méconnaîtrait. . . .

Ici, Mme Armande baissa les yeux, modestement.

— . . . Mme Marginus a pensé à moi, Fridoline.

Comme Mme Gloriette accueille indulgemment ma franchise un peu primesautière, je ne pris pas plus soin de lui cacher mes idées après avoir entendu sa confidence que, quelques minutes auparavant, quand j'étais censée n'en rien prévoir.

— Hé, madame, fis-je, le choix de Mme Marginus s'explique fort bien, car vous êtes de tous points charmante, mais vous péririez d'ennui dans ce vieux Prieuré, en tête-à-tête avec votre ermite bibliophile et toute sa science poussiéreuse de rongeur de papiers.

— Faites-moi l'honneur de croire, Fridoline, que je pourrais me plaire dans la société d'un homme accompli. D'ailleurs, pourquoi resterais-je enfermée? Celui dont nous parlons est riche, très riche. Avec lui, je voyagerai, luxe qu'aujourd'hui mes humbles revenus ne me permettent pas. Puis, sans doute, mon influence apprivoisera-t-elle quelque peu l'isolé que vous traitez de "hibou." Je compte bien avoir dans le cadre pittoresque du vieux Prieuré, le salon le plus intéressant de la province et y recevoir peu à peu toutes les gloires littéraires de Paris.

— Vous dit-on, madame, au moins, que ce "seigneur de la Tour d'Ivoire" soit un joli garçon?

— Je hais les jolis garçons, Fridoline. Ce "seigneur de la Tour d'Ivoire," comme vous dites encore, est, paraît-il, fort distingué, quoique un peu gauche en ses allures et peu habitué au monde.

Je ne pus retenir un hochement de tête désapprobateur. Vraiment, je ne voyais pas Mme Gloriette mariée à ce jeune homme sans jeunesse, à ce "monsieur le Hibou," féru de vieilles pierres et de vieux bouquins!

— Soyez sûre, ma chère, dit-elle, que le protégé des Marginus vaut bien M. Louis Niquet.

— Louis Niquet, répondis-je tranquillement, me plaît tel qu'il est. Mais, sans doute, avec votre beauté, votre fortune, et vos goûts, madame, eussé-je souhaité un fiancé plus brillant.

Mme Gloriette n'avait pas de rancunes et, d'ailleurs, elle avait décidé de me confesser, dès ce jour, ses projets et même ses rêves.

Après un moment de silence, elle reprit:

— Pour me taquiner, Fridoline, vous raillez ce jeune homme sans le connaître...

— Hé, madame, répliquai-je malicieusement, ne l'admirez-vous pas sans le connaître plus que moi!

— Je suis, en tout cas, plus et mieux renseignée sur son compte, ma chère. Et,

quand je vous aurai tout dit, vous apprécierez au moins la délicatesse et les sentiments raffinés dont il fait preuve. Ma confiance en vous, Dolly, est si grande que je veux vous apprendre ce qui ne m'a été dit à moi-même que sous le sceau du secret. Vivant à l'écart et trop étranger au monde pour y chercher la compagne de sa vie, Séverin Jouvenel — c'est le nom du fiancé qu'on me destine — a dû accepter l'idée d'un mariage préparé par les amis qui s'intéressent à son bonheur. Mais les rites ordinaires des entrevues matrimoniales lui causent une véritable horreur. Avant de m'être présenté comme un fiancé possible, il veut me voir, il veut me connaître. Le prétexte de notre rencontre est admirable, et Mme Marginus, qui l'a combiné, mérite vraiment qu'on l'en félicite. Vous savez que je ne m'entends guère à la valeur des vieux livres et que je désirais, soit pour apprécier ma chance de posséder le "trésor du chevalier" soit pour me défaire d'une partie de ce trésor, recevoir l'avis désintéressé d'un homme compétent. Bref, pour être agréable à nos amis communs et aussi, soi-disant, parce que toute besogne de ce genre le passionne, M. Jouvenel consent à me prêter sa grande science bibliophile et à examiner, à étudier en connaisseur ces volumes vénérables dont j'ignore le prix. Cette mission d'expert, patronnée par les Marginus, justifiera son séjour à Bergère-sur-Loirette et sa présence quotidienne à Castelgentil. Je ne devais rien savoir de ces beaux projets et Simplicie, naturellement, m'a tout dit. La fable n'est-elle pas ingénieuse et jolie?

— Je la trouve imprudente surtout. Ne craignez vous pas, madame, que tout à vos bouquins et à son inconcevable manie, le bon jeune homme, oubliant de vous regarder et négligeant de vous entendre, ne s'avise point que vous êtes charmante et que peu de livres parlent aussi gentiment que vous?

— Vous êtes par trop taquine, Dol, fit Mme Gloriette sans se fâcher. Il me plaît plutôt de croire qu'au départ, M. Séverin Jouvenel s'embrouillera dans son rapport et me laissera fort mal renseignée, s'étant beaucoup plus occupé de ma personne que de ma bibliothèque!

— S'il doit en être autrement, madame, M. le Hibou mérite le nom que je lui donne et n'est qu'un aveugle devant la lumière du jour!

Et, vraiment, je le pensais comme je l'ai dit et viens de l'écrire. Toute grisée par cette plaisante perspective d'une conquête à faire et les illusions d'un avenir qui l'attire, Mme Gloriette était plus belle que je ne l'avais jamais vue.

— Fridoline, reprit-elle, songeuse, combien la vie est fantasque! Et qu'il faut peu de chose pour qu'elle se colore et se diversifie!... Un de ces jours ce jeune homme sera là... et s'il me plaît...

Mme Gloriette balança doucement sa belle tête blonde, puis elle conclut:

— ...Je crois qu'il me plaira, Fridoline.

J'écrirai l'histoire de Mme Armande Gloriette. J'aimerais que ce fût une belle histoire sentimentale et invraisemblable comme on les aimait autrefois, avec des coquetteries et des malentendus, des déguisements et des méprises, des jalousies, des soupirs, des fleurs, des sérénades.

III

Castelgentil, 12 octobre.

Mon fiancé est venu. Il était maussade et cela m'a déplu. A mes reproches, il a repris sa bonne humeur et j'ai regretté sa maussaderie. Entre nous a traîné tout le jour ce malaise d'un duo, où, ne se rencontrant plus selon l'harmonie voulue, les voix égarées continuent leur chemin dans l'espoir louable de se rattraper et de se retrouver unies, fût-ce à l'accord final.

Notre accord final a été juste.

Nous nous sommes serré la main en bons camarades que nous sommes depuis tant d'années.

On dit que l'amour est aveugle... Je crois qu'on se trompe. L'amour a d'excellents yeux; il voit les défauts, les travers, les moindres imperfections de l'être aimé. Seulement, il leur trouve un charme.

Est-ce que je trouve un charme aux imperfections de Loulou Niquet?

Pauvre Loulou! Quand nous sommes restés quelques temps sans nous rencontrer, j'éprouve devant lui je ne sais quelle surprise. Il n'est plus l'ami d'enfance que j'ai toujours vu, il est un étranger... que je juge. Alors son visage réjoui me paraît lourd et trop coloré. La douceur veloutée de ses yeux noirs m'irrite. Son élégance voulue, qui exagère les modes, choque mon goût, comme aussi cette affectation qu'il apporte à employer sans cesse, avec un flegme d'initié, les mots en vogue à Paris, l'argot capricieux des chansons, des comédies ou tout simplement de la rue.

Est-ce que, quand nous serons mariés, je me sentirai parfois, seule et triste, à ses côtés, comme Mme Armande auprès de M. Gloriette, qui était un si excellent homme?

Mais non. D'entendre, ces jours-ci, tellement parler d'amour — à propos d'un mariage combien peu romanesque pourtant! — m'a un peu tourné la tête, je crois!

Mme Gloriette est une intellectuelle, une "chercheuse de quintessence", comme elle dit. Moi je ne suis qu'une petite fille ignorante, très simple, prête à aimer très simplement et sans attendre l'impossible, dans la paix d'une vie bourgeoise aux jours tous pareils.

Et Loulou Niquet est un brave garçon sérieux, honnête, consciencieux. Et gai!... gai comme moi, s'amusant comme moi de très petites choses... pas tout à fait des mêmes peut-être, mais qu'importe!

Est-ce le dédain de Mme Gloriette qui me rend pour lui si peu indulgente? Vous n'épouseriez pas Louis Niquet, Mme Armande, oh! non! Mais moi, rien qu'à évoquer M. le Hibou, sa ruine et ses bouquins précieux, je bâille! La Providence, en vérité, sait ce qu'elle fait!

Castelgentil, une heure de la nuit.

La fameuse représentation du *Jeu de l'Amour et du Hasard* a été donnée au théâtre de Tours. Mme Gloriette et moi, nous y avons assisté dans une grande loge louée de compte à demi avec une famille de Bergère. Mme Gloriette resplendissait de beauté fraîche et d'espoir joyeux, avec un chapeau que Watteau ou Lancret eussent aimé peindre.

La pièce m'a paru charmante.

Estimant à très haut prix le don de son cœur et de sa main, Sylvia revêt le bonnet et le tablier de sa gentille soubrette pour recevoir le prétendant qu'on lui destine et l'étudier à loisir. Mais le futur fiancé qui n'est pas moins méfiant, comme on pense, a imaginé un subterfuge analogue et se présente à son tour déguisé en valet. Abusés l'un et l'autre, les deux jeunes gens s'aiment sans le vouloir. Sylvia lutte contre un sentiment dont elle rougit. Puis elle devine la ruse et, rassurée elle-même, elle veut savoir jusqu'à quel point elle est aimée, et si Dorante l'eût épousée simple soubrette. Alors l'amour triomphe! Dorante bravera tous les préjugés. Il adore Lisette. Et la coquette Sylvia est au comble du bonheur.

— *Oui, Dorante, la même idée de nous connaître nous est venue à tous deux. Après cela je n'ai plus rien à vous dire; vous m'aimez, je n'en saurais douter.*

A l'exposer en quelques mots, cette donnée qui repose sur l'amour d'une jeune fille pour un homme qu'elle croit être un valet et d'un jeune homme pour une jeune fille qu'il croit être une servante, paraît déplaisante et vulgaire... Marivaux en a fait une chose exquise et raffinée. Et c'est à la réflexion seulement, je crois, qu'on admire le tact et l'habilité prodigieuse avec lesquels, se jouant des difficultés, il a su escamoter tout ce qui, dans un pareil sujet, semblerait devoir choquer un public délicat.

Au retour, j'ai soumis cette remarque à Mme Gloriette, comme nous parlions de notre soirée, de Sylvia et de Dorante qui hantaient encore nos folles imaginations de femmes.

Mme Gloriette l'approuva.

— Vous avez raison, Fridoline, fit-elle, et Marivaux est un grand magicien. De nos

jours, on n'eût pas tant osé; on eût fait de de Lisette une charmante institutrice et du valet Bourguignon quelque précepteur-poète, quelque intendant à la Feuillet. Ainsi, on eût plus simplement écarté toute évocation désobligeante. Mais, Dolly, que cette pièce est jolie! quelle incomparable subtilité! Et que ce sujet, où quelque chose eût pu blesser notre délicatesse, est délicat pourtant et d'un sentiment exquis! Hé! ma chère, savez-vous bien que cette délicieuse méfiance qui inspire à Dorante le désir d'approcher Sylvia, sous un nom d'emprunt, ressemble singulièrement au scrupule de Séverin Jouvenel qui veut me connaitre et m'aimer sans que la pensée d'un mariage convenu s'élève entre nous. En vérité, je comprends et j'apprécie ces grands raffinements d'âme. J'aurais voulu être Sylvia, Fridoline, être aimée sous la coiffe de Lisette, épousée, non pas pour ce que je suis, mais malgré ce que je semblerais être. N'admirez-vous pas chez un homme du XXe siècle, cette jolie ruse à la Marivaux?

J'ai souri. Toute chose maintenant nous ramène à M. Séverin Jouvenel... Mme Gloriette se fait de lui un idéal, je crois. Pourvu que, le voyant, enfin, elle ne se trouve pas trop déçue!

Ces paroles dites, nous nous sommes tues longtemps.

Castelgentil, 14 octobre.

Voilà bien une idée de faiseuse de contes! Mme Gloriette veut, comme la coquette Sylvia, prendre la place de Lisette pour mieux observer Dorante et l'étudier à son aise sans être connue de lui. Et l'aimable Dorante, le Dorante de Castelgentil, ce sera Séverin Jouvenel. Et la complaisante Lisette, la Lisette du XXe siècle, paraît-il, ce sera moi!

Mme Gloriette veut que, pour ses beaux yeux et son bel esprit, M. le Hibou subjugué, oubliant projets de mariage et conseils d'amis, perde la raison jusqu'à demander la main, d'une fille pauvre, d'une petite secrétaire, quitte à retrouver cette raison égarée en apprenant dans la joie des accordailles que la splendeur de la rose peut parfois se cacher sous la feuille modeste de la violette et qu'une châtelaine élégante et bien munie d'argent, peut emprunter un instant, pour être mieux aimée, sinon le déguisement d'une soubrette, au moins le costume et l'humble condition d'une orpheline sans le sou.

La perspective de cette ruse sentimentale, suivie d'un dénouement si galant, transporte Mme Gloriette!

— Oh! Dolly, quelle amusante et délicieuse comédie! J'y ai pensé toute la nuit! Pour notre docte visiteur, vous serez Armande Gloriette, la maîtresse de Castelgentil, et je serai Fridoline Deslys, votre compagne et votre secrétaire. Vous êtes gracieuse et vous avez de l'esprit, on ne pourra être surpris de vous voir à ma place, et, peu à peu, cependant, on s'étonnera de me voir à la vôtre. Séverin Jouvenel, Dolly, vous trouvera gentille, mais il aura vite décidé que vous n'êtes point faite pour lui. Vous êtes gaie, Dolly, et il est pensif, vous aimez le bruit et le mouvement et il ne se plaît que dans la paix et le silence; vous êtes frivole et il est profond; il est fort cultivé, savant même, et vous n'avez jamais appris ni lu qu'à tort et à travers et selon votre fantaisie. Il attendra de vous quelque parole réfléchie, au moment même où vous lui rirez au nez. Alors, déçu dans son secret espoir, il devinera près de vous, dans l'ombre, celle qui semble avoir été mise au monde pour être la compagne d'un intellectuel! Vous me garderez toujours à vos côtés, comme par convenance. Et je ne serai certainement pas maladroite à faire valoir, dans les demi-teintes, la délicate supériorité d'esprit que l'on me reconnaît; vous me laisserez tout l'honneur de mes œuvres littéraires. Armande ou Fridoline, je reste Amaury de Rochetorte. La jeune secrétaire sera chargée de conduire M. Séverin Jouvenel à la bibliothèque et de lui montrer les livres du Chevalier Hugues. Mille soins, mille travaux communs rapprocheront ces deux êtres, hier inconnus l'un à l'autre. Une lutte terrible troublera ce cœur d'homme. Mais, passionnément épris, incapable de rester longtemps attaché à de vils intérêts, Séverin Jouvenel offrira bientôt son amour et son nom à la pauvre Fridoline... qui lui dira: " Je m'appelle Armande Gloriette," ajoutant comme Sylvia: "*Jugez de mes sentiments pour vous, jugez du cas que j'ai fait de votre cœur par la délicatesse avec laquelle j'ai tâché de l'acquérir!*" Ah! Fridoline, ne serait-ce pas la plus adorable aventure? Et ne seriez-vous pas bien aise d'avoir contribué à un tel dénouement!

Ainsi parla Mme Gloriette. Elle dit encore beaucoup d'autres choses pour me convaincre et m'amener à servir ses projets.

— Fridoline, conclut-elle, me refuserez-vous le premier petit service un peu difficile que je vous demande? Et difficile, c'est une manière de parler! Qu'aurez-vous à faire? Je ne vous prie point de jouer un rôle, en somme, mais d'être vous-même, simplement. N'oubliez pas qu'il s'agit du bonheur de ma vie et que votre bonheur à vous est assuré. Ne voudriez-vous pas, lorsque vous partirez, me laisser joyeuse, aimée? Oh! songez quelle douceur et quel orgueil je retirerais de tout ceci!

Et ses yeux priaient comme ceux d'une fillette qui voudrait des confitures. Cela ne m'empêcha pas de multiplier les objections les plus sensées et même les plus saugrenues.

Je fis observer à Mme Gloriette qu'en pleine réalité, au XXe siècle, cette jolie comédie pourrait paraître bien étrange, qu'elle pourrait déplaire au principal intéressé, qu'il y avait là comme un peu de tromperie et que, même pour leur plus grand bien, les hommes n'aiment point à être dupes, que celui-ci, d'ailleurs, s'aviserait de la supercherie, s'étant fait décrire, sans doute, la vraie Mme Gloriette dont le signalement ne répondait guère à ma personne; que je ne me sentais aucunement certaine de ne pas m'embarrasser dans un rôle de belle dame, comme une fillette dans la queue d'une robe de sa mère; qu'elle-même ne jouerait peut-être pas sans oublis ni défaillances le personnage d'une modeste petite secrétaire; que ces procédés extraordinaires pourraient froisser les Marginus et leur causer de l'ennui; qu'il pourrait arriver enfin, — puisque tout arrive! — que M. Séverin Jouvenel s'avisât de préférer les petites aux grandes et les rousses aux blondes, et que, touchée de ses hommages, la fausse Mme Gloriette s'éveillât, un beau jour, tout amoureuse de lui!

Mme Armande eut réponse à tout. Elle était certaine que la fin de l'aventure justifierait à notre gloire les jolis moyens employés; que Séverin Jouvenel — et, partant, M. Marginus et sa femme — jugeraient l'histoire merveilleuse et charmante, en raison même de ses contrastes avec l'horrible banalité des temps actuels; que, d'ailleurs, je ne m'entendais guère au caractère des hommes; que celui-ci serait flatté d'être estimé si haut; que j'étais bien trop fine pour ne pas me tirer à merveille de mon rôle et, elle-même, bien trop pénétrée du charme de la gageure pour oublier jamais le sien; que j'avais de la grâce sans beauté et que la beauté était plus gracieuse encore que la grâce; que Séverin Jouvenel était bien trop sage pour s'éprendre d'une petite folle et, moi, bien trop folle pour être jamais amoureuse de qui que ce fût.

Puis Mme Gloriette eut les larmes aux yeux.

— Dolly, fit-elle, vos mauvaises raisons ne sont pas même de bons prétextes. Dolly, ma petite Dolly, point de refus, je vous en supplie! Si vous dites oui, c'est la joie et le triomphe de ma vie. Si vous dites non...

Elle n'acheva pas, un beau petit sanglot fut la péroraison du discours.

J'en fus saisie, car, à la vérité, je n'attachais pas à la chose tant d'importance pour me laisser prier ainsi, et, peut-être, à mon désir de taquiner s'était-il mêlé de la résistance.

Puisque Mme Gloriette tenait si fort à son jeu et en prenait toute l'initiative, j'étais prête à lui obéir. La chose, en somme, était assez divertissante. Et puis, qui sait? avant l'arrivée de M. le Hibou, Mme Gloriette avait bien le temps de changer de caprice.

— Soit, madame, ai-je dit. Je vous obéirai de mon mieux. Ce que vous me contez de M. Séverin Jouvenel ne me promet point une tâche amusante, il s'en faut. Mais, puisqu'il ne s'agit, après tout, que de déplaire à ce carême-prenant, je suis bien à votre disposition, et même à la sienne!

Mme Armande m'a embrassée.

— Vous êtes un amour de Fridoline! Oui, ma chère, il ne s'agira que de lui déplaire et, pour cela, vous n'aurez qu'à vous montrer telle que vous êtes, ce sera la chose la plus facile du monde, chère Dolly, vous verrez.

Puis, ce furent des projets joyeux.

— Dolly, j'attends chaque jour une let-

tre de Simplicie Marginus qui doit m'annoncer l'arrivée de Dorante, deux ou trois jours à l'avance, afin que nous nous y preparions. Je ne puis vous prêter mes toilettes, vous vous perdriez dedans comme une petite souris dans un rideau. Mais, sur votre robe de velours bleu roi, vous porterez mon col de Bruges. Moi, je mettrai ma petite robe gris clair, avec un col et des manchettes de linon. Ainsi je serai toute simplette... et vous savez que cette robe me rajeunit. Dolly, nous étudierons chaque chose, pour cette première entrevue. Il faut que tout soit réglé. Les jours suivants, peut-être ferons-nous des promenades. Savez-vous que M. Séverin Jouvenel possède, de l'autre côté de Tours, une fort jolie propriété, héritage d'une tante, je crois. Sans doute voudra-t-il nous recevoir à la villa des Saules et nous faire les honneurs de quelque goûter. La maison, paraît-il, est charmante et le jardin plein de fleurs.

Nous avons ainsi papoté tout le jour. *Suave Amour* n'avance pas et Yolande de Pontchevreuil dort toujours dans la neige.

IV

Castelgentil, 16 octobre.

Comme au retour du théâtre, me voici tout agitée, ne pouvant dormir et, par besoin de causer, écrivant après minuit, écrivant l'histoire de Mme Armande.

Un détail intime. J'ai coutume de laver et de rincer abondamment ma rousse chevelure à l'eau de camomille. Aujourd'hui j'ai procédé à cette opération, puis j'ai profité du beau temps pour faire sécher ma toison au grand air.

J'ai mis une drôle de robe qui me vient de ma bonne marraine. C'est un large fourreau de soie couleur de feuille morte qui fut taillé dans une robe d'autrefois, toute garnie de volants.

Cette espèce de robe de chambre, très vieille et joliment fanée, m'est précieuse, quand je craindrais de gâter mes vêtements personnels. J'aime sa riche souplesse et sa teinte vive et chaude qui sied à ma carnation blanche. Mes cheveux la couvrent, non pas comme un manteau, j'ai le regret de le dire, — ils ne sont pas exceptionnellement longs, — mais comme une ample et somptueuse pèlerine.

Ainsi vêtue, j'ai été m'installer en haut du jardin, dans un coin que j'affectionne, près du mur de clôture et de la petite porte qui ouvre sur les bois. C'est une délicieuse clairière où le gazon est doublé de mousse. On s'y croirait bien loin de toute demeure banale, dans le royaume des arbres; cependant aux heures brillantes du jour, les plus magnifiques rayons l'inondent.

Je me suis allongée dans l'herbe, un peu de côté, mes cheveux au soleil. Oh! le glorieux après-midi, l'incomparable ciel d'un bleu si pur, si doux, si fragile!

Qu'il fait bon!

Je regarde. Jamais mon coin de jardin, noble et fruste comme un coin de forêt, n'est plus beau qu'en automne, lorsque les chênes sont blonds et les hêtres roux.

J'ai envie de dormir ou de rêver. Je pense à Mlle de Pontchevreuil qui gît dans la neige et dont le sommeil prolongé ne valait pas ce temps de repos délicieux.

... Et peut-être ai-je vraiment dormi, roulée dans ma belle robe de soie couleur de feuille morte? Je ne sais plus. En tous cas, je me suis demandé soudain si je ne rêvais pas.

— Je me suis égaré, je crois. Pourriez-vous me renseigner, mon enfant?

Je n'étais plus seule dans ma clairière! Une voix parlait derrière moi, près de moi— une de ces voix d'homme un peu basses qui sont comme plus masculines que les autres.

— Je vous demande pardon, mademoiselle.

L'intrus était gêné, confus. C'était un homme plutôt grand, plutôt maigre, avec des épaules larges et un vêtement noir qui paraissait ridicule au milieu des arbres. Il avait une figure claire assez régulière, imberbe ou rasée de très près, des cheveux châtain sombre, coupés en brosse, des yeux foncés aussi, noirs, je crois, des yeux myopes qui se tendaient drôlement pour voir, comme éblouis par la lumière.

J'étais horriblement vexée d'être surprise en ce costume, avec mes cheveux à la débandade.

Bien que mon attitude fût peu engageante, le jeune homme (car il était jeune après tout) reprit:

— Je me suis égaré. Je ne connais pas ces bois. Et cette porte était entr'ouverte. Je vous prie de m'excuser, mademoiselle. Suis-je bien loin de Castelgentil?

— Je vais prévenir Mme Gloriette! répliquai-je tout à coup, sans plus m'informer, m'élançant déjà vers le château.

Le visiteur me rejoignit:

— Voulez-vous, dit-il, avoir la bonté de prendre ma carte et de dire à Mme Gloriette que je lui apporte des nouvelles de son amie Mme Marginus?

Bientôt j'entrais comme une rafale chez Mme Gloriette.

— Madame, criai-je, haletante, il est là!

Je lui tendis le petit morceau de carton gravé où paraissait le nom tant de fois prononcé: *Séverin Jouvenel.*

Puis, tout d'un souffle, je contai l'aventure du jardin, concluant:

— Voilà nos beaux projets dans l'eau!

Mais Mme Gloriette gardait un calme admirable.

— Pourquoi? dit-elle. Au contraire, tout ceci est à merveille. Je vais descendre au salon et recevoir M. Jouvenel. Je lui dirai que Mme Gloriette n'étant pas tout à fait prête, le prie de bien vouloir l'attendre un moment. Et c'est en ma compagnie qu'il attendra.

— Mais, et moi?

— Vous, ma mignonne, vous allez vous mettre en toilette, puis, vous arriverez, souriante, en vous excusant sans trop insister. M. Séverin pensera que, contrariée d'être vue dans un costume peu seyant, Mme Gloriette a préféré, tout d'abord, ne point se nommer et abréger ainsi les compliments de bienvenue. Ne vous chagrinez donc pas de ces débuts à côté du protocole. L'imprévu a son charme et son utilité.

Un long moment après, suivant ces indications précises, je suis donc descendue, vêtue de la fameuse robe de velours bleu, parée du col de Burges.

M. le Hibou et Mme Gloriette étaient assis en face l'un de l'autre dans le salon "modern style." Ils se levèrent respectueusement, quand je fis mon entrée, très préoccupée d'être digne et avec une terrible, une angoissante, une abominable envie de rire.

M. le Hibou vint à moi en balbutiant quelque chose. Je lui tendis la main majestueusement et voulus répondre. Mais alors, mon rire éclata; il se déroula en fusées, en cascades, rebondit, s'égrena, repartit de plus belle, et pendant une bonne minute, je fus incapable d'articuler un mot.

M. le Hibou souriait, ce qui lui donnait un air tout jeune, presque l'air d'un gamin; sûrement, il n'a pas beaucoup plus de vingt ans. Et soudain, il m'apparut que ses yeux n'étaient pas noirs, mais tout bleus, et que c'étaient les cils qui leur donnaient cet aspect d'yeux sombres.

Quand je repris haleine, ma honte était profonde. Et ma contenance fut aussi embarrassée que celle de mon visiteur.

— Hélas! monsieur! fis-je, vous allez avoir bien mauvaise opinion de moi!

Il dit que non, je crois, et sourit encore avec un air de ne plus savoir qu'ajouter.

Je continuai:

— Je m'étais lavé les cheveux, monsieur, vous comprenez... je les séchais au soleil, c'est pour ça... vous comprenez...

Il dit encore:

— Certainement, madame.

Je le fis asseoir et, reconquérant tout mon sérieux, je me mis à disserter sur le temps "qui était beau pour la saison... mais un peu frais..." Et cela dura interminablement!

Comme il prenait congé, je me souvins des instructions de Mme Gloriette et le priai de bien vouloir partager notre modeste dîner, sans aucune cérémonie.

Il accepta. Et, le soir, la fausse Mme Gloriette ayant une lettre à finir, ce fut

encore la secrétaire — la fausse secrétaire— qui reçut M. le Hibou.

Je ne me montrai qu'ensuite.

La conversation fut plus animée tant j'apportais de ruse à en passer la conduite à Mme Gloriette qui n'était jamais à court.

D'abord on parla des Marginus et, comme je ne les connaissais pas du tout, je me contentais de questionner avec aisance.

Le chapitre des livres du chevalier Hugues n'étant pas épuisé, M. Séverin Jouvenel y revint et aussitôt je m'empressai de le mettre en communication directe avec ma belle secrétaire.

— Voici, dis-je, Mlle Deslys qui vous écoute émerveillée; elle aime les livres à la passion! Moi, je n'y entends rien.

"Mlle Deslys" exhala sa passion du livre! Aussi bien, je ne la crois pas beaucoup plus ferrée que moi en la matière. Je le vis aux réponses vagues qu'elle esquissa, lorsque M. Séverin lui eut posé, sur le trésor du chevalier bibliophile, quelques questions précises, techniques.

Il y eut un silence douloureux. Mais, M. Séverin m'ayant dit: "Vous écrivez des romans, madame?" je nous sentis sauvées et faillis jeter un cri de délivrance.

— Je n'ai pas ce talent, répliquai-je, c'est Mlle Fridoline Deslys, mon aimable secrétaire qui signe du pseudonyme d'Amaury de Rochetorte les œuvres charmantes que vous avez lues.

— Je ne les ai pas lues, avoua M. le Hibou, je lis peu de romans, mais on m'en a parlé.

Mme Gloriette, délicieuse dans sa robe gris tourterelle, prit la parole d'un ton modeste:

— Ces romans n'ont d'autre mérite que celui de la sincérité, dit-elle. Ils ont été envoyés à Mme Marginus par Mme Gloriette qui s'est amusée à n'en point nommer l'auteur. Je suis confuse qu'on les lui ait attribués.

Séverin Jouvenel eut un air très poli.

— Mais pourquoi donc, mademoiselle?

Mme Armande fut charmée et, tout de suite, elle soupira:

— J'écris encore autre chose...

Et elle continua...

Les soirées étant fraîches, on avait allumé un grand feu de bois, le premier de l'année. Assise près de l'âtre, je n'écoutais plus du tout ce que disait Mme Armande. Je pensais à beaucoup de choses indécises. J'eus comme un sursaut de réveil. lorsque M. le Hibou s'approcha de la lampe, à quelques pas de moi.

Il examinait scrupuleusement un morceau de dentelle ancienne.

Comment Mme Gloriette en était-elle venue à s'occuper de cette précieuse vieille chose, achetée récemment et dont elle désirait connaître l'âge et la provenance? je ne le saurai sans doute jamais. Mais, au moment même où mentalement, je la raillais de consulter un personnage si sérieux sur un objet si frivole, et de prêter la science universelle à son myope amateur de bouquins, M. le Hibou, paisible, déclarait:

— C'est un point d'Argentan, de l'époque Louis XVI, je crois. Voyez le charmant effet obtenu par la variété des fonds de réseaux, un des caractères spéciaux de cette dentelle. Le peintre Boucher montrait une grande préférence pour le point d'Argentan.

Complaisamment, en homme qui sait tout et qui est content d'en avoir long à dire sans frais d'imagination, M. le Hibou compara le point d'Argentan à son aîné le point d'Alençon, employa des termes de métier pour exposer les procédés des anciennes dentellières, rappela l'initiative de Colbert et l'influence des ouvrières de Venise. Il parlait gravement, savamment, décrivant la beauté des vieux points de France du ton dont il eût énoncé une formule de chimie ou quelque chose d'analogue.

Mme Armande roucoulait:

— Comme cela m'intéresse!

Tout à coup, sans trop savoir pourquoi, j'ai eu un moment d'impatience et me levant délibérément:

— Moi, ça ne m'intéresse pas. Et, d'ailleurs, que les belles vieilles dentelles si riches, si fines, si gracieusement ou si noblement fleuries, aient été faites par des ouvrières sur le plancher de tout le monde, je n'en crois rien. Les belles dentelles, ce sont des fées qui les tissent ou des libellules ou encore de fragiles araignées d'espèces rares et tout argentées. Elles travaillent dans l'air, au-dessus de l'eau, ou sur les rayons de la lune, voilà ce que je crois.

Ce que je disais était absurde, — je le sentais fort bien.

Mme Gloriette a pris un air confus.

— Oh! madame!

M. Séverin Jouvenel souriait:

— Vous avez certainement raison, madame, seulement les libellules et les fées ne révèlent pas leurs secrets au vulgaire. Alors, les pauvres gens, qu'elles n'honorent point de leurs merveilleuses confidences, disent bonnement ce qu'ils savent, pour ne pas paraître trop ignorants.

Il ne m'a pas paru que la réponse fût maladroite. M. le Hibou n'est pas sot, mais il est timide et, comme on disait autrefois, " il ne sait pas le monde."

Malgré les moments de silence et mes sottises, Mme Gloriette, elle, se montre ravie, oh! ravie! Séverin Jouvenel est charmant, d'abord... et tout à fait comme elle le rêvait!

— Avez-vous remarqué son profil, Fridoline? Et comme c'est joli ce qu'il a dit des dentelles. Il a de beaux yeux, n'est-ce pas? quelle réserve distinguée! Ah! il a été très bien, et moi aussi, Fridoline! Je sens que je lui plais. Quant à vous, ma chère, il faut que je vous complimente. Vous avez joué votre rôle à la perfection. Jamais je n'eusse espéré que vous vous y montrassiez si naturelle, et tellement comme je le souhaitais!

Elle se tut, puis eut un petit rire.

— C'est amusant! Avant dîner, quand nous étions seuls, Séverin Jouvenel m'a dit: "Je croyais que Mme Gloriette était grande et blonde." J'ai répondu: "C'est Mme Marginus qui vous a dit cela, par plaisanterie et, je suppose, par amitié en même temps; de dire "petite et rousse" n'annonçant pas la beauté."

J'interrompis Mme Gloriette:

— Pourquoi avez-vous parlé ainsi? m'écriai-je, vexée.

— Mais c'est la vérité, Fridoline? et d'ailleurs j'ai ajouté: "Il faut voir Mme Gloriette pour comprendre qu'elle est charmante." La réplique n'était-elle pas bien imaginée?

— Alors, qu'à dit M. Jouvenel?

— Mais il n'a rien dit ma chère, que voulez-vous qu'il ait dit?

Je me suis tue.

Il était tard et notre dialogue s'est arrêté là.

Ce que j'aurais voulu qu'il eût dit? Je ne sais pas, moi! Mais il aurait pu dire quelque chose tout de même.

Mme Gloriette s'est réveillée avec la migraine.

Dès huit heures, elle m'envoie chercher. Je la trouve enfoncée dans ses oreillers, au milieu de ténèbres qui sentent l'éther et l'eau de Cologne.

— Fridoline, qu'allons-nous faire? Vous savez qu'il vient ce matin.

— C'est bien simple, madame. Nous allons lui expédier Tiphaine ou Rosinette, afin qu'il ne vienne pas, Mme Gloriette étant souffrante.

— Mais ce serait absurde, ma chère, il croirait à une défaite, à un congé, et, tout de go, regagnerait sa Normandie. On le dit très ombrageux!

— Alors, laissez-le venir et bouquiner à son aise dans la bibliothèque, puisqu'il est ici pour cela. Vous sachant malade, il ne pourra s'étonner de n'être pas invité aux repas et les prendra à l'*Hôtel de l'Arbre en fleurs* où il est descendu.

— Oui, mais à l'*Hôtel de l'Arbre en fleurs*, qui sait si quelque malencontreuse conversation de table n'éventera pas notre jolie ruse.

— Oh! je ne crois pas M. le Hibou assez bavard pour parler à n'importe qui!

— Soit, mais il est assez poli pour répondre si n'importe qui lui parle et... un mot malheureux est vite dit! Quel guignon, alors que tout s'annonçait si bien pour le triomphe de mes beaux projets!

— Vous n'avez qu'une grosse migraine, madame, un peu de patience, et demain, vous serez fraîche et vaillante.

— Fridoline, il était convenu que M. Jouvenel me trouverait ce matin, dans la bibliothèque pour lui remettre les livres du chevalier. Soyez-y à ma place. Et puis, ma chère, invitez-le à déjeuner. Pour la vraisemblance de la fable, une migraine de votre secrétaire ne doit être en cette maison qu'un incident

secondaire. Et puis qui sait? Peut-être n'est-il pas d'une trop mauvaise politique de se faire un peu regretter, Fridoline?

Vraiment, si j'avais besoin d'apprendre l'humilité, je serais à bonne école!

— Dolly, ma mignonne, tout est entendu ainsi, n'est-ce pas?

Moi, je boude un peu.

— Ça m'ennuie, madame. Ça m'ennuie beaucoup. Avec les gens savants, je n'ai pas de conversation et je crains bien que ce monsieur n'en ait avec personne. Ce sera mortel, tout simplement!

— Dolly n'ajoutez pas à mon mal. Dolly, vous recevrez Séverin Jouvenel, et vous l'inviterez à déjeuner et à dîner.

Je boude encore, puis il faut que je cède. Et tout à l'heure, M. le Hibou va venir. Je l'attends dans la bibliothèque.

Les livres du chevalier ont été disposés sur une longue table. Beaucoup d'entre eux portent d'admirables reliures de cuir foncé, gravées de rinceaux et de fleurons d'or. Il y a aussi des reliures de velours, d'ivoire, de métal, ornées d'emblèmes et d'armoiries; d'autres, d'une grande richesse, sont faites d'une sorte de mosaïque, de petits morceaux de cuir, parés et ouvragés merveilleusement et incrustés dans un fond de couleur différente.

J'aime ces vieux livres précieusement vêtus. Ils ont un air de noblesse.

. . . .

M. Séverin Jouvenel est venu. J'ai cru devoir lui dire en raison de quelles circonstances, il me trouvait là. Il s'est excusé tant bien que mal du dérangement qu'il me causait.

— Ma pauvre secrétaire a la migraine.

— Oh! j'en suis fâché! C'est si douloureux!

— Elle est charmante, n'est-ce pas?

— Charmante.

— Et c'est une femme supérieure. Je suis heureuse, quand je la vois appréciée à sa valeur.

M. Séverin Jouvenel a grandement admiré les vieux livres.

En les regardant, en les touchant, en les ouvrant avec un respect, une délicatesse, des précautions que je ne puis décrire, il manifestait une joie d'enfant, une joie ingénue, expansive, qui m'amusait chez ce grand garçon sérieux.

— Oh! la "*Lumière du Cloître*" avec les eaux-fortes de Callot. Et ces Elzévirs, en pleine marge! Le Virgile de 1636! Et l'édition sans date de l'Imitation! C'est sans prix. Et ces six gros volumes c'est le Molière de Prault. Madame, admirez la grâce inimitable de ces titres, de ces guirlandes, de ces vignettes de Moreau le Jeune, et, dans ce *Daphnis et Chloé* de Coustelier, les exquises compositions de Cochin. Mais ce volume: . . . est-il possible que ce soit . . . mais oui . . . *La Nef des Fous*! Oh! si ce n'est pas une imitation habile, quel trésor! Songez, madame, un ouvrage de l'école Bâloise, imprimé au XVe siècle! Avez-vous remarqué ces Grolier, avec la devise "*Portio mea, Domine sit in terra viventium . . .*" Quel travail splendide! Je suis vraiment ébloui!

Moi, je souriais. Il s'en aperçut.

— Pardonnez-moi, madame, dit-il, mais, devant ces merveilles, tout amateur sincère témoignerait le même enthousiasme que moi.

— Vos propos, dis-je, doivent être bien doux à l'ombre plaintive du chevalier de Bergère, si elle revient errer par ici, monsieur.

Il me demanda de lui conter l'histoire de ce lointain confrère en bibliophilie et mon récit lui plut.

A son tour, il me parla de l'art et de la science du livre et m'annonça qu'après avoir soigneusement examiné les livres du chevalier, il se ferait un plaisir de me donner, sous forme de rapport, une appréciation détaillée de leur valeur.

— Je ne puis vous offrir, dit-il que l'avis d'un amateur très épris de son sujet. Mais M. Marginus m'a assuré que, pour l'instant, vous n'en souhaitiez pas plus.

Puis M. Jouvenel s'excusa de m'entretenir si longuement de ces choses auxquelles il apportait lui-même un intérêt passionné et me demanda si j'aimais les livres.

Ma réponse fut loyale.

— Cela dépend. Ceux du chevalier de Bergère m'ont charmée par leurs belles reliures, riches et vénérables, et aussi par leurs belles images, leurs belles illustrations, je veux dire. J'aime aussi les livres pour ce qu'ils renferment, mais je ne suis pas comme mon amie, et les livres sérieux m'ennuient.

Séverin Jouvenel sourit de ma franchise.

— Alors, dit-il, si vous aviez à choisir un livre dans une bibliothèque immense où tous les goûts pourraient être satisfaits, que prendriez-vous? un roman?

— Peut-être . . . les romans m'amusent. Mais je choisirais plutôt un livre qui aurait une très belle, une très précieuse reliure, qui serait plein de beaux vers et qui parlerait d'amour.

Avant de m'éloigner j'ai fait, d'un coup d'œil, le tour des choses.

Le feu brûlait très haut en crépitant. La cheminée armoriée si vaste, si profonde en était toute réjouie. Elle avait retrouvé son âme. Un rayon de soleil traversait le vitrail et entraînait sur les tapisseries et parmi les meubles un peu archaïques, de petites taches roses et dorées, Tout était en ordre. Sur le bureau, dans une belle céramique, des chrysanthèmes et de grandes marguerites jaunes, couleur de lumière, semblaient briller et faire clair dans la pièce comme le feu et le soleil.

— J'aurai plaisir à travailler ici, remarqua M. Séverin Jouvenel. Cette pièce est d'une intimité grave et charmante.

Mes prédilections éclatèrent bruyamment.

— Oh! je suis contente que vous disiez cela! m'écriai-je. La Tour du Chevalier est ce que je préfère, à Castelgentil. J'aime les vieilles demeures. Le petit château est trop neuf et trop "joujou"! Ce n'est pas par goût que je l'habite, je vous assure.

— C'est par souvenir, je pense . . .

J'espère qu'il ne vit pas l'interrogation ahurie de mon visage.

— . . . En mémoire de M. Gloriette, acheva-t-il avec sympathie.

Je me remis, reprenant le fil.

— Parfaitement, approuvai-je.

Il y eut un silence.

— Je vous demande pardon, continua M. Séverin Jouvenel, d'avoir évoqué ces tristesses de votre vie, vous êtes si jeune, madame, pour connaître déjà la mort et le chagrin! . . . si jeune!

Il sourit, ajoutant:

— Je suis toujours sur le point de vous dire: "Mademoiselle."

— Hier, dans le jardin, près des hêtres et des chênes roux, vous m'avez dit: "mon enfant." Vous m'avez prise pour une fillette, et même sans doute, à cause de ma drôle de robe et de mes cheveux dénoués, pour une petite saltimbanque?

— Oh! tout d'abord, je vous ai prise, je crois, pour l'esprit du bois, pour une petite fée ou pour une jeune dryade qui, par jeu, se serait déguisée en feuille d'automne.

J'ai ri, en battant des mains, malgré moi.

— Comme c'est amusant! Au moment où vous êtes venu, je m'imaginais, précisément, être une petite feuille que le soleil réchauffait, et que le vent allait emporter je ne sais où.

— Et vous n'aviez pas peur?

— D'être emportée? mais non, au contraire.

M. Jouvenel sourit encore. Souvent, c'est ainsi qu'il répond. Je crois que, ne trouvant pas toujours au moment de parler les mots qu'il faudrait dire ou n'étant pas bien sûr d'avoir trouvé les meilleurs qui pussent être dits, il s impose le silence, un peu par timidité, un peu par orgueil.

Maintenant, je l'ai laissé à sa chère besogne, dans l'atmosphère paisible et laborieuse de la vieille tour que ranime la joie du feu, la gloire du soleil et la beauté des fleurs. Suivant les ordres de Mme Gloriette, je lui ai donné rendez-vous au petit château pour l'heure du déjeuner.

Même jour, après déjeuner.

M. Séverin Jouvenel est beaucoup moins ennuyeux que je ne pensais. Je ne lui parais pas aussi imposante que Mme Gloriette. Je ne l'intimide guère, je crois, ou, si je l'intimide, je ne sais pas comment dire, mais c'est un peu autrement.

Maintenant que nous nous connaissons mieux, nous causons à merveille et sans embarras. Les sujets de conversation s'enchaînent; on ne se demande plus comment l'on se dépêtrera de l'un pour passer à l'autre ni à quel autre on pourra bien passer. M. Jouvenel apporte à ceux qui l'intéressent une sincérité, une conviction qui animent les mots, qui les réchauffent et les colorent.

Nous avons déjeuné de bon appétit dans la salle à manger claire où, s'harmonisant aux guirlandes joyeuses de la frise, tant de

plats et d'assiettes polychromes garnissent les murs tendus de toile bise.

A nous voir assis à la petite table carrée, toute scintillante de verrerie et de porcelaine, on eût pu croire, ma foi, que j'étais bien Mme Armande et que cette dînette était celle de deux époux, plus très nouveaux mariés et parfaitement contents de leur sort.

Donc, nous avons parlé des livres et des reliures, mais aussi d'un tas de je ne sais quoi.

Mme Gloriette m'a répété sur tous les tons que je ne devais m'encombrer d'aucun rôle ou plutôt que tout mon rôle était de n'en jouer aucun.

Alors, sans scrupule et parce qu'il me chantait de le faire, j'ai donné l'essor à tous les diables roses qui hantent ma cervelle.

Souvent, à quelque chose que j'avais dit, M. Jouvenel riait. Il a un bon rire sonore dont il semble gêné, comme il semble gêné parfois de ses jambes, de ses bras et de sa redingote. Je me demande si c'est une redingote ou une jaquette? C'est long et c'est noir et cela ne tombe pas bien, et l'on dirait que c'est aussi par timidité que cela tombe mal.

Pauvre garçon! quelle croix de se sentir toujours embarrassé de son esprit et de son corps, surtout quand on n'est ni sot ni laid.

Mais je pense que la timidité se corrige avec un peu d'exercice et de volonté.

Je l'ai dit à M. Jouvenel qui a pris un air désolé.

— Vous me trouvez gauche et maladroit, n'est-ce pas, madame?

J'ai répondu:

— Oui, un peu, je vous trouve gauche surtout.

Il a paru plus navré encore, sans pouvoir cependant s'empêcher de rire.

— Et vous, monsieur, vous me trouvez très mal élevée? ai-je dit, confuse tout à coup.



— Non, madame, oh! non, je vous trouve bonne et indulgente.

Alors, il m'a décrit son existence retirée, solitaire, toute consacrée à sa mère malade, après quelques années d'internat dans un collège de Paris.

Il a conclu:

— La nature m'a peut-être fait naître sauvage et ombrageux, et peut-être aussi n'ai-je pas beaucoup tenté de réagir contre elle; cependant il faut bien dire que les circonstances ont trop docilement servi mes instincts. L'affection de ma chère mère était un peu exclusive et jalouse. Elle servait mon goût pour les travaux sédentaires et m'éloignait des relations mondaines. Au retour du service militaire, j'ai voyagé, en Allemagne, en Italie; mais j'ai voyagé en isolé comme j'ai vécu, comme je vis.

— Vous habitez la campagne?

— Mon vieux Prieuré dépend du village de Saint-Aubin-des-Bois. Mais Argentan n'est pas loin. J'y ai de bons amis: M. et Mme Marginus, puis d'autres, des professeurs, un docteur, l'archiviste de la ville.

— Enfin, tous des gens sérieux?

— Je crains, madame, fit Séverin Jouvenel, que votre malice ne loge à la même enseigne les gens sérieux et les livres... sérieux?

Je n'ai pas dit non, j'ai ri.

— Mais une chose me cause à chaque minute un peu plus de surprise, continua mon hôte; Mme Marginus m'avait fait de vous un portrait tellement...

Il hésita, gêné encore et même rouge...

— ... tellement différent du modèle, achevai-je. Mais j'éprouvais moi aussi une gêne.

Par moment, cette comédie, cette espèce de gageure qui est aussi une espèce de mensonge, me trouble et m'irrite.

Une plaisanterie, un jeu... soit; le jeu pourtant me coûte.

Il arrive que je l'oublie, puis, brusquement un mot me le rappelle, et je me sens toute désemparée.

— Mme Marginus, ajoutai-je, a beaucoup connu la petite Armande, à la pension; elle connaît peu Mme Gloriette. On change.

Puis, comme je n'aime guère, — Mme Gloriette absente, — à m'éterniser sur ce chapitre des Marginus, où mon insuffisance éclate, j'ai parlé du Prieuré de Saint-Aubin-des-Bois.

Le visage de M. Jouvenel s'est éclairé.

— Oh! il vous plairait mon Prieuré, madame, puisque vous comprenez les vieilles demeures!

— A-t-il un beau cloître paisible, des salles froides et majestueuses, des cellules recueillies?

— Non. Ne vous représentez rien de très monastique. Ce que l'on appelait autrefois un prieuré n'était souvent qu'une réunion de fermes, un domaine qui dépendait d'une abbaye et que régissait pratiquement un prieur, assisté de quelques moines. La maison que j'habite fut celle d'un prieur de ce genre. Elle est située en pleine forêt et date du xve siècle. C'est une sorte de manoir, de gentilhommière sans solennité comme on en rencontre beaucoup en Normandie, mais elle fut construite par un homme de goût, ami des belles proportions et des sculptures délicates. Le principal corps de logis, flanqué de deux ailes, est coupé en son milieu par une tour à galerie. A l'intérieur, tout est admirablement vieux: les boiseries, les tapisseries, les meubles. Mon père, qui fut un artiste de grand talent, avait acheté le Prieuré de Saint-Aubin pour s'y retirer après une vie de travail. Il y avait réuni des merveilles, et je m'applique, à mon tour, à ce qu'il n'y entre rien que de beau. J'ai pour ces vieilles pierres une affection tendre, presque filiale.

— Oh! fis-je charmée, je les aimerais, vous avez raison!

Puis il me sembla que j'avais un peu négligé les intérêts de ma belle secrétaire et que le moment était venu d'une allusion adroite.

Et j'ajoutai:

— Quel plaisir ma pauvre amie malade trouverait à vous écouter! Elle s'intéresse aux choses anciennes, comme à tout ce qui est artistique et beau. Elle comprend ce que je suis capable seulement de sentir.

— Mais on ne comprend pleinement certaines choses qu'à la condition de les sentir, fit poliment M. Jouvenel.

C'est singulier! Selon les mots précis et leur sens exact, M. Jouvenel est très conforme au petit signalement que nous avaient donné de lui les Marginus. Pourtant, je ne me le représentais pas du tout tel que je le vois. Et je serais très empêchée néanmoins, de dire en quoi il diffère de l'homme que je me représentais.

VI

Le soir du même jour, six heures.

Je me suis sentie désœuvrée tout l'après-midi. J'ai pris un livre, celui dont les pages encore inconnues m'attiraient, le jour où j'ai commencé à écrire mon histoire, le livre très mélancolique et très beau d'Albert Samain.

Mais mon esprit ne pouvait tenir en place et s'agitait comme les jambes d'un écolier sous les bancs de l'école.

A quatre heures, avertie par Rosinette du réveil de Mme Gloriette, je me rendis à sa chambre ou elle m'accueillit par un gémissement.

— Oh! Dolly, que je souffre! Ma tête brûle. Dites-moi vite... Comment tout cela se passe-t-il?

— Mais, fort bien, madame! Monsieur Séverin s'est montré enthousiasmé des livres et...

— Oh! Fridoline, les livres, qu'est-ce que cela peut me faire? C'est le reste qui m'importe. A-t-il parlé de moi?

— Mais oui, madame, certainement. Votre nom a été prononcé bien des fois. M. Séverin Jouvenel a déploré que vous fussiez si souffrante. Il a dit que la migraine était une chose bien douloureuse.

— Ah! vraiment, il a dit cela, Fridoline? Mais encore, a-t-il bien regretté mon absence, et vous l'a-t-il dit aussi?

— Comment n'eût-il pas regretté votre absence, madame? Mais comment eût-il pu, sans paraître bien osé, m'exprimer ses regrets là-dessus?

— C'est juste, ma chère.

Le fait est que M. Jouvenel parle peu de Mme Gloriette, ma secrétaire. Je crois, qu'en pareil cas, de se taire est un signe... mais il me semble que, parfois, de parler pourrait en être un autre. Et je me demande ce que je dois conclure du demi-silence de M. le Hibou?

— Fridoline, reprit Mme Gloriette, avez-vous dit à Rosinette de servir à M. Séverin du thé et des gâteaux?

— Oui, madame.

— Ma chère, je ne vous prierai point de présider ce petit repas. Cependant, je vous serais reconnaissante de veiller à ce qu'il fût convenablement présenté. Si vous montiez jusqu'à la Tour?

— J'irai, madame.

— Vous êtes gentille, Fridoline. Dites-moi encore... M. le Hibou ne vous a-t-il

pas trop ennuyée?

— M. Jouvenel ne m'a pas ennuyée, madame. Près de lui, je me sens très ignorante, mais il s'efforce, je crois, de se mettre à mon niveau et il est si bon enfant que son savoir ne m'intimide pas.

Mme Armande parut amusée.

— Eh! mais, Poupée, vous ne dites plus "M. le Hibou," ma chère! Et vous voici toute radoucie. N'allez pas devenir amoureuse du "Seigneur de la Tour d'Ivoire" au moins?

— Oh! madame, m'écriai-je, vous oubliez que je suis fiancée!

Vraiment la plaisanterie était absurde et d'un goût détestable! Elle me fit monter le rouge au visage et les larmes aux yeux!

Mme Armande rit de plus belle.

— Calmez-vous, petite folle! Je ne veux point faire tort à votre cher Loulou!

En entrant dans la bibliothèque de la Tour, je songeais encore à cette sotte boutade et j'en étais confuse comme si M. Jouvenel avait pu l'entendre.

Mais lui était bien loin de pressentir les propos incohérents auxquels sa présence donnait lieu. Et le visage souriant qui se leva vers moi, m'eut vite rassérénée.

Debout en bon jour, devant un lutrin, M. Séverin Jouvenel examinait, à l'aide d'une petite loupe, les gravures du plus ancien, du plus rare des livres du chevalier: *La Nef des Fous.*

— Daignez regarder, madame, fit-il, voici le portrait flatté de votre serviteur.

Et il me montra sur la page vénérable l'amusante caricature du "Fol bibliomane" un drôle de petit vieux, assis dans une haute chaire, coiffé d'un bonnet d'âne à grelots, avec de grosses lunettes sur le nez et, tout entouré d'infolios qu'on imaginait lourds et poussiéreux.

— Dans le livre, il est dit: "J'ai parmi les fous, la première place," ajouta M. Jouvenel.

— La ressemblance est parfaite, constatai-je. Mais peut-être ce fol qui, voyant mal, porte des lunettes, est-il, après tout, plus sage que vous!

Le thé était servi sur un guéridon près de la cheminée. Le samovar disait sa petite chanson douce. Rien ne manquait. Rosinette avait mis deux tasses. J'eus vite fait de verser l'eau bouillante dans la théière. Un bon arome se répandit. Puis, je mis de côté la tasse inutile.

M. Jouvenel semblait attendre quelque chose.

— Est-ce que vous ne prenez pas de thé, madame? dit-il enfin.

— J'en prends chaque jour, monsieur; mais, comme mon amie est malade, je vais lui tenir compagnie. Vous m'excuserez?

Il parut contrit.

— Oh! madame, c'est moi qui vous prie d'excuser cette question.

Comme je coupais le *plumcake*, en tranches minces, M. Séverin Jouvenel prit le volume d'Albert Samain, qu'en entrant, je tenais distraitement et que, pour m'occuper du thé, j'avais posé sur le bureau.

— Ah! le *Jardin de l'Infante*!... C'est le livre que vous lisiez, madame, dit-il.

— Oui, je le lisais, répondis-je souriante. Et il me plaît infiniment. Il n'a pas une belle reliure, mais il est plein de beaux vers.

— ... Et il parle d'amour! acheva M. Jouvenel en ouvrant le volume. Vous avez raison de l'aimer.

. . . .

J'aurais voulu que Mme Gloriette se levât ce soir, pour le dîner, mais elle se sentait encore trop souffrante. Et moi, je suis lasse, lasse de ce rôle qu'on me fait jouer ou plutôt de ce nom que je porte comme une robe d'emprunt.

Ce n'est pas que M. Jouvenel me rende la tâche difficile. Il me semble maintenant que, depuis longtemps, longtemps, je le connais. Mais, comment Mme Gloriette veut-elle que je lui parle d'elle utilement? Vraiment, c'est trop exiger que de vouloir se faire aimer par procuration?

Par moments, j'ai envie de crier:

— Je ne suis pas Mme Armande Gloriette, je ne suis que Fridoline Deslys, la pauvre petite secrétaire, la poupée.

Il me semble que je serais si calme, si contente après!

Quand Mme Gloriette se tenait à mes côtés, prête à prendre la parole à ma place, ce n'était pas la même chose.

Pauvre Mme Gloriette! Je crois cependant que, parfois, mon bel aplomb ne laisserait pas de la faire frémir!

N'ai-je point adressé, ce soir, un grand sermon à M. Jouvenel pour lui démontrer qu'étudier sans but, amasser à l'infini des connaissances, élaborer des travaux sans jamais en faire profiter personne, sans même utiliser pour soi, par amour de l'art et de la gloire, les trésors acquis, n'était que besogne égoïste, dilettantisme vain, gaspillage coupable d'intelligence et de temps!

— Que diriez-vous d'un homme qui recueillerait beaucoup, beaucoup d'or, et qui ne le dépenserait pas. Si j'étais vous, monsieur, je ne sais pas très bien ce que je ferais, mais, à coup sûr, je ferais quelque chose. J'enseignerais ce que j'ai appris, ou j'écrirais des livres.

— Ecrire des livres! Mais il faut avoir quelque chose à dire!

— Ce n'est pas indispensable, ripostai-je avec autorité. Et puis, n'a-t-on pas toujours quelque chose à dire, quand on a beaucoup appris et beaucoup pensé... quand on a des idées sur les choses, quand on *sent* quelque chose en soi. Je suis bien sûre que, si vous vouliez, vous écririez même un livre très bien. Et celui-là, je le lirais, je vous le promets, même s'il était sérieux.

Cette fois, il a ri de bon cœur, un rire de grand frère qui s'amuse un peu de sa petite sœur, mais sans méchanceté aucune. J'avais parlé en étourdie.

Pourtant son rire était doux et comme attendri. Ce que j'avais dit lui avait fait plaisir tout de même.

— Je crois, voyez-vous, qu'il est dangereux d'être trop modeste, ai-je continué. Et d'ailleurs, si pour écrire un livre, vous attendez de pouvoir y mettre quelque chose que jamais personne avant vous n'ait encore dit, c'est que vous êtes très orgueilleux. A ce compte-là, il n'y aurait plus de livres. Ce serait tant mieux, sans doute, à cause de beaucoup de sottises qui ne verraient pas le jour, mais quel dommage pour les belles choses qui resteraient dans la nuit! Et puis, chacun a ses yeux, ses oreilles à soi, son cerveau à soi, n'est-ce pas? Toute œuvre écrite sincèrement par un homme qui sait bien réellement voir avec ses yeux, écouter avec ses oreilles, penser avec son cerveau, peut être, je crois, une œuvre originale, et belle et noble, et bienfaisante aussi, selon la personnalité de l'écrivain.

Séverin Jouvenel m'écoutait.

— Je n'ai pas été sans penser quelquefois ces choses que vous me dites si bien, madame, soupira-t-il.

— Ah! vous voyez! m'écriai-je ravie.

— J'avais tenté quelques essais. Mais j'aurais besoin d'être encouragé, soutenu dans mes efforts par... quelqu'un qui eût foi en moi... Et je suis très seul.

— Il faut vous marier, déclarai-je tout de suite.

— Il y a quelque temps que j'y songe, fit-il pensivement.

— Il faut épouser une femme qui vous donne le courage et la confiance dont vous manquez.

Il me regarda avec une sorte de mélancolie.

— Hélas, madame, *il faut* est bientôt dit! Tout d'abord, mes rêves étaient modestes et je ne désirais guère qu'une chose, aimer ma femme! Ils sont plus ambitieux, maintenant: Je voudrais que ma femme, que ma bien-aimée... m'aimât. Et, en vérité, j'ai si peu la mine d'un amoureux!

Je regrettais de m'être embarquée dans cette causerie. Il y a des sujets que je trouve très intimidants. Mais puisque le mal était fait, et puisqu'il s'agissait de Mme Gloriette, je voulais être brave:

— Pourquoi donc? fis-je.

— ... Parce que je suis timide... gauche... et même ennuyeux aussi, je crois.

Gauche et timide! Hélas, c'était justement ce que je lui avais dit. Mais je ne pouvais guère, même avec l'intention de les démentir ou de les atténuer, reconnaître mes paroles; c'eût été plutôt et, malgré moi, les sanctionner.

— Je crois, constatai-je délibérément — avec un petit effort pourtant, car tout cela était très difficile! — je crois qu'il y a... certaines femmes à qui vous pourriez plaire. Une femme comme... mon amie Fridoline, par exemple... une femme sérieuse, instruite, lettrée, vous comprendrait très bien.

Il n'a pas répondu. Est-ce que cette abstention signifie *oui*? Je ne sais.

J'espère que je ne lui ai pas fait trop de peine. Je ne voulais pas, moi! C'est vrai qu'il est timide... et gauche... et que — dans les commencements — je le trouvais un peu ennuyeux, mais je n'ai pas voulu

dire ... non je ne l'ai pas voulu dire.

Quand il est parti, il m'a baisé la main.

... Mme Armande se sent plus vaillante; elle descendra demain pour le déjeuner de midi.

Tout à l'heure, quand j'ai été lui dire bonsoir, elle m'a bombardée de questions saugrenues. Comme je répondais mollement, elle m'a dit que j'avais "l'air drôle" et m'a demandé si j'avais attrapé sa migraine.

Allons, il faut que je me couche et que je dorme. Je suis lasse et triste, j'ai comme un malaise en moi.

Demain, Mme Gloriette reparaîtra sur la scène du monde, heureusement, et...

VII

Le lendemain matin, onze heures.

Je ne voulais pas monter à la Tour du Chevalier, ce matin, mais j'ai craint que Mme Gloriette ne s'en étonnât... et que M. Jouvenel, ne se sentît froissé d'être traité comme un employé qui vient à sa besogne et dont on ne se soucie plus.

Je l'ai trouvé installé, travaillant. Les yeux bleus m'ont souri tout de suite, puis se sont assombris, après quelques minutes, quand j'ai fait mine de partir.

— Oh! déjà!... mais vous arrivez, madame!

— J'étais venue seulement pour m'informer de vous, et veiller à ce que rien ne vous manquât.

Il y eut un silence, je ne savais plus comment sortir, ou tout au moins que dire en sortant.

Je m'aperçus que la fenêtre était ouverte.

— Oh! fis-je, heureuse de la diversion, n'avez-vous pas froid? Est-ce vous, monsieur, qui avez ouvert la fenêtre?

Il soupira de son air triste:

— Je l'avais ouverte pour faire entrer le soleil, mais il s'est caché, et voici que vous voulez partir aussi. Je n'ai pas de chance.

Il s'était approché. Dans l'encadrement harmonieux de la double ogive, le ciel bleu pâle et le jardin roux apparaissaient.

— Regardez, dit-il, voici les arbres et le mur du jardin, les frondaisons curieuses du bois, et le gazon moussu où dormait, certain jour, légère comme un papillon, une frêle petite feuille d'automne.

— Certain jour? répétai-je. Mais c'était avant-hier.

— Avant-hier! Il est vrai. Cela me semble déjà très lointain.

J'ai fermé la fenêtre. Nous n'avons plus rien dit et je suis sortie.



Mme Gloriette est fraîche et reposée. Tout en savourant son chocolat, elle a continué la série des questions impossibles. Puis, comme sans doute, mes réponses lui paraissaient insuffisantes, elle m'a regardée.

— Qu'avez-vous donc, Fridoline? Décidément, je vous trouve étrange depuis hier soir. Oui, étrange!

Etrange! quelle idée! Je ne suis pas étrange, mais je suis ennuyée, fatiguée, excédée!

Au bout d'un moment, j'ai laissé Mme Gloriette à son chocolat. Mme de Malbrough est montée en haut de sa tour. Dans ma cellule perchée, au milieu de mes chères vieilleries, je m'acharne à écrire. Cela me distrait et m'apaise.

Tout à l'heure Tiphaine est venue me dire que Mme Armande ne se lèverait qu'au milieu du jour et que je serais seule à faire les honneurs du repas de midi.

Oh! la situation est intolérable! Cette nuit, — hier soir, peut-être — une pensée, une crainte m'est venue. Mais je n'ose même pas écrire ce que je pense... ce que je crains.

Dans la nuit.

J'ai beaucoup, beaucoup de chagrin. Il fait noir dans mon esprit. Je ne sais même plus très bien comment toutes ces choses se sont passées. Pourtant j'essaye de les écrire: dans un grand besoin de me confier, je les conte au papier indifférent qui reçoit mes joies et mes peines.

Peut-être y gagnerai-je de prendre moi-même une notion plus précise et plus juste des événements, de les mieux classer dans ma pauvre tête en désordre.

C'était dans le salon, après le déjeuner. Nous avions parlé peu et comme avec gêne.

M. Jouvenel m'a dit:

— Vous aurais-je fâchée, contrariée, sans le vouloir, madame?

J'ai dit "non"... j'ai dit je ne sais quoi.

Il a repris:

— C'eût été pour moi un vrai chagrin. Je vais partir bientôt, emportant un souvenir délicieux de votre maison. Mais Mme Marginus espère vous garder quelques jours chez elle, cet automne. Alors, peut-être vous reverrai-je?

— Oh! je ne sais pas, je ne crois pas.

— Voulez-vous dire, dit Séverin Jouvenel, que je ne vous reverrai pas?

Il me sembla que sa belle voix grave s'émouvait, pleine de reproches.

Alors — j'ignore vraiment d'où m'est venu ce courage subit — tout de suite mon parti a été pris. Je ne voulais pas demeurer enlizée un instant de plus dans l'intrigue inventée par Mme Gloriette.

— Monsieur, ai-je dit comme il attendait une réponse, j'ai toute une confession à vous faire, mais c'est un peu difficile. Je ne suis pas Mme Gloriette, je suis Fridoline Deslys... la petite secrétaire. Et la Fridoline que vous avez vue avant-hier, la fausse Fridoline qui a la migraine, n'est autre que la vraie Mme Gloriette.

L'étonnement de M. Séverin Jouvenel était de la stupeur, une stupeur telle qu'il ne trouva pas un mot pour saluer ma révélation sensationnelle.

— Toute cette histoire paraît absurde et ressemble à une charade, continuai-je. Mme Gloriette a voulu se divertir. Elle a pris ma place et j'ai pris la sienne. Mme Gloriette écrit des romans, elle a beaucoup d'imagination. Le jeu lui plaisait. Elle a pensé qu'une fois la ruse découverte, il vous amuserait aussi. Moi, il ne m'amusait guère, même au commencement. Et maintenant, maintenant que nous sommes devenus de si bons camarades, presque des amis, je ne pouvais plus supporter cette équivoque. Sans doute, monsieur, ai-je eu tort de m'y prêter... mais je suis très jeune. Et de qui aurais-je pris conseil, puisque Mme Gloriette tenait à sa gageure, et que mon fiancé n'était pas là?

En parlant, j'avais évité de regarder M. Jouvenel. Tout à coup, il se mit à rire, un rire bref, saccadé, qui me saisit si fort que je faillis jeter un cri.

— Ah! tous mes compliments! fit-il. La comédie est charmante! Est-il possible que vous n'y ayez pas pris plus de plaisir? Jouer savamment un rôle de coquette ingénue, être simple avec art, innocente avec virtuosité, et faire sa dupe d'un benêt, d'un pauvre garçon si naïf... si sot! Oui, c'était amusant et c'était comique, plus comique encore même que vous ne le croyez, car, lorsqu'il s'est fait présenter à Mme Gloriette, le "fol bibliomane" ne se bornait point à rêver livres rares et précieux. Il souffrait d'être seul, il pensait aux douceurs de la vie à deux. Et ne vous a-t-il pas dit qu'il voulait plaire, être aimé! Comme vous avez dû rire de sa présomption, de ses maladresses, et aussi de sa crédulité! En vérité, Mme Gloriette peut être contente de vous! Jamais actrice n'a été plus fine, plus habile à paraître naturelle, plus experte à feindre la sincérité!

Je sentais que tous ces sarcasmes étaient injustes et je ne savais comment y répondre. Pouvais-je d'ailleurs me défendre aux dépens de Mme Gloriette, m'excuser en la chargeant? Non certes, et même Séverin Jouvenel devait ignorer toujours que l'origine de l'affaire, c'était précisément ce projet de mariage qui l'avait amené à Castelgentil et dont il avait cru le mystère bien gardé.

— Tout ce que vous dites est bien méchant! protestai-je seulement.

Durement, brutalement, il répéta:

— Vous n'êtes qu'une coquette!

Et le ton qu'il y mettait, faisait de cette parole une véritable injure.

Qu'allais-je dire, grand Dieu, à Mme Gloriette?

En me reprochant l'initiative d'un aveu qu'elle se réservait, Mme Gloriette serait en droit de me reprocher aussi ma maladresse, car, si j'en jugeais par l'effet produit, j'avais dû m'acquitter bien lourdement de cette tâche usurpée.

A ce moment la draperie qui sépare le grand salon où nous nous trouvions, du boudoir de Mme Gloriette, oscilla et ce mouvement très léger me troubla d'un fugitif malaise. Mais, absorbée par les multiples difficultés de la situation, je ne pris pas bien nettement conscience de cette impression.

— Quel que soit votre mécontentement, peut-être justifié, monsieur, je vous serai obligé de le taire à Mme Gloriette, priai-je, en baissant un peu la voix.

— L'occasion de l'exprimer me manquera certainement, répliqua sèchement M. Jouvenel, car mon intention est de quitter Bergère, dès aujourd'hui.

— Sans revoir Mme Gloriette dont vous avez été l'hôte?

— J'ai été l'hôte de Castelgentil, remarqua M. Jouvenel, mais vous oubliez que Mme Gloriette ou, tout au moins, la personne à qui vous donnez ce nom *maintenant* — il appuya sur l'adverbe — s'appelle pour moi Mlle Deslys, et que l'étiquette ne m'oblige point à prendre congé de la secrétaire de Mme Gloriette.

— Soit, fis-je blessée. Pour vous, Mme Gloriette s'appelle Fridoline Deslys, mais, pour moi, elle est restée Mme Gloriette. Si

vous sortiez en frappant les portes, elle ne me pardonnerait pas la petite trahison que j'ai commise, par loyauté envers vous, et qui me coûterait peut-être ainsi mon gagne-pain.

Hélas, mon gagne-pain, je n'y songeais guère à cette heure! mais je savais qu'un galant homme ne pouvait méconnaître un tel argument et je n'exagérais rien quant à mon appréhension de la rage où la fuite de M. Jouvenel allait jeter Mme Armande... Mme Armande humiliée dans son plus intime orgueil. C'est Mme Armande que je voulais ménager!

— Je changerai donc mes projets pour vous obéir, consentit M. Jouvenel avec une politesse glaciale. Je ne partirai pas aujourd'hui. Demain je me présenterai à Castelgentil pour prendre congé, en toute correction et sans récrimination aucune, soyez-en assurée. Les notes que j'ai recueillies me permettent de rédiger chez moi et à tête reposée le rapport que je me suis engagé à faire.

Il était debout; il s'inclina devant moi gravement:

— Adieu, mademoiselle.

Mademoiselle!... j'étais en grand désarroi, à la fois triste et pleine de ressentiment; pourtant l'appellation me parut douce dans cette bouche qui me l'adressait pour la première fois.

Et, presque malgré moi, je dis:

— Je n'avais pas pensé mal faire... Voulez-vous me pardonner, monsieur?

Il hésita imperceptiblement, si imperceptiblement qu'après tout, je ne suis pas bien sûre qu'il ait hésité, puis, de sa voix dure, il répondit:

— Non...

Est-ce qu'il est seulement fâché d'avoir été dupe, dépité d'avoir témoigné tant d'égards à une insignifiante petite fille ou est-ce que... est-ce qu'il a aussi un peu de chagrin?

Hélas! mes tribulations n'étaient pas finies!

Mme Gloriette, levée, habillée et guérie de sa migraine, me reçut avec une raideur maussade.

Tout le jour, elle me chercha querelle et je dus me cuirasser de tout ce qui me restait de patience, pour supporter sans broncher ces menus coups d'épingle qui voulaient me faire crier.

Je m'étais promis de ne point cacher à Mme Gloriette le mouvement de franchise qui m'avait poussée à dire mon nom véritable et le sien. Un moment pourtant, j'en vins à me demander si le mieux n'était pas de me taire.

Avouer que M. Jouvenel connaissait la supercherie et qu'il la connaissait par moi, ce n'était pas seulement, je le savais, éveiller la colère de Mme Gloriette, c'était, au cas où le projet de mariage serait vraiment abandonné, exaspérer en elle toutes les tortures de la défaite.

Quel que pût être pour elle, maintenant, le dénouement de l'aventure — où mon rôle à moi était bien fini — ne devais-je pas laisser à Mme Gloriette la paix de l'ignorance? Si M. Jouvenel partait sans retour, Mme Gloriette aurait un moment de dépit qu'elle déguiserait à sa manière et tout serait dit.

Mais ces hésitations se trouvèrent brusquement tranchées. Tout à coup, dans la soirée, l'orage éclata.

Mme Gloriette s'était douté de "mon hypocrisie..." et, si elle avait feint d'être encore trop souffrante pour se lever avant midi, c'était afin de me surprendre, de me confondre. Cachée dans son boudoir, elle avait *tout* entendu, tout ce que M. Jouvenel et moi avions dit! Oui, certes, j'étais une coquette, j'avais abusé de la confiance de ma bienfaitrice, j'avais joué le plus infâme jeu pour "attraper un mari"... etc..., etc.

J'ai essayé de l'apaiser, de lui rappeler qu'en tout ceci, je n'étais pas seule responsable et que son absence m'avait jetée dans des difficultés bien inextricables. Je l'ai assurée de ma loyauté, de mon absolue bonne foi. J'ai dit tout ce qu'il m'était possible de dire, mais, en parlant, je reconnaissais la vanité de mon éloquence.

De guerre lasse, je pris le parti de sortir, en faisant remarquer à Mme Gloriette que ma pauvre petite dignité de secrétaire ne pouvait vraiment en entendre plus.

— Je vous sais bonne, madame, ajoutai-je, plus tard vous regretterez votre injustice.

— Et vous, Fridoline, vous regretterez bientôt votre duplicité, repartit-elle. Car votre fiancé est prévenu... oui, je lui ai écrit... et immédiatement, par un express! Ma lettre lui dit tout, demain il sera là, ma petite, et revendiquera ses droits!

Je persistais à rester calme.

— Mon fiancé m'aime et m'estime, madame. Si vous lui avez dit la vérité, il ne pourra me faire de reproches bien sévères; si vous m'avez calomniée, il ne vous croira pas.

— Alors, ma chère, reprit Mme Armande toute pâle, la voix sifflante, entendez-vous avec lui, et mariez-vous au plus vite, car je ne pense pas que, désormais, nos relations puissent m'offrir beaucoup d'agrément.

Mais que me reproche-t-elle, après tout? De n'avoir pas su la faire aimer? ou de... Que croit-elle?

Qu'est-ce que je crois, moi-même?

Demain, je dirai tout à Loulou. Oh! lui, ce n'est pas un savant, mais c'est un brave garçon, un ami fidèle. Il me comprendra, il me soutiendra.

VIII

19 octobre, 11 heures.

Troisième tempête!... Après M. Séverin Jouvenel, après Mme Gloriette, Louis Niquet m'a reproché ma coquetterie, ma duplicité... ma trahison... que sais-je?

— Tu ne me trouvais pas assez riche? Tu voulais un mari plus distingué que moi, un intellectuel. Ah! c'est gentil! sans compter qu'il ne t'épousera pas, ton beau monsieur, ma chère. On chante fleurette aux filles sans le sou, mais là s'arrêtent les frais, comme tu penses. Et moi qui pour toi, en mémoire de ma bonne tante, ai refusé la fortune! Moi qui ai fait la sourde oreille, il n'y a pas plus de huit jours, quand le patron m'a offert quasi sa fille. Ah! j'en ai des regrets de ne pas t'avoir redemandé ma parole!

J'avais recouvré mon sang-froid.

— N'aie donc point de regrets, Loulou, répliquai-je, et ne fais plus la sourde oreille aux brillantes propositions de ton patron. Au fond de toi, tu ne crois pas un mot des vilaines choses que tu viens de me dire, mais moi, je ne saurais les oublier jamais. Ne prends donc pas la peine de me redemander ta parole. Je serais navrée de nuire à ton bel avenir et te la rends de moi-même bien volontiers.

Il m'a quitté, furieux, ne se possédant plus.

Dans l'antichambre qui précède le salon où je l'avais reçu et où j'étais encore, il a croisé M. Jouvenel qui, selon sa promesse, venait prendre congé de nous.

— Si ma fiancée vous plaît, monsieur Jouvenel, vous pouvez l'épouser, moi, je n'en veux plus!

Ces mots furent jetés à voix haute; sans doute, afin que je n'en perdisse rien. Oh! le lâche, le misérable, quelle honte!

Je ne sais ce qu'a répondu M. Jouvenel, il a parlé trop bas, mais j'ai entendu sa voix, une voix qui ressemblait à peine à celle que je lui connaissais, une de ces voix qu'on qualifierait volontiers de "blêmes" tant la pensée les sépare peu d'un visage blanc de colère. J'ai entendu aussi un bruit de parquet heurté, de pas précipités, quelque chose qui m'a donné à supposer que le pauvre Loulou traversait l'antichambre plus vite et plus brusquement qu'il n'avait coutume de le faire.

Et cet homme a été mon fiancé! Oh oui, quelle honte, quelle honte!

J'ai fui le salon avant que M. Jouvenel y fût entré. En ce moment même, Mme Gloriette reçoit sa visite.

Elle m'a exprimé, ce matin, son intention de reprendre tout simplement sa personnalité dans cet entretien, et de s'excuser de l'aventure avec tant d'insouciance, de légèreté et d'adresse que M. Jouvenel, charmé, ne pourrait plus qu'en rire.

— Je me montrerai meilleur diplomate que vous, ma chère.

Elle est toute radoucie et me fait d'ostensibles avances, auxquelles je réponds sans empressement.

Sa colère est calmée. Elle n'est pas loin, je pense, de croire que le dernier mot n'est pas dit, et qu'un tête-à-tête et sa belle grâce lui rendront toutes ses chances de gagner elle-même la partie que j'avais perdue en son nom. A-t-elle tort? Elle est "madame Gloriette," après tout, elle est telle que Mme Simplicie Marginus l'a décrite et les descriptions de Mme Marginus n'avaient point déplu, puisqu'elles avaient décidé du voyage à Bergère.

Tout va s'arranger pour le mieux, sans doute. Mme Gloriette et M. le Hibou fileront le parfait amour... Et moi...

Est-ce que je regrette ce qui s'est passé, moi? Non, oh non! J'estimais Louis Niquet, j'avais de l'amitié pour lui. Le souvenir de ma marraine était entre nous comme un talisman qui me portait à lui prêter des vertus solides à défaut de qualités brillantes. Maintenant, je vois clair. Louis Niquet m'apparaît dans sa réalité, pas méchant, honnête, selon la lettre, mais vulgaire d'esprit et de cœur. Comment le regretterais-je?

Non, je ne regrette pas Louis Niquet Pourtant, je suis bien triste.

M. Jouvenel vient de partir. De la fenêtre, mon regard a pu suivre à travers le jardin sa longue silhouette mince et noire. Sans se retourner, il a marché du côté de la grille, puis un massif l'a caché pour moi. J'ai cessé de le voir. Et j'ai pensé que, sans doute, je ne le verrai plus jamais.

Plus jamais! c'est triste à se dire, n'est-ce pas? qu'il s'agisse des gens ou des choses... *Plus jamais.*

Le soir du même jour.

Je me trompais! C'est bien l'histoire de Fridoline, c'est bien mon histoire que j'écris!

M. Jouvenel parti, Mme Gloriette me demande et m'accueille avec ces mots:

— Votre fiancé est un imbécile!

Et comme, sans comprendre, un peu abasourdie, je me tais:

— Prendre au sérieux pareille bagatelle, c'est une sottise qui n'a pas de nom! Et vous, vous n'avez même pas su vous défendre. Ah! je vous félicite!

— Il a cru ce que vous lui aviez dit, madame... ou a voulu le croire.

— Quelle folie! comment cela?

En quelques mots, je fais connaître à Mme Gloriette la petite lâcheté de Loulou. Elle paraît plus vexée que moi.

— Alors, c'est irrémédiable, cette rupture?

— Irrémédiable, absolument.

— Eh! bien, tant pis pour vous, ma petite, murmure Mme. Gloriette.

Puis, soudain, comme se décidant à quelque chose de difficile, elle sourit, un singulier sourire, un peu le sourire qu'on a quand on suce un citron bien acide — et elle change de voix:

— Fridoline, ma chère, M. Jouvenel sort d'ici. Et, vraiment, je crois que vous vous trompiez à peine, quand vous voyiez en lui une sorte de détraqué. Il a cru que cette sotte histoire avait pu nous brouiller, vous et moi, et, surtout, il a su qu'elle vous avait brouillée avec Louis Niquet, votre fiancé. Alors il s'est reproché d'avoir été la cause indirecte de votre infortune et, vous voyant déjà sans protection, sans asile et sans pain, il s'est promis de réparer le dommage! Bref, il vient tout chaud de me demander votre main.

Ma surprise est telle que je reste sans voix.

— Je m'explique votre étonnement, approuve obligeamment Mme Armande. On serait à moins ébaubie. Mais, avec ces "Chevaliers de la Triste Figure," il faut s'attendre à tout! J'ignore si ce mariage — fait en de telles conditions — est très désirable pour vous. Qui sait si, plus tard, M. le Hibou, comme vous disiez, ne regrettera pas son bel élan chevaleresque, ses scrupules, et ne vous en jettera pas le reproche à la tête? Il est bien certain que vous n'êtes aucunement la femme de ses rêves, celle qu'il cherchait en venant ici. Vous auriez tort, toutefois, d'oublier les réels avantages que vous offre aussi cette étrange combinaison matrimoniale... et mon devoir, ma chère enfant, est de vous les bien montrer. M. Séverin Jouvenel n'est guère séduisant; il n'est ni aimable ni spirituel et manque d'usage. Mais il appartient à une famille des plus honorables, et sa situation de fortune est magnifique. Si vous l'épousez, vous voilà délivrée de tout souci d'argent, en même temps que de toute obligation de travail, vous voilà riche, très riche! Et, ma foi, le marché n'est pas à dédaigner, dans votre position surtout.

Mme Gloriette a toujours son sourire de jus de citron. Avec un art délicat et raffiné elle examine et commente le mariage qu'on me propose, ayant soin de me présenter d'abord les difficultés, les inconvénients qui pourraient me rebuter, et, ensuite, les bons côtés du projet, qu'elle sait faits pour m'arrêter encore bien davantage.

Oh! comme vous souhaitez que je refuse, Mme Gloriette!

Et moi, tout à coup, je me suis sentie résolue. Est-ce un ardent, un irrésistible besoin de revanche qui s'est emparé de moi? Oui, peut-être, car, vraiment, j'ai assez d'être humiliée, bafouée, calomniée. Et, d'ailleurs, pourquoi douterais-je de la sincérité, de la délicatesse de M. Jouvenel?

Après un très court instant d'hésitation, j'ai relevé la tête — aimable et souriante à mon tour.

— Vous êtes, madame, ai-je dit, ma conseillère naturelle. Oui, vous avez raison. Après n'avoir été qu'une pauvre fille sans famille ni fortune, un peu dédaignée, un peu mise de côté, je puis être une femme riche, honorée, recherchée. Je suis prête à suivre vos bons avis et à épouser M. Séverin Jouvenel.

Le sourire vexé s'est encore aminci.

— Ecoutez, Fridoline, a repris Mme Gloriette, je voudrais que vous vous décidassiez en toute indépendance. Je me suis, hier, un peu emballée, j'ai été... oui, j'ai été un peu injuste à votre égard et je le regrette sincèrement, mais vous connaissez mon affection pour vous, oubliez donc mes mauvaises paroles, et que leur souvenir ne vous embarrasse pas. Si ce mariage vous déplaît, ma mignonne, vous resterez près de moi, et nous serons amies comme par le passé.

J'ai continué de sourire.

— Je vous remercie beaucoup, madame, mais ce mariage ne me déplaît pas, j'épouserai M. Jouvenel.

— Eh bien, tous mes compliments, ma chère. Séverin Jouvenel doit venir aujourd'hui même chercher votre réponse, mais je crois que ses doutes sur le sens qu'elle aura ne sont pas torturants, et que son impatience est tempérée.

Il est venu, en effet.

Après avoir donné à M. Jouvenel, la réponse attendue, Mme Gloriette nous a mis en présence.

— Voici votre petite fiancée, monsieur Jouvenel. En vérité, vous me la devez un peu!

Il s'est incliné devant moi et a baisé cérémonieusement la main que j'ai cru devoir lui tendre.

— Je vous remercie, mademoiselle, a-t-il dit, de l'honneur que vous voulez bien me faire en acceptant mon nom.

J'ai répondu poliment:

— C'est moi, monsieur, qui vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait en me l'offrant.

Etait-il possible de trouver deux phrases plus sottes? Vraiment, je ne crois pas!

Sous l'œil bienveillant de Mme Gloriette, nous nous sommes assis et la conversation a été à peu près aussi animée que lors de la première visite à jamais mémorable de M. le Hibou.

Je pensais malgré moi:

"Si Mme Armande reprenait tout à coup une migraine irrésistible... si nous nous retrouvions seuls, que me dirait-on? Les yeux bleus me souriraient-ils comme ils me souriaient — il y a si peu de temps encore — dans la Tour du Chevalier, par-dessus les vieux livres? La voix grave vibrerait-elle en me parlant de nos fiançailles toutes neuves, comme avant-hier, en me lisant des vers d'amour?"

Mais Mme Gloriette rayonnait de santé et aussi, d'ailleurs, de bonne grâce. Au bout d'un quart d'heure environ, M. Séverin Jouvenel a pris congé de nous, en annonçant qu'il partait pour la Normandie où l'appelaient des affaires importantes. Puis il m'a priée... ou plutôt, il a prié Mme Gloriette de me prier de bien vouloir fixer le jour de notre mariage, ajoutant d'une voix glaciale qu'à son gré, la date la plus rapprochée serait la meilleure.

Et nous nous sommes séparés ainsi.

Est-ce que je suis contente?

Vraiment, je ne sais pas. Et pourtant? Je crois... oui, je crois que je le suis. Toutes les rancunes s'apaisent avec un peu de bon vouloir. Et Mme Gloriette ne sera pas toujours là!

20 octobre.

Mme Gloriette m'a embrassée avec une cordialité franche.

— Tout est bien, m'a-t-elle dit. Vous savez, M. Jouvenel n'était pas pour moi un mari possible. Je veux un intellectuel plus "homme du monde"... J'espère, Dolly, que vous allez rester avec moi, jusqu'à votre mariage. Votre départ me privera trop, pour que je ne tienne pas à vous garder le plus longtemps possible.

Elle a ajouté:

— Rosinette croit que c'est moi qui a arrangé, qui ai fait votre mariage. On le croit aussi à Bergère... et c'est presque vrai, n est-ce pas?

Aujourd'hui, c'est "presque vrai"; demain, il n'y aura plus de doute. Mme Gloriette a un heureux caractère!

— Mais certainement, ai-je approuvé.

Et j'appris qu'entre Mme Gloriette et M. Jouvenel, tout s'était passé le mieux et le plus amicalement du monde. Indulgent et souriant aux explications espiègles de l'ordonnatrice du jeu, il réservait les foudres de son ressentiment à la pauvre exécutante.

— A ce propos, Fridoline, conclut Mme Armande, je vous serais très obligée de laisser ignorer à M. Jouvenel que ses anciens projets... — les projets de Simplicie, vous savez — aient pu jamais être connus de moi. C'est à cause de Mme Marginus qui serait contrariée.

Ma réponse fut prompte et sincère:

— Oh! madame, vous avez ma parole. Jamais M. Jouvenel ne saura rien de tout ceci... du moins par moi.

Pauvre Mme Armande! Sa colère était après tout, excusable, justifiée!

Lorsque, sans l'avoir avisée elle-même de mes scrupules, j'ai spontanément avoué notre ruse à M. Jouvenel, j'ai agi bien légèrement... j'ai été très coupable.

IX

Castelgentil, 15 novembre.

Il y a déjà plus de trois semaines que je suis fiancée. Je me marie dans huit jours.

Mme Gloriette est très bonne. Nous avons repris l'histoire de Mlle de Pontchevreuil, enfin sauvée de la neige.

J'ai écrit à Paris pour avoir un beau trousseau avec des dentelles et des rubans. C'est la "tirelire" de ma bonne marraine, qui me donne toutes ces choses. Je veux être une femme élégante pour plaire à mon mari.

De mon fiancé, j'ai reçu les premiers jours, une bague de diamants, une veste de zibeline et de belles guipures anciennes. La veste de zibeline est de la même couleur que ma robe de feuille d'automne et que mes cheveux, je me demande s'il y a pensé?

Un message amical accompagnait ces dons magnifiques. Mais il était bref et pas du tout comme je l'aurais voulu. Alors bijou, fourrure et dentelles ne m'ont pas causé tout le plaisir qu'on pourrait croire et Mme Gloriette m'a reproché mon dédain avec une amertume dépitée.

Il y a trois semaines que je suis fiancée, et, depuis, Séverin Jouvenel n'est pas revenu. Quand il m'écrit, c'est pour me parler d'affaires, d'actes, de contrat.

Je lui réponds: "Ce que vous déciderez sera bien, moi je ne sais pas, et ça m'est égal."

Je suis un peu triste. Le devoir d'un fiancé n'est-il pas de se montrer gentil, aimable, tendre? de se faire aimer?

Il y a quelques jours, j'ai voulu écrire à M. Jouvenel, le gronder un peu, lui demander de venir, lui ouvrir mon cœur, lui confier tant de choses!

J'ai commencé une longue lettre, une lettre qui devait être très longue:

"Mon ami, mon fiancé.

"J'ai beaucoup de peine. Je voudrais vous voir. Pourquoi ne venez-vous pas? Ne sentez-vous pas que j'en serais heureuse, ne comprenez-vous pas que tout ce qui semble nous séparer n'est qu'un malentendu et que, si vous étiez ici, nous nous expliquerions bien vite? Qu'importe ce qui s'est passé! Avez-vous oublié nos heures chères, nos heures douces."

Et puis j'ai pensé: "Ce n'est pas à moi de dire ces choses." Et j'ai fermé mon buvard sur la lettre inachevée.

Un autre jour, j'ai voulu la reprendre, la finir, je ne l'ai plus retrouvée.

Elle s'était égarée parmi d'autres papiers, sans doute. J'en ai conclu: "La destinée ne voulait pas!"

Castelgentil, 19 novembre.

Je me marie dans quatre jours.

Déjà Mlle Coqueluche termine ma robe de noces.

Mon fiancé ne viendra que pour me conduire à l'autel.

Depuis qu'il m'a trouvée dans le jardin, endormie parmi les feuilles, nous ne nous sommes pas vus en tout pendant trois jours.

Je crois bien qu'il ne m'aime pas.

Mme Gloriette me rassure à sa manière.

— Il s'est fait un devoir de vous épouser, s'y sentant, je ne sais pourquoi, un peu contraint par les circonstances. Mais l'avenir vous appartient.

Elle me donne aussi des conseils:

— Ma chère, il vous a trouvée coquette, je le sais. Tant que vous étiez Mme Gloriette, rien de mieux! Mme Gloriette, une femme mariée, une veuve, pouvait, sans mauvais goût, se montrer aimable, gaie, mutine, mais une jeune fille! Songez que M. le Hibou n'a jamais vu de jeunes filles... ou si peu! Votre genre l'a choqué. Souvenez-vous-en. Après avoir été la jeune fille trop provocante, ne négligez pas d'être l'épousée tremblante et réservée jusqu'à la froideur, qu'il attend.

Je n'ai pas répondu, trouvant la recommandation étrange et blessante.

Mme Gloriette manque de tact, parfois!

Je ne sais jusqu'à quel point sa bienveillance à mon égard peut aller. Et, peut-être, inconsciemment, n'est-elle point trop fâchée de me voir un fiancé si peu empressé. Qu'elle soit tranquille, cependant! Certes, je suis d'une nature affectueuse, tendre; je suis confiante, sincère et toujours portée à croire qu'on m'aime, moi qui me sens si désireuse d'aimer. Mais, j'ai plus de fierté qu'elle ne semble l'imaginer, plus d'orgueil même! Seulement... seulement, je me rappelle des choses, et je ne puis penser, je ne puis croire...

Alors, après avoir été très, très fâchée, après m'être dit: "Je ne veux plus l'épouser, je le déteste"... tout à coup, je m'apaise.

Castelgentil, 22 novembre, minuit.

Je me marie demain.

Le Prieuré n'est pas encore tout à fait prêt à me recevoir. Aussitôt après notre mariage, nous irons à Clarens-lès-Tours. Il paraît que la Villa des Saules est à moi... Séverin me la donne. On y a porté mon trousseau de dentelle, mes robes de belle dame, toutes les choses qui appartiennent à ma vie neuve.

Mon fiancé est arrivé dans la soirée. Mme Gloriette était présente à notre revoir; elle ne nous a pas quittés. Les convenances le veulent ainsi, paraît-il, et Mme Gloriette juge utile de les observer jusqu'à la minutie.

— Ne scandalisons point M. le Hibou! dit-elle de son air enjoué.

Séverin — il faut que je m'habitue à dire *Séverin* maintenant — a été aimable et bon... beaucoup plus aimable que ses lettres... et pourtant... Ah! c'est bien malheureux qu'il soit aussi nécessaire d'être convenables!

Ce soir, je m'étais parée de ma robe de noces pour l'essayer; dans mes cheveux roux qui moussaient, brillaient et frisaient comme le jour des feuilles, j'avais mis des lis, et, vêtue ainsi, coiffée ainsi, je m'étais attentivement contemplée. Je m'étais regardée impartialement comme on regarde une étrangère.

La longue robe souple et vaporeuse seyait à ma taille mince et m'allongeait singulièrement sans m'écraser. J'étais fine, fine, et presque grande!

J'ai le teint des rousses qui ont le teint blanc, un teint si délicat, si clair qu'aucune blancheur ne l'éprouve. Auprès des grands lis hiératiques, posés de chaque côté de ma tête comme en certaines coiffures byzantines, mes cheveux éclatants et légers semblaient faits de matières précieuses et orfévrées comme des bijoux. Mes yeux noirs parmi toutes ces blancheurs, parmi toutes ces flammes, étaient la seule note sombre. Pour la première fois, je crois, je me suis trouvée jolie.

J'ai voulu que mon fiancé me vît. Il a souri.

— Quelles blancheurs! a-t-il dit. La petite feuille est couverte de givre et de neige, maintenant! C'est une feuille d'hiver.

— Il me semble que vous regrettiez la feuille d'automne? ai-je murmuré.

Il a répondu:

— Vous vous trompez.

Mais j'ai bien vu qu'il la regrettait.

Et je suis remontée pour ôter ma belle robe de neige, le laissant en tête à tête avec Mme Armande.

Je me marie demain. La petite feuille attend que le vent l'emporte et elle frissonne, sans bien savoir si c'est de crainte ou d'espoir.

Oh! mon cher mari, ne pleurez pas le temps d'automne. Quand viendra pour nous la belle saison et le renouveau des choses heureuses, je mettrai ma robe de printemps, ma jolie robe, jeune et tendre de feuille nouvelle et mon visage de joie vous sourira, rose comme une fleur!

DEUXIEME PARTIE

I

Paris, 27 novembre.

Paris!... C'est bien de Paris que je date ces pages.

J'écris dans une petite chambre blanche

que décorent des rideaux bien lavés, des meubles massifs, cossus et démodés qui ont l'air de vieux parents de province et une étagère de bambou chargée de bibelots de pensionnaire. La fenêtre, pas très large, donne sur une rue tranquille. En se penchant un peu, on aperçoit les grilles du Luxembourg. Dans la pièce voisine, un salon de reps grenat qui jadis abrita le "cours des grandes." Mlle Quenouillet, ma bonne maîtresse de jadis, tricote.

Il y a trois jours, j'étais une fiancée souriante, entourée, complimentée, une épousée confiante, sinon heureuse. Aujourd'hui, je ne suis plus qu'une pauvre petite femme très seule, très désemparée, une femme sans mari!

J'ai envie de pleurer ou de me mettre en colère.

En colère contre Séverin Jouvenel, mon mari... et aussi, contre moi-même... et aussi contre Mme Gloriette!

C'est à Mme Gloriette qu'allèrent mes rancunes au moment où mon mari, grave et courtois, moins semblable à un époux joyeux qu'à l'ordonnateur bien stylé d'un convoi funèbre, me fit monter dans la voiture qui devait nous conduire à Clarens-lès-Tours.

Un fait me frappe. Chaque fois que Séverin a pu causer en tête à tête avec Mme Armande, je l'ai retrouvé plus compassé, plus contraint, plus froid.

Au retour de l'église, il m'avait regardée longtemps, très gentiment, très tendrement, en souriant, puis, bien que Mme Gloriette fût présente — elle était présente, toujours! — il s'était penché pour baiser ma main.

Je l'avais un peu retirée, cette main — à cause de Mme Gloriette — mais le baiser, tout de même, s'était posé sur mes doigts, et il y demeurait encore, après que les lèvres de Séverin étaient parties. Je n'en avais jamais reçu de si caressant... je n'avais jamais rien éprouvé de si doux. Toujours, j'avais défendu à Loulou de m'embrasser; il m'eût été très désagréable qu'il m'embrassât et, comme cela, certainement il n'aurait pas su!

J'étais heureuse. Une heure plus tard, quand je suis descendue, ayant échangé ma robe blanche contre un costume de ville, Séverin avait repris sa figure grave et cet air cérémonieux que je déteste.

Est-ce que la beauté blonde, la triomphante beauté de Mme Gloriette lui a inspiré des comparaisons qui ne peuvent être à mon avantage? Est-ce que Mme Gloriette s'entend mal à me défendre, et, comme il arrive parfois, donne ainsi meilleur jeu à l'accusation lorsque Séverin parle de ma coquetterie et de tout ce qui, paraît-il, blesse en moi son idéal? Lui avoue-t-elle, par plaisanterie, combien j'ai raillé naguère M. le Hibou, avant de le connaître, et même un peu après l'avoir connu?

Mes espiègleries d'alors n'étaient pas bien méchantes. Et, si j'ai été coquette, c'est sans le savoir! Tout d'abord, je n'y songeais guère. Et ensuite... ensuite j'avais comme une peur de plaire à Séverin. Hélas, lui ai-je plu jamais?

Pauvre Mme Gloriette! Dieu me garde de suspecter ses intentions! Elle a été très aimable, très cordiale, presque maternelle; elle a été parfaite... et non sans quelque mérite; il y aurait de l'ingratitude à l'oublier. Mais, parfois, Mme Gloriette est maladroite. On dirait qu'elle comprend à côté, faute d'une certaine délicatesse de tact.

Les discours qu'elle m'a tenus sur ma prétendue coquetterie et l'opinion qu'en garde Séverin, sur les idées, les préjugés de Séverin Jouvenel, élevé par une mère rigide, m'ont paru absurdes, désobligeants pour lui — presque offensants pour moi. Pourtant, ils m'ont hantée. Sans que j'en eusse conscience, ces vains propos, ces vagues conseils se sont imposés à moi, m'enveloppant d'une atmosphère de doute, d'inquiétude, de crainte.

Ce sont eux qui raidissaient mon attitude, qui glaçaient mes paroles, près de Séverin, tandis que le roulement monotone de la voiture nous emportait vers notre nouvelle vie.

Une lourde contrainte m'accablait, Séverin était sombre et comme obsédé par une pensée pénible. Nous avions promis de nous aimer toujours, dans la bonne et la mauvaise fortune et nous étions plus loin, oh! combien plus loin l'un de l'autre, qu'aux jours des causeries dans la Tour du Chevalier, qu'au temps où, si étrangers lui à moi, moi, à lui, nous nous racontions nos cœurs et nos vies d'un regard, d'un sourire, d'une inflexion de voix, sans le savoir!

Quel malaise indéfinissable, quel mur invisible nous troublait, nous séparait maintenant?

Nous parlions. Il est quelquefois plus facile de parler que de se taire ensemble. Nous parlions comme des gens qui ne savent que se dire.

Soudain, j'eus un léger frisson dans ma chaude zibeline.

Séverin s'en avisa.

— Vous avez froid? me demanda-t-il doucement.

— Non, pas du tout, merci, répliquai-je en m'enfonçant dans mon encoignure.

Il me regarda, puis il sourit, un sourire où les yeux bleus reparurent.

— Quelle petite chose menue et fragile vous êtes! dit-il. Laissez-moi vous prendre dans ma pelisse et vous y envelopper, vous y tiendrez tout entière.

Son geste m'attirait gentiment.

— Je n'ai pas froid, ai-je répété faiblement.

Au même instant, pour se garer d'une automobile, je crois, le cocher qui nous conduisait, a brusquement obliqué.

D'un élan les roues de droite ont franchi le bord d'un tas de pierres, au revers de la route. La voiture a penché. J'ai cru qu'elle versait. J'ai été jetée à gauche avec une violence telle que je suis littéralement tombée sur mon mari.

Je ne sais s'il a eu peur comme moi-même, mais, en me retenant dans ses bras, il m'a serrée contre lui nerveusement, presque brutalement.

Moi, j'ai été saisie et, un peu nerveuse à mon tour, je me suis précipitamment dégagée de son étreinte, avec un cri: "Vous m'avez fait mal..."

Alors, les yeux bleus sont devenus tout noirs et Séverin m'a dit: " Je vous demande pardon."

J'aurais voulu rattraper mes paroles. Oh! il ne m'avait pas bien fait mal! Mais comme ce sérieux, ce sévère ton d'excuse sonnait faux après mon exclamation enfantine!

Si Mme Gloriette lisait ce que je viens d'écrire ici, que penserait-elle? Et Séverin? Mais c'était dans mes yeux, c'était en moi qu'il eût fallu le lire. Et Séverin, si habile à déchiffrer les vieux bouquins vénérables, n'a rien compris à ce livre tout jeune, à ce livre tout neuf qu'est mon cœur.

Oh! Séverin, je vous déteste! Je vous déteste maintenant. Mais, à ce moment-là, peut-être... peut-être que je ne vous détestais pas encore?

Quelle pensée avez-vous eue? Qu'y avait-il entre nous, dites, Séverin, pour qu'après m'avoir serrée sur votre cœur — si fort! — vous ayez pris votre air cérémonieux, votre air méchant, pour que vous ne l'ayez plus quitté depuis?

Ah! cette arrivée, Séverin, cette arrivée dans notre maison, comme elle a été morne.

On avait mis des fleurs partout, cependant, fleurs blanches, fleurs d'épousée, et un bon sourire joyeux, le sourire de Marion — cette vieille servante qui vous a élevé, m'avez-vous dit — nous a doucement accueillis sur le seuil.

Il y avait des roses de Noël et des branches de gui autour de la porte. Le gui porte-bonheur, ne vous êtes-vous pas souvenu?

Vous m'avez dit que j'étais chez moi. Pourquoi n'avez-vous pas dit "chez nous"?

Puis nous avons visité la maison. Sans doute l'ai-je mal vue, car je ne me la rappelle guère.

Et puis, j'avais la tête un peu perdue, je crois. Je me souviens seulement qu'il y avait de jolies boiseries gris pâle dans la chambre qui m'était destinée et des rideaux de toile de Jouy dont les dessins, nuancés aussi d'un gris doux, formaient des médaillons et des guirlandes sur un fond bleu porcelaine.

Nous avons dîné l'un en face de l'autre, comme à Castelgentil, vous rappelez-vous? Mais c'est à Castelgentil que nous avions l'air de deux époux. A la villa des Saules, nous étions deux étrangers.

Il me semblait que quelque chose de lourd, de sombre, d'hostile, une nuée épaisse et oppressante, descendait lentement sur nous. Et j'avais peur, Séverin, de l'inconnu que vous étiez.

Dans le salon, tout de suite, je vous ai dit:

— Je suis très fatiguée... pardonnez moi de vous quitter si vite.

Et je vous ai souhaité une bonne nuit.

Vous n'avez touché qu'à peine la main glacée que je vous tendais. Puis, quand j'ai été près de la porte, ouverte, déjà, vous avez crié d'une étrange voix, un peu étranglée:

— Fridoline!

Alors... oui, alors, je ne sais ce qui s'est passé en moi, j'ai eu un grand désir de courir à vous, Séverin.

Mais je me suis souvenue de tout ce que m'avait dit Mme Gloriette.

Et, du seuil de la porte, j'ai demandé:

— Plaît-il?

C'était bête, n'est-ce pas?

Et c'était si bête aussi ce que vous avez répondu:

— Rien!

Pourquoi avez-vous dit "rien," Séverin? Ce n'était pas à moi de courir à vous. Si vos bras s'étaient ouverts, qui sait? Je m'y serais peut-être jetée, oubliant Mme Gloriette.

Séverin, vous ne m'aimez pas. Et moi, je vous déteste.

Et je déteste la jolie chambre aux boiseries gris de perle, aux belles toiles de Jouy.

Je ne songeais guère à y dormir, lasse, inerte, occupée à regarder le feu, à écouter les bruits légers de la maison silencieuse. Parfois, il me semblait que des pas se dirigeaient vers ma porte; mon cœur battait, je me redressais sur la petite chaise où je m'étais assise près de la cheminée. Déjà, j'étais prête à la révolte... pourtant, quand je m'étais bien convaincue que les pas ne venaient point de mon côté, j'en avais comme un regret.

Je me sentais seule, éperdument seule.

Puis, Marion entra; elle me remit une lettre, et, tout de suite, je reconnus votre écriture.

Pour lire, j'attendis que Marion eût quitté la pièce.

Oh! cette lettre offensante, cette lettre dédaigneuse et cruelle, jamais, jamais, je ne vous la pardonnerai, Séverin!

" Madame,

" Une absurde aventure que je n'avais, certes, pas cherchée, mais dont ma venue malencontreuse à Castelgentil, a été l'origine, m'a mêlé à votre vie et y a apporté le trouble.

" A cause de moi — sinon par ma faute — vous alliez vous trouver jetée dans la lutte et livrée à toutes les difficultés, à tous les périls qui attendent et menacent une jeune créature sans protection. Je n'ai pas voulu qu'il en fût ainsi. Je n'ai pas voulu non plus qu'une réconciliation, un mariage fût possible entre vous et l'homme à qui vous avez été fiancée et qu'en quelques secondes, j'avais pu juger. Je vous ai offert mon nom. Mais, je suis trop conscient des raisons qui m'ont fait vous l'offrir, pour ne pas comprendre celles qui vous ont décidée à l'accepter en de si étranges circonstances; je sais trop ce qui nous a rapprochés pour ne pas voir ce qui nous sépare.

" Vous ne m'aimez pas, vous ne pouvez pas m'aimer. Votre cœur, je ne l'ignore pas, est à un autre. Que cet autre soit ou non digne de votre amour, il ne m'appartient pas de le discuter ici. Mais que moi, je ne sois en aucune façon capable de vous plaire, c'est ce que j'admets sans révolte. Je me connais tel que je suis.

" Et, d'ailleurs, ne m'avez-vous pas dit— oh! bien doucement et si gentiment que je vous en étais, alors, presque reconnaissant — que vous me trouviez gauche et ennuyeux.

" Vous avez ajouté, il est vrai, que, très probablement, il existait de par le monde, quelque femme assez indulgente et charitable pour se résigner à excuser ma gaucherie et à s'ennuyer dans ma société, mais vous avouerez que, si le correctif partait d'un bon naturel, la conclusion qu'on en pouvait tirer sans être un grand logicien n'était guère consolante.

" Devant la lâcheté de votre fiancé, je me suis senti le devoir, je me suis senti le *droit* de vous mettre à l'abri d'une vie trop précaire et trop rude pour l'enfant que vous êtes; je ne me sens pas celui de vous imposer mon amour, que votre attitude repousse si clairement.

" Alors, je pars — et dès ce soir, cela vaut mieux. Il m'est douloureux, croyez le — et beaucoup plus que vous ne pouvez le concevoir — de vous quitter ainsi, mais il me serait plus pénible encore, je le sais, de rester et de me sentir à la fois si près et si loin de vous.

" Adieu, donc. Vous avez été, Fridoline, très cruelle, peut-être sans le vouloir. Hélas, je me le demande, maintenant: n'étant pas aimé de vous, l'avais-je, ce droit dont je me targue, de vous lier à moi comme je l'ai fait?

" Le contrat que vous avez signé sans le comprendre, comme une enfant, vous rend absolument indépendante."

Suivaient des indications sur la place où je devais trouver des documents, des titres, que sais-je! puis l'adresse d'un notaire de Tours, etc. Il me serait bien difficile de transcrire ces renseignements, car, dans ma rage, j'ai déchiré et lancé dans le feu toute cette partie de la lettre.

Oh! Séverin! Après m'avoir abandonnée ainsi, le jour même de notre mariage, après vous être montré si méchant, si méprisant, vous croyiez être quitte envers moi, être très généreux, en me jetant une fortune à la tête!

Quelle idée vous faites-vous donc de mon caractère et de mon cœur? ou — si Mme Gloriette vous les a dépeints de telle manière — de quel droit l'avez-vous crue sur parole?

Je me refuse au marché. Vos bienfaits me font horreur, et votre lettre est stupide!

Vous dites que vous m'avez offert votre nom pour m'épargner les difficultés et les dangers de la lutte... vous ai-je appris, moi, pourquoi je l'avais accepté? Vous dites que vous ne voulez pas m'imposer votre amour. Il ne s'agissait pas de m'imposer votre amour, Séverin, mais de me demander de gagner le mien! Vous dites que je ne vous aime pas, qu'avez-vous fait pour que je vous aime? Vous dites que j'en aime un autre! Je vous trouve bien hardi... comment le savez-vous? Aime-t-on toujours celui ou celle à qui l'on engage sa promesse? Vous voyez bien que non, Séverin, puisque vous ne m'aimez pas!

Ma décision était prise. A mon tour, j'ai écrit. Séverin aurait la réponse que méritait sa lettre. Et ce fut bien celle du berger à la bergère, ou de la bergère au berger!

Ce que j'éprouvais de douleur et d'humiliation, il ne devait pas le savoir... et je retenais mes larmes! Mais je ne retenais ni ma colère ni ma rancune.

Le ton de ma lettre était rude et amer. La lettre elle-même peut se résumer ainsi:

" Vous avez raison: quand vous m'avez demandé d'être votre femme, j'étais une pauvre enfant, abandonnée de tous. Vous avez raison! je ne vous aime pas. Mais j'ai cru qu'en m'offrant de partager votre nom et votre fortune, vous m'offriez aussi de partager votre vie, j'ai cru que vous me destiniez, à vos côtés, la place d'une compagne honorée, respectée. Puisque ce mariage n'était qu'un moyen déguisé de me faire l'aumône, je n'en veux plus. Et, comme vous, je pars. Je ne veux rien de vous. Gardez votre argent et votre villa des Saules. Je ne me souviendrai d'être votre femme que pour me rappeler le nom que vous m'avez confié. Sans m'en parer —car je le déteste — je n'oublierai pas que, devant la loi, je le porte et que je dois à vous et à moi de le porter dignement."

Comme je cachetais mon enveloppe, Marion est entrée pour me proposer ses services. Je lui ai dit que j'avais l'habitude de me servir seule.

J'avais parlé d'une voix un peu âpre.

— Oh! petite madame, a-t-elle murmuré, est-ce que vous lui avez fait du mal à mon pauvre Séverin, pour qu'il soit parti comme ça?

J'ai répondu:

— Si l'un de nous deux a fait du mal à l'autre, ce n'est pas moi.

Marion s'est éloignée en soupirant.

La nuit a été longue, longue. J'ai cru qu'elle ne finirait jamais.

Aux premières lueurs du jour, je me suis levée. Etouffant mes pas, calculant mes gestes à travers la maison hostile, j'ai pu, sans éveiller l'attention, descendre jusqu'à la porte, faire jouer les verrous... Puis, délibérément, j'ai gagné la route! j'ai quitté pour jamais le triste foyer où j'étais seule à m'asseoir.

Mon dessein était de marcher jusqu'à Tours, d'y prendre le train pour Paris et de chercher un refuge, puis un appui, auprès de Mlle Quenouillet, la vieille maîtresse de pension à qui, jadis, ma marraine m'avait confiée.

Sur la route, dans le jour livide, encore incertain, j'ai croisé une voiture, un fiacre cahotant qui venait de Tours.

Comme je m'effaçais, sur le bord du fossé, avec une crainte irraisonnée d'être aperçue, remarquée, fût-ce par les inconnus que le vieux cheval conduisait, j'eus peine à retenir un cri.

A travers les glaces baissées, dans la pénombre de la voiture, il me semblait reconnaître le profil pâle de Séverin, de mon mari.

Déjà, l'humble équipage était loin. Un moment, je suis restée immobile, la tête vide, les jambes fléchissantes.

Pourtant je ne doutais pas de m'être trompée. J'avais cru voir Séverin. C'était une illusion de mon ressentiment exaspéré. Séverin, après la lettre qu'il m'avait écrite, ne songeait guère à revenir à la villa des Saules. Et, d'ailleurs, l'intérieur de la voiture étant presque obscur, comment m'eût-il été possible d'y reconnaître n'importe quel visage?

Je me remis en route. Hélas! alors même que le voyageur du fiacre eût été bien réellement Séverin Jouvenel, qu'aurais-je fait? qu'aurais-je pu faire? Tout était fini, bien fini entre nous.

Et je ne veux pas qu'il trouve ma trace, je ne veux plus le revoir, je ne veux plus!

II

Paris, 28 novembre.

Ma vieille Quenouillet est la meilleure créature du monde. Elle m'a caressée, réconfortée de sa tendresse; elle m'a choyée comme au temps où ses gronderies souriaient sous mes baisers câlins.

Je lui ai conté mon histoire qu'elle a écoutée avidement, un peu comme une chose imaginée.

Quand je suis arrivée à ce point de mon récit où, saine et sauve, j'atteignais la gare de Tours et m'installais dans le train, elle a eu un soupir de soulagement, comme si, moi, l'héroïne de la narration, je n'avais pas été là, sous ses yeux, lui prouvant par cet irréfutable témoignage de ma présence que j'avais bien échappé à l'Ogre!

Jadis, paraît-il, Mlle Quenouillet a eu un amoureux, un fiancé infidèle. Depuis lors, elle tient tous les hommes pour traîtres et félons. Rien, à son avis, ne pouvait m'arriver de plus heureux que cette séparation qui me rend mon indépendance et par laquelle j'évite les tristesses et l'humiliation de l'esclavage conjugal.

Elle eût voulu me garder chez elle comme une fille chérie; mais, au moment où, la remerciant chaudement, j'opposais à cet élan de son cœur dévoué, ma fierté, le désir de suffire par mon travail aux besoins de mon existence, elle s'écria sans m'écouter:

— Vous avez raison, ma chère! Ici, vous ne seriez pas en sûreté. S'il vous y découvrait! mon Dieu, mon Dieu! Avec les hommes, ma chère, on ne peut jamais savoir! Et celui-ci me semble être des plus mauvais. Le bon Dieu vous a protégée.

— Je crois, mademoiselle, dis-je, qu'il y a des hommes beaucoup plus mauvais que Séverin Jouvenel!

Car, il faut être juste, même envers les gens qu'on n'aime pas... surtout quand on les déteste!

Il y a quelques semaines, une très aimable vieille dame, la sœur d'une supérieure de couvent que Mlle Quenouillet connaît — une vieille dame qui habite la province — avait demandé à ma bonne maîtresse de lui trouver une lectrice.

Mlle Quenouillet avait promis de chercher. Dès mon arrivée, elle a écrit à "Moutiers-le-Noble" pour poser ma candidature. Si la place est encore libre, je serai heureuse de l'occuper.

Paris, 30 novembre.

Tout est entendu. Je deviens la lectrice de Mme de Clairgivre, qui m'attend dès demain.

Veuve d'un bon gentilhomme, Mme de Clairgivre vit seule, dans cette toute petite ville du Calvados où elle a passé ses années heureuses. Elle n'a pas d'enfants. La lecture est une de ses dernières joies; mais ses yeux vieillis se fatiguent vite et, pour qu'ils se reposent, elle en a cherché de plus jeunes.

Elle cherchait aussi, ayant l'oreille musicienne, une voix dont le timbre fût clair et doux, puis elle voulait un visage souriant et point trop désagréable à regarder. Et il fallait que gentil visage, aimable voix et bons yeux consentissent à habiter le très petit "trou de province" qu'est Moutiers.

Mlle Quenouillet pense que je puis répondre de façon satisfaisante aux conditions exigées. La dernière me comble d'aise! Où eussé-je pu me dérober mieux aux investigations de "l'ogre"?

J'ai voulu que Mme de Clairgivre connût les grandes lignes de ma triste destinée. Mlle Quenouillet lui a dit que j'étais mariée, mais que, séparée de mon mari pour des raisons de convenances personnelles, je désire entrer chez elle sous mon nom de jeune fille.

Mme de Clairgivre ne s'est pas laissée effrayer par la demi-irrégularité de cette situation. Mlle Quenouillet répondait de moi; à ses yeux c'était l'essentiel.

"Que cette petite femme vienne sans appréhension, a écrit Mme de Clairgivre. Si elle a été malheureuse, c'est une raison pour que je l'accueille avec amitié et un droit de plus que je lui vois à ma sympathie. Je ne lui parlerai même pas d'un passé dont le souvenir ne peut que lui être pénible! Vous l'aimez, elle doit être charmante et honnête comme le pain blanc! Il y a par le monde de bien vilains hommes!"

— Est-ce que vous avez dit que Séverin était un "vilain homme," mademoiselle? me suis-je écriée.

— J'ai dit, ma petite, que je ne pouvais déplorer les circonstances qui vous avaient éloignée de votre mari, car un tel homme eût fait votre malheur... voilà tout!

— Mais, mademoiselle, comment pouvez-vous savoir que Séverin aurait fait mon malheur?

— Comment je peux le savoir?... mais, voyons, Fridoline... vous aimait-il? et s'il vous aimait, comment vous l'a-t-il témoigné?

— Il ne m'aimait pas, ma bonne Quenouillet... j'en suis sûre, mais...

— Alors, c'est vous qui l'aimiez?

— Moi!!!... Ah! par exemple, non, cent fois non! Quelle idée! Ma bonne Quenouillet, ne voyez-vous pas que je le déteste!

— Je le vois, mon enfant, et je vous comprends, a fait gravement Mlle Quenouillet. C'est même ce que j'ai dit à Mme de Clairgivre.

Soit, nous sommes d'accord, et je ne me suis pas embarrassée de discussions inutiles.

Mais que Séverin ne m'aime pas et que je n'aime pas Séverin, il ne s'ensuit pas que Séverin soit un "vilain homme." Je suis contente que Mme de Clairgivre ne songe point à me parler de mon triste mariage, car, enfin, je n'aurais pu lui laisser dire des choses qui ne sont pas vraies.

Je partirai demain matin. Sur la prière de Mlle Quenouillet, qui, de ma part, lui a écrit qu'elle se chargerait de me faire parvenir l'envoi, Mme Gloriette a adressé ici la pauvre vieille malle de Fridoline Deslys.

En recevant la lettre de Mlle Quenouillet, en devinant quelque chose de ce que cette lettre s'efforçait de ne point dire, qu'aura pensé Mme Gloriette? Aura-t-elle pleuré sur moi? Je ne crois pas. Mme Gloriette ne m'eût pas souhaité de mal, mais... N'est-ce pas La Rochefoucauld qui a dit: "Dans le malheur des autres, il y a quelque chose qui ne nous déplaît pas"?

Bah! que m'importent Mme Gloriette et tout le passé!

Demain, je serai loin. Et où je serai, Mme Gloriette ne viendra pas me quérir. Mme Gloriette, ni personne d'autre, sans doute!

Ma lettre à Séverin, la lettre de mon soir de noces, se terminait ainsi:

"J'ignore ce que vous penserez de ma fuite et j'ignore aussi quels pouvoir la loi vous donne et de quels moyens vous disposeriez, au cas où vous jugeriez bon de m'assigner une résidence, un domicile, de votre choix; mais, en quittant votre maison, je fais un serment: je jure solennellement, par la mémoire de tous ceux que j'ai aimés, de ne *jamais* rentrer sous votre toit, du moins de mon plein gré, jamais, vous entendez, jamais, jamais, *jamais*!"

III

Moutiers-le-Noble, 1er janvier 19..

Premier jour d'une année nouvelle, jour

mystérieux dont mon imagination fait tour à tour, un sphinx aux yeux graves, une figure voilée, un bonhomme chargé d'une hotte confuse, ou un gigantesque point d'interrogation, jour nostalgique où quelque chose d'inconnu commence, vous avez l'inquiétante beauté d'une clé précieuse, ciselée pour ouvrir quelque coffret ou quelque porte dont on ignore encore les secrets.

Mais, je ne veux pas vous demander les vôtres! Pour moi, vous ne serez plus qu'un jour comme les autres.

Moutiers-le-Noble est une petite ville très vieille où abondent les églises, les cloîtres et les demeures seigneuriales.

Sur les places, de belles fontaines chantent dans le silence ou parmi des bruits de cloches. Les rues ne sont pas très larges, mais des jardins y font de joyeuses brèches, et les maisons, de hauteur modeste, n'empêchent pas le soleil d'y pénétrer. Il s'y promène en visiteur familier, réchauffe et dore les pierres vénérables, vivifie les jeunes plantes et assainit le sol.

Les maisons de Moutiers sont charmantes. Je crois, chaque fois que je sors, en découvrir de nouvelles et de plus jolies.

Il y en a d'élégantes qui évoquent des visions de luxe et de fêtes parées; il y en a de simples et rudes qui parlent des temps féodaux; il y en a de paisibles et discrètes qui semblent de petits cloîtres recueillis. J'en sais de très pittoresques, avec des étages en encorbellement; d'autres sont flanquées de tourelles.

Celle qu'habite Mme de Clairgivre, sise dans la rue des Chanoines, est assez massive et d'une ornementation si sobre que je ne saurais y relever aucun détail vraiment caractéristique. Elle me plaît, cependant, par son air d'autrefois, sa façade grise aux grandes fenêtres carrées, garnies de petites vitres serties de plomb et, intérieurement, les belles boiseries qui, presque partout, y tiennent lieu de tentures et qu'animent de bons vieux portraits de famille.

La maison de Mme de Clairgivre n'a pas de jardin, mais, dans la rue des Chanoines, juste en face de ma fenêtre, un presbytère me promet la joie de la verdure et des fleurs.

Moutiers-le-Noble est une charmante ville où l'hiver même n'est pas maussade. Et Mme Clairgivre est une charmante vieille dame dont les cheveux blancs semblent toujours pleins de soleil, tant ils sont clairs et brillants.

Quand je suis arrivée, elle m'a embrassée, puis elle a souri d'un sourire qui crée de la lumière comme ses cheveux, en s'écriant que j'étais jolie et que je sentais le printemps — le printemps des années où elle était jeune... il paraît qu'il était bien plus beau et bien plus gai à cette époque-là!

Tout de suite, je me suis sentie comme un peu chez moi dans la maison de Mme de Clairgivre et dans son cœur.

Hier, tandis que minuit sonnait, Mme de Clairgivre m'a mis dans les mains le plus joli souvenir, une toute petite boîte à pastilles, faite d'une miniature pâle, puis, avec un baiser de grand'mère, elle me dit:

— Bonne année, mignonne!

— L'année sera bonne pour moi, si je la passe auprès de vous, et il en sera ainsi de toutes les années, madame, ai-je répondu.

Séverin, à cette heure, en ce jour, où êtes-vous, à quoi songez-vous? Connaissez-vous encore l'illusion des souhaits et la joie des étrennes, l'espoir heureux des belles surprises du Jour de l'An, l'attente émue des belles surprises de la vie? Pour moi, Séverin, le temps des surprises est passé!

Mais, comme je suis ingrate!... et pas seulement envers Mme de Clairgivre!

Ce matin, quand j'ai ouvert mes volets, un bouquet de roses était attaché aux barreaux de ma fenêtre — des roses blanches, d'une incomparable fraîcheur.

Qui donc les avait apportées là? La neige en tombant, douce comme un tapis de soie floche, avait caché jusqu'au secret des pas qui s'étaient arrêtés si près de moi, tandis que je dormais encore.

Je voudrais ignorer complètement, ignorer jusqu'à ne pouvoir même risquer une hypothèse, la personnalité de leur mystérieux donateur.

Disant: "Je ne sais pas," je voudrais pouvoir dire aussi: "Je ne suppose pas." Mais, hélas, je suppose!

Il paraît que j'ai un amoureux à Moutiers: Léo Gosselin, le fils d'un des notables de la ville, un tout petit jeune homme.

Jamais il ne m'a parlé. Il ne me voit qu'à l'église. Un jour, il m'a envoyé l'expression de son admiration, sous la forme d'un billet, auquel, tout naturellement, je n'ai pas répondu.

Ayant dédaigné le billet, aurais-je dû mépriser les roses aussi? Peut-être. Mais les roses avaient froid! Noué aux barreaux qui font de ma fenêtre une petite cage, le beau bouquet semblait attendre, comme un pauvre oiseau transi, qu'on voulût bien lui ouvrir. Aucun nom ne l'accompagnait. Le premier passant eût pu le prendre. Quel encouragement donnais-je en le prenant? Aucun!

En vérité, elles m'ont fait plaisir; elles ont été la surprise que je n'espérais pas; elles ont parée de je ne sais quelle poésie charmante, la blanche et morose uniformité de ce jour.

10 janvier.

Dès le lendemain de mon arrivée à Moutiers-le-Noble, je me croyais déjà habituée, depuis des semaines, à cette atmosphère fine et silencieuse, à cette existence paisible, régulière jusqu'à la monotonie. Maintenant, je me sens loin, très loin de tout le reste du monde.

Une promenade sur le mail quand il fait du soleil, quelques courses, quelques visites, des lectures attachantes, les beaux ouvrages de broderie ou de tapisserie que Mme de Clairgivre projette et combine, d'après d'anciens dessins, des causeries, des charités occupent mes journées.

Le dimanche dans l'après-midi, le jeudi dans la soirée, Mme de Clairgivre reçoit ses amis. On joue aux cartes autour d'une tasse de thé, et des pâtisseries de ménage où triomphe la virtuosité de Prudence, le Maître Jacques féminin de Mme de Clairgivre.

D'autres fois, c'est nous qui sortons et allons chercher dans quelque maison amie où les mêmes personnes se retrouvent, les mêmes plaisirs, suivis du même goûter bourgeois.

Les amis de Mme de Clairgivre, de vieilles gens aux manières raffinées, semblent appartenir à un autre temps et se sentir un peu dépaysés dans celui-ci.

Vive et remuante de corps et d'esprit, curieuse des idées nouvelles, amusée du spectacle changeant que lui offre le monde moderne, Mme de Clairgivre est l'enfant terrible de ce petit cercle. On l'y a surnommée, je ne sais pourquoi — par allusion peut-être à la rue qu'elle habite — la Chanoinesse.

Cette appellation sied à la grâce noble de sa mince personne, comme à l'autorité affable de son langage et de ses allures, comme à l'austérité souriante de sa vie.

En elle, on se plaît à voir une de ces aimables chanoinesses à l'intellect subtil et à la bienveillance active qui passent, comme de bonnes fées, dans certains romans d'autrefois.

Mme de Clairgivre s'émeut pour moi de la monotonie des jours et de l'âge de ses amis.

Ah! dit-elle, si les de Montentrain pouvaient venir à Belaccueil cet été!

Les Montentrain, ce sont des Parisiens très vivants, très mondains, que Mme de Clairgivre a connus à Bagnoles; Belaccueil, c'est le château des Montentrain qui, étant assez près de Caen, n'est pas très éloigné de Moutiers-le-Noble. Mme de Clairgivre a promis aux Montentrain de donner quelques jours à Belaccueil. Mais les Montentrain qui ont un hôtel à Paris, un grand chalet à Montreux, un cottage à Brighton et une villa à Lugano et qui, de plus, aiment les voyages, ne font à Belaccueil que de rares apparitions, à l'époque des chasses et Mme de Clairgivre n'a pas encore pu tenir sa promesse.

Je la rassure quant à ses inquiétudes sur mon compte: la vie de Moutiers est à mes yeux la plus agréable du monde et je n'en souhaite point d'autre.

Mes paroles sont sincères. Cette vie convient on ne peut mieux à mon étrange situation. Et ma mélancolie s'y plaît aussi bien que mes rancunes. Séverin Jouvenel ne m'y trouvera pas!

VI

Moutiers-le-Noble, 15 février.

Il y a plus d'un mois que je n'ai rien confié à mes petits cahiers de griffonneuse.

Rien de M. Jouvenel!... Quand je pense que j'ai pris tant de soin pour lui cacher ma trace à travers le vaste monde! Quelle dérision! Il ne l'a même pas cherchée!

Et sans doute se réjouit-il — comme moi, d'ailleurs — de ce dénouement obscur et silencieux, de ce dénouement qui en est à peine un.

2 *mars*.

Mme de Clairgivre dit que la lecture qui est sa plus grande jouissance, est aussi son plus grand luxe.

En effet, elle s'accommode mal des volumes défraîchis et des œuvres démodées que lui offre le cabinet de lecture de Moutiers. Elle veut des exemplaires plus modernes, et le libraire de la place du Marché a coutume de lui communiquer ce qui paraît d'intéressant.

Elle en prend et elle en laisse.

Elle passe d'une étude d'histoire ou d'art à une correspondance de grand homme ou de comédienne, d'un journal de voyages à une pièce de théâtre, d'un essai de morale ou d'économie sociale à un roman.

Il y a les livres qu'elle se réserve et les livres plus nombreux que je lui lis à voix haute.

La sollicitude qu'elle me témoigne en toutes choses est d'une délicatesse exquise.

— Je suis déjà, dit-elle ,assez sévère pour mon esprit et mon imagination de vieille femme que je m'efforce, par instinct, de ne point salir, comme aux jours de mauvais temps, j'évite la boue. Mais, à mon âge, on ne peut ignorer toutes les laideurs et toutes les tristesses du monde, tandis qu'au vôtre!... ah! au vôt e, c'est une autre affaire. Et j'aimerais mieux ne lire jamais que de voir passer les crapauds de la méchante princesse du conte, sur vos fraîches petites lèvres d'enfant!

Ces lectures en commun avec une femme de tant d'esprit, d'intelligence et de cœur m'intéressent et m'instruisent, me font penser. Et je me dis que, peut-être, le "seigneur de la Tour d'Ivoire" s'étonnerait de me voir prendre plaisir à ces "livres sérieux" qu'il aime et dont la "poupée" riait à Castelgentil.

Toutes mes rancunes, par contre, tout mon mauvais vouloir, maintenant, vont aux romans. J'ai pris les romans en haine.

Moutiers, 1er *avril*.

En regardant le calendrier, ce matin, j'ai pensé que, dans un mois, ce serait mon anniversaire de naissance.

Le 1er mai, j'aurai dix-neuf ans!

Nul ne pourra songer à me souhaiter ma fête. Et ma vieille Quenouillet, qui n'a pas la mémoire des dates, ne s'avisera point de m'écrire.

Les jeunes filles qui ont des parents, un fiancé, les jeunes femmes qui ont un mari, sont joyeuses à leur jour de fête. Elles remercient Dieu de les avoir fait naître pour être tant aimées.

Je veux oublier mon anniversaire, puisque personne au monde ne s'en souviendra!

Moutiers, 5 *avril*.

Cette semaine — sur les conseils exprès de M. Philbouquin, le libraire de la place du Marché qui cause littérature avec la bonne chanoinesse — nous avons lu *les Miroirs*, de Félicien Chanterêve.

Il paraît que ce Félicien Chanterêve est un tout jeune homme, qui, hier encore inconnu, se trouve aujourd'hui presque célèbre.

Son recueil de vers est, s'il en faut croire les renseignements de M. Philbouquin, le "volume dont on parle" et dont il est de bon ton de parler.

Si je parle de ce recueil, moi, c'est seulement qu'il m'a charmée, comme naguère le livre du pauvre Albert Samain, mort jeune et avant la gloire.

— Vraiment, c'est un délice de vous entendre lire des vers, ma mignonne, s'est écriée Mme de Clairgivre, tandis que j'achevais l'une des plus jolies pièces: *Tes yeux*.

Au moment même, je pensais à *quelqu'un* qui lit les vers mieux que moi.

Séverin, vous souvenez-vous du *Jardin de l'Infante?* Moi, je me souviens de votre voix. Si j'ai laissé aux vers de Félicien Chanterêve tout leur charme, toute leur intensité expressive, c'est que, mystérieusement, mon âme entendait, de votre bouche, les mots que la mienne, ensuite, prononçait.

J'aime votre voix comme j'aime les vers d'amour... et parce que je les aime.

Avez-vous lu *les Miroirs*, Séverin? Le petit livre moderne a-t-il pénétré jusqu'à l'antique Prieuré de Saint-Aubin-des-Bois? Et le "fol bibliomane" a-t-il mis ses grosses lunettes pour en déchiffrer les fins caractères elzéviriens?

Vous ne lisez guère de ces pages futiles! Des vers d'amour et de rêverie, des chansons, des papillons, des frissons d'âme, des bruits d'ailes! Qu'est-ce que tout cet insaisissable pour qu'on oublie, en sa faveur, la science lourde et robuste des gros bouquins? Autant en emporte la brise du printemps!

Et pourtant, Séverin, vous aimeriez ce livre, je le sens... Il est profond comme votre voix, il est tendre et souriant comme vos yeux.

Mieux que moi, vous jugeriez de la perfection des vers. Moi, je ne sais pas... mais c'est une musique exquise que j'écoute, ce sont des idées profondes qui me font rêver, des sentiments qui prennent tout mon cœur, des visions qui éblouissent mes yeux.

O petit livre de magie charmante, petit livre des miroirs qui fus toi-même un miroir pour moi, je t'aime!

Séverin, je suis jeune et la vie chante en mon cœur! C'est la jeunesse et la vie ardente du petit livre qui m'ont attirée ainsi. Séverin, je suis jeune. Peut-être — bien que je le fasse taire — mon cœur appelle-t-il encore l'enchantement des mots d'amour?

Et j'écoute ceux que Félicien Chanterêve dit à sa bien-aimée. Ils trompent mon désir inquiet; je les écoute comme les aveugles, qui ne verront jamais la lumière et les fleurs, cherchent la chaleur du soleil et l'odeur des jardins.

Félicien Chanterêve aime. Qui est-elle? On l'ignore. Il ne la décrit point. On sait seulement qu'elle est très jeune, et qu'elle a les yeux noirs, comme moi.

Peu de morceaux lui sont dédiés, mais elle est présente dans tout le livre; dans les pages même que le poète écrivit avant de la connaître, on la devine; elle est un rêve, un espoir, un esprit charmeur, avant d'être une femme, une réalité.

Séverin, je ne suis point assez glorieuse pour déplorer de n'être pas ainsi chantée, mais j'aurais voulu être aimée ainsi.

Ce livre est délicieux. Dans mon admiration, dans ma joie, car c'est une joie merveilleuse de rencontrer une chose si belle, j'ai écrit à Félicien Chanterêve.

Je lui ai dit combien j'avais aimé *les Miroirs* et que j'en faisais mon bréviaire. J'ai signé *Fridoline Deslys*, et j'ai envoyé la lettre à l'éditeur du poète, en le priant de la faire parvenir. Dans un coin discret, j'ai mis mon adresse. Ça m'amuserait d'avoir une réponse, Séverin!

Moutiers, 9 *avril*.

Dans l'entourage de la chanoinesse, on s'amuse de mon enthousiasme pour les *Miroirs*.

Mme de Clairgivre m'a fait présent du petit volume et, aujourd'hui, l'une de ses amies, la baronne de Souchevieille, m'a remis en souriant un journal qui publie le portrait du poète.

Comme Alfred de Musset, il porte sa barbe qui doit être blonde ou couleur châtain. Ses traits me semblent réguliers plutôt que fins. Un pince-nez voile son regard, ce qui est affreux!

Sa silhouette, son attitude, ses vêtements sont ceux d'un homme élégant et même " un peu dandy," a déclaré Mme de Souchevieille.

D'ailleurs, s'il faut en croire la courte notice qui accompagne ce portrait, l'auteur des miroirs est très recherché, très apprécié dans le monde où son livre a suscité de délicates admirations et des engouements tapageurs. C'est un homme de beaucoup de savoir et d'esprit. Il s'occupe d'art et d'histoire et prépare un ouvrage sur les Borromée. Sa conversation est charmante, mais son horreur des interviews n'a d'égale que la parfaite bonne grâce avec laquelle il reçoit et désarme les plus terribles interviewers.

Le journal n'en dit pas plus. La personnalité de Félicien Chanterêve ne m'intéresse pas. Ce que j'aime, Séverin, ce sont ses vers que votre voix me dit, sans que vous le sachiez!

Et, sans que vous le sachiez, je vous parle, moi, du bout de ma plume!

Que de pages écrites ces jours-ci dans mon journal!

Quelquefois, il me semble que j'ai envie de le reprendre avec plus d'assiduité, ce pauvre journal délaissé et que, si je le re-

prenais ainsi, ce serait à vous Séverin, que je l'adresserais, à vous qui ne le lirez pas!

Séverin, vous n'êtes rien pour moi, vous n'êtes rien dans ma vie. Cependant, vous êtes le seul à qui je doive compte de ma vie et de moi.

V

Moutiers, 11 avril

Félicien Chanterêve m'a répondu.

Sa lettre dit d'exquises choses!

Comme il me remercie! Comme il sait remercier!

Il me supplie de lui écrire encore, de lui parler encore de son livre. Il dit — c'est pour me faire plaisir sans doute — que jamais il ne s'est senti si délicatement compris.

13 avril.

Le jardin du presbytère verdit; les troènes, les lilas se couvrent de petites feuilles tendres. L'aubépinier précoce est en fleurs. L'air frais est plein de parfums qui frissonnent et de chants qui vibrent. Il semble que, partout, une sève jeune circule.

Hier, c'était le dimanche des Rameaux. Il faisait un grand soleil. On vendait du buis à la porte de toutes les églises, et jusque dans les rues. Les oiseaux psalmodiaient dans les jardins des cloîtres, et les arbres agitaient leurs branches nouvelles, doucement, audessus des murs séculaires. C'était l'hosanna du printemps. J'avais de chaudes prières plein le cœur et des pensées fleuries plein la tête. Séverin, c'est le printemps, l'Avril! Les feuilles sont jolies et se réjouissent au soleil. Pensez-vous quelquefois à votre petite feuille d'automne?

Moutiers, 17 avril.

Je m'ennuie, je m'ennuie, ah! comme je m'ennuie!

Le printemps est une saison triste. On y pense trop à l'avance, on l'attend trop impatiemment, trop ardemment tant que dure l'hiver. On dit trop souvent: — "S'il était là!..." Alors, quand il vient, on est déçue, on dit: — "Ce n'est que cela, le printemps!"

L'autre jour, comme je chantais mon vieil air de Monsigny: "Aimez, aimez-moi, mon petit roi... donne-moi ton cœur..." je me suis mise à pleurer.

Mme de Clairgivre m'a embrassée, caressée en disant que "j'avais mes nerfs." Le soir, quand nous nous sommes retrouvées seules et que je lui ai renouvelé mes excuses, elle s'est encore efforcée d'apaiser ma confusion, puis, de son air si bon, elle m'a dit qu'elle me ménageait — peut-être, — une belle surprise.

Qu'est-ce que cela peut être?

19 avril.

Jour de Pâques! Pâques aussi gris et pluvieux que le jour des Rameaux était bleu et ensoleillé!

Je m'ennuyais encore, je m'ennuyais beaucoup, tandis que Mme de Clairgivre jouait au piquet avec le chevalier de Pannefière. Alors, je me suis réfugiée dans ma chambre et j'ai écrit à Félicien Chantrêve pour lui parler encore des *Miroirs*. Et cela m'a distraite.

20 avril.

Je connais la surprise de la Chanoinesse.

Les Montentrain qui possèdent à Castagnola, près de Lugano, une villa magnifique, ont prié Mme de Clairgivre d'y venir passer avec eux quelques beaux jours de printemps. Et leur insistance est si aimable et si pressante que la Chanoinesse se décide à accepter l'invitation. La petite lectrice, elle aussi, paraît-il, est attendue! Dans trois semaines, nous nous mettrons en route, vers les pays merveilleux du soleil.

J'ai remercié Mme de Clairgivre, j'ai applaudi au projet, j'ai dit que, de ce voyage si nouveau pour moi, de ce séjour dans la Suisse italienne, je me promettais une fête charmante.

Et j'ai écrit à peu près dans le même sens à Mlle Quenouillet, mais je ne suis pas très sûre d'avoir ni dit ni écrit l'exacte vérité.

Mme de Clairgivre, elle, est toute joyeuse.

Il semble qu'elle soit la jeune fille et moi la vieille dame! Et je m'en veux vraiment. Je m'apostrophe avec vigueur: "Allons, Fridoline, un peu de courage, un peu d'élan! Et d'ailleurs, pourquoi es-tu triste, pourquoi? Ma foi, tu n'en sais rien toi-même!"

Moutiers, 23 avril.

Nouvelle lettre du poète des *Miroirs*, une lettre très reconnaissante, très douce, si douce qu'elle semble tendre. Il m'appelle "ma petite amie que je ne connais pas."

Vous ne m'avez jamais écrit si gentiment, Séverin. Ne recevrai-je jamais une lettre de vous?

Je n'écrirai plus à Félicien Chanterêve.

Moutiers, 1er mai.

J'ai eu dix-neuf ans, ce matin. Et, chose étrange et bien inattendue, ma fête m'a été souhaitée!

Comme le premier jour de l'an, un bouquet magnifique se trouvait noué par un ruban de satin blanc, aux barreaux de ma fenêtre.

Cependant Léo Gosselin, mon adorateur de Moutiers, qui connaissait le premier jour de l'an, ignorait à coup sûr le premier jour de ma vingtième année.

Quelle fête a-t-il voulu célébrer aujourd'hui? Le premier jour de mai peut-être. N'est-il pas d'usage, ce jour-là, qu'on s'offre des fleurs de muguet entre jeunes gens et jeunes filles? Le muguet du 1er mai porte bonheur aux amoureux.

Il y a bien quelques brins de muguet dans le mystérieux bouquet de ma fenêtre, mais il faut les deviner au milieu de tant de corolles précieuses, de roses, de lis, et, surtout, d'orchidées blanches merveilleuses, fleurs de rêves ou de légende. Ces muguets semblent dire que la fête du 1er mai est peu de chose, auprès des dix-neuf ans de Fridoline.

J'ai couru chez Mme de Clairgivre qui s'amuse de ces dons romanesques.

— Je me demande, a-t-elle dit, où ce petit Gosselin se procure des fleurs pareilles. A votre place, je serais aussi émue que charmée. Je gage qu'une demande en mariage va les suivre bientôt.

Je ne sais trop pourquoi le rouge m'est monté au visage et les larmes aux paupières.

La rieuse physionomie de Mme de Clairgivre s'est attendrie.

— Ma pauvre petite! a murmuré la bonne Chanoinesse.

Au bout d'un court moment, comme j'avais essuyé mes yeux, elle a repris:

— Je ne vous ai jamais parlé des tristesses de votre vie dont Mlle Quenouillet, comme vous savez, m'a confié quelque chose. Vous êtes une enfant, Fridoline, une vraie enfant, ma petite! Voici qu'un jeune homme de votre âge vous aime. Il y en a bien d'autres qui vous aimeront, car vous êtes charmante. Toute votre vie ne peut s'écouler ainsi. J'aimerais encore mieux, je crois, la solution du divorce, bien que je ne l'aime guère.

J'ai eu un cri.

— Oh! madame, je ne voudrais pas!

Puis un grand désir d'expansion m'a prise; d'un élan, j'ai conté toute mon histoire à Mme de Clairgivre.

Mme de Clairgivre m'a écoutée attentivement, ne m'interrompant que très peu, par une caresse qui me donnait du courage ou par une petite question qui m'aidait à préciser.

Un peu oppressée, j'attendais l'explosion indignée dont Mlle Quenouillet avait salué les derniers mots du même récit; j'attendais la phrase exclamative qui traiterait Séverin Jouvenel de monstre et qui me louerait d'avoir échappé au Minotaure de Saint-Aubin-des-Bois.

Mais Mme de Clairgivre n'a pas paru comprendre les choses comme la bonne Quenouillet. Elle n'a pas dit que l'histoire était tragique, elle a dit que l'aventure était absurde. Elle n'a pas dit que le bon Dieu m'avait protégée et que c'était bien heureux, elle a dit que le diable s'était mêlé de l'affaire et que c'était bien dommage!

— Votre mari, ma chère, a-t-elle conclu, est un sot, à moins que cette Mme Gloriette ne soit une méchante bête, ce que j'inclinerais à croire. Mais votre mari est un sot tout de même, et vous une petite oie. Si je connaissais ce monsieur, je lui dirais bien des choses. Je ne le connais pas, et je dois m'en féliciter, puisque je dois à ce stupide malentendu de votre mariage, le privilège de vous avoir auprès de moi. Comment ne vous a-t-il pas retrouvée, le maladroit? Vos précautions étaient enfantines, en somme! Et puis, l'on retrouve qui l'on veut.

— Qui l'on veut peut-être, mais qui l'on ne veut pas?

La Chanoinesse a secoué la tête, peu convaincue, puis elle a répété:

— Je voudrais avoir l'occasion de lui parler, à votre nigaud de jeune mari... jeune aussi, lui, terriblement jeune, sans doute! Vous ne seriez pas trop mécontente, malgré tout, hein, mignonne, s'il vous retrouvait?

— Moi, madame! Mais si M. Jouvenel devait me retrouver ici, je m'enfuirais ailleurs, oui, en dépit de votre bonté, et de l'affection, de la vénération qu'elle m'a inspirée.

— Alors, ma petite, tout est au mieux, a dit Mme de Clairgivre, et me voici ravie de l'aventure, pour vous autant que pour moi. Mettez votre chapeau; nous allons faire visite à Mme de Souchevieille. Songez que dans quelques jours, nous partons Fridoline, dans quelques jours!

Nous partons! Et vraiment, je commence à trouver un charme à cette idée de départ, d'éloignement. Cette diversion me plaît. J'aime l'imprévu, j'ai toujours rêvé de faire un voyage.

Moutiers, 10 mai.

De *mon ami que je ne connais pas*, j'ai reçu encore une lettre, une lettre un peu triste qui se plaint de mon silence. — "Est-ce que vous ne voulez plus m'écrire, plus jamais?"

Ces poètes ne doutent de rien! Très certainement, je ne veux plus.

Que penseriez-vous, Séverin, de cette correspondance qui ressemblerait à un roman? de ces lettres échangées qui parleraient de poésie et d'amour — comme les livres auxquels je voudrais de si belles reliures? N'en seriez-vous pas très justement choqué et n'auriez-vous pas, cette fois, tous les droits de me juger coquette, si j'y prenais quelque plaisir?

Non, non... Bientôt, cher poète, je serai loin. Et, si vous m'écrivez, vos lettres m'arriveront fatiguées du voyage et vieillies.

TROISIEME PARTIE.

I

Castagnola, 19 mai 19..

J'aime le lac de Lugano, le doux et riant Ceresio; j'aime son eau bleu turquoise, les caprices de ses rives aux baies harmonieusement incurvées, ses églises hardies aux murs frustes, aux clochers carrés, décorés de cadrans peints, ses maisons aux teintes vives, ses champs, ses vergers que la vigne pare de guirlandes retombantes; j'aime les noms euphoniques aux syllabes voltigeantes de ses hameaux et de ses villages, j'aime la pureté de son ciel, la richesse de ses couleurs, et cet "air d'Italie" qu'ont ici les êtres et les choses.

En Suisse nous avons eu la pluie. A Lucerne, les montagnes étaient si bien cachées derrière leur gros manteau d'ouate que c'est tout au plus si, de temps à autre, on apercevait le bout de leur nez.

Par ce temps noir et presque froid, le voyage à travers le massif du Saint-Gothard m'a paru lugubre. A Goschenen surtout, la station où l'on pénètre dans le grand tunnel, j'étais comme oppressée. Ces hautes, hautes montagnes sombres, toutes proches, ces gorges profondes, ces abîmes où ragent des torrents livides et qu'on franchit sur des ponts vertigineux, ce fond de vallée où il semble qu'on soit tombé, où je ne sais quoi de mystérieux et de terrible vous domine, vous écrase, me causaient une sorte de malaise, d'inquiétude impossible à définir.

Et voici qu'après les redoutables passages, au sortir des tunnels noirs, nous avons revu le soleil... le soleil chez lui, dans son pays!

Oh! le doux paradis de lumière! lumière du ciel, lumière de l'eau, lumière des verdures nouvelles, lumière des montagnes aux sommets glorifiés par le crépuscule rose!

Que tout est nouveau pour moi, Séverin, et que c'est une joie délicieuse d'avoir des yeux, de les ouvrir tout grands sur les choses, de jouir du bel univers si vieux comme d'un miracle, d'en accepter les merveilles comme une offrande, un privilège de bienvenue... parce qu'on est jeune et qu'on ne sait rien et qu'on n'a jamais rien vu!

Castagnola, 1er mai.

La villa des Montentrain, la villa Gioconda, est belle et somptueuse comme ces demeures de princesse que décrivent Perrault, Mme d'Aulnoy et les autres.

Les jardins s'étagent sur les hauteurs du promontoire de Castagnola et, tournés vers le midi, dominent les splendeurs chatoyantes du lac. Toute la végétation des contrées du soleil s'y épanouit. Pour moi, c'est comme un songe magnifique!

Séverin, les jasmins ici sont larges comme des marguerites, et qu'il y a de roses! Oh! les folles! — folles de leur vie, folles de leurs parfums! Il en grimpe partout, et, partout, leur haleine ardente flotte.

Séverin, je ne me lasse pas d'errer dans ce jardin de féerie, de m'enivrer de ses fleurs, d'écouter le bruit frais des fontaines et des ruisseaux qui l'arrosent; d'admirer, du haut de ses terrasses, le lac bleu et les montagnes vertes, et Lugano, toute rose et blanche au fond de la baie, Lugano paresseuse qui se chauffe au soleil, près de l'eau.

Je voudrais vous dire, Séverin, tout ce que je vois, tout ce que j'éprouve. Mais je vois trop, j'éprouve trop. Toutes mes sensations, toutes mes visions se mêlent et s'embrouillent, j'ai les yeux et le cerveau grisés. J'aurais cru que, chez une personne habituée à rédiger son journal, le plaisir, l'imprévu des voyages ou des villégiatures, dût exciter le goût d'écrire; et la faculté de décrire... mais, si j'en juge par ma récente expérience, il n'en est rien.

Castagnola, 21 mai.

Les Montentrain — Monsieur, Madame et deux grandes filles de vingt à vingt-deux ans qui jouent la comédie de salon en artistes — sont d'aimables agités.

La vie qu'on mène chez eux est mouvementée, changeante, cinématographique. "Chez eux" est une manière de parler, car on est toujours dehors. Ils nous montrent le pays avec la meilleure volonté du monde, sans nous laisser le temps de le regarder — c'est vertigineux!

Toute la journée, on est en route; le soir, il y a vingt-cinq personnes à dîner; on joue au bridge, on danse, on flâne délicieusement dans les jardins.

Si je voulais, Séverin, il y a chez les Montentrain des jeunes gens qui me feraient la cour. Je ne veux pas... et il me la font un peu tout de même.

Mais cela vous est bien égal!

Castagnola, 26 mai.

Je continue à voir trop de choses et à les voir trop vite pour les décrire, ou même pour en garder des impressions nettes, des souvenirs classables.

Je note, au hasard, l'excursion officielle au "Monte San Salvator" qui est à Lugano ce que le Pilate est à Lucerne, la Dent du Midi à Vevey et la Jungfrau à Interlaken. Panorama magnifique, étendue lumineuse; au retour, belle promenade, tour de la montagne, "giro del monte", comme on dit, fleurs charmantes, crépuscule féerique.

Nous avons bu du vin mousseux, sous une tonnelle, près d'une petite auberge, d'une "grotta" dont les caves fraîches sont creusées à même la montagne; des lauriers-roses étaient en fleurs.

Un autre jour, vu Gandria, sur la même rive que Castagnola, un village étrange qu'on dirait avoir été construit sur une échelle, à pic au-dessus du lac.

On y accède par un chemin abrupt, capricieux. Quelle idée baroque et jolie d'avoir mis un village là!

Ce village est pauvre, pauvre; il semble ruiné, mais le soleil le pare et le magnifie.

Du côté du lac, c'est déjà l'Italie; en deçà de Lugano, du côté de la vallée, c'est encore la Suisse. L'Italie, c'est le *San Salvator*, le *Generoso*, le *Monte Brè* tout vert. La Suisse, c'est le *Monte Camoghè*, dont le chef est encore blanc de neige; c'est le *Sasso Grande*, cette étrange montagne grise, hérissée de pointes qu'on reconnaît tout de suite et que les gens du pays désignent par deux noms si amusants: l'un poétique, "les tuyaux d'orgue"; l'autre trivial, "les dents de la vieille."

Je pourrais parler de Mendrisio, du Val Solda, de bien d'autres choses encore. Ce serait trop long!

A Lugano même, nous avons visité des villes, des églises.

La vieille église des *Frères Mineurs*, pauvre et nue, renferme un trésor, la *Passion* de Luini. Je me demande si les Montentrain l'ont jamais vue. Moi, je n'ai pas eu le temps. Du regard que j'ai pu jeter sur cette fresque, dont il semble qu'elle emplisse la petite église, moins encore par ses dimensions matérielles que par toute la splendeur qui en rayonne et qui fait que tout le reste s'obscurcit, disparaît, j'ai gardé seulement l'impression confuse de la toute-beauté, comme parfois, on garde dans les yeux, celle de la pleine-lumière.

Je retournerai à *Santa Maria degli Angeli*, toute seule.

Séverin, connaissez-vous Lugano?

Parfois, il me semble que, si vous étiez à mes côtés, votre science aimerait à guider mon enthousiasme ignorant, que votre goût éclairerait ma sensibilité naïve, qu'avec vous je saurais mieux voir, que je saurais mieux admirer.

II

Castagnola, 29 mai.

Félicien Chanterêve est à Lugano, je l'ai vu! Je crois, je suis presque sûre que je l'ai vu.

C'était hier dans l'église de Sainte-Marie des Anges, où j'étais entrée seule.

Oh! cette fois, j'avais pris mon temps et j'avais regardé, admiré la belle fresque de la Passion, en chacun de ses détails comme en son prestigieux ensemble!

Une sorte de ravissement me retenait à la place où je m'étais arrêtée. Les yeux sur la fresque, je perdais toute notion du lieu où je me trouvais, des minutes qui pouvaient s'écouler. Puis j'eus, brusquement, l'impression d'une présence toute proche. A côté de moi, avec moi, quelqu'un contemplait la fresque.

Ce "quelqu'un," un homme jeune, svelte vêtu comme un voyageur élégant, c'était, s'il en faut croire le portrait que j'ai vu et, à moins d'une ressemblance vraiment extraordinaire! c'était l'auteur des *Miroirs*.

Ce que le portrait m'avait laissé pressentir, la réalité le confirme et le précise. Félicien Chanterêve est grand, très mince et pourtant d'aspect robuste. Ses cheveux plutôt longs sont châtain foncé, je crois, mais sa barbe qu'il porte coupée en pointe, un peu comme les seigneurs peints ou dessinés par Clouet, est très claire et lui donne l'apparence d'un blond.

Quant aux yeux — miroirs de l'âme! — un pince-nez, avec d'horribles verres teintés d'ocre, les cache absolument.

Un visage sans yeux, c'est presque un visage sans physionomie.

L'expression mobile, l'expression significative de celui-ci ne peut venir que de la bouche, un peu dissimulée, elle aussi, par la moustache blonde.

Je n'ai pas osé regarder Félicien Chanterêve, mais je l'ai très bien vu.

M'a-t-il regardée, lui? Oui, j'en suis certaine.

Il m'a regardée, pendant que je regardais la fresque. Il m'a regardée, encore après que je ne la voyais plus. Les verres sombres se sont légèrement tournés vers moi. Un instant, j'ai *senti* qu'à travers ces choses

inertes, une force vivante, un regard passait, qui m'effleurait subtilement.

C'est drôle! J'ai écrit à cet étranger; il a aimé mes lettres, il a aimé un peu aussi, je crois, l'idée, l'image que, d'après ces lettres, il s'est faite de moi, et je suis là, tout près de lui, je suis sous ses yeux, il m'a regardée et même....ma personne un instant a retenu son attention. Et il ignore que je suis *moi*! Je suis une voyageuse quelconque; rien ne lui dit qu'il sait mon nom, qu'il connaît un peu de mon âme, que je suis cette jeune fille, cette Fridoline enthousiaste que, peut-être, il a souhaité de voir.

Quant à moi, sans ce portrait que Mme de Souchevieille m'a donné par plaisanterie, je ne me serais jamais douté non plus qu'une admiration commune, goûtée en commun, m'avait ainsi rapprochée du poète dont j'ai tant et si intimement aimé l'œuvre... de l'homme dont les vers et dont les lettres, Séverin, avaient *votre* voix.

Un jour, à Moutiers, je disais:

Les lettres de Félicien Chanterêve n'iront pas me chercher dans le Tessin, ou m'y arriveraient sans âme ni parfum comme des fleurs fanées. Et voici que Félicien Chanterêve en personne est à Lugano!

Un moment, je suis demeurée dans l'église, l'air indifférent.

Puis, je suis sortie.

III

Castagnola, 30 mai.

Demain, je verrai le lac de Côme; demain à midi, je serai à Bellagio, *en Italie*!

Castagnola, 1er juin.

Encore Félicien Chanterêve!... à Bellagio, cette fois!

Maintenant, il sait que je suis Fridoline Deslys. Il y a eu présentation officielle; nous nous sommes parlé!

Oh! que tout cela est étrange et déconcertant! Par moments, il me semble que je rêve ou qu'en pleine veille, une hallucination trouble l'équilibre de mes perceptions, se joue de ma sensibilité trop vive.

Nous traversions le grand vestibule de l'hôtel Serbelloni pour aller déjeuner. Il y avait beaucoup de monde. Et nous-mêmes, les quatre Montentrain, un ménage ami, la Chanoinesse et moi, nous formions un groupe assez respectable. Tout à coup, M. de Montentrain s'élance et s'en va accrocher, à l'autre bout du hall, un monsieur qui cause avec deux autres messieurs. Et je reconnais le contemplateur de *Santa Maria degli Angeli*.

— Tiens! s'écrie Gladys de Montentrain, Félicien Chanterêve que papa nous amène.

— L'auteur des *Miroirs*. dis-je, prenant un air surpris et indifférent. Vous le connaissez, mademoiselle?

— Mais, oui, un peu. Nous l'avons rencontré deux ou trois fois cet hiver, chez des amis. C'est un causeur délicieux, quand il veut, car, il paraît qu'il ne veut pas toujours.

Mais, déjà, M. de Montentrain nous avait rejoints avec son captif et il nous présentait le nouveau venu, à la Chanoinesse et à moi, qui étions seules à ne pas le connaître.

— Notre grand poète, Félicien Chanterêve, l'auteur des *Miroirs* Mme de Clairgivre, Mlle Fridoline Deslys.

Félicien Chanterêve s'inclina très profondément devant la Chanoinesse qui lui tendit la main avec un compliment bien tourné, puis devant moi.

Alors, il me sembla — mais toujours sans oser regarder — que le poète avait un très léger, un très subtil sourire, ou que sa bouche tremblait, presque imperceptiblement.

Ce fut peut-être une illusion. Nul ne s'en avisa sans doute, nul, en tout cas, ne put éprouver, ensuite, le saisissement que je ressentis moi-même, quand — le calme s'étant fait à demi — j'entendis parler Félicien Chanterêve.

Je sais bien, mon imagination était prévenue, je devrais presque dire même que je m'y attendais! Et pourtant...

Oh! Séverin, c'est votre voix que, soudain, j'ai entendue, votre voix grave et profonde, la voix du *Jardin de l'Infante*, la voix des *Miroirs*.

Etait-ce vous que j'avais devant moi?

Félicien Chanterêve ne parle peut-être pas tout à fait comme vous; je m'en suis avisée très vite, dès qu'il a cessé de s'adresser à moi. Il y a dans son élocution une sorte de légèreté, de facilité que je ne vous connais guère et aussi, bien qu'il parle simplement et discrètement, cette assurance, cette insaisissable autorité qui vient, je crois, du sentiment latent, presque inconscient que les hommes arrivés, appréciés, ont de leur valeur. Félicien Chanterêve doit être plutôt réservé, je serais étonnée qu'il fût timide.

Cet homme élégant, aisé, qui souriait sous sa moustache blonde, en causant avec Gladys de Montentrain, est, par son apparence physique, ses vêtements, son attitude, ses manières — et aussi, sans doute, par ses habitudes de vie et son caractère — très différent de vous, Séverin... Mais il a *votre* voix ou mon rêve la lui prête.

Quand il s'est éloigné pour retrouver les personnes qu'il venait de quitter, il n'avait pas encore perçu le son de la mienne. Mais nous devions nous revoir!

Bellagio occupe la pointe extrême de cet angle de montagnes et de collines qui s'avance profondément dans le plus vaste bassin du lac et sépare le bras de Côme de celui de Lecco. Le bel hôtel Serbelloni se dresse au flanc d'une des collines qu'entoure, qu'escalade jusqu'au faîte, un de ces admirables jardins qui donnent à toute la région un air de fête et de joie. Cependant, si merveilleuse que soit cette végétation et la gloire de sa floraison exubérante et parfumée, on l'oublie un peu, on la néglige, pour la beauté des choses que, de ces hauteurs, le regard embrasse.

L'ardeur du soleil avait effrayé les Montentrain et leurs hôtes. Le déjeuner fini, je m'étais dirigée, seule, vers le belvédère le plus élevé du jardin, et, sans l'avoir atteint, tout alanguie par la chaleur, je m'étais assise sur un banc, au tournant du lacet sablé.

Sous mes yeux, comme en un pays de rêve, tout était bleu: le lac, les montagnes, le ciel, l'air qui enveloppait les choses. C'était d'une suavité qui, dans l'état d'esprit où j'étais, me parut un peu énervante et presque douloureuse.

Je mis ma main sur mes yeux éblouis; j'aurais voulu qu'un geste fût possible pour séparer aussi du monde extérieur mon âme troublée.

Alors, Séverin, votre voix me dit:

— C'est presque trop beau et trop lumineux aujourd'hui, n'est-ce pas, mademoiselle? On demande grâce!

Et, me redressant précipitamment, je vis Félicien Chanterêve.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel l'auteur des *Miroirs* parut très absorbé par l'évolution d'une petite barque blanche qui glissait sur le lac, venant de Cadenabbia.

Puis, sans transition, à mi-voix, il me demanda:

— Pourquoi n'avez-vous plus voulu m'écrire?

J'avais repris mon sang-froid, du moins en apparence.

— Mais, répliquai-je en souriant d'un sourire que je jugeais un peu hautain, je vous avais écrit, monsieur, pour vous parler des *Miroirs*, et, bien que je les admire infiniment, je vous en ai dit maintenant tout ce que l'ignorante que je suis pouvait en dire. Alors, pourquoi vous aurais-je écrit une troisième fois?

Ainsi les choses se trouvaient remises au point, et je pouvais, sans équivoque possible, continuer l'entretien qui, somme toute, m'amusait.

A son tour, Félicien Chanterêve souriait:

— Alors, si je publiais un nouveau livre?

— ... Et que ce nouveau livre me plût autant que le premier, je vous écrirais encore, oui... peut-être.

Il murmura:

— Vous l'avez compris, pénétré comme personne au monde, ce pauvre livre dont, je ne sais pourquoi, tant de gens se sont occupés.

— Personne au monde! m'écriai-je inconsidérément. Mais il me semble qu'une autre personne, en tout cas...

Toute rouge, je m'interrompis.

— Une autre personne? insista-t-il.

— Eh bien, oui, avouai-je confuse, je songeais à la personne qui... à celle que... Dans le livre, vous savez on devine des choses. Je songeais à la femme que vous aimez.

— La femme que j'aime ne m'aime pas.

— Oh! je vous plains! m'écriai-je. C'est bien triste! Et vous devez en avoir beaucoup de chagrin... quand même.

— Quand même?

— Oui, quand même vous êtes un poète.

—Alors, vous croyez que les poètes sont à peu près immunisés contre la douleur?

— Non, mais je m'imagine que... je ne sais pas... qu'il doit toujours y avoir, dans leur douleur un peu de littérature.

Sa voix a changé.

— Vous vous trompez, mademoiselle, a-t-il dit. Les poètes souffrent comme les autres hommes... qui sait... peut-être plus!

Je m'étais levée et, du bord de l'allée, je regardais vers le lac.

Je me penchais légèrement. Des figuiers plantés sur la pente abrupte, s'avançaient, s'étiraient presque horizontalement au-dessus du vide, comme pour mieux voir l'eau rutiler au pied de la colline. Entre leurs branches curieuses, mon regard tombait tout droit sur l'abîme bleu.

Félicien Chanterêve tressaillit:

— Ne vous penchez pas ainsi.

— Oh! ripostai-je, j'ai la tête solide.

— Vous êtes bien heureuse, déclara-t-il.

Il s'était approché de moi et, à son tour, il regardait le lac éclatant à travers le feuillage des figuiers.

Je le devinais un peu nerveux, un peu tendu par la crainte, prêt à me retenir au premier geste imprudent. J'en ressentais une impression bizarre et difficile à définir, à laquelle se mêlait l'obscur plaisir de braver je ne sais quoi ou je ne sais qui.

— Encore un miroir! remarqua Félicien Chanterêve.

— La lumière et le ciel seuls s'y reflètent, dis-je. Les yeux humains s'y brûlent et l'âme humaine s'y heurte. Ce bleu flambant ne m'émeut pas, il m'accable. Je le trouve impersonnel, et, pourtant, je suis tentée de lui reprocher d'être cruel et impitoyable. Ce qui est au moins paradoxal.

Voilà le sens de ma contemplation.

— Votre contemplation dans l'église de Sainte-Marie des Anges était plus sereine, murmura-t-il sans se montrer très habile, on le voit, dans l'art des transitions.

J'eus une exclamation involontaire:

— Oh! quelle chose étrange que...

Il acheva:

— Que nous nous soyons rencontrés ainsi? Mais non, cela ne m'a pas semblé étrange! Il y a des visions qui ne surprennent pas, parce que, sans cesse, on les attend.

— Vous ne pouviez m'attendre, vous ne m'aviez jamais vue, vous ne saviez rien de moi.

— Je vous attendais néanmoins. Et je crois bien que je vous ai reconnue.

— Oh! fis-je, agacée de ces phrases de poète, vous n'allez pas dire que vous vous faisiez de moi une image assez semblable à la réalité pour que...

— Mais si, je vous assure. Je me faisais de vous une image tout à fait conforme à la réalité.

— Je n'en crois rien, monsieur, et, en tout cas, je vous serai obligée de ne pas me le dire.

Félicien Chanterêve me regardait sans que je visse rien de ses yeux toujours cachés par les verres sombres.

— Vous avez les yeux malades? interpellai-je avec une impertinence consciente d'elle-même.

— Malades, non, mais fatigués... délicats. La lumière ardente me fait mal; je ne quitte jamais ce lorgnon.

— C'est très disgracieux! constatai-je.

Puis, je fis quelques pas, et sèchement:

— Je vous prie de m'excuser, Mme de Clairgivre pourrait être en peine de moi, si je tardais.

Il s'inclina:

— D'après ce que m'a dit M. de Montentrain, j'aurai sans doute, mademoiselle, l'honneur de vous revoir à Côme où je retourne ce soir.

J'eus un geste vague et descendis l'allée avec une intention si évidente de marcher seule que Félicien Chanterêve n'essaya pas de régler son pas sur le mien et demeura en arrière.

Mais nous l'avons, en effet, retrouvé sur le bateau qui nous emportait vers Côme, notre dernier lieu de halte.

C'est lui qui, aimablement, en touriste éclairé, nous a fait les honneurs du lac, puis de Côme, de sa belle cathédrale de marbre et de l'étrange église — jadis temple païen — de *San Fedele*.

Les deux automobiles nous attendaient à Côme pour nous ramener à Lugano. Au moment du départ, M. de Montentrain a remercié Félicien Chanterêve avec exagération, puis il a dit:

— N'oubliez pas la Villa Gioconda, quand vous viendrez de nos côtés. Nous aurions tant de plaisir à vous y recevoir!

De retour à Lugano, je fus sur le point de tout dire à Mme de Clairgivre. Je ne sais quoi m'en empêcha. Et je n'ai rien dit, je ne dirai rien. Que dirais-je?

Bien peu de temps encore et nous serons loin. Dans le calme de Moutiers, mon imagination s'apaisera. Mais pour quelques jours, malheureusement, j'y serai seule, Mme de Clairgivre s'arrêtant à Paris auprès de sa sœur, la supérieure du Couvent de Sainte-Cécile.

Elle m'a parlé de celui qu'elle appelle *mon* poète. Elle le trouve charmant.

Hier, elle m'a dit:

— Vous savez, *votre* poète retourne à Paris par le même train que nous. Il s'est mis à ma disposition, et, en cas de besoin, j'userai volontiers de son bon vouloir. C'est si ennuyeux de voyager sans homme!

Qu'est-ce que cet homme vient faire dans ma vie?

Séverin, je suis seule, et toute petite dans ce grand monde.

Pourquoi n'êtes-vous jamais près de moi?

IV

Castagnola, 4 juin.

Nous partons demain. Ah! je voudrais être de retour déjà dans notre frais pays.

Félicien Chanterêve a dîné avant-hier à la Villa Gioconda. A table, il se trouvait placé loin de moi. Je n'entendais sa voix que lorsqu'il se mêlait à la conversation générale et, alors, elle ne me rappelait presque plus la voix de Séverin.

Je pensais: " Je me suis trompée."

De temps en temps, je risquais un regard du côté de Félicien Chanterêve et, à travers un brouillard d'or, je le voyais mince, élégant dans sa tenue de soirée, se pencher vers l'une ou l'autre de ses voisines, ou s'avancer légèrement pour répondre à quelque convive plus éloigné.

Chez les Montentrain, l'auteur des *Miroirs* est visiblement l'homme qu'on interroge et qu'on choie, qu'on reçoit avec plaisir et même avec fierté, dont on rapportera les mots et les opinions, qu'on se fera gloire de nommer comme un familier, un ami de la maison.

Après le dîner, les invités des Montentrain, assez nombreux ce soir-là, s'éparpillèrent un peu partout, les uns vers le billard, les autres dans l'atrium ou les jardins.

Moi, je cherchais l'isolement qui m'était parfois un soulagement dans ce milieu où j'étais accueillie avec beaucoup d'amabilité et de bonne grâce, mais où je ne me sentais pas d'amis personnels et où le caractère faux de ma position me causait, par la conscience tout intime que j'en prenais à certains moments, une gêne attristée.

Je fus vite à l'extrémité inférieure du jardin, sur l'une des terrasses qui, d'une assez grande hauteur encore, dominent le lac.

On avait dîné tard, la nuit était venue, une nuit sans lune, toute bleue... obscure et pourtant transparente.

Les étoiles brillaient sur le bleu profond du ciel et semblaient ciller comme des yeux éblouis.

Je m'étais penchée sur la balustrade de pierre. Des jasmins et des orangers, audessous de moi, étaient en fleurs.

Je percevais dans le silence, le bruit clair d'une eau jaillissante, puis, très loin, sur le lac, je crois, ou tout au bord de l'eau, une voix qui chantait en italien.

Quelqu'un vint s'appuyer à mes côtés. Je ne fis pas un mouvement, je me disais vaguement que je n'étais pas vue ou que, peut-être, celui qui cherchait comme moi la fraîcheur parfumée du jardin et la solitude, me voyant, s'éloignerait bientôt.

Mais il demeura, il me parla.

Et, de nouveau, ce fut votre voix que j'entendis, Séverin.

— La belle nuit calme! Ce pays fruste et charmant a le parfum prenant des petits cyclamens sauvages qui fleurissent dans ses bois. N'éprouvez-vous point quelque tristesse à le quitter, mademoiselle?

— J'aime beaucoup Moutiers-le-Noble, et suis bien aise d'y retourner, dis-je sans me fatiguer le cerveau à fournir une repartie plus originale.

— Oh! j'admets que Moutiers soit une très jolie et même une très curieuse petite ville. Je sais qu'elle réserve aux archéologues d'intéressantes surprises et, peut-être, aux artistes, de savoureux sujets d'étude. Mais il me semble que, pour une jeune fille, la vie qu'on y doit mener...:

— La vie que j'y mène est précisément celle que j'eusse choisie. J'en goûte la paix et la reposante sécurité. Sans être une artiste et sans rien connaître à l'archéologie, j'aime les pierres plusieurs fois séculaires de ma petite ville. Au milieu d'elles, je me sens en confiance. Leur vieillesse est souriante comme celle de Mme de Clairgivre. Je ne m'ennuie jamais; je lis, je couds, je me promène, je pense, et même, ajoutai-je, prise de malice, j'ai un amoureux.

— Ah! fit le poète comme un peu saisi.

— Oui, vraiment, un amoureux discret et fidèle qui me voit à l'église, comme dans les vieux contes et les ballades, qui ne m'a jamais écrit qu'un billet auquel je n'ai pas répondu, et qui m'envoie des fleurs pour ma fête, dont il a su deviner la date, sans doute par une intuition de son cœur.

— Voilà qui est merveilleux! — Et je crus surprendre dans la voix de Félicien Chanterêve une très légère ironie.—Etaient elles... signées, ces fleurs?

— Pas du tout, sans quoi, je ne les eusse pas acceptées. Les ai-je acceptées, d'ailleurs? Non, je les ai seulement recueillies, parce qu'elles seraient mortes si elles étaient restées accrochées aux barreaux de ma fenêtre. Offrir d'admirables et précieuses fleurs à celle qu'on aime et ne les accompagner d'aucun nom, et rendre tout remerciement impossible, n'est-ce pas d'une extrême délicatesse? Donner une joie, et renoncer, d'avance, à toute gratitude, et risquer même de n'être pas deviné en son bienfait, n'est-ce pas le comble du désintéressement?

— Mais non, objecta Félicien Chanterêve, le comble du désintéressement en pareille matière, ce n'est pas d'envoyer un bouquet sans carte, rien de plus banale; ce serait par exemple, d'entendre attribuer à un autre le don anonyme et de se taire, sans dire un mot pour revendiquer la douceur de l'avoir fait. Etait-il bien beau ce bouquet... y voyait-on des tubéreuses?

— Pourquoi demandez-vous cela? questionnai-je avec quelque hypocrisie.

— Parce que vous en portez à votre corsage, ce soir. Je pense que vous les aimez. Peut-être votre silencieux adorateur avait-il aussi pressenti cette préférence.

— C'est à votre tour d'être un excellent devin. Il y avait des tubéreuses dans mon bouquet.

Je me demandais un peu anxieusement si Félicien Chanterêve n'allait pas m'avouer maintenant, que ces bouquet du 1er mai dont le hasard avait fait un présent de fête, venait de lui, ce dont je ne pouvais plus guère douter.

Je craignais cet aveu, tout en l'attendant avec une impression de défi qui me rappelait ce que j'avais ressenti dans les jardins Serbelloni, au bord de l'abîme bleu où se penchaient les figuiers pris de vertige.

Mais Félicien Chanterêve se tut.

Il y eut un grand silence étrange et parfumé.

... Et je pensais à vous, Séverin. Pourquoi n'étiez-vous pas à mes côtés dans la douceur de cette belle nuit bleue où s'harmonisaient les chants et les parfums? Pourquoi n'étiez-vous pas à la place de cet étranger?

Je me serais rapprochée de vous, et, ma tête penchée contre votre épaule, ma main

dans la vôtre, ma main prisonnière et frissonnante comme un oiseau, nous aurions écouté et respiré la nuit, nous nous serions grisés d'elle et de nous-mêmes, sans parler, et, peut-être que nous nous serions ainsi mieux compris, mieux aimés qu'avec des paroles.

Je pensais, à vous, Séverin. Et je sentis que, dans l'obscurité transparente, le regard de Félicien Chanterêve se tournait vers moi.

— Je voudrais, murmura le poète des *Miroirs*, que, soudain, par miracle, un rayon très pur tombât d'une étoile et vous enveloppât de clarté... vous seule, dans toute cette ombre! Je voudrais garder, de ce moment, l'impression vécue de votre image, l'unir dans ma pensée à la douceur de l'air, au mystérieux enchantement de cette voix invisible, de ces rumeurs indécises, de cette beauté troublante des choses devinées, à l'ivresse de toutes ces senteurs nocturnes. Je voudrais ne plus pouvoir jamais respirer ainsi le parfum exotique et lourd des magnolias et des orangers en fleurs marié à l'arome intime et frais des roses, sans retrouver en moi la vision de votre délicieux visage. Je voudrais voir vos yeux, votre bouche, vos cheveux ardents, et ne les oublier jamais.

Félicien Chanterêve parlait doucement. Et la merveille se renouvelait.

Oh! comme c'était votre voix, maintenant, dans l'ombre, à cette heure où je venais de penser à vous, de souhaiter que vous fussiez près de moi.

A quelqu'un qui vous eût connu, j'aurais voulu dire: — "Ecoutez cet étranger... comparez. N'a-t-il pas à s'y tromper, la voix de Séverin Jouvenel?" Mais votre voix, est-ce que je la connais bien? Est-ce que je me la rappelle? Je l'ai si peu de temps entendue, Séverin! Quelquefois, il me semble n'avoir plus de vous qu'un souvenir confus comme celui qu'on garde des personnes mortes depuis longtemps. L'ami que j'interrogerais ainsi sourirait, me croirait folle. Cette illusion, je serais seule à l'avoir. Cette aberration de mes sens abusés, c'est — la veille même, dans la conversation, on avait employé devant moi ce terme barbare — un phénomène "d'autosuggestion." N'est-ce point, ainsi, Séverin, que l'on doit dire? Je me suggestionne moi-même, voilà tout!

Une sorte de colère me prenait contre Félicien Chanterêve. Je le détestais d'avoir votre voix, d'être un peu vous... et d'être lui-même.

— Cette méchante femme qui ne vous aime pas, fis-je, tout à coup, vous l'aimez toujours?

Il murmura:

— Oui, je l'aime toujours.

— Il me semble que, lorsqu'on aime une femme sincèrement, on ne devrait plus trouver aucun plaisir à regarder les autres femmes.

— Oh! on n'y trouve plus qu'un plaisir très banal, c'est vrai, c'est beaucoup plus vrai que vous ne le pensez, et que je ne le pensais moi-même.

— Je m'étonne alors, répliquai-je avec une ironie un peu vexée, que vous souhaitiez un rayon miraculeux pour mieux me voir dans la nuit. Aussi bien aurais-je cru que, dans le jour où les rayons ne manquent pas, vous m'aviez assez regardée pour m'avoir assez vue. Et vraiment, à moins qu'il n'y ait entre cette femme aux yeux noirs et moi-même une bien singulière ressemblance... c'est une façon non moins singulière que vous avez de l'aimer!

Je devinais qu'il souriait.

—Cette fois encore, vous ne pensiez pas si bien dire... Votre ressemblance avec celle que j'aime est tout à fait frappante.

— Elle est rousse aussi?

— Elle est rousse.

— Et vous trouvez cela joli?

— Je ne sais pas, j'adore ses cheveux, leur couleur, leur plis, leur parfum.

— Et elle est aussi petite que moi?

— Aussi petite.

— Et vous ne trouvez pas que ce soit laid de... de ne pas être à l'échelle?

— Mais non, précisément, c'est ce qui me charme chez une femme. Il semble qu'elle appartienne à une race plus fine et plus précieuse que la nôtre, il semble que la nature, en elle, ait accompli, par virtuosité d'artiste, le plus fragile et le plus exquis de ses chefs-d'œuvres.

— Cette méchante femme est bien heureuse, m'écriai-je avec conviction.

— Heureuse, pourquoi?

— Heureuse, que vous trouviez de si jolies choses pour exprimer qu'elle est trop petite.

J'étais jalouse. Je pensais, Séverin, que vous ne m'en aviez jamais dit autant, et que, cependant, c'était tout à fait ce qu'il eût fallu dire.

— Mais pourquoi, reprit Félicien Chanterêve, appelez-vous toujours la personne dont il s'agit " cette méchante femme?"

— Je ne sais pas, répondis-je, intimidée. Je l'appelle ainsi, parce qu'elle ne vous aime pas, je suppose.

— Il n'y a aucune méchanceté à cela, l'amour n'étant pas affaire de volonté.

— Peut-être en aime-t-elle un autre? suggérai-je.

— Je l'ai pensé. C'est une chose à laquelle je pense sans cesse. C'est toute ma crainte, et, parfois, tout mon désespoir. Non, elle n'est pas méchante, elle est douce, charmante, elle a l'ingénuité délicieuse et cruelle des enfants. Elle ne m'aime pas, voilà tout. C était à moi de me faire aimer!

— Mais il me semble, fis-je vivement...

— Il vous semble quoi? Voyons, dites? insista Félicien Chanterêve.

— Il me semble que quelqu'un pourrait très bien vous aimer, en somme.

— Vous êtes bien gentille. Je vous remercie. Oui, on m'a déjà dit, une fois, quelque chose d'analogue, sans me faire beaucoup de plaisir.

— Je veux dire, expliquai-je, qu'il me paraîtrait naturel que cette dame, ou cette jeune fille, vous aimât si, évidemment, si elle n'aime personne d'autre.

— Je vous remercie encore, répéta-t-il de sa voix ironique.

— Mais le plus simple, repris-je, c'est peut-être que vous ne l'aimiez plus.

— Pourquoi? demanda-t-il encore.

— Et, poursuivis-je, qu à votre tour vous aimiez ailleurs, une femme tout à fait différente, une grande brune par exemple.

Il rit franchement.

— Vous trouvez cela simple, vous!

Puis sa voix changea:

— Non, ce n'est pas simple de ne plus aimer, ou d'aimer ailleurs, comme vous dites. J'ai essayé de l'oublier. Oh! bien plus que vous ne pouvez le croire. Mais je ne suis pas très sûr d'avoir essayé *sincèrement*, tant je l'aimais! et je suis tout à fait certain que — plus sincère même en mon désir d'être distrait d'elle, — je n'aurais jamais su l'arracher de mon cœur, de ma vie, où toute petite, elle a pris une si grande place. Oh! si vous saviez comme je l'aime! et comme nous serions heureux si elle m'aimait! Un petit sourire, un petit regard d'elle me jetterait à ses genoux, et j'oublierais toutes les choses du passé et de l'avenir, toutes les ambitions, toutes les fatigues, tous les regrets, quand ma tête s'appuierait sur son cœur.

Il parlait presque à voix basse, dans l'ombre parfumée du jardin.

Les mots qu'il disait, des millions et des millions d'hommes les avaient prononcés avant lui, sans doute; des millions et des millions de femmes les avaient écoutés.

Mais moi, je les entendais pour la première fois. Et ce que Félicien Chanterêve disait pour une autre femme, dans l'ombre délicieuse et perfide, c'était *vous*, Séverin, qui me le disiez. Votre voix me charmait, me pénétrait toute. Oh! Séverin, cette voix qui parlait près de moi, si près, c'était la vôtre... il fallait que ce fût la vôtre. Elle me berçait. Je vivais dans un rêve étrange, insensé. Et soudain, Séverin, vos lèvres se posèrent sur mon front.

Ce fut un vertige d'une seconde.

Tout de suite, il me parut que je tombais de très haut et me heurtais à la terre méchante. Avec une horreur terrifiée, je me dégageai brusquement, rudement:

— Laissez-moi, laissez-moi, criai-je, je vous hais!

Il me demandait pardon.

— Ah! ne dites pas que vous me haïssez, Fridoline, vous ne savez pas! Si vous saviez, si vous deviniez! Oh! chère petite, laissez-moi vous dire...

Mais ce qu'il voulait me dire encore, je n'avais pas à l'entendre.

— Pas un mot de plus, je vous prie! m'écriai-je. Si vous me prenez pour *l'autre*, l'erreur, vraiment, va un peu loin. Et si c'est à moi que vous pensez vous adresser, eh bien, sachez que je ne suis pas libre.

Il interrogea, anxieux:

— Pas libre... de votre vie ou de votre cœur?

J'ai répondu:

— *De mon cœur!*

Et je me suis sauvée.

Je me demande s'il est vrai que je ressemble à cette méchante femme ou si...

Mais non, je suis sûre que ce n'est pas vrai... que je ne lui ressemble aucunement ... et que le poète trop gâté se moque de la petite provinciale ignorante qui a tant aimé ses vers et qui a commis la grande sottise de le lui écrire.

Quelques moments après cette absurde "scène du jardin," les hôtes des Montentrain, promeneurs et joueurs, se sont retrouvés dans l'atrium tout inondé d'une lumière blanche et transparente comme celle du jour.

On a servi des fruits merveilleux, et des friandises glacées qui avaient des noms jolis et savoureux.

Des jeunes filles en robes pâles ont chanté en s'accompagnant sur des instruments anciens, sorte de luths italiens dont les notes grêles et surannées convenaient aux rythmes naïfs et précieux des romances choisies.

Puis, sur la prière de Mme de Montentrain, Félicien Chanterêve a dit de beaux vers tristes: *L'amour inquiet.*

Cachée dans un petit coin où l'on ne pouvait m'apercevoir, j'avais les larmes aux yeux. Ces vers que je ne connaissais pas m'avaient émue. Ils égalent, je crois, ce que le livre des *Miroirs* renferme de plus intense et de plus parfait.

V

Dans le train, entre Fluelen et Lucerne,
5 juin.

Le train roule. Le lac des Quatre Cantons paraît, puis se cache.., puis c'est un autre lac d'un bleu très doux aux rives riantes, qui se montre et disparaît à son tour.

Les compartiments sont desservis par un long couloir où je me suis tenue pendant la plus grande partie du voyage, les yeux rivés à la fenêtre. Cette fois, j'ai goûté la magnificence des sites alpestres.

J'ai vu de hautes montagnes terribles, des glaciers étincelants et purs comme de gros diamants, des cascades géantes et sauvages, des rivières limpides et presque paisibles.

Le chemin de fer fait des merveilles.

Le voici qui se jette sur un pont à des hauteurs de cauchemar, un tunnel le happe, il reparaît, vainqueur des ténèbres, il franchit un gouffre, il revient sur ses pas, fait un long circuit et, une troisième fois, s'élance au-dessus de l'abîme. Il passe et repasse, il se déroule en lacets, il entre dans la montagne, il y tourne, y monte, en ressort si capricieusement que, par moments, on ne sait plus très bien où l'on est et qu'on est tout étonné de voir à droite ce qu'on croyait à gauche et en bas ce qu'on croyait en haut, comme les petits enfants qui ont tourbillonné longtemps ou dansé des rondes jusqu'à s'étourdir.

Comme nous traversions une gorge étroite, je ferme les yeux... Et je pense qu'il est bien prosaïque de passer de tels gouffres en chemin de fer, aux cris stridents d'une locomotive.

Mes yeux se rouvent. Et j'admire une montagne immense, le Brittenstock, je crois. Elle est couverte de forêts splendides jusqu'à moitié de sa hauteur. Alors viennent des prairies, puis le roc paraît. C'est la désolation des cimes. Mais, dans une sorte de fissure, un glacier brille et, sous le soleil couchant, tandis que la vallée se noie d'ombre, c'est au faîte radieux comme une coulée d'or.

Tous les voyageurs étaient aux fenêtres. Félicien Chanterêve que nous avions vu à Lugano au moment du départ et qui s'était installé avec le baron Courtois, un ami des Montentrain, dans un compartiment assez proche du nôtre, n'avait guère quitté le couloir, mais mon attitude à la gare de Lugano lui avait clairement indiqué celle qu'il devait prendre. Il ne s'était pas risqué à me faire part de ses impressions de voyage et même il semblait m'ignorer complètement.

De temps à autre, regardant en dessous, je l'apercevais de profil, mince dans son veston gris, un peu pâle, sa barbe blonde allongeant son visage, ses deux yeux de verre sombre braqués sur le petit cadre de la fenêtre où passaient tant de prestigieuses visions.

Savait-il même que j'étais là?

Le doute ne me fut pas longtemps permis.

Un gros voyageur, qui, debout à ma gauche, admirait les beautés de la route, ne montrait malheureusement pas la même réserve que l'auteur des *Miroirs*. Il m'avait communiqué plusieurs remarques auxquelles j'avais répondu par monosyllabes et, sous prétexte de satisfaire sa curiosité de touriste à la fenêtre où j'étais postée moi-même, abusait vraiment de la permission d'être obèse pour déborder de la place qu'il avait prise en premier lieu, sur celle que, toute petite, j'occupais.

Gênée de cette proximité envahissante, j'allais rentrer dans le wagon. Alors, j'entendis la voix de Félicien Chanterêve qui disait, avec une politesse froide:

— Je crois, monsieur, que — sans le vouloir, certainement — vous dérangez mademoiselle.

L'autre eut un petit mouvement pour se rebiffer. Mais c'était, je pense, un être tranquille et des plus pacifiques. Cette voix brève, et le regard qu'il rencontra — le regard étrange des yeux de verre sombre — lui faisaient craindre une "histoire"; il jugea préférable de bien prendre l'avis donné.

— Je vous demande pardon, mademoiselle, dit-il.

Et il s'éloigna à distance respectueuse, tandis que Félicien Chanterêve s'absorbait de nouveau dans sa contemplation du changeant paysage.

Malgré moi, je lui sus gré de cette protection discrète. Mais, Séverin, n'est-ce pas vous qui devriez veiller sur votre femme?

Séverin, y a-t-il des moments de votre vie où vous pensez à moi? Moi, je ne veux plus penser à vous jamais.

Toujours dans le train, en
pleine nuit, entre Vesoul et Paris.

Je reprends mon journal à la lueur incertaine qui tombe de la lampe et éclaire, en tremblant un peu, l'avant du compartiment, où je suis assise.

Un voile bleu tiré jusqu'à moitié du globe, garde d'une lumière trop vive le paisible sommeil de la Chanoinesse que l'ombre enveloppe et que le rythme du train berce.

Tout à l'heure, j'ai gagné le couloir. Félicien Chanterêve y fumait une cigarette, immobile, le dos à la porte de son compartiment.

De le trouver là m'avait agacée; de rester seule avec lui dans cette demi-obscurité, me causait une impression désagréable. Il m'eût déplu, pourtant, de paraître gênée ou effrayée par sa présence.

Pendant un moment, le front appuyé à la vitre, j'ai regardé fuir les ténèbres.

Silencieusement, comme j'en étais sortie, j'allais rentrer dans le wagon, sans que le voyageur muet et presque invisible, eût paru s'apercevoir de ma venue, mais, brusquement, il jeta sa cigarette par la fenêtre et fit un mouvement vers moi:

— Mademoiselle, je vous en prie, murmura-t-il.

Je fus si saisie, que je m'arrêtai.

Déjà Félicien Chanterêve était auprès de moi:

— Je suis très, très malheureux de vous avoir offensée, voulez-vous me pardonner, dans la sincérité de votre cœur? supplia-t-il. C'est seulement cela que je désirais vous dire. Vous voulez bien m'écouter?

— Oui, fis-je très bas.

— J'ai été très fou. Vous avez pu douter de mon respect pour vous qui est tendre et profond. A Bellagio, devant le gouffre délicieux, vous vous êtes vantée de n'être pas accessible au vertige. Je ne puis en dire autant. L'autre soir, j'ai un peu perdu la tête. Maintenant, je voudrais me mettre à genoux pour implorer mon pardon.

Son air de contrition m'émouvait et m'amusait à la fois.

— Ne le faites pas, s'il vous plaît, m'écriai-je. Ce serait une aggravation.

— Je ne le ferai pas, mais l'intention y est, je vous assure. Alors, puisque je suis très repentant, et puisque le hasard a fait de nous des compagnons de route, voulez-vous me permettre d'être pour vous un bon camarade, un grand ami très sage, qui vous serve et vous protège un peu jusqu'à la fin du voyage?

Il parlait avec une cordialité franche qui semblait si bien libre de toute arrière-pensée de galanterie, que je me sentis indulgente.

— Je permets *cela*, oui, concédai-je.

Doucement, sans demander aucune autorisation, cette fois, il prit ma main et y appuya sa bouche.

— Ma pauvre petite amie, comme vous tremblez! dit-il. Vous êtes tout énervée.

Je n'ai pas eu le courage de me fâcher.

Son affectueuse bonté était vraiment celle d'un grand frère. A cette heure, elle me réconfortait.

Sans rien dire, j'ai regagné le compartiment.

Je me demande si mon "grand ami" est encore dans l'étroit passage, près de ma porte, debout, le dos appuyé, sa petite étoile de feu aux lèvres? Je me demande à quoi il pense, les yeux perdus dans le vide obscure? A des vers nouveaux, ou à la jolie jeune fille qui ressemble à une fée ou...?

Je me demande...

Les nuits de voyage sont longues et tristes quand on ne dort pas.

J'imagine des choses: que ce train qui court si vite est une force consciente, un être mystérieux et formidable, qui m'emporte on ne sait où.

. . . .

Le jour se lève. Il est d'un gris doux, d'un gris sans lumière; c'est à peine si, tout à l'horizon, se montre une clarté plus vive. La fraîcheur est un peu âpre, malgré la belle saison. Je la sens tomber sur mes épaules, et cette impression de froid, dans ce jour terne, tandis que le train court éperdument et comme en détresse, me cause un malaise indicible de corps et d'âme.

Bientôt, nous serons à Paris où je ne m'arrêterai qu'une heure ou deux, laissant la bonne Chanoinesse au couvent de Sainte-Cécile et Félicien Chanterêve dans la foule anonyme.

Paris, Couvent de Sainte-Cécile, 6 juin.

Mme de Clairgivre me garde au couvent de Sainte-Cécile jusqu'à demain matin. Elle ne veut pas que je me remette en route, sans avoir pris un peu de repos.

Le couvent de Sainte-Cécile est vaste et d'aspect sévère, mais un beau grand jardin l'entoure où il y a beaucoup de roses, où les tilleuls et les seringas sont en fleurs.

Félicien Chanterêve nous a quittées à la gare, ou plutôt à la portière de la voiture qu'il avait fait avancer pour nous. Il a baisé la main de la Chanoinesse, et la mienne.

Il a promis d'aller porter ses hommages au couvent de Sainte-Cécile, mais, lorsqu'il viendra, je serai partie, heureusement!

Je dois avouer qu'il s'est montré fidèle aux conditions de notre entente et que, depuis notre explication dans le couloir du wagon, j'eusse été bien embarrassée de lui adresser un reproche.

Mais tant qu'à duré le voyage, bien qu'aucune parole, aucune attention précise n'indiquât qu'il se préoccupât de moi, de mon bien-être, j'ai *senti* sa sollicitude autour de moi. Après avoir été presque une douceur, ce fut presque une obsession, ce fut presque une angoisse. Tout cela me paraît absurde, quand j'y songe.

Est-il bien possible que l'auteur des *Miroirs*, le poète si aimé, si choyé, quasi célèbre, se soit sérieusement épris de la petite Fridoline? Par moments, je le crois, puis, je ris de moi-même et de mes présomptions folles.

S'il m'aimait, que pourrait-il espérer? Je lui ai dit que je n'étais pas libre... Il a paru le comprendre.

Etre aimée de Félicien Chanterêve! Vraiment, il y aurait là de quoi me monter la tête, de quoi me griser un peu.

Cependant, je ne suis pas le moins du monde grisée. Je suis seulement un peu ennuyée, un peu troublée, un peu inquiète.

QUATRIEME PARTIE

I

Moutiers-le-Noble, 8 juin.

La maison de la rue des Chanoines me paraît toute grande et toute vide, depuis que je m'y trouve seule avec la vieille Prudence.

La Chanoinesse maintenant, c'est moi!

D'ailleurs, je ne m'ennuierai pas. Mme de Clairgivre m'a délégué ses pouvoirs pour diriger les "rangements d'été" et veiller à la confection des confitures, comme si Prudence avait jamais souffert qu'on la dirigeât en quoi que ce fût et était d'humeur à supporter qu'on se mêlât des affaires de son sacerdoce! Je me suis donc mise sous les ordres de Prudence pour participer dans la mesure de mes moyens aux "rangements d'été."

Je veux aussi terminer l'ouvrage que Mme de Clairgivre destine à la vente de l'Œuvre des "Sabots de Noel" — un voile de filet brodé de personnages gauches et d'animaux héraldiques, comme les vieux lacis du XVIe siècle.

Cette vente aura lieu après-demain, dans le jardin de l'hôtel de Souchevieille. Chacun déplore que, cette année, la Chanoinesse n'y assiste pas.

Mme de Souchevieille m'a enrôlée parmi les " marchandes de fleurs." Je serai très intimidée, mais Mme de Clairgivre désirait que j'acceptasse, et le jeu m'amuse. C'est une diversion à ma solitude.

Dans quelques jours, je dois rejoindre Mme de Clairgivre à Belaccueil où les Montentrain nous attendent pour une semaine encore. Ils ont déclaré que le séjour de Mme de Clairgivre à la Villa Gioconda ne pouvait en aucune façon la tenir quitte de sa promesse quant à Belaccueil.

Moi, je n'ai qu'une crainte... Ne se peut-il pas que Félicien Chanterêve se retrouve, lui aussi, parmi les hôtes de Belaccueil?

On dirait qu'un malin esprit — la méchante fée Fridoline sans doute — se plaît à le placer toujours sur mon passage, alors qu'ardemment je souhaiterais de ne plus jamais le revoir.

Moutiers, 9 juin.

A la vente des "Sabots de Noël" je mettrai ma robe de mousseline blanche, avec une ceinture bleue et mon chapeau garni d'églantines pâles. Le bleu clair sied à mes cheveux. Ce sera très joli!

Mais pourquoi me ferai-je belle? Pour qui? Et, alors, à quoi bon?

10 juin.

La petite vendeuse de roses a fait, cet après-midi, des affaires merveilleuses et reçu les félicitations du Comité.

M. de Pannefière, lui-même, s'est rajeuni d'une fleur achetée à mon étal et payée d'un " écu de cinq francs", comme il dit.

— Une rose n'a pas de prix, lorsqu'un joli petit Saxe descend tout exprès de son étagère pour vous l'offrir, a-t-il déclaré galamment. Alors, on donne ce qu'on peut.

Sous les tilleuls fleuris, le long des belles pelouses de l'hôtel Souchevieille, au bruit des causeries en l'air et des rires fragiles, au froufrou des toilettes claires, au rythme ailé des éventails, on a acheté de presque jolies choses, on a goûté, on s'est amusé d'un jeu, on a savouré ce plaisir de se croire pour un jour un peu ailleurs, un peu quelqu'un d'autre. Et, cet hiver, Noël descendra dans les plus misérables cheminées; au matin blanc, les enfants pauvres de Moutiers-le-Noble pousseront des cris de joie, en ramassant leurs petits sabots.

A la faveur de cette réunion élégante, Léo Gosselin, mon timide soupirant, a pu me faire sa cour. Mon soupirant a dix-huit ans, je crois. Il est blond et rose comme une jeune fille; il a l'air d'un grand bébé qui aimerait beaucoup "les bonbons et les confitures" comme dans la chanson.

— Oh! mademoiselle, quelles belles roses! Et comme elles sont fraîches... et comme votre robe est jolie! Vous ressemblez à une petite miniature qui est chez ma grand'mère.

Mon amoureux est très naïf et tourne le madrigal comme il peut.

— Je voudrais ces roses blanches, et encore celles-ci, mademoiselle, ces roses délicates et fragiles, d'un ton de chair si suave. Elles vous ressemblent. Oh! comme elles me plaisent!

Il avait les bras pleins de roses et était tout embarrassé de sa charge.

— A qui allez-vous offrir toutes ces fleurs? fis-je, amusée.

— A vous, si vous le permettez, murmura-t-il. A qui offrirais-je des fleurs, si ce n'est à vous?

— Et bien, donnez-les-moi pour les pauvres, donnez-les aux petits enfants de Noël. Et je vais les vendre une seconde fois. Et je serai très contente!

Il parut charmé, triomphant.

— Prenez les, mademoiselle. Je suis trop heureux!

Et il me rendit toutes les roses, sauf une — une de celles qui me ressemblaient — qu'il passa dans sa boutonnière.

Il est gentil. Pauvre garçon!

Moutiers, 11 juin.

Il y avait des roses à ma fenêtre, ce matin. Nouveau présent de mon amoureux! Une corbeille de roses pâles, de ces fragiles roses carnées qui, si j'en crois Léo Gosselin — me ressemblent. Cette fois, l'offrande avouait le nom du donateur.

J'étais décidée à me montrer hautaine, mais je ne pouvais maltraiter ces pauvres fleurs. Alors, les enfermant avec des fougères dans un panier bien clos, je les ai adressées au couvent de Sainte-Cécile, pour la chapelle.

12 juin.

Le petit Léo — ce gamin se forme décidément — m'a déclaré sa flamme! Quel joli toupet de page! De sa manière douce, il a dit qu'il venait de la part de son père, pour une affaire concernant l'Œuvre des Sabots de Noël. Et Prudence l'a fait entrer dans le salon où je me trouvais seule.

Il apportait une offrande — ce fut son entrée en matière — une offrande un peu tardive, et alors... Je ne sais trop ce qu'il m'expliqua. Ses raisons manquaient de netteté et son prétexte me parut louche.

— Je n'ai pas qualité, une fois la vente finie, pour recevoir cette offrande, monsieur. Adressez-vous donc, je vous prie, à Mme de Grandefoy, la trésorière de l'œuvre ou à Mme de Souchevieille, la présidente.

Mais, comme je me levais, le petit devint tout rouge, il joignit les mains, comme un enfant bien sage qui va dire sa prière:

— Oh! mademoiselle, supplia-t-il, ne soyez pas méchante pour moi. Il y a si longtemps que je... Cet hiver, vous n'avez pas daigné répondre à mon billet. J'ai bien pensé que vous étiez mécontente.

— Certainement, que j'étais mécontente! répliquai-je. Et je le suis encore aujourd'hui.

Il m'interrompit:

— Rendez à mon amour cette justice de s'être montré soumis, discret, de ne vous avoir jamais importuné de ses plaintes. Mais il a grandi dans le silence.

Puis résolument:

— Je suis très jeune, mademoiselle, je n'ai que dix-huit ans. Mais, si vous voulez m'attendre, je serai votre mari.

Je ne puis m'empêcher de rire, à l'idée de ce mari plus jeune encore que moi! Je ne me sentais pas même en humeur d'être fâchée.

Mon rire le froissa.

— Vous ne me prenez pas au sérieux? dit-il avec un reproche.

— Mais non, je ne peux pas. Ce n'est pas que je ne sois touchée, très touchée de vos soins, mais, vous êtes si jeune, et moi si jeune aussi! Nous ne sommes que des enfants. Pensez donc je ne pourrais épouser raisonnablement qu'un mari plus âgé que moi de deux ou trois ans... et même plus... un mari de vingt-trois ans au moins! Et puis, vous n'êtes pas du tout l'homme que je me représente comme devant être mon mari.

— Comment vous le représentez-vous donc, cet homme? demanda Léo Gosselin vexé. Comme un vieux?

— Non, certes, mais comme... comme un jeune homme plus grand;... comme un homme très savant, qui aimerait les livres à la folie, qui serait très timide, et tout habillé de sombre et qui se plairait dans une très vieille maison un peu en ruines.

— Un hibou!

Le mot me causa une sorte d'attendrissement.

— Mais... peut-être.

— Un tel personnage vous fera mourir d'ennui, tout simplement.

— Je ne crois pas.

Il me regarda un instant, puis, avec un petit cri rageur:

— Ah! cet homme que vous décrivez comme un idéal, il existe! Il existe et vous l'aimez! Je vois à vos yeux que vous l'aimez!

— Vous vous trompez tout à fait, repris-je avec une dignité de matrone. Et d'ailleurs, je ne songe guère à l'amour, c'est une chose triste et décevante. Alors...

— Alors?

— Alors, monsieur Léo, il faut être sage, ne plus m'écrire de billets, ne plus m'envoyer de fleurs.

— Oh! pour un pauvre bouquet!

— Un? répétai-je, en élevant le doigt du ton d'une grande sœur qui gronde. Mais, à ma connaissance, il y en a eu au moins deux!

— Mademoiselle, je vous jure que je ne me suis permis de vous envoyer qu'un seul bouquet, *un seul*, avant-hier, au lendemain de la vente, je vous le jure.

Cette protestation sonnait la vérité, je ne pouvais m'y tromper.

— Je vous crois donc, monsieur Léo;

mais quelqu'un, alors, s'était complu, avant vous, à la même impertinence. Et voyez combien tout ceci est désagréable et même offensant pour moi!

Mon amoureux dut écouter un sermon. Il le fit de bonne grâce. Et nous nous sommes quittés en amis, je crois.

Mais quel mystère!

Le bouquet d'avant-hier, c'était Léo Gosselin!

Le beau bouquet blanc de ma fête, c'était Félicien Chanterêve. Soit!

Mais, alors, l'autre, le premier bouquet de roses, le premier bouquet?

Etait-il donc né de la neige, puisqu'il ne venait pas de Léo et puisqu'à cette époque, Félicien Chanterêve ignorait mon existence comme j'ignorais la sienne?

Moutiers, 13 juin.

Je vais m'ennuyer, ou je m'ennuie, j'ai trop d'heures pour être seule, pour penser, pour écrire, que mettrai-je dans mon journal?

Ce matin, cherchant à me distraire, j'ai préparé le petit bagage qui me suivra à Belaccueil et disposé, dans une valise, les objets que la Chanoinesse m'a priée de lui apporter quand j'irai la retrouver. Elle se rendra directement de Paris à Caen, elle préfère éviter le trajet inutile d'un retour sur Moutiers.

En touchant ces choses imprégnées du fin parfum d'iris dont se sert Mme de Clairgivre, j'éprouvais une émotion joyeuse. Et je pliais doucement cette belle douillette de Chantilly, vaste et légère, qu'elle affectionne et qui la pare si noblement. J'y joignais la coiffure de tulle noir aux pensées veloutées que j'avais moi-même garnie ces derniers jours. Et je m'attendrissais sur les lunettes d'or dont la Chanoinesse se sert habituellement pour jouer aux cartes et qu'elle avait oubliées, lors de notre départ pour Lugano.

Chère bonne Chanoinesse! Appelez-moi bientôt à Belaccueil; de vous revoir, je me fais une grande fête! Mais que la méchante fée Fridoline soit clémente et n'y conduise point Félicien Chanterêve! Tout mon plaisir en serait gâté!

Séverin, où êtes-vous? Et pourquoi, Léo Gosselin dit-il que j'aime un jeune homme grave aux yeux bleus, un hibou morose, amateur de vieux livres et de vieilles pierres?

Séverin, je vous déteste, et vous le dis une fois de plus. Et je déteste aussi Félicien Chanterêve, parce que près de lui, c'est à vous que je songe, parce que son amour — s'il m'aime? — me rappelle que vous ne m'aimez pas. Parce qu'il me semble parfois — malgré moi et malgré vous, Séverin — que de vivre sans votre amour est triste et que d'être aimée par lui serait doux. Je ne puis pardonner à Félicien Chanterêve de n'être pas vous, Séverin, et je ne puis vous pardonner de ne pas m'aimer comme Félicien Chanterêve.

Sans cesse, vos deux noms se rapprochent et se mêlent dans mon esprit. C'est ma colère, mon amertume, mon âpre ressentiment qui les unit ainsi.

Je veux que ce soit ma colère, car, si ce n'est pas elle... je ne sais pas, alors, je ne sais plus.

II

Dans ma chambre, 14 juin.

Il m'est arrivé de dire ou d'écrire que les histoires tranquilles et vraisemblables avaient pour moi peu d'attrait. Les péripéties qui accidentent la mienne et qui surpassent très certainement en invraisemblance tout ce qu'on peut imaginer de plus fou, me causent en ce moment, je crois, plus de trouble et même d'anxiété, pour ne pas dire de crainte, que de plaisir.

Cependant, je me sens toute vibrante, tout "excitée," comme disent les Anglaises, lorsqu'elles s'amusent.

Je tiens tête aux événements, je relève sans hésiter les absurdes défis de mon étrange destin; et je m'avise qu'il y a, dans le frisson qui m'agite à l'heure de la bataille, je ne sais quelle émotion d'attente, quelle curiosité passionnée et combative, dont je n'oserais pas dire qu'elle me déplaît.

Mais, en bonne conteuse et pour ménager à quelque lecteur chimérique la jouissance de l'imprévu, je suis l'ordre des faits sans m'étonner à l'avance, bien que, dans ma pauvre cervelle, toutes les idées, tous les souvenirs soient sens dessus dessous.

Donc, aujourd'hui même, le déjeuner à peine fini, comme je lisais à la fenêtre de ma chambre, le bruit d'une automobile qui s'arrêtait devant la maison de la rue des Chanoines interrompit mon occupation paisible. Presque aussitôt Prudence entra m'apportant une lettre de la Chanoinesse.

"Bonjour, ma belle petite," disait l'affectueuse missive. "Je vais partir. Quand cette lettre que je griffonne vous parviendra, j'aurai atteint Belaccueil où je serai charmée de vous voir, s'il vous plaît de venir m'y rejoindre, comme c'était entendu. L'automobile qui me sert de courrier est à votre disposition. Le chauffeur est un homme sûr à qui je puis vous confier en toute sécurité.

"Je vous envoie mes tendresses.

"Votre vieille amie,

"A. de Clairgivre."

Cette lettre était un ordre aimablement exprimé.

En deux mots, Prudence fut mise au courant.

— C'est, demandai-je, un chauffeur qui vous a donné cette lettre?

—Un chauffeur, oui, Mademoiselle.

— Fort bien; dites-lui donc, Prudence, que, dans quelques minutes, je serai en bas.

Mes préparatifs, en effet, furent vite terminés. Tandis que Prudence faisait charger mon bagage et la valise d'osier de Mme de Clairgivre, je revêtais l'ample et mince vêtement de teinte neutre qui devait couvrir et protéger ma robe.

Un grand voile de mousseline de soie grise, ramené et noué autour de mon cou, enveloppa mon chapeau, m'enferma dans une petite cage douce et argentée, où mes cheveux et mon visage se sentaient à l'abri du vent, de la poussière et du soleil.

Quant Prudence revint, j'étais prête. Nos adieux furent pleins de cordialité. La bonne personne m'accabla de messages verbaux pour sa maîtresse et de recommandations à mon usage, car elle considère les automobiles comme des machines diaboliques, leur prête je ne sais quel pouvoir mystérieux et pervers et les redoute jusqu'à la superstition.... Ce en quoi, je commence à croire qu'elle n'a pas tout à fait tort.

Celle-ci n'annonçait pourtant que des intentions bienveillantes et des mœurs régulières de bourgeoise cossue. C'était une belle limousine, large, claire, d'aspect à la fois pacifique et confortable.

La portière se referma, tronquant les sages avis de Prudence, et la voiture s'élança.

Alors, oublieuse du moment présent, ma pensée courut à Belaccueil.

Félicien Chanterêve, Félicien Chanterêve, ce nom sonnait dans ma tête comme un grelot importun. Oh! pourvu que Félicien Chanterêve ne fût pas à Belaccueil! C'était une obsession.

Mon imagination s'énervait. Pour réagir et chasser l'appréhension vaine, j'obligeai mes yeux à se tourner vers le dehors.

Déjà, nous laissions derrière nous la ville, ses tours et ses clochers. Nous filions très vite sur une route bordée d'ormeaux, le long des vergers et des prairies.

Soudain, le joli clocher roman de Mesnilcourt — un village que je connaissais bien — passa. J'eus une involontaire exclamation de surprise. Je n'ai des environs de Moutiers qu'une expérience incomplète, mais la route de Caen m'est très familière. On la prend pour aller au château de Roches-Vives où Mme de Clairgivre m'a emmenée plusieurs fois. Et la route que nous suivions en ce moment ce n'était pas la route de Caen, ce n'était pas le chemin de Belaccueil.

Nous descendions vers le sud; le chauffeur se trompait. Une vague inquiétude me prit dont j'eus honte. La lettre de Mme de Clairgivre n'était-elle pas là pour me donner confiance? L'excellente Chanoinesse ne paraissait-elle pas avoir prévu, afin de me rassurer à l'avance, mes craintes d'enfants impressionnable? Que pouvais-je redouter?

Cependant je pris le parti de questionner le chauffeur, celui qui avait remis la lettre à Prudence et qui m'avait ouvert la portière. Il avait un compagnon qui n'avait pas quitté le siège, tandis que la voiture stationnait devant la maison de la rue des Chanoines et dont je n'avais pas même, à ce moment, remarqué la présence silencieuse.

— Est-ce que vous ne vous trompez pas? demandai-je. Nous ne sommes pas sur la route de Caen.

Le chauffeur ne s'étonna pas de ma question.

— Nous faisons un petit crochet, mademoiselle, répondit-il poliment.

— Mais, insistai-je, nous tournons le dos à Caen.

— Pour le moment, mademoiselle, oui, c'était nécesaire, à cause de l'auto. Mais nous arriverons à bon port tout de même et en temps voulu.

Bien que j'appelasse à mon aide les raisonnements les plus réconfortants, ce "crochet" me parut équivoque. Un crochet et à cause de l'auto? Pourquoi? Je n'y comprenais rien. Cependant, je n'osais plus interroger. Que m'eût-on répondu? La même chose.

Puis, je me riais encore de cette obscure inquiétude que je ne pouvais chasser.

Pour rien au monde je n'eusse voulu la laisser paraître. Je me sentais puérile et ridicule. Pourtant, je ne m'apaisais point.

Nous avions traversé des villages. Maintenant, c'était une petite ville; villages et villes restaient pour moi mystérieux et sans nom. Une fois seulement, une affiche, un poteau indicateur, je ne sais quoi, me renseigna de manière précise et j'appris que nous passions Saint-Pierre-sur-Dives. Donc nous continuions notre route vers le sud. Pourquoi? Où allions-nous?

A ce moment, tandis que, pour la centième fois, mes regards interrogeaient le dos impassible du chauffeur, l'homme qui était assis à ses côtés attira plus particulièrement mon attention.

Il était enveloppé d'un pare-poussière très ample dont le col était remonté et son

masque de cuir à lunettes sombres dissimulait son visage. Cependant, sur un mouvement qu'il fit et qui trahit sa silhouette, qui, je ne sais comment, l'individualisa, je faillis jeter un cri.

Cet homme caché, ce compagnon muet ne m'était pas inconnu. Et, tout à coup, sans le voir, sans l'entendre, je le devinai. Ce devait être, c'était Félicien Chanterêve!

Dès lors, je comprenais tout. La vérité m'inondait de ses clartés les plus désagréables. L'automobile, chargée de me conduire à Belaccueil, y devait aussi ramener Félicien Chanterêve.

Comment cela se faisait-il? je ne cherchais pas à l'expliquer.

Félicien Chanterêve m'enlevait, tout simplement! ! !

Je fus sur le point d'interpeller mon ravisseur, de lui jeter mon mépris à la face en le sommant de renoncer à ses noirs projets. Mais, je me contins.

Ne me trompais-je pas? Et, d'ailleurs, que pouvais-je faire? Je n'étais pas d'humeur à supplier. Si mes reproches restaient sans effet, à quoi aboutiraient mes menaces?

Je n'avais certes pas l'intention de me jeter à bas de l'automobile. Tant qu'elle roulait, le parti le plus sage était encore de taire mes impressions, de laisser le champ libre à toutes les hypothèse, fût-ce à celle de mon acceptation passive des faits.

Il faudrait bien que la terrible machine s'arrêtât. Et alors... oh! alors, monsieur le Poète, à nous deux!

Toute ma sympathie pour l'auteur des *Miroirs* s'évanouissait. Son inqualifiable procédé décelait autant de fatuité ridicule que de brutalité révoltante. On n'enlève pas une femme. Dans le vertige de la vitesse, cette colère s'exaspérait. Il me semblait n'avoir plus peur. Qu'avais-je à craindre d'un homme que je dédaignais aussi profondément?

Que la voiture s'arrêtât et tout serait bien!

Mais elle allait toujours, infatigable, se jouant de l'espace dans un pays accidenté.

Où Félicien Chanterêve m'emmenait-il?

Jusqu'à quand allions-nous courir ainsi? Je commençais à me sentir très lasse.

Maintenant, nous nous trouvions dans une forêt où dominaient les chênes. La route montait légèrement. C'était un endroit délicieux. On entendait chanter des eaux courantes, doucement, discrètement comme si elles avaient coulé sur la mousse. A gauche, au delà des arbres, au travers d'un vitrail vert criblé d'or, on devinait, pas très loin, l'orée et les champs tout baignés de clartés blondes.

En plein bois, haute et voûtée de feuillage, une large allée perpendiculaire à la route aboutissait à l'entrée d'un manoir gris dont les tourelles dépassaient les arbres et dont la porte close apparut, calme et mystérieuse, entre les frondaisons des chênes, comme dans un cadre de verdure ambrée.

Nous filions. La belle vision paisible s'évanouit. Mais, soudain, il y eut un choc, une secousse brusque et la voiture s'immobilisa.

Les deux occupants du siège sautèrent à terre. Si j'avais conservé des doutes sur l'identité de celui que j'avais cru deviner, ces doutes eussent, dès lors, fait place à la certitude.

Félicien Chanterêve n'échangea que quelques mots avec le mécanicien; il parlait presque bas et je ne pus distinguer le sens des phrases, mais la grave vibration, l'âme expressive du timbre me saisissait. C'en était assez pour ma complète édification.

Et, une fois encore, je fus bien près de laisser éclater toute la violence de mon ressentiment. Dans un grand effort, je parvins à garder mon calme.

— Qu'y a-t-il?

— Une panne, répondit laconiquement le chauffeur qui examinait le moteur avec attention.

Il eut encore avec Félicien Chanterêve un colloque à mi-voix dont je n'entendis rien, puis se tournant de nouveau vers moi:

— Mon compagnon, dit-il, va chercher de l'aide. Nous ne pouvons nous remettre en route ainsi, et je n'ai pas ce qu'il me faut.

En effet, déjà, Félicien Chanterêve s'éloignait sur la route, dans la direction que nous avions suivie avant l'accident, et disparaissait derrière les arbres.

— Où va votre compagnon? demandai-je. N'eût-il pas été plus simple de s'adresser à ce manoir que nous venons de dépasser et qui n'est que de quelques mètres en arrière?

— Nous n'y aurions pas trouvé le nécessaire. Mon compagnon ira jusqu'au village de Saintré tout proche, les automobiles y passent. Il y a un garage.

Je fus tentée d'interroger, de confondre cet homme, de lui reprocher sa félonie. Mais, une fois de plus, la prudence m'arrêta.

Tandis que le chauffeur allait allumer une cigarette et faisait les cent pas sur la route, je m'enfonçai dans un coin de la voiture, comme une personne résignée à attendre.

“ Peut-être, pensai-je, lorsqu'on sera bien occupé à réparer l'automobile, trouverai-je un moment pour m'échapper. Alors, je courrai jusqu'à ce joli vieux manoir, pour y demander hospitalité et protection.

Un temps s'écoula. Le mécanicien se rapprocha de la voiture.

— Mon ami tarde beaucoup, dit-il. Je vais pousser jusqu'au tournant de la route, à deux pas. De là, je le verrai venir.

Je contins ma joie. Mon sang-froid recevait sa récompense. Cet homme ne se méfiait point. J'étais sauvée!

— Soit, fis-je, d'un ton d'indifférence.

Mais, dès que les arbres me l'eurent caché, je ne perdis pas une seconde.

Tremblante, respirant à peine, car l'homme pouvait se raviser, revenir d'un instant à l'autre, j'ouvris la portière et n'emportant que la valise d'osier de la Chanoinesse — par scrupule de conscience — et mon sac à main, je m'élançai, légère et silencieuse.

J'eus vite franchi l'allée des chênes et atteint le vieux manoir. La porte en bois tout ornée de pentures comme un coffre, porte un heurtoir à l'ancienne mode. Quand je l'eus soulevé, une sonnerie tinta. J'attendais anxieuse, haletante. Oh! quel moment!

Les lourds battants s'ébranlent. Un vieux domestique aux cheveux blancs, l'air respectable et suranné comme le heurtoir, se dresse sur le seuil.

Et je me demande ce que je vais dire. Je n'ai rien préparé; et ma situation me paraît si anormale, si bizarre! Voyons, puis-je me présenter, là, tout de suite, comme une fugitive éperdue, une pauvre petite femme qu'on vient d'enlever?

— Je me trouve, commencé-je au hasard, dans un grand embarras, et suis dans l'impossibilité de continuer ma route. Voulez-vous dire à vos maîtres qu'une voyageuse fait appel à leur obligeance, et leur demande l'hospitalité?

Sans me poser de questions, sans se montrer surpris, le vieux serviteur s'efface devant moi.

— Daignez entrer, madame, dit-il d'un ton déférent.

Nous traversons une cour qui ressemble à un jardin de cloître. Nous pénétrons dans une pièce d'entrée un peu sombre, puis, dans une autre pièce, bibliothèque ou cabinet de travail.

— Que Madame veuille s'asseoir un instant, reprend le vieil homme, je vais prévenir mon maître.

Il sort. Et, malgré mon émotion, ma curiosité ne perdant jamais ses droits, je regarde autour de moi, émerveillée de tout ce que je vois de beau et devine de rare dans cette haute salle que décorent des boiseries sculptées comme on en voit dans les sacristies des vieilles églises. J'admire le bois fleuri des meubles gothiques, le lutrin en forme d'aigle avec son grand livre ouvert où paraissent les enluminures sur fond d'or, et la cheminée monumentale et intime, avec ses landiers de fer forgé et la bibliothèque, faite avec des panneaux et des retables anciens. J'admire, presque oublieuse, un moment, de la réalité immédiate.

Puis, j'entends le bruit d'une porte.

Comme je me retourne, quelqu'un pénètre dans la pièce et...

Vraiment, si je n'ai pas jeté un cri, ou si je ne me suis pas évanouie, ou si je ne me suis pas sauvée, c'est que mon sang-froid est à toute épreuve et peut maintenant tout affronter.

L'homme qui venait d'entrer, le maître de cette demeure inconnue, c'était... c'était Séverin Jouvenel, mon mari!

Oui, le hasard avait fait cette chose folle et monstrueuse. Emportée vers un but mystérieux, j'avais voulu m'échapper, fuir Félicien Chanterêve, et c'était au Prieuré de Saint-Aubin-des-Bois que, sans le savoir, j'avais cherché un refuge.

Mon mari était là, devant moi! Dans quelles circonstances, grand Dieu! Moi qui avais juré de ne jamais, jamais me retrouver sous son toit, voici que je frappais à sa porte en suppliante, en fugitive. Je demandais aide et protection à celui qui m'avait abandonnée, oubliée, qui s'était désintéressé de moi, qui ne m'avait jamais aimée. Quelle dérision! Et quelle humiliation aussi!

D'un mouvement instinctif, j'avais ramené autour de mon visage le capuchon de mon manteau, je m'enfonçais dans la nuée grise de mon voile.

Et à mon désarroi, à mon émoi éperdu, je pus comprendre combien je détestais Séverin Jouvenel.

Il me parla. Je ne sais ce qu'il me dit, mais j'eus l'impression de n'être pas reconnue — O bienheureuse myopie du “fol bibliomane!” — et, pour un instant au moins, mon courage revint.

Les conditions de mon choix étaient plus que limitées. Quitter le Prieuré, c'était retomber entre les griffes de velours de Félicien Chanterêve. Il me plut de demeurer au Prieuré et, pour simplifier, je ne m'attardai point à me demander ce qui pourrait bien résulter d'une situation pareille.

— Une sotte et désagréable aventure m'a jetée, monsieur, à votre porte où j'ai frappé, dis-je en déguisant un peu le timbre de ma voix.

Quelques mots suivirent. Mes explications n'étaient pas claires et mes phrases tremblaient.

Séverin m'interrompit doucement:

— Veuillez donc, madame, considérer cette maison comme la vôtre, dit-il. Puis-je vous être utile en quelque façon?

— Je suis encore, monsieur, vous le

voyez, très émue, très ébranlée. J'aurais besoin de me remettre, de prendre un peu de repos surtout.

— C'est trop facile. Ma vieille servante sera heureuse d'exécuter vos ordres et va vous conduire dans une chambre où vous trouverez le calme le plus complet.

J'ébauchai un remerciement. Je n'avais qu'une hâte, m'éloigner.

Séverin sonna et la vieille Marion parut.

Comment je me suis trouvée ensuite dans la chambre qui m'était destinée, je ne puis le dire.

Marion était entrée avec moi. Elle ne me reconnut pas non plus ou, du moins, j'ai tout lieu de le penser. Mon voile gris brouillait mes traits, et ma présence, en de telles conditions, était, d'ailleurs, si bizarre, si peu attendue, que la brave femme eût peut-être hésité devant l'évidence même de mon identité.

Comme à la villa des Saules parée de branches de gui, le soir où nous nous étions vues pour la première fois, comme ce soir de mes noces, Marion m'offrit ses services et, comme ce soir-là, je les refusai.

— Un peu de repos m'est nécessaire, voilà tout.

Elle regarde soigneusement autour d'elle.

— J'espère que Madame se trouvera bien ici et n'y manquera de rien. Cette chambre est celle de la jeune madame.

Sans bien savoir pourquoi, j'ai eu le cœur serré. La jeune madame? Qui?

— Mais je vais... je vais la déranger, balbutiai-je.

— Elle est absente, en ce moment.

— Ah! je le regrette.

— Oh! elle ne sera plus absente longtemps, murmura la vieille servante.

Puis, sur un nouveau refus opposé à son obligeance, elle est sortie.

Et je suis seule dans ma chambre! Car enfin, la "jeune madame Jouvenel," c'est moi, ce ne peut être que moi!

Je l'ai examinée cette chambre en ses moindres détails, avec une curiosité passionnée. Elle n'est pas élégante, coquette, fanfreluchée. Elle est noble et charmante.

Aux murs boisés, de délicieuses tapisseries s'épandent. Deux d'entre elles sont décorées de paons et de chimériques fougères sur un fond bleu semé de fleurettes.

Les meubles, taillés dans un noyer chaud, poli, patiné, appartiennent, je crois, au XVe siècle. Leurs formes moyenâgeuses m'amusent et leur beauté m'enchante.

Le grand lit qu'abrite de la tête au pied un dais de bois, est couvert d'un lacis brodé, une des plus belles choses que j'aie jamais vues... Les courtines sont faites d'une sorte de brocatelle couleur d'ivoire sur laquelle se détachent des oiseaux héraldiques et d'étranges, fines et douces palmes d'un bleu mauve.

Un dressoir à pans coupés, avec de grands tiroirs, un coffre de mariage et une chaire à deux places, portent le même motif exquis de rinceaux fleuris et de chimères affrontées. Je me blottis parmi les coussins qui s'amoncellent aux coins du siège vénérable, et, la tête appuyée au dossier très haut, je songe à de vieilles chansons, à de très anciens poètes, à Charles d'Orléans, à Christine de Pisan, à cette ballade mélancolique où Villon évoque les "Dames du Temps Jadis" et les neiges d'antan.

Et soudain, je crois être une petite châtelaine vêtue d'une robe somptueuse comme la dame de la tapisserie et coiffée d'un bonnet en forme de pain de sucre, avec un long voile clair qui se replie en cornes audessus de mes oreilles, et retombe par derrière majestueusement. J'attends mon doux seigneur qui va revenir de la chasse ou de la guerre. Et mon cœur bat sous ma fine gorgerette de lin.

Mais, hélas, c'est un rêve! Et je sais que la petite châtelaine attendra en vain!

Et je me suis levée bien vite; quittant la belle chaise à deux où j'étais seule à m'asseoir, j'ai repris ma promenade à travers la chambre pour admirer une ravissante statuette, l'image pieusement sculptée d'un ange naïf et souriant, puis des céramiques anciennes, puis un pupitre destiné à la lecture, comme on en faisait autrefois, et tant de choses encore!

Tout de suite, j'ai aimé ma chambre, je l'ai aimée d'admiration et de sympathie. *Ma* chambre, *ma* chambre! Ma pensée appuie sur le possessif et ma main le souligne.

Ces meubles, ces bibelots qui m'émerveillent, ont été réunis ici pour moi! j'en suis bien sûre. Si la méchante fée Fridoline l'avait permis, c'est au bras de mon mari que j'aurais franchi cette porte au seuil de laquelle mon hôte d'un soir s'est cérémonieusement arrêté... Et déjà, nous eussions été de très vieux époux, des époux de plusieurs jours, de plusieurs semaines peut-être.

Oh! Séverin, cette voyageuse fugitive à qui vous avez accordé une hospitalité banale, cette étrangère sans âge ni physionomie que votre servante a conduite ici, c'est votre pauvre petite femme, celle que vous avez chassée de la villa des Saules.

Et, sans doute ignorerez-vous toujours qu'elle a connu la belle chambre préparée pour elle et qu'elle a étouffé des larmes d'exilée parmi ces choses où son cœur eût aimé retrouver la sollicitude émue du vôtre.

Séverin, si nous étions entrés ici, au retour des jours heureux, des premiers jours de notre vie à deux, vous m'auriez prise dans vos bras ou je m'y serais jetée; votre offrande et mon merci se fussent rencontrés.

Mais je suis seule, toute seule.

Tout à l'heure, sans vergogne, j'ai ouvert des tiroirs et j'ai vu du linge, des dentelles, des bijoux et j'ai reconnu quelques-unes de ces choses, celles dont je n'ai plus voulu. Il y a des fleurs dans les vases, et des parfums dans les flacons. Un livre délicieusement relié est posé sur le pupitre. Quelle ironie! Les *Miroirs*!

Cette chambre, ce n'est pas celle d'une femme fugitive, d'une femme dont on vit séparé, c'est bien celle d'une femme aimée, attendue, présente dans l'absence même.

Il s'agit d'une absence très courte qui va finir. Alors? La femme de Séverin Jouvenel, est-ce moi? Est-ce toujours moi? Oh! je suis très ignorante! Des lois je ne connais rien. Peut-être, que, quand une femme a quitté la maison de son mari et pendant longtemps n'a plus donné signe d'existence, le mari obtient le divorce et le droit de se remarier?

Peut-être que... Oui, l'idée de cette abomination m'est venue!

Je me dis qu'une chose si affreuse n'est pas possible, puis qu'elle est probable, puis ... Mon désarroi est immense, mais je veux savoir la vérité.

A travers la porte, car je ne l'ai pas laissée entrer, Marion m'a transmis un message. Séverin Jouvenel priait cérémonieusement l'étrangère de bien vouloir partager son dîner et lui faisait demander à quelle heure elle désirait être servie. J'ai dit huit heures... c'est plus loin!

Je m'étais juré de dîner dans ma chambre, mais le moment est passé des reculades!

Je veux savoir. Je dînerai avec Séverin.

Dîner avec Séverin, c'était vite dit! Mais je tenais à rester pour lui l'étrangère, la vague passante et comment n'être pas reconnue?

Je ne pouvais reparaître avec mon capuchon et mon voile de brume... ni descendre à visage découvert, en cheveux, avec ma taille fluette.

Mes yeux sont tombés sur la valise de la Chanoinesse. Un moyen de comédie, soit! La vie n'est elle pas une comédie... et combien baroque! Et n'errais-je pas en plein roman?

Et ce fut fait vite et bien. Séverin ne me reconnaîtra pas. Tout à l'heure, lorsque je me suis regardée dans la psyché du grand cabinet de toilette, je ne me reconnaissais pas moi-même.

Trop longue et trop large pour moi, la belle douillette de Chantilly alourdit ma silhouette, règle ma démarche et solennise mes allures; le grand nœud de soie noire masque mon cou mince, les légers rouleaux blancs cachent mes cheveux d'automne et, de mon visage qu'encadrent les amples dentelles de la coiffure aux pensées de velours violet, on ne voit plus guère que les lunettes d'or de la Chanoinesse.

Avec un mouchoir dont je caresserai constamment ma bouche, comme par tic, le tour sera joué.

Non, Séverin ne me reconnaîtra pas, ou s'il me reconnaît, advienne que pourra!

Il verra, du moins, que je ne suis point entrée chez lui en repentante, puisque je prends si grand soin de lui dissimuler ma présence, puisque... Pour tromper le temps, pour atteindre l'heure fixée par moi, sans mourir d'énervement, j'ai pris mon cher journal et je lui ai confié ces nouvelles et étonnantes péripéties de l'histoire de Fridoline!

Un pas... On vient!

Le dîner est servi. Ah! je disais bien tout à l'heure. Dans le frisson qui m'agite, il y a mille choses: de la timidité, de l'anxiété, de la peur, et pourtant une frémissante vaillance, une exaltation d'orgueil, la curiosité d'une voyageuse qui ne sait pas où elle va dans le pays de l'impossible, et encore autre chose peut-être, je ne sais quoi, je ne sais quoi de terrible et qui est presque délicieux.

III

Saint-Aubin-des-Bois—?...

Dans l'ancien réfectoire du Prieuré la vénérable chanoinesse a dîné en face de Séverin Jouvenel. Et, si ce n'est pas la première fois qu'audessus d'un couvert fleuri, les yeux sombres aux lueurs d'azur ont pu rencontrer le regard de certains yeux noirs — jadis exempts de lunettes — le "seigneur de la Tour d'Ivoire" n'a pas paru s'en aviser.

Comme nous nous mettions à table, après quelques compliments échangés, je crus devoir compléter le récit de mon aventure:

— Monsieur, je comptais bien souper, ce soir, aux portes de Caen, chez mes amis de Belacceuil qui, pour le voyage, m'avaient envoyé leur automobile. Et, toute confiante, je m'étais mise en route vers cette destination familière. Mais un malfaiteur inconnu avait acheté la complicité du chauffeur et, sous un prétexte, s'était assis à ses côtés. Ce fut un enlèvement! Ainsi, je fus entraînée loin de mon but, par des chemins étranges et solitaires, et peut-être cette forêt devait-elle être mon tombeau.

" J'ai pensé mourir de peur, avant d'être assassinée! "

La chanoinesse parlait avec une conviction telle qu'elle en venait à se représenter trop vivement la réalité des choses dont elle évoquait l'image. Elle eut un léger frisson et se demanda si elle n'avait pas un peu peur.

— Il n'y a pas de danger ici, murmura-t-elle.

Séverin la rassura.

Alors, malgré elle, bien malgré elle, en vérité, elle pensa:

" Quelle folie! Aucun mal maintenant ne peut plus m'atteindre. Mon mari est là. Je suis chez *mon mari*!... Qui dira le contraire? "

Le vieux serviteur à la tête chenue (c'est, je le sais, le mari de Marion; comme elle, il a vu naître et grandir Séverin) nous servait, lent et précis, avec des gestes silencieux, un peu solennels et surannés. La jolie couleur limpide des vins tremblait aux lumières sous le cristal. Au fond des belles assiettes de Rouen, le fin potage velouté semblait plus savoureux.

Séverin veillait à mon bien-être et, par instants, coupait mon récit d'une réplique sympathique ou d'une exclamation indignée. Cette ambiance intime et charmante, ce confort riche et délicat, n'avaient-ils pas été créés à souhait pour raconter dans l'agréable paix d'une sécurité consciente, les terreurs d'une histoire de brigands?

— C'est ainsi qu'une bienheureuse panne, achevai-je, a permis que j'échappasse à mes ravisseurs. Et les saints qui me protègent méritent toutes mes actions de grâces, puisqu'ils m'ont conduite au Prieuré de Saint-Aubin-des-Bois.

— Qu'ils reçoivent donc les miennes aussi! s'écria mon hôte. Votre venue, madame, est une joie pour le Prieuré, en même temps qu'un honneur!

J'eus un sourire de grande dame et, m'inclinant en manière de remerciement:

— Croyez, monsieur, répondis-je avec une bienveillance pleine d'onction, que je me souviendrai de vous dans mes prières. Je me nomme la chanoinesse de Linefridô.

— Un beau nom, noblesse de Bretagne, n'est-ce pas?

— Noblesse de Bretagne, oui. Ma famille eut, dit-on, pour berceau la forêt de Broc liande.

— Votre aïeule, alors, madame, dut être une fée? suggéra Séverin.

L'allusion plut à mes cheveux blancs, un peu comme une revanche. Je n'avais pas oublié les poétiques indulgences de Félicien Chanterêve, admirant jusqu'aux imperfections de sa belle aux yeux noirs.

—Une fée? Peut-être! La légende le dit aussi, monsieur, et ce propos me fut quelquefois répété, avoua modestement la chanoinesse de Linefridô. Mais je ne sais vraiment si cette aïeule fut une bonne fée.

Et, tout bas, je songeais à la méchante Fridoline.

Je continuais à déguiser ma voix, y réussissant à merveille. Certaine, maintenant, de n'être pas reconnue, je jouais mon rôle avec l'aisance et l'autorité d'une marquise de la Comédie-Française. Et, tandis que Séverin, me faisant avec mille soins les honneurs de sa table, répondait complaisamment à mes questions brèves sur le pays de Saint-Aubin, sur le passé du Prieuré, je l'observais par-dessous mes lunettes, étonnée, parfois comme en un rêve, de le voir et de l'entendre. Oui, c'était lui! C'était bien lui, après si longtemps. C'était M. le Hibou, seigneur de la Tour d'Ivoire! Mais de se sentir chez lui le mettait à l'aise, sans doute, et, certainement, cette hospitalité courtoise offerte à une dame — d'âge même aussi respectable que la chanoinesse de Linefridô, — lui seyait. C'était *lui* et il me semblait changé.

— Vous avez là, monsieur, de bien curieuses faïences! repris-je, admirant dans la décoration de la table un vase dont le style vaguement oriental et moyenâgeux m'avait frappé.

C'était un très vieux vase, une sorte d'aiguière aux flancs de laquelle se profilait un personnage en costume persan, avec une tunique et des bottes rouges. Dans la main, il portait un feuillet couvert de caractères.

— Ce vase, madame, est une œuvre des anciens faïenciers de Rhodes. Il est intéressant, n'est-ce pas?

— Que dit le petit homme en bottes rouges?

— Il dit: " Oh! mon Dieu! je languis... ce que mon cœur désire, quand sera-t-il accompli? "

— Pauvre petit bonhomme! soupira la chanoinesse. Je me demande ce que fut le désir de son cœur, et si ce désir fut exaucé!

— La tradition veut que, parmi les faïenciers de Rhodes, des ouvriers persans aient apporté les secrets de leur art et aient travaillé dans l'exil, tout en pleurant leur patrie. Mais, peut-être, après tout, le petit homme en bottes rouges souffrait-il de toute autre nostalgie. Peut-être aimait-il sans être aimé... un mal qui est de tous les temps et de tous les âges.

— Ou peut-être encore, celle qu'il aimait était-elle absente? murmura la chanoinesse.

— Peut-être.

— Et nous ne saurons jamais s'il l'a revue, et nous ne saurons jamais s'il a connu la joie d'un amour partagé. Et son image falote et désolée languira, suppliante, jusqu'au jour où le vase précieux se brisera.

— En attendant, voyez, madame, ne trouvez-vous pas que, dans ce vieux vase au sens mystérieux, ce bouquet de roses toutes gracieuses et fraîches est une chose délicieuse? C'est comme une jeune femme dans une belle vieille maison!

— Ces roses sont exquises, approuva la chanoinesse. Elle sont blanches et fragiles comme la neige.

Séverin en prit deux et, avec un sourire, les tendit à l'étrangère.

— N'est-ce pas, dit-il, celles qu'on nomme le "bouquet de la mariée"?

— Je ne crois pas, fis-je en épinglant les jeunes fleurs sur ma respectable douillette. Mais le nom leur irait à merveille. En vérité, leur joliesse étonne et blesse l'harmonie, au corsage d'une vieille dame comme moi!

— Les fées n'ont pas d'âge, protesta Séverin.

— Les fées, soit. Mais ces fleurs me rappellent, hélas! que les femmes en ont un! Quand j'étais jeune, — il y a très, très longtemps! — un bouquet de roses aussi blanches, aussi pures, me fut donné. Un jour de neige, quelqu'un l'attacha comme une offrande aux barreaux de ma fenêtre. *Quelqu'un?* Je n'ai jamais su qui. Pourtant, j'ai beaucoup cherché!

—Ce quelqu'un fut, à la fois, sans doute, l'homme qui pensait le plus à vous, et celui à qui vous pensiez le moins, madame, puisque vous n'avez pas deviné.

— Nenni! ripostai-je vivement, oubliant un peu, je crois, ma qualité de chanoinesse. Celui à qui je pensais le moins — un très méchant homme que je détestais de tout mon cœur — ne pensait pas à moi du tout, et ne m'eût jamais offert le plus petit bouquet de roses!

Séverin souriait:

— Qui sait? dit-il. Mais, oh! madame la chanoinesse, comme à ce souvenir votre voix frémit! On dirait que le temps même n'a pas endormi vos lointaines rancunes!

— Certains souvenirs restent étrangement vivaces jusque dans le sommeil des ans! répondis-je, m'apaisant un peu. Alors il suffit d'un mot pour qu'ils se réveillent. Tout à l'heure, en parlant, il me semblait presque me retrouver en face de cet ennemi!

— Je le plains de vous avoir inspiré une telle antipathie. Il faut que sa culpabilité envers vous ait été bien grande?

— Formidable, monsieur!

Et, songeant que, peut-être, à cette heure, je n'étais plus la femme de cet ennemi exécré, je sentis courir dans mes veines une singulière petite rage qui me fit monter le rouge aux joues. Mais je m'efforçais de sourire.

— Parlons d'autre chose, monsieur, je vous prie. Et paix à ce passé aboli!

Mon hôte obéit de bonne grâce, et la conversation reprit, agréable et facile.

Oui, Séverin avait changé.

Plus trace de la gaucherie de gestes et d'attitudes dont j'avais jadis souri!

Sous l'amabilité déférente et aisée du châtelain de Saint-Aubin-des-Bois, nul n'eût pressenti la timidité ancienne du visiteur de Castelgentil. De cette timidité je retrouvais quelque chose pourtant, quelque chose de presque insaisissable que je saisissais, et qui m'eût peut-être touchée, attendrie, par ressouvenir, si j'avais été d'autre humeur.

M. le Hibou avait, je gage — et ceci n'était pas pour les beaux yeux de la chanoinesse — pris un autre tailleur! La longue jaquette, qui avait l'air d'une redingote de magister, avait fait place à des vêtements élégants, bien coupés et d'allure plus jeune. Enfin, le Seigneur de la Tour d'Ivoire portait maintenant sa moustache, une charmante petite moustache soyeuse et d'un joli châtain clair.

Ainsi, peu à peu, je m'avisais d'une métamorphose frappante, encore qu'assez subtile en certains détails. Parfois même, j'avais comme un éblouissement. Je croyais être en face de Félicien Chanterêve. Puis, Séverin souriait, alors, je revoyais ses chers méchants yeux bleus, si gais, si tendres, et j'étais furieuse et j'avais grande envie de battre mon mari!

Mais je gardais mon air grave et paisible, et je faisais à mon hôte l'éloge de son manoir et de cette belle chambre de châtelaine qu'on m'avait donnée, et qui était celle de "la jeune madame."

Séverin semblait ravi.

— Cette chambre vous plait?

— Si elle me plait! Mais c'est une merveille, tout simplement.

— Oh! je suis heureux de vous entendre dire cela!

— C'est à cause de celle pour qui vous avez voulu cette chambre si belle? insinuai-je presque timidement, de celle à qui toutes ces choses rares sont destinées?

— A cause d'elle, oui, madame! affirma Séverin.

Comme on allait servir le dessert, une coupe, près de moi, s'emplit de champagne.

— Oh! m'écriai-je, oubliant encore la chanoinesse, que je suis contente! J'adore le champagne. Et le vôtre, monsieur est si joli, c'est comme de l'ambre rose!

Et, de fait, ce joli vin me parut exquis. Dès la première gorgée savourée, je le sentis briller dans mes yeux, qui se baissèrent sous leurs lunettes.

Séverin souriait, amusé.

— Permettez-moi donc, madame, de boire à votre bonne santé et à votre heureuse fortune!

La chanoinesse remercia. Nos coupes se touchèrent avec un tintement aérien de clochettes.

Mais Séverin, ayant trempé ses lèvres dans le vin rose, ne posait point son verre.

— Je suis un peu déçu, madame, expliqua-t-il. Ne me ferez-vous pas l'honneur de m'adresser à votre tour quelque souhait bienveillant?

— Que vous souhaiterais-je?

— Ce que vous eussiez souhaité au petit homme chaussé de rouge. Que le désir de mon cœur s'accomplisse!

Une seconde fois, je tendis mon verre et la petite clochette cristalline tinta. Mais aucun commentaire imprudent n'accompagna mon geste. Au fond de moi-même, je me gardais de rien souhaiter.

Oh! Séverin, votre cher désir, comment s'appelait-il? Portait-il un nom de conte de fées?

Un amer dépit me gagnait. Je ne pouvais certes que me féliciter de n'être pas reconnue; cependant, après m'être dit que Séverin était bien myope, je pensais qu'il était bien indifférent et que mon image devait être bien pâle dans son cerveau et mon souvenir bien muet dans son cœur.

Plus que jamais, j'avais soif de savoir... et que de choses! Si j'étais toujours la femme de Séverin Jouvenel, si vraiment Séverin ne me reconnaissait pas, et puis ce que Séverin pensait, sentait à cette minute, et ce qu'il avait pensé, senti durant tant de mois de silence et d'oubli!

Maintenant, je voulais à tout prix que Séverin me parlât de la "jeune madame."

— Votre vœu le plus cher, monsieur, c'est aussi, je le devine, le retour d'une absente, n'est-il pas vrai? susurrai-je d'un ton de grand'mère indulgente. Madame Jouvenel doit être bien jeune? car vous-même...

— Elle a dix-neuf ans.

C'était bien mon âge, mais mon cœur n'osa se réjouir.

— Pauvre mignonne, une enfant! Votre mariage est, sans doute, tout récent, monsieur?

— Oh! tout récent, madame.

Mon cœur se désola. N'y avait-il pas *très longtemps* que, par un jour de froid rose, un jeune homme grave avait conduit à l'autel une petite fille, en robe de neige, coiffée de lis blancs? Il s'agissait d'un autre mariage.

Nous quittames la salle à manger pour retourner dans le grand "studio" où le café était prêt. Un désir rageur me prit de pincer ce bras sur lequel je m'appuyais.

Mais je fis une belle révérence et m'assis majestueusement dans la haute chaire fleurdelisée qu'on m'offrait.

— Je suis sûre que Mme Jouvenel est charmante, continuai-je, maternelle. Voyons, monsieur, est-elle grande ou mignonne? brune ou blonde?

— Blonde, madame.

— Et petite?

— Mais non.

Mon sang ne fit qu'un tour.

— Grande alors?

— Non plus, moyenne plutôt.

Blonde et moyenne! Ce n'était pas moi! Et pourtant... Peut-être Séverin ne me trouvait-il ni petite ni rousse

— Comme cette jolie demeure doit vous sembler vide! repris-je toujours aimable en acceptant la tasse de café que Séverin me tendait. Deux sucres, monsieurs, s'il vous plait? Oui, c'est cela, allons, j'espère que l'heureuse réunion est proche!

— Je l'espère aussi, approuva laconiquement Séverin.

— La chère enfant doit, loin du Prieuré, trouver le temps triste et bien long, soupirai-je encore.

— Ah! je ne sais pas, repartit Séverin avec un peu d'amertume.

Ces mots me parurent adorables! Séverin doutait que sa femme s'ennuyât loin de lui! Certainement, il s'agissait de moi!

— Vous ne savez pas? répétai-je, folle du désir d'affermir mon espoir, et oubliant qu'une étrangère n'eût pas relevé la phrase! Ah! monsieur, que vous me troublez dans mes vieilles idées, dans mes vieux rêves! En ces années lointaines où j'étais jeune, le joli moment du renouveau, l'âge charmant des tendresses étaient encore choses précieuses. On n'en méconnaissait pas la valeur incomparable. On n'en gaspillait ni le temps ni les douceurs. Et voici que cette saison divine, chantée par tous les poètes, chérie par tous les amoureux, vous la passez solitaire dans votre belle maison, au milieu de la forêt joyeuse, et voici qu'au début de votre vie d'époux, votre petite épouse est loin de vos yeux, que son cœur bat loin de votre cœur! Vous m'en voyez toute surprise, et toute chagrine! Permettez-moi de vous le dire, en m'autorisant de mon grand âge et parce que j'ai passé le temps d'aimer!

— Hélas, madame, reprit Séverin, que penseriez-vous donc si vous connaissiez toute la vérité, si je vous avouais que cette triste séparation dure depuis plus de six mois, que la méchante petite créature m'a fui, qu'elle m'a écrit, le jour même de nos noces, la plus cruelle lettre d'adieu, et que je serais fou d'imaginer qu'elle m'eût aimé jamais!

Mon dernier doute tomba.

Je me sentis contente, tranquille et je me sentis en même temps, très sotte. Comment donc en étais je venue à me monter la tête sur cette absurde supposition d'un nouveau mariage de Séverin? La femme de Séverin, ce ne pouvait être que moi! Et, dans mon âme rassurée, l'orgueil des vieilles rancunes aussitôt se redressa.

Séverin m'accusait d'avoir fui, lui qui m'avait abandonnée, lui qui m'avait insouciamment livrée aux entreprises des poètes amoureux. Et il se plaignait de n'être pas aimé? La méchante créature, c'était moi? Quelle épithète méritait-il donc lui-même?

— Ce que je penserais? Je penserais, monsieur, que vous devez avoir de bien grands torts pour que votre femme ait ainsi quitté son foyer. Les torts sont toujours du côté de l'homme, en pareil cas... oui, toujours, affirmai-je péremptoirement avec l'autorité de l'âge et de l'expérience.

Séverin souriait.

— Mais ne se peut-il que, quelquefois, les torts soient au moins partagés, surtout quand il s'agit d'un simple malentendu? Et vraiment, je ne crois pas qu'il y ait eu rien de plus sérieux entre ma petite épousée et son pauvre mari. Un peu de confiance, un peu d'indulgence et de tendresse, un peu d'abandon, une explication cœur à cœur, et nous nous serions compris sans doute.

"Et tout le reste eût été oublié!

— Cette explication, il fallait la demander, monsieur?

— C'est que, vraiment, on ne m'y encourageait guère, madame. Et peut-être ne pouvais-je alors juger de ces choses avec la même lucidité qu'aujourd'hui. J'avais vécu comme un sauvage, mon expérience de la femme était, je dois l'avouer, un peu simpliste et rudimentaire. Et cette petite fille m'effrayait, me troublait comme aucune femme ne m'avait jamais troublé. Puis, je vous l'ai dit, tout de suite, méchamment, elle a quitté ma maison.

— Il fallait l'y ramener.

— De force? Elle me défiait de l'y ramener de gré.

— De force, au besoin. Si, tout simplement, vous aviez enlevé votre femme — comme d'autres ont pu le faire, — vous auriez eu, monsieur, l'explication que vous souhaitiez.

Séverin sourit et l'éclair bleu de ses yeux brilla.

— C'est une solution, dit-il. J'y songerai.

— Maintenant, il est trop tard, tranchai-je. Vous auriez trop de choses à vous faire pardonner. Jamais elle ne vous absoudrait de tout cela. Je ne connais pas votre histoire, monsieur, mais je prévois que

cette explication "cœur à cœur" n'aurait pas de fin!

— Mon histoire! Elle a commencé comme une comédie de Marivaux, et la suite en est si absurde qu'on peut la conter, sans y croire, comme le roman le plus extravagant. Je serais presque tenté de l'écrire, mais il faudrait que quelqu'un de charitable me fournît un dénouement. Vous, peut-être, madame? Mais jugez de l'étrangeté de tout ceci.

Et cette histoire invraisemblable, Séverin se prit à la conter; il en fit la confidence à la vieille chanoinesse. Il dit ses vagues désirs de mariage, les projets précis des Marginus et comment, certain jour, il s'était mis en route vers Bergère-sur-Loirette, moins attiré, peut-être par Mme Armande Gloriette qui était la raison de son voyage, que par les livres du Chevalier Hugues qui en étaient le prétexte. Il dit son arrivée à Castelgentil, l'apparition de la petite feuille d'automne endormie sous les hêtres pourpres, l'erreur que la complicité de l'imprudente secrétaire fit durable, et tout ce qui en résulta d'inattendu. Puis ce fut l'heure où la fausse Mme Gloriette confessa la fraude.

La vieille chanoinesse écoutait, écoutait.

— Il se peut qu'au tout premier moment, mon amour-propre masculin ait crié, que je me sois senti tout bêtement vexé d'avoir été dupe, mais, au fond de mon cœur, la petite feuille d'automne était pardonnée, je vous le jure. Qu'elle se nommât Armande Gloriette ou Fridoline Deslys, il m'importait peu. Je me trompe, il m'importait infiniment. Et comment en eût-il été autrement! N'avais-je pas été malheureux, jaloux, à l'idée que cette enfant délicieuse et pure comme une aube de printemps, avait été la femme d'un autre! Maintenant, je cherchais les mots assez délicats, assez tendres pour lui dire combien elle m'avait charmé, conquis. Mais elle me parla de "son fiancé." Alors, tout changea; la colère me prit, une rage sourde, féroce. Cette innocente était une infernale coquette, elle s'était raillée de moi, j'avais été son jouet.

— Non, cent fois non! interrompit la chanoinesse de Linefridô. Ne comprenez-vous donc pas que...

Puis, s'apaisant, elle ajouta:

— Ces choses, monsieur, sont d'ordre intime et ne regardent point, ce me semble, une étrangère. Je me demande pourquoi vous me les racontez ainsi?

— Je vous les raconte pour vous consulter quant au dénouement, madame. Puis aussi — qui sait? Le monde est petit! Il se pourrait qu'un hasard singulier vous fît rencontrer quelque jour Fridoline Jouvenel, ma femme, et je voudrais que vous fussiez en mesure de me défendre, au cas probable où elle vous dirait du mal de moi.

J'ai laissé Séverin continuer son récit. Bien que j'en connusse les faits, je trouvais à l'entendre de cette bouche un intérêt passionné, mais, à toute minute, j'aurais voulu compléter, contredire; je retenais un mot, un cri.

— Comment je me suis décidé à l'épouser, madame? Ce fut assez complexe. Vraiment, j'étais sincère, quand je me jugeais un peu responsable de la situation délicate où ma venue néfaste avait jeté Fridoline Deslys. Mais la vérité est que je l'aimais beaucoup plus profondément, beaucoup plus ardemment que je ne me l'avouais à moi-même.

— Vous l'aimiez bien mal! objecta la chanoinesse, un peu troublée, malgré elle.

— Hélas! on aime comme on peut, et puis... oh! madame la chanoinesse, mettez-vous à ma place, comme disent les bonnes gens! Fridoline m'épousait par sagesse, un peu au pis aller, un peu pour obéir aux conseils de Mme Gloriette et parce que j'étais ce qu'on appelle un "beau parti." Elle l'avait dit très nettement à Mme Gloriette. Et celle-ci ne me l'avait pas caché.

— Ah! la misérable! pensai-je. Il est bien certain que je lui avais dit quelque chose comme cela! Mais pourquoi le répéter?"

"... Y avait-il là, madame de quoi encourager beaucoup un amoureux? Mme Armande ajoutait: "Soyez patient, soyez juste. Et, pour l'instant, partez, laissez cette enfant se recueillir, interroger son cœur. Fridoline Deslys ne peut vous aimer encore. Voudriez-vous qu'elle vous détestât?"

— Qu'en savait-elle?

— ... Et je pensais, moi-même: "La pauvre petite me trouve gauche, maladroit, ennuyeux."

— Qu'en saviez-vous?

— Hélas! Fridoline me l'avait dit.

Etait-ce toujours à la chanoinesse que Séverin racontait son histoire? Je ne me le demandais pas, je ne songeais plus à l'étrangeté de l'aventure. Nos paroles volaient et parfois se heurtaient. Si je n'abandonnais pas mon rôle, c'était maintenant sans effort et comme par un effet de la force acquise que je continuais à le jouer.

— ... Ce furent, madame, de tristes fiançailles. Morne, glacé, devant ce petit front mystérieux où se cachait le mot de ma destinée et au travers duquel il m'était interdit de lire, je souffrais. Je suis parti. J'étais résigné à cette patience que me prêchait Mme Armande, au nom de Fridoline, sans doute. Cependant ma tendresse se sentait capable d'accomplir un miracle! Avec amour, j'embellissais mon vieux Prieuré, rien ne me paraissait assez rare, assez précieux pour la chambre de la châtelaine. Ainsi, le moment de notre mariage vint. Mme Armande m'avait encore donné le conseil de n'arriver que la veille, et je n'avais osé passer outre. Jamais je ne m'étais trouvé seul avec ma fiancée. C'était voulu. Je m'inclinais, croyant respecter les désirs de Fridoline. Et Mme Gloriette continuait à me faire les sermons les plus désolants: "Votre amour aura son heure; sachez l'attendre ou vous vous rendrez odieux, tout simplement. Je connais Fridoline. Respectez les scrupules, la délicatesse de cette enfant qui ne vous aime pas. Elle vous en saura gré, croyez-moi! La pauvre petite n'a pu reprendre encore son cœur, jadis donné à un autre."

Cette fois, la chanoinesse ne put contenir son indignation.

— Donné à un autre! mais c'est faux, je le sais, je le sais, s'écria-t-elle inconsidérément.

— J'ai protesté comme vous, madame, continua Séverin Jouvenel. Mais, quelques minutes avant notre départ, pendant que Fridoline quittait sa robe de noces, Mme Gloriette, grave et secrète me lut une lettre qu'elle avait, paraît-il, trouvée dans le jardin. Peut-être, n'aurais-je pas dû écouter cette lettre. Je l'ai entendue. Me blâme qui osera! C'était une lettre pleine de tendresse, une prière aimante. Elle n'avait jamais été envoyée ni même achevée, mais, elle était bien de l'écriture de Fridoline, qui l'avait commencée pour son fiancé.

— Son fiancé!... mais, son fiancé, c'était *vous*! Dites, y avait-il dans cette lettre, un nom, un mot qui n'eussent pu s'adresser à vous?

Séverin semblait confondu.

— Mon Dieu, dit-il, vous avez raison! Et j'ai cru, j'ai pu croire... Mais, si cette lettre si douce était pour moi, pourquoi cette froideur hautaine qui décourageait mon amour? Pourquoi ce silence farouche, méfiant? Comment n'a-t-elle pas compris que je l'adorais?

— Peut-être, répliqua la chanoinesse, lui avait-on dit à elle aussi des choses perfides, mais vous avez préféré croire Mme Armande. Et vous êtes parti, parce que vous n'aimiez guère votre femme.

— Ah! je suis parti parce que je l'aimais trop. Et le lendemain, dès le petit jour, après une nuit absurde pendant laquelle j'ai erré sans but, souhaitant — avec succès, d'ailleurs, la suite l'a prouvé — que le froid de gel me fît mal, le lendemain, je suis revenu. Mais déjà, la maison était vide. Et j'ai pleuré comme un enfant, sur la lettre qui disait: jamais.

— Vous avez pleuré, puis vous vous êtes résigné, consolé, oh! je sais! Tout à l'heure vous disiez que je rencontrerais peut-être Fridoline Deslys. Eh bien, je l'ai rencontrée déjà, je la connais. Et je sais tout. Je sais que vous l'avez oubliée, considérée comme hors de votre vie, je sais que vous n'avez même pas cherché sa trace.

— Je ne l'ai pas cherché tout d'abord, parce que j'ai été très malade, et inconscient pendant quelques jours. Mais, à mon âge, on se remet vite. Et bientôt, j'ai pu chercher Fridoline, ou tout au moins sa trace. Je l'ai même trouvée. Fridoline était à Moutiers, chez une charmante vieille dame. Je l'ai su.

— Par la police! Mon compliment!

— Pas la police, non, ni même par Mme Gloriette qui m'a juré — n'approfondissons pas ses motifs — ne rien savoir de son ancienne amie... j'ai été renseigné par Rosinette, la véritable soubrette de la situation, qui, ayant expédié les effets de Fridoline, a pu me fournir l'adresse de Mlle Quenouillet.

J'eus un cri de surprise.

— Je vois que vous connaissez aussi Mlle Quenouillet, madame, remarqua tranquillement Séverin.

— Un peu... oui... Et je gage qu'elle vous a fort mal reçu!

— Oh! je vous assure qu'elle s'est très vite attendrie, quand elle a vu ma tristesse et mon amour.

"L'affreuse Quenouillet; elle aussi!" pensa la chanoinesse de Linefridô.

— Elle ne m'a d'ailleurs donné aucun espoir, "Hélas, monsieur, m'a-t-elle dit, Fridoline vous déteste, elle me l'a cent fois répété, quel malheur!"

— Elle a dit quel malheur!

— Mais certainement. La bonne demoiselle voulait même écrire, plaider ma cause, j'obtins qu'elle n'en fît rien et me gardât au contraire le secret le plus absolu. Je savais maintenant où joindre Fridoline. Mais on la disait heureuse et gaie loin de moi. Elle ne m'aimait pas. Elle ne pouvait pas m'aimer. Avais-je changé en quelque façon depuis que je lui avais si fort déplu? J'étais malheureux, découragé. Un désir me vint de vivre une autre vie, d'être un autre homme. Jacques Montjoie, un de mes cousins, jadis mon camarade de collège, plus tard mon ami fidèle et dévoué, approuva joyeusement la résolution qui nous rapprochait. Et Paris me garda! Dans cette résolution, il y avait encore et surtout de l'amour, je crois, mais aussi du défi et de l'orgueil, et par moments, presque un vouloir d'oubli, d'affranchissement. Je veillerais sur Fridoline, de loin, je la pro-

tégerais, je serais prêt à l'aider, à la soutenir dans la peine, mais pour la revoir, j'attendrais, j'avais trop peur de souffrir par elle. Alors, il se passa quelque chose d'étrange. Avant notre mariage, me souvenant que Fridoline m'avait reproché mes travaux vains, je m'étais laissé tenter par l'idée de publier un livre, des vers que j'avais écrits autrefois et d'autres beaucoup plus récents, tout pleins d'elle. Et cette œuvre légère de rêveur et d'amoureux avait paru. Mon petit volume n'était ni meilleur ni pire que tant d'autres. Par un de ces caprices de l'opinion qui demeurent inexplicables, il alla aux nues du premier bond! Et je fus, ma foi, presque célèbre.

Cette fois, la chanoinesse de Linefridô n'avait pas jeté l'exclamation qui lui était montée aux lèvres, mais elle était devenue toute rouge, puis toute pâle, puis rouge encore.

— Cette étonnante réussite fut un miracle, reprit Séverin, mais le miracle ne s'arrêta pas là. La méchante qui se moquait de ma gaucherie pensait, qu'avec un peu de volonté, toute timidité peut être vaincue. Je sus vaincre la mienne. Le succès me donnait une assurance singulière. J'avais toujours douté de moi, par orgueil peut-être. Maintenant, un accueil flatteur m'attendait partout, on me recherchait, on me trouvait de l'esprit, on me prédisait un grand avenir, on allait jusqu'à parler de mon "élégance bien parisienne." Les femmes me souriaient. Du fond d'une vieille petite ville normande, une jeune fille m'écrivait son admiration. Oh! les lettres délicieuses, madame la chanoinesse, et comme elles me rendirent heureux, comme achevant l'œuvre du monde frivole, qui m'avait enseigné l'outrecuidance, elles m'apprirent doucement l'espoir! Oui, désormais, j'espérais, je voulais être aimé de celle qui ne m'aimait pas, et que mon amour, mon invisible sollicitude suivait, au loin, dans son obscure retraite. J'avais pris mon ancien personnage en si complet dédain que, non content d'adopter pour tous mon nom de plume, je m'étais appliqué à transformer mon apparence physique, au moins dans la mesure du possible. J'affectais maintenant dans ma mise, dans ma tenue, une correction impeccable, une élégance volontiers raffinée, qui ne contribuait pas peu à la métamorphose de l'ours que, jadis, j'avais été. La coupe de mes cheveux n'était plus la même, puis j'avais laissé croître ma moustache et ma barbe presque blondes, ce qui, disait-on, me seyait et, en tout cas, me changeait singulièrement. Je me jugeais à peu près méconnaissable. Et il faut croire que je ne me trompais guère en cela, puisque Fridoline — à cause peut-être aussi d'un lorgnon teinté qui protégeait mes yeux fatigués par la grande lumière — puisque Fridoline, elle-même, ne me reconnut pas à travers ma personnalité nouvelle. Je n'avais pas cherché cette méprise, elle me plût. J'eus l'énergie, alors que mon amour criait, de demeurer calme et de jouer à mon tour une sorte de rôle pour m'approcher enfin de ce cœur fermé, pour en pénétrer le mystère. Mais bientôt je compris que Fridoline, en grande coquetterie avec le poète Chanterêve, avait oublié son mari.

— Ce n'est pas vrai, et vous *savez* que ce n'est pas vrai, alors pourquoi le dire? C'est méchant, méchant, méchant!

Celle qui jetait ce cri de protestation indignée, ce n'était pas la chanionesse de Linefridô et il n'y eut plus dans la haute chaire fleurdelisée qu'une toute petite fille blottie qui pleurait, sans trop savoir si c'était de colère, de confusion, d'énervement ou même de joie, ou tout simplement parce qu'elle voulait qu'on la consolât.

— Oh! madame la chanoinesse, fit la voix grave que j'aimais — la voix de Séverin Jouvenel, la voix de Félicien Chanterêve, la voix qui m'avait dit des mots de colère à Castelgentil et des mots d'amour dans les jardins enchantés de la villa Gioconda — Oh! madame la chanoinesse, quelle jolie mèche dorée vous est restée de votre jeune temps, parmi vos cheveux de neige, et quels jolis yeux sous vos lunettes!

Cette mèche dorée, Séverin l'avait roulée sur son doigt. Les cheveux de neige, la coiffure noire et les lunettes gisaient sur le beau tapis aux couleurs d'Orient. Le seigneur de la Tour d'Ivoire était à mes genoux, et je crois bien que j'étais dans ses bras et que ses lèvres essuyaient mes larmes, mais je ne voulais pas avoir l'air de m'en apercevoir.

Etourdie, éblouie, me demandant si j'avais perdu la raison ou si je venais de la recouvrer, je pensais, vaguement, au hasard, comme en un rêve:

— C'était lui... c'était *lui*... voilà pourquoi... oui, voilà pourquoi... pourquoi... pourquoi... Mais, puisque mon esprit ému, charmé, l'avait deviné dans les *Miroirs*, puisque guidé par un instinct sûr, tout mon cœur s'élançait vers lui, comment mes yeux ne l'ont-ils pas reconnu, malgré la barbe blonde et l'horrible binocle, malgré les jaquettes élégantes et la gloire bien parisienne du poète Chanterêve, malgré le long masque à lunettes du chauffeur qui m'enlevait, comment mes yeux ont-ils été seuls à ne pas le reconnaître?

C'était la revanche de M. le Hibou!

J'étais furieuse et ravie.

Et j'ai dit, boudeuse:

— Je suis très fâchée. Pourquoi ce nom de Félicien Chanterêve, et ce personnage de poète?

— L'occasion fait le larron, Fridoline, je vous l'ai dit. Et Séverin Jouvenel se sentait si maladroit, lorsqu'il s'agissait de vous plaire! Les vers de Chanterêve, au moins, vous avaient plu. Mais le reproche m'amuse dans votre bouche, Mme Gloriette, chanoinesse à vos heures! Moi, du moins, je n'avais emprunté à personne ni mon nom, ni mes habits.

— Et pourquoi cet absurde enlèvement? continuai-je.

— N'ai-je pas ainsi prévu les conseils maternels de la chanoinesse de Linefridô? Ce fut une résolution de timide. Le mouton devenait enragé. On le serait à moins! J'avais peur de vous, Fridoline terrible, peur de votre imagination, de votre rancune, de je ne sais quoi! Et vous voyez que votre premier mouvement, en arrivant ici, a été de vous dérober. Vous aviez dit que, de votre plein gré, vous ne reparaîtriez jamais sous mon toit. Rappelez-vous au bas de la lettre, vous aviez souligné le mot trois fois... *jamais, jamais, jamais!*

Alors je vous y ai ramenée de force; pour reprendre mon bien, mon trésor, ma femme, j'ai employé les grands moyens, la violence, le rapt, me disant que, quand je vous tiendrais, ô chérie! cette fois, je saurais bien vous garder!

Et il est certain qu'il ne semblait guère disposé à me rendre ma liberté.

— Mais comment avez-vous su que j'étais à Lugano? ai-je encore demandé.

— Par Mlle Quenouillet à qui vous l'aviez écrit!

— Hé mon Dieu, m'écriai-je, saisie et m'arrachant des bras de mon mari, Mme de Clairgivre qui m'attend à Belaccueil!

— Mme de Clairgivre vous a écrit que vous pouviez venir à Belaccueil quand il vous plairait. Mais, elle pensait que, peut-être, il ne vous plairait pas. Et moi, je l'espérais, je l'espérais passionnément, mon cher amour.

Je croyais toujours rêver.

— Mais comment savait-elle?

— Etes-vous curieuse! Je suis allé au Couvent de Sainte-Cécile, après votre départ. J'étais troublé, malheureux, à cause de ce que vous m'aviez dit à la villa Gioconda, que votre cœur n'était pas libre, vous rappelez-vous? A qui l'aviez-vous donné? M'aviez-vous, après tout, reconnu? Etait-ce moi ou Chanterêve que vous aviez repoussé? Alors, j'ai tout confié à Mme de Clairegivre.

— Comme à Mlle Quenouillet?

— Comme à Mlle Quenouillet, oui, seulement, cette adorable femme m'a fait une réponse toute différente. "Ne vous désolez pas, mon cher monsieur, cette petite dit qu'elle vous déteste, mais moi, je suis sûre qu'elle vous aime, et que tout s'arrangera. Voyez-la, parlez-lui, mais, surtout, sans qu'elle se raidisse ou se bute. Son cœur appelle le vôtre, je vous dis. Et, si c'est nécessaire, usez de moi!" J'ai obéi. Mais avouez que mon cousin Jacques est un chauffeur émérite!

J'ai souri cette fois.

— Mme de Clairgivre s'est prêtée à ces folies. Vous avez donc eu toutes les femmes pour vous? ai-je murmuré.

— Toutes... sauf la mienne.

Et j'ai dit très bas:

— Vous l'avez maintenant.

— Moi ou le poète?

— Vous... et le poète, puisque le poète, c'est vous. Oh! Séverin, j'adore les *Miroirs*.

— Et moi, je suis un peu jaloux de Félicien Chanterêve, Fridoline.

— Vous avez bien tort.

— Depuis quand?

— Depuis très longtemps. Peut-être même... tenez... depuis le jour où, si gauche dans vos vêtements de magister, si gauche!... vous avez trouvé, dormant et se chauffant au soleil, sur les mousses de Castelgentil, une frêle petite feuille d'automne.

— Oh! chère folle adorée, ce serait trop beau!

— N'avez-vous donc pas compris, méchant, avouai-je enfin, que ce qui pouvait me plaire dans l'aimable et brillant poète, c'était ce qu'invinciblement, ma pensée, mon cœur, tout mon être, y reconnaissait, y devinait d'un autre, d'un jeune homme timide et ennuyeux qui aimait les livres et les ruines?

— Qui me prouvera jamais cela?

— Une belle histoire que je vous donnerai, si vous savez encore lire?

— Et en attendant?

— En attendant...

J'ai noué mes bras autour de son cou et, comme j'avais rêvé de le faire à la villa des Saules, je me suis blottie, serrée, contre sa poitrine où ses bras à lui me retenaient.

— Oh! Séverin, ai-je dit, en attendant, vous pouvez bien me croire sur parole.

Et, cette fois, aucun mauvais génie n'empêcha nos cœurs de se comprendre.

Et ce ne fut pas le baiser volé de Félicien Chanterêve, ce fut un baiser plus doux. Ce fut le premier baiser de mon mari! Séverin a murmuré:

— Mon cher amour, il y a sept mois que j'appelle ce moment et que je t'aime à en mourir.

Et dans un soupir j'ai répondu:

— Moi aussi!... ah! quel bonheur que nous n'en soyons pas morts!

Il y a bien quinze jours qu'une vieille chanoinesse aux cheveux blancs est entrée au Prieuré de Saint-Aubin-des-Bois. Mais, c'est avant-hier seulement qu'une jeune femme aux cheveux couleur d'automne, aux rêves couleur de printemps, a écrit ces dernières pages.

Mon mari a dévoré tout le cahier. Il a dit qu'Amaury de Rochetorte n'avait certainement jamais rien écrit de plus absurde. Mais il a ajouté que le "fol bibliomane" lui-même n'avait jamais rien lu d'aussi délicieux.

Puis il m'a embrassée. Et nous avons cherché un titre pour l'histoire.

— Je propose: *La Feuille d'automne et le Poète*, ai-je dit.

— Pourquoi pas: *La Poupée et le Hibou*! a-t-il répliqué.

Je lui ai donné une tape sur les doigts.

Alors, il a lu les mots que, tout d'abord j'avais griffonnés en tête du manuscrit: *La simple histoire de Friloline*! et il a déclaré que, décidément, les titres les moins compliqués étaient les meilleurs.

Seulement, il a tiré une grosse ligne sur *Simple* et, au-dessous il a écrit: *Folle*. Puis il m'a donné un baiser encore et même plusieurs.

Ainsi finit ma romanesque aventure. Elle n'a pas été contée en vers, elle ne sera point revêtue d'une reliure somptueuse, pareille à celle dont Séverin Jouvenel couvrit, pour me l'offrir, le livre de Félicien Chanterêve. Mais elle parle d'amour, et je l'aime!

Mon mari, seul, la lira, et je ne m'efforcerai pas d'en imaginer jamais de plus belles.

Les peuples heureux n'ont pas d'histoire; les jeunes femmes heureuses n'en écrivent pas.

FIN

Choses et autres

L'instruction est, pour l'homme ou la femme, ce qu'est le coup de rabot pour la planche. Cela polit la surface sans changer l'essence du bois.

VIEUX DICTONS

Hommes à deux visages
N'agrée en villes ni villages.

N'étends tes pieds que selon la longueur du drap.

Ville gagnée, château perdu.

La pluie du dimanche dure souvent la semaine.

S'irriter contre la faiblesse, c'est prouver qu'on n'est pas fort.

PENSEES SAUVAGES

La brutalité est la franchise des imbéciles.

Projet de blason pour nouveaux riches: *d'argent sur fonds d'autrui.*

La démangeaison de parler fait plus de traîtres que la perfidie.

PENSEES SAUVAGES

Pensées d'un pédicure:
Que de femmes ont souhaité me voir à leurs pieds!
Que d'hommes m'ont réclamé à *cors* et à cris!
Je n'appartiens pas aux pompes funèbres, et pourtant je fais sans cesse la levée des *cors*.

PENSEES

Il y a de certaines choses dont la médiocrité est insupportable: la poésie, la musique, la peinture, le discours public.

LA BRUYERE

Le temps est le rivage de l'esprit.
Tout passe devant lui, et nous croyons que c'est lui qui passe.

RIVAROL.

PROVERBES ET DICTONS

La vie d'un vieillard ressemble à la flamme d'une bougie dans un courant d'air.

Proverbe japonais.

L'envie est toujours à jeun.
Ne réponds jamais aux lettres quand tu es en colère.

UN GARCON QUI PROMET

Le Père.— Quel petit curieux tu fais, Jacques! A ton âge, je n'importunais pas mes parents d'une foule de questions saugrenues.

Le Fils.—Ca se voit. Autrement tu serais moins en peine de répondre aux miennes.

COURRIER de MADELEINE

LETTRES INTIMES — LE LIEN

Mes chères lectrices,

J'ai longuement cherché le lien qui nous attacherait plus intimment les unes aux autres, qui ferait de la Revue Moderne, une famille vraiment unie, se connaissant, se cherchant, s'aimant, s'entr'aidant, et je l'emprunte ce moyen tant cherché à une revue plus ancienne, française, attractive et familiale: les *Annales Politiques et Littéraires*. Cette grande revue a institué des Cercles dits des *Annales* et où se *groupent* les lecteurs et lectrices de ce journal, dans un but littéraire social, et charitable. Voilà tout le programme qui convient aux Cercles de la *Revue Moderne*.

Ainsi donc, mes chères lectrices, et je pourrais aussi écrire, mes chers lecteurs, nos Cercles devront faire avant tout œuvre utile à tous les points de vue. Ils seront des centres d'éducation, où toutes les grandes questions du jour se verront posées; ils seront charitables, car ils s'efforceront d'aider les œuvres paroissiales, d'aider les prêtres et les religieuses dans leur active charité; ils seront littéraires et artistiques car le but de ces réunions sera de cultiver le beau sous toutes ses formes, et de propager l'amour des lettres et des arts. Pas n'est besoin d'une fondation nouvelle, un cercle tout créé peut très-bien s'affilier à la *Revue Moderne*, et devenir ainsi membre de notre grande famille. Nous ouvrons à nos Cercles les colonnes de la revue, et dans chaque numéro nous donnerons les comptes-rendus qui nous seront adressés des séances des cercles. Tous les membres de ces cercles deviennent des cousins et des cousines. Ils pourront échanger entr'eux, des vues, se faire part de leurs intérêts, s'aider de leurs conseils ou de leur expérience, se tendre la main quand il s'agira de faire monter le prestige de la grande famille canadienne. Des concours seront institués annuellement dans tous les cercles, concours littéraires et artistiques qui seront couronnés de prix. Chaque mois, nous adresserons à nos Cercles une *Question* sur un sujet quelconque; un jury décidera de la meilleur réponse de chaque cercle, cette réponse sera publiée, et nous demanderons à tous nos lecteurs de juger quelle *réponse* mérite le prix offert par la *Revue Moderne*. De plus nous instituerons au bénéfice de nos Cercles, une bibliothèque ambulante afin de favoriser l'échange de livres entre les membres de ces différents cercles. Il sera bien entendu que le président ou la présidente des Cercles de la *Revue Moderne* verront eux-mêmes à la distribution des livres, afin d'empècher qu'une œuvre écrite pour les gens mariés ou assez âgés, tombe entre les mains d'une jeune fille ou d'un enfant. Nous essaierons également de procurer de la lecture enfantine à nos Cercles, afin que les mamans puissent offrir ce plaisir à leur petits, et aussi pour préparer l'éducation des futurs membres des Cercles de la *Revue Moderne*.

Et pour mieux cimenter l'union charmante dont nous rêvons, les Cercles seront chaque année visités, soit par la Directrice, soit par un répresentant ou une représentante de la *Revue Moderne*. A cette occasion une conférence sera donnée, et chaque Cercle fera son rapport annuel qui apparaîtra ensuite dans nos colonnes. Nous apprendrons ainsi que dans le plus petit village, comme dans la plus grande ville de notre pays, des gens intelligents, instruits, charitables, passionnés pour le bien, accomplissent une tâche d'action sociale vraiment belle, digne d'être connue. Et rapidement, si la réponse que nous espérons est digne de l'effort que nous voulons tenter, rapidement nous pourrons augmenter le bien accompli par chacun de ces cercles, dont nous recevrons les confidences, dont nous saurons les besoins et les ambitions. Lorsque je parle de *famille*, c'est dans l'intention que notre groupement soit une entr'aide forte et sincère. Chaque année, nous pourrons inscrire au programme des Cercles, outre les buts qu'ils se seront eux-mêmes tracés, une grande idée à faire triompher ou un but sacré à atteindre. Ce programme sera soumis à l'appréciation des Cercles, et acepté ou refusé suivant le vote de la majorité. Nous n'exigerons de nos groupements aucun appui financier, nous bornant à leur réclamer leur influence morale, en leur offrant en retour les avantages ci-haut énumérés, et qui ne feront qu'augmenter à mesure que le succès de la *Revue Moderne* grandira.

N'est-ce pas, lectrices et lecteurs que l'idée est jolie, aimable et qu'elle tente tous les esprits comme les cœurs? N'est-ce pas que nous serons heureux de nous rapprocher pour mieux nous entendre et nous parler? N'est-ce pas que nous trouverons dans cet échange de pensées, de livres, dans ces rencontres annuelles, dans ces correspondances fréquentes, un plaisir d'intelligence, et aussi un plaisir du cœur?

MADELEINE.

NOTE—Les Cercles de la Revue Moderne peuvent être présidés par un homme ou une femme indifféremment, et compter des membres des deux sexes, où être simplement masculins ou simplement féminins. L'on peut dès maintenant nous écrire et nous nous ferons un devoir d'adresser tous les détails et renseignements concernant nos Cercles à tous ceux qui en feront la demande. Et vite à l'œuvre et que ces fondations ou ces affiliations nous donnent bien vite tout le plaisir que nous en espérons.

MAD.

A PROPOS DE SUFFRAGE

Par HENRIETTE TASSÉ

On ne remonte pas un courant, on le descend. Le suffrage féminin est la conséquence logique du suffrage universel, et si on le refuse aux femmes sous prétexte qu'en général elles ne peuvent émettre un vote éclairé, — ce qui est loin d'être prouvé — il faut aussi le refuser aux illettrés, aux incapables de tous genres, car il n'y a pas un électeur sur mille dont le vote soit raisonné, et ne l'accorder qu'à l'intelligence et aux intérêts.

Le suffrage universel est absurde puisqu'il suppose que chaque électeur a les qualités morales et intellectuelles requises: c'est une perfection irréalisable dans l'état actuel de la société. Carlyle dans *"Past and Present"* a mis le doigt sur la plaie du suffrage universel lorsqu'il a dit que seul le vote intelligent est nécessaire et que le gouvernement de tous exige la capacité de tous.— Correspondance 3em Vol.—Taine pense que le suffrage universel est une injustice profonde.Etre gouverné par des sages tel était le rêve que caressait Renan. L'évolution morale et intellectuelle est bien lente et l'évolution morale ne suit pas nécessairement l'évolution intellectuelle. Bernard Shaw dans *"Man and Superman,"* dit que si le moindre esprit pouvait mesurer le plus grand, comme une règle peut mesurer une pyramide, il y aurait finalité dans le suffrage universel. Comme il est, le problème politique reste sans solution.

En 1848, toutes les barrières tombent, la puissance politique est dévolue à la masse des citoyens sans qu'il ne soit plus question de rang, de richesse ou d'autres conditions restrictives; on s'aperçut bientôt que le suffrage universel donnait des résultats singuliers.

Emile Faguet dans son petit traité sur le *"Féminisme"* dit: Pour mon compte je suis persuadé que le suffrage des femmes serait une moralisation, un assainissement et aussi un excellent antidote au suffrage universel.

M. Raymond Poincarré, l'éminent homme d'Etat, a déclaré récemment: "Que c'est faire injure aux femmes françaises que de les tenir pour inaptes à l'exercice d'un droit que possèdent toutes les femmes du monde civilisé et dont toutes les femmes belges, notamment, font usage avec tant de tact et de clairvoyance."

"En Angleterre, dit encore Emile Faguet, Gladstone a constaté que les femmes ont exercé le suffrage municipal sans détriment et avec beaucoup d'avantages."

"En Norvège, la femme a tout simplement aboli l'alcoolisme."

" Aux Etats-Unis dans les Etats ou elles ont le droit de vote, le règne des marchands de politique a fléchi et la moralité s'est accrue. Au Wyoming où les femmes votent depuis au-delà de quarante ans le nombre des divorcés est descendu de soixante-quinze puor cent."

"En Nouvelle Zélande, où les femmes possèdent les droits politiques depuis plusieurs années le nombre des divorcés a également baissé de soixante-quinze pour cent."

"Partout où les femmes sont admises à participer au gouvernement le *"Sweating System"* fléchit."

M. Jean Finot dans *"Le Préjugé et Problème des Sexes"* prétend que le vote de la femme fera triompher les lois de protection sociale de l'enfant, de la femme, de la race menacée par l'alcoolisme et par ce que Michelet appelait la grande maladie du XIXe siècle. "Les progrès réalisés par la femme de nos jours, dit-il, permettent de concevoir sur son avenir les espérances les plus radieuses."

La puissance du mouvement en faveur du suffrage féminin est prouvé par l'attention respectueuse qu'il reçoit maintenant des politiciens, comparé à leur dédain dans le passé, et par son adoption dans presque tous les pays.

Des membres éminents du clergé comme le cardinal Vaughan, Mgr. Ireland, le Rév. Père Sertilanges et même le Saint-Père sont en faveur du vote féminin.

M. l'abbé Perrin, dans une lettre adressée à M. l'abbé Elie Auclair, répond à ceux qui craignent que la femme néglige son foyer: "Est-ce que la participation des femmes à la vie publique a entrainé les perturbations domestiques que l'on redoute tant? Au témoignage de nombreux publicistes qui ont suivi attentivement le mouvement social en Europe, en Asie, en Amérique, non, ni dans le passé, ni dans le présent."

L'honorable sénateur David a proposé au sénat de ne donner le suffrage qu'aux femmes âgées de trente ans. Il avait raison alors de vouloir limiter le vote féminin, c'était une mesure bien sage, mais injuste maintenant pour notre province, puisque toutes les femmes agées de vingt et un ans ont le droit de voter dans les autres provinces et au fédéral. Aucun système de politique n'est parfait, comme tout ce qui est humain: il faut en prendre son parti.

Les conditions économiques modernes forcent les jeunes filles et beaucoup de femmes mariées à gagner leur subsistence en dehors de leur foyer. Un grand nombre d'entre-elles ne rentrent à la maison que pour manger et dormir, comme la plupart des jeunes gens d'aujourd'hui, car les thés, les cafés dansants, les théâtres, les cinémas prennent leur soirée après leur journée de travail: voilà ce qui désagrége la famille; c'est un danger plus grave que de voter tous les quatre ans et de lire chez soi des journaux et revues pour se renseigner sur les questions sociales, économiques et politiques, ou d'en causer avec ses parents ou son mari. L'homme et la femme se comprenant mieux, ils s'aimeront mieux et le foyer aura tout à y gagner.

Durant la session on doit encore demander le vote provincial, nous espérons que les ministres et les députés prendront ces réflexions en considération et donneront enfin le vote aux femmes, que les grandes organisations féminines sollicitent depuis plusieurs années. Les Canadiennes françaises ont voté en grand nombre à la récente élection, cela prouve assez qu'elles veulent le vote.

HENRIETTE TASSE.

LE CITATEUR

Vivre ce n'est pas respirer, c'est agir.
J. J. ROUSSEAU.

Nos plus sûrs protecteurs sont nos talents.
VAUVENARGUES.

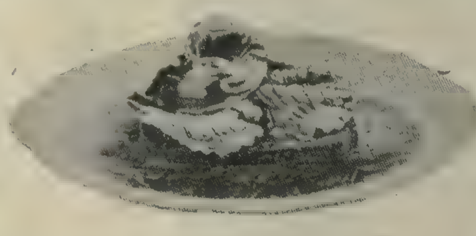
Tout mortel se soulage à parler de ses maux.
André CHENIER.

LES CHOSES FEMININES

Par SOEUR MARTHE

RAIE FRITE

Nettoyer les raies, les mettre dans un plat contenant suffisamment de vinaigre pour les bien recouvrir, ajouter sel, poivre, 1 oignon tranché, un peu de persil, et le jus d'une moitié de citron, et laisser le poisson tremper dans cette marinade pendant 1½ heure. Bien égoutter, recouvrir de farine ou de mie de pain et d'œufs, et faire frire dans de la graisse bien chaude jusqu'à belle coloration brune. On peut servir avec ou sans sauce. La raie trop fraîche n'est pas aussi bonne; il vaut mieux la garder une journée avant de la préparer.



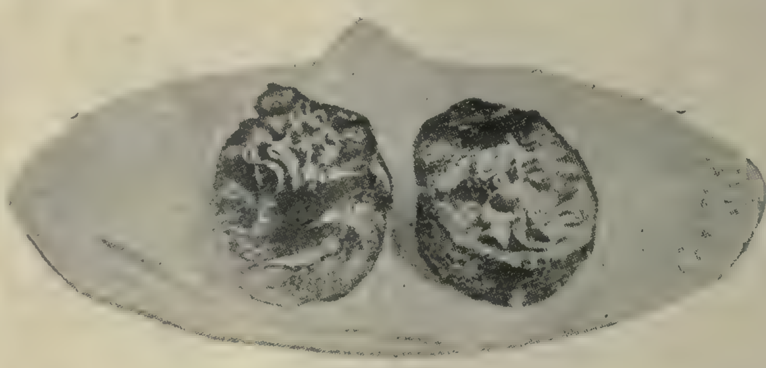
RAIE FRITE

"COTELETTES" DE SAUMON

Couper des tranches de saumon de 1 pouce d'épaisseur, poivrer et saler. Beurrer des feuilles de papier blanc, envelopper chaque tranche de poisson séparément, et tortiller les bouts du papier pour le bien maintenir; faire cuire lentement sur un feu vif; servir avec de la sauce d'anchois ou de câpres.

HUITRES FRITES

Faire blanchir une douzaine d'huîtres dans leur eau, les passer avant qu'elles ne commencent à bouillir, et les bien assécher. Ajouter à la pâte à friture 1½ cuillérée à thé de persil et ¼ cuillérée à sel de râpure d'écorce de citron. Plonger chaque huître dans la pâte à friture; frire dans de la graisse jusqu'à ce qu'elles soient légèrement brunies; bien égoutter et servir.



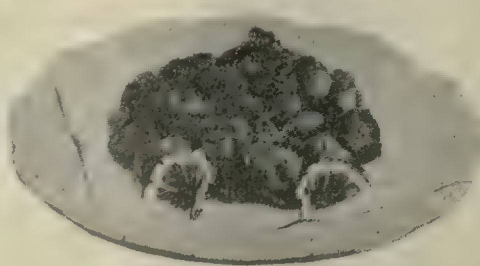
COTELETTES DE SAUMON

Confitures d'Oranges

Après avoir bien essuyé les oranges, il faut les mettre entières, et sans les peler, à tremper dans l'eau froide pendant 24 heures. Ensuite, faire bouillir les oranges dans une nouvelle eau jusqu'à ce qu'elles deviennent molles au toucher. Les retirer du feu et les mettre à tremper dans l'eau froide pendant encore 24 heures. Faire un sirop de sucre au "petit boulé," couper les oranges en tranches, enlever les pépins et jeter les tranches dans le sirop; les y laisser jusqu'à ce que les tranches d'oranges deviennent transparentes, c'est-à-dire pendant ¾ d'heure ou une heure. Avoir soin de ne pas abîmer les tranches d'oranges et les mettre en pots en les superposant. Recouvrir de sirop, en mettre une bonne quantité dans chaque pot, car les tranches en absorbent beaucoup. Cette confiture demande une livre de sucre par livre d'oranges.

PASTILLES AU MIEL

Faire fondre au bain-marie 50 grammes de gélatine dans 100 grammes d'eau. Remuer pour amener la gélatine à l'état de pâte très molle, et y verser 400 grammes de miel chauffé préalablement au bain-marie et continuer à remuer. Retirer du feu, ajouter une cuillerée à café d'essence de citron ou de fleur d'oranger. Verser ensuite dans un moule légèrement graissé. Deux heures après, découper la pâte en carrés ou en losanges.



HUITRES FRITES

COLLE POUR ETIQUETTES DE BOITES EN METAL

Deux cuillerées à potage d'amidon, un quart de litre d'eau, une cuillerée à café de colle de poisson, une demi-cuillerée à café "cristaux" alcali de potasse et de soude servant à la lessive liquéfiés dans de l'eau. Cuire jusqu'à épaississement en remuant constamment pour éviter les grumeaux. Si le mélange ne prend pas assez de consistance, ajouter un peu plus de lessive. Cette pâte n'aigrit pas et ne sent pas.

Nettoyage des Brosses à cheveux

Ne pas tremper les brosses neuves dans de l'eau qui détériorerait le dos, surtout s'il est en bois verni ou en ivoire. Mettre une cuillerée à café d'ammoniaque dans un litre d'eau chaude. Retourner la brosse, verser un peu d'eau sur les crins, sans mouiller le dos; rincer en ne trempant que les crins. Secouer la brosse et la bien sécher ensuite.

Moyen Economique de Nettoyer les Vitres et les Glaces

On se sert habituellement, dans ce but, soit de blanc d'Espagne, soit d'argile blanche moulée, parfois vendue colorée en rose; mais il existe un moyen beaucoup plus simple qui n'oblige pas à passer beaucoup de temps pour enlever dans les coins le blanc restant. Il suffit de tremper un vieux journal dans de l'eau vinaigrée (une cuillerée à bouche de vinaigre pour un demi-litre d'eau) et de frotter la vitre ou la glace avec cette éponge d'un nouveau genre. On est surpris de voir la facilité avec laquelle toutes les souillures adhérentes sont enlevées. Comme elles sont surtout dues à des dépôts de nature calcaire, l'acide acétique du vinaigre les transforme en acétates très solubles.

Pour terminer on prend un autre journal propre, non mouillé et l'on essuie la vitre; nul besoin de chiffons, le papier suffit, il n'y a pas de peluche et la vitre sort resplendissante de netteté de ce traitement peu coûteux et pratique. (La Nature.)

NETTOYAGE DE CARPETTES

En hiver, pour raviver leurs couleurs, il suffit, après les avoir bien brossées, de les traîner dans la neige ou de les brosser après y avoir jeté de la neige. Cette opération ne peut naturellement se faire que dehors. Les tapis ainsi traités reprennent tout l'éclat de leurs couleurs. En été, on brosse soigneusement les carpttes, puis on les secoue au dehors, on les étend sur le parquet et on les couvre de feuilles de thé humectées et ayant servi (les conserver pour cet usage); on balaie ensuite. Les couleurs seront ravivées.

Les jolies Modes de Paris



MANTEAU DU SOIR



ROBE DE SOIREE

Robe du soir

La perle s'emploiera beaucoup pour les robes de jour, mais surtout pour les robes du soir. On en fera de délicates broderies, des broderies aux tons chatoyants qui se détacheront en relief sur la matité des tulles et l'éclat des velours.

Les ceintures aussi vont revivre, plus sur les robes que sur les jaquettes cependant. Celles-ci, lorsqu'elles sont accompagnées de cet ornement, ont une forme spéciale, assez ajustée, les basques longues et la ceinture se pose très bas sur les hanches.

Il n'est pas rare que cette ceinture, assez large, ait l'aspect d'un bijou byzantin et soit recouverte de belles broderies de soie ou de perles, incrustée de cabochons de jais, de pierres de couleur, ou même de motifs de cuir découpé.

Pour les robes du soir, la ceinture devient un véritable joyau où entrent des perles, de l'or, de l'argent, des cabochons de strass, de corail et des pierres fines. Tout le luxe oriental se retrouve dans ces toilettes destinées à l'éclat des lumières, et les formes elles-mêmes rappellent le costume des fées de notre enfance.

D'ailleurs, depuis plusieurs années l'Orient a inspiré beaucoup nos grands couturiers;ils lui ont emprunté des idées charmantes: ici, un turban, là une aigrette; là encore, une draperie, une broderie, là un dessin et leur goût inventif a su l'accommoder au goût moderne, tout en lui conservant son cachet particulier.

Cette année encore, les robes du soir auront l'enroulement, les voiles flottants, les broderies ruisselantes des costumes des almées qui donnent à la femme, jeune et mince, tant de grace et de charme.

C'est assez dire qu'on a renoncé presque définitivement aux essais de ballonnement, d'élargissement que l'on tente sans succès à chaque changement de saison, modes adoptées seulement des femmes qui se font une loi d'accepter, les yeux fermés, tout ce qui paraît de nouveau, tout ce qui revêt un cachet d'excentricité absurde.

La ligne droite et souple est, en effet, presque générale dans la maison de couture, d'autant plus gracieuse qu'elle est très sensiblement allongée et s'enveloppe de panneaux, de flots de tulle ou de dentelle, de longues franges qui s'envolent au vent de la marche et font autour d'un corps un froufroutement très gracieux.

Les velours reparaîtront aussi cette année. Le côtelé lui-même servira aux tailleurs qui retrouveront une nouvelle jeunesse.

Ornés de fourrure claire ou foncée, selon le ton général de l'étoffe, ils seront plus habillés que le tailleur de laine, et conviendront mieux aux sorties de l'après-midi.

Le velours s'emploiera également beaucoup pour les chapeaux, cet hiver. Grandes capelines, toques, petites et grandes en seront faites, garnies très discrètement de couteaux de plumes défrisées et glycérinées, de crosses, de Paradis et de ruban. Toutes les garnitures tombantes, plus que jamais, mais sans draperies sur l'épaule pourtant. D'ailleurs, le velours, par sa qualité, les rendrait difficiles, et puis on a vraiment un peu trop abusé. Des voilettes retombantes sur les chapeaux en dentelle souple, mais aussi en dentelle cirée qui devient très à la mode et qu'on verra tout autant sur les robes.

Des rubans aussi, entrecroisés et formant, par leur arrangement, une sorte de tissu quadrillé. Des cocardes de ruban ciré sur les petits tricornes de feutre ou de panne. La panne se portera encore beaucoup pour les trotteurs du matin.

En un mot, le chic ,pour les chapeaux, sera, comme toujours, la grande sobriété des garnitures, pourvu qu'elles soient posées avec art et originalité. C'est à cela qu'on reconnait, d'ailleurs, une véritable élégante.

MICHELINE.

L'entre Nous

SOLO MIO.—Vos souhaits si aimables m'ont causé un sensible plaisir et je vous remercie de me garder une amitié que j'apprécie si complètement. Votre jolie nouvelle sera publiée le plus tôt possible: l'encombrement de la copie en retardera seule la publication. Puisse l'année nouvelle vous apporter tous les bonheurs.

MME ETIENNE B.—Notre revue était un peu en retard à cause de toutes les fêtes de décembre et janvier. Je crois qu'au moment où je lisais votre lettre, vous deviez déjà l'avoir recue. Je vous remercie de la sympathie que vous nous accordez et qui nous est fort précieuse.

CHRYSANTHEME.—Je suis contente de vous entendre parler ainsi de MARJOLAINE qui en effet mérite toutes les affections comme tous les respects. Exceptionnellement douée du côté du talent, elle possède un coeur généreux, vibrant et sincère. L'amitié qu'elle me porte m'est on ne peut plus précieuse, croyez-le bien, et je serai toujours contente de me voir confondue avec cette femme d'une si grande valeur morale, dans l'estime de mes correspondants.

CHANT DE CAILLE.—Vos souhaits sont jolis, charmants comme l'esprit de notre amie "Chant de Caille". et je souhaite à cette "petite ancienne" tout le bonheur qu'elle peut convoiter dans la vie.

LILAS DES CHAMPS.—L'éloge que vous me faites de la REVUE MODERNE me va naturellement au coeur, et je vous remercie de me l'offrir aussi spontanément. Il m'est agréable de savoir que ma correspondante est une grande amie de la terre, et que c'est dans une coquette ferme, au coin d'un bon feu que la REVUE MODERNE vient mettre sa note littéraire et distraire pendant quelques moments les amis qui la lisent. C'est avec joie que je vous accorde l'amitié que vous réclamez si gentiment.

MCNOELA.—A vous aussi, j'offre les souhaits que suggère une profonde et vieille amitié.

MARGUERITE O.—Je vous remercie pour toutes les aimables choses que contenait votre lettre, et surtout pour l'amitié sincère qu'elle révèle.

JEANNE F.—Toute ma gratitude à la fidèle lectrice qui sait si bien me dire les mots qui encouragent et réconfortent.

JOYEUSE REVEUSE.—Votre sourire si tendre et si doux m'est devenu nécessaire. Merci.

LOVE.—Votre manuscrit est en ce moment entre les mains du comité de lecture qui, je le souhaite vivement, l'aura pour agréable, ce qui me permettra de le publier dans les colonnes de la REVUE MODERNE. Tous mes remerciements pour votre aimable sympathie.

GILLETTE.—Pourquoi ne feriez-vous pas partie de notre famille de correspondants? Vous y seriez sûrement la bienvenue, et votre attachante personnalité aurait tôt fait de conquérir toutes les sympathies.

GERMAINE P.—Le comité de lecture ne m'a pas encore fait rapport au sujet de votre article, de sorte que je ne puis vous en promettre tout de suite la publication. Soyez tout de même assurée que je serais ravie d'être agréable à une correspondante aussi gentille.

ROMANCE.—J'espère que votre insertion dans la Petite Poste vous a valu autant de réponses qu'à votre amie, et que vous vous délectez maintenant dans les plaisirs de la correspondance. Puisse un intéressant roman se dérouler encore par l'entremise de la REVUE MODERNE, et vous apporter cette fois, une réalité bien entourée d'illusions, car les illusions, vous savez...

CARMEN DES PALMIERS.—Je ferai de mon mieux pour remplir le voeu de ma fidèle petite amie.

QUI GROS VOUS AIME.—Votre si juste appréciation m'a fait sourire. Ce n'est pas vous que l'on pourrait tromper, et à qui l'on pourrait servir des sentiments falsifiés. Vous avez l'intuition de la sincérité, et c'est un don qui doit singulièrement vous bien servir dans la vie. Votre dernier billet m'a enchantée et je désire en recevoir très souvent comme celui-là.

MYRIELLE.—Si vous voulez m'envoyer votre adresse personnelle, je pourrai vous mettre en communication avec Rachel D. qui, en effet, pourra beaucoup vous aider dans votre carrière. Je comprends que vous aimiez ce genre de vie qui demande des aptitudes spéciales et un dévouement extrême. N'y a-t-il rien de meilleur dans la vie que de se dévouer?

MME ALICE BIRON.—La distraction intellectuelle que vous apporte la REVUE MODERNE m'a procuré une satisfaction intense. En effet c'est bien vers les isolés, vers ceux qui manquent de contact intelligent, vers les exilés que je voudrais adresser plus particulièrement cette revue qui leur donnerait l'illusion de vivre avec nous. D'apprendre que j'atteins ce but avec vous ne peut donc que me rendre heureuse.

LA MAMAN DE CLAIRE.—Que devient cette petite maman oublieuse?

LINETTE.—Merci.

BETY.—Ne mariez jamais un homme que vous n'aimez pas. Seulement il faut s'entendre; les grands mariages d'amour ne donnent pas toujours ce qu'ils promettent. L'union doit reposer non seulement sur les sentiments, mais encore sur des qualités solides, et s'il y a de la bonté des deux côtés, du raisonnement, de l'esprit de justice, les époux peuvent arriver à faire une vie beaucoup plus aimable et beaucoup plus unie que lorsque la passion seule a dicté le choix. Quand je dis ne pas aimer, cela suppose non pas de l'aversion, mais en tout cas de l'éloignement.—GENEVE est une femme que j'apprécie le plus, c'est assez vous dire comme je suis heureuse que vous me disiez qu'elle aussi m'aime beaucoup.

ANNE MARIE H.—J'espère que tout est réparé et que la Revue que vous aimez vous arrive avec la plus grande régularité?

LAURHENGERE.—L'effort de mémoire a été vite fait, et j'ai retrouvé la brebis perdue avec la plus grande allégresse. Vous avez une façon persuasive de chasser les "papillons noirs". Il m'arrive à moi-même après beaucoup de travail, de me faire croire que je ne suis pas fatiguée et les résultats sont vraiment merveilleux. Nous continuerons d'employer ces procédés modernes qui ne nous feront peut-être pas vivre plus longtemps, mais qui nous feront vivre plus heureusement.

BOIS BLANC.—Oui, cette MAGALI qui vient de remporter avec tant d'honneur le prix de l'Action Française est bien la même femme charmante et spirituelle qui chroniquait autrefois au "Courrier de l'Ouest". Elle habite maintenant Genève. Pierre Coulvain est en effet un auteur fort agréable et j'ai très bien su son véritable nom, mais je n'arrive pas à me rappeler. Tout ce que je peux vous dire c'est que c'est une femme, et je ne croispas qu'elle ait rien publié sous le nom de Jean Ncël.
Ses livres ne sont sûrement pas tous écrits pour les toutes jeunes filles, mais ils peuvent être mis entre beaucoup de mains. Mille mercis pour votre gracieux accueil à la REVUE MODERNE qui est toute heureuse de compter des lectrices aussi intelligentes que sympathiques.

TOUJOURS FIDELE.—Votre amitié est si constante et si vraie qu'elle est un bien pour celle qui la reçoit. Puisse cette nouvelle année vous apporter de grands bonheurs.

LINETTE.—Je vais devenir jalouse de la REVUE MODERNE si mes correspondantes continuent à lui dire de si jolies choses, et vous avez bien raison de dire que malgré toutes ses qualités, la dite revue suscite des critiques. D'ailleurs une oeuvre qui n'en susciterait pas ne mériterait pas de vivre puisqu'elle n'éveillerait aucun intérêt. Les ennemis nous sont aussi nécessaires que les amis, et on se sent vraiment la force de lutter, quand on sent la méchanceté, l'envie, vous frôler dans l'ombre et quelquefois aussi vous atteindre en pleine lumière. C'est cela la vie, et ceux qui refusent de se battre ne méritent pas d'être défendus. Il faudra revenir plus souvent petite amie d'en bas de Québec dont l'amitié me devient de plus en plus chère.

AMI DE L'ACADIE.—Vous avez bien raison de l'aimer cette petite terre martyre et sublime. Vos souhaits m'ont fait plaisir de même que l'expression de la joie que vous manifestez au sujet du dernier triomphe libéral. Voir les autres contents me fait toujours plaisir et tout particulièrement lorsque "ces autres" sont des amis intelligents et comprenants.

MME STEP.—Je vous assure pourtant que Gyp n'est pas considéré comme un auteur pour "petits enfants". Je crois même qu'on l'interdit généralement aux jeunes filles. Je suis désolée tout de même que "Mon Ami Pierrot" vous ait déplu, car c'est une oeuvre fraîche et spirituelle qui a bien ses mérites, mais enfin les goûts ne sont pas à discuter et j'espère que les romans qui suivront seront plus conformes au genre que vous préférez. Je ne crois pas que le mécontentement comme vous le dites, ait été général, car ce numéro s'est partuculièrement enlevé et j'ai reçu l'expression de nombreuses satisfactions. Mais encore une fois, je ne vous blâme pas de penser autrement et je souhaite que la lectrice assidue de la REVUE MODERNE soit dorénavant toujours contente du choix des romans.

TOMAHAWK.—Je suis contente de découvrir dans une petite payse un si gracieux talent, et j'espère avoir souvent l'occasion de l'encourager.

VIOLETTE D'ALSACE.—Les souhaits que vous n'avez pas pu me dire, je les ai bien devinés, ils sont de ceux que l'amitié sincère seule peut offrir. Je les accepte avec gratitude et j'espère que la nouvelle année vous apportera à vous-même joie et contentement.

LA DAME AUX CAMELIAS.—Je comprends que vous ayez regretté que la grande figure de Laurier se soit effacée avant la victoire que son immense talent avait d'ailleurs préparée. Mais de là-haut, il a pu contempler son oeuvre et se réjouir avec tous ceux qui l'ont fidèlement aimé. Voudrez-vous s'il vous plaît, nous adresser une seconde demande au sujet de la Revue, en mentionnant les numéros et en donnant votre adresse. Merci pour la caresse de vos deux petits qui doivent être bien gracieux et bien bons, gardez-les ainsi, et vous ne pourrez jamais être malheureuse avec la consolation de ces petits bras autour de votre cou. A bientôt, et que le bonheur vous soit donné.

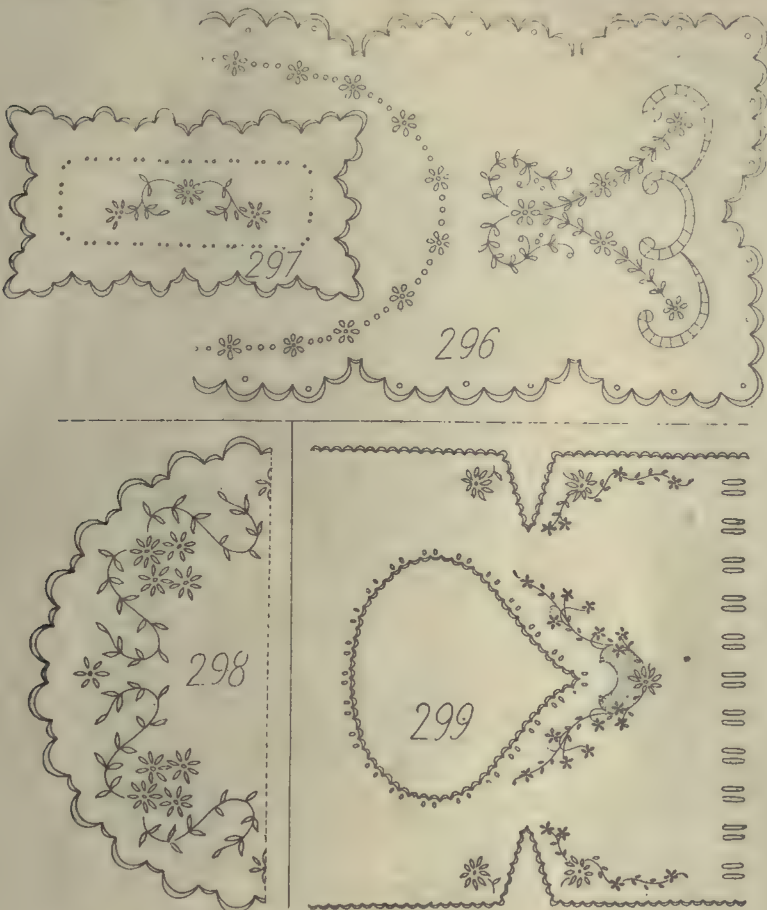
ROSE DES HAIES.—Dix ans déjà! Il me semble pourtant que votre écriture m'est apparue hier, et on a quelquefois d'extraordinaire souvenance. La plupart de nos abonnés font relier les numéros de leur revue, et je vous conseillerais d'attendre à plus tard, alors que les éditions complètes seront devenues rares pour vendre ces deux volumes. J'espère que je vous lirai quelquefois.

V. L. JODOIN.—Savoir bien aimer est une qualité d'une culture plutôt rare. Je vous félicite d'autant plus de la posséder que j'en bénéficie largement moi-même.

MADELON.—Il serait un peu tard maintenant pour vous parler des costumes de la guignolée, ces costumes sont un peu ceux d'une mascarade d'ailleurs. Celui des raquetteurs est fréquemment utilisé.

Suite page 61

Les Patrons de la Revue Moderne



296—Dessus de bureau, grandeur 52 x 18. Patron 20 cents. Etampé sur coton fini toile. Prix: 98 cts
297—Coussin à épingle grandeur 16 x 8½. Patron 15 cents. Etampé sur coton fini toile. Prix: 35 cent.
298—Centre, grandeur 22 pouces de diamètre. Patron 20 cents. Etampé sur coton fini toile. Prix: 69 cents.
299—Chemise de nuit. Patron 20 cents. Etampé sur coton fini toile Prix: $1.98.

Dans le prochain numéro **"PAS BANALE"**
Par Roger Dombre (au complet)

UN HOMME D'HONNEUR par
M. Gaillard de Champris

L'ENTRE NOUS

Suite de la page 60

CATHERINE D.—Vous avez la plus délicate manière de remercier qui se puisse rencontrer, et d'être reme ciés par vous nous hausse dans notre propre estime.

MLLE A. R.—Votre manuscrit est entre les mains du comité de lecture dont la réponse vous sera remise dans notre prochain numéro.

Suite page 62

L'ENTRE NOUS

Suite de la page 61

J'AIME LE ROYAUME.—J'imagine que ces souaits du nouvel an ont été adressés, et c'était une açon très gracieuse d'entretenir..... l'amitié.

SONIA.—Est-ce bien le roman de "Evangile" dont vous parlez? Je vous avoue que je ne comprends pas très bien.

MME ISRAEL P.—Tout est bien qui finit bien et vous me voyez toute ravie de vous avoir été utile.

PETITE JOYEUSE.—Certes, je veux vous garder parmi mes petites amies, et je serais même désolée si vous désertiez le foyer. Continuez de travailler et le succès récompensera vos efforts. Il faut toujours avoir confiance. La récompense vient à son heure.

RIVERIN.—Voici le renseignement que vous me demandez: vous trouverez à la librairie Granger, 43 Ouest, rue Notre-Dame, à Montréal, un traité de philosophie de Bordedett au prix de $3.60 et un autre par Laure au prix de $8.00. Je vous remercie de l'appréciation que vous donnez sur la Revue que vous déclarez la meilleure oeuvre canadienne que vous ayez jamais lue. J'espère qu'elle méritera toujours un tel compliment.

UN ABONNE.—Comme vous avez raison de trouver ces élucubrations fausses, injustes et radoteuses. Créer une langue canadienne! Quelle riche idée! et je me demande pourquoi nous nous mettrions en mal d'inventer des mots qui nous éloigneraient de la langue que nous possédons et qui est la plus riche et la plus belle au monde. Certaines gens ont la manie évidente de la fondation, ils s'imaginent tout bêtement qu'ils sont capables d'enrichir et de dépasser la langue française. Quant à une littérature canadienne, je crois qu'elle peu très-bien s'élargir sans qu'il ne soit nécessaire d'inventer des mots pour la traduire et le répertoire français doit servir à exprimer les beautés, les moeurs, les usages, à traduire en un mot l'âme canadienne. En tout cas, ce n'est toujours pas celui que vous citez qui n'a jamais su écrire son français de sa vie qui peut nous donner une orientation. Comment les écrivains de cette espèce ont-ils pu se faire une réputation, je n'en sais rien et vous non plus. A l'heure qu'il est, nous pouvons écouter leur radotage avec déférence, sans leur attribuer autrement d'attention. En tout cas, nous n'avons pas raison d'avoir aucune crainte sur l'avenir qui s'annonce de plus en plus intéressant. La culture s'affine de plus en plus, et tous ceux qui veulent développer leurs talents savent très bien de quel côté il faut se tourner pour trouver la vérité. D'ailleurs vous pouvez constater que notre peuple se tourne plus vers la France et que notre jeunesse lui demande de plus en plus assistance, et que de mieux en mieux s'affirme le besoin de communier avec sa grande âme. Le raprochement se fait très étroit et l'union se cimente. Il faut avoir foi dans le développement et l'anoblissement intellectuels de la famille française du Canada, croyons-le bien.

MADELEINE

Les jours se suivent....

Pendant le diner

LUI.— Comment, tu as encore envie d'aller à l'Opéra ce soir?

ELLE.— Oui, pourquoi pas?

LUI.— Mais voyons, cherie, tu sais bien les ennuis que nous avons eus la dernière fois?

ELLE.— Quels ennuis? Les billets?

LUI.— Mais non, pas cela! je veux parler du mal que nous avons eu à avoir une voiture pour rentrer.

ELLE.— Oh! ce n'est rien cela..

LUI.— Comment rien? c'est-à-dire que si les Dulac ne nous avaient pas offert une place avec eux nous serions restés là-bas!

ELLE.— Mais non voyons, ce n'est plus la même chose aujourd'hui.

LUI.— (*railleur*) Non les Dulac ne risqueront pas de nous ramener, ils sont à New York c'est cela que tu veux dire?

ELLE.— Tu es stupide tiens! Tu ne lis donc rien dans les journaux?

LUI.— (*étonné*) Si, mais je ne vois pas le rapport?

ELLE.— Le rapport? C'est que maintenant avec la nouvelle Cie. qui vient de se former on est toujours sûr d'avoir un taxi.

LUI.— (*pris d'une idée*) Plateau 1? Le numero le plus facile à retenir?

ELLE.— Enfin tu as trouvé!

LUI.— C'est évident je n'y pensais pas! Alors tu t'habilles?

ELLE.— Je serai prête à 8 heures.

LUI.— C'est entendu—je téléphone tout de suite.

Etudes Graphologiques

CONDITIONS:—Trois ou quatre pages d'écriture courante, à l'encre, sur papier non rayé, pas de copie, cinquante sous par mandat-poste. Si on désire conserver le manuscrit, inclure une enveloppe adressée et affranchie. Pour les études particulières, envoyées directement: $1.00.

COQUELICOT.—Elle est très énergique Mademoiselle Coquelicot: résolue et autoritaire, elle devient dure devant la contradiction ou l'opposition. Ses idées sont arrêtés et absolues, elle contredit et elle discute vivement. Elle est impulsive et ne réfléchit pas toujours assez avant de se prononcer si carrément. Le cœur est très bon et dévoué, et ce dévouement, soutenu par tant de volonté, est capable de grandes choses. L'orgueil et la satisfaction de soi donnent de l'assurance. Elle a de l'initiative, de l'activité, le don d'influencer les autre et le gout de les conduire. Elle est loyale et franche. Elle manque de douceur, de souplesse et elle est plus faite pour imposer sa volonté que pour s'incliner devant celle des autres.

PAQUERETTE.—C'est une jeune fille pratique, positive, sensée, qui dédaigne toutes les sentimentalités. Le cœur est bon et capable d'affections; le dévouement est un peu gêné par de l'égoïsme qui la tire en arrière, mais elle lutte contre cette tendance, surtout quand il s'agit de ceux qu'elle aime. Sincère et d'une franchise un peu naïve, quelquefois imprudente, et qu'elle regrette. La volonté est égale, précise et ferme. L'activité est persévérante et courageuse. L'orgu'il est susceptible et elle n'oublie pas facilement les offenses petites ou grandes. Qualités pratiques développées. Elle est vive, gaie, aimable quand elle est de bonne humeur, mais elle ne l'est pas toujours.

FROU-FROU.—Délicate, imaginative, très sensible, elle n'a pas un jugement très sûr, car l'imagination domine la raison et Frou-frou vit dans un monde chimèrique qu'elle veut croire le monde réel. Tout ce qu'on lui enseigne de solide à ce propos n'est pas écouté; et elle croit ferme à ses illusions et à ses rêves. Elle est vive, enjouée, gracieuse tendre et remuante. Elle est encore une enfant dont elle a l'étourderie et l'inconséquence. La volonté est impulsive, active, souple et assez ferme quelquefois. Elle est bienveillante et aveugle sur les défauts de ceux qui lui plaisent. Sympathies et antiphaties vives et soudaines. Elle a de la bonté, du tact, et le dévouement, poussé par les grandes affections se développera en beauté. Du goût, de la grace et du charme. L'humeur est capricieuse et elle est inconstante et fantasque. Quel gentil Frou-frou!

BRUNETTE (Buckingham).—Cette indication afin de la distinguer d'une autre Brunette. Sensée et assez pratique quoique peu réfléchie et peu sérieuse. Elle a une jolie nature affectueuse,douce et conciliante. Bonne et dévouée mais peu persévérante et se laissant vite décourager par les difficultés. L'humeur est variable. La volonté a plus de vivacité que de force: elle est souple et se renouvelle sans cesse: un peu d'obstination, mais trop grande facilité à être dominée et entrainée. L'activité est capricieuse comme l'humeur et le travail laisse souvent à désirer. Besoin d'affection et de s'appuyer sur les autres, car, au fond, elle manque d'energie.

Suite page 64

LA SCIENCE DE LA VIE

Les sourds n'ont pas de physionomie, parce que la physionomie est le premier mot d'une réponse.

F. SAUVAGE.

Etudes Graphologiques

Suite de la page 63

AMF CRAINTIVE.—Elle a une imagination vive portée aux exagérations, mais à coté, un sens pratique qui corrige les écarts et remet les choses au point, car elle a du bon sens et de la réflexion. La vanité est coquette et friande d'admiration. Sensible, délicate, et très susceptible. Elle a de l'ordre et certaines minuties, elle est active et ambitieuse. Sincère et très fermée, sa réserve est grande. Elle est portée à critiquer et cela nuit à la bienveillance. Active et soigneuse, elle devrait faire une bonne maîtresse de maison. Une tendresse délicate, muette et un peu exigeante. De la bonté que gêne un peu d'égoïsme pour se manifester toujours.

SANS L'AIMER.—C'est un délicat et un sensible; il a une imagination vive, un cœur tendre; il est porté à la rêverie et il manque absolument de sens pratique. Tout simple, modeste, je ne vois dans son écriture aucunes traces de vanité. L'orgueil est un peu fier et accentue la réserve naturelle. La volonté est vive, impulsive, active et elle est trop gouvernée par l'impressionnabilité pour être constante et très forte. L'humeur est capricieuse comme celle des jeunes filles. Quand il est de mauvaise humeur il est soit entêté, soit un peu boudeur. Un peu de susceptibilité. Il est bon, sincère, généreux, assez enthousiaste. Souvent attristé sans motif. Il est charmant et il a de jolies délicatesses d'esprit et de cœur.

IL M'AIME, MAIS...—Avec l'air de parler beaucoup et de n'avoir pas de secrets, c'est au contraire un homme qui se surveille, se livre peu, et qui, au besoin, est capable de dissimulation. Positif et pratique, il ne s'égare dans aucunes subtilités sentimentales et il ne les comprend pas. L'orgueil est susceptible. Il a bon cœur. La sensibilité est très modérée. L'activité est assez égale, il est ambitieux et très courageux, C'est un homme qui a de l'initiative, une volonté résolue et forte. Je le vois, cependant, peu capable de résister à certains entrainements et subissant l'influence des autres assez facilement.

PETITE INCONSTANTE.—Elle est légère et inconséquente et l'imagination porte à bien des exagérations qui nuisent au jugement, Aussi ne pense-t-on jamais à elle comme à une personne sérieuse et je me demande si jamais elle le sera. Elle est gaie, elle aime le plaisir, l'imprévu, toutes les fantaisies Elle a un cœur bon et dévoué, elle est très franche, avec une nuance de naïveté. La volonté est forte: résolue, autoritaire, assez tenace et très active. Elle est positive. Nombreux signes d'impatience et parfois d'emportement. L'humeur est variable, et quand le vent est du mauvais coté, elle est franchement désagréable. Elle semble habituée à dire ce qui lui passe par la tête, et a faire ce qui lui chante sans s'occuper des conséquences. Elle a souvent l'occasion de regretter ses paroles et ses actions, et en vieillissant cela deviendra plus grave et plus irréparable.

E. MATHIEU.—Si c'est un homme, il écrit comme une femme. Il est un peu étourdi, animé, de bonne humeur et optimiste. Il a une imagination vive mais du bon sens, beaucoup de bonté et de bienveillance, une droiture et une franchise parfaites. La volonté manque de décision et de persévérance. Il est impulsif et il lui arrive d'être ferme, mais plus souvent encore, il est mou, irrésolu, facilement influencé et de volonté variable. Très affectueux avec un grand besoin d'amitié et de confiance. L'orgueil est un peu susceptible; il est délicat et il ressent vivement les froissements. Mais il est si bienveillant, si peu exigeant qu'il pardonne et oublie vite les offenses. L'activité est très inégale.

PETITE LOUISE.—Jolie petite âme délicate, sensible, tendre et généreuse. L'esprit est enjoué et se laisse facilement distraire et amuser. Elle est très fermée et elle se confie difficilement. Bonne, modeste, indépendante, un peu timide, fière, elle doit aimer la stricte intimité et fuir la vie mondaine. L'activité est persévérante, c'est une personne consciencieuse et soigneuse qui fait très bien les choses. Fine et délicate, elle a du tact. Elle est perspicace et devine bien plus les autres qu'elle ne leur permet de la connaître. Il y a chez elle une tendresse qui ne s'est pas épanouie, et elle a besoin d'affection plus encore qu'elle ne le sait. La volonté est précise, énergique, autoritaire et active. Elle est courageuse et son sens pratique aidant elle est pleine de ressources, et elle saura toujours se tirer d'affaire.

HAI-SABLE.—Il est intelligent, d'un esprit cultivé, réfléchi, sérieux et logique. Il doit cependant se défier d'une tendance à exagérer qui nuit quelquefois à la sureté du jugement. Dans le calme et la réflexion, il voit juste. L'orgueil est grand: il a de la confiance en lui et de l'assurance et il est assez exigeant et susceptible. Il est actif, ambitieux, travailleur et persévérant. La volonté est forte et c'est un autoritaire: ce qu'il a résolu se fait, et au besoin il est dur. Il a des emportements, quelques violences courtes et de la susceptibilité. Il est bon, sensible, capable d'affections passionnées où il entre de la jalousie. C'est un homme positif qui apprécie les jouissances positives. Idées absolues qu'il discute avec chaleur; tendance à contredire.

CLAUDE CEYLA

Études Graphologiques

CONDITIONS:—Trois ou quatre pages d'écriture courante, à l'encre, sur papier non rayé; pas de copie, cinquante sous par mandat-poste. Si on désire conserver le manuscrit, inclure une enveloppe adressée et affranchie.

Pour les études particulières, envoyées directement: $1.00.

COQUELICOT DE CALIFORNIE.—L'esprit est cultivé, délicat et original. Elle aime bien ne pas ressembler à tout le monde et elle s'y efforce: cela nuit à la parfaite simplicité. Enthousiaste, généreuse, tenant sa sensibilité bien en main, elle ne perd jamais la tête, et son côté pratique a l'œil ouvert toujours. Elle est vraiment bonne, je ne puis lui découvrir d'égoïsme; et cependant, elle a peu exercé son dévouement jusqu'ici. Elle parle délicieusement de ce que l'on doit faire, et elle laisse les autres agir. Loyale et sincère. Idées et opinions arrêtées. Elle aime à contredire, à discuter et à confondre ses adversaires. Personnellement elle a peu d'ordre, mais elle entend qu'il y en ait autour d'elle. Elle est autoritaire, impulsive, trop capricieuse pour imposer sa volonté; elle ne veut pas assez longtemps la même chose. Elle est affectueuse sans plus. Elle ne connaîtra ni l'amour passionné ni les grandes tendresses. Elle a du charme, de la distinction. Elle est sociable et aimable et elle doit avoir beaucoup d'amis qu'elle sait conserver.

LA PETITE THERESE.—Trop d'imagination nuit au jugement, développe la reverie, porte a toutes les exagérations. Elle est délicate, sensible, sentimentale et très tendre. Le cœur est bon, l'égoisme est faible et le dévouement,—qui est latent,—s'exercera facilement pour ceux qu'elle aime. Elle est capricieuse et l'humeur change subitement pour des riens La volonté est faible: vive, impulsive, souple et inégale: elle manque de décision et de fermeté. L'inconstance est bien marquée.

Un peu timide, réservée, elle est facilement blessée et elle garde le souvenir des offenses et même des négligences. Activité très inégale: ardeur pour commencer ce qu'elle ne sait continuer.

COLINETTE.—Elle est sensée, active et pratique; elle a une imagination vive, gracieuse et modérée qui ne trouble jamais le jugement. C'est une jolie nature douce,bienveillante ,et souple, dont la grâce naturelle augmente la valeur de la bonté. Active, adrcite, gaie, complaisante et dévouée, elle sait faire du soleil dans la maison. La volonté est résolue, ferme, autoritaire, mais sans raideur. C'est une optimiste qui soutient le courage des autres par sa bonne humeur. Sincère mais peu expansive: elle est délicate et discrète. De temps à autre une tendance à la tristesse combattue par l'activité et l'energie naturelle.

PETITE RIEUSE.—Très impressionnable, d'une sensibilité délicate, tendre, timide et orgueilleuse, elle est toute renfermée en elle-même, un peu craintive, d'humeur très variable. Bonne et généreuse, ses bons élans sont souvent arrêtés par sa timidité et la peur d'être importune. Elle est enthousiaste, remplie d'illusions, jeune, un peu crédule et naïve. Elle est sincère mais très réservée et elle saurait dissimuler au besoin. Un peu nerveuse, irritable et impatiente. La volonté est assez résolue et ferme: elle est indépendante et elle a une disposition à être autoritaire. Elle est capricieuse et entêtée, mais le bon sens et l'esprit pratique vont se développer et je crois qu'elle deviendra une petite personne très raisonnable.

(à suivre page 3)

Études Graphologiques

(*suite de la page 2*)

LAURAINE.—D'une timidité un peu sauvage, elle n'a aucune vanité, elle est toute simple, sincère et elle laisse bien voir ses impressions si elle les dit peu. Nerveuse et d'humeur inégale, elle est souvent brusque, d'un entêtement raide, et il lui arrive de s'emporter si on la contredit ou si on la contrarie. Tendance à s'attrister, à être mécontente des autres, de la vie et d'elle-même. La volonté est précise, forte et tenace. Elle a du courage et de l'initiative. La plus parfaite loyauté et le besoin de dire son opinion pour la faire prévaloir quand c'est possible. Elle a un bon jugement mais pas assez de culture pour qu'il soit toujours éclairé largement. Bonne et sensible avec un grand besoin d'affection, elle est facilement blessée par des oublis ou des négligences. Un peu susceptible, mais généreuse et ne concervant pas de rancune.

GAETAN.—Il est assez difficile à connaitre, et quoiqu'il aime à parler et qu'il parle beaucoup, il se livre peu. Il n'est pas très sérieux il laisse l'imagigination l'aveugler, mais il sait tout de même réfléchir et il a du bon sens. Il a besoin qu'on s'occupe de lui, et il est trop facilement influencé. Cependant, il a une volonté ferme, précise, égale et active. Il a du courage et la persévérance pourrait se développer. Il est trop confiant et s'il s'imagine pouvoir accorder sa confiance, il le fait un pou imprudemment. Modeste, naturel, ne cherchant pas à attirer l'attention. Le cœur est bon affectueux, s'attache et se détache avec la même facilité.

AMICO.—Très impressionnable, d'un tempérament nerveux, inégale et irritable, il est souvent d'humeur brusque et désagréable. Sensé, pratique et d'un positivisme qui ne se paye pas de mots. Il a un cœur bon et capable d'affection, il a grand besoin d'être compris et aimé mais il le cache comme si c'était un défaut, en quoi il se trompe. Volonté impulsive, obstinée assez tenace:il a des idées absolues, il aime à contredire, il discute souvent en s'emportant quelquefois. D'une réserve farouche, il n'aime pas à laisser voir sa sensibilité qui est vive. Un peu susceptible. Aucune prétention et la plus grande simplicité d'allures :il n'a jamais songé à poser. Difficile à connaitre. Il aime les bonnes choses de la vie et ne s'en prive pas.

SEULE.—Vous me donnez bien peu d'écriture, dois-je en conclure que vous n'aimez pas l'effort? C'est ce que nous allons voir. L'esprit est précis et sensé, mais l'imagination est vive, et elle est très sensible: il faut donc pour qu'elle juge bien, qu'elle se recueille et qu'elle fasse le calme dans son âme. Les affections sont tendres et exclusives: elle ne se prodigue pas et elle n'aime pas les partages. Très sincère, avec le besoin de dire sa pensée. Gentiment simple, bonne, bienveillante, généreuse, elle est toute prête pour les grands dévouements. La volonté est moins faite pour l'initiative que pour la résistance et l'endurance, elle a une obstination douce qui est utile, elle se laisse tout de même facilement influencer. Aimante, grand besoin de tendresse. Activité égale et sans agitation. Pratique et adroite.

COTON SUR PELUCHE.—Spontanée, simple, rieuse, d'une franchise naïve phenoménale, ma correspondante a un cœur délicat et affectueux d'une sincérité qui fuit toutes les complications sentimentales. L'activité est capricieuse, un peu comme l'humeur, et je ne la crois pas persévérante dans ses travaux. Beaucoup d'ardeur pour commencer,puis de l'ennui et l'abandon total avant la fin de l'entreprise. Il n'en est pas toujours ainsi, mais souvent. La volonté est résolue, ferme, un peu autoritaire et une disposition à s'affranchir des autorités et à se conduire à sa guise. Elle n'est pas étourdie: elle a du bon sens, elle sait réflechir et la droiture de la conscience est grande. L'orgueil est susceptible et elle n'aime pas les reproches. Tout cela fait une enfant bonne, charmante, sensée, et énergique, qui, si elle est bien formée sera une vraie femme aimable et bonne.

CECILE-MIRIELLE.—Esprit léger, beaucoup d'imagination qui porte à l'exagération et nourrit les illusions dans lesquelles elle vit. Bonne généreuse, très enthousiaste. L'orgueil est bien marqué, et en général, elle a de l'assurance; mais de soudains accès de timidité la rendent muette et gênée. Elle est active, assez pratique, et elle doit être adroite. Très dépensière. Elle n'a pas d'égoïsme et elle aime à donner, et à se devouer pour les autres. Elle aime le plaisir, l'imprévu, le mouvement. Elle est sincère franche et gaie. La volonté est obstinée et toute dans le sens de la résistance:la résolution est faible et elle est facilement influencée par le milieu, par son entourage etc. Beaucoup d'animation. Elle est très jeune encore: quelques années la rendront plus serieuse, car elle a du bon sens et tant de droiture.

HENRIO.—Trop d'imagination et une sensibilité vive nuisent un peu à la sûreté du jugement en portant aux exagérations quand le cœur est en jeu.

Il a cependant un côté pratique et un bon sens qui s'affirment quand il n'est pas personnellement en cause. Il est ouvert, droit, affectueux. La volonté est vive, assez résolue, avec certaines ténacités utiles. Il est actif, laborieux et persévérant. Il a du courage et de la bonne volonté. Mais qu'il se défiie de ses illusions et de son imagination. L'humeur est très capricieuse.

Il n'est pas très sérieux et il est trop facilement influencé pour qu'il n'y ait pas là un danger possible.

(*à suivre page 4*)

Etudes Graphologiques

(suite de la page 3)

PETITE GARDE DEVOUEE.—Sensibilité délicate, beaucoup d'impressionnabilité nerveuse et une grande timidité, aussi manque-t-elle un peu du calme intérieur qui fait les âmes serieuses. La réserve est extrême et difficile à vaincre. Bonne et tendre, elle a besoin d'approbation, de sympathie, et les critiques la bouleversent. Elles est active, d'une activité un peu nerveuse qui amène rapidement la fatigue physique. La volonté est plus vive que forte; la persévérance est médiocre, mais pourrait augmenter. Beaucoup d'imagination peut nuire parfois à la sureté du jugement en portant aux exagérations et en lui faisant prendre ses impressions pour des faits. Simple et sans vanité, elle est vive, spontanée et peut-être un peu trop impulsive. Légère tendance à contredire, mais peu de ténacité. Peu d'égoïsme et cacapité de se dévouer beaucoup.

APOLLON.—Délicat, impressionnable, imaginatif et décidément sentimental, il a cependant assez de raison et de bon sens naturel pour être finalement le maître de son imagination et en y apportant le travail qu'il faut, il aura un bon jugement. Très inégal d'humeur, irritable, impatient, capricieux. Le cœur et l'esprit ont de jolies délicatesses. La bonté est vraie et serait capable de dévouement, celui-ci, jusqu'à présent n'est qu'en germe. La volonté est trop variable pour être très forte: il est impulsif et on l'influence trop facilement ,il est entêté; il est capable de résolution mais il n'a pas de persévérance. Chez ces tempéraments nerveux, l'activité a des hauts et des bas et le travail a une valeur très inégale. Il est jeune et un peu chimérique, et il est trop disposé à croire ses rêves réalisables.

FRANCINE D.—J'aime la simplicité de cette personne qui a de la fierté mais aucune vanité, et qui apporte un naturel parfait à ce qu'elle fait. Elle est un peu superficielle et elle juge beaucoup sur les apparences et toujours avec bienveillance, car elle est bonne, généreuse et optimiste. Elle est beaucoup plus timide qu'elle ne le parait; elle est réservée et parle peu de ses propres affaires. Activité un peu variable et qui reflète l'humeur. La volonté est vive, assez résolue et ferme, souvent obstinée, mais elle manque de suite, et cette variabilité lui enlève de la force. L'imagination est active et favorise les rêves et les illusions, mais elle a du bon sens et elle est capable de reflexion. Je la crois portée à la dissimulation quand elle le trouve utile.

PAX.—Il est intelligent, vif, fin, délicat, impressionnable, d'une simplicité et d'un naturel constants qui le rendent très sympathique. Un peu sentimental et idéaliste, il est facilement enthousiasmé et exposé à de grosses déceptions, comme tous les être sincères et peu défiants. Il est protégé, cependant, par une réserve timide qui cède quand il est en grande confiance. Il a besoin de tendresse et de bienveillance; il est bon, dévoué et aimant. L'activité, le courage, l'ambition et la bonne volonté marchent ensemble vers le succès.

La volonté est faite pour l'initiative et la résistance. C'est une volonté forte et bien équilibrée.

Un peu nerveux, d'humeur variable, il lui arrive d'être brusque, raidement entêté mais cela dure peu. Ouvert et d'une grande droiture.

CHOS.—C'est un impressionnable, très délicat, sentimental, rêveur, triste, et qui manque d'énergie Bon et bienveillant, il donne facilement sa confiance et il souffre cruellement des désappointements inévitables.

C'est un modeste qui agit avec simplicité et sincérité toujours. Pas l'ombre de vanité ou de prétention. Il sait se dévouer. Ce qui lui manque c'est une cuirasse un peu plus dure qui protègerait une sensibilité presque féminine, et surtout une volonté forte, résolue et tenace. Il subit facilement toutes les influences, il résiste peu aux entraînements. Il a du jugement et de la droiture, une activité un peu variable comme son humeur, et par suite un travail inégal.

JE L'AIMAIS BIEN.—L'impressionnabilité et l'imagination sont très grandes et nuisent à la sûreté du jugement. C'est un être délicat, sensible, tendre, ardent, et faible parcequ'il est toujours dominé par le sentiment, trop facilement influencé et très entraînable Il est sincère, bon, impulsif. L'humeur est variable et difficile: il est porté à se plaindre, à s'inquiéter d'une façon exagérée, à critiquer à tort et à travers, mais il n'en reste pas moins un homme tendre et qui souffre beaucoup de toutes les blessures légères ou graves. Affections exclusives, presque jalouses. La volonté est impulsive et ardente. Il est porté à contredire, à discuter et à s'emporter, souvent pour des insignifiances. Un peu de déséquilibre dans ses exagérations et il doit souffrir plus encore qu'il ne fait souffrir les autres.

JEAN CRISTO.—C'est un homme sensé, droit, sincère, bon, qui a un immense besoin de tendresse et de confiance.

La sensibilité ,en ce moment, n'est pas suffisamment combattue, mais il pourrait réagir, car il a déjà été un homme énergique. Il est actif et il faudrait un aliment à cette activité, comme dans sa vie. Il est orgueilleux, timide et ardent. Très généreux et pas du tout égoïste. La volonté est impulsive, autoritaire, assez obstinée, mais pour le moment, elle a perdu son activité et sa force.

Il souffre de dépression morale, et il devrait faire tout son possible pour se rattacher à quelque chose et réagir énergiquement contre ce qui l'attriste et l'abat. Il est jeune, il a de belles qualités, je suis certain que la vie a du bonheur en réserve pour lui, mais il faut qu'il s'aide de toute sa volonté.

(à suivre page 62)

. . . RECETTES . . .

POUR ENLEVER AU BEURRE LE GOUT DE RANCE

Pétrissez-le bien dans l'eau contenant un peu de bicarbonate de soude; chassez cette eau, et remplacez-la par de l'eau ordinaire pour enlever la saveur alcaline. Le mieux est de saler ensuite ce beurre. Ou encore, mettez du chlorure de chaux à la place du bicarbonate (20 à 30 gouttes pour 2 livres de beurre)pétrissez et remplacez ensuite par de l'eau pure.

LES VIEILLES CONFITURES

On jette souvent à tort les vieilles confitures qui se sont desséchées et durcies et dont le sucre est à demi cristallisé. Il y a encore moyen de les utiliser et de leur restituer presque complètement leur saveur primitive. Pour cela, on fait bouillir avec de l'eau des tiges vertes de rhubarbe, et quand elles sont bien cuites, on y ajoute les confitures avec un peu d'écorce de citron. Elles reprendront ainsi un goût excellent et pourront être consommées.

SIROP DE CITRON

Exprimez le jus des citrons à l'aide du presse-citron. Passez ce jus dans un torchon neuf. Réservez le zeste de quelques citrons bien mûrs. Faites fondre à froid 800 grammes de sucre dans 500 grammes de jus; 700 grammes seulement de sucre pour même quantité de jus si les citrons sont très doux, cueillis sur place. Lorsque le sucre est presque fondu, mettez sur le feu jusqu'à ébullition; à ce moment, jetez les zestes dans le sirop et laissez faire quelques bouillons. Puis, écumez s'il est nécessaire et laissez un peu refroidir. Mettez alors en bouteilles, mais ne bouchez que le lendemain.

LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: Est 1418 DIRECTION RÉDACTION ANNONCES **Privé: Est 2059**

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTRÉAL.

3ème Année—No. 5 *S'unir pour grandir.* Montréal. 15 Mars 1922

La Revue ne répond pas des manuscrits communiqués.

SOMMAIRE:



Joues au teint rose

Oh! Comme vous avez désiré donner à vos joues l'éclat de ce beau teint rose qui respire la santé. Les fards, les poudres et le maquillage avec leur effet trop apparent ont prouvé être très peu utiles et inappropriés.

Depuis des années, notre laboratoire a travaillé dans le but de combler vos désirs et maintenant nous pensons qu'avec la

Crème Orientale

rose de Gouraud

Nous avons complètement réussi à vous donner ce que vous cherchiez. Cette crème donne à vos joues un teint rose délicat et raffiné d'un effet si naturel et si subtil que l'on ne soupçonne guère l'usage d'une préparation de toilette. Dans notre nouveau produit on retrouve toutes les qualités de la Crème Orientale de Gouraud. Cette peau douce et velouteuse, cet effet calmant et antiseptique ne sont que quelques-uns des effets bienfaisants qu'elle produit sur votre peau et votre teint. Essayez-la aujourd'hui et elle vous ouvrira une nouvelle porte pour arriver à la beauté.



Essayez ces trois preparations GOURAUD

Envoyez-nous simplement 25c et le nom de votre marchand et nous vous enverrons une bouteille de Crème Orientale de Gouraud (rose ou blanche) un pain de savon médicamenté Gouraud et un tube de Cold Cream de Gouraud. Ils embellissent, purifient et nettoient la peau et le teint.

Ferd T. Hopkins & Son, Montreal

Mort d'un brillant Artiste



M. Edmond LeMoyne

Un banal accident coûtait récemment la vie à l'un de nos brillants artistes canadiens-français, M. Edmond LeMoyne, peintre québecois décédé en plein bonheur, au moment même où de partout la vie lui souriait, arraché des bras de la compagne tant aimée qu'il venait d'associer à la vie charmante et distinguée qui était la sienne.

Je le connaissais depuis l'enfance — Nous avions vécu, ses sœurs, lui et moi, des vacances inoubliées, sur les bords de la petite rivière Malbaie, tourmentée et gracieuse.

Le petit garçon doux et rêveur qui du fond de notre vallée étroite s'abimait dans la contemplation des cimes laurentiennes, et qui, fuyant nos jeux tapageurs de petites filles, allait se cacher dans quelques retraites choisies, pour crayonner les furtifs dessins où déjà se fixait sa vision d'artiste, ne se fâchait jamais, et souriait sans cesse, à nos tyrannies, à nos malices. Nous le bousculions volontiers pour l'arracher à ses méditations et le pousser dans nos jeux où il devait jouer les multiples rôles de mari, de père, de cousin, de "cavalier." Mais si nous voulions au cours de ces jeux l'utiliser comme domestique il frémissait d'indignation. Tout le sang bleu des LeMoyne, des d'Estimauville, des Buies, protestait, et le garçonnet complaisant et docile, se butait à nos raisonnements, à nos colères et à nos représailles. Rien ne l'aurait fait descendre, et toute sa vie il ne fit que s'élever au-dessus des vulgarités, des laideurs et des mesquineries, poursuivant le rêve de son enfance, et toujours perdu au fond de la vallée, il contemplait les cimes et reflétait ensuite, avec son pinceau, leurs splendides spectacles. Nous avons de cet artiste, mort si tôt, des tableaux d'une vérité profonde, d'une grâce distinguée. Il avait eu pour professeur, le grand peintre québecois Huot, auquel il avait voué une admiration sans bornes; il avait également étudié sous les meilleurs maîtres français, et travaillé dans tous les musées célèbres de l'Europe. De retour au pays, il se consacra entièrement à son art, et c'est dans l'expansion la plus ardente et la plus noble de son talent que nous voyons le pinceau tomber de sa main, ses yeux se fermer, et sa vision se voiler de crêpe...

Sur la tombe de cet ami délicat et charmant, dont la pensée se mêle à mes jolis souvenirs d'enfance, je m'agenouille, triste et lasse de toutes les années qui ne reviendront plus.

MADELEINE.

Sa Sainteté Pie XI

Le cardinal Achille Ratti naquit à Desio, le 30 mai 1857, avant-dernier fils d'une famille de sept enfants; il lui en reste, vivants, un frère et une sœur. A l'époque de sa naissance, son père — François Ratti — dirigeait la filature des Frères Conti, de Pusieno; il devint, dans la suite, associé de la maison Gadda.

L'éducation chrétienne que l'enfant recevait dans sa famille se complétait admirablement dans l'école que tenait à Desio, dans sa propre maison, un prêtre, Don Giuseppe Volontieri. Il passait ses vacances chez son oncle, Don Damiano Ratti, prévôt d'Asso, ecclésiastique de haut mérite, qui exerça sur l'âme du jeune homme une influence profonde.

L'abbé Ratti se distingua parmi ses condisciples aux Séminaires de Monza et de Milan. Aussi fut-il choisi — avec l'actuel archevêque de Palerme Alessandro Lualdi — pour être envoyé à Rome comme élève du Collège Lombard; il fréquenta les cours de l'Université grégorienne et y prit les doctorats en philosophie, en théologie et en droit canon.

Il est intéressant d'observer que Don Achille Ratti avec Don Alessandro Lualdi furent parmi les tout premiers docteurs de l'Académie de Saint-Thomas; Léon XIII voulut les recevoir en même temps et, comme pour les prendre tous deux sous sa spéciale protection, il mit en même temps une de ses mains sur leurs têtes...

Ordonné prêtre le 20 septembre 1879, Don Achille Ratti célébra sa première messe dans l'église de St-Charles, l'église des Milanais. Rentré à Milan en 1882, il passa quelques mois comme vicaire spirituel dans la petite paroisse de Barni, puis il fut appelé à professer au Grand Séminaire d'abord la théologie, et ensuite, durant cinq ans, l'éloquence sacrée, jusqu'au moment où, en 1888, il fut admis parmi les docteurs de la Bibliothèque Ambrosienne.

Le nom du docteur Achille Ratti restera attaché à celui de la célèbre Bibliothèque Ambrosienne, fondée par le cardinal Federigo Borromeo.—Durant les vingt ans qu'il y demeura, il publia des livres et des articles d'histoire critique qui lui assurèrent une place distinguée parmi les savants d'Italie et des autres pays. Parmi ses travaux scientifiques, il faut mentionner spécialement les Acta Ecclesiae Mediolanensis. Il entreprit aussi et mena à bon terme le classement nouveau de la Bibliothèque Ambrosienne qui, établi suivant les règles les plus modernes, a tant facilité les recherches des historiens et des érudits. Il avait trouvé d'ailleurs, pour mener à bon terme cette initiative, l'appui décidé du préfet de l'Ambrosiana, l'abbé Cériani.

Mais Don Ratti ne se contentait pas d'être un prêtre savant. Il ne cessa jamais d'être un prêtre apostolique. Son nom est attaché à l'histoire du Cénacle, établi à Milan en 1882 par les Dames françaises du Cénacle; il en fut l'aumonier et il ne contribua pas peu à en faire, à Milan, un des centres les plus importants d'apostolat religieux, au profit de toutes les classes sociales, les plus humbles comme les plus élevées.

Il était préfet de l'Ambrosienne quand, en 1910, Pie X l'appela à Rome pour y être l'alter ego du savant P. Ehrle, préfet de la Bibliothèque Vaticane. Il succéda à celui-ci en 1914, dans cette importante fonction.

C'est là que Benoît XV alla le chercher lorsque, le 25 avril 1918, il le nomma visiteur apostolique en Pologne. A ce moment-là, l'Allemagne n'avait pas encore évacué ce pays; on y pouvait déjà sans doute parler d'autonomie, mais l'aube de l'indépendance n'avait pas encore lui.

Mgr Ratti n'était investi d'aucune mission politique. Il s'agissait, pour lui, de reconnaître l'état religieux de la Pologne, et d'étudier les meilleurs moyens de donner à sa vitalité chrétienne une vigoureuse impulsion. Mgr Ratti voulut tout voir de ses yeux, et c'est littéralement qu'il "visita" la Pologne, accueilli partout d'une façon triomphale. De nouveaux évêchés furent créés sur ses propositions. En étroite union avec les évêques le Visiteur apostolique retrempait ainsi l'âme de la Pologne pour le jour qui vint enfin, où la grande nation catholique de l'Est ressuscita pour ne plus mourir.

Le gouvernement polonais ne pouvait manquer de nouer aussitôt des relations avec le Saint-Siège. Mgr Ratti, "de visiteur" devint nonce apostolique. Il présentait en cette qualité, ses lettres de créances au président Pilsudsky le 19 juillet 1919. Caractère tranquillement énergique, le nonce vit sans s'émouvoir l'invasion bolchéviste déferler jusqu'aux portes de Varsovie. Il resta dans la capitale, donnant ainsi au gouvernement polonais un précieux appui moral.

Quand le saint cardinal Ferrari mourut, la pensée de tous se porta vers l'illustre fils du clergé milanais, que la confiance du Pape avait député en Pologne. Le Pape s'arrêta, en effet, tout de suite sur lui. Voilà cinq mois à peine que le cardinal Ratti gouverne le diocèse de Saint-Charles. Nous ne dirons pas qu'il y a conquis tous les cœurs, il les possédait déjà auparavant.

Ce Pontife, au regard tranquille et profond, à la pensée si réfléchie et au jugement si sûr, à toutes les qualités de l'homme de gouvernement. Et la fermeté virile de son caractère est toute rayonnante en même temps de la charité du Christ.

B. SIENNE.



Sa Sainteté Pie XI

. . . Sympathies . . .

Par LOUIS DANTIN

Nous causions, Georges Hamel et moi, des lois qui régissent nos sympathies. Vous demandez qui est Georges Hamel, naturellement. C'est un garçon qui foisonne de qualités, mais qui n'a pas de chance. J'entends que son cœur n'en a pas. Ce cœur a cherché toute sa vie le beau papillon de l'amour, et n'a trouvé que des chenilles. Hamel est une âme idéaliste et tendre, pour qui l'amour est le pôle magnétique de l'être, ayant la justice pour équateur. C'est un enthousiaste de la beauté, qu'un pic de montagne extasie, qu'une branche de mimosa transporte. Mais la beauté féminine surtout l'hypnotise; elle concentre pour lui toute la splendeur du monde; il ne l'aborde qu'avec une adoration tremblante. "Il y a, m'a-t-il dit, des profils de femmes qui me rendent complètement fou". Il est très généreux, loyal comme plusieurs chevaliers et incapable d'une bassesse. Il a une figure pâle de romantique attardé, moins la chevelure, et ses traits, à défaut de charme bien défini, ont celui de leur expression sérieuse et ouverte. Sa culture mentale est intense, sa curiosité omnivore et insatiable. Il a tout lu, depuis Confucius jusqu'à Bernard Shaw, depuis Pétrone jusqu'à Henri Barbusse. Il a même lu Saint Augustin et Sainte Mechtilde. Je l'ai trouvé un jour absorbé dans une table de logarithmes. Il cause de tout avec un singulier mélange de philosophie et de poésie, toujours prêt à s'emballer pour le sentiment contre la raison pure. Ses opinions sociales sont avancées et naïves: celles de Tolstoï amalgamées à celles de Lenine; la théorie d'un chambardement universel qui s'interdirait d'écraser une mouche. Bref, Georges Hamel est un charmant homme et un délicieux ami.

Comment s'expliquer alors qu'à l'âge de trente-cinq ans il n'ait encore allumé nulle part la flamme glorieuse, qu'il reste ainsi muré dans son exil intime et dans son ennui? Ce n'est pas faute d'aimer lui-même: il s'attache comme la vigne sauvage et prend feu comme l'amadou. Il cherche éperdument l'âme-sœur, il la désire de toutes ses fibres, il lui tend des mains presque suppliantes. Et immanquablement elle lui échappe. Il croit l'apercevoir à quelque tournant de la route: il rêve aussitôt de sources chaudes, de coupes débordantes, d'ors, de symphonies et de rayons; mais la reine apparue se transforme à vue d'œil, comme dans les contes, en fée boiteuse qui le repousse et se moque de lui. Ce guignon est si reconnu qu'un de nos camarades l'a baptisé Les-Vaines-Tendresses. Quant à moi, il me représente Eros enchaîné, la quatrième Danaïde, et le Tantale du vingtième siècle.

Il y a des raisons, et mon ami les connait toutes, et cela fait partie de sa souffrance, car il s'analyse, il s'analyse!

Ainsi, il sait qu'il n'a pas de stratégie. Il ignore les ruses, les camouflages, les retraites feintes, les avances masquées, tout l'appareil de l'encerclement et de l'assaut par lequel se force l'amour. Il ne regarde pas la femme comme une proie qu'il faut conquérir dans une complication d'affûts, de poursuites et de surprises. Pour lui, l'amour est une tendance mutuelle, une attraction simultanée qui doit s'établir avec l'assurance et la sérénité d'une loi. Son progrès est normalement aussi calme que l'épanouissement d'une corolle. Les deux êtres "touchés" convergent l'un vers l'autre sans plus d'effort que des tiges aimantées. Si l'un des deux résiste, s'est simplement le signe d'une polarité contraire, cela prouve qu'il relève d'un autre rayon d'influence,et alors c'est folie de s'insurger Donc, il lance un appel, un signal, puis il écoute, escomptant une réponse; il fait deux pas, comme dans le menuet, puis il attend que la vis-à-vis se rapproche. Si rien ne s'émeut et ne vibre, il se replie, il s'efface discrètement. "Vais-je essayer, dit-il, de bousculer leur liberté, d'entrer par effraction dans leurs grâces? Insister quand on vous refuse, mais c'est mesquin, mal élevé, mon cher!" Vous pensez si ce fatalisme timide lui réussit. La moitié de l'amour, pour la femme, n'est-ce pas ?c'est l'excitation de la lutte et l'ivresse de la défaite. Elle veut être traquée, réduite et emportée sur les épaules comme au temps de l'homme des cavernes. Devant l'attaque, elle fuit, en tournant la tête, par exemple, goûtant l'orgueil d'être suivie. Atteinte, elle regimbe et joue des griffes: il est si doux d'être terrassée! "Pourquoi, dis-je, un jour à l'une d'elles, n'encouragez-vous pas George Hamel? Voyez donc comme il vous regarde!"—"Ah bien! fit-elle avec une moue, il m'en faut plus que ça pour me remuer!" Vous avez justement le mot de l'énigme: il ne les remue pas!

Et puis, il a une manie qui lui est fatale: il s'imagine qu'on peut concilier la liberté avec l'amour. Il caresse la notion d'un attachement absolu, total, qui n'entraînerait aucune servitude, qui n'aurait, si l'on veut, d'autre chaîne que lui-même. On n'a pas le droit, prétend-il, d'aliéner son être moral; tout ce qu'on peut, c'est de se donner tout entier, à chaque jour et chaque heure, par un choix constamment renouvelé. On ne peut promettre à une femme, même à la plus chère, de l'aimer à jamais et uniquement: le cœur a sa vie indépendante, incoercible, échappant aux contrats et aux hypothèques. "Seulement, ajoute-t-il, une fois vraiment livré, il ne se reprend plus sans raisons majeures: c'est sa nature même et sa loi". Vous voyez d'ici quel accueil ces théories reçoivent d'une assemblée de belles disciples. "Comment! mais c'est l'amour libre, cela!" clament-elles effarouchées, "quelle horreur!" Eh! non, c'est seulement l'amour qui voudrait se croire libre. Au fond, Hamel ne cherche qu'à s'enferrer, qu'à s'inféoder corps et biens: il est fidèle comme un toutou, constant comme une fonction algébrique. La femme qui l'aurait captivé possèderait un esclave enthousiaste: il l'épinglerait, il la chausserait, il promènerait son caniche. Seulement, il ne voudrait pas sentir que c'est son devoir. Il déteste la jalousie, cette fièvre mentale qu'on a bien définie: l'instinct de la propriété poussé jusqu'au délire; il la juge une main-mise brutale sur l'être d'autrui, une forme arrogante de l'égoïsme. Mais celle qu'il aimerait n'aurait pas lieu d'être jalouse. Seulement, seulement, elle ne le savent pas!

Georges Hamel, en tout cas, en raison même de ses avatars multiples, est devenu un expert dans les choses du cœur. Nul ne connait mieux que lui la carte du Tendre, nul ne sait mieux dérouler les ressorts du sentiment, en saisir les forces motrices, en peser les actions et les réactions Et nous en étions à scruter, au fil de l'idée, ce monde des sympathies humaines qui, en le torturant,l'intéresse par dessus tout.

—J'ai remarqué, dit-il, que l'identité des pensées, des goûts, des tendances morales, est bien loin de suffire à la sympathie. On croit assez que deux âmes s'attirent quand elles se ressemblent. C'est une formule commode et à première vue solide, mais que l'observation ébrèche joliment. On voit mille fois, n'est-ce pas, les plus entiers contrastes entre des âmes passionnément éprises? Exem-

ples: Eloa et Satan, Mars et Vénus, un mari artiste, flâneur et mondain adoré de sa femme pratique, active et dévote. Non, l'attrait sympathique plonge plus loin dans l'être que la couche des dispositions mentales: il dépend de causes plus secrètes, englobant à la foi l'âme, le corps, le tempérament, le caractère, l'*ego* lui-même en ce qu'il a de plus essentiel et de plus subtil. Et ce qui le suscite, ce n'est pas tant la similitude que l'adaptation, l'harmonie, les tons se complétant l'un l'autre, la vibration synchronisée et formant accord.

Parfois, à la lecture d'un livre, on voit réflétées dans ses pages ses propres pensées,ses propres émotions, toute la structure de son être idéal et sensible. Il semble que tout ce qu'on lit, on l'avait éprouvé, conçu, qu'on le crée et l'exprime presque autant que l'auteur lui-même. Des opinions qu'on caressait secrètement, des élans intimes qu'on croyait exclusivement siens, apparaissent là en pleine lumière, jaillis d'une âme qui a vécu peut-être à des milliers de lieues ou d'années. Il y a concordance parfaite, entente dans toutes les directions, entre cet esprit et le nôtre; tout ce qu'il émane entre en nous par des avenues toutes ouvertes. On se dit: cet homme est mon frère; nous sommes deux copies du même type, deux incarnations d'une seule idée. Que je voudrais le voir, le connaître! Quelle sympathie complète s'établirait entre nous deux! Les entretiens délicieux que nous aurions ensemble! Le charme inouï d'une vie commune!

J'ai senti cela, pour ma part, en lisant Augustin d'Hippone: cet Augustin artiste, rêveur, philosophe, homme du monde, affamé de science, enflammé de passion pour la beauté sous toutes ses formes; et si moderne, si moderne, qu'on se l'imagine aisément arpentant le boulevard Montmartre ou disant des pantoums dans un cénacle décadent; l'Augustin des *Confessions*, des *Lettres* et du *Livre de la Musique*; celui que tenaillaient à la fois l'amour de Dieu et l'amour de la femme; celui qui n'a pu se résoudre à damner Platon. De me trouver si semblable à lui, si vibrant à son unisson à travers une pareille distance, m'apparaissait presque un miracle. "Augustin, me disais-je,c'est moi, Hamel, moins le génie; avec cette nuance encore, mais qui maintient une sorte d'équilibre, qu'il a eu toute sa sainteté à la fin, et moi au commencement. Pourquoi n'ai-je pas vécu près de lui, assis à sa table, comme son ami Alypius?" Eh bien! réflexion faite, il n'est pas sûr du tout que j'eusse pu vivre dix minutes avec l'Augustin en chair et en os. Peut-être nos tempéraments individuels eussent-ils été comme l'eau et le feu. Peut-être, dans un coin de l'esprit, portait-il quelque trait répugnant au mien dont ses livres n'ont gardé nulle trace, ou dans son être externe quelque manie, ne fût-ce qu'une façon de marcher, de traîner sa toge, qui m'eût semblé insupportable. J'y songe, je crois qu'il m'eût horripilé à manger constamment des figues, comme il faisait, étant manichéen, pour délivrer les âmes captives. Ou bien je lui eusse déplu moi-même, ce qui est plus probable, et l'euphonie eût péri de ce côté. Bref, j'ignore tout-à-fait si mon attrait intense pour le penseur et l'écrivain se fût étendu à l'homme.

J'ai goûté la même consonance avec Jean-Jacques Rousseau et l'italien Rosmini. Rousseau, tel qu'il se peint lui-même, tel qu'il vit dans ses livres, est simplement irrésistible. Si ardent, si sensible, si généreux! si humain malgré son génie, si loyal jusqu'en ses faiblesses! J'ai vécu avec lui sa jeunesse bohème, sa solitude à l'Ermitage, à l'Ile Saint-Pierre, où il créait d'inspiration une nouvelle esthétique et un nouveau code social. J'ai eu pour lui un culte, un attachement personnel, jusqu'au jour où l'étude plus creusée de mon idole en a gratté presque toute la dorure. Et j'ai vu, à côté du Rousseau splendide de l'*Emile*, le lettré vaniteux, le Diogène poseur, le misanthrope ingrat, le neurasthénique égoïste faisant porter à tout le monde le poids de son hypocondrie et de sa gravelle. Deux hommes absolument divers assemblés en lui: l'être droit, chaleureux, ouvert aux abnégations les plus hautes, apôtre d'une morale puisée aux sources même de la nature; et le détraqué qui met sa famille aux Enfants-Trouvés, qui croit voir l'univers armé contre lui, et qui se promène dans les rues en robe de coton blanc. Où donc allait ma sympathie? A un Rousseau charmant, divin presque, mais qui n'existait qu'en peinture.

Parmi les contemporains, Loti surtout m'a charmé et captivé. Un errant nostalgique comme moi, avec cette différence que c'est le tour du monde mental que j'ai fait plusieurs fois, au lieu d'encercler la boule terrestre. Mais émus tous deux des mêmes rêves et poursuivant les mêmes fantômes: connaître, admirer, aimer. Dans ses odyssées innombrables, à Tahiti ou à Stamboul, à Bénarès ou à Nagasaki, j'ai cru être pour lui un autre frère Yves. Je sens les choses comme il les sent; je les dirais comme lui, si je le pouvais. Il me peint, il me définit en se racontant lui-même. Mais quand j'examine les portraits d'un sou accolés parfois à ses œuvres, croirais-tu que je suis figé tout de suite? Il y a quelque chose dans ses traits qui coupe mon intimité, quelque chose de froid comme l'acier, de hautain, de réservé, d'incommunicable. Je me dis que l'âme qu'ils recouvrent n'a jamais livré son secret, que vingt volumes de confidences l'ont laissée isolée et inaccessible; et en m'éloignant malgré moi, je la plains mieux de son ennui. D'ailleurs, pourrait-il s'établir une camaraderie réelle entre un officier de marine et un enragé pacifiste? Je n'ai donc comme ressource, pour conserver mon Loti imaginaire, que d'oublier son existence et de tourner sa photographie au mur.

—C'est peut-être différent avec les femmes? interposai-je.

—Différent, oui— c'est-à-dire encore plus énigme. Avec les femmes, mon cher, la sympathie ou l'antipathie tiennent à des causes microspiques, à une ligne, au jet d'un regard, à la place d'un cheveu, à l'intonation d'une parole, à des atomes que les sens ne perçoivent même pas. C'est une emprise subite, impérative, presque toujours inexplicable. Rien de moins raisonné ni de plus fantasque. Tiens, je vais te conter une drôle d'aventure tirée de mon catalogue d'expériences. Tu n'as que faire de savoir les dates, mais ça m'est arrivé il n'y a pas vingt ans.

Je m'amusais un jour à parcourir, dans une revue, la page de la "Petite Correspondance", ce bureau d'échange des cœurs incompris, cette station d'où les âmes en peine lancent des appels dans l'inconnu, cherchant à ébranler autour d'elles une série d'ondes contagieuses. Parmi une quantité de messages simplistes énoncés en des styles funambulesques, je remarquai une note, signée Adrienne, à cause de sa correction, de sa réserve, et des dessous que j'y croyais découvrir. L'auteur se disait isolée au milieu d'une foule étrangère, incapable de plier aux notions communes son esprit indiscipliné, et son cœur à des relations futiles. Elle voulait un correspondant, un seul, qui souffrît comme elle de la solitude, et qui n'eût pas les idées de tout le monde. Elle ne lui promettait qu'une réciprocité de franchise, et se défiait d'avance de toute autre attente. Je crus sentir sous ces formes calculées la plainte d'une sensibilité délicate et d'une mentalité ardente. La détresse qu'elles manifestaient répondait si bien à la mienne qu'il me prit fantaisie de l'explorer. J'envoyai une réponse à

Adrienne. Il fallait l'adresser à la revue même, qui se chargeait de la transmettre. Ainsi l'incognito était gardé aussi longtemps qu'on le jugeait bon. J'expliquais dans cette lettre l'impression sympathique que j'avais reçue, l'apparente ressemblance de nos deux vies, ma prison bâtie comme la sienne dans le désert sentimental, et l'espoir que nos deux esprits, dans un monde éthéré au moins, se reconnaîtraient fraternels. Je la questionnais sur ces "idées rares" qu'elle voudrait voir dans un ami, l'assurant que les opinions osées et les théories impossibles avaient toujours été mon fort; mais j'avouais un doute qu'elle fût si avancée elle-même dans l'individualisme, car jamais encore je n'avais rencontré une femme dégagée pleinement du moule de ses ambiances et de son berceau.

Une réplique m'arriva, sans indication d'origine, d'une écriture fine et nerveuse, d'une langue et d'une orthographe plus que passables; et comme substance, mon cher, charmant, enlevé, délicieux! Pas l'ombre d'affection ni de pruderie. La confession toute simple d'un état d'âme inquiet et impatient; la fatigue des routines veules et des attitudes commandées; l'aveu voilé de déceptions subies; l'indice, ça et là, de lectures, de goûts artistiques difficiles et justes; l'intérêt attendu d'un croisement d'idées avec un esprit un peu utopiste, un peu hors d'alignement, dans un monde où tous les esprits semblent taillés à la même mesure; et l'assurance qu'en fait de "sauvagerie", à en croire sa réputation commune, elle pourrait me rendre des points. "Entre plusieurs épistoliers, ajoutait-elle, je vous garde, vous, parce que vous me ressemblez et que vous êtes triste".

Ce fut le début d'une correspondance poursuivie pendant plusieurs mois avec un plaisir mutuel. De mon côté, ce devint bientôt de l'enchantement. Cette intelligence féminine était la plus prompte, la plus ouverte que j'eusse jamais trouvée. Elle saisissait tout, elle absorbait tout sans effort, et ce qu'elle ne savait pas, elle le devinait. Elle entrait de plein pied dans mes idées les plus saugrenues, tout en les rectifiant d'un coup de barre pratique. Elle-même avait des inventions originales et étonnantes. Nous avions les mêmes préférences: elle aimait comme moi Gluck, Rameau, Rodenbach, Francis Jammes et Andrea del Sarto. Son caractère en même temps se révélait spontané et noble; son cœur, malgré sa discrétion voulue, trahissait de l'élan et de la chaleur. Je paraissais, l'intéresser, occuper une place dans sa vie. A force de nous entendre en tout, nous en étions venus à une intimité très confiante; et quant à moi, c'était fatal, l'amour se glissait là-dessous tout doucement. Conçois-tu ça? L'âme assortie, l'âme-sœur, je l'avais trouvée!

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que j'ignorais tout le temps où vivait ma chère inconnue; et elle ne se pressait nullement de me l'apprendre. Ses lettres m'arrivaient sans timbre, sous seconde enveloppe que m'expédiait la revue. Elles eussent pu venir aussi bien de Bruxelles que de Rome, de Témiscouata que de Winnipeg. Je savais seulement qu'elle demeurait dans sa famille, avec deux sœurs plus jeunes qui la tenaient un peu à l'écart, et qu'elle occupait quelque part l'emploi de secrétaire. J'avais plusieurs fois, mais en vain, réclamé une photographie. Elle répondait: "Pourquoi cela? Nous sommes sûrs de notre harmonie morale: ne courons pas le risque, même atténué, du contact physique". Je me disais: Serait-elle laide? Mais la supposition me semblait absurde, Ce voile baissé donnait à mon aventure un piquant, un : vague romantiques. A la fin cependant je n'y pus tenir. Je pressai Adrienne au point que, de guerre lasse, elle me dévoila son adresse. La bonne surprise! Elle vivait à Montréal même, à la distance de quelques rues de ma propre chambre! Je n'avais que deux pas à faire, et mon rêve prendrait corps, se dresserait vivant devant moi!

De ce moment je voulus une entrevue. Je sentais qu'elle la désirait de son côté; elle hésitait pourtant, elle semblait retenue par quelque appréhension obscure. "J'ai si bien goûté, disait-elle, notre intimité telle qu'elle est! Pouvons-nous l'augmenter, la rendre plus belle?" Mais moi, j'étais épris, je n'écoutais rien. Un soir je lui écrivis un billet conçu à peu près en ces termes:

> Amie, ne me refusez pas plus longtemps la joie, le besoin de vous voir: vous me rendriez malheureux. Tenez, j'ai l'occasion toute prête. J'ai deux entrées pour le concert que va donner jeudi, à l'Académie de Musique, l'orchestre symphonique de Boston . Ne trouvez-vous pas bon que notre connaissance se fasse à la vibration de pures cadences et de beaux accords? Dites-moi donc que vous serez vers huit heures à l'entrée de la salle, où je vous attendrai moi-même, et à quoi je vous reconnaîtrai. Il faut que je vous parle; il faut que je relise dans vos yeux la substance de tant de lettres délicieuses et la sympathie qu'elles m'ont assurée. N'en avez-vous nul désir vous-même? Je vous attendrai donc jeudi, je vous supplie de venir sans crainte, et, si je vous connais, vous oserez.

Le lendemain j'eus sa réponse; elle disait:

> Puisque vous le voulez, je serai jeudi soir à l'endroit que vous désignez. Croyez-vous que, pour retarder si longtemps, je n'ai pas eu à lutter contre moi-même? Mais, je ne sais pourquoi, je redoutais les surprises, les caprices du cœur. Cette entrevue, je la désire comme vous; mais elle va être l'épreuve de notre amitié, le jugement du sort sur notre "symphonie" personnelle, et réclamer l'exercice de cette sincérité entière que nous professons mettre au dessus de tout. Je souhaite être pour vous l'Adrienne des lettres, et que vous me soyez le Georges dont j'ai en moi-même le portrait. Si vous ne me devinez pas sans étiquette, j'ai peur; mais je porterai, en tout cas, un costume bleu marin et un chapeau avec une plume orange. A bientôt.

On était au mardi. Le jour suivant, je ne vécus pas. Chaque minute fut pour moi une pulsation d'attente. Mes sens imaginaires se traçaient, ligne à ligne, le portrait séduisant de Celle...et au dessus flottait, comme un paraphe de flamme, cette plume orange qui était à elle seule une poésie. Une plume orange! Il fallait être elle pour avoir de ces idées-là.

Le jeudi, j'étais, dès sept heures, stationné devant la salle vide, scrutant minutieusement la foule qui passait et repassait. Je m'étais mis dans l'ombre d'un pilier, voulant le privilège du premier coup d'œil, la joie de la première surprise. Chaque toilette bleu marin me donnait un choc, m'électrisait pour une seconde; mais l'absence de la plume était générale. Attente longue, énervante. Tous ces gens qui me bousculaient, ces couples gais qui se succédaient maintenant au guichet ouvert, me jetaient en passant un regard soupçonneux qui voulait dire: "Qu'est-ce qu'il fait là?" As-tu jamais senti peser sur toi cet œil hostile, cet œil méprisant de la foule?

Enfin, je tressaillis pour de bon: c'était elle. Je vis d'abord la plume orange, ondulant comme pour un signal, puis le bleu de la jupe; et l'instant d'après Adrienne, éclairée par l'arc électrique, m'apparut en face et en pleine lumière.

Bon Dieu! quel moment! Elle était belle. Ses traits avaient la pureté, la régularité qu'on associe d'ordinaire avec la forme grecque. Elle était élégante, et son costume lui allait comme un gant. Ses cheveux saillaient, fins et clairs, des bords du chapeaux de velours que surmontait cette plume. Son teint était d'une blondeur délicate, et ses yeux s'arquaient sous les cils selon les lois classiques.

Mais cette beauté, mon cher, au lieu de m'étreindre, me repoussait et me glaçait! Elle était admirable à mon œil d'artiste, mais tout mon être intime s'en écartait avec violence. Je n'ai jamais, c'est vrai, aimé de choix la beauté grecque; mais il se posait ici bien autre chose qu'une

question de plastique. Je lisais dans ces traits une Adrienne contraire à celle qui m'avait captivé. C'était la froideur mate où je rêvais, l'expansion, l'intensité; c'était je ne sais quel pli flasque de la lèvre et, dans les yeux verdâtres, je ne sais quelle vapeur brouillée. Et puis, c'est impossible à dire: c'était ainsi parce que c'était ainsi;mais cette physionomie portait le symbole, le destin écrit d'une divergence totale avec mon moi le plus profond. Je voyais d'un seul coup qu'entre moi et cette femme il n'y avait rien de commun, qu'il n'y avait jamais rien eu que des mots, des mots! que jamais d'elle à moi ne se créeraient l'unité, la fusion essentielles. Nous étions séparés par l'épaisseur du monde.

Oh! la détresse qui me saisit! Elle ne m'avait pas vu. Je m'étais rejeté d'instinct derrière la colonne, pour avoir le temps de penser, de me remettre.

Qu'allais-je faire? Briser là tout de suite sans me faire connaître? Je l'aurais voulu. J'avais envie d'enfoncer mon chapeau sur mes yeux, de passer devant elle à toute vitesse et de m'enfuir.

Mais c'était impossible! J'étais tenu d'honneur à me présenter. Je devais même faire montre d'un certain plaisir, m'imposer la moquerie de l'accueil aimable.

Elle promenait maintenant autour d'elle des regards furtifs, étonnée sans doute d'être au rendez-vous la première. Je m'avançai, forçant sur mes lèvres une grimace qui ressemblait à un sourire.

—Je vous demande pardon, mademoiselle, articulai-je, mais vous êtes sans doute la personne qui devait rencontrer ici Georges Hamel?

Elle se retourna, et nos yeux se croisèrent. Je crois n'avoir jamais vu sur une figure une telle expression de surprise,un tel instantané de désappointement et de recul. Ce fut comme le contact soudain de deux fluides contraires La répulsion que j'avais subie, elle la devinait, elle la partageait. Je n'étais pas celui qu'elle venait chercher: je n'étais rien, je ne pouvais rien être pour elle. Elle me toisa d'un air glacial et chargé de dédain inconscient Elle rougit, pâlit, s'agita, dans un combat que je devinais atroce. Puis, prenant son parti, elle murmura entre ses dents, mais si bas que je l'entendis à peine:

—Non, monsieur, vous vous êtes trompé.

Nous restâmes une seconde en face l'un de l'autre, pétrifiés d'embarras, de gêne et de honte. Puis, sans presque savoir ce que je faisais, je m'inclinai, je balbutiai: "Mille excuses", et, faisant volte-face, je m'en allai par les rues obscures.

—Tu comprends, reprit-il, je suis pas tout-à-fait sûr, j'entends d'une certitude absolue, physique, que c'était vraiment elle. Il est purement possible que la femme qui se trouvait là, à cette heure, avec cette plume orange... Mais bah! j'en suis certain autant qu'on peut l'être, car je n'ai jamais plus entendu parler de "l'autre".

☞ Quand je vous disais que le pauvre garçon n'a pas de chance! LOUIS DANTIN.

Notre numéro de Pâques

Notre numéro de Pâques sera une édition de luxe avec une couverture en quatre couleurs, couverture artistique qui prouvera que nos ateliers montréalais peuvent exécuter les travaux d'art les plus délicats. Ce numéro sera donc fort recherché, car il offrira une lecture substantielle, attrayante et saine.

Nous prions nos dépositaires de nous adresser au plus tôt, leur commande pour le numéro spécial de Pâques.

Le Double Voyage

Par René Chopin

Parmi le luxe frais de bibelots futiles,
Sous le large abat-jour du boudoir élégant,
Vous me parliez avec ardeur d'aller aux Iles
Vivre dans l'indolence un songe extravagant.

Au coeur d'un archipel perdu du vaste monde
S'isole le hameau de la Félicité;
Notre amour y boirait une eau vive et profonde
Aux sources du Repos et de la Volupté.

Nous verrions librement s'ébattre nos beaux rires
Comme des enfants nus sous les hauts cocotiers,
Mon Désir, faisant trêve à nos fervents délires,
Serait un fauve las qui se couche à vos pieds.

Hélas! nous ne ferons ensemble le voyage.
Près du vôtre voici mon propre songe amer,
J'ai mis à mon oreille un luisant coquillage
Et vu toute la mer à sa rumeur de mer.

La mer! Elle est sonore, agitée et chantante,
Nous avons traversé des courants de chaleur,
Soucieux d'entrevoir l'aventure qui tente
Mon rêve émerveillé vogue à pleine vapeur.

L'un et l'autre suivons notre route opposée;
Je suis le passager à bord d'un paquebot
Qui se trouve au réveil une âme reposée,
Le vent joyeux du large aveugle mon hublot.

Dans le matin salubre allons voir l'embellie
Et la rencontre unique en mer de nos destins;
Entre vagues et ciel danse la nef jolie
Où s'embarqua ce soir votre songe lointain;

Sa coque fine tangue et roule vers la joie
Qui vous attend là-bas au pays singulier,
Comme un drapeau d'espoir elle s'enfle et s'éploie
Votre voilure au mât de votre blanc voilier.

Votre regard brillait d'une plus chaude flamme
Alors que vous parliez dans ce coin de boudoir;
Je ne puis, sur les flots où nous appareillâmes,
Que vous tendre l'adieu suprême d'un mouchoir.

Ironique et fatal l'espace nous sépare;
Vous n'aurez pas compris le veilleur sur le pont
Qui patiemment guette à l'horizon le phare
Qui révèle le port à son coeur vagabond.

Madame, poursuivez le merveilleux voyage...
Ce rêve de bonheur un moment signalé
Je regarde attristé se perdre son sillage
Et le suis à jamais sur la mer en allé.

René Chopin.

LE MONT EDITH CAVELL

Le Parc Jasper — Les Montagnes Rocheuses Canadiennes

Par IRENE TODD

Au cœur même de l'Alberta, dans le Parc Jasper, au milieu de ces majestueuses montagnes dont les cîmes toujours neigeuses semblent monter une garde vigilante sur la vallée de l'Athabasca; au milieu des pins solitaires et des saules chantant sous la brise légère des monts, s'élève une châsse grandiose: pieux hommage du Canada à la mémoire de l'illustre infirmière anglaise, Edith Cavell, assassinée par les Allemands à Bruxelles, le 5 octobre, 1915.

Taillé à même ces monts éternels par le grand maître de la nature, ce monument est plus impressionnant et plus beau que toutes les œuvres de bronze ou de marbre, et le peuple canadien ne pouvait mieux faire, pour rappeler à jamais l'esprit de sacrifice dont fit preuve cette héroïne de la Grande Guerre, qu'en lui dédiant comme monument un des pics le plus élevés des Rocheuses Canadiennes.

Cette montagne dont le sommet s'élève vers le ciel comme une haute pyramide, à 11,033 pieds au-dessus du niveau de la mer, est parfaitement visible de Jasper, ville principale du Parc Jasper, sur la ligne du chemin de fer National du Canada; elle est même encore visible à une distance de 12 à 14 milles.

Tout le panorama environnant, qui est d'une sublime grandeur et qui porte l'âme aux plus hautes aspirations, se renouvelle sans cesse, car constamment l'on découvre des teintes et des couleurs nouvelles, du merveilleux, du mystérieux et de l'enchantement, suivant la lumière, le mouvement des nuages et notre propre état d'âme.

L'on admire la vaste et souriante vallée avec ses vertes prairies fleuries, à travers lesquelles les flots de l'Athabasca passent en se tordant pour s'élancer vers le Nord avec un ricanement sauvage. Un peu plus haut, les grands pins et les trembles chuchoteurs se courbent au gré du vent, tandis



Le Lac et le Mont EDITH CAVELL

qu'ici et là un lac clair et brillant, luit comme un gros diamant serti de vert sombre.

Plus haut que la ligne des grands arbres le contraste est des plus frappant, car alors que le flanc des montagnes disparait sous le saxifrage jaune et les roses sauvages, leur cime de granit est couverte de glaciers étincelants; de chaque côté de la vallée s'échelonnent les pics abrupts tout encapuchonnés de neige prenant tour à tour au grand soleil des teintes opalines du plus heureux effet, quelquefois même disparaissant au milieu de nuages d'un blanc laiteux.

Le plus fier de ces pics est sans contredit celui du Mont Edith Cavell, situé à 14½ milles au nord de Jasper.

Pour voir de plus près cette châsse altière, il faut après s'être procuré un nécessaire de campement, un cheval pour les bagages et un cheval de selle, à Jasper, monter au Lac Cavelle, petit lac émeraude caché parmi les pins verts dans le cirque à la base du Glacier du Fantôme, à 800 pieds au-dessus de la vallée, le point le plus élevé que puisse atteindre un alpiniste inexpérimenté. Là vous pouvez planter votre tente et dormir à l'ombre de la haute montagne; ou si vous vous proposez d'habiter le flanc abrupt de la montagne durant une semaine ou deux, vous pourrez vous installer dans la "ville des tentes" sur les bords du lac Bouvert. Ce campement est ouvert aux touristes du 15 juin au 15 septembre. On y trouve des tentes individuelles et des tentes pouvant accommoder toute une famille et pourvues de bons planchers de bois, une vaste salle à dîner et une salle de récréation pourvues de larges foyers, et une salle de danse où un orchestre se fait entendre durant toute la saison; des bateaux et des canots sont mis à la disposition des hôtes.

Les prix sont de $5.00 par jour ou $30.00 par semaine, des prix spéciaux sont faits pour des groupes et pour les enfants.

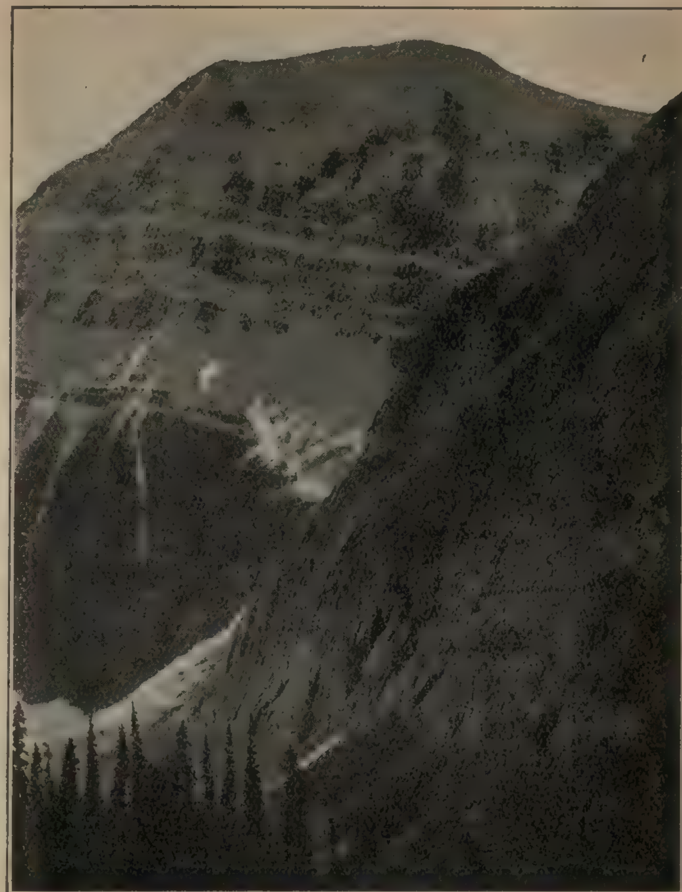
De Jasper au Mont Edith Cavell, la route après avoir traversé la rivière Miette, se dirige vers les hauteurs sur la rive droite de l'Athabasca, d'où l'on peut contempler la beauté pastorale de la vallée; puis après avoir traversé les ravins Whistlers et Bolders et la rivière Astoria, elle fait une courbe vers la droite, monte en zigzaguant au sommet d'un rocher, et passe sur le bord de la corniche qui forme la rive gauche de l'Astoria, laquelle tout en vas coule en tourbillons dans son lit retréci. Puis au premier cours d'eau la route devie à droite pour aller directement au lac.

Si vous vous êtes mis en route d'assez bonne heure vous aurez le temps de faire quelques explorations avant que la nuit n'enveloppe la montagne et vous force au repos, alors que les étoiles se pencheront vers vous, au point que vous croirez pouvoir les toucher.

Bien que la montagne, vue des bords du lac, ait un aspect imposant et impressionnant, c'est probablement l'obélisque couvert de glace et brillant comme une masse de diamants, que l'on nomme le Glacier du Fantôme, qui attirera davantage votre imagination. Car, vu sous certains angles, le sommet prend la forme d'une gigantesque colombe blanche perchée sur le côté de la montagne. Vrai symbole de paix conquis par l'esprit de sacrifice d'Edith Cavell, et de cette phalange de héros qui donnèrent leur vie pour leur patrie.

D'autres voient dans ce glacier la figure d'une femme tendant les bras, et croient que l'esprit de la brave infirmière anglaise habite désormais ces lieux! Qui sait? C'est cette blanche forme qui attire le plus l'attention; même quand le sommet neigeux est perdu sous des teintes rose pâle et or l'œil cherche la figure entourée d'un éclatant halo de lumière.

Quand, le matin, le sommet de la montagne est perdu dans les brumes, ou quand, des bords du lac pourpre, dans



Le Mont EDITH CAVELL

la nuit enjolivée d'étoiles on regarde la montagne, il semble que la lune se plaît à illuminer cette grande figure, et les grands, les beaux vers de Swinbourne chantent de nouveau en nos âmes:

"To each man his handiwork,
Unto each his crown,
The just fate gives;
Who takes the world's life
On his, and his own lays down,
He dying yet lives."

UN ACTE DE JUSTICE

La Revue Moderne offre ses sincères félicitations à M. Arthur Saint-Laurent le brillant ingénieur dont le gouvernement King vient de reconnaître les états de service, en le nommant Ingénieur en Chef du Département des Travaux Publics du Canada.

Il nous souvient d'avoir entendu l'Honorable M. Tarte, qui s'y connaissait en êtres supérieurs, déclarer que M. Arthur Saint-Laurent avait le génie de sa profession, et le grand patron louait avec enthousiasme la pensée lumineuse qui se dégageait de tous les rapports soumis par ce technicien audacieux et puissant.

La nomination de M. Saint-Laurent au poste supérieur que méritait son talent est vraiment un acte de justice auquel il fait bon d'applaudir.

MADELEINE.

... Le Fort Historique de l'Ile-aux-Noix ...

Par RAOUL CLOUTIER

Dans le dernier numéro de la Revue, on a parlé du vieux fort de Chambly, cette relique du régime français en Canada, qui a été sauvé de la ruine grâce au dévouement de feu M. Dion, puis ensuite de M. Blanchet, son successeur et le conservateur actuel de l'ancienne forteresse. Il existe un peu plus haut sur la rivière Richelieu, entre St-Jean et Lacolle, un autre fort, qui, s'il est moins connu du public en général, n'a pas une importance moindre au point de vue historique. C'est le fort de l'Ile-aux-Noix, situé à une dizaine de milles de la frontière américaine, au centre de la fertile vallée du Richelieu. Cette vaillante sentinelle, qui pendant les années tragiques que traversa la colonie à la fin du dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième, monta noblement la garde à la frontière, a depuis plus de soixante ans, été abandonnée à son propre sort et semble être appelée à disparaître complètement, si un autre Dion ne se lève pas pour en préserver les derniers vestiges.

Les premières fortifications dont l'histoire fassent mention à l'Ile-aux-Noix, furent érigées par Bourlamaque en 1759, lorsque celui-ci se vit obligé de retraiter vers le nord, devant l'avance du général Amherst sur le lac Champlain. L'année suivante, Bougainville laissé en charge de la place, dut l'abandonner à son tour pour se replier sur Montréal, où il rejoignit les forces de Lévis peu avant la capitulation générale.

Les Anglais restèrent ensuite en possession de l'Ile jusqu'en 1775, alors qu'ils en furent chassés eux-mêmes par les anciens compatriotes de la Nouvelle-Angleterre, en révolte contre la mère patrie. Après l'échec de Montgomery devant Québec, l'armée américaine à demi désorganisée, reprit en 1776 le chemin de Richelieu pour rentrer chez elle, et en route, se retrancha à l'Ile-aux-Noix sous les ordres du général Arnold. La maladie la força bientôt à déguerpir, ce qui permit aux Anglais de reprendre le fort.

A la lumière de tous ces évènements, le gouvernement impérial, vers le commencement du siècle dernier, comprit l'importance de ce point sur le Richelieu, pour protéger la colonie contre les attaques qui pourraient lui venir du sud. C'est pourquoi il résolut d'en faire une forteresse imprenable. Des plans furent préparés et les travaux de fortifications commencèrent immédiatement, sous la direction d'un ingénieur nommé Twiss, dont les ouvriers étaient pour la plus grande partie des mercenaires allemands des régiments de Hesse et de Brunswick, alors à la solde de l'Angleterre. D'énormes remparts furent élevés en forme de quadrilatère et un large fossé fut creusé tout autour pour prévenir les assauts. Puis à l'intérieur, on construisit des quartiers pour les troupes et pour le service. Lorsque la guerre de 1812 éclata, les Américains s'aperçurent que la voie du Richelieu leur était absolument fermée.

Des soldats stationnèrent au fort Lennox, c'est le nom que les Anglais lui donnèrent après la reconstruction, jusque vers 1859, époque où l'Angleterre retira la plus grande partie de ses troupes régulières du Canada. Depuis ce temps, les vastes casernes de pierre grise sont désertes et l'écho des tambours et des clairons a cessé de se répercuter sous les grands ormes qui ettent leur ombrage rafraîchissant sur les massifs remparts et sur les fossés aux eaux calmes et couvertes de nénuphars.

Malheureusement, le temps ce grand destructeur de toutes choses, n'a pas épargné le vieux fort. Les casernes, quoique solidement bâties, commencent à se lézarder, les remparts s'affaissent et le canal se comble peu à peu. Il faudrait pour remettre la place dans un état convenable, y faire effectuer certains travaux urgents, et aussi nommer, tout comme à Chambly, un gardien dont la présence mettrait un terme aux actes de vandalisme qui sont parfois commis par des visiteurs peu scrupuleux.



Les quartiers des officiers au vieux fort de l'Ile-aux-Noix sur la rivière Richelieu. Ces casernes, de style sévère mais non dépourvu d'élégance, s'élèvent de chaque côté de la porte centrale. D'autres vastes bâtiments de pierre grise bordent aussi le champ de Mars sur les côtés ouest et est.

Le fort de l'Ile-aux-Noix est passé parait-il, sous la tutelle de la Commission des Parcs Nationaux, grâce aux démarches faites par la St. James Literary Society de Montréal. Espérons que cette Commission ne tardera pas à s'occuper de la vieille place forte et qu'elle en fera un véritable parc historique. Elle se rendra ainsi aux vœux de ceux qui se sont donné pour mission de veiller sur les reliques sacrés du passé dans ce pays.

RAOUL CLOUTHIER.



Cette scène pittoresque, toute empreinte du calme d'un matin d'été, nous fait voir une section du large fossé qui entoure les remparts du fort de l'Ile-aux-Noix. Au fond, la porte de pierre du fort et le pont en bois qui conduit à l'intérieur.

UN HOMME D'HONNEUR

Par GAILLARD de CHAMPRIS

Le huit reflets légèrement incliné sur l'oreille, une cigarette fine au coin de la bouche, cambré, fringant, le comte Elzéar de Pontaillac franchit la lourde porte cochère avec une allégresse qui fit s'extasier le vieux concierge bedonnant: "Ma parole, M. le Comte rajeunit!"

De fait, malgré la cinquantaine bien passée, Elzéar de Pontaillac semblait redevenu l'élégant cavalier, dont le prestige avait vingt ans durant,ébloui les salons, le boulevard et les coulisses, et que depuis quelques années on n'apercevait plus que de loin en loin, toujours correct, certes,mais maussade et terne. Cette résurrection eût paru pourtant plus surprenante encore à qui en eût connu la cause modeste et un peu ridicule.

L'ancien camarade de Gallifet, l'ami et le rival de Sagan souriait à la vie, parce que dans son portefeuille s'écrasaient quelques billets de mille francs, dans son porte-monnaie sonnaient quelques louis d'or. C'est que la vie lui était devenue dure. Il avait perdu, avec son patrimoine, la fortune de sa femme, celle même de ses enfants. Seules des interventions charitables les avaient, les uns et les autres, sauvés d'une misère honteuse. La comtesse de Pontaillac recevait de la chanoinesse de Remiremont, sa tante, une rente de cinquante mille francs; son vieux cousin de Nonancourt, les logeait, elle et tous les siens, au premier étage de son hôtel, rue Monsieur; enfin grâce à des combinaisons délicates, de vieux camarades assuraient à Elzéar lui-même, quelque argent de poche et son maintien au Cercle Royal.

C'était, sans doute, beaucoup de chance, car Pontaillac avait été un gaspilleur effréné, et plus encore un mari cruellement léger, un père résolument détaché.

Mais il ne s'en doutait guère et, fidèle seulement au souvenir de sa jeunesse éblouissante, il estimait injuste que la fortune cessât de lui sourire, à lui le plus souriant des séducteurs.

Il ne comprenait rien surtout aux sentiments de sa femme. Après l'avoir éperdument aimé, aimé jusqu'aux pardons multiples et humiliants, elle s'était déprise totalement. Séparation de biens, rapports officiels et encore réduits au minimum: bref le divorce des âmes sous les apparences de la vie commune.

Aussi avait-il été stupéfait autant que joyeux quand, après un héritage inattendu de cinq cent mille francs, sa femme lui en avait fait tenir dix mille, pour ses besoins ou plaisirs personnels. Mais son étonnement ne dura guère. N'était-il pas tout naturel qu'elle pût l'aimer encore et que son amour payât tribut, à la fois au maître de son cœur et au chef du nom?

Subitement ramené aux meilleurs jours de son passé, il ne songea pas que cinqs cents louis lui eussent paru jadis une misère, ni que cette aubaine inespérée demeurerait sans

(*à suivre page 60*)

... Le Consul de France au Canada ...

M. EMILE NAGGIAR

L'Alliance Française, le Comité France-Amérique et l'Union Nationale française ont invité les amis de la France à un banquet au Ritz-Carlton, le 22 février, offert au nouveau Consul Général de France au Canada, M. Emile Naggiar.

Le Consul Général a déjà conquis les symphathies de tous ceux qui l'ont approché, et le discours qu'il a prononcé lors du banquet donné en son honneur a produit la plus heureuse impression.

Voici une courte biographie du Représentant de la France au Canada:

M. Naggiar a fait ses études à Lyon à l'Institution des Minimes et à l'Université où il passa ses examens de licence de Droit. M. Naggiar est également diplômé de l'Ecole des Sciences Politiques. Il entra au Ministère des Affaires Etrangères en 1908.

Après être resté dans divers services du Quai d'Orsay pendant quelques années, il fut nommé consul à Shanghai, en Chine. Il eut pendant une grande partie de la guerre la direction de cet important poste qui est un point d'observation remarquable pour suivre les questions internationales du Pacifique. Il y a laissé le souvenir d'un agent actif et d'un sens très sûr et moderne, s'étant rompu aux affaires si multiples et délicates qui se posent dans ce grand port d'Extrême-Orient. Il eut en même temps l'administration de la partie de la ville de Shanghai connue sous le nom de concession française.

Il fut chargé ensuite d'une mission en Chine au Yunnam et sur les frontières de la colonie française de l'Indo Chine.

Rentré en France en 1920, il fut fait chevalier de la Légion d'Honneur avec une citation particulièrement flatteuse, ainsi conçue:



M. EMILE NAGGIAR

"Consul à Shangai depuis 1912. Mainte-"nu à ce poste pendant la guerre et chargé "de ce consulat général pendant deux ans. "A fait preuve de rares qualités d'activité "et d'intelligence dans des circonstances par-"ticulièrement délicates. Nommé consul "au Yunnam, a rendu également dans cette "mission des services exceptionnels."

Il fut nommé membre du jury du concours pour l'admission dans la carrière diplomatique et consulaire. Très jeune, puisqu'il a à peine quarante ans, M. Naggiar a l'intention de demeurer longtemps au Canada pour y développer sur le terrain pratique les relations entre le Canada et la France.

Avant de s'embarquer pour le Canada, le Consul Général de France a été reçu en audience particulière par M. le Président de la République Française. Il lui a exposé l'état excellent des relations entre la France et le Canada et les moyens de les maintenir et de les développer.

M. Naggiar semble avoir, tout de suite, aimé notre pays, les premières paroles qu'il prononça chez-nous exprimèrent le vœu de demeurer longtemps au Canada.

Nulle affirmation ne pouvait mieux nous toucher. Nous aimons trop la France pour ne pas souhaiter ardemment que ceux qui viennent la représenter au milieu de nous, comprennent toute la sensibilité et la délicatesse de notre sentiment. Nous allons donc connaître de nouveau le temps où le Consul Général de France s'associait intimement à la vie canadienne, et devenait vraiment l'un des nôtres

Les Canadiens-français doivent apprécier le sentiment que nous exprime le Consul Général, et y répondre par la confiance et la symphathie, qui permettront au nouveau titulaire de développer dans la plus entière harmonie les liens intellectuels, financiers et commerciaux, et aussi les liens affectueux qui doivent relier plus étroitement la France et le Canada.

La rédaction.



Un des sports favoris au Canada.

MON CARNET DE VOL

Par MAURICE BILLARD

1er Atterrissage nocturne

13 mai 1917.—

"Dis donc, mon vieux, tu entends?"—
—Oui, qu'est-ce que c'est?"

—"Je ne sais pas ce que cela veut dire mais le "moulin" (1) vient de perdre 200 tours! Où sommes-nous?"—Un coup d'œil rapide jeté sur ma carte et "je fais le point" exactement:—"A environ 6 kilomètres de Vailly; par conséquent à 10 kilomètres de nos lignes.—"Alors, dirige-moi; la ligne droite, hein?"—"Entendu; crois-tu que nous rentrerons?"—Je le pense. D'ailleurs, nous sommes encore à 1500".(2)

Instinctivement, j'ai maintenant les yeux fixés sur mon altimètre et je constate que la descente de l'aiguille, pour être lente n'en est pas moins sûre!...Successivement, nous passons de 1500 à 1200, puis 1000 mètres... et nous sommes encore en Bochie!...

Silence! Silence fait des mille bruits d'une nuit au front...Au loin, de vagues rougeurs, indiquant des incendies et quelques lueurs plus vives des coups de canon dont le bruit du moteur nous empêche de percevoir le son. Reims à notre droite semble recevoir sa ration habituelle de produits "made in Germany", et notre artillerie a l'air très active sur ce point. Le moteur continue à "cafouiller"(3) de plus belle; mais étant encore un "bleu" dans le métier, je ne m'émeus pas outre mesure, et je serais presque tenté de me réjouir, car ceci n'étant pas prévu, il va y avoir du sport et ce sera peut-être drôle?...

De nouveau, de L... m'appelle.—"Vieux, où sommes-nous?"—"A 4 Km. des tranchées".—"Dès que nous serons dessus, dis-le moi".—"Bien!"—Je ne crois pas que nous pourrons rentrer jusqu'au terrain; on va atterrir dès qu'on aura passé les lignes. Cela ne t'ennuie pas trop?" "Non ça colle!..."'

Nous passons l'Aisne, c'est-à-dire les lignes. Ouf! il était temps; le "Badin"(4) indique 600!...

Une légère tape dans le dos de L...: Ça y est; voici l'Aisne"—"Vois-tu un terrain convenable?"

A ce moment, la lune se mirait dans la rivière encaissée à cet endroit entre deux rives très boissées et abruptes—et à notre droite, se dessinait une petite prairie formant île juste au milieu de l'eau. "Tiens, regarde, là," et du doigt je lui désignai l'endroit.—"Oui, cela ira". Un coup de palonnier(5) et nous voici dans la direction. Mes yeux fixés sur ce terrain possible, distinguent soudain au milieu un petit ruisseau, passé inaperçu au premier coup d'œil et qui constitue un obstacle très sérieux, attendu qu'il coupe en deux ce pré déjà trop petit pour atterrir. Je préviens aussitôt mon brave pilote, et nous revoilà en route, passant péniblement à 200 mètres sur la rive sud de l'Aisne!...

De 200, nous ne sommes plus qu'à 50 mètres. Un dernier virage "à la verticale" (c'est mon premier); je vois tout sens dessus dessous... Un léger choc et nous roulons! De l'herbe, des trous d'obus en quantité... Finalement le contact étant coupé, le "zingue" (6) s'arrête dans la nuit...

Tout est calme; le temps est clair; aucun bruit sauf quelques départs au loin; nos phares restés allumés éclairent droit devant nous à 50 cm., un fort réseau téléphonique; une tranchée et de nombreux trous d'obus, Il est 10h. 40—

De L... se retourne brusquement tout souriant et m'empoignant vigoureusement dans ses bras: "Ah! mon cher vieux, je crois que nous l'avons échappé belle, dis?"—Tout ébahi et tout joyeux aussi, je lui réponds et le félicite de son sang-froid.—"Où sommes-nous?" demanda-t-il. "Attends un peu". Coup d'œil sur ma carte: "Nous venons de passer C... nous devons donc être par ici du côté de Tracy."

—Nous descendons. Légère inspection du coucou:(7) rien d'anormal. L'essieu est faussé par l'atterrissage, toutefois. Nous appelons, mais en vain, et nous nous mettons alors en route pour trouver quelqu'un. Chemin faisant, nous voyons les trous de marmites du pré où nous venons de nous poser, et nous nous félicitons de notre chance de n'avoir pas capoté dans l'un d'eux. De L... ne sait pas ce qu'avait le "moulin," les "baisses" de régime étant tout à fait anormales. Au bout d'une demi-heure, nous arrivons à une batterie d'artillerie. On nous mène au Capitaine-Commandant. Là, présentation. Nous sommes sur le plateau de Saint-Mard que l'offensive du 17 avril a délivré. Nos lignes sont à 1500 mètres. Coup de téléphone à l'escadrille pour indiquer où nous sommes, dire que le bombardement a été effectué et demander la "bagnole"(8). Nous causons pendant une heure environ, fumant et buvant avec les officiers de la batterie, tout heureux d'avoir des "aviateurs" avec eux. Ils avaient bien entendu un bruit de moteur et vu un appareil, mais ne s'en étaient pas autrement préoccupés...

Une sentinelle est envoyée pour garder le "coucou" jusqu'au lendemain où l'équipe de dépannage viendra le chercher, car il est impossible de "décoller" avec l'essieu faussé et dans un tel terrain—C'est déjà bien beau d'avoir pu y atterrir!...A minuit, nous quittons le P.C. (9) de cette batterie hospitalière en les remerciant de leur amabilité et nous nous dirigeons vers B... petit village distant de 500 mètres, où la voiture doit venir nous chercher.

Là, attente.

Nous avons nos "combines" (10) et nous nous couchons à même la chaussée. Les maisons sont démolies, et les pans de mur éclairés parfois par les fusées éclairantes donnent une idée assez exacte de Pompéi. A cela ajoutez les canons de 75 et ceux un peu plus sourds de la lourde(11) et vous aurez l'image d'un cantonnement du front. Un bataillon d'infanterie est là en réserve. Nous causons un instant avec les poilus du poste de police. Ils nous parlent du secteur et des "Fritz"... Nous dormons... A 3h. on se réveille, et toujours pas de voiture. Le froid commence à percer. Nous allons à la "roulante" (12) et le "pépère" préposé à l'ordinaire nous offre un quart de café tout bouillant—Un ronflement... c'est une auto?... Oui, de Chabannes est là nous accueillant tout souriant. Nous montons et re-dormons jusqu'à Bengneux. A 5h. je me glissai dans mes draps.

Le lendemain nous retournions avec les mécanos et constations que nous avions reçu de nombreux éclats d'obus (carburateur, chemise d'eau, etc., phares, etc...) dans le moteur, cause de la panne. Nous avions été canonnés d'une façon insignifiante pourtant. D'autres fois, par contre, alors que les coups de canon seront légion, on aura peine à trouver la moindre trace de bombardement.

De nouveau, nous constations que c'était une chance inouïe si nous étions encore en vie, le terrain étant une "véritable écumoire."

Ce fut mon premier atterrissage de campagne, la nuit.

MAURICE BILLARD

(1) moteur.
(2) 1500 mètres, soit 4500 pieds.
(3) "cafouiller" c'est-à-dire aller de mal en pis.
(4) "Badin" c'est-à-dire l'altitude.
(5) gouvernail de direction.
(6) l'avion.
(7) l'appareil.
(8) la voiture.
(9) Poste de commandement.
(10) combinaisons de fourrures.
(11) l'artillerie lourde.
(12) cuisine roulante.

REVUE ARTISTIQUE

Par LOUISE CHARPENTIER

EXPOSITION

La maison Morency Frères Limitée nous informe qu'elle donnera pendant la première quinzaine de mars une exposition des œuvres de feu J.-C. Franchère, le grand maître canadien.

Cette exposition qui doit être précédée de deux conférences, (les 27 et 28 février) et dont le succès nous semble dès maintenant assuré, montrera une fois de plus que bien que nous soyions un peuple jeune, nous pouvons sans crainte, au point de vue artistique, nous mesurer avec nos aînés.

x x x

LA PASSION

Tout le monde a entendu parler du superbe drame religieux représenté depuis des siècles, tous les dix ans à Oberammergau.

Le succès de cette représentation, qui est la conséquence d'un vœu, et dont la grande vogue remonte à 1820, n'est certes plus à faire — chacun sait en effet que ce sont les paysans eux-mêmes de cette petite bourgade de Bavière qui tiennent les rôles, et que bien que peu faits pour un tel travail, certains d'entre eux pourraient se mesurer à bon nombre de professionnels. Des milliers et des milliers de pélerins venus des quatre coins du monde et que la distance n'effraye pas se retrouveront là cette année (la 1ère fois depuis la guerre), et les Agences de Voyage Jules Hone, qui sont sans cesse à l'affût de toutes les nouveautés, organisent à cet effet un pèlerinage qui en plus du spectacle dont il est parlé plus haut, comprendra un voyage à Lourdes et une visite à Rome à l'occasion du 26ème Congrès Eucharistique de mai 1922.

Nous sommes heureux de constater cette ingénieuse initiative et nous souhaitons aux organisateurs tout le succès qu'elle mérite.

x x x

Notre charmante chanteuse, Mlle Camille Bernard nous convie à son prochain récital qui aura lieu au Ritz Carlton, le soir du 21 mars, avec le concours de M. Albert Chamberland et de M. G. H. Blair.

Le programme de Mademoiselle Bernard est très éclectique, et témoigne de l'étendue de ses connaissances musicales: extraits d'opéras, musique russe, musique futuriste, et pour finir des chansons du vieux temps, en costumes de l'époque, genre où excelle Mademoiselle Bernard. Bonne diseuse autant que bonne chanteuse, menue et gracieuse, souple et fine, Camille Bernard détaille avec brio la chanson de genre, au point que nous voudrions la voir se confiner dans ce genre si hautement prisé.

Nous souhaitons à cette vibrante et intelligente artiste tout le succès qu'elle espère... et qu'elle mérite!



Mlle CAMILLE BERNARD

M. Bernard Laberge a répondu à l'attente des admirateurs du jeune violoncelliste Marcel Hubert, et de sa sœur, Yvonne, pianiste accomplie, en donnant au Ritz-Carlton un second concert où ces deux artistes ont été admirés et applaudis par un auditoire d'élite. Voilà un beau, un grand, un complet succès.

x x x

Les concerts Vennat continuent a être le rendez-vous des amateurs de bonne musique et nous ne saurions trop félici er les organisateurs pour le zèle qu'ils déploient pour mieux faire connaître et apprécier la musique française. Au concert du 21 février nous avons particulièrement goûté "Notre Jardin de Syniane et Litanies du même auteur. "Vilanelle " de Saint-Saens et "Parmi les rêves" de C. Coda ont obtenu un légitime succès.

Le 5ème concert de la saison 1921-22 donné par les "Grenadier Guards" a été particulièrement intéressant. Il était consacré à la mémoire de Saint-Saens, qui vient de mourir (1835-1921). L'orchestre a brillamment interprété le Prélude du "Déluge" et le magnifique poème symphonique "Phaélon". Il a joué également l'ouverture de "La Princesse jaune", le premier opéra du grand musicien français, et "Le Rouet d'Omphale", ce poème de la séduction féminime qui a pour sujet le mythe d'Hercule séduit par la reine de Lydie. Nous devons mentionner tout spécialement la remarquable interprétation, par Mme Bertha Crawford, de "L'air du Rossignol" et du "Vent dans la plaine". Cette artiste anglaise a rendu, par son intelligente compréhension, un bel hommage au grand compositeur français.

Ajoutons que le dernier concert des "Grenadier Guards" a eu lieu le 19 février, et qu'il comportait un programme de musique russe et italienne.

x x x

M. J. A. Gauvin nous a présenté aux premiers jours de février, le grand chanteur belge, M. Louis Graveure, qui ,dans un programme admirablement ordonné nous a fait admirer les maîtres des écoles les plus choisies. M. Graveure est un artiste de haute valeur, il possède une voix d'une rare souplesse, d'une belle étendue et d'un timbre séduisant. Il dit à la perfection. Peut-être semble-t-il trop froid, et cela expliquerait alors les demi-salles qui se groupent pour l'entendre.. Cependant, nous devons constater que sa popularité monte, si nous comparons l'auditoire du "Saint-Denis" à celui du "Majesty" l'an dernier, et la capacité des deux salles.

M. Louis Graveure fera salle comble ici, lorsqu'on l'aura mieux connu.

x x x

M. Louis Bourdon nous annonce un second concert Botrel à Montréal, pour une date non encore fixée, et qui sera un grand succès, tout comme le premier.

Louise Charpentier.

LIVRES ET REVUES

PAR LOUIS CLAUDE

Le "Matin" est devenu le "Mâtin" et son jeune directeur M. Roger Maillet lui insuffle une vie magnifique. Depuis quelque temps, nos jeunes littérateurs éprouvaient le besoin d'avoir un journal où ils pourraient librement et gaiement jeter leurs rêves, leurs ambitions, leurs illusions, exprimer leurs critiques, répudier les laideurs de la vie, blâmer les actes malsains des aînés, et le Mâtin"" se trouve du coup accaparé par une bruyante et brillante collaboration qui devra s'efforcer de nous renouveler les beaux jours des "Débats" de de Montigny de l'ancien "Nationaliste", — celui d'Asselin, comprenons bien, — et de "L'Action" de Jules Journier. Il faut que ce "blé qui lève" au sein de notre littérature ne soit pas inférieur à celui d'autrefois, et nous comptons retrouver dans l'éclosion littéraire de la génération que le "Mâtin" va naturellement hospitaliser, l'esprit, l'humour et le talent qui firent que les trois feuilles précitées ne peuvent être oubliées, et qu'on les cite comme les plus intéressantes manifestations du journalisme canadien. Le "Mâtin" se voit donc investi d'une mission sacrée à laquelle il ne faillira pas, nous en avons la certitude. Il n'a d'ailleurs qu'à se laisser orienter fermement par ce vieux journaliste qui veut bien présider à ses premiers succès et lui prêter le concours de son prestigieux talent. Ai-je besoin d'écrire le nom de ce journaliste si dévoué au succès des "jeunes" puisque tout le monde a déjà nommé M. Olivar Asselin.

M. Roger Maillet a du talent, un cœur, de la générosité et de la volonté, les quatre vertus primordiales du journalisme. Entre ses mains, le "Mâtin" sera vraiment l'expression d'un groupe vivant, osé, et même téméraire, dont nous suivrons les progrès avec un intense intérêt.

A lire tous les samedis.

***

UN LIVRE INDISPENSABLE A TOUT FOYER.—Nous recevons de la maison GARNIER FRERES, éditeurs à Paris, un exemplaire du nouveau DICTIONNAIRE PRATIQUE de MEDECINE et d'HYGIENE, par les Docteurs Desesquelle et Niewenglowski, avec la collaboration des Docteurs Frigaux, Desglozeaux, Helcun, Robert Leroux, Onfray et Siguret.

C'est un volume in-8o de 932 pages, contenant environ 600 figures diverses, avec planches en couleurs et cartes.

Il met à la portée de tous les connaissances de médecine indispensables, les notions de pharmacie nécessaires, les soins d'urgence à donner en cas d'accident subit, blessure, hémorragie, asphyxie, syncope... qui surviennent loin de tout secours médical comme c'est souvent le cas dans les parties éloignées de nos paroisses si étendues, et plus fréquemment encore dans les parties de notre immense Province nouvellement ouvertes à la civilisation par nos courageux défricheurs.

La *prophylaxie* et l'*hygiène*, qui permettent de préserver, de conserver et d'améliorer la santé, et par là même d'éviter la maladie ont dans ce précieux ouvrage la part très importante qui leur est due.

En résumé, ce dictionnaire est une encyclopédie médicale de vulgarisation, indispensable à chaque foyer dont il sera la sauvegarde étant fréquemment consulté.

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs à se le procurer.

En vente actuellement chez tous les bons libraires du Canada: $2.50. relié toile

***

Nous accusons réception de trois œuvres canadiennes du plus charmant intérêt et dont nous laissons, comme il convient, notre critique en titre, Louis Dantin, louer les mérites. Ces trois œuvres sont:

Trouées dans les novales, par M. Jules Tremblay, recueil de contes et nouvelles, un vivant volume du terroir, en vente chez tous les bons libraires, à un prix modique Edition de l'imprimerie Beauregard d'Ottawa.

Les Alternances par Alphonse Beauregard, recueil de poèmes, gracieusement présenté par l'éditeur, M. Roger Maillet. En vente à la *Revue Moderne* au prix de un dollar, plus dix sous par la poste.

Les Ailes Cassées de M. Rodolphe Girard, comédie en trois actes que nous verrons, sans doute bientôt jouer dans l'un de nos bons théâtres.

***

Au moment d'aller sous presse, nous arrive le premier volume de notre jeune ami et collaborateur, M. Henri Letondal. "Fantoches" groupe toute une variété de petits tableaux croqués sur le vif, spirituels et rieurs. C'est un peu de comédie humaine racontée avec une ironie à peine voilée, et où l'esprit déploie ses fines qualités.

Nous souhaitons un grand succès à ce livre aimable et gai qui nous apporte une vision fraiche et claire, une vision de jeunesse.

Nous rappelons aux auteurs canadiens que la *Revue Moderne* maintiendra pendant un an, après leur publication, l'annonce des livres publiés par des membres de l'Association des Auteurs Canadiens (section française) et qu'elle insérera ces œuvres dans son service de librairie et cela à titre purement gracieux. Nous demandons simplement aux auteurs de communiquer avec nous à ce sujet.

Nous sommes très heureux de souhaiter bienvenue et longue vie à un nouveau périodique de langue française, **"Les Annales,"** qui paraissent à Ottawa sous les auspices de l'Institut Canadien Français. Si nous sommes bien informés, c'est la 3em publication en langue française de la capitale canadienne. Mais, comme l'indique avec raison le comité de Rédaction dans son article-programme,—à côté du journal quotidien composé à la vapeur et lu en grande vitesse, et à côté des magazines par trop américanisés, il y avait place, dans la province d'Ontario, pour une revue canadienne-française et catholique. Le programme des "Annales" est clair et court: affirmer la nation canadienne; maintenir les droits politiques de la minorité de religion catholique et de langue française; enfin, propager la pensée franco-canadienne. La nouvelle revue se consacre principalement aux lettres, aux sciences et aux arts; elle ne s'occupera de politique que lorsqu'un intérêt supérieur ou une question nationale sera en jeu.

Nos lecteurs et nos amis seront heureux de retrouver, parmi les collaborateurs des "Annales," plusieurs noms bien connus et bien aimés de la "Revue Moderne": Montigny, G. Lanctôt, Arthur Beauchesne, Decelles, Wilfrid Gascon. Ces écrivains, et beaucoup d'autres, qui président à la naissance de la nouvelle publication, laissent augurer d'un brillant avenir et d'une longue prospérité.

Le premier numéro qui a paru en janvier 1922, contient un intéressant article de M. Beauchesne sur "Notre littérature à l'étranger," de jolis tableautins signés Gustave Lanctôt, une étude de W. Gascon sur la politique européenne, une chronique féminine et un article de M. de Celles sur "L'Année nouvelle." S'il est vrai que cette revue paraît, de son propre aveu sans grands frais de toilette et sous une forme modeste, il faut remarquer que "la pensée vaut mieux que le papier qui la porte." Et la qualité de la collaboration des "Annales" est une garantie certaine de son succès. Une autre garantie, matérielle celle-là, mais, pour cela même, bien puissante, nous la trouvons dans le grand nombre d'annonces contenues dans le premier numéro. Une publication, rédigée par de tels écrivains, et soutenue par le patronage de tant de commerçants ou de membres des professions libérales, est assurée d'un long avenir et d'un franc succès. Ajoutons, pour terminer, que le numéro coûte 10 sous, et que l'abonnement annuel est de un dollar ($1.00).

Nos vœux les plus sincères aux "Annales" d'Ottawa.

PAS BANALE

Par Roger Dombre

CHAPITRE PREMIER

Mme Vaganette, qui poudrait d'un nuage parfumé sa figure fatiguée par la vie mondaine et les veilles, prit en soupirant la lettre que sa femme de chambre venait d'apporter.

Une grande et belle jeune fille entra sur ces entrefaites, se regarda au miroir en passant, et vint donner un baiser distrait à Mme Vaganette.

—Bonjour, maman, vous avez bien dormi?

Et, sans attendre la réponse:

—Papa est déjà sorti?

—Oui, ma fille; ta sœur n'est pas levée?

—Oh! si, maman. Qui donc vous crit si longuement? ajouta l'enfant en désignant l'enveloppe que sa mère venait de laisser tomber sur le tapis.

—Je n'en sais rien encore, dit Mme Vaganette.

Puis, courant à la signature:

"Charlotte Dumorain."—Ah! c'est Charlotte Dumorain!.. Une fille de ma cousine germaine.

—C'est une jeune fille à marier?

—Oh! à marier!...orpheline et pas le sou.

—Une parente pauvre, quoi! fit Eliane en allongeant dédaigneusement ses lèvres roses.

—Mon Dieu! oui.

—Parions qu'elle vous demande de l'argent.

—Tant pis pour elle, alors,car...Mais lismoi donc cette lettre, Eliane.

Eliane fit la grimace.

—Lucienne! appela-t-elle.

En chantonnant, une seconde jeune fille, ressemblant à sa sœur d'une manière frappante, parut dans la chambre encombrée de vêtements et d'objets de toilette.

—Lis cette lettre à haute voix, lui dit Eliane en lui tendant la missive.

Avec nonchalance, à demi couchée sur une chaise longue, Lucienne lut:

"Ma chère tante,

"Je suis toujours à *Embranches*, au millieu de ces prés fleuris qu'arrose la Seine et où broutaient les petits Deshoulières; et je m'ennuie à périr. Je suis toujours sous-maîtresse dans la pension où j'ai achevé mon éducation. On me donne 600 francs par an pour enseigner la grammaire et le solfège à un tas de gamines insubordonnées.

Il est vrai qu'on me loge dans une mansarde de trois mètres carrés et que l'on me nourrit par dessus le marché: trois fois par semaine des pommes de terre et des sardines; trois autres fois des sardines et des pommes de terre; le dimanche on ajoute un pied de porc non truffé à ce menu varié."

Les deux sœurs se mirent à rire.

—Elle est amusante, au moins, fit observer Eliane.

—Oui, mais où veut-elle en venir? murmura Mme Vaganette d'un air soucieux.

"...Ce menu varié, donc, continua Lucinene. Je suis obligée de me coucher à neuf heures, comme les élèves, vu qu'on ne me donne pas de lampe pour mes soirées et qu'on me mesure la chandelle. En revanche, hiver comme été, je me lève à six heures."

—Brrr! fit Lucienne qui n'ouvrait jamais les yeux avant huit ou neuf heures, je ne voudrais pas être à sa place.

—Mon Dieu! dans sa position...commança Mme Vaganette que sa fille interrompit sans façon en haussant la voix.

"Vous jugez, ma tante, comme je puis donner de bonne leçons quand j'ai la tête pleine de sommeil; car je dors toujours à poings fermés quand retentit la maudite cloche criarde dans l'air froid du matin, attendu que je ne m'endors guère avant onze heures ou minuit, rageant,—à poings fermés aussi—dans mon pauvre lit dur, et maudissant la triste vie que je mène."

—Mais enfin, que veut-elle que j'y fasse? dit Mme Vaganette. Je ne suppose pas qu'elle me demande de lui faire des rentes?

—Nous allons bien voir, répliqua flegmatiquement Lucienne qui tourna la feuille et poursuivit:

"Je m'ennuie donc comme une baleine dans une cuvette. Et je viens vous demander, ma tante, ma chère tante que je ne connais pas encore, de vouloir bien briser mes fers."

—Là! nous y sommes! fit Mme Vaganette. Qu'est-ce que je disais!

—Attendez donc! cria Lucienne. Il faut voir comment, encore.

"Briser mes fers, donc. Depuis l'époque où j'ai perdu mon pauvre papa, j'ai vécu seule et...presque triste, quoique mon caractère ne soit pas enclin à la mélancolie. Je serais si heureuse de trouver un semblant, un reflet de famille.—Une vieille demoiselle qui vient quelquefois me voir et qui vous connait, m'apprend que vous avez déjà eu trois institutrices successives pour votre dernière fille et que, en ce moment, vous n'en avez aucune. Prenez-moi: j'élèverai l'enfant, je me ferai aimer d'elle, de mes autres cousines, ses ainées, qu'on dit fort belles, et de vous et de mon oncle.

"Vous me donnerez les appointements que j'ai ici: ils me suffiront pour que ma toilette ne détonne pas trop au milieu de vos élégances; mais ne me forcez pas à me lever avant six heures et demie, à me coucher avant dix ou onze heures et à manger trop de sardines.

" Si j'ai quelques personnes à aimer, ma petite cousine à instruire, si je respire l'air de la demi liberté et entends un peu de musique et des conversations spirituelles de temps en temps, je me déclarerai heureuse. Songez donc, quelle différence avec Embranches!"

—Tiens! tiens! tiens! je ne m'attendais pas à cette conclusion, fit Eliane qui jouait avec le gland d'un coussin.

—Charlotte Dumorain, l'institutrice de Mimi? murmura Mme Vaganette toute songeuse. Au fait, ça se pourrait: elle sera sans doute moins susceptible que les deux Anglaises et que l'Allemande qui se sont succédé ici, et cette petite Noémi est parfois d'une impertinence!

—Ce sera une économie aussi, suggéra Lucienne, en esprit pratique qu'elle était, puisque cette Charlotte est si peu exigeante sous le rapport des émoluments.

—C'est vrai, cela, fit Mme Vaganette qui, toute riche qu'elle était, connaissait la valeur de l'argent. La lettre est-elle finie, Lucienne?

—Il y a encore une petite page, maman.

—Bien achève; elle n'écrit pas trop mal, cette Charlotte.

Lucienne, qui ne savait tracer que les billets les plus insignifiants à ses amies ou ses fournisseurs, eut une petite moue dédaigneuse prouvant qu'elle goûtait peu le style de sa parente pauvre.

"Je dois maintenant vous faire connaître mes qualités et mes défauts.

"J'ai vingt-deux ans pour mes élèves (il faut bien sauvegarder ma dignité de professeur) et dix-neuf et demi pour ma famille et mes amis.

"Je ne suis pas belle, de l'avis de mon miroir et de ceux qui m'entourent.

"Un peu excentrique peut-être, mais bonne. Si l'on m'agace, je me cabre sur place, mais je ne dis jamais de mald'autrui par derrière.

"A la pension, on me trouve un peu révolutionnaire, parce que je soutiens les malheureux et les opprimés, mais je vous jure de ne jamais faire de politique chez vous, ma tante.

"Enfin je tâcherai de vous satisfaire en tout mais vous serez bonne pour moi, n'est-ce pas?

"J'attends votre réponse avec une impatience folle et suis, ma chère tante, avec mon dévouement bien sincère,

"Votre nièce respectueuse

" Charlotte Dumorain."

—Je parlerai de cela à votre père, mes enfants, dit Mme Vaganette après avoir réfléchi une seconde, et je me renseignerai sur cette jeune personne qui me paraît être un peu tête folle. Dix-neuf ans, c'est bien jeune...elle ne pourra pas sortir avec vous.

—Bah! nous avons notre femme de chambre, répliqua Lucienne, tandis que Noémi a besoin de son institutrice pour elle toute seule.

—Si l'on parlait d'autre chose? proposa Eliane, de sa voix nonchalante.

—Au fait, organisons notre journée: qu'avons-nous à faire ce matin? reprit

Mme Vaganette en cherchant le carnet où étaient notées les principales occupations de la semaine.

—J'ai ma leçon de chant, dit Eliane.

—Moi, mon cours de dessin.

—Ma leçon d'anglais de deux à trois.

—La couturière avant midi.

—Et ces dentelles, mes enfants, ces dentelles à choisir à la Compagnie des Indes?

—Mais, aurons-nous le temps?

—Il le faudra bien.

—Faisons cela tout de suite! s'écria Lucienne, toujours prête à sortir.

—J'avais des lettres à écrire, murmura Mme Vaganette en jetant un regard de regret à son peignoir de soie garni de guipures.

—Bah! des lettres, cela se remet.

—N'oublions pas que cette après-midi les visites seront nombreuses. Oh! mes enfants, quelle journée remplie!

—Pour changer, fit avec un peu d'ironie M. Vaganette qui venait d'entrer.

—Tiens! papa? vous n'êtes donc pas au bureau? firent les jeunes filles en allant embrasser leur père sans empressement, sans élan, quoiqu'elles ne l'eussent pas vu encore.

M. Vaganette était grand et bien proportionné; ses filles lui ressemblaient, du moins les deux aînées, car Mimi tenait plutôt de sa mère. Quant à Charley, son fils, qui était censé travailler en ce moment au collège de la rue de Madrid, il ne rappelait ni ses parents, ni ses sœurs, autant par le visage que par le caractère.

—J'avais oublié quelques papiers que je suis venu prendre, dit le père de famille pressé de retourner à son bureau d'agent de change.

—Oh! Alphonse, j'ai une communication à vous faire, s'écria Mme Vaganette, voyant son mari se diriger vers la porte.

—Je n'ai pas le temps maintenant, répondit-il.

—Lisez au moins ceci en vous en allant, insista-t-elle en lui jetant la lettre de Mlle Dumorain qu'il attrapa au vol.

—Si j'y pense, répliqua-t-il en s'éloignant.

Au déjeuner de midi, pour lequel la mère et le filles furent en retard d'une demi-heure, chose qui leur était coutumière, Mimi parut avec des yeux gros comme le poing.

—Qu'y a-t-il donc, fillette? demanda M. Vaganette qui avait un faible pour sa plus jeune enfant.

En ce moment on entendit le son mat d'une béquille ou d'une jambe de bois sur le tapis du corridor.

Mimi jeta un regard furieux vers la porte et se hâta de dire:

—C'est encore l'oncle Bertrand qui m'a fait pleurer.

—Vraiment? et pourquoi?

—Parce que... parce qu'il est méchant.

—Dis donc plus franchement que tu es une petite paresseuse qui ne veut rien apprendre et qu'il faut punir, prononça une voix bien timbrée, mais un peu âpre.

M. Vaganette se retourna vers le nouvel arrivant et lui souhaita le bonjour avec quelque froideur.

Après y avoir répondu, Bertrand de Labarrère ajouta, les sourcils froncés:

—J'ai privé de dessert cette petite désobéissante, car il faut absolument qu'elle soit enfin punie, je te le conseille, Alphonse.

M. Vaganette fit la sourde oreille et Mimi, insolente, tira le bout de sa langue rose à son oncle.

Cet oncle, ainsi appelé à la mode de Bretagne, n'était qu'un cousin germain de Mme Vaganette: l pouvait avoir de trente à trente-deux ans: malgré l'expression de morne tristesse qui y régnait sans cesse, son visage avait une beauté presque féminine; les traits en étaient modelés tout à la fois avec énergie et délicatesse; de beaux yeux d'un bleu sombre piqué d'un point noir brillant au milieu de la pupille dilatée, s'abritaient sous les cils serrés, foncés, et sous les paupières largement fendues.

Il y avait une distinction suprême dans cet homme, dans son geste, dans sa tournure, dans son accent...

Mais hélas! la jambe gauche était coupée au-dessous du genou et se continuait par un appareil en bois.

Ainsi ce jeune homme beau et calme, était un boiteux, un infirme.

Chez les Vaganette, on ne faisait pour ainsi dire pas attention à lui.

L'oncle Bertrand, c'était comme un meuble dans la maison; non pas un étranger, car on parlait indifféremment de tout devant lui, mais un être inutile, souvent ennuyeux; bref, le parent pauvre et triste qu'on supporte mais qu'on n'aime pas.

Aussi, Bertrand de Labarrère était-il sombre et aigri.

Quoique son frère payât pour lui une petite rente à la famille Vaganette afin de sauvegarder l'amour-propre du jeune homme, il était pauvre; il ne pouvait ni apporter de présents à sa cousine et à ses nièces, ni se procurer à lui-même ces petites satisfactions qui rendent la vie plus douce à un homme de gouts raffinés, d'intelligence peu ordinaire et... malheureusement infirme.

Son frère lui abandonnait le revenu d'une petite propriété qu'ils possédaient en commun dans le midi de la France.

Bertrand n'aurait pu vivre de cette trop modeste rente chez lui avec un domestique, mais il pouvait vivre chez les autres sans pourtant être complètement à leur charge. Il se rendait utile le plus possible: il tenait les comptes de Mme Vaganette; il se faisait le répétiteur de Christian, le collégien; et, lorsque Mlle Mimi se trouvait dépourvue de gouvernante, il lui donnait ses leçons, mais le maître et l'élève ne s'entendaient guère, on l'a vu.

Quant à Didier, le frère de Bertrand, il était marin, et l'on sait que la marine est une carrière où l'on ne s'enrichit pas.

"Quand je serai capitaine de frégate, disait-il à l'infirme avec sa bonne humeur constante, je te reprendrai aux Vaganette et tu vivras à ta guise dans notre maisonnette provençale où je te rejoindrai pendant mes congés."

Mais ceci était un rêve à la réalisation encore lointaine, car Didier, caractère indépendant et fier, n'était pas très en faveur au ministère et devait garder longtemps les aiguillettes de sous-lieutenant.

Il était de deux ans plus jeune que Bertrand. Certes, celui-ci aurait pu se rendre plus utile, gagner sa vie mieux qu'il ne le faisait, puisque ,chez lui, les bras demeuraient adroits et le cerveau robuste.

Mais son infirmité le rendait sauvage, par conséquent peu apte à travailler au milieu de confrères plus ou moins bienveillants.

L'agent de change, qui avait à peine le temps de jouir de sa femme et de ses enfants, oubliait parfois l'existence de l'oncle Bertrand.

Sa femme le consultait quelquefois sur ses costumes et sur l'organisation de ses fêtes, car Bertrand avait un goût parfait.

A part cela elle ne s'en occupait guère.

Eliane et Lucienne pensaient trop à elles-mêmes pour s'intéresser à lui; et puis, elles sentaient qu'il n'approuvait ni leur manière de vivre, ni leur conduite vis-à vis de leurs parents, ni leurs coquetteries visibles avec les petits jeunes gens empressés autour d'elles.

Plus belles que jolies, grandes, élancées, elles ne charmaient pas; leurs traits manquaient de finesse, leur sourire de naturel, leur tenue de grâce; elles croyaient de bon goût de prendre une attitude fière et dédaigneuse; leur mise péchait par un excès d'élégance et par trop de variété dans les costumes; enfin, leurs grands yeux hardis, bien ouverts, n'avaient ni âme ni profondeur.

Quant à leur esprit, c'était cet esprit de pacotille qui court les salons et n'est souvent que l'écho de celui des autres.

Eliane chantait un peu, Lucienne peignait quelques bibelots; ces demoiselles, fort adroites, savaient retrousser une jupe ou nouer gracieusement un ruban; c'était tout. Leurs maîtres leur avaient donné une teinture d'instruction, et elles conservaient de vagues notions de littérature et d'histoire. Quant à la partie religieuse, elle était bien négligée depuis leur entrée dans le monde; comment, en effet, trou-

ver le temps de prier Dieu et de visiter les pauvres, lorsqu'on a tant à faire avec les couturières, le théâtre et les réceptions?

Mme Vaganette songeait à les marier ce qui est toujours un rude souci pour une mère de famille; il fallait bien, alors, produire ses filles, les exhiber, les faire valoir, quitte à dépenser beaucoup d'argent pendant deux ou trois années afin de les établir convenablement. Or, ce mot convenablement, dans la bouche de Mme Vaganette, signifiait ichement.

Tel était le milieu dans lequel aspirait à vivre Charlotte Dumorain, la pauvrette.

A ce déjeuner, donc, Mimi ne fut pas du tout privée de dessert, vu qu'on ne daignait pas faire attention aux observations de l'oncle Bertrand; et il fut question de tout autre chose que de la pauvre petite lettre naïve arrivée le matin même.

Pour rappeler l'existence de la petite maîtresse de pension, il fallut une étourderie de la mignonne Noémi qui renversa et brisa son verre, ce qui irrita son père.

—Cette enfant est par trop mal élevée, dit-il, et elle est trop livrée à elle-même, aussi... Bertrand ne sait pas lui parler, moi je ne suis jamais ici; vous, mesdames, vous la gâtez à outrance... il faut la mettre en pension.

—Je ne veux pas! je ne veux pas! hurla l'enfant en pleurnichant.

Sa mère l'apaisa par des caresses.

—A propos, Alphonse, dit-elle soudain, avez-vous lu la lettre que je vous ai remise?

—Au fait, c'est vrai. Mais voilà l'occasion trouvée! Cela ira très bien et ce sera avantageux sous bien des rapports. Ecrivez à cette jeune personne de venir nous trouver; on verra ce qu'elle pourra faire de Noémi.

—Encore une institutrice? murmura la fillette. Mais elle n'osa protester davantage, trop heureuse d'échapper à la pension.

Ecrire? Mme Vaganette en chargea une de ses filles qui, elle, oublia.

Alors, entre deux visites, on jeta au télégraphe ces mots concis à l'adresse de Mlle Dumorain:

"Envoyez photographie et liste de ce que savez. Vaganette."

—Quant à la photographie, elle pourra flatter l'original, murmura Lucienne, nous n'en savons pas moins que la chère cousine est un laideron de première classe.

—Tant mieux! pensa Mme Vaganette, au moins elle fera mieux ressortir la beauté de mes filles.

CHAPITRE II

Par un beau matin de dimanche après la messe, Mlle Charlotte Dumorain se promenait dans le parc de la pension d'Embranches.

On entamait juin.

Des silhouettes sombres de femmes vêtues de noir, à la mine austère, circulent dans les allées.

Charlotte marchait d'un pas souple, un peu nerveux, et jetait un coup d'œil sournois aux groseilles vertes qui devaient devenir rouges, aux fleurs qu'il lui était interdit de toucher; mais elle ne bâillait pas autant qu'à l'ordinaire et la vie paraissait lui sourire: elle avait un espoir au cœur, elle attendait quelque chose.

Soudain, un appel la fit tressaillir:

"Mademoiselle Dumorain!"

Elle se retourna et, en trois bonds, elle se trouva auprès de la personne qui l'appelait, et devint toute pâle avant de tendre la main au petit papier bleu qu'on lui présentait.

—Il vous est arrivé un télégramme, mon enfant, dit la directrice du pensionnat, Mme Colton.

—Je vois bien, répondit Charlotte en remarquant que le message était violé.

—Je l'ai ouvert, poursuivit Mme Colton, craignant qu'il ne vous annonçât quelque mauvaise nouvelle... on ne saurait prendre trop de précautions... vous ne recevez jamais de lettres, d'habitude.

—Merci de votre sollicitude, madame, répondit la jeune fille d'un ton pointu.

—Eh! bien qu'attendez-vous pour prendre connaissance de la dépêche? reprit la maîtresse de pension, qui ne s'éloignait pas et semblait guetter les impressions de ce minois si ouvert, comme un chat guette une souris.

Ce qu'elle attendait? Elle n'osait jeter les yeux sur ce petit papier bleu dont elle n'avait lu encore que la signature:"Vaganette" et qui contenait, croyait-elle, son arrêt, sa destinée.

—Eh! bien? répéta Mme Colton avec impatience.

Et Charlotte lut tout bas:

"Envoyez photographie et liste de ce que savez."

Les lèvres minces de la vieille dame se distendirent pour laisser passer cette question:

—Qu'est-ce que ce Vaganette? C'est un monsieur, sans doute?

—C'est même plusieurs personnes, répondit Charlotte sans rire; les Vaganette sont à la fois plusieurs hommes et plusieurs femmes; faut-il vous les énumérer? Au fait, je les connais si peu moi-même. Bref, je ne sache pas que ce soit mal de correspondre avec sa famille.

—Votre famille? c'est donc votre famille?

—Eh! mon Dieu oui, des cousins, oncle, tante, à la mode de Bretagne.

—Et vous leur offrez votre photographie?

—Nullement, j'en serais bien embarrassée, n'en ayant point.

—A lors?

—Puisque vous tenez à tout savoir, madame, apprenez que mon oncle et ma tante ont besoin d'une institutrice pour la plus jeune de leurs filles. N'est-il pas naturel qu'ils pensent à moi, leur parente, en pareille circonstance?

—Ainsi, vous quittez ma maison, mademoiselle? Vous répondez par l'ingratitude aux bontés que j'ai eues pour vous?

L'assertion était si osée, que Charlotte demeura sans réplique, clouée par la stupeur.

La directrice comprit qu'elle était allée trop loin.

—Ce que je vous dis là est dans votre intérêt, reprit-elle avec moins de véhémence. Vous ignorez qu'une existence dépendante dans sa propre famille, chez des parents, est la pire des situations.

—Croyez-vous, madame? fit Mlle Dumorain qui avait reconquis son sang-froid. Cependant , je ne pourrai passer toute ma vie à gagner six cents francs par an comme une... comme une femme de chambre.

—Soit, c'est l'amour de l'argent qui vous guide, alors? dit Mme Colton.

—N'est-il pas naturel de chercher à gagner son pain... quand on a vingt ans, du courage et une bonne santé?

—J'en conviens. Vous oubliez, cependant, Charlotte, que pour entrer dans une famille riche, vous n'êtes guère...femme du monde. Comment vous comporterez-vous dans un salon?

—Est-ce ici que je l'apprendrai, madame? répliqua la jeune fille qui était décidément dans ses jours de patience.

—Au prix de quels dangers? soupira la vieille dame.

—Des dangers, moi? Mon Dieu! lesquels? Ne serai-je pas en sureté sous le toit de mon oncle.

—Eh! bien, mademoiselle, conclut Mme Colton en s'éloignant d'un air majestueux, partez dès demain, vous serez remplacée immédiatement.

—Je n'en doute pas, madame, les institutrices pullulent. Toutefois, je vous aurais proposé de rester à mon poste jusqu'à la fin du mois.

—Merci, mademoiselle, je préfère que vous nous quittiez tout de suite.

—Comme vous le voudrez, madame.

Là-dessus, elles se séparèrent.

Quand elle eut vu disparaître la directrice au tournant de l'allée, Mlle Dumorain esquissa un pas de quatre et s'écria dans un geste comique:

—Je ne savais pas être si précieuse ici. Ma parole, on dirait qu'elle me regrette. Ca, par exemple, c'est risible.

Et elle monta dans sa mansarde et écrivit:

"Ma chère tante, je ne vous envoie pas ma photographie, vu que je n'en possède pas. Mais voici mon signalement, si vous le désirez : Maigre comme une araignée, brune comme une taupe, pas grande, teint coloré. Comme instruction, je suis assez complète: j'ai mes deux brevets, je peux enseigner même un peu de chimie; je la déteste, mais comme il fallait bien l'apprendre!...

"Je ne suis pas habile en travail manuel, je le confesse aussi, mais j'en sais tout de même assez pour enseigner les principes de la couture à mes élèves.

" Je vous en supplie, ma tante, appelez-moi à vous. Maintenant que Mme Colton, la directrice de la pension, a découvert le pot aux roses, elle ne veut plus de moi, et je serai sur le pavé si vous rejetez ma demande.

"Je vous aime sans vous connaître et je vous renouvelle, ma chère tante, l'expres-

sion de mes sentiments respectueux et dévoués.

"Charlotte Dumorain."

Et la pauvrette passa une nuit à peu près blanche, car elle se disait:

"Si ma tante change d'idée et ne veut pas de moi, je serai dans de jolis draps, car j'aurai perdu ma place au pensionnat Colton!"

Ce fut encore un télégramme que reçut la jeune fille, car, dans cette maison Vaganette, on ne pouvait pas écrire, ayant trop d'occupations plus pressantes.

Charlotte ouvrit le petit papier bleu avec confiance.

—Car, pensait-elle, si c'était un refus, on ne me l'annoncerait pas aussi vite.

C'était une acceptation ,en effet: Charlotte était invitée à se rendre à Paris au plus vite, la petite Noémi étant en vacances depuis trop longtemps déjà.

On ne peut pas dire que cette missive fût affectueuse; c'était un télégramme d'affaires, tout simplement; mais Charlotte excusa sa tante qui se disait si occupée.

Triomphante, elle annonça son départ pour Paris à Mme Colton.

Quoi qu'elle en dit, la bonne dame était fort attrapée: elle perdait un sujet un peu jeune, il est vrai, mais instruit, capable, gai et bien élevé.

Toutefois, comme Charlotte pouvait lui revenir un jour, elle fit bon visage à la jeune fille et l'invita même à prendre avec elle son dernier déjeuner à Embranches.

Charlotte dit lestement adieu à ces lieux inhospitaliers, à ses élèves dont quelques-unes devaient la regretter pour son inépuisable verve et sa manière d'enseigner sans sécheresse, sans aridité.

Un commissionnaire chargea sur une brouette les deux malles de Mlle Dumorain, et celle-ci le suivit à pied à la gare peu éloignée du pensionnat.

Deux malles: un tel luxe à la pauvre petite sous-maîtresse?

Mon Dieu! oui. Dans la plus petite dansaient les deux robes de rechange de la jeune fille, le chapeau des dimanches, une petite jaquette de laine marron, une paire de gants de peau aux doigts recousus, deux livres de piété, une grammaire anglaise, un peu de linge, une paire de bottines.

Dans l'autre caisse, des objets fort différents: quelques jupes de soie fort belles, trop longues pour Charlotte et trop riches aussi; c'était la dépouille de sa mère au temps où la jeune fille n'était qu'un bébé et Mme Dumorain une jeune femme heureuse et élégante.

Charlotte conservait cela ,n'ayant jamais voulu s'en défaire, et se disant que, plus tard, elle pourrait en tirer parti pour elle-même.

Au milieu de ces jolis chiffons, un petit paquet de lettres: les dernières que lui avait adressées son père avant de mourir et après l'avoir mise au pensionnat d'Embranches.

Elle avait revêtu une de ces trois robes noires qui formaient à la fois son trousseau d'hiver et son trousseau d'été, un chapeau de paille bleu marine coiffait sa tête jeune et mutine, et une paire de gants de fil complétait cette toilette sobre. Dans sa poche, toute sa fortune: trois cents francs amassés louis par louis.

La mignonne se croyait riche et s'en allait avec ce petit trésor comme à la conquête du monde, le cœur joyeux, l'espoir dans l'âme.

Et déjà l'on ne pensait plus à celle qui allait arriver, dans le bel appartement de la rue de La Boétie, sauf peut-être la petite Noémi qui voyait revenir avec angoisse l'ère des études et des leçons arides.

CHAPITRE III

"Mon bien-aimé frère,

"Je ne sais où ma lettre te trouvera, mais j'éprouve le besoin de venir causer avec toi.

"Ici tout est comme à l'ordinaire; Alphonse, enfoncé dans les affaires au point qu'on ne le voit plus qu'aux repas.

"Sa femme et mes nièces, tellement mondaines que, sur sept soirées par semaine, elles en passent six au bal.

"Noémi, toujours insupportable.

"Ton serviteur, ni plus gai ni plus triste, râclant son violoncelle quand personne n'est là pour l'entendre.

"J'aspire au moment où nous retournerons aux Brindilles; Paris, si gai pour tous, me devient insipide lorsque vient la belle saison.

"Ce n'est pas que la vie à la campagne me procure plus de douceurs que la vie à la ville, attendu que ma cousine et ses filles, ne sachant pas se suffire à elles -mêmes, se hâtent de remplir leur maison d'hôtes bruyants et mondains comme elles, et tu vois d'ici la tête que fait au milieu de ces fous le sauvage infirme dont on doit rire tout bas.

"On attend ici une nouvelle institutrice pour Noémi. Grand bien leur fasse à toutes les deux!

" Quoique cette Mlle Dumorain, je crois, soit une parente plus ou moins proche de notre cousine, je ne leur donne pas trois semaines pour en avoir assez l'une de l'autre.

"Ca va être encore une créature prétentieuse et obséquieuse qui me regardera avec dédain et se plaindra de ce que le bruit de ma béquille est fatigant à entendre.

"Mais parlons d'autre chose.

"Tu crois que nous nous reverrons cette année? que j'aurai la chance de passer quelques bonnes journées avec toi aux Brindilles!

"Pourvu que ce ne soit pas une fausse joie et que ton congé ne s'en aille pas en fumée!

"Garde-toi bien de m'envoyer la moitié de tes économies, comme tu me le proposes; conserve cette somme pour le monemt où nous serons réunis; le séjour à terre nécessite forcément des dépenses que tu n'as pas à faire à bord.

"Seulement, puisque tu t'obstines à vouloir me donner quelques chose pour ma fête, j'accepte la partition de Lohengrin.

"Il y a bien ici quelques partitions que feuillettent parfois mes nièces, mais ce n'est que de la musiquette, telle que: *Le petit Faust, Miss Helyett*,etc., etc. Oh! de la musique de danse, tant qu'on en veut; mais de la vraie, de beaux morceaux, non , elles ne goûtent pas cela.

"Donc, cette partition doit coûter... d'occasion dans les 10 à 12 francs, je ne te permets pas plus que cela; j'ai vu l'exemplaire à prix réduit chez un marchand de la rue... Au fait, il faut que je note son adresse, elle est sur les derniers morceaux de chant qu'a achetés Eliane; je vais voir tout de suite cela pendant qu'il n'y a personne au salon."

Bertrand interrompit là sa lettre et se dirigea vers le salon qui était obscur, les persiennes demeurant à moitié closes; le jeune homme y entra sans voir une forme féminine assise sur un fauteuil, la tête renversée sur le dossier.

Il hésita une seconde sur le seuil pour s'orienter vers le casier à musique, et le bruit d'une respiration douce et égale vint jusqu'à lui.

—Tiens! pensa-t-il, Mimi se sera endormie là, sans doute; je la croyais sortie avec sa mère et ses sœurs.

Il vint à la fenêtre dont il écarta sans bruit les persiennes.

La dormeuse ne s'éveilla pas, mais il vit que ce n'était pas Mimi.

C'était une jeune fille très simplement vêtue; les masses soyeuses de ses cheveux débordaient du petit chapeau bleu marine; les cils noirs ombraient la joue d'un brun comme doré, nuancé d'un rose de pêche: la figure menue, fragile, était charmante de fraîcheur et de jeunesse.

—Qui diable cela peut-il être? se demanda Bertrand fort intrigué... Ah! j'y suis! ce doit être l'institutrice, la parente attendue. Et encore non; on annonçait un laideron, et ma foi! celle-ci...

A ce momemt, la dormeuse ouvrit les yeux; de jolis yeux bruns, pas très grands mais admirables de forme et d'expression.

Comme ébloui, Bertrand recula d'un pas.

Elle n'était pourtant pas belle, Charlotte Dumorain, peut-être pas même jolie, mais attirante avec ses yeux de diamant

noir, avec sa grâce inexprimable, son charme constant, spontané.

—J'ai positivement dormi, dit-elle; et sa voix fraîche avait des vibrations de cristal.

—Bon! elle est peu farouche, pensa Bertrand. Mais elle ne sait pas encore qui je suis et n'a pas aperçu ma jambe de bois.

—Il fallait me réveiller, poursuivit-elle. Vous êtes sans doute mon oncle Vaganette? Oh! que je suis contente de me savoir chez vous et que je vous remercie!

D'un élan naïf, elle faillit sauter au cou de Bertrand et l'embrasser sur les deux joues, mais elle s'aperçut à temps de sa méprise.

—Eh! bien non, je ne suis pas M. Vaganette, dit Bertrand en invitant Charlotte à se rasseoir, et en s'asseyant lui-même, ayant soin d'étendre sa jambe de bois sous le regard de la nouvelle venue.

Elle ouvrit de grands yeux.

—Non, pas mon...au fait, vous n'êtes pas assez vieux; mon oncle a deux filles plus âgées que moi, m'a-t-on dit. Alors, je bavarde devant un étranger?

—Je suis un cousin de Mme Vaganette.

—Un peu le mien, par conséquent; c'est tout ce qu'il faut. Et vous habitez ici?

—Toujours.

—Je vais vous expliquer comment je me suis endormie, reprit-elle. Figurez-vous que, ce matin, j'ai eu l'honneur de déjeuner avec madame la directrice.

—Qu'est-ce que cela?

—La maîtresse de la pension.

—Vous sortez donc de pension?

—Oui. On ne vous a donc rien dit, ici?

—Presque rien, répondit-il avec un peu d'amertume.

—Eh! bien, j'étais à Embranches, comme sous-maîtresse dans l'établissement de Mme Colton. Elle a commencé par se fâcher en voyant que je quittais sa maison où je gagnais 50 francs par mois, puis elle m'a fait meilleur visage. Elle m'a pressée sur sa pèlerine, j'ai donné l'accolade à quelques élèves et suis arrivée à Paris en nageant...dans la joie.

J'ai pris une voiture et j'ai débarqué avec mes deux malles et toute ma fortune, il y a un instant. Le domestique m'a dit que "ces dames" étaient sorties, et je me suis endormie en les attendant—Est-ce que je vous ennuie?

Bertrand secoua négativement la tête, il y eut même un pâle sourire sous sa moustache dorée.

—Alors, reprit la jeune fille, vous, je vous appellerai: "mon cousin", n'est-ce pas?

—Ou "l'oncle Bertrand", comme les autres, si vous voulez bien.

—Je veux bien. Parlez-moi de ma future élève.

—C'est une gamine de sept ans, très gâtée et qui n'a pas la langue dans sa poche.

—Bah! j'en ai vu bien d'autres! A la pension, j'en avais dix à conduire comme cela, au lieu d'une seule. Le travail ne m'effraie pas.

—En effet, vous paraissez vaillante.

—Il le faut bien, soupira Charlotte, la vie m'a endurci l'épiderme.

—Vous n'avez pas été heureuse, pauvre enfant, se laissa aller à dire, comme malgré lui, Bertrand.

—Oh! mais pas du tout. Excepté dans ma petite enfance, peut-être, quand papa et maman vivaient; et encore, maman, je ne me la rappelle guère.

—Et votre père?

—Certes, si je me le rappelle! Il jouait tant avec moi! et les premières années que j'étais en pension, il venait me voir et m'apportait des pralines...Mais ensuite, tout cela a fini. J'ai été seule au monde, personne ne venait plus me voir à la pension; mes maîtresses ne m'aimaient guère, parce que je les encombrais pendant les vacances et que je n'étais plus riche.

—Oh! vous aussi? fit involontairement Bertrand.

—Moi aussi quoi?

—Non, rien. Continuez.

—J'ai cependant eu quelques petites joies: ma première communion. J'aimais tant le bon Dieu! Je me figurais que la vie était si douce, si belle! Oh! j'en ai bien rappelé depuis, allez! Ensuite j'ai été contente d'être reçue à mes examens.

—D'emblée?

—D'emblée, oui; oh! j'ai eu une chance! et puis, je suis douée d'une mémoire prodigieuse; ça aide beaucoup, vous savez. Je me souviens que l'un des examinateurs me demanda... celui d'histoire, je crois; non, celui de physique: "Vous aimez beaucoup l'étude, mademoiselle?—Non, monsieur, je la déteste, mais voilà, je suis obligée...

—Ah! bien, pour moi, c'est la passion de toute ma vie.—Je ne voudrais pas être votre fille, monsieur, répliquai-je." Et figurez-vous que tout le monde a ri et que mes maîtresses m'ont grondée.

—Il y avait un peu de quoi.

—Vraiment? On m'a toujours persécutée parce que je ne déguise pas ma pensée et que je ne m'inquiète jamais de ce que les autres peuvent en dire.

—Cela a du bon.

—Que ce soit bon ou mauvais, je suis ainsi; on ne peut pas se refaire.

—Restez ce que vous êtes, mon enfant, dit Bertrand qui pensa:

"Elle a l'âme grande ouverte, mais cette franchise, cette naïveté, plairont-elles ici? That is the question."

—Alors, reprit Charlotte dont les yeux foncés pétillaient, vous m'annoncez une élève indisciplinée. Et ses sœurs, m'aimeront-elles?

—Pourquoi pas? répondit évasivement le jeune homme.

—Elles sont bonnes?

—Vous en jugerez.

Ce laconisme fit un peu peur à Charlotte.

—Elles ne sont pas méchantes, au moins? s'écria-t-elle effrayée.

—Non, non, mais si mondaines!

Mlle Dumorain eut un geste signifiant que cela lui importait peu.

—Elles doivent vous aimer beaucoup, vos nièces? demanda-t-elle encore.

Il eut un sourire navré sous sa moustache fauve, et Charlotte, comme en un éclair, eut conscience de la misère de cette vie.

—Voyons, reprit-elle, la voix plus douce encore, elles ne peuvent pas ne pas vous aimer: vous paraissez bon.

—Je ne suis pas bon, gronda Bertrand, le sourcil froncé.

—Oh! fit-elle, si vous ne l'étiez pas, causeriez-vous comme cela, depuis une demi-heure, avec une inconnue qui arrive de son trou et qui ne sait rien?

Bertrand s'étonna que la causerie durât déjà depuis si longtemps, surtout avec cette tournure d'intimité, de confidences presque, et avec lui si froid, si concentré d'ordinaire!

Malgré lui, pour éviter une déception à cette petite créature si confiante, si sincère, si pleine d'illusions et d'espoir, il eut envie de lui dépeindre la famille Vaganette sous son véritable jour.

Mais il se dit que lui, hôte de cette maison qui l'abritait, il ne pouvait, délicatement, pas faire cela.

Il se borna à parler de lui:

—Il faut bien que vous appreniez que je ne suis qu'un hôte de la maison, vivant à moitié de la libéralité de mon cousin.

—Oui, je comprends, un parent pauvre, interrompit Charlotte; quelque chose comme moi.

—Et encore vous, vous serez plus indépendante que moi, par la raison que vous travaillerez ici, que vous vous occuperez de Noémi. Moi, de plus, je suis un infirme. Un infirme, vous comprenez; un être gênant qui ne fait pas honneur à la famille.

—Oh! fit Charlotte qui rougit d'indignation; c'est justement pour cela qu'on devrait vous aimer davantage. Et puis, est-ce à la guerre que vous avez été blessé?

—A la guerre, non hélas! c'est dans un incendie qui brûla la maison de mon père, alors que j'avais dix-huit ans; une poutre qui tomba du plafond m'écrasa la jambe.

Ce que Bertrand ne disait pas, c'est qu'il avait été ainsi mutilé en volant au secours de son père dans un appartement en flammes; même, il avait eu le bonheur de le sauver juste à la minute où s'effondrait le plafond.

—Mais, reprit Charlotte avec son habituelle ingénuité, ça ne vous ôte rien de votre distinction, rien de la grâce des traits; voyons, vos amis doivent vous le dire?

—Je n'ai plus d'amis, depuis que je suis pauvre, répliqua le jeune homme avec amertume.

Spontanément, Charlotte tendit la main à M. de Labarrère.

—Voulez-vous que nous soyons amis, nous deux, dit-elle, oncle Bertrand? Et si l'on nous fait de la peine ici, nous nous le raconterons mutuellement et ça nous soulagera.

—C'est entendu, dit-il en serrant la petite patte effilée qui venait à lui.

Peu d'instants après, parurent Mme

Vaganette et ses trois filles.

Le regard de la mère et des aînées alla droit à la nouvelle venue, épluchant sa toilette d'abord, puis sa figure.

Bertrand s'était éclipsé.

Ces dames retinrent un sourire à la vue de la robe étriquée et du chapeau si simple.

"Mais, pensa Mme Vaganette, elle est jolie cette enfant, elle a un je ne sais quoi... C'est facheux...je l'aurais préférée laide. Trop jeune, aussi, beaucoup trop jeune. Enfin, pourvu qu'elle sache *prendre* Noémi!

—Vous avez bien fait d'arriver aujourd'hui, dit tranquillement la bonne dame en s'asseyant pour souffler à son aise. Noémi est insupportable quand elle a congé toute la journée. Approchez, Noémi.

La petite s'avanca, boudeuse, mais gentille à croquer sous son chapeau de paille rouge.

Charlotte lui prit la main, de force, et l'obligea à la regarder.

Fut-ce l'effet de ce franc et frais visage qui lui souriait, fut-ce l'attouchement de ces doigts à la fois fermes et caressants? mais la fillette ne se défendit pas et la mauvaise humeur s'envola de sa figure.

—Nous travaillerons bien et nous nous amuserons bien ensemble, dit Charlotte.

Mimi leva son petit nez surpris.

—Quoi! vous joueriez avec moi?

—Pourquoi pas? aux heures de récréation, bien entendu. Je ne suis pas vieille, ma mignonne, et j'aime encore à rire.

Conquise tout à fait, Mimi s'assit sur les genoux de Charlotte, sans même lui en demander la permission.

—Vous aimez les petits chats? fit-elle.

—Beaucoup; ils sont si drôles.

—Et les chiens?

—Passionnément.

—Et les livres et les leçons? ajouta l'enfant en coulant un regard sournois à son institutrice.

—A votre âge, je n'en raffolais pas, mais j'ai compris qu'il ne fallait pas avoir l'air d'une petite ânesse et j'ai rempli gaiement ma tâche.

—Gaiement? répéta Mimi, songeuse; alors vous n'êtes pas toujours à pleurer votre patrie comme miss Philymon?

—Non, puisque je m'y trouve dans ma patrie: je suis née à Paris.

—Ni toujours à écrire à votre fiancé, comme Fraulein Guerser?

—Ah! mais non! s'écria Charlotte dans un élan de gaîté si sincère, que Mimi l'embrassa avec effusion.

Ebahie, Mme Vaganette se leva, pensant:

—Elle n'a jamais été si affectueuse avec ses autres institutrices, ma petite Mimi.

—Mes enfants, ajouta-t-elle en rappelant du geste Eliane et Lucienne qui s'éloignaient, conduisez donc Mlle Charlotte à sa chambre, si on ne la lui a pas encore indiquée.

—Oh! Noémi suffira bien, fit Eliane en bâillant, moi je suis si fatiguée!

—Elles sont déjà très bonnes amies, ajouta Lucienne qui retirait ses gants.

—Allons, soupira Charlotte, en suivant l'enfant à travers les corridors et qui pensait:

—Pas aimable,la famille! Il n'y a que cette petite Noémi qui est à croquer malgré sa mauvaise tête, et ce joli monsieur à la jambe de bois, l'oncle Bertrand, qui seront mes amis ,je crois.

Philosophiquement, Charlotte haussa les épaules et poursuivit:

—Mon Dieu, deux amis, c'est déjà quelque chose, ça vaut mieux que rien; il ne faut pas être exigeante. Je veux me plaire ici, au moins en comparaison de la pension d'Embranches.

—Vous ne dites plus rien, mademoiselle, reprit Mimi qui aimait la causerie; est-ce que ça vous ennuie de demeurer dans ce coin de la maison?

Charlotte se mit à rire.

—Oh! répondit-elle, je m'y trouverai très bien, et d'ailleurs je ne connais encore rien de cette demeure.

—Je vous la ferai visiter tout entière, mademoiselle.

—Ne m'appelez pas mademoiselle, dit doucement Charlotte; je suis votre cousine.

L'enfant parut embarrassée.

—Je voudrais bien vous appeler par votre nom, répondit-elle enfin, comme à regret, mais voilà, maman a établi qu'on vous dirait Mademoiselle, excepté elle et mes sœurs qui vous nommeront: Charlotte. Vous, vous pourrez leur dire: Eliane et Lucienne; ça les rajeunira, paraît-il. A maman, je vous conseille de dire: madame.

—Eh! quoi! pas ma tante? fit Charlotte abasourdie.

—Non... maman a trouvé que ça aurait un air trop... trop... familier, et que, puisque vous me donnez mes leçons et êtes dans la maison comme... comme...

—Subalterne, n'est-ce pas?

—Je crois que c'est ça

—Il suffit, j'ai compris.

Elle comprenait aussi que Mimi ne faisait que répéter une leçon et qu'on l'avait chargée de glisser ce petit conseil à la nouvelle venue.

—Ça vous fâche? ajouta la fillette qui ouvrait la porte de la chambre destinée à Charlotte.

—Oh! nullement, répondit celle-ci dans un sourire.

En effet, ces mesquineries ne touchaient pas l'esprit large et fort de Mlle Dumorain.

—Elle est souvent rasante, maman, vous verrez ça, reprit l'enfant avec aplomb.

—C'est de votre mère que vous parlez ainsi?

—Mais oui.

—Savez-vous que ce n'est pas joli et vous allez me donner une piètre opinion de vous.

Mimi fit la moue.

—Voilà que vous me grondez déjà et vous m'avez promis d'être gaie et bonne.

—Cela ne m'empêche pas d'être gaie quand il y a lieu de l'être; mais voyons, Noémi, vous êtes assez grande et intelligente pour me répondre: que diriez-vous d'une personne qui vous laisserait parler peu respectueusement de votre mère? L'estimeriez-vous? Trouveriez-vous cela bien?

—Non, répondit Mimi avec franchise.

—Alors je vous reprendrai chaque fois que cela vous arrivera, mais je suis sûre que ça ne vous arrivera plus. Je n'aime pas à gronder, vous m'épargnerez cette peine. Et maintenant, je vais défaire mes malles; si ça vous amuse, restez; si ça vous ennuie, allez jouer.

—Ça m'amusera.

—Alors, mettons-nous-y.

Elles étaient encore meilleures amies à la fin de l'installation de Charlotte, et Mimi courut chez elle, prendre un vase de fleurs qu'elle plaça sur la cheminée de sa compagne.

Le soir venu, Mlle Dumorain fit la connaissance de M. Vaganette qui se montra courtois et aimable.

Mais il ne cacha pas son étonnement de la trouver si jeune et si gentille.

Elle eut soin de lui dire: "Monsieur"; lui, s'oublia à l'appeler "ma cousine", ce qu'entendant, sa femme lui envoya dans les côtes un coup de coude soigné pour le rappeler à l'ordre.

Christian fit aussi son apparition. C'était un grand garçon de seize ans, encore dégingandé, aux mains douteuses, à la voix qui muait, mais d'une bonne nature, en somme.

Il s'entendait bien avec Mimi, tout en la tarabustant parfois, mais il était en perpétuelles disputes avec ses sœurs aînées.

Son ébahissement fut encore plus grand à la vue de Charlotte.

—Mais, dit-il, qu'est-ce qu'on me disait donc?

Elle est chouette, très chouette,la cousine!

Et, comme Charlotte faisait entendre un petit rire contenu:

—Vous comprenez l'argot? demanda-t-il.

—Mon Dieu! tant soit peu.

—Comme vous êtes instruite!

Et cette jeune personne à laquelle la langue verte n'était pas étrangère, grandit d'une coudée dans son esprit.

CHAPITRE IV

"Mon bon Didier,

"Je reprends ma lettre où je l'ai laissée il y a huit jours... Et, en vérité, y a-t-il bien huit jours? Oui, pourtant. C'est singulier comme cette semaine a passé plus vite que les précédentes.

"Si je sais pourquoi, par exemple! Sans doute la perspective de ta visite promise me fait trouver le temps plus court et la vie plus agréable.

"Nous ne partirons pas pour les Brindilles avant les premiers jours de juillet. C'est une petite déception pour moi qui préfère la campagne à la ville.

"Que deviens-tu pendant ce temps? Je suis sûr que la chaleur te fatigue grandement dans les mers lointaines que tu dois parcourir, quoique tu prétendes que ta nature de fer s'accoutume à tout.

"Apporte-moi ton visage frais et souriant. Je veux dire plutôt hâlé par l'air salin.

"Oh! les bonnes causeries auxquelles nous nous livrerons sous les ombrages des Brindilles, pendant que la maîtresse de céans et ses filles courront les châteaux environnants pour y retrouver un écho de ce cher monde qu'elles laissent avec tant de regret à Paris.

"Ma cousine a eu, un moment, l'idée de faire une saison à Aix, dans l'espoir de trouver les gendres rêvés; mais, paraît-il une de ses bonnes amies va nous envoyer cet été aux Brindilles quelques sujets disposés à convoler en justes noces, et le choix se fera *at home*.

"Noémi est devenue un petit bijou d'enfant et je me demande si celle d'aujourd'hui est la même petite fille qui, il y a une semaine, me jetait à la tête livres et cahiers.

"Sa nouvelle institutrice, Charlotte Dumorain, a opéré ce miracle.

"C'est vraiment une charmante créature, et ton serviteur a gagné à cette acquisition, je te l'avoue.

"J'ai commis un jugement téméraire à son égard avant de la connaître, car elle n'est ni dédaigneuse, ni prétentieuse, loin de là.

"Naturelle et bonne, elle n'a remarqué ma jambe de bois que pour me plaindre doucement et me dire toutes sortes de gentilles choses.

"Et puis, un esprit! Je t'assure que mes journées, si mornes jadis, sont tout égayées par ce petit rayon de soleil.

"Enfin, elle a dressé la récalcitrante Mimi à me témoigner du respect, et, avec le respect, est venue l'affection de ce petit coeur naturellement bon, mais que l'on semblait gâter à plaisir.

"Adieu, il faut bien que je me décide à t'envoyer ma lettre, autrement c'est toi qui me traiterais de paresseux.

"Ton frère BERTRAND".

"*P. S.*—Ma nouvelle amie, Charlotte Dumorain, aime à me faire parler de toi, sans doute parce qu'elle sait que ce sujet me fait toujours plaisir.

"Elle me charge de te dire d'apporter ton esprit avec toi quand tu viendras (elle n'ignore pas que tu en es bien pourvu); elle raffole des voyages et se dédommage sur les récits qu'on en fait, ne pouvant se livrer à cette passion trop coûteuse."

CHAPITRE V

Environ quinze jours avant qu'on ne partît pour les Brindilles, Mimi s'avisa de tomber malade.

L'enfant dut garder le lit pendant une semaine et demie, et l'on ne pouvait la laisser seule la nuit.

Ses sœurs n'étaient pas assez dévouées pour lui servir de garde-malade; espérant se marier cet été même, elles tenaient à conserver leur fraîcheur le plus possible; une ou deux fois par jour, elles venaient l'embrasser, mais l'ennui les prenait bien vite auprès du petit lit.

Mme Vaganette eût bien fait coucher la petite malade dans sa propre chambre; mais, le soir venu, éreintée par ses courses de la journée, elle s'endormait malgré elle et ne surveillait aucunement la fillette.

—C'est Charlotte qui me soigne le mieux, disait Mimi avec son franc parler habituel. Ma bonne m'ennuie; maman ne sait pas me raconter de jolies histoires, et quand je lui demande à boire la nuit, elle ronfle et ne me répond pas.

—Eh! bien, fit M. Vaganette, agacé un jour de voir l'enfant si mal soignée, puisque Charlotte est si bonne et si dévouée, qu'on mette son lit dans la chambre de Mimi: au moins, moi je serai tranquille sur le sort de ma fille.

Mme Vaganette se sentit bien un peu humiliée de se voir si inutile, mais force lui fut de suivre ce conseil qui était au fond un ordre, et Charlotte ne quitta presque plus sa petite élève.

Le jour, elle lisait à haute voix ou racontait à l'insatiable fillette de belles histoires ou de joyeux contes qui la ravissaient.

La nuit elle l'endormait doucement si le sommeil fuyait ses paupières, et surtout elle sautait à bas de son lit au premier appel.

Nullement égoïste, comme le sont tant d'enfants malades, la petite Noémi témoignait une sincère gratitude à son amie et la couvrait à chaque minute de caresses aussi sincères que tendres.

A tel point que, lorsqu'on alla un peu plus tard aux Brindilles, elle supplia ses parents de la laisser coucher près de Charlotte où il y avait une chambre vacante et l'on finit par y consentir, ce qui déchargeait Mme Vaganette d'un devoir parfois gênant.

Mais tant que la mignonne garda le lit dans son joli nid parisien, paré presque comme un appartement de jeune fille, Mimi ne se réjouit pas seulement de la présence de Charlotte: l'oncle Bertrand demeurait auprès d'elle une bonne partie de la journée, et nous ne savons si c'était uniquement par dévouement pour la petite malade, ou si le gai babil de Mlle Dumorain n'y était pas pour une grosse part.

—C'est curieux, dit un jour Mimi en regardant son oncle, autrefois je n'aimais pas du tout l'oncle Bertrand, et à présent...

—Et à présent? répéta Charlotte en souriant.

—Je l'aime beaucoup. Je le trouve gentil, bon, et il a autant d'esprit que mon amie Charlotte pour me raconter des histoires drôles. Enfin je le trouvais pas beau, autrefois, et aujourd'hui, je le trouve joli, joli. Pourquoi ça?

—Parce qu'autrefois vous aviez un bandeau sur les yeux, ma petite Mimi, et que maintenant ce bandeau est tombé. Vous voyiez votre oncle grondeur et sombre, vous le voyez bon et tendre.

—C'est vrai. Alors, amie Charlotte, vous le trouvez aussi gentil et joli, l'oncle Bertrand, vous?

Charlotte tourna son frais minois vers l'infirme qui rougissait dans la pénombre de la chambre.

—Mais certainement, répondit-elle sans le moindre embarras.

—Bon, oh! bien alors, quand nous serons tous les trois aux Brindilles, nous ferons des promenades ensemble et nous nous amuserons bien.

—C'est cela.

—Le fait est, dit Charlotte à mi-voix au jeune homme, comme la petite malade s'assoupissait sur son lit, le fait est que nous nous entendons très bien tous les trois.

—Parce que vous améliorez tout ce que vous touchez, répondit Bertrand avec plus de feu qu'il n'eût voulu, peut-être.

—Ce n'est pas ça; mais Mimi, par son âge et son petit caractère indépendant, est un peu la Cendrillon de la famille; quant à nous deux, nous occupons la même situation dans la maison; nous sommes les parents pauvres, les négligés;aussi nous nous rapprochons.

—Ah! ce n'est que par cette similitude de position? murmura le jeune homme.

—Et aussi parce que nous sympathisons, reprit Charlotte ingénument. Surtout pour cela.

—Alors, je ne vous parais pas trop... pas pas trop... ennuyeux?

—Ennuyeux, vous? s'écria Mlle Dumorain. C'est-à-dire que si je ne vous avais pas, je ne sais pas ce que je deviendrais ici où, à part cette enfant, personne ne me témoigne la moindre affection. Car, ce n'est pas pour dire, mais elles ne sont pas aimables, les cousines.

—J'en sais quelque chose, soupira le boiteux.

—Eliane et Lucienne sont tout occupées d'elles-mêmes, de leurs toilettes et de l'effet qu'elles peuvent produire. Ce que ce doit être fastidieux, cette préoccupation éternelle! Ce qui me fait plaisir, c'est que je goûte votre conversation; c'est une bonne note à mon point; car, il est dit qu'une femme d'esprit ne se plaît jamais dans la société d'un sot. Or, comme vous êtes une intelligence remarquable...

—Allons donc! moi?

—Vous le savez bien, voyons. Mais revenons à nos moutons, à nos cousines, par conséquent. Eliane et Lucienne, je les ai dépeintes; mon oncle, il est tout aux affaires de Bourse; mais au fond je le crois bon. Pour ma tante, je me la figure d'une intelligence très ordinaire; et puis, elle a de l'orgueil. Ainsi, ne pourrait-elle me traiter un peu mieux qu'en institutrice? mais non; coutez plutôt.

Et, prenant une voix de tête tout à fait comique, elle cotinua d'un air pincé:

"Mademoiselle Charlotte, veillez donc à

ce que Noémi mange moins à table; cette petite finirait par engraisser outre mesure".

Elle imitait si parfaitement Mme Vaganette, que Bertrand ne put s'empêcher de rire.

—C'est peu charitable ce que je fais là, dit-elle, mais il n'y a tout de même pas grand mal à nous amuser un peu.

—Ah! soupira Bertrand, avant votre arrivée ici, je ne riais jamais.

—Vrai?

—Ma foi! non. Qu'est-ce qui m'aurait diverti ici, voyons?

—Dame! je ne vois pas bien. Ainsi je vous ai apporté un peu de gaîté. Ah! tant mieux! Il est de fait que vous ne devez pas vous amuser tous les jours. Voilà ce que c'est que d'être rentier.

—Rentier?

Il la regarda, étonné.

—Eh! oui.

—Mais je suis pauvre, ne le saviez-vous pas?

—Aussi pauvre que moi qui ne possède rien du tout?

—Pas tout à fait, car mon frère paie pour moi à la famille Vaganette une somme de douze cents francs par an.

—C'est toujours ça. Et vous n'avez rien autre?

—Rien, sauf trois ou quatre cents francs.

—Et vous ne travaillez pas? s'écria la jeune fille, stupéfaite.

—Travailler? comment l'entendez-vous?

—Moi, si j'étais à votre place, je m'ingénierais à gagner quelque argent dans mes trop nombreux loisirs.

—J'y ai songé; mais, avec mon infirmité, que ferais-je?

—Vous parlez toujours de votre infirmité, comme si vous étiez le seul à être privé d'un membre; eh! mon Dieu! qui n'a quelque défaut physique?

—Tiens! et vous?

—Qui vous affirme que dans dix ans je ne serai pas sourde comme une table, ou que je n'aurai pas un œil de verre?

—Je ne puis me faire accepter dans un bureau.

—Je ne dis pas, vous n'avez peut-être pas d'aptitudes pour les choses d'argent, non plus. Mais il y a tant de travaux auxquels on peut s'adonner chez soi. Littérature, arts, écritures... C'est à examiner, cela.

—Soit, vous avez raison et j'y songerai, dit brusquement Bertrand après avoir réfléchi l'espace d'une minute.

Il reprit, peu après:

—Mais vous, alors, vous; pourquoi ne cherchez-vous pas une position plus lucrative? car je ne pense pas que ma cousine se montre très généreuse à votre égard.

—J'ai cinquante francs par mois, comme à la pension d'Embranches.

—Cinquante francs par mois! s'exclama Bertrand, moins que la cuisinière.

—C'est moi qui ai fixé le chiffre de mes émoluments, je n'ai donc rien à dire.

—C'était à Eugénie à y remédier, à se montrer plus généreuse.

Il jeta un coup d'œil sur la toilette de Mlle Dumorain et ajouta:

—Je ne m'étonne plus que...

—Que quoi?

—Que vous conserviez une mise si modeste.

—Ah! fit Charlotte un peu inquiète, je suis très mal habillée, n'est-ce pas?

—Mal, non, car vous donnez un cachet d'élégance à tout ce que vous portez, mais...

—Mais à côté de mes cousines, n'est-ce pas, j'ai l'air d'une femme de chambre.

Il s'écria.

—Cela, jamais. Lors même que vous endosseriez la défroque d'une concierge, vous auriez l'air de... de ce que vous êtes, enfin.

Elle respira, comme soulagée.

—Ah! tant mieux! J'avais peur qu'on ne me trouvât par trop mal attifée; mais vous me rassurez. C'est que, voyez-vous, je ne suis pas du tout coquette; j'aime la propreté d'abord, l'ordre ensuite, mais je ne regarde mon miroir que le matin pour me coiffer et je m'habille vite, un peu à la diable parfois....

—Ce n'est pas comme Eliane et Lucienne, alors, fit ironiquement l'infirme.

—Non. Entre les deux excès, que préférez-vous? les trop coquettes ou les pas assez vaniteuses?

—Je préfère les *pas assez*, pour parler comme vous, répondit Bertrand dans un sourire.

—Tant mieux!

—Mon opinion vous importe-t-elle donc?

—Mais beaucoup, parce que vous avez du goût et du jugement. Tenez, c'est comme pour le langage: vous ne m'entendrez jamais faire de phrases recherchées, j'en ai horreur, j'aime presque mieux parler mal. Vous trouvez que je suis ridicule, n'est-ce pas? Est-ce que ça vous fâche que je dise ainsi tout ce que je pense? ajouta-t-elle en se penchant vers lui, un peu inquiète.

Mais son sourire la rassura.

—C'est que, voyez-vous, je suis un peu originale, confessa-t-elle humblement.

—Je ne suis pas de ceux qui crient contre les originaux, dit Bertrand avec lenteur. J'estime que si, sur terre, tout le monde était banal... ou semblable, ce serait fastidieux.

—Même pour le Créateur, objecta Charlotte avec un grand sérieux.

—Un original qui garde sa distinction est précieux, à mon avis; je ris des originaux par manières ou par genre de vie, mais j'aime ceux qui ont l'originalité de l'esprit, des idées.

Enfin, ma cousine, maintenant que vous avez bien recueilli mon opinion sur votre petite personne, donnez votre avis sur moi et donnez-le très franc, s'il vous plaît.

—Et si je vous fâche?

—Je ne me fâcherai pas, je l'aurai voulu.

Charlotte prit un petit air sérieux, pencha la tête pour réfléchir et dit:

—Voilà, je vous crois très bon au fond.

—Ah! au fond seulement?

—Au fond surtout, parce que, dans le milieu où vous vivez, vous ne pouvez pas développer vos facultés généreuses. Je vous crois un peu aigri.

—Il y a de quoi.

—Eh! mon Dieu! il y en a de plus malheureux que vous qui sont admirablement résignés.

—Tant mieux pour eux!

—Vous avez tout à la fois de la volonté et de la nonchalance dans le caractère. Vous êtes fier, orgueilleux, ombrageux parfois; vous vous tenez à l'écart, réservé à l'extrême, pensif, rêveur, gardant au dedans de vous vos joies et vos souffrances.

—Surtout mes souffrances, car pour mes joies, elles sont bien rares!

—Je l'admets. Toutefois, il y a des peines que vous vous créez. Il y a beaucoup d'ennui dans votre mélancolie persistante, et si vous vouliez!

—Eh! bien, si je voulais?

—Je vous ai promis que nous étudierions la question ensemble à un autre moment. C'est l'heure du bain de Mimi; il faut que je vous mette à la porte et que je sonne Rosalie pour remplir la baignoire. Au revoir et sans rancune, n'est-ce pas?

Certes, sans rancunes! Il s'éloigna, mais en emportant dans son oreille et dans son cœur la caresse de cette voix et de ce regard.

CHAPITRE VI

Rosalie, la femme de chambre des demoiselles Vaganette, était une bonne fille, mais coquette et étourdie au possible. On la gardait cependant au service, à cause de son goût et de son adresse remarquable pour la couture.

Le jour de la première sortie de Noémi convalescente, Charlotte resta à la maison; car Mme Vaganette et ses filles n'aimaient pas à se serrer dans leur voiture.

Mlle Dumorain était donc enfermée dans sa chambre, passant en revue des robes de sa mère, qu'elle n'avait jamais utilisées.

La réflexion de l'oncle Bertrand sur la pénurie de sa toilette lui était allée au cœur.

Soudain, des cris affreux la firent bondir hors de sa chambre et courir à la lingerie d'où partaient ces plaintes.

Elle vit Rosalie entourée de flammes et cherchant à se précipiter par la fenêtre, affolée qu'elle était par l'épouvante et la douleur.

La malheureuse avait commis l'imprudence que commettent tant de servantes étourdies: elle avait versé du pétrole dans un réchaud, sans éteindre la mèche au préalable.

Accourue à ses cris, la cuisinière n'osait s'approcher de cette torche vivante, et le valet de chambre voulait chercher les pompiers.

Charlotte, elle, n'hésita pas une minute; au risque de se brûler elle-même, elle saisit une couverture de laine qu'on allait serrer après l'avoir camphrée, et elle étouffa les flammes en les comprimant sous l'étoffe épaisse.

Ce ne fut pas sans y gagner quelques bonnes brûlures aux mains.

Mais qu'importait? Rosalie était sauvée; même le feu ne l'avait pas gravement atteinte, heureusement.

Mlle Dumorain, qui avait vu employer ce remède à la pension Colton, envoya chercher tout de suite de *l'huile Joseph* dont quelques applications guérirent l'imprudente en moins d'une semaine..

On juge de la reconnaissance qu'éprouva Rosalie pour Mlle Dumorain; cette fille jura de se mettre désormais en quatre pour celle à qui elle devait la vie.

Par tous les moyens possibles, mais sans négliger son travail, ce que Charlotte n'eût pas souffert, elle chercha à lui rendre mille



petits services.

C'est ainsi que trouvant un jour Mlle Dumorain, les ciseaux à la main, fort embarrassée devant une belle robe soie et laine bleu marine, qui pouvait faire un très joli costume, Rosalie dit timidement:

—Mademoiselle ne saura pas s'en tirer, car ce n'est pas du tout facile de travailler dans une étoffe déjà coupée. Moi, c'est mon métier, et je suis sûre de ne pas gâcher un centimètre de ce joli tissu bleu. Si mademoiselle voulait me confier cela et me laisser prendre ses mesures, en peu de temps je lui ferais un costume ravissant...

J'ai toutes mes soirées à moi, mademoiselle, et elles sont longues, mes soirées, ces dames rentrant toujours fort tard.

Charlotte hésitait.

—Oh! que mademoiselle dise oui! supplia Rosalie: je voudrais tant lui faire un petit plaisir, travailler pour elle qui m'a sauvée d'une mort affreuse.

Charlotte céda, et la femme de chambre regarda ses trésors: elle choisit la robe bleue que devaient relever quelques fines dentelles puisées à la même source; puis, d'une jupe de soie rouge et blanc, elle fit un corsage qui devait s'allier parfaitement avec la meilleure robe de Mlle Dumorain.

Charlotte était donc en possession de deux costumes qui ne lui coûtaient pas un centime et qui lui allaient merveilleusement.

De plus, avec son adresse de fée, la couturière improvisée donna une nouvelle tournure à la pauvre jupe noire taillée à Embranches, et la garde-robe de Charlotte fut ainsi renouvelée et rafraîchie.

Elle-même ne se reconnaissait pas dans ces vêtements élégants, et, bien qu'elle ne fût pas vaniteuse, elle parut toute contente, à la grande joie de Rosalie.

Le premier jour que Mlle Dumorain exhiba ces trésors, ce fut une révolution dans la maison.

—Tiens! tiens! tiens! fit M. Vaganette en prenant son lorgnon pour examiner Charlotte, mais la petite cousine est transformée... Ma foi! fort gentille! tout à fait gentille!

Est-ce vous, Eugénie, qui avez eu cette bonne idée?

Mme Vaganette haussa les épaules:

—Moi? pas si sotte! Il ne manquerait plus que j'allasse l'affubler de robes de soie comme en portent mes filles. Charlotte Dumorain n'est pas ici sur le même pied que Lucienne et Eliane; une instutrice doit être simplement mise.

—Elle est simplement mise, Eugénie; mais si la simplicité lui va! Qu'est-ce qui ne lui va pas, d'ailleurs? Elle est à croquer, cette petite.

—C'est cela, défendez-la, admirez-la, je vous le conseille.

—Il y en a si peu pour l'admirer et la défendre! soupira M. Vaganette qui avait ses moments de bonté et de justice.

Mme Vaganette se retourna comme si elle eût aperçu un serpent devant elle.

—Plus que vous ne croyez, Alphonse. Quand ce ne serait que ce grand nigaud de Bertrand qui la suit comme son ombre et n'a d'yeux que pour elle.

M. Vaganette se mit à rire.

—Oh! bien, si ce n'est que le pauvre Bertrand, vous pouvez le laisser faire, Eugénie. Il n'y a pas de danger. Un boiteux qui est le cousin de Labarrère surtout! Un désenchanté, un garçon bon à rien. Eh! eh! il a du goût, le cher Bertrand!

—Enfin, je n'entends pas que Charlotte s'habille aussi élégamment que cela, et je lui signifierai...

(3)

—Vous ne lui signifierez rien du tout, ma chère Eugénie, dit M. Vaganette. Il me déplait de voir à ma table une personne pauvrement mise, comme l'était Charlotte; on finirait par gloser et par savoir quels sont les appointements que nous lui donnons.

—Ma foi! ceux qu'elle a demandés. Charlotte a désiré vivre plutôt de la vie de famille...

—Et son vœu est-il accompli? demanda ironiquemet M. Vaganette. A-t-elle trouvé ici l'affection et l'intimité?

—Dame! sa position et la nôtre diffèrent. Et puis, elle est pour nous une étrangère.

—Quoi! la fille de votre cousine germaine?

—Je veux dire, reprit Mme Vaganette un peu embarrassée, que nous nous sommes connues trop tard. Et puis enfin, je ne vois pas de quoi se plaidrait Mlle Dumorain. Elle a une vie agréable ici.

—Oui, une vie de Cendrillon. Jamais de plaisirs.

—Avec ça qu'elle y était accoutumée, à la pension Colton... Enfin nous lui témoignons des égards; et Noéme l'aime à la folie.

—Et ça prouve le charme qu'a cette Charlotte, car notre fillette n'a jamais pu s'entendre avec personne.

—Enfin vous avez raison, là! Charlotte est une perle, un diamant...

—Un peut brut encore, alors, fit M. Vaganette en souriant.

—Nous devrions lui donner trois mille francs par an et la servir à genoux, n'est-ce pas?

L'agent de change salua sa femme avec une politesse affectée et gaie qui acheva d'exaspérer celle-ci, et il s'éloigna: quand elle avait ses nerfs, il savait qu'il n'aurait jamais le dernier mot dans la discussion.

Eliane et Lucienne avaient également remarqué la transformation de leur cousine et cela leur avait déplu.

—Bon! si elle va se mettre sur le même pied que nous! murmura Eliane.

—Et faire la belle avec des corsages de soie à la salle d'étude, au milieu de l'encre et de la craie! ajouta ironiquement Lucienne.

—Elle n'avait aucun chic pour s'habiller; et voilà que ça la prend tout à coup, l'amour de la toilette.

Quant à Mimi, devant l'oncle Bertrand qui était là, elle cria:

—Oh! qu'elle est jolie, mon amie Charlotte! n'est-ce pas tonton Bertrand?

Le boiteux opina simplement du bonnet.

—Alors, fit Charlotte en riant, admettons que je sois jolie... à présent. Si c'est d'aujourd'hui que vous vous en apercevez, c'est que ma robe seule mérite le compliment.

—Comprends pas, déclara Mimi.

—Oh! protesta M. de Labarrère.

Et ses beaux yeux bleus, attachés sur le visage de Mlle Dumorain, achevaient pour lui sa pensée.

Tel fut l'effet que produisit la première toilette élégante de Charlotte.

CHAPITRE VII

Les Brindilles! une vaste et belle maison champenoise riant au soleil; confortable au dedans, entourée d'un parc assez spacieux et ornée de tout ce qui rend agréable la vie à la campagne.

Sans la perspective des prétendants annoncés pour la belle saison, Lucienne et Eliane fussent arrivées aux Brindilles fort boudeuses; car, en dépit d'une grosse provision de romans à couverture jaune, de toilettes de rechange et de partitions d'opérettes, elles ne savaient pas s'occuper à la campagne et s'y ennuyaient à outrance.

Mme Vaganette n'était pas fâchée de se reposer, la vie de Paris étant ruineuse pour la santé.

M. Vaganette, lui, ne paraissait aux Brindilles que du samedi au lundi.

Christian se conduisait gentiment avec sa cousine Charlotte qu'il continuait à trouver "chouette", et se disputait du matin au soir avec ses sœurs.

Mlle Dumorain avait très bien arrangé sa vie à la campagne: elle se levait à sept heures, allait à la messe de sept et demie, l'église étant proche des Brindilles, revenait lentement par le parc, humant l'air pur du matin.

Puis, elle déjeunait avec Mimi que sa bonne levait et habillait entre huit et neuf heures; elle lui faisait étudier son piano et ses autres leçons; puis on allait jouer dans le parc.

De deux à cinq heures, on reprenait les leçons et l'on finissait la journée en jeux ou en promenades.

Quant à M. de Labarrère, il s'étonnait de se sentir presque heureux et de s'attacher aux Brindilles, lui qui y avait passé jadis, de mortelles heures d'ennui.

C'est que, sans qu'il se l'avouât, il était auprès de Charlotte dès que celle-ci et son élève quittaient la salle d'étude.

Celle qui avait opéré ce prodige n'était pas Mimi, mais bien plutôt la charmante fée, caressante et séduisante, qui était entrée dans sa vie depuis un peu plus d'un mois...

Bertrand était donc dans une phase de consolation, quand on vint aux Brindilles.

Moins sombre, moins farouche, mais ne voyant pas du tout clair en lui-même, il se figurait que l'attrait du nouveau seul l'attirait vers cette exquise Charlotte; que ce lui était une distraction, une étude nouvelle que de feuilleter page par page ce cœur de jeune fille, ouvert comme un beau livre largement écrit.

"Et puis, l'ennui rapproche, se disait-il comme pour s'excuser, et nous sommes deux isolés qui ne trouvent pas tous les jours la vie agréable".

Bref, Charlotte et Bertrand avaient besoin l'un de l'autre; car, la première coulait de douces heures en la compagnie du

boiteux, elle trouvait sa parole entrainante, ses récits intéressants, son jugement juste, et ses yeux brillaient comme deux étoiles quand elle l'écoutait.

L'été étalait ses richesses dans les prés, dans les champs; la saison était exceptionnellement belle. Les oiseaux chantaient avec un entrain qui ne se démentait pas; les cigales jetaient leur cri strident et monotone qui égaie la campagne, parce qu'il est l'indice de la chaleur et du beau temps.

Les fleurs, éclatantes et embaumées, formaient des parterres réjouissants à l'œil.

Tandis qu'enfermées au salon à lire des romans ou étendues sur la terrasse à bâiller et à médire, Mme Vaganette et ses filles regrettaient Paris tout bas, Charlotte et l'oncle Bertrand parcouraient lentement les allées silencieuses du parc, recueillis devant la beauté de la soirée ou devisant ensemble de choses profondes.

Avec ses cousines elle n'avait pas plus d'intimité que par le passé, quoique la vie libre de la campagne eût dû les rapprocher.

Mais Eliane et Lucienne se suffisaient à elles-mêmes (et elles étaient faciles à contenter, les pauvres folles); quant à Mlle Dumorain, discrète et un peu fière, elle ne recherchait pas la sympathie qui ne venait point à elle.

Venait-il des visiteurs à la maison? Charlotte ne les voyait pas, sauf s'ils déjeunaient ou dinaient avec la famille Vaganette. Jouait-on au lawn-tennis, au crocket, ou à à tout autre autre jeu, elle était éliminée de ces parties.

Prenait-on des glaces ou des rafraîchissements; par les après-midi de chaleur? nulle ma n amie ne lui en offrait sa part, pas plus qu'à l'oncle Bertrand.

Et quand ils entendaient rire la joyeuse société, et les cristaux et l'argenterie cliqueter au loin sur la terrasse, les deux délaissés, les deux parias, pour employer l'expression de Charlotte, échangeaient un petit sourire, railleur mais non amer, car ils étaient ensemble et ne demandaient rien de plus.

CHAPITRE VIII

Au milieu de la leçon de calcul, pendant que Mimi, le nez en l'air, le crayon entre les dents, comptait sur ses petits doigts: "Et quatre font sept, et trois font dix...", soudain distraite, Charlotte Dumorain prêta l'oreille.

Des sons lointains, extrêmement doux et harmonieux, s'échappaient de l'aile sud de la maison.

—Bon! l'oncle Bertrand râcle son violoncelle, dit la petite fille qui professait une sainte horreur pour la musique, depuis qu'on lui enseignait les gammes majeures et mineures.

—Comme il joue bien!

—Vous trouvez?

—Mais certainement. On m'avait bien dit qu'il est très bon musicien, mais je ne l'avais pas encore entendu. Comment ne l'ai-je pas entendu à Paris, au moins?

—Il joue de préférence quand tout le monde est sorti; et puis, à Paris, j'ai été malade, ça aurait fait trop de bruit.

Quand l'heure du goûter sonna pour Mimi, la fillette s'envola de la salle d'étude comme une hirondelle d'un coup d'aile, et Mlle Dumorain se précipita vers l'appartement de l'oncle Bertrand.

Mais elle n'entra pas.

Il jouait toujours, et ce chant prenait le cœur, ravissait l'oreille, entrait dans l'âme.

Charlotte demeura à la porte et écouta.

Et Charlotte écoutait encore, que l'archet s'était tû; aussi, en ouvrant un peu brusquement sa porte, Bertrand la heurta sans le vouloir.

—Quoi! vous étiez là? fit-il surpris et confus.

—Mon Dieu! oui; c'est indiscret, n'est-ce pas? mais je n'ai pas pu m'empêcher... Oh! que vous jouez bien! Quel talent vous avez! Et dire que vous me le cachiez!...

—Mais je ne le cachais pas: on sait bien ici que je suis musicien.

—Qui ça, *on*? Mme et Mlles Vaganette? Pour ce que ça peut leur faire plaisir! Elles ne sont pas plus musiciennes que Lycurgue. Or, Lycurgue n'était qu'un oison, puisqu'il défendait aux Spartiates la musique qui détend les nerfs, apaise les passions et élève les âmes.

Bertrand se mit à rire.

Charlotte leva sur lui ses beaux yeux, et elle demanda, suppliante:

—Vous jouerez encore du violoncelle?... Pour moi?

—Pour vous toute seule.

—Ah! merci. J'aime tant la musique, et j'en étais toujours sevrée. Or, je vais avoir une joie dans ma vie; une de mes grandes passions satisfaites.

—Vraiment? et quelles sont donc ces autres grandes passions? fit Bertrand un peu inquet.

—Mon Dieu! ça vaut-il la peine d'en parler?

—A moi, oui.

—Eh! bien, j'aime les voyages, et je ne suis jamais allée plus loin que Paris, Embranches et les Brindilles. Puis, la lecture.

—Je tâcherai de vous procurer quelques livres.

—Oh! oui, oui, merci. Que vous serez bon!

Mais, revenant à son idée première avec son esprit un peu primesautier, Charlotte reprit:

—J'aime aussi beaucoup la mer que je n'ai jamais vue. Quel dommage que ma tante et mes cousines n'aillent pas sur une plage quelconque, cet été.

Mais vous aurait-on emmené, vous, oncle Bertrand?

—C'est peu probable.

—Alors toute une saison en tête à tête avec ma tante et mes cousines, ce serait peu récréatif pour moi. Non vrai, dans ces conditions-là, j'avoue...

—Pourtant vous aimeriez la mer.

—Oh! oui.

—En ce cas vous vous plairiez à Saint-Raphael.

—Qu'est-ce que cela?

—C'est là que mon frère et moi possédons une petite maison entourée d'un petit jardin et qui regarde la Méditerranée.

Charlotte ouvrit démesurément ses yeux naïfs.

—Quoi! vous possédez un toit quelque part et vous vivez chez les autres? Oh! si j'étais à votre place moi!

Bertrand sourit amèrement.

—Croyez-moi, je suis de votre avis, j'aime le *home*, mon indépendance, le soleil et le Midi...

—Avec la mer?

—Avec la mer; mais je suis trop pauvre pour y vivre même seul, et le prix que nous retirons de cette location est affecté à ma pension ici.

—Je comprends, fit Charlotte, songeuse

Puis, l'œil étincelant, elle ajouta: "Oui, mais plus tard?"

—Plus tard, j'espère bien que nous pourrons nous y établir, mon frère et moi.

—C'est cela, et quand vous serez riches, j'irai tenir votre maison; vous voulez bien?

—Si je veux!

Et moitié souriant, moitié soupirant, il poursuivit:

"Mais nous ne serons jamais riches".

Le lendemain soir, tous les Vaganette, y compris Mimi, allèrent dîner dans un château des environs; Charoltte et Bertrand prirent leur repas en tête à tête, servis hâtivement et sommairement par un domestique pressé d'aller se promener au village, puisqu'il avait une soirée de liberté.

Puis, les deux amis firent une délicieuse promenade dans le parc, à l'heure rêveuse où tout se tait, (sauf les grenouilles qui tiennent concert dans l'étang), où tout est brise, parfum et douceur.

Quand ils rentrèrent, Bertrand se disposant à s'étendre sur la terrasse, dans un rocking-chair, et à y fumer une cigarette, Charlotte disparut et revint peu après, munie de la boîte à violoncelle qu'elle portait, un peu essoufflée.

—Je me suis permis de monter chez vous, dit-elle, presque câline. Maintenant que j'ai bien entendu chanter les grenouilles, j'ai droit à un joli petit concert à moi toute seule.

—Volontiers: reprit-il.

Et, pendant plus d'une heure, il lui joua tous les morceaux de son répertoire et il la ravit "jusqu'au troisième ciel", lui dit-elle ensuite.

Charlotte le remercia chaudement et ils se séparèrent, elle charmée par cette heure de musique, lui heureux de lui avoir fait plaisir.

D'ailleurs, les artistes les plus dédaigneux de la louange éprouvent de la satisfaction à voir apprécier leur talent, quand ils ont conscience de ce talent.

Et Bertrand, qui n'entendait jamais vanter sa musique, sauf par son frère, et alors dans de bien rares occasions, se sentait fier de l'appréciation de Mlle Dumorain.

Ce fut un lien de plus entre le boiteux et sa petite amie; leur intimité se resserrait de plus en plus sans que personne songeât à les en blâmer, tant l'oncle Bertrand comptait

peu dans la maison Vaganette.

Charlotte aussi n'était que la parente pauvre, l'institutrice; on la savait incapable de déguiser ses pensées; incapable (du moins on le croyait) d'aimer d'autres personnes que Mimi ou le gros chien qu'elle avait pris en affection.

C'était un bonheur pour tous deux, car ils pouvaient passer quotidiennement de belles heures ensemble, sans que nul vînt mettre de terme à cette intimité.

Bertrand ne voyait pas, lui, ou ne voulait peut-être pas voir que, chez lui, l'amitié se changeait doucement en un sentiment plus tendre; qu'il se troublait à la vue de Charlotte, qu'il se préparait plus tard, sans doute, de grandes douleurs morales, et que lui, le sauvage, le timide, l'effacé, commençait à relever la tête et à sortir de son ombre... parce qu'il avait donné son cœur.

CHAPITRE IX

Le lendemain, de bonne heure, Charlotte rencontra M. de Labarrère qui rêvait, assis sur un banc dans le parc.

—Je vous cherchais, dit-elle en prenant tranquillement place à côté de lui.

Il s'était levé pour lui serrer la main, et se rassit un peu ému.

—Vous me cherchiez, en vérité? Et à quoi dois-je cette faveur?

—Voilà: vous connaissez l'harmonie?

—A fond, je l'ai étudiée pendant huit ans, répondit-il, étonné, ne s'attendant pas à cette question.

—Ah! c'est parfait. Les improvisations que vous m'avez fait entendre hier, sont alors composées selon toutes les règles de l'art musical?

—Je le crois, sans cela je ne les jouerais pas.

—De plus en plus parfait. En ce cas, vous pouvez les transcrire sur le papier?

—Oh! c'est facile.

—Eh! bien, vous allez aujourd'hui même, écrire sur du beau papier à musique la jolie mélodie que vous appelez: *Rêve perdu* et que vous m'avez jouée hier.

—Bien volontiers; mais le piano ne rendra pas...

—Eh! qui vous parle de piano? Ecoutez-moi. Je trouve que laisser sous le boisseau un talent comme le vôtre est un péché.

Il la regarda, surpris.

—Je ne peux pourtant pas aller promener dans les concerts publics, mon nom, ma jambe de bois et mon violoncelle.

—Dieu! que vous êtes ennuyeux de ne pas me comprendre! Qui vous empêche de composer des mélodies, des morceaux de musique pour violoncelle?

Il resta ébahi une minute, sans répondre.

—Je n'ai jamais pensé à cela, murmura-t-il.

—Parbleu! parce que vous vivez dans les nuages, dans le rêve, et tout à fait hors de la vie pratique. Voyons, est-ce que ça ne vous sourirait pas de gagner un peu d'argent?

—Oh! si.

—Eh! bien, essayez.

—Je n'ai jamais eu de chance en rien, murmura-t-il, découragé; il suffit que je m'attache à une œuvre quelconque pour qu'elle tombe.

—Je ne vous demande que d'essayer; ensuite vous vous mettrez au travail ou vous renoncerez à ce projet, selon ce qu'il vous sera répondu. Vous n'avez pas de frais à faire; un peu de papier à musique et de l'encre; ça n'est pas ruineux, voyons.

—C'est vrai.

—Alors c'est entendu: vous écrivez aujourd'hui la mélodie?

—Oui, et après, qu'en ferai-je?

—Ah! ma foi! il vous faudra aller à Paris.

—Aller à Paris? répéta Bertrand étonné; mais voilà une dépense inutile. Et si je ne réussis pas?

—Qui ne tente rien n'a rien.

—Pourquoi ne pas attendre le mois de novembre où nous quittons la campagne?

—Oui, et si l'on vous fait plusieurs commandes, vous serez bien fâché d'avoir perdu quatre mois.

—Oh! des commandes! Je n'y compte guère.

—Des Brindilles à Paris, le trajet n'est ni long ni couteux. Vous irez voir Heugel, Durand, Brandus, Choudens...et Compagnie. Promettez-moi deux choses: de ne pas vous décourager au premier refus, et de leur jouer le morceau aussi bien que vous me l'avez joué.

—Comment? le leur jouer?

—Naturellement. Vous n'allez pas leur présenter votre petit papier tout sec, comme cela; vous leur jouerez la chose avec toute votre âme.

Bertrand réfléchit un instant.

—Je crois que vous avez raison, dit-il. Mais que ces démarches vont me coûter!

—Parce que vous n'êtes qu'un orgueilleux et un paresseux. Ah! que ne puis-je me rendre à Paris à votre place! j'enlèverais la chose! Mais voilà, je ne sais pas jouer du violoncelle.

Elle se leva, et en partant ajouta:

—Mettez-vous au travail dès maintenant. Moi, je cours auprès de Noémi. Mon Dieu! comme nous avons dû bavarder longtemps. Quelle heure est-il? Moi je n'ai pas de montre.

Il regarda l'heure.

—Neuf heures.

—Grand Dieu!

Elle était en retard: ils avaient causé pendant deux heures sans s'en douter.

Quand elle entra dans la salle à manger, elle vit que Mimi avait déjà déjeuné.

Rapidement, elle but un peu de chocolat et courut au petit salon où, à sa grande surprise, elle vit son élève au piano, et sa mère, d'un air sévère, lui faisant étudier ses gammes.

—Mademoiselle Charlotte, dit-elle sèchement, je vous ferai observer que les études régulières sont absolument nécessaires aux enfants, et que je tiens à ce que Noémi soit assidue au piano et commence son étude tous les matins à huit heures et demie.

—Bien, Madame. Du reste, c'est notre heure habituelle, répondit Charlotte avec tranquillité. Aujourd'hui est une exception.

—Si c'est la séance à l'église qui vous retarde et vous retient..., commença Mme Vaganette, de son ton pointu.

—Justement je n'ai pas eu de messe ce matin, interrompit Charlotte, toujours sereine; je me suis oubliée dans le parc, n'ayant pas de montre.

—Quand on n'a pas de montre, on consulte le soleil, dit majestueusement Mme Vaganette.

—Oui, mais voilà, c'est que je n'ai pas été élevée à la campagne, je n'y connais rien, au soleil. D'ailleurs, je vous le répète, Madame, j'ai coutume de commencer à l'heure convenue les leçons de Mimi; aujourd'hui est une exception.

Quand sa tante se fut éloignée en faisant bruisser la traîne de sa robe de chambre, Charlotte prit place auprès du clavier, pensant:

—Pas de chance avec la messe, la pauvre femme! Pour une fois qu'elle pouvait me le reprocher, crac! Je n'avais pas mis les pieds à l'église.

Mais elle ne se sentait nullement peinée de l'algarade; que lui importait ce détail mesquin à côté de la grande question de succès pour l'oncle Bertrand?

Tout à coup, une voix s'éleva du fond d'un divan;

—Elle est crânement de mauvaise humeur, la maman, ce matin, disait cette voix. Et je crois que ce qui l'a poussée hors de son lit de si bonne heure, c'est le désir de prendre en faute mam'zelle Cendrillon.

—Christian, s'écria Mimi en embrouillant sa gamme, tu sais bien que maman défend que tu baptises de ce nom cousine Charlotte.

Car c'était le jeune Christian qui parlait du fond d'un divan où il se vautrait comme un petit chien en liesse.

—Tiens! maman défend bien aussi qu'on l'appelle "cousine Charlotte" et tu le fais quand même, toi, et moi aussi du reste, sans me gêner.

—Mais moi, je lui désobéis quand elle n'est pas là, fit naïvement Mimi.

Charlotte se retourna.

—Je trouve, mon cher Christian, dit-elle, qu'au lieu de parler irrespectueusement de votre mère et de donner de mauvais conseils à votre petite sœur, vous feriez mieux de saluer les personnes qui vivent sous le toit de vos parents et qui ne méritent pas vos impolitesses.

Christian dégagea son long corps du divan et ne fit qu'un bond jusqu'au piano, puis il s'agenouilla sur le sol et sa tête ébouriffée toucha le parquet.

—Pardon, oh! pardon, cousine Charlotte! Je suis un butor, un âne, un animal grossier et stupide, un...

—Assez, assez! dit Mlle Dumorain en riant. Voila une amende honorable suffisante.

—C'est maman qui m'a troublé les idées; j'ai cru vous avoir déjà dit bonjour, car vous voudrez bien remarquer qu'il n'est pas dans mes habitudes de...

—C'est vrai, je le reconnais. Maintenant allez-vous-en. Vous me gênez.

—Bon, c'est vous qui n'êtes pas aimable, à présent.

—Ecoutez donc, si votre mère entre et vous trouve dans cette posture, elle dira avec justesse que vous distrayez Mimi de son étude.

Christian se releva.

—D'autant plus que, je vous le répète, elle est de mauvaise humeur, maman, ce matin.

—Elle a sa névralgie? demanda Mimi.

—Non, ce n'est pas ça. Je sais ce que c'est.

—Quoi? fit la fillette sans se retourner.

Charlotte essaya vainement de renvoyer du salon le jeune garçon: il était gentil pour elle, mais il ne lui obéissait pas du tout.

—Eh! bien, maman est en colère contre cousine Charlotte, depuis hier soir.

—Pourquoi? Qu'ai-je fait? ne put s'empêcher de dire Mlle Dumorain.

—Parce que, au dîner des Bordenave, qui était exquis, ça, il faut le reconnaitre....

—Qui ça? les Bordenave étaient exquis?

—Non, leur dîner. Or, donc, les messieurs Bordenave, que vous connaissez, cousine.

—Je ne crois pas les avoir jamais vus, protesta Charlotte.

—Ils vous connaissent, eux, et ils vous ont déclarée charmante.

—Ils sont bien bons.

—Ils ont vanté votre tournure, votre atille,vos yeux, votre bouche, vos dents et votre petit pied.

—Ca fait bien des choses, dit Charlotte avec ironie.

—Oui, bien des choses qui ont fait froncer le sourcil de mes sœurs et jaunir ma vénérable mère. Quant à papa, je dois dire à sa louange qu'il a approuvé ces messieurs, et il est de bonne foi, papa.

—Ah! oui, s'exclama Mimi, je me rappelle qu'on a dit beaucoup de bien de vous, cousine Charlotte, et moi j'étais très contente et j'ai crié tout haut que vous étiez aussi bonne que jolie.

—Voilà pourquoi maman n'est pas contente, reprit Christian.

—Je ne vois pas le rapport.

—Dame! Maman a deux filles à marier; si vous leur portez ombrage!

—Si l'on peut dire! s'écria Charlotte qui ne pensait plus à chasser Christian du salon. Eliane et Lucienne sont belles..Mais moi, je ne suis rien; je suis pauvre.

—Ne craignez rien, maman a eu soin de le glisser négligemment dans la conversation à ces messieurs.

—Allons, Christian, laissez-nous, dit sérieusement Charlotte; assez de plaisanteries comme cela.

Cette fois, le jeune homme obéit, mais comme il avait un grand besoin d'expansion, il s'en alla trouver l'oncle Bertrand qui s'attelait à la besogne que nous savons et qui ne le renvoya pas.

Il trouva même tant de plaisir à la conversation de son neveu, que son travail en souffrit et qu'il ne put commencer qu'après le déjeuner la fameuse copie de la mélodie pour violoncelle.

CHAPITRE X

Les Brindilles, resplendissants de beauté cependant, ne paraissent plus du tout agréables à Mlle Dumorain.

C'est que l'oncle Bertrand en est absent et que le plus grand charme de son existence est parti avec lui.

—Je voudrais bien savoir ce que l'oncle Bertrand est allé faire à Paris! dit Eliane, le soir de son départ.

—Interrogez Mlle Charlotte, elle doit être au courant, elle, dit Christian.

Tous les yeux se tournèrent vers la jeune fille.

—L'oncle Bertrand ne fait pas mystère de ses projets, répondit-elle, un peu agacée de voir son ami sur la sellette, mais ne voulant rien cacher de ce qu'elle savait. Il a composé des morceaux de musique pour violoncelle, et il va exsayer de les faire éditer à Paris.

—Ah! ah! ah! l'oncle Bertrand compositeur!... ricana Lucienne je voudrais trop voir ça.

—Vous le verrez peut-être, riposta Charlotte d'un ton calme.

—Gounod en herbe, dit Eliane.

—Pourquoi pas? dit encore Charlotte, presque agressive.

—Parce que, fit Mme Vaganette, ce pauvre Bertrand peut râcler gentiment du violoncelle, mais il n'a rien de ce qu'il faut pour inventer.

—Cependant, il a appris l'harmonie, hasarda Charlotte.

—Il y en a bien d'autres qui en sont là et qui ne deviennent pas compositeurs pour cela.

—Nous verrons bien qui aura raison, conclut M. Vaganette, toujours pacifique. Bertrand peut revenir bredouille, mais il peut aussi revenir triomphant.

—Allons, messieurs et mes dames, les paris sont ouverts, cria Christian en levant le bras. Moi je parie pour le triomphe.

—Moi pour le contraire, dit Eliane.

—Moi aussi, fit sa sœur.

—Moi pour un four complet, ajouta Mme Vaganette.

—Hurrah! hurla Christian, maman qui a dit le mot *four*, maman qui parle la langue verte!

Mme Vaganette fit péremptoirement taire son héritier qui n'était pas toujours respectueux, nous le savons.

On reparla de l'oncle Bertrand, mais ce fut pour le "bêcher" encore, selon l'expression élégante de Christian.

On critiqua son jeu; on critiqua également ses improvisations qui, disait-on, manquaient d'originalité. On prédit son insuccès et on le blâma de s'être lancé dans cette entreprise.

—Pourtant, s'il gagne de la galette? fit observer Christian qui, ne s'y connaissant pas en musique, ne se prononçait pas.

—Il n'en gagnera pas, tu peux le croire, dit la mère qui s'accoutumait aux écarts de langage de son fils.

Charlotte se sentait toute peinée et ébranlée dans sa confiance.

Elle passa dans une véritable fièvre les trois jours que M. de Labarrère demeura absent, et tout le temps qu'elle n'était pas occupée avec Mimi, elle priait avec une ferveur passionnée pour l'accomplissement de son désir.

Elle attendait le voyageur beaucoup plus tard et s'étonnait un peu qu'il ne lui eût pas donné signe de vie, lorsque, le vendredi matin, en se levant de son prie-Dieu pour quitter l'église après la messe, elle aperçut Bertrand qui la regardait en souriant.

Elle retint un cri de surprise et, devinant à sa prunelle étincelante, à l'air heureux de son visage, qu'il avait réussi, elle lui demanda tout bas:

—Succès, n'est-ce pas?

—Plus beau que je n'espérais.

Elle faillit sauter de joie au milieu de la nef, mais ,subitement recueillie et grave, elle prit la main de M. de Labarrère et le força à se mettre à genoux avec elle.

—Mon Dieu! nous vous remercions, dit-elle à haute voix.

Et elle l'entraina hors de la chapelle du côté du parc des Brindilles.

Il lui raconta tout en détail.

Il s'était d'abord présenté chez un grand éditeur qui l'avait reçu poliment, mais avait refusé même de l'entendre, alléguant la quantité de manuscrits qu'il avait déjà à éditer.

—Ce premier échec me découragea, dit le jeune homme et je pensais à revenir *ex abrupto* aux Brindilles, quand je me dis que ma petite amie me recevrait mal, et je me souvins de ce que je lui avait promis. Je fis un effort et me rendis chez un second éditeur. Celui-ci, qui était de bonne humeur, voulut bien m'entendre, ayant son temps libre, et je dus bisser le morceau, à ma vive satisfaction. Je suppose que je le jouai mieux la seconde fois que la première. Bref, il m'acheta le manuscrit trois cents francs... en me disant que, s'il vendait bien ma musique, il m'en demanderait d'autre... Le lendemain, j'allai toucher la somme, selon son offre, et il me commanda tout de suite deux ou trois mélodies, dont une berceuse et une transcription du *Vaisseau fantôme* pour violoncelle.

—Ah! vous voyez bien!

—Je dois cette heureuse chance à un hasard curieux...providentiel: un célèbre violoncelliste, m'ayant succédé dans le bureau de l'éditeur, avait lu, paraît-il, mon manuscrit et l'avait déclaré charmant. Je m'enpresse d'ajouter qu'il n'est pas un rival, se contentant d'exécuter sans jamais composer lui-même. Le marchand de musique a donc compris qu'il avait fait une bonne affaire, et comme en ce moment les nouveautés n'abondent pas, pour violoncelle surtout...

—Vous allez vous hâter d'en composer. Dieu! que je suis contente et que j'aime ce musicien, sans le connaître! Ainsi, vous rapportez trois cents francs?

—Pas tout à fait, dit Bertrand un peu embarrassé, j'ai écorné la somme

—Je comprends; il vous faut maintenant une provision de papier à musique; et puis, vous aviez besoin de renouveler votre garde-robe.

—Ma foi! je n'y ai pas songé. Mais vous ne me laissez pas achever la narration de mon épopée: j'ai gardé le plus beau pour la fin.

—Mon Dieu! quoi donc encore? s'écria Mlle Dumorain dont l'œil brillait de joie. On vous a commandé un opéra, je parie?

Bertrand se mit à rire.

—Pas tout à fait, comme vous y allez! un opéra!..L'éditeur, ayant trouvé mon genre *chantant* et dans le goût moderne tout à la fois, ce qui, paraît-il est assez difficile à concillier, m'a demandé si je savais le piano.

—Parbleu! vous savez tout.

—N'exagérez pas, s'il vous plaît, petite cousine. J'ai répondu affirmativement. Il m'a conseillé alors d'essayer une ou deux mélodies sur les paroles que je voudrai; mais surtout que l'air et les vers soient nouveaux; il s'écoule tant de musique de chant, que c'est d'un bon rapport. Ainsi le genre Grieg, Chaminade, Fontenailles, Hanhn est très couru. J'ai promis de tenter la chose.

—Mais que je suis donc contente! murmurait Charlotte qui ne savait comment exprimer sa satisfaction... Voyez, j'en suis hébétée et ne vous ai même pas félicité.

—Qu'ai-je besoin de compliments? Votre joie me suffit et c'est pour moi la meilleure louange. Aussi, ai-je voyagé de nuit pour vous revenir et vous apporter plus tôt la bonne nouvelle. Ma petite Charlotte, c'est à vous que je devrai le bonheur de gagner honorablement ma vie.

—Tiens! et au bon Dieu, donc, qui vous a donné le génie?

—Oh! le génie!... Charlotte! Disons le talent,un tout petit talent, et c'est déjà bien beau. Enfin ne vendons pas trop la peau de l'ours avant qu'il ne soit tué; il faut qu'une fois édités, mes compositions se vendent, s'écoulent vite.

—Elles seront enlevées, c'est moi qui vous le prédis. Aussi, vous allez vous mettre à l'ouvrage, je ne dis pas aujourd'hui même, ce qui serait cruel après une nuit passée sans dormir, mais demain. Ce matin, vous vous reposerez, une fois votre toilette achevée, vous écrirez à votre frère une lettre gaie, puis vous remercierez un peu le bon Dieu qui vous a protégé. C'est dit, n'est-ce pas?

—Tout à fait dit; sauf que, si je me sens en verve cette après-midi, je n'attendrai pas à plus tard pour m'atteler à la besogne.

—Par quoi commencerez-vous? les romances ou la berceuse?

—Les mélodies chantées me tentent aujourd'hui. Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud et entretenir la verve.Seulement, où trouver des vers inédits ou pas trop connus?...

—Je vous en procurerai si vous voulez, dit Charlotte.

—Oui, mais vous savez, il les faut sérieux.

—Ah! vous vous figurez que je ne sais pas goûter les belles choses, parce que vous m'entendez *blaguer* souvent? Est-ce que votre musique ne m'a pas fait presque pleurer?

—Oui, oui, je sais que vous êtes à la hauteur de tout ce qui est beau et poétique. Vous me permettrez seulement de me montrer un peu difficile sur le choix des paroles; il faut qu'elles puissent bien s'adapter à la musique et que les règles de versification soient respectées.

—Soyez tranquille: j'ai horreur des décadents. Maintenant je n'ai plus qu'une chose à vous demander.

—Laquelle?

—Laissez-moi annoncer moi-même votre succès à la famille.

—Comme vous voudrez. Mais pourquoi cette fantaisie?

—Parce qu'avec votre modestie outrée vous diriez plutôt moins, et ils ont tous besoin qu'on les éclaire sur votre mérite et qu'on leur donne une petite leçon.

—Pourquoi vous inquièter de leur opinion?

—Ils l'ont trop bonne d'eux-mêmes et pas assez des autres.

—Parions qu'ils m'ont "bêché" en mon absence? fit Bertrand dans un sourire.

—Et dans les grands prix. J'ai cru devoir répondre, quand on m'a interrogée sur la cause de votre voyage, que vous alliez à Paris présenter vos compositions pour essayer d'en tirer parti.

—Et ils ont tous crié que ce serait un four complet, n'est-ce pas?

—Alors, vous concevez le plaisir que j'aurai à leur raconter vos succès.

—Surtout n'exagérez rien, lui cria Bertrand, comme elle s'éloignait, légère et radieuse.

CHAPITRE XI

Quand Charlotte rentra chez elle au premier coup de cloche annonçant le repas de midi, afin de mettre un peu d'ordre dans sa toilette, elle s'étonna de trouver sur sa cheminée un paquet de petit volume ficelé d'une faveur rose.

Curieusement, elle défit le paquet et découvrit un écrin sur lequel était son chiffre et une toute petite carte portant ces mots, de l'écriture de M. de Labarrère:

"L'oncle Bertrand à sa petite amie et collaboratrice, Charlotte Dumorain, en souvenir de leur premier succès."

—Il est fou, murmura-t-elle. Avec ça que j'y suis pour quelque chose, dans son succès! Et voilà qu'il a été dépenser pour moi le premier argent qu'il gagne! Parions que c'est un bijou.

Elle ouvrit l'écrin et demeura muette de suprise et de joie: sur le velours foncé, brillait une toute petite montre d'or dont le tictac réjouit son oreille.

—Oh! fit-elle une montre! et une montre d'or, encore! moi qui n'espérais guère en posséder jamais une! Oh! cet oncle Bertrand! comme je vais le gronder...et le remercier tout ensemble!

Elle ne suspendit pas la montre à son corsage, par la petite chaîne que Bertrand y avait jointe, parce qu'elle ne voulait pas provoquer tout de suite la curiosité des Vaganette.

Mais le regard qu'elle jeta à l'infirme quand ils se rencontrèrent à la salle à manger, en disait plus long que des paroles.

M. Vaganette avait passé la matinée aux Brindilles, et il s'apprêtait à regagner Paris après le déjeuner.

—Tiens! Bertrand! s'exclama-t-il en apercevant son cousin qui déposait sur la table une magnifique boîte de bonbons. Tu as fait un bon voyage, mon ami?

—Excellent, merci, Alphonse; un peu chaud seulement.

Mme Vaganette et ses filles, qui avaient souhaité le bonjour du bout des lèvres à l'arrivant, sourirent à la boîte de bonbons: elles aimaient les sucreries.

—Allons, oncle Bertrand, raconte-nous tes prouesses, dit gaiement Christian.

—Ma foi! c'est bien simple: j'ai présenté ma musique à un éditeur auquel j'ai joué le morceau; il l'a accepté et payé d'emblée.

—Beaucoup? demanda Mme Vaganette.

—Mon Dieu, un prix très raisonnable, surtout pour un début.

—Et, continua Charlotte avec un grand calme, l'oncle Bertrand est trop modeste pour ajouter que, dès le lendemain, ce même éditeur lui a fait plusieurs commandes.

—Vous pouvez vous vanter, Bertrand, d'avoir eu de la chance, murmura Mme Vaganette.

—La chance est souvent la juste récompense du mérite et du talent, riposta Charlotte, nerveuse.

—Oh! pas toujours, dit Lucienne, de son ton âpre et tranchant; il y a des génies méconnus, tandis qu'il y a des médiocrités qui réussissent.

—Des génies méconnus, oui, quoique beaucoup moins dans le siècle où nous sommes. Des médiocrités *veinardes*,oui, il y en a aussi, mais en général, ce sont des gens hardis, qui ont de l'aplomb et en imposent... or ,je ne crois pas que ce soit le cas de...

Mme Vaganette détourna la conversation d'une façon presque grossière, et Bertrand jeta un coup d'œil suppliant à Charlotte qui, emportée par son juste courroux, s'apprêtait à continuer.

Ce qui n'empêcha pas le joyeux Christian de s'écrier en élevant son verre plein d'eau rougie:

—Je propose de porter un toast en l'honneur de l'oncle Bertrand, futur lauréat de l'Academie de musique.

—Au fait, dit M. Vaganette en faisant signe au domestique qui servait, on pourrait profiter de l'occasion pour boire de ce fameux moscatel que je viens d'acheter.

—Hurrah! pour papa! cria Christian qui aimait les extra.

—Oh! mon ami, à quoi bon? dit Mme Vaganette d'un air mécontent; si peu que le déjeuner se prolonge, vous manquerez votre train; songez qu'il faut encore que vous preniez votre café.

—Bah! fit M. Vaganette en souriant avec bonhomie, ce n'est pas nous qui débouchons la bouteille, donc le retard n'est pas grand: le temps d'avaler un verre de vin fin.

—Et même deux,ajouta Christian. Bon! voilà maman qui devient rabat-joie.

—Mon fils, tu n'es pas poli pour ta mère, fit observer M. Vaganette avec quelque sévérité.

Le jeune homme baissa le nez sur son assiette, et sa mère, qui n'avait entendu que d'une oreille, profita de l'occasion pour déverser sur l'enfant terrible sa mauvaise humeur: elle lui enjoignit de passer la porte, ce que fit Christian peu repentant; seulement, il sortit par une issue et rentra presque aussitôt par une autre, sans que personne le remarquât.

Il ne porta pas de toast, mais, avec une mimique éloquente à l'adresse de l'oncle Bertrand et de Charlotte qui riaient en sourdine, il vida consciencieusement trois verres de moscatel.

—Maman est jalouse du succès de son cousin, leur dit-il après le dîner, avec une désinvolture assez dénuée de respect filial.

Dès qu'elle put se trouver seule avec lui, Charlotte remercia chaudement M. de Labarrère de son beau présent. Mais en même temps elle le gronda gentinemt d'avoir dépensé une grosse part de son premier gain dans l'achat d'un bijoux coûteux.

Il lui affirma qu'il avait conclu un marché exceptionnel et qu'il lui restait la plus grosse partie de son argent.

Il se coucha l'âme dilatée, après avoir écrit à son frère une longue lettre où il parlait de lui l'espace d'une page, de Didier pendant deux pages et de Charlotte tout le reste de la lettre, qui en comportait huit en tout.

Mon Dieu oui, il était heureux, ce soir-là; heureux d'avoir fait une heureuse; heureux de sentir qu'il allait enfin gagner sa vie, et à l'aide d'un travail des plus élevés, des plus agréables.

C'était maintenant seulement qu'il comprenait la misère des jours passés, lorsque l'argent lui manquait pour tout...

Oh! ne pouvoir satisfaire ses fantaisies les plus légitimes! se passer de ces chères cigarettes où il puisait l'inspiration! ne pouvoir donner aux pauvres, glisser une étrenne aux domestiques! rogner sur tout: toilette, timbres, gants!

Désormais, ces sacrifices quotidiens seraient, sinon finis, du moins bien diminués.

En admettant qu'il gagnât cent francs par mois, en moyenne, car il ne fallait pas toujours compter sur une petite fortune comme celle d'aujourd'hui, qui était une vraie surprise, ce serait douze cents francs par an, mille au minimum, pour les menus plaisirs.

Disons tout de suite que le succès devait dépasser l'attente et que Bertrand de Labarrère, dont le public amateur de musique devait se disputer les œuvres, allait gagner jusqu'à prés de quatre mille francs cette première année.

Dans l'innocence de son âme, Charlotte continuait à partager peines et joies avec l'oncle Bertrand, à échanger avec lui ses pensées quotidiennes et à l'encourager au travail, comme s'il eût été un grand frère ou un vieil ami, s'autorisant de leur demi-parenté pour maintenir entre eux cette intimité si franche qui, du reste ne surprenait personne.

CHAPITRE XII

Le lendemain Mlle Dumorain apporta à M. de Labarrère quelques feuilles de papier où s'alignaient des vers.

—Je ne sais s'ils vous plairont, dit-elle, voulez-vous que je vous les lise?

—Volontiers, fit le boiteux, plutôt pour lui faire plaisir que dans l'espérance qu'il y trouverait ce qu'il désirait.

Elle commença de sa voix musicale:

Ballade d'un désespéré.

Le ciel est là-bas noir ou bleu;
Le vent souffle, mol et suave,
Dans les foyers tremble le feu,
Et sur la mer flotte l'épave,
Et moi seul ne vois rien. Etc., etc.

—J'ai commencé par le plus laid, dit humblement la lectrice en prenant un second feuillet; ceci je crois, est moins mauvais.

Et, tout de suite, elle commença:

Plus jamais.

Quand nous étions tout petits,
Tu savais me dire: "Je t'aime."
J'ai grandi, j'ai vieilli même,
Plus jamais tu ne le dis. Etc., etc.

—A part quelques retouches, je crois que je pourrai m'arranger de ces deux petites poésies, dit Bertrand. Voyons encore.

Elle reprit:

Elle passe, fière et sereine,
Elle n'a jamais aimé.
Rien n'assombrit son front de reine,
Son coeur doit rester fermé.
Elle a le même sourire
Pour l'enfant et le vieillard,
Il n'est jamais de délire
Dans sa voix ou son regard.
Son âme restera close
Peut-être jusqu'au trépas,
Car auprès d'elle aucun n'ose
Dire un mot d'amour tout bas.

—Mais, fit tout à coup Bertrand, de qui sont ces vers? ils sont tout à fait inédits, n'est-ce pas?

—Oh! tout à fait. Alors, ils ne vous semblent pas trop mauvais? dit-elle anxieuse.

—Mauvais? pas du tout; je ne vous affirme pas que ce soient des chefs-d'œuvre et je ne suis pas assez compétent en cette matière-là mais ils sont ciselés selon les règles et ils ne manquent pas d'harmonie.

—Ah! tant mieux! s'écria Charlotte avec une joie d'enfant.

—Pourquoi? Est-ce que l'auteur est de vos amis?

—Mon Dieu! oui, un peu. Tout au moins je lui veux du bien.

Elle avait l'air si malicieux, que Bertrand s'écria:

—Parions que c'est vous!

—Justement; vous ne m'en croyiez pas capable, n'est-ce pas? Je n'ai pas la tête d'une poétesse?

—Vous êtes plus souvent malicieuse que rêveuse, c'est vrai, répondit M. de Labarrère; mais ce n'est pas une raison pour ne pas penser, sentir et exprimer les belles choses.

—Oh! que je serais donc contente de voir mes pauvres petits vers mis en musique par vous!

—Pourquoi ne m'aviez-vous jamais dit que vous êtes poète?

—Parce que je ne me doutais pas que mes élucubrations pussent avoir quelque valeur. Je rime pour ma propre satisfaction; cela me détend les nerfs, comme la musique lorsque je suis agacée.

—En ce cas, faites-m'en beaucoup. Si nous réussissons tous les deux dans ce genre, ce sera une source de plaisirs lucratifs pour vous aussi.

—Comment cela? fit Charlotte étonnée.

—Dame! je vous remettrai la moitié de l'argent qu'on me donnera pour les mélodies chantées.

—Par exemple, non. Je n'ai aucun droit à tant de générosité.

—Pardon, vous y avez droit.

—Nullement.

—Comme vous êtes entêtée! Veuillez suivre mon raisonnement: à tout auteur qui m'enverrait de ses poésies ou duquel je prendrais les œuvres pour les mettres en musique, je serais obligé de donner une part de mon bénéfice; à plus forte raison à vous.

—Pas à plus forte raison du tout. Comme je vous connais et que je sais que vous vous obstineriez dans votre prétention, j'accepte une petite partie, une toute petite partie de la somme qui vous sera remise sur chaque romance, mais pas davantage.

—Enfin, nous verrons plus tard, conclut Bertrand qui comptait bien avoir le dessus dans la lutte.

La première fois que parut chez les Vaganette "Ame Close" que l'oncle Bertrand offrit à ses nièces, Mme Vaganette, le lorgnon à l'œil, lut les vers, et voyant au haut de la page le nom de Dumorain:

—Est-ce que ce Dumorain vous est parent? demanda-t-elle à Charlotte.

—On ne peut plus parent, répondit la jeune fille qui devint rouge.

—Vous ne me ferez pas croire que vous êtes l'auteur de ces strophes, reprit Mme Vaganette un peu sèchement.

—Pourquoi pas? fit la voix brève de Bertrand.

—Du reste, ce n'est pas si difficile à faire, des vers...

—A faire bons, si, c'est assez difficile.

—Bravo! cria Christian en applaudissant bruyamment; je suis fier de ma famille: un Gounod ressuscité et un Lamartine en jupon, parmi nous, c'est merveilleux!

CHAPITRE XIII

Charlotte eut besoin d'aller à la ville une après-midi, faire des emplettes pour sa tante.

Mlle Dumorain partit donc en voiture, tandis que Christian la précédait à cheval: il avait à acheter des cartouches. On ne pouvait confier aucune commission à cet étourdi qui eût choisi de la soie rose au lieu de soie bleue, du papier à lettre au lieu de canevas à tapisserie.

Les emplettes étaient si nombreuses, que Charlotte dut rentrer tard; le crépuscule était déjà tombé, lorseque, dans une rue déserte où elle s'était fourvoyée à pied, elle fut accostée par un individu de mauvaise mine qui lui demanda l'aumône en termes assez vifs.

Elle allait mettre la main à sa poche, lorsqu'elle se rappela qu'elle n'avait pas de monnaie.

Elle lui répondit doucement qu'elle était sans argent; l'homme la suivit en proférant des menaces et, elle se sentit mal à l'aise.

Elle hâta le pas et enfila, dans son trouble, une ruelle non moins déserte; l'individu l'imita; alors apercevant, à l'autre bout de la rue, la silhouette d'un cavalier, elle cria de toutes ses forces:

"A moi, Christian!"

Ce n'était pas Christian; toutefois, le cavalier accourut; l'homme s'enfuit, et Mlle Dumorain dit à son libérateur:

—Je vous remercie, Monsieur; votre arrivée m'a délivrée de ce mendiant, qui avait, ma foi! la mine d'un malfaiteur. Maintenant, voulez-vous mettre le comble à votre bonté en m'indiquant la rue Saint-Rémy où m'attend la voiture.

—Nous n'en sommes pas très loin, Mademoiselle, répondit le jeune homme qui mit pied à terre et prit son cheval par la bride. Me permettez-vous de vous y accompagner?

Charlotte accepta bravement l'offre et gagna la rue Saint Rémy et la voiture, où elle trouva Christian qui poussa des clameurs en la voyant saluer et remercier Gaston Bordenave, un de ses bons amis.

—Hé! Gaston! Gaston! viens donc ici, scélérat. Eh! bien, qui est-ce qui te permet d'accompagner comme cela les demoiselles dont je suis le défenseur?

—Mademoiselle est avec toi?

—Oui, c'est ma cousine, Mlle Dumorain; on l'a mise sous ma haute protection et je ne souffrirai pas..., commença le jeune fou.

—Si mademoiselle est sous ta haute protection, comment la laisses-tu s'égarer dans les rues désertes, en butte aux poursuites des malfaiteurs?

—Voilà: maman lui a donné des tas d'achats à faire! une liste longue comme ça, je ne pouvais pas la suivre à cheval dans les magasins...

—Vous voyez qu'il est toujours aussi fou, dit Mlle Dumorain un peu confuse des espiègleries de son cousin. Je ne sais vraiment pas quand il se convertira. Maintenant, ajouta-t-elle en montant dans la victoria, je vous conseille, Christian, de galoper ferme, si vous voulez arriver pour le dîner.

—Oui, d'autant plus que j'ai une faim! N'y a-t-il rien, dans le caisson, que je puisse me mettre sous la dent?

—Non, rien; il ne vous manquerait plus que d'entamer le dessert. Encore merci, Monsieur, dit-elle au jeune Bordenave qui la saluait respectueusement.

La victoria fila sur la route poudreuse. Christian échangea une dernière poignée de main avec son ami ,qui ne lui cacha pas l'impression agréable qu'avait produite sur lui Mlle Dumorain.

"Bon! se dit le jeune Vaganette, je vais raconter ça à mes sœurs qui en crèveront de jalousie; surtout à Eliane, qui lorgne Gaston pour son propre compte. Eh! pas si sotte! Un garçon qui n'a pas inventé la poudre, mais qui a quelque chose comme un petit million au soleil."

Sur cette pensée fraternelle, Christian galopa sur la route des Brindilles, dépassa fièrement la voiture et arriva à la maison avant Charlotte.

Il n'attendit pas longtemps pour raconter le sauvetage de sa cousine par le jeune Bordenave, et il eut le plaisir de voir froncer les sourcils de ces dames.

—Il paraît ma nièce, que vous avez eu peur, dit froidement Mme Vaganette quand Charlotte parut à table après avoir enlevé son chapeau et ses gants.

—Dame! un peu. Je ne savais pas ce que me voulait ce mendiant en colère. Or, je tiens à ma peau...

—Elle est si précieuse! fit méchamment Lucienne.

—Plus que la tienne, pie-grièche! murmura Christian, qui mettait les morceaux doubles tant il avait faim.

—Mon Dieu! oui, elle m'est précieuse, à moi sinon aux autres, attendu que je ne possède que cela au monde, répondit paisiblement Charlotte.

—Je ne vois pas pourquoi ma nièce n'aurait pas été troublée d'une petite aventure qui eût fort effrayé vos filles, ma chère, et qui est un peu de votre faute, dit M. Vaganette, du haut de son faux-col.

—Comment! de ma faute? Voilà une idée.

—Il ne fallait pas donner à Charlotte une si longue liste de commissions...

—J'en fais bien vingt dans mon après-midi, moi!

—Cela dépend de l'importance de chaque emplette; et puis, permettez-moi de vous faire observer, Eugénie, que vous connaissez la ville comme votre poche,tandis que Charlotte...

—Bien, bien, une autre fois je lui donnerai une femme de chambre pour l'escorter, fit Mme Vaganette en raillant.

—Sans que cela soit urgent, vous ne feriez pas si mal, les jours où Charlotte doit rentrer tard.

—Je vous le répète, elle n'avait qu'à se hâter un peu plus et ce petit accident ne serait pas arrivé, conclut Mme Vaganette d'un ton qui fermait la discussion.

Son mari eut la politesse de paraître convaincu et l'on parla d'autre chose.

Mais le soir ,M. de Labarrère dit brusquement à Charlotte stupéfaite:

—Il ne faut plus que vous alliez seule à la ville comme cela. Ma cousine n'est vraiment pas raisonnable... ou bien elle manque tout à fait de cœur: on n'expose pas une jeune fille comme vous à être insultée par un vaurien et défendue par le premier venu.

—Oh! le premier venu, rétorqua Mlle Dumorain; un jeune homme très bien, que vous devez connaître.

A ces mots, il éclata:

—Ah! vous le trouvez très bien, cet olibrius de Bordenave! Tous mes compliments: vous avez bon goût.

—Mais comme vous êtes tous méchants, aujourd'hui! fit Charlotte prête à pleurer. Mon oncle et ma tante se disputent à mon sujet, mes cousines me font la mine, Christian est fatiguant avec ses éternelles plaisanteries, et vous , vous me grondez à propos de rien, car je n'ai pas fait de mal; si cela continue, je ne pourrai pas rester ici. Je m'en irai.

S'en aller? Oh! mon Dieu! Bertrand en eut comme un coup au cœur, S'en aller? Mais elle emporterait la lumière avec elle, la lumière et la joie, et jusqu'à l'inspiration bénie qui le faisait vivre et charmait ses heures solitaires.

—Et où irez-vous? fit-il consterné.

—Encore au pensionnat Colton.

Il se rassura, devinant qu'elle raillait.

—Oh!fit-il,non, plus jamais! C'est une trop vilaine cage pour un si joli oiseau.

—Bah! je ne suis pas jolie.

—Qui vous l'a dit?

—Mais personne; et justement, nul ne m'ayant dit non plus que je sois agréable à regarder, j'en conclus...

—Vous pouvez n'être pas une beauté, répliqua-t-il, les yeux baissés, mais vous avez un grand charme.

—Pour vous peut-être, parce que vous m'aimez, dit-elle naïvement.

—Hein? fit-il éperdu.

—Eh! oui, je suis pour vous comme une petite sœur que vous protégez et affectionnez, n'est-ce pas? alors vous me voyez avec les yeux d'un frère, d'un ami indulgent.

—Je vous assure que vous plaisez à tout le monde... sauf à ceux qui vous jalousent.

—Eh! bien, je suis contente d'apprendre cela, car vous ne me direz pas une chose que vous ne pensez pas, vous, je le sais trop. Figurez-vous que je savais bien que je ne

suis pas laide, laide, mais je ne me croyais pas du tout... gentille. Oui, je suis contente.

—Vous devenez donc coquette, Charlotte?

Inquiète, elle leva sa petite frimousse éveillée.

—Coquette? est-ce cela? Oh! non, être coquette, c'est ,comme Lucienne et Eliane, s'occuper toute la journée de chiffons. Non, je ne suis pas ainsi.

—Allons, Charlotte, je vous ai fait de la peine, ce soir, ne m'en veuillez pas: j'étais nerveux et...

Il allait dire "jaloux" oui, jaloux de cet inconnu, qui avait protégé, peut-être sauvé du danger Mlle Dumorain.

Certes oui, elle lui pardonnait, et de grand cœur, et elle lui tendit sa main qu'il baisa doucement.

CHAPITRE XIV

Le nez collé à la vitre pour regarder la pluie tomber, Mimi et Christian se livraient à des réflexions mélancoliques qui faisaient sourire Charlotte et M. de Labarrère occupé à copier de la musique.

—C'est bête comme tout, trois jours de pluie consécutifs à la campagne, grognait le jeune Vaganette qui n'aimait l'eau sous aucune forme.

—Ca n'est pas bête, corrigea Mimi d'un petit ton sévère à mourir de rire, puisque c'est le bon Dieu qui le veut.

—Bah! le bon Dieu! le bon Dieu, reprit Christian qui, cette fois, tambourinait sur la vitre, au risque de la casser; il y a près de deux mille ans qu'il n'est venu se promener sur la terre; il ne voit pas que notre planète a besoin de réforme. Il ne se rappelle plus comme c'est ennuyeux, la pluie... D'ailleurs, dans le pays qu'il habitait....

—Christian, vous allez dire des bêtises, faites attention, lui cria Charlotte qui avait envie de rire.

—J'ai passé à la cuisine, dit tout à coup Mimi, et j'ai aperçu toutes sortes de bonnes choses, surtout du dessert... Oh! ce que ça sentait bon!...

—Diable! j'espère bien qu'il y aura du plus solide, s'écria Christian un peu inquiet, car il était doué du magnifique appétit de son âge.

Puis, passant à un autre ordre d'idées:

—Oncle Bertrand, sais -tu quel est le huitième personnage qu'on attend pour dîner?

—Non, j'ignore même le nom des autres convives, répondit M. de Labarrère.

—Je vais t'éclairer, attends: il y a les trois Grassonnet; hélas! les trois sœurs Béridoine, trois vieilles filles insupportables et jalouses!... et envieuses!... et...il y a encore M. Bordenave, et enfin un huitième et mystérieux invité que je ne connais pas. Maman et mes sœurs ont sorti de leurs cartons, paraît-il, des toilettes mirobolantes; qui diable va donc venir, pour qu'elles se fassent si belles?

—Que vous êtes curieux, Christian! dit Mlle Dumorain.

—Dame! J'aime à savoir qui l'on reçoit. Oh! je devine bien qu'il y a quelque anguille sous roche et qu'on va exhiber les demoiselles Vaganette...

—Exhiber, répéta Mimi, qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire?

—On te l'apprendra plus tard, quand il sera temps de te marier, ange d'innocence, répondit le jeune garçon.

—Christian, vous parlez toujours à tort et à travers devant votre petite sœur, et vous savez qu'elle n'a pas les oreilles dans sa poche, lui dit Charlotte en anglais.

—Bon! si l'on me parle en langue étrangère je deviens fou, s'écria Christian qui abandonna sa vitre et se dirigea vers la porte.

—Tu n'auras pas de peine à le devenir, mon ami, répliqua l'oncle Bertrand avec gaîté.

Mais l'adolescent ne tarda pas à rentrer au petit salon, pourchassé de chambre en chambre par sa mère et par ses sœurs qu'il importunait affreusement.

—C'est bien ce que je pensais, dit-il avec sérénité; le huitième en est un.

—Un quoi? demanda Noémi.

—Un qui vient voir l'exhibition; tu ne comprendras pas, Mimi; ne cherche pas, va. Ces dames sont en ébullition, là-haut: maman est comme une pivoine; Eliane se prend aux cheveux avec sa femme de chambre qui n'a pas recousu assez solidement un bouton... Lucienne, qui est trop pâle, a mis du rouge...

—Christian, vous êtes une mauvaise langue, dit Charlotte.

Et se levant elle ajouta.

—Il faut que j'aille m'habiller,

—Ah! quelle robe mettez-vous? s'écria Christian.

—Qu'est-ce que ça vous fait?

—Ca me fait beaucoup; ne mettez pas la bleue,vous êtes trop jolie dedans et ça ferait enrager Eliane et Lucienne; vous savez, il ne fait pas bon leur porter ombrage

—Je suis bien obligée de la mettre, dit Charlotte en gagnant la porte, car je n'en ai pas d'autre assez habillée pour ce soir.

—Décolletée?

—Non, seulement un peu ouverte.

—C'est fâcheux.

—Christian, vous allez trop loin, dit froidement Charlotte.

Et elle s'éloigna.

—Bah! elle sera à croquer quand même... soupira le jeune fou d'un ton comique.

CHAPITRE XV

C'était absolument l'avis de Bertrand de Labarrère.

CHAPITRE XVI

Le fameux dîner eut lieu et se passa sans incidents fâcheux.

Le huitième convive, qui intriguait si fort Christian, était, selon ses prévisions, un prétendant à la main d'une des demoiselles Vaganette.

Ou, du moins, on espérait bien qu'il se poserait en prétendant, car il n'en était encore qu'à la seconde entrevue.

Placé entre les deux sœurs, il prêtait l'oreille droite au fade babillage d'Eliane et la gauche aux réflexions plus ou moins charitables de Lucienne.

Quant à ses yeux dont il pouvait faire l'usage que bon lui semblait, ils étaient presque exclusivement fixés sur Mlle Dumorain, placée entre l'oncle Bertrand et une des demoiselles Béridoine.

Ces trois sœurs étaient la peste du pays et en même temps le divertissement des châtelains de la contrée.

Elles n'avaient qu'à toucher à une réputation pour que cette réputation fût à jamais ternie; et cependant, on les connaissait assez pour faire la part de l'exagération ou de la calomnie; malheureusement le mal est toujours plus facilement cru que le bien.

De plus, elles avaient des petits travers assez amusants: Ninette, l'aînée, avait le teint couperosé, les yeux en boules de loto; elle désirait être pâle et maigre, la pâleur et la maigreur étant pour elle l'idéal de la distinction. Une toute petite voix flûtée sortait de ce corps gigantesque.

Elle occupait la place à gauche de M. Vaganette qui présidait avec sa femme ces agapes où devait sortir, selon toute probabilité, un mari pour une de ses filles, un gendre pour lui.

Loulou, la seconde, louchait des deux yeux, avait une forte moustache et pas beaucoup de cheveux, ainsi qu'un buste trop long sur des jambes trop courtes; elle aimait à faire la leçon à tout le monde.

Elle honorait de sa conversation notre ami Christian placé à sa gauche. Loulou était poétique et prétendait se nourrir de rosée... "Comme la cigale", disait Christian sans rire.

Mais, chose curieuse, à la table des Vaganette, cette sylphide mangeait comme un ogre, sans avoir l'air d'y toucher et tout en débitant des noirceurs sur les personnes présentes ou absentes.

Enfin Fifine, la troisième, que Charlotte avait l'honneur d'entretenir, avait le teint jaune safran, et un peu moins de moustaches que sa sœur aînée; elle remuait comme la queue d'une torpille et, dans ce corps osseux et maigre, logeait une voix de bassetaille qu'on eût dit appartenir à un grenadier.

En voyant Charlotte et Bertrand s'entendre si bien, ses yeux verdâtres brillaient de joie, car la commère flairait un petit roman inédit qu'elle se chargeait d'arranger à sa façon; ses dents jaunes et pointues se montraient "à la fenêtre", disait encore Christian, lorsqu'elle souriait.

Les trois sœurs respectaient, cependant, la famille Vaganette; Mme Vaganette et ses filles, qui aimaient l'encens, les invitaient souvent, et les demoiselles Béridoine, qui se plaisaient dans leur milieu, leur prodiguaient la louange.

Ce jour-là, en apercevant Mlle Dumorain, elles fondirent sur la pauvrette, et les trois paires d'yeux se braquèrent sur elle.

D'ailleurs, nous ne savons comment cela se fit, mais, à son insu, Charlotte attirait tous les regards, et M. de Labarrère jouissait de ce triomphe dont elle ne se doutait pas et qui allait lui attirer bien des ennuis.

C'était pour Bertrand seul, pourtant, qu'elle gardait les perles de son sourire, mais elle répondait bravement à qui l'interrogeait, et certes, la conversation ne languissait jamais avec elle, car elle se chargeait de la ranimer.

En entendant sa voix claire et son rire frais dominer le diapason des gens sérieux qui causaient du bout des lèvres, les sourcils de Mlle Loulou Béridoine se tournèrent vers Christian qui attendait l'attaque de pied ferme.

—C'est votre institutrice, cette jeune personne en bleu, là-bas?

Christian prit l'air naïf:

—Pardon, mais je n'ai pas d'institutrice, moi: depuis ma sortie de collège, je...

—Vous comprenez bien que je veux dire: celle de votre—de vos sœurs, repartit la vieille fille, qui ajouta en elle-même: "Quel cancre que ce garçon-là!"

—Celle de mes sœurs, non plus: Charlotte est plus jeune que Lucienne et Eliane; elle aura vingt ans aux melons.

—Aux?

—Aux melons, cria Christian; vous ne savez pas ce que c'est? cette grosse chose verte, jaune ou rose, qu'on mange au commencement du dîner, avec du sel et du poivre, et qui pousse ici en août et septembre...sur les arbres.

—Pardon, ça *pousse* plus tôt que cela, mais ça *mûrit* en août.

Christian s'inclina devant cette haute sagesse.

—Et ça flirte déjà? reprit la bonne Loulou en regardant Charlotte d'un air méprisant.

—Ça flirte? le...le melon? dit le jeune Vaganette jouant toujours la candeur.

Mlle Béridoine haussa les épaules et se servit une seconde tranche de filet aux champignons.

—Ah! vous parlez de ma cousine?fit Christian, comme éclairé soudain. Elle flirte, Charlotte?

—Comment ,Mlle Dumorain est votre cousine.

—Issue de germains, même, donc assez proche. Vous l'ignoriez?

—Je n'en reviens pas.

—Il vous faut pourtant en revenir. Ça n'a rien d'épatant: vous vous figuriez peut-être que nous ne pouvions pas avoir de cousines?

Mlle Loulou regarda d'autant plus de travers son interlocuteur, qu'elle louchait autant qu'on peut loucher, nous l'avons dit plus haut.

"Est-ce que ce blanc-bec se moquerait de moi par hasard?" pensa-t-elle, et elle chercha une parole blessante à lui jeter à la face, mais son esprit un peu court ne lui fournit rien.

—Ben oui, reprit Christian qui ne perdait pas un coup de dent, cette chère Charlotte est notre bonne fée à tous.

—Comment cela?

—Elle se charge de toutes les corvées ennuyeuses de la maison...

—Elle ne fait que son devoir, vous savez; vivant des bienfaits de votre excellente mère...

—Oh! ces bienfaits sont limités!

—Voyons, Mme Vaganette lui fait gagner sa vie et fort agréablement, certes.

—Elle ne fait pas les choses à moitié, cette chère Eugénie; et à sa place j'en ferais autant moi, car enfin, on est bonne...

—Ou on ne l'est pas, grogna Christian.

—Vous dites?

—Je dis que je n'ai pas fini l'énumération des perfections de ma cousine.

—Vous me semblez être un champion bien chaud de cette chère enfant, ricana Loulou.

—Mon Dieu! je la defends simplement parce que je trouve qu'on ne l'apprecie pas toujours à sa juste valeur. Au reste, il n'y a pas de danger, ni de mal à ça: je l'aime comme une sœur.

Loulou dressa sa petite tête de vipère:

—Quel beau rôle joue-t-elle encore ici? voyons, ça m'intéresse.

—Elle m'apprend à respecter les femmes les plus embêtantes, et à supporter les méchants, répliqua Christian qui regarda sa voisine dans le blanc des yeux. Enfin, elle a guéri l'oncle Bertrand de son marasme et l'a poussé dans la vie de l'art où il va gagner beaucoup d'argent.

—Ah! ricana Mlle Béridoine, alors, Mlle Charlotte est sa branche de salut?

—Et une jolie petite branche, encore.

—Oh! jolie!

—Vous ne l'avez pas bien vue, si vous en doutez: regardez-la donc mieux et vous m'en remercierez ensuite.

—Quelle idée! vous en remercier?

—Dame! c'est toujours pas désagréable de regarder du joli.

—C'est donc pour cela que ces messieurs la contemplent jusqu'à être impolis pour leurs voisines? Tenez, même M. Bordenave, même M. de Gères, qui, cependant devrait...

—Que voulez-vous? reprit paisiblement le jeune Vaganette, ce n'est pas la faute de Charlotte: elle a une façon de charmer qui n'appartient qu'à elle; c'est inconsciemment, sans calcul, qu'elle est gracieuse et qu'elle fascine tout le monde.

—Oh! tout le monde! parlez pour vous, mon petit. Moi je trouve qu'elle a l'air... l'air...d'un garçon habillé en fille.

—Bigre! fit Christian en s'inclinant, c'est très flatteur pour mon sexe, cela. Mais qu'avez-vous, Mademoiselle? Vous souffrez?

Cette sollicitude toucha Mlle Béridoine que la goutte travaillait un peu dans l'orteil gauche.

—J'ai attrappé un léger rhumatisme, répondit-elle, radoucie. Que fait-on quand on a mal au pied? le savez vous?

—On boite, répliqua le candide Christian.

—Comme M. de Labarrère, alors, fit méchamment Loulou.

—Comme mon oncle, en effet; seulement il n'est pas donné à tout le monde de boiter avec une belle distinction. Voyons, qu'est-ce qui dirait que ce cher oncle Bertrand est un infirme, quand on ne voit pas ses jambes?

—Il fut un temps où vous vous aperceviez moins de ses perfections.

—Parce que nous étions tous des imb... parce que, veux-je dire, j'étais un imbécile. Oh! puis, vous ne savez pas, Mademoiselle, continua Christian qui s'excitait à mesure que le champagne circulait; l'oncle Bertrand est un grand compositeur, un homme de talent, presque un génie... depuis le peu de temps qu'il s'est mis à ce travail, ses compositions sont enlevées par les éditeurs parisiens...

—Tiens! tiens! tiens! s'exclama Loulou, il gagne de l'argent? beaucoup?

—Pas encore des masses, fit Christian d'un air modeste; quelque chose comme dix à douze mille francs par an.

—Douze mille francs! est-ce possible!

Et, cette fois, Mlle Loulou Béridoine se tut et se contenta de rêver en achevant sa glace à l'orange.

Jusqu'à présent, elle avait à peine accordé d'attention à ce jeune homme à la jambe de bois, à ce parent pauvre des Vaganette.

Mais aujourd'hui, les choses changeaient de face: outre qu'il avait une belle tête, un talent reconnu sur le violoncelle, et la particule à son nom, M. de Labarrère se faisait douze mille francs par an... rien qu'en alignant des petits points noirs sur du papier à musique.

Or, Mlle Loulou Béridoine n'aimait pas le violoncelle, mais elle aimait le Midi, l'argent, et avec cela il n'eût manqué à son bonheur qu'une haute naissance.

M. de Labarrère pouvait lui offrir toutes ces choses.

Décidément, Loulou allait cultiver ce boiteux.

Pendant que ceci se passait dans le coin de Christian, du côté Vaganette on n'était pas aussi satisfait.

On trouvait que le nouvel invité ne s'occupait guère de ses voisines, et quand un petit rire joyeux partait du coin Charlotte-Bertrand, M. de Gères avait une façon de sourire en regardant là-bas, qui faisait

froncer le sourcil à mesdemoiselles Vaganette.

En vérité, ce soir-là, il n'y en avait que pour "la petite Dumorain". Lucienne ne pouvait dissimuler son dépit; elle était dans une rage sourde qui se reflétait sur ses traits, malgré elle.

Eliane en pensait autant.

L'aînée des demoiselles Béridoine, placée près de M. Vaganette, lui parlait aussi tout le temps de "cette petite Dumorain", mais pour décrier sa tenue, sa toilette et son genre.

Point mauvais au fond, mais apathique et égoïste, M. Vzganette défendait mollement sa jeune parente en envoyant au diable "cette vieille couleuvre de Ninette".

A côté de Charlotte, nous l'avons dit, siègeait Fifine, la plus jeune des demoiselles Béridoine. Vers le dessert, elle prit le parti de faire la leçon à cette effrontée de Mlle Dumorain.

—Comme vous êtes gaie, Mademoiselle! lui dit-elle aigrement.

—Oui, je m'amuse; c'est de mon âge.

—De votre âge, peut-être, mais pas de votre position.

—Vraiment, pas de ma position? parce que j'enseigne la grammaire à Mimi, suis-je obligée d'être guindée et triste?

—Au moins pourriez-vous avoir plus... plus de...

—Plus de quoi?

—De tenue.

—En quoi manqué-je de tenue, s'il vous plaît, Mademoiselle? répliqua Charlotte qui riait toujours.

—Vous accaparez l'attention de toute la table.

—Bien involontairement, en tous cas.

—Ta! ta! ta! vous êtes une coquette.

—Détrompez-vous, Mademoiselle.

—Et vous me tenez tête, encore? Voyons, mon enfant, n'avez-vous aucun regret de votre conduite?

—Aucun regret, absolument, riposta Charlotte, qui, agacée à la fin se tourna vers l'oncle Bertrand; elle aimait mieux causer avec lui que lancer des vérités un peu dures au visage de Fifine.

Au salon, M. de Gères vint tout droit, le café pris et les cigares fumés, s'asseoir auprès de Charlotte qu'entouraient déjà Christian et deux messieurs, sans compter l'oncle Bertrand.

Eliane et Lucienne blémissaient de colère, tout en essayant de faire bon visage aux convives et de paraître sereines.

Mimi, qui avait dîné chez une de ses petites amies, non loin des Brindilles, parut un instant au salon: excitée par son après-midi de plaisir, l'enfant parlait à tort et à travers, un peu comme son frère; M. de Gères la fit causer.

Tout de suite, elle parla de son amie Charlotte et, sur ce sujet, elle devait s'entendre avec son interlocuteur.

—Elle est bonne comme tout; figurez-vous, Monsieur, disait la mignonne, qu'elle m'a corrigée de mes défauts et ça presque sans me gronder, tout doucement. Aussi maintenant je la défends toujours. Ah! faut pas qu'on l'attaque devant moi! ajouta Mimi en roulant des yeux terribles.

—Personne ne songe à l'attaquer, croyez-moi, Mademoiselle Mimi.

—Oh! vous pouvez m'appeler Mimi tout court, vous savez, Eh! bien non, personne ne l'attaque en ce moment, dit la petite fille en jetant un coup d'œil circulaire aux groupes des causeurs; et encore, je n'en suis pas bien sûre...

Et, tout bas, elle continua:

—Ici on ne l'aime pas.

—En vérité, pourquoi donc? fit de Gères très amusé.

—Je ne sais pas. Je pense, comme Christian qu'on est jaloux qu'elle soit si gentille.

—Diable! ça se pourrait bien, murmura le jeune homme en cachant un sourire. Elle est fort jolie ,Mlle Dumorain! Quel charme! Quelles jolies dents! Que de cheveux! Elle en a à ne savoir qu'en faire.

Il parlait à mi-voix sans s'en apercevoir.

—De quoi! des dents! fit Noémi. Que si, qu'elle sait qu'en faire: elle coupe tout avec: le fil, le nougat, les crayons.

—Je parle de ses cheveux, Mimi.

—Ah! pas, qu'elle en a? Et encore des si fins! des si jolis!

Tandis que Mimi donnait ces intéressants détails à son nouvel ami, tandis que mesdemoiselles Vaganette enrageaient en entrenant deux invités, les trois sœurs Béridoine accaparaient la maîtresse de céans.

—Chère amie, disait Loulou, comme vous êtes imprudente! Quel serpent réchauffez-vous dans votre sein?

—Hein! quoi! que dites-vous? fit la pauvre Mme Vaganette, effarée, en se regardant machinalement dans la glace.

—Oui, quel serpent, bonne amie? appuya Fifine.

—Moi? un serpent? je...je ne saisis pas, répliqua enfin la pauvre femme, qui n'y comprenait rien ,en effet.

—Vous réchauffez un serpent dans votre sein... Cette jeune fille, cette Charlotte, que vous comblez de bienfaits...

—Eh! bien? fit Mme Vaganette que cette louange peu méritée mit mal à l'aise.

—Elle travaille contre vous.

—Comment cela?

—Vous êtes donc aveugle, chère créature innocente? Vous ne voyez donc pas que cette petite coquette va sur vos brisées et cherche à s'attirer l'admiration et le cœur de celui...

—Assez là-dessus! interrompit sèchement Mme Vaganette; M. de Gères est libre de porter sa sympathie où bon lui semble; apprenez que mes filles ne sont pas embarrassées pour trouver un mari.

Laissant les trois sœurs confondues, la digne matrone alla droit à Mimi qu'elle voyait ,très animée, assise sur un genou de M. de Gères; et, d'un ton péremptoire, s'adressant à Charlotte:

—Mademoiselle Dumorain, allez donc coucher Noémi qui me paraît fatiguée; il y a une demi-heure qu'elle devrait être au lit.

—Oui, ma tante, répondit très haut une voix claire et railleuse, celle de Charlotte, enfreignant pour la première fois la défense qui lui avait été faite d'étaler en public leur parenté.

Un silence glacé suivit cette riposte, et l'on entendit, pendant une minute, voler les mouches que la pluie chassait dans la maison.

Mais Mimi, qui avait décidément bu un peu trop de vin d'Espagne, éprouva le désir de protester.

—Pourquoi dérangez-vous cousine Charlotte ce soir? dit-elle à sa mère, quand c'est toujours ma bonne qui me couche?

C'en était trop: suffoquée, Mme Vaganette alla au piano, l'ouvrit et ordonna à Lucienne de jouer quelque chose, ce que fit la jeune fille, heureuse de voir humilier sa rivale en plein salon.

Quand elle quitta le clavier, elle s'approcha de M. de Gères, espérant l'avoir reconquis par son jeu brillant et savant: mais plongé dans une profonde rêverie, le jeune homme ne semblait pas même l'avoir entendue et la soirée se termina sans entrain.

Le moment des adieux vint plus tôt qu'on ne pensait et, une heure après, en tête à tête avec son mari, Mme Vaganette, rouge et courroucée, disait de sa voix brève:

—Je ne puis décidément pas garder cette Charlotte sous mon toit.

—Qu'a-t-elle donc fait de si grave? demanda tranquillement M. Vaganette qui achevait son cigare.

—Eh! n'avez-vous pas vu tout le monde occupé d'elle?

—Ah! oui, et je vous félicite de votre coup d'Etat, ma chère. Vous avez diablement mérité ce qui vous est arrivé. Vous avez voulu humilier cette pauvre petite devant tout le monde et... c'est vous qui avez été humiliée... par ricochet.

Quant à la renvoyer de votre maison, je ne vous le conseille pas...Vous connaissez les bonnes langues du pays: elles crieraient sur tous les toits que vous avez craint la comparaison entre votre nièce et vos filles et que...

—C'est bien, on la gardera..., pour le moment ,répondit rageusement Mme Vaganette, mais les jours où je recevrai, je

m'arrangerai pour qu'elle reste dans sa chambre.

CHAPITRE XVII

La résolution de Mme Vaganette était bien prise, mais la pauvre femme ne put résister, sans faire preuve évidente de mauvaise volonté, aux sollicitations des uns et des autres.

Il y eut, pendant tout le mois d'août, un échange de dîners, de soirées, entre les maîtres des Brindilles et les châtelains des environs, les Bordenave surtout.

On s'amusait, cet été-là, et l'on insistait souvent pour avoir Mimi à dîner; or, la présence de Mimi nécessitait celle de Mlle Dumorain qui avait le don de faire tenir la petite fille tranquille.

Enfin, Charlotte était l'âme des réunions de musique et des jeux de société; elle y mettait un tel brio, une gaieté si franche, que les messieurs surtout ne pouvaient plus se passer d'elle

Mais, ce qui amena son triomphe complet, fut la fête donnée aux Brindilles à l'occasion de l'anniversaire de Lucienne. On devait jouer une comédie à couplets dont Charlotte était, on le devine, soigneusement exclue.

Or, il arriva que, la veille même de la répétition générale, la principale actrice perdit subitement un très proche parent.

La comédie ne pouvait se jouer sans elle et l'on n'avait pas le temps de dresser une remplaçante: le rôle à apprendre était long, la musique pas trop facile, et aucune de ces dames ne se sentait capable de remplir ce rôle qui, dans ces conditions, devenait un véritable tour de force.

En désespoir de cause, on pensait à implorer l'aide de la cadette des demoiselles Béridoine, lorsque Christian s'écria:

—Que nous sommmes bons de nous désespérer ainsi quand nous avons sous la main la chère cousinette: elle va nous enlever ce rôle avec le brio d'une véritable actrice.

Un hurrah triomphant accueillit cette proposition; seules, Mme Vaganette et ses filles aînées demeurèrent silencieuses. hésitantes, flottant entre le désir de voir la pièce tenir debout, et l'ennui de sentir Charlotte briller plus qu'elles peut-être.

—Bah! maman, glissa Eliane à l'oreille maternelle, il est impossible qu'elle ne fasse pas un four complet, cette pauvre Charlotte: en moins de quarante-huit heures, elle ne peut pas apprendre la moitié d'un livret, paroles et musique. Pour contenter ces messieurs, laissons-la essayer; tant pis! sa partie sera mal remplie, mais le reste ira, et, au moins, la pièce ne sera pas tout à fait abandonnée.

Mme Vaganette se rendit à ces raisons.

Charlotte ne se fit pas prier pour accepter le rôle vacant.

—Bon! fit-elle, ce n'est rien d'apprendre ça; quant à la musique, je la sais déjà: je vous écoutais vous exercer de loin et j'ai retenu tous les airs.

Ce jour-là, elle lut seulement son rôle dans ce qu'il y avait de parlé, et elle le dit d'une façon si naturelle et si charmante, qu'au lieu de regretter Mme Orvial qu'elle remplaçait, on se félicita presque de son absence. Quand vint le tour de la musique, Charlotte chanta si gentiment ses couplets, d'une voix peu exercée peut-être, mais avec tant de brio, qu'on lui fit presque une ovation.

—Tu as eu tort, Eliane, de donner à maman ce conseil, dit Lucienne à sa sœur: c'est nous qui faisons un four, va, et non Charlotte.

A la répétition générale, Mlle Dumorain émerveilla tout le monde, et, le lendemain, devant un auditoire de deux cents personnes, elle remporta un éclatant succès.

Quinze jours plus tard, une nouvelle comédie s'organisait chez les Bordenave.

Encouragés par leur première réussite, les mêmes acteurs voulaient récidiver: on réserva le meilleur rôle à Mlle Dumorain et elle allait l'accepter de bon cœur, car jouer la comédie l'amusait, quand Mme Vaganette intervint et affirma que les études de Noémi se ressentaient de la vie trop mondaine de son institutrice; on se passerait de Charlotte pour cette fois.

On dut s'incliner devant cette décision et le rôle de Charlotte fut très mal rempli par la personne qui la remplaca.

La petite Cendrillon fut donc reléguée de nouveau au dernier plan, avec l'oncle Bertrand que les succès de sa petite amie n'avaient pas du tout enthousiasmé, lui; bien au contraire, depuis quelque temps il paraissait taciturne et farouche comme autrefois, au grand étonnement de Charlotte qui ne comprenait pas ce revirement lorsque sa musique se vendait bien et que son frère annonçait sa prochaine arrivée.

C'est qu'elle ne savait pas, l'innocente enfant, que son grand ami souffrait justement parce qu'il était jaloux, lui aussi; et il était jaloux parce qu'il l'aimait.

Mais pas jaloux à la façon des Vaganette, non certes.

Il craignait de voir Charlotte se passionner pour les fêtes et les plaisirs qui ne seraient jamais à sa portée.

Il craignait de ne plus l'avoir aussi souvent avec lui, si d'autres l'accaparaient trop; enfin, il se disait:

"Que lui fait ma tendresse? je ne puis lui suffire: je suis pauvre, infirme et triste. Elle est jeune, bien portante et gaie: elle ne s'attachera jamais à moi autrement que d'amitié ou par pitié."

CHAPITRE XVIII

Mais, ce à quoi Mme Vaganette ne s'attendait aucunement, c'est à ce qui va suivre...

Une après-midi de la fin du mois d'août, elle fut appelée au salon où elle trouva M. de Gères, l'air ému et joyeux à la fois.

Tout de suite, le cœur de la mère de famille se dilata, et elle prit sa physionomie la plus souriante, pensant avec délices:

"Il vient me demander la main d'Eliane. Quel bonheur!"

—Madame ,dit le visiteur, je sais que vous ne me connaissez pas de longue date...

—Mais si, Monsieur, mais si... Pas de longue date, si vous voulez, mais pendant les quelques semaines que nous vous avons vu, nous vous avons apprécié...

—Permettez alors, reprit le jeune homme en s'inclinant à ce compliment, qu'avant de formuler ma demande, je vous expose un peu ma situation. Je suis orphelin, j'ai trente-quatre ans; je ne suis ni meilleur ni pire que la plupart des hommes, et je possède soixante mille livres de rente au soleil. Pensez-vous que, dans ces conditions-là, je puisse faire un bon mari?

—Mais comment donc, mon cher monsieur! s'exclama Mme Vaganette qui pensa:

"Il est encore plus riche que je ne me le figurais."

Il toussa et bredouilla, intimidé:

—Croyez-vous qu'elle puisse m'aimer?

—Mais... de laquelle des deux parlez-vous, d'abord? fit la bonne dame avec un sourire encourageant.

—De...votre nièce, Mlle Dumorain.

—Vous dites? s'écria Mme Vaganette qui crut avoir mal entendu.

—Je dis: Mlle Charlotte.

Avez-vous vu quelquefois une salle brillamment éclairée plongée tout à coup dans l'obscurité la plus profonde? Tel fut le visage de Mme Vaganette, qui, de radieux qu'il était, devint soudain pâle et consterné.

Trop occupé de sa propre émotion, de Gères n'en vit rien.

—Croyez-vous, Madame, repéta-t-il, que Mlle Dumorain veuille bien accueillir favorablement ma demande?

—Je ne connais rien des sentiments de ma nièce, Monsieur, répondit la pauvre mère, déçue; seulement, je crois devoir vous avertir que Mlle Dumorain n'a aucune dot.

—Elle a sa grâce et sa beauté, Madame, et cela vaut une dot. Voulez-vous l'interroger?

—Qu'à cela ne tienne, Monsieur, je préfère qu'elle vous réponde elle-même.

Mme Vaganette se leva péniblement, sa déconvenue lui ayant cassé les jambes, et elle monta droit à la salle d'étude où Charlotte donnait une leçon de calcul à son élève.

En route, elle eut le loisir de réfléchir et de se dire que, puisque sa nièce allait devenir millionnaire et châtelaine, elle avait droit à certains égards; elle serait désormais l'égale de ses parentes et, puisqu'elle était généreuse, on pourrait obtenir d'elle des présents et des fêtes.

—Ma chère petite, dit Mme Vaganette en entrant, allez trouver au salon M. de Gères, qui a quelque chose à vous dire. Vous êtes assez raisonnable pour que je vous laisse débrouiller cette affaire seule avec lui.

—Quelle affaire, ma tan..., madame?

—Oh! vous pouvez m'appeler: ma tante, Charlotte; j'ai éprouvé votre conduite pendant quelques mois; désormais vous serez pour nous comme une fille, et comme une sœur pour vos cousines.

Charlotte fut si étonnée, qu'elle ne songea pas à remercier.

—Que diable! a-t-elle aujourd'hui pour être si tendre? pensa la jeune fille. Sans doute, elle a besoin de moi.

Et elle s'apprêta à descendre.

—Charlotte, reprit Mme Vaganette, vous n'allez pas paraître au salon sans rafraîchir votre toilette? Passez une autre robe, ma chère, et recoiffez-vous.

—Pourquoi tant de cérémonies? fit la jeune fille en examinant sa petite robe de toile; je suis propre, cela ne suffit-il pas?

Pour faire plaisir à sa tante, elle alla toutefois se donner un coup de peigne et enlever son petit tablier, puis elle courut au salon,en se disant:

—Ma tante ne pouvait donc pas faire elle-même la commission? Je vois ce que c'est: on veut me demander de tenir un rôle dans une nouvelle comédie. Mais, si cela continue, je vais me présenter à l'Opéra Comique comme première chanteuse.

M. de Gères vint à elle, les deux mains tendues;

—Oh!dites que vous voulez bien!—s'écria-t-il, vous me rendrez si heureux!

—Sera-ce très difficile? demanda-t-elle, pleine de son idée de comédie.

—Difficile? quoi donc?

—Le rôle à jouer.

—Le rôle à jouer? répéta le jeune homme; je ne comprends pas du tout.

—Voyons, c'est bien pour me demander

de prendre part comme actrice à une comé...

—Mais vous n'y êtes pas du tout. Mme Vaganette ne vous a donc pas dit?...

—Elle m'a dit que vous aviez une confidence à me faire.

—Ah! je croyais... je lui ai exposé ma situation: orphelin...

—Pauvre monsieur! Comme moi.

—Trente-quatre ans, une fortune honnête.

—Tant mieux, Monsieur, que voulez-vous que ça me...

—Que je dépose à vos pieds.

—Grand Dieu! vous allez donc entrer à la Trappe?

—Entrer à la Trappe, bon Dieu! mais au contraire...je désire me marier avec une jeune fille charmante et...

—Oh! je devine! je devine! s'écria Charlotte. Puis, soudain inquiète:

"Mais qu'y puis-je, moi? c'est à sa mère, à son père, à elle même qu'il faut vous adresser.

—Vous ne comprenez donc pas que c'est vous?

—Moi que vous souhaitez épouser?

—Vous-même.

—Je n'en reviens pas.

—Revenez-en, je vous en supplie... et pour me dire que vous voulez bien de moi pour époux.

—Moi? que je...Mais vous devez savoir Monsieur, que je ne suis rien; que je suis pauvre, effacée...

—Bonne, jolie et pas banale.

—Pas banale, je ne dis pas; bonne oui, excepté pour les méchants; jolie, c'est à discuter.

—Enfin, que me répondez-vous, Mademoiselle?

—Je n'ai pas envie de me marier. Et puis, vous ignorez peut-être que je n'ai pas de dot.

—Eh! mon Dieu! qu'est-ce que ça me fait? On ne prend pas une femme parce qu'elle a de l'argent, mais parce qu'on l'aime.

—Ah! c'est que...ici, on est tout le temps a parler de ma dot...absente, à dire que, dans notre siècle, une fille pauvre ne se marie pas.

—Vous voyez bien que si. Je vous ferai une vie si douce!

—J'en suis convaincu, Monsieur, mais je ne veux pas me marier.

—Jamais?

—Oh! jamais, je ne dis pas; je ne suis pas encore assez vieille pour prendre une résolution éternelle.

—Alors, c'est que je vous déplais?

—Pas du tout; je vous trouve très bien, très bon, très désintéressé, mais je n'ai pas encore pensé au mariage; ensuite, il me semble que je pencherais plutôt en faveur d'un homme qui serait malheureux, que j'aurais à consoler, à guérir.

—Diable! pensa de Gères, c'est que je ne suis ni malheureux, ni malade.

"Ne me laisserez-vous aucune espérance?" demanda-t-il plaintivement.

Elle ne répondait pas.

"Je comprends que vous ne soyez pas accoutumée à cette idée, reprit-il, plus pressant; je comprends que, sortie depuis si peu de temps de la pension, vous désiriez jouir de votre jeunesse, de votre liberté...Mais permettez-moi d'espérer que si, dans six mois, un an si vous voulez, vous envisagez le mariage avec moins de déplaisir, je pourrai renouveler ma demande.

—Parfaitement; mais gardons chacun nos coudées franches: si vos sentiments changent à mon égard, vous me le direz tout simplement; si de mon côté...

—Vous découvrez l'infortuné de vos rêves, acheva de Gères en souriant.

—C'est cela, je vous l'apprendrai de même.

Mme Vaganette entra sur ces entrefaites et fut frappée de stupeur en apprenant la réponse de sa nièce.

—Il faut que cette enfant soit folle, pensa-t-elle. Qu'est-ce qu'elle attend donc? Se figure-t-elle être demandée par un prince, un peu plus tard?

Mme Vaganette s'apprêtait à administrer une semonce à sa nièce, quand elle réfléchit que ce refus était peut-être une chance pour ses filles. Qui pouvait dire si M. de Gères ne tournerait pas ses égards vers Eliane ou Lucienne, bien plus dignes que Charlotte, à son avis, d'un brillant mariage.

Aussi, courut-elle après Charlotte pour lui recommander de garder le silence à ce sujet vis-à-vis de ses cousines, ce que la jeune fille promit aisément.

Mais, par exemple, comme Charlotte n'avait rien de caché pour M. de Labarrère, elle lui fit part, le soir même, de la démarche de M. de Gères.

Be trand bondit.

—Eh! bien, qu'y a-t-il de mal à ce qu'il ait désiré m'épouser? dit Charlotte, en voyant le mouvement de son ami.

—De mal? rien. C'est même très bien à lui de...Mais êtes-vous bien sûre, mon enfant, qu'il soit raisonnable de refuser une pareille proposition?

Il disait cela uniquement par devoir, car son cœur saignait en parlant ainsi.

Et pourtant, il fallait bien lui conseiller ce qu'il croyait avantageux pour elle. Avec de Gères, c'était peut-être le bonheur; en tous cas la fortune, l'avenir assuré, l'appui solide pour toute la vie.

Que pouvait-il lui offrir, lui. pauvre être qui la chérissait et qui demeurait déshérité, infirme, malheureux?

—Bon! voilà que vous me conseillez d'épouser un homme que je n'aime pas. C'est-à-dire, entendons-nous, je l'estime, je l'aime fraternellement; mais comme mari, non. C'est un bon garçon auquel la vie a toujours été douce, qui n'a jamais souffert.

—Est-ce une raison pour qu'il ne soit pas un bon mari?

—Enfin, vous avez donc bien envie que je l'épouse?

—Moi? Ah! Dieu! non, certes! s'écria Labarrère.

Il se sentait heureux, au contraire, de savoir qu'elle n'avait pas envie de se marier, du moins tout de suite.

Il l'aimait, cette enfant qui avait apporté son sourire et la joie dans sa vie d'infirme et de délaissé!! Et il remerciait Dieu, de l'avoir mise sur son chemin.

Mais son amour était condamné d'avance, car il ne jouirait pas longtemps d'elle et il ne pouvait lui demander d'être sa femme; elle, qui avait repoussé un homme beau, riche et sans défaut physique, elle refuserait, à plus forte raison, un infirme.

Que de fois, dans le silence des nuits d'été, il rêvait à la petite maison du bord de la Méditerranée, où il eût voulu emporter cette douce enfant, la cacher comme un avare sa proie.

Mais comment y vivre avec elle, lui qui n'avait d'autre fortune que le peu qu'il gagnait par sa musique?

Il ne pouvait astreindre Charlotte à une existence de peines et de privations.

Est-ce que ces deux petites mains blanches, si fines, étaient faites pour tenir la queue des casseroles ou le balai?

Est-ce que cette intelligence déliée, cet esprit délicat étaient faits pour s'annihiler dans les soins vulgaires du ménage?

Dans ses heures roses, Bertrand rêvait qu'il gagnait des sommes folles et qu'il n'était plus boiteux...Pauvres illusion! mais dans le rêve seul il se sentait presque heureux.

CHAPITRE XIX

Didier de Labarrère avait rencontré à Paris, où il ne faisait que d'arriver, M. Vaganette qui l'avait invité à passer septembre chez lui; et non seulement Didier, mais encore une vieille dame qu'il ramenait de Brest et qui revenait elle-même d'un voyage lointain.

Cette dame était la marraine de Bertrand seulement, quoique Didier revendiquât aussi l'honneur d'être son filleul; ce qui faisait qu'elle les enveloppait tous deux d'une même affection presque maternelle.

Elle ne se fit pas prier pour accepter l'invitation et partit pour les Brindilles avec l'officier de marine, un vendredi matin tandis que M. Vaganette, retenu à Paris par ses affaires, ne devait y reparaître que le lendemain soir.

Les voyageurs arrivèrent au château sans être attendus; tout le monde était sorti, sauf Charlotte et Mimi qui travaillaient, et l'oncle Bertrand qui faisait de la musique.

L'heure de la récréation sonnant pour Mimi, elle descendit prestement l'escalier pour aller goûter et se heurta à un grand jeune homme blond qui montait chez M. de Labarrère.

Elle reconnut Didier, qu'elle avait déjà vu.

—Ma mignonne, dit celui-ci après avoir effleuré de ses moustaches le front de l'enfant, je vais embrasser mon frère; il y a au salon une dame toute seule à laquelle vous devriez bien tenir compagnie.

—J'y vais, répondit Mimi; mais il faut d'abord que je mange: c'est l'heure de mon goûter.

Elle courut à l'office, y prit une brioche et une pomme d'une maturité douteuse et entra solennellement au salon.

En attendant Bertrand que le marin était allé surprendre et chercher, Mme Verdelaine patientait en humant l'air frais venant de la fenêtre ouverte.

C'était une plantureuse personne d'une soixantaine d'années au moins, à la figure large et franche, à la parole un peu acerbe, mais au cœur d'or.

Mme Vaganette avait dit à ses filles: Le frère de Bertrand va nous arriver; c'est un joyeux convive qui peut nous être utile, car il a de belles relations et n'est point sauvage comme son frère. Mais votre père a eu la fâcheuse idée d'inviter avec lui une tante, non, une marraine, assez originale et pour laquelle il nous faudra faire des frais

—Est-elle riche? demanda Lucienne.

—On le dit; en tous cas, elle n'a aucun héritier direct, car, des filleuls, ça ne compte guère.

—Mais alors, il faudra la cultiver, fit Eliane en riant.

—Pourquoi pas? murmura la mère toute songeuse.

Ce vendredi, donc, elle était allée faire une visite au village voisin avec Eliane, Lucienne et même Christian, n'attendant les voyageurs annoncés que le lendemain, par le même train que M, Vaganette.

Nous savons que Didier et sa compagne avaient dévancé leur arrivée.

Or, tandis que les deux frères se donnaient l'accolade, Mimi s'asseyait triomphalement au salon, en face de Mme Verdelaine, en disant:

—Je viens vous tenir compagnie, Madame.

—Merci, ma petite fille, vous êtes bien aimable. Ainsi, votre maman est absente?

—Oh! pas pour longtemps: Christian est avec elle, et il est comme moi, il n'aime pas les visites.

—Aussi, on ne vous emmène pas.

—Oh! on ne nous emmène jamais, Charlotte et moi.

—A propos, cette Charlotte dont mon filleul chante les louanges dans toutes ses lettres, ne pourrai-je la voir?

—Quand vous voudrez, Madame; je vais vous la chercher, si ça vous fait plaisir.

—Bien volontiers.

Et Mimi courut chercher Charlotte. Celle-ci parut bientôt, amenée par son élève; ses jolis yeux gais rencontrèrent les bons yeux francs de Mme Verdelaine; ces deux âmes droites et limpides se comprirent immédiatement et sympathisèrent tout de suite.

Elles causaient déjà comme deux vieilles amies, quand les jeunes gens entrèrent.

Tandis que Bertrand et sa marraine échangeaient caresses et bonnes paroles, le lieutenant de vaisseau tendit sa belle main forte et loyale à Mlle Dumorain, en lui disant:

—Il y a plusieurs mois que je vous connais Mademoiselle, et que j'aspire au moment où je pourrai vous remercier de ce que vous avez fait pour mon frère.

"Vous avez été sa bonne fée; je l'ai trouvé transformé, rajeuni.

—Vraiment? Alors, j'en suis bien contente, répartit Charlotte dans un joli sourire; je n'ai fait, d'ailleurs, que lui rendre ce qu'il me donnait.— Oh! grand Dieu! que seraisje devenue ici sans ce cher oncle Bertrand?

Tout en causant avec sa marraine, Bertrand jetait de fréquents regards inquiets du côté de son frère et de Charlotte.

Il trouvait que la connaissance, même l'intimité, s'établissait bien vite entre eux.

Certes, il était ravi du retour de Didier, et cependant il se reprochait de ne pas ressentir une joie plus complète; une impression de gêne (pas encore de jalousie) se mêlait à son bonheur...

Il avait peur de Didier pour Charlotte.

"Mon Dieu! comme je deviens mauvais: je vais penser à cela au lieu de me réjouir uniquement de l'arrivée de Didier!..."

Cependant, Mme Vaganette, ses filles et son fils, ne tardèrent pas à reparaître; les trois premières froncèrent le sourcil à la vue de la bonne entente régnant entre la marquise de Carabas et Charlotte.

—Eliane, va donc chercher le sachet que tu as peint pour Mme Verdelaine, dit l'habile mère de famille à sa fille qui se hâta d'obéir.

—Bon! pensa la vieille dame, elle m'a peint un sachet!... et moi qui ne peux souffrir les parfums, même en peinture. Pas de chance, la pauvre petite! J'aime mieux cette mignonne Charlotte qui ne m'a rien brodé ni peint, mais qui est délicieuse et sans pose. Ces petites Vaganette ne me plaisent guère; si j'avais gardé des illusions sur leur compte, leur air et leur tenue me les feraient vite perdre.

Eliane apporta son sachet que Mme Verdelaine admira à distance, sous prétexte qu'elle y voyait mieux de loin, et Lucienne mit dans ses mains un léger châle mauve tricoté, disait-elle, de ses propres doigts, et, en réalité, acheté au Louvre pour la somme de trois francs quatre-vingt-dix centimes..

—Tiens! fit l'incorrigible Christian, je ne t'ai jamais vue y travailler... Et tu as bâclé ça en une journée?...bah! la nuit plutôt, je suis sûr; comme Eliane pour son sachet; elle en préparait un pour son amie Mlle Méritaine, elle y avait la main faite...

Le jeune garçon s'arrêta net, foudroyé par un coup d'œil furibond de sa sœur.

—Viens ici, mon petit Christian, s'écria Mme Verdelaine en apercevant le jeune Vaganette qui l'avait saluée en vain dans le dos de sa mère et de ses sœurs. Sais-tu que je t'ai vu haut comme une botte, aussi je me permets de te tutoyer.

—Comment donc, mais ne vous gênez pas, Madame. Ah! vous avez eu l'heur de me voir...

—Tu n'as guère changé depuis ce temps-là, mon enfant.

—Cependant, fit le pauvre garçon en jetant un regard d'angoisse à la glace, j'ai dû grandir et...

—Oh! pour grandir, oui, heureusement, et tu commences à avoir un soupçon de moustache; mais tu es toujours mauvais sujet n'est-ce pas?

—Hélas! soupira Mme Vaganette.

—Il a si bon cœur, murmura Charlotte qui reçut un regard reconnaissant de son cousin.

—Ma foi! j'aime cela; qu'on soit un peu gamin si l'on veut, mais bon.

—Tous mes enfants sont très bons, fit observer Mme Vaganette.

La marraine de Bertrand ne répondit pas.

On s'informa tendrement de ses nouvelles, en l'installant sur le meilleur fauteuil du salon.

—Je vais bien à présent, dit-elle, sans cela je ne serais pas venue vous voir, mais j'ai bien souffert de mes rhumatismes il y a quinze jours.

A ces paroles, un concert d'exclamations douloureuses s'éleva du côté Vaganette, et Lucienne courut prendre un second coussin qu'elle mit dans le dos de Mme Verdelaine.

Au bout de quinze jours, pendant lesquels Mme et Mesdemoiselles Vaganette, si vagabondes et si mondaines d'ordinaire, ne quittèrent presque pas les Brindilles, Mme Verdelaine n'aimant pas à sortir, on remarqua avec peine que cette dernière n'avait pas fait le moindre présent aux personnes de la maison.

—Elle est peut-être ruinée, suggéra Christian,.

—Ou avare, répliqua Lucienne.

—Bah! vous verrez que nous ne perdrons rien pour attendre, conclut Eliane, plus confiante.

CHAPITRE XX

Ce dont nul ne se doutait, c'est que le lieutenant Didier de Labarrère, qui portait si crânement le joli uniforme de marine, était arrivé aux Brindilles avec une blessure au cœur .

Mais dès qu'il eut vu Mlle Dumorain, il se sentit moins malheureux; la belle Espagnole, qui l'avait gratifié d'un refus quand il avait demandé sa main, fut oubliée progressivement

Lorsqu'il avait fait la confidence de son chagrin à son frère, dans des termes qui faisaient presque croire à un deuil éternel, le pauvre Bertrand s'était écrié en lui-même:

"Tant mieux! Ainsi, il ne s'attachera à Charlotte que comme à une sœur." Oui, il pensait cela lui qui, autrefois, eut donné son sang pour épargner une souffrance à son frère.

Mais à mesure que le temps s'écoulait, il voyait s'évanouir le souvenir de la senorita.

Et pourtant il faisait son possible pour réveiller ce souvenir chez Didier.

—Voyons, lui disait-il, elle était fort belle, n'est-ce pas, cette Conchita? pour t'avoir séduit, toi si difficile en fait de beauté...

—On a ses moments, tu sais.

—Ah! alors...tu...tu ne penses plus à elle?

—Je ne dis pas ça; je dis seulement que nous autres hommes, nous nous affligeons souvent outre mesure à propos de femmes qui n'ont qu'un très petit morceau de cœur, La senorita Conchita n'était qu'une coquette. Plus je réfléchis, plus je reconnais que Dieu fait bien ce qu'il fait et que ce refus de m'épouser (je parle de Conchita) est un bonheur pour moi, conclut le jeune homme en souriant.

Bref, arrivé aux Brindilles avec une blessure soi-disant empoisonnée dans le cœur, Didier avait eu pour contre-poison la grâce irrésistible de Charlotte Dumorain

Charlotte, fraternelle et ouverte avec Didier, demeurait plus affectueuse pour Bertrand.

Mais, tout à son amère jalousie, Bertrand ne voyait pas cela.

D'un œil inquiet, il suivait les progrès de son intimité avec le jeune marin, épiait leurs conversations, et se rendait très malheureux, sans cause réelle, comme tous les caractères concentrés à imagination ardente.

Charlotte, elle, n'y voyait rien.

Didier, pas davantage; il se laissait aller doucement au charme de cette présence agréable, de cette voix de cristal, de cet esprit un peu frondeur, mais si amusant.

Mme de Verdelaine, elle, étudiait; et c'était une terrible observatrice de l'humanité, que cette vieille femme intelligente et perspicace, dont la rude franchise faisait peur parfois.

Sur une parole prononcée par elle au sujet de Didier, Mme Vaganette crut comprendre que le jeune homme serait un jour son héritier.

Alors, ce ne fut plus un seul rêve mais deux qui flottèrent dans son esprit pourtant pratique: Lucienne épouserait M. de Gères, décidément oublieux de Charlotte; ensuite, pourquoi Eliane ne deviendrait-elle pas Mme Didier de Labarrère?

Le nom sonnait bien, le jeune homme était beau et d'heureux caractère.

Mme Vaganette poussa sa fille dans cette voie, et Didier fut tout étonné de se voir comblé d'amabilités et de prévenances par sa cousine .

En même temps, il fallait effacer Charlotte qui, trouvait-on, se montrait beaucoup trop familière avec le jeune marin.

Le jeune marin, tout modeste qu'il fût, ne put s'empêcher de remarquer ce manège.

—Tiens! dit-il en lui-même, c'est un tel besoin de coquetter, chez la chère cousine, qu'elle tourne autour de moi. Ah! bien, tu perds ton temps, ma petite, ce n'est pas toi que j'admirerai jamais.

Et, jetant un regard ému vers la silhouette fine de Charlotte, qui se dessinait au bout du parc où l'institutrice était main-

tenant reléguée bien souvent, sous prétexte que Mimi avait besoin d'étudier en plein air, il soupira:

"Si je pouvais être aimé d'elle, au moins!"

Les jours s'écoulaient, et Mme Verdelaine ne se montrait pas plus généreuse envers les habitants des Brindilles, à leur vive déception.

Charlotte elle-même, qu'elle semblait affectionner; Mimi, qui n'était qu'un bébé, n'avaient pas eu d'elle le moindre cadeau.

Mais Charlotte ni Mimi n'y songeaient et la bonne dame commençait un peu à passer pour une avare.

Un jeudi, que les dames Vaganette recevaient une visite au salon, Charlotte faisait à Mme Verdelaine la lecture d'un livre anglais qu'elle traduisait en français, sous l'ombrage d'un bosquet:

"Un grand, un réel amour n'agite pas notre cerveau.

"Ce doit être un sentiment profond, éternel qui survit à la mort."

Sur un signe de la vieille dame, Charlotte ferma le livre.

—Qui t'a si bien enseigné cette langue? demanda soudain la première

—L'oncle Bertrand, répondit la jeune fille.

—Ah! et l'oncle Bertrand t'a-t-il enseigné autre chose?

—Mais oui; la musique, du moins plus sérieusement que je ne la savais; et puis aussi l'italien.

—Et toi, ne lui as-tu rien appris?

—Oh! si, marraine.

Depuis quelques jours Mme Verdelaine tutoyait Charlotte et Charlotte l'appelait "marraine"

—Quoi donc?

—A redevenir croyant.

—Et pieux?

La jeune fille fit une petite moue.

—Pieux? pas encore beaucoup, il le sera quand le bonheur lui viendra.

—Et comment le bonheur pourra-t-il lui venir, fillette?

—Je ne sais pas; je voudrais le voir comme son frère, gai et content de tout.

—Ah! tu trouves que Didier...est un joyeux vivant et tu l'aimes mieux que son frère, peut-être?

Charlotte regarda la vieille dame.

—Oh! marraine, fit-elle, vous vous figurez que je ne m'attache aux gens que parce qu'ils sont heureux et souriants?

—Alors, tu préfères Bertrand?

—Mais, marraine, je les aime bien tous les deux; seulement je connais l'oncle Bertrand depuis plus longtemps, et nous avons souffert ensemble ici; car, il ne faut pas vous le dissimuler, ajouta-t-elle dans un joli rire, tout n'était pas rose sous le toit de ma tante, avant votre arrivée.

—Je m'en doute, soupira la vieille dame qui pensa , avec un petit mouvement d'impatience:

"Je ne pourrai donc pas savoir ce qui se passe dans cette tête?"

Savoir quoi, mon Dieu? Charlotte lisait-elle seulement dans son propre cœur?

Elle se laissait vivre dans la main divine qui la conduisait, aimant ceux qui l'aimaient et qui étaient malheureux, indifférente à ceux qui ne l'aimaient pas et pour lesquels l'existence était légère..

Mais ,peu à peu, elle remarqua un changement notable dans les allures de Bertrand.

Redevenu taciturne et silencieux comme autrefois, il semblait ne plus jouir de la présence de son frère, ce frère tant chéri jadis, tant attendu, tant désiré!

La vie lui pesait; il était sans espoir; et vivre sans espoir est le pire des maux. Sa santé même commençait à s'altérer, ses traits à se creuser, son visage à pâlir.

Nul ne s'en apercevait, hormis peut-être sa marraine et Charlotte.

Celle-ci l'interrogeait parfois avec inquiétude, mais il lui répondait si brusquement: "Je n'ai rien, ne vous tourmentez pas!" que la pauvrette, les larmes aux yeux, se disait:"Est-ce qu'il ne m'aimerait plus, moi qui l'aime tant? On dirait qu'il m'a prise en grippe, depuis quelque temps."

Quand elle faisait part de ses craintes à Mme Verdelaine, la bonne dame secouait tristement la tête et ne répondait pas...

Bertrand négligeait maintenant sa musique; de même, il se tenait éloigné de l'église comme au temps où Charlotte avait découvert avec stupeur qu'il ne priait pas.

"A quoi bon implorer le ciel? pensait-il amèrement. A quoi bon espérer?

"Vivre, encore souffrir, toujours pleurer sur soi même?"

Charlotte devinait tout cela, elle, et elle en était peinée sans le montrer. Didier ne s'en apercevait pas trop, lui, parce qu'il avait connu son frère très triste autrefois, et enfin parce que, tout occupé de Mlle Dumorain et accaparé par les Vaganette, il n'avait pas le loisir d'y prêter grande attention.

Quant à la famille Vaganette, nous savons que le chagrin ou la maladie des autres lui importaient peu.

CHAPITRE XXI

A la fin de septembre, Mme Verdelaine sortit enfin de sa réserve et proposa à Mme Vaganette de donner un bal aux Brindilles.

Elle paierait l'orchestre, la décoration des salons, et les toiletttes de ces dames; tout enfin.

Un hurrah accueillit la proposition, même Mimi qui ne devait pourtant pas assister à la fête. Mais Mimi devait être dédommagée plus tard.

—En serai-je? marraine, demanda Charlotte qui mourait d'envie de danser pour la première fois de sa vie.

—Mais comment donc, mignonne, fit la vieille dame; le bal serait trop triste sans toi.

Et elle ajouta: Voyons, mesdames, commandez vos toilettes, faites-vous belles, et vous m'enverrez les notes de vos couturières.

Les invitations furent lancées, les costumes combinés.

Christian eut son premier smoking.

Bertrand, un habit fait chez Dusautoy, quoiqu'il refusât d'assister à la fête.

Didier, y paraîtrait en uniforme.

Charlotte avait dit à Mme Verdelaine:

—Pour moi, marraine, il ne faut pas faire de frais; j'aurai un costume en papier: c'est très reçu maintenant et ça ne coûte pas cher.

Mme Verdelaine haussa ses puissantes épaules:

—Tu es folle, ma mignonne; du papier!

Tes cousines auront du surah bleu pâle: je ne veux pas que tu sois moins belle. Quelle couleur choisis-tu? Du blanc?

—Je suis bien brune pour porter du blanc, marraine; j'aurais l'air d'une mouche dans du lait.

—Il y en a de plus brunes que toi qui n'y regardent pas de si près, et tu oublies ou tu ignores que tu as un teint de lumière qui devient mat et blanc le soir. Mais fais selon ton goût, fillette. Que dirais-tu du rose?

—Oui, du rose très pâle.

—Nous prendrons donc de la moire rose pâle sans garniture, cela vaudra mieux; ne charge pas tes jolies épaules, va, mignonne. Pour bijou... tu mettras ceci.

Et elle tendit à la jeune fille confondue un écrin de velours renfermant un rang de perles d'une pureté merveilleuse.

—C'est ton emblême, ma chérie, dit la bonne dame, et je te l'offre parce que tu es complètement dépourvue de joyaux, ceux de ta mère ayant dû être vendus.

—Oh! marraine, que vous êtes bonne!

—Je désire, par exemple, que tu ne montres ce collier à personne avant le soir du bal.

—Bien marraine.

Et la charmante fille alla serrer le bijou précieux, qu'elle contempla plus d'une fois avant de s'en parer ,et dont, dans son inexpérience naïve, elle ignorait toute la valeur.

Nous avons dit que Bertrand de Labarrère refusait de prendre part à la fête; mais sa marraine le gronda fortement, objectant que le monde jaserait s'il agissait ainsi, qu'on le croirait jaloux de son frère, etc., etc.

Au mot de jalousie, Bertrand avait tressailli; est-ce que, par hasard, on avait deviné son secret? Oh! mon Dieu! tout plutôt que cela!

—J'irai, dit-il, l'air un peu bourru, mais quelle figure ferai-je dans les salons?

—La même figure que bien d'autres qui ne danseront pas plus que toi.

—Une jambe de bois au bal!

—Ce n'est pas la première qu'on y verra, et beaucoup donnerait un de leurs membres pour avoir ta tête et ta distinction. Ensuite... apprends que ma petite amie Charlotte sera la reine du bal.

—C'est ça qui va faire plaisir aux Vaganette!

—Voilà, par exemple, qui m'est égal.

—Et puis, vous allez la rendre coquette et orgueilleuse, marraine.

—Il n'y a pas de danger avec elle. Bref, Charlotte brillera; ton frère, qui est un cavalier accompli, sera disputé, sollicité par toutes les dames; je veux également être fière de toi. J'ai l'intention d'offrir une petite surprise à nos invités: je fais venir de Paris quelques artistes, car je trouve que danser de dix heures du soir à cinq heures du matin est fastidieux. Cinq acteurs du Vaudeville joueront une petite comédie choisie pour les jeunes oreilles, et une cantatrice connue chantera tes mélodies, mon garçon, ne t'en déplaise.

—Oh! marraine!

—Bien entendu, nous n'annoncerons pas à son de trompe que tu en es l'auteur, mais ceux qui le sauront ne garderont pas leur secret pour eux. Enfin, M. Bertrand de Labarrère voudra bien nous jouer quelques morceaux de violoncelle.

—Ça, jamais! en public?

—Tu ne me feras pas la peine de refuser.

—Mais...

—Nous en recauserons.

Mme Verdelaine, pour revenir à la charge, eut soin de mettre Charlotte dans la confidence; or, la charmante enfant sut si bien s'y prendre, que Bertrand céda plus à ses prières qu'à celles de sa marraine.

Enfin, le jour du bal arriva.

Le soir venu, M. et Mme Vaganette avec leurs enfants, sauf Mimi déjà couchée, attendaient au salon les premiers invités, quand Mme Verdelaine parut, en robe de soie noire ornée de dentelles, appuyée au bras de Bertrand dont la jambe de bois résonnait sur le parquet, mais qui avait fort grand air.

Charlotte suivait, mignonne à ravir dans sa robe de moire rose tout unie, son

collier de perles au cou; derrière elle, venait Didier, superbe dans son uniforme de marin.

L'entrée de Mlle Dumorain fit pousser un petit rugissement de rage aux demoiselles Vaganette qui espéraient avoir la plus belle toilette.

—Mon Dieu! comme vous avez gâté ma nièce, chère Madame! dit Mme Vaganette à Mme Verdelaine. Cette robe! ce collier!

Et elle regardait avec amertune le cou de ses filles où brillait modestement une chaînette d'or.

—Ma foi! oui, je la gâte, répondit Mme Verdelaine en déployant son éventail de dentelle noire, parce la vie ni les siens ne l'ont gâtée jusqu'à présent et qu'elle mérite de l'être.

Le bonheur des demoiselles Vaganette fut donc fort assombri par les succès de Charlotte; celle-ci était réellement la reine du bal, par son brio, son esprit pétillant, et en même temps par son joli minois, sa distinction et sa tenue dénuée de toute *pose*.

Ce triomphe ne pouvait manquer de lui faire des envieuses parmi les personnes des petites villes voisines qui la savaient pauvre et seule au monde.

Parmi les *bonnes langues*, on remarquait en premier lieu les demoiselles Béridoine, de suave mémoire, qui écorchaient à plaisir la gentille Charlotte.

—Bah! disait Loulou, elle fait de l'effet ici; on sait que les succès de province sont faciles; mais je voudrais voir si, à Paris où est le véritable goût, elle ne resterait pas toute la soirée sur sa chaise.

—Non, mais est-elle assez inconvenante, murmurait Fifine qui était jaune de dépit dans sa robe jaune. Dieu sait ce que doivent lui débiter d'insanités ses danseurs! Elle est capable de les laisser dire.

—Eh! bien, vous vous trompez joliment, mesdemoiselles, dit derrière les trois filles une voix railleuse; ma petite Charlotte est la dernière à laquelle un homme oserait manquer de respect.

Ninette, Fifine et Loulou se retournèrent et toutes les couleurs de l'arc-en-ciel passèrent sur leur visage à la vue de Mme Verdelaine, qui les écoutait et leur répliquait de la manière un peu cassante que nous lui connaissons.

Et la remarque fut faite à voix assez haute pour que la leçon fût dure et presque publique.

Enfin, Christian, qui se sentait des idées joyeuses, fit courir le bruit, parmi les invités, que Mlle Dumorain devait hériter d'une énorme fortune et n'avait qu'à choisir entre une dizaine de prétendants des plus recherchés.

—Il ne se trompe pas de beaucoup, murmura tout bas Mme Verdelaine qui riait de l'effet produit par cette gaminerie du jeune fou.

Seuls, Charlotte et les frères de Labarrère n'eurent point vent de l'espièglerie et continuèrent à goûter le plaisir de cette soirée délicieuse, sans arrière pensée.

Mon Dieu! oui, même Bertrand qui avait fini par dominer sa jalousie et par jouir de son bonheur.

Le tour de la surprise vint.

La comédie fut jouée dans la perfection et applaudie à outrance.

Les mélodies, chantées merveilleusement, eurent le même succès, et le nom de l'auteur circula tout bas de bouche en bouche; ensuite, Bertrand de Labarrère fit entendre deux morceaux qui émurent l'âme de ses auditeurs; oubliant qu'on l'écoutait, comme tous les vrais musiciens, il joua avec son cœur, et son jeu montra une tristesse si poignante, qu'un frisson passa sur les épaules et sous les habits noirs.

Les bravos éclatèrent encore plus chauds que précédemment. En déposant son archet, Bertrand leva les yeux et aperçut Charlotte qui avait ôté ses gants pour mieux applaudir; il vit des larmes dans ces prunelles sombres qui souriaient si bien tout à l'heure.

CHAPITRE XXII

L'aube a fait place au jour, les invités sont partis, les maîtres de la maison couchés.

Avant d'en faire autant, tourmentées par une basse rancune, Eliane et Lucienne ont échangé quelques douceurs:

—Nous avons eu tort de choisir du bleu, disait l'une: du rose nous aurait fait paraître plus jeunes.

—C'est toi qui l'as voulu, ripostait l'autre.

—Avec ça que je t'y forçais.

—Et puis, nous aurions dû nous occuper un peu de la toilette de Charlotte; la simplicité lui aurait mieux convenu.

—Cette petite pimbêche ne vise qu'à une chose: éclipser tout le monde; eh! bien, c'est vilain et ridicule de sa part.

—Certainement, attendu qu'elle n'est ici qu'à titre d'institutrice et pour ainsi dire notre obligée, puisque maman a bien voulu la prendre ici sur sa demande.

—C'est fort simple, pour mettre fin à cela, il n'y a qu'à la remercier et à lui trouver une famille où elle ira exercer ses talents et sa coquetterie.

Et les deux sœurs s'endormirent dans ces pensées charitables.

Leur mère, qui n'avait pas le sommeil aussi facile après une nuit d'agitation, se disait exactement la même chose, mais sans communiquer son opinion à son mari.

"Les hommes, croyait-elle, sont toujours partisans d'un joli minois et n'ont pas la même manière de voir que les femmes".

Dans les salons désertés où les domestiques, avant d'aller se reposer eux aussi, avaient ouvert toutes grandes les fenêtres pour chasser l'air lourd et parfumé du bal, deux personnes demeuraient assises, humant la brise matinale qui entrait à satiété, et n'ayant pas la moindre velléité de dormir.

—Voyons, beau masque, disait Mme Verdelaine à son interlocuteur, venez ici, que je vous confesse. Parlons peu et parlons bien. Vous êtes arrivé aux Brindilles, il y a plus d'un mois, fort malade.

—Malade, moi? fit Didier qui ne se rappelait pas avoir gardé le lit depuis sa petite enfance.

—Oui, malade... de cœur... Puis, tu es devenu convalescent. —A présent je te crois guéri, à moins que tu n'aies une rechute, et pas au sujet de la même personne.

Didier comprit et devint rouge comme une pivoine

—La belle Conchita s'est évaporée dans les brumes françaises, et bien a-t-elle fait, la coquette. Mais je vous soupçonne, cœur volage, d'être fort épris d'une petite parisienne aux yeux bruns.

—Et quand cela serait, marraine? fit Didier, essayant de reconquérir son sang-froid.

—Si elle s'évapore aussi, celle-là.

—Oh! jamais! s'écria le jeune marin avec feu.

—Ah! c'est fâcheux, en ce cas, gronda la bonne dame en hochant la tête.

—Pourquoi? demanda le pauvre Didier, déjà inquiet.

—Parce que ton frère... Voyons, tu as donc les yeux dans ta poche?

—Moi? mon frère?...

—Oui, tu ne vois donc pas que ce pauvre Bertrand dépérit?

—En effet, il me semble que depuis peu...

—Ah! c'est bien heureux. Ou du moins, non, c'est fort malheureux. Tu n'as donc pas compris que ma petite amie Charlotte a troublé profondément cette âme jusqu'à présent paisible.

—Que dites-vous, marraine?

—La vérité, que tu es seul à ne pas reconnaître.

—Comment? Bertrand serait...

—Epris de Charlotte Dumorain. Qu'y a-t-il là d'extraordinaire? Tu l'es bien, toi.

—Mais... il est infirme.

—Crois-tu que, pour avoir une jambe de bois on soit obligé d'avoir un cœur de pierre?

—Non, mais... Je plains Bertrand.

—Pourquoi, si Charlotte l'aime?

Didier bondit.

—Vous croyez, marraine?

—Je n'en sais rien encore, répondit Mme Verdelaine d'un air perplexe.

—Vous croyez qu'elle a une préférence?

—Je te dis que je n'en sais rien. Sait-on où vont les rêves des jeunes filles? et son rêve à elle, si toutefois elle en a un, doit être pur comme son cœur.

—J'en suis certain.

—Enfin, admettons qu'elle te préfère Bertrand: que ferais-tu?

—Je serais triste jusqu'au fond de l'âme mais je sourirais au bonheur de mon frère. Pauvre Bertrand! il en a tant besoin, de bonheur!

—Et si c'était toi?

—L'élu? O mon Dieu! mon Dieu! quelle joie!

—Tu l'épouserais, n'est-ce pas?

Didier, qui s'était levé, fit une ou deux fois le tour du salon, puis, s'arrêtant devant la vieille dame, une flamme héroïque dans les yeux:

"Je m'en irais, en ce cas" dit-il d'une voix sourde.

—Pourquoi?

—Parce que je ne veux pas que mon pauvre Bertrand soit malheureux toute sa vie; il a une jambe de moins que moi, soit! mais il a le talent en plus, un merveilleux talent... J'en ai été frappé hier soir.

Ils vivront heureux dans la petite maisonnette provençale sur laquelle je leur abandonne tous mes droits... Elle finira par l'aimer et l'épouser.

Une faiblesse passa soudain sur cette âme vaillante: Didier tomba sur un fauteuil et quelques larmes, de vraies larmes, filtrèrent entre ses doigts.

—Ah! tu es bon, toi aussi, tu es exquis, mon Didier, s'écria Mme Verdelaine en allant à lui et en mettant de bons baisers sur sa joue mouillée de pleurs; et tu seras heureux, je te l'affirme. Tu es jeune, tu oublieras...

—Oh! marraine!

—Il faut bien l'espérer, voyons, répliqua-t-elle un peu vivement, car tu ne pourrais aimer autrement qu'en sœur la femme de ton frère. Et puis, à ton âge, on a le temps d'aimer encore. Que diable! j'ai eu vingt ans et je sais que la vie est longue et pleine d'imprévu. Tu épouseras, dans quelques années, une gentille Parisiennes dans le genre des petites Vaganette, ajouta-t-elle ironiquement.

—Ah! non, merci, marraine, allait s'écrier Didier qui riait déjà d'un œil; une femme comme mes cousines!...

Mais il s'arrêta à temps, en se rappelant qu'il était l'hôte de Mme Vaganette.

—Non, qu'est-ce que je dis donc? se reprit la bonne dame, je ne veux pas dire comme Eliane et Lucienne, mais comme Noémi qui sera un peu le type de Charlotte, tu verras ça.

Et maintenant, mon enfant, va te reposer, ou va faire un temps de galop à travers la campagne, comme tu voudras, mais surtout console-toi; je n'aime pas te voir souffrir.

Didier essuya rapidement ses yeux.

—Voilà, c'est fini, marraine, mon sacrifice est fait, mon parti pris, n'y pensons plus; à partir de maintenant, Charlotte Dumorain est pour moi une sœur.

Mme Verdelaine l'embrassa avec une telle force que le jeune homme, tout robuste qu'il fût, en resta suffoqué pendant quelques secondes.

"A présent, à l'autre!" murmura la marraine en quittant le salon pour aller prendre quelques heures de repos.

Didier sortit dans la campagne.

Une messe matinale sonna, et il entra dans la petite église rustique...

CHAPITRE XXIII

"Laisse ton élève étudier seule pour aujourd'hui, mignonne", dit Mme Verdelaine à Charlotte.

Celle-ci eut une imperceptible hésitation: que dirait Mme Vaganette déjà si mal disposée pour elle, si elle arrivait à la salle d'étude et n'y trouvait pas la maîtresse?

—Viens, répéta la vieille dame; tout à l'heure, personne n'aura plus le droit de rien te dire.

Charlotte la suivit au jardin.

—Est-ce que je peux aller avec vous? cria Mimi, vexée d'être laissée seule.

—Non, petite fille, vous seriez de trop entre nous; apprenez plutôt vos leçons, répondit Mme Verdelaine.

Les deux femmes allèrent un peu loin dans le parc, hors de la portée des oreilles curieuses.

—Marraine, voulez-vous vous asseoir sur ce banc et faut-il que je vous fasse un peu de lecture? demanda Charlotte.

—Asseyons-nous, oui, je le veux bien, mais nous avons mieux à faire qu'à lire des romans, répondit la vieille dame. Voyons, fillette, tu t'es bien amusée hier?

—Oh! fit Charlotte en joignant les mains d'un air ravi.

—Dis-moi, maintenant que tu as trempé tes jolies lèvres dans la coupe du plaisir, pour parler comme les poètes... Eh! bien, maintenant que tu as tâté du luxe et des fêtes mondaines, le cœur ne te dit pas d'épouser ton monsieur... monsieur de.. de Flères, je crois.

—De Gères, répondit Charlotte qui n'avait pas caché à sa soi-disant marraine la demande du jeune homme. Non, pas du tout. Je ne me sens pas plus d'affection pour lui aujourd'hui qu'il y a un mois. Et peut-être lui-même pense-t-il à une autre jeune fille; voyez, il n'était pas même au bal, hier; on l'avait pourtant invité.

—Parce qu'il a eu peur qu'on ne lui jetât sur les bras une de tes cousines, murmura Mme Verdelaine entre les dents. Soit, ne parlons plus de ce monsieur. Moi, j'ai à t'apprendre une nouvelle.

—Ah! fit Charlotte qui devint tout yeux et tout oreilles.

—Oui, et qui te fera plaisir, j'en suis certaine: Nous allons marier ce cher Labarrère.

—C'est une bonne idée et une bonne nouvelle, répondit Mlle Dumorain qui n'avait ni rougi, ni pâli, et qui ne doutait pas qu'il fût questions de Didier.

—Oui, il épouse une fille pauvre, mais il l'aime...

—Et puis, sa carrière de marin remplace la dot absente, ajouta Charlotte. Bah! plaie d'argent n'est pas mortelle.

—Eh! qui te parle de Didier? s'écria la vieille dame, son regard investigateur fixé sur le visage de la jeune fille.

Cette fois, ce visage changea de couleur, et une petite voix toute tremblante répondit:

—Ah! je croyais... je me figurais. Tiens! c'est l'oncle Bertrand? alors tant mieux! tant mieux! il faut qu'il soit heureux.

—Cela ne t'étonne pas un peu qu'une jeune fille l'accepte pour mari, tel qu'il est?

—Comment? tel qu'il est? rétorqua vivement Charlotte, mais il est très bien, l'oncle Bertrand.

—Cependant, sa jambe de bois...

—Eh! bien, sa jambe de bois? il y a bien d'autres infirmités! qu'est-ce que ça fait? A part ce petit défaut, il est très beau, l'oncle Bertrand, et quel talent!... —Non, mais, quel talent! il n'y en a pas beaucoup comme cela.

—Alors, ça ne te fait pas de peine de le voir se marier?

—Pourvu qu'il soit heureux! répéta la jeune fille; c'est tout ce qu'il faut.

Et, vivement, elle ajouta:

"Par exemple, moi je ne resterai pas aux Brindilles après ça".

—Mais on retournera à Paris.

—Je me caserai ailleurs, ou bien...

—Ou bien quoi?

—J'épouserai M. de Gères, répliqua-t-elle à mi-voix.

—Bon, tout à l'heure tu ne voulais pas!

—On change d'idée, soupira-t-elle.

—Enfin, tu n'aurais pas épousé l'oncle Bertrand, toi, mignonne?

—Ce n'est pas de moi qu'il est question, répondit-elle avec un nuage de mauvaise humeur sur son joli minois.

—Tu peux bien me le dire; puisque je te le demande, c'est que j'ai intérêt à le savoir.

Cette fois, Charlotte n'y tint plus, et, fondant en larmes, elle cacha sa tête éplorée sur les genoux de la vieille dame.

—Allons, ça y est, soupira celle-ci en caressant les cheveux noirs.

Ecoute-moi, fillette, ajouta-t-elle; tu ne vois donc pas que c'était un jeu, une épreuve?

—Oh! marraine! pourquoi me tourmenter comme cela?

—Eh! parbleu! je voulais savoir au juste ce dont je me doutais. Ainsi, l'infirmité ni la pauvreté de mon filleul ne t'effraient?

—Non, marraine, répliqua bravement la jeune fille. Nous travaillerons.

—Toi aussi?

—Certes!... je m'occuperai de la maison du ménage; nous vivrons à la campagne

dans le Midi; s'il le faut, je ferai la cuisine, je coudrai, je repasserai, et je ne sentirai pas ma fatigue puisque c'est pour lui que je travaillerai.

—Ton amour pour lui est-il donc si grand?... Et depuis quand cela dure-t-il?

Elle ouvrit de grands yeux.

—Depuis quand... marraine? Eh! le sais-je? seulement... Je crois que je n'ai bien réellement vu clair en moi que... cette nuit.

—Diable! c'est récent, fit la vieille dame.

—Quand l'oncle Bertrand a joué si bien, si bien du violoncelle, j'ai senti quelque chose vibrer dans mon cœur que je n'avais pas senti encore. J'ai compris que s'il me fallait vivre séparée de cet ami si cher...

—Eh! bien?

—Je souffrirais toute ma vie.

"Mais, ajouta l'exquise enfant en cachant dans ses mains sa figure rose de confusion, je ne le dis qu'à vous, marraine".

—J'espère que tu le diras à Bertrand même, un peu plus tard, conclut Mme Verdelaine en se levant et en se dirigeant vers la maison. Retourne à la salle d'étude, mignonne, et ne parle à personne de tout ceci jusqu'à ce que j'en parle moi-même. Si Mme Vaganette t'accable de ses foudres pour avoir abandonné ton élève, laisse-toi accabler, avec une douceur d'agneau.

—Oui, marraine.

CHAPITRE XXIV

"Entrez!" dit Bertrand d'une voix aussi suave que s'il eût dit:

"Allez au diable!"

Mme Verdelaine entra, tout essouflée. Elle qui n'aimait pas les ascensions, elle avait fait l'effort de monter trois étages pour arriver au perchoir qu'occupait M. de Labarrère sous les toits.

—C'est ici, ton nid? dit la visiteuse en s'asseyant sur la chaise que lui présentait Bertrand et en inspectant la pièce d'un œil dédaigneux; la maîtresse de maison ne te gâte pas, au moins.

—C'est bien bon pour moi, grogna Bertrand.

—C'est comme Charlotte: elle est bien mal logée, aussi, la pauvrette. Enfin, tout cela va changer pour elle, heureusement.

—Changer? répéta l'infirme, l'œil dilaté par la surprise.

—Mais oui, puisqu'elle va quitter la famille Vaganette.

—Quitter la... les Vaga... On la renvoie? balbutia Bertrand éperdu.

—On la renverrait peut-être bien si elle ne prenait les devants.

—Elle a d'autres élèves en vue?

—Bien mieux: elle se marie.

—Ah! fit Bertrand, du même ton que Charlotte avait dit: "Ah!" tout à l'heure.

Puis, éclatant soudain en fureur à peine contenue par la présence de sa marraine:

—C'est cette nuit que ça l'a prise, cette rage de se marier, à cette petite coquette?

—Comme tu arranges la pauvre enfant, dit simplement Mme Verdelaine.

Il se calma presque soudain:

—C'est un des freluquets de cette nuit qu'elle épouse, n'est-ce pas, marraine?

—Ce n'est pas ce que tu crois. Bon Dieu! elle irait vite en besogne.

—Je sais alors; c'est cet hurluberlu de Gères qui l'a demandée il y a deux mois?

—Pas davantage.

Il frémit.

—Alors c'est... ce serait donc Didier? Ah! oui, parbleu! c'est Didier, murmura tristement le pauvre garçon dont toute la colère tomba; cela devait être.

(4)

Plus bas il ajouta:

"Dire que j'avais désappris à souffrir depuis qu'elle était là! Ah! comme il faut pleurer, mon Dieu! quand on aime! Si l'on savait que moi aussi j'ai espéré... On aurait ri... Et pourtant c'est un rêve dont on ne devrait pas rire: le rêve d'un déshérité, d'un mutilé".

Il dit dans un rire tragique:

"Mieux valait ne pas rêver"...

Puis, revenant à la réalité et s'apercevant que sa marraine l'écoutait:

"Eh! bien, dit-il, je suis content, bien content, et je vais, de ce pas, féliciter mon frère".

Elle l'arrêta du geste.

—Attends, je n'ai pas fini.

Elle mourait d'envie de lui crier:

"Ouvre ton cœur à la joie, car l'élu, le choisi c'est toi".

Mais il lui plaisait de jouer une petite comédie, d'amener peu à peu la nouvelle qui pouvait le terrasser.

—Tu te trompes encore, reprit-elle, ce n'est pas Didier qu'épouse Charlotte, mais c'est quelqu'un qui le touche de très près: un jeune homme pauvre, qui a une jambe de bois et qui joue admirablement du violoncelle.

Il la regarda, comme insensé, et, pendant quelques secondes, son cœur cessa de battre.

—Prenez garde! marraine, si vous voulez plaisanter sur ce sujet, vous me tuerez, murmura-t-il.

—Je ne plaisante pas, grand fou, s'écria-t-elle enfin toute joyeuse. Viens m'embrasser et prends ta bonne figure des jours heureux, puis va chercher ta petite fiancée,

Il demeurait cloué sur le parquet, hébété par la surprise.

Oh! être désespéré, triste jusqu'à la mort, ne plus avoir foi dans la bonté de Dieu, puis soudain rayonner et sentir son cœur éclater de reconnaissance et de bonheur; en effet, il y avait de quoi devenir fou.

—Elle veut bien de moi? elle veut bien de moi?... criait-il en courant à travers la chambre, sa jambe de bois heurtant le plancher dépourvu de tapis.

—Oui, mon chéri.

—Malgré ma pauvreté? Malgré ma béquille, surtout?

—Malgré ta béquille. Que veux-tu? les beaux garçons ne sont pas ceux qui plaisent le plus aux femmes. La preuve...

Soudain, il saisit la main de sa marraine avec une telle force qu'elle faillit avoir les doigts écrasés.

—Ce n'est pas par pitié, au moins, qu'elle m'accepte?

—J'aurais voulu que tu la visses tout à l'heure, quand elle pleurait à chaudes larmes parce que je lui contais que tu te mariais.

—C'est que... je me figurais que mon frère... avait un sentiment pour elle.

—Oui, un sentiment tout fraternel, répliqua Mme Verdelaine en toussant avant de prononcer ce joli petit mensonge.

Le front de Bertrand acheva de rayonner tout à fait.

—Descendons, dit-il, il faut que j'aie, de sa propre bouche, la confirmation de cette nouvelle si douce.

—Un moment, mon ami, tu ne vas pas arriver en pleine salle d'étude, faire ta déclaration à Charlotte au nez de la petite Noémi qui ferait un tapage à ameuter la maisonnée.

Je vais la faire monter dans ma chambre; toi, tu y descendras et vous vous direz tout ce que vous voudrez.

La chose étant ainsi conclue, Bertrand ne mit pas plus de temps à descendre que Charlotte à monter, et, sous l'œil rayonnant de la marraine, on échangea le premier baiser des fiançailles.

Une heure plus tard, Didier rentrait: il avait eu le loisir de composer son visage et de réprimer les révoltes de son cœur.

Il ouvrit les bras à son frère et l'embrassa avec une tendresse un peu trop fébrile.

—Cher, dit-il à l'heureux fiancé, je bénis Dieu du bonheur qu'il te donne.

Bertrand regarda Didier avec une profonde attention, mais il ne put découvrir sur ses traits aucune trace de regret ni d'angoisse.

—Embrasse ta sœur, je te le permets, va, lui dit le boiteux qui ne tenait pas en place.

Charlotte tendit la joue, mais Didier feignit de ne pas la voir et, se penchant très bas, il mit un baiser rapide sur la main de la jeune fille.

—Au salon, à présent! dit-il, recouvrant toute sa gaîté; j'ai trop hâte de voir la tête de ma tante Vaganette.

Un peu avant le repas, toute la famille s'assemblait, soit au salon, soit chez Mme Vaganette.

Celle-ci lisait, quand nos quatre amis entrèrent dans sa chambre.

M. Vaganette se tenait debout dans l'embrasure d'une fenêtre; il jeta son journal avec quelque fatigue en s'écriant:

—Dieu! que ces feuilles publiques sont insipides! quand elles n'ont plus rien à dire, elles racontent les mariages mondains et décrivent toilettes et cadeaux comme si ça pouvait nous intéresser.

—Vous ne vous intéressez pas aux mariages, Alphonse? demanda Mme Verdelaine en s'asseyant sur un magnifique chapeau, véritable parterre de fleurs multicolores, qu'on venait d'envoyer de Paris à Eliane.

—Oh! mon chapeau! s'écria douloureusement celle-ci, qui eût volontiers poignardé l'auteur du méfait.

—Eh! bien, votre chapeau, mon enfant, il est fini, car je suis une femme de poids et je doute qu'après mon équipée il soit mettable.

—Tout neuf! je ne l'ai pas encore porté une fois! murmurait Eliane à qui sa sœur et sa mère faisaient des signes télégraphiques afin qu'elle rengaînât sa douleur. En effet, il était à supposer que Mme Verdelaine le remplacerait par un autre beaucoup plus beau et plus cher.

Christian sauva la situation en déclamant:

Et roses, il a vécu ce que vivent les roses:
L'espace d'un matin

—Ce n'est qu'un chapeau de moins, dit Mme Verdelaine en retirant de dessous elle un débris informe qu'elle présenta à sa propriétaire. Or, nous avons à nous occuper de choses plus intéressantes.

Pour en revenir à la question mariage, je vous annonce que je marie mon filleul.

—L'oncle Bertrand? pas possible! s'écria Lucienne.

—Pourquoi, pas possible? demanda aigrement Mme Verdelaine. Il épouse...

—Je sais! cria Mimi, rayonnante, il épouse cousine Charlotte! pas, que c'est vrai?

Charlotte et Bertrand échangèrent un regard ravi qui répondit pour eux.

—Comment, mais... et M. de Gères, Charlotte le plante donc là? s'exclama Mme Vaganette qui se mordit aussitôt les lèvres en entendant ses filles aînées demander vivement:

—Comment, planter là M. de Gères?

est-ce que par hasard, il aurait sollicité la main de Charlotte?

—En plein, ma chère, riposta Christian qui avait appris la chose par son ami Gaston Bordenave. Hein! ça t'épate?

Les deux sœurs échangèrent un regard navré: ainsi, cette petite pauvre pensionnaire, non seulement se mariait avant elles et avant sa majorité, mais encore avait déjà refusé un parti, et un brillant parti?

C'était désolant, humiliant.

—Ils seront très heureux, déclara tout à coup Christian qui cherchait à déposer deux gros baisers de nourrice sur les joues fraîches de sa cousine.

—Et ils auront beaucoup d'enfants, ricana Lucienne; beaucoup de petits anges bouclés qui leur donneront du fil à retordre.

—Mais j'espère bien qu'ils en auront beaucoup, dit Mme Verdelaine, je veux des bébés à gâter, sur mes vieux jours.

—Une nombreuse famille, cela coûte cher à élever; fit observer Eliane. Comment fait-on, quand on est pauvre?

—On travaille, parbleu! riposta Charlotte; nous avons des goûts sérieux, nous.

—Et puis, on n'est souvent pas pauvre toute sa vie, ajouta Mme Verdelaine d'un ton que les Vaganette trouvèrent plein de sous-entendus.

Le maître de la maison, cependant, félicitait chaudement les fiancés; et Mimi, folle de joie, se pendit à leur cou, en répétant:

—Que je suis contente! que je suis contente! Charlotte de Labarrère, ça sera très gentil, ça fait très joli.

—A propos, dit Mme Verdelaine en invitant tout le monde à demeurer plus tranquille, j'ai une faveur à solliciter de vous, mes enfants. J'ai entendu dire par Didier, il me semble, qu'il abandonnait à son frère la petite maison provençale où Bertrand et Charlotte établiront leur nid. Est-ce bien cela, Didier?

—Parfaitement, marraine, prononça la voix nette du marin.

—Eh! bien, je voudrais y avoir un petit coin pour finir mes jours. Je ne serai pas gênante; il ne me reste pas une fortune colossale, c'est vrai, mais en joignant mes revenus aux vôtres...

—Ne parlons pas d'argent, marraine, voulez-vous? dit Bertrand qui porta à ses lèvres la main ridée de Mme Verdelaine. Riche ou pauvre, vous serez toujours également la bienvenue chez nous.

—Ainsi, je ne mourrai pas seule. J'espère bien avoir le temps de caresser vos enfants, jeunes gens. Quand je serai malade, il me faut des petites bouches fraîches pour m'embrasser, des petites pattes maladroites pour m'apporter mes tisanes et relever mes oreillers. Je suis égoïste, n'est-ce pas?

—Oh! marraine, protestèrent Bertrand et Charlotte dans un baiser.

—Seulement, ajouta Didier avec gaîté, le coin ne sera pas grand, et pour une personne habituée aux...

—Bah! nous nous serrerons un peu, répliqua son frère; la maison est si pleine de fleurs! si gaie! si bonne à habiter!

—On l'agrandira, parbleu! fit la marraine; je ne veux pas gêner le jeune ménage et j'aurai mon appartement dans l'aile droite.

—Il n'y a pas d'aile! dit le marin en riant; c'est loin d'être un château.

—Il n'y en a pas, mais il y en aura. Cela me regarde, à condition qu'on me laisse conduire les choses à ma guise.

—Mais, marraine, c'est un trop beau cadeau de noce, nous ne pouvons pas accepter cela, murmurèrent les fiancés confus, tandis que Mme Vaganette sifflait entre ses dents.

—Eh! bien, pour le coup, ils ont de la chance, ou ils sont joliment adroits.

—C'est un petit cadeau dont je tirerai aussi mon profit, reprit Mme Verdelaine, mais mon présent de noce n'est pas cela: il vous attend, chacun, sous votre assiette.

Tous désiraient maintenant que le repas fût annoncé, tant on avait hâte de voir quel bijou princier la bonne fée pouvait bien offrir à ses filleuls.

—On ne sonne donc pas le déjeuner, aujourd'hui? fit Eliane avec impatience.

—Est-ce qu'il y aura une petite chambre pour moi, dans ce paradis terrestre? demanda humblement Christian.

—Oui, oui, oui, répondirent Bertrand et Charlotte.

L'annonce du déjeuner interrompit la conversation, et l'on courut plus qu'on ne marcha vers la salle à manger.

En dépliant leurs serviettes, Charlotte et Bertrand y trouvèrent chacun une petite boîte contenant un petit papier plié en huit dans le fond.

Charlotte, la fine mouche, l'avait déjà déroulé et, rouge d'émotion, elle quitta sa place pour venir embrasser Mme Verdelaine en lui glissant à l'oreille:

—Marraine, c'est trop, beaucoup trop, ce sont des gâteries insensées.

De son côté, Bertrand dépliait le sien et demeurait ébloui, sans paroles.

—C'est rien que du papier! murmura Mimi désappointée.

Oui, rien que du papier, mais un papier qui était un chèque de trois cent mille francs, l'un au nom de Charlotte Dumorain, l'autre, au nom de Bertrand de Labarrère.

—Six cent mille francs à eux deux! s'exclamait Mme Vaganette dont les belles couleurs avaient disparu.

—Six cent mille francs! répétaient Eliane et Lucienne jaunes de dépit. Sous quelle heureuse étoile est donc née cette Charlotte.

—Et comme il faut que Mme Verdelaine soit riche pour donner plus d'un demi-million de la main à la main!

—Quant à toi, Didier, reprit la marraine qui mangeait avec appétit, elle; quant à toi, puisque je te prends ta maison, je te la paie autant; tu auras ton chèque, toi aussi, et ça ne fera pas de mal à ta bourse que le gouvernement n'emplit guère.

—Marraine, répliqua gaîment l'officier avec un regard reconnaissant à sa bienfaitrice, rappelez-vous la fable du Savetier et du Financier: si nous devenons trop riches après avoir été trop pauvres, nous perdrons la tête.

—Je les connais vos têtes, elles sont solides, riposta Mme Verdelaine en se servant du poulet chasseur.

—Voulez-vous aussi éprouver la mienne, Madame? dit aimablement Christian qui attendait son tour.

La vieille dame lui lança par-dessus son binocle un regard doucement railleur.

—Toi, mon petit, fit-elle en appuyant sur les mots, tu as toujours été gentil pour ta cousine et pour l'oncle Bertrand, je m'en souviendrai.

Un silence mortel suivit cette déclaration, et Mme Vaganette et ses filles aînées regrettèrent amèrement de n'avoir pas témoigné plus d'amitié à leurs parents pauvres.

Les jours suivants, on fit les préparatifs du départ pour Paris et l'on reçut d'interminables visites des demoiselles Béridoine qui en revenaient très bien du mariage de M. de Labarrère avec Mlle Dumorain, et pas du tout de la donation entre vifs faite par Mme Verdelaine.

—Si nous avions au moins eu la chance d'avoir une marraine semblable! soupiraient-elles.

A Paris, Charlotte reçut une ravissante bague de son futur, puis on s'occupa de la corbeille et du trousseau qu'elle désirait très simple.

Mais la marraine faisait toujours bien les choses.

Pendant ce temps, Didier, qui avait une prolongation de congé, surveillait les travaux immédiatement commencés à la petite maison provençale; les jeunes époux ne pouvaient l'habiter de longtemps, mais, après leur séjour à Paris, rien ne les empêcherait de venir achever l'hiver dans ce cher Midi que Charlotte désirait tant connaître.

Les dames Vaganette entouraient Mme Verdelaine de soins et de protestations de dévouement, quand elles pouvaient la saisir, car elles espéraient toujours que la bonne dame ferait, avant de mourir, quelques retouches en leur faveur à son testament.

Hélas! à l'occasion du mariage de leur cousine, Eliane ne reçut qu'un bijou (avec un nouveau chapeau pour remplacer l'écrasé), Lucienne également, et leur mère... une recette pour établir ses filles.

Par exemple, ce dont elles ne se vantèrent pas au dehors, c'est que Mme Verdelaine donna cent cinquante mille francs à M. Vaganette dont les affaires allaient cahin caha depuis qu'il s'était jeté dans des spéculations malheureuses. De plus, entraîné à jouer d'assez grosses sommes dans un cercle où il comptait quelques amis très riches et très prodigues, il avait eu une malchance désastreuse et se voyait obligé de réduire fortement ses dépenses pour plusieurs années, ce qui tombait fort mal assurément pour un père de famille possédant deux filles désireuses de se marier et de se bien marier surtout.

Les Vaganette durent donc reconnaître qu'ils devaient un beau cierge à Mme Verdelaine et que sans Bertrand de Labarrère, le filleul de la bienfaitrice, qu'on avait si souvent négligé ou malmené à Paris comme aux Brindilles, le malheur aurait fondu sur eux sans pitié.

Lorsque Mme Colton apprit le brillant mariage de Charlotte Dumorain, car pour le monde entier cette union était brillante, elle s'écria avec un à propos vraiment admirable:

—Cette petite Dumorain! Je pensais bien qu'elle saurait en arriver là, et très promptement; elle était si rusée!

A la fin d'octobre le mariage eut lieu, très simple, vu le peu de famille qui restait aux fiancés; Didier revint du Midi presque guéri, ou, du moins, le bonheur de son frère lui fit oublier bien vite sa folie d'un instant.

Provisoirement on avait arrangé un petit nid dans la villa de Saint-Raphael où Charlotte désirait passer quelques jours.

EPILOGUE

Il y a six ans que Charlotte est devenue Mme Bertrand de Labarrère; elle a déjà quatre enfants (*les anges bouclés* prédits par Eliane) dont deux jumeaux et *deux pas jumeaux*, pour parler comme Mimi.

Ils font le bonheur de "marraine".

M. de Gères est marié à une charmante champenoise. Didier l'est également, à une délicieuse Marseillaise.

Mme Vaganette n'a pas dû profiter du conseil de Mme Verdelaine, car elle n'a pas trouvé de gendre selon son cœur, et, à leur grand désespoir, ses filles, toujours férocement coquettes et mondaines, montent... montent en graine, hélas!...

FIN

Courrier de Madeleine

Une vilaine grippe m'a privée tout un mois de la joie de vous écrire, et il me faut supprimer aujourd'hui la rubrique des "Lettres intimes" inaugurée dans notre dernier numéro. "Le Lien" dont j'énonçais brièvement le programme a provoqué un peu partout l'attention, et l'idée d'unir plus étroitement les lecteurs de la Revue Moderne, par la fondation de "Cercles," a été accueillie avec enthousiasme. Je répondrai sous peu à toutes les lettres qui me sont venues à ce sujet, et bientôt nous verrons dans les colonnes de la Revue Moderne s'affirmer éloquemment les bienfaits accomplis par ces cercles dans le domaine littéraire, charitable et social.

MADELEINE.

Souvenirs et Impressions d'une Educatrice

Par TANTE NIS

II.—FREQUENTATION SCOLAIRE

Mes chères nièces.—Vous êtes encore au début de l'année scolaire, et vos classes sont remplies, me dites-vous. Tant mieux! Il s'agit maintenant de garder vos oiseaux dans la cage. Ne voit-on pas toujours, hélas! les vides se faire peu à peu dans toutes les écoles, à mesure que l'année avance! Ceux qui s'intéressent à la cause de l'éducation constatent aussi avec peine qu'en dépit du soin qu'apportent les autorités à procurer aux élèves tout le bien-être matériel possible, bien peu se rendent au cours supérieur, voire même au cours intermédiaire.

Quelle est la cause de cette apathie? Vous me direz peut-être: la faute en est aux parents qui encouragent trop la la mollesse des enfants, ou bien encore qui leur font quitter l'école pour jouir plus tôt du mince salaire à l'usine ou à un plus infime emploi dans des maisons de commerce.

Cependant, croyez-moi, la vraie éducatrice peut par son zèle, contribuer dans une large mesure, à obtenir une fréquentation scolaire plus longue et plus régulière.

Autrefois dans nos écoles subventionnées, l'allocation accordée par la Commission scolaire étant basée sur l'assistance moyenne, il s'agissait, coûte que coûte, de garder les élèves inscrites. Aussi fallait-il voir de quelles attentions on les entourait, surtout les moins favorisées sous le rapport du talent ou du caractère vu que ce sont généralement celles-là qui sont les oiseaux de passage! On s'enquérait avec soin des absentes, et à leur retour, elles étaient certaines de recevoir un accueil amical. Des explications particulières données après la classe au besoin, faisaient regagner le temps perdu.

Des parents voulaient-ils retirer leur fillette de l'école, vite une visite à domicile avait tôt fait de les convaincre que l'intérêt de l'enfant exigeait de nouveaux sacrices. Et la cause était gagnée.

Dans ces écoles si dénuées pourtant de tout confort, les absences étaient peu fréquentes, les élèves s'y rendant avec plaisir et prolongeant leurs études le plus longtemps possible, allant même parfois jusqu'à désirer un échec aux examens afin de pouvoir reprendre une autre année d'études.

Maîtresses et élèves travaillaient dans la joie, sans se préoccuper beaucoup de la discipline, un peu difficile d'ailleurs à obtenir dans des classes de 70 à 90 élèves partagées en plusieurs divisions, sans compter le dérangement occasionné par les leçons de piano et les heures de pratique. On s'armait de patience et de bonne humeur, et tout allait bien. Avec du tact et de la bonté, les récalcitrantes étaient tolérées sans nuire par trop à l'ordre de la classe. Les punitions consistaient dans la perte des récompenses très variées: bonnes notes, bons points, marques de distinction, inscription au tableau d'honneur, images, etc. Tout cela sans préjudice des prix de fin d'année distribués solennellement à la grande joie des mamans toutes radieuses de voir leurs fillettes, les bras chargés de beaux volumes dorés comme il s'en donnait alors à profusion.

La tâche à la maison était simplifiée autant que possible afin de mettre les jeunes filles plus à l'aise pour aider les mamans toujours si surchargées de besogne. Ainsi les devoirs rarement demandés à l'encre étaient courts et assez expliqués pour pouvoir être faits avec le minimum d'efforts et dans le minimum de temps. Les études n'en souffraient pas: après tout, ce n'est pas tant le travail à la maison qui est fructueux, que ce qui est fait à l'école sous la surveillance du professeur. C'est si difficile parfois pour une pauvre fillette de faire soigneusement ses devoirs, lorsque petits frères et petites sœurs sont autour de la table et menacent à tout moment de renverser l'encre sur le beau cahier, ou encore lorsqu'elle est dérangée fréquemment pour rendre service à celui-ci ou à celle-là. On comprend mieux ces petites misères en visitant les élèves. N'ai-je pas vu un jour dans une famille pauvre un petit garçon faire ses devoirs en s'éclairant à la lueur du foyer: il n'y avait pas d'huile dans la lampe.

Les promotions rapides encourageaient aussi les enfants à ne pas déserter trop tôt l'école. Il n'était pas rare alors de voir dans les classes avancées des élèves peu en état de les suivre tout d'abord. Après un effort de bonne volonté de leur part comme de celle de la maîtresse, elles arrivaient peu à peu à faire assez bonne figure à côté de leurs compagnes mieux douées.

En vous parlant si longuement, mes chères nièces, de nos écoles d'autrefois et du dévouement de celles qui y enseignaient dans des conditions si désavantageuses, je n'ai pas eu l'intention d'établir leur supériorité sur celles d'aujourd'hui: loin de là. J'ai voulu seulement vous faire comprendre ce qu'on est en droit d'attendre de vous qui recevez aujourd'hui maints encouragements de la part des autorités. Traitement de plus en plus élevé, avenir assuré par les fonds de pension provincial et local, paiement intégral pendant la maladie, gratifications, classes spacieuses

(à suivre page 53)

"VIA CRUCIS" AU COLISÉE

Ceux qui se sont trouvés à Rome dans la semaine de la Passion, ont pu avoir le privilège d'assister au Chemin de la Croix qui s'est fait en plein air, au Colisée, le Vendredi Saint.

Une foule immense a envahi l'édifice; de tous côtés sont échelonnés des spectateurs de tout âge et de toute nationalité Les uns recueillis, les autres intéressés ou simplement curieux, chacun regarde et attend. Sous la voûte bleue du Ciel de Rome, le soleil est brillant et il éclaire ces vieux murs dépouillés de leur marbre. Dans l'enceinte même de cet édifice, élevé par Vespasien au Ier siècle et consacré ensuite au XVIIIe siècle à la passion de Jésus-Christ par le Pape Benoît XIV, dans cette arène où coulait jadis le sang des martyres, un cortège s'avance, précédé d'une grande croix. Ce sont les "Pénitents" dans leur robe de bure, la tête entièrement cachée dans une espèce de capuchon qui ne laisse voir que les yeux, suivent des porte-flambeaux et le clergé, chantant le "Miserere", une autre croix ferme la marche. Après la première station l'on improvise une estrade. Un prêtre y monte et, dans une touchante allocution rappelle au souvenir des assistants les sacrifices des chrétiens d'autrefois, qui, au nombre de plus de soixante mille, ont donné leur vie pour leur foi au Christ et à la Croix.

Les stations se succèdent, le chant religieux continue, la foule silencieuse et impressionnée tient les yeux fixés sur l'Arène.

Trois fois de nouveau le prêtre élève la voix et toujours ses paroles chaudes et vibrantes vont au coeur des assistants.

Mais voici que la cérémonie s'achève, les derniers chants retentissent, de plus en plus faibles, à mesure que le cortège se retire lentement... l'heure a passé, le soleil ne brille plus maintenant,mais les reflets un peu rosés du couchant tombant sur ces ruines et sur cette foule tout à l'heure si recueillie, semblent vouloir présager un cri de pardon et de grâce.

Peu à peu l'on se disperse et bientôt le Colisée est désert, mais le spectacle unique et émouvant, la simplicité si franche de cette touchante cerémonie, laissent dans le coeur un souvenir ineffaçable.

MAXIME.

ODES A LA NUIT

Vous fuyez dans l'espace heures ensoleillées,
Et vite dans le temps vous tombez oubliées,
Au fond de l'horizon le jour est disparu
En laissant à la nuit le chemin parcouru.

Et je viens contempler le soir à ma croisée,
La nature embrasée avide de rosée,
Appelant de la nuit les pas silencieux,
Quand les étoiles d'or s'allument dans les cieux.

Elle vient lentement des cimes immortelles,
Empruntant sa rosée aux brumes éternelles,
Pour en verser le flot aux sillons altérés,
Et ses perles d'argent sur les épis dorés.

Et la lune apparait majestueuse et douce,
Pendant que ses rayons se roulent sur la mousse.
Dans le globe d'azur, sa sereine beauté
Couronne de splendeur, les belles nuits d'été.

Que de fois belles nuits nos âmes vagabondes
S'abreuverent de paix à vos sources profondes,
Et dans les infinis de mystères voilés
Nos coeurs suivent toujours nos rêves envolés.

Dans les obscures nuits, des lueurs indécises,
Semblent nous révéler des âmes fugitives,
Qui viennent des aimés, contempler le repos,
Et mettre des légers baisers sur leurs yeux clos.

Des monts dans le lointain la grande ombre s'allonge,
Leur tête dans le ciel immense se prolonge,
Leurs bois semblent peuplés d'êtres mystérieux,
Que font évanouir les matins radieux.

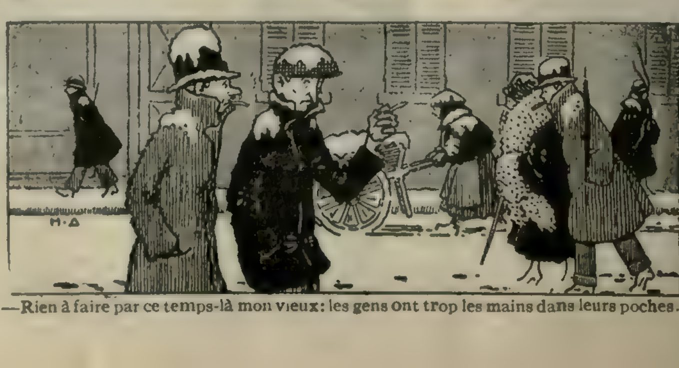
Les ondes de la nuit baignent leur chevelure
De leurs feuilles s'étend la fine crénelure,
Pendant que dans les bras des rameaux enlacés,
Les doux nids des oiseaux sont mollement bercés.

Hélas lorsque le temps, la vie et ses orages,
Viennent courber nos fronts et flétrir nos visages,
Sans pouvoir ressaisir l'espérance qui fuit,
Nous roulons promptement vers l'éternelle nuit.

Voici que doucement et malgré ma prière,
Le sommeil a posé ses doigts sur ma paupière,
Pourquoi tenter encor d'inutiles efforts?
Ses bras voluptueux m'enlacent et je m'endors.

Mais je m'éveillerai lorsque l'aube se dore,
Que le rêve s'enfuit au souffle de l'aurore,
Et la nuit s'effaçant, fidèle à son destin,
Laissera sa fraîcheur aux brises du matin.

MADAME GEORGES ROBERT KENT.



—Rien à faire par ce temps-là mon vieux: les gens ont trop les mains dans leurs poches.

L'entre Nous

Je l'aime.—Un des plus beaux noms que l'on puisse recommander. Les Pierre ont l'intelligence facile, mais peu rapide, les idées nettes, le cerveau pondéré, l'imagination toujours maintenue dans les limites par la reflexion; ils savent raisonner. Leurs idées fines et artistiques en font des esthètes et des raffinés. Ils ont le goût inné de la méthode, de l'organisation.

L'autre nom, est un diminutif du nom Adèle, qui est un nom peu étudié. Ces personnes sont douces et d'énergie faible, sentimentales et parfois d'imagination rêveuse.

Elle.—Je suis toute heureuse de vous recevoir, et combien plus je le serai si je puis vous être agréable.

Je passe encore votre pièce à notre critique, qui je l'espère va me dire de publier; ceci prend quelques jours, mais j'espère que ça nous reviendra à temps pour l'édition de mars, que nous sommes en train de préparer. Comme c'est déjà loin le beau temps du Royaume! J'ai toujours du plaisir à retrouver des "anciennes." Bonjour, et revenez souvent.

Qui veut aimer.—Encore une ancienne, et dont je me souviens bien, et que je suis contente de retrouver. Tout semble bien aller pour vous, mais vous devez vous ménager pour redevenir et rester forte, et pour venir ici causer souvent. Dites-moi dans une prochaine lettre si notre revue vous plaît; c'est pour nos anciennes amies du Royaume que nous voulons la faire belle et instructive. Bonjour, ma bonne amie et à bientôt.

Lise.—La reconnaissance est rare les cœurs qui possèdent cette belle qualité sont de nobles cœurs! Cet oncle dont vous êtes fière, et avec tant de raison, je l'ai rencontré quelquefois, assez souvent pour savoir qu'il possedait les belles qualités que vous dites. Les hommes aussi cultivés que lui sont plutôt rares. Vous avez raison d'être contente si notre critique vous a dit des paroles encourageantes, car s'il n'est pas très sévère, il est toujours juste.

Merci pour les bons souhaits, et recevez les miens, pour votre bonheur et pour celui des petits anges à votre foyer.

Venez causer souvent; quoique vous en disiez vos lettres me paraissent courtes, car elles me font plaisir.

Une toute petite.—C'est la deuxième fois que vous écrivez, dites-vous? Mais écrivez encore et encore, vous serez toujours la bienvenue. Oui, vous pouvez lire tous nos romans; ils sont choisis parmi les meilleurs, que les jeunes mêmes peuvent lire. 2e. Ce sentiment que vous éprouvez en compagnie, est dû à un peu de nervosité qui passera; mais peut-être votre médecin pourrait-il vous donner un tonique, qui en agissant sur le système nerveux, vous ferait vite avoir raison de cet état pas grave, mais ennuyeux pour vous. A tout événement ce n'est pas grave, et vous serez bien vite débarrassée de cette timidité.

A bientôt, n'est-ce pas?

Toujours fidèle.—Je vous envie! Un séjour dans une campagne jolie sous son manteau blanc, au milieu de parents aimables et bons!

Jouissez bien de ces beaux jours. J'attends votre longue lettre, ma toujours fidèle.

Linette.—Les jolies et bonnes choses que vous dites de La Revue me font un réel plaisir. Ce sont des encouragements qui nous aident à conduire une œuvre à bonne fin.

Les critiques nous sont indispensables; ils nous prouvent que nous occupons une place au soleil et que nous voulons la garder cette place.

Comme vous dites bien que le soleil déplaît à ces oiseaux, en se levant! "La folle Histoire de Fridoline" vous a plû? tant mieux; ça me fait un gros plaisir, de savoir que notre choix est réussi, puisque nos lecteurs sont contents. L'auteur est une femme. Le nouveau numéro se prépare; il sera intéressant. Nous travaillons même, déjà, le numéro de Pâques, que nous voulons faire joli, joli. A bientôt ma bonne amie.

Maman de Claude.—Comme nos idées sont sœurs! Je pense, entendez-vous, je pense absolument comme vous, sur toutes ces questions! Et je m'efforce de faire donner raison à qui de droit. Le pantin dont vous parlez, n'est pas unique, il y en a joliment comme lui, à qui un grand nombre de femmes pourraient enseigner bien des choses. Je ne tiens pas plus que ça moi non plus au droit de vote, mais puisque les femmes des autres provinces l'ont obtenu, ayons-le nous aussi.

Le savant personnage dont vous parlez, s'est tout bonnement mis un doigt dans l'œil. Celui-là aussi pourrait apprendre quelque chose en parlant moins et en écoutant un peu plus. Je suis toute heureuse d'apprendre que la brebis est au bercail pour n'en plus sortir. Donc à bientôt ma charmante philosophe.

Ignorant.—Les livres de Mme de Stael ne sont pas à l'index. 2e. Le 21 septembre 1901, était un samedi. 3e. Il convient de garder ces cadeaux quelques jours peut-être, mais il est inutile de les "perdre en les gardant indéfiniment." Après les avoir bien admirés, croquez-les, et l'ami qui vous en a fait cadeau sera content.

Un lecteur dévoué.—Les remarques que vous nous faites à propos de La Petite Poste, sont très justes, et nous vous en remercions. Vous verrez que nous avertissons nos correspondants d'avoir a se conformer aux réglements du département des Postes.

MADELEINE

Souvenirs et Impressions d'une Educatrice

(*suite de la page 51*)

bien éclairées et bien aménagées, conférences pédagogiques, visites fréquentes des visiteurs et des inspecteurs stimulant l'ardeur au travail, enfin rien n'est épargné pour rendre plus facile et plus fructueuse la tâche de l'institutrice.

Vous continuerez-donc, mes chères nièces, comme vous l'avez toujours fait, à donner plus encore que vous ne recevrez. Puisque vous avez choisi par goût la carrière qui demande le plus complètement l'oubli de soi, vous ferez tout votre devoir, plus que votre devoir, sans vous demander si vous serez plus appréciée que telle autre qui apporte moins de zèle et s'en trouve peut-être tout aussi bien. Cherchez votre récompense plus haut. En attendant, vous la trouverez dans la satisfaction intime d'avoir travaillé avec toute votre âme pour le bien des familles et de la société.

TANTE NIS.

MOT D'ENFANT

Au catéchisme:

—Jimmy, rappelez-vous bien ce précepte évangélique: "Il vaut mieux donner que recevoir."

—Compris. D'ailleurs je connaissais déjà cela. C'est la maxime favorite de mon père.

—Ah! quel noble cœur! Et quelle est sa profession?

—Il est boxeur.



La silhouette est charmante de jeunesse et de grâce cette saison. Il est exquis de s'habiller avec ces petites jaquettes à taille longue et basque courte, qui allurent joliment la marche La mode est simple et harmonieuse, elle plaît infiniment.

Voici, par exemple, de jolis costumes; la taille basse est toujours très en vogue, et les ceintures fantaisie sont ce qui plaît le plus. Ces ceintures sont charmantes : les unes sont en jais, les autres sont en galalithe, en acier travaillé et ciselé, en argent, ou bien encore en bois, et en tons anciens retenus par des lanières de peau, de ruoan, etc.

L'allure est simple et sobre, jolie de ligne et rehaussée par des broderies et des galons.

Ces broderies sont jolies, on les fait en perles, jais, mélangées de soie, de laine, de fils d'or et d'argent. On fait des broderies ajourées et elles sont très nouvelles et plaisantes. On fait des incrustations de drap découpé d'un ton différent, cela présente des dessins fort joliment réussis. On voit beaucoup de galons de soie, de ganses, des dessins disposés heureusement, on fronce les galons afin de faire des ornements plus plaisants.



Manteau de drap sable orné de galons de soie et de piqûres.

Une idée très heureuse aussi, est le mélange des couleurs. J'ai vu ainsi une jolie veste de gabardine marine avec ceinture de jais, dont le bas de la basque est en drap vert empire soutaché et brodé bleu marine, l'incrustation est dissimulée sous une broderie verte qui s'étend sur la gabardine marine, faisant ainsi un effet délicieux de jeunesse. C'est un costume charmant pour le printemps.



Manteau de drap beige et drap nègre d'une forme nouvelle.

Les vestes à taille longue sont ornées de ceinture, tandis que l'on fait la jaquette, vraiment tailleur, à basque courte cintrée à la taille et ornée de piqûres ou éventails de soie.

Les manteaux sont souvent froncés sur les hanches, ils se garnissent de quantité de piqûres et de galons de soie.

Les emmanchures sont larges, beaucoup sont blousés à la taille et maintenus sur les hanches par une ceinture fantaisie.

On voit parfois le haut du manteau en tissu clair, le bas en foncé, c'est inédit et charmant.

Les tissus sont en gabardine, drap, natté, bure d'été écossaise ou unie, on fait avec ces tissus des costumes charmants et des manteaux de grande élégance.



Costume de gabardine marine orné de ganses noires.

GINETTE.

LES JOLIES MODES DE PARIS



Fig. 1.—Costume tailleur en drap gris. La jupe s'orne de plis sur les hanches. La jaquette blousée, marque la taille basse, elle s'orne de plis sur les hanches maintenus par des galons de soie.

Fig. 2.—Costume de gabardine gris foncé. La jupe est faite de parties allongées sur les hanches bordées de boucles de ganses et de petits boutons. La jaquette est légèrement froncée dans une ceinture soulignée de bouclettes et de boutons.

Fig. 3.—Manteau de drap craie blousé dans une ceinture ornée de ganses nègres. Jupe froncée légèrement sur les hanches en drap nègre, col et poignets de même tissus.

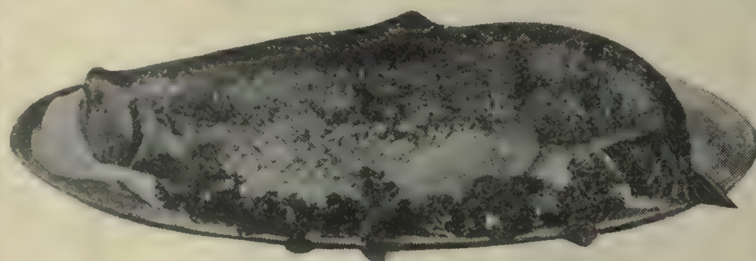
LES CHOSES FEMININES

Par SOEUR MARTHE

SAUMON AU COURT BOUILLON

Videz le saumon par les ouïes, sans lui ouvrir le ventre; mettez-le dans une poissonnière dans laquelle vous aurez mis assez d'eau pour le recouvrir. Quand l'eau commence à bouillir ajoutez un petit navet, un petit oignon, la moitié d'un poireau, une branche de céleri, des piments et un bouquet garni, persil, thym et laurier.

Enveloppez votre poisson dans une serviette de fil et mettez-le dans la poissonnière, laissez mijoter jusqu'à cuisson complète sans le faire bouillir, c'est-à-dire de 10 à 15 minutes par livre (de pesanteur du poisson). Sortez-le du court-bouillon, égouttez-le, essuyez-le et servez sur un plat recouvert. Garnissez le plat de tranches de concombre et ajoutez une sauce au goût.



SAUMON AU COURT BOUILLON

TURBOT A L'EAU DE SEL

Videz et nettoyez un turbot, parez les nageoires, mais ne les enlevez pas, car la partie gelatineuse est un morceau de choix.

Faites une incision en long sur le dos, afin de l'empêcher de se briser, frottez la partie blanche avec du citron pour en accentuer la blancheur, enveloppez-le dans une serviette de fil et mettez-le dans la poissonnière, simplement avec de l'eau et du gros sel. Ne faites pas bouillir, mais laissez cuire jusqu'à cuisson complète; puis sortez-le avec précaution, déballez-le, dressez-le sur un plat que vous garnissez avec des pinces de homard, du persil et des tranches de citron. Servez avec des anchois, du homard ou avec des sauces au goût.

POTAGE A LA JULIENNE

Coupez en filets deux carottes, deux navets, deux racines de céleri; passez, sur un feu doux, ces légumes dans de bon beurre, en remuant sans cesse; ajoutez deux poireaux coupés en filets, quelques feuilles de laitue etd'oseille, un peu de cerfeuil, sans ses branches, et un petit morceau de sucre. Mouillez avec quantité suffisante de consommé; parfumez à l'arome Patrelle; faites bouillir modérément, pendant une heure; peu de temps avant de servir, dégraissez le potage et versez-le bouillant sur des croûtons.



TURBOT A L'EAU DE SEL

TOURNEDOS A LA ROSSINI

De beaux petits filets de bœuf coupés bien ronds, les assaisonner de sel et poivre et les mettre dans un sautoir à beurre bien chaud, les retenir saignants, les dresser en couronne, mettre dans le sautoir des petites lames de foie gras, les faire sauter, ajouter quelques truffes coupées en rondelles, dresser ensuite le foie gras sur les filets tournedos et les truffes par-dessus, déglacer le plat avec un verre de madère et mettre un peu de sauce brune. Servir bien chaud.

MOUSSE CUITE AU CHOCOLAT

Pour trois blancs d'œufs, trois cuillerées de sucre en poudre, deux bâtons de chocolat cuits avec très peu d'eau. Battre les blancs très fermes, ajouter le sucre, puis le chocolat, verser dans un plat allant au four et beurré. Faire cuire à feu vif. La mousse est également très bonne quand on emploie de la gelée de groseille au lieu de chocolat.

GATEAU DE PAQUES

Prendre: 12 œufs, une livre de sucre en poudre, un bâton de vanille, une demi-livre de beurre, le zeste d'un citron, 2 cuillerées de rhum, une livre de levain. Faire bouillir la vanille dans un peu d'eau, se servir de cette eau tiède pour délayer le levain; ajouter les œufs battus, le zeste de citron, le rhum, le sucre et le beurre rendu liquide mais sans faire trop chauffer. Mélanger soigneusement le tout, puis ajouter peu à peu la farine, jusqu'à consistance d'une pâte molle. Bien travailler cette pâte au rouleau, puis la laisser lever pendant douze heures au moins, davantage s'il fait froid. La séparer ensuite par petits pains que l'on range sur une planche en les posant chacun sur un carré de papier blanc huilé au beurre. Laisser lever encore environ six heures et mettre au four en saupoudrant de sucre, et en plaçant au sommet un œuf entier légèrement durci: à moins que l'on ne préfère disposer la pâte en couronne que l'on garnit également d'œufs à moitié cuits au préalable.

PATE DE LAPIN

Couper le lapin par morceaux, comme pour un civet. Placer au fond d'une terrine, allant au four, une couche de lard, puis les morceaux de lapin en rangs très serrés, avec sel, poivre, thym, un clou de girofle. Quand tous ces morceaux sont bien rangés, les couvrir d'une autre couche de lard puis remplir la terrine avec de l'eau, jusqu'à la hauteur de la viande (les morceaux étant bien rangés et bien serrés, ne pas hésiter à mettre l'eau nécessaire). Ajouter ensuite une couche de minces tranches de pain, qui auront pour but d'empêcher le pâté de se dessécher. Couvrir hermétiquement la terrine et faire cuire au four environ trois heures. Servir froid.

MAQUEREAU A LA MAITRE D'HOTEL

Videz, essuyez le maquereau fendez-le par le dos et faites-le cuire sur le gril préalablement chauffé. Quand la cuisson sera terminé, farcissez le maquereau d'un bon morceau de beurre manié de fines herbes hachées, salez et poivrez, garnissez avec du persil et des tranches de citron.



Maquereau à la Maître d'Hôtel

FILETS DE HARENGS FRAIS, SAUCE TARTARE

Levez les filets sur des harengs frais, mettez-les mariner dans une marinade légère, pendant quelques heures seulement. Retirez-les, égouttez-les, trempez-les dans du beurre fondu, panez-les à la mie de pain tamisée, faites-les griller à feu vif. Dressez-les sur une sauce tartare, préparée à part et servez.

PUREE DE POIS SECS

Faites cuire dans l'eau à grand feu des pois cassés jusqu'à ce qu'ils s'écrasent sous les doigts. Assaisonnez votre eau de sel, une carotte, un oignon et un poireau. La cuisson terminée, retirez l'assaisonnement et écrasez vos pois dans un peu du bouillon de cuisson. Mettez votre purée dans la casserole avec un morceau de beurre, un peu d'arome Patrelle et laissez réduire à feu doux.

Courrier Poétique

ROBERT de COULOMBIERE.—Il arrive au meilleur auteur d'être inégal. Une bonne pièce est parfois suivie d'une pièce médiocre. Ne vous découragez pas pour si peu.

SOUVENIR.—J'espère que la REVUE pourra insérer votre petite poésie qui ne manque pas de douceur.

L'OUBLIE.—Fautes de versification. Etudiez la prosodie avant d'écrire en vers.

ART. BRABANT.—Vos vers sont d'un poète. La REVUE les publiera sans doute un de ces prochains mois. Mais que cet honneur ne vous empêche pas de travailler. Il vous reste à apprendre.

LE PASSANT.—Ces lignes ne sont pas des vers. Le fond en est joli. Vous réussiriez peut-être mieux la prose.

SAINT-JUST.

RECETTES

COMMENT FAIRE UN TABLIER A THE SIMPLE ET COQUET.

On coupe un carré d'étoffe que l'on ourle d'un haut ourlet ajouré d'une teinte opposition; noir sur rose, par exemple, puis on pose une pointe en bas, l'une en haut, on fixe les deux autres pointes par des rubans

On peut, si on veut, broder les quatre coins avec un motif original: papillons, coccinelle, fleurs ou fruits.

Une fresque en noir de sujets dansants serait aussi fort original et fort jolie.

BOEUF BOUILLI AUX EPINARDS

Préparez trois livres d'épinards cuits dans leur jus. D'autre part, faites légèrement revenir au beurre votre bouilli coupé en tranches de moyenne épaisseur. Salez et poivrez. Dressez sur un plat, sur le ragoût d'épinards, avec croûtons frits et œufs durs coupés en quatre. Pour donner plus de finesse, ajoutez aux épinards un morceau de beurre frais et une pointe d'arome Patrelle.

BIFTECKS A LA GAUTTEMENT

On hache cornichons, un oignon, échalotes, ail, anchois, bien fin. Quand les biftecks seront assez cuits, on les ôtera du feu. Ajoutez un peu de farine à l'assaisonnement haché, mettez-y le beurre de la cuisson, sautez le tout. Mettez-y ensuite du jus de viande (beaucoup) et une pointe d'arome Patrelle. Assaisonnez avec poivre rouge et un petit verre de madère. On dresse les biftecks sur le plat et on verse la sauce piquante dessus.

Historique de la Maison Filiatrault ou "le Royaume des Tapis"



M. CYRIAC FILIATRAULT

Il est des maisons d'affaires qui deviennent pour nous comme des institutions nationales, tellement leur nom et leur existence se sont identifiés avec notre développment commercial. C'est bien le cas pour la bonne vieille Maison Filiatrault qui a si bien fait son chemin depuis un demi-siècle.

Il y a cinquante ans, en effet, le 15 mars, Monsieur Cyriac Filiatrault, de sympathique mémoire pour ceux qui l'ont connu, créait un commerce juste à l'époque où la fameuse crise commerciale de 1875 allait s'abattre sur notre pays, mais laquelle cependant ne l'empêcha pas de réussir; car il était d'une trempe de fer et rien ne pouvait résister à son courage et à sa grande activité. Né à Ste-Rose de Laval, il quitta bien jeune sa paroisse natale pour venir gagner sa vie dans la grande ville de Montréal. Après avoir été quelques années à l'emploi de la maison Bélair, il se mit lui-même en affaires dans le commerce des marchandises sèches et ouvrit un magasin sur la rue St-Laurent près de la rue Ste-Catherine. Après quelques années de débuts modestes, mais prospères, M. Cyriac Filiatrault occupa l'ancien magasin Bélair, dont les propriétaires venaient d'abandonner les affaires, et transporta son commerce en cet endroit, aux numéros 427-29-31-33 de la même rue, qui devint bientôt sa propriété et que la Maison Filiatrault occupe encore actuellement.

A quelque temps de là, il s'associa son gendre Monsieur Adélard H. Lesage et c'est ce qui explique comment la maison fit affaires sous la raison sociale Filiatrault & Lesage jusqu'en 1916.

En 1890 son fils, Monsieur Joseph Filiatrault, après un bon cours d'études, fit ses débuts dans le même commerce et prit bientôt la direction de la maison dont il est le propriétaire actuel, ayant succédé à son père qui mourut le 15 janvier 1909 après trois années de retraite.

Monsieur Joseph Filiatrault travailla et réussit par son énergie indomptable et ses connaissances variées à augmenter considérablement le prestige de la maison qui est devenue une institution Canadienne-Française des plus remarquable et dont nos compatriotes doivent admirer la réussite et s'enorgueillir à bon droit. En 1916, son associé, Monsieur Lesage se retira et la maison continua les affaires sous son ancien nom, celui qu'elle portait lors de sa fondation.

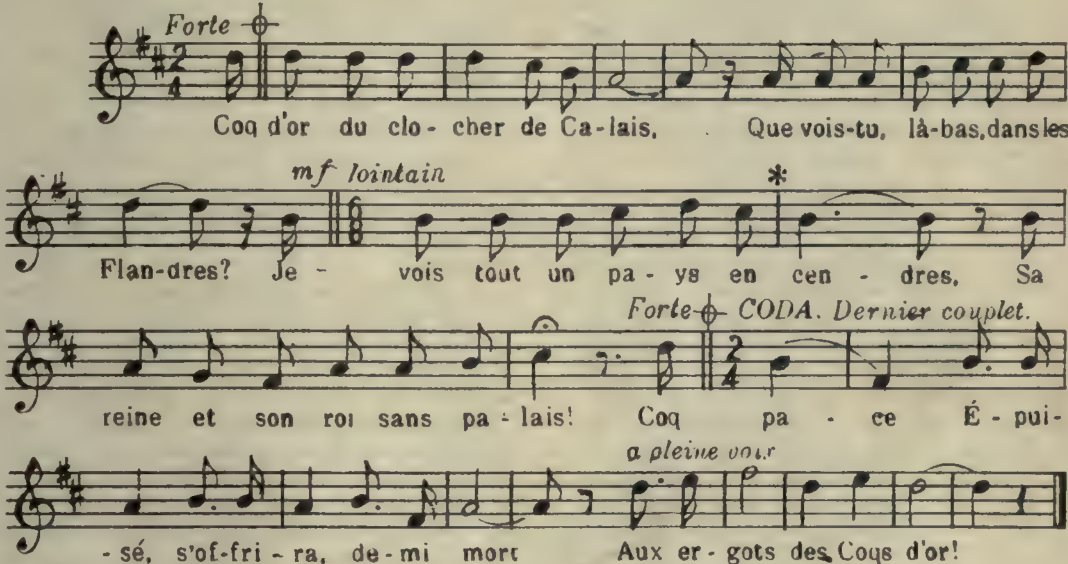
A ce moment, le fils de M. Joseph Filiatrault (et conséquemment petit-fils du fondateur) Monsieur Paul-Emile, sorti du Collège de Montréal et de Philosophie, après un cours brillant, vint à son tour s'intéresser et s'associer au commerce fondé par son aïeul et former ainsi la troisième génération. Avec du sang plus jeune et des idées modernes, il n'est pas surprenant de constater que cette maison fasse honneur à notre race, et disons-le de suite, aucun nom ne fut mieux respecté et honoré.

Nous croyons bien que c'est là une des raisons qui ont porté la Maison Filiatrault à se spécialiser dans la vente unique des tapis, prélarts, rideaux, toiles et cotonnades pour l'usage domestique.

En terminant, qu'il nous soit permis de féliciter Monsieur Joseph Filiatrault pour son initiative en affaires et la part active qu'il prend aux diverses entreprises sociales dans lesquelles il n'a jamais reculé devant le fardeau des charges. Ainsi il a été deux ans trésorier de la Chambre de Commerce dont il est encore membre du Conseil; il a occupé durant trois années consécutives, et jusqu'à ces derniers jours la présidence des Marchands de Nouveautés et il est actuellement trésorier provincial de l'Association des Marchands Détaillants du Canada, etc.

Honnête, laborieux et assidu au travail, il n'est pas étonnant que M. Filiatrault ait réussi à obtenir pour sa maison une renommée de confiance sans égale qui est le plus sûr talisman contre le manque ou l'insuccès.

Les coqs d'or (1)



I

"Coq d'or du clocher de Calais,
Que vois-tu, là-bas, dans les Flandres?
— Je vois tout un pays en cendres,
Sa reine et son roi sans palais!

II

"Coq d'or du clocher Amiénois.
Que vois-tu qui te désespère?
— Je vois la Vierge de Brébière
Sur son Jésus crisper ses doigts!

III

"Coq d'or du clocher de Soissons,
Que vois-tu dans nos hautes plaines?
— Je vois des hordes inhumaines
Ramper à travers nos moissons!

IV

"Coq d'or du clocher de Senlis,
Vois-tu Reims et sa basilique?
— Je vois flamber la ville antique
De Jeanne d'Arc et de Clovis!

V

"Coq d'or du clocher de Vitry,
Que vois-tu, là-bas, dans l'Argonne ?
— Je vois la forêt qui frissonne
Comme pour un second Valmy!

VI

"Coq d'or du clocher de Strasbourg,
Ne vois-tu rien venir de France?
— Je vois venir la Délivrance,
Qui s'avance au son du tambour!

VII

"Coqs d'or, prenez vite l'essor...
Qu'attendez-vous, là, dans l'espace?
— L'heure, proche, où l'Aigle rapace
Epuisé, s'offrira, demi-mort,
Aux ergots des "Coqs d'or"!..."

Théodore Botrel

(1) *La Musique d'après un air de Marcel Legay.*

UN HOMME D'HONNEUR

(*Suite de la page 19*)

doute sans seconde. Doucement grisé, il n'eut pas même à se défendre contre les tentations d'une inopportune sagesse.

D'un coup d'œil, il vit l'emploi de sa journée et de sa petite fortune; visites à son tailleur, à son bottier, à son fleuriste (envois de fleurs rares dont une gerbe à sa femme) déjeuner au cercle, courses à Longchamp, dîner au cabaret avec quelques vieux camarades, théâtre ou music-hall, puis retour au cercle pour le jeu.

Ce programme lui réussit, et de gros gains au pari mutuel compensèrent, et au délà, les dépenses généreuses dont il fit bénéficier ses amis. Aussi rayonnait-il d'espoir quand vers une heure du matin il s'assit au tapis vert du Cercle Royal.

Sa présence au jeu, si, rare depuis des années, fit sensation. Les anciens habitués évoquèrent le souvenir de soirées fameuses; les jeunes, mi-curieux, mi-sceptiques, s'entassèrent, eux aussi, autour de la table, et la partie s'engagea comme un spectacle passionnant.

Elzéar, redevenu grande vedette, retrouva ce mélange d'ardeur et de lucidité qui avait assuré sa réputation de joueur redoutable. Stimulé, fouetté par les attentions concentrées sur sa personne, il s'amusait à multiplier les émotions autour de lui tout en affirmant sa maîtrise, et, pendant des heures, il parut tenir entre ses mains la fortune de ses adversaires et l'âme même des spectateurs.

Puis une sensation inconnue l'envahit: une sorte de torpeur obscurcissait sa vue, en même temps que sa volonté, tour à tour alanguie et surexcitée, n'obéissait plus que par saccades. Tendu, crispé, il s'acharnait à dissimuler son malaise et parfois l'audace tranquille de ses coups stupéfiait les spectateurs; puis son jeu devenait incohérent et rageur. Après une heure d'alternatives extravagantes, il finit par s'affoler; sur un coup particulièrement malheureux, et comme hanté par ce chiffre, celui de l'héritage qui depuis vingt-quatre heures, habitait sa pensée, il dit, cria presque: Quitte, ou double!

Son adversaire ne répondit pas, battit, donna, puis après un coup d'œil rapide sur ses cartes, abattit le roi.

Pontaillac perdait cinq cent mille francs, dont il n'avait pas le premier centime.

La comtesse s'habillait pour aller à la messe, quand sa femme de chambre vint lui annoncer:

"M. le Comte fait demander à Mme la Comtesse si elle veut bien le recevoir tout de suite."

"Tout de suite"?

La domestique hocha la tête à la fois pour maintenir son affirmation et marquer son étonnement d'une démarche aussi inusitée.

La comtesse, pour couper court à toute curiosité indiscrète, répondit simplement: "Priez M. le Comte de m'attendre au petit salon. Je l'y rejoindrai dans cinq minutes."

Mais, restée seule, elle sentit son cœur battre violemment et ses membres trembler. Depuis dix ans bientôt, elle ne voyait plus son mari qu'aux repas et n'échangeait avec lui que les paroles les plus banales. Pour qu'il désirât la voir en tête à tête, et à pareille heure, il fallait qu'il eût besoin d'elle et après quelles sottises, quelle faute peut-être!

Elle se rappela les innombrables prières auxquelles elle avait cédé jadis, malgré ses colères, ses dégoûts, ses inquiétudes pour l'avenir; elle revit son mari tour à tour confus et fier, suppliant et séduisant; elle réentendit sa voix impérieuse et caressante; elle crut éprouver elle-même les mêmes mouvements de répulsion et d'attrait.

Effrayée d'avoir si peu changé, au fond, malgré dix ans d'implacable indifférence, elle se rappela les circonstances qui lui avaient imposé son intransigeante sévérité, la ruine de ses enfants succèdant à la sienne propre, et sa conscience de mère se révoltant contre ses faiblesses d'épouse.

Aussitôt, elle recouvra son sang froid; un peu d'eau sur la figure, un coup de peigne, et prête à la lutte, elle gagna le petit salon.

Le comte, qui avait eu le temps de se composer un maintien, la salua de l'air le plus naturel. Mais ses traits tirés, son habit de soirée révélaient, avec l'emploi de sa nuit, la nature de sa démarche. A l'attitude de sa femme, il comprit que biaiser serait inutile et, renonçant à toute précaution, il avoua:

—Marie-Thérèse, je suis un grand coupable.

Il attendait une question qui ne vint pas.

Il dut continuer:

—C'est un peu votre faute. Vous m'aviez gâté; redevenu riche grâce à vous, je suis redevenu jeune aussi, j'ai joué aux courses et j'ai gagné; aux cartes et j'ai gagné encore, puis j'ai perdu, perdu, et je dois....

Son regard enveloppait la femme qu'il, avait tant aimé, sa voix un peu sourde vibrait, et à celle qui devait le juger ses aveux mêlés d'excuses semblaient s'adresser comme à une chère complice.

Elle n'en fut pas touchée, et ne prononça qu'un mot:

—Combien?

Plus rapide, plus directe qu'il ne s'y attendait, la question l'embarassa:

—Beaucoup se contenta-t-il de répondre.

—Combien, insista-t-elle?

Il ne pouvait plus se dérober.

—Cinq cent mille, avoua-t-il.

Marie-Thérèse tressaillit. Le chiffre dépassait, et de beaucoup, tout ce qu'elle avait pu imaginer de pire. Mais par son énormité même, il rendait impossible toute concession dangereuse.

Elle s'interdit donc tout reproche et se borna à constater:

—Vous ne pourrez jamais vous acquitter.

—J'espère bien que si, au contraire.

—Et grâce à qui, s'il vous plaît?

Pontaillac paya d'audace.

—Mais grâce à vous.

Marie-Thérèse outrée de son cynisme, eut la force de se contenir et se contenta de hausser les épaules. Lui, le premier coup porté, ne connut plus de scrupule et, avec une audace dont la rouerie n'était peut-être pas sans sincérité, poursuivit:

—Je devine vos sentiments et, rougissant d'être resté si pareil à moi-même, je n'ose protester. Mais je ne suis pas seul à n'avoir pas changé. Vous-même, vous avez livré contre votre cœur une lutte impuissante, et tandis que j'ai gardé, hélas! tous mes défauts, vous n'avez pu, vous, dépouiller les vertus dont je fus si longtemps l'indigne bénéficiaire; et c'est parce que je vous sais, parce que je vous vois telle encore que je vous ai connue au moment même de mes pires erreurs, qu'après une dernière faute je recours à votre indulgence, non seulement pour me sauver d'un désastre matériel, mais pour sauvegarder l'honneur de notre maison.

—Vous vous trompez, Monsieur, répondit la comtesse se raidissant contre elle-même: je ne suis plus celle que vous avez connue, et le pourrais-je, que je ne ferais rien pour vous; mais la question est beaucoup plus simple: je ne puis rien, absolument rien.

—Cependant votre héritage?...

—Ne m'appartient pas, il est tout aux enfants.

—Je ne comprends pas.

—Voici: sans prévoir un accident qui passe l'imagination, j'ai voulu prendre toutes mes précautions contre le hasard, et pour nos filles contre nos filles mêmes. Mon sort est assuré jusqu'à ma mort; mais je ne laisserai rien à ces petites, puisqueje vis de charité. Ma tante le savait et, en m'instituant son héritière, ce sont mes enfants qu'elle a voulu sauver de la misère. Pour assurer le respect de ses intentions comme de ma volonté, je suis allée dès hier chez mon notaire et j'ai pris des dispositions rigoureuses. Si Antoinette et Yvonne se marient, elles auront une petite dot; sinon, elles toucheront une rente dont le capital leur reviendra...

Ici, Marie-Thérèse recula devant les mots qui lui venaient aux lèvres, et après une hésitation, elle ajouta simplement:

plus tard.

Mais le comte avait compris. Il s'emporta:

—Plus tard! Plus tard! Dites donc après ma mort! Car c'est cela que vous avez pensé. Votre haine est si féroce, si prévoyante aussi que vous refusez à vos filles mêmes le droit de m'être secourables. Elles me verraient ruiné, déshonoré, et voudraient-elles me sauver, qu'elles ne pourraient me tendre la main. Ah! vous avez bien travaillé, et vous triomphez au-delà de tout espoir Car il ne s'agit plus d'hypothèses: ruiné, déshonoré, je le suis bel et vien dès aujourd'hui, et cela grâce à vous, en qui j'avais tant de confiance!

—Tant de confiance! C'est-à-dire qu'avec moi, vous vous croyiez tout permis. Elle est si bonne, pensiez-vous, si éprise de moi et, par conséquent, si bête!

Vous vous trompiez. Eprise de vous, bonne et bête, je l'ai été, oui et trop longtemps. Aujourd'hui c'est fini. Cela vous étonne? Voilà dix ans pourtant que nous n'avons plus rien de commun. Sous la menace d'un désastre vos anciens sentiments se réveillent. Les miens dorment toujours sous un amas de déceptions, de rancœurs et de mépris. Je ne vous connais plus.

Debout, frémissante, Marie-Thérèse jetait à son mari stupéfait toute sa souffrance de vingt ans. Il s'inclina et supplia:

—Pardon, Marie-Thérèse, pardon pour des paroles injustes. Je découvre en ce moment l'erreur de toute ma vie et l'énormité de ma dernière faute. Mais vous ne puovez me condamner sans appel. Songez qu'il y va de notre honneur.

—Croyez-vous?

—Vous savez bien qu'une dette de jeu est une dette sacrée.

—Plus sacrée que l'avenir même de nos enfants?

—Mon Dieu! pourquoi tout pousser au tragique? L'avenir de nos enfants, comme vous dites, c'est l'avenir, c'est-à-dire une chose éloignée, incertaine, à laquelle nous avons le temps de songer, que nous avons le temps de préparer. Tandis que mon besoin est immédiat, mon déshonneur imminent...Si, si, vous savez bien que dans notre monde, l'honneur a ses exigences particulières. Les bourgeois s'en moquent, mais c'est notre noblesse à nous d'être plus scrupuleux sue ce point. Un homme, qui me connait a peine, me fait credit parce que je suis de son monde;il accepte que, sans formalité aucune, je contracte envers lui une dette que ne reconnait pas la loi, mais qui relève de ce tribunal supérieur qu'est le tribunal de l'honneur. Tromper la comfiance de cet homme, manquer aux prescriptions de notre code, serait de ma part une félonie. Indigne de reparaitre devant mes pairs, je consentirais peut-être à m'en aller, et pour toujours; mais ma mort même ne sauverait pas notre maison du déshonneur. Au contraire, en proclamant ma faute, elle vous associerait à ma honte vous, Marie-Thérèse, vous et vos enfants. Croyez-vous qu'après cela, il vous serait facile de les établir, même avec la dot ridicule que vous prétendez leur assurer?

—Je songe surtout à leur assurer du pain.

—Croyez-vous qu'elles en manqueront jamais, même si vous sacrifiez pour moi ces malheureux cinq cent mille francs? Leur avenir ne me semble pas si compromis. Même, si comme vous le craignez, les jeunes gens de notre monde doivent se montrer plus sensibles à leur pauvreté qu'à leur grâce et à leurs vertus. Antoinette a de la piété, des goûts simples: la vie religieuse la dédommagera de la vie mondaine. Quant à Yvonne, intelligente, hardie comme elle l'est, elle n'aura, croyez-moi, besoin de personne pour se débrouiller. Qu'un Américain se présente, elle fera mieux que lui apporter son nom et sa jeunesse, elle deviendra sa collaboratrice et, au lieu de gaspiller sa fortune, l'aidera à la décupler. Tandis que si, en me discréditant, vous nous enlevez à tous la seule vraie valeur qui nous reste, l'entrée d'Antoinette dans un couvent digne de nous, devient impossible, Yvonne devra renoncer à ses plus légitimes ambitions, et, en dépit de toute sagesse, notre maison cessera d'exister.

—Ainsi ce sera moi la coupable! protesta Marie-Thérèse révoltée.

—Qui songe à vous accuser? Nous n'avons pas la même conception de l'honneur, voilà tout.

—Voilà tout! De quel ton vous avez dit cela! Comme si le désaccord qui nous a séparés depuis le premier jour ne tenait pas précisément à cette divergence de pensée!... L'Honneur! l'honneur d'un gentilhomme! Mais ce mot n'a jamais cessé de retentir à mes oreilles d'enfant, et je ne savais pas lire que, grâce aux leçons de mon père, grâce à ses exemples surtout, j'avais de nos obligations une idée complète et magnifique. Ne jamais mentir, ne jamais manquer à un engagement, être d'abord et scrupuleusement fidèle à la loi commune; puis mettre sa fierté à faire plus qu'on ne doit, avoir des scrupules raffinés et généreux, tendre à se dépasser toujours, cela pour l'honneur du nom et pour le bien des autres; voilà l'idéal dont on enchanta ma jeunesse! Hélas! on ne m'apprit pas en même temps que les mêmes mots n'ont pas le même sens sur toutes les lèvres. Je crus que la noblesse du sang commandait la noblesse de l'âme, et je vous épousai. J'étais si romanesque, dans mon esprit et dans mon cœur, que refusant de voir la réalité, je souffris longtemps sans comprendre. Cependant l'évidence était là: pour vous, la noblesse confère des privilèges avant d'imposer des devoirs, et méprisant les scrupules bourgeois, votre aristocratie met son élégance à violer la vulgaire honnêteté. Puis, par vanité, vous vous fabriquez une morale de caste, et vous servez vos préjugés avec une dévotion d'autant plus farouche que vous avez plus effrontément trahi vos devoirs véritables.

—Peste, quel requisitoire! guoguenarda Elzéar qui voulait en finir.

Mais Marie-Thérèse entendait aller jusqu'au bout. Non qu'elle prit le moindre plaisir à humilier son mari, mais à celui qui l'avait indignement méconnue, elle éprouvait le besoin de se révéler tout entière, et, en même temps, de justifier le refus irréductible qu'elle opposerait désormais à ses prétentions comme à ses prières.

—Ne plaisantez pas, je vous prie; ne rabaissez pas à une querelle de ménage l'explication suprême qui doit fixer nos destinées à tous; et si certaines de mes paroles vous sont pénibles, songez au long silence que j'ai su m'imposer malgré bien d'autres souffrances.

(à suivre au prochain numéro)

Etudes Graphologiques

(*Suite de la page 2*)

ADA.—Très impressionnable, un peu nerveuse et inégale, elle a une imagination vive qui favorise les exagérations et nuisent à la sûreté du jugement.

Bonne, dévouée, d'un cœur tendre, elle a besoin de bienveillance et d'approbation, et elle est portée à se tourmenter si elle sent autour d'elle la sévérité et la critique. L'humeur est très capricieuse. Elle agit avec précipitation et elle n'a ni soin ni ordre. La sincérité est grande et elle a des franchises intempestives et imprudentes. La volonté est ferme, elle a de l'activité et du courage. Elle a une tendance à contredire et à s'entêter dans la discussion. Un rien l'attriste, un rien la distrait: ses impressions sont aussi vives que peu profondes.

SPES.—Imaginative et délicate, elle a assez de bon sens et d'esprit pratique pour ne pas permettre au rêve de nuire trop à la vie pratique. Elle est sincère et affectueuse avec un grand besoin d'approbation et de sympathie. L'activité est grande et je la crois adroite et ingénieuse. L'ordre est un peu fantaisiste et l'exactitude ne doit pas être fameuse.

La volonté est impulsive, ardente, autoritaire; ma correspondante agit ou se prononce parfois avec trop de précipitation; elle tient à ses idées, les énonce vivement et les discute volontiers et avec ardeur.

L'orgueil est susceptible. Elle est à la fois timide et assez satisfaite d'elle-même pour paraître souvent avoir de l'assurance. D'ailleurs sa timidité n'est pas habituelle, mais l'ennuie souvent.

Intelligente, bonne et aimable, capable de dévouement, elle donnera toute sa mesure quand elle sera poussée par les grandes affections.

T. MAUVAISE.—Elle se laisse toujours extraordinairement influencer par le milieu où elle se trouve. Je ne la crois pas bien sérieuse, en ce sens qu'elle est superficiello et qu'elle réfléchit peu. Le cœur est bon, le dévouement existe mais à l'état latent: elle a plus reçu que donné jusqu'à présent, et sans être égoïste, elle s'est peu occupée des autres pour les aider. La sensibilité est délicate et le cœur est affectueux et sincère. La volonté manque de résolution et d'initiative: je trouve une légère force de résistance dans une obstination habituelle qui n'est pas toujours raisonnable, d'ailleurs.

Le côté pratique et le bon sens peuvent être développés chez elle et lui seront très utiles pour mettre un peu de sérieux dans sa vie, et de ce moment, elle pourrait devenir "quelqu'un," car elle est bonne et elle n'a aucun défaut grave.

D. S.—Elle est intelligente, mais elle a plus d'esprit que de simple bon sens: ce qui nuit à celui-ci c'est un peu d'étourderie et une imagination toujours prête à s'envoler. Elle est vaniteuse, un peu coquette, elle sait qu'elle peut plaire et elle s'en donne la peine. Avec une certaine satisfaction de soi qui lui donne de l'assurance, elle a des timidités qui la paralysent.

Vive, animée, portée aux exagérations, elle s'enthousiasme et se monte la tête assez facilement. Dans le domaine sentimental, elle s'attache facilement et ses rêves sont un peu romanesques. Elle est délicate bonne, sensible, sincère et aimante, et je la crois capable de dévouement en combattant un sentiment personnel assez marqué.

La volonté est plus faite pour la résistance que pour l'initiative: elle est habituellement obstinée, souvent entêtée et raide, mais bien rarement décidée et capable d'initiative.

Aimable et gentille quand elle le veut, il lui arrive d'être brusque et désagréable.

(*à suivre à la page 63*)

LA PETITE POSTE

CONDITIONS — 1o. 5 sous du mot 2o Chaque annonce devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur 3o. Les annonces doivent nous être adressées avant le 15 du mois qui précède la publication de la REVUE.

Afin de réprimer tout abus qui pourrait s'insinuer dans la Petite Poste, la direction de la Revue Moderne se réserve le droit de refuser les annonces ou de les modifier suivant le cas. Les changements seront faits de façon à respecter le sens absolu de l'annonce L'argent sera retourné avec les annonces refusées, moins les frais de poste

Les personnes qui annoncent dans la Petite Poste et qui désirent recevoir les réponses "Poste Restante" doivent signer leur annonce d'un "nom," car les lettres qui leur seront adressées, en réponse, ne leur seront pas remises, si elles ne portent comme adresse, que des initiales ou un pseudonyme. Ainsi le veulent les règlements postaux.

JEUNE DAME distinguée, instruite, de très bonne éducation, attristée de vivre seule, désire faire connaissance de gentils messieurs sobres. Boîte 24, Station R., Montréal.

PSYCHE cherche Cupidon. Pas curieuse. D'ailleurs éclairage électrique! Mlle Magali, poste restante, Station Delorimier, Montréal.

GARCON, 34 ans, gradué B.A., bonne position, avec propriétés, désire correspondre avec demoiselle jolie, grande, instruite, affectueuse et sage. De préférence quelqu'une appréciant la vie de famille. But très sérieux. A. Berry, Poste restante, Ottawa, Ont.

CORRESPONDANTS demandés par L. E. Lafranchise et M. Boncœur. Lyster Station.

JEUNE HARPISTE, 21 ans, de bonne famille désirerait correspondants distingués: étudiants, ou professionnels, les amateurs de musique seront les bien venus. J. DeLachevretière, Casier 13, Station N., Montréal.

JEUNE FILLE de bonne éducation, désire correspondre avec messieurs distingués et instruits, agés de 28 à 40 ans. But .. Eviter badinage. Mlle Reine Lessard, Poste Restante, Station N., Montréal.

N'AYANT jamais vu l'être rêvé, voudrais rêver sans voir. Mlle Chiffon, Poste restante, Station Delorimier, Montréal.

JEUNE FILLE, vingt ans, sérieuse, instruite, détestant le flirt et la banalité, désire correspondants intelligents et lettrés. Claude Andrieux, Poste restante, Station B., Montréal.

QUI fera renaître Andrée Gerbois? Saint-Eustache, Deux Montagnes, Québec.

JEUNE FILLE désirerait correspondants de 25 à 30 ans. Juliette P., Casier 728, Valleyfield.

MLLE GISELE Raynal, Poste restante, St-Cyrille de Wendover, désire correspondants distingués.

Désirerais correspondants, 25 ans ou plus, instruits, réelle éducation, ayant confiance en la femme En existe-t-il?—Jacqueline Demay, Poste restante, Ottawa.

JEUNE FILLE instruite désire correspondants, 25 à 35 ans. Reine Bélanger, Poste restante, Hull, Que.

MONTREALAISE distinguée désire correspondants gentils. Paula Douville, 495b. St-Timothée, Montréal.

Gracieuse correspondance sera reçue savoureusement: Mlle Stael Deschamps. Poste restante, Saint-Félicien, Lac-Saint-Jean.

"LENA," Villa Bois-d'Amour, St-Philippe-de-Néri, désire correspondant.

DEMOISELLE instruite, isolée, désirerait correspondants 35 à 40 ans. Césarine DuBy, Mont-Joli.

JEUNE HOMME distingué, désire correspondantes instruites. André D., Casier P. 14, L'Orignal Ontario.

Etudes Graphologiques

(Suite de la page 62)

EMMANUELLE.—Elle est très délicate, d'une sensibilité excessive et la nervosité indique un état maladif. L'humeur, par conséquent, est tout ce qu'il y a de plus inégal et de plus fantasque. De l'orgueil susceptible, mais pas de vanité. Elle est vive, fine et perspicace. La réserve la rend mystérieuse pour ceux avec qui elle vit. Fière, timide et craintive, elle ne se livre jamais complètement et toute confidence lui est difficile. La volonté est capricieuse: quelquefois hésitante et molle, et quelquefois impulsive, ardente et obstinée. Mais, en somme, ce n'est pas une volonté forte, car elle subit trop le contre-coup des impressions et elle n'a aucune suite.

Sa délicatesse lui fait sentir toutes les nuances Elle doit être difficile parce que si variable et si fermée.

DERNIERE FLEUR DE NOV.—Elle a un esprit clair, réfléchi et sensé: le jugement se forme bien et elle devient une petite personne sérieuse.

C'est une jolie nature bonne, bienveillante, douce et pacifique. Elle aime le calme et elle jouit de se sentir en sympathie avec son entourage. Elle a une humeur égale et une activité paisible et persévérante. L'esprit est à la fois enjoué et sérieux.

Aucun signe de vanité, au contraire la simplicité et la modestie la rendent charmante et aimable.

La volonté est obstinée, constante, modérée et s'exprime toujours avec calme et douceur. Loyale, droite et sincère, mais d'une réserve timide qui nuit à l'expansion dont elle a besoin pourtant. Gentille enfant qui deviendra une femme distinguée si elle est bien dirigée.

LILI SOURIRE DE MAI.—Imaginative, enthousiaste, délicate et sensible, c'est une idéaliste. Elle est portée aux illusions et elle a le don de voir le meilleur côté des gens et des choses.

Ardente, active, énergique, remplie d'initiative, elle est faite pour diriger et bien conduire les autres Elle est intelligente, intuitive, bonne et très ferme.

La volonté est autoritaire mais capable de souplesse et d'habileté. Elle est jeune encore, et le côté imaginatif est un peu trop actif et développé. Cela favorise des illusions, des rêves, des exagérations qui peuvent temporairement nuire au jugement.

Capable d'un grand dévouement. Humeur très variable. L'orgueil est un peu susceptible, elle est très sensible à la critique et elle ne manque pas de confiance en elle-même.

(à suivre page 64)

Etudes Graphologiques

(suite de la page 63)

URSULINETTE.—Toute jeune, vive, sensée, assez réfléchie, fine et d'une simplicité charmante qui exclut toute ombre de vanité ou de pose. Très tendre et d'une sensibilité qu'il est bon de diriger et de surveiller, car elle est un peu excessive. Elle est enthousiaste, impulsive, ardente, et sa spontanéité est son grand charme. Bonté dévouée et active, tendresse qui a des délicatesses exquises. Courageuse, optimiste, toutes les illusions d'une enfant très jeune et très heureuse. Elle a la puissance de jouir et de souffrir d'une nature délicate et vibrante.

L'énergie pourrait se développer, pour le moment elle n'est pas suffisante, et Ursulinette doit s'armer pour lutter efficacement contre les difficultés et les duretés de la vie qui n'épargne personne.

BRUNETTE DE 14 ANS.—Légère et superficielle ses impressions sont aussi vives que peu profondes et c'est une enfant qui n'a pas de jugement. Elle est capricieuse et volontaire. Le caractère est difficile mais elle a bon cœur et ses affections sont sincères quoique peu constantes.

La volonté est variable: autoritaire, impulsive, obstinée et sans aucune formation sérieuse. Elle a une disposition à contredire et à discuter sur tous les sujets. Elle aime à parler et elle le fait sans réflexion et à tort et à travers.—Trop jeune pour qu'un jugement graphologique soit définitif.

JEAN QUI RIT.—Non, il ne rit pas toujours, il a au contraire, une tendance à s'attrister facilement: il est délicat, sensible, tendre et de volonté un peu faible. Aucune vanité ou prétention, une réserve timide qui souvent le paralyse quand il voudrait parler. L'activité est inégale et suit la couleur de l'humeur également capricieuse.

Les obstacles lui font peur: il manque de résolution forte. Toute sa force est une force de résistance sous forme d'obstination habituelle qui lui permet de tenir bon et d'endurer; mais devant l'épreuve trop forte, il y a danger de découragement. C'est une nature qui subit trop facilement les influences et les entrainements. Il a du bon sens, une vue claire des choses et des gens, mais pas toujours la volonté nécessaire pour faire ce qu'il juge être mieux. Aucun égoïsme et de jolies délicatesses d'esprit et de cœur.

MICHELINE.—Positive et pratique, elle est sensée, refléchie; elle a un jugement clair et droit.

Très en garde contre une sensibilité, pourtant modérée, Micheline doit donner l'impression d'être un peu froide. Elle est très énergique. La volonté est précise, résolue, indépendante, égale, et devant l'opposition, décidément dure. Elle a des idées et des opinions arrêtées, une disposition à contredire et à discuter facilement. Bonne et généreuse, elle a un cœur plus affectueux qu'elle ne le laisse voir, et comme l'égoïsme est à peu près nul et qu'elle a tant de volonté, elle a une grande puissance de dévouement.

Intelligente, distinguée, bienveillante, et gaie. Elle a de l'assurance. Beaucoup de sincérité mais beaucoup de réserve.

HAUDE DE LORETTEVILLE.—Je change un peu le nom, car celui que vous aviez choisi est le véritable nom d'une famille qui habite le pays et vous n'avez pas le droit de le prendre.

Elle est un peu irréfléchie, gaie, active: elle a beaucoup de bon sens et un sens pratique développé.

Bon cœur affectueux et confiant; malgré une sincérité réelle, Haude aime les petits secrets et elle garde bien les siens. Elle est réservée et déguise autant qu'elle le peut une sensibilité délicate qui n'a d'ailleurs rien d'exagéré.

La volonté est plus faite pour la résistance que pour l'initiative. Elle est obstinée, capable d'endurer, mais elle manque de résolution, et elle est bien portée à compter sur la direction des autres. Elle deviendra capable de dévouement en combattant un peu d'égoïsme qui la tire en arrière quand elle devrait offrir ses services.

CLAUDE CEYLA.

PAQUES PAQUES

LA REVUE MODERNE



Tête de jeune fille, — par Abel Faivre

15 AVRIL, 1922. PRIX: 25 SOUS

Études Graphologiques

CONDITIONS.—Trois ou quatre pages d'écriture courante, à l'encre, sur papier non rayé; pas de copie; cinquante sous par mandat-poste. Si on désire conserver le manuscrit, inclure une enveloppe adressée et affranchie.
Pour les études particulières, envoyées directement, $1.00.

MANON MANETTE.—Une jeune fille naïve, délicate, sensible et nerveuse. Très simple et très sincère, elle laisse voir ses impressions, et elle exprime sa pensée sans détours. Il est évident que l'instruction manque et que le coté intellectuel a été négligé. Elle est bonne, tendre, mais timide et un peu gauche. La volonté est vive et ferme: je lui vois des signes de résolution: elle a des idées arrêtées et elle discute volontiers pour les défendre. Son impressionnalité cependant la rend très influençable, quand le sentiment est en jeu surtout. Elle est souvent triste et les difficultés l'effraient. L'activité et l'humeur sont très capricieuses. Pas de vanité, aucune prétention. Elle est un peu susceptible.

MADONE.—Elle est sensée et pratique, un peu routinière, gentiment simple, sans l'ombre de prétention ou de vanité. Elle est d'une réserve timide qui nuit à l'expansion et si on ne la connait pas, on ne soupçonne pas comme elle est sensible, car elle le cache bien. Bonne, sincère, capable d'un dévouement tranquille et constant pour les siens qu'elle aime sincèrement. La volonté est forte et remarquable par son opiniâtreté. Elle est timide et même craintive souvent. Un peu de susceptibilité. L'activité est paisible et persévérante. L'humeur est très capricieuse. Quelques années apporteront bien des modifications chez Madone qui est encore très jeune.

MEMAINE.—Voici une jeune personne décidée de prendre bien la vie et qui ne se tracasse jamais. Gaie, bienveillante, très optimiste, elle a du bon sens et pas mal d'esprit pratique. L'activité est assez égale mais elle ne se fera jamais mourir à travailler!
Elle n'a pas d'initiative et elle a une volonté plutôt faible: l'obstination douce lui permet d'opposer parfois une résistance muette, mais elle cède sous une forte pression. Pas d'ordre personnel, mais le goût des choses qui sont à leur place. Délicate, affectueuse, peu expansive, assez sensible, généreuse, il me semble que sous la poussée des grandes affections, elle aura de grande dévouements, car elle n'a aucunégoïsme, elle est droite et elle sait aimer... c'est la volonté résolue et persévérante qui manque mais elle pourrait en acquérir.

LOUISE.—Positif, il a un esprit clair et juste qui réagit contre les impulsions d'une nature ardente. Il est bon et il a un esprit de protection qui s'exerce sur ceux qui sont petits et faibles. Il est actif, ambitieux, prudent, discret et d'une grande réserve. La volonté est impulsive, ardente, autoritaire, tenace et persévérante. C'est un homme énergique et courageux.
Le coeur est sensible et tendre. Il a besoin d'affection; il sait aimer avec constance et il se mêle un grain de jalousie à ses affections, mais rien de grave. Il apprécie les bonnes choses de ce monde et il ne s'en prive pas plus qu'il n'en abuse. Enthousiaste, généreux et comme tous les êtres vibrants, très sympathique

(*à suivre page 4*)

Attends de tes enfants dans ta vieillesse ce que toi-même auras fait pour ton père Pittacus.

* * *

Notre sort, si triste soit-il, est toujours meilleur qu'il pourrait être.

Le désordre a trois inconvénients: l'ennui, l'impatience, la perte de temps.
Marc Aurèle.

* * *

L'expérience est souvent la méditation d'une sottise. Dr Ch. Fiessinger.

Une société de frères unis vaut mieux que toutes les murailles du monde
Plutarque.

* * *

On a la réputation que l'on mérite.

Études Graphologiques

(suite de la page 2)

NITOUCHE.—Il a bien fallu attendre votre tour et vous n'aurez pas eu votre cadeau!

Très impressionnable, délicate, sensible et, nerveuse, elle a l'humeur très capricieuse et qui change de la manière la plus imprévue. Elle est vaniteuse, un peu coquette: elle n'est pas toujours juste dans ses appréciations, car son imagination favorise les illusions et les préjugés, et elle consacre peu de temps à la réflexion.

Affectueuse et sincère, elle a un bon coeur qu'elle n'écoute pas toujours, préférant se laisser mener par l'orgueil qui est susceptible et rancunier.

La volonté est vive, ferme, tenace, indépendante: elle contredit et discute beaucoup, et cependant elle se laisse facilement influencer par ses amis.

A. LYS.—Imaginative et idéaliste, c'est une petite nature délicate, sensible, aimante et enthousiaste. Très ardente, s'intéressant à tout, elle est elle-même attirante et sympathique.

Enjouée, sincère, sociable, bienveillante et fine. Elle observe bien et elle devine facilement les autres. Elle-même est réservée et un peu mystérieuse: elle parait s'observer, être toujours sur ses gardes, et sans aller jusqu'à la défiance, elle pratique bien la prudence.

La volonté est vive, active, impulsive: c'est une volonté qui manque de persévérance mais qui se renouvelle sans cesse.

Elle est économe. Fière et timide, elle est un peu susceptible, mais pas beaucoup. Pratique, soigneuse, elle aime que les choses soient "just so".

Un peu nerveuse; variable et irritable quand elle est fatiguée. Alternatives de gaiété aimable et communicative et d'humeur muette et un peu sombre, mais elle a un coeur bon et affectueux où le sentiment domine et commande.

MELANO—Beaucoup d'imagination favorise les exagérations et nuit à la sûreté du jugement. Elle est vive, sensible, impressionnable, elle aime à parler et elle le fait avec une animation et un coloris amusants. L'activité devient aisément de l'agitation et entraîne rapidement de la fatigue. L'orgueil est susceptible, et elle n'est pas très endurante.

Bonne, tendre, dévouée, très généreuse, avec de singuliers retours sur elle-même dus à un peu d'égoïsme combattu par tous les instincts aimants et larges. Elle est un peu dépensière. La volonté, très variable dans ses manifestations, est autoritaire, obstinée et impulsive. Tendance à contredire vivement. Elle est fine cependant, et elle ne manque pas de souplesse habile quand il en faut. Très réservée, disant peu ses impressions intimes, malgré la vivacité de ses allures et sa tendance à parler qui feraient croire à l'expansivité.

UNE VIEILLE INDIFFERENTE.—Comment peut-on être une vieille grand'mère, madame, quand on n'a jamais eu d'enfants? Vous m'expliquerez cela?

Délicate, fine, sensée, elle a l'esprit clair et naturellement juste, mais elle manque quelquefois de réflexion, et il en faut pour bien mentir! Il fautt aussi manquer de droiture et ma corresponeante est droite et sincère, mais c'est difficile de bien connaître ses impressions car elle se livre peu. Simple, modeste, sans aucune vanité. Elle est sensible et tendre, ses affections sont profondes et constantes. Fière et timide, elle s'avance peu, mais elle est charmante dans l'intimité.

La volonté manque d'initiative et semble faite uniquement pour la résistance. Elle est obstinée toujours, d'une obstination douce, silencieuse, très difficile à entamer, justement parce qu'elle ne dit rien et va son chemin sans attirer l'attention. Elle est soigneuse, d'une activité paisible et d'un grand sens pratique. Humeur douce et aimable, elle est bienveillante, enjouée et conciliante.

C. MINOU.—C'est nu homme nerveux, d'humeur inégale: il est irritable, et alors, pointu et brusque. Quand il est bien disposé, il est gai, animé et il aime la plaisanterie. C'est un bon coeur capable d'affection et de confiance avec une forte tendance à se défier. Il est droit et sincère. Il est égoïste, habitué à tout rapporter à lui, souvent oublieux du confort du plaisir ou des préférences des autres. L'activité est un peu variable et dépend beaucoup de l'humeur. La volonté est très obstinée, assez résolue et, en somme, énergique, quoiqu'il subisse souvent des dépressions morales qui amènent la tristesse.

(à suivre page 63)

LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: EST 1418
DIRECTION
RÉDACTION
ANNONCES
Privé: EST 2059

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTRÉAL.

3ème Année—No. 5 — *S'unir pour grandir.* — Montréal. 15 Avril 1922

La Revue ne répond pas des manuscrits communiqués.

SOMMAIRE:

NOS ILLUSTRATIONS:—*M. René du Roure;—Le Sénateur Dandurand;—Madame Dandurand;—Madame de Gaspé Beaubien et ses enfants; — L'In-Plano; —Lacs Laurentiens; — Veillée de Pâques — Madame J. Israel Tarte;—M. Edouard Montpetit;—Le Sénateur Boyer;—Les jolies Modes de Paris;—Plats choisis.—Travaux de dames, etc.*

Preparations pour la Toilette, de Gouraud.



Comment acquerir une belle apparence

Permettez-nous de vous prouver que vous pouvez rendre votre peau séduisante et attrayante–aussi pûre et jeune qu'elle devrait être. Les trois préparations suivantes de Gouraud vous donneront ce résultat.

La Crème Orientale de Gouraud

donne instantanément une apparence de merveilleuse beauté. Elle produit un teint doux, délicat, raffiné qui ajoutera encore de la beauté aux peaux les plus belles naturellement.

Ne s'enlève pas au toucher, et ne donne pas cette impression de "figure faite". En usage depuis 80 ans. Fabriquée en trois couleurs: Blanche — Chair — Brunette.

La Crème froide (Cold Cream) Orientale de Gouraud

Une crème délicieusement parfumée qui enlève la poussière ou autres saletés qui s'introduisent dans les pores de la peau. Assouplit les rugosités et guérit les irritations. Stimule et fortifie les peaux indolentes et redonne le doux éclat de bonne santé de la Belle Jeunesse.

Le Savon medicamenteux de Gouraud

chasse les maladies de la peau. Il est essentiel de s'en servir pour nettoyer la peau avant d'appliquer la Crème Orientale de Gouraud, si l'on veut obtenir les meilleurs résultats. Il produit une écume crémeuse et parfumée.

En vente dans les Pharmacies et les Magasins à Rayons.



Possédez cette combinaison requise pour la Beauté. Envoyez-nous votre nom, votre adresse et 25c. et nous vous enverrons la CREME ORIENTALE de Gouraud - blanche - chair - brunette, un tube de Cold Cream Orientale de Gouraud, et un gros morceau de Savon médicamenteux de Gouraud.

FERD. T. HOPKINS & SON, Montréal.

...UN BEAU GESTE...

MADELEINE



M. René du Roure
Nommé par le gouvernement français, délégué universitaire auprès du Consulat-Général de France à Montréal.

La France vient d'accomplir un geste qui affirme son désir de rapprocher plus près d'elle, cette petite famille oubliée sur les rives laurentiennes, à une époque lointaine. La fatalité, qui brisa tant d'espoirs, devait la tenir ignorante du pays où elle avait, l'Immortelle Semeuse, jeté une race neuve.

La race a su grandir. Seule? Non. Car si nous avons perpétué ici l'héritage ancestral, si nous avons sauvé notre Religion et notre Langue; si nous avons passé à travers les sciècles sans faillir à notre destinée, c'est que nous portions en nous, comme un flambeau, la Foi absolue en notre mission.

Nos aïeux avaient regardé s'embarquer les compatriotes qui, le coeur brisé, s'arrachaient à la terre nouvelle qui leur devenait étrangère; ils avaient compris que ceux-là n'avaient pas encore pris suffisamment racine, et que la nostalgie de la patrie tenaillait leur âme et leur chair trop profondément pour que leur parut supportable l'acceptation de la défaite.

Ceux qui restèrent étaient les élus. Et leur acte fut simple comme la destinée elle-même.

La France qui nous avait tout donné ne nous reprit rien. Et nous apprîmes à rester fidèles en gardant la Foi, la Langue et les Droits qu'elle nous avait légués.

C'est dans ses livres que nous étudiâmes, ce sont ses prêtres qui nous dirigèrent, ce sont ses oeuvres qui nous protégèrent, et de loin dans notre isolement, nous avons senti, sans cesse, son âme penchée vers nous.

Comment après tant de bienfaits soutenus à travers les âges, oser parler d'oubli! Tout nous sépara brutalement. Et la France, elle-même, eut à soutenir des guerres et des bouleversements politiques qui l'empêchèrent de prendre un plus complet souci du pays qu'elle avait dû abandonner à l'Anglais.

Ni sa pensée, ni son coeur ne furent jamais soupçonnés. Elle et nous subirent le sort des vrais vaincus, et voilà tout.

Le geste de rapprochement d'aujourd'hui nous touche parce qu'il témoigne d'une sympathie qui confine à la tendresse, et parce que sa qualité est toute de générosité et de délicatesse. Voici: la France non-contente de se faire représenter chez-nous comme dans les autres pays, nous donne un envoyé spécial chargé de ménager l'entente intellectuelle entre nos deux pays; elle nous donne un délégué universitaire auprès du Consulat Général de France à Montréal, chargé des questions littéraires, artistiques et universitaires qui intéressent les relations entre la France et le Canada. Grâce à ce délégué nos étudiants pourront être protégés et orientés à travers la vie française.

Cette mission exigeait un représentant supérieur, et le gouvernement français ne pouvait vraiment faire un choix plus heureux qu'en nommant M. René du Roure à cette charge de toute première importance. En effet M. du Roure, français de vieille souche, attaché à sa patrie par toutes ses fibres, n'en est pas moins devenu un Canadien de sentiment. Il aime notre pays, après l'avoir habité des années, il connait admirablement nos forces comme nos faiblesses, il nous a étudiés et pratiqués avec un tact et une discrétion que nous avons su apprécier, et personne n'est plus au fait de la véritable situation intellectuelle du Canada français. Ses années de professorat lui ont permis de constater nos véritables besoins, et il sait parfaitement ce que la France doit nous offrir.

C'est en 1909 que M. du Roure alors tout jeune professeur, agrégé des Lettres de l'Université de France, fut nommé à la Chaire de littérature de l'Université française de Montréal. Ses conférences et ses cours furent tout de suite très courus. Le nouveau titulaire attestait des qualités les plus solides et les plus précieuses, servies par un esprit charmant, auxquelles s'ajoutait encore le charme d'une fine et subtile éloquence. Et le succès du professeur fut si complet que l'attention de McGill fut attirée vers le brillant conférencier dont tout le monde vantait le talent profond, et trois ans après son arrivée à Montréal, en 1912, M. du Roure acceptait d'occuper la chaire de littérature française récemment créée à McGill. Dans ce milieu, les qualités de M. du Roure trouvèrent un nouveau champ d'action, où elles s'exercèrent avec une sureté, un doigté et une sympathie qui ont valu au professeur français, les plus chaudes et les plus justes amitiés.

La guerre vint enlever à McGill son brillant professeur de littérature, et des nouvelles du sinistre conflit nous apprirent bientôt que M. du Roure était tombé dans les premières batailles, criblé de balles, les jambes brisées et qu'il était prisonnier en Allemagne. Ramassé inconscient sur le champ de bataille, à Vitron, M. du Roure passa cinq mois à l'hôpital, et ensuite fut dirigé vers des camps de prisonniers où il termina ses 32 mois d'exil. La Croix de guerre récompensa la valeur du héros, et à cette décoration, et pour les services qu'il a rendus

et qu'il rend constamment à sa patrie, pour sa noble propagande française, nous voudrions voir aussi à sa boutonnière la Légion d'Honneur qu'il a tant de fois méritée.

Très répandu dans le monde anglais de la Métropole, M. du Roure ne néglige nullement les milieux canadiens-français, où il est accueilli comme l'un des nôtres au point que nous éprouvons de la fierté à le voir briller au premier rang.

Aussi la consécration que le gouvernement français vient de donner à la valeur intellectuelle et morale de M. du Roure, cause-t-elle une joie profonde par tout le Canada français où ce nom est connu comme celui d'un fin lettré, qui est entièrement et profondément notre ami.

Nous augurons tout le bien possible d'une mission d'intelligence et de tact confiée à un tel interprète de la pensée française au Canada, et nous savons d'ores et déjà que cette mission sera conduite à l'honneur de la France, et pour le plus grand bien du Canada, ou plus exactement, de la petite France... de ce côté-ci de l'eau.

MADELEINE.

Une mise au point de l'Action Française de Paris

Dans notre édition de janvier, naus avons publié un article de M. Robert LaRoque de Roquebrune, intitulé: "L'Honorable M. Léon Daudet," article qui était une simple appréciation d'un livre injurieux pour le rédacteur de l'Action Française de Paris. Nous recevons d'écrivains français fort connus, et directeurs du journal précité, une mise au point à laquelle nous nous empressons d'accorder la plus large hospitalité.

14, rue de Rome
Paris, le 18 février, 1922.

Monsieur le Directeur de la *Revue Moderne*.
147, rue Saint Denis, Montréal. (Canada).

Monsieur le directeur et cher Confrère,

Nous avons eu le regret de trouver, dans le numéro du 15 janvier 1922 de la *Revue Moderne* de Montréal que vous dirigez, un article reproduisant sous le titre "l'Honnorable Léon Daudet" les imputations publiées contre Daudet par le sieur André Gaucher dans un volume portant le même titre que cet article et dans une campagne d'affiches et de presse. Cet article était signé "La Roque de Roquebrune".

Dès que nous avons eu connaissance de cet article, le 10 février dernier, nous vous avons transmis le câblogramme dont nous avons l'honneur de vous confirmer ci-après le texte:

"Revue Moderne 15 janvier reproduit accusations in-" "fâmes publiées contre Daudet par individus méprisés de" "tous dont un déjà condamné par Tribunal Paris 26" "janvier dernier. Vous adressons par courrier rectifica-" "tion que prierons insérer.

(signé) "Action française".

Nous n'entendons pas rectifier ici la partie de cet article qui excède le cadre de son titre et où l'auteur a, fort inexactement d'ailleurs, prétendu résumer, soit l'histoire du royalisme en France depuis la chute de Charles X et de Louis Philippe, soit la doctrine et le mouvement de l'*Action française*.

Mais M. La Roque de Roquebrune a réédité dans votre revue les diffamations calomnieuses de la campagne d'affiches et de presse dont le livre "l'Honorable Léon Daudet" a été le complément, et dans laquelle le journaliste G. Téry, directeur de l'*Oeuvre*, a été l'auxiliaire de A. Gaucher. Cela, nous devons le rectifier, parce qu'il s'agit de faits récents, graves, personnels à l'*Action Française* et à l'un de ses directeurs, faits sur la moralité exacte desquels il nous importe que vos lecteurs ne restent pas induits en doute ni en erreur:

1°.—Votre collaborateur attribue à l'inspiration du "nationalisme intégral"... l'assassinat de Jaurès par Raoul Villain, jeune imbécile qui avait mal digéré ses lectures de l'"Action française". Or il a été établi que Villain qui n'a jamais appartenu à aucune organisation d'"Action française" et qui n'en était pas connu, appartenait au contraire aux groupements sillonnistes disciples de Marc Sangnier. Nous ajoutons que toute l'attitude de l'"Action française" pendant la guerre a démontré sans défaillance qu'elle était le plus constan soutient de l'Union sacrée entre tous les Français en face de l'ennemi du dehors. Elle n'en a excepté que les traîtres qui, dénoncés par elle, ont été justement condamnés.

2°—André Gaucher "vieux royaliste" collaborateur de Daudet et de l'"Action française" ne s'est pas "subitement séparé" de son chef et de l'"Action Française" dernièrement et à la suite d'événements encore obscurs".

Le texte des deux affiches intitulées: "Lettre de Charles Maurras à M. André Gaucher" et "l'Indignité d'André Gaucher", que nous avons l'honneur de vous adresser ci-joint, vous montrera qu'André Gaucher a été exclu comme indigne de toute action politique de l'"Action Française", à la fin d'octobre 1913, parce qu'il a été établi et reconnu à ce moment par les arbitres choisis par les propres témoins d'André Gaucher et par ceux de son adversaire que pour écrire un pamphlet "les Chautemps", Gaucher avait reçu de l'argent d'une femme.

3°—Léon Daudet, de vieille souche provençale et française comme son père Alphonse Daudet, n'est nullement sémite; la ridicule tentative d'explication étymologique de son nom proposée par Gaucher et répétée par votre collaborateur (David, Davidet, Daudet), si l'on y attachait quelque importance, s'efface simplement devant celle-ci, conforme à la genèse latine de la langue provençale: Deo-datus — Daudet. ("Mistral", Trésor du félibrige, dictionnaire provençal français).

4°.—Quant à la calomnieuse imputation de cupidité portée contre Léon Daudet qui serait, — dit, après Gaucher

M. La Roque de Roquebrune, — "possédé d'une terrible soif de l'or", il suffira d'observer que les 100.000 francs légués à Daudet par Mme de Loynes ont intégralement servi à la fondation du journal "L'Action Française" et que, tous les mois, Léon Daudet abandonne aux anciens combattants (choisis par un comité de délégués de leurs Associations) l'intégralité du supplément d'indemnité parlementaire que les députés se sont octroyé. Nous devons ajouter, que depuis la fondation du journal, Daudet a consacré toute son activité à la Direction politique et à la Rédaction de "L'Action Française" et qu'il est toujours resté absolument étranger à l'administration financière et à la publicité du journal.

5°.—M. Laroque de Roquebrune affirme ensuite que Léon Daudet a "acheté la plupart des actions (du journal "L'Action Française") dont il est le véritable propriétaire et qu'il exploite pour ses intérêts personnels"—.

Or M. et Mme Léon Daudet ne possèdent en tout à eux deux que moins de cinq pour cent des actions de la Société du journal "L'Action Française". Le nombre des actionnaires est de sept-cent-quarante-six, dont la plupart ont moins de dix actions, ce qui exclut toute possibilité de personne interposée et dément formellement l'assertion plus haut citée.

6°.—Enfin, votre collaborateur a reproduit les accusations infâmes de malhonnêteté et de chantage formulées par Gaucher et qu'avait prises à son compte avec lui, G. Téry, directeur du journal "L'Oeuvre" de Paris.

Or Léon Daudet a poursuivi ces diffamations de Gaucher et de Téry devant le Tribunal Correctionnelle de la Seine. Par jugement de la 12e Chambre Correctionnelle du 26 janvier dernier, dont vous voudrez bien trouver ci-joint copie dans le numéro de "L'Action Française" du 27 Janvier 1922, Téry, qui s'était vanté comme Gaucher de faire la preuve des faits imputés et qui n'a réussi à prouver que sa mauvaise foi, a été condamné à 1.500 francs d'amende, au paiement d'un franc de dommages-intérêts à Léon Daudet et à l'insertion du jugement dans son propre journal. Le jugement reprenant, l'un après l'autre, tous les faits articulés contre Daudet établit l'inanité des allégations dont on avait voulu le salir.

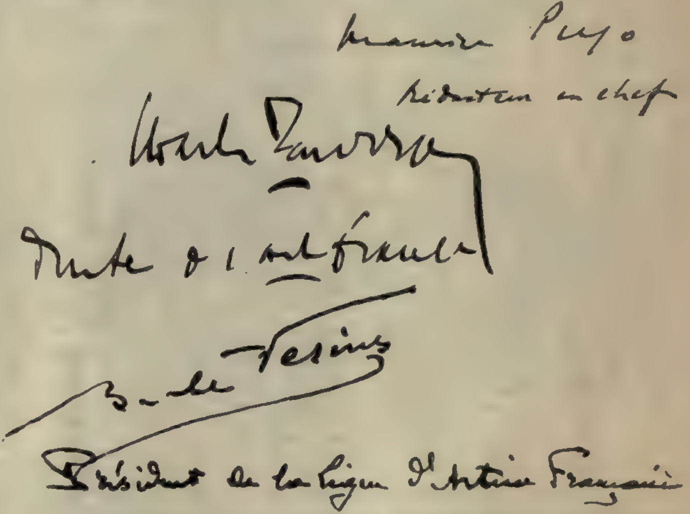
Quant à Gaucher, il a fui les juges, se sentant vaincu d'avance, et s'est réfugié dans le maquis de la procédure, plaidant l'incompétence du Tribunal qui l'a débouté de cette exception. Mais il a fait appel de ce jugement afin de trainer les choses en longueur: il craint le châtiment. Il avait, d'ailleurs, dans la même campagne d'affiches, incidemment attaqué M. Louis Dimier, agrégé de l'Université, ancien Administrateur de "L'Action Française": poursuivi par M. Louis Dimier, il a été condamné par jugement de la 12e Chambre Correctionnelle, le 3 Février 1922, pour les mensonges et les diffamations concernant M. Dimier que contenaient ses affiches.

Si, au corps de son article et furtivement, M. Laroque de Roquebrune a exprimé qu'il donnait "les accusations que comporte le livre d'André Gaucher sous toutes réserves" et s'il a fait, en passant, mention des "violentes protestations qui ont réfuté le livre d'André Gaucher", nous estimons, et vous estimerez certainement avec nous, Monsieur le Directeur et Cher Confrère, que M. Larocque de Roquebrune n'a pas fait ainsi, par de simples précautions oratoires, la juste part de la verité alors qu'il avait reproduit et commenté les diffamations de Gaucher dans tout leur développement.

Comme vous pouvez le voir par les affiches mêmes que nous avons l'honneur de vous communiquer, ce ne sont pas de "violentes protestations" qui ont "réfuté" les calomnies infâmes de M. Gaucher, c'est sa propre indignité, affirmée par le pur héros et l'homme d'honneur insigne qu'était le Comte de Montesquiou, mort pour la France, et c'est le jugement qui, pour les mêmes calomnies, a condamné Téry complice de Gaucher, et devant lequel Gaucher s'est jusqu'ici dérobé.

Nous comptons, Monsieur le Directeur et Cher Confrère, sur votre bonne foi qui a certainement été surprise et sur le droit qu'ont les Canadiens vos lecteurs d'être exactement informés des choses de France par une revue canadienne de langue française, pour obtenir que, vous insériez dans le prochain numéro de votre Revue, cette rectification à laquelle nous avons droit et qui remettra les choses au point.

Veuillez, Monsieur Le Directeur et Cher Confrère, agréer l'expression de nos sentiments confraternels et très distingués.



SANS ADIEU, JOLI CANADA! [1]

Doux Pays qui nous est si cher,
Fier Canada que Dieu protège,
Nous ne t'avons vu qu'en hiver,
Roulé dans ton manteau de neige;
Tu parais dormir, sous ses plis,
Dans le mystère et le silence
Comme sous l'Hermine et le Lys
Partis avec toi de la France !

...Mais le Soleil, la Liberté,
Qui sur Toi rayonnent sans cesse,
Te dispenseront la Santé
Pour une éternelle Jeunesse:
Le sang court plus vite en ton cœur,
La sève en tes glèbes fécondes
Pour un bel Avenir vainqueur
Et pour de riches moissons blondes !...

...Sans adieu, Pays de Bonté,
De Vaillance et de Poésie,
Toi, que nul jamais n'a quitté
Sans en garder la nostalgie:
Nous te reviendrons au printemps
A l'heure des métamorphoses,
Quand tu seras, en même temps,
Le Pays des Lys...et des roses !

THEODORE BOTREL

(1) Chanson de Botrel mise en musique par M. L. de Gerlor.

Ceux qui nous font Honneur

Par LUC AUBRY



Le Sénateur RAOUL DANDURAND
Ministre dans le gouvernement King

Dans la pléiade des hommes politiques que la dernière victoire libérale vient de placer au premier rang, nous remarquons l'un des hommes les plus distingués de notre Province, l'honorable Sénateur Raoul Dandurand, qui a accepté de servir comme Ministre fédéral, les destinées de la vieille Province.

Nul n'est plus attaché à sa patrie et à sa race que M. Dandurand, et son dévouement aux choses de France traduit assez le souci qu'il a de voir croître en terre canadienne, les grandes traditions mieux servies par un contact plus constant avec la mère-patrie. Dans toute sa carrière, cette préoccupation ressort de façon éclatante. Il comprend, il aime, et il admire la France, et tous ses gestes tendent à resserrer les liens sentimentaux et intellectuels qui doivent nous attacher impérissablement à cette patrie d'où sont venus nos aïeux.

Ce Canadien, si français d'esprit et d'actions, occupe depuis longtemps dans la vie publique de sa patrie, une première place, et les seules notes fournies par le "Parliamentary Companion" expliquent éloquemment combien brillante et méritoire se trace la carrière de M. Dandurand.

"Représentant de la Division Sénatoriale-DeLorimier. Président du Sénat 1905-9. Né à Montréal, 4 novembre 1861, fils de Oedipe Dandurand, marchand et de Marie Marguerite Roy, épousa-1886- Joséphine, fille de l'hon. F. G. Marchand, Premier Ministre de la province de Québec, a une fille Madame de Gaspé Beaubien. A fait ses études au Collège de Montréal et à l'Université Laval. Reçu au barreau en 1883, C. R. en 1897, appelé au sénat en 1898, chevalier de la Légion d'Honneur en 1891, officier en 1907 puis commandeur en 1912. Président de la Banque d'Epargne de la Cité et du District, de l'Assurance du Canada contre l'incendie, directeur de la Sun Life Assurance Co., de la Montreal Cotton Co., de la Montreal Trust Co., etc. A publié en collaboration avec M. Charles Lanctôt, C.R. un traité sur le droit criminel et un manuel pour juges de Paix".

A ces notes, il convient d'ajouter quelques précisions. M. Dandurand est Président de France-Amérique, association importante qui s'applique à développer des relations plus étroites entre les deux mondes. Cette association a joué pendant la guerre, un rôle admirable, et son action a puissamment contribué à cultiver ici un plus grand respect en même temps qu'un culte plus parfait, pour la France, alors qu'elle faisait renaître au cœur de la douce patrie, une tendresse plus vive envers la famille française -canadienne.

Nous devons savoir gré au Canadien éminent qui, de toute son ardeur patriotique, a lutté, travaillé... et souffert aussi sans doute, pour donner à son pays et à sa race des exemples de vaillance, de loyauté, de dévouement, de fierté et de gratitude. La vie entière de M. Dandurand se détache harmonieuse et nette sur l'écran national, et les services que nous a rendus cet homme de cœur, dans les domaines de notre propre activité, comme dans nos relations avec les nations amies, sont incalculables. M. Dandurand s'honore des amitiés les plus illustres; il connait les célébrités françaises, anglaises et américaines, ce contact avec des esprits distingués lui donne sur la vie universelle des clartés dont bénéficient largement son pays et sa race.

Nous ne saurions trop hautement exprimer l'estime et l'admiration que nous professons pour le caractère élevé, l'esprit charmant et le cœur bienveillant de ce politique aux vues larges, aux espoirs infinis et à la fierté irréductible.

Le Sénateur Dandurand a épousé une femme distinguée et brillante qui a joué un rôle important dans le domaine littéraire et social. Tout le Canada connait et apprécie le talent sûr et personnel de Madame Dandurand que nous pouvons reconnaître, je crois, comme



Madame DANDURAND



Mme. DeGASPE BEAUBIEN
fille unique du Senateur et de Madame Dandurand

la première femme journaliste de notre province. En effet, toute jeune, encore enfant même, dans le journal que redigeait son père, cet homme d'esprit fin et de cœur exquis, F. G. Marchand, Madame Dandurand fit ses débuts littéraires. Depuis, nous l'avons retrouvée dans toutes nos activités féminines déployant, à servir les meilleures causes, toute la chaleur de son âme, et la lucilité de son intelligence. Elle fut "précurseur" dans les lettres et dans les initiatives sociales féminines. Femme d'avant-garde, elle prêcha de la plume et de l'exemple, et elle ouvrit nette et droite la voie où devait entrer à sa suite la pléiade de femmes que nous trouvons aujourd'hui à la défense de tous les progrès.

Madame Dandurand a publié autrefois "Le Coin du Feu", revue charmante et spirituelle qui compta d'illustres collaborateurs, et rallia d'unanimes sympathies. Elle fut aussi la fondatrice de "L'Oeuvre des Livres gratuits" chargée de porter aux Canadiens des terres lointaines ou isolées des nouvelles colonisations, le reconfort intellectuel et la joie morale d'une bonne et saine lecture.

L'action exercée par cette femme spirituelle et bonne fut éminément bienfaisante, et, dans la galerie des grandes Canadiennes, Madame Dandurand occupera la place de choix reservée aux esprits d'élite et l'on dira d'elle qu'elle a beaucoup servi et profondément aimé les siens.

Le Sénateur et Madame Dandurand revivent dans trois petits-enfants qui sont leur orgueil et leur joie: Jacques, Claire et Andrée, fils et filles de M. et Mme de Gaspé Beaubien.

LUC AUBRY.

Regrettez-vous le temps...

A Jean Richepin
En souvenir d'un mot bienveillant et de ses inoubliables conférences d'Athènes, au printemps de 1912.

...aujourd'hui encore, ils vont à Athènes comme à un rendez-vous d'amour.
Charles MAURRAS.

Sur ce rivage hellène, un clair matin d'avril
Apporte ses odeurs d'ambre et de violettes;
Les monts, vers l'horizon, ont des lignes plus nettes
Et, sur le golfe bleu, prolongent leur profil.

Et je goûte, ravi, ce charme magnétique
Des parfums, des couleurs, des sites enchantés,
Et pourtant, à l'émoi de mes sens exaltés
Se mêle je ne sais quel rêve nostalgique...

Ah ! que j'eusse aimé voir, comme aux âges anciens,
Vos champs, vos bois sacrés, vos monts mythologiques,
Vos Olympes neigeux, vos roses Pentéliques,
Vos îles et vos mers, pays ioniens !

Ah ! que j'eusse aimé vivre aux époques dorées
Où toute la jeunesse, où tout l'espoir humain,
Sous ton ciel pur, Hellas ! s'épanouit soudain
En la beauté des dieux aux formes adorées !

Hellas ! j'eusse aimé voir,—avec l'âme et le coeur !—
Et comme on voit la plaine, au printemps, parfumée
De ses plus rares fleurs, ta terre parsemée
Des Acropoles d'or où l'Art était vainqueur !

Et vivre, vivre au temps de Phidias, d'Apelle;
A l'atelier, au temple, admirer leurs travaux
Et connaître l'ardeur mystique des dévots
A la jeune Vénus, fille de Praxitèle.

Vivre au temps de Socrate et du divin Platon;
Etre leur plus fervent, leur plus humble disciple,
Orgueilleux de sentir leur sagesse multiple
A l'esprit prodiguer sa féconde leçon.

Vivre au temps glorieux de Sophocle et d'Eschyle;
Au théâtre, écouter en tremblant les acteurs,
Au plus tragique instant gémir avec les choeurs,
Pleurer en admirant la pureté du style...

Oh ! vivre quand c'était un devoir d'être fort,
Au temps où dans le stade, exerçant leur souplesse,
A l'éblouissement de ton soleil, ô Grèce !
Tes athlètes montraient la gloire de leurs corps.

Ah ! vivre, vivre au temps de Phryné, d'Aspasie;
S'extasier devant leur parfaite beauté
Et savourer enfin, suprême volupté,
En mourant à leurs pieds une joie infinie !

Emile VEZINA
Baie de Phalère, avril 1912

D'un volume en préparation:
"Le libre Essor"



L'IN-PLANO

CONTE DE PÂQUES

Par PIERRE LOUYS

I

Quand la grande porte se fut refermée avec le claquement de sa forte serrure, la petite Cile ne sut d'abord si elle devait rire ou pleurer, tant elle ignorait profondément les émotions de la solitude.

Depuis douze ans, c'est-à-dire depuis le jour de sa naissance, on ne l'avait jamais laissée plus de cinq minutes seule avec elle même. Le soir elle s'endormait dans la chambre de sa mère, qui ne voulait pas la quitter la nuit; le matin, elle travaillait sous le regard de sa jeune gouvernante; l'après-midi, elle devenait le centre charmant et l'objet aimé de toute la famille. Dix personnes autour d'elle ne l'étonnait point; mais elle ne connaissait pas plus la solitude que Siegfried ne connut la peur.

Et, cependant, elle était seule, tout à fait seule, pour deux longues heures encore, elle n'en pouvait pas douter.

Son père avait quitté Paris pour la chasse. Sa mère venait de sortir en voiture, emmenant le cocher avec le valet de pied. La femme de chambre et son mari, le valet de chambre, étaient en province, où les avait appelés l'enterrement d'un parent. Le chef et la fille de cuisine sortaient chacun de leur côté, comme ils en avaient le droit tous les dimanches. Mlle Cile était donc restée sous la garde unique, et peut-être un peu jeune, de sa gouvernante madrilène, qui lui apprenait l'espagnol.

Malheureusement, Senorita (comme l'appelait sa petite élève) semblait avoir ses raisons d'aller se promener, elle aussi. Elle était, ce jour-là, inconcevablement distraite, et nerveuse, et prête à pleurer. Cile l'aimait bien, et s'enquit de sa peine. Alors, brusquement, Senorita lui dit qu'elle allait sortir, qu'elle ne pouvait pas l'emmener, que dans deux heures, sans faute, elle serait de retour: mais que pour rien au monde il ne fallait le dire à Madame, et que Cile lui prouverait sa tendre affection en restant plus sage encore, toute seule, qu'elle ne l'aurait été devant sa maîtresse.

Cile promit, sans savoir ce qu'elle promettait, puisque la solitude et elle ne s'étaient jamais rencontrées. Senorita piqua une grande épingle dans son chapeau noir, embrassa vivement la petite fille immobile, et les deux portes s'étaient refermées avant que Cile eût rien compris à ce qui venait de lui arriver. Mélancolique, elle s'assit doucement sur la chaise qui se trouvait derrière elle, et poussa un gros soupir.

Tout le monde l'avait abandonnée.

Ainsi, des cents personnes qui l'aimaient tant et le lui répétaient sans cesse, parents, grand-parents, domestiques, gouvernante, oncles, tantes, cousines, amies, pas une âme n'était restée là pour avoir l'honneur de lui faire sa cour. Tout le monde aimait donc "ailleurs", et comment expliquer cela? Cile n'avait jamais prévu la détresse d'une situation pareille.

Elle se leva sur la pointe du pied, alla de chambre en chambre, et de salon en salon. Le vaste hôtel où elle était née l'intimidait pour la première fois. Après avoir beaucoup réfléchi, Cile observa que la maison déserte avait reçu en plein jour le silence de la nuit, et rien n'est plus mystérieux que certains bouleversements des heures par les ténèbres du son comme par celles de la lumière. Sans doute, le soleil était vif au dehors, mais dans le calme soudain des choses autour d'elle, Cile tremblait comme sous une éclipse.

Elle se mit lentement, sagement, au piano, ouvrit le premier tome de Schumann à la corne qui marquait son morceau le plus facile: "Retour du théâtre", et elle voulut jouer. Mais l'éclat du premier accord la fit sauter de son tabouret par terre, tant il se répercuta violemment sur les quatre murs, et elle jugea prudent de ne pas continuer.

Toujours à petits pas, elle courut vers la fenêtre: la grande cour pavée, les doubles communs, les hautes portes closes de la remise et de l'écurie composaient comme d'habitude le décor trop connu et toujours désert de ses contemplations pensives. Même la niche du chien prenait un aspect de maison vide, depuis le départ pour la chasse. Cile souffla sur la vitre lisse, et doucement écrivit dans la buée blanchêtre:—Je m'ennuie.

Mais soudain, une idée, une éclatante idée, illumina sa petite cervelle.

L'hôtel n'avait que trois étages, et tout le troisième était occupé par une vaste bibliothèque, interdite à la jeune Cile. En vérité, elle n'imaginait rien de tout à fait inaccessible que deux régions supérieures: d'abord cette bibliothèque, et, ensuite le firmament. Qui l'empêchait d'explorer, pendant son heure d'indépendance, la première et la plus tentante des zones qu'elle ne connaissait point? Qui l'empêchait? Sa conscience? Non. Cile avait beaucoup de conscience, mais seulement à l'égard des fautes ou des péchés dont elle comprenait la noirceur. Au troisième étage comme au premier elle était bien résolue à ne rien faire de condamnable. Elle y serait sage, ne casserait rien, marcherait sur la pointe du pied, ne laisserait aucune trace de sa visite secrète....

Un peu tremblante, elle monta. Chaque marche nouvelle, où ses pantoufles roses n'avaient jamais posé leur semelle flexible, l'effrayait à la fois et l'intéressait comme une bande de terrain vierge dans un voyage de découvertes. Il y en eut vingt-huit jusqu'au sommet. Lorsqu'elle eut atteint la rampe horizontale, Cile se pencha tout émue avec le sentiment de fouler la cime du monde.

Sur le palier, la double porte était restée entr'ouverte. Poussée par l'enfant craintive, elle tourna majestueusement dans l'ombre, telle la porte du Mystère, — et Cile entra, sur la pointe du pied.

II

Cette bibliothèque s'allongeait, en forme de bathédrale, très haute, très profonde et très sombre, avec des vitraux au-dessus des rayons. Des multitudes de livres bruns (Cile pensa: plus de dix millions de livres) couvraient les murs à droite et à gauche, et même au fond, dans le lointain. Cile aimait beaucoup les livres. Comme on devait s'amuser avec tant d'histoires! Sans doute, elle pouvait bien se donner la permission d'en lire un peu. D'abord on ne le saurait pas. Et puis, cela ne faisait de mal à personne. Pourquoi le lui défendait-on?

Seulement, l'embarras était grand de choisir un volume entre dix millions. Lequel prendre? Le plus beau. Et le plus beau, c'était le plus grand. Il se trouva que justement devan elle, tout en bas du plus haut meuble, se dressait le dos noir et or d'un in-plano gigantesque.

Oh ! celui-là, par exemple, ce n'était pas un livre, bien sûr. On ne faisait pas de livres pareils.

Cile se rappela qu'on lui avait donné, autrefois, comme cadeau de Noel, un grand jeu enfermé dans une boite en forme de reliure.

—Si c'était un jeu ! se dit-elle.

Et elle se pencha pour lire le titre:

En majuscules dorées, le titre se lisait:

HAGIOGRAPH
HISPANOR

Les connaissances bibliographiques et latines de la lectrice étaient encore trop élémentaires pour qu'elle sût complèter la phrase sous sa forme véritable: Hagiographorum hispanorum opera selectissima.

Elle mit un doigt dans sa bouche, et se dit après réflexion:

—Un hagiographe Hispanor...ça doit être un jeu mécanique.

Ceci décidé, sa résolution fut prise. Elle saisit avec les deux mains l'énorme in-plano presque aussi grand qu'elle, le tira, fit un effort qui tendit ses reins en arrière....

Le volume, arraché de sa place éternelle, glissa, bascula, oscilla et retomba debout, sur la tranche.

Cile respira largement, fière de sa force, et plus encore de son audace mais elle ne se hasarda point à transporter une si lourde charge. Toujours avec les deux mains, elle fit tourner le premier plat sur ses gonds comme une porte sourde, et elle recula de quelques pas.

L'obscurité augmentait autour d'elle. Le jour baissait rapidement. Un long rayon descendu d'un vitrail bleuâtre, frappait le frontispice noir du livre qu'elle venait d'ouvrir.

Une sainte espagnole y était gravée en costume de carmélite, devant un paysage vaguement africain. Elle tenait un fouet d'une main, et de l'aurtre un grand cœur qui dégouttait de sang.

Cile , effrayée, recula encore.

Bientôt, il n'y eut plus rien d'éclairé dans la vaste salle, que le fantôme triste et pâle de la Sainte; mais plus les alentours s'obscurcissaient de noir, plus elle-même s'illuminait de blanc.

Elle paraissait grandir, bouger, remuer les yeux.

Un souffle d'air venait du paysage animer les plis de ses vêtements.

Elle penchait la tête. Elle parla enfin.

—Cecile....

La pauvre petite, presque morte d'effroi, tomba sur les genoux

—Madame....dit-elle

Puis, se reprenant comme une enfant sage, et pensant, à propos, qu'il fallait dire "ma sœur" à toutes les religieuses, elle murmura poliment:

—Ma Sainte....

L'apparition répondit:

—Ne crains pas.

—Oh ! je n'ai pas peur, dit Cile, toute blanche, mais je suis bien intimidée.... Pardonnez-moi, ma Sainte.

Tout en parlant, elle considérait le costume flottant de l'Immortelle, la tunique brune, le scapulaire, les pieds nus dans les sandales, et, par-dessus toute la stature, le vaste manteau blanc comme une lumière.

—Viens plus près, dit la Sainte, plus près. Que puis-je pour toi ? As -tu quelque chose à me dire, ou plutôt, à me demander ?

Cile s'enhardit:

—Plutôt à vous demander, ma Sainte. Il y a tant de choses que je voudrais savoir ! Et vous devez savoir tout, puisque vous venez du ciel.

—Eh bien, je te permets de me poser trois questions. Trois, pas une de plus. Je t'écoute . Et je te répondrai, mon enfant.

Tout de suite, l'enfant posa la première:

—Pourquoi me défend-on de venir ici ?

La Sainte lentement répondit:

—Parce que les poutres, et les planchers, et les feuilles, et les gravures de toute cette bibliothèque sont le tronc et les branches et les feuilles et les fleurs de l'Arbre de la Science du Bien et du Mal.

—La Science du Bien et du Mal, répéta l'enfant. Qu'est-ce que c'est ?

—C'est la connaissance de la vie.

—La Vie.. répéta-t-elle encore. Oh ! qu'est-ce que sera ma vie ?

La Sainte frissonna imperceptiblement.

—Ce serait ta dernière question, petite Cile, réfléchis bien ! N'aimerais-tu pas mieux m'en poser une autre ?

Mais la petite, peu à peu rassurée, insistait:

—Non ! non ! c'est tout ce que je veux savoir.

—Si je te réponds, tu regretteras de m'avoir interrogée.

Cile hésita, pâlit de nouveau, et reprit d'une voix très douce:

—Ma Sainte, répondez-moi, vous me l'avez promis.

Alors l'apparition éleva vers le ciel sa main qui tenait un grand cœur de pourpre, et les gouttes de sang se mirent à tomber, d'abord une à une, comme des larmes, puis par ruisseaux, comme des sanglots.

—Je pourrais, dit-elle sourdement, ouvrir le livre de ta vie, savoir comment...de quel côté.. sous quelle forme.. et les circonstances.... A quoi bon ? Toutes les vies humaines sont nivelées sous le même rouleau et, quelle que soit ta vie, elle sera la Vie.... Ecoute moi bien, ma pauvre enfant. Tu vis d'illusion et d'espoirs: ton illusion s'évanouira; tous tes espoirs seront fauchés; jamais ! jamais tu n'obtiendras ni de conserver ce que tu chéris, ni de posséder ce que tu désires, ni de réaliser ce que tu rêves. Tu poursuivras le bonheur d'une poursuite insensée; tu le verras partout à la portée de la main, et toujours ta main retombera sur le vide, tes genoux sur la terre, et ton front sur les genoux avec tant de sanglots que tu te croiras mourir... Tn mourras cent fois avec tes cent rêves; ton dernier jour n'est pas le plus noir de ceux qui te restent à vivre.

Un flot de sang ruissela du cœur suspendu.

—Ecoute-moi bien....Tu aimeras. Un sentiment nouveau, étrange, inexprimablement lumineux et tendre envahira ton âme crédule, qui le prendra pour le bonheur, et plus il t'aura promis d'allegresse, plus il flagellera ton corps et ton esprit avec son triple fouet d'horreur, de désespoir et de dégoût. Quel que soit ton amour, il mourra dans les larmes et tes douleurs seront telles que tu ne peux pas les imaginer....

Le cœur se gonfla plusieurs fois à toute violence. Le sang rouge en ruisselait toujours.

—Ecoute-moi encore....Tu seras mère. Ah ! cette fois tu croiras vraiment avoir trouvé le chemin de la vie bienheureuse. Ton enfant ! Ton enfant ! Comme tu le désireras ! Quel avenir enchanté tu rêveras pour toi-même et pour lui dans tes bras ! Mais du jour où Dieu te l'aura promis, tes larmes ne cesseront plus de couler sur tes joues. Douleurs horribles pour l'obtenir, efforts et peines de tous les jours pour le conserver à la vie, terreur s'il est malade, déchirement inguérissable si Dieu te le reprend comme il te l'a donné. Alors tu connaîtras que le malheur monte comme une marée à l'assaut de la vie humaine, et sans cesse, d'année en année, grossit ses vagues de sanglots.

Le cœur s'élargissait tel qu'un soleil du soir. On ne voyait presque plus sa forme, car le sang débordait tout autour de lui.

—Enfin, reprit la Sainte, fais le compte aujourd'hui

de tous ceux que tu aimes et sache que pas un deux ne sera près de ton chevet le jour où, vieille femme et presque une étrangère dans un monde nouveau, tu mourras, affreusement seule. Tu verras, l'un après l'autre, les quatre grands-parents si bons et tant aimés disparaître des lieux où tu les embrassais. Tu verras ta mère expirer, peut-être après une agonie dont tu frissonneras pour toujours. Tu mettras ton père mort dans un cercueil de chêne, entre deux couches de sciure de bois pour que sa pourriture ne filtre pas à terre par les fentes de la caisse reclouée sur son front....

—Ah!!!

Cile au dernier dégré de l'épouvante, criait, pleurait, tendait les mains....

—Non...non...ma Sainte...non...ne me dites pas...

Elle se jeta en suppliant dans les plis du manteau de lumière; mais à travers la vision impondérable, elle toucha l'énorme in-plano toujours debout sur sa tranche.... Le volume chancela en arrière, s'abattit de toute sa hauteur et son bruit formidable tonna dans la voûte retentissante, pendant qu'au sein du nuage de poussière bleuâtre s'effaçait et fuyait sainte Thérèse de Jesus.

Au même instant la porte s'ouvrait....Brusquement quatorze jets de foudre enflammèrent le lustre électrique, et Cile entendit la voix de son père crier sur un ton de fureur qu'elle ne lui avait jamais connu:

—Cécile! méchante enfant! c'est ici que je te trouve!

Ah! la pauvre petite n'était guère en état de répondre. Elle écouta la colère paternelle avec une espèce d'égarement; elle vit dans cet éclat de voix le commencement des malheurs de la vie, et dans une explosion de larmes, elle se coucha sur le plancher.

III

—Je veux mourir tout de suite, tout de suite; je veux mourir tout de suite... répétait-elle.

Le père, inquiet, s'approcha, la releva, la prit sur ses genoux, l'interrogea. Que s'était-il passé? Qu'est-ce que tout cela signifiait? Pourquoi était-elle entrée là? et pourquoi ces cris de désespoir? Mais Cile ne voulait pas répondre. Cile ne voulait plus que mourir.

Elle sanglota pendant une heure sans pouvoir expliquer sa peine. Elle pleurait, la tête perdue sur l'épaule de son père qui la berçait un peu. Et tout à coup elle raconta ce que lui avait dit la Sainte ,avec une petite voix blanche, monotone et désespérée comme en ont les personnes mourantes qui prononcent leurs dernières paroles

Son père l'écoutait parler. Il ne voulait montrer qu'une émotion souriante; mais malgré les efforts de toute sa volonté, il ne put s'empêcher d'avoir les yeux en larmes et resta plus pâle que la petite lorsqu'elle eut achevé son récit....

Alors il l'embrassa de plus près. Ses deux larges mains affectueuses enveloppèrent des deux côtés la petite tête blonde inondée de pleurs, et il lui dit avec une extrême tendresse:

—Mon enfant...mon petit... console-toi...Tu as été punie, tu le vois, parce que tu m'avais désobéi. Voilà ce qui arrive aux petites filles qui vont dans les bibliothèques. Elles lisent sur la vie certaines choses qu'elles n'ont pas besoin de savoir....

Il reprit après une hésitation:

—...et qui ne sont pas vraies.

Cile leva ses yeux d'enfant grave:

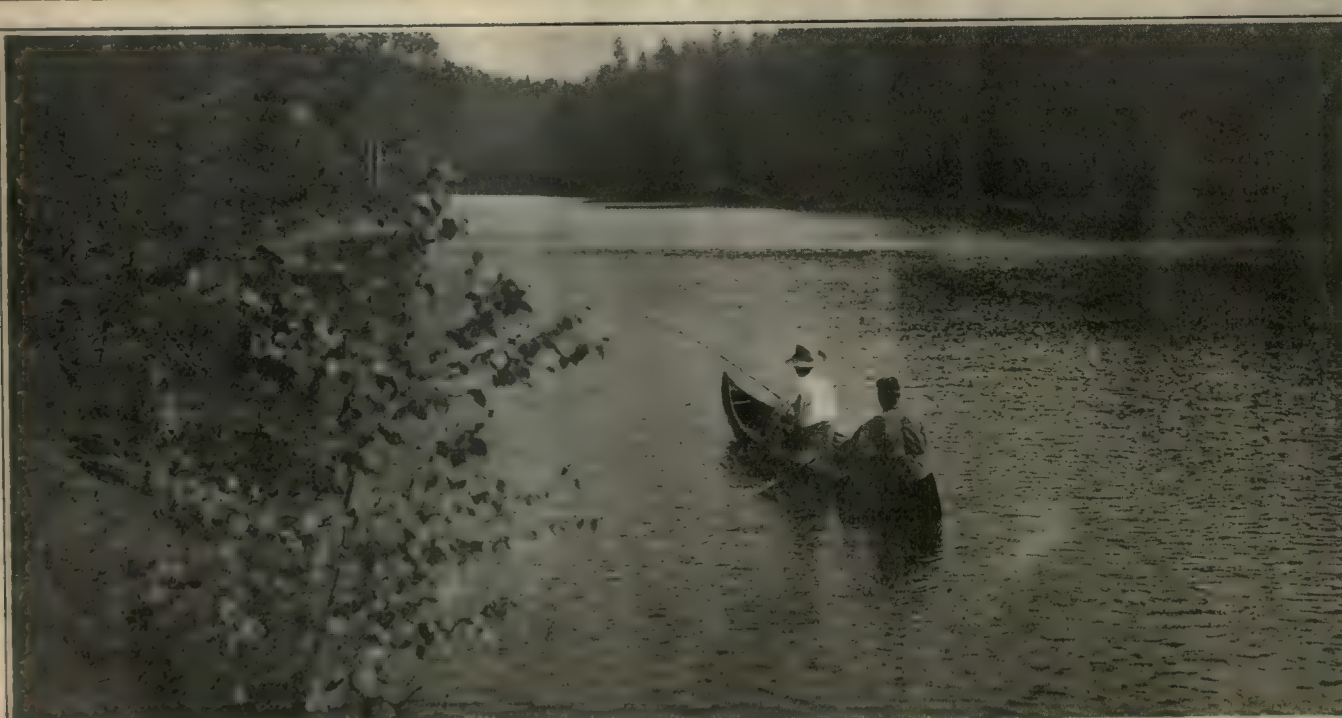
—Pas vraies?... Comment, pas vraie?... Ce que m'a dit la Sainte n'est pas vrai?

—La Sainte a voulu t'effrayer, pour ta pénitence, ma chérie; mais la vie est tout le contraire du tableau qu'elle t'en a fait. La vie est belle.... La vie est douce.... La vie est bonne....Tout est bonheur.

Et, de nouveau, il s'efforça de sourire.

L'enfant le regarda longtemps... puis elle le serra de toute sa force, en tremblant de la tête aux pieds.

PIERRE LOUYS.



La saison de la pêche à la truite s'ouvrira bientôt et nous verrons de nouveau les fervents du bambou se mettre en campagne. Les lacs et les rivières des Laurentides et des Cantons de l'Est invitent les amateurs à de fructueuses excursions dans leurs eaux limpides et bordées d'épaisses frondaisons.

Les nouveaux Livres

Par LOUIS DANTIN

L'hiver semble être chez nous la saison des végétations littéraires (et ceci contredit en plein la théorie récemment émise qui attribue notre lenteur intellectuelle au "travail de congélation du climat". Les premières neiges de cette année nous ont valu une éclosion d'œuvres et d'œuvrettes touchant à la poésie, au drame, à la nouvelle, et même au folklore et à la musique. Cette activité prouve au moins l'existence d'une sève, la poussée d'une vie mentale se faisant jour, à travers nos étouffantes vulgarités. Il faut saluer tous ces essais pour l'effort qu'ils décèlent, et quelques-uns pour leurs éléments de réelle valeur.

Les *Alternances* d'Alphonse Beauregard ont ouvert la série. J'arrive le dernier pour parler des *Alternances*. Elles ont subi déjà la critique forcenée, la critique extatique et la critique juste milieu. Je ne sais trop où je puis me faufiler avec quelque chance d'être inventif. Résignons-nous à être simplement honnête, quelque soit l'entourage où cela doive nous placer.

Je retrouve dans ces vers les excellences et les défauts qui m'avaient frappé dans une première œuvre. L'art de M. Beauregard s'y montre, comme jadis, essentiellement cérébral et subtil. Ses visions sont surtout des visions d'idées; le sentiment, s'il perce, n'est jamais entièrement libre des activités de l'esprit. Le poète est un philosophe qui en même temps s'exalte et médite, célèbre et analyse, qui observe et qui pèse sa propre émotion. Il n'est donc ni naïf ni spontané au sens des poètes-rossignols qui mettent toute leur âme dans un trille. Il ne sait pas, d'une impression vaporeuse, à peine consciente, tirer des rythmes qui charment par leur imprécision même. Il lui faut un problème à creuser, une sensation humaine à retourner comme sur une claie, une souffrance à disséquer en la gémissant. C'est ce que d'aucuns lui reprochent, oublieux, selon moi, de l'étendue sans bornes, de la multiple variété du domaine poétique. La Beauté n'est restreinte à aucune des formes de l'être: elle luit sur les cimes de l'idée aussi bien que dans les retraites du cœur, ou dans le jeu des phénomènes sensibles. Il y a de la rêverie dans la métaphysique, il y en a dans la psychologie, il y en a dans l'astronomie et dans le calcul infinitésimal. Platon, Lucrèce, Michelet, Sully-Prud'homme, sont des poètes de premier ordre pour avoir distillé les essences précieuses de la science et de l'histoire. Le monde entier, dans tous ses règnes n'est qu'un jardin de symboles et de mirages. L'Art est en solution dans tout, comme l'or dans les vagues de la mer. On ne peut donc *a priori* nier une poésie parce qu'elle est transcendentale ou profonde: qu'on discute seulement si elle l'est avec éclat et grandeur. Et chez nous moins qu'ailleurs est-il séant de faire grise mine à la littérature pensante. Notre art a souffert de tout temps d'anémie intellectuelle: il a tout mis dans l'expression, sans souci de la substance forte, de la création originale, et c'est pourquoi, dans son ensemble, il est resté piètre et futil. Remercions M. Beauregard de commencer par l'invention, l'observation, la déduction hardie ou ingénieuse, et de réduire le mot à son rôle d'écorce.

Sans doute, si cette poésie est froide ou inerte, elle sera médiocre, et alors nous pourrons regretter qu'elle soit raisonneuse, comme nous la blâmerions d'être sentimentale. Mais les plongées qu'elle affectionne sont-elles vraiment si glacées? N'a-t-elle pas son élan et son envol? Je remarque, pour ma part, qu'elle énonce rarement un fait sans l'électriser d'une image, qu'elle s'efforce à choisir pour ses abstractions le symbole distinctif et étincelant, qu'elle se préoccupe d'harmonie, de mesure, et qu'à travers ses formes parfois calculées un tourment intime la pénètre. Dans son lyrisme d'un genre à part, l'éclair jaillit de l'effort mental, le trope fleurit des constatations et des axiomes; mais c'est pourtant de la vie, de l'enthousiasme, parfois même assez de désordre pour créer une sorte d'obscurité mystique.

Il n'est pas de thème plus sévère que celui de la déchéance de l'âme sous l'enserrement des instincts inférieurs. Qu'importe, si le poète l'anime à la façon d'un drame, le pose dans une lumière sympathique et chaude?

Mais, ô matière épaisse,
Matière envahisseuse, enlisante maîtresse,
On ne s'approche pas impunément de toi.
Le Rêve délaissé devient Désir étroit.
Lentement le regard de poussière se voile;
Les mots perdent leur don d'imagiers: une voile
N'évoque plus les beaux paysages lointains.
La pensée apparaît un labeur surhumain;
On l'écarte, et bientôt n'en sachant plus l'usage,
On est forcé d'entendre en soi le bavardage
De tous les appétits bornés et primitifs.
Les minuscules faits et les besoins chétifs
Forment une broussaille opaque, où l'on végète
Dans la trouble stupeur de l'herbe et de la bête.

Soyez sûrs qu'un simple casuiste n'aurait pas écrit cela. Permettons à M. Beauregard de prêcher l'ascétisme dans une langue aussi variée et aussi ferme; et comparons, au besoin, ces leçons morales à celles de Ducis ou de Jean Racine!

De même, son âme sentimentale est vibrante même quand elle se surveille et se restreint. Il a délaissé dans ce nouveau livre son attitude insouciante envers la femme: il vit maintenant sans fausse honte les crises et les angoisses du cœur. Ce n'est pas seulement dans des jeux de virtuose comme *Le Damné*, fictifs à force d'être violents, qu'il clame le tourment d'amour; c'est dans des pièces d'une passion vraie, dont l'impitoyable lucidité accroît encore l'inquiétude. Ainsi ce curieux *Reconquérir*, où l'énoncé de stratégie minutieuse et en apparence très calme éclate en cri suraigu de désir:

Cependant que, brûlé, l'âme changée en cuivre,
Insensible au fardeau comme au plaisir de vivre,
Je ne serai plus rien au monde qu'une voix
Pour que l'aimée entende et revienne vers moi.

ou bien cette *Nuit Suprême*, baignée d'une tendresse d'autant plus grisante qu'elle se sent incertaine et courte; ou encore les rêves lancinants et morbides de *Possession*.

Si cela garde un air blasé, voici du sentiment clair et jeune, de la délicatesse souriante et de la grâce. *Le Sentier* est un de ces apologues à la manière de l'*Arbre Mort*, où l'âme et la nature se confondent dans un même symbole. Parce que ce sentier a été foulé maintesfois par le couple épris, qu'il a entendu leurs confidences et suivi le progrès de leur mutuel caprice, il s'identifie tout à coup avec les souvenirs qu'il rappelle: il devient la route même de leurs pensées. Chaque buisson qui le borde est une caresse en fleur, chaque détour est un incident de l'aventure

amoureuse, le rocher embusqué est la menace d'une querelle; et quand le lacis vagabond débouche enfin sur le lac sans rides, on se trouve non en face d'une nappe matérielle, mais en présence même du vaste Amour. Et ceci est-il moins joli, moins pur, pour faire courir une idée subtile à travers le tissu du paysage, pour mettre en branle un peu de réflexion, pour laisser, au-delà du tableau sensible, quelque chose à chercher et à deviner? Je vous assure que *Le Sentier* est une des plus charmantes allégories de notre littérature sentimentale.

Toute la dernière partie du livre montre, d'ailleurs, M. Beauregard sous les aspects traditionnels du "poète": sensible à la beauté directe, aux effluves sonores, aux brillantes fantasmagories. Si des pièces comme *Les Iles*, *Gratitude*, *Bonheur Lucide*, n'émanent pas d'une entente secrète avec la nature, d'une fraternité cordiale avec les formes et les couleurs, alors il n'y a pas de "paysages sentis" dans Lemoyne ou dans Léon Dierx.

Quant au langage de cette poésie, il est inégal: c'est sa grande lacune. M. Beauregard n'est pas un styliste impeccable. Il a le respect du verbe, du pronom et de l'adjectif, mais il n'en a pas le culte. Sa phrase atteint la perfection, mais elle redescend; elle sonne le plus souvent le pur métal français, mais elle a de soudaines fêlures. On a cru voir dans ce volume, comparé à celui des *Forces*, un immense progrès d'expression. J'avoue que cette avance ne me paraît pas bien définie. Ici comme là M. Beauregard manie le vocable tantôt en maître et tantôt en combattant. Les *Alternances* n'ont pas de vers plus immaculés que ceux de *Elle et Moi*, ni les *Forces* de rimes plus douteuses que celles de *Nouvel Amour*. Ce qui est sûr, c'est qu'on croise à chaque page de l'œuvre nouvelle des strophes burinées au stylet, des images superbes et lapidaires:

La neige qui s'arma dans l'extase du froid
D'une beauté trop loin de la vie et traîtresse.

Le rire des fruits mûrs, le songe des semences
Et l'aspiration profonde de la nuit
Qui prépare le jour de travail et de bruit.

Le noir espace, beau pour une occulte fête...
Suspendus aux cheveux de la terre qui fuit,
Nous évoquons encor les heures solennelles.

Baisse la lampe. Il faut, les soirs de ferveur grave,
Que nul geste, perçu distinctement, n'entrave
Le cours harmonieux du songe intérieur.

Je sommeillais lorsque des grenouilles sautant,
Nombreuses et pressées,
Se formèrent en chœur de musique imitant
Des guitares pincées.

Mais aussi on trébuche sur de l'obscur, de l'entortillé ou du précieux:

La colonnade de ma vie,
La volonté libre et suivie
Par laquelle je fus moi-même éperdûment.

Et je crains, à me voir chercher l'inexistence,
De n'avoir point, jadis, rêvé de vie intense
Autant que je n'aspire à me décomposer.

Avoir aimé, vécu, puis rien, rien que du noir!
O voix, nous ne saurions ces mots les concevoir.

On se réveille las, mais sur la terre encor...
Il circule du sable en soi depuis la veille.
A sa famille de pensées
Une femme nous présenta:
Ravi, nous avons dit, en phrases nuancées,
Vers quel bonheur tendaient nos pas.

On a le choix entre la jouissance des très beaux vers et l'agacement des lignes imparfaites. Je préfère savourer, comme impression finale, parce que les beaux vers l'emportent de beaucoup, qu'ils mènent absolument la marche du livre. Les autres sont des accidents regrettables, qu'un peu de surveillance eût évités. Ce m'est toujours un sujet d'étonnement de voir des artistes capables du mieux se résigner au moindre par nonchalance, ou manque de critique; — mais enfin si M. Beauregard, avec tant de hautes qualités, ne connaissait ni faiblesses ni somnolences, il serait tout-à-fait un grand poète, et nous ne pouvons exiger cela. Il me suffit qu'il soit, en une forme souvent admirable, le plus chercheur, le plus réfléchi, le plus mentalement actif, le plus curieux de sensations rares, le plus indépendant, peut-être en somme le plus nettement personnel de tous nos poètes.

* * *

Ottawa nous a envoyé *Trouées dans les Novales*, un volume de "scènes canadiennes" dû à la plume de M. Jules Tremblay. Ces contes, ayant presque tous pour théâtre les cantons de l'Est, sont d'une intention plutôt légère. Ce sont surtout des narrés d'aventures joyeuses où se croisent des types du crû, gros en lignes et hauts en couleur, dans des cadres tracés avec une vérité exacte. Quelques-uns seulement jettent la note tendre ou tragique. L'invention n'en est pas toujours saisissante. *Saintes Langues*, *Les Significations*, *La Mort de Kéké*, *Le dîner du Curé*, cela tiendrait, quant à la substance, sur la pointe d'une aiguille. *La Poule Noire* est moins un récit qu'une charge d'une distinction douteuse. Mais cela vaut par le détail, par l'allure leste et l'entrain. D'ailleurs, les avatars du père Patentane, ce Tartarin-apôtre échoué parmi les "chicots" de Beauval, amènent plus d'un contraste piquant et inattendu. Si la scène du molosse se sauvant avec la relique du grand saint Gérard est un brin irrespectueuse, elle l'est à la façon aimable et bon enfant de l'*Elixir du père Gaucher*, dont personne ne se scandalise. L'auteur a mêlé ici à l'humour sherbrookoise la "galéjade" d'Arles ou d'Avignon, et ce mariage est fort réjouissant. Dans la note dramatique, c'est encore une trouvaille que le *Convoi Fantôme*, — cette grêle tambourinant sur les vitres d'une station télégraphique, avec les signaux du code Morse, une dépêche de mort. Ce qui plaît dans cette prose, c'est, malgré quelques gaucheries, une marche allègre et une tenue française; puis un vocabulaire très varié, montrant plus d'intimité avec Larousse qu'on n'en rencontre d'habitude, et qui à l'occasion donne au style comme une pointe technique. Si vous saviez, avant d'avoir lu les *Trouées*, ce que signifie *rioter*, *essarte*, *lagan*, *boqueteau*, *croulière*, *grisollant*, *toron*, *accore*, *herpes*, *drôme*, *salvanos*, *vaigrages*, *déchalement*, *biphore*, *platin*, *s'arrioler*, vous êtes plus avancé que moi. Arrive-t-il à l'auteur, une fois ou deux, de se tromper de mot rare? Je le soupçonnerais à propos de "*bruit floche*", qui me paraît un contresens ne relevant d'aucun lexique. Il ne faudrait pas, en tout cas, écrire *ululer* avec un *h*. Il serait bon aussi d'éviter des images cocasses comme "*remâcher le bagage* quotidien des cancans". L'esprit d'observation, la description nette, exempte de faux lyrisme, la spontanéité, la belle humeur, voilà ce qui rend ces contes parfaitement lisibles et par endroits délectables. Certains tableaux en ont un relief plastique, celui-ci, par exemple, où l'on voit une habitation longtemps négligée renaître à la propreté et à l'ordre:

Tout d'abord le banc des seaux connut la délicatesse d'une attention quotidienne, et personne n'osa l'encombrer et l'inonder.

Il fut écuré à la cendre et put mettre à nu sa belle couleur de bois blanc nature. La huche, depuis longtemps noircie par des mains calleuses et par les soirs de fumerie, respira par tous ses pores après un brossage vigoureux suivi d'une grande eau; et depuis lors la saine odeur du pain de boulange s'imprégna dans tous les coins du vivoir. La table, habituée de longue main à subir des bousculements de vaisselle sur ses panneaux mal peints, fut consolée de se sentir couverte de blancheur carrelée, de tissus lessivés avec minutie. Les catalognes relevaient négligemment leurs bouts, et leurs bords accrochaient les bottes ferrées des gars et les sabots des vieux; mais ce défaut fut corrigé: les torons de flanelle s'étalèrent de nouveau, unis et braves, devant le poêle à fourneau, sous la grande berceuse très vieille et même à la porte d'entrée, sans une seule fois courir le risque d'être à coup de pieds roulés en masses informes dans les coins. Il fallait voir le miroir se dévoiler au fond des terrines. La ferblanterie, les étains, s'épanouissaient dans leur boîte à deux compartiments, munie d'une cloison à poignée taillée en pleine œuvre, etc.

Impossible de transmettre plus graphiquement la sensation des choses nettoyées, la senteur saine du savon, la poésie du balai et du récurage. Ce réalisme a son imagination et sa finesse. Il rappelle quelque peu le coup de brosse de l'oncle Zola; et ce n'est certes pas prêter au conteur un "parent pauvre".

Daudet, Zola: oui, ce sont bien les deux affinités de M. Tremblay; diluées, cela va sans dire, dans sa personnalité propre; acclimatées de plus au pays de Sherbrooke, où la simplicité franche des types et leur persistante gaieté découragent l'écriture artiste et le pessimisme. M. Tremblay dédie son livre "à ceux qui préfèrent la patrie aux pays du dehors"; mais il a le bon goût, au moins dans son style, de cultiver les "vieux pays", et, restant canadien, d'être le moins canayen possible. C'est une formule de régionalisme qui en vaut bien d'autres. D'ailleurs ces contes n'ont rien de proprement patriotique; leur location n'est qu'un détail négligeable; ils sont de la littérature ayant pris Sherbrooke pour prétexte; un japonais peut les aimer; ils valent ce qu'ils valent, et leur patrie n'a rien à y voir.

* * *

D'Ottawa encore, la comédie des *Ailes Cassées*, par le major Rodolphe Girard. Comédie, s'entend, à la façon des pièces de Dumas, pas très exhilarante et touchant de près au drame. L'intrigue a pour pivot l'ambitieux avocat Raymond Barsalou, qui sacrifie son amour à sa carrière et qui a lieu de s'en repentir. Il s'était épris d'un ange de pureté et de grâce, Jacqueline, qu'un caprice du destin avait faite modèle d'artiste. Mais la fille rouée d'un certain Sir Léon, Gilberte, grille de l'attacher à son char. Elle aussi est ambitieuse et veut arriver femme de ministre. Sir Léon aussitôt, qui a en main toutes les influences, offre du même coup à Raymond un mandat de député et un mariage. Jacqueline, trahie, s'efface et se désespère en silence. Le nouveau couple, quoique attelé cahin-caha, va très vite sur le chemin des honneurs. Le dernier acte nous montre Barsalou devenu ministre, mais hélas! conscient du vide de sa vie intime à qui l'amour a toujours manqué. Gilberte, elle, plus finaude, et qui ne veut se passer de rien, trouve très simple d'avoir un amant. Son mari les surprend enlacés un soir de bal officiel: il fait un éclat de tous les diables, et le scandale est tel que sa démission s'impose. Par une coïncidence de commande, Jacqueline, qu'il n'a pas revue, se trouve à point chez lui au moment où sa déchéance le désole; et par un autre hasard, ahurissant jusqu'à en être providentiel, le téléphone apporte à Raymond, à cette minute même, l'annonce de la mort de sa femme, broyée dans un accident d'automobile. Le rideau tombe sur le mot de Jacqueline: "Ah! l'infortunée:"—et derrière le rideau on perçoit les deux cœurs enfin réunis dansant un entrechat et chantant: Zon, zon, zon! Cette histoire s'agrémente du flirt éhonté de Sir Léon, qui est un vieux marcheur, avec un régiment de sténographes, et de l'amitié, mêlée de profond respect, de l'artiste Georges Mathieu, *et de sa femme*, pour Jacqueline, le petit modèle.

J'ai pour principe bien arrêté de chercher en toute œuvre ce qu'elle peut contenir de distinctif et de louable, mais j'avoue qu'il m'est difficile de prendre ceci au sérieux. De la trame, il y a peu à dire, sinon qu'elle est ancienne, qu'elle a circulé sur les planches un nombre incalculable de fois, qu'elle alimente depuis cent ans la comédie bourgeoise. C'est *Le mariage d'Argent*, et c'est *Denise*, et c'est un quart des plus touchants mélodrames. Dans ce dernier remaniement, je la trouve au surplus effroyablement immorale. La vertu peut y rester triomphante, mais le vice n'y est surement pas puni. Ce Raymond Barsalou n'a pas même une journée pour se lamenter sur son erreur. L'ancien amour lui est resservi sur un plateau à l'instant même qu'il le regrette. A peine s'est-il cassé les ailes qu'il lui en repousse. C'est d'une veine incroyable et déconcertante. C'est à encourager les pires avocats à délaisser leurs bonnes amies, qu'ils retrouveront fidèles comme de petits chiens dès que leur femme aura été écrasée.

Mais enfin, l'intrigue usée et invraisemblable eût pu être sauvée par l'exécution. Il n'est art comme la comédie pour accommoder le vieux-neuf, pour créer quelque chose de rien. Ici l'exécution vaut encore moins que l'intrigue. L'action se traîne partout, guindée et factice; les personnages sont des machines à sentences et à lieux communs; le dialogue n'offre pas une trace de "langage parlé", celui qu'emploient des êtres humains s'entretenant ensemble. "Plongez-le plus avant dans mon cœur, ce poignard de douleur; nous ne nous reverrons plus."—"L'amour, paré des grâces les plus séduisantes et des promesses les plus sincères, te sourit, te convie au festin des heureux". Vous figurez-vous une conversation pareille? Quand ce n'est pas le lyrisme exorbitant, c'est le cliché dans toute son horreur: "Le mariage est une chose très grave, que tu sembles traiter un peu à la légère. Songe qu'il y va du bonheur de ta vie". — "Je te préviens que tes arguments, quelque forts qu'ils puissent être, ne sauraient me convaincre: ma résolution est inébranlable". Et les impayables naïvetés: "Voilà ma femme qui m'appelle, pour m'embrasser peut-être?" Jacqueline se montant comme une petite dinde pour un baiser que lui prend l'homme qu'elle aime, presque un fiancé: "Mais vous êtes fou! j'appelle, je crie: ah! misérable!" Et l'autre s'excusant: "Je vous jure que ça été plus fort que moi". Et les péchés de mots et de syntaxe: "Comme *la noirceur* était venue"; — "C'est pour cela que *je suis arrêtée* aujourd'hui"; — "Téléphonez à B. *s'il veut* passer à mon bureau."

Vraiment, il y a peu dans les *Ailes Cassées*, et sans vouloir user d'une trop facile plaisanterie, on peut se demander si l'auteur n'eût pas du acquérir plus à fond la science du théâtre et de ses exigences essentielles avant d'essayer le vol dramatique.

LOUIS DANTIN.

Les femmes qui font grisonner prématurément les tempes de leur mari sont généralement celles dont les cheveux ne blanchissent jamais.

* * *

Considère la reconnaissance comme un sac qui écrase les épaules; les deux tiers de l'humanité s'en déchargent en le jetant à la tête de celui qui le leur a imposé.

LIVRES ET REVUES

PAR LOUIS CLAUDE

La librairie Grasset nous envoie *l'Entreprise gouvernementale*, de M. Albert Schatz. C'est un intéressant volume d'économie politique, qui étudie l'organisation empirique du gouvernement et surtout l'importante question du désencombrement de l'Etat. Dans un chapitre très documenté et très personnel, M. Schatz examine le problème de "la réglementation sans l'Etat", et il conclut en déclarant: "Une réforme profonde de l'administration gouvernementale (française) s'impose... c'est à la tête qu'il faut viser".—Ajoutons que M. Schatz est un disciple de M. Fayol, l'auteur de L'incapacité industrielle de l'Etat: les P. T. T.", publié en 1921.

* * *

CONTRE LE FLOT

Pièce en trois actes, par Mlle Magali Michelet, primée au Concours 1922 de l'Action française — Illustré par Mlle Claire Fauteux — Prix: .50.

Edition de luxe, sur papier teinté $1.00 — Bibliothèque de l'Action française, Montréal.

Le Concours demandait une pièce sur l'*Anglomanie*. L'auteur s'est attachée à nous montrer les ravages de cette manie, non pas tant dans le langage que dans les âmes: c'est ce qui donne à son œuvre un sens profond.

Nous y trouvons une femme du monde canadienne-française, à qui l'argent de son mari a monté à la tête, anglifiée sur le tard et franchement ridicule... Nous rencontrons, vers la fin, un politicien sans scrupule, qui croit se faire respecter des Anglais, parce qu'il a de l'argent, mais qui les hait cordialement: type réjouissant et qui ne paraît pas chimérique. Mais surtout, nous avons sous les yeux, tout le long de la pièce, Corinne Cantin, devenue Mme Erik Davidson, et c'est elle l'*anglomane* la plus profondément atteinte,.

Elevée dans un couvent de notre province et presque fiancée à un jeune médecin, elle va, pendant une absence de ce dernier à Paris, terminer son éducation dans une maison des Etats-Unis. De retour au pays, elle s'attache à un jeune anglo-protestant et l'épouse, malgré les protestations paternelles. Le jeune médecin, revenu d'Europe, se désole, quitte la ville et va s'établir dans une ville de l'Ouest, où il poursuit ses recherches scientifiques. Les années passent et Corine perd son mari à la guerre. Veuve, ayant affaibli en elle le sens national, atteinte aussi dans ses convictions religieuses, elle rencontre son ancien ami et veut le reconquérir. A son insu, celui-ci l'aime encore. Mais Corinne a pris des goûts de luxe que le médecin ne peut pas satisfaire, à moins qu'une subvention du gouvernement ne vienne tout arranger. La subvention sera accordée si le jeune homme se tait et laisse passer sans protester un "acte" spoliateur de nos droits. Le mariage est à ce prix. André Lamarche refuse, malgré son amour et maintient très haut l'honneur de son caractère. C'est la pièce.

L'auteur s'est souvenue du conseil: ne rendre ses personnages ni trop parfaits ni trop perfides, afin qu'ils restent humains. Elle ne s'est nulle part écartée de la vraisemblance, et je ne sache pas qu'elle se soit servie de ficelles. Avec cela, elle a construit une pièce d'une belle tenue morale et qui croyons-nous, à la lecture comme à la scène, saura instruire et émouvoir.

"Contre le flot" est en vente dans toutes les librairies.

* * *

VIENT DE PARAITRE

"Coups d'ailes"—Poésies par Jean Bruchési — Bibliothèque de l'Action française, couverture en deux couleurs et trois dessins par Lagacé, 168pp. .75.

L'Action française, cette maison d'édition canadienne qui depuis deux ou trois ans ne craint pas de lancer dans notre public les primeurs de nos auteurs jeunes et vieux, nous offre un volume de vers d'un jeune poète de talent, qui, le titre du livre l'indique, essaie ses ailes, et mérite sans conteste pour ce coup d'essai, l'attention de nos lettrés.

Notre jeune auteur a eu le temps et l'occasion de voyager, il a également eu le soin d'ouvrir les yeux devant les splendeurs de notre péninsule gaspésienne et d'admirer comme elle le méritent, ces gentilles "Iles de la Madeleine".

Ajoutons que la disposition typographique des "Coups d'ailes" est fort attrayante. De forts jolis dessins par M. J. B. Lagacé viennent symboliser le voyage trop court de trois légères hirondelles à qui notre jeune poète semble avoir confié le soin de promener sa muse.

"Coups d'ailes" est en vente chez tous les libraires.

* * *

L'OISEAU BLEU

Connaissez-vous "l'Oiseau Bleu", publication de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal et spécialement destinée à la jeunesse écolière?

Sans vouloir être un prolongement de la classe, la revue publie encore sous la rubrique *Instruisons nous* des problèmes d'arithmétique, des questions d'histoire et de grammaire qui stimulent ses jeunes lecteurs à l'étude autant qu'elle les divertit.

Débordante de santé morale, de pittoresque et de sentiments bien de chez nous, cette revue devrait se trouver dans toute école, chez toute famille de Canadien-français. Encourageons généreusement cette revue capable d'exercer une salutaire influence sur la jeunesse d'aujourd'hui, notre "génération de l'espérance".

L'abonnement à cette idéale, vivante et attrayante revue de la jeunesse n'est que de 75 sous. Pour un numéro spécimen, envoyer 5 sous à l'Oiseau Bleu, Monument National, Montréal.

* * *

Le très consciencieux archiviste de la Province de Québec, M. P. G. Roy, vient de publier son Rapport pour 1920-1921. C'est un gros volume de 400 pages, qui intéressera tous les amis de l'histoire et tous ceux qui veulent connaître le passé de notre Province. On y trouve par exemple le texte du "Testament de Samuel de Champlain, premier gouverneur de la Nouvelle-France" et "l'Eloge funèbre de Monseigneur de Montmorency-Laval, premier évêque de Québec". Le document le plus important contenu dans ce Rapport est sans doute le "journal du siège de Québec du 10 mai au 18 septembre 1759", qui nous rend compte de l'état d'âme des assiégés. Ce journal complète très heureusement ceux de J. C. Panet et du curé Récher, qui étaient également des récits de non-combattants. Il est l'œuvre d'un anonyme dont les patientes recherches de M. Roy et de M. Fauteux n'ont pas encore réussi à découvrir le nom. Ajoutons que ce journal est annoté avec grand soin par le distingué bibliothécaire de St-Sulpice, M. Egédius Fauteux.

Le rapport contient encore les testaments des différents gouverneurs de la Nouvelle-France, depuis Champlain jusqu'à Philippe de Rigaud.

Ce recueil de documents historiques est parfaitement édité et se présente sous une forme bien soignée. Plusieurs documents photographiques illustrent le texte. Remercions M. Pierre-Georges Roy de nous avoir donné, une fois de plus, un livre aussi intéressant et aussi attrayant, et souhaitons qu'il continue l'œuvre si bien commencée.

REVUE ARTISTIQUE

Pas LOUISE CHARPENTIER

Le concert de Rachmaninoff avait amené le dimanche après-midi, au *Majesty*, une foule si grande que nombre de personnes ne purent s'asseoir, et que plus nombreuses encore furent celles qui ne purent entrer dans la salle. Il aurait fallu le St-Denis pour contenir tous les admirateurs du grand pianiste russe qui émotionna, ravit et enthousiasma son auditoire. Le programme complet fut exécuté avec une perfection telle que la salle croûlait d'applaudissements. Et cette salle comptait nos plus ardents et nos plus exigeants dilettantes.

M. Louis Bourdon mérite de sincères félicitations pour le succès de ce concert où rayonnait un véritable artiste.

* * *

M. Gauvin nous a présenté une nouvelle étoile, Mme Clara Butt, qui réunit au St-Denis une assistance d'élite qui sut apprécier la belle voix et la très bonne école de cette artiste bien connue en Europe.

* * *

Le concert de Mlle Camille Bernard avait réuni une nombreuse assistance au Ritz-Carlton, le soir du 21 mars dernier. Notre jeune concitoyenne remporta l'un de ces succès qui comptent dans les carrières les mieux remplies.

M. Albert Chamberland s'est montré l'impeccable artiste que nous connaissons.

* * *

Notre ami Botrel continue sa tournée triomphale à travers tout notre pays, et à côté de lui De Gerlor reçoit aussi sa part d'applaudissement.

* * *

La grande danseuse russe Pavlowa et sa brillante troupe seront de nouveau au St-Denis, dans le cours d'avril, et nul doute que nous assisterons de nouveau au triomphe de cet art délicat et féérique qu'est la danse ainsi comprise et interprétée. M. Gauvin verra, nous le souhaitons, ses efforts récompensés, et cela l'encouragera à nous offrir des spectacles aussi somptueux.

* * *

Le 12, au Monument National, sera donné le bénéfice de M. Fernand Dhavrol, doyen du théâtre français à Montréal, et l'un des amis les plus fervents des canadiens. Tous les artistes de Montréal, ralliés par l'aimable et sympathique M. Lombard, prêteront leur concours, tandis que de hautes personnalités littéraires et politiques accorderont leur patronage distingué. Un comité de dames se dévoue au succès de cette fête de l'art français, et parmi les dirigeants de ce mouvement artistique, nous trouvons Madame J.-I. Tarte, et la Baronne d'Hallewyn. Toute la société montréalaise se donnera rendez-vous mardi soir le 12 avril, au Monument National, pour rendre un hommage combien mérité au vaillant artiste qui a si bien défendu le beau et bon théâtre français à Montréal. Comme nous serons en Semaine Sainte, il fallait un spectacle qui répondit au goût du public, de même qu'à l'esprit de l'époque, et *Marie Magdeleine*, de Maurice Maeterlinck, a été unanimement choisie comme la plus belle pièce répondant le mieux au sentiment de chacun. Dans un luxe de décors, avec une interprétation de tout premier choix, nous entendrons donc cette pièce admirable jouée ici pour la première fois, et dans une circonstance mémorable. Que tous et toutes se donnent la main, pour accomplir un geste qui soit joli, et digne de la carrière de l'artiste que nous voulons remercier.

LOUISE CHARPENTIER



Madame ISRAEL TARTE
présidente du comité des dames, pour la représentation artistique de Marie Magdeleine, le 12 avril au Monument National.



M. Edouard Montpetit

La Revue Moderne salue avec joie la nomination de M. Edouard Montpetit au poste de représentant du Canada à la conférence de Gênes, où va se discuter la situation économique de l'Europe.

M. Montpetit est jusqu'ici le seul canadien qui se soit vraiment spécialisé dans l'Economie politique et sociale, et nous nous réjouissons de ce que les leçons d'un LeRoy-Beaulieu permettent à un canadien-français d'aller dignement représenter son pays et sa race dans une réunion des nations intéressées au sort de l'Europe et au salut du monde.

M. Edouard Montpetit nous a toujours fait honneur, et nous sommes fiers de voir son talent reconnu et son mérite hautement proclamé.

* * *

POUR LES PARENTS

La question éducation est toujours, pour les parents soucieux de l'avenir de leurs enfants, une source de soucis bien compréhensible.

Le professeur Ed. Laroche, qu'un passé universitaire brillant et une connaissance approfondie des nouvelles méthodes d'enseignement désignent tout naturellement comme un éducateur de choix, dirige avec un doigté incomparable l'institut qui porte son nom, et les résultats qu'il obtient journellement sont une preuve irréfutable de l'efficacité de sa méthode.

LES FARCES DE NOS HOMMES FORTS

Si l'on demandait, sous forme de consultation populaire, aux sportsmen quel est le plus grand fléau après la guerre, nous croyons sincèrement qu'ils n'hésiteraient pas à répondre: les *hommes forts*. Les samsons modernes sont devenus la terreur des journalistes et, à quelques exceptions près, la risée du public. Tout le monde semble las de leurs exhibitions la plupart du temps grotesques; on ne prise plus ces "fameuses performances du pont humain", ce légendaire levé de terre par un doigt d'un poids de 500 livres; cette jonglerie de saltimbanque avec des poids de 100 livres et plus avec lesquels on paraît se battre contre un adversaire imaginaire, tout comme si notre hercule était dans une arène de pugilat; pas plus qu'on s'intéresse à cette ridicule montée dans un poteau avec un cheval attelé sur son dos ou qu'on voit avec délectation un athlète étendu par terre et soulevant un piano avec la plante de ses pieds, à la Travis. Ces exhibitions sont aussi grotesques les unes que les autres, et, à notre avis, elles ne constituent pas la véritable force, la force raisonnée et intelligente.

On nous a rabattu les oreilles, dans le passé, avec toutes sortes de balivernes de ce genre, et, à vrai dire, c'est à qui aurait "forcé" le plus pour être grotesque. Que nos hommes forts, par surplus, sont donc difficiles a satisfaire! Depuis le concours de poids et haltères qui fut tenu en 1918, au Monument National, si notre mémoire est bien fidèle, nos Samsons ont usé les journaux à faire de la polémique, et, malgré que ce tournoi ait été régulièrement tenu et contrôlé par des juges aussi compétents qu'impartiaux, il en est qui n'ont pas voulu en accepter la portée. Jaloux du succès de quelques concurrents les autres ont continué à guerroyer et les polémiques se sont développées au point qu'elles sont devenues souverainement ennuyeuses et dégradantes. N'a-t-on pas vu un rédacteur sportif demander aux hommes forts de lui épargner la corvée de publier ces interminables épîtres dans lesquelles on se vante copieusement non sans avoir aspergé son voisin de vinaigre?

Il est évident qu'il faudrait apporter un remède à ce mal dont souffrent nos dieux de la force. Il faudrait de toute nécessité tenir le tournoi des hommes forts plus souvent, chaque année même comme la chose se pratique dans presque toutes les branches du sport. Ici, en émettant ce souhait, nous ne faisons que rencontrer les vues de tous ceux qui ont à cœur le progrès d'un sport populaire comme le sport des poids et haltères. Pareil tournoi donnerait justice à tous ceux qui ont de légitimes aspirations. Combien de jeunes ont poussé depuis le dernier concours et qui seraient aujourd'hui en mesure de donner du fil à rétorder à nos meilleurs hommes forts? Et, cependant, que pouvaient-ils raisonnablement tenter il y a quatre ans contre des Samsons dans toute leur force? Leurs chances seraient brillantes aujourd'hui de capter le titre qui dort peut-être sur la tête blanchie d'un champion. Le sport haltérophile y gagnerait beaucoup à voir le titre passer en d'autres mains, comme la chose se fait en Europe. Le Vieux Monde est plus soucieux que le Nouveau du progrès de la cause sportive, et il le démontre en organisant régulièrement de ces joûtes importantes dont l'enjeu principal est le championnat européen.

Il manque ici une sévère réglementation et, qui sera assez hardi et assez heureux en même temps pour l'appliquer? La Fédération Canadienne des Poids et Haltères, de formation assez récente, a tenté la chose, peut-on dire que son succès a justifié ses louables efforts? C'est assez risqué, puisque son premier tournoi ne s'est terminé qu'une longue année après qu'il eut commencé, et après des difficultés de tous genres. Néanmoins, l'entreprise était admirable, mais nos principaux hommes forts, les plus en vedette, s'abstinrent de s'inscrire, et, dans des cadres aussi restreints, le tournoi ne fut pas beaucoup plus qu'une affaire de famille. Il y avait là des athlètes de 200 livres, d'autres de 150, d'autres, enfin, moins pesants encore. Quelle chance avaient les poids légers contre les poids lourds! Le tournoi était bon en lui-même, mais il pêchait dans son exécution, et il n'est pas surprenant s'il a duré un an et si certaines menaces de recours judiciaires se sont abattues sur la tête des organisateurs.

Depuis les Louis Cyr, les Barré, et autres, (nous omettrons les vivants) il est indéniable que l'art haltérophile a subi une rétrocession lamentable en notre pays. On se contente de petits concours d'amis, sans que nous voulions insinuer, bien entendu, qu'ils sont arrangés d'avance, car telle n'est pas notre pensée, et on discute des semaines avant que de s'entendre sur le choix des tours. Comment veut-on, après tout cela, que le public s'intéresse comme jadis à ce sport? Il est vrai que, même du temps de Louis Cyr, il y avait du classique mélangé à du burlesque, mais Cyr était le type même de la force, et il méritait réellement le surnom de "dieu de la force" que donnait si obligeamment ces jours-ci un grand quotidien à un athlète moderne, parce que celui-ci pouvait supporter sur son corps une miniature du pont de Québec ou grimper dans un poteau avec un cheval qui avait la peau collé sur les flancs.

Nous ne voulons rien régenter, dans cet article, mais tout au plus faire des suggestions qui nous semblent parfaitement raisonnables. Il faut, à tout prix, sauver le sport des poids et haltères d'une déchéance plus complète, et nous demandons à nos têtes dirigeantes du sport de faire un effort commun, concentré pour l'organisation d'un tournoi par catégories, c'est-à -dire, pour les hommes forts lourds, pour les poids moyens et enfin, s'il s'en trouve, pour les poids légers. Ainsi, tout le monde obtiendra justice, et on ne verra pas des athlètes de 175 à 200 livres recevoir sérieusement, bien que la chose soit hilarante, des défis d'autres athlètes ne pesant que 140 à 150 livres. C'est notre dernier mot pour aujourd'hui, mais, avec la permission de nos lecteurs, nous reviendrons sur le sujet dans une prochaine chronique.

LUDOR.



L'Honorable Sénateur G. BOYER

La Revue Moderne est heureuse d'offrir ses hommages et ses félicitations à l'un de ses meilleurs amis, l'Honorable M. Gustave Boyer, qui vient d'être nommé membre du Sénat canadien, après des années de bons et loyaux services consacrés à ses électeurs de Vaudreuil-Soulanges, et au triomphe des idées libérales dans ce comté et dans la Province.

...Féminisme Rationnel...

Par EDMOND TURCOTTE

Nous vivons à une époque assez peu soucieuse de la déférence que nous devons aux privilèges, traditions, et choses du passé. Notre vieille organisation sociale à base de hiérarchie et d'autorité est une cible facile pour l'agressivité moderne et la récente conquête du suffrage par les femmes n'est qu'une des multiples manifestations de l'esprit frondeur de notre génération. Le colossal succès matériel de ces dernières années, né de l'audace et surpassant en quelques décades les conquêtes de plusieurs siècles, a engendré à son tour toutes les audaces, aussi bien dans l'ordre moral et social que dans l'ordre scientifique et matériel.

Malgré des hauts et des bas, l'histoire de l'humanité semble confirmer l'existence d'une loi constante du progrès. Pour que nos bibliothèques réunissent en des millions de volumes la somme totale des connaissances humaines, l'Egyptien a ciselé ses hiéroglyphes sur la pierre. Pour que nous puissions goûter les harmonies raffinées d'un poème symphonique, le berger d'Arcadie a fait chanter son âme rustique sur un chalumeau.

Or, si l'histoire de la science et des arts révèle une aspiration constante vers un idéal de vérité ou de perfection sans cesse poursuivi et jamais atteint, de même l'histoire de la vie sociale de l'humanité depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours offre-t-elle un caractère analogue de perfectibilité. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris si la femelle du mammifère supérieur qui vivait dans une caverne, aux âges préhistoriques, participe maintenant aux activités politiques de ses contemporains. C'est dans l'ordre évolutionnaire.

Mais cette progression lente vers une égalité relative à laquelle tout s'opposait ne s'est pas accomplie sans heurts ni obstacles. A la lueur des siècles écoulés, nous entrevoyons la femme comme une esclave asservie à l'homme et victime de son animalité, de ses passions, de sa cruauté et de son égoïsme. L'émancipation de la femme, c'est le triomphe de l'homme sur sa nature animale.

Chez l'humanité primitive. les sexes vivaient dans un état de promiscuité pareil à celui qui prévaut chez tous les êtres qui appartiennent au règne animal. Mais avec le développement des arts rudimentaires de la civilisation paléolithique, l'instinct de la possession germa et s'enracina pour toujours dans le cœur de l'homme, en sorte qu'il est permis de voir une conséquence directe de l'idée de propriété dans le fait que celui qui avait sa peau de bête et sa hache en silex voulut aussi avoir pour lui seul, une femme, objet de luxe par excellence. Ne pouvant approprier à ses fins exclusives une des femmes que son propre groupe possédait en commun, il trouva tout simple de s'emparer des femmes de la tribu voisine. Personne ne pouvait lui disputer la propriété d'une capture bien de son fait, et la femme conquise devenait son esclave, sa propriété, sa chose, *sa* femme en un mot.

Il est donc dans les limites de la plus stricte vérité sociologique de dire que le mariage est dérivé de l'esclavage, et que l'esclavage, sous tous les divers aspects où il nous est loisible de l'examiner à travers les siècles, qu'il soit flagrant, mitigé, ou dissimulé, est ou une conséquence, ou une forme de l'idée de propriété. Pour peu que l'on veuille sincèrement fouiller les bases des grandes institutions sociales aujourd'hui consacrées et anoblies par le temps, on découvre bientôt qu'il n'en est pas une seule qui à ses origines ne reposa sur le premier et l'unique précepte de la morale naturelle: la force prime le droit.

Pourtant, les Egyptiens, ces pionniers en bien des choses, avaient pour les droits naturels de la femme des égards tels que, abstraction faite des institutions politiques de l'époque, les féministes modernes, mêmes les plus fastidieux, y auraient trouvé leur compte. La puissance maritale ne trouvait aucune place dans leurs lois et l'Egyptienne avait ses biens séparés et pouvait contracter sans autorisation comme l'indique aujourd'hui l'examen des contrats démotiques. Au lieu du despotisme du *pater familias* romain et de l'autoritarisme du "chef de famille" de la solide hiérarchie chrétienne, il semble ressortir de toutes les recherches des plus savants égyptologues que le père égyptien n'avait aucun droit sur son épouse et sur ses enfants. Ses fonctions dans la famille se rapprochaient plutôt de celles de nos modernes tuteurs. La femme partageait la vie sociale de l'homme et participait aux fêtes et aux banquets où l'on écoutait avec plaisir les chants qu'elle accompagnait elle-même sur une mandoline. On lui concéda même l'honneur du sacerdoce, d'abord auprès de déesses, puis plus tard, auprès de certains dieux. Sur les parois des temples et des hypogées ou mastabas, les deux sexes sont représentés sur un pied de parfaite égalité, aussi bien dans les plaisirs de la vie sociale que dans les tâches quotidiennes de la vie de famille.

Les Grecs n'accordèrent jamais à la femme un rôle aussi important dans leur armature sociale. La rudesse patriarcale de l'âge héroïque dont parle Homère s'adoucit avec les mœurs, mais en laissant croître à l'égard du sexe féminin un préjugé tout oriental que les Grecs avaient acquis au contact des peuples d'Asie. Notons en passant la commune origine, ou du moins la singulière ressemblance, du péché d'Eve de la Genèse et du mythe gracieux de la boîte de Pandore que nous raconte avec tant de charme le poète de la *Théogonie*.

Cependant, si le mépris de la femme, tel que l'exprimèrent Platon et Aristote dans leurs écrits, correspondait aux préjugés de l'époque, il ne faut pas oublier que la vénusté hellénique tempérait de beaucoup ce que les lois avaient d'arbitraire. L'Athénien Xénophon nous montre la femme sous un jour assez favorable dans son petit traité de *l'Economique*: elle est maîtresse de son intérieur, commande aux esclaves et dépense à sa guise pour les soins du ménage. Sans doute est-ce là limiter le rôle de la femme à la dignité morale de mère de famille ou de maîtresse de maison, mais, s'inpirant beaucoup de la philosophie aristotélienne, le christianisme s'est borné a sanctionner ce que les mœurs de l'antiquité païenne reconnaissaient déjà en fait, sinon en droit.

Chez les Romains, les esprits évoluèrent d'une façon à peu près identique. Se dégageant du régime patriarcal qu'elles subissaient aux temps de la Rome primitive, les femmes avaient déjà réalisé un large degré d'émancipation dès le Ier siècle avant Jésus-Christ, grâce à l'organisation de la propriété. Sous les Césars, le *pater familias*, devenu débonnaire, commença à négliger plusieurs de ses antiques prérogatives, et, plus tard, les femmes purent se prévaloir de plus en plus des lois de divorce. Aussi éveillèrent-elles bientôt l'hostilité de tous ceux qui regrettaient les mœurs frustes mais viriles des ancêtres qui avaient fait la grandeur de l'empire. Dans cet esprit, on édicta à plusieurs reprises des mesures inspirées par les conditions existantes, mais sans réussir à influencer

d'une façon appréciable les mœurs faciles de la décadence, mœurs qui permettaient à la femme de jouer un rôle d'autant plus profond qu'il échappait à toute législation.

Sans le corollaire d'une discipline intellectuelle visant à la rendre égale au rôle raffiné qu'on lui permettait de jouer, cette latitude laissée à la femme par le scepticisme souriant des Romains de la décadence fit d'elle l'adversaire inconsciente de cette civilisation païenne à laquelle elle devait tant. Le fait est que les apôtres des nouvelles doctrines religieuses et sociales écloses en ces temps n'eurent pas d'auxiliaire plus puissant que le mysticisme féminin.

Tout en tenant la femme complètement à l'écart des fonctions publiques, ce qui réduisait à rien son rôle politique, les Romains eurent le tort grave de méconnaître sa grande valeur sociale. Ils ne comprirent jamais suffisamment cette vérité profonde émise par les stoïciens: "Les femmes ont droit à la philosophie aussi bien qu'à la vertu."

Les contemporains de Sénèque et de Pétrone adorèrent la femme. Mais, en négligeant de lui impartir cette "philosophie" que le stoïcien Musonius Rufus réclamait pour elle, ils contribuèrent à sa déchéance aussi bien qu'à la leur propre. Car, sans diminuer en rien la gravité des vices organiques qui hâtèrent l'écroulement de l'empire romain, il est impossible d'ignorer la part prépondérante prise par le facteur féminin au triomphe du christianisme, et par là à l'écroulement ultime de la civilisation antique.

Le moyen âge ne fut guère indulgent pour la faiblesse féminine. D'origine juive, il était fatal que le christianisme eût pour la femme le dédain que tout bon Oriental ressent pour elle. La société païenne l'avait fait asseoir sur l'Olympe, l'égale des dieux; plusieurs divinités avaient leurs prêtresses et c'est par la bouche d'une pythie qu'Apollon rendait ses oracles au pied du Parnasse. Mais avec le christianisme, le féminin n'eut pas de place dans le sacerdoce, la fonction la plus élevée dans l'ordre moral. Le concile de Carthage défendit même à l'être impur de s'approcher de l'autel, ou de toucher les vases sacrés, voire, d'enseigner, de baptiser, ou de prêcher.

Dès l'aurore du christianisme, l'Apôtre des Gentils avait prêché la doctrine de l'entière soumission de la femme à l'homme. Quelques siècles plus tard, Saint Ambroise, l'un des Pères de l'Eglise, posa franchement le principe fondamental qui devait régler l'attitude de tout le moyen âge à l'égard de la femme: "Adam a été perdu par Eve et non Eve par Adam. Celui que la femme a induit au péché, il est juste qu'elle le reçoive comme souverain, afin d'éviter qu'il ne tombe de nouveau par la faiblesse féminine."

Certains actes législatifs des empereurs chrétiens de l'empire d'Orient, notamment ceux du premier Justinien, furent cependant une amélioration notable sur les vieilles lois romaines de la *manus*, mais, dans certains domaines de la vie sociale, la condition générale de la femme souffrit quand même un recul appréciable. En Occident, les femmes furent frappées d'incapacité civile absolue, quoique en certains cas on tolérât qu'elles exercent le droit de suffrage. Ainsi, lorsque Philippe le Bel convoqua les Etats-Généraux de 1308, l'élection des procureurs du Tiers-Etat semble s'être faite au suffrage universel—dans les communautés urbaines ou rurales dépourvues de constitutions régulières—et il appert même qu'en certains lieux, les femmes ne furent pas exclues des assemblées électorales. Mais, outre que cette pratique toute locale ne se généralisa jamais et qu'elle nous offre plutôt les caractères d'un régime d'exception, il est indubitable que la reconnaissance expresse ou implicite de l'égalité des sexes n'en fut jamais le principe actif. En somme, il est surtout un droit que le moyen âge reconnut toujours aux femmes sans marchander: celui de se taire.

Rompant délibérément avec un passé injuste et odieux, l'esprit à la fois frondeur, rationnel, et sentimental du XVIIIe siècle dessina l'aurore d'une ère nouvelle dans les relations humaines. Lorsque les premiers ils posèrent les principes élémentaires du droit naturel, les philosophes se firent les véritables précurseurs du féminisme moderne. Dans ses "Lettres d'un bourgeois de Newhaven à un citoyen de Virginie," parues en 1787, Condorcet s'aventura même jusqu'à réclamer l'égalité politique absolue entre les sexes. En août 1789, l'Assemblée Nationale Constituante proclama solennellement dans l'article premier de sa Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen que "les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits." Dès 1775, la déclaration de l'indépendance américaine, écrite sous l'inspiration du libéral et francophile Jefferson, avait spécifié que "parmi ces droits inaliénables se trouve le droit à la vie, à la liberté, et à la poursuite du bonheur."

Cette effloraison intellectuelle de l'esprit révolutionnaire fut la semence des revendications de l'avenir. Tout le mouvement libertaire du dernier siècle et de la période contemporaine est directement retraçable au rationalisme philosophique du dix-huitième siècle. La foi démocratique des patriotes de 76 et l'idéologie révolutionnaire des hommes de 89 furent les signes avant-coureurs, ou plutôt, les premières manifestations d'une ère féconde en réalisations politiques, économiques et sociales.

Les protagonistes de l'affranchissement politique de la femme furent aussi en général des hommes d'avant-garde sur tous les autres terrains de combat: le socialiste Robert Dale Owen aux Etats-Unis; Enfantin, Fourier, Pierre Leroux, Blanqui, et toute l'école saint-simonienne en France. En 1848, on reprit à Paris l'agitation féministe qui déjà avait été intense dans les journaux et les clubs de femmes sous la première Révolution. Les socialistes, Victor Considérant à leur tête, tentèrent même d'insérer, dans la nouvelle constitution, une clause reconnaissant les droits politiques de la femme.

L'histoire ultérieure du suffragisme est une suite ininterrompue de victoires dans la plupart des pays occidentaux.

Cependant, les légitimes aspirations féminines à l'égalité politique ont eu le malheureux effet de reléguer au second plan la question de l'égalité sociale, pourtant beaucoup plus importante que l'autre. D'esprit plus enthousiaste que sobres de jugement, plusieurs féministes ont toujours fait tenir dans la participation au scrutin le *nec plus ultra* de leurs revendications. Emportés par leur belle imagination, certains même prédisaient volontiers au vote féminin une influence en quelque sorte angélique sur la vie des nations. Mais l'enthousiasme des uns et l'imagination des autres avaient trop magnifié, d'abord l'importance du suffrage universel dans les institutions démocratiques, ensuite la qualité du vote féminin relativement au vote masculin.

La désillusion est aujourd'hui complète chez tous les suffragistes sincères. Dans tous les pays où l'égalité politique des sexes est maintenant un fait accompli, la condition économique ou sociale de la femme, la seule qui importe vraiment, n'a subi de ce fait aucune amélioration appréciable et l'administration de la chose publique continue à être rien moins qu'idéale. Par contre, le charlatanisme, qui existe partout à l'état endémique, a reçu un surcroît de vitalité, et les hâbleurs, maîtres-chanteurs, démagogues, prohibo maniaques et autres neurasthéniques en mal de réformer le genre humain, ont vite eu fait de canaliser l'inexpérience civique de la

femme vers la satisfaction de leur cupidité ou de leur sadisme.

Un sage a dit que la démocratie est la forme de gouvernement qui exige le plus de vertus. La justesse de cet aphorisme est indiscutable. Nos démocraties modernes sont et continueront à être une gigantesque fumisterie tant qu'on n'aura pas résolu le grave problême qu'offre un suffrage universel inintelligent, apathique, ou indifférent. Or, si l'on reconnaît que l'expérience déjà ancienne de l'électeur mâle le laisse encore inférieur à la tâche de se donner un gouvernement réellement représentatif et uniquement guidé par l'intérêt public et social, on est en droit de se demander quelle n'était pas la candeur de ceux qui anticipaient chez l'électeur féminin l'expression spontanée d'un talent politique qu'aucune manifestation antérieure n'autorisait à présumer chez lui?

Cependant, si la femme a souvent les faiblesses et les vices, et parfois même la stupidité de l'homme, elle lui ressemble aussi beaucoup par les qualités de l'intelligence, par l'esprit, par l'âme, et par la soif de vérité et d'idéal. L'apparente infériorité intellectuelle de la femme n'a rien d'absolu et il semble plutôt que les faits concrets d'ordre général que l'on invoque pour prouver cette infériorité sont la création artificielle de l'égoïsme masculin.

La question du suffragisme n'aurait jamais dû être traitée indépendamment du problême de la démocratie. En introduisant le suffrage universel, l'idéologie de 48 a voulu remédier aux abus du régime censitaire: à la tyrannie cupide des uns vint s'ajouter l'ignorance des autres. Lorsque, plus tard, l'opinion libérale du monde entier commença à s'émouvoir du rôle souvent avilissant, et en tout cas presque toujours inférieur, que les femmes, même les plus intelligentes, se voyaient contraintes de jouer par le fait de préjugés devenus odieux à la conscience moderne, il se produisit un mouvement chevaleresque plus louable dans son essence que sage dans certaines de ses manifestations: à l'insuffisance notoire de l'électeur mâle, insuffisance qui confine parfois à l'ineptie, on ajouta le correctif douteux de l'inexpérience féminine.

Envisagé au point de vue de la justice abstraite, le droit de la femme à l'égalité politique est indiscutable; mais le problême se complique dès que l'on tente de le résoudre en conformité avec certaines exigences pratiques. Ainsi, l'égalité sociale étant beaucoup plus importante que l'égalité politique, on conçoit mal l'exercice du droit de suffrage par un vaste assemblage humain dont le développement moral, intellectuel, et social, demeure entravé par un monstrueux héritage de préjugés et de traditions que l'égoïsme d'un autre groupe, plus fort physiquement, a toujours cru et croit encore de son intérêt de conserver intact. La faculté de porter un jugement sobre et intelligent sur toute question d'ordre général dépend pourtant essentiellement d'une entière liberté d'esprit et d'action!

Chez tous les peuples occidentaux, et chez les Américains plus que partout ailleurs, le champ des activités féminines était déjà très vaste longtemps avant que l'on ait proclamé l'égalité politique des sexes. Le fait est intéressant à constater, ne fut-ce que parce qu'il semble indiquer que l'influence politique n'est pas un accessoire indispensable au progrès du féminisme.

Mais, quoi qu'il en soit, il reste que les conquêtes sociales de la femme antérieures à tout succès politique, suscitèrent presque toujours une hostilité de nature telle que l'action isolée du suffragisme n'a encore pu et ne pourra jamais l'apaiser.

Aujourd'hui, l'esprit affranchi de préjugés vulgaires, évoluant dans une atmosphère masculine généralement imprégnée de libéralisme, la femme cultivée, ou de classe aisée, jouit d'une liberté sans précédent. Sauf quelques exceptions négligeables, il n'est pour elle d'autres restrictions sociales que celles qu'elle accueille volontiers parceque conformes à son snobisme, à sa coquetterie, ou à sa délicatesse naturelle. Mais il s'agit là d'une élite. Chez les masses populaires, et même au sein de la petite bourgeoisie, il existe tout un réseau d'obstacles subtils tendant à circonscrire les nombreuses possibilités que renferme le suffrage féminin. Sous les dehors d'un démocratisme égalitaire tout de surface, la femme se débat encore dans un formidable enchevêtrement de conventions sociales, de traditions de famille, ou de préventions économiques qui rendent illusoire, sinon dangereuse, la liberté politique dont elle jouit.

D'un autre côté, la tyrannie et la belle suffisance du mâle sont largement responsables pour certaines faiblesses intellectuelles qui caractérisent l'esprit féminin. L'homme a toléré, a voulu même, que sa compagne soit formée, pétrie, dressée comme si elle était un être à part, une sorte d'appendice à l'humanité. Il a souffert que grandisse chez elle ce doux mysticisme qui ne lui permet d'entrevoir les réalités de la vie qu'à travers un voile. Sa duplicité égoïste a fait naître et a entretenu la fiction que la faiblesse, la passivité, et l'abnégation, sont l'essence de la séduction féminine. Pour satisfaire sa soif de domination, il a mâté la volonté de sa femme et sa lâcheté présomptueuse et niaise a vu d'un œil bénin des influences diverses s'employer à façonner une âme serve et irrationnelle à celle qui devrait être son amie, conseillère, et associée.

En dernière analyse, il semble donc que la solution ultime du problême féminin dépende d'abord et surtout d'une volte-face sincère dans l'attitude masculine. Il ne faut pas se faire d'illusions. Nous sommes en présence d'un fait accompli, d'un acte de justice élémentaire qui devait fatalement se produire tôt ou tard, et qui, s'il peut paraître prématuré, n'en est pas moins irrévocable. Maintenant que l'égalité politique des sexes est reconnue, l'intérêt le plus strictement égoïste de l'homme lui dicte très impérieusement d'éliminer chez la femme les causes de cette infériorité artificielle qu'il a si puissamment contribué à créer. Car, tant que la femme pourra être, ou un épouvantail, ou un instrument servile entre les mains de fantoches, d'illuminés, et d'imposteurs, de coteries fanatiques ou d'agitateurs sans scrupules, elle sera une menace constante pour la liberté, pour toutes ces libertés sociales, politiques, civiques et religieuses qui nous ont tant coûté et dont nous ne pouvons tolérer l'éclipse, même temporaire.

La civilisation de Rome entra en pleine décadence lorsque, la femme étant devenue un facteur social très important, les Romains s'obstinèrent quand même à lui refuser "le droit à la philosophie aussi bien qu'à la vertu."

Sachons profiter de cet enseignement de l'histoire.

Notre donquichottisme impulsif a octroyé à la femme une capacité politique qui aura le caractère d'une bouffonnerie démagogique aussi longtemps qu'elle ne s'appuiera sur une conception vraiment libérale du rôle de la femme. L'affranchissement du sexe féminin ne cessera d'être un mythe que lorsque sera complète la révolution dans les esprits et dans les mœurs.

Dorénavant, il faut absolument que notre féminisme sentimental s'efface devant un féminisme plus rationnel. Il faut que le souffle sublime et puissant de l'humanisme permette à la femme d'accomplir en toute liberté sa tâche éternelle de grande civilisatrice.

EDMOND TURCOTTE.

LA REVUE MODERNE INCORPOREE

LA REVUE MODERNE sera désormais éditée par la REVUE MODERNE, EDITEURS-IMPRIMEURS LIMITEE, dont nos lecteurs trouveront la Charte à la page 64 de ce numéro. Nous demandons à tous nos abonnés et amis de lire attentivement le prospectus ci-bas, et de nous accorder toute leur bienveillante attention.

LA REVUE MODERNE vient d'obtenir du Secrétaire de la Province, l'Honorable M. Athanase David, des lettres patentes l'incorporant en Compagnie Limitée, sous le titre de "La REVUE MODERNE, IMPRIMEURS-EDITEURS, LIMITEE", avec un capital-action autorisé de cent mille piastres, ($100,000.)

FONDATION DE LA REVUE MODERNE

LA REVUE MODERNE fut fondée sans capital financier. Sa fondatrice, Madame Huguenin (Madeleine) possédait une grande expérience du journalisme canadien, et elle tenta le geste audacieux de fonder, de sa propre nitiative, une revue qui devait s'adapter au goût du public, tout en favorisant le développement de la littérature nationale. L'entreprise, venant après des insuccès répétés et nombreux, devait nécessairement être accueillie avec incrédulité. Seulement, dès le premier numéro, l'on comprit que LA REVUE MODERNE était née *viable*, et depuis elle n'a fait que progresser et s'embellir.

LE MOMENT EST VENU

Le moment est donc venu de donner à cette œuvre, une extention plus grande, de développer une nouvelle activité soutenue cette fois par du capital, et la Compagnie de La REVUE MODERNE, IMPRIMEURS-EDITEURS, LIMITEE se fonde avec des pouvoirs étendus qui lui permettront d'orienter son œuvre vers des progrès assurés, et de donner à sa publication une grande importance matérielle, importance qu'elle occupe déjà dans le domaine intellectuel et moral.

CAPITAL AUTORISE

Le capital autorisé de la nouvelle compagnie est de cent mille dollars ($100,000.00) divisé en 10,000 parts de $10.00 chacune.

La nouvelle compagnie a fixé les actions à ce bas prix afin de permettre à tous de souscrire à une œuvre d'éducation vraiment nationale.

La Compagnie n'a émis ni n'émettra aucun stock ou actions préférentiels ou privilégiés. L'objet de cette ligne de conduite est évident. Tous les actionnaires, petits ou gros, auront le même avantage de participer aux bénéfices dans la proportion de leur mise de fonds. Tous seront sur un même pied d'égalité.

L'OEUVRE DE LA REVUE MODERNE

LA REVUE MODERNE est uue publication qui fait honneur au Canada français.

Partout où elle pénètre, elle est accueillie comme l'expression du goût et du talent canadien-français.

Elle est *indépendante, libre*, et au service de toute cause équitable et belle, et ses colonnes sont ouvertes à toute idée saine et progressive.

Elle sert à l'expansion non-seulement de notre mouvement littéraire, mais elle travaille encore au progrès des arts canadiens.

LA REVUE MODERNE a atteint dans *vingt-neuf mois d'existence*, sans *dépenser* de *capital*, par le seul intérêt qu'elle suscite, une circulation remarquable, et tous les jours, elle reçoit de partout les plus enthousiastes adhésions.

LA REVUE MODERNE rémunère largement tous ses collaborateurs, et cela depuis sa fondation, et elle est peut-être la seule publication du genre à reconnaître la valeur intellectuelle d'une façon aussi éloquemment pratique.

EMISSION D'ACTIONS

L'émission actuelle de $100,000. comporte 10,000 actions de "LA REVUE MODERNE IMPRIMEURS-EDITEURS LIMITEE" au montant de dix ($10.00) dollars par action. Dans le but de faciliter l'achat de ces actions et pour rendre l'émission vraiment populaire, la Compagnie offre les conditions suivantes : Comme bonus, la compagnie donnera une action additionnelle avec chaque souscription de dix actions. Quarante pour cent (40%) comptant et la balance payable par versements mensuels de dix pour cent(10%) jusqu'à entier paiement.

BUT DE L'EMISSION

LA REVUE MODERNE a besoin de capital pour les fins suivantes :

1.—Développer sur une large échelle, sa circulation, par l'emploi d'agents, dans tous les milieux de langue française du Canada et des Etats-Unis.

2.—Acquérir un matériel d'imprimerie qui lui permettra non-seulement de réduire considérablement ses frais d'édition, mais lui facilitera surtout les moyens d'éditer, à des conditions jusqu'ici encore inconnues, les auteurs canadiens-français qui lui sembleront dignes de cette faveur.

3.—Fonder des prix littéraires et artistiques.

4.—Organiser des conférences, des expositions de peinture, sculpture, arts féminins, etc, etc.

5.—Fonder des cercles pour le progrès des questions sociales, littéraires, artistiques et charitables. Orienter ces cercles vers les *questions éducatives* et créer par leur esprit, une atmosphère morale et intellectuelle réconfortante. Pourvoir ces cercles d'un service de bibliothèque ambulante. Leur faciliter la visite de conférenciers. Etablir par leur entremise des relations suivies avec tous les groupes de langue française du continent. Les lecteurs de la REVUE MODERNE seront tenus mensuellement au courant de l'action accomplie par nos cercles et le rapprochement intellectuel et moral de toute la famille française d'Amérique s'opérera rapidement.

Les actions souscrites pourront être transportées sur les livres de la Compagnie LA REVUE MODERNE, IMPRIMEURS-EDITEURS LIMITEE.

Chaque année lors de l'assemblée annuelle qui aura lieu le premier mardi d'avril, les actionnaires seront mis au courant du travail accompli pendant l'année, et des recettes obtenues par une sage et économique administration.
Le dividende annuel sera alors déclaré et versé aux souscripteurs.

Madame Huguenin (Madeleine) qui a fondé LA REVUE MODERNE devient présidente de la nouvelle Compagnie et continuera à assurer le progrès et le succès de cette belle œuvre littéraire, soutenue et aidée par un excellent conseil d'administration.

Nous vous invitons à vous joindre à ce grand mouvement intellectuel, artistique et moral en remplissant le bulletin ci-joint.

La Revue Moderne, Imprimeurs-Editeurs, Limitée

NOTE.--Prière de lire la charte de "LA REVUE MODERNE, IMPRIMEURS-EDITEURS, Limitée" à la page 64 de la présente revue.

Notre 19ème Pèlerinage National Canadien Annuel

Organisé sous le haut patronage de

LA FÉDÉRATION NATIONALE ST-JEAN BAPTISTE

DEPART de MONTREAL et QUEBEC par le SS. CANADA de la Cie White Star le 4 MAI par la route du St-Laurent.

En Europe le voyage s'effectue de jour exclusivement.



LOURDES

LA PASSION

$850.

comportant les frais de la traversée, aller et retour, chemins de fer, hôtels de 1er ordre, excursions d'usage et tous les pourboires en Europe, en un mot toutes les dépenses nécessaires.

RETOUR à MONTREAL par le SS. CANOPIC de la Cie White Star le 16 JUILLET

Voyage idéal pour Dames et Messieurs

Retour à volonté le billet étant valable un an.

26e Congrès Eucharistique

POUR LE PROGRAMME-ITINÉRAIRE ET ADHÉSIONS S'ADRESSER AUX ORGANISATEURS

LES AGENCES DE VOYAGES JULES HONE

83 RUE ST-JACQUES, MONTREAL, Canada. TELEPHONE MAIN 237[illegible]

La Vengeance de Ralph

Par M. DELLY

I

Mme de la Ridière entra dans la salle à manger où Serena achevait de couvrir des pots de confitures et demanda:

—Avez vous bientôt fini?... Léonie vous attend pour que vous l'aidiez à étendre le linge.

La jeune fille tourna vers l'arrivante ses grands yeux noirs qu'ombraient de longs cils bruns.

—J'ai encore trois pots de gelée, Madame.

—Dépêchez-vous! Je crois que vous flânez beaucoup, ainsi que me le faisait remarquer Simonne.

La jeune fille ne répliqua rien et posa sur un pot de gelée d'oranges, un papier préalablement humecté de blanc d'œuf.

Mme de la Ridière ouvrait les lèvres pour une remarque désagréable quand surgit une grande fille blonde, vêtue de blanc, une raquette de tennis à la main.

—Je pars, grand'mère. A ce soir.

—Bon. Amuse-toi bien, Simonne.

Une moue plissa la bouche aux lèvres trop fortes.

—Les Gilliet ne seront pas là. Aline joue comme une mazette, et le petit Gazier est assommant.

—M. Morel viendra-il?

—Je ne crois pas. Il doit être aujourd'hui à Rouen pour la succession de son oncle.

—Le voilà devenu un bon parti, maintenant. Il faudrait tâcher qu'il se transforme en prétendant.

—On fera son possible, grand'mère!... La situation serait assez belle, en effet. Evidemment, il est d'une origine assez ordinaire. Mais, enfin, il faut bien passer sur quelque chose!

Mme de la Ridière approuva, d'un ton de résignation héroïque:

—Oui, hélas! il le faut! Ton père ne peut te donner une grosse dot. Donc, il est nécessaire de faire quelque sacrifice...

Un sourire vint aux lèvres de Serena qui continuait sa besogne d'une main diligente.

En entendant parler ainsi Mme de la Ridière, qui se fût douté qu'elle était la fille d'un gros fermier bien pourvu d'écus, épousée pour son argent par un hobereau normand aux trois quarts ruiné? Son origine semblait lui être sortie de la mémoire et nul, dans tout le pays, n'avait plus de prétentions.

Simonne fit observer, en passant un doigt court, garni de bagues trop lourdes, dans les cheveux ondulés avec art:

—Félix Morel est le seul parti sortable, pour le moment.

—En effet... Il y a bien Sézailles; mais on dit que la fortune est mince. Jardoux est fiancé à cette petite dinde d'Amélie... Quel goût faut-il avoir pour choisir ce bout de femme, alors qu'on a sous les yeux une belle fille comme toi!

Orgueilleusement, l'aïeule considérait Simonne,

—C'est le cas de dire: des goûts et des couleurs... A propos, j'ai aperçu ce matin le nouvel ingénieur de M. Sorbin, cet Anglais... Il m'a paru joliment bien!... S'il avait quelque fortune, ce pourrait être encore un prétendant, celui-là!

—Je le saurai par Mme Sorbin... Allons pars, ma belle, et bon après-midi!... Moi. je vais aller prendre le thé chez les Gigoux, pour me distraire un peu. Armandine doit me montrer un nouveau modèle de peignoir, très élégant. Mlle Loutre pourrait me faire quelque chose dans ce genre pour remplacer cette vieillerie.

Sa main chargée de bagues, tapotait l'étoffe bleu vif de sa robe étrennée deux mois auparavant et déjà couverte de taches tandis que pendillaient les dentelles blanches déchirés.

Mme de la Ridière unissait le plus complet désordre à une coquetterie que l'âge n'avait pu diminuer. Sur son large visage aux traits vulgaires, le fard et les couleurs s'assemblaient, en un artistique mélange, pour dissimuler le terrible outrage des ans, Les cheveux restaient blonds, mais selon les caprices de la mode, ils changeaient de nuance. En ce moment, ils avaient une teinte safranée et, mêlés à des postiches, formaient le plus ridicule assemblage de rouleaux, bouclettes, torsades qui se fût jamais vu.

Comment, ayant à s'occuper tellement d'elle-même et toujours en quête de distractions chez les uns, chez les autres, Mme de la Ridière eût-elle pu veiller à son intérieur?

Tout allait à la débandade, et son gendre en gémissait secrètement, depuis le jour où, pour son malheur, il avait épousé Yolande de la Ridière.

Yolande était une assez jolie fille, mais froide, inintelligente et tout entière sous la domination de sa mère. Celle-ci s'était installée aussitôt chez le jeune ménage, faisant sonner bien haut que la fortune était à elle—car Yolande ne recevait qu'une pension de deux mille francs. Et Charles Beckford, déplorablement faible, n'avait pas osé secouer une tyrannie qui, par la suite, n'avait fait que s'implanter.

La jeune femme mourut en donnant le jour à son troisième enfant. Mme de la Ridière, n'abandonna pas "son cher gendre", comme elle l'appelait en roulant des yeux pâmés. Elle voulut remplacer la mère auprès des orphelins. Et pendant un an, elle posa, dans ses voiles de crêpe, pour l'inconsolable.

Puis, au bout de ce temps, le deuil s'éclaircit considérablement, on vit les plumes orner ses chapeaux, le blanc, le lilas se glisser dans ses toilettes, jusqu'au jour proche où les couleurs voyantes, qui lui étaient chères, réapparurent triomphalement.

Telle était cette femme, cette aïeule: égoïste, autoritaire, sans bonté, pétrie de la plus ridicule vanité, n'ayant aucune conscience des responsabilités qui lui incombaient dans l'éducation de ses petits-enfants. Eustache, le dernier, insupportable garçonnet d'une douzaine d'années, demeurait son préféré. Quant à la cadette, légèrement contrefaite et de nature plus douce, elle avait été mise au couvent par l'aïeule qui ne l'aimait pas.

De cet intérieur désordonné que lui faisait sa belle-mère, M. Beckford s'évadait le plus qu'il pouvait, abandonnant au joug si lourd de Mme de la Ridière sa jeune cousine et pupille, Serena Dochrane.

Vingt ans auparavant, un de ses parents, Reginald Dochrane, avait épousé une jeune fille d'origine espagnole, de vieille race noble, orpheline, fort jolie et sans fortune.

De cette union naquit Serena. Peu après mourut la jeune femme. Reginald partit pour l'Amérique du Sud, afin d'y chercher à la fois la fortune et une diversion à sa douleur. La petite fille avait été mise en nourrice et M. Beckford, sincèrement attaché à son cousin, promettait de l'aller voir souvent.

Mais la santé de Reginald était atteinte. En outre, il s'aperçut que son associé n'était qu'un aigrefin. Ruiné par lui, affaibli physiquement, il ne put surmonter tant d'épreuves. A trois ans, Serena se trouvait orpheline.

M. Beckford l'aurait accueillie sous son toit, mais Mme de la Ridière déclara qu'elle ne pouvait assumer la tâche d'élever tous les enfants sans le sou qu'il plairait à son gendre de recueillir. Elle offrit de chercher une pension à cette petite, quand elle aurait l'âge d'y être reçue. Jusque-là, on la laisserait chez sa nourrice.

Une fois de plus, M. Beckford céda et dès ce jour, Serena tomba sous l'autorité de Mme de la Ridière.

A cinq ans, elle fut mise en pension, dans un couvent dont les prix étaient modestes, car, ainsi que Mme de la Ridière le lui répétait elle n'avait qu'un pauvre petit revenu de douze cents francs, qui faisait d'elle une miséreuse.

Aux vacances, elle sortait chez son tuteur. Dure épreuve! L'enfant fine, à l'âme délicate et aux instincts élevés, souffrait dans ce milieu où tous, sauf M. Beckford, toujours bon à son égard, et Emilienne, malheureuse elle aussi, se montraient désagréables pour elle.

Au couvent, ses maîtresses s'émerveillaient de son intelligence, tandis que les

charmait la délicate bonté de son cœur où s'épanouissaient toutes les vertus.

A dix-sept ans elle passa son brevet supérieur. Alors, on vit apparaître au couvent Mme de la Ridière. Elle venait chercher la pupille de son gendre, dont les études étaient terminées. Maintenant, il convenait qu'elle s'initiat à la tenue d'un ménage, afin que, à sa majorité, elle fût munie d'un bagage suffisant pour lui permettre de gagner sa vie, de façon ou d'autre.

En réalité, il s'agissait de ceci: l'été précédent, la vieille dame s'était aperçue que Serena était adroite et laborieuse, et elle avait trouvé ce moyen pratique de se donner sans frais une seconde servante.

Car Serena n'était pas autre chose, dans la maison de son tuteur.

Pour la remercier, la vieille dame ne trouvait que des réflexions blessantes. Simonne, jalouse de sa beauté, lui témoignait une malveillance agressive, et Eustache, enfant mal élevé, se plaisait à la faire admonester par sa grand'mère sous le moindre prétexte.

Dans cette atmosphère hostile, l'âme tendre de Serena se repliait. Fière et courageuse, elle cachait sa souffrance dans le secret de son cœur et ne la confiait qu'à Dieu. Car elle était sérieusement pieuse... Ceci encore déplaisait à Mme de la Ridière, qui n'admettait qu'un minimum de religion.

Ainsi donc, l'existence de Serena était bien peu heureuse et elle ne pouvait songer sans effroi que trois ans la séparaient encore de sa majorité.

Quant à s'adresser à son tuteur pour faire cesser cette tyrannie, elle savait l'inanité d'une telle démarche. M. Beckford promettait, mais il redoutait si bien les récriminations de sa belle-mère que le courage lui manquait avant d'avoir entamé la lutte.

Cet après-midi-là, quand Mme de la Ridière et Simonne furent sorties, Serena alla rejoindre à la buanderie la servante, Léonie, tout récemment entrée au service des Beckford, qui changeaient fréquemment de personnel. Toutes deux mirent le linge de la dernière lessive dans une large corbeille, puis elle se dirigèrent vers le pré, pour l'étendre au soleil.

L'usine d'électricité se trouvait à une courte distance du village de Quévrigny, en pleine campagne. Et juchée sur une petite élévation de terrain, au-dessus du pré appartenant à l'usine, se dressait l'antique chapelle de Notre-Dame des Grâces.

Le soleil coulait entre les branches et se répandait le long des murs noircis, jusque sur le sol couvert d'une herbe fine. Un jeune homme était assis là et dessinait en s'interrompant souvent pour songer, ses yeux bruns fixés sur la chapelle. Il avait de beaux traits affinés et virils, une physionomie froide, distinguée et fort intelligente. En le voyant, on songeait aussitôt:"Celui-ci n'est pas le premier venu".

Il eut un mouvement d'impatience, quand parvint jusqu'à lui la grosse voix de Léonie:

—Là, on va avoir une belle lessive, Mademoiselle!

Le jeune homme dit entre ses dents:

—Allons, voilà ma solitude finie!...

Il ferma l'album posé sur ses genoux et se leva, en développant avec souplesse sa taille svelte et vigoureuse. Un rayon de soleil l'enveloppa, dora ses cheveux châtain clair, fins et soyeux... Il s'avança vers le petit sentier aboutissant à la route.

Il s'arrêta un moment, en jetant un coup d'œil au-dessous de lui. Serena et la servante s'occupaient activement à étendre le linge. Mais précisément à cet instant, un jeune chien de Terre-Neuve s'élançait dans le pré et, en gambadant, venait poser ses grosses pattes sur le linge blanc.

Léonie glapit:

—Oh! malheur!... Veux-tu bien t'en aller!

La voix harmonieuse de Serena s'éleva:

—Truc, va-t'en vite!... Non Léonie, ne lui faites pas de mal!

—Plus souvent que je vais lui laisser salir mon linge!.. Ah! voilà M. Eustache!.. Dites donc, Monsieur, appelez-le, votre chien!

A l'entrée du pré apparaissait un garçonnet à la mine arrogante. Il rit avec mépris, en répliquant:

—Je le rappellerai si ça me plaît!

—Ah! bien, en voilà du joli!... Il va falloir que je relave tout mon linge!

Et Léonie s'élança vers le chien.

Eustache bondit sur elle, s'agrippa à son bras en criant:

—Je vous defends d'y toucher!...

Mais déjà Serena avait réussi à saisir le chien par son collier et l'emmenait hors de la zone d'étendage.

Eustache cria d'un ton rageur:

—Laisse-le!... Ça ne te regarde pas!

Elle dit fermement:

—Il ne faut pas compliquer la besogne de Léonie. Sois raisonnable, Eustache.

—Tu me barbes! Mêle-toi de ce qui te regarde.

Il s'élança vers la jeune fille et, brutalement, détacha les fins doigts du collier de cuir. Truc, libéré, s'empressa de retourner vers ce linge qui l'attirait, aux cris de fureur de Léonie.

A ce moment ,l'étranger, qui considérait cette petite scène, descendit le sentier en quelques bonds souples et vint jusqu'aux deux cousins. En levant son chapeau pour saluer Serena, il dit d'une voix brève, s'adressant à Eustache qui le considérait avec surprise:

—Rappelez donc ce chien. Il est inutile qu'il continue ses dégâts.

A l'exemple de leur aïeule, les petits-enfants deMme de la Ridière pratiquaient la tyrannie à l'égard des faibles, mais se montraient fort obséquieux dès qu'ils avaient affaire à une supériorité quelconque. Or, l'étranger avait un regard autoritaire, qui fit juger prudent à Eustache de baisser pavillon. D'une voix maussade il appela:

—Truc, viens ici.

Mais Truc piétinait avec délices le linge de Léonie et n'obéit pas à cette injonction.

Le jeune homme dit avec une froideur impérative:

—Allez donc le chercher, cela vaudra mieux.

Eustache obéit, et, au passage, se donna le plaisir de poser à son tour, sur le linge, ses souliers pleins de poussière.

L'étranger murmura avec une dédaigneuse impatience:

—Une bonne correction ne serait pas de trop, pour ce garçon-là.

Puis il tourna son regard vers Serena, en ajoutant:

—Je crois que toute votre lessive sera à refaire, Mademoiselle.

—Je le crains aussi, Monsieur.

Le regard de l'étranger n'était ni hardi, ni insolent, néanmoins, elle éprouvait quelque gêne de l'attention qui éclairait ces yeux, tandis qu'ils la considéraient discrètement.

Le jeune homme dit avec un sourire qui adoucit légèrement sa physionomie froide:

—J'espère que vous voilà débarrassée de ce garnement, Mademoiselle

Il s'inclina et s'éloigna d'un pas ferme et souple.

Serena le suivit des yeux, puis se rapprocha de Léonie qui se lamentait.

—Voyez ça, Mademoiselle! La moitié de mon ouvrage à refaire!...

—Je vous aiderai, Léonie. Ce ne sera pas très long

La servante grommela:

—C'est pas une place agréable,pour sûr! Ce garçon aurait besoin d'être mené ferme... Si le jeune monsieur-là était le maître, probable qu'il le ferait marcher droit, allez!

Et son doigt désignait la silhouette élégante de l'étranger.

Serena demanda:

—Qui est-il? Le savez-vous?

—C'est le nouvel ingénieur à M. Sorbin, une moitié d Anglais...

—Comment, une moitié d'Anglais?

—Oui, parce que sa mère était Française. C'est un jeune homme très bien, mais pas causant. Pourtant, les ouvriers ne se plaignent pas de lui, parce que, s'il les tient ferme, ils reconnaissent qu'il s'y connaît joliment dans son affaire.

Serena se souvenait en effet d'avoir entendu parler de ce nouvel ingénieur,

Ralph Hawton.

Evidemment, il avait la physionomie d'un homme sachant se faire obéir, et il paraissait fort certain qu'Eustache, mis sous son autorité, aurait dû plier, coûte que coûte.

Un quart d'heure plus tard, Serena rentrait au logis par la porte du jardin. Comme elle passait devant la fenêtre du salon, la voix de son tuteur l'appela.

—Te voilà enfin!... Cette maison est déserte, je sonnais en vain... Veux-tu nous apporter le thé, ma petite?

—Oui, mon cousin, tout de suite.

Elle prépara soigneusement un plateau et se dirigea vers le salon. Quand elle y entra, le visiteur se leva pour la saluer, et elle reconnut le jeune étranger de tout à l'heure.

M. Beckford présenta:

—M. Hawton, l'ingénieur de la maison Sorbin... Ma jeune cousine, Miss Dochrane.

Ralph dit d'un ton de surprise:

—Mademoiselle est Anglaise?

—Par son père et Espagnole par sa mère.

—Ah! Espagnole!... Oui, surtout Espagnole.

M. Beckford approuva:

—Oui, elle en a le type... Sers-nous le thé, Serena.

Du regard, Serena cherchait où déposer son plateau. Mlle Beckford avait étalé sur la table des cahiers de musique, pêle-mêle avec les bibelots qui l'encombraient d'ordinaire...

Ralph se leva, en disant:

—Permettez-moi, Mademoiselle...

En un instant, il avait adroitement écarté les cahiers, refoulé de menus objets, de telle sorte qu'une place suffisante était faite pour le plateau.

La jeune fille, si peu accoutumée aux égards dans cette demeure, ressentit de cette simple attention une surprise mêlée d'émoi... Quand elle se trouva installée devant sa corbeille à ouvrage, elle continua de penser à l'étranger dont l'allure distinguée et surtout les yeux si beaux l'avaient vivement frappée.

Au dîner, M. Beckford parla de la visite de Ralph Hawton.

—M. Sorbin médite une nouvelle installation électrique et il m'envoyait son ingénieur, à ce sujet. Ne m'ayant pas trouvé à l'usine, le jeune homme est venu jusqu'ici.

Simonne l'interrompit:

—Comment le trouvez-vous, papa?

—Oh! très bien!... Remarquablement intelligent, d'esprit vif et pondéré à la fois. Avec cela, un fort beau garçon...

—N'est-ce pas? Je l'avais remarqué, le jour où je l'ai croisé, dans le village.

M. Beckford eut un gros rire, qui gonfla ses joues.

—Eh! il est évident que nos jeunes gens du pays—en y comprenant même le beau Morel—feront petite figure près de lui... Ce serait un chic prétendant pour toi, Simonne.

—Oui, s'il avait un peu de fortune. Avec sa position cela pourrait aller... Informez-vous donc près de M. Sorbin, papa. Et il faudra l'inviter pour le tennis, dès que vous aurez occasion de le revoir.

M. Beckford passa la main sur sa barbe blonde, en murmurant:

—Hum!.. Je ne sais s'il y sera disposé. Il a un air de froideur qui n'invite pas aux avances...

Mme de la Ridière redressa la tête.

—Comment cela? Ce petit ingénieur ne nous trouverait pas dignes de sa visite? Vous plaisantez, Monsieur Beckford?

—C'est une supposition. Il est possible qu'au contraire, il soit enchanté d'une occasion de se distraire...

Serena évoqua, dans ce milieu, la hautaine physionomie de l'ingénieur, son regard éclairé d'une si profonde intelligence...

Non vraiment, elle ne se l'imaginait pas trouvant quelque plaisir à des rapports avec Mme de la Ridière et Simonne!

II

Deux jours plus tard, Mme de la Ridière rapportait les renseignements désirés.

Ralph Hawton, qui appartenait à une excellente famille, n'avait aucune fortune. Orphelin, il vivait seul avec un domestique, dans le pavillon affecté à l'ingénieur, près de la fabrique. Mme Sorbin vantait ses qualités sérieuses, mais reconnaissait qu il existait chez lui une réserve hautaine qui tenait à distance.

—Donc, comme mari, c est réglé, conclut Mme de la Ridière. Tu peux faire un mariage autrement bien que ça!

—Oui... Mais.. Enfin, on s'en consolera!

—Tu tâcheras de retenir Morel, quand il reviendra.

—Eh! il est capable de faire le difficile, maintenant qu'il a hérité!

M. Beckford hocha la tête.

—C'est fort probable. Tes cinquante mille francs de dot lui paraîtront pauvre fretin.

Mme de la Ridière dit aigrement:

—Pourquoi la découragez-vous? Avec de l'habilité, elle peut fort bien arriver à ses fins.

—Je ne dis pas non... Mais je dois avouer que ce jeune Morel n'est pas le gendre rêvé.

Sa belle-mère l'écrasa d'un regard de dédain.

—Vraiment?...

—C'est un poseur, et on le dit de mauvaise conduite...

—On dit!... on dit! Enfin, si celui-là ne vous plaît pas, cherchez un autre bon parti, dans le pays. Où le trouverez-vous?

—Je ne sais... Mais rien ne presse

—Ah! vous trouvez cela?... Mais Simonne est d'un tout autre avis. A vingt-quatre ans, on souhaite se trouver casée...

—Certainement, grand'mère, et si Morel me demandait en mariage, je ne ferais pas la fine bouche!

Au bout d'un instant M. Beckford demanda:

—Alors, vous ne tenez plus à la visite de l'ingénieur?

—Mais si, papa! Il fera très bien, comme relation. Et puis, s'il est fort au tennis, ce sera une recrue superbe...

—Je dois le voir demain. J'essayerai donc de lui laisser entendre...

Mme de la Ridière lui coupa la parole, selon sa coutume.

—Tâchez de le faire adroitement, sans avoir l'air de trop y tenir. Je crains que vous ne sachiez pas du tout vous y prendre!

Il est probable que M. Beckford se montra bon diplomate, car, la semaine suivante Ralph Hawton se présentait pour rendre visite à Mme de la Ridière.

Précisément, la vieille dame et Simonne, à peine rentrées d'une cérémonie de mariage à Echanville, se trouvaient encore en grande toilette. Cette heureuse coïncidence ravit Mme de la Ridière et lui fit passer sur la froideur passablement altière du jeune Anglais.

Sa visite fut courte, bien que Simonne, décidément conquise, cherchât à le retenir. Mme de la Ridière lui dit en minaudant:

—J'espère que nous aurons la satisfaction de vous revoir quelquefois, Monsieur? Tous les jeudis, j'offre le thé à nos amis, et je compte que vous voudrez bien parfois venir en augmenter le nombre?

—Je suis fort occupé, Madame ,ce qui me privera malheureusement de ce plaisir.

Mme de la Ridière protesta:

—Oh! il faut prendre quelques distractions... L'existence n'est pas si gaie, dans ce petit pays!

Après le départ de l'ingénieur, Mme de la Ridière résuma par ces mots son impression sur lui:

—On ne peut pas dire qu'il soit très aimable... mais il fera bon effet, au milieu de nos amis.

—C'est aussi mon avis, grand'mère, dit Simonne. Morel va faire un nez, en le voyant! Il est jaloux de tous ceux qui sont mieux que lui.

Mme de la Ridière songea un moment.

—En faisant des avances à cet étranger, dit-elle, tu le piquerais peut-être au jeu, Morel, de façon qu'il se déclare?

—Oui, ce serait à essayer... Et puis, je veux le rendre plus aimable, ce bel ingénieur. Par exemple je le soupçonne de n'avoir pas une nature très facile! En tant que mari, il n'aurait pas été fort agréable.

Après un instant de songerie, Simonne conclut:

—Dommage, vraiment!... tout à fait dommage!

Sur la route conduisant de l'usine à la fabrique Sorbin, Ralph marchait sans hâte, la mine pensive.

Une lueur d'intérêt apparut tout à coup dans son regard songeur. Sur le chemin qu'il suivait se montrait une fine silhouette de femme. A mesure qu'elle approchait, l'ingénieur distinguait mieux la robe très simple, bien coupée, le chapeau garni d'un nœud posé avec goût, et ces yeux noirs aux douceurs de velours, qui eussent suffi, à eux seuls, pour attirer les regards sur Serena Dochrane.

Au passage, elle rougit légèrement. en répondant au salut de l'ingénieur. Près

de la fabrique, il croisa Mme Sorbin, une femme d'une cinquantaine d'années, au visage doux et bon.

Elle dit aimablement, en tendant la main à Ralph:

—Vous revenez de promenade, Monsieur?

—Non, d'une visite, Madame. J'ai été voir la belle-mère de M. Beckford.

—Ah! bon!... Eh bien, vous plaît-elle?

Ralph eut un léger rire.

—J'ai vu des vieux tableaux mieux réparés que celui-là.

—Je devine que vous êtes comme mon mari, qui ne peut la souffrir... Elle a élevé déplorablement ses petits-enfants, et elle se montre fort mauvaise à l'égard de la charmante pupille de son mari, qu'elle oblige à un travail continuel, sans la moindre distraction.

—Vous voyez quelquefois cette jeune fille, Madame?

—Oui, parfois, à l'église. Je lui adresse quelques mots, en sortant, et il arrive que nous faisons route ensemble. Elle est ravissante! Intelligence, bonté, délicatesse du cœur, elle paraît posséder tout cela.

—En ce cas, elle doit souffrir près des deux femmes que je viens de voir!

—Je le crains, en effet!... Et il est bien certain que la pauvre petite est très malheureuse... Je voudrais la marier pour l'enlever à ce milieu. Elle fera une compagne si parfaite!

Ralph eut un sourire d'ironie froide en ripostant:

—Elle serait peut-être comme tant d'autres:coquette, inscontante, se jouant sans pitié de celui qui lui donnerait son cœur.

Une vive surprise apparut dans le regard de Mme Sorbin.

—Oh! Monsieur!... Etes-vous si défiant à l'égard des femmes?

—Oui, Madame.

—Cependant, il en est de bonnes, de dévouées, jusqu'à la mort...

—Oh! je le reconnais!... Mais il en est d'autres aussi, et, quand on a rencontré de celles-là, on ne peut plus retrouver sa confiance.

Sur ce, il s'inclina pour prendre congé de Mme Sorbin qui songeait:

"Il a eu quelque déception sentimentale, évidemment. Il faudrait qu'il pût aimer à nouveau... une jolie créature comme cette petite Serena, par exemple. Mais elle est trop pauvre, malheureusement, pour lui qui n'a pas de fortune!... Et puis, la rendrait-il heureuse? Je crains qu'il soit de caractère froid, autoritaire... Et, de son existence antérieure, nous ne savons que bien peu de chose, car il garde une réserve infranchissable."

***

La semaine suivante, Ralph Hawton parut au tennis

Morel qui était revenu arborait un costume nouveau, la dernière nouveauté. Il toisa avec quelque dédain l'ingénieur, vêtu d'un complet de flanelle qui n'en était pas à son premier nettoyage.

Néanmoins, la partie féminine de l'assemblée accorda toute son attention au bel Anglais... Et ce fut de l'emballement, quand on vit de quelle façon magistrale jouait le nouveau venu.

Morel, qui jusqu-là récoltait tous les succès, blémissait de rage. Simonne, s'en apercevant, affecta de n'avoir d'yeux que pour l'ingénieur, près duquel ses amies rivalisaient d'empressement. Ralph recevait toutes ces amabilités avec une réserve courtoise, mêlée de quelque ironie. La partie terminée, il accepta d'aller prendre le thé à la maison Beckford, où Mme de la Ridière l'accueillit avec la plus flatteuse amabilité. Serena ne parut pas. Mais la table dressée dans la salle à manger avait été préparée par ses soins, et le bouquet qui en ornait le centre était l'œuvre de ses mains adroites... Ce qui n'empêcha pas Simonne, comme une de ses amies l'admirait, de déclarer qu'elle en était l'auteur.

Aussitôt Morel, désireux de reprendre avantage sur l'Anglais, déclara d'un ton de componction:

—Vous êtes une fée, Mademoiselle!

III

Chaque année, pour son anniversaire de naissance, Mme de la Ridière donnait un grand dîner.

Il y avait à ce propos branle-bas plusieurs jours à l'avance.

Mme de la Ridière, gourmande et vaniteuse, entendait ne regarder à rien pour ce jour-là. Elle discutait longuement le menu avec Simonne et finissait par faire un amalgame de plats dont le chef de l'hôtel des Normands, qui confectionnait le dîner, éliminait pour le moins la moitié.

Sur la liste des invités, on inscrivit le nom de Ralph Hawton, à la surprise de M. Beckford.

—Comment, lui?... Mais vous le connaissez à peine. Il ne vous a fait qu'une seule visite...

—Oh! A la campagne, il n'y a pas besoin de tant de cérémonies! déclara Mme de la Ridière. Ce jeune homme fera très bien parmi nos invités.

—S'il accepte.

—Pourquoi n'accepterait-il pas? Il ne pourra qu'être flatté de l'invitation, ce me semble?

—Je ne dis pas..., mais...

—Allons donc! Vous verrez qu'il sautera sur cette occasion de se distraire un peu!

—C'est possible... Je ne demande pas mieux, il me plaît ce M. Hawton.

Mme de la Ridière riposta:

—Vous seriez bien difficile, s'il en était autrement!

M. Beckford pensa:

"Peste! on en est joliment coiffé, de l'ingénieur!"

Mme de la Ridière avait bien prévu: Ralph Hawton accepta l'invitation. On le vit arriver à l'heure dite, portant l'habit avec une élégance qui fit paraître gênés, les autres hommes.

Du côté féminin, on lui témoigna le plus flatteur empressement. Il accueillait ces amabilités avec la froideur courtoise et quelque peu railleuse dont il était coutumier.

Mme de la Ridière l'avait placé, à table, entre deux laiderons, la grosse Mme Julien, qu'on appelait dans le pays "le petit éléphant", et Mlle Cailleux, personne mûre, pourvue de moustaches et portant une perruque toujours placée sur le côté. Mais cette dernière se révéla fort intelligente, et Ralph put causer agréablement avec elle.

Le dîner était quelconque, en dépit des superbes désignations du menu. Mme Mûrier, femme d'un notaire d'Echanville et la bonne langue de la petite cité, susurra à l'oreille de son voisin de table:

—Cette pauvre Mme de la Ridière n'entend rien aux belles réceptions! Jamais je n'ai vu repas plus ordinaire. Et vous?

Le voisin, qui était Félix Morel, convint de la banalité des plats. Et il en profita pour parler d'un dîner auquel il avait été convié, l'année précédente, à Paris, chez une personnalité politique que sa notoriété tapageuse faisait passer aux yeux de certains pour un personnage.

Pendant ce temps, Serena, dans sa chambre située sous les toits, essayait de se reposer un peu. Elle était brisée par toutes les besognes qui lui étaient incombées, par tous les reproches, les paroles désagréables qu'elle avait dû subir. Car jamais, quoi qu'elle fît Mme de la Ridière et Simonne ne se montraient satisfaites.

Sa santé s'altérait peu à peu sans que personne songeât à s'en apercevoir. Elle perdait tout appétit et avait de fréquents maux de tête. Il en était ainsi ce soir. Aussi se décida-t-elle à descendre, pour chercher un peu d'air dans le jardin.

Les convives n'avaient pas encore quitté la table. Au passage, Serena entendit leurs rires, leurs éclats de voix. Avec un soupir, en pensant à tout le souci que représenterait pour elle le lendemain de ce dîner, Serena se glissa au dehors, jusqu'à un bosquet où elle s'assit sur un fauteuil d'osier.

Un peu de fraîcheur, ici, s'insinuait dans l'air très calme. Un quartier de lune répan-

dait sa clarté légère sur le jardin.

De la maison parvenait un vague bruit de voix et de rires... Et peu à peu ,dans cette tranquillité, dans cette fraîcheur, Serena s'engourdissait, glissait dans le sommeil.

Un peu après, des pas frent grincer les graviers de l'allée, à quelques mètres du bosquet. Deux hommes s'avançaient, en causant: M. Sorbin et Ralph Hawton. Le premier disait, avec un impatient mouvement d'épaules:

—Je vous avoue que ce dîner est pour moi une corvée! Ma femme l'a esquivé cette année, sous le prétexte de sa santé. Le genre de ces dames et de plusieurs de leurs connaissances lui déplaît au plus haut point.

Ralph dit avec dédain:

—La vulgarité morale s'unit, chez elles, à la vulgarité physique...

M. Sorbin leva les yeux vers lui.

—En effet. Mais je pensais que vous preniez néanmoins quelque plaisir...

Un léger rire l'interrompit.

—Non, non, pas du tout. Je viens ici pour un autre motif beaucoup plus intéressant.

Il n'ajouta pas d'autre explication et M. Sorbin ne le questionna pas davantage.

A ce moment, on appela:

—Monsieur Sorbin, où êtes-vous donc?

—Voilà, voilà!

Et, s'adressant à Ralph, il ajouta:

—C'est Draveil qui veut me parler de son affaire en projet... Venez-vous?

—Non, je vais fumer encore un peu avant de rejoindre la bruyante société de nos hôtes.

—A tout à l'heure.

M. Sorbin s'éloigna, et Ralph fit machinalement quelques pas vers le bosquet.

Serena ne s'était pas réveillée. Ralph, en s'arrêtant, la vit dans le fauteuil, en une pose gracieuse et modeste. Ses cheveux, qu'elle avait décoiffés pour soulager sa tête, tombaient en deux nattes sur ses épaules. Un rayon de lune éclairait discrètement son ravissant visage. Mais au coin de sa bouche si joliment dessinée demeurait un pli de souffrance.

A l'entrée du bosquet, Ralph la regardait. Il semblait interressé, mais non ému. Et il murmura avec un sourire de raillerie mauvaise:

—Elle serait assez belle pour qu'on en fût jaloux!

A ce moment, les paupières de Serena se soulevèrent, ses yeux apparurent, et s'emplirent de surprise à la vue do l'étranger.

Ralph s'inclina, en disant avec courtoisie:

—Je vous demande pardon, Mademoiselle. C'est par hasard que je suis venu jusqu'ici...

Serena se redressait. Son visage se couvrait de rougeur.

Ralph continuait:

—Je n'en suis pas moins charmé d'avoir le plaisir de vous saluer, ce soir, où vous n'êtes pas au nombre des convives de Mme de la Ridière.

Elle balbutia:

—Oh! non, je n'assiste jamais...

—Mme Sorbin qui paraît vous avoir en affection me l'a appris, en effet...

—Oui... Elle est très bonne..

Serena ne reprenait pas encore sa présence d'esprit. L'incident, il est vrai, était fort imptévu...

Ralph reprit de sa voix calme:

—Votre désagréable cousin vous a-t-il occasionné d'autres ennuis, depuis le jour où son chien a si bien arrangé votre linge?

—Oui.., C'est-à-dire...Il est très gâté...

—Il ne doit pas vous rendre la vie facile, je le crois, Mademoiselle?

—Non, pas toujours...

Un léger sourire de mélancolie venait à ses lèvres. Puis il s'effaça aussitôt. Serena prenait conscience de la situation, et, si peu expérimentée qu'elle fût, elle sentait instinctivement que celle-ci ne devait pas se prolonger.

Comme s'il eût deviné sa pensée, Ralph dit:

—Je vous renouvelle toutes mes excuses, Mademoiselle, pour vous avoir dérangée.

Puis il sortit du bosquet.

Serena crut avoir rêvé.

Mais non, il était bien là, tout à l'heure, celui qu'on appelait "le bel Anglais".

Il lui avait parlé ,aimablement, avec un sourire qui donnait un charme singulier à sa physionomie...

Ralph, de son côté, songeait:

"Elle n'est pas encore coquette, celle-là. Mais elle deviendra vite comme les autres!"

Et il dit entre ses dents, avec un sourire de sarcasme:

—Elle ou une autre, qu'importe! Maintenant, je saurai me défier... Et sa beauté sera un de mes meilleurs instruments de vengeance.

Ralph se mêla à un groupe où l'appelait Mlle Beckford. Audacieusement, au nez de Félix Morel, Simonne affichait son engouement pour l'ingénieur et multipliait en son honneur les avances coquettes.

Morel, se voyant éclipsé près de Mlle Beckford et des autres jeunes filles était allé porter ses hommages à une veuve d'une quarantaine d'années, pas jolie,mais pourvue d'une fortune rondelette. Ecouté de ce côté, il oublia un peu sa blessure d'amour-propre et, de toute la soirée, se donna la satisfaction de se tenir éloigné de Simonne—au vif dépit de celle-ci, qui commença dès lors à se demander si sa manœuvre était aussi excellente qu'elle le pensait.

Sa grand'mère en se déshabillant, lui déclara:

—Il était furieux. La jalousie en est cause, ce qui ne peut être qu'un bon signe. Sois aimable pour lui, mais sans cesser de faire les yeux doux à M. Hawton, ce qui l'engagera peut-être à se déclarer plus vite.

Simonne murmura:

—Ah! Quel malheur qu'il n'ait pas un peu de fortune! Je serais folle d'un mari comme celui-là!

—Hum! il faudrait peut-être que tu marches, avec lui, ma petite! Et tu es habituée à faire tes quatre volontés. Sur ce point-là, Morel te conviendra bien mieux.

—Oui, évidemment.. Et puis, de toutes façons, c'est impossible. Donc, je dois choisir Morel.

Et sur ce, ayant réussi à se débarrasser de sa jupe collante, Simonne regagna sa chambre, de l'air vainqueur d'une jeune personne qui n'a qu'à choisir l'heureux élu.

IV

Ainsi qu'elle l'avait prévu, Serena fut accablée de besogne. Tant et si bien qu'elle se vit retenue au lit par une courbature violente.

Mme de la Ridière, prévenue, monta vers dix heures. A ce moment de la journée, elle n'était ni coiffée, ni habillée. Ses cheveux jaunes pendaient en mèches éplorées, sa robe de chambre vert pomme bâillait, manquant de boutons, et ses pieds traînaient dans des pantoufles percées, en velours violet.

Elle déclara à la jeune fille épuisée qu'elle s'écoutait beaucoup trop, qu'elle devait prendre sur elle, car il y avait du raccommodage en retard, des géraniums à planter, que ce fainéant de Toinet avait laissés dans un coin du jardin, hier...

Serena dit avec son air de calme dignité, qui irritait toujours Mme de la Ridière et Simonne, furieuses de la fierté que conservait malgré tout cette "pauvresse".

—Ce me sera impossible aujourd'hui, Madame. J'espère aller mieux demain, et me remettrai au travail.

Elle dut alors entendre un flot de récriminations. Quand on n'avait pas le sou devait-on se dorloter ainsi? Ah! elle verrait quand elle serait institutrice, ou dame de compagnie, ou femme de charge! Elle ne trouverait pas les ménagements que l'on avait pour elle ici—de trop grands ménagements, car, enfin, c'était lui rendre un mauvais service de ne pas l'habituer aussitôt à l'existence qui l'attendait...

Serena écouta la diatribe méchante avec une apparente indifférence. Mais à peine Mme de la Ridière avait-elle mis le pied hors de la chambre, qu'elle éclata en sanglots.

Le front entre ses mains, elle murmura désespérément:

—Mon Dieu, ayez pitié de moi! Je suis si malheureuse!

Dans l'après-midi Mme de la Ridière et Simonne partirent pour Echanville. Elles devaient y dîner et ne rentrer que fort tard.

Quand M. Beckford revint de l'usine, il monta à la chambre de sa pupille, et frappa. Serena, qui sommeillait, répondit machinalement: "Entrez". M. Beckford vint jusqu'à son lit, et dit d'un ton joyeux:

—Je t'apporte une bonne nouvelle, petite Serena!

La jeune fille se souleva un peu, et vit la physionomie épanouie de son tuteur.

—Une bonne nouvelle?...

—Une demande en mariage!

—Une demande... Pour moi? dit Serena stupéfiée.

M. Beckford riposta:

—Naturellement!... Si c'était pour Simonne, je ne m'adresserais pas à toi, voyons?

—C'est que je ne comprends pas...

—Mais ma petite, tu es jolie, très jolie. M. Hawton, pour une fois ou deux qu'il t'a vue, s'en est bien aperçu...

—C'est M. Hawton qui?...

La rougeur montait aux joues pâlies.

—Oui, c'est lui! Te plaît-il, voyons?

M. Beckford prenait la main de la jeune fille, en souriant avec une malice amusée.

—Je ne sais... Oui, je crois...

Ses lèvres tremblantes essayaient de sourire, et ses yeux laissaient voir le vif émoi de son cœur.

—Cela ne m'étonne pas! Il est parfaitement bien, ce jeune homme... Sérieux, très sérieux, ingénieur tout à fait remarquable, au dire de M. Sorbin. Etant donnés sa situation, ses dons physiques, sa rare distinction, il pourrait faire un mariage riche. Mais il t'a choisie, parce que tu lui plais beaucoup, m'a-t-il dit. Voilà qui est fort bien, et représente une bonne garantie de bonheur?

—Oh! oui, mon cousin!... Vous lui avez bien dit que je n'ai absolument rien, en dehors de ce petit capital de vingt mille francs?

—Certainement, je le lui ai dit! Et il m'a répondu: "Cela m'est indifférent. Je suffirai à tous nos besoins".. C'est très chic, hein, Serena? Alors que vais-je lui répondre?

—Je voudrais réfléchir, mon cousin...

—Voyons, tu ne peux pas me dire cela tout de suite?

—C'est que je voudrais savoir... M. Hawton est-il catholique?

—Je le lui ai demandé, et il m'a répondu affirmativement, en ajoutant qu'il ne pratiquait pas, mais qu'il serait toujours très respectueux des convictions religieuses de sa femme.

Une ombre couvrit le regard de Serena.

—Il est... un indifférent, sans doute?

—Oui, mais, ma chère enfant, tu ne peux, pour ce motif, hésiter... Ce jeune homme n'est pas du tout hostile à la religion! Tu peux le ramener facilement. Et je vais te dire quelque chose... Je voudrais bien que tu me répondes avant que je parle de cela à ma belle mère et à Simonne, parce que... si tu as accepté, si j'ai communiqué ta réponse à M. Hawton, ce sera fait, et toutes leurs criailleries ne pourront l'empêcher...

Pauvre cousin ,qui se défiait de sa lâcheté!... Mais que c'était prompt, cette résolution à prendre!

M. Beckford continuait:

—Voyons, puisqu'il te plaît...

Les paupières mi-closes, Serena revoyait Ralph Hawton dans le pré..., puis l'autre jour, à l'entrée du bosquet. Elle aimait ses yeux, son sourire—et pourtant, au souvenir de celui-ci, un petit frisson de crainte la parcourait...

Etait-ce de la crainte? ou l'émoi un peu troublant de l'amour qui s'insinuait en son jeune cœur?

Une joie mêlée d'effroi, s'emparait de Serena. Recueillie, la jeune fille réfléchissait et priait. M. Beckford la considérait et pensait avec inquiétude:

"Saura-t-il la rendre heureuse?"

Enfin Serena attacha sur son tuteur un regard encore éclairé par la pure lumière de son âme.

—Eh bien! mon cousin, dites à M. Hawton que j'accepte..., que je suis très reconnaissante...

Sa voix tremblait, en prononçant ces mots qui la liaient un peu.

—Bon! C'est bien entendu!... Il te plaît?... Tu ne regretteras pas?...

—J'espère que non... C'est très beau à lui de me prendre avec une si petite dot...

—C'est une garantie, je le répète... Quant à moi, je suis satisfait de te voir casée, car.. tu n'étais pas heureuse ici, ma pauvre petite!

Il toussa et murmura:

—Je ne pouvais pas grand'chose... Il aurait fallu des batailles continuelles...

Serena dit avec douceur:

—Vous m'avez donné l'abri de votre toit, et je vous en serai toujours reconnaissante.

Il se pencha pour l'embrasser, en répliquant avec émotion:

—J'aurais voulu faire davantage...Mais vois-tu les criailleries de femmes... Non, je ne peux pas supporter ça!

Il en reçut pourtant une dose respectable, quand il apprit à sa belle-mère la demande de Ralph, et la réponse de Serena.

Ce fut de la stupéfaction...

—Serena?... Vous dites qu'il demande la main de Serena?

Puis, Mme de la Ridière s'exclama:

—Comment, vous avez arrangé cela sans m'en parler?... Sans m'en dire un mot vous donnez cette enfant à un étranger, dont nous ne savons rien?

—Pardon, je sais...

—Oui, des on-dit... Est-ce que vous jugez ça suffisant? C'est que vous n'êtes pas difficile! Ce monsieur a pu faire les cent coups, sans que vous vous en inquiétiez!

—Voyons, il ne faut rien exagérer...

—Allons donc!... Et il est fou, ce garçon, d'aller prendre une femme sans le sou, ou presque!

Simonne éclata tout à coup...

—Oui, absolument fou! Cette petite niaise... Où l'a-t-il connue, d'abord?

—Il l'a vue deux fois, m'a-t-il dit. Comme elle est d'une rare beauté...

Simonne laissa échapper un rire faux.

—Ca dépend des goûts!... Je n'aurais pas cru M. Hawton capable du coup de foudre. Ah! certes, non!

—Sans le coup de foudre, il peut...

—C'est un caprice qu'il regrettera bien vite. Et j'imagine qu'il ne doit pas être facile tous les jours le bel ingénieur!

Mme de la Ridière appuya:

—Encore un point que vous n'avez pas envisagé, mon pauvre Charles! Le caractère de ce prétendant pourrait bien réserver de désagréables surprises à votre pupille.

A cet instant, on vint chercher de l'usine M. Beckford. Il s'esquiva, ravi de la circonstance, et les deux femmes restèrent seules..

Simonne étouffait de rage. Comment, cette petite Serena se mariait avant elle?... Et elle épousait celui qu'eût choisi entre tous Mlle Beckford, s'il avait eu une suffisante fortune? C'était intolérable à penser!

Mme de la Ridière en jugeait ainsi.

Dans l'après-midi, Serena descendit pour reprendre ses raccommodages. Pendant une heure, elle dut entendre la vieille dame et Simonne lui énumérer les malheurs qui l'attendaient, les défauts et les vices dont devait être pourvu Ralph Hawton et lui déclarer qu'elle n'était qu'une imprudente, une petite évaporée, d'accepter ainsi ce mariage.

Bien que connaissant la malveillance de ces deux femmes, Serena, un peu inquiète de la résolution qu'elle avait dû prendre, éprouva de ces paroles une angoisse profonde. Elle regrettait la réponse donnée à M. Beckford. Demain, M. Hawton viendrait; l'engagement serait alors définitif... Oui, elle avait été trop prompte, car enfin, elle le connaissait à peine!

Cet étranger séduisant, serait-il le compagnon affectueux dont elle avait tant besoin?

Au matin, elle se leva brisée, et dut se traîner pour accomplir son habituelle besogne. Mme de la Ridière, l'envoya chercher des œufs à une ferme située près de la chapelle de Notre-Dame des Grâces. Serena entra dans le petit sanctuaire, et s'absorba dans une fervente prière.

"Mon Dieu, vous voyez comme je suis malheureuse. Montrez-moi votre volonté, dans cette circonstance si grave de ma vie. En vous je me confie de toute mon âme, ô mon Père!"

Après un dernier regard vers la Vierge qui étendait ses bras au-dessus du petit autel, Serena sortit et se retrouva dans la claire lumière de ce matin d'avril.

Mais elle s'immobilisa, en devenant très rouge. Ralph Hawton surgissait du petit sentier. Il s'arrêta, visiblement surpris. Puis il s'avança, en se découvrant.

—Cette rencontre imprévue me permet, Mademoiselle, de vous remercier dès ce matin pour la bonne réponse que vous avez bien voulu me donner, par l'intermédiaire de M. Beckford.

Elle balbutia:

—C'est moi, Monsieur, qui dois vous remercier... Mon cousin m'a dit quel était votre désintéressement...

—Je n'y ai aucun mérite, Mademoiselle, je vous assure!... Vos charmantes qualités compenseront largement cette absence de dot qui me laisse fort indifférent.

Les cils tremblants, longs et soyeux, s'abaissèrent un instant sur le regard troublé de Serena.

Les yeux du jeune homme avaient sur elle une singulière puissance. Ils jetaient en elle un émoi à la fois angoissant et délicieux.

Elle parvint à dire, en esquissant un sourire:

—Il vous faudra de l'indulgence, Monsieur, car je suis fort inexpérimentée. J'ai été tenue très à l'écart du monde.

—Tant mieux! Le monde de Mme de la Ridière ne vous convenait en aucune façon. En devenant ma femme, je vous retirerai de ce milieu, qui n'est pas le mien non plus.

Serena demanda timidement:

—Vous me permettrez cependant de voir mon cousin?

—Oui, quoique, en vérité, il n'ait guère rempli son devoir à votre égard!

—Il est faible, mais il a de l'affection pour moi, cependant...

—Eh bien! il a une singulière façon de vous la montrer!... Car je comprends que ces femmes ont abusé de vos forces, de votre santé?

—Oui... un peu...

—Beaucoup, voulez-vous dire. On vous a sans doute accablée de besogne, à propos de ce fameux dîner?

Elle rougit davantage, sous son regard qui s'attachait à elle.

—En effet. Il y avait beaucoup à faire...

—Et la belle Simonne ne doit pas aimer à se donner du mal?

Il souriait, ironiquement. Sa main s'étendit et prit celle de Serena.

—Etes-vous femme à désirer une revanche? Si oui, je vous donnerai occasion de la prendre.

Elle répéta, le regard surpris et interrogateur:

—Une revanche?... Pourquoi?

—Mais pour vous venger de ce qu'elles vous ont fait souffrir!

—Oh! non! La vengeance ne nous est pas permise!

—Ah! vraiment! Eh bien, j'avoue ne pas atteindre à tant de vertu, et pour mon compte je...

Il s'interrompit. Son visage venait de se durcir, et un éclair de joie mauvaise traversait son regard.

Il ajouta, avec un sourire d'ironie:

—Je n'oublie pas les injures.

—Cependant, si vous êtes chrétien, vous le devez!

Il détourna ses yeux du pur regard, où paraissait l'inquiète pensée qui tourmentait l'âme de Serena.

—Un chrétien fort tiède, Mademoiselle. Mon éducation a été excellente, sur ce point; plus tard, une circonstance m'éloigna de la religion... Mais il va sans dire que vous resterez libre, de votre côté, et que je me ferai un devoir de vous faciliter les pratiques religieuses.

Elle dit d'une voix qui tremblait un peu:

—Je ne vous cacherai pas, Monsieur, que ceci est pour moi le point pénible. Ma foi est mon bien le plus cher, et il me sera douloureux de ne pas le partager avec mon mari.

Le regard de Ralph s'animait d'un intérêt plus vif, en considérant les yeux profonds qui s'attristaient, tandis que Serena avouait ce qui était pour elle le point noir de ce mariage. Puis le jeune homme sourit, avec une ironie qui échappa à Serena.

—J'espère que nous arriverons à nous entendre sous ce rapport, Mademoiselle, comme sur tous les autres.

Ralph tenait toujours la petite main que les besognes de ménage avaient brunie et gercée. Il demanda:

—Voulez-vous me permettre de vous offrir, comme bague de fiançailles, une de celles ayant appartenu à ma mère?

Elle répondit spontanément:

—Oh! j'en serai très heureuse!

—Alors, j'aurai le plaisir de vous l'apporter cet après-midi... Inutile de dire à Mme de la Ridière que vous m'avez rencontré ce matin. Je désire les laisser autant que possible en dehors de nos arrangements. Donc, à cet après-midi, Mademoiselle.

Il effleura de ses lèvres les doigts de Serena, puis s'éloigna de ce pas ferme qui, assurait Mme de la Ridière, dénotait l'homme autoritaire qu'on ne pourrait faire plier.

V

Serena revint dans la direction du logis, le cœur battant si fort qu'il l'étouffait. Troublée, heureuse, et cependant frissonnante d'angoisse, Serena fit comme en un rêve le trajet de la chapelle à la maison Beckford.

Mme de la Ridière la ramena à la réalité, en lui adressant d'aigres reproches.

—Cet après-midi, vous allez ne rien faire pendant la visite de M. Hawton. Au moins devriez-vous avoir à cœur de vous presser un peu ,afin que rien ne souffre dans vos occupations habituelles. Ah! je me doute que nous allons avoir une maison singulièrement tenue maintenant!

Serena dédaigna de répondre. Sur quoi la vieille dame irritée dit à Simonne, de façon à être entendue:

—Cette péronnelle va se croire tout permis, parce que cet Anglais a jeté les yeux sur elle. Mais avant longtemps elle regrettera sa tranquille existence d'ici!

Quelle vie faudrait-il donc que lui fit Ralph Hawton pour en arriver là?

Mais ces insinuations augmentaient son anxiété.

Elle avait l'impression que Ralph était de ces hommes faits pour conduire, pour agir en maîtres. Tout à l'heure, elle avait compris que déjà il se croyait le droit de lui faire connaître sa volonté, car le mot "je désire", dans sa bouche, signifiait très clairement "je veux", De ceci, Serena se sentait tout heureuse. Elle n'avait aucune velléité d'indépendance féministe, et la faiblesse de M. Beckford ne pouvait que lui faire apprécier la force de caractère chez un homme.

Mais les paroles de Mme de la Ridière et de Simonne, et ses propres réflexions, éveillaient en elle cette crainte:"Est-il bon?... Est-il capable d'affection?... Ne sera-t-il pas un maître dur, tyrannique?"

Elle se rassurait en songeant que si M. Hawton l'avait choisie, isolée et malheureuse, c'est qu'il était attiré vers elle par un sentiment affectueux, et par compassion pour sa triste existence.

Et puis, elle lui plaisait... M. Beckford l'avait dit,en ajoutant qu'elle était très jolie...

Devant sa petite glace, en s'habillant pour recevoir la visite de son fiancé, la jeune fille contemplait son visage, ses cheveux d'un brun chaud, d'une souplesse soyeuse, ses yeux d'un noir si velouté... A peine une pensée d'orgueil s'était-elle insinuée en elle, un instant. Très vite, elle l'avait chassée. Car si elle se réjouissait d'être jolie, c'était pour lui, le fiancé, ce Ralph Hawton si mystérieux encore, vers qui s'élançait son jeune cœur avide de donner sa tendresse et d'être aimé.

Dans sa très modeste garde-robe, elle avait choisi la moins vieille de ses toilettes. Elle lui adjoignit un col de dentelle et se coiffa avec un soin tout particulier. Il fallait si peu de chose pour parer sa beauté qu'en la rencontrant quelque peu après dans l'escalier, son tuteur s'exclama:

—Eh! que te voilà joliment habillée, ma petite Serena!

Simonne, qui l'entendit, regarda sa cousine et ricana, les yeux pleins de jalousie:

—Vous n'êtes pas difficile! Cette robe va faire loucher M. Hawton, car je le crois appréciateur d'élégance.

M. Hawton arriva à quatre heures. Mme de la Ridière l'accueillit le plus gracieusement du monde. La fiancée timide et émue, semblait près d'elle quantité négligeable. Ralph lui avait passé au doigt une bague magnifique, et lui avait adressé quelques mots auxquels, dans son émoi,elle n'avait su répondre que par un regard de ses beaux yeux. Puis les deux femmes avaient accaparé le fiancé, qui se laissait faire ,d'ailleurs, avec une nonchalante indifférence.

Il ne se montra pas plus empressé, les jours suivants. Mme de la Ridière le fit remarquer à son gendre.

—Il ne paraît pas très épris, aussi je me demande s'il ne regrette pas dejà sa sottise.

M. Beckford objecta:

—Mais , ma chère mère, laissez-les seuls un peu et la glace se rompra.

Mme de la Ridière toisa son gendre avec indignation.

—Vraiment, Charles, il est heureux que j'aie conscience des devoirs qui m'incom-

bent! Ainsi, vous laisseriez cet étranger faire sa cour sans témoins à une enfant de dix-huit ans, naïve, prête à se laisser tourner la tête par ce garçon... avec les hommes sait-on jamais?

Ici, coup d'œil pathétique vers le plafond.

—Mais en Angleterre...

—Nous ne sommes pas en Angleterre, mon cher ami. Vous m'avez confié votre pupille et j'en suis responsable jusqu'au jour de son mariage. Ainsi donc, quelque gêne que me cause ce rôle de chaperon, je le remplirai le mieux possible.

M. Beckford riposta:

—Vraiment ma mère, vous auriez bien dû apporter la même sévérité dans l'éducation de Simonne.

Un regard indigné l'écrasa.

—Des reproches, Monsieur?... Au sujet de l'éducation de ma petite-fille?

Il balbutia:

—Mais non...Je voulais dire... Elle est un peu émancipée...

—Avec sa nature je n'y vois aucune importance. Mais Serena est fausse, coquette...

M. Beckford protesta:

—Oh! par exemple!

—Mon cher vous n'y connaissez rien, mais moi, je sais ce qui se cache sous ces mines de petite ingénue, Aussi je m'en méfie!...

M. Beckford leva les épaules.

Il se sentait fort agacé par les façons d'être de sa belle-mère et de Simonne, à l'égard de Ralph dont l'ironique froideur ne les démontait pas. Simonne s'était juré de faire manquer le mariage de sa cousine et s'y employait de toutes ses forces, sans craindre de multiplier les coquetteries à l'égard de l'ingénieur, sous les yeux mêmes de Serena.

Mais M. Beckford n'osait imposer son autorité. Secrètement, il enviait la ferme volonté de Ralph, cet esprit de décision que rien ne faisait plier et qui se manifestait dans tous les détails relatifs au mariage. Ainsi, passant outre sur les objections sans valeur de Mme de la Ridière, il avait dit péremptoirement:

—Nous fixerons la cérémonie au mois prochain à telle date qui vous conviendra. Quant à son trousseau, Mlle Serena s'en occupera une fois mariée.

De même ,il se conformait à l'usage anglais en n'offrant pas de corbeille à sa future épouse. Quand ils seraient mariés, disait-il, il lui donnerait les bijoux de sa mère, avec ce qui serait nécessaire à sa position.

Sur quoi Mme de la Ridière s'empressa d'insinuer, après son départ, qu'il pourrait bien être avare.

—La coutume anglaise est un bon prétexte à mettre en avant pour s'épargner une dépense. Puis il se dit sans doute que Serena, étant pauvre, devra s'estimer encore bien heureuse du peu qu'il voudra bien lui offrir.

Simonne ricana:

—Tu ferais bien de te soumettre à l'avance au bon plaisir de ton maître, car je ne crois pas que tu aies toutes les aises avec lui ma chère!

Serena pensait avec un serrement de cœur: "Peut-être dit-elle vrai!"

Car, au bout de quinze jours de fiançailles, elle ne connaissait pas mieux Ralph Hawton. Assis près d'elle, il lui adressait la parole avec une courtoisie dénuée d'empressement. Cependant, il s'occucupait d'elle de façon discrète, en se maintenant dans une politesse hautaine à l'égard de Mme de la Ridière et de sa petite-fille qui s'irritaient de l'inutilité de leurs manœuvres.

D'autres faits mirent le comble à leur exaspération.

Ralph se refusait à comprendre les insinuations des deux femmes au sujet des bijoux de sa mère... Puis elles souhaitaient pénéter dans sa demeure, y promener leur curiosité indiscrète. Mme de la Ridière dit un jour au jeune homme, avec son plus agréable sourire:

—Si vous avez besoin de moi, Monsieur, pour organiser votre intérieur, je suis à votre disposition.

—Je vous remercie, Madame. Mais je m'arrangerai parfaitement de tout cela avec mon domestique.

Elle insista:

—Cependant, chez un célibataire servi par un homme, la maison doit être un peu en désordre...

Ralph riposta sur un ton sec qui ferma la bouche de l'indiscrète:

—Christopher est le modèle des serviteurs et mon logis est parfaitement tenu.

Avec Simonne, furieuse de l'altière indifférence du jeune Anglais, elle se répandit en récriminations contre lui... Au fond, savait-on ce qu'il était? Quand on mettait la conversation sur sa famille paternelle, il répondait de façon assez vague. En Angleterre, il avait un vieux cousin avec lequel il était brouillé, disait-il. A la question de Mme de la Ridière:"Est-il riche, ce parent?" il avait répondu: "Il a de quoi vivre". Puis il avait mis l'entretien sur un autre sujet... Ne pouvait-on penser raisonnablement qu'il existait là quelque chose de louche?

Il avait dit à M. Sorbin que ses parents n'avaient pas de fortune. Il paraissait étonnant en ce cas que Mme Hawton eût un joyau du prix de celui que portait maintenant Serena.

—Et ce domestique ,si parfaitement stylé!.. un vrai domestique de grande maison... Il servait le père de M. Hawton d'après ce que disait celui-ci. Or, des gens sans fortune n'ont pas un domestique comme celui-là... et ceci me donne à penser... Je crains que ce jeune homme ne soit tout simplement un aventurier.

M. Beckford écarquilla les yeux.

—Ah! par exemple, il n'en a pas le genre!

Mais Mme Beckford tenait à sa nouvelle idée, et elle la répandit parmi ses connaissances, avec des soupirs d'inquiétude.

—Cette petite que j'ai élevée..., la donner à cet inquiétant étranger! Mon gendre est d'une imprudence coupable!... Mais, hélas! que pouvons-nous contre l'entêtement des hommes?

De mauvaise grâce, elle avait présenté Serena à quelques-unes de ses relations. Les compliments qu'on lui fit sur la charmante fiancée amenèrent chez elle et chez Simonne une recrudescence d'hostilité à l'égard de la jeune fille.

Ces jours de fiançailles étaient donc particulièrement pénibles pour Serena. Parfois, elle aspirait au moment où elle quitterait cette maison. Puis, la crainte reprenant le dessus, elle eût voulu reculer l'instant où elle partirait d'ici, seule avec Ralph Hawton.

Un après-midi—huit jours avant la date fixée pour le mariage—Ralph, en venant faire sa visite de fiancé, tomba sur une réunion d'amies des maîtresses de maison qui papotaient en prenant le thé. Mme de la Ridière et Simonne firent à l'arrivant un accueil maussade, dont il ne parut, d'ailleurs, aucunement gêné. La vieille dame dit à sa petite-fille:

—Sonne Léonie, Simonne, pour qu'elle aille chercher Serena qui est au jardin, je crois?

Ralph dit aussitôt:

—Ne vous dérangez pas, Mademoiselle. Je vais y aller.

Simonne n'osa l'accompagner, en dépit de l'ordre muet que lui en donnait Mme de la Ridière. Car l'ingénieur lui en imposait.

Serena travaillait dans le bosquet. En se hâtant, elle finissait une robe, car son maigre petit budget ne lui permettait pas des frais de couturière et, de son tuteur, elle ne voulait accepter autre chose que la robe de mariée.

—Je viens vous chercher dans votre retraite, Mademoiselle, J'ai pu échapper à vos cerbères...

Elle eut un sourire discret et charmant.

—On devait me faire prévenir de votre arrivée. Je m'étais réfugiée ici, pour être plus tranquille...

—Et vous avez très bien fait. Restons-y un peu, voulez-vous, avant d'aller retrouver cette assemblée de pies.

Serena eut un joli rire très doux.

—Comme vous les traitez! Si elles vous entendaient!

—Elles seraient médiocrement flattées? Tant mieux!... Que faites-vous là, infatigable travailleuse?

—C'est une robe que je finis.

—Une robe pour vous?

—Mais oui.

—J'aime beaucoup cette nuance... Vous devez avoir du goût, d'ailleurs—un goût inné, car ce n'est pas près de ces dames que vous l'auriez acquis.

Entre les feuillages du bosquet, des points de lumière s'insinuaient et dansaient sur les cheveux bruns, sur le visage palpitant d'émoi.

Le jeune homme eut un frémissement d'impatience et ses paupières s'abaissèrent sur ses yeux où passait une lueur ardente, aussitôt voilée par l'ironie.

—Vous aimez la toilette, sans doute?... Vous seriez très aise de vous parer de bijoux, d'être très élégante?

—Je ne dis pas que j'en serais fachée... Mais je vivrai très heureuse sans cela!

—Vous ne connaissez pas la vie. Mais

sans doute ne parlerez-vous plus ainsi, dans quelque temps.

—J'espère que si, car, autrement, c'est que je serais devenue bien frivole!

—Vous auriez cela de commun avec quantité de femmes, en tout cas.

L'accent mordant surprit Serena. Ralph vit cet étonnement dans le pur et sincère regard levé sur lui. En se penchant vers Serena, le jeune homme prit la petite main où étincelait le rubis des fiançailles, et dit avec la même ironie:

—Je crois que presque toutes les femmes sont incapables de résister à l'attrait du luxe, de la vie élégante. Entre l'amour sans fortune et la fortune sans amour, elles choisiront la seconde alternative.

Serena protesta.

—Oh! non. non!

Ses cils battirent sur les beaux yeux où la tendresse ingénue, qui remplissait son cœur, venait de se révéler pleinement à Ralph.

Pendant quelques instants, la bouche du jeune homme trembla; puis un pli se forma sur son front,tandis qu'il répliquait avec une gaieté forcée:

—Vous n'avez pas vécu encore. Plus tard, vous reconnaîtrez sans doute que j'ai dit vrai. Les sentiments désintéressés sont rares, croyez-le. Il faut en prendre notre parti, raisonnablement, et ne pas trop demander à la vie.

La jeune fiancée se sentait de plus en plus subjuguée, en dépit du malaise causé par les déclarations de Ralph, qui le laissaient voir tellement sceptique, au sujet de l'amour désintéressé.

Et, toute frémissante de son craintif bonheur, Serena se laissait envelopper par le charme impérieux de Ralph Hawton, en oubliant l'heure, Mme de la Ridière, Simonne...

Cette dernière apparut tout à coup.

—Grand'mère se demande ce que vous devenez!

Ralph riposta, avec sa nonchalante aisance accoutumée:

—Mais vous le voyez, nous sommes en train de causer. Vous pouvez donc rassurer Mme de la Ridière, Mademoiselle.

Simonne rougit de colère. Ralph ne se privait pas d'user d'une ironie peu appuyée, qu'il savait manier de façon à toucher l'adversaire au bon endroit. Plus d'une fois Mme de la Ridière et sa petite-fille en avaient été les victimes.

Simonne dit d'un ton revêche:

—Il n'y a plus personne au salon; le thé est froid, maintenant.

—Eh bien, nous nous en passerons!... N'est-ce pas, Mademoiselle Serena? Vous n'y êtes pas habituée, d'ailleurs?

—Oh! pas du tout!

—Mais vous?... reprit Simonne, un anglais cela ne peut se passer de thé?

—Mais si, je vous assure...quand on est occupé agréablement.

Simonne pinça les lèvres, en glissant un coup d'œil jaloux vers sa cousine.

Ce soir-là Mme de la Ridière adressa une semonce à Serena. Comment avait-elle osé demeurer si longtemps au jardin avec M. Hawton? C'était ridicule, inconvenant—bien digne d'ailleurs d'une petite fille si peu intelligente...

Serena essayait de rester calme, mais sa rougeur disait sa pénible émotion, devant une sortie si injustifiée, qu'appuyaient les ricanements de Simonne et d'Eustache.

M. Beckdorf prit sa défense. Etait-ce le contact de la volonté de Ralph qui le galvanisait ainsi? Il parla avec quelque fermeté, tenant tête à sa belle-mère.

Et il déclara, de ce ton péremptoire que prennent les faibles quand ils veulent faire montre d'autorité:

—Tout ceci a trop duré. Il faut que Serena et son fiancé puissent causer ensemble plus intimement.

Mme de la Ridière éclata:

—Eh bien, qu'ils causent donc!... Si vous croyez que j'avais plaisir à jouer ce rôle de chaperon! Je le faisais par devoir, Monsieur!... Maintemant je ne m'occupe plus de rien!

Cet incident aggrava l'hostilité des deux femmes à l'égard de Serena. De plus, elles affectaient maintenant de se montrer pour Ralph fort désagréables et de ne s'occuper en rien de tout ce qui concernait le mariage.

L'ingénieur paraissait fort satisfait de cette nouvelle attitude. Il ne demandait qu'à être délivré de ces insupportables indiscrètes, ainsi qu'il le déclara sans ambages à Serena, un après-midi, pendant qu'ils causaient, seuls cette fois ,dans le salon.

—J'espère vous faire oublier ces jours pénibles, disait-il en baisant les doigts qui s'abandonnaient entre ses mains.

Serena souhaitait voir plus d'émotion dans ces yeux aux reflets orangés, qui la tenaient sous le charme. Elle avait, parfois, l'impression que Ralph possédait une nature ardente, et qu'il la maintenait sous cette apparence de froideur par un puissant effort de volonté. A d'autres moments, elle croyait voir se durcir cette belle physionomie et ses craintes la reprenaient, voilant la joie de son timide amour.

Ainsi, dans des alternatives de bonheur et d'inquiétude, passèrent les derniers jours de fiançailles. Et le matin du mariage arriva, clair, doux, ensoleillé.

Ce fut la plus simple des cérémonies. Mme de la Ridière n'avait adressé que de rares invitations. Ralph, de son côté, n'avait pas de famille. Seul était venu un de ses amis, un Anglais, sir William Lenney, son second témoin.

La petite église se trouvait pleine de curieux du village, et les mariés furent fort admirés.

Mme de la Ridière n'avait pas jugé nécessaire de commander un déjeuner plus soigné qu'à l'ordinaire. Elle pensait, ainsi, se venger de son gendre et de Serena, en même temps que montrer à Ralph le peu de cas qu'elle faisait de lui et de son ami. Ce fut elle, cependant, qui se trouva la plus mortifiée, en la circonstance. Le service de tous les jours, que Mme de la Ridière avait jugé"assez bon", et le ruolz désargenté apparurent tout à coup affreux à Simonne, manié par les doigts fins de sir William.

Ce jeune homme ,de mine aimable et distinguée, devait être riche, si l'on en jugeait par le cadeau superbe offert aux nouveaux mariés. Ralph avait dit:"C'est mon meilleur ami d'enfance", sans donner d'autres détails. Pendant le déjeuner, Simonne, placée près de lui, essaya de le faire causer, au sujet de l'ingénieur et de sa famille. Mais elle se heurta à une réserve infranchissable.

Le déjeuner terminé, Serena monta dans sa mansarde pour quitter sa toilette de mariée. Depuis le matin, elle retenait ses larmes. Son triste sort d'orpheline ne lui était jamais apparu si dur qu'aujourd'hui. Ni Simonne, ni Mme de la Ridière n'avaient paru se soucier d'elle, et c'était Léonie qui l'avait aidée à s'habiller.

Maintenant, son cœur débordait. Cependant, il lui fallait se contenir encore. Ralph l'attendait, pour l'emmener à sa demeure... Avec des mouvements fébriles, elle revêtit sa robe mauve, un modeste crépon de coton dont elle avait fait une chose charmante, et se coiffa d'un chapeau de paille bise sur lequel ses doigts habiles avaient chiffonné un nœud gracieux. Alors, quand elle fut prête, elle jeta un dernier regard sur cette petite chambre garnie de meubles de rebut, étouffante l'été, glaciale l'hiver. Elle y avait souffert, physiquement et moralement surtout. Mais que lui réservait l'avenir?

Ralph!... L'avenir... le mystère...

Un frémissement agita la jeune femme. Elle jeta vers Dieu l'appel de son cœur inquiet, au seuil de sa nouvelle vie.

Ralph l'attendait au rez-de-chaussée. Les deux jeunes gens quittèrent la maison Beckford et prirent le chemin du pavillon.

Le bruit d'un moteur d'automobile arriva jusqu'à eux. Ralph dit en riant:

—Voilà sir William qui s'en va. Il en a plus qu'assez de Mme de la Ridière et de Mlle Beckford, ce pauvre Willy! Et il m'a déclaré tout à l'heure, quand j'ai pris congé de lui:"Comment, il a fallu que miss Dochrane vive près de ces deux commères pretentieuses? La pauvre enfant, je la plains de toute mon âme!"

Entre les lèvres de Ralph glissa ce sourire nuancé d'ironie, mais non sans douceur, qui donnait à sa physionomie une subtile séduction.

—...Et il a ajouté:" Elle aura, heureusement, quelque bonheur comme compensation".

Sa main prit celle de Serena et la glissa sous son bras.

—...Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour que vous soyez heureuse, Serena.

Elle leva les yeux, et dit spontanément:

—J'ai confiance en vous!

Puis Ralph eut un rire légèrement railleur, en ripostant:

—Vous avez un peu oeur de moi aussi, n'est-ce pas?... Mais rassurez-vous! Mon

seul désir est de vous faire une vie aussi agréable qu'il me sera possible.

Serena balbutia:

—Je vous remercie...Vous êtes très bon...

Mais son cœur se serrait, dans l'attente vaine du mot affectueux qui lui eût été plus doux que ces calmes assurances d'une existence heureuse.

Le pavillon était une gentille demeure de briques. Dans l'étroit vestubule, le domestique apparut à l'appel de son maître.

—Le thé est prêt, Christopher?

—Oui, Monsieur.

Le regard de Serena glissa vers le serviteur si correct, si imposant. Oserait-elle lui commander quelque chose?... Le changement était trop grand, entre Léonie et ce personnage de haut style!

Christopher servit le thé sur un superbe plateau de laque, reste d'un passé plus fortuné sans doute, comme la théière d'argent, les tasses de vieux Chine...,comme Christopher lui-même.

Puis Ralph conduisit Serena à sa chambre. Ici encore, tout était d'une simplicité extrême, et disait la médiocrité de la fortune, sauf, toutefois, un admirable crucifix suspendu au-dessus du lit, et un portrait de femme dans un cadre superbe.

Ralph désigna ce dernier à Serena.

—Voici ma mère.

Elle attacha longuement son regard sur le beau visage aux yeux fiers et profonds. Puis elle murmura:

—Comme vous lui ressemblez!

—En effet, on me l'a toujours dit. Nous nous aimions beaucoup, et sa mort a été l'une de mes grandes souffrances.

Un peu d'émotion passait dans sa voix.

—J'aurais tant aimé la connaître! dit timidement Serena.

Ralph sourit, en la regardant avec une expression adoucie.

—Je suis certain que vous lui auriez plu beaucoup. A moi ,elle a manqué cruellement, dans une circonstance de ma vie...

Il s'interrompit, avec une lueur de souffrance au fond des yeux.

Puis il acheva:

—Je crois du moins qu'elle aurait approuvé le choix que j'ai fait. Vous avez toutes les qualités qu'elle prisait chez une jeune personne, Serena, et je ne puis que vous souhaiter de marcher sur ses traces.

Serena dit spontanément:

—Je m'y essayerai, du moins! Mais j'espère que vous voudrez bien m'aider, me conseiller...

Son regard ,éclairé de chaude tendresse, se levait sur Ralph, dont les yeux se foncèrent comme sous l'afflux d'une émotion puissante. Son bras s'étendit, entourant les épaules de la jeune femme...

—Vous trouverez toujours près de moi l'aide dont vous aurez besoin, ma chère Serena. Je vous le répète, mon seul désir est de vous voir heureuse...

Puis son bras retomba, la vive lueur de son regard se voila. Et il dit avec calme:

—Reposez-vous. Ne vous fatiguez pas à des rangements. Vous aurez bien le temps, demain et les jours qui suivront.

Quand il fut sorti, Serena regarda la campagne qui s'étendait au delà du pavillon. En son âme s'agitait encore ce mélange de joie et d'inquiétude, les deux sentiments qu'elle éprouvait en présence de Ralph ou en pensant à lui. Sa main s'appuyait sur son front, là où s'étaient posées les lèvres de Ralph, et, les paupières closes sur ses yeux pleins d'un doux émoi, elle se prit à songer qu'il l'aimait, qu'elle serait heureuse, comme il l'avait dit.

VI

Quinze jours après leur mariage, M. et Mme Hawton firent leur visite de noces à Mme Sorbin, au curé, et, en dernier lieu, à Mme de la Ridière.

Ils ne trouvèrent pas celle-ci; elle était à Echanville avec Simonne.M, Beckford, que les jeunes mariés avaient été voir à son bureau, déclara le soir que Serena, plus jolie que jamais, semblait vraiment satisfaite de son sort.

Mme de la Ridière leva les épaules.

—Devant son mari, cette petite ne va pas laisser voir ses désillusions, j'imagine?

—Mais enfin, pourquoi aurait elle des désillusions?

—Parce que ce jeune homme ne me dit rien qui vaille. Mais il vous a embobeliné, par son air, ses manières, sa façon de regarder les gens avec insolence...

—Oh! insolence!

—Parfaitement! Mais vous ne sentez pas ces choses-là, vous! Ah! nous avons eu de la patience, en le supportant pendant les fiançailles! Mais j'espère bien que maintenant il restera chez lui!

Ce vœu devait être exaucé. Ralph avait dit à sa femme:

—Nous irons faire une visite à Mme de la Ridière. Mais ce sera fini ensuite. Le jour où elle viendra nous la rendre, avec Mlle Beckford, Christopher dira que vous êtes sortie. Car je ne me soucie pas que ces malveillantes pénètrent ici.

La nature fine et sensible de Serena avait trop souffert près de ces femmes, pour qu'elle souhaitât conserver des relations avec elles.

Pour tout autre qu'elle l'existence eût paru monotone et sévère, dans ce pavillon d'où Ralph était absent une partie du jour. Ils n'avaient pas de relations, en dehors des Sorbin, chez qui ils dînaient une fois dans la semaine. Elle restait donc solitaire, en l'absence de son mari, travaillant à son trousseau, peu compliqué, car Ralph avait dit, en la conduisant à Echanville pour en acheter les matériaux:

—Prenez le nécessaire pour le moment. Point n'est besoin d'avoir rien à l'avance. Nous verrons, plus tard, si les circonstances nous permettent d'aller un peu plus largement.

Serena trouvait toute naturelle cette économie, étant données surtout les dépenses que Ralph avait dû faire pour le mariage.

Chaque jour, Ralph faisait faire une promenade à sa femme. Généralement, ils s'entretenaient en anglais, langue que Serena avait apprise au couvent, mais qu'elle parlait incorrectement encore. Il semblait tenir beaucoup à ce qu'elle lui devînt aussi familière que le français et, le soir, il lui lisait et commentait les œuvres d'écrivains de son pays. Ces moments-là étaient attendus de Serena avec impatience. Sa vive intelligence trouvait une jouissance très haute dans ces entretiens avec un esprit de cette valeur.

Il se montrait bon pour elle, soigneux de sa santé, évidemment désireux de lui procurer les satisfactions que lui permettait sa position modeste. De son côté, elle lui obéissait joyeusement, parce que sa volonté n'était jamais en désaccord avec la conssciences de Serena.

Mais il parlait peu de lui et de sa famille—sauf toutefois de sa mère, qui semblait avoir été la grande affection de sa vie. Serena apprit ainsi qu'elle était morte en Angleterre, six ans auparavant, chez ce vieux cousin dont Ralph avait parlé un jour.

—Et vous n'avez pas d'autres parents?

—J'avais un cousin plus jeune, qui est mort il y a quelques mois.

—Alors vous êtes presque sans famille?

—Pas tout à fait. En dehors de ce vieux parent, que je n'ai plus revu depuis cinq ans, à la suite d'une brouille survenue entre nous, il me reste des cousines assez éloignées, deux vieilles filles, dont l'une m'écrit parfois.

Serena avait remarqué, en effet, dans le courrier, une enveloppe timbrée d'Angleterre. Ralph lui montra la photographie de celle qu'il appelait "ma cousine Sabina". C'était une femme d'une quarantaine d'anneés, aux yeux tristes et rêveurs. Serena la trouva sympathique et elle le dit à son mari.

—Oui, c'est une bonne personne et qui m'est fort dévouée. Malheureusement, la pauvre femme est devenue sourde, à la suite d'une peur qu'elle eut il y a quelques années, et son cerveau s'est légèrement dérangé. Oh! très légèrement, d'ailleurs, car ses lettres sont en géneral fort sensées.

—Et la photographie de sa sœur, l'avez-vous?

—Non. Celle-ci ne m'est aucunement sympathique... Tenez,voici le portrait de mon vieux parent..., puis celui d'Emil Adley, le cousin dont je vous parlais tout à l'heure...

Serena dit spontanément:

—Oh! je n'aime pas celui-ci!

—Vraiment?... Si vous aviez eu à choisir entre lui et moi?...

Elle s'écria, avec ardeur:

—Oh! Ralph!... Pouvez-vous me faire cette question?

—Mais elle est très naturelle! La preuve en est que ce choix a été fait au profit d'Emil.

—Oh! ce n'est pas possible!

Il rit avec un peu d'ironie.

—Ceci est flatteur pour mon amour-propre. Mais il s'est trouvé une femme

qui m'a préféré mon cousin héritier d'une brillante position et d'une fortune superbe... Et bien des gens lui ont donné raison.

—Je ne suis pas de ce nombre!... A moins qu'elle eût de l'affection pour lui...

—Non, elle n'en avait pas. Emil n'était pas un homme qu'on pût aimer.

—Alors, c'est très mal, si elle l'a épousé seulement pour sa fortune future!

—Oh! reprit Ralph elle n'est pas la seule! Vous verrez que l'intérêt, partout, est le grand moteur des actions humaines. Vous verrez comment le monde se met aux pieds de ceux qui possèdent les honneurs et la puissance de l'argent.

Il leva les épaules et dit de son ton habituel:

—Ma chère Serena, nous allons lire un peu de Shakespeare, n'est-ce-pas?

Mais Serena n'écouta la lecture que d'une oreille distraite. Elle pensait à cette femme inconnue, qui avait eu à choisir entre Ralph Hawton et Emil Adley...Elle se disait, avec une sorte de crainte et de méfiance: "Il l'aimait, peut-être?... Il l'a demandée en mariage, et elle lui a préféré l'autre?... Alors il n'a jamais pardonné... Ah! comme je voudrais lui faire oublier cela, et lui montrer qu'il peut exister une tendresse dévouée, absolue, en dehors de tout intérêt!"

Mais cette tendresse qui remplissait son cœur, Serena n'osait la laisser voir tout entière à Ralph, car elle était de celles dont l'âme se referme, quand elle ne trouve pas en l'être aimé une chaleur correspondant à la sienne.

Et pourtant, parfois... il lui semblait que la froideur de Ralph n'était qu'un masque, et qu'une lutte violente se livrait dans cette âme d'homme...

Il restait toujours parfaitement maître de lui, même lorsque se manifestaient ces rares éclairs, après lesquels il se montrait froid, presque indifférent.

Pourtant, en dépit de ces doutes, la jeune femme se sentait heureuse

Elle put le dire sincèrement à M. Beckford, une après-midi où il vint la voir.

Il se frotta les mains, en déclarant:

—Ah! tant mieux! Dis donc, à propos, ma petite, sais-tu qu'elles sont furieuses, ma belle-mère et Simonne de n'avoir pas été reçues quand elles sont venues te voir? Elles prétendent que tu y étais...

Voyant que Serena rougissait, il lui frappa sur l'épaule, avec un bon rire:

—Ah! ah! c'était vrai!... Et maintenant, on t'en veut à mort, parce que tu n'as pas renouvelé ta visite.

Serena dit avec embarras:

—Ralph désire que je m'en abstienne, car il ne peut souffrir Mme de la Ridière...

—Oui, oui, je le comprends! Bah! ne vous occupez pas de ce qu'elle peut dire!

Ralph, étant entré sur ces entrefaites, invita le visiteur à dîner pour le lendemain. Ce fut un beau tapage, quand M, Beckford apprit cette nouvelle chez lui! Mme de la Ridière, indignée, déclara:

—Je croyais que cet individu avait au moins le sentiment des convenances! Voyez-vous cette impertinence de vous inviter et de nous laisser de côté!

Simonne s'écria:

—Il se croit tout permis, cet ingénieur de rien du tout! On l'a accueilli ici très aimablement et il nous remercie par une insolence!... Au moins, j'espère, papa, que vous avez refusé?

M. Beckford bredouilla:

—Non... C'était difficile...

—Vous ne savez donc pas, dit Mme de la Ridière, ce que c'est que la dignité?... Nous, de notre côté, nous saurons quelle attitude prendre, quand nous nous rencontrerons avec cette petite sotte ou son mari.

Quelques jours plus tard, passant avec sa petite-fille près du pavillon dans le jardin duquel ses yeux fureteurs avaient découvert Ralph et Serena, elle fit à voix très haute une réflexion désagréable, qui parvint jusqu'aux intéressés.

Serena rougit, mais Ralph eut un léger rire de sarcasme en murmurant:

—Dire que nous pourrons voir ces êtres-là rampant à nos pieds, un jour!

Serena leva sur lui un regard interrogateur. Il effleura ses cheveux d'une caresse:

—Vous n'apprécieriez pas ce plaisir-là, puisque vous n'admettez pas la vengeance. Mais peut-être seriez-vous très contente d'être riche et d'occuper une situation enviée?

—Non, je suis heureuse ainsi!

—Vous ne désirez rien autre chose?

—Rien...sinon de vous donner un peu de bonheur.

—Mais vous m'en donnez, ma chère... vous m'en donnez. Soyez rassurée sur ce point.

Le ton était léger, et impressionna désagréablement Serena, qui ne vit pas l'expression émue du regard détourné.

Ralph reprit, après un silence:

—Je persiste à croire qu'une vie élégante, un entourage luxueux vous plairaient beaucoup.

Elle répliqua:

—C'est possible. Mais je ne verrais pas là le bonheur.

—Bah! qu'en savez-vous? Sur ce point-là ,vous êtes complètement ignorante, ma chère enfant.

—Eh bien! je souhaite le demeurer toujours!

—Oh! oh! souhait téméraire! Il ne sera pas exaucé, d'ailleurs... Sur ce, je vous laisse, car je dois retourner à l'usine et je rentrerai un peu tard.

Il se pencha, mit un baiser sur la main de la jeune femme et s'éloigna

La pensée de Serena suivait Ralph. Une fois de plus, elle venait de sentir chez lui ce scepticisme qui semblait s'attaquer spécialement aux femmes. Elle en comprenait le motif, depuis qu'il lui avait parlé de son cousin Emil. Evidemment, il avait été blessé, désillusionné...

Cependant, il devait bien voir qu'elle était sincère, la tendre affection de Serena... Pourquoi avait-il l'air de croire qu'elle était, au fond, vaine, frivole, avide de richesse comme celle qui lui avait préféré la fortune à venir d'Emil Adley?

Elle secoua la tête, en souriant. Vraiment, elle avait l'impression qu'il ne pensait pas ce qu'il disait, en parlant ainsi!

Vers sept heures, en quittant le jardin, elle rencontra Christopher qui sortait, un télégramme à la main.

—Ceci vient d'arriver pour Monsieur; je vais le lui porter.

Serena se demandait:"Est-ce quelque nouvelle fâcheuse?... peut-être d'Angleterre?... Une de ses cousines, ou son vieux parent?"

Quand elle entendit le pas de Ralph sur le gravier du jardin, elle sortit de sa chambre et s'avança vers l'escalier.

Mais elle s'immobilisa au bord de la première marche.

La voix de Ralph disait:

—Vous préparerez ma valise, Christopher, avec le nécessaire pour la cérémonie. Dès que nous serons partis, vous emballerez ici les objets que je veux conserver, vous les mettrez au chemin de fer, et, les clefs du pavillon remises à M. Sorbin, vous viendrez nous rejoindre à Leinborough-Castle.

—Oui, mylord.

—Et si des curieux viennent vous ennuyer de leurs questions, ayez soin de les renvoyer à leurs affaires.

—Mylord peut être tranquil.

Ralph se dirigea vers l'escalier. Serena rentra dans la chambre. Elle se disait, un peu ahurie:"Voyons,... Qu'est-ce que signifie cela?"

Quand Ralph entra, elle leva sur lui un regard interrogateur.

—On m'annonce, dit-il, la mort de mon vieux cousin, lord Felborne. Comme je suis son héritier, il faut que je me rende là-bas. Naturellement, vous m'accompagnerez.

Elle répéta, les yeux agrandis par la surprise:

—Vous êtes... l'héritier?

—Je suis maintenant le comte de Felborn, pair d'Angleterre et possesseur d'une des plus belles fortunes du Royaume-Uni.

Sa voix restait calme; mais un éclair de triomphe luisait en ses yeux.

—Je vous ai ménagé une agréable surprise, n'est-ce-pas?

—Quand vous m'avez épousée, vous saviez?...

—Que j'étais l'héritier de lord Felborne?. Mais oui, puisque Emil Adley, son plus proche parent, était mort. La fortune, en grande partie en majorat, devait de ce fait me revenir sans conteste. Mais mon cousin, oubliant nos dissentiments, m'a tout légué.

Serena demanda:

—Pourquoi m'avez-vous caché cela?

—Mais parce qu'il me plaisait de vous faire un jour cette surprise. En outre, j'aime mieux que vous ayez épousé l'ingénieur Ralph Hawton plutôt que l'héritier du comte de Felborne.

Il songea un moment, les sourcils un peu rapprochés, puis il reprit:

—Nous prendrons le train demain matin. Emportez simplement le nécessaire, pour quelques jours. Christopher ,nous apportera le reste. A Leinborough-Castle on vous confectionnera ce qu'il faudra pour votre deuil.

—Et... nous habiterons l'Angleterre?

—Une partie de l'année ,du moins... Cela vous contrarierait-il?

Elle dit vivement:

—Oh! non!... Du moment où je suis avec vous!... Mais...

Elle s'interrompit, hésitante.

Ralph pencha vers elle son visage attentif

—Quoi donc?

—Une comtesse de Felborne doit être une très grande dame... et moi... je ne saurai pas...

—Allons donc! Vous êtes ,par votre mère ,de race aussi noble que la mienne et parfaitement douée pour le rôle que vous aurez à remplir. Maintenant, allons dîner, puis vous ferez vos preparatifs.

—Aurai-je le temps d'aller voir mon cousin Beckford?

—Non, car le train part de fort bonne heure. Ecrivez-lui un mot que Christopher lui portera.

—Je puis lui dire ce qui arrive?

—Mais certainement!

Serena murmura, sans pouvoir s'empêcher de sourire:

—Je voudrais bien savoir ce que vont dire Mme de la Ridière et Simonne?

—Ce serait en effet très intéressant!... Vous voyez, Serena, quand je vous promettais une revanche? La voici, telle que probablement vous n'auriez osé la souhaiter.

—Je n'ai pas de revanche à prendre, Ralph, je vous l'ai déjà dit. Ces femmes ont été mauvaises pour moi, mais je leur pardonne.

—Elles recevront néanmoins leur punition par le seul jeu des événements, dit Ralph. Imaginez-vous le désespoir de Simonne, à l'idée qu'elle avait là, sous la main, un membre de la plus vieille noblesse d'Angleterre, héritier d'une immense fortune, et qu'elle l'a laissé enlever par sa cousine?... Et Mme de la Ridière qui me faisait une mine si maussade?... Ce serait amusant de les entendre et de les voir, quand elles apprendront la nouvelle!

Prenant la main de Serena, il emmena vers la salle à manger la jeune femme qui se demandait si tout ce qu'elle venait d'entendre n'était pas un rêve.

* * *

Ce fut, en effet, un effondrement, quand, le lendemain, M. Beckford lut à sa belle-mère et à sa fille le billet écrit par Serena.

Mme de la Ridière s'exclama en joignant ses grosses mains chargées de bagues:

—Ce jeune homme s'est conduit d'une manière abominable!... On ne cache pas des choses pareilles!... Comte de Felborne, vous dites?... et riche?

—Serena écrit: "Une très grosse fortune"

—C'est inouï!... C'est à en perdre la tête!... Cette petite fille... De quoi aura-t-elle l'air dans cette position-là? Il aurait fallu au comte de Felborne une femme.... une femme comme Simonne , par exemple.

Mlle Beckford dit d'une voix sifflante:

—Il en aura bien vite assez, de cette Serena, de cette petite coquette, soi-disant naïve.

M. Beckford protesta encore.

—Coquette, Serena? Que vas-tu chercher là?

Simonne haussa les épaules.

—Vous vous êtes laissé prendre à ses airs de sainte Nitouche; mais grand-mère et moi l'avons bien jugée.

—Absolument! appuya Mme de la Ridière. Je vous l'ai dit, Charles, autoriser ce mariage était une folie! Ces jeunes gens ne se convenaient en aucune façon, et le comte de Felborne aurait fini par s'apercevoir qu'une autre jeune fille réalisait parfaitement tout ce qu'il pouvait désirer.

"Allons, bon, voilà que c'est de ma faute si ce jeune homme n'a pas choisi ma fille! pensa M. Beckford. Je doute fort qu'il y eût jamais songé, car Simonne—je m'en rends compte—n'a pas du tout le genre qui peut convenir à un homme comme celui-là. Tandis que Serena!... Je crois au contraire qu'ils sont parfaitement assortis."

VII

—Voici Tringham, Serena.

La jeune femme jeta un coup d'œil sur la campagne, noyée dans la brume d'une pluie persistante, et ramena son regard vers Ralph, assis en face d'elle dans le compartiment.

—Quel dommage de n'avoir pas un rayon de soleil!

—Je le déplore, car Leinborough-Castle sous la pluie est mélancolique et j'aurais aimé que votre impression première fût agréable.

Elle eut son tendre sourire:

—Oh! avec vous, je serai bien partout!

Il ne releva pas ces paroles.

Ce n'était pas sans appréhension que Serena voyait approcher le moment où elle connaîtrait cette demeure, et les parentes pauvres, lady Sabina et lady Deborah Hasbyll, qui attendaient l'héritier de Lord Felborne.

Comment serait-elle accueillie? par ces personnes qui ignoraient son existence?... Car Ralph lui avait appris qu'il ne leur avait pas fait connaître son mariage, préférant, avait-il ajouté qu'elles eussent la surprise complète.

Au cours du voyage, il avait donné à sa femme quelques détails sur sa famille.

Son père, Lewis Hawton, officier dans l'armée des Indes, avait connu Blanche de Castilly au cours d'un voyage en France. Elle était pauvre et lui n'avait qu'une fortune médiocre. Néanmoins il l'épousa et l'emmena aux Indes ,après l'avoir présentée à lord Felborne, chef de la famille.

Trois ans plus tard, il mourait, laissant sa femme avec un enfant de deux ans, dans une situation financière embrouillée.

Lord Felborne offrit alors l'hospitalité à la veuve de son petit cousin. Il était de caractère original, autoritaire et peu facile à vivre, disait-on. Mais il appréciait la nature droite, énergique et douce à la fois de la jeune veuve dont, en outre, la beauté, la rare distinction flattaient son orgueil. D'un commun accord ils dirigeaient l'éducation de Ralph, que lord Felborne préférait ouvertement à Emil Adley, héritier du titre. Ainsi, Ralph fut élevé dans ce milieu de faste aristocratique et reçut l'éducation d'un grand seigneur, qui s'adaptait fort à ses goûts.

Sa mère ,très prudente, tenait à ce qu'il travaillât et eût les moyens d'être indépendant, s'il le fallait un jour. C'est pourquoi il acquit ses diplômes d'ingénieur, qui lui servirent lorsque, s'étant brouillé avec lord Felborne, un peu après la mort de Mme Hawton, il gagna la France pour y chercher une situation.

Du motif de ce dissentiment qui l'avait séparé de son parent, il ne dit mot à Serena. Mais il déclara qu'il n'en avait jamais voulu à lord Felborne, victime, à ce moment-là, des manœuvres hypocrites d'une intrigante

Ralph avait parlé à sa femme de Leinborough-Castle, demeure des comtes de Felborne, ainsi que de l'hôtel de Londres et d'un second château situé dans le Sussex. La jeune femme l'écoutait comme en un rêve... Et voici que le train s'arrêtait à la petite station de Tringham, qui desservait le domaine de Leinborough.

Sur le quai se tenaient un personnage maigre et raide, vêtu de noir, et deux domestiques en livrée de deuil.

L'homme maigre s'avança et s'inclina devant Ralph.

Le jeune homme dit avec un mélange d'affabilité et de hauteur:

—Bonjour, Dickson... Toujours fidèle au poste?

—Toujours, my lord... Et je suis heureux d'être le premier à saluer Votre Seigneurie...

Ralph se détourna pour offrir sa main à la jeune femme, qui apparaissait au seuil du compartiment.

Quand elle fut sur le quai, il dit, en désignant l'homme dont la physionomie exprimait la stupéfaction:

—Serena, voici Dickson, l'intendant de Leinborough, un des meilleurs serviteurs qui existent sur la terre... Dickson, Leinborough-Castle aura désormais une châtelaine.

L'intendant, ahuri, s'inclina de nouveau, tandis que Serena lui adressait un mot gracieux—"tout à fait ce qui convenait", lui déclara plus tard son mari avec satisfaction.

Les nouveaux châtelains sortirent de la gare, salués respectueusement au passage. Deux voitures attendaient dans la cour: un phaéton attelé de chevaux superbes, et un omnibus pour les bagages,

—Que signifie cette voiture découverte? demanda Ralph.

—C'est Mrs Adley qui a donné l'ordre, my lord...

—Ah! c'est Mrs Adley qui a eu cette belle idée?... Alors, nous allons être obligés de monter dans l'omnibus aux bagages, car je ne veux pas vous exposer à la pluie, Serena.

—Mais il ne pleut plus du tout, voyez!... Et cette promenade au grand air me sera très agréable.

—Soit, à condition d'être bien couverte.

L'intendant dit respectueusement:

—Il y a un manteau dans la voiture, my lord.

—Eh bien! donnez-le à lady Felborne,

L'élégante voiture quitta la gare, emportée par les chevaux pleins de sang que conduisait avec maîtrise le nouveau lord Felborne.

Ralph dit d'un ton indifférent:

—Vous trouverez à Leinborough-Castle la veuve de mon cousin Emil, avec sa fille. Lord Felborne les hébergeait... Mais moi, je n'ai pas l'intention de les garder.

Serena avait sur les lèvres cette interrogation: "Est-ce la femme qui vous a préféré cet Emil?..." Mais elle n'osa la formuler, et se contenta d'objecter:

—Si elles sont pauvres?...

Il ne répondit pas, mais un sourire de froide raillerie entr'ouvrit ses lèvres.

Puis il annonça bientôt:

—Voici l'entrée de Leinborough-Castle.

Ralph arrêta les chevaux devant une porte qui laissait voir un hall immense, voûté, superbement éclairé. Jetant les guides à un domestique, il mit pied à terre et offrit sa main à la jeune femme.

Sentant que les petits doigts tremblaient, il les serra fortement, en disant tout bas:

—Allons, petite peureuse, que craignez-vous? Je suis le maître ici.

Serena, rassurée, gravit les degrés conduisant au hall. Dans celui-ci était rangés les domestiques. Le jeune homme, ayant répondu par quelques mots à leur salut, les nomma à sa femme, sur laquelle s'attachaient des regards stupéfaits. Après quoi, Ralph se dirigea vers un salon dont la porte laissait passer des flots de lumière.

Là avait été dressée la chapelle ardente. Des lustres, des torchères de bronze, une véritable forêt de cierges, répandaient la plus intense lumière sur le cercueil, drapé de velours noir à franges d'argent, placé sur une estrade et couvert de fleurs magnifiques. Près de lui étaient placés des prie-Dieu drapés de deuil. Une femme se trouvait agenouillée sur l'un d'eux.

Ralph, suivi de sa femme, s'avança jusqu'au cercueil. La femme agenouillée tourna la tête vers lui... Et Serena vit un visage jeune et très blanc, des yeux pleins de suave douceur qui, d'abord, s'attachaient à Ralph, puis se fixaient sur elle et se dilataient.

Serena essaya de se recueillir pour prier...

Ralph dit à mi-voix, en s'adressant à l'étrangère après un bref salut:

—Mes cousines m'attendent-elles, mistress Adley?

—Oui, elles sont dans le salon vert, my lord

—Je vous remercie... Venez, Serena.

Ils quittèrent la pièce et entrèrent dans un salon somptueux. Deux femmes assises près d'une table se levèrent. Dans l'une d'elles, Serena reconnut cette lady Sabina dont son mari lui avait montré le portrait.

Ralph dit avec cette aisance qui ne l'abandonnait jamais:

—Bonsoir, mes cousines. Nous nous revoyons en une circonstance pénible...

Il baisait les mains qu'on lui tendait, tandis que les regards ahuris se dirigeaient vers Serena.

Ralph prit la main de sa femme, l'attira près de lui, d'un mouvement à la fois doux et dominateur...

—Je vous présente ma femme, lady Serena, une Anglaise par son père.

Rapidement, à l'intention de lady Sabina, il répéta ces paroles en langage des sourd-muets. Puis s'adressant à Serena

—Mes cousines: lady Dorothy, lady Sabina.

Le visage de lady Dorothy laissait voir une stupéfaction qui touchait à l'effondrement

Dans les yeux de sa sœur, une lueur avait passé—lueur de joie, aussitôt éteinte, et sa main se tendit vers Serena.

—Je suis heureuse, ma chère enfant... très heureuse...

Se reprenant, lady Dorothy avançait sa main sèche, en grimaçant un sourire, et disait d'une voix onctueuse:

—Quelle bonne surprise, Ralph!... Mais comment ne nous avez-vous pas annoncé?..

—Je suis devenu fort original, ma cousine. D'ailleurs mon mariage est récent, il ne date guère que d'un mois.

—Ah! en effet... Et vous avez fait un bon voyage?

—Excellent... Mais donnez-moi quelques détails sur la mort de lord Henry...

—Oh! ce fut bien vite fait!... Une congestion... Il a prononcé votre nom... Puis il est mort une demi-heure après...

—J'aurais été heureux de le revoir, car je n'ai jamais oublié ce que je lui dois... Mes cousines, nous allons vous souhaiter le bonsoir car, pour ne pas fatiguer ma femme, nous dînerons ce soir dans notre appartement

Au seuil de la pièce se tenait Mrs Adley. Avec son visage rigide, sa taille mince raidie dans la robe de deuil, elle semblait changée en statue.

Ralph dit, avec une froide aisance, en la désignant à sa femme:

—Mrs Adley, la veuve de mon cousin Emil

Les deux jeunes femmes se saluèrent. Une voix douce prononça:

—Vous faites connaissance avec Leinborough-Castle en un triste jour, de toutes façons ,my lady

—Oui, nous avons eu un temps affreux pendant tout le voyage... Votre fillette va bien, Madame?

Serena parlait avec effort.

Mrs Adley eut un sourire mélancolique.

—Ma chérie est un peu délicate. Néanmoins je la trouve bien, en ce moment. L'air est si bon, ici!

Ralph dit de sa voix nonchalante:

—Excellent. Je crois qu'il vous sera très favorable, Serena... Allons, venez vite vous reposer.

Il s'inclina et quitta le salon.

VIII

Serena crut encore sortir d'un songe, en s'éveillant, le lendemain matin, dans la chambre qui avait été celle de Ralph lorsqu'il vivait chez son oncle.

Elle venait de s'asseoir dans le cabinet de toilette, et commençait de démêler la magnifique chevelure éparse sur ses épaules, lorsque Ralph entra et vint à elle.

—Ah! vous voilà levée?... Vous dormiez si bien que je n'ai pas voulu vous réveiller.

Elle dit d'un ton de reproche:

—Vous avez eu tort! Il est si tard!

—Rien ne vous pressait... Ma chère amie, il va falloir vous accoutumer aux services d'une femme de chambre. L'ère de la simplicité est close pour vous, petite Cendrillon! Vous êtes maintenant la comtesse de Felborne, une des plus grandes dames d'Angleterre.

Ses doigts se glissaient dans la chevelure brune, soulevaient le flot soyeux.

Serena secoua doucement la tête.

—Le changement sera trop grand pour moi, Ralph! Je crains que vous me trouviez très sotte...

Il sourit.

—Ne vous faites pas ces imaginations ridicules. Quand on est charmante comme vous, que peut-on craindre?

Ces paroles, et surtout le regard qui les accompagnait, firent battre plus vite le cœur de Serena. Mais, déjà, Ralph semblait les regretter.

Il fit quelques pas dans la pièce, puis s'arrêta, en disant:

—La couturière qui se trouve icience moment pour le deuil de mes cousines, viendra vous trouver à dix heures. Vous vous arrangerez avec elle... Les obsèques auront lieu après-demain. J'ai fort à faire, pour toutes les dispositions à prendre, et vous ne me reverrez pas avant le lunch qu'on nous servira dans cet appartement. Mais nous dînerons ce soir avec mes cousines. Voyez à vous faire arranger une robe sombre, pour la circonstance, en attendant votre deuil.

Quand elle eut déjeuné, Serena, ne sachant trop encore à quoi s'occuper, vint s'accouder au balcon de pierre du salon. Sous se yeux s'étendaient les jardins, éclairés ce matin par un soleil déjà brûlant.

Deux femmes venaient vers le château, d'un pas très lent. En l'une d'elles, Serena crut reconnaître une des ladies Hasbyll, sans pouvoir préciser laquelle. L'autre était Mrs. Adley.

La vue de cette jeune femme lui produisait une impression désagréable... Elle ne

pouvait s'empêcher de penser que, peut-être Ralph l'avait aimée... qu'elle était, sans aucun doute, celle qui lui avait préféré, par ambition, Emil Adley...

Mrs Adley était jolie. Il paraissait plausible que Ralph l'eût aimée... A cette idée, Serena sentait la jalousie se glisser en elle, avec une émotion pénible

Voulant leur échapper, elle résolut d'aller prier près du cercueil de lord Felborne.

Serena s'agenouilla sur un des prie-Dieu drapés de velours noir et se mit à égrener pieusement son chapelet.

Son mari entra tout à coup et vint à elle.

—Ne restez donc pas ici! l'atmosphère y est insoutenable!

Elle se leva docilement et Ralph prit le bras de sa femme et sortit avec elle dans le hall. Son regard investigateur s'attachait au joli visage un peu altéré. Il demanda:

—Avez-vous mal à la tête?

—Un peu.

—Que vous êtes peu raisonnable! allez vite prendre l'air dans le parc... Venez par ici, je vais vous montrer le chemin.

Il lui fit traverser des pièces de reception, dont la splendeur parut écrasante à la jeune femme, et lui montra une galerie dallée de marbre rouge, décorée de tapisseries anciennes, qui aboutissait à une baie vitrée ouvrant sur les jardins.

—Voici... Promenez-vous un moment...

Serena s'engagea alors dans les jardins. Elle avançait lentement, le long des pelouses dont elle admirait le vert velouté. Et elle pensait:

"Vraiment, est-il possible que tout ceci soit à Ralph?... un peu à moi par conséquent? Est-il possible que je sois la châtelaine de ce domaine princier?"

Nulle pensée d'orgueil ne s'insinuait en elle. Elle éprouvait du contentement pour Ralph, dont les goûts de grand seigneur seraient satisfaits maintenant.

Elle s'immobilisa tout à coup... elle venait d'apercevoir une toute petite fille étendue sous un arbuste.

L'enfant avait la face tournée vers le sol. Des sanglots soulevaient convulsivement les petites épaules. La jeune femme s'approcha doucement et demanda:

—Qu'avez-vous ,ma pauvre petite?

L'enfant sursauta et leva la tête. Serena eut un tressaillement. Cette petite fille ressemblait à Mrs Adley

De nouveau Serena interrogea:

—Voyons, qu'avez-vous, ma mignonne?

Les petits poings se crispèrent, les lèvres roses murmurèrent:

—Maman m'a battue... elle m'a dit: "Pourquoi n'êtes-vous pas un garçon?..." et elle était si en colère... ah!

Serena s'asseyant au bord de l'allée prit l'enfant sur ses genoux et essaya de la consoler.

La petite se calma, et appuyant sa jolie tête contre l'épaule de la jeune femme, elle demanda:

—Est-ce vous la nouvelle lady Felborne?

—Oui, ma chérie... Et vous, quel est votre nom?

—Nell... Et maman est Mrs Adley.

Avec un gros soupir, elle conclut:

—Il n'y a que Beckwint qui m'aime, ici!

—Mais maintenant, il y aura moi. Vous voulez bien, petite Nell?

L'enfant lui jeta ses bras autour du cou.

—Oh! oui! Vous êtes bonne... et jolie, jolie!... plus jolie que maman!

Serena, émue par la détresse de ce cœur d'enfant, mit un baiser sur la joue rougie par les pleurs.

—Et bien! Nell, j'espère que nous nous verrons souvent... Mais il faut rentrer maintenant, car on vous cherche peut-être. Ah! vous avez sali votre robe, en vous couchant ainsi par terre!

L'enfant jeta un regard sur l'étoffe maculée, et dit avec effroi:

—Lady Dorothy va me battre!... Elle m'a dit ce matin:"Vous pouvez ménager vos robes; ce n'est pas votre pauvre maman qui aura les moyens de les remplacer!". Et elle aussi avait l'air en colère!

—Eh bien! nous lui expliquerons...

Nell murmura:

—La voici!

Lady Dorothy qui s'avançait en effet, tendit la main à Serena, en disant d'un ton tranquille:

—Cette petite a échappé à la surveillance de sa gouvernante, et je la cherchais... Avez-vous bien dormi, dans votre nouveau logis?

—Non, pas très bien. Ce changement... l'émotion de cette arrivée...

—Oui, évidemment... Et, de notre côté, nous avons eu la plus incroyable surprise. Mais ce cher Ralph a toujours été quelque peu original...Enfin, nous sommes tous charmés que Leinborough-Castle soit en possession d'une nouvelle châtelaine.

Serena essaya de trouver quelques paroles aimables, qui eurent peine à sortir de ses lèvres, tellement lui étaient désagréables la mine doucereuse, le ton insinuant et faux de cette femme.

Nell glissait vers lady Dorothy un coup d'œil craintif. La jeune femme dit en désignant la robe maculée:

—J'ai trouvé cette petite Nell étendue par terre dans une crise de chagrin. Il paraît que sa maman l'avait renvoyée... brusquement. La robe a souffert de cela quelque dommage. Mais j'espère qu'en l'honneur de mon arrivée, vous voudrez bien ne pas la punir?

Une contraction passa sur le visage de lady Dorothy.

—Oh! certainement, pour vous faire plaisir!... Oui, la pauvre Jane s'est montrée un peu nerveuse... Elle est tellement soucieuse!... . Car elle n'a plus maintenant qu'un avenir de pauvreté, après avoir pu espérer tout autre chose!...

Serena dit avec surprise:

—Comment, lord Henry n'a pris aucune disposition à leur égard?

—Aucune!... C'est incroyable...

—Oh! certes... Mais Ralph fera son devoir, en cette circonstance.

Les lèvres de lady Dorothy eurent une crispation.

—Nous l'espérons... La pauvre Jane est dans une anxiété affreuse... Son amour maternel s'angoisse à la pensée de sa pauvre petite Nell...

—Vraiment, je crois qu'elle n'a pas à s'inquiéter beaucoup! Ralph sera certainement généreux et bon pour elles...

Elle embrassa l'enfant et prit le chemin du château.

Décidément, cette lady Dorothy lui déplaisait beaucoup!

En rentrant dans son appartement, Serena y trouva la couturière annoncée par Ralph. Cette personne, habile flatteuse, ne cessa de balancer l'encensoir devant la jeune lady Felborne.

—Quel effet produira Votre Seigneurie le jour où elle sera présentée à la cour! Certainement, aucune femme ne l'égalera!...

Serena vit s'éloigner avec satisfaction cette flatteuse.

Après le lunch elle accompagna Ralph dans les jardins, où il allait fumer un cigare. Ralph avait pris la main de sa femme pour la passer sous son bras. Ainsi offraient-ils l'image d'une parfaite union conjugale, quand, à un détour d'allée, ils aperçurent Mrs. Adley.

Ralph salua sans empressement. La jeune veuve répondit avec une gracieuse dignité.

Serena demanda:

—Est-il vrai qu'elle soit pauvre, maintenant?... que lord Felborne ne lui a rien

laissé.

—C'est exact. Lord Henry n'avait jamais eu grande sympathie pour elle, et la petite fille ne comptait pas pour lui, puisqu'elle n'était pas l'héritier.

—Cette pauvre enfant!... Ce n'est pas très juste...

—Mon oncle était libre, dit Ralph.

Serena lui raconta sa rencontre du matin avec Nell... Un éclair de joie mauvaise passa dans le regard de Ralph.

—Je me doute que ce doit être dur de tomber ainsi du haut d'un rêve auquel tout fut sacrifié... Et elle en fait porter la peine à cette enfant. Aimable nature! Je crois qu'Emil dut plus d'une fois regretter la sottise qu'il fit, en l'épousant!

Un contentement subit dilata le cœur de Serena.

Elle objecta:

—Mais lui ,comment était-il? Par sa photographie, il me semble qu'il ne devait pas être fort agréable?

—Pas du tout. Morose, brutal parfois, il interdisait à sa femme les distractions mondaines qu'elle souhaitait si passionnément. Mais toujours Jane cédait en prévision du sort brillant qui serait le sien, quand elle deviendrait comtesse de Felborne. Mais la mort mit à bas tous ces calculs. C'est en vain que Jane a supporté pendant six ans la tyrannie, les défauts grossiers de son mari, l'existence morose toute l'année, dans cette demeure dont le châtelain ne recevait que de vieux amis. Tant de patience angélique est perdue.

Il souligna le mot "angélique" d'une intonation mordante.

Ils atteignaient le château. Ralph tendit la main à sa femme.

—Je vous laisse ,Serena. Il faut que je confère avec Dickson. Je crains que vous vous ennuyiez, tant que votre installation ne sera pas faite. Voulez-vous que je vous conduise à la bibliothèque? Je vous indiquerai les rayons où vous pourrez puiser sans crainte.

Elle acquiesça avec empressement. En sa compagnie, elle se dirigea vers la bibliothèque, grande pièce longue décorée avec une sévère magnificence. Ralph lui fit un choix de livres et la laissa installée près d'une des portes-fenêtres ouvrant sur les jardins.

Mais Serena ne se trouvait pas en disposition de lecture. Au bout d'un moment, elle se leva et commença d'examiner en détail la superbe pièce.

Elle se trouvait en contemplation devant un panneau représentant le sacrifice d'Abraham, quand une portière se souleva, laissant apparaître lady Sabina.

Serena alla à elle.

—Je suis heureuse, ma cousine, de vous saluer...

Elle parlait très lentenemt, ainsi que le lui avait recommandé Ralph, pour que la vieille demoiselle pût en quelque sorte lire sur ses lèvres.

Lady Sabina lui tendit les mains.

—Ah! chère enfant, soyez la bienvenue!... Sa voix tremblait d'émotion.

—...La femme de Ralph!... Et si jolie, si charmante!... Ah! quelle bénédiction!... Car, sans cela, qui sait?...

Serena, très émue, demanda:

—Vous aimez beaucoup Ralph?

—Oh! oui, oui!... Il a toujours été bon pour moi... Lord Henry, lui-même, n'avait d'affection que pour lui...

Elle s'interrompit, oppressée. Elle mit la main sur sa poitrine en disant d'une voix un peu haletante:

—Ce cœur... m'étouffe... parfois ..

Serena avança un fauteuil.

—Asseyiez-vous ma cousine?

—Non, merci... Voilà, c'est passé. Depuis quelques années, j'ai une maladie de cœur, qui s'aggrave maintenant.

—Avez-vous consulté?

—Oui... On m'a donné quelques remèdes... Mais je sais bien...

Un tressaillement courut sur le visage aux traits forts, sans beauté, sauf celle des yeux.

Serena lui prit la main.

—En vous soignant bien, vous pouvez obtenir une amélioration

—Peut-être. Mais je vous ai dérangée... Je venais chercher un livre—la lecture est ma seule distraction.

Elle se dirigea vers une bibliothèque, y prit un volume, et sortit après avoir souri à la jeune femme, en disant:

—A ce soir ,ma chère enfant.

Serena la revit en effet, ainsi que sa sœur et Mrs Adley, au dîner qui les réunissait tous dans l'immense salle à manger.

La conversation fut peu animée. Lady Sabina n'y prenait aucune part, se contentant de saisir quelques mots sur les lèvres des interlocuteurs. Ralph semblait éviter d'adresser la parole à Mrs Adley, et se contentait de lui répondre avec une politesse froide, quand elle lui adressait quelque question...

Le dîner fini, Ralph gagna le fumoir, tandis que Serena et les trois autres dames allaient s'asseoir dans un des salons, tendu de vieux brocart vert damassé d'argent.

Mrs Adley, se penchant vers Serena, dit avec douceur:

—Vous avez été bonne, ce matin pour ma petite Nell?... J'avais un peu bousculé la pauvre chérie, dans un moment de fatigue et elle est si impressionnable... comme moi, d'ailleurs... Il faut peu de chose pour nous émouvoir... A plus forte raison, quand les chagrins nous accablent...

Elle poursuivit:

—Je vous remercie d'avoir consolé Nell.

—Cette enfant paraît bien gentille...

—Oui, elle l'est, en effet... Elle est ma consolation...

Ici, léger soupir... Puis, paraissant secouer de pénibles pensées, Jane parla à Serena de la France.

Ralph ne tarda pas à reparaître. Il dit à sa femme:

—Une petite promenade, par cette soirée chaude, vous serait-elle agréable?

Il prit avec elle congé de ses parentes, et sortant du salon, ils s'enfoncèrent dans la nuit vaguement éclairée par une lune voilée.

Trois regards les suivaient: celui de lady Dorothy, sombre et mauvais, celui de Jane, plein de haine et de désespoir, celui de Sabina, que le contentement éclairait.

IX

Le surlendemain furent célébrées, en grand apparat, les obsèques du défunt comte de Felborne. A cette occasion, toutes les personnalités de la contrée défilèrent devant Ralph et Serena.

Après la cérémonie, un lunch somptueux réunit les invités dans la salle à manger du château. A la droite de Serena se trouvait assis le marquis de Holsley, qui lui parla de la Normandie, où il passait une partie de l'été. Son autre voisin, sir Thomas Burnett, était le châtelain de Wysmarch-Court, le domaine voisin. Grand, gros, de mine rébarbative, il était, au demeurant, le meilleur homme au monde, et trouva des phrases fort bien tournées pour assurer la jeune comtesse du plaisir que toute la contrée aurait à accueillir une si jolie suzeraine.

Leurs hôtes partis, lord et lady Felborne quittèrent les appartements de réception. Ralph dit a sa femme:

—Quand j'aurai changé de tenue, j'irai travailler dans le cabinet de travail de lord Henry, qui sera désormais le mien. Plus tard, je vous rejoindrai sur la terrasse, où vous voudrez bien donner l'ordre qu'on nous serve le thé.

Vers cinq heures, le maître d'hôtel vint préparer la table à thé. Comme il se retirait, Ralph apparut, tenant à la main une lettre qu'il tendit à sa femme:

—Pour vous, Serena... Quelqu'un des Beckford, sans doute?

Serena dit avec surprise:

—Oui, c'est l'écriture de Simonne... Que lui prend-il ,d'écrire la première?

Ralph laissa échapper un rire légèrement sardonique.

—Voyons, ma petite, pensez-vous que Mlle Beckford va agir avec la comtesse de Felborne, comme elle le faisait avec Serena Dochrane? Ces deux femmes seront maintenant à vos pieds.

—Cependant... Mon cousin m'a dit qu'elles étaient furieuses...

—Est-ce qu'on garde rancune à des personnages comme nous?... Lisez, vous verrez.

Serena décacheta sans hâte l'enveloppe, et déplia le feuillet où Simonne avait tracé de gigantesques jambages...

"Ma chère Serena

"Si ton départ n'avait été si prompt, nous aurions vite couru jusqu'à ta demeure, grand'mère et moi, pour te féliciter de l'incroyable chance qui t'advient. Réellement, c'est féerique!... Mais quel cachotier que ton mari! Nous laisser dans l'ignorance, nous, ses parents, maintenant! Tu lui diras que c'est fort mal.

"Nous sommes dans la joie du bonheur qui t'arrive. De tout temps, nous avons eu l'idée que M. Hawton était un grand

seigneur déguisé. Il est si bien, si distingué..."

A la fin de la lettre Mme de la Ridière avait ajouté un mot d'amabilité enthousiaste.

Ralph, qui suivait sur le visage de sa femme toutes ses impressions se mit à rire en disant.

—Eh bien, l'avais-je prédit?

—Oh! Ralph, c'est inimaginable!... Des femmes qui ont été si dures, si injustes...

—C'est d'une jolie platitude, hein?... Voulez-vous me montrer cette lettre?

Il lut, en répétant de temps à autre une phrase tout haut, en la ponctuant d'un léger rire.

—Vraiment, à leur place, j'aurais tout de même attendu un peu!... et j'aurais ménagé la transition!... Tandis qu'elles y vont, là, carrément!

—Oh! à leur place, vous n'auriez pas agi ainsi, Ralph!

—Il est vrai que ce ne serait pas dans mon caractère!... Et vous non plus...

—En effet!... Mais que vais-je faire, Ralph? Dois-je leur répondre?

—Non pas! Quand vous écrirez à M. Beckford, vous lui demanderez de transmettre, à sa belle-mère et à sa fille, votre remerciement que vous ferez aussi sec que possible. C'est ce qu'elles méritent... Et soyez persuadée, surtout, que j'agis ainsi, non par orgueil, mais parce que je considère ces femmes comme des natures inférieures, qu'il est bon de tenir à l'écart... Et maintenant, servez le thé, ma chère.

Tandis qu'elle s'acquittait de cette tâche, avec des mouvements si doux que les yeux de Ralph suivaient avec un très vif intérêt, il dit tout à coup:

—Il va falloir vous mettre au courant de votre rôle de maîtresse de maison...

Elle le regarda avec un peu d'effroi.

—Oh! déjà!... Je ne saurai pas du tout...

—Je suis certain que vous avez toutes les aptitudes nécessaires... Vous avez fort bien reçu nos hôtes, ce matin, je puis vous révéler que j'ai reçu à votre sujet nonbre de compliments—très sincères, j'en suis persuadé.

—Vraiment, je n'ai pas été trop...gauche?

—Pas du tout! En peu de temps, je vous l'affirme, vous serez une femme du monde accomplie... Vous vous initierez bien vite aux secrets de la lingerie, des caves, de l'office et vous donnerez vos ordres vous-même au maître d'hôtel. Nos vieux serviteurs sont expérimentés et ils vous guideront parfaitement pour vos débuts.

Serena hésita un moment:

—C'est Mrs Adley qui s'occupait de tout cela?... Ne sera-ce pas la dépouiller de ce rôle un peu trop promptement?

—Qu'importe! Elle doit s'y attendre. Je veux que vous preniez la place qui est la vôtre ici... Mrs Adley aura assez à faire de préparer son départ.

—Elle s'en va?

—Mais oui.

—Ah!... Je pensais que... qu'elle continuerait peut-être d'habiter ici.

—Je n'ai jamais eu cette idée.

Il y eut un silence.

—Mrs Adley n'a aucune fortune, je crois?

—Aucune. Elle était à la charge de lord Henry.

—Alors...comment va-t-elle faire?

—Elle est jeune, bien portante, elle travaillera, elle aussi!

Une intonation sardonique passait dans la voix durcie.

Serena en éprouva une impression désagréable. Le ressentiment qu'elle devinait chez Ralph lui était pénible.

Elle dit avec hésitation:

—Il y a sa petite fille...

Ralph la regarda d'un air railleur:

—Dites-moi, Serena, vous a-t-on demandé d'intercéder près de moi, au sujet du sort de Mrs Adley?

Elle rougit en répondant:

—C'est exact.

—Qui?... Elle même?

—Non, lady Dorothy.

—Ah! son *alter ego*!... Eh bien! elles ne manquent pas d'aplomb! A la place de Mrs Adley, j'aurais mieux aimé tout au monde, plutôt que de mendier ainsi...

Serena dit timidement:

—C'est peut être pour sa fille...

—Sa fille?... non, pour elle seule! Elle a peur de la gêne, du travail. Pour y échapper, elle est prête à toutes les bassesses. Mais elle ne peut plus me tromper, et si je me décide...

Après un instant de silence:

—Et maintenant, venez, que je vous montre l'appartement dont j'ai fait choix pour vous, et que je ferai décorer à votre goût, cet hiver.

Le lendemain, dimanche, Ralph emmena sa femme jusqu'à la petite chapelle catholique de Lexton.

Depuis leur mariage, il n'avait pas manqué de l'acccompagner à la messe.

En entrant dans la chapelle, Serena vit, agenouillées, Mrs Adley et Nell. La jeune veuve semblait prier avecferveur.

A la sortie de la messe, Ralph aidait sa femme à s'installer dans la voiture, quand Mrs Adley et Nell sortirent de l'église... Serena adressa un signe amical à la petite fille.

La voix souple de Jane s'éleva..

—Quelle délicieuse matinée, n'est-ce pas, Lady Felborne? Votre premier dimanche à Leinborough-Castle sera favorisé... Et vraiment, c'est un plaisir de faire à pied le trajet jusque-là, par un temps pareil!

Nell balbutia:

—Oh! non!... je suis si fatiguée!

Jane se pencha vers elle.

—Vraiment, ma chérie?... Il faut pourtant retourner au château.

—Je ne pourrai jamais!

Serena regarda son mari.

Ralph regardait la jeune veuve avec la plus froide indifférence. Il dit avec calme, répondant aux premières paroles de Jane:

—En effet, la journée s'annonce particulièrement belle. Aussi vais-je en profiter pour faire connaître à ma femme une partie du domaine.

Il leva son chapeau, puis réunit les guides que lui présentait le domestique, et la voiture s'éloigna.

Ralph se tournant vers sa femme:

—Je suis sûr, Serena ,que vous me tenez pour un original mal élevé, parce que je ne ramène pas Mrs Adley dans ma voiture?

Elle dit sincèrement:

—C'est vrai... j'ai été surprise...

Il eut un rire mordant.

—Enfant naïve!... N'avez-vous pas vu qu'elle serrait la main de sa fille, pour lui rappeler la leçon apprise?

Serena répéta d'un air stupéfait:

—La leçon?

—Eh oui! Elle joue en ce moment la sacrifiée. Avant de partir, elle a ordonné à l'enfant: "Tu diras devant lady Felborne que tu es fatiguée, que tu ne peux plus marcher..." C'était très attendrissant! Lord Felborne devait être touché par tant de détresse et d'humilité!... Malheureusement, il a déjoué la petite comédie!

Serena s'écria:

—Oh! je ne puis croire!... Vous êtes en effet trop sceptique, Ralph!

Il dit entre ses dents:

—Je suis payé pour cela!

En rentrant, les époux aperçurent lady Sabina, qui se promenait dans le parc. Elle les salua de loin, avec un sourire... Serena dit à son mari avec compassion

—Pauvre femme, son infirmité doit lui être bien pénible!... Est-elle ainsi depuis longtemps?

—Cela lui advint deux ans avant mon départ, à la suite d'un incendie qui lui causa une violente frayeur. Depuis lors, elle est restée sourde et un peu déséquilibrée. C'est une excellente personne, que j'ai toujours préférée à son aînée.

Au bout d'un instant il ajouta:

—Cette surdité est en effet bien désagréable, pour elle et pour autrui... Elle a été cause de la mort d'Emil Adley.

—Comment cela?

—Voici ce que m'a raconté Dickson: Emil souffrait d'un mal qui s'aggrava à la suite d'une chute de cheval. Le médecin interdit les vins généreux qu'aimait un peu trop le malade."Pas même un verre", précisa-t-il... Quand il fit cette défense, les deux sœurs et Mrs Adley se trouvaient là. Sabina ne l'entendit pas, naturellement, et personne n'eut l'idée de la lui répéter.

"Un soir qu'il était seul, morose, s'ennuyant terriblement et furieux qu'on le privât de toute boisson alcoolique, il demanda un verre de porto à Sabina... et elle le lui donna, puisqu'elle ne savait pas. Dans la nuit, Emil fut pris d'une crise violente qui l'emporta.

—Oh! Comme lady Sabina doit être désolée!

—Elle resta longtemps sombre, presque muette... Sa sœur et Mrs Adley ne lui ont jamais pardonné cette erreur.

—Mais elle n'est pas responsable, pauvre femme!... Il est certain que Mrs Adley doit difficilement oublier ce qui changeait à un tel point sa situation!

—A tel point, en effet! répéta Ralph.

X

Serena dut s'initier le lendemain à sa tâche de maîtresse de maison. Mrs Beckwint, la femme de charge, et les autres serviteurs se montrèrent empressés et elle ne rencontra aucune des difficultés auxquelles elle avait craint de se heurter.

Après le lunch, elle alla s'asseoir avec son ouvrage sur la terrasse. Devant elle, les jardins s'étendaient, fériquement ornés de fleurs.

La jeune femme s'émerveillait, en songeant: "Tout cela est à Ralph... tout cela..."

Puis sa pensée se reporta vers Jane Adley. Quelle terrible déconvenue avait dû être la sienne, quand il lui avait fallu renoncer à tout espoir de devenir un jour maîtresse de ces domaines! Quelle rancœur elle devait conserver à l'égard des nouveaux châtelains...

Cependant, on n'en pouvait rien discerner, car toujours, elle restait douce, gracieuse... même devant la glaciale attitude de Ralph.

Oui, glaciale, presque insultante, à force d'indifférence. Mais il semblait à Serena que, placée dans cette situation, elle serait partie sur l'heure, plutôt que de supporter cette insulte.

Et de constater cette bassesse morale, Serena ne sentait pas diminuer son antipathie à l'égard de la blonde Jane.

Qu'allait faire Mme Adley? Serena n'entendait pas parler de départ, et Ralph n'était pas revenu sur ce sujet.

A ce moment de ses réflexions, Serena entendit la voix d'un domestique qui demandait à Lord Felborne:

—Lady Dorothy sollicite de Votre Seigneurie un moment d'entretien.

—Informez-la que je l'attends.

Peu après l'accent doucereux de lady Dorothy s'éleva...

—Pardonnez-moi de vous déranger, Ralph...

—Vous ne me dérangez pas, ma cousine.

Puis lady Dorothy reprit, d'un ton hésitant:

—Vous n'ignorez pas, mon cher Ralph, que ma sœur et moi étions sous la dépendance de lord Henry...

—Vous continuerez de vivre ici, ou à Felborne-House, si vous aimez mieux habiter Londres. Je vous servirai la même pension qu'auparavant.

—Je vous remercie... je vous remercie bien vivement...

Il y eut un silence, puis la voix hésitante reprit:

—Et... permettez-moi de vous le demander, Ralph... quelles sont vos intentions à l'égard de Jane?...

—Vous êtes sans doute chargée par Mrs Adley de vous en informer, ma cousine?

—Je... non... c'est de moi-même... La pauvre enfant m'inspire tant de pitié!

—Je compte faire quelque chose pour la fille de mon cousin. Elle aura la jouissance de White-Cottage, et je lui servirai une rente de cent cinquante livres.

Lady Dorothy reprit d'une voix frémissante de déception contenue...

—Est-ce que... Jane devra s'y installer bientôt?

—Dès que j'y aurai fait faire quelques réparations. Mais Mrs Adley reste toujours libre d'aller vivre autre part, si elle ne trouve pas cette installation à son goût.

—Vous savez bien que ce serait impossible. Elle n'a aucun moyen d'existence. Voici longtemps qu'elle a vu disparaître la petite somme qui lui venait de ses parents—cinq cents livres, je crois.

—Chez les couturiers, les modistes, les bijoutiers?

Quelle intonation de moquerie!

—Oh! Elle n'est pas frivole, la chère enfant! Mais il lui fallait tenir son rang... C'est ainsi qu'elle a dû faire quelques petites dettes, en ces derniers temps...

—Des dettes?... qu'elle me demande de payer?

—Oh! Ralph, elle n'oserait pas! C'est moi qui vous supplie de... d'avoir pitié...

—A combien se montent ces dettes?

—Trois cents livres, je crois... peut-être plus...

—Je les payerai.

Il y eut un remerciement confus, des sièges remués. Puis ce fut le silence.

Serena restait pensive. Elle songeait: "Comment cette femme peut-elle avoir si peu de fierté?... Ou bien est-ce vraiment lady Dorothy qui fait cette démarche de sa propre autorité?... Oui, ce doit être... Et Ralph se montre bien peu généreux!"

Vers quatre heures, la jeune femme vint au seuil du cabinet de travail.

—J'ai envie de faire une promenade dans le parc, Ralph. Mais je serai rentrée pour l'heure du thé.

Elle gagna le parc et au hasard, elle prit une allée qui aboutissait à un rond-point garni de bancs. Sur l'un de ceux-ci étaient assises lady Dorothy et Nell. La petite fille se leva et vint à elle.

—Oh! bonjour, my lady!

Serena embrassa l'enfant, puis s'approcha de lady Dorothy.

—Vous vous promenez, Serena?

—Oui, mais je crains de me perdre, dans ce parc immense.

—Il vous faudrait la compagnie de Jane, qui le connait bien. Mais elle n'est pas en humeur de promenade!...Il lui faut songer à sa nouvelle installation... Ralph donne à Nell la jouissance d'un petit cottage où Jane va établir sa résidence, avec l'enfant...

Lady Dorothy leva les yeux au ciel.

—...Elle ,si élégante, si raffinée!... Il lui était permis d'attendre mieux que cela, de la part d'un ami d'enfance.

—Un ami d'enfance?

—Mais oui, ils ont été élevés ensemble, et ils avaient une vive affection l'un pour l'autre. Mais le comte de Felborne ne se souvient plus des sentiments de Ralph Hawton!

—Voilà maman! annonça Nell.

Jane s'avançait d'un pas glissant, les yeux attachés sur Serena.

—... Je venais chercher Nell dit-elle, pour la faire goûter. Maintenant, c'est moi qui m'occuperai d'elle, car il n'est plus question de gouvernante...

Elle attirait contre sa jupe le petit visage au teint trop blanc, en un geste tendre.

—...Oui, ma Nell, c'est moi seule qui vous soignerai...

Un sanglot lui coupa la voix.

—Pardonnez-moi... mais, à certains moments, mon courage fléchit... Cette demeure a été mon home ,si longtemps!

Elle porta son mouchoir à ses yeux, et dit dans une plainte pathétique:

—Ah! je n'aurais pas attendu cela de "lui!"

... Quand Serena quitta les deux femmes et l'enfant, elles ne savait plus que croire au sujet de Jane Adley.

Etait-il exact, comme le prétendait Ralph, qu'elle jouait la comédie?...

Ce soir-là, quand il entra dans le salon, Jane lui dit d'un ton ému:

—Je vous remercie, lord Felborne, de ce que vous voulez bien faire pour ma petite Nell.

Il répliqua froidement:

—J'accomplis mon devoir à l'égard de la fille de mon cousin, comme chef de famille. White-Cottage sera dans une dizaine de jours à votre disposition.

Quelle mélancolique douceur, dans le regard qui s'attachait sur lord Felborne!

Ralph,sans paraître s'en appercevoir, s'asseyait près de lady Sabina et lui demandait des nouvelles de sa santé. Au cours du repas, il parla d'un séjour prochain qu'il allait faire à Londres.

Mrs Adley demanda:

—Vous ne connaissez pas notre capitale, lady Felborne?

—Non ,pas du tout.

—Vous la verrez à un bon moment, en pleine "season".

—Ma femme ne m'accompagnera pas. Cet hiver seulement, elle fera connaissance avec Londres, après sa présentation à la cour.

Serena attachait sur son mari un regard de surprise. Il ne lui avait pas dit un mot de ce voyage. Pourquoi l'annonçait-il ainsi, avant de lui en avoir parlé?

Elle se força de sourire ,en disant:

—Oh! cette présentation!... Ne m'en parlez pas, Ralph! Je n'en dormirai pas plusieurs semaines à l'avance!

—Vous aurez tort, ma chère, car il n'y a pas lieu de se tourmenter, quand on va vers un triomphal succès... Qu'en dites-vous, Mrs. Adley?

Ce fut d'une voix calme que la jeune veuve répondit:

—Je crois que lady Felborne sera l'ornement du prochain "drawing-room" de Sa Majesté.

—Vous voyez, Serena?... Mrs Adley vous prédit également le succès. Avec votre beauté et les célèbres joyaux de Felborne, qui pourrait donc rivaliser avec vous?

Quelque chose, dans l'accent de Ralph, frappa Serena. Les yeux baissés, elle pelait un fruit, machinalement, tandis que Ralph continuait à parler de leur future installation hivernale à Londres.

Jane, de la même voix tranquille, disait quelques mots, émettait une réflexion. Lady Dorothy parlait aussi, rappelait des souvenirs de sa jeunesse. Mais chez elle, un observateur eût senti l'effort, et la colère étouffée.

Quand Serena se retrouva seule avec son mari, elle lui demanda:

—Vous ne m'aviez pas dit, Ralph, que vous comptiez vous absenter?

En adressant cette question à son mari, la jeune femme venait s'asseoir près de lui, sur le grand canapé où il avait pris place.

—C'est vrai; je n'y ai pas songé. Cette absence sera d'ailleurs fort courte.

—Et puis ,vous ne me laisseriez pas seule trop longtemps?

Elle penchait vers lui sa tête charmante, et l'enveloppait d'un regard de tendresse à la fois timide et ardente.

—Auriez-vous peur de rester ici sans moi?

—Peur, non... mais je trouverais les jours longs et tristes.

—C'est que vous êtes encore un peu trop sentimentale. Mais cela vous passera... Donc, la semaine prochaine, je pars pour

Londres, où je sejournerai une dizaine de jours.

Serena s'exclama:

—Dix jours!...Et vous dites que ce n'est pas pour longtemps!

Il rit de nouveau, en détournant son regard des beaux yeux veloutés.

—Vous verrez que ces quelques jours passeront vite.

Et il se replongeait dans sa lecture.

XI

Les jours suivants, Serena vit peu son mari, occupé avec les hommes d'affaires. Fort heureusement, elle avait le travail, la lecture, et les promenades dans le parc, auxquelles l'engageait Ralph.

—Prenez de l'exercice, profitez de l'air dont nous jouissons ici, lui répétait-il.

Elle s'en allait donc, seule, un peu mélancolique... Parfois, cependant, elle avait une petite compagne. Deux ou trois fois, Nell s'était trouvée sur son passage et elle l'emmenait dans sa promenade, s'amusant de ses réflexions, jouissant de l'affection si vive que lui témoignait cette petite créature.

Après le départ de Ralph, Serena, qui avait pu retenir ses larmes devant lui, les laissa déborder enfin.

Elle avait l'impression qu'il devenait plus froid à son égard, depuis quelque temps—depuis leur arrivée ici... Avaient-elles donc vu juste, Mme de la Ridière et Simonne, en lui prédisant qu'il regretterait vite ce mariage?

Au retour d'une promenade elle croisa Mrs Adley, qui s'apprêtait à sortir.

—Je vais jusqu'à White-Cottage, expliqua-t-elle. Cela me fera un but de promenade... Et vous voilà seule, lady Serena? Il me semble que lord Felborne aurait pu vous emmener quand même.

—Je l'aurais gêné pour ses affaires, qu'il veut mener rapidement.

—Oh! une femme très aimée gêne-t-elle jamais son mari?

Serena rougit un peu.

Une femme très aimée?... Etait-elle cela pour Ralph?

Mrs Adley poursuivait d'un ton de compatissante douceur:

—Ce séjour à Londres vous aurait été certainement agréable. Il faut accepter ces petites manifestations de l'indépendance, de l'égoïsme masculins. Je le sais par expérience.

Elle soupira et s'éloigna d'un pas lassé.

De nouveau tourmentée par l'anxiété, au sujet des sentiments de Ralph à son égard, Serena devenait mélancolique.

Deux jours après le départ de Ralph, elle prit froid en restant le soir à songer, sur la terrasse. Un très gros rhume se déclara qui dégénéra bientôt en bronchite. Mrs Beckwint, qui l'entourait de soins dévoués, appela le médecin.

Le docteur Dugvil déclara que le mal serait vite enrayé.

Mrs Beckwint écrivit aussitôt à lord Felborne pour l'informer de la maladie de sa femme. Sa Seigneurie lui ayant recommandé de le faire, au cas où lady Felborne serait souffrante.

Trois jours plus tard arrivait une lettre de Ralph. Il s'informait de la santé de sa femme, sans faire allusion à sa maladie, et annonçait qu'il prolongerait son absence, ayant à se rendre en France.

Cette indifférence affecta cruellement Serena. La fièvre revint plus forte. Le médecin hochait la tête, en disant à Mrs Beckwint:

—J'aimerais mieux que lord Felborne fût là!

Un peu de mieux se manifesta enfin, dans l'état de Serena. Ce jour-là, elle écrivit à son mari, quelques lignes, aussi froides qu'elle put, sans dire un mot de sa santé. La réponse lui parvint de Paris. Ralph annonçait son retour pour la fin de la semaine.

Quand Serena apprit cette nouvelle à lady Dorothy et à Jane, la premèire s'écria:

—Ah! il se décide enfin à revenir?... Heureusement, il vous trouvera presque remise, ma chère enfant. Il y compte bien, sans doute, car... les hommes n'aiment guère les malades!

Jane approuva, en ajoutant avec une douce mélancolie:

—Il nous faudrait jouir toujours de la plus parfaite santé, pour ne pas les mécontenter.

Ce fut avec un mélange d'angoisse et de désir que Serena attendit ce retour. Elle voulut se lever, pour ce jour-là, et revêtit un peignoir de laine blanche qu'elle avait fait au pavillon. Elle était si délicieusement jeune et jolie que Bessie, sa femme de chambre, s'arrêta un moment pour la contempler quand elle fut étendue sur une chaise longue, dans le salon voisin de sa chambre.

Jane Adley eut sans doute la même impression, quand elle vint s'asseoir un instant près de la jeune femme ,dans l'après-midi, car ses yeux s'attachaient avidement sur elle et semblaient ne pouvoir s'en détourner.

Jane se leva au bout de cinq minutes. Il lui fallait répondre à une de ses amies, qui venait de lui écrire une lettre désespérée.

—La pauvre chère est si malheureuse! Son mari sous prétexte d'affaires, passe une partie de sa vie loin d'elle, occupé à se distraire, tandis qu'elle se morfond dans un vieux manoir... Je vais essayer de la consoler, de l'encourager un peu... Elle aimait tant son Andrew! Ah! vraiment, qu'il est difficile de savoir ce que vaut un homme!

Elle se tut un moment, le regard songeur, et secoua la tête.

—C'est une si tendre nature ,cette Lizzy! Elle faillit mourir, lors de la naissance de son dernier enfant. Son mari se trouvait alors sur le continent—à Deauville, je crois ,où il était assidu au Casino. Il prétendit n'avoir jamais reçu la dépêche lui annonçant l'état si grave de sa femme, et arriva tranquillement une quinzaine de jours plus tard...

Elle secoua la tête, en souriant avec amertume.

—Je ne dis pas qu'ils sont tous ainsi... Enfin, il faut se résigner, continuer d'accomplir son devoir. C'est ce que je vais écrire à ma pauvre Lizzy.

Quand elle fut partie, le cœur de Serena se serrait sous l'étreinte d'une anxieuse tristesse. Jane Adley venait d'entr'ouvrir une porte sur des horizons nouveaux pour elle.

Elle ne s'arrêtait pas à l'idée que Ralph avait usé d'un prétexte, pour cette absence. Mais il prolongeait peut-être son séjour parce qu'il n'était aucunement pressé de revoir cette petite Serena qu'il n'aimait plus ,sans doute...,

Un tremblement fébrile l'agita, quand elle entendit dans le corridor le pas ferme de son mari. La porte du salon s'ouvrit et Ralph entra vivement, la physiononomie tendue, le regard anxieux...

—Que me dit-on, Serena?... Vous avez été malade?

Il prit sa main en attachant des yeux émus, inquiets, sur le visage amaigri où montait en ce moment une vive rougeur.

Elle balbutia:

—Comment?... Vous le saviez... Je vous l'ai écrit et Beckwint aussi.

—Je n'ai jamais reçu un mot de Beckwint... Et rien dans vos lettres, n'a pu me donner l'idée que vous fussiez malade.

—Cependant ces deux lettres ont été écrites! Bessie a pris la mienne pour la joindre au courrier. Et celle de Beckwint était partie deux jours avant.

—Je vais faire une enquête immédiate à ce sujet. Deux lettres perdues, c'est un peu trop fort!... Mais parlons de vous. Que vous est-il donc arrivé?

Il mettait un baiser sur son front, sans quitter la main brûlante qui tremblait un peu dans la sienne. Son regard adouci, ému, enveloppait la jeune femme... Et le cœur de Serena se dilata, soudainement.

Elle lui parla de sa maladie et il se déclara très mécontent de ce qu'on ne lui eût pas télégraphié.

—Beckwint s'est conduite ridiculement, en cette circonstance!

—Mais elle vous a écrit...

—Oui, évidemment... C'est bizarre, cela!... Avez-vous dîné, ma chère Serena?... Non?.... Eh bien! je vais donner l'ordre qu'on nous serve tous deux ici, et je reviens.

Il fit un pas puis s'arrêta:

—Dites-moi, pourquoi, dans vos lettres, vous ne faisiez pas allusion à votre santé?... Ceci, encore, m'a maintenu dans l'erreur.

Elle rougit et ses cils battirent sur son regard gêné.

—Je ne voulais pas vous ennuyer à ce sujet...

—Comment?... Je ne comprends pas. Il pouvait être question en cette circonstance d'inquiétude, mais non d'ennui...

Elle balbutia:

—Comme vous ne m'en parliez pas, dans vos lettres, je croyais que... que vous n'y attachiéz pas d'importance.

—Ah! bon! Vous me jugiez complètement indifférent à votre maladie?

Des larmes remplissaient les beaux yeux... Ralph s'avança et mit sa main sur la chevelure brune.

—Il faut calmer cette folle imagination-là, Serena. Je dois vous assurer que je suis quelque peu peiné de constater combien vous doutez de mon affection pour vous.

Elle le regarda avec une surprise joyeuse.

—Oh! Ralph!... pardonnez-moi!... Je suis folle, c'est vrai! Toujours, vous avez été si bon!... C'est parce que je vous aime tant, que je... que je m'inquiète à tort...

Elle saisit la main de son mari et y appuya ses lèvres.

Ralph tressaillit.

Il retira sa main en disant, d'une voix dont les intonations mécontentes et railleuses semblaient un peu forcées:

—Quelle petite romanesque vous êtes! Bientôt ,vos idées évolueront, et vous deviendrez une jeune femme très raisonnable... telle que je désire que vous soyez.

Il s'éloigna, laissant Serena toute frémissante, partagée entre une joie indécise et la tristesse inquiète que venaient de jeter en son âme les dernières paroles de Ralph.

XII

Avec lord Felborne était revenu Christopher, qui avait terminé en France les divers arrangements nécessités par le départ de son maître. Ralph, au passage, avait salué les Sorbin, et serré la main de

M. Beckford. Quant à Simonne et à sa grand'mère. il les avait oubliées, ainsi qu'il le dit en souriant à Serena.

La jeune femme murmura:

—Pauvre cher petit pavillon!... Je l'aimais bien... J'y ai été heureuse...

—Croyez-vous ne pas l'être ici?

—Oh! je ne veux pas dire cela!... Mais l'existence était plus simple, là -bas...

Elle n'osa ajouter: "Et que nous étions aussi plus proches l'un de l'autre!"

—Dans trois mois d'ici, vous aurez changé de sentiments, je vous l'affirme!... Et, tenez, voici qui va peut-être commencer de dissiper vos regrets...

Il alla prendre des écrins qu'il avait déposés sur une table en entrant, et revenant à Serena:

—Ceci vous prouvera que je ne vous oubliais pas.

Il ouvrit les écrins. Sur le satin des gemmes précieuses étincelaient, admirablement serties.

—Oh! que c'est beau!... Vraiment, c'est trop beau!... Je n'ai jamais rien imaginé de semblable!

Il détacha un collier d'émeraudes et le mit un instant autour du cou de la jeune femme.

—Oui, cela vous ira très bien...

Serena considérait les bijoux superbes. D'un coup d'œil anxieux, eût-on dit, Ralph suivait sur sa physionomie toutes ses impressions.

—Oh! c'est merveilleux!... Je vous remercie, Ralph, de m'avoir ainsi... royalement gâtée!

Ses yeux souriants se levaient sur lui.

—Oh! je suis très remercié, du moment où vous êtes contente!... D'ailleurs, avec des bijoux, des toilettes, on est toujours sûr de faire plaisir à une femme.

Dans l'accent de Ralph, une note de froid sarcasme la surprit, l'impressionna désagréablement.

Elle dit d'un ton sérieux:

—C'est assez naturel—à condition que nous ne mettions pas ces satisfactions en première ligne, dans notre existence.

—Voilà!... Mais combien feront passer les satisfactions inférieures avant le devoir, avant la simple honnêteté?

Elle dit gravement:

—Oh! beaucoup plus que vous ne le pensez, je l'espère!

D'une main un peu nerveuse, il remit les bijoux dans leurs écrins... L'animation un instant apparue sur le visage de Serena s'évanouissait, et ses yeux redevenaient mélancoliques.

Ralph jeta un regard vers elle.

—Je crois, mon amie, que nous ferons bien de mettre en pratique les prescriptions que le docteur vous a faites, c'est-à-dire la promenade en voiture. Votre mine a besoin de se refaire. Pour obtenir ce résultat, nous irons chercher l'air vivifiant de la forêt.

Elle eut un sourire qui éclaira tout son visage, en répondant:

—Oh! je ne demande pas mieux!

Car ces promenades, avec Ralph, ce serait délicieux... Et peut-être... peu à peu, arriverait-elle à vaincre cet obstacle qu'elle sentait entre lui et elle!

Vers la fin de l'après-midi, lady Dorothy apprit à Serena que Mrs Adley quitterait demain Leinborough-Castle pour White-Cottage.

—Elle viendra vous faire ses adieux, si vous le voulez bien?

—Je ne serai pas ici demain, précisément! Dites à Mrs Adley que j'irai lui rendre visite, ma cousine... Et j'espère bien que nous verrons encore quelquefois Nell par ici?

Lady Dorothy murmura, en prenant un air pathétique:

—Ma pauvre Jane s'imagine que Leinborough-Castle lui sera fermé, à elle et à son enfant... Je lui dis bien cependant que la... l'antipathie de lord Felborne à son égard n'ira pas jusque-là, et qu'elle pourra venir me voir quelquefois.

—Mais certainement! Je suis persuadée que Ralph trouvera cela fort naturel...

Lady Dorothy leva les yeux au ciel en marmottant:

—Je le lui dis... je le lui dis...

Quand Serena parla à son mari de la visite promise à White-Cottage, Ralph eut un froncement de sourcils.

—Oui, faites cette visite, mais tenez-vous sur la réserve, car Mrs Adley est du bois dont on fait les intrigantes... d'autant plus que je ne suppose pas qu'elle ait à votre égard des sentiments très bienveillants.

Ces paroles laissèrent la jeune femme un peu intriguée.

Jane qui n'avait pas, la veille, paru au dîner, vint ce soir-là s'asseoir pour la dernière fois à sa place, près de Serena. Pas une fois, elle ne fit allusion à son départ, jusqu'au moment où, prenant congé, elle dit à Serena:

—J'aurai donc, lady Serena, le très grand plaisir de vous voir à mon nouveau logis?

—Je compte en effet vous y faire une visite, mistress Adley.

—Vous serez la très bienvenue!... Et, une fois de plus, lord Felborne, laissez-moi vous remercier, au nom de ma petite Nell...

Puis e le ajouta, d'un ton de timide déférence:

—Si vous accompagnez lady Felborne, lors de sa visite, ce sera un précieux honneur pour White-Cottage, et pour ses occupantes.

Ralph dit avec une froide politesse:

—Je ne vois pas que cela me soit possible, mistress Adley... Mais je vous souhaite heureuse existence, dans votre nouveau logis.

Serena, qui regardait en ce moment a jeune veuve, vit se contracter le fin visage, et s'assombrir les yeux si bleus...Tout aussitôt, Jane dit du même air doux et grave:

—Je vous remercie, my lord.

Une huitaine de jours plus tard, Serena se rendit à White-Cottage.

Ce petit logis s'élevait à deux kilomètres environ du château.

Ainsi que l'apprit Jane à Serena, ce cottage, bât' un siècle auparavant, avait toujours abrité des parentes pauvres.

Elle dit cela sans amertume.

La petite Nelly semblait triste, un peu souffrante. Jane expliqua qu'elle ne pouvait se consoler d'avoir quitté Le nborough-Castle.

—C'est une nature sensible. Puis ici, nous sommes bien solitaires!... Si au moins, chère lady Felborne, elle pouvait vous voir quelquefois, car elle s'est pr se d'affection pour vous.

Serena dit spontanément:

—Mais amenez-la moi, souvent!.... Je ne demande pas mieux!

—Vous êtes bonne, lady Serena!

Deux mains fraîches saisissaient celles de Serena...

—... Mais je n'oserais... Lord Felborne pourrait en être mécontent...

—Je ne crois pas... En tout cas, je puis venir moi-même...

—Oh! oui, venez!... venez voir une pauvre solitaire!

Serena regretta aussitôt cette offre imprudente, en songeant à ce que son mari lui avait dit, au sujet des relations avec Mrs Adley.

Mais elle pensa:

"Je m'arrangerai pour voir la mère le moins possible. Il me sera facile d'envoyer chercher Nell, de temps à autre"

Lord Felborne laissait maintenant sa femme faire seule ses promenades. Il était, disait-il, fort occupé avec ses régisseurs. Le domaine se trouvait en mauvais état, et il entrevoyait déjà maintes améliorations à y apporter.

Cependant, Serena pensait parfois que, s'il l'eût voulu, il pouvait...

Mais elle s'efforçait de ne pas s'attacher à cette idée que Ralph s'éloignait d'elle volontairement. Devant lui, elle restait discrètement gaie, d'humeur égale et charmante.

Sa santé se remettait vite. Ralph veillait à ce qu'elle exécutât les prescriptions du docteur Dugvil. Il ne négligeait rien de ce qui pouvait la distraire. Des livres, des revues arrivaient pour elle de Paris... Ralph lui offrit une charmante voiture attelée d'un petit cheval, qu'elle pouvait conduire elle même.

—Ce sera plus agréable pour vous, déclara-t-il.

Serena remerciait, mais sans élan. Et, en se rappelant certaines de ses paroles, Serena songeait:

"S'imagine-t-i que tout son luxe, tous ses présents peuvent compenser l'affection qu'il semble me retirer, après me l'avoir montrée un peu—si peu!—dans les premiers temps de notre mariage?"

XIII

Un après-midi, Serena vint s'asseoir avec Nell au bord du petit lac.

Elle avait été chercher l'enfant à White-Cottage. Elle avait trouvé Mrs Adley astiquant les vieux meubles, la jeune servante n'arrivant pas à faire la moitié de l'ouvrage. Le sourire aux lèvres, Jane disait:

—Heureusement, je puis l'aider... Cela m'occupe... de manière un peu fatigante, il est vrai, car je n'y suis pas accoutumée.

Serena lui offrit de l'aider. Mais la jeune veuve se récria:

—Oh! par exemple!... Avec vos jolies mains!

—Mes jolies mains se connaissent à cette sorte de travaux et à d'autres plus durs!

—Comment cela?

En quelques mots, Serena lui dit qu'elle avait été sa vie.

Jane laissait échapper de petites exclamations de pitié...

—Oh! vraiment!... Pauvre chère!... Oui, je vois... vous avez connu des jours durs... Mais c'est fini! Ralph.. lord Felborne, veux-je dire, a agi à votre égard de façon chevaleresque.

Maintenant Serena regrettait d'avoir ainsi parlé d'elle-même. A nouveau les conseils de méfiance donnés par Ralph lui revenaient à l'esprit... Mais, devant Jane, elle les avait oubl és. Non prévenue, Serena aurait eu confiance en elle. Mais Ralph devait la connaître, lui...

Le regard pensif de Serena suivait le vol d'une libellule. Puis ce regard vint à Nell, et s'y arrêta...

Serena ne retrouvait plus chez l'enfant la vivacité des premiers temps. Il semblait qu'une préoccupation demeurât sans cesse dans ce petit cerveau, et gênat jusqu'aux mouvements de Nell.

Elle témoignait à Serena une affection très ardente, et restait longuement assise près d'elle.

La jeune femme lui sourit, puis reprit l'ouvrage qu'elle emportait dans ses promenades.

Il y avait presque deux mois qu'elle était arrivée avec Ralph à Leinborough-Castle. Elle commençait d'y avoir ses habitudes ,ses occupations réglées, et de s'attacher à la vieille demeure seigneuriale, où tout d'abord elle s'était sentie si dépaysée.

Elle ne voyait guère Ralph qu'aux repas et à l'heure du thé. Parfois, après le dîner il restait près d'elle, une demi-heure. Puis il se retirait, pour travailler dans son appartement.

Pourquoi semblait-il ainsi s'écarter d'elle?... Vainement, elle cherchait à en découvrir le motif.

La voix de Nell l'enleva tout à coup à ses réflexions.

—Voilà lord Felborne!

Serena vit son mari qui venait vers elle. Il tendit une lettre à sa femme, en répondant par un bref "bonjour, petite" au craintif salut de Nell.

—C'est d'Emilienne... Elle doit être en vacances, maintenant.

C'était en effet une lettre de la cadette des Beckford. Elle se trouvait au logis paternel, et confiait à sa cousine combien, au bout de quelques jours seulement, elle s'y trouvait malheureuse, par la faute de sa grand'mère, de sa sœur et de son frère.

"En outre, je suis malade—très, très anémique, dit le docteur. Mais Simonne prétend que cela se guérira tout seul. En attendant, je me sens bien faible, et je crois que je suis en train de m'en aller

"Grand'mère et Simonne sont furieuses de voir que tu ne 'eur écris pas. Elles disent que tu fais la fière maintenant... Mais moi, je suis b en sûre qu'il n'en est rien et que tu aimes toujours ta petite Emmy".

Pauvre Emmy, comme on sentait qu'elle souffrait!... Ah! si elle avait pu la faire venir quelque temps ici, pour jouir de cet air pur, et l'éloigner de sa grand'mère, de sa sœur...

Lord Felborne en entendant le froissement de la feuille que repliait sa femme, se détourna.

—Que vous dit votre cousine, Serena?... Rien de nouveau chez les Beckford?

—Rien du tout... Mme de la Ridière et Simonne m'en veulent, de ce que je ne leur écris pas...

—Bien dommage, vraiment!... Il faut convenir qu'elles ont de l'aplomb!

—Maintenant, c'est Emmy qui endure leurs méchancetés. La pauvre petite m'écrit une lettre bien triste... Voulez-vous voir?

Ralph parcourut rapidement la lettre et la rendit à sa femme.

—Elle doit être malheureuse... Si cela vous fait plaisir, Serena, invitez-la à venir passer un mois ou deux ici?

—Cela ne vous contrariera pas trop?

—Mais aucunement, si elle ne ressemble pas à sa grand'mère et à sa sœur.

—Oh! non, certes! Sans cela, je n'aurais pas d'affection pour elle?

Ralph se mit à rire.

—Eh bien! adressez-lui votre invitation, en la faisant passer par M. Beckford... Les autres vont êtres furibondes! Elles sont capables d'empêcher la petite de venir!

—Ce n'est pas impossible... Il faudrait que mon cousin eût le courage d'imposer sa volonté.

—Enfin, nous verrons!... Vous partez?

Serena répondit:

—Oui. Je vais reconduire Nell à sa mère.

Lord Felborne regarda sans bienveillance l'enfant, qui restait muette, les yeux baissés.

Ils s'engagèrent dans le sentier qui longeait le lac, sur la droite. Ralph qui suivait sa emme dans la sente étroite, se rapprocha d'elle quand le chemin s'élargit. Il dit d'un ton mécontent:

—Je crains que vous ne voyiez trop souvent Mrs Adley, Serena.

—Peut-être... en effet. J'y ai été entraînée à cause de l'enfant... Puis je n'ose avoir l'air de repousser les amabilités...

Il eut un rire sardonique.

—Vous en avez un peu pitié, au fond, j'en suis sûr... Elle a vu que vous étiez bonne, que l'enfant vous intéressait... et elle vous joue la comédie de la mère inquiète pour l'avenir de sa fille, de la femme résignée sous les coups de l'adversité...

Il rit de nouveau

—...Ah! comédienne!... Mais je comprends que vous vous y laissiez prendre, Serena, puisque moi, autrefois...Mieux vaut que je vous le dise. Vous comprendrez alors ma façon d'agir à son égard... Elle et moi avons été fiancés, il y a six ans.

—Fiancés! fit Serena.

—Oui... Nous n'en avions encore rien dit à personne, lorsque Adley vint s'installer ici. Aussitôt Jane lui plût... et elle... Celui-là était le futur comte de Felborne... Moi, je semblais destiné à rester Ralph Hawton, dépourvu des biens de ce monde. Elle partit pour Londres, chez une amie, et m'écrivit une lettre pour se dégager de sa promesse. Elle disait qu'elle s'était trompée, qu'elle n'avait pour moi qu'une affection fraternelle. C'est le moyen classique pour s'excuser, dans un cas semblable... Tout aussitôt, mes yeux se sont ouverts, et j'ai reconnu— un peu tard—la vérité de ces paroles dites un jour par ma mère, qui n'avait pas de sympathie pour Jane:' Je crains que cette enfant ne soit que duplicité..." Il n'y avait bien que cela, en effet, dans cette âme de jeune fille. Affamée de luxe, de grande vie, elle n'avait pas balancé à renier ses promesses pour choisir celui qui devait réaliser ses rêves ambitieux

Serena dit d'une voix indignée:

—C'était odieux!... Je compr nds Ra ph, que vous n'ayez pu oublier.. surtout si vous l'aimiez beaucoup...

Il eut un léger rire

—Oui comme peut aimer un jeune homme de vingt-quatre ans, croyant à mille choses stupides telle que la sincérité du cœur féminin Ah! Jane Delson s'est chargée de me désabuser!... Vous comprenez maintenant pourquoi je la connais si bien?

Serena murmura:

—Oh! oui, je comprends!

—Vous concevez quels doivent être les sentiments de cette femme, à votre égard, quand e le vous voit jouissant de tout ce qui fa sait l'objet de ses rêves. Elle ne peut que vous haïr... et chercher à vous nuire.

—Eh bien! je me tiendrai sur mes gardes, désormais... Il n'y a que l'enfant qui est si gentille...

Ralph dit avec ironie:

—Mrs Adley s'en sert pour vous apitoyer et vous attirer. Oh! elle est habile!

—Il est vrai que si vous ne m'aviez pas prévenue contre elle, je l'aurais peut-être crue sincère... Cependant, dès le premier jour, elle ne m'a pas plu..

—Oui, quelque chose vous repoussait en el e... C'est que vous êtes s différentes... du moins pour le moment...

—Comment, pour le moment? demanda Serena surprise

Il hésita, puis se mit à rire.

—Eh oui! Qui me dit que, dans quelques années, vous ne serez pas devenue fausse et perfide, comme Jane et comme d'autres?

—Oh! Ralph!

Le reproche douloureux des beaux yeux veloutés, fit tressaillir lord Felborne. Son regard s'adoucit , et il prit la main de la jeune femme pour la glisser sous son bras.

—Ne prenez pas mes paroles au tragique! Je suis persuadé qu'entre vous et Jane

Adley, il existera toujours un abîme...

Pendant un moment, ils marchèrent en silence. Puis Ralph dit d'un ton railleur:

—Pour achever de vous édifier sur Jane Adley, je vais vous montrer quelque chose...

Il déplia un papier sous les yeux de sa femme.

—... Voici une note de couturière, toute récente, au nom de Mrs Adley, mais qui m'est adressée. Comme j'ai payé les factures antérieures à la mort de mon cousin, on s'est imaginé que j'allais continuer ou, tout au moins, on a voulu faire cette tentative... Qu'en dites-vous, Serena? Que possède-t-elle en fait de fierté, ou même de simple dignité, la femme qui, ayant été souffletée de mon indifférence, de mon dédain, dès le premier jour où j'ai paru à Leinborough-Castle, ne craint pas de s'abaisser à de telles manœuvres, par intérêt, par esprit de lucre?

Serena, stupéfaite, murmura:

—Est-ce possible?... Vraiment, est-elle inconsciente, ou...

—Cynique?... La seconde hypothèse est la bonne, croyez-moi. Malheureusement pour elle, je suis devenu trop clairvoyant. Aussi vais-je, de ce pas, lui reporter la note qui s'est "égarée" chez moi. Elle comprendra, et n'y reviendra plus. Maintenant, ne parlons plus de cette peu intéressante personne... Et puisque nous voilà près du nouveau cottage des Molwell, allons le visiter.

XIV

Sur une éminence boisée, au-dessus de la petite rivière qui longeait le parc, s'élevait un grand cottage à peine achevé. Lord Felborne le destinait à la famille de de son fidèle Christopher. Ralph, connaissant l'affection que Christopher portait à sa sœur Esther et à ses neveux, leur donnait une situation qui les mettait tout à coup dans l'aisance.

Esther Molwell se trouvait à la porte du cottage, avec sa fille Janie. Lord et lady Felborne visitèrent l'habitation non encore meublée. En sortant, Ralph dit à sa femme, en lui désignant la jeune fille, une gentille blonde toute rougissante:

—Vous plairait-il, Serena, d'avoir cette jeune personne comme seconde femme de chambre?... Je sais que ce serait son rêve.

—Oh! bien volontiers!

—Donc, c'est entendu?... Vous êtes consentante, mistress Molwell?

—Je crois bien, Votre Seigneurie!... C'est un honneur pour nous et une grande joie!

Tandis que Ralph et Serena s'éloignaient, Janie dit avec enthousiasme:

—Comme elle est belle! Quels yeux magnifiques!...

Esther secoua la tête.

—Oui... Mais votre oncle Christopher prétend qu'elle n'est pas bien heureuse. Non pas que Lord Felborne soit mauvais pour elle!... Mais il n'est pas ce qu'il devrait être... Et pourtant, elle est si charmante!...

White-Cottage se trouvait à cinq minutes de l'habitation des Molwell. Comme Ralph et Serena s'en approchaient, les sons d'un piano parvinrent jusqu'à eux.

Lord Felborne dit:

—Elle joue une romance de Mendelssohn, autrefois mon morceau préféré! Quelle coïncidence!.. Ecoutez!... Quel art, dans la façon de nuancer!... Et là encore, elle sait exprimer des sentiments qu'elle n'a jamais éprouvés.

Nell sonna à la porte du cottage. Lady Dorothy, qui ouvrit, eut un sursaut à la vue des visiteurs; puis un sourire forcé vint à ses lèvres.

—Ah! vous venez faire une petite visite à la solitaire?...

Ralph dit tranquillement:

—Non, il s'agit de réparer une erreur.

Jane apparut dans le vestibule, souriante, jolie dans sa toilette de deuil.

—Quelle bonne surprise!... Entrez donc, je vous en prie!

—Inutile, mistress Adley. Je voulais simplement vous remettre ce papier, qui s'est égaré chez moi par une erreur d'adresse.

Il lui tendait la note qu'il avait, tout à l'heure, montrée à Serena.

Une rougeur monta aux joues de Jane qui s'écria d'un ton de confusion:

—Oh! pardon!... Quelle ridicule erreur! Veuillez l'excuser my lord!.... Cette couturière aura perdu l'adresse que je lui avais donnée...

—Sans doute. Enfin, vous pourrez remédier à cela, maintenant.

—Certes, et tout aussitôt!... Quoiqu'il n'y ait rien de pressant, car maintenant je n'aurai pas besoin de ses services, d'ici longtemps!

Puis souriant de nouveau, elle demanda:

—Vous allez nous faire le plaisir de prendre le thé avec nous?

—Je regrette de devoir vous répondre par un refus. Ma femme et moi rentrons à l'instant au château.

Ils prirent congé, brièvement, de la jeune femme et de lady Dorothy. Quand ils furent à quelque distance, Ralph dit à Serena.

—Eh bien! vous l'avez vue?... Je lui donne un soufflet et elle n'en est que plus aimable! C'est vraiment délicieux! Elle joue supérieurement son rôle!...

Je voudrais bien savoir si Dorothy est sa dupe ,ou sa complice. Vous avez remarqué comme elles sont intimes?

—En effet. Lady Dorothy se rend quotidiennement chez Mrs Adley.

—Il en a toujours été ainsi. Au contraire, Sabina, comme ma mère, n'a jamais eu de sympathie pour Jane.

Serena fit observer:

—Je la crois bien atteinte, cette pauvre Sabina! On la sent très fatiguée, à certains jours surtout.

—Elle dit cependant qu'elle n'est pas plus mal... C'est une bonne personne, celle-là...

Au bout d'un instant de silence, il conclut, d'un ton d'impérieuse décision:

—Je ferai comprendre à Dorothy que ces relations me déplaisent, et qu'il faut choisir entre Mrs Adley et nous.

Serena fit observer:

—Ce serait peut-être exagéré...

Il la regarda, d'un air ironique.

—Vous vous imaginez que ces femmes-là ont un cœur sensible comme le vôtre?... La sympathie qui les rapproche est faite de défauts communs, de haines semblables.

—De la haine?.. Pourquoi lady Dorothy en aurait-elle?

—Le sais-je? Elle détestait lord Felborne, parce qu'elle était sous sa dépendance, ma mère, parce qu'elle était bonne, et que lord Henry lui témoignait beaucoup de considération.. . moi, parce que je la perçais à jour... et maintenant parce que j'ai rejeté dans le néant les rêves ambitieux de sa chère Jane... Quant à vous , Serena...

Son regard glissa sur le charmant visage.

—... Quant à vous, il apparait très évident qu'en dépit de ses airs doucereux à votre égard, vous n'êtes pas beaucoup mieux partagée. Ainsi donc. défiez-vous d'elle, défiez-vous de Jane. Tenez la première à l'écart, discrètement, et quant à l'autre... eh bien! tournez-lui le dos, si cela vous convient! C'est tout ce qu'elle mérite.

Serena dit pensivement:

—C'est la petite fille qui me fait de la peine. Elle a l'air triste, je trouve, depuis quelque temps.

—Je le regrette, puisqu elle était une distraction pour vous... Mais nous vous en trouverons d'autres. Dans quelques jours, la première période de notre deuil étant passée, je vous mènerai rendre visite aux principales personnalités des alentours, et vous pourrez prendre part à quelques réunions, en donner même à Leinborough-Castle, car nous ne sommes pas très rigoureux, en Angleterre, pour le deuil.

Serena murmura

—Je ne sais trop si ce sera une distraction pour moi...

—Que dites-vous là?

—Je serai gauche ,gênée...

Il répéta, avec un petit rire d'ironie:

—Gauche?... gênée?

Son regard enveloppait la jeune femme, souple, aisée, infiniment élégante. Les derniers rayons du soleil éclairaient l'harmonieuse beauté de ce visage, le pur et doux éclat de ces yeux noirs si veloutés.

Ralph ajouta d'un ton moqueur:

—Vous vous calomniez, ma chère. Si j'étais plus habile faiseur de compliments, je vous en adresserais un, pour vous rassurer. Mais point n'en sera besoin, je crois. Vous devinerez vite ce que l'on pensera de vous, et toute inquiétude disparaîtra.

Cette ironie impressionna désagréablement la jeune femme. Arrivés au château, chacun d'eux gagna son appartement.

Bessie en habillant sa maitresse pour le diner, lui apprit que lady Sabina était souffrante et qu'elle ne quitterait pas sa chambre ce soir.

Aussitôt habillée, Serena se rendit chez lady Sabina qu'elle trouva assise dans un fauteuil, avec une Bible ouverte sur les genoux.

Une lueur de contentement passa dans les yeux mélancoliques, à la vue de la jeune femme.

—Ah! que vous êtes gentille de venir!... Rien que de voir votre joli visage et vos beaux yeux pleins de lumière, je me trouve mieux!

Serena s'assit près d'elle

—Je suis malheureusement rentrée tard; sans quoi, je serais venue plus tôt vous tenir compagnie.

—Vous vous promeniez, ma chère enfant?

—Oui. J'avais été chercher Nell, et nous sommes restées assises près du lac. Puis Ralph est arrivé. Comme il avait un mot à dire à Mrs Adley, il est venu avec moi reconduire l'enfant.

Lady Sabina demanda d'un ton hésitant:

—Vous voyez souvent Jane?

—Assez souvent, à cause de Nell que j'aime bien. Mais Ralph m'ayant éclairée au sujet de la mère, il me faudra cesser presque complètement les rapports avec elle.

—Eclairée?... C'est-à-dire qu'il vous a appris... leurs fiançailles d'autrefois, déloyalement rompues par elle?

—Oui, c'est cela.

Lady Sabina secoua la tête. Un sourire de mépris glissait entre ses lèvres pâlies.

—Ah! je comprends que Ralph n'oublie pas une pareille insulte!... Un homme comme lui, rejeté pour se voi préférer un Emil Adley!... Et après avoir reçu des assurances d'éternel attachement!.. Quel abîme de duplicité, que le cœur de cette femme!

—Oui, vraiment!... Je ne puis comprendre!...

—Oh! non, vous ne pouvez la comprendre, dit Lady Sabina, car vous êtes tout autre!... Vous êtes loyale, incapable d'une bassesse ou d'une hypocrisie... Et si bonne, avec cela!... Ah! Ralph doit être bien heureux!

Les yeux de Serena se détournèrent. Heureux?... Il ne lui avait jamais dit qu'il le fut, par elle.

La jeune femme se força à sourire, en disant

—Vous me jugez avec beaucoup d'indulgence, ma cousine.

—Non pas! Je suis même certa ne de ne connaître qu'une part e de vos qualités... Mais, pour en revenir à Jane, je dois vous dire: méfiez vous!

—Ralph m'a déjà avertie.

—Il a bien fait!... Ne vous le dissimulez pas, ma chè e enfant: elle vous fera tout le mal qu'elle pourra.

Il y eut un long silence... Serena, pensive, laissait errer son regard autour d'elle, sur les vieux meubles noyés dans l'ombre. Lady Sabina la considérait avec une émotion mélancolique.

Une question était sur les lèvres de Serena: "Savez-vous s'il l'aimait beaucoup?" Elle n'osa la formuler... D'ailleurs, lady Sabina semblait lasse, et, le jour s'évadant, elle ne devait plus suivre qu'avec difficulté le mouvement des lèvres de son interlocutrice.

Serena descendit pour rejoindre Ralph qui s'entrenait avec lady Dorothy. A la seu e vue de la physionomie de celle-ci, la jeune femme comprit qu'il venait de lui laisser entendre son déplaisir au sujet des rapports trop fréquents avec White-Cottage. Mais elle ne vit pas le coup d'œil sournoisement haineux dont, au passage, la grat fiait la vieille demoiselle.

XV

La révélation de Ralph avait expliqué à Serena une certaine face du caractère de son mari: ce scepticisme au sujet des sentiments féminins qu'il lui avait plus d'une fois laissé entrevoir.

Parce qu'une femme s'était jouée de lui, avait marché sur sa promesse, par intérêt, il semblait s'imaginer que toutes—ou presque— étaient capables de semblables vilenies.

La déception d'autrefois avait introduit en lui le poison de la défiance.

Puis une autre souffrance s'imposait à Serena. Cet amour que Ralph lui refusait, silencieusement, une autre l'avait connu... Et, s'il fallait en croire la vivacité de son ressentiment, que les années ne semblaient pas avoir affaibli, il avait aimé de toutes les forces de son cœur la femme fourbe et ambitieuse qu'il accablait aujourd'hui de son mépris.

Mais celle qui lui était si tendrement attachée, celle qui était prête pour lui à tous les sacrifices, ne trouvait plus chez 'ui que cette défiance, fruit de son amère désillusion.

Serena avait écrit à Emil enne pour lui faire part de l'invitatio de Ralph. La fillette répondit aussitôt, en disant toute sa joie. Sa grand mère et sa sœur, furieuses d'être laissées de côté par lord Felborne, avaient essayé d'empêcher qu'elle répondit par une acceptation. Mais M. Beckford, inquiet de voir sa fille si faible, avait parlé ferme contre son habitude, et les deux femmes devaient baisser pavillon.

"Donc, dans huit jours, ma chère Serena, je serai près de toi, concluait Emilienne. Papa veut m'accompagner jusqu'à Londres. Là, il me mettra dans le train, et j'espère arriver sans encombre à Tringham".

Ralph déclara:

—Il faut inviter votre cousin à venir passer quelques jours ici, en y accompagnant sa fille.

Elle objecta:

—Je ne voudrais pas que ce fût un ennui pour vous?

—Mais aucunement! Je n'ai toujours reproché qu'une chose à M. Beckford: sa faiblesse coupable, qui laisse tyranniser les innocents. Autrement, je n'aurais eu que sympathie pour lui.

A quelques jours de là, Ralph emmena sa femme dans une tournée de visites.

Serena avait déjà vu ces personnalités du voisinage, au moment des obsèques de lord Henry, et un peu après, quand elles étaient venues faire à Leinborough-Castle leur visite de condoléances. Les nouveaux châtelains furent accueillis avec un empressement plein de déférence.

Serena, délicieusement vêtue de blanc, n'avait jamais été plus jolie. Sans doute Ralph ne s'en aperçut-il pas, car il ne sortit de ses lèvres aucun compliment. Et, au retour, il sembla à la jeune femme qu'il était distrait, préoccupé.

L'arrivée d'Emilienne fit diversion aux soucis de Serena.

Emmy plut à lord Felborne, ainsi qu'il le déclara à sa femme. Et la sympathie fut réciproque.

—Comme il est bien, ton mari! répétait la fillette à Serena. Et très aimable, très accueillant... Ce n'est pas ainsi que me le representaient grand'mère et Simonne! Elles m'ont prédit: "Tu ne tarderas pas à revenir, car tu en auras bientôt assez de la morgue de lord Felborne, et des manières de Serena qui doit en faire des embarras, maintenant!"

Jetant ses bras autour du cou de sa cousine, Emmy ajouta:

—Quant à ce dernier point, je n'en ai rien cru du tout... Et au sujet de lord Felborne, me voici rassurée. Oh! je me doutais bien que tout cela n'était que racontars de jalouses.

M. Beckford, de son côté, se trouvait dans l'enchantement. Leinborough-Castle l'émerveillait. Ralph le promena dans le domaine, et il partit convaincu que son ancienne pupille était la plus heureuse femme de la terre.

Le lendemain de son départ, Serena, au retour de la messe où elle assistait presque chaque jour, se rencontra avec son mari qui revenait de sa quotidienne promenade à cheval.

Jetant les rênes de sa monture à un domestique, il vint l'aider à descendre de voiture. Tandis qu'ils gravissaient les degrés conduisant au hall, Ralph dit d'un ton d'ironie légère:

—Vous devenez de plus en plus fervente... Vous allez faire l'édification des catholiques du pays, comme autrefois la "pieuse" miss Delson.

La jeune femme s'arrêta pour le regarder, tandis qu'elle ripostait:

—Penseriez-vous que, moi aussi, je joue la comédie de la dévotion?

Il eut un geste de protestation.

—Oh! non, non!... Serena! Sur ce point-là, je vous crois sincère!

—Sur ce point-là?... Pas sur d'autres?

Avec un sourire forcé, Ralph répondit:

—Mais sur d'autres aussi, ma chère amie! Je n'ai aucune idée de vous confondre avec une Jane Adley!

A l'extrémité du hall apparut à ce moment lady Dorothy, dont la mine paraissait soucieuse.

Elle annonça:

—Je viens de faire demander le docteur Dugvil, pour Sabina. Elle a passé une très mauvaise nuit et, ce matin, les étouffements ne cessent pas.

Serena se rendit près de la malade qui l'accueillit avec un sourire.

—Vous êtes bonne de vous déranger...

—Ralph va venir dans un moment, dit Serena en serrant la main qui lui était tendue.

—Ralph est très bon aussi...

Une crispation passa sur le visage blêmi, et les paupières bleuâtres s'abaissèrent un instant.

—Il vous aime beaucoup, ma cousine. Il m'avait déjà parlé de vous, en me montrant votre photographie...

La jeune femme s'interrompit. Oubliant l'infirmité de la vieille demoiselle, elle venait de lui parler vainement, puisque ses yeux étaient clos

Mais les paupières se soulevèrent et lady Sabina dit à mi-voix:

—Oui, ma photographie... Il l'a emportée, avec celle de lord Henry, quand il a quitté Leinborough-Castle...

La jeune femme songea:" Mais elle entend donc mieux qu'on ne le pense?... J'ai parlé d'un ton ordinaire, et même plutôt bas, cependant..."

Lady Sabina poursuivait:

—C'est Jane qui a été cause de tout... Lord Henry se laissait volontiers circonvenir, et elle en profita pour l'exciter contre Ralph, à propos de légères contesta-

tions qui s'étaient élevées entre eux. Après ses fiançailles avec Emil, elle s'arrangea pour faire survenir une brouille complète entre ces deux hommes, qui s'aimaient cependant...

Serena écoutait avec attention. Elle souhaitait connaître ce qui avait trait au passé de Ralph!... Cependant elle objecta:

—Vous allez vous fatiguer, cousine!

—Non... Cela me fait du bien de vous parler... Je disais qu'elle les avait brouillés.. Mais lord Henry ne fut pas longtemps dupe. Après le mariage d'Emil, il se montra froid, à l'égard de Jane, en dépit des cajoleries de celle-ci. Il regrettait d'avoir rompu avec Ralph. A ses derniers moments, c'est le nom de Ralph. qu'il a prononcé. J'étais là, j'ai entendu...

Elle s'interrompit, tandis qu'une faible rougeur montait à ses joues blêmes.

—...Je veux dire...Dorothy m'a répété... Et puis j'avais vu sur ses lèvres...

On frappa à ce moment. C'était Ralph, qui venait prendre des nouvelles de la malade.

—Oh! je ne vais pas bien du tout!... Ce cœur m'étouffe... Bientôt, peut-être...

Ses yeux s'emplirent d'effroi.

—J'ai tellement peur de mourir

Serena pressa la main brûlante.

—Oh! ma cousine, n'avez-vous pas confiance en la miséricorde de Dieu?

—Il n'y a pas de miséricorde pour moi!

Serena protesta:

—Il y en a pour tous! Dieu accueille tous les repentirs... Et d'ailleurs, ma pauvre cousine, je ne crois pas que vous ayez de bien grands crimes sur la conscience!

Les paupières se soulevèrent un instant, et Serena crut voir passer une lueur de tragique désespoir dans les yeux.

La malade murmura:

—Dieu est juge!

XVI

Une amélioration se manifesta dans l'état de lady Sabina.

Serena venait fréquemment la voir. Sa charmante sollicitude et l'affectueux intérêt de Ralph reconfortaient la malade. Mais , dès que sa sœur venait, sa physionomie changeait, devenait sombre, et elle ne parlait plus.

Elle semblait toujours poursuivie par la terreur des jugements divins.,. Un jour elle dit à Serena:

—Ah! que vous êtes heureuse d'avoir la confession!...

Serena dit avec émotion:

—Mais vous pouvez y recourir aussi?... Il vous suffit de reconnaître que dans le catholicisme se trouve la vérité, et le pardon divin vous sera donné, comme à nous.

Lady Sabina joignit les mains:

—Ah! le pardon!... le pardon!

Serena, devant cette angoisse, se demandait quelle faute secrète pesait sur la conscience de la malade.

La jeune femme faisait avec Emilienne de longues promenades en voiture. Elle voyait peu son mari, occupé aux améliorations qu'il faisait faire, dans le château et dans le domaine. Il lui témoignait la même sollicitude tranquille et froide... De tout ce qu'elle avait appris, depuis quelque temps, ressortait pour Serena le soupçon qu'il l'avait épousée dans le but de réaliser une triomphante vengeance contre Jane Adley.

Elle avait beau s'efforcer d'éloigner cette idée, elle lui revenait sans cesse.

Des habitantes de White-Cottage, on n'entendait plus parler. Serena évitait de diriger par là ses promenades...

Un après-midi, tandis qu'elle se trouvait près de lady Sabina, Deborah, la femme de chambre attachée au service des deux sœurs, entra tout à coup, la mine bouleversée...

—My lady... on ramène lord Felborne... blessé!...

—Blessé?

En jetant ce cri de terreur, Serena s'élançait hors de la chambre.

Dans le hall Ralph était étendu sur une civière. Des linges tachés de sang enveloppaient sa tête. A la vue de sa femme, il fit un mouvement pour se soulever, en disant avec vivacité:

—Ce n'est rien, Serena!... rien!

Elle lui prit la main.

—Oh! Ralph, qu'est-ce donc?... Il faut faire demander le docteur Dugvil, tout de suite!...

Ces mots s'adressaient aux domestiques. L'un d'eux répondit:

—Une automobile part pour Tringham, my lady.

—Alors, portez lord Felborne dans sa chambre.

Le premier saisissement passé, la jeune femme se révélait énergique, adroite, aidant avec intelligence Christopher, puis, ensuite, le médecin.

L'accident était dû à un madrier, tombé sur la tête de Ralph, tandis qu'il visitait l'usine d'électricité en construction.

Le docteur Dugvil déclara:

—Votre Seigneurie en sera quitte pour peu de chose, après tout! La blessure est profonde, mais sans gravité réelle.

Ralph avait refusé que personne demeurât près de lui pendant la nuit... Mais, vers une heure, Serena, inquiète, vint voir s'il dormait, s'il n'avait pas besoin de quelque chose...

Elle se pencha vers le blessé qui attachait sur elle des yeux brillants.

—Donnez-moi un peu de quinine, Serena. J'ai la fièvre.

Elle lui prépara la quinine et déclara qu'elle allait rester avec lui.

—Non , je ne le veux pas, dit Ralph. Christopher s'est mis tout habillé sur son lit. Quand je sonnerai, il sera là...

—Je ne doute pas du dévouement de Christopher. Mais il m'est doux de vous donner ces soins, Ralph, de veiller sur vous.

Elle posa sa main souple et fraîche sur le front brûlant, en couvrant le blessé d'un regard de tendresse émue.

Ralph prit cette main et la fit descendre jusqu'à ses lèvres.

—Eh bien! restez,ma petite Serena, si vous le voulez.

Elle s'installa dans un fauteuil. Chaque fois qu'elle dirigeait ses yeux vers le blessé, elle rencontrait son regard, qui se détournait aussitôt.

Au bout de quelque temps, la jolie tête s'inclina sur le dossier du fauteuil, et Serena tomba dans une somnolence qui l'engourdissait...

L'état du malade prit très vite une tournure favorable. Il put bientôt se lever, s'asseoir sur la terrasse.

Près de lui se tenait Serena. Elle semblait deviner tous ses désirs. Parfois, il avait un geste affectueux qu'il semblait aussitôt regretter

Souvent Emilienne venait causer avec lui. Il faisait remarquer à sa femme que la fillette commençait à prendre meilleure mine, à devenir gaie.

Serena ripostait:

—C'est à vous qu'elle le doit... Aussi vous en est-elle reconnaissante, je vous assure.

Lady Dorothy et sa sœur se tenaient à l'écart: la première, parce qu'elle n'était pas les bonnes grâces de Ralph, et lady Sabina à cause de son état de santé.

Un matin, Serena trouva la vieille demoiselle plus sombre qu'à l'ordinaire.

Son regard voilé par la souffrance morale s'attachait sur la jeune femme... Et, tout à coup, elle murmura, en joignant les mains:

—Oh! priez pour moi, Serena!... priez!.. Ce poids sur ma conscience!... Si vous saviez!...

Elle s'affaissa sur ses oreillers dans une crise de suffocation.

Serena et la femme de chambre lui donnèrent les soins nécessaires. Cette nouvelle alerte avait affaibli lady Sabina.

—La pauvre cousine ne sera plus pour longtemps avec nous! dit Ralph, quand sa femme lui rapporta l'incident. D'ailleurs, le docteur Dugvil ne m'a pas caché qu'elle avait, au plus, quelques mois à vivre.

Les deux époux se trouvaient assis, après le dîner sur la terrasse, devant le cabinet de travail. Lord Felborne, silencieux, tenait ses paupières demi-baissées. Mais entre les cils un regard attentif et ardent se glissait vers la délicieuse figure de femme, tout éclairée par les grands yeux d'Andalouse.

Serena dit tristement:

—Elle est en effet bien changée. En outre, elle se tourmente beaucoup... Elle a des craintes très vives ,au sujet de la mort. On dirait qu'un lourd fardeau pèse sur sa conscience.

—Oh! Pauvre Sabina! Que pourrait-elle bien avoir à se reprocher de très grave?

—Je me le demande, aussi...

Pensivement, elle laissait errer son regard sur les jardins éclairés par la lune. Les parterres, les bassins de marbre aux eaux tranquilles se découpaient dans la clarté bleuâtre, qui baignait les arbres immobiles.

Serena se pencha en avant...

—Qu'est-ce donc, là-bas?... Cette ombre qui parait avancer?... Voyez-vous, Ralph?

—En effet... C'est une enfant, je crois...

—...Vêtue de blanc... Serait-ce... Nell?

Tout en parlant, la jeune femme allait au-devant de l'arrivante imprévue.

C'était bien Nell... Nell, haletante, secouée de frissons, qui se jetait entre les bras de Serena.

—Voyons, Nell!... Qu'est-il arrivé?

—Je voulais vous voir!... Maman m'empêchait... Elle disait que vous ne vouliez plus...

—Vous seriez-vous sauvée, sans rien dire?

—Oui...

—Mais c'est très mal! Votre maman va être très inquiète...

Ralph eut un petit rire en murmurant:

—Oh! oui, en effet!

Et il demanda à l'enfant;

—Comment avez-vous fait pour partir, sans qu'on vous entende?

La petite voix tremblante répondit:

—Maman a oublié de fermer la porte, avant de se coucher. Alors, quand elle a été endormie, je me suis levée tout doucement, j'ai mis ma robe... et je suis sortie. Mais j'avais peur, toute seule...Une fois je me suis retournée, j'ai cru voir maman loin sur le chemin... Mais ce n'était pas elle, elle dormait trop bien quand je suis partie.

—Oui, elle dormait... évidemment... Eh bien! ma petite, on va vous reconduire, et je pense que vous n'aurez plus l'idée de vous enfuir, une autre fois.

Serena protesta...

—Oh! Ralph, à cette heure!... Elle est fatiguée, émotionnée...

Il l'interrompit:

—Andrew la portera. Mais elle rentrera ce soir chez sa mère,

La jeune femme n'osa insister. Ralph donna ses ordres à un domestique... Serena embrassant la petite fille, lui dit avec douceur:

—Vous allez retourner avec Andrew, ma chérie. Soyez bien raisonnable.

Nell dit d'une voix étouffée:

—Est-ce que c'est vrai, que vous ne voulez plus venir?

—Je ne peux pas... je suis trop occupée...

—Oh! quand vous aurez un moment, vous viendrez, dites?...

Serena baisa la joue humide de larmes, en répondant:

—Oui, peut-être... Allez avec Andrew.

Nell dit d'une voix sanglotante:

—Maman va se fâcher... je serai battue!

Ralph laissa échapper, entre ses dents:

—Ce serait le comble!...

Andrew s'éloigna, avec l'enfant dans ses bras. Nell agitait ses mains, en signe d'adieu, à l'adresse de Serena. Ralph dit en se penchant un peu:

—Une fois de plus, vous me taxez de dureté Serena?

Elle leva sur lui ses beaux yeux ou brillaient des larmes.

—Cette pauvre petite obéissait à son affection pour moi...

—Et aux suggestions de sa mère.

—Oh! Ralph!

—Certainement... Voici comment la chose s'est passée. Jane Adley a tout rempli le cerveau de l'enfant du désir de vous revoir, tout en la persuadant que vous ne reviendriez plus. Quand elle l'a vue à point, elle a feint de s'endormir profondément, en"oubliant" de fermer la porte... Et la petite s'est enfuie pour venir vous trouver,—l'idée a pu lui en être suggérée facilement. On escomptait que vous la garderiez cette nuit. Demain matin, nous aurions vu venir une mère éplorée. Effusions, larmes, rien n'aurait manqué...

Serena écoutait avec stupéfaction.

—Ralph, comment savez-vous?...

—Je ne sais pas, je devine... Evidemment, je regrette d'être obligé d'agir ainsi, à l'égard de cette enfant, dont la mère se sert comme d'un instrument.

—C'est odieux! dit Serena.

—Jane Adley ne regarde pas à une vilenie près... A propos, je ne vous ai pas informée du résultat de l'enquête, au sujet de ces lettres disparues, pendant mon absence?

La jeune femme fit un signe négatif.

—Eh bien! je suis arrivé à la quasi-certitude qu'elles ont été soustraites par cette femme.

—Par Mrs Adley!...

—La correspondence est jetée dans une boîte dont il existe deux clefs: une est entre les mains de John, chargé de remettre ce qu'elle contient au facteur; je détiens l'autre, Jane ,du temps déjà de lord Henry, avait pu en faire faire une autre. Cette idée m'a été donné par Sabine, qui, lorsqu'elle m'écrivait, faisait porter sa lettre à la poste de Tringham ,tant elle se défiait de cette femme.

—C'est incroyable... Mais quel est son but?

—Tentative de désaccord entre nous. Son cœur est rempli de jalousie à votre égard. Vous occupez la place qu'elle avait rêvé d'être la sienne, près du comte de Felborne , jeune ou vieux, bien ou mal bâti, intelligent ou stupide... Car c'est sa haute position qu'on épouse avant tout...

Il eut un rire de froid sarcasme.

—...Et la comtesse de Felborne, c'est vous, au lieu d'elle. En vérité, comment ne vous détesterait-elle pas?

Il se penchait vers elle, et ses lèvres effleurèrent le front tiède.

Serena eut un tressaillement léger. Une joie soudaine gonflait son cœur...

XVII

Le lendemain, un billet de Mrs Adley fut remis à Serena.

La jeune veuve exprimait ses regrets au sujet de l'escapade de Nell.

"Je m'étais endormie très fatiguée, ajoutait-elle, et je n'ai rien entendu... J'espère que lord Felborne n'en voudra pas trop à la pauvre petite, qui n'a agi que par excès d'affection pour vous".

Serena pensa avec mépris:

"Fourbe!... Hypocrite!... Ah! Ralph doit bénir le ciel, qui lui a épargné d'être l'époux d'une pareille femme!"

Dans l'après-midi, la jeune femme se rendit avec son mari à Wysmarck-Court, où lady Burnett donnait une petite réunion intime. L'élégance discrète de sa toilette blanche rehaussait encore sa beauté. Il était impossible de rêver femme plus charmante, ainsi que le déclara miss Violet Treenby, tante de lady Burnett, à lord Felborne, avec qui elle s'entretenait.

Une lueur d'orgueil passa dans les yeux bruns, qui s'attachèrent pendant un moment à Serena.

Ralph dit avec un sourire:

—Je crois en effet que ma femme est douée de toutes les perfections, physiques et morales.

Au retour il demanda:

—Avez-vous pris plaisir à cette réunion, Serena?

—Très grand plaisir. Les Burnett me sont sympathiques et j'aime ce milieu sérieux, distingué...

—Bien des jeunes femmes le trouveraient trop sérieux. Vous-même, quand vous aurez goûté aux grandes mondanités, quand vous serez devenue l'une des personnalités à la mode...

—Ralph, tenez-vous beaucoup à ce que je devienne une de ces femmes?

—Mais pas du tout! Vous le deviendrez, parce que vous prendrez goût au monde, aux adulations, quand vous les connaîtrez. C'est chose presque inévitable, pour une femme jeune et jolie surtout.

Son regard enveloppait longuement le charmant visage qui se redressait en un mouvement de protestation.

—Vous vous trompez!... Car, quoi que vous en pensiez, je ne désire aucunement une vie de plaisirs, soyez-en assuré.

—Oui, j'en suis certain, car je sais que vous êtes sincère.

Rien ne pouvait être plus précieux que cette parole, dans l'état d'inquiétude où se trouvait son cœur. Ralph ,ainsi, l'assurait de sa confiance...

Comme l'automobile approchait du château, elle croisa Mrs Adley.

Ralph fit observer:

—Elle vient sans doute d'un rendez-vous avec Dorothy. J'ai appris que celle-ci continuait de la voir. Il faudra que cela cesse, car je ne me soucie pas d'avoir chez moi une espionne.

—Croyez-vous vraiment?...

—J'en suis persuadé. Mrs Adley se renseigne ainsi sur nos faits et gestes, dans l'espoir de nous nuire.

Il murmura, les sourcils froncés:

—Je regrette de lui avoir laissé la jouissance de White-Cottage.

Le soir de ce jour, un domestique vint leur annoncer:

—Deborah fait prévenir vos Seigneuries que Lady Sabina semble très mal.

Ils montèrent chez la malade. Elle étouffait, les yeux pleins d'angoisse... En attendant l'arrivée du médecin, Serena et la femme de chambre donnaient à lady Sabina les soins voulus. Peu à peu, le cœur affolé se calma. Cette fois encore, la mort s'éloignait... Quand le docteur arriva, tout péril immédiat semblait conjuré.

Le médecin dit à Ralph, en partant:

—Elle passera dans une autre crise, très prochainement, sans doute.

Lord Felborne en revenant vers la chambre de sa parente, se heurta presque, dans le corridor, à lady Dorothy qui rentrait, en se glissant le long des murs comme une conspiratrice.

Ralph lui barra le chemin.

—Ah! c'est vous, Dorothy?... Vous étiez en promenade??

—O...ui... La soirée est si belle...

—En effet... Et la société de Mrs Adley vous est plus agréable que celle de votre soeur, qui a failli mourir pendant ce temps-là.

Lady Dorothy bégaya:

—Mourir?... Sabina?... Et que dites-vous?... Je n'ai pas vu Jane...

—Vraiment?... Elle ne vous a pas donné rendez-vous ce soir, dans le parc?

Les yeux pâles de lady Dorothy se troublèrent, sous le regard moqueur de Ralph.

—Mais non...aucunement... Connaissant votre désir...

Il l'interrompit froidement:

—Trêve de mensonges! Tout cela est inutile. Vous continuez de voir Mrs Adley. Eh bien! il est plus simple que vous vous installiez chez elle. Il est vrai qu'elle sera ainsi privée des petits renseignements que vous lui fournissiez. Mais on ne peut pas tout avoir!

Lady Dorothy dit d'une voix rauque:

—Ralph!... je ne sais ce que signifie...

—Vous le savez parfaitement. Toujours, vous avez été l'alliée de cette femme. Maintenant vous cherchez un moyen de mettre la désunion entre ma femme et moi...

—Je vous assure...

—Oh! ne niez pas! Dès le début,j'ai vu le jeu se dessiner. Par le moyen de l'enfant, on cherchait à capter la confiance de Serena. Maintenant, votre plan est déjoué. Et je vous conseille de renoncer à toute tentative de ce genre, si vous ne voulez que je prenne des mesures radicales.

Il se dirigea vers la chambre de la malade, laissant lady Dorothy anéantie.

Lady Sabina demanda:

—Qu'a dit le docteur, Ralph?

—Qu'il faut vous tenir bien calme, ma cousine, et que cette crise n'est pas plus grave que les autres.

—Si, je le sens... Une encore, peut-être, et ce sera fini...

Ses yeux semblaient s'enfoncer dans les orbites creusées.

Ralph se pencha vers elle.

—Ne vous tourmentez pas, Sabina! En vous soignant beaucoup, vous éviterez une nouvelle crise...

Elle secoua la tête.

—Non, je ne crois pas...

Elle se tut un moment, puis demanda:

—Et Dorothy, où est-elle?... Comment ne l'ai-je pas vue?

La physionomie de Ralph se durcit.
—Dorothy?... Elle était en conférence avec Jane dans le parc. Je viens de lui signifier ma façon de penser. Je crois qu'elle a compris.
La malade eut un geste d'indignation.
—Toujours sa sympathie pour cette Jane!... Défiez-vous de celle-ci, Ralph... et vous, Serena...
—C'est bien ce que nous faisons!... Mais je me retire. Restez-vous encore un peu Serena?
Ce fut lady Sabina qui répondit:
—Oh! oui, oui, je vous en prie!...
La jeune femme dit aussitôt:
—Mais je ne demande pas mieux!... Par exemple, il faudra essayer de dormir.
La malade murmura:
—Dormir!... Voici longtemps que je ne peux plus!
Ralph se retira, laissant les deux femmes seules dans la grande chambre éclairée par une lampe voilée de vert.
Pendant un moment, ce fut un silence complet. Puis la voix de la malade s'éleva, faible, tremblante d'angoisse...
—Oh! Serena, j'ai peur!
La jeune femme posa sur les cheveux grisonnants sa main fraîche et douce.
—Ayez confiance en Dieu, ma cousine, et abandonnez-vous à sa miséricorde.
—Il n'y a pas de miséricorde pour une criminelle comme moi!
L'accent tragique fit tressaillir la jeune femme.
Dans les yeux bleus de la malade passait une lueur d'épouvante... Elle saisit la main de Serena, et la serra entre ses doigts fiévreux.
—C'est affreux!... Comment ai-je pu faire cela?... Serena, je veux tout vous dire. Ce remords m'étouffe!...
Elle appuya sa main libre contre sa poitrine haletante.
—... D'abord, je ne suis plus sourde... plus du tout...
Cet aveu ne surprit pas trop Serena qui avait bien cru s'apercevoir que cette surdité n'existait pas.
—... Je l'ai été pendant quelque temps. Un jour, je m'aperçus que j'avais recouvré l'ouïe... Je m'arrangeai pour que nul ne s'en doutât, afin de mieux surveiller ainsi les agissements de Jane et de Dorothy. Une sourde... On pouvait chuchoter sans crainte d'être entendues, et comploter les meilleurs moyens de circonvenir lord Henry, qui devenait peu bienveillant à l'égard de Mrs Adley, comme s'il se fût douté que les soi-disant propos de Ralph, rapportés naguère par elle, n'étaient que d'odieux mensonges.
"Puis advint la maladie d'Emil..."

La voix de la malade fléchit, devint indistincte.
Serena, se rappelant les circonstances de la mort d'Emil Adley, comprit tout à coup.
Les lèvres agitées d'un tremblement, elle demanda:
—Vous aviez entendu?... la défense du médecin?
Un "oui" rauque sortit de la bouche crispée.
Serena terrifiée, s'écria:
—Oh!... Non ,ce n'est pas possible!
Lady Sabina gémit sourdement:
—Si!... Oh! je crois que j'étais vraiment folle. ce jour-là!...
—Mais pourquoi?... pourquoi?
—Je ne voulais pas que Jane devint comtesse de Felborne... Je voulais que Ralph prît sa revanche... Et j'ai commis... ce crime....
Pâle, frissonnante d'horreur, Serena recula instinctivement.
—Ah! vous me méprisez, maintenant?...
Serena se pencha vers elle.
—Non, ma cousine... Mais je me demande... comment vous avez pu..
—Moi aussi, je me le demande!... Et depuis j'ai connu le remords. Voilà pourquoi j'ai tellement peur de mourir!
—Dieu pardonne à tous les repentirs, dit Serena. Il suffit de s'accuser humblement...
—S'accuser?... A l'un de vos prêtres?... Oui... voilà ce que je désire!
—C'est facile. Je puis demander à l'abbé Twinks de venir vous voir. Si vous êtes disposée à devenir catholique, il prendra les dispositions nécessaires.
—Oui, oh! oui!... à cause de la confession... Et quand ce sera fait... vous me mépriserez peut-être moins Serena?
La jeune femme appuya ses lèvres sur le front brûlant.
—Je ne vous méprise pas, ma pauvre cousine. Tous ,nous sommes sujets à la tentation, et nous ne sommes pas assurés de n'y pas succomber.
—Oh! vous, non!... jamais vous n'auriez fait cela!... Vous êtes une âme forte, une âme toute de lumière. Mais moi, j'avais une piété sans profondeur... Enfin, j'ai commis ce crime... Et j'en demande pardon à Dieu...
—Demain j'irai avertir l'abbé Twinks que vous désirez le voir.
—Merci! Vous êtes bonne... Je vous demande encore une grâce; c'est de répéter à Ralph l'aveu que je viens de vous faire... Moi, je n'aurais pas le courage... Je pressens qu'il sera si... si indigné!... Et il me serait trop pénible de voir le mépris dans ses yeux!

—Je ferai selon votre désir... Maintenant, calmez-vous, chassez vos inquiétudes, car déjà, devant votre repentir, Dieu vous a pardonné, j'en suis certaine.
—Ah! chère enfant, béni soit le jour où vous êtes entrée dans cette demeure!... Sans vous, je n'aurais peut-être pas eu le courage d'avouer...
La jeune femme gagna son appartement et se laissa tomber au hasard sur un siège... Cette révélation l'avait bouleversée jusqu'au fond de l'être. Et elle prévoyait quel effet elle produirait sur Ralph... Car son haut rang, il le devait au crime de la malheureuse femme qui avait cédé à sa haine contre Jane et à son affection pour Ralph...
—Seigneur, quelle terrible chose! murmura Serena.
La femme de chambre entra. Serena se laissa revêtir d'un peignoir, et coiffer pour la nuit. Puis elle s'assit de nouveau, près de la fenêtre ouverte, et retomba dans ses réflexions.
Le silence s'était fait partout, au dehors et à l'intérieur du château. Serena songea: "Ralph doit être couché... Il est encore faible, et a besoin de repos... Peut-être ferai-je mieux d'attendre quelques jours, pour lui apprendre cette triste chose, qui va lui donner tant d'émotion..."
Un bruit de porte la fit sursauter. Quelqu'un entrait dans le salon voisin. Puis la haute silhouette de Ralph apparut au seuil de la chambre.
—Comment, pas encore au lit, Serena?... J'ai vu de la lumière qui s'échappait de votre fenêtre... Vous n'êtes pas souffrante?
—Non, pas du tout... Je m'attardais, en pensant... Mais vous-même, comment êtes-vous encore debout? Vous savez qu'il vous faut des ménagements...
—Oh! je me sens très fort, maintenant. J'ai simplement grillé quelques cigarettes, bien étendu dans un fauteuil, ce qui n'a rien de bien fatigant
Son regard ne quittait pas les yeux qui semblaient gênés, hésitants... Posant sa main sur les cheveux bruns qui tombaient en natte sur le peignoir blanc, il demanda:
—Qu'y a-t-il, Serena?... Quelque chose vous tourmente,vous inquiète?
Les yeux noirs se voilèrent un instant sous leurs cils tremblants.
—Mais...qui vous fait penser?...
—Je le vois sur votre physionomie... Allons, dites-moi ce que c'est...
Assis sur l'accoudoir du fauteuil, il répéta:
—Dites-moi, Serena...
Elle murmura, en l'enveloppant d'un profond regard de tristesse:
—J'aurais voulu attendre encore, parce que la communication que j'ai à vous faire

sera pénible...

—Qu'est-ce donc?... Parlez vite..

Alors, elle lui répéta l'aveu de lady Sabina... Il sursauta, avec un cri d'indignation.

—Elle a fait cela?... Elle a sciemment amené la mort d'Emil?... Ah! c'est odieux!

Serena appuya sur son bras ses mains frémissantes.

—La malheureuse est tourmentée par le remords...

—C'est possible, mais il n'en reste pas moins que je suis le bénéficiaire de son crime!... Et cette pensée m'est odieuse!

—Oh! certes, je le comprends!...

Elle attachait sur lui ses beaux yeux émus, si profondément tendres. Ralph attira contre lui la jeune femme ,en disant d'une voix changée:

—Vous êtes bonne toujours, ma Serena. Mais il faut que je sache tout... La pauvre femme a commis cette faute par affection pour moi, je le comprends, avec l'idée de me venger...

Sa joue s'appuya un instant sur les cheveux de Serena. Puis il dit d'une voix un peu étouffée:

—Vous aviez raison, la vengeance est une chose mauvaise, indigne, qui fait souffrir coupables et innocents...

Parlait-il pour lui, en ce moment? Pour lui qui s'était vengé de Jane avec tant de subtil raffinement?

Les beaux yeux veloutés, qu'éclairait un émoi profond, se levèrent sur le visage penché. Mais ils virent de si merveilleuses choses dans le regard de Ralph, qu'ils se fermèrent un moment ,comme éblouis.

Une voix frémissante murmura:

—Ma Serena si chère!... C'est vous qui m'avez appris la beauté supérieure du pardon... Ah! Serena, vous avez vaincu ma défiance!... Mais prenez garde de ne pas me décevoir jamais, car je souffrirais trop, vous aimant comme je vous aime!

XVIII

Le lendemain, l'abbé Twinks vint voir la mourante. Celle-ci affirma sa volonté de mourir catholique. Elle se confessa, et le prêtre revint lui apporter le viatique et l'extrême-onction.

Maintenant, la mort ne l'effrayait plus, puisqu'elle était pardonnée. Elle offrait en expiation ses souffrances et l'impression pénible causée par la réprobation qu'elle devinait chez Ralph, bien que celui-ci ne lui en témoignât rien.

Humblement, quand il était entré le matin, la malade avait demandé:"Voulez-vous me pardonner?" Et il avait répondu: "Vous avez le pardon de Dieu, ma cousine. Le mien ne peut vous être refusé..." Tout s'était borné là.

Le lendemain, dans l'après-midi, lord Felborne emmena sa femme jusqu'à l'usine. Le cœur de Serena tressaillait de bonheur. Car, enfin, elle se savait aimée...! si profondément aimée! Les ombres, qui commençaient de s'écarter légèrement, depuis deux jours, s'étaient évanouies subitement hier.

Elle comprenait qu'il s'était défié d'elle, qu'il avait craint de lui donner son amour, après la dure expérience déjà subie, du fait de Jane Delson. Sous sa froideur apparente, sous son calme orgueilleux, il avait une âme sensible, redoutant les heurts, les déceptions.

A mesure que passaient les jours, il découvrait toutes les qualités de cette jeune âme, et s'assurait de sa droiture, de la pure et ardente affection dont il était l'objet. Alors, il avait laissé parler son cœur.

Et, comme il le disait, c'était vraiment maintenant leur lune de miel.

Quand il eut jeté un coup d'œil sur les travaux en cours, il renvoya la voiture, ayant décidé avec Serena de rentrer à pied.

Chemin faisant, elle lui dit:

—Beckwint m'a appris ce matin que la petite Nell est très malade.

—Vraiment?... Cette pauvre enfant! Je crains qu'elle ne soit guère bien traitée par sa mère!.

—Non, pauvre mignonne! Et quelle éducation lui donnera-t-elle?

—Probablement, elle en fera une hypocrite, comme elle... A ce propos, l'aveu de lady Sabina m'a démontré qu'un tort grave leur a été fait. Et quelle que soit la valeur morale de Mrs Adley, je me crois tenu d'assurer largement son existence et celle de sa fille.

—En effet, sans la faute de notre pauvre cousine, Mrs Adley serait la comtesse de Felborne.

—Mais il faudra qu'elle quitte ce pays. Je ne veux pas la savoir pès de vous.

Il glissa la main de sa femme sous son bras, en accompagnant ce geste d'un long regard d'amour.

Serena lui sourit, en répliquant:

—Qu'ai-je à craindre d'elle, maintenant, si nous sommes sûrs de notre affection réciproque?

—Oh! pas grand-chose, évidemment!... Néanmoins, il m'est désagréable de la savoir là. Elle pourra habiter Londres, y mener la vie élégante... Et il est probable que Dorothy la suivra.

—Elle n'a pas reparu au château?

—Non, Deborah l'a informée de ma part qu'elle pouvait venir voir sa sœur mourante. Je ne sais si elle viendra.

Ils firent quelques pas, puis Ralph demanda:

—Dites-moi Serena, puisque le temps est si beau, voulez-vous que nous allions jusqu'à l'abbaye?

La jeune femme acquiesça joyeusement. Les ruines de l'abbaye étaient un de ses lieux de prédilection.

Il restait d'assez importantes parties de ce lieu de prière et de travail, dévasté par les soldats de la reine Elisabeth. L'église n'avait plus de voûtes, mais on pouvait encore admirer la sveltesse de ses colonnes, l'élégance de ses fenêtres dont les ouvertures béantes étaient envahies par une folle végétation de lierre et d'arbustes échevelés. Serena, un peu fatiguée, s'assit sur une pierre, tandis que Ralph allait voir une source qui coulait près de là, et que son régisseur lui avait dit être prête à tarir.

Les minutes s'écoulaient, et Serena songeait, évoquant une fois de plus les doutes, les inquiétudes des mois passés, puis le bonheur qui tout à coup lui était donné...

Une voix de femme l'enleva à sa rêverie.

—Ah! lord Felborne!... Quelle bonne surprise!

Serena tressaillit. C'était Jane Adley... Elle rencontrait Ralph qui revenait de la source.

Lord Felborne répondit, froid et sarcastique:

—Bonne... cela dépend. Je ne puis, d'ailleurs, vous interdire de la considérer comme telle.

—Oh! non, vous ne le pouvez pas!... Et il n'est pas en votre pouvoir de me faire oublier mes torts... ma folie...

La voix de la jeune veuve devenait pathétique. Serena comprit quelle avait dû être la puissance de séduction de cette femme, alors que Ralph croyait à sa sincérité.

—Vos torts?... Votre folie?... Ceci est de la vieille histoire, sur laquelle il est inutile de revenir.

Le ton de Ralph était glacial, et resta tel durant tout l'échange de paroles qu'entendait Serena, frémissante et attentive.

—De la vieille histoire?... Oh! Ralph, si vous saviez ce que j'endure!... Mon remords... mon désespoir... vous les connaissez...

Elle s'interrompit, attendant une protestation qui ne vint pas.

—...Vous me détestez maintenant, après m'avoir aimée... Car vous m'avez aimée, Ralph?

—Rassurez-vous, la racine de ce sentiment n'était pas bien profonde, et il y a beau temps que cette amourette de jeune homme trop naïf a été oubliée. N'ayez donc aucun remords à ce sujet.

—Le remords?... Il me poursuivra toute ma vie! Je ne puis oublier quels jours heureux j'ai vécus, pendant nos fiançailles... Puis un vent de démence a soufflé sur moi, et... et j'ai essayé de me persuader que je ne vous aimais plus... Mais j'ai dû reconnaître que je m'étais trompée, en croyant pouvoir vous oublier...

La voix se brisa dans un sanglot.

—Vraiment?... Ce dut être après la mort d'Emil, quand je devins le futur comte de Felborne?

—Ah! ne m'insultez pas ainsi par votre cruelle raillerie! Déjà, vous vous êtes si bien vengé!... Car votre mariage lui-même a concouru à ce but! Cette jeune femme vous ne l'aimez pas... Oui, j'en suis sûre! Avouez-le donc! vous l'avez épousée simplement dans un but de représailles contre moi?

Son accent devenait violent.

Ralph dit avec le même calme:

—Je pourrais ne pas répondre à cette question indiscrète. Mais, pour couper court à vos suppositions, je veux vous apprendre ceci: oui, j'ai eu d'abord, en épou-

sant miss Dochrane, l'idée de me venger plus sûrement de vous. Mais je n'ai pas été long à mettre ce motif au second plan, et à voir en elle, non un instrument de représailles, mais une femme ardemment, uniquement chérie.

—Je ne le crois pas!

—Libre à vous!... Bonsoir.

—Non!... un instant!... Ralph, écoutez!... Votre ressentiment me fait mourir!... Il me faut votre pardon!... Oh! pour l'obtenir, je ferai ce que vous voudrez!...

—Ce serait inutile. Le mélodrame n'a aucune prise sur moi. Vous m'êtes complètement indifférente.

Quelques minutes après, Serena voyait apparaître son mari.

Il avait un pli de mépris aux lèvres, qui s'effaça dès qu'il eut rencontré le regard ému de Serena

Il vint à la jeune femme et s'assit près d'elle.

—Vous avez tout entendu, sans doute, ma chérie?

Elle fit oui de la tête.

—Vous voyez son manque de dignité? Elle croyait pouvoir me reconquérir, à force de platitude. Ah! si elle voyait le mépris dont mon cœur est plein à son égard!... et la place souveraine qu'occupe dans ce cœur ma bien-aimée Serena!

Elle murmura, d'une voix heureuse:

—Mon Ralph!

XIX

Pendant les deux jours suivants, l'état de lady Sabina resta stationnaire.

Puis un matin, Deborah trouva sa maitresse sans vie.

Lord Felborne accourut près de la défunte. Serena ne se trouvait pas là: elle était allé visiter une jeune femme qui venait d'avoir son neuvième enfant.

En revenant, elle laissa chez sa mère le jeune groom Jemmy. La distance était courte jusqu'au château et le cheval fort paisible. Il lui était souvent arrivé de revenir ainsi seule.

Comme la voiture tournait, à un coude du chemin, Serena vit, venant vers elle, lady Dorothy, et pensa avec déplaisir: "Quelle ennuyeuse rencontre!"

Lady Dorothy s'arrêta, en disant, avec autant de calme que si rien ne s'était passé entre Ralph et elle:

—Bonjour, Serena... Comment va Sabina?

La jeune femme répondit froidement:

—Elle est très mal. Le docteur craint une terminaison subite.

—Ah! elle est si mal?... Je ne puis me rendre près d'elle, après ce que Ralph m'a dit... D'ailleurs, je suis exténuée, car je soigne depuis plusieurs jours cette pauvre Nell... Vous avez su peut-être qu'elle était bien malade?

—Oui... Ne va-t-elle pas mieux?

—Non. Je la trouve même plus affaiblie ce matin.

—Pauvre petite!... Le docteur paraît-il inquiet?

—Oui, depuis hier soir surtout... Jane est au désespoir.!

Lady Dorothy porta son mouchoir à ses yeux.

—...Cette chère mignonne!... Elle parle souvent de vous. Ce matin encore, elle disait: "Est-ce que lady Serena ne viendra pas me voir?..." Ralph est si... si dur... Il ne vous permettrait pas...

Une émotion avait saisi la jeune femme, à la pensée de la petite qui se mourait si près d'ici. Elle aussi aurait aimé à la revoir... Mais Ralph l'autoriserait-il?...

Lady Dorothy lisait sans doute ses hésitations sur l'expressif visage, car elle dit d'un ton insinuant:

—Ne pourriez-vous entrer un instant, simplement?... Nell, si elle doit nous quitter, emporterait au moins cette dernière joie...

Serena se dit que Ralph la désapprouverait peut-être?... Et, d'autre part, cette pauvre petite mourante?...

—Ce serait tellement bon de votre part! reprit lady Dorothy. Oubliez un instant les griefs de Ralph contre Jane... Si vous saviez comme elle les expie durement! Et voici, pour l'achever, cette maladie de sa petite Nell!

Après une dernière hésitation, Serena déclara:

—Eh bien! je vais voir Nell.

Lady Dorothy monta dans la voiture, Serena arrêta son cheval devant la porte de White-Cottage et descendit. Lady Dorothy la précéda jusqu'à la chambre de l'enfant et, ouvrant la porte, elle annonça:

—Nell, voici Lady Serena.

Se soulevant dans son lit, Nell tendit les bras...

—Lady Serena!... Oh!

Serena l'embrassa longuement.

—Ma chérie!... C'est vilain d'être malade! Il faut guérir bien vite!

Puis elle s'assit près de Nell et lui parla tendrement. L'enfant appuyait câlinement contre la joue de la jeune femme son petit visage brûlant.

Lady Dorothy avait disparu... Dix minutes s'étaient écoulées, quand une porte s'ouvrit, laissant apparaître Jane.

Elle vint à Serena, la main tendue.

—Chère lady Felborne, quelle bonté de votre part! Ma petite Nell désirait tant vous revoir!

Serena se leva, en attachant sur l'arrivante ses yeux fiers.

—C'est en effet pour Nell que je suis venue.

Et, se penchant vers Nell, elle ajouta, d'un ton doux et tendre:

—Au revoir, ma chérie. Laissez-vous bien soigner.

Elle embrassa l'enfant qui demanda d'un ton suppliant:

—Vous reviendrez, dites?... Je vous reverrai?

Devant ce petit visage malade et ce regard de prière, Serena répondit:

—Je tâcherai, ma petite Nell.

Les petites mains serraient celles de Serena. La jeune femme mit un dernier baiser sur la joue de Nell et se dirigea vers la porte.

Jane la suivit. Dans le vestibule, la veuve dit d'un ton suave:

—Merci encore, lady Serena. Je n'oublierai pas le sacrifice que vous avez fait pour mon enfant, en risquant de mécontenter lord Felborne.

Serena la regardant.

—Gardez vos remerciements, mistress Adley. Inutile de feindre avec moi, car je sais à quoi m'en tenir!

—Vous partagez donc les injustes préventions de votre mari?

—Injustes?... N'ayez pas l'aplomb de prononcer ce mot-là! Mais ce sujet n'a pas à être traité entre nous...

—Au contraire, je désire beaucoup que nous le traitions!

Serena fit un pas vers la porte. Mais Jane lui barra le chemin.

—Comme vous êtes pressée!... Lord Felborne s'irritera si vous êtes en retard?... Il n'est pas facile, le beau Ralph! Ayant découvert certains côtés fâcheux de son caractère, j'ai accepté la demande d'Emil, en dépit de l'amour que j'éprouvais pour Ralph.

—Ne mentez pas, Madame! dit Serena. Vos fourberies sont inutiles avec moi.

Jane eut un petit rire aigu.

—Vraiment?... Peut-être allez-vous encore m'accuser de mensonge, si je vous dis que Ralph m'aimait ardemment. Et, si je le voulais, maintenant encore, je le reprendrais. Vous, il ne vous a épousée que par esprit de vengeance. Mais déjà, je le sais, il vous délaisse...

Serena l'interrompit froidement:

—Vous êtes dans l'erreur, mistress Adley. Près de lord Felborne, je n'ai rien à désirer en fait de bonheur... Quant à l'opinion qu'il peut avoir à votre égard, je la connais, ayant entendu votre échange de paroles, l'autre jour, près des ruines de l'abbaye.

Serena sortit, cette fois Jane lui laissant le chemin libre, en ricannant d'une voix dépourvue de toute suavité:

—Je vous souhaite la continuation de votre bonheur conjugal, belle lady. Voilà ma seule façon de me venger.

Serena sortit et, montant en voiture, s'éloigna avec un soupir de soulagement.

Pour la première fois aujourd'hui cette mauvaise créature avait laissé tomber son masque de douceur et Serena avait vu la haine et la fureur éclater dans ce regard.

Heureusement que Ralph la connaissait bien, maintenant, et qu'il n'y avait pas à craindre qu'elle le reprît jamais, comme elle s'en vantait!

Serena fut interrompue dans ses réflexions par une embardée de la légère voiture. Le cheval donnait depuis un instant des signes d'agitation... Serena essaya de le calmer, de le maintenir. Mais, au bout d'un moment, elle s'apercut avec inquiétude qu'elle n'en était plus maîtresse. La bête s'emballait.

La jeune femme tenait ferme les guides, tout en songeant avec anxiété: "Pourvu qu'un obstacle ne se trouve pas devant lui!"

Maintenant s'allongeait une route encaissée entre deux talus... L'animal s'y engagea. Serena se demandait si la voiture n'allait pas verser, ou se briser...

Puis une prairie apparut, coupée par le chemin et, plus loin, la rivière...

La rivière!... Le cheval galopait dans cette direction., et si rien ne l'arrêtait, il s'y jetterait, entraînant la voiture...

Serena jeta un ardent appel vers le ciel:

—O mon Dieu, ayez pitié de moi!

La rivière assez profonde à cet endroit, coulait entre de hautes berges. Serena songea:" C'est fini!... Ralph, mon cher Ralph, vous ne me reverrez plus!"

Le cheval atteignait la rivière. Il y eut

un choc, une plongée terrible... Serena sentit à la tête une vive douleur, et perdit connaissance. Un cri s'éleva, dans le silence de la campagne:

—Au secours!... Au secours!

Un homme accourait vers le lieu de l'accident. C'était Christopher, le valet de chambre de lord Felborne. Il avait aperçu la voiture emportée par le cheval furieux, mais n'avait pu arriver à temps pour empêcher le drame.

Debout sur la berge, il enlevait son veston, tout en clamant encore:

—Au secours!... au secours:

Puis il plongea... Il réussit à saisir le bras de Serena. Excellent nageur, il regagna la berge en soutenant la noyée. Des paysans qui, ayant entendu ses cris d'appel, accouraient en hâte, l'aidèrent à sortir de l'eau, et à transporter la jeune comtesse vers le château. Comme ils y atteignaient, le docteur Dugvil, appelé pour constater la mort de lady Sabina, traversait le hall en compagnie de lord Felborne. Celui-ci s'élança vers la jeune femme qui semblait morte, avec son visage livide, ses yeux clos.

—Le cheval emballé a précipité my lady dans la rivière, expliqua Christopher. Heureusement, j'étais là, j'ai pu arriver à temps!

—A temps?... Sera-ce à temps?

Ralph saisissait la main glacée de Serena et attachait sur le visage immobile des yeux pleins d'angoisse.

Peu après, Serena était étendue dans son lit, et le docteur Dugvil s'occupait de lui faire reprendre connaissance. La syncope occasionnée par une forte contusion à la tête. due probablement à un choc contre une partie de la voiture, céda bientôt aux soins du médecin et Ralph, avec un soupir de soulagement, vit se soulever les paupières et les beaux yeux se fixer sur lui.

Penché vers la jeune femme, il lui dit tendrement:

—Ce ne sera rien, ma Serena! Rien du du tout, je vous assure!

—Mais qu'ai-je donc?

—Il vous est advenu un accident qui, heureusement, n'aura pas de suites fâcheuses.

—Un accident?... Quoi donc?

Puis la mémoire lui revint...

—Ah! oui, Kalet s'était emballé!... je ne pouvais pas le retenir... et je suis tombée...

—Oui, c'est cela. Mais ,grâce à Dieu, Christopher s'est trouvé là, pour vous sauver.

—Oh! mon ami, j'ai bien cru que tout était fini, que je ne vous reverrais jamais!

Le soir, la jeune femme ne s'endormit qu'assez tard. Quand elle se réveilla, Ralph était assis près de son lit.

—Comment vous trouvez-vous, chère Serena?

—Mieux, mon ami. Hier, j'avais comme un voile sur le cerveau... Ce matin, il s'est écarté...

—Allons, je crois que vous serez vite sur pied, ma chérie!

—Je l'espère aussi!... Mais qu'a-t-il pu avoir, ce pauvre Kalet, pour s'emporter ainsi?

—Ce qu'il a eu?... Je puis vous le dire. Hier, on l'a retiré de la rivière et, sous son harnais, on a trouvé des feuilles d'une certaine plante qui accosionne des démangeaisons terribles, au point que l'animal le plus tranquille devient furieux.

—Est-ce possible, dit la jeune femme. Mais comment expliquer la présence de cette plante?

—Ah! voilà!... C'est le point qu'il faut élucider.

Serena attachait sur lui des yeux qui, peu à peu, devenaient chercheurs, puis s'emplissaient d'effroi et d'une sorte d'horreur...

Ralph se pencha vers elle.

—Vous soupçonnez quelqu'un?... Dites-moi ce que vous pensez!

—Je n'ose... Vraiment, ce n'est pas possible!... Et, d'ailleurs, comment aurait-elle pu?...

La jeune femme s'interrompit. Il semblait qu'une idée lui vint subitement...

—Qui elle?... Jane Adley?

—Oh! Ralph, je n'ose l'imaginer!... Mais je sortais de chez elle...

—Comment?... A quel propos?

Serena raconta ce qui s'était passé en n'omettant rien des paroles échangées entre Jane et elle.

Ralph, avec une colère contenue, déclara:

—C'est cette misérable qui a tenté de vous faire périr. Tandis que vous étiez près de sa fille, elle a glissé la plante sous le harnachement du cheval.

—Vous croyez qu'elle serait capable?...

—Pour moi, il n'y a pas de doute. Tout concorde à prouver qu'elle est le criminel auteur de cette tentative de meurtre... tout, jusqu'aux paroles qu'elle a prononcées à votre départ.

Serena joignit les mains.

—C'est épouvantable!... Je ne puis le croire encore!

—Elle vous hait, et, à tout prix, elle voulait détruire notre bonheur...Maintenant, il s'agit de lui infliger la punition qu'elle mérite. En justice, il serait peut-être difficile d'apporter la preuve formelle de cet attentat, car, en dehors de Dorothy, qui ne compte pas, votre arrêt à White-Cottage n'a pas eu de témoins. Mais je saurai 'atteindre d'autre manière...

Quand, une heure plus tard, il arriva à White-Cottage, il n'y trouva que lady Dorothy, demeurée près de la petite Nell, morte dans la nuit.

Ralph se rendit compte qu'elle ignorait la tentative criminelle de Jane. Celle-ci était partie la veille, en déclarant qu'elle ne pouvait supporter la vue de l'agonie de sa fille. Elle se rendait à Londres, d'où elle devait envoyer son adresse à lady Dorothy.

Ralph dit avec ironie:

—Vous l'attendrez longtemps!

—Pourquoi donc?

—Parce que cette misérable a tenté de faire périr ma femme!

—Elle a...? begaya lady Dorothy.

—Oui, et moi qui la connais bien, je ne m'en étonne guère. Et pendant ce temps, vous négligiez votre pauvre sœur qui est morte hier.

—Sabina est morte!... Et... et Jane aurait?... Non , ce n'est pas possible!

—Cela est cependant... Dites-moi, à quel motif obéissiez-vous quand vous avez engagé ma femme à venir voir l'enfant?

—A quel motif?... Mais... parce que Nell désirait....

Il l'interrompit froidement:

—Pas de fausses raisons!... Vous étiez sa complice pour attirer Serena dans un guet-apens...

Dorothy protesta:

—Oh! non, non !... Je ne connaissais rien de ses projets. Mais elle m'avait dit ce matin-là: "Je voudrais voir cette Serena, seule à seule, et lui parler de tout ce qui me gonfle le cœur, lui montrer que, moi aussi, j'ai été aimée de Ralph, et lui faire craindre un retour de cet attachement". Alors, rencontrant lady Felborne, j'ai eu l'idée de l'amener ici... Je vous demande pardon, Ralph! Elle faisait de moi ce qu'elle voulait... Je ne croyais pas qu'elle fût si mauvaise...

Il dit avec un mépris irrité:

—Vous auriez pu le constater depuis longtemps. En tout cas, vous n'ignoriez pas ses menées sournoises contre ma femme. Sur ce point, vous étiez même sa complice. Je ne l'oublierai pas, soyez-en sûre.

Lady Dorothy baissait les yeux sous le regard de Ralph. Celui-ci ajouta:

—Je vais donner des ordres pour les obsèques de l'enfant. Je vous laisserai la jouissance de White-Cottage, avec une rente suffisante pour vos besoins—car Leinborough-Castle vous sera fermé, plus que jamais.

Il quitta le cottage, laissant lady Dorothy effondrée, sous le poids de cette réprobation qui la reléguait dans la solitude de White-Cottage.

XX

Quelques jours plus tard, Serena pouvait se promener dans les allées du parc.

Ralph l'avait entourée d'une sollicitude jamais démentie. De plus en plus, la jeune femme se sentait aimée.

Emilienne avait aidé à soigner sa cousine. Elle savait se montrer fort discrète, et Ralph appréciait mieux de jour en jour ses charmantes qualités.

—Il faudra l'enlever tout à fait à la tyrannie de sa grand'mère et de sa sœur, disait-il à Serena. Nous ferons achever son éducation et nous assurerons son sort matériel.

Un après-midi, Ralph et Serena rencontrèrent dans le parc la fillette, qui tenait une lettre à la main. Elle avait la figure bouleversée, les yeux pleins de larmes... Serena s'écria:

—Qu'as-tu Emmy?... Une mauvaise nouvelle?

—Papa m'écrit qu'il est ruiné,et grand'mère aussi... Une affaire de banque...

Elle tendait la lettre à Serena. Ralph, penché sur l'épaule de sa femme, lut en même temps qu'elle... M. Beckford annonçait qu'un banquier, chez lequel se trouvaient sa fortune et celle de Mme de la Ridière, venait de se suicider, après d'énormes pertes d'argent. La liquidation ne donnerait qu'une somme infime. "C'est la ruine, concluait M. Beckford. Il ne me reste que ma sutuation, pour vous faire vivre tous. Simonne n'a plus de dot, toi non plus... Heureusement, l'idée de mettre notre argent dans cette banque vient de ta grand-mère, alors je peux rétorquer vertement les reproches qu'elle essaye de me faire... Avec les goûts, les habitudes de ces dames, et leur incapacité en fait de travail, qu'allons-nous devenir?"

Serena dit avec émotion:

—Pauvre cousin!... Que d'ennuis pour lui en perspective!

—Oui, approuva Ralph, la vie sera intenable... Mais ne pleurez pas, Emmy, nous verrons à arranger cela...

Il la regardait avec affection.

—...Vous demeurerez avec nous. Quant à votre père, nous lui apporterons toute l'aide nécessaire.

—Oh! que vous êtes bon... que vous êtes bon, mon cousin!...

Ralph coupa court à ses remerciements en disant:

—C'est à Serena que vous le devrez. Elle m'a appris à être bon, et à pardonner les offenses.

Puis lord Felborne ajouta:

—En octobre, nous irons faire un séjour à Paris. Au passage, nous nous arrêterons à Echanville, et je verrai à m'arranger avec M. Beckford.

***

Un après-midi d'octobre, M. Beckford entra dans le salon et dit à sa belle-mère et sa fille :

—Lord Felborne, Serena et Emilienne viennent de débarquer à Douvres. Ils arriveront demain matin et déjeuneront ici!

—Vous avez reçu une dépêche?

—Non, lord Felborne m'a téléphoné.

Mme de la Ridière se leva avec agitation.

—Il faut tout préparer!...Simonne, il faudrait voir à trouver quelqu'un pour faire le déjeuner. Léonie cuisine si mal!

—Oui, je vais m'en occuper... Puis je vais envoyer chercher une dinde à la ferme..

—Et vous Charles, téléphonez à Echanville, chez le pâtissier, pour qu'il nous expédie un suprême au café, deux assiettes de petits fours, un plum-cake et des gâteaux secs variés, pour le thé...

—Mais il me semble, objecta M. Beckford, que nous n'avons pas besoin defaire tant de cérémonies et de dépenses...

—Vraiment, il vous semble?... Faudrait-il donc recevoir le comte de Felborne, pair d'Angleterre, comme le premier venu? Vous n'avez pas le sentiment des convenances

Ce jour-là, et dans la matinée du lendemain, il y eut grand remue-ménage à travers la maison. Mme de la Ridière et Simonne préparaient leurs toilettes. Aussi étaient-elles resplendissantes, quand, vers onze heures, elles vinrent s'asseoir dans le salon pour attendre les voyageurs.

Un peu avant midi, enfin, Eustache qui guettait, lui aussi, annonça l'approche d'une automobile, avec un valet de pied assis près du chauffeur.

M. Beckford se rendit au-devant des arrivants, à la grille du petit jardin qui précédait la maison. Il avait dû subir auparavant une algarade de sa belle-mère, au sujet de sa tenue qu'elle jugeait "trop sans façon". Recevait-on en simple complet veston un comte de Felborne, pair d'Angleterre, etc.?

A lui seul, lord et lady Felborne témoignèrent de la cordialité. Une politesse hautaine de la part de Ralph, répondit aux démonstrations d'amabilité de la grand'mère et de la petite-fille. Celles-ci cachaient sous des sourires forcés leur vexation et leur colère de voir Serena si visiblement heureuse, si délicieusement jolie dans un costume dont la sobre élégance faisait paraître plus vulgaires leurs extravagantes toilettes. Puis encore, Mlle Beckford jetait vers sa sœur de malveillants regards. Elle lui en voulait furieusement d'être la protégée de Ralph et de Serena, de jouir du luxueux bien-être qui entourait lord Felborne et sa femme.

Le déjeuner était assez bien réussi, cependant Mme de la Ridière, avec des mines prétentieuses, crut devoir s'excuser:

—Vous trouverez ce repas bien modeste, my lord. Nous avons fait de notre mieux, avec les petits éléments dont nous disposons.

—Je n'en doute pas, Madame. Mais Serena et moi n'avaons pas oublié les temps difficiles, et nous sommes prêts à nous accommoder de tout

Simonne, moins inintelligente que sa grand'mère, perçut l'allusion ironique et rougit de dépit.

Après le déjeuner, M. Beckford emmena Ralph fumer dans son bureau. Mme de la Ridière entreprit de questionner Serena sur son genre d'existence, sur ses relations. La jeune femme avait là une occasion de se venger, en étalant le spectacle de sa vie de grande dame. Mais elle avait l'âme trop délicate pour prendre ainsi sa revanche. Cependant, ce qu'elle dit, en réponse à leurs questions, suffit à augmenter leur jalousie furieuse à l'égard de cette jeune femme si radieusement belle, si visiblement heureuse, comblée de tous les dons de la fortune.

Quand Ralph et M. Beckford rentrèrent, ce dernier addressa à Serena un regard de reconnaissance. Ralph, en s asseyant, annonça, en s'addressant à Emileinne assise près de sa cousine:

—Eh bien! tout est convenu, Emmy. Votre père vous confie à nous ,pour la fin de votre éducation.

Le visage de la fillette s'éclaira de joie.

—Oh! mon cousin!... Oh! papa!... Elle allait à son père et lui jetait ses bras autour du cou.

Mme de la Ridière s'exclama:

—Comment, my lord, vous voulez?... vous voulez vous embarrasser de cette petite fille?

—Emmy est charmante, et a su conquérir mon affection, après celle de Serena.

Simonne jeta vers sa sœur un noir regard.

La mine heureuse de la fillette, sa jolie toilette de voyage et cette affection très visible dans les manières de lord et de lady Felborne à son égard, tout cela excitait déjà la jalousie de l'aînée. Emilienne vivrait dans cette ambiance de luxe, d'existence aristocratique..., tandis que sa sœur mènerait une vie obscure, gênée, sans parvenir à trouver un épouseur! Ah! vraiment, c'était trop!... Et Simonne, aujourd'hui mieux que jamais, se trouvait la plus malheureuse créature du monde.

Ralph et sa femme repartirent vers cinq heures, se dirigeant vers Paris, où ils devaient passer deux semaines. Ils laissèrent Emilienne, qu'ils reprendraient au retour pour l'emmener à Leinborough. Castle.

Quand l'automobile se fut éloignée, M. Beckford annonça d'un ton joyeux:

—Lord Felborne est généreux! Savez-vous ce qu'il m'a offert?... Une rente de six mille francs!

—Six mille francs!...s'exclama Mme de la Ridière. C'est très joli en effet... Il s'est montré si froid... pour moi et pour Simonne...

—C'est que... il a quelques raisons d'être mécontent de vous, convenez-en.

Mme de la Ridière se redressa, l'air agressif.

—Des raisons? Lesquelles? Nous avons toujours été prévenantes à son égard... en dépit de ses grands airs...

—Trop prévenantes d'abord... et ensuite peu agréables, pendant les fiançailles. Or, il ne l'a pas oublié, non plus que la façon dont vous traitiez Serena.

Mme de la Ridière, stupéfaite, ne reconnaissait plus son gendre, dans cet homme qui osait parler franchement, et lui faire de reproches... à elle, à elle!

Enfin, elle bégaya:

—Je ne sais comment vous osez, Charles! C'est inouï! Après tous les soins dont j'ai entouré votre pupille...,

M. Beckford éclata tout à fait.

—Ah! c'est trop fort! Vous osez me dire cela, après tout ce que vous avez fait souffrir à cette pauvre enfant!... A la fin, j'en ai assez, de toutes ces hypocrisies! Une fois pour toutes, je vous le dis, si vous n'êtes pas satisfaite, je ne vous retiens pas ici. Mais quant à dés reproches, je n'en entendrai plus!

Et sur ce, M. Beckford sortit en claquant la porte.

Mme de la Ridière, interloquée, put enfin balbutier:

—Mais il est fou, ton père!... il est fou!... Ah! cela ne se passera pas ainsi! Il me faut des excuses, sinon je quitte cette maison...

Une pensée lui traversa soudainement l'esprit... Elle n'était plus la belle-mère riche. Maintenant, il ne lui restait rien, et elle se trouvait à la charge de son gendre.

Cette constatation l'atterra. Avec un gémissement, elle s'affaisa sur un fauteuil.

—Ah! Dans quelle situation je me trouve!... Au moins, si tu étais mariée, ma petite Simonne, j'aurais pu me refugier près de toi.

Simonne, les yeux sombres, la bouche mauvaise, lança dans un ricanement de rage:

—Mariée!...Ah! bien oui, je peux y compter, maintenant! On se charge de l'avenir d'Emilienne, qui ,elle, est destinée à demeurer vieille fille. Mais de moi, on ne s'occupe pas, on ne paraît pas soupçonner que j'existe!

Elle se détourna, les dents serrées... Dans une allée du jardin passait à ce moment M. Beckford, ayant Emilienne à son bras.

L'aînée la suivit d'un regard de colère jalouse. Dire que cette petite insignifiante, infirme, aurait un sort plus fortuné que la belle Simonne!... Et là-bas, sur la route de Paris, la superbe automobile emportait une jeune femme très belle, très aimée, et son mari, ce lord Felborne avec lequel bien peu d'hommes eussent pu soutenir la comparaison, en fait de beauté virile et d'élégance aristocratique.

Simonne serra les poings, en murmurant:

—Oh! comme ils prennent leur revanche! Nous sommes à leur discrétion, maintenant, et ils le savent!

***

Cette revanche, Ralph ne la voulut pas pousser jusqu'à l'extrême.

Ayant appris, au cours de l'hiver, qu'un assez bon parti se présentait pour Simonne, il s'employa à faciliter ce mariage, au point de vue pécuniaire. Le prétendant, Marcel Brûlart, fils d'un notaire d'Echanville, et son futur successeur, était un gros garçon vaniteux et paisible, d'intelligence moyenne et de bonne réputation. La perspective de s'unir à la cousine du comte de Felborne, un des principaux seigneurs d'angleterre, le flattait énormément. En outre, Simonne lui plaisait. Cependant, ces deux considérations n'auraient pu le faire passer sur l'absence de dot, et ce fut le geste généreux de lord Felborne, constituant une rente à la parente de sa femme, qui décida du mariage.

Le mariage fut célébré au mois de mai suivant. Ralph et Serena n'y vinrent pas, mais se firent remplacer par un riche cadeau, qui adoucit un peu le dépit de Simonne et de sa grand'mère, lesquelles avaient souhaité ardemment la présence de lord et de lady Felborne.

Mme de la Ridière eut, peu après, une forte désillusion. Elle avait compté vivre près de sa petite-fille, après le mariage de celle-ci, car elle s'ennuyait à la campagne. Mais Simonne déclara sans ambages à son aïeule que cette combinaison ne lui agréait pas.

—Il est beaucoup plus simple et plus logique que vous continuiez de vivre chez papa, avec Eustache, grand'mère. Et, de plus, je crois que Marcel serait peu satisfait de l'arrangement que vous proposez.

C'était lui dire qu'on ne se souciait pas de sa présence. Il lui fallut donc demeurer chez son gendre, qui se montrait correct pour elle, d'ailleurs, ne lui refudsait rien

du nécessaire, mais ne se laissait plus gouverner comme autrefois. Emilienne, de temps à autre, venait passer un mois chez son père. Elle se fortifiait, devenait une jeune fille charmante, très affectueuse pour M. Breckford qui la chérissait, et très fière de son filleul, le petit lord Henry, né à Leinborough-Castle un beau matin de printemps.

On n'avait plus entendu parler de Jane Adley, quand, trois ans après, Ralph, en ouvrant un journal illustré, vit sa photographie, accompagnée de l'entre-filet suivant:

MISS JANE BROWN

a charmante actrice du Joyeux-Casino, sur laquelle un jeune étudiant russe tira trois coups de revolver, la semaine dernière. Son état est désespéré. On croit à une vengeance.

Ralph, en montrant ce passage à sa femme, fit observer:

—C'est ainsi qu'elle devait finir. A force de froide coquetterie, de duplicité, elle a exaspéré une de ses victimes, qui a cédé à la colère et s'est vengée. Je souhaite que cette malheureuse ait eu un moment de repentir. Mais ,hélas! elle était si profondément hypocrite, si gangrenée par le mensonge!

Lady Dorothy, informée de cette fin, se contenta de dire:

—Elle m'a fait bien du mal! J'étais aveuglée par elle et, sans que je m'en aperçoive, elle me menait jusqu'au crime! Que Dieu lui pardonne!

La vieille demoiselle habitait Leinborough-Castle. Sur la demande de Serena, Ralph avait abrégé son exil à White-Cottage. Elle portait maintenant aux nues la jeune lady Felborne et, jamais plus, ne prononçait le nom de celle qui avait été "sa chère Jane".

FIN

Dans le prochain numéro:
L'Abbé Constantin (*au complet*) *par Ludovic Halevy*

LA REVUE MODERNE

publiée à Montréal par Madame Madeleine Gleason-Huguenin, 147, rue S.-Denis, et imprimée par la Cie de Pub. La Patrie Ltée, 120-E. rue S.-Catherine

Adresse postale: Casier 35, Station N. Montréal. Téléphone: Est 1418.

UN HOMME D'HONNEUR

Par GAILLARD de CHAMPRIS

(Suite)

Pontaillac, qui s'était levé, se rassit. Il se résignait à une semonce comme lui en avaient tant infligé jadis sa mère et son oncle l'évêque, et le souvenir de ces algarades réveillant celui de ses fredaines, la résignation lui devenait facile: bien plus, se rappelant par quels artifices il transformait en attendrissements les colères et les menaces en promesses, il se flattait que, satisfaite et fatiguée par son effort oratoire, Marie-Thérèse ne saurait pas résister à l'assaut suprême de ses prières et de ses larmes. Il la laissa donc continuer.

—Nous n'étions pas mariés depuis six mois, que vous retourniez à vos maîtresses. Vous en aviez dans votre monde, vous en aviez ailleurs. Vous y avez mis d'abord quelque discrétion; et si vous m'avez alors beaucoup menti, vos mensonges ont pu vous paraître charitables. Puis, quand vous m'avez crue assez indifférente ou assez soumise, vous vous êtres dispensé de toute retenue Est-ce qu'un gentilhomme doit quelque chose à celle qu'il a daigné prendre pour femme?—Le serment qu'il lui a prêté devant les hommes et devant Dieu? il importe moins que la promesse d'un collier faite à une fille ou la dette contractée envers le laquais d'un tripot!—Aussi, vous ne vous êtes pas contenté de me trahir, vous m'avez ruinée, vous avez ruiné vos enfants, pour combler des coquines et des aigrefins. Grâce à vous , le vivre, le couvert, et jusqu'à nos menus plaisirs, nous tenons tout de la charité!

Les Fontaillac mendiants, voilà qui doit flatter votre orgueil, vous si chatouilleux sur l'honneur! Mais non, vous trouvez cela tout naturel. Votre nom, votre prestance, vos succès mondains ne vous permettent-ils pas d'être entretenu à votre tour? Votre droit vous parait si évident qu'il supprime à vos yeux celui de tous les autres; et quand, par miracle, les enfants que vous avez abandonnés pensent sortir de la misère, vous prétendez les dépouiller de nouveau. Que deviendront-ils ensuite? Que l'une languisse dans un couvent, que l'autre contracte, sous le nom de mariage, un marché déshonorant; peu vous importe . Vous aurez pu payer vos dettes de jeu; et vos enfants devront se consoler en pensant que, grâce à leur malheur, leur père peut parader dans les bars à la mode. Cela je ne le permettrai pas; de cet argent qui ne m'appartient plus déjà, vous n'aurez pas un sou. Mes précautions sont prises et parce que je vous sais capable de tout, j'en prendrai d'autres s'il le faut.

Au ton de Marie-Thérèse, à son regard implacable, plus encore qu'à ses paroles elles-mêmes, Elzéar sentit la vanité de tout espoir.

—Alors, c'est votre dernier mot? fit-il en se levant.

—C'est mon dernier mot.

—C'est bien, je sais ce qu'il me reste à faire.

A son tour, il avait parlé fermement. Marie-Thérèse comprit sa menace et devina qu'elle était sincère. Cet homme léger, égoiste et vaniteux jusqu'à la cruauté, retrouvait un reste de fierté, et fidèle, dans son erreur même, à sa conception de l'honneur, songeait à mourir.

La Comtesse réprima donc le haussement d'épaule et le sourire dont elle avait failli d'abord exprimer son scepticisme. A plus forte raison, réprouvera-t-elle l'espoir de délivranace qui voulait naître en elle. Sûre d'être quitte envers ses enfants, elle se crut tenue encore envers celui dont elle portait le nom.

Elle entrevit un moyen de le sauver. Mais prévoyant ses résistances, elle usa de ruse et affecta de railler.

—Le Comte ne Pontaillac ne se tue pas parce qu'il s'est fait gruger dans un tripot par un rastaquouère.

—Un tripot, un rastaquouère! protesta Pontaillac. Sachez Madame, que je n'en suis pas encore là. J'ai joué, oui, mais au cercle Royal, et j'ai pour créancier mon ami le Duc de Montgomery.

Marie-Thérèse tenait le renseignement qui lui était nécessaire; mais fidèle à sa tactique, elle répondit négligemment:

—D'ailleurs peu importe. De toute façon, n'est-ce pas, vous avez vingt-quatre heures?

—Vingt-quatre heures, juste.

—Demeurez donc tranquille.

—Que prétendez-vous faire?

—Moi, rien.

—Alors?

—Qui sait? On a vu s'arranger tant de choses!...

Et se dérobant à toute explication, elle laissa son mari sur cet espoir incertain.

Rentrée chez elle, elle écrivit en hâte deux pneumatiques, l'un pour son notaire; l'autre pour proposer un rendez-vous au duc de Montgomery.

Puis elle se rendit à l'église où, non contente de confier à Dieu sa misère, elle implora la lumière et la force nécessaires pour accomplir ces devoirs contradictoires: défendre ses enfants contre leur père, et ne pas réduire au désespoir le père qui les voulait ruiner.

(à suivre à la page 65)

COURRIER de MADELEINE

LETTRES INTIMES : "CE QUE FEMME VEUT"

Mes chères lectrices,

Une bien belle campagne est en ce moment poussée par l'Association Catholique de la Jeunesse, et à cette campagne la femme devrait prendre une large part, puisqu'il s'agit d'enrayer un mal social dont sa délicatesse et son sentiment souffrent cruellement. Nos jeunes gens catholiq es sont partis en guerre contre le blasphème et les "sacres" injurieux et nous ne saurions trop louer une propagande qui tend à nous débarrasser d'une véritable plaie. Vous avez toutes entendu ,mes chères lectrices, pousser de ces horribles imprécations qui soulagent la violence de certains hommes dans leurs ennuis ou leurs contrariétés. Quelques-uns emploient des jurons anodins, et qui sont tout simplement vulgaires, sans insulter à notre foi dans ses délicatesses les plus sacrées, mais d'autres injurient en termes que l'on ne saurait écrire, tout ce que nous adorons et ce que nous aimons, tout ce qu'ils adorent et aiment eux-mêmes. Par quelle aberration épouvantable de telles paroles peuvent être dites, comment un catholique pratiquant peut-il se livrer à des horreurs de langage aussi pénibles, le fait semble inexplicable, mais il existe, nous le savons, dans toute sa plénitude et sa laideur.

Le mal est de plus en plus grand; il est temps de travailler à l'abattre, temps plus que jamais, puisque des enfants aujourd'hui n'ont pas honte, du haut de leur huit, dix et douze ans, de prononcer, en pleine rue, des mots infâmes qui insultent la Religion dans ses personnes les plus augustes, cette religion même qu'ils apprennent dans la famille et à l'école, et qu'il osent, les petits misérables, insulter honteusement, et sans trop comprendre, espérons-le, la brutalité de leur acte. Combien de fois n'ai-je pas entendu, dans nos rues les plus peuplées d'enfants, dire de ces mots grossiers qui soulèvent de dégoût, toujours, et affligent cruellement quand ils tombent de bouches enfantines. Et cela était jeté tout simplement. Le fils après le père,voilà. Je me rappelle un incident pénible. C'était au fond du nouvel Ontario, dans l'une de ces paroisses fraichement peuplées par des Canadiens-français. Nous sortions d'un congrès de colonisation où des prêtres avaient pieusement et patriotiquement parlé. Nous avions respiré des heures durant, une atmosphère d'harmonie et de foi, et au sortir d'un banquet où tout avait été fraternel et aimable, nous voyions l'un des convives, mis en rage par un cheval récalcitrant qui refusait d'obéir aussi vite qu'il l'aurait voulu, se livrer devant toute l'assistance qui sortait comme lui de ce dîner si cordial, se livrer à une colère abominable qu'il exhala en imprécations insensées et terribles contre le Christ, la Vierge, et les mots sonnaient dans l'air et montaient sinistrement vers le Ciel. Je regardais le bon missionnaire qui était tout pâle. Un moment, je crus qu'il allait défaillir. Je murmurai, indignée: "Mon Père, comment se fait-il..." "Ma pauvre petite enfant, me répondit-il bien bas, ils ne sont pourtant pas méchants, ils ne manqueraient ni la messe, ni les offices, ni de secourir leur prochain... Mais voilà, quand ils se choquent, ils voient rouge, et sacrent comme des damnés... Je n'arrive pas à les corriger de ce terrible défaut... Je les fais convenir de leurs torts, ils ont honte de leurs paroles, et promettent bien de ne plus recommencer, et à la prochaine colère, l'accès revient comme une maladie... Mais, ajouta le saint homme, n'allez pas croire qu'ils sont tous comme celui-là... Voyez-vous sur la route toute seule, cette jeune femme qui tend les bras vers le blasphémateur, elle supplie et elle pleure, et elle avance près de la voiture, au risque de se faire écraser, tant elle voudrait mettre fin à une scène qui la révolte et la crucifie. Si quelqu'un peut avoir raison de cette brute en furie, c'est elle, et elle seulement. Elle est bonne et vaillante, peut-être réussira-t-elle à dompter son homme"

En lisant le projet de campagne des jeunes Catholiques, je revoyais nettement cette scène, et je me disais que les femmes doivent prendre une part décisive à cette croisade, et aider à l'épuration du langage, par les moyens les plus persuasifs et les plus convaincants. La majorité des femmes sont toutes puissantes sur l'esprit de leurs maris, les mères gardent un indiscutable ascendant sur le fils, les soeurs exercent souvent une influence heureuse et les fiancées ont peut-être plus de pouvoirs encore que toutes les autres femmes ensemble... Comment ne pas nous servir de cette force pour la consacrer au bien des âmes que nous aimons, car religieusement, le blasphémateur est un être de scandale et de honte, et socialement il est un personnage discrédité et dont l'on redoute le voisinage. Ces façons d'être sont humiliantes pour les familles, elles rabaissent l'homme, diminuent la femme et avilissent les enfants. Elles sont un mauvais exemple abominable, et ceux qui les commettent ne semblent pas, souvent, se douter de l'odieux de leur conduite. La question religieuse à part, ces excès sont d'un mauvais genre absolument déplorable, et que ne devraient jamais se permettre des gens bien élevés.

Nous avions toujours déploré ces défaillances de langage chez certains de nos compatriotes, mais nous n'allions pas jusqu'à les considérer comme un vice national, lorsque le livre "Jolicoeür, le tommy canadien" de Maêl vint nous apprendre que nous avions la spécialité des jurons odieux et même maladifs. Cela nous cingla comme un coup de fouet. Le français ne jure pas, et surtout il ne blasphème pas. Il use tout au plus, et notamment dans le militaire, de quelques expressions un peu fortes qui n'insultent ni les gens ni les choses. Le coloris de langage de nos pioupious étonna un inter-

prète au point qu'il écrivit tout un livre fortement émaillé d'expressions qui , malheureusement ne restaient pas toujours dans le pittoresque et tombaient trop fréquemment dans l'odieux. Ici, nous en fûmes douloureusement émus. Mais tout en protestant, dans le fond de notre conscience nous admettions que M. Mael, en somme, n'avait fait que peindre, en l'éxagérant, bien entendu, un état de chose qu'il convient plus que jamais de détruire. Tout nous y invite. La chose est malsaine,immorale, vulgaire, vilaine. Elle nous humilie et nous diminue. Tranchons dans le vif, enlevons cette pourriture, aseptisons tout, et guérissons le mal atroce. Tous et toutes, soyons à la tâche. Mettons toutes nos influences en oeuvre, et faisons tant et si bien que les Canadiens-français auront tôt fait de se laver de cette tare qui gangrène toutes les classes de la société, et devient le fait du prétendu raffiné comme de l'homme sans éducation, quand un mauvais sentiment les livre l'un et l'autre à leurs bas instincts.

Et nous gagnerons cette cause, si le proverbe reste vrai: Ce que femme veut...

MADELEINE.

NOTE—Je recommande à nos lectrices, la lecture du prospectus de la nouvelle Compagnie de la Revue Moderne, Imprimeurs-Editeurs Limitée, où elles trouveront entr'autres renseignements, des détails importants concernant nos cercles de la Revue Moderne, et les bienfaits qu'ils devront accomplir un peu partout. Quelques-uns et quelques-unes nous écrivent pour nous demander si ces Cercles seront féministes? Ces Cercles seront libres, absolument libres de propager les idées qui leur sembleront les meilleures, pourvu, bien entendu, que ces idées soient utiles et morales. La question féministe étant absolument libre, même au point de vue catholique, elle pourra être adoptée ou répudiée, suivant les sentiments des membres. La preuve absolue que cette question est essentiellement libre au point de vue religieux, c'est que nous voyons des prêtres la défendre tandis que d'autres la combattent. C'est donc une question d'appréciation au point de vue social tout simplement.

MADELEINE

L'entre Nous

Alice B.—Merci pour votre bonne appréciation de notre Revue. Le choix du roman est difficile, nous voudrions tant plaire à nos lecteurs. Vous verrez que notre goût a rencontré le vôtre, puisque nous avons dans ce numéro un roman de Delly!

Simone W.—Il faudrait avant de vous répondre, connaître ce roman, et s'il vous plaisait de nous en faire parvenir une copie, nous pourrons vous dire au bout de quelques jours, exactement ce que nous pouvons faire pour vous. Je comprends que vous aimiez le beau pays d'en bas de Québec, où l'on trouve avec l'air salin, des paysages merveilleux. Dépêchez-vous vite de guérir pour les revoir dès les premiers beaux jours de l'été.

Michel Tremor.—Votre petit travail n'est vraiment pas mal, mais il nécessiterait d'être travaillé de façon encore fort attentive avant que nous puissions en autoriser la publication dans la "Revue Moderne". Je suis très sensible à l'excellente opinion que vous avez de notre Revue, et je souhaite qu'elle continue de remplir son rôle qui est de vous plaire encore et toujours plus.

Qui veut aimer!—Comme je vous remercie pour toutes les bonnes paroles que vous dites de notre Revue! Et comme vous savez bien les dire! Nous nous efforçons de faire le journal intéressant, et nous sommes bien récompensés quand nos lecteurs nous disent que nos efforts ne sont pas perdus. —J'ai été en effet très malade durant plusieurs semaines. Mais Dieu merci, tout va très bien maintenant. Ma fillette n'a pas encore 20 ans, — elle est toute fière de ses 17 printemps. Les enfants apprécient-ils toujours les parents comme vous le croyez?— Elle semble très contente de sa maman. Encore une fois merci pour les jolis compliments et les charmants souhaits, etc... à bientôt, charmante amie.

Jehanne.—Pourquoi n'écririez - vous pas, si vous en avez un tel désir? Vos premiers essais ne vous donneront peut-être pas toute la satisfaction que vous en attendrez, car il faut toujours acquérir des procédés d'expression qui nous manquent fatalement au début. Plusieurs se désolent devant cette pénurie du style impuissant à tracer les sentiments et les sensations qui s'agitent en eux. Avec de la persévérance, l'on dompte facilement ces déboires, et l'on arrive à donner de soi-même tout ce que l'on veut offrir et cela dans des termes satisfaisants. Si vous avez souffert, vraiment souffert, vous pouvez écrire...

Coup d'ailes.—Je vais lire avec beaucoup d'attention votre petit article et croyez bien que si le comité de lecture de La Revue en autorise la publication, je serai entièrement favorable à une décision qui me permettra d'exaucer le rêve d'une amie charmante.

Rose de lauriers.—J'espère en effet que l'erreur déjà commise ne se renouvellera pas, et j'y apporterai d'ailleurs une attention toute particulière. Il est plus que probable que vous allez obtenir cette fois, un résultat plus satisfaisant, car de toutes parts, l'on nous affirme que rien ne donne plus de satisfaction que ce procédé de correspondance. Je vous remercie de votre lettre affectueuse et gentille.

A. Fournier.—Je suis malheureusement obligée de vous retourner les "pensées" que vous m'avez adressées, car j'ai déjà de ce côté, une telle abondance de matières que je ne saurais pour le moment en accepter de nouvelles.

Ruth D. P.—Comme vous êtes gentille d'accepter l'idée des cercles de "La Revue Moderne". Je suis sûre d'avoir en vous une collaboratrice de tout premier choix. Je veux doter ces cercles davantage, et ils ne feront que grandir et susciter un intérêt digne des efforts accomplis. Je voudrais connaître votre véritable nom, afin de pouvoir communiquer avec vous dans le plus bref délai. Recevez d'avance mes sincères remerciements.

Vita.—Je voudrais pouvoir compter sur vous pour la fondation des cercles de "La Revue Moderne" dans votre intéressante ville. Ne voudriez-vous pas me prêter votre concours? Je voudrais consacrer tous mes loisirs à l'organisation de ces cercles et susciter un peu partout une émulation agréable, de cette façon aussi nous arriverons à découvrir des talents qui s'ignorent eux-mêmes, car nous aurons le soin d'organiser parmi les membres des cercles, des concours littéraires qui seront couronnés de prix assez tentants pour motiver des efforts intéressants. De plus, nous travaillerons au développement du goût des femmes canadiennes en organisant des expositions d'arts féminins qui seront tout d'abord précédés de l'envoi de patrons, modèles, etc., donnant une idée du travail et des conditions dans lesquelles il doit s'accomplir, pour en faciliter la vente dans les grands centres. J'ai déjà vu dans des expositions, des travaux merveilleux, exécutés sur une matière inférieure et dans un délire de couleurs qui en empêchaient l'achat aux femmes de goût. Il faudrait donc cultiver le goût afin de rendre le travail productif. Voilà une action qui peut obtenir des résultats de tout premier ordre. Vous voyez que les projets sont vastes, et qu'il faut s'adresser à la bonne volonté de chacun pour obtenir des résultats appréciables, aussi je compte absolument sur vous.

Berthe G.—Je vous fais envoyer ces numéros de la revue. Je vous remercie de vos souhaits gracieux.

Violette.—A votre place j'assortirais les portières à la teinte de l'ameublement et des tapis, de façon à obtenir un ensemble plus harmonieux et plus discret. Je trouve que les portières qui tombent tout simplement sans draperie ni flon, ont une allure beaucoup plus distinguée actuelle-

ment que les draperies trop élaborées. Si vous adoptez un genre de portières, il faudra le renouveler pour les fenêtres en ayant soin de mettre le rideau simplement à l'égalité de la tablette. Vous pouvez très bien supprimer la portière de la porte d'entrée qui nécessiterait une autre teinte, sur votre passage, assortie également aux autres portes. Si vous voulez une véritable bibliothèque, vous faites mieux de choisir des meubles plus sobres en cuir. Votre projet de meubles de passage me semble dans l'un et l'autre cas très bien choisi. Je suis très contente de pouvoir vous aider à meubler un "home" où se manifeste un goût si profond et si sûr. Je suis très sensible aux lignes charmantes que vous consacrez à La Revue Moderne.

Violette.—A votre place je consulterais M. Armand Desrosiers, un artiste en ameublements et dont d'ailleurs vous trouverez l'adresse dans la grande annonce publiée en première page intérieure de la couverture de La Revue Moderne.

Marion P...—Elle n'est pas revenue à Montréal depuis cette visite dont vous parlez. 2° C'était un jeudi. 3° M. le Maire Martin est un des membres du Conseil Législatif.

Arthur Piette, L...—Avez-vous reçu ma lettre? Le renseignement est, je crois, assez exact. Ecrivez au plustôt, avant qu'il ne retourne en Europe.

Adrienne la liseuse.—Cet auteur est mort depuis douze ans. Il n'a pas laissé de fils. N'importe lequel de nos libraires vous procurera ses ouvrages.

Arthur P.—Cet artiste n'est pas mort comme vous le croyez. Il s'est trouvé, parmi ses camarades, des cœurs d'une belle générosité qui sont venus à son secours.

Ils l'ont aidé avec une rare générosité 2° Je ne connais pas leurs plans. 3° Oui. 4° Son mari est mort de la grippe, durant la dernière épidémie.

Micheline.—Adressez-vous chez les Révérendes Sœurs de la Congrégation, rue Sherbrooke ouest. On enseigne certainement l'anglais dans cette maison.

J. L. Dixon.—Voulez-vous m'envoyer votre adresse et je me ferai un plaisir de vous faire parvenir ce programme. 2° M. Riddez demeure au numéro 327 de la rue S. Denis. 2° Une de ses sœurs lui survit; elle demeure à La Rivière du Loup

Marthe Brien.—Votre pièce a été remise à notre critique, qui en jugera. J'espère que son jugement vous sera favorable.

Allouette légère.—Je connais bien ce joli village. Vous allez, j'en suis persuadée y prendre un bon repos. Je vous souhaite de revenir avec toute votre belle santé de jadis.

Arlette la recluse.—Avez-vous consulté ce médecin dont je vous parlais il y a deux mois, je crois? Je ne connais rien à ce médicament, et je vous conseille de ne vous en servir que sur prescription de votre médecin. Mais n'attendez donc pas que la maladie fasse plus de progrès, alors que le médecin n'y pourra plus rien. Hâtez-vous de vous soigner et dans quelques semaines rien n'y paraîtra plus.

Un lecteur assidu.—Ce volume n'est plus en librairie, et je ne sais pas où vous pourriez en trouver un exemplaire.

Les jolis yeux bleus.—Je ne vois réellement pas pourquoi vous vous priveriez de ce plaisir.

Inquisiteur.—Mais oui, le Premier ministre de France est bien l'ancien Président. En voici un qui ne se laisse pas mener facilement; certain premiers ministres d'autres grandes puissances viennent de le constater. La France est le flambeau qui éclaire le monde; et elle l'éclairera longtemps encore. Le Maréchal est, je crois, dans le moment, au Japon en mission diplomatique. Botrel donnera peut-être encore un concert, avant son départ, au bénéfice de l'Union Nationale Française, mais ce n'est pas encore certain.

Pierrot.—Ce 17 janvier était un jeudi. Je ne me suis jamais occupée de cette "science", à laquelle du reste je ne crois rien du tout.

Antoinette L.—Vous trouverez ces patrons dans n'importe lequel de nos grands magasins. Demandez donc les "Grandes Modes", chez Déom.

Une mère désolée.—Comme je vous plains! Je ne connais pas le remède que vous cherchez. Les moyens à employer sont si difficiles qu'il vaut mieux vous armer de courage et endurer encore. Quand il vous deviendra absolument impossible d'endurer cette enfant, qui vous maltraite tant, il faudra demander le secours de la loi, et la faire enfermer dans une maison de correction. Je ne vois pas d'autre moyen. Pauvre mère! Je vois comme vous vous êtes dévouée. Mais qui sait, votre enfant qui passe une bien vilaine période s'amendera peut-être? Il y a évidemment chez cet enfant une hérédité que votre médecin pourra peut-être combattre. 2° Vous ne devez rien espérer de ce côté là. 3° Son premier nom est bien Arthur, et il demeure à l'adresse mentionnée.

Antoinette.—C'est leur Cathédrale. 2° Il est mort en 1903. 3° Non, le fils n'a certainement pas le même talent. 4° Il demeure à Paris.—Vous êtes la bienvenue.

Maximilienne.—C'est votre estomac qui est malade? Alors voyez le médecin immédiatement, au lieu de courir le risque d'aggraver le mal, avec ces drogues de charlatan. C'est peut-être peu de chose, et un traitement de quelques semaines vous remettra d'aplomb. Envoyez-moi une enveloppe à votre adresse, et je vous donnerai ce renseignement avec plaisir.

Corinne de Bondy.—Merci pour les bons souhaits. Vous ne sauriez croire comme il m'est agréable d'entendre dire du bien de la Revue! Elle a eu un beau succès, grâce à la bonne sympathie de tant de bonnes amies. Et des lettres comme la vôtre nous encouragent à continuer notre effort. Encore une fois merci.

Mauricette de B.—Tous ces ouvrages sont à l'index. 2° Nous nous proposons de publier cet ouvrage. 3° Ce poète est encore tout vivant, et ne semble pas, du tout, avoir envie de trépasser bientôt, si j'en juge par son apparence de santé.

Pierrot blanc.—Ce jour était bien un mardi, comme je vous l'ai déjà dit, et non un jeudi comme le veut votre ami.

Henri L. P.—Ces annonces nous sont remises telles qu'elles, nous ne les rédigeons pas nous-mêmes; et si nous nous avisions d'en modifier le texte, on refuserait, dans bien des cas, de nous payer pour leur insertion dans le journal.

Les Ailes Brisées.—Adressez-vous à l'Agence Hones, rue St-Jacques pour ces renseignements. En voyageant avec eux vous vous éviterez tous ces ennuis; ils se chargent de tous ces détails.

Marie-Louise P.—Je suis heureuse d'apprendre votre rétablissement. Comme vous avez dû trouver le temps long! Tout va bien aller maintenant. Je vous le souhaite.

Coucou.—Pourquoi aller chercher si loin, ce que vous avez ici, chez les nôtres? Ce n'est pas une "habitude", c'est une manie. Allons, mon cher Coucou, pas tant de malice, et envoyez-moi ce manuscrit au plutôt. Le comité de censure vous dira ce qu'il vaut. Mais, je vous préviens, hâtez-vous.

La maman de Rirette.—Votre pensée est excellente et je vais m'occuper incessamment de donner satisfaction au désir de la maman de Rirette.

Madeleine des Pins.—Combien votre lettre est réconfortante et je la lis avec un plaisir que je vous prie d'imaginer! La sympathie est bonne à tout moment de la vie, mais on l'apprécie peut-être encore davantage, après avoir vécu quelques semaines à l'écart du monde. La grippe m'a obligée, voyez-vous, à une "retraite fermée" d'où je sors renouvelée et accessible plus que jamais à toutes les suggestions que voudront bien me faire mes lectrices dévouées. Vous savez avec quelle affection je vous range dans cette catégorie. Je connais un peu la mentalité que vous me dépeignez, mais il est certain que le progrès qui s'insinue partout, mettra aussi sa marque dans vos alentours, et que vous en suivrez la marche avec votre esprit vif et éclairé. Je n'ai pas eu le temps encore de lire votre petit sketch, mais je ne manquerai pas de lui donner une place, si toutefois le comité de lecture ne se montre pas trop intransigeant.

Perle brisée.—Je trouve votre belle grande lettre que je vais lire à tête reposée, avant de lui donner une plus longue réponse. Je viens ici tout de même, placer un mot d'affection qui vous prouvera que vous n'êtes pas oubliée à "L'Entre-Nous".

(à suivre page 63)

LES CHOSES FEMININES

Par SOEUR MARTHE

PIGEONS AUX PETITS POIS

Bridez quatre pigeons avec les pattes en dedans; les mettre dans une casserole avec du lard fondu et deux petits oignons; les saler et les faire revenir. Quand ils sont de belle couleur, ajouter ¼ livre de petit-salé coupé en gros dés. Mouiller à moitié de hauteur avec du bon bouillon, parfumé à l'arôme Patrelle. Continuez l'ébullition sur feu modéré jusquà ce que les pigeons soient à moitié cuits. Leur mêler alors un litre de pois écossés et un peu de persil. Couvrir la casserole, la retirer sur feu doux et sauter le ragoût de temps en temps. Quand les pigeons sont à point, les égoutter, les débarder, les dresser, enlever le bouquet et les oignons, lier les petits pois avec un morceau de beurre manié; les verser sur les pigeons.

ALOYAU ROTI

Ayez un aloyau qui contienne tout le filet. Enlevez les os de l'échine, aplatissez la bavette et repliez-la jusqu'au filet. Parez l'aloyau pour lui donner la forme d'un carré long. Ficelez et couvrez la partie du filet qui est à découvert d'une couche degraisse de rognon de bœuf, puis enveloppez l'aloyau de deux feuilles de papier bien collé que vous aurez graissé. Ficelez-le et mettez-le enbroche. Glacez et servez, jus de viande dessous.

POUR VERIFIER LA QUALITE DU BEURRE

Mettez-en un peu dans une cuillère que vous ferez chauffer doucement sur le gaz. Le bon beurre bout doucement une fois fondu, tandis que tout succédané ou tout beurre frelaté crépite et saute comme de la graisse, parce qu'il en contient, ou pis.

OEUFS A LA COQUE

Mieux vaut couvrir vos œufs d'eau bouillante retirée du feu et les laisser cinq minutes, que de les laisser deux ou trois minutes dans une eau qui continue à bouillir sur le feu. Dans le premier cas, ils sont plus digestifs et nourrissants.

HARENGS BORDELAISE

Videz, essuyez les harengs (un par personne). Otez les têtes, posez sur le gril chaud. Retournez lorsqu'ils sont frits et faites cuire de l'autre côté. Mettez dans un plat allant au feu, quelques cuillerées d'huile, du persil, des échalotes, de l'ail, de la ciboule, une tomate en morceaux (ou si la saison des tomates est passée, trois cuillerées de sauce tomates), faites cuire cinq minutes à feu vif, salez légèrement. Posez doucement les harengs frits et servez chaud dans le plat même, avec des pommes de terre cuites à l'eau salée, qui pourront remplacer le pain.



COTELETTES DE MOUTON GRILLEES

Vos côtelettes étant parées et bien aplaties au couperet, mettez-les sur le gril après les avoir brossées avec du beurre fondu, tournez vos côtelettes deux ou trois fois durant la cuisson, arrosez-les à chaque fois de beurre fondu, salez et poivrez, quand elles sont à point, servez sur un lit de cresson ou entourées de pommes de terres frites.

OEUFS POCHES A LA PORTUGAISE

Pocher les œufs, puis éplucher trois oignons d'Espagne, les partager, les blanchir et les creuser; faire une farce composée de deux tomates épluchées et concassées, cuites dans un peu d'huile; ajouter des champignons hachés, du maigre de jambon, du persil, du sel et du poivre. Ranger les oignons dans un plat, arroser avec de l'huile et faire gratiner au four. Dresser les œufs sur chaque oignon rempli de farce et arroser avec du jus de viande.

CUISSON D'UN JAMBON

Les qualités essentielles d'un jambon dépendent de sa cuisson. Il faut d'abord envelopper le jambon de foin, ensuite le faire bouillir dans de l'eau, de manière à ce que le liquide dépasse le jambon.

Au bout d'un quart d'heure, retirez le foin et mettez le jambon dans un court-bouillon chaud, composé d'eau, légumes, poivre, gigembre, sauge, romarin, etc.

CHOU ROUGE MARINE

Coupez un chou rouge en petites lanières, avec un couperet; blanchissez-le à l'eau bouillante. Laissez-le refroidir, égouttez-le, mettez-le dans un plat creux et arrosez-le avec un verre de vignaigre. Au bout de deux heures, retirez de la marinade vos lanières de chou, égouttez-les, mettez-les à cuire avec saindoux, sel, poivre et épices. Mouiller avec un peu de bouillon, parfumé à l'arôme Patrelle. La cuisson terminée, servez.

BEURRE INSTANTANE

Voici un procédé anglais pour se préparer soi-mêmes le beurre nécessaire au repas du déjeuner. Nous supposerons qu'il faille faire le beurre nécessaire à une seule personne. On prend une assiette à potage sur laquelle on dispose une feuille de papier brouillard, bien propre, de manière que les bords de la feuille de papier dépassent ceux de l'assiette. On enfonce légèrement, vers son milieu, le papier dans le creux de l'assiette et on verse dessus toute la crème que l'assiette peut contenir. Au bout d'un quart d'heure, le lait a passé et le beurre est entièrement formé sur le papier. On peut obtenir le beurre en deux minutes, en prenant une feuille de papier plus grande, de manière à recouvrir entièrement le carré en ramenant le papier angle contre angle. Il suffit de comprimer légèrement les angles retournés contre la crème pour obtenir en quelque sorte la séparation instantanée. Le beurre ainsi obtenu n'a pas une grande fermeté, mais beaucoup de personnes le préfèrent sous cet état pour le manger de suite. Ce procédé est tellement simple qu'il est étonnant de le voirsi peu répandu.

RIZ A LA CREOLE

Prenez une quantité de riz; faites bouillir dans une quantité double d'eau, avec un gros morceau de beurre, poivre et sel; en le remuant avec une cuiller pour qu'il n'attache pas; dès qu'il bouillira bien, mettez votre casserole sur le coin du fourneau en la couvrant hermétiquement et sans remuer le riz qui ne doit plus être touché ni découvert, jusqu'à ce qu'il ait entièrement absorbé l'eau, et que les grains soient bien cuits et séparés.













436—Robe d'enfant 4-6-8 ans. Patron 20 cts., étampé sur coton fini toile ou nansouk, Pour 4 ans, 98 cts. 6 et 8 ans $1.25.

437—Bonnet pour bébé, patron 15 cts., étampé sur coton fini toile ou nansouk, 39 cts.

438—Motif pour rideau de porte grandeur 15x13. Patron 15 cts.

439—Rideau de porte avec feston. Grandeur 27x18. Patron 25 cts. Etampé sur coton fini toile 36x20. Prix $1.25.

L'ENTRE NOUS

(*suite de page 61*)

Une amie de La Revue.—Merci de porter ce bel intérêt à notre Revue; c'est un bon encouragement. 2° C'est un homme; il n'habite pas Montréal. 3° Lord Shaughnessy est un irlandais catholique. Il doit être très riche. 3° Sir Lomer Gouin est le nouveau ministre de la justice dans le Gouvernement King. 5° Je n'y connais rien du tout. 6° J'ignore les raisons qui l'ont empêché de revenir. Bonjour, amie curieuse!

Louis H. P.—La société dont vous parlez n'existe plus. Le ministère de l'agriculture, à Québec, vous donnera tous ces renseignements. Ces pamphlets vous seront fournis gratuitement.

La Maman de Louise.—Comme les prédicateurs précédents il fera probablement quelques conférences. 2° Je crois la chose facile; à votre place je n'hésiterais pas. Merci pour vos bons souhaits.

Pierrette.—Non, je n'ai pas encore reçu ce livre. Je l'aurai certainement d'ici quelques jours, et je vous l'adresserai immédiatement. 2° Ce 26 août était un mardi. 3° Ces cartes sont en vente à la maison Granger. 4° L'adresse que vous mentionnez est exacte. Merci de l'envoi et à bientôt.

Dans le Grand Nord.— Envoyez-moi votre adresse et le montant nécessaire et je verrai à vous faire parvenir ces objets. Il me sera agréable de vous rendre ce petit service.

Le rêve ressemble à la femme qui parle sans cesse; le sommeil est semblable à l'époux qui souffre en solence.

Rabindranath Tagore.

...LA CHARTE DE LA REVUE...

CANADA PROTINCE DE QUEAEC

GEORGE, V. par la grâce de Dieu, roi du Royaume Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande et des possessions britanniques au delà des mers, défenseur de la foi, empereur des Indes.

A TOUS CEUX QUI CES PRESENTES LETTRES VERRONT OU QU'ICELLES POURRONT CONCERNER, SALUT:

ATTENDU que la première partie de la loi des compagnies de Québec, 1920, statue que le lieutenant-gouverneur peut, au moyen de lettres patentes expédiées sous le grand sceau, accorder à trois personnes ou plus qui en font la demande par requête, une charte les constituant en corporation pour certains objets relevant de l'autorité législative de cette province, excepté pour la construction et l'exploitation de chemins de fer, pour les affaires d'assurance, et pour les affaires de fidéicommis;

ATTENDU que les personnes ci-après désignées ont demandé par requête une charte qui les constitue en corporation pour les objets ci-après décrits; et

ATTENDU que les dites personnes ont rempli les formalités prescrites pour l'obtention de la charte demandée, et que les objets de l'entreprise de la compagnie projetée sont de ceux pour lesquels le lieutenant-gouverneur peut accorder une charte;

A CES CAUSES, Nous avons, en vertu des pouvoirs qui Nous sont conférés par l dite première partie de la lo: de: com gnies de Québec, 192 ', constitué et, par les prés ntes l ttres patentes, constituons en corporation les personnes suivantes, savoir:

ALEXANDRE - PAPINEAU MATHIEU, avocat; JOSEPH-ALBERT VALOIS, gé ant; GEORGES MOREAU, agent de publicité, tous trois de la Cité et district de Montréal, ainsi que les autres personnes qui sont ou deviendront actionnaires de la compagnie, et ce pour les objets suivants:

Publier, éditer, imprimer. conduire, faire circuler, vendre, acheter des journaux, revues, papier-nouvelles, livres, circulaires, magazines enfin tout ce qui peut faire l'objet des pouvoirs ci-haut mentionnés directement ou indirectement;

Pratiquer l'industrie et faire commerce d'imprimerie généralement ,de lithographie, de photo-gravure, d'annonce, d'électrotype, de librairies, d'assurances, de reliure, de gravure, de photographie, de caractère d'imprimerie, d'objets d'art et tout ce qui s'y rattache;

De former, d'organiser des cercles littéraires, des conférences, des cours, des auditions tant au point de vue litéraire qu'artistique et théâtral, cinéma, études;

Acquérir, acheter et prendre possession de tout ce qui constitue l'actif suivant les lois de la province de *Québec*, de la *Revue Moderne*, son nom, ses abonnés, ses dépots, ses annonceurs, ses contrats d'annonces et autres, pour du comptant ou des parts acquitées, privilégiées et ordinaires dans la dite Compagnie à être formée;

Acheter, louer et exploiter à quelque titre que ce soit, des journaux, revues, publications et autres entreprises, ainsi que les ateliers ,fabriques, magasins et bureaux nécessaires ou correspondant aux divers commerces et industries qu'elle pratiquera; vendre, louer et affermer ou faire exploiter en tout ou en partie par d'autres personnes ou compagnie des journaux, publications, et autres entreprises, ainsi que les ateliers, fabriques, magasins et bureaux nécessaires ou correspondant à ces diverses entreprises;

S'associer ou se fusionner par vente, par achat ou autrement avec toute personne ou Compagnie exerçant des industries ou négoces analogues à ceux qu'elle pratique ou peut pratiquer;

Acquérir, louer, posséder à quelque titre que ce soit des biens mobiliers, immobiliers; les revendre, les louer ou en disposer de toute autre manière;

Acquérir, détenir et posséder des actions ou obligations d'autres Compagnies ou corporations faisant un commerce en tout ou en partie semblable à celui de la Compagnie;

Emettre des actions acquittées de la Compagnie en paiement partiel ou total des biens ou droits acquis par la Compagnie et rémunérer avec des parts acquittées pour services rendus relativement à la formation et à l'organisation de la présente Compagnie avec l'approbation des actionnaires;

Acheter et revendre des droits d'auteur, des brevets, franchises ou de les exploiter et d'en disposer;

D'exercer tous les pouvoirs corollaires à ceux qui font l'objet principal de la demande.

Le nom de la compagnie constituée en corporation est LA REVUE MODERNE IMPRIMEURS-EDITEURS, LIMITEE".

La principale place d'affaires de la dite compagnie est en la cité de *Montréal*, dans le district de *Montréal*. dans notre province.

Le montant du capital-actions de la compagnie, divisé en dix mille actions de dix piastres chacune, est fixé à la somme de cent mille piastres, monnaie courante du Canada.

La somme de trente piastres a été souscrite au fonds social de la compagnie.

Sont nommés directeurs provisoires de la compagnie les personnes suivantes, savoir: tous les requérants.

EN FOI DE QUOI, Nous avons fait rendre Nos présentes lettres patentes et sur icelles apposer le grand sceau de Notre dite province de Québec. :

Témoin: Notre très fidèle et bien-aimé le très honorable sir CHARLES FITZPATRICK, membre de Notre très honorable Conseil privé et chevalier grand-croix de Notre ordre très distingué de Saint-Michel et Saint-Georges, lieutenant-gouverneur de notre dite province de Québec.

Donné en Notre hôtel du gouvernement, à Québec, ce vingt-troisième jour de février, l'an de grâce mil neuf cent vingt-deux et de Notre règne le douzième.

Par ordre,

Le sous-secrétaire de la province.

C. J. SIMARD.

Enregistré le 25 février 1922, libro 103, folio 287.

UN HOMME D'HONNEUR

(suite de la page 58)

De son coté, Elzéar ne rêva pas longtemps aux paroles de sa femme. Plus qu'à ses conseils énigmatiques, il s'attacha à ses menaces, à son refus et résolut d'agir par lui-même, dût-il recourir aux mesures les plus hasardeuses.

Pas un instant, en effet, il n'admit l'ideé d'un arrangement avec son créancier. Avouer simplement sa misère et solliciter une remise était insupportable à son orgueil. Manquer délibérément à un engagement qu'il n'avait pas le droit de prendre, mais qui ne l'obligeait pas moins, lui semblait une forfaiture. Et quelles conséquenses: affiché à la porte de son cercle, chassé comme un tricheur, ou du moins invité à une démission hypocrite. Quelle honte! Eloigné du Royal, il lui restait bien le Petit Club, où on feindrait peut-être d'ignorer l'affaire, où on se contenterait, peut-être, d'une absence momentanée.

Mais trop de ses amis faisaient, comme lui, partie des deux cercles. Officiellement ignorée, son affaire serait connue de tous; et à défaut d'exécution publique, la réserve universelle, le vide qu'on ferait autourde lui lui seraient un odieux supplice de tous les instants. Pour y échapper il ne reculerait devant rien; et si la nécessité l'entraînait au delà de certaines limites, ceux-là l'ignoreraient, et au besoin l'ab soudraient, qui ne sauraient , au contraire, supporter la moindre atteinte aux prescriptions de l'honneur mondain— Que s'il échouait malgré tout, le sacrifice suprême le sauverait de la honte et l'imposerait peut-être même au respect de ses collègues.

Sa résolution prise, il se mit à l'œuvre.

Il recourut d'abord à ses filles, comptant qu'elles interviendraient auprès de leur mère, ou qu'elles pourraient elles-mêmes prendre, en sa faveur, je ne sais quelles mesures extrêmes.

Yvonne le reçut assez mal, en fille avertie des désordres paternels et lasse d'en subir les conséquences.

Antoinette fut plus compatissante: elle pleura, lui offrit ses économies de petite fille, mais dut se déclarer impuissante à faire davantage. Elle ignorait les arrangements conclus par sa mère en sa faveur même; quant à une démarche conciliatrice, elle la savait à l'avance aussi inutile que douloureuse.

Pontaillac dut se rendre à ses raisons. Il s'en irrita cependant et confondit dans le même reproche d'ingratitude la charitable Antoinette et l'indocile Yvonne.

Rentré dans sa chambre, il dressa un inventaire rapide de ses biens personnels: meubles, tapis, tableaux, bijoux, livres, armes, souvenirs de toutes espèces et, par téléphone, sollicita la visite d'un antiquaire.

Celui-ci, habitué à flairer les désastres, fit des offres dérisoires, et Pontaillac, malgré son angoisse croissante, l'éconduisit rudement.

Et ce fut la course folle à travers Paris. Brocanteurs, agents d'affaires véreux, usuriers, vieux camarades de plaisir devant qui il pouvait ne pas rougir, anciennes amies qu'il imaginait reconnaissantes et crédules: il frappa à toutes les portes et, dans la diversité des accueils, subit partout le même échec. A quatre heures du soir, il ne pouvait compter sur cent mille francs.

Il se résolut alors à une démarche désespérée. Revenu chez lui, il écrivit longtemps, avec un soin minutieux, déchirant toute une série de feuilles qu'il brûlait aussitôt. Enfin, il parut avoir trouvé la formule qu'il cherchait, scella l'enveloppe d'un gros cachet où les armes des Montalban s'accolaient à celles des Pontaillac, sortit de nouveau et, d'un pas délibéré, se rendit chez le notaire de sa femme.

En route, il s'efforça de ne penser à rien, et se redressant de toute sa taille, bombant le torse, il fredonna un refrain à la mode. En arrivant chez maître Tabourin, il était bien un peu pâle, mais ni sa main ni sa voix ne tremblaient quand il tendit sa lettre au caissier, avec ces simples mtos: De la part de la Comtesse de Pontaillac.

(à suivre au procnain numéro)

LE FRANÇAIS AU CINEMA

Les droits du français au cinéma, qui ont pratiquement toujours été ignorés dans la province de Québec, malgré le développement prodigieux depuis quelques années, des spectacles sur l'écran, semblent être sur le point d'être reconnus, au moins en ce qui concerne la métropole. Disons tout de suite que ce n'est pas trop tôt. Il est même étonnant que dans des théatres fréquentés exclusivement par des Canadiens-français, ont ait pu présenter pendant si longtemps, et cela sans soulever de protestations, des films accompagnés d'exposés uniquement redigés en anglais. C'est un peu comme si pendant tout ce temps on nous avait servi en fait de théâtre, que des pièces d'auteurs anglais. Sans vouloir insinuer que nos compatriotes ne connaissent pas tous l'autre langue officielle en ce pays, nous croyons que c'aurait été pousser les choses à l'excès.

Mais peut-être n'avons-nous que ce que nous méritons? Il est certain que par notre apathie et notre négligence à reclamer ce à quoi nous avons droit, surtout lorsque nous payons de notre argent, nous avons largement contribué à créer l'état de choses qui règne actuellement au cinéma dans notre province.

Le film bilingue aurait dû exister depuis le début, et ce n'est que récemment qu'il a fait son apparition à Montréal, grâce à l'esprit d'initiative du gérant d'un vaste et luxueux théâtre de l'ouest de la ville. Cet homme a compris l'à-propos d'une pareille innovation dans un centre où la population est en majeure partie francaise, et il n'a pas craint de s'imposer des frais assez considérables pour satisfaire toutes les classes de sa clientèle. Le geste mérite d'être signalé.

Et si ce n'est pas par nos revendications que nous avons obtenu la reconnaissance de notre langue sur l'écran, sachons au moins a l'occasion montrer notre appréciation à ceux à qui nous en sommes redevables. Ce sera contribuer à assurer la vie du film bilingue chez nous, et en tout temps, ce sera un encouragement pour les autres grands théâtres, à imiter celui qui les a devancés dans cette voie, s'ils veulent conserver leur clientèle canadienne-française.

La Petite Poste

CONDITIONS — 1o 5 sous du mot. 2o Chaque annonce devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. 3o. Les annonces doivent nous être adressées avant le 15 du mois qui précède la publication de la REVUE.

Afin de réprimer tout abus qui pourrait s'insinuer dans la Petite Poste, la direction de la Revue Moderne se réserve le droit de refuser les annonces ou de les modifier suivant le cas. Les changements seront faits de façon à respecter le sens absolu de l'annonce. L'argent sera retourné avec les annonces refusées, moins les frais de poste.

Les personnes qui annoncent dans la Petite Poste et qui désirent recevoir les réponses "Poste Restante" doivent signer leur annonce d'un "nom", car les lettres qui leur seront adressées, en réponse, ne leur seront pas remises, si elles ne portent comme adresse que des initiales ou un pseudonyme. Ainsi le veulent les règlements postaux.

NOTE.—Nous avons reçu plusieurs annonces pour la Petite Poste qui ne sont pas conformes au règlement; nous avons écrit à ces personnes, mais nous n'avons pas reçu de réponse; nous demandons encore une fois aux personnes suivantes de bien vouloir communiquer avec nous: Mlle Andrée Raymond, rue St-Jacques, Montréal; Mlle Marcelle Meyer, Coaticook; A. Allaire, Sherbrooke; Mlle Muguette Deschamps; Mlle E. Charbonneau, St-Elzéar de Laval; Mlle Georgette Deschamps, St-Moïse de Matane; Mlle Suzanne Geraldy, Montréal; Mlle Lucette Champagne, Montréal.

NOTE.—Des lettres sont venues au Bureau de "La Revue Moderne", adressées aux personnes suivantes, à qui nous les ferons parvenir, si elles veulent nous faire tenir une enveloppe adressée. Mlle Rubis, Mlle Minerve, M. K. Rabbin.

CATHERINETTE, 28 printemps, distinguée, cultivée, passablement timide, sincèrement aimante et... joliment laide, correspondrait volontiers avec célibataires endurcis, susceptibles de s'améliorer, et aimants... à leur insu. Mlle G. Guimond, C. P. 483. Trois-Rivières, Qué.

JEUNE FILLE désire correspondants de 25 ans et plus. Jacqueline Deslys, C. P. 146, Sherbrooke, Qué.

JEUNE FILLE distinguée instruite, désire correspondre avec jeunes gens. But: ma réponse vous le dira. Claire Desaulniers, casier postal 547, St-Jean d'Iberville, Qué.

DEMOISELLE désire correspondants de 25 à 30 ans. Blanche Lalonde, St-Benoit, Co. Deux Montagnes.

à suivre page 67

PETITE POSTE

(Suite de la page 66)

DEUX BRUNETTES demandant correspondants de tous pays. Mlles Renée Leduc et Andrée Lacroix, Rivière du Loup Station, Qué.

MADEMOISELLE Ina Laurence, 270, Slater St., Ottawa. Grande, trentaine, intellectuelle, anglais, argent, sait cuisiner; cherche... un mari!!!...

JEUNES FILLES désirerent correspondants: Mlle Pauline Pontbriand et Mlle Marcelle Paradis, boite postale 135, Shawinigan Falls, Qué.

JEUNE FILLE sérieuse désire correspondants distingués. C. Bernard, 1621a Chateaubriand, Montréal.

GENTILS correspondants désirés par Mlles Jeannin et Marcelle Dumas, Granby,Qué. Poste restante.

DEMOISELLE sérieuse et distinguée désire correspondant de 25 à 35 ans; bien qualifié. Pierrette d'Auteuil, Station Outremont.

GENTILS messieurs qui êtes sans correspondantes, venez jaser avec moi. Gaby d'Argenteuil, Station Delorimier, poste restante.

JE CHERCHE mon idéal, ou est-il? Mimi du Buisson, St-Eustache, Deux Montagnes, Qué.

JEUNE FILLE instruite, distinguée, musicienne, demande correspondants gentils, instruits, belle position, surtout sérieux. But: le plus aimable le saura. Suzanne DesOrmeaux, St-Guillaume d'Upton, Qué.

LAZARINE EMERY demande correspondants. Peste restante, Sherbrooke.

24524 REVUE MODERNE Arm. Limoges........

JEUNE FILLE désire correspondants. But: distraction. Nina Desbois, poste restante, Hull Qué.

CORDIALE BIENVENUE, gentils correspondants, vous adressez Claire La Fontaine, St-Guillaume d'Upton, Co. Yamaska.

DEPUIS 28 ans, je cherche une brunette aux yeux noirs. H. Lereux, 1832, St-Laurent, Montréal.

ESTIMEE correspondance trouverait accueil chaleureux chez Mlle Gaetane Giffard, St-Félicien, Lac St-Jean, poste restante.

AUX ETUDIANTS SEULEMENT: Future bachelière vous invite aimablement. Excelle Sior, poste restante, Station N., Montréal

ATTENTION!! Petit coeur intact donné à qui saura le comprendre. Nymphe-des-Bois, Sentier de Cupidon, Leggatts Point, Qué.

JEUNE FILLE demande correspondants de bonne éducation. Lise Laurent, 1885 St-Urbain, Montréal.

JEUNE FILLE désirerait correspondre avec jeunes garçons distingués. Fabiola Stuart, boite 567, Farnham, Qué.

QUEBECQUOISE désire correspondants instruits, distingués. M. Cantin, 225, St-Joseph, Québec.

DEMOISELLE demande correspondants. Magali Laperle, boite 2220, Montréal.

DEMOISELLE désire correspondants sérieux et distingués de 30 45 ans. Carmen Bénard, poste restante, Montréal.

DEMOISELLE désire correspondants de 35 à 45 ans. C. B. Lalonde, poste restante, Station "N", Montréal.

DEMOISELLE, 39 ans désire correspondants. But: trouver son idéal. Melle Claire Piché, 85 Niverville, Trois-Rivières.

JEUNE FILLE instruite désire correspondants sérieux. Jeannine Labelle. Poste restante. St-Henri Montréal.

JEUNE FILLE instruite désire correspondants sérieux. Marguerite Fleury, poste restante, St-Henri, Montréal.

CELIBATAIRE demande correspondantes: belles ou laides, pas jeunes.... compensation $10.000. G. Ce Goût, Deschaillons, boite 9.

BRUN de 23 ans désire correspondantes distinguées et sincères. Jean Savaria, St-Jérôme, Qué.

Etudes Grapholegiques

(Suite de la page 4)

RUTH LA GLANEUSE.—Jeune, fraîche, un peu naïve, naturelle, pas vaniteuse, elle est délicatement sensible, d'une tendresse timide et retenue. Elle a besoin d'affection, elle est crédule et elle s'attache facilement.

L'activité est . gale: elle doit être vive et adroite, assez pratique et capable, quand elle le veut, de faire les choses soigneusement. Très ouverte, un peu bavarde, elle dit ce qu'elle pense sans prévoir les conséquences.

Bienveillante, bonne, pas du tout égoïste mais pas encore beaucoup habituée à se dévouer.

Droite et énergique, elle deviendra, avec un peu de partique de la vie, une vraie femme que l'on estime autant qu'on l'aime. La volonté manque de persévérance mais elle a de la résolution et de la fermeté. Elle a beaucoup de bon sens et pas de complications sentimentales ou autres. Très gentille.

CASALE.—La vilaine petite écriture si peu formée est le reflet d'un caractère peu formé aussi: enfantin, capricieux, mou et inconstant. Elle a beaucoup de délicatesse et une vive sensibilité; elle est nerveuse et agitée, ne tenant pas en place et incapable de mener à bien un travail commencé. Elle est affectueuse, d'une tendresse timide et retenue qui n'a pas encore pu s épanouir. Toute simple, sans l'ombre de prétention, elle n'a pas de vanité, et ces qualités, avec sa simplicité sincérité, la rendent aimable. La volonté est trop variable pour être forte: capricieuse, entêtée indécise, elle subit toutes les influences extérieures, qu'elle viennent des gens ou de la température. Elle a certains signes de défiance. Aucun sens pratique. Un peu rêveuse et facilement illusionnée. C'est une enfant qui subira de grosses modifications d'ici deux ou trois années.

VILLE-MARIE.—Imaginative, un peu sentimentantale et romanesque, elle a une vanité coquette qui goûte l'admiration et la cherche. Elle est enjouée, un peu légère et irréfléchie. La volonté est impulsive et facilement influençable, Active, adroite, ambitieuse, très optimiste, elle a du courage et du "go".

Le coeur est délicat, aimant et un peu jaloux. Toute jeune, la tête et le coeur remplis de rêves et de chimères, mais bonne, droite, intelligente, elle deviendrait sérieuse si on s'en occupait sérieudement, et cela en vaudrait la peine, car elle serait quelqu'un!

LA REVUE MODERNE



Tableau de C. A. Lenoir.

Sainte Jeanne d'Arc

15 MAI, 1922.

PRIX: 25 SOUS

Etudes Graphologiques

CONDITIONS.—Trois ou quatre pages d'écriture courante, à l'encre, sur papier non rayé, pas de copie, cinquante sous par mandat-poste. Si on désire conserver le manuscrit, inclure une enveloppe adressée et affranchie.

Pour les études particulières, envoyées directement, $1.00.

CHARLES-EDOUARD n'a pas accordé assez d'attention aux conditions à remplir pour obtenir une étude graphologique. Il a écrit sur papier rayé, et il a négligé l'envoi de cinquante sous en timbres.

CURIEUX.—Cet original pseudonyme se retrouvera peut-être difficilement; ce curieux est de Québec. La copie, qu'elle soit celle d'une recette ou autre chose est interdite. Vous y voilà?

Ce curieux est donc une curieuse, impressionnable, nerveuse, sensible, lasse et triste. Il y a quelque chose de découragé dans sa pauvre petite écriture tremblée: elle a souffert et elle a perdu le grand espoir soulevant des jeunes ou des forts. Portée à exagérer, elle n'a pas un jugement très sûr. Mais elle est droite et sincère. Aimante, dévouée, incapable de se défendre des tyrannies, elle est épuisée. Et pourtant, elle a été gaie, animée, active, enthousiaste. La volonté est variable, souvent ferme, parfois faible, indécise et facilement influençable. Simplicité, plus d'orgueil que de vanité, un peu de susceptibilité, mais une si grande bonté que l'impression ne dure pas. L'humeur est très, très inégale.

JEAN RENE.—Il est intelligent; observateur et réfléchi, il fera bien toutefois de se défier de l'imagination qui peut nuire à la sûreté du jugement. Il a une nature ouverte, bonne et bienveillante: la sensibilité est délicate, et il est capable d'affections profondes. Il a un égoïsme assez marqué qui gêne le dévouement et rend mon correspondant un peu exigeant avec ceux qu'il aime. Assez satisfait de lui-même, il n'aime pas les critiques et il est un peu susceptible. La volonté est bien équilibrée, modérée, capable de résistance, assez souple: sans être très énergique, elle est suffisante.

Il a besoin de sympathie et d'attentions et le sentiment a beaucoup d'importance dans sa vie. L'activité est égale: je crois pourtant qu'il se laisse facilement décourager par les obstacles et que la persévérance pourrait être cultivée avec avantage. Beaucoup de droiture et de sincérité. Peu d'ordre personnel dans les détails surtout, mais il a le goût des choses bien ordonnées et soignées.

ROGER BONTEMPS.—Impressionnable, délicat et sensible comme une femme, il a un tempérament nerveux qui rend l'humeur et la volonté remarquablement variables et inégales. La tendance à la tristesse est naturelle, les dépressions nerveuses sont fréquentes et augmentées par l'imagination qui favorise toutes les exagérations.

Il est bon, droit, très sincère, idéaliste et sentimental. L'esprit pratique est nul. La volonté est active, ardente, tour à tour capricieuse et opiniâtre. Mais on n'est pas un tel impressionnable sans subir trop facilement toutes les inflences, et il y a là pour lui un réel danger. Il doit être de santé délicate et la résistance physique ne semble pas plus solide que la résistance morale. Il a besoin d'une affection forte et sage sur laquelle il puisse s'appuyer avec confiance.

LUCIENNE D'AVRIL.—Délicate, sensée, réfléchie, le goût des choses belles et élevées. Elle observe bien et le jugement se forme: elle deviendra sérieuse. C'est une nature tendre, bonne, idéaliste que les réalités rudes froissent et attristent. Elle est une optimiste d'ailleurs qui croit au bonheur, le cherche en tout et veut le répandre autour d'elle. Très dévouée, douce, active, généreuse, elle est vraiment une rayonnante. La volonté est précise, ferme, tenace, toujours modérée dans ses manifestations. Elle a du goût, de la grâce et de la distinction. L'humeur est variable mais jamais désagréable. La parfaite simplicité, la sincérité, la droiture retiennent les affections que son apparence sympathique fait naître.

PHILONISETTE.—Absolument simple, sincère, sans un atôme de vanité ou de coquetterie, elle a une nature si bonne, si bienveillante, si douce, si affectueuse et si aimable, qu'on lui cherche vainement un grain d'égoïsme ou des petits angles révélateurs.

La volonté est résolue et ferme. Elle a beaucoup de bon sens et de modération en tout et un bon jugement. L'activité est égale, le travail se fait consciencieusement, régulièrement et avec plaisir. Ah! La charmante enfant! je ne trouve que du bon dans sa jolie écriture simple, régulière et ronde.

(*à suivre page 5*)

Etudes Graphologiques

(*suite de la page 2*)

MALVINA.—Tout à fait sans-gêne, se sentant à l'aise partout, elle est gaie, un peu étourdie, elle parle beaucoup et avec une exagération qui tient de la haute fantaisie. Le jugement est médiocre, car les illusions et les préjugés sont entretenus par l'imagination trop active et développée aux dépens de la réflexion.

La vanité est susceptible. La volonté est capricieuse, souple et faible. Beaucoup de légèreté fait que les impressions si vives sont très superficielles. Elle manque de sens prâtique, d'ordre, de soin et d'exactitude. Humeur capricieuse et tendance à être "en l'air." Sensible et bonne, elle pleure avec autant de facilité qu'elle rit. Elle est dépensière et imprévoyante, animée, aimable et sympathique.

IGNOREE.—Délicate, imaginative, très impressionnable, elle semble être nerveuse et de santé délicate. L'humeur s'en ressent et passe par des hauts et des bas remarquables. Elle n'est pas pratique, l'activité est médiocre et trop capricieuse pour mener à bien les entreprises: la plupart sont abandonnées à mi-chemin. On lui reproche sa précipitation dans le travail et le manque de méthode et d'ordre: alors elle court toujours, cherche toujours, reprend ce qui est manqué et elle n'aboutit pas à grand chose.

Elle a une volonté trop inégale pour être forte: je note de l'obstination, des impulsions irréfléchies, beaucoup d'inconstance, du caprice et de l'entêtement. Je la crois trop facilement influencée: c'est dangereux quand l'influence est forte et mauvaise.

J. REVE.—Sensée, positive, elle a de la réflexion du calme, et le jugement deviendra juste et sûr. Elle cache une sensibilité délicate et modérée sous des airs indifférents; elle est sincère mais d'une grande réserve qui pourrait devenir de la dissimulation au besoin. Le cœur est bon et affectueux sans plus: elle ne connaîtra jamais les affections ardentes qui font perdre la tête. Elle est vouée à la raison, aux choses pratiques, comme elle sait se dévouer, qu'elle est droite et consciencieuse, elle sera probablement une excellente petite maîtresse de maison et une femme à son affaire. La volonté est ferme; elle est énergique, active et courageuse.

MUCHE.—Elle est sensible, nerveuse, inégale et d'humeur souvent difficile. Absolument sincère, portée à réfléchir, elle peut blesser les autres, d'autant plus qu'elle a un esprit peu bienveillant et portée à la critiwue. Elle est afectueuse et elle a besoin d'afection, mais elle n'est ni douce, ni souple, et elle se donne peu de peine pour conserver les sympathies acquises. Orgueilleuse mais pas vaniteuse, elle est susceptible et pointilleuse.

Elle deviendra pratique et le sens positif va en s'accentuant chez elle. La volonté est vive et énergique. Elle est portée aux discussions, elle s'impatiente et s'emporte facilement. Elle est raide et entêtée. Généreuse, dévouée, bonne, mais pas formée sérieusement, elle se laisse aller, sans réflexion ni lutte, à toutes ses impulsions naturelles.

ATHAI.—Un epu léger, il aime le plaisir et son travail est inégal et souvent négligé. Il parle beaucoup il est animé et sincère, sans aucunes prétentions.

Il a bon coeur, il s'attache facilement et jusqu'à présent la constance n'a pas été brillante. Etant donné qu'il aime sérieusement, il auraits se dévouer car il est généreux et l'égoïsme est faible.

Je ne le trouve pas énergique: la volonté est carpicieuse, il manque souvent de résolution, il se laisse facilement entrainer et il n'a aucune persévérance. Alors, il dépend tout à fait des choses extérieures et serait prudent en choisissant bien ses amis, mais justement, il est confiant jusqu'à l'imprudence.

Il a de la bonté et de jolieé délicatesses.

LUC de G.—Pratique, actif, sensé, il doit faire son travail rapidement et avec soin. Il apporte de l'ardeur à tout. Délicat et sensible, il a un cœur très affectueux et son absence d'égoïsme et son activité font présumer un dévouement qui se dévéloppera avec les occasions de l'exercer.

L'humeur est agréable et conciliante: il aime la paix, il est gai et bien vivant. Il agit avec autant de simplicité que de sincérité et c'est facile de le connaitre car il n'a aucune dissimulation et aucunes complications. Il n'est pas économe, mais il peut le devenir.

La volonté est assez résolue et ferme, mais je le crois facilement influençable, et ce serait prudent de choisir ses amis avec soin.

MINOU.—Il est intelligent: l'esprit est clair, précis, sérieux et réfléchi. Il a du jugement, de l'ambition et le goût des choses de l'esprit.

C'est une nature toute renfermée en elle-même qui se communique difficilement. Cette habitude de réserve lui donne une apparence de froideur. Au fond, il est sensible, bon, capable d'affection profonde, mais il ne s'emballe jamais et la tête gouverne le cœur.

La volonté est ferme et autoritaire, il a de l'initiative et de la persévérance. Il peut être agressif, raide et entêté: partout où il sera il exeŗcera une influence un peu despotique.

Droit, loyal, très jolies délicatesses de l'esprit et du cœur. Il a une personnalité marquée et étant donné une culture poussée, il deviendra QUELQU'UN.

(*à suivre page 62*)

LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: EST 1418 DIRECTION RÉDACTION ANNONCES **Privé: EST 2059**

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTRÉAL.

3ème Année—No. 7 — *S'unir pour grandir.* — Montréal. 15 Mai 1922

La Revue ne répond pas des manuscrits communiqués.

SOMMAIRE:

Preparations pour la Toilette, de Gouraud.



Comment acquerir une belle apparence

Permettez-nous de vous prouver que vous pouvez rendre votre peau séduisante et attrayante–aussi pûre et jeune qu'elle devrait être. Les trois préparations suivantes de Gouraud vous donneront ce résultat.

La Crème Orientale de Gouraud

donne instantanément une apparence de merveilleuse beauté. Elle produit un teint doux, délicat, raffiné qui ajoutera encore de la beauté aux peaux les plus belles naturellement.

Ne s'enlève pas au toucher, et ne donne pas cette impression de "figure faite". En usage depuis 80 ans. Fabriquée en trois couleurs: Blanche — Chair — Brunette.

La Crème froide (Cold Cream) Orientale de Gouraud

Une crème délicieusement parfumée qui enlève la poussière ou autres saletés qui s'introduisent dans les pores de la peau. Assouplit les rugosités et guérit les irritations. Stimule et fortifie les peaux indolentes et redonne le doux éclat de bonne santé de la Belle Jeunesse.

Le Savon medicamenteux de Gouraud

chasse les maladies de la peau. Il est essentiel de s'en servir pour nettoyer la peau avant d'appliquer la Crème Orientale de Gouraud, si l'on veut obtenir les meilleurs résultats. Il produit une écume crémeuse et parfumée.

En vente dans les Pharmacies et les Magasins à Rayons.



Possédez cette combinaison requise pour la Beauté. Envoyez-nous votre nom, votre adresse et 25c. et nous vous enverrons la CREME ORIENTALE de Gouraud - blanche - chair - brunette, un tube de Cold Cream Orientale de Gouraud, et un gros morceau de Savon médicamenteux de Gouraud.

FERD. T. HOPKINS & SON, Montréal.

...AUTOUR D'UN MONUMENT...

Par MADELEINE

Nous n'avons pourtant pas mauvais caractère, à la Revue Moderne, et tout mouvement tendant à honorer une grande mémoire nous attire; néanmoins, nous nous sentons peu d'enthousiasme pour le projet d'élever en France un monument à Louis Hémon. Déjà nous avons, à la Petite Péribonka, marqué d'une modeste stèle, combien nous étions reconnaissants au jeune écrivain français qui avait si bien chanté ce coin primitif de nos riantes et saines contrées; nous avions également élevé dans le cimetière de Chapleau, (Ontario), une pierre tumulaire à la mémoire du romancier fauché en plein printemps, et de façon si brutale. Ce sont là des hommages qui comptent.

Dans une lettre à M. Botrel, Mademoiselle Hémon, avec un tact et une discrétion que nous apprécions fort, émet l'idée qu'une plaque commémorative soit simplement placée sur la maison natale de Louis Hémon, à Saint-Brieuc. Elle estime que ce geste sera suffisant. Pourquoi alors dépasser le désir de celle qui est mieux que personne en état d'apprécier comment il convient d'honorer la mémoire qui lui est chère? Il est certain que le Canada français a bénéficié du succès que la France a fait au livre de Louis Hémon, et le tirage miraculeux de Maria Chapdelaine nous fera connaître là-bas, et aimer, nous le souhaitons. Une grande gratitude nous liera donc désormais au souvenir de Louis Hémon. Mais nous avons aussi de grands morts qui attendent, et depuis des années, des morts qui ont créé notre littérature, qui l'ont mise au monde à travers les mille difficultés d'une époque solitaire, alors que nous n'avions avec la mère-patrie que des relations lointaines, et que le goût de lire existait à peine dans un pays habitué à la vie rude et terne. Il fallait à ces écrivains une énergie peu ordinaire pour oser faire des livres! Ils ont puisé ce courage dans leur fierté et dans leur amour pour le pays et la race qui grandissaient. Bien peu d'entr'eux ont jusqu'à maintenant obtenu l'hommage d'une statue. Garneau et Crémazie seuls, croyons-nous, ont reçu ce tribut. Le monument Garneau est l'œuvre d'un gouvernement, et si Crémazie a le sien au square Saint-Louis, il le doit au mouvement d'indignation que créa certaines attaques basses et sournoises, dirigées contre sa mémoire. Ce fut le coup de fouet qui réveilla nos sentiments et provoqua nos générosités. Fréchette, Buies, Faucher de Saint Maurice, Ferland, Casgrain, Françoise et d'autres qui ont, avec ceux-là, travaillé à nous bâtir une littérature, attendent encore cet hommage qui leur est pourtant dû...Ne conviendrait-il pas, puisque nous parlons monuments d'en élever à ces pionniers de notre vie littéraire, et ne devrions-nous pas commencer par celui-là même qui nous a doté d'une œuvre poétique dont bien des pays et des races pourraient s'honorer. J'ai nommé Louis Fréchette. En effet, l'œuvre de Fréchette, pour inégale qu'on la tienne, offre dans son ensemble des beautés frappantes. Et si elle chante la France, notre mère-patrie avec une sincérité qui émeut, elle reste d'une inspiration hautement et sincèrement canadienne.

L'œuvre de Fréchette est considérable; elle tient en plusieurs volumes de vers, et quelques livres de prose. Elle est pleine de vie, d'ardeur, de sentiment, à un point tel qu'il serait difficile d'affirmer qu'elle ait jamais été, par un poète canadien, dépassée, ni égalée...

Cependant de ce poète que l'on qualifie de national, aucun buste ni statue ne décore l'une de nos places publiques, pas plus d'ailleurs qu'un monument à Buies, le roi de la chronique canadienne, non plus qu'à tous les autres déjà nommés. Ne pourrions-nous, puisque l'on veut perpétuer par le bronze de grands hommes, commencer par les nôtres?

Les temps ne seraient-ils pas venus de nous souvenir de tous ces illustres disparus?

Nous savons que le sentiment qui dirige les promoteurs du monument à Louis Hémon est d'essence délicate, et nous refuserions de nous jeter en travers de ce mouvement, si nous ne trouvions pas trop pénible la désertion de nos propres gloires pour cette gloire rayonnante d'un jeune Français dont le livre, tout merveilleux qu'il est, est plutôt un accident, car si les goûts voyageurs et chercheurs de Louis Hémon l'avaient conduit au Maroc ou au Congo, il aurait pu tout aussi bien consacrer son génie à peindre ces pays et leurs moeurs. Admettons que notre patrie l'ait plus particulièrement inspiré à cause de sa langue et des souvenirs qu'il y a retrouvés, il n'en reste pas moins que le hasard lui a fait écrire Maria Chapdelaine. Tandis que nos écrivains à nous ont voulu, et ont servi nos intérêts, ils ont aidé à notre éducation, et développé notre goût pour le beau, cela dans le sacrifice, l'obscurité et l'amour.

Pourquoi le monument à Louis Hémon, monument qui traduirait aux Français notre gratitude envers l'auteur d'un pur chef-d'œuvre, nuirait-il à l'érection d'un monument à Frechette et aux autres? pourrait-on répondre, si l'on ne savait pertinemment que nous ne sommes pas particulièrement prodigues de statues, et que fatalement l'une nuirait à l'autre...

D'ailleurs, en lisant bien la lettre de Mademoiselle Hémon, n'avons-nous pas l'impression qu'elle trouve le geste démesuré, puisqu'elle indique clairement aux Canadiens une plus discrète façon d'honorer son frère.

Si nous avons suffisamment satisfait déjà à la mémoire de Louis Hémon, pensons maintenant à ceux qui sont nés, ont peiné, lutté, souffert en terre canadienne.

En un mot honorons nos morts, d'abord...

MADELEINE.

Critique Littéraire

PAR LOUIS DANTIN

M. Letondal, dans *Fantoches,* défile un joyeux cinéma de figures et de scènes tracées avec humour et entrain. "Personnages anonymes, dit-il dans sa préface, encore que reconnaissables, malgré les traits un peu soulignés de leurs silhouettes." En effet, ces fantoches ne sont pas de simples poupées de bois, des magots ouvrés de toutes pièces, carrément absurdes, d'un automatisme ou d'une imbécilité hors nature: ce sont des types normaux s'agitant dans la sphère quotidienne, saisis dans les attitudes et les mots de la comédie commune; en fait, les humains que nous coudoyons et que nous sommes, le polichinelle qui, sous l'afflux de circonstances falotes, se découvre en chacun de nous. Et l'ironie de ces pointes sèches n'en est que plus fine pour être exempte de grossissement, de déformation voulue, se dégageant surtout du trait observé et du contour. Fantoches, de cette manière, l'employé en villégiature rappelé subitement par une "dépêche du chef de bureau," escorté des condoléances de ses camarades, et qui, une fois le train en route, déplie en souriant le billet bleu d'une bonne petite amie; — le monsieur qui attend sous la bourrasque un tramway nocturne et dont le couvre-chef s'envole juste au moment où passe la dernière voiture; — l'amoureux né malin qui endort le petit frère pour être moins gêné avec la sœur; — l'ingénue que rien ne console de n'avoir pas entendu Becman vociférer: "Tais-toi, j't'écrase!" — l'acteur dyspeptique poursuivi en rêve par un dramaturge qui veut, avec menace, lui faire jouer *La Crampe d'Estomac.* Mais ces marionnettes, ce pourraient être vous ou moi, à l'occasion: et c'est pourquoi elles nous intéressent tout en se moquant de nous. Quelquefois seulement le portrait se mue en pochade et les fantoches alors sont bien d'artificielles figurines s'ébattant sans contrainte dans la bouffonnerie et le coq-à-l'âne: tels les clients de l'épicerie Gadbois et de la pharmacie Sodium. Mais la bouffonnerie elle-même a sa place dans l'art, au moins tout à côté, et elle joue dans nos heures un rôle bienfaisant.

La forme est celle du dialogue, et sied bien à l'allure rapide de ces menues pièces. L'auteur y sait garder le ton de la conversation courante, laisser à l'échange des reparties, des "mots de nature", leur caractère spontané et inévitable. Peut-être perce-t-il, par endroits, une trace d'imitation des maîtres du genre, Capus, Courteline et le reste. Certaines locutions, trop marquées au dialecte d'outremer, font fausse note encadrées dans le vocabulaire natif. Madame, dans *Le Baromètre,* s'écrie: "Vous me crispez", "Je voulais épater Madame Racuir"; mais elle prononce aussi: "Si ça a du bon sens! Tu devrais avoir des remords, espèce de sans-cœur!" Il est vrai qu'il n'est pas facile de délimiter ces nuances et de savoir au juste où commence et où finit le langage du cru. M. Letondal, en tout cas, manie la phrase parlée avec assez d'adresse et de verve pour nous faire souhaiter le voir un de ces jours s'attaquer à la comédie en trois actes. Et quelques-uns de ces essais seraient déjà de fort gentils levers de rideau.

Le livre est amusant, léger, lutinant sans être féroce; il vous hypertrophie la rate sans jamais exciter la bile, et c'est, je crois, ce qu'il prétendait. Les dessins de l'auteur, bien enlevés et lestes, ajoutent leur curiosité à celle du texte. C'est d'une gouaillerie parisienne greffée sur la blague montréalaise, et M. Letondal, par son crayon et par sa plume, nous déverse ainsi la gaieté de deux hémisphères.

* * *

"Si nous voulons des chansons populaires qui se chantent, purifions ou corrigeons celles qui ne se chantent pas".

Cet axiome fournit sa raison d'être au *Nouveau Chansonnier* de M. l'abbé F. X. Burke. L'auteur, dans sa préface, constate que nos vieilles chansons ne se chantent plus. Et c'est, d'après lui, grand dommage, car ces chants primitifs l'emportent à son gré sur toutes les productions de la lyrique moderne. Ils "expriment la nature absolument telle qu'elle est, sans fard et sans artifices, avec la plus naïve simplicité; tandis que les chants nouveaux, en musique et en paroles, à force d'être travaillés et raffinés, nous présentent une nature morte, froide, guindée, artificielle qui peut, admettons-le, frapper l'oreille plus que les compositions populaires, mais qui ne dit absolument rien à l'esprit et au cœur". Il approuve et fait sienne cette citation d'une aimable chroniqueuse: "J'aime mieux la musique fruste des vieilles chansons que les mélodies savantes et compliquées de certains concerts à la mode. C'est qu'elles prennent la grâce indicible de la nature dont elles sont toutes proches". Il invoque l'autorité de M. l'abbé Roy qui a écrit: "Il arrive souvent que ces chansons populaires n'ont pas une grande valeur littéraire; mais la chanson populaire ne vise pas à l'effet littéraire; elle s'applique plutôt à exprimer avec sincérité et spontanéité quelques sentiments du cœur, quelques actions de la vie simple des bonnes gens, quelque souvenir de la petite patrie. Et, telle quelle, elle mérite d'être chantée et conservée".

Tout en partageant le chagrin de voir nos chants traditionnels tomber en désuétude, on peut trouver que M. Burke excède en proclamant leur supériorité sur la poésie musicale moderne; on regrette même qu'il pèse ces deux arts à la même balance. Le champ du folklore et celui de la romance ou de l'opéra sont tellement distincts qu'ils supportent mal la comparaison. Ils n'ont ni la même matière ni les mêmes moyens d'expression. A les mettre en présence, le lied populaire apparait plutôt une ébauche, un balbutiement, qu'une création fixée et suprême; et c'est peine perdue de prétendre que tout est "froid, guindé, artificiel" dans Fauré ou Bizet, qu'il n'y a "rien pour l'esprit et le cœur" dans l'*Heure Exquise* de Hahn ou dans le grand air d'*Aïda.* Mais enfin, juste ou non, cette théorie appelle une conclusion fort claire: il faut estimer et aimer le trésor de nos vieilles chansons, les préserver intactes comme autant de reliques précieuses, les goûter telles qu'elles sont dans leur charme ingénu et suranné.

Eh bien! ce n'est pas tout-à-fait cela; c'est même étonnamment le contraire. Car, toujours d'après M. Burke, un très grand nombre, "une foule" de ces chants populaires ne valent rien ou à peu près. Ils sont déparés par une assommante rusticité, parfois par une immoralité grossière, "défectueux à tous les degrés et à tous les points de vue". On a bien eu raison de les oublier, "leurs perles et joyaux étant enveloppés dans des loques tellement rebutantes qu'ils n'étaient plus chantables du tout".

Vive la Canadienne, par exemple, ne s'entend plus nulle part dans les "milieux distingués", parce que "tous ses couplets, hors le premier, ne sont que des ineffabilités de débauche et d'ivrognerie". De même *La Guignolée* "manque d'esprit, de respect et de paroles convenables"; —*Dans les Chantiers nous Hivernerons* souffre d'une "forme défectueuse"; — dans *Gai lon, la, Joli Rosier,* "l'exposition du sujet n'est ni assez logique, ni assez précise, ni assez claire"; — *François Marcotte, J'ai fait une Maîtresse, Marianson,* "laissent encore plus à désirer". etc. Bref, notre folklore national fourmille" d'imperfections de grammaire; de rime, de mesure, de sens et de goût, qui sont exactement la cause de sa décadence ou actuelle impopularité".

J'ignore comment ceci peut s'accorder avec cela. Tout ce qu'on exaltait il y a un instant dans la cantilène populaire est jugé maintenant rebutant et insupportable. Car enfin c'est précisément par leur invention simpliste, par leurs négligences d'idiome, par leur manque d'élégance et de symétrie, par leur crudité artistique, parfois même pas une pointe de vulgarité, que ces inspirations "expriment la nature telle qu'elle est, sans artifices et sans fard". C'est en cela qu'elles sont l'image fidèle de l'âme des ancêtres et le reflet des mœurs d'antan; c'est de là qu'elles tirent leur valeur de documents historiques et nationaux. *François Marcotte* n'est pas un chef d'œuvre classique, mais c'est l'histoire, vivante de vérité et de gaieté, d'un faraud de village tel qu'il en régnait vers 1820, tracée par un poète qui probablement ne savait pas lire. J'avais toujours cru, pour ma part, que la "belle entrée" de François dans la maison Boudreau était délicieusement rendue. *Dans les Chantiers* est l'œuvre abrupte de quelque bûcheron, conçue entre deux coups de hache dans l'exil des forêts de pin, et hantée, tout naturellement, des délices prochaines de Bytown. Si *La Canadienne* évoque de flamboyantes soûleries, c'est qu'il y est question de "noces", et que les noces jadis étaient synonimes d'esprit de feu. Quant aux chansons venues de France, allons-nous leur chercher chicane pour n'être pas assez "claires, logiques ou précises dans l'exposition du sujet?" A supposer que ce vague même ne soit pas un charme leurs auteurs étaient-ils des logiciens et des docteurs en *us*? Prétendre appliquer à ces œuvres les critériums pédagogiques, c'est vouloir mesurer du blé à l'aune. Les chants du peuple ont d'autres règles, tirées de leur caractère même, qui déterminent leur valeur; mais aucun n'est à dédaigner s'il témoigne de ses origines, s'il reste "proche de la nature", s'il fournit une donnée sur la tradition et l'histoire de la race.

L'auteur reconnait, il est vrai, une élite de chants populaires qu'il loue et admire sans restrictions. Ainsi *La Belle Françoise, A Saint Malo, Beau Port de Mer, Mon Père a fait bâtir Maison, Digue dindaine,* etc. Ceux-là, il les sacre intangibles; il ne les croit pas "susceptibles de perfectionnement". Mais qui ne voit comme ces préférences sont douteuses et arbitraires? Serait-il malaisé, en appliquant à ces chansons la même critique méticuleuse, d'y signaler tous les défauts reprochés aux autres? En dehors de l'appel sentimental, connaissez-vous des strophes littérairement plus pauvres, plus puériles, que celles du *Canadien Errant,* placé pourtant dans cette classe? *Petite et jeune etions,* est-il si supérieur à *Marianne au Moulin* et à *Malbrough*? Et puisqu'on parait confondre avec la vulgarité tout ce qui porte une touche de gauloiserie, ne sait-on pas qu' *A Saint Malo,* et *En roulant ma boule,* se closent sur des suggestions fort suspectes? A vouloir éplucher l'idée, l'expression, la logique, la moralité de ces choses légères et fragiles, on aurait bientôt fait de les mettre toutes au rancart. Plutôt les aimer toutes comme les voix naïves du passé et se laisser bercer à leurs ritournelles sans y regarder de si près.

Mais surtout, n'essayons pas de les corriger. Les corriger, c'est les détruire. On ne corrige pas des documents, des pièces historiques. La moindre altération les fausse, leur enlève tout intérêt, toute autorité. Il devient impossible de démêler l'acte original de ses métempschycoses ultérieures, et le tout passe au rang des écritures apocryphes. S'il s'agit d'œuvres littéraires, leur attirance réside dans la société qu'elles recréent, dans la culture qu'elles remémorent, dans la grâce démodée qu'elles gardent comme un parfum de fleurs vieillies. Tout cela disparait sous le badigeon du "restaurateur". Si quelque ingénieur, sous un prétexte utilitaire, parvenait à mêler toutes les couches terrestres, à confondre partout le primaire et le tertiaire, l'éocène et le pliocène, dans une seule glaise uniforme, il donnerait le coup de mort à la science géologique, qui lit inscrite dans ces *strata* l'histoire des origines du globe. Il est aussi fatal de brouiller les dépôts intellectuels, les alluvions d'art et d'idées superposées au cours des siècles. Nos pères avaient ce respect des textes, et toute l'antiquité nous est parvenue comme fossile dans leurs scrupuleuses copies. Mais imaginez le chaos si chaque moine eut pris fantaisie de mettre au point la géographie d'Hérodote, d'abréger les nomenclatures de l'*Iliade,* de donner du piquant aux derniers livres de l'*Enéide,* de gazer les audaces de Plaute ou de Pétrone! Nos vieilles chansons, c'est évident, ne seront plus vieilles si on les refait, elles ne seront plus simples si on les attife. Quand on arriverait à substituer une autre naïveté à celle qui leur était propre, ce ne serait plus celle qui nous charme et que nous voulons. Ce serait du naïf voulu et fait exprès, comme les pénibles âneries qu'on débite aux tout jeunesenfants; au lieu de toucher, cela ferait sourire.

Aucun rapiècement littéraire ne suffirait d'ailleurs à remettre en mode les chants d'autrefois. Leur défaveur a des causes beaucoup plus profondes. Ils sont délaissés peu à peu parceque la vie sociale qu'ils supposent est abolie, parceque l'âme qu'ils condensent s'est évaporée. Nous ne les chantons plus parceque nous ne pourrions pas les chanter bravement, sans arrière-pensée, à plein poumons et à plein cœur, comme au temps où ils furent écrits. Ils ne sont plus une voix égale à nos émotions et à nos rêves; ils sont devenus des objets de culte rétrospectif, de curiosité artistique, et c'est ainsi qu'ils nous restent chers. —Le peuple même, qui les a composés, ne les chante plus: comment seraient-ils adoptés par les salons et les sociétés mondaines?—Tout ce qu'on peut vouloir, c'est qu'ils soient recueillis dans des herbiers fidèles, comme l'œuvre maîtresse d'Ernest Gagnon, et que, dans des auditions spéciales, conçues comme des ragoûts d'artistes, on nous ressuscite fréquemment la réelle et intime beauté de leurs mélodies.

J'ai peur d'avoir contrecarré en plein la thèse de M. Burke, car ce qu'il entreprend, c'est de refaire les vieilles chansons; et son ambition est de les voir, ainsi ennoblies, installées au piano de nos banquets et de nos soirées. Purifier et fourbir nos cantilènes rustiques, "leur passer dessus la brosse ou le balai, pour les débarrasser des chenilles et des vilains vers qui les tuent", en élaguer "les fautes grossières contre la langue et la versification, en accordant le bon goût de la forme avec celui de la pensée", leur donner "l'allure littéraire" qui leur manque, tel est le programme. L'intention est louable, mais le moyen, je le répète, est mauvais, presque criminel. Sous prétexte de sauver notre folklore, il vise à sa dilutionfa de

dans des éléments étrangers, équivalente à sa dénaturation complète. Il aurait simplement, s'il réussissait, consacré la mort des refrains traditionnels et leur remplacement par autre chose. Car ce ne sont pas des retouches insignifiantes, des coups de ciseau à fleur de marbre, qui satisfont cet instinct rénovateur. Il n'est presque pas de couplet où il ne passe la pioche et la hache, au point de ne conserver très souvent pas un seul mot du texte ancien. C'est ainsi que *La Guignolée, La Canadienne, Dans les Chantiers*, etc. sont démolis du faîte à la base. Tout le reste, s'il n'est pas détruit, est plâtré et rendu méconnaissable. Tant de travail perdu au service d'un faux principe!

Mais le folklore se venge et noie sa parodie dans la plus navrante médiocrité. Rien n'est rebelle à imiter comme ce qui est simple; rien n'est revêche à rendre littéraire comme ce qui ne veut pas et ne doit pas l'être. On reste atterré devant les versions nouvelles promulguées par M. Burke. Elles sont toutes naïves, oh oui, mais bien plus naïves que nature! Certaines d'elles nous ramènent non seulement à nos origines ethniques, mais aux commencements de l'écriture et du langage. Leur grammaire et leur rhétorique emboîtent le pas aux primitifs, et "ç'ui qu'a composé la chanson" y raillerait même souvent des énomités qu'il n'eût pas commises. Je n'insiste pas sur ce point, mais je veux citer. La citation est impersonnelle, impartiale, et calme comme la justice même.

Voici quelques-unes des dix-huit strophes de la nouvelle Canadienne:

C'est à qui la marie,
Vole, mon cœur, vole,
Les garçons en sont fous.

Par sa riche industrie
Elle joint les deux bouts.

Elle fait à l'aiguille
Nos habits, nos surtouts.

Elle est bien sans pareille
Pour soigner rhume et toux.

On adore ses tartes,
Son beurre et ses ragoûts.

Ce n'est qu'au cimetière
Que son règne est dissous.

Un autre chant de cinquante-quatre couplets sur le même air, *La Patrie*, contient, ces émouvants distiques:

Vivent nos forêts grandes
Et leurs jolis vents doux;

Vivent nos blanches neiges
Et leurs jolis froids doux;

Vive notre roi-fleuve
Et son joli cours doux;

Grandeur à toute épreuve
En dessus et dessous;

Vive notre morue,
Et ses jolis flancs doux;

Notre alose ventrue,
Notre hareng surtout;

Vivent nos braves pères
Et leurs jolis noms doux, etc, etc.

Et voici "l'allure littéraire" que le restaurateur imprime à *Gai, lon, la, Joli Rosier:*

Que donneriez-vous, belle,
Qu'il fût par nous repris
Et que,—toujours fidèle,
Il fût à vous remis?...

Je donnerais Versailles,
Paris et Saint-Denis,
La Chine et ses murailles,
Tous les biens réunis.

Venez donc voir, madame,
Votre galant mari.
L'objet de votre flamme
Regardez, le voici.

Aussitot, elle embrasse
Son bel époux chéri:
Le bonheur a pris place
Dans son cœur attendri.

Après avoir classé *En roulant ma boule* parmi les stéréotypes, qu'il faut "chanter tels qu'ils sont ou ne pas chanter du tout", l'auteur n'en crée pas moins un remplaçant plus digne à ce "nigaud de fils du roi qui vise un canard et en tue un autre". Et voici quelques traits de sa peinture:

Le Canadien brave habitant,
En roulant ma boule,
Vit toujours gai, toujours content.

Bon citoyen, fort bon vivant,
Il s'enrichit en cultivant.

Il est affable, honnête et franc,
Hospitalier, poli, galant.

En affaires il est prudent,
En politique il est ardent.

Sur les ondes s'il va voguant
Il est superbe en naviguant.

Un petit coup de vin brillant
Le rend d'esprit tout pétillant.

La chanson de *Malbrough* est mieux respectée que bien d'autres. Elle a pourtant une correction qui en fait une rivale de celle de *La Palisse*. Au lieu du vieux cliché,

Monsieur Malbrough est mort,
Est mort et enterré.

On dira désormais:

Malbrough n'est plus en vie,
Car il est déc dé.

Moyennant quoi on chantera *Malbrough* dans les salons.

Et n'est-ce pas une fatalité que nous ne retrouvions même pas dans ce livre l'intégrité de nos vieux airs? Les mélodies y sont transcrites à la diable, parfois reproduites tout de travers. A-t-on voulu encore corriger ici? Je crois plutôt que la bonne dame chargée de cette partie manquait des premiers éléments de la notation musicale. Elle parait ignorer que les rythmes binaires et ternaires ne peuvent à volonté s'employer l'un pour l'autre; que les temps forts et faibles y ont leur place déterminée. Et le mélange de tout cela produit une confusion atroce. *Partant pour la Syrie* écrit en mesure à trois temps! Quand les notes se refusent à entrer dans ces camisoles de force, on s'en tire par des triolets. Ce qu'il y a de triolets fleurissant ces portées est inconcevable. Inconcevable aussi que M. Burke n'ait pas songé à faire réviser ce département par un musicien professionnel.

J'ai jugé ce volume au point de vue artiste, parceque l'auteur nous y invitait, nous y provoquait. Je n'ai pas amoindri son but excellent, ni l'intérêt possible qu'il conservera pour une portion de notre peuple. S'il est encore, dans nos ateliers ou nos campagnes, des régions encloses où l'âme du seizième siècle se soit conservée absolument vierge, des parcs demeurés hermétiques à toute infiltration moderne, où l'esprit soit resté dans son ignorance native et le goût au niveau des bons vieux âges, ayant le respect, la superstition de toute écriture pour elle-même, ne demandant à la chanson qu'un prétexte à filtrer une exubérance de vie, peut-être y recevra-t-on de bon cœur ce nouveau *Chansonnier*. Et s'il fait chanter ces braves gens, il aura, malgré tout, fait une bonne œuvre.

Quant aux "salons", c'est autre chose. Et pourtant, même ici, s'il se trouve des cercles d'élite où la demoiselle, priée de chanter, prélude au piano par quelques triolets sentis, puis entonne d'une voix bien conduite *La Belle Rencontre* ou *Philomène aux Atocas*, ma foi, je n'y voisde mal dans aucun domaine excepté celui de l'art. Et vive notre morue!

LOUIS DANTIN.

SIMPLES RÉFLEXIONS

Par MAX

Les Anglais font ceci!... Les Anglais font cela!...
Voilà la phrase que l'on entend journellement quand parlant d'affaires l'on se lamente sur la lenteur, et le peu de vie qu'ont en général toutes nos entreprises canadiennes-françaises.

Hélas! nous devons reconnaître que sous ce rapport les Anglais nous sont supérieurs, et le seront bien longtemps encore, car notre pusillanimité excessive, nous paralyse à un point tel que nous sommes rendus méfiants au-delà de la plus extrême prudence. Non seulement, nous n'accordons aucun crédit aux nôtres, mais ce qui est pire, nous préférons aller porter notre argent à des compagnies anglaises plutôt que d'essayer de financer et de développer nous-mêmes nos institutions canadiennes-françaises, que nous serions aussi aptes à diriger que nos voisins anglo-saxons.

N'avons-nous pas les mêmes moyens d'action que la race anglaise? Certainement, et si l'anglais a le capital, (c'est le principal argument) nous en avons nous aussi; seulement, (nous tenons cela de nos ancêtres, ce n'est pas étonnant) nous sommes normands, et nous le sommes bien! Nous avons une telle crainte d'être dupe, que nous préférons "vivoter" et par conséquent décliner, plutôt que nous lancer courageusement dans cette lutte, dont l'issue n'est pas douteuse, si nous continuons à manquer ainsi de confiance en nous-mêmes, en particulier, et en nos compatriotes en général.

Certes les Anglais font cela... et bien d'autres choses encore, seulement cette race éminemment pratique, a compris depuis longtemps que pour gagner n'importe quelle somme, si minime soit-elle, il faut en avancer au préalable souvent l'équivalent, quelque fois davantage; et ils ne reculent pas devant les risques à courir. Tandis que nous, qui nous targuons (bien à tort souvent) de "bâcler" nos affaires à l'américaine, et d'être plus dans le train que "les vieux pays", nous sommes en réalité bien en retard!...

La pierre d'achoppement de cette situation insupportable pour un peuple aussi avancé que le nôtre, réside donc uniquement dans le manque de confiance que nous avons vis-à-vis de nos compatriotes et de leurs entreprises.

Pourquoi les fêtes organisées par les Anglais sont-elles toujours plus réussies que les nôtres?

Pourquoi leurs théâtres arrivent-ils à donner des spectacles vraiment dignes de ce nom.

Pourquoi enfin toutes leurs affaires en général, sont-elles plus florissantes que les nôtres?

Uniquement parce que ces gens d'action comprenant que l'union fait la force, s'entr'aident le plus possible et n'hésitent pas à engager des sommes souvent très rondelettes, alors que nous gardons misérablement nos quatre sous, ne voulant pas les risquer de quelque manière que ce soit, préférant végéter toute notre existence, plutôt que d'essayer d'obtenir une meilleure utilisation de nos biens et de nos capacités.

Végéter, n'est pas rester stationnaire, croyez-le bien, c'est rétrograder, et nous qui sommes si fiers (à juste titre d'ailleurs) de notre langue, de notre province, et en un mot de tout notre passé, nous cédons malgré nous peu à peu devant l'Anglais qui, nous prenant petit à petit le contrôle de nos affaires, nous transformera bientôt, à notre insu.

Révéillons-nous et sortons de cette torpeur qui nous sera fatale, ne l'oublions pas, si nous ne faisons rien pour secouer le joug qui chaque jour nous enserre davantage.
Sinon, prenons-en notre parti, car ce sera uniquement à notre apathie et à notre veulerie que nous serons redevables de notre infériorité matérielle.

MAX.

Prière sur la tombe du soldat Inconnu.

Je te demande, ô Dieu! les genoux sur ce marbre,
Le doux parfum des fleurs, le murmure de l'arbre
La fraîcheur du ruisseau qui chante pour l'inconnu.
Donne-lui ton ciel pur, avec son contenu
Tes rayons, Ta clarté, Ta lumière et Ta flamme,
De tous ces feux sacrés illumine son âme.
Mon Dieu, ton ciel est-il assez grand, assez beau
Pour le sublime héros, qui dort dans ce tombeau?
Sous les murs de Verdun, il gagna la victoire.
Aux côtes de Vimy, il se couvrit de gloire.
Quel est cet inconnu, ce soldat, je ne sais!
C'est peut-être un des miens, un canadien-français.
Donne-lui le bonheur, après tant de souffrance,
Et souviens-toi, mon Dieu, qu'il a sauvé la France.

HELENE HEURTEBISE BARLOW.

Ceux qui nous font Honneur

Par LUC AUBRY

Le jeune et brillant ministre de la Marine est l'un des fils les plus populaires du Canada français. Entré très vite dans la carrière politique et sous les meilleurs auspices, son talent, son esprit de travail et sa virile éloquence ont tôt fait de le faire distinguer de ses chefs, et de le désigner pour les postes de direction du parti libéral dont il était l'un des ardents partisans.

Nous ne saurions mieux faire l'éloge du distingué politique qu'en reproduisant ici la biographie qu'en tracent M. Francis J. Audet et M. J. Alfred Lapointe dans le travail généalogique sur la famille Audet-Lapointe qu'ils sont à préparer:

"Fils de Sifroy Audet-Lapointe, cultivateur à l'aise de Saint-Eloi, comté de Témiscouata, et d'Adèle Lavoie, l'honorable M. Lapointe naquit en 1876. Il descend d'une des plus anciennes familles du Canada français. Son ancêtre, Nicolas Audet, vint au pays avec le régiment de Carignan. Il y avait deux Lapointe dans ce régiment: l'un dans la compagnie de M. de Sorel, l'autre dans celle de M. de Monteil. Tous deux s'établirent au pays en 1668, lorsque leur régiment fut en grande partie licencié ici.

Nicolas Audet venait de Poitiers, alors capitale du Poitou, aujourd'hui chef-lieu du départmenet de la Vienne. Il était fils d'Innocent Audet et de Vincente Reine, et était né en 1641. Il entra au service de Mgr de Laval en qualité de portier en attendant qu'il put se choisir une terre, ce qu'il ne tarda point de faire. Nous le retrouvons, en effet, en 1670, établi à l'Ile d'Orléans, où il épousa, le 15 septembre de cette année, Madeleine, fille de François Després et



Madame Lapointe



L'Honorable M. Lapointe, Ministre de la Marine

de Madeleine Le Grand, de la paroisse de Saint-Sauveur de Paris.

Après de brillantes études au collège de Rimouski, M. Lapointe se rendit à Québec et fit son droit à l'Université Laval. Il obtint les degrés de bachelier ès arts et de bachelier en droit. Tout en pratiquant avec succès sa profession à Fraserville, M. Lapointe se lança de bonne heure dans la politique qui le fascinait et pour laquelle il se sentait une vraie vocation. Il ne tarda point à faire sa marque parmi les jeunes libéraux du district de Québec, et il devint bientôt l'un des orateurs en vue du parti.

La carrière politique de M. Lapointe n'a été depuis, qu'une suite de triomphes éclatants. Enfant choyé de la fortune, toutes les difficultés disparaissent et tous les chemins s'aplanissent pour lui permettre une marche ascendante vers les hauts sommets.

M. Lapointe fut durant quelques années l'avocat de la ville de Fraserville, et substitut du procureur général dans le district de Kamouraska. Il fut fait Conseil du Roi en juillet 1903, par le gouvernement de Québec. Elu par acclamation représentant du comté de Kamouraska aux Communes, le 12 février 1904, en remplacement de l'honorable Henri-Georges Carroll, solliciteur-général, qui venait d'être nommé juge de la Cour Supérieure, il fut réélu dans ce collège électoral aux élections générales de 1904. 1908, 1911 et 1917. La mort de sir Wilfrid Laurier ayant laissé la division de Québec-Est sans représentant, M. Lapointe donna sa démission comme député de Kamouraska, et se présenta le 27 octobre 1919, dans ce

collège électoral que le vieux chef libéral avait représenté durant une période ininterrompue de plus de quarante ans. Il y fut élu par une majorité de 3,939. M. Lapointe devenait par ce fait le leader reconnu de la députation canadienne aux Communes, où, servi par une dialectique saine, serrée et vigoureuse, il s'était déjà fait une réputation brillante comme orateur et comme parlementaire.

La campagne politique qui précéda les élections générales de 1921 le mit pleinement en évidence. Il fut l'un des principaux artisans de la victoire écrasante que remporta son parti dans la province de Québec, et il contribua aussi pour une bonne part au succès dans les autres provinces par la tournée qu'il y fit avec le futur premier ministre. Partout, sa parole chaude et ardente lui conquit l'estime et l'admiration de ses auditeurs. Aussi le premier ministre M. Mackenzie-King, s'empressa-t-il de lui confier, sitôt son arrivée au pouvoir, l'un des plus importants ministères, celui de la marine marchande et militaire.

Sorti des rangs du peuple, comme, d'ailleurs, presque tous nos hommes distingués, M. Lapointe a gagné ses galons à force de travail et de persévérance. Ayant gravi, degré par degré, l'échelle sociale et politique, le voilà aujourd'hui, encore jeune, rendu presqu'au sommet."

M. Lapointe a épousé Mademoiselle Emma Pratte, dont il a deux charmants enfants: Odette et Hugues.

Madame Lapointe, très-instruite et très-raffinée, saura tenir et fort brillamment le rôle que lui décerne la haute situation politique de son mari.

Chanson Matinale

Sur le thème de notre amour
Papillonnent, au point du jour,
Les rimes d'une chansonnette;
Ces rimes vont, à leur façon,
De ma chambrette de garçon
A ton alcôve de fillette.

Cependant que le clavecin
Sous leur vole lâche un fol essaim
D'arpèges et de ritournelles,
Contre ma vitre un rossignol
Module en do, module en sol
Des roulades par kyrielles.

Mon savant collaborateur
Soumet à son trille enchanteur
Une musique plus discrète;
Et sur cet impromptu charmant
S'adaptent naturellement
Les rimes de ma chansonnette.

H. ADOLPHE.

Pourquoi je t'aime!

Tu veux savoir, ô Canada,
Ce qui vraiment me décida
A m'exprimer en poésie,
Essai tout nouveau dans ma vie.
Je le proclame sans détour,
C'est uniquement mon amour
Pour toi, la plus chère contrée
Qu'après notre France adorée
Nous possédions dans l'univers.
Ecoute maintenant ces vers,
Tu vas savoir pourquoi je t'aime.
Tout d'abord la raison suprême:
En dépit du temps destructeur,
En dépit de ton fier vainqueur,
Malgré l'injure de Voltaire
Et l'abandon dans ton calvaire,
La France, jadis ton berceau,
Et les couleurs de mon drapeau
Demeurent toujours pour ton âme
Ce qui la transporte et l'enflamme.
J'admire ensuite ta beauté,
Fait reconnu, incontesté;
J'aime en tes forêts le silence,
De tes lacs l'étendue immense,
De ton Saint-Laurent la splendeur.
Depuis le premier défricheur,
Combien de travaux fantastiques,
Oeuvre d'énergies magnifiques
Venues dans un monde nouveau
Pour un splendide renouveau.
Et quand je parcours ton histoire,
C'est à peine si je peux croire
A tous ces exploits surhumains
Racontés par tes écrivains.
Tu as gardé par ta vaillance
Ta belle langue et ta croyance.
Gloire à tes enfants, les vrais fils
Du pays de la fleur de lys!
Et voilà pourquoi mon cœur t'aime,
Oui, crois-moi, d'un amour extrême!

G. VATTIER.

ENFIN

A l'heure où nous mettons sous presse, nous apprenons avec plaisir, qu'à Montréal nous allons enfin pouvoir admirer des films exclusivement français.

L'Europa Film Cie, à qui revient la primeur de cette initiative, mérite à bon droit des encouragements et des félicitations pour avoir tenté un effort aussi louable à une telle époque.

Monsieur Ch. Lalumière, le directeur de cette compagnie, avec lequel nous avons pu avoir un court entretien, nous disait la confiance qu'il avait dans son entreprise, et nous ne doutons pas du succès que ne manquera certainement pas de remporter cette nouvelle institution.



Basilique de Saint-Pierre, à Rome



Basilique de Saint-Antoine de Padoue

Les Sanctuaires d'Italie

La Compagnie du Pacifique Canadien vient de publier en français une intéressante et artistique brochurette intitulée "Les Sanctuaires d'Italie," qu'elle entend distribuer parmi la population canadienne-française de la province de Québec et du reste du Canada, dans le but d'encourager le tourisme canadien en Europe et plus particulièrement en Italie, la terre par excellence des sanctuaires, des églises et des monastères. C'est une addition importante, et d'un genre tout à fait nouveau, au nombre déjà considérable des plaquettes descriptives publiées par le département de la Publicité de la grande compagnie de transport canadienne.

Abondamment illustré de magnifiques photographies, cet ouvrage, comme son nom l'indique, renferme des renseignements du plus haut intérêt sur les sanctuaires les plus réputés de l'Italie. On peut y lire entre autres, des notes descriptives et historiques sur Saint-Pierre au Vatican, Saint-Laurent-hors-les-Murs, Sainte-Marie-Majeure, les Catacombes, la Scala Sancta, Sainte-Croix-en-Jérusalem, le sanctuaire d'Oropa, dans les montagnes du Piémont, celui de Saint-Antoine de Padoue, les sanctuaires de Bologne, ceux d'Assise, la sainte Maison de Lorette, le saint Suaire de Turin, le saint Corporal d'Ovieto, l'abbaye du Mont-Cassin, le sanctuaire de Saint-Janvier à Naples, où le sang de ce saint se liquéfie devant les fidèles deux fois par année, et plusieurs autres endroits de pélérinage de la péninsule italienne qui des Alpes neigeuses à l'Etna fumant, n'est pour ainsi dire qu'une longue suite de sanctuaires.

"Les Sanctuaires d'Italie" porte une artistique couverture en couleurs, représentant un long escalier vouté dans l'église de Saint François d'Assise, dont les murs et le plafond en ogive sont couverts de fresques et de décorations variées. Sur les marches , on aperçoit un vieux moine tout recueilli, qui descend lentement en portant dans ses mains une veilleuse allumée. Ce tableau, dont l'exécution révèle un grand talent de la part de l'artiste, est l'oeuvre d'un peintre italien.

La brochurette porte l'imprimatur du Vatican et celui de l'archevêque de Montréal. Elle est publiée à l'occasion du grand congrès eucharistique qui doit avoir lieu en mai prochain à Rome et qui amènera dan la Ville Eternelle des visiteurs de toutes les parties du monde chrétien. Nos compatriotes ne manqueront pas d'être largement représentés parmi ces derniers, surtout si l'on en juge par l'accueil favorable fait dans tous les milieux canadiens-français aux organisateurs du grand pélerinage du Pacifique Canadien.

En faisant imprimer cette plaquette en français, les autorités du Pacifique Canadien donnent une nouvelle preuve de leur largeur de vue et de leur esprit pratique.



Saint-Laurent-hors-des-Murs.



Saint-Paul-hors-des Murs, Rome.

. . . ROSTAND GLORIFIÉ . . .

Par R. LaRoque de Roquebrune

Une séance à l'Académie Française revêt souvent un caractère de sévérité et de grande solennité. On sait que le nouvel élu est tenu par l'usage de faire l'éloge de son prédécesseur. Un membre de l'Illustre compagnie lui répond. Ces séances de réception sont toujours très courues par la société parisienne. Voici le récit de la séance de réception de M. Joseph Bédier qui remplaça, en Novembre dernier, Edmond Rostand

Un ami m'avait dit:" j'ai des places pour la réception de M. Joseph Bédier à l'Academie Française, je vous amène."

—Vous ne m'amenez nullement, ai-je répondu froidement, car j'ai juré de n'aller jamais plus dans cette salle de l'Institut de France depuis que j'ai failli y mourir d'ennui un jour de réunion des cinq académies. Ce jour là, j'ai dû avaler un discours interminable de M. Maurice Fenaille sur les tapisseries flamandes. J'ai fait vœu de ne jamais me laisser prendre à des plaisirs de cette nature. M. Bédier a fait une bien belle adaptation, si j'ose dire, du vieux poème celtique de Tristan et Iseut, mais M. Fenaille aussi a fait des choses très bien, notamment, sa restauration du château de Montal, cependant j'ai manqué de mourir en l'écoutant parler à l'Académie, l'année dernière. Je ne veux plus courir un pareil danger. Je préfère relire Bédier qui a écrit sur la littérature du Moyen-Age des choses très bien que d'aller l'entendre discourir. Et puis, c'est un professeur et vous savez combien ces gens-là sont ennuyeux et systématiques. Celui-ci remplace Rostand; il en fera sans doute un éloge outré ou scolaire qui, j'en suis sûr, me déplaira. Je n'admire pas assez l'auteur de *L'Aiglon* pour avaler son éloge pendant deux heures d'horloge et j'apprécie assez l'auteur de *Cyrano* pour ne pas désirer qu'on le coupe devant moi en petites tranches critiques. Je n'irai pas à l'Institut.

—Bon, rétorqua mon ami sans se frapper, vous êtes de mauvaise humeur aujourd'hui... Je viendrai vous chercher jeudi à votre sortie des archives des Affaires Etrangères. Nous viendrons à l'Institut par les quais, ça vous promènera. Et je vous promets que si M. Bédier est ennuyeux, nous lui quitterons la place et nous irons prendre un café glacé au Napolitain pour oublier son discours.

Et voilà par quelle influence je me trouvai assis, le jeudi suivant, dans l'hémicyle de l'Institut.

La coupole, par cette fin d'après midi de Novembre, laissait tomber un jour terne et filtré par la pluie. L'impression que donne l'assemblée est funèbre. Nous avons l'air d'être réunis pour un enterrement de première classe.

—Les funérailles de Rostand, dis-je à mon ami; c'est M. Bédier qui officie.

Il hausse imperceptiblement les épaules.

—Plutôt que de grogner, regardez donc le spectacle. Il y a des tas de gens notoires ici. C'est une très noble assemblée. Voyez, le président de la république est déjà là.

—C'est ça, jouons à reconnaître les têtes célèbres.

Sur les gradins, on ne voit que des gens en costumes sombres; les femmes ont revêtu des atours de deuil et le maréchal Joffre lui-même, qui a le droit de venir en uniforme à l'Académie, est en veston noir J'aperçois M. Millerand, en noir, qui s'appuie mélancoliquement aux plis de marbre de la soutane de Bossuet. Il n'y a que les statues qui soient en blanc aujourd'hui.

—Pourquoi n'a-t-on pas mis un crêpe aux statues?

Mon ami dédaigne mes réflexions et me désigne des académiciens: Maurice Barrès, Donnay, Ribot, Boylesve, Capus, etc. Henri de Régnier entre, le monocle à l'œil, l'air hautain et rêveur. Il semble qu'il ne voit personne mais échange des saluts avec tout le monde. Voici le marquis de Flers, l'air heureux et qui distribue des sourires à droite et à gauche. Il s'installe entre deux collègues d'un air soudain grave. Sur le boulevard, il est resté Robert de Flers.... et Caillavet mais ici, à l'Académie, il est toujours le solennel Robert LaMotte-Angot, marquis de Flers. L'Académie, ce n'est pas les Bouffes-Parisiens.

Soudain, une note de couleur tranche, éclate sur tout le noir de la salle que les palmes académiques n'ont pas égayé: C'est la calotte violette et la ceinture de Mgr Baudrillart. L'évêque d'Iméria est plus gai à voir aujourd'hui que M. M. de Flers, Donnay etc.. qui sont cependant des auteurs gais de profession.

—Regardez, voici encore un évêque, dis-je à mon ami.

En effet, un autre chapeau orné de violet vient d'entrer. Mais je suis un peu myope et je n'avais pas vu tout de suite que ce violet n'a rien d'épiscopal car c'est la plume du chapeau de Mme la comtesse de Noailles. Sans regarder personne, sans sourire, elle s'est assise et garde ses yeux levés vers la coupole comme si un fantôme, visible pour elle seule, flottait dans l'air de la salle.

—A-t-elle aperçu quelque chose en l'air? Est-ce que Rostand va se poser sur nos têtes?

—Non, mais elle tient sans doute à ne pas rencontrer le regard de Maurice Barrès dont le neveu, Charles Demange, s'est tué jadis pour elle.

Mon ami n'aime de Mme de Noailles ni ses vers, ni sa prose, ni sa personne et il ne rate pas une occasion de parler d'elle avec cruauté. Ce jeune Charles Demange qui se tua, il y a quelques années, par amour pour madame de Noailles, était un garçon d'une sensibilité maladive dont il a prouvé la qualité dans un livre, *Le Livre de Désir*, charmant mais si morbide. En tout cas, ce jeune homme trop romanesque doit être un bien inquiétant souvenir pour la dame au chapeau violet qui, en ce moment, regarde vers la calotte de l'Institut.

Un petit monsieur élégant, d'une élégance un peu vieillotte, l'accompagne. Il lui parle mais elle lui répond à peine. Alors, il regarde dans la salle d'un air malveillant. Je viens de reconnaître Abel Hermant.

Enfin, voilà M. Bédier qui fait son entrée. Le moment est un peu solonnel. Ses deux parrains, M. M. Doumic et Marcel Prévost sont à sa droite et à sa gauche.

C'est un peu le même cérémonial qu'à la cour d'assise quand le criminel pénètre dans la salle pour entendre le verdict du jury.

Un petit mouvement d'intérêt poli parcourt l'hémicycle. On toussotte, on s'arrange sur son banc comme pour un long voyage et M. Bédier commence l'éloge d'Edmond Rostand.

Ce n'est pas un discours, c'est un cours. M. Bédier est le professeur qui ne peut oublier son métier ni les habitudes de son métier. D'ailleurs, il le dit lui-même: "je ne vous surprendrai guère si je dis qu'ayant de l'érudit tous les scrupules peut-être, assurément toutes les manies, j'ai multiplié sur l'œuvre d'Edmond Rostand les recherches, les enquêtes..." Oui, M. Bédier est un minutieux professeur qui, en tout cas, parle bien et n'est pas ennuyeux. Mais Rostand, étudié par lui, prend du recul. Il semble que Cyrano soit une chanson de geste et l'Aiglon un roman de la Table Ronde. Voilà ce que c'est que d'être si bon professeur! M. Bédier nous dit que Rostand fut un poète, avant toute chose, original et qu'il hérita d'un romantisme un peu précieux dont il sut faire des œuvres délicates, qu'il a été un grand subjectif et qu'il s'est mis lui-même dans tous ses personnages, que Cyrano, le duc de Reichstadt, Percinet, Chantecler c'est Rostand lui-même avec ses aspirations, son goût du panache, sa générosité d'âme, son romanesque. Rostand symbolise aussi le patriotisme et, comme les anciens paladins, il a eu une dame de ses pensées et cette grande et noble dame, c'est la France. M. Bédier dit des vers de Rostand qui sont remplis d'une grande ferveur patriotique. Mais M. Bédier bredouille un peu en récitant les vers. Que n'a-t-il retenu les services d'un (ou d'une) sociétaire de la Comédie Française pour cette partie de son discours! Enfin M. Bédier assure que Rostand fut un modeste et que si la gloire lui vint il ne fit rien pour aller à elle qui ressemblât à des démarches ou à de la réclame.

Comme l'orateur prononce ces mots: la Gloire de Rostand, tout le monde, d'un geste machinal, cherche des yeux dans la salle Rostand fils qui vient de faire jouer un drame en vers intitulé "La Gloire" et qui est une espèce d'autobiographie.

—J'ai beau écarquiller les yeux, je n'aperçois nulle part la tête trop blonde de M. Maurice Rostand.

—Il n'est pas venu, me répond mon ami, il est peut-être jaloux de la gloire de son père.

La voix de M. Bédier continue à monter dans l'ombre un peu humide qui tombe maintenant de la coupole mazarine. Aux silences, on entend le murmure de la pluie sur les vitres. Mais les phrases de M. Bédier, d'un style si noble et d'une langue si pure, tiennent tout le monde sous leur charme. Il dit: "Nul écrivain n'a été plus loué déjà que M. Edmond Rostand, plus célébré, plus exalté. A son égard, quelle louange désormais ne semblerait pas languissante? Et qu'importeraient d'ailleurs les redites d'un critique dont la compétence, en fait de théâtre, peut bien s'étendre sur nos vieux mystères et sur nos vieilles moralités, mais ne dépasse guère le XVe siècle. Pourtant, peu à peu, mon inquiétude s'est dissipée. C'est que, pour avoir lu sur M. Rostand, d'affilée et la plume à la main, et plus systématiquement peut-être que personne avant moi et, dans tous les journaux du monde, des articles sans nombre, et tant de panégyriques, et tant de dithyrambes, j'ai mesuré sa gloire, mais aussi les périls qu'elle lui a fait courir. J'ai connu que son œuvre, charmante par elle-même, se termine à elle-même et que le faste d'une renommée trop tumultueuse n'en fait point partie. Par contraste à tout ce fracas, dont lui-même a souffert, j'ai mieux ressenti la séduction de cette œuvre toute pénétrée de grâce, et, au vieux sens du mot, de gentillesse. Alors il m'est apparu qu'elle ne requiert plus rien de qui veut parler d'elle sinon qu'il parle d'elle avec simplicité. C'est un grand hommage que celui de la simplicité: il n'est dû qu'aux simples et aux sincères. Or, il m'est facile de montrer, que ce poète y a droit."

M. Bédier s'est assis entre ses parrains. Il a fini. Maintenant, c'est M. Barthou qui parle car c'est à lui qu'incombe de recevoir le nouvel académicien. Selon le rite, M. Barthou fait du récipiendaire une espèce de biographie. Il dit où naquit M. Bédier, à quelle famille il appartient, quelles sortes d'études il a faites etc. M. Bédier semble écouter cela avec beaucoup d'intérêt. M. Barthou, qui est ministre de la guerre. est aussi un érudit. Il semble qu'il connaisse très bien l'histoire de toutes les familles de France et il rappelle que l'un des ancêtres de M. Bédier prit part à la conspiration de Cellamare. Et l'on voit passer dans l'air un peu lourd de la salle la duchesse du Maine, le Régent, le cardinal de Cellamare, Louis XV enfant. Cela donne à M. Bédier qui, par ses ouvrages, appartient au moyen-âge, un air vaguement régence qui ne lui messied d'ailleurs pas.

M. Barthou cesse de parler de M. Bédier pour parler à son tour de Rostand dont il fut l'ami; il dit des anecdotes, il parle de la France, de la poésie patriotique, du "Vol de la Marseillaise" l'un des derniers poèmes de Rostand.

La salle ovationne et tout le monde s'en va. J'aperçois le chapeau de Mme de Noailles qui fuit entraînant à sa suite le sautillant Abel Hermant. Le maréchal Joffre se coiffe en sortant d'un chapeau noir dont la forme est indécise dans le brouillard. On cherche instinctivement sur sa vénérable tête la couronne laurée d'or de son illustre képi. Henri de Régnier, toujours hautain et distrait, salue de loin des tas de gens. Mgr d'Iméria enveloppé d'une large cape cause, près de Bossuet, avec M. Millerand. Le marquis de Flers s'engouffre sous une porte... tout le monde disparaît et l'on ne sait plus ce qu'est devenu M. Bédier qui remet sans doute, en ce moment, son discours et Edmond Rostand dans sa poche et s'apprête à rentrer chez lui, comme chaque soir après son cours.

R. LaRoque de Roquebrune.

MAXIMES

Il n'y a point d'amour de liberté et d'égalité sans élévation de caractère moral, sans désintéressement de soi-même.
MAINE DE BIRAN.

Si tu achètes ce dont tu n'as pas besoin, tu vendras bientôt ce qui t'est nécessaire.
FRANKLIN.

Quand une noble vie a préparé la vieillesse, ce n'est pas la décadence qu'elle rappelle, ce sont les premiers jours de l'immortalité.
MME. DE STAEL

LA REVUE MODERNE

publiée à Montréal par Madame Madeleine Gleason-Huguenin, 147, rue S.-Denis, et imprimée par la Cie de Pub. La Patrie Ltée, 120-E. rue S.-Catherine

Adresse Postale: Casier 35, Station N.

Montréal. - - - - Téléphone: Bst 1418.



Tablettes d'un Curé de Campagne

Par MARCEL PREVOST

Depuis qu'on nous a séparés de l'Etat, il paraît qu'on nous expose volontiers sur la scène des théatres, nous autres curés Et je vois venir à moi nombre de péronnelles qui me demandent:"Monsieur l'abbé, puis-je aller à telle pièce?... la pièce où il y a un si bon prêtre?..." Je les envoie promener, elles et leur bon prêtre. Ce n'est pas mon affaire d'exercer la critique dramatique, moi qui par état, ne vais jamais au spectacle. Je leur réponds:"Consultez quelque homme raisonnable de vos connaissances,qui soit plus compétent que moi." Alors elles prennent des airs désespérés et me disent:"Mais, monsieur l'abbé,nous ne connaissons pas d'hommes raisonnables?..."Pauvres petites perruches!...

Les prêtres sont-ils, si souvent que le racontent les écrivains, mêlés à des aventures dramatiques? Bien sincèrement, je ne le crois pas. Il y aura toujours un mur dressé entre le siècle et nous: le remous du siècle se brise contre ce mur. Ce qui vient à nous,ce qui nous enveloppe, ce qui, pour ainsi dire, baigne notre vie, c'est le flux troublé de la conscience humaine. Elle s'offre à nous de toute part. Mais nous le recueillons dépouillé de tout l'appareil qu'elle revêt dans la vie du monde. Les confidences que se font entre eux deux laïcs absolument sincères ne ressemblent pas aux confidences que l'un de ces laïcs fait à un prêtre.... Chaque fois que m'arrivent de telles confidences, il me semble que j'entends une âme isolée, arrachée du corps, qui traite ce corps comme un étranger, comme un ennemi, l'accuse, le juge, et parfois le hait.

Ces réflexions m'assiègent aujourd'hui—samedi soir, veille de Pâques. Seul dans ma chambre, j'attends un visiteur qui vient chaque année depuis trois ans, mais qui, cette année tarde à venir, car neuf heures ont déjà sonné à l'horloge du presbytère.

J'ai reçu la première visite de ce visiteur annuel alors que j'étais curé, non pas de cette riche paroisse centrale et mondaine, mais d'une humble église populaire, là-bas, là-bas, à Vaugirard, aux environs de l'Institut Pasteur. Ah! mes paroissiennes de ce temps-là ne me consultaient pas sur l'opportunité d'aller applaudir telle ou telle pièce de théâtre! C'était le drame quotidien de la misère que je voyais: il s'agissait presque toujours, dans les luttes où mon arbitrage était requis, de la conquête ou de la dépense du pain....Ce qu'on appelle l'amour tendait inévitablement à cela, ou du moins cédait devant cette royauté du pain quotidien, —l'amour dont mes pénitentes actuelles me parlent avec des voix flûtées et des mines de componction!

Un soir, le samedi saint d'il y a trois ans, je sommaillais, après mon souper, sur le dernier numéro de la Semaine religieuse (j'avais confessé toute la journée et j'étais très las), quand on frappa à ma porte. Le gamin qui me servait introduisit un homme dont je vis mal le visage, car l'ombre venait, mais qui me parut âgé d'une cinquantaine d'années. Assez bien vêtu, sans rien d'un élégant, il semblait mal à l'aise, intimidé; et même, quand mon petit serviteur nous eut laissés suels, il ne sut que balbutier:

—Monsieur...monsieur l'abbé... monsieur le curé...je vous dérange...Si je vous dérange, je vais m'en aller.

Je l'assurai qu'il n'était pas importun.

—On n'y voit goutte ici, ajoutai-je en riant. Excusez-moi. Je vais allumer la lampe.

Il arrêta ma main qui saisissait la boîte d'allumettes:

—Non, fit-il... je vous en prie... Pas de lumière. J'aime mieux... comme ça... sans lumière.

Et aussitôt, s'esseyant près de moi, il parla avec une extrême volubilité:

—Voilà....Je ne suis pas croyant, je tiens à vous le dire tout de suite. Non seulement je ne suis pas croyant, mais je suis anticroyant, libre penseur, athée, tout ce que vous pouvez imaginer de plus opposé à une foi religieuse quelconque. J'ajoute que je ne suis pas un sectaire; j'admets le phénomène de la foi religieuse chez autrui: il ne m'irrite pas. Religion, irréligion, cela me semble, au fond, une question de tempérament. Moi, je suis un animal irréligieux.

Je voulus protester; il m'arrêta:

—Si vous m'interrompez, je n'irai pas jusqu'au bout.... Ecoutez-moi, j'ai quarante-cinq ans. Je suis professeur.... professeur de chimie biologique dans un établissement supérieur. Mon nom n'est pas inconnu. Je suis ce qu'on appelle un savant. Je n'ai jamais beaucoup songé aux bagatelles. A trente-sept ans, j'ai épousé une excellente fille étudiante en médecine, une orpheline de père et de mère: vingt-trois ans, très vaillante, sans grande beauté. Elle vivait pauvrement de leçons, et trouvait le moyen d'élever sa petite sœur, qui avait alors huit ans. J'ai pris, naturellement, la petite avec nous. Ma femme me rend très heureux; elle est une vraie collaboratrice. Elle est parfaite. En huit années, nous n'avons pas eu une querelle sérieuse.

Il s'arrêta. L'ombre avait envahi ma chambre. Quelques instants passèrent dans le silence. Je compris qu'il ne parlerait plus si je ne l'aidais.

—Mon pauvre enfant! murmurai-je....Je sais... je devine... Huit années ont passé.... L'enfant que vous aviez recueilli a grandi.

Il se leva, se recula:

—Comment? s'écria-t-il... Vous avez deviné? Moi, j'ai mis des mois et des mois à comprendre.... Et vous vous doutez bien que personne ne soupçonne... surtout cette jeune fille. J'avalerais plutôt un verre d'acide cyanhydrique! Seulement voilà: je souffre horriblement. Concevez-vous ma vie entre ces deux femmes, l'une que je n'aime plus, que je n'ai ja-

mais aimée dans les sens profond du mot.... et l'autre, qui a fait surgir en moi en sentiment que j'ignorais, un sentiment qui, maintenant, m'opprime, me ravage, ne me laisse pas une minute de répit.... Le travail forcéné, le brisement des muscles par l'exercice physique, les stupéfiants, j'ai tout essayé. Rien ne me distrait. Et le pis est que cette fille de seize ans, qui est parfaitement pure, m'aime... j'en suis certain.

Je répétai:

—Mon pauvre enfant !

—Alors, reprit-il, il y a des moments où je me dis que je suis un imbécile de résister, puisque je ne crois à rien, puisque je sais que la morale de l'amour est une invention des hommes, de l'égoïsme des hommes, et qu'elle n'est pas plus respectable qu'un tarif douanier. Ma raison me dit cela: mais l'exécrable hérédité de principes moraux infusée dans mon sang proteste et me crie:"Tu es un misérable ! tu es un monstre !" Et, au fond, c'est cette voix qui m'en impose. Je ne peux pas la réduire au silence.

Il se tut de nouveau.

—Mon enfant, lui dis-je, êtes-vous donc venu ici pour vous réfugier en Dieu ?

—Non, répliqua-t-il. Je vous ai dit que je ne crois pas en Dieu. Je suis venu ici pour crier mon mal à un être humain. Et je suis venu, aussi, parce que j'ai réfléchi que, depuis des siècles, des hommes comme vous, pratiquant votre doctrine, ont représenté la consolation, la direction morale pour une infinité de consciences. C'est là un fait scientifique, indéniable. Je viens à vous en désespéré, comme j'irais à un rebouteur après avoir essayé des médecins. Même avec de l'erreur, je veux être réconforté. Faites votre métier de guérisseur. Calmez-moi. Suggérez-moi. Je vous écoute !

Je parlai à mon tour.

Ce que je dis à cet étrange pénitent ? Mon Dieu, ce ne fut certes rien de bien ingénieux ni de bien éloquent. Je crois que notre force de directeurs est de considérer l'âme des hommes, indépendamment de la fonction sociale et du mérite intellectuelle de ces hommes. Evidemment, ce professeur était plus savant, plus intelligent que moi; il avait lu et médité davantage sur ce qu'on appelle: la psychologie. Je lui parlai comme j'aurais parlé à un de mes pénitents ordinaires, s'il s'en fût trouvé dans le même cas. Quand un homme est en train de se noyer, que se soit un manant ou un grand seigneur, la même perche est bonne à lui tendre.

Quand j'eus fini, j'allumai la lampe. Cette fois. mon visiteur ne protesta point. Je vis un homme maigre, à la figure intelligente et tourmentée, aux cheveux tout gris. Il se leva, et, fixant sur moi ses yeux bruns, e nbroussaillés de forts sourcils:

—Vous ne m'avez pas guéri, fit-il d'un ton de reproche. Je suis aussi malade qu'avant.

—Vous n'en savez rien, répliquai-je. Allez avec Dieu, comme disent les Espagnoles. Peut-être êtes vous moins atteint que vous ne le pensez. Revenez me voir.

—Non. Vous ne me guérissez pas.

Il boudait, comme un enfant. Je lui mis la main sur l'épaule.

—Promettez-moi de ne pas laisser passer une année sans revenir ici. Si vous ne revenez pas, je croirai que vous avez succombé. Mais je suis sûr que vous ne succomberez pas.

Il sortit sans rien promettre. Un an passa. Le soir du samedi saint, mon paroissien athée était assis de nouveau dans ma chambre. Il me parut plus alerte, plus décidé, plus jeune. Il m'annonça que son parti était pris, qu'il ne résisterait plus longtemps.

—J'ai réussi, me dit-il, à anéantir dans ma conscience les misérables sédiments de morale artificielle qui l'obstruaient encore. Je partirai avec la femme que j'aime. C'est la grande loi de la morale naturelle, qui prime tout.

—Quand partez-vous ? questionnai-je. Il se troubla:

—Mais...bientôt...dans quelques semaines.

—Vous ne partirez pas, lui dis-je en le regardant au fond des yeux. Vous avez beau vous leurrer vous-même, vous êtes un honnête homme. Et je vous reverrai ici, l'an prochain.

Il m'insulta presque, ou du moins me railla cruellement, entremêlant ses railleries de blasphèmes, il me quitta sans me serrer la main.

Encore une année coula. Encore une fois, ce fut le soir de la veille de Pâques. Et mon étrange pénitent reparut à l'heure accoutumée.

Je fus surpris de le voir beaucoup plus calme.

—Elle a été très malade, me dit-il.... Une broncho-pneumonie. Nous avons cru la perdre. Ah ! nous en avons passé des nuits, ma femme et moi !... Enfin elle va mieux. Mais nous la tenons en surveillance, de peur qu'elle ne "fasse" de la tuberculose.

Intérieurement, je remerciai Dieu qui avait envoyé cette maladie opportune. Mon interlocuteur ne me reparla même plus de son projet démoniaque. Ce fut moi qui l'interrogeai:

—Et vous ,comment va votre cœur ?

—Pour le moment, dit-il, je suis anesthésié. Mais je ne suis pas guéri. et j'ai une peur atroce du réveil, quand je n'aurai plus d'inquiétudes pour sa vie.

Nous nous séparâmes bons amis, lui me promettant de revenir.... Et je ne doute pas qu'il ne veuille tenir sa parole. Seulement, au cours de la présente année, j'ai changé de paroisse. Saura-t-il, osera-t-il me chercher dans cette église mondaine, si éloignée, si différente de ma petite église de Vaurigard ?

...Mais il me semble qu'on a sonné à la porte du presbytère.

Alors, c'est lui.

C'était lui.

J'ai eu quelque peine à le reconnaître, car un vieillard est apparu devant moi. Et ma première pensée, que je ne pus me tenir d'exprimer, fut:

—Elle est morte ?

Il secoua la tête. Il s'assit lourdement sur un fauteuil et resta silencieux quelque temps.

—Non, dit-il enfin. Elle n'est pas morte. Elle est vivante et belle. Elle vient d'épouser un jeune médecin argentin qui travaillait dans mon laboratoire et...

Sa voix sombra dans les larmes.

Il sanglota:

—Il est reparti pour son pays... avec elle.

Je saisis ses doigts, ses pauvres doigts qui tremblaient et je lui dis:

—Mon enfant ! Je suis sûr que c'est vous qui avez voulu, qui avez fait ce mariage.

—Oui, fit-il très bas. C'est moi. Elle m'aimait. Elle me l'a dit. Elle ne sera pas heureuse. Et moi je suis brisé. Voilà votre oeuvre.

Je crus qu'il allait éclater en reproches, comme l'autre fois. Mais il disait vrai, il était brisé.

Il ne put que pleurer longtemps, tout contre moi, le front sur mes mains qui tenaient ses mains.

Nous n'avons plus prononcé de paroles jusqu'au moment où il s'est levé. Il a essuyé nerveusement ses yeux.

—Adieu ! m'a-t-il dit.

Sur le seuil de ma chambre, il a balbutié:

—Si vous voulez...je reviendrez avant l'an prochain.

—Revenez demain

—Non. Pas demain. Mais bientôt.

...Je savais bien !

MARCEL PREVOST,
de l'Academie française.

REVUE ARTISTIQUE

Par LOUISE CARPENTIER

La grande saison est terminée, et les artistes européens ont fini leur tournée; il semble que nos artistes à nous aient attendu ce moment pour monter de grands spectacles. Avec *Samson et Dalila* que nous donnera l'Association Saint-Saens, dirigée par M. Fred Pelletier, nous avons eu au Saint-Denis, une grande fête de l'art. En juin, M. Albert Roberval, nous fera entender *Véronique*, cette œuvre puissante de Messager. Inutile d'appuyer sur l'intérêt que nous offriront ces deux représentations, montées avec le plus grand souci artistique, et où brilleront les nôtres, tout particulièrement.

L'encouragement aux nôtres! Voilà un théme sur lequel nous pourrions broder inépuisablement. Il n'y pas à nier que cet encouragement s'exerce de façon fort sensible, seulement il est généralement donné par la classe qui n'a guère d'argent, et ne peut disposer en faveur de nos artistes que de faibles économies. Regardez la composition des salles de concerts ou d'opéra, quand ces concerts et ces opéras sont des organisations locales, et vous y verrez très-peu de nos richards. "Ceux-là sont trop nouvellement parvenus," m'objectera-t-on, "pour comprendre l'élégance de certains gestes." Les riches ne sont nécessairement pas des parvenus, et nous en connaissons de très raffinés et de très fins. Seulement, il semble que l'art canadien les laisse indifférents et si volontiers, ils versent de gros montants pour des artistes du dehors, autant ils affirment d'indifférence pour la culture de nos talents locaux. Aussi voyons-nous s'empresser aux représentations vraiment canadiennes, tous les vrais amis de l'art, tous ceux qui le connaissent, le cultivent et l'aiment. Le public des concerts ressemble étonnamment au public des conférences, nous y trouvons beaucoup plus de femmes que d'hommes, et des femmes comprenantes, enthousiastes, intelligentes qui apprécient pleinement la beauté et la perfection du spectacle, de même que l'éloquence et la littérature. Cette constatation nous entraine à croire qu'ici la classe *intellectuelle* n'a rien à voir avec la classe dite *dirigeante*, au point de vue financier ou politique, et que la toute petite bourgeoisie s'éduque et se hausse bien audessus des considérations étroites et mesquines de la grande bourgeoisie.

LE PETIT THEATRE

Le petit Théâtre nous donna le soir 31 mars, pour son spectacle d'ouverture "le Paquebot Tenacity", comédie en trois actes de Charles Vildrac. Cette pièce du répertoire du Vieux Colombier rallie la majeure partie des suffrages de ceux qui eurent la bonne fortune d'assister à cette première à Montréal; et bien qu'au lendemain la presse fut presque unanime à louer les organisateurs, il se trouva pourtant des critiques très injustifiées quant à la pièce elle même.

Notre avis sur ce point, sera pourtant quelque peu différent et nous ne saurions blâmer l'auteur de nous avoir conduit à un dénouement pour le moins inattendu; même si pour y arriver il ne craint pas de nous faire assister à une scène légèrement réaliste.

L'interprétation fut excellente et nous devons louer les amateurs de l'effort immense qu'ils ont fourni: M. Lefebvre fut un "poivrot" des plus réussi et M. R. du Roure nous présenta un gavroche de "Paname" absolument inédit, Mlle G. Giroux fut gentillette et avenante comme l'indiquait son rôle et Mlle Touren, une tenancière de bar peut-être un peu trop "grande dame" mais qui néanmoins s'acquitta fort bien de son rôle. Nous devons aussi remercier d'une façon toute spéciale M. R. Le Bidois de la tâche ingrate qu'il accepta en remplaçant au pied levé M. H. Letondal subitement indisposé la veille de la représentation.

Nous souhaitons vivement à M. René du Roure le directeur artistique de cette nouvelle société un succès plus grand encore pour les pièces qu'il se propose de nous donner la saison prochaine, succès qui ne manquera certes pas de venir couronner une aussi louable entreprise.

* * *

Sherbrooke, ville de 25,000 âmes, progressant avec rapidité mais sérieusement surtout, tient à maintenir sa réputation même dans le domaine de l'Art.

A différentes reprises, des concerts comparables à ceux donnés dans les plus grandes villes, y ont obtenu des succès éclatants.

Des grands oratorios, des œuvres de théâtre, ont été rendus par des chorales comprenant jusqu'à 200 exécutants: "Le Paradis perdu", "Marie-Magdeleine", et, l'an passé "Hérodiade", l'exquis et sublime chef-d'œuvre du Maître Massenet a été chanté in extenso en un concert demeuré mémorable.

Cette année, "L'Union musicale de Sherbrooke", organisation comprenant 300 chanteurs et instrumentistes, tous de Sherbrooke et des Cantons de l'Est, sous la direction du professeur Oscar Cartier, monte, pour la mi-mai, "Faust" de Gounod, sous forme de concert.

Les représentations auront lieu deux soirs consécutifs et seront sous le patronage des Honorables Jacob Nicol, trésorier provincial, et Athanase David, secrétaire provincial. Rien ne sera épargné pour faire de ces auditions une véritable manifestation d'Art.

* * *

La lutte contre l'horrible jazz, le développement du bon goût et la diffusion de la grande musique, sont le but pour lequel travaille "L'Union musicale de Sherbrooke" et son action s'étend par tous les Cantons de l'Est.

Nous sommes particulièrement heureux à la Revue Moderne d'applaudir à l'œuvre artistique si allégrement conduite par les artistes de Sherbrooke, car notre revue compte dans cette jolie ville, beaucoup d'amis, et de la meilleure, de la plus solide et de la plus agréable qualité

* * *

La Chorale Brassard a donné à la Salle Lafontaine, le 9 avril dernier, un Concert sacré, sous le distingué patronage du Révérend Père Laut, S. S. S. qui a remporté un vif succès. Nous félicitons et M. Brassard, l'actif et intelligent directeur de ce beau corps de musique, et les chanteurs et chanteuses qui ont parfaitement tenu le programme.

* * *

Le 10 avril a la salle Bouvier, nous avons assisté à la quatorzième audition de musique française. Malgré le mauvais temps, la salle était remplie et nous avons eu la joie d'un véritable régal artistique. M. Roger Lefebvre dans "Temps Nouveau" et "En Avril" de Saint-Saens a obtenu un succès bien mérité. Mention spéciale aussi de "Acis et Galathée" de Delmas interprété par Mme Larivière et M. Demers. Les autres artistes ont été également très appréciés.

Félicitons donc M. Raoul Vennat pour l'organisation de ces concerts artistiques qui font mieux connaître et apprécier la belle musique française.

* * *

Le *Canadien-Français* nous a donné *"L'Oeuvre de Chair"* de Jean Lavallée, jeune auteur canadien qui a tenu à garder le plus stict anonymat, même envers les directeurs et les artistes qui ont monté et interprété sa pièce. A cause du titre qui semble une amorce aux mauvais instincts, un journal du dimanche a violemment attaqué et le théâtre et l'auteur, sans même, c'est évident, connaître la pièce de M. Lavallée. Que l'on nous permette de trouver ces méthodes déplorables. L'attrapade est une chose facile. Plus difficile est de bâtir une oeuvre et de la mener au succès. Il nous semble à nous que M. Lavallée s'il aurait mieux fait de changer son titre, n'en a pas moins fait preuve d'un véritable talent dedramaturge. Sa pièce est bâtie, l'action y est soutenue et intéressante, et la thèse, qui est une thèse de pitié et d'humanité, y est vaillamment défendue. Le dialogue est alerte et soigné. Evidemment l'on peut relever des faiblesse,—l'on en relève chez des auteurs arrivés,—mais tout de même cette "Oeuvre de Chair" révèle des qualités solides. C'est du théâtre, du vrai. Celui qui se cache sous le pseudonyme de Jean Lavallée est à notre avis un véritable dramaturge Nous regrettons que ce soit le *Mâtin* qui ait écrit cette vehémente apostrophe aux directeurs du Canadien—dont le mérite ne s'en trouve tout de même pas diminué,— et à Jean Lavallée, dont l'erreur est, en somme, assez excusable chez un débutant, d'avoir voulu trouver un titre à sensation. Nous nous étonnons que des *jeunes* trouvent des reproches à lui adresser là-dessus, puisque sa faute est essentiellement une faute de jeunesse.

* * *

Aurons-nous du théâtre français à Montréal, l'an prochain, c'est-à-dire, une scène de comédie? Nous n'en savons rien, et nous sommes forcés d'admettre que nous n'avons rien fait pour éviter le désastre. Au contraire nous avons tout fait pour le mériter. Les attaques dirigées contre notre seul théâtre, ont pris sous certaines plumes, l'allure d'une campagne d'injures. L'encouragement a fait défaut pitoyablement. A quoi tendent toutes ces plaintes, ces remarques, ces violences? Songent-ils ceux qui les écrivent à substituer quelque chose de supérieur à ce qu'ils détruisent? Est-ce que la satisfaction d'amonceler des ruines leur suffit? Ceux qui peuvent édifier devraient seuls avoir le droit de détruire!



LA COMMISSION DE BOXE

Enfin, les citoyens de Montréal auront un peu de protection contre les batailles professionnelles, contre les promoteurs peu scrupuleux et contre toute une clique pour qui l'honnêteté n'est pas précisément un symbole. L'institution d'une commission de boxe à Montréal vient à point; elle aurait même dû être réalisée plus tôt, mais toutes sortes de circonstances ne l'ont pas permis.

Cette commission de boxe laisse cependant quelque peu à désirer. Il semble que la majorité de ses membres n'ont pas de la boxe et du sport en général des éléments bien imposants. En dehors d'une couple, on est en droit de se demander ce que les autres commissaires connaissent du "manly-art". Il nous semble qu'il aurait été facile de choisir des sportsmen absolument en dehors du conseil de ville, ou au moins de choisir en dehors de ce corps la majorité des membres de la commission. Il est évident, toutefois, qu'un candidat en dehors de l'édilité avait peu de chance d'être élu, puisque les échevins seuls avaient le pouvoir de choisir les commissaires. Il en est résulté ceci: plusieurs candidats sont restés sur le carreau et plusieurs autres, sentant leur impuissance à passer avant les échevins, n'ont pas voulu se risquer, et parmi ceux là nous en connaissons qui étaient admirablement qualifiés. Nous ne nommerons personne, mais ces experts qui se sont retranchés à la dernière minute devant des obstacles infranchissables étaient infiniment plus compétents que trois au moins des commissaires actuels. Il en est parmi ces derniers dont les noms n'ont jamais été mis en vedette dans le domaine du sport, d'autres qui ont fait de l'athlétisme quelques années, et encore en se spécialisant dans une seule branche, mais tous n'ont de la boxe qu'une notion nébuleuse et peu recommandable.

Dans tous les états de la république voisine où des commissions pugilistiques existent, on voit figurer à l'actif de ces organisations des anciens boxeurs qui ont eu de l'éclat dans l'arène et qui savent par cœur tous les règlements du marquis de Queensbury, régissant la boxe; on voit aussi des sommités du sport et on prend bien soin d'écarter tout candidat douteux et incompétent. Réelement, dans ces états, le public peut avoir une confiance illimitée aux commissaires de boxe; les pugilistes ne trouvent jamais à récriminer quand ils sont suspendus ou pris en défaut, et tout marche comme dans le meilleur des mondes. La moindre sanction fait autorité et les arbitres eux-mêmes admettent sans détour la juridiction de ces commissions. En sera-t-il de même pour la commission locale? Nous le souhaitons, mais nous en doutons. Il surgira des circonstances difficiles où la commission se divisera trois contre deux et, comme, d'après nous, les membres compétents sont en minorité, ils seront obligés de céder bien qu'ils auront raison, la plupart du temps. Ce sera là, on le conçoit une dangereuse anomalie.

Pour conclure, disons que Montréal aurait pu faire beaucoup mieux dans la sélection des membres de sa première commission de boxe. L'avenir ne tardera pas à démontrer la justesse de nos assertions.

LA SAISON DU TURF.

Elle a été ouverte ces jours-ci, et là encore il semble qu'il y ait des réformes à accomplir avant que la saison vieillisse trop. Il y a certains hippodromes qui ont grandement besoin d'améliorations, et nous espérons que le public recevra plus de confort sur ces terrains qu'il n'en reçut l'an dernier. C'est un enfant gâté qui retire ses faveurs aussi vite qu'il les donne et les propriétaires de nos hippodromes feraient bien de le comprendre avant qu'il soit trop tard.

Quant au turf lui-même, il semble que la présente saison ne différera pas beaucoup de la dernière. L'association d'élevage et de course de Québec contrôle

(*à suivre page 30*)

LIVRES ET REVUES

PAR LOUIS CLAUDE

L'un de nos distingués hygiénistes, membre du bureau provincial d'hygiène, M. le Docteur Hector Palardy, vient de publier *Hygiène Sexuelle,* dont l'Avant-propos explique absolument l'intention et le but.

M. le Chanoine Emile Chartier, vice-recteur de l'Université de Montréal, a bien voulu donner son bienveillant encouragement à cette œuvre uniquement destinée aux parents et aux professeurs.

Certains enseignements sont rigoureusement nécessaires; il faut donc les apprendre, et le Docteur Palardy a tenté une chose utile, indispensable, destinée à faire le plus grand bien, pourvu qu'elle s'adresse à ceux à qui elle est strictement destinée.

Le Docteur Palardy est à mettre la dernière main à un Manuel d'Hygiène qui devra être répandu partout, et qui est destiné à tous sans distinction d'âge et de situation.

Nous complimentons sincèrement le Docteur Palardy qui comprend si noblement son rôle d'éducateur et le remplit avec talent, tact, et conscience.

Les trois causeries qui suivent ne peuvent pas, on le constatera tout de suite, être données devant des auditoires trop jeunes ni être mises entre toutes les mains. Les sujets qu'elles traitent sont d'un intérêt primordial, puisqu'elles portent sur les origines mêmes de la vie ou sur les maux qui peuvent en altérer les sources. A ce titre, on ne saurait leur donner trop d'attention. D'autre part, quoi qu'en puissent penser certains novateurs en matière pédagogique, les notions et les vérités qu'elles comportent touchent à des sujets trop délicats pour être mises impunément à la portée de toutes les intelligences, soit qu'elles y éveillent des curiosités inutiles, soit qu'elles puissent entraîner à des expériences fâcheuses.

Elles sont donc, dans l'esprit de l'auteur, réservées à des catégories limitées, prêtes à aborder la vie sexuelle ou à affronter les dangers de la vie. Il appartiendra aux maîtres et aux parents de déterminer à quels jeunes gens et jeunes filles elles peuvent convenir.

Ce supplément ne sera, en conséquence, livré que sur demande spéciale de personnes autorisées.

Nous accusons réception de la cinquième série des "Lettres de Fadette," délicat recueil des articles que la brillante femme de lettres offre à ses fidèles lectrices toutes les semaines, dans le Devoir. On trouve de tout, dans ce petit volume, tout ce qui intéresse l'intelligence et le cœur, et l'on y puise inépuisablement les conseils réconfortants, les notes émues, les pensées fortes qui font mieux comprendre la vie et aident surtout à élever son âme vers des visions supérieures, et à accomplir des gestes utiles.

* * *

DOLLARD par Hervé Gagnier après avoir subi deux fois, et peut-être davantage les feux de la rampe, et non sans un gros succès, vient d'être publié. Evidemment la pièce vaut surtout par son sentiment patriotique, mais encore faudrait-il ne pas abuser de cette corde, de crainte de l'user trop profondément. L'intention de l'auteur était certainement fort belle, ce n'est pas sa faute, si la pièce qui devrait traduire une page d'épopée n'atteint pas. Il aurait fallu un grand poète, là où s'est trouvé un modeste prosateur.

* * *

Le colonel Charles Gautier vient de dresser contre l'Angleterre un violent réquisitoire, sous ce titre *L'Angleterre et Nous.* Il y montre d'abord que la guerre de 1914-1918 fut avant tout une guerre anglo-allemande. Partant de cette donnée, il examine rapidement les rapports entre la France et l'Angleterre depuis 5 ou 6 siècles, et il déclare que les Français sont toujours l'éternel adversaire de l'Angleterre.

Les deux chapitres suivants forment un dyphique bien caractéristique: "Période de guerre et de sacrifices, ou période française"; — "Période de paix et de bénéfices, ou période britannique". Il étudie ensuite le traité de Versailles, et les divers événements qui s'en suivirent: incidents de Silécie, occupation de la Rhur, sabotage de l'influence française en Orient par l'Angleterre. Tout un chapitre, et l'un des plus intéressant, est consacré à "L'Emprise" de l'Angleterre sur la politique et les mœurs françaises. Il y a aussi des pages très curieuses sur l'anglomanie en France. Enfin l'auteur conclut en réclamant, pour son pays, une politique d'indépendance et de dignité nationale.

Ce livre, auquel on pourrait peut-être reprocher d'avoir été écrit par un officier et non pas un diplomate, est cependant des plus suggestif et d'une information excellente. Il arrive fort à propos au moment où M. Poincaré vient de prendre la direction du ministère; car l'on n'ignore point les sentiments de l'ancien Président de la République Française sur "nos amis Anglais". M. Poincaré, le grand nationaliste, aurait volontiers patroné et préfacé le livre du colonel Gautier.

* * *

MABROUKA, FEMME ARABE.— Par Octave Charpentier; roman illustré de bois gravés par Paul Baudier.

Ce roman est une étude de la polygamie et des mœurs des bédouins du bled. Il nous fait assister à la vie côte à côte des deux épouses d'Ali et nous montre, à travers la fataliste résignation de l'Islam, la douleur de la première épouse, Mabrouka, sacrifiée à la nouvelle, à la favorite. Le conflit n'a rien des frénésies tumultueuses, des heurts bruyants coutumiers chez les occidentaux: il n'en reste pas moins étrange, passionnant, tragique. Ce roman, d'une concision et d'une sobriété de forme voulues, nous familiarise avec les coutumes et fêtes du mariage, avec les croyances des bédouins aux médecines étranges, aux amulettes, aux incantations, aux philtres magiques.

Octave Charpentier rappelle, à toute occasion, qu'il a voulu faire ce livre exact: exact dans la couleur, l'atmosphère, exact dans l'observation des mœurs, dans la notation des superstitions, dans les caractères de ses héros. Il insère les critiques que lui firent des amis musulmans, — et les accepte, — prouvant en cela son désir de vérité, de bonne foi et son impartialité.

Ce sont de tels livres qui peuvent nous faire intimement connaître les milieux de l'Islam.

Les bois gravés par Paul Baudier, décorent ce roman de neuve et originale façon. Des calligraphies arabes, des préceptes, forment d'amusantes têtes de pages, intercalées dans les dessins pittoresques. Les culs-de-lampe sont empruntés, en général, à la bijouterie et jouaillerie arabes.

* * *

Un "preneur" d'Ames, "Louis Lenoir", s. j. (1914-1917), aumonier des marsouins, par Goerges Guirton. Beau volume in-8o, 544 pages avec un portait, deux planches hors-texte et neuf cartes(majoration comprise) 12 fr.

Librairie J. de Gigord, 15, rue Cassette, Paris-6e. Action populaire, 51, r. St-Didier, Paris-16e.

UN HOMME D'HONNEUR

Par GAILLARD de CHAMPRIS

(*Suite et fin*)

Le caissier, ayant lu la lettre, la porta à son patron. Celui-ci vint aussitôt à la rencontre de son client et l'introduisit dans son cabinet, dont il ferma soigneusement la double porte. Puis, s'abstenant de toute question comme de tout commentaire, il déclara simplement:

—Monsieur le Comte, j'ai le regret de vous informer que, faute de disponibilités, Madame la Comtesse a dû, depuis vingt-quatre heures, suspendre tous ses paiements.

Et sans laisser à Pontaillac le temps d'une réplique, il le conduisit jusqu'à la porte de l'étude avec toutes les marques d'un parfait respect.

Dans la rue, Elzéar demeura d'abord atterré; puis une colère sourde gronda en lui. Ainsi on le traitait comme un voleur! Car il n'admettait pas que Marie-Thérèse fût réduite à laisser protester les traités de ses fournisseurs, ni qu'elle eût, dans la journée même, employé ou aliéné toutes ses ressources. Elle avait donné des ordres contre lui, contre lui seul. Le notaire, qui avait affecté tant de déférence, savait qui il était, ce qu'il voulait et par quels moyens. Aussi de quel air insolent lui avait-il débité la formule mensongère qui achevait sa ruine! Vouloir, à tout prix, échapper au mépris de ses pairs et encourir celui d'un tabellion, quelle misère! Et c'est sa femme qui lui valait cette avanie! Il lui en voulait de la trouver si cruellement prévoyante, si habilement impitoyable, elle qui avait été si longtemps tout aveuglement, tendresse et docilité, et de qui, quelques heures plus tôt, il attendait son salut.

Il en frémissait encore quand, à l'heure du dîner, il franchit la porte de son hôtel. Mais il se rappela les conseils de patience, les assurances vagues que Marie-Thérèse, après l'avoir si durement traité, avait fini par lui prodiguer, et son optimisme de vieil enfant gâté reprenant le dessus, il s'imposa de demeurer calme et, au besoin, souriant.

De fait, le valet de chambre qui vint préparer son habit, l'informa que Madame la Comtesse, invitée à l'Opéra et désireuse de causer avec lui avant de partir, le priait de vouloir bien être très exact pour le dîner.

Que sa femme allât au théatre en un pareil jour, qu'elle voulût d'abord lui parler, voilà qui était de bon augure. Aussi apporta-t-il à sa toilette des soins complaisants et parut-il tout regaillardi quand il entra à la salle à manger.

Le repas cependant fut pénible. La comtesse paraissait sans inquiétude et sans colère. Mais Yvonne et Antoinette, encore sous l'émotion du matin, dissimulaient mal, l'une son hostilité, l'autre sa tristesse. Leur attitude agaça Pontaillac qui n'acceptait pas d'être jugé par des petites filles. Il affecta une gaieté désinvolte qui froissa sa femme. Devant cette désapprobation nouvelle, il finit par garder le silence.

Heureusement le service fut rapide et les deux époux se retrouvèrent bientôt dans ce petit salon qui, quelques heures auparavant, les avaient vus si violemment aux prises.

De lourds rideaux damassés tombaient des hautes fenêtres, de grosses bûches flambaient dans la cheminée pétillante, de délicats abat-jour tamisaient la lumière, l'arôme du café brûlant s'exhalait des tasses fines: tout cela donnait une impression de confort solide et d'absolue sérénité. Enfoncé dans une bergère Elzéar jouissait de ce bien-être avec l'entière certitude que Marie-Thérèse allait lui apporter les paroles de salut.

Il n'attendit pas longtemps.

—J'ai commandé une voiture pour neuf heures. Voulez-vous que je vous dépose au Royal en passant?

Et sur un geste de son mari:

—Car vous allez au cercle comme d'habitude, n'est-ce pas? Vous êtes sûr, en tout cas, d'y trouver le seul accueil qui vous convienne.

—Mais Montgomery?

—Vous ne lui devez plus rien. On le sait au Royal. Vous pouvez, je le répète, y retourner la tête haute.

Si convaincu qu'il fût d'avoir droit à tous les sacrifices, et si habitué à une chance toujours fidèle, Pontaillac ne s'attendait pas, de Marie-Thérèse, à un revirement si complet et si généreux. Une joie immense et, après l'angoisse du désastre, l'orgueil de connaitre une fois de plus la victoire, le poussèrent à un élan de gratitude.

—Vous avez fait cela, Marie-Thérèse! Vous avez eu pitié de moi, vous m'avez sauvé! Comment reconnaitrai-je jamais?..

Et d'un geste qu'elle ne put prévenir, il porta à ses lèvres les mains qui avaient perdu l'habitude de se tendre vers lui.

Elle repoussa bien vite cet hommage qui s'égarait.

—Ne vous méprenez pas, protesta-t-elle. J'ai fait pour vous tout ce que je devais. Je vous ai sauvé, je crois, de ce que vous considérez comme un déshonneur. Mais je n'ai rien fait, absolument rien, que pût m'interdire l'intérêt des miens. La situation de nos enfants reste ce soir ce qu'elle était ce matin. Ne me remerciez donc pas de ce qui, à vos yeux, était un sacrifice nécessaire, mais qui m'apparaissait à moi, comme une inexcusable trahison.

Stupéfait, Pontaillac n'eut d'abord pas la force de demander une explication. Marie-Thérèse continua:

—Ce n'est pas tout. Votre dernier accident m'impose une résolution à laquelle je songeais depuis longtemps, mais devant laquelle je reculais toujours à cause de vous. Nous allons quitter Paris. Nous y menons une existence médiocre, pénible pour tous, dangereuse pour vous; nos filles ne sauraient y trouver un établissement convenable, et moi je suis lasse d'y faire les gestes d'une situation qui n'est pas la nôtre. On m'offre en Gascogne un domaine suffisant; nous y vivrons à l'aise: Yvonne et Antoinette y prendront les habitudes qui doivent devenir les leurs; peut-être rencontreront-elles là-bas, de braves gentilshommes capables de les apprécier. Quant à nous, nous pourrions y goûter le repos, peut-être plus , si vous vouliez. Voilà ce que je vous offre. Libre à vous d'accepter. Pour moi, mon parti est pris, et à Pâques prochain, les enfants et moi serons à Montalban.

Sous cette parole froide, Pontaillac avait retrouvé ses esprits. Mais il ne s'appliqua pas à discuter une résolution qu'il sentait inébranlable. D'ailleurs que lui importait un avenir éloigné? Une seule question le préoccupait, d'un intérêt immédiat, urgent. Comment Marie-Thérèse avait-elle pu désintéresser Montgomery sans aliéner une parcelle de son avoir? Par quel prodige admirable ou par quel subterfuge inquiétant s'était-elle procuré une somme aussi considérable? A moins que...

Il se refusa à une plus longue incertitude.

—Marie-Thérèse, dit-il, vous règlerez à votre guise votre existence et celle de vos enfants. Pour moi, j'ai le temps d'y songer. Aujourd'hui une seule chose m'importe, que j'ai le droit de savoir, que vous avez le devoir de me faire

connaitre sans restriction. Hier, j'ai contracté une dette considérable. Aujourd'hui j'en suis, dites-vous, libéré. Je vous crois sur parole, et ne veux pas d'autre preuve.

—En voici une pourtant, répondit-elle. Et elle tendit un acquit parfaitement régulier, signé Montgomery.

—Cette preuve, insista Pontaillac, ne fait qu'aviver mon désir de savoir. Comment avez-vous pu vous acquitter? Vous ne disposez d'aucun capital. Vous avez donc dû emprunter. A qui? A qui, je vous le demande. Je veux savoir de qui je suis le débiteur.

—Vous n'êtes le débiteur de personne.

—Vous ou moi, c'est la même chose.

—Non.

—Si, puisque vous portez mon nom. Vos dettes sont les miennes.

—Ne cherchez pas, je vous prie, à rétablir une communauté supprimée depuis longtemps. Entre nous, il n'y a plus rien de commun que les apparences. Et encore personne ne s'y trompe. Si, par respect pour le nom de mes enfants, j'ai tenu à vous épargner une fâcheuse affaire, faites-moi l'honneur de penser que je n'ai pas eu recours à des moyens déshonorants.

—Alors pourquoi les taire?

—Je ne vous dois aucun compte.

—Je n'accepte pas de l'argent sans savoir d'où il vient.

—Vous n'avez pas été toujours si scrupuleux.

—Pardon, j'ai pu emprunter, j'ai pu vivre de complaisances généreuses...

—Dites d'aumônes.

—Je n'ai jamais rien fait qui ne fût admis de notre monde. Mes sottises ont été sottises de gentilhomme, et quand elles m'ont obligé à recevoir des services, ceux qui m'ont aidé l'ont toujours fait en connaissance de cause, et j'ai toujours su de qui j'étais l'obligé. Je ne recevrai pas aujourd'hui un secours anonyme.

—Ce secours vous vient de moi.

—Par des voies que j'ignore.

—Les supposez-vous coupables?

Il n'osa pas répondre d'abord, puis devant le silence persistant de Marie-Thérèse, il ne se posséda plus.

—Vous ne me ferez pas croire que votre famille est intervenue en ma faveur. Elle me hait trop pour cela. Et puis, vous me l'auriez dit, trop contente de m'écraser sous la magnanimité des vôtres. Il vous a donc fallu emprunter. Mais à qui? Une si forte somme! en si peu d'heures! avec si peu de garanties! On sait bien que vous ne pourrez jamais payer. Alors? alors? Et cependant ce reçu est là, régulier, signé Montgomery.

A peine ce nom prononcé, Pontaillac s'arrêta comme illuminé d'une clarté soudaine, puis repartit violemmemt:

—Le voilà le mot de l'énigme, le voilà. C'est lui, Montgomery. Il a signé sans avoir rien reçu, parce qu'il ne pouvait rien recevoir. Il a signé pour vous plaire. Je ne puis cependant pas supposer. . . .Non vous êtes incapable. . .

Si fugitif qu'eût été le soupçon, si hâtive la rétraction, Marie-Thérèse s'était dressée toute pâle.

—Misérable! cria-t-elle.

Cette protestation acheva de convaincre Pontaillac, mais rassuré sur un point, il sentait s'aviver, s'exaspérer d'autres inquiétudes.

—Oui, vous êtes au-desous de cela, je le sais, je le répète. Mais alors comment avez-vous fait? Vous seriez-vous abaissée à prier? Auriez-vous livré le secret de ma misère? Vous n'en aviez pas le droit.

Marie-Thérèse comprit qu'il valait mieux en finir par une explication totale.

—J'avais le droit et le devoir de ne pas vous laisser compromettre l'avenir de nos enfants et, à vos criminelles fantaisies, j'ai opposé une résistance que vous avez pu apprécier. Mais j'avais le droit, peut-être même le devoir de vous arracher à vous-même; et c'est pourquoi je veux vous organiser loin de Paris l'existence digne et calme qui convient à notre âge, à notre situation. Mais il fallait que vous quittiez Paris la tête haute, et, sans croire comme vous à la gravité d'un incident de cercle, j'ai voulu vous libérer de toute obligation même imaginaire.

—Vous avez eu une belle idée!

—Je n'avais pas le choix. D'ailleurs qu'ai-je fait de déshonorant ou même d'incorrect? Montgomery est un vieil ami de la famille. Il m'a connue toute jeune, presque enfant.

—Et vous avez pleuré devant lui.

—Oh! je vous en prie, cette démarche me fût assez pénible pour que vous n'en dénaturiez pas le caractère. Je l'ai faite pour vous.

—Oui, mais en étalant vos griefs contre moi.

—Je n'ai pas eu cette peine. Vous vous êtes assez peu gêné jadis. Montgomery, comme tout le monde, sait parfaitement ce que furent votre vie et ses conséquences pour nous. Aussi a-t-il, dès le premier mot, deviné l'objet de ma démarche; il a compris même quelle responsabilité il avait contractée en s'associant à votre folie d'hier soir.

—C'était son droit de jouer avec moi.

—Non, puisqu'il vous savait ruiné. Vous exposer, même de votre plein gré, à une catastrophe où des innocents s'abîmeraient avec vous, c'est une faute qu'un gentilhomme aurait dû s'interdire,

—Voilà des idées nouvelles!

—Ce sont celles de Montgomery.

—Les aurait-il eues sans vous?

—Peut-être ma démarche a-t-elle réveillé sa conscience. Mais autant que par amitié pour nous, c'est pour réparer son erreur qu'il a renoncé à un droit absolu. Sa résolution l'honore...

—En me déshonorant.

—Vous divaguez.

—Montgomery se figure que j'ai joué de vous.

—Il sait que vous ignoriez ma démarche.

—Il a fait semblant de le croire. Mais comment pourrait-il admettre que vous avez osé pareille chose à mon insu? Comment pourrait-il croire que je resterai jusqu'au bout dans l'ignorance? que je pousserai l'aveuglement jusqu'à ne demander aucune explication, ou la faiblesse jusqu'à profiter d'un pareil compromis? Et maintenant que je sais, comment reparaître devant lui? Feindre de ne rien savoir, quelle lâcheté! Remercier, quelle humiliation! Mieux vaut la mort!...

Devant cette obstination orgueilleuse et stupide d'Elzéar à méconnaître, tout ensemble, son devoir et son intérêt véritables, Marie-Thérèse pensa se décourager. Epuisée, désarmée elle se tut et ferma les yeux, pendant que son mari, mâchonnant un cigare, tisonnait les bûches presque éteintes. Mais elle se rappela sa méditation du matin à l'église, les conseils de son directeur et sa propre résolution de ne pas abandonner l'âme dont elle demeurait la seule gardienne.

—Elzéar, reprit-elle, avec une gravité qui le fit tressaillir, ne prolongeons pas ce soir une discussion inutile. Mais si, après l'accueil que je vous ai fait ce matin, je n'ai pas cru pouvoir me désintéresser de vous; si, pour vous, j'ai tenté une démarche singulièrement pénible à ma fierté; ce soir encore si, malgré votre persistante injustice envers moi, malgré votre indifférence pour vos enfants, je vous parle sans colère, croyez à la gravité de mes raisons et daignez me faire confiance.

Ces raisons, elle n'osait pas les formuler. Son souci chrétien d'une âme en danger toucherait peu son mari, elle-même taxait encore de faiblesse la pitié plus humaine qui renaissait en son cœur, et se refusait à une confidence au moins prématurée. Mais dans son regard, dans son geste, dans son intonation, elle tâcha de mettre toute sa force persuasive:

—Ce que j'ai fait, acceptez-le pour aujourd'hui. Retournez au cercle pour sauver les apparences. Puis, dans quelques jours, venez avec nous à la campagne. Je ne vous importunerai pas; vous réfléchirez et vous comprendrez sans doute que le moment est venu pour nous du repos et de la paix.

Elle évita les mots trop précis: la vieillesse, la mort. Mais la gravité de son accent fit impression sur Pontaillac. En lui-même, il murmura: qui sait?—et demeura un instant rêveur.

A réfléchir aux conseils de sa femme, il reconnut qu'il ne pouvait se dispenser de paraître au cercle. Quelque dût être l'avenir, il fallait utiliser et fortifier en même temps la situation créée en sa faveur par Marie-Thérèse et Montgomery. Mais, au moment de franchir le seuil étincelant de lumière et gardé par des valets en culotte courte, il pensa commettre une déloyauté. Ce club, dont il avait, en fait, violé les règlements, il n'avait plus le droit d'y pénétrer. Il bénéficiait aujourd'hui d'un subterfuge, mais le jour où percerait la vérité il n'aurait plus qu'à s'enfuir, s'il ne voulait pas se faire chasser...

A cette idée d'un scandale possible, il faillit rebrousser chemin; une force instinctive triompha de son préjugé. Honteux, anxieux, il voulait sauver la face, quitte à se juger ensuite et à s'exécuter lui-même.

Il entra dans la salle de lecture, serra quelques mains, parcourut un journal du soir, passa à la bibliothèque, au billard, à la salle de jeu, mais sans s'arrêter nulle part. Il redoutait la rencontre de Montgomery et les soupçons de tous. Qui pouvait admettre que cet homme ruiné eût pu, dans les vingt-quatre heures acquitter une dette d'un demi-million? Il ne se faisait aucune illusion sur l'étonnement que pouvait provoquer sa présence. Quelques questions banales sur sa santé lui parurent d'indiscrètes allusions à la fatigue, aux émotions de la nuit précédente; les poignées de main de quelques vieux camarades lui parurent, trop énergiques pour ne pas ressembler à d'ironiques félicitations. Et toujours, dans chaque coin de salle, à chaque tournant de porte, il croyait apercevoir Montgomery insupportable de condescendance ou déconcertant d'ignorance affectée. Il n'y put tenir et, après une dernière station dans un salon presque désert, il partit, d'autant plus raide qu'il avait plus envie de courber la tête. Il erra par les Champs-Elysées, furieux et désemparé. Pour la première fois de sa vie, il se sentait devant l'irréparable, et l'effondrement de sa situation mondaine lui paraissait plus grave qu'autrefois la ruine des siens, plus douloureux que jadis la mort du tout petit bambin qui aurait dû perpétuer son nom. Mais de sa déchéance, il accusait plus l'impitoyable égoïsme de sa femme que sa propre aberration. Même coupable, il se croyait des droits imprescriptibles, et du châtiment le plus naturel, le plus indulgent aussi, il s'indignait comme d'une injustice monstrueuse.

Par la grande avenue, les autos roulaient brillantes et silencieuses, évoquant aux yeux de Pontaillac toute une vie de splendeur et de plaisirs: théâtres, soupers, retours alanguis sur des coussins moelleux très parfumés.

Et brusquement une autre situation surgit devant lui: là-bas, dans le Midi, une gentilhommière pareille à une grande ferme perchée sur un roc aride, et là, loin de tout, une existence pauvre et morne parmi des hobereaux sans élégance.

Un passé prestigieux à jamais aboli, un avenir funèbre. . . .Ce contraste lui fut si douloureux qu'en franchissant le pont de la Concorde, il entendit l'appel de l'eau noire et profonde.

Mais plus que l'horreur physique devant le froid et l'asphyxie, il éprouva la répugnance du gentilhomme devant un suicide sans distinction et forcément scandaleux.

Le lendemain, il ne se réveilla pas. Faute d'autres indices, le médecin conclut à une syncope cardiaque.

Cette mort subite provoqua bien quelques commentaires. Seul Montgomery sut toute la vérité, en recevant un billet où le même homme qui avait violé les serments les plus sacrés, réduit les siens à la misère et finalement reculé devant une expiation facile, s'efforçait de faire revivre son aristocratique fierté:

Mon cher ami,

Sur l'intervention de Madame de Pontaillac, vous avez cru devoir m'accorder un traitement auquel je n'avais pas droit. Sans m'expliquer clairement les motifs de votre indulgence, je tiens à vous remercier. Mais je tiens plus encore à spécifier que j'ignorais, que je regrette et désapprouve la démarche tentée en ma faveur.

Il ne m'appartient pas, il est vrai, d'en supprimer les conséquences publiques. Mais je puis en refuser le bénéfice. C'est ce que je fais en disparaissant sans bruit, et avec le seul regret d'avoir manqué au code qui, dans notre monde, règle les rapports des honnêtes gens. On m'a reproché d'avoir mal vécu; vous êtes témoin que j'aurai su bien mourir. PONTAILLAC.

Tant de délicatesse émut Montgomery qui se promit de réhabiliter discrètement la mémoire de cet ami méconnu.

Quand il s'en ouvrit à Marie-Thérèse, elle ne le détourna pas de son projet. Et pourtant, à son tourment de veuve chrétienne, s'ajoutait la douleur d'avoir reçu comme adieu suprême une lettre où Elzéar-Melchior-Renaud, comte de Pontaillac injuriait "l'épouse vindicative et les filles ingrates" qui l'avaient trahi, et les accablait sous sa malédiction de gentilhomme seul fidèle à l'honneur!

... MON CARNET DE VOL ...

Par MAURICE BILLARD

Pour bien des personnes, et en particulier pour nos camarades de "la chasse" (l'aviation de chasse) le bombardement aérien la nuit, a été longtemps une douce plaisanterie, et bien peu y croyaient dès son origine vers 1915. A cette époque en effet, il était entendu que les bombardiers de nuit allaient au petit bonheur se "décharger" sur tel ou tel point, ou dans le voisinage... et qu'une fois délestés ils renraient au bercail, très satisfaits d'eux-mêmes; et d'autant plus contents qu'aucun moyen efficace de contrôle n'existait encore. Malgré les renseignements fournis par les prisonniers et le S. R. (Service de Renseignement de l'Armée) on ne pouvait arriver par ces moyens qu'à des "recoupements" très approximatifs et dans bien des cas, les résultats (bons ou nuls) obtenus par nos "hiboux" restaient dans l'ombre, sans toutefois faire cesser les calomnies dont on ne se privait pas à leur endroit.

Un point capital qui rendait incrédule la grande majorité (aviateurs de jour ou autres civils) c'est que, n'ayant jamais volé de nuit, ou trop peu, il leur était absolument impossible de comprendre que l'on pu voir, soit par clair de lune, soit même par une nuit claire sans lune!

Cela dépassait la compréhension de beaucoup. Pour ceux qui admettaient que l'on peut diriger, il restait la question bombardement proprement dite, et en raison de la vitesse de l'appareil, de sa hauteur, de la superficie restreinte des objectifs, il leur semblait à eux aussi, impossible d'obtenir un résultat appréciable.

Un dernier point enfin qui faisait regarder nos aviateurs de nuit comme des "fumistes," c'est qu'à son début, l'aviation de nuit (comme toute chose nouvelle d'ailleurs) fut en butte à des difficultés sans nombre, et que ses moyens d'action très limités ne la mirent pas en mesure d'effectuer immédiatement des sorties aussi fréquentes que l'aviation de jour.— Ce rôle de "parents pauvres," elle l'a joué jusqu'a u commencement de 1918, et elle l'aurait tenu plus longtemps encore probablement, si "Fritz" ne s'était pas mis, lui aussi de la partie, en allant rappeler aux Parisiens, Nancéens, Châlonnais et autres citadins de l'arrière front, que cette arme, pour obscure qu'elle était, n'en était pas moins redoutable et avec laquelle il allait bientôt falloir compter.

Or, puisque les boches s'en servaient, nous devions nous en servir aussi. Il fallait que les habitants de Ludwighafen ou Calsruhe entendent aussi la sirène et aillent se geler dans leurs caves, tout comme le faisaient bon nombre de citoyens français.

Certes, je n'irai pas jusqu'à dire que toujours les résultats étaient merveilleux.; mais je tiens à relater ici un bombardement effectué le 3 mars 1918, et au cours duquel les résultats constatés n'ont pas été sans causer une vive surprise à notre brave commandant!

Depuis notre arrivée à Nancy, juillet 19 7, nous en étions, au bout de 8 mois à notre troisième chef de groupe!

L'un n'était resté qu'un mois, puis avait été renvoyé à l'arrière, appelé aux destinées futures d'un centre de création récente; le second vu ses hautes aptitudes (!?) après un stage très court, nous avait lui aussi faussé compagnie, envoyé dans un vague bureau, d'un état major quelconque. Le troisième — celui que nous avions actuellement — venait d'une escadrille de nuit et qui plus est, d'une escadrille du front. Ah! quel foudre de guerre! C'est lui qui connaissait le bombardement de nuit... on ne lui en remontrerait pas (pensez donc)! et d'ailleurs puisqu'on l'avait élevé au commandement d'un groupe de bombardement il allait montrer ce dont il était capable, et ça allait "barder"!...

Pendant les premiers mois il ne fit que de rares sorties (peut-être cinq ou six tout au plus, et jamais comme pilote, il avait trop confiance en lui probablement) quand un beau jour, l'idée lui vint de nous faire bombarder à une altitude inférieure à 1500m., car, disait-il, passé cette hauteur c'était lancer ses obus en pure perte, sans aucune chance de toucher le but, etc...

Je dois dire qu'en raison des appareils démodés dont nous étions dotés à cette époque, et aussi en raison de la défense anti-aérienne très active existant sur toute la région des mines et usines du bassin de Briey, entre Metz et Luxembourg,; nous étions obligés d'effectuer nos sorties à une altitude toujours supérieure à 2000m. Au-dessous c'était risquer d'être pris dans un projecteur et d'être descendu presque immédiatement. Personnellement, tous mes bombardements dans cette région, furent faits à 2500m. souvent plus haut (vous voyez le héros!)

Bref, les commentaires qui éclatèrent après le rapport de ce jour, 3 mars 1918 provoquèrent parmi tout le "personnel naviguant" une excitation qu'il est bien facile de comprendre.

"As-tu entendu cela".

"On voit bien qu'il n'y va pas lui".

"Qu'il commence!"

"Il veut donc nous faire tous descendre!"

Et autres réflextions qui étaient loin d'être marquées du respect dû à un supérieur, mais qui au fond, étaient assez justes.

A notre popote, au déjeûner, il ne fut question que de la nouvelle décision: altitude maximum 1500!

de L... ne dit pas exactement sa façon de penser; d'autres émirent des réflexions amères sur celui entre les mains duquel était placées les destinées du G. B. 2 (notre groupe).

Le soir, le temps était superbe, c'était la pleine lune, et on allait pouvoir s'en donner, à 1500... ou au-dessus!...

Dès la première minute le moteur se mit à ronfler comme jamais il ne l'avait fait, et moins de vingt minutes après le décollage nous étions déjà à 1000m, c'est dire que ça allait "gazer"...

Le ciel était d'une limpidité de cristal, et les étoiles qui s'allumaient une à une donnaient à la voute céleste un aspect féérique, qui en considérant... mais qu'allais-je faire, n'empiétons pas sur le terrain de nos poètes, il pourrait être glissant... et revenons plutôt à notre brave "Pericula Ludus II". Au fait, vous ne savez pas que lorsque de L... et moi décidâmes de faire équipe ensemble, aprés bien des noms choisis et éliminés presque aussitôt, nous nous arrêtâmes sur celui-ci: Péricula Ludus comme devant être celui que porterait désormais notre "coucou".

"Pericula Ludus," ancienne devise des

Dragons du Dauphin, qui à peu de chose près voulait dire: "Nous nous jouons des périls". Cette maxime peut sembler prétentieuse, mais bah! avec des aviateurs vous savez!. . il faut s'attendre à tout.

Après avoir pris notre hauteur régulière sur le terrain, environ 12 à 1500 m. nous piquions droit au nord. Nous passions successivement sur Vaucouleurs, Toul, que nous laissions à notre droite, le Bois de Prêtre... de L... se retourne:— Allô, tu sais notre altitude?— Je regarde mon "Badin" (indicateur de vitesse) qui indique 2500; en riant je lui réponds:—2500?— Oui, est-on assez haut? — Le moulin gaze bien, pas de "coton," pourquoi s'arrêter?— Alors, allons-y! — Evidemment par une nuit comme celle-ci, on verrait un poilu dans une tranchée, profitons-en!—

Sur Arnaville, nous étions à 3000. et notre ascension continuait, je tape sur l'épaule de mon pilote — "Dis donc, si V... nous voyait!" "Tu parles d'une tête!... Oh!"... geste légèrement ironique.

Nous approchons, je distingue depuis quelques instants notre objectif de ce soir, l'immense triangle que fait au Sud de Metz la gare des Sablons. Le terrain de Frascati, avec ses hangars à Zeppelins semble désert. Tout est calme. Tiens, voici un projecteur... C'est celui de Longeville, puis un autre, celui d'Ars cette fois.. Puis immédiatement la D. C. A. (défense contre avion) commence son concert, que nous n'entendons pas, mais dont les effets se traduisent au-dessous de nous par une nué de petits flocons blancs si nombreux qu'on serait tenté de croire à une mer de nuages soudaine. Nous sommes au Nord de Frascati et dans quelques secondes le point sera atteint. Dernières recommandations à de L.., bon tout va bien.

Nous croisons la route nationale de Nancy à Metz... la traverse de la voie ferrée... les ateliers des Sablons... Boum! Boum! Un saut brusque, un virage serré et nous revoilà face au Sud.

Instinetivement je me penche... Tiens qu'est-ce que ça veut dire? J'appelle de L.. Diable... des raînées de feu courent en tous sens au milieu des voies ferrées... des explosions... une lueur plu sforte, c'est l'incendie qui se déclare! Quelle veine, je regarde de tous côtés, pas de doute possible, nous sommes seuls sur le point, voilà donc notre résultat: *notre premier incendie constaté* par nous-mêmes, et l'altimètre? 3600m j'empoigne de L. qui ne se tient plus de joie l'avion monte encore et nous conduit à 4300 m. Et le retour s'effectue de façon joyeuse avec force rosseries pour notre Commandant.

En rentrant au terrain, pendant qu'on recharge l'appareil, je fais mon compte-rendu, sans oublier de mentionner l'altitude. Deux camarades reviennent, ce sont ceux qui nous ont succédé, ils déclarent que l'incendie s'étend de plus en plus, et qu'on le voit maintenant du terrain à 1500 m. à la verticale. Bonne affaire. . De cette façon pour les autres voyages la direction sera facile. Cette nuit-là nous fîmes trois sorties. A cinq heures du matin, nous nous glissons dans nos toiles.

Le lendemain, vers 11 heures, je rencontrais le Commandant qui sortait de son bureau; il m'accueillit tout souriant.—

"Ah! Billard, un coup épatant, hein? C'est très bien, mon petit"

—Mais, mon Commandant...

—"A propos vous savez que votre incendie se voyait de Luxembourg (ville distante de Metz de 35 à 40 milles) les Caproni (l'escadrille italienne de notre groupe) me l'ont signalé?

—Je suis très heureux mon commandant, seulement, voulez-vous me permettre une question? —Allez-y, qu'y a-t-il?

—Vous avez bien lu mon rapport?— Surpris, il me regarde.

—Mais oui, pourquoi cette question?

—Mais avez-vous bien remarqué l'altitude, mon commandant?—Alors, moitié sévère, moitié souriant, il me donne une bourrade amicale.

—Allez! de L.. et vous, je ne pourrai jamais arriver à vous mâter. Bombardez à l'altitude que vous voudrez, mais ne le dites pas aux autres!...

... L'Aiglon au Cinéma ...



L'authenticité documentaire de la mise en scène de ce film est incontestable. Toutes les vues ont été prises dans les jardins et appartements impériaux du château deSchoenbrunn, lesquels, jusqu'à ce jour, étaient interdits au public.

La chambre que Napoléon Ier occupait en 1809, la chambre mortuaire du Duc de Reichstadt, ainsi que les appartements somptueux de l'Empereur François II d'Autriche, ont été conservés dans toute leur vérité historique

Le carosse et les voitures de gala du couronnement, les uniformes et services de table, proviennent du Garde-Meuble de la Maison Impériale d'Autriche.



La Compagnie Europa, à qui reviendra la gloire de nous présenter un film d'une aussi grande portée historique, ne s'en tiendra pas là, paraît-il; et son directeur, Monsieur Ch. Lalumière, avec qui nous nous entretenions dernièrement, nous annonçait pour un avenir très rapproché: L'Epingle Rouge, La Dette, Le Rêve, Quatre-Vingt-Treize, etc., etc...

CHARLOT.

SYMPATHIES

La Revue Moderne offre ses profondes sympathies à ,Mademoiselle Diane Brûlé, secrétaitaire de son administration, qui a eu la douleur de perdre sa jeune sœur, Alberte, dans le cours du dernier mois. La directrice et le personnel de la Revue Moderne se sont associés de tout leur cœur au deuil de Mademoiselle Brulé et de sa famille



M. L. M. Langlais

La Revue Moderne désire également exprimer ses vives condoléances à M. Wilbrod Langlais, l'un de ses plus dévoués amis, qui a récemment perdu son père, M. L. M. Langlais, de Saint-Octave de Métis, l'un des hommes les plus actifs et les plus prograssifs de la région du bas de Québec. Marchand influent, commerçant de bois important, M. Langlais a dirigé pendant nombre d'années des affaires nombreuses dans la vallée de la Métapédia, où son nom est resté comme celui d'un homme intègre, intelligent et patriote.

Nous prions son fils et toute la famille Langlais d'agréer l'expression de nos sincères sympathies.

LA DIRECTRICE.

Vie Sportive

(suite de la page 22)

cinq des pistes locales et elle est bien organisée. Sa première année d'existence a été fructueuse et elle a versé à la trésorerie provinciale la jolie somme de $4,000 pour aider au développement de la race chevaline dans la province. C'est un beau geste qui a été apprécié, nous en sommes sûr, par le gouvernement provincial. Bien qu'il soit notoire que nos hippodromes ont perdu des sommes considérables, l'an passé, un meeting encaissant un déficit de plus de $9,000, ce don illustre bien l'esprit philanthropique qui anime nos turfmen et il est à espérer, en retour, que les autorités useront de moins de sévérité à leur égard. Il nous semble qu'une réduction dans le pourcentage alloué au gouvernement serait dans l'ordre des choses, car le déficit que plusieurs de nos pistes ont expérimenté l'an passé provient de cette coudure pratiquée dans leurs recettes. Une division plus restreinte serait plus rationnelle.

* * *

Le scandale qui vient d'être découvert sur quelques pistes du sud des Etats-Unis tiendra l'œil ouvert aux dirigeants de nos champs de courses. On vient, en effet, de mettre à jour toute une exploitation honteuse qui avait des ramifications dans tous les grands centres américains. Il a été prouvé qu'une vingtaine de courses avaient été arrangées sur la même piste, dans une seule réunion, que des jockeys s'étaient vendus à des agents sans vergogne et que des milliers de clients s'étaient fait frustrer des sommes considérables. Plusieurs jockeys furent suspendus; maints agents au livre furent arrêtés et condamnés à la prison et ce scandale a causé une commotion non seulement aux Etats-Unis mais aussi au Canada où ces jockeys et leurs montures sont bien connus. C'est pourquoi les commissaires de nos hippodromes devront exercer une surveillance constante sur les jockeys et les entremetteurs, qui pullulent toujours sur les champs de course. Du reste, plusieurs pilotes ont été mis au rancart la saison passée et le public a applaudi à cette intervention opportune et justifiée de nos commissaires du turf. Quelques-uns des jockeys suspendus sont allés se faire ensuite démasquer ailleurs, de sorte que s'il existait un doute dans l'esprit de quelques-uns sur la justesse de la décision des juges à l'égard de ces jockeys, l'avenir n'a pas tardé à dissiper les doutes et à donner entièrement raison aux juges.

LA SAISON DU BASE-BALL.

Le jeu national américain est en plein épanouissement. Il opère aux Etats-Unis depuis plus d'un mois, et il a commencé dans notre province depuis une couple de semaines. Son emprise est irrésistible et elle se manifeste surtout sur les jeunes. On voit lever les petits clubs comme les champignons et chaque année apporte une moisson nouvelle. Sans trouver à redire à l'expansion du jeu national américain qui possède tant de beauté, on nous permettra bien de déplorer quelque peu le peu d'engouement qu'on manifeste vis à vis de la crosse, notre jeu national. Il nous semble qu'une sérieuse organisation, ce printemps, aurait remis la crosse en honneur, mais aussi longtemps on refusera de commencer par le commencement, c'est-à-dire par les jeunes, aussi longtemps la crosse végétera jusqu'à ce qu'elle meure d'inanition.

LUDOR.

Pour les Lecteurs et Amis de de La Revue Moderne.

Afin d'encourager les lecteurs de la REVUE MODERNE à continuer à la lire régulièrement, et induire les personnes qui l'achètent de temps en temps seulement à la lire chaque mois, nous instituons un concours mensuel de quatre prix: 1er prix, $25.—2ème prix, $15.—3ème prix, $10.— 4ème prix, $5.

Ce concours commencera avec notre édition de juin, Les copies de la REVUE MODERNE seront numérotées et quatre de ces numéros seront proclamés dans l'édition du mois suivant. L'Hon. M. Médéric Martin, maire de Montréal, sera prié de tirer au sort les quatre premiers numéros gagnants.

Les numéros gagnants, de la ville de Montréal, pourront se présenter à nos bureaux avec la REVUE MODERNE portant le numéro proclamé, afin de recevoir le montant attribué à ce numéro.

Les personnes en dehors de la ville pourront nous envoyer sous pli recommandé, le numéro de la REVUE MODERNE qui portera le numéro gagnant et nous leur ferons parvenir sans retard le montant en argent auquel elles auront droit.

Si le numéro retourné est détérioré, nous nous engageons à le remplacer.

Ne manquez pas de dire à vos parents et amis de retenir, chez leur marchand de journaux, les copies de notre édition du mois de juin ou d'envoyer immédiatement au bureau de la REVUE MODERNE, 147, rue S. Denis, le montant de $3.00 pour une année ou de $5.00 pour deux ans d'abonnement.

NOTES ET ECHOS

Par LUC

Le journaliste qui a écrit au sujet de la conférence de M. Victor Barbeau (Turc) et de son prochain départ pour Paris, ceci:"La France nous réclame M. Victor Barbeau. Nous le rendra-t-elle jamais?" doit être consolé. La France ne nous réclame pas plus M. Barbeau qu'elle ne nous a jamais réclamé personne. M. Barbeau est envoyé par le gouvernement provincial à Paris, pour y parfaire ses études littéraires, et il est l'heureux bénéficiaire d'un prix de journalisme fondé par l'honorable M. David. Il est d'ailleurs, croyons-nous, le choix personnel du ministre, car nous ne savons pas qu'aucun jury ait désigné M. Barbeau à cette faveur. Et pour rassurer pleinement notre inquiet confrère, disons que la France est assez riche en talents pour ne pas faire main-mise sur les célébrités d'outremer.

* * *

Nous sommes heureux de voir M. Edouard Montpetit occuper à la Convention de Gênes, un poste dans la commission chargée de règler les questions russes, car nous sommes certains que la France comptera en notre représentant canadien-français, un allié éclairé et juste.

Ceux qui ont autrefois assisté aux "Soirées de Famille" du Monument National n'auront pas appris sans de vrais regrets, la mort de Madame Chapdelaine, l'une des pionnières du Théâtre français à Montréal. Madame Chapdelaine était l'une des étoiles des "Soirées de Famille" si fort appréciées et encouragées par les bons publics d'antan.

* * *

La fière attitude de la France à la conférence de Gênes remplit de juste contentement tous les peuples qu'un cruel égoïsme n'entraine pas à penser que la grande crucifiée doit renoncer aux réparations qui lui sont dues, parce que la reconnaissance de ses droits éclatants entrave l'intérêt commercial des pays accapareurs et des peuples rapaces.

* * *

Le nouveau Trésorier de la Province de Québec nous semble un homme aussi charmant qu'intelligent, et qui ne se froissera pas si nous lui demandons instamment: Bon M. Nicol, moins de Surplus et moins de Taxes, s-v-p-!

Le soviétisme n'intimide personne à la Conférencee de Gênes.

* * *

L'union Nationale Française fêtera Sainte Jeanne d'Arc de façon mémoreble. D'abord par une fête religieuse à Notre-Dame, suivie d'une manifestation patriotique à la Maison de la rue Viger, au pied de la statue de la Sainte; le soir par une conférence de M. L'Abbé Dellattre, l'éloquent prédicateur du Carême à Notre Dame. Finalement par un appel à la charité du public dans une souscription en pleine rue, dirigée par nos dames charitables qui auront pour la circonstance réquisitionné le plus joli bataillon de jeunes filles, recrues qui feront des merveilles dont bénéficieront nos compatriotes français maltraités par la guerre et la crise économique.

Les jeunes vendeuses offriront des "Jeanne d'Arc", et les lecteurs de la *Revue Moderne* constateront avec plaisir que ce petit tableau de la grande Française est la miniature du célèbre tableau de Lenoir qui orne notre couverture de mai.



Cette photographie, qui vous montre un sportsman et son guide sur le point de prendre un "portage" dans les Laurentides, ne manquera pas d'inspirer à tous ceux qui sont déjà allé en excursion de pêche dans cette pittoresque région de notre province, le désir d'y retourner dès l'ouverture prochaine de la pêche à la truite.

L'Abbé Constantin

Par Ludovic Halévy

I

D'un pas encore vaillant et ferme, un vieux prêtre marchait sur la route poudreuse, en plein soleil. Il y avait déjà plus de trente ans que l'abbé Constantin était curé de ce petit village qui dormait là, au bord d'un mince cours d'eau appelé la Lizotte.

L'abbé Constantin, depuis un quart d'heure longeait le mur du château de Longueval; il arriva devant la grille d'entrée qui s'appuyait, haute et massive, sur deux lourds piliers de pierres. Le curé regarda, triste, deux affiches bleues placardées sur les piliers.

Ces affiches annonçaient que, le mercredi 18 mai 1881, à une heure de relevée, aurait lieu, à l'audience des criées du tribunal civil de Souvigny, la vente du domaine de Longueval, divisé en quatre lots:

1o Le château de Longueval et ses dépendances, parc de cent cinquante hectares entièrement clos de murs et traversé par la rivière de la Lizotte. Mise à prix: six cent mille francs;

2o La ferme de Blanche-Couronne, trois cents hectares, mise à prix: cinq cent mille francs;

3o La ferme de la Rozeraie, deux cent cinquante hectares, mise à prix: quatre cent mille francs;

4o La futaie et les bois de la Mionne, d'une contenance de quatrecent cinquante hectares, mise à prix: cinq cent cinquante mille francs.

Et ces chiffres additionnés donnaient la respectable somme de deux millions cinquante mille francs.

Ainsi donc il allait être divisé, ce magnifique domaine qui, depuis deux siècles, avait toujours été transmis intact ,de père en fils, dans la famille des Longueval. L'affiche annonçait bien que, après l'adjudication provisoire des quatre lots, il y aurait faculté de réunion et mise en adjudication du domaine tout entier; mais c'était un bien gros morceau et, selon toute apparence, aucun acheteur ne se présenterait.

La marquise de Longueval était morte, six mois auparavant; en 1873, elle avait perdu son fils unique, Robert de Longueval; les trois héritiers étaient les petits-enfants de la marquise. Pierre, Hélène et Camille. On avait dû mettre le domaine en vente, Hélène et Camille étant mineures. Pierre, un jeune homme de vingt-trois ans, avait fait des folies, était à moitié ruiné et ne pouvait songer à racheter Longueval.

Il était midi. Dans une heure, il aurait un nouveau maître, le château de Longueval. Et ce maître, qui serait-il? Quelle femme, dans le grand salon tout entouré d'anciennes tapisseries, prendrait, au coin de la cheminée, la place de la marquise, la vieille amie du pauvre curé de campagne? C'était elle qui avait relevé l'église du village;c' était elle qui, deux fois par semaine, dans son grand landau tout encombré de petits vêtements d'enfant et de gros jupons de laine, venait prendre l'abbé Constantin et faisait avec lui ce qu'elle appelait la *chasse aux pauvres*.

Il reprit sa marche en pensant à tout cela, le vieux prêtre... Puis il pensait aussi, —les plus grands saints ont eu leurs petites faiblesses,—il pensait aussi à ses chères habitudes de trente années brusquement interrompues. Tous les jeudis et tous les dimanches, il dînait au château... Comme il était gâté, câliné!... La petite Camille—elle avait huit ans—venait s'asseoir sur ses genoux et lui disait:

—Vous savez, monsieur le curé, c'est dans votre église que je veux me marier, et bonne maman enverra des fleurs tout plein l'église... plus que pour le mois de Marie. Ce sera comme un grand jardin tout blanc, tout blanc!

Le mois de Marie!... C'était alors le mois de Marie; l'autel, autrefois, à cette époque-là disparaissait sous les fleurs apportées des serres du château. Cette année, sur l'autel, rien que quelques pauvres bouquets de muguet et de lilas blanc. Autrefois, tous les dimanches, à la grand'-messe, et tous les soirs, pendant le mois de Marie, mademoiselle Hébert, la lectrice de madame de Longueval, venait tenir le petit harmonium donné par la marquise... Aujourd'hui, le pauvre harmonium, réduit au silence, n'accompagnait plus la voix des chantres et les cantiques des enfants.

Le mur du parc venait de finir, de ce parc dont tous les détours étaient familiers au vieux curé. La route suivait maintenant les bords de la Lizotte et, de l'autre côté de la petite rivière, s'étendaient les prairies des deux fermes; puis, au delà, s'élevait la haute futaie de la Mionne. Morcelé...le domaine allait être morcelé!... Cette pensée déchirait le cœur du pauvre prêtre. Pour lui, tout cela, depuis trente ans, tenait ensemble, faisait corps. C'était un peu son bien, sa chose, cette grande propriété. Il se sentait chez lui sur les terres de Longueval. Il lui était arrivé plus d'une fois de s'arrêter complaisamment devant quelque immense champ de blé, d'arracher un épi, de l'égrener et de dire:

—Allons! le grain est beau, bien ferme et bien nourri. Nous aurons cette année une bonne récolte.

Par toutes les choses de sa vie, par toutes ses habitudes, tous ses souvenirs, il tenait à ce domaine dont la dernière heure était venue.

L'abbé apercevait au loin la ferme de Blanche-Couronne. Là encore, le curé se trouvait chez lui. Bernard, le fermier de la marquise, était son ami, et, lorsque le vieux prêtre s'était attardé dans ses visites aux pauvres et aux malades, lorsqu'il se sentait un peu de fatigue dans les jambes et des tiraillements dans l'estomac, il s'arrêtait, soupait chez Bernard, se régalait d'un bon fricot de lard et de pommes de terre, vidait son pichet de cidre; puis, après le souper, le fermier attelait sa vieille jument à son petit cabriolet et reconduisait le curé à Longueval. Tout le long de la route, ils bavardaient et se querellaient... Le curé reprochait au fermier de ne pas venir à la messe, et celui-ci de répondre:

—La femme et les filles y vont pour moi... Vous savez bien, monsieur le curé, c'est comme ça chez nous. Les femmes nous feront ouvrir les portes du paradis.

Et malicieusement il ajoutait:

—S'il y en a un!

Le vieux curé bondissait dans le vieux cabriolet.

—Comment! s'il y en a un? Mais certainement il y en a un!

—Alors vous y serez, monsieur le curé. Vous dites que ce n'est pas sûr... et moi, je vous dis que si... Vous y serez! vous y serez! à la porte, guettant vos paroissiens

et continuant à vous occuper de nos petites affaires... Et vous direz à saint Pierre... car c'est bien saint Pierre, n'est-ce pas, qui tient les clefs du paradis?

—Oui, c'est saint Pierre.

—Eh bien, vous lui direz, à saint Pierre s'il veut me fermer la porte au nez: "Bah! laissez-le passer tout de même... C'est Bernard, un des fermiers de madame la marquise, un brave homme. Il était du conseil municipal, et il a voté pour le maintien des sœurs qu'on voulait renvoyer de l'école." Ça touchera saint Pierre, qui répondra: "Eh bien, allons, passez, Bernard, mais c'est bien pour faire plaisir à M. le curé." Car vous serez encore curé là-haut, et curé de Longueval. Ce serait trop triste pour vous le paradis, si ça vous empêchait de rester curé de Longueval.

Curé de Longueval, oui, toute sa vie il n'avait été que cela, n'avait jamais rêvé autre chose et n'avait jamais voulu autre chose. Il était là seul, tranquille, faisant tout lui-même; toujours par voies et par chemins, sous le soleil et sous la pluie, sous le vent et sous la grêle. Son corps s'était endurci à la fatigue, mais son âme était restée douce et tendre.

Il vivait dans son presbytère, grande maison de paysan qui n'était séparée de l'église que par le cimetière. Quand le curé montait à l'échelle pour palisser ses poiriers et ses pêchers, par-dessus la crête du mur il apercevait les tombes sur lesquelles il avait dit les dernières prières et jeté les premières pelletées de terre.

Parmi ces tombes, il y en avait une qui, plus souvent que les autres, avait sa visite et ses prières. C'était la tombe de son vieil ami, le docteur Reynaud, mort entre ses bras en 1871, et dans quelles circonstances! Le docteur était comme Bernard, jamais il n'allait à la messe et jamais il n'allait à confesse; mais il était si bon, si charitable!... C'était la grande préoccupation, la grande inquiétude du curé. Son ami Reynaud, où était-il? Puis il se rappelait la noble vie du médecin, toute de courage et d'abnégation, il se rappelait sa mort, surtout sa mort! et il se disait:

—Au paradis! il ne peut être qu'au paradis! Le bon Dieu lui a peut-être fait faire un peu de purgatoire... pour la forme...mais il a dû l'en retirer au bout de cinq minutes...

Voilà tout ce qui passait par la tête du vieux curé pendant qu'il continuait sa route vers Souvigny. Il s'en allait à la ville, chez l'avoué de la marquise, pour connaître le résultat de la vente, pour savoir quels étaient les nouveaux maîtres de Longueval; l'abbé avait encore un kilomètre à parcourir, avant d'atteindre les premières maisons de Souvingy, quand il entendit au-dessus de sa tête des voix qui l'appelaient:

—Monsieur le curé! monsieur le curé!

En cet endroit une longue allée de tilleuls faisait terrasse et l'abbé, levant la tête, aperçut madame de Lavardens et son fils Paul.

—Où allez-vous, monsieur le curé? demanda la comtesse.

—A Souvigny, au tribunal, pour savoir...

—Restez ici... M. de Larnac doit venir, après la vente, me dire le résultat.

L'abbé monta sur la terrasse.

Gertrude de Lannilis, comtesse de Lavardens, avait été très malheureuse. A dix-huit ans, elle fit une folie, la seule de sa vie, mais irréparable. Elle épousa, par amour, dans un élan d'enthousiasme et d'exaltation, M. de Lavardens, un des hommes les plus séduisants et les plus spirituels de ce temps. Lui ne l'aimait pas et ne se mariait que par nécessité; il avait dévoré sa fortune patrimoniale et ne se soutenait dans le monde que par des expédients. Mademoiselle de Lannilis savait cela, mais elle se disait:

—Je l'aimerai tant, qu'il finira par m'aimer.

De là tous ses malheurs. Son existence aurait été tolérable, si elle n'avait pas tant aimé son mari. Elle ne réussit qu'à le fatiguer de ses obsessions et de ses tendresses. Il reprit sa vie d'autrefois, qui était fort désordonnée. Quinze années se passèrent ainsi dans un long martyre, supporté par madame de Lavardens avec toute l'apparence d'une impassible résignation; résignation qui n'était pas dans son cœur. Rien ne put la distraire ni la guérir de cet amour qui la déchirait.

M. de Lavardens mourut en 1869, laissant un fils agé de quatorze ans, chez lequel déjà se montraient tous les défauts et toutes les qualités de son père. La fortune de madame de Lavardens se trouvait un peu diminuée. Madame de Lavardens vendit l'hôtel de Paris, se retira à la campagne, vécut avec beaucoup d'ordre et d'économie, se consacrant tout entière à l'éducation de son fils.

Mais, là encore, les chagrins et les tristesses l'attendaient. Paul était intelligent, aimable et bon, mais absolument rebelle à toute contrainte et à tout travail. Il désespéra les précepteurs qui s'efforcèrent de lui faire entrer quelque chose de sérieux dans la tête, se présenta à Saint-Cyr, ne fut pas admis et commença par dévorer, à Paris, rapidement et follement,deux ou trois cent mille francs.

Cela fait, il s'engagea à un régiment de chasseurs d'Afrique, se conduisit bravement, devint très rapidement maréchal des logis et, au bout de trois années, allait être nommé sous-lieutenant, quand il s'amouracha d'une jeune personne qui jouait la *Fille de madame Angot* au théâtre d'Alger. Paul avait fini son temps, il quitta le service et revint à Paris avec sa chanteuse d'opérette...puis ce fut une danseuse...puis une comédienne... Il s'essayait dans tous les genres, Il vécut de la brillante et misérable existence des désœuvrés... Mais il ne passait à Paris que trois ou quatre mois. Sa mère lui faisait une pension de trente mille francs et lui avait déclaré que jamais, elle vivante, il n'aurait un sou de plus avant son mariage. Aussi, voulant faire bonne figure à Paris et y mener joyeuse vie, dépensait-il ses trente mille francs, entre les mois de mars et de mai, puis revenait docilement se mettre au vert, à Lavardens, chassant, pêchant et montant à cheval avec les officiers du régiment d'artillerie qui tenait garnison à Souvigny.

Dès que le curé fut en présence de madame de Laverdens:

—Je puis, lui dit-elle, vous dire les noms des acquéreurs de Longueval. Je suis absolument tranquille et ne mets pas en doute le succès de notre combinaison. Pour ne pas nous faire sottement la guerre, nous nous sommes mis d'accord, mon voisin M. de Larnac, M. Gallard un gros banquier de Paris, et moi. M. de Larnac aura la Mionne; M. Gallard, le château et Blanche-Couronne; moi, la Rozeraie.

En ce moment, une voiture parut au loin sur la route.

—Voici M. de Larnac, s'écria Paul. Je reconnais ses poneys.

Tous les trois, en hâte, descendant de la terrasse, retournèrent au château...Ils y arrivèrent au moment où la voiture s'arrêtait devant le perron.

—Eh bien? demanda madame de Lavardens.

—Eh bien, répondit M. de Larnac, nous n'avons rien...

—Comment, rien? demanda madame de Lavardens, fort pâle et fort émue.

—Rien, rien, absolument rien, ni les uns ni les autres.

Et M. de Larnac raconta ce qui venait de se passer à l'audience des criées du tribunal de Souvigny.

—Tout a d'abord marché comme sur des roulettes. Le château est adjugé à M. Gallard pour six cent mille cinquante francs. Une enchère de cinquante francs avait suffi. En revanche, petite bataille pour Blanche-Couronne. Les enchères s'élèvent de cinq cent mille à cinq cent vingt mille francs, et encore la victoire à M. Gallard. Nouvelle bataille et plus vive pour la Rozeraie; elle vous est enfin adjugée, madame, pour quatre cent cinquante-cinq mille francs... et moi, j'enlève sans concurrence la forêt de la Mionne avec une

surenchère de cent francs. Tout paraissait fini; on entourait nos avoués pour savoir le nom des acquéreurs. Cependant M. Brazier, le juge chargé de la vente, réclame le silence, et l'huissier met en vente les quatre lots réunis à deux milions cent cinquante mille francs. Un murmure circule dans l'auditoire. De tous côtés on entendait dire:"Personne, allez. il n'y aura personne..." Mais Gibert, l'avoué, qui, jusque-là, n'avait pas donné signe de vie, se lève et dit tranquillement: "J'ai acquéreur pour les quatre lots réunis à deux millions deux cent mille francs." Ce fut comme un coup de foudre! Une grande clameur suivie bientôt d'un grand silence... Cependant M. Gallard se penche vers Sandrier, l'avoué qui avait porté ses enchères... La lutte s'engage entre Gibert et Sandrier... On arrive à deux millions cinq cent mille francs...Court moment d'hésitation chez M. Gallard... Il se décide... Il continue jusqu'à trois millions... Là, il s'arrête et le domaine est adjugé à Gibert... On se jette sur lui... Le nom, le nom de l'acquéreur?

—C'est une Américaine; répond Gibert, madame Scott.

—Madame Scott! s'écria Paul.

—Tu la connais? deamnda madame de Lavardens.

—Si je la connais!... si je la....! Pas du tout... Mais j'étais au bal chez elle, il y a six semaines.

—Au bal chez elle!... et tu ne la connais pas!... Quelle sorte de femme est-ce donc?

—Ravissante, délicieuse, idéale, une merveille!

—Et il y a un M. Scott?

—Certainement, un grand blond. On me l'a montré...Il ne s'amusait guère, je vous en réponds... Il nous regardait et il avait l'air de se dire: "Qu'est-ce que c'est que tous ces gens-là?... Qu'est-ce qu'ils viennent faire chez moi?..." Nous venions voir madame Scott et miss Percival, la sœur de madame Scott... Et ça en valait la peine!

—Ces Scott, dit madame de Lavardens en s'adressant à M. de Larnac, est-ce que vous les connaissez?

—Oui, madame, je les connais... M. Scott est un Américain colossalement riche, qui est venu s'installer à Paris l'année dernière... Dès que ce nom a été prononcé, j'ai compris que la victoire n'avait jamais été indécise, Gallard était battu d'avance. Les Scott ont commencé par acheter à Paris un hôtel de deux millions, du côté du parc Monceau, rue Muriel. Et aussitôt mes Américains installés à Paris, la pluie d'or a commencé. De vrais parvenus s'amusant à jeter l'argent par les fenêtres. Cette fortune est toute récente; on raconte que madame Scott, il y a une dizaine d'années, mendiait dans les rues de New York.

—Elle a mendié?

—On le dit, madame.

Puis elle s'est mariée avec ce Scott, le fils d'un banquier de New York... et, tout d'un coup, un procès gagné leur a mis entre les mains, non pas des millions, mais des dizaines de millions. Ils ont quelque part, en Amérique, une mine d'argent, mais une mine sérieuse, une vraie mine, une mine d'argent... dans laquelle il y a de l'argent... Ah! vous allez voir quel luxe va éclater à Longueval!... Nous aurons tous l'air de pauvres dans le pays.

—Voilà nos voisins! s'écria madame de Lavardens. Une parvenue! Et ce n'est rien encore...une hérétique, monsieur l'abbé, une protestante!

Une hérétique! une protestante! Pauvre curé! c'était bien à cela que, tout de suite, il avait pensé en entendant ces mots: *une Américaine, madame Scott*. Que lui importait son origine! Que lui importaient ses dizaines et dizaines de millions! Elle n'était pas catholique! Il ne baptiserait plus les enfants nés à Longueval, et la chapelle du château, où si souvent il avait dit la messe, allait être transformée en un oratoire protestant.

Au milieu de tous ces gens consternés, désolés, seul, Paul de Lavardens paraissait radieux.

—Une ravissante hérétique, en tout cas, dit-il, et même, deux ravissantes hérétiques! Il faut les voir, les deux sœurs, à cheval, au Bois...

—Allons, Paul, raconte-nous ce que tu sais, ce bal dont tu parlais... Comment es-tu allé au bal chez ces Américaines?

—Par le plus grand hasard!... Ma tante Valentine restait chez elle ce soir-là... J'arrive vers dix heures...et dame! ça n'est pas d'une gaieté folle, les mercredis de ma tante Valentine... J'étais là depuis vingt minutes quand j'aperçois Roger de Puymartin qui s'esquivait. Je le rattrape dans le vestibule. Je lui dis:"Rentrons ensemble.—Oh! je ne rentre pas... je vais au bal. —Chez qui?—Chez les Scott; veux-tu venir avec moi?—Mais je ne suis pas invité. —Moi non plus!—Comment! toi non plus? —Non, je vais attendre un de mes amis. —Et les connaît-il, les Scott, ton ami?— A peine, mais assez pour nous présenter tous les deux... Viens donc... Tu verras madame Scott:—Oh! je l'ai vue, à cheval, au bois.—Elle n'est pas décolletée à cheval. Tu n'as pas vu ses épaules...et ce sont ses épaules qu'il faut voir... Il n'y a rien de mieux à Paris pour le moment..." Et, ma foi! je suis allé au bal... et j'ai vu les cheveux rouges de madame Scott, et j'ai vu les blanches épaules de madame Scott... et j'espère bien les revoir, quand il y aura des bals à Longueval...

—Paul! dit madame de Lavardens, en lui montrant l'abbé.

—Oh! monsieur l'abbé, je vous demande bien pardon...Est-ce que j'ai dit quelque chose?... Non, il me semble...

Le pauvre prêtre n'avait pas entendu. Sa pensée était ailleurs. Déjà, il voyait le pasteur du château glisser sous les portes des maisons du village de petites brochures évangéliques.

Continuant son récit, Paul entama une description enthousiaste de l'hôtel, qui était une merveille...

—De mauvais goût... interrompit madame de Lavardens.

—Pas du tout, maman, pas du tout!... Des meubles admirables, des arrangements pleins de grâce et d'originalité... Une serre incomparable inondée de lumière électrique. Et le buffet installé dans la serre, sous une treille chargée de raisins...au mois d'avril!... et on pouvait en cueillir à pleines mains! Les accessoires du cotillon avaient, paraît-il, coûté quarante mille francs. Puymartin m'a raconté l'histoire de madame Scott... seulement ce n'était pas tout à fait l'histoire de M. de Larnac... Il m'a dit qu'elle avait été enlevée toute petite par des saltimbanques et que son père l'avait retrouvée faisant de la voltige dans un cirque ambulant, bondissant par-dessus des banderoles et traversant des cerceaux de papier...

—Une écuyère! s'écria madame de Lavardens, j'aimais mieux la mendiante!

—Et pendant que Roger me racontait ce roman du *Petit Journal*, je voyais venir du fond d'une galerie, l'écuyère du cirque forain, dans un merveilleux fouillis de satin et de dentelles, et j'admirais ces épaules, ces éblouissantes épaules, sur lesquelles ondulait un collier de diamants gros comme des bouchons de carafe. Ajoutez à cela, s'il vous plait, qu'elle avait fort grand air, la petite saltimbanque, et qu'elle était tout à fait à son aise dans ces splendeurs.

Paul était si bien lancé, que sa mère dut l'arrêter. Devant M. de Larnac for dépité, il laissait trop naïvement éclater sa satisfaction d'avoir pour voisine cette miraculeuse Américaine.

L'abbé Constantin se préparait à reprendre le chemin de Longueval; mais Paul, en le voyant sur le point de partir:

—Oh! non, non, monsieur l'abbé, vous n'allez pas faire une seconde fois à pied la route de Longueval. Permettez-moi de vous reconduire en voiture. Cela me fait beaucoup de peine de vous voir ainsi dans le chagrin. Je veux essayer de vous distraire. Oh! vous avez beau être un saint, je vous fais rire quelquefois avec mes folies.

Une demi-heure après, le curé et Paul roulaient côte à côte dans la direction du village. Paul parlait, parlait! Sa mère n'était plus là pour le calmer et pour le modérer. Sa joie était débordante.

—Non, voyez-vous, monsieur l'abbé, vous avez tort de prendre les choses au tragique... Tenez, regardez ma petite jument, comme elle trotte! comme elle lève les pattes! Vous ne la connaissiez pas. Regardez, regardez donc comme elle tire! comme elle tire!... Allons! doucement!... Rien ne vous presse, n'est-ce pas, monsieur l'abbé? Voulez-vous rentrer par les bois? Ca vous fera du bien de prendre un peu d'air...Je n'ai pas dit trop de bêtises, tout à l'heure, devant vous monsieur l'abbé? C'est que je serais si fâché!...

—Non, mon enfant, je n'ai rien entendu.

Après s'être jeté à gauche, sous bois, Paul revint à sa première phrase:

—Je vous disais donc, monsieur l'abbé, que vous aviez tort de prendre ainsi les choses tragiquement. Voulez-vous que je vous dise ce que je pense? C'est très heureux ce qui vient d'arriver.

—Très heureux?

—Oui, très heureux... J'aime mieux les Scott à Longueval que les Gallard. Vos pauvres,—car, j'en suis bien sûr, c'est surtout à vos pauvres que vous pensez,—eh bien, vos pauvres ont fait aujourd'hui une bonne journée. Voilà mon opinion. La religion?... oui, la religion... Ils n'iront pas à la messe!...cela vous fait du chagrin, c'est tout naturel, mais ils vous enverront de l'argent, beaucoup d'argent...et vous le prendrez, et vous aurez bien raison... Ca va être une pluie d'or sur tout le pays... Un mouvement! un tapage! des voitures à quatre chevaux, des postillons poudrés, des *rallye-papers*, des chasses à courre, des bals, des feux d'artifice... Et là, dans ce bois, dans cette allée où nous sommes, je reverrai les deux amazones et les deux petits grooms dont je parlais tout à l'heure. Si vous saviez comme elles sont gentilles à cheval, les deux sœurs! Un matin, j'ai fait, derrière elles, tout le tour du bois de Boulogne, à Paris. Je les vois encore. Elles avaient des chapeaux gris à haute forme, de petits voiles noirs bien plaqués sur la figure et deux grandes amazones sans taille, avec une seule couture qui suivait la ligne du dos... et il faut que des femmes soient fièrement bien faites pour porter des amazones comme ça!... Parce que, voyez-vous monsieur l'abbé, avec les amazones sans taille, il n'y a pas de tricherie possible...

Le curé ne donnait plus aucune attention aux discours de Paul. Au bout de l'allée dans laquelle était engagée la voiture il voyait venir un cavalier au galop.

—Regardez donc, dit-il à Paul, regardez donc. Est-ce que ce n'est pas Jean, là-bas?

—Mais oui, c'est Jean. Je reconnais sa jument grise.

En effet, c'était Jean; et, en apercevant de loin le curé et Paul, il agita en l'air son képi, qui portait deux galons d'or. Jean était lieutenant au régiment d'artillerie en garnison à Souvigny.

Il s'arrêta près de la petite voiture, et s'adressant au curé:

—Je viens de chez vous, mon parrain et Pauline m'a dit que vous étiez allé à Souvigny, pour la vente. Eh bien, qui l'a acheté, le château?

—Une Américaine, madame Scott.

—Et la Rozeraie?

—Encore madame Scott.

—Et la forêt...toujours madame Scott?

—Tu l'as dit, répliqua Paul... Et je la connais, madame Scott... et on va s'amuser à Longueval... Seulement ça fait de la peine à M. l'abbé...parce que c'est une Américaine, une protestante.

—Ah! c'est vrai, mon pauvre parrain... J'irai dîner avec vous, j'ai prévenu Pauline. Je n'ai pas le temps de m'arrêter, je suis de semaine, et il faut que je sois au quartier à trois heures. A demain, mon parrain! Au revoir, Paul.

Le lieutenant reprit le galop; Paul rendit la main à son cheval.

—Oh! tenez, le bon terrain pour trotter! Je vais laisser marcher Niniche... Je l'ai appelée Niniche.

Paul, de la pointe de son fouet, caressa le flanc de Niniche, qui se mit à trotter d'un train d'enfer, et Paul, tout joyeux:

—Mais regardez donc comme elle lève les pattes, monsieur l'abbé! Et si régulière!... Une vraie mécanique... Penchez-vous pour voir.

L'abbé, pour faire plaisir à Paul, se pencha un peu pour voir *comme Niniche levait les pattes*... Mais il pensait à autre chose.

II

Ce lieutenant s'appelait Jean Reynaud. C'était le fils du médecin de campagne qui reposait dans le cimetière de Longueval Lorsque l'abbé Constantin prit en 1846, possession de sa cure, un docteur Reynaud, le grand-père de Jean, était installé dans une maisonnette, sur la route de Souvigny, entre les châteaux de Longueval et de Lavardens.

Marcel, le fils de ce docteur, terminait à Paris ses études de médecine. C'était un travailleur, d'une rare distinction d'esprit. Ses études terminées, il était résolu à rester à Paris, à y tenter la fortune... et tout lui promettait la plus heureuse et la plus brillante carrière, quand il reçut en 1852, la nouvelle de la mort de son père. Marcel accourut à Longueval, le cœur déchiré. Il adorait son père. Il passa un mois auprès de sa mère, et, au bout de ce temps, parla de son retour à Paris.

—C'est vrai, dit-elle, il faut que tu partes.

—Comment! que je parte?... Que nous partions. Crois-tu que je vais te laisser ici toute seule?...

—Aller vivre à Paris!... Quitter ce pays où je suis née, où ton père a vécu, où il est mort...! Jamais mon enfant, jamais! Pars seul, puisque ta vie et ton avenir sont là-bas. Je sais que tu ne m'oublieras pas, que tu viendras me voir souvent.

—Non, maman, je resterai.

Il resta...Ses espérances, ses ambitions, tout s'évanouit, disparut... Il ne vit qu'une chose: le devoir, qui était de ne pas abandonner sa mère agée et souffrante. Dans ce devoir accepté et simplement accompli, il trouva le bonheur.

Marcel se plia de bonne grâce et de bon cœur à son existence nouvelle. Il continua la vie de son père, reprennant le sillon à la place où celui-ci l'avait quitté... Il se donna, sans regrets et sans arrière-pensée, à cette obscure profession de médecin de village. Son père lui avait laissé un peu d'argent, un peu de terre. Il vivait le plus simplement du monde, et la moitié de sa vie appartenait aux pauvres gens, de qui jamais il ne voulut recevoir un sou. C'était son seul luxe.

Une jeune fille se trouva sur son chemin, sans fortune, charmante et seule au monde. Il l'épousa. C'était en 1855, et l'année suivante réservait au docteur Reynaud une grande douleur et une grande joie: la mort de sa vieille mère et la naissance de son fils Jean.

A six semaines d'intervalle, l'abbé Constantin récita les prières des morts sur la tombe de la grand'mère et assista, en qualité de parrain, au baptême du petit-fils.

A force de se rencontrer au chevet de ceux qui souffraient et de ceux qui mouraient, le prêtre et le médecin avaient été attirés et portés l'un vers l'autre. Ils s'étaient sentis de la même race, de la race des tendres, des justes et des bienfaisants.

Les années succédèrent aux années, calmes, douces, tranquilles, dans les pleines satisfactions du travail et du devoir. Jean prit avec son père ses premières leçons d'orthographe, avec le curé ses premières leçons de latin. Jean était intelligent et laborieux; il fit de tels progrès, que les deux professeurs se trouvèrent, au bout de quelques années, un peu embarrassés. Leur élève devenait trop fort pour eux. C'est à ce moment que la comtesse vint s'établir à Lavardens. Elle amenait un précepteur pour son fils Paul, lequel était très gentil, mais très paresseux. Les deux enfants étaient du même âge; ils se connaissaient depuis leurs plus jeunes années.

Madame de Lavardens fit un jour cette proposition au docteur Reynaud:

—Envoyez-moi Jean tous les matins, je vous le renverrai tous les soirs. Le précepteur de Paul fera travailler nos deux enfants... Tout sera pour le mieux. Jean donnera le bon exemple à Paul.

Les choses furent ainsi réglées; et le petit bourgeois donna au petit gentilhomme d'excellents exemples de travail et d'application; mais ces excellents exemples ne furent pas suivis.

La guerre éclata. Le 14 novembre, à sept heures du matin, les mobilisés de Souvigny se réunissaient sur la grande place ; ils avaient pour aumônier l'abbé Constantin, pour chirugien-major le docteur Reynaud. La même idée leur était venue en même temps à tous les deux; le prêtre avait soixante-deux ans, le médecin cinquante.

Le bataillon, au départ, suivit la route qui, en traversant Longueval, passait devant la maison du docteur. Madame Reynaud et Jean attendaient sur le bord du chemin. L'enfant se jeta dans les bras de son père:"Emmène-moi, papa, emmène-moi!" Madame Reynaud pleurait. Le docteur les embrassa longuement, puis il continua son chemin.

La route, à cent pas de là, faisait un coude. Le docteur se retourna, jeta sur sa femme et sur son fils un long regard... le dernier! Il ne devait plus les revoir.

Le 8 janvier 1871, les mobilisés de Sou-

vigny attaquaient le village de Villersexel occupé par les Prussiens, qui s'étaient barricadés dans les maisons. La fusillade éclata. Un mobilisé qui marchait au premier rang reçut une balle en pleine poitrine et tomba. Le docteur Reynaud et l'abbé Constantin marchaient avec les troupes. Ils s'arrêtèrent près du blessé. Le sang lui sortait à flots par la bouche.

—Rien à faire, dit le docteur; il se meurt, il est à vous.

Le prêtre s'agenouilla près du mourant et le docteur s'en alla du côté du village. Il n'avait pas fait dix pas, qu'il s'arrêtait, battait l'air de ses bras et tombait. Le prêtre courut à lui. Il était mort, tué net par une balle dans la tempe.

Le soir, le village était pris, et, le lendemain, on déposait dans le cimetière de Villersexel le corps du docteur Reynaud. Deux mois après, l'abbé Constantin ramenait à Longueval le cercueil de son ami, et derrière ce cercueil, à la sortie de l'église, marchait un orphelin. Jean avait aussi perdu sa mère. A la nouvelle de la mort de son mari, elle était restée anéantie, écrasée, sans une parole, sans une larme. Puis la fièvre l'avait prise, puis le délire, puis, au bout de quinze jours, la mort.

Jean était seul au monde. Il avait quatorze ans. De cette famille, où tous, depuis un siècle, avaient été bons et honnêtes, il ne restait plus qu'un enfant agenouillé sur une tombe et qui promettait, lui aussi, d'être ce qu'avait été son grand-père et ce qu'avait été son père, honnête et bon.

La douleur de Jean fut une douleur d'homme. Longtemps il resta triste et longtemps silencieux. Le soir de l'enterrement de son père, l'abbé Constantin l'emmena avec lui au presbytère. Jean s'était assis au coin du feu. Le prêtre lisait son bréviaire. Une heure s'était passée sans une parole, lorsque Jean, levant la tête:

—Mon parrain, mon père m'a laissé de l'argent?

Cette question stupéfia l'abbé qui crut avoir mal entendu.

—Tu me demandes si ton père?...

—Je vous demande si mon père m'a laissé de l'argent?

—Oui, il t'a laissé de l'argent...

—Dites-moi à peu près ce qu'il a dû me laisser.

—Mais je ne sais...Tu me demandes là des choses...

Une telle question, dans un tel moment, déchirait l'âme du prêtre. Il croyait connaître le cœur de Jean, et, dans ce cœur, il ne devait pas y avoir place pour de semblables pensées.

—Je vous en prie, mon parrain, dites-le moi..., continua Jean doucement. Je vous expliquerai pourquoi je vous demande cela.

—Eh bien, ton père avait, dit-on, deux ou trois cent mille francs.

—Et c'est beaucoup d'argent?

—Oui, c'est beaucoup d'argent.

—Ah! tant mieux, parce que, le jour où mon père a été tué, les Prussiens ont aussi tué le fils d'une pauvre femme de Longueval... la mère Clément, vous savez? Ils ont tué aussi le frère de Rosalie, avec qui je jouais quand j'étais tout petit. Or, puisque je suis riche et qu'elles sont pauvres, je veux partager avec la mère Clément et avec Rosalie l'argent que m'a laissé mon père.

Le curé prit les mains de Jean et, l'attirant à lui, l'entoura de ses bras. La tête blanche vint s'appuyer sur la tête blonde. Deux grosses larmes se détachèrent des yeux du vieux prêtre, roulèrent sur ses joues et vinrent se glisser dans les rides de son visage.

Cependant il dut expliquer à Jean qu'il n'avait pas encore le droit de disposer à son gré de l'héritage de son père. Il allait avoir un tuteur.

—Vous, sans doute?

—Non mon enfant, un prêtre n'a pas le droit d'exercer la tutelle. On choisira, je pense, M. Lenient, le notaire de Souvigny, qui était un ami de ton père. Tu lui parleras, tu lui diras ce que tu désires.

M. Lenient fut, en effet, désigné pour remplir les fonctions de tuteur. Les instances de Jean furent si vives, que le notaire consentit à prélever sur les revenus une somme de deux mille quatre cents francs, qui fut, tous les ans, partagée entre la mère Clément et la petite Rosalie.

Madame de Lavardens, en cette circonstance, fut parfaite. Elle alla trouver l'abbé Constantin:

—Donnez-moi Jean, lui dit-elle, donnez-le-moi tout à fait jusqu'à la fin de ses études. Je vous le ramènerai tous les ans, pendant les vacances. Ce n'est pas un service que je vous rendrai, c'est un service que je vous demande. Je ne peux rien souhaiter de plus heureux pour mon fils. J'abandonne momentanément Lavardens; Paul veut se faire soldat, entrer à Saint-Cyr. Ce n'est qu'à Paris que je trouverai les maîtres nécessaires. J'y conduirai les deux enfants; ils seront élevés ensemble, fraternellement. Je ne ferai pas de différence entre eux, vous pouvez en être persuadé.

Le vieux curé aurait bien voulu garder Jean avec lui, et son cœur se déchirait à la pensée de cette séparation; mais où était l'intérêt de l'enfant? voilà ce qu'il fallait uniquement se demander...On fit venir Jean.

—Mon enfant, lui dit madame de Lavardens, veux-tu venir demeurer à Paris avec moi et avec Paul pendant quelques années?

—Vous êtes bien bonne, madame, mais j'aurais tant désiré rester ici!

Il regardait le curé, qui détourna les yeux.

—Pourquoi partir? continua-t-il, pourquoi nous emmener, Paul et moi?

—Parce que ce n'est qu'à Paris que vous pourrez achever sérieusement vos études. Paul se préparera à ses examens de Saint-Cyr. Tu sais qu'il veut se faire soldat.

—Et moi aussi, madame, je veux l'être.

—Toi soldat? dit le curé, mais ce n'était pas dans les idées de ton père... Il m'a souvent parlé de ton avenir, de ta carrière. Tu devais être médecin, et, comme lui, médecin à Longueval... et, comme lui, assister les pauvres. Jean, mon enfant, souviens-toi.

—Je me souviens, je me souviens.

—Eh bien, alors, il faut faire ce que voulait ton père...Il faut aller à Paris... travailler, bien travailler. Et, un jour, dans la maison de ton père, à cette même place où il a fait tant de bien, les pauvres gens de ce pays retrouveront un autre docteur Reynaud qui, lui aussi, leur sera secourable... Je te le répète, Jean, c'était le vœu le plus cher de ton père. Tu ne peux pas l'avoir oublié.

—Non, je ne l'ai pas oublié; mais, si mon père me voit et s'il m'entend, je suis sûr qu'il me comprend, car c'est à cause de lui...

—A cause de lui?

—Oui, quand j'ai appris qu'il était mort et quand j'ai su comment il était mort, tout de suite, sans avoir besoin de réfléchir, je me suis dit que je serais soldat... et je serai soldat!... Mon parrain, je vous en prie, ne m'empêchez pas...

L'enfant fondit en larmes, dans une véritable crise de désespoir. La comtesse et l'abbé l'apaisèrent avec de douces paroles.

—Oui...oui...c'est entendu...tout ce que tu voudras, tout ce que tu voudras...

Ils avaient la même pensée: laissons faire le temps. Jean n'est encore qu'un enfant; il changera d'avis. En quoi tous deux se trompaient: Jean ne changea pas d'avis.

Au mois de septembre 1876, Paul fut refusé à Saint-Cyr et Jean reçu le onzième à l'Ecole polytechnique. Le jour où la liste des candidats admis fut publiée, il écrivit à l'abbé Constantin:

"Je suis reçu et trop bien reçu, car je veux sortir dans l'armée, et non dans les services civils... Enfin, si je garde mon rang à l'Ecole, cela fera l'affaire d'un de mes camarades. Il aura ma place."

Ce qui arriva... Le classement de sortie lui donna le numéro sept... Mais, au lieu d'entrer à l'Ecole des ponts et chaussées, il entra à l'Ecole d'application de Fontainebleau, en 1878... Il venait d'avoir vingt et un ans.

Deux ans après, Jean sortait le premier de l'Ecole de Fontainebleau, ce qui lui donnait le droit de choisir parmi les places vacantes. Il y en avait une dans le régiment caserné à Souvigny; et Souvigny était à trois kilomètres de Longueval. Il demanda la place et l'obtint.

Voilà comment le lieutenant Jean Reynaud vint, au mois d'octobre 1880, prendre possession de la maison du docteur Marcel Reynaud. Voilà comment il se retrouva dans ce pays, où s'était écoulée son enfance et où tout le monde avait gardé le souvenir de la vie et de la mort de son père. Voilà comment cette joie ne fut pas refusée à l'abbé Constantin de revoir le fils de son ami...Et, s'il faut tout dire, il n'en voulait plus à Jean de ne pas s'être fait médecin. Quand le vieux curé sortait de son église, après sa messe dite, quand il voyait flotter sur la route un nuage de poussière, quand il entendait trembler la terre, sous le roulement des canons... il s'arrêtait et prenait plaisir à voir passer le régiment... Mais le r giment, pour lui, c'était Jean! C'était ce robuste et solide cavalier, sur les traits duquel se lisaient ouvertement la droiture, le courage et la bonté.

Les trompettes du régiment sonnaient pendant la traversée du village... et tous les regards cherchaient Jean, le petit Jean. Car, pour les vieux de Longueval, il était resté le *petit Jean*. Certain paysan tout ridé, tout cassé, n'avait jamais pu se défaire de l'habitude de le saluer, quand il passait, d'un "Eh! bonjour, gamin, ça va bien?" Il avait six pieds de haut, ce gamin.

Tel était le lieutenant d'artillerie qui, le samedi 28 mai 1881, vers cinq heures de l'après-midi, mit pied à terre devant la porte du presbytère de Longueval. Pauline était à la fenêtre de la cuisine, au rez-de-chaussée...Jean s'approcha.

—Bonjour, ma bonne Pauline, ça va bien?

—Très bien... Je m'occupe de ton dîner... On dinera a six heures et demie, parce que ce soir, à sept heures et demie, M. le curé a son office du mois de Marie.

—Où est-il, mon parrain?

—Dans le jardin...Il est bien triste, M. le curé, à cause de cette vente d'hier... Ca va le remonter un peu de te voir. Il est si content quand tu es là!

Jean entra dans la maison, se débarrassa de son sabre, remplaça son képi par un vieux chapeau de paille de cinq sous et s'en alla retrouver le curé dans le jardin.

Il était fort triste, en effet, le pauvre abbé. Il n'avait pas fermé l'œil de la nui,t lui qui, d'ordinaire, dormait si facilement, d'un bon sommeil d'enfant. Son âme était déchirée. Longueval, aux mains d'une hérétique, d'une aventurière! Jean répétait ce que Paul avait dit la veille:

—Vous aurez de l'argent, beaucoup d'argent pour vos pauvres.

—De l'argent! de l'argent... Oui, mes pauvres n'y perdront rien... Mais, cet argent, il faudra que j'aille le demander, et, dans le salon, au lieu de ma vieille et chère amie, je trouverai cette Américaine aux cheveux rouges!... J'irai certainement pour mes pauvres, j'irai...Et elle m'en donnera, de l'argent, mais elle ne me donnera que de l'argent. La marquise donnait autre chose. Elle donnait de sa vie et de son cœur... Nous allions ensemble, chaque semaine, visiter les pauvres et les malades. Et, quand j'étais cloué par la goutte dans mon fauteuil, elle faisait la tournée toute seule, et aussi bien, et mieux que moi.

Pauline vint interrompre cette conversation...Elle arrivait portant un immense saladier de faïence, où s'épanouissaient violentes et criardes, de grosses fleurs rouges. Elle venait cueillir la salade...

En ce moment, un bruit de grelots se fit entendre. Une voiture approchait... Le jardinet de l'abbé Constantin n'était séparé de la route que par une haie très basse, à hauteur d'appui, au milieu de laquelle se trouvait une petite porte à claire-voie.

Tous les trois regardèrent et virent venir une calèche de louage conduite par un vieux cocher en blouse. A côté de ce vieux cocher, se tenait un grand domestique en livrée, de la plus sévère et de la plus parfaite correction. Dans la voiture deux jeunes femmes en costume de voyage très élégant, mais très simple.

Quand la voiture se trouva devant la haie du jardin le cocher arrêta les chevaux et, s'adressant à l'abbé:

—Monsieur le curé, c'est des dames qui vous demandent.

Puis, se tournant vers ses clientes:

—Le voilà M. le curé de Longueval.

L'abbé Constantin s'était approché. Les voyageuses descendirent. Leurs regards s'arrêtèrent, non sans un peu d'étonnement, sur ce jeune officier qui se trouvait là, un peu empêtré, son chapeau de paille dans la main.

Les deux femmes entrèrent dans le jardin... et la plus agée,—elle paraissait avoir vingt-cinq ans,—s'adressant à l'abbé Constantin, lui dit avec un petit accent étranger, très original.

—Je suis obligée, monsieur le curé, de me présenter moi-même?... Madame Scott. C'est moi qui ai acheté le château...et la ferme... et le reste tout autour.

Puis, désignant sa compagne:

—Miss Bettina Percival...ma sœur... Ah! Bettina... Nous avons oublié dans la voiture nos deux petits sacs...

—Je vais les prendre.

Et, comme miss Percival se préparait à aller chercher les petits sacs, Jean lui dit:

—Je vous en prie, mademoiselle, permettez-moi...

—Je suis fâchée, monsieur de vous donner cette peine...Le domestique vous les remettra.

Elle avait le même accent que sa sœur, les mêmes grands yeux noirs, et les mêmes cheveux,—non pas rouges,—mais blonds, avec des reflets dorés où délicatement se jouait la lumière du soleil. Elle salua Jean avec un joli sourire, et celui-ci s'en alla chercher les deux petits sacs.

Pendant ce temps, très ému, très troublé, l'abbé Constantin introduisait dans le presbytère la nouvelle châtelaine de Longueval.

III

Ce n'était pas un palais, le presbytère de Longueval. La même pièce, au rez-de-chaussé, servait de salon et de salle à manger, communiquant directement avec la cuisine; cette pièce était garnie de deux vieux fauteuils, six chaises de paille, un

dressoir, une table ronde. Déjà, sur cette table, Pauline avait mis les couverts de l'abbé et de Jean.

Madame Scott et miss Percival allaient et venaient, examinant avec une curiosité enfantine l'installation du curé.

—Mais le jardin, la maison, tout est charmant, disait madame Scott.

—N'est-ce pas, Suzie, que c'est tout à fait le presbytère que vous désiriez?

—Et aussi le curé, continua, madame Scott. Ah! oui, monsieur le curé, voulez-vous me laisser vous dire cela? Si vous saviez comme je suis heureuse que vous soyez tel que vous êtes!...—Bettina, qu'est-ce que je vous disais tout à l'heure, en voiture?

—Ma sœur me disait, monsieur le curé, que ce qu'elle désirait pardessus tout, c'était un curé pas jeune, pas triste, pas sévère, un curé à cheveux blancs, avec l'air bon et doux.

—Et vous êtes ainsi, monsieur le curé, absolument... Je suis contente, très contente, et j'espère que vous aussi, monsieur le curé, vous serez content de vos nouvelles paroissiennes.

—Mes paroissiennes! dit le curé, retrouvant la parole, la vie, choses qui, depuis quelques minutes, l'avaient complètement abandonné. Mes paroissiennes! Pardonnez-moi, madame...j'ai une telle émotion! Vous seriez...vous êtes catholiques?

—Mais oui, nous sommes catholiques.

—Catholiques... catholiques! s'écria la vieille Pauline, qui apparut épanouie, radieuse, les bras au ciel, sur le seuil de sa cuisine.

Madame Scott regardait le curé, regardait Pauline, fort étonnée d'avoir produit un tel effet. Et, pour compléter le tableau, Jean se montra, apportant les deux petits sacs de voyage. Le curé et Pauline le saluèrent de la même phrase:

—Catholiques! catholiques!

—Ah! je comprends, dit madame Scott, c'est notre nom, notre pays! Vous avez cru que nous étions protestantes. Pas du tout; notre mère était une Canadienne-française catholique; voilà pourquoi nous parlons français, avec certaines formules américaines, il est vrai, mais enfin de manière à dire tout ce que nous voulons dire. Mon mari est protestant, mais il me laisse une entière liberté, et mes deux enfants sont catholiques. C'est pour cela, monsieur l'abbé, que nous avons voulu, dès le premier jour venir vous voir.

—Pour cela, continua Bettina... et pour autre chose.., Mais, pour cette autre chose, nos petits sacs sont tout à fait nécessaires.

—Les voici, mademoiselle, répondit Jean.

Pendant que les petits sacs passaient des mains de l'officier aux mains de madame Scott et de Bettina, le curé présentait Jean aux deux Américaines; mais il était encore dans un tel émoi que la présentation ne fut pas tout à fait dans les règles. Le curé n'oublia guère qu'une chose, et une chose fort essentielle dans une présentation: le nom de famille de Jean.

—C'est Jean, dit-il, mon filleul, lieutenant au régiment d'artillerie en garnison à Souvigny. Il est de la maison.

Jean fit deux grands saluts; les Américaines, deux petits; après quoi, elles se mirent à fourrager dans leurs sacs et en retirèrent chacune un rouleau de mille francs, gentiment enfermé dans des étuis.

—Je vous apportais ceci pour vos pauvres, monsieur le curé, dit madame Scott.

—Et moi ceci, dit Bettina.

Elles glissèrent leur offrande dans les mains du vieux curé, et celui-ci, regardant alternativement sa main droite et sa main gauche, se disait:

—Qu'est-ce que c'est que ces deux petites choses-là? C'est bien lourd. Il doit y avoir de l'or là dedans...Oui, mais combien? combien?

Il avait soixante-douze ans, l'abbé Constantin, et jamais avant il n'avait eu deux mille francs en sa possession, ni même jamais mille.

Donc, ne sachant pas ce qu'on lui donnait, le curé ne savait comment remercier. Il balbutiait:

—Je vous suis bien reconnaissant, madame, vous êtes bien bonne, mademoiselle.

Enfin il ne remerciait pas assez. Jean crut devoir intervenir,.

—Mon parrain, ces dames viennent de vous donner deux mille francs.

Alors, saisi d'émotion et de reconnaissance, le curé s'écria:

—Deux mille francs! deux mille francs pour mes pauvres!...

—Ce n'est pas tout, monsieur le curé, dit madame Scott, je vous donnerai cinq cents francs tous les mois.

—Et je ferai comme ma sœur.

—Mille francs par mois! Mais alors il n'y aura plus de pauvres dans le pays.

—C'est bien ce que nous désirons. Je suis riche, et ma sœur aussi!...

Quand on a beaucoup d'argent, quand on en a plus que cela n'est juste, dites, monsieur l'abbé, pour se le faire pardonner, y a-t-il d'autre moyen que de toujours avoir les mains grandes ouvertes et de donner, de donner le plus possible et le mieux possible? D'ailleurs, vous aussi, vous allez me donner quelque chose.

Et, s'adressant à Pauline:

—Vous seriez bien bonne de m'apporter un verre d'eau fraîche. Non, pas autre chose... un verre d'eau fraîche... je meurs de soif.

—Et moi, dit en riant Bettina, je meurs de faim... Monsieur le curé... cela, je le sais, est affreusement indiscret... Mais je vois que votre couvert est mis... Est-ce que vous ne pourriez pas nous inviter a dîner?

—Bettina! dit madame Scott.

—Laissez donc, Suzie, laissez donc... N'est-ce pas, monsieur le curé, vous voulez bien?

Mais il ne trouvait rien à répondre, le vieux curé. Elles prenaient d'assaut son presbytère! Elles étaient catholiques! Elles lui apportaient deux mille francs! Elles lui promettaient mille francs tous les mois! Et elles voulaient dîner chez lui!... L'épouvante le prenait à la pensée d'avoir à faire les honneurs de son gigot et de ses œufs au lait à ces deux Américaines, qui devaient se nourrir de choses extraordinaires, inusitées. Il murmurait:

—A dîner!... à dîner!... vous voudriez dîner ici?

Jean dut encore une fois intervenir.

—Mon parrain sera trop heureux, dit-il, si vous voulez bien accepter; seulement, je vois ce qui l'inquiète... Il ne faut pas, mesdames, vous attendre à un festin...Enfin, vous serez indulgentes.

—Oui, oui, très indulgentes, répondit Bettina.

Puis, s'adressant à sa sœur:

—Voyons, Suzie, ne faites pas la moue parce que j'ai été un peu... Restons, voulez-vous? Cela nous reposera de passer une heure ici tranquillement. Nous devions retourner dîner, à sept heures, à l'hôtel, pour reprendre ensuite, le train de Paris... Mais dîner ici sera réellement plus gentil. Vous ne dites plus non...Ah! que vous êtes bonne, ma Suzie!

—Allons, dit Jean, vite, Pauline! deux couverts. Je vais t'aider.

—Et moi aussi, s'écria Bettina, je vais vous aider. Seulement, monsieur, le curé, vous me permettrez de faire un peu comme chez moi.

Lestement elle ôta son manteau d'abord, et Jean put admirer, dans son exquise perfection, une taille merveilleuse de souplesse et de grâce.

Puis, ayant ensuite enlevé son chapeau, elle se précipita sur les assiettes, les couteaux et les fourchettes.

—Mais, monsieur, disait-elle à Jean, je sais mettre le couvert. Demandez à ma sœur...—Dites, Suzie, quand j'étais petite, à New York, est-ce que je ne mettais pas très bien le couvert?

—Oui, très bien, répondit madame Scott.

Et elle aussi ôta son chapeau et son manteau, si bien que Jean eut encore une fois le très agréable spectacle d'une taille charmante et de cheveux admirables.

Quelques minutes après, madame Scott, miss Percival, le curé et Jean prenaient place autour de la table du presbytère; puis, rapidement, grâce surtout à l'enjouement quelque peu audacieux de Bettina, la conversation prenait le tour de la plus franche et de la plus cordiale familiarité.

—Vous allez voir, monsieur le curé, dit Bettina, vous allez voir si j'ai menti, si je ne mourais pas de faim. Je ne me suis jamais mise à table avec tant de plaisir. Ce dîner va si bien finir notre journée! Nous sommes tellement contentes, ma sœur et moi, d'avoir ce château.

—Et de l'avoir, continua madame Scott,

d'une façon si extraordinaire, si imprévue. Nous nous y attendions si peu!

—Sachez, monsieur l'abbé, que c'était hier la fête de ma sœur...—Mais, d'abord, pardon...monsieur Jean, n'est-ce pas?

—Oui, mademoiselle, monsieur Jean.

—Eh bien, monsieur Jean, encore un peu de cette soupe excellente, je vous en prie.

L'abbé Constantin commençait à se retrouver; mais il était encore trop ému pour accomplir correctement ses devoirs de maître de maison; Jean avait pris le gouvernement du modeste dîner. Il remplit jusqu'aux bords l'assiette de la jeune fille, qui fixait sur lui le regard de deux grands yeux, où étincelaient la franchise et la gaieté. Les yeux de Jean, d'ailleurs, payaient miss Percival de la même monnaie. Il n'y avait pas trois quarts d'heure que la jeune Américaine et le jeune officier, pour la première fois, s'étaient adressé la parole, et tous deux déjà se sentaient parfaitement à l'aise, pleinement en confiance, presque en camaraderie.

—Je vous disais, monsieur le curé, reprit Bettina, que c'était hier la fête de naissance de ma soeur. Mon beau-frère, obligé de partir pour l'Amérique, avait dit à ma sœur en s'en allant:"Je ne serai pas ici le jour de votre fête, mais vous aurez de mes nouvelles." Hier donc, jusqu'à cinq heures, rien...rien. Nous allons faire faire un tour au bois à cheval... et, à propos de cheval...

Elle se pencha un peu de côté, regarda les grandes bottes poudreuses de Jean, puis s'écria:

—Mais... vous avez des éperons! Vous êtes donc dans la cavalerie?

—Je suis dans l'artillerie, mademoiselle, et l'artillerie, c'est de la cavalerie.

—Mais alors vous monterez à cheval avec nous?

—Avec plaisir, mademoiselle.

—C'est dit. Voyons, où en étais-je?

—Bettina, vous racontez a ces messieurs des choses qui ne peuvent les intéresser.

—Oh! je vous demande pardon, madame, dit le curé. La vente de ce château et le récit de mademoiselle nous intéressent beaucoup.

—Donc je continue. Nous sortons à cheval, nous rentrons à sept heures, rien... Nous dînons et, au moment où nous sortions de table, arrive une dépêche d'Amérique: "J'ai fait acheter pour vous le château et le domaine de Longueval, près de Souvigny." Alors nous avons eu un mouvement d'émotion et de reconnaissance. Mon beau frère savait que nous désirions avoir une terre en France... C'était une attention très délicate...

Mais, après le petit accès d'émotion, il y a eu un grand accès de gaieté. Puis, nous nous sommes jetées sur une carte de France. Après avoir réussi à y déterrer Souvigny, ce fut le tour d'un indicateur des chemins de fer, et ce matin, par l'expresss, à dix heures, nous arrivions.

—Nous avons passé la journée à visiter le château, les écuries, les fermes... Nous sommes ravies de tout ce que nous avons vu. Seulement, monsieur le curé, il y a quelque chose qui m'intrigue... Mon mari, dans sa d pêche, a oublié de me dire combien tout cela m'a coûté. Du moment que je suis enchantée de l'acquisition, ce n'est qu'un détail; mais je ne serais pas fâchée cependant d'apprendre...—Dites, monsieur le curé, si vous le savez, dites-moi le prix.

—Un prix énorme, répondit le curé, car bien des espérances et bien des ambitions s'agitaient autour de Longueval.

—Un prix énorme! Vous me faites peur... Combien exactement?

—Trois millions!

—Seulement! s'écria madame Scott; le château, les fermes, la fôrêt, le tout pour trois millions!

—Oui, trois millions.

—Et vous disiez tout à l'heure, monsieur le curé, qu'il se trouvait plusieurs personnes pour nous disputer les terres et le château. Devant ces personnes, après la vente, mon nom a-t-il été prononcé?

—Oui, madame.

—Et y a-t-il eu là quelqu'un pour me connaître, pour parler de moi?... Oui... oui. Votre silence me répond...on a parlé de moi...Eh bien, monsieur le curé, je deviens sérieuse, très sérieuse... Je vous prie, en grâce, de me répéter ce qui a été dit de moi.

—Mais, madame, répondit le curé, qui était sur des charbons ardents, on a parlé de votre grande fortune...

—Oui, sans aucun doute, on a dû dire que j'étais fort riche... et, depuis peu de temps...une parvenue...n'est-ce pas? Mais ce n'est pas tout, on a dû vous dire autre chose.

—Mais...je n'ai rien entendu...

—Oh! monsieur le curé, vous faites là ce que vous appelez un mensonge pieux... et je vous rends très malheureux. Mais, si je vous tourmente ainsi, c'est que j'ai grand intérêt à savoir ce qui s'est dit, ce que...

—Mon Dieu, madame, interrompit Jean, vous avez raison, on a dit autre chose, et mon parrain est un peu embarrassé pour le répéter; mais, puisque vous le voulez absolument, on a dit que vous étiez une des plus élégantes, et des plus...

—Et des plus jolies femmes de Paris? On a pu dire cela;—mais ce n'est pas tout encore. Il y a autre chose... et je voudrais avoir avec vous une explication bien nette, bien franche. Il me semble que j'ai eu la main heureuse aujourd'hui,—c'est peut-être un peu tôt pour dire ce mot-là,—mais il me semble que vous êtes déjà un p u mes amis... et que vous le serez un jour tout à fait. Eh bien, dites, s'il court sur mon compte des histoires absurdes et fausses, n'ai-je pas raison de penser que vous m'aiderez à les démentir?

—Oui, madame, répondit Jean, vous avez raison de le penser.

—Eh bien, c'est à vous, monsieur, que je m'adresse. Vous allez me répondre franchement, par oui et par non...

—Je répondrai.

—Vous a-t-on dit que j'avais mendié dans les rues de NewYork?

—Oui, on me l'a dit.

—Et que j'avais été écuyère dans un cirque?

—On me l'a dit, madame.

—A la bonne heure!... Voilà qui est parler. Eh bien, dans tout cela, il n'y aurait rien d'inavouable... Mais, si cela n'est pas vrai, n'ai-je pas le droit de dire que cela n'est pas vrai? Et cela n'est pas vrai. Mon histoire... je vais vous la raconter, pour que vous ayez la bonté de la redire à tous ceux qui vous parleront de moi... Je vais passer une parite de ma vie dans ce pays, je désire qu'on sache d'où je viens et ce que je suis. Je commence donc. Pauvre, je l'ai été, et très pauvre. Il y a de cela huit ans... Mon père venait de mourir, suivant d'assez près notre mère; j'avais, moi, dix-huit ans, et Bettina onze.

Nous restions seules dans le monde avec de grosses dettes et un gros procès. La dernière parole de mon père avait été: "Suzie, pour le procès, ne transigez jamais, jamais!... Des millions, mes enfants, vous aurez des millions!" Un homme d'affaires se présenta, qui m'offrit de payer toutes les dettes et de me donner dix milles dollars, si je lui abandonnais tous mes droits dans le procès. Il s'agissait de la possession d'une grande étendue de terres dans le Colorado... Je refusai. C'est alors que, pendant quelques mois, nous avons été très pauvres. Je passais ma vie chez les solicitors de New York... mais personne ne voulait se charger de mes intérêts. C'était partout la même réponse: "Votre cause est très douteuse, il faut beaucoup d'argent pour aller au bout de votre procès... On vous offre, vos dettes payées, dix mille dollars, acceptez, vendez votre procès." Mais j'avais toujours dans l'oreille les derniers mots de mon père, et je ne voulais pas... La misère, cependant, allait bien m'y contraindre, quand je tentai une démarche près d'un des amis de mon père M. William Scott. Il n'était pas seul; un jeune homme était assis près de son bureau. "Vous pouvez parler, me dit-il, c'est mon fils Richard." Je regarde ce jeune homme, il me regarde, et nous nous reconnaissons... "Suzie! — Richard!" Il avait vingt-trois ans, et moi dix-huit, je vous l'ai dit. Bien souvent, autrefois, enfants tous les deux, nous avions joué ensemble. Nous étions alors grands amis. Puis, sept ou huit ans auparavant, il était parti pour achever son éducation en France. Son père me fait asseoir et me demande ce qui m'amène... Je le lui dis... Il m'écoute et me répond:"Vous auriez besoin de vingt à trente mille dollars. Personne ne vous prêtera cette somme sur les chances d'un procès très compliqué. Si vous avez besoin d'un secours...—Ce n'est pas cela, mon père, dit très vivement Richard, ce n'est pas cela que miss Percival demande.—Je le sais, mais ce qu'elle me demande est impossible..." Alors j'eus un accès de faiblesse, le premier de-

puis la mort de mon père. J'eus une crise de larmes. Je me remis enfin, et je partis. Une heure après, Richard était chez moi. "Suzie,me dit-il, à la seule condition que mon père n'en sache rien, je mets à votre disposition la somme qui vous est nécessaire.—Mais encore faut-il que vous connaissiez mon procès?—Je ne sais pas le premier mot de votre procès... et n'en veux rien connaître. Où serait le mérite de vous obliger, si j'avais la certitude de rentrer dans mon argent? D'ailleurs, vous avez promis d'accepter. C'est fait. Il n'y a pas à y revenir." Cela m'était offert avec une telle ouverture de cœur, que j'acceptai. Trois mois après, le procès était gagné; et ces terrains on voulait nous les acheter cinq millions. J'allai consulter Richard. "Refusez et attendez, me dit-il, si l'on vous propose une pareille somme, c'est que les terrains valent le double.—Cependant, il faut bien que je vous rende l'argent que je vous dois.—Oh! pour cela, plus tard, rien ne presse. Ma créance ne court plus aucun danger.—Mais je voudrais vous payer tout de suite; j'ai les dettes en horreur!...Il y aurait un moyen peut-être, sans vendre les terrains. Richard, voulez-vous être mon mari?" Oui, monsieur le curé dit madame Scott en riant, je me suis jetée à la tête de mon mari. Cela, vous pouvez le dire à tout le monde, et vous ne direz que la vérité. J'étais d'ailleurs, bien obligée d'agir de la sorte. Jamais, oh! je suis aussi sûre de cela que de ma vie, jamais il n'aurait parlé... J'étais devenue trop riche... mon argent lui faisait une peur affreuse. Voilà l'histoire de mon mariage. Quant à l'histoire de notre fortune, elle peut se dire en quelques mots. Il y a dans ces terrains du Colorado, de très abondantes mines d'argent, dont nous tirons des revenus déraisonnables. Mais nous sommes d'accord pour faire, sur ces revenus, très large la part des pauvres. C'est parce que nous avons connu des jours très cruels. que vous nous trouverez toujours secourables à ceux qui sont en présence des difficultés et des douleurs de la vie... Et maintenant, monsieur Jean, voulez-vous me pardonner ce long discours et m'offrir un peu de cette crème qui paraît excellente?

Cette crème, c'étaient les œufs au lait de Pauline.. et, pendant que Jean s'empressait de servir madame Scott:

—Je n'ai pas encore tout dit, continua-t-elle. Il faut que vous sachiez ce qui a donné naissance à ces histoires extravagantes. Quand nous sommes venus nous installer à Paris, il y a un an, nous avons cru devoir, dès notre arrivée, donner pour les pauvres une certaine somme. La chose fut racontée dans un journal, avec le chiffre.. Aussitôt deux jeunes reporters voulurent faire subir un petit interrogatoire à M. Scott. Ils voulaient écrire sur nous dans les journeux des... comment appelez-vous cela? des chroniques. M. Scott est quelquefois un peu vif. Il le fut ce jour-là et congédia ces messieurs très brusquement. Alors, ne sachant pas notre histoire véritable, ils en inventèrent une. Le premier raconta que j'avais mendié dans la neige à New-York... et le second, pour publier un article encore plus à sensation, me fit crever des cerceaux de papier dans un cirque de Philadelphie. Vous avez en France de bien drôles de journaux... et nous aussi, d'ailleurs, en Amérique.

Depuis cinq minutes, Pauline adressait au curé des signes que celui-ci s'obstinait à ne pas comprendre, si bien que la pauvre fille, rassemblant tout son courage:

—Monsieur le curé, il est sept heures un quart.

—Sept heures un quart! Oh! mesdames, je vous prie de m'excuser, mais j'ai mon office du mois de Marie.

—Le mois de Marie... et l'office, c'est tout de suite?

—Oui, tout de suite.

—Et notre train pour Paris est à neuf heures et demie. Mais alors Suzie, nous pouvons aller à l'église.

—Allons à l'église, répondit madame Scott; mais, avant de nous séparer, monsieur le curé, j'ai une grâce à vous demander. Je veux vous avoir, la première fois que je dînerai chez moi à Longueval, et vous aussi monsieur... seuls, tous les quatre, comme aujourd'hui. Oh! ne refusez pas, l'invitation est faite de si bon cœur.

—Et acceptée du même cœur, madame, répondit Jean.

—Je vous écrirai pour vous dire le jour. Vous appelez cela, n'est-ce pas, pendre la crémaillère? Eh bien, nous pendrons la crémaillère

Pendant ce temps, Pauline avait entraîné miss Percival dans un coin de la salle, et lui parlait avec beaucoup d'animation. Leur conversation prit fin sur ces paroles:

—Et vous me direz bien à quel moment.

—Je vous le dirai, mais voici monsieur le curé, il ne faut pas qu'il se doute...

Pour aller de la maison à l'église, il fallait traverser le cimetière. Lentement, silencieusement, le curé et ses hôtes marchaient dans une allée.

Sur leur chemin se trouva le monument du docteur Reynaud, très simple, mais qui cependant se distinguait des autres tombes. Madame Scott et Bettina s'arrêtèrent, frappées par cette inscription gravée sur la pierre:

Ici repose le docteur Marcel Reynaud, chirurgien-major des mobilisés de Souvigny, tué le 8 janvier 1871, à la bataille de Villersexel. Priez pour lui.

Le curé, en leur montrant Jean, dit ces simples mots:

—C'était son père!

Les deux femmes alors s'approchèrent de la tombe, et, la tête inclinée, restèrent là pendant quelques instants, pensives, émues, recueillies. Le père de Jean avait eu, à Longueval, leur première prière.

Jean conduisit madame Scott au banc réservé depuis deux siècles aux maîtres de Longueval. Pauline attendait miss Percival derrière un pilier de l'église. Elle la fit monter dans la tribune et l'installa devant l'harmonium.

Précédé de deux enfants de chœur, le vieux curé sortit de la sacristie, et, au moment où il s'agenouillait sur les marches de l'autel:

—C'est le moment , mademoiselle, dit Pauline, dont le cœur battait d'impatience.

Lorsqu'il entendit le chant de l'orgue s'élever doucement comme un murmure et se répandre dans la petite église, l'abbé Constantin fut pris d'une telle émotion, d'une telle joie, que les larmes lui vinrent aux yeux.

IV

Le lendemain on sonnait le boute-selle dans la cour du quartier. Jean prenait le commandement de sa section. A la fin de mai, toutes les recrues sont instruites et capables de participer aux évolutions d'ensemble. On exécute, presque tous les jours des manœuvres de batteries attelées.

Jean aimait son métier; il avait coutume de surveiller avec beaucoup de soin l'attelage et le harnachement des chevaux, l'équipement et l'allure de ses hommes; mais il ne donna, ce matin-là, que peu d'attention à tous les petits détails du service.

Le capitaine dut intervenir; il adressa à Jean une petite réprimande qui se termina par ces mots:

—Je n'y comprends rien. Qu'est-ce que vous avez ce matin? C'est la première fois que cela vous arrive.

C'est que c'était aussi la première fois que Jean, dans le polygone de Souvigny, voyait, dans les flots de poussière soulevés par les roues des voitures et les pieds des chevaux, l'image distincte de deux Américaines aux yeux noirs sous des cheveux d'or. Et, au moment où il recevait respectueusement la légitime semonce de son capitaine, Jean était en train de se dire:

—La plus jolie, c'est madame Scott!

La manœuvre est, tous les matins, coupée en deux par un petit repos d'une dizaine de minutes. Les officiers se rassemblent et causent. Jean se tint à l'écart, seul avec ses souvenirs de la veille. Sa pensée, obstinément, le ramenait vers le presbytère de Longueval.. Oui, la plus charmante des deux, c'était madame Scott. Miss Percival n'était qu'une enfant.

Une enfant? n'était-ce qu'une enfant? Les trompettes sonnèrent. La manœuvre recommença. Cette fois, par bonheur, plus de commandement, plus de responsabilité. Les quatre batteries exécutaient des évolutions d'ensemble. On voyait tournoyer en tout sens cette masse énorme d'hommes, de chevaux et de voitures, tantôt déployée en une longue ligne de bataille, tantôt resserrée en un groupe compact. Tout s'arrêtait en même temps, d'un seul coup, sur toute l'étendue du polygone.

Bettina, tout doucement, dans la pensée de Jean, reprenait l'avantage sur madame Scott. Elle lui apparaissait, souriante et rougissante, dans les flots ensoleillés de ses cheveux épars. *Monsieur Jean*... elle l'avait appelé *monsieur Jean*... et jamais son petit nom ne lui avait paru si joli.

—Je me trompais tout à l'heure, se disait Jean, la plus jolie, c'est miss Percival.

La manœuvre était finie. Les batteries se placèrent les unes derrière les autres, à intervalles serrés, les pièces parfaitement alignées, et le défilé eut lieu au grand trot avec un vacarme effroyable et dans un ouragan de poussière. Lorsque Jean, le sabre au poing, passa devant le colonel, les deux images des deux sœurs se confondaient et s'enchevêtraient si bien dans ses souvenirs, qu'elles entraient et disparaissaient, en quelque sorte, l'une dans l'autre, devenaient une seule et même personne. Tout parallèle devenait impossible, grâce à cette singulière confusion des deux termes de la comparaison.

—Aurais-je fait, se disait-il, la bêtise de devenir ainsi amoureux, follement, à première vue? Mais non, on devient amoureux d'une femme... et non pas de deux femmes à la fois.

Cela le rassurait. Il était très jeune, ce grand garçon de vingt-quatre ans. Jamais l'amour n'était entré pleinement, franchement, ouvertement dans son cœur. L'amour, il ne le connaissait guère que par les romans, et il avait lu très peu de romans.

Au moment où il descendait de cheval, à neuf heures, dans la cour du quartier, l'abbé Constantin entrait joyeusement en campagne. La tête du vieux prêtre, depuis la veille, était en feu.

De grand matin, il s'était levé, et, toutes portes closes, seul avec Pauline, il avait compté et recompté son argent, étalant sur la table ses cent louis, et, comme un avare, prenant plaisir à les manier. A lui tout cela! à lui! c'est-à-dire aux pauvres.

Sa messe dite, à neuf heures, il partit et ce fut une pluie d'or sur sa route. Ils eurent tous leur part, et les pauvres avouant leur misère, et ceux qui la cachaient. Chaque aumône était accompagnée du même petit discours:

—Cela vient des nouveaux maîtres de Longueval, deux Américaines... Madame Scott et miss Percival. Retenez bien leurs noms et priez pour elles ce soir.

Puis il se sauvait, sans attendre les remerciements; de chaumière en chaumière, il allait, il allait, il allait... Une sorte de griserie lui montait au cerveau. Partout sur son passage, c'étaient des cris de joie et d'étonnement. Tous ces louis d'or tombaient, comme par miracle, dans ces pauvres mains habituées à recevoir de petites pièces de monnaie blanche.

A six heures, il rentra chez lui, épuisé de fatigue, mais la joie dans l'âme.

—J'ai tout donné! s'écria-t-il dès qu'il aperçut Pauline, tout donné! tout donné!

Il dîna et s'en alla, le soir, dire son office du mois de Marie; mais, au moment où il monta à l'autel, l'harmonium resta muet. Miss Percival n'était plus là.

La petite organiste de la veille était, en ce même moment, fort perplexe. Sur les deux divans de son cabinet de toilette, deux robes s'étalaient, une robe blanche et une robe bleue. Bettina les trouvait délicieuses toutes les deux, mais il fallait bien choisir. Après de longues hésitations, elle se décida pour la robe blanche.

A neuf heures, les deux sœurs montaient le grand escalier de l'Opéra. Quand elles entrèrent dans leur loge, le rideau se levait sur le second tableau du deuxième acte d'*Aïda*, l'acte du ballet et de la marche.

Les trompettes héroïques d'*Aïda* avaient jeté leur dernière fanfare en l'honneur de Radamès. Devant les grands sphinx, sous le vert feuillage des palmiers, les danseuses s'avançaient étincelantes et prenaient possession de la scène.

Madame Scott, avec beaucoup d'attention et de plaisir, suivait les évolutions du ballet; mais Bettina brusquement était devenue songeuse, en apercevant dans une loge, de l'autre côté de la salle, un grand jeune homme brun. Miss Percival se parlait à elle-même et se disait:

—Que faire? que décider? Faut-il l'épouser, ce grand garçon qui est là en face et qui me lorgne?.. car c'est moi qu'il regarde... Il va venir tout à l'heure pendant l'entr'acte, et, quand il entrera, je n'aurais qu'à lui dire: "C'est fait! voici ma main... Je serai votre femme." Et ce serait fait! Princesse, je serais princesse! princesse Romanelli! princesse Bettina! Bettina Romanelli! Cela sonne très gentiment à l'oreille:"Madame la princesse est servie..." Parmi tous ces jeunes gens qui, depuis un an, à Paris, courent après mon argent, ce prince Romanelli, c'est encore ce qu'il y a de mieux ... Je crois qu'il m'aime... Oui, mais moi, est-ce que je l'aime? Non, je ne crois pas... et j'aimerais tant aimer!.. Oh! oui, j'aimerais tant!...

A cette heure précice, Jean, assis devant son bureau avec un gros livre sous l'abat-jour de sa lampe, repassait, en prenant des notes, l'histoire des campagnes de Turenne. Il était chargé de faire un cours aux sous-officiers du régiment, et, prudemment, il préparait sa leçon du lendemain.

Mais voilà que, tout à coup, au milieu de ses notes: Nordlingen, 1642; les Dunes,



1658; Mulhausen et Turckheim, 1674-1675, voilà qu'il aperçut un croquis... Jean ne dessinait pas trop mal. Un portrait de femme était venu se placer de lui-même sous sa plume. Qu'est-ce qu'elle venait faire là, au milieu des victoires de Turenne, cette petite bonne femme? Et puis laquelle était-ce?... Madame Scott ou miss Percival?... Comment savoir?... Elles se ressemblaient tant!... Et Jean, péniblement, laborieusement, revenait à l'histoire des campagnes de Turenne.

V

Nous avons, à Paris, une colonie russe, une colonie espagnole, une colonie levantine, une colonie américaine; ces colonies ont leurs églises, leurs banquiers, leurs médecins, leurs journaux, leurs pasteurs, leurs popes et leurs dentistes.

Parmi ces colonies étrangères, la plus nombreuse, la plus riche, la plus brillante, c'est la colonie américaine. Il y a un moment où un Américain se sent assez riche; un Français, jamais. L'Américain alors s'arrête, respire un peu et, tout en ménageant le capital, ne compte plus avec les revenus, il sait dépenser.

Les Américains subissent très fortement l'attraction de Paris. Il n'est pas au monde de ville où il soit plus agréable et plus facile de dépenser beaucoup d'argent. Par des raisons de race et d'origine, cette attraction s'exerçait sur madame Scott et sur miss Percival d'une façon toute particulière.

Suzie Percival avait reçu de sa mère une éducation toute française, et elle avait élevé sa sœur dans le même amour de notre pays. Les deux sœurs se sentaient Françaises, mieux que cela, Parisiennes.

Elles demandèrent la France comme on demande la patrie. M. Scott fit quelque résistance.

—Quand je ne serai plus là, disait-il, quand je viendrai seulement tous les ans passer deux ou trois mois en Amérique, pour surveiller vos intérêts, vos revenus à toutes deux diminueront.

—Qu'importe! répondait Suzie, nous sommes riches, trop riches... Partons, je vous en prie... Nous serons si contentes! si heureuses!

M. Scott se laissa fléchir; et Suzie, dans les premiers jours de janvier 1880, put écrire la lettre suivante à son amie, Katie Norton, qui, depuis quelques années déjà, habitait Paris:

"Victoire! c'est décidé! Richard a consenti. J'arrive au mois d'avril et je redeviens Française. Vous m'avez offert de vous charger de tous les préparatifs de notre installation à Paris. Je suis horriblement indiscrète... J'accepte.

"Je voudrais, dès que je mettrai le pied à Paris, pouvoir jouir de Paris, ne pas perdre mon premier mois en courses chez les tapissiers, chez les carossiers, chez les marchands de chevaux. Je voudrais, en descendant du chemin de fer, trouver dans la cour de la gare *ma* voiture, *mon* cocher, *mes* chevaux. Je voudrais vous avoir, ce jour-là, à dîner avec moi *chez moi*. Louez ou achetez un hôtel, engagez des domestiques, choisissez les voitures, les chevaux, les livrées. Je m'en rapporte absolument à vous. Que les livrées soient bleues, voilà tout. Cette ligne est ajoutée à la demande de Bettina, qui, par-dessus mon épaule, regarde ce que je vous écris.

"Surtout, ma chère Katie, ne comptez pas avec l'argent...

Le jour même où madame Norton recevait cette lettre, la nouvelle éclatait de la débâcle d'un certain Garneville, gros spéculateur, qui n'avait pas eu de flair; il avait *senti de la baisse* quand il aurait fallu *sentir de la hausse*. Ce Garneville, six semaines auparavant, s'était installé dans un hôtel tout battant neuf et qui n'avait d'autre défaut qu'une trop violente magnificence.

Madame Norton signa un acte de location, — cent mille francs par an, — avec faculté d'acheter l'hôtel et le mobilier pour deux millions dans la première année du bail. Un tapissier de grand style se chargea d'adoucir le luxe démesuré d'un ameublement criard et tapageur.

Cela fait, l'amie de madame Scott eut le bonheur de mettre, du premier coup, la main sur deux de ces artistes éminents sans lesquels une grande maison ne pourrait se fonder et ne saurait fonctionner: un chef de premier ordre et un piqueur d'une très rare et très haute capacité.

Le chef prit possession de ses fourneaux et le piqueur de ses écuries. Tout le reste n'était qu'une question d'argent, et madame Norton à cet égard usa largement de ses pleins pouvoirs. Elle se conforma aux instructions qu'elle avait reçues. Elle fit, dans ce court espace de deux mois, de véritables prodiges, pour que l'installation des Scott fût absolument complète et absolument irréprochable.

Et voilà comment, lorsque, le 15 avril 1880, M. Scott, Suzie et Bettina descendirent du *rapide* du Havre, à quatre heures et demie, sur le quai de la gare Saint-Lazare, ils trouvèrent madame Norton, qui leur dit:

—Votre calèche est là, dans la cour. Il y a derrière la calèche, un landau pour les enfants et, derrière le landeau, un omnibus pour les domestiques. Les trois voitures à votre chiffre, conduites par vos cochers et attelées de vos chevaux. Vous demeurez: 24, rue Murillo, et voici le menu de votre dîner de ce soir. Vous m'avez invitée, il y a deux mois, j'accepte et je prendrai même la liberté de vous amener une quinzaine de personnes. Je fournis tout, même les invités... Rassurez-vous, vous les connaissez tous, ce sont de nos amis communs... et, dès ce soir, nous pourrons juger des mérites de votre cuisinier.

Madame Norton remit à madame Scott une jolie petite carte entourée d'un fil d'or, qui portait ces mots: *Menu du dîner du 15 avril 1880*, et au-dessous: *Consommé à la Parisienne, truites saumonées à la Russe*, etc.

Cinq minutes après, la calèche de madame Scott montait le boulevard Haussmann au trot lent et cadencé de deux admirables chevaux; Paris comptait deux Parisiennes de plus.

Le succès de madame Scott et de miss Percival fut immédiat, décisif.

Ce fut l'affaire de vingt-quatre heures, pas même vingt-quatre heures; car tout se passa entre huit heures du matin et minuit, le lendemain même de leur arrivée à Paris.

Imaginez une sorte de petite féerie en trois actes et dont le succès irait grandissant de tableau en tableau:

1o Une promenade à cheval, le matin, à dix heures, au Bois, avec les deux merveilleux grooms importés d'Amérique;

2o Une promenade à pied, à six heures, dans l'allée des Acacias;

3o Une apparition à l'Opéra, le soir, à dix heures, dans la loge de madame Norton.

Les deux *nouvelles* furent immédiatement remarquées et appréciées, comme elles méritaient de l'être, par les trente ou quarante personnes qui constituent une sorte de tribunal mystérieux et qui rendent, au nom de tout Paris, des arrêts sans appel.

La beauté des deux sœurs n'était pas discutable. On admira, le matin, leur grâce, leur élégance et leur distinction; on déclara, dans l'après-midi, qu'elles avaient la démarche précise et hardie de deux jeunes déesses; et, le soir, ce ne fut qu'un cri sur l'idéale perfection de leurs épaules. La partie était gagnée.

Le salon de madame Scott prit immédiatement tournure... Les habitués de trois ou quatre grandes maisons américaines se transportèrent en masse chez les Scott, qui eurent trois cents personnes à leur premier mercredi.

On fit la cour à madame Scott, on la lui fit énormément... on la lui fit en français, en anglais, en italien, en espagnol... car elle savait ces quatres langues... et voilà encore un avantage que les étrangères ont sur ces pauvres Parisiennes, qui, généralement, ne connaissent que leur langue maternelle et n'ont pas la ressource des passions internationales.

Madame Scott ne prit pas de bâton pour mettre les gens dehors. Elle eut, en même temps dix, vingt, trente adorateurs. Nul ne put se vanter d'une préférence quelconque, à tous elle opposa la même résistance aimable, enjouée, riante... Il fut clair qu'elle s'amusait du jeu et ne prenait pas un instant la partie au sérieux. Elle jouait pour le plaisir, pour l'honneur, pour l'amour de l'art. M. Scott n'eut jamais la moindre inquiétude; il avait parfaitement raison d'être tranquille... Bien plus, il jouissait des succès de sa femme; il était heureux de la voir heureuse. Il l'aimait beaucoup,..un peu plus qu'elle-même ne l'aimait. Lui, elle l'aimait bien, et voilà tout Il y a une grande distance entre *bien* et *beaucoup* quand ces deux adverbes sont placés après le verbe: *aimer*.

Quant à Bettina, ce fut autour d'elle une course fantastique, une ronde infernale! Une telle fortune! une telle beauté! Miss

Percival était arrivée à Paris le 15 avril; quinze jours ne s'étaient pas écoulés que les demandes en mariage commençaient à pleuvoir. Dans le cours de cette première année, — Bettina s'était amusée à tenir fort exactement cette petite comptabilité, — dans le cours de cette première année, elle aurait pu, si elle avait voulu, se marier trente-quatre fois... Et quelle variété de prétendants!

Mais rien, jusqu'à présent, n'avait fait battre son cœur, et la réponse pour tous avait été la même:

—Non!... non!... Encore non!... Toujours non!

Quelques jours après cette représentation d'*Aïda*, les deux sœurs avaient eu ensemble une assez longue conversation sur cette grosse, sur cette éternelle question de mariage. Certain nom avait été prononcé par madame Scott, qui avait provoqué de la part de miss Percival le refus le plus net et le plus énergique.

Et Suzie, en riant, avait dit à sa sœur:

—Vous serez bien forcée, cependant, Bettina, de finir par vous marier...

—Oui, certainement!... Mais je serais si fâchée, Suzie, de me marier sans amour!... Il me semble que, pour me résoudre à une chose pareille, j'aurais besoin de me voir tout à fait en danger de mourir vieille fille... et je n'en suis pas là!

—Non, pas encore.

—Attendons alors, attendons!

—Attendons!...

Bettina tendrement embrassa sa sœur; puis, restant là, câline, la tête sur l'épaule de Suzie:

—Si, cependant, cela vous ennuyait de me garder ici près de vous, si vous aviez hâte de vous débarrasser de moi, savez-vous ce que je ferais? Je mettrais dans une corbeille les noms de deux de ces messieurs et je tirerais au sort... Il y en a deux qui, à la rigueur, ne me seraient pas absolument désagréables.

—Lesquels deux?

—Cherchez...

—Le prince Romanelli...

—Et d'un!... A l'autre!...

—M. de Montessan...

—Et de deux!... C'est cela même: oui, ces deux là seraient acceptables, mais seulement acceptables... et ce n'est pas assez.

Voilà pourquoi Bettina attendait avec une extrême impatience le jour du départ et de l'installation à Longueval... Elle éprouvait le besoin d'être livrée à elle-même, à elle seule, pendant quelques jours au moins, de se consulter et de s'interroger à loisir dans la pleine tranquillité et dans la pleine solitude de la campagne, de s'appartenir enfin...

Aussi était-elle toute joyeuse, en montant, le 14 juin, à midi, dans le train qui devait la conduire à Longueval. Dès qu'elle se vit seule avec sa sœur:

—Ah! s'écria-t-elle, que je suis contente! En tête à tête avec vous pendant dix jours! car les Norton et les Turner ne viennent que le 25, n'est-ce pas?

—Oui, seulement le 25.

—Dix jours de liberté! Et, pendant ces dix jours, plus d'amoureux! plus d'amoureux! Et tous ces amoureux, de quoi, mon Dieu, étaient-ils amoureux? De moi ou de mon argent? Le voilà le mystère, l'impénétrable mystère!

La machine siffla, le train s'ébranla lentement. Bettina reprit, en battant des mains:

—Que je suis heureuse de penser que nous allons vivre seules, toutes les deux, en garçons.

—Seules!... seules!... Pas tant que cela. Nous avons, pour commencer, deux personnes ce soir, à dîner.

—Ah! c'est vrai... mais ces deux personnes-là, je ne serai pas du tout fâchée de les revoir ... Oui, je serai très contente de revoir le vieux curé, et surtout le jeune officier...

—Comment! surtout?

—Certainement... parce que c'était si touchant ce que ce notaire de Souvigny nous a raconté l'autre jour! c'est si bien ce qu'il a fait ce grand artilleur, quand il était tout petit, si bien, si bien, que je chercherai ce soir une occasion de lui dire ce que j'en pense... et je la trouverai!

Puis, changeant le cours de la conversation:

—On a envoyé la dépêche à Edwards, pour les poneys?

—Oui, avant le dîner...

—Oh! vous me laisserez les conduire; cela m'amusera tant de traverser la ville et de faire une belle entrée, arrondie, sans ralentir, dans la cour, devant le perron!... Dites... vous voulez bien?

—Oui, oui, c'est entendu.

Edwards, le piqueur, arrivé depuis trois jours pour l'installation des écuries, daigna venir lui-même au-devant de madame Scott. Il amena les quatre poneys attelés sur le duc. Le passage des poneys à travers la grande rue de la ville avait fait sensation.

De toutes parts on s'était récrié:

—Vous n'avez donc pas vu comme c'était tenu... et la voiture... et les harnais qui brillaient comme de l'or... et les petits chevaux avec leurs roses blanches de chaque côté de la tête.

La foule s'était entassée dans la cour de la gare, et les curieux alors avaient appris qu'ils allaient avoir l'honneur d'assister à l'arrivée des châtelaines de Longueval.

Il y eut un certain désenchantement quand les deux sœurs se montrèrent, fort jolies, mais fort simples, dans leurs costumes de voyage. Ces braves gens s'attendaient un peu à l'apparition de deux princesse de féerie, vêtues de soie et de brocart, étincelantes de rubis et de diamants.

Bettina, sans trop se hâter, ôta ses longs gants de suède et les remplaça par de gros gants de peau de daim pris dans la pochette du tablier de la voiture. Puis elle se hissa sur le siège, à la place d'Edwards. Madame Scott s'assit à côté de sa sœur. Les poneys piétinaient, dansaient, menaçaient de pointer.

Miss Percival avait la main à la fois très ferme, très légère et très juste. Elle contint les poneys pendant quelques instants, les forçant à se tenir bien à leur place dans le rang; puis, enveloppant les deux chevaux de pointe d'une double et longue ondulation de son fouet, elle enleva son petit attelage d'un seul coup, avec une incomparable virtuosité et sortit magistralement de la cour de la gare.

Le trot des quatre poneys sonnait sur les petits pavés pointus de Souvigny. Bettina, jusqu'à la sortie de la ville, leur fit garder une allure un peu serrée; mais, sur la grande route, elle laissa les poneys se mettre dans leur train... et ils avaient un train d'enfer.

—Oh! comme je suis heureuse, Suzie! J'aime tant cela... mener à quatre, avec de l'espace pour courir!... A Paris, même le matin, je n'osais plus... on me regardait trop... cela me gênait... Et ici... personne!... personne!

Au moment où Bettina lançait triomphalement ces deux: "Personne! personne!" un cavalier se montrait, s'avançant à la rencontre de la voiture.

C'était Paul de Lavardens... Il faisait là le guet depuis une heure pour avoir le plaisir de voir passer les Américaines.

—Vous vous trompez, dit Suzie à Bettina, voici quelqu'un.

—Un paysan... Ca ne compte pas... ça ne demande pas ma main.

—Ce n'est pas du tout un paysan. Regardez.

Paul de Lavardens, en passant à côté de la voiture, fit aux deux sœurs un salut de la plus haute correction et qui sentait tout à fait son Parisien.

—Qui est ce monsieur?

—J'ai eu à peine le temps de le voir, mais je parierais que je l'ai vu cet hiver chez moi.

—Mon Dieu! serait-ce un des trente-quatre? Est-ce que cela va encore recommencer?

VI

A sept heures et demie, Jean et le curé arrivaient au château.

Dès qu'ils eurent fait quelques pas dans l'allée du parc:

—Regarde, Jean, dit le curé, quel changement! Toute cette partie du parc était laissée à l'abandon... et voilà que tout est sablé, ratissé... Je ne vais plus me sentir ici chez moi comme autrefois... Ca va être trop beau! Je ne vais plus retrouver mon vieux fauteuil de velours marron, où il m'arrivait si souvent de m'endormir après dîner.

Jean ne prêtait qu'une attention médiocre aux discours du curé. Il se sentait une extrême impatience de revoir madame Scott et miss Percival; mais cette impatience était mêlée d'une très vive inquiétude. Allait-il les retrouver, dans le salon de Longueval, telles qu'il les avait vues dans la salle à manger du presbytère? Peut-être, au lieu de ces deux femmes si parfaitement simples, s'amusant de cette dînette improvisée, et qui, dès le premier jour, l'avaient accueilli avec tant de grâce et de familiarité,

peut-être allait-il retrouver deux jolies poupées mondaines, élégantes et froides. Son impression première allait-elle s'effacer?... disparaître? Allait-elle, au contraire, se faire en son cœur plus douce encore?

Ils furent reçus dans le vestibule par deux grands valets de pied dignes et imposants. Ce vestibule, autrefois, était une immense pièce glaciale et nue dans ses murs de pierre; ces murs, aujourd'hui, étaient recouverts d'admirables tapisseries qui représentaient des sujets mythologiques. C'est à peine si le curé les regarda, ces tapisseries; et ce fut assez pour s'apercevoir que les déesses qui se promenaient à travers ces verdures portaient des costumes d'une antique simplicité.

L'un des valets de pied ouvrit à deux battants la porte du grand salon.

Madame Scott, en voyant entrer le curé et Jean, se leva ,et, allant à leur rencontre:

—Que vous êtes aimable, dit-elle, monsieur le curé, d'être venu... Et vous aussi, monsieur... et que je suis contente de vous revoir, vous, mes premiers amis dans ce pays!

Jean respira. C'était bien la même femme.

—Voulez-vous me permettre, ajouta madame Scott, de vous présenter mes enfants?... Harry, Bella... venez.

Harry était un gentil petit garçon de six ans et Bella une jolie petite fille de cinq ans.

Après que le curé eut embrassé les deux enfants, Harry, qui regardait avec admiration l'uniforme de Jean, dit à sa mère:

—Et le militaire, maman, faut-il l'embrasser aussi, le militaire?

—Si vous voulez, répondit madame Scott, et s'il le veut bien.

Les deux enfants étaient, une minute après, installés sur les genoux de Jean et l'accablaient de questions.

Madame Scott, pendant ce temps, causait avec le curé, et Jean, tout en répondant aux questions des enfants, regardait madame Scott. Elle avait une robe de mousseline blanche, mais la mousseline disparaissait sous une avalanche de petits volants de valenciennes. La robe était largement décolletée par devant, en carré. Les bras nus jusqu'au coude, un gros bouquet de roses rouges à l'ouverture du corsage, une rose rouge fixée dans les cheveux par une agrafe de diamants, rien de plus.

Madame Scott s'aperçut tout à coup que Jean était occupé militairement par ses deux enfants:

—Oh! comme je vous demande pardon, monsieur! Harry! Bella!...

—Je vous en prie, madame, laissez-les-moi.

Bettina fit son entrée. La même robe de mousseline blanche, le même petit fouillis de dentelles, les mêmes roses rouges, la même beauté et le même accueil riant, aimable, ouvert.

—Je suis votre servante, monsieur le curé. M'avez-vous pardonné mon horrible indiscrétion de l'autre jour?

Puis, se tournant vers Jean et lui tendant la main:

—Bonjour, monsieur... monsieur... Bon! voilà que je ne me rappelle plus votre nom... et cependant il me semble que nous sommes déjà de vieux amis?...

—Jean Reynaud.

—Jean Reynaud... c'est cela. Bonjour, monsieur Reynaud!... mais, je vous en préviens loyalement, quand nous serons tout à fait de vieux amis, dans une huitaine de jours, je vous appellerai monsieur Jean...

On annonça le dîner. Madame Scott prit le bras du curé; Bettina, le bras de Jean...

La conversation s'engagea, facile, animée, confiante... Les deux sœurs étaient ravies. Elles se promettaient de faire, le lendemain, une promenade à cheval dans la forêt. Monter à cheval, c'était leur passion! Et c'était aussi la passion de Jean, si bien qu'au bout d'un quart d'heure, on le priait d'être de cette promenade du lendemain. Il acceptait avec joie. Personne, mieux que lui, ne connaissait les environs: c'était son pays. Il serait si heureux de leur en faire les honneurs!

—Vous montez tous les jours à cheval? lui demanda Bettina.

—Tous les jours et généralement deux fois. Le matin pour mon service et le soir pour mon plaisir.

—De bonne heure, le matin?

—A cinq heures et demie...

—A cinq heures et demie, tous les matins?

—Oui, le dimanche excepté.

—Alors, vous vous levez?

—A quatre heures et demie.

—Se lever ainsi à quatre heures et demie, c'est admirable!... Et vous l'aimez, votre métier?

—Beaucoup, mademoiselle. Cela est si bon d'avoir son existence toute droite devant soi, avec des devoirs bien nets et bien définis!

—Cependant, dit madame Scott, ne pas être son maître, avoir toujours à obéir!...

—C'est là ce qui me va le mieux. Il n'y a rien de plus facile que d'obéir... et apprendre à obéir, c'est la seule façon d'apprendre à commander.

—Ah! comme cela doit être vrai!

—Oui, sans doute, continua le curé, mais ce qu'il ne vous dit pas, c'est qu'il est l'officier le plus distingué de son régiment, c'est que...

—Mon parrain, je vous en prie...

Le curé allait se lancer dans le panégyrique de son filleul, quand Bettina, intervenant:

—C'est inutile, monsieur le curé, ne dites rien... Nous avons eu des renseignements sur monsieur... Oh! j'ai failli dire monsieur Jean... sur monsieur Reynaud. Eh bien, ils ont été admirables, les renseignements!

—Je serais curieux de savoir, dit Jean.

—Rien... vous ne saurez rien. Je ne veux pas vous faire rougir, et vous seriez obligé de rougir.

Puis, se tournant vers le curé:

—Mais sur vous aussi, monsieur le curé, nous avons eu des renseignements. Il paraît que vous êtes un saint...

—Oh! quant à cela, c'est bien vrai! s'écria Jean.

Ce fut le curé, cette fois, qui coupa court à l'éloquence de Jean. Le dîner était sur le point de finir.

Le café était servi sur la terrasse, devant le château. Les prés et les bois s'endormaient. Le parc ne gardait plus que de longues lignes indécises et ondulantes. La lune, lentement, émergeait de la cime des grands arbres.

Bettina prit sur la table une boîte de cigares.

—Fumez-vous? dit-elle à Jean.

—Oui, mademoiselle.

—Prenez, alors, monsieur Jean... Tant pis, je l'ai dit... Prenez... Mais non... écoutez d'abord.

Et, parlant à demi-voix, tout en lui présentant la boîte de cigares:

—Il fait nuit maintenant, vous pourrez rougir tout à votre aise. Je vais vous dire ce que je ne vous ai pas dit tout à l'heure, à table. Le vieux notaire de Souligny nous a raconté ce que vous avez fait, après la mort de votre père, quand vous n'étiez qu'un enfant, ce que vous avez fait pour cette pauvre mère et pour cette pauvre jeune fille. Nous avons été très attendries de cela, ma sœur et moi.

—Oui, monsieur, continua madame Scott, et c'est pour cela que nous vous avons reçu aujourd'hui avec un tel plaisir. Eh bien, prenez votre cigare maintenant; ma sœur est là qui attend.

Bettina était là, tenant la boîte de cigares, les yeux fixés sur le visage de Jean. Elle goûtait ce plaisir très réel qui peut se traduire par cette phrase:

—Il me semble que je regarde un brave garçon.

—Et maintenant, dit madame Scott, asseyons-nous là, devant cette nuit charmante...

—Et ne parlons pas, Suzie, ne parlons pas. Ce grand silence de la campagne après ce grand vacarme de Paris, c'est adorable! Regardons le ciel, la lune et les étoiles.

Tous les quatre, avec beaucoup de plaisir, exécutèrent ce petit programme. Suzie

et Bettina, calmes, reposées, dans un absolu détachement de leur existence de la veille, se prenant déjà de tendresse pour ce pays qui venait de les recevoir et qui allait les garder.

Vers dix heures, les deux sœurs reconduisaient le curé et Jean jusqu'à la porte du parc, lorsque Bettina dit à Jean tout à coup:

—Ah! monsieur, j'ai une question à vous adresser. Ce matin, en arrivant, nous avons recontré un jeune homme mince, avec des moustaches blondes; il montait un cheval noir; il nous a saluées au passage...

—C'est Paul de Lavardens... Il a déjà eu l'honneur de vous être présenté... mais un peu vaguement. Aussi son ambition est-elle de vous être représenté.

—Eh bien, vous nous l'amenerez un de ces jours, dit madame Scott.

—A partir du 25, s'écria Bettina... Pas avant! Personne jusque-là, nous ne voulons voir personne, excepté vous, monsieur Jean... mais vous, c'est très extraordinaire, et je ne sais pas trop comment cela s'est fait, vous n'êtes déjà plus personne pour nous... Le compliment n'est peut-être pas très bien tourné, mais ne vous y trompez pas, c'est un compliment...: J'ai l'intention d'être excessivement aimable en vous parlant ainsi.

—Et vous l'êtes, mademoiselle.

—Tant mieux si j'ai le bonheur de me faire bien comprendre... Au revoir, monsieur Jean.

Madame Scott et miss Percival reprirent le chemin du château.

—Et maintenant, Suzie, dit Bettina, grondez-moi bien fort... Je m'y attends...

—Vous gronder! Pourquoi?

—Vous allez dire que j'ai été trop familière avec ce jeune homme.

—Non, je ne vous dirai pas cela... Ce jeune homme a fait sur moi, dès le premier jour, la plus heureuse impression.

Je suis persuadée qu'il sera bien de nous appliquer à nous en faire un ami.

—De tout mon cœur, quant à moi... Suzie, j'ai vu bien des jeunes gens, depuis que nous vivons en France... eh bien, celui-là est le premier, dans les yeux duquel je n'ai pas lu clairement cette phrase: "Mon Dieu! que je serais donc content d'épouser les millions de cette personne-là". Cela était écrit distinctement dans les yeux de tous les autres... Là-dessus, nous voilà rentrées... Bonsoir, Suzie, et à demain.

Bettina resta longuement accoudée sur la balustrade de son balcon.

—Il me semble, se disait-elle, que je vais aimer ce pays.

VII

Le lendemain matin, Paul de Lavardens attendait Jean dans la cour du quartier. Il lui laissa à peine le temps de descendre de cheval...

—Raconte, lui dit-il, vite, ton dîner d'hier; raconte. Je les avais vues, moi, le matin. La petite conduisait quatre poneys noirs... et avec une crânerie!... Je les ai saluées... As-tu parlé de moi? M'ont-elles reconnu? Quand me conduis-tu à Longueval? Mais réponds-moi, réponds-moi donc!

—Répondre! répondre!... A quelle question d'abord?

—A la dernière.

—Eh bien, dans une dizaine de jours. Elles ne veulent voir personne en ce moment.

—Alors tu n'y retourneras que dans une dizaine de jours?

—Oh! moi, j'y retourne aujourd'hui. Mais, je ne compte pas. Jean Reynaud, le filleul du curé!... Et puis on a découvert que je pouvais rendre de petits services; je connais très bien le pays; on va m'utiliser comme guide... Enfin, je ne suis personne, moi, tandis que toi, comte Paul de Lavardens, tu es quelqu'un! Aussi, ne crains rien, ton tour viendra avec les fêtes et les bals, quand il faudra briller. Tu resplendiras alors de tout ton éclat et je rentrerai fort humblement dans mon obscurité.

—Moque-toi de moi tant qu'il te plaira... Il n'en est pas moins vrai que, pendant ces dix jours, tu vas prendre une avance...

—Comment! une avance?

Voyons, Jean, est-ce que tu veux essayer de me faire croire que tu n'es pas déjà amoureux? Est-ce possible? Tant de beauté! tant de luxe! Oh!... le luxe peut-être encore plus que la beauté! Le luxe, à ce degré-là, ça me renverse, ça me bouleverse! Et cette petite... Bettina... comtesse Bettina de Lavardens! Est-ce assez gentil! Etre le mari d'une femme follement riche, voilà ma destinée! Ah! comme elle serait heureuse avec moi! Je lui ferais une existence de princesse de féerie. Je passerais ma vie à l'attifer, à la pomponner, à la promener triomphante à travers le monde. J'étudierais sa beauté pour bien la mettre dans le cadre qui lui conviendrait... "S'il n'était pas là, se dirait-elle, je serais moins jolie..." Je ne saurais pas seulement l'aimer, je saurais l'amuser... Elle en aurait pour son argent, et de l'amour, et du plaisir!.... Allons, Jean, un bon mouvement; conduis-moi aujourd'hui chez madame Scott.

—Je ne peux pas, je t'assure.

—Eh bien, dans dix jours; mais alors, je t'en préviens, je m'installe à Longueval et je n'en bouge plus. D'abord, ça fera plaisir à maman. Elle est encore un peu montée contre les Américaines; elle dit qu'elle s'arrangera pour ne pas les voir, mais je la connais, maman! Le jour où je lui dirai, un soir, en rentrant: "Maman, j'ai gagné le cœur d'une charmante petite personne qui est affligée d'une quantité de millions et d'un revenu de deux ou trois millions..." Ce soir-là, elle sera enchantée, maman... parce que, au fond, qu'est-ce qu'elle désire pour moi? Ce que toutes les bonnes mères désirent pour leurs fils, surtout quand leurs fils ont fait des bêtises... un riche mariage... Tu auras seulement, dans dix jours, la complaisance de me prévenir...de tes propres intentions...

—Tu es fou. Je ne pense et ne penserai pas plus...

—Ecoute, Jean, tu auras beau dire et beau faire... Ecoute, et rappelle-toi bien ce que je te dis là: Jean, tu seras amoureux dans cette maison-là.

—Je ne crois pas, répondit Jean.

—Et moi, j'en suis sûr... Au revoir! je te laisse à tes affaires.

Jean était parfaitement sincère. Sa seconde entrevue avec les deux sœurs avait dissipé le léger trouble qui avait agité son âme, après la première rencontre. Il y avait trop d'argent dans cette maison-là, pour que l'amour d'un pauvre diable tel que lui put y trouver place honnêtement.

Il tâcherait de ne pas trop s'apercevoir de la beauté de Suzie et de Bettina. On lui avait dit bien franchement, bien cordialement: "Vous serez notre ami". Voilà tout ce qu'il désirait! Etre leur ami! Et il le serait!

Tout, pendant les dix jours qui suivirent, tout conspira pour le succès de cette entreprise. Suzie, Bettina, l'abbé et Jean vécurent de la même vie, dans la plus étroite et dans la plus confiante intimité. Les deux sœurs faisaient, dans la matinée, de longues promenades en voiture avec le curé; et, dans l'après-midi, avec Jean, de longues promenades à cheval.

Jean ne cherchait plus à analyser ses sentiments. Il se sentait pour ces deux femmes un égal dévouement, une égale affection. Il était heureux, tranquille. Donc il n'était pas amoureux, car l'amour et la tranquillité font rarement bon ménage dans le même cœur.

Jean, cependant, voyait, avec un peu d'inquiétude, s'approcher le jour qui allait amener à Longueval les Turner, les Norton, et le flot de la colonie américaine. Ce jour vint très vite.

Le vendredi 24 juin, à quatre heures, Jean arrivait au château. Bettina le reçut toute chagrine.

—Quel contretemps! lui dit-elle, voilà ma sœur souffrante. Un peu de migraine, rien du tout. Il n'y paraîtra plus demain; mais enfin je n'ose pas aller me promener avec vous toute seule. Là-bas, en Amérique, j'oserais; mais ici, non, n'est-ce pas?

—Assurément non, répondit Jean.

—Je suis obligée de vous renvoyer, et cela me fait beaucoup de peine.

—Cela me fait, à moi aussi, beaucoup de peine. Cependant, puisqu'il le faut!... Je viendrai demain prendre des nouvelles de votre sœur.

—Elle vous en donnera elle-même. Je vous le répète, ce n'est rien du tout. Mais ne vous sauvez pas si vite, je vous en prie. Voulez-vous m'accorder un petit quart d'heure d'entretien? Asseyez-vous là... et... écoutez-moi bien. Nous avions, ma sœur et moi, l'intention de vous bloquer ce soir, après dîner, dans un petit coin du salon, et c'est ma sœur qui vous aurait dit ce que je vais essayer de dire en notre nom à toutes les deux. Mais je suis un peu émue... Ne riez pas; c'est très sérieux. Nous voulions vous remercier d'avoir été, depuis notre arrivée, si aimable, si bon, si dévoué, si...

—Oh! mademoiselle, c'est à moi...

—Oh! ne m'interrompez pas... vous

allez m'embrouiller... Je maintiens que c'est à nous de remercier. Nous arrivions ici comme deux étrangères. Nous avons eu la joie d'y trouver tout de suite des amis... oui, des amis. Vous nous avez prises par la main... vous nous avez menées chez nos fermiers, chez nos gardes, pendant que votre parrain nous menait chez ses pauvres... et partout on s'est mis, sur votre recommandation, à nous aimer un peu... On vous adore dans ce pays, le savez-vous?

—J'y suis né... Tous ces braves gens me connaissent depuis mon enfance. Et puis... je suis de leur race, de la race des paysans. Mon arrière-grand-père était un cultivateur.

—Et vous l'aimez beaucoup, ce pays où vous êtes né?

—Beaucoup. Mais je serai peut-être obligé de le quitter.

—Pourquoi cela?

—Quand j'aurai de l'avancement, on m'enverra dans un autre régiment... Mais assurément, quand je serai un vieux commandant ou un vieux colonel en retraite, je viendrai vivre et mourir ici, dans la petite maison de mon père.

—Toujours tout seul?

—Pourquoi tout seul?... J'espère bien que non...

—Ah! vous cherchez à vous marier?

—Non, on peut penser à se marier, mais on ne doit pas chercher à se marier.

—Il y a cependant des gens qui cherchent... allez! Vous, on a voulu vous marier.

—Comment savez-vous cela?

—Ah! je connais si bien toutes vos petites affaires!... Vous êtes ce qui s'appelle *un bon parti*... et, je le répète, on a voulu vous marier. Monsieur le curé me l'a dit.

—Mon parrain a eu tort, dit Jean, avec une certaine vivacité.

—Non, non, il n'a pas eu tort. J'ai découvert que votre parrain n'était jamais si heureux que lorsqu'il parlait de vous; alors moi, le matin, quand je suis seule avec lui, pendant nos promenades, pour lui faire plaisir, je lui parle de vous, et il me raconte votre histoire Il m'a dit que deux fois on avait demandé votre main.

—Demandé ma main?... Non! non!

—Si fait! si fait! Deux fois... et vous avez refusé deux très beaux mariages, deux très belles dots, si vous aimez mieux. C'est la même chose pour tant de gens! Dites-moi pourquoi? Si vous saviez comme je suis curieuse de savoir!

—Eh bien, il s'agissait de deux jeunes filles charmantes... mais que je connaissais à peine. On m'a forcé à passer avec elles deux ou trois soirées, l'hiver dernier.

—Et alors?

—Alors, je ne sais pas trop comment vous expliquer, je n'ai éprouvé aucun sentiment d'embarras, d'émotion, d'inquiétude, de trouble... et je suis rentré bien sagement dans mon petit trou de garçon; car je pense qu'il vaut mieux ne pas se marier que se marier sans amour.

—C'est aussi mon opinion.

Elle le regardait. Il la regardait. Et brusquement, à leur grande surprise, ils ne trouvèrent plus rien à se dire, plus rien du tout.

Par bonheur, à ce moment, Harry et Bella se précipitèrent dans le salon.

—Monsieur Jean! monsieur Jean! venez voir nos poneys.

—Ah! dit Bettina, d'une voix un peu incertaine, Edwards a acheté pour les enfants des poneys microscopiques. Allons les voir, voulez-vous?

VIII

Trois semaines se sont écoulées. Jean doit partir avec son régiment pour les écoles à feu; dix jours d'étapes sur les grandes routes pour l'aller et le retour, et dix jours sous la tente, au camp de Cercottes.

Il voit venir le moment du départ avec impatience et, en même temps, avec effroi... Avec impatience, car il souffre un véritable martyre; il a hâte d'y échapper... Avec effroi, car, vingt jours sans la voir, sans lui parler, sans elle enfin, que deviendra-t-il? Elle, c'est Bettina! il l'adore! Depuis quand? Depuis cette rencontre, au mois de mai, dans le jardin du curé! Voilà la vérité! Mais Jean lutte et se débat contre cette vérité. Il croit n'aimer Bettina que depuis ce jour où tous deux causaient gaiement, amicalement, dans le petit salon. Elle était assise sur le divan bleu, près de la fenêtre, et, tout en bavardant, s'amusait à réparer le désordre de la toilette d'une princesse japonaise, une poupée de Bella, qui traînait sur un fauteuil, et que Bettina, machinalement, avait ramassée.

Jean, cependant, ne s'abandonna pas. Ce jour là même, en partant, il se disait: "Oui, c'est grave, très grave, mais j'en reviendrai." Il cherchait une excuse à sa folie; il s'en prenait aux circonstances. Cette délicieuse fille, depuis dix jours, avait été trop à lui, trop à lui seul! Comment résister à une pareille tentation? Il s'était grisé de son charme, de sa grâce, de sa beauté. Mais le lendemain, vingt personnes allaient arriver au château, et ce serait la fin de cette dangereuse intimité. Il aurait du courage, s'écarterait, se perdrait dans la foule, verrait Bettina moins souvent et de moins près...

La foule, en effet, à partir du 25 juin, avait envahi Longueval. Madame Norton était arrivée avec son fils Daniel Norton, et madame Turner avec son fils Philip Thrner; tous deux, le jeune Daniel et le jeune Philip, faisaient partie de la fameuse confrérie des Trente-Quatre

Paul de Lavardens avait fait son entrée en scène et était devenu très rapidement l'ami de tout le monde. Dès qu'il ne s'agissait que de s'amuser: cheval, croquet, lawn-tennis, polo, danse, charades et comédies, il était prêt à tout, il excellait en tout. Sa supériorité éclata, s'imposa. Paul devint le directeur et l'organisateur des fêtes de Longueval.

Bettina n'eut pas une minute d'hésitation. Jean venait de lui présenter Paul de Lavardens, et celui-ci achevait à peine le petit compliment de rigueur, que Bettina disait à l'oreille de Suzie:

—Le trente-cinquième!

Elle fit cependant si bon accueil à Paul, que celui-ci, pendant quelques jours, eut la faiblesse de s'y méprendre. Il crut que ses grâces personnelles lui valaient cette très aimable et très cordiale réception. C'était une grande erreur. Il avait été présenté par Jean; il était l'ami de Jean; aux yeux de Bettina, tout son mérite était là.

Paul n'était ni sot ni fat. Sans nul doute il était, de la part de miss Percival, l'objet d'attentions et de faveurs toutes particulières; elle se plaisait à causer longuement, très longuement avec lui...mais quel était l'inépuisable sujet de ces conversations? Jean, toujours Jean!

Paul savait apprécier Jean, il savait l'aimer. Rien ne lui était plus doux que de dire de son ami d'enfance tout le bien qu'il en pensait. Et comme Bettina prenait grand plaisir à l'écouter, Paul donnait libre cours à son éloquence.

Seulement Paul voulut, un soir, avoir le bénifice de sa conduite chevaleresque. Il venait de causer avec Bettina. L'entretien terminé, il s'en était allé trouver Jean, de l'autre côté du salon, et lui avait dit:

—Tu m'as laissé le champ libre... et je me suis lancé intrépidement sur miss Percival.

—Eh bien, tu n'as pas lieu d'être mécontent... Vous voilà les meilleurs amis du monde.

—Oui... ça va... ça va... et ça ne va pas. Il n'y a rien de plus aimable et de plus charmant que miss Percival; mais enfin, j'ai du mérite à le reconnaître, car là, entre nous, elle me fait jouer un rôle ingrat et ridicule, un rôle qui n'est pas de mon âge. J'ai l'âge des amoureux, moi, je n'ai pas l'âge des confidents... Tu nous regardais tout à l'heure...Eh bien, sais-tu de quoi nous parlions? De toi mon cher, rien que de toi... Et c'est la même chose tous les soirs. Des questions à n'en plus finir:"Vous avez été élevés ensemble? Vous avez pris des leçons tous les deux avec l'abbé Constantin? Il sera bientôt

capitaine? Et après?—Colonel? *et cœtera... et cœtera...*" Ah! Jean, mon ami Jean, si tu voulais faire un beau rêve!...

Jean se fâcha, Paul fut très étonné de cet accès d'irritation.

—Qu'est-ce que tu as? Il me semble que je n'ai rien dit...

—Je te demande pardon. J'ai eu tort; mais aussi pourquoi te passe-t-il par la tête une idée tellement absurde?...

—Absurde?... Je ne vois pas... Je l'ai bien eue pour mon propre compte, cette idée absurde... Si je l'ai eue, tu peux l'avoir... Tu vaux mieux que moi...

—Paul, je t'en supplie!...

Le malaise de Jean était évident.

—N'en parlons plus... n'en parlons plus... Ce que je voulais dire, en somme, c'est que miss Percival me trouve bien gentil, bien gentil; mais, quant à me prendre au sérieux, jamais elle ne me prendra au sérieux. Je vais me rabattre sur madame Scott, sans grande confiance... Vois-tu, Jean, je m'amuserai dans cette maison-là, mais je n'y ferai pas mes frais.

Le jour de cet entretien sur les mariages sans amour, Bettina avait senti s'éveiller en elle ce besoin d'aimer qui dort, mais pas très profondément, dans le cœur de toutes les jeunes filles. La sensation avait été la même, au même moment, et dans l'âme de Jean, et dans l'âme de Bettina. Lui s'était brusquement rejeté en arrière. Elle, au contraire, s'était laissée aller à cet accès d'émotion et d'attendrissement.

Tous deux faisaient bien, tous deux étaient dans le devoir et dans la vérité: elle, en se livrant; lui, en résistant; elle, en ne songeant pas une minute à l'obscurité de Jean, à sa pauvreté; lui, en reculant devant cette montagne de millions, comme il aurait reculé devant un crime; elle, en pensant qu'elle n'avait pas le droit de discuter avec l'amour; lui, en pensant qu'il n'avait pas le droit de discuter avec l'honneur.

Il aurait dû rester chez lui, ne pas venir... Il avait essayé, il n'avait pas pu... La tentation était trop forte et l'emportait. Il arrivait donc... Elle venait aussitôt à lui, les mains tendues, le sourire aux lèvres et le cœur dans les yeux. Tout en elle disait:"Essayons de nous aimer, et, si nous pouvons, aimons-nous!"

La peur le prenait. Il tâchait d'échapper à ce regard qui, tendre et riant, cherchait son regard. Il tremblait devant la nécessité de parler à Bettina. C'est alors qu'il se réfugiait auprès de madame Scott, et c'est alors que madame Scott recueillait des paroles indécises, émues, troublées, qui ne s'adressaient pas à elle.

Madame Scott avait fini par s'attribuer l'honneur de cette mélancolie de Jean. Elle en était flattée, mais chagrine en même temps. Elle tenait Jean en grande estime, en grande affection: cela l'affligeait de penser que, s'il était triste et malheureux, c'était à cause d'elle.

Suzie avait, d'ailleurs, le sentiment de son innocence. Elle n'avait pas à se reprocher d'avoir été coquette avec Jean. Elle se rendait compte de son mérite et de sa supériorité; il valait mieux que les autres; il était homme à souffrir sérieusement, et c'est là ce que madame Scott ne voulait pas. Aussi déjà, avait-elle été sur le point de lui parler bien doucement, bien affectueusement, mais elle avait réfléchi... Jean allait partir pour une vingtaine de jours; à son retour elle lui ferait un peu de morale et saurait s'y prendre de telle manière, que l'amour ne viendrait pas se jeter sottement à la traverse de leur amitié.

Donc Jean partait le lendemain... Bettina avait insisté pour qu'il dînât au château. Jean avait refusé, alléguant ses occupations à la veille de ce départ. Il arriva le soir, vers dix heures et demie.

Dès qu'il entra dans le salon, Bettina accourut au-devant de lui:

—C'est vous, enfin!... Comme il est tard!... Et vous partez demain?

—Oui, demain.

—De bonne heure?

—A cinq heures du matin.

—Vous vous en irez par la route qui longe le mur du parc et traverse ensuite le village? Pourquoi est-ce d'aussi grand matin? Je serais allée vous voir passer et vous dire adieu du haut de la terrasse.

Bettina tenait et gardait dans sa main la main de Jean, qui était brûlante. Celui-ci se dégagea.

—Il faut, dit-il, que j'aille saluer votre sœur.

—Tout à l'heure!... elle ne vous a pas vu... Venez vous asseoir un peu, là, près de moi.

Il fut obligé de s'asseoir à ses côtés.

—Nous aussi, dit-elle, nous allons partir. Nous avons reçu une dépêche de mon beau-frère qui revient dans douze jours; il s'embarque après-demain matin à New-York. Nous irons l'attendre au Havre... Nous partirons après-demain. Comme il sera content, mon beau-frère, de vous connaître!... Je suis sûre que vous vous entendrez à merveille avec lui. Il est excellent... Vous resterez là-bas vingt jours... dans un camp?

—Oui, mademoiselle, le camp de Cercottes.

—Au milieu de la forêt d'Orléans. Je me suis fait expliquer cela ce matin par votre parrain. Je suis heureuse assurément d'aller au-devant de mon beau-frère, mais, en même temps, je suis un peu fâchée de partir; sans cela, tous les matins, j'aurais fait une petite visite à votre parrain... Il m'aurait donné de vos nouvelles. Voulez-vous, dans une dizaine de jours, écrire à ma sœur une toute petite lettre de quatre lignes, pour lui dire comment vous vous portez et pour lui dire aussi que vous ne nous oubliez pas?

—Oh! quant à vous oublier... jamais! mademoisellè! jamais!

Sa voix était tremblante. Il eut peur de son émotion. Il se leva.

—Je vous assure, mademoiselle, qu'il faut que j'aille saluer votre sœur... Elle me regarde...Elle doit être étonnée...

Il traversa le salon. Madame Norton venait de s'installer au piano pour faire valser les jeunes gens. Paul de Lavardens s'approcha de miss Percival:

—Voulez-vous me faire l'honneur, mademoiselle?...

—Mon Dieu, répondit-elle, je crois bien que je viens de promettre à monsieur Jean.

—Enfin, si ce n'est pas lui... ce sera moi.

—C'est entendu.

Bettina s'en alla vers Jean, qui venait de s'asseoir près de madame Scott.

—J'ai fait un gros mensonge, lui dit-elle. M. de Lavardens est venu m'inviter, et je lui ai répondu que je vous avais promis cette valse... Oui, n'est-ce pas? vous voulez bien.

La tenir dans ses bras, respirer le parfum de ses cheveux!... Jean se sentait à bout de forces... Il n'osa pas accepter.

—Je suis désolé, mademoiselle. Je ne peux pas... je suis souffrant ce soir. J'ai tenu à venir, pour ne pas partir sans vous avoir fait mes adieux; mais danser, non, je ne pourrais pas.

Madame Norton venait d'attaquer le prélude de la valse.

—Eh bien, dit Paul arrivant tout joyeux, est-ce lui, mademoiselle? est-ce moi?

—C'est vous, dit-elle tristement, sans quitter Jean des yeux.

—Paul la prit par la main, et l'entraina.

Jean s'était levé. Il les regardait tous les deux, Bettina et Paul. Un nuage lui passa devant les yeux. Il souffrait cruellement.

—Je n'ai qu'une chose à faire, se dit-il, profiter de cette valse et partir...Demain matin, j'écrirai quelques lignes à madame Scott pour m'excuser.

Il gagna la porte... Il ne regardait plus Bettina... S'il l'avait regardée, il serait resté.

Mais Bettina le regardait, et, tout d'un coup, elle dit à Paul:

—Je vous remercie beaucoup, monsieur, mais je suis un peu lasse... Arrêtons-nous, je vous prie... Vous me pardonnez, n'est-ce pas?

La porte venait de se refermer. Jean n'était plus là. Bettina traversa le salon en courant.

Jean était déjà sur le perron, lorsqu'il s'entendit appeler:

—Monsieur Jean! monsieur Jean!

Il s'arrêta, se retourna. Elle était près de lui.

—Vous partez... sans me dire adieu!

—Je vous demande pardon, je suis très fatigué.

—Alors, ne vous en allez pas ainsi à pied. Venez prendre une tasse de thé dans le petit salon, seul avec moi, et je vous ferai reconduire en voiture.

—Non, mademoiselle, je vous en prie. Le grand air me remettra... j'ai besoin de marcher... Laissez-moi partir.

—Partez donc!... Mais vous n'avez pas de manteau... Prenez un châle pour vous envelopper.

—Je n'aurai pas froid... tandis que vous... avec cette robe ouverte... Je pars pour vous obliger à rentrer.

Sans même lui tendre la main, il descendit rapidement les marches du perron.

Si je touche sa main, se disait-il, je suis perdu, mon secret m'échappe.

Lorsque Jean fut arrivé au bas du perron, il eut un court moment d'hésitation. Cette phrase était sur ses lèvres:

Je vous aime! je vous adore! Et c'est pour cela que je ne veux plus vous voir!

Mais, cette phrase, il ne la prononce pas, il s'éloigne, il se perd bientôt dans la nuit... Bettina reste là, sur le perron, dans l'encadrement lumineux de la porte. De grosses gouttes de pluie chassées par le vent viennent cingler ses épaules nues et la font frissonner; elle n'y prend garde; elle entend distinctement battre son cœur.

—Je savais bien qu'il m'aimait, se ditelle; mais je suis bien sûre maintenant que moi aussi... oh! oui... moi aussi...

Bettina fait quelques pas dans la direction du salon... Elle entend des éclats de rire et la valse qui continue. Elle s'arrête. Elle veutêtre seule, et, s'adressant à un valet de pied:

—Allez dire à madame que j'étais fatiguée, que je suis remontée chez moi.

Dans sa chambre elle se laisse tomber sur un divan.

La porte de sa chambre s'ouvre. C'est madame Scott.

—Vous êtes souffrante, Bettina?

—Ah! Suzie, c'est vous, ma Suzie! Comme vous avez eu raison de venir!... Asseyezvous tout près de moi.

Elle se blottit comme un enfant dans les bras de sa sœur, puis, soudainement, éclate en gros sanglots qui l'étouffent.

—Bettina, ma chérie, qu'est-ce que vous avez?

—Rien, rien... ce sont les nerfs... mais laissez-moi pleurer un peu. Cela me fait tant de bien!...N'ayez pas peur surtout... n'ayez pas peur.

Sous les baisers de sa sœur, elle se calme

—C'est fini, c'est fini, et je vais vous dire... J'ai à vous parler de Jean.

—Jean! vous l'appelez Jean?

—Oui, je l'appelle Jean... N'avez-vous pas remarqué, depuis quelque temps, comme il était triste et comme il avait l'air malheureux? C'est à peine s'il osait me regarder. Il m'évitait, il me fuyait... Ah! c'est que ce n'était pas de moi qu'il avait peur, c'était de mon argent! Cet argent qui les attire tous, les autres, cet argent l'effraye, lui, et le désespère... parce qu'il n'est pas comme les autres, lui, parce que...

—Ma chérie, prenez garde, vous vous trompez peut-être...

—Oh! non, non, je ne me trompe pas. Tout à l'heure, sur le perron, il partait, il m'a dit quelques paroles. Ces paroles n'étaient rien... mais si vous aviez vu son trouble, malgré tous ses efforts pour se contraindre!... Suzie, ma Suzie, par la tendresse que je vous porte, et Dieu sait quelle est cette tendresse! voici ma conviction, mon absolue conviction: si, au lieu d'être miss Percival, j'avais été une pauvre petite fille sans argent, tout à l'heure Jean m'aurait pris la main et m'aurait dit qu'il m'aimait, et, s'il m'avait ainsi parlé, savezvous ce que je lui aurais répondu?

—Que vous l'aimiez, vous aussi.

—Oui, et voilà pourquoi je suis si heureuse. C'est une idée fixe chez moi d'adorer l'homme qui sera mon mari...

—Bettina, je suis inquiète de vous voir dans cette exaltation. Je veux bien que M. Reynaud ait pour vous beaucoup d'affection... beaucoup d'amour, si vous voulez. Oui, vous avez raison, vous avez bien vu... il vous aime...Quant à lui... eh bien, vous savez ce que j'en pense. Bien souvent, toutes les deux, depuis un mois, nous avons eu occasion de nous dire...Je le place très haut, très haut... Mais enfin, malgré cela, est-ce le mari qui vous convient?

—Oui, si je l'aime.

—J'essaye de vous parler raison et vous me parlez toujours...J'ai, Bettina, une expérience que vous ne pouvez pas avoir... Comprenez-moi bien...Dès notre arrivée à Paris, nous avons été lancées dans un monde très animé, très brillant, très aristocratique... vous pourriez être déjà, si vous l'aviez voulu, marquise ou princesse...Vous sera-t-il tout a fait indifférent de vous appeler madame Reynaud?

—Absolument, si je l'aime...

—Ah! vous revenez toujours...

—C'est que c'est la vraie question, il n'y en a pas d'autre... Cette question, je vous accorde qu'elle n'est pas tout à fait résolue, et que je me suis peut-être un peu trop vite monté la tête. Vous voyez comme je suis raisonnable. Jean part demain. Je ne le reverrai que dans vingt jours. Je vais, pendant ces vingt jours, avoir tout le temps de me consulter, de bien savoir ce qui se passe en moi. Eh bien, si dans vingt jours, je vous dis: "Suzie, je suis certaine de l'aimer!" me permettrez-vous d'aller à lui, toute seule, et de lui demander s'il me veut pour femme? C'est ce que vous avez fait avec Richard... Dites, Suzie, me le permettrezvous?

—Oui, je vous le permettrai.

Bettina embrasse sa sœur et lui murmure ces deux mots à l'oreille:

—Merci, maman!

—Maman! maman! c'est ainsi que vous m'appeliez, quand vous étiez une enfant... quand nous étions seules au monde, toutes les deux, quand je vous déshabillais le soir, à New-York, dans notre pauvre chambre, quand je vous chantais des chansons pour vous endormir. Et, depuis lors, Bettina, je n'ai eu qu'un désir au monde, votre bonheur... Ne me répondez pas... ne parlons plus de cela. Vous avez renvoyé Annie... Voulez-vous que, ce soir encore, je sois votre petite maman, que je vous deshabille, que je vous couche comme autrefois?

—Oui, je le veux bien.

—Et, quand vous serez couchée, vous ferez tout ce que vous pourrez pour vous endormir?

—Tout ce que je pourrai...

—A la bonne heure!

Dix minutes après, la jolie tête de Bettina reposait parmi les broderies et les dentelles. Suzie disait:

—Je vais en bas mais avant de rentrer chez moi, je viendrai voir si vous dormez.

Bettina fut honnête, Elle fit, pour s'endormir, les efforts les plus sincères. Elle n'y réussit qu'à moitié. Elle tomba dans un demi-sommeil qui la laissa flottante entre le rêve et la réalité. Elle avait promis de ne penser à rien et elle pensait à lui cependant, rien qu'à lui, mais vaguement, confusément. Tout à coup, il lui sembla qu'on marchait dans sa chambre; elle entr'ouvrit les yeux et crut reconnaître sa sœur. D'une voix tout ensommeillée, elle lui dit:

—Vous savez? je l'aime.

—Chut... Dormez! dormez!

—Je dors...je dors.

Vers quatre heures du matin, un bruit la réveilla en sursaut qui, la veille, n'aurait aucunement troublé son sommeil. Une pluie torrentielle venait battre contre les deux grandes fenêtres de la chambre de Bettina.

—Oh! la pluie, se dit-elle; il va être mouillé!

Elle se lève, traverse la chambre, entr'ouvre un volet. Le jour était venu, gris, bas, lourd; le ciel était chargé d'eau; le vent soufflait en tempête et faisait, par rafales, tourbillonner la pluie.

Bettina ne se recouche pas. Elle regarde tomber la pluie. Elle aurait voulu qu'il s'en allât par un beau temps, sous un grand soleil éclairant sa première étape.

Une étape d'artillerie est une course de trente à quarante kilomètres, avec une heure de halte pour déjeuner. C'est l'abbé Constantin qui lui a appris cela.

Huit ou dix lieues sous cette pluie battante! Pauvre Jean!

N'a-t-elle pas manqué de courage et de franchise dans son dernier entretien avec lui? Il ne pouvait, n'osait rien dire; mais elle aurait dû montrer plus de tendresse, plus d'abandon. Triste comme il était, elle n'aurait pas dû lui permettre de s'en aller à pied. L'imagination de Bettina travaille et s'exalte. Jean a dû emporter cette impression qu'elle était une petite créature sans cœur et sans pitié.

Et dans une demi-heure il va partir, partir pour vingt jours... Ah! si elle pouvait, par un moyen quelconque!... Mais ce moyen, il existe...Le régiment va défiler le long du mur du parc, sous la terrasse. Voilà Bettina prise d'une envie folle d'aller voir passer Jean. Il comprendra bien, en l'apercevant, là, à une pareille heure, qu'elle vient lui demander pardon de ses cruautés de la veille. Oui, elle ira!...

Elle ira! Seulement comment s'habiller? Réveiller sa femme de chambre, jamais elle n'oserait...et puis le temps presse... cinq heures moins un quart! Le régiment part à cinq heures.

Elle peut se tirer d'affaire avec le peignoir de mousseline et les souliers de satin; elle trouvera dans le vestibule un chapeau, ses petits sabots de jardin et le grand manteau écossais qu'elle met, pour conduire, les jours de pluie. Elle entr'ouvre sa porte avec des précautions infinies; elle se glisse le long des murs, elle descend l'escalier.

Pourvu que les petits sabots soient bien là. C'est sa grande préoccupation. Les voici. Elle les attache par-dessus les souliers de bal, elle s'enveloppe dans le grand manteau. Elle aperçoit un de ces immenses parapluies dont se servent les valets de pied quand ils montent sur le siège; elle s'en empare, elle est prête...

Le temps est épouvantable. Le vent et la pluie font rage. Il faut cinq ou six minutes pour gagner cette terrasse, qui a vue sur la route. Bettina se lance en avant, courageusement, tête baissée sous son immense parapluie. Elle a déjà fait une cinquantaine de pas. Tout à coup, furieuse, folle, aveuglante, une bourrasque se jette sur Bettina, s'engouffre dans son manteau, l'entraine, la soulève, lui fait presque quitter terre, retourne violemment le parapluie. Ce n'est rien encore. Le désastre est complet. Bettina a perdu un de ses petits sabots...

Et, en ce moment, lorsque Bettina, désespérée, lutte contre la tempête, le vent lui apporte l'écho lointain d'une sonnerie de trompettes. C'est le régiment qui part! Bettina prend une grande résolution: elle abandonne le parapluie, rattrape son petit sabot, le rattache tant bien que mal, et part en courant avec un déluge sur la tête.

Enfin, elle est sous bois; les arbres la protègent un peu. Encore une sonnerie, plus rapprochée cette fois. Elle fait un dernier effort. Voici la terrasse... Elle est arrivée... Il était temps! Elle aperçoit, à vingt mètres, les chevaux blancs des trompettes, et, sur la route, elle voit onduler vaguement, dans le brouillard, la longue file des canons et des caissons. Il est là, parmi cette masse confuse de cavaliers. Pourra-t-elle le reconnaître? Et lui, la verra-t-il? Quelque hasard lui fera-t-il tourner la tête de ce côté?

Bettina sait qu'il est lieutenant à la deuxième batterie de son régiment; elle sait qu'une batterie se compose de six canons et de six caissons. Il faut donc laisser passer la première batterie, c'est-à-dire compter six canons, six caissons, et ensuite ce sera lui...

C'est lui, en effet, et c'est lui qui, le premier, la voit, la reconnaît. Quelques instants auparavant, il s'était rappelé une longue promenade qu'il avait faite avec elle, un soir, à la nuit tombante, sur cette terrasse. Il avait levé les yeux, et, à cette place même où il se souvenait de l'avoir vue, c'était elle qu'il avait retrouvée.

Il la salue, et, tête nue, sous la pluie, se tournant sur son cheval à mesure qu'il s'éloigne, tant qu'il peut l'apercevoir, il la regarde.

Elle, avec un geste des deux mains, lui envoyait ses adieux, et ce geste, plusieurs fois répété, amenait ses mains si près, si près de ses lèvres, qu'on aurait pu croire...

—Ah! se disait-elle, si, après cela, il ne comprend pas que je l'aime et s'il ne me pardonne pas mon argent!...

IX

C'est le 10 août, le jour qui doit ramener Jean à Longueval.

Le ciel, la veille au soir, était menaçant, chargé de nuages, Bettina a peu dormi, et, toute la nuit, elle se disait:

—Pourvu qu'il ne pleuve pas demain matin!

Il va faire un temps admirable. Bettina est un peu superstitieuse. Cela lui donne bon espoir et bon courage. La journée commence bien, elle finira bien.

M. Scott est revenu depuis quelques jours. Bettina l'attendait sur le quai au Havre, à l'arrivée du paquebot, avec Suzie et les enfants.

On s'est embrassé tendrement à plusieurs reprises. Puis Richard, s'adressant à sa belle-sœur:

—Eh bien, dit-il en riant, à quand le mariage avec M. Jean Reynaud?

—Ah! ma sœur vous a écrit?

—Suzie ne m'a pas dit un mot... C'est vous, qui m'avez écrit. Dans toutes vos lettres, depuis deux mois, il n'est question que de ce jeune officier... Et vous m'écriviez plus souvent et plus longuement qu'à l'ordinaire. Je ne m'en plains pas; mais, enfin, je vous demande quand vous me présenterez mon beau-frère.

Il plaisante en parlant ainsi, mais Bettina lui répond:

—Bientôt, j'espère.

Donc c'est le 10 août. Harry et Bella sont impatients. Ils savent que le régiment doit, entre une heure et deux, traverser le village. On leur a promis de les mener voir passer les soldats.

—Tante Betty, dit Bella, tante Betty, viens avec nous.

—Oui, viens, dit Harry, viens; nous verrons notre ami Jean sur son grand cheval gris.

Bettina refuse, elle ne reverra Jean que le soir, pour cette explication décisive, à laquelle, depuis vingt jours, elle se prépare.

Les enfants partent avec leurs gouvernantes. Bettina, Suzie et Richard vont s'asseoir dans le parc, tout près du château, et, dès qu'ils sont installés:

—Suzie, dit Bettina, je vais aujourd'hui vous rappeler votre promesse. Vous vous souvenez de ce qui s'est passé entre nous, le soir de son départ. Il a été convenu que si, le jour de son retour, je vous disais: "Suzie, je suis sûre de l'aimer!" vous me permettriez de m'adresser à lui franchement et de lui demander s'il voulait de moi pour femme.

—Oui, je vous l'ai promis. Mais êtes-vous bien sûre?...

—Absolument sûre. Je vous préviens donc que j'ai l'intention de lui tenir à peu près le langage que vous avez tenu autrefois à Richard... Cela vous a réussi, Suzie... vous êtes parfaitement heureuse. Et moi aussi, je veux l'être! Richard, Suzie vous a parlé de M. Reynaud.

—Oui, et elle m'a dit que d'aucun homme elle ne pensait plus de bien; mais...

—Mais elle vous a dit aussi que c'était peut-être pour moi un mariage un peu tranquille, un peu bourgeois... Oh! méchante sœur! Croiriez-vous, Richard, que je ne puis lui ôter cette crainte de la tête. Elle ne comprend pas que je veux, avant tout, aimer et être aimée. Croiriez-vous, Richard, qu'elle m'a tendu, la semaine dernière, un piège horrible! Vous savez, il y a, de par le monde, un prince Romanelli?

—Oui, vous auriez pu être princesse.

—Cela n'aurait pas rencontré, je crois, d'immenses difficultés... Eh bien, un jour, j'avais eu l'imprudence de dire à Suzie que le prince Romanelli, à la rigueur, me paraissait acceptable. Imaginez-vous ce qu'elle a fait? Les Turner étaient à Trouville. Suzie a tramé un petit complot... On m'a fait déjeuner avec le prince... mais le résultat a été désastreux... Acceptable!... Les deux heures que j'ai passées avec lui, je les ai passées à me demander comment j'avais pu dire une telle parole... Non, Richard, non, Suzie, je ne veux être ni princesse, ni comtesse, ni marquise. Je veux être madame Jean Reynaud... si M. Jean Reynaud le veut bien... et cela n'est pas certain...Non cela n'est pas certain. Il m'aime cependant, et beaucoup, mais sans trop savoir ce que je suis. Je pense que je mérite d'être aimée autrement, je pense que je ne lui causerais pas une semblable frayeur s'il me connaissait mieux, et c'est pour cela que je vous demande la permission de lui parler ce soir, librement, à cœur ouvert.

—Nous vous l'accordons, répondit Richard, nous vous l'accordons tous les deux... Nous savons que vous ne ferez jamais rien, Bettina, que de noble et de généreux.

—J'essayerai, tout au moins.

Le régiment a pris le trot sur la grande route, au sortir du village... Voici la terrasse où Bettina se trouvait l'autre matin... Jean se dit: "Si elle était là!" Il le redoute et l'espère en même temps...Il lève la tête, il regarde... Elle n'y est pas!

Il ne l'a pas revue! Il ne la reverra pas... Il va partir, le soir même, pour Paris. Il va tâcher de se faire envoyer dans un autre régiment.

Jean a beaucoup réfléchi là-bas, seul, à Cercottes, et voici quel a été le résultat de ses réflexions: il ne peut pas, il ne doit pas être le mari de Bettina!

Les hommes mettent pied à terre dans la cour du quartier. Jean prend congé de son colonel et de ses camarades. Tout est fini. Il est libre, il pourrait partir... Il ne part pas cependant. Il regarde autour de lui... Comme il était heureux, trois mois auparavant, lorsqu'il sortait de cette grande cour, à cheval, dans le fracas des canons roulant sur le pavé de Souvigny! Comme il va en sortir tristement aujourd'hui! Sa vie autrefois était là... où sera-t-elle maintenant?

Il rentre, il monte chez lui. Il écrit à madame Scott; il lui dit que, pour affaires de service, il est obligé de partir à l'instant même; il ne pourra pas dîner au château; il prie madame Scott de le rappeler au souvenir de mademoiselle Bettina... Il ferme sa lettre... Il l'enverra tout à l'heure.

Il ira dire adieu à son parrain. C'est là ce qui lui coûte le plus... Il ne lui parlera que d'une absence de peu de durée.

L'abbé Constantin est seul au presbytère. Il est soucieux. Il a guetté le régiment au passage, mais Jean ne s'est arrêté qu'un instant; il avait l'air triste. Depuis quelque temps déjà, l'abbé s'en est bien aperçu, Jean n'a plus sa bonne humeur et sa gaîété d'autrefois. Le curé ne s'en était pas trop inquiété, croyant à un de ces petits chagrins de jeunesse qui ne regardaient pas un pauvre vieux bonhomme de prêtre. Mais la préoccupation de Jean était, ce jour-là, très marquée.

—Je viendrai tout à l'heure, mon parrain, avait-il dit au curé; j'ai besoin de vous parler.

Et il était parti brusquement. L'abbé Constantin n'avait pas eu le temps de donner à Loulou son morceau de sucre ou plutôt ses morceaux de sucre; car il en avait mis cinq ou six dans sa poche, considérant que Loulou avait bien mérité ce régal par dix grands jours d'étapes et par une vingtaine de nuits passées à la belle étoile.

Il était trois heures lorsque Jean arriva au presbytère, et le curé tout aussitôt:

—Tu m'as dit que tu avais besoin de me parler... De quoi s'agit-il?

—D'une chose, mon parrain, qui va vous surprendre, vous chagriner, et qui me chagrine aussi. Je viens vous faire mes adieux.

—Tes adieux! tu pars? Quand cela?

—Aujourd'hui même... dans deux heures.

—Dans deux heures! mais nous devions dîner ce soir au château.

—Je viens d'écrire à madame Scott pour m'excuser... Je suis absolument forcé de partir.

—Et tu vas?

—A Paris.

—A Paris! Pourquoi cette détermination soudaine?

—Pas si soudaine. Il y a longtemps que je songe à ce départ.

—Et tu ne m'en avais rien dit!... Jean, il se passe quelque chose... Si tu as des tourments, des ennuis, pourquoi ne pas me les dire? Je pourrais peut-être te donner un bon conseil. Jean, pourquoi vas-tu à Paris?

—J'aurais voulu ne pas vous le dire... Cela va vous faire de la peine...Je vais à Paris pour demander à être envoyé dans un autre régiment.

—Dans un autre régiment?... quitter Souvigny?

—Oui... quitter Souvigny... pour quelque temps, pour peu de temps, mais enfin quitter Souvigny, c'est cela que je veux.

—Et moi, Jean, tu ne penses donc pas à moi?... Pour peu de temps!... Peu de temps! mais c'est ce qui me reste à vivre, peu de temps. Et tu t'en irais! Jean, attends un peu, patiente, ça ne sera pas bien long; attends que le bon Dieu m'ait rappelé à lui... Ne t'en vas pas, Jean, ne t'en va pas.

—J'ai pour vous cette même tendresse que j'avais quand j'étais tout petit, quand vous m'avez recueilli, quand vous m'avez élevé. Mon cœur n'a pas changé, ne changera jamais... Mais si le devoir, si l'honneur m'obligent à partir...

—Ah! si c'est le devoir, si c'est l'honneur... Je ne dis plus rien, Jean... Tout passe après cela, tout, tout! Je t'ai toujours connu bon juge de ton devoir, bon juge de ton honneur... Pars, mon enfant, pars. Je ne te demande rien. Je ne veux rien savoir.

—Eh bien, moi, je veux tout vous dire, s'écria Jean, vaincu par son émotion. Aussi bien vaut-il mieux que vous sachiez tout. Vous restez ici, vous, vous retournerez au château...vous la reverrez...elle!

—Qui...elle?

—Bettina!

—Bettina?

—Je l'adore, mon parrain, je l'adore!

—O mon pauvre enfant!

—Pardonnez-moi de vous parler de ces choses... mais je vous les dis comme je les dirais à mon père. C'est une folie, qui, peu à peu, s'est emparée de moi, malgré moi, car vous comprenez bien... Mon Dieu! c'est ici même que j'ai commencé à l'aimer. Vous savez, quand elle est venue avec sa sœur...Puis il m'a été permis de la voir librement, familièrement... et, vous-même, sans cesse, vous me parliez d'elle, vous me vantiez sa douceur, sa bonté. Que de fois vous m'avez dit qu'il n'y avait rien de meilleur au monde!

—Et je le pensais... et je le pense encore... et personne ici ne la connaît mieux que moi. Si tu savais, dans nos tournées, le matin, elle est si tendre et si brave! Ni la misère ni la souffrance ne la rebutent... Tu ne rencontreras pas dans la vie, Jean, de femme meilleure et qui ait des sentiments plus élevés. Ah! si elle était pauvre!...

—Oui, si elle était pauvre! mais elle ne l'est pas!

—Oh! non... Enfin que veux-tu, mon pauvre enfant! si ça te fait du mal de la voir, de vivre près d'elle... va-t'en, c'est cela, va-t'en... Et cependant... et cependant...

Le vieux prêtre devint songeur et resta, pendant quelques instants, silencieux; puis il continua:

—Et cependant, Jean, sais-tu à quoi je pense? Je l'ai beaucoup vue, mademoiselle Bettina, depuis son arrivée à Longueval. Eh bien, je réfléchis,—cela ne m'étonnait pas alors, cela me semblait si naturel, que l'on s'intéressât à toi,—mais enfin, elle parlait de toi, toujours oui, toujours.

—De moi?

—Oui, et de ton père, et de ta mère. Elle était curieuse de savoir comment tu vivais, elle me demandait de lui expliquer ce que c'était que l'existence d'un soldat, d'un vrai soldat aimant son métier et le faisant en conscience. C'est extraordinaire, depuis que tu m'as dit cela, il se fait dans ma tête tout un travail de souvenirs. Mille petites choses se groupent, se rapprochent...Ainsi, elle est revenue du Havre avant-hier à trois heures. Eh bien, une heure après son arrivée, elle était ici. Et c'est de toi qu'elle m'a parlé. Elle m'a demandé si tu m'avais écrit, si tu n'avais pas été malade, quand tu arriverais, si le réginemt passerait par le village... Elle paraissait si contente, si heureuse même, de penser qu'elle allait te revoir! Ce dîner de ce soir, elle s'en faisait une fête... Il n'y a personne en ce moment au château, pas un seul invité. Elle insistait beaucoup sur ce point, en disant: "Nous ne serons que cinq, vous et M. Jean, ma sœur, mon beau-frère et moi." Et elle a ajouté, en riant: "Un vrai dîner de famille." C'est sur ce mot qu'elle est partie, qu'elle s'est sauvée presque. Un vrai dîner de famille? Sais-tu ce que je crois, Jean, le sais-tu?... je crois qu'elle t'aime!

—Et moi aussi, je le crois! Quand je l'ai quittée, il y a vingt jours, elle était si agitée, si émue! Elle ne voulait pas me laisser partir. J'ai dû m'enfuir...oui...m'enfuir. J'allais parler, éclater, tout lui dire. Après avoir fait une cinquantaine de pas, je me suis retourné. Elle ne pouvait plus me voir. J'étais en pleine nuit. Mais je la voyais, moi. Elle était restée, là, immobile, les épaules et les bras nus, sous la pluie, regardant du côté par où j'étais parti. Et savez-vous ce qu'elle a fait, le lendemain matin? Elle est venue, par un temps effroyable, me voir passer sur la route avec le régiment, et, là, sa façon de me dire adieu... Ah! mon parrain! mon parrain!...

—Mais alors, dit le pauvre curé, complètement bouleversé, mais alors je ne comprends plus du tout. Si tu l'aimes, Jean, et si elle t'aime!

—Mais c'est à cause de cela surtout qu'il faut que je parte. S'il n'y avait que moi! si j'étais certain qu'elle ne s'est pas aperçue de mon amour, certain qu'elle n'en a pas été attendrie! je resterais... je resterais... rien que pour la douceur de la voir, et je l'aimerais de loin, sans espérance aucune, rien que pour le bonheur de l'aimer... Mais non, elle a bien compris... et loin de me décourager... enfin... voilà ce qui m'oblige à partir...

—Non, je ne comprends plus. Vous êtes tous les deux bons, jeunes et charmants... tu l'aimes... elle t'aimerait... et tu ne pourrais pas!...

—Et son argent, mon parrain, et son argent!

—Qu'importe son argent! Est-ce que c'est à cause de son argent que tu l'as aimée?... Ta conscience, mon Jean, sera bien en paix à cet égard, et cela suffit.

—Non, cela ne suffit pas. Avoir bonne opinion de soi-même, ce n'est pas assez; il faut que cette bonne opinion soit partagée par les autres.

—Oh! Jean, parmi ceux qui te connaissent, qui pourrait douter de toi?

—Qui sait?... Et puis il y a autre chose que cette question d'argent, autre chose de plus sérieux et de plus grave. Jene suis pas le mari qui lui convient.

—Et quel autre plus digne que toi?...

—Il ne s'agit pas de rechercher ce que je puis valoir, il s'agit de se demander ce que doit être sa vie et ce que doit être ma vie, à moi... Un jour, Paul,—vous savez, il a une façon un peu brutale de dire les choses... mais cela donne souvent à la pensée beaucoup de clarté,— il était question d'elle... Paul ne doutait de rien... sans cela... il est bon... et n'aurait pas ainsi parlé. Eh bien, il me disait: "Ce qu'il lui faut, c'est un mari qui n'ait d'autre souci que de faire de son existence une fête perpétuelle." Vous me connaissez... Un tel mari, je ne peux pas l'être. Je suis soldat et veux rester soldat. Si les hasards de ma carrière m'envoient un jour en garnison dans quelque trou des Alpes ou dans un village perdu de l'Algérie, puis-je lui demander de me suivre? puis-je la condamner à cette existence de femme de soldat, qui est, en somme, un peu l'existence du soldat! Pensez à la vie qu'elle mène aujourd'hui, à tout ce luxe, à tous ces plaisirs?...

—Oui, dit l'abbé, cela est plus sérieux que la question d'argent.

—Tellement sérieux, qu'il n'y a pas d'hésitation possible. Pendant ces vingt jours que j'ai passés là-bas, seul, au camp, j'ai bien pensé à tout cela... et, l'aimant comme je l'aime, il faut que les raisons soient bien fortes qui me montrent clairement mon devoir. Je dois m'en aller... J'en souffrirai beaucoup... mais je ne dois plus la revoir!

Jean était accablé. Le vieux prêtre le regardait.

—Te voir malheureux! mon pauvre enfant! qu'une telle douleur tombe sur toi!... Cela est trop cruel, trop injuste!...

A ce moment, on frappa légèrement à la porte.

—Ah! dit le curé, je vais renvoyer...

Il ouvrit la porte et recula comme devant une apparition inattendue.

C'était Bettina. Tout de suite, elle avait vu Jean, et, allant droit à lui:

—Vous?... s'écria-t-elle. Oh! que je suis contente!

Il s'était levé... elle lui avait pris les deux mains, et, s'adressant à l'abbé:

—Je vous demande pardon, monsieur le curé, si c'est à lui d'abord que je suis allée... Vous, je vous ai vu hier... et lui, pas depuis vingt grands jours, pas depuis certain soir où il est parti de la maison triste et souffrant.

Jean ne se sentait la force ni de faire un mouvement, ni de prononcer une parole.

—Et maintenant, continua Bettina, allez-vous mieux? Non... encore triste... Ah! comme j'ai bien fait de venir! Cependant, cela me gêne beaucoup de vous trouver ici. Vous comprendrez pourquoi lorsque vous saurez ce que je viens demander à votre parrain.

Elle abandonna les mains de Jean, et, se tournant vers l'abbé:

—Je viens, monsieur le curé, vous prier d'entendre ma confession... Oui, ma confession... Mais ne vous en allez, monsieur Jean. Je ferai ma confession très volontiers devant vous... et même, en y songeant cela sera mieux ainsi. Asseyons-nous... voulez-vous.?

Elle se sentait pleine de confiance et de hardiesse. Elle se disait:

—Je veux être aimée! je veux aimer! je veux être heureuse! je veux qu'il soit heureux! Et, puisqu'il ne peut pas avoir le courage, c'est à moi d'en avoir pour nous deux, c'est à moi de marcher seule à la conquête de notre amour, à la conquête de notre bonheur!

L'abbé et Jean s'étaient assis docilement, presque automatiquement. Ils attendaient, ils écoutaient... Entre ces deux hommes éperdus, Bettina, seule, était de sans-froid... Ce fut d'une voix nette et précise qu'elle commença:

—Je vous dirai, d'abord, monsieur le curé, et cela pour mettre votre conscience pleinement en repos, je vous dirai que ma sœur et mon beau-frère savent pourquoi je suis venue; ils le savent et ils l'approuvent. C'est entendu n'est-ce pas? Eh bien, ce qui m'amène, c'est votre lettre, monsieur Jean, cette lettre par laquelle vous avez appris à ma sœur que vous ne pouviez pas, ce soir, venir dîner avec nous. Cette lettre a dérangé tous mes projets... En effet,—toujours avec la permission de ma sœur et de mon beau-frère,— je voulais, après le dîner, vous emmener dans le parc, monsieur Jean, m'asseoir avec vous sur un banc; là, je vous aurais tenu un petit discours, très préparé, presque appris par cœur; car, depuis votre départ, je ne pense qu'à ce petit discours. Voilà donc ce que je me proposais de faire, et vous comprenez que votre lettre... J'ai un peu réfléchi et je me suis dit que, si j'adressais mon petit discours à votre parrain, ce serait à peu près comme si je vous l'adressais à vous-même. Je suis donc venue, monsieur le curé, vous prier de vouloir bien m'écouter.

—Je vous écoute, mademoiselle, balbutia l'abbé.

—Je suis très riche, monsieur le curé, et, à vous parler franchement, j'aime beaucoup mon argent. Je lui dois ce luxe qui m'entoure, ce luxe qui, je l'avoue,—c'est une confession,—ne m'est aucunement désagréable. Si j'aime un peu nom argent pour les agréments qu'il me procure, je l'aime beaucoup pour le bien qu'il me permet de faire autour de moi. Je l'aime en égoïste, si vous voulez, pour la joie que me cause le plaisir de donner... Enfin, je crois que ma fortune n'est pas trop mal placée entre mes mains. Je me suis toujours dit:" Je veux que mon mari soit digne de partager cette grande fortune; je veux être bien certaine qu'il en fera bon usage."Je me disais encore autre chose...:"Celui qui sera mon mari, je veux l'aimer!" Et voilà, monsieur le curé, où véritablement commence ma confession. Il est un homme qui, depuis deux mois, a fait tout ce qu'il a pu pour me cacher qu'il m'aimait... Mais cet homme, je n'en doute pas, il m'aime... Jean, n'est-ce pas, vous m'aimez?

—Oui, dit Jean, je vous aime!

—Je le savais; mais j'avais besoin de vous l'entendre dire. Et maintenant, Jean, je vous en conjure, ne prononcez plus un seul mot. Toute parole de vous serait inutile, me troublerait, m'empêcherait d'aller jusqu'au bout et de vous dire ce que je tiens absolument à vous dire...

Bettina perdait un peu de son assurance, sa voix tremblait légèrement.

—Mon Dieu, monsieur le curé, je ne vous accuse certainement pas de ce qui est arrivé, mais pourtant tout cela est un peu de votre faute.

—Ma faute!

—Oui, je le répète, votre faute... Je

suis certaine que vous avez dit à Jean beaucoup de bien de moi. Peut-être, sans cela, n'aurait-il pas songé... Et, en même temps, à moi, vous me disiez beaucoup de bien de lui. Alors, moi, je me suis mise à le comparer avec ceux qui, depuis un an, avaient demandé ma main. Il m'a paru qu'il leur était de toute manière absolument supérieur... Enfin il est arrivé qu'un certain jour... la veille de votre départ, Jean, je me suis aperçue que je vous aimais... Je vous en conjure, ne dites rien... restez assis... ne vous approchez pas de moi. J'ai encore certaines choses à vous dire... et les plus importantes de toutes. Jean je ne veux pas d'une réponse arrachée à votre émotion... Si vous devez m'épouser, je ne veux pas que ce soit seulement par amour; je veux que ce soit aussi par raison. Pendant ces quinze jours qui ont précédé votre départ, vous avez pris un tel soin de me fuir, de vous dérober à tout entretien, que je n'ai pas pu me montrer à vous telle que je suis. Il y a en moi peut-être certaines qualités que vous ne connaissez pas... Jean, je sais ce que vous êtes,je sais à quoi je m'engagerais en devenant votre femme. Je connais votre vie entière, c'est votre parrain qui me l'a racontée. Je sais pourquoi vous êtes soldat, je sais quels devoirs, quels sacrifices vous pouvez entrevoir dans l'avenir... Jean, n'en doutez pas, je ne vous détournerai d'aucun de ces devoirs, d'aucun de ces sacrifices. Si je pouvais vous en vouloir de quelque chose, je vous en voudrais peut-être de cette pensée,—oh! vous avez dû l'avoir!— que je vous souhaiterais libre et tout à moi, que je vous demanderais d'abandonner votre carrière. Jamais! entendez-vous bien, jamais je ne vous demanderai une pareille chose...Je vous aime et je vous veux tel que vous êtes. Je vous aimerais moins, je ne vous aimerais peut-être plus du tout, si vous vous mettiez à vivre comme vivent tous ceux dont je n'ai pas voulu... Quand je pourrai vous suivre, je vous suivrai. Et, si le jour arrive où vous ne pourrez pas m'emmener, le jour où vous devrez partir seul, eh bien! Jean, ce jour-là, je vous promets d'avoir du courage, pour ne pas vous enlever votre courage à vous... Et maintenant, monsieur le curé, ce n'est pas à lui, c'est à vous que je m'adresse... Dites... s'il m'aime et s'il me sent digne de lui, serait-il juste de me faire expier si durement ma fortune?... Ne doit-il pas accepter d'être mon mari?

—Jean, dit gravement le vieux prêtre, épouse-la... c'est ton devoir... et ce sera ton bonheur!

Jean s'approcha de Bettina, la prit dans ses bras et posa sur son front un premier baiser.

Bettina se dégagea doucement, et, s'adressant à l'abbé:

—Et maintenant, monsieur le curé, j'ai encore quelque chose à vous demander... Je voudrais,... je voudrais...

—Vous voudriez?...

—Je vous en prie, monsieur le curé, embrassez-moi.

Le vieux prêtre l'embrassa sur les deux joues, paternellement, et ensuite Bettina:

—Vous m'avez dit bien souvent, monsieur le curé, que Jean était un peu votre fils,—moi aussi, n'est-ce pas? je serai un peu votre fille. Cela vous fera deux enfants, voilà tout!

. . . .

Un mois après, le 12 septembre, à midi, Bettina, dans la plus simple des robes de mariée, traversait l'église de Longueval, pendant que, placée derrière l'autel, la fanfare du 9ème d'artillerie sonnait joyeusement sous les voûtes de la vieille église.

Le vieux curé dit la messe. Jean et Bettina s'agenouillèrent devant lui; il prononça la formule de la bénédiction et resta ensuite, pendant quelques instants, en prière, les bras étendus, appelant de toute son âme les grâces du ciel sur la tête de ses deux enfants.

L'orgue fit alors entendre cette même rêverie de Chopin que Bettina avait jouée, la première fois qu'elle était entrée dans cette petite église de village où devait être consacré le bonheur de sa vie.

Et ce fut Bettina cette fois qui pleura.

FIN

Dans le prochain duméro:

Fille de Chouans

Par M. DELLY



—J'ai retenu des fauteuils pour le théatre...
—Oh! alors, je vais aller m'habiller tout de suite
—C'est cela ,comme c'est pour après-demain, nous arriverons juste à temps.





Courrier de Madeleine

.... LETTRES INTIMES ....

Mes chères lectrices,

J'ai, parmi mes correspondantes, une mère'grand qui doit nous parler souvent de ses cheveux blancs pour que nous nous rappelions que les hivers ont neigé sur sa vie, tant il y a en elle, de jeunesse, de fraîcheur, d'enthousiasme, d'ardeur... Elle aime son siècle et ses progrès; rien ne l'étonne de ce qui diffère avec l'année de sa naissance. Elle admet que les jeunes aient des aspirations et des idées toutes différentes de celles qui animaient sa génération; elle ne s'offusque pas du changement, ni ne prend en grippe les êtres qui renouvellent les habitudes et les modes; elle s'amuse de tout ce qui passe, et s'intéresse à tout ce qui survient; elle ne s'étonne ni ne s'épouvante d'entendre son petit-fils réclamer son droit à l'initiative, pas plus qu'elle ne s'effarouche de l'indépendance de sa petite-fille... Elle a des mots jolis et rieurs pour calmer son fils qui ne peut, lui, s'acclimater à l'époque, et elle a une façon gentille de parler à sa belle-fille qui ne cesse de gémir sur l'émancipation des temps. Ses petits-enfants l'adorent, et ils ont l'habitude de dire, et très-sérieusement et très-véridiquement: "Grand'maman, mais c'est la plus jeune de la famille!"

Grand'maman est la plus jeune, parce qu'elle est la meilleure!

Elle a toujours ignoré l'égoïsme, de sorte qu'elle a fait place bien volontiers aux êtres nouveaux. Ils ne la gênent en aucune façon. Elle savait qu'ils viendraient, et elle les a reçus avec cette grâce exquise d'une éducation raffinée. Ce qui l'ennuie le plus, c'est de voir autour d'elle, les visages se renfrogner devant cet envahissement de la jeune génération. Elle s'attriste de la voir si mal accueillie, et si peu comprise. Il lui arrive alors toute chagrine, de proférer elle aussi "de mon temps," mais c'est pour dire: "de mon temps, l'on était plus gentil pour la jeunesse, on lui faisait plus volontiers accueil; l'on admettait ses erreurs et ses ambitions; l'on se tassait pour lui faire place; on souriait à ses espiègleries et à ses rodomontades, tandis qu'aujourd'hui..."

"Grand'mère, — protestent alors le fils et la bru,— grand'mère, c'est de notre génération que vous parlez, et nous la connaissons un peu, nous aussi. Mais nous étions polis, prévenants, attentifs, nous; nous ne bousculions rien; nous étions déférents pour les gens d'âge; nous savions encore être polis et respectueux; nous n'oubliions pas les égards dus à nos aînés, et l'autorité des chefs de famille nous demeurait sacrée. La jeunesse d'aujourd'hui n'admet que ses droits; elle prend la place et nous pousse au rancart; elle refuse nos conseils, et défie nos décisions; elle n'admet qu'une oi: la sienne, et s'insurge contre tout ce qui entrave sa liberté et son vouloir. Elle est encombrante, égoïste, accapareuse, elle..."

Mais ma vieille amie hausse les épaules d'un air lassé, et elle a une façon de dire à ses enfants: "Mais les petits, vous ne les comprenez pas... Mais vous les contrariez sans cesse... mais laissez-les donc être jeunes..." qui désarçonne littéralement les esprits un peu chagrins et inquiets de voir s'en aller les traditions dont ils ont l'impérissable respect.

Alors l'adorable femme tourne vers moi sa confidence, et elle a une manière de traduire l'optimisme dont son âme déborde qui ravit. Elle n'a jamais aimé les gens contrariants, les faiseurs de sermons, ceux qui maugréent contre leur époque; elle trouve que toute chose a son bon côté, et que tout ce qui arrive est pour le mieux. Seulement, l'autre jour, elle m'est venue un peu accablée, un peu inquiète, un peu déçue, et c'était navrant de sentir que le doute envahissait cette âme si sereine, ce coeur si bienveillant: Sa petite-fille est en pleine révolte contre l'autorité maternelle. Elle aime, et veut épouser celui qu'elle aime; sa mère estime qu'elle ne peut encourager une inclination qui ferait le malheur de sa fille. Elle affirme que le jeune homme est paresseux, mal ordonné, déséquilibré, qu'il a peu de santé, et pas un sou, etc., etc. La fillette veut passer outre, mais avant de s'engager définitivement, elle cherche l'appui de grand'mère; elle veut se mettre à couvert sous cette tutelle magnanime, et la pauvre aieule est bouleversée. Pour la première fois de sa vie, elle a peur d'être inconséquente, de faire mal, et à son tour elle cherche auprès de ceux qu'elle aime, un conseil et un réconfort. Cela lui brise le coeur de voir ce conflit éclater au sein de sa famille, et elle tente de le conjurer en adressant au Ciel d'ardentes prières. Elle veut voir le jeune homme; car enfin si l'on est injuste pour lui... Elle est forcée d'admettre qu'il manque d'apparence physique et comme grand'mère a le culte des gens sains, cette constatation altère sa belle humeur. Puis les renseignements ne sont pas favorables. Son fils, en qui elle a foi totalement, lui dit et redit que ce mariage serait un malheur et peut-être une disgrâce. Grand'mère qui rêve de sa troisième génération s'effare à la seule pensée que ses petits-enfants pourraient hériter de l'apparence chétive du papa qu'on leur veut absolument donner. Sa belle-fille prétend qu'un autre jeune homme épouserait Louise avec empressement, un prétendant fort et brillant, avec un avenir fort bien dessiné, et l'imagination de grand'mère se plaît à faire des rêves. Et lorsqu'on lui affirme sérieusement que sa petite fille repousse un être d'élite pour le simple fait qu'il manque d'élégance, et que la raison qui lui fait préférer un garçon débile à un être bien portant réside entièrement dans le chic d'un complet et le pli du pantalon, elle a une révolution.

Elle va parler, grand'mère, la douce et jolie aieule, elle va dire, elle aussi "de mon temps," mais elle s'arrête. Non, c'est plus fort qu'elle; elle ne saurait médire ni du temps ni de l'esprit des jeunes, et elle donne congé à ceux qui l'entourent avec un sourire tout confiant: "Je vais prier la Sainte Vierge de nous sauver de tout malheur, et vous verrez qu'elle saura bien tout arranger." Et c'est fini, ses enfants peuvent s'en aller; elle ne veut ni leur confier son chagrin, ni douter de sa petite-fille, ni se livrer à de tristes conjectures.

Et son fils la résume toute en quelques mots: "Mère est trop bonne pour croire sérieusement que quelque chose de mauvais puisse arriver."

J'adore cette mère'grand aux yeux rieurs et au sourire délicieux qui ne pense, ne voit, n'aspire qu'au bien, et nous dit avec un accent navré: "Comprenez-vous que l'on trouve tant de mal à dire du temps!. . ."

MADELEINE.

...DESEMPARÉE...

Par MONIQUE LORIOT

Hier, un affreux vent d'hiver m'a retenue chez moi. Cet après-midi de liberté me ravissait, cependant. Vers la fin du jour, certaine de n'être pas dérangée, je lisais dans mon petit salon, quand mon exquise amie Frou-Frou est arrivée, enveloppée de ses fourrures.

Je ne l'avais pas vue depuis longtemps et elle me parût plus jolie que jamais avec ses cheveux châtains et ses yeux sombres, debout devant la cheminée, tendant frileusement à la flamme ses doigts gantés.

—Et voilà! disait-elle. Depuis plusieurs jours je pense à vous. Vous téléphoner ne me tentait guère. Alors, j'ai voulu vous faire une surprise, espérant vous trouver ici par ce vilain temps...

Prestement, elle enlevait son manteau. Puis, devant le thé que j'avais demandé, elle sourit:

—Voici qui va me réchauffer! Que vous êtes gentille pour moi! Aussi, je vous aime beaucoup, vous savez!

Maintenant, elle parlait de moi, son ainée de plusieurs années, s'intéressant à tout ce qui faisait ma vie. Elle écoutait mes paroles avec une attention un peu fébrile, sans affectation.

Mais, par un regard qu'elle jetait à la grande glace au-dessus de la cheminée, je la sentis contente, confusément, de se sentir jolie dans sa pose attentive.

Et je reconnaissais difficilement mon amie Frou-Frou dans cette petite personne nerveuse. J'ai remarqué:

—Comme vous êtes gaie, aujourd'hui, Frou-Frou?

—Oui, a-t-elle dit.

Puis, soudain très grave:

—C'est encore une de mes résolutions...

Sa joie était tombée en quelques secondes. L'obscurité venait, mais Frou-Frou supplia pour que nous restions ainsi sans lumière.

—C'est l'heure délicieuse, entre chien et loup, — l'heure que j'ai choisie pour venir vous raconter les mille idées follles qui logent dans la cervelle de votre Frou-Frou.

Elle souriait avec un peu de mystère au fond des yeux, intimidée de ce qu'elle allait dire.

J'approchai mon fauteuil de la cheminée....

—Parlez, mon petit Frou-Frou, vous n'avez pas d'amie plus sincère, plus profondément dévouée que moi, n'en doutez pas.

Alors, j'appris toute la détresse d'âme de ma petite amie... Elevée par des parents qui la laissaient très libre, trop libre même, gâtée à l'excès par eux et par ses deux frères ainés, Frou-Frou trouvait sa vie vide et ne se sentait pas heureuse.

—J'ai trop lu peut être, me confia-t-elle. Pour me dire heureuse, il me faut regarder autour de moi, compter mes jours, raisonner ma vie. Je me sens seule, désemparée, déroutée. Dernièrement après une soirée où je m'étais sentie distraite, loin de tous ces gais visages, je me suis attardée à mon balcon.

Il faisait clair de lune dans le petit parc situé devant notre maison. Et c'était si beau, si bon, que je me suis laissée griser par le charme de cette nuit, rêvant à mille choses exquises et vagues...

Puis, comme le temps fraîchissait, je me suis sentie frissonner. J'ai ouvert les yeux, j'ai vu les choses à la même place dans le calme du dehors. Je me suis retrouvée seule, au milieu des mille bibelots précieux de ma chambre blanche, éclairée par les rayons de lune...

Et j'ai eu l'âme reprise par cette angoisse sourde qui m'avait étreinte, déjà. J'ai compris que jusqu'alors, je n'avais vécu que de chimères et de livres. Et j'ai pleuré...

—Ma petite Frou-Frou, ai-je dit, émue de son ton troublé, ma petite Frou-Frou, pourquoi tout celà? Songez que c'est encore ce qu'il y a de meilleur dans la vie, les rêves et les livres!

Mais elle secouait sa jolie tête et avec cette voix sourde qui nous vient en racontant un mauvais souvenir, elle continua:

—Je ne vous dirai pas les pauvres jours tristes qui suivirent cette nuit-là. J'étais déprimée, affreusement... Mes amis prétendaient que je "mangeais des bleus". Chez nous, c'était pire. Alors, brusquement, je me suis décidée à vivre comme les autres, sans sensiblerie.

D'abord, j'ai changé toutes les gravures de ma chambre, j'y ai mis des "pennants" de toutes couleurs, des portraits de mes amis garçons. Devant ma table à écrire, j'ai placé une figure américaine, une jolie figure de coquette qui sourit d'un air provocant.

Puis, j'ai résolu de me montrer gaie. Je me suis imposée une sorte de discipline. Maintenant, je m'interdis de trop penser, je m'abandonne rageusement au tourbillon mondain que dirigent mes amis.

—Et cette vie vous convient? lui dis-je.

Elle eût un sourire amer.

—"Oh! ça n'a pas été sans peine! D'abord, je me sentais nerveuse. Puis, l'on a trouvé étrange ce changement d'attitude. J'ai dû en rire moi-même, en le raillant... L'on m'a regardé curieusement, mais je devenais amusante. Aujourd'hui on me recherche. Je suis de toutes les fêtes On me trouve drôle de dire tout ce que je pense... Mais je lutte encore, vous savez! Il y a des jours où l'enfant trop vibrante, la petite créature indécise et triste veut revenir... Pour la punir, je me montre plus gaie, plus coquette. J'essaie d'imiter ceux qui m'entourent, d'être irrésistible, conclua-t-elle, d'un petit rire bref.

Puis, tristement railleuse, elle murmura:

—Ce sont mes mauvais jours...

Ah! la pauvre petite enfant qui avait trop demandé à la vie! Elle lût cette pitié dans mes yeux et eût un geste d'impatience.

—Ne me plaignez pas, surtout. Je ne regrette pas ce que j'ai fait; je serai heureuse ainsi, sans trouble... Et je veux devenir enjôleuse, je veux n'avoir qu'à me montrer, à sourire et à prononcer deux ou trois paroles pour conquérir. Etre de ces âmes qui répandent autour d'elles un charme de fraîcheur

et de joie, si l'on a la sagesse de ne pas attendre d'elles plus qu'elles ne sauraient donner...

—Prenez garde, Frou-Frou. Vous étiez si gentille un peu mystique, un peu tristement rêveuse, mais idéale aussi.

—Oh! fit-elle ,insouciante, les êtres d'idéal, on ne s'en occupe plus... Et pourquoi être triste? La vie est belle et gaie. Il ne s'agit que d'y mettre du sien, de l'entrain, de se dire: "Je suis gentille, je peux plaire!"... et vogue la galère! Ceux qui nous chagrinent ont tort. Pourquoi s'en troubler, puisque l'oeuvre du temps est d'oublier? Il faut aider le temps!

J'essayai vainement de raisonner avec elle, de la calmer.

—Vous êtes intelligente, ma chère petite, trop intelligente pour cette vie frivole. Vous valez mieux que cela.

—Intelligente! Etes-vous donc naïve, vous aussi? L'intelligence n'est pas appréciée aujourd'hui par les jeunes gens. Ils n'aiment pas que nous leur soyions supérieures. Ils font la moue... Fi! un bas-bleu, une romanesque!... Et parce que je ne veux pas être blasée ou dégoutée à mon âge, parceque je sens en moi-même un fonds de jeunesse, de gaieté et de vie, je veux en faire usage. Songez que je me sens vieille, à vingt ans! Vieille,... parceque tout ce que j'éprouve, tout ce que je dis, on l'a écrit déjà! J'ai lu ça quelque part... Ah! ce que l'on a analysé les moindres idées humaines, les plus futiles paroles! Si ceux qui écrivent savaient!... On ne gâte pas les vies aussi froidement. On n'a pas le droit de faire ces choses!

Les larmes aux yeux, la voix vibrante, Frou-Frou, croisant ses mains dans un geste découragé:

—Si vous saviez! Oh! les heures décevantes où je ne suis qu'un pauvre être de spleen et de chimères! Mais toute cette détresse qui est en moi, personne ne le saura, — personne, excepté vous, ma chère grande amie.

Soudain, on entendit de la rue le ronflement d'un auto qui s'arrêtait. Frou-Frou se redressa:

—Comme je suis étourdie! On vient me chercher. C'est un de mes flirts, mon préféré du moment. Il voulait m'amener à un thé quelconque. J'ai refusé, prétextant ma visite ici. Alors, il m'a priée de me ramener chez moi. Et le voilà! Il n'a donc pas oublié?

Il n'aurait eu garde d'oublier. Je le jugeai à le voir, souriant devant Frou-Frou qui me le présentait. Il me parut sympathique et charmant causeur et, à son empressement auprès de ma petite amie qui remettait son manteau, devant la glace, à la façon dont il la regardait, je compris qu'elle l'avait conquis avec son charme volontaire d'ensorceleuse...

Il parlait avec enthousiasme de l'enivrement de braver les distances avec son auto, de brûler les routes...

—C'est alors, dit-il avec chaleur, c'est alors qu'on aime la vie, la vie douce et longue comme les jolies routes interminables qu'on rencontre, parfois...

Frou-Frou s'est écriée: —Comme vous avez raison! La vie est toute simple; c'est nous qui ne cherchons qu'à la compliquer!— Puis, regrettant déjà ses paroles trop graves, elle l'a remercié d'être venu, avec un sourire inquiétant de petite reine satisfaite... Comme ils partaient, elle s'est retournée et m'a jeté à l'oreille:

—S'il savait!

La portière retomba et, de nouveau seule, je ne pus reprendre mon livre... Je pensais à ma pauvre petite amie qui avait trop lu, et qui, froidement, en ayant envisagé le résultat, s'était rendue vaine et futile, brisant ainsi l'idéal qui jusqu'alors avait illuminé sa vie.

MONIQUE LORIOT

Les Oiseaux de Passage

Par CAPUCHON

"L'ami que l'on perd était le plus doux,
"L'être qui s'en va, celui que l'on aime.

Quand viennent les froids, les gros vents et la neige, quand vient l'hiver, quand

"La bise d'un archet sanglotant fait courir
"Des lamentos plaintifs, dont la douceur oppresse
"La forêt qui se meurt et s'écoute mourir,

vous avez sans doute remarqué ces bandes d'oiseaux, faisant une immense tache noire dans le ciel et qui, la belle saison passée, émigrent vers des cieux plus doux; ils laissent, sans regret, suspendu à l'arbre, caché dans le bosquet, attaché au toit de la vieille maison, le nid si chaud, si plein de tendresses et naguère encore si plein de vie, le doux nid qui tout l'été a jalousement abrité leurs amours! Ils s'en vont; ce sont des frileux de la nature et s'ils n'obéissaient pas à une loi divine, en les voyant nous quitter ainsi nous serions tentés de dire: INGRATS!

Saviez-vous qu'il n'y a pas qu'à l'automne que les oiseaux émigrent? Saviez-vous qu'il s'en trouve une espèce qui s'envole au printemps? Ces "oiseaux de passage" ne sont pas aussi rares que vous pourriez le penser. Bien au contraire ils sont nombreux, trop nombreux même par le temps qui court. En connaissez-vous? Regardez-bien..... il y en a parmi vos amis! vous en êtes, peut-être......

Chaque année, septembre venu, après un amour d'été et des plaisirs sans nombre, ces "messieurs" se disent: Voici l'hiver qui vient, cherchons quelques maisons ou nous serons entourés de mystère velouté et de chaudes tendresses, d'illusions d'été, de jeunesse; cherchons un cœur, cherchons-en deux, cherchons-en trois. Et le printemps revient, avec lui les beaux jours, les tièdes soirées.... et les "oiseaux" s'envolent. Adieu! les maisons hospitalières! Souffrez, vous, les cœurs trop bons, les cœurs naïfs, cœurs de jeunes filles! Comme les nids suspendus à l'arbre, cachés dans le bosquet, attachés au toit de la vieille maison, souffrez de l'absence, souffrez du délaissement, souffrez d'avoir cru, souffrez d'avoir aimé, souffrez, souffrez, mais souffrez vainement car tout est fini. Les oiseaux du Bon Dieu reviennent, les "oiseaux de passage," les oiseaux migrateurs du printemps.... non, pas! Vous leur avez suffi un moment, un temps; suivant leur mesquine expression: ils ont trouvé chez-vous de "quoi se chauffer les pieds pendant l'hiver."

O trop naïves jeunes filles, comme je vous plains. Oh! je sais, vous ne croyez pas ce qu'on vous révèle aujourd'hui. Attendez,... demain,... vous voudrez douter!

Et vous, vilains "oiseaux de passage," à ce jeu que laissez-vous en arrière? Y avez-vous songé? Quel rire mauvais vous donnez à la confiance que l'on vous montre! Ah! c'est à vous qu'il faut crier: semeurs de défiance, semeurs de souffrance, INGRATS!

CAPUCHON.

Blouse au Crochet de Soie

La blouse commence par le bas du dos, pour lequel on fait une chaînette de 108 points, sur laquelle on fait ensuite 54 demi-marguerites.

On fait ainsi 13 rangs de 54 demi-marg. Au 14e rang, on ne travaille plus que sur 37 demi-marg. et pendant 20 rangs. On monte ensuite une nouvelle chaînette de 34 mailles, pour le dos, sur laquelle on fait 50 rangs de 54 marg., on abandonne 17 marg. et on ne travaille plus que sur 37 marg. pendant 20 rangs. On monte de nouveau 34 mailles ch. pour le devant et on fait 13 rangs de marg.



Le corps de la blouse est fait, il s'agit maintenant de faire la basque et le gilet, qui sont exécutés à part et montés ensuite en piqûre. Le gilet et la basque se travaillent ensemble et se composent de rangs de barrettes et de ½ brides alternés.

On commence par le bas de la basque et on monte pour cela 200 mailles chaînette, on fait d'abord un rang de barrettes; à la 56e et à la 141e barrette, on diminue d'un point. Le 2e et le 3e rangs se font en demi-brides. Le 4e rang se fait tout en barrettes et ainsi de suite. Pour obtenir la basque, il faut 8 rangs de barrettes et 16 rangs de demi-brides. Soit en tout 24 rangs.

Au 25e rang, on commence le gilet, pour lequel on ne travaille que sur 30 points, à partir du milieu de la basque; on fait: un rang de 30 barrettes, deux rangs de 30 demi-brides, et ainsi de suite pendant 54 rangs; on laisse 10 points pour l'encolure et on fait de nouveau un rang de barrettes, un rang de demi-brides, et ainsi de suite pendant 6 rangs, après lesquels on casse la soie. On a ainsi un côté du gilet, on fait la seconde partie en reprenant au même point de départ à la basque et recommençant le même travail jusqu'à l'encolure. Ce deuxième côté terminé, on fixe le gilet et la basque au corsage.

Col.—Pour le col, on monte une chaînette de 94 mailles, sur laquelle on fait un rang de barrettes, 2 rangs de demi-brides, un rang de barrettes; on fait ainsi 16. rangs, en diminuant d'un point de chaque côté, aux rangs de barrettes. *Manches.*— Les manches se travaillent en longueur, on monte unechaînette de 124mailles, sur laquelle on fait 62 demi-marg. comme celles du corps de la blouse. On fait en tout 48 rangs et l'on obtient un rectangle que l'on ferme par une couture.

Poignet.—Le poignet se fait également à part et se compose comme la basque, de rangs de barrettes et de demi-brides alternés. On monte une chaînette de 45 mailles, sur laquelle on fait: un rang de barrettes, deux rangs de demi-brides et cela pendant 9 rangs

Le poignet est monté en surjet au bas de la manche, dont une partie reste libre et s'alourdit d'un gland à la pointe. La blouse est bordée tout autour par un rang de demi-brides.

Pour les boutons, on choisit des moules ronds, puis, on fait crochet: 2 mailles chaînette que l'on ferme en rond et dans lesquelles on pique 12 fois; on fait ainsi 2 rangs, on introduit le moule, puis on diminue pour resserrer et on arrête sur l'envers.

Pour faire cette blouse, il faut une livre de soie "Monarch."



Ce nouveau Livre de Modèles tricotés à la main 25¢

Préparée au Canada.

Voici un livre rempli des plus nouveaux et des plus jolis patrons de vêtements tricotés à la main tous dessinés par nos propres dessinateurs, suivant les dernières données de la Mode, et introduisant des effets nouveaux par l'usage de nouvelles laines filées (laines à tricoter).

Avec chaque patron des instructions complètes et détaillées sont données pour faire le tricot—le nombre exact et le genre de mailles, la qualité et la couleur de la laine (laine à tricoter) à employer—et tout est expliqué en un langage si clair et si précis qu'il vous est impossible de ne pas réussir en suivant les indications. Si vous voulez vous conformer au "dernier mot d'ordre" de Madame la Mode, en fait d'articles de tricot, il vous faut avoir le livre "Monarch Book" No. 8.

Toutes les laines à tricoter recommandées pour la confection des différents articles décrits dans ce livre, sont les fameuses laines de haute qualité préparées au Canada:

MONARCH-YARNS

A part les laines bien connues suivantes: Monarch Floss, Down, Dove, Butterfly, ce livre vous montrera des illustrations de nouvelles laines, comme la "Monarch Starlite, Kurly, Silvertwist, Fairy, Alpaka et Art Silk". Ces laines produisent les plus jolis effets et sont de la même et indiscutable qualité que nos plus anciennes laines.

Remplissez le coupon ci-contre et envoyez-nous-le par la malle, avec 25 sous en timbres ou bon de poste, et nous vous enverrons ce gros livre de nouveaux patrons par le retour de la malle.

MALLEZ-NOUS CE COUPON

THE MONARCH KNITTING CO. LIMITED
DUNNVILLE, ST. CATHARINES AND ST. THOMAS, ONT.
Fabrique aussi des Sous-Vêtements, Chandails etc.
Marque "Monarch Knit"

The Monarch Knitting Co., Limited,
Dunnville, Ont.

Je vous inclus 25 sous pour lesquels vous voudrez bien m'envoyer le livre "Monarch Knit" (livre de patrons No. 8.)

Nom.......................................

Rue ou Route Rurale..........................

Bureau de Poste..............................

Province.................

La Revue Moderne

LES CHOSES FEMININES

Par SOEUR MARTHE

RECUEILLIES PAR SOEUR MARTHE

Nos pages de recettes et conseils sont très-suivies, et nous en avons fréquemment la preuve dans les lettres adressées à Sœur Marthe, et faisant appel à son inépuisable connaissance des choses pratiques et aimables de la vie ménagère.

Voici une poignée de choses bonnes à savoir recueillies à l'intention des lectrices de la Revue Moderne, par cette infatigable chercheuse:

SAUCISSES A LA MODE D'ALSACE.

Pelez de belles pommes reinettes, coupez-les en rondelles et mettez-les dans un plat pouvant aller au four; semez sur les pommes des noisettes de bon beurre, salez et poivrez, puis mettez sur le tout un couvercle de saucisses fraîches, un nouveau lit de pommes, d'autres noisettes de beurre. Mettez le plat au four, ou, ce qui serait mieux, sur le fourneau avec un four de campagne dessus, afin d'obtenir un plat bien gratiné.

NETTOYAGE DES BIJOUX.

Plonger les bijoux à nettoyer dans de l'alcool à 90o et les y laisser tremper pendant quelques heures. Les retirer alors et les mettre à sécher dans la sciure de bois chaude.

RISSOLES.

Faites une petite boule de pâte demi-feuilletée; ensuite vous l'abaissez à un demi-centimètre d'épaisseur et vous la découpez en plusieurs ronds en taillant au couteau autour d'une petite soucoupe à café. Au milieu de chaque rondelle de pâte vous placez gros comme une noix de confiture (pas de marmelade). Vous repliez un des côtés de la pâte pardessus. Vous passez un petit pinceau imbibé d'eau froide entre les deux bords de la pâte pour les faire souder. Puis vous faites cuire. Il y a deux façons: 1. au four, après avoir doré le dessus des rissoles avec du jaune d'œuf mélangé d'eau; 2. à la grande friture de graisse de bœuf, après les avoir plongées à l'œuf battu et panées. Ensuite saupoudrez de sucre et servez-les chaudes.

LIQUEUR DE PECHES.

Mettez dans un bocal, au fur et à mesure que vous les aurez, des noyaux de pêches, sans prendre la peine de les débarrasser de la partie de pulpe qui peut y adhérer. Ajoutez-y en même temps de bonne eau-de-vie, de façon que les noyaux baignent constamment. Lorsque le bocal sera plein, couvrez-le de parchemin, et laissez-le pendant une année sans y toucher. A ce moment, retirez l'eau-de-vie et faites-y fondre 250 grammes de sucre par litre. Filtrez ensuite. Les noyaux ne doivent pas être cassés. Cette liqueur est très appréciée des dames.

PLAT ECONOMIQUE.

Prenez un paquet de farine de châtaignes, faites-en une bouillie épaisse, un peu de lait, un peu d'eau, un grain de sel et du beurre. Placez sur la purée autant d'œufs pochés ou mollets que de convives. Excellent et peu coûteux.

CAROTTES EN PUREE.

Prenez des grosses carottes; enlevez-en les parties dures de l'intérieur, émincez le reste et faites blanchir quelques instants à l'eau légèrement salée. Egouttez, passez vos carottes au beurre avec très peu de sel et une pincée de sucre. Au bout de quelques instants, mouillez de bouillon léger et laissez cuire à petit feu. Lorsque les carottes sont en purée, égouttez-les, passez et remettez sur le feu avec quelques cuillerées demi-glace et un morceau de beurre. Laissez chauffer sans bouillir.

POTAGE SAINT-GERMAIN.

Prenez une livre de pois secs cassés, que vous aurez fait tremper depuis la veille. Cuisez-les dans deux pintes d'eau; quand ils sont cuits à moitié, ajoutez-leur un demi-litre de petits pois frais ou en conserve, finissez de cuire, puis passez au tamis fin. Remettez la purée sur le feu, allongez-la de manière que le potage ne soit ni trop clair ni trop épais. Au dernier moment ajoutez un bon morceau de beurre. Versez dans la soupière, ajoutez une poignée de petits pois frais.

COLLE INVIOLABLE.

On sait que les enveloppes les mieux collées avec les gommes et colles ordinaires, décollent parfaitement quand on les expose suffisamment au-dessus de la vapeur d'eau chaude. Mais voici la formule d'une colle qui les rend inviolables à ce point de vue. En réalité, il faut deux solutions.* L'une sera appliquée sur la partie principale de l'enveloppe, et l'autre sur la patte retombante. La première se compose de 2½ parties d'acide chromique, 15 parties d'ammoniaque concentré, ½ d'acide sulfurique, 30 d'une solution de cuivre ammoniacal et 4 de papier blanc fin; la seconde est simplement faite de 1 partie d'acide acétique et de 7 d'eau, avec assez de verre soluble pour former un mucilage épais. Quand les deux solutions ont été suspendues et qu'on a mis en contact et maintenu un certain temps les deux surfaces qui en sont enduites, l'union est indissoluble et résiste à l'eau chaude ou froide, à l'alcool, aux acides, par suite de la combinaison du verre soluble avec l'acide chromique.

RAIE AU FROMAGE

Levez la peau et faites cuire votre raie dans un verre de lait, avec très peu de beurre, deux pincées de farine, une gousse d'ail, deux clous de girofle, deux ciboules, thym, laurier, sel et poivre; faites bouillir: la raie cuira en peu de temps; retirez-la et mettez à égoutter; passez la sauce au tamis, faites-la réduire. Saupoudrez le fond du plat de fromage râpé, placez la raie dessus et garnissez-la de douze petits oignons cuits dans le bouillon et égouttés; entourez le plat de croûtons frits; versez sur la raie le reste de la sauce et couvrez de fromage râpé. Remettez sur le feu avec feu sur un couvercle pour faire prendre couleur, puis servez chaudement.

SARDINES A L'ITALIENNE.

Videz sans les briser douze sardines fraîches non salées, essuyez-les sans les laver, trempez-les dans l'huile, assaisonnez de sel et de poivre et rangez dans un plat long en porcelaine à feu garni d'une litière épaisse d'épinards, préalablement épluchés, blanchis, égouttés et étuvés au beurre.

Arrosez les sardines de quelques cuillerées d'huile, saupoudrez largement de mie de pain mélangée de persil haché et d'une pointe d'ail râpé et passez 10 minutes dans un four brûlant.

PROCEDE ORIGINAL POUR CONSERVER LES OEUFS.

Ayez des œufs très frais; mettez-les dans de l'eau bouillante pendant deux minutes. Enfermez-les ensuite, entourés de son, dans des boites hermétiquement closes. Lorsque vous voudrez les consommer à la coque, vous n'aurez qu'à terminer la cuisson commencée quelques semaines auparavant.

ROGNONS DE PORC AU VIN BLANC.

Fendez le rognon en deux, supprimez la chair nerveuse et plongez dans l'eau bouillante pendant quatre ou cinq minutes. Faites fondre du beurre dans une autre autre casserole et faites-y revenir les rognons pendant cinq à six minutes; saupoudrez de farine et mouillez avec du vin blanc. Assaisonnez de sel, poivre, persil haché, muscade, laissez cuire cinq minutes et servez.

POUR FAIRE DISPARAITRE LES TRACES DE CONTUSIONS.

Pour faire disparaître les coups et contusions qu'attrapent souvent les enfants et si vous désirez qu'il n'en reste pas de trace colorée, appliquez immédiatement sur l'endroit atteint une compresse d'eau chaude ou un peu d'amidon humecté d'eau froide. Ce simple pansement empêchera la partie heurtée de passer du noir au violet et du violet au brun.

RIDEAUX ENFUMES.

Le haut des rideaux est presque toujours noirci par la fumée de charbon, de bois, de gaz, de pétrole. Dans tous les cas, on nettoiera à sec avec de la benzine qui dissout les matières goudronneuses.

RIZ AU CHOCOLAT.

Mettez cuire un quart de riz dans du lait bouillant avec vanille et sucre. Faites cuire lentement, retirez et laissez refroidir à moitié; dressez dans un compotier en forme de pyramide; égalisez le dessus avec un couteau. Versez sur le riz la sauce au chocolat.



—Marie, vous casser tout; je suis obligée de vous remercier!
—Il n'y a pas de quoi, madame.

CURIOSITES

Le cœur bat, en moyenne, 70 à 86 fois par minute, mais les pulsations varient suivant l'âge. Très nombreuses à la naissance (130 pulsations par minutes), elles ne sont plus que 85 à sept ans, 80 à l'adolescence, 75 à l'age adulte, et 65 à la vieillesse.

PROVERBES ET DICTONS

Si tu veux vivre en paix,
Vois, écoute et te tais.

Qui toujours chante et toujours danse
Fait un métier qui peu avance.

Cuisine raffinée mène à la pharmacie.

COMMUNIQUÉ

Il arrive souvent que par crainte, soit de ne pas trouver une personne compétente, soit de ne pas avoir quelqu'un en qui on puisse avoir confiance, ou se passe d'une garde-malade, et l'on supplé tant bien que mal, aux soins éclairés que donnerait une infirmière, au courant de son travail.

Or, malheureusement ces soins, malgré tout le désintéressement et la bonne volonté dont ils sont empreints, ne sont pas ce qu'ils devraient être (par manque d'expérience ou de pratique) et le malade en est la première victime.

Pour remédier à cette crainte instinctive et bien compréhensible, que l'on éprouve lorsqu'il s'agit d'introduire chez soi une étrangère pour soigner une personne aimée; Mlle F. Hayden vient d'instituer son nouveau registre de Garde-Malades diplômées, lesquelles sont toutes pourvues des meilleures recommandations et avec lesquelles tout souci, le plus petit soit-il, sera évité. Mlle Hayden qui est elle-même diplômée, et a derrière elle de nombreuses années d'expérience, mérite à ce titre bien des félicitations et nous ne doutons pas qu'une entreprise instituée dans un but aussi louable ne soit courronnée de tout le succès auquel elle a droit.

Les Jolies Modes de Paris



Costume de serge marine rayé de tresses noires. Boules de jais à la ceinture.

Robe-manteau en kasha beige, garnie, dans le dos, de motifs découpés.

Costume en gabardine "sable" Veste ornée de bandes rapportées.



L'Entre Nous

Rachelle la Brune.—Ma chère amie, vous avez raison de vouloir enlever ces poils follets; il n'est pas nécessaire de les endurer lorsqu'il est facile de les supprimer. Ces pâtes dépilatoires ne causent pas d'inconvénient mais les poils ne sont pas enlevés permanemment Il faut donc s'en servir de temps à autre. Ils ne repoussent pas plus abondants mais ils repoussent tout de même. Nous annonçons dans La Revue le dépilitoire Vazelo, qui est très efficace, paraît-il. Pour faire disparaître ces poils d'une façon permanente, il faut les faire enlever à l'électricité. Votre médecin vous dira où vous adresser, s'il n'a pas lui-même l'appareil électrique nécessaire. Les médecins qui s'occupent d'électricité dans nos grands hôpitaux peuvent tous vous faire cette petite opération

Mariette.—La place que vous demandez si gentiment vous est réservée; toujours vous y serez la bienvenue. Votre petite annonce a-t-elle rapporté quelques résultats?

Alice D.—Vous aurez ce livre chez Déom ou chez Granger; j'en ai acheté un moi-même la semaine dernière.

Père de famille.—Le Rev. Père Lalande est maintenant Directeur, adressez-vous à lui avec l'absolue certitude d'une bonne réception. Le Père Lalande est la bonté même, il vous recevra et vous renseignera. Et vous lui confierez votre fils.

Pauline D.—La maison Desjardins est assurément et de beaucoup notre plus grande maison dans le commerce des fourrures. Ils achètent en si grande quantité qu'ils doivent avoir des prix spéciaux dont ils peuvent faire bénéficier leurs clients. Le fondateur de la maison est mort depuis quelques années, c'est un de ses fils qui continue le commerce. Et ce fils est encore un jeune homme, bien vivant, je vous le certifie.

Minette. — Alfred; intelligence assez lente mais sûre; goûts artistiques et littéraires; élocution assez lente; froid et défiant dans l'âge mûr. Louis: beaucoup d'imagination. esprit philosophique spirituel, railleur; gaîté par à-coups, avec moments sombres, rêveurs. Georges: intelligence souple, assez profonde, aptitudes pour les lettres et les arts, emballé enthousiaste. Idées exclusives. Doux sensible. Albertine: intelligence et bonté, pas trop de sens pratique, aime assez le travail. Jeanne: intelligence rapide, pétulante, spirituelle, curieuse, croyante et crédule. Votre place ici vous sera toujours gardée, et vous y êtes la bienvenue.

Patriote.— Je l'ai bien connu et je connais bien son fils. Il est mort en 1908

Blanche d'amour.—Vos lettres ont été expédiées aux destinataires. Vous pouvez les jeter vous-même à la poste. Je vous souhaite de jolies réponses.

Lise d'Antan.—Votre idée est bonne et très réalisable. Il vous faut pour cela annoncer votre désir de quelque façon; par une annonce dans les journaux, ou en vous adressant directement à des dames que vous savez sur le point d'entreprendre un voyage. Avez-vous parmi vos connaissances des médecins? Communiquez leur votre désir, et peut-être dans leur clientèle auront-ils des clientes obligées de voyager, mais qui n'osent entreprendre un voyage seules. Je vous souhaite de trouver une compagne aimable.

Hubert K.—Claude Ceyla est enchanté de votre appréciation de ses réponses à ses correspondants; et il est tout prêt à annalyser votre écriture si vous remplissez les conditions voulues: envoyer avec vos pages d'écriture un dollar pour une étude qui vous est directement transmise par la poste ou .50 sous pour une étude publiée dans les colonnes de la graphologie.

Mme S. P. L...—La maison d'orfèvrerie Scott, rue Ste. Catherine est, est depuis quelques années la propriété des Messieurs Bousquet. Vous pouvez trouver là tout ce qui se vend en bijouterie; leur assortiment est considérable, et leurs prix sont certainement aussi raisonnables que les prix des autres maisons. Alors pourquoi dire que l'on ne peut trouver chez les nôtres des articles que vous dites être obligée d'acheter dans l'ouest? Les nôtres devraient bien apprendre à connaître nos maisons de commerce canadiennes françaises, avant de chercher des excuses à leur peu patriotique et peu intelligente manie de vouloir acheter chez des marchands qui s'étonnent de les voir venir chez-eux. Acheter chez les nôtres c'est du patriotisme, et du bon!

Eglantine sauvage.—Ne tenez pas compte de ce petit mouvement d'impatience. 2° Ce livre vous coutera .90 sous. 3°. Cet auteur est à l'index. 4°. C'est encore la couleur en faveur.

Alphonse Bérard.— Parceque le public ne donne pas l'encouragement voulu. Pour avoir du beau il faut y mettre le prix. Les artistes vivent d'air pur et d'eau claire... avec un peu d'autre chose comme les autres mortels et ce peu d'autre chose il faut le payer en bon argent. Comme notre publié ne donne pas l'argent ces artistes vont ailleurs

---

L'ARGUS

L'ARGUS, mettant à profit son expérience et sa situation exceptionnelle, vient de publier une nouvelle édition de **"NOMENCLATURE des journaux en langue francaise paraissant dans le monde entier"**. Ce volume précis sera l'auxiliaire de tous ceux qui, chaque jour, ont besoin des lumières de la Presse Française.

LE RECITAL DE MADAME R. MacMILLAN.

La tâche que s'imposait Madame R. MacMillan le 19 avril dernier en offrant un récital composé uniquement par ses élèves n'était certes pas des plus aisées. Après une saison aussi fertile, en concerts et spectacles de toutes sortes, que celle que nous venons d'avoir, il était en effet facile à prévoir que le public serait naturellement peu enclin à l'indulgence; et de ce fait, une légère appréhension eut été naturelle.

Pourtant Madame R. MacMillan qui étant elle-même une grande artiste, forme continuellement ses élèves à son image, n'était pas femme à reculer devant la difficulté, et le résultat obtenu, est de beaucoup supérieur à tout ce que les plus grands espoirs pouvaient laisser supposer. La place nous manque ici pour dire de cette soirée tout le bien qu'il en faut penser! Nous notons, au hasard du programme. qui fut en tous points un véritable régal pour les amateurs de bonne musique: Mr. E. Flint, dans "Placer d'Amor" de Martini, Mlle R. Lahaie très applaudie dans "La Dentellière de Bayeux"; M. Roland Poisson, pour qui "la Sonate en La" de Haendel, et "Wings of Song" de Mendelssohn-Achron, furent un triomphe; M. Pierre Valois, M. J. C. Houle, Mad. C. Delage, qui dans Samson et Dalilah, ("Mon cœur s'ouvre à ta voix") fut une véritable révélation. Citons encore Miss Frieda Clark, Mlle D. Joannis, M. Jean Paris, etc.

Encore sous le charme de ces heures délicieuses, et espérant qu'à la saison prochaine il nous sera donné d'applaudir encore de nouveaux talents, nous adressons à Madame R. MacMillan nos plus vives félicitations pour le si large, et si légitime succès qu'elle a remporté, lors de cette dernière soirée.

L'expérience apprend à se défier de tout et de soi plus que du reste.

Comtesse Dash.

Garder toujours la maîtrise de soi et, pour cela, ne jamais permettre aux nerfs de dominer les muscles. Pour arriver à ce résultat, s'imposer une discipline sportive régulière et méthodique (particulièrement pratiquer la boxe. l'escrime et l'aviron).

Clouso.

Un bon livre est un ami.

Bernardin de Saint-Pierre.

Aimer à lire, c'est faire un échange des heures d'ennui que l'on doit avoir en sa vie, contre des heures délicieuses.

Montesquieu.

Etudes Graphologiques

(Suite de la page 5)

C. VALEDA.—C'est une jeune fille agitée, nerveuse, un peu étourdie qui a la tête pleine de chimères et qui n'est pas du tout sérieuse.` L'orgueil est susceptible, elle est prompte, raide, brusque et entêtée. manque absolue de souplesse et de douceur la font parfois cassante et désagréable.

Elle a cependant un coeur aimant et elle a besoin d'être aimée et comprise. Il faudra qu'elle apprenne à céder, à faire des concessions, à comprendre les autres pour devenir aimable: on n'est aimée qu'à cette condition.

Elle esr sens.e et le sens pratique se développerait s'il .tait cultivé. Enthousiaste et dépensière. Portée aux c ontradictions, elle discute et souvent se querelle pour des riens. Elle est timide et peu communicative.

MIMOSA.—Elle a du bon sens, de la réflextion, elle est soigneuse, appliquée et minutieuse.

Réfléchie et calme, elle s'étudie peut-être un peu trop, sans être précieuse, elle manque de spontanéité et de simplicité. Elle a de l'orgueil, de l'assurance, une forte bonne opinion d'elle-même: elle s'attend à l'admiration, aux compliments et elle est très susceptible. Son bon coeur est souvent géné par un sentiment personnel assez marqué qui arrête les élans généreux. La volonté est précise ferme, persévérante. Elle est droite et consciensiense. L'activité est égale et routinière. Elle est affectueuse, mais sa réserve est granfe et nuit aux manifestations ext.rieures. Elle a de belles qualités un peu peu gâtées par l'exigeance et la susceptibilité dont elle pourrait se corriger.

à suivre page 63

LA PETITE POSTE

CONDITIONS — 1o 5 sous du mot 2o Chaque annonce devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur 3o. Les annonces doivent nous être adressées avant le 15 du mois qui précède la publication de la REVUE

Afin de réprimer tout abus qui pourrait s'insinuer dans la Petite Poste, la direction de la Revue Moderne se réserve le droit de refuser les annonces ou de les modifier suivant le cas Les changements seront faits de façon à respecter le sens absolu de l'annonce L'argent sera retourné avec les annonces refusées, moins les frais de poste

DEMOISELLE DISTINGUEE demande correspondants distingués, de 25 ans et plus. Fleurette Desaule, Poste restante, Bureau Central, Montréal.

"AIMABLE BRUNETTE désirerait gentils correspondants. Magali Bernard, Boîte 44, Station C., Montréal.

JEUNE FILLE de bonne éducation, brunette, 24 ans, désire correspondants distingués et instruits, de 25 ans et plus. Andrée Raymond, Poste Restante, rue St-Jacques, Montréal.

MLLE Gabrielle d'Auteuil demande correspondants aimables de trente à quarante ans. Poste restante, rue St-Jacques, Montréal.

PHILIPPE EAU CLAIRE, St. Philippe de Néri, Co. Kam., jeune imberbe distingué, poète en herbe, avide d'aventures amicales, désirerait tenir correspondance avec jeune demoiselle sachant plaire, ayant éducation.

DESIRE correspondants instruits. Ludgarde Noel, Poste restante, St-Hyacinthe, Qué.

CORRESPONDANTS demandés. Mimie Roger Bella Aly, Chicoutimi, Qué.

FUTUR DOCTEUR, en repos à la campagne demande correspondantes instruites et distinguées. Henri Rouleau, St-Zéphirin de Courval, Qué.

RENE DESBOIS, 406 Chicoutimi. P.S.—J'aime à entendre le ramage de la fauvette!

JEUNE FILLE en quête d'un passe-temps nouveau et pas banal, demande correspondance amicale, instructive et "sérieuse au point de vue littéraire seulement." Jeannine Cormier, Mont-Joli, Qué.

QUI veut correspondre avec jeune fille sérieuse et distinguée, voudrait égayer un célibataire. Violetta Léveillé, Poste restante, Montréal.

MARIETTE Hez moy, Magog. Qui désire correspondants, but: étude.

Je cherche à tuer le temps: Qui veut m'aider? Désire correspondants âge moyen. Mlle "Frou-Frou." Poste restante, Station Delorimier.

AMOUREUSE et jeune, Ninette Printemps, St-Georges, Beauce, désire correspondants affables, affectueux.

QUELLE aimable demoiselle correspondra avec: Dou-Dou Le Grand, Boîte 71, Lotbinière, Qué.

JEUNE HOMME distingué désire faire connaissance avec jeunes filles sérieuses. Jean W. G., Bureau de poste, St-Sauveur, casier posta 1123, Québec.

TROIS JEUNES POILUS, désirent correspondre avec demoiselles instruites, jeunes et gentilles. Caporal Carrière, 7ième Cie. 156 Regt. d'In., Morhange (Moselle), France.

DEMOISELLE sage et sérieuse, demande correspondants instruits et sérieux. Andrée Lefranc, Chicoutimi, Qué.

CORDIALE bienvenue promise aux correspondants gentils de tous pays. May Pagé, Mont-Joli, Qué.

GENTILS correspondants demandés. Jacqueline Lajoie, 1885 St-Urbain, Montréal.

EMILE DESROSIERS part pour la cueillette des fleurs à travers la province. Pourriez-vous Idi dire, Mesdemoiselles: "Arrêtez-ici"! Adressez: poste restante, Station Delorimier, Montréal.

DEMOISELLE trente ans, sérieuse, sympathique, bonne ménagère, cherche un mari. Yvonne LeBlanc, 1074 Dorion, Montréal, P.Q.

QUI viendra distraire Denise des Champs, Saint-Eustache, (Deux-Montagnes), Qué.

JEUNE FILLE, désire correspondants de dix-neuf à vingt-deux ans. Peggy Côté, Poste restante, Trois-Rivières, P.Q.

ETUDIANT, connaissant Paris, demande correspondantes gentilles et instruites. M. Gaston, Boîte postale 35, Station N, Montréal.

DEUX BRUNETTES de 20 et 22 ans désirent correspondants distingués, gentils et sincères. Suzelle Dupras et Gabrielle Deslys, Poste restante, Station N., Montréal.

Courrier Poétique

A GERARD DE NORVAL.—L'ABANDONNE.—Ces vers renferment des fautes de versification et des fautes de français. Etudiez d'abord la grammaire, ensuite la prosodie.

LE CAREME.—Le dernier vers de votre sonnet a trop de syllabes. Retranchez-en au moins deux.

REVERIE SUR LA GREVE.—Vers harmonieux, mais non sans défauts. L'avant-dernier est entrecoupé d'un "oh!" qui fait cheville. Corrigez et renvoyez.

VENISE.—Fautes de versification. "Extasier," 4 syllabes et non 3. Ecrivez en prose, vous réussirez mieux, je crois. Le feu sacré vous fait défaut.

SAINT-JUST.

Etudes Graphologiques

(*Suite de la page 62*)

HENRIETTA.—Beaucpup trop d'imagination, un esprit superficiel et facilement emballé nuisent sérieusement au jugement. On ne sait jamais dans quelles exag.rations peut tomber une telle enthousiaste si peu sérieuse. Délicate, idéaliste, remplie d'illusions, voyant les choses à travers ses chimères, elle a un coeur tendre, peu défiant et crédule. Elle est un peu jalouse, et oonnant si généreusement, elle attend semblable retour et se désole et s'attriste souvent. Volonté imp.tueuse, autoritaire, indépendante, ne supportant pas l'opposition, juste ce qu'il faut pour faire des coups de tête.

MARGOT.—Toute jeune, gaie, fine, un peu bavarde, remplie de rêves et d'illusions, et croyant ferme que sa vie sera un conte charmant et réjouissant. Elle a une jolie nature bienveillante, souple et douce; le cœur est tendre et dévoué: son conte a des chances d'être un peu une réalité, car elle est semeuse de joie, et ces rayonnantes ont en elles-mêmes le bonheur qu'elles répandent. Elle est active; jusqu'à présent le sens pratique sommeille, mais il se développerait. Sous sa fantaisie et son enjouement se cache un grand bon sens. Peu de défauts saillants: elle est un peu étourdie, un peu imprudente dans ses confiances subites et enthousiastes. Elle vieillira, elle deviendra sage et ré fléchie, elle sera toujours charmante.

FIX.—Petite personne qui a bonne opinion d'ellemême ce qui lui donne de l'assurance: elle a un esprit clair et actif qui profiterait d'une plus large culture. Elle est active et pratique. Aimante et dévouée, elle ne manque pas d'initiative et elle a une disposition à "mener" ceux qu'elle aide efficacement, d'ailleurs.

La délicatesse du cœur et sa sensibilité sont bien marquées; il lui faut une atmosphère d'affection et de confiance pour qu'il donne toute sa valeur. La volonté est précise, ferme, tenace, un peu autoritaire. L'humeur est capricieuse. Petites rêveries un peu romanesques, accès de tristesse peu motivée. L'orgueil est vaniteux et susceptible. Elle est impatiente et elle peut même s'emporter parfois.

CLAUDINE C. PAS.—Ici encore l'imagination et l'impressionnabilité verneuse sont excessives et nuisibles. Elle a un esprit original, actif, porté aux rêves impossibles. La sensibilité est grande et part de la grande bonté d'un coeur ardent et tendre. Elle manque absolument de sens pratique: son esprit romanesque, ses exagérations sentimentables la tiennent en dehors des réalités qui de temps à autre se font sentir en la heurtant rudement. La volonté n'a pas beaucoup plus d'équilibre que l'imagination: résolue, ardente, autoritaire, absolue, incapable de concessions et souvent déraisonnable. Aucun sens d'ordre ou d'éconimoe, elle doit avoir une exactitude fantaisiste, et toujours en dehors des règles établies. Elle est optimiste et bienveillante, aveugle et illusionnée, et plus heureuse que bien des sages personnes clairvoyantes!

FURET.—Délicate, timide, très sensible, imaginative, elle a du jugement, car elle est réfléchie et d'esprit sensé et sérieux. Le cœur est bon, affectueux, constant, mais l'extrême réserve, suite de la timidité, la fait paraitre un peu indifférente en dehors de l'intimité. L'activité est égale; elle est pratique, travaillante et adroite. La volonté, sans être très énergique, est précise, égale, suffisamment ferme. Absence de vanité. Un peu de susceptibilité combattue par la bienveillance naturelle et la confiance. Elle est fière, réservée, très discrète. Un peu nerveuse et d'humeur variable. Tout indique qu'elle sera une femme sérieuse et consciencieuse. Elle a un charme de distinction et de délicatesse qui la rend sympathique et aimable.

(*à suivre page 64*)

Etudes Graphologiques

(*Suite de la page 63*)

POUPONNE.—Une personne sensible, tendre, délicate et qui n'a pas de volonté. Elle subit toutes les influences sans essayer de résister et elle peut se laisser entrainer contre son meilleur jugement et sa conscience. L'activité est molle et inconstante. Elle est indécise et toujours dans un embarras ou un autre. Simple, naturelle, sans vanité ni prétentio, elle es gêne et ennemie des "cérémonies.

Bonne et sans égoïsme, elle ne semble pas pourtant avoir pratiqué le dévouement: un peu par nonchalance et un peu par timité, elle ne s'avance guère, et elle laisse passer les occasions de se dévouer sans s'y décider. Comme toutes les personnes faibles, elle est entêtée et d'une humeur capricieuse remarquable.

LOUISE AMBOISE.—Il est léger et il a une imagination active qui le porte aux exagérations et nuit à la sûreté du jugement. Cette imagination favorise les illusions, développe les préjugées et le fait souffrir inutilement, car il est sensible, et susceptible, et il souffre dans son orgueil. Je crois le porté à la jalousie et d'une humeur capricieuse et pas toujours commode, car il est nerveux, irritable et très fier. Il est inconstant, attiré par tout ce qui est nouveau et imprévu. L'activité est inégale allant de l'ardeur à la molesse. Il est tout à fait sans gêne, bruyant, décidément "en l'air". Bon coeur sensible qui s'attache et se detache avec la même facilité. Il est content de lui et le laisse voir un peu naïvement. Il est sincère mais capable de blaguer quand .a l'amuse et pour amuser les autres.

CECILE QUI REGRETTE ROB.—Elle n'est pas réfléchie, peu habituée à observer et elle se laisse trop guider par ses impressions qui sont vives mais peu profondes. Tout cela peut nuire au jugement. Elle a cependant du bon sens, et quand elle réfléchit, elle voit assez clair. Imaginative et enthousiaste, elle n-est pas timide, réservée et surtout trés capricieuse. La volonté est obstinée et gagne de la force dans la résistance. Trés droite, franche, imprévoyante, elle a souvent l'occasion de regretter d'avoir parlé trop ou trop vite. L'orgueil est un peu susceptible; l'impression s'efface rapidement. Il y a quelque chose d'enfantin' de raisonnable chez cette jeune fille qui semble être encore une enfant.

CLAUDE CEYLA.



Etudes Graphologiques

CONDITIONS:—Trois ou quatre pages d'écriture courante, à l'encre, sur papier non rayé: pas de copie; cinquante sous par mandat-poste. Si on désire conserver le manuscrit, inclure une enveloppe adressée et affranchie.

Pour les études particulières, envoyées directement, $1.00.

J'AIME LES YEUX FRANCS.—Elle est sensée, pratique, active, d'une activité gaie qui se communique autour d'elle. Sa simplicité et sa sincérité vont bien ensemble, la première prouvant la seconde. Courageuse, s'enthousiasmant facilement, portée à voir le meilleur côté des choses, rien ne la rebute ou ne la décourage. Elle est bonne, sensible, très tendre et très dévouée. D'humeur un peu inégale, il lui arrive d'être brusque et raide. La volonté est énergique et toute en résistance: elle est obstinée habituellement et quelquefois d'un entêtement un peu désagréable.

L'orgueil est susceptible. Elle n'a aucune vanité et elle est toujours naturelle, enjouée et presque toujours aimable et sympathique.

ENNEMIE DU VULGAIRE.—Impressionnable, nerveuse, d'une imagination qui favorise les exagérations, elle n'a pas de jugement. Elle est sensible, romanesque et elle n'a pas de volonté: elle se laisse influencer trop facilement, ne sait ni prendre une résolution forte, ni résister à ce qui la tente, tout cela l'expose à des dangers réels qu'elle ne prévoit pas, car elle est étourdie et inconséquente. Tour à tour d'une gaité folle ou d'une tristesse sombre, elle a l'humeur la plus capricieuse du monde. La vanité, la coquetterie, l'amour du plaisir, l'inconstance sont bien marqués. Peu pratique, elle manque d'ordre et d'économie. Au fond elle a un cœur affectueux et bon, mais elle est si peu sérieuse, et elle a si peu de volonté, qu'elle suit rarement ses inspirations.

PETITE DAME.—Il est évident qu'elle est très nerveusement impressionnable, sensible, de dispositios d'humeur très variable: L'esprit est sensé' et quand elle ne se laisse pas dominer par ses impression, elle peut juger très bien: c'est dire qu'il faut qu'elle attende d'être calme pour se prononcer ou prendre des décisions. Pour elle c'est difficile, car elle est impulsive et portée aux contradictions vives. Elles manque de souplesse; sa raideur et sa brusquerie, alliées à une franchise un peu rude, souvent éloigne les sympathies. Son coeur affectueux, son absence d'égoïsme, sa capacité de se dévouer se laissent connaître dans l'intimité. Elle manque d'indulgence et critique trop facilement. Impatiente et même emportée, elle est exigeante avec les inférieurs, les enfants, ceux qu'elle peut dominer. C'est une petite dame active, courageuse, énergique et pas toujours commode!

AMERICAINE POUR QUELQUES MOIS.—Le bon sens et l'esprit pratique font contre-poids à une imagination qui nuit parfois au jugement. Quand ma correspondante se donne le loisir de penser, de raisonner, elle sait juger assez bien les personnes et les choses. C'est une jolie nature souriante, bonne et bien lante, un peu enthousiaste et qui jouit de toutes les belles choses de la nature. Elle a besoin de sympathie et d'approbation et elle ne pourrait vivre avec ceux qu'elle n'aimerait pas. Volonté assez ferme et obstinée. Optimiste, active, courageuse, elle a besoin d'être toujours occup.e,et intéressée à quelques chose. Elle est gaie, si gentiment simple, généreuse, et elle sera capable de beaux dévouements pour ceux qu'elle aime, car elle a très peu d'égoïsme. Elle a de l'orgueil et supporte mal la critique. Très droite et d'une sincérité parfaite, elle est ouverte et sociable; elle aime à causer et elle le fait avec vivacité et esprit.

OLIVA.—Je ne mets pas le nom à la suite du prénom, en cas que ce soit le véritable. La lettre vient de M.... (5 lettres).

Il est bon, sincère, peu défiant, un peu naïf dans sa confiance. Avec une apparence d'assurance, il est timide au fond, et il doit souvent paraître un peu gauche. Il est d'une grande sensibilité qu'il s'applique à cacher: blessé facilement, il a une humeur inégale, il s'attriste souvent et il se replie sur lui-même. La volonté est précise, égale et ferme. Un peu autoritaire et obstiné: le caprice de l'humeur ne se retrouve pas dans la volonté. Il est courageux malgré ses accès de tristesse. Il gagne à être connu et plus il laissera voir son bon cœur délicat et aimant plus il aura de chance de s'attacher ses amis.

(a suivre page 62)




En un "rien de temps" c'est fait!
Les boiseries en mauvais état, les meubles malpropres les planchers usés—vous les avez probablement tolérés parce que vous vous imaginez que ce serait une entreprise ennuyeuse et dispendieuse d'essayer de leur donner leur élégance primitive.
Mais c'est peu de chose si vous employez la
Teinture "Sun Varnish"
Il n'y a rien à mesurer, rien à mélanger. Vous vous procurez un bon pinceau, une canistre de Teinture "Sun Varnish" de couleur acajou,chêne ou n'importe quelle teinte et —subito—la vieille surface usée prend de la couleur, de la vie et de la beauté.
Et la beauté produite par la Teinture Sun Varnish est permanente. Posez la teinture aujourd'hui—vous teignez et vernissez par le même coup de pinceau—et elle sera complètement séchée demain.
Ne tolérez pas que votre maison ait une vilaine apparence. La Teinture Sun Varnish donnera un éclat permanent à tout morceau de boiserie.
Il y a probablement un agent de la Compagnie Canada Paint dans votre localité. Sinon, écrivez-nous en nous donnant les noms des marchands de chez vous.
THE CANADA PAINT CO.
Limitée
MONTREAL, TORONTO, HALIFAX, WINNIPEG, CALGARY, VANCOUVER.
CANADA
SUN
VARNISH STAIN
THE CANADA PAINT CO
Save the surface and you save all
CP
Fait au Canada par les fabricants du célèbre blanc de plomb, marque "Elephant"

LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: EST 1418 DIRECTION RÉDACTION ANNONCES
Privé: EST 2059

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTRÉAL.

3ème Année—No. 8 — *S'unir pour grandir.* — Montréal. 15 Juin 1922

La Revue ne répond pas des manuscrits communiqués.

SOMMAIRE:



Pêche à la truite près de Sainte-Marguerite dans les Laurentides.



Chasseurs revenant d'une fructueuse expédition de chasse à l'orignal dans le Nord de la province.

Dans les Laurentides

A son édition du "Québec Pittoresque" pour l'année 1922, le département de la Publicité du Pacifique Canadien a joint une nouvelle carte de la région des Laurentides, qui ne manquera pas de jouir d'une grande popularité auprès des spotsmen nombreux qui se rendent chaque année dans ce pittoresque district montagneux, soit pour la pêche, la chasse, ou simplement pour y faire des excursions en canot dans les rivières et les lacs dont il est tout parsemé .

Depuis déjà plusieurs années que cette partie des montagnes Laurentides desservie par la voie du Pacifique Canadien allant de Montrèal à Mont-Laurier est ouverte aux touristes, le besoin d'une bonne carte, au point et complète, se faisait sentir. Car celles qui ont été publiées jusqu'à présent, soit qu'elles manquaient d'exactitude, soit qu'elles n'étaient pas faites pour l'usage du sportsman, ne donnaient pas entière satisfaction. C'est pourquoi la Compagnie du Pacifique Canadien, devant l'affluence sans cesse croissante des visiteurs de toutes catégories dans les Laurentides, a pris sur elle d'en faire faire une, aussi parfaite que possible, qu'elle tient maintenant à la disposition de tous ceux qui la demanderont, soit à son département de la Publicité à la gare Windsor, ou à ses divers bureaux de billets.

Cette carte sera d'un secours précieux pour les chasseurs ou les pêcheurs qui veulent organiser des excursions dans l'intérieur, loin des abords trop connus des points sis sur le parcours même du chemin de fer.

De la plaquette "Le Québec Pittoresque" elle-même, dont nous accusons réception d'un exemplaire, disons que c'est une intéressante publication, bourrée d'utiles renseignements pour ceux qui se cherchent un endroit où aller passer leurs vacances. Elle décrit longuement la région des Laurentides, celles de la Gatineau, de Kipawa et de Pontiac au nord d'Ottawa; les Cantons de l'Est, la vallée du St-Maurice et les environs du lac St-Jean. Les illustrations sont nombreuses et bien choisies, et la couverture est des plus artistique, comme le sont celles de toutes les publications du Pacifique Canadien d'ailleurs.

La brochurette contient encore une longue liste de tous les hôtels et maisons de pension situés dans les régions plus haut mentionnées, avec leur capacité de logement, la distance de la gare et les prix de la pension, par jour et par semaine. C'est un index de la plus grande utilité et qui complète bien la série de renseignements variés que renferme "Le Québec Pittoresque".

Raoul Clouthier



La vie au grand air dans les Laurentides.



Canotiers glissant sur l'onde limpide du Lac Tremblant dans les Laurentides

Ceux qui nous font Honneur

Par LUC AUBRY

Peu d'hommes auront eu l'honneur d'être autant discuté que le Maire actuel de Montréal, et sa personnalité se dégage de toutes les critiques, pour s'affirmer nette et sincère dans le domaine de l'action nationale.

M. Médéric Martin est une volonté, ce qui plus est, un pouvoir. Tout lui semble possible, et l'obstacle le stimule et l'intéresse. Quelquefois même, il s'en joue ironiquement. Je crois que bien peu connaissent et comprennent le véritable caractère de cet homme sorti des rangs, resté humble, et qui supplée par son intelligence naturelle à l'insuffisance de son instruction plutôt primaire. Il est le réprésentant de la démocratie, et il a raison de s'en flatter. Seulement il ne perd jamais le sens très net de la situation, et on prétend qu'il l'a prouvé dans une occasion qui lui fut donnée de parler à une Altesse Royale. S'il est orgueilleux d'avouer qu'il appartient à la classe ouvrière, il tient également à affirmer que sa race est l'une des plus fines, des mieux douées, des plus instruites, et il saisit toujours l'occasion de revendiquer pour elle la place qui lui est due dans la nation. Profondément patriote, l'élu essentiellement des classes travaillantes, il ne commet pas l'erreur de se montrer fanatique. Il sait très-bien de qui relève son mandat, et il n'espère pas rallier ceux qui lui sont hostiles, mais il a le bon goût de se montrer équitable en toute circonstance, et de gouverner sans inutiles réprésailles. Seulement, l'on conçoit qu'il se sente indépendant des grands, et que le suffrage des humbles lui suffise!

Ceux qui jugent M. Martin comme une quantité négligeable ou qui affectent de l'ignorer se montrent peu politiques, en vérité, car l'homme qui peut atteindre à toutes ses ambitions, et rallier tant de volontés autour de la sienne, ne peut être un homme que l'on ignore. Et quand cet homme s'est fait tout seul, quand il ne cherche pas à renier sa caste, quand il sert son pays honnêtement et sincèrement, il mérite l'admiration et la sympathie. On cite du maire de Montréal des traits de générosité qui l'honorent, et je ne sache pas qu'on puisse lui reprocher d'être un mauvais serviteur de la cause publique. Quelquefois on l'a vu s'emporter dans des envolées extraordinaires qui semblaient de formidables exagérations... Seulement il serait faux de conclure qu'il jouait un rôle ou manquait de franchise. Il n'y a qu'à regarder M. Martin pour savoir qu'il est avant tout un impressionnable à la merci de son imagination et de son cœur, facile à s'éprendre à l'élan de sa propre phrase, mais incapable d'une duperie ou d'un bas calcul. Ce méridional peut se tromper au mirage, mais comment le lui reprocher, puisqu'il a vu jusqu'ici ses visées les plus ambitieuses immédiatement comblées.



L'hon. Médéric Martin

Le Maire de Montréal est né en 1869, et son père fut l'un des pionniers du quartier Sainte-Marie dont le fils devait devenir l'idole. Successivement échevin et député, il fut élu à la mairie en 1914, et nommé au Conseil Législatif en 1919.

M. Martin épousa en 1893, Clarinda, fille de F. X. Larochelle, femme charmante et bonne qui vit à son foyer la vie sérieuse sans rechercher les mondanités et les futilités. Ce couple dont l'union est hautement citée n'a pas d'enfant, et nous le déplorons.

J'allais oublier de dire que M. Martin était un ardent libéral qui a toujours utilement servi son parti, et l'a lui-même dirigé dans le quartier Sainte-Marie qu'il réprésenta aux Communes de 1906 à 1917.

Son Honneur le Maire de Montréal est un ami de la Revue Moderne, et il veut bien attester de sa sympathie envers notre œuvre, en acceptant de choisir les premiers numéros gagants de notre concours de circulation.

La Revue Moderne tient à le remercier de cette attention bienveillante.

LUC AUBRY.

FIERTÉ

Par MADELEINE

Récemment à Toronto, le Premier de Québec parlait avec tact et force de sa patrie et de sa race. Son discours fit époque, et les journaux de la province en ont longuement commenté tous les points. Le fanatisme naturellement s'est mis de la partie pour exalter M. Taschereau, qui n'a rien, — disons-le bien vite avant qu'il ne nous pulvérise, — du fanatique ou du mesquin, pour exalter M. Taschereau, disions-nous, en houspillant les esprits étroits de l'Ontario. Ne vous apparait-il pas maladroit et mesquin de tant ressasser nos vieilles rancunes. Il est su et entendu que nous avons des griefs; il convient de ne pas oublier, mais il est superflu de rappeler sans cesse, avec un trémolo pitoyable que nous sommes une misérable victime. Cette façon de toujours se plaindre ne manque-t-elle pas de dignité? Ne pourrions-nous souffrir tout bas, et n'élever la voix qu'à bon escient, sans pour cela renoncer à obtenir justice?

Nos ennemis nous traquent, nous blessent, nous trompent... Tant pis pour eux et leurs honteux procédés. Certes, soulignons ces méthodes infâmes, mais gardons-nous, par-dessus tout, de céder aux mêmes travers. Ne répudions rien de ce qui nous oblige à nous montrer fiers et intransigeants, mais ne dispersons pas nos courages, dans des injures grotesques et vilaines. Il nous a bien semblé qu'en homme de bonne éducation, notre Premier-Ministre a servi vigoureusement nos intérêts, par sa sincérité, et par sa fine éducation. Issu d'une belle famille, M. Taschereau sait continuer ses ancêtres, et ce n'est certes pas nous qui lui en ferons reproche. Nous sommes dans notre petite démocratie, respectueux des vieilles familles qui nous ont donné des hommes, et celle des Taschereau a droit à nos premiers hommages.

Or, dans Toronto, le Premier a bien parlé; il a su dire ce qu'il fallait dire, et l'énoncer avec tact et énergie. Jamais peut-être il n'avait aussi hautement manifesté de ses aptitudes d'homme d'Etat. Du premier coup, il s'est mis à la hauteur et pour si peu qu'il tienne l'opinion féminine, une femme est contente de lui dire bravo! Et si désintéressé d'hommage qu'elle sente M. Taschereau, cette même femme est heureuse d'espérer en lui et en sa fierté nationale.

Les races vaincues, — nous en sommes — n'ont pas le droit de s'humilier. Elles peuvent accepter les hommages et les excuses des vainqueurs, sans leur en offrir jamais! Il y a des circonstances qui dominent de très-loin les événements, et les vaincus ont le droit d'une fierté qui jamais ne se courbe!

Nous estimons que cette fierté, M. Taschereau l'a bellement servie, et si peu sensible que nous le soupçonnions à nos éloges nous n'en tenons pas moins à lui exprimer notre admiration sincère!

MADELEINE.

Une lettre de M. LaRoque de Roquebrune

Paris, 30 avril, 1922.

Madame,

Le numéro d'avril de la *Revue Moderne* contient une rectification des directeurs de L'Action Française, de Paris, à propos d'un article signé par moi, paru dans votre numéro de janvier dernier et intitulé "L'Honorable Léon Daudet". Dans l'article incriminé par les directeurs de L'Action Française, je n'ai fait que reproduire les propos contenus dans le livre de M. André Gaucher, intitulé "L'Honorable Léon Daudet". J'avais pris soin d'indiquer, au cours de mon article, non pas "furtivement" (?), mais, au contraire, en insistant sur ce point, toutes les réserves qu'il fallait apporter aux accusations de M. Gaucher dont j'ai dit que le livre "étant un pamphlet fort passionné, est probablement fort injuste". J'ai parlé du livre "L'Honorable Léon Daudet" sans prendre à mon compte l'opinion de M. Gaucher sur M. Daudet, mais en présentant les assertions du premier comme probablement inexactes et en mettant en garde le lecteur contre ce livre présenté par moi comme l'œuvre d'Un pamphlétaire.

Je tiens à dire aussi que mon article ayant été écrit au mois d'août 1921 et publié par la *Revue Moderne*, le 15 janvier 1922, je ne pouvais mentionner les procès intentés à Gaucher et Téry le 26 janvier 1922 et le 3 février 1922.

Donc, au cours de cet article, je n'ai conclu à rien si ce n'est que le livre de M. Gaucher est probablement un pamphlet. Quant au résumé sur le mouvement royaliste inexat par les directeurs de "L'Action Française", je dois dire que je n'avais pas à faire l'apologie de ce parti politique opposé au gouvernement actuel de France, dans una revue d'esprit aussi largement démocratique que la *Revue Moderne*. Je ne pouvais guère non plus me livrer à des développements qui eussent totalement ennuyé ou, tout au moins, peu intéressé ses lecteurs. Car, si au Canada nous aimons la France pour son intelligence, son art et sa civilisation, nous n'avons pas que je sache d'antipathie ou d'animosité pour la République françaises; nous en sommes restés, je crois, à Louis XV à qui nous devons d'être sujets britaniques.

Croyez, madame, à mes sentiments de haute considération.

R. LAROQUE DE ROQUEBRUNE.

UNE FIGURE DE JEUNE FILLE
d'après son journal:
MARIE BASHKIRTSEFF

Par Armand de Rigaud

Il y a encore des femmes du monde qui tiennent un journal. Elles y consignent leurs faits et gestes quotidiens; elles en font le confident de leurs joies et de leurs peines et même, s'il y a lieu, de leurs émotions artistiques et de leurs impressions de lectures... Que faut-il penser de cette pratique? Ecrivains et moralistes la jugent assez diversement. Pour la jeune fille instruite, le journal est sans contredit un bon exercice de plume, qui entretient le style et forme à l'analyse psychologique et littéraire.

Mais Mgr Dupanloup n'est pas tendre pour celles qui, une fois mariées, continuent de se livrer à ce passe-temps. "Les bonnes mères de famille, dit-il, agissent, vont de la cave au grenier, de leur prie-Dieu à la salle d'étude sans écrire ces petits mémoires complaisants et inutiles." (1) Seul le journal de voyage trouve grâce devant le sévère prélat. Tout récemment, M. Paul Bourget suggérait qu'on n'écrivît qu'aux jours de trouble et d'épreuves; car, à l'en croire, s'astreindre à prendre la plume chaque jour, est une "coutume qui suppose un égotisme voisin de l'égoïsme. S'observer avec cette minutie quotidienne, c'est s'instituer le centre du monde." (2)

On ne peut contester la justesse de cette remarque, même quand on a lu le *Journal* de Marie Bashkirtseff; mais, ma foi! qu'une autre jeune fille lègue encore à la postérité un journal tel que celui-là, et l'on oubliera tout le reste.

Le "*Journal*" de Marie Bashkirtseff (3) fut publié par les soins d'André Theuriet en 1887, trois ans après la mort de l'auteur. Une édition abrégée vient de paraître dans la populaire Collection Nelson, et il est permis de croire que l'ouvrage, déjà un peu oublié, sera goûté de notre génération, non seulement à cause de sa réelle valeur, mais encore parce que les choses de Russie excitent actuellement beaucoup d'intérêt: mémoires, récits de toutes sortes sur l'histoire de l'ancien empire des Tsars et sur la fin malheureuse des Romanoff, se lisent avec avidité en France et même en notre pays.

Ajoutons que l'autobiographie de cette petite Russe, a ceci de particulier, et de différent des souvenirs de personnalités illustres (Chateaubriand, d'Abrantès, G. Sand), qu'elle ne tire pas son mérite de l'importance des faits narrés, puisque, de l'aveu de Marie, c'est la simple esquisse d'une vie féminine; mais tout le charme de ce chef-d'œuvre du genre réside dans le caractère de sincérité, de candeur et d'originalité qu'on découvre à chaque page. Gladstone qui l'avait lu dans la traduction anglaise de 1889, n'hésitait pas à l'appeler "a book without a parallel."

* * *

Marie Bashkirtseff naquit en Petite-Russie le 11 novembre 1860. Ses parents étaient riches et appartenaient à la noblesse de province. M. Bashkirtseff ne s'entendant pas avec la famille de sa femme, cette dernière se sépara bientôt de lui à l'amiable et, en 1870, Marie quittait la terre natale avec son grand'-père, sa mère et sa tante, qui devaient l'entourer jusqu'à la fin de tendresse et de gâteries. Alors commence une série de voyages à travers l'Europe, interrompus l'hiver par des séjours à Nice. C'est en 1877 qu'on se fixa presque définitivement à Paris.



Marie Bashkirtseff

L'enfant grandit donc dans une situation un peu anormale. De bonne heure, elle manifesta des aptitudes extraordinaires pour les arts et les sciences. A un âge où les petites filles ne songent qu'à jouer, elle écrivait à une amie: "Etudions! étudions!" (4) A treize ans, elle savait déjà quatre langues et écrivait fort bien le français.

Marie avait la beauté (on le lui disait et elle en prenait bonne note), le talent, la fortune: que pouvait-elle désirer de plus? la gloire! Elle voulut la chercher et trouva... la mort.

Dès son enfance, elle se sentit hantée du désir d'être *quelque chose* dans le monde. "Mes poupées, écrit-elle dans sa préface, étaient toujours des reines ou des rois; tout ce que je pensais et tout ce qu'on disait autour de maman, semblait toujours se rapporter à ces grandeurs qui devaient infailliblement venir." Elle espéra d'abord se faire une carrière d'artiste. Elle adorait la musique et était douée d'une voix d'un timbre et d'un éclat remarquables, mais les qualités de sa voix s'évanouirent brusquement, sans que la science y pût remédier: premiers symptômes du mal terrible qui devait l'emporter. Marie se souvint alors qu'elle dessinait joliment dans ses jeunes années. Sa vocation était trouvée: c'est vers la peinture que tendront désormais tous ses efforts.

A la fin de 1877, Marie entre à l'atelier Julian pour y prendre des leçons. Elle a dix-sept ans à peine, et cependant elle regrette de ne s'être pas mise à l'œuvre plus jeune: "A treize ans! j'aurais dû commencer, écrit-elle; quatre ans!" Elle nous déclare qu'elle dessine de huit heures à midi, puis de une à cinq. Sa constitution délicate et déjà minée, ne pouvait supporter un tel surmenage. En 1880, elle se sent gravement atteinte. Charcot, Potain et d'autres célébrités médicales qu'elle consulte, reconnaissent une phtisie; mais, au témoignage d'un de ses docteurs, Marie était "la plus indisciplinée des malades."

Un premier tableau, admis au Salon de 1881, vaut à la jeune fille des éloges. C'est assez pour la stimuler et lui inspirer de plus vastes conceptions. L'année suivante, voyage en Espagne, où elle fait des études et des croquis. En 1884, elle envoie au Salon son dernier tableau, son chef-d'œuvre. Il est intitulé le *Meeting* et représente, dans tout son naturel et toute sa fraîcheur, une petite scène de rue. Malheureusement, le tableau n'obtint pas la médaille qu'espérait Marie. Ce mécomp-

te hâta sa fin. Au commencement d'octobre (1884) elle s'avoue perdue. "On m'enterrera en 1885," écrit-elle simplement. Pauvre enfant! elle ne devait pas aller jusque-là: elle s'éteignit le 31 octobre 1884. Ses vingt-quatre ans n'avaient pas encore sonné!

* * *

Le *Journal* s'ouvre en 1873 et ne se ferme que le 20 octobre 1884, onze jours avant la mort de Marie.

J'ai déjà dit que l'héroïne se montre d'une absolue sincérité. Si elle pêche, c'est plutôt par excès que par défaut: loin de chercher à estomper ce tableau de sa propre existence, elle étale ses menues imperfections avec une sorte de complaisance. On sait qu'elle ne cachait pas ses ambitions; voici maintenant pour la coquetterie: "Jaime la solitude devant une glace pour admirer mes mains si blanches"... Un jour, elle avait échangé quelques mots avec le roi d'Italie; le soir, elle écrit: "Le roi a parlé de moi et a répété plusieurs fois: "Elle est excessivement jolie." Le roi est bon juge, ça m'embellit singulièrement."

Après de tels aveux, on est plus disposé à croire Marie lorsqu'elle note ses bonnes œuvres (un jour elle donna 1000 francs pour les pauvres, et se sauva avant qu'on pût prendre son nom) ou bien qu'elle écrit: "Je n'ai jamais eu sérieusement l'idée de faire du mal à qui que ce soit, et si je désirais la fortune ou la puissance, c'était avec des idées de générosité, de bonté, de charité dont la grandeur m'étonne."

Si Marie n'est rien moins qu'un *bas-bleu* et se révèle fille d'Eve par plus d'un côté, elle aime le travail intellectuel et occupe utilement ses loisirs. Dans ses voyages, de nombreux cartons de modes l'accompagnent, mais elle n'a garde d'oublier ses auteurs favoris. Elle n'était jamais si heureuse qu'au milieu de ses livres; elle s'éloignait pour contempler sa bibliothèque, "comme un tableau." Et cela peut faire réfléchir tant de jeunes filles de la meilleur société, qui confirment trop la définition de la femme donnée par un plaisant: "un être qui s'habille, babille et se déshabille."

Bien déçu qui chercherait dans le *Journal* de récits d'aventures passionnées ou de roucoulantes idylles. Sans doute quelques amours effleurèrent le cœur de Marie, mais ce cœur resta vierge et ne fut à la merci de personne. Et eût-il pu en être autrement? Avant d'avoir trouvé sa voie, elle était bien jeune; ensuite elle fut tout entière à son art. D'ailleurs, elle était Russe, et, comme telle, douée de cette fierté et de cette indépendance qui faisaient dire à Chopin: "Les Slaves se prêtent volontiers, mais ils ne se donnent jamais."

D'aucuns estimeront peut-être que la religion ne tient pas assez de place dans l'existence de la jeune artiste. Par sa naissance, elle appartenait à l'Eglise nationale de son pays; mais elle en délaissa peu à peu les pratiques. Ce culte orthodoxe, "où la forme l'emporte sur le fond," ne répondait qu'imparfaitement aux besoins de sa grande âme. Est-ce à dire qu'elle fut athée? Oyez plutôt: "Les athées doivent être bien malheureux; moi, quand j'ai peur, j'appelle aussitôt Dieu"... Le nom de Dieu revient souvent sous sa plume, comme dans ce passage: "Sans Dieu, il ne peut y avoir ni poésie, ni tendresse, ni génie, ni amour, ni ambition"; et dans un moment d'épreuve elle s'écrie: "j'adore la vie telle qu'elle est, et les les chagrins, les déchirements, les larmes que Dieu m'envoie, je les bénis et je suis heureuse."

Si, d'autres fois, elle méconnaît le Créateur, se plaint à lui, et même de lui, c'est qu'elle eut, comme tant d'autres âmes ardentes, ses heures de doute et de sécheresse: peut-on la blâmer de s'en ouvrir à son muet confident?... Ah! si comme sa compatriote Mme Swetchine, elle eût rencontré sur son chemin un autre Joseph de Maistre et un autre Père Lacordaire pour discuter avec elle les problèmes religieux! Il est vrai qu'elle fut voir un jour, au Couvent des Dominicains, le Père Didon, qui groupait autour de la chaire de Notre-Dame l'élite parisienne. Mais... c'était dans l'espoir de faire son portrait! L'entrevue n'eut d'autres suites que d'inspirer à Marie une nouvelle boutade. Elle nous dit qu'elle a trouvé au Père Didon "un teint mat, un beau front," etc., et elle ajoute: "On voudrait lui voir une moustache!"

Pour qui ne connaît ni l'auteur ni le livre, ce grand nom de *Bash-kirt-seff* pourrait faire croire à une traduction: "traduttore, traditore!" Mais non! Marie nous affirme qu'elle *pensait* en français, et son *Journal* est écrit du commencement à la fin dans un style souple comme la pensée, alerte, varié, étincelant de verve et toujours intéressant, — un vrai style à la Gyp! Sont particulièrement à lire ses récits de voyages en Russie, en Espagne, en Italie. Il faudrait tout citer.

* * *

Malgré les qualités si riches qu'elle avait reçues du Ciel, Marie Bashkirtseff ne fut pas heureuse. Elle mourut avant d'avoir donné toute la mesure de son talent, et sa fiévreuse ambition qui ne savait pas attendre, lui fit oublier que "le génie n'est souvent qu'une longue patience." Si elle n'a pas atteint à la renommée d'une Rosa Bonheur ou d'une Madeleine Lemaire, ses tableaux lui valurent toutefois une certaine notoriété et, peu après sa mort, l'Etat achetait *Un Meeting* pour le placer au Luxembourg. Mais c'est surtout dans le *Journal* qu'on aime à retrouver cette figure sympathique, délicate, éthérée... Oui, Marie mérite de se survivre dans son *Journal*, — et quand on a lu ce petit chef-d'œuvre, on sent toute la vérité de cette stance de Theuriet à la mémoire de l'héroïne:

Tu m'apparais de grâce et de clarté vêtue;
Au travers de ton œuvre, ainsi dans [l'avenir
Les foules te verront, blanche et pure statue,
Te dresser radieuse, au fond du souvenir.

Armand de RIGAUD.
Montréal, mars 1922.

(1) Quelques Conseils aux Femmes chrétiennes.
(2) Un Drame dans le Monde, Plon, p. 156.
(3) 2 volumes, Librairie Charpentier, Paris.
(4) Lettres, 1 vol. Charpentier édit.

Dans notre prochain numéro:

Théodore Botrel, poète chrétien par M. l'Abbé Bouhier;—

Chronique littéraire de Louis Dantin.

Un homme actif: l'honorable Auguste Choquette par le sénateur L. O. David;—

La Tulipe Bleue par Mlle Claire Gervais;—

Contes de Fées par Mme Georgine Lemaire;—

Un roman complet: "Près du bonheur", par Henri Ardel;—

Un roman à suivre: "Entre deux Ames", par M. Delly.

...LA COTE DU MAINE...

Une des plus belles régions de villégiature de l'Amérique du Nord.

Pour beaucoup de gens aucune villégiature n'est comparable à une saison passée au bord de la mer. Les plages de sable moelleux, les criques rocailleuses, le murmure incessant de l'océan, la brise fortifiante, les nuits fraîches et reposantes, les délicieux bains de mer, le canotage, la pêche, sont les attractions recherchées.

Les plages de la Côte du Maine sont les plus populaires en Amérique. Les attractions de cette merveilleuse région sont nombreuses, en raison de ses beautés naturelles. Des caps escarpés s'avancent loin dans l'océan. En dedans de ces promontoirs se trouvent des plages et des ports baignés par l'océan,—sites sans rivaux pour villégiatures balnéaires. En deça de la côte il y a des montagnes et des fôrets, des vallées et des lacs.

Portland est le vestibule de tous ces endroits favoris. Assise sur les collines dominant la Baie Casco, la ville n'est pas moins charmante aujourd'hui qu'elle ne l'était au temps où Henry Wadsworth Longfellow, le poète national américain, se promenait dans ses paisibles rues. Elle attire toujours les visiteurs, et ceux qui y sont allés y retournent chaque saison.

Peu de villes de la même importance sont pourvues d'hôtels comparables à ceux de Portland. Il y a des centaines d'autres hôtels dans les îles et sur les plages.

Entre autres récréations, dont l'on peut jouir à Portland et dans ses environs, il y a le canotage, le campement, la pêche, l'automobilisme, le golf et le bain. Des lignes de vapeurs côtiers font le service des villes voisines le long de la côte. Ce service permet aux visiteurs d'organiser de splendides excursions, a des prix peu élevés, dans les environs de Portland. Le service est fait par de petits vapeurs, qui parcourent les eaux de la baie avec une fréquence qui fait penser à un transbordeur (ferry), ce qui rend possible de visiter les points les plus reculés, y prendre le dîner, et revenir en ville avant la nuit.

On peut aussi faire des excursions par les tramways qui nous conduisent dans tous les endroits de villégiature environnant Portland. De jolies excursions en automobile peuvent se faire chaque jour à de délicieux endroits, le long de la côte, à Kennebunk et autres points, où à l'intérieur des terres, à Sebago Lake, Poland Springs, les Montagnes Blanches et Bretton Woods.

Dans la soirée, après les plaisirs de la journée, il y a les théâtres de la ville, le théâtre en plein air de Riverton Park, la vie sociale, la danse et les concerts d'orchestre aux Casinos. On peut passer de paisibles heures de soirée sur les vérandas qui dominent la Baie dans laquelle les phares font rayonner leurs feux. Le grand phare de Portland fut le premier des phares érigés sur la Côte de l'Atlantique, treize autres de moindre importance, maintenus par le Gouvernement des Etats-Unis pour la protection de la navigation, peuvent se voir de Portland.

LA MAGNIFIQUE BAIE DE CASCO

La Baie de Casco est une baie à eau profonde. Ses rivages de terre ferme forment une large courbe depuis le Grand phare de Portland, sur le Cap Elizabeth, à la longue péninsule de Harpswell — les deux pointes de la courbe, —à vingt milles de distance, qui enferme une superficie de mer de 200 milles carrés. De la Promenade de l'Est à Portland,—qui est à cette ville ce qu'est la Terrasse Dufferin à Quebec,—la Baie de Casco ressemble à un calme lac intérieur, une illusion qui ne se dissipe que lorsque les yeux, sondant l'horizon, rencontrent la splendeur de l'immense océan.



"La plus belle plage au monde" est le titre décernée à la plage de Old Orchard

Une croyance populaire veut que les îles de la Baie de Casco soient au nombre de trois cent soixante-cinq,—une pour chaque jour de l'année,—en réalité il y en a en tout, cent vingt-deux. Leurs rivages sont principalement des rochers à pic parsemés de plages à galets, ou sablonneuses; l'intérieur est épaissement boisé. Il y a de nombreux et attrayants hôtels sur ces îles.

SUR LE CONTINENT.

Le long du rivage de la Baie de Casco, le visiteur peut atteindre, par tramway, plusieurs autres excellentes localités de villégiature. Entr'autres: Falmouth, Foreside, Cumberland Foreside, South Freeport et la Baie Maquoit. Par les tramways de Portland, on peut facilement atteindre les localités bien connues et très attrayantes de Cape Elizabeth et Willard Beach, où les commodités offertes aux touristes, et un superbe paysage, attirent chaque année un grand nombre de voyageurs.

A Cape Cottage il y a un attrayant casino avec de spacieuses arcades donnant vue sur l'entrée du port, les forts et les îles. Le Casino est situé dans un Parc naturel qui offre des points de vue magnifiques sur l'océan. Des représentations de premier ordre y sont données, ainsi que de fréquents concerts d'orchestre.

Un peu plus loin que le Casino l'on voit le Grand phare de Portland établi en 1790, et dont le premier gardien fut nommé par le Président Washington. Tout à côté, il y a le fort William, les Quartiers-Généraux Militaires de l'Etat du Maine et un poste militaire de grande importance. L'on peut faire de jolies excursions en auto ou à pied jusqu'à Two Lights Bay, où se trouvent des stations de sauvetage et de télégraphie des Etats-Unis.

Riverton Park, à six milles de Portland, par tramway, est considéré comme le plus superbe lieu d'amusement estival de la Nouvelle-Angleterre. C'est un théâtre en plein air, et des experts ont rehaussé ses beautés naturelles par des travaux d'embelissement. Riverton Parc domine la Rivière Presumpscot, dans laquelle on peut se distraire à cœur joie en faisant du canotage et du yachting.

Entre Portland et Old Orchard,—facilement atteint par tramway et chemin de fer,—sont les villégiatures de Scarboro, Scarboro Beach et Prout's Neck, chacune ayant d'excellents hôtels et de nombreux cottages. Au club champêtre (country club) de Prout's Neck, les visiteurs s'adonnent au tennis, au golf et à la danse.

OLD ORCHARD BEACH.

Old Orchard, cette magnifique plage balnéaire est à onze milles de distance de Portland. Le service de trains et de tramways est fréquent et facile,— les tramways correspondent avec les trains du Grand Tronc. Des milliers de gens vont passer chaque année leurs vacances à Old Orchard. Les voyageurs qui ont fréquenté d'autres plages déclarent que celle d'Old Orchard leur est supérieure par son sable fin et la facilité d'y prendre les bains. Cette plage qui a trois milles de longueur est très large et formée de beau sable dûr battu par les flots verts de l'Atlantique qui viennent y mourir. La baignade est aussi sûre pour les enfants que pour les adultes. Au centre de la plage s'élève un superbe quai avec théâtre et autres amusements. Tous les plaisirs d'une belle villégiature au bord de la mer sont groupés à Old Orchard; à part les bains il y a les courses à dos d'âne pour la plus grande joie des enfants, de splendides routes pour autos, une grande variété d'aliments provenant de la mer et un superbe climat.

KENNEBUNK ET YORK BEACH.

Kennebunk, Kennebunk Beach et Kennebunk Port sont classées parmi les villégiatures favorites de la Côte du Maine. La brise vivifiante qui souffle du Cap Arundel donne à Kennebunk Beach un climat idéal au plus fort de l'été.

Ce que l'on peut faire l'été dans le Maine n'est pas un problème difficile. De longues plages de sable invitent les visiteurs à se baigner; un peu plus loin de hardis canotiers vous montreront où les poissons d'eau profonde attendent votre hameçon; dans de nombreuses baies et anses on peut faire du canotage à voile, et, le yachtsman qui ne peut y faire du sport est rudement difficile à contenter. Mais bien des personnes préfèrent s'amuser à terre, et pour celles-ci il y a le golf, le tennis, la pêche en eau calme, tandis que les luxueux trains, tramways et vapeurs vous transportent dans de nombreux villages, pittoresquesment situés sur les rivières et autour des lacs. Les automobilistes ont un grand choix de superbes routes. WALTER S. ROSS.



Les grandes vagues de l'Atlantique déferlent audelà du Grand Phare de Portland dans la Baie de Casco.

Les Bibliothèques de Montréal

par ROBERT LeBIDOIS

Depuis qu'il y a des hommes, et qui pensent, ou plutôt depuis que l'invention de l'écriture permit de transmettre aux générations les idées, les pensées et les rêves de l'humanité, —il y eut des lieux où l'on conserva les manuscrits et les "volumes", et où ceux qui voulaient penser purent lire les écrits de ceux qui avaient pensé avant eux. On signale ainsi des bibliothèques dès l'antiquité la plus reculée: celles de Memphis et d'Alexandrie, pour ne rien dire de la Chine ou de l'Inde, furent justement célèbres.

Aujourd'hui, dans le monde entier, les bibliothèques sont des institutions de nécessité publique qui occupent une place importante, après les églises et les monuments historiques, parmi les curiosités que les étrangers ont accoutumé de visiter, avec ou sans Baedeker.

Montréal, troisième ville de langue française du monde, confluent de deux civilisations, la civilisation anglo-saxonne et la civilisation française, posséde de belles et nombreuses bibliothèques. Celle de l'Université McGill, qui contient plus de 170,000 volumes, est la meilleure du Canada après la Bibliothèque du Parlement à Ottawa; et ce chiffre ne comprend pas les livres des bibliothèques des 4 collèges affiliés au McGill. Le second rang est occupé par une bibliothèque presque uniquement composée de livres français, la bibliothèque Saint-Sulpice. (Le Séminaire de Saint-Sulpice a en outre sa bibliothèque propre, contenant 60,000 volumes sans compter de nombreuses archives.) L'institut Fraser, avec environ 90,000 volumes, vient ensuite, suivi par le Collège de Montréal et le Collège Ste. Marie. Enfin, la bibliothèque de Westmount et la bibliothèque Municipale, comptant chacune 35,000 volumes, terminent la liste des grandes bibliothèques montréalaises.

Parmi toutes ces bibliothèques, il en est trois qui méritent d'attirer plus particulièrement l'attention des lecteurs de langue française, tant à cause de l'importance de leurs collections que de l'intérêt des livres qu'on y peut trouver. Ce sont celles de l'Institut Fraser, de Saint-Sulpice et de la ville de Montréal.

Rue Dorchester, non loin du carré Philippe, le passant remarque à peine, tant elle semble écrasée par les grands "buildings" environnants, une construction de brique rouges, d'apparence modeste et vénérable et qui s'intitule: "Fraser Institute". Vous entrez dans ces salles sombres et vous vous sentez aussitôt dans une toute autre atmosphère, quelque chose comme l'atmosphère pauvre, mais recueillie et sympathique, des vieilles bibliothèques françaises. D'innombrables rangées de livres, amusants ou sérieux, vous entourent et vous regardent avec des regards familiers et bienveillants. On ne peut s'empêcher de songer comme on est loin du mécanisme commode, insupportable et froid des grandes bibliothèques américaines où tout fonctionne au moyen de machines impeccables, où la pensée semble annihilée par la matière! Rien de semblable ici: tout y est humain et mesuré. Ces murs étroits ne sont pas une prison à l'âme ou à l'esprit...



M. De Crèvecoeur

Vous demandez à voir le bibliothècaire en chef et voici que s'avance un monsieur poli et distingué. A l'encontre de ce qui se passe généralement ailleurs, le quartier général du bibliothécaire est le comptoir où il répond aux visiteurs et aux lecteurs, distribuant les livres en même temps que les conseils. Dès l'abord, vous êtes conquis par la courtoisie et la charmante simplicité de M. de Crèvecœur. Bientôt il vous emmène amicalement dans son petit bureau, trésor de vieux bouquins et de volumes rares. Et la conversation s'engage le plus agréablement du monde. Toute la modestie de votre interlocuteur ne peut vous empêcher de voir, ou plutôt, cette modestie précisément vous révèle avec certitude, que M. de Crèvecœur est un français de meilleure race. Etabli depuis de nombreuses années au Canada, il a été nommé en 1901, bibliothécaire au Fraser, et depuis il n'a pas quitté son poste. C'est vous dire ce qu'il a fait pour développer cette bibliothèque qu'il dirige avec une compétence et un dévouement remarquables et qu'il connait vraiment comme sa propre maison.

Ouverte en 1885, la bibliothèque de l'Institut Fraser a été formée de l'amalgame de plusieurs autres bibliothèques, entre autres la *Montreal Library* et la *Mercantile Library Association*. Depuis, elle n'a cessé de s'agrandir et de se transformer grâce aux revenus de la donation Fraser et à des dons multiples, en particulier ceux de la famille Molson. En 1920, elle comptait environ 89,000 volumes, et le chiffre a encore augmenté depuis. Le nombre des lecteurs ou visiteurs est également significatif. D'une moyenne de 84 qu'elle était en 1886, la fréquentation quotidienne est montée, d'après le dernier recensement à 446, dont les trois-cinquièmes pour la bibliothèque proprement dite et le reste pour la salle des journaux et des périodiques; ce qui fait un total annuel d'environ 117,000.

La bibliothèque Fraser, on le voit, est très assidûment fréquentée, et, surtout par des Canadiens-français, bien qu'un tiers seulement des livres soit français. Elle contient de nombreuses curiosités, ouvrages anciens, incunables, livres avec armes de personnages historiques, éditions modernes rares, etc... Elle comporte en outre une très belle collection des poètes français, des éditions savantes, des encyclopédies françaises, anglaises et américaines, et un assortiment très complet d'ouvrages scientifiques. Enfin la Salle des Périodiques située au rez de chaussée, offre aux lecteurs un choix très varié de journaux, magazines et revues du Canada, des Etats-Unis, de France et d'Angleterre. Et tout cela fait de la Bibliothèque Fraser une institution d'utilité publique de première valeur.

★ ★ ★

La Bibliothèque Saint-Sulpice est d'une nature assez différente. L'édifice situé rue Saint-Denis, est une construction moderne et confortable. Mais le confort ne nuit point, comme il arrive souvent, à l'intelligence, laquelle trouve au contraire un stimulant et un surcroît d'activité dans ces salles hautes, vastes et bien éclairées. Le bibliothécaire, M. Aegidius Fauteux, est un historien très averti et consciencieux qui s'est exercé avec succès au journalisme avant de se consacrer au soin des livres. Tout en accordant une attention bienveillante aux ouvrages proprement littéraires ou philosophiques, il s'est spécialisé dans les livres d'histoire et principalement dans les livres et les documents relatifs au Canada. (1)

Fondée et entretenue par MM. de Saint-Sulpice, cette importante et belle bibliothèque présente, comme on peut s'y attendre, un caractère catholique qui en est la marque distinctive. Le prêt des livres, et en particulier, le prêt au dehors des romans est soumis à une censure intelligente et sévère, dont trop facilement se plaignent ceux qui n'en comprennent point la raison d'être, parce qu'ils oublient la nature particulière et l'origine même de la bibliothèque. Aussi bien n'est-ce plus révéler un secret que de dire que la Bibliothèque Saint-Sulpice s'oriente peu à peu vers un but nouveau, ou plus exactement vers un but spécialisé. De bibliothèque circulante, elle tend de plus en plus à devenir une bibliothèque de références, et l'idéal de ses chefs est d'en faire un foyer d'études et de documentation, où viendront travailler



M. Aegidius Fauteux

et se documenter intellectuels et étudiants, comme on fait, toutes proportions gardées, à la Bibliothèque Nationale de Paris.

Il y a plusieurs années déjà, avant même l'incendie de son bâtiment principal, l'Université de Montréal, qui n'avait pas de locaux suffisants pour loger ses livres, avait demandé à la bibliothèque St-Sulpice l'hospitalité pour une partie de sa bibliothèque. Ainsi, le bibliothécaire de Saint-Sulpice se trouve être en même temps le bibliothécaire de l'Université, disposant, au même titre que des siens propres, des livres déposés dans ses locaux. Les conséquences de cette situation ne laissent pas que d'être assez étranges; il en résulte, sinon une confusion, du moins un double emploi et un encombrement parfois incommode. Et ce n'est pas sans peine que les autorités universitaires en sont venues à ce compromis avec les Sulpiciens, qui entendent garder leur autonomie et leur complète liberté.

La bibliothèque Saint-Sulpice comprend près de 110,000 volumes, dont environ 17,000 appartiennent à l'Université. (Les autres livres de l'Université sont soit à l'Université elle-même, par exemple les ouvrages de médecine modernes, soit en dépôt à la Bibliothèque Municipale.)—Ajoutons que la fréquentation de Saint-Sulpice est approximativement de 9,000 par mois, soit un total annuel de 100,000 environ.

★ ★ ★

En arrivant à la Bibliothèque de la ville de Montréal, qui fait face au parc Lafontaine, on se croirait un instant en présence d'un temple grec, avec son vaste fronton et ses luxueuses colonnes de marbre blanc. Il est vrai que la porte basse et disproportionnée gâte un peu cette architecture imitée de la Grèce antique. L'intérieur de l'édifice, d'un confort très moderne, dissipe toute confusion possible et détruit tout rapport avec le Parthénon. Construit en pleine guerre, le bâtiment fut inauguré solonnellement par le Maréchal Joffre, le 13 mai 1917. Depuis, il a reçu la visite mémorable de deux autres maréchaux de France, Fayolle et Foch. Ainsi les deux vainqueurs de la Marne, celui de 1914 et celui de 1918, ont présidé à la naissance et à l'enfance de la Bibliothèque Municipale. Ses vitraux et ses murs ont été illuminés, un moment, par la gloire des deux plus prestigieuses



M. Hector Garneau

figures du génie militaire français et de son âme héroïque.

Dans un discours prononcé lors de l'Inauguration officielle quelques mois après la visite de Joffre, M. Bonin, alors Consul de France à Montréal, rendit un hommage bien mérité à M. Hector Garneau, le bibliothécaire en chef de la ville de Montréal. Petit-fils du grand historien F. X. Garneau, l'auteur de l'Histoire du Canada, M. Garneau est lui-même un délicat lettré et un historien très compétent. "M. Garneau, disait M. Bonin, porte un nom éclatant dans la galerie des lettres canadiennes-françaises, et il l'a fait plus grand encore en rééditant, avec quel soin pieux, l'œuvre de son ancêtre, qu'il a enrichie et plus que doublée par ses savantes notes et par son travail personnel." Lorsque la 5ème édition de l'Histoire du Canada parut en France, de nombreux critiques vantèrent cette oeuvre remarquable. "Cette nouvelle édition dit G. Hanotaux, forme une véritable encyclopédie de l'histoire du Canada", et un autre historien écrivait: "M. Hector Garneau a été moins l'éditeur que le continuateur de son grand-père et il a fait œuvre des plus utiles en donnant à son livre un caractère moderne et une précision scientifique".

Dirigée par un chef aussi éminent, la Bibliothèque Municipale ne pouvait manquer de se développer rapidement. En 1917, elle contenait environ 17,000 volumes sans compter la collection Gagnon. D'après les derniers rapports (janvier 1922) le nombre total des volumes catalogués est de 36,000 dont 8,000 font partie de la collection Gagnon. Fait

non moins intéressant, le nombre des personnes qui ont fréquenté la bibliothèque pendant l'année 1921 s'est accru de plus de 17,000 par rapport à l'année précédente, s'élevant à 59,500; et le chiffre des volumes lus et prêtés a atteint 31,574.

L'un des attraits les plus caractéristiques de la Bibliothèque Municipale réside dans la nombreuse collection de revues et de journaux qu'elle met à la disposition du public. La liste de ces périodiques est la plus variée et la plus complète qui existe au Canada. Récemment, grâce à un nouveau crédit voté par la ville de Montréal, M. Garneau a pu augmenter d'unités importantes cette liste déjà si considérable. En ce qui concerne les publications de langue française, toutes les grandes Revues de France se trouvent à la Bibliothèque Municipale, où l'on peut lire également les journaux parisiens les plus intéressants, quelles que soient leurs confessions religieuses ou leurs idées politiques: *Les Débats, le Temps, le Figaro, L'Echo de Paris, le Matin, la Croix, le Journal.* Espérons que le distingué bibliothécaire continuera à développer dans cette direction l'œuvre si bien commencée et qui correspond à un besoin exigeant de la population canadienne-française.

★ ★ ★

Ainsi, les trois bibliothèques dont nous venons de parler offrent chacune un intérêt particulier et des caractères différents. L'une est une bibliothèque générale et populaire, fondée et entretenue par des bienfaiteurs anglais; la seconde est une institution proprement catholique, tendant à devenir une bibliothèque d'études et de références; la dernière, encore dans son enfance, montre déjà une vitalité remarquable et offre au public un choix unique de revues et de journaux. Mais, si différentes qu'elles soient, ces bibliothèques suivent une même évolution. Leur développement constant et simultané est un signe consolant entre tous et qui laisse augurer d'un avenir brillant,— le signe du progrès de l'éducation populaire et la preuve du goût plus marqué pour la lecture parmi la population de race et de langue française à Montréal.

R. L. B.

(1) Il est aidé par un sous-bibliothécaire très dévoué, et par de nombreuses dames, parmi lesquelles nous nous faisons un plaisir de citer Madame Duval, remarquablement documentée et renseignée au courant de tout ce qui parait d'intéressant en France et dont les conseils ou les indications sont d'un grand secours aux lecteurs inexpérimentés aussi bien qu'aux personnes les plus instruites.

Le Radio

Bien que cette revue ait plutôt un caractère littéraire, il ne nous paraît par hors de propos d'y traîter un sujet, qui, pour être d'un ordre tout-à-fait scientifique, n'en est pas moins, à l'heure actuelle, une question d'une importance capitale.

La radiotéléphonie, en effet, qui hier encore était à l'état de théorie a atteint aujourd'hui, un développement tel que nous ne pouvons, sous peine de compromettre la réputation de notre journal, passer sous silence une découverte aussi notoire de la science moderne.

Alors qu'il y a un an, on parlait à peine sur notre continent du "radio-téléphone", tout le monde maintenant s'intéresse au radio... et tandis que l'on comptait en Amérique, en juin 1921, environ 50.000 postes récepteurs, seulement, les statistiques les plus récentes accusent pour cette année le chiffre de 1.000.000, c'est-à-dire quatre vingt fois supérieur à celle de l'année dernière à pareille époque!

Devant un tel résultat, nous croyons fermement, que bientôt, le radio sera considéré, non plus comme quelque chose de superflu mais bien comme un accessoire indispensable dans toutes nos grandes institutions commerciales.

Les avantages de ce nouveau mode de communication sont d'ailleurs évidents et indiscutables, car outre que c'est un moyen très direct, permettant des transmissions à des distances immenses, son installation est relativement peu coûteuse.

Afin d'établir une comparaison entre le radiotéléphone, et le téléphone d'induction magnéto-électrique, que tout le monde connait, et dont nous nous servons couramment, des experts techniques ont rapporté, à la Conférence tenue récemment à Washington sur le Radio, que pour atteindre par téléphone certains petits villages perdus dans les montagnes, et en particulier celui de R.... dans le Kentucky, il faudrait une longueur de fils de 50.000 milles, ce qui au minimum représenterait une dépense de $100.000 alors que pour une somme bien plus modique, on pourrait y installer un poste public de radiotéléphonie.

Dans le service forestier, le radio trouverait également une application excellente et très avantageuse, l'installation des fils téléphoniques étant pratiquement impossible dans les bois, tandis que l'établissement de postes transmetteurs et récepteurs de radio serait des plus faciles.

Comme on le voit les avantages du radio-téléphone sont incontestables et ses applications sont tellement multiples, que nous ne doutons pas de le voir dans un avenir probablement très prochain, d'un usage aussi courant que le gaz ou l'électricité.

Les Ongles

"J'admire chez une de mes amies, "m'écrit une lectrice, de beaux ongles "roses et étroits, taillés en amandes, et "dont le bout arrondi est d'une blancheur "nacrée.

'Or, malgré tous mes efforts, je n'ar- 'rive pas à obtenir à l'extrémité de mes "ongles la même transparente blancheur.

"Y a-t-il un moyen?"

—Oui, Madame, il y a un moyen et le voici.

Faites préparer chez votre pharmacien la lotion suivante:

Eau distillée..........	50 gr.
Acide sulfurique........	2 gr.
Teinture de Benjoin.....	2 gr.
Essence de citron........	1 gr. 50

Avec un bâtonnet, autour duquel vous aurez roulé un peu d'ouate hydrophile, et qu'auparavant vous aurez applati pour pouvoir le passer sous les ongles, vous imbiberez le dessous de chaque ongle bien nettoyé.

Après quelques applications vous obtiendrez la même blancheur tranparente admirée aux ongles de votre amie.

Vous pourriez aussi essayer avec de l'eau oxygénée à 12 volumes ou bien avec de l'eau de javel, et vous poudrer les ongles avec de la poudre d'oxyde de zinc.

Ensuite essuyer le surplus avec un bâtonnet enroulé d'ouate sèche.

Pour compléter mes recettes, en voulez-vous une d'excellent vernis:

Teinture de myrrhe.......	50 gr.
Ammoniaque liquide.....	5 gr.
Eosine..................	0 gr. 05
Carmin à volonté :	0 gr. 25 ou.
	0 gr 50

Ce liquide sera étendu avec un fin pinceau que vous aurez adapté au bouchon.

Ensuite, une fois, l'application faite, deux fois de suite et sèche, polissez au polissoir.

Je suis certaine, Madame, qu'avec ces recettes, vous obtiendrez des mains jolies dont vous serez contente.

LA GRANDE SEMAINE DE DORVAL

du samedi 17 au samedi 24 juin

Tout comme Paris,—dont le "Grand Prix de Longchamps" est un des principaux évènements annuels du "TOUT-PARIS", marquant la limite de la saison d'hiver, qui s'achève, et de celle des Bains de Mer qui commence—Montréal aura désormais une attraction pour le moins aussi sentionnelle, en raison de sa répercussion, non seulement dans toute la province, mais encore dans toute l'Amérique du Nord en général.

Ceci, grâce à l'heureuse initiative des Directeurs du "Dorval Jockey Club", dont la première réunion avait lieu précédemment dans la 1ère semaine de juin, et qui cette année, en ont reculé de quinze jours l'ouverture de façon à lui donner toute l'ampleur qu'un tel événement mondain ne manquera certes pas de susciter parmi la Société Montréalaise.

L'intérêt de cette réunion est donc de tout premier ordre: au point de vue social, la présence probable de Son Excellence Lord Byng de Vimy, constituant à elle seule un attrait particulier; quand au point de vue purement sportif, l'intérêt ne sera pas moindre; les plus grandes écuries d'Amérique devant être représentées. D'autre part, le charme de cette fête sera encore rehaussé, si possible, par l'exhibition des principaux modèles de nos grandes maisons de la Mode et de la Couture.

Le "Dorval Jockey Club", que nous ne saurions trop louer pour cette idée géniale, vient pour ainsi dire de recevoir sa consécration de Grand Club, par le Cadeau Princier, que Son Excellence le Gouverneur Général vient de lui adresser sous la forme de la fameuse "Challenge Cup" en or massif, qui sera attribuée au meeting d'ouverture.

Ce club, qui, bien que ne comptant à peine qu'une dizaine d'années d'existence, peut à juste titre s'enorgueillir d'une telle marque d'estime de la part de Son Excellence, figurera désormais parmi les grandes institutions sportives de tout le continent, et conscient de l'honneur qui lui échoit, se fera un devoir, "Noblesse oblige", de s'en montrer digne, de façon à ce que Son Excellence soit reçu avec tout le cérémonial qu'entraînent une telle visite, et cette marque de suprême courtoisie dont il a bien voulu faire preuve vis-à-vis d'un Club Canadien-Français.

La Direction du "Dorval Jockey Club", pour recevoir cet hôte distingué a donc décidé la construction immédiate, d'une tribune spéciale, entre la maison du club, déjà existante, et les tribunes actuelles. Le 17 tout spécialement cette estrade d'honneur sera réservée à Son Excellence et aux invités du Club. Par la suite, elle sera à la disposition des membres qui pourront désormais suivre les épreuves, non seulement pendant une partie du trajet, mais assisteront à l'arrivée finale à une distance inférieure à 60 pieds. Par cette nouvelle construction, une importante lacune sera ainsi comblée, à la grande satisfaction de tous.

Parmi les principales écuries que nous aurons l'avantage de voir courir, nous citerons tout spécialement celles de MM J. K. L. Ross, dont les fermes de Verchères sont connues de toute la province; Seagram, de l'Ontario, réputées depuis plus de 50 ans; Hynes une écurie nouvelle; les écuries Thorncliffe, Brookdale, seront présentes, ainsi que celle de Mme Levingston.

Ajoutons que le Dorval Jockey Club a jugé à propos d'adjoindre à la Fameuse Coupe de Son Excellence une bourse de $2.000 au vainqueur.

Le mardi 20 juin, une autre bourse de $3.000. sera offerte pour la Coupe du Queen's Hotel. Cette épreuve qui est ouverte à tous les pur sang de trois ans et plus, de toute l'Amérique du Nord, mettra aux prises les meilleurs éléments de l'écurie Whitney des Etats-Unis, ainsi que ceux des Ecuries Seagram, Ross, Brookdale etc... Les places seront certainement très disputées.

La clôture du meeting se fera le samedi 24 juin par le "Memorial-Handicap" du Captaine W. F. Presgrave, dont l'origine est canadienne, en dépit de son nom, et qui était autrefois directeur-gérant du "Dorval Jockey Club". La bourse sera de $1.500. Dans l'ensemble, cette société distribuera environ une somme de $50.000, c'est dire que d'ores et déjà les concurrents seront nombreux et que la lutte sera des plus intéressantes.



(2) Le champ de Courses de Dorval. Cette photographie a été prise spécialement pour les lecteurs de la Revue Moderne.



La Vie Sportive

BASE-BALL

"Les Francs Amis". Nous souhaitons la bienvenue à cette nouvelle Société, dont la soirée d'ouverture, du 10 mai, à la salle des Artisans Canadiens-Français a été couronnée d'un si légitime succès.

Verdun et St-Henri débutent par une victoire.

L'inauguration de la saison de la Ligue de la Cité qui était remise au 30 avril par suite du mauvais temps des journées précédentes, a été un succès pour les clubs de Verdun et St-Henri, qui battirent le Métropole et les Indiens.

La première partie fut gagnée par le Syndicat de St-Henri sur les Indiens par 10 à 5; tandis que la 2ème alla aux couleurs de Verdun par 10 à 3.

Frank Delisle, le fameux frappeur de "home runs" et joueur de champ vient d'être engagé par Fred Gadbois, et jouera cette saison pour le club Montréal de la "Eastern Canada Baseball League."

BOXE

Le 24 avril dernier, les sportsmen de Montréal ont vu à l'œuvre à l'Aréna Mont-Royal deux des plus habiles boxeurs qui ont jamais visité la métropole. Joe. Burman de Chicago, et Matty Collins de New York, ont donné l'une des plus brillantes et des plus intéressantes exhibitions de boxe dont nous ayons été témoins depuis longtemps.

Burman a eu l'avantage sur Collins et il a obtenu la décision des juges à la fin des dix manches convenues. Collins cependant fit bonne figure.

A la même date au même endroit, match nul entre Oscar Deschamps et Frankie Fleming (10 manches). Foule énorme et excitation très vive durant tout le combat.

Gene Larue le brillant petit boxeur Canadien-Français, champion poids-mouche du Canada, a battu, à Détroit, le 24 avril, Sammy Tasco à la 1ère manche. Nos félicitations pour notre jeune compatriote.

Pete Herman de la Nouvelle-Orléans, ancien champion bantamweight a obtenu la décision sur Roy Moor de Saint-Paul, dans un combat de 10 manches, à Boston le 24 avril dernier.

Charles Ledoux, bantamvweight français, a remporté le championnat poids coq d'Angleterre en battant Thomas Harrison, dans un combat de 15 manches au mois d'avril.

Jack Dempsey a refusé de donner une exhibition de 3 manches à Paris dernièrement, on lui offrait $3.000 et il en exigeait $5.000....

Le 5 mai Lew Tendler de Philadelphie a obtenu la décision sur Johnny Dundee de New York dans un combat de 15 manches à Madison Square Garden. Billy Leonard sera le prochain adversaire du vainqueur.

Au cours de l'été, nous verrons le match Johnny Wilson-Tommy Robson à Madison Square Garden.

Le 12 mai, à l'Aréna Mont-Royal, Billy Well a obtenu la décision aux points sur Frank Barriault, champion poids mi-moyen du Canada.

Ce match de 10 manches avait attiré une foule considérable.

Georges Carpentier a battu Ted Lewis, en moins d'une manche le 11 mai à Londres.

Dempsey-Carpentier...se rencontreront probablement de nouveau avant le mois de mai 1923, soit à Londres soit à Paris.

LA CROSSE

La Crosse, le grand jeu national canadien peut, en raison de l'importance toujours plus considérable qu'il reprend dans nos annales sportives, être comparé au cricket, le sport favori de nos amis d'Angleterre.

La conséquence de ce développement sans cesse croissant, et la faveur de plus en plus grande dont ils jouissent dans ces deux contrées, c'est qu'il est assez malaisé de définir exactement lequel est le plus apte à développer l'activité, l'adresse, et l'agilité; car bien que complètement différents, il n'en est pas moins vrai, qu'au point de vue culture physique, ils sont tous deux des exercices excellents.

L'équipe de l'Université de Montréal, le 1er mai se couvrit de gloire en battant ses camarades d'Oxford-Cambridge par un score de 5 à 4, sur le terrain de la M. A. A. A. à Westmount.

Lapointe et Amiot marquèrent, presque coup sur coup, trois fois: l'un deux fois, l'autre une; les Anglais devant ce premier début, se ressaisirent alors et le résultat, qui était nul à la fin de la deuxième période, changea subitement en faveur de Montréal, quand McAvoy, du National, par un brillant exploit réussit à lancer directement dans les buts à la grande surprise d'Oxford-Cambridge.

Une foule énorme, parmi laquelle on remarquait les principales personnalités de toute la province, assistait au match, et la victoire de nos jeunes compatriotes fut des plus applaudies.

NATATION

Les championnats de natation organisés par le National eurent lieu le samedi 6 mai et ont remporté un véritable succès. Le programme comportait 14 numéros.

Une bourse de $5.000 et une coupe magnifique sont offertes par le "Daily Sketch" de Londres au premier homme ou à la première femme qui réussira à traverser la Manche, cette année, à la nage. Omer Perrault tentera l'épreuve encore une fois.

CROQUET

Le 23 avril a eu lieu la première assemblée du club National de la partie ouest; Mr. E. L'Espérance a été nommé capitaine pour 1922.

TENNIS

William Tilden champion du monde a annoncé qu'il participerait au championnat mondial qui sera disputé à Wimbledon Ang., dans un avenir très rapproché.

Mlle Suzanne Lenglen la fameuse joueuse française a battu Mlle Smailes le 21 avril à Monte-Carlo. C'était son premier match depuis sa défaite avec Mme Mallory Bjurstedt.

Mme Mallory Bjurstedt, a été battue par Mme Marion Zinderstein le 11 mai à Washington dans une exhibition simple pour dames par 6 à 4.

Mlle Suzanne Lenglen a battu Mlle Vanderkinden, le 13 mai a l'ouverture du tournoi international de tennis.

Le 30 avril dernier, le club de tennis d'Ahuntsic faisait sa réouverture détenant par cela même, croyons-nous, le record pour 1922; aucune association n'ayant encore à cette date commencé de façon effective la nouvelle saison.

Le grand nombre de membres qui avaient répondu à l'appel de leur dévoué président Mr. L. Lamalice, contribuèrent dans une large mesure, au succès de cette petite fête tout intime, et où d'importantes questions furent résolues. Des matches avec les principaux clubs de la région, (Boucherville, Longueil, Ste. Rose) sont à l'étude et cette jeune association de deux ans à peine d'existence, qui compte déjà plus de soizante membres, nous promet sous peu, bien des surprises.

Les Jeux Olympiques de 1924

Le club de ski Mont-Royal d'Amérique est invité par le club Alpin français à envoyer des représentants aux concours de ski qui auront lieu aux jeux Olympiques de 1924.

Rien de définitif n'a encore été décidé au sujet de l'endroit où se tiendront ces fameuses épreuves en 1924.

Paris, n'ayant encore à l'heure actuelle voté aucun crédit, on parle très fortement de Los Angeles, comme siège possible de ce grand événement sportif.

BASE-BALL

Le 14 mai au National le Métropole est battu par les Indiens par 5 à 4 et dans une 2me partie avec le Club St. Henri celui-ci a l'avantage par un score de 22 à 8.

Oh! Le Feminisme!

par Valère Saintive

Simples Redressements

Tous nos quotidiens et périodiques, ou à peu près, ont depuis quelque temps longuement opiné sur la passionnante question du féminisme. Ce qui nous a valu à côté d'insignifiants truismes, des démonstrations fort intéressantes; ainsi des écrivains discrets ont tenté de nous prouver, à grand renfort de textes et d'éruditions, que le droit naturel ne s'oppose pas à ce que la femme prenne une part active à la politique; d'autres sans nier ce droit, mais en parfait accord avec la tradition et l'austère raison, ont victorieusement dénoncé l'inopportunité du suffrage féminin dans notre province, parce qu'il serait une source de multiples et sérieux inconvénients pour la femme, pour la société domestique, pour la société civile.

Je ne veux abonder ici dans le sens ni des uns ni des autres; mais je crois de mon devoir de catholique de relever certaines erreurs de jugements, certaines faussetés historiques qui rendent inadmissible, dans son ensemble, un article du numéro d'avril de la Revue Moderne, intitulé: "Féminisme Rationnel."

Je ne connais pas l'auteur de cet article, j'ignore quelles sont ses croyances; mais s'il est catholique il nous laisse croire qu'il professe un singulier catholicisme. Est-ce ignorance, est-ce indifférence, est-ce mauvaise foi? Je ne sais. Il est vrai qu'il qualifie bien l'esprit philosophique du XVIIIème siècle de "frondeur" et les révolutionnaires de 89 "d'idéologues" épithètes peu flatteuses, cependant il lui plait de dire, et catégoriquement, que les philosophes"posèrent les premiers les principes élémentaires du droit naturel."

Il est vrai qu'il considère ces grands sophistes comme les précurseurs du féminisme moderne; ce qui est très logique. Mais il lui plait de dire qu'ils ont rompu"avec un passé injuste et odieux", ce qui est très faux. Il lui plait de dire encore, et cette fois avec une ignorance qui se nuance de cynisme, que la religion chrétienne affecta du "dédain" pour la femme.

Cet étrange mélange d'erreurs et de vérités nous montre que l'auteur en voulant faire de la fusion n'a produit que de la confusion.

Voyons de plus près.

"D'origine juive, écrit-il, il était fatal que le christianisme eut pour la femme le dédain que tout bon oriental ressent pour elle." (sic)

C'est parler, je crois, en vrai disciple de Voltaire. Aussi je ne craindrai pas d'opposer l'affirmation absolument contraire: d'origine DIVINE (puisque c'est bien comme Dieu que Jésus Christ a fondé la religion chrétienne) il était inéluctable que le christianisme eut pour la femme tout le respect qui lui revient de droit. Quand on songe à ce que le christianisme fut pour la femme, à ce qu'il fît pour elle, à la sublimité qu'il lui a conférée dans la personne de la Mère du Sauveur, à l'état d'avilissement d'où il l'a retirée, au respect dont il l'entoure, comment oser révoquer en doute, contre l'évidence historique, le bienfait de l'action chrétienne sur le relèvement et l'affranchissement de la femme. Est-il possible de ne pas s'étonner, sinon s'indigner, en face d'affirmations aussi mensongères, que l'ignorance peut expliquer, mais non excuser.

"Le christianisme, a écrit Colette Yver, qui a réformé la société humaine, a commencé par conférer à la femme la plus foncière égalité qu'elle put rêver, l'égalité spirituelle. Il l'a protégée dans le mariage en défendant la répudiation, "sous quelque prétexte que ce soit" a déclaré Jésus. Il l'a dignifiée dans le mariage en y prononçant l'égalité absolue de ceux qui seront une"même chair". Dès la primitive Eglise, les femmes, qui furent les plus tendres et les plus ardentes propagatrices de la foi nouvelle, occupèrent un rang, où elles prirent une magnifique revanche sur les humiliations passées." (Dans le jardin du Féminisme, p. 31)

Et cette femme intelligente n'a fait que répéter dans un magnifique raccourci, ce qu'enseigne dix-neuf siècles d'histoire, *d'impartiale* histoire.

Dès l'aurore du christianisme, l'apôtre des Gentils, Saint Paul, a codifié, dans son Epitre aux Ephésiens, au chap. V, et de la façon la plus équitable possible, les grandes lois des relations maritales. C'est avec un religieux respect que j'en cite ici quelques passages, car pour ceux qui croient à la Révélation et a l'Inspiration (et je suis de ceux-là)ces textes sont sacrés et ont été dictés à St. Paul par l'Esprit Saint lui-même. St. Paul a donc écrit:

"Mes frères, que les femmes soient soumises à leurs maris..."

Ce qui n'a rien de méprisant pour la femme, nous le verrons à son lieu.

Il a écrit:

"Vous, maris, *aimez* vos femmes comme le Christ a aimé l'Eglise et s'est livré lui-même pour elle."

Il a écrit encore:

"....les maris doivent aimer leurs femmes comme leur propre corps... C'est pourquoi l'homme abandonnera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme et de deux ils deviendront une seule chair."

Il a écrit enfin:

"Que chacun de nous *aime* donc sa femme comme lui-même et que la femme révère son mari."

Voilà la vraie doctrine chrétienne sur les rapports du mari et de la femme dans sa modeste sublimité. Je mets au défi Condorcet et les conventionnels, tous les philosophes rationalistes du XVIIIème siècle, tous les socialistes et les révolutionnaires de tout acabit et de toutes les époques: les Fournier, les Saint-Simon et tutti quanti, d'avoir eu de l'union maritale et des lois qui la régissent une connaissance aussi profonde.

Il parait déplaire à l'auteur de "Féminisme Rationnel" que St. Paul et les Pères de l'Eglise aient enseigné la nécessaire soumission de la femme au mari. Cependant cette vérité s'impose inéxorablement à tous ceux qui, faisant taire la voix des préjugés, se donneront la peine de raisonner un tant soit peu.

La société domestique pas plus que la société civile, pas plus que la société religieuse, ne saurait exister sans cela. Or pourquoi refuserait-on au père d'être le chef de la famille? N'en est-il pas le protecteur-né; la nature ne lui-a-t-elle pas départi une ossature plus robuste, un caractère plus fort, une volonté plus ferme, plus impérieuse? Cette énergique robustesse de constitution physiologique et psychologique ne le désigne-t-elle pas comme devant être investi de cette autorité unique sans laquelle une société ne peut être en parfait équilibre?

Pour qu'on ne m'accuse pas de m'inspirer"d'égoïsme masculin", je citerai de nouveau Colette Yver, de son vrai nom Mme Huzard.

"La famille, écrit-elle, n'est pas autre chose, comme armature, que la subordination de chacun des menbres à l'ensemble, sous l'autorité d'un

chef. Un chef et non pas deux chefs, bien entendu. Depuis des siècles, la famille fonctionne d'après ce principe de l'obéissance au père. Ce n'est pas sans raison."

(Dans le jardin du Féminisme p. 147)

La soumission de la femme au mari, il n'y a donc pas que St. Paul qui l'ait prêchée—ce qui déjà ne manquerait pas d'être fort respectable, mais aussi la raison, la tradition, tous les sages économistes de tous les siècles.

L'article du Féminisme Rationnel a sans doute dessillé les yeux de nos chrétiennes qui jusqu'à ce jour, auraient pu se laisser circonvenir par les fantasmagories des démonstrations alambiquées, par des sophismes élégamment vêtus. Il leur sera salutaire de connaître les pères du "féminisme rationnel," car elles savent pour avoir étudié l'histoire, que toutes les infortunes sociales de l'Europe actuelle datent de l'année néfaste de 1789, du règne des hommes de la Révolution et de leur prétendue réforme, et que, emboiter le pas à la suite de tels démagogues serait aller à des malheurs irréparables.

Les idéologues de la Révolution ont mérité de l'histoire impartiale le plus sévère des jugements. Il y a de la gloire à fonder, mais non à détruire. Or les démagogues de la Constituante, qui en politique s'inspiraient de Rousseau et en religion s'inspiraient de Voltaire, n'ont rien constitué, mais ont détruit beaucoup et de respectables institutions. Ils se plongèrent dans les utopies et s'y noyèrent.

Quelle a été l'attitude de l'Eglise devant ces mensonges anti-chrétiens?

Elle apporta un démenti péremptoire a ces faux dogmes, puis ne pouvant admettre que l'erreur ait des droits et que le désordre soit de l'harmonie, elle condamna. Pie VI en 1791, Pie VII en 1814, Grégoire XVI en 1832, Pie IX en 1864, ont comdamné et réprouvé impitoyablement l'idéologie révolutionnaire. Léon XIII et Pie X, n'ont pas jugé autrement que leurs prédécesseurs.

Mais n'allez pas croire que les philosophes rationalistes et les conventionnels soient les seuls piliers dignes du Féminisme Rationnel. Il y a encore St. Simon et le St. Simonisme. Qu'est-ce que le St. Simonisme?

Cette lubie fit son apparition en France vers 1825. Elle fit invasion surtout à Lyon, où un journal libéral, le Précurseur, lui donna une large hospitalité. Elle eut pour principaux émissaires à Paris: Laurent, Jean Reynaud, Pierre Leroux. Par l'étrangeté des costumes carnavalesques dont ils s'affublèrent, par les prétentieuses réformes qu'ils préconisèrent, ces "mardis gras" bigarrés réussirent à piquer un peu la curiosité du peuple. L'esprit de la jeunesse étudiante, séduite par l'appât que leurs promesses d'émancipation morale présentaient aux passions, se prit d'engouement pour leurs idées libertaires et égalitaires. Le pontife de cette école lui donna le nom peu banal de "Nouveau Christianisme". Cette doctrine, que Lamartine qualifia de "réaction matérialiste grossière," n'était en somme qu'un calque plus ou moins maquillé des enseignements du pauvre Jean-Jacques. Ainsi, selon la mode du temps, on se gargarisait des grands mots de liberté, d'égalité et de fraternité, après les avoir bornés à un sens exécrablement stupide. On enseignait à la suite de Rousseau que l'homme nait parfait, et, parti de cette erreur fondamentale, on aboutissait au rationalisme, au socialisme, au féminisme, à l'égalitarisme, etc., etc.

Frédéric Ozanam, après avoir péremptoirement réfuté ces erreurs dans un ouvrage intitulé "Réflexions sur la doctrine de St. Simon," concluait en ces termes:

"Elle (la doctrine St. Simonienne) s'annonçait comme vraie dans ses dogmes, comme profonde et sainte dans ses origines, conmme féconde et bienfaisante dans ses résultats. L'histoire la dément, la conscience de l'humanité la réprouve, le sens commun la repousse. Sa révélation primitive est une fable, sa nouveauté une illusion, son application une immoralité. Contradictoire à son principe, elle serait désastreuse en même temps qu'impossible dans son aboutissement, en faisant reculer bien loin le genre humain dans les voies du progrès de la civilisation."

Et St. Simon, donc!

Chateaubriand, écrivant de Genève a un ami le 2 août 1831, disait: "Nous avons tous connu St. Simon. C'était un fou, pour ne rien dire de plus. Voilà un étrange Christ!"

Les Saint-Simoniens durent se disperser en 1833 devant les poursuites de la science, du bon sens, de la plaisanterie et de la police qui les assaillirent à la fois.

Cependant gardons-nous bien de rire, puisque c'est sur cette sorte de chinois et leurs chinoiseries que "dorénavant" on veut étayer "un féminisme plus rationnel."

Ce qui nous permet de constater que si le Saint-Simonisme est mort, l'esprit qui l'a inspiré ne l'est pas; car les créations menteuses de ces rêveurs, tout éphémères qu'elles aient été, furent la manifestation d'un mouvement qui, parait-il, ne devait finir qu'avec le monde, et si les apaches sociologues changent parfois de phisionomies, ils conservent une étrange similitude de passions et de caractères.

Deux doctrines de civilisation sont aujourd'hui en présence: La doctrine catholique et la doctrine philosophique.

La doctrine catholique enseigne que l'homme, à l'origine, à prévariqué et que ainsi il se trouve vicié originairement. C'est la vérité mère. Il suit de là que dans l'ordre religieux l'humanité déchue appelle la réparation ou la rédemption; dans l'ordre moral notre nature viciée a besoin de la grâce, notre volonté affaiblie a besoin de force, notre esprit obscurci a besoin de lumière. La terre est donc un lieu d'exil, la vie un temps d'expiation. C'est là que la souffrance, le sacrifice, la mort trouvent leur explication. Dans l'ordre politique, l'homme étant devenu mauvais par l'effet de la chute, a besoin d'être commandé et d'être reprimé. Donc tout gouvernement légitime aura pour premier caractère l'autorité et pour premier devoir la répression. Si le gouvernement est chrétien, la répression nécessaire sera miséricordieuse et pacifique parce qu'elle s'inspirera des enseignements du Christ qui dit: "Aimez vous les uns les autres," et" l'enseignement préventif de la vérité et de la vertu, dit Mgr. Baunard, prévaudra sur le régime de la prison et du sabre."

La doctrine catholique enseigne encore la légitimité et la nécessité d'une certaine inégalité des conditions humaines tout en reconnaissant l'égalité de tous devant Dieu, elle proclame aussi la légimité du droit de propriété. Au mal qu'il y a dans le monde elle propose des remèdes internes, elle demande la réforme de l'individu. Puisque une collectivité est de la même nature que les membres qui la composent, il faudra donc que le mal qui mine la société ait sa source dans les individus. N'est-ce pas rationnel, n'est-ce pas logique? Le catholicisme demande donc la transformation morale de l'individu. Il nous enseigne que notre déchéance primitive crée pour nous un grand devoir, celui de notre relèvement; admettant la nécessité des inégalités sociales il concilie le respect et le commandement, et nous assure l liberté sous l'égide de l'autorité.

La tradition et l'observation scientifique confirment ces vérités, elles condamnent les erreurs qui les nient.

La doctrine philosophique enseigne avec J. J. Rousseau, les rationalistes, les socialistes...etc. que "l'homme nait bon", elle nie donc le peché originel. C'est l'erreur mère qui enfante toutes les autres. En conséquence, ce système proclame que dans l'ordre religieux la rédemption n'a plus sa raison d'être; dans l'ordre moral notre volonté saine répudie les secours de la grâce, notre intelligence toute puissante se fait fi des lumiéres de la révélation; c'est donc l'effondrement lamentable de tout le surnaturel. L'expiation devient une absurdité, la douleur une criante injustice, la mort n'a plus de sens, et l'on doit se hâter de jouir d'une vie qui se hâte de fuir. L'homme peut donc en toute liberté, penser, vouloir, agir et jouir. De là découlent le libéralisme, le rationalisme, le sensualisme, le féminisme. C'est la doctrine de la civilisation philosophique dans toute sa hideur.

Cette utopie qui enseigne la perfectibilité originelle de l'homme veut que le mal qui désole le monde vienne de la société; c'est-a-dire, du milieu où l'homme est placé. Mais est-ce que la société n'est pas de la même nature que les individus qui la composent? On refuse de l'admettre et on veut que la société qui est mauvaise et qui corrompt l'homme soit renversée et ainsi on conclut a la nécessité de la révolution, de la subversion. On ne prêche pas la réforme de l'individu, mais de la société. On invite l'homme à se révolter contre Dieu, on invite le citoyen à se révolter contre le gouvernement, la femme à se révolter contre le mari, les enfants à se révolter contre les parents. Cette doctrine exécrable empoisonne les sociétés dans la mesure où elle réussit, et là où elle réussit pleinement, les sociétés en meurent et le fruit que l'on recueille sur l'arbre de la philosophie sophistique est un fruit de mort, parce qu'il est sustenté de la sève rationaliste, de la sève socialiste, parce qu'il plonge ses racines dans l'erreur qui de soi est meurtrière. Ce système fut celui des philosophes du XVIIIème siècle, après eux des révolutionnaires, après eux des socialistes, qu'ils aient eu à leur tête Karl Max, ou Jaurès, ou Robert Dale Owen, ou Victor Considérant.

Conclusions:

Pour que nos canadiennes françaises puissent accomplir leur tâche de grandes civilisatrices, elles n'ont pas besoin des bulles de savon du droit révolutionnaire, fussent-elles soufflées par "le plus puissant humanisme." s'essayant d'être "sublime". Ce n'est ni dans les déclamations verbeuses de Rousseau, ni dans les ricanements sataniques de Voltaire, ni dans les sophismes douçâtres de St. Simon, ni dans les songes creux des socialistes qu'elles iront puiser des leçons et des exemples. Un autre idéal les appelle. C'est celui de la civilisation chrétienne catholique. .

Il est manifeste que l'évolution qui emporte le monde crée à la femme de nouvelles difficultés. Il lui faut une saine culture philosophique, des connaissances plus étendues, une étude plus approfondie de l'histoire.

Que la femme monte à la vie intellectuelle, mais que ce soit sous la direction de l'Eglise catholique, cette puissante et infatiguable institution si consciente de son but, si unie dans sa direction, si ferme dans ses principes.

Et que nos canadiennes-françaises lisent l'histoire, elles se rendront compte de l'efficace travail d'exaltation, de consolation, de redressement accompli par l'Eglise catholique dans tous les lieux où elle a pu pénétrer; elles apprendront que le christianisme, loin d'être une école de "dédain" est, selon le beau mot de Guizot:"la plus grande, la plus sainte école du respect qu'ait jamais vue le monde."

Valère Saintive.

LA CROIX DU CHEMIN

T'en souviens-tu, Jacques, de la grande croix brune du sixième?

Te souviens-tu de sa beauté? Avec la divine patience de Celui dont elle était le signe, elle attendait au bord de la route que quelqu'un vint lui raconter ses fatigues et ses peines; de ses bras ouverts tombaient alors la consolation et la joie. Elle veillait sans cesse sur nos terres pour faire germer la semence et protéger la récolte. Lorsque nous étions tout jeunes, à peine avions-nous cinq ans, que déjà nous savions l'origine de cette croix; mais nous n'en connaissions pas comme aujourd'hui le mystère caché. Comme l'on parlait d'elle souvent, à la maison! Maman disait: "Tiens, la voiture de ton père est déjà rendue à la croix",ou bien: "elle dépasse la croix". Elle nous avertissait souvent de ne pas aller "plus loin que la croix". Et que d'autres paroles encore ne nous disait-elle pas au sujet du divin symbole, notre bonne mère.

Au temps où nous allions à l'école, chaque fois que nous passions devant elle, je croyais l'entendre me dire: "O mes enfants, c'est par l'étude que vous deviendrez savants, c'est par l'amour de la croix que vous deviendrez de vrais chrétiens". Nous continuions notre chemin joyeux et contents. Quel plaisir n'éprouvions-nous pas à lui rendre visite. Tous les dimanches, je me le rappelle, les familles du rang se réunissaient à ses pieds, invoquant sa protection et la remerciant de sa bonté.

Peut-être, mon cher Jacques, as-tu oublié l'histoire de la croix; je vais te la raconter en peu de mots. — Un jour, me disait grand'mère, tous les gens du sixième parlèrent d'élever une croix. Il fallut choisir le site. Sur notre terre, il y avait un "buton" qui convenait admirablement. On décida de la placer là. Mais, tu le sais, cher enfant, il y a toujours des jaloux. L'un d'eux débita tant d'histoires contre notre famille, que ton grand'père fut à la fin obligé de faire le travail seul. Je ne sais, continua-t-elle, comment il fit, mais toujours est-il que le matin, au soleil levant, on put apercevoir la croix, aux bras tendus, toute resplendissante de lumière.

Nous suivions grand'père; arrivés à la croix, tous, nous nous mettions à genoux, et le vieillard d'un ton solennel commençait: "Mettons-nous en la présence de Dieu et adorons-le!"

F.-X.-F.

Mot d'enfant

Il y a du monde à diner et les parents de Gilbert lui ont promis qu'on lui garderait un morceau de gâteau pour le lendemain. Or, le gateau a été trouvé si bon que l'on n'en a pas laissé une miette. Et le lendemain, Gilbert sanglote.

—Pourquoi pleurer? lui dit sa mère. Ce n'est pas ça qui te rendra du gâteau, n'est-ce pas

Gilbert se calme, réfléchit, puis :

—Alors, pourquoi que les veuves pleurent leur mari?.. C'est pas ça qui le leur rendra...



Chauffeur et homme d'affaires, voyez-vous c'est a peu pres pareil......Nous roulons tous les jours des clients....



QUAND, ses engins de pêche à la main, Prosper Lavautié sauta du train sur le quai de la gare Saint-Lazare, il avait la figure décomposée et des yeux de fou. Il se mêla au flot compact des voyageurs dominicaux avec un frisson, car il imagina soudain qu'*ils* étaient là dans la foule anonyme, qu'*ils* le coudoyaient peut-être.

Cour du Havre, un camelot enroué criait les journaux du soir. Fiévreusement, Prosper parcourut l'*Intran*, et, sans souci du communiqué, chercha dans les "faits divers" s'il était fait mention du " drame de Bonnières."

Rue Lamarck, il s'aperçut soudain qu'il n'avait pas dîné, mais il s'achemina vers son domicile avec l'intention arrêtée de se coucher. D'ordinaire, il ne manquait jamais de s'arrêter dans la loge de Mme Beau, pour y montrer sa pêche. Ce soir-là, il souleva légèrement son chapeau et murmura un "bonsoir" qu'il désirait aimable et qui fut un peu sec.

Prosper se déshabilla sans tarder, mais le sommeil paisible qu'il espérait ne vint pas le visiter et il fut obsédé jusqu'à l'hallucination par le souvenir terrible des événements de la journée. Il se revit descendant, dans une barque plate, la Seine qui miroitait au soleil, puis s'installant dans une petite crique ombragée sur les bords d'une île, de " son île," comme il disait, attendu qu'il n'y avait jamais rencontré âme qui vive.



Son bateau amarré à une grosse racine, il jetait une demi-douzaine de boulettes en amont et fumait béatement une cigarette. Puis, il lançait son hameçon au bout duquel, tel un rubis, frétillait un appétissant ver de vase.

Ensuite... plus rien au monde n'existait pour lui que la plume rouge qui se balançait sur la moire glauque des eaux.

Le soleil inclina son globe d'incarnat derrière le clocher de Gefosse. Prosper avait pris une friture honorable, lorsque des bruits de rames, des éclats de voix, des rires l'arrachèrent à sa quiétude. A n'en pas douter, des intrus venaient d'aborder dans son île. Prosper tourna vers la berge des regards courroucés!

Protégé par des buissons épais, il vit émerger des herbes deux hommes vêtus de complets à carreaux, dont les visages rasés présentaient un aspect tragique.

Une touche très nette rappela Prosper aux exigences de la pêche, c'était une brême superbe. Quand il redressa la tête, les deux hommes poussaient brutalement devant eux une jeune et belle femme dont les mains étaient liées derrière le dos...

Prosper, stupéfié, écarquilla les yeux et en oublia sa ligne.

— Comtesse, il faut mourir, proféra l'un d'une voix lugubre.

— Grâce! s'écria la femme d'une voix déchirante.

— Madame, vous avez cinq minutes pour confesser vos crimes.

Un prêtre apparut, qui esquissa de grands signes de croix, tandis que la comtesse se traînait à ses genoux. Puis, celui qui avait déjà parlé revint et d'un ton goguenard:

— Madame la comtesse, on va vous balancer dans le jus, attention!

La femme, écroulée dans les herbes, demeurait invisible pour Prosper. Les bourreaux se baissèrent et, quand ils se redressèrent, ils portaient un corps inerte soigneusement ligoté.

Ils s'approchèrent lestement de la berge, tandis que le prêtre levait vers le ciel des bras impuissants.

— Une, deusse!...

A " troisse!", le corps décrivit une courbe et avec un "plouf" formidable disparut dans le courant.

Prosper, épouvanté, s'était jeté à plat ventre au fond de sa barque. Il y demeura jusqu'à ce que les assassins eussent disparu et se fussent rembarqués de l'autre côté de l'île. Dès que leurs rires affreux eurent cessé de retentir, il se releva, détacha sa barque, et, par l'autre bras du fleuve, revint jusqu'au " Goujon frit," où il régla sa dépense. Une demi-heure plus tard il était à la gare...



A la réflexion, il s'accusait de lâcheté. Son intervention eût sans doute sauvé la comtesse. Mais que faire seul et sans armes contre deux bandits déterminés sans doute à supprimer un témoin gênant? D'autre part, son devoir ne consistait-il pas à prévenir immédiatement le parquet ou l'autorité militaire, car il pouvait s'agir d'espions? Certes, mais à quelles représailles ne s'exposerait-il pas, ces bandits n'étant évidemment pas de vulgaires apaches? N'était-ce pas la raison qui empêchait le prêtre de les dénoncer?

Chaque matin, Prosper parcourait les journaux avec l'espoir sans cesse déçu de la découverte du cadavre. Les jours passaient, les semaines s'écoulaient; Prosper en vint à s'accuser d'être le complice des assassins. Depuis le dimanche fatal, il n'était plus que l'ombre de lui-même. Au ministère où il était employé, ses collègues qui l'avaient connu rieur et plaisantin s'ingéniaient à découvrir le motif de cette mélancolie soudaine.

Sa passion même pour la pêche semblait calmée et chaque jour il partait solitaire, pour étouffer ses remords, pour ne pas revoir durant les longues journées le même drame hallucinant. Puis, lui si rangé, il se débaucha, alla

au concert, au cinéma.

Un soir, il pénétra par hasard au Pathé-Palace. Tout d'abord, il resta morne et indifférent devant les actualités et les visites ministérielles. Sur le programme, où il jeta machinalement les yeux, il lut, sans s'y intéresser, le nom du prochain film: " La comtesse de Marmora."



Il fixait l'écran de ses yeux vagues, quand, subitement, il devint très pâle en voyant se profiler le visage de la comtesse de Marmora.

— C'est elle, cria t-il, c'est elle!

— Ben quoi, riposta sa voisine. C'est Lucie Brochin, du Gymnase, bien sûr!

Et voilà qu'il revit la petite île de Bonnières, les deux hommes rasés qui n'étaient autres que Walther et Sirva du Vaudeville, le prêtre, *alias* Gimblot, de l'Athénée.

Il assista à l'immersion de la comtesse et il comprit enfin que le fameux crime dont il avait été témoin n'était autre chose que la répétition du film qu'il venait de voir jouer.

Quand la lumière inonda la salle jusque-là obscure, Prosper, écroulé dans son fauteuil, ne put se relever. La réaction avait été trop violente, il était évanoui.

Jacques Constant.

Pour les Lecteurs et Amis de de la Revue Moderne.

Afin d'encourager les lecteurs de la REVUE MODERNE à continuer à la lire régulièrement, et induire les personnes qui l'achètent de temps en temps seulement à la lire chaque mois, nous instituons un concours mensuel de quatre prix: 1er prix, $25.—2ème prix, $15.—3ème prix, $10.—4ème prix, $5.

Ce concours commencera avec notre édition de juin. Les copies de la REVUE MODERNE seront numérotées et quatre de ces numéros seront proclamés dans l'édition du mois suivant. L'Hon. M. Médéric Martin, maire de Montréal, sera prié de tirer au sort les quatre premiers numéros gagnants.

Les numéros gagnants, de la ville de Montréal, pourront se présenter à nos bureaux avec la REVUE MODERNE portant le numéro proclamé, afin de recevoir le montant attribué à ce numéro.

Les personnes en dehors de la ville, pourront nous envoyer sous pli recommandé, le numéro de la REVUE MODERNE qui portera le numéro gagnant et nous leur ferons parvenir sans retard le montant en argent auquel elles auront droit.

Si le numéro retourné est détérioré, nous nous engageons à le remplacer.

Ne manquez pas de dire à vos parents et amis de retenir, chez leur marchand de journaux, les copies de notre édition du mois de juin ou d'envoyer immédiatement au bureau de la REVUE MODERNE, 147, rue S. Denis, le montant de $3.00 pour une année ou de $5.00 pour deux ans d'abonnement.

. . . FILLE DE CHOUANS . . .

par M. DELLY

PREMIERE PARTIE

I

Le ronflement de la faucheuse rompait presque seul le silence qui régnait sur les champs maintenant à peu près complètement dépouillés. Les travailleurs, las d'une journée de chaleur orageuse, échangeaient, de temps à autre, quelques interpellations sans entrain. Ils se hâtaient, car, vers l'Ouest, de lourds nuages sombres annonçaient un orage prochain.

— Allons, les garçons, ça avance! Encore une demi-heure, et tout sera fini!

Ces mots étaient prononcés par un grand vieillard maigre, dont la physionomie bienveillante s encadrait d'une large barbe blanche. Il était vêtu très simplement, en propriétaire campagnard. Il y avait en lui un singulier mélange de rusticité et de distinction... Et c'était celle-ci qui l'emportait un peu sur l'autre.

— Une demi-heure, Monsieur Bordès?... Croyez-vous que l'orage va attendre jusque-là? dit un des moissonneurs.

Le vieillard leva les yeux vers l'Ouest et fronça un peu ses épais sourcils blancs.

— Hum!... Enfin, travaillez ferme, mes gars, peut-être ça se tirera-t-il jusque-là! N'avez-vous pas vu mon petit-fils par ici?

— M. Laurent était là il y a dix minutes. Il est allé faire un tour aux vignes, qu'il m'a dit, répondit celui qui dirigeait l'équipe des travailleurs.

— Bon, merci, Michel.

D'un pas alerte, le vieillard se dirigea vers le sentier qui longeait d'un côté les champs et de l'autre une haie de noisetiers. Il s'arrêta quelques secondes, en jetant un coup d'œil vers un coteau garni de vignes qui se dressait mollement, là-bas, au delà des champs. Puis, levant les épaules, il continua sa route en murmurant:

—Il n'y est peut-être plus. Ce n'est pas la peine que je m'attarde à le chercher, par un temps pareil surtout. L'air devient absolument irrespirable!

De fait, il semblait que l'atmosphère fût devenue une fournaise. Le vieillard prêta l'oreille, croyant entendre le grondement de l'orage.

—Non, ce n'est pas cela. Mais il ne tardera guère... Eh! qui vient donc là-bas!... Mais c'est Ninon! et Tom!

Un chien accourait en aboyant joyeusement. Il précédait une jeune fille—une très jeune fille, car ses cheveux d'un blond cendré, tombaient en une longue natte sur ses épaules. En apercevant le vieillard, elle s'était mise à courir, et se trouva en quelques instants près de lui.

—Ont-ils bientôt fini, grand-père?

—Bientôt, oui, Ninette. Mais que viens-tu faire ici? Vois un peu, si l'orage éclate!...

—Oh! nous serons rentrés avant! Tout était prêt à la maison, il m'a pris l'envie de venir au-devant de vous, grand-père.

M. Bordès l'enveloppa d'un regard doux et tendre.

—C'est très gentil, mais je ne voudrais pas que ma Ninon fût trempée par une pluie d'orage. Marchons vite, nous arriverons peut-être à temps.

—Bien sûr, grand-père!... Et Laurent, l'avez-vous vu?

—Non, il était du côté des vignes. Mais comme les hommes vont avoir fini, il ne tardera pas à rentrer.

—Il arrivera en même temps qu'Alexandre. Ce sera une surprise pour lui, car nous ne pensions pas avoir ce plaisir!

—En effet, il ne nous gâte pas avec ses visites. Il faut qu'il ait quelque importante communication à nous faire pour revenir maintenant, après être venu à Pâques. Un mariage pour lui, peut-être.

—Tiens, c'est une idée, grand-père!... Oh! je serais bien contente d'avoir une belle-sœur.

—C'est selon quelle belle-sœur, Ninon.

—Oh! Alexandre ne peut choisir que quelqu'un de bien!

M. Bordès ne répliqua rien, mais eut un mouvement qui signifiait: "Peut-on savoir!"

L'atmosphère était d'une lourdeur intolérable.

—Ça prend à la tête! dit Ninon en portant la main à son front. Peut-être fera-t-il meilleur près de la rivière.

Elle apparaissait maintenant, la rivière, la jolie Divette aux eaux transparentes. Sous le ciel lourd, d'un noir violacé, elle semblait toute sombre et dégageait une mélancolie intense.

Un grondement se fit entendre tout à coup, et se répercuta longuement.

—Pressons, petite! dit M. Bordès.

Ils traversèrent la rivière sur un petit pont de pierre, et s'engagèrent dans un chemin bordé de beaux peupliers. A droite, une clôture basse couverte de lierre fermait une sorte de petit parc, très frais et bien entretenu. A travers les arbres apparaissait une grande maison de briques, d'apparence confortable et sans prétention.

Tout en continuant à marcher d'un pas hâtif, M. Bordès étendit la main dans cette direction.

—As-tu eu des nouvelles de M. Larmy, aujourd'hui, Ninon?

—Oui, grand-père, il va mieux. Didier est venu cette après-midi pour savoir si c'était samedi que nous faisions la pêche à l'étang de Sorine.

—Est-ce que Gratien est encore à la Mirille?

—Oui, jusqu'à dimanche.

—Je ne sais pas trop ce que ce garçon-là fait à Paris. Son droit!... Son droit! Il a toujours été paresseux comme une carpe, et s'il arrive jamais un jour à être avocat, on pourra bien dire que les recommandations n'ont pas dû lui manquer, car...

—Chut! Le voici, grand-père!

D'un sentier transversal débouchait un jeune homme de petite taille vêtu avec recherche. Il marchait péniblement, traînant la jambe, et s'essuyant fréquemment le front. A la vue de M. Bordès et de Ninon il se découvrit, tandis que son visage mince et pâle grimaçait comme s'il éprouvait une violente douleur.

—Qu'est-ce que tu as, mon garçon? interrogea M. Bordès.

—Une crise de rhumatisme articulaire, Monsieur. Je n'en avais pas eu depuis l'année dernière. C'est tout juste si je vais pouvoir arriver jusqu'à la maison.

—Veux-tu que je t'aide à rentrer chez toi?

—Par exemple, Monsieur Bordès!

—Mais si, mais si, appuie-toi donc sur moi!

Et M. Bordès, s'approchant du jeune homme, lui prenait le bras et le passait sous le sien.

—Ça ira mieux, comme ça... Ne crains pas de t'appuyer, je suis fort encore.

—Grand-père est un colosse! ajouta Ninon avec un sourire.

—Comme tous les Bordès, Ninon. Vos frères sont des hommes superbes, et vigoureux comme les chênes de notre pays.

Une petite flamme d'orgueil passa dans les yeux du vieillard.

—Oui, Alexandre et Laurent sont de beaux hommes. Mais l'aîné, devenu citadin, se conservera moins bien que Laurent.

Le jeune homme eut un petit rire légèrement ironique.

—Ah! Ah! Il y a toujours une rancune là, Monsieur! Vous ne pardonnez pas à Alexandre d'avoir abandonné la campagne?

—Je n'ai pas à pardonner, Gratien. Alexandre m'a dit un jour qu'il avait la vocation de la médecine. Je l'ai éprouvé, en l'obligeant à s'occuper de la ferme. Puis, quand j'ai vu qu'il n'y mordait pas, j'ai cédé... à contre-cœur, c'est vrai, car les citadins ne manquent pas, tandis qu'on déserte notre belle et bonne terre...

Son regard se posa une seconde sur les prés qui s'étendaient là-bas, sur les champs dépouillés maintenant de leurs épis nourriciers.

—Puis, c'était rompre la tradition. Jusqu'à ce jour, tous les Bordès avaient été cultivateurs ou prêtres. Alexand e s'est séparé de la terre. Qu'il ne s'en repente pas, c'est tout ce que je peux lui souhaiter.

—A propos, il arrive ce soir, Alexandre! dit Ninon qui marchait un peu en arrière des deux hommes. Nous avons reçu la dépêche tout à l'heure.

—Il revient pour participer au grand dîner des moissonneurs?

—Ce n'est pas probable. Il n'est pas très fort pour nos coutumes patriarcales, dit M. Bordès. Il se dit pourtant très républicain—ce qui n'est pas non plus dans nos traditions. Mais enfin, j'admets que chacun ait ses idées. Seulement, il faut mettre ses actes d'accord avec elles. Un démocrate sorti du peuple lui-même ne doit pas trouver déplacée la coutume de prendre nos repas avec nos serviteurs. C'est là de la vraie fraternité, me semble-t-il?

Les lèvres de Gratien eurent un singulier rictus, qui se confondit avec une grimace de douleur.

—Aïe! Quelle crise je vais avoir!

—Te voilà arrivé... Ouvre la barrière, Ninon.

La jeune fille souleva le loquet de fer qui fermait la barrière au delà de laquelle commençait l'allée menant à la maison de briques.

—Je vais te conduire jusque là-bas, dit M. Bordès.

—Certes non! protesta Gratien. Vous vous êtes déjà retardés à cause de moi. D'ailleurs, j'aperçois là-bas le jardinier; je vais lui faire signe de venir m'aider. Rentrez vite, voilà la pluie qui commence!

—Eh bien! bonsoir! lança Ninon avec un petit geste d'adieu. Mille choses à Mélite et à Valentine!

—Mon bon souvenir à ton père. J'ai été content de savoir qu'il allait mieux. J'irai le voir dimanche.

—Il en sera enchanté. Bonsoir, Monsseur Bordès... Bonsoir, Ninon.

La voix habituellement douce s'était faite plus douce encore; les yeux bleus, très larges et très beaux, enveloppaient Ninon d'un regard plein d'une grâce féline.

Mais Ninon tournait déjà le dos et s'élançait en avant en criant:

—Je vais vous faire envoyer votre caoutchouc, grand-père! Ne courez pas, pour ne pas vous essouffler!

En dépit de cette recommandation, M. Bordès pressait très fortement le pas. Néanmoins, il était tout trempé par la pluie torrentielle en arrivant au seuil de la ferme où l'attendait sa bru.

—Changez-vous vite, mon père, dit-elle en entrant avec lui dans la grande salle où se trouvait dressé, sur quatre longues tables, le couvert du grand dîner de la moisson.

—Oh! ce n'est rien! Ninon n'est pas mouillée?

—Un peu. Je l'ai envoyée mettre un autre corsage. Nous avions eu si beau temps jusqu'ici!

—Il faut encore en remercier Dieu, Marcelle. Il faut d'ailleurs le remercier de tout, car tout ce qu'il envoie est pour notre bien.

—C'est vrai, mon père.

Et son regard se levait vers une grande photographie représentant son mari, son cher Paul, mort six ans auparavant. En voyant sa douleur, le vieux curé, qui avait assisté celui qu'il appelait "le meilleur de mes paroissiens", avait murmuré à son oreille:

—Qui sait si ce n'est pas là une grande pitié de Dieu qui lui épargne ainsi quelque terrible douleur dans l'avenir!

Et cette parole lui était demeurée, elle surgissait, plus nette, chaque fois que le souvenir de la perte si cruelle à son cœur d'épouse aimante lui revenait, toujours si profondément douloureux.

Duquel pourrait lui venir l'épreuve? Laurent, le cadet, était sérieux et bon. Ninon avait une nature exquise. Alexandre....

Ici le front de la mère se barrait d'un pli d'anxiété. Alexandre, l'aîné, avait fait ses études de médecine, et s'était installé à Paris, l'année précédente. C'était un garçon d'intelligence moyenne et qui se croyait cependant très supérieur. A une personnalité de son envergure, la campagne ne pouvait convenir. Paris seul était capable d'apprécier la haute valeur d'Alexandre Bordès.

Mais, pour le moment, la clientèle n'affluait pas encore, et le grand-père devait envoyer d'assez fréquents subsides.

Pauvre grand-père Bordès, quelle dure désillusion avait été pour lui la désertion de l'aîné! Longtemps, il avait eu de la peine à la pardonner.

—Il a suivi sa vocation, disait sa bru, qui dissimulait sa propre déception.

L'aïeul secouait la tête.

—Sa vocation!... Elle n'était pas plus pour cela que pour autre chose. Ce qu'il lui fallait, c'était fuir la campagne. Adolescent déjà, il ne rêvait que l'existence à la ville. La vocation médicale a servi de prétexte. Et maintenant, au lieu d'occuper une bonne situation ici, il est perdu dans la foule des médecins sans clientèle qui encombrent Paris.

Mme Bordès protestait. Mais, au fond, elle n'était pas sans inquiétude sur l'avenir de son aîné.

Et ce soir, la dépêche annonçant son arrivée inattendue avait ravivé son anxiété. Elle forgeait en son esprit mille suppositions, tout en vaquant à ses devoirs de ménagère, compliqués ce soir par le dîner de fin de moisson.

Ninon l'aidait. Légère et vive, la jeune fille allait de la salle à la grande cuisine où Martine, la vieille servante, surveillait les préparatifs du repas.

Au dehors, la pluie tombait à torrents. L'orage se rapprochait, et, tout à coup, un éclair bleuâtre illumina toute la sombre cuisine.

—Ce pauvre Alexandre, quel temps il a pour son arrivée! s'écria Ninon qui entrait, tenant un petit panier plein de pêches.

—Tenez, c'est-il pas lui qui arrive? dit Martine en prêtant l'oreille. Voilà Tom qui aboie.

Ninon s'élança vers la salle. Sa mère était près de la porte restée ouverte, et Tom, sans souci de la pluie, bondissait dans la cour au-devant d'un jeune homme qui descendait d'une carriole.

—A bas, Tom!... dit l'arrivant avec impatience.

Et, en quelques enjambées, il se trouva au seuil de la salle.

—Entre vite! dit Mme Bordès en se reculant pour le laisser passer. Quel temps, mon pauvre ami!

—Epouvantable!... Bonjour, maman; comment allez-vous?

Il embrassait sa mère et Ninon.

—Et grand-père?

—Il va descendre dans un instant, je pense... Tu vas bien?

—Très bien, maman.

Elle enveloppa d'un long regard le grand garçon bien découplé.

—Tu as pâli et maigri.

Il eut un rire un peu ironique.

—Vous ne voudriez pas, maman, qu'un Parisien ait le même teint qu'un campagnard comme Laurent?... Et puis, j'ai eu du travail depuis plusieurs mois. Une grave épidémie de grippe a régné dans Paris, puis ensuite la scarlatine, et tous les médecins ont donné. Maintenant, j'ai une assez gentille clientèle.

—Tant mieux... Tu vas prendre quelque chose?

—Du vin blanc? dit Ninon.

—Oui, Ninette, de notre bon vin mousseux. C'est ce que notre pays produit de meilleur.

Une voix un peu grondeuse s'éleva.

—Il produit pourtant encore nombre d'excellentes choses... Quand ce ne seraient que ses habitants, qui ont un si beau passé de fidélité et de bravoure, et qui sont encore aujourd'hui de ceux qui résistent le mieux à la contagion des mauvaises doctrines.

—Ah! voilà grand-père!... Bonjour, grand-père!

Alexandre, s'avançant vers le vieillard qui entrait, reçut son accolade. Et aussitôt, M. Bordès demanda:

—Qu'est-ce qui t'arrive, Alexandre?

Un pli se forma sur le front du jeune homme.

—J'ai à vous parler, grand-père: un conseil à demander, à ma mère et à vous.

—Bon, conte-nous çà. Nous sommes encore tranquilles pour un moment, les gars ne rentreront pas avant une heure d'ici.

Ninon s'éloigna discrètement, tandis que l'aïeul prenait place sur son grand fauteuil dans une embrasure de fenêtre.

—Alors, garçon, il s'agit de ?...

—De mariage, grand-père.

—Bon, c'est de ton âge... Tu as trouvé quelqu'un à Paris?

—Oui, grand-père... Une jeune fille très intelligente, très sérieuse, bonne ménagère, pourvue d'une jolie dot.

—La famille?

Les paupières d'Alexandre eurent un léger battement.

—Excellente... Le père est un ancien sous-préfet, la mère est fille d'un magistrat.

—Sont-ils dans nos idées?

—Dans "vos" idées... Non, pas tout à fait, grand-père.

Une même inquiétude s'exprima sur la physionomie de l'aïeul et de la mère.

—Ce qui veut dire? interrogea brièvement M. Bordès.

—Eh bien! grand-père, ils ont, en matière politique, des opinions que vous qualifiez d'avancées... et, quant à la religion, leurs principes sont... très larges, comme il convient à des cerveaux intelligents.

—Comme il convient à... Ah! ça, nous considères-tu comme des brutes?

Le veillard redressait son buste vigoureux, et ses yeux se posaient sur le visage embarrassé d'Alexandre, qui regrettait déjà sa phrase malencontreuse.

—Grand-père... Vous savez bien que je n'ai pas idée de pareille chose.. Je voulais dire seulement...

—C'est bon, je n'ai pas besoin de tes explications! interrompit brusquement M. Bordès. Ce que tu viens de dire est le fond de ta pensée. Alexandre Bordès, le descendant d'une vieille race de catholiques a rejeté toutes les croyances de son enfance. Je m'en doutais déjà, maintenant j'en suis certain.

A son tour, Alexandre se redressa, le regard dur, plein de défi.

—Eh bien! ne suis-je pas libre?

—Oui, tu es libre, comme je le suis aussi, moi, de te dire toute ma pensée. Si tu as rejeté loin de toi la religion de tes pères, c'est que ses préceptes de haute morale te gênaient, c'est que tu veux louvoyer, peut-être, vers nos adversaires, les ennemis du Christ et de sa loi, car tu es comme tous ceux qui abandonnent leurs croyances, soi-disant parce qu'ils ne peuvent plus admettre ceci ou cela, mais qui se gardent bien d'étudier ce point où, selon eux, vient se briser leur foi, ni d'en référer à plus instruit qu'eux pour s'éclairer

Le vieillard s'était animé, ses joues ridées et brunies se teintaient de rouge.

Mme Bordès, toute pâle, regardait son fils avec des yeux désolés.

—Alexandre réfléchira... Il verra bientôt qu'il a eu tort, et retrouvera toutes ses croyances, dit-elle doucement.

Le jeune homme eut une sorte de ricanement.

—Ne comptez pas trop sur ça, maman. Je suis de mon temps et je ne veux pas m'embarrasser de préjugés d'un autre âge. Je me trouve, du reste, tout à fait d'accord sur ce point avec celui que j'espère appeler bientôt mon beau-père.

—Tout à fait bien! dit M. Bordès avec une ironie qui voilait mal l'altération de sa voix. Et qui est ce personnage?

Alexandre eut une seconde d'hésitation.. Puis tout à coup, d'un ton de défi, il lança:

—C'est M. Bardonnier.

L'aïeul eut un brusque soubresaut.

—Bardonnier?... Un parent de Firmin Bardonnier, le député?

—Non, non, lui-même, grand-père. Un homme charmant, l'amabilité même, et si...

Il s'interrompit. Son grand-père venait de lui saisir le poignet, et, en dépit de son assurance, le jeune homme frémit un peu sous le regard indigné qui l'enveloppait.

—Ah! c'est "ça" que tu veux pour beau-père! Le pire sectaire, peut-être, parmi tous ceux qui s'acharnent sur notre pauvre France, sur notre chère religion, un être qui a tripoté dans toutes les affaires louches de ces dernières années! le méprisable Bardonnier! Et tu oses venir me dire cela!

Très pâle, un peu écrasé d'abord par la véhémente indignation de son aïeul, Alexandre se ressaisit tout à coup. Redressant la tête avec arrogance, il dit sèchement:

—Nous ne voyons pas les choses au même point de vue, grand'père. Certes, ce n'est point dire que j'adopte toutes les idées de Bardonnier. Mais ce n'est pas lui que j'épouse... D'ailleurs, toutes ces histoires de chantage, de pots-de-vin, de protection accordée à des affaires malhonnêtes sont des mensonges...

—Tais-toi, je te défends de prendre devant moi le parti de cette canaille! Si changées que soient certaines de tes idées, je veux croire que tu as gardé un suffisant sentiment de l'honneur pour comprendre qu'il est impossible de faire entrer dans notre famille la fille de cet homme.

—Vous vous trompez, grand-père, car je ne suis pas si intransigeant que vous, j'admets fort bien que chacun ait ses opinions, et il m'importera peu que mon beau-père ait telles idées, tels principes qui ne cadrent peut-être pas tout à fait avec les miens. Lui aussi fait un sacrifice en acceptant de s'allier à notre famille, si connue pour son intolérance religieuse, pour ses opinions monarchistes, pour ses idées rétrogrades en toutes choses.

M. Bordès se leva.

—Assez!... Tu es un misérable de parler ainsi. Plus un mot à ce sujet, et qu'il ne soit jamais question d'un mariage de ce genre. Tu peux épouser la plus pauvre des paysannes, la plus humble des ouvrières, je ne m'y opposerai pas si elle est honorable, mais la fille d'un Bardonnier, jamais!

Une flamme s'alluma dans les yeux clairs d'Alexandre. Lui aussi s'était levé, et bravait du regard son aïeul.

—En ce cas, je me passerai de votre consentement, grand-père, car je suis absolument décidé à épouser Jeanne Bardonnier.

—Alexandre! C'était la mère qui jetait cette exclamation de surprise douloureuse.

M. Bordès, lui, semblait soudain calmé. Son regard froid et sévère se posa sur son petit-fils.

—Evidemment, cela cadre bien avec les nouveaux principes. Agis comme tu l'entendras, puisque je ne peux rien empêcher, mais souviens-toi que dès l'instant où tu deviendras le gendre de cet homme, tu cesseras de faire partie de notre famille.

Le vieillard se détourna et sortit de la salle. Mais son pas fléchissait, tandis qu'il montait l'escalier. Et, en entrant dans sa chambre, il se laissa tomber sur un fauteuil, en plongeant son visage entre ses mains et en murmurant

—Seigneur! quelle épreuve vous nous envoyez!... Un Bordès, déserteur de son devoir, passant au camp ennemi!... Mon Dieu, tout, plutôt que cela!

II

Ninon venait de se lever après une nuit d'insomnie, pendant laquelle elle avait cherché quel malheur pouvait s'être abattu sur la famille, pour que, la veille, pendant le dîner, sa mère et son grand-père eussent une physionomie si altérée. Quand elle avait dit bonsoir à sa mère, celle-ci lui avait dit d'une voix étouffée:

—Prie bien pour Alexandre, car il s'apprête à nous faire un grand chagrin.

Ninon n'avait pu fermer l'œil de la nuit. Sans cesse, elle cherchait ce que pouvait bien méditer Alexandre pour causer tant de peine à ses parents.

Il n'avait jamais été le frère préféré de Ninon. Sa nature égoïste, molle pour tout ce qui n'était pas son intérêt où son plaisir, vaniteuse, très renfermée et manquant de franchise, faisait un contraste absolu avec celle de Laurent, excellent garçon, très simple, très droit, travailleur infatigable et extrêmement affectueux. La plus complète harmonie avait toujours existé entre celui-ci et la petite sœur très vive, un peu colère parfois, mais si tendre qui était vraiment, depuis sa naissance, le rayon de soleil de la vieille ferme.

Néanmoins, Ninon ne manquait pas d'affection pour l'aîné, et Alexandre, de son côté,

lui en témoignait autant qu'il en était capable. D'ailleurs, qui n'eût aimé cette charmante créature, si bonne, toujours gaie, toujours prête à rendre service? Ninon était la petite chérie du grand-père; elle était aussi très affectionnée de tous les habitants du bourg de Sarnay, dont dépendaient les Nardettes. Et surtout, elle était tendrement aimée à la Mirille, la grande maison rose de l'ancien industriel Pierre Larmy.

Le père de celui-ci avait réussi, par son travail et ses aptitudes particulières, à établir à Angers une importante fabrique de chapellerie qui était devenue très florissante. Pierre lui avait succédé, tout marchait admirablement, lorsque, trois ans auparavant, ce dernier avait été atteint d'une douloureuse maladie qui l'avait obligé à abandonner la direction de la fabrique à un chargé d'affaires, en attendant que son fils aîné, Didier, pût le remplacer. Il était venu s'installer pour toute l'année, avec ses deux filles, à la Mirille, la jolie propriété où auparavant il venait seulement passer l'été, la proximité d'Angers lui permettant d'aller jeter fréquemment à la fabrique le coup d'œil du maître.

Ses enfants et les jeunes Bordès s'étaient connus tout jeunes. D'ailleurs, il y avait entre eux un lointain lien de parenté. Veuf de bonne heure, Pierre Larmy avait élevé ses quatre enfants dans les principes solides qui avaient toujours été ceux de sa famille. Mélite et Valentine, maintenant sorties du couvent, tenaient sa maison, Didier, qui venait d'avoir vingt et un ans, allait commencer au mois d'octobre, à Laval, son service militaire, Gratien, plus jeune d'un an, faisait son droit à Paris. Ils formaient une des familles les plus considérées du pays. Sur Gratien seul, on se réservait. Le jeune Larmy n'avait pas le sérieux de son aîné, et il était revenu aux oreilles de plusieurs que le père avait dû payer de grosses dettes contractées par lui à Paris. Mais il était aimable et souple, et plaisait beaucoup, du moins aux gens superficiels.

Avec Ninon, il continuait, de même que son aîné, les rapports d'amitié et de camaraderie contractés dès l'enfance. Le charme de la jeune fille agissait sur lui comme sur tous, et si Ninon eût été coquette, elle se serait aperçue qu'elle était fort admirée de Gratien Larmy.

Mais Ninon était encore enfant, et ne s'occupait aucunement d'elle-même. Puis, sans qu'elle en eût même conscience, déjà son jeune cœur s'était donné.

La jeune fille, sa toilette achevée, était entrée dans la chambre de sa mère. Mme Bordès, déjà levée, tourna vers sa fille son visage fatigué, creusé par l'insomnie de cette nuit.

— Vous n'avez pas dormi, maman? dit tristement Ninon.

—Non, mignonne, je n'ai pas pu. Je suis si tourmentée!

— Pourquoi donc, chère maman?

Le bras de la mère entoura le cou de Ninon.

— C'est Alexandre... Il veut faire un mariage que nous ne pouvons admettre. Comprends-tu, Ninon, qu'il veut épouser la fille de Firmin Bardonnier!

— Oh! maman!

Ninon n'ignorait rien de Bardonnier, dont le nom était lié à la persécution religieuse qui sévissait sur la France.

— Ce n'est pas possible!... Alexandre!... Oh! il ne peut persister dans cette idée!

— J'espère, en effet, qu'il ne passera pas outre sur la volonté de son grand-père.

— Et... s'il veut quand même, maman?

— Nous ne le reverrons plus... Oh! ma Ninon, prie bien pour que ce malheur s'éloigne de nous!

Ninon mit un baiser sur la joue sillonnée de pleurs.

— Je vais à la messe, et je demanderai tant à Dieu de changer le cœur d'Alexandre! Ne pleurez pas, maman, ce n'est pas possible qu'il nous fasse ce chagrin affreux!

Quand Ninon descendit, elle trouva son grand-père qui fumait sa pipe. Près de lui, Laurent se tenait debout, une expression soucieuse et triste sur son visage.

Elle vint appuyer sa tête contre l'épaule de l'aïeul, en levant vers lui ses yeux qui disaient clairement:

— Je vous aime, grand-père! Oh! bien plus encore maintenant qu'un autre vous fait souffrir!

La main du vieillard se posa sur la blonde chevelure.

Il mit un baiser sur le front de la jeune fille. Alors, Ninon s'éloigna et, traversant la grande cour, se trouva sur la route qui allait rejoindre le bourg de Sarnay.

A gauche, à une centaine de mètres des Nardettes, se dressait une vieille maison, dont une épaisse toison de lierre cachait par endroits les crevasses. On appelait cette demeure la Brossière. Elle appartenait à une vieille cousine des Larmy, marraine de Didier, qui y vivait avec une servante aux trois quarts idiote. Mme Brénoux avait perdu son mari et son fils dans des circonstances terribles, et, depuis lors, elle était demeurée très bizarre. Elle ne voulait voir personne en dehors des Larmy et des Bordès. Encore, à certains jours, refusait-elle même de les recevoir.

Elle était devenue d'une avarice sordide. Comme elle n'avait aucune confiance dans les banques, elle conservait chez elle tout son avoir, très considérable, dont les Larmy devaient être les seuls héritiers. Mélite et Valentine Larmy venaient la voir de temps à autre, mais elles n'y étaient guère encouragées par l'humeur de la vieille dame qui critiquait tout en elles. Ninon seule trouvait grâce devant elle et parvenait parfois à adoucir ce pauvre esprit aigri par le chagrin.

Comme la jeune fille passait ce matin-là devant la Brossière, une fenêtre du rez-de-chaussée s'ouvrit, et Mme Brénoux apparut.

— Viendras-tu me voir aujourd'hui, Ninon? demanda-t-elle.

— Pas aujourd'hui probablement, Madame, mais demain, bien sûr.

— Bon, tu seras gentille... Gratien est-il toujours à la Mirille?

— Oui, Madame. Et le voilà repris de ses rhumatismes, pauvre garçon!

— Ça l'oblige à rester tranquille au lieu de faire des sottises! dit la vieille dame avec un petit rire ironique. Il paraît que son père s'est décidé enfin à lui refuser de l'argent. Voilà une bonne résolution qu'il aurait dû prendre il y a longtemps... J'espère que Didier viendra me voir un de ces jours. Il est gentil, ce garçon.

— Oh! oui! dit Ninon avec conviction.

La vieille dame l'enveloppa d'un regard demi-ému, demi-ironique.

— Ah! tu trouves cela aussi, toi? D'ailleurs, Didier a toujours été ton camarade préféré. Allons, au revoir, Ninon, je ne veux pas te retarder.

Ninon gagna l'église. Elle s'absorba aussitôt dans une supplication ardente pour Alexandre. Etait-ce possible qu'une âme si chrétiennement élevée en arrivât là! Déjà, depuis plusieurs années, on pouvait remarquer chez lui un changement dans les habitudes religieuses de son enfance et de son adolescence. Quand il venait passer quelques jours aux Nardettes, il se rendait encore à la messe du dimanche, mais il y avait la même attitude distraite et indifférente que prenait M. de Bleuves, un châtelain des environs, piètre chrétien, lorsqu'il accompagnait par pure courtoisie sa femme à l'office dominical.

Involontairement, le regard de Ninon se portait à sa gauche, vers le banc des Larmy. Là se tenait Didier, qui assistait aussi à cette messe matinale. Celui-là était un vrai chrétien et un honnête homme dans toute l'acception du mot.

Ninon sortit de l'église en même temps que Didier. Elle tendit la main au jeune homme en demandant:

— Vos sœurs ne sont pas venues ce matin, Didier?

— Non, Valentine a encore un peu de fièvre ce matin, et Mélite a à faire entre elle et ce pauvre Gratien, qui gémit dans son lit où le cloue une crise affreuse.

— Oui, elle commençait hier quand nous l'avons rencontré. J'espère qu'elle ne durera pas trop longtemps! Et votre père, Didier?

— Il est bien en ce moment. Dieu veuille que cela continue! Vous avez la visite d'Alexandre, Ninon?

Une ombre couvrit le visage de la jeune fille.

— Oui. Une pénible visite, Didier.

Les yeux de Didier se posèrent, pleins d'un affectueux intérêt, sur la physionomie attristée de Ninon.

— Pourquoi, Ninon?

— Parce qu'il veut faire un mariage tout à fait inacceptable.

Des larmes remplissaient les yeux de Ninon. Didier pressa doucement la petite main qu'il tenait toujours.

— Pauvre Ninon! dit-il avec émotion. Oui, cela doit être profondément triste pour vous tous! Mais peut-être arriverez-vous à le raisonner, si vraiment ce mariage est impossible?

— Oh! oui, Didier! Si vous saviez de qui il veut devenir le gendre! Je ne puis vous le dire, ce serait peut-être indiscret de ma part, car maman m'a appris cela en secret. Mais il faut vraiment qu'il soit... soit... absolument fou! Quant à se laisser raisonner, vous savez combien il a toujours été entêté dans ses idées?.

— Oui, je sais, Ninon. Mais il est capable encore, je suppose, de comprendre des considérations d'honneur, de conscience?

— Je ne sais pas... murmura faiblement Ninon.

— Si, si, Ninon, il faut le croire! Voyons, puisque Alexandre est là, je vais vous accompagner chez vous, si vous le voulez bien, pour lui dire bonjour.

Ninon acquiesça joyeusement, et ils prirent la grand'rue du bourg, salués au passage de bonjours empressés, auxquels ils répondaient avec une aimable cordialité.

En entrant dans la cour des Nardettes, ils rencontrèrent Alexandre qui sortait, dans l'intention, déclara-t-il, d'aller faire une visite à la Mirille, car il repartait dans l'après-midi pour Paris.

— Déjà! Même pas vingt-quatre heures de séjour! Et on te reverra quand?

Alexandre eut un geste vague.

— Je ne sais. Retournes-tu chez toi, Didier? Je t'accompagne en ce cas?

— Certainement! Au revoir, Ninon.

Le jeune homme serra longuement la petite main qui s'offrait à lui, et s'éloigna avec Alexandre.

La jeune fille murmura en les regardant disparaître:

— Quel dommage qu'Alexandre ne ressemble pas à Didier! Oh! ce n'est pas lui qui entrerait dans la famille d'un Bardonnier!

III

Alexandre partit dans l'après-midi de ce jour. Plus un mot n'avait été échangé entre ses parents et lui au sujet du mariage projeté.

Les adieux furent très brefs. La mère réprimait sa douloureuse émotion, l'aïeul, impassible en apparence, ne lui donna pas le baiser de départ accoutumé... Nul ne sut si, au moment de quitter cette demeure où désormais on refuserait de le recevoir, Alexandre avait éprouvé au moins un instant d'émotion.

Ninon eut encore une nuit pénible et agitée. Cette épreuve l'atteignait, comme tous les siens, au plus profond de son cœur.

A l'aube, la jeune fille, fatiguée de se retourner dans son lit sans pouvoir trouver le sommeil, se décida à se lever et, s'étant habillée, descendit dans le vaste jardin, qui s'étendait derrière la ferme.

Rien n'était éveillé encore dans la ferme, sauf les coqs qui lançaient leur fanfare à travers le silence de ce commencement de jour.

Un cri retentit tout à coup, une sorte de clameur rauque, d'appel au secours...

Ninon s'immobilisa, clouée au sol par l'effroi. Cela lui avait semblé venir de la Brossière. On aurait dit la voix d'Augustine, l'idiote.

Sans réfléchir davantage, Ninon tira les verrous qui fermaient la porte du jardin et se précipita sur la route.

Augustine accourait, les yeux hagards, la face convulsée par la terreur.

— Qu'y a-t-il?... Qu'arrive-t-il? s'écria Ninon.

— Madame... Morte... Je... l'ai trouvée... dans son lit...

Les mots sortaient à peine des lèvres de cette fille, et Ninon devina plutôt qu'elle ne comprit.

Elle revint sur ses pas, appela son grand-père et sa mère, puis courut vers la Brossière, suivie d'Augustine complètement terrifiée.

Mme Brénoux avait sa chambre au rez-de-chaussée.

Ninon, résolue, mais le cœur battant d'effroi, y entra. Elle recula tout à coup avec un cri d'horreur. Le visage de la vieille dame était noirâtre, affreusement convulsé, ses yeux vitreux étaient complètement retournés.

Ninon s'élança hors de la chambre, et, dans le vestibule, se laissa tomber à demi défaillante sur une banquette.

La tête entre les mains, elle tremblait de tous ses membres. Ce fut ainsi que, cinq minutes plus tard, la trouvèrent ses parents. M. Bordès entra dans la chambre. Il en ressortit presque aussitôt, très pâle.

— Mais elle a été assassinée! On voit sur son cou la marque des doigts qui l'ont étranglée!

Une double exclamation d'effroi lui répondit.

— Assassinée!... Est-ce possible! Pauvre Mme Brénoux! Il faut faire avertir la justice, mon père?

— Oui, immédiatement. Rentrez toutes deux, et prévenez Laurent. Envoyez aussi un domestique à la Mirille. Malheureusement, nous ne pouvons plus rien, ni les uns, ni les autres, pour la pauvre femme.

— Je ne peux pas marcher encore! murmura Ninon. Laissez-moi ici, maman, et allez chercher Laurent. Tout à l'heure, je serai plus forte.

Mme Bordès s'éloigna, et, l'aïeul étant rentré dans la chambre, Ninon demeura seule dans le vestibule avec Augustine, affalée non loin d'elle, la tête cachée dans son tablier.

Le regard de la jeune fille qui errait, de-ci, de-là, rencontra un petit objet gisant près d'un vieux coffre de bois. Elle le ramassa... C'était un petit portefeuille en cuir jaune, portant gravée l'image de Sainte-Anne d'Auray, avec, au-dessous, les initiales: D.L.

Elle le reconnaissait. C'était celui qu'elle avait rapporté deux ans auparavant à Didier, au retour d'un pèlerinage à Sainte-Anne. Comment se trouvait-il là? Le jeune homme avait dû le laisser tomber lors de sa dernière visite à sa marraine.

Machinalement, Ninon le glissa dans sa poche. Elle le remettrait à Didier dès qu'elle le reverrait.

Mme Bordès revint presque aussitôt; elle emmena sa fille et l'obligea à se coucher. Quand elle la vit un peu calmée, elle descendit pour renvoyer à leur travail les servantes qui jasaient sur le terrible événement. On savait déjà que M. Bordès avait constaté l'effraction du vieux meuble où Mme Brénoux enfermait sa fortune. Le mobile du crime était donc indéniable.

M. Larmy, nonobstant sa faiblesse, était accouru aussitôt avec Didier et Mélite. Gratien se trouvait cloué au lit par d'atroces douleurs, Valentine avait ce matin une fièvre violente.

La justice vint faire les premières constatations. Il fut établi aussitôt que Mme Brénoux avait été étranglée, et qu'une partie de sa fortune — tout l'argent liquide et tous les titres au porteur — avait disparu. Il y en avait presque pour deux cent mille francs.

Quant à la façon dont l'assassin s'était introduit dans le logis, elle s'expliqua facilement lorsqu'on eut constaté qu'une porte de cave, donnant sur le jardin, était brisée.

Mais il n'existait aucune trace permettant de se lancer sur une piste quelconque. Sur le sol du jardin, très caillouteux, les pas n'avaient pas marqué. D'autre part, en ces derniers temps, aucun chemineau n'avait été signalé aux environs.

Mélite, tout en pleurs, vint voir son amie. Ninon était un peu fiévreuse, mais, une fois Mélite partie, elle voulut se lever, car il n'était guère dans ses habitudes de se dorloter.

En se levant, elle vit sur son bureau le portefeuille de Didier qu'elle avait placé là en entrant.

D'un geste machinal, elle le prit. Et, tout à coup, elle devint très pâle.

Un souvenir surgissait en elle. La veille, en revenant avec elle, Didier lui avait dit:

— Voilà plus de dix jours que je ne suis pas allé voir cette pauvre marraine. Mais je ne pourrai pas aujourd'hui encore, car j'ai un rendez-vous d'affaires à Angers cette après-midi.

Pourtant, il était venu, puisque ce portefeuille était dans le vestibule de la Brossière? Car il ne pouvait être demeuré là, sur le parquet, depuis dix jours.

— Il aura eu un moment de libre et en aura profité pour faire une petite visite à la pauvre femme, pensa Ninon.

Mais quelle atroce idée lui avait donc traversé l'esprit, pendant l'espace de quelques secondes! C'était épouvantable, cela!

Ninon descendit dans la salle, d'un pas encore chancelant. Dans la cuisine, Martine était occupée à sermonner Augustine, qui refusait de manger et déclarait que jamais elle ne retournerait dans cette maison de malheur.

— C'est une pitié d'avoir affaire à une imbécile pareille! s'exclamait avec colère la vieille servante. Ninon, voyez donc si vous pouvez lui faire entendre raison. Moi, j'y renonce.

Ninon s'approcha de la pauvre fille, et, lui prenant la main, elle dit doucement:

— Soyez donc raisonnable, ma pauvre Augustine! Vous n'avez rien à craindre là-bas. Hélas! les misérables y ont fait tout le mal qu'ils pouvaient faire!

— Eh! qui sait, Mademoiselle! Y reviendront peut-être bien!

— Pour se faire prendre! Hélas! il n'y a pas à l'espérer! Messieurs Larmy sont-ils à la Brossière?

— Rien que M. Didier. Son père est retourné à la Mirille.

— Il était venu voir sa marraine hier, M. Didier?

Tout autre que l'idiote eût remarqué l'altération de la voix qui posait cette question.

— Dame, non, Mademoiselle! Voilà plus d'une semaine qu'on ne l'avait vu. Et personne n'est venu hier.

Subitement, Ninon était devenue toute blanche. Et la jeune servante eut un cri

de terreur en la voyant chanceler et s'abattre sur le carreau de la cuisine.

— Eh! là, Mademoiselle Ninon!... Au secours!... Madame Martine!

Elle s'agitait, la tête perdue. M. Bordès qui rentrait en ce moment, l'entendit et accourut. Bientôt Ninon fut étendue sur son lit, et sa mère s'occupa de la faire revenir à elle.

En reprenant connaissance, Ninon essaya de rassurer sa mère dont elle voyait penché sur elle le visage angoissé. Mais des larmes vinrent à ses yeux, et coulèrent à flots pressés sur ses joues pâles.

— Qu'as tu, ma mignonne? interrogea Mme Bordès.

— C'est... l'émotion... le chagrin... Cela passera, maman...

—Il faut à cette enfant le repos complet, dit M. Bordès. Tu resteras toute la journée au lit, Ninon, et ce soir, si tu ne vas pas mieux, nous ferons venir le Dr Rochard.

Ninon ferma les yeux sans protester. M. Bordès s'éloigna, et peu après, sa bru, voyant la jeune fille immobile et croyant qu'elle sommeillait, la laissa seule.

Ninon pouvait maintenant essayer de remettre un peu d'ordre dans ses idées.

Didier n'était pas venu hier... Alors, ce portefeuille?...

Oh! cela, jamais!... Jamais elle ne s'arrêterait à l'horrible soupçon qu'aurait pu faire concevoir cette découverte à qui n'aurait pas connu Didier, ce modèle de l'honneur et du devoir.

Mais elle frissonna en songeant que d'autres auraient pu trouver cet objet et en faire un chef d'accusation contre Didier Larmy.

D'ailleurs, le portefeuille était-il bien celui de son ami?... D'autres pouvaient en avoir un semblable.

Elle se leva, alla prendre l'objet dans la poche de sa robe et l'ouvrit...

La première chose qui fraqpa ses yeux fut une petite photographie faite par Didier lui-même, l'été précédent, et qui la représentait dans sa tenue de maison. Didier n'avait voulu en tirer qu'un exemplaire, et avait brisé le cliché en disant:

— Je me réserve celle-là, qui représente ma petite Ninon de tous les jours, avec son joli sourire.

Le portefeuille était bien à lui!

Il l'avait donc laissé tomber à sa dernière visite, et ni Mme Brénoux ni Augustine ne s'en étaient aperçues...

— C'est impossible! disait la raison.

— Il est bien plus impossible encore d'oser seulement songer à un pareil soupçon! ripostait le cœur.

Un pas se faisait entendre dans l'escalier...

Bien vite, Ninon cacha le portefeuille et regagna son lit où elle feignit de dormir, car il lui eût été impossible de cacher sa pénible émotion au regard de sa mère.

Et elle ne voulait pas que personne... oh! jamais personne, effleurât même du plus léger soupçon Didier Larmy!

IV

A l'enterrement de la victime, M. Larmy et Didier conduisaient le deuil. Gratien ne bougeait pas encore de son lit. Valentine était venue en voiture, quoiqu'elle fût encore très souffrante. Mais, au milieu de l'office funèbre, elle s'évanouit et il fallut l'emporter.

— C'est bizarre, cette petite Valentine était pourtant bien portante jusqu'ici, à part quelques malaises de rien du tout, fit observer M. Bordès en revenant du cimetière, entre sa bru et son petit-fils.

— La terrible fin de sa cousine l'a extrêmement frappée, paraît-il. Mélite me disait qu'en l'apprenant elle avait eu presque une crise de nerfs.

— Elle n'est cependant pas nerveuse, à l'ordinaire. Puis, la pauvre dame ne lui inspirait qu'une affection limitée... Et toujours aucun indice du meurtrier!

Dans la salle, Ninon attendait ses parents. Son joli visage gardait la trace du malaise qui l'avait tenue au lit pendant ces deux jours, et surtout des secrètes angoisses qui la torturaient.

— Te sens-tu mieux, mignonne? interrogea M. Bordès en lui mettant un baiser au front.

— Un peu, oui, grand-père. Je vous assure que j'aurais pu, sans inconvénient, assister à la cérémonie!

— Pour faire comme Valentine? dit Laurent.

On raconta à Ninon l'évanouissement de son amie, puis Mme Bordès ajouta:

— Didier doit venir cette après-midi pour nous donner de ses nouvelles.

Le cœur de Ninon se mit à battre à coups précipités. Didier allait venir!... Et elle devrait lui remettre l'objet trouvé sans que rien en elle trahît son angoisse, sans qu'il pût penser qu'un mot de sa petite amie aurait le pouvoir de faire porter sur lui tous les soupçons.

Car si l'on connaissait la trouvaille de Ninon, tout semblerait se réunir pour accuser Didier. En effet, la jeune fille avait trouvé le portefeuille près de la porte de la cave donnant sur le vestibule. Or, c'était visiblement par la cave que s'était introduit le meurtrier. Il fallait aussi que ce fût quelqu'un au courant des habitudes de la vieille dame, car on avait touché qu'au vieux coffre à linge, où Mme Brénoux, par on ne sait quelle manie, enfermait son avoir.

Oui, si l'on savait, Didier serait suspecté...

Mais on ne saurait jamais, car Ninon serait muette, toujours.

Après le déjeuner, elle alla s'asseoir au jardin.

Elle mit la main à sa poche. Le portefeuille était là... Elle songea qu'il faudrait dire à Didier où elle l'avait trouvé. Il s'étonnerait, perdrait contenance, parlerait peut-être imprudemment.

Oh! non, elle n'avait pas cela à redouter! Mais elle ne voulait pas que lui, si délicatement perspicace, pût craindre un instant que le soupçon l'eût effleurée.

Alors, lui dire qu'elle l'avait trouvé sur la route, n'importe où?

Mais s'il se rappelait l'avoir perdu là?

Elle joignit les mains en murmurant:

— Mon Dieu, délivrez-moi de cette angoisse! Jamais je ne croirai que lui, Didier! ... Lui, lui!... Quand tout se dresserait contre lui, moi je le considérerai toujours comme l'homme le plus honnête, le plus loyal qui existe.

— Ninon, viens, Didier est là! appela Mme Bordès.

Elle frémit, mais se leva résolument et revint vers la maison.

Didier se tenait sur le seuil du salon. Il vint au-devant de sa petite amie, les mains tendues...

— Allez-vous un peu mieux? Au milieu de nos douloureux soucis, j'ai pensé sans cesse à vous, ces jours-ci.

Ah! ce regard si franc, si gravement tendre! Ninon eût-elle eu quelque doute que tout se serait envolé en cette seconde!

Elle s'informa des nouvelles de tous...

— Je ne sais ce qu'a Valentine, dit Didier. L'autre jour, ce n'était qu'un petit malaise. Mais depuis qu'on lui a appris l'assassinat de ma tante, la fièvre ne la quitte pas.

— J'irai la voir demain. Pauvre chère Valentine... Et Gratien?

— Gratien va mieux. La crise a été extrêmement forte, mais plus courte que de coutume.

— L'aurez-vous encore longtemps à la Mirille?

— Non, aussitôt qu'il sera rétabli, il partira pour la Normandie, où son ami Louviers le demande.

Une sorte de dureté avait passé dans la voix de Didier en prononçant ces derniers mots.

— Je vais vous dire au revoir, Ninon. Je pars tout à l'heure pour Angers; mais je reviendrai demain pour assister à l'ouverture du testament de cousine.

Ninon eut un tressaillement intérieur. Elle prit dans sa poche le portefeuille et le tendit à Didier.

— Pendant que j'y pense, je vous remets ceci, que j'ai trouvé. Il est bien à vous, n'est-ce pas?

Oh! ce qu'elle avait tant redouté!... Didier devenait livide, ses yeux se détournaient de ceux de Ninon, tandis que sa main frémissante saisissait le portefeuille.

— Je vous remercie, Ninon. J'étais désolé de l'avoir perdu, car j'y tiens beaucoup.

Quelle voix étrange, altérée!

Ninon devait toujours se demander, plus tard, comment elle avait eu la force nécessaire en cette minute, pour ne rien laisser paraître sur son visage, dans ses yeux, de la terrifiante pensée, de l'affolante angoisse qui jaillissaient en elle.

— Vous allez vous rafraîchir un peu, Didier! dit Mme Bordès qui apparaissait au seuil du salon.

— Merci, Madame, mais je n'ai aucunement soif.

— Dites à vos sœurs que nous irons les voir demain, si Ninon n'est pas trop fatiguée... Mais qu'as-tu? Comme tu es pâle, ma petite!

— Ce n'est rien... Je suis un peu faible encore... dit Ninon en s'efforçant à sourire.

— Il faut bien vous reposer et tâcher de vous distraire un peu, Ninette.

Didier la regardait maintenant, et aussitôt, le cœur de Ninon, sous la lumière profonde de ce regard, fut envahie par la confiance absolue qu'elle avait toujours eue en son ami d'enfance, et qu'un épouvantable assemblage d'apparences tentait de détruire depuis deux jours.

Ce fut sans hésitation que Ninon tendit la main à Didier au moment où il prenait congé d'elle. Il put emporter la vision de ses yeux bruns limpides et tendres, où, ce soir, semblait flotter une protestation solennelle.

V

Nul ne se montra surpris, à l'ouverture du testament de Mme Brénoux, d'apprendre que la vieille dame laissait à Didier, son filleul et son préféré, la presque totalité de sa fortun . Des legs de peu d'importance étaient faits aux deux jeunes filles et à Gratien, que la défunte n'aimait pas.

Ce fut Didier qui vint l'apprendre à ses amis des Nardettes après le départ du notaire venu à la Mirille pour que M. Larmy très souffrant, ne se dérangeât pas.

— Si cette fortune existait encore, ce gros avantage me serait désagréable, à cause de mes sœurs et de mon frère, dit-il à M. Bordès. Mélite et Valentine sont très désintéressées, elles, mais Gratien...

— C'est cependant assez naturel, puisque tu étais son filleul, fit observer M. Bordès. Du reste, il fallait s'y attendre, Mme Brénoux ayant souvent déclaré qu'elle t'avantagerait.

Didier le regarda avec surprise.

— Je n'avais jamais entendu parler de cela, Monsieur.

— Quoi! ton père ne t'a jamais dit? Il le savait, pourtant.

— Sans doute a-t-il préféré me laisser dans l'ignorance, dans la crainte que cette fortune future ne me détournât du travail. Il n'avait pas à craindre cela, pauvre cher père! le travail est pour moi un véritable ami... Et pour vous aussi, Ninette? Vous avez l'air d'être complètement absorbée par votre raccommodage.

— Emmène-la donc à la Mirille pour voir tes sœurs, cela lui fera du bien, dit M. Bordès. Elle a besoin d'être distraite, cette petite.

—Je crois bien que je l'emmène!... Allez vite mettre votre chapeau, Ninon.

— Je voudrais finir ces serviettes, grand père.

— Ne t'occupe pas de cela, et va prendre l'air ma petite.

Quand ils sortirent de la ferme le jeune homme dit à Ninon d'un ton d'affectueux reproche:

— Vous n'aviez donc pas envie de venir avec moi, Ninon?

Un peu de rougeur monta aux joues blanches de Ninon.

— Vous savez bien que je suis toujours contente d'être avec vous, Didier. Mais j'ai beaucoup à faire.

— Cela se fera plus tard, Ninette, avant tout il faut vous soigner.

Ils s'avançaient dans un sentier bordé de haies fleuries, où pépiaient des oiseaux bavards. Ils se taisaient maintenant. Ninon, les yeux baissés, concentrait en elle toute sa pensée.

Depuis deux jours, elle se demandait si elle ne devait pas dire à Didier où elle avait trouvé ce portefeuille et lui demander des explications

Mais en elle s'élevait alors une terreur vague de quelque chose de mystérieux et de terrible dont elle repoussait la pensée de toutes ses forces. Puis, avec la délicatesse extrême qui la caractérisait, elle craignait que Didier, en dépit de toutes les protestations de confiance qu'elle pourrait lui faire, ne crût quand même qu'un soupçon subsisterait en elle, car, enfin, toutes les apparences étaient contre lui!

Ninon avait bien réfléchi à tout cela, et se décidait à laisser dans l'oubli ce fait que seule, elle connaissait.

Comme ils atteignaient le parc de la Mirille, Didier lui dit:

— Vous devez me trouver un compagnon bien taciturne, Ninon? C'est que je suis encore sous l'impression du terrible événement. Pauvre marraine! Et ce meurtrier qui demeure introuvable!

— Oh! je voudrais tant qu'on le découvre! murmura Ninon.

Mais quelque chose frissonna en elle.

— Il ne faut pas désespérer. Ces gens-là se font parfois prendre maladroitement.

— On dit qu'ils reviennent souvent, attirés par une force secrète, sur le théâtre de leur crime. Est-ce vrai, Didier?

— Mais je le crois, Ninon. On a vu de nombreux exemples... Tenez, voilà Mélite qui arrive au-devant de nous, avec Gratien.

— Il est donc remis, maintenant?

— Presque, il peut faire quelques pas.

Gratien s'appuyait sur le bras de sa sœur. Il marchait difficilement encore.

— Il a dû bien souffrir, cela se voit! murmura Ninon à l'oreille de Didier.

— Oui, atrocement. Ses plaintes s'entendaient de toute la maison, surtout le matin où nous avons appris la mort de la pauvre cousine

Les deux couples se rejoignirent. Ninon tendit la main à Gratien, en s'informant de sa santé. Il lui répondit d'une voix lente, comme fatiguée, en voilant ses yeux de ses cils bruns qu'il avait très longs, comme Didier.

Les deux frères se ressemblaient beaucoup.

D'une taille un peu au-dessous de la moyenne, très minces, bien proportionnés, ils avaient le même teint un peu mat, la même allure distinguée, les mêmes cheveux très bruns que Didier, plus simple que son cadet, portait presque complètement ras, tandis que Gratien les laissait pousser pour les arranger avec une élégance un peu prétentieuse.

Mais là se bornaient les points de ressemblance entre les deux frères. Didier était aussi sérieux, dévoué et travailleur que Gratien s'était toujours montré léger, égoïste et indolent.

Mélite s'était emparée du bras de Ninon et l'entraînait vers la maison. Derrière elles s'avancèrent Didier et Gratien. L'aîné avait offert au cadet l'appui de son bras, mais Gratien l'avait refusé avec un bref: "Merci, j'irai seul."

Valentine se tenait sur un balcon, d'où l'on découvrait une vue peu étendue, mais charmante. Enfoncée dans un grand fauteuil garni de coussins elle tenait à la main une broderie qui n'avançait guère. Ses yeux étaient cernés, son teint avait des tons plombés, et toute son attitude trahissait une extrême fatigue.

A l'entrée des jeunes gens, elle eut un tressaillement. Son regard glissa vers Gratien, puis se détourna de lui. D'une voix lasse elle répondit aux questions de Ninon. Les deux frères s'éloignèrent, Gratien préparant son départ pour la Normandie, et Didier ayant un travail à finir.

Valentine retenait Ninon en disant:

— Si vous saviez comme vous me faites du bien, Ninon! Je me sens si triste!

Et un frisson secouait la jeune fille, dont les beaux yeux semblaient s'emplir de terreur.

Mélite voulait reconduire son amie jusqu'à la barrière, mais Ninon refusa catégoriquement, en disant:

— Restez près de votre sœur.

Elle s'en alla le long de l'avenue. Comme elle se sentait un peu lasse, elle s'assit un instant près de la rivière, sur un banc qui se trouvait là.

Ce banc lui rappelait la demande que Gratien, à son précédent séjour à la Mirille, lui avait faite un matin, tandis qu'ils étaient assis là.

— Ninon, avait-il dit, vous avez seize ans, moi vingt. Voulez-vous me promettre que dans deux ans vous deviendrez ma femme?

Elle l'avait regardé, stupéfaite.

— Qu'est-ce que vous me racontez-là? Etes-vous fou, Gratien?

— Pas du tout, je suis très sérieux! Je vous aime tant, Ninon! Je...

Eclatant de rire elle s'était levée en s'écriant:

— J'espère bien que vous m'aimez! Il ne manquerait plus que cela!... Mais ce n'est pas une raison pour me demander une promesse comme cela! En voilà une idée!... Des enfants comme nous!

Elle s'était éloignée, riant toujours, et en rentrant aux Nardettes, avait raconté le fait au grand-père et à Mme Bordès. Tous deux avaient pris la chose en plaisanterie.

— Qu'il finisse donc ses études, on verra après! avait dit M. Bordès.

A quoi Ninon avait riposté avec vivacité:

— Oh! non, on ne verra pas, grand-père! J'aime bien Gratien, mais ce n'est pas du tout un mari comme lui que je voudrais!

Le jeune homme était parti le lendemain, car ses vacances finissaient, et avait dit adieu très froidement à Ninon. Mais elle s'en était à peine aperçue, et cet incident n'avait amené aucune gêne dans ses rapports avec Gratien lors de son retour à la Mirille. Elle était encore à cette époque beaucoup plus enfant que son âge, et elle n'avait vu dans la demande de Gratien qu'un enfantillage sans aucune portée.

En ce moment, ce souvenir lui revenait comme un épisode insignifiant. L'affection que lui inspirait Gratien n'avait été et ne serait toujours qu'une amitié de camarades d'enfance.

Après ce court repos, Ninon gagna les Nardettes et monta dans sa chambre.

Machinalement, elle se dirigea vers une fenêtre ouverte et s'y accouda. Devant ses yeux s'étendait le jardin de la Brossière et se dressait la vieille maison. Un frisson secoua Ninon à la pensée du drame qui s'était passé là.

Elle appuya son front contre sa main en étouffant un soupir. Depuis ce triste jour, il lui semblait que la petite Ninon, gaie et insouciante, avait désormais vécu.

En son esprit revint une phrase lancée un jour par Gratien enfant encore, un jour où elle avait refusé de jouer avec lui pour tenir compagnie à Didier convalescent de la rougeole:

— Vous êtes méchante! Vous aimez mieux Didier que moi!

Et, tandis qu'un peu de rose montait à ses joues pâlies, elle songea.

— Oui, je l'aime bien, Didier... Je l'aime beaucoup plus que Gratien, et je sais qu'il est le plus noble cœur qui se puisse rêver.

VI

La fin dramatique de leur voisine avait un instant fait un peu oublier aux Bordès l'épreuve que leur préparait Alexandre. Mais ce souci leur revint ensuite plus intense lorsqu'ils comprirent, en recevant les sommations respectueuses, que tout espoir était vain.

Le mariage se fit civilement. Mais Alexandre réussit à faire savoir aux siens — peut-être dans l'espérance d'un rapprochement éventuel — qu'il avait été béni secrètement dans une église de Paris, la position de Firmin Bardonnier, comme leader du parti anticlérical, lui interdisant de faire procéder en public à une cérémonie religieuse.

Etait-ce ce chagrin qui avait tout à coup abattu ce chêne solide qu'avait été jusque-là M. Bordès? Toujours est-il qu'il s'était subitement affaibli, et, au lieu de parcourir la campagne, demeurait de longues heures assis devant la ferme.

Il semblait qu'un vent de mélancolie fût passé sur les Nardettes. Ninon ne chantait plus comme auparavant, elle ne riait plus si souvent, et, en revanche, travaillait beaucoup, comme une personne désireuse d'éloigner ainsi les pensées pénibles.

Un changement allait avoir lieu cette année à la Mirille. M. Larmy était mort, et Valentine étant toujours très souffrante, les deux jeunes filles se préparaient à aller passer l'hiver chez une tante, à Angers, tandis que Didier ferait son service militaire à Laval.

C'était un chagrin pour Ninon, qui perdait ainsi ses amis. Puis, pendant cette année, elle reverrait bien rarement Didier.

Une après-midi d'automne, comme elle s'était un peu attardée à la Mirille, Laurent vint la chercher.

— Je vous annonce une nouvelle, dit-il. Figurez-vous qu'on croit avoir trouvé l'assassin de Mme Brénoux!

Ninon eut un brusque mouvement. Quant à Valentine, elle était devenue d'une pâleur mortelle.

— Qui est-ce? s'écria-t-elle.

— Tu connais le vieux Mocheux, qui habite une masure non loin de Gauges?... Eh bien, il paraît que le bonhomme, qui vivait jusqu'ici dans la plus extrême pauvreté, a fait des dépenses qui ont étonné d'abord, et ensuite éveillé les soupçons. On l'a interrogé, il a répondu d'une manière si étrange qu'on s'est décidé à l'arrêter. Il faut voir maintenant ce qu'il en sortira.

— Rien, sans doute. Il n'y aura pas de preuves contre lui, dit Valentine d'une voix blanche.

— Qu'en savez-vous, Valentine? Il est évident que ce refus de faire connaître la provenance de ses ressources est très louche.

— Oui, c'est certain, murmura Ninon. Il faut savoir...

Valentine se détourna.

— Cela procurera-t-il quelque bien à la pauvre cousine? Et si on se trompe? Si cet homme est innocent?

— Mais il faut bien chercher le coupable, Valentine! dit Laurent. Si les preuves manquent, cet homme ne sera pas inquiété davantage.

— Des preuves? Combien de fois en a-t-on trouvé contre des innocents! Il suffit de si peu de chose pour asseoir la conviction des juges et du public!

Ninon serra ses mains l'une contre l'autre. Oh! oui, il faudrait peu de chose!...

simplement que l'on sût que certain portefeuille avait été trouvé au matin du crime, près de la porte de la cave.

— Cette pauvre Valentine est nerveuse et bizarre, dit Laurent en s'en retournant avec sa sœur. Vraiment, je la crois très malade.

— Elle n'a pourtant rien d'atteint, prétend le docteur. C'est un état de faiblesse inexplicable, qui date de la mort de Mme Brénoux. Peut-être lui sera-t-il bon de changer un peu de milieu.

— Peut-être... Mais ce sera triste de voir la Mirille fermée cet hiver! murmura mélancoliquement Laurent.

— Oui, très triste, dit Ninon. Et maintenant, ils n'y reviendront peut-être plus souvent. Didier, après son service militaire, aura de grandes occupations à Angers, Mélite se mariera l'année prochaine, Valentine bientôt aussi, peut-être!

Une ombre couvrit la physionomie de Laurent.

Ninon ne s'en aperçut pas. Sa pensée, des habitants de la Mirille, s'en allait vers la Brossière. Toucherait-on vraiment à la connaissance du mystère? Le criminel auteur de l'attentat était-il enfin trouvé?

Mais ce portefeuille?...

... Combien de fois cette interrogation anxieuse revint à l'esprit de Ninon, tandis que s'instruisait le procès de Mocheux, le braconnier!

De fortes présomptions s'élevaient contre cet homme. Le vacher d'une ferme voisine des Nardettes, revenant de la ville dans la nuit du crime l'avait vu rentrer chez lui, en frôlant les haies, avec toutes les allures du pire malfaiteur. Il était connu en outre que Mme Brénoux l'avait pris naguère, pendant quelques jours, pour casser du bois dans sa cour, ce qui expliquait qu'il eût connaissance de la vieille porte de la cave si facile à enfoncer. Puis il y avait surtout cet argent, dont l'origine demeurait suspecte.

Mocheux, il est vrai, prétendait qu'il avait trouvé mille francs dans la paillasse de sa mère, une sordide vieille qui habitait à quelques lieues de là et était morte récemment. Mais il n'en pouvait fournir aucune preuve, car il n'avait jamais parlé auparavant de cette découverte, et la défunte, naturellement, n'avait jamais non plus bavardé à ce sujet.

— Croyez-vous qu'il soit coupable, grand père? demanda un soir Laurent, tandis que Mme Bordès servait la soupe à toute la maisonnée.

— Je n'en ai pas idée. Les preuves positives manquent, du reste. Ce sont les antécédents de cet homme qui jouent un grand rôle dans la prévention. Mais si rien de nouveau ne se découvre, il sera certainement acquitté.

Il sembla à Ninon que l'angoisse qui la serrait au cœur s'allégeait un peu.

M. Bordès, qui réfléchissait, le menton appuyé sur sa main, fit observer tout à coup:

— Une chose que je ne m'explique pas, c'est que l'assassin soit allé tout droit à ce vieux meuble, sans toucher à rien d'autre dans la maison. C'est le fait d'un homme admirablement renseigné, cela!

— Beaucoup ne voient là que le flair d'un malfaiteur de profession, au courant de toutes les ruses.

— Le flair!... le flair! C'est une explication si on veut! Il est certain qu'en dehors du braconnage, Mocheux s'est rendu coupable de deux ou trois vols. Mais il n'était pas question de crime.

— Il est très possible qu'il n'y ait pas eu de préméditation. Seulement, si la pauvre femme s'est reveillée, a cherché à appeler, cette fois, le voilà criminel... Didier est comme vous, grand-père, il ne croit pas du tout à la culpabilité de Mocheux... A propos de Didier, il doit venir dimanche à la Mirille, et je l'ai invité à déjeuner avec nous ma mère.

— Tu as bien fait... Ninon, il faudra faire tuer un beau chapon.

— Et tu lui feras une tarte, Ninette, ajouta M. Bordès.

Il regardait sa petite-fille en souriant. Mais ce sourire s'effaça, et une inquiétude passa dans le regard de l'aïeul à la vue de l'air absorbé de Ninon.

... Didier arriva le dimanche suivant à l'heure du déjeuner. Il apportait la nouvelle de la mort de Mocheux, trouvé frappé d'une congestion dans sa prison. L'homme habitué à la vie libre et active n'avait pu supporter cette claustration.

Didier était en tenue militaire et semblait en train et bien portant. Il gronda Ninon sur sa mine pâlotte, donna des nouvelles de ses sœurs et annonça que le mariage de Mélite était définitivement fixé pour le mois suivant.

— Préparez votre toilette de demoiselle d'honneur, Ninon, ajouta le jeune homme. Je serai votre cavalier. Et tâchez d'avoir un peu de rose à vos joues pour ce jour-là.

— Comme Valentine, elle n'a jamais pu se remettre entièrement depuis la mort de ta pauvre marraine, fit observer Laurent.

Ninon tressaillit; son regard se détourna de celui que Didier fixait en ce moment sur elle...

Sur sa physionomie, un observateur eût aisément discerné une sorte d'inquiétude.

Pendant le repas, le jeune homme parut faire effort pour montrer quelque entrain. Presque aussitôt après, il se retira, en disant qu'il avait affaire à la Mirille.

Ninon alla mettre son chapeau pour se rendre près d'un vieux berger malade, qui habitait en face de la demeure des Larmy. Il vivait seul, et, à cause de son caractère taciturne et sombre, était peu aimé dans le pays. Mais Ninon s'occupait de lui, depuis le début de sa maladie, et le vieil Hilaire lui en témoignait une sorte de reconnaissance concentrée.

Aujourd'hui, elle trouva le bonhomme très affaibli. M. le curé était venu le matin, il lui avait administré les sacrements, "et on est prêt maintenant, Mademoiselle Ninon"! ajouta Hilaire, que la mort prochaine ne semblait aucunement émotionner.

— Vous êtes bien heureux, Hilaire, vous allez voir le bon Dieu! dit Ninon, qui s'était assise près du lit.

— Pour sûr oui, Mademoiselle. Voyez-vous, le monde est bien vilain. Quand je pense que ces sacripants du gouvernement viennent de renvoyer nos bonnes Sœurs! C'est pourtant bien une de celles-là qui a soigné jadis ma petite-nièce Jeannie quand elle avait la petite vérole et que tout le monde s'enfuyait. Ça ne portera pas bonheur à ceux qui font ça, Mademoiselle Ninon!

— Non, bien sûr, Hilaire.

Et la pensée de Ninon s'en allait tristement vers son frère aîné, devenu le gendre d'un Bardonnier, d'un de ces hommes sur le front desquels demeurera imprimé éternellement le stigmate de la persécution lâche et impitoyable.

— Il est temps que je m'en aille, Mademoiselle Ninon, continua Hilaire. On voit des choses trop laides sur cette faillie terre. Tenez donc, puisque vous êtes là, il faut que je vous dise quelque chose. Ça m'a tracassé d'abord parce que je ne savais pas trop ce qu'il fallait faire. Puis je me suis dit que je ne pouvais tout de même pas, moi qui dois tant à M. Larmy, à M. Didier et à ces demoiselles, aller raconter pareille chose...

Voilà, Mademoiselle, c'était pendant la nuit où fut assassinée Mme Brénoux. Vers les 2 heures, comme j'avais très soif, je me levai pour me verser une bolée de cidre. Tout en buvant, je m'approchai de la fenêtre. Il faisait un peu de lune, cette nuit-là. Et voilà que j'aperçois un homme ouvrant la barrière de la Mirille. Du premier coup, je reconnais un des jeunes messieurs, bien qu'il eût le col de son pardessus relevé — c'était même une drôle d'idée de mettre un pardessus avec la chaleur qu'il faisait — et son chapeau rabaissé sur ses yeux. Et c'était sûrement M. Didier, puisque l'autre était cloué au lit par ses douleurs, m'avait dit un domestique. Je pensai: "Tiens, qu'est-ce qu'il pouvait bien faire à se promener à cette heure, M. Didier?" Puis, sans plus y songer, je me remis au lit. Seulement, le lendemain, quand le grand Nicolas, qui s'en allait tout courant prévenir la justice, me jeta la nouvelle de l'assassinat, figurez-vous que cette idée me...

Ninon se redressa, frémissante, les joues livides, le regard enflammé d'indignation et d'angoisse.

— Vous ne voulez pas dire, Hilaire... que... vous avez pu penser!...

— Non, je ne veux pas dire... Je sais bien que ce n'est pas possible. Lui, M. Didier!... C'est pourquoi je n'ai pas parlé ... Pensez donc les ennuis que ça lui aurait fait! Un si brave garçon!... C'est vrai qu'il aurait bien certainement expliqué à la justice la raison de sa rentrée si tardive. Mais, enfin, je trouvais qu'il était plus prudent de me taire.

Il semblait à Ninon que tout tournait autour d'elle. Par un effort de volonté elle se ressaisit. D'une voix qui résonnait

étrangement à ses oreilles, elle demanda:

— Pourquoi donc rompez-vous le silence aujourd'hui, Hilaire?

— Je voulais apprendre cette chose-là à quelqu'un, Mademoiselle... On ne sait pas, plus tard... Si on en accusait un autre... et que vous pensiez que... Enfin, je me suis dit: "J'en parlerai à Mademoiselle Ninon, elle en fera ce qu'elle voudra."

Le bonhomme se tut. Ninon demeura un moment immobile près du lit. Tout son être frémissait de révolte contre l'odieux soupçon qui flottait sans cesse autour d'elle, essayant de s'insinuer dans son esprit...

Elle donna quelques soins à Hilaire, lui promit de revenir le soir voir comment il se trouvait, et sortit de l'humble demeure.

Elle s'arrêta tout à coup, les jambes fléchissantes. En face d'elle, dans l'allée de la Mirille, s'avançait Didier.

Il hâta e pas en l'apercevant, s'avança vers elle.

— Quelle bonne rencontre, Ninon!... Mais qu'avez-vous, petite amie? ajouta-t-il vivement en voyant le regard étrange qui se levait vers lui.

— Je voudrais vous parler, Didier... vous demander quelque chose.

— Dites vite, Ninon! C'est quelque chose de sérieux, je le vois à votre air!

— De très sérieux...

La voix de la jeune fille s'étrangla un peu... Au moment où elle allait " savoir," une terreur folle s'emparait d'elle.

Didier lui prit la main en disant de cette voix douce et tendre qu'il avait toujours pour elle:

— Voyons, c'est donc bien difficile, Ninette? De quoi s'agit-il?

Résolument, elle fixa sur lui ses yeux pleins d'une interrogation solennelle et angoissée.

— Vous rappelez-vous où vous avez perdu votre portefeuille, Didier?

Elle vit tout à coup, comme l'autre fois, la pâleur et le trouble apparaître sur son visage, et, n'en pouvant plus, elle haleta:

— Dites-moi!... oh! dites-moi pourquoi il se trouvait dans le vestibule de votre marraine, le matin où on la trouva morte!

— Dans... le... le... vestibule?

Une expression d'effroi indescriptible se lisait dans le regard stupéfait que Didier attachait sur Ninon.

— Vous dites?... dans le vestibule?

— Oui, c'est là que je l'ai trouvé... Je ne l'ai dit à personne... Didier, comment l'avez-vous perdu là?

Les yeux du jeune homme devenaient hagards, une pâleur terreuse couvrait son visage.

— Oh! murmura-t-il d'un ton d'horreur.

Ninon demeurait sans parole devant lui, pétrifiée par la douloureuse, l'atroce anxiété...

Elle balbutia enfin:

— Didier... Expliquez-moi... Vous étiez venu chez votre marraine...

Il se redressa tout à coup, le visage crispé, mais le regard ferme...

— Non, je n'y étais pas venu depuis près de dix jours.

— Alors... le portefeuille?...

De la même voix nette, il répondit:

— Je ne puis dire comment il se trouvait là.

D'un geste presque inconscient, Ninon lui saisit le bras.

— Didier... Songez donc si... si d'autres que moi avaient su...

Le jeune homme porta la main à son front sur lequel perlaient de grosses gouttes de sueur et le pressa fortement.

— C'est atroce!... Oui, on m'aurait accusé... comme vous m'accusez, vous, Ninon?

Cette interrogation avait été jetée dans un cri d'angoisse poignante.

— Jamais, jamais!... Oh! Didier, mon ami, vous avez toute ma confiance, toute mon estime!... Mais pourquoi ne voulez-vous pas m'apprendre?...

Il détourna ses yeux où venait de passer un éclair de douleur inexprimable.

— Je ne le peux pas, Ninon... Ne me demandez rien, je vous en prie.

— Mais si, je veux savoir! dit-elle d'un ton ardent. Je veux savoir pourquoi cet objet était là... Pourquoi vous êtes rentré à 2 heures du matin à la Mirille cette nuit-là...

Il eut un sursaut, un cri de protestation...

— Je suis rentré, moi!

Elle continuait, emportée par la douleur:

— Il faut que vous m'expliquiez, Didier... Le vieil Hilaire vous a vu... Il n'est peut-être pas le seul... Vous comprenez, il faut pouvoir, si un jour quelqu'un vous accusait...

Elle s'interrompit. Didier venait de lui saisir le poignet et plongeait dans ses yeux ses prunelles dilatées par la douleur et l'indignation.

— Si quelqu'un m'accuse?... Mais c'est vous qui m'accusez en ce moment ... Osez donc nier que vous n'avez pas eu quelque soupçon!

— Didier, je vous en supplie, ne croyez pas... Oh! je sais qu'il y a là quelque épouvantable coïncidence!...

— Si, vous avez eu un soupçon, je le sais, je le sens!

— Non, non, dit-elle dans un cri de protestation désespérée.

Mais il ne l'écoutait pas et continuait, les dents serrées, le regard sombre:

— Après tout, les preuves sont contre moi, et un tribunal m'aurait condamné...

Il s'interrompit tout à coup en portant ses deux mains à son front.

— Et cet homme qui est mort!

— Vous connaissez l'assassin? dit la voix haletante de Ninon.

Il ne répondit pas, et fit un pas pour s'éloigner... Puis, soudainement, il tourna vers Ninon son visage livide, presque décomposé.

— Je ne vous oublierai jamais, Ninon, dit-il d'une voix rauque. Gardez aussi un souvenir à l'ami de votre enfance... au malheureux qui expiera toute sa vie une faute qu'il n'a pas commise.

Elle lui saisit la main entre ses doigts brûlants...

— Que voulez-vous dire?... Didier, que signifie?

— Cela signifie que je dois dire adieu au rêve que j'avais fait depuis si longtemps. Je ne puis plus maintenant, Ninon, entrer dans votre famille.

— Didier!

— Ne me dites rien, ma Ninon bien-aimée! C'est le devoir, il faut l'accomplir, dût mon cœur se briser. Priez seulement souvent pour votre pauvre Didier.

Il se pencha, posa longuement ses lèvres sur la main de la jeune fille...

Ninon se croyait en proie à quelque rêve affreux. Elle balbutia, sans trop savoir ce qu'elle disait:

— Alors... je ne vous reverrai plus?

— Je ferai du moins tout mon possible afin qu'il en soit ainsi. A quoi bon nous déchirer le cœur!

— Mais... c'est affreux! balbutia t-elle d'une voix étranglée.

Il détourna la tête comme pour éviter les yeux où se lisait une douleur poignante... Puis, tout à coup, saisissan les mains de Ninon, il dit d'un ton d'angoisse passionnée:

— Avant que je parte, dites-moi seulement, Ninon... là, en me regardant bien en face, que vous ne me croyez pas coupable!

— Non, oh! non Didier, je sais que vous êtes l'être le plus honnête qui existe! dit-elle, mettant toute son âme dans sa voix, dans son regard.

La physionomie torturée de Didier se détendit légèrement, De nouveau, il porta à ses lèvres la main de Ninon.

— Merci... et adieu!

En le regardant disparaître, il sembla à Ninon que tout son jeune passé si heureux venait de s'écrouler là, et qu'une lourde porte se fermait sur son pauvre cœur brisé.

VII

Mélite Larmy n'eut pas son amie des Nardettes pour demoiselle d'honneur. Ninon, restée quinze jours au lit, en proie à une fièvre lente, était ensuite demeurée longtemps languissante. C'était un prétexte tout trouvé pour ne pas assister au mariage où elle aurait rencontré Didier, perspective douloureuse après la scène pénible qui avait eu pour épilogue l'adieu du jeune Larmy.

Ninon avait tout raconté à sa mère, qui l'interrogeait avec angoisse en la voyant rentrer avec un visage altéré et le corps tout secoué de frissons. Mme Bordès manifesta la plus intense stupéfaction et s'écria aussitôt:

— C'est impossible, Didier ne peut être coupable!

— Oh! non, non! protesta ardemment Ninon. Mais comment expliquer tout... Et son attitude surtout?

— Plus tard, cette explication viendra peut-être... En tout cas, nous garderons ce secret, ma Ninon, et nous prierons pour ce pauvre Didier, afin que tout s'éclaire bientôt, et qu'il revienne comme auparavant.

... Mais les mois s'écoulèrent, et on ne

revit plus Didier aux Nardettes.

La Mirille restait fermée. Mélite, mariée à un officier, habitait une ville du Nord. Valentine, dont la santé ne se remettait pas, vivait à Angers chez sa tante. Ninon allait quelquefois la voir, et entendait parler de Didier, toujours en garnison à Laval. Il était devenu triste, et maigrissait beaucoup.

De Gratien, Valentine ne parlait jamais la première, et ce nom amenait toujours une lueur douloureuse dans ses yeux bleus. Le jeune homme ne venait jamais voir sa sœur. Celle-ci avait appris par des amis habitant Paris que les études de droit consistaient pour lui à s'amuser follement, à jeter l'argent à pleines mains, escomptant sans doute par avance la part de la succession paternelle qui lui serait délivrée à sa majorité.

Didier, lui, avait été voir son frère à Paris. Au retour, il dit à Valentine:

— Si tu veux, nous ne parlerons plus de Gratien. Nous avons eu, lui et moi, une discussion extrêmement pénible, après laquelle il nous est impossible de nous revoir.

A la suite de ces paroles, le frère et la sœur eurent un long entretien, d'où l'un et l'autre sortirent très émus. Depuis lors, le nom de Gratien n'avait plus été prononcé entre eux, et, de même, celui de Ninon et de Laurent Bordès.

Une année s'écoula, pendant laquelle le vieux M. Bordès s'affaiblit beaucoup. Le dernier coup lui fut porté au moment des élections législatives, lorsqu'il vit son fils figurer, dans le Midi, au nombre des candidats radicaux-socialistes patronnés par la franc-maçonnerie.

— Un Bordès!... Seigneur, vous avez voulu me laisser voir ce jour! Que votre volonté soit faite!... Mais il me tue, le malheureux enfant!

Au jour du scrutin, il voulut, malgré sa faiblesse, se traîner jusqu'au bureau de vote de sa commune. Comme quelqu'un le reprenait de cette imprudence, il répliqua:

— Je peux bien sacrifier mon pauvre reste de vie pour ce grand devoir.

Au retour, il s'alita définitivement, et, quelques jours plus tard, il rendait à Dieu sa belle âme de chrétien sans reproche.

Toute la contrée suivit le cercueil du vieux M. Bordès, et une unanime louange salua ce mort qui avait été dans toute l'acception du mot un homme de bien.

... Mais Dieu n'arrêta pas là les épreuves qu'il destinait aux habitants des Nardettes

Une quinzaine de jours après le décès du grand-père, on rapporta à la ferme Laurent tué sur le coup en tombant de son char à bancs qu'avait entraîné un jeune cheval emporté.

Alexandre — blackboulé aux élections, en dépit de ses merveilleuses promesses — avait été avisé de la mort de son grand-père par un simple mot de Laurent, mais il n'était pas venu à l'enterrement. Cette fois, en recevant le télégramme de Ninon annonçant le mortel accident, il partit aussitôt et arriva aux Nardettes la veille des funérailles.

Mme Bordès, brisée de douleur, parut à peine s'apercevoir de sa présence. Il se montra très froid, mais correct, aida Ninon qui surmontait courageusement son immense chagrin pour s'occuper de tout et de tous, et feignit de ne pas s'apercevoir de l'attitude aucunement chaleureuse que prenaient à son égard parents et amis.

Valentine, en dépit de sa fatigue continuelle, vint assister à la triste cérémonie. Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même, ses yeux seuls semblaient vivre dans sa figure émaciée. Une mélancolie invincible planait sur ce jeune visage, augmentée encore ce jour-là par les larmes qui remplissaient les beaux yeux bleus.

Didier accompagnait sa sœur. Sur son visage maigri, on pouvait lire la douleur que lui causait la mort de l'excellent Laurent et le chagrin de la mère et de la sœur. Mais quand il s'approcha de Ninon pour lui serrer la main, ce visage devint rigide, et il détourna les yeux comme si la vue de la jolie physionomie altérée par la douleur lui était insoutenable.

Lorsque leurs amis et les quelques parents qui leur restaient se furent éloignés, Mme Bordès, Ninon et Alexandre se trouvèrent seuls dans la grande ferme dont le jeune maître avait disparu pour toujours.

Mme Bordès se tenait assise près d'une fenêtre, dans le vieux fauteuil de paille de l'aïeul, et ses yeux brûlés de larmes se fixaient vaguement sur la cour où s'ébattaient les volailles. Ninon, la tête appuyée contre son épaule, lui baisait de temps à autre le front, doucement, tendrement, comme pour lui dire: "Je suis là, je vous aime bien, et je voudrais tant pouvoir vous enlever cette douleur, mère chérie!"

Alexandre se promenait de long en large à travers la salle. Il semblait en proie à d'absorbantes réflexions, ainsi qu'en témoignait l'expression de sa physionomie.

Il s'approcha enfin du groupe formé par sa mère et sa sœur, et, prenant une chaise, s'assit en face d'elles.

— Je vais être obligé, à mon grand regret, de vous quitter pour repartir ce soir. Ma clientèle m'attend, et de plus ma femme est malade... Mais je voudrais auparavant savoir ce que vous comptez faire pour la ferme.

Mme Bordès balbutia:

— Oh! je ne puis penser encore à cela, si tôt après...

Un peu d'émotion vint adoucir la physionomie d'Alexandre. Il se pencha et prit la main de sa mère.

— Soit, n'en parlons pas encore. Le vieux Michol est très au courant, il saura diriger le travail, rien ne presse donc. Je reviendrai dans une quinzaine de jours, peut-être même avant, si ma femme est mieux.

— Qu'a-t-elle donc? interrogea machinalement Ninon.

— Elle ne s'est pas bien remise, depuis la naissance de notre petite Louise, et...

Mme Bordès et Ninon redressèrent simultanément la tête.

— Tu as un enfant?

— Oui, voilà près d'un an déjà. Je ne vous l'avais pas fait savoir, puisque vous aviez jugé bon de rompre tous rapports avec moi... Et surtout, j'ai dû céder sur ce point à l'opposition de ma femme, qui s'est montrée, je vous le dis sincèrement, très froissée de voir que vous la repoussiez.

Mme Bordès eut un geste vague. En ce moment, elle n'était pas en état de discuter... Alexandre, profitant habilement du malheur qui lui ouvrait de nouveau la maison des ancêtres, se montra si empressé près de sa mère et de sa sœur, que les deux pauvres femmes, brisées par la fatigue et le chagrin, en éprouvèrent une réelle consolation et lui dirent d'elles-mêmes au moment du départ:

— Reviens bientôt.

— Et apporte-nous la photographie de ta petite fille, ajouta Mme Bordès.

Une dizaine de jours plus tard, Alexandre apparaissait de nouveau aux Nardettes, pour y rester jusqu'à entière conclusion des affaires de succession.

Le vieux M. Bordès avait fait un testament avantageant Ninon et Laurent, à la suite du mariage de l'aîné. Nul doute que Laurent n'eût dans l'idée de faire de Ninon sa seule héritière, au détriment de celui qui avait renié tous les vieux principes de sa race. Mais il était mort sans avoir eu le temps d'écrire ses volontés, et Alexandre avait droit maintenant à part égale sur le bien de son cadet.

La question des Nardettes était le gros souci. Alexandre proposait carrément de vendre la ferme. Mme Bordès et Ninon sursautèrent d'indignation... Vendre la vieille demeure familiale, le cher logis où tous les ancêtres avaient vécu! Comment lui, un Bordès, pouvait-il avoir seulement cette pensée?

— Mais vous ne pouvez continuer à diriger vous-même cette exploitation ? fit observer Alexandre.

— Pourquoi pas? dit Ninon. Michol s'y entend très bien, il est très aimé des autres domestiques et saura bien les conduire. Puis, comme j'étais toujours avec grand-père, je suis au courant de bien des choses, je saurai surveiller un peu...

— Toi, pauvre Ninette? dit-il en enveloppant d'un regard de commisération un peu railleuse la délicate créature que cette série d'épreuves semblait avoir affinée encore. Quelle influence veux-tu qu'une enfant comme toi ait sur ces hommes?

— Oh! je ne suis plus une enfant! dit-elle gravement.

Et, de fait, l'expression rieuse et gaie de jadis semblait avoir fui à jamais des beaux yeux maintenant soucieux et méditatifs.

Ninon s'obstinant à vouloir conserver les Nardettes, Alexandre s'arrangea pour faire entrer dans la part de sa sœur la ferme et les terres en dépendant. Les deux femmes déclinèrent l'invitation qu'il leur adressa, une fois les affaires réglées, de venir passer quelque temps chez lui. Il partit, et Mme Bordès demeura seule avec Ninon dans le triste logis.

La jeune fille se mit courageusement à la direction de la ferme. De bons amis, cultivateurs aussi, l'aidaient de leurs conseils. Mais bientôt elle dut tout laisser pour se consacrer uniquement aux soins qu'exigeait la santé déclinante de sa mère. Mme Bordès ne pouvait se remettre du coup que lui avait porté la mort de son fils, et, après avoir traîné tout l'hiver, elle s'éteignit au printemps entre les bras de Ninon.

Alexandre accourut en recevant le télégramme de sa sœur. A l'enterrement, Ninon revit Didier. L'aîné des Larmy, ayant accompli son temps de service, s'occupait maintenant de la fabrique. Toujours amaigri, triste et froid, il eut envers Ninon la même attitude que l'autre fois, et disparut aussitôt la cérémonie terminée.

Il y eut encore de nouvelles affaires à régler. Alexandre très pressé, activait le notaire en prétextant des malades qui le réclamaient.

Il fallait aussi fixer le sort de Ninon. Maintenant, la jeune fille ne pouvait demeurer seule à la ferme.

— Il faudra te décider à la vendre, conclut Alexandre le jour où il aborda ce sujet.

— Vendre les Nardettes!... Oh! jamais! dit Ninon avec indignation.

Alexandre retint un geste d'impatience.

— Que veux-tu en faire, cependant? Les louer?... Ce sera du tracas continuel.

— C'est égal, elles seront encore à nous, et si plus tard, je puis y revenir...

— Il faudrait pour cela que tu épouses un campagnard, et tu peux faire mieux que cela... Je m'étais figuré que Didier avait un fort sentiment pour toi. Mais il me paraît s'être singulièrement éloigné maintenant.

Ninon, devenue toute pâle, ne répliqua rien. Alexandre continua:

— Peut-être avec sa fortune trouve-t-il ta dot trop mince. Sous les airs désintéressés qu'il affectait, il est sans doute plus pratique qu'un autre.

— Oh! non, bien certainement! protesta Ninon d'une voix sourde.

— Bah! bah!... Du reste, je ne l'en blâme pas. La vie est si horriblement difficile aujourd'hui!

— Pour ceux qui ne rêvent que luxe et bien-être. Mais Didier a des goûts très simples.

— Ce n'est pas comme Gratien, alors! Je l'ai revu dernièrement à Paris. Il a une installation charmante et mène une vie de fête continuelle.

— Quelle différence avec son frère! murmura Ninon.

Alexandre leva légèrement les épaules.

— Gratien est un bon garçon, très intelligent, mais qui trouve, non sans raison, que la vie est faite pour jouir.

— Non sans raison!... Oh! Alexandre!

Il donna une petite tape amicale sur la joue de sa sœur, et jugeant sans doute oiseux de discuter sur ce sujet, Alexandre poursuivit:

— Nous disons donc que nous allons chercher un locataire pour les Nardettes... Et toi, Ninette, je t'emmène à Paris où ma femme t'attend.

— Moi!... quitter Sarnay!... quitter le pays!

C'était le premier cri de douleur à la pensée de l'exil... Mais Alexandre n'eut pas de peine à lui faire comprendre qu'elle ne pouvait demeurer seule ici, et que sa place était au foyer de son frère.

Mme Alexandre Bordès lui avait écrit un petit mot, aimable et banal, où ne se laissait pas voir beaucoup de cœur. Alexandre avait du reste reconnu lui-même que sa femme n'était aucunement sensible.

— Elle trouve que cela nuit beaucoup à la santé, avait-il ajouté. Mais c'est une remarquable femme d'intérieur, douée en même temps d'une réelle intelligence, et qui m'aidera pour mon avenir politique.

Ninon, tout accablée encore par son chagrin, ne releva pas cette dernière phrase. Pressentant que sa belle-sœur et elle n'auraient rien qui les rapprochât, elle émit l'idée de se retirer dans un couvent de dames pensionnaires. Mais Alexandre se montra si fâché qu'elle n'osa insister.

Elle obtint cependant, sans difficulté, la permission de passer les premiers mois de son grand deuil chez de vieux amis de la famille, tout proche de Sarnay. Alexandre parut même satisfait de cet arrangement. Il fut convenu qu'au début de l'automne il viendrait chercher sa sœur pour l'emmener à Paris.

Un locataire fut vite trouvé pour le domaine des Nardettes, un des mieux cultivés de la contrée. Par un soir paisible, tout parfumé des douces senteurs qui s'échappaient du jardin fleuri, Ninon, le cœur gonflé de sanglots, quitta le cher vieux logis.

Elle n'y revint plus pendant cet été, il lui aurait été trop dur de le voir habité par des étrangers.

Vers la fin de septembre, elle reçut une lettre de son frère lui demandant de rester à Sarnay jusqu'au début de novembre, époque à laquelle il pourrait seulement venir la chercher, une affaire importante l'occupant en ce moment.

— C'est sa campagne électorale, sans doute? dit Mme Barbans, la vieille amie chez qui Ninon demeurait.

La jeune fille la regarda avec surprise.

— Sa campagne électorale?...

Mme Barbans se tourna vers son mari.

— Tu n'as donc pas dit à Ninon ce que tu avais vu hier sur le journal?

— C'est vrai, je n'y ai plus pensé ce matin!... Votre frère, ma chère enfant, se présente comme candidat dans une circonscription de l'Est — je ne me rappelle plus laquelle — pour remplacer un député mort il y a quelques mois.

— Oh! encore! murmura douloureusement Ninon. Et toujours sous la même étiquette?

— Toujours radical-socialiste, ma pauvre enfant, toujours blocard en plein!

Ninon pria beaucoup pour que la tentative d'Alexandre fût couronnée d'insuccès. Mais Dieu, dans ses impénétrables desseins, ne l'exauça pas, et M. Barbans rentra un matin chez lui, le journal à la main, en disant:

— Alexandre est élu.

Le nouveau député arriva à Sarnay un peu plus tard. Il fut assez intelligent pour ne pas étaler le contentement qui gonflait son cœur, et ne pas se formaliser de la froideur polie des Barbans. Seulement, il pressa le départ, ayant hâte de fuir ce coin de France encore infesté de cléricalisme et de préjugés stupides.

Un matin pluvieux, Ninon quitta le pays natal. Le jour où Didier lui avait dit adieu, elle avait senti qu'une page de sa vie venait de se terminer, une jolie page douce et lumineuse. Aujourd'hui, une autre, trempée de larmes, venait de tourner encore. Que verrait maintenant le feuillet blanc contemplé par Ninon avec un secret effroi?

Dieu seul le savait.

DEUXIEME PARTIE

— Alors c'est aujourd'hui que tu attends la jeune Chouanne, Jeanne?

En faisant cette interrogation, Edmond Bardonnier laissa échapper un petit rire ironique.

— Oui, Alexandre m'annonce son arrivée pour 5 heures avec sa sœur.

— 5 heures!... Les voilà qui sonnent. Si je restais pour faire connaissance avec cette charmante dévote?

— Si le cœur t'en dit... Je t'offre même de partager notre dîner.

— Merci beaucoup, mais je suis attendu à la maison... Dis donc, ça va t'amuser de déniaiser la petite?

Mme Jeanne pinça les lèvres qu'elle avait très minces.

— Alexandre prétendait me coller cette tâche, mais je lui ai fait comprendre que la chose se produirait toute seule, par le fait même du changement de milieu. La pauvre petite a été élevée dans des idées horriblement rétrogrades. Ici, elle trouvera les opinions les plus larges, la liberté morale la plus complète. Au premier moment, elle sera surprise, c'est inévitable. Mais bien vite elle trouvera cela charmant.

— C'est probable. Et vous lui ferez faire un bon mariage. Cent mille francs de dot, c'est assez bien pour qui n'est pas trop ambitieux... Elle est gentille, je crois?

— Jolie même, prétend Alexandre. Mais les voilà, il me semble...

Un bruit de voix se faisait entendre dans l'antichambre. Jeanne se leva et alla ouvrir la porte du petit salon où elle causait avec son frère. Derrière elle, Edmond s'avança curieusement, tout en tortillant la moustache rousse qui ornait son visage rond et coloré.

— Sapristi! oui, elle est jolie! murmura-t-il entre ses dents en apercevant l'arrivante.

— Jeanne, voici ma petite sœur, dit Alexandre.

Sans élan, Jeanne tendit la main à la jeune fille.

— Soyez la bienvenue, Ninon. Etes-vous très fatiguée?

La jeune fille répondit machinalement, tout en rougissant sous le regard trop admiratif d'Edmond.

— Tiens, tu es là, Edmond? dit Alexandre en tendant la main à son beau-frère. Ninon, je te présente un des frères de

Jeanne. Edmond Bardonnier, secrétaire particulier du ministre de la Justice.

Firmin Bardonnier, en bon père, avait eu soin de bien caser sa progéniture. L'aîné de ses fils venait d'être nommé préfet; Edmond, après avoir réussi péniblement à passer sa licence ès lettres, avait été pris comme secrétaire par le garde des sceaux, qui ne pouvait rien refuser à son copain Bardonnier. Ces honnêtes personnages estimaient qu'il convenait avant toute chose de songer à leur propre intérêt, beaucoup plus pressant que celui du bon peuple qui les avait envoyés au Parlement.

Jeanne emmena sa belle-sœur à la chambre qui lui avait été préparée.

— Je crois que vous serez bien ici, dit Jeanne en jetant un regard autour de la chambre claire et confortable. Du reste, s'il vous manque quelque chose, dites-le moi.

Ninon la remercia et demanda à voir le bébé. Sur un appel de Mme Bordès, une jeune bonne apparut, portant une frêle petite fille qui se mit tout d'abord à pleurer en voyant une étrangère. Mais quand le doux visage de Ninon se fut penché vers elle, quand la jeune fille l'eut prise entre ses bras, Louisette se calma et se laissa embrasser sans protester.

— Vous aimez les enfants, Ninon? demanda Mme Bordès.

— Beaucoup!

— Eh bien! vous pourrez vous amuser à vous occuper de Louisette! dit la jeune femme d'un ton de satisfaction.

Le dîner parut long à Ninon. La présence d'Edmond — celui-ci s'était ravisé et avait accepté l'invitation de sa sœur — l'intimidait et la gênait. Ce gros garçon trop aimable, et de mine suffisante, lui était dès le premier abord absolument antipathique.

D'ailleurs, sa belle-sœur elle-même ne lui plaisait qu'à demi. Petite, un peu boulotte, et très fraîche, Jeanne n'avait pas un physique désagréable, mais au regard, à l'intonation, à certain plissement des lèvres trop minces, on la devinait sèche et autoritaire.

En se trouvant seule dans sa nouvelle chambre, la jeune fille eut un moment d'invincible tristesse, les larmes se mirent à couler sur son visage fatigué. Une à une, toutes les épreuves de cette année écoulée se présentaient à son esprit, venaient raviver les blessures de son cœur: d'abord ce mystérieux assassinat de Mme Brénoux, cette étrange découverte du portefeuille de Didier... Puis la bizarre attitude du jeune Larmy, son adieu, et ce brisement de liens d'amitié qui dataient de toujours... Et ensuite la mort de ces êtres si chers qu'étaient le grand-père, Laurent, et la mère tant aimée...

Maintenant, une vie nouvelle s'ouvrait devant Ninon. Etant donné les opinions politiques et religieuses — ou plutôt antireligieuses — de son frère et de sa belle-sœur, elle prévoyait qu'elle aurait à lutter et à souffrir.

— Mon Dieu, ce qu'il vous plaira! dit-elle avec une ferveur résignée. Je suis bien petite et bien seule. Mais si vous êtes avec moi, je serai plus forte qu'eux.

. . . .

Comme elle l'avait dit à sa belle-sœur, Ninon aimait beaucoup les enfants. Aussi se mit-elle sans difficulté à s'occuper de Louisette, à la secrète satisfaction de Mme Bordès.

Jeanne n'était pas une mère très tendre. Elle aimait certainement sa petite fille, mais n'avait pour elle aucune de ces cajoleries dont sont ordinairement prodigues les jeunes mères. Aussi Louisette eut-elle vite fait de s'attacher à sa tante.

— Tu as tout ce qu'il faut pour faire une bonne mère de famille, Ninette, dit un jour Alexandre à sa sœur, en la voyant dans la salle à manger en train de dorloter le bébé qui gazouillait joyeusement. Il faut songer à te marier. Nous allons, Jeanne et moi, te chercher quelque gentil garçon.

Le doux regard de Ninon se voila.

— Je t'en prie, ne t'occupe pas de cela, Alexandre! Je ne songe pas du tout au mariage.

— Cette plaisanterie!... Prétendrais-tu rester célibataire?

— Je... je crois que oui, balbutia Ninon.

Son frère leva les épaules.

— Qu'est-ce que cette idée ridicule? Je ne suppose pas que tu aies la vocation religieuse?

— Non malheureusement! soupira Ninon

— Alors, quoi? Je ne dis pas que tu épouses le premier venu, mais nous te trouverons quelqu'un qui te plaira. Tu peux faire un beau mariage, Ninette.

Elle ne répliqua rien, ne voulant pas éterniser la discussion. Il était préférable de conserver ses forces pour le jour où il lui faudrait repousser les prétendants présentés par Alexandre et Jeanne.

Ell savait ce qu'ils seraient, ceux-là! Un beau mariage signifiait, pour Alexandre et pour sa femme, de la fortune, une position brillante ou promettant de le devenir. Quant à l'homme par lui-même, c'était question secondaire, et plus encore les qualités morales, les opinions de l'individu.

Depuis un mois qu'elle était chez son frère, Ninon avait déjà appris bien des choses. Jeanne, ayant déclaré que cette petite avait besoin d'être déniaisée, ne se gênait pas pour parler de tout devant elle. Ninon avait ainsi pu se convaincre combien, en nombre de cas, les réflexions de sa belle-sœur dénotaient une certaine absence de sens moral, et, lorsque la question de religion était en jeu, un fanatisme de sectaire.

Alexandre suivait sa femme dans cette voie. Il ne craignait rien tant que d'entendre rappeler ses pieux souvenirs d'enfance. Le fait advint un jour à Ninon, qui, dans le courant de la conversation, avait parlé d'un incident d'autrefois, du temps où son frère servait la messe à Sarnay. Edmond Bardonnier, qui se trouvait là, ricana:

— Tiens, tu ne nous avais pas raconté ça, Alexandre!

Les lèvres serrées, le Dr Bordès riposta:

— Ces mômeries sont depuis longtemps hors de ma mémoire, et je ne sais au fond de quel sac Ninon a été puiser cela!

Le regard douloureux de Ninon se leva vers lui...

— C'est au fond de mon cœur, qui garde bien, lui, nos chers souvenirs! dit-elle d'une voix vibrante. Je te plains, Alexandre, d'avoir la mémoire si courte!

Alexandre haussa les épaules, mais son visage avait eu une rapide contraction. Jeanne se mit à rire ironiquement, sans rien dire. Mais quand, un peu après le dîner, elle se retrouva seule avec son mari et son frère, Ninon s'étant retirée chez elle, elle s'exclama:

— Crois-tu, Edmond, que nous n'aurons pas affaire près de cette petite fanatique? Figure-toi qu'il lui faut sa messe tous les matins, du maigre le vendredi... Quant à cela, Alexandre, je te préviens que nous ne continuerons pas.

— C'est bien peu de chose, ma chère amie, avança le Dr Bordès.

Il aimait sa sœur, et, s'il n'avait été poussé par sa femme, aurait toujours évité de la contrarier.

— Peu de chose!... On voit bien que tu n'es pas maîtresse de maison! riposta aigrement Mme Jeanne. C'est un plat spécial pour elle, chaque vendredi.

— Il suffirait de faire des œufs pour tous, ce jour-là.

— Pas du tout, nous avons coutume d'en prendre aux repas du jeudi et du samedi, et je ne changerai rien à nos habitudes pour cette péronnelle.

— Bah! ma chère, deux œufs à la coque une fois par semaine ne donneront pas beaucoup de mal à ta cuisinière! fit observer Edmond.

— Comment, toi, tu voudrais que j'entre dans les vues de cette petite bigote? Ah! les hommes! Il suffit de deux beaux yeux pour leur faire tourner casaque!

— Permets, permets, ceci ne veut pas dire que j'approuve ses idées. Mais enfin, il me semble inutile de la contrarier pour si peu de chose.

— Je ne considère pas comme peu de chose son éducation à refaire. Ceci sera un premier pas.

Alexandre laissa faire sa femme. Et, dès lors, le vendredi, Jeanne eut bien soin de ne commander aucun plat pouvant permettre à sa belle-sœur de garder l'abstinence.

Avec sa santé demeurée délicate depuis les malheurs qui s'étaient succédé, Ninon aurait pu demander une dispense à son confesseur. En toute autre circonstance, elle l'aurait fait probablement. Mais elle se trouvait en face d'un parti pris irréligieux, d'une méchanceté savamment machinée, et, jugeant qu'elle devait en ce cas affirmer sa foi, elle s'abstint, chaque vendredi, de toucher à ces mets contraires à l'ordonnance de l'Eglise.

Elle ne céda ni aux sarcasmes de Jeanne, ni aux injonctions d'Alexandre, assez douces d'abord, irritées ensuite. Ils comprirent tous deux qu'ils avaient affaire à forte partie, et que cette délicate créature avait une âme énergique qui ne serait pas facilement domptée.

II

— Ninon, voulez-vous venir à la Chambre, aujourd'hui? Vous entendrez Alexandre, qui doit interpeller le ministre de l'Instruction publique.

La jeune fille leva vers sa belle-sœur son regard sérieux.

— Il ne s'agit pas d'une question religieuse, Jeanne?... Car, je vous avoue qu'il me serait pénible d'entendre mon frère parler contre tout ce que j'aime et respecte.

Jeanne leva les épaules.

— Que vous êtes ridicule!... Non, il s'agit d'une question d'instituteurs... Vous décidez-vous?

— Oui, je vous accompagnerai, dit Ninon.

Quand elles furent installées dans la tribune, Jeanne lui nomma les principaux parlementaires. Parmi ceux-là se distinguait Firmin Bardonnier bien reconnaissable à sa carrure, d'athlète, à son large visage blafard encadré d'une barbe rousse en éventail. Ninon n'avait eu encore occasion de le voir qu'une fois. Il était venu dîner le dimanche précédent chez son gendre, avec sa femme, petite blonde bien dodne, prétentieuse et sotte, que la situatiou de son mari gonflait d'orgueil. L'un et l'autre avaient fortement déplu à Ninon, malgré le compliment dont Firmin Bardonnier avait cru devoir la saluer à son entrée. Il en avait été de même de Louisa, leur plus jeune fille, une blonde sans fraîcheur, excessivement poseuse, toute pétrie de science et regardant de ce fait du haut de sa grandeur cette petite Ninon qui avait modestement passé son brevet simple.

Dans cette enceinte remplie de physionomies inconnues, ce fut un plaisir pour Ninon d'apercevoir le sympathique et franc visage de M. de Marnis, parmi le groupe des députés de droite. C'était quelqu'un du pays, du cher pays d'Anjou. Jadis, quand il était un très jeune homme, il entrait souvent à la ferme, et s'amusait comme un enfant avec Ninon, toute petite fille alors. Ou bien, il faisait avec Alexandre et Laurent de joyeuses parties à travers les prés... Laurent l'avait en grande amitié, mais Alexandre, tout en se sentant flatté d'être traité en égal, lui, fils de cultivateurs, par le jeune vicomte, ne pouvait au fond le souffrir. D'instinct, l'aîné des Bordès avait toujours détesté toutes les supériorités, fussent-elles dues à la naissance, à la fortune, ou à l'intelligence.

Devenus adversaires politiques, M. de Marnis et lui ne se voyaient plus en dehors de l'arène parlementaire. Mais Ninon était toujours restée en relations amicales avec le châtelain de Gauges et sa jeune femme. Avant de quitter Sarnay, elle avait été au château dire adieu à la vicomtesse, et celle-ci l'avait invitée avec beaucoup d'instance à venir la voir à Paris.

Mais Ninon se demandait maintenant si on lui permettrait d'entretenir ces relations affreusement réactionnaires et cléricales.

Le discours d'Alexandre fut assez terne. Il n'était pas orateur, et le ministre n'eut pas de peine de réfuter, avec une ironique finesse, les arguments présentés par lui.

En sortant du Palais-Bourbon, Jeanne s'arrêta un long moment pour causer avec des amies. Ninon regardait les allants et venants, cherchant à reconnaître ceux que lui avait nommés sa belle-sœur. Elle aperçut M. de Marnis, qui causait avec un homme âgé, de mine bienveillante et distinguée. Au passage, il la salua discrètement.

— C'est vous que ce Monsieur salue, Ninon? demanda avec surprise Mme Bordès.

— Oui, c'est le vicomte de Marnis, notre député, que nous connaissons depuis toujours.

— Ah! oui, je me souviens qu'Alexandre m'avait dit cela, autrefois.

— Il est avec le duc de Mansac, dont le fils est son intime ami, dit une grosse dame qui était la femme d'un important personnage politique. Voilà un vieux qu'on ne peut parvenir à débarquer, dans son coin de province arriérée! Ces imbéciles d'électeurs tiennent à leur duc, il faut voir ça! Mais espérons qu'après sa mort nous y arriverons plus facilement.

— De qui souhaitez-vous la mort, Madame? demanda une voix masculine douce et un peu traînante.

Ninon se retourna vivement, et un cri de surprise lui échappa à la vue de Gratien Larmy.

Lui aussi avait eu un geste d'étonnement, et sa physionomie fatiguée, creusée par les veilles et par la vie de plaisirs, parut s'éclairer tout à coup.

— Ninon!... ici! Quelle surprise!

— Et vous, Monsieur, vous voilà enfin revenu à Paris? interrogea Jeanne tout en répondant au salut du jeune homme.

— Oui, pour tout l'hiver, je l'espère... J'étais allé reprendre un peu de forces dans un séjour de quatre mois chez un ami, en Ita'ie, ajouta-t-il en s'adressant à Ninon, en manière d'explication.

— Etiez-vous malade, Gratien?

— Oui, un peu. Je toussais beaucoup à la fin de l'hiver dernier. Mais maintenant c'est fini, je vais très bien... Et vous, Ninon?

— Moi, dit Ninon tristement, je n'irais pas trop mal, si... si je n'avais encore tant de chagrin!

Une ombre d'émotion passa sur la physionomie de Gratien.

— Oui, vous avez eu tellement d'épreuves, pauvre Ninon!... Mais heureusement, vous avez trouvé de nouvelles affections, chez Alexandre...

— Tiens, Monsieur Larmy!

Louisa Bardonnier s'avançait, suivie de sa mère. Un peu de rose montant à ses joues procurait à son visage un éclat inaccoutumé, tandis qu'elle donnait à Gratien une poignée de main.

Pendant que le jeune homme échangeait quelques mots avec les nouvelles arrivantes, Ninon l'examinait et fut frappée du changement qui s'était opéré en lui. Oui, il avait été malade... Il devait même l'être encore, en dépit de son assurance. Elle remarqua aussi son rire saccadé et railleur, et l'air de fatuité dédaigneuse qui existait déjà autrefois chez lui, mais qu'elle retrouvait bien accentué maintenant.

— Vous viendrez nous voir un de ces jours? demanda Mme Bordès, quand le jeune homme prit congé d'elle.

— Certainement, je vous ferai ma visite de retour... Au revoir, Ninon. Je suis heureux de vous retrouver à Paris.

Il salua et se dirigea vers l'élégante petite automobile qui l'attendait devant le Palais-Bourbon.

— C'est votre ami d'enfance, paraît-il? dit Mlle Bardonnier d'un ton aigre-doux.

— Oui, et même un parent éloigné. Son frère et lui étaient nos inséparables compagnons pendant leurs séjours à Sarnay.

— Il ne parle jamais de ce frère. Sont-ils brouillés?

— Je ne sais... Ils avaient un caractère et des goûts très dissemblables. Peut-être s'est-il produit quelque froissement entre eux.

— Celui-ci est charmant ... Avez-vous remarqué comme il s'habille bien?

— Non, je n'ai pas fait attention, avoua Ninon.

Louisa eut une moue méprisante à l'adresse de cette petite provinciale qui n'avait pas été éblouie par la mise pleine de recherche et l'élégance de manières du parfait Parisien qu'était Gratien Larmy.

Tandis que Ninon reprenait le chemin du retour avec sa belle-sœur et les dames Bardonnier, il lui revint à l'esprit la singulière demande en mariage de Gratien, jadis, près de la rivière. En le revoyant, elle n'avait même pas songé à cette courte scène qu'elle avait considérée comme un enfantillage de tout jeune homme. Maintenant plus que jamais, elle considérait sous cet aspect la demande de Gratien. Lui, qui ne songeait qu'au plaisir, aurait été le premier las d'une promesse de fiançailles avec Ninon Bordès, paisible et sérieuse, précocement mûrie par le malheur.

Et devant les yeux soudain voilés d'une brume d'émotion passa la mince silhouette de Didier, son visage énergique, un peu grave quand le sourire ne l'éclairait pas, ses beaux yeux si doux pour ceux qu'il aimait.

Oh! celui-là!... pourquoi avait-il fui?... Pourquoi?...

— Vous marchez comme une somnambule, Ninon, dit Jeanne. Est-ce la rencontre de M. Larmy qui vous rend si rêveuse?

La jeune fille rougit un peu en voyant le sourire ironique des trois dames.

— Peut-être, car il a fait revivre en moi tous mes souvenirs d'autrefois, riposta-t-elle tranquillement.

— Il a été élevé très chrétiennement, n'est-ce pas? dit Louisa Bardonnier.

— Oh! certes!

Mlle Bardonnier eut un rire moqueur.

— Eh bien! il a fameusement changé! Il en dit de belles de votre religion!

— Oh! est-ce possible! murmura douloureusement Ninon.

— Demandez à Jeanne.

— Oui, c'est exact, appuya Mme Bordès. Ce n'est pas lui qui vous encouragera dans

vos idées, Ninon.

La jeune fille ne répliqua rien à cette pointe de sa belle-sœur. Mais, à dater de ce jour, elle fit chaque soir une prière spéciale pour Gratien, en offrant à Dieu à l'intention de cette âme coupable les petites épreuves de chaque jour.

III

Ninon revit Gratien deux jours plus tard, au dîner auquel Jeanne et Alexandre l'avaient invité.

— Que je vous annonce une bonne nouvelle, Ninon! dit-il gaiement. Ou plutôt, non devinez!

— Je ne suis pas très forte sur ce chapitre, Gratien.

— Cherchez un peu, voyons... Tenez, je vais vous aider... Quelqu'un que vous aimez bien va venir habiter non loin de Paris...

— Valentine?

Le visage de Gratien eut une crispation.

— Mais non... C'est de Mélite qu'il s'agit. Son mari est envoyé en garnison à Versailles.

— Oh! quel bonheur!

Une sorte de lueur heureuse passa dans le regard de Gratien à la vue de la joie qui éclairait le joli visage de Ninon.

— Vous voilà contente? Moi aussi, du reste.

— C'est bien à toi que ton beau-frère doit ce changement, fit observer Alexandre.

— Oh! je l'ai facilement obtenu du ministre, avec lequel je suis très intime.

— Ta sœur doit être heureuse, je suppose?

— Ravie!... Le climat de son petit trou là-bas, ne convenait pas aux bébés.

Pendant le dîner, Ninon dut subir les assiduités du gros Edmond, son voisin de table. En face d'elle, Louisa, très élégante, très en verve, causait avec Gratien. Celui-ci lui donnait la réplique de ce ton à la fois nonchalant et légèrement ironique qui lui était particulier; mais à certains instants, il devenait distrait, et son regard contrarié se posait un moment sur Edmond pour se reporter ensuite plus longuement, et en s'adoucissant beaucoup, sur Ninon si jolie dans sa robe de deuil.

Après le dîner, il essaya de se rapprocher de la jeune fille. Mais Louisa l'accaparait tout à fait, et ce ne fut qu'un peu avant de quitter les Bordès qu'il put échanger quelques mots avec Ninon.

Au premier moment, cette dernière avait été heureuse de revoir ce camarade d'enfance, pour lequel elle avait eu une affection réelle, bien que non comparable à celle que lui inspirait Didier. Mais maintenant, elle comprenait que tout les séparait. Jeanne ne s'était pas fait faute de lui apprendre la vie très peu exemplaire que menait Gratien, et ce soir Ninon avait ressenti un douloureux brisement de cœur en devinant qu'il avait renié même jusqu'aux croyances de son enfance.

Dès lors, que pouvait-il y avoir de commun entre elle et lui? Et que lui importait la promesse que sa voix doucereuse avait murmurée à son oreille:

— Je viendrai quelquefois pour vous voir, Ninon, et causer du cher passé avec vous.

A quoi bon, puisqu'ils ne se comprendraient pas?

. . . .

Ninon, à qui Mélite avait écrit un petit mot plein d'affection pour lui annoncer son arrivée, avait formé le projet de se rendre le plus tôt possible près de son amie. Mais Louisette étant tombée malade, et Jeanne ayant pris la grippe, elle fut retenue au logis, de telle sorte que ce fut Mélite qui, un jour, arriva chez Alexandre, en compagnie de son mari.

Elle apprit à Ninon que la santé de Valentine déclinait chaque jour. La jeune fille demeurait l'hiver dans le Midi, avec une parente. Didier, quand les affaires de la fabrique lui en laissaient le loisir, allait passer quelque temps près d'elle.

— Lui aussi est si changé! Non au point de vue de sa santé, toujours bonne; mais il est grave et absorbé.

— Il l'a toujours été, fit observer Ninon, dont le cœur battait un peu plus vite.

— Pas tant que maintenant. Et il s'occupe d'œuvres charitables, il dépense santé et argent pour le prochain.

— C'est vraiment une âme d'élite, ajouta le lieutenant Bersier. Valentine est aussi bien charmante, et si résignée!

— Oui, étrangement résignée! murmura Mélite. On dirait même, parfois, qu'elle est heureuse de sentir la mort qui la guette.

— Oh! Mélite, est-ce que vraiment? s'écria Ninon.

— Oui, hélas! sa vie est en danger! Si tu voyais comme elle est changée! Du reste, tu pourras t'en rendre compte. En revenant du Midi, vers le milieu d'avril, elle s'arrêtera quelques jours chez nous, et tu viendras, naturellement?

— Oh! oui, promit Ninon.

Jeanne, très souffrante encore, s'excusa de ne pas retenir M. et Mme Bersier à dîner. Mais Mélite déclara qu'elle attendait Ninon la semaine suivante, pour passer toute une journée avec elle.

— Et tu sais, je compte que tu viendras très souvent, chuchota-t-elle à l'oreille de son amie, en l'embrassant.

— Je ne demande pas mieux... Si on me le permet.

— Comment, ne serais-tu pas libre?

— Je dois éviter de froisser ma belle-sœur, et s'il ne lui plaisait pas que...

— Je voudrais bien voir cela!... Tu t'adresseras à Alexandre...

— Alexandre n'est pas le maître, Mélite.

La jeune femme sourit en jetant un malin coup d'œil vers son mari qui causait près de la porte avec le Dr Bordès.

— C'est un peu comme chez moi, alors... Il faut savoir conduire ces messieurs doucement, sans en avoir l'air, vois-tu, Ninette. Quand tu seras mariée, je te donnerai ma recette... Sera-ce bientôt dis, chérie?

Les lèvres de Ninon tremblèrent légèrement.

— Je ne me marierai pas, Mélite.

— Oh! de quel air sérieux tu dis cela!... Tu as le temps de revenir sur cette résolution, va, mignonne.

Quand Ninon se trouva seule, elle songea tristement:

— Elle va aussi chercher à me marier! Faudra-t-il que je lutte encore contre les instances de cette bonne amie?... Oh! mon Dieu, il me semble tellement impossible de pouvoir jamais songer au mariage!

... Ninon put se rendre la semaine suivante à Versailles. Jeanne, qu'irritait secrètement sa tranquille fermeté pour la continuation de ses pratiques religieuses, avait bien essayé de contrecarrer ce projet, mais Mélite écrivit une lettre si pressante, demandant la visite de son amie, que Mme Bordès n'osa apporter plus longtemps des entraves au désir de Ninon.

Les Bersier habitaient une jolie villa avenue Jeanne-d'Arc. Mélite avait fort coquettement arrangé sa demeure, et se trouvait très heureuse.

— Ah! si je n'avais pas le souci de ma pauvre Valentine, soupira-t-elle, en revenant s'asseoir au salon, après avoir fait visiter la villa à Ninon. Et Gratien aussi m'inquiète. Le voilà qui se remet à tousser. Je lui ai conseillé une fois de plus de se soigner, d'adopter une vie plus tranquille. Généralement il répond: "La jeunesse est pour s'amuser." Cette fois j'ai été surprise en l'entendant répliquer: "Oui, ce serait bon, en effet."

— Mais comme il a changé d'idées, Mélite!

— Ah! tu t'en es déjà aperçue? Avec nous, il ne laisse pas trop paraître ses nouvelles opinions. Mais chez Alexandre il se trouve dans son milieu... Car toi aussi tu as la même épreuve avec ton frère! Combien il doit être dur de te trouver en contact avec cette famille Bardonnier!

— Oui, très dur, je l'avoue. Jusqu'ici, ils se sont montrés assez convenables, en évitant à peu près les sujets de conversation qui pourraient me froisser trop fortement. C'est Alexandre, je pense, qui le leur aura demandé! Mais je sens que cela ne durera pas. Jeanne sera d'ailleurs la première à les engager à ne pas se gêner.

— Vraiment, serait-elle si mauvaise?

— Son but est de m'amener à abandonner toute pratique religieuse. Mais je suis résolue à me montrer très ferme; je vois que cela seul réussit près d'elle... Puis, si la vie devient trop difficile chez Alexandre, je puis demander à être émancipée, comme me l'a expliqué M. de Marnis avant mon départ — car j'ai toujours prévu que nombre de difficultés m'attendaient dans cette maison où les opinions diffèrent totalement des miennes.

— Oui, ce serait la meilleure solution... Tu pourrais te retirer dans un couvent de dames pensionnaires. Mais le mieux, vois-tu, Ninette, serait encore un bon mariage.

Ninon prit la main de son amie.

— Amie chérie, si tu m'aimes vraiment, ne me parle plus de cela.

— Voyons, Ninette, ce n'est pas sérieux! Veux-tu donc te faire religieuse?

— Je ne me sens pas la vocation, pour le moment du moins. Mais je suis bien décidée à ne pas me marier.

Mélite, à part elle, songea:

— Voici qui est bien étrange! Ninon qui ne veut pas se marier, Didier qui refuse les plus beaux partis et déclare vouloir demeurer célibataire. Autrefois, ils avaient une extrême affection l'un pour l'autre. Aujourd'hui, Didier ne s'informe même plus des nouvelles de sa petite amie, et quand je lui ai parlé d'elle, la dernière fois que je l'ai vu, il a pris sa figure de marbre. Que s'est-il donc passé entre eux?

L'après-midi, les deux amies visitèrent Versailles, que Mélite ne connaissait qu'imparfaitement, et Ninon pas du tout. Comme, au retour de Trianon, elles descendaient du tramway, elles virent sortir de la cour de la gare Gratien, qui leur adressa de loin un salut amical, tout en s'avançant rapidement.

— Je viens te demander à dîner, Mélite.

— Une très bonne idée, mon ami! Tu t'es donc rappelé que je comptais recevoir aujourd'hui la visite de Ninon?

— Mais oui, et c'est pour elle que je viens, cette fois.

— C'est gentil à vous, Gratien, dit Ninon. Mais je vais en profiter pour vous gronder. Mélite m'a dit que vous toussez encore?

— Oui, cela me reprend un peu. Mais ce n'est rien, rien du tout! Et ce docteur qui voudrait m'envoyer dans un sanatorium, je ne sais sur quelle cime de la Suisse! Je n'y vivrais pas un mois!

— Cependant il faut vous soigner!

— Me soigner... Oui, je m'y soumettrais encore, mais pas comme cela! Pas tout seul au milieu d'étrangers!

— C'est la meilleure méthode, pourtant, fit observer Mélite.

— Pas pour moi. Il me faudrait... Mettons, que je sois marié, que j'aie une charmante petite femme qui me soigne bien...

Tout en causant, ils s'étaient mis à marcher, remontant la rue Duplessis dans la direction de la rue de Béthune. Gratien parlait d'une voix un peu basse, en regardant droit devant lui...

Mélite eut un vif mouvement de surprise.

— Tu songerais à te marier, Gratien? Mais alors, raison de plus pour te soigner sérieusement! Il n'est pas nécessaire que ta femme soit dès le début une garde-malade.

— Une garde-malade! Oh! non, ce n'est pas cela que je veux dire! Elle serait là pour la joie de mes yeux, pour m'encourager à la patience. Je ne suis pas bien malade, Mélite, il me faudrait simplement user de ménagement pendant un an ou deux. Mais seul, je n'en ai pas le courage.

— Eh bien! cherche, mon ami!... Ou peut-être as-tu trouvé déjà?

Il eut un geste évasif, et un peu de toux survenant en ce moment, lui évita une réponse qui semblait l'embarrasser.

Quand Ninon, le soir, se trouva seule dans sa chambre elle se demanda pourquoi la présence de Gratien lui avait été presque désagréable. Jamais elle n'avait remarqué comme aujourd'hui l'expression voilée de ce regard, qui faisait dire au vieux M. Bordès: " On ne peut vraiment savoir ce que ce garçon-là a dans l'idée..." Jamais, non plus, elle n'avait été frappée comme ce soir des ombres bizarres, des tressaillements passant sur cette jeune physionomie creusée par les excès de la vie, au simple rappel de faits insignifiants du passé, au seul nom de Didier, par exemple.

Ninon savait, par Mélite, que Didier et Valentine ne voyaient plus Gratien. Mme Bersier n'avait jamais pu connaître, par aucun d'eux, la raison de cette brouille.

— Nous avons eu une discussion après laquelle il nous était impossible de nous revoir.

Telle avait été la réponse de Didier et de Gratien à leur sœur.

— Il faut que ce soit quelque chose d'extrêmement sérieux, avait ajouté Mélite en racontant ce fait à Ninon, car Didier n'est pas homme à se brouiller pour un rien avec son frère. On ne peut donc penser à une question d'intérêt, car, outre qu'il ne pouvait, à ma connaissance, en exister aucune entre eux, Didier aurait tout cédé plutôt que de briser avec son frère. Il n'y aurait qu'une question intéressant l'honneur. Mais en ce cas, pourquoi Didier ne me l'aurait-il pas fait connaître?

IV

Ninon passa un pénible hiver. A mesure que Jeanne voyait échouer tous ses efforts pour l'amener à abandonner sa religion, elle s'irritait contre sa jeune belle-sœur, et multipliait les sourdes persécutions. Louisa l'encourageait en dessous. Les attentions de Gratien pour Ninon, qu'autorisait leur amitié d'enfance, le charme très visible qu'exerçait sur lui la jeune fille sans le chercher et sans même s'en apercevoir, avaient attiré sur la pauvre Ninon la haine de Mlle Bardonnier, qui s'était prise pour Gratien d'une folle passion et s'exaspérait en le voyant demeurer insensible à ses avances. Elle ne manquait aucune occasion de la froisser péniblement, soit en raillant la religion ou en abordant des sujets qu'elle savait devoir déplaire à l'âme si délicate de Ninon.

Vers le milieu d'avril, M. et Mme Bordès firent une absence de quelques jours, pour se rendre en Normandie chez un parent de Jeanne. Alexandre n'avait plus de clientèle — il n'en avait jamais eu beaucoup, d'ailleurs, — et se trouvait de ce côté complètement libre. La politique absorbait une partie de son temps.

Ninon se trouva donc seule avec la petite Louisette... Un matin, voyant le temps s'annoncer assez beau, elle résolut de se rendre à Versailles avec l'enfant, pour voir Mélite qui avait été souffrante quelque temps auparavant. Elle partit vers 10 heures, et, un peu avant 11 heures, elle sonnait à la villa Albine.

La femme de chambre l'introduisit dans le salon... Mais sur le seuil, Ninon s'arrêta, le cœur battant à coups précipités...

— Didier! balbutia-t-elle.

Le jeune homme se leva vivement du siège qu'il occupait près de Mélite. Il était devenu mortellement pâle, à la vue de Ninon... Mélite, avec un cri de surprise, s'élançait vers son amie.

— Quelle bonne idée d'être venue aujourd'hui! Valentine et Didier sont arrivés hier soir du Midi. La pauvre chérie se repose

un peu, mais elle sera bien heureuse de te voir tout à l'heure.

Didier s'avançait, il prit la petite main frémissante qui lui était tendue en disant d'un ton calme et froid:

— En effet, ce sera une vraie joie pour notre pauvre malade qui vous a toujours tant aimée.

Ninon, dominant son émotion, s'informa des nouvelles de Valentine. Elles étaient, hélas! fort mauvaises! La jeune fille semblait irrémédiablement condamnée.

— Pauvre, pauvre Valentine! dit Ninon, les larmes aux yeux. Et cette maladie lui a pris subitement, sans raison aucune!

Didier détourna un peu les yeux, et la pâleur se fit plus intense sur son visage.

Peu après, la femme de chambre de Valentine vint annoncer que sa jeune maîtresse était éveillée. Ninon et Mélite montèrent aussitôt près de la malade. A la vue de Ninon, une lueur douloureuse passa dans les beaux yeux fatigués de Valentine, et ses lèvres murmurèrent:

— Pauvre Didier!

Elle accueillit son amie avec la même tendresse qu'autrefois.

— Tu ne m'en veux pas, chérie, de n'avoir répondu qu'une fois à tes charmantes lettres? dit-elle quand Ninon fut assise près de son lit. J'écris très difficilement, je suis très vite fatiguée... Puisque te voilà, raconte-moi un peu ta vie, là-bas, chez Alexandre.

— Ma vie! murmura douloureusement Ninon? Valentine, je me demande si je pourrai continuer à demeurer chez mon frère.

Et, devant ses deux amies attentives et sympathiques, Ninon laissa déborder son cœur blessé par les basses persécutions dont elle était l'objet.

— Pauvre petite amie! murmura Valentine en pressant la main qu'elle tenait entre les siennes. Comment sortir de là?

— Le meilleur moyen, je le lui répète, serait le mariage! s'écria Mélite. Mademoiselle ne veut pas en entendre parler... Pourtant, Ninon, je connais un jeune officier, charmant...

— Je t'en prie! dit Ninon en l'interrompant du geste. Je t'avais demandé de ne plus me parler de cela.

— Certainement... mais je te trouve si peu raisonnable...

Valentine dit doucement:

— Ne la tourmente pas, Mélite. Dieu saura bien, un jour, lui montrer sa voie.

Au déjeuner, Ninon revit Didier... Comme tous les souvenirs de jadis affluaient en sa présence! Mais où était le Didier d'autrefois? Sauf l'expression toujours si loyale, si élevée, on ne le retrouvait guère dans ce jeune homme froid et grave, au regard absorbé et mélancolique.

Mais elle aussi, n'avait-elle pas changé? Où était la rieuse Ninon, l'oiseau chanteur des Nardettes? Il n'y avait plus qu'une jeune fille sérieuse, précocement mûrie par les épreuves, et portant au cœur une angoisse sourde qui lui enlevait toute possibilité de rêves d'avenir.

Mélite essaya d'aiguiller l'entretien sur les souvenirs du passé. Mais Didier le fit dévier aussitôt en se mettant à parler de sa fabrique. Il avait eu l'été précédent une menace de grève, que son énergie seule avait empêchée d'aboutir. Chez lui, toutes les réformes sociales raisonnables étaient accomplies, ou à la veille de l'être. Il projetait même, pour cette année, d'organiser la participation aux bénéfices.

— Tes ouvriers doivent t'adorer, je suppose? lui dit en souriant son beau-frère.

— Ils m'aiment pour la plupart, en effet ... Mais il y a toujours des mécontents. C'est une rude tâche que d'être chef d'industrie, va, mon ami!

— C'est égal, elle est préférable encore au métier militaire par le temps qui court! dit amèrement le jeune officier. Plus de discipline en bas, l'odieux favoritisme, l'injustice la plus criante en haut. Et surtout l'espionnage qui vous suit partout, qui compte vos pas et démarches, pour vous dénoncer ensuite triomphalement... "Officier clérical et réactionnaire. Feint des sentiments républicains qu'il n'éprouve pas." Et toutes les amertumes, toutes les souffrances morales qu'il faut avaler! Sans parler des angoisses patriotiques!

Une âpre douleur vibrait dans l'accent du lieutenant; son visage irrégulier et accentué, un peu froid à l'ordinaire, se transformait sous l'empire de l'émotion.

Et cette émotion poignante saisissait aussi Didier, Mélite et Ninon, car eux aussi vibraient jusqu'au plus profond du cœur en songeant aux malheurs de la patrie.

— Je ne m'explique pas, mon ami, comment tu as pu parvenir à cette garnison de Versailles réservée aux grands protégés du gouvernement? fit observer Didier au bout d'un instant de silence.

— Je ne l'ai pas demandée... Voici ce qui s'est passé: Mélite, en écrivant un jour à Gratien, lui dit incidemment que le climat de notre petite ville était fort défavorable aux enfants et à moi-même, que nous nous y déplaisions beaucoup. "Paul va demander son changement, ajoutait-elle, mais l'obtiendra-t-il? En tout cas, il est probable qu'on nous enverra encore dans quelque trou. Vincennes ou Versailles ne sont pas pour nous!" Trois mois plus tard, je recevais avis que j'étais nommé à Versailles. Tu juges de ma stupéfaction!... Gratien obtenu du ministre cette nomination.

Il parut à Ninon qu'une ombre descendait dans les prunelles bleues de Didier. Jusqu'à la fin du repas, il demeura presque silencieux, et il s'éloigna aussitôt en prétextant des affaires qui l'appelaient.

— Mais tu reviendras assez tôt pour dire adieu à Ninon? demanda Mélite.

— Je l'espère... En tout cas, je vous dis au revoir, Ninon.

Leurs mains se serrèrent faiblement... Tout était bien fini de l'intimité d'autrefois, Ninon l'avait compris en face de ce Didier correct et froid, qui n'avait pas eu une fois un rappel du passé.

Ninon resta deux heures encore près de Valentine. Elles parlèrent des Nardettes, de M. Larmy, des épreuves qui avaient atteint coup sur coup Ninon. Mais pas une fois Valentine ne prononça les noms de Didier et de Gratien.

— Ce sera sans doute la dernière fois que tu me verras, chérie, dit Valentine, quand son amie prit congé d'elle.

Ninon essaya de protester, bien qu'au fond, hélas! elle n'eût guère de doutes sur la fin prochaine que laissait prévoir l'extrême changement physique de la malade.

Valentine secoua la tête:

— Je sais que je n'ai plus que quelques mois à vivre. Peut-être passerai-je l'été... mais l'automne verra ma délivrance.

— Quoi! Valentine, as-tu hâte de quitter ce monde?

— Hâte, non, à cause de celui que je laisserai seul... Autrement, que puis-je désirer de mieux que d'aller rejoindre tous ceux que j'ai aimés?... Pourtant, si la volonté divine me fait souffrir plus longtemps, j'accepte tout, car il y a une âme que je voudrais tant sauver!... Oh! pauvre, pauvre âme qui s'enfonce dans le crime!

Elle s'interrompit en voyant entrer Mélite qui portait la petite Louisette Bordès. Elle caressa l'enfant en murmurant:

— Toi aussi, tu es une pauvre petite!... Comment t'élèveront-ils, ces malheureux qui n'ont plus de croyances et si peu de morale!

Les deux amies s'embrassèrent longuement. Valentine lui dit tendrement:

— Je prierai pour toi, pauvre chérie, afin que tu aies un peu de bonheur. Si ma vie, que j'offre si volontiers à Dieu, pouvait donc obtenir que...

Elle n'acheva pas, mais enveloppa son amie d'un long et affectueux regard, en laissant échapper un soupir.

Mélite reconduisit Ninon jusqu'à la gare. En route, elles causèrent de Valentine, et Mélite confirma ce que la malade avait dit à Ninon.

— Elle est perdue, et elle le sait, notre pauvre sœur. Elle paraît presque heureuse

de mourir, Ninon! Il n'y a que la pensée de laisser Didier seul qui la préoccupe. Notre pauvre Valentine!... Et dire que ce malheureux Gratien, lui aussi, va peut-être suivre le même chemin!... Je suis très inquiète, Ninon; voici plus d'un mois que je n'ai reçu de ses nouvelles. L'as-tu vu à Paris?

— Non, voici longtemps aussi. Je n'en ai même pas entendu parler par Alexandre ni par les Bardonnier.

— Serait-il plus malade? En ce cas, il devrait me faire écrire.

— Je demanderai à Alexandre de s'informer, si tu veux?

— Oui, tu seras bien gentille, Ninette. Je suis vraiment tourmentée à son sujet, et si je n'avais été si souffrante moi-même, je me serais rendue chez lui.

Ninon quitta Versailles sans avoir revu Didier. Sans doute, expliqua Mélite, s'était-il trouvé retardé par ses affaires... Mais autrefois, quels prodiges de célérité n'aurait-il pas accomplis pour se trouver quelques instants de plus avec sa petite amie!

Ah! oui, tout était fini, bien fini de ce cher "autrefois"!

En rentrant chez elle, Mélite rencontra Didier qui arrivait sans se hâter.

— Elle est partie?... Je me suis retardé, et en arrivant ta femme de chambre m'a dit que vous étiez à la gare...

— Tu aurais pu te dépêcher un peu plus, Didier! Ce n'est vraiment pas gentil pour Ninon! A peine le déjeuner fini, tu la quittes, et tu ne peux même pas te trouver là au moment de son départ!

Il ne répondit pas... Mélite glissa tout à coup sa main sous son bras...

— Voyons, Didier, qu'y a-t-il donc entre vous? Jadis, vous aviez une tout autre attitude l'un envers l'autre...

— Nous étions des enfants alors, dit-il. Ces manières de camarades ne sauraient convenir aujourd'hui.

— Que tu es exagéré, mon ami! Gratien, lui, n'est pas si...

Elle s'interrompit en se rappelant soudain la brouille des deux frères.

Mais Didier avait eu un brusque mouvement, une lueur d'angoisse et de colère brilla dans son regard...

— Gratien?... Gratien voit Ninon? dit-il d'une voix brève, où passait comme une anxiété terrible.

— Quelquefois, oui. Il est très lié avec Alexandre... Pourquoi cela semble-t-il t'effrayer?

Didier passa la main sur son front où perlaient des gouttes de sueur.

— Un mariage avec un être tel que lui serait le malheur de cette enfant, dit-il d'une voix rauque.

— Quelle idée as-tu là! Gratien la traite comme une amie d'enfance, voilà tout. Du reste, Ninon sait ce qu'il vaut, et n'accepterait jamais un mari de ce genre... Et de plus, Didier, Gratien est très malade.

— Oui, je sais... murmura-t-il. Que Dieu lui accorde la grâce du repentir!

En rentrant à la villa, Didier monta chez Valentine. A l'entrée de son frère, elle tourna vers lui ses grands yeux cernés, qui exprimaient une tendresse et une compassion infinies.

— Mon Didier!... Pauvre frère, tu as souffert un peu plus aujourd'hui!

Il vint s'asseoir près du lit et appuya son front sur sa main.

— Oui, j'ai souffert! dit-il d'un ton bas et douloureux. Ma Ninon bien-aimée! Dans sa gravité mélancolique, elle est plus charmante encore qu'autrefois. Pauvre petite amie!

La main de Valentine se posa sur la tête de son frère, et, pendant quelques instants, ils demeurèrent silencieux, une lourde tristesse pesant sur eux.

Valentine dit enfin:

— Mon Didier, quand je ne serai plus là, tu seras bien seul!

Il redressa la tête.

— Chère sœur, Dieu seul sait combien tu me manqueras! Je me lancerai plus avant encore dans ma tâche religieuse et sociale, je me donnerai tout entier à mes ouvriers. Dans l'accomplissement de mon devoir, je trouverai la paix du cœur. Quant au bonheur, ce sera pour là-haut, où tu m'attendras, ma Valentine.

— Oui, en priant pour toi... et pour "lui"... Didier, toi non plus, tu n'oublieras pas "sa" pauvre âme?

La pâleur de Didier parut s'accentuer encore, son visage se crispa...

— Si je n'étais pas chrétien, je "le" haïrais! dit-il d'une voix sourde. Mais je suis le disciple de celui qui a pardonné à ses bourreaux et... je lui pardonne, je prierai pour lui, je te le promets, Valentine.

V

Un homme fort ennuyé, c'était en ce moment Edmond Bardonnier. Compromis dans une affaire de trafic de décorations, il se trouvait pour l'instant en désagréable posture. Les journaux daubaient sur son compte, fouillaient dans sa vie privée, dévoilaient les pots-de-vin reçus, montraient en un mot sous toutes ses faces le peu estimable rejeton de Firmin Bardonnier.

Ce matin-là, Edmond, furieux d'un article de journal dont la cinglante ironie emportait littéralement le morceau, se précipita chez son beau-frère pour le lui communiquer. L'auteur de cet article était un vieux républicain, quelque peu ami du Dr Bordès depuis que celui-ci l'avait soigné dans une maladie grave. Au reste, leurs opinions différaient en ceci que M. Blon prêchait et pratiquait une large tolérance pour les convictions d'autrui, en même temps qu'un très vif patriotisme, tandis qu'Alexandre s'était rangé dans le parti des sectaires et des destructeurs de la France.

Or, Edmond voulait obtenir de son beau-frère qu'il allât faire des reproches à son insulteur, ce qu'il jugeait beaucoup plus prudent que de les adresser lui-même, M. Blon, en dépit de son âge, ayant encore la réputation d'un escrimeur émérite.

Dans le cabinet d'Alexandre, il trouva Ninon qui causait avec son frère. La jeune fille se levait pour se retirer, lorsque le Dr Bordès dit:

— Tiens, Ninon, Edmond va pouvoir nous donner le renseignement que tu désires... Sais-tu ce que devient Gratien Larmy, Edmond?

— Larmy? Il garde la chambre depuis plus d'un mois. Ce garçon-là est poitrinaire au dernier degré.

— Vous l'avez vu, Monsieur? interrogea Ninon.

— Oh! il y a déjà quelque temps!

— Je ne m'explique pas comment il n'a pas écrit à sa sœur.

— C'est bien simple! Son médecin veut l'envoyer dans un sanatorium; il sait que sa sœur sera du même avis, et, comme il ne veut pas de cela, il se garde bien de l'avertir de l'aggravation de son état.

— Mais, cependant, il faudrait qu'il se soigne!

— Ça le regarde!... Tout le monde ne lui porte pas le même intérêt que vous, Mademoiselle Ninon! ajouta Edmond avec une sorte de ricanement.

Elle riposta:

— Il serait vraiment triste que cet intérêt n'existât pas de ma part, envers ce compagnon de mon enfance!

Ninon prenait parfois un certain air qui en imposait malgré tout à l'insolent personnage. Il ne répliqua rien, et Ninon sortit du cabinet de son frère, dans l'intention d'écrire aussitôt à Mélite pour lui faire part de l'état de son frère.

A la porte de sa chambre elle rencontra Jeanne, qui voulait lui parler.

Il s'agissait de ce que Ninon redoutait depuis longtemps: une demande en mariage.

— C'est le Dr Morier, que vous connaissez, car il a dîné plusieurs fois ici... Un garçon très intelligent, qui arrivera fort bien.

Oh! de cela, Ninon ne doutait pas! Elle avait entendu un jour le jeune médecin développer ses théories d'arriviste, pour qui le malade n'est qu'un instrument de fortune, plus ou moins ménagé selon le revenu qu'il représente. De ce jour, le Dr Morier, qui lui était jusque-là indifférent, lui avait inspiré une profonde antipathie.

Aussi, sans hésiter, répondit-elle à sa belle-sœur:

— Je vous remercie, Jeanne. Mais ce Monsieur ne me plaît pas.

— Vous êtes difficile, ma chère! Réellement, ce parti serait très avantageux pour vous.

— Peut-être, mais, je le répète, le Dr. Morier me déplaît. Du reste, je suis trop jeune pour songer au mariage...

— Trop jeune!... à dix-huit ans passés!

et dans votre position d'orpheline surtout! C'est-à-dire que vous devriez être la première à me presser de vous trouver un parti, pour vous voir libre et en possession d'un foyer!

— Libre! murmura Ninon. Pensez-vous donc que le mariage donne la liberté? Pour moi, je n'y vois que des devoirs, plus ou moins lourds, selon que celui que nous choisissons est pour nous une aide, un conseil, ou qu'il nous faut souffrir de ses fautes et de ses défauts.

— Etes-vous ridicule, ma pauvre Ninon! C'est dans vos livres de piété que vous avez pris cela?... Des devoirs!... Avant tout, nous avons des droits...

— Oui, le droit de nous dévouer, dit doucement Ninon.

Jeanne leva les épaules.

— Nous dévouer!... Vieilles sornettes, cela! J'aurais voulu que vous entendiez l'autre jour ce conférencier, Auguste Barlet...

— Auguste Barlet?... Je connais ce nom... C'était un Angevin, un jeune écrivain d'un assez grand talent, paraît-il, mais qui l'employait fort mal.

— Cela dépend du point de vue! Barlet est un fervent apôtre du divorce... A sa dernière conférence, il a parlé des droits de la femme. C'était exquis!

Ninon ne put s'empêcher de sourire.

— Ecoutez, Jeanne, je vais vous apprendre quelque chose... Les Barlet sont des parents de la famille Larmy, c'est ainsi que j'ai connu celui-là. Eh bien! ce défenseur des droits de la femme est marié, et il n'y a pas d'époux plus despotique, pas de femme plus annihilée que la sienne, à tel point qu'elle doit, chaque mois, présenter à son seigneur et maître tous ses comptes, et justifier de la moindre dépense.

Cette révélation déconcerta Jeanne Bordès.

— Ah! vraiment, murmura-t-elle. Il parle pourtant fort bien! Pour en revenir à notre sujet, vous refusez ce pauvre Morier?

— Oui, Jeanne.

— C'est dommage!... Mais nous vous chercherons autre chose.

Ninon savait bien que tout ne serait pas fini là! Jeanne ne cachait pas beaucoup son secret désir de se débarrasser d'elle le plus tôt possible.

Comme la période du plus grand deuil était passé pour Ninon, elle obligeait la jeune fille à assister aux dîners que donnait assez fréquemment le député à ses amis politiques. Jeanne, qui n'avait pas de goûts très mondains, était en revanche très fière de ses talents de maîtresse de maison, et aimait à recevoir des hôtes autour d'une table bien ornée, où l'on servait des mets délicats qui faisaient une réputation aux dîners d'Alexandre Bordès.

C'était là une nouvelle épreuve pour Ninon, condamnée à entendre énoncer des opinions qui blessaient ses convictions les plus chères, et à se voir présenter de temps à autre un jeune homme qui, peu après, devenait un prétendant à sa main, et dont Jeanne lui vantait les mérites.

Invariablement, Ninon répondait par un refus... Et chaque fois, la colère de Mme Bordès montait d'un degré, ses récriminations se faisaient plus violentes.

Enfin, un jour, Jeanne entra chez sa belle-sœur, l'air triomphant...

— Cette fois, Ninon, vous ne direz pas non! Savez-vous qui vient de demander votre main à Alexandre? M. Mouvon, ce riche négociant que vous avez vu plusieurs fois ici... Quel mariage inespéré pour vous! Il est millionnaire, et en outre, c'est un homme sérieux, et ses quarante ans vous seront une garantie de bonheur.

Ninon ne put retenir un geste las.

— Ni lui ni un autre... Je vous en prie, Jeanne, ne me parlez plus de mariage!

Cette fois, Jeanne s'emporta complètement. Eh quoi? Ninon pensait-elle qu'elle allait demeurer indéfiniment chez son frère? Elle devrait avoir la délicatesse de se marier le plus tôt possible, pour libérer Alexandre et Jeanne de cette charge morale, et de la gêne qu'elle était dans leur existence... Ainsi, cette année, ils projetaient de faire un voyage dans le Tyrol. Louisette serait confiée pendant ce temps à sa grand'mère. Mais Ninon?... Que ferait-on d'elle?... Sans compter que ses habitudes cléricales pouvaient nuire à Alexandre!

Tout cela, agrémenté de termes blessants, était lancé sans ménagements à la face de Ninon.

Redressant fièrement la tête, bien que son pauvre cœur battît de douleur et d'humiliation, la jeune fille répondit lorsque Jeanne s'arrêta, à bout de souffle:

— Ne vous inquiétez pas, je ne gênerai pas vos projets. Je me retirerai dans une maison de dames pensionnaires, non pas seulement pour l'été, mais pour y rester à demeure, puisque je vous dérange ici.

— C'est ça, vous poserez pour la persécutée!... Non, non, vous reviendrez ici, jusqu'à ce que nous vous ayons mise sous la tutelle d'un mari. Nous permettrons seulement que vous demeuriez comme dame pensionnaire pendant notre absence, puisqu'il n'y a pas d'autre moyen.

Cette scène avait émotionné Ninon. Après le départ de sa belle-sœur, les larmes se mirent à couler. Oh! quoi que prétendît Jeanne, elle ne resterait pas l'hiver prochain dans cette demeure! En attendant sa majorité, elle demanderait l'émancipation...

Ninon sentait qu'elle n'était pas à sa place dans cette demeure, où tout froissait ses croyances et sa délicatesse de conscience.

Se sentant lasse et triste, elle mit son chapeau et se dirigea vers l'église, peu éloignée. C'était là qu'elle avait puisé durant cet hiver la force de supporter la vie pénible que lui faisait Jeanne, et de résister intrépidement aux assauts qui lui étaient livrés.

Quand elle revint au logis, la femme de chambre lui remit une lettre de Mélite, à qui elle avait écrit récemment pour avoir des nouvelles de Valentine et de Gratien.

"La pauvre Valentine s'en va lentement, répondait la jeune femme. Elle est à Angers, où j'ai été la voir il y a quelques jours. Elle est admirablement résignée, c'est une sainte!... Quant au malheureux Gratien, j'ai réussi à obtenir qu'il vienne passer quelque temps chez nous, où nous le soignerons le mieux possible. Notre médecin ne me cache guère que son état est très grave, presque désespéré. Il voudrait l'envoyer en Suisse, et, à défaut du sanatorium qui épouvante Gratien, le voir installé avec nous dans un châlet, à une haute altitude. Mais il n'en veut pas entendre parler. C'est un entêtement de malade, dont aucun de nous ne peut avoir raison.

"Si cela t'est possible, viens donc nous voir? Gratien m'a dit hier: "Je serais tellement content si Ninon venait me faire une visite!" Peut-être même pourrais-tu obtenir qu'il devienne plus raisonnable?

"Je clos ma lettre, car je l'entends tousser, et je vais voir s'il n'y a pas moyen de le soulager. Il souffre beaucoup, le pauvre ami!

"Bien tendrement à toi, ma Ninette.

"MELITE BERSIER."

Après quelques instants de réflexion, Ninon murmura:

— J'irai demain. Il faut avoir compassion de ce pauvre malade... et puis, Gratien s'est toujours montré un excellent ami, lui! ajouta-t-elle avec une sourde amertume.

VI

Une brise tiède agitait le feuillage des arbustes, et, sur le sol éparpillait les dernières fleurs de l'acacia rose qui était un des ornements du jardin de la villa Albine. Quelques pétales s'égaraient jusqu'à Gratien, assis près de la maison, enveloppé d'une couverture d'où ressortait son visage pâli et maigri.

Le jeune homme avait un livre à la main, mais il ne lisait pas. Son regard se perdait dans l'allée, toute bordée de fleurs.

Par la fenêtre ouverte de la salle à manger lui arrivait de temps à autre le son de la voix un peu chantante de Mélite.

Une porte s'ouvrit au bout d'un moment, et la voix du lieutenant Bersier demanda:

— Pas de lettre d'Angers, Mélite?

— Si, Didier a écrit. Il n'y a ni mieux, ni plus mal... Tiens, voilà sa lettre — son billet, plutôt. Il est très occupé, par suite

des améliorations qu'il fait opérer dans la fabrique, et de la caisse de retraite qu'il va fonder.

— Voilà un homme comme je les comprends!... Aller en avant, accomplir son devoir en dépit des découragements, des ingratitudes... Quelle belle nature que celle de ton frère, Mélite!

— Oui, bien belle! Il est dommage qu'il y ait chez lui cette sorte de mélancolie si étrange chez un homme tout jeune, bien portant, pourvu des dons de la fortune.

— C'est d'autant plus singulier que tu m'as dit qu'il n'avait pas toujours été ainsi.

— Oh! pas du tout! Il était sérieux, mais très gai. Si tu l'avais entendu avec Ninon Bordès!... Pauvre Ninon, en voilà une encore qui ne rit plus bien souvent, je crois! ... Tiens, Paul, j'avais toujours cru qu'il y aurait plus tard un mariage entre eux! Ils s'aimaient tant, ces deux enfants-là! Didier ne cherchait que les occasions de faire plaisir à sa petite amie, et elle, de son côté, lui cédait aussitôt qu'il lui faisait comprendre que ses désirs étaient déraisonnables. Au contraire, elle se montrait despote pour Gratien, qui ne lui résistait jamais et flattait tous ses petits défauts... Mais malgré tout, ce n'était pas ce dernier qui était le préféré.

La voix de Mélite s'était un peu baissée en prononçant ces dernières phrases... Mais, néanmoins, elles parvinrent aux oreilles très fines de Gratien, qui écoutait du reste attentivement. Les pommettes du jeune homme s'empourprèrent, une lueur mauvaise jaillit de ses yeux qui s'enfonçaient dans l'orbite.

— Le préféré! murmura-t-il. Oui, c'était lui... Mais, maintenant?... Qui sait?

Il prit dans une poche de son veston une petite glace. Un long moment, il se contempla... Certes, son visage blême et amaigri portait les traces de la terrible maladie qui le minait, mais il gardait toujours ses traits fins, sa soyeuse moustache châtain clair, ses yeux très beaux...

Un sourire de satisfaction courut sur ses lèvres.

— Je ne suis pas encore à faire peur!... Et si Ninon m'aimait, je guérirais vite... Quelle petite femme exquise ce serait là? Elle me rendrait plus sérieux, plus...

Son visage se contracta tout à coup, ses doigts amaigris se crispèrent sur la couverture...

Devant ses yeux un peu dilatés, il semblait qu'une vision atroce passait...

— Moi!... moi!... bégaya-t-il.

Le timbre électrique de la porte d'entrée résonna à ce moment... Du vestibule parvint une exclamation joyeuse de Mélite:

— Ah! te voilà, chérie!

Puis, la douce voix de Ninon:

— Je viens passer quelques heures près de toi et de Gratien.

Subitement, la physionomie de Gratien s'était transformée. Elle rayonnait maintenant d'un éclat joyeux. Le jeune homme jeta au loin la couverture, et, se mettant debout, s'avança d'un pas qu'il essayait de raffermir vers le vestibule, au fond duquel se tenaient Mélite et Ninon.

— Gratien, tu sais bien que le docteur a ordonné le repos absolu! s'écria Mme Bersier. Ninon t'aurait excusé de la recevoir sans te déranger.

— Vous êtes un très mauvais malade, Gratien! dit la jeune fille. Je vais encore vous gronder, cette fois-ci.

— Oh! faites, faites, Ninon! De vous j'accepte tout... Mais j'étais si heureux en entendant votre voix que, ma foi, j'ai envoyé tout promener!

Il y avait un si réel bonheur dans son regard que Ninon se sentit émue en songeant que sa visite procurait une satisfaction à ce pauvre malade qu'on disait, hélas! condamné!

Ils s'assirent tous trois dans le jardin.

— Grondez-le une fois de plus, Ninon! dit la jeune femme. Croyez-vous qu'il refuse obstinément de se servir d'une chaise longue!

— On a l'air trop malade! Un fauteuil est bien suffisant!

— Non, on ne se repose pas aussi bien, je vous assure, Gratien.

— Peut-être... Mais cela ne me dit rien, Ninon...

On discuta quelque temps, puis Ninon obtint enfin la promesse que Gratien essayerait la chaise longue.

— C'est bien pour vous faire plaisir, Ninon, ajouta-t-il de son accent câlin. Mais vous me feriez marcher sur la tête, petite amie!

Ninon se rendit compte que Gratien ne se croyait pas aussi gravement atteint qu'il l'était en réalité. Il parlait d'aller passer le mois d'août à Cabourg, et comme sa sœur se récriait:

— Oui, tu voudrais m'emmener sur quelque cime déserte! Merci bien! Peut-être ferai-je le sacrifice de Cabourg, trop mondain, mais je trouverai un autre endroit où je ne serai pas entièrement sevré de distractions.

— Quel être déraisonnable tu fais, mon ami! Le docteur a prescrit une haute altitude...

— Tu m'ennuies, avec ton docteur! Je ne veux pas aller m'enterrer vivant dans quelque trou alpestre!

— Mais Saint-Moritz ou Zermatt, par

exemple?

— Non, non, non! Les glaciers, c'est bon à voir un jour, deux jours, et puis on en est écrasé!... Ne me parle plus de cela, Mélite!

Mme Bersier jeta un coup d'œil de détresse vers son amie.

La main de Ninon se posa doucement sur celle de Gratien.

— Vous ne voulez donc pas guérir, Gratien? dit-elle d'un ton sérieux.

— Quelle question!... Mais si, je désire passionnément recouvrer la santé!

— Alors, pourquoi ne faites-vous rien pour cela? On vous demande le sacrifice d'aller passer quelques mois à l'air pur de hautes cimes, et vous ne pouvez même pas l'accomplir!

— Ajoute à cela qu'il ne sera pas seul, car je me suis offerte à demeurer là-bas jusqu'à la fin de l'été, dit Mélite.

— Ninon, n'essayez pas de changer ma résolution! Si vous veniez avec nous, peut-être...

Ninon se mit à rire:

— Il est peu probable que vous me retrouviez de ce côté, Gratien... Au fond, je ne sais trop ce que je ferai cet été, ajouta-t-elle avec un accent de mélancolie.

Sur les interrogations de ses amis, elle raconta alors la dernière scène dont l'avait gratifiée Jeanne. Au souvenir des dures paroles de sa belle-sœur, les larmes remplirent ses yeux.

— La mauvaise femme! dit Gratien, dont les yeux brillaient de colère. Vous ne pouvez plus rester avec elle, elle vous rendrait la vie intenable.

— J'en ai peur!... D'autre part, elle prétend me garder sous sa coupe tant que je ne serai pas mariée. Je vais pourtant tâcher d'obtenir d'Alexandre qu'il me laisse vivre dans un couvent comme dame pensionnaire. S'il refuse, je verrai à me faire émanciper.

— Pauvre Ninon! dit Mélite avec compassion. C'est à cause de tous ces ennuis que tu as si triste mine!

— Vous auriez autant besoin que moi de l'air de la montagne, Ninon! s'écria Gratien. Tenez, si vous voulez venir avec nous, j'accepte de m'en aller à Saint-Moritz!

— Ninon, prends-le au mot, dis oui bien vite!

— Mais je ne puis me décider comme cela, tout de suite!

— Si, si!... Dites-moi que vous viendrez, Ninon!

Cette idée s'était emparée de Gratien, et, en voyant ses pommettes s'empourprer, ses yeux briller sous la poussée de la fièvre, Ninon comprit qu'elle ne devait pas refuser aussitôt, sous peine de provoquer chez le malade une agitation préjudiciable à son état.

— J'en parlerai à Alexandre, je vous le promets, Gratien.

— Je ne veux pas de refus, vous savez!... Et nous partirons bientôt, pour bien profiter de notre séjour là-bas.

— Ce que c'est que ces pauvres malades! dit Mélite en allant un peu plus tard reconduire son amie jusqu'à la grille de la villa. Il y a deux heures, il ne voulait pas entendre parler de Saint-Moritz, maintenant, si on l'écoutait, nous partirions demain.... Mais, Ninette, tâche de venir avec nous! Tu l'as vu, c'est à cette condition seulement qu'il consentira à obéir à cette prescription du docteur.

— Au fond, je ne vois pas ce qui m'en empêcherait. Je suis libre, puisque ma belle-sœur m'a déclaré que je la gênais. J'en parlerai à Alexandre, et je t'écrirai demain ma réponse.

Comme le prévoyait Ninon, elle ne rencontra aucun obstacle chez son frère et sa belle-sœur. Ce voyage était une solution qui débarrassait Jeanne de la jeune fille, pour trois mois au moins.

— Je ne pense pas que le pauvre garçon en revienne vivant! dit Alexandre en hochant la tête. Ce voyage me semble inutile, au point où il en est, paraît-il.

— Son médecin a encore un rien d'espoir, m'a dit Mélite. Il faut tout tenter, et, puisqu'il accepte de se rendre là-bas, se dépêcher d'en profiter.

— Et puis, vous serez là pour le convertir, à ses derniers moments, dit la voix moqueuse de Jeanne. Je pense, du reste, que Mme Bersier sait ce qu'elle fait, en vous adjoignant à elle comme garde-malade.

Ninon ne releva pas la réflexion de sa belle-sœur, et, bien vite, elle s'en alla commencer ses préparatifs de départ.

VII

Gratien semblait satisfait de se trouver à Saint-Moritz. Il passait ses journées sur la terrasse du chalet loué par Mélite, tournant le dos aux glaciers dont la masse blanche l'écrasait, prétendait-il. Ninon avait réussi à lui faire adopter la chaise longue, et elle seule parvenait à obtenir qu'il se forçât un peu pour manger.

Tant qu'elle était près de lui, il ne paraissait jamais s'ennuyer. Mais en son absence, sa physionomie devenait maussade, et, plusieurs fois, saisi d'un accès d'impatience, il se leva malgré les objurgations de sa sœur en murmurant farouchement:

— Je ne guérirai pas!... Je sens bien que je ne guérirai pas!

Car, Mélite, sous les réponses évasives du médecin qui venait voir le malade deux fois par semaine, avait bien compris qu'il ne fallait guère conserver d'espoir! Mais, dominant sa tristesse, elle s'occupait à remonter le jeune homme, sans y réussir, généralement. Ninon seule avait ce pouvoir. En sa présence, Gratien semblait toujours moins malade, et le sourire venait souvent entr'ouvrir ses lèvres pâlies.

Ninon se sentait pénétrée de pitié pour ce pauvre être qui s'en allait vers la tombe, et il était doux à son cœur de chasser pour quelques instants la terrible obsession de la fin prochaine que Gratien lui avait dit un jour le poursuivre sans cesse, quand elle n'était pas là.

Ils étaient depuis une dizaine de jours à Saint-Moritz, lorsqu'un soir, une dépêche arriva à l'adresse de Mélite. La jeune femme la décacheta hâtivement, et jeta une exclamation douloureuse.

— Oh! ma pauvre Valentine!

— Mélite, est-ce que... Est-ce que c'est fini? demanda la voix tremblante de Ninon.

— Oui, ce matin... Elle est morte presque soudainement...

Mélite s'interrompit tout à coup... Gratien, devenu livide, s'affaissait dans une syncope.

Quand il revint à lui, il était si faible que sa sœur envoya chercher le médecin. Celui, ci fit quelques prescriptions et, en sortant dit à Mme Bersier qui l'accompagnait:

— Il faudrait tâcher de lui éviter les émotions de ce genre. Il paraît très frappé par la mort de sa sœur.

— Malheureusement, la dépêche m'ayant été apportée devant lui, je n'ai pu éviter de lui apprendre la douloureuse nouvelle.

Naturellement, Mélite ne pouvait songer à quitter son frère pour se rendre aux obsèques de Valentine. Elle écrivit à Didier une longue lettre, à la fin de laquelle elle ajouta ces mots: "Ninon, qui pleure beaucoup la chère Valentine qu'elle aimait tant, me charge de te dire toute la part qu'elle prend à ton chagrin, pauvre frère."

Pendant quelques jours, Gratien demeura sombre et taciturne. C'est à peine si, lorsque Ninon paraissait, son regard s'éclairait un peu.

— Il aimait vraiment beaucoup la pauvre Valentine, disait Mélite à Ninon. Comme il s'est toujours montré assez égoïste, je ne l'aurais pas cru capable de tant s'affecter.

Peu à peu Gratien redevint comme auparavant, avec seulement, de temps à autre, de courts accès de mélancolie noire, dus sans doute, pensaient sa sœur et Ninon, à l'absence de toute amélioration dans son état.

Un matin, Ninon, en revenant d'une promenade, entendit, sans qu'elle s'en doutât, une femme, qui habitait le chalet voisin du leur, dire à son mari, en parlant de Gratien, dont la toux parvenait en ce moment à leurs oreilles:

— Il va traîner un peu, et s'en ira à la chute des feuilles, pauvre garçon.

Le cœur de Ninon se serra de pitié. Quoi! dans deux mois peut-être, le malheureux pourrait n'être plus de ce monde!...

En arrivant sur la terrasse du chalet, Ninon trouva Gratien épuisé par son accès de toux. Il sourit à la jeune fille, et tendit la main en lui faisant signe d'y mettre la sienne.

— Comme cela... j'aurai... plus de force.

La toux se calma bientôt, le pauvre corps si maigre, cessant d'être secoué, se laissa aller sur la chaise longue dans une impression de relatif bien être, tandis que Mélite, réprimant son émotion, faisait disparaître les mouchoirs tachés de sang.

La jeune femme s'éloigna peu après. Elle avait fort à faire, étant obligée de partager son temps entre son frère et ses enfants. Ceux-ci, bien que toutes les règles de la plus stricte hygiène fussent observées autour de Gratien, étaient pour plus de prudence complètement séparés de leur oncle, et leur surveillance en était rendue d'autant plus fatigante pour Mélite.

Ninon demeura assise près du malade.

Le regard de la jeune fille errait sur les glaciers étincelants. Elle n'était pas comme Gratien, elle aimait toute cette blancheur qui lui reposait singulièrement l'esprit, en y jetant comme un reflet de l'infinie beauté divine. Oui, vraiment, il n'y avait que Dieu, Dieu seul sur qui l'âme pût vraiment s'appuyer, sans crainte qu'il manquât, Dieu seul à qui Ninon, dans la tristesse de son jeune cœur souffrant, pût dire avec une confiance éperdue:

— Vous m'aimez, Seigneur, je le sais, et c'est pour toujours... Et moi je m'abandonne à vous pour l'éternité.

— A quoi pensez-vous, Ninon?

Elle tressaillit légèrement et abaissa son regard sur le malade. Les yeux bleus, très grands ouverts, se posaient sur elle, brillants et inquiets.

— Mais vous êtes un peu curieux, Gratien! dit-elle avec un sourire. Cependant, je veux bien vous répondre qu'en présence de ce magnifique spectacle de la nature, je pensais à l'Auteur de toutes ces merveilles.

— Ah! bon! murmura-t-il.

Il semblait tout à coup rassuré et ferma de nouveau les yeux... Mais au bout de cinq minutes, ils se rouvrirent et Ninon les vit de nouveau se fixer sur elle.

— Voilà bientôt deux mois que nous sommes ici, et je ne vais pas mieux... au contraire. Ninon, je vais mourir bientôt.

— Quelle idée... Gratien! Saint-Moritz en a guéri d'aussi malades que vous.

Mais il secoua la tête.

— Je sens que je m'en vais. Cette toux me tue... Et pourtant je... j'ai peur de mourir.

Ses yeux se dilataient de terreur.

— J'ai peur, j'ai peur!... Oh! Ninon, quand vous n'êtes pas là, surtout! je vois des choses terribles, je...

Il s'interrompit, suffoquant, les yeux hagards.

— Gratien, je vous en prie, ne vous agitez pas ainsi! dit Ninon effrayée. Si vous tenez à guérir, tâchez d'être calme, d'éloigner de vous cette trop grande crainte... Ah! si vous vouliez essayer de revenir à vos croyances d'autrefois, mon pauvre ami, je suis certaine que vous envisageriez avec moins de terreur ce moment du passage du temps à l'éternité, qui peut nous saisir les uns ou les autres à tout tournant de la vie!

— Vous savez bien que je ne crois plus, dit-il d'une voix morne et lassée.

— Ce n'est pas vrai!... Non, ce n'est pas vrai, Gratien! Vous n'avez jamais cessé de croire... Vous avez essayé seulement de vous le persuader.

Il ne rép ndit pas, et abaissa un instant sur ses yeux ses longues paupières... Il les souleva tout à coup, glissa un regard inquiet et hésitant vers le visage de Ninon attristé et un peu pensif...

— Ninon, vous souvenez-vous de ce que je vous ai demandé un jour près de la rivière?... Un jour où vous avez si cruellement ri?...

Elle fronça un peu les sourcils.

— Pourquoi rappeler cela, Gratien? J'avais oublié cette folle idée qui vous prit ce jour-là...

— Moi, je ne l'ai pas oubliée, Ninon!... Si vous m'aviez répondu autrement, si vous m'aviez donné l'espoir de vous posséder un jour, ma vie aurait été tout autre... et je ne serais pas aujourd'hui un malheureux condamné à mort!

Ninon retira brusquement sa main de celle de Gratien.

— Alors, vous pensez que c'est ma faute? ... Mais je ne pouvais pas, Gratien... Nous n'étions que des enfants...

Un rire rauque s'échappa des lèvres de Gratien.

— Dites donc franchement que vous en aimiez un autre!... Un autre qui ne s'est pas soucié de vous, lui!

Ninon se leva, frémissante...

— Taisez-vous, Gratien! Je ne veux pas que vous me parliez de cela!

Il lui saisit la main.

— Ninon, pardonnez-moi!... Je n'ai pas voulu vous faire de peine... Oh! non, car moi je vous aime tant! Ah! ce n'est pas moi qui aurais dédaigné le don de votre cœur, si vous m'aviez accordé cet inappréciable bonheur!

Elle voulut dégager sa main, mais celle de Gratien la serrait fébrilement...

— ... Oui, c'est vous qui teniez entre vos mains mon bonheur. Et maintenant encore... Si vous vouliez adoucir mes derniers jours, m'aider à franchir le terrible moment qui m'épouvante!... Oh! Ninon, si vous vouliez devenir ma femme, pour ne plus me quitter jusqu'au dernier instant!

Elle regarda Gratien avec des yeux dilatés par la stupéfaction.

— Je... ne vous comprends pas! balbu-

tia-t-elle.

— Oh! je sais que c'est fou, ce que je vous demande là! Mais je vais mourir, Ninon!... Et on accorde tout à ceux qui vont mourir! Faites-moi l'aumône de quelques jours de votre vie pour adoucir les derniers moments de celle qui va finir!

Une supplication brûlante s'échappait de ses prunelles, où tout ce qui lui restait de vie semblait se concentrer.

— Oh! que me demandez-vous là! murmura Ninon éperdue.

— Ne me dites pas non! Ce sera le seul vrai bonheur de mon existence... Et je me laisserai guider par vous, Ninon, vous ferez de moi ce que vous voudrez, vous me parlerez tant qu'il vous plaira de ce que vous croyez, de tout ce que vous aimez.

Etait-il possible que Dieu lui mit ainsi entre les mains le salut de cette âme?... Et à ce prix?

Un frisson de révolte la secoua. Ah! comme Mélite avait raison de parler de l'égoïsme de son frère!

Et pourtant, si elle pouvait ainsi faire du bien à sa pauvre âme?...

— Ninon répondez-moi! ... Dites-moi vite que vous consentez! Vous serez la lumière de mes derniers jours... Vous m'empêcherez d'avoir trop peur...

— Je ne puis répondre ainsi... Il faut que je réfléchisse, Gratien, balbutia-t-elle.

— Non, non, dites tout de suite!... Ayez pitié... Ayez pitié de moi!

Ces mots glissèrent entre ses lèvres décolorées... Et voilà que la terrible toux revint de nouveau, secouant son pauvre corps épuisé. "Pas d'agitation, pas d'émotions." avait recommandé le médecin... Mais comment Ninon aurait-elle pu lui éviter celles-ci, nées de son étrange désir?... Et maintenant, que pouvait-elle faire pour lui, en dehors des remèdes habituels, trop souvent impuissants à calmer ces horribles quintes?

Mais les yeux douloureux et suppliants, semblaient pourtant lui dire:

— Si vous vouliez, je souffrirais moins!

Et ce regard était si éloquent qu'elle y répondit tout à coup, comme si Gratien eût parlé réellement:

—Je ne peux pas vous dire tout de suite... Il faut que j'aie le consentement d'Alexandre...

La toux se calmait... Et quand Gratien put parler il murmura:

—Vous voulez bien, vous? si Alexandre dit oui?

Ninon pâlit d'angoisse. Que lui répondre? Où était son devoir?

Mais ces yeux qui l'interrogaient avec une si poignante anxiété!... Elle le sentait si malheureux, rivé à cette seule idée, qui s'était emparée de son cerveau de malade, et peut-être aussi de son cœur, après tout!

Et elle, quelle raison l'empêchait de donner ce rayon de bonheur à un mourant? Elle était résolue à ne se marier jamais, car jamais l'image de Didier ne s'effacerait de son cœur. Mais Gratien—ses paroles de tout à l'heure le prouvaient—n'ignorait rien de ses sentiments pour son frère. Il ne lui demandait donc pas plus qu'elle ne pourrait lui donner, c'est-à-dire le dévouement d'une garde-malade, et la douceur d'une affection d'amie ou de sœur, toujours prête à le soutenir, et mettant un peu de lumière sur les jours qu'il avait encore à passer ici-bas.

Dans l'âme de Ninon s'exaltaient soudain tous les instincts de bonté, de charité héroïque qu'elle tenait de sa race.

—Ninon, répondez!... Mes derniers jours

de vie sont attachés à ce mot que vous allez prononcer!

—Gratien, si Alexandre le permet, je ne vous quitterai pas... Je deviendrai votre femme.

Comment avait-elle pu faire cette promesse si vite, si vite!... Et pourquoi, à peine les paroles étaient-elles sorties de ses lèvres, un grand frisson d'effroi la secouait-il tout à coup?

Rien n'avait pu effacer cette impression... Non, pas même la joie qui avait éclairé les yeux de Gratien, ni la reconnaissance qui vibrait dans sa voix, tandis qu'il la remerciait

Et maintenant, seule dans sa chambre, elle se demandait si ce n'était pas un mauvais rêve, si vraiment elle venait, dans un moment de compassion, de se fiancer à Gratien Larmy, ce moribond.

—Ai-je bien fait?... Ai-je bien fait? murmurait-elle en regardant son crucifix.

Et, tout à coup, se relevant, elle s'assit devant son bureau et attira à elle une feuille de papier. Elle allait écrire à son directeur spirituel, pour lui soumettre son cas et lui demander conseil. Ainsi sa voie se trouverait éclairée.

Cette lettre terminée, elle en commença une autre pour son frère. Mais on frappa tout à coup à sa porte, et la femme de chambre de Mélite entra, l'air effaré...

—Madame demande si Mademoiselle peut venir... M. Larmy vient d'avoir une hémorragie, il parait très mal...

Ninon trouva Mélite affolée, près de Gratien étendu inanimé, le visage blanc comme la toile d'un linceul.

—J'ai envoyé la cuisinière chez le docteur... Oh! pourvu qu'il ne meure pas ainsi... Ninon, vois si tu peux le faire revenir!

La jeune fille, dominant son émotion, essaya les moyens employés dans les précédentes syncopes de Gratien. Pendant ce temps, Mélite lui racontait en phrases entrecoupées la cause de l'accident...

—Il m'a appris qu'il t'avait demandé de devenir sa femme... Je lui ai dit que c'était inconcevable... Que jamais cela ne se ferait... D'autant plus qu'on m'accuserait d'y avoir poussé pour me décharger sur une autre des soins à lui donner. Il s'est fâché... Puis tout à coup, ce sang...

—Il est trop malade, Mélite, on ne peut lui refuser cela, dit la voix tremblante de Ninon. Aucun obstacle ne s'oppose à ce que je lui donne cette dernière joie.

—Mais, c'est trop affreux, Ninon! Epouser un mourant, assister à sa lente agonie...

—Qu'importe! murmura Ninon. Le rôle de la femme est de se dévouer, d'une manière ou d'une autre. N'ayant pas l'intention de me marier, je pensais consacrer ma vie aux pauvres et aux malades. Eh bien! je commencerai par celui-ci, malade de corps et d'âme.

Mélite allait répliquer, mais Ninon mit un doigt sur sa bouche pour l'inviter au silence... Il semblait, en effet, qu'un retour à la vie se manifestait chez Gratien.

Le médecin réussit à sortir le malade de cette syncope qui avait provoqué une faiblesse extrême, et Gratien demeura inerte sur sa chaise longue, sans parler. Mais ses yeux ne quittaient pas Ninon, et ils exprimaient un tel bonheur que la jeune fille sentit s'adoucir un peu le regret qui lui serrait le cœur, en dépit de ses résolutions de dévouement et de sacrifice.

VIII

La réponse de M. l'abbé Mauget et celle d'Alexandre arrivèrent le même jour.

"Votre cas est délicat, mon enfant écrivait le prêtre. Il s'agit là d'un acte de charité héroïque que l'on ne pourrait conseiller en règle ordinaire, mais qui peut vous être demandé en cette circonstance pour le salut de cette âme. Si vous vous sentez le courage nécessaire pour accomplir jusqu'au bout cette tâche de dévouement, vous pouvez consentir à ce mariage... Je dis jusqu'au bout, car il faut considérer la possibilité, en dépit de toutes les prévisions humaines, d'une guérison que pourrait permettre la Providence, en ses insondables desseins. Si cela était, il faudrait, mon enfant, vous trouver disposée à être toute votre vie, le tuteur de cette faible plante, et envisager courageusement tous les devoirs qui vous incomberaient de ce fait.

"Puisque vous me dites que M. Larmy connaît les sentiments que vous aviez pour son frère, vous pouvez bannir tout scrupule de conscience relativement à ce qui reste de ces sentiments dans votre cœur—à condition que vous fassiez loyalement tous vos efforts, désormais, pour les en effacer.

"Que Dieu vous éclaire et vous guide mon enfant, et qu'il vous soutienne en cette voie de sacrifice, si vraiment il veut vous y voir entrer!"

La lettre d'Alexandre était de tout autre ton.

"Si je ne savais Gratien condamné, je te refuserais mon consentement, écrivait-il. Mais je me suis renseigné près de son médecin, je sais qu'il en a pour un ou deux mois au plus, et qu'il s'agit pour toi d'avoir le courage de remplir jusque-là un rôle de garde-malade. Aie soin seulement de te faire donner par contrat sa fortune, qui, bien que fort diminuée par ses folies, se monte à une jolie somme..."

Le rouge envahit les joues pâlies de Ninon.

—C'est odieux, murmura-t-elle avec indignation.

Et tout à coup, elle songea que le monde ne verrait là, lui aussi, qu'un vil calcul d'intérêt. Pas plus qu'Alexandre, en effet, il ne comprendrait le motif qui faisait agir Ninon.

—Qu'importe, mon Dieu, pourvu que je ramène à vous cette âme égarée! murmura-t-elle en réprimant le mouvement de révolte qui s'élevait en elle, par instants.

A la fin de la lettre d'Alexandre, Jeanne avait ajouté quelques mots:

"Que vous disais-je, Ninon? Mme Bersier savait ce qu'elle faisait, en vous engageant à l'accompagner. C'était un ingénieux moyen d'arriver à se débarrasser du soin de son frère malade, d'autant plus que, connaissant votre nature, elle doit penser que vous dédaignerez de prendre les mesures nécessaires pour que la fortune de M. Larmy vous revienne. Mais j'espère que vous saurez vous faire dédommager des quelques jours pénibles que vous aurez à passer près de ce malheureux."

Les mains tremblantes de Ninon déchirèrent la feuille en menus morceaux... Oh! les tristes âmes, incapables de comprendre le sacrifice désintéressé!

La fortune de Gratien?... Mais s'il s'avisait de la lui donner, jamais elle n'y toucherait, elle reviendrait intégralement à Mélite et à Didier.

Elle demeura un long moment près de sa fenêtre, essayant de calmer l'émotion qui faisait battre son cœur... Puis, quand elle eut repris un peu de calme, elle descendit près de Gratien.

Depuis le jour de l'hémorragie, il demeurait d'une faiblesse extrême. Chaque matin, on devait le porter de son lit sur sa chaise longue. Tant que Ninon était présente, il ne paraissait pas s'affecter de son état. Mais aussitôt qu'elle s'éloignait, il tombait dans une tristesse dont tous les efforts de Mélite ne pouvaient le tirer.

Ce jour-là, pourtant, quand Ninon arriva près de lui, il ne l'accueillit pas par son habituel: "Enfin vous voilà, ma Ninon!" Il regardait Mélite qui sortait d'une petite caisse un certain nombre d'écrins.

—Voilà des bagues de fiançailles à choisir Ninon! dit-il joyeusement. Avez-vous reçu une réponse de votre frère?

—Oui... Il veut bien, Gratien.

—Enfin! enfin!... C'est donc bien certain, nous sommes fiancés!... Vite, choisissez ce qui vous plaît là-dedans.

Ses doigts ouvraient au hasard les écrins; diamants, saphirs, émeraudes étincelèrent...

Ninon posa sa main sur celle de Gratien, en disant d'un ton grave et ferme:

—Ecoutez, Gratien, j'accepte la ba-

gue de fiançailles, mais je tiens à ce que ce soit tout ce que vous me donnerez.

—Par exemple!... Je compte bien au contraire vous combler, Ninon.

—Si vous voulez me faire plaisir, vous n'en ferez rien. J'ai toujours eu une vie très simple. Tout ce que vous m'offririez me laisserait indifférente, et me ferait regretter l'argent ainsi dépensé, alors que tant de misères demandent à être soulagées.

Gratien eut une moue mécontente.

—Vous êtes trop austère! Voyez Mélite! Si sérieuse qu'elle soit elle n'a pas refusé les beaux bijoux que Paul lui a offerts au moment de leurs fiançailles.

Ninon retint la réplique qui lui montait aux lèvres... Comment ne comprenait-il pas que leur situation ne pouvait être comparée à celle de fiancés ordinaires, et qu'il eût dû lui paraître d'une ironie douloureuse d'offrir des parures à celle qui—il le savait—serait veuve dans peu de temps?

—Enfin, faites comme vous voudrez! conclut Gratien en voyant l'expression résolue du joli visage de Ninon. Choisissez alors votre bague... prenez la plus belle, elle ne sera pas encore digne de vous.

Le choix de Ninon s'arrêta sur des perles... Et comme Mélite se récriait en disant:

—Les perles amènent les larmes, Ninette, prends autre chose!

Elle répondit avec un sourire:

—Je ne les crains pas, il ne m'arrivera rien qui ne soit permis par Dieu.

—Vous avez raison, Ninon, déclara Gratien. Prenez ces perles, puisqu'elles vous plaisent... Sors la bague de l'écrin, Mélite.

Il prit la main de Ninon et glissa à son doigt la bague de fiançailles. Un frisson secoua la jeune fille, elle se raidit pour ne pas retirer cette main qui frémissait dans celle de Gratien.

S'en aperçut-il? Lut-il dans les yeux de Ninon l'effort pour dominer l'indéfinissable impression qui s'emparait d'elle en cet instant?... En tout cas, il devint blême, et ses paupières s'abaissèrent pour voiler l'expression d'angoisse atroce qui les traversait.

Mais presque aussitôt il reprit sa physionomie accoutumée et se montra même ce soir-là presque gai, avec une lueur joyeuse dans le regard chaque fois qu'il le posait sur Ninon, qui se forçait à sourire et à causer.

Gratien mit une hâte fébrile à faire faire toutes les démarches pour la célébration du mariage. Le lieutenant Bersier, venu pour passer quelque temps près de sa femme, s'en occupa, et, étant donné la position particulière de Gratien, dont les jours étaient comptés, les formalités furent un peu simplifiées.

Un matin, le facteur apporta une lettre pour le jeune homme. A la vue de la suscription, son visage se contracta. Il la mit dans sa poche, et ce fut le soir seulement, quand il se trouva seul dans sa chambre, qu'il la lut enfin.

—Ah! tu voudrais me l'enlever! murmura-t-il d'une voix sifflante, en froissant la feuille. Mais je ne me laisserai pas faire je veux la garder, ma Ninon!... Accuse-moi donc, si tu l'oses! Après tout, quelles preuves as-tu contre moi?... Tandis qu'il serait logique de penser que c'est toi...

Un frisson le secoua, et il se mit à trembler, tandis que son regard affolé semblait suivre quelque terrible vision.

A dater de ce moment, la hâte de Gratien pour la célébration du mariage augmenta encore. Il était fiévreux et inquiet, et guettait la venue du courrier avec une sorte d'angoisse.

(4)

Une après-midi, comme Ninon lisait près de lui, le facteur apporta un paquet de revues et de journaux que la jeune fille posa sur la chaise longue de Gratien. Celui-ci les éparpilla sur la couverture et saisit vivement une lettre qui se trouvait au milieu d'eux. Il regarda la suscription, et un flot de sang monta à son visage. Il la glissa dans une poche intérieure de son vêtement.

Un quart d'heure plus tard, Mélite vint s'asseoir près de son frère.

—Le courrier est arrivé?... Il n'y avait rien pour moi?

—Non, rien, répondit Gratien d'une voix distraite, sans lever les yeux de la revue qu'il parcourait.

—C'est bien étonnant que Didier ne m'écrive pas! murmura Mélite.

Les lèvres de Ninon tremblèrent légèrement, ses longs cils battirent un instant sur les yeux qu'ils voilaient... Oh! ce nom, ne pourrait-elle jamais l'entendre sans que son cœur frémît ainsi de douleur!

Sous leurs paupières abaissées, des prunelles bleues, jalouses et angoissées, glissaient sur elle un coup d'œil... Une brève lueur de colère en jaillit, tandis que les pommettes du malade s'avivaient d'un rouge intense.

IX

Ce fut en une matinée radieuse, où la fraîche haleine des glaciers tempérait l'ardeur d'un chaud soleil d'été, que Ninon Bordès fut unie à Gratien Larmy.

Pâle et grave, elle répondit par un oui très ferme à la question du prêtre, bien que, intérieurement, elle ressentît ce frémissement bizarre dont elle n'aurait pu expliquer la raison.

Par contre, on entendit à peine le "oui" de Gratien, qui parut s'échapper avec effort de ses lèvres décolorées... Et à peine le prêtre avait-il quitté cette chambre où avait eu lieu la cérémonie presque *in extremis*, que le malade perdit connaissance.

Cette syncope fut courte, et, quand il eut repris ses sens, Gratien ébaucha un faible sourire pour rassurer Mélite et Ninon.

—Ce n'est rien du tout! une sotte petite faiblesse... Maintenant ma Ninon, vous ne me quitterez plus!

—Non, Gratien, je vous soignerai de tout mon pouvoir, dit-elle gravement.

—Oh! mais, je ne veux pas que vous vous fatiguiez! Nous prendrons une garde-malade,... Vous, vous serez là pour me gâter un peu... et pour chasser ces idées, ce noir que j'ai dans l'esprit. Cela me trotte là, voyez-vous!....

Et il pressait son front où perlaient quelques gouttes de sueur.

—Allons, ne pensez pas à cela! dit-elle d'un ton de douce autorité. Vous verrez que nous renverrons bien loin toutes ces inquiétudes, et que vous retrouverez la paix de l'âme.

—La paix!... la paix! murmura-t-il d'un ton indéfinissable. Vous l'avez, vous, Ninon?

—Oui tant que je suis en état de grâce.

—Alors, moi?...

—Eh bien! il faudra vous y mettre, Gratien!

—Oh! c'est impossible! dit-il d'une voix un peu rauque. Je suis trop...

Il détourna la tête, et, par la fenêtre ouverte, parut suivre d'un regard vague le va-et-vient de la bonne qui promenait sur la terrasse la petite Valentine.

Ninon n'insista pas. L'œuvre de la grâce se ferait sans doute peu à peu dans cette âme. Il suffirait de temps à autre d'émettre une pensée qui l'élevât vers Dieu...

—Ninon?

Il avait de nouveau tourné la tête vers elle, et elle rencontra ses yeux caressants.

—Que voulez-vous, Gratien?

—Donnez-moi un de vos petits bouquets d'oranger, pour que je le garde en souvenir de ce jour, dit-il d'un ton de prière câline.

Elle sourit et, se prêtant à sa fantaisie, elle détacha la touffe de fleurs qui ornait son corsage, et la lui tendit.

—Merci, Ninon; merci, ma femme bien-aimée!

Se penchant un peu, il effleurait de ses lèvres les cheveux de Ninon... Elle eut un involontaire mouvement en arrière, tellement instintif qu'il lui eût été absolument impossible de l'expliquer.

—Pardon... Je suis un peu nerveuse ce matin, balbutia-t-elle.

Gratien détourna ses yeux du doux regard confus en murmurant, si bas qu'elle ne l'entendit pas:

—Non... Vous avez raison.

. . . .

Le congé du lieutenant finissait dans une huitaine de jours, et toute la famille Bersier devait repartir alors pour Versailles, laissant Ninon et Gratien à Saint-Moritz, où le malade demeurerait le plus longtemps possible.

Cinq jours après la célébration du mariage, Mélite reçut une lettre de Didier... Et quand elle l'eut lue, elle courut, anxi-

euse et effarée, la porter à son mari.

—Vois, Paul, ce que m'écrit Didier!... Que veut-il dire? Et cette lettre perdue?...

"Je viens de recevoir ton petit mot, ma chère Mélite, écrivait l'aîné des Larmy, et je vois que ma dernière lettre ne t'est pas parvenue. Maintenant l'iniquité est consommée. Ninon est la femme de ce misérable fourbe, de ce... Non, il est inutile maintenant que je t'apprenne ce qu'est notre malheureux frère! De cette révélation Valentine est morte, et moi je souffrirai jusqu'à mon dernier jour. Pour sauver Ninon d'un pareil mariage, seulement, je m'étais décidé à tout te faire connaître. C'était l'objet de la lettre que je t'ai écrite en réponse à celle où tu m'annonçais les fiançailles. Fort heureusement, me fiant peu à la poste, je ne citais aucun nom, je t'expliquais les choses vaguement, de telle sorte que toi seule, qui connais les événements dont il était question, pouvais comprendre.

"Ah! si j'avais pu courir moi-même là-bas! Mais je viens d'avoir la scarlatine, que j'ai prise en allant visiter un de mes ouvriers malades; je suis encore à la chambre pour une ou deux semaines. Et pendant ce temps, cette chose monstrueuse s'accomplissait!

"Elle porte maintenant ce nom de Larmy... ce nom que je n'ai pas voulu lui offrir, parce qu'un autre l'avait déshonoré... Et c'est "lui" qui le lui donne!

"Mélite, il me semble par moments que je deviens fou! Elle, la femme de Gratien!

"Ma sœur, prie pour moi parce que je "le" hais... non pas surtout parce qu'il me la prend, cette Ninon qui fut toujours la fiancée de mon cœur, mais plus encore pour la tromperie dont il se rend coupable envers la pauvre enfant qui, si elle savait, s'éloignerait de lui avec horreur

"Maintenant il ne reste plus qu'à nous taire. Elle est sa femme, il n'a plus beaucoup de temps à vivre... deux motifs pour que nous la laissions dans l'ignorance. Peut-être Dieu a-t-il permis cette union pour ramener à lui cette âme si coupable, par l'exemple et le dévouement de cette autre petite âme pleine d'angéliques vertus.

"Je serai bien obligé maintenant, Mélite, de tout te faire connaître; mais je préfère te le dire de vive voix. Tâche de venir à Angers quand tu seras de retour en France. Si Paul peut t'accompagner, je serai heureux de le voir. Je suis las à mourir, et j'ai besoin de toute ma foi chrétienne pour supporter la souffrance morale qui m'étreint en ce moment."

—Ah! ça! qu'est-ce que tout cela signifie? murmura le lieutenant.

—Je ne comprends pas!... Que veut-il dire?... Il accuse Gratien... De quoi?

—C'est à se demander si cette maladie ne lui a pas laissé quelque chose au cerveau. Sa lettre est étrange... Et cette autre qu'il a soi-disant écrite, et que tu n'as pas reçue...

—Oui, c'est bizarre... Et pourtant, en y réfléchissant, il y avait cette brouille entre eux. A quel propos est-elle survenue? Il fallait, pour Didier, une raison sérieuse... Puis, tu vois, il aimait toujours Ninon... Il dit qu'il ne pouvait lui offrir le nom qu'un autre avait déshonoré. Mais cet autre serait donc Gratien? En ce cas quelle infamie a-t-il pu commettre pour obliger son frère à ce sacrifice?... Et la maladie de Valentine est due à la même cause, dit-il aussi...

—J'avoue que je n'y comprends rien! Le mieux est d'attendre les explications de Didier... Mais informe-toi à la poste pour cette lettre, Mélite.

—Oui, je vais y aller... Oh! jamais je ne me pardonnerais si j'ai été la complice, bien inconsciente pourtant, de quelque monstrueuse fourberie! Ma chère Ninon!... Et pourtant, il me semble que Gratien l'aime réellement!

—Je le pense aussi. Mais cette âme doit être singulièrement complexe, et je crois ton pauvre frère capable de singulières dissimulations.

—Dès son plus jeune âge, on lui a toujours reproché cette tendance. Combien de fois Didier s'est-il fâché en lui criant: "On ne sait jamais si tu dis vrai, Gratien!" Que me voilà donc tourmentée maintenant!

Elle alla s'habiller dans l'intention de se rendre à la poste. Mais, se ravisant, elle se dirigea vers la petite terrasse où Gratien passait ses journées.

Ninon lui faisait la lecture. Il l'écoutait attentivement — en apparence du moins. Ses yeux ne quittaient pas le visage de la jeune femme, son oreille tendue semblait recueillir avidement tous les mots qui tombaient de ses lèvres. Mais peut-être, si on lui en eût demandé le sens, aurait-il été fort embarrassé de répondre. Que lui importait pourvu qu'il eût devant lui ce doux visage dont la vue chassait de son esprit les noirs fantômes, pourvu qu'il entendit la voix harmonieuse qui était une caresse pour l'oreille!

—Vous sortez, Mélite? demanda Ninon.

—Oui, je vais à la poste... Didier m'avait écrit il y a quelque temps, mais cette lettre ne m'est pas parvenue... Il faut que je m'informe...

Tout en parlant, Mélite regardait son frère. Elle vit s'abaisser les longues paupières—et c'était là un signe bien connu d'elle. Gratien agissait toujours ainsi, lorsqu'il voulait dissimuler sa pensée à des yeux trop observateurs.

—Vous pensez qu'elle est perdue? dit Ninon.

—Peut-être s'est-elle glissée dans des journaux ou revues. Cela arrive souvent... As-tu ouvert tous ceux que tu as reçus ces dernières semaines, Gratien?

Les yeux mi-clos toujours, il répondit tranquillement:

—Non, il en reste quelques-uns qui n'ont pas été touchés encore... Voulez-vous regarder, Ninon?

Mais la jeune femme explora en vain les revues non coupées posées près de Gratien... Et Mélite s'en alla vers la poste par acquit de conscience, car, en regardant son frère, elle avait été saisie tout à coup d'une idée qui s'implantait de plus en plus en son esprit et qui expliquait la disparition de cette lettre.

—Alors, ce que dit Didier serait vrai?... songea-t-elle avec terreur.

...Mélite s'en alla quelques jours plus tard sans avoir aucune nouvelle de la missive de Didier. Au moment de prendre congé de Gratien, elle se deamanda si elle ne devait pas lui parler, essayer de le démasquer...

Mais elle jeta un regard sur ce visage creusé par la maladie, sur ce corps d'où la vie s'en allait un peu chaque jour... Et elle pensa:

—Il ne supporterait pas une scène de ce genre. Laissons Dieu arranger tout.

Elle dut se faire violence pour mettre sur son front l'habituel baiser fraternel. Il s'en aperçut sans doute, car une rougeur monta à son visage, et, tandis que Ninon accompagnait les voyageurs jusqu'à la grille du chalet, il murmura.

—Ah! tu essayes de me nuire, Didier! Mais je me défendrai... Et surtout si tu tentes d'apprendre quelque chose à Ninon! Les autres, peu m'importe, mais elle... Elle, si elle savait!

...Le chalet sembla triste à Ninon après le départ des Bersier. Mais Gratien parut prendre un peu de gaieté, et, courageusement, elle essaya de dominer sa mélancolie pour le distraire.

Il n'était pas un malade difficile, sauf lorsqu'il s'agissait de laisser sortir Ninon. A grand'peine pouvait-elle s'échapper le dimanche. C'était là une tyrannie de malade, comme aussi cette exigence que le courrier lui fût immédiatement apporté, à lui seul, qui en faisait ensuite la distribution.

Autrement, il montrait une grande douceur envers sa jeune femme, et se soumettait à toutes les prescriptions médicales, lorsqu'elle avait dit:

—Vous me feriez tant de plaisir, Gratien!

Une légère amélioration se produisit, et il s'en aperçut, car il dit un jour à Ninon:

—Figurez-vous que je crois que je vais guérir, maintenant!

Le docteur, quand Ninon lui en parla, répondit d'un air ambigu:

—Oui... Il y a du mieux... Quant à guérir... Enfin, on a vu des choses plus extraordinaires!

Quelques jours plus tard, il accueillit Ninon par ces mots:

—Savez-vous l'idée qui m'est venue, Ninette?... Mélite vous a dit que la Mirille était à louer?

—Oui, en effet.

—Eh bien! j'ai envie d'y aller passer un mois ou deux.

—Quelle idée, Gratien! Le Docteur ne permettra pas...

—Nous lui demanderons quand il viendra... Cela ne vous ferait-il pas plaisir de retourner là-bas, Ninon?

Une pâleur s'étendit sur le teint frais de la jeune femme.

—J'y ai été heureuse, c'est vrai... Mais j'y ai ensuite beaucoup souffert, dit-elle.

—Oui, vos pauvres parents... Laurent... C'est cela que vous voulez dire?

Elle ne vit pas le regard d'inquiétude jalouse qui l'enveloppait.

—Oui, c'est cela, murmura-t-elle.

Il lui serra doucement la main.

—Mais ne serez-vous pas heureuse de prier sur leurs tombes, Ninette?

—Oh! si... Mais je crois que votre projet est tout à fait déraisonnable, Gratien, et qu'il n'obtiendra pas l'approbation du docteur.

Ce projet était chez Gratien une idée fixe, car malgré le refus du médecin, il s'y cramponna si bien, que le docteur finit par dire à Ninon:

—Ma foi, emmenez-le! Maintenant qu'il a cela dans l'esprit, il s'enfièvre et ne supportera plus de rester ici... Après tout, cela ne lui fera pas grand'chose, acheva-t-il entre ses dents.

Et, dès le lendemain, Ninon commença les préparatifs de retour.

X

C'était pour Ninon une dure épreuve d'habiter cette demeure où les souvenirs de l'heureux "autrefois" venaient l'assaillir. Deux silhouettes reparaissaient sans cesse: Valentine et Didier. Leur nature avait toujours eu plus d'affinités avec la sienne, et, bien qu'ayant une réelle affection pour Mélite et Gratien, c'étaient les aînés que, tout enfant, elle avait préférés.

Et Valentine était morte... Et Didier... Pourquoi donc Gratien avait-il eu cette idée de revenir à la Mirille. Ici plus qu'ailleurs la lutte serait difficile contre ce souvenir qu'elle devait chasser de son cœur. Tout lui parlait de Didier—tout, et surtout cette barrière du petit parc, près de laquelle avait eu lieu cette scène poignante dont les détails demeuraient gravés dans la mémoire de Ninon.

Combien de fois depuis lors, s'était-elle posé la douloureuse interrogation:

—Pourquoi Didier a-t-il agi ainsi puisqu'il n'était pas coupable?... Et pourquoi ne m'a-t-il pas expliqué la présence de son portefeuille dans le vestibule?

Le mystère demeurait intact pour elle... Et pourtant, sa certitude de l'innocence de Didier était inébranlable.

Elle était allée revoir ses chères Nardettes. La fermière l'avait laissée errer à son aise dans le jardin, demeuré semblable à autrefois. Ninon avait pleuré en parcourant ces allées où elle s'était si souvent promenée pendue au bras du cher grand'père... Il lui semblait qu'un siècle séparait ce jour de celui où, pour fêter sa seizième année, l'aïeul avait donné ici une petite fête, à laquelle Didier et elle s'étaient tant amusés! Ils étaient si gais tous deux, en ce temps-là!... Oh! ce temps si lointain!

Gratien, lui, ne quittait pas la Mirille. Depuis son arrivée, la légère amélioration qui avait paru se produire à Saint-Moritz s'était évanouie, et, au bout de quelques jours, son état s'aggravait.

—Allons, décidément, il faut renoncer à guérir! dit-il un jour à Ninon.

Et, comme elle essayait de le remonter, il répliqua d'un ton d'âpre ironie:

—Laissez donc, vous serez trop heureuse d'être débarrassée de moi!

A cette parole, des larmes remplirent les yeux de la jeune femme... Il s'en aperçut et lui saisit la main en l'enveloppant d'un regard d'ardent regret...

—Pardon, ma Ninon! Puis-je dire cela, lorsque vous me soignez si bien... C'est moi qui ai voulu revenir, bien que je sache que... tout me ferait mal, ici! acheva-t-il d'une voix étouffée.

De fait, depuis son retour, il devenait de plus en plus sombre et nerveux. Il n'avait pas un instant de sommeil, et plusieurs fois, la nuit, Ninon le trouva tremblant, baigné de sueur, les yeux hagards...

—Restez un peu près de moi... Parlez-moi... c'est affreux, ce que je vois! balbutiait-il en se cramponnant aux mains de Ninon.

A ces heures-là, la jeune femme parlait de la miséricorde de Dieu, du bonheur que procurent le repentir et l'humble aveu de ses fautes. Il l'écoutait silencieusement. Peu à peu le calme renaissait en lui... Mais jamais un mot ne venait faire savoir à Ninon si ses paroles avaient réellement touché cette âme—cette âme ignorée d'elle encore car, pendant tous ces jours qu'elle venait de vivre continuellement près de Gratien, elle n'avait pu parvenir à la pénétrer, à savoir ce qui se cachait sous la douceur de ce regard, sous la grâce de cette nature.

...Quinze jours s'étaient écoulés main-

tenant depuis l'arrivée de Gratien à la Mirille. Le malade s'affaiblissait de plus en plus, d'atroces quintes de toux secouaient son pauvre corps épuisé, et tous les efforts de Ninon ne parvenaient plus à lui faire accepter une nourriture suffisante.

La jeune femme le soignait avec le plus complet dévouement. Ce pauvre être qui s'en allait ainsi, à vingt-trois ans, lui inspirait une affection compatissante. Puis il l'aimait réellement, elle le sentait; il était bon pour elle, s'inquiétait de la voir un peu pâle—lui, l'égoïste Gratien, qui n'avait jamais voulu penser qu'à lui-même.

Mais, chose étrange, il ne parlait jamais de Mélite. Celle-ci, du reste, ne lui écrivait plus. Ses lettres étaient toujours adressées à Ninon... Et la jeune femme s'étonnait de leur ton gêné, presque froid.

—Etes-vous donc brouillé avec votre sœur Gratien? demanda-t-elle, un jour où elle recevait une lettre de Mme Bersier.

C'était une matinée de septembre, ensoleillée, idéalement tiède. Gratien était installé sous une petite tente. Quand le temps le permettait, on le portait là, et il y restait jusqu'au moment où le soleil baissait.

Ses lèvres se crispèrent à la question de Ninon.

—Pas que je sache... Vous avez bien vu, du reste, que nous nous sommes séparés en bons termes.

—Oui... mais un peu froidement...

—Ah! je n'en sais rien! dit-il, avec un impatient mouvement d'épaules.

Il demeura un instant silencieux, les yeux fixés sur les arbres de l'avenue. Que regardait-il, pour que ses prunelles pussent s'emplir ainsi d'un avide désir et d'une sorte d'épouvante?

Ninon s'était mise à coudre silencieusement.

—Ne m'avez-vous pas dit, Ninette, que Mme Barcot vous avait offert son landau?

Elle le regarda avec surprise.

—Oui... Mais à quoi cela nous sert-il, puisque vous avez toujours refusé de faire quelques promenades?

—Eh bien! j'ai cette fantaisie aujourd'hui, Ninette. Je me sens un peu plus fort...

—Et où voulez-vous aller? demanda-t-elle.

Il eut un geste vague et son regard se troubla.

—Nous verrons... Je vous dirai, en sortant...

Un domestique se rendit chez Mme Barcot, une voisine qui leur avait offert sa voiture. Celle-ci était libre aujourd'hui... Et une heure plus tard, elle venait se ranger devant le perron de la Mirille.

Gratien s'y traîna au bras du domestique. C'était là pour lui un tel effort que la sueur coulait le long de son visage, tandis que Ninon l'installait soigneusement sur les coussins, lui enveloppait les jambes de couvertures et mettait un chaud manteau sur ses épaules.

—Vraiment, ne craignez-vous pas que cette promenade ne vous fatigue trop? demanda-t-elle, un peu effrayée en le voyant si pâle, si défait sous le radieux soleil qui l'enveloppait.

—Non... Je veux sortir... Dites au cocher qu'il prenne la route des Nardettes.

Elle n'insista pas, comprenant qu'elle se heurterait à une de ces idées arrêtées de malade que Gratien avait de temps à autre, et qu'elle ne pouvait faire changer—témoin la location de la Mirille.

Les Nardettes apparurent bientôt. Ninon enveloppa d'un tendre et mélancolique regard le cher logis, dont le soleil dorait les toits et les vieux murs... Hélas! toujours il lui faudrait le laisser entre les mains d'étrangers!

Tout absorbée dans la comtemplation de la vielle demeure, Ninon ne regardait pas Gratien... Elle ne voyait pas les prunelles bleues devenir fixes, en se dirigeant là-bas, vers le sombre bâtiment de la Brossière, ni tout ce maigre corps se raidir, comme dans l'attente d'un coup terrible...

La voiture venait de dépasser les Nardettes, elle allait maintenant passer devant la Brossière... Machinalement, Ninon leva leva les yeux vers Gratien, et elle retint un cri d'effroi...

Dans un visage décomposé, des yeux hagards brillaient, se fixant sur la vieille maison. Une terreur atroce semblait convulser cette physionomie...

—Gratien, qu'avez-vous?

—J'ai... J'ai que... Je suis...

Il porta la main à sa poitrine et s'affaissa sur le côté, tandis qu'un flot de sang s'échappait de ses lèvres.

En hâte, la voiture revint vers la Mirille, Tandis qu'un domestique courait chercher le curé et le médecin, Ninon avec l'aide de la garde-malade, chercha à faire revenir Gratien de la syncope où il était plongé. Elles n'y étaient pas parvenues encore lorsque le docteur arriva.

Il hocha tristement la tête, et dit à la jeune femme:

—S'il est disposé à recevoir le prêtre, je vous préviens qu'il est temps. J'espère le faire revenir à lui, mais c'est fini, il n'en a pas pour jusqu'à demain.

—Alors, il faut que je prévienne son frère et sa sœur? dit Ninon d'une voix tremblante.

—Oui, vous ferez bien, car hum!...

Après une heure qui parut un siècle à Ninon, le malade reprit enfin connaissance.

Ses yeux se posèrent sur Ninon, et elle y lut une affreuse angoisse, une poignante supplication...

Elle posa sa main sur son front, en demandant doucement:

—Que voulez-vous, Gratien?

—J'ai peur!... C'est fini, n'est-ce pas?

—Dieu peut vous sauver encore... Mais il faudrait, Gratien, vous réconcilier avec lui.

Les paupières s'abaissèrent un instant sur les yeux bleus... Puis elles se soulevèrent de nouveau...

—Renvoyez... tout le monde...Restez seule, Ninon...

Le médecin et la garde-malade sortirent... Alors, la voix de Gratien s'éleva de nouveau...

—Regardez à mon cou... Il y a une petite clé attachée à un cordon... Prenez-la, et ouvrez mon petit coffret de laque.

—Prenez les lettres qui sont là, et lisez-les.

Ces lettres étaient au nombre de deux... Au hasard, Ninon commença à lire...

"Je reçois une lettre de Mélite, m'annonçant cette nouvelle monstrueuse: tu as osé demander à Ninon de devenir ta femme! Es-tu donc perverti jusqu'au fond de l'âme, pour en arriver à ce degré d'épouvantable perfidie! Cette enfant, innocente et pure, épousant le criminel que tu es! La descendante d'une lignée d'honnêtes gens, prenant ce nom de Larmy que j'ai renoncé pour toujours à lui offrir, dès le moment où j'ai compris que tu l'avais à jamais déshonoré!... Et c'est toi qui le lui donnes!... toi Gratien Larmy dont la place serait au bagne, où tu aurais laissé envoyer un malheureux innocent!

"Il est impossible que semblable iniquité s'accomplise! Je ne t'ai pas accusé, parce que tu étais mon frère. Mais si tu persistes dans ton abominable dessein, j'apprends tout à Mélite, et c'est elle qui préviendra Ninon, qui saura lui faire comprendre que ce mariage est impossible. Te voilà averti, arrange-toi donc pour rompre avec Ninon, puisque tu as eu l'infamie de lui demander cette chose, qui aurait dû te faire bondir de honte, si tu avais conservé un reste d'honneur!"

La vue de Ninon se brouillait, ce fut à grand peine qu'elle parvint à lire la seconde lettre...

"Me voilà cloué au lit par la scarlatine, ma chère Mélite; sans cela, je serais en ce moment à Saint-Moritz. Mais à mon défaut, c'est toi qui dois te charger d'empêcher cet odieux mariage! Ce terme ne te paraîtra pas exagéré, quand tu sauras que le malheureux Gratien est... Comment te dire cela dans une lettre confiée à la poste?... Ecoute ceci: la crise de rhumatisme qu'il eut jadis à la Mirille... Tu te souviens, cette nuit où?...cette crise n'était qu'une feinte... Comprends-tu?... Et vois-tu maintenant pourquoi Valentine est morte, elle qui savait, qui l'avait vu se glisser hors de la maison?... Vois-tu ausi pourquoi ma vie s'est trouvée brisée, à la suite d'une révélation que me fit Ninon sans en comprendre la portée, pauvre chère amie!

"Je ne puis t'expliquer tout cela aujourd'hui, Mélite, d'ailleurs, je suis brisé par la fièvre. Mais à tout prix, empêche ce mariage, fais comprendre à Ninon que Gratien est indigne, car c'est terrible de tromper ainsi cette petite âme, de vouloir donner son nom à cette enfant... lui, lui, lui!... Et ce misérable est notre frère, Mélite!

La lettre glissa des mains de Ninon... Et ces pauvres mains tremblantes saisirent le dossier d'un fauteuil s'y cramponnèrent, car tout tournait autour de la jeune femme...

La lumière se faisait dans son esprit... Ah! elle comprenait maintenant le silence de Didier! Pouvait-il, même devant elle, accuser son frère?... La crise de Gratien était une feinte... Alors, c'était lui?...

Une horreur sans nom s'emparait d'elle, la faisait frissonner. Un assassin!...

Et elle était sa femme!

Quelle âme épouvantable était-il donc, pour avoir osé pousser jusque-là la perversion?

—Ninon!

La voix était presque indistincte... Un tressaillement secoua la jeune femme, tout son être se soulevait de répulsion et le mépris monta à l'assault de son âme, pour l'envahir, pour la pénétrer...

—Ninon!

Cette fois, elle tourna la tête, elle se rapprocha... Mais ses yeux se détrournèrent des prunelles douloureuses et suppliantes qui se fixaient sur elle.

—Vous... me méprisez?

La réponse spontanée, vibrante, était sur les lèvres de Ninon... Mais devant ce malheureux, dont toute la vie semblait se réfugier dans le regard chargé d'une interrogation poignante, Ninon sentit son cœur envahi d'une immense pitié. Elle se souvint tout à coup de la miséricorde divine, des ineffables pardons de Jésus... Elle se pencha sur Gratien, elle prit sa main glacée...

—Non, je ne vous méprise pas... Je vous plains...

—Oui... Je souffre... C'est affreux, ce

que j'ai fait . . . Et je haissais Didier . . . J'ai été si heureux de le faire souffrir en vous épousant!....Mais je regrette... Voici longtemps que le remords me tourmentait, mais je résistais... Maintenant, je vais mourir... Vous pouvez faire venir un prêtre, Ninon.

—M. le curé va certainement arriver dans un instant, Gratien.

—Tant mieux!... Cela fera du bien de dire tout... Toute la vérité!

Etrange parole, dans la bouche de cet être qui avait dissimulé toute sa vie!

—Vous voyez, j'ai voulu que vous sachiez... Je vous ai trop longyemps menti; il fallait que ce soit moi qui vous dise...

Quand le prêtre arriva Ninon s'empressa de le faire entrer, puis elle alla faire expédier des dépêches pour Mélite et Didier... Cela fait, elle s'affaisa dans un fauteuil, et, la réaction se faisant, elle se mit à sangloter.

Etait-il possible que tout cela fût vrai?...

Cet homme était cependant d'une race vertueuse et honnête. Mais sur son âme molle et légère les enseignements de la religion et de la famille avaient glissé... Et il était tout prêt pour céder à la tentation, lorsque sous le coup sans doute de quelque grand et pressant besoin d'argent, l'idée lui était venue de cette chose épouvantable...

Certainement, il n'avait pas prémédité le crime. Mais tandis qu'il enlevait les valeurs, Mme Brénoux s'était peut-être réveillée, avait appelé... Alors, se voyant découvert, il avait...

Ninon songea aussitôt:

—Comme Didier a dû souffrir!

Et cette pensée du martyre de Didier lui parut plus atroce que tout—oui, même que son union avec Gratien Larmy le criminel!

On frappa à la porte... C'était la garde-malade, annonçant que Gratien demandait sa femme.

Ninon passa de l'eau sur son visage, décomposé par la douleur, et entra dans la chambre du malade.

La mort était là, elle frolait déjà le front livide de Gratien.

La voix presque inidstincte du jeune homme balbutia:

—Là... dans la poche... les fleurs...

Ninon, sur l'indication que lui en donnait son regard, chercha dans la poche de son vêtement, et en sortit la petite touffe de fleurs d'oranger qu'il lui avait demandée le jour de leur mariage.

Elle la mit entre ses doigts, qui se crispèrent convulsivement dessus.

—Merci!... Merci, Ninon!... Vous m'avez fait du bien, c'est vous qui m'avez sauvé... Dites à Didier que... je lui demande pardon... et qu'il vous épouse. Je veux que vous soyez heureuse, Ninon... ma Ninon!

Dans ces mots, et dans le regard qui se posait sur Ninon, s'exprimait tout l'amour que Gratien avait eu pour elle.

Elle comprit que ce sentiment avait été sincère chez lui, et que, de cet amour, très pur, fleur éclose dans l'âme criminelle, la miséricorde divine s'était servie pour sauver Gratien Larmy.

—Dites... si vous pardonnez? murmura-t-il.

—Oui, Gratien, je vous pardonne... Et je prierai pour vous.

Ses lèvres tremblantes se posèrent sur le front du mourant.

Un rayonnement éclaira le visage de Gratien.

—Vous m'embrassez! Je ne suis pas digne... Vous vous souvenez, j'ai voulu un jour... Mais vous vous êtes reculée... On aurait dit que vous deviniez...

Il se tut, épuisé... Une de ses mains serrait celle de Ninon, l'autre la touffe de fleurs... Et ce fut ainsi, en baisant le crucifix que la jeune femme approchait de ses lèvres, que Gratien rendit une demi-heure plus tard le dernier soupir.

XI

La demie de 11 heures sonna. La jeune femme se souleva un peu sur le lit où elle s'était étendue pour obéir à ses vieux amis Barbans, accourus aussitôt que la nouvelle du décès leur était parvenue.

Onze heures et demie!... Le train était arrivé. Si la dépêche avait trouvé Didier à Angers, le jeune homme aurait certainement pris celui-là et serait ici dans un moment.

Voilà qu'un pas faisait grincer les graviers du dehors...

Ninon passa une robe de chambre Son cœur battait avec violence, tandis qu'elle écoutait le bruit de la porte qu'ouvrait le domestique, le chuchotement des voix... On apprenait à Didier que tout était fini... Et il montait... Il entrait dans la chambre mortuaire du frère qui avait été son bourreau...

Il semblait à Ninon qu'elle éprouvait tous les sentiments qui devaient en ce moment bouleverser l'âme de Didier, il lui semblait que toutes les souffrances du jeune homme, ravivées par la vue de Gratien, déchiraient son propre cœur...

Voici qu'il sortait de la chambre mortuaire... Ninon ouvrit sa porte et fit quelques pas dans le corridor.

Sous la douce clarté d'une ampoule électrique, elle apparut à Didier frêle et pâle dans sa longue robe de lainage blanc.

A la vue du visage frémissant, des yeux à la fois douloureux et pleins d'une enthousiaste admiration, il comprit qu'elle savait...

Il lui saisit les mains.

—Il... vous a dit? murmura-t-il.

—Oui, il m'a donné les lettres... vos lettres...

La même horreur remplissait leurs âmes... Mais maintenant le criminel avait cessé de vivre, son âme avait reçu le pardon divin, Dieu seul était juge... Le frère torturé par lui, la jeune femme dont il avait fait la veuve d'un assasin gardaient le silence sur lui.

—Ninon, vous avez bien souffert? dit enfin la voix tremblante de Didier.

—Pas tant que vous, Didier!

Un frisson de douleur passa en eux.

—Je vais finir la veillée près de lui, reprit au bout d'un instant Didier. Mme Barbans pourra aller se reposer...

—Oui, je lui ai fait préparer un lit... Mais moi aussi je veillerai.

—Non, ce ne serait pas raisonnable! Après ces émotions il vous faut du repos.

—Je ne pourrais pas!...

Il n'insista pas, comprenant, par ce qu'il éprouvait lui-même, la raison qui faisait ainsi parler Ninon. Dans leurs âmes que les fautes de Gratien avaient si cruellement fait souffrir, le ressentiment ne pouvait être chassé que par la vertu d'une prière pleine de pitié pour le malheureux coupable qui s'était repenti.

Et quand ils se trouvèrent ensemble devant le jeune mort dont le fin visage très reposé semblait celui d'un être endormi, un apaisement se fit dans leurs cœurs, et, en se regardant, ils comprirent que tous deux pardonnaient.

. . . .

Ils pardonnaient mais n'oubliaient pas.

Didier pouvait-il oublier le martyre que lui avait infligé la connaissance du crime de son frère, l'abandon des projets d'amour, la pensée de la souffrance de la petite amie, la vue de l'agonie de Valentine? Pouvait-il oublier ses tortures d'honnête homme se heurtant à l'endurcissement de Gratien lorsqu'il avait été lui dire: " Ton devoir est de t'accuser; car on peut encore en suspecter d'autres." Et, comme couronnement, ce mariage...

Ninon aussi devait se souvenir toujours des années qui avaient suivi le crime de la Brossière, et pendant lesquelles son cœur meurtri de tous côtés, avait saigné à la pensée de l'abandon de Didier et du mystère qui planait sur ce portefeuille trouvé. Elle se rappellerait aussi qu'elle avait été, pendant deux mois, la femme de Gratien Larmy et qu'elle portait son nom... le nom d'un criminel.

Après les funérailles, elle quitta la Mirille. Elle avait eu l'intention d'entrer comme dame pensionnaire dans une communauté d'Angers, mais les Barbans insistèrent tellement pour qu'elle vint demeurer chez eux qu'elle s'y décida. Sa santé, ébranlée après ces pénibles émotions, avait besoin de soins, et Mme Barbans les lui prodiguait avec une affection qui, plus que tout, faisait du bien à Ninon.

Ninon dut essuyer de la part de son frère Alexandre une pénible scène lorsqu'elle déclara ne pas vouloir garder un centime de la fortune que Gratien lui léguait. Voyant qu'il ne pouvait faire changer sa décision, il partit furieux, en déclarant qu'il ne voulait plus avoir de rapports avec cette sotte.

Didier, lui, opposa d'abord un énergique refus en apprenant, par elle-même, qu'elle refusait l'héritage de Gratien. Mais elle lui ferma la bouche par ces mots:

—Voulez-vous donc qu'on dise que c'est pour cela que je l'ai épousé, *in extremis*, pour ainsi dire?

Les premiers temps après la mort de Gratien, elle le voyait assez souvent, car il venait à Sarnay pour régler les affaires de son frère, et faisait une visite chez les Barbans. Le nom du défunt n'était pas prononcé entre eux... Et pourtant son ombre flottait toujours autour d'eux, pendant leurs entretiens, au cours desquels ils évitaient les souvenirs du passé. Très souvent, le silence tombait entre eux... Et c'était alors qu'ils sentaient plus fortement battre leurs cœurs.

Puis ces visites s'espacèrent. Mme Barbans, voyant le teint de Ninon pâlir de plus en plus, hochait la tête en marmottant:

—Pauvre petite, Didier devrait se faire un devoir de la consoler et de lui donner un peu de bonheur, à elle qui s'est si bien dévouée pour son frère! Quel singulier garçon! Il l'aime certainement: qu'est-ce que c'est donc que cette façon de la planter là?... Et avec ça, il a une mine!... la mine d'un homme qui souffre réellement!

Pour réagir contre la mélancolie qui l'envahissait, Ninon s'offrit comme aide à l'institutrice de l'école de Sarnay, et dans cette tâche elle trouva un dérivatif à ses souvenirs et aux craintes qui lui serraient le cœur. Ainsi passa l'hiver, et le mois de mai trouva Ninon mieux portante, avec un teint rosé et des yeux plus vifs.

Elle n'avait pas revu Didier depuis ois mois. Elle savait par les lettres de Mélite et par un court billet de lui-même, qu'il voyageait à l'étranger pour ses affaires. "Sa fabrique, réorganisée, dirigée par une main à la fois ferme et douce, prospérait admirablement, écrivait Mme Bersier. Les gros bénéfices réalisés étaient employés par le jeune industriel à l'amélioration matérielle et morale de l'existence de ses ouvriers, et la fabrique Larmy était citée comme un des rares établissements où l'entente entre patron et employés n'avait subi que de rares accrocs et résistait à tous les efforts des meneurs."

—Quelle belle nature que celle de ce jeune homme! disait M. Barbans. Ah! si nous en avions beaucoup comme lui, qui sachent dédaigner les jouissances que pourrait leur procurer leur fortune pour mettre en première ligne leur devoir religieux et social!

—Ah! oui, quelle belle nature! répétait en elle-même Ninon.

...Un jeudi de la fin de mai, elle s'en alla vers les champs qui faisaient partie du domaine des Nardettes. La matinée était tiède et claire, une brume dorée flottait au loin sur les bois nouvellement garnis de feuilles.

Ninon s'en allait lentement dans le sentier étroit qui bordait les sillons. Les souvenirs du passé affluaient en foule ici. Combien de fois avait-elle parcouru ces champs, en compagnie du grand-père ou de Laurent! Combien de fois, enfant, avait-elle couru avec les jeunes Larmy à travers ces sillons, dépouillés alors de leur blonde parure!

—Vous êtes une petite fée des champs, Ninette, lui avait dit un jour Gratien.

Il avait toujours su manier la flatterie, au contraire de Didier. Mais il est probable qu'il était sincère en l'adressant à Ninon, car jamais elle n'avait éprouvé en ces occasions la sensation désagréable que, souvent, si inexpérimentée qu'elle fût alors, les dissimulations de Gratien, son extraordinaire souplesse de conscience lui faisait ressentir, sans qu'elle approfondit cette impression.

L'étrange et triste nature qu'avait été celle-là! Il semblait que l'aberration du sens moral ne pouvait être poussé plus loin!... Et quelle puissance de dissimulation avait existé en lui!

Il avait fallu à la fois la menace de la fin prochaine et l'influence qui émanait de l'âme pure de Ninon pour lui ouvrir les yeux sur cette perversion dont, aux derniers jours de sa vie, il avait peut-être compris toute l'horreur.

Oui, il avait dû la comprendre, car c'était un acte d'expiation, ce geste par lequel il avait livré le secret de son infamie à la jeune femme aimée, en sachant qu'ensuite il ne pourrait attendre d'elle que l'horreur et le mépris, jusqu'à ce que son âme de chrétienne, se ressaisissant, lui donnât l'aumône de la pitié et du pardon.

Et cet acte avait sans doute pesé d'un grand poids dans la balance des divines miséricordes.

Ninon s'en allait ainsi le long des sillons, plongée dans sa rêverie, quand elle vit où affluaient les souvenirs d'enfance, une silhouette masculine qui s'avançait audevant d'elle.

Didier!... Oui, c'était bien lui!

Il l'avait reconnue aussi, et hâtait un peu le pas. Bientôt elle le vit devant elle qui s'inclinait.

—Vous voilà revenu de vos voyages, Didier?... Et à peine descendu du train vous courez déjà les champs?

—Oui, figurez-vous, Ninon, que j'ai éprouvé tout à coup la nostalgie de tout cela et que ce matin, ne pouvant plus résister, j'ai sauté dans le train pour venir passer quelques heures ici!

Il ajouta, en souriant:

—...C'est un véritable enfantillage, n'est-ce pas?

—Mais pas du tout! Je comprends cela, moi qui ai tant souffert à Paris d'être éloignée de mon Sarnay!

—Ah! oui, vous avez passé là par une dure épreuve! Quel milieu pour vous, si chrétienne et si délicate! Heureusement, Dieu était avec vous, c'est pourquoi vous avez été plus forte qu'eux.

—Mon pauvre Alexandre! murmura Ninon. Avez-vous lu son dernier discours à la Chambre?... Et se peut-il que ce soit lui... lui, un Bordès, qui prononce de telles paroles contre la religion pour laquelle ses aïeux ont donné leur sang!

—Hélas! il n'est pas le seul, Ninon!...

—Oui, malheureusement... Où allez-vous maintenant, Didier?

—Je retourne vers la gare pour reprendre le train de 11 heures... je suis pressé, on a besoin de moi à la fabrique...

Il semblait embarrassé et détournait un peu ses yeux de ceux de Ninon.

—Je m'imagine que si je ne vous avais rencontré vous seriez reparti sans venir me voir, Didier, dit-elle gravement.

Il pâlit, sans répondre.

—Pourquoi donc, mon ami?

—Parce que cela vaut mieux ainsi... Allons, au revoir, Ninon...

Mais la petite main tenait fermement la sienne, et les grands yeux bruns ne quittaient pas son visage altéré.

—J'ai le droit de savoir pourquoi vous me fuyez, Didier.

—Mais vous l'avez bien deviné! s'écria-t-il avec une sorte de violence. Ne me forcez pas à vous répéter ce que je vous ai dit un jour... le jour où vous sortiez de chez le vieil Hilaire!

—Vous oubliez que depuis, il s'est passé un fait qui change la situation. Si vous êtes le frère de Gratien Larmy, moi, je suis sa veuve. Ce nom que vous ne pouviez songer alors à me donner, je le porterai désormais jusqu'à la tombe... Mais il dépend de vous, Didier, que Ninon Larmy le tienne d'un honnête homme.

Il eut un mouvement en arrière, et arracha sa main de celle de Ninon.

—Taisez-vous!... ne me tentez pas! dit-il d'une voix rauque. Rien ne vous force à le conserver, ce nom! Il ne manquera pas d'hommes trop heureux de vous offrir le leur!... Et alors, de ce mariage, il ne vous restera que le souvenir d'un mauvais rêve que le temps effacera... tandis que, si c'était moi, le lien qui vous attache à notre famille déshonnorée se resserrerait...

—Jamais—entendez-le bien, Didier,—jamais Ninon Larmy ne quittera ce nom. J'ai pu accepter la demande en mariage de Gratien, parce qu'il s'agissait là d'une tâche de charité à remplir, et que, d'autre part, lui n'ignorait pas que je ne pouvais avoir pour lui qu'une affextion fraternelle. Mais comment voulez-vous que je puisse accepter une autre union, quand mon cœur est rempli par ceui qui fut toujours pour moi l'homme aimé et estimé entre tous!

—Ninon!

Il lui saisissait les mains, et son regard à la fois hésitant et radieux enveloppait le doux visage empourpré, où les yeux bruns brillaient d'une grave tendresse.

—...Vous voulez?... Vous ne craignez pas?...

—Oui, je veux m'appeler Mme Didier Larmy... j'y tiens mon ami.

Il porta à ses lèvres les petites mains frémissantes... Et, sans se parler, ils s'en allèrent dans le sentier, le long des sillons bruns où le soleil achevait de boire la rosée.

Les grands bonheurs sont silencieux.

...Le mariage fut fixé au mois de septembre... Et, jusque-là, le chemin de fer conduisant d'Angers à Sarnay vit fort souvent Didier Larmy.

Leurs projets d'avenir portaient la marque de l'esprit sérieux et si profondément chrétien qui les animait. Didier parlait de ses ouvriers, de leurs besoins moraux et matériels, des améliorations qu'il projetait encore, de la tâche d'apostolat dévolue aux patrons catholiques... Et Ninon, toute vibrante, disait:

—Je vous aiderai... vous m'apprendrez à vous ressembler, Didier.

—Restez telle que vous êtes, ma chérie, avec votre belle petite âme ardente et dévouée, votre piété et votre délicate bonté. C'est ainsi que l'on attire les âmes, plus sûrement qu'avec tous les systèmes...

Ils causaient ainsi, cœur à cœur, laissant parler leurs âmes confiantes, pendant ces heures que Didier passait à Sarnay. Souvent, ils allaient faire un pèlerinage aux Nardettes. Didier s'était arrangé avec la fermière pour qu'elle réservât les chambres naguère occupées par Ninon et sa mère. C'était là qu'ils viendraient passer quelque temps après leur mariage, dans le calme du cher logis et du pays aimé.

—Et, plus tard, Ninon, quand je laisserai la fabrique entre des mains plus jeunes, nous reprendrons tout à fait la ferme, et je me ferai cultivateur, avait dit Didier à sa fiancée.

Ninon avait applaudi à cette idée. Certes, elle se trouverait bien n'importe où, pourvu qu'elle fût avec lui, mais elle regrettait toujours ses chères Nardettes et il lui semblait qu'il eût été bien doux de

vivre ici tous deux. Maintenant surtout que la Brossière n'existait plus...Didier avait fait abattre le néfaste logis et vendu le terrain où s'élevait peu à peu une grande et belle villa bâtie par un négociant d'Angers, son ami. Ainsi avait disparu la sombre demeure d'où était sortie tant de souffrances pour Ninon et Didier.

Ils évitaient de parler de ce douloureux passé et de prononcer le nom de Gratien... Pourtant, une après-midi, tandis qu'ils revenaient vers Sarnay à travers champs, Ninon demanda tout à coup:

—Vous ne m'avez jamais expliqué, Didier, comment le petit portefeuille que je vous avais donné jadis se trouvait entre... "ses" mains?

Mais, voyant le visage de Didier se crisper un peu, elle s'écria aussitôt:

—Non, si cela vous rappelle quelque souvenir pénible, ne me dites rien, mon ami!

—Si, je vais vous raconter cela. Il ne doit rien y avoir entre nous maintenant, ma Ninon... Quelques jours avant le... le crime, une discussion surgit entre Gratien et moi. Il avait trouvé dans le salon ce portefeuille que j'y avais oublié, et, avait vu votre photographie. Là-dessus il me fit une scène de jalousie. Tout d'abord je demeurai calme. Mais les termes employés par lui devinrent si violents, que la colère me saisit, et je lui répondis sans ménagements. Alors, il se jeta sur moi pour me frapper. Mais je lui donnai un soufflet en pleine figure, et je tentai de lui arracher le protefeuille. "Non, tu ne l'auras pas! cria-t-il avec rage. Tu me tueras plutôt avant!" J'étais arrivé au paroxysme de la fureur... Je me jetai sur lui essayant encore de te lui enlever mon cher souvenir. Mais ses doigts se crispaient dessus, et ses yeux luisants de défi me disaient: "Tu ne l'auras pas!" Que se passa-t-il en moi pendant l'espace d'une seconde?... Oh Ninon, en ce moment, j'ai haï mon frère!... Oh! Ninon, en ce me instant, je revis le lit de mort de ma mère; il me sembla entendre sa voix, qui me disait: "Je te confie ton frère, Didier. Il est faible, moralement et physiquement; dirige-le et aime-le." Alors, une grande honte descendit en moi... Et, lâchant Gratien, je m'enfuis hors de ma chambre, pour échapper à l'atroce tentation d'user de ma force physique pour le réduire à me rendre mon bien. C'est le souvenir de cette scène si pénible, c'est l'humiliante et douloureuse pensée de la violence dont je m'étais rendu coupable envers mon frère qui me firent pâlir et me troubler devant vous, le jour où vous me remîtes ce porteceuille, qu'il avait sans doute, laissé tomber de sa poche sans s'en apercevoir, ce jour!... Cet affreux jour!...

—Mon pauvre Didier!... Déjà, vous aviez souffert par "lui."

Ils s'étaient arrêtés au milieu des champs, sur lesquels planait la grande paix des fins d'après-midi. Une brume descendait sur les bois et voilait la clarté mauve du soleil couchant. Les parfums du soir commençaient à monter de la terre chauffée tout le jour, des haies où les fleurs se fanaient, des futaies dont l'ombre projectrice laissait aux mousses et aux bruyères toute leur fraîcheur.

La voix grave de Didier, répondant à la dernière phrase de Ninon, murmura pensivenemt:

—La souffrance est la monnaie de ce monde. Il ne faut jamais la regretter, c'est avec elle que nous achetons le bonheur sans fin... Et c'est par elle que les âmes sont sauvées, Ninon.

Dans la douce lumière de cette soirée finissante, il leur parut qu'une ombre passait devant eux... Et ils songèrent:

—Dieu a peut-être permis que nos souffrances comptent un peu pour le salut de "son" âme.

FIN

COURRIER de MADELEINE

. . . . LETTRES INTIMES: —JOIES D'AUTREFOIS. . . .

Mes chères lectrices,

Ce matin, parce qu'il fait soleil et que les oiseaux sont gais, mon cœur se sent en fête et accueille avidement la joie du dehors. Le factenr me tend le lourd courrier, et un pli épais refuse de glisser de ma main distraite. Je déchire l'enveloppe, et des photos charmantes s'offrent à mon attention.—Un ami de notre revue a eu cette pensée de me présenter sa petite patrie en divers paysages, tous harmonieux et agréables.



Anges et distributrices de fleurs.—Procession de la Fête-Dieu.

Je comprends avec quel amour il a regardé autour de lui pour choisir les sites les plus captivants, les décors les mieux brossés.— Et je m'arrête, sur trois croquis de Fête-Dieu....

La Fête-Dieu à la campagne, mais c'est la belle fête de l'année.— Voilà que ces photographies me mettent le cœur à l'envers... Elles me rappellent le petit couvent de la Malbaie, où, enfant, j'ai délicieusement joui de la nature. Le printemps m'exaltait, et cette Procession, qui devait nous entraîner de reposoir en reposoir, m'obsédait de longs jours d'avance. Je priais avec ardeur qu'il fit beau, afin que nous puissions, nous les petites, toutes de blanc vêtues, escorter le Dais resplendissant d'ors sous le soleil émerveillé, que précédaient les enfants de chœur, en tunique rouge, jetant devant eux des fleurs bleues, rouges, vertes et jaunes préparées au Couvent, pendant toutes ces dernières récréations. O ces fleurs de papier peint, avec quelle adoration nous les entassions dans les grands paniers qui prenaient ensuite la route du presbytère. Nous avions le sentiment d'une adoration ineffablement douce, et nous mettions tout notre cœur dans ces "papillottes" qui devaient simuler les fleurs sur le passage du prêtre portant l'Hostie. Ainsi nous adorions d'avance, et avec quelle ferveur!

Lorsque le soleil se levait sur ce dimanche tant attendu, nous enfilions la robe blanche, bien empesée, et sur nos cheveux soigneusement lissés, nous posions le voile et la couronne des communiantes. Nous nous trouvions gentilles dans tout ce blanc, et des pensées de coquetterie nous absorbaient inconsciemment lorsque dans le petit miroir, grand comme la main, nous regardions nos frimousses sérieuses. J'entends encore ma petite Hedwidge, noire comme une puce, et spirituelle comme pas une, me crier: "Tu aimes cela, toi, les dimanches en blanc! Si tu étais noirette comme moi, tu souhaiterais de la pluie". "Comment peux-tu, Hedwidge, penser que je m'arrête aujourd'hui à de telles réflextions!" Mais Hedwidge grognait entre ses dents, et je la sentais méchante, à ces instants-là, elle qui, pourtant, était trop fine pour se laisser dominer par de petits détails. Elle s'est d'ailleurs spirituellement vengée en devenant l'une des plus jolies femmes de sa génération.



Un Reposoir.

Dans cette triple rangée de petites filles photographiées là, je retrouve mes compagnes, et je mets des noms sur chaque tête; pourtant je ne connais aucune de ces enfants, et ces petites filles de jadis portent aujourd'hui, dans les belles processions, des robes noires!

Les petites filles, de génération en génération, se ressemblent donc toutes derrière le Dais resplendissant d'ors qu'elles suivent en priant extatiquement!

Mais pour comprendre l'émotion qui m'étreint devant ces instantanés de Fête-Dieu, il faut avoir vécu dans la campagne, en avoir subi le charme, aimé la douceur, et compris la beauté, et celles-là seules qui ont promené leur enfance dans des sentiers rudes et déserts, en communion constante avec l'Immensité, sauront le charme des émotions qui reviennent à certaines heures, nous étreindre, nous hanter, nous reprendre, parce qu'elles ont autrefois dominé notre être de merveilleuses impressions!

MADELEINE.

Photos de M. Pelchat, de Scott, Beauce.

. . . La Resurrection Acadienne . . .

par LAMBERT CLOSSE

Invité à collaborer à cette revue charmante et si pleine de vie, j'ai voulu traiter d'un sujet qui serait bien en accord avec sa fière et patriotique devise: *S'unir pour grandir*. Et j'ai résolu d'écrire quelques lignes sur l'histoire du petit peuple martyr de l'Acadie et du beau geste qu'il accomplit par son retour à Grand-Pré.

C'est en lisant le charmant et touchant petit article de l'abbé Edmond Lacroix, intitulé: *La résurrection de Grand-Pré*, publié dans un *Almanach de la langue française* que l'idée m'est venue d'écrire cet article pour les lecteurs de la *Revue moderne*, qui compte, je n'en doute pas, de nombreux Acadiens.

L'abbé Lacroix, dans ce seul mot de Grand-Pré, fait ressortir toute l'émouvante histoire du grand drame de 1755, c'est-à-dire, l'histoire de ce petit peuple martyr, le petit peuple acadien. Il nous fait en quelques mots ce:

...“récit que disent tour à tour,
et l'océan plaintif et les bois d'alentour.”

Cette nouvelle de la résurrection de Grand-Pré, a causé un vif plaisir dans tous les cœurs acadiens et canadiens-français. L'érection d'une église-souvenir et d'un monument représentant *Evangeline*, figure du peuple acadien, à l'endroit où fut autrefois l'église de Grand-Pré, est un beau geste, vraiment digne des descendants des victimes de la *Dispersion*. C'est un des événements les plus importants et les plus consolants de toute l'histoire du cher *pays d'Evangeline*.

...“ce poème doux que le cœur psalmodie.”

Le retour à Grand-Pré est la réussite d'un projet caressé depuis bientôt deux cents ans par les proscrits de 1755 et leurs descendants.

Cette reprise amicale du terrain de Grand-Pré, (à la suite d'une entente avec les membres de la compagnie de chemin de fer *Dominion Atlantic*), marque le retour de ce peuple fier au lieu sacré d'où furent brutalement chassés ses ancêtres

Notre éminent théologien canadien français Mgr Paquet, dans son magistral article sur l'histoire acadienne, intitulé: *La revanche de l'histoire*, parle ainsi de ce beau geste des Acadiens: “Les Acadiens vont remettre le pied sur un coin de terre qui but les sueurs et les larmes de leurs aïeux, et ils s'apprêtent à y ériger un monument commémoratif de leurs travaux, de leurs luttes et de leurs douleurs. Cet événement modeste en lui-même, mais où se révèle la main mystérieuse qui tient le fil des destinées humaines, évoque tout un passé d'humiliations et de souffrances suivi d'un retour inespéré de la fortune.”

On organise en effet depuis quelque temps un fort mouvement pour faire de Grand-Pré un parc historique qui sera un véritable lieu de pèlérinage pour les descendants de ces Acadiens qui furent brutalement expulsés de leurs foyers...

Des travaux d'embellissement rendront de plus en plus agéable et intéressant pour les touristes cet endroit de la Nouvelle-Ecosse, que les évènements les plus tragiques ont immortalisé.

Oui, il est beau, il est instructif ce geste des descendants des victimes de Lawrence. Ce sera un nouveau chapitre à ajouter à la douloureuse mais héroïque histoire acadienne, ce chef-d'œuvre de la survivance française de notre pays.

Le peuple acadien se souvient de son passé...

Il sait qu'il a été un peuple martyr... Son histoire est remplie de tristesse: mais elle est aussi remplie de beauté et d'héroïsme.

Longfellow, le poète américain qui a immortalisé l'histoire de ce petit peuple martyr, dans son beau poème *Evangeline*, à la fois si touchant et si véritable, a apprécié d'une manière juste et vraie le peuple acadien en le qualifiant de *paisible*.

“Ni verrous, ni loquets
Ne fermaient dans la nuit, leur modeste demeure.
Et la porte s'ouvrait, comme l'âme, à toute heure.
Là le riche était pauvre en son honnêteté,
Et le pauvre ignorait ce qu'est la pauvreté. (1)

M. Rameau a peint les Acadiens en deux mots: “c'était un peuple honnête et heureux”. “Nul groupe français au Canada dit l'abbé Groulx, ne fut plus brutalement assailli; aucun n'eut été plus excusable d'un oubli ou d'un reniement de ses origines; aucun cependant n'a montré plus de constance héroïque dans la volonté de survivre.” (1)

L'histoire acadienne commence en 1610. Déjà en 1613 cette jeune colonie passe à la puissance anglaise.

Revenue officiellement colonie française par le traité de Saint-Germain-en-Laye, elle passe pour la deuxième fois sous le joug anglais en 1645 jusqu'au traité de Bréda en 1667.

Enfin en 1710 après de nombreuse incursions et randonnées des flibustiers Anglo-Américains, l'héroïque Subercase céda définitivement l'Acadie aux Anglais.

Ces *quelques arpents de neige* étaient devenues possession anglaise.

Mais ce bon petit peuple continuait à cultiver la terre en voyant croître en nombre les familles acadiennes.

Tous étaient des gens paisibles, industrieux, moraux, les uns pêcheurs, les autres hommes des champs.

Le 2 septembre 1755 a lieu l'acte indigne, terrifiant. Les Acadiens sont saisis, arrachés de leurs demeures et déportés brutalement. C'était le grand *dérangement* de Grand-Pré, que tous les historiens ont flétri.

L'acquisition du terrain de Grand-Pré est une preuve de la survivance acadienne. Les Acadiens vont rentrer tout de bon dans la vieille patrie de 1755, terre riche et fertile où les ancêtres, ces martyrs, ont versé tant de larmes et de sang pour Dieu et leur chère patrie.

Le retour à Grand-Pré va enlever ce voile de tristesse qui couvre ces lieux déshonorés par la perfidie et rendus illustres par tant de malheurs.

Les Acadiens sont restés dignes de leurs ancêtres. Ils sont encore cette race à l'âme cuirassée de foi et de patriotisme. Attachés à leur foi et à leurs traditions ils ont grandi dans l'épreuve.

Toujours hommes des champs, ils ont gardé comme leurs frères, les Canadiens-français, la belle langue française. Je dis que les Acadiens et les Canadiens sont frères et cela est vrai à plus d'un titre.

Tout en respectant l'opinion que M. Benjamin Sulte exprime dans son introduction au livre du Dr Aucoin intitulé: *Le pays d'Evangéline*, en nous disant que nous sommes deux nations françaises distinctes; je me permets d'ajouter avec M. Omer Héroux, “qu'il y a depuis longtemps, entre Acadiens et Canadiens-français, plus que le souvenir d'un voisinage trois fois séculaire.

“L'arrivée chez-nous d'un certain nombre des victimes de la *Dispersion*, les alliances qui s'en sont suivies, ont créé entre les deux groupes de très nombreuses relations de parenté, à l'heure actuelle, grand nombre de familles canadiennes-françaises peuvent se vanter d'avoir dans les les veines du sang acadien et tiennent ainsi de la plus intime façon au peuple martyr.”

La résurrection de Grand-Pré est donc un grand pas vers la résurrection acadienne.

En avant toujours, braves Acadiens... Continuez d'affirmer votre supériorité et votre volonté de survivre. Marchez toujours vers la légitime revanche!

(1) traduction de P. Lemay, page 28, troisième édition.
(1) *“l'histoire acadienne,”* conférence donnée au Monument national le 30 mai 1917.

LES CHOSES FEMININES

Comment on fait les Meringues



1. Mettre 3 blancs d'œufs dans une bassine en cuivre rouge non étamé et les battre au moyen d'un fouetteur jusqu'à ce qu'ils soient bien montés et fermes.



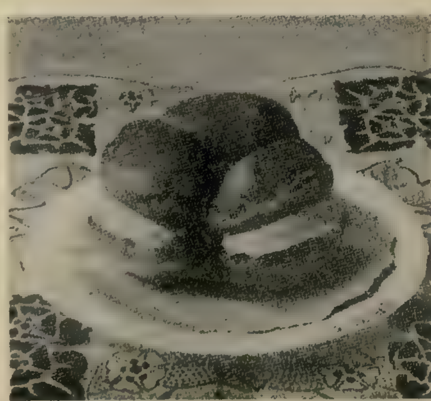
2. Garnir une poche avec le mélange et coucher sur une plaque, légèrement beurrée, les moitiés de meringues, en pressant successivement sur la poche.



3. Mélanger peu à peu, en remuant avec une spatule, 6 onces environ de sucre en poudre.



4. La plaque est mise au four avec chaleur très modérée pendant 25 minutes environ. Après cuisson, étendre avec un couteau, de la crème fouettée sur une moitié et réunir cette dernière avec une autre moitié pour former la meringue.



5. Les meringues terminées.

PROJETS D'AVENIR

—Quand nous serons mariés, monsieur Paul, je veux que nous ayons trois bonnes.

—Soyez tranquille, je puis vous assurer dès à présent que vous en aurez au moins dix.

—Dix!

—Oui... l'une après l'autre.

SIMPLES QUESTIONS

Quel était le plus noir seigneur de la cour du roi Louis XIII?

—C'était le maréchal *d'Ancre (d'encre)*.

Quel est le héros de l'histoire sainte qui possédait la voix la plus formidable?

—C'est *Samson*, quand il parlait, on entendait *cent sons*.



Joseph vous n'avez pas brossé mon veston ce matin....
A quoi monsieur voit-il cela?
J'avais laissé vingt-sous dedans hier soir il y sont encore



Alors, vous avez assassiné cette femme pour cinq piastres.
Hélas! oui?...
C,est honteux! même pas de quoi payer votre avocat!

RISSOLES AU RIZ

Faites cuire une certaine quantité de riz à l'eau. Quand celle-ci sera réduite, laissez refroidir, puis mélangez au riz quelques oignons et persil haché très fin. Assaisonnez et faites des boulettes saupoudrées de farine; passez-les à la friture, comme vous feriez pour des rissoles aux pommes de terre.

RIZ A L'IMPERATRICE

Faire cuire le riz au lait sucré et vanillé; mélanger quatre œufs, les blancs battus en neige, 60 grammes pralines roses pilées (ceci n'est pas indispensable), garnir le moule d'un caramel blond ou blanc et ajouter le riz pour cuire au bain-marie pendant une heure et demie. Pour servir, garnir le gâteau de cerises prises dans un pot de conserves. Le jus de la confiture sera chauffé avec un peu d'eau, et l'on pourra verser le tout sur le gâteau. Ce jus rose est d'un effet charmant et des plus délicieux. Ce gâteau est très nourissant et vaut un vrai plat.

BOEUF EN MIROTON

Couper en tranches peu épaisses un morceau de culotte de bœuf cuite. Emincer des oignons, les faire revenir avec du beurre, saupoudrer avec une pincée de farine; mouiller avec du jus, du vin blanc, colorer à l'arome Patrelle, mêler quelques champignons hachés et une pincée de poivre. Cuire quelques minutes, mêler les tranches de bœuf. Fermer la casserole, faire mijoter vingt minutes sur feu doux; dresser les tranches sur un plat en couronne; dégraisser la sauce.



Alors ton mariage est rompu? Et pour quel motif?
Ma fiancé dépense trois mille piastre par an chez là couturière!!!
Eh bien?
Alors, j'épouse la couturière.



Ayez pitié d'un pauvre malheureux qui n'a plus seulement les moyens d'aller le soir au cinéma!



L'Entre Nous

G. de Sermeuse.—Ce nouveaau nom est vraiment gentil et il est probable qu'il aurait du succès au bas des œuvres que vous écririez. Je vous remercie de toutes les choses aimables et encourageantes que vous m'avez écrites en attendant que je puisse vous le redire personnellement et longuement.

Korrigane.—C'est assez gentil cette petite fantaisie littéraire que vous m'adressez. Me permettez-vous de vous prier de l'écrire de nouveau en la ramassant plus étroitement et en choisissant s'il est possible des termes encore plus doux et plus raffinés? Vous avez certainement du talent et je serais heureuse d'encourager tous vos efforts.

Gilles H.— Votre lettre si aimable et si encourageante m'a grandement réconfortée. Je suis heureuse de vous offrir encore ce mois-ci un roman de votre auteur préféré. Le mois prochain nous recommencerons la publication d'un roman à suivre, de Delly également, et je suis sûre que vous l'aimerez. Vous me demandez de vous trouver une correspondante. Celle qui accepterait d'échanger ses impressions avec les vôtres serait certainement fortunée. Seulement, vous comprenez combien ce choix me serait difficile à moi et quelle peine j'aurais de mal choisir.

Claude St-Maurice.—Je voudrais bien vous faire oublier ma négligence involontaire à votre égard. J'ai pourtant l'habitude de répondre régulièrement aux lettres que je reçois, la vôtre par hasard, ne se serait-elle pas égarée en route? Ne croyez-vous pas qu'il vaudrait mieux en vouloir à la poste, qu'à l'amie qui serait désolée de vous avoir déplu. Je me console toutefois en songeant que vous m'offrez déjà un pardon et vrai, ça vaut la peine de vous contrarier pour recevoir ensuite de ces billets alertes et sincères et qui font tant de bien à lire. Continuez je vous prie d'aimer notre Revue avec prédilection et d'en rester la très fidèle et très aimée amie.

Jeanne L.—N'avez-vous jamais reçu la lettre que je vous adressais à la Rivière du Loup en réponse à une confidence bien douloureuse et bien lourde, dont je n'ai oublié aucun détail. Je vous ai plainte alors de tout mon cœur et je vous ai comprise aussi. Toute ma sympathie vous est acquise et ne craignez pas d'y avoir recours.

Mme J. P. R.—En consultant l'annonce du Studio de Luxe de M. Armand Desrosiers publiée chaque mois dans la Revue Moderne, vous y trouverez la manière la plus jolie et la plus gracieuse de disposer des draperies, rideaux, etc. Je ne saurais vous conseiller un guide plus sur et plus raffiné.

Fa Do.—Je vous demande pardon de n'avoir pas répondu plus tôt à votre lettre, qui par un concours d'incidents ennuyeux s'est trouvée en retard. Je vais essayer de vous donner tous les renseignements dont vous avez besoin. M. Bélair le directeur du "Passe Temps" rue Craig Est, Montréal, s'occupe de publications musicales. Je crois que vous pourriez très bien vous arranger avec lui et s'il ne peut, pour une raison ou une autre, se charger de votre publication, il vous donnera, j'en suis certaine, et très aimablement, tous les détails voulus. Il faut faire enregistrer chaque pièce que vous écrivez et aussitôt que votre publication est terminée, vous en envoyez trois exemplaires au Département des Droits d'Auteur, à Ottawa avec un dollar et vous recevez ensuite, votre titre d'enrégistrement. Naturellement vous pouvez d'avance imprimer, tous droits réservés par... suit votre nom. Je vous remercie pour les aimables souhaits que vous faites pour le succès de la Revue Moderne qui est vraiment heureuse de compter des sympathies telles que les vôtre.

Qui Gros Vous Aime.—Vos souhaits m'ont fait grand plaisir et je vous en remercie affectueusement.

Qui Veut Aimer.—Je ne suis jamais fatiguée de répondre aux lettres délicieuses que l'on veut bien m'adresser. Je suis toute disposée à accueillir de nouvelles correspondantes. Je suis toute prête à répondre à vos questions concernant les cercles littéraires que nous allons organiser dans le cours de l'été et qui pourront commencer à fonctionner avec les jours d'automne. Je compte bien vous retrouver dans l'un de ces cercles et pourquoi pas à la tête de l'un des mieux organisés?

Dillette.—Vos jolis billets sont toujours attendus et espérés.

Josette Hébert.—Je suis désolée de ce qui arrive et que votre manuscrit soit ainsi retardé. Voulez-vous s.v.p. m'en envoyer le titre afin que je le désigne à une rapide lecture. Je serais chagrine d'être désagréable envers une amie aussi charmante que vous.

Mme J. A. M.—Vous êtes la bienvenue, chère Madame, et voici pour vos questions: 1–Nous ne trouvons rien de nouveau dans les livres d'étiquette; je vous conseillerais celui de la Baronne de Staaff. 2–Cela est facultatif, beaucoup de pesonnes enlèvent leurs gants pour le thé. 3–Vous pourrez vous procurer les règles du jeu de cinq cents dans n'importe quelle librairie. 4–Je crois que vous aimeriez beaucoup les romans de Réné Bazin, d'Henry Bordeaux, de Delly, de Collette Yver, de D'Ourliac, de Mathilde Alanic, Alice Pujo, etc. Je crois que le choix de votre fillette est très judicieux, et que je ne saurais mieux trouver.

Ou est le Bonheur.—Il est assez naturel que vous hésitiez à accepter de partager la vie d'un homme que vous n'avez jamais vu. Il faudrait certainement vous connaitre autrement que par correspondance, pour en arriver à une conclusion heureuse. D'un autre côté, si actuellement, vous ne vous sentez aucune inclination pour ce jeune homme, ce serait peut-être téméraire de l'induire à venir vous voir. Consultez bien votre cœur et aussi votre raison avant de prendre aucune décision. Je crois que vous devez poursuivre cette correspondance qui vous est agréable, et avouer en toute sincérité à ce jeune homme vos hésitations très raisonnables. Peut être le bonheur sera-t-il là. Mais le bonheur est si difficile à trouver qu'il faut chercher avec exptrêmement de circonspection.

Chrysanthème.—Je souscris avec plaisir à votre demande, et vous n'avez plus qu'à m'envoyer l'objet en question. Je vous remercie de la sympathie charmante que vous me témoignez si sincèrement.

Joyeuse Rêveuse.—Grand merci pour vos aimables souhaits.

Guy de Vaudreuil.—Votre pièce de vers est entre les mains de notre critique littéraire qui doit prochainement m'envoyer son opinion.

Suffragette au Couer Tendre.—Votre lettre m'a beaucoup amusée, car vous avez une façon divertissante d'apprécier les choses et de rendre à chacun suivant son mérite. Je ne connais pas la jeune fille dont vous me dites tant de bien, et je ne suis pas surprise que, douée comme vous l'affirmez, elle soulève autour d'elle d'ennuyeuses jalousies. En revanche la sympathie de femme comme vous doit la dédommager de bien des mesquineries et lâchetés. Revenez quelque fois causer avec nous certaine d'être accueillie avec empressement.

Toujours Fidèle.—Je crois que plusieurs lettres se sont perdues pendant mon absence de la Revue, car je reçois d'autres billets qui doucement se plaigent tout comme le vôtre. Nous allons essayer de rattraper tout cela par une correspondance plus suivie et plus affectueuse.

Laure Germain.—Votre nouvelle est aimable et gaie. Le dialogue y est alerte et spirituel. Si vous vouliez améliorer certaines parties, vous donneriez à cette composition une réelle valeur. Je serais contente de la publier ensuite, certaine d'encourager un véritable talent.

Je vous Aime.—Je vais essayer de me procurer le roman désiré et je le publierai ensuite avec plaisir dans la Revue Moderne.

Capuchon.—C'est qu'il était gentil votre article, vous le savez. Il comportait une bonne leçon. Que vous êtes aimable de trouver la Revue Moderne délicieuse. Nous espérons vous y recevoir très souvent.

Muguet.—Nous avons tellement de manuscrits qui attendent leur tour de publication qu'il m'est en ce moment impossible d'en accepter de nouveaux, peut-être un peu plus tard, pourrais-je vous ouvrir toutes grandes les portes de la Revue Moderne.

Paule D'Ivry.—Votre pièce de vers est entre les mains de notre critique littéraire qui j'espère, le jugera digne de publication.

Violette D'Alsace.—Margot Asquith est tout simplement une toquée et son opinion étant considérée par tous les gens sensés comme absolument nulle, il est absolument inutile de répondre aux opinions qu'elle exprime sur notre compte. Le Canada a fait un accueil plutôt froid à cette émancipée qui a déjà et fort souvent compromis la dignité du grand homme politique anglais dont elle est la compagne. Sa tournée en Amérique et les façons qu'elle y a affichées ont été jugées disgracieuses, et si elle a trouvé que les Canadiens avaient l'air paresseux, les Canadiens se sont tout bonnement contentés de rire de cette noble madame qui paraissait avoir la rage de donner son opinion, comme si son opinion valait quelque chose.

Fernande la Paysanne.—Je comprends que les arguments surannés que l'on emploie pour défendre aux femmes l'accès du poll vous ennuient et vous agacent. Personnellement, je ne tiens pas le moins du monde au suffrage, mais seulement, je trouve déplacée et imbécile la façon dont certains hommes traitent cette question. Des êtres inférieurs se trouvent dans les deux sexes, tout comme les êtres supérieurs. Il n'y a d'ailleurs que les inintelligents qui prétendent le contraire. Je trouve que l'on devrait apprécier la question autrement qu'en se plaçant au point de vue de supériorité ou d'infériorité, et nous n'avons qu'à nous moquer de ces supérieurs qui trop souvent ne valent pas leurs inférieures! On interdit en réalité aux femmes que les emplois avantageux, quand il s'agit du travail même le plus abject, personne ne songe à le lui interdire, ni même à l'en protéger. Dans trop de foyers, trop d'usines, trop d'ateliers, elle est utilisée plus mal qu'une bête de somme. Le suffrage féminin serait-il un bienfait? Je n'oserais me prononcer sur cette question, mais dans une démocratie telle que la nôtre, il me semble que puisque l'on nous donne accès à l'échafaud, on pourrait peut-être également nous permettre de formuler les lois qui condamnent ou absolvent. Dire que j'en arrive à avoir de telles idées, sans être nullement une fervente du suffrage; seulement, ceux qui l'attaqeunt sont tellement maladroits dans leurs arguments, que ce serait presque manquer à la dignité de notre sexe que de les approuver. J'imagine que vous faites de la propagande dans l'Abitibi. a propos, j'ai rencontré à l'hopital cet hiver, un homme fort intelligent et aimable qui venait de vos contrées qu'il m'a chaleureusement incitée à visiter, ce que je ferai, sans doute, quelque beau jour.

Jean Canadien.—Votre goût en littérature rencontre le goût de beaucoup d'autres de nos lecteurs, car nous avons reçu plusieurs lettres semblables à la vôtre. Si bien que nous nous sommes rendus à ces demandes, en publiant ce roman réclamé.

Madame Clara L... (Nashua) — Vous avez dû recevoir ma réponse à votre lettre. Je mets ici un mot à votre adresse pour vous dire encore un bonjour. Votre lettre m'a amusée et m'à fait rire, et je voudrais en recevoir encore de semblables. Quand vous m'écrirez vous prendrez un pseudonyme afin que je sois certaine que vous trouverez ma réponse ici. A bientôt j'espère.

Aime Jeanne.—Bienvenue à la nouvelle lectrice. Avant de publier "La vengeance de Ralph" la Revue Moderne avait déjà publié, dans le No. de Juin, 1920 "Esclave ou Reine" du même auteur. Nous serions enchantés de compter notre nouvelle lectrice au nombre de nos abonnées.

Jeanne.—Dans le numéros du 15 mars, 1922, nous avons publié: "Pas Banale" de Roger Dombre. C'est le seul ouvrage de ce romancier que La Revue Moderne a publié.

Secrétaire.—Ce qui traduirait le mieux le sens de ce proverbe serait:"Trop de cuisiniers gâtent la sauce"! Ou encore: "Chacun son métier, les vaches sont bien gardées." Malgré sa trivialité, ce dernier exprime mieux je crois ce que vous voulez faire comprendre. Tous ces proverbes n'ont pas de traduction littérale, on n'en traduit que le sens. Merci pour les jolies choses à l'adresse de La Revue.

Une Lectrice de la Revue.—La raison pour laquelle vous n'avez pas eu de réponse, est tout probablement parceque ces messieurs ont reçu des lettres,—avant les votres,—et qu'ils ont trouvé les correspondantes désirées. Vous n'avez probablement pas répondu assez vite; ce doit être là la seule raison, car votre plainte est la première que nous recevons. Ayez de la patience et vous verrez un de ces matins venir des réponses.

MADELEINE

Livres et Revues

TIBURCE

PAR PIERRE DE BARNEVILLE

Un volume in-16 double-couronne, de la collection "Le Roman" publiée sous la direction d'Edmond Jaloux.(Bernard Grasset, éditeur, 61, rue des Saints-Pères, Paris.)

Voici un roman d'amour tout en nuances tout en demi-teintes, où le feu couve toujours sous la cendre. Les mouvements contradictoires d'un cœur épris, mais irrésolu, y sont analysés avec la plus extrême finesse. Il étudie, à la veille de la tourmente, l'évolution d'un assez singulier caractère que la passion surprend parmi les vastes paysages et les larges horizons de sa province natale.

Ce livre, d'une sincérité séduisante, tour à tour gai, tendre, mélancolique, s'adresse à tous ceux qui, au milieu des bouleversements actuels, ont su rester curieux des problèmes de la vie intérieure, et qui, au sein même de la Tempête, n'avaient pas perdu le souci des sentiments éternels.

Graphologie

Suite de la page 2

GRACIOSA P. D. L. A.—Toute jeune, remplie d'illusions, idéaliste et enthousiaste, elle a une imagination dont elle ferait bien de se défier, en cultivant la réflexion et le raisonnement qui développeront le iugement.—L'humeur est capricieuse. Elle est délica'e, loyale et droite; l'activité est vive et inégale. L'orgueil est un peu vaniteux et je lui découvre pas mai de susceptibilité: elle n'endure pas les critiques et les reproches même quand elle reconnait au fond qu'elle les mérite. Bonne et affectueuse, capable de dévouement mais pas encore très constante dans ses ossais de dévouement.

Enjouée, un peu étourdie, elle aime l'imprévu. La volonté est vive, ferme, tenace et autoritaire.

PIERROT.—Il est intelligent et travailleur; il a l'esprit très vif et du jugement. Il est non seulement très bon mais d'une bienveillance douce et attirante. Généreux et dévoué, il a une conscience droite et d'une sévèrité presque scrupuleuse.

Il doit être faible physiquement, en tous cas, il est nerveux, avec des minuties de vieux garçon: il est un peu irritable et un peu grognon.

Très aimant, il a besoin d'être entouré d'affection, de sympathie, et aussi de gâteries.

L'activité a des hauts et des bas, et il n'a pas beaucoup de force de réaction contre les dépressions qui l'immobilisent. Il est fier, timide et d'une grande réserve. Sa loyauté et son affection pour ses amis se prouvent par des actes délicats et généreux.

PETITE REINE.—La copie du mois de février était partie, je fais le "next best" en vous donnant votre place dans ce numéro.

Elle est enjouée, vive, gracieuse, absolument simple et naturelle. Un peu étourdie mais avec ce qu'il faut de réflexion et de droiture pour devenir un peu plus sérieuse. Elle est intelligente et bonne. Le cœur est aimant et dévoué, mais il n'a pas trouvé encore ce qui le fera très grand plus tard. Timide et fière, elle est réservée et elle peut même être dissimulée. Et cependant la franchise, une franchise un peu naïve et imprudente, est l'une de ses qualités dominantes.

Elle est active, courageuse, énergique et très optimiste. Un peu susceptible et alors, raide, capable de dire tout ce qu'elle pense.

L'ordre est fantaisiste. Le côté pratique, médiocre actuellement, pourrait se développer. La volonté est précise, active et quelquefois ferme. La précipitation dans les paroles et les actions peut avoir des résultats désastreux. Elle se connait bien et elle ne sera pas surprise de ce que je lui dis, car elle l'a déjà constaté.

GAIETE OU MELANCOLIE.—Si délicate etsi sen sible, avec des tendances idéalistes accentuées e vivant dans les grosses réalités de la vie, il lui arriv d'être un peu dé.ue et triste, mais en général, elle es enjouée, avec des ailes qui la soulèvent au-dessus de laid; son imagination, active et gracieuse est créatric- d'illusions sans cesse renaissantes. Bonne, bien, veillante, enthousiaste et tendre, elle est essentiellement une rayonnante et elle communique sa joie son espoir et son amour de la vie à son entourage. Son absence doit causer un grand vide.

C'est une rêveuse et il faut un effort de volonté pour se mouvoir et agir dans la vie pratique. Elle est un peu susceptible et fière. Bonne, douce, souple d'un grand charme féminin, elle est absolument aimable.

PETITE HARDIE.—Une petite nature délicate, concentrée, sensible, orgueilleuse, susceptible et un peu pessimiste. Au lieu de voir et de sentir toute la joie de la jeunesse, elle s'amuse à ramasser ses griefs, à guetter les choses désagréables et à s'en plaindre au moins à elle-même. Ce qui détermine souvent ses mécontentements, ce sont les conseils et les reproches: elle les déteste.—C'est encore presqu'une enfant. Elle a une volonté précise, ferme, entêté et raide. Une tendance à la jalousie qui ne paraît pas développée. Un peu d'envie quelquefois qui souligne ses irréalisables désirs.

Au fond une petite nature aimante, bonne et droite qui s'épanouira dans le bonheur dont elle aura sûrement sa part. Qu'elle y compte, qu'elle y pense, qu'elle l'attende et il commencera dès maintenant.

VIOLETTE FLEURIE.—Jeune, imaginative, ce n'est pas encore une personne sérieuse, elle est attirée par le rêve, la fantaisie, elle ne réfléchit pas beaucoup, et elle est remplie d'illusions sur la vie et sur tous et tout. Elle est animée, enjouée, d'une franchise parfaite, elle aime à causer et à s'amuser. Le cœur est délicat et tendre, elle n'a pas d'égoïsme, et le dévouement s'exercera avec entrain pour ceux qu'elle aime. Jusqu'à présent, elle a plus joui du dévouement des autres que donné le sien. La volonté est plus active et vive que forte. Elle est impulsive, ardente à commencer les choses, mais la persévérance est faible. Assez d'assurance en apparence avec un grand fonds de timidité. Sa bonté est délicate, active et ingénieuse et ses affections sont profondes et fidèles. Une jolie naïve très jeune, de la confiance et un peu de crédulité. Beaucoup de charme fait d'animation et de grâce.

Courrier Poétique

A TOUJOURS...—Vos vers pèchent contre toutes les règles de la versification. Procurez-vous l'ART DES VERS, d'Auguste Dorchain.

MARC LANOUE.—Ces vers sont d'un vrai poète. Ils ne sont pas sans défauts, mais plusieurs pièces pourraient figurer avec honneur dans la REVUE MODERNE.

REVERIE SUR LA GREVE.—Sonnet passable.

SI TU SAVAIS.—"Soirées," "vécues," (au pluriel) ne peuvent s'employer qu'à la rime, d'après la versification traditionnelle. A la fin d'un mot, dans le corps du vers, tout "e" muet qui n'est pas élidé compte pour une syllabe, et l'"e" muet ne peut s'élider s'il est suivi d'une autre lettre. Lisez le traité de prosodie recommandé plus haut.

ABANDON.—"O extases" constitue un affreux hiatus. Le dernier vers contient une faute de versification. Ces vers sont harmonieux et vaudraient d'être corrigés.

POURQUOI LE CŒUR N'AIMERAIT-IL PAS?—LE REPROCHE.—Vers corrects et prosaïques. Absence totale de poésie.

FLOREAL.—Nombreuses fautes de versification. Etudiez la prosodie avant d'écrire des vers, particulièrement le chapitre traitant de l'"e" muet.

A LECONTE DE LISLE.—Si vous aviez profité de la lecture de Leconte de Lisle vous sauriez que le premier hémistiche doit se terminer par une syllabe tonique, et que les parnassiens n'ont jamais écrit: "O songeries d'hiver." Etudiez la prosodie, comme un musicien étudie la musique avant de composer.

APAISEMENT.—Ce sonnet, qui nous est parvenu signé: Paul d'Ivry, est copié mot à mot des FLEURS DU MAL de Beaudelaire. C'est un plagiat. LE MIROIR. Gentille pièce. Mérite un petit coin dans la Revue.

LES COQS D'OR CANADIENS.—Pastiche aimable que la musique ferait passer. "Lion," en vers, a toujours fait deux syllabes. Mais tout le monde ne peut être Botrel. (Observez aussi que "Montréal" a 3 syllabes et non 2.)

NOTA.—Les auteurs sont priés de garder une copie de leurs œuvres. Nous ne nous engageons pas à leur retourner les manuscrits non insérés.

SAINT-JUST.

GRAINS DE SAGESSE

L'homme qui aime avec esprit n'aime pas.

Chante au danger et ris à la peine.

Paul MEURICE.

Depuis que j'ai des brebis et une vache dans ma cour, chacun me souhaite le bonjour.

FRANKLIN.

Les paresseux ont toujours envie de faire quelque chose.

VAUVENARGUES.

La Petite Poste

CONDITIONS — 1o 5 sous du mot 2o Chaque annonce devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur 3o. Les annonces doivent nous être adressées avant le 15 du mois qui précède la publication de la REVUE.

Afin de reprimer tout abus qui pourrait s'insinuer dans la Petite Poste, la direction de la Revue Moderne se réserve le droit de refuser les annonces ou de les modifier suivant le cas. Les changements seront faits de façon à respecter le sens absolu de l'annonce. L'argent sera retourné avec les annonces refusées, moins les frais de poste.

RENEE DERENNE, 209 Holland Ave., Ottawa. Qui je cherche?... Un bon et loyal correspondant; heureuse s'il est poète ou peintre paysagiste.

JEUNE FILLE, éprise d'idéal, désire faire une réalité de son rêve. Carman Mérens, 1 St-Félix, Montréal.

CORRESPONDANTS de bonne éducation demandés. Louise Laurence, 1 St-Félix, Montréal.

QUI viendra bercer mes rêves? Jeannine Printemps, St-Eustache, Co. Deux Montagnes, Qué.

Garçon 26 ans demande correspondance avec jeune fille de 23 à 24 ans. Gazz Boby anglais ou français. Wilson Osborne, boîte 35, Station N., Montréal.

CHATAIN: yeux noirs, 21 ans, riche, désire correspondante brunette, yeux noirs, entre 19 et 21 ans. J. A. Daianda, 4140 Notre-Dame-est, Montréal.

JEUNE fille de bonne éducation aimerait à correspondre avec messieurs distingués de 30 ans et plus. But: le plus persévérant le saura. Mlle Gilberte Vanier, poste restante, rue St-Jacques, Montréal.

BRUNETTE 19 ans, désire correspondants jeunes, distingués. Raymonde Després, poste restante, St-Roch, Québec.

MONSIEUR dans la trentaine, de bonne position, désire faire connaissance avec demoiselles ou veuves distinguées, but: en faire sa confidente. Bernard Lortie, poste restante, Station R., Montréal.

GARDE malade de bonne éducation désire correspondants distingués, ayant de bons principes, âgés de 35 ans ou plus. Jacqueline Archambault, poste restante, Station N., Montréal.

JEUNES filles désirent correspondants. Mlles Lise du Buisson et Rose Desbois, St-Césaire, Qué.

DEMOISELLE distinguée demande correspondants, but sérieux. De 35 à 40 ans. Mlle Gloria Paré, Ste-Rose, Co Laval, Qué.

DEUX Québecquoises désirent gentils correspondants distingués; sérieux pour l'une, gais pour l'autre. M. et A. Caron, poste restante, St-Roch, Québec.

CORRESPONDANTS distingués, 30 à 40 ans sont attendus par B. Cimon, poste restante, St-Roch, Québec.

JEUNE fille désire correspondants de 27 à 38 ans. Mlle Lydia Cloutier, poste restante, Ottawa, Ont.

M. FRIAND d'AMOUR, jeune homme délicat désirerait correspondre avec jeune fille gentille et spirituelle. Poste restante, Station B, Québec.

DAME distinguée, 43 ans, désirerait correspondre avec veuf. Mme Paul Piette, 962 rue Juliette, Villeray, Montréal.

JEUNES brunettes désirent correspondants. Mlles Rolande Coté et Josette Lapalme, boîte postale, 336, Shawinigan Falls, Qué.

LA PLUS CORDIALE bienvenue à tous; célibataires ou veufs 30 à 40 ans. Mme L'Espérance, Mlle Geneviève, Boîte 126, Hull, Qué.

JEUNE fille désire correspondants, pour distraction. Bienvenue à tous. Berthe Lapensée, poste restante, Hull, Qué.

CORRESPONDANTS demandés: Paule Bernard, St-Eustache, Co Deux-Montagnes, Qué.

INSTRUITE, musicienne, sténographe, désire correspondants sérieux distingués. Françoise Chopin, Saint-Guillaume d'Upton, Qué.

PETITE âme isolée désire grand protecteur. Aimée d'Amour, Poste restante, Ottawa, Ont.

JEUNE VEUVE de 21 ans désire correspondre avec garçons ou veufs distingués. Mad. Pauline Lesage Poste restante, bureau central Montréal.

NOTE.— Nous avons reçu des lettres adressées à Mlle Minerve Mlle Rubis et M. Pierre L'Ermite. Si ces correspondants nous envoient des enveloppes adressées et affranchies, nous leur ferons parvenir ces lettres.

Livres et Revues

Madame Louise Faure-Favier, qui est l'auteur de plusieurs romans, vient de publier un *Guide des voyages aériens Paris-Londres* qui intéressera tous les amis de l'aviation. L'ouvrage comprend deux récits de voyage en avion: de Paris à Londres, et London-Paris (ce dernier en anglais). Deux nouvelles "pour lire pendant le voyage" accompagnent ces récits, qu'agrémentent encore de très jolies photopraphies prises d'un aéroplane: un virage sur Paris, la Tour Eiffel, la cathédrale de Beauvais, le Port de Boulogne, Leeds Castle, la cathédrale de St-Paul à Londres, Trafalgar Square etc. Divers renseignements, tels que cartes, horaires des départs, prix de la traversée, complètent ce guide très intéressant et fort bien édité.



LA REVUE MODERNE



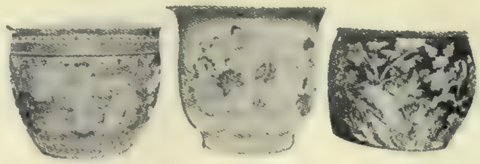
"Joie de l'été" par F. Snyders.

Nº 20518

15 JUILLET 1922

PRIX: 25 SOUS

UN ROMAN COMPLET DANS CHAQUE NUMERO



Et des Cadeaux provenant de toutes les parties du monde sont réunis ici.





Sur la rue St. Denis, à une jetée de pierre de la rue Sherbrooke, se trouve un magasin qui contribue largement à embellir la vie de ceux qui ont le goût des belles choses et que ne laissent pas indifférents les créations artistiques sous toutes leurs manifestations. Ce magasin est le "Studio DesRosiers" où sont agglomérés les plus chics et les plus gentils cadeaux qui soient.

La plupart des personnes qui entrent au "Studio DesRosiers" y vont remplir une mission délicate qui devient un réel plaisir en raison des beaux objets qu'on y voit et qui enchantent l'esprit. C'est un homme qui fait le choix d'un cadeau pour une jolie épousée de la saison. C'est une femme qui y vient choisir la lampe qui apportera à son boudoir une note d'intimité et de vie. Ce sont deux jeunes filles qui y viennent discuter une cinquantaine de cadeaux, dont un sans doute, plaira beaucoup à leur mère pour sa fête anniversaire. Des jeunes mariés y viennent choisir quelques jolis petits meubles qui compléteront merveilleusement leur "home".

Et ainsi défilent les gens de goût, choisissant des objets exclusifs, originaux et utiles pour cadeaux de noces ou de fêtes, prix pour parties de cartes, et un tas de jolies choses pour orner la maison.

Jamais nos collections d'objets d'art et d'utilités de bon goût pour la maison n'ont été aussi complètes qu'elles le sont maintenant. Et nos prix sont remarquablement bas.

L'étiquette du "Studio DesRosiers" sur un objet quelconque est une garantie de qualité.

NOTA:—*Les objets envoyés comme cadeaux ne sont pas échangés. C'est une assurance de discrétion que nous devons à l'acheteur.*

Heures d'affaires: 8 a.m. à 6.30 p.m., le samedi jusqu'à 9 p.m.

Armand DesRosiers Limitée

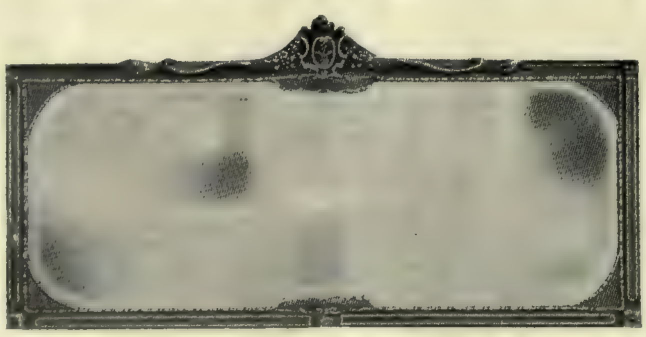
478 rue ST. DENIS, près Sherbrooke, Montréal,

Tél. Est 4090

Direction Artistique — **Armand DesRosiers**

Direction Commerciale — **Agapit DesRosiers**







Etudes Graphologiques

CONDITIONS—Trois ou quatre pages d'écriture courante à l'encre sur papier non rayé pas de copie; cinquante sous par mandat-poste. Si on désire conserver le manuscrit inclure une enveloppe adressée et affranchie.

Pour les études particulières, envoyées directement. $1.00

HUBERT R.—Je ferai remarquer à mon correspondant que la Revue demande cinquante sous pour chaque analyse.

"REVEUSE DE 13 ANS, et "DIS-MOI, M'AIMES-TU?" doivent aussi donner cinquante sous pour chaque analyse et non vingt-cinq.

A.B.C.—Petite personne sensée, raisonnable, pratique, dont l'imagination est suffisante pour développer le goût et la gaieté, mais elle ne nuit jamais au jugement qui est déjà joliment sûr. Elle est simple, sans l'ombre de vanité ou de prétention. Elle est timide, réservée et elle parait souvent tout à fait gênée. Bonne, affectueuse, délicate, dévouée, elle a assez de volonté pour que ces belles qualités s'exercent efficacement.

Cette volonté est résolue, ferme, impulsive, ardente, assez obstinée. Elle a une jolie nature sympathique. Elle a ses moments de rêverie, une petite pointe de jolie sentimentalité. Droite et sincère. De la conscience et un vif sentiment de la justice. Jeune, très jeune même un peu de caprice, pas assez de persévérance, mais tout cela s'améliorerait si elle le veut bien et fort.

AMSELLE.—C'est un homme ardent, impressionnable, imaginatif, qui juge très bien pourvu qu'il ait l'âme calme. Il ressent très vivement les choses, étant délicat et sensible, et il est parfois porté à certaines exagérations, illusions, préjugés, etc.

Bon, généreux, pas égoïste, il est capable d'un grand dévouement pour ceux qu'il aime. Entreprenant, d'un esprit actif, pratique et réalisateur, il a l'écriture du succès, mais il est exposé à bien des déboires à cause de ses enthousiasmes pas toujours justifiés. Loyal, sincère, aimant, sympathique. Volonté ardente et active. Humeur variable, hauts et bas très marqués à cause de l'extrême inpressionnabiliét.

REGINALD.—Beaucoup de délicatesse et d'idéalisme, mais un esprit précis, sensé, raisonneur et généralement juste. Cette petite restriction à cause de l'imagination sentimentale qui peut l'égarer et dont il doit se défier. Sans avoir précisément de l'orgueil vaniteux, il a assez bonne opinion de lui-même ce qui n'est pas un mal s'il en juge exactement. Il aime à parler, à dire ses impressions, il a besoin de confiance.

La volonté est précise, ferme, persévérante: une volonté bien équilibrée et très énergique. Ambition, bonne volonté, talent, probablement succès.

Très bon, tendre, capable de dévouement, de générosité. Humeur agréable et conciliante. Il inspire l'estime et la sympathie: il la mérite par sa droiture et sa vraie bonté.

ALEX.—Il est positif et sensé, simple et y allant rondement en tout. La bonté est bienveillante; il est gai et de bonne humeur. Sincère et franc, d'une franchise un peu naïve qui peut aller à l'imprudence. La volonté est variable, peu constante. Il manque d'ordre et de soin, et on l'accuse souvent de négligence et d'oubli. Il est très jeune, enthousiaste, entreprenant, un peu imprévoyant. Sensibilité combattue qu'il cherche à cacher, mais délicate tout de même. Satisfaction de soi et des autres, ce qui entretient sa bonne humeur. Bon compagnon et ami fidèle.

VIEILLE.—Un esprit vif enjoué, un peu léger et superficiel mais fin et perspicace. Beaucoup d'impressionnabilité: les impressions sont plus vives que profondes et se succèdent avec une rapidité décevante pour ceux qui veulent la suivre et la comprendre. C'est une sensitive et une tendre, dont le côté sentimental est dominant et le côté pratique assez médiocre. La volonté est inpulsive, vive, capricieuse: velléités d'indépendance, mais au fond, un grand souci de l'opinion et une extrême facilité à être influencée.

Bonne, gaie, impulsive, elle plait par sa spontanéité, son entrain, sa franchise, une grâce et un charme bien féminins. Un peu hésitante, variable, prise facilement par la fantaisie et les chimères.

HUGUETTE.—Réfléchie, soigneuse, appliquée, un peu routinière, c'est une nature droite, sincère et bonne. L'imagination trop développée nuit à la sûreté du jugement. Elle est simple, bonne, affectueuse, bienveillante et généreuse. Il est donc sûr qu'elle est dévouée. Le dévouement est secondé par l'activité et la volonté qui est ferme, précise et énergique. Elle tient fort à ses idées, elle est portée à les discuter vivement et elle contredit avec plaisir. L'orgueil est un peu susceptible mais je ne lui vois pas de vanité.

TOUJOURS EPROUVEE.—Nerveuse, timide, d'une sensibilité un peu exagéréé et d'une nervosité accentuée, elle a une humeur changeante comme les nuages et pas toujours aimable. La volonté est tour à tour capricieuse et d'une opiniâtreté très grande. Elle est délicate, elle a bon cœur et surtout un vif besoin de tendresse. Elle n'est pourtant pas égoïste, et je ne lui vois pas de signes de dévouement: elle doit être craintive, trop timide pour s'avancer, se laisser facilement rebuter par les difficultés; alors elle n'ose s'avancer et les occasions de se dévouer passent sans qu'elle les utilise. Très économe, habituée à se priver et pourtant pas beaucoup pratique. Activité aussi variable que l'humeur.

CLAUDE CEYLA.

L'entre Nous

(suite de la page 60)

Sr. M. A.—Je ne crois pas que la gravure que vous avez découpée à mon intention soit une preuve du laisser-aller des modes. Ce portrait est une inconséquence regrettable, hélas! et américaine. Les modes tendent à se réformer sérieusement d'après ce que nous laissent espérer les derniers modèles. Comment voulez-vous que les femmes de lettres réussissent dans une croisade où notre clergé rencontre tant d'opposition. Nous n'avons pas grand pouvoir, allez! Je ne discerne pas bien si le motif qui a guidé votre envoi est sympathique ou perfide...les deux peuvent parfois se ressembler, mais vous m'avez fait éprouver au cœur un pincement qui ne m'excite pas à la gratitude. C'est drôle comme l'on peut trouver du plaisir à larder les gens dans le dos. Voilà une tentation qui ne m'a jamais prise, et j'en bénis le Seigneur.

ETOILE FILANTE—Je ne demande qu'à vous faire plaisir, et sitôt que j'aurai une réponse je vous l'enverrai. En attendant, vous devriez m'envoyer vos noms et adresse, afin que cette correspondance ne subisse pas de retard. Spécifiez dans votre prochaine lettre à qui est destiné votre envoi, car l'on me confie tant de petites choses que je serais bien excusable d'en oublier quelques-unes, n'est-ce pas?

MADAME ALICE ECT.—Je ne comprends pas très bien le reste de votre nom, que vous avez tassé dans un trop petit coin. Voici pour ces réponses: 1–Vous recevez tout simplement sans vous croire obligée de présenter tout le monde. Excepté quand vous croirez devoir le faire pour les personnes qui seront tout près de vous, et encore, vous y perdrez un temps dont vous n'avez pas à disposer. 2— Oui, quelques gâteaux avec le vin. Souvent aussi l'on passe du café et des sandwiches, mais ce n'est pas une obligation. 3–Pas n'est besoin d'offrir des sièges. On reste très bien debout pour ces courtes réceptions, et les personnes âgées ou fatiguées trouvent elles-mêmes à se caser au repos. L'impossibilité où je me trouve de déchiffrer votre signature m'oblige à vous répondre ici, mais croyez que nombreuses sont celles qui adressent les mêmes questions, et l'on ne saurait savoir....

M. ROGER—Comme c'est gentil de m'écrire de si aimables choses, et comment ne pas apprécier cette délicate attention. Dites-moi si vous voulez acheter ce trousseau tout fait, connaitre quelqu'un qui peut vous le confectionner, ou

si vous voulez simplement connaître la liste des choses? Aussitôt que j'aurai votre réponse, je vous enverrai le mot de réponse que vous attendez.

QUI VEUT AIMER—Si je vous pardonne...? Mais je vous saurais gré de m'écrire toujours au dactylo pour ménager mes yeux, et mon temps. En effet, ainsi écrite, une lettre se lit à la vapeur, et il en résulte une économie de lumière, d'effort, de temps. Vous voyez comme je suis pratique! Il est si facile d'aimer qui vous aime, et de s'entendre dire "vous m'avez fait du bien" est la plus belle récompense. Alors l'on ne sent plus sa fatigue! Ainsi vous allez avoir à prodiguer encore plus votre âme ardente et douce. Que vous ne soyiez pas la favorite, combien je m'étonne... car il me parait si bon de vous sentir mienne, qu'il me semble que ceux que vous aimez doivent vous aimer plus que tous les autres. Il y a de singulières choses. L'on finira par comprendre quels trésors récèle votre cœur, et alors l'on paiera les arrérages! Revenez souvent, et de vous entendre jaser doucement, me sera à moi-même une agréable distraction. *MADELEINE*

Courrier Poétique

LA PLUIE.—Il n'est pas permis, en français, en vers ou en prose, d'écrire: "J'hume". On doit dire je hume La connaissance de la grammaire est indispensable pour écrire et parler correctement.

A MON ENCRIER.—Cette pièce constitue le répertoire de toutes les fautes possibles. Etudiez la versification.

PASSE ET PRESENT.—Il est regrettable que cette pièce renferme un fâcheux hiatus: "Et au côteau...," et une faute de versification: "Les choses DISPARUES qu'on ne doit plus revoir." Vrai sentiment poétique.

FIN D'AUTOMNE.—SONNET.—Sujets et vers banals. L'intention pieuse vaut mieux que l'expression.

AVEU.—Il faut éviter les mauvaises consonances, et ne pas écrire: "Discret et entendu". Pour le reste, les vers sont quelconques.

SOUVENIR.—COINCIDENCE.—DEMON.—Vers de poète, harmonieux et tendres. Quelques négligences de forme qui n'enlèvent rien à la poésie.

MON REVE.—Rêvez, mais ne demandez pas encore l'impression de vos premiers vers: ils sont trop jeunes.

ACCORDONS-NOUS.—La muse a bien raison de vous gourmander: m'est avis qu'elle et vous ne ferez jamais longtemps bon ménage! SAINT-JUST

LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: EST 1418 DIRECTION RÉDACTION ANNONCES **Privé: EST 2059**

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTRÉAL.

3e Année—No. 9 *S'unir pour grandir.* Montréal, 15 Juillet 1922

La Revue ne répond pas des manuscrits communiqués.

SOMMAIRE:

- - UN GRAND ECRIVAIN - -

PAR MADELEINE

Un nouveau livre vient de ressusciter un grand écrivain, un écrivain de race comme le Canada en compte peu. C'est à Madame Jules Fournier, amie incomparable, compagne discrète, et gardienne d'une mémoire sacrée que nous devons l'un, des meilleurs livres de notre littérature, œuvre composée d'articles déjà publiés, et de quelques uns inédits, du très regretté Jules Fournier, mort à trente trois ans, alors que les Lettres Canadiennes espéraient ardemment en lui. Quelques uns de ces articles datent de la vingtième année, et nous ne pouvons cependant nous en douter, tant ils indiquent tous d'une maturité d'esprit, d'une vigueur dans la pensée et d'une perfection dans le style que bien peu de nos écrivains arrivés avaient encore atteint. Le livre est intitulé "Mon Encrier" et le choix des articles qu'il renferme est remarquablement fait. Jules Fournier revit dans ses pages tel que nous l'avons connu, et je l'y retrouve vivant, comme au temps où son amitié jeune, fraîche et sincère m'apportait tant de joie.

Quelle douceur de se le rappeler!

Un matin, en passant à travers la grande salle de rédaction, je remarquai le nouveau: un pâle jeune homme qui avait l'air d'un tout petit garçon. Je m'enquis de son nom, et l'on m'apprit qu'il s'appelait Jules Fournier et qu'il avait à peine vingt ans. A ce moment-là, il semblait chercher des impressions. Il ne se racontait jamais lui-même, mais demandait des réponses à toutes les questions naïves et parfois étranges, dont il riait de nous voir rire.

Tous les jours, sa besogne de reporter terminée, il entrait dans ma petite salle de travail, s'asseyait en disant: "Vous dérangez pas". Et je continuais d'écrire tandis qu'il s'amusait à feuilleter des journaux ou à palper le livre nouveau, dont il coupait les pages avec un respect charmant. Il avait pour cet acte si simple, des gestes menus, gracieux, presque féminins. Il avait peur de froisser les pages, de briser la parure du petit bouquin, et il le maniait avec des mains tendres, et le regardait avec des yeux attendris. Puis il avouait immuablement: "J'ai la folie du livre, — le saviez-vous?" Si je le savais! Rien qu'à le regarder me l'apprenait mieux que toutes les phrases. Puis un jour, il partit. Un autre journal nous l'avait pris. Mais quelquefois il repassait par la petite salle où j'écrivais, s'asseyait à la même place, refaisait les mêmes gestes, redisait les mêmes mots, puis s'en allait sans rien m'apprendre de lui. Et c'est ainsi que j'arrivai à le bien connaître, à lire en son âme austère et candide, susceptible de violence, mais incapable de méchanceté. Il pouvait atteindre à l'extrême limite de l'ironie, se montrer même cruel quand il croyait devoir mépriser certains êtres, qui pourtant ne lui avaient rien fait, mais il ne sut jamais se venger de ceux qui lui avaient fait du mal, mais qu'il ne pouvait pas mépriser... Il est tout là! Je n'ignore rien de ce que lui fit souffrir l'égoïsme ou l'intransigeance de ceux qu'il se plaisait à admirer et à aimer en même temps, mais il porta sa peine sans se plaindre, et jamais un mot amer ne marqua qu'il avait souffert de n'être pas compris. Il ne fit pas longtemps du journalisme impersonnel; il avait trop le sentiment de sa personnalité pour ne pas promptement la trahir, et sa révélation causa toute une joie à la génération qui rêvait alors de rénover la société, en mettant à nu ses plaies vives, et en démasquant les tarés comme les imbéciles. Cette besogne n'allait pas sans injustice, hélas! et j'en sais qui furent maltraités qui méritaient pourtant un très bon sort. Mais le soupçon remplaçait souvent la certitude, et pour échapper à l'ironie de ces plumes batailleuses, il fallait ressembler à la femme de César... Fournier allait ainsi, en bohême, écrivant des pages merveilleuses, d'une pensée fine et limpide, et d'un charme infini. Personne n'a oublié ses



JULES FOURNIER

articles du Nationaliste, *l'autre, celui que tout le monde s'arrachait chaque dimanche, et qui arrachait des plumes à bien du monde. Puis se fonda le* Devoir, *et nous vîmes s'inaugurer les billets du soir où deux des meilleures plumes du pays jetèrent l'ardeur de leur talent. Ce fut une période brillante, je dirai éblouissante que marqua le passage d'Olivar Asselin et de Jules Fournier, dans cette colonne qui porte encore la même rubrique, mais c'est tout. Puis, un jour, las de n'être pas son maître, et de se plier à des conditions autoritaires, Jules Fournier rêva de "son" journal et* L'Action *naquit de cette pensée.*

Alors, tranquillement, il écrivit, aidé des amis. Puis un jour, il apparut plus souriant et moins distrait: l'amour s'était emparé de sa vie et l'ensoleillait. Il voulait pour abriter son bonheur un nid intime, loin des indiscrets. Il l'imagina en artiste, et en homme pratique. Il y vécut des jours doux et lumineux. Puis la vie qui dompte les plus altiers et les condamne à de pénibles tâches, fit de cet artiste aux goûts bohêmes, un paisible fonctionnaire. Mais rien ne devait lui être pénible, ayant pour lui sourire la femme intelligente et douce qui l'avait aimé pardessus tout, et, pour l'égayer, la caresse de son enfant. Et c'est, heureux, qu'il mourut, surpris de voir sa vie sitôt finie, et répétant, ses pauvres yeux d'un brun doré fixés sur le cher visage qu'il aimait, ces simples mots d'étonnement sans révolte: "Mais je suis trop jeune pour mourir..." Puis il s'endormit comme un petit enfant.

Une jolie neige, qui sentait le printemps couvrit sa tombe tout doucement. Elle ouata le grand trou sombre où il allait dormir éternellement, et tout ce blanc léger et pur enveloppa de poésie les funérailles du poète sensible et sincère qu'il faut avoir compris pour savoir le pleurer...

MADELEINE.

Note.—Notre distingué collaborateur Louis Dantin donnera dans notre prochain numéro une critique de "Mon Encrier" de Jules Fournier.

Les personnes désireuses de lire ces deux beaux volumes préfacés par M. Olivar Asselin, peuvent adresser deux dollars à Madame Jules Fournier, 357-est rue Lagauchetière, ou si elles préfèrent faire passer leurs commandes à la Revue Moderne, 147, rue S. Denis, à Montréal. Nous nous chargerons avec empressement de l'envoi des volumes.

THEODORE BOTREL, POETE CHRETIEN

PAR M. L'ABBÉ BOUHIER

Causerie par l'abbé Louis Bouhier S.S.
à la Salle Saint Sulpice
le 6 Avril 1922.

Monseigneur, (1) Mesdames, Messieurs,

Vous me trouverez peut-être un peu osé de venir intercaler une causerie dans un concert comme celui que nous avons la joie d'entendre ce soir. Mon excuse, la voici: on me l'a demandé avec tant d'aimable insistance que je n'ai vraiment pas cru devoir me dérober à la tâche, très douce d'ailleurs, de vous adresser la parole.

Aussi bien, ce ne sera qu'une modeste causerie. Le sujet m'en semble assez indiqué: puisque nous assistons à un concert de Botrel, je vous parlerai de Botrel. Sans doute, pour parler dignement de l'illustre barde, ce n'est pas une causerie ou une conférence, mais dix, vingt conférences qu'il faudrait. Il est vrai, vous le connaissez si bien déjà !

Il y a quelques années, à Paris, deux critiques littéraires échangeaient leurs impressions au sortir d'une audition de Botrel. "C'est vraiment le type achevé du chansonnier," dit l'un.—"Oui, répliqua l'autre, mais ce n'est pas seulement un chansonnier, c'est un poète, et un grand poète.—C'est plus encore, surenchérissait alors le premier, c'est une Voix populaire!"

Or, Mesdames et Messieurs, cette Voix populaire est une Voix chrétienne. C'est même parce qu'elle est chrétienne qu'elle est vraiment populaire. Ce chansonnier poète est en effet doublé d'un grand et fervent chrétien. C'est cette note qui caractérise si éminemment ses œuvres et sa vie que je voudrais vous souligner un peu ce soir.

(1) Monseigneur Forbes, évêques de Joliette

* * *

Né en plein cœur de la catholique Bretagne, Théodore Botrel y a passé presque toute son enfance auprès d'une bonne et sainte grand'mère, dont les leçons se sont profondément gravées dans son âme, et dont il a évoqué, avec une vive émotion, le pieux souvenir dans ses touchantes chansons du *Parson* et de *Grand'Maman Fanchon.*

Il fut amené, encore petit garçon, à Paris; et dès sa sortie de l'école des Frères, il commença le dur apprentissage de la vie, parcourant diverses étapes, depuis l'atelier d'un serrurier jusqu'à l'étude d'un avoué, lisant et étudiant beaucoup dans ses veillées laborieuses; et toujours il entendait chanter dans son âme la voix mélodieuse de la poésie..

Puis, un jour, il rencontra celle qui devait être pour lui la plus admirable des compagnes. Le curé de Saint Augustin, l'abbé Chesnelong, devenu plus tard archevêque de Sens, qui aimait Botrel comme un fils et comme un frère, bénit le mariage et l'entoura d'un luxe et d'une magnificence qui contrastaient fort avec l'humble condition des deux époux. C'était son cadeau de noces au plus aimable, au plus utile, au plus dévoué de ses jeunes paroissiens.

"On peut dire, (a écrit le Marquis de Ségur, que le marié eut l'honneur d'avoir pour témoin), que du jour de sa première communion à celui de son mariage, Botrel fut le modèle de ses camarades et la joie de ses maîtres.

Toujours le plus exact aux réunions du patronage, aux messes du dimanche, aux communions, il était le soutien des nouveaux venus, des timides, des chétifs; d'année en année, son esprit de foi, sa rare intelligence et sa bonté prenaient des forces et des formes nouvelles. D'un caractère aimable, enjoué, d'une douceur inaltérable, il s'attirait et gardait tous les cœurs. Un ami, un condisciple, tombait-il malade, il le visitait, le consolait, passait ses heures de liberté près de lui, le soignait avec les tendresses d'une sœur de Saint Vincent de Paul. Plus d'un mourut presque entre ses bras. Il venait prier auprès de leur dépouille mortelle, et dans ces circonstances, sa bonté s'élevait jusqu'aux délicatesses de la plus pure charité."

Plusieurs pièces de théâtre, écrites pour le patronage des Frères, datent de ces années de jeunesse.

Puis, bientôt Botrel revint habiter sa chère Bretagne, pour laquelle il s'était épris d'amour dès son enfance, et à laquelle il ne cessait de rêver. Le culte qu'il avait pour elle va grandir encore; au point qu'il est devenu le type le plus parfait de la race bretonne. Il semble porter en lui l'âme même de la Bretagne, âme pétrie de foi et de courage, pleine de délicatesse, de mélancolie et de rêve.

C'est elle surtout qu'il va chanter. La douce voix qu'il entendait toujours au fond de son âme, va enfin résonner au dehors; elle va jaillir en accents magnifiques. Son premier volume, "*Les chansons de chez nous,*" bientôt suivi de tant d'autres, est couronné par l'Académie Française, et le porte du premier coup à la célébrité.

Avec quel amour il la salue, sa chère Bretagne,

------la terre de granit
Et de l'immense et morne lande,
Pieuse Armor au sol bénit
Par les grands Saints venus d'Irlande,

Où l'on rencontre à chaque pas
Des menhirs près des Christs en pierre,
Où le ciel est si bas, si bas,
Qu'on y voit monter sa prière !

On l'a dit justement, la Bretagne est le pays des clochers à jour et le pays des calvaires. De toutes parts, en effet, pointent dans la campagne de jolis clochers en dentelles; et à tous les carrefours se dressent de vieux calvaires.

Maintes fois Botrel les a chantés.

Chez nous tout parle de prière:
Les vieux calvaires de jadis,
Et les clochers, ces doigts de pierre
Qui nous montrent le Paradis.

Je le vois encore, assis sur les marches du calvaire de Port-Blanc, en face de la mer immense parsemée d'îles. C'était un de ses coins préférés. Que d'heures il y a passées! Que de belles inspirations sont parties de là! Il aime ses vieux calvaires bretons. Ecoutez ce cantique, sorte de complainte mélancolique sur une vieille mélodie bretonne, que je vais vous fredonner. (Car le cantique et la chanson ne doivent pas être dits, mais chantés).

Debout sur nos chemins, nos grèves, nos montagnes,
Les Christs en granit gris planent sur nos campagnes,
Tracant à l'infini sur la Race bretonne
Le Geste, immense et doux, qui console et pardonne!

Des clous percent les mains du Dieu qui tant nous aime,
Son front, son flanc, ses pieds sont transpercés de même...
Mais, s'il laisse tomber sa douce tête blonde,
C'est pour mieux regarder, encor, le pauvre Monde!

Bretons, quand le malheur fondra sur vos chaumières,
Tombez à deux genoux au pied de vos Calvaires,
Et Dieu, qu'imploreront vos prières tremblantes,
Fera fleurir l'Espoir en vos âmes dolentes!

Aperçoit-il un troupeau de blancs moutons paissant près d'un de ces calvaires, cette image gracieuse lui vient aussitôt à la pensée:

Comme dans l'Evangile
On voit, sur la hauteur,
Loin du loup maraudeur,
Le blanc troupeau tranquille
Aux pieds du Bon Pasteur.

Il aime la voix des cloches:

Sonnez, sonnez
Clochers à jours!
Carillonnez
Toujours!
Dans le creux de vos nids de pierre,
Géantes fauvettes d'airain,
Gazouillez la tendre prière
Si consolante au cœur chagrin.

Il aime encore les "Pardons mystiques et joyeux," les longues processions qui se déroulent en l'honneur de la Vierge.

Tout est blanc, tout est bleu: la bannière, le cierge,
Les coiffes, les fichus, les âmes et les yeux.
Tout est bleu, tout est blanc: les grèves et les cieux.
Tout l'Arvor se pavoise aux couleurs de la Vierge.

Puis ce sont les bons vieux qui s'avancent, un cierge à la main, en récitant leur chapelet.

Il vient, le bon vieux, invoquer la Vierge
Pour ses chers défunts, sa femme et ses fieux.
Ses yeux sont brûlants ainsi que le cierge,
Et le cierge pleure ainsi que ses yeux.

Botrel traduit admirablement les divers sentiments de ces riches natures de Bretons, en particulier leurs sentiments religieux. Mais nulle part peut-être il n'exprime mieux leur piété en même temps que leur foi indomptable, que dans ce pur petit chef d'œuvre qui a pour titre "*Bretons têtus*".

"Pour vous faire oublier vos prières naïves,
Bretons, vos chapelets nous vous les brûlerons!
—Nous avons Sainte Anne et Saint Yves,
C'est devant eux que nous prierons.

Alors, nous passerons les seuils de vos chaumières,
Vos saintes et vos saints, nous vous les briserons!
—Au pied des arbres des clairières,
Devant la Vierge nous prierons.

Hé! que nous font à nous leurs têtes séculaires:
Tous vos grands chênes creux, nous vous les abattrons!
—Il nous restera nos calvaires:
C'est devant eux que nous prierons.

Avec nos durs leviers, parmi les folles herbes
Tous vos Bons Dieux sculptés, nous vous les abattrons!
—Nous avons des clochers superbes:
En les regardant nous prierons.

De votre obscur passé quand nous fendrons les voiles,
Vos fiers clochers à jour baiseront les pavés...
—Nous prierons devant les étoiles.
Abattez-les, si vous pouvez!"

Il raconte la rude vie des marins bourlinguant sur les mers lointaines, confiants en la protection de la Vierge d'Arvor ou de la bonne Sainte Anne, patronne de la Bretagne.

Il dit aussi l'angoisse des épouses et des mères, en voyant leurs bien aimés s'éloigner de la côte bretonne, trop souvent, hélas! pour ne plus revenir. Combien en effet, ont le sort tragique du malheureux fiancé de la *Paimpolaise*!

Puis, quand la vague le désigne,
L'appelant de sa grosse voix,
Le brave Islandais se résigne
En faisant un signe de croix...
Et le pauvre gâs
Quand vient le trépas,
Serrant la médaille qu'il baise,
Glisse dans l'Océan sans fond
En songeant à la Paimpolaise
Qui l'attend au pays breton...

Aussi quelles prières ardentes ces pauvres femmes éplorées adressent à Marie, Etoile de la Mer, lui criant leurs craintes et leurs espérances, comme dans ce beau cantique des Femmes de Marins, intitulé *"Notre Dame des Flots"*!

O Marie, ô notre Mère,
Toi qui règnes sur les flots,
Exauce notre prière:
Veille bien sur nos matelots.
Pendant leurs longues absences
Nous t'implorons à genoux,
Prends pitié de nos souffrances,
Toi qui souffris comme nous.

Garde-les de la tempête,
De la colère de Dieu,
En étendant sur leur tête
Un lambeau de ton voile bleu...
Sauve de la mer profonde
Nos enfants et nos époux,
O Toi qui fus en ce monde
Femme et Mère, comme nous!

Ou encore dans ce simple et touchant *Cantique du départ:*

Les pêcheurs d'Islande
Et les Terneuvas
Ont sur la mer grande
Dit leurs "Adieux-vats"!

Sancta Maria
O Maris Stella,
Protège là-bas
Nos gâs!
Ave Maria!

Donne bonne pêche
A nos matelots;
Sur leur route empêche
La fureur des flots!

Si l'un d'eux succombe
Sans "De Profundis"
Donne au gâs sans tombe
Ton bleu Paradis!

A tes pieds nous sommes
Toutes à genoux:
Pitié pour nos hommes
Et pitié pour nous!

Sancta Maria
O Maris Stella,
Tu ramèneras
Nos gâs!
Ave Maria!
AMEN!

Ou bien elles prient la bonne Sainte Anne, les vieilles grand'mamans surtout; telle cette grand'mère qui répondait à la lettre de son gabier. Pauvre vieille, elle disait mélancoliquement:

Je suis fille d'un matelot,
J'ai mon homme et trois gâs dans l'eau.
La vie est quelquefois bien rude!
J'en ai tant dit des "Au revoir"
Que je devrais bien en avoir
Pris l'habitude.

Puis elle ajoutait, le cœur plein de confiance:

Je prierai la Vierge d'Arvor,
Ben que j'invoque, et mieux encor,
Sainte Anne, lorsque je suis seule:
C'est elle qui doit dans les cieux
Protéger tous les petits-fieux,
La bonne Aïeule!

D'autres fois, elles s'adressent à Saint Yves, "Saint Yvon, patron de ceux qui s'en vont." Vous connaissez cette petite cantilène, si jolie et si touchante, du *Voeu à Saint Yves:*

Un jour sur un gros navire
Vire au vent, vire, vire,
La veuve embarqua son gâs.
Le marin ne revint pas!

Fit vœu de faire un navire
Vire au vent, vire, vire,
De l'offrir à Saint Yvon,
Patron de ceux qui s'en vont.

Et la voilà qui se met à confectionner son petit navire, avec foi et amour, taillant son tablier de noces pour en faire les voiles, coupant ses beaux cheveux blancs pour en tisser les agrès; et quand il fut fini:

Enfin, prenant le navire
Vire au vent, vire, vire,
S'en fut le porter, nu-pied,
A Saint Yves de Tréguier.

Pour la Veuve et le navire,
Vire au vent, vire, vire,
Saint Yvon tant pria Dieu....
Qu'il lui ramena son fieu!

Hélas! il en est d'autres, moins heureuses, qui attendent en vain le retour de leur gâs, comme la veuve lamentable à qui la mer chante ironiquement sa *Cruelle Berceuse.*

Botrel a composé aussi un grand nombre de Noëls, naïfs et délicieux: *Noël à bord, Noël des bergers, la Noël du mousse, la Berceuse de Noël....* Il en est un particulièrement charmant et plein d'une grâce toute évangélique: c'est *Jésus chez les Bretons* (devenu pendant la guerre *Jésus chez les poilus,* comme *la Messe en mer* est devenue *la Messe au camp;* en voici quelques strophes:

Si Jésus revenait au monde,
Le doux Sauveur à barbe blonde,
Le charpentier aux grands yeux doux,
Jésus devrait renaître au monde
Chez nous.
Iou, iou, iou!
Sonnez les binious!
Car le Divin Maître
Va renaître
Iou, iou, iou!
Sonnez les binious!
Car Jésus peut-être
Va revenir chez nous!

S'il veut une cour bien rustique
Au cœur tendre, à l'âme mystique,
Des bergers sonneurs de binious,
Il aura sa cour bien rustique
Chez nous!

S'il veut des simples pour apôtres
Choisis comme il choisit les autres
Chez les pêcheurs graves et doux,
Jésus trouvera des apôtres
Chez nous!
....Mais s'il lui faut un nouveau traître,
Un Judas pour livrer son Maître
Qu'il renaisse ailleurs, voyez-vous:
Il ne trouverait pas un traître
Chez nous!

Mais, Mesdames et Messieurs, je n'en finirais pas si je voulais seulement énumérer toutes les chansons et poésies de Botrel où domine le sentiment religieux: *la Dernière Bûche. l'Echo, le Petit Grégoire, la Nuit des âmes, Sous les rameaux, les Miracles d'amour, etc....* Son œuvre tout entière en est imprégnée, à tel point que les Protestants l'ont surnommé (dans leur journal l'*Elan*) "le psalmiste du XXe siècle, dont toutes les œuvres sont à la gloire de Dieu."

Il en a beaucoup qui sont en même temps à la gloire de la Vierge; telle, par exemple, cette pieuse et tendre poésie, que je vais vous dire et qui est intitulée: *Prière à "Madame Marie."*

O douce Vierge de la crèche,
Lorsque la mi-nuit va sonner,
A tes pieds, dans la paille fraîche,
Laisse mes rimes s'égrener:

Elles sont pauvres, les petiotes
Qui deux à deux vont se joignant
Comme les tremblantes menottes
D'un maladroit petit enfant.

Mais leur accent est bien sincère
Et tu leur feras bon accueil,
Toi, dont le cœur humble se serre
Devant le mensonge et l'orgueil!

Baisse un peu tes beaux yeux; regarde
Celui qui prie à tes genoux:
Ce n'est rien que le petit barde
Des bons "rustres" vaillants et doux.

Ah! bénis le de tes mains blanches
Celui qui chante sans arrêt
Pour ceux qui rabotent les planches
Comme Jésus, à Nazareth,

Celui qui chante à pleine gorge
Les espoirs, les deuils, les amours
Du gai forgeron dans sa forge,
Du laboureur dans ses labours;

Des pêcheurs sur leurs petits côtres,
Des pâtours au long des talus;
De ceux qui furent les apôtres
Et les amis de ton Jésus!

Montre au poète qui les chante
Le chemin de la Vérité
Pour que sa chanson, plus touchante,
Ne soit qu'Amour et Charité!

En voici encore une autre, non moins belle, imitée de la prière, si connue, de l'abbé Perreyve, et qui s'appelle *"La Prière des cœurs meurtris."* Botrel l'a dédiée aux pères, aux mères, aux veuves et aux fiancées des Victimes de la Grande Guerre.

D'après le doux abbé Perreyve,
La prière que je transcris,
C'est—désolée, ardente et brève—
La "Prière des cœurs meurtris".

Vierge sainte, en vos jours de gloire,
Jetez un regard de bonté
Sur ceux-là qui, dans la nuit noire,
Vont, broyés par l'adversité;

Sur ceux qui, l'âme inassouvie,
Sans espoir comme sans amour,
Aux amertumes de la vie
Trempent leurs lèvres, nuit et jour;

Ayez pitié, Vierge adorable,
De ceux qui s'aimaient ici-bas
Et dont le sort inexorable
Vient de désenlacer les bras;

Ayez pitié de la faiblesse
De notre foi, dans la douleur,
Alors qu'un deuil affreux nous laisse
En plein isolement du cœur;

Ayez pitié de ceux qui pleurent
Un amour fier, et tendre, et beau;
Pitié de ceux-là qui demeurent
Seuls, écroulés sur un tombeau;

Ayez pitié de ceux qui prient
Aux pieds des calvaires sacrés...
Et des révoltés qui vous crient
Des blasphèmes désespérés;

Ayez pitié de ceux qui tremblent
Et dont les regards éperdus
Tournés vers l'avenir, ressemblent
Aux yeux fous des enfants perdus;

Inclinez-vous sur la souffrance
De ces coeurs sur terre en exil:
Rendez-leur, à tous, l'Espérance
Avec la Paix! Ainsi soit-il!

* * *

Mesdames et Messieurs, cette foi catholique que le Barde breton célèbre en de si beaux vers, il y est attaché de tout son cœur, et il n'a jamais cru devoir s'en cacher. Traduit jadis devant la Haute Cour, lors d'un inique procès, (1) et invité à prêter serment, il cherche des yeux le crucifix vers lequel il lèverait la main. Ne l'apercevant pas, et pour cause, puisqu'on l'avait enlevé des tribunaux, il dit simplement devant tous les francs-maçons qui siégeaient là: *"Je suis chrétien, et tout chrétien qui fait le signe de la croix devenant comme un crucifix vivant: Au nom du Père, et du Fils et du Saint Esprit, je jure de dire la vérité."* On devine l'extraordinaire surprise, l'ahurissement de toute cette bande juive et maçonnique. Mais dans les tribunes on applaudit à outrance...et, le lendemain, toute la France applaudit avec elles.

Botrel ne se contente pas d'affirmer sa foi; il en pratique les devoirs; il en pratique les vertus. Le grand précepte de Jésus dans l'Evangile: "Aimez-vous les uns les autres", semble inspirer et guider sa vie. Il rappelle souvent du reste cette grande loi de la dilection fraternelle. Ecoutez, par exemple, sa chanson *"Aimons-nous mieux, aidons-nous plus!"*

Lorsque la vie est si fragile
Et si longue l'éternité,
Que n'adoptons-nous l'Evangile
Pour Code de l'humanité?
Mais combien n'osent pas le lire,
Tout en le désirant, tout bas!
Combien—chose plus triste à dire—
Le lisant, ne le vivent pas!

Aimons-nous mieux, aidons-nous plus!
Notre misère
En sera plus légère!...
Aimons-nous mieux, aidons-nous plus:
C'est la loi de Jésus!

Jésus disait à ses apôtres:
"Vous êtes frères ici-bas:
Aimez-vous bien les uns les autres;
Soyez unis jusqu'au trépas!"
Or, que voyons-nous en ce monde?
Des riches dédaigner les gueux ,
Et tous les pauvres à la ronde
Haïr, en secret, les heureux!

Aimons-nous mieux...

Jésus bénit la Madeleine
D'une caresse sur le front;
Il sauva la Samaritaine,
L'Adultère et le bon Larron.
Combien—de ses disciples même—
Passeraient sans tendre la main
Au pécheur qui souffre, et blasphème
Dans la fange, au bord du chemin!

Aimons-nous mieux...

Amis, soyons pleins d'indulgence:
Fermons les yeux! Ouvrons nos cœurs!
En bas, un peu de patience!
En haut, moins de dédains moqueurs!
Et que chacun de nous abreuve
La soif qui nous inquiéta
Au Fleuve d'Amour: au grand Fleuve
Qui prend sa source au Golgotha!

Aimons-nous mieux...

Botrel aime surtout les humbles, les petits, les pauvres, les travailleurs, d'une affection vraiment fraternelle.

Laissez-moi vous raconter un trait, entre mille, oh! tout simple, mais qui le peint à merveille. Me trouvant chez-lui, à Port Blanc, je vis arriver un jour un grand garçon qui s'avançait, l'air godiche, avec un accordéon sous le bras. C'était un idiot du village. Il aimait beaucoup à chanter; aussi fut-il invité à le faire; comme il était venu pour cela, il ne se fit pas prier, et nous servit, en s'accompagnant de son accordéon, cadeau du poète, quelques cantiques et chansons de son répertoire. Après l'avoir félicité, Madame Botrel ajouta: "Je remarque avec plaisir que tu as gardé ta casquette bien propre.—Oui, répondit-il, mais j'aimerais mieux avoir un chapeau.—Attends, mon garçon, dit aussitôt Botrel, j'ai ton affaire". D'un bond, il passe dans la pièce voisine, en revient avec un beau chapeau breton, et le collant sur la tête de l'idiot: "Tiens, tu vois, ça te va comme un gant, garde-le." Inutile de dire que tout le reste de l'habillement venait également du poète. Il donne ainsi tout ce qu'il a, son argent comme ses chansons, avec une bonhommie charmante et une inépuisable générosité.

Combien en ai-je vu défiler, de pauvres gens, chez lui! Sa maison est un peu la maison de tout le monde. D'ailleurs n'avait-il pas écrit ces mots:

Qui que tu sois, passant, regarde,
Pour bien reconnaître mon seuil,
Car la maison de l'humble barde
Est la maison du bon accueil.

(1) Le procès Déroulède.

Aussi, on ne se gêne pas: et c'est ce que désire le charitable barde. Du reste, lui-même connait bien aussi le chemin des maisons et des chaumières du voisinage, surtout celles où il y a quelque misère à soulager, quelque chagrin à guérir, quelque âme endolorie à relever, quelque service à rendre. Son bonheur est de faire du bien; et chaque fois qu'il réussit à obtenir un emploi pour un sans travail, une pension pour une veuve de marin, un asile pour un petit orphelin, ou le retour à Dieu de quelque pauvre égaré, il n'a pas de plus grande joie.

C'est pourquoi tout le monde l'aime dans le pays; et vous ne sauriez croire comme il y est populaire. C'est au point qu'un beau matin, en temps d'élections, il vit arriver chez lui toute une délégation. Ces braves gens auraient voulu l'avoir pour député, et venaient lui promettre toutes les voix de la contrée.—"Mais mes bons amis, leur dit Botrel, je ne fais pas de politique, moi, je ne fais que des chansons; et je ne demanderai jamais vos voix...que pour les chanter."

Sa charité s'étend, je ne dis pas jusqu'à ses ennemis, car je ne pense pas qu'il en ait, mais jusqu'à ses détracteurs et ses envieux. Jamais un mot d'amertume et de blâme; il trouve des excuses pour toutes les faiblesses, et il jette toujours sur les petitesses et les vilenies humaines le manteau de son indulgente bonté. Parfois même il trouve le moyen de répondre à des insultes par des bienfaits.

Mais...il est temps que je m'arrête: je me suis aventuré sur un terrain délicat. Oh! je sais bien que je suis quelque peu indiscret, en soulevant ainsi devant vous un coin du voile qui recouvre la vie privée de Botrel. Il ne m'aurait jamais autorisé à vous dire ces choses. Que son amitié me le pardonne! Je n'en éprouve aucun remords. D'ailleurs je le sais aussi modeste que bon. Il est de ceux qui comprennent que, lorsque Dieu nous octroie des richesses d'esprit et de cœur, c'est à sa gloire et pour le bien de nos frères que nous devons les employer.

* * *

L'autre semaine, à la fin d'un concert à Valleyfield, Monseigneur Emard, dans une allocution vibrante d'enthousiasme, disait à Botrel: "Ce n'est pas seulement une tournée d'artiste que vous faites, c'est une tournée d'apôtre!" Le mot est parfaitement juste, il n'a rien d'exagéré, et il résume toute la vie de Botrel.

Du reste il y a longtemps qu'on l'a dit, que le barde breton est un apôtre. "Si l'apostolat, disait un prêtre éminent du diocèse de Rennes, l'abbé Millon, consiste à consacrer sa vie, son intelligence et ses forces, à la propagation et à la défense d'une idée, à se dépenser pour une noble cause, Botrel ne fait pas autre chose. Semeur d'idéal, pélerin de charité, il va, il va toujours, répandant autour de lui la plus saine et la plus salutaire influence. Il est un vrai poète, un délicat artiste, un charmeur, mais il est, de plus, un ardent apôtre... Oui, il mérite ce nom, lui dont la chanson, douce comme une fleur ou flamboyante comme une épée, tour à tour gémissant dans les binious des enfants d'Arvor ou éclatant dans les clairons héroïques des soldats de France, commande de croire en Dieu, d'aimer son prochain et de servir son pays."

Quand Botrel commença à chanter, déjà se répandaient dans les campagnes bretonnes, venues de la capitale, quelques unes de ces chansons banales, et trop souvent libertines. La chanson de Botrel, devenue rapidement populaire, ne tarda pas à les supplanter. C'était un contre-poison, et, en même temps, pour l'esprit et le cœur, un aliment délicieux.

Sa chanson, à lui, n'est nullement pédante ou sottement moralisante; mais, toujours si saine, si élevée, elle est profondément morale, réconfortante, bienfaisante, par là même moralisatrice.

Elle exalte tous les beaux dévouements, les sacrifices héroïques des marins risquant leur vie pour sauver un camarade, des soldats versant gaiement leur sang pour la Patrie. Elle chante l'amour honnête et chaste. Elle exprime les sentiments les plus nobles et les plus délicats de l'âme. Elle réveille au fond des cœurs les sentiments de foi, de justice et de fraternité.

Car les hommes ne seront frères
Qu'au jour où (comme il est écrit)
L'unique "poteau de frontières"
Sera la croix de Jésus Christ.

Elle exhorte sans cesse à la charité, à l'indulgence, à la bonté.

...Enfant, sois charitable et bonne
Toujours: printemps, automne, été...
Mais quand vient l'hiver, ma mignonne,
Exagère ta charité.

Laisse pleurer en toi la source
De bonté, d'amour, de douceur:
Ouvre toute grande, ta bourse,
Ouvre, plus grand encor, ton cœur.

Elle prêche la fidélité, le courage, le travail, la résignation, la confiance en Dieu.

Un fervent Pater enrichit d'espoir
Les plus pauvres chaumières...
Priez le Bon Dieu, le matin, le soir,
Mignonnes Dentellières.

Oh! cette jolie chanson des *Dentellières*, quelles délicates leçons elle renferme! Oyez plutôt:

De même qu'il faut la rosée aux fleurs
Afin qu'elles fleurissent,
Il faut de l'amour à vos jeunes cœurs
Pour qu'ils s'épanouissent;
Tout en travaillant, confiez toujours
Vos rêves à vos mères...
Et Dieu saura bien guider vos amours
Mignonnes Dentellières.

Elle donne toute sorte d'humbles et excellents conseils, comme ceux de la chanson du *Vieux Moulin*, qui recommande la discrétion aux laveuses médisantes:

Lave donc, ma pauvre fille,
Ton linge sale en famille;
Et passe au bleu tout le tien
Avant celui du voisin.

Botrel demande aux paysans de rester fidèles aux vieilles mœurs, aux pieuses traditions des ancêtres.

Conservez dans vos chaumières
Le respect des grands aïeux;
Soyez forts comme vos pères
Et soyez chrétiens comme eux.

Il voudrait aussi retenir à la campagne tant de pauvres jeunes filles, fascinées par le luxe et les plaisirs des villes; et vous savez comment il traite cette petite écervelée de *Korentina*, avec le ridicule accoutrement dont, trop esclave de la mode et trop vaniteuse, elle a trouvé élégant de s'affubler.

Par ses chansons, Botrel mène encore une campagne ardente contre le fléau de l'alcoolisme. Car ses braves Bretons, qu'il aime tant et qui sont si foncièrement bons, sont malheureusement enclins à ce vice. Il voudrait les en guérir en leur dénonçant les ravages de l'affreuse boisson. Qui ne connaît ses amusantes chansons anti-alcooliques: *Yann la Goutte*. le *Diable en bouteille*, ou *Celui qui ne dit rien?*

Ta mère et ta femme et tes trois p'tits mioches
N'ont rien dans leur ventre et rien dans leurs poches,
Et te v'là su'l'dos, toi qu'es leur soutien,
Hein?
Il n'répondit rien, rien, rien.

Enfin et surtout, Botrel exalte les sentiments ardents du plus pur patriotisme. Certes il aime d'amour sa chère petite patrie, la Bretagne; mais il a aussi un culte passionné pour sa grande patrie, la France! Il s'est efforcé de grouper les forces vives de la nation autour de la croix et du drapeau, par ses fières chansons patriotiques: *La Catholique, Aux sillons! Serrons les rangs, La Terre nationale*... Il a chanté toutes ses gloires, celles d'autrefois, et celles d'aujourd'hui, qu'il semble couronner par son beau *Défilé de la Victoire*. Même aux plus mauvais jours d'avant-guerre, il a toujours eu une foi inébranlable dans la vertu de la race:

Moi j'espère en la France
Comme j'espère en Dieu.

Jadis, chez lui, à Port-Blanc, il avait édifié de ses mains un calvaire de granit; à côté il avait planté le drapeau tricolore qui flottait au vent de mer. "Je ne veux combattre, disait-il, que pour le Patriotisme et la Foi!" Sa devise, vous le savez, a toujours été: Dieu et Patrie!

Il en a une autre, il est vrai, bien connue aussi, que lui dicta un jour l'Echo des grands bois:

J'aime, je chante et je crois!

Et il invitait la chère Jeunesse canadienne à la faire sienne, quand il lui disait, lors d'un concert à l'Université de Montréal:

Narguant l'incrédule qui raille,
Marche à ton but, presse le pas,
Et pour être heureux ici-bas,
Aime, chante, crois et travaille.

—Chante, libre sous les grands cieux,
La Foi, l'Amour et la Patrie;
Mêle les chants de Crémazie
Aux refrains naïfs des aieux.

—Aime! ton âme toute neuve
Veut se dévouer sans retard;
Aime et vibre comme Dollard,
Lévis, Montcalm et Maisonneuve.

—Crois! et sans nul respect humain,
Garde la foi de tes ancêtres,
Et sous l'égide de tes maîtres,
Aimant Dieu, va droit ton chemin.

Aussi, le Chanoine Lecigne, professeur aux Facultés de Lille, avait raison certes quand il disait: "Si j'étais ministre de l'Instruction publique, je ferais distribuer par une nuée de facteurs les volumes de Botrel; et j'aurais plus fait pour le relèvement de l'âme nationale que par cent conférences de l'Université populaire."

Cependant Botrel a fait mieux. Ses volumes, distribués par une nuée de facteurs, seraient peut-être restés souvent fermés sur les tables ou dans les bibliothèques. Non content de composer ses admirables chansons, il va les chanter lui-même, de sa voix chaude et vibrante, pendant dix mois de l'année, de ville en ville, partout, en France, en Belgique, en Suisse, en Algérie, en Tunisie, enfin, pour notre joie, au Canada.

Et il ne chante qu'au profit des œuvres, avec un désintéressement absolu, devenu presque légendaire en France. Aussi le sollicite-t-on de toute part: ici pour une école chrétienne ou une construction d'église, là pour la Croix Rouge ou les orphelins de la guerre, enfin pour toute sorte d'œuvres charitables ou sociales.

Jusqu'à maintenant, il n'avait jamais chanté pour lui, et aujourd'hui lui qui, s'il l'avait voulu, serait riche à millions, est presque pauvre. Que de fois ses amis lui ont reproché de tout donner ainsi, sans nul souci de l'avenir! Un jour, Monseigneur Delamaire, évêque de Périgueux, dans la Dordogne, lui disait plaisamment: "Botrel, méfiez-vous: qui trop d'or dogne ((donne) périt gueux!" Mais le Barde de la mer, comme il s'appelle, était incapable de suivre le conseil de l'évêque Delamaire. On l'a dit souvent: Botrel n'est pas de son temps. Il estime que l'argent ne doit servir qu'à faire du bien et à semer un peu de bonheur autour de soi.

Du bien qu'il a accompli, il a reçu maints témoignages précieux et touchants, sans parler de la reconnaissance émue d'une foule innombrable de gens qu'il a secourus. Si jamais vous allez chez lui, à Pont-Aven, vous verrez dans son salon, sorte de petit musée de souvenirs, parmi un grand nombre de photographies autographiées d'hommes illustres, ses amis, des dédicaces comme celles-ci:—"A Madame et à Théodore Botrel, en témoignage de ma religieuse affection et de ma reconnaissance. Cardinal Mercier, archevêque de Malines." —"Au poète breton fidèle aux croyances de ses aïeux, à la compagne pieuse qui l'encourage et le soutient. Cardinal de Cabrières, évêque de Montpellier."—Combien d'autres!... Mais le plus précieux souvenir est la splendide photographie que Sa Sainteté Pie X daigna lui adresser lui-même avec ces quelques lignes écrites de sa main, le 4 janvier 1907: "A notre cher fils Théodore Botrel et à son épouse qui nous est également chère, en souhaitant les meilleures grâces du ciel pour le bien qu'ils propagent par leurs œuvres et par leur zèle, nous accordons de grand cœur la bénédiction apostolique. Pie X, pape." Et en même temps le Souverain Pontife lui faisait remettre, par le Cardinal Amette, la croix de chevalier de l'Ordre de Saint Grégoire.

* * *

Pendant la guerre, l'apostolat de Botrel va prendre une forme nouvelle. Dès la déclaration des hostilités, bien que libéré de toute obligation militaire, il part, demandant à prendre un fusil et un sac comme les camarades. Mais le ministre de la guerre, M. Millerand, merveilleusement inspiré, le nomme "Barde des armées." Et durant tou-

te la guerre, Botrel va, non pas donner du courage aux soldats, car ils n'en manquaient pas certes, nos braves Poilus, mais soutenir, exalter ce courage. Crieur de guerre, semeur d'espoir, il sera, comme le dira plus tard le maréchal Pétain, le héros de Verdun, "un grand verseur de pinard moral".

Un jour, dans un secteur très menacé, deux fois déjà les troupes françaises s'étaient précipitées à l'attaque, hélas! sans succès mais non sans pertes. Pourtant, à tout prix, il fallait tenter un nouvel assaut. Alors le général (c'était Mangin), avant de préparer la suprême attaque, fit appeler Botrel. En le voyant arriver, un brave poilu dit à ses camarades: "Ah! mince, v'là Botrel! On va donc r'taper!" Ce poilu était perspicace. Avec Botrel, on r'tapait, en effet. Il était un irrésistible entraîneur!

Mais, pendant qu'il soutenait le courage de nos chers soldats, le sien fut mis à une terrible épreuve. Le 11 juillet 1916, là-bas, en Bretagne, Léna, sa Douce tant aimée, celle qui était plus que la moitié de sa vie, succombait après quatre jours d'une maladie cruelle. "C'est loin d'ici, le front, disait la pauvre Léna mourante, mais j'ai confiance que Dieu me fera revoir mon poète. Je l'attends pour mourir!" Il eut en effet la douloureuse consolation de revenir à temps pour recevoir son dernier soupir.

Mesdames et Messieurs, convient-il bien de rappeler ici de tels souvenirs?.. C'est que je ne veux pas parler de Botrel, sans rendre un hommage respectueux et ému à la noble et vaillante femme, à la créature vraiment idéale, qui fut pendant vingt-cinq ans sa compagne constamment attentive et dévouée, sa collaboratrice fervente, d'un art si fin et si discret! C'était un être exquis de délicatesse et de bonté. "Oui, mon Théo, aimait-elle à dire, soyons indulgents, faisons des heureux, créons des sourires!" Aussi a-t-elle couronné la plus belle des existences par la plus sainte des morts, offrant généreusement ses souffrances et sa vie" pour la victoire de nos soldats et pour la conversion des pécheurs." Après avoir vécu en bonté, elle est morte en beauté.

Ce fut pour Botrel, vous le pensez bien, un coup terrible. Après avoir rendu les derniers devoirs a l'ange terrestre que Dieu lui avait donné, refoulant ses larmes et n'écoutant que la voix de l'autre Douce, la Patrie, qu'il fallait défendre et sauver, il retourna vers l'âpre devoir.

Sa foi chrétienne le soutint dans sa cruelle détresse, comme le lui avait souhaité son vieil ami, le général de Castelnau, si éprouvé lui-même. Il continua donc sa courageuse mission, parcourant tous les bivouacs et toutes les tranchées, d'un bout à l'autre du front, de la Flandre à l'Alsace, en Italie, en Orient, partout, " s'appliquant constamment, dit le Général Joppé dans une citation à l'ordre du jour, à célébrer les idées de Devoir et de Sacrifice,... et donnant des preuves éclatantes de son mépris absolu du danger." Jusqu'à la fin, il ne cessa d'enflammer les cœurs de nos soldats de son ardent patriotisme, et de les confirmer dans cette assurance de la victoire, que lui chantaient à lui-même les *Coqs d'or* des clochers de France!

Les hostilités terminées, le poète soldat songea à reconstruire son petit nid dévasté. Exauçant l'ultime vœu de la chère Envolée, qui s'attristait à la pensée de le laisser seul au monde, il épousa, au Mont Sainte Odile, en août 1919, une de ses petites cousines celtiques d'Alsace. Douce, bonne, pieuse, distinguée, excellente musicienne aussi, elle était digne de succéder à la bonne Léna, dont elle imite et continue la vie de dévouement et de charité. De plus, chose remarquable, et touchante, et rare aussi, elle partage le culte que Botrel garde toujours à la tendre Disparue: aussi, a-t-elle voulu donner à l'ange que le ciel leur a envoyé pour égayer leur foyer, le doux nom de Léna.

Dieu veuille les garder toujours heureux, et permettre que le cher et vaillant barde Théodore Botrel puisse longtemps encore poursuivre sa belle et noble mission!



—Ce que nous fesons de jaloux, Amélie.



—Mais enfin, garçon, depuis une beure que je suis là; ça fait combien de fois que je vous appelle?
—Ecoutez, Monsieur; comptez donc vous-même, j'suis tellement pressé!



—Vous allez chez le phamacien, vous êtes malade, monsieur Poulardon?
—Oh non, heureusement; c'est pour ma femme...

ROSE-ANNE

Par LOUIS DANTIN

La plage était vraiment délicieuse à cette heure du soir. La brise, qui avait soufflé bon train tout le jour, s'était subitement alanguie et glissait maintenant fraîche et douce comme une caresse. Au fond de la baie fameuse, Cacouna étalait ses maisons blanches à toits pointus et ses cheminées d'où montaient des spirales paisibles.

J'arpentais à pas lents le rivage avec mon ami Brunelle, un habitué de Cacouna, qui y venait fondre chaque année le résidu d'une fort jolie rente, et que j'accompagnais volontiers dans ses excursions sportiques.

Brunelle était un beau garçon, élégant de la tête aux pieds, un citadin de belle venue, qui faisait se retourner les filles des pêcheurs quand il passait le long des cabanes de la grève.

D'ordinaire joyeux camarade, il avait ce soir-là dans l'accent, l'attitude, quelque chose de triste et de soucieux. Mais l'ombre violacée et lourde qui tombait sur la mer, brisée seulement de loin en loin par des stries rougeâtres, le clapotis monotone de la vague, l'envahissement progressif des champs et des falaises par la nuit, expliquaient bien un brin de mélancolie, et je trouvais tout naturel le silence dont mon ami s'enveloppait contre sa coutume.

Soudain, il me dit:

—As-tu lu, l'an dernier, le récit d'une noyade arrivée tout près de ces roches à fleur d'eau qu'on distingue là-bas?

—Ma foi, c'est un accident si fréquent, répondis-je, je l'aurai lu sans le remarquer.

Brunelle continua de marcher, l'œil perdu sur la tache noirâtre marquant, à quelques cent verges, la présence de l'écueil

Après une pause, il reprit:

—Le fait-divers des journaux se lisait à peu près ainsi: "Un jeune pêcheur de Cacouna, Julien Déry, vient de périr, victime de son héroïsme, en portant secours à deux promeneurs dont la barque avait chaviré sur une batture de la baie. Ces derniers, un étudiant et une jeune fille dont on nous prie de taire les noms, ont pu se cramponner à l'embarcation que Déry avait amenée en toute hâte; mais on ne sait comment le courageux marin a lui-même perdu l'équilibre, et les efforts de ceux qui lui devaient la vie pour le sauver à leur tour ont malheureusement été inutiles."

—C'est étrange, fis-je distraitement, un marin qui se laisse noyer à trois arpents de la rive.



Rose-Anne.

—Je sais très bien comme cela se passa, reprit Brunelle, j'étais ici à cette époque même.

Je vis, sans m'expliquer pourquoi, qu'il avait envie de me raconter cette histoire.

—Et qu'y eut-il de plus que dans le fait-divers? demandai-je.

—Voici. Ce jeune gandin (s'appelait-il Armand?) venait souvent sur la plage où nous sommes flâner en humant le salin. Et parfois il croisait sur la route la fille du vieux Laurent Dugré, un pêcheur d'ici dont tu vois la maison, la troisième à gauche, avec le puits à brimbale devant la porte.

Or c'était une fine créature que cette fille, presque trop belle pour une fille de pêcheur. Mais tu sais, quand elles se mettent à être belles, elles le sont jusqu'à l'impossible. Blonde, en dépit du hâle de la mer, avec un regard bleu d'une limpidité admirable, un visage aux lignes pures, sans rien de fruste ou de mal fini, une allure naïvement gracieuse, toute une frimousse éveillée et piquante. Elle allait, tantôt, un panier au bras, faire les provisions au village, tantôt, la main protégeant les yeux, interroger l'horison pour voir si le père ne revenait pas. Et quand elle avait aperçu la barque, quelle gentille façon elle avait de crier: Ho! papa! en faisant tourner son mouchoir! D'autres fois Armand la voyait à travers la fenêtre, en jupon et manches courtes, vaquer aux travaux du ménage, balayer, peler les patates, soulever le couvercle des marmites bouillantes. Elle faisait tout cela légèrement, comme sans y toucher, avec distinction et charme.

Un jour qu'elle revenait du rivage en faisant danser une brochetée de poissons, le vent emporta son petit bonnet, et Armand qui passait le rattrapa et le lui remit. Elle rougit en disant:"Merci, m'sieur", et cela la fit encore plus jolie.

Depuis, les jeunes gens se saluèrent en se rencontrant sur la route. Armand avait appris qu'elle s'appelait Rose-Anne, et il lui dit une fois: "Bonjour, Rose-Anne", ce dont elle fut toute surprise. Il remarqua dès lors qu'elle se mettait à la fenêtre pour le voir venir, et qu'elle avait toujours, juste au moment de son passage, une serviette à étendre le long du chemin ou un seau d'eau à tirer du puits. Lui, de son côté, ne manquait plus un jour à son excursion sur la grève, et en passant devant chez le père Dugré, son pas se faisait d'une len-

teur de tortue.

Un jour même que le soleil plombant l'avait mis en sueur, il s'enhardit à frapper à la porte, et demanda un verre d'eau. Le vieux pêcheur fumait sa pipe dans un coin; il répondit placidement sans se déranger:

—A vot' plaisir, m'sieu: v'là le gobelet accroché là et le siau est sur la tablette.

Mais Rose-Anne, devenue toute rouge, s'était vivement élancée:

—Pardon, monsieur, dit-elle, cette eau-là n'est plus fraîche: je vas aller en tirer pour vous.

Et, sans attendre de réponse, la voilà partie vers la brimbale, le seau à la main, et Armand derrière elle, emboîtant le pas tout en feignant de la vouloir retenir:

—Mais non, mademoiselle, ce n'est pas la peine; j'irai moi-même.

Ouiche! elle n'écoutait pas et trottinait, un peu émue. Quand ils furent tous les deux sur le bords du puits:

—C'est trop de bonté, mademoiselle Rose, crut devoir dire Armand.

—Oh! m'sieur, c'est rien du tout, ça me fait bien plaisir: c'est pour la *capine* que vous m'avez ramassée l'autre jour.

Et elle se mit à rire tout franc, découvrant ses dents blanches, tout en abaissant le levier au bout duquel le seau chantait.

—Vous allez me le laisser remonter, au moins, insista le jeune homme.

—Non, non, j'suis bien capable, allez.

Mais lui avait déjà saisi la perche et, chacun s'obstinant, ils tirèrent à deux la brimbale, leurs têtes rapprochées par l'effort se mirant dans l'eau profonde et leurs doigts se touchant parfois le long de la chaîne mouillée.

A dater de ce jour, Armand dut constater qu'il était amoureux. Le citadin blasé s'était positivement épris de la simple fille de la grève; et celle-ci, ma foi, éblouie et flattée, laissait volontiers croître en elle un sentiment semblable.

Armand ne songeait plus qu'aux moyens de voir plus souvent et plus longuement sa gentille amie. Lui qui avait amené ici un yacht superbe, venait louer deux fois la semaine pour ses promenades la vieille chaloupe du père Dugré. C'était une occasion d'entrer et de caqueter avec Rose. Il revenait à la nuit tombante, et il fallait rapporter les rames. Alors il se disait fatigué, s'asseyait, et la conversation se prolongeait tard, le père y plaçant, par ci par là, quelques syllabes et laissant les jeunes gens faire les frais du reste. On se disait beaucoup de banalités sur les heures de marée, le raccourcissement des jours, les chances diverses de la pêche, mais avec des vivacités, des grâces, des sourires contenus qui étaient à eux seuls tout un langage.

Pourtant, à deux ou trois reprises, Armand avait été désappointé péniblement. Il avait trouvé en entrant sa chaise occupée. Un jeune homme était là jasant familièrement avec le pêcheur et sa fille: un beau gars rustique et plein de santé, qui semblait chez lui dans cette maison. que le vieux Dugré appelait Julien tout court et qui tutoyait Rose-Anne!...

Le père Laurent avait dit en le présentant:

—C'est Julien, l'gas du voisin Lambert Déry. Il vient nous voir, comme ça, rapport à moé, et un peu aussi, j'cré ben, rapport à c't'elle-cite.

Et Julien avait ri largement en faisant un clin d'œil à Rose.

Celle-ci avait paru gênée de voir en présence l'étudiant et le pêcheur, et tout de suite sa belle humeur s'était figée.

Armand put voir dès lors qu'il avait un rival et, qui pis est, un rival redoutable. Sans doute sa cravate à lui était mieux nouée et ses mains plus fines; mais il n'était qu'un étranger dans l'humble monde dont la jeune fille faisait partie. L'autre était un enfant du sol, un compagnon connu dès l'enfance, initié aux mêmes travaux, parlant le même langage. Il y avait dix chances contre une que le cœur de Rose-Anne s'accrochât au cœur du marin, ne réservant au "beau monsieur" qu'une admiration mêlée de respect.

Et le marin semblait conscient de sa force, car c'était avec une parfaite indifférence qu'il avait salué le "monsieur," continuant ensuite l'épanchement à tu et à toi avec son amie.

Armand se dit qu'une lutte sérieuse allait s'ouvrir, mais il avait le cœur trop pris pour céder sans combat. Au contraire, ses visites à Rose-Anne se firent plus fréquentes et plus intimes. Un joli médaillon qu'il apporta un jour fut apparemment très goûté, et lui valut la promesse d'un "tour de voiture" en sa compagnie le dimanche suivant. Le vieux Dugré, qui avait promené ainsi dans son temps toutes les belles filles de la paroisse, ne vit rien d'alarmant à cette politesse.

Donc, après vêpres, un boghei flamboyant s'arrêtait à la porte de la masure, et Rose-Anne, toute fraîche dans sa robe d'indienne à picots, ayant mis ses gants blancs et son chapeau à fleurs, se disposait à y monter; lorsque soudain, sortant de la cour des Déry, un autre boghei s'avança, au trot d'un fringant cheval bai, et Julien, ganté, pommadé, serré dans sa redingote noire, apparut sur le siège, les guides à la main. Julien vit bien la voiture déjà stationnée; il vit Armand et Rose-Anne debout sur le seuil; mais tout cela ne lui dit rien. Il n'eût même pas l'idée que Rose pût aller sur la route avec cet élégant touriste. Il arrêta donc son cheval, sauta agilement par terre, et s'écria:

—Bien le bonjour, la compagnie. J'suis venu te qu'ri, Rose-Anne, pour étrenner mon attelage neu. T'es prête à embarquer?. On va gagner le rang Saint-Michel, jusque chez le cousin France Pitou, aller et devenir.

Rose parut consternée. Son regard erra d'Armand à Julien, inquiet, presque suppliant, cherchant à apaiser le ressentiment qui allait naître à cause d'elle entre ces deux hommes.

—Tu vois bien, mon Julien, dit-elle, que monsieur est déjà ici pour me prendre. Y a longtemps que je lui avais promis. Faut pas qu'ça t'ôte la bonne humeur. Ça sera pour une autre fois, bien sur.

Le grand garçon s'arrêta court, paralysé par la stupeur, planté tout droit dans une immobilité de statue. Il devint blême affreusement, et une grimace nerveuse tordit le coin de sa lèvre. Puis il regarda Armand en pleins yeux, devinant tout, découvrant en ce gandin mince et souriant l'adversaire, l'irréconciliable ennemi. Il y eut tant de colère dans ce regard qu'Armand crut un instant qu'il allait se jeter sur lui. Pourtant le pêcheur se contint; il partit d'un rire saccadé, et balbutia:

—Ha! ha! Excuse, Rose-Anne: j'aurais pas cru!...

Puis se jetant d'un bond sur le siège, il cingla de son fouet, à toute force, le cheval qui se cabra, effaré, et bondit au galop sur la route sableuse.

Désormais les deux hommes se détestèrent cordialement. Ils évitèrent de se rencontrer chez Rose. Mais l'un et l'autre avait juré de gagner le cœur de la fille et poursuivait son but avec une ardeur obstinée. Lequel était le préféré? Cela demeurait indécis. Qui sait si Rose ne les préférait pas chacun tour-à-tour? L'étu-

diant était si galant, si bien mis! mais le pêcheur était si franc et si joyeux!

J'abrège. Fatigué de lutter à chances égales, et de "manger de l'avoine" plus souvent qu'il n'aurait voulu, Armand se résolut à tenter un grand coup pour écraser le malencontreux rival. Il parla à Rose de son yacht, un bijou de légèreté et d'élégance, qui faisait l'envie de tous les sportsmen de Cacouna. Oh! il l'aimait, son yacht, et ne le cèderait pas pour une fortune. Pourtant, le croirait-elle? il n'avait plus le goût d'y monter. Il lui semblait triste et vide, à présent, et ce serait ainsi tant que Rose-Anne ne s'y serait pas assise. Oui, il fallait qu'elle vint, un soir, sur les six heures. On prendrait des bordées dans la baie, et elle verrait comme c'est amusant de glisser sans fatigue au bercement des vagues, dans des bancs capitonnés de velours, les pieds sur des tapis, et de voir reluire les beaux cuivres et les vernis aux reflets du soleil mourant!

Rose fut séduite et accepta. Le lendemain soir, le yacht, lavé et astiqué, avec une flamme à son mât, attendait à la jetée du village, et la jeune fille, en y entrant. fut toute surprise de voir son nom, ROSE-ANNE, luisant à la proue en belles lettres rouges cerclées d'or.

La brise était fraîche et la mer moutonnait un peu. La voile s'enfla, inclinant la légère embarcation qui partit en dansant sur les crêtes soulevées.

Ce furent trois heures délicieuses . Jamais les deux amis n'avaient été si seuls ensemble. Dans le grand désert du ciel et des flots, leur intimité était complète; une seule pensée, un seul rêve emplissait leurs deux âmes. Alors mieux que jamais, Armand comprit avec quelle tendresse et quel respect il aimait cette douce créature. Oui, il l'aimait sincèrement, naïvement, en dehors de tout flirt et de toute rouerie; il l'aimait comme on aime la moitié de son âme. Et Rose donc! Elle était gagnée, conquise, elle nageait dans l'enchantement. Quelle féerie que ce salon flottant où elle était reine, ce tête-à-tête avec ce beau garçon qui n'était là que pour elle et qui l'entourait d'attentions et de gentillesses! Elle le buvait des yeux, crânement drapé dans son costume clair, manœuvrant à la fois d'un air leste le gouvernail et la voile. Il était donc marin, lui aussi! Mais quelle autre marin que Julien Déry, avec sa blouse de bouracan et sa vieille chaloupe sentant la morue!... Et elle l'admirait, elle l'aimait, ce bel ami, de tout l'élan de son cœur simple et primitif.

Ils étaient maintenant au large, et Cacouna, au fond de sa baie, n'était plus qu'une dentelle blanche sur un collier d'émeraude. Le couchant mettait de menus arcs-en-ciel à chaque moutonnement des vagues. Armand et Rose gardaient le silence, un silence d'amoureux, chargé d'aveux et de confidences. Le jeune homme le rompit soudain.

—Rose-Anne, dit-il, êtes-vous contente de notre petite promenade?

—Oh! contente, monsieur! fit-elle vivement. Je crois que de ma vie je n'ai eu autant de plasir.

—Cela ne vous ennuie donc pas d'être avec moi?

Rose-Anne leva les yeux et vit qu'Armand lui souriait. Elle sourit. elle aussi. un peu troublée, et répondit:

—Ç'en a pas l'air.

—Mais s'il s'agissait d'y rester longtemps, longtemps, qu'en diriez-vous, Rose-Anne?

Elle ne comprit pas bien la phrase adroite.

—Ma foi, dit-elle, ça serait facile; mais v'là le soleil couché tantôt: va bien falloir qu'on s'en retourne.

—Ce soir, sans doute; mais après, plus tard, est-ce que cela vous irait d'être avec moi très longtemps, toujours?

Rose-Anne eut un violent soubresaut; un flot de sang monta à ses joues; ses yeux prirent soudain une expression de douleur déchirante. Puis, s'affaisant presque sur elle-même, la tête dans ses mains, elle fondit en sanglots.

—Mon Dieu! qu'est-ce? cria Armand. Comment vous ai-je fait de la peine?

Mais elle pleurait, gémissait tout haut sans répondre, cachant son visage de ses doigts convulsés, en proie à un chagrin sans nom.

—Par pitié, Rose, qu'avez-vous? répéta Armand.

—Non, non, dit enfin la pauvre fille au milieu de ses larmes, c'est pas possible! j'suis pas assez demoiselle pour vous.

Armand aurait voulu s'élancer près d'elle, lui parler tout bas, lui faire comprendre à force de caresses toute la sincérité de ses paroles. Mais le vent soufflait presque en bourrasque, et cette damnée manœuvre le retenait. Alors, en priant et suppliant, il obtint qu'elle l'écoutât un peu. Et là, d'un coup, sans rien garder, il lui dévoila tout son cœur. Oui, c'était possible qu'elle fût avec lui *toujours*, puisqu'il l'aimait. Entendait-elle cela? Il l'aimait sérieusement, absolument, de cet amour dont se soudent deux existences. Il était maître de son cœur et librement il le lui offrait, d'un choix arrêté et réfléchi. Que lui importait quelle fût fille d'un pêcheur? Elle ignorerait l'art de se pincer les lèvres et de faire d'exquises révérences? Il se garderait bien de le lui apprendre. Elle ne joueait pas du piano? Tant mieux, c'était une distinction. Mais par contre, elle était belle comme une princesse, et bonne, et dévouée et douce: cela lui suffisait, c'était ce qu'il voulait dans une compagne. Et c'est pourquoi il l'avait aimée du jour de leur première rencontre. Et maintenant, bien loin de se croire au dessus d'elle, il se mettrait à ses genoux pour qu'elle daignât, elle aussi, l'aimer un peu. Elle voyait bien que "c'était possible!"

A mesure que ces arguments, et d'autres encore, se déroulaient, Rose-Anne relevait la tête. Chaque parole séchait une larme et réprimait un sanglot. Quand Armand eût fini, il la vit, la figure rougie encore, mais rayonnante, lui jeter un regard chargé de tendresse. Puis, joignant les mains, extasiée, émue au plus profond d'elle même:

—Armand, dit-elle. c'est donc vrai! Moi qui vous aimais tant, et qui jamais, jamais, n'aurais osé vous le dire!

Ils revenaient maintenant vers la rive, le cœur noyé de bonheur intime. Leurs confidences étaient devenues toutes calmes, toutes fraternelles. C'étaient deux êtres n'ayant déjà qu'une vie, qu'une pensée, qu'un espoir. Cependant le ciel brunissait, et l'embrun soulevé leur fouettait le visage. Le yacht dansait immodérément sur la mer démontée. Là-bas commençaient à reparaître, dorées des derniers reflets crépusculaires, les cabanes de la grève.

—Nous allons droit chez vous, Rose-Anne, dit Armand, mettant la barre sur la maison du père Dugré.

—Oui, filons vite, mon beau marin, car la nuit sera bientôt descendue.

Et comme ils filaient, en effet, par ce vent endiablé qui tordait la voile, et dont la poussée soulevait l'embarcation comme une mouette prête à s'envoler! C'était émouvant de glisser si vite, et de voir grandir d'instant en instant les rocs, les arbres, les promeneurs le long de la route, et comme fond de décor, à gauche, le

pêle-mêle de la petite ville, à droite les côteaux de blé-d'inde et de sarrasin en fleur.

Ils n'étaient plus qu'à quelques arpents de la côte, quand Rose-Anne poussa une exclamation étonnée, où perçait une pointe d'inquiétude.

—Armand, dit-elle, vois donc cet homme debout sur la grève et qui nous regarde venir. C'est lui, je gage, qui nous a reconnus; il va encore prendre çà de travers.

—Qui, lui? fit Armand, distinguant en effet là-bas un jeune homme de haute taille, en habits de pêcheur, qui semblait suivre avec attention tous les mouvements de la barque.

—Julien, Julien Déry... C'est d'valeur tout de même..

Mais elle s'interrompit soudain, et son regard, son attitude prirent une expression d'angoisse et d'effroi. Elle étendit la main vers un point noirâtre qui venait d'émerger à quelques brasses seulement en avant de la barque, et que la lame couvrait et découvrait tour-à-tour.

—Ah! mon Dieu! cria-t-elle, la batture, là, tout près! on va dessus!...

Au même instant, un choc violent secoua l'embarcation, qui craqua sinistrement dans toutes ses jointures. Le mât s'abattit avec fracas. La proue vola en morceaux, livrant passage à une vague énorme. Le yacht venait de se briser sur la roche à fleur d'eau que je te montrais tout-à-l'heure. En une seconde il chavira, précipitant à la mer les deux jeunes gens.

Mais à leur cri de détresse un autre cri avait répondu sur la rive. Prompt comme l'éclair, Julien Déry s'était jeté dans une chaloupe, et déjà il ramait vers eux de toute la vigueur de ses muscles.

Armand et Rose-Anne étaient remontés à la surface, mais, malgré leurs efforts, ils ne pouvaient s'accrocher ni à la roche glissante qui ne leur offrait aucune prise, ni au yacht dont la vague emportait au loin les débris. A chaque instant la houle le recouvrait, paralysant leurs mouvements, leur coupant la respiration, les empêchant de se rejoindre pour se porter secours. Une trentaine de pieds les séparaient, et ils luttaient, chacun de son côté, impuissants, se sentant déjà faiblir, déjà prêts à s'abandonner à l'onde fatale.

Mais non, voici un clapotis de rames, et la voix de Julien qui crie:

—Courage! Rose-Anne, me v'là; tiens bon encore une minute!

Et la voix se rapproche, tandis que les deux naufragés rassemblent leurs dernières forces.

Enfin, tout à côté de la jeune fille, vient de surgir l'esquif sauveur. Deux bras vigoureux ont saisi Rose et l'ont ramenée dans la barque, épuisée, mais pourtant encore consciente d'elle-même.

—Vite, vite, à c't'heure! dit-elle en s'affaissant, Armand, plus loin, allons vite!

Mais le grand gars a soudain dans les yeux un éclair étrange; un pli dur se creuse sur son front. Il est debout dans la barque et regarde tout autour, sans rien faire, sans avancer.

—Armand, sauve Armand! répète Rose-Anne, mais dépêche-toi donc!

—Ous'qu'il est? Je l'vois pas, dit Julien d'un ton sec et froid comme une lame d'acier.

—Mais là, là!...

Et au même instant, Armand, qui est à bout de forces, qui se maintient à peine sur l'eau et que la vague éloigne toujours, jette un appel rauque, déchirant, qui gargouille et s'étrangle dans son gosier:

—A moi! A moi! Je n'en puis plus!

Mais Julien, lui, ne s'émeut pas, ne se presse pas. Il se rassied et se met à ramer dans la direction de ce cri. Il rame à petits coups, à saccades espacées, et l'on dirait vraiment qu'il ne trempe à l'eau que le bout de ses avirons.

—Jésus! on n'avance pas, s'écrie Rose-Anne affolée. Plus vite, Julien, pour l'amour de Dieu!

Alors Julien s'arrête tout-à-fait; il relève les rames, et, d'un accent où s'affirme une résolution farouche:

—Ben! non, y a pas moyen, y a trop d'vent; v'là la roche devant nous, il arriverait un aut'malheur.

Cette fois, Rose-Anne a tout compris. Devant la pensée homicide qui s'avoue, le désespoir lui rend soudain des forces décuplées. Elle se jette sur les rames en criant:

—Misérable! va-t-en! laisse-moi faire: je le sauverai, moi, si tu es trop lâche!

Alors Julien s'est levé, pâle comme un fantôme, l'œil flambant d'un feu sombre, et, d'une voix où la haine, la jalousie, la folie mettent un frémissement sinistre:

—C'est bon! oui, je m'en vas! si tu veux le sauver, sauve-le toute seule!

Et, étendant les deux bras, il s'est lancé lourdement dans la mer.

....

Mon ami s'était tu, comme oppressé par l'émotion de ce souvenir tragique.

Nous marchions maintenant tous deux dans l'ombre épaissie, et la nuit sans lune confondait le fleuve, la plage et le ciel dans une même ténébreuse immensité.

—Et Armand? demandai-je, saisi moi-même par l'inattendu de ce dénouement.

—La jeune fille arriva juste à temps pour le recueillir au moment où il allait s'enfoncer pour la dernière fois.

Après un silence, il reprit, en scandant chancun de ses mots:

—Penses-tu que j'ai vu la mort d'assez près dans cette soirée?

—Ah! c'était toi? ... Je le pensais, ...Mais Rose-Anne alors qu'est-elle devenue? Comment se fait-il?...

—Rose-Anne, mon cher? Eh bien! c'était Julien qu'elle aimait.

—Allons donc!

—Rien de plus vrai; ou du moins, elle l'aima depuis d'un amour posthume dont rien ne put la distraire. Par un étrange phénomène, Julien mort absorba toutes ses pensées, devint pour elle l'objet d'un culte passionné et attendri. Le rude pêcheur avait pris un moyen héroïque, mais efficace, de gagner le cœur qu'il voulait. C'était avec une exaltation émue que Rose, dès ce moment, me parlait de lui, et je voyais à son souvenir son cœur se gonfler de sanglots. Elle passait des heures sur la plage en face de l'endroit où il avait disparu après l'avoir sauvée. Un jour elle me dit: Oh! si nous n'avions pas fait cette promenade de malheur, mon pauvre Julien ne serait pas mort! Dès lors, tu le comprends, ce fut fini entre nous deux: sans nous être querellés ni brouillés, nous cessâmes de nous voir. Ce naufrage avait épargné nos deux vies, mais, en engloustissant nos beaux rêves; et notre amour gisait là, noyé et mort avec le cadavre de Julien, dans le remous de la roche traîtresse...

Nous passions, à ce moment même, devant la maison du père Dugré, dont la fenêtre s'éclairait d'une lueur fumeuse. Nerveusement, Armand me serra le bras. Une blonde jeune fille allait et venait dans l'unique pièce,

finissant de ranger les objets du ménage avant le repos de la nuit. Au bruit de nos pas sur la route, elle s'arrêta, fixant la fenêtre, et le pur ovale de ses traits, la douceur bleutée de son regard apparurent en pleine lumière, enveloppés de grâce attristée et songeuse.

Nous la contemplâmes, un instant, pensifs tous deux. Puis Armand m'entraîna avec un soupir, comme ressaisi brusquement d'une souffrance mal éteinte.

—C'est égal, murmura-t-il entre les dents, elle est trop belle pour une fille de pêcheur...

LOUIS DANTIN.

...EPITAPHES...

Il y a longtemps, autrefois...
Insensible, la pluie estompe sur sa croix
Le nom qu'il a porté.
Et l'on ne saura plus, bien tôt,
Ni ce qui'il fut, ni ce qu'il eût été,
Et le croassement matinal du corbeau
L'a dédaigné...

Mais quand le bois crucifié sera pourri
Quand la cocarde tricolore
S'effeuillera, fleur dispersée en un ciel gris,
Et qu'il ne restera
Qu'un peu de terre que le vent aplanira
Et que viendra dorer l'Aurore:

Alors, baisse le front!

Et si ton fils un jour te demande: "Pourquoi "...,
Réponds:
—"Incline-toi."
Car il est mort pour cette terre
Indifférente.
Les mains semaient dans la lumière,
Sans vains desirs ni vaine attente...
Il creusait au matin
Et le sillon courait, oblique, dans la plaine;
Il creusait au midi, suant sa peine
Et son destin;
Et le soir le trouvait, courbant le corps
Un peu plus bas,
Creusant encor...
N'escomptant rien, sinon l'orage et la tempête
A la poursuite de ses pas,
Sinon le guet-apens d'une pierre imprévue
Forte comme un défi de la plaine inquiète
Au soc fécond de sa charrue!
Mais n'épargnant ni sa puissance
Ni sa virilité
Pour qu'à l'été
L'épi levât, cabré comme son espérance!

Il est mort cependant
Sans que son front portât
Ni le regret, ni le mépris de sa souffrance,
Mort seulement
Pourque sa terre demeurât
Terre de France!

II

Epitaphe pour un poète
On l'a trouvé
Blanc comme une aube de printemps
Jeune comme un épi levé;
Pâle comme un adolescent;
Fou d'avoir rêvé
Les yeux lointains
Bleuis d'un cerne éteint
Comme un pastel inachevé;
Les lèvres jointes
A peine écloses,
Ternies
Comme un crépuscule qui pointe
Sur les choses
Evanouies!

—Passant, ne viole pas cette tombe chrétienne:
Laisse croître l'herbe incertaine...
Laisse la campanule
Fermir éperdument au soleil qui l'endort
Et qui la brûle
Et qui l'irise en gouttes d'or...

Mais quand le soir s'inclinera
Traînant la nuit
Quand le silence confondra
Dans l'ombre qui s'estompe et fuit
Le bruit
Timide de ton pas,
Alors baisse le front

Et si ton fils, un jour, te demande "Pourquoi"...,
Réponds:
—"Incline toi,
Car il est mort pour cette terre...
L'enchantement joyeux des matins éphémères
Le consolait;
Les torrides midis enivrés de lumière
L'éblouissaient...
Les nuits versaient sur lui leurs fragiles chimères
Qui le berçaient...
La terre aimée lui donnait tout:
L'arome éparpillé des muguets expirants,
Le parfum roux
Des fruits surchargés de printemps
Et la bruyère
Desséchée
Sur le vallonnement des collines légères...
Et lui désirait tout, dans son insouciance
Et sa jeune beauté
Pour qu'à l'été
L'hymne naquit, grandi comme son esperance!

Il est mort cependant
Sans que son front portât
Ni le regret, ni le mépris de sa jouissance.
Mort seulement
Pour que sa terre demeurât
Terre de France.

JACQUES ROBERTFRANCE.

LA SCIENCE DE LA VIE

La fortune revient rarement à ceux qu'elle a une fois brisés et renversés.

THACKERAY.

Malheur à l'homme qui n'a pas un certain fonds de candeur et de confiance, dût-il êre dupe!

STERNE.

UN HOMME ACTIF

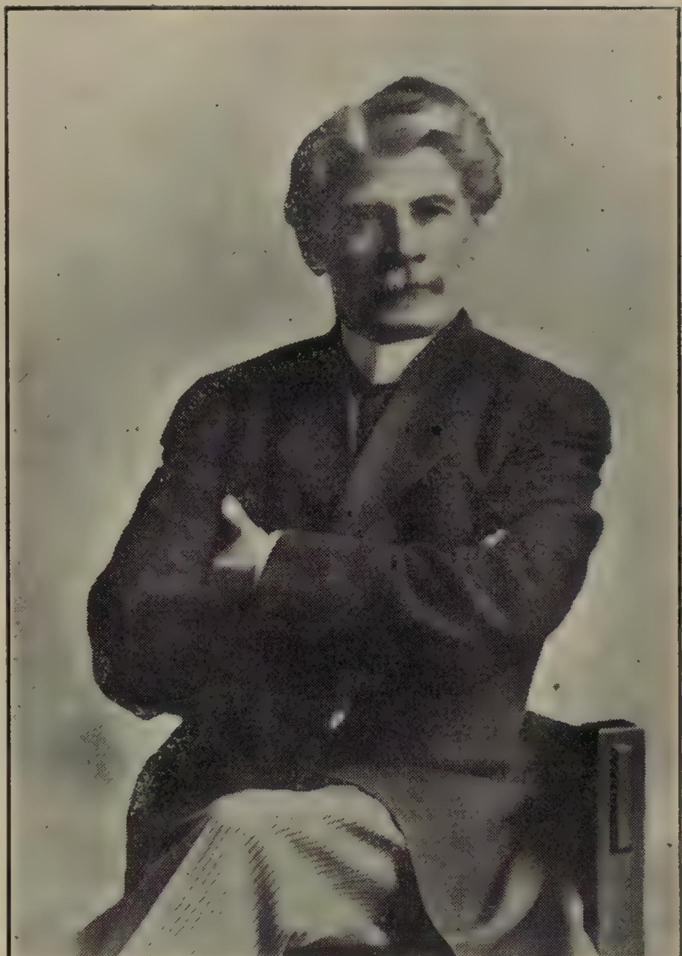
Par L. O. DAVID

L'Honorable P. Auguste Choquette a été avocat, journaliste, député, juge de la Cour Supérieure, Sénateur, et il est maintenant juge des Sessions de la Paix à Québec. Dans toutes les positions qu'il a occupées, il a attiré l'attention publique par son activité inlassable, par l'expression énergique et souvent indépendante de ses opinions politiques, de ses sentiments religieux et patriotiques. Orateur, tribun spécialement, à la parole chaude, abondante, vigoureuse et hardie, il a eu sur les hustings de grands succès. Dans les élections, Laurier avait souvent recours à ses services, et dans une de ses campagnes les plus difficiles, il le choisit pour l'accompagner. Lorsque le clairon appelait les libéraux au combat, il ne manquait jamais de répondre l'un des premiers à l'appel, et on le voyait toujours où la bataille était la plus ardente, la plus dangereuse. C'était un rude jouteur dont les adversaires redoutaient les tirades enflammées, les réparties et les ripostes incisives et ironiques.

A la Chambre comme au Sénat, sa parole originale et son esprit primesautier piquaient la curiosité de ses auditeurs et provoquaient leur attention. Là comme ailleurs il ne manquait jamais l'occasion de défendre ses compatriotes et de dire des vérités plus ou moins désagréables à nos détracteurs ou à ses adversaires, et même plus d'une fois, il se permit d'exprimer des opinions et de prendre des positions antipathiques à ses amis politiques. Parlant et agissant sous l'empire des impressions du moment, il s'exposait à la critique et s'attirait des ennuis. Mais il se faisait assez facilement pardonner ses randonnées indépendantes par l'aménité, la bonhommie, la bienveillance et la jovialité spirituelle qu'il déployait dans ses relations sociales.

Après le discours qu'il prononça au Sénat contre la création d'une marine canadienne, Laurier disait: "Ce Choquette, il est parfois incommode en politique, mais comment ne pas lui pardonner ses péchés, il pardonne si facilement ceux des autres". Et quelque temps après, Mme Laurier me disait en me demandant de l'inviter à jouer le bridge: "Il est bien maussade, mais il est si aimable et bon garçon".

C'est vrai, dans la vie domestique et privée, il a toutes les qualités de cœur et d'esprit qui rendent un homme cher



L'Honorable M. Auguste Choquette

à sa famille et le font aimer de ses amis, de ceux qui le connaissent.

Un exemple suffira pour donner une idée de sa bienveillance. Un soir, en compagnie de plusieurs amis, il s'était amusé dans un club jusque vers minuit. Lorsqu'ils sortirent, un cocher, qui les attendaient depuis longtemps, leur offrit sa voiture, mais ils refusèrent disant qu'ils préféraient marcher. "Eh bien! dit Choquette, voici un homme qui nous attend depuis des heures dans l'espoir de gagner quelques sous pour vivre et donner du pain à sa famille, pendant que nous nous amusions, marchez si vous le voulez, mais moi je prends seul sa voiture". "Tu as raison, dirent ses amis" et ils montèrent dans sa voiture. C'est un exemple à suivre.

Afin de mieux expliquer ses actes et ses paroles, il est bon de dire qu'il est avide de distractions, d'émotions, de tout ce qui peut satisfaire son esprit curieux, son besoin d'activité, de mouvement, d'agitation. S'il avait vécu en 1837, il aurait certainement pris part à l'insurrection, et il serait peut-être monté sur l'échafaud. Heureusement il est né vingt-cinq ans plus tard.

Il a parcouru presque tout le cercle des positions sociales et il parait avoir renoncé à la vie active, mais je ne serais pas surpris d'apprendre, quelque jour, qu'il a de nouveau lâché la magistrature pour se jeter dans le tourbillon politique. Il en serait bien capable si l'intérêt de sa famille à laquelle il est tout dévoué ne mettait pas un frein à ses évolutions.

En attendant, il consacre les loisirs que lui laissent ses fonctions judiciai-

res à des œuvres sociales et s'intéresse au bien-être de la jeunesse. Il vient d'en donner la preuve à la conférence de l'Association de protection de la jeunesse, à Winnipeg. Les journaux de cette ville ont parlé avec sympathie de la part active qu'il a prise aux délibérations, des opinions qu'il a exprimées et des résolutions qu'il a proposées. Les membres de l'Association ont prêté une oreille attentive à ses paroles et approuvé plusieurs de ses propositions. Il n'a pas manqué de prendre la défense de ses compatriotes, de nos communautés et de nos institutions religieuses et nationales. Répondant au reproche que l'on semblait faire à la province de Québec de ne pas avoir comme dans certaines provinces anglaises, une législation plus favorable au bien-être des enfants et des femmes, il a déclaré que, depuis bien longtemps, grâce à ces institutions et à la charité privée, toutes les misères y étaient soulagées efficacement.

Il a ajouté que la religion jouait un grand rôle dans nos œuvres de charité et inspirait des dévouements admirables qu'aucune législation ne pourrait produire. Puis parlant des mesures à prendre pour réformer les jeunes délinquants, il dit que la religion était le moyen le plus efficace d'opérer cette réforme, qu'elle aurait plus d'effet sur l'esprit des jeunes gens que la crainte de la loi et de la justice. Il alla jusqu'à dire que la religion n'avait pas occupé dans les délibérations de la conférence la place qu'elle mérite, et qu'il regrettait de constater que l'Association ne commençait pas ses séances par une prière.

"Nous le ferons à l'avenir, dit le président".

Comme on le voit, quelque soit le caractère du milieu où il se trouve, le juge Choquette conserve son franc parler.

Il proposa aussi que le Code criminel fut amendé de façon à permettre aux juges d'envoyer les jeunes gens âgés de moins de vingt-cinq ans, dans les écoles d'industrie ou de réforme plutôt que dans les prisons ou les pénitenciers où ils se pervertissent davantage au lieu de se réformer.

Comme cette résolution soulevait plusieurs questions plus ou moins compliquées, la considération en fut remise à la prochaine conférence.

La position prise par le juge Choquette dans la conférence de Winnipeg et l'éloquence vigoureuse avec laquelle il a défendu la cause française et catholique, lui font honneur et ont dû dissiper quelques-uns des préjuges dont nous souffrons.

Tous les hommes n'ont pas le courage d'affirmer leurs convictions religieuses et nationales et les droits de la justice et de la verité dans des milieux plus ou moins prévenus et hostiles.

Pourtant il est bon, nécessaire même, que nos hommes publics aient de temps à autre ce courage dans l'intérêt religieux et national de notre province.

J'ai cru que donner comme exemple la conduite de M. Choquette à Winnipeg serait bon et utile.

Il appartient à une famille où le talent et l'esprit public ne manquent pas; l'un de ses frères est le savant professeur du collège de Saint-Hyacinthe, un autre est un de nos meilleurs écrivains.

Marié à une petite-fille de sir Pascal-Etienne Taché, il a des enfants qui promettent de continuer les traditions de deux familles remarquables.

L. O. DAVID.



BASE-BALL

Le 29 mai le Métropole a battu le Club des Indiens par un score de 15 à 6. A la même date le Syndicat St. Henri bat les Indiens par 9 à 8.

Le Club Montréal bat le 29 mai le Club Ottawa par 7 à 6.

Le 2 juin le Club d'Ottawa bat le Montréal au parc Atwater par 12 à 8.

Le 4 juin le National remporte une éclatante victoire sur le Club d'Ottawa à Maisonneuve, en le battant par un score de 9 à 2.

Le Club Montréal a battu l'équipe d'Ottawa le 4 juin par 7 à 0 et 5 à 0 au terrain du Shamrock.

Le 4 juin les Indiens de Caughnawaga ont joué une de leurs meilleures parties et ils ont écrasé le Saint-Patrice. Résultat: 14 à 0.

Le Club Ottawa a accompli un exploit remarquable le 2 juin en battant le Montréal par 12 à 8 devant une assistance considérable au parc Atwater.

Le 7 juin le Montréal bat le Trois-Rivières par un score de 8 à 7 dans une partie de 10 "innings".

Le 15 juin le club de Valleyfield bat le Montréal au terrain d'Atwater par un score de 13 à 2.

Le 16 juin le Valleyfield bat de nouveau le Montréal par 7 à 5.

Le 19 juin à Valleyfield le club de cette ville bat le Montréal par 4 à 0.

Le 23 à Ottawa le club de cette ville bat le Montréal par 7 à 1.

Le 25 Montréal bat Trois-Rivières par 6 à 5.

LA CROSSE

Le National a été battu par le Shamrock le mois dernier au Mile End par un score de 9 à 5.

Le 10 juin au terrain du Mile End le Club des Shamrocks battait le club de crosse de Cornwall par un score de 7 à 4.

GOLF

G. H. Turpin du "Royal Montréal Golf Club" a remporté le 10 juin le titre de champion amateur de la province de Québec, en triomphant des 91 adversaires qui lui ont été opposés dans le grand tournoi de Saint-Bruno.

Le tournoi de golf pour dames entre le Senneville Country Club et le Club de Laval sur le Lac est terminé par une victoire pour le 1er de ces clubs par 25 à 8.

C.C. Fraser du Club Kanawaki est le nouveau champion amateur du Canada, depuis sa récente victoire sur Mr. N.M. Scott.

AUTOMOBILISME

Jimmy Murphy de Los Angelès vainqueur du Grand Prix de France en 1921 a gagné dernièrement la Grande Course de 500 milles à Indianapolis battant son propre record de 16 minutes et ayant fait une vitesse moyenne de 94,48 milles à l'heure.

LUTTE

Ed. Strangler Lewis, champion du monde de lutte libre, a défait le 3 juin Earl Caddock prenant deux chutes sur trois. La chute décisive a été prise en 10 minutes et 33 secondes.

LE LAWN TENNIS
Nos Grands Clubs

En raison du nombre considérable d'abonnés et de lectrices qu'a la "Revue Moderne" parmi les amateurs de tennis, et de plus, par rapport à la vogue sans cesse grandissante de ce sport essentiellement mondain, nous avons le plaisir de présenter aujourd'hui quelques-uns des clubs les plus en vue de la province.

Le Club d'Outremont

A tout Seigneur, tout honneur! Le Club de Tennis d'Outremont, qui lors de sa fondation, en 1902, portait le nom de "Park Hill Tennis Club" subit une nouvelle transformation en 1905, en devenant le "Fairmount Tennis Club", pour finalement s'appeler en 1914 le "Club de Tennis d'Outremont".



M. E. H. Laframboise. Président du Club de Tennis d'Outremont
Champion de la Province de Québec, du Club d'Outremont, du Club Mont-Royal, du Montréal Indoor Tennis Club. Représentant canadien au taurnoi International pour la Coupe Davis.

Les principaux pionniers de cette organisation qui est à l'heure actuelle un des principaux clubs de la province, sont les trois frères Béique, qui aujourd'hui encore sont des membres très actifs de cette association qui compte actuellement plus de 300 membres.

Quant au club lui-même, la situation privilégiée qu'il occupe au pied de notre magnifique montagne, en plein cœur d'Outremont, le rend d'autant plus agréable; et son Châlet merveilleusement organisé est installé de façon à combler les moindres désirs de ses hôtes, c'est, que l'on nous permette l'expression, un lieu de rendez-vous idéal.

Le bureau de direction de ce club est ainsi composé: Président honoraire, M. Jos. Archambault; Vice-président honoraire, M. L.G. Beaubien.

Président, E. H. Laframboise; Vice-président, C. E. Lamontagne; Trésorier, R. Poirier; Secrétaire: F. P. Brais; Directeurs, Louis Robert, Arthur Lacoste, P.A. Badeaux, Dr. R. Edmison, R. Valentine.



M. Roméo Poirier, Trésorier du Club de Tennis d'Outremont.

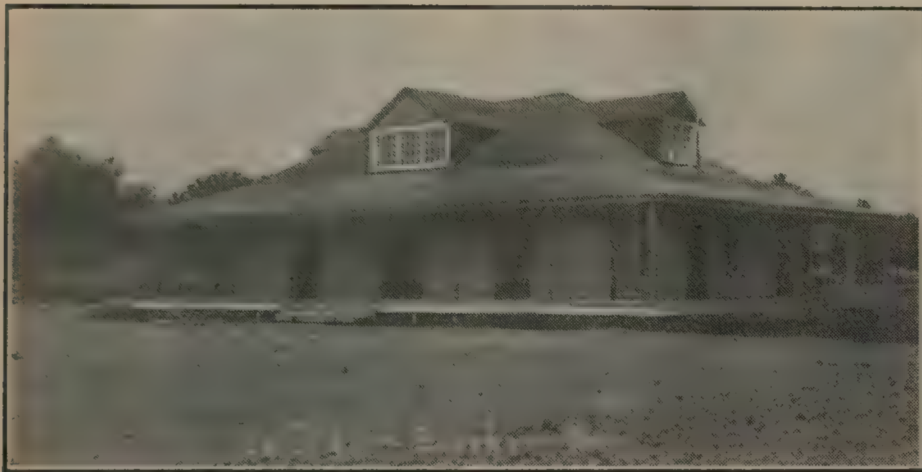
Les Jeux Olympiques

M. Raymond Poincaré, Premier Ministre de France, a annoncé qu'un crédit additionnel de 6 millions de francs serait voté prochainement pour aider les grandes Epreuves de 1924 qui de ce fait auraient lieu à Paris dans deux ans.



Un groupe de membres du Club de Tennis d'Outremont

LE CLUB DE TENNIS DE BOUCHERVILLE



Le Kiosque du Club de Boucherville

Bien que de création récente, le club de Boucherville, sous l'habile impulsion de ses membres fondateurs, dont plusieurs sont des personnalités très en vue de la Métropole, accuse actuellement un développement aussi rapide que spontané.

Nul doute d'ailleurs, qu'avec des officiers tels que M. Jos. B. de Boucherville, le dévoué président, assisté de J.B. Gratton comme vice-président, et de M. Hercule Guérin comme trésorier, qui sont tous trois des sportsmen avertis, cette organisation ne devienne dans un avenir prochain, une des principales de toute la province.

Devant le succès remporté l'hiver dernier par la "1ère Sauterie Annuelle du Club de Boucherville" au Victoria Hall de Westmount, le Bureau de Direction se propose de donner le premier grand Bal d'Inauguration de la Saison dans la première quinzaine de Juillet, qui lui aussi, nous en sommes convaincus, aura un retentissement bien plus considérable encore que le précédent.



Les officiers du "Houla-Houla"
MM. R. Bourassa, sec.-trés. D. Bourassa, président, A. Filteau, directeur
A. Rivest, directeur.

Le Houla-Houla de Montréal-Est

Le club "Houla-Houla" qui primitivement était connu sous le nom de Montréal-Est, seulement, porte depuis cette année ce nouveau qualificatif, afin de le distinguer d'une organisation simillaire qui vient de se former tout dernièrement.



Quelques membres du Club "Houla-Houla" de Montréal.

Les officiers MM. D. Bourassa; président; Roméo Bourassa, sécrétaire; et MM. S.R. Rivest, et A. Filteau Directeurs; sont presque tous de "fines raquettes", et des amateurs fervents de ce sport depuis de longues années déjà. Ce qui explique dans une large mesure la vogue sans cesse croissante de ce nouveau club.

La section féminine qui est sous la direction de Mlles Henriette et Juliette Bourassa, est elle aussi très florissante, et l'amabilité et le doigté avec lesquels ces charmantes directrices la dirigent est la seule explication à donner à un tel succès.

La France remporte les cinq championnats.

LE TENNIS

Résultats: Simple: Cochet (France) bat Gomar (Espagne) 6. 0, 4. 6, 6. 1, 6. 2, Simples dames: Mlle Lenglen (France bat Miss Ryan (Amérique) 6.3, 6.2. Double: Cochet-Borotra (France) battent Dupont-Misher (France-Roumanie) 7. 9, 6 1, 6. 1, 6. 3.

Double Dames: Mlles Lenglen-Miss Ryan (France-Amérique) battent Mrs Beamish-Miss Mac Kane (Angleterre) 6. 0, 6. 4.

Mixte: Cochet-Mlle Lenglen (France) battent Gilbert-Mrs Beamish (Angleterre) 6. 4, 4. 6, 6. 0.

Toujours Mlle S. Lenglen...

Mlle Suzanne Lenglen et M. Brugnon ont remporté le 11 juin le Championnat de tennis pour équipe mixte en battant Mme Golding et M. Boroth par 6. 0, 6. 0.

Le même jour la grande joueuse française défendait son titre de champion de France en battant Mme Golding par 6. 4, et 6. 0, dans deux parties individuelles.

Pour le Championnat du Monde au Tournoi de Wimbleton Ang., il est officiellement annoncé que là encore la grande étoile défendra son titre.

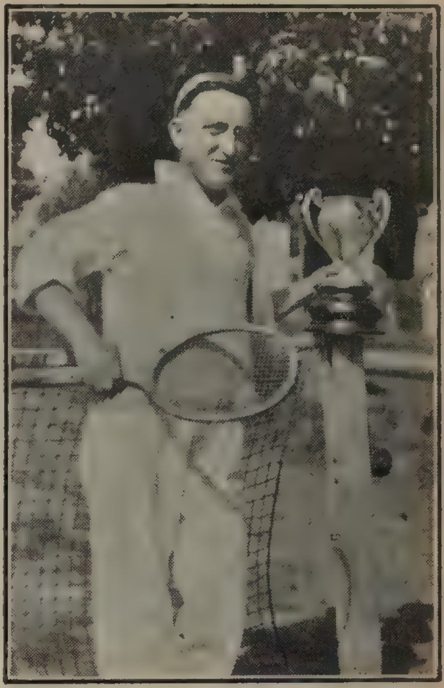
Denièrement Mme Mallory Bjurstedt a remporté le championnat (dames) du Nord de Londres en battant Mme Beamish par 6 à 3 et 6 à 4.



Le Houla-Houla
Le Comité de réception, Section féminine
Mlles J. Bourassa, J. Vexiau, H. Bourassa



Un des cours du Club Riverview, Ahuntsic



W. A. Gagnon, Capitaine
Gagnant de la "Coupe Grovel" pour tournois simples 1921

Le Meeting de Dorval

Bien que peu favorisé par une température, qui loin de se montrer clémente, se fit presque de jour en jour plus maussade, (à part le jour de la clotûre) le meeting de printemps du "Dorval Jockey Club" revêtit cette année, en raison des monbreux événements sportifs qu'il comportait, un caractère tout particulier, et nous devons louer les directeurs de ce club fameux pour nous avoir conviés à des épreuves aussi pleines d'intérêt.

Voici d'ailleurs, les résultats des principales courses:

"Eleanor" appartenant à Mme P. J. Graham a remporté, à la grande surprise de tous la Coupe de Son Excellence Lord Byng, battant "Parisian Diamond" et "Bastille" des écuries Seagram et J.K.L. Ross. Ce fut le principal "event" de la journée d'ouverture.



M. Ludger Lamalioe, Président du Club "Riverview" d'Ahuntsic

Le "Lakeshore Handicap" (1 mille 70 verges) a été une victoire pour "Planet", poulain de 4 ans appartenant à T. J. Conway.

"Heeltaps" jeune pouliche alezane des écuries E. F. W. Whitney, eut les honneurs dans le "Dorval Juvénile Stakes, et se classa bonne première devant "Lilt" de l'écurie J. K. L. Ross.

Le "National Handicap" est gagné le même jour par Nomis.

Une forte et agréable surprise a été causée aux habitués du pari mutuel le 21 quand "Wrack Past" le gagnant de la première épreuve de ce jour rapporta $54,25 pour $2.00.

La Coupe du Queen's Hotel ($3.000) a été remportée par "Irish Dream" de l'écurie A. Swenke.

Le Handicap du Capitaine W. F. Presgrave, n'ayant pu être couru; sera une des principales épreuves, du meeting d'automne.

BOXE

Il est annoncé officiellement par Tex Rickard que la rencontre entre Benny Leonard et Lew Tendler de Philadelphie, pour le titre de Champion poids léger, aura lieu à Jersey-City le 20 juillet.

Le 27 mai à Londres Bombardier Wells est mis hors de combat par Frank Goddard.

Georges Carpentier se battra à Paris en septembre avec Miles, et à Londres en octobre avec Beckett.

Le 24 mai au Madison Square Garden, Harry Greb de Pittsburgh, a obtenu la décision du jury dans uu combat de 15 manches avec Gete Tunney.

Gene Larue remportait le 22 mai à Détroit sa 5ème victoire consécutivé par knock-out depuis son départ de Montréal. Il battait Joe Dillon de N.Y. à la première manche, et le 19 juin il battait de nouveau Marty Juibert en 2 manches K.O.

Deschamps-Flemming. Le 31 mai à l'Aréna de la rue Mont-Royal, Oscar Deschamps était battu aux points par Frankie Flemming, lequel obtenait la décision des juges après un match de 10 manches. Bien des contestations eurent lieu à ce sujet, mais la décision des jury resta sans appel.

Geo. Girardin notre compatriote bien connu, s'est embarqué récemment pour l'Europe où il compte obtenir plusieurs engagements importants et il entend faire bonne figure contre ses futurs adversaires. Son séjour en Europe sera de courte durée, et il espère être de retour parmi nous vers l'automne.

Sam Langford de Boston a mis "Tiger" Flowers d'Atlanta hors de combat à la 2ème manche dernièrement à Atlanta. Les deux boxeurs sont nègres.

Lew Tendler a mis le 6 juin dernier Bobby Barrett hors de combat en six manches devant une foule de 13.000 personnes au parc de baseball de Philadelphie.

...Nos Canadiennes au Cinéma...

SUCCES D'UNE JEUNE MONTREALAISE



Mlle Pauline Garon, jeune artiste du Cinéma

Au moment où l'industrie ou l'art cinématographique entre dans une période nouvelle au Canada, il est agréable de constater que certaines des nôtres se sont déjà signalées de façon remarquable sur l'écran, et que d'autres s'élèvent rapidement au rang d'étoiles. Rares sont encore les Canadiennes-françaises qui ont recherché ce succès, trois noms me reviennent à la mémoire cependant: ceux de Florence Labadie, la belle et brillante artiste tuée tragiquement dans un accident d'auto, la jolie Marie Prévost, et une plus jeune qui vient de se révéler comme une étoile: Pauline Garon. Toute jolie, gracieuse, sémillante, joignant à la grâce française, le *wit* irlandais, Mademoiselle Garon, rêvait depuis son enfance de devenir une artiste, et elle se mit résolument au travail pour atteindre le but qu'elle se proposait, et qui était placé très-haut. Le théâtre la sollicita tout d'abord, et elle fut accueillie par le tout New-York devant lequel elle débuta dans une piécette mi-américaine, mi-française dans le rôle d'une petite paysanne de France. Le costume lui allait à ravir, et elle se montra si séduisante et si gracieuse que l'attention des directeurs de théâtres et cinémas eurent tout de suite confiance dans le charme et l'intelligence de cette débutante de valeur. Son concours fut sollicité un peu partout, et toutes les portes s'ouvrirent facilement devant cette jeune fille qui dénotait d'un goût artistique très sûr, et d'une ferveur au travail infatigable. Car il ne faut pas croire que cette vie soit facile. Elle offre des difficultés nombreuses et exige un travail constant et pénible. Rien n'arrêta l'élan de cette fillette qui s'était promis de réussir. Levée de grand matin, elle donne l'exemple de la plus étroite exactitude, et sitôt ouvertes, les portes de l'atelier encadrent sa silhouette menue et jolie. Après avoir travaillé ses premiers rôles, ses directeurs la jugèrent digne d'apparaître auprès d'artistes consacrés tels qu'Owen Moore, Barthelmess, Marie Doro etc., etc. Dans "Sunny", elle fit sensation sur le Broadway, et la Compagnie Canadienne de M. Chipman qui travaille en ce moment à Ottawa, sous la direction de M. McCrea, l'un des directeurs artistiques les plus honnêtes et les plus estimés dans la carrière, choisit Mademoiselle Pauline Garon pour créer le rôle-titre dans "The Man from Glengarry" de Ralph Connor.

Nous verrons sans doute fréquemment Pauline Garon apparaître sur l'écran de nos cinémas favoris: le Saint-Denis, le Passe-Temps, l'Arcade, l'Electra, le National et le Canadien-français, sans compter les autres, car Montréal tiendra à consacrer le succès d'une jeune et aimable Montréalaise. A la Revue Moderne nous nous réjouissons d'autant plus sincèrement de la réussite rapide et brillante de notre jeune compatriote qu'elle est la petite cousine de notre Directrice, et que tout comme elle, elle aime le travail et l'action.

JEAN HARDY.

Notre Concours de Circulation

Les numéros gagnants

Voici la déclaration de son Honneur le Maire de Montréal, qui nous fit l'honneur de tirer au sort les premiers numéros gagnants de notre Concours de circulation:

Je certifie que j'ai désigné ce jour, les numéros gagnants du concours de LA REVUE MODERNE comme suit:

1er prix:	$25.00	No. 29994
2e prix:	$15.00	No. 24130
3e prix:	$10.00	No. 15738
4e prix:	$ 5.00	No. 16603

M. MARTIN.

M. l'échevin Brodeur, président du Conseil de la Ville de Montréal, sera prié de tirer au sort les *numéros gagnants* du concours de circulation de la LA REVUE du mois d'août.

Les personnes de la ville de Montréal, pourront se présenter à nos bureaux avec la REVUE MODERNE portant le numéro proclamé, afin de recevoir le montant attribué à ce numéro.

Les personnes en dehors de la ville, pourront nous envoyer sous pli recommandé, le numéro de la REVUE MODERNE qui portera le numéro gagnant et nous leur ferons parvenir sans retard le montant en argent auquel elles auront droit.

Si le numéro retourné est détérioré, nous nous engageons à le remplacer.

Nous donnerons dans notre prochain numéro les noms et adresses des gagnants de notre concours de circulation ,ainsi que leur accusé de réception de la somme gagnée.

Notre concours de circulation va dorénavant fonctionner d'une façon régulière. Dans le numéro d'aout, nous publierons les numéros gagnants de juillet et ainsi de suite tous les mois de l'année. Nos lecteurs doivent surveiller attentivement les numéros inscrits sur notre page de couverture (au centre, en bas) afin de savoir s'ils ne sont pas les heureux gagnants d'un prix de $25.00-$15.00-$10.00 ou $5.00.

Ne manquez pas de dire à vos parents et amis de retenir, chez leur marchand de journaux, les copies de notre édition du mois de juin ou d'envoyer immédiatement au bureau de la REVUE MODERNE, 147, rue St. Denis, le montant de $3.00 pour une année ou de $5.00 pour deux ans d'abonnement.

PAUVRE ROSE!

A Madame J.E. Maufette.

Dans le soleil levant,
Sur la pelouse verte,
Une rose est ouverte,
Et se balance au vent.

Le parfum captivant
De sa corolle experte
Rend l'étamine alerte
Et le pistil fervent.

Radieuse, grisée
D'aurore et de rosée,
Elle pâlit d'amour!

Puis...des brises fatales,
Avant la fin du jour,
Dispersent ses pétales!...

E.E. LAURENT.

Sainte-Anne de Bellevue,
le 9 juin, 1922.

La Société Canadienne d'Opérette

La Société Canadienne d'opérette récemment fondée par un groupe important de parlementaires, de financiers et de magistrats de la province, marche à grand pas vers le succès, et répond à un besoin dont la nécessité se fait de plus en plus pressante.

Que de choses en effet à faire connaître dans l'Opérette; car si une certaine classe se souvient encore des quelques rares saisons de jadis, toute la jeune génération ne connait que fort peu ce genre léger, spirituel et si éminemment français, auquel ont collaboré les Offenbach, les Audran, les Victor Roger, etc., et dans le genre étranger (viennois en l'espèce) les Frantz Lehar, et les Oscar Strauss.

D'un autre côté, les spectacles de la Société Canadienne d'Opérette qui, tout en étant artistiques, auront de plus, un attrait purement récréatif, seront donnés dans une des meilleures salles de Montréal et deviendront bientôt nous en sommes convaincus, le rendez-vous de l'élite de notre population montréalaise.

Là encore ce sera une importante lacune de comblée car depuis bien des hivers déjà, un tel lieu de réunion manquait, c'est pourquoi nous souhaitons pleine et entière réussite aux hommes d'action qui ont entrepris une tâche dont le succès viendra bientôt couronner leurs courageux efforts.

L'EXPOSITION PROVINCIALE DE QUEBEC

La Commission de l'Exposition Provinciale de Québec vient d'enregistrer à son crédit une autre innovation.

Elle lance actuellement et pour la première fois comme début de sa campagne de publicité à l'occasion de l'Exposition de 1922, un joli calendrier, sous forme de pancarte rayonnante.

QUEBEC,—le mot domine dans un ciel bleu,—une scène vivante, illustrant une journée de gala sans doute, au Parc de l'Exposition. Le portique principal, avec les deux tours jumelles du Palais Central, accueille avec une certaine majesté la foule élégante et heureuse qui s'y dirige et envahit les vastes galeries de l'imposant édifice.

La Commission de l'Exposition a lancé plusieurs milliers d'exemplaires de ce magnifique calendrier, l'avant-garde en quelques sorte du "programme sans précédent" des "huit jours de bonheur" en septembre prochain.

Nos remerciements à la Commission de l'Exposition pour le gracieux envoi d'un exemplaire et nos félicitations pour cette heureuse innovation.

... PRÈS DU BONHEUR ...

par HENRI ARDEL

I.

Je vous ferai observer, Roger, que vous ne me mettez guère au courant des nouvelles de Paris. A quoi vous sert-il d'en arriver? dit la jeune femme avec un demi-sourire distrait. Et elle interrompit sa marche, car l'ascension de la falaise la rendait un peu haletante, allumant une flambée rose sur son fin visage.

Son mari s'arrêta comme elle.

—Mon Dieu, ma chère, quand aurais-je pu vous raconter quelque chose?... J'arrive hier soir, à six heures pour apprendre que nous dînons dans le monde; naturellement, durant le repas, nous sommes placés aux deux extrémités de la table; vous dansez toute la soirée et rentrez fatiguée au point de n'avoir plus la force de dire ni d'écouter un mot; et c'est tout au plus si, ce matin, j'ai pu obtenir que vous sortiez un peu avec moi.

Il avait parlé d'un ton d'irréprochable politesse, mais avec une sorte de lassitude triste dans la voix.

Comme si elle eût été froissée du reproche muet qu'elle sentait dans ses paroles, la jeune femme quitta le bras de son mari et, d'un geste machinal, se mit à cueillir de larges marguerites d'un jaune d'or, poussées au milieu des ajoncs.

— Oh! Roger, je vous en prie, ne soyez pas désagréable, fit-elle d'un petit ton plaintif. Ce n'est pourtant pas de ma faute si nous avions une invitation hier soir; je vous assure qu'il ne m'était guère possible de la refuser!

Il ne répondit pas, car il savait combien, au contraire il eût été facile d'éviter ce dîner chez des indifférents; et son regard erra vers l'horizon, où de lourds nuages bleutés couraient, en dépit du soleil, emportés par l'âpre souffle d'un vent de mer qui jetait les vagues avec un bruissement sourd sur les galets.

La plage s'animait de la présence des fidèles, plus ou moins convaincus, qui sortaient de la *messe des baigneurs.* Des silhouettes de femmes en robes claires se détachaient toutes mignonnes, ainsi aperçues du haut de la falaise, mêlées aux statures robustes des hommes, plus nombreux qu'à l'ordinaire, amenés la veille par le train du samedi soir, le *train des maris.* Des enfants, semblables à de petites fourmis affairées, couraient à travers les points sombres des rochers que la marée montante laissait encore à découvert, et leurs jambes nues, dorées par le soleil, trempaient dans les flaques d'eau, semées de lichens.

Ce fut sur eux que s'arrêta le regard de Roger.

— Est-ce que les enfants sont sur la plage, Simone? demanda-t-il à la jeune femme, qui s'était assise sur un petit tertre gazonné. Et sa voix brève prit une inflexion caressante quand il dit ce mot: "les enfants".

— Sur la plage?... Non... Oui... Je ne sais jamais au juste ce que miss Lizzie et la nourrice deviennent le matin.

Un geste involontaire d'impatience échappa à Roger.

— Vous me trouverez bien naïf, Simone, mais je me figurais que vous deviez toujours être la première renseignée sur ce point... Comment, alors, pouvez-vous aller les retrouver?

— Mais je n'y vais jamais, dit-elle d'un air convaincu. Miss Lizzie est une femme très sûre, et je lui confie la nourrice en toute tranquillité. Cette sécurité m'est même bien précieuse, car je n'ai pas un instant de liberté; nous sommes sans cesse en promenades!

— C'est pourquoi, sans doute, vous me faites tant désirer vos lettres, interrompit Roger, avec un sourire d'affectueux reproche. Oh! Simone, vous ne m'avez pas gâté cette semaine: deux pauvres pages, dans lesquelles il était surtout question de gants que je devais faire réclamer ou réclamer moi-même au Louvre!

Simone se mordit les lèvres de ses petites dents blanches.

— Mon Dieu! Roger, je suis fâchée de vous avoir envoyé dans ce Louvre, que vous abhorrez comme tous vos pareils. Mais à qui me serais-je adressée si ce n'est à vous, puisque maman n'est pas à Paris? Ils sont si stupides dans ces magasins! Ils m'avaient envoyé une douzaine de gants marqués *six et demi;* pour moi c'était immense!... Ont-ils bien compris le changement dont il s'agissait?

Elle disait "immense" avec un accent qui faisait suivre le mot d'une foule de points d'exclamation, et son regard glissa vers la main qui tenait son ombrelle: une toute petite main allongée et fine, irréprochablement gantée, dont le poignet s'emprisonnait dans un cercle de vieil argent.

— Je pense qu'ils ont bien compris, répliqua Roger: autant que je comprends moi-même combien votre saison est gaie et vous aide à supporter notre séparation, acheva-t-il; et une involontaire amertume assombrissait sa voix, bien qu'il eût employé un ton de badinage.

— Oh! Roger, vous me manquez beaucoup, je vous assure, dit Simone avec une parfaite tranquillité et un charmant sourire qui souleva ses lèvres le plus joliment du monde. J'ai bien pensé à vous ces dernières semaines, alors que vous étiez chez votre mère. Elle est tout à fait hors de danger maintenant?

— Oui, merci.

— Ah! tant mieux! fit-elle distraitement.

Et, sans transition, elle continua:

— Oh! oui, Roger, j'ai bien regretté que vous ne puissiez partager nos plaisirs, car nous nous amusons beaucoup. Depuis que vous n'êtes venu, il est arrivé aux Dalles toute une colonie américaine, des amis, cousins et cousines de Jessie Gunter, qui étaient à Etretat et sont venus la retrouver ici pour finir leur saison.

— Ah! dit Roger, qui, d'un coup sec de sa canne, brisa la tête élégante d'une petite herbe folle dressée à ses côtés.

— Ce sont des gens charmants! Parmi eux se trouvaient des artistes qui nous en ont presenté d'autres déjà installés ici... De sorte que maintenant notre cercle est tout à fait agréable... Tous sont si gais et ont tant d'entrain... Oh! je me suis royalement amusée ces jours-ci, finit-elle avec un joyeux éclat de rire. Mais vous comprenez qu'avec une vie aussi mouvementée, il ne me reste plus de temps pour aller travailler sur la plage auprès des bébes, comme une respectable mère de famille.

"Pas plus que pour m'écrire", pensa Roger. Mais il était trop fier pour lui laisser voir combien il souffrait de son indifférence aimable, ni pour réclamer une affection qu'elle ne songeait pas à lui montrer. Oui, trop fier! Par malheur, elle, Simone, disait trop froid.

Et pourtant, sous sa froideur apparente, il l'aimait avec une tendresse profonde, cette rieuse Simone. Seulement une colère sourde l'agitait quand il la voyait éprise de frivolités, sacrifier à ses plaisirs le bonheur de leurs deux vies; et alors, tout en gardant envers elle la courtoisie absolue dont il s'était fait une loi, il devenait railleur ou sévère, peut-être pour résister à la tentation de la supplier de se laisser aimer.

Sous le grand jour de la falaise, il la regardait et la trouvait délicieusement jolie, comme toujours, dans sa robe de laine bise, dont le corsage à demi-flottant laissait à la taille toute sa souplesse jeune, avec ce petit béret qu'elle avait mis à cause du

vent, et d'où s'échappait, mal retenue par le peigne d'écaille, la lourde torsade de ses cheveux châtains, éclairés de chauds reflets d'un or blond. Son visage, tout à l'heure si calme quand elle parlait de l'absence de son mari, était devenu animé et joyeux, et ses yeux, d'un bleu teinté de vert, — comme les eaux qui battaient le pied de la falaise, — riaient entre les cils foncés.

— Enfin, aujourd'hui, s'écria-t-elle, vous pourrez être des nôtres, Roger, et venir *luncher* à Ermeville.

Une exclamation de mécontentement monta aux lèvres de son mari.

— Aujourd'hui ?... Oh! Simone, pour un jour que je me trouve ici, ne pouvez-vous quitter un peu ces indifférents! Je vous ai tant de fois priée de me garder votre dimanche, puisque ces malheureuses affaires de Bourse me retiennent toute la semaine à Paris.

Elle ne répondit pas, surprise, presque fâchée.

— Simone, laissez-vous attendrir!... Savez-vous que voilà près de trois longues semaines que je suis privé de votre présence ?

— Je crois bien, vous m'avez tout à fait abandonnée pour votre mère, dit-elle avec impatience.

Mais ces mots furent à peine échappés qu'elle les regretta, surtout quand elle vit l'éclair qu'ils avaient amené dans les yeux de son mari.

— Vous oubliez, dit-il, la voix vibrante, combien ma mère vient d'être gravement souffrante, à tel point que je n'ai pu hésiter une seconde à sacrifier mon séjour auprès de vous. Mais dès qu'elle s'est trouvée hors de danger, je l'ai quittée... je suis revenu du Dauphiné il y a deux jours; je n'ai fait que passer à Paris, j'arrive ici, et...

Il s'arrêta brusquement, ayant peur d'en trop dire. Il sentait que sa voix devenait brève, amère, au moment même où il eût tant souhaité rapprocher de lui sa jeune femme; car, durant les jours qu'il venait de passer dans cette solitude sauvage du Dauphiné, dans le château même où il avait jadis amené Simone sitôt après leur mariage, le vide de leur existence désunie, — auquel il se croyait résigné, — lui était apparu plus douloureux que jamais. Transporté tout à coup loin de son milieu habituel, loin de l'agitation fiévreuse de Paris, il avait beaucoup réfléchi, surtout aux heures calmes du soir, tandis qu'il arpentait les sentiers boisés du pied de la montagne.

Pour la première fois, il s'était pris à juger sévèrement la réserve hautaine sous laquelle il cachait à Simone son affection parce qu'elle en semblait dédaigneuse. Il s'était blâmé de se désintéresser des goûts de la jeune femme, de ne plus tenter aucun effort pour la disputer au monde. Et c'était plein de ces pensées que, la veille, il était venu la rejoindre.

Aussi reprit-il d'un ton un peu bas qui donnait une singulière douceur à son accent:

— Je vous en prie, Simone, renoncez à suivre vos amis dans cette promenade!... Permettez-moi de jouir un peu de vous et des enfants!

— Que vous êtes étrange! Roger, dit-elle la voix nerveuse, et exigeant aussi!... Car enfin vous me verrez autant à Ermeville qu'ici! Et je désire beaucoup y aller, beaucoup!... Tout le monde y sera!

— Tout le monde ?... Les de Piernes, aussi ?

Une imperceptible rougeur courut sur le visage de la jeune femme.

— Non, pas eux! Ils sont très "collet-monté". Toute notre colonie américaine les effarouche; et ils se tiennent sur la réserve, surtout depuis que nous voyons les artistes qui sont ici, et Lucien Hameline. Vous le connaissez, Hameline le poète, "le poète décadent", comme disent les profanes ?

Roger avait écouté, un pli légèrement dédaigneux creusant sa lèvre. Quand elle prononça ce dernier nom, il ne put retenir une exclamation:

— Vous n'allez pas me dire, Simone, que vous admettez dans votre société habituelle, Lucien Hameline ?...

Elle ouvrit larges ses grands yeux bleu sombre.

— Et pourquoi non ?... C'est un très gentil garçon et fort aimable. Jeudi soir, il a bien voulu venir à la villa nous lire des vers; et, hier, il m'a apporté son nouveau volume de poésies, *Intensites et parfums*, avec une dédicace qui...

Son mari ne la laissa pas achever.

— Simone, comment avez-vous pu permettre à cet homme de vous offrir un livre dont une femme qui a quelque souci d'elle-même devrait à peine connaître le titre!... Une littérature malsaine et stupidement immorale!

— Vous trouvez mal tout ce que je fais, Roger, interrompit-elle à la fois plaintive et irritée.

—Voyons, Simone, vous n'êtes pas une enfant. Vous savez aussi bien que moi de quelle réputation jouissent les œuvres d'Hameline. Vous savez que lui-même n'est pas un homme qu'une jeune femme comme vous, surtout quand son mari est absent, doive recevoir dans son intimité.

La voix de Roger avait un tel frémissement de reproche et d'indignation contenue qu'involontairement la jeune femme dit d'un ton d'excuse.

— Je vous assure qu'avec moi il a toujours été irréprochable!.

— Je le pense bien! fit Roger hautain. Mais, quoi qu'il en soit, je maintiens mon dire, et il ne me plaît point que vous vous entouriez d'un monde mêlé qui n'est pas le vôtre et ne saurait vous convenir. C'est dans cette société que vous désirez vous retrouver aujourd'hui ?

— Oui, répliqua-t-elle d'un ton de défi, pourtant sa voix tremblait un peu et elle considérait obstinément une petite voile qui passait au large. Oui... C'est Mme Gunter, que vous connaissez comme moi, — elle appuya sur ce mot, puisque nous la voyons sans cesse à Paris, qui organise ce pique-nique. Je lui ai promis d'y aller et... et j'irai, bien sûr!

Il se leva de la place qu'il occupait auprès d'elle et fit au hasard quelques pas sur la falaise.

Simone avait raison, cette fois: journellement à Paris elle se rencontrait avec Mme Gunter, la femme d'un richissime banquier américain; et si les allures souvent excentriques de cette dernière déplaisaient à Roger il savait qu'au demeurant elle était d'une parfaite honorabilité.

— Simone, dit-il avec effort, se rapprochant de la jeune femme, excusez-moi si je vous ai blessée, je le regrette. Je vous répète que je suis venu aujourd'hui pour vous seule; je vous en prie encore, restez...

Et il ajouta avec un faible sourire:

— Je ferai de mon mieux pour que vous ne vous ennuyiez pas trop.

Elle ne répondit pas. Des sentiments complexes l'agitaient. Elle était touchée de l'accent d'affection qui perçait dans les paroles de son mari, si froid d'ordinaire; mais aussi elle était irritée du ton impératif dont il lui avait reproché ses relations. De plus, elle avait un très vif désir d'assister à ce lunch, qui s'annonçait comme devant être fort gai, et lui souriait beaucoup plus qu'un tête-à-tête de plusieurs heures avec Roger. Il y avait si peu d'intimité entre eux..

Aussi, évitant de répondre directement, elle dit de ce ton d'enfant gâtée auquel il ne savait pas résister aux premiers jours de leur union, mais il y avait cinq ans de cela!

—Roger, ne soyez pas exigeant!... Je ne puis vraiment pas refuser d'aller à Ermeville! les cousines de Jessie Gunter, Mabel et Edith, partent dans deux jours; c'est une de nos dernières promenades ensemble!... Puisque vous-même voulez prendre aujourd'hui le train de 10h. 50, il ne me sera pas possible de passer la soirée avec elles... Il faut qu'au moins j'aie l'après-midi pour les voir!

Roger se souvint des rêveries des derniers jours, de son espoir d'un recommencement d'amour entre elle et lui, et un sentiment de pitié railleuse pour sa crédulité lui traversa l'âme, en même temps que tout son orgueil le dominait de nouveau.

— Fort bien, ma chère, dit-il à la jeune femme avec une froideur glaciale. Puisque la présence de Mme Gunter et de ses amis vous est si précieuse que vous ne pouvez la sacrifier, je ne me reconnais pas le droit de vous en priver. Mais vous trouverez bon que je ne vous accompagne pas dans une excursion qui m'est absolument désagréable.

—Eh bien, soit, ce sera tant mieux ainsi!... J'irai seule!

Elle se leva sans regarder son mari. Son cœur battait très vite et un petit frémissement relevait ses lèvres.

— Vous m'avez gâté toute ma journée! murmura-t-elle d'une voix où tremblaient des larmes, des larmes de dépit.

Et sans attendre de réponse, elle se mit à descendre la falaise, ne s'inquiétant pas si Roger la suivait ou non.

Hier, encore, à cette heure, elle pensait avec plaisir à sa venue, un plaisir calme, il

est vrai! Mais enfin elle était contente de penser qu'il allait arriver!... Aujourd'hui, rien ne demeurait plus de ce plaisir...

"J'aurais mieux aimé qu'il restât à Paris ou en Dauphiné!" songea-t-elle, arrachant d'un geste nerveux les pétales d'or des marguerites cueillies sur la falaise et elle regarda la plage qu'elle avait presque atteinte.

II.

Un peu à l'écart, à l'ombre d'une immense ombrelle fichée dans le sol, une nourrice enrubannée comme en plein Paris, berçait une petite chose blanche qui devait être un bébé, tandis qu'auprès d'elle une Anglaise correcte et droite, surveillait une mignonne fillette fort occupée à construire des pyramides de galets.

— *Come here, miss Odette, go and kiss your mamma*! appela l'Anglaise, en apercevant Mme Daubry qui achevait rapidement sa descente.

— *Look at your papa, baby*, continua-t-elle, comme Roger rejoignit la jeune femme.

Et ce fut lui qui, en effet, reçut le baiser de la petite Odette, car Simone avait déjà été saisie au passage par plusieurs jeunes filles qui l'entraînaient dans un groupe assis un peu plus loin.

Il mit une caresse très douce, très tendre, sur le visage rose et joyeux qui se levait vers lui; et, soulevant le voile du bébé, il demeura quelques instants à le voir dormir d'un petit air grave dans les bras de la nourrice. Puis il alla retrouver Simone.

Elle causait déjà avec une animation fiévreuse qui rosait ses joues et donnait à son regard un merveilleux éclat.

D'une voix brève, elle présenta son mari à quelques-unes de ces Américaines qui n'étaient point aux Dalles lors du dernier voyage de Roger: des jeunes filles, pour la plupart, très séduisantes avec leur grâce hardie et leur liberté d'allures un peu garçonnière, qui se teintait de beaucoup de coquetterie, tandis qu'elles flirtaient en compagnie des jeunes gens qui les entouraient. Hameline n'était pas là.

D'un coup d'œil Roger les jugea.

Certes, il lui déplaisait de voir Simone, mêlée à ce cercle frivole et léger, avide, par-dessus tout, de distractions et naturellement disposé à accueillir les écrivains et les artistes qui les lui apportaient, sans s'inquiéter de leur origine. Seulement, il ne pouvait s'empêcher de reconnaître que ces jeunes femmes, en dépit de leurs manières très... américaines, semblaient de fort honnêtes femmes, et qu'il avait été trop loin en reprochant à Simone de voir une société équivoque. Il en éprouva une sorte de soulagement.

Mais en même temps aussi, il comprenait avec une netteté impitoyable combien son absence pesait peu à la jeune femme au milieu de la vie animée qu'elle menait...

Là-bas, sur la falaise, c'était emporté par un mouvement d'amertume, de fierté blessée, qu'il lui avait déclaré de ne pas vouloir l'accompagner. Et s'il eût senti qu'elle désirait vraiment le voir auprès d'elle, il lui eût fait, une fois de plus, le sacrifice de la suivre dans ce monde qu'il détestait. Mais, à cette heure, il se rendait parfaitement compte que sa présence n'ajouterait en rien au plaisir de la jeune femme. Si elle avait insisté pour qu'il vint, c'était simple politesse, par convenance, et peut-être aussi par un vague remords!

Il la chercha du regard. Fort entourée, assise sur un petit pliant bas, son ombrelle de soie blanche lui mettant au visage une lumière très douce, elle riait gaiement, à demi moqueuse tout en écoutant le peintre Stany qui lui communiquait le programme de la journée.

Un flot de découragement monta dans l'âme de Roger. Il se sentait étranger dans ce cercle! Autour de lui s'échangeaient mille propos animés, remplis d'allusions sur les menus faits arrivés aux Dalles, sur les baigneurs qui s'y trouvaient, sur les promenades des jours précédents, toutes choses qu'il ignorait, et auxquelles il n'avait ni le goût ni la curiosité de s'intéresser.

— A quoi bon aller là-bas, à Ermeville! pensa-t-il... Elle n'a pas besoin de moi! Pourquoi suis-je venu?...

Et, dans une rapide envolée, sa pensée s'enfuit tout au fond du Dauphiné, vers la vieille demeure de famille où sa présence était tant désirée et aimée, où pensait à lui sa mère à peine rétablie, qu'il avait laissée bien vite — et qui n'avait point osé le retenir! — pour venir retrouver cette petite femme blonde, qui l'accueillait comme un indifférent.

Tandis qu'il songeait, ses yeux suivaient la course pressée des vagues emportées par la brise. Comme il devait faire bon là-bas, au large, dans ce silence infini de la mer!...

Un besoin d'oubli, de repos, s'empara de lui.

— Eh bien se dit-il tout à coup, qu'elle fasse cette promenade, puisqu'elle le veut et, de mon côté, j'irai en mer... Nous ne nous trouverons certes pas plus séparés que nous le serions à Ermeville!

... A ses côtés Mme Gunter expliquait:

—Oui, je me suis rendue à Fécamp, hier; et nous aurons cette après-midi notre bal champêtre, car j'ai découvert trois musiciens, qui vont arriver en compagnie de leurs violons. De la sorte, mesdemoiselles, après le lunch vous pourrez sauter...

Et se tournant vers Roger, elle acheva avec un sourire qui découvrit ses dents éblouissantes:

— Vous voyez, monsieur que nous avons préparé une agréable promenade .. Etes-vous bon danseur?... Je vous préviens que nous avons tout à fait le projet de vous mettre à contribution...

Malgré lui le regard de Roger courut encore vers sa jeune femme qui chuchotait à demi-voix avec Maud Anderson, la sœur de Mme Gunter. Mais elle s'était un peu détournée, et il aperçut seulement sa nuque blonde où le vent éparpillait de folles petites mèches.

— Vous auriez en moi une bien mauvaise recrue, madame, dit-il, s'inclinant devant Jessie Gunter. Je ne danse jamais, et serais sans nul doute très maladroit... D'ailleurs aujourd'hui, je ne pourrai partager votre plaisir, car je ne pense pas aller à Ermeville!...

Il s'était efforcé de parler d'un ton de simple politesse, de regret même. Mais sa voix sonnait très nette, ayant des intonations brèves et coupantes. Simone ne parut pas l'avoir entendu. Cependant Roger sentit que sa gaieté prenait un éclat forcé.

Des exclamations répondirent aux paroles qu'il venait de prononcer.

— Comment vous refusez de nous accompagner... vous désertez notre camp?... C'est impardonnable!... Que ferez-vous ici tout seul?... Vous vous ennuierez horriblement!...

— Et ce sera bien mérité, lui glissa Maud, avec un charmant sourire. Mais Simone, vous ne nous laissez pas, vous, n'est-ce pas?...

— Certes, non! A moins que Roger ne me retienne prisonnière! fit-elle.

Un petit rire sec se brisa sur ses lèvres.

— Je ne pense pas, ma chère, que vous ayez rien à craindre de semblable, répliqua-t-il d'un ton de froide ironie.

Et s'adressant à Mme Gunter, il continua:

— Veuillez, je vous prie, m'excuser, madame, j'ai beaucoup voyagé cette semaine, et de plus, j'ai eu ces derniers jours la tête si occupée d'affaires que je serais un fort maussade compagnon de promenade. Aussi, pour n'attrister personne, je compte faire une solitaire excursion en mer, dans ma périssoire. Cela seul me reposera!

— En périssoire? Mais, Daubry, la marée est bien forte aujourd'hui, dit un des hommes qui entouraient Roger. Vous feriez beaucoup plus sagement de nous accompagner.

Il eut un léger sourire.

— Mon cher ami, vous oubliez que je suis un membre du *Yacht-Club*... La mer et moi nous nous connaissons de vieille date, et nous avons toujours d'excellents rapports ensemble!...

— N'importe, s'exclama Jessie Gunter. Simone, ma chère, je ne comprends pas que vous laissiez aller votre mari, regardez

ces vagues!... Elles sautent par-dessus la digue!...

— Soyez persuadée, madame, que je ne cours aucun risque, interrompit Roger, nerveux. Cette mer un peu houleuse aura pour seul résultat de donner plus de charme à ma promenade.

— Du charme! du charme!... Prenez garde que ce charme ne ressemble à celui des sirènes...

— Jessie, *darling*, vous parlez comme un livre! comme un poète!... comme Lucien Hameline, lui-même! s'écria Maud, moqueuse. N'est-ce pas, Bob? interrogea-t-elle s'adressant à un vigoureux garçon, allongé sur le sable à ses pieds et qui ne la quittait pas des yeux.

L'excellent Bob s'empressa d'approuver son idole, et marmotta quelques mots vagues qui se perdaient au milieu des exclamations générales.

— Enfin, Simone, conclut Mme Gunter, à votre place, je ne pardonnerais pas à mon mari de m'abandonner ainsi... Pour un jour que M. Daubry est aux Dalles vous ne le verrez guère!

Simone feignit de rattacher un bouton de son gant; mais ce fut d'une manière si brusque, que le bouton sauta.

— J'ai fait mon possible pour décider Roger, dit-elle, les yeux fixés sur la mer toute ponctuée de lignes d'écumes... et je n'ai pu réussir!...

— Vous partez, Roger? continua-t-elle, car son mari s'inclinait devant Jessie Gunter, comme pour prendre congé.

— Oui, je vais examiner mon courrier.

— Monsieur Daubry! s'écria Maud, vous nous délaissez, mais nous serons plus aimables que vous, et nous irons tous assister à votre départ en périssoire!... Ce sera très amusant!...

— Très amusant! en effet, répliqua Roger avec une sorte de gaieté railleuse.

Et, saluant la jeune fille il s'éloigna.

Simone le suivait des yeux. Elle eut la pensée fugitive qu'elle aurait dû aller le rejoindre, lui demander d'oublier leur discussion, lui faire le sacrifice qu'il demandait...

Mais elle était nerveuse, irritée: elle demeura et se remit à causer.

III.

Assise sur la terrasse de la villa, Simone regardait la mer, maintenant très haute, qui, de ses grandes lames ourlées d'écume, battait avec bruit le pied des falaises;... et elle songeait, ses yeux fixés au loin devant elle, sans voir. Elle songeait à mille choses, parfois confuses! et, par-dessus tout, sans cesse, à la promenade d'Ermeville. Si elle eût consenti à être sincère avec elle-même, Simone se fût avoué qu'au fond du cœur elle ne tenait plus du tout à ce lunch qui lui avait attiré le désagrément d'une discussion avec Roger. Mais, par esprit de contradiction, par amour-propre, parce qu'elle était fâchée du trouble apporté dans l'agréable organisation de sa journée, elle ne voulait pas convenir qu'elle regrettait la scène du matin; et elle eût trouvé insupportable que Roger lui supposât un semblable sentiment. D'ailleurs, durant tout le déjeuner, il avait eu cette physionomie sérieuse dont elle s'irritait comme d'un reproche, et qu'elle avait appris à connaître depuis que les malentendus entre eux devenaient plus profonds.

A Paris, elle ne se préoccupait guère de la manière d'être de Roger à son égard; elle n'en avait pas le temps!... Toutes les heures que le monde ne lui enlevait pas, étaient absorbées par sa mère, Mme de Ryeux, qui, n'ayant jamais pu supporter un instant de solitude, trouvait fort simple de retenir sans cesse Simone à ses côtés.

Auprès de cette mère très belle et très frivole, toujours ennuyée, mondaine convaincue et fervente, elle avait grandi dans la ferme croyance qu'une femme du monde ne saurait avoir une existence différente de celle de Mme de Ryeux, et dont elle voyait son père s'accommoder fort bien, par la très simple raison qu'il n'était lui-même jamais chez lui!... Il vivait au cercle... D'ailleurs, M. et Mme de Ryeux se trouvaient réunis toutes les fois que les convenances l'exigeaient et leurs rapports étaient faciles et agréables exempts du trouble, des plaintes ou des regrets.

Dans l'illusion de ses dix-sept ans, Simone s'était mariée, toute pénétrée des exemples de sa mère, et très éprise de ce sérieux Roger Daubry dont les manières un peu hautaines devenaient auprès d'elle d'une étrange douceur; heureuse et flattée de se voir recherchée par un homme qu'elle sentait vaguement supérieur à tous les jeunes gens rencontrés jusqu'alors sur sa route. Mais jamais, en l'épousant, la pensée ne lui était venue qu'il pût souhaiter l'aimer dans la paix intime de leur foyer!...

Lui, d'abord, s'était amusé de l'avidité gourmande avec laquelle elle voulait jouir de la vie, de sa passion pour le bruit, le mouvement, de sa coquetterie délicieuse et naïve. Heureux de la voir si jeune, avec une bonté infatigable et tendre, il s'était fait une joie de satisfaire ses caprices, de lui procurer les plaisirs qu'elle aimait, rempli de l'espoir qu'elle se lasserait vite d'une existence frivole et décousue, et qu'il l'aurait enfin toute à lui! Mais le temps avait passé, et, chaque jour, Simone sur les traces de sa mère, se laissait entraîner plus avant dans le tourbillon des visites, courses, soirées, stations dans les magasins, choses devenues pour elle un besoin après avoir été un plaisir.

La première fois que Roger s'était plaint doucement, elle avait regardé stupéfaite; puis, de sa manière caressante d'enfant gâtée, elle s'était mise à lui assurer qu'elle l'aimait plus que tout au monde, était prête à tout lui sacrifier... et, ceci bien reconnu, n'avait rien changé à sa vie.

Quand, lassé et triste, il était de nouveau intervenu, la suppliant d'apporter quelque trêve à ses sorties continuelles, elle s'était fâchée, révoltée, n'avait plus songé à lui dire qu'elle l'aimait, mais lui avait reproché d'être exigeant et tyrannique... Alors, blessé, il avait dédaigné de répondre, cachant, sous une apparence de froideur indifférente et hautaine, sa suprême déception. Et, peu à peu, insensiblement, leurs existences, si joyeusement confondues, s'étaient séparées. Ils en étaient venus à vivre l'un près de l'autre à la façon de deux étrangers qu'un hasard de voyage a réunis, et qui vont côte à côte, causant de choses indifférentes, sans qu'une pensée intime leur soit commune. Il accompagnait Simone partout où sa présence était nécessaire à la jeune femme, et quand elle recevait, il l'aidait avec une parfaite correction, à accueillir ses hôtes, quels qu'ils fussent. Mais tous deux, d'un soin égal, fuyaient les occasions de tête-à-tête: lui, parce qu'il les trouvait trop pénibles; elle, parce qu'elle les jugeait sans intérêt...

Ce n'est pas que parfois Simone ne souffrît du changement de Roger à son égard. Et aujourd'hui que rien ne venait la distraire de ses pensées, elle se sentait triste, mécontente d'elle-même et de lui, incertaine sur ce qu'elle allait faire... S'il ne se fût pas résolu à cette promenade en mer, s'il eût dû passer solitairement sa journée aux Dalles, elle se serait peut-être décidée à lui offrir de rester, comme il l'en avait priée, avec l'espoir secret que, tout en lui sachant gré de sa proposition, il ne l'accepterait pas...

Mais, connaissant le plaisir que Roger trouvait à ces sortes d'excursions, elle se considérait comme dégagée envers lui et se répétait que, remplies de la sorte, les heures ne lui seraient pas longues, moins longues que s'il l'accompagnait à Ermeville contre son goût. Pourtant c'était sans parvenir à se convaincre, qu'elle songeait, et ressongeait à ces choses....

— Et quand aurais-je pu parler à Roger? murmura-t-elle avec impatience, répondant à sa pensée. Nous n'avons pas eu une minute de tranquillité depuis que je suis rentrée.

En effet, durant le repas, la présence d'un domestique rendait impossible toute conversation intime. Puis, comme le déjeuner finissait, Maud était apparue pour s'informer de l'heure du départ de M. Roger en périssoire, s'était si bien emparée de Simone, de la petite Odette, du baby qu'elle avait prétendu endormir, que Roger, fatigué de son agitation, de ses folies débitées dans un jargon franco-anglais, avait pris une revue et s'en était allé lire au dehors, dans les bois.

— Tout va mal aujourd'hui! se dit encore Simone qui repensait à cette visite. Si Maud n'était pas venue, peut-être qu'étant seuls avec les enfants, nous aurions pu nous réconcilier!... Et maintenant...

Elle n'acheva pas, car une voix se faisait entendre près d'elle sur une note respectueuse:

— Monsieur prévient madame qu'il part pour la plage, dit le valet de chambre. Il pense que madame ira l'y retrouver.

— C'est bien, fit-elle.

Ainsi, Roger s'éloignait sans un mot d'adieu! Il fallait vraiment qu'elle l'eût blessé profondément. Et cette pensée lui serra le cœur d'une impression douloureuse, telle qu'elle n'en avait pas éprouvé depuis longtemps. Très vite, elle mit son chapeau et descendit sur la plage.

Oui, Jessie Gunter avait raison. La mer était houleuse, et cela semblait une étrange imprudence de la part de Roger, de se

risquer sur la frêle embarcation qu'une vague un peu forte eût enveloppée toute entière. Mais une telle réflexion ne semblait pas lui venir... Et, quand Simone arriva, elle le trouva fort occupé à transporter, avec le baigneur, sa périssoire, près de la petite digue où il allait s'embarquer. Autour de lui, des curieux s'empressaient: des enfants la mine intéressée, leurs yeux grand ouverts ne le quittant pas. Puis toute une bande de jeunes filles, rieuses, causantes, amusées du vent qui envolait les mèches vagabondes de leurs cheveux, rangées toutes sur une seule ligne comme une volée d'oiseaux sur une branche... Puis, la colonie américaine, artistique et littéraire au complet qui trouvait dans ce départ une distraction inattendue et pleine de pittoresque, que partageaient de loin quelques modestes promeneurs, retenus à distance de l'embarquement par la vue de ce public très élégant.

Hameline lui-même était venu; et il salua Simone d'une inclination respectueuse, — il ne voulait pas l'effaroucher! — quand il la vit s'avancer d'un pas rapide vers le groupe qui entourait Roger. Mais elle ne l'aperçut pas, car ses yeux suivaient tous les mouvements de son mari.

— Oh! *dear one*, arrivez donc! lui cria Maud, votre mari va partir!

En effet, Roger venait de descendre dans la mer, où l'eau lui arrivait à mi-jambe; et, avec le baigneur, il soutenait l'embarcation, attendant l'instant favorable pour la lancer.

— Regardez donc Daubry! fit le peintre Stany. Il est magnifique ainsi campé avec sa périssoire... Vraiment ce gaçon est taillé comme un antique!...

Simone entendit ces paroles, et, au milieu de son trouble, elle en ressentit une impression de vanité satisfaite, et jeta un regard de complaisance sur son mari dont la haute taille se dessinait, robuste et nerveuse, dans le tricot de fine laine bleu sombre. Mais cette sensation s'effaça vite. Une grosse lame arrivait, si forte qu'elle fit reculer toutes les jeunes filles avec des petits cris d'effroi, et éclaboussa Simone jusqu'aux épaules. Une sorte de remords aigu lui traversa l'âme. Pourquoi n'avait-elle rien dit à Roger afin de le retenir?... Pas une parole de regret pour la scène du matin!...

— Oh! *dear*, s'écria Mme Gunter. A votre place, je serais mortellement inquiète de voir partir mon mari!

Maud se mit à rire:

— Jessie, Jessie, vous êtes toujours la même, si craintive!... Puisque M. Daubry et le baigneur assurent qu'il n'y a aucun danger!...

— C'est vrai, madame, approuva le baigneur qui avait entendu les paroles de la jeune fille... Faut pas avoir peur!... Monsieur sait conduire sa périssoire!... Et puis le vent est bon!...

Simone n'avait rien dit, mais un petit frisson la secouait. Pourtant, plusieurs fois déjà elle avait vu Roger s'éloigner par une mer aussi agitée; elle savait qu'il était excellent nageur et dirigeait merveilleusement sa périssoire... N'importe, si à ce moment il n'y eût pas eu tout ce monde autour d'eux, elle aurait été se jeter au cou de Roger comme une enfant, et lui dire qu'elle était toute prête à demeurer auprès de lui, s'il voulait bien renoncer à sa promenade en mer... Et cependant, il n'avait pas eu un mouvement pour se rapprocher d'elle depuis qu'elle était là!...

Mais d'ailleurs il était trop tard. Une nouvelle lame arriva, se brisa, et comme elle se retirait dans une ondulation molle, Roger lança la périssoire, enjamba son bord étroit, saisit la pagaie, et la légère embarcation glissa.

— *All right*! s'écria Maud qui battait des mains de plaisir.

Toutes les jeunes filles répétèrent joyeusement:

— *All Right*!

Et Roger fit comme elles, se penchant pour les saluer. Très rapide, son regard avait glissé vers Simone, plein d'une indéfinissable expression de tendresse, d'amertume, de reproche triste.

Est-ce qu'il va partir sans me dire un mot? pensa-t-elle.

Une étrange anxiété lui serrait le cœur, lui donnant envie de pleurer. Et, emportée par une irrésistible impulsion, pour obliger son mari à lui parler, elle cria:

— Reviendrez-vous tard, Roger?

Il se détourna à demi, et sa voix déjà assourdie par la distance, répondit:

— Je ne sais au juste!... dans une heure ou deux! Mais je serai certainement de retour avant vous!

La périssoire s'éloignait très vite, poussée par le courant, tantôt dominant le sommet des vagues, tantôt disparaissant dans le sillon qu'elles creusaient derrière elles; et les deux bras de la pagaie dansaient comme deux petites taches noires sur le vert bleuté des eaux que le soleil marbrait de teintes opalines. Les lourds nuages de pluie s'enfuyaient, emportés par le vent; et la périssoire glissait si facilement, Roger semblait tellement maître de son embarcation, que, soudain la vague inquiétude de la jeune femme se dissipa, et il ne lui resta plus qu'une sorte de regret âpre, fait de dépit, de colère sourde, — de chagrin même, bien qu'elle ne l'eût jamais avoué, — parce que Roger l'avait ainsi quittée...

— Et maintenant, s'écria Jessie, à notre tour de partir! Simone, *dearest*, venez-vous? Allons nous préparer!

Simone eut un coup d'œil vers la mer, la périssoire n'était plus qu'un point microscopique dans l'immensité. Une hésitation l'étreignait sur ce qu'elle allait faire, si forte que son cœur battait à coups précipités. Bien qu'une journée de solitude l'effrayât, elle eut une seconde l'envie sincère de rester, parce qu'elle sentait qu'à son retour Roger lui en serait reconnaissant, et aussi qu'il regretterait de l'avoir laissée!... Si, à ce moment, le souvenir d'une parole, d'un regard affectueux de son mari lui fût revenu, elle serait demeurée aux Dalles. Mais elle le revit seulement tel qu'il avait été depuis leur explication, le visage assombri par cette expression de sévérité presque dédaigneuse qu'elle conconnaissait si bien... Et elle répondit à Mme Gunter:

— Je n'ai qu'à prendre un châle, ma chère, et je suis à vous!

IV.

Très gai, ce lunch, — d'aucuns même eussent dit: "trop gai!" — servi dans une vaste prairie où les pommiers s'alignaient, projetant sur l'herbe ensoleillée des ombres régulières, tout près d'une grande ferme, une vraie ferme normande, bariolée de lignes tour à tour brunes et blanches, dont la façade s'illuminait de l'éclat joyeux d'une large plate-bande de roses trémières.

La présence de ce monde élégant intéressait fort les gens de la ferme, les filles, surtout, qui, lorsqu'elles passaient, revenant du puits, s'arrêtaient volontiers et demeuraient à regarder, en des attitudes gauches, leurs bras tendus par le poids des seaux ruisselants d'eau.

Les enfants, eux, jetaient des yeux d'envie sur la table du lunch. Déjà passablement mise au pillage, elle conservait malgré tout fort bonne apparence, grâce à ses gerbes de fleurs toujours odorantes et fraîches au milieu des pâtés en ruines, des pyramides de fruits écroulées, des jattes de cristal dépouillées du lait qu'elles avaient contenu.

Debout, près de la table, quelques hommes étaient encore à fumer, et, parmi eux, dégustant en connaisseur un verre de brandy, M. Gunter, le banquier également célèbre dans la société parisienne par son habilité à faire d'heureuses opérations à la Bourse et des mayonnaises exquises dans les piques-niques.

Laissés un instant entre hommes, ils en profitaient pour discuter chaleureusement les détails d'un gros scandale, raconté par l'un d'eux, la veille au soir. Bob, rouge et animé, armé de son objectif, prétendait décider la volumineuse baronne Alveyre à poser dans un tableau vivant dont il voulait faire la photographie.

— Quelque chose rappelant la *Bande joyeuse* de Garnier! expliquait-il avec des geste drôles, des gestes de clown.

La baronne Alveyre, qui avait horreur de se mouvoir, résistait. Bob, de plus en plus véhément, insistait en des supplications passionnées qui étourdissaient la grosse baronne et amenaient un fou rire général, parmi les assistants.

A l'une des extrémités de la prairie, un groupe s'était déjà formé autour de Simone et des deux misses Dunsey, dont la plus jeune, Mabel, campée sur un petit talus gazonné, posait pour le peintre Stany, avec la délicieuse perspective de voir son croquis paraître dans la *Vie mondaine*, sous cette rubrique: "La toute ravissante miss Mabel Dunsey, une des étoiles de nos plages, avec l'adorable toilette..., etc., etc." Et comme miss Mabel était parfaitement convaincue

que les qualificatifs les plus flatteurs lui étaient dus, elle se laissait, de fort bonne grâce, admirer par la phalange masculine qui entourait Stany et regardait le modèle autant que lui, sinon dans les mêmes intentions.

Pendant ce temps avait lieu un échange de propos toujours animés, drôles souvent, spirituels parfois, et relevés d'une pointe de piment plus ou moins accentuée.

— Simone, comme vous êtes silencieuse!.. Pourquoi ne causez-vous pas?... s'écria Mabel, qui pour sa part, s'acquittait fort bien de la conversation qu'elle avait soutenue, durant le lunch, avec une liberté toute américaine.

— Mais je cause! riposta vivement Simone, les yeux pleins d'une animation fiévreuse.

— *My darling*, vous ne me convaincrez pas! Voilà une minute et demie que je vous regarde!... Vous êtes "toute chose", comme disent vos bonnes gens français.

La jeune femme eut un demi-sourire.

— Dans les conversations, Mabel, il y a des moments où l'on écoute, c'est ce que je me contentais de faire pour l'instant, d'autant mieux que je suis un peu fatiguée.

En dépit de ses efforts, sa voix prenait un accent de lassitude profonde, presque de tristesse. Et cependant, au début de la promenade, elle avait montré une gaîté folle; et, plus que jamais, avait résonné son beau rire jeune dont autrefois Roger adorait l'accent. Mais à mesure que la journée avançait, toute cette fièvre tombait, bien que le même besoin de s'étourdir la dominait toujours.

— Vous n'avez pas le droit d'être fatiguée, Simone! s'écria Maud qui, suivie de son fidèle Bob, arrivait de son allure habituelle de tourbillon. Jessie organise l'escouade de ses musiciens; nous allons pouvoir danser, et, pour vous reposer, vous danserez, ma belle petite amie... Voici d'ailleurs le breuvage qui réparera vos forces épuisées, ajouta-t-elle avec une emphase comique, car un domestique s'approchait portant un plateau de verres de champagne.

— Je propose un toast pour Mme Daubry! cria Edith Dunsey, la sœur de Mabel.

— C'est cela! approuva Maud pleine d'enthousiasme, Simone, au retour de votre gaieté!

Les jeunes filles redirent le toast avec elle, tandis que les hommes levaient leur verre en s'inclinant.

Hameline, tout près de la jeune femme, selon son ordinaire, la regarda et répéta un peu bas, comme pour elle seule:

— Oui, au retour de votre gaieté, madame.

— Et au bonheur de votre sauvage de mari, bien qu'il ait refusé notre société! acheva Maud avec sa charmante indépendance de langage.

Une exclamation impatiente monta aux lèvres de la jeune femme; mais elle se contint et dit seulement, la voix un peu vibrante:

— Soyez sûre, ma chère, que Roger vous sera reconnaissant d'avoir pensé à lui.

Le souvenir de son mari, ainsi évoqué, éveillait en elle une impression douloureuse d'amertume, de regret, d'irritation aussi, parce qu'il l'avait laissée aller seule; et une étrange sensation d'isolement l'envahissait peu à peu.

Elle alla se réfugier à l'écart, vers la haie qui bordait la prairie, et le long de laquelle courait un étroit sentier allongé vers l'église; une église toute petite et pauvre, que surmontait un vieux clocher de pierre, taillé de figures bizarres dont le temps avait rongé les formes et sur lesquelles croissaient aujourd'hui des fougères vivaces. Un frêle massif d'arbres bas la séparait d'une ferme voisine, mais pas assez pour en empêcher quelques poules d'errer gravement à travers le petit cimetière tout fleuri où le vent s'embaumait de mille parfums d'été. L'horloge sonna, et l'air s'emplit un instant de vibrations graves.

Simone avait écouté.

Quatre heures! seulement!... Nous ne serons pas de retour avant deux heures au moins... Je voudrais être à la maison! murmura-t-elle lentement, saisie d'une irrésistible soif de calme, de silence. Quatre heures!... Les enfants doivent être sur la plage, sans doute. Roger va les trouver en rentrant... heureusement!

Cet "heureusement" lui était venu aux lèvres sans qu'elle y prît garde, jailli du plus profond de son cœur... Etait-il possible qu'elle eût tant désiré se rendre à ce lunch où tout lui déplaisait. Elle ne s'apercevait pas que, mécontente, nerveuse, elle se montrait injuste pour ceux qui l'entouraient, et les voyait trop sévèrement, après l'avoir fait avec trop d'indulgence.

— Est-il permis, madame, de venir troubler votre rêverie, dit près d'elle une voix qui la fit tressaillir.

Elle se retourna et reconnut Hameline, debout à ses côtés. Un léger frémissement la secoua: plaisir ou ennui, elle n'eût pas su le dire.

— Je ne rêve pas, je me repose, dit-elle, l'accent un peu bref. Il fait bon ici!

— Oui, très bon!... comme il fait toujours bon près de vous!

Elle haussa légèrement les épaules, tout ensemble dédaigneuse et froissée de ces paroles trop directes.

— Quelles folies vous dites toujours!

— Des folies? Ne soyez pas sévère, madame. Vous voulez bien reconnaître en moi un poète, et les poètes sont des enfants; comme eux, ils ont toujours besoin d'une présence féminine, dont plus qu'eux ils jouissent délicieusement, et qui est l'essence même de leur inspiration... Madame, faites-moi l'aumône de votre indulgence et de votre bonté pendant que vous êtes ici à l'ombre d'une église, l'asile suprême des miséricordes!...

Simone eut un geste involontaire d'impatience. Elle était pourtant habituée au tour de sentimentalité, volontiers mystique, du langage d'Hameline. La veille, s'il lui avait parlé ainsi, elle s'en fût trouvée amusée — et flattée! et lui eût sans doute répondu de ce ton de badinage hardi qu'elle avait emprunté à la Société Gunter. Mais on eût dit qu'un réveil se faisait en elle, et les paroles d'Hameline sonnaient faux dans son esprit.

Machinalement elle avait levé les yeux vers lui. La lumière crue du grand jour tombait sur son visage mince, en soulignant les rides précoces, l'expression à la fois troublée et railleuse, en dépit du sourire presque féminin des lèvres. Et un bizarre sentiment, voisin de la répulsion, traversa l'âme de la jeune femme.

Lui, tout profond psychologue qu'il se jugeait, ne devinait rien des pensées de Simone, et, la voyant silencieuse, ses deux mains fines, dégantées, jointes sur la verdure de la haie, il reprit de sa voix un peu chantante, sur une note assourdie:

— Comme vous êtes grave, madame! Plaignez-vous donc si fort les pauvres humains qui dorment là-bas sous leurs croix?.. Bah! leur vie valait-elle la peine d'être regrettée! Combien parmi eux ont compris l'existence, ont su qu'elle se résumait dans la suprême et infinie jouissance d'aimer...

Elle l'interrompit:

— De quelle riche imagination vous êtes doué!... Vous aimez fort les antithèses, ce me semble... Avouez que vous venez de me confier l'esquisse d'un de vos prochains sonnets!

— Un sonnet?... Et pourquoi non?... Un sonnet dont vous seriez l'inspiratrice?... Désirez-vous que je l'écrive? pour vous, pour vous seule! Laissez-moi vous y faire vivre telle que vous êtes en cette minute, toute pensive dans le divin éclat de votre jeunesse... Mais est-ce bien "pensive" qu'il faut dire?... N'est-ce pas plutôt "triste"?...

La jeune femme tressaillit violemment, oublieuse soudain de toutes les paroles précédentes d'Hameline.

— Triste?... Pourqoi serais-je triste?... fit-elle d'un ton âpre.

(8)

— Pourquoi, en effet! répéta-t-il lentement. Entourée et aimée comme vous l'êtes! Et pourtant!... vous m'avez à peine fait la grâce de quelques regards aujourd'hui, madame; mais moi, je vous écoutais, quand vous causiez et vous riiez, car j'adore votre voix et votre rire...

Il s'arrêta une seconde. Son accent devenait bas, résonnant en inflexions presque caressantes. Elle, l'entendait à peine, les nerfs tendus, dans une stupeur qu'il osât lui parler ainsi.

— Et tandis que je vous écoutais, les mots du poète anglais chantaient dans mon esprit: *Le sourire le plus cher est celui qui tremble sur les lèvres pâles, sur des yeux qu'aveugle à demi le sel des larmes amères.* Me croyez-vous, Madame?

La colère monta comme une tempête dans l'âme de Simone.

— Si je vous crois?... Non, non non!!!... Et, de plus, je n'admets pas, et je n'admettrai jamais, que vous vous permettiez de vous adresser à moi de cette façon que je ne puis qualifier!...

Hameline pâlit, tant il y avait de hauteur et de dédain dans l'accent de la jeune femme.

Leurs regards se croisèrent, et dans celui de Simone flamboyait une indignation telle, que, machinalement, presque troublé, il balbutia des mots d'excuse. Mais elle ne l'entendit pas... Elle était déjà loin, courant plus qu'elle ne marchait au-devant de Maud qui s'avançait à leur rencontre... Et il la suivit. La jeune fille, moqueuse, les regardait approcher.

— Mais, Simone, que faites-vous donc? que devenez-vous?... Nous dansons et vous restez plongée dans d'interminables conversations avec M. Hameline!... Voyons, est-ce un poème que vous composiez tous les deux ensemble?... Avertissez-nous, alors...

— En effet, dit Hameline d'une voix étrange, madame et moi, nous discutions le sujet d'un sonnet.

Simone frissonna, prise d'un désir éperdu, d'un désir d'enfant, de s'en aller, de s'enfuir, de pleurer. Heureusement, Maud était la moins observatrice des femmes. Elle passa son bras sous celui de Simone; et, toujours malicieuse, entre deux éclats de rire, elle lui glissa à l'oreille:

— Simone, Simone, *my little one, take care,* si vous n'êtes pas sérieuse, nous le dirons ce soir à M. Daubry. En attendant, venez vite conduire notre farandole; il n'y a que vous pour savoir faire ces choses-là.

Simone se dégagea.

— Maud, pour aujourd'hui excusez-moi, dit-elle, s'efforçant d'être calme afin de ne pas éveiller l'attention de la jeune fille. J'ai mal à la tête, bien mal!... J'aime mieux vous regarder un peu... Organisez votre farandole avec... avec M. Hameline... Il est très habile, je suis sûre... Beaucoup plus que moi...

Elle parlait au hasard, la pensée absente de ce qu'elle disait, sans un regard vers Hameline, n'ayant qu'un vœu, les voir s'éloigner afin qu'elle pût partir.

Les premiers accords du violon retentirent à travers la prairie.

— Voici le signal! s'écria Maud, impatiente. M. Hameline, vous êtes mon prisonnier, maintenant, et je vous emmène. Simone, *dear,* puisque vous êtes fatiguée, allez vous reposer un peu dans le coin des parents, là-bas, près des tilleuls; vous y retrouverez Jessie, qui est à bout de force comme vous, et puis vous nous reviendrez!

Un petit sourire entr'ouvrit les lèvres de Simone.

— Oui, merci! allez, allez vite, vous serez en retard!

Hameline fit un mouvement pour s'approcher, mais Maud avait déjà pris son bras et l'entraînait; il dut s'éloigner avec elle.

Simone les suivit un instant des yeux; puis, dès qu'ils furent à quelques pas, elle appela l'un des domestiques, donna l'ordre de préparer sa voiture immédiatement, et toujours avec la même hâte fiévreuse, elle chercha Jessie Gunter qui se reposait, tout en regardant les allées et venues de Maud et de ses amies.

— Jessie, je viens vous dire adieu, pour que vous ne me croyiez pas perdue, en ne me voyant pas tout à l'heure...

— Comment, vous partez déjà! interrompit Mme Gunter stupéfaite. Mais c'est impossible!... Voyons, Simone, vous savez bien que nous ne devons rentrer que pour dîner!

— Oui, je sais; mais je vous prie, ne me retenez pas... Je vous assure qu'il faut que je parte... Je suis... je suis très fatiguée ..

Mme Gunter la considérait avec étonnements.

— Simone, *dear,* vous est-il arrivé quelque chose?

— A moi?... Non, rien, rien du tout. — D'un geste nerveux, elle tordait le ruban de son ombrelle. — Roger devait rentrer de bonne heure!... Je l'ai à peine vu aujourd'hui, et il retourne à Paris ce soir... Je suis sûre que, déjà, il me trouve bien peu aimable de l'avoir ainsi abandonné, finit-elle, avec un petit rire sec.

Tout au fond de son cœur, bien qu'elle ne le dit pas, Mme Gunter pensa que Roger Daubry aurait vraiment quelque droit de trouver cela.

— Oui, vous avez raison de partir, je crois, répliqua-t-elle avec un sérieux qui ne lui était pas habituel, et dans lequel Simone discerna un blâme involontaire dont elle s'irrita.

Le valet de pied venait annoncer que les chevaux étaient prêts. Vite, elle serra la main de Jessie Gunter, et monta en voiture. Le cocher rassembla les rênes et enleva l'attelage qui s'engagea sur la grande route, bordant la prairie.

Dans l'air vif montaient les notes éclatantes et rapides d'un galop d'Offenbach. Simone regarda. Par delà les peupliers, dans une éclaircie du feuillage, se montrait le vieux clocher de l'église. Et tout près, dans la prairie, enlaçant la ligne des pommiers, la farandole se déroulait follement, conduite par Maud qui, ainsi aperçue à distance, dans sa robe rouge, avait un air de grande fleur étrange emportée par un tourbillon.

Au passage, Simone reconnut Mabel Dunsey, puis sa sœur Edith, puis Jessie Gunter elle-même, ressaisie par l'animation générale. Aucun d'eux ne pensait certes à Simone... Hameline, seul, peut-être, la cherchait des yeux, en se laissant guider par Maud. Et quand Simone distingua sa silhouette nettement dessinée par son costume de laine blanche, comme s'il eût pu l'apercevoir, elle se couvrit le visage de ses deux mains, bouleversée de nouveau par un sentiment de dégoût et de honte, aigu jusqu'à l'angoisse.

V.

Les chevaux filaient vite sur la route qui s'allongeait au milieu des plaines silencieuses, presque désertes par cette après-midi de dimanche, à travers lesquelles le vent de mer jetait sans cesse son souffle puissant qui courbait les ajoncs dans une ondulation lente. Aucun bruit: parfois seulement quelque appel lointain parti d'une ferme isolée, ou le cri rauque des corbeaux qui passaient, rayant le ciel devenu d'un gris très doux, sauf vers le couchant où il s'éclairait de lueurs rosées.

Son voile relevé afin de sentir sur ses joues brûlantes la saine fraîcheur du vent,

Simone songeait toujours... Le grand calme des champs avait apaisé la première violence de son agitation, engourdissant en quelque sorte son humiliation et sa détresse morale. Par moments même, à mesure qu'elle s'éloignait davantage d'Erméville, elle se prenait à douter qu'une pareille scène eût réellement pu se passer entre elle et Hameline.

D'ailleurs, peu à peu, dominant toutes ses autres impressions, la pensée de son mari s'emparait d'elle, l'occupant toute. En son cœur s'éveillait un ardent désir de se réfugier dans l'amour de Roger, de se sentir protégée et gardée par lui, de rencontrer de nouveau la lumière de son regard loyal et sérieux... jadis si plein de tendresse. Pour la première fois, elle entrevoyait quelle responsabilité lui revenait dans la désunion de leurs deux vies... Mais elle se sentait si faible, livrée à elle-même, si incapable de résister au tourbillon de la vie mondaine qui l'entraînait sans cesse!

—Je ne pourrai jamais!... C'est trop difficile de lutter toujours contre ses goûts et ses habitudes! murmura-t-elle avec découragement. Après tout bien des ménages sont comme le nôtre!... Nous sommes au contraire, parmi les heureux!

Heureux! non, ils ne l'étaient pas, elle-même pas plus que lui!... Et à cette heure, elle le sentait tout à coup avec une netteté implacable.

Si Roger voulait être indulgent pour moi, m'aider, fit-elle tout bas, plaintivement, peut-être pourrions-nous encore être heureux ensemble, comme autrefois!...

Deux grosses larmes glissèrent sur ses joues. Le vent les emporta. Mais voici que les plus volumineux et les plus chers souvenirs de ce passé, — si proche, et pourtant si loin, — se ranimaient, un à un, dans l'âme de la jeune femme, tout plein de ce charme triste des jours joyeux qui ne sont plus.

— Mon Dieu! murmura-t-elle d'une voix brisée, pourquoi ne peut-on retourner en arrière? *Il* m'aimait bien dans ce temps-là!...

On eût dit que, tout à coup, elle avait soif de cette tendresse de Roger dont, pourtant, elle semblait si peu se soucier depuis qu'elle avait le droit de la lui demander. Mais était-il vraiment trop tard pour que leur vie redevînt ce qu'elle avait été un instant, — si douce? Roger s'était montré bon pour elle, le matin, quand il insistait afin de la retenir auprès de lui. Ah! pourquoi ne l'avait-elle pas écouté!... Ainsi qu'elle l'avait dit, elle s'était rendue seule à Ermeville... toute seule!...

Encore une fois l'image d'Hameline traversa son esprit, et elle eut un geste inconscient de la main, comme pour rejeter loin d'elle le souvenir de cet homme. Une rougeur ardente lui empourprait le visage, faisant courir en ondes pressées le sang de ses artères. Mais ce fut une seconde seulement.

Elle se remit à penser à Roger... Si elle allait à lui, bien franchement lui demander de la soutenir, peut-être l'accueillerait-il... Elle disait "peut-être", doutant encore malgré tout de l'avenir, car, jusqu'alors, les efforts tentés par elle ou par Roger n'avaient amené que de bien fugitifs rapprochements... Mais jamais, aussi, elle n'avait éprouvé avec cette sincérité le désir de revenir à lui.

— Oh! oui, ce soir, je lui parlerai! pensa-t-elle dans un élan de tout son cœur.

Une détente se faisait en elle, et une impression de paix, d'espérance douce l'envahissait. Un instant, avec un sursaut craintif, elle songea: "Pourvu que Roger me croie!" Mais, vite, elle chassa cette idée et continua, tout en regardant fuir les plaines, à chercher ce qu'elle dirait à son mari.

Encore un village traversé, quelques centaines de mètres parcourus entre des peupliers grêles, puis la route tourna et, dans l'échancrure des falaises, apparurent les premiers chalets des Petites-Dalles, étagés parmi la verdure jaunissante.

"Déjà arrivée! pensa Simone". Il lui semblait qu'elle n'était pas encore prête à rencontrer Roger.

— Arrêtez la voiture! cria-t-elle au cocher. Je vais rentrer par le chemin de la falaise.

Elle descendit. L'attelage suivait la grande route tandis qu'elle s'engageait dans le petit sentier qui courait vers la mer, parmi les ajoncs et les bruyères. L'air, chargé de senteurs salines et fraîches, la frappa au visage. La mer avait baissé et laissait à découvert le sable et la masse sombre de petites roches, qui prenaient une teinte violacée dans la lumière du soleil couchant. Elle regarda une seconde et pensa: "Roger doit être rentré". Et son cœur eut un léger battement à l'idée de l'entrevue qu'ils allaient avoir.

Machinalement, tout en continuant sa marche, elle regardait la plage, solitaire à cette heure d'ordinaire. Mais, ce soir, des groupes s'y montraient, entourant un homme qui, à l'aide d'une longue-vue, semblait inspecter l'horizon, et en qui elle reconnut le baigneur, à sa blouse de laine rouge.

—Qu'examine-t-il donc ainsi? se demanda-t-elle, suivant des yeux les petites silhouettes qui se mouvaient avec des gestes affairés, là-bas, au pied des falaises.

Elle même jeta un coup d'œil sur les eaux désertes dans toute leur immensité. Aucune voile n'était en vue qui pût attirer l'attention de ces hommes. Sur les galets, la mer déferlait toujours avec un bruit sourd, et le vent secouait rudement les vagues, faisant rejaillir leur écume en une fine poudre de neige. Une bizarre pensée traversa l'esprit de Simone.

—Mon Dieu! est-ce que Roger?...

Elle n'acheva pas, un frémissement l'avait secouée. Mais elle se mit à rire d'elle-même et dit à haute voix, comme pour mieux se rassurer:

— Je suis folle! Comment Roger ne serait-il pas rentré?... Il n'était parti que pour une heure, et la mer est basse.

Elle avait fait cette réflexion avec une conviction réelle, mais inconsciemment, elle se mit à marcher plus vite, les yeux sans cesse tournés vers la plage. "Certes, Roman: Près du Bonheur — A. Limoges. . il n'y avait aucun danger... Roger avait une telle habitude de ces promenades en mer!... Il était si bon nageur... A cette heure, il devait être auprès des enfants, et elle allait les retrouver ensemble". Tout cela était bien probable... Et pourtant... pourtant Simone sentait que la crainte irraisonnée qui l'oppressait se dissiperait seulement quand elle verrait Roger auprès d'elle. Chose étrange! Au milieu de son inquiétude, elle éprouvait une sorte de joie à voir combien il lui était toujours cher, bien plus qu'elle ne le croyait. Elle marchait si vite qu'en quelques minutes elle eut atteint la villa. D'un geste brusque, elle ouvrit la grille; la sonnette se mit à tinter éperdument et fit accourir le valet de chambre effaré.

— Monsieur est rentré? demanda-t-elle d'une voix un peu haletante.

— Non, madame.

"Non madame!" Les mots bourdonnèrent à ses oreilles, et elle eut l'impression que cette réponse, depuis cinq minutes, elle était certaine qu'elle allait l'entendre. Dans une vision rapide, elle revit la scène du départ et Roger lançant la périssoire après cette grosse vague qui les avait tous éclaboussés. Il lui sembla qu'à cette minute elle avait eu le pressentiment de ce qui arrivait. Elle demanda:

— A quelle heure monsieur est-il parti?

— Vers deux heures et demie, madame.

— Et il est?...

— Près de six heures..

Ses mains se serrèrent nerveusement. Elle ne vit pas que le domestique la regardait comme s'il avait encore quelque chose à lui dire. Et, laissant retomber la porte, elle s'en alla vers la plage, sans réfléchir, sans savoir pourquoi, emportée par une irrésistible impulsion.

Le baigneur était toujours là; les hommes l'entouraient. Avec le suprême espoir qu'elle se trompait, qu'un mot allait dissiper son affreuse anxiété, elle demanda au premier qui se rencontra sur son chemin:

— Qu'y a-t-il donc?

— Voilà, madame: c'est un étranger, un monsieur de Paris, qui est parti en périssoire après midi; il n'est pas revenu et le baigneur croit qu'il lui est arrivé malheur, parce que ce n'est pas naturel qu'il ne soit pas de retour encore... Sans compter que la mer n'est plus bien *maniable* avec ce vent.

Simone ne cria pas, ne s'évanouit pas, mais elle devint aussi blanche que sa robe de laine, et ses dents se heurtèrent avec un bruit sec. L'homme la considérait effaré.

— Mon Dieu, madame, est-ce que vous connaissez ce monsieur?

D'une voix molle, sans inflexion, ainsi qu'elle eût parlé en rêve, elle dit lentement:

— C'est mon mari!

— Oh! madame! s'exclama le pêcheur, bouleversé de l'expression de la jeune femme, — une expression de morne angoisse, telle que jamais, déclara-t-il plus tard, il ne pourrait l'oublier.

Le baigneur s'était retourné au bruit du colloque; il reconnut Mme Daubry. Ses yeux rencontrèrent ceux de la jeune femme.

— Madame, madame, dit-il, — sa voix rude tremblait malgré lui, —il ne faut pas vous désoler... Peut-être que monsieur est allé aborder aux Grandes-Dalles ou à St-Pierre... Nous allons préparer une barque et puis aller voir.

— Oh! oui, allez voir, répéta-t-elle d'une voix plaintive.

Son regard courut encore sur la mer, et, tout à coup, un cri de joie ardente, passionnée, folle, s'échappa de sa poitrine.

—Là! ce point noir... c'est une périssoire.. Le voilà! mon Dieu! mon Dieu!

Mais le baigneur secoua la tête.

— Eh! non, madame... C'est mon fils qui est parti pour chercher après monsieur, il y a tantôt une demi-heure, et qui revient. C'est sa périssoire à lui...

Simone ne répondit pas, mais il lui sembla que, dans sa poitrine, son cœur devenait lourd, si lourd qu'il lui faisait mal... Et une pensée terrible l'étreignit:

— Si Roger est parti, c'est à cause de moi! Si un malheur arrive, c'est de ma faute!

Le jeune homme avançait, traînant sa petite embarcation, car la marée basse ne permettait pas d'aborder sur la plage même.

Déjà on l'entourait.

— Non, il n'avait rien vu! Le courant était fort et poussait vers Fécamp. Peut-être que le monsieur y était arrivé, mais ç'avait dû être dur, car la mer secouait rudement... Il avait interrogé les bateaux de pêche qui passaient au large; aucun n'avait pu lui donner de nouvelles.

Il disait tout cela rapidement, en petites phrases brèves, interrompues par les questions que tous lui adressaient, sans voir Simone qui l'écoutait, le regard fou... Bien vite, le baigneur donnait des ordres, faisant sortir la barque de sauvetage, réunissant les hommes de bonne volonté qui voulaient bien partir avec lui, car il faudrait ramer ferme, puisque le vent était contraire. Et tout en s'agitant, il expliquait à Simone:

— Oui, il était devenu inquiet quand cinq heures avaient sonné sans que M. Daubry reparût. Il était allé à la villa pour savoir si, par hasard, monsieur n'était pas rentré. On lui avait dit "non"... Alors son fils avait préparé la périssoire et était parti..

Il répéta encore:

— Il ne faut pas désespérer, madame.

Pour toute réponse, elle dit ardemment:

— Dépêchez-vous! oh! dépêchez-vous!

Les instants qui s'écoulaient en préparatifs lui semblaient d'une longueur effroyable. Peut-être d'un retard d'une minute dépendait la vie de Roger.

— Tout le monde est-il prêt? cria le baigneur. Vous avez l'eau-de-vie, les couvertures? Bien! embarquons-nous!

Un geste de supplication échappa à Simone.

— Laissez-moi partir avec vous! fit-elle, ses petites mains frêles s'accrochant au bras du baigneur.

Mais il se dégagea.

— Madame, madame, ce n'est pas possible... Vous nous gêneriez!... Soyez tranquille, nous ferons tout ce qu'il faudra.

Alors, elle ne demanda plus rien, et, tout bas, elle murmura: "Mon Dieu! mon Dieu!" comme une prière, comme un appel désespéré, car l'affreuse pensée lui revenait implacable: "Si un malheur est arrivé, c'est de ma faute".

VI.

Comme la barque s'éloignait, un roulement de voiture, puis, un bruit de voix, des éclats de rire résonnèrent dans le silence morne de la plage, annonçant le retour des Gunter et de leurs amis. Quelqu'un leur apprit le drame qui se passait; et bientôt le vent apporta jusqu'à Simone le murmure de leurs exclamations. Alors, elle s'enfuit de la plage, prise d'une épouvante de les rencontrer, de devoir écouter leurs paroles de sympathie bruyante qui lui faisaient horreur... N'était-ce pas à cause d'eux tous qu'elle avait eu cette discussion avec Roger et l'avait laissé partir?...

Dans les Dalles régnait une sorte d'agitation, et il n'y avait pas, à cette heure, une maison où l'on ne parlât de Simone et de son mari... Sans que d'ailleurs cette sympathie, mêlée de beaucoup de curiosité, troublât bien avant la tranquilité des baigneurs. Certes, tous partageaient le tourment de la jeune femme et y compatissaient, — comme l'on compatit aux malheurs qui ne vous atteignent pas...

Là-haut, vers la falaise, dans la villa des Flots, la société Gunter pensait beaucoup à Simone, et même un peu à Roger. On la plaignait fort; en passant, on la critiquait aussi, surtout, on la blâmait de n'avoir pas décidé son mari à faire la promenade d'Ermeville.

Maud et ses amies, surexcitées par leur inquiétude, — suffisante pour les intéresser, mais non pour leur être douloureuse! — se faisaient répéter pour la dixième fois au moins par Bob toujours empressé, les détails de l'arrivée de Simone aux Dalles, une heure plus tôt. Et Jessie, qui, seule peut-être parmi les personnes présentes, comprenait l'émotion de Simone, les écoutait l'esprit tout occupé de la jeune femme, mais les yeux attachés sur son mari, avec une involontaire impression de bien-être en le voyant à ses côtés...

Sur la plage, des hommes du pays restaient encore, discutant les chances du retour de Roger, hochant la tête quand ils regardaient la mer et que le vent battait leurs visages hâlés. Puis, un à un ils revenaient vers le village, leurs âmes simples pleines de pitié, — de pitié sincère! — pour cette petite Mme Daubry qu'ils connaissaient bien, de la voir souvent passer, conduisant son attelage de poneys.

Pendant ce temps, elle Simone, toute seule sur la terrasse de la villa, les mains errées dans un geste instinctif de prière, demeurait immobile, les yeux perdus vers l'horizon où la barque s'était effacée sous la brume qui confondait dans une même

teinte indécise, — d'un gris bleu sombre, — le ciel et la mer. Dans son esprit enfiévré, les images se gravaient avec une telle puissance que, longtemps après, quand elle ressongeait à cette heure, elle s'en rappelait les plus petits détails: un dernier reflet pourpre du soleil couchant sur les vagues; la ronde incessante de frêles insectes autour d'un buisson tout près d'elle; même l'étrange aspect des petites herbes folles de la falaise, dressées toutes menues et toutes sombres sur le ciel plus pâle... Par instants, c'était surtout leur conversation du matin qui lui revenait; elle se mettait à en rechercher toutes les phrases, les modifiant, substituant un mot à un autre, comme si elle eût pu encore en changer le dénouement. Puis, tout à coup, d'autres visions l'étreignaient, d'affreuses visions de deuil: les lettres de faire-part adressées rapidement; les visiteurs échangeant à voix basse des paroles de condoléance banales ou trempées de larmes; elle-même les écoutant sans les entendre, toute vêtue de noir..., comme sont les veuves. Alors éperdue, ne voulant pas voir l'avenir, Simone se réfugiait dans le souvenir de Roger; et, tout bas, elle se prenait à lui parler, comme s'il eût pu l'entendre: en petites phrases sans suite, pleine de tendresse et de regret, qu'elle interrompait pour redire toujours son même cri de supplication désespérée: "Mon Dieu! Mon Dieu!"

Peu à peu, la nuit venait, une nuit de septembre voilée par la brume floconneuse et blanche; et à l'horizon, les bois prenaient des aspects bizarres dans cette lumière infiniment triste du jour mourant. Une à une à la file, des vaches descendirent d'un pas lourd, par l'étroit sentier de la falaise, puis défilèrent au pied de la terrasse; et la fille qui les conduisait se retourna plusieurs fois pour regarder la jeune femme dont la mince silhouette avait des lignes rigides, ainsi immobile dans l'ombre.

La cloche de l'hôtel sonna. Comme une réponse à son appel, un groupe de promeneurs attardés passèrent sur le chemin; parmi eux, il y avait des enfants qui couraient et s'appelaient avec de grands éclats de rire. Simone frissonna en les écoutant, secouée par une jalousie irraisonnée et folle de leur joie... Tout près d'elle, dans une villa voisine, on venait d'allumer une lampe, et la lumière très douce sous l'abat-jour de porcelaine éclairait la table préparée pour le repas du soir, jouant sur le cristal des carafes, les fleurs du surtout. Machinalement ses yeux s'attachèrent à la flamme qui vacillait dans la nuit; et soudain cette scène intime lui apparut comme l'image même de la vie de famille, — paisible et heureuse — qu'elle avait dédaignée et vers laquelle un désir passionné l'entraînait à l'heure même où elle lui échappait peut-être... Les plaisirs qu'elle avait tant aimés lui semblèrent si mesquins et si misérables qu'elle s'étonna d'avoir pu y trouver l'intérêt suprême de son existence. Elle eut horreur de ce monde à qui elle avait tout sacrifié, et dont la vie continuait indifférente à son angoisse dont il était cause; et, dans un élan de toute son âme, à travers la nuit, elle murmura comme si son mari eût été près d'elle:

— Vous me croyez, n'est-ce pas, Roger?.. Je vous assure que je vous aimais!... que je vous aime!...

...Un pas sur la terrasse la fit tressaillir. Elle se retourna, saisie de l'espérance folle qu'on lui apportait des nouvelles. Mais elle aperçut seulement l'Anglaise, miss Lizzie qui venait l'avertir que la petite Odette refusait de s'endormir sans avoir vu sa mère.

— Ah! oui, les enfants!

Elle les avait oubliés. Ils tenaient si peu de place dans sa vie, qu'à cette heure de suprême anxiété elle n'avait pas songé à souffrir près d'eux. Mais lui, Roger, les aimait tant!... C'était un peu lui qu'elle allait retrouver auprès d'eux. Et elle suivit l'Anglaise.

Oh! la douceur lumineuse et chaude de cette chambre après la froide obscurité du dehors, comme elle frappa Simone! Et son cœur déborda d'une tendresse infinie pour cette toute petite fille blonde qui lui tendait les bras des profondeurs blanches de son lit d'enfant.

— Bonsoir, maman, bonsoir! criait Odette, enchantée de se sentir serrée contre la poitrine de sa mère dont le cœur battait éperdument.

— Dis aussi "bonsoir! papa", lui murmura Simone, avec un irrésistible désir d'avoir, une seconde au moins, l'illusion de la présence de Roger.

—Mais il n'est pas là! fit la petite surprise.

— Il va revenir, chérie; dis-le, je t'en prie...

Et l'accent de Simone devenait suppliant, montait en notes brisées. La demande de sa mère semblait singulière à la petite fille; et sa voix fraîche, entrecoupée d'éclats de rire, cria joyeusement:

— Bonsoir! papa.

— Oh! madame, fit d'un ton bas la nourrice qui avait suivi toute la scène en berçant le bébé; oh! madame, pourvu qu'il ne soit rien arrivé à monsieur!

Simone, agenouillée auprès du lit, se retourna d'un geste si violent qu'elle heurta une chaise, et fit relever la tête de la petite Odette.

— Taisez-vous!... taisez-vous!... commença-t-elle avec une sorte d'emportement.

Mais elle rencontra les yeux pleins de larmes de la nourrice, et ce fut d'un accent plaintif qu'elle répéta une troisième fois:

— Oh! taisez-vous!

Elle s'était relevée: et s'approchant de la nourrice:

— Donnez-moi Bébé, dit-elle, avide de sentir dans ses bras le fils de Roger.

— Oh! madame, il sera bien lourd pour vous, fit la femme qui n'était pas habituée à voir Simone aussi maternelle. Et puis, il faut que je l'endorme!

Fiévreuse, la jeune femme répéta:

— Donnez-le moi, je l'endormirai.

Et lentement, s'efforçant d'être calme, elle commença de promener le bébé à travers la chambre. La nourrice avait raison; il était bien lourd, et à mesure que les instants s'écoulaient la respiration de Simone devenait haletante, et son bras s'engourdissait,.. Mais que lui importait sa fatigue?. Ne faisait-elle pas en ce moment ce que si souvent Roger avait souhaité?... Et elle marchait toujours, berçant le bébé par ce murmure incessant qui s'échappait de ses lèvres:

— Mon Dieu!... ce n'est pas possible!... Oh! ce serait trop affreux!... Qu'il revienne! mon Dieu! mon Dieu! sinon pour moi du moins pour les enfants!

Et ses larmes si longtemps contenues tombaient comme une pluie brûlante sur la petite robe de l'enfant.

Huit heures sonnèrent. Le bébé, enfin, dormait. Simone le déposa dans son berceau, tiède sous les rideaux de dentelles... Cette incertitude qui se prolongeait l'affolait!... Mais à ce moment il lui sembla que l'on parlait dans le chemin, sous les fenêtres. D'un b nd elle fut dehors. Des voix retentissaient dans la nuit, et les paroles lui arrivaient avec une sonorité étrange. Elle entendit M. Gunter dire "que c'était épouvantable!" Et quelqu'un répondit:

— Oh! oui! Pauvre Daubry! Et cette malheureuse petite femme!

Les hommes qui parlaient ainsi ignoraient qu'elle fût là... C'était qu'ils savaient tout espoir perdu... Avec une rapidité d'éclair, cette pensée déchira l'âme de Simone. Elle eut l'atroce vision d'une chambre que les rideaux baissés faisaient toute sombre, où s'étoilait la flamme des cierges, dans l'air saturé d'odeurs lourdes et chaudes de fleurs qui se mouraient; et, dans l'ombre du lit une forme blanche... Mais sa pensée n'alla pas plus loin... Avec un cri d'horreur, elle se dressa du siège où elle s'était laissée tomber, et regarda autout d'elle. Là-bas, dans la nuit, sur la mer, une faible lueur apparaissait, grandissait peu àpeu: la lueur du fanal que le baigneur avait emporté.

— Eux! ce sont eux! pensa Simone.

Et elle s'enfuit vers la plage. D'autres aussi avaient aperçu la frêle lumière, et attendaient, la même anxiété serrant tous les cœurs.

Vaguement, Simone entendit la voix de Jessie Gunter qui lui disait de prendre son bras. Elle ne lui répondit même pas... Que lui importaient-ils tous, dans cette minute où sa vie se jouait! Des cris partaient de la barque; mais le bruit des vagues et du vent empêchait de comprendre aucune parole. Et cependant l'embarcation avançait toujours. Des formes noires s'y distinguaient. Alors, Simone, incapable d'attendre davantage, se mit à courir sur le sable humide, au-devant de la barque qui ne pouvait approcher du rivage, sans même sentir qu'elle enfonçait dans ce sol détrempé, que de petites vagues mouillaient le bas de sa robe, alourdissait son pas. En cet instant, elle eut marché dans la mer même. Et quand elle fut toute proche, de sa poitrine haletante un cri désespéré s'échappa:

— Roger! Roger!

— Sauvé! crièrent toutes les voix des pêcheurs.

Mais la jeune femme en entendit une seule, — pourtant épuisée, — qui lui disait:

— Simone! nous voilà! rassurez-vous!

...Autour de Simone, tout était devenu vague comme une vision de rêve. Elle entrevoyait des hommes qui parlaient, qui expliquaient comment la périssoire ayant pris eau, une vague plus forte l'avait submergée; comment ensuite Roger avait dû nager pendant près de trois heures jusqu'à Saint-Pierre-en-Port, où le baigneur et ses compagnons venaient de le trouver... Mais tout cela, elle l'entendait confusément. Pour elle, il n'y avait de réalité que le bras de Roger serré contre le sien, et sa voix affaiblie, mais si tendre, qui l'interrogeait:

— Simone, ma chérie, je ne vous fatigue pas trop, en m'appuyant sur vous?

...Seulement quand elle le vit couché dans la grande chambre aux rideaux clairs, dont tous les objets leur étaient familiers, elle eut enfin la sensation profonde, pleine d'une joie ardente que l'horrible cauchemar avait pris fin, que son mari était là, sauvé!... bien à elle!... Et posant sa tête sur l'oreiller de Roger, tout près de son visage, elle éclata en sanglots.

— Simone, Simone, ma chérie, ne pleure pas ainsi!...

La voix de Roger avait retrouvé son accent d'autrefois; même il avait eu cette caresse de tutoiement presque oubliée par elle. Elle releva la tête et murmura passionnément:

— O Roger, que j'ai eu peur!... Si vous n'étiez pas revenu, jamais je n'aurais pu me le pardonner!...

— Oui, j'ai pensé cela, fit-il, la voix rêveuse. Quand je me suis vu seul là-bas, en mer, sans savoir si j'aurais la force de nager jusqu'à Saint-Pierre, j'ai bien senti que, si je ne reparaissais pas, ma pauvre chérie, vous ne pourriez pas oublier comment... comment nous nous étions séparés!... Et j'ai eu peur, finit-il avec une gaieté émue, que vous ne gardiez de moi un très mauvais souvenir... C'est vraiment, je crois, cette crainte qui m'a donné l'énergie d'arriver à Saint-Pierre!

Tout bas, à travers ses larmes, elle dit:

— O Roger, est-ce que vous pourrez encore m'aimer comme autrefois!

— Mais j'espère bien que oui, fit-il, caressant d'un geste tendre les cheveux blonds épars sur l'oreiller; car aujourd'hui j'ai tout à fait compris ce que je croyais pourtant si bien savoir, à quel point vous m'êtes précieuse... ma chère, chère femme!..

Elle se rappela soudain qu'aux premiers temps de leur mariage, il aimait à la nommer ainsi, comme pour mieux savourer cette joie de la sentir sienne... Ses yeux, encore brillants de larmes, rencontrèrent ceux de son mari pleins d'une tendresse infinie; et alors, blottie contre lui, dans un soupir d'effusion et de repos, elle murmura:

— Je crois maintenant, Roger, que nous allons être bien heureux!...

Fin.

DANS NOTRE NUMERO D'AOUT

En regardant l'avenir, *par Madeleine*

Chronique littéraire de Louis Dantin sur l'œuvre de Jules Fournier.

Ulysse au Canada par Willy Goudeket.

Origine des Contes de Fées au Canada par M. Régis Roy;

Poésies par Mademoiselle Marie Lefranc;

L'heure de l'Aieule par Alain Pelletier.

ROMAN: "Un mariage d'amour" par Ludovic Halévy.

ENTRE DEUX AMES de M. Delly (suite et fin).

Lettres Féminines, Sport, Modes, Conseils, Graphologie, Courrier, etc. etc.

Courrier de Madeleine

....LETTRES INTIMES: "LISE"....

Mes chères lectrices,

Vous connaissez peut-être Lise? L'avez-vous lue quelque part? Sinon, il faut la connaître, et à cette tâche très douce et très éclairée, je vais m'employer aujourd'hui. Lise écrit quelquefois des articles charmants où éclatent la bonté et le charme de sa nature fine et gracieuse, où s'affirme un sens psychologique subtil et délicat. De ces articles les plus aimés, elle vient de faire un recueil qu'elle a baptisé FEUILLES EPARSES. Ces feuilles éparses nous apportent l'âme douce et sensible de Lise, et nous dévoile son esprit chercheur et sa facile devination des êtres. Son volume est très chic et fait honneur à ses éditeurs. Il nous offre des illustrations fort jolies dues à la plume de Dubois. Le tout forme un ensemble exquis. Le livre nous raconte tout d'abord le déchirement de Lise devant sa vieille église condamnée, et où les démolisseurs vont porter le pic. Lise souffre dans son âme religieuse en écoutant "tandis que les derniers rayons du soir passent à travers les fenêtres serties de verrières pourpres, jaunes et vertes, le vieux clocher vibrer sous le tonnerre du carillon qui sonne le dernier angelus". Elle pleure, Lise, sur sa vieille église émouvante de la pensée de tous ceux qui y ont prié, et nous songeons, en la lisant, à tous les temples abattus, petits temples du vieux style roman et quelquefois gothique, bâtis au temps où l'on avait quelque souci des styles, et remplacés, hélas! par de gros édifices prétentieux et lourds, sans finesse et sans distinction dans les détails...

Puis c'est une histoire pour sa fille où chante toute l'âme maternelle de cette femme délicieuse. Ensuite devenant gaie, ironique et quelque peu mordante, Lise montre son rire spirituel dans "Flirt" et "Conter fleurette" dont elle donne des définitions à sa manière, qui est amusante et gaie. Devant un portrait qui s'étale, à une devanture, Lise s'arrête médusée. La tête de cette femme d'où se dégage un poignant appel, l'attire et l'intéresse. Elle voudrait savoir ce qui se cache derrière cette énigme... Lise s'intéresse à tout dans la vie et son observation vole des êtres aux choses avec une sensibilité affinée. Vous croiriez, en lisant ces feuilles, que Lise parcourt la vie fébrilement, qu'elle va de l'une à l'autre, qu'elle recueille un peu partout ses observations. Il n'en est rien pourtant. Lise vit dans la solitude, et c'est de sa chaise longue qu'elle regarde la vie. Elle est la petite sœur dans la souffrance de ce grand poète canadien qui regarde de loin l'humanité et a appris à mieux la comprendre par le silence et l'isolement, que tant d'autres qui la fouillent et la scrutent âprement. Une cruelle maladie a condamné Lise, dans toute la splendeur de sa jeunesse, et Lise n'a plus marché... Elle a accepté l'épreuve redoutable d'un sourire résigné. Elle s'est dit que la vie lui donnerait tout de même des joies. Son âme limpide et sereine n'a pas faibli devant l'épreuve. Elle s'est refugiée dans l'amour des siens, la joie de voir grandir ses petits lui fait une existence heureuse et vaillante. Elle a regardé le mal sans terreur ni désespoir, car Lise appartient à cette élite morale qui connait tous les courages...

Elle a peuplé sa solitude et rendu utile sa vie de recluse; elle a trouvé, dans son esprit et dans son talent, les moyens de se distraire, de combler le vide des heures d'isolement forcé, et elle s'est mis à écrire tout doucement, sentant quel puissant dérivatif à son mal, cette distraction deviendrait. Maintenant Lise n'est plus seule quand son mari n'est pas là, et que ses enfants étudient. Lise a son papier et sa plume. Lise a surtout son cœur fervent, son enthousiasme sain et jeune, sa nature droite et ardente. Lise écrit des pages charmantes qui la traduisent dans toute sa bonté et sa grâce, des pages qu'il faut lire et aimer parce qu'elles sont le reflet d'une belle âme et d'un talent délicat et sincère.

MADELEINE.

Pierrot Raconte!

par Georgine Lemaire

Grand'mère est bien lasse, ce soir, pour inventer des histoires ! Et, pourtant, Pierre adore les histoires merveilleuses, où l'on voit les "Lutins" danser avec les "Fées", sur les flots mouvants, et les bons "Génies" changer en oiseaux et en fleurs les pierres et les bêtes immondes !... et Pierrot supplie: "Dis, grand'mère, dis à ton p'tit Pierre, la belle histoire de la Ste Vierge et de son petit Jésus !... Dis le petit Poucet ! le petit Chaperon Rouge !...Oh ! dis grand'mère, dis encore !

"Et les deux prunelles azurées se lèvent pleines d'une éloquente supplication. Mais grand'mère est si lasse, trop lasse, vraiment, pour appeler au secours de son imagination, habituellement féconde, les Héros de "Perrault" qui charmèrent son enfance à elle.

On dirait, en vérité, que le "Petit Chaperon-Rouge" est las, aussi, d'avoir butiné comme une abeille, et couru tout le jour après les légers papillons, il ne répond pas à l'appel de grand'mère et "Cendrillon" ne saurait accourir, ayant perdu sa pantouffle de verre quand sonna l'heure fatale !....et le "Chat-Botté", craignant que le "Marquis de Carabas", son maître, ne se noyât pour de bon, en son absence juge plus prudent de s'abstenir, sans doute !... et le "Petit Poucet", se serait-il vraiment perdu après que les petits oiseaux du ciel eurent tout mangé le pain qu'il avait émietté pour retrouver son chemin ?... ou bien...le vilain "Ogre" l'aurait-il vraiment mangé ?

Puis la "Belle au Bois Dormant" qui refuse de s'éveiller, et attend toujours le baiser de son Prince Charmant !... et "Peau-d'âne", absorbeé par la cuisson du gâteau qu'on lui a commandé pour le fils du roi, ne songe guère à venir au secours de Grand'mère, pas plus que madame "Barbe Bleue" d'ailleurs, qui frotte et refrotte, avec du sable et du grès, la clef du cabinet noir où son infâme mari lui a défendu de pénétrer !...et Grand'mère se tait ! car aucun des héros de sa petite enfance, n'accourt se ranger dans sa pauvre tête fatiguée, qui s'incline, tout doucement... tout doucement.

Grand'mère a tout l'air de s'être endormie !

Alors, résigné, mais résolu quand même à explorer le joli pays des fictions merveilleuses, Pierrot, à mi-voix, pour ne pas éveiller grand'mère , se met à raconter aux douze soldats de carton rangés devant lui, dans une pose impassible et attentive, une histoire à sa façon... Mais Grand'mère ne devait dormir que d'un œil et que d'une oreille, car elle rit de toutes ses dents et de toutes ses rides à la belle et folle histoire, qu'enfante l'imagination toute neuve de ce bambin de trois ans à peine

..."Il était une fois, une belle, belle dame, qui s'appelait: la Sainte Vierge, et son petit enfant, né dans une crèche, et que sa maman couvrait de son beau manteau bleu, tout couvert d'étoiles d'or, comme le ciel d'en haut ! et que le bœuf et l'âne réchauffaient de leur souffle chaud, parce que son papa était trop pauvre pour acheter du bois pour faire du feu !

Le petit Jésus était si beau, si beau ! couché sur la paille fraîche, que les bergers, avertis par les anges du ciel, et conduits par l'étoile à l'étable où il se trouvait, vinrent le bercer des sons doux de leurs flûtes, et lui donnèrent une chèvre et un petit agneau, tandis que les Rois Mages, aussi accourus, lui donnaient de beaux présents... et le petit Jésus souriait !...

Mais, pendant que sa maman préparait le repas du soir, et que son papa chargé d'outils était allé travailler dans le bois, avec les bûcherons, et que les bergers et les Mages se reposaient de leur voyage, le petit Jésus s'ennuyait et baillait, quand il vit entrer, dans son étable, deux petits enfants qui s'étaient perdus dans la forêt... C'était le petit Poucet, qui, en cherchant son chemin, avait rencontré le petit Chaperon Rouge, qui, comme lui, s'était attardé à cueillir des noisettes, jusqu'à la nuit tombante, et avait eu grand peur d'être mangé par les gros loups !...

Du haut de son arbre, le petit Poucet avait vu la belle étoile qui brillait au-dessus de l'étable, et sa douce lumière les avait attirés tous les deux près de la crèche, où le petit Jésus, ravi de voir d'aussi mignons enfants, se mit à battre des mains et à leur tendre ses jolis bras et ses lèvres fraîches !

Les deux enfants, voyant les cadeaux des bergers et des Mages, offrient aussi leurs présents !... Le petit Poucet des noisettes et des jolis cailloux gris et roses, restés au fond de sa poche, et le petit Chaperon-Rouge, le petit pot de beurre et la galette qu'il portait à sa Grand'mère !

Le petit Jésus gazouillait avec eux, quand Peau d'âne, épuisée par la marche, vint à son tour, chercher refuge dans l'étable, mais apercevant le joli bébé de la Ste Vierge, elle secoua sa vilaine peau pour ne pas l'effrayer, et reprit vite ses beaux habits !... Peau d'âne apparut si belle ainsi, que le Marquis de Carabas, qui avait accompagné les rois Mages, l'aima tout de suite, et demanda au petit Jésus la permission de l'épouser !... pourvu, dit-il, qu'elle ne soit pas curieuse ! parce que, sa cousine, madame Barbe-Bleue, l'avait été par trop, elle! et il en pouvait donner la preuve, attendu qu'il avait dans sa poche la clef tachée de sang et que nul ne pouvait nettoyer !

Le petit Jésus voulut voir la clef. On la mit dans ses petites mains, et aussitôt, elle redevint claire et propre, et plus brillante qu'auparavant: ce qui réjouit fort le Marquis, qui partit aussitôt reporter la clef à sa cousine, amenant avec lui sa jolie fiancée !

Le mariage du Marquis et de Peau-d'âne eut lieu à quelque temps de là, le petit Poucet et le petit Chaperon-Rouge, Cendrillon et les Fées, les Génies et les Sylphes, tous furent invités ! La Belle-au Bois Dormant y fut aussi avec son Prince Charmant, et Riquet à la Houppe avec tout son esprit !... pour une belle noce ! ce fut une belle noce ! On en parla longtemps dans le pays, car les époux vécurent heureux plus de cent ans, par la grâce du petit Jésus et de sa mère, la Ste Vierge ! qui firent descendre du ciel, sur des rayons de miel, de beaux petits anges qui firent la joie de leurs parents !

Georgine Lemaire.

TRAVAUX DE DAMES

BLOUSE (Point Marguerite)

Crochet celluloïd No. 4.

On travaille avec deux brins à la fois.

Le vêtement se commencera par le bas du devant: Faire une chaînette de 110 mailles. Sur celle-ci, le premier rang de marguerites, couper le fil, reprendre la deuxième rang et ainsi de suite. Faire six rangs et terminer par une chaînette. Préparer un entre-deux composé de 2 rangées de 9 carrés assemblés et reliés entre eux par un point d'aiguille. Les vides laissés entre eux sont comblés en partie par des points d'araignée. Chaque carré est exécuté séparément: monter 8 mailles en l'air, fermer en un rond; 3 mailles en l'air, sur ce rond faire 3 brides à cheval, 4 mailles en l'air, 4 brides sur le rond, 4 mailles, 4 brides, 4 mailles; 2e *tour*: 4 mailles serrées sur chaque groupe de brides, 6 mailles serrées sur chagroupe 4 de mailles, fermer le carré par une maille. L'entre-deux étant attaché à la première partie, faire une chaînette reliant les extrémités supérieures des carrés, sur cette chaînette, établir 18 rangs de marguerites, faire une chaînette de 25 mailles à gauche et une à droite pour les manches, faire 5 rangs de marguerites d'une extrémité à l'autre. A partir de ce moment, laisser un vide au milieu de 10 marguerites (emplacement du col) continuer 18 rangs de, marguerites à gauche puis 18 rangs à droite, établir la liaison entre les deux parties et faire 18 rangs de marguerites. A partir de ce moment, rétablir la largeur primitive et faire 18 rangs de marguerites, faire une chaînette, l'entre-deux, une chaînette, 6 rangs de marguerites. Cette partie étant identique à la première.



Manches.— Etablir une chaînette sur les 41 rangs de marguerites que forme la manche, préparer un rang de carrés comme cela a été expliqué au début, faire la mise en place, faire une chainette, puis 5 rangs de marguerites et 1 de picot. Les deux manches se montent de la même façon.

Col.—Le col se prépare séparément: Une chaînette, un rang de marguerites, une bride, un rang de marguerites, une bride, un rang de marguerites et un de picot.

Assemblage. — Réunir les deux faces. Monter le col qui se termine par un gland, placer les deux barrettes servant à maintenir la cordelière.



—Voyons, raisonnablement, on ne peut loger à cet hôtel... Regarde... Il n'y a pas d'O... et le T... n'est pas fameux!



"Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage," a dit Boileau. Remettez le vôtre encore dix-neuf fois



Après une querelle Monsieur veut se jeter par la fenêtre. Madame dit paisiblement: Anatole, tu oublies ton chapeau et ta canne.



L'Entre Nous

J.J.G.—L'habitude française est de garder son nom de baptême avec le nom de famille et d'écrire sur les cartes de visite "Madame Pauline Clarence" plutôt que "Madame Georges Clarence." Ici nous avons l'habitude anglaise qui entre-nous est assez commode, mais peu logique. Nos maris sont généralement mieux connus, et cela simplifie sans doute de prendre les noms en entier ainsi que nous le faisons. On nous trouve plus facilement. Mais tout comme vous, je préfère la mode française que de rares personnes suivent ici, mais qui n'en est pas moins plus juste. Puis ainsi que vous le dites, cela supprime les numéros 2 en cas de remariage, et chacune des femmes garde sa personnalité distincte.

JEAN CANADIEN—Je vais tâcher de me procurer le roman demandé afin de pouvoir si possible combler le vœu d'un correspondant fort aimable.

M. Alice M.—Je suis triste avec vous dans cet affreux malheur qui vous prive de la meilleure des mères. Je comprends ce que vous avez dû souffrir pendant cet affreux voyage, et aussi quelle navrante arrivée. Toute ma sympathie est avec vous. Je vous remercie de tous les détails que vous me donnez sur cette famille américaine qui aime la France et le Canada français, et se plait à comprendre et à étudier l'âme française. C'est bien de faire connaitre ces esprits larges et généreux. La petite est devenue grande et elle parle souvent de vous et des bontés dont vous l'avez entourée si doucement. Revenez souvent, il m'est toujours doux de vous retrouver.

MANUELA—Dans le moment, je ne saurais vous donner d'adresse particulière, mais je suis certaine qu'en suivant les petites annonces des journaux, et en annonçant vous-même, vous pourrez trouver aisément cette situation à la campagne que vous convoitez avec tant d'ardeur.

AMERICAN GIRL—Vous fuyez la banalité et comme vous avez raison. Je crois que si vous mettiez une annonce dans notre petite poste, que vous trouveriez le correspondant désiré. Notre revue est lue dans l'ouest, et peut-être un bon garçon agréable et pas banal vous répondrait-il. Je n'en connais aucun personnellement que je pourrais me permettre de vous recommander. Vous vous ferez rapidement des relations ici, car nos Canadiens sont sympathiques et bien disposés à encourager les relations avec de nouveaux amis. Nos portes comme nos cœurs s'ouvrent facilement, vous le verrez. Et d'ailleurs quoique née là-bas, vous êtes nôtre par l'éducation et le sentiment. J'espère vous revoir souvent ici.

AMI DE DOLLARD—La quête publique faite dans les rues de notre ville le jour de Dollard est prélevée par l'Association Catholique de la Jeunesse, et j'ignore tout comme vous à quoi cet argent est employé. Mais il serait facile de le savoir en vous adressant à cette œuvre qui a dû publier son rapport comme cela se fait invariablement pour toute affaire identique, mais ce rapport a échappé à mon attention et à la vôtre aussi évidemment. L'action Française n'a rien à voir avec cette vente de roses, elle organise la grande manifestation de Carillon, c'est tout.

LA DAME AUX CAMELIAS—Ainsi vos lettres se sont-elles aussi perdues, je le regrette d'autant plus que je ne voudrais jamais avoir l'air d'être indifférente envers une amie ancienne et fidèle comme vous. Je vous félicite des succès de vos enfants, et je souhaite que vos vacances vous apportent des joies sans nombre, et toutes plus douces les unes que les autres. Merci de penser à moi, et ne croyez jamais que je puisse vous oublier.

JE VOUS AIME—J'ai demandé le roman dont vous m'avez parlé et l'on me dit que les éditions sont épuisées. Seulement je vais adresser ma demande à l'auteur lui-même, et j'espère avoir satisfaction de ce côté-là.

LUCIENNE G.—Je n'ai pas l'intention de retirer aux institutrices le prix de faveur pour l'abonnement à la Revue Moderne, prix que j'ai été si heureuse de leur offrir.

VITA—Je regrette que vous ne soyiez pas à la tête de l'un de ces cercles où vous auriez mis tant de vie et d'esprit, mais j'espère pour un peu plus tard... Puissiez-vous être heureuse là-bas, et gardez-vous surtout de penser moins souvent aux amis canadiens qui ne vous oublieront pas.

GILLES H.—Je crois que j'ai trouvé pour vous la correspondante rêvée... Ecrivez moi tout de suite si vous acceptez une qui a de l'esprit, du cœur et du temps à vous consacrer?

DILLETTE—Si ce veinard n'est pas content, c'est qu'il manquera de goût, et je suis certaine qu'il en a beaucoup. Donc vous deviendrez rapidement une paire d'amis, et cela vous sera une distraction intéressante. Vous avez des préférences en commun, déjà, et il est probable que vous en découvrirez bien d'autres. Passez de belles vacances et venez quelquefois me raconter vos grandes joies. Je serais enchantée de visiter votre coin de pays, et je ne doute pas qu'il soit ravissant.

CLARAL—Si j'avais la chance de vous rencontrer, je vous serrerais les mains bien fort, et j'apprécierais la joie de vous connaitre, et de vous remercier des jolis sentiments que vous professez à l'égard de notre revue et aussi de sa directrice.

TOURTERELLE BLESSEE — Votre message est fait, et j'espère que vous retirerez de cette démarche de jolies impressions et des souvenirs charmants. Je suis de votre avis, rapport à cet auteur, mais nous sommes toutes les deux, plutôt des exceptions, car l'engouement me semble général.

PHOTIME—Oh la jolie lettre! J'ai eu de la joie à la lire. Il ne faut pas être timide avec moi, mais croire toujours que vous me faites grand plaisir en m'écrivant des billets aussi sincères que celui que je viens de lire. Vous pouvez parfaitement commencer cette correspondance qui sera, n'en doutez pas, un joli geste. Et cette correspondance vous servira également d'études littéraires. Cette personne, je crois le deviner, a beaucoup de goût, et vous avez tout intérêt à vous faire diriger par elle. Vous apprendrez ainsi ce qu'il vaut mieux lire, et quels auteurs aident à la formation littéraire sérieuse. Ensuite, en lisant beaucoup vous formerez votre goût plus sûrement, et vous aurez vite raison d'être contente de vos progrès. Vous écrivez déjà avec naturel, entrain et simplicité. Vos lettres plaisent tout de suite, et je me dis que la jeune personne doit être fort séduisante...

ALTIUS—Je vais chercher votre Conte Rose, dont je n'ai nul souvenir, et si je ne le retrouve pas, j'espère que vous m'en enverrez une copie, car vous devez en avoir gardé une? Il faut tenir compte, ma petite fille, des lettres qui se perdent en route; elles sont assez nombreuses qui subissent ce triste sort... Enfin, nous allons tâcher de tout retrouver, et de donner satisfaction à la gentille petite amie de la revue.

P.M.B.—Vous savez quelle joie ce me serait de vous être agréable, aussi je compte que le verdict du jury m'autorisera à vous dire oui... Merci de votre bonne et aimable lettre.

FRANCETTE—Quel joli petit nom vous avez choisi, et comme il me plait. Je suis ravie d'avoir pour mienne une amie de Fernande la Paysanne que j'aime beaucoup, et qui me le rend bien je crois. Vous serez donc toujours la bienvenue à l'Entre-nous.

AMANDA D'A—Je publierai prochainement ce roman, et j'ai écrit en France pour en avoir une copie.

(A suivre page 2)



LES JOLIES MODES DE PARIS

Blouse de voile rose ornée de jours, et d'un petit gilet de dentelle teinte.

Jolie casaque de crêpe de chine jaune imprimé noir et blanc, blousée à la taille avec une ceinture de jais et motif sur le côté. Basque ondulée et allongée sur les hanches.

Blouse de voile joliment brodée, faisant une petite manche kimono.

Casaque de crêpe georgette rose brodée de jolis motifs nouveaux jaunes et verts, faisant mouvement de gilet devant.

Blouse de voile imprimé de tons vifs, faisant gilet, noué sur les côtés; manches et fond de corsage en voile uni.

ENTRE DEUX AMES

Par M. DELLY

I

Les membres du Jockey-Club venaient de fêter, ce soir, l'élection à l'Académie du marquis de Ghiliac, l'auteur de délicates études historiques et de romans psychologiques dont la valeur littéraire n'était pas contestable. Dans un des salons, un groupe entourait le nouvel immortel pour prendre congé de lui, car la nuit s'avançait.

De tous les hommes qui étaient là, aucun ne pouvait se vanter d'égaler quelque peu l'être d'harmonieuse beauté qu'était Elie de Ghiliac. Ce visage aux lignes superbes, à la bouche fine et railleuse, cette chevelure brune aux larges boucles, ces yeux d'un bleu sombre, dont la beauté était aussi célèbre que les œuvres de M. de Ghiliac, et la haute taille svelte, et tout cet ensemble de grâce souple, de distinction patricienne, faisaient de cet homme de trente ans un être d'incomparable séduction.

Cette séduction s'exerçait sur ceux qui l'entouraient en ce moment, échangeant avec lui des poignées de main, ripostant, les uns spirituellement, les autres platement, à ses mots étincelants, qui étaient de l'esprit français le plus fin, le plus exquis, — un vrai régal! ainsi que le disait une fois de plus un de ses parents, le comte d'Essil, en se penchant à l'oreille d'un jeune Russe, ami intime de M. de Ghiliac.

Le prince Sterkine approuva d'un geste, en dirigeant ses yeux bleus vers cet ami qu'il admirait aveuglément.

A ce moment, M. de Ghiliac s'avançait vers M. d'Essil:

— Avez-vous une voiture, mon cousin?

A tous les dons reçus du ciel, il joignait encore une voix chaude, aux inflexions singulièrement charmeuses, et dont il savait faire jouer toutes les notes avec souplesse.

— Oui, un taxi m'attend.

—Ne préférez-vous pas que je vous mette chez vous en passant?

— J'accepte avec plaisir, d'autant plus que j'apprécie fort vos automobiles.

— Venez donc en user ce soir... A demain, Michel? Je t'attendrai à deux heures.

— Entendu. Bonsoir, Elie. Mes hommages à Mme d'Essil, monsieur.

Au dehors, un landaulet électrique attendait le marquis de Ghiliac. Il y monta avec son parent, jeta au valet de pied l'adresse de M. d'Essil, puis murmura d'un ton d'ironique impatience:

— Quelle stupide corvée!

M. d'Essil lui frappa sur l'épaule.

— Blasé sur les compliments, sur l'encens! Ah! quel homme!

M. de Ghiliac eut un éclat de rire.

— Blasé sur tout! Mais, mon cher cousin, puisque nous sommes seuls, je vais vous demander un renseignement... Je ne sais si je vous ai dit que je songeais à me remarier?

— Non, mais j'ai appris que la duchesse de Versanges se montrait fort désolée, parce que vous évinciez ses candidates, choisies, cependant, parmi ce que notre aristocratie compte de meilleur.

— Parfaites! Mais j'ai mon idéal.

M. d'Essil jeta un regard surpris sur le beau visage où les prunelles étincelaient d'ironie.

— Vous avez un idéal, Elie?

Le marquis eut un rire railleur.

— De quel ton vous me dites cela! J'ai l'air de vous étonner et je soupçonne que vous me croyez incapable d'entretenir dans mon esprit de sceptique la petite flamme bleue d'un idéal quelconque. Mais le mot est impropre en la circonstance, je le reconnais, car il s'agit simplement d'un mariage de raison.

— Et vous avez choisi?...

— Personne encore, cher cousin. Je n'ai pas trouvé mon... comment dire?... Mon rêve?... Non, c'est trop éthéré encore... Mon type? C'est vulgaire... Enfin, ce que je cherche.

— Sapristi! vous êtes difficile, mon cher! Toutes les femmes sont à vos pieds et l'heureuse élue sera l'objet de jalousies féroces.

— On n'aura pas grand sujet de jalouser celle qui deviendra ma femme, riposta Elie.

M. d'Essil le regarda d'un air effaré.

— Pourquoi donc, mon ami?

Elie eut de nouveau son petit rire railleur.

— Eh! n'allez pas me croire des intentions de Barbe-Bleue!... Bien qu'on ait raconté d'assez jolies choses en ce genre à propos de Fernande. J'ai laissé dire, tellement c'était stupide.... Pour en revenir à la future marquise Elie de Ghiliac, j'ai voulu simplement émettre cette idée qu'aucune de ces dames ne serait peut-être très aise de mener l'existence sérieuse, retirée, que je destine à ma seconde femme.

La mine stupéfaite de M. d'Essil devait être amusante à voir, car son cousin ne put s'empêcher de rire, — d'un rire très jeune, sans aucun mélange d'ironie cette fois.

— Vous voulez vous retirer, Elie?

— Mais non, pas moi! Je vous parle de ma femme. Allons, je vais m'expliquer...

Il s'enfonça un peu plus dans les coussins, d'un mouvement nonchalant.

— ... Je n'ai pas à vous apprendre que mon premier mariage fut une erreur. Jamais deux caractères ne furent moins faits pour s'entendre que celui de Fernande et le mien. Nous en avons souffert tous deux... et je me suis promis de ne jamais recommencer une expérience de ce genre. J'entends rester libre. Et cependant je souhaite me remarier, afin d'avoir un héritier de mon nom, car je suis le dernier de ma race. En outre, je ne serais pas fâché de donner une mère à la petite Guillemette, dont la santé laisse fort à désirer, et dont les gouvernantes procurent tant d'ennuis à ma mère, par suite de leur continuel changement. Alors, cher cousin, voici: je veux une jeune personne sérieuse, aimant les enfants, détestant le monde, heureuse de vivre toute l'année à Arnelles, et se contentant de me voir de temps à autre. Je ne veux pas de frivolité, pas de goûts intellectuels trop prononcés. Il me faut une femme sérieuse, de bons sens, et pas sentimentale, surtout! Oh! les femmes sentimentales, les exaltées! Et les pleurs, les scènes de jalousie! ces scènes exaspérantes dont me gratifiait cette pauvre Fernande chaque fois qu'une idée lui passait par la tête!

Sa voix prenait des intonations dures, et une lueur d'irritation parut dans son regard.

— Mais, mon cher ami, il y a tout à parier que n'importe quelle femme, si sérieuse qu'elle soit, sera éprise d'un mari tel que vous, objecta en souriant M. d'Essil. C'est inévitable, voyez-vous.

— J'espère, si elle est telle que je le souhaite, lui faire comprendre l'inutilité d'un sentiment de cette sorte, s'adressant à moi qui serai à jamais incapable de le partager, répliqua M. de Ghiliac. Une femme raisonnable et non romanesque saisira ce que

j'attends d'elle, et pourra trouver encore quelque satisfaction dans une union de ce genre. Ne voyez-vous pas, parmi vos nombreuses connaissances de province, quelqu'un répondant à mes desiderata?

—Hum! avec des conditions pareilles, ce sera diablement difficile! Savez-vous, mon cher, qu'il faudrait une femme d'une raison presque surhumaine pour accepter de vivre en marge de l'existence mondaine de son mari, de se voir reléguée toute l'année à Arnelles, alors qu'elle pourrait être une des femmes les plus enviées de la terre?

— J'en conviens, et au fond, je désespère presque de la découvrir. Cependant, un hasard!... Une jeune fille très pieuse, peut-être?

— Une jeune fille pieuse hésitera à épouser un indifférent comme vous, Elie.

— C'est possible. Cependant, je tiens essentiellement à ce point-là. Une forte piété, chez une femme, est la meilleure des sauvegardes, et la première garantie pour son mari.

— Mais vous n'admettez pas qu'elle puisse exiger la réciprocité?... Cependant, il arrive généralement qu'une personne très chrétienne tient à trouver les mêmes sentiments chez son époux. Ce sera donc là encore une difficulté de plus.

— Ah! vous allez me décourager! dit M. de Ghiliac d'un ton mi-plaisant, mi-sérieux, en saisissant entre ses doigts la fleur rare qui, détachée de sa boutonnière, venait de glisser sur ses genoux. Voyons, cherchez bien dans vos souvenirs. Ma cousine et vous avez là-bas, en Franche-Comté, en Bretagne, quantité de jeunes parentes, de jeunes amies...

— Oui, mais aucune ne me paraît apte à réaliser vos vœux. Un homme tel que vous ne peut vouloir d'une oie comme Henriette d'Erqui... Tenez-vous à une beauté?

— Mais je n'en veux pas, au contraire! Une jolie femme est presque nécessairement coquette, elle voudrait devenir mondaine... Non, non, pas de ça! Une jeune personne qui ne soit pas à faie peur, distinguée, bien élevée et de caractère égal, docile...

— Mon cher, vous êtes d'une exigence!... Voyons... voyons...

M. d'Essil appuyait son front sur sa main, comme s'il tentait d'en faire sortir un souvenir. Elie froissait la fleur couleur de soufre.

M. d'Essil redressa tout à coup la tête.

— Attendez!... peut-être... Vous serait-il indifférent d'épouser une jeune fille pauvre, mais complètement pauvre, à tel point que vous auriez à votre charge sa famille — père, mère, et six frères et sœurs plus jeunes?

— La question d'argent n'existe pas pour moi. Mais toute cette famille serait bien encombrante.

— Pas trop, car Mme de Noclare, toujours malade, ne quitte jamais le Jura, où ils vivent tous dans leur castel des Hauts-Sapins, là-bas, aux environs de Pontarlier. Valderez, la fille aînée, est la filleule de ma femme...

— Valderez?... C'est Mme d'Essil qui lui a donné ce nom?

— Oui, c'est un des prénoms de Gilberte, une Comtoise, comme vous le savez. Il ne vous plaît pas?

— Mais si. Continuez, je vous prie.

— Cette enfant s'est vue obligée, toute jeune, de remplacer sa mère malade, de s'occuper de ses frères et sœurs, de conduire la maison avec des ressources qui se faisaient de plus en plus minimes, car le père a perdu sa fortune dans le jeu et les plaisirs. Maintenant, il mène une existence nécessiteuse, sans avoir l'énergie de chercher une position qui puisse enrayer sa course vers la misère. Il est aigri, acariâtre, et je soupçonne la pauvre Valderez de n'être rien moins qu'heureuse chez elle, entre ce père toujours murmurant et cette mère affaiblie de corps et de volonté. J'imagine, mon cher, qu'on vous considérerait là comme un sauveur.

— Comment est cette jeune fille?

— Voilà trois ans que nous ne l'avons vue. C'était à cette époque une grande fillette de quinze ans, ni bien ni mal, un peu gauche et mal faite encore, mais très distinguée cependant. Des cheveux superbes et des yeux extrêmement beaux. Avec cela, sérieuse, dévouée à tous les siens, très pieuse, très timide, mais intelligente et suffisamment instruite.

—Eh! mais, voilà mon affaire! La famille est de bonne noblesse?

— Vieille noblesse comtoise.

M. de Ghiliac demeura un instant silencieux, en pétrissant entre ses doigts la fleur méconnaissable.

— D'après ce que vous me dites, elle n'aurait que dix-huit ans, reprit-il. C'est un peu jeune.

— Elle serait plus malléable.

— C'est vrai. Et si elle est sérieuse, après tout!... Habituée à vivre à la campagne, Arnelles devra lui paraître un Eden.

— Evidemment. Il est vrai qu'avec les jeunes filles, on ne sait jamais... Mon cher Elie, puis-je vous demander d'avoir égard à une de mes faiblesses en cessant de massacrer cette fleur?

— Pardon... j'avais oublié...

Il lança au dehors les pétales écrasés. Puis il se tourna vers M. d'Essil.

— Voilà ce qui s'appelle aimer les fleurs! Ces produits de serre, ces créations compliquées me laissent insensible. La vraie fleur, pour moi, celle que je n'ai jamais touchée que pour en admirer la simplicité harmonieuse, c'est l'humble fleur des champs.

M. d'Essil écarquilla des yeux stupéfaits, ce qui eut pour effet d'exciter de nouveau la gaieté de M. de Ghiliac.

— Juste ciel! mon pauvre cousin, je crois que je vous révèle des horizons insoupçonnés! Elie de Ghiliac devenu lyrique et sentimental! Vous n'en revenez pas... et moi non plus, du reste. Voyons, soyons sérieux. Nous parlions, non pas d'une fleur, mais de Mlle de Noclare—ce qui est tout un peut-être?

— Une fleur des champs, Elie.

— En ce cas, soyez tranquille, nous la traiterons comme telle. Mais me serait-il possible de voir sa photographie?

— Ma femme en a une. Je vous l'enverrai demain.

— Avec l'adresse exacte. Du moment où je suis décidé à me remarier, je veux en finir le plus tôt possible. Donc, si la physionomie me plaît à peu près, d'après la photographie, je pars pour le Jura. Mais il me faudrait un prétexte pour me présenter à M. de Noclare.

—Je vous remettrai un mot pour lui en donnant comme motif à votre voyage le désir de consulter de vieilles chroniques qu'il possède et dont je vous ai parlé.

— C'est cela. J'espère qu'il aura l'idée de me montrer sa fille?

— Ma femme pourra vous donner une commission, un petit objet que vous serez chargé de remettre à Mlle de Noclare.

M. de Ghiliac eut un geste approbatif.

— Très bien... Cette jeune fille a une bonne santé?

— Excellente. Il n'y a pas de maladie héréditaire dans la famille, je puis vous l'assurer.

— C'est un point sur lequel je n'aurais pu passer. Décidément, je trouverai peut-être là mon affaire.

M. de Ghiliac jouait négligemment avec son gant.

— Alors, pas d'idéal, Elie? dit tout à coup M. d'Essil.

Les paupières qu'Elie tenait un peut abaissées se soulevèrent et dans les yeux foncés, M. d'Essil vit passer une flamme.

— J'en ai tout au moins un: la patrie! dit M. de Ghiliac d'un ton vibrant.

Décidément M. d'Essil tombait d'étonnement en étonnement. C'était la coutume de l'insaisissable énigme qu'était Elie de Ghiliac d'interloquer les gens par les sautes étranges — apparentes ou réelles — de ses idées.

— Ah! Très bien! Très bien! fit le comte. C'est un très noble idéal, cela... Et vous en avez peut-être d'autres?

— Peut-être! Qui sait! Tout arrive!

L'automibile s'arrêtait à ce moment devant la demeure de M. d'Essil qui prit congé de son jeune parent..

En entrant chez lui, il vit, par une porte entr'ouverte, passer un rais de lumière. Il pénétra dans la chambre de sa femme. A l'entrée de son mari, elle tourna vers lui son visage froid et distingué, dont un sourire vint adoucir l'expression.

— Vous ne dormez pas encore, Gilberte? dit M. d'Essil.

— Impossible de trouver le sommeil, mon ami. Vous avez passé une bonne soirée?

— Excellente. Elie était en verve, ce soir, vous imaginez ce qu'a été sa conversation. Tout à l'heure, en venant, il m'a complètement abasourdi.

— Racontez-moi cela.

M. d'Essil s'installa dans un confortable fauteuil au pied du lit.

—Ah! vous ne devineriez jamais ce que je vais vous apprendre! Peut-être votre filleule, Valderez de Noclare, va-t-elle faire un mariage merveilleux!

Mme d'Essil le regarda d'un air profondément étonné.

— Pourquoi me parlez-vous ainsi de Valderez, quand il est question d'Elie de Ghiliac?

Le comte se frotta les mains en riant.

— Vous ne comprenez pas? C'est bien simple, pourtant! Elie cherche une seconde femme, et je lui ai indiqué Valderez.

— Vous êtes fou, Jacques! Quelle plaisanterie!

— Une plaisanterie? Aucunement! A preuve que j'ai mission de lui envoyer demain la photographie de votre filleule.

Et M. d'Essil raconta à sa femme sa conversation avec Elie.

Quand il eut fini, elle secoua la tête.

— Ce serait un sort magnifique pour cette enfant... Mais serait-elle heureuse? Elie est une nature si étrange!

— Aucune critique sérieuse n'a jamais pu être faite sur sa vie privée, Gilberte.

— C'est incontestable. Mais son premier mariage n'en a pas moins été fort malheureux.

— Fernande était une si pauvre tête! Ses exaltations sentimentales, sa prétention de s'immiscer dans les travaux de son mari devaient l'exaspérer, lui qui est l'indépendance et — il faut bien l'avouer — l'égoïsme personnifiés.

— L'égoïsme, oui, vous dites bien. Et sa conduite envers sa fille, qu'il connaît à peine? Et son scepticisme, ses habitudes ultra-mondaines, son sybaritisme? Puis, dites-moi, Jacques, croyez-vous qu'il soit bien agréable pour une femme de voir son mari objet des continuelles adulations d'une cour féminine enthousiaste?... Surtout quand elle-même n'aurait près de lui qu'un rôle effacé?.

— Evidemment... évidemment. Je ne dis pas que tout serait parfait dans ce mariage; mais pensez-vous, Gilbert, que cette pauvre petite soit heureuse chez elle? Son union avec Elie ramènerait l'aisance parmi les siens. Et elle vivrait tranquille dans cet admirable château d'Arnelles, avec une tâche d'affection près d'une enfant sans mère; elle porterait un des plus beaux noms de France...

Mme d'Essil l'interrompit.

—Ce n'est pas une nature à trouver des compensations dans des avantages de ce genre. La perspective de servir de mère à Guillemette sera plus tentante pour elle, si maternelle et si dévouée près de ses frères et sœurs.

— Enfin, que pensez-vous, Gilberte?...

La comtesse réfléchit un instant.

— C'est embarrassant! Je vous l'avoue. Elie me paraît un peu effrayant comme mari.

M. d'Essil se mit à rire..

— Allez donc dire cela à ses admiratrices! Ah! il est évident qu'il sera toujours le maître, car il s'entend à se faire obéir! Mais je suis persuadé qu'une femme sérieuse et bonne n'aura jamais à souffrir de son caractère, très autoritaire, mais loyal et généreux.

— Et fantasque, et... inconnu, au fond, avouez-le, Jacques.

— Hum! Pourtant, j'ai l'intuition que chez lui la valeur morale est plus grande que ne le font croire les apparences. Vous doutiez-vous qu'il fût un patriote ardent?

— Pas du tout, je le croyais plutôt tiède sous ce rapport.

— Eh bien! il vient de se révéler ainsi à moi tout à l'heure. Il se pourrait donc qu'il recélât d'autres surprises agréables. Mais enfin, que décidez-vous pour Valderez?

— Nous n'avons pas de raisons sérieuses pour ne pas prêter les mains à ce projet, Jacques. Cette enfant sera impossible à marier dans sa lamentable situation de fortune. Puis, un jour ou l'autre, ils n'auront peut-être même plus de pain. Dans de tels cas, des sacrifices s'imposent devant une solution aussi inespérée que le serait une demande en mariage du marquis de Ghiliac. Si Valderez est romanesque, si elle a fait quelques-uns des rêves habituels aux jeunes filles, il est à craindre qu'elle souffre près d'Elie; mais il est probable qu'elle n'ait jamais pris le temps de rêver, pauvre petite! et qu'elle accepte bien simplement ce mariage de raison, et la courtoise indifférence de son mari. Par exemple, une chose sera fort désagréable à Valderez: c'est l'indifférence religieuse de M. de Ghiliac.

— Il s'est toujours révélé, très respectueux des croyances d'autrui, et il est certain que sa femme restera libre de pratiquer sa religieon comme bon lui semblera.

— Enfin, si Elie se décide de ce côté, les Noclare nous demanderont certainement des renseignements à son sujet, et nous dirons tout, le pour et le contre. A eux de décider.

— Oui, c'est la seule solution. J'imagine que la belle-mère ne sera pas jalouse de cette jeune marquise-là, comme elle l'était de Fernande, qui était assez jolie, si mondaine, et s'habillait admirablement, — tous défauts impardonnables aux yeux de la belle et toujours jeune douairière.

— Elle n'aura guère de raisons de l'être, en effet, si Elie persiste dans la ligne de conduite qu'il vous a révélée. Du moment où sa bru ne risquera pas de l'éclipser et ne sera pas aimée du fils qu'elle idolâtre, elle ne lui portera pas ombrage.

— Alors, nous enverrons la photographie demain? - Et maintenant, bonsoir mon amie. Tâchez de vous endormir enfin.

Il fit deux pas vers la porte. Puis, se retournant tout à coup:

— C'est égal, Gilberte, je crois qu'Elie entretient une utopie en pensant pouvoir persuader à sa femme de n'avoir pour lui qu'un attachement modéré.

— Je le crains. Et c'est ce qui m'effraye pour Valderez. D'autre part, ce mariage serait pour eux une chance tellement invraisemblable!... Ah! je ne sais plus, tenez, Jacques! Envoyez la photographie... et je ne sais trop ce que je souhaite: qu'elle lui plaise ou lui déplaise.

II.

M. de Ghiliac prit l'enveloppe qu'un domestique lui présentait, sur laquelle il avait reconnu l'écriture du comte d'Essil, et la décacheta négligemment.

Il était dans son cabinet de travail, où tout parlait des goûts de luxe raffiné, d'élégance délicate du maître de ces lieux. Aucune demeure dans Paris ne p uvait rivaliser sous ce rapport avec l'hôtel de Ghiliac, l'antique et opulent logis des ancêtres d'Elie, que celui-ci avait transformé selon les exigences modernes sans rien lui enlever de son noble cachet. Un parent de son père lui avait légué naguère toute sa fortune, de telle sorte qu'Elie, déjà fort riche auparavant, pouvait réaliser ses plus coûteux caprices, — ce dont il ne se privait nullement.

Nature infiniment déconcertante que celle-là, ainsi que le déclaraient si bien M. d'Essil et sa femme! Ses amis, que subjuguaient la séduction de sa personne et la supériorité de son intelligence, ses sœurs, sa mère elle-même, à laquelle il témoignait une déférence aimable et froide, le considéraient comme une indéchiffrable énigme. On trouvait chez lui les contrastes les plus surprenants. C'est ainsi qu'hier encore le mondain sceptique avait laissé entrevoir, aux yeux étonnés de M. d'Essil, un patriote convaincu.

Les femmes l'entouraient d'admirations, auxquelles, jusqu'ici, il était demeuré insensible. Il se laissait adorer avec une ironique indifférence, en s'amusant seulement à exciter, par une attention éphémère, ces jalousies féminines. De temps à autre, il engageait un flirt. Ses amis savaient alors que le romancier avait découvert un type à étudier et qu'ils le retrouveraient, disséqué avec une incomparable maîtrise, dans son prochain roman.

Telle était cette personnalité singulière que Mme d'Essil avait raison de trouver inquiétante.

En ce moment, M. de Ghiliac considérait avec attention la photographie qu'il venait de tirer de l'enveloppe. Comme l'avait dit M. d'Essil, elle représentait une fillette d'une quinzaine d'années, aux traits indécis, aux yeux superbes et sérieux. Une épaisse chevelure couronnait ce jeune front où le souci semblait avoir mis déjà son empreinte.

— Une photographie ne signifie rien, murmura M. de Ghiliac. Là-dessus, la physionomie ne me déplaît pas. Les yeux sont beaux, et dans un visage c'est le principal. J'irai là-bas, et nous verrons.

Il donna une caresse à Odin, son grand lévrier fauve, qui posait timidement son long museau sur ses genoux. Le négrillon accroupi à ses pieds lança au chien un regard jaloux. Benaki avait été ramené d Afrique par M. de Ghiliac, qui l'avait acheté à un marché d'esclaves, et parta-

geait avec Odin les faveurs de ce maître impérieux, bon cependant, mais qui ne considérait l'enfant que comme un petit animal gentil, qui mettait une note originale dans l'opulent décor de son cabinet.

Un domestique apparut, annonçant:

— Mme la baronne de Brayles demande si monsieur le marquis veut bien la recevoir.

— Faites entrer! dit M. de Ghiliac.

Il posa la photographie sur son bureau et s'avança vers la visiteuse.

C'était une jeune femme blonde, petite et mince, d'une très parisienne élégance. Ses yeux brillèrent en se fixant sur M. de Ghiliac, tandis qu'elle lui tendait la main avec un empressement qui ne paraissait pas exister chez lui.

— J'avais peur que vous ne soyez déjà sorti! Et je tenais tant à vous voir aujourd'hui! J'ai une grande faveur à vous demander, Elie.

Roberte de Grandis avait été l'amie d'enfance de la sœur aînée de M. de Ghiliac et de sa première femme. Il existait même un lien de parenté éloigné entre sa famille maternelle et les Ghiliac. Adolescents, ils montaient à cheval ensemble, pratiquaient tous les sports dont était amateur M. de Ghiliac. Celui-ci trouvait en Roberte l'admiratrice la plus fervente; il n'ignorait pas la passion dont, déjà, il était l'objet. Lorsque, à vingt-deux ans, il épousa la fille aînée du duc de Mothécourt, Roberte crut mourir de désespoir. Elle céda peu après aux instances de ses parents en épousant le baron de Brayles, qu'elle ne chercha jamais à aimer et qui la laissa veuve et à peu près ruinée trois ans plus tard.

L'année suivante, Elie perdait sa femme. L'espoir, de nouveau, était permis. La passion n'avait fait que grandir dans l'âme de Roberte. Elle cherchait toutes les occasions de rencontrer M. de Ghiliac, elle multipliait près de lui les flatteries discrètes, les mines coquettes et humbles à la fois qu'elle pensait devoir plaire à un orgueil de cette trempe. Peine perdue! Elie restait inaccessible, il ne se départait jamais de cette courtoisie un peu railleuse, un peu dédaigneuse qu'il témoignait généralement à toutes les femmes, en y joignant seulement, pour elle, une nuance de familiarité qu'autorisait leur amitié d'enfance.

— Une faveur? Et laquelle donc, je vous prie? dit-il en désignant un fauteuil à la jeune femme.

Elle s'assit. Puis son regard admirateur fit le tour de la pièce magnifique, bien connue d'elle pourtant, et se reporta sur M. de Ghiliac.

— C'est une chose que je désire tant! Vous n'allez pas me la refuser, dites, Elie?

M. de Ghiliac se mit à rire.

— Encore faudrait-il savoir, Roberte?...

— Voilà: Mme de Cabrols donne le mois prochain une fête de charité. Il y a une partie littéraire. Alors j'ai conçu le projet audacieux de venir vous demander un petit acte — rien qu'un petit acte, Elie! Notre fête aurait un succès inouï de ce seul fait.

— Désolé, mais c'est impossible.

— Oh! pourquoi?

M. de Ghiliac n'aimait pas être interrogé quant au motif de ses refus, sur lesquels il avait coutume de ne jamais revenir, — et cela, peut-être, parce qu'il les faisait trop souvent sous l'empire de quelque caprice lui traversant soudainement l'esprit.

— C'est impossible, je vous le répète! Vous trouverez fort bien ailleurs, et votre fête n'en aura pas moins beaucoup de succès.

— Non, ce ne sera plus la même chose! On se serait écrasé si nous avions pu mettre votre nom sur le programme! Ce petit acte que vous aviez composé pour votre fête de l'été dernier était si délicieux!

— Eh bien! je vous autorise à le faire jouer de nouveau.

— Mais j'aurais voulu de l'inédit!... Quelque chose que vous auriez fait spécialement pour ... nous!

Les lèvres de M. de Ghiliac s'entr'ouvrient dans un sourire d'ironie.

— Ah! quelque chose de fait uniquement pour "vous"? Voilà qui aurait flatté votre vanité, n'est-ce pas, Roberte? Vous auriez pu dire: "C'est moi qui ai décidé M. de Ghiliac à écrire cela".

Elle releva les yeux et dit d'une voix basse.

— Oui, je voudrais que vous le fassiez un peu pour moi, Elie!

Pendant quelques secondes, les prunelles bleu sombre se tinrent fixées sur elle. Cet homme, qui avait conscience de son pouvoir, semblait se complaire dans l'adoration suppliante de la femme qui s'abaissait ainsi à mendier près de lui ce qu'il lui avait toujours refusé.

Puis un pli de dédain souleva sa lèvre, tandis qu'il ripostait froidement:

— Vous êtes trop exigeante, Roberte. Je vous le répète, il m'est impossible d'accéder à votre désir. Adressez-vous à Maillis, ou à Corlier; ils vous feront cela très bien.

Mme de Brayles soupira en murmurant:

— Il le faudra bien! Mais j'avais espéré un peu... Enfin, pardonnez-moi, Elie, d'être venue vous déranger.

Comme elle se levait, son regard tomba sur la photographie posée sur le bureau. Une inquiétude y passa, que remarqua sans doute M. de Ghiliac, car un peu d'amusement apparut sur sa physionomie.

— Je suis charmé d'avoir eu le plaisir de votre visite, dit-il courtoisement. Vous verrai-je ce soir à l'ambassade d'Angleterre?

— Mais oui, certainement! Puis-je vous réserver une danse?

— Oui, mais j'arriverai tard, je vous en préviens.

— N'importe, vous l'aurez toujours, Elie... Et je vais vous demander encore quelque chose — une de ces fleurs superbes que vous avez là. Oh! je ne sais vraiment comment font vos jardiniers pour obtenir de pareilles merveilles!

M. de Ghiliac étendit la main et prit, dans la jardinière de Sèvres posée sur son bureau, un énorme œillet jaune pâle qu'il présenta à Mme de Brayles.

La jeune femme enleva le bouquet de violettes de Parme, attaché à sa jaquette, et le remplaça par la fleur qui allait lui permettre tout à l'heure d'exciter la jalousie des bonnes amies, et irait ensuite se cacher dans quelque livre préféré, où cette Parisienne du vingtième siècle, frondeuse et frivole, mais rendue sentimentale par l'amour, la contemplerait, et la baiserait peut-être.

Mais tandis que ses doigts gantés de blanc attachaient l'œillet au revers de la jaquette, son regard se glissa encore vers cette photographie qui l'intriguait.

Elie la conduisit jusqu'au vestibule et revint vers son cabinet. Il prit de nouveau la photographie, la considéra quelques instants...

"Elle doit être distinguée, songea-t-il. Cela me suffit. Pour ce qui lui manquera, je la formerai à mon gré. Le tout est qu'elle soit docile et suffisamment intelligente".

Sur le bureau, le bouquet de violettes était resté, oublié, volontairement ou non, par Mme de Brayles. Elie le prit et le lança au lévrier.

— Tiens, amuse-toi, Odin.

Il s'enfonça dans son fauteuil et regarda pendant quelques instants, avec un sourire moqueur, le chien qui éparpillait les fleurs sur le tapis. Puis il sonna et ordonna au domestique qui se présenta:

— Enlevez cela, Célestin... Et dites d'atteler le coupé, avec les chevaux bais.

* * *

A cette même heure, on annonçait chez Mme d'Essil la marquise de Ghiliac. Ce fut M. d'Essil qui apparut au salon, en excusant sa femme, qu'une névralgie retenait au lit.

— Je ne l'avais pas vue, hier soir, chez Mme de Mothécourt, et je venais savoir si elle était souffrante, expliqua Mme de Ghiliac.

M. d'Essil remercia, tout en songeant: "Que nous veut-elle?" car la belle marquise n'avait pas coutume de se déranger facilement pour autrui.

Ils échangèrent quelques propos insignifiants, puis Mme de Ghiliac demanda:

— Dites-moi, mon cher Jacques, ne connaîtriez-vous pas, dans vos gentilhommiè-

res de province, quelque jeune fille de vieille race, sérieuse et simple, qui puisse faire une bonne épouse et une bonne mère?

Les paupières de M. d'Essil clignèrent un peu.

— Une bonne épouse et une bonne mère? Grâce à Dieu, j'en connais plusieurs aptes à ce beau rôle!

— Oui, mais il y aurait ici un cas particulier. Elie songe à se remarier, Jacques. Mais il lui faudrait une personne tout autre que cette pauvre Fernande. Vous connaissez sa nature, vous savez qu'il serait peine perdue de chercher à être aimée de lui. Il veut faire un mariage de raison, pour perpétuer son nom et donner une mère à Guillemette. Il ne lui faut donc pas une mondaine, ni une intellectuelle ou une savante.

— Oui, je sais qu'il a en horreur ce genre de femmes.

— Il faudrait que cette jeune personne acceptât de demeurer toute l'année à Arnelles, de soigner l'enfant, de ne jamais entraver l'indépendance de son mari. Elle devrait être suffisamment intelligente, car Elie n'épousera jamais une sotte.

— Je comprends... intelligence moyenne... Jolie?

Tandis que M. d'Essil posait cette question, une lueur de fine raillerie traversait ses yeux qui enveloppaient d'un rapide coup d'œil la belle marquise, — oui, toujours belle et d'apparence si jeune, bien qu'elle fût plusieurs fois grand'mère.

Une contraction légère serra les lèvres fines.

— Non, pas jolie, surtout! dit-elle avec vivacité. Elle aurait en ce cas des prétentions de coquetterie qu'Elie ne tolérerait pas. Mais il ne voudrait pas non plus d'un laideron.

Un peu de regret se percevait dans le ton. L'expression malicieuse s'accentua dans le regard de M. d'Essil.

— Evidemment! Le contraste serait trop fort, dit-il en riant. Je vois ce qu'il vous faut, Herminie... non, je veux dire ce qu'il faut à Elie. Mais je dois vous apprendre qu'il m'a parlé à ce sujet, pas plus tard qu'hier, et que je lui ai indiqué une jeune personne susceptible de lui convenir.

— Vraiment! Qui donc? dit-elle vivement.

M. d'Essil lui répéta ce qu'il avait appris à Elie touchant Valderez de Noclare. Mme de Ghiliac l'écoutait avec attention. Quand il eut terminé, elle demanda:

— N'auriez-vous pas un portrait d'elle?

— Je l'ai envoyé à Elie. Du reste, il date de trois ans.

— N'importe, on peut juger un peu...

— Eh bien, demandez à votre fils de vous le communiquer, ma chère Herminie.

Une ombre voilà le regard de Mme de Ghiliac.

— Elie a horreur que l'on s'immisce dans ses affaires, dit-elle d'un ton bref. Il ne m'a pas chargée de lui chercher une femme. Mais je voudrais le voir remarié, à cause de Guillemette... et puis je crains toujours qu'il ne se laisse aller à faire quelque mariage dans le genre du premier. Il y a de ces coquettes si habiles!... Roberte de Brayles, par exemple, qui se compromet vraiment par trop avec lui, comme me le faisait remarquer Mme de Mothécourt.

M. d'Essil eut un fin sourire.

— Rassurez-vous, Herminie, votre fils n'est pas homme à céder devant une coquette. Cette pauvre Roberte perd son temps, et, ce qui est plus grave, sa dignité. Quelle triste cervelle que celle de cette jeune femme! Certes, moi non plus, je n'aurais jamais souhaité pareille épouse à Elie!

Mme de Ghiliac se mit à rire.

— Triste cervelle! Pas tant que cela! Sa passion pour Elie mise à part, c'était un fameux rêve de devenir marquise de Ghiliac, après avoir été réduite à vivre d'expédients!... Et, dites donc, Jacques, elle en ferait un aussi, votre petite pauvresse de là-bas, si elle devenait la femme d'Elie?

— Oui, la pauvre enfant! Ah! cela changerait Elie! Elle n'aura rien de mondain, celle-là, elle ne saura probablement même pas s'habiller...

— Oh! cela n'a aucune importance!... Elle doit vivre à la campagne!

Les yeux de M. d'Essil pétillèrent de malice, tandis qu'il répliquait avec une douceur narquoise:

— Oh! évidemment, cela n'a aucune importance!... aucune, aucune!

Et, tandis qu'il accompagnait Mme de Ghiliac jusqu'à la porte, il redit encore:

— Aucune, aucune, en vérité!

III.

La neige couvrait la cour des Hauts-Sapins, dérobant aux regards les pavés lamentablement inégaux, de même que, sur le toit du vieux castel, elle cachait le triste état des ardoises, la décrépitude des figures de pierre ornant les hautes fenêtres...

Et blanche aussi était la vallée où se blottissait le village de Saint-Savinien, blanches les sapinières escaladant les pentes abruptes, blancs encore les pâtis aujourd'hui déserts.

A travers la cour, Valderez de Noclare allait et venait. Elle transportait de la buanderie à la cuisine, le linge du dernier blanchissage. Un tablier de toile bleue entourait sa taille, qui se devinait d'une extrême élégance sous la robe mal coupée. Valderez était, en effet, grande sans excès et admirablement bien faite. Le capuchon qui entourait sa tête empêchait de voir son visage; mais dans sa besogne de ménagère, elle gardait des manières d'une grâce naturelle incomparable:

Elle s'arrêta au milieu de la cour en apercevant une petite fille qui venait d'apparaître sur le perron.

— Que veux-tu, Cécile? demanda-t-elle.

— Bertrand dit qu'il est l'heure de goûter, Valderez, fit une petite voix légèrement bégayante. Et papa se fâche parce qu'il ne trouve pas la clef du grenier aux vieux livres.

Valderez plongea la main dans la poche de sa robe.

— C'est vrai, j'ai oublié de l'accrocher à sa place! Viens la chercher, Cécile.

L'enfant descendit et s'avança à petits pas pressés. Elle prit la clef que lui tendait sa sœur, mais demeura immobile, en levant vers Valderez un visage un peu inquiet.

— Eh bien! qu'attends-tu? demanda la jeune fille d'un ton malicieux.

— Mais... Bertrand voudrait goûter!

Un éclat de rire s'échappa des lèvres de Valderez.

— Et Mlle Cécile aussi, n'est-ce pas? Allons rentre vite, je vais avoir fini dans cinq minutes.

Elle se pencha pour ramener sur les épaules de l'enfant la petite pèlerine qui glissait. Ce mouvement fit tomber son propre capuchon, mal attaché. Entre les nuages dont le ciel était parsemé, un rayon de soleil perça à ce moment; il éclaira un visage aux lignes pures, un teint d'une merveilleuse blancheur, une chevelure souple, ondulée, d'un brun doré admirable.

— Valderez, un monsieur! dit Cécile.

Son petit doigt se tendait vers la grille. Valderez tourna la tête de ce côté; elle vit un jeune homme de haute taille, qui lui était inconnu.

L'étranger, détournant son regard attaché sur Mlle de Noclare, agitait la sonnette d'une main décidée.

La jeune fille eut un mouvement pour se diriger vers le logis, afin d'y déposer son linge. Mais non, elle ne pouvait faire attendre cet étranger. Elle alla vers la grille avec son fardeau, en rajustant tant bien que mal son capuchon.

Le jeune homme se découvrit en demandant:

— Suis-je bien ici aux Hauts-Sapins, chez M. de Noclare, mademoiselle?

Valderez répondit affirmativement, tout en ouvrant un battant de la grille.

— Lui serait-il possible de me recevoir? Je viens de la part du comte d'Essil...

La physionomie un peu intimidée de Valderez s'éclaira aussitôt.

— Sans doute! M. d'Essil est un ami de notre famille. Entrez donc, monsieur.

Il la suivit à travers la cour. Ses prunelles bleues l'enveloppaient d'un regard investigateur.

— Cécile! appela Valderez.

Mais la petite fille avait disparu. Valderez se tourna vers l'étranger:

— Voulez-vous monter, monsieur? dit-elle en désignant le vieux perron dont la neige cachait l'état lamentable. Je vais me débarrasser de ce linge et je vous rejoins.

Elle s'éloigna, tandis que le jeune homme, gravissant le perron, entrait dans un large vestibule aux murs de pierre grisâtre, où, pour tout ornement, se voyaient quelques vieux trophées de chasse, trois ou quatre bancs et coffres de chêne usé...

— En vérité, tout cela sent la misère! murmura-t-il en jetant un coup d'œil autour de lui, tandis qu'il enlevait son opulente pelisse et la déposait sur un des coffres.

Valderez apparut presque aussitôt; elle

fit entrer l'étranger dans un grand salon, où demeuraient, seuls vestiges d'un passé meilleur, quelques vieux meubles assez beaux et un portrait représentant un seigneur du seizième siècle portant les insignes de la Toison d'or.

— Qui devrai-je annoncer à mon père, monsieur?

En adressant cette question, Valderez levait les yeux vers l'étranger. Et ces yeux d'un brun velouté étaient les plus beaux qui se pussent voir; ils avaient une saisissante expression de fierté et de douceur et laissaient rayonner l'âme pure et grave de Valderez.

— Le marquis de Ghiliac, mademoiselle, répondit-il en s'inclinant.

Elle eut un léger tressaillement de surprise. Dans son regard, Elie vit passer une expression d'étonnement, presque incrédule. La jeune provinciale avait évidemment entendu parler de cette célébrité et se demandait, avec stupéfaction, ce qu'un homme comme lui venait faire aux Hauts-Sapins.

Elle s'éloigna d'une allure extrêmement gracieuse. M. de Ghiliac s'approcha d'une fenêtre, et il parut suivre pendant quelques instants les jeux du soleil sur la blanche parure des sapins.

"Il est amusant, mon cousin d'Essil, avec sa photographie datant de trois ans! songea-t-il avec un léger rire moqueur. Pour quelqu'un qui ne veut pas d'une beauté, je tombe bien! Combien de nos jeunes mondaines pourraient envier l'aisance naturelle, l'élégance aristocratique de cette petite provinciale, fagotée je ne sais comme et occupée à de pénibles besognes ménagères! Avec cela, une incomparable fraîcheur morale, certainement, car ces yeux-là ne trompent pas... Une intéressante étude de caractère à faire!"

Il se détourna en entendant la porte s'ouvrir. Un homme de belle taille, maigre et distingué, les cheveux grisonnants, entrait vivement. Lui aussi avait une physionomie stupéfaite, mais visiblement ravie.

— Vraiment, monsieur! Quelle amabilité!... Par ce temps!

M. de Ghiliac expliqua le motif de sa visite en quelques phrases aimables et remit à son hôte une lettre de M. d'Essil.

Tandis que M. de Noclare lisait, Elie l'examinait. Cette physionomie mobile laissait deviner la nature de cet homme, prodigue incorrigible, âme faible et volontaire à la fois, qui avait conduit les siens à la ruine et n'avait jamais eu le courage de tenter de remonter le courant.

— Vraiment, quelle heureuse idée a eue mon ami d'Essil de se rappeler nos vieilles chroniques! s'exclama M. de Noclare. Cela nous vaut la faveur flatteuse d'une visite de vous, monsieur. Hélas! je ne suis plus Parisien! Mais je sais quelle place vous tenez... Asseyez-vous, je vous en prie! Je suis désolé de vous recevoir ainsi! Ce salon est glacial...

De fait, M. de Ghiliac regrettait d'avoir quitté sa pelisse.

— Si j'osais?... continua M. de Noclare en hésitant. Nous passerions dans la pièce familiale, le parloir, comme disent les enfants. J'aurais le plaisir de vous présenter à ma femme et de vous offrir une tasse de thé. Pendant ce temps, ma fille vous chercherait cette chronique; c'est elle qui connaît ces vieilles choses, dont je ne m'occupe guère, je l'avoue.

— Il me sera agréable d'être traité sans cérémonie, monsieur, et je serai heureux de présenter mes hommages à Mme de Noclare.

— Alors, permettez que je la prévienne.

Il s'éloigna et revint presque aussitôt en invitant son hôte à le suivre. Ils entrèrent dans une salle ornée de vieux meubles de noyer soigneusement entretenus. Quelques oiseaux gazouillaient dans une cage près de la fenêtre. Dans la grande cheminée de pierre grise, un énorme feu de bûches flambait, répandant une douce tiédeur dans la vaste pièce.

Une femme d'une quarantaine d'années, étendue sur une chaise longue, tourna vers l'étranger un visage diaphane, et lui tendit la main avec un mot gracieux murmuré d'une voix fatiguée.

M. de Noclare s'en alla à la recherche de sa fille, puis revint promptement, en homme qui ne veut pas perdre une minute d'une visite si précieuse. Il mit la conversation sur Paris, sur ses fêtes et ses plaisirs. Dans ses yeux, M. de Ghiliac pouvait lire le regret ardent que cet homme gardait de sa vie frivole d'autrefois.

Une fillette de quatorze ans, un peu pâle et fluette, de mine éveillée, apparut avec une assiette garnie de tartines beurrées. Derrière elle entra Valderez, chargée d'un plateau qui supportait les tasses et la théière.

—Ma fille aînée, que vous avez déjà vue tout à l'heure, monsieur, dit M. de Noclare. Celle-ci est Marthe, la cadette.

Valderez servit le thé. Elie, tout en causant, ne perdait pas un de ses mouvements. Nul plus que lui ne possédait le don de aisir chez autrui les moindres nuances, en paraissant tout entier cependant à la convertion même la plus absorbante.

Valderez vint lui présenter une tasse de thé. Il la prit avec un remerciement, puis, levant les yeux vers la jeune fille, il lui dit avec un sourire:

—Il ne faut pas que j'oublie, mademoiselle, la commission que ma cousine d'Essil m'a donnée pour vous.

Il lui remit un mince paquet, que Val-

derez prit en remerciant avec une grâce timide.

Elle s'en alla à la recherche de la chronique et revint bientôt avec un rouleau de parchemins jaunis. M. de Ghiliac, s'étant excusé fort courtoisement de la déranger ainsi, se mit à parcourir les vieux papiers, tout en continuant de s'entretenir avec son hôte. De temps à autre, il s'interrompait pour demander une explication à Valderez, que son père lui avait désignée comme étant au courant des chroniques du pays. Elle répondait avec clarté et une grande simplicité, bien qu'au fond elle ressentît une gêne intense devant cet étranger dont le regard semblait fouiller jusqu'au plus profond de l'âme.

— Je regrette de ne pouvoir pousser plus loin mes recherches là dedans. Je suis sûr que j'y découvrirais des choses curieuses, dit M. de Ghiliac en roulant les parchemins.

— Mais emportez-les donc, monsieur! Et ne vous gênez pas pour les garder tant qu'il vous plaira! s'écria M. de Noclare, qui était littéralement en extase devant lui.

—Mais je priverais mademoiselle?... dit Elie en se tournant vers Valderez.

Elle secoua négativement la tête.

— Je n'ai plus le temps de m'occuper de ces recherches. Emportez ces papiers sans crainte, monsieur.

Il s'inclina avec un remerciement, et, jetant un coup d'œil sur la pendule, se leva en faisant observer qu'il était temps pour lui de songer au départ, s'il ne voulait manquer l'heure du train. Il prit congé de Mme de Noclare et de Valderez, et sortit du parloir avec M. de Noclare.

— Eh bien! eh bien! qu'est-ce que cela? Valderez, ne peux-tu surveiller ces enfants? s'écria M. de Noclare.

Dans le vestibule, Cécile et un petit garçon du même âge se trouvaient près du coffre où M. de Ghiliac avait déposé sa pelisse et s'amusaient à enfouir leur visage dans la fourrure magnifique qui ornait celle-ci.

— Mais cela n'a aucune importance, monsieur! dit Elie en riant.

Valderez était déjà là. Elle prit les enfants par la main et les emmena vers une pièce voisine. Ces mots parvinrent aux oreilles d'Elie, prononcés d'un ton de douce sévérité par la jeune fille:

— Que c'est vilain d'aller toucher comme cela au vêtement de ce monsieur!

A quoi une voix enfantine répondit:

— Oh! Valderez! ça sentait si bon!

— Vous avez de nombreux enfants, je crois, monsieur? dit Elie tandis que, ayant endossé sa pelisse avec l'aide de son hôte, il se dirigeait vers la porte du vestibule.

M. de Noclare eut un profond soupir.

— Sept! Et ma femme est de si faible santé! Sans ma fille aînée, je ne sais ce que nous deviendrions. Mais, elle peut se marier un jour ou l'autre... bien qu'une fille sans dot, hélas!... Car la beauté ne suffit pas toujours...

— Non, pas toujours... Mais ne vous dérangez pas, monsieur! Je ne souffrirai pas que vous m'accompagniez plus loin.

En rentrant dans le parloir, M. de Noclare s'exclama avec enthousiasme:

—Quel être merveilleux! Quel chic! C'est un homme à tourner toutes les têtes, qu'en dites-vous, Germaine?

—Oh! pour cela, oui! répondit Mme de Noclare, que cette visite semblait avoir éveillée de sa torpeur maladive. Quelle surprise nous a faite là M. d'Essil! M. de Ghiliac est fort aimable... et fier cependant.

— Il a bien le droit de l'être! Ah! en voilà un à qui tout sourit dans la vie! murmura M. de Noclare avec un soupir d'envie.

Il se mit à marcher de long en large, les sourcils froncés. Valderez venait d'entrer et s'occupait à ranger la table où elle avait servi le thé. Son père s'arrêta tout à coup devant elle.

— Dis donc, tu aurais bien pu changer de robe! Crois-tu qu'il soit convenable de te présenter avec cette vieillerie-là? Quelle opinion a dû avoir de toi M. de Ghiliac?

— Mais, mon père, vous savez bien que je n'ai pas eu le temps! Et que peut nous faire l'opinion de cet étranger? Il a bien vu aussitôt que nous étions pauvres, ce qui n'est pas un déshonneur.

— Ah! oui, il l'a vu!... Etre obligé de recevoir un homme comme lui dans cette maison misérable, et avec ça sur le dos! fit-il en désignant sa vieille jaquette. Ses domestiques me mettraient à la porte, si je me présentais chez lui comme cela!

Il reprit sa promenade à travers la salle. Quand Valderez fut sortie, il se rapprocha de sa femme.

— Elle est extraordinaire, cette enfant-là, pour être si peu coquette! Avec une beauté comme la sienne, pourtant!...

— Oui, elle est bien belle...

Elle s'interrompit, hésita un moment et murmura:

— Avez-vous remarqué que M. de Ghiliac la regardait beaucoup?

M. de Noclare leva les épaules.

— Eh! oui, il la regardait... Mais vous n'allez pas vous imaginer qu'il va pour cela tomber amoureux de notre fille? Il manque tant de choses à notre pauvre Valderez pour plaire à un homme comme lui, mondain raffiné, grand seigneur des pieds à la tête, et si intelligent! Puis il appartient à notre plus haute aristocratie, il est fabuleusement riche... et nous ne sommes que de pauvres hobereaux ruinés, acheva M. de Noclare d'un ton âpre.

IV.

C'était jour de grand repassage aux Hauts-Sapins.

Dans l'immense cuisine, Valderez maniait diligemment le fer, tandis que Cécile et Bertrand, les deux jumeaux de sept ans, jouaient dans un coin de la pièce, près de la vieille Chrétienne, l'unique servante des Noclare, occupée à éplucher des légumes.

Un pli profond barrait le front de Valderez. Tout en travaillant, elle refaisait mentalement le compte des dépenses du dernier mois. Malgré une économie de tous les instants, ces dépenses dépassaient la somme dont disposait la jeune fille. Elle se trouvait toute désemparée en s'apercevant qu'elle avait des dettes. C'était peu de chose, mais jusqu'ici, au prix de maints prodiges, de fatigues et de privations, elle avait réussi à équilibrer le maigre budget.

En outre, depuis la visite de M. de Ghiliac, son père était plus sombre, plus acariâtre. La vue de ce privilégié de la fortune, pouvant user à son gré des plaisirs dont demeurait avide M. de Noclare, avait réveillé toutes les amertunes de cette âme faible. De plus, depuis quelques jours, il était plus nerveux, et Valderez se demandait si leur situation pécuniaire n'avait pas encore empiré.

— Le facteur est passé! Il y a une lettre pour toi, d'Alice d'Aubrilliers, dit Marthe, qui entrait dans la cuisine. Et papa a une lettre de Paris avec une enveloppe si joliment satinée! Il y a dessus une petite couronne de marquis. C'est de M. de Ghiliac, ne penses-tu pas, Valderez?

— Je n'en sais rien, petite curieuse.

Le passage d'Elie de Ghiliac avait laissé une grande impression dans l'esprit de tous; seule, Valderez n'y songeait plus dès le lendemain, car elle avait bien d'autres soucis!

Elle prit la lettre que Marthe lui tendait et qui était d'une amie habitant Besançon.

— Ah! Alice se marie! dit-elle, après avoir lu les premières lignes.

— Avec qui, Valderez?

— Un avocat de Dijon, M. Vallet, — un jeune homme d'excellente famille, me dit-elle.

— Mais il n'est pas noble!

Valderez eut un mouvement d'épaules.

— Qu'est-ce que cela, si les qualités principales se trouvent réunies?

— Alors, tu ne regarderais pas à épouser un roturier?

— Non, pourvu qu'il fût de même éducation que moi, et de mentalité semblable. Il faut rechercher le principal, ma petite

Marthe, et ne pas trop s'entêter aux considérations secondaires... Mais il est peu probable que des filles pauvres comme nous aient à s'inquiéter de ce sujet-là, ajouta-t-elle avec un sourire.

— Bah! pourquoi pas? dit Marthe en exécutant une pirouette.

Elle se trouva en face de Chrétienne, qui pelait ses légumes.

— Dis, Chrétienne, que nous trouverons bien à nous marier?

La vieille femme leva vers Marthe un visage sévère et morose, sillonné de rides.

— Faudra voir... Et puis, tu seras aussi bien ici, plutôt que de t'attacher la chaîne aux bras. C'est comme Valderez, il vaut mieux pour elle qu'elle reste aux Hauts-Sapins. Le mariage, c'est la misère... Oui, ma fille, je te le dis, fit-elle d'un ton grave, en étendant la main vers Valderez.

—Souvent, oui... Mais enfin, Chrétienne, chacun doit suivre sa voie! répondit Valderez.

— Bien sûr! Tu dis des choses impossibles, Chrétienne! s'écria Marthe. Nous nous marierons et nous serons très heureuses. Crois-tu que notre Valderez n'est pas assez belle pour être épousée par un prince?

Chrétienne leva vers Valderez ses yeux ternis par l'âge.

— Ma fille, si jamais un homme t'épousait pour ta beauté seulement, je te plaindrais. Car la beauté s'en va, et alors vient l'abandon. Tu mérites mieux que cela, Valderez, parce que ton âme est plus belle encore que ton visage.

Ces paroles étaient extraordinaires dans la bouche de la vieille servante, généralement taciturne. Valderez et Marthe la regardaient avec surprise.

Reprenant son couteau, elle se remit à l'épluchage de ses légumes.

Valderez, ayant parcouru la lettre de son amie, se remit à l'ouvrage Tout à coup la porte s'ouvrit, livrant passage à M. de Noclare, très émotionné..

— Viens vite, Valderez, j'ai à te parler, dit-il d'une voix étranglée.

— Qu'y a-t-il? s'écria-t-elle, déjà anxieuse.

Sans répondre, il l'entraîna vers le parloir. Elle eut une exclamation d'inquiétude en apercevant sa mère à demi évanouie sur sa chaise longue.

— Oh! ce n'est rien du tout!... c'est la joie! dit M. de Noclare. Un événement si inattendu, si incroyable, si... si...

— Quoi donc? demanda Valderez, tout en mettant un flacon de sels sous les narines de sa mère.

— Une demande en mariage pour toi! Devine qui?

— Une demande en mariage!... Je ne vois pas qui... nous ne connaissons personne...

— Ah! tu ne connais pas le marquis de Ghiliac? dit M. de Noclare d'une voix qui sonna comme une fanfare.

— Le marquis de Ghiliac!

La jeune fille regarda son père d'un air incrédule.

— Voulez-vous dire, mon père, que... ce soit lui?

— Oui, c'est lui!... lui qui demande ta main, Valderez!

Il lui saisit les mains entre les siennes, qui tremblaient d'émotion. Valderez murmura:

— Mais, père... je ne comprends pas...

— Tu ne comprends pas? N'ai-je pas été assez clair? Faut-il te répéter que le marquis de Ghiliac demande la main de Valderez de Noclare?

— Mon enfant... je suis heureuse! Un tel mariage! dit Mme de Noclare

Valderez, très pâle, appuya sa main tremblante au dossier d'une chaise. Il n'y avait pas trace, sur son visage, de la joie dont témoignait la physionomie de ses parents. C'était plutôt de l'effroi qui se mêlait à sa stupéfaction.

— Comment M. de Ghiliac peut-il désirer épouser une personne aperçue pendant une heure? dit-elle d'une voix qui tremblait légèrement. Il ne me connaît pas....

M. de Noclare éclata de rire.

— Es-tu neuve dans la vie, ma pauvre Valderez! La moitié des mariages se font ainsi. D'ailleurs M. de Ghiliac est de ceux qui jugent les gens d'un coup d'œil... Et puis, petite naïve, ne sais-tu pas que tu es assez belle pour produire le fameux coup de foudre? Cependant, ta surprise est compréhensible, car, malgré tout, il était impossible de rêver pareille chose! Un homme célèbre comme lui, et si recherché, et si riche! Avec cela, il est l'unique héritier de son grand-oncle, le duc de Versanges, dont le titre lui fera également retour...

Un geste de Valderez l'interrompit.

— Ces considérations sont secondaires, mon père. Je vois autre chose dans le mariage..

— Oui, oui, nous savons que tu fais la sérieuse, la désintéressée. Eh bien! lis la

lettre de M. de Ghiliac, tu verras les raisons dont il appuie sa demande.

Valderez parcourut rapidement la missive dans laquelle M. de Ghiliac sollicitait sa main en termes élégants et froids, déclarant qu'il espérait trouver en Mlle de Noclare, l'épouse sérieuse cherchée par lui, et une mère disposée à aimer la petite fille qu'il avait eue de son premier mariage.

"Mlle votre fille n'aurait pas à craindre de voir beaucoup changer ses habitudes en devenant marquise de Ghiliac, ajoutait-il. Je n'aurais aucunement l'intention de l'astreindre à la vie mondaine. Elle vivrait avec ma fille au château d'Arnelles, où son existence serait aussi calme qu'aux Hauts-Sapins. Avant toute chose, je recherche une personne raisonnable et bonne, — et telle m'a paru Mlle de Noclare".

Ce qui avait échappé au père et à la mère, fous d'orgueil et de joie, se précisa dans l'esprit de la jeune fille: elle saisit, sous les phrases correctes, la froideur absolue, — probablement aussi profonde que l'était sa propre indifférence à l'égard d'Elie de Ghiliac. En admettant que celui-ci eût ressenti le coup de foudre, il n'avait pas su le montrer, en dépit de son habileté littéraire.

De cette demande en mariage, il se dégageait ceci: le marquis de Ghiliac cherchait une mère pour sa fille, il pensait la trouver en cette jeune fille pauvre, accoutumée au soin des enfants. Par M. d'Essil, il avait eu les renseignements nécessaires, et, ne songeant qu'à un mariage de raison, ne s'attardait pas en phrases inutiles à l'égard de cette petite provinciale, à laquelle il faisait l'honneur d'offrir son nom, un des plus glorieux de l'armorial français

Valderez comprit aussitôt tout cela, un peu confusément, car elle était inexpérimentée, et elle n'avait jamais eu le loisir de réfléchir sur la question du mariage, considéré par elle comme à peu près inaccessible.

Elle tendit à son père l'élégante missive dont le parfum l'impressionnait désagréablement.

— Eh bien! qu'en dis-tu? N'est-il pas sérieux? Il ne veut pas d'une mondaine, tu vois... ce qui n'empêchera pas qu'une fois mariée, tu l'amèneras à faire ce qui te plaira. Ce ne serait pas la peine d'avoir une position comme celle-là pour n'en pas profiter!

— Vraiment, vous me connaissez bien peu, mon père! La perspective de cette vie calme et de ce devoir à remplir près d'une enfant sans mère m'attirerait au contraire, si... si ce n'était "lui".

— Comment, si ce n'était lui? s'exclama M. de Noclare, avec un air stupéfait.

— Oui, car il ne me plaît pas, et je ne crois pas pouvoir ressentir de sympathie à son égard.

M. de Noclare, un moment abasourdi, eut un mordant éclat de rire.

— En vérité, Valderez, as-tu quelque chose de dérangé là? dit-il en se frappant le front. Une pareille demande ne se discute même pas. On l'accepte comme une de ces chances dont on n'aurait jamais osé avoir l'idée. Ah! il ne te plaît pas, cet homme qui n'aurait qu'à choisir parmi les plus nobles et les plus opulentes! Combien de femmes, portant les plus grands noms d'Europe, exulteraient de bonheur si cette demande leur était adressée! Tu ne l'as donc pas regardé, l'autre jour, pour venir nous dire cette insanité: "Il ne me plaît pas!"

Comme beaucoup de natures faibles, M. de Noclare était violent à l'égard de ceux sur qui il exerçait une autorité. Valderez voyait poindre l'orage. Néanmoins, elle continua courageusement:

— J'ai voulu dire, mon père, que sa vue suffit à me persuader que rien — goûts, habitudes, éducation — n'est commun entre nous. Il est, avez-vous dit, extrêmement mondain; on le devine aussitôt, rien qu'à sa tenue, raffiné en toutes choses, jusqu'à l'excès peut-être... Et ce pli railleur des lèvres que vous avez sans doute remarqué...

— Allons, je vois que tu sais observer et juger ton prochain! interrompit M. de Noclare avec une irritation sarcastique. Mais ce sont des enfantillages! Parlons sérieusement, Valderez.

— Je suis absolument sérieuse, mon père. Je vous avoue, en toute franchise, que M. de Ghiliac m'inspire une sorte d'effroi et que je ne crois pas possible de devenir sa femme.

Elle prononçait ces derniers mots d'une voix tremblante, car elle savait quelle fureur elle allait déchaîner. Mais elle savait aussi que, loyalement, elle devait les dire.

— Valderez! gémit Mme de Noclare.

M. de Noclare posa sur l'épaule de sa fille une main si dure que Valderez chancela.

— Ecoute, dit-il d'une voix sifflante, je vais te dire les conséquences d'un refus de ce genre. J'avais engagé les quelques fonds qui nous restaient dans des opérations financières paraissant annoncer des chances sérieuses. Ces jours derniers, j'ai appris que cette affaire périclitait. Si j'en retire le quart, je devrai m'estimer satisfait. Alors, ce sera la misère, comprends-tu, Valderez? la misère noire. Les Hauts-Sapins seront vendus pour un morceau de pain et nous irons mendier sur les routes.

Valderez, écrasée par cette révélation, demeurait sans parole. Il poursuivit:

— Si tu épouses M. de Ghiliac, tout change, car il ne laissera pas dans le besoin les parents de sa femme.

— Non, non, pas cela! je travaillerai, je ferai n'importe quoi... mais ne me demandez pas cela! dit-elle d'une voix étranglée.

— Je serais curieux de savoir comment tu parviendrais à nourrir tes frères et sœurs, ainsi que ta mère et moi! riposta M. de Noclare. Ne nous débite pas de telles sottises, je te prie.

Valderez baissa la tête. C'était vrai, ce qu'elle pouvait ne parviendrait pas à combler la centième partie du gouffre ouvert par l'imprévoyance paternelle.

— Ce mariage est donc pour nous la planche de salut. Il nous donnera la sécutité, et il fera de toi une des plus grandes dames de France.

—Oh! moi! murmura Valderez d'un ton brisé.

Elle rencontra le regard de sa mère, suppliant et pathétique. Mme de Noclare

était une âme faible unie à un corps fatigué; jamais elle n'avait eu d'autre volonté que celle de son mari, jamais elle n'avait su diriger ses enfants, et c'était l'aînée, admirablement douée, qui assumait les responsabilités de l'éducation de ses frères et sœurs. Pour sa mère, Valderez avait une affection inconsciemment protectrice, elle s'ingéniait à lui enlever les moindres soucis. Aussi comprit-elle la signification de ce regard.

—Le voulez-vous donc aussi? murmura-t-elle en se penchant vers Mme de Noclare.

—Si je le veux! Mais ce sera le repos pour nous tous, mon enfant! Te savoir si bien mariée!... Il n'y a pas à hésiter, voyons, Valderez!

—Si, je dois réfléchir, dit la jeune fille en se redressant et en se tournant vers son père. D'ailleurs, ne faut-il pas avoir des informations près de M. d'Essil? Nous ne savons rien de M. de Ghiliac... rien, pas même s'il a quelques sentiments religieux, et si sa femme pourrait voir ses convictions respectées.

M. de Noclare eut un geste impatient.

—Eh! te figures-tu qu'il soit un sectaire? Il est catholique, comme tous les Ghiliac; quant à être pratiquant, c'est chose peu probable. Mais il ne faut pas trop demander et faire la petite exagérée. Du reste, je vais écrire à M. d'Essil. En attendant sa réponse, tu réfléchiras. Mais n'oublie pas qu'il s'agit pour nous de la misère ou de la sécurité, selon le parti que tu prendras.



V.

Oh! non, elle ne devait pas l'oublier, pauvre Valderez! Toute la nuit se passa pour elle à tourner et à retourner dans son esprit la pénible alternative: ou la misère pour tous — ou le mariage avec cet étranger.

Pourquoi donc cette dernière solution lui inspirait-elle une telle crainte? Elle ne savait pas le définir clairement. Nature rare et charmante, très mûrie sur certains points par les responsabilités qui lui incombaient, et par son existence sévère, elle avait conservé sur d'autres l'exquise simplicité, la fraîcheur d'impressions d'une enfant. L'extrême sérieux de son caractère la préservait en outre de toute tendance romanesque, et de tous désirs de luxe et de vanité. Aussi, à cette première visite de M. de Ghiliac, avait-elle été moins frappée de l'extérieur séduisant de cet étranger, qu'impressionnée par ce qu'il y avait en cette physionomie, dans ce regard et ce sourire, d'énigmatique et d'inquiétant. Puis, ainsi qu'elle l'avait dit à son père, elle l'avait deviné entièrement différent d'elle-même, la pauvre petite Valderez, habituée à la pauvreté, ne connaissant rien des raffinements de la coquetterie. Etait-il possible qu'elle devînt l'épouse de ce grand seigneur? L'incompatibilité ne serait-elle pas trop forte entre eux?

Telle fut la question qu'elle adressa le lendemain matin au vieux curé de Saint-Savinien, lorsqu'elle se rendit à l'église pour lui demander conseil.

—Voilà, ma pauvre petite, une alternative bien grave, dit le prêtre. Quant à ce point-là, il me semble que vous ne devez pas trop vous en inquiéter, puisqu'il vous prévient que vous n'aurez pas une existence mondaine. C'est donc qu'il souhaite avant tout une épouse sérieuse, ce qui est à son honneur et doit vous inspirer confiance.

—Mais puis-je, loyalement, accepter sa demande, lorsque je n'ai pour lui que de l'indifférence — même plus que cela, une sorte de défiance?

—Ceci est plus grave. Pourquoi cette défiance, mon enfant?

—Je ne sais trop, monsieur le curé... Son regard a une expression qui attire et trouble à la fois. Puis, sous ses façons aimables, il est froid et hautain... et je crains qu'il ne soit très sceptique. Enfin, monsieur le curé, je ne le connais pas, et c'est cet inconnu qui me fait peur.

—M. d'Essil ne pourrait-il vous donner des renseignements?

—Mon père va lui écrire, et il nous dira ce qu'il sait, certainement. La question religieuse me tourmente aussi. J'imagine que M. de Ghiliac est un incroyant.

—Ma pauvre petite, s'il ne s'agissait que de vous, je dirais: Refusez, puisque l'idée de cette union vous inspire tant de crainte. Mais il y a les vôtres... On vous demande un sacrifice. Vous êtes assez forte pour le faire, Valderez. Mais il s'agit de savoir si vous en avez le droit. Le mariage est un sacrement avec lequel on ne doit pas jouer. Vous ne pouvez accepter la demande de M. de Ghiliac que si vous êtes résolue non seulement à remplir tous vos devoirs envers lui, mais encore à faire tous vos efforts pour l'aimer, ce qui est un précepte divin. Si vous ne vous en croyez pas capable, alors dites non, quoi qu'il doive vous en coûter.

Elle serra l'une contre l'autre ses mains tremblantes.

—Je ne sais pas! murmura-t-elle. Si au moins, j'avais pu le connaître un peu plus! Il est certain que le ton de sa lettre est sérieux... mais lui, l'est-il?

Des larmes glissaient sur ses joues. Le bon curé la regardait, très ému. Le noble étranger qui demandait Valderez pour épouse saurait-il comprendre et apprécier cette âme délicieuse, ce cœur aimant dont il aurait toute la première fraîcheur? Hélas! le curé se sentait envahi par le doute à ce sujet. Aussi, combien aurait-il voulu lui dire de répondre par un refus! Mais il savait qu'en cas de refus M. de Noclare ne pardonnerait jamais à sa fille, et que l'existence de celle-ci deviendrait intolérable. Alors, si le sacrifice pouvait être fait sans attenter aux droits de la conscience, ne fallait-il pas l'accomplir quand même?

C'est ce qu'il expliqua à Valderez, en ajoutant que l'incroyance présumée de M. de Ghiliac ne serait pas, dans ce cas particulier, un obstacle absolu, pourvu que la liberté religieuse de sa femme et l'éducation de leurs futurs enfants se trouvassent garanties.

—Ce sera tellement dur pour moi! dit-elle avec un soupir. Il doit être si bon d'avoir les mêmes croyances, les mêmes célestes espoirs! Et il faudra quitter mes pauvres petits! dit-elle d une voix étouffée. Que feront-ils sans leur Valderez? ... Mais non, je dis une sottise, personne n'est indispensable.

—Vous êtes tout au moins très utile, ma chère enfant; mais ils sont tous d'âge à aller en pension, et Marthe est capable de vous remplacer. Et puis, vous n'avez pas le choix! conclut-il avec un soupir.

Dieu seul connut ce que souffrit en ces trois jours Valderez. Combien de fois

envia-t-elle le sort d'Alice d'Aubrilliers, dont la lettre laissait voir à chaque ligne un tranquille bonheur, basé sur une sérieuse affection mutuelle!

Et, comme un incessant aiguillon, il lui fallait entendre son père répéter: "Heureuse Valderez, tu peux dire que tu as eu les fées pour marraines!"; sa mère murmurer d'un ton extasié: "Ma future petite marquise!"; Marthe s'écrier cent fois le jour: "Oh! comment peux-tu hésiter? Moi, j'aurais dit oui tout de suite, tout de suite!"

La réponse de M. d'Essil arriva. Il disait tout ce qu'il savait sur Elie, ses doutes, ses inquiétudes, et aussi ses soupçons de qualités plus sérieuses que ne le faisaient penser les apparences.

M. de Noclare ne lut pas cette lettre à sa fille. Il passa sous silence ce qui était défavorable et s'étendit longuement sur le reste, insistant sur ce fait que la conduite de M. de Ghiliac ne laissait pas prise à la critique, et que, tout indifférent qu'il fût, il tenait à avoir une épouse très bonne chrétienne.

—Eh! tu t'occuperas à le convertir, ajouta M. de Noclare. C'est déjà très bien de sa part de tenir à la religion pour sa femme. Cela doit t'encourager, je suppose?

Valderez, d'un geste inconscient, froissa ses mains l'une contre l'autre.

—Cela m'est dur, mon père! Je vous assure qu'il faut vraiment que nous soyons dans cette situation pour accepter un mariage dans ces conditions.

M. de Noclare bondit.

—Mais tu es folle à lier! Il n'y a pas à discuter avec toi, du moment où tu as de semblables raisonnements. Je vais écrire à l'instant à M. de Ghiliac. C'est oui, n'est-ce pas?

Une dernière hésitation angoissa l'âme de Valderez. Elle murmura intérieurement: "Mon Dieu! s'il faut faire ce sacrifice, je le ferai, pour eux, et avec la volonté de remplir tout mon devoir envers "lui". Alors, d'une voix ferme, elle répondit:

—Ce sera oui, mon père.

VI

M. de Ghiliac arriva quelques jours plus tard aux Hauts-Sapins. Valderez, très pâle, les traits tirés par l'insomnie et les douloureuses incertitudes de ces derniers jours, se tenait assise dans le parloir, près de sa mère. M. de Ghiliac en entrant salua Mme de Noclare, s'inclina devant Valderez en prononçant une phrase de remerciements des mieux tournées, puis prenant la petite main un peu frémissante, il l'effleura de ses lèvres et y passa la bague de fiançailles.

La loquacité de M. de Noclare et l'extrême aisance du marquis vinrent en aide à Valderez, dont la gorge serrée avait peine à laisser échapper quelques paroles. M. de Ghiliac conta avec verve un petit incident de son voyage, qui mettait en relief un trait particulier du caractère comtois. De temps à autre, il s'adressait à Valderez. Elle lui répondait en quelques mots, singulièrement gênée devant ce causeur étincelant, qu'elle devinait si facilement railleur, intimidée aussi par ces yeux énigmatiques dont elle rencontrait souvent le regard.

—Valderez, voici justement un rayon de soleil; tu devrais montrer à M. de Ghiliac le coup d'œil qu'on découvre de la terrasse, dit tout à coup M. de Noclare.

—Si cela vous intéresse, monsieur?...

—Mais certainement, mademoiselle! répondit-il en se levant aussitôt.

Valderez le précéda vers le jardin. Dans l'allée principale, ils marchèrent l'un près de l'autre. Valderez, en proie à cette insurmontable timidité, ne trouvait pas un mot à dire à ce fiancé si correct, si froidement courtois. Mais Elie de Ghiliac n'était pas homme à se laisser embarrasser. Il se mit à questionner Valderez sur les coutumes du pays, et la jeune fille lui répondit avec simplicité, dévoilant ainsi une intelligence très fine, beaucoup plus cultivée que ne l'avait pensé M. de Ghiliac, car il dit tout à coup, d'un ton où passait un peu de surprise:

—Je croyais que vous n'aviez jamais quitté ce coin de province, mademoiselle? Cependant, vous paraissez fort instruite...

—J'ai été élevée jusqu'à seize ans chez les Bénédictines de Saint-Jean, où les études sont poussées très fortement. Ici, dans mes moments de loisir, je travaillais encore... Mais il ne faudrait pas penser trouver en moi l'instruction moderne, si variée, ajouta-t-elle avec un sourire.

—Oh! je n'y tiens pas, je vous assure! dit-il. On bourre nos jeunes filles de connaissances de toutes sortes, mais, bien souvent, que leur en reste-t-il?

Ils atteignaient la terrasse. Lentement, ils gravirent les marches. La neige gelée craquait sous leurs pas. Elie contempla la vallée toute blanche, les sapinières couvertes de leur parure immaculée, les pentes rocheuses entre lesquelles se creusaient de profonds abîmes. Cette vue était d'une beauté austère, sous le pâle rayon de soleil qui jetait sur la neige de grandes taches étincelantes, et, des branches de pins abondamment poudrées, faisait jaillir des lueurs argentées.

—Ce pays est magnifique, mais d'aspect sévère, dit M. de Ghiliac. L'existence doit être assez triste pour vous, ici?

—Je n'ai jamais eu le temps de m'en apercevoir. D'ailleurs, j'aime mon pays, et la campagne, même en hiver, a pour moi un très grand charme.

—Arnelles vous plaira, en ce cas. Ce château est situé dans la plus jolie partie de l'Anjou; les environs en sont charmants. Vous pourrez y avoir quelques relations agréables. Les distractions mondaines vous font-elles envie?

Elle répondit spontanément:

—Oh! pas du tout! Je n'ai jamais désiré qu'une vie tranquille et occupée utilement.

Elie enveloppa d'un coup d'œil le visage aux lignes admirables, éclairé par la douce lueur du soleil hivernal qui mettait des reflets d'or foncé sur la magnifique chevelure. Dans les yeux bruns, l'inimitable observateur pouvait lire une sincérité absolue.

—Vous avez raison, mademoiselle, et je ne puis qu'approuver d'aussi sages paroles. Je vois que Guillemette sera en bonnes mains—ce qui lui a bien manqué jusqu'ici, paraît-il.

Paraît-il! Ce mot sembla singulier à Valderez. Elle dit timidement.

—L'enfant m'accueillera-t-elle bien? Quel est son caractère?

—Je vous avoue que je n'en sais rien! Je ne la connais pour ainsi dire pas, je ne peux donc vous renseigner à ce sujet... Mais j'ai entendu dire, par ma mère, qu'elle est un peu morose, par suite de sa santé délicate.

—Ainsi, vous ne la voyez jamais? dit-elle en levant les yeux vers le visage fier qui lui faisait face.

—Si, je l'aperçois quelquefois, lorsque je suis à Arnelles. Mais je ne m'en occupe pas; c'était jusqu'ici l'affaire de ma mère, ce sera maitenant la vôtre.

Le ton péremptoire et froid glaça la pauvre Valderez stupéfaite et effrayée devant cette indifférence paternelle. M. de Ghiliac s'aperçut de l'effet produit par ses paroles, mais il ne daigna pas les atténuer.

Ils quittèrent la terrasse. M. de Noclare et Marthe arrivaient au-devant des fiancés. Ensemble, ils revinrent au castel, dont M. de Ghiliac examina en artiste la vieille architecture. A l'entrée du salon, Valderez s'esquiva. Chrétienne souffrait aujourd'hui de ses rhumatismes; il fallait l'aider à confectionner le dîner, plus compliqué pour la circonstance.

Tandis que la jeune fille entourait sa taille d'un large tablier, Chrétienne dit d'un ton sentencieux:

—Tu as tort d'épouser ce beau Parisien, ma fille. Il n'est pas fait pour toi, vois-tu.

—Qu'en sais-tu, ma bonne? répliqua Valderez en essayant de sourire.

—Ce n'est pas difficile à voir. C'est sûr qu'il a une figure et des manières à tourner bien des cervelles, mais tu n'es pas de celles-là: il te faut quelque chose de plus sérieux. Il a beau être marquis et avoir des millions à ne savoir qu'en faire, ce n'est pas cela qui te donnera le bonheur... Et ce n'est pas cela non plus...

Elle désignait la bague qui étincelait au doigt de Valderez...

—... Ce n'est pas ton genre, ma pauvre, et j'ai bien peur que vous ne vous entendiez pas tous deux!

—Quel oiseau de mauvais augure tu fais là, ma pauvre Chrétienne! Espérons que tes fâcheuses prédictions ne se réaliseront pas.

Chrétienne hocha la tête. Elle avait l'esprit morose, "toujours tourné du mauvais côté", disait M. de Noclare, et le moindre événement était pour elle prétexte à prédiction sombre.

Mais, en la circonstance, Valderez n'était pas loin de penser que la vieille

femme voyait juste. Elle sentait, sous les courtois dehors d'homme du monde dont ne se départait pas M. de Ghiliac, une froideur déconcertante.

Pendant le dîner, il causa avec M. de Noclare, de courses, de théâtre, de sports, tous sujets chers à son futur beau-père et ignorés de sa fiancée. D'ailleurs, Valderez n'aurait pu soutenir une conversation suivie, car elle était obligée de surveiller la servante supplémentaire prise pour la circonstance. Deux ou trois fois, malgré le froncement de sourcils de son père, elle dut se lever pour suppléer elle-même à un manquement du service: mais elle le faisait avec une grâce si simple et si digne qu'elle restait, là encore, infiniment aristocratique et charmante.

M. de Ghiliac ne semblait s'apercevoir de rien. En véritable grand seigneur, qui sait s'adapter à toutes les situations, il était aussi à l'aise dans ce milieu appauvri que chez lui, entouré d'une domesticité attentive.

Il se retira presque aussitôt après le dîner, pour prendre le train du soir. Auparavant, il avait décidé que le mariage serait célébré six semaines plus tard.

—Si tôt! avait murmuré involontairement Valderez.

Elle rougit sous le regard de surprise ironique qui se posait sur elle.

—Je serai fort occupé ensuite, c'est pourquoi je désirerais que notre mariage eût lieu le plus tôt possible, dit M. de Ghiliac. Cependant, si vous trouvez cette date trop rapprochée, nous la reculerons.

Mais déjà Valderez s'était ressaisie, elle songeait qu'il valait mieux que l'événement inévitable ne traînât pas. Et la date demeura fixée comme le désirait M. de Ghiliac.

Ce singulier fiancé ne donna plus ensuite signe de vie que par l'envoi d'une quotidienne corbeille de fleurs—une merveille qui faisait jeter des cris d'admiration à Mme de Noclare et à Marthe, tandis que Chrétienne hochait la tête en murmurant:

—En voilà de l'argent dépensé pour rien! Ferait-il pas mieux de venir voir sa promise, ce monsieur?

Valderez, à part elle, se disait qu'elle préférait qu'il en fût ainsi. Au moins, en ces derniers jours de sa vie de jeune fille, elle pouvait réfléchir en paix sur l'avenir tout proche,—l'avenir angoissant qui la mettrait sous l'autorité de cet étranger.

La corbeille arriva. Valderez, indifférente, regarda ses parents déployer les soieries, les fourrures, les dentelles, sortir de leurs écrins les deux parures, l'une de diamants, l'autre d'émeraudes...

—Tout cela est sans prix! dit Mme de Noclare d'une voix étouffée par l'admiration. Voyez ce manteau de fourrure!. Et ce point d'Alençon!

—Eh! il peut payer cela à sa femme, et bien d'autres choses encore! répliqua M. de Noclare d'un ton où la satisfaction orgueilleuse se mêlait à l'envie. Te doutes-tu, Valderez, quelle fortune représente cette corbeille?.. Tu ne regardes même pas! En voilà une fiancée! Qu'as-tu à rêvasser avec cet air sérieux?

—Je me demande pourquoi M. de Ghiliac m'envoie toutes ces choses, puisque je dois vivre à la campagne.

—Ah! tu t'imagines cela? Eh bien! je ne le crois plus maintenant. Tout ceci signifie qur ton fiancé te destine une existence plus brillante que tu ne le penses.

—Je ne le souhaite pas! dit-elle avec une sorte d'effroi.

—Bah! il faudrait voir, si tu en goutais, petite sauvage! Tu ne te doutes pas de l'effet que tu produirais... Sapristi! Quel goût dans tout cela! Ah! il s'y connait en élégance, celui-là! Et voyez donc comme il a chosi ce qui convenait le mieux au genre de beauté de sa fiancée! Ces émeraudes font un effet incomparable dans ta chevelure, Valderez.

Et il posait sur le front de sa fille le délicieux petit diadème.

—Oui, tu es faite pour porter de telles parures, ma chérie! s'écria Mme de Noclare avec enthousiasme.

Valderez retira le diadème, le rangea dans son écrin, et s'en alla au grenier retirer le linge du dernier blanchissage.

Combien elle eût donné joyeusement tout cela en échange d'un peu d'affection, d'une sympathie réciproque!

Un court billet à son adresse accompagnait l'envoi de la corbeille. Cette missive était un chef-d'œuvre d'élégance, de délicate courtoisie et de froide convenance. M. de Ghiliac, il fallait le reconnaître à sa louange, ne cherchait pas à feindre des sentiments qu'il n'éprouvait pas.

Valderez devait lui répondre. Elle avait d'ordinaire un style facile, mais, cette fois, la tâche lui semblait au-dessus de ses forces. Pour ce fiancé inconnu d'elle, son cœur restait muet, et son esprit se refusait à trouver quelques phrases suffisamment correctes.

Elle y gagna une migraine, et ce fut M. de Noclare qui dut répondre à son futur gendre en l'informant de l'indisposition de la jeune fille.

Très correct toujours, M. de Ghiliac envoya une dépêche pour demander des nouvelles, et fit de même les jours suivants, jusqu'au moment où M. de Noclare lui télégrapahia: "Valderez entièrement remise."

La jeune fille entendait chanter sur tous les tons les louanges de son fiancé. Il est vrai que les Noclare ne pouvaient avoir à son égard qu'une très vive reconnaissance. Délicatement, il offrait à son futur beau-père une rente dont le chiffre inespéré transportait M. de Noclare. En même temps que la corbeille, de superbes cadeaux étaient arrivés pour Mme de Noclare et pour Marthe. Certes, il était généreux. Mais c'était sans doute une qualité de race, bien facilitée par une immense fortune, et qui pouvait être compatible avec une entière sécheresse de cœur.

—Mon Dieu! faites que je puisse m'attacher à lui! priait Valderez. Faites qu'il soit pour moi un époux bon et sérieux.

Et, elle le revoyait alors, causant avec son père de sujets frivoles, ou bien sur la terrasse, révélant à sa fiancée son indifférence paternelle. Quelle nature avait-il? C'était, pour Valderez, le mystère profond et redoutable.

(*A suivre au prochain numéro*)

Recettes

Gigot de mouton à la Génoise.—Ayez un bon gigot de mouton mortifié; levez-en la peau sans la détacher du manche; lardez toute la chair avec du céleri à moitié cuit dans une braise ou du bouillon, des cornichons coupés en gros lardons, quelques branches d'estragon blanchi, du lard, le tout assaisonné sans exagération, et quelques filets d'anchois. Replacez la peau par-dessus le plus habilement possible; arrêtez-la avec de la ficelle, de crainte qu'elle ne se retire en cuissant; faites rôtir le gigot à la broche comme à l'ordinaire. Servez avec une sauce dans laquelle vous mettez un brin d'échalote.

Oeufs pochés aux endives.—Vous faites d'abord pocher six œufs à l'eau bouillante aiguisée d'un filet de vinaigre, selon la méthode habituelle vous égouttez et parez, c'est-à-dire que vous supprimez les peaux et bavures, conservez au chaud dans une casserole d'eau chaude salée. Antérieurement à la cuisson des œufs, parez et lavez 1½ livre d'endives, les effeuiller et les mettre dans une sauteuse avec 2 onces de beurre, une pincée de sel et de sucre et 1 tasse d'eau. Faire partir en plein feu et laisser cuire, la casserole couverte, pendant six minutes. Pour servir, placez les endives dans un plat rond en les tassant régulièrement, dresser les œufs pochés dessus en les disposant en couronne et napper le tout de bonne sauce blanche.

(*a suivre page 58*)

LES CHOSES FEMININES

La Cuisine Familiale

Macarons aux noix.—Battre quatre blancs d'œufs très fermes, y ajouter ensuite une livre de sucre en poudre, une livre de noix dont on enlève la coquille et que l'on pile fines, les ajouter aux œufs avec le sucre. Etendre sur de l'hostie.

Purée de haricots verts.—Epluchez, lavez et faites cuire à grande eau salée et bouillante 1 kilogramme de haricots verts gouttez-les, rafraîchissez-les bien et passez-les au tamis fin. Faites chauffer dans une sauteuse et ajoutez hors du feu 80 grammes de beurre frais. Assaisonnez de sel et de poivre et ajoutez pour lier le tout cinq à six cuillérées de purée de pommes de terre un peu épaisse.

Sauce au citron.—Cette sauce se compose du jus d'un citron, une cuillérée de farine, 15 grammes de beurre, un verre à bordeaux de xérés, autant d'eau et quatre jaunes d'œufs. On fait revenir d'abord la farine dans le beurre, puis on mouille de xérés et d'eau, et après avoir fait fondre le sucre on ajoute les œufs et le jus de citron mettant le tout à cuire, en tournant toujours pour faire épaissir sans laisser bouillir.

Côtelettes de mouton sautées.—Faites cuire vos côtelettes à la poêle, dans le beurre. La cuisson terminée, dressez-les sur un plat. Dégraissez la sauce, ajoutez-y quelques cuillérées de bouillon, fines herbes; salez, poivrez. Laissez mijoter quelques instants, versez la sauce sur les côtelettes, après additionnez d'un filet de vinaigre.

Potage suisse.—Prenez égale quantité de gruyère râpé et de farine, mélangez avec un œuf entier par personne, délayez le tout dans quantité suffisante de lait ou de bouillon pour votre potage. Salez et poivrez. Faites chauffer sur le feu doux en tournant toujours la cuiller de bois et au premier bouillon versez et servez.

Croquettes de haricots. — Ecrasez bien des haricots très cuits; faites-en des croquettes roulées dans la farine et passez à la friture dans laquelle vous aurez fait roussir un oignon pour lui donner plus de saveur.

Haricots verts au lard.—Les haricots verts, cuits à l'eau bouillante, sont, au moment de les servir, égouttés, puis jetés dans une poêle où l'on a fait fondre quelques morceaux de lard gras. On sale, on poivre et l'on met en garniture du persil et de l'ail hachés très finement. Ces haricots, d'une préparation rapide et peu coûteuse, donnent un plat excellent.

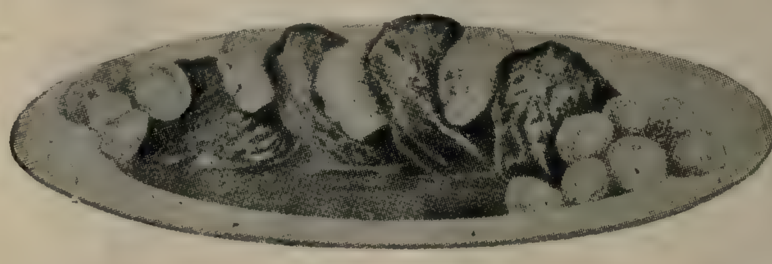
Canard à l'Italienne.—Faites cuire un canard avec un quart de litre de vin blanc, autant de bouillon, sel et gros poivre. Mettez dans une casserole deux cuillerées à bouche d'huile, persil, champignons, ciboules, une gousse d'ail, le tout haché. Passez sur le feu; mettez-y une pincée de farine; mouillez avec la cuisson du canard, en la dégraissant et passant au tamis. Faites réduire en sauce courte: dégraissez encore au moment de servir le canard.

Carpe en fricassée.—Vous coupez votre carpe par tronçons et la mettez dans une casserole avec un morceau de beurre, persil, ciboule, champignons, le tout haché, ajoutez une pincée de farine, passez sur le feu, mouillez avec un tiers de litre de vin blanc et, lorsque votre poisson est cuit, faites une liaison de jaunes d'œufs avant de servir.

Pain de veau.—Hachez ensemble un kilo de veau et 400 grammes de graisse de porc, avec un gros morceau de mie de pain trempée dans du lait, deux œufs entiers et deux jaunes, sel, poivre et muscade râpée. Mélangez le tout et donnez la forme d'un pain allongé, que vous mettez au four en le parsement de beurre. Servez ensuite avec une sauce relevée ou avec une sauce blanche, corsée du jus de la cuisson, de câpres ou de cornichons.

Charlotte Niçoise.—Faites une marmelade vanillée, de six pommes reinettes, en l'aromatisant d'une ou deux cuillerées de rhum. Préparez, en même temps, une bonne crême à la vanille, que vous mettez dans un plat assez profond, versez dessus votre marmelade et laissez refroidir. Au moment de servir, saupoudrez de sucre tamisé, arosez de rhum et mettez-y le feu comme à un plum-pudding flambé.

Macaroni aux oignons frits.—Coupez en petits morceaux du macaroni cuit à l'eau; mélangez-y de la mie de pain trempée dans du lait; salez, poivrez et ajoutez des oignons coupés en filets minces que vous avez fait d'avance légèrement revenir dans le beurre. Laissez cuire 10 minutes.



Cotelettes de Veau

... Mon Carnet de Vol ...

Par Maurice Billard

Depuis 4 ans, je devrais être dans le "royaume des taupes" pourtant il n'en est rien et je suis toujours à l'effectif des vivants! Pourquoi. Je me le demande encore!...

Je me permets de signaler que le récit qui va suivre a été écrit le lendemain même de l'accident dont il est question.

12 mai 1918. Rencontre Nocturne.

Jusqu'à ce jour, j'avoue n'avoir jamais cru (à tort comme va le prouver le récit suivant) à la possibilité d'une rencontre, soit la nuit soit le jour entre deux appareils.

Il y a bien eu jusqu'à maintenant des cas isolés (3 ou 4) de rencontre de jour entre avions conduits par des pilotes distraits ou maladroits; mais il est tellement invraisemblable de penser que deux choses aussi minuscules se déplaçant dans une immensité aussi vaste, puissent entrer en collision, que même à la réflexion on a peine à y croire.

Souvent à la popote, nous avons eu de longues dissertations sur ce sujet; les uns admettaient qu'au sol, —au départ ou au retour,— des accrochages pouvaient se produire entre jeunes pilotes ou bien entre pilotes n'observant pas la discipline de piste; mais pour la rencontre en l'air, tout le monde semblait incrédule, et moi comme les autres je pensais qu'un pilote devait être fameusement maladroit s'il ne voyait pas devant lui, et n'était pas capable d'éviter tout autre appareil, si près du sien soit-il.

De toutes ces théories, je suis revenu aujourd'hui (heureusement d'ailleurs, car il eut été très naturel que j'y sois resté hier soir...) et je crois désormais à la rencontre aussi bien la nuit que le jour!

Depuis les premiers accidents de ce genre, qui remontent je crois, à 1915, on avait tout naturellement pris les mesures qui s'imposaient: discipline de piste très rigoureuse et observation stricte de différentes consignes ayant trait à l'atterrissage ou au décollage.

Pour nous, c'est-à-dire pour le vol de nuit; quand (comme dans les deux premières années de la guerre par exemple) après avoir été arrosés copieusement par "Fritz" et avoir eu nos hangars et nos avions criblés de ferraille, on comprit qu'il fallait —sous peine d'être dans l'impossibilité absolue de travailler jamais— éteindre nos lumières sur nos terrains et masquer le plus possible tout point de repère, on adopta la tactique suivante: pour le décollage, qui s'effectuait généralement en 20 ou 30 minutes, on laisserait notre rampe (groupe de 8 ou 10 phares éclairant la piste) allumée. Pour le retour, en arrivant au-dessus du terrain, l'avion enverrait au sol, par télégraphie morse, au moyen de son phare, un "indicatif", c'est-à-dire une lettre qui lui aurait été primitivement assignée; l'électricien préposé à l'éclairage devait alors, quand la piste était libre, répondre de la même façon en disposant sur un panneau électrique couché sur le sol, le même signal. Ensuite on donnait la lumière pour la piste. L'avion qui pendant ce temps (10 ou 15 secondes) tournoyait en attendant la réponse, en voyant son indicatif au sol savait que la rampe s'allumait pour lui et qu'il pouvait rentrer sans aucune crainte de collision.

Cette discipline qui tout en étant très simple, était aussi indispensable, n'était pas toujours observée par certains pilotes (sous-officiers pour la plupart) qui pour gagner quelques minutes se souciaient peu d'attendre que la piste fut libre, et dès qu'ils avaient donné leur indicatif, atterrissaient sans attendre la réponse et souvent n'évitaient l'accident que par miracle.

Je vais essayer de retracer ce matin, alors que les faits sont encore très précis à ma mémoire l'accident qui a bien failli nous coûter la vie cette nuit et qui montrera ce qu'amène parfois l'inattention de certains pilotes.

De L... est en mission pour 24 heures à Paris. Il fait un temps superbe et Couve (le camarade remplaçant de L... en son absence) faisant sa liste des départs vient me demander si je volerai ce soir 11 mai; de L... étant absent, il me conseille de rester tranquille, d'autant plus, paraît-il, que différents observateurs sous-officiers, manquent de pilote, étant ainsi voués à l'inaction forcée. Mais, comme dans 10 sorties je doublerai le cap de mon 100ème, ne voulant par perdre cette occasion, bien que de L.. n'y soit pas (jusqu'à cette date, je m'étais toujours juré après chaque sortie avec un pilote autre que de L...que c'était la dernière fois que je volais sans lui. j'espère que cette fois, c'est bien fini!) je demandai quels étaient les pilotes disponibles. Il me cita deux ou trois noms en me recommandant un jeune sous-officier arrivé récemment à l'escadrille.

—"C'est L.... tu sais? il vient du C. R. P. (Canp Retranché de Paris) il a déjà volé de nuit, mais n'a pu traverser les lignes jusqu'à présent, chaque fois qu'il devait partir, il a eu quelque chose; hier encore il était avec J.... et au-dessus d'Epernay son hélice a sauté. Comme tu vois, il serait bon que tu lui passes un peu de ta veine!

—Soit! on va voir si sa "guigne" va continuer même avec moi!

—Alors je peux lui dire qu'il volera avec toi ce soir?

—Je vais le voir et lui apprendre moi-même, d'autant plus que je ne le connais pas très bien".

—Mon Camarade partit d'un éclat de rire, en me lançant cette phrase: "Il n'y a rien d'étonnant à cela! Tu es si souvent au terrain!" De la part de l'ami Couve cette petite "pointe" n'était certes pas lancée méchamment, cependant je dois reconnaître qu'elle était justement méritée, car en dehors des heures de vol, on me voyait assez rarement aux hangars et par conséquent je connaissais à peine le personnel sous-officier de l'escadrille avec lequel d'ailleurs, je n'avais que très peu de rapports.

Je vis mon futur compagnon quelques instants plus tard, et après avoir pris nos dispositions, nous nous quittâmes, espérant bien ce soir-là faire de la bonne besogne.

A 9 heures, nous décollions par un crépuscule superbe. Au départ tout alla parfaitement, à 900 mètres, nous apercevions bien dans la direction de Reims quelques nuages, mais espérions malgré cela pouvoir arriver au but. La première demi-heure fut calme, nous causions tranquillement. Epernay, que nous survolons a toutes ses lumières éteintes (Fritz est venu "sonner" cette noble cité, il y a deux jours, et de nombreux dégats ont été le résultat de cette visite en raison de l'éclairage fantastique que cette ville s'offrait, sans considération aucune de la proximité du "front" et de la possibilité d'être bombardée un jour ou l'autre —C'est une leçon pénible, évidemment, mais qui, si elle porte ses fruits et on pourrait le croire à voir l'obscurité qui régnait ce soir, sera certes très utile.)

Nous voici sur la forêt de la Montagne-de-Reims. Tout va bien, pourtant... au fur et à mesure que nous nous approchons des lignes, la brume elle aussi, semble se rapprocher et venir à notre rencontre. Reims que l'on apercevait encore il y a quelques minutes seulement, a complètement disparu...

Nous ne sommes qu'à 1,800 mètres et le ciel au-dessus de nous est très clair, la voie lactée s'aperçoit très distinctement.

Nous continuons cependant jusqu'à 4 ou 5 kilomètres au Sud de Reims, là, perplexe depuis quelques instants, je me décide à appeler mon pilote.

—Vous voyez la "crasse"?

—Oui mon Lieutenant.

—A combien pensez-vous qu'elle est?

—Nous sommes à 1,800...? vers 14 à 1500 probablement, n'est-ce pas votre avis?

—Si, c'est à peu près à cette altitude que je pensais, aussi je crois que ce serait de la folie de vouloir s'obstiner, ce soir?...

—Croyez-vous mon Lieutenant?

—Certes oui, car réfléchissez: passer au-dessous, nous serons à 1,200 et cette mer de nuages faisant écran derrière nous, pensez à la cible facile que nous offrirons à la D. C. A. Boche. (Défense contreavions) Aller au-dessus? c'est-à-dire continuer à notre altitude actuelle, ce serait de la stupidité, car comment voulez-vous voir à travers ce "coton". Autant dire alors que nous ne sortons que pour jeter nos bombes au hasard. C'est une dépense inutile. Qu'en pensez-vous?

—Oui mon Lieutenant, c'est juste, mais...

—Mais, cela vous ennuie de "louper" encore un bombardement, hein?

—Voyez-vous je suis à l'escadrille depuis trois semaines et je n'ai aucune sortie jusqu'à présent...

—Que voulez-vous? Vous n'y pouvez rien, d'ailleurs vous savez je connais votre impatience, je suis passé par là. N'oubliez pas non plus que c'est ce soir que je devais faire mon 90ème... et vous devinez si je souhaite arriver à la centaine le plus tôt possible? Seulement, malgré toute bonne volonté rien à faire ce soir; résignons-nous puisque nous ne pouvons faire autrement. D'ailleurs tenez, regardez là-bas."—Et du doigt je lui montrai deux avions, tous feux allumés (lampes rouge et verte) se dirigeant vers le Sud. "Ils font comme nous, et c'est plus sage, croyez-moi".

Naturellement, il fit demi-tour à contre cœur, mais c'eût été ridicule de vouloir continuer dans de telles conditions.

Nous apercevions bientôt sept ou huit appareils qui rentraient eux aussi, chassés par la brume qui s'étendait de plus en plus, couvrant en quelques instants presque toute la région au nord d'Epernay.

Personnellement je n'étais pas plus réjoui que cela, car être pour ainsi dire au but et se voir forcé de retourner à cause de cette brume malencontreuse, c'était terriblement ennuyeux, mais qu'y faire?

Pendant le retour nous continuâmes à deviser tranquillement.

Parvenus sur le terrain à l'annonce de notre indicatif, l'électricien de la piste répondit immédiatement et la rampe s'illumina presque au même instant.

Nous étions encore à 150 mètres à peine et comme les manœuvres d'atterrissage étaient commencées, je restais assis sur mon siège arrière, attendant le moment de descendre.

Voyons... je ne vois plus clair?... Si!... Ah! non!... Tiens, mais qu'est-ce donc?... ce n'est pas possible!... ce serait affreux!... est-ce donc fini?... En quelques secondes, toute ma vie me revient à l'esprit avec des détails d'une précision remarquable, à la vue d'un autre appareil dont les feux de bord sont allumés, et qui se trouve à *quelques mètres* du nôtre!... Je ne fis pas un mouvement, certain que j'étais du dénouement fatal, qui allait suivre infailliblement. Notre appareil était derrière l'autre, mais tellement près que notre "carlingue" touchait presque la queue de cet avion, qui elle-même rasait notre plan droit. La situation était des plus critiques. L'autre pilote ne semblait pas du tout se douter de notre présence et continuait droit devant lui,

(*à suivre page 62*)

LIVRES ET REVUES

Par Louis Claude

L'ANTI-FEMINISTE par M. Eugène Corriveau, est, comme son titre l'indique, le procès, au cours d'une comédie fort gracieuse, des femmes féministes, et qui se termine par le triomphe de la femme qui n'aspire pas aux fonctions publiques. Cet acte dénote de l'esprit et de jolies qualités de style. Le dialogue y est alerte et l'action bien conduite. Nul doute qu'à la scène, il serait marqué d'un succès.

"MENAS'SEN" est une légende sherbrookoise racontée par M. Oscar Masse d'une manière fort agréable et très pittoresque. C'est l'histoire du "Rocher au Pin solitaire" dont l'épisode est placé aux temps anciens de la colonie, et où nous voyons défiler les personnages si chers dont la pensée est évoquée avec émotion par tous ceux qui aiment à se souvenir du passé. Des mœurs indiennes y sont exposées avec justesse et vérité, et le caractère de tous les personnages a été étudié et observé à travers les documents de l'histoire, avec une scrupuleuse exactitude. En outre l'histoire est captivante, et d'une lecture attachante. Nous souhaitons que cette œuvre soit beaucoup lue, puisqu'elle apporte avec elle des souvenirs touchants, des évocations pleines de charme, et qu'elle est une légende des vieux temps.

"DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE DES MUSICIENS" par les Religieuses de Sainte Anne de Lachine est un travail vraiment remarquable, et qui dénote d'une patience dans les recherches, de même que d'un loyal souci de rendre à chaque artiste la part de mérite qui lui revient dans l'œuvre mondiale de la musique. Car si les auteurs et artistes canadiens jouissent dans cette œuvre d'une attention toute spéciale, les artistes étrangers y figurent avec tous leurs titres. C'est un bouquin plein de renseignements utiles, et bon à consulter par tous ceux qui veulent savoir tous les détails biographiques concernant leurs artistes de prédilection. Malheureusement il s'y est glissé des oublis...

"CAUSERIE SUR L'HYGIENE" par le Docteur Hector Palardy est un ouvrage de grand mérite que nous avait d'ailleurs fait déjà pressentir le premier livre du même auteur sur un sujet plus spécial traité également de main de maitre. Le livre est préfacié par le Docteur Ernest Gendreau, directeur des Etudes à la Faculté de Médecine de l'Université de Montréal, dont le savoir est des plus remarquables et qui fait autorité dans tous les sujets médicaux qu'il veut traiter. Son nom au bas de la préface consacrant l'œuvre du Dr. Palardy vaut à notre sens tous les éloges, et nous ne saurions rien ajouter à une telle consécration. Le Docteur Palardy fait partie du bureau provincial d'hygiène, et il nous fait plaisir de constater qu'un homme d'une telle compétence est commis à la protection de la santé publique

Nous engageons vivement nos-, lecteurs à se procurer cette œuvre d'hygiène d'une lecture facile et d'une science fort assimilable.

PAU, FAYOLLES, FOCH, par l'Abbé Elie Auclair est la réunion en volume de trois remarquables articles publiés dans la *Revue Canadienne* lors de la visite au Canada de ces trois illustres personnages de la France héroïque. L'auteur a fixé nos souvenirs en des pages de narration fidèle, accompagnée de réflexions fort justes et d'appréciations on ne peut plus sympathiques, je pourrais dire "françaises", sur le rôle admirable joué dans le monde par notre ancienne mère-patrie. Ces articles révèlent que le parfait Canadien qu'est l'Abbé Auclair, est fier d'honorer de grands Français.

Ce petit livre est fort intéressant, et il contribuera à faire mieux connaître et davantage admirer trois héros de la France.

PAULETTE SE MARIE quel joli titre, n'est-ce pas, à placer dans une collection de romans pour jeunes filles? En ce mois fleuri, où il semble que le soleil veuille nous faire oublier ses trop longues absences des dernières semaines, beaucoup de mains délicates se tendront vers la devanture des libraires pour atteindre le roman d'Alexis Noël, *Paulette se marie*, au délicieux symbole. Beaucoup de jeunes fronts se pencheront sur ces pages émouvantes, où l'auteur a mis le meilleur de lui-même.

A NOS ABONNES

Nous serons reconnaissants à ceux de nos abonnés qui ont jusqu'ici négligé de règler leur prix d'abonnement de vouloir bien se mettre en règle avec notre administration, dans le plus bref délai, afin d'empêcher des demandes réitérées de notre part, demandes qui nous sont pénibles mais auxquelles nous ne pouvons nous soustraire, tenus que nous sommes de rencontrer de lourdes et périodiques échéances.

LA DIRECTION.



Je l'ai enlevée mon ami, seulement c'est la voisine qui est malade.

(*suite de la page 60*)

voulant atterrir au plus vite, sans aucun doute. Mon pilote qui n'avait pas bronché, cru sortir de cette impasse en obliquant brusquement à droite. Trois ou quatre secondes se passèrent et nous n'avions pas encore eu le temps de nous parler, que de nouveau, l'avion était devant nous, mais si près cette fois, qu'en me penchant j'aurais pu le toucher!... Et cela à 150 mètres, en pleine nuit! Curieusement, j'assistais à cette chevauchée dont l'issue se rapprochait de plus en plus. Nous allions légèrement plus vite et si rien d'immédiat n'arrivait, nous allions dans quelques secondes à peine, aller butter de nos deux roues avant sur le plan supérieur de l'autre!

Mon pilote de nouveau, manœuvra d'une façon absolument remarquable, et comprenant qu'il ne pouvait sauver la situation et notre peau à tous deux, que par un coup d'audace, cabra instantanément notre appareil, qui d'un saut brusque, passa sur l'autre en même temps qu'un choc effroyable ébranlait le nôtre.

Cette scène avait duré au maximum 12 à 15 secondes.—Mon pilote se retourna légèrement:" Mon Lieutenant, savez-vous si nous avons encore nos roues arrières?" Je me penche et regarde, essayant de distinguer si notre train d'atterrissage est encore entier...

—"Je le pense, mais ne peux pas bien voir, les bombes m'empêchent.

—Tant pis, nous allons atterrir au petit bonheur!

L'atterrissage s'effectue normalement! Nous roulons, je saisis alors L... (le pilote) par les épaules et le remercie, le félicite, bref j'étais littéralement fou de joie! Les premières effusions passées, nous revenons tranquillement, en roulant jusqu'à nos hangars où les mécaniciens, absolument atterrés, nous regardent sans pouvoir articuler une parole, tellement le spectacle que nous venons de leur offrir—bien involontairement, je l'avoue—les a impressionnés. En me retournant j'aperçois dans un coin de la piste un incendie: c'est l'avion (un caproni) que nous avons heurté et qui, tombé d'environ 100 mètres a pris feu au sol. Des trois passagers deux sont grièvement blessés—on parle d'une jambe cassée.

Ma bonne étoile m'avait sauvé la vie une fois de plus.

Maurice Billard:

LA PETITE POSTE

CONDITIONS:—1o 5 sous du mot. 2o Chaque annonce devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. 3o. Les annonces doivent nous être adressées avant le 15 du mois qui précède la publication de la REVUE.

Afin de réprimer tout abus qui pourrait s'insinuer dans la Petite Poste, la direction de la Revue Moderne se réserve le droit de refuser les annonces ou de les modifier suivant le cas. Les changements seront faits de façon à respecter le sens absolu de l'annonce. L'argent sera retourné avec les annonces refusées, moins les frais de poste.

Les personnes qui annoncent dans la Petite Poste et qui désirent recevoir les réponses "Poste Restante" doivent signer leur annonce d'un "nom", car les lettres qui leur seront adressées, en réponse, ne leur seront pas remises, si elles ne portent comme adresse que des initiales ou un pseudonyme. Ainsi le veulent les règlements postaux.

NOTE.—Des lettres sont venues au Bureau de "La Revue Moderne", adressées aux personnes suivantes, à qui nous les ferons parvenir, si elles veulent nous faire tenir une enveloppe adressée.

Mr Gaston
Melle Marcelle Meyer
" Paula Joyale
" Lucette Champagne
" Susane Gérardy
" Georgette Deschamps
" Iseult Murphy
" Minerve
" Rubis
" Pierre Lermite

GENTILS correspondants désirés par Mlles Marcelle et Elaine Roger. Granby, Qué.

ECOSSAIS, 30 ans, demande correspondantes françaises ou anglaises, de 24 à 30 ans, de bonne moralité et religieuses, portant des jupes longues et demeurant à Montréal. David Brown, Station B, Nontréal.

PETIT cœur incompris, désire correspondant isolé. A. Menthe, St-Hilaire, Co. Rouville, Qué.

JEUNE HOMME de profession désire correspondre avec jeune fille, Montréalaise, blonde, instruite, affectueuse, sérieuse et distinguée. Albert Lejeune, poste restante, Station H., Montréal.

THERESE d'ERLENNES, poste restante, Québec. Cultivée musicienne, sérieuse, vingtaine, cherche son compagnon.

JE cherche correspondants, trente ans ou plus, parfaite éducation et... pas menteurs. Où en trouverai-je? Alice Joly, poste restante, Ottawa.

JE VOUDRAIS savoir... Miss Thycque, St-Hilaire, Rouville, Qué.

FRANCO-AMERICAINE, désire correspondantes cultivées et sentimentales 30 ans ou plus pour discuter sur sujets divers, former bonne amitié. Lise Américaine, bureau de la REVUE MODERNE, Montréal.

JEUNE sténographe orpheline, distinguée, cultivée, pas laide, seule, désire connaître bon garçon instruit, distingué, qui ne désire nullement se marier. Rose Desprès, poste restante, bureau Central, Montréal.

JEUNE FILLE désire correspondant. Germaine Laliberté. Poste Restante, Shawinigan Falls.

Froideur

Par TOMAHAWK

> Il est des âmes pareilles à des lampes d'or merveilleusement claires et brillantes, mais on a jeté sur elles un triple voile: le monde perçoit à peine un rayonnement affaibli". —
> —"Les Lampes voilées"—
> Marcel Tinayre.

Assise un peu à l'écart, j'observais la conversation des deux amies. L'une, aux yeux profonds et sérieux, dont le fin et doux sourire, bien féminin, contrastait étrangement avec l'énergie de la physionomie. L'autre, du ciel plein ses yeux bleus, de toute ses lèvres gourmandes souriait à la vie qui, évidemment, la gâtait. Et j'entendis qu'elle disait à sa sérieuse compagne, conclusion, sans doute, de la conversation qui m'avait intriguée:

—Vous me blâmez parce que vous ne pouvez pas me comprendre. Votre froide sagesse ne peut admettre l'exubérance et l'impressionnabilité de ma nature. Ah! comme j'admire votre beau calme! Rien ne vous émeut, rien ne vous étonne. Vous passez, impassible et distante, au milieu de ce qui nous attire, nous enchante, ou nous blesse, nous, les impulsives, les trop sensibles, qu'un chaud rayon fascine et éblouit, que le moindre vent froid glace, qu'un rien bouleverse. Oui, je le répète, j'admire et j'envie votre froideur de marbre!

—Ah! ma froideur! Elle est un peu question de discipline. Ne l'enviez pas!

Elles s'éloignaient. Mais l'éclair à la fois nuancé de mélancolie et de virilité qui avait brillé au fond des yeux sérieux, et la subtile ironie du sourire qui soulignait la réponse me laissèrent perplexe: la blonde interlocutrice, comme tant d'autres en l'occurence, avait dû juger trop vite et faire fausse route.

Avez-vous, comme moi, été souvent frappés de la facilité avec laquelle nous nous trompons aux apparences? Nous avons vite fait de décider de l'état d'âme des autres. Chez telle personne mal jugée sur un pauvre petit indice, nous découvririons peut-être de très délicates qualités de cœur si nous y regardions de plus près. Pour ma part, je ne suis jamais plus intriguée que lorsque j'entends une de ces remarques; et lorsqu'il m'est donné de me trouver en présence de cette énigme: une femme dite froide ou insensible, tout de suite ma curiosité d'observatrice est piquée, et il me vient un grand désir de connaître ce qui se cache sous ces dehors.

D'abord, une femme, une vraie femme, est toujours un être de cœur et de sensibilité. Ce premier jalon posé, comment ensuite faire concorder cette disposition morale naturelle avec un extérieur de glace? Et que peut bien cacher cette apparence? Une âme parfaitement maîtresse de son enveloppe, peut-être. S'il nous était possible de soulever le voile mystérieux qui la dérobe, peut-être entendrions-nous la chanson exquise d'une sensibilité vibrante.

Sans doute il n'est pas donné à tous de posséder un grand cœur dont la chaleur rayonne généreusement; sans doute, une sensibilité extrême, ce don précieux et torturant des âmes d'artiste, n'est le partage que de quelques privilégiés. Ce sont les choyés de la Providence.

Il y a aussi des natures tendres, discrètes, timides, qui renferment jalousement leurs plus chères pensées au fond de leur cœur, comme un parfum précieux qu'on craint d'évaporer. A celles-là, il faut, pour s'épanouir, une atmosphère de confiance et d'affection, et seuls ceux qui sont élus dans leur intimité connaîtront la douceur de ces natures toutes en nuances délicates. Le monde les ignorera.

"Lampes voilées dont s'illuminent des âmes closes "et qui ne se révèlent extérieurement que par des "lueurs de veilleuses."

D'autres, pour avoir malheureusement grandi dans un milieu où les belles qualités expansives de leur nature n'ont pas rencontré la sympathie nécessaire à leur développement, incomprises, ou méprisées, se sont repliées sur elles-mêmes; et déjà grandes blessées de la vie, ont, un peu par mépris rendu, un peu par sauvagerie, vécu sur une défensive instinctive qui, avec le temps, est devenue une espèce de discipline morale. De là cette réserve excessive, ce repliement devant le regard des autres, cette aversion pour toute émotion montrée où nous croyons parfois voir de la froideur. Ces natures concentrées ont, au contraire, une intense vie intérieure, mais le dehors reste calme. Leur sensibilité, d'autant plus intimidée qu'elle est plus vive, se manifeste souvent d'autant moins qu'elle est plus touchée. Elles se complaisent à caresser en elles de folles choses, des espérances meurtries, des rêves blessés, tout palpitants d'ardeur de vivre, mais le monde ne doit pas les connaître. Parfois, un mot échappé à leur silence jaloux, un regard où paraissent dormir plus loin des choses différentes que dénonce une sorte de mélancolie, nous donnent la clef du mystère. Plaignons les pauvres sensitives qui, apeurées devant les blessures qui viendraient ajouter à leur souffrance, cachent leur cœur et en répriment les beaux élans, quelquefois jusqu'à l'étouffer.

Qui sait encore si la plus terrible froideur n'est pas autre chose que de la confiance, de l'espérance et de l'amour, trahis, déçus, méconnus, retranchés derrière ce rempart décevant, pour souffrir complètement, à l'abri des yeux curieux ou moqueurs qui ne l'imagineront pas là, une douleur ravageuse et profonde! Combien de volcans parmi les plus beaux sont recouverts de glace!

De peur d'être injustes, ne jugeons pas trop vite.

Petite Poste

(suite de la page 63)

JEUNE DEMOISELLE désire correspondants distingués, instruits, et de bonne position. Ghislaine Verneuil, Poste Restante, Sherbrooke, Que.

UN MONSIEUR, de "la prairie", bon et loyal, désire correspondantes de bonne éducation, gentilles, campagnardes préférées. Bon accueil et réponse assurée. But sérieux. Riant Wallon, Boite 35, Station N., Montréal.

JEUNE FILLE désire correspondre avec Messieurs du monde entier. D. Choquette, 192 Cuvillier, Montréal.



LA REVUE MODERNE



"La joyeuse promenade," tableau de G. B. O'Neil.

15 Aout 1922

Prix: 25 Sous

Études Graphologiques



CONDITIONS—Trois ou quatre pages d'écriture courante, à l'encre, sur papier non rayé; pas de copie; cinquante sous par mandat-poste. Si on désire conserver le manuscrit, inclure une enveloppe adressée et affranchie.

Pour les études particulières, envoyées directement, $1.00.

MIRABELLE. — Un peu étourdie, imaginative remplie d'illusions sur la vie, elle-même, les autres, parce qu'elle n'observe pas et ne réfléchit pas assez. Elle est délicate, sensible, sentimentale et portée à se prendre pour une héroïne de roman. Animée, gaie, elle voit tout en rose. Elle est aimante et capable de se dévouer quoiqu'elle manque un peu d'initiative. La volonté est toute en résistance et l'obstination en est le trait distinctif. L'humeur est capricieuse, l'activité également. Elle est sincère, toute simple avec très peu de vanité. Elle est un peu timide. Un peu de susceptibilité. Dépensière. Pas d'ordre, pas très pratique encore, mais cela peut venir en s'y essayant avec persévérance.

TOTO. — Je la crois un peu étourdie, elle réfléchit peu et ne s'arrête pas au côté sérieux des choses. Quoiqu'active et ardente au travail, elle n'a ni soin, ni ordre et pas beaucoup de constance. L'humeur est très inégale. Elle est bonne, dévouée, affectueuse et sans aucune vanité. Un rien l'attriste et elle est portée à s'exagérer les difficultés. La volonté est suffisante: elle sait prendre une résolution, elle est assez ferme; elle contredit facilement, et elle aime à parler; elle est vive, un peu entêtée. Elle est très jeune encore; elle peut devenir plus sérieuse et cultiver les qualités pratiques qui lui manquent.

A. G. L. D. — Positif et d'esprit pratique, mais un peu irréfléchi, facilement emballé, rempli d'illusions sur ceux qu'il aime et de préjugés sur ceux qui lui déplaisent. Ce manque de jugement est dû à l'imagination vive, active et peu contrôlée par la réflexion. Il a une jolie nature bienveillante, bonne, délicate et affectueuse. Il a peu d'égoïsme et le dévouement se développera et grandira avec les occasions de l'exercer. Il est bon mais pas doux: vif, prompt, brusque, tenant mordicus à ses idées qu'il discute un peu âprement. Il a beaucoup de volonté tant d'initiative et de résolution que de résistance. Actif, courageux, ambitieux. Il est droit et sincère. Vanité un peu susceptible. Assez d'assurance et de satisfaction de soi. Humeur généralement aimable, mais il est maussade quelquefois.

TOURANGELLE. — Petite âme frileuse, sensible, très délicate qui se replie sur elle-même pour offrir moins de surface aux coups de la vie. L'esprit est clair, sensé, réfléchi; elle a de l'intuition et du jugement. Très réservée, elle essaie de cacher sa sensibilité, elle a aussi un peu de fierté susceptible.

C'est une énergique et malgré tout, une optimiste, qui remplace un rêve déçu par un nouveau rêve; elle est active, courageuse et ardente. La volonté est un peu trop variable; si elle sait prendre une résolution et y tenir, il lui arrive d'être indécise; il lui arrive aussi d'être trop impulsive et ses décisions sans réflexions préalables sont souvent déplorables. Assez pratique, elle aime les choses bien faites et à leur place. Droite, bonne, dévouée, d'une tendresse contenue qui voudrait se donner et s'exprimer mais qui n'ose pas toujours. Elle a assez de souplesse et de finesse pour être habile et exercer beaucoup d'influence sans qu'il y paraisse. Elle est charmante et un peu mystérieuse car elle se livre peu.

REVEUSE DE TREIZE ANS. — L'écriture et le caractère sont peu formés et subiront encore bien des modifications. C'est une enfant sensée, énergique, d'humeur variable qui est orgueilleuse et timide. Elle supporte très mal la critique et les reproches, elle en fait tout de même son profit, car elle est droite et sensée. Elle est résolue, ferme, autoritaire et singulièrement tenace. L'égoïsme nuit à la générosité, mais elle pourra apprendre à se dévouer. Qu'elle surveille la jalousie qui couve, et qu'elle la détruise maintenant, elle le peut.

Bien élevée et bien dirigée, elle sera quelqu'un: quand on est, comme elle, intelligente, droite, bonne et forte, on peut devenir une femme remarquable. Pour le moment, c'est une fillette un peu difficile.

DIS, M'AIMES-TU. — Nature de sensitive, délicate, nerveuse, inégale, aimante et sentimentale. Elle est bonne et faible, influencée par tout et par tous, peu capable d'une ligne de conduite précise et persévérante. Elle n'est pas égoïste et cependant je ne lui vois pas de dévouement: elle manque d'initiative, de résolution, et peut-être aussi ne voit-elle pas encore la nécessité de s'occuper des autres. C'est une enfant, dont la nature molle, capricieuse, gâtée par la tendresse maternelle probablement, a reçu, beaucoup reçu, et n'a pas appris qu'il faut donner à son tour et être reconnaissante de ce qu'on reçoit. — Ce n'est pas vingt-cinq sous mais cinquante par étude qui est exigé par la Revue.

PROGRESSISTE. — Il est intelligent, réfléchi, observateur, raisonneur et sensé. Il a peu de culture et c'est dommage. C'est un impressionnable délicat, sensible, qui se domine et se maitrise. Est-ce un énergique? Oui et non: il manque d'initiative, souvent d'assurance et de décision, mais il est armé pour la résistance inlassable. L'obstination chez lui est continuelle, tient au fond même de sa nature. Bon, très délicat d'esprit et de cœur, il est droit, fier, réservé, consciencieux. Pas de vanité et une simplicité qui ne se dément jamais et qui tient à sa sincérité et à sa modestie. L'activité est égale et un peu routinière. Il a l'humeur inégale, il lui arrive d'être brusque, raide et sa réserve décourage les familiarités et on doit le traiter de sauvage. Il ne l'est pas, il aime avoir des amis, il a besoin d'affection, mais il est craintif et un peu défiant. Loyal, honnête, sincère, il est sans indulgence pour ceux qui rusent et qui mentent. Il a des idées personnelles, arrêtées et quand il se sent en confiance, il aime à les exprimer avec un certain détachement qui exclut les discussions vives qu'il n'aime pas.

HUGUETTE. — J'ai une étrange impression d'avoir étudié cette écriture tout dernièrement. Est-ce une épreuve? Elle est jeunette, imaginative, avec un jugement peu formé, de grands enthousiasmes et une sentimentalité qui cherche le romanesque, l'aime et en rêve. C'est une petite personne bien satisfaite d'elle-même et qui désire que tout le monde le soit, aussi reçoit-elle très mal les critiques. Elle est susceptible et un peu vaniteuse. La volonté est précise, résolue, très ferme et très égale. Elle a souvent des tristesses dans lesquelles elle se complait, mais elle est trop énergique et trop active pour ne pas en sorrit facilement à la première diversion. Cette jeune rêveuse deviendra sûrement, avec le temps, une femme positive, pratique et qui dédaignera ses beaux rêves d'aujourd'hui, car le fond de sa nature est tout le contraire de l'idéaliste.

MEMAINE. — Cette bonne grosse écriture ronde est bien l'expression d'une petite nature toute bonté et bienveillance. Elle a la naïveté et l'insouciance de l'enfant; elle est un peu nonchalante, et sinon indifférente, du moins très placide et tranquille. Affectueuse, sans aucune sentimentalité. Aucune espèce de vanité et pas d'égoïsme. La volonté est un peu molle et manque de résolution et d'initiative. Quelques signes d'une obstination douce qui lui permet un peu de résistance et pas mal d'endurance. Elle est gaie, optimiste, courageuse à sa façon: elle croit toujours que tout ira bien. L'esprit pratique va se développer en l'exerçant et elle fera bien de cultiver l'ordre qui est médiocre.

CHARLES M. — C'est un tempérament nerveux et ardent: il est délicat, sensible, très tendre, d'humeur inégale et parfois difficile.

La volonté est très forte: il est résolu, ferme, opiniâtre, indépendant et autoritaire. Il est prompt, et il a de fréquents emportements. Très économe et pratique. Facilement attristé, porté à certaines exagérations à cause de son impressionnabilité, il est cependant d'une énergie qui éloigne tout danger de découragement, mais il est porté au mécontentement et au pessimisme. Loyal et franc. Bon, d'esprit clair, il a un bon jugement quand il juge dans le calme. Caractère plutôt irritable et difficile.

GERTRUDE. — Impressionnable et nerveuse, elle est délicate, sensible, d'humeur variable et souvent désagréable. Beaucoup d'orgueil mais pas de vanité. L'activité est nerveuse, ardente et pas persévérante. La volonté, entêtée, raide, brusque et obstinée, paraît plus énergique qu'elle ne l'est en réalité. Toujours simple et naturelle. Elle manque de sens pratique quoiqu'elle soit très positive, et elle n'a pas d'ordre. Malgré des dehors raides, une réserve timide qui suggère de la froideur, elle a un cœur capable d'affections tendres et un grand besoin de sympathie. — J'omets l'illisible initiale qui suivait le nom de Gertrude, car je ne la déchiffre pas, mais celle-ci est l'amie de Charles M., et sa lettre était écrite sur du papier bleu.

SUZANNE. — Nature idéaliste, délicate, sentimentale et tendre. L'esprit est sérieux, réfléchi et sensé, mais l'imagination est vive, porte à certaines exagérations et Suzanne ferait bien de s'en défier.

L'orgueil est susceptible et pour un rien Suzanne est froissée et fâchée mais sans le dire. Cependant, étant bonne, sensible, généreuse et fine, elle pardonne et oublie facilement.

Active, courageuse, remplie de bonne volonté et du désir de bien faire, elle sait se donner et se dévouer avec constance. La volonté est modérée, assez égale, très impulsive, tenace en bien des cas. En somme elle est très vivante et énergique. Malgré l'imagination et le goût de la fantaisie, elle parait brisée à la règle, à une routine uniforme, elle peut en souffrir mais elle n'en dévie pas. Pieuse avec une petite pointe d'exaltation quelquefois. Besoin d'affection, de sympathie Esprit vif et enjoué.

SOLITAIRE. — Elle est sensée, réfléchie et sérieuse, pratique et d'une activité vive un peu routinière et constante. Elle est bonne et complaisante, dévouée et généreuse. Le cœur est affectueux, délicatement tendre, mais elle est timide, réservée et ne laisse pas facilement deviner sa tendresse et même ses préférences. La volonté est bien équilibrée, modérée, assez énergique, également capable de résolution et de résistance. Plusieurs signes d'obstination: c'est une de ses forces: elle ne dit pas grand chose, laisse dire les choses et elle ne fait que ce qu'elle veut. Elle a cependant assez de souplesse pour être habile et paraître céder quand c'est nécessaire. Bienveillante et sincère, elle est aimable. L'humeur est un peu capricieuse, sa sensibilité est facilement meurtrie. Aucune vanité, une jolie simplicité qui ne se dément pas.

BEAUCERON. — C'est un homme sensé, positif, qui est bon, franc et tout simple: il déteste les complications et ne les comprend pas. Quoiqu'assez actif, et courageux, il n'est pas très énergique: il subit facilement les influences, il se décide difficilement, il manque de constance et les difficultés l'effraient facilement.
Bienveillant, généreux, aimant, pas égoïste, il est capable de dévouement et parfaitement loyal.

G. BONCŒUR. — Positive et pratique, elle a beaucoup de bon sens, et quand elle se donne le loisir de réfléchir elle juge très justement des gens et des choses. Mais, vive, impulsive, sensible, elle se prononce quelquefois avec précipitation et *à coté*. Un cœur excellent, l'absence d'égoïsme, une grande simplicité favorisent les élans d'un dévouement naturel qui manque cependant de constance. Pas de vanité. La volonté est impulsive, ferme et active. Elle est portée à contredire, à discuter et elle est autoritaire, alors, elle le fait sans douceur. L'humeur est capricieuse, elle n'a pas beaucoup d'ordre. La franchise est grande, elle a de l'entrain, de l'enjouement, elle est sociable et sympathique. Elle aime beaucoup son confort et elle est très friande.

MISERE A POIL. — C'est un être très impressionnable, délicat, nerveux, capricieux, irritable et tendre. L'activité est nerveuse et dégénère souvent en agitation C'est un homme passionné qui s'enthousiasme, s'emporte, se laisse influencer avec une facilité déplorable. Il se prétend autoritaire, il l'est quelquefois, mais il ne se possède pas assez lui-même pour réellement gouverner les autres.
Bon et sensible, mais capable de brutalités et de violence. Il a du talent, il est très bien doué, mais il manque d'ordre, de méthode, de persévérance et de pondération. Sympathique car il est vraiment bon et pas égoïste. Assurance et quelquefois beaucoup de sans-gêne.

SETTA TOUJOURS. — L'esprit est tout à fait positif et développé dans le sens des affaires sans autre préoccupation intellectuelle. Sensé, précis, actif, il doit se défier pourtant d'une tendance à s'illusionner due à une imagination assez vive. C'est une bonne et aimante nature, dénuée d'égoïsme, généreuse, dévouée, ardente dans ses affections.
La volonté est bien équilibrée: précise, résolue, ferme et constante. Il n'est pas très économe. Ni vanité, ni prétention et un naturel et une sincérité qui inspirent une confiance qu'il mérite. Un peu nerveux, variable d'humeur et impatient… juste assez de défauts pour n'être pas ce détestable phénomène, un homme parfait!

PIERRETTE. — Une drôle de petite bonne femme toute simple, sans cérémonie, vive, capricieuse, aimable à ses heures et maussade de temps à autre. L'orgueil est susceptible, ses affections sont vives et un peu jalouses. La volonté est plus vive que forte et elle prend plus de résolutions qu'elle n'en tient. Elle est entêtée mais peu persévérante. Cependant je la trouve capable de certaines ténacités. Elle est affectueuse et sincère, elle a besoin d'affection et de *voir* qu'on s'occupe d'elle La sensibilité est vive et toutes ses impressions sont fortes et bien visibles. Généralement gaie, mais sujette à de fréquentes tristesses souvent peu motivées. L'activité est très variable et on peut l'appeler encore une personne pratique.

CAMILLE DE VIRELONGUE. — C'est encore une enfant, assez difficile à connaître et qui se connaît peu elle-même Elle est timide, réservée et même gênée, elle s'exprime difficilement et elle cherche bien à cacher ses émotions et ses sentiments, et elle réserve toujours une partie de ses pensées. Elle ne manque pas de sincérité cependant. Elle est gaie, assez optimiste, remplie d'illusions et très naïve. Un peu de vanité susceptible, mais l'impression en est peu durable. Bon cœur affectueux qui voudrait beaucoup d'affection, mais Camille ne fait pas d'avances et elle demande plus qu'elle ne donne.
Elle est autoritaire, entêtée et même opiniâtre: elle tient fort à ses idées et les discute à tout propos. On lui reproche de contredire brusquement et trop souvent. L'activité est très capricieuse. Quelques années la modifieront beaucoup. Le caractère et l'écriture ne sont pas beaucoup formés encore.

M. F. B. — Intelligente et cultivée, elle a un esprit gracieux et délicat, de la finesse, de l'imagination et une forte dose d'idéalisme. La bonté, la délicatesse, la sensibilité et la tendresse en font un être d'élite qui ne peut vivre heureuse et s'épanouir que dans une atmosphère sereine et sympathique. Très active, ambitieuse, persévérante. La volonté est plus faite pour la résistance que pour l'initiative: cette résistance est aidée par une grande réserve et l'habitude de ne se confier à personne. Ces obstinés silencieux ont toujours une grande force d'endurance et de résistance. Elle est courageuse et indépendante, mais elle a besoin d'un appui moral solide à cause de son manque d'initiative. De l'orgueil, confiance en soi. Beaucoup de grâce et de charme: elle dégage la bienveillance et la sympathie. Elle est enthousiaste. Un peu susceptible et très fière.

INCONNU. — Esprit positif, peu de culture mais bon sens et jugement. C'est un homme enthousiaste et sensible qui s'emballe facilement. Un premier mouvement le jette en avant, la réflexion l'arrête, mais il manque un peu de sérieux et avant l'heure de la réflexion il se jette souvent dans les aventures. Il est bon, affectueux, capable de se dévouer pour ceux qu'il aime, mais il est un peu égoïste. Ouvert et sincère. La volonté est résolue et ferme, il est ambitieux, courageux et plutôt optimiste. Très simple et dépourvu de toute vanité. Il travaille avec précipitation et il néglige les détails. Gai, vif, loyal, bienveillant, bon compagnon il gagne facilement les sympathies et il mérite l'estime.

AMICO. — C'est un être chez qui la sensibilité domine et mène tout, elle l'élève, le jette à terre: c'est sa force et c'est sa faiblesse. Le sens artistique et la culture artistique sont évidents.
Son impressionnabilité le rend extrêmement inégal et variable. Bon et tendre, il peut être quelquefois et paraître souvent indifférent, détaché, très lointain. Il ne dissimule pas ses états d'âme, et avec lui il faut s'attendre aux variations sentimentales. Le cœur est bon, il a de jolies délicatesses et aussi des rudesses. C'est un modeste et cependant il a de l'orgueil. Sûr de lui, il a de subites et grandes timidités. Il est complexe et assez difficile à comprendre. Il est sincère et loyal, capable de beaucoup de confiance, mais il ne la donne pas également et il sait se rouler sur lui-même et vivre solitaire au milieu de la foule. N'empêche qu'il a besoin des autres, de leur sympathie et de leur approbation, de l'affection des siens. Nerveux, inégal, un peu irritable.

NINETTE. — Esprit enjoué, un peu léger, gracieux; coté pratique qui s'accentuera de plus en plus. Ninette est un peu vaniteuse, elle aime l'admiration et cherche l'approbation, et les critiques et les reproches l'ennuient et la fâchent. Elle a du bon sens, de la droiture, et au fond, elle peut quand même faire son profit de ces avis. Le cœur est très bon et je la crois capable de dévouement, mais elle a à lutter contre un sentiment personnel assez marqué. Elle est active, pleine de bonne volonté, elle a assez d'initiative, mais la persévérance n'est pas forte. La volonté est précise, ferme et obstinée. Le cœur est aimant et elle a besoin de sympathie. Exclusive et un peu jalouse, ses amis ne sont pas libres de se prodiguer aux autres. Assurance et satisfaction de soi. Elle a de la grâce et elle est bien femme.

RAYMONDE. — Quoique réfléchie et sensée, elle est restée une enfant naïve, qui adopte les idées de son milieu et qui en a peu qui lui sont personnelles. Bon petit cœur délicat, affectueux, ne demandant qu'à se donner et se dévouer, mais qui n'a pas encore trouvé le moyen de le faire. Elle est modeste, timide, réservée. Elle est sincère, ouverte et d'une parfaite simplicité. Humeur un peu variable mais généralement enjouée et aimable. Volonté faible et trop facilement influençable. Quelques années la modifieront beaucoup. On dirait qu'elle a été tenue sous verre et elle n'a pas encore une personnalité marquée.

CLAUDE CEYLA

* * *



LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: EST 1418 DIRECTION RÉDACTION ANNONCES
Privé: EST 2059

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTRÉAL.

3e Année—No. 10 *S'unir pour grandir.* Montréal, 15 Août 1922

La Revue ne répond pas des manuscrits communiqués.

SOMMAIRE:

En Regardant l'Avenir . . . .

Par MADELEINE

NOS HORIZONS s'élargissent. Le souci clairement manifesté par nos dirigeants d'améliorer l'enseignement du haut en bas de l'échelle nous permet de croire aux destinées des générations qui lèvent. Nous ne saurions trop louer le gouvernement actuel du Québec qui s'est donné la belle tâche de faire mériter à notre minorité le titre d'élite intellectuelle du Canada auquel nous prédestinent nos origines latines. Alors que le gouvernement qui l'a précédé s'est appliqué à développer nos ressources matérielles, à sillonner la province de routes remarquables, à ouvrir des cantons nouveaux aux colons, celui-ci, autorisé par l'état de prospérité de la province, dirigé par un homme d'une haute culture intellectuelle, et que secondent l'activité énergique et l'enthousiasme fécond d'un tout jeune ministre de l'Instruction et des Beaux-Arts, n'hésite pas à se créer de nouvelles ressources, de façon à accomplir dans le domaine de l'éducation nationale, le rôle qu'il s'est tracé. Et ce rôle est l'encouragement à l'étude, la reconnaissance des talents méritoires, et la création de bourses qui permettent à nos jeunes professionnels d'aller se spécialiser, dans les grandes universités étrangères, notamment en France, Tous les ans, nous voyons nombre de nos jeunes médecins, au prix de sacrifices très lourds, mais conscients de leur valeur, et de la nécessité d'ajouter à leur éducation classique et universitaire, se diriger vers la France à laquelle ils aspirent depuis longtemps. Les bourses créées par le gouvernement Taschereau faciliteront la poursuite de ces études si appréciées, et espérons qu'elles seront uniquement distribuées parmi les jeunes gens méritoires que la fortune n'a pas encore favorisés, et qui méritent, à tous les titres, l'attention de nos mécènes. Dans un pays comme le nôtre, où les fortunes sont rares, surtout chez les intellectuels et les professionels, plus épris d'idées que d'affaires, il se trouve dans nos milieux les plus distingués sous le rapport de l'éducation, des jeunes gens aptes à servir merveilleusement la science et leur pays, pourvu qu'on leur donne l'appui qui permet l'ascension à la supériorité. Cet appui, le gouvernement de notre vieux Québec veut le donner largement, et nous pouvons espérer que les résultats en seront brillants.

Mais afin de rendre effective toute cette générosité officielle, il faut aussi préparer à ces spécialistes que la France nous rendra, leur vraie place dans le domaine scientifique, afin que le pays profite de leurs travaux et de leurs études. Si nous comprenons bien, le but essentiel du gouvernement Taschereau, en disposant généreusement de bourses pour les universités françaises, est la préparation des professeurs de l'avenir dans les domaines où chacun se sera spécialisé. Ainsi nous concentrerons des forces qu'il convient de ne pas laisser se disperser. Il n'est naturellement pas question de bouleverser les services actuellement dirigés par des autorités, mais de ménager tout simplement les successions, de façon à assurer le succès de nos corps scientifiques, et à accentuer de plus en plus vigoureusement notre marche vers le progrès. La répartition des bourses, cette année, indique clairement du souci de fortifier chaque branche médicale, puisque nous voyons favoriser les études en chirurgie, laboratoire, maladies infantiles, et les maladies nerveuses et mentales. Cette spécialité s'impose à l'attention, puisque de plus en plus nos cours de justice auront besoin des services d'experts pour discerner de la culpabilité des accusés, et que ces experts ne pourront jamais disposer de trop de connaissances et médicales et légales pour remplir un rôle utile et provoquer des solutions justes. Si le côté médical est l'objet de spéciales attentions de la part du gouvernement Taschereau, nous aurions tort de croire que les autres branches scientifiques, les arts et la littérature soient négligés. Dans tous les domaines de l'activité intellectuelle l'attention de M. David, le brillant Secrétaire de la Province, s'exerce judicieusement. Il convient de signaler parmi les récentes créations du ministère provincial, celle d'une École des Beaux-Arts où, tout d'abord, des ouvriers d'art vont se former, de façon à ce que dans toutes les branches de nos industries, nous puissions employer des hommes du pays, pourvus d'une compétence égale à celle des Européens et des Américains. Cette innovation va marquer un grand progrès, qui nous permettra de soutenir la concurrence, non-seulement sur notre propre marché, mais encore avec les pays étrangers.

Tous ces prix, nous demande-t-on, doivent-ils aller à de jeunes gens, et dans certains cas, le gouvernement ne pourrait-il prêter son aide à des personnes qui ont déjà fourni de l'expérience, et manifesté des qualités pour telle ou telle spécialité?

Cette réflexion nous était déjà venue au sujet du prix de musique toujours accordé à un élève, alors que bien souvent des professeurs l'accepteraient, heureux de cette occasion d'aller se retremper dans une atmosphère vraiment artistique et de puiser les connaissances qui permettent d'améliorer les méthodes et d'élever le niveau de l'enseignement.

Ce sont là des problèmes qui sollicitent l'attention que nos gouvernants ne manqueront pas de leur accorder. L'essentiel est que ces faveurs soient accordées à de véritables valeurs intellectuelles et morales, qu'elles soient dispensées à des spécialistes sérieux, et non à des fantoches, et qu'un contrôle soit exercé, de manière à ce que les boursiers emploient leur temps et leur travail à s'outiller pour l'avenir, en vue de rendre à leur pays les services qu'il attend d'eux.

Nous voyons donc luire toute une ère de progrès, grâce à ces heureuses innovations qui nous promettent pour l'avenir toute une pléiade d'hommes formés à bonne école. Il faudra savoir utiliser ces hommes, à leur retour chez-nous, et leur donner l'occasion de témoigner qu'ils ont su acquérir une science solide et puissante, ou un art

profond et compris. Autrement, tous ces efforts resteraient stériles au point de vue du progrès général, et ne serviraient qu'à rendre la vie plus aimable et plus facile à quelques-uns, sans favoriser l'avancement de la race, le développement des sciences et des arts, et l'élévation, au niveau supérieur, de l'enseignement artistique et scientifique.

"Formons des spécialistes" a décidé le gouvernement Taschereau qui s'est attaché là à une bien belle et méritoire tâche. Et nous ajouterons: "Faisons de ces spécialistes les professeurs et les experts de demain, afin que ces hommes rendent vraiment à leur pays, la part de leur travail et de leur talent qu'en bon patriote, ils doivent lui offrir."

Nous ne saurions assez hautement louer le gouvernement qui manifeste de si nobles préoccupations envers l'éducation, car n'oublions pas que non content de s'occuper généreusement de l'enseignement supérieur, ce même gouvernement a déjà accordé aux études secondaires, des montants considérables qui permettront de grandes améliorations dans les collèges classiques du Québec.

Il reste à doter les institutrices et les instituteurs de nos campagnes de salaires raisonnables et équitables. Comment s'y prendront le Premier Ministre et M. David pour accomplir tous ces bienfaits, alors que les municipalités scolaires ont jusqu'ici manifesté tant de mesquinerie et de mauvaise volonté? Nous n'en savons rien, mais ils réussiront parce qu'ils sont des hommes de pensée et d'action, et qu'ils ont à cœur d'élever leur province jusqu'aux destinées qui l'appellent!

MADELEINE.

NOTE: — *Pourquoi dit-on* Secrétaire de la Province, *alors que tout le monde pense tout bas, et que ses amis appellent tout haut, l'Honorable M. David, ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, titre qui lui va comme un gant, — et Trésorier de la Province, à l'Honorable M. Nicol, à qui irait admirablement le titre de Ministre des Finances? Pourquoi, ne pas appeler les hommes du titre qu'ils méritent quand on dispose de la langue la plus riche au monde?*

Mad...

Un Grand Livre Français

Par GEORGES LEBIDOIS

DE ce côté de l'Atlantique, en France, les publications de littérature, interrompues pendant la guerre, ont repris depuis un essor prodigieux. S'il y a, ici surtout, une crise de cherté pour le livre, cela n'a point empêché auteurs et éditeurs d'en publier à presse-que-veux-tu. Mais, avouons-le, en général la qualité le cède à la quantité. Peu d'œuvres de premier ordre. Aussi le vrai péril pour le livre français ne paraît-il pas être dans l'élévation de son prix, mais dans l'abaissement, trop fréquent, de sa valeur foncière. Je ne pense pas, d'ailleurs, que ce soit là un mal propre à la France; il me semble qu'il est général. On dirait que nos contemporains, après un trop grand effort dans la sphère de l'action et, chez beaucoup au moins, une trop grande dépense de sève héroïque, se rattrapent, d'un autre côté, et se ménagent beaucoup, quant à l'intelligence et au sérieux de la pensée.

Il y a pourtant un signe heureux de changement. Après l'inondation du frivole ou du médiocre, voici qu'une vague nouvelle nous apporte des œuvres d'une autre signification et d'une autre valeur. J'en veux signaler une, aujourd'hui, qui, par le talent de l'écrivain, l'élévation de la pensée, la noblesse du sujet, est destinée à faire le tour du monde et trouvera certainement dans l'élite pensante du Canada français une faveur extraordinaire. Je veux parler de cette magnifique *Histoire religieuse*, qui constitue le tome sixième de l'"Histoire de la nation française" actuellement en cours de publication; quelle que soit, dans l'ensemble, la valeur de cette œuvre monumentale, l'*Histoire religieuse*, pour les raisons que je vais dire, en est le cœur et le joyau; quelque chose donc, si vous voulez, de comparable à l'immortel "Départ" de Rude dans l'arc de triomphe de l'Étoile.

Et si l'on mettait en doute qu'une *Histoire religieuse*, fût-ce celle de la France, pût offrir à la pensée contemporaine un intérêt aussi prenant que celui de l'émouvante et géniale sculpture dont j'ai parlé plus haut, c'est qu'on ne comprendrait rien au sujet et qu'on ne saurait rien de l'auteur.

Monsieur Georges Goyau est le grand historien religieux de notre temps. Il est, dans ce domaine, l'égal des maîtres de l'histoire civile ou politique en France, en Angleterre ou en Allemagne. Entré premier à l'École normale supérieure, puis élève de l'École française de Rome, il a puisé, dans ces hauts milieux d'enseignement, ce que les méthodes actuelles de l'histoire ont de plus rigoureux. Mais c'est dans son cœur, c'est dans une adhésion ardente à la vérité catholique que s'est allumée pour lui la flamme de la pensée, supérieure à toutes les méthodes, parce que celles-ci nous permettent seulement de voir clair et de n'errer pas, tandis que celle-là fait aimer, échauffe l'œuvre et la vivifie. Et cette ardeur d'historien, qui est en même temps, chez M. Goyau, ardeur d'apostolat, a fait déjà de lui, quand il n'a guère que cinquante ans, l'auteur d'une œuvre immense (soixante volumes, d'innombrables articles). M. Goyau, hier l'historien critique le plus qualifié de la Réforme en Allemagne, est aujourd'hui, grâce à ce nouveau livre, l'historien le plus informé et le plus éloquent du Catholicisme français. En résumé, une personnalité aussi puissante

qu'originale, une figure rare et complexe de bénédictin laïque, de chevalier de la foi ou de Croisé moderne.

Ce n'est pas au hasard que j'écris ce nom de *bénédictin*. Ceux qui liront avec soin, au livre II de l'*Histoire religieuse,* le chapitre II: "Une Capitale monastique: Cluny. Son action sur la Chrétienté et sur l'Église capétienne", et aussi le chapitre suivant: "Saint Bernard et son temps", ceux-là me comprendront. Là se sent, en effet, entre l'historien qui raconte ou qui peint et le sujet qui lui fournit matière, une correspondance secrète. L'esprit qui anima jadis Clunisiens et Cisterciens, qui eut, au XIIe siècle, sa splendide personnification en ce saint Bernard dont on ne sait dire par quoi il fut plus grand ou par sa sainteté ou par sa puissance sur les âmes, cet esprit revit encore dans ce laïc moderne; et c'est pourquoi, nous, Catholiques français, nous vénérons, nous tenons pour une grande âme ce petit homme sans prestance, qui n'a guère plus de corps que saint Paul.

Que tous les Académiciens français, qui hier donnaient leurs suffrages à M. Goyau, se soient bien rendu compte de quelle riche valeur ils s'ornaient, je n'en suis pas sûr. Peu importe, d'ailleurs; nul de nous ne sait exactement son utilité et sa fin, ni où s'ordonne le concert auquel il mêle sa note.

Cette idée d'une puissance supérieure à l'homme, d'un ordre transcendant auquel concourent, sans le savoir, — et souvent contre leur vouloir —, les activités humaines, est, depuis saint Augustin et depuis Bossuet, une des conceptions maîtresses de l'historiographie catholique. Nous la retrouvons donc dans l'*Histoire religieuse.* Voici à peu près, je crois, comment la pense à son tour le nouvel historien, à en juger d'après son livre, tel qu'il est résumé par lui dans l'*Epilogue*:

"Si haut que nous remontions dans notre histoire, écrit M. Goyau, une affinité s'entrevoit entre nos âmes et l'idée d'une religion universelle, planant par-dessus les frontières et la variété même des races, et satisfaisant, par une altière et pure métaphysique, à l'unanime appel des anxiétés humaines. Déjà les Druides sont des métaphysiciens et des organisateurs d'Église: rien de commun entre leurs doctrines sur l'immortalité de l'âme et les mythologies locales du paganisme; ils offrent l'exemple d'un clergé hiérarchisé, au service d'une notion philosophique de l'au-delà." D'où le lecteur peut conclure à une première préparation locale, et toute providentielle, de l'établissement, en France, de l'Église.

Le Christianisme, une fois implanté dans la Gaule, (d'abord à Lyon, dès le IIe siècle, par l'évêque saint Irénée, disciple de saint Polycarpe, disciple de saint Jean, le disciple préféré du Maître), il y a poussé de profondes racines; et, ses puissances divines s'unissant aux vertus propres de la race, il a communiqué à l'Église de France un caractère original, il lui a imposé comme une triple mission.

D'abord, celle de travailler vaillamment, pour sa part, à l'unité parfaite, tant pour la croyance que pour la discipline et la soumission à Rome, du Catholicisme intégral. On sait quels assauts le Catholicisme français, au cours et en raison de sa longue histoire, (en raison aussi de sa situation géographique), a eu à essuyer: assauts de l'arianisme, du manichéïsme albigeois, du protestantisme, du philosophisme, du modernisme. Et il a résisté à tout. Les flots ont toujours fini par se retirer, impuissants, de ce roc qu'ils menaçaient; souvent, après la tourmente, une paix, un réconfort, une sérénité accrue émanait, pour la Catholicité entière, de ce milieu même dont on n'attendait que tempêtes.

Voilà pour l'unité de foi. Quant à celle d'obédience, Rome, qui voit de haut et à fond, a seule qualité pour dire dans quelle large mesure, et au prix de quels sacrifices, sa "Fille aînée" l'a observée. Le "Gallicanisme" lui-même, on le verra dans l'*Histoire religieuse*, n'est pas, au fond, ce qu'on peut croire de loin, et à ne juger qu'à la grosse. Il y a encore en lui ce que j'oserais appeler des puissances de "romanisme", une force d'attraction vers le Siège de Pierre, une étonnante. volonté de soumission à Rome. Mais ce sont-là choses complexes; je n'ai pas le loisir d'y insister; je renvoie le lecteur au grand historien catholique.

L'Epilogue contient encore des indications admirables sur deux autres caractères originaux du Catholicisme français: son "esprit d'apostolat", sa "largeur de charité". Bref mais puissant résumé, où rien d'important n'est omis. Qu'on me permette, pour conclure, de citer seulement quelques lignes relatives à l'apostolat: "Pour servir l'idée, pour servir la puissance spirituelle dans laquelle cette idée s'incarne, l'âme française est agile, et elle est ardente. Tous les fondateurs d'ordres qui voulurent rayonner sur l'univers sentirent qu'ils avaient besoin d'elle: désert de Chartreuse et désert de Prémontré, monastère de Prouille et crypte de Montmartre, furent des endroits d'élection où l'Allemand Bruno et l'Allemand Norbert, l'Espagnol Dominique et l'Espagnol Ignace, vinrent poser leurs rêves grandioses, et ces rêves, sur sol de France, commencèrent de devenir réalité. Deux fois dans l'histoire un cri d'alarme, parti de Rome, prescrivit à l'Église universelle de se réformer; et deux fois, pour répondre à cet appel, une nation suscita des hommes, organisa des institutions: cette nation, c'est la France. Au onzième siècle, les Clunisiens promènent, à travers la chrétienté, leur idéal d'une Église libre et d'une Église pure; et quand à leur tour un souffle de décadence les frôle, un autre Français survient, saint Bernard. Au dix-septième siècle, Oratoriens et Lazaristes, Sulpiciens et Eudistes, tous éclos en France d'initiatives françaises, enseignent à l'Europe comment se peuvent et se doivent exécuter les réformes édictées à Trente; et les Sulpiciens, plus tard, le rediront aux jeunes Églises du Nouveau Monde."(1)

Il me plaît de finir cette citation d'une partie de l'Épilogue par des lignes qui ne me rappellent pas seulement à moi-même de très doux souvenirs, mais qui, dans leur brièveté voulue de résumé suggestif, marquent le lien étroit, je voudrais dire indissoluble, qui unit l'Eglise Canadienne à l'Église de France, sous le primat souverain et le magistère infaillible de Rome, mère de toutes les Eglises.

G. LeBIDOIS.

(1). Ceci, bien entendu, n'est qu'un court résumé final, fait par l'auteur lui-même. Il a développé ces idées dans son ouvrage; voir, en particulier, dans le livre IV, chap. III, les pages sur "l'effort missionnaire"; la part y est faite, comme il sied, aux Jésuites français et aux Sulpiciens, missionnaires-colonisateurs du Canada.



L'HEURE de L'AÏEULE

QUAND Rose, la jeune femme de Pierre Moulins l'ouvrier charron, mourut à vingt-trois ans, son mari eut un si affreux chagrin que bien des gens disaient en hochant la tête: Il n'y a pas de bon sens à se tourmenter de la sorte pour ce qui est fait et ne peut se défaire. Il va se rendre malade et c'est tout ce qu'il aura."

Il s'était marié voilà deux ans avec la jolie blonde délicate et mignonne qu'était Rose, la petite-fille à la mère Mancie. Sans famille, venu de très loin par les hasards d'un compagnonnage, il s'était fixé dans ce village où le seul charron du pays, qui avait besoin d'un ouvrier, l'avait retenu en lui donnant de bons prix. Il mangeait à l'auberge, et, le soir, s'en revenait tout seul vers la chambre qu'il avait louée à l'autre bout du village. C'est en passant matin et soir devant la maison de la mère Mancie qu'il avait fait connaissance avec Rose, et, un beau matin d'avril fleurissant, il l'avait épousée, si follement heureux qu'il disait lui-même en riant: "On va me croire ivre! Non, on verra bien que c'est la joie!"

On avait fermé la cabane, trop vieille et trop petite, et Pierre avait loué une claire maison neuve où ils étaient venus tous trois, lui, travaillant tout le jour tant qu'il pouvait, et, le soir, se retenant de courir pour revoir plus vite sa jolie Rose qui ne sortait guère parce qu'elle toussait un peu.

— o —

Elle mourut vers la fin d'un laid automne pluvieux, sans s'être doutée qu'elle était si malade. Pierre lui-même n'avait connu la grande angoisse de ceux qui ne voient mourir les leurs que tout à la fin, quand elle avait été très mal, un peu avant qu'elle s'éteignît doucement dans les bras de son mari, avec, aux lèvres, son enfantin sourire.

Le soir, après l'enterrement, tandis que les porteurs et les parents venus de loin mangeaient à l'auberge, il était revenu à la maison avec la vieille grand'mère. Dans leur chambre où un soleil tardif, caressant les rideaux, faisait paraître plus neufs la belle armoire de chêne, le lit verni où bombait la couverture à rosaces tricotée par Rose, il avait eu l'impression de cette fixité glaciale des choses au milieu desquelles nous promenons nos rêves et nos désespoirs. Le cœur tordu par le chagrin, il s'était agenouillé devant le lit et avait pleuré à gros sanglots rauques. Alors, la vieille Mancie, entrée doucement, s'était penchée sur lui, l'avait entouré de son bras et embrassé sur le front, puis elle lui avait parlé avec une grande affection:" Mon pauvre gars, c'est vrai qu'elle s'en est allée trop tôt, la mignonne, mais cela ne dépendait ni de toi, ni de moi. Nous lui avons fait la vie douce, nous l'avons aimée autant qu'une fille de roi peut souhaiter de l'être, elle n'a eu que du bonheur avec toi et elle ne s'est pas vue partir. Tout à l'heure, nous lui porterons des fleurs fraîches, des roses de Noël qui ont fleuri depuis ce matin dans le jardin, car il y en aura toujours, des fleurs, et du soleil et des printemps, va... Il n'y a que les gens pour avoir du chagrin." Il n'écoutait pas bien, mais ces paroles pansaient son cœur, et maintenant, il pleurait doucement.

— o —



Il reprit son travail, il continua la vie, accompagné partout de son chagrin. Il était grave, ne riait pas avec les autres, n'allait pas boire à l'auberge. Il appartenait à la morte. L'été ardent passa, l'automne, anniversaire de deuil, revint, puis, sous les neiges d'hiver fondues, les violettes pointèrent. Il semblait à Pierre que son cœur était tout engourdi, lié au passé; mais ces liens qui l'empêchaient de vivre lui étaient chers, et l'avenir ne l'attirait point.

Quelques mois après la mort de Rose, la vieille Mancie avait dit un soir au jeune homme:

— Mon fils, il y a trois ans, j'ai bien voulu venir habiter avec vous deux parce que notre Rose avait besoin de moi pour la besogne de la maison et parce qu'une vieille de ma sorte n'est pas bien gênante. Je resterai avec toi pour le moment puisque tu me dis que je ne t'ennuie pas et que je te rends service. Mais

tu sais que j'ai une maison là-bas, mon lit, mes hardes, toutes mes choses vieilles comme moi. Tout cela m'attend, vois-tu. Ici, c'est une maison neuve, il y faudrait des rires, de la jeunesse, de la belle enfance... Rose est partie: ce n'est pas une raison pour que tes jours ressemblent au soir des vieilles gens. La compagnie des morts est trop froide et tu le sentiras bientôt... Tant que les larmes te consoleront, je demeurerai ici. Mais un jour, quand tu seras rassasié de pleurs, si je vois tes yeux briller parce qu'une jolie fille, sage et vaillante, t'aura souri; si je te vois rentrer plus vite, honteux et triste à la maison, pour ne pas rencontrer les couples qui se promènent les soirs d'été; si je t'entends chanter doucement, et comme pour toi seul, en travaillant, c'est que l'heure sera venue pour moi de m'en aller, mon fils, et je laisserai ma place à celle qui viendra, tard ou bientôt...

— Oh! mère, avait gémi Pierre en pleurant, pourquoi me parlez-vous ainsi? Vous savez bien que jamais je ne pourrai oublier Rose.

Mais il avait un peu de gêne à penser que la vieille grand'mère pouvait dire vrai et il lui semblait bien que son chagrin se transformait peu à peu en souvenir. Seulement, il restait encore comme replié en lui-même et il se figurait que rien plus ne l'intéresserait dans la vie.

— o —

Un jour qu'il puisait de l'eau à la fontaine pour le repas de midi, il vit une belle fille, fraîche et robuste, qui attendait, assise sur une bille, que son seau fût plein. Pierre ne la connaissait pas. Elle avait croisé ses pieds chaussés de galoches et arrachait, pour s'amuser, des petits paquets de mousse qu'elle émiettait ensuite. Par moments, elle relevait les frisons noirs que le vent ramenait sur ses yeux. Pour lui éviter de passer, aussi chargée, sur les pierres au milieu des flaques qui avoisinaient la fontaine, Pierre saisit le seau et le lui porta. Elle regardait le jeune homme avec plaisir, trouvant son geste aisé et il sentit se promener sur lui ce regard engageant. Elle lui dit merci sans hardiesse mais sans embarras et il resta un instant à la regarder s'éloigner, cambrée en arrière, la hanche ferme et onduleuse, dans le lent mouvement égal de la marche. Le soir, à l'atelier, comme elle passait dans la rue, Pierre demanda au maître charron, d'un air négligent, qui elle était. C'était une nouvelle couturière quiétait venue, son apprentissage fini, s'installer au village. Elle avait une bonne réputation, ne courait point les bals et se faisait prêter des livres par l'institutrice.

— o —

Quelque temps après, il se trouva qu'elle eut une robe à rapporter à la femme du charron. En s'en allant, elle resta un instant à causer sur le seuil de l'atelier, et elle était si agréable à regarder, si attirante de saine et belle jeunesse que Pierre sentit un goût de vivre, oublié, lui remonter au cœur.

— C'est une femme comme celle-là qu'il te faudrait, lui dit le patron un peu plus tard.

Mais Pierre eut un air mécontent et fit semblant de ne pas entendre. Tout le reste du jour, il travailla en silence.

Le soir, à souper, il mangea sans appétit, troublé, ennuyé, un peu honteux de ce qu'il éprouvait et craignant de le laisser voir. Il suivait des yeux la forme noire de la mère Mancie qui se mouvait lentement de l'âtre à la table et il s'impatientait sourdement d'être là, seul avec cette aïeule aux mains tremblantes. La cuisine lui paraissait grande, vide et froide. Il n'osait ni remuer, ni parler. Mais, au dedans de lui-même, son cœur engourdi se déliait doucement, se détachait de toutes ces choses éteintes qui l'entouraient, s'échappait de l'ombre que faisaient sur sa vie la vieillesse et la mort.



Son regard, fixé sur les flammes mourantes de l'âtre, y trouvait une image de jeune femme qui avait un beau corps robuste, une jolie figure, une bouche fraîche... Cependant que, assise dans un coin obscur, la vieille Mancie le considérait avec amitié en se disant qu'était venu pour elle le temps de s'en aller.

Alain PELLETIER.

SI NOS ABONNÉS LE VOULAIENT...

Origine des Contes de Fées au Canada

CONTRIBUTION AU FOLKLORE CANADIEN

Par RÉGIS ROY

L'ETUDE du folklore c'est le pont jeté sur les deux rives du passé et du présent. Cette étude nous offre plusieurs voies rafraîchissantes dans le domaine de nos traditions, de nos us et coutumes de jadis. En effet, n'est-il pas naturel en même temps qu'intéressant de faire un retour dans le passé et d'y chercher ce qu'ont été nos chansons, nos légendes, nos facéties, nos contes, en un mot ce qui a rempli le côté intellectuel des anciens ? Vieilles chansons, parfois d'un caractère simple mais d'un charme prenant, ayant à l'occasion égayé, encouragé ou consolé nos vieux canadiens; nos chères légendes, de trame historique, religieuse ou profane, renfermant souvent des traits d'une envergure de haut drame; nos facéties, nos mots joyeux d'un esprit tout gaulois, découlant de source, provoquant des fusées, des explosions de rire, sonnant franc, et nos contes de fées racontés à l'enfant par l'aïeule ou par un conteur réputé, dans les longues veillées d'automne et d'hiver, contes parsemés de termes, d'expressions du terroir qui dans les campagnes ont persisté jusqu'à nos jours et à l'aide desquels on peut conjecturer notre origine en France, car là aussi, ces vieux mots ont tenu et durent encore.

Croyez-vous le parler du peuple uniformément le même au Canada ? Il est d'une surprenante homogénéité, il est vrai, mais combien de mots usités chaque jour, au Saguenay, par exemple, qui sont tout à fait inconnus aux confins ouest de la province et permettent aux uns de fixer le lieu de provenance des autres. Les Français venus ici ont dû choisir de préférence les sites leur rappelant le mieux la mère-patrie, et ce fut par goût, par tempérament, ou pour continuer leur carrière industrielle qu'ils s'établirent, tels, sur le littoral en bas de Québec, et le reste, les terriens, plus loin de l'élément perfide. C'est pourquoi dans certaine région du pays, les gens ont des mots étranges, pittoresques, comme chargés d'embruns, et qu'il en est tout autre à l'intérieur. Dans une liste de cent dix mots singuliers, cueillis au pays des gourganes, par M. Marius Barbeau, nous n'en n'avons relevé qu'une dizaine usités jadis chez nos vieux canadiens d'Ottawa.

Ces détails ressortent de l'étude de notre folklore, de nos vieilles chansons, et, surtout de nos contes anciens jusqu'ici négligés parce que on les avait crus futiles, sans valeur. C'est une lacune que M. Barbeau s'emploie activement et de façon heureuse à combler.

Nous avions promis de lui donner un conte canadien, de fée, afin de contribuer à la nouvelle série qu'il est en voie de compléter pour l'American Folklore Society. C'était une histoire merveilleuse entendue dans notre enfance; nous l'avons reconstituée aussi fidèlement que possible et en imitant le verbe du fruste narrateur, des lèvres duquel il a jailli.

Nous ignorions si ce conte était du terroir ou de provenance exotique; des recherches pour nous en informer nous ont porté à examiner de nouveau les recueils de Perrault, de madame d'Aulnoy, des frères Grimm, d'Andersen, des Mille et une nuits, etc. Nous avons aussi passé en revue de mémoire nos anciennes lectures depuis les contes de Straparole du XIVe siècle jusqu'à ceux de La Fontaine, et n'avons trouvé que des variantes secondaires dans quelques-uns des différents points. L'idée principale demeurait neuve, originale.

Quelques folkloristes passionnés pour les traditions et les usages populaires de leur pays se sont intéressés tout d'abord à nos vieilles chansons françaises. Ils ont voulu en retracer les origines parfois lointaines et souvent très vagues; ils ont voulu préserver de l'oubli celles qui semblaient se perdre, afin de nous les faire comprendre et aimer. Cela a été pour eux un travail agréable de recherches, malgré les endroits difficiles et rebutants; ils ont beaucoup accompli et soutiennent encore vaillamment cette entreprise. Sans cesser de s'occuper à grossir la gerbe de nos chansons, on s'est plu également, à s'informer des coutumes touchantes de nos ancêtres: leur genre de vie sous des monarchies et des gouvernements différents. C'était nous faire apprécier et chérir nos ascendants doublement que de nous apprendre leurs misères et leurs joies, leurs luttes et leurs trêves, leurs revers et leurs succès, leurs fêtes, et, enfin, leurs amusants récits du merveilleux.

Ah! les contes fantastiques, féeriques! Ils datent de toute antiquité! C'est une des caractéristiques les plus primitives de la race humaine. Les temps les plus reculés, les peuplades les plus barbares ou sauvages ont révélé aux chercheurs infatigables des traces évidentes de cette coutume. Pour nous en faire comprendre toute l'ancienneté, nous vous dirons que le conte Egyptien des "*Deux Frères*", découvert en 1852, remonte au quatorzième siècle avant notre ère, et, encore, le papyrus qui le contient n'est-il qu'une copie d'un papyrus plus ancien.

Il y a à peine un siècle qu'on se préoccupe si fort en Europe de l'origine des contes; ici, nous débutons. Jadis, un conte c'était un conte, un récit amusant, rien de plus. Perrault n'y voyait point autre chose lorsqu'il publia de 1691 à 1696, les contes de *Ma Mère l'Oye*. Ces petits récits sans prétention, d'un style charmant, un peu maniéré, furent infiniment goûtés par la belle société qui fréquentait les salons littéraires et formait l'unique public lettré de l'époque. Le temps était aux fées, aux lutins, aux légendes naïves. On appelait ces choses des mythes, et quand les dames récitaient à tour de rôle dans leurs réunions quelques jolis contes du temps passé échappés des lèvres de leurs nourrices qui avaient bercé leur enfance, elles se disaient: Nous allons *mitonner*. Dès lors, elles se mirent à écrire des nouvelles assez agréables; Mlle Lhéritier de Villaudon (1696), la comtesse Murat, la comtesse d'Aulnoy, Mlle de la Force (1698), Mme d'Auneuil (1703) et bien d'autres. Le mouvement s'étendit à toute l'Europe. De consciencieux chercheurs parcoururent les campa-

gnes et notèrent scrupuleusement les simples et merveilleux récits des paysans et des vieilles fileuses. Lorsqu'on posséda un certain nombre de ces recueils on s'aperçut non sans étonnement, que les contes recueillis sur les points les plus divers du monde, chez des peuples de langage et de mœurs très différents, avaient entre eux une singulière analogie. Non seulement la trame était commune, mais les éléments du récit étaient agencés et combinés de la même manière, et dans l'infinie variété des broderies de thèmes apparaissaient ça et là quelques détails typiques, toujours identiques. En présence de cette découverte de l'uniformité presque universelle des contes, on se mit à étudier les langues, remontant jusqu'au sanscrit, et la surprise générale augmenta sur constatation de la parenté de ces divers parlers. Tous les peuples de l'Europe, moins quatre, remontaient aux Indous. Cette découverte résultait de l'étude du folklore dérivée de la collection des contes de fées en France. Notre dut ici ne peut espérer un aussi grand mérite, mais suivre cette voie ne peut que nous faire du bien, et cela doit être encouragé et développé autant que possible.

La plus ancienne collection de contes, indubitablement, est celle issue de l'Inde, que le savant orientaliste français, Antoine Galland, fit connaître en Europe au commencement du dix-huitième siècle. Quelques-unes de ces histoires, — telle Sindibad — remontent croit-on, au huitième siècle de notre ère. Treize de ces contes sont du dixième siècle et le reste du seizième.

C'est alors que des mythographes et des philologues de grand talent formèrent sur l'origine et la propagation des contes européens une théorie fort séduisante. Des faits nouveaux apportés par l'examen d'autres documents ont permis à d'autres théories de se faire jour et l'on se trouve aujourd'hui en présence de plusieurs systèmes créés et défendus par des savants éminents. Aucun d'eux, cependant, ne fournit une solution entièrement satisfaisante au problème si complexe de l'origine première des contes et de leur diffusion à travers le monde.

Expliquons brièvement en passant, la nature de ces systèmes. D'abord:

Système mythologique et météorologique.

D'après les frères Grimm, Max Muller, M. de Hahn, A. Lefebvre, Angelo de Gubernatis, les récits merveilleux, voire même les contes moraux sont tous d'origine aryenne. Ils sont des réminiscences, des transformations d'anciens mythes qui se sont produits sur le plus haut plateau de l'Asie centrale, d'où sont descendus les Hindous, les Perses, les Grecs, les Romains et la plupart des races européennes. En se déplaçant, les diverses tribus des Aryas ont emporté dans les divers pays qu'ils ont occupés ces résidus de leur mythologie, ce qui explique les analogies que présentent tous les contes chez tous les peuples de race Japhétique.

Les premières langues étaient toutes en images; elles donnaient la vie et prêtaient des sentiments humains à tout ce qu'elle nommaient; c'est pourquoi l'on a comparé *Peau d'âne* à l'*Aurore*, fille du soleil, qui se voile dans les légers nuages pour échapper aux ardeurs de son père; *Barbe-Bleue* et ses sept femmes: c'est *Indra*, le dieu du firmament bleu. Le soleil tue les sept jours de la semaine. Le *Chaperon rouge*, c'est encore l'*Aurore* dévorée par le loup-soleil. Le *Petit-Poucet:* le soleil naissant égaré dans la grande forêt de la nuit, et ses bottes de sept lieues: la rapidité avec laquelle la lumière se propage.

Système de la transmission des contes par voie d'emprunt de peuple à peuple.

Pour demeurer fidèle à ce principe la théorie mystique avait dû supposer que toutes les ressemblances qui existent entre les nombreux contes populaires se limitaient aux peuples de la famille Indo-Européenne, mais depuis qu'on possède des contes Tartares de la Sibérie méridionale, des contes Avares, des contes Syriaques, des contes Kabiles, des contes Zanzibariens, Zoulous, Cambodgiens, Annamites, etc., et qu'on a constaté qu'ils étaient identiques au fond aux contes Aryens, il a bien fallu reconnaître que tous ces peuples qui ne sont Aryens ni de langue ni de religion, n'avaient pu emporter les germes de leur religion, et par suite, les contes qui en dérivent. Comme exemple de cette transmission et de cette ressemblance, des folkloristes nous citent le conte lorrain de *Tapalapautau*, dont on a trouvé des variantes en France, en Valachie, Italie, Sicile, Autriche, Hongrie, Portugal, Espagne, Bohême, Hesse, Russie, Irlande; et, en Orient, dans la Syrie, le Dekan, Thibet, Benarès, Sibérie méridionale, et jusqu'en Achanti. Presque sans changement ce conte figure dans la série de M. Barbeau (Journal of American Folklore) aux numéros 19 et 43, et forme le thème principal du numéro 78. Ce conte n'est pas dans Perrault, d'Aulnoy, les Mille et une nuits, etc.; il nous serait donc parvenu par transmission orale. Nous avons pu retracer au Sieur d'Ouville, à Bonaventure des Périers, etc., des contes ayant circulation au Canada.

Le système anthropologique de l'anglais Lang se rapporte à l'esprit des sauvages et leur interprétation des mystères de la nature.

Le système de l'interprétation historique. Ce sont des personnages de contes rapprochés de personnages éminents historiques, comme *Barbe-Bleue* avec Gilles de Retz.

Presque tous les contes populaires aujourd'hui connus en Europe, y sont venus de l'Inde par voie de communication directe et historique. Les contes, de toute antiquité, ont eu une existence propre. Ce sont des fables merveilleuses que nos ancêtres les plus reculés imaginaient de toutes pièces et se contaient en gardant leurs troupeaux, ou autour des feux des veillées, simplement pour se récréer.

Anatole France croit à la transmission des contes, qui est un fait, mais en ce qui concerne leur origine première, il se contente d'une hypothèse extrêmement simple et naturelle: — "Il faut penser," dit-il, (Dialogue sur les contes de fées), "que les combinaisons de l'esprit humain à son enfance sont partout les mêmes; que les mêmes spectacles ont produit les mêmes impressions dans toutes les têtes primitives; que les hommes également sujets à la faim, à l'amour et à la peur, ayant tous le ciel sur leur tête et la terre sous leurs pieds, ont tous pour se rendre compte de la nature et de la destinée, imaginé les mêmes petits drames. Les contes de nourrice n'étaient pas moins à leur origine qu'une

représentation de la vie et des choses propres à satisfaire des êtres très naïfs. Cette représentation se fit probablement d'une manière peu différente dans le cerveau des hommes blancs, dans celui des hommes jaunes, et dans celui des hommes noirs."

Il écrit sur la migration des fables chez les peuples Indo-Européens, une page exquise qu'il faut reproduire ici, car elle donne mieux que les dissertations et prétentions savantes, l'impression saisissante de la vérité: — "Les tribus des hommes blancs se sont séparées; les unes sont allées sous un ciel transparent, le long des blancs promontoires que baigne une mer qui chante. Les autres se sont plongées dans une brume mélancolique, qui, sur les rivages des mers du Nord mêle la terre au ciel et ne laisse définies que des formes incertaines ou monstrueuses. D'autres ont campé dans les steppes où paissaient leurs maigres chevaux. D'autres ont couché sur la neige durcie, ayant sur la tête un firmament de fer et de diamant. Il en est qui sont allées cueillir leur fleur d'or sur une terre de granit. Les fils de l'Inde ont bu à tous les fleuves de l'Europe. Mais partout, dans la cabane ou sous la tente, ou devant le feu des broussailles allumé dans la plaine, l'enfant d'autrefois devenue aïeule à son tour, répétait aux petits les contes qu'elle avait entendus dans son enfance. C'étaient les mêmes personnages et la même aventure. Seulement, la conteuse donnait sans le savoir à son récit, les teintes de l'air qu'elle avait si longtemps respiré et de la terre qui l'avait nourrie, et qui allait bientôt la recevoir. La tribu reprenait sa marche à travers les fatigues et les périls, laissant derrière elle, du côté de l'Orient, l'aïeule couchée au milieu des morts, jeunes ou vieux. Mais les contes sortis de ses lèvres maintenant glacées, s'envolaient comme les papillons de Psyché, et ces frêles immortels se posant de nouveau sur la bouche des vieilles filandières étincelaient aux yeux agrandis des nouveaux nourrissons de l'antique race."

Quelle est l'origine des contes canadiens?

Les premiers contes écrits en France l'ont été en 1696. Avant cette date leur transmission s'opérait oralement et comme le noyau colonial était fixé dès 1680, des folkloristes canadiens en ont conclu que nos ancêtres tenaient leurs récits merveilleux de cette manière. Mais les contes de Perrault, d'Aulnoy et de Gallant n'ont-ils rien à faire aux histoires du genre encore en circulation parmi nous? Après 1680, jusqu'à la cession du pays, beaucoup de canadiens et de français se virent appelés en France par affaire; il est très légitime de supposer que quelques-uns d'entre-eux ont visité les cabinets de lecture du temps à Paris, où moyennant quelques sous l'on avait accès aux livres du jour. Et, tout restreint qu'aurait pu être le nombre des lecteurs de ces recueils il suffirait pour l'introduction en terre canadienne de ces récits si chers au jeune âge, voire aux adultes. On peut, et l'on doit aussi admettre que nos aïeux, revenant d'un voyage de la mère-patrie, aient apporté au fond de leur malle l'un des livres de ces conteurs féeriques, car on trouve des fragments de Perrault et d'Aulnoy partout dans nos contes. Peut-on dire alors qu'un conte est canadien s'il a été apporté ici de France ou d'ailleurs, et s'il vit sur notre sol sans changements, sans variantes?

Comment distinguer aujourd'hui dans le domaine canadien entre les contes de transmission orale et ceux pris dans des livres? On n'y arrivera qu'en examinant soigneusement les collections du Folklore européen et les auteurs connus et faire suivre nos contes des notes convenables en les livrant au lecteur canadien. Dans la troisième série des contes populaires du American Folklore, il y en a un, le numéro 82, le *Coffre de Fer*, qui n'est qu'une reproduction écourtée en deux endroits importants du conte du *Pêcheur*, des *Mille et une Nuit*. On ne peut donc dire qu'il est canadien. Le même cas peut se reproduire. C'est pourquoi nous disons qu'il conviendrait avant de livrer au public tel récit étiqueté canadien, de s'assurer autant que possible, au préalable, s'il tire son origine ou correspond de près ou de loin, en tout ou en partie, à un conte déjà connu et de source locale ou étrangère, et d'en avertir le lecteur, plutôt que de tout publier ce que l'on trouve, remettant à plus tard les remarques et le classement.

Nous avons rencontré des contes canadiens, ou supposés tels, composés de diverses pièces. C'est une combinaison sans doute issue de l'imagination fertile de nos braves conteurs, arrangée au gré de leur verve, alors qu'ils cherchaient à émerveiller un auditoire attentif, ou bien encore, et, c'est le plus vraisemblable, leurs récits se sont formés de mélanges dus à un défaut de mémoire. On retrace cinq des contes de M. Barbeau à des hommes de chantier. Sur ce, je vous dirai qu'en 1870 j'ai vu des voyageurs ou bûcherons partant à l'automne pour les forêts de l'Outaouais supérieur, mettre dans leur valise ou sac de voyage, des volumes, notamment celui des *Mille et une Nuit*, à l'aide desquels sans doute, ils projetaient de charmer la monotonie des longues veillées, et, à cause de ce geste, je me demande si réellement quelques-uns des récits fantastiques de nos gens n'ont pas là, en partie, leur dérivation.

Pour résumer donc, nous dirons que d'accord avec nos recherches nous avons à admettre que nos contes féeriques nous sont parvenus par transmission orale puisque nous trouvons chez nous des récits que ne possèdent pas les recueils des auteurs déjà mentionnés. Egalement, il faut reconnaître que l'on rencontre dans notre folklore les atrayantes histoires de Perrault et de ses imitateurs, car nous en relevons très souvent dans nos collections, des fragments, voire des factures entières. En troisième lieu, nous ajouterons que si nous avons des contes de fées essentiellement canadiens, ils doivent être très rares. Ce qui l'est moins, cependant, c'est certaines parties de nos contes dont on ne trouve ressemblance nulle part ailleurs, et qui semblent être réellement nôtres, dus évidemment à l'esprit inventif de nos conteurs.

RÉGIS ROY.

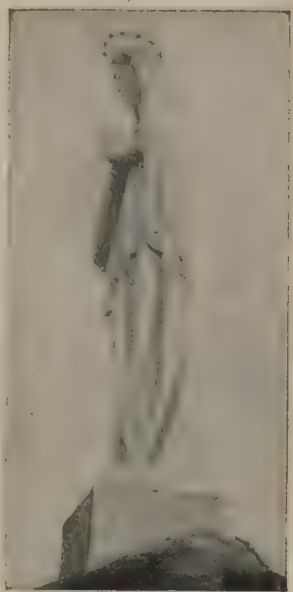
LE SAGUENAY

LE PANORAMA féerique qui s'offre tour à tour aux yeux du voyageur, le long des rives du Saguenay est d'une majestueuse grandeur.

Toute la partie navigable de ce fleuve coule en effet entre deux massifs montagneux très élevés, lesquels d'ailleurs font partie des Laurentides, dont les sommets tout de vert habillés (forêts de sapins) contrastent étrangement avec le gris sombre de leurs flancs abrupts.

Les caps jumeaux "Eternité" et "Trinité" sont sans aucun doute les endroits les plus grandioses du parcours.

Comme nous approchons, les officiers du navire attirent notre attention sur la forme particulière et très caractéristique qu'affectent ces importants promontoires, et nous n'avons aucune peine à distinguer dans l'un, le profil d'un vieillard, et dans l'autre une tête énorme de lion.



Statue de la Sainte-Vierge

En approchant du Cap Trinité, (ainsi nommé parce qu'il est formé de trois plateaux superposés) et malgré la distance assez grande qui nous en sépare encore, nous apercevons déjà une Statue de la Sainte Vierge. La légende se rapportant au cap Trinité, veut qu'un citoyen de Québec M. Robitaille étant, il y a quelques années, miné depuis longtemps par une sombre maladie, décida afin d'obtenir une guérison certaine, d'ériger une statue à la Vierge sur le second plateau, et c'est elle qui apparaît aujourd'hui, telle une poupée debout sur un socle minuscule, bien que pourtant celui-ci mesure une douzaine de pieds de hauteur. Quelqu'un parmi l'assistance ayant demandé si le malade avait été guéri, un des officiers nous répondit que oui, et que même il avait encore vécu durant plusieurs années.



Cap Éternité

Au passage de ces caps l'illusion d'optique est telle que les matelots ayant apporté des seaux contenant des cailloux, les passagers essaient de les lancer sur la montagne, qu'ils croient très proche, et sont très surpris en voyant leurs projectiles tomber à moins de la moitié de la distance qui les sépare encore de la rive. Ceci fait mieux comprendre la grandeur de ces pics.

Le navire entrant dans la Baie Eternité, en réveille les échos par des appels répétés, stridents de sa sirène, puis continue sa route vers Tadoussac dont on aperçoit la blanche église et le vieux cimetière, où dorment à jamais les anciens colons et les vieux chasseurs, qui, les premiers parcoururent ces régions.

Devant Tadoussac nous entrons dans cette mer qu'est ici le fleuve St-Laurent, non seulement par son eau salée, mais aussi par son immense largeur, et nous sommes longtemps sous le charme des merveilles à travers lesquelles nous venons de passer.

Notre Langue à l'Honneur

Par MADELEINE

NOUS félicitons vivement les autorités du McGill, notamment le Principal Sir Arthur Currie, et le Directeur de l'étude des Langues, M. René du Roure, pour l'essor donné cette année à la classe de français donnée au Royal Victoria College pendant le mois dernier. De toutes les parties des Etats-Unis et de l'Ontario, des élèves sont accourus, choisis dans l'élite intellectuelle, et parmi les professeurs. Nous avons eu le plaisir de faire connaissance avec ce groupe intéressant d'étudiants et d'étudiantes,— les femmes étaient en immense majorité,— et nous avons compris le bienfait d'une semblable innovation.

Pendant un mois, ces hommes et ces femmes venus d'Amérique et d'Ontario, ont parlé le français, l'ont étudié, en ont apprécié la beauté, ont vécu dans une atmosphère française, avec des Français et des Canadiens-français, et ce contact les ravissait évidemment. Ils ont aussi appris à connaître notre Québec et outre la jolie leçon d'histoire que leur a spirituellement donnée l'Honorable Athanase David, ils ont reçu de tous leurs professeurs la confirmation que le Québec pouvait offrir aux anglo-saxons, un véritable foyer français. Ces élèves enseigneront à la jeunesse américaine qu'elle a tout près de sa patrie, une petite France vibrante et sincère, où, c'est M. le Consul de France qui l'affirme, l'on parle une langue très pûre et très belle.



Groupe de professeurs qui ont donné au Royal Victoria College, durant les vacances d'été, des cours de français à des instituteurs et des institutrices des Etats-Unis, et d'Ontario venus ici pour apprendre notre langue. On remarque au premier plan, de gauche à droite, Mlle IDOLA SAINT-JEAN, professeur de diction; le Dr. M-P. VILLARD, assistant-professeur de français à l'université McGill; M. RENE DU ROURE, agrégé des Lettres de l'université de France; Mlle LUCIE TOUREN, licenciée ès-lettres; M. J.-L. MACGOWAN, du High School, rue Sherbrooke; M. CHARLES MAILLARD, professeur; Mme C. MAILLARD, monitrice; Mme A. MORIN, monitrice; Mlle A. BOURIN, monitrice; M. O.-S. TYNDALE, professeur de français à l'université McGill. (Cliché L.-J.-A. Péloquin, 1156 rue Saint-Denis.)



Le groupe des élèves qui suivirent les cours de français durant le mois de juillet, au Royal Victoria College, sous la direction de M. René du Roure et de Mlle Touren. (Cliché de L. J. A. Péloquin, 1156 rue Saint-Denis.)

POURQUOI?

J'ADORE les églises simples et sobres, dans leur sévère parure grise, et si le temps a patiné leur toit, je les trouve plus chères encore sous leurs atours surannés...

...L'autre jour, en regardant en l'air, j'aperçus flamber la toiture (que j'avais connue d'un gris sombre) de Notre-Dame de Lourdes, l'un des monuments religieux les plus artistiques de Montréal, et je vis un ouvrier fièrement campé sur un échafaud, et badigeonnant d'aluminium, toutes les tourelles qui perdaient ainsi leur cachet et leur distinction. J'avais envie de crier à cet homme "Mais voulez-vous bien descendre, Vandale!"

L'église si gracieuse et si artistique, œuvre de Napoléon Bourassa, où tout était harmonie et beauté, me fit peine. Je songeai au déchirement qu'aurait éprouvé le vieil artiste de voir ainsi barbouiller son œuvre, et je me sentais triste presqu'autant que si j'avais vu les tours de notre plus belle église, — ai-je besoin de nommer Notre-Dame, — livrées au pinceau d'un aluminiummiste!

Pourquoi ne pas garder leur cachet aux rares choses belles que nous possédons?

VIEUX JEU.

PENSÉES DES AUTRES.

Le paradoxe, c'est le nom que les imbéciles donnent à la vérité.

Jean MORÉAS.

LES BIENFAITS DU VIN.

TOUTE la presse de notre province a reproduit les déclarations que l'Honorable G. Simard a faites, au retour de son voyage à Paris, sur le programme de la Commission des Liqueurs de Québec. Celle-ci recevra directement des producteurs, les meilleurs vins, aux plus bas prix. La Revue Moderne ne peut qu'applaudir aux mesures qui nous faciliteront l'usage, un usage raisonnable, du glorieux Pinard. Avec le premier ministre, l'Honorable A. Taschereau, elle voit, en effet, dans le vin un antidote de l'alcoolisme. A ce sujet, nous croyons intéressant de mettre sous les yeux de nos lecteurs l'opinion très autorisée que le Docteur Charles Saint-Pierre a si éloquemment exprimée au Congrès des Médecins de langue française tenu il y a peu de mois, à Québec.

APPENDICITE.

Monsieur le Président,
Messieurs.

Prophylaxie de l'appendicite par le vin ou, plutôt, état réfractaire du buveur de vin à l'appendicite et aux maladies de l'intestin.

Je tiens à vous déclarer loyalement que je ne me fais aucune illusion sur la fragilité et sur le côté peut-être peu scientifique de ma thèse: "vin et appendicite", et d'avance je m'en excuse.

Je n'ai nullement l'intention de vous convaincre par d'ennuyeuses formules alcooliques ou algébriques et de nombreux documents bien appuyés, de la valeur incontestable du vin contre l'appendicite et le coli bacille. Je veux simplement vous soumettre des faits, Messieurs, qui ne se sont pas démentis durant toute la guerre de 1914 à 1919, faits que je trouve plutôt troublants, énigmatiques, mais devant mériter un examen sérieux et dont j'ai été témoin pendant cinq ans de campagne au beau pays de France.

N'ayez crainte que j'aille trop loin et que je ramène ici la brûlante question de l'eau de vie et de son droit de cité absolu comme un précieux et incomparable médicament; aussi, je tiens d'avance à faire cette profession de foi au cas où dans cette éminente assemblée, il se trouverait des prohibitionnistes, que l'alcool n'est pas un aliment d'épargne excepté à dose toxique, qu'il n'apporte à nos cellules aucun aliment de constitution ou de réserve, qu'il s'attaque brutalement à nos hématies et par le fait qu'il nous prend plus qu'il nous donne.

Je suis donc avec vous, Messieurs, un tempérant convaincu; mais par contre je ne veux pas être modeste au point d'être classé au nombre des buveurs d'eau de l'Amérique sèche chez elle seulement, de ces gens qui viennent déguster chez nous nos meilleurs vins, et nous envient notre liberté, notre santé, notre gaieté, notre bonheur.

Ce n'est donc pas un réquisitoire outré contre le maintien de l'alcool, ni un plaidoyer en faveur d'un nombre exagéré de licenses que je viens faire devant vous, Messieurs, non, c'est simplement un plaidoyer chaleureux en faveur d'une liqueur qui n'a jamais fait de mal à personne, au contraire, et qui nous a sauvé durant la guerre des milliers et des milliers de vies, et des meilleures et des plus précieuses: j'ai nommé le vin de France, le Pinard.

J'ai douce souvenance qu'un de nos blessés français tombé devant Verdun, le poumon droit perforé par une balle, un jeune homme décoré de la croix de guerre et de la médaille militaire, placé à l'Hôpital Canadien de St-Cloud par le Général Malletère, grand ami des Canadiens, me disait un jour: — "Mon Commandant, vous admirez beaucoup le Poilu, j'en suis tout fier, tout heureux, tout ému, l'idée de Patrie, vous savez, il n'y a que ça pour vous mettre du cœur au ventre à nous Français! mais sans le Pinard, ah! mince alors, que serait devenue notre glorieuse devise: Ils ne passeront pas!"

Tout l'univers sait que le Poilu, ce héros immortel, est demeuré devant Verdun stoïquement, sans broncher, l'arme au poing, des semaines entières sous la mitraille et la pluie, dans des trous d'obus, n'ayant pour toute nourriture qu'un morceau de pain, du fromage et son Pinard. En face de pareils soldats, en présence de leurs actions surhumaines, de leur bravoure et de leur énergie à toute épreuve, on est en droit, ce me semble, de se demander s'il faut boire du vin ou de l'eau, ou s'il faudra toujours en Canada être en nourrice, et pourquoi d'un Français le vin fait un héros et d'un Canadien un malade. J'ai posé la question, je donne maintenant des faits que vous pourrez contrôler si vous le désirez, Messieurs, faits que je vous demande d'examiner sans aigreur, et sans parti-pris.

Il peut exceptionnellement y avoir dans cette salle des buveurs d'eau pure ou de Vichy. Je m'incline profondément devant ces malades, mais de grâce qu'ils s'inclinent à leur tour, moins profondément s'ils le désirent, lorsque je leur dis: — "J'ai toujours eu une excellente santé, et dans l'armée et dans la vie civile, et cette heureuse santé en dépit de dix ans de laboratoire à Paris, dans l'armée, à l'Hôtel-Dieu de Montréal, au milieu de tous les bacilles et parasites imaginables, je la dois, non à "l'aqua pura", mais au bon vin de France, au Pinard, bon antiseptique de la flore intestinale, excellent accélérateur des échanges nutritifs, favorisateur de la digestion, assimilateur facile des aliments. Le Pinard, Messieurs, notre grand Littré lui-même le connaissait bien et l'utilisait surtout, sans en abuser.

J'ouvre Littré au chapitre du vin et voici ce que je lis et je me sens rêveur — vin — liqueur alcoolique obtenue par la fermentation du jus de raisin. Les vins sont toniques et astringents par leurs matières tanniques

et colorantes, stimulants par leur alcool, reconstituants par leurs sels de potasse. Le vin constitue une boisson diurétique, tonique et astringente. Vin de Malaga, vin d'opium, composé de Sydenham de Dubois, etc. "Le vin," dit encore Bouchardat, "semble le véhicule le plus naturel, le plus convenable, pour utiliser l'énergie dynamique de l'alcool, en évitant ses effets destructeurs sur l'économie".

Les vins rouges sont toniques et stimulants, les vins blancs diurétiques, enfin les vins mousseux exercent une action des plus bienfaisantes dans les maladies de l'estomac, et, en outre provoquent des réactions énergiques dans les cas d'affaiblissement général. Combien de passagers à bord des paquebots transatlantiques doivent au vin de champagne une immunité contre le mal de mer!

Je relève ces appréciations pour vous prouver que je n'ai nullement l'intention de maquiller ou de camoufler la vérité pour les besoins de ma cause. Je veux être loyal jusqu'au scrupule et j'en arrive aux faits.

Pour répondre à l'appel de la France et de l'Angleterre le six mai 1915, nous partions pour Plymouth avec 125 soldats ambulanciers, 16 officiers et 36 infirmières. Tout ce monde est bien canadien-français et les âges varient de 19 à 30 ans. Tous sont sains, enthousiastes, courageux. J'avais reçu ordre de notre Colonel de traiter durant trois mois tous ceux de nos soldats qui en Angleterre se porteraient souffrants. Au lieu de trois mois je fus, mai, juin, juillet et août à prescrire pour tout soldat qui se présentait malade le matin à la parade. L'on comptait alors sur les hauteurs de St. Martin Plains au camp canadien 30,000 hommes de troupes.

Dans cette interminable parade de tous les jours, le dimanche comme la semaine, j'ai pu constater de nombreux cas d'entérite et de gastro-entérite et quelques rares cas d'appendicite (six ou huit). Tous buvaient de l'eau, du thé, du café, quelques-uns du scotch et de l'eau de Seltz.

Le travail était pourtant facile et peu de grosses corvées pouvaient surmener les hommes; le climat était bon, la nourriture excellente, l'exercice fréquent et les huttes en bon état. Le caractère de nos ambulanciers était nerveux, un peu belliqueux et chacun peu disposé à faire des heures supplémentaires. J'observais.

Nous fûmes en Angleterre du 16 mai au 20 novembre 1915, c'est-à-dire plus de six mois, au lait, à l'eau et au thé, cependant avec climat excellent, nourriture saine, travail minime, le bilan des malades fut assez élevé en fait d'entérite, de gastro-entérite et d'appendicite. Les gars exécutaient les ordres, mais sans enthousiasme; ils maugréaient pour le moindre motif.

En 1910 et 1911 j'avais passé deux ans aux hôpitaux de Paris et 10 jours à Londres. Je connaissais les deux climats et je me disais: attendons que nous soyons en France pour juger nos soldats et je les apprécierai davantage. Il existe une formule classique pour tout officier-commandant, c'est que si le soldat souffre de l'intestin, il a horreur du moindre travail et est incapable d'aucune initiative personnelle, il lui faut du repos et il se dégoute lui-même. Or, nos soldats, pour la grande moitié, souffraient en Angleterre d'entérite et étaient à l'eau et au thé. Passons en France.

Le 20 novembre, ordre de mobilisation pour la France. Tous les soldats sont joyeux, heureux: Boulogne, Rouen, Paris, St-Cloud. Ce dernier endroit est le site de notre futur hôpital.

Or, rappelez-vous que nous étions arrivés à la fin de novembre, et que le froid, très humide en France à cette époque, est très propice aux fièvres typhoïdes, à la pneumonie et à toutes les entérites.

Nos soldats s'improvisent rapidement, ouvriers, forgerons, terrassiers, etc.; car il nous faut créer notre hôpital de toute pièce et creuser des fondations de 10 barraquements pouvant contenir 600 grands blessés. Il fait un froid de chien, nous avons des pluies continuelles, et cependant nos hommes peinent de 5 à 7 heures au pic et à la pelle. C'est étrange: ils ont une mine superbe, sont joyeux, très heureux même, et obéissent facilement aux moindres ordres. De plus, ils s'entr'aident mutuellement, gaiement et de grand cœur. Je me demande pourquoi?

Inutile de vous dire que nous nous attendions à beaucoup de malades. Quelques-uns les premiers jours, puis zéro tous les matins au lieu de 10 et 17 en Angleterre. Pourquoi? Pourtant on devrait avoir des malades, car nos hommes travaillent de 5 heures du matin à 7 heures du soir, maintes fois jusqu'à minuit, sous la pluie et dans la boue; cependant personne ne souffre.

La nourriture comme en Angleterre est très saine, le climat meilleur cependant, mais comme boisson, ils ont lâché l'eau et le thé, et prennent du café et du Pinard comme de bons Poilus.

Deux ans à St-Cloud j'ai traité ces soldats canadiens de l'hôpital No 8, et pendant ces deux ans j'ai eu un seul cas d'appendicite, opéré par le Dr de Martigny. Or, ce patient était un buveur d'eau. Sur 25 officiers canadiens-français à St-Cloud en deux ans, pas un cas d'appendicite ou d'entérite, pas un cas de fièvre typhoïde. Tous boivent du vin.

Sur 36 et 70 infirmières en deux années pas une seule crise appendiculaire, pas un seul cas de fièvre typhoïde. Toutes buvaient du vin coupé d'eau et pourtant quel travail héroïque et prodigieux nos infirmières ont fait, obligées de coucher sous la tente comme tout soldat.

Dans mes moments libres je traitais la population civile de St-Cloud, Surenne, Rueil, Marly-le-Roy, Joinville-le-Pont, La Varennes, etc. J'ai traité en cinq ans dans ces incomparables campagnes françaises plus de 4,000 civils, vieillards, vieilles femmes et enfants. Pas un cas d'appendicite, pas un cas de fièvre typhoïde, tous et toutes buvaient du vin chaud, bien sucré au moindre malaise, et du vin à tous les repas, et nos soldats les imitaient.

Nous avons traité durant les années 1916 et 1917 à St-Cloud plus de 4,000 grands blessés, et nous n'avons pas constaté d'appendicite. Pourquoi? Ce sont tous des Français, nos blessés, et tous boivent du vin.

En 1918 et 1919 je passe à l'hôpital Laval à Troyes dans l'Aube. Le Colonel Beauchamp me confie les ambulanciers canadiens au nombre de 200. Ils sont en France pendant plus de 12 mois et habitués au Pinard. Tous sont en bonne santé, pas d'appendicite en trois ans et demi de campagne.

Près de 10,000 blessés sont passés par nos hôpitaux de Laval à Troyes et à Joinville-le-Pont. Nous n'avons

pas eu un seul cas d'appendicite chez le Français, car tous boivent du vin.

A Troyes nous recevons à un moment donné, fin de mai 1918, des grands blessés américains qui ne boivent que du thé et de l'eau; les gastro-entérites pleuvent; les Annamites blessés sont éprouvés de la même manière; des Italiens blessés ont aussi été hospitalisés en même temps et n'ont pas connu d'appendicite, car ils boivent du vin; de nombreux Anglais blessés arrivent les jours suivants buvant du thé et de l'eau, beaucoup de coliques. Le tableau est frappant et je crois que nous sommes le seul hôpital en France à avoir reçu en même temps autant de blessés, français, anglais, américains, italiens et annamites. Buveurs de vin d'un côté, excellente santé et énergique réaction aux blessures. Buveurs d'eau, réaction faible, très faible.

De retour à Montréal en mai 1919, on me fait l'insigne honneur de m'adjoindre à MM. les Professeurs Latreille, Roy, Paré, pour me confier les familles d'ouvrières et d'ouvriers français. Savez-vous ce que j'ai constaté? C'est que plusieurs souffraient d'entérite et d'appendicite; j'étais navré car je croyais ma chaîne brisée, mon immunité appendiculaire et gastro-entérite par le vin à tous les diables. Mais j'ai eu bien vite l'explication de ce fait: l'ouvrier français à Montréal est excellent travailleur, laborieux et très honnête, mais il n'est pas riche et le vin est très dispendieux au Canada. Par économie il boit de l'eau et du thé comme tout bon Canadien, et les entérites et les appendicites pleuvent chez lui comme chez son cousin le Canadien.

L'un de nos ouvriers français me disait récemment au dispensaire: — "Ah! Docteur, si j'avais mon vin je ne serais pas souffrant. Je suis de Bayonne, Basses Pyrénées, on y boit du vin blanc, le vin du pays, peu coûteux, excellent et tout le monde est en bonne santé. Ici à Montréal, je bois de l'eau et du thé anglais, j'ai toujours mal au ventre".

Vous voyez, Messieurs, que je n'ai pas chargé le tableau à plaisir, mais ces faits sont vrais et peuvent facilement se démontrer. Ces faits sont difficiles à expliquer, mais ils existent. Pour moi personnellement en 10 ans de clientèle, j'ai vu de nombreuses appendicites chez les buveurs d'eau, jamais chez les buveurs de vin avec modération et je ne suis pas loin de penser avec le vieil adage que les buveurs d'eau sont des méchants... voués à l'appendicite et à nos amis les chirurgiens.

Nos amis les Américains souffrent d'appendicite et de gastro-entérite beaucoup plus que par le passé depuis leur fameuse loi de prohibition absolue, et ils sont en train de passer maîtres dans la vente des narcotiques, des stupéfiants, morphine, cocaïne, héroïne etc. Pourquoi ne pas revenir aux boissons légères plutôt que de s'empoisonner avec de la morphine et de la cocaïne? C'est Paul Gamot qui écrit: — Libre aux habitants des États-Unis de renoncer aux détestables breuvages fournis par les vignes américaines et de se priver de ce qu'il y a de bon chez nous, c'est chez eux affaire de goût et de mortification, nous n'avons pas à les imiter et pour cause. Le Français, dont le sol produit les meilleurs vins du monde, ne se laissera jamais prendre aux prédications des hygiénistes moroses dont les efforts ne tendent à rien de moins, sous prétexte de nous préserver d'un poison, qu'à empoisonner notre existence.

Écoutez le vertueux Benjamin Franklin écrivant à son grand ami le philosophe Abbé Morellet, à l'occasion d'un dîner en l'honneur de l'indépendance américaine en 1786: "Vous m'avez souvent égayé, mon très cher ami, par vos excellentes chansons à boire; en échange, je désire vous édifier par quelques réflexions chrétiennes, morales et philosophiques sur le même sujet. "In vino veritas," dit le sage, la vérité est dans le vin. Avant Noé, les hommes n'ayant que de l'eau à boire, ne pouvaient trouver la vérité; aussi ils s'égarèrent, ils devinrent abominablement méchants et ils furent exterminés par l'eau qu'ils aimaient à boire. Ce bonhomme Noé, ayant vu que par cette mauvaise boisson tous ses contemporains avaient péri, la prit en aversion, et Dieu, pour le désaltérer, créa la vigne et lui révéla l'art de faire le vin; par l'étude de cette liqueur, il découvrit maintes et maintes vérités, et depuis son temps, le mot deviner a été en usage signifiant originairement découvrir au moyen du vin. Ainsi le patriarche Joseph prétendait deviner au moyen d'une coupe ou d'un verre de vin, liqueur qui a reçu ce nom pour marquer qu'elle n'était pas une invention humaine, mais divine.

Dieu a fait le vin pour nous réjouir; quand vous voyez à table votre voisin verser du vin dans son verre, ne vous hâtez pas d'y verser de l'eau; pourquoi voulez-vous noyer la vérité? C'est une fausse complaisance et bien incommode. Je dis ceci à vous, comme homme du monde, mais je finirai comme j'ai commencé, en vous faisant une observation religieuse bien importante et qui est tirée de l'Écriture Sainte, savoir que "l'apôtre Paul conseille bien sérieusement à Timothée de mettre du vin dans son eau pour sa santé, mais que pas un des apôtres, ni aucun des saints pères, n'a jamais conseillé de mettre de l'eau dans son vin".

J'ajouterai encore: Aux esprits timorés qui croient que, parce que quelques pasteurs ont fulminé contre le vin et les liqueurs alcooliques, les directeurs des âmes n'ouvrent le ciel qu'au buveur d'eau, nous citerons l'exemple de Jésus changeant l'eau en vin aux noces de Cana. Nous leur rappellerons aussi que la viticulture doit son essor à la propagation du christianisme. Chaque monastère s'entourait d'un enclos où il récoltait son vin de messe, et la vigne s'étendit rapidement du Midi jusqu'aux pays du Nord. Beaucoup de monastères sont reputés par la qualité de leurs vignobles que par la science ou la sainteté de leurs moines.

Je termine, Messieurs, en vous soumettant ces faits et ces quelques lignes de Clément Viratel:—

"Les vignes françaises sont une des richesses et l'une des gloires du pays, c'est dans le sang de ces grappes vermeilles qu'elle puise son esprit généreux, son enthousiasme, son optimisme, sa santé. Le jour où la France ne boira que de l'eau, elle sera bien malade."

Dr. Charles Saint-Pierre

PENSÉES DES AUTRES.

L'homme qui rit toujours est un sot; celui qui ne rit jamais est une bête.

Charles Philippon.

Pour les Lecteurs et Amis de La Revue Moderne

AFIN d'encourager les lecteurs de la Revue Moderne à continuer à la lire régulièrement, et induire les personnes qui l'achètent de temps en temps seulement à la lire chaque mois, nous avons institué un concours mensuel de quatre prix: 1er prix, $25.—2ème prix, $15.—3ème prix, $10.—4ème prix, $5.

Nous publions ci-après les numéros gagnants de notre édition du mois de juillet qui ont été tirés au sort par M. le Dr D. Généreux, échevin du quartier St-Jacques, qui nous a délivré le certificat suivant:

Montréal, 24 Juillet 1922.

Je, soussigné, déclare avoir indiqué les numéros gagnants du Concours de la Revue Moderne du mois de Juillet.

1er prix	$25.00	no	24354
2ème prix	15.00	no	22416
3ème prix	10.00	no	20398
4ème prix	5.00	no	19558

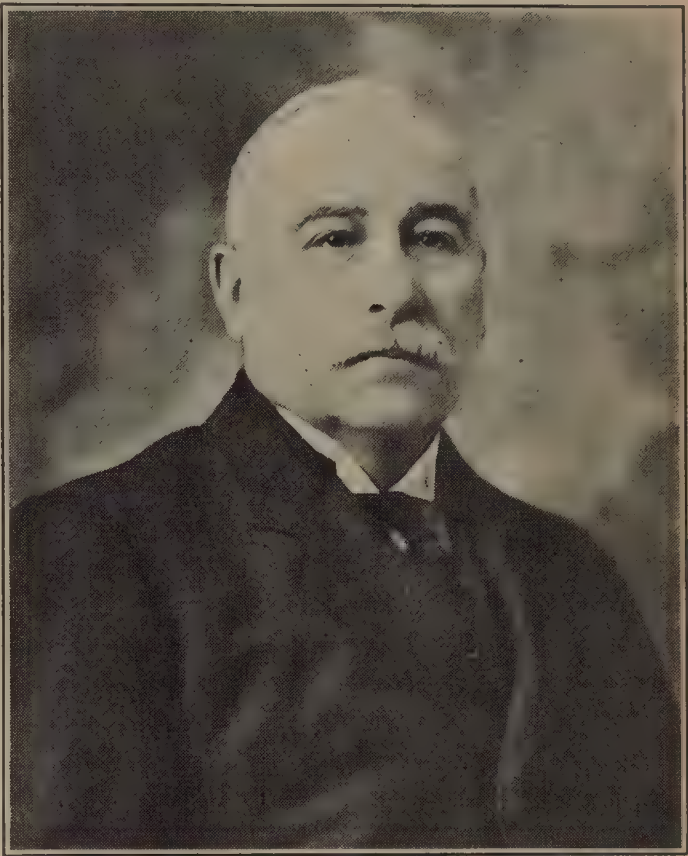
D. Généreux, D.M.V.
échevin de St-Jacques.

Les personnes de la ville de Montréal qui auront une copie de la Revue Moderne portant un des numéros gagnants, pourront se présenter à nos bureaux, 147 rue St-Denis, afin de recevoir le montant attribué à ce numéro. Les personnes en dehors de la ville, pourront nous envoyer sous pli recommandé, le numéro de la Revue Moderne qui portera le numéro gagnant et nous leur ferons parvenir sans retard le montant en argent auquel elles auront droit.

Si le numéro retourné est détérioré, nous nous engageons à le remplacer.

Ne manquez pas de dire à vos parents et amis de retenir chaque mois chez leur marchand de journaux une copie de la Revue Moderne, ou qu'ils nous envoient immédiatement à nos bureaux, le montant de $3.00 pour une année d'abonnement ou $5.00 pour deux années.

Les lecteurs qui négligent de surveiller attentivement les numéros qui sont publiés sur notre page de couverture (au centre, en bas) s'exposent à perdre le montant de $25.00, car chacun de nos lecteurs a chance égale d'être gagnant d'un de nos quatre prix en argent.



M. l'échevin D. Généreux

ATTENTION! ATTENTION!

Les numéros gagnants du mois de juin n'ont pas été réclamés.

Voici de nouveau, la liste de ces numéros telle que publiée dans notre édition de juillet:

1er prix	$25.00	no	29994
2ème prix	15.00	no	24130
3ème prix	10.00	no	15738
4ème prix	5.00	no	16603

Nous prions donc nos lecteurs de consulter le numéro inscrit au bas du centre de la couverture de notre édition de juin dernier, afin de voir s'il ne correspond pas à l'un des chiffres plus haut cités. Nous avons la certitude que ces numéros sont actuellement entre les mains de nos lecteurs et nous ne demandons qu'à nous acquitter au plus vite envers les gagnants.



LE CLUB NAUTIQUE OTTERBURN

Bien que de création relativement récente, (été 1921) le Club Nautique Otterburn fondé primitivement par un petit nombre de fervents de l'aviron, compte aujourd'hui grâce au dévouement inlassable de son bureau de direction plus de cent cinquante membres.

La photographie que nous reproduisons d'autre part représente le nouveau châlet que vient de faire ériger le comité exécuti. de cette nouvelle association, en vue des nombreuses parties que se propose de donner dans l'avenir le comité des Fêtes. La première grande soirée sera, paraît-il, donnée le soir des régates annuelles du Club, 26 août prochain, et les organisateurs n'ont reculé devant aucune difficulté pour faire de cette réception un véritable succès à tous les points de vue.

LA CROSSE.

Le National en tête de la ligue.

Le 8 juillet dernier l'équipe de crosse du National a battu la redoutable équipe de Cornwall, dans une partie très rapide et qui s'est terminée par le résultat final de 9 à 3.

Le 16 juillet, nouvelle victoire du National sur le Shamrock à Maisonneuve: score, 7 à 2.

CYCLISME.

Robert Spears, champion d'Australie a gagné le 8 juillet, le Grand Prix de Paris.

BASE-BALL.

Le 26 juin, le club Montréal a défait le club de Trois-Rivières par 3 à 2.

Le club Ottawa a battu le Montréal, le 30 juin dernier, au Parc Atwater, par un score de 5 à 3.

Le 27, Montréal et Trois-Rivières font match nul. Résultat: 2 à 2.

Le 2 juillet, Ottawa bat le club de Valleyfield par 2 à 0, dans une partie extrêmement rapide.

Le 9, Ottawa est vainqueur du Montréal par 3 à 0.

Le 10, Ottawa bat le Montréal par 5 à 3.

Le 12 juillet, Montréal est de nouveau battu par Ottawa au Parc Atwater; 3 à 1.



LE NOUVEAU CHALET DU CLUB NAUTIQUE OTTERBURN.

Le 4, Montréal bat par deux fois le Trois-Rivières. Résultats: 4 à 3, et 3 à 1.

Le 5, Montréal reprend la tête de la Ligue de l'Est du Canada en battant le club de Trois-Rivières par 8 à 3.

Le 6, victoire du Montréal sur Valleyfield au parc Atwater: 5 à 0.

Le 7 juillet, Valleyfield bat le Montréal par un score de 5 à 3.

Le 8, le club Montréal est battu deux fois par le club de Valleyfield. Scores: 2 à 1 et 11 à 4.

Le 13, Montréal est battu aux Trois-Rivières d'une façon écrasante par le club de cette dernière ville. Score final: 21 à 3.

Le 14, Ottawa est battu par Valleyfield par 5 à 4, au Parc Atwater.

Le 16, Montréal bat Trois-Rivières par un résultat de 3 à 1.

Le même jour Valleyfield remporte une victoire décisive sur le club Ottawa par 4 à 2.

Le 17, Montréal bat l'Ottawa par un score de 3 à 1, dans une partie remarquable d'ardeur et d'entrain.

Ottawa bat de nouveau le club Montréal le 18 juillet par un score de 9 à 3.

Le 19, le club Montréal prend une revanche éclatante en battant l'Ottawa une première fois par 1 à 0, et une seconde fois par 4 à 3.

LES REGATES DU CLUB NAUTIQUE DE BEAUHARNOIS



Avant le départ: les "4 cylindres" en ligne.

TENNIS.

La première manche du championnat provincial de tennis a été disputée le 26 juin dernier, et l'élite de nos plus fines raquettes, non seulement de la province, mais encore de l'Ontario, s'y était donné rendez-vous. Le vainqueur de la journée d'ouverture a été notre champion provincial actuel E. H. Laframboise, le sympathique président du club d'Outremont.

Championnat International de Wimbledon.

Mlle Suzanne Lenglen battait le 27 juin à Wimbledon Mme M. E. Mills par 6 à 0 et 6 à 0; et le 1er juillet Mlle Kathleen McKane une des grandes étoiles de tennis d'Angleterre.

Le 3 juillet Mme Molla Mallory remportait une victoire des plus faciles sur Mme Parton (anglaise) par 6 à 2 et 6 à 1.

Le même jour Mlle Lenglen bat Mlle Evelyn Colyer par 6 à 0 et 6 à 0.

Le lendemain, 4 juillet, Mlle Elizabeth Ryan de Californie est battue par Mlle S. Lenglen par 6 à 1 et 8 à 6.

Le 8 juillet enfin Mlle Suzanne Lenglen se couvre de gloire et remporte le championnat du monde en battant Mme Molla Bjurstedt Mallory par un "score" de 6 à 2 en première partie, et 6 à 0 en seconde. Le Roi et la Reine étaient présents, ainsi d'ailleurs que toutes les personnalités du monde et des sports.

Nouveau champion.

Le 15 juillet dernier Frank Anderson a gagné le titre de champion du Canada dans les épreuves simples qui furent jouées à Toronto le 15 juillet dernier.

GOLF.

Le club de Beaconsfield a battu le club Kankwaki au cours d'un match amical qui fut joué sur le terrain de ce dernier club le 15 du mois dernier. Résultat: 6 parties sur 11. Cette rencontre fut, est-il besoin de le dire, vivement disputée de part et d'autre.

Le 8 juillet les joueurs de golf du club Royal-Montréal ont rencontré ceux de Laval sur le Lac et obtinrent les honneurs du match amical qui fut joué par les deux camps.



Quelques prix attribués aux vainqueurs.



La "tribune" du Jury.

Les "Royal-Montreal" gagnèrent 12 parties et en perdirent 4.

Gene Sarazin a remporté le championnat de golf des Etats-Unis, le 15 juillet dernier, à Glengoe, Ill.

CROQUET.

Le club de croquet Chateauguay de la Pointe Saint-Charles a fait l'ouverture de la saison le 16 juillet, en remportant une brillante victoire sur le club National de Sainte-Cunégonde par un score de 5 à 0.

LE TURF

Les courses d'ouverture du "Maisonneuve Driving Club" ont remporté le 16 juillet dernier, un succès sans précédent.

Dans le "free for all" Judge Ormonde a remporté la victoire, mais ce n'est qu'au bout de six épreuves chaudement disputées que la décision a été prise définitivement.

CANOTAGE.

L'équipe des canots de guerre du "Saint Lambert Boating Club" a remporté les honneurs de sa classe le 1er juillet dans les 33ème régates annuelles de ce club fameux, battant l'équipe du Grand Tronc dans la course finale.

Les 55èmes régates annuelles du Club nautique de Longueuil ont eu lieu samedi après-midi, 8 juillet. Le club de Sainte-Rose dès le début s'est assuré les places d'honneur.

Le 15 juillet, H. Greenshields du "Longueuil Boating Club" a remporté un éclatant succès à l'ouverture des régates annuelles de Valois.

Les "Freshmen" de Harward ont battu l'équipe (8 rameurs) de Yale dans une course de deux milles, disputée le 23 juin à New London.

BOXE.

Jack Britton—Benny Leonard. Le 26 juin New York d'après la décision de l'arbitre, Patsey Haley, la victoire est accordée à Jack Britton, à la suite d'un "foul" commis par Leonard à la 13ème manche. Britton reste donc champion "welterweight" du monde.

Le 3 juillet à Détroit, Gene Larue a remporté le titre de champion "bantamweight" du Michigan, Joe Schwartz ayant commis trois "fouls" successifs dans la 5ème manche pour éviter sa mise hors de combat.

Le 4 juillet Benny Leonard met Rocky Kansas de Buffalo, hors de combat en huit manches.

Le 12 juillet à l'Aréna Mont-Royal, Solly Young Green obtient la décision du jury sur Young Lewis de Lachine, qu'il a battu aux points.

Willard—Dempsey? Il paraît qu'une rencontre pour le championnat du monde serait pratiquement organisée entre ces deux pugilistes. Le combat aurait lieu avant octobre.

M. B.

LA SOCIÉTÉ CANADIENNE D'OPÉRA.

Si la campagne de souscription de la Société Canadienne d'Opéra marche dès maintenant, à grands pas vers le succès, c'est uniquement grâce à l'énergie que ses habiles directeurs déployèrent pour la mise en route d'un mouvement extraordinairement difficile à susciter en raison des circonstances actuelles.

La classe dirigeante ayant compris la nécessité d'une telle institution n'a pas marchandé son appui, et dès à présent nous trouvons au hasard des listes de souscriptions les noms suivants: J. N. Dupuis, A. Berthiaume, Théophile Viau, Brigadier-Général Labelle, Raoul Grothé, A. Allard, Germain Beaulieu, E. Desjardins, Zénon Fontaine, etc.

Un Mariage d'Amour

Par LUDOVIC HALEVY
de l'Academie Française

LUI, sur un agenda, tous les matins et tous les soirs, sans phrases, en style télégraphique, écrivait un petit programme et un petit bulletin de sa journée. Il avait commencé à vingt ans, le 3 octobre 1869, et voici quelle était la petite note inscrite à cette date:

Je suis nommé sous-lieutenant du 21e chasseurs.

Le 31 décembre venu, il mettait dans un tiroir l'agenda de l'année expirante et passait à l'agenda de l'année suivante.

ELLE, avec plus de soin et de développement sur de gentils volumes reliés en maroquin bleu et strictement fermés à clef, tenait minutieusement, quand elle était jeune fille, le journal de sa vie. Elle avait commencé à seize ans, et sa première phrase, datée du 17 mai 1876, était ainsi conçue:

Je mets aujourd'hui ma première robe longue.

Elle se maria le 17 août 1879 et alors elle s'arrêta; elle n'écrivit plus rien sur les petits volumes de maroquin bleu; mais elle avait conservé et caché mystérieusement dans le fond d'un tiroir à secret les cahiers qui racontaient sa vie entre les mois de mai 1876 et le mois d'août 1879, entre la première robe longue et le mariage.

Lui aussi s'était marié le 17 août 1879, mais il n'avait pas interrompu ses écritures quotidiennes, si bien que, dans un des tiroirs de son bureau, se trouvaient treize petits agendas où sa vie était notée jour par jour et fort exactement, malgré la sécheresse de la forme. De temps en temps, il s'amusait à prendre au hasard un de ces agendas. Il l'ouvrait, lisait quinze ou vingt pages, revivant ainsi dans le passé, mettant *autrefois* en présence d'*aujourd'hui*.

Or, le 19 juin 1881, le petit sous-lieutenant de 1869, devenu capitaine et *porté pour chef d'escadrons*, était seul, vers dix heures du soir, dans son cabinet, devant son bureau, et, la tête dans les mains, se demandait si c'était au printemps de 1878, ou au printemps de 1879, qu'il avait publié, dans le *Bulletin de la réunion des officiers*, un article sur la nouvelle organisation du train des équipages en Autriche-Hongrie. Cette réflexion lui vint à l'esprit qu'il retrouverait probablement dans ses carnets la date de la publication de l'article.

Il ouvrit le tiroir des agendas, et le hasard, du premier coup, lui fit mettre la main sur l'année 1879. Il se mit à feuilleter le petit volume... Il tournait, tournait les pages, mais voici que subitement il s'arrêta et lut avec une certaine attention un passage qui le fit sourire. Il se leva, s'éloigna de son bureau, alla s'asseoir dans un grand fauteuil et, là, continua de lire. Il ne pensait plus du tout à l'organisation du train des équipages de l'Autriche-Hongrie. D'anciens souvenirs, évidemment, se réveillaient dans son cœur et mettaient à la fois de légers sourires sur ses lèvres, et aussi un peu d'attendrissement dans ses yeux; à trois ou quatre reprises, ce capitaine de cavalerie dut arrêter du bout du doigt un petit, un tout petit, commencement de larmes.

Il était plongé dans sa lecture, quand une des portières de son cabinet s'entr'ouvrit tout doucement, tout doucement: une délicieuse tête blonde se montra dans l'encadrement des vieilles tapisseries...

Que faisait-il donc là, dans ce grand fauteuil? Est-ce qu'il dormait? Il l'avait impitoyablement renvoyée une demi-heure auparavant, parce qu'il voulait travailler et que, lorsqu'elle était là, elle le gênait, le troublait, lui mettait en tête des idées qui n'étaient pas tout à fait des idées de travail.

Alors, avec des précautions infinies, mince et souple dans les longs plis de son peignoir de mousseline blanche, la petite blonde se glissa dans la chambre, fit trois ou quatre pas sur la pointe des pieds, se pencha un peu de côté... Il ne dormait pas... Il lisait, et fort attentivement, car il n'avait rien entendu et ne bougeait pas... Il était dans son droit. Lire, c'est travailler.

Retenant sa respiration, elle continua sa route vers le fauteuil, lentement, bien lentement... et, tout en cheminant de la sorte, elle se posait une question. Elle était encore un peu enfant... Vingt et un ans et très amoureuse... Cela dit pour son excuse, voici la question qu'elle se posait!

— Où vais-je l'embrasser? sur le front, sur la joue... ou un peu partout, à tort et à travers?

Elle s'approchait... Déjà de l'extrémité des doigts, elle frôlait presque les cheveux du capitaine, et elle allait se décider résolument pour *un peu partout, à tort et à travers*, quand elle devint tout d'un coup horriblement pâle... Sur les deux pages ouvertes du petit agenda, elle venait de lire:

16 juin
Je l'aime !
17 juin
Je l'aime ! !

Un seul point d'exclamation après le premier: *Je l'aime*! deux après le second... Cela avait augmenté entre le 16 et le 17!

Elle jeta un petit cri et toute tremblante:

— Qu'est-ce que c'est que ça? dit-elle, qu'est-ce que c'est que ça.

Elle défaillait... Il se leva, la soutint dans ses bras, mais elle, fondant en larmes et laissant échapper un flot de paroles entrecoupées par des sanglots:

— 16 juin: Je l'aime! 17 juin: Je l'aime! ! Et c'est aujourd'hui le 19 juin! Tu aimes une autre femme! Ah! c'est affreux! c'est affreux!

Lui, alors, essuyant ses larmes avec deux baisers:

— Regarde donc, petite folle, regarde donc.

Il ouvrit l'agenda à la première page, qui portait en gros chiffres imprimés: 1879.

— Ah! s'écria-t-elle joyeusement au milieu d'un petit restant de sanglots... C'était moi! c'était moi!

Puis elle ajouta naïvement, imprudemment:

— Tu tenais donc un journal, toi aussi?

— Comment! moi aussi?... Alors, il parait que toi?...

Elle fut bien obligée d'avouer que s'il avait écrit des *Je l'aime!* sur des petits agendas de maroquin noir, elle en avait écrit, elle aussi de son côté, sur des petits volumes de maroquin bleu... Et, comme elle disait à son mari:

— Montre l'agenda, montre, pour que je voie s'il y trois points d'exclamation le 18 et quatre le 19.

— Donnant, donnant, répondit-il. Va chercher tes petits cahiers et nous comparerons. Nous verrons qui de nous deux l'emporte en points d'exclamation.

La tentation était trop forte. Elle alla chercher son année 1879 et revint avec trois cahiers de taille assez respectable.

— Trois volumes! s'écria-t-il.

— Oui, les trois premiers trimestres, et toi, pour toute l'année, tu n'as qu'un méchant petit carnet de rien du tout!

— On dit bien des choses en peu de mots... Tu vas voir... Viens te mettre là, à coté de moi... Il y a place pour deux dans le fauteuil.

— Oui, en m'asseyant sur tes genoux... Mais c'est impossible.

— Parce que?

— Parce qu'il y a peut-être dans mes cahiers des choses que tu ne peux pas voir.

Elle montrait ses volumes bleus, et lui, montrant son agenda:

— Là aussi peut-être... Tu as raison. Tenons-nous à distance, en face l'un de l'autre. Nous lirons seulement ce que nous voudrons lire.

— Et on pourra faire des coupures...

— C'est entendu, dit-il, commence.

— Non, commence, toi, pour me donner du courage.

— Soit, mais où commencer?

— Eh bien! répondit-elle, où *je commence.*

— Non, il faut commencer un peu avant toi, il faut commencer où commence Jupiter.

— C'est parfaitement juste... Cherche donc où commence Jupiter...

— Attends... cela doit être dans la première quinzaine de mai... Oui, m'y voilà... "*Jeudi* 15 *mai*, Aller voir, chez Chéri, *Jupiter*, cheval "bai brun, sept ans. Indications du catalo-"gue: *Excellent cheval de selle, hautes actions,* "*saute bien, a été monté en dame.* Doit se "vendre le 21 mai. Très recommandé par d'Estilly." Et deux pages plus loin:"*Samedi* „*17 mai.* Vu Jupiter. Le cheval parait très "bien. Irai jusqu'à 2,500 francs." Et, enfin, quatre pages plus loin: "*Mercredi 21 mai...*"

— Le jour de notre rencontre en chemin de fer. Je me rappelle la date.

— Oui, tu as raison... "*Mercredi 21 mai.* "Au ministère de la guerre. — Chez ma sœur. "— Acheté Jupiter, 1,900 francs... — Au re-"tour, dans le train, ravissante jeune fille "assise en face de moi."

— Il y a ça?... Tu n'arranges pas un peu par politesse.

— Je n'arrange rien.

— Montre.

— Tiens, regarde...

— Oui... je vois... *Ravissante...* il y a: *ravissante...*

— A toi maintenant... Tu dois avoir quelque chose le 21 mai...

— J'espère bien que non! Est-ce que tu crois que j'ai écrit: *Au retour dans le train, ravissant jeune homme assis en face de moi?*

— Non... pas ravissant jeune homme... enfin, regarde tout de même.

— C'est bien par acquit de conscience... Voyons. "*Mercredi 21 mai...* Au Louvre,.. "chez ma tante... Au salon... " Il n'y a rien, je te dis... Tiens, si... je vois quelque chose.

— J'en étais bien sûr... Tu avais fait attention à moi...

— Voici ce qu'il y a... "Au retour, en che-"min de fer, assis en face de moi un jeune "homme. Il m'a regardée tout le long, tout "le long de la route... Dès que je levais les "yeux, il les baissait; mais dès que je les "baissais, il les levait; et, à partir de Chatou, "je n'ai plus du tout osé les lever les yeux, "tant je me sentais sous son regard... "J'avais un roman anglais dans mon sac; je "l'ai pris, je me suis mise à lire, mais le soir "j'ai été obligée de recommencer tout ce que "je croyais avoir lu en chemin de fer."

— Ce n'est pas tout — Je crois qu'il y a autre chose...

— Oui... mais sans le moindre intérêt.

— Lis toujours; moi, j'ai tout lu.

— Oh! toi... toi... Je vois bien ce qui va arriver. Toi, ce sera tout le temps de petites notes sèches et arides, tandis que, moi, il y aura des détails, des développements. Je vais t'expliquer pourquoi... Quand Mlle Guizard, mon institutrice, m'a quittée, elle m'a dit:" Ma chère enfant, vous n'écrivez pas mal du tout, mais il faut continuer à travailler; il faut faire des gammes pour le style comme pour le piano. Prenez l'habitude d'écrire tous les soirs trois ou quatre pages sur n'importe quoi... sur votre journée, sur les visites que vous aurez rendues ou reçues, etc." Et alors, moi, je faisais ce que m'avait recommandé Mlle Guizard.

— Bien, bien.

— Non, je tiens à m'expliquer nettement là dessus, parce que, je le répète, je sais ce qui va arriver... Tout à l'heure tu croiras voir des exaltations de sentiment et des débordements de passion, là où il n'y aura que des exercices de style et des essais de narration française. Je ne veux pas que tu puisses t'y tromper.

— Je ne m'y tromperai pas... mais qu'est-ce qu'il y a après: *Il m'a regardée tout le temps?*

— Rien du tout sur toi... Tiens, écoute: "Est-ce que ce serait vrai ce que disait "grand'maman avant hier: — C'est extra-"ordinaire... cette petite Jeanne tout d'un "coup est devenue très jolie." Et puis toute une conversation entre maman et grand' maman: maman reprochait à grand'maman de me dire des choses pareilles, de me donner de l'amour-propre, etc., etc. Aucun intérêt, je te dis... Continue.

— Je n'ai rien le 22.

— Moi non plus.

— "*23 mai.* Jupiter arrivé. Essayé le "cheval sur la terrasse et dans la forêt. Je "le crois excellent."

— Et sur moi?

— Rien.

— Ah! c'est un peu humiliant, car j'ai, moi, quelque chose sur toi, le 23. "Le jeune "homme qui m'a regardée avant-hier dans le "train, c'était un militaire. Il a passé tout "à l'heure à cheval en uniforme. Il avait "trois galons d'argent sur les manches. Je "dis qu'il a passé; il a fait plus que passer... "C'est absurde ce que je vais écrire, mais "enfin, puisque c'est pour moi toute seule "que j'écris... Est-ce qu'il m'aurait vraiment "remarquée hier en chemin de fer? Est-ce "qu'il se serait informé? Est-ce qu'il saurait "que je demeure ici? Est-ce qu'il aurait "voulu briller devant moi? Il est resté au "moins un quart-d'heure là, sur la terrasse, "entre le pavillon Henri IV et la grille, faisant "faire des pas de côté à son cheval, et des "pirouettes, et des changements de pieds, et "des voltes sur place, etc., etc. Espérer me "séduire par de tels moyens, ce serait d'un "homme bien vulgaire."

— Quelle injustice! Tu vois. là, sur mon carnet: *Essayé Jupiter.* J'essayais Jupiter et je découvrais qu'il avait reçu une très brillante éducation... Mais continue.

— Je continue: "Le soir, après diner, je "dis à Georges, qui, malgré ses douze ans, "passe encore sa vie à jouer aux soldats de "plomb et qui est très ferré sur les choses "militaires:—Georges,qu'est-cequec'estqu'un "officier qui a trois gallons d'argent aur les "manches? — C'est un capitaine. — Est-ce "beau d'être capitaine? — Ca dépend. C'est "beau à vingt-cinq ans, c'est laid à cinquante..

"Vingt-cinq ans, il a peut-être un peu plus, "mais pas beaucoup. Grand'maman, qui a "l'oreille fine, avait entendu ma conversation "avec Georges, et elle se met à dire: — Vous "ne savez pas ce qui se passe? Jeanne "demande à Georges des renseignements sur "les militaires...

"Je devins rouge comme une pivoine. De "là toute une longue discussion. Grand' "maman déclare qu'elle a un penchant pour "les militaires, et maman de s'écrier qu'elle "ne pourrait jamais se résigner à me donner "à *un monsieur qui me trimbalerait de garnison* "*en garnison.* Je me demande pourquoi "j'écris toutes ces folies sur ce cahier. C'est "bien pour obéir à Mlle Guizard." Là, tu vois, c'est écrit... A toi; j'ai fini.

— Le 24, deux lignes... "Rencontré à cheval "dans la forêt la jeune fille de mercredi "dernier. Bien jolie décidément, et pas mal "à cheval."

— Voilà tout... C'est d'une concision! Cela aurait besoin d'un petit commentaire.

— Le voici, mon amour, le petit commentaire. Tu as raison... Elles sont d'une affreuse sécheresse, mes notes... mais, vois-tu, si je n'avais pas peur d'avoir l'air de vouloir faire un madrigal...

— N'aie donc pas peur... il n'y a personne.

— Je te dirais que tout ce qui n'est pas écrit sur le petit cahier est écrit là... dans mon cœur. Cette matinée de mai, cette rencontre dans la forêt... aujourd'hui, après deux années écoulées, je me rappelle tout celà, et dans les moindres détails. Nous avions manœuvré de cinq à sept heures, sur le terrain des Loges dans une horrible poussière. Je ramène mon escadron au quartier... je change de cheval et je repars sur Jupiter.

— Cher Jupiter!

— Un quart d'heure après, j'étais au galop dans une longue allée montante, tout près du Val. Je vois venir une petite cavalcade, toi sur Jenny, ta jument noire, Georges sur son poney rouan, et le vieux Louis, par derrière, sur un grand cheval gris... Tu vois,.. je me souviens même de la robe des chevaux. Tout d'un coup, à cinquante mètres , j'ai un éblouissement, je te reconnais... durement,

brusquement, je mets au pas ce pauvre Jupiter. La petite cavalcade passe à côté de moi... Je te vois encore avec ton amazone grise, ton chapeau noir et les boucles blondes qui frisottaient sur ton voile... Et pendant que tu passais je me disais: "Non vraiment, il n'y a rien au monde de plus charmant que cette jeune fille!" Et toi, que te disais-tu?

— Ce que je me disais... je ne me rappelle plus... mais voici ce que j'écrivais.

Et d'une voix un peu tremblante, car elle avait été très émue par le *petit commentaire*, Jeanne lut ce qui suit:

— "Je l'ai rencontré ce matin près du Val. "Il arrivait au galop, et tout d'un coup, en "me reconnaissant il a arrêté son cheval... "Oui, en me reconnaissant... j'ai bien vu le "mouvement. Je sais ce que c'est qu'arrêter "un cheval au galop... On le prévient... Eh "bien! il a arrêté son cheval sans préparation, "brutalement, d'un seul coup, presque sur "place... Il a passé tout près de nous. Je "n'ai pas osé le regarder, mais j'ai bien senti "qu'il me regardait. Il n'était pas à dix pas "de nous que ce petit nigaud de Georges "me dit: — Oh! Jeanne, as-tu vu? Comme "il était drôle avec toute cette poussière! "Il avait l'air d'un pierrot! C'est un capi- "taine du 21e. Il y avait le numéro 21 sur "le collet de son uniforme...

"J'étais furieuse contre Georges... Pourvu "qu'il n'ait pas entendu!"

— J'avais entendu... Je me rappelle maintenant.

— Allons, lis, c'est à toi?

"*Mercredi 25 mai.* Revu mon inconnue; "elle habite une des maisons de la terrasse. "Je passais en voiture; elle était à la fenêtre; "elle m'a aperçu, et il m'a semblé que c'était "parce qu'elle m'apercevait qu'elle quittait "la fenêtre brusquement, très brusquement... "Mon Dieu! comme elle est gentille!"

— Tiens! c'est un peu moins sec que tout à l'heure. Il y a progrès... Tu mets des verbes... Tu commences à écrire.

— C'est peut-être parce que je commence à être amoureux... A toi.

— " *25 mai.* J'étais à la fenêtre; je vois "venir une petite charrette anglaise très jolie, "toute étincelante au soleil, trainée par un "amour de poney noir comme de l'encre; sur "le siège un petit groom d'une tenue irrépro- "chable... Et à coté du petit groom, lui, le "capitaine. J'aurais dû rester bien tran- "quillement à la fenêtre. Je n'ai pas pu. Je "me suis dit: Je vais le regarder, il va s'aper- "cevoir que je le regarde... La peur m'a prise; "je me suis sauvée au fond du salon. Grand' "maman m'a dit:— Qu'est-ce que tu as donc, "Jeanne?— Rien du tout, grand'maman.

"Georges, qui était avec moi à la fenêtre, "s'écrie: — Jeanne, tu ne sais pas, ce capitaine "qui vient de passer dans cette jolie charrette, "je crois que c'est le pierrot d'hier matin."

— Le pierrot, c'était moi.

— Toi-même... Le 26 mai, je n'ai rien, absolument rien. Oh! tu peux lire. Il n'est pas question de toi. "Essayé ma robe rose. "Elle allait bien, mais il n'y avait pas assez "de petits plissés. J'en fais ajouter, etc., "etc." Je ne pensais qu'à ma robe rose... Tu vois que je n'étais pas à ce point préoccupée...

— Eh bien! le 26 mai, pour moi, c'est un grand jour, c'est le jour de Picot. Je n'ai là que deux lignes, mais elles sont éloquentes. "Donné vingt francs à Picot. C'est un "profond diplomate."

— Voici la place, ou jamais, d'un nouveau commentaire.

— Très volontiers... Le matin en déjeunant à la pension, j'avais dit à Dubrisay, qui est toujours à roder à cheval dans la forêt: "Est-ce que tu ne connais pas une jeune fille qui monte avec un petit bambin d'une douzaine d'années et un vieux domestique? — Attends donc... elle monte une jument noire, la jeune fille. — Et le vieux domestique un cheval gris, dit un autre de ces messieurs. — Et le bambin un poney rouan, ajoute un troisième." Là-dessus grande discussion sur le mérite des chevaux. Le poney rouan paraissait excellent, et la jument noire un peu fatiguée.

— C'était vrai... heureusement!

— Oh! oui, heureusement!... Moi de répliquer: "Je ne vous parle ni du cheval gris ni de la jument noire, je vous parle de la jeune fille." Et tous les trois me répondirent qu'ils ne regardaient jamais que les chevaux. J'étais bien avancé! Je rentre chez moi. Vers trois heures, je vois Picot, mon ordonnance, qui flanait dans la cour. Je l'appelle par la fenêtre. C'est un Parisien, Picot, et très *débrouillard*... Je lui dis: "Picot, tâche donc de "savoir adroitement ce que c'est que des "personnes qui demeurent dans telle maison "sur la terrasse... L'entrée est rue des Ar- "cades... — Bien, mon capitaine. — Mais, tu "comprends, adroitement. — Oui, mon capi- "taine. — Si tu découvres quelque chose, tu "me le diras demain matin au quartier."

— Tu n'étais pas bien impatient; tu aurais bien pu lui dire de revenir tout de suite.

— C'est bien ce qu'il a fait. Une heure après, il revenait triomphant... Et alors Picot a prononcé un discours tellement extraordinaire que je me suis amusé à le transcrire aussi exactement que possible sur le petit agenda.

— Je me suis amusé!... Le lâche faux-fuyant! Dites donc la vérité... Avouez donc qu'il ne vous était pas désagréable d'écrire des choses où il était question de moi, et alors j'avouerai peut-être, moi, qu'il ne m'était pas désagréable d'écrire des choses où il était question de...

— Eh bien! je l'avoue.

— Et moi aussi... Lis maintenant.

— Je lis. "Picot arrive et me dit:

"Mon capitaine, je sais tout. Seulement, "je vous en prie, dès que j'aurai commencé, "ne m'interrompez pas par des questions, "parce que ça bout là dedans, ça bout...

"Je me suis rabâché ma leçon tout le long "de la route pour ne pas oublier. La maison "a été louée, il y trois semaines, par des "Parisiens. Le patron est un M. Lablinière, "un ingénieur, un industriel... il construit des "machines à vapeur, des télégraphes, etc.

"Il est là avec sa belle-mère, sa femme et "ses deux enfants: une jeune fille (dix-neuf "ans) et un petit garçon (douze ans)... Atten- "dez, je sais le nom des enfants... Jeanne et "Georges... Ils sont riches, très riches...

"Cinq chevaux à l'écurie, trois voitures "sous la remise, quatre domestiques mâles, "une cuisinière, trois femmes de chambre: "Julie, Adélai...

"Mais ça doit vous être égal, mon "capitaine, le nom des femmes de chambre... "Leur adresse à Paris, 28 boulevard Hauss- "mann. Comment j'ai appris tout cela? En "causant avec le concierge... Non, non, ne "m'interrompez pas... Ca me troublerait...

"Je vois ce qui vous inquiète, mon capi- "taine. Vous voyez que j'ai fait une bêtise, "que j'ai dit que je venais de votre part? "Pas du tout. Vous vous demandez: com- "ment cet imbécile de Picot s'y est-il pris "pour engager la conversation?... Ah! ça n'a "pas été bien difficile, mon capitaine. Je "n'ai pas eu grand mérite, allez!...

"Il était devant sa porte, le concierge. "Je suis arrivé tout doucement sur lui avec "l'air d'un militaire qui flâne sans but, et "quand j'ai été juste devant lui, j'ai fait "comme ça:

— Ouf, il fait chaud!...

"Il a répondu: — Oh! oui, il fait chaud!... "J'ai continué: — Moins chaud qu'hier pour- "tant...

"Il a répondu: — Oui, parce qu'il y a un "peu d'air...

"Ca y était; la glace était rompue; nous "nous sommes mis à causer; au moment où "je commençais à manœuvrer pour arriver "à la grosse question, je vois descendre du "perron, au fond de la cour, une jeune demoi- "selle diablement gentille, mon capitaine, "sauf permission, avec un gros morceau de "pain à la main. Je dis au concierge: "C'est "votre bourgeoise?...

"Il me répond: — Non, c'est la fille du "locataire, un monsieur de Paris...

"Alors il se met à défiler le chapelet de ce "que je vous ai dit tout à l'heure. Il n'y "avait aucun mérite, je vous le répète, mon "capitaine. Il allait tout seul, ce concierge. "Il allait encore, quand je vois la demoiselle

"traverser la cour sans son morceau de pain "Le concierge me dit: — La revoilà la fille du "monsieur de Paris; tous les jours elle va "donner du pain à son cheval dans l'écurie...

"Cependant la jeune demoiselle remontait le perron, mais très lentement, en me "regardant. Elle paraissait étonnée de me "voir là; elle avait l'air de se dire: — Mais "qu'est-ce qu'il fait donc là, ce chasseur?...

"Elle rentre dans la maison... Pendant ce "temps, le concierge m'en faisait un éloge, de "cette demoiselle... oh! mais un éloge! qu'elle "était si douce, si bonne, et pas seulement pour "les chevaux, aussi pour les personnes. Ainsi, "tenez, quand ils sont arrivés, il y a trois "semaines, la petite fille du concierge était "malade... Eh bien! croiriez-vous que cette "demoiselle... Mais pardon, mon capitaine... "ça ne vous intéresse peut-être pas, tous ces "détails... Si, ça vous intéresse? C'est bien, "alors je continue... Je vous disais donc que "cette petite fille du concierge, elle venait "la voir tous les jours, elle lui envoyait des "bouillons, des choses bonnes à manger, elle "lui apportait elle-même des joujoux, des "bonbons; elle restait quelquefois des quarts "d'heure dans la loge, à lui raconter des "histoires, à cette enfant!...

"Le concierge était en train de me raconter "ça, quand arrive une femme de chambre... "une assez belle personne, mon capitaine, "sauf permission. Elle arrive donc et dit "au concierge: — Est-ce qu'il n'y a pas une "lettre pour Mademoiselle? — Oh! non, les "lettres pour Mademoiselle, je les monte "tout de suite, vous savez bien...

"Moi, je me disais: — Tiens, on pourrait "peut-être en tirer quelque chose, de la femme "de chambre... Alors, je recommence: — Il "fait chaud, mademoiselle. — Oh! oui... je "continue: — Un peu moins chaud qu'hier...

"Ça réussit tout aussi bien qu'avec le con-"cierge, et voilà la conversation qui recom-"mence. La femme de chambre me demande "si je ne connais pas un certain Camus, bri-"gadier au 10e hussards... Nous bavardions "lorsque tout d'un coup elle s'écrie: — Oh! "je me sauve... Mademoiselle qui m'attend! — "Et elle se fâcharait, votre maitresse... Elle "vous gronderait? — Ma maitresse se fâcher, "me gronder, jamais de la vie! Il n'y a rien "au monde de meilleur que Mademoiselle..."

— C'est tout?

— Oui, c'est tout.

— Ainsi, vous me faisiez espionner...

— Positivement, mais ton récit du 26, à toi?

— Le voici, "*Mardi 27 mai.* Hier dans "l'après-midi, j'allais porter du pain à Nelly; "en descendant le perron, je vois un militaire "qui causait avec le concierge. Je reste cinq "minutes à l'écurie; en sortant, je regarde: le "militaire est encore là... je remonte dans ma "chambre. J'y trouve Julie. Oh! quand la "curiosité nous prend, c'est horrible! Je dis "à Julie: — J'attends une lettre de Paris; "allez donc voir si elle n'est pas chez le con-"cierge...

"Elle part... j'attends... Julie ne revient "pas. Je vais dans mon cabinet de toilette "qui donne sur la cour, je vois Julie: elle cause "avec ce militaire.

"Enfin elle revient. — Il n'y avait pas "de lettre, mademoiselle. — Vous êtes restée "bien longtemps. — Mais non, mademoiselle. "— Si fait, je vous ai vue; vous causiez avec "un hussard. — Un hussard! Oh! non, made-"moiselle. — Puisque je vous ai vue... — Je "ne causais pas avec un hussard, mademoiselle; "c'était un chasseur; il y a une différence "dans l'uniforme. Les hussards ont des "tresses blanches et les chasseurs ont des "tresses noires; les hussards ont le collet "pareil au dolman et les chasseurs ont le "collet rouge. — Comment savez-vous tout "cela, Julie? — J'ai un cousin dans les hus-"sards, mademoiselle; ici, à Saint-Germain, "il n'y a pas de hussards, il n'y a que des "chasseurs; deux régiments, le 21e et le 22e, "qui font brigade ensemble... Le soldat qui "était là, c'était un chasseur du 21e...

"Du vingt et unième! Son régiment! Ma "conversation militaire avec Julie devait "avoir des conséquences déplorables... Vers "six heures nous allons avec maman faire un "tour à pied sur la terrasse. Nous rencon-"trons deux officiers de chasseurs. Maman "me dit: Ils ont de jolis chevaux, ces hussards.

"Je lui réponds étourdiment: — Ce ne sont "pas des hussards, maman, ce sont des chas-"seurs; les hussards ont des tresses blanches "et les chasseurs ont des tresses noires; "les hussards ont le collet pareil au dol...

"Je n'achève pas... Je regarde maman. "Elle était stupéfaite: — Comment sais-tu "cela? — Mon Dieu! maman, c'est Julie... "Elle a un cousin dans les hussards... Alors "un jour pendant qu'elle me coiffait... — Sin-"gulier sujet de conversation! dit maman...

"Nous en restons là... Mais tout n'était pas "fini. Papa revient de Paris, on se met à "table, et papa nous raconte qu'il a rencontré "en chemin de fer un officier... Si c'était lui!... "Un colonel... ce n'est pas lui!... Papa a passé "un mois, l'année dernière, avec ce colonel "à Cauterets. Ils faisaient le whist ensemble: "Ils ont renoué connaissance tout à l'heure. "Papa l'a invité à diner la semaine prochaine, "le mercredi, 4 juin.

"Je dis à Papa: — Est-ce que le régiment "de ce colonel est à Saint-Germain? — Oui, "son régiment est ici. — Est-ce le 21e ou le "22e? — Il y a donc deux régiments ici?

"— Oui, papa, le 21e et le 22e; ils font "brigade...

"Voilà Papa encore plus suffoqué que ma-"man. — Mais qui est-ce qui t'a appris cela? "Mon Dieu, c'est Julie, elle a un cousin dans "les hussards— Je n'y comprends rien, dit "maman; Jeanne depuis quelque temps ne "parle plus que de chasseurs et de hussards. — Eh! eh! dit grand'maman, elle a peut-être "distingué quelque bel officier...

"Je deviens écarlate; je réponds avec im-"patience, presque avec colère. Je commence "à lui en vouloir sérieusement, à ce monsieur "que je ne connais pas, que je ne connaîtrai "jamais. Oui, je lui en veux d'avoir fait ainsi "irruption dans ma vie. Pourquoi m'a-t-il "regardée en chemin de fer? Pourquoi est-"il venu faire de la haute école sous mes fe-"nêtres? Pourquoi s'est-il mis au pas, l'autre "jour en m'apercevant? Si je le rencontre, "moi, je prendrai le galop, le grand galop... "Hélas! le grand galop, ce n'est pas trop "l'affaire de ma pauvre Nelly; elle vieillit. "Aussi papa va-t-il, pour ma fête de naissance, "me donner un autre cheval...

"Je voudrais bien savoir si c'est *son* colonel "qui doit dîner ici le mercredi, 4 juin.

C'était la dernière phrase du bulletin du 27 mai.

Elle passa ensuite en revue une dizaine de pages de son cahier.

— Du 28 mai au 3 juin, rien sur toi, absolument rien...

— Et là, répondit-il, rien non plus sur toi. C'est que nous avons eu la douleur de ne pas nous voir pendant ces huit jours. Je n'étais pas à Saint-Germain... Nous étions partis, une vingtaine d'officiers des deux régiments, avec le général et les colonels, pour des manœuvres avec cadres, entre Vernon et Rouen. J'avais emmené Jupiter, et mes petites notes de cette semaine de voyage sont pleines de choses fort aimables pour mon nouveau cheval: *Jupiter irréprochable... vigoureux, ardent et sage... Hier le colonel a monté Jupiter et l'a trouvé parfait, etc., etc.* Le 3 juin, à huit heures du soir, nous rentrions à Saint-Germain et le 4 juin... Je ne t'avais pas oubliée... tiens, regarde. Là... *Vais-je la voir la petite blonde de la terrasse?*

— Et voici mon 4 juin, à moi: "Je sais son "nom. Ce soir, nous avons eu le colonel à "diner. Il arrive à sept heures. Mes re-"gards vont droit au collet de son uniforme... "Je vois le chiffre 21... C'était bien *son* co-"lonel. Pendant le diner, conversation par-"faitement banale... mais après le diner, "pendant que je servais le café... — Colonel, "dit papa, vous pourriez peut-être me rendre "un service: je voudrais donner un cheval "à cette jeune personne: si vous connaissiez "une bonne bête, très sage...

"Moi de protester: — Pas trop sage; je "monte très bien à cheval... (Et c'est vrai, je "monte très bien)... — Je chercherai, répond "le colonel, je m'informerai... Ah! un des "officiers de mon régiment a un cheval qui "vous conviendrait admirablement, made-"moiselle... Je l'ai monté ces jours derniers... "Il est parfait. — S'il voulait me le céder, dit "papa, avec un bon bénéfice... — Oh! cet "officier-là sera tout-à-fait indifférent au bon "bénéfice; il est riche, très riche... C'est un "capitaine, M. de Léonelle.. — Un capitaine "et riche? s'écrie Georges? c'est peut-être "l'officier que nous avons vu l'autre jour dans "une petite charrette anglaise avec un poney "noir. — C'est lui-même. — Oh! nous le con-"naissons bien, ma sœur et moi; nous l'avons "rencontré plusieurs fois...

"Pour le coup je sens mes joues flamber, "littéralement flamber... Le colonel me re-"garde... Je dois être cramoisie... Il va s'en "apercevoir... Il nous quitte à dix heures, et, "en partant, me dit: Je parlerai demain matin "à M. Léonelle, mais j'ai grand'peur de ne pas "réussir... Il l'adore, son cheval...

"Les choses en sont là! Est-ce que je "vais lui acheter *son* cheval? Papa m'a ouvert "un crédit de trois mille francs."

— Nous arrivons au 5 juin, la journée décisive... La séance chez le photographe de la fête.

— Et ta première visite. Commence.

La distance entre eux avait diminué. Elle était venue s'asseoir, non pas sur ses genoux, mais sur un petit pouf à ses pieds, et pendant qu'il lisait, elle appuyait câlinement sa tête sur ses genoux... si bien que, profitant des avantages du terrain — il dominait la situation — le capitaine se mit à embrasser Jeanne avec une certaine vivacité. Elle se dégagea... pas tout de suite...

— Allons finis,lui dit-elle: finis et commence.

Il commença:—

"*Jeudi, 5 juin.* Ce matin, après la ma-"nœuvre, nous rentrions au pas, le long de "l'avenue des Loges. L'adjudant vient me "chercher de la part du colonel... Je le rejoins "en tête de la colonne. — Capitaine, me dit-il, "vous n'avez pas envie par hasard de vendre "votre nouveau cheval. — Certainement non, "mon colonel... — Même avec un joli béné-"fice? — Même avec un joli bénéfice. — "C'était pour une bien jolie personne et qui "vous connaît. — Qui me connait, mon colo-"nel? — Oui, elle vous a rencontré plusieurs "fois, elle vous a vu sur la terrasse... enfin elle "avait l'air de vous connaître... et j'ai cru "même remarquer que, lorsque j'ai prononcé "votre nom hier, elle a rougi, rougi d'une ma-"nière très sensible. — Et qui est-ce donc, "mon colonel? — C'est la fille d'un ingénieur, "un M. Lablinière. — Une blonde, mon "colonel? — Oui, une blonde. — Qui habite "une maison sur la terrasse? — C'est cela "même; vous voyez bien que vous la connais-"sez. — De vue seulement, mon colonel. " — Eh bien, voyez si vous voulez céder votre "cheval à cette jolie blonde... Au revoir, "capitaine...

"Vendre Jupiter? à tout autre jamais!... "A elle!... j'hésite... Elle est si jolie!... En "entendant mon nom, elle aurait rougi... "Le colonel a rêvé... Pourquoi aurait-elle "rougi? Pourquoi?

"...Ma sœur Louise arrive à onze heures... "Elle vient me demander à déjeuner avec ses "enfants. C'est la fête de Saint-Germain, "et les enfants après le déjeuner demandent "à aller voir les boutiques. — Mon oncle, s'il "y a un photographe, tu nous feras faire nos "portraits. — C'est convenu...

"Il y a justement un photographe; nous "entrons dans sa baraque... Elle était là!... "avec son petit frère, sa mère et un gros ca-"niche noir. Le petit frère était à genoux par "terre près du caniche noir, et tâchait de le "décider à rester bien tranquille: — Voyons, "Bob... ne bouge pas... c'e t pour faire ton "portrait... Mais Bob ne tenait aucun compte "des prières du petit garçon, lequel, perdant "courage: — Parle-lui, Jeanne, parle-lui... il "n'y a que toi qui aies de l'autorité sur lui... "et parle-lui en anglais; il comprend l'anglais "bien mieux que le français.

— Mais non, Georges, tu es ridicule.

—Jeanne, ma petite Jeanne...

"Elle se décide, et, regardant *monsieur* "Bob bien sévèrement: *Now, Bob, Master "Bob, be obedient! look at me! so... Now be "still!... Hush!... Still...*

"Elle a décidément de l'autorité sur le "caniche noir, Il se tient immobile... Sa voix "est charmante. Et son visage!... Je l'ai "contemplée là, tout à mon aise... en pleine "lumière... c'est une merveille de grâce et "de jeunesse."

— Attends un peu... Montre.

— Pourquoi?

— Je crois toujours à de petits arrange-"ments.

— Tu as tort... Regarde.

— Oui... je vois... *Merveille de grâce et de "jeunesse...* C'est bien... Continue...

— Je continue!

"Elle aura Jupiter! en partant elle a dit à "ma sœur (il m'a semblé qu'il y avait un peu "d'émotion dans sa voix): — Je vous demande "pardon, madame, de vous avoir fait attendre.

"J'aurais dû trouver quelque chose à dire... "mais rien, je n'ai rien trouvé. J'ai été ab-"surde... je me suis incliné... elle m'a fait un "petit salut... Elle est sortie de la baraque du "photographe. — Quelle ravissante jeune fille! "me dit ma sœur. — Ah! je crois bien!

"Et me voilà parti!...Je dis à ma sœur com-"ment elle se nomme, où elle demeure... Le "père est un ingénieur du plus haut mérite, "etc. J'avais besoin de parler d'elle... stu-"péfaction de ma sœur. — Mais tu es amou-"reux! — Amoureux! non. — Si fait, tu es "amoureux... Eh bien, il faudra s'informer... "Cela me ferait une très jolie belle-sœur....

"Je reconduis Louise au chemin de fer... "Non, je ne suis pas amoureux... Mais elle "aura Jupiter! Seulement une inquiétude me "prend... Oui, le catalogue de Chéri disait "bien: *a été monté en dame*... Mais il faut se "défier des indications de catalogue... Pauvre "chère petite! Si un accident lui arrivait! "J'avais chez moi une selle de femme. Ma "sœur venait quelquefois à cheval avec moi ... "Je dis à Picot: — Mets la selle de femme sur "Jupiter et conduis-le au manège. Prends "une couverture...

"Un quart d'heure après, je faisais monter "Picot en *dame* sur Jupiter; je lui avais "enveloppé les jambes dans la couverture "pour lui tenir lieu d'amazone. Jupiter "prend le galop. — Ah! mon capitaine, il con-"nait son affaire, me crie Picot, il a été monté "en dame...

"Je veux faire l'essai moi-même. Je m'ins-"talle à mon tour sur Jupiter *en dame*, avec "les genoux entortillés dans la couverture. Je "trotte Jupiter et je le galope, et pendant que "je le trottais, et pendant que je le galopais, "je me disais: — Quand je pense que si je "suis là dans cette position et dans cet ac-"coutrement ridicules, c'est parce que j'ai "rencontré, il y a quinze jours, en chemin de "fer, une blondinette qui lisait un roman "anglais.

"Allons, décidément, Jupiter se monte en "dame... Elle aura Jupiter!.... Oui; mais "comment le lui donner? Il serait correct de "mettre le cheval à la disposition du colonel. "Non, je vais aller moi-même chez elle tout "de suite... Je pars... Picot me suivait, tenant "Jupiter à la main... Nous arrivons; nous en-"trons dans la cour. Je regarde Picot; il "avait l'air malin; il se disait: — Eh! eh! "c'est donc pour cela que mon capitaine m'a "envoyé aux renseignements...

"Je sonne. — Monsieur Lablinière? —Mon-"sieur est à Paris. — Madame Lablinière? — "Madame est ici. — Faites passer ma carte. "Dites que je viens pour un cheval...

"Le domestique va m'annoncer. Si elle "allait ne pas y être! J'entre... Elle était là...! "avec sa mère, sa grand'mère, son petit frère "et son caniche noir...Alors je ne sais plus "ce qui s'est passé. J'ai dû être absurde. Je "me souviens vaguemnt qu'il a été question "de pelham, de martingale à anneaux. Je "crois lui avoir dit que le cheval s'appelait "Jupiter... et je suis parti en la priant de gar-"der Jupiter, de l'essayer pendant huit jours, "pendant quinze jours... il a bien fallu parler "du prix. Les mots, à ce moment, m'écor-"chaient les lèvres. Je ne pouvais pourtant "pas lui donner Jupiter. Il faudra que je "prenne *son* argent. Nous sommes descen-"dus dans la cour, et là, près de Jupiter, nou-"velle conversation aussi ridicule, aussi folle "que la conversation dans le salon. Je me "mourais d'envie de dire à cette charmante "créature: Vous êtes un ange et je vous adore! "Et je lui disais: Il faudra donner dix litres "d'avoine au cheval, etc., etc. J'ai débité "d'étonnantes inepties. Je lui ai dit, je "m'en souviens maintenant que le cheval "avait besoin d'un petit poids, et qu'il serait "plus heureux avec elle qu'avec moi... J'ai "dû faire sur elle une impression désastreuse. "Enfin, je suis parti avec Picot; j'avais si bien "la tête à l'envers qu'en rentrant chez moi, "tout le long du chemin, j'ai causé avec Picot... "pour parler d'elle... et cela me remuait tout "doucement le cœur, quand Picot me disait:— "La jolie blonde... elle a eu une façon de me "regarder... Je crois bien qu'elle m'a reconnu. "Elle m'avait bien dévisagé, le jour où je suis "allé faire causer le concierge. C'est elle, "la jolie blonde, mon capitaine, qui a été si "bonne pour la pauvre petite fille malade."

— Brave Picot, c'est un peu lui qui a fait notre mariage...

— Ma foi, oui, il a été le premier à me donner de très bons renseignements.

— Et moi qui n'avais pas de renseignements sur toi et qui commençais à t'aimer... sans renseignements! Tiens... Tu vas en juger.

"*Jeudi, 5 juin.* Les événements se pré-"cipitent; comment cela finira-t-il, mon Dieu? "J'ai *son* cheval. Il s'appelle Jupiter. Il "est là dans notre écurie, entre Nelly et le "poney de Georges. Tâchons de mettre un "peu d'ordre dans ma pauvre tête. Que de "choses dans cette journée! Georges après "le déjeuner me dit: — Petite sœur, tu sais

"qu'aujourd'hui nous devons aller chez le "photographe de la fête pour faire faire le "portrait de Bob. — Tu peux bien y aller "sans moi avec maman. — Non, si tu n'es pas "là, Bob ne restera pas tranquille...

"Je me résigne; nous partons, nous arri- "vons chez le photographe. Au moment où "Bob commençait à poser, je vois entrer dans "la baraque... Qui ça?... Lui!... et pas seul... "avec une femme, toute jeune et toute char- "mante. Qu'est-ce que c'est que cette dame? "Mais voici deux enfants. Ils l'appellent "*mon oncle*... C'est sa sœur!...

"Georges ne pouvait faire entendre raison "à Bob; alors j'ai été obligée de jouer là, sous "ses yeux, une scène ridicule. J'ai dû lui "faire l'effet d'une petite idiote. J'ai tenu "à Bob des discours en anglais. J'avais l'air "de montrer un chien savant. Je me suis "sauvée toute rouge de honte et de confusion. "Je rentre à la maison, désolée, furieuse. Je "m'enferme dans ma chambre. Cependant, "à cinq heures, il faut bien descendre pour le "thé.

"Je descends. J'arrivais à peine, Pierre "apporte une carte. — Qu'est-ce que c'est? "dit maman. — Madame, c'est un officier, "un capitaine de chasseurs. — Un capitaine "de chasseurs!... Je ne connais pas de capi- "taine de chasseurs. Je viens à la campagne "pour être tranquille et la maison est envahie "par des soldats! Un colonel hier! un ca- "pitaine aujourd'hui!... Nous aurons demain "tout le régiment! Qu'est-ce qu'il veut, ce "capitaine? — Madame, il m'a dit qu'il "venait pour un cheval. — Regarde donc "cette carte, Jeanne... mais qu'est-ce que tu "as? comme tu es rouge!... Tu as le sang "à la tête. — Non, maman. — Eh bien, re- "garde et lis... Je prends la carte et je lis: "*Comte Roger de Léonelle, capitaine au 21e* "*chasseurs*. Comte! il est comte! Il ne man- "quait plus que cela! — Léonelle, s'écrie "Georges, mais c'est l'officier du cheval pour "Jeanne. — C'est vrai, dit maman, le colonel "a dit ce nom-là hier... Et ton père qui n'est "pas là... Enfin, il faut le recevoir, ce monsieur, "Faites entrer, Pierre... Seulement, Jeanne, "c'est toi qui porteras la parole, parce que tu "sais, je n'entends rien, moi, aux choses de "'cheval'...

"La porte s'ouvre... C'était lui!... Il entre, il "salue... et maman, après une phrase suffisam- "ment aimable, mais qui aurait pu l'être "davantage, me dit: — Jeanne, c'est pour ton "cheval, vois donc avec monsieur...

"Nous voilà tous les deux en présence. "Tout le poids de la conversation retombait "sur moi. Il a été charmant, lui, de grâce, de "tact et de simplicité. Et moi, j'ai été "stupide, positivement stupide. Je me sen- "tais inerte, écrasée, anéantie. Je vais es- "sayer de me rappeler les termes de cette con- "versation qui a dû lui donner de moi une si "déplorable idée. Nous étions là, assis à deux "pas l'un de l'autre. Moi, heureusement, à "contre-jour. — Mon colonel m'a parlé ce "matin, mademoiselle, et m'a dit que vous "cherchiez un cheval. — En effet, monsieur, "c'est papa qui me le donne pour ma fête de "naissance...

"Etait-ce assez bête! Quel besoin de lui "dire cela?... C'est que les paroles ne me "venaient pas, et alors, dans mon trouble, je "disais n'importe quoi. Il continue: — Je "peux mettre à votre disposition un cheval qui, "je crois, vous conviendra parfaitement. — Je "vous remercie, monsieur, mais votre colonel "a dit hier que vous aimiez beaucoup ce che- "val, et je ne voudrais pas... — Mon Dieu, "mademoiselle, c'est un excellent cheval, et "sans cela je ne me permettrais pas de vous le "proposer, mais il est un peu mince pour moi; "un petit poids lui conviendra mieux.

"Il mentait, car le colonel l'a monté, le "cheval... et l'a trouvé merveilleux... Et pour "porter le colonel! il n'est pas d'un petit poids, "le colonel! Il est énorme!!!

"*Un petit poids lui conviendrait mieux.* "Etait-ce assez aimable sous une forme par- "faitement discrète et distinguée! Il faut "bien pénétrer le sens caché de cette phrase. "Cela voulait dire: Vous êtes, vous, fine et "légère, vous êtes une plume, vous êtes un "oiseau!...

"Il ajouta: — Notre travail est quelque- "fois très dur... Le cheval sera plus heureux "avec vous...

"*Plus heureux avec vous !!!* Il a prononcé "cette phrase avec une sorte de douceur, "presque de tendresse. C'était une façon "détournée de me dire: On ne peut pas ne pas "être heureux avec vous. Tout le monde doit "être heureux avec vous, même les chevaux!...

"Peut-on rien imaginer de plus ingénieux, "de plus délicat!"

Et Jeanne, s'interrompant tout à coup:

— Alors, tu ne te rendais pas compte de toutes ces jolies choses que tu me disais?

— Non.

— Les pensais-tu, au moins?

— Oui.

— C'est l'essentiel... je reprends.

"Et, pour le remercier, je réponds sèche- "ment: — Eh bien, monsieur, j'accepte; "quand pourrai-je essayer le cheval? — "Mais je l'ai amené; il est là, mademoiselle. "Je vais vous le laisser. Vous le garderez à "l'essai huit jours, quinze jours, tant que vous "voudrez, on ne saurait trop essayer un cheval. " — Oh! monsieur, vous êtes trop com- "plaisant. Je monterai le cheval demain... "et papa vous portera de suite la réponse. — "Non, mademoiselle, je vous en prie, gardez "le cheval au moins deux ou trois jours avant "de vous décider. Il ne me fera nullement "défaut. — Eh bien! soit, monsieur, et je vous "suis bien reconnaissante...

"Il se lève, salue, allait sortir... quand, tout "d'un coup, maman: — Mais, Jeanne, tu ne "penses pas à une chose très importante... le "prix du cheval...

"Oh! maman, je l'aime bien, oui, je l'aime "bien; je l'aime de tout mon cœur; mais vrai, "là, pendant un quart de seconde... pas plus... "je l'ai détestée! Et elle avait raison par- "dessus le marché, maman. Il valait peut- "être quatre ou cinq mille francs, le cheval... "et alors mon budget ne m'aurait pas permis... "Mais avoir à traiter directement avec lui cette "misérable, cette basse question d'argent! "cela me faisait horreur!

"Je me mets à dire: — C'est vrai, monsieur, "c'est vrai, monsieur. Il y a la question du "prix...

"Lui, heureusement, venant à mon secours: " — Oh! mademoiselle, le cheval n'est pas "d'un grand prix. — C'est que papa ne me "donne que trois mille francs. — Trois mille "francs, mademoiselle; le cheval ne vaut pas "trois mille francs. Je ne l'ai payé que dix- "neuf cents francs, et, quand on se défait d'un "cheval, on est toujours préparé à ne pas "rentrer tout à fait dans son argent!...

"Ah! c'est alors que je me suis dit: Mais il "m'aime! mais il m'aime!! Ce cheval qu'il "adorait, il veut me le vendre à perte pour le "seul plaisir de me le vendre...

"Et je réponds dans mon trouble: — Oh! "non, par exemple; il faudra que vous ayiez "un petit bénéfice.

" — J'en aurai un très grand, mademoiselle, "si j'ai le bonheur de vous obliger. Que le "cheval vous convienne, et je vous assure que "monsieur votre père et moi, nous nous met- "trons facilement d'accord sur le prix...

"Là-dessus, salut circulaire à grand'maman, "à maman, à moi, à Georges, à Bob, à tout le "monde. Il allait partir, mais, sur le seuil "de la porte, il s'arrête; il avait décidément "de la peine à partir."

— Oui, c'est vrai.

"Il me dit qu'il désirerait donner quelques "explications à notre cocher sur la manière "de brider le cheval, sur le mors qui l'em- "bouchait le mieux... Alors grand'maman... "elle a été parfaite, grand'maman!... Mais "dame... grand'maman, elle n'est pas comme "maman, elle ne déteste pas les militaires... "Elle a donc été parfaite, elle a dit: — Des-

"cendons avec monsieur, Jeanne; nous ver-"rons le cheval... Louis doit être dans la cour.

"Nous sommes descendus, grand'maman, "Georges, Bob, lui et moi... Le cheval était là, "tenu en main par un chasseur; et, sur le dos "du cheval, j'aperçois une selle de femme. "Le capitaine voit mon étonnement. — J'ai "une selle de femme, me dit-il, pour ma sœur, "qui vient quelquefois monter à Saint-Ger-"main... et tout à l'heure, comme je n'aurais "pas voulu pour rien au monde vous exposer "à un accident, j'ai mené le cheval à notre "manège et je l'ai fait monter en dame par "mon ordonnance.

"Je regarde l'ordonnance; c'est le chasseur "de l'autre jour, le chasseur qui causait avec "le concierge. Il me reconnaît, je le recon-"nais. Je deviens écarlate. Et le capitaine, "lui aussi, rougit légèrement. Je crois bien "qu'il a compris que nous nous reconnaissions, "le soldat et moi...

"Ce n'était rien encore. L'ordonnance "prend la parole et dit: — Mais mon capi-"taine aussi l'a monté en dame, le cheval, avec "la couverture roulée en amazone. Il a voulu "s'assurer par lui-même...

"Alors le capitaine est devenu si rouge et "moi si pâle, que l'ordonnance s'est arrêté, "ayant peur d'avoir dit une bêtise.

"Emue jusqu'aux larmes, je balbutiais: — "Ah! que vous êtes bon, monsieur, que vous "êtes bon!...

"Lui, de son côté, répétait: — C'est bien "naturel, mademoiselle, c'est bien naturel!...

"Et grand'maman, qui est fine, nous re-"gardait avec ses petits yeux qui sont à la fois "très doux et très perçants.

"Louis, par bonheur, est arrivé. Il n'était "pas dans la cour; Georges était allé le cher-"cher. Alors, devant Louis, nous avons eu "encore un petit bout de conversation... Là "je ne sais plus trop ce qui s'est dit. Il nous "a expliqué qu'il fallait mettre au cheval un "mors très doux. J'ai interrompu pour dire— "Un pelham?... Il a répondu: — Non, pas "de pelham... un mors très doux... Il a con-"seillé une martingale simple ou à anneaux, "je ne me rappelle pas... Enfin il a poussé la "bonté jusqu'à donner des indications sur la "nourriture du cheval, tant d'avoine, tant "de paille, tant de foin. Après quoi, il nous "salua, il allait partir. Je fais un pas vers "lui. Il s'arrête. Je voulais absolument lui "dire quelque chose d'aimable, de gentil... "mais l'émotion m'étranglait, les paroles ne "venaient pas. Lui attendait et répétait: "Mademoiselle... mademoiselle... C'était une "situation intolérable. Il fallait parler à tout "prix... Je ne trouve que ceci:— Pardon, "monsieur, comment s'appelle le cheval? — "Jupiter, mademoiselle. — Merci, monsieur. " — Mademoiselle...

"Et il est parti avec le chasseur, qui em-"portait la selle de femme sur ses épaules. Il "s'appelle Picot, ce soldat. Georges entre "à l'écurie avec Louis. Je reste seule avec "grand'maman, qui me dit: — Jeannette, "viens donc faire un petit tour dans le jardin...

"Là, sur un banc, elle m'a confessée, grand'-"maman, et je lui ai tout raconté... *tout*, "c'est-à-dire *rien*, car il n'y a *rien* et cepen-"dant ce *rien* est *quelque chose*. Grand'ma-"man m'a dit: — Petite folle! petite folle! "ne va pas te mettre en tête... — Je ne me "mets rien en tête, grand'maman; je sais très "bien que tout cela c'estl e hasard, oui, c'est "le hasard... Mais, je t'en prie, pas un mot à "maman, elle se moquerait de moi, et puis, "elle n'est pas comme toi, maman; elle n'aime "pas les militaires. — Comment! alors moi? "Oui, grand'maman, toi, tu les aimes, et il "m'est arrivé plusieurs fois de me dire: — Je "ne sais pas, mais il me semble que cela ne "serait pas désagréable à grand'maman, si, "par hasard, j'épousais un militaire...

"Nous rentrons. — Enfin vous voilà, dit "maman; mais expliquez-moi ce qui se passe. "Il parait que la cour était pleine de soldats. "— Pas du tout, maman, il n'y avait que... "ce monsieur et son ordonnance. — Son "ordonnance! tu parles maintenant la langue "des casernes. — Maman, c'est un mot que "j'ai entendu tout à l'heure. — Il a l'air, "d'ailleurs, parfaitement comme il faut, ce "monsieur, dit maman, et puis tu n'as peut-"être pas fait attention, en lisant sa carte. "Tiens, il est comte. — Comte? — Oui, re-"garde. — Non, je n'avais pas remarqué...

"Peut-on mentir plus effrontément! Ma-"man était très radoucie... Elle est excellente, "ma pauvre chère mère, mais elle a une "petite faiblesse. Si je devenais marquise "ou comtesse, elle serait ravie. Moi, je "n'attache pas à ces choses-là une grande "importance. Bien sûr, cela ne me ferait "pas aimer quelqu'un que je n'aimerais pas... "Mais enfin, cela ne m'empêcherait pas "d'aimer quelqu'un que j'aimerais."

— Tu as fini!

— Oui... et en voilà, je pense, assez pour "un seul jour... A toi maintenant.

— "*Vendredi 6 juin.* Je dois y mettre de "la discrétion. Je n'irai pas dans la forêt, "je n'irai pas sur la terrasse. J'attends."

— "*Vendredi 6 juin.* J'ai monté Jupiter "ce matin et je crois même que je ne l'ai pas "mal monté du tout. C'est la merveille des mer-"veilles! Grand'maman dormait encore quand "je suis partie; en rentrant, je suis entrée dans "sa chambre pour lui dire bonjour. Elle "écrivait. Elle n'avait pas entendu ouvrir "la porte. Alors, voulant la surprendre, je "suis arrivée en tapinois..."

— C'est ton habitude, il paraît...

— "Grand'maman écrivait une lettre qui "commençait par ces mots: *Mon cher général...* "Je n'ai vu que cela. Grand'maman a tout "de suite caché la lettre. Je me rappelle "que grand'maman connait un général qui "occupe une belle position au ministère de la "guerre. Pourquoi donc grand'maman lui "écrit-elle ce matin? Et pourquoi a-t-elle "caché sa lettre? Après le diner, on parle de "l'affaire du cheval; papa, demain, ne partira "que par le train de midi; il ira dans la mati-"née chez M. de Léonelle...

"La porte s'ouvre. C'était le colonel... et "naturellement on reparle du cheval, de la "visite projetée pour le lendemain; papa dit "que cela le gêne un peu de ne partir qu'à "midi, à cause de ses affaires. — Ne vous "dérangez donc pas, dit le colonel; je verrai "M. de Léonelle, j'arrangerai cela. Quant "au prix, ce sera dix-neuf cents francs. Vous "comprenez bien que M. de Léonelle n'a pas "voulu faire une affaire. Il a vu que je vous "connaissais; il y a mis de la déférence; il a "saisi avec empressement l'occasion d'être "agréable à son colonel... Maintenant vous "pouvez très bien, dans une quinzaine de "jours, lui faire une politesse, l'inviter à diner. "Très probablement il refusera; c'est un sau-"vage, un loup. Il ne va nulle part, il s'en-"ferme le soir pour travailler... En dehors du "service, pour son compte personnel, par "plaisir...

"Les choses ont été ainsi entendues. Re-"fusera-t-il? Je ne le crois pas. Et n'était-ce "que pour être agéable à son colonel?... Je "ne le crois pas non plus..."

— "*Samedi 7 juin.* Nous descendions de "cheval à huit heures et demie dans la cour "du quartier. Le colonel vient à moi, me "remercie de mon obligeance; il croit que "c'est à cause de lui que j'ai consenti à... La "question du prix est réglée en deux phrases, "et le colonel ajoute: — Je crois bien qu'on "vous invitera à diner dans une quinzaine de

"jours, mais n'ayez pas peur; vous pourrez "refuser. J'ai dit que vous étiez un loup, "un sauvage. — Mais, mon colonel...— Est-"ce que ce n'est pas vrai? Vous refusez "toutes les invitations. — Je ne refuserais "peut-être pas celle-là, mon colonel. — Tiens, "tiens, est-ce que je n'aurais pas compris? "Vous donnez au prix coûtant un cheval qui "valait au bas mot mille écus et dont vous "aviez tout d'abord déclaré ne pas vouloir "vous défaire. Eh! eh! elle a de jolis yeux, "la blondinette. — Eh bien! là, oui, mon "colonel; je vous avouerai que je la trouve "délicieuse!

"Cela m'échappa... Le plaisir de parler "d'elle... Avoir Picot pour unique confident, "c'était un peu dur!

"On vient chercher le colonel pour le rap-"port du samedi. Pendant que le chef d'es-"cadron de semaine rendait compte des "gros événements de la veille: *Telle jument a "reçu un coup de pied, tel homme a manqué à "l'appel du soir, tel cheval a été mordu*, etc., "etc., pendant ce temps le colonel me regar-"dait d'un air goguenard, en tortillant sa "grosse moustache grise. Après le rapport "il s'en est allé, et, en passant près de moi, il "m'a dit: — Voyez-vous ça, ce jeune sauvage "qui est en train de s'apprivoiser et qui vend "ses chevaux... par amour!

"C'est un excellent homme, le colonel, "mais horriblement bavard. Mon secret "sera bientôt le secret de tout le régiment."

— "*Samedi 7 juin.* C'est affreux! La nuit "dernière en rêve, je l'ai vu! Oui, voilà ou "j'en suis! Si M. Gambetta est mêlé à ce rêve, "c'est que la veille, pendant le diner, on avait "tout le temps parlé de lui.

"Donc, il était général en chef... pas M. "Gambetta, non, M. de Léonelle... Il com-"mandait toute l'armée française; il rempor-"tait une grande victoire. M. Gambetta "venait le trouver et lui disait: — Vous avez "été Bonaparte; soyez Napoléon!

"M. Gambetta voulait lui mettre une cou-"ronne sur la tête, mais alors, lui, avec une "admirable modestie, répondait: — Non, non, "Bonaparte me suffit; Napoléon, je n'y tiens "pas...

"Et M. Gambetta répliquait: — J'aime "autant ça, je garde le pouvoir...

"Est-ce bête, les rêves, et est-ce bête d'écrire "des choses pareilles!...

"Dans la journée, j'ai monté Jupiter. "Toujours la même merveille. Lui ne paraît "pas, par discrétion, j'en suis sûre. Le soir, "après diner, réapparition du colonel. Ma-"man, en l'entendant annoncer, a fait une "petite grimace qui voulait dire: — Quoi! "encore ce militaire!

"Le colonel nous dit que l'affaire de Jupiter "est arrangée, à dix-neuf cents francs... et "puis je le vois qui tourne et manœuvre de "façon à emmener papa fumer un cigare dans "le jardin. Un quart d'heure se passe. Ma-"man s'impatiente: — Ah ça! qu'est-ce que "ton père peut faire avec ce colonel? Il "va s'enrhumer, il était nu-tête. Porte-lui "donc un chapeau et tâche de le faire rentrer... " — Oui, maman...

"J'arrive dans le jardin... J'entends cette "phrase prononcée par le colonel: *C'est une "perle, je vous dis, c'est une perle*... et puis un, "*Chut! prenez garde!* On change de conver-"sation. Ah! c'est trop fort. Est-ce qu'il "aurait déjà fait demander ma main *hiérar-"chiquement* par son colonel? Est-ce ainsi "que cela se passe dans la cavalerie! Ce serait "aller un peu vite! Après une seule entrevue "dans laquelle il n'a été question que de foin, "de paille et d'avoine!

"Le colonel et papa sont rentrés au salon. "Le colonel est parti. Papa avait l'air pré-"occupé. A onze heures, quand je l'ai em-"brassé, avant de monter dans ma chambre, "il m'a pris les deux mains et il m'a dit: — Tu "es contente du cheval de ce monsieur?... "J'ai répondu: — Oh oui, papa... Si tu savais, "mon cher Jupiter, je l'adore!... Je l'adore!!

"Je crois que j'ai dit cela avec trop de feu, "trop d'élan, trop de passion. A tout instant, "j'ai peur de me trahir. Quand je parle de "son cheval, il me semble que je parle de lui! "Et la *perle*, qui est-ce, *la perle?* Lui ou moi?"

— "*Dimanche 8 juin.* Je reçois ce matin "cette lettre de ma sœur: *Je n'en peux plus. "J'ai passé ces deux jours à faire quarante "visites. Je m'arrangeais pour glisser dans "la conversation cette petite phrase: Ne con-"naissez-vous pas, par hasard, une famille "Lablinière? J'ai obtenu cinq ou six réponses. "Toutes admirables Des gens parfaits. Pas "mal d'argent, ce qui ne gâte jamais rien, "mais de l'argent très correctement gagné. Sur "la jeune fille, un seul cri: c'est un ange! Allez "donc de l'avant, mon capitaine, si le cœur "vous en dit.*

"Je reste stupéfait! Cela se voit donc que "je suis amoureux? Ma sœur s'en est aper-"çue. A six heures, petite lettre du père. "On m'invite à diner pour mercredi prochain, "mercredi 11. Le colonel m'avait dit. "*Dans une quinzaine.* Faut-il répondre tout "de suite? Non demain, seulement."

— "*Dimanche 8 juin.* Ce matin, de bonne "heure, je descends. Le facteur venait de "passer. Il y avait un paquet de lettres sur "le plateau, dans l'antichambre. Y en a-t-il "pour moi? Non, mais en voici une pour "grand'maman. Une lettre administrative "avec un gros cachet rouge; sur ce cachet, je "lis: *République française. Ministère de la "guerre. Direction du personnel.* Penser que "ma destinée est là, dans cette lettre! car j'en "suis bien sûre, elle a demandé des reseigne-"ments, grand'maman, elle a demandé des "renseignements. Un domestique vient à "passer. Je me sauve comme une voleuse. "Dix heures. Grand'maman doit être ré-"veillée. Elle a dû lire sa lettre. Je monte "chez elle: — Ah! te voilà, petiote!...

"Elle paraît toute guillerette, grand' "maman; elle m'embrasse très tendrement, "plus tendrement qu'à l'ordinaire. Oh! elle "est contente, grand'maman! Cela se voit "rien qu'à sa façon de m'embrasser ce matin. "La lettre de ce général lui a fait plaisir...

"C'est aujourd'hui dimanche; papa n'est "pas allé à Paris. Après déjeuner, grand' "maman lui dit: — J'ai à vous parler. — "Tiens, moi aussi...

"Ils vont tous les deux dans le fumoir. "Pourquoi grand'maman va-t-elle dans le "fumoir? Je gagerais qu'elle fait lire à papa "la lettre de ce général...

"Elle est patriote, grand'maman. Bien "souvent je lui ai entendu dire qu'il n'y a pas "de plus noble carrière que l'armée... et que "les mères sont coupables qui, par égoïsme, "empêchent leurs filles d'épouser des soldats. "Grand'maman a horreur de ces messieurs "dont tout le mérite consiste en ceci: tuer "beaucoup de pigeons au printemps et beau-"coup de faisans en automne; tandis que "maman, elle, a une secrète tendresse pour les "jeunes gens qui ne font œuvre de leurs dix "doigts, en dehors du susdit massacre de pi-"geons et de faisans. Continuellement, à "ce sujet, maman et grand'maman se dispu-"tent.

"Enfin, la journée se passe. Au milieu du "diner, papa dit avec une sorte de négligence "— Il a été véritablement très aimable, ce "jeune officier; je l'ai invité à diner pour mer-"credi prochain. — Pour mercredi! s'écrie "maman... A quoi bon tant de hâte?... Si

"tu te mets à attirer ici tous ces militaires!... "Celui-là est charmant, je l'accorde, mais il "en amènera d'autres... Notre maison va "devenir une caserne, un camp!...

— " *Lundi 9 juin.* Je deviens stupide. "J'ai mis une heure, ce matin, à écrire les "huit petites lignes de ma lettre pour accepter "cette invitation. J'ai recommencé dix fois, "vingt fois, et, à peine ma lettre partie, je me "suis souvenu que j'avais mis deux fois le "mot *plaisir* dans ces huit malheureuses "lignes."

— " *Lundi 9 juin.* Il a accepté! Nous "déjeunions ce matin; les fenêtres de la salle "à manger ouvrent sur la cour... Tout d'un "coup maman s'écrie: — Bon! encore un "soldat qui rôde là, dans la cour!..."

"Je regarde, et cette phrase m'échappe: "Ah! c'est Picot!

"Alors il fallait voir maman, il fallait l'en- "tendre! — C'est le comble! voilà que Jeanne "maintenant sait les noms de tous ces soldats! " — D'un seul, maman, d'un seul... C'est celui "qui, l'autre jour, a amené Jupiter...

"Grand'maman a eu un accès de fou rire... "Comme elle est gaie, grand'maman!... Ce "matin, dans l'escalier, elle chantait! De- "vaient-ils être bons, les renseignements "donnés par ce général!...

"Après le déjeuner, je me suis emparée de "*sa* lettre... Comme elle est élégante dans sa "simplicité! La voici textuellement: *Mon- "sieur, j'ai reçu l'invitation que vous m'avez "fait l'honneur de m'adresser pour le mercredi "11 juin. Je l'accepte avec le plus grand "plaisir et la plus grande reconnaissance. J'ai "appris avec beaucoup de plaisir que mademoi- "selle votre fille était contente du cheval... Dai- "gnez agréer, monsieur, l'assurance de mes "sentiments respectueux...*

"C'est exprès, j'en suis bien certaine, qu'il "a répété deux fois le mot *plaisir*... Il savait "que je verrais la lettre... Il tenait à bien "appuyer sur cette idée-là."

— " *Mardi 10 juin.* Je dîne demain chez "elle."

— " *Mardi 10 juin.* Il dîne ici demain." Et nous arrivons au grand jour du dîner. A toi le récit du dîner.

— Veux-tu me croire? ma Jeannette... Restons-en là pour aujourd'hui... Et d'abord regarde donc un peu quelle heure il est.

— Oh! deux heures du matin!

— Oui, deux heures du matin! C'est déjà une bonne raison pour nous en tenir là... Ce n'est pas la seule... Je crois qu'à partir de maintenant nos écritures vont devenir terriblement monotones. Ce sera de l'amour! Il n'y aura plus que cela dans nos petites notes... dans les miennes, au moins.

— Dans les miennes aussi.

— Et de l'amour comme tout le monde, de l'amour avec la liberté de nous voir, de l'amour avec la liberté de nous parler... Dès que j'ai pu te regarder de tout près, le beau mérite de t'avoir vue telle que tu es, c'est-a-dire la plus jolie et la meilleure de toutes les femmes! Le beau mérite de t'avoir aimée! Non, vois-tu, ce qui a été rare et délicieux dans notre roman, c'est son début. Nous nous sommes aimés en quelque sorte d'instinct, à distance, à première vue, sans avoir besoin de nous parler ni de nous connaître. Tout de suite, quant à moi, à travers tes yeux, j'ai lu dans ton âme. Depuis le 11 juin, le jour du dîner, jusqu'au 17 août, le jour du mariage, nous avons échangé bien des paroles et bien des paroles; nous nous sommes dit de bien douces et de bien gentilles choses; mais jamais, ma Jeannette, jamais il n'y eut entre nous de conversation plus tendre, plus passionnée, que cet absurde dialogue, dans la cour, près de l'écurie, devant Jupiter et Picot. J'ai été pris ce jour-là d'une telle émotion que j'ai senti que c'en était fait à jamais de ma destinée. Je suis sorti de cette petite cour de la rue des Arcades avec la certitute que tu serais à moi et que ma vie entière se passerait à tâcher de te rendre heureuse... Il y a bientôt deux ans de cela... Jusqu'à présent, mon amour, ai-je réussi?

— Oh! oui, mon ami. Oh! oui!...

Elle n'était plus sur le petit pouf... Elle était sur ses genoux... Et, laissant de côté les petits cahiers, ils ne lurent pas plus avant ce soir-là.

FIN

Mon Carnet de Vol

2ème ATTERRISSAGE DE CAMPAGNE

15 août 1918.

Le déjeuner s'engage au milieu de la conversation générale; le sourire est sur toutes les lèvres, car les nouvelles du "communiqué" sont excellentes ce matin. Le Boche recule sur toute la ligne; talonné par nos avants-gardes, il cède petit à petit, et sa retraite s'accentue de jour en jour. Ce matin nous sommes à Roye, où déjà certains de nos détachements avancés sont entrés dans les faubourgs. Tout va bien, donc; et dans trois mois, peut-être avant, nous serons sur le Rhin...

De L... qui vient de se mettre à table m'appelle: "Dis donc, vieux, tu as vu le rapport? "ça gaze", hein? — Pas mal en effet, on va bientôt déménager, si cela continue; et c'est dommage, car on était bien ici! — Que veux-tu, on va faire la guerre de mouvement, nous aussi. A propos, je voyais tout à l'heure sur la carte que nous étions aux lisières de Roye, or, tu le sais, il me semble te l'avoir déjà dit, en septembre 1914, quand j'étais encore au 3ème Chasseurs, j'ai cantonné à Davenescourt: petit patelin à l'Ouest de Roye et je suis curieux de revoir ce qu'il en reste, d'autant plus que les gens chez lesquels j'étais, furent très gentils et s'ils sont encore là, cela me ferait plaisir de leur dire bonjour, si toutefois leur baraque est encore debout... après les derniers combats la chose est peu probable. Est-ce que cela te tenterait de faire un tour là-bas cet après-midi? — Volontiers, seulement, c'est assez loin, il faut partir de bonne heure? — A deux heures? — Entendu, je ferai préparer la voiture.

A deux heures nous roulions vers les lignes, et après avoir traversé tout l'arrière-front encombré de convois de toutes espèces, nous arrivions à Davenescourt vers 4 heures. Au premier abord, le village ne semblait pas avoir trop souffert; à part quelques maisons complètement "soufflées" par les obus, tout semblait assez calme, malgré les allées et venues d'une troupe de téléphonistes, ordonnances, plantons... en train de mettre en état la Maison d'école: l'Etat Major de la ...me Armée devant venir le soir même y établir son Poste de Commandement.

La maison des hôtes de mon pilote était légèrement démolie, un obus entré de "plein fouet" dans la façade, mettait à nu une partie de l'étage supérieur; et ses propriétaires au moment de notre arrivée, tout encore ébahis par la fuite rapide des Allemands (ils étaient partis la veille à minuit) devisaient avec des voisins sur le seuil de leur porte. En voyant de L... descendre de la voiture, ils le reconnurent tout de suite, et ce fut un concert d'effusions, auquel nous dûmes malgré nous, mettre fin quelques instants plus tard, car le ciel étant superbe, il fallait songer au retour et au bombardement du soir. Nous partîmes, en promettant de revenir déjeuner un autre jour, et à la sortie du village, en passant devant l'emplacement d'une ancienne batterie boche, je fis ramasser le chauffeur deux douilles de 150, qui se trouvaient justement sur le bord du fossé. Depuis longtemps plusieurs de mes amis me tracassaient pour avoir de ces "marmites" avec lesquelles on faisait, paraît-il, de très jolis vases de cheminée. Je les pris donc, et nous regagnâmes notre terrain sans incident.

Le départ ce soir-là était fixé à 8 heures, à l'heure juste nous décollions, de L... et moi; lui, tout content d'avoir revu son ancien cantonnement, moi espérant avoir enfin la paix, en revoyant mes amis, puisque je leur rapporterais des pots de fleurs...

Le temps était superbe, malgré une légère brume vers l'Ouest. Nous prenons notre hauteur et piquons directement vers l'Est. Tout paraissait normal; en passant sur Grandvilliers, pourtant, le moteur ne donnait pas l'impression de "ronfler" régulièrement, et un bruit léger à certains moments allait tantôt en augmentant, sans toutefois nous donner aucune inquiétude sérieuse. Nous continuions à causer tranquillement; de L... parlant du départ prochain et se livrant déjà à des hypothèses multiples sur notre terrain futur.



Sur Breteuil, notre 2ème terrain "d'atterrissage de fortune" le bruit du moteur se faisant plus distinct, de L... commença à s'agiter sur son siège, moi je regardais le compteur machinalement et je remarquais des baisses de régime tout à fait anormales!... Que pouvait-il bien se passer?

Quelques instants s'écoulèrent, je regarde ma carte, le paysage. Au loin, on aperçoit les lueurs des lignes; mais malgré moi, j'écoute maintenant le ronflement du moteur, qui, de minute en minute "cogne" davantage, sans que toutefois ce bruit soit bien alarmant. Avant Tartigny, de L... se retourne: "Vieux, tu entends?" — "Oui!" — "Que penses-tu? Va-t-on rentrer ou y aller?" — "Ah! cela, tu le sais très bien, ne me regarde pas. Tu es pilote, hein? Donc, tu sais si le "moulin" peut tenir ou non. Crois-tu qu'on puisse compter dessus?" — "Je le pense. Du reste, ma foi, il sera toujours temps de revenir; qu'en dis-tu?" — "All right!" Nous continuons et le moteur aussi continue à "cafouiller" toujours davantage... Avec un autre pilote que de L... il y a longtemps que j'aurais fait faire demi-tour. Mais avec lui, où n'irais-je pas?...

Tartigny.—Etelfay... Nous voici aux lignes. Nous sommes sur Roye ("Aux lisières de ce village, nos troupes sont en contact avec les Boches..." disait le communiqué de ce soir, 19 heures.) Maintenant, le bruit du moulin se fait plus distinct et vraisemblablement, quelque chose est cassé. De L... se retourne encore et fait la grimace. Quelques Km. plus loin, il m'appelle. "Nous ne pouvons certainement pas aller jusqu'à St-Quentin, on va bombarder Ham". — "Comme tu voudras." De nouveau quelques instants. Puis brusquement il se retourne et me crie: "Déclanche tout de suite!" Je m'approche. "Déclanche!" me répète-t-il, "je ne sais pas si on va pouvoir rentrer." — "Attends, voilà "des loupiotes," là au Sud de Nesles. Encore un Km." — "Bon!" Le moteur maintenant bat complètement la breloque. Voilà mon objectif. Manœuvre habituelle. Je déclanche. Demi-tour instantané. Nous sommes encore à 1500 — "Indique-moi la direction. On va tâcher de rentrer en ligne droite." De la main, j'indique l'Ouest. Nous passons Roye. Et nous nous engageons le long de la vallée de l'Avre. Au même instant, chambard formidable derrière moi. Le moteur s'arrête l'hélice en croix! Je me penche vers de L... qui me crie: "On va essayer d'atterrir. Vois-tu un terrain? Tu lanceras ta fusée quand je lèverai le bras." Je regarde le sol qui se rapproche avec une vitesse effrayante. Rien que des bois au-dessous de nous... C'est gai! On va sûrement se percher sur un arbre... 1200, 1000, 900, 800. — A ce moment, je dis à de L... "Dis donc, la fusée?" — "Attends encore!" Attendre, mais si j'attends elle ne nous éclairera plus, car le parachute ne pouvant s'ouvrir à temps, elle va tomber comme une pierre!!... Enfin!... 700, 600, 400! De L... lève le bras, la fusée tombe au même moment, puis ce sont des secondes de vie intense... De L... tout à la manœuvre de son "zingue" se penche tantôt à droite, tantôt à gauche pour voir. Moi instinctivement, je me suis assis "en boule" sur mon siège, ne tenant les portants que très légèrement, de façon à ce qu'au moindre choc (je crois le capotage inévitable) je fasse "le soleil" et aille m'allonger à vingt mètres en avant de l'appareil de façon à ne pas avoir le moulin sur les reins. De L... détache sa ceinture... La fusée tombe, comme je l'avais prévu, comme un bloc et brûle au sol; au même moment, un virage serré, un choc et... nous roulons dans la direction de la dite fusée. Un violent coup de "palonnier" à droite. Arrêt brusque. Nous sommes sauvés! De L... se retourne et par une cordiale poignée de main, nous nous prouvons une fois de plus notre étroite amitié... et la joie que nous avons d'avoir échappé de nouveau... Nous descendons de l'appareil et à peine en bas, l'avion s'affaise: sur la queue, car le train d'atterrissage est "bouzillé". Nous avions atterri dans le sens de la longueur sur un petit terrain en plan incliné sur le bord d'une route. Les dimensions devaient être 150 mètres par 200 ou 300, tout au plus. A titre de renseignement, l'atterrissage s'est fait à environ 60 à 70 Km. à l'heure. Les effusions passées, la première question de de L... est celle-ci: "Où sommes-nous?" — "En France!" — "A quel endroit à peu près?" — "Juste derrière les lignes." (on entend en effet la fusillade et les mitrailleuses très distinctement). "Au sud de Roye." — "Tu es sûr?" — "Absolument; j'ai noté Roye juste avant l'arrêt du moulin." — "Bon, alors ma foi, laissons nos combinaisons. Tu prends ta carte?" — "Oui!" En route donc. Nous voilà sur la petite route allant vers l'Ouest ou plus exactement, allant à l'opposé des tranchées! Nous marchons 500 mètres. "Tu es sûr que nous sommes chez nous?" — "Oh! Pas de doute, j'en suis certain." Nous déambulons quelques centaines de mètres encore par ce clair de lune légèrement voilé. Il fait bon. Tout à coup, de L... qui marche quelques mètres en avant, tombe en arrêt sur le bord de la route et regardant curieusement un petit monticule se trouvant là, il m'appelle: "Dis donc, regarde cela!! Tiens, des obus boches dans leurs paniers d'osier, un dépôt de munitions, vraisemblablement. De nouveau l'éternelle question: "Tu es sûr que nous sommes en France?" — "Ah! mon vieux, personnellement j'en suis certain. Nous avons passé Roye, pas de doute possible, pourtant..."

A ce moment, l'offensive battant son plein, nos troupes avançant chaque jour, étaient sujettes parfois à de légers reculs. Si par malheur, à ce point, ce cas s'était produit? Et pourtant, la fusillade en sens opposé? Ah! certes, ce furent encore de drôles de minutes que j'ai vécues alors, non plus craignant pour ma peau, mais la perspective d'aller manger quelque vague pain KK chez Fritz et cela au moment où je viens de doubler le cap de mon 101ème, au moment enfin où on les tient... Ah! ce serait la guigne!... Et allez donc persuader quelqu'un d'une chose dont vous êtes moralement sûr, quand on vous met en présence d'un fait pouvant détruire cette certitude!... Cruelle, cruelle énigme! Sacrés obus! Je suis très perplexe, mais malgré cela, je garde ma conviction. Pour plus de sûreté, de L... qui a l'ordre d'opération sur lui, le déchire ainsi que différents papiers. Mais pour le zingue qu'en cas d'atterrissage chez l'ennemi, on doit brûler, je lui affirme encore que nous sommes chez nous, et nous décidons d'attendre pour aller le "griller". 100 m. plus loin, la route fait un tournant. "Tiens, tiens! mais je reconnais cet endroit, et toi?" De L... répond évasivement. "Mais si, souviens toi, cet après-midi, c'est là qu'Oudin a pris mes deux obus, là juste!"—"Peut-être!"—"Tiens, du reste, voici une cagna. On va voir!" de L... entre et crie: "Qu'y a-t-il ici?" L'Artillerie du 2e groupe "Ah! cela y est! J'avais raison. On nous mène à la batterie et on nous dit que nous sommes entre Davenescourt et Comtoir!.

Nous avons atterri à l'endroit où, 6 heures plus tôt, nous nous étions arrêtés pour prendre les deux obus. On nous conduit de la batterie, à l'E.M. de la 37ème D.I. mon ancienne division. Là, je rencontre deux capitaines très aimables, qui mettent une voiture à notre disposition. Nous rentrons à l'escadrille juste au moment où les camarades, épiloguant déjà sur notre équipage, sortent de la popote. Il est 4 h. du matin. Ce jour-là, sur le compte-rendu, Gignoux qui l'avait signé, avait mis: "Equipage Capitaine de L... et lieutenant B... n'est pas encore rentré au terrain, à 1 h."

La cause de l'accident: un joint avait sauté, occasionnant par la suite, une "salade de bielle".(1)

Maurice BILLARD.

(1) "Salade de bielle" ceci sera de l'hébreux pour beaucoup vraisemblablement, que l'on sache seulement que le bris d'une pièce avait entraîné la rupture totale du moteur.

UN COURAGEUX.

— Oui, monsieur, je lui ai dit bien franchement ma façon de penser! Il est deux fois plus fort que moi, mais, n'importe! Je l'ai traité de tous les noms... et d'autres encore!

— Et il ne vous a pas giflé!

— Oh! non, monsieur, non! il a bien essayé de répondre, mais... j'ai tout simplement raccroché le récepteur de mon téléphone.

Courrier de Madeleine

LETTRES INTIMES: "L'OEUVRE MATERNELLE"

Mes chères lectrices,

Les œuvres maternelles sont, de toutes les œuvres sociales et charitables, celles qui vous intéressent le plus, j'en suis certaine, car elles répondent à vos sensibilités les plus généreuses, à votre désir de faire le bien le plus ardent, et elles satisfont aussi à vos instincts de justice. Il vous semble monstrueux, en effet, qu'une femme, dans la période la plus délicate de son existence, soit soumise à des épreuves trop lourdes et exposée à des privations trop profondes. Au moment où elle remplit le rôle sacré de continuer la vie, son existence doit être considérée comme un bien précieux qu'il faut ménager et garder avec le plus grand souci. Elle a droit, la mère, à tous les respects comme à toutes les attentions, et rien n'est plus triste que de la savoir négligée ou oubliée, quelquefois même martyrisée, alors qu'elle doit jouir de toutes les quiétudes, de toutes les douceurs. Rien n'est plus navrant que la vie de la femme pauvre qui attend un enfant. Le présent est triste, et elle n'attend guère de l'avenir. Elle est privée de soins, et souvent de nourriture. Elle trime dûr tout le jour, et quelquefois la nuit. Elle souffre dans son corps et dans son esprit. Le sentiment seul du devoir la soutient et la console. Elle accomplit son rôle sans murmurer, dans la simple conscience du devoir. Elle ignore les compromissions et les excuses. Elle est mère, voilà tout! Elle donne tout ce qu'elle a de force et de vaillance, et si elle meurt à la tâche, elle n'a pas un reproche à se faire.

Depuis quelques années, dans nos grandes villes, toute une charité s'exerce à l'égard de l'enfant. On crée des Gouttes de Lait, des dispensaires, même des hôpitaux pour eux. Une sollicitude de tous les instants s'étend sur ces petits, et l'éducation des mères est poursuivie fidèlement. On s'est rendu compte que si tant d'enfants meurent en bas âge, l'ignorance en est le plus souvent responsable. Ici, dans Montréal notamment, dont le chiffre de mortalité infantile peut être qualifié de honteux, quoiqu'il ait diminué sensiblement depuis quelques années, sous l'influence du Docteur Boucher, du Docteur Gagnon, et de ceux qui les secondent dans leur noble tâche, — dans Montréal, une campagne active s'accomplit autour de nos berceaux, et déjà nous avons constaté les bienfaits de cette sollicitude. Il reste encore du travail à accomplir pour ramener à un chiffre normal notre mortalité infantile, et nous n'arriverons guère à ce résultat sans remonter à la source même du mal, que nous trouverons facilement dans l'affaiblissement des forces maternelles, causé par des maternités successives, rendues pénibles par des travaux trop durs et par des privations constantes. L'éducation, si poussée soit-elle, reste impuissante devant un tel état de chose. Il ne sert à rien d'enseigner à des femmes qui manquent de tout, de se nourrir copieusement, à des femmes qui doivent peiner pour leur existence et pour celle de leurs petits, de se livrer à des soins et à des ménagements qui leur sont impossibles...

A Paris, il existe des cantines maternelles où les femmes pauvres, avant la naissance de leur enfant, trouvent une nourriture substantielle, qui leur est ensuite continuée tant que l'enfant vit d'elles. La création de ces cantines est-elle impossible ici, dans nos centres populeux, et spécialement à Montréal, où elles accompliraient un bien infini? Si, au moins, nous ne pouvons supprimer la pauvreté des mères, suppléons à leur détresse la plus terrible, qui est certes l'insuffisance et la mauvaise qualité de la nourriture. Tout mal doit être pris à sa racine, et la lutte contre la mortalité infantile restera toujours réduite aux minces résultats, tant que l'on n'aura pas rémédié à la source même du mal. Aidons les mères, rendons-les fortes, et elles mettront au monde des enfants robustes.

L'Assistance Maternelle, fondée par cette femme de bien dont le nom restera à jamais béni, Madame Hamilton, œuvre en pleine prospérité, et qui étend ses racines nonseulement dans tous les quartiers de notre vaste métropole, mais encore dans toutes les villes importantes du pays, s'occupe de la mère quelque temps avant la naissance de l'enfant, voit aux soins médicaux et autres que requiert cet événement, pourvoit au trousseau de l'enfant et de la mère, et donne généreusement la nourriture à la mère et à ses autres enfants, pendant toute la période que dure sa généreuse assistance. Grâce à cette œuvre, la naissance d'un bébé dans les foyers pauvres est vraiment ce qu'elle doit être: une belle chose. Il semble que le sourire entre de nouveau dans l'intérieur misérable avec l'arrivée du petit ange. La mère n'est plus inquiète, elle se sent protégée et surveillée. Elle n'a plus la hantise de voir ses autres enfants abandonnés pendant la maladie, et, sereine, elle se laisse guérir. Tout cela est admirable, mais encore incomplet. Il faut remonter plus haut, et s'emparer de la mère comme d'un bien national, dès que dans son sein elle porte l'espoir de la nation. Elle devient alors l'objet des plus grandes sollicitudes; rien ne doit être épargné pour la guérir, si elle est malade, et pour la nourrir si elle manque de tout. A ce prix nous aurons des enfants sains et forts, et qui ne seront pas voués à la mort avant que de naître.

Notre race a mérité le titre de prolifique que l'on mentionne avec fierté, et bien à raison. Mais cela n'est pas assez. Les enfants dont nous enregistrons la naissance avec joie, ne doivent pas mourir comme des moucherons à leur premier contact avec l'épreuve. Il faut leur inoculer la force de vivre, et ce n'est qu'en sauvegardant la santé de la mère que nous atteindrons à ce résultat. Si l'enfant a déjà trop souffert avant de naître, tous les remèdes que vous lui ferez prendre, tous les toniques que vous lui administrerez, tout le bon lait dont vous l'alimenterez resteront sans effet, et le defilé blanc s'allongera indéfiniment vers le cimetière...

Nos lectrices des campagnes ont aussi leur rôle à jouer dans l'œuvre maternelle. Autour d'elles, elles voient tous les jours des mères qui souffrent et peinent... Elles vont vers elles, j'en suis sûre, les encouragent et les aident, leur font aimer leur devoir, leur enseignent la manière de se bien soigner et de sauver la vie du petit. Elles préparent des paniers pour les mères pauvres, des paniers remplis de bonnes choses, ou encore, dans un coin de la cuisine, discrètement, elles reçoivent la jeune maman, la gâtent de nourriture saine et substantielle, et dans les longues matinées et soirées, elles manient l'aiguille ou le crochet pour le tout petit que l'on attend dans le foyer pauvre...

L'œuvre maternelle, mais c'est la grande œuvre de toutes les femmes! Nous devons l'aimer avant toutes les autres, et par un double sentiment: celui de notre fierté, car nous avons le souci des enfants beaux et forts pour continuer la race que nous aimons tant, la race qui fut déjà sauvée grâce aux mères; nous l'aimons cette œuvre, parce qu'elle s'adresse à nos sensibilités les plus profondes, les plus humaines!

MADELEINE.

LA TULIPE BLEUE

Par Claire Gervais

"Quand on a souffert dans les jardins où les tulipes sont jaunes et rouges, où la pourpre des roses éclate au milieu des épines, on se prend à rêver d'autres jardins où les tulipes seraient bleues et où les roses entr'ouvriraient un cœur d'azur parmi des feuillages inoffensifs, et dont les chagrins ne franchiraient jamais le seuil. . . ."

Luçie Félix-Faure Goyau.

AUTREFOIS, il y a bien longtemps, avant même qu'il n'y eût des livres et des historiens, la blanche Norvège s'appelait le Pays des Neiges. Le souverain de ce pays, le roi Karl, avait une fille, la princesse Nirja d'une merveilleuse beauté, mais si frêle et si pâle que sa vie semblait suspendue à un fil. Dans sa petite figure, ses yeux bleus lumineux et doux semblaient s'agrandir chaque jour et son cou frêle ployer davantage sous le poids de sa blonde chevelure.

Mais, hélas! Nirja avait une marâtre qui la détestait. La mère de la jolie princesse blonde était morte alors que celle-ci tenait dans son berceau tout juste la place d'une mouette blanche. Le roi, fou de chagrin, avait alors juré ne jamais se remarier... Mais après dix ans de veuvage, ses sujets se plaignant de l'absence des fêtes au château, le roi avait donné un grand bal où se trouvait la belle comtesse Martys, la veuve d'un ancien grand chambellan de la cour. D'une ambition qui égalait son habileté, la comtesse réussit à se faire épouser du roi. Son but secret était de faire monter sur le trône son fils Joris, un bel adolescent au cœur ambitieux et cruel.

Le roi et son épouse vécurent heureux quelque temps; la nouvelle reine se montrait d'un dévouement admirable pour la frêle Nirja qui semblait n'en éprouver aucune reconnaissance et qui nourrissait envers sa belle-mère une rancune inexpliquée.

Cependant l'enfant dépérissait. Le roi avait même ordonné des prières publiques à travers tout le royaume, lorsqu'un savant médecin déclara que quelqu'un empoisonnait lentement la royale enfant.

Un soir, le roi entrant à l'improviste dans la chambre de Nirja, vit la reine Martys qui, tirant une minuscule bouteille de son corsage, versait quelques gouttes d'un liquide verdâtre dans une tisane qu'elle faisait elle-même prendre à l'enfant chaque soir. Le roi bondit et saisissant les poignets de la reine il l'attira dans une pièce voisine où longtemps leurs deux voix alternèrent. La reine pleura, assurant qu'elle commettait ce crime atroce, parce qu'elle aimait trop le roi et qu'elle était jalouse de l'affection qu'il prodiguait à sa fille... Le roi était faible... Les yeux troublants de la reine Martys le grisaient... Il pardonna mais en jurant à son épouse qu'elle serait répudiée et envoyée en exil ainsi que le prince Joris, si Nirja mourait.

La princesse guérit, mais entre elle et sa marâtre exista une de ces sourdes haines qui ne se manifestent pas par des actes, pas même par des paroles, mais seulement par des regards tranchants comme une froide lame d'acier et par de longs silences tragiques.

Après sa terrible maladie, la princesse était restée pâle et débile, et un immense désenchantement avait fait se refermer sa petite âme aimante et douce... Une amertume sans nom avait rempli son jeune cœur — elle n'osait plus aimer ce père trop faible qui exposait sa vie à la merci d'une femme ambitieuse et criminelle — elle n'osait plus aimer personne — ni rien...

Et c'était d'une tristesse poignante de voir cette enfant blonde se promener à pas lents dans son salon bleu entre les précieux bibelots, respirant ici et là une fleur rare, repoussant ses chiens favoris qui venaient mendier une caresse et disant d'une petite voix tremblante et lassée: "Je m'ennuie! Oh! je m'ennuie! Qui donc me distraira de cet ennui..."

Le roi, dont un sourd remords rongeait l'âme, comblait sa fille de riches présents. Elle n'avait qu'à souhaiter quelque chose pour qu'aussitôt tout fut mis en œuvre pour le lui procurer.

Elle demanda des fleurs d'abord, des fleurs rares qui ne croissaient pas au Pays-des-Neiges pendant les quelques mois que durait l'été. Et le roi fit venir des Pays-Bas des jardiniers — les plus habiles de l'univers — Et ceux-ci élevèrent de coûteuses serres ou les tulipes, les jacinthes et les roses purent croître dans une éblouissante floraison.

Chaque matin des messagers arrivaient au palais portant de longues boîtes ou des gerbes de fleurs étaient soigneusement préservées du froid. Et le salon de Nirja ressemblait à un jardin de féerie — Elle n'aimait que les fleurs pâles — les orchidées blanches, les roses neigeuses, le muguet, le lilas — et elle en eut toujours autour d'elle.

Un jour le premier jardinier du royaume vint en personne lui apporter une tulipe rare, une variété qu'il avait créée. Le ferme calice de la fleur était d'un mauve transparent, plus foncé à la base et parsemé de points d'or. La vue de cette fleur merveilleuse amena un pâle sourire sur les lèvres de l'enfant, mais bien vite sa tristesse la reprit:

"Je voudrais une tulipe bleue, dit-elle, bleue comme le ciel, comme les saphirs, comme les lacs dormants."

"Hélas," répondit le jardinier, "des tulipes bleues nous n'en avons pas, et personne avant nous n'a pu en obtenir. Mais, Altesse, nous essaierons d'en cultiver," ajouta le bon vieillard, en voyant monter dans les yeux de la princesse une rosée de larmes.

"J'aurai 18 ans dans un mois," dit Nirja, "et ce serait mon rêve une tulipe bleue..."

Le jardinier fit part au roi du désir de Nirja et l'on proclama à son de trompe dans tout le royaume que celui qui apporterait à la princesse une tulipe bleue serait fait baron et recevrait une forte récompense. Mais ce fut en vain: les jardiniers de concert avec les alchimistes passèrent de longues nuits à se creuser la tête et à faire des expériences — Ils ne trouvèrent rien... Le roi pour consoler le désappointement de sa fille fit venir le plus grand bijoutier du royaume et lui demanda de faire un médaillon en or enrichi de pierres précieuses où serait gravé à même le métal le portrait de sa fille.

"Justement, Sire," dit le bijoutier, "j'ai un ouvrier si habile qu'il lui suffira de voir la princesse une seule fois pour reproduire fidèlement ses traits sur un médaillon pas plus grand que l'ongle de mon petit doigt."

Le lendemain, à l'heure de la promenade de Nirja, le graveur Lhoys, se trouvait par ordre de son maître sur le passage du cortège. L'escorte de la princesse se composait de douze cavaliers en costumes chamarrés d'or et montés sur des chevaux blancs et qui entouraient le traineau attelé de rennes où Nirja était assise avec sa gouvernante. Lhoys put entrevoir l'angélique petite figure, les grands yeux bleus et les boucles blondes de l'enfant royale, qui, enveloppée d'une mante et d'une capeline d'hermine, saluait gravement les passants.

Et la voir si frêle, si triste et si blonde, le grand, le fort, le robuste Lhoys sentit l'amour envahir son cœur à tel point qu'il eut voulu se coucher sur le passage du traineau pour être piétiné par les rennes de Laponie. Et il retourna à son atelier l'âme pleine d'étoiles et de chants d'oiseaux; et là d'une main fébrile il traça sur une mince feuille d'or pur le portrait de la divine apparition qui avait charmé son cœur. Il burina, il cisela sans relâche pendant deux jours et deux nuits, puis il montra à son patron le bijou le plus fin et le plus précieux que celui-ci eût jamais contemplé. Autour du portrait l'or était ciselé en forme de dentelle légère dans laquelle étaient posés des saphirs et des perles fines. Et au centre Nirja, étonnamment ressemblante, souriait un peu de son adorable petit sourire pathétique...

Le bijou fut placé dans un écrin de chevreau blanc marqué au chiffre de la princesse et le maître bijoutier le porta au roi.

Le jour de la fête de Nirja le roi lui fit présenter par son page favori, l'écrin ouvert posé sur un coussin de satin azur. La princesse prit le bijou et se plaçant devant une glace qui faisait le fond de la pièce elle compara son image et le portrait. Le roi, les dames d'honneur et les pages se taisaient, immobiles. Nirja se retournant sourit câlinement au roi:

"Père," dit-elle, "je voudrais voir l'artiste qui a fait ce bijou."

A l'instant même un messager fut envoyé vers Lhoys lui ordonnant au nom du roi de se rendre sur-le-champ au palais.

Lhoys, tremblant, fou de bonheur et d'émotion, revêtit ses habits de fête, une simple casaque de drap sombre, car il était pauvre, et se mit en route.

Lorsqu'il arriva devant les grilles dorées du palais, les sentinelles averties, inclinèrent leur hallebarde et un soldat lui livra passage. Et Lhoys se trouva dans un parc grand et mystérieux comme une forêt. C'était un de ces superbes parcs du Nord, profond et touffu, rempli de buissons épais et de sapins robustes dont la sombre verdure faisait ressortir la blancheur de la neige. Et dans ce parc un silence régnait, si profond que Lhoys se crut un instant transporté dans quelque forêt enchantée

Il avança, suivant un chemin tracé sur la neige durcie par les traineaux et les voitures et tout-à-coup l'immense façade du palais en pierre sculptée et ouvragée lui apparût. Se croyant toujours le jouet d'un songe Lhoys gravit les degrés du grand perron royal ou des gardiens chamarrés d'or l'attendaient pour l'introduire dans le palais. Le graveur intimidé, ému, se laissait guider, les yeux baissés, se rendant à peine compte de ce qu'il faisait.

Voici qu'il se trouva dans un petit salon tendu de soie bleu pâle lamée d'argent, où de grandes glaces et des lustres de cristal luisaient doucement. Des plantes vertes et des boîtes de lilas blancs et de tulipes rares mettaient dans la pièce une note estivale démentie par le grand feu clair qui flambait dans la cheminée de marbre blanc au foyer de laquelle deux lévriers, blancs aussi, chauffaient leurs fins museaux. Sur les meubles, recouverts de même soie que le mur, il y avait des fourrures blanches et de précieux coussins brodés.

Au fond, sous de hautes palmes, la petite princesse entourée de ses dames d'honneur était étendue sur un lit de repos et se soulevait sur son coude. Elle était vêtue d'une tunique de velours blanc à longue traine et portait, pour toute parure, dans ses boucles blondes un rang de perles fines et à son cou le joyau fait par Lhoys.



La princesse Nirja

Lhoys ébloui, mit un genou en terre et s'inclina profondément. Nirja d'un geste congédia ses suivants puis se retournant vers le jeune homme, elle lui sourit doucement... et toute la frayeur de Lhoys s'envola. Posant sur la princesse un regard d'adoration il attendit. "C'est vous qui avez fait mon portrait," dit Nirja.

— Oui, Altesse.

— Comment, vous qui êtes un inconnu, avez-vous ainsi deviné ma tristesse pour l'exprimer ensuite si bien?

— Altesse, je vous ai regardé avec mon cœur.

— Je n'ai pas raison d'être si triste, ne trouvez-vous pas? Je suis comblée, mes moindres désirs sont exaucés

sur l'heure... et pourtant jamais je ne suis satisfaite, acheva-t-elle rêveusement.

— Princesse, dit Lhoys, ce n'est pas dans les biens matériels que l'on trouve le bonheur. Mon enfance pauvre a été bien heureuse..."

Nirja leva sur lui un regard étonné:

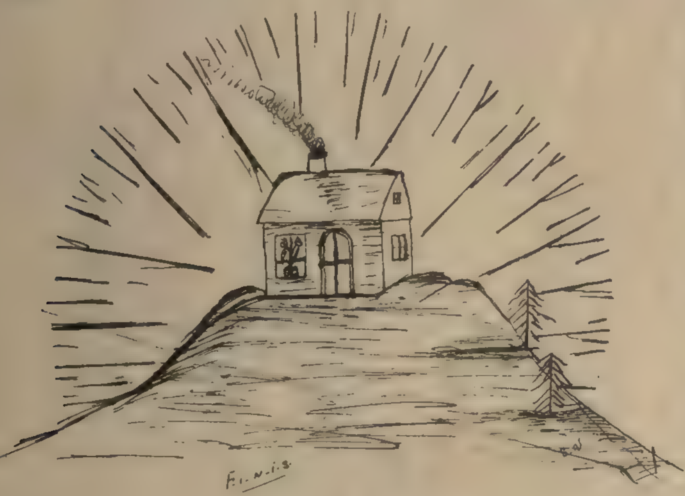
— Vous avez connu le bonheur? Oh! dites-moi: pouvez-vous m'en donner un peu?

— Princesse, je ferai l'impossible et comme seule récompense je voudrais poser mes lèvres sur le bout de votre fin souliers!...

Avec un sourire Nirja dégagea son pied mignon de la lourde traîne, et sur le soulier de satin blanc brodé d'argent Lhoys mit une caresse si ardente qu'à travers la mince étoffe Nirja sentit comme une brûlure.

— Ordonnez, princesse, dit le jeune homme simplement. Il n'est rien maintenant que je ne puisse pour vous.

— Jeune homme, une nuit j'eus un songe. Un inconnu vêtu de noir me remettait une merveilleuse tulipe bleue en me disant: "Nirja cette fleur c'est le bonheur". Et depuis cette nuit-là je rêve d'une tulipe bleue.



Une toute petite chaumière

Une joie intense illumina la figure de l'adolescent:

— Altesse, votre vœu sera satisfait. J'eus pour marraine une fée, la plus grande magicienne du royaume. Le jour de mes vingt ans elle me dit: "Lhoys, mon enfant, un jour tu désireras quelque chose d'impossible — alors appelle-moi, si tu as toujours été bon je t'apparaîtrai et t'indiquerai les moyens d'obtenir ton désir."

Nirja, élevant vers Lhoys un regard d'ardente prière, joignit les mains. Et Lhoys souhaita.

Une femme très belle vêtue d'un tissu nuageux parsemé d'étoiles et coiffée d'un diadème était debout à côté d'eux:

"Enfants, dit-elle, je sais votre désir... Vous avez entendu le grand appel de l'amour. Si vous désirez le bonheur, méritez-le. Gravissez la plus haute montagne, le pic nuageux entouré de nuages... Là, dans une chaumière, vous trouverez la tulipe bleue, symbole de l'amour et du bonheur."

La fée avait disparu... Il ne restait de son passage qu'une odeur discrète et suave qui flottait dans l'air.

Nirja extasiée disait: "Partons, Lhoys, partons. Emmenez-moi vers la montagne..."

— Princesse il vous faudra souffrir... Vous aurez froid, vous aurez faim, vos paupières s'alourdiront de sommeil sans que vous puissiez les fermer, la neige mouillera vos cheveux blonds, vos pieds s'écorcheront sur le sol durçi et feront de rouges traces sur le chemin. Puis ce sera la vie médiocre... pas de palais... pas de bijoux...

— Qu'importe, j'aurai la foi dans l'âme et l'amour dans le cœur. La fée a dit vrai Lhoys je vous aime comme jamais je n'ai aimé personne. Mon bien-aimé Lhoys je suis prête à vous suivre.

Sans savoir comment, par la vertu magique de la baguette de la fée sans doute, Lhoys et Nirja se trouvent au pied de la montagne commençant leur pénible ascension.

Le cruel vent d'hiver souffle emmêlant les cheveux blonds de la princesse enveloppée d'hermine, la neige tombe épaisse et froide... et le sommet semble reculer.

Nirja appuyée au bras de Lhoys a faim et soif... ses yeux brûlent... ses souliers de satin déchirés par la marche rapide laissent ses pieds tendres en contact avec le dûr chemin.

Qu'importe, tous deux vont de l'avant, toujours plus haut vers le but lointain... une lumière surnaturelle luit dans leurs yeux enfiévrés... des espoirs fous chantent dans leurs deux cœurs. Et lorsque Nirja accablée tombe dans la neige Lhoys de ses robustes bras la soulève comme une plume, appuie la tête blonde sur son épaule et continue de monter ainsi, heureux d'un bonheur inexprimable d'avoir sous ses lèvres la chevelure parfumée et l'adorable petit visage blanc illuminé par un sourire d'extase.

Et la rude ascension continue. Ils montent toujours perdus dans un océan de blancheur... Bientôt ils sont à bout de forces, les bras de Lhoys raidis par le froid ne peuvent plus supporter leur fardeau, pourtant léger. Des larmes de souffrance coulent des yeux de la petite princesse, larmes aussitôt gelées et qui tombent sur le sol comme des perles... Qu'importe! ils se traînent dans la neige... accablés mais espérant toujours.

A ce moment la neige s'arrête de tomber tout-à-coup, une lumière intense comme celle d'une aurore boréale envahit le ciel. A cette lueur Lhoys et Nirja aperçoivent une toute petite chaumière d'où sort une légère fumée. Et... ô miracle! sur l'appui de l'unique fenêtre, dans un petit vase en terre comme en ont les pauvres,' sépanouit une radieuse tulipe bleue, la fleur du rêve, le symbole de l'idéal et du bonheur!... Claire GERVAIS.

AVIS IMPORTANT

Nos lecteurs et le public en général sont priés de prendre note que les agents autorisés à solliciter et à percevoir le prix des abonnements à La Revue Moderne sont munis d'une carte d'identification signée par le gérant de La Revue Moderne.

Nous recommandons aux personnes qui sont sollicitées de se faire montrer cette carte par l'agent afin d'être certaines qu'elles n'ont pas affaire à un faux agent. De plus, chacun de nos agents autorisés doit remettre aux personnes qui paient un abonnement, un reçu numéroté imprimé et signé: "LA REVUE MODERNE"

Les Jolies Modes de Paris



Pour les belles journées d'été

Jolie robe de crêpe marocain gris drapée à la taille sous une large boucle de galalithe. Le corsage est orné d'une broderie roumaine de tons vifs

Robe de toile blanche brodée cerise, faisant un mouvement de jupe allongée sur les côtés. Broderie soutachée

Jolie toilette de crêpe de chine blousée à la taille dans une haute ceinture perlée corail. Manches de mousseline bordée de crêpe de chine



L'Entre Nous

PIERROT-PIERRETTE. — Votre confiance me touche profondément, et comment n'être pas sensible à de telles manifestations de sympathie? Je comprends combien il est pénible de souffrir le sourire aux lèvres, mais le besoin de cacher sa souffrance donne quelquefois de l'héroïsme aux âmes les plus faibles et les plus délicates. Seulement, l'effort moral épuise la force physique et voilà que vous êtes malade. Je fais des vœux sincères pour que votre séjour là-bas ait les résultats que vous en espérez, et que vous reveniez bien, aussi forte que vous êtes vaillante. Parlons maintenant un peu de votre composition littéraire. Laissez-moi vous dire qu'elle témoigne de réelles qualités, de l'imagination, et même du style. Seulement à 19 ans, si profondément que l'on ait souffert, l'on ne peut arriver encore à comprendre ni les grandes passions ni les grandes douleurs. C'est ce que vous avez essayé de peindre dans votre article, il en résulte naturellement des faiblesses, des maladresses, des naïvetés dont vous serez la première à sourire quand vous vous relirez dans 10 ans. Voila que je vous renvoie à une assez longue échéance, ce n'est pas à dire que d'ici là, vous ne pourriez écrire, seulement, choisissez les sujets moins compliqués au point de vue psychologie, et je suis sûre qu'alors, je pourrai vous donner l'hospitalité que déjà mon cœur vous offre.

UTILE DULCI. — Vous pourriez, je crois, mettre une annonce dans n'importe quelle revue américaine du genre de la Revue Moderne, qui ont toujours des colonnes consacrées à des annonces diverses. La vôtre serait probablement l'objet d'un flatteur accueil.

AGNES B. — Je suis désolée de la triste nouvelle que vous m'apprenez. Votre frère n'était-il pas ce délicat et puissant musicien que j'ai autrefois écouté avec ravissement? Ecrivez-moi bientôt pour me parler de lui, et de vous aussi dont je sens les regrets si intenses. J'aurai toujours pour ma "véritable" petite amie la plus affectueuse sympathie.

VIOLETTA. — Vous pouvez parfaitement demander ce prêtre comme parrain. Quant aux questions de détail que vous me signalez, c'est assez délicat de les résoudre, mais je crois que vous devez subordonner vos offres aux conditions de fortune de l'intéressé, et si cette personne est pauvre et que vous puissiez lui supprimer tous les frais de déplacement et autres, il serait très gracieux de le faire.

KORRIGANE. — Je ne saurais ouvrir la porte de notre maison et l'asile de mon amitié à une plus charmante correspondante, et je souhaite que de plus en plus nos relations affectueuses nous apportent à l'une et à l'autre, de la vraie joie et du sincère contentement. Très jolie cette lettre que nous publierons dans l'édition de septembre.

CHRYSANTHEME. — Me gêner? Et comment pourriez-vous me gêner, vous qui êtes la délicatesse même, et qui osez à peine demander. J'étais très contente de vous faire plaisir et j'espère que vous m'en fournirez souvent l'occasion.

ESTELLE B. — La réserve est si excellente, et je ne saurais que vous approuver d'avoir agi avec autant de dignité envers un jeune homme que vous n'aimez pas, autrement que de simple amitié.

GAETANE M. — Votre lettre sera transmise à l'intéressé dans le plus bref délai. Je souhaite que le résultat de tout ceci soit des plus aimables.

JEANNE D. — Je ne crains qu'une chose, c'est que mon jeune ami ait trop de succès, et que cela nuise un peu à la régularité de la correspondance. Votre billet sera transmis avec quelques autres, et je suis sûre que vous recevrez la réponse que vous souhaitez.

FERNANDE LA PAYSANNE. — Comme vous êtes bonne de m'inviter avec tant de sincère amabilité. Si je trouve une minute pour m'échapper cet été, soyez certaine que je n'oublierai pas la contrée neuve que je souhaite de visiter. Il peut se faire par exemple, étant donné l'accroissement des travaux qui s'amoncellent chaque jour, que mon voyage soit un peu différé. Mais différé n'est pas perdu. D'avance, je me fais une joie de vous connaître enfin. Une de vos petites amies qui vous aime beaucoup, m'expliquait l'autre jour, son chagrin de ne plus vous retrouver dans votre page littéraire. Ce chagrin, je le partage entièrement, car moi aussi, j'avais pris l'habitude de vous "bonjourer" chaque semaine en votre coin favori.

GILLES H. — Je vous donne des surprises, et vous avez dû être un peu étonné... Vous ne vous plaindrez pas d'être solitaire dans votre campagne qui doit être bien jolie en ce moment, n'est-ce pas? Vous n'y manquerez pas de distractions, et je me réjouis d'avoir un peu contribué à tout cela.

UNE ABONNEE. — Vous comprenez combien il est délicat de se prononcer en pareille matière, car il est facile, si facile de se tromper, et j'ai peur de mal vous orienter alors que je sens votre confiance en moi si profonde. D'abord, j'approuve que vous soyiez bonne pour cette jeune personne, et à votre place, je tâcherais de l'influencer et de la diriger vers le bien. Vous pouvez ainsi accomplir un bienfait très sérieux et très méritoire. Seulement si elle abuse de votre complaisance, ou si vous avez la preuve que loin de lui faire du bien, c'est elle qui vous fait du mal, il faudra alors vous en séparer. Parlons un peu de l'incident que vous me racontez, et où le jeune homme en question a, pour le moins, manqué de tact. Il n'avait pas à vous dicter votre conduite en ce cas, et pas du tout. Mais qu'il l'ait fait n'implique nullement qu'il ait du sentiment pour cette personne. Il a dû céder au besoin qui hante certaines personnes de toujours diriger les autres, et de leur donner des conseils qui ressemblent souvent à des ordres. Si vous examinez bien ce caractère, vous retrouverez probablement des traces de cette manie dans sa conduite en général, et vous vous rappellerez d'autres faits qui vous avaient moins frappée, parce que votre attention n'était pas alors mise en éveil par un sentiment. S'il avait obéi au mobile que vous craignez, il faudrait qu'il ne serait ni intelligent, ni adroit, ni bien-élevé... Puis, cette manière de vous faire vous acquitter des remerciements que vous deviez à cette jeune fille avec le cadeau que vous aviez reçu indique aussi qu'il aime que les choses ne coûtent pas grand' chose, sans se soucier si le procédé est délicat ou non. Ce sera à vous de conclure s'il convient de vous alarmer de ces dispositions. Quant au côté jalousie, je crois qu'il ne doit pas compter dans l'occurrence. Je vous donne ceci pour ce que je pense, en faisant des déductions de tout ce que vous me dites si simplement et si franchement. Pensez bien à tout, avant de consentir à un mariage où vous entrerez les yeux bien ouverts, sachant ce que la vie en commun peut parfois offrir de chagrins comme aussi de joies, et ne consentez à refaire votre vie qu'en toute certitude d'être heureuse.

PHOTINE. — Vous trouver un correspondant qui réponde à vos besoins intellectuels? Peste, vous y allez, ma petite, car je les prévois nombreux et insatiables vos besoins intellectuels! Et j'aurais alors un choix d'une infinie et profonde compréhension à faire. Evidemment, vous ne me destinez pas aux besognes faciles! Mais aussi comment utiliser notre amitié si ce n'est de lui tracer forte tâche. En tout cas, celui-là ne s'embêtera pas qui recevra vos billets tout parfumés de varech et où passe le grand souffle du *large* capable de soulever l'univers! vos billets où vous mettrez toute votre pensée jolie et neuve, toutes vos ambitions — car vous en avez qui dorment encore et ne demandent qu'à s'éveiller, vos rêves, et de toutes les couleurs de la mer et du ciel... Mais c'est de le trouver digne de votre pensée et de votre esprit qui m'embarrassera sans doute hormis qu'il ne se révèle à moi, dans toute sa perfection et qu'il prenne ma confiance du premier coup. Vous m'intéressez petite fille des horizons infinis, car je vous devine rêvante sur la plage, appelant la vie, devinant que derrière l'infini, pourtant si loin, vous atteindrez un jour le bonheur que vous attendez, sans même savoir ce qu'il sera... Je vous aime bien, Photine, parce que vous êtes l'un des jolis génies de ma petite patrie dont je garde l'image radieuse dans mon cœur qu'elle a inspiré, et dans mon imagination qu'elle a parée.

LISE. — Ne me remerciez pas... C'est à moi de vous bénir pour toute l'amitié que vous jetez dans ma vie. Vrai! O le beau miracle, et combien je m'en réjouis! Je serai heureuse de vous le dire quand vous me viendrez, car je vous attends. Un mot au téléphone, rendez-vous pris, et ensuite, vive la bonne et jolie et sincère amitié.

ETOILE FILANTE. — Non, je ne connais pas votre village, mais ce que vous m'en dites me donne du regret de n'y être jamais passé.

SIMONNE M. — Je ne puis me rendre responsable des réponses de ceux qui annoncent dans la Petite Poste. J'imagine que sur le nombre des réponses, un choix est fait tout simplement, et que l'on n'écrit plus qu'à ces lettres-là. Je le regrette pour vous, et j'espère que vous serez plus heureuse une autre fois.

RIEN. — Comme elle est endolorie la pauvre petite, comme on lui a fait mal à elle qui ne demandait qu'à sourire et à être heureuse. Et que la vie est méchante qui permet de telles choses aussi brutales et aussi injustes. Pourquoi y a-t-il des êtres qui ne songent qu'à faire souffrir, alors qu'il est si facile de consoler et d'apaiser... Vous êtes écrasée aujourd'hui, ma petite enfant, l'on vient de vous piétiner et d'avoir raison de votre faiblesse, et vous voyez le triomphe de ceux qui vous ont spoliée. La vie, si cruelle qu'elle vous semble, a de singuliers retours et d'éclatantes revanches, croyez-m'en, et elle vous prépare du bonheur qui vous fera oublier les heures tristes où vous vous débattez actuellement, et où ma sympathie vient se pencher vers vous pour vous verser de l'espoir. Regardez-moi, souriez-moi et ayez confiance!

JOSETTE. — Votre petit article m'a fort intéressée par le degré d'observation qu'il révèle, une observation claire, nette, aiguë, qui vous fouille les cœurs arides tout comme les cœurs ardents. Vous devez travailler et lire beaucoup. Vous aurez tôt fait de vous débarrasser des lieux-communs, des redites et des banalités qui embarrassent en ce moment et tent la personnalité que votre pensée seule doit donner. Rejetez tout ce que les lectures insipides vous ont laissé sur l'esprit, n'écrivez qu'avec les mots que vous aurez choisis vous-même, et n'alignez pas les phrases des vieux manuels. Vous aurez vite fait d'acquérir une véritable personnalité qui vous permettra de devenir l'une des excellentes collaboratrices de la Revue Moderne. Tel quel, votre article sera certainement accepté par un journal où l'on est moins sévère un peu. Vous me comprenez bien, vous ne m'en voulez pas, et vous me restez fidèle!!!

SOLE MIO. — Comme vous êtes aimable pour moi, et comment vous dire combien je suis sensible à votre chère amitié. Je vous remercie pour ces jolis vers que nous publierons le plus tôt possible. Tant et tant attendent patiemment leur tour... Je ne crois pas avoir jamais reçu un mot de la personne en question, mais il faut être indulgent à ceux qui ont beaucoup souffert, et les attendre... S'ils ne reviennent pas, tant pis, ils auront plus perdu que nous, n'est-ce pas?

JACQUELINE. — Comme vous avez l'enthousiasme réconfortant, et quelle joie de vous avoir à nous! Si le même malheur se répétait, n'hésitez pas à réclamer. Nous sommes heureux toujours de servir nos abonnés à leur entière satisfaction et de réparer les erreurs de la poste. Ecrivez-moi souvent.

MME PHILIBERT T. — Je suis désolée de vous savoir plus souffrante et je souhaite ardemment la cessation de vos maux.

MADELEINE.

Les Choses Féminines

par Soeur Marthe

POUR LE MOIS D'AOUT

Il faut maintenir les forces que les chaleurs de l'été tendent à épuiser, mais il faut éviter les plats trop lourds et de digestion difficile.

L'on peut souvent avantageusement remplacer les plats de viande par des légumes et surtout on pourrait manger beaucoup plus de riz qu'on ne le fait, — c'est une diète admirable pour les temps chauds.

Voici quelques recettes éprouvées — qui sont absolument de saison:—

Et d'abord pour faire cuire le riz, c'est chose simple, mais il faut absolument suivre les directions qui suivent si l'on veut un riz bien cuit, sec, sain, appétissant.

RECETTES ESSENTIELLES A LA CUISSON PARFAITE DU RIZ

La base de nombreux mets attrayants

Mettez une cuillérée à thé de sel dans quatre tasses d'eau bouillante. Ensuite versez dans l'eau, assez lentement pour qu'elle continue à bouillir, une tasse de riz, après l'avoir lavé trois fois dans de l'eau froide. Soulevez de temps en temps le riz avec une fourchette et remuez la casserole de façon qu'aucun grain ne reste collé au fond. Important — ne remuez jamais le riz lorsqu'il a commencé à cuire. Faites bouillir pendant vingt minutes, rejetez l'eau s'il en reste, mettez dans un four ouvert ou à l'arrière du poêle, sans couvrir la casserole, où votre riz finira de gonfler sans brûler.

SOUPE AU RIZ ET AUX TOMATES.— A une tasse de bouillon ajoutez une tasse de riz et faites bouillir pour vingt minutes. Ajoutez une chopine de tomates qui ont été passées au tamis et chauffés. Faites cuire encore pour dix minutes, ajoutant lentement une chopine de lait, assaisonnez de poivre et sel et un peu de persil.

RIZ ET VIANDE. — Placez dans un bain-marie une tasse et demie de lait, une cuillerée à thé de beurre, une demi-cuillerée à thé de sel. Dès que cela bouillera ajoutez une tasse de riz bien lavé. Couvrez et faites bouillir une demi-heure. Otez le couvert et ajoutez une petite tasse de poulet ou de veau haché fin. Couvrez et faites cuire pour vingt minutes encore et servez chaud.

OMELETTE AU RIZ. — Battez un œuf légèrement dans une demi-tasse de riz cuit. Assaisonnez avec poivre et sel. Faites cuire comme une omelette ordinaire. Servez très chaud avec une sauce au fromage.

ŒUFS, BACON ET RIZ. — Huit tranches de bacon, deux tasses de riz froid bouilli, trois œufs.

Faites frire le bacon et enlevez de la graisse. Battez les œufs et mélangez avec le riz froid, mettez dans la graisse et agitez jusqu'à ce qu'il soit chaud. Entassez-le au milieu du plat, garnissez avec le bacon.

BLANC-MANGER DE FARINE DE RIZ. — Quatre cuillerées à table (rondes) de farine de riz, trois cuillerées à table (rondes) de sucre, deux cuillerées à table de beurre, une pinte de lait.

Remuez bien ensemble les ingrédients secs avec assez de lait pour faire une pâte légère sans mottons. Ajoutez le reste du lait et le beurre, et après qu'il a bouilli faites cuire dans un bain-marie jusqu'à ce qu'une pâte mousseuse pas trop épaisse se forme. Versez et servez à froid avec de la crème, des confitures ou de la gelée. Si on veut le servir en moule, ajoutez une cuillerée à table de farine de riz à la recette ci-dessus. Immédiatement avant de verser le blanc-manger, plongez le moule dans de l'eau froide.

Si vous avez l'occasion de servir des "sandwich" la recette suivante mérite bien d'être essayée:

"SANDWICH" — Prenez deux cuillerées à soupe de Bovril, une de mie de pain, deux onces de beurre, quelques gouttes de jus de citron, un peu de sel et de poivre. Mélangez bien et étendez sur des tranches minces de pain. Cette pâte forme une sandwich délicieuse et nutritive. Excellente aussi étendue sur des rôties.

On ne peut guère parler du "Bovril" sans songer aux invalides, qui trouvent en lui un aliment précieux. La recette suivante est utile et on la recommande pour les invalides:

POUR INVALIDES — Une cuillerée à thé de Bovril dans une tasse de lait bouillant forme un breuvage très fortifiant et excellent. Dans les cas graves d'épuisement et d'anémie le jaune d'un œuf bien battu peut s'ajouter au lait avec le Bovril. On ne peut rien trouver de plus fortifiant.

Oeufs à l'italienne. — Vous faites durcir six ou huit œufs et vous avez préalablement fait crever dans du bouillon ou de l'eau une demi livre de beau riz. Vous avez également préparé une bonne sauce tomate fortement épicée. Ces préparatifs achevés, vous beurrez un plat, et vous mettez successivement une couche de riz, une d'œufs durs coupés en rondelles et une de sauce tomate. Vous faites gratiner au four et vous servez. C'est un plat copieux, peu cher et très bon.

Gigot de mouton à la Génoise. — Ayez un bon gigot de mouton mortifié; levez-en la peau sans la détacher du manche; lardez toute la chair avec du céleri à moitié cuit dans une braise ou du bouillon, des cornichons coupés en gros lardons, quelques branches d'estragon blanchi, du lard, le tout assaisonné sans exagération, et quelques filets d'anchois. Replacez la peau par-dessus le plus habilement possible; arrêtez-la avec de la ficelle, de crainte qu'elle ne se retire en cuisant; faites rôtir le gigot à la broche comme à l'ordinaire. Servez avec une sauce dans laquelle vous mettez un brin d'échalote.

Oeufs pochés aux endives. — Vous faites d'abord pocher six œufs à l'eau bouillante aiguisée d'un filet de vinaigre, selon la méthode habituelle vous égouttez et parez, c'est-à-dire que vous supprimez les peaux et bavures, conservez au chaud dans une casserole d'eau chaude salée. Antérieurement à la cuisson des œufs, parez et lavez 1½ livre d'endives, les effeuiller et les mettre dans une sauteuse avec 2 onces de beurre, une pincée de sel et de sucre et 1 tasse d'eau. Faire partir en plein feu et laisser cuire, la casserole couverte, pendant six minutes. Pour servir, placez les endives dans un plat rond en les tassant régulièrement, dressez les œufs dessus en les disposant en couronne et nappez le tout de bonne sauce blanche.

Côtelettes de mouton Rosine. — Faites roussir dans du beurre les parures de vos côtelettes, avec oignons, un peu de tomate et une cuillerée de farine, laissez roussir assez longtemps et mouillez avec du bon jus, puis passez au tamis; faites cuire vos côtelettes sur le gril, sans les paner; dressez-les en couronne, sans oublier les papillottes et versez le jus au milieu.

Côtelettes de veau à la marinade.— Prenez des côtelettes de veau bien parées que vous lardez d'anchois, lard et cornichons. Assaisonnez de sel et de gros poivre, faites mariner dans de l'huile, avec un peu de sel, gros poivre, persil, échalotes, ciboules, et faites les cuire à petit feu, dans leur marinade, après les avoir placées entre deux bandes de lard. En même temps placez sur le feu une casserole, avec beurre en grande quantité, manié d'une pincée de farine, une cuillerée d'huile fine, persil, échalotes et citrons hachés menus. Faites bien votre sauce et, en servant, ajoutez un jus de citron.

"LE RÊVE"

Chef-d'oeuvre d'Emile Zola, sur l'écran.

Au jardin du film français, a fleuri
la plus belle des roses.

LE REVE" a été en France et dans toute l'Europe, le plus beau succès de l'année passée. Il marque en effet un incontestable progrès de la production française. Il y a d'un bout à l'autre de ce film une perfection totale de goût et une virtuosité de technique qui attestent que la France n'a plus rien à attendre des États-Unis et que, de plus, elle conserve sur eux un avantage indiscuté au point de vue de la qualité *intellectuelle* du film. Cette qualité intellectuelle, "Le Rêve" la possède au plus haut degré et il la possède sous sa forme la plus pure et aussi la plus sensible à tous les publics, la simplicité: Sancta simplicitas. L'intellectualité de ce beau film est comme une lumière qui brille sur tous.

En ramenant à la note juste et convenable l'ambiance de mysticisme qu'exigeait la compréhension du caractère des personnages et le sens poétique de l'action, le metteur en scène, M. de Baroncelli avait à faire œuvre d'artiste délicat et à faire œuvre de déférence au point de vue religieux.

Nous pouvons dire, nous devons même le crier très haut, il a réussi pleinement, sa victoire a été totale. Il était impossible de traiter avec plus de délicatesse, de bon goût, de force aussi, ce sujet de vie profonde et d'intense poésie.

Cette cathédrale sous la neige avec la petite fille blottie à l'abri du porche, ces personnages fabuleux et impalpables qui traversent la pièce sombre où les évoque l'imagination d'Angélique charmée par les récits de la Légende Dorée, ce vieux jardin près de la cathédrale où les jeunes gens se retrouvent le soir pour échanger les mots d'amour à l'ombre du vitrail dont la douceur mystique les baigne mystérieusement, cette fenêtre fleurie où les colombes se posent près de l'enfant agonisante, voilà des pages inoubliables que l'anthologie cinématographique se doit d'inscrire en bonne place parmi celles qu'on relira plus tard.

Les scènes d'église elles-mêmes si dangereuses à aborder, si difficiles à soumettre à la foule sans heurter de légitimes susceptibilités, ont été traitées avec un tel tact, un tel souci d'exactitude, nous dirons même avec une telle piété, que les plus fervents des fidèles de Notre Dame, ne sauraient, non seulement ne pas s'en formaliser, mais n'y trouver qu'un motif d'intime contentement.

Nous verrons bientôt "Le Rêve dans nos théâtres favoris: Le St-Denis, le Passe-Temps, le Canadian-Français, l'Arcade, l'Electra, le National-Français et le Ouimetoscope.

Que tous ceux qui prétendent que la place prise dans le monde par les vues américaines est cent pieds au-dessus des productions des autres pays viennent faire une comparaison; ils seront mis en présence d'une réalisation qui égale en technique tout ce que les Américains ont pu nous montrer de beau et de supérieur, mais qui les dépasse en scenario, en flamme directrice, en intellectualité.



L'interprétation est au-dessus de tout éloge.

Monseigneur d'Hautecœur, c'est Signoret. Il est impossible de mettre plus de vérité dans la composition d'un rôle. La France possède en Signoret l'acteur cinématographique le plus complet et le plus sûr que l'écran ait jamais produit. Aucun pays au monde n'a encore montré un artiste aussi grand. Il pare d'une noblesse, d'une grandeur austère, d'une dignité incomparable, la haute figure de l'évêque. Il faudrait la plume d'un Bourget pour dire combien son caractère, sa ligne, ses gestes sont ceux d'un Prince de l'Église. Il n'est pas un évêque: *IL EST ÉVÊQUE.*

La petite Marie Angélique que d'humbles brodeurs d'église trouvent un jour d'hiver enfouie sous la neige à la porte de la cathédrale et qui devient plus tard la pure fiancée de Félicien d'Hautecœur, c'est Andrée Brabant. Simple et touchante sans excès de sensibilité maladive, sans fausse grâce, l'artiste s'élève à une haute expression d'art.

Les autres rôles sont merveilleusement tenus par Mme Delvair de la Comédie Française, par Eric Barclay, un Félicien délicieusement gauche et touchant.

Le côté technique du film a toute la délicatesse nuancée du sujet et auréole les personnages de cette fresque mystique d'une grâce suave.

"Le Rêve" est un merveilleux poème d'amour comme tous, en la fraîcheur de nos jeunes ans, nous en avions imaginé et rêvé.

COQUETTERIE.

Madame Z... qui n'a pas encore atteint la quarantaine, est une personne fort coquette.

— Votre fille approche de ses vingt ans, lui disait-on l'autre jour, elle est charmante, et les prétendants ne doivent pas lui manquer.

— Y pensez-vous? répondit madame Z..., je suis trop jeune pour la marier!

* * *

Entre Deux Ames

Par M. DELLY

(suite)

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PARUS. — *Le Marquis Élie de Ghiliac, membre de l'Académie française est l'auteur d'œuvres remarquables, et le mondain peut-être le plus séduisant de la haute société parisienne. Veuf et très-riche, père d'une toute petite fille Guillemette, le marquis de Ghiliac se laisse remarier par son vieil ami, M. d'Essil, à une jeune Provinciale d'une rare beauté, Valderez de Noclare, qui vit avec ses parents dans leur castel des Hauts-Sapins, aux environs de Pontarlier, dans le Jura. Aussi bonne que belle, habituée à tous les dévouements, Valderez est plus effrayée que charmée par le beau fiancé qui lui vient de Paris, et dont la froide courtoisie la déconcerte. Au moment où commencent ces pages, les deux jeunes gens sont fiancés, et Valderez sera dans quelques jours la belle marquise de Ghiliac, et fera connaissance avec la mère et la famille de son mari.*

Le marquis de Ghiliac arriva aux Hauts-Sapins l'avant-veille du mariage religieux. Il offrit à sa fiancée une photographie de la petite Guillemette, en lui disant qu'il venait de voir l'enfant au château d'Arnelles.

— Je lui ai annoncé votre arrivée, ajouta-t-il. Je suis certain que vous allez transformer bien vite cette enfant un peu sauvage, dont les institutrices successives ne se sont probablement pas donné la peine d'étudier la nature.

Valderez considéra le visage enfantin, un peu maigre, aux grands yeux mélancoliques.

— Elle ne vous ressemble pas, sauf peut-être les yeux, dit-elle en regardant M. de Ghiliac.

— Non! c'est plutôt le portrait de sa mère, répliqua-t-il, avec un léger froncement de sourcils.

Ils se trouvaient tous deux seuls dans le parloir. Mme de Noclare, sous prétexte d'un peu de fatigue, était remontée dans sa chambre, M. de Noclare s'éternisait dans la recherche de papiers qu'il voulait montrer à son futur gendre.

M. de Ghiliac, prenant les pincettes, se pencha pour redresser une bûche qui s'écroulait, tout en disant:

— Vous verrez demain ma mère et ma sœur aînée, la vicomtesse de Trollens. Ma sœur Claude, à son grand regret, ne pourra pas venir.

— Mais elle m'a écrit une lettre charmante, accompagnant un délicieux cadeau! Elle doit avoir une bien aimable nature?

— Oui! elle est très bonne, et je suis certain qu'elle vous plaira, beaucoup plus qu'Eléonore. Celle-ci est un type de femme moderne qui vous semblera un peu étrange. Elle est fort intelligente, elle a un nom dans la littérature comme romancier et poète. N'avez-vous rien lu d'elle?

— Si, quelques vers, je m'en souviens.

— Eh bien! vous ont-ils plu?

Un peu d'embarras s'exprima dans les yeux de Valderez.

— Je dois vous avouer que je ne les ai pas bien compris, dit-elle sincèrement.

Il éclata de rire — de ce rire jeune, qui lui était peu habituel.

— Eh! c'est précisement la perfection du genre symboliste, cela! Vous êtes une profane mademoiselle... et moi aussi, rassurez-vous. Nous avons à ce sujet, Eléonore et moi, de petites escarmouches, mais allez donc convaincre une femme pénétrée de sa supériorité intellectuelle, et qui voit son mari en extase devant ses plus nuageuses créations! Ce pauvre Anatole est le pire des sots.

Il était très gai, aujourd'hui, et semblait déployer tout le charme de son esprit pour sa fiancée, dont il s'occupait davantage cet après-midi. De temps à autre, son regard se faisait plus doux, sa voix prenait des inflexions enveloppantes, et Valderez songeait qu'il ne serait peut-être pas si difficile de découvrir les bons côtés de sa nature et de s'attacher à lui.

— Nous n'avons pas encore parlé de voyage de noces, dit-il un peu plus tard. Préférez-vous que nous le fassions aussitôt après la cérémonie ou seulement après avoir passé quelques jours à Arnelles?

— J'aime mieux aller faire connaissance tout de suite avec votre petite Guillemette, si vous le voulez bien, répondit-elle.

— Soit! Et nous partirons ensuite, pour où vous voudrez. Quel est le pays objet de vos préférences?

— J'aimerais tant l'Italie!

— Le voyage classique. Mais je suis un fervent de certaines parties de ce beau pays, et j'aurai grand plaisir à vous le faire connaître. Au retour nous pourrons passer quelques temps à Cannes, où je possède une villa. Une croisière à bord de mon nouveau yacht, dont l'aménagement sera terminé dans deux mois, vous sera peut-être agréable, si vous supportez bien la mer. Puis nous reviendrons à Paris, où je dois avoir ma séance de réception à L'Academie vers la fin d'avril.

Secrètement, elle s'effarait un peu de ce changement d'existence, la pauvre Valderez, qui n'avait jamais été plus loin que Besançon, et qui, dans sa parfaite ignorance d'elle-même, s'imaginait très inférieure à ce que pouvait attendre d'elle M. de Ghiliac.

Elle avait un autre sujet de crainte: c'était sa future famille. La comtesse Serbeck, la seconde sœur d'Elie, le duc de Versanges, grand-oncle de M. de Ghiliac, et sa femme, lui avaient envoyé, avec leur superbe présent de mariage, un mot fort aimable. Mais celui qui accompagnait les cadeaux de Mme de Ghiliac et de sa fille aînée était banal et froid. C'étaient elles qui inquiétaient Valderez.

Elle les savait très mondaines, et elle craignait que le choix de M. de Ghiliac ne leur plût pas. Cependant, elles se dérangeaient pour venir dans ce froid Jura, en dépit des incommodités du voyage et du séjour, quelque bref que fût celui-ci. Si elles eussent été mécontentes, les prétextes ne leur auraient pas manqué pour s'abstenir d'assister au mariage.

Quelle figure ferait-elle près de ces femmes si différentes d'elle? Personnellement, leur opinion lui eût importé peu, mais elle avait le désir de ne pas déplaire à M. de Ghiliac.

— Vous me direz ce que je dois faire, n'est-ce pas, car je suis si ignorante de tous les usages mondains? lui demanda-t-elle le soir de son arrivée.

Il sourit, en disant:

— Très volontiers, si j'en vois la nécessité. Mais vous êtes trop grande dame d'instinct pour ne pas vous adapter à toutes les circonstances.

Elle rougit. C'était le premier compliment qu'il lui adressait. Et le regard qui l'accompagnait mit un émoi au cœur de Valderez.

VII

"C'est un homme bien stupéfait qui vous écrit, ma chère Gilberte. Je n'avais pas idée, en acceptant d'être l'un des témoins de votre filleule, de la surprise que me réservait cet Elie que vous avez raison de qualifier d'extraordinaire. Comment, voilà un homme qui déclare ne pas vouloir, surtout, d'une jolie femme, et qui...

"Mais laissez-moi vous raconter tout par le menu. Nous arrivons aux Hauts-Sapins, cet après-midi, Mme de Ghiliac, Eléonore, Anatole de Trollens, le prince Sterkine et moi. M. de Noclare a l'air transfiguré, il n'a d'yeux que pour son futur gendre. Elie présente à ses parents Mme de Noclare et sa fiancée. Coup de théâtre. Nous avons devant les yeux la plus idéale beauté qu'il m'ait été donné de voir. Et une aisance de grande dame, bien qu'elle fût intimidée. Vous devinez les impressions de cette pauvre Herminie, dont la beauté, si bien conservée pourtant, ne peut pas lutter avec celle-là. Malgré sa science de femme du monde, elle n'a pu réussir à les dissimuler complètement, et le prince Sterkine m'a fort bien dit un peu plus tard:

"— Heureusement que Mme de Ghiliac n'a pas d'influence sur son fils, et que cette délicieuse jeune marquise sera très aimée de son mari, car autrement je la plaindrais!

"Très aimée? Oui, cela devrait être. Mais la vérité m'oblige à dire qu'Elie n'a pas l'air d'un homme très épris. Et Valderez ne paraît pas non plus très fortement touchée par l'amour.

"Certainement ils se connaissent bien peu! Mais nous sommes habitués à voir Elie inspirer des passions sur la vue d'une simple photographie de lui. Dès lors, il me semble que cette petite aurait dû être éblouie dès le premier instant. Il est vrai qu'il paraît assez froid à son égard... Sa physionomie m'a semblé cet après-midi plus inquiétante que jamais. Je le regardais, pendant qu'il faisait la présentation de sa fiancée, et je voyais dans ses yeux cette expression d'amusement railleur, que je n'aime pas chez lui. Evidemment, ce dilettante se complaisait à voir les expressions différentes, mais toutes marquées au coin de la plus profonde surprise, que laissaient voir les physionomies de ses parents, — la mienne aussi, probablement. Il n'ignore pas que sa mère va être follement jalouse de cette jeune femme, que sa sœur le sera aussi. Est-ce une satisfaction pour lui?

"Et va-t-il la confiner à Arnelles? Le prince Sterkine chuchota à l'oreille d'Elie en passant près de lui:

" — Dis donc, mon très cher, quelle surprise! Voilà une jeune marquise de Ghiliac qui va faire sensation dans les salons de Paris.

" — Détrompe-toi, ma femme n'est pas destinée à mener cette stupide existence mondaine, répliqua Elie de ce ton bref qui indique qu'on lui fait une observation oiseuse.

"Cet excellent Sterkine en est resté un instant un peu abasourdi.

"Votre filleule est une enfant délicieuse, ma chère Gilberte. Elie saura-t-il apprécier le trésor qu'il va posséder? Ce blasé, cet insensible se laissera-t-il toucher par cette grâce pure, par ce cœur que je devine très aimant, très sensible, et qu'il pourra faire si facilement souffrir? Le cerveau, chez lui, n'a-t-il pas étouffé complètement le cœur?

"Je vous avoue, mon amie, que je ne me défendrai pas d'un peu d'appréhension en les voyant demain échanger leurs promesses!

"Maintenant, quelques détails sur la manière dont nous nous installons, pour ces vingt-quatre heures. Je suis logé aux Hauts-Sapins, Mme de Ghiliac et Eléonore iront coucher au château des Virettes, tout proche, que ses propriétaires ont mis à la disposition des Noclare. De même, Elie et le prince Sterkine.

"On a, pour la circonstance, arrangé rapidement, le mieux possible, les principales pièces des Hauts-Sapins, — aux frais d'Elie naturellement. Noclare ne m'a pas caché qu'il était à la veille d'une ruine complète quand est venue la demande du marquis de Ghiliac. C'était le salut pour eux, — et je soupçonne Valderez de s'être sacrifiée, tout simplement.

"Voici l'heure du dîner qui approche, il est temps que je vous quitte, ma chère Gilberte. La belle fiancée m'a chargée de tous ses souvenirs affectueux pour vous, Mme de Noclare aussi. Cette dernière, un peu surexcitée en ce moment, m'a paru moins languissante. C'est curieux, ce mariage ne semble lui inspirer aucune anxiété! Comme son mari, elle est complètement éblouie par Elie. Quel effrayant charmeur que cet homme-là! Moi-même, quand je ne réfléchis pas, je suis comme les autres, parbleu! Mais c'est égal, je ne lui donnerais pas ma fille avec autant de sérénité.

"Allons, je finis, Gilberte. Après-demain, vous me reverrez et je vous conterai tout en détail, y compris les amertumes de Mme de Ghiliac, qui, entre parenthèses, devait avoir des soupçons quant au choix d'Elie, malgré la façon dont celui-ci nous a déclaré, à son retour des Hauts-Sapins: "Mlle de Noclare réalise tous mes souhaits et sera une mère parfaite pour Guillemette." Il fallait qu'elle eût une furieuse envie de connaître cette future belle-fille, pour venir à cette époque, dans ce pays, et se priver pendant vingt-quatre heures seulement de tout son luxueux confortable habituel!"

*
* *

La soirée s'achevait. Le grand salon des Hauts-Sapins présentait ce soir un aspect inaccoutumé. Depuis bien longtemps, il n'avait vu réunion semblable, le pauvre vieux salon, et il devait être tout aussi étonné que la jeune fiancée qui se trouvait, pour la première fois, en contact avec quelques-unes des personnalités les plus marquantes du milieu où elle allait vivre.

Valderez était vêtue ce soir d'une robe d'étoffe légère faite par une excellente couturière de Besançon et dont la nuance de coque d'amande pâle seyait incomparablement à son teint admirable.

La jeune fille parlait peu. La belle marquise de Ghiliac l'intimidait beaucoup, Mme de Trollens, jeune femme d'allure décidée, lui déplaisait, comme l'avait déjà prédit M. de Ghiliac. Le vicomte de Trollens était quelconque. Seule la physionomie franche du prince Sterkine lui était sympathique — sans parler, naturellement, de M. d'Essil qu'elle connaissait et appréciait depuis longtemps.

Pendant la cérémonie du mariage civil, et pendant le dîner, elle avait eu conscience d'être l'objet d'un examen incessant. Gênée par cette attention, elle réussit cependant à conserver son aisance, faite de simplicité charmante, avec cette nuance de réserve à la fois timide et fière qui communiquait à sa beauté un caractère particulier.

M. de Ghiliac s'était montré éblouissant ce soir. Sa conversation avait ensorcelé les amis des Noclare conviés au dîner, et le bon

curé lui-même. Valderez l'écoutait avec un mélange de plaisir et d'effroi. Cet être étrange émettait des aperçus très profonds, des théories morales irréprochables; puis, tout à coup, un étincelant sarcasme jaillisait de ses lèvres, l'ironie s'allumait de nouveau dans ses yeux, s'exprimait dans sa voix aux inflexions captivantes. Et la jeune fiancée, toute désemparée, ne savait plus que croire et qu'espérer.

Ils n'avaient pas eu, aujourd'hui, un seul instant de tête à tête. M. de Ghiliac ne paraissait à personne très empressé près de sa fiancée. Celle-ci retrouvait chez lui la froideur qui semblait avoir subi une éclipse, hier. Et son cœur se serrait de nouveau.

Vers onze heures, les hôtes des Hauts-Sapins gagnèrent leurs logis respectifs. Valderez alla redresser les tisons qui s'effondraient en projetant des étincelles. Elle eut un léger tressaillement en voyant tout à coup près d'elle M. de Ghiliac.

— Laissez-moi faire cela. Avec cette robe légère, c'est une imprudence.

En trois coups de pincettes, il écarta les tisons. Puis il se tourna vers la jeune fille:

— Voyons, que je vous complimente sur votre toilette, qui est charmante et vous rendrait plus jolie encore, si la chose était possible. Mais vous paraissez fatiguée ce soir. Il faut aller bien vite vous reposer, ma chère Valderez.

Il parlait à mi-voix, d'un ton où passait une chaleur inaccoutumée. Elle leva sur lui ses grands yeux lumineux. Il se pencha, prit la main de Valderez et la baisa avec cette élégance qui le faisait appeler "le dernier des talons rouges". Mais ce baiser était plus prolongé que de coutume. Et quand Elie se redressa, Valderez, toute rose d'un émoi un peu effarouché, vit une expression inconnue dans les yeux sombres qui s'attachaient de nouveau sur elle.

Quand elle se trouva seule dans sa chambre, elle sentit, sous l'appréhension de ce lendemain si proche, percer comme un bonheur imprécis, comme une aube d'espérance qui faisait battre son cœur.

VIII

"Une Noclare qui se marie un jour où la neige tombe a bien des chances pour être malheureuse en ménage."

La vieille Chrétienne marmottait ce dicton en se levant, au matin du jour qui devait voir s'accomplir l'union du marquis de Ghiliac et de Valderez de Noclare. Ce mariage n'était pas du tout dans les idées de Chrétienne, et celle-ci ne se faisait pas faute de recueillir les sombres présages qui devaient, selon elle, annoncer la destinée de la jeune fiancée.

Mme de Noclare vint présider à la toilette de sa fille. Mais elle dut se retirer bientôt afin de se reposer un peu avant le départ pour l'église. Marthe restait près de sa sœur.

— Là, te voilà prête maintenant, chérie. Que tu es belle, ma Valderez! Bien sûr M. de Ghiliac...

Un coup léger fut frappé à la porte. Et Marthe, allant ouvrir, se trouva en présence de Mme de Ghiliac.

— Puis-je voir votre sœur, mon enfant?

— Oui, entrez donc, madame! dit vivement Valderez en s'avançant vers sa future belle-mère.

Mme de Ghiliac lui tendit la main.

— Je viens d'apprendre, ma chère enfant, que madame votre mère avait dû vous quitter pour se reposer quelques instants, et je venais voir si vous n'aviez pas besoin de quelques conseils pour votre toilette.

— Que vous êtes bonne, madame! dit Valderez. Je vous remercie de tout cœur, mais vous le voyez, je suis prête.

— Tant mieux pour vous si vous êtes exacte, car Elie ne peut supporter d'attendre.

Tout en parlant, elle se penchait et rectifiait un détail de la coiffure de la jeune fille.

— Oui, ce sera bien ainsi, mon enfant... Et vous voilà sans doute bien triste de quitter votre famille pour partir avec un étranger?... car enfin, vous connaissez si peu Elie!

Sous ses cils abaissés, elle scrutait avidement la physionomie émue.

— Oui, et c'est ce qui m'inquiète, madame, car je voudrais remplir le mieux possible tous mes devoirs d'épouse; mais j'ignore presque tout de son caractère, de ce qui peut lui plaire ou lui déplaire. Si vous vouliez me donner quelques conseils...

Un léger frémissement courut sur le visage de la marquise, et Valderez vit, avec surprise, une expression de commisération un peu ironique apparaître sur sa physionomie.

— Des conseils pour vivre avec Elie? Mais je ne pourrais vous en donner qu'en vous enlevant des illusions... Voyons, qu'appelez-vous vos devoirs?

— Mais... c'est d'aimer mon mari, de lui être soumise dans tout ce qui est juste...

Mme de Ghiliac l'interrompit:

— Le dévouement et la soumission seront indispensables, en effet. Mais l'affection... Il sera bon de la modérer, mon enfant, si vous ne voulez pas souffrir, comme celle qui vous a précédée.

— Souffrir?... Pourquoi? balbutia Valderez.

—Parce que vous ne trouverez jamais d'attachement réciproque chez votre mari. Fernande en a su quelque chose, elle qui était passionnément éprise de lui! Elie ne l'a jamais aimée; il l'avait épousée parce que son rang s'assortissait au sien, et qu'elle s'habillait avec beaucoup de goût et d'élégance, ce qui était, à cette époque, de première importance à ses yeux, — mais je dois ajouter qu'il n'en est plus ainsi, et que, s'il vous a choisie, c'est précisement à cause de votre simplicité, de votre ignorance de toutes les vanités mondaines. Il veut une épouse sérieuse et suffisamment intelligente pour ne pas imiter cette pauvre Fernande, en gênant, par un attachement trop vif, l'indépendance absolue à laquelle il tient par-dessus tout. Mon fils a un caractère fort autoritaire, mais il est généreux, très gentilhomme toujours. Seulement, il est incapable d'affection, — j'en sais quelque chose moi-même. C'est un cerveau, voilà tout.

Elle parlait d'un ton tranquille et mesuré, où une amertume légère passa aux derniers mots.

Valderez l'écoutait, ses yeux pleins d'angoisse fixés sur elle.

— Cependant, une femme aucunement sentimentale pourra être assez heureuse près de lui, continua Mme de Ghiliac. Il lui suffira d'accepter ce que son mari voudra bien lui accorder en fait d'attention, de ne jamais s'inquiéter de ses absences et de ses voyages, comme le faisait Fernande. Mais une femme sérieuse et raisonnable saura éviter ces maladresses qui lui aliéneraient complètement Elie. Elle saura comprendre son rôle près de lui, qui ne se décide à se remarier que dans l'espoir d'avoir un héritier, la naissance d'une fille ayant été pour lui une véritable déception qu'il n'a jamais pardonnée à l'enfant. Il ignore l'affection paternelle, tout autant que l'amour conjugal. Je dois aussi vous avertir qu'il est un psychologue inimitable, ne voyant dans autrui que de curieux états d'âmes, d'amusantes complications de caractères. Après avoir scruté à fond tous les cœurs féminins plus ou moins frivoles dont il est l'idole, il trouvera intéressant d'étudier votre jeune âme toute neuve, qu'il analysera ensuite subtilement dans un prochain roman. Avouez, mon enfant, qu'il serait douloureux pour vous de vous laisser bercer d'un rêve, de penser avoir conquis le cœur de votre mari, et de vous apercevoir enfin que vous n'étiez pour lui qu'un sujet d'étude, qu'il laissera de côté le jour où il en sera las.

Valderez, devenue très pâle, murmura d'une voix frémissante:

— Mais alors... je ne peux pas l'épouser!... Je ne peux pas, dans des conditions pareilles...

— Et pourquoi donc, ma chère petite? Aviez-vous rêvé autre chose? L'attitude d'Elie a-t-elle pu vous faire croire qu'il en serait autrement?

Un observateur aurait perçu des inflexions inquiètes dans la voix de la marquise. Mais Valderez était toute à son émoi douloureux.

Soudainement, la scène de la veille, au moment où il prenait congé d'elle, se retraçait à ses yeux. Elle entendait la voix aux intonations presque tendres, elle revoyait le regard d'ensorcelante douceur, elle sentait sur sa main la caresse de ce baiser. A ce moment-là, elle avait vu ses craintes s'évanouir presque complètement...

Et, d'après ce que disait Mme de Ghiliac, elle ne serait pour lui que l'intéressant "sujet d'étude" dont il s'amusait à faire vibrer le cœur?

Oh! non, non, ce n'était pas possible!

Elle murmura, en réponse à la question de Mme de Ghiliac:

— J'avais espéré que, peu à peu, l'affection naîtrait entre nous. Mais vous m'apprenez que M. de Ghiliac me refusera la sienne, et

qu'il n'accepterait pas d'attachement de ma part...

Les mots avaient peine à sortir des lèvres sèches de la jeune fille.

— Si, pourvu que cet attachement ne le gêne en rien. Je regrette de vous avoir émue ainsi, mon enfant. Vous me semblez bien impressionable et vous ferez bien de vous dominer sur ce point, car vous souffririez trop, près d'Elie, très ennemi de la sensibilité. Croyez-en mon expérience, Valderez, faites-vous un cœur très calme, acceptez les quelques satisfactions qui seront votre lot, sans rêver à ce qui pourrait être. Elie sera un bon mari si vous restez toujours docile et sérieuse; il ne vous gênera pas, car il résidera souvent à Paris ou voyagera au loin, et vous aurez une vie très paisible, très heureuse dans ce chateau d'Arnelles.

Les mots bourdonnaient aux oreilles de Valderez. N'était-elle pas en proie à un songe douloureux? Mais non, Mme de Ghiliac était là devant elle. Elle la prévenait par compassion pour son inexpérience, elle qui avait eu sous les yeux l'exemple du premier mariage.

Mme de Ghiliac posa la main sur son épaule.

— N'y avait-il pas quelques rêves romanesques dans cette petite tête-là? dit-elle à mi-voix. Il m'étonnerait bien qu'il en fût autrement, car vous seriez la première femme qui ne serait pas, plus au moins, amoureuse d'Elie. N'imitez pas Fernande, ma pauvre enfant, elle en a trop souffert. Gardez votre cœur, puisque lui ne vous donnera jamais le sien.

Du dehors, la voix de Marthe demanda:

— Es-tu prête, Valderez?

— Oui, nous descendons, répondit Mme de Ghiliac.

Et elle ajouta à voix basse:

— Vous ne me garderez pas rancune de vous avoir ainsi, sur votre demande, enlevé quelques-unes de vos illusions?

Quelques-unes! Hélas! où étaient ses pauvres petites illusions, ses timides espoirs!

— Non, madame, répondit-elle. Je vous remercie, au contraire, de m'avoir éclairée sur le rôle que je dois remplir près de M. de Ghiliac. J'avoue qu'il n'est guère conforme à l'idée que je m'étais faite du mariage, et que si j'avais su...

Elle n'acheva pas, mais ses lèvres tremblèrent plus fort.

Mme de Ghiliac ouvrit la porte et sortit, suivie de Valderez. Quand elles entrèrent dans le salon, un murmure d'admiration courut parmi ceux qui étaient réunis là. M. de Ghiliac, interrompant brusquement sa conversation avec le prince Sterkine et Roland de Noclare, enveloppa d'un long regard la jeune fiancée, si belle sous le voile de tulle léger qui idéalisait encore son admirable visage. Puis il s'avança vers elle, lui prit la main pour la baiser...

— Qu'avez-vous? Vous êtes glacée!... dit-il vivement. Et vous semblez souffrante...

— Non, je vous remercie... un peu fatiguée seulement, répondit-elle, en essayant de raffermir sa voix.

Elle s'écarta pour saluer Mme de Trollens. Quelques instants plus tard, elle était assise, avec son père, dans le traîneau qui les conduisait à l'église.

Ce fut un peu comme une somnambule que Valderez entra, au bras de son père, dans la vieille petite église, décorée à profusion de fleurs venues du littoral méditerranéen. L'avant-veille, M. de Ghiliac avait informé son beau-père que deux de ses jardiniers de Cannes arriveraient le lendemain avec les fleurs nécessaires à l'ornementation du sanctuaire. C'était le seul luxe de cette cérémonie — et c'était chose exquise que ces fleurs blanches, délicates et parfumées, voilant la décrépitude des murailles, couvrant l'autel, décorant le chœur et descendant jusqu'au prie-Dieu où s'agenouillait la jeune fiancée.

Mais Valderez ne voyait rien. La tête entre ses mains, elle jetait vers le ciel le cri d'angoisse de son cœur désemparé. Que faire? Si c'était vrai, pourtant? Si cet homme n'était que le froid dilettante, l'époux et le père odieux que les paroles de Mme de Ghiliac lui avaient dévoilé?

Et ce devait être vrai. Cette femme distinguée ne se serait pas abaissée à des inventions contre son fils. D'ailleurs tout était si plausible! Dès le premier jour, il l'avait inquiétée. Quelle froideur, lors de leurs fiançailles! Comme il avait tenu à bien lui témoigner son indifférence! Il craignait probablement que, telle la première femme, Valderez ne s'attachât trop fortement à lui? Et ces lueurs d'indéfinissable ironie traversant son regard? Et... tout, enfin, tout, — jusqu'à son attitude de la veille, d'abord revenue à la froideur première; puis, le soir, se faisant si enveloppante, si intime, pendant ce court instant où Valderez, pour la première fois depuis ses fiançailles, avait senti courir en elle une sensation de bonheur craintif.

Elle frissonna lorsque, en relevant la tête, elle le vit près d'elle, debout, les bras croisés.

Le curé apparaissait, A l'orgue, la fille du notaire de Saint-Savinien jouait un prélude dont le ton grave s'harmonisait avec les pensées de Valderez.

— Mon Dieu! mon Dieu! que dois-je faire? priait-elle du fond du cœur.

Le curé commençait son allocution. Valderez l'écoutait comme en un rêve.

"Vous devrez, monsieur, aimer votre épouse comme Jésus-Christ a aimé son Eglise. Et qu'est-ce à dire?. Jésus-Christ n'a-t-il pas aimé cette épouse mystique jusqu'à se dépenser tout entier pour elle? N'est-elle pas pour lui supérieure à toutes les richesses, plus belle que toutes les merveilles accumulés sur terre et dans les cieux par sa toute-puissance créatrice? Ainsi, monsieur, devrez-vous aimer celle qui va devenir devant Dieu votre compagne."

Presque involontairement, Valderez leva les yeux vers M. de Ghiliac. Il regardait attentivement le curé, et aucune émotion ne se discernait sur ce visage hautain et calme. Probablement, le romancier étudiait ce type de prêtre rustique, tout en souriant au dedans de lui-même de la naïveté de cet excellent homme qui l'engageait si bien à aimer sa femme, à l'aimer, après Dieu, plus que tout au monde.

"Et vous, ma chère enfant, vous devrez vous attacher à votre époux, comme l'Eglise l'est à son Divin Chef, lui être fidèle dans les persécutions et les traverses, dans la douleur comme dans la joie, l'aimer fortement, chrétiennement, et vous tenir prête à tout lui sacrifier hors ce qui a trait au salut de votre âme."

L'aimer!

Mais, maintenant, elle ne l'oserait plus! La crainte d'être dupe, de ne trouver chez lui que la froide curiosité du psychologue, la paralyserait toujours, mettrait en son cœur une continuelle défiance. Oh! pourquoi Mme de Ghiliac lui avait-elle dit?... Maintenant, elle ne savait plus que faire, le doute et l'angoisse bouillonnaient dans son pauvre cerveau anxieux...

Et, cependant, si Mme de Ghiliac n'avait pas parlé, elle ne se serait pas défiée, elle aurait, tout simplement, donné son jeune cœur confiant...

"Que croire? Oh! que croire?" pensa-t-elle éperdument.

— Eh bien, Valderez?

M. de Ghiliac se penchait un peu, en murmurant ces mots d'une voix légèrement surprise. Valderez tressaillit en s'apercevant que le moment était venu de s'avancer vers l'autel.

Elle fit machinalement les quelques pas nécessaires, elle se plaça près d'Elie.

La voix nette de M. de Ghiliac, répondant un oui très bref et très résolu à la question du prêtre, l'arracha à cet état de demi-inconscience. Le curé demandait maintenant:

— Valderez de Noclare, acceptez-vous pour votre légitime époux Elie-Gabriel-Bernard de Roveyre de Ghiliac?

Valderez entendait battre son cœur à grands coups affolés. Une angoisse plus profonde l'assaillit, la fit frémir jusqu'au fond de l'être. Elle leva les yeux vers le prêtre, et le bon vieillard y lut une interrogation poignante. Sa pauvre petite brebis implorait son secours. Mais pour quel motif?

Valderez sentit se poser sur elle le regard de M. de Ghiliac. Un moment encore, et l'on s'étonnerait de cette hésitation étrange...

D'une voix basse elle prononça le mot qui l'unissait à Elie de Ghiliac.

C'était fini, elle était sa femme. Il lui prit la main pour y mettre l'anneau de mariage. Mais cette petite main, brûlante maintenant, tremblait si fort qu'il dut s'y reprendre à deux fois pour glisser l'anneau au doigt.

Quand elle descendit l'étroite nef au bras de M. de Ghiliac, les chuchotements: "Comme ils sont beaux!" furent suivis de celui-ci: "Comme elle est pâle!"

M. de Ghiliac fit monter sa femme dans le

traîneau et s'assit près d'elle. Pendant le trajet de l'église aux Hauts-Sapins, ils n'échangèrent pas un mot. Valderez détournait la tête pour échapper à ce regard qu'elle sentait peser sur elle, surpris et investigateur. Et son cœur battait toujours si vite!

IX

Valderez devait, toute sa vie, se rappeler ce déjeuner de noces. Alors qu'elle était brisée par une angoisse qui augmentait de minute en minute, il lui fallut causer et demeurer le point de mire de tous les regards, de toutes les attentions. Elle se sentait à bout de forces lorsqu'on se leva pour quitter la salle à manger.

M. de Ghiliac se pencha vers elle:

— Il est temps de vous préparer pour le départ, Valderez, dit-il à mi-voix.

Incapable de prononcer une parole, elle inclina affirmativement la tête. Puis elle gagna le parloir.

Oh! se trouver seule enfin, loin de "lui", dont elle avait senti constamment l'attention portée sur elle, au cours de ce repas! Pouvoir réfléchir... et se dire qu'elle avait eu tort, qu'elle avait commis une faute...

Car n'était-ce pas une faute d'avoir dit "oui", lorsque à ce moment même le doute affreux de l'abîme moral existant entre son fiancé et elle s'implantait victorieusement dans son esprit?

Elle avait cédé à l'affolement dû à la présence de tous ceux qui remplissaient l'église, à la crainte de l'effet que produirait la réponse négative, à la pensée de la colère de son père et de toutes les conséquences d'un tel acte...

Elle avait dit "oui", et, par ce mot, elle avait promis d'aimer son mari. Mais, comment y parviendrait-elle maintenant, avec cette défiance, cette terreur au fond du coeur?

Dans la pièce voisine, dont la porte était demeurée ouverte, un pas ferme fit craquer le parquet. Valderez eut un frisson d'effroi à la vue de la silhouette qui apparaissait. D'un mouvement instinctif, elle recula jusqu'au plus profond de l'embrasure de fenêtre dans laquelle elle se trouvait debout.

M. de Ghiliac s'arrêta un moment. Puis il s'avança vers sa femme en disant d'un ton de froide ironie:

— J'ai l'air de produire sur vous l'effet d'un épouvantail, Valderez! Me serait-il possible d'en connaître la raison?

Une sorte d'affolement passa dans le cerveau surexcité bouillonnant d'angoisse et de doute de Valderez. Emportée par un besoin de sincérité, elle dit d'une voix tremblante:

— J'ai commis une faute... J'ai eu tort en cédant à la pression de mes parents, puisque je n'avais pour vous que de la crainte et aucune sympathie. En entendant M. le curé parler des devoirs de l'épouse chrétienne, j'ai senti que je ne pourrais jamais... à votre égard...

Elle parlait courageusement, en se disant qu'elle devait, en toute loyauté, lui faire connaître ses sentiments.

— Ah! ce sont ces petits scrupules de jeune personne pieuse qui vous tourmentent!... Parce que le prêtre vous a dit qu'il faudrait aimer votre mari et que vous vous sentez incapable de remplir ce devoir? Rassurez-vous je ne suis pas exigeant, et, puisque vous ne me faites pas l'honneur de m'accorder votre sympathie, je m'en passerai, sans vous en faire un crime, croyez-le bien.

Il prononçait ces mots d'un ton sarcastique, qui soulignait la désinvolture ironique de cette déclaration.

Valderez sentit courir un frisson dans ses veines. En levant les yeux, elle rencontra un regard dont l'expression, mélange de raillerie, d'irritation, de défi hautain, était assez difficile à définir.

— Vous comprenez singulièrement le mariage, dit-elle en essayant de raffermir sa voix.

— Pardon, il n'est pas question de moi! Vous me faites l'aveu — fort peu flatteur, entre parenthèses — de l'éloignement que je vous inspire. Eh bien! la sagesse me commande de vous répondre comme je l'ai fait! Vous ne pensiez pas, j'imagine, que cette révélation allait me conduire au désespoir?

Oh! non, elle ne l'avait pas pensé. Mais elle ne s'était pas attendue non plus à cette ironie glacée après les paroles et le regard de la veille.

— ... Et, quant à ma façon de comprendre le mariage, je ne sais trop si elle vaut moins que celle d'une jeune personne qui accepte d'épouser un homme qu'elle ne peut souffrir, et s'avise seulement après la cérémonie de prévenir son mari de ses véritables sentiments.

— Monsieur!

Une rougeur monta au front d'Elie.

— Je vous demande pardon, c'est vous-même qui venez de m'avouer...

— Que j'avais poussé trop loin l'obéissance filiale. J'espérais que la sympathie naîtrait entre nous, et j'étais résolue à remplir tous mes devoirs. Mais j'ai compris, tout à l'heure que j'avais eu tort, que je ne pourrais jamais...

— Un peu tard, il me semble? La chose est faite, nous ne pouvons y revenir... à moins de demander l'annulation de ce mariage... forcé.

— Oh! oui, oui!

Un pli d'ironie vint soulever la lèvre de M. de Ghiliac.

— Etes-vous assez héroïque pour considérer sans frémir ce que serait votre vie ici, après une rupture de ce genre?

Elle murmura, en abaissant ses longs cils comme pour voiler son regard douloureux:

— Oh! ne comprenez-vous pas que j'aimerais mieux tout endurer, plutôt que d'avoir prononcé tout à l'heure ce mot qui nous unissait pour la vie!

La physionomie de M. de Ghiliac était devenue rigide et ses yeux tellement sombres qu'ils semblaient presque noirs.

— Devant une antipathie si bien déclarée, mon devoir est de m'incliner, dit-il d'un ton glacé. Mais je ne veux pas de rupture éclatante. Aux yeux du monde, vous demeurerez la marquise de Ghiliac. En réalité, nous vivrons séparés, conservant chacun notre indépendance. Je vais avoir l'honneur de vous accompagner à Arnelles, où, vous voudrez bien, selon nos conventions, vous occuper de Guillemette. Permettez-moi de vous rappeler que nous n'avons plus qu'un quart d'heure avant de quitter les Hauts-Sapins.

— Laissez-moi ici... ce sera plus logique, dit-elle d'une voix altérée.

— Me faut-il vous remettre en mémoire le précepte: "La femme doit suivre son mari"? Je vous libère de toutes les obligations que vous croyez avoir à mon égard, sauf de celle-là.

Elle fit un pas vers lui en joignant les mains.

— Je vous en prie, laissez-moi ici!

Il répliqua froidement:

— Ma résolution est inébranlable. Veuillez aller quitter cette toilette, je vous attends au salon.

Valderez sortit du parloir et se dirigea vers l'escalier. Mais au bas des marches, elle dut s'arrêter, car ses jambes se dérobaient presque sous elle.

Une main se posa sur son épaule, la voix de son frère Roland murmura:

— Valderez, qu'as-tu?

— Un peu de fatigue, mon chéri. Ce ne sera rien.

— Quand te reverrons-nous, ma Valderez? M. de Ghiliac te laissera-t-il venir souvent?

C'était son frère préféré, car leurs natures, également délicates et droites, s'étaient toujours comprises.

Elle prit la main du jeune garçon.

— Prie pour moi, mon Roland! murmura-t-elle.

Elle se détourna et s'engagea hâtivement dans l'escalier, car elle sentait que les sanglots allaient l'étouffer. Elle ne voulait pas qu'ils connussent sa souffrance, ces êtres pour qui elle s'était sacrifiée.

Elle savait maintenant que, sur un point du moins, Mme de Ghiliac avait dit vrai: Elie de Ghiliac n'était qu'un froid égoïste, dépourvu de cœur.

Et elle ne pouvait plus ignorer — il l'avait laissé entendre aussi clairement que possible — qu'il se souciait fort peu de l'attachement de sa femme.

Combien elle eût préféré des éclats de colère à ce sarcasme poli!

Et il aurait suffi d'un mot — d'un seul mot

dit avec quelque bonté, à la jeune femme qui s'accusait franchement de son erreur, pour que s'évanouit le doute, et que se dissipât la crainte.

Mais maintenant!

Elle se déshabillait, se rhabillait machinalement. Quand elle fut prête, elle jeta un long regard autour d'elle, sur cette grande vieille chambre strictement meublée du nécessaire, mais où elle n'avait jamais connu une souffrance comme celle qu'elle endurait en ce moment. Elle s'agenouilla devant le crucifix placé au-dessus de son lit, et implora:

— Mon Dieu! si j'ai commis une faute, ayez pitié de moi, et soutenez-moi dans la voie où j'entre aujourd'hui.

— Valderez, es-tu prête? dit au dehors la voix de Marthe.

— Oui, me voici, ma chérie.

Oh! ce moment du départ! Hier soir, il lui était apparu moins angoissant. Mais aujourd'hui!...

Elle prit congé de tous les siens, en se raidissant contre sa douleur. Elle promit d'écrire souvent, très souvent...

— Et tu viendras nous voir, Valderez?... Vous le lui permettrez, Elie? demanda Mme de Noclare.

— Mais quand elle le voudra! Elle sera absolument libre de voyager à son gré! répondit M. de Ghiliac qui s'inclinait pour prendre congé de sa belle-mère.

Pendant qu'il finissait de faire ses adieux à sa nouvelle famille, Valderez s'en alla en avant vers le vestibule. Elle semblait maintenant avoir hâte d'être hors des Hauts-Sapins.

Elle se hâta vers la cour, car les sanglots l'étouffaient maintenant.

En un quart d'heure, le traîneau qui les transportait arrivait à la petite gare. En même temps qu'eux partaient Mme de Ghiliac qui s'en allait à Cannes, les Trollens, M. d'Essil et le prince Sterkine, qui se dirigeaient sur Paris.

Elie installa sa femme dans le coupé, et, s'étant informé si rien ne lui manquait, se mit à dépouiller le courrier que venait de lui remettre son valet de chambre. Valderez put donc pleurer silencieusement, le front appuyé à la vitre, en regardant disparaître, avec les silhouettes de ses chères montagnes, son passé de jeune fille, souvent sévère, mais adouci par la tendresse de ses frères et sœurs.

Maintenant, elle se trouvait sous l'autorité de celui qui ne serait jamais pour elle qu'un étranger.

X

L'automobile de M. de Ghiliac roulait sur la route large et bien entretenue conduisant de la gare au château d'Arnelles. Valderez regardait vaguement le paysage charmant dont le marquis lui indiquait au passage quelques points de vue. Le temps était clair et doux, l'air vivifiant entrait par l'ouverture des portières dont Elie avait baissé les glaces sur la demande de Valderez.

M. de Ghiliac n'avait négligé envers Valderez aucune des attentions courtoises d'un homme bien élevé à l'égard d'une femme. Pendant le voyage, il avait causé avec elle des pays traversés, tous connus de lui, et, en arrivant à Paris où ils devaient passer une journée avant de gagner Arnelles, s'était informé si elle désirait y demeurer plus longtemps — le tout avec une froideur polie, une indifférence parfaite qui donnaient bien la note des rapports devant exister entre eux.

Valderez avait refusé l'offre de son mari. Que lui importait Paris! Elle avait hâte maintenant d'être à Arnelles, de se trouver seule,— seule devant sa nouvelle existence, et devant la tâche consolante que lui réservait peut-être la petite orpheline qui l'attendait.

Brisée par une fatigue plus morale que physique, elle passa la journée à l'hôtel de Ghiliac, dans l'appartement qui avait été celui de la première femme. M. de Ghiliac l'avait fait transformer, dans la note de luxe à la fois sobre et magnifique qui existait toujours chez lui. Et Valderez, qui n'avait jamais connu que les Hauts-Sapins ou les demeures relativement modestes des amis de sa famille, se sentait gênée au milieu des raffinements de ce luxe, et des recherches d'un service assuré par une armée de domestiques admirablement stylés.

La jeune femme n'avait vu son mari qu'aux repas, pris en tête à tête. Avec tout autre que M. de Ghiliac, ces moments eussent été fort embarrassants. Mais il possédait décidément un art incomparable pour sauver les situations les plus tendues, par une conversation toujours intéressante et cependant indifférente. Aucune allusion, du reste, à ce qui s'était passé la veille. Il était évident que la question se trouvait enterrée pour lui.

. . . .

La voiture, quittant la route, avait pris une superbe allée bordée d'ormes centenaires. Et le marquis dit tout à coup:

— Voilà Arnelles, Valderez.

Au delà d'un vaste espace découvert se dressait une grille merveilleusement forgée, surmontée des armes des Roveyre. Le regard ravi de Valderez, traversant l'immense cour d'honneur, rencontra une admirable construction de la Renaissance, dont les assises, sur une des façades latérales, baignaient dans un lac azuré.

— Eh bien! cela vous plaît-il? demanda M. de Ghiliac.

— C'est magnifique! Et les descriptions que vous m'en avez faites restaient au-dessous de la vérité.

— Tant mieux! J'aurais été au regret de vous causer une désillusion, dit-il de ce ton mi-railleur qui laissait ses interlocuteurs perplexes sur ses véritables sentiments.

Ils gravirent les degrés du grand perron, en haut duquel se tenaient deux domestiques portant la livrée de Ghiliac; ils entrèrent dans un vestibule dont la splendeur fit un instant fermer les yeux de Valderez éblouie. Que ferait-elle dans cette demeure princière? Oh! combien étaient loin — et regrettés — ses Hauts-Sapins, sa pénible tâche quotidienne, ses austères et chers devoirs près de sa mère et des enfants!

— Antoine, prévenez Mlle Guillemette que nous l'attendons au salon blanc. Et dites qu'on nous serve le thé, ordonna M. de Ghiliac.

Il fit traverser à Valderez plusieurs salons, dont la jeune femme ne distingua que confusément les splendeurs artistiques, et l'introduisit dans une pièce plus petite, tendue de soieries blanches, ornée d'objets d'art d'un goût si pur que Valderez dut s'avouer qu'elle n'avait jamais songé qu'il put exister quelque chose de semblable.

— Si cette pièce vous plaît, il vous sera loisible d'en faire votre salon particulier, dit M. de Ghiliac, tout en aidant la jeune femme à enlever sa jaquette. Jusqu'ici, bien qu'elle soit une des plus charmantes du château, elle a joué de malheur. Ma mère n'a jamais pu la souffrir; elle assure que ces tentures blanches sont absolument défavorables à son teint. Peut-être êtes-vous exempte de petites faiblesses de ce genre?

Elle répondit avec froideur:

— Je n'ai jamais eu le temps ni l'idée de m'occuper de semblables questions.

— Je vous félicite de cette haute sagesse. Mais ne craindrez-vous pas d'y voir apparaître le spectre de la duchesse Claude?

— Qui est cette duchesse Claude? demanda Valderez en s'approchant de la cheminée pour présenter ses mains à la flamme qui s'élevait dans l'âtre, en dépit de la tiédeur répandue par les calorifères.

— Une de mes aïeules. Belle, intelligente, énergique, elle était l'âme du parti de ligueurs dont son mari était le chef. Ici se donnaient des fêtes magnifiques, dont la belle Claude était la reine incontestée. Parmi les invités, on remarquait une jeune personne laide et légèrement contrefaite, toujours fastueusement parée, qui était la cousine de la duchesse. Françoise d'Etigny s'était bercée de l'espoir d'épouser le duc Elie, un des plus beaux seigneurs de France. De là, dans cette âme aigrie, une jalousie féroce contre la duchesse Claude, — jalousie habilement dissimulée, d'ailleurs.

"Mais un jour, Claude disparut. Son mari, inconsolable, promit une fortune à qui lui ferait connaître le sort de sa femme. Cependant personne ne l'avait vue quitter le château; les hommes d'armes juraient tous n'avoir pas délaissé un instant leur poste. Et d'ailleurs, pourquoi cette jeune femme, très heureuse, très aimée, aurait-elle quitté volontairement son foyer? Le duc Elie fit fouiller le lac, les oubliettes, tout fut visité, bouleversé. Et la jeune duchesse resta introuvable.

"Fou de désespoir, le duc se confina dans la retraite. Son cerveau se dérangeant peu à peu, il assurait que sa femme n'avait pas quitté le château et qu'elle gémissait dans quelque cachette inconnue en l'appelant à

son secours. D'autre part, une femme de chambre prétendit avoir vu sa maîtresse apparaître vers la nuit, vêtue de la robe de brocart d'argent qu'elle portait le jour de sa disparition. C'était dans ce salon, qu'elle affectionnait particulièrement, et, d'autres fois, dans la galerie à côté..."

Il ouvrit une porte. Valderez, en s'approchant, eut une exclamation admirative.

— ... Cette galerie renferme des trésors d'art; elle fut décorée par les ordres de François de Versanges, qui fit achever le château commencé par son père. Ce duc François était un homme dur, cruel, que l'on prétendait quelque peu magicien. En tout cas, il paraît qu'il avait un talent remarquable pour faire disparaître les gens gênants, sans qu'on pût jamais savoir ce qu'ils devenaient.

Valderez fit quelques pas dans la galerie. Elle s'arrêta devant le portrait d'une jeune femme, remarquablement jolie, portant un costume du seizième siècle, constellé de joyaux. A côté se dressait l'image d'un jeune seigneur de fière mine, dont la physionomie avait quelque ressemblance avec celle de M. de Ghiliac.

— La belle duchesse Claude et le duc Elie, dit le marquis en les désignant.

— Et que devint ce pauvre duc? demanda Valderez.

M. de Ghiliac eut un rire moqueur.

— Eh bien! ce veuf inconsolable finit par épouser Françoise d'Etigny. Quelques mois plus tard, son fils aîné mourait empoisonné. Seulement, la nouvelle duchesse avait cette fois agi avec maladresse, elle fut trahie par une femme en qui elle se confiait. Et aussitôt, on lui attribua la disparition étrange de sa cousine. Se voyant découverte, elle se précipita dans le lac, de sorte qu'on ne put jamais savoir ce qu'il était advenu de la duchesse Claude. Et le duc Elie, complètement fou après toutes ces épreuves, se brisa la tête contre cette cheminée de marbre. N'aurez-vous pas peur du fantôme de la belle Claude, ou de celui de Françoise la maudite qui flotte parfois sur le lac?

— Oh! non! Nous avons aussi de ces légendes aux Hauts-Sapins. Mais je n'ai jamais songé à en avoir peur.

Ils revinrent au salon. Au milieu de la pièce se tenait une frêle petite fille dont les boucles brunes entouraient un visage maladif éclairé par des yeux bleus superbes, mais craintifs et mélancoliques.

— Ah! vous voilà, Guillemette! dit M. de Ghiliac d'un ton bref. Approchez-vous et saluez votre mère.

Mais Valderez s'avança vivement, et prit entre ses bras la petite fille dont elle baisa le front.

— Ma petite Guillemette, je suis contente de vous connaître! Embrassez-moi, voulez-vous?

Les grands yeux de l'enfant la considérèrent un moment. Puis les petites lèvres pâlies se posèrent timidement sur sa joue.

Le cœur serré de la jeune femme se dilata un peu à la pensée de la tâche qui l'attendait près de cette enfant.

Elle la remit à terre, et, prenant sa main, revint vers le marquis, demeuré debout près de la cheminée.

— Elle est tout à fait gentille, et je vais l'aimer extrêmement... Mais que dit-on à son père, ma mignonne?

Guillemette leva les yeux vers M. de Ghiliac, et Valderez remarqua dans ce regard d'enfant une expression à la fois craintive et tendre qui la frappa.

— Bonjour, mon père, dit une petite voix timide.

Il effleura d'une main distraite les boucles de l'enfant, en répondant froidement:

— Bonjour, Guillemette. Faites attention d'être toujours bien sage avec votre maman... Vous pouvez rejoindre votre institutrice, maintenant.

Le maître d'hôtel entrait, apportant le thé. Valderez demanda timidement:

— Ne permettez-vous pas à Guillemette de demeurer un peu?

— Mais si vous le voulez! répondit-il d'un ton indifférent.

Elle servit le thé, puis elle essaya de faire causer Guillemette. Mais ce fut en vain; l'enfant semblait à peu près muette.

M. de Ghiliac, assis en face d'elle, laissait errer autour de lui son regard distrait, qui s'arrêtait parfois sur la jeune femme et l'enfant.

— Laissez donc cette petite sotte, Valderez! dit-il tout à coup d'un ton impatienté. Vous n'arriverez pas à lui tirer deux mots de suite devant moi.

Sur ces mots, il se leva.

— Voulez-vous me permettre de vous montrer votre appartement? Car j'aurai ensuite à m'occuper de ma correspondance, fort en retard.

Elle acquiesça aussitôt, et, prenant la main de Guillemette, le suivit au premier étage. Si elle n'avait eu en tête de si pénibles soucis, elle serait tombée en admiration devant l'appartement qui lui était destiné, le plus remarquable du château, tant à cause de la vue délicieuse qui se découvrait de ses balcons, que de la délicate et artistique magnificence de sa décoration.

— C'était l'appartement de la belle duchesse Claude, dit M. de Ghiliac. Voyez, sur les meubles, au plafond, ces deux C enlacés. Ils rappellent sa devise: "Candidior candidis", plus blanche que les plus blanches choses, — qui fut aussi celle de la douce reine Claude de France, marraine de sa mère, dont le souvenir demeurait vénéré dans la famille. Vous êtes entièrement libre de choisir, dans le château, tout autre appartement qui vous agréerait mieux. Vous êtes chez vous ici, ne l'oubliez pas.

Lorsqu'il se fut éloigné, Valderez reprit ses tentatives près de Guillemette, et, cette fois, la langue de l'enfant se délia un peu. M. de Ghiliac avait raison en prétendant que c'était sa présence qui intimidait sa fille.

— Pourquoi ne dites-vous rien à votre papa, ma chérie? demanda Valderez.

Les lèvres de Guillemette tremblèrent.

— Papa ne m'aime pas! murmura-t-elle d'un ton de désolation navrante.

Valderez prit la petite sur ses genoux et l'entoura de ses bras.

— Qui vous fait croire cela, mignonne?

— Oh! je le sais bien! Frida me le dit, d'abord...

— Qui est Frida?

— C'est ma gouvernante autrichienne. Et puis, je vois bien que les autres papas ne sont pas comme lui. Mon oncle Karl embrasse souvent ses petites filles, M. d'Oubignies promène Gaétane et Henriette en voiture, et il ne fronce jamais les sourcils quand il les voit entrer... Oh! je sais bien que papa ne m'aime pas, murmura-t-elle avec un gros soupir.

— Et vous, chérie, l'aimez-vous?

L'enfant ne répondit pas, mais appuyant son front sur l'épaule de Valderez, elle éclata en sanglots. Lorsqu'elle fut calmée, la jeune femme, à travers ses phrases décousues, comprit ce que souffrait cette âme d'enfant, livrée à des mercenaires, n'ayant à attendre, de la part de l'aïeule mondaine et froide, qu'une affection superficielle, de la part de son père, une indifférence complète — et cependant ayant au cœur, pour ce père presque inconnu, une tendresse ardente, rendue craintive par la glaciale insouciance de M. de Ghiliac.

"Pauvre petite fille, je t'aimerai, moi!" songea Valderez en serrant l'enfant dans ses bras.

XI.

M. de Ghiliac demeura huit jours à Arnelles. Il montra à Valderez le château, les jardins et le parc dans tous leurs détails, il lui fit faire des promenades, et quelques visites. Jugeant alors ses devoirs accomplis, il reprit le chemin de Paris, laissant Valderez un peu désorientée encore au milieu de cette immense demeure, mais déjà attachée à sa tâche près de la petite Guillemette.

Un des premiers soins de la jeune femme fut de remplacer l'institutrice anglaise, qui lui déplaisait fort. M. de Ghiliac, à qui elle en avait parlé avant son départ, lui ayant déclaré qu'elle recevait de lui pleins pouvoirs pour tout ce qui concernait Guillemette, elle écrivit donc à l'abbesse du monastère où elle avait reçu son instruction, et vit arriver peu après une jeune Anglaise, sérieuse et distinguée, qui plut aussitôt à Guillemette et à elle-même. Chaque matin, elle allait visiter quelque indigent indiqué par le curé et lui porter le secours matériel, en même temps qu'une douce parole. Elle ne cherchait pas à nouer de relations. Les trois ou quatre personnes chez qui l'avait conduite M. de Ghiliac étaient venues lui rendre sa visite avec un empressement qui en disait long sur le prestige du nom que portait maintenant Valderez. Mais, malgré l'invitation pressante qui lui en avait été faite, elle n'était pas retournée les voir... A mesure que les jours s'écoulaient, elle se rendait compte que l'absence prolongée de M. de Ghiliac excitait un étonnement de plus en plus vif, et des commentaires plus ou moins bienveillants. Pour l'âme fière de Valderez, c'était une amertume nouvelle et elle préférait demeurer dans sa solitude, loin de la curiosité de ces étrangers.

M. de Ghiliac ne donnait pas signe de vie autrement que par l'envoi de livres et de revues. C'était, du reste, pour Valderez, le meilleur moyen d'être au courant de l'existence de son mari. Revues littéraires comme revues mondaines citaient sans cesse le nom qui occupait une place de choix dans le monde des lettres et dans celui de la haute élégance. Ce fut ainsi qu'elle apprit l'apparition d'un nouvel ouvrage de son mari, un récent voyage de M. de Ghiliac en Espagne, où il avait été reçu à la cour, et son séjour actuel à Pau. Elle n'ignora plus, désormais, que le marquis de Ghiliac était un fervent du polo et de la chasse au renard. Et, en tournant la page, elle put le voir, lui, au milieu d'un groupe élégant photographié à une fête donnée par une haute personnalité russe habitant Biarritz.

Tout cela l'aurait convaincue — si elle ne l'avait été déjà — de l'abîme existant entre ce mondain et elle, la modeste Valderez, qui ignorait tout de ces plaisirs où se complaisait son mari. Sa tristesse en devenait plus profonde, et, pour s'en distraire, elle multipliait les visites charitables, distribuant en aumônes la somme, énorme à ses yeux, trouvée dans un tiroir de son bureau et attribuée à ses seules dépenses personnelles. Pour elle-même, elle ne prenait que le strict nécessaire, et personne, dans le pays, n'était plus simplement vêtu. Cet argent, venant de "lui", lui était un poids très lourd. Etre obligée de tout lui devoir!... et penser même qu'aux Hauts-Sapins ils vivaient de ses libéralités!

De jour en jour, sa situation lui paraissait plus étrange. Pourquoi M. de Ghiliac avait-il eu cette cruauté inutile de l'enlever aux Hauts-Sapins! Pour sa fille? C'était bien improbable, vu son insouciance. Y avait-il donc là, chez lui, question de méchanceté pure, peut-être de vengeance contre cette jeune femme qui n'avait paru rien moins qu'heureuse de porter son nom? Il était possible, aussi, qu'il eut voulu ainsi affirmer son autorité, et que, plus tard, il autorisât Valderez à rentrer aux Hauts-Sapins, en emmenant Guillemette.

Mais, en attendant, elle souffrait. Et un mois s'écoula, sans qu'elle eût de nouvelles directes de M. de Ghiliac.

Un après-midi, le courrier apporta une lettre de M. de Noclare. Ce n'était qu'un long dithyrambe en faveur de son gendre, dont la générosité permettait de rendre aux Hauts-Sapins leur aspect d'autrefois.

"Ce que je ne puis comprendre c'est que tu n'aies pas accompagné ton mari à Pau", ajoutait-il. "Je crains que tu n'opposes des goûts trop pot-au-feu aux désirs d'Elie. Car il est bien certain qu'il ne demande pas mieux que de t'associer à sa vie mondaine. T'imagines-tu, par hasard, le convertir à tes idées? Ce serait là une erreur dans laquelle je t'engage à ne pas persévérer, si tu ne veux t'aliéner ton mari."

Valderez eut un sourire plein d'amertume. Elle n'avait pas parlé dans ses lettres de la situation qui était la sienne. Ils la croyaient tous heureuse — et ils s'imaginaient qu'elle cherchait à faire du marquis de Ghiliac un époux pot-au-feu!

Un domestique apporta le goûter de Guillemette, que l'enfant prenait toujours près de sa belle-mère — sa maman chérie, comme elle l'appelait déjà.

— M. le marquis vient de téléphoner qu'il arriverait demain matin, et a donné l'ordre d'en prévenir madame la marquise, dit-il.

Cette nouvelle produisit chez Valderez une impression complexe. Certes, il lui serait pénible de le revoir; mais, d'autre part, aux yeux d'autrui, elle ne passerait pas pour une complète abandonnée.

La perspective de cette arrivée lui donna une nuit d'insomnie, après laquelle, toutefois, elle se leva à l'heure accoutumée pour se rendre à la messe.

Au retour, elle alla visiter quelques indigents, et s'attarda chez l'un d'eux, vieux bonhomme paralytique qu'elle essayait de ramener à Dieu. Quand elle sortit de la pauvre demeure, la pluie tombait à torrents. Elle se hâta vers le château, et y arriva toute trempée, pour tomber, dans le vestibule, sur M. de Ghiliac, que l'automobile venait de ramener de la gare.

Il eut une légère exclamation:

— Mais d'où venez-vous donc ainsi?

— Du village.

— Du village? A pied, par ce temps! En vérité, je...

Il s'interrompit en jetant un rapide coup d'œil sur les domestiques qui étaient là.

— Allez vite mettre des vêtements secs, Valderez, c'est le plus pressé.

— Oh! j'en ai vu bien d'autres, aux Hauts-Sapins! Et d'ailleurs, j'ai un manteau qui me couvre très bien.

Dans l'émotion et la gêne que lui causait sa vue, elle oubliait de lui tendre la main. Ce fut lui qui la prit, et la porta à ses lèvres.

— Montez vite... Je vous demanderai tout à l'heure des nouvelles de vos parents et de vous-même, dit-il.

Elle alla changer de toilette et s'attarda un peu dans son appartement. Le revoir le plus tard possible était tout son désir. Enfin, comme la demie de onze heures sonnait, elle se décida à descendre et gagna la bibliothèque, où elle s'installait généralement pour travailler. Ses immenses fenêtres donnaient sur le lac, au delà duquel s'étendaient les jardins et le parc, qui, bientôt, sortiraient de la torpeur hivernale.

Valderez s'assit près de la haute cheminée, où crépitaient joyeusement de grosses bûches, et prit un ouvrage. Ses journées se partageaient ainsi entre les travaux d'aiguille, les promenades avec Guillemette, les visites de charité et la lecture. Elle avait aussi repris l'étude du piano. Musicienne d'instinct, elle avait passé, pendant le mois qui venait de s'écouler, des heures très douces dans le commerce des grands maîtres, et travaillait assidûment chaque jour afin d'acquérir le mécanisme qui lui manquait. Fort heureusement, elle avait un piano dans son appartement, car elle n'aurait osé utiliser ceux du salon de musique pendant le séjour de M. de Ghiliac, celui-ci ayant déclaré, au cours de leur visite chez la baronne d'Oubignies, qu'il ne pouvait supporter les pianoteuses. Or, Valderez jugeait qu'elle n'était pas autre chose, près de lui surtout que l'on disait si remarquable musicien.

L'aiguille que maniait diligemment la jeune femme lui échappa presque des doigts, M. de Ghiliac entrait, suivi de sa fille.

— Guillemette m'a indiqué votre retraite, Valderez. Il faut avoir vos goûts sérieux pour vous tenir ici de préférence aux autres pièces plus élégantes.

Il s'assit en face de sa femme, tandis que Guillemette appuyait sa tête sur les genoux de Valderez.

— Comment vous trouvez-vous ici? L'air si pur des Hauts-Sapins ne vous manque-t-il pas trop? demanda-t-il.

— Je ne m'en suis pas aperçue, jusqu'ici. Ce climat est excellent.

— On le dit. Mais il ne faudrait pas en annihiler les bons effets par des imprudences. Je me demande pourquoi la marquise de Ghiliac s'en va pédestrement, dans la boue des chemins, alors qu'elle a à sa disposition automobile, voitures et chevaux.

— Je vous avoue que je n'ai jamais admis, pour les gens jeunes, la dévotion ni la charité en équipage.

— Soit, par un temps passable, mais aujourd'hui!... La simplicité et l'humilité sont choses exquises, mais peut-être seriez-vous disposée à les exagérer, Valderez.

— J'ai été accoutumée à une existence un peu rude, et je ne souffre pas de ce qui, pour d'autres, serait pénible, répondit-elle.

— Evidemment. Mais vous vous habituerez vite à un autre genre de vie, et vous vous demanderez bientôt comment vous avez pu supporter l'existence des Hauts-Sapins.

— Oh! non, non! Rien ne me sera jamais plus cher que mon passé, et mes Hauts-Sapins où je voudrais tant être encore!

Ces mots s'étaient échappés involontairement de ses lèvres. Tout aussitôt, elle devint pourpre de confusion. M. de Ghiliac, lui, avait froncé les sourcils, et il serra un instant les lèvres, un peu nerveusement. Puis, s'accoudant au bras de son fauteuil, il demanda:

— Avez-vous de bonnes nouvelles des vôtres?

Valderez parla de la santé de sa mère, un peu améliorée en ce moment, de son père qui rajeunissait, écrivait Marthe, des enfants qui obéissaient difficilement à la cadette. Puis elle demanda des nouvelles de Mme de

Ghiliac, des sœurs de M. de Ghiliac. Peu à peu, l'embarras de tout à l'heure disparaissait. Elie n'avait pas jugé bon de relever les paroles de Valderez — preuve qu'il était décidé à ne pas revenir sur ce sujet, pour le moment du moins.

La jeune femme avait repris son ouvrage. M. de Ghiliac parcourait ses journaux. Et ces jeunes gens si beaux, cette petite fille blottie contre Valderez formaient un délicieux tableau de famille.

XII.

M. de Ghiliac venait à Arnelles pour faire un choix parmi les manuscrits qu'il possédait en grand nombre, mémoires et lettres de ses ancêtres, et en particulier de la belle duchesse Claude. Il lui était venu à l'idée, ainsi qu'il l'apprit à Valderez, de les faire connaître au public des lettrés.

Tous ces papiers étaient dans la bibliothèque, et M. de Ghiliac s'y installa pour faire ses recherches. Valderez, voyant cela, s'abstint, dès le second jour, de venir y travailler. Mais le soir, M. de Ghiliac lui dit:

— Je vous préviens, Valderez, que si ma présence vous fait changer quelque chose à vos habitudes, je repartirai immédiatement pour Paris. Continuez à venir travailler dans la bibliothèque, sans crainte de me gêner.

Elle reprit donc sa place accoutumée, sans enthousiasme, car le tête-à-tête au cours des repas lui semblait déjà suffisamment pénible, malgré la présence de Guillemette, acceptée sans observation par le marquis, quoique jusqu'alors l'enfant n'eût jamais paru dans la salle à manger.

Elie, de temps à autre, lisait à la jeune femme des passages curieux des manuscrits qu'il examinait. Un jour, il lui en montra un, dont l'écriture bizarre demeurait indéchiffrable pour lui. Valderez, après quelques efforts réussit à la lire, et comme elle reparaissait dans des pages assez nombreuses, M. de Ghiliac lui demanda de copier celles-ci. Elle se trouva donc associée à son travail, auquel son intelligence profonde et fine s'intéressait fort. C'était sur ce terrain historique et littéraire qu'ils se rencontraient sans cesse maintenant. Elie prenait plaisir à faire causer la jeune femme, à la guider dans ses lectures, — et cela avec un tact, un souci moral qui ne laissèrent pas que d'étonner le curé de Vrinières, lorsque Valderez lui apprit que M. de Ghiliac n'avait autorisé pour elle que la lecture de deux de ses romans.

— Voilà qui le montre beaucoup plus sérieux qu'on ne le prétend! Combien d'époux n'ont pas ce soin, cette délicatesse pour l'âme de leur compagne!

Cette nature restait toujours une énigme pour Valderez. Mais si son cœur demeurait inquiet et défiant, son esprit subissait le charme de cette intelligence éblouissante, de cette érudition toujours claire, de tout ce qui faisait l'attrait de la personnalité intellectuelle d'Elie de Ghiliac. Elle devait reconnaître que rien, chez lui, n'était superficiel, qu'il avait étudié sous toutes leurs faces les sujets dont il traitait. De plus, ce mondain sceptique avait, sur bien des points de morale, une opinion que l'on n'aurait pas attendue de lui.

Elle subissait quelque chose du charme d'Elie. Mais lorsqu'elle se trouvait seule, elle était envahie par un malaise indéfinissable, en se disant qu'elle lui servait de sujet d'étude comme le prouvait le regard pénétrant qu'elle surprenait parfois fixé sur elle. Et la pensée d'être l'objet de cette froide curiosité intellectuelle lui était si pénible qu'elle l'eût portée à éviter des rapports aussi fréquents, si le curé de Vrinières ne lui avait dit:

— Malgré tout, remplissez votre devoir qui est de vous rapprocher de lui autant qu'il vous y encouragera. Vous avez été fautive en lui montrant votre éloignement le jour de votre mariage. Votre excuse est dans l'affolement où les paroles pour le moins inconsidérées de votre belle-mère avaient jeté votre cœur très droit. Malheureusement, l'attitude, les paroles de M. de Ghiliac sont venues aussitôt donner raison à ce qu'elle vous avait appris de lui. L'abandon dans lequel il vous a laissée n'est pas fait pour le réhabiliter à vos yeux. Mais enfin, vous êtes sa femme, et s'il se dispense de ses devoirs envers vous, il vous appartient de remplir les vôtres dans la mesure où il vous le permettra.

Valderez se faisait donc une obligation d'accepter toujours lorsque son mari l'invitait pour une promenade. Elle emmenait Guillemette, que son père paraissait considérer d'un œil moins indifférent. D'autres fois, il donnait à sa femme des conseils pour l'exécution de morceaux de musique, — car il avait reconnu chez elle un talent très délicat, un jour où il l'avait entendue jouer, alors qu'elle le croyait parti pour Angers. Et lui-même se mettait souvent au piano, jusqu'à une heure avancée de la nuit, le musicien et celle qui l'écoutait étant oublieux de l'heure dans l'émotion artistique communiquée par les œuvres des maîtres.

Mais en tous ces rapports, aucune intimité ne se glissait. Valderez gardait une attitude un peu raidie, que la courtoisie hautaine de M. de Ghiliac, ni son amabilité cérémonieuse, n'étaient faites pour modifier.

Par exemple, elle devait reconnaître qu'il s'attachait à réaliser les désirs qu'elle laissait paraître, et qu'elle ne ressentait pas les effets de cette volonté autoritaire qui s'exerçait si bien par ailleurs.

Parviendrait-elle jamais à le connaître, à savoir ce qu'il y avait de vrai dans les dires de Mme de Ghiliac? Hélas! ce qu'elle savait, en tout cas, c'est que cet homme étrange lui avait clairement démontré son égoïsme et son manque de cœur dans cette scène des Hauts-Sapins dont le souvenir pesait si lourdement sur l'âme de Valderez! C'est qu'il ne cherchait pas à se rapprocher d'elle, moralement, et la traitait en étrangère.

D'autre part, il était étonnant qu'il se privât des fêtes qui l'attendaient partout à cette époque de l'année, pour demeurer à la campagne. Les vieux manuscrits pouvaient facilement être transportés à Paris. Il n'y avait à cela qu'une explication: le romancier étudiait un type de petite provinciale et s'y attardait quelque peu.

Et c'était cette pensée qui paralysait Valderez, qui la faisait frémir lorsque les ensorcelantes prunelles s'attachaient un peu longuement sur elle.

Il se montrait respectueux de ses convictions religieuses. Mais Valderez put mesurer son indifférence en matière de religion peu de temps après son arrivée, à propos de Benaki. Au cours d'une promenade dans le parc elle rencontra le négrillon. Valderez l'avait jusque-là à peine aperçu. Elle l'arrêta, l'interrogea sur ce qu'il faisait. Benaki, dans un français bizarre, raconta qu'il avait été victime d'une razzia opérée là-bas, dans son village africain, que ses parents avaient été tués et lui vendu comme esclave. M. de Ghiliac, qui voyageait par là, l'avait acheté.

Depuis lors, Benaki était heureux. Il passait ses journées dans l'appartement du maître, couchait devant sa porte, mangeait à sa faim. Tout cela constitutait, pour le négrillon, le summun du bonheur.

Valderez, en poussant un peu plus loin ses interrogations, constata que cet enfant, dont M. de Ghiliac avait assumé la charge morale et physique, ne recevait aucune éducation religieuse et n'avait qu'un culte au monde: son maître qu'il adorait.

Le soir même elle aborda ce sujet, tandis que M. de Ghiliac arpentait, en fumant, le jardin d'hiver terminant les salons de réception.

— Pourriez-vous me dire, Elie, si Benaki a été baptisé?

Il s'arrêta devant la jeune femme assise près d'une colonnade autour de laquelle s'enroulaient d'énormes clématites.

— Non... Je n'y ai pas songé, je l'avoue.

— Me permettez-vous de m'occuper de son instruction religieuse?

— Mais certainement! A condition que cela ne vous fatigue, naturellement.

— Ce sera un grand bonheur pour moi, en même temps que l'accomplissement d'un devoir, répondit-elle.

— En ce cas, je vous confie volontiers Benaki pour que vous en fassiez un bon petit chrétien.

Par hasard, l'ironie était absente de son accent.

Et chaque jour, désormais, elle réserva un moment pour l'instruction religieuse de l'enfant, et en même temps commença de lui apprendre à lire, l'insouciance de M. de Ghiliac paraissant avoir été jusqu'à traiter, sur ce point-là encore, Benaki sur le même pied qu'Odin.

Les contrastes si déconcertants de cette nature étaient bien faits pour désemparer une âme comme celle de Valderez. Le curé de Vrinières, à qui elle demandait ce qu'il fallait penser des œuvres de son mari, lui déclara qu'elles avaient une valeur morale réelle, car elles mettaient en jeu de nobles sentiments, fustigeaient le mal, laissaient paraître de hautes et belles pensées. Mais certaines s'enveloppaient de formes si osées qu'il ne pouvait autoriser une jeune femme inexpérimentée à les lire.

—L'on sent qu'il lui manque le fil conducteur! ajouta le prêtre. Avec la foi, il produirait une œuvre admirable et qui ferait tant de bien! Tandis que son talent n'a qu'un effet moral très atténué par le scepticisme qui perce trop souvent.

C'était, en effet, ce que constatait Valderez, en lisant les deux volumes signés du marquis de Ghiliac, dont la lecture lui avait été permise. Or, précisement, comme elle finissait le dernier, un peu avant l'heure du dîner, M. de Ghiliac entra dans le salon, et, voyant le livre, demanda, tout en s'asseyant:

— Eh bien! qu'en dites-vous, Valderez?

Encore sous le charme du style si fin, si français, elle répondit:

— Comme vous écrivez bien! J'ai fermé ce livre avec regret!

— J'en suis infiniment flatté! dit-il d'un ton sérieux... Mais le reste?... le fond, les idées?

Elle rougit un peu en répondant cependant avec sincérité:

— Il y a des choses que j'aime beaucoup... et d'autres moins.

— Lesquelles?... Allons! dites-moi cela, tout simplement, comme vous le pensez! ajouta-t-il.

Elle développa alors son idée avec clarté et franchise. M. de Ghiliac l'écoutait attentivement.

— En effet, vos pensées sont très belles, beaucoup plus élevées que les miennes, dit-il quand elle s'arrêta. Ce sont celles d'une chrétienne. Mais me croyez-vous capable d'atteindre à ces hauteurs?

Un sourire entr'ouvrait ses lèvres. Quelque chose s'agita dans l'âme de Valderez, — une irritation, une souffrance, elle ne savait quoi. Détournant les yeux, elle riposta froidement:

— Il serait, en effet, peut-être raisonnable d'en douter.

Il eut un rire moqueur.

— A la bonne heure, vous êtes franche! Et vous avez peut-être raison... Mais il se peut aussi que vous ayez tort. Qui donc sait ce dont je suis capable? Qui donc? Mais pas même moi, je l'avoue!

L'entrée de Guillemette interrompit cette conversation qui glissait sur une pente jusqu'à ce jour inconnue entre eux. Mais de ce moment, M. de Ghiliac s'avisa plusieurs fois de demander à Valderez son avis sur les œuvres littéraires qu'il mettait entre ses mains, et, s'il lui arriva de discuter ses òpinions, ce fut sans cette note sardonique qui avait impressionné la jeune femme.

XIII.

Valderez avait reçu un mot de son amie Alice. Celle-ci ayant l'occasion de passer le lendemain par Angers, demandait à Mme de Ghiliac de lui envoyer une dépêche pour lui dire si elle pouvait venir la voir à Arnelles et lui présenter son mari.

Certes, Valderez était heureuse à la pensée de revoir cette amie. Mais une sourde tristesse s'agitait en elle; elle savait que la vue du bonheur conjugal d'Alice allait raviver la blessure de son propre cœur.

Il était tard déjà; elle n'avait que le temps d'aller communiquer ce billet à M. de Ghiliac, si elle voulait que la dépêche partît à temps.

En même temps, elle profiterait de cette occasion pour lui adresser une requête que da délicate charité lui avait seule empêché se refuser. Tout à l'heure, elle avait reçu la visite d'une dame veuve, recommandée par le curé de Vrinières, et de son fils, qui briguait l'emploi de second secrétaire de M. de Ghiliac, le titulaire actuel étant sur le point de se marier à l'étranger. Louis Dubiet présentait les meilleures références, mais sa santé laissait à désirer et le pauvre garçon déjà peu avantagé par la nature, avait fort triste mine dans ses vêtements propres mais râpés.

M. de Ghiliac l'avait éconduit lorsqu'il s'était présenté. Maintenant, les malheureux venaient supplier la jeune marquise de parler en leur faveur, cette place de secrétaire devant être pour eux le salut.

Ils ne paraissaient pas douter que Valderez ne réussît à faire revenir son mari sur sa décision. Devant les larmes qu'elle vit dans les yeux de la mère, elle céda et promit, — bien qu'il lui en coutât extrêmement de faire cette démarche qu'elle savait d'ailleurs par avance vouée à l'insuccès. M. de Ghiliac n'était certainement pas accessible à la pitié, ses décisions restaient toujours sans appel, et, de plus, il était inadmissible qu'un homme qui tenait tant à voir autour de lui l'harmonie et la beauté, acceptât ce pauvre être disgracié.

Mais elle avait promis, il fallait tenir. Et la lettre d'Alice servirait d'introduction.

Elle se dirigea vers le cabinet de travail d'Elie. Elle n'était pas venue encore dans cette partie du château, et, un peu au hasard, elle frappa à une porte.

Sur un bref "entrez!" elle ouvrit et se trouva au seuil d'une pièce décorée et meublée dans le style du plus pur seizième siècle. Des fleurs disposées partout exhalaient une senteur capiteuse qui se mêlait à l'odeur d'un fin tabac turc.

Elie, étendu sur un divan, fumait, les yeux fixés sur le plafond, aux angles duquel se voyaient les armes de sa famille. Il sursauta un peu quand une voix timide dit près de lui:

— Pardon, Elie!...

Il se leva d'un mouvement si vif que le négrillon, qui somnolait sur le tapis, laissa échapper un gémissement d'effroi.

— Je vous demande pardon! Je me reposais.

— Je regrette de vous déranger... mais je désirerais vous parler...

— Vous ne me dérangez aucunement. Prenez donc ce fauteuil... Va-t-en, Benaki!

Le négrillon ne parut pas comprendre aussitôt, mais un certain geste bien connu vint accélérer sa compréhension, et Benaki se glissa au dehors en se demandant pourquoi la jolie marquise le faisait mettre à la porte.

— Je suis tout à votre disposition, dit M. de Ghiliac.

— Je venais vous demander s'il ne vous déplairait pas de recevoir demain mon amie, Mme Vallet, et son mari qui vont venir jusqu'ici pour me voir et faire votre connaissance.

— Mais aucunement! Je serai au contraire charmé de les connaître. Invitez-les à déjeuner, à dîner, à passer la nuit, si cela leur convient.

— En ce cas, je vais envoyer une dépêche à Alice. Elle me donne l'adresse de son hôtel à Angers.

— Il y a beaucoup mieux. Thibaut part pour Angers, où j'ai une course à lui faire faire. Donnez-lui un mot pour votre amie, il le portera à l'hôtel. Et prévenez Mme Vallet que j'enverrai une automobile les chercher tous deux demain à l'heure qu'elle indiquera.

— Je vous remercie, Elie! Ce sera plus agréable pour eux, en effet... J'ai autre chose encore à vous demander...

Le malaise qui l'avait saisie à son entrée dans cette pièce augmentait. Ces parfums étaient intolérables... et jamais le regard d'Elie ne l'avait troublée comme aujourd'hui.

— Je serais très heureux de vous être agréable. Il s'agit de?

— D'un jeune homme qui sollicite une place de secrétaire, un garçon très honnête, qui est venu me trouver tout à l'heure avec sa mère...

— Un nommé Louis Dubiet? En effet. Il m'apportait d'excellentes références, mais quel physique! Il semble sortir de la tombe, et je ne me soucie pas d'avoir près de moi cette triste figure. A-t-il imaginé d'en rappeler près de vous?

— Oui, sa mère et lui m'ont demandé d'essayer de changer votre résolution. Il est vrai que la mine du pauvre garçon ne prévient pas en sa faveur, mais il a l'air si honnête! Avec une bonne nourriture et la tranquillité d'esprit, sa santé s'améliorerait certainement.

— Mais il conserverait toujours sa figure, et sa taille n'en grandirait pas d'un pouce.

— Oh! vous vous attachez à si peu de chose? Qu'est-ce que celà, lorsqu'il s'agit de rendre service à un malheureux, de le sauver d'une détresse navrante? Essayez, je vous en prie!

Ses grands yeux exprimaient une timide supplication, ses lèvres tremblaient un peu, car... Oh! oui, décidément, il lui en coûtait trop de solliciter quelque chose de lui!

Il se pencha et elle vit étinceler son regard entre les cils foncés.

— Vous avez l'éloquence du cœur... et celle de la beauté. Je m'avoue vaincu. J'accepte votre protégé, je vous promets d'être patient... et de ne pas le regarder.

Elle balbutia:

— Je vous remercie... Vous êtes bon.

Un étourdissement la gagnait. Elle se leva en murmurant:

— Ouvrez une fenêtre, je vous en prie!

Il s'élança et ouvrit une porte-fenêtre toute grande. S'appuyant au chambranle, elle offrit son visage à l'air frais et vivifiant.

— Je vais sonner votre femme de chambre

pour qu'elle vous apporte des sels, dit la voix inquiète de M. de Ghiliac.

Elle l'arrêta du geste.

— Oh! c'est inutile! L'air suffira.

— Cette odeur de tabac vous a peut-être incommodée? J'aurais dû vous recevoir dans le salon à côté.

— Non, ce sont ces fleurs, ces parfums... Comment pouvez-vous vivre dans une atmosphère pareille?

— Je ne m'en aperçois pas, je vous assure! Du reste, j'ouvre généralement mes fenêtres. Mais je suis dans un jour de paresse, je m'engourdissais dans cette chaleur... Tenez, comme celui-là.

Il montrait du geste le lévrier étendu sur des coussins.

— ... Ce sont mes heures de nirvâna. Elles ne donnent pas le bonheur... mais le bonheur est une chimère. Prenons les fleurs de la vie, ne rêvons pas à d'impossibles paradis terrestres. Qu'en dites-vous, Valderez?

Son étourdissement se dissipait, elle se ressaisissait. Elle avait hâte de s'éloigner.

— Je dis que l'engourdissement volontaire est une faute, répondit-elle. Quant à ne rechercher que les fleurs de la vie, c'est une conception païenne... Et les paradis terrestres n'existent plus.

— Je le sais bien! Et c'est dommage. La vie est si stupide, par le temps qui court! Un bon petit Eden me plairait assez. Il est vrai qu'il se trouverait des gens pour dire que j'en ai ici tous les éléments. Mais ce sont de bons naïfs, qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez.

Elle fit quelques pas au dehors, sur la terrasse.

— Si vous voulez rester quelque peu à l'air, je vais vous demander un vêtement, car vous risqueriez de prendre froid, dit M. de Ghiliac qui l'avait suivie.

— Non, je ne reste pas. L'étourdissement est passé; je vais écrire un mot pour Alice.

— Ne vous pressez pas, Thibaut attendra tant qu'il faudra. Quant à votre protégé, dites-lui de venir me trouver.

Elle murmura un remerciement et s'éloigna. M. de Ghiliac rentra dans son cabinet. D'un geste impatient, il écarta le fauteuil où s'était assise tout à l'heure la jeune femme.

"Décidément, cette antipathie est irréductible! songea-t-il. Qu'a-t-elle contre moi? Je croyais n'avoir affaire qu'à un enfantillage, j'ai voulu l'en punir, — car c'était fort mortifiant pour mon amour-propre, et de plus, je ne pouvais agir autrement à l'égard d'une jeune personne qui me déclarait l'impossibilité où elle était de m'aimer. Je pensais bien arriver, très vite, à lui faire changer d'avis et s'estimer trop heureuse que je veuille bien oublier les paroles prononcées par elle. Mais non! On croirait même que sa défiance à mon égard augmente encore! M'aimera-t-elle un jour? Mais cette situation ne peut se prolonger. Il faudra que nous en sortions, d'une manière ou d'une autre. Si elle ne change pas d'attitude à mon égard, je tâcherai d'obtenir l'annulation de notre mariage. Tout au moins, je l'enverrai aux Hauts-Sapins, je ne la verrai plus, cette créature qui me rend aussi stupide qu'un jouvenceau!"

Il se jeta dans un fauteuil. Ses sourcils se rapprochaient, donnaient à sa physionomie une expression un peu dure.

"C'est égal, en voilà une qui, par hasard, a oublié d'être coquette, et dont je me vois obligé de reconnaître la simplicité candide. C'est sans doute pour cela que je lui fais peur. Elle me croit quelque noir démon. Eh bien! laissons-la à sa croyance, laissons ce flocon de neige à sa solitude, et nous, allons-nous soigner ailleurs, mon bon Elie, car nous sommes vraiment un peu malade... et un peu fou, acheva-t-il avec un petit rire moqueur qui résonna dans la grande pièce.

***

Le lendemain, Valderez s'empressa d'aller porter aux Dubiet la bonne nouvelle.

Echappant à leurs ardents remerciements elle revint vers le château, en passant par le parc. La neige craquait sous ses pas. Sur sa robe très simple elle portait une des fourrures de sa corbeille, ce vêtement dont Mme de Noclare avait dit, avec raison, que des reines pourraient l'envier. Une observation de M. de Ghiliac, qui s'étonnait de ne pas la voir s'en servir, avait décidé la jeune femme à le mettre parfois depuis quelque temps. Elle ne se doutait pas de la valeur que représentait ce vêtement. Mais l'admiration de la vieille baronne d'Oubignies, qu'elle avait rencontrée ce matin, les coups d'œil d'envie que, ces jours derniers, lui jetaient les dames de Vrinières, l'avaient quelque peu éclairée sur ce point. Son éloignement de tout ce qui pouvait attirer l'attention s'en était ému; mais elle se trouvait obligée de porter ce vêtement, tant qu'il ferait froid, M. de Ghiliac lui ayant déclaré:

— Je tiens à ce que vous vous en serviez, le matin comme l'après-midi, car j'ai horreur des choses qui restent inutilisées.

A quoi Mme d'Oubignies, quand Valderez lui avait répété ces paroles, avait ajouté.

— M. de Ghiliac a raison. Et comme c'est lui qui a choisi cette fourrure merveilleuse, il veut se donner le plaisir de voir combien elle vous rend encore plus jolie.

L'air vif et froid de cette matinée d'hiver venait rafraîchir le visage de Valderez, fatigué par une nuit d'insomnie. Elle se sentait lasse ce matin, et inquiète. Quelque chose avait passé sur elle, hier. Il lui semblait que l'existence telle qu'elle était depuis un mois devenait impossible. Sa défiance avait pris, depuis la veille, une acuité plus grande. M. de Ghiliac s'était montré sous un aspect troublant entre tous. Une inquiétude subsistait encore dans l'âme de Valderez, bien que, hier soir, elle l'eût retouvé le même que de coutume, un peu plus froid peut-être.

Elle s'arrêta tout à coup, immobilisée par une intense surprise. Dans une allée du parc, M. de Ghiliac arrivait à cheval, tenant assise devant lui Guillemette toute rose de joie.

Quelques jours auparavant, il était entré dans le salon blanc, au moment où l'enfant nerveuse et facilement irritable était en proie à une de ces crises de colère assez fréquentes chez elle, et que Valderez n'arrivait à calmer qu'avec beaucoup de raisonnement et de patience. A l'entrée de son père, elle cessa aussitôt ses trépignements, et, toute tremblante, les yeux baissés, écouta la voix froidement irritée qui la condamnait à une privation de dessert et de promenade en voiture pour toute la semaine.

— Quelle influence vous avez sur cette enfant qui vous aime si profondément! dit Valderez à son mari lorsque la petite fille se fut éloignée.

D'un ton de surprise, il répliqua:

— Elle m'aime, moi? Vous m'étonnez, car je n'ai rien fait, je l'avoue, pour obtenir ce résultat.

— Elle s'en est bien aperçue, pauvre petite! Et elle en souffre tant!

Il n'accorda pas d'attention à ces derniers mots et orienta la conversation sur un autre terrain. Fallait-il penser cependant qu'il avait réfléchi, et compris ses torts envers l'enfant?

En s'approchant de Valderez, il dit en souriant:

— Voilà une petite que je viens de rencontrer dans le parc et d'enlever à miss Ebville. J'avais à lui faire certaine communication secrète dont elle se souviendra, je l'espère. Allons, Guillemette, descendons.

Il tendit l'enfant à Valderez et mit pied à terre. Tenant son cheval par la bride, il revint vers le château près de sa femme et de sa fille, en causant des hôtes attendus.

Quand Guillemette se trouva seule avec sa belle-mère, elle se jeta dans ses bras, riant et pleurant à la fois.

— Qu'y a-t-il donc, ma chérie?

— Papa m'a embrassée!... et il m'a appelée sa chère petite fille!

— Vraiment! Et te voilà contente?

— Oh! oui, maman! Pourtant il m'a grondée aussi; il m'a dit que c'était mal de vous faire de la peine en me mettant en colère, que je vous rendais malade, mais que pour empêcher cela, il me mettrait en pension, si je continuais, loin de vous, loin de lui!

A cette perspective Guillemette se mit à pleurer.

— Eh bien! tu sais quel est le moyen d'éviter ce malheur, tu n'as qu'à l'employer, et alors ton cher papa t'aimera bien davantage encore. Maintenant, habillons-nous, car nos hôtes ne vont plus tarder à arriver.

M. de Ghiliac était le maître de maison le plus aimable qui fût, lorsqu'il le voulait bien. M. et Mme Vallet en firent ce jour-là l'expérience. Mais Alice, que le ton réservé, presque gêné des lettres de son amie avait frappée, ne se laissa pas complètement éblouir, comme son mari, par le séduisant châtelain. Très sérieuse, et connaissant bien la nature de Valderez, elle eut l'intuition que la jeune marquise n'était pas heureuse. Cependant, ne recevant pas de confidences, elle partit inquiète le soir de ce jour, en coupant court aux paroles enthousiastes de son mari par ces mots prononcés d'un ton agacé:

— Oui, il vous a tourné la tête, mon pauvre André! Mais je crains qu'il ne soit en train de rendre malheureuse ma chère Valderez!

En revenant de reconduire leurs hôtes jusqu'à l'automobile qui les emmenait à Angers, M. de Ghiliac et Valderez s'arrêtèrent sur la terrasse. Cette soirée était merveilleuse. Dans le ciel dépouillé de ses nuages, les étoiles apparaissaient, et le croissant de la lune jetait une lueur sur les pelouses et sur les dômes des serres.

Valderez s'accouda à la balustrade. Près d'elle, M. de Ghiliac s'arrêta, les yeux fixés sur le délicat profil que laissait entrevoir l'écharpe de dentelle blanche dont la jeune femme avait entouré sa tête.

Un corps velu bondit tout à coup sur la balustrade, près de Valderez. C'était un chat noir. Valderez eut une exclamation d'effroi et se recula si brusquement, qu'elle se trouva dans les bras que son mari étendait d'un geste instinctif. Pendant quelques secondes, les lèvres d'Elie frôlèrent son front, et elle sentit sur ses paupières la caresse des moustaches soyeuses. Elle se dégagea en balbutiant:

— Pardon... ces animaux me produisent toujours une impression si désagréable...

Elle se dirigea vers le salon. Mais il ne la suivit pas, et demeura un long moment sur la terrasse, qu'il arpentait de long en large, Dans le salon, Valderez avait pris son ouvrage.

mais l'aiguille faisait, ce soir, triste besogne. La jeune femme, nerveuse se leva dans l'intention de remonter chez elle.

— Vous allez vous reposer?

Elie entrait, en prononçant ces mots d'une voix indifférente.

— Oui, je suis fatiguée. Bonsoir, Elie.

— Permettez-moi de vous retenir une minute. Il faut que je vous annonce mon prochain départ... pour après-demain.

Vous vous êtes décidé bien vite!

— Je hais les projets à longue échéance. Je vais passer quelques jours à Paris, et de là je partirai pour Cannes.

— Et... Benaki... vous l'emmenez?

Un sourire ironique entr'ouvrit les lèvres d'Elie.

— Ah! oui, c'est Benaki qui vous inquiète! Je l'emmène, naturellement. Son instruction religieuse va se trouver interrompue... Il est très possible que je vous l'envoie cet été, si je mets à exécution le projet qui m'est venu d'une expédition au pôle Nord.

— Une expédition au pôle Nord! répéta-t-elle, les yeux agrandis par la surprise.

— Pourquoi pas? Si je réussis, ce sera une célébrité de plus; si j'y laisse mes os... eh bien! le malheur ne sera pas si grand.

Il eut un petit rire sarcastique, en voyant Valderez détourner les yeux, tandis que sa main ébauchait un geste de protestation.

— Je vous en prie, ne vous croyez pas obligée de me dire le contraire! Je préfère votre sincérité habituelle. Et croyez que je ne regretterais pas de mourir là-bas, loin du monde, loin de tout. On dirait pendant quelque temps: "Ce pauvre Ghiliac, quel dommage! Un si bel homme! Un si grand talent! Une si belle fortune! Quelle folie!" Puis on m'oublierait comme on oublie toute chose. Bonsoir, Valderez.

Il prit la main qu'elle lui tendait, et sortit d'un pas rapide.

Valderez demeura un instant immobile, les traits un peu crispés. Puis elle remonta chez elle, en sachant que, cette nuit encore, elle ne pourrait trouver le sommeil, car trop d'angoisses, trop de doutes et d'incertitudes s'agitaient en son esprit.

M. de Ghiliac, en gagnant son appartement, murmurait avec un sourire railleur:

— Ah! c'est Benaki qui l'inquiète!... Benaki seulement. C'est délicieux!

XIV.

En cette chaude matinée de juin, Valderez revenait par les sentiers du bois d'Arnelles en compagnie de Mme Vangue, la femme du médecin de Vrinières. Elle était en relations très suivies avec cette jeune femme, rencontrée au chevet des malades pauvres. Le curé les avait rapprochées, en se disant que la société de cette personne distinguée et sérieuse ne pouvait qu'être favorable à la jeune châtelaine d'Arnelles, si solitaire dans sa superbe demeure. La différence des positions ne les avait pas empêchées de sympathiser et c'était maintenant vers l'intimité que toutes deux s'acheminaient doucement.

Trois mois s'étaient écoulés depuis le départ de M. de Ghiliac. Chaque semaine il écrivait à sa femme, en lui envoyant soit un livre, soit un morceau de musique. Il lui donnait des conseils pour ses lectures et lui demandait de lui envoyer son avis sur tel ouvrage ou sur tel fait d'histoire. La correspondance, sur ce ton, était facile entre eux, et Valderez, moins gênée que dans ses conversations, montrait mieux ainsi ses exquises qualités morales et des facultés intellectuelles fort rares. En retour, elle recevait des lettres comme savait en écrire M. de Ghiliac, petits chefs-d'œuvre d'esprit et de style alerte qui eussent fait la joie des lettrés. Cette correspondance et des envois fréquents de fleurs, de fruits confits, de friandises diverses, tant qu'il avait été à Cannes, représentaient ce qu'Elie estimait être son devoir envers sa femme.

Elle avait pu admirer, dans une revue mondaine, sa merveilleuse villa, lire le compte rendu des fêtes de Cannes, Nice et Monte-Carlo auxquelles il assistait. Plus tard, sa réception à l'Academie avait occupé toute la presse. Cette séance n'avait pas eu sa pareille. On s'écrasait sous la coupole, et quand parut le récipiendaire, "tous les cœurs palpitèrent, tous les yeux ne virent plus que lui", ainsi que le déclara le chroniqueur d'une revue élégante.

Valderez lut et relut le discours d'Elie. C'était un morceau admirable, et elle comprit l'impression qu'il avait dû produire dit par lui avec cette voix au timbre chaud et vibrant, cette voix enveloppante qui était une harmonie pour l'oreille.

Elle répéta, sans le savoir, une parole de M. d'Essil à sa femme.

— C'est un effrayant enchanteur.

Quelque temps après elle apprit par une lettre de son mari et par les journaux, le départ du marquis pour une croisière en Norvège, à bord de son yacht. Il préludait ainsi, probablement, à son voyage au pôle Nord. Valderez put le voir, photographié en tenue de yachtman, sur le pont du superbe navire dont on décrivait tout l'aménagement.

Quand reviendrait-il à Arnelles? La pensée de le revoir causait à Valderez un insurmontable malaise. Et, d'autre part, cependant, cet abandon paraissait à tous incompréhensible et choquant. Valderez se demandait ce que serait pour elle l'avenir. Ainsi que le lui avait dit un jour le curé de Vrinières, il était impossible que cette situation se prolongeât indéfiniment. Mais de quelque façon que la résolût M. de Ghiliac, c'était la souffrance qui l'attendait à peu près inévitablement, songeait-elle avec angoisse.

La vue du docteur Vangue et de sa femme si heureux dans leur médiocrité, lui inspirait de mélancoliques réflexions. En constatant la tendresse du docteur pour ses enfants, elle comparait avec l'insouciance paternelle du marquis de Ghiliac.

Cependant, il y avait sous ce rapport quelque amélioration. M. de Ghiliac s'informait de la santé de sa fille, de son caractère, et, quelque temps auparavant, il lui avait envoyé une magnifique poupée norvégienne que Guillemette ne voulait plus quitter.

Valderez devait reconnaître qu'elle n'avait pas fait un pas dans la connaissance de la nature de son mari, que le sphinx demeurait plus inquiétant que jamais. Quand son âme était tourmentée par le doute et la souffrance la prière seule pouvait ramener le calme et la résignation. La prière, la charité, sa tâche près de Guillemette, dont elle était ardemment aimée, c'était là sa vie. La seule satisfaction que lui procurait sa position tant enviée, était de faire du bien autour d'elle. Les pauvres et les affligés connaissaient tous la jeune châtelaine qui savait si bien donner, avec son or, quelque chose d'elle-même, de son cœur, et dont le sourire égayait les plus tristes intérieurs, en même temps que ses conseils, si fermes et si doux, ramenaient au devoir bien des égarés.

Depuis quinze jours, Valderez n'avait pas reçu de lettres de son mari. Elle avait appris, par les journaux qu'il était à Paris. Une petite comédie signée de lui venait d'être jouée dans les salons d'un hotel du Faubourg. Parmi les actrices, qui toutes portaient de vieux noms de France, elle vit la comtesse de Trollens, et la baronne de Brayles. Ce dernier nom ne lui était pas inconnu. C'était celui d'une amie d'enfance d'Elie et de Mme de Trollens, dont M. de Ghiliac avait parlé, au cours d'une conversation avec M. de Noclare, qui la connaissait.

Evidemment, Elie ne reparaîtrait pas de sitôt à Arnelles. C'était la pleine saison mondaine. Et ensuite, si son expédition au pôle lui tenait encore à l'esprit, il s'occuperait de tout organiser à ce sujet.

Devant les deux jeunes femmes, dans le sentier du bois, Guillemette et son amie Thérèse Vangue couraient en jouant avec le chien du docteur, un gros loulou gris très fou. Celui-ci, tout à coup, quittant les petites filles,

se mit à aboyer en s'élançant vers un sentier transversal.

— Oh! voilà Odin! cria Guillemette. Mais alors, papa!... Oui, le voilà, maman!

M. de Ghiliac apparaissait, précédé de son lévrier et suivi de Benaki, — mais d'un Benaki transformé, car sa tenue de petit sauvage avait fait place à un costume à l'européenne.

Le saisissement de Valderez était tel qu'elle s'arrêta involontairement.

— Vous, Elie!... à cette heure! Mais il n'y a pas de train!

— Et pourquoi donc sont faites les automobiles? riposta-t-il en riant.

Reprenant sa présence d'esprit, Valderez lui tendit la main, le présenta à Mme Vangue, pour qui il était à peu près un inconnu, car elle ne l'avait aperçu que de loin, pendant ses séjours à Arnelles. La femme du docteur fort prévenue contre lui, par suite de son étrange façon d'agir à l'égard de Valderez, qu'elle admirait et aimait, fut fort étonnée de se trouver en présence d'un grand seigneur simple et affable, qui lui fit l'éloge de son mari, la complimenta sur la mine de santé de la petite Thérèse et enleva Guillemette entre ses bras pour l'embrasser en disant gaiement:

— Et toi aussi, quelle belle mine tu as, ma chérie! On voit que tu as une maman dévouée pour te soigner.

La joie rayonnait dans le petit visage de Guillemette maintenant presque toujours rosé.

Lorsque Mme Vangue s'éloigna avec sa fille, elle était complètement sous le charme et déplorait que deux êtres aussi bien doués ne pussent parvenir à s'entendre.

— Maintenant, Benaki, viens saluer Mme la marquise, dit M. de Ghiliac en appelant du geste le négrillon. Vous pourrez juger, Valderez, qu'il a fait de grands progrès. Dubiet — dont, entre parenthèses, je n'ai qu'à me louer — lui a appris à lire, et s'est occupé de son instruction religieuse. Il ne vous reste qu'à le faire baptiser.

Une lueur joyeuse éclaira les prunelles de Valderez.

— Oh! c'est bien à vous, Elie, d'avoir continué la tâche commencée! Oui, tu vas être baptisé, mon petit Benaki, ajouta-t-elle en caressant les cheveux crépus de l'enfant dont les yeux extasiés se levaient sur elle. Ainsi vous êtes content de ce pauvre Dubiet, Elie?

— Tout à fait. C'est un excellent garçon, et fort intelligent.

— Vous vous habituez à sa figure?

— Très bien. D'ailleurs il est moins maigre, et déjà paraît mieux. Puis, comme vous le disiez, ces détails sont de peu d'importance.. D'où venez-vous, ainsi?

Tout en parlant, ils s'avançaient dans le sentier. M. de Ghiliac, souriant au regard radieux de sa fille, l'avait appelée près de lui et la tenait par la main.

— J'avais été avec Mme Vangue visiter une pauvre famille. En revenant, nous flânions un peu pendant que les enfants s'amusaient.

— Cette jeune femme paraît charmante. Mais elle n'est pas tout à fait de votre monde.

Je vous avoue que cette considération ne m'empêche pas de traiter en amie cette personne très distinguée, moralement et physiquement.

— Ne voyez pas dans mes paroles un reproche, je vous en prie! C'est une simple remarque, et je vous approuve absolument. Vous avez l'âme trop noble pour tomber dans des petitesses de ce genre.

La voix d'Elie venait d'avoir des vibrations graves qu'elle ne lui connaissait pas.

— Avez-vous fait d'autres relations, maintenant que les alentours commencent à se peupler? interrogea-t-il au bout d'un instant de silence.

— Non... J'ai vu seulement deux fois Mme d'Oubignies, une fois Mme des Hornettes. Je ne tiens pas à en voir d'autres...

Elle ne pouvait lui dire que la situation où la mettaient ses absences et son abandon lui rendait pénibles ces rapports avec des étrangers dont elle devinait la curiosité.

Comprit-il sa pensée? Un pli se forma pendant quelques instants sur son front.

— Va jouer avec Benaki, ma petite, dit-il en lâchant la main de Guillemette.

Son regard suivit l'enfant qui entraînait le négrillon, dans une course derrière Odin. Puis il se tourna vers Valderez.

— Si vous n'aimez pas le monde, vous allez peut-être vous trouver malheureuse maintenant? A la fin d'août commenceront, pour se continuer jusqu'à la fin de la saison des chasses nos séries d'invités à Arnelles. Vous aurez à faire là vos premières armes de maîtresse de maison...

Elle eut un mouvement d'effroi.

— Moi! Vous plaisantez! Comment voulez-vous?... Je serais absolument incapable...

Elle savait, par ce que lui en avait dit Mme d'Oubignies ce qu'était la saison des chasses au château d'Arnelles: une suite ininterrompue de réceptions fastueuses, de distractions mondaines, de sports en tous genres, qui réunissaient à Arnelles la société la plus aristocratique et la plus élégante.

— Ce n'est pas du tout mon avis, riposta-t-il. J'ai constaté que vous étiez une remarquable maîtresse de maison, que tout marchait à merveille dans votre intérieur. Il en sera de même lorsque nos hôtes seront là. D'ailleurs, le maître d'hôtel, le chef et la femme de charge vous faciliteront votre tâche par l'habitude qu'ils ont des réceptions. Ma sœur Claude qui viendra passer deux mois ici, vous aidera de bon cœur, et pour les détails de code mondain qui vous gêneraient, je serai à votre entière disposition.

Elle le regardait avec un si visible effarement qu'il ne put s'empêcher de rire.

— Voyons, Valderez, on croirait que je vous raconte la chose la plus extraordinaire qui soit?

— Mais en effet! Je ne connais rien du monde, je ne saurai pas du tout recevoir vos hôtes...

Il rit de nouveau.

— Oh! cela ne m'inquiète guère! Vous êtes née grande dame, et je me charge de faire de vous une femme du monde, non pas telle que les âmes futiles que vous verrez évoluer autour de vous, mais telle que je la comprends — ce qui est tout autre chose.

Valderez ne s'attarda pas à percer le sens de ces paroles. Ce changement d'existence que son mari lui annonçait, de l'air le plus naturel du monde, la jetait dans un véritable ahurissement.

— Mais vous avez votre mère? avança-t-elle timidement. Et que dirait-elle, si...

— Ma mère sait fort bien que du moment où je suis marié, c'est ma femme qui doit tout diriger chez moi et recevoir nos hôtes. N'ayez donc aucune inquiétude à ce sujet. Tout se passera bien, je vous le garantis. Il va falloir aussi vous occuper de vos toilettes...

Il enveloppait d'un coup d'œil la jupe de lainage et la chemisette de batiste claire que portait la jeune femme.

— Chez qui avez-vous fait faire cela?

— Je fais travailler une petite couturière de Vrinières qui vit bien difficilement.

— Mais qui vous habille fort mal. Faites-la travailler tant qu'il vous plaira, je suis loin de m'y opposer, mais ne portez pas cela.

— J'irai à Angers, chez...

— Non, je vous conduirai à Paris, chez le couturier de ma mère. En même temps vous choisirez tout le trousseau et les accessoires. Donnez-moi donc, maintenant, des nouvelles de tous les vôtres?

— J'ai reçu ce matin une lettre de Roland. Tout va bien là-bas, ma mère prend des forces. Mais lui, le pauvre garçon, est désolé.

M. de Ghiliac demanda d'un ton d'intérêt:

— Pourquoi donc?

— Mon père refuse de le laisser entrer au séminaire.

— Ah! en effet, il m'en avait parlé. Je comprends qu'il ne soit pas satisfait de voir cette vocation à son fils aîné.

— Mais il a d'autres fils! Et puisque Roland se sent appelé de Dieu, ce sacrifice est un devoir, en même temps qu'il devrait lui paraître un honneur.

— Votre père voit les choses sous un autre jour. J'espère pour Roland que tout s'arrangera. Dites-lui donc que je compte sur lui, en septembre, en même temps que sur votre père, puisque, malheureusement, votre mère ne peut voyager. Cependant, en sleeping, peut-être?...

— Je ne le crois pas. L'idée seule de bouger des Hauts-Sapins la rendrait malade. Je vous remercie beaucoup, Elie...

— Oh! je vous en prie! Mais puisque vous le jugez impossible pour le moment, nous verrons autre chose, plus tard... Tiens, la Reynie est ouverte! Au fait, il me semble que Mme de Brayles m'a dit qu'elle devait y passer quelques jours pour indiquer d'urgentes réparations à faire.

Il désignait une petite villa entourée d'un jardin coquet, et située à la lisière du bois.

— Ah! la Reynie appartient à Mme de Brayles?

— Oui... Tenez, la voilà!

Sur la route arrivait une charrette anglaise conduite par une jeune femme. Sous la voilette, deux yeux s'attachaient fiévreusement sur Valderez.

La voiture s'arrêta à hauteur du marquis et de sa femme. Avec son plus aimable sourire, Roberte répondit au salut de M. de Ghiliac et à la présentation de Valderez.

— Vous venez pour vos réparations, Roberte? interrogea Elie.

— Il le faut bien! Mais je repars après-demain. Je veux être rentrée à Paris pour la première de la *Nouvelle Sapho*. Naturellement, je vous y retrouverai?

— Eh! que voulez-vous bien que me fasse la *Nouvelle Sapho?* Arnelles est délicieux à cette époque de l'année, et je compte bien ne pas le quitter avant l'hiver.

Ces paroles étaient stupéfiantes pour Mme de Brayles, à en juger par l'expression de sa physionomie et par le geste de surprise qu'elle ne put retenir.

— Vous allez rester à Arnelles?... En pleine saison mondaine?

— Et pourquoi pas? La saison mondaine m'est fort indifférente, je vous assure. Je préfère demeurer à Arnelles, où je me plais infiniment, et où j'ai fort à travailler.

Les lèvres de Roberte se serrèrent nerveusement.

— Quel être sérieux vous êtes! Je croyais que vous ne pouviez souffrir la campagne?

— N'est-il pas permis de changer de goûts, en vieillissant surtout?

Roberte sourit.

— Que parlez-vous de vieillir? On ne vous donnerait même pas vos trente ans!... Mais c'est Guillemette qui a grandi et changé! Jamais je ne l'aurais reconnue!

— Valderez fait des miracles, dit M. de Ghiliac en caressant la joue rosée de la petite fille.

Une lueur brilla sous les cils de Mme de Brayles.

— Je m'en aperçois... Eh! qu'est-ce que cela? Est-ce vous aussi, madame, qui avez transformé Benaki?

Elle montrait le négrillon qui se tenait derrière Valderez. Benaki avait une particulière antipathie pour Mme de Brayles, et esquivait, tant qu'il le pouvait, la caresse qu'elle lui donnait généralement.

— Non! ce n'est pas moi, répondit Valderez en souriant. Mon mari a jugé qu'il était temps de lui enlever ses atours de sauvageon.

— D'autant plus que nous allons en faire un petit chrétien, ajouta M. de Ghiliac. Mais nous vous retenons là, Roberte... Vous verrons-nous à Arnelles, avant votre départ?

— Oui, j'irai... demain... si je ne dois pas vous déranger, madame?

— Mais pas du tout, je serai heureuse de faire plus ample connaissance avec vous, dit Valderez.

— A bientôt donc.

Elle tendit la main à Elie et à Valderez, et remit en marche son petit équipage. Ses traits se contractaient sous l'empire d'une rage sourde, et elle murmura entre ses dents:

— Je n'imaginais pas qu'elle fût si belle! Et quels yeux! Il en est amoureux, naturellement. Il faut même qu'il le soit fortement pour venir s'enterrer à la campagne à cette époque. Et il est jaloux, puisqu'il la confine ici... Pourtant, il l'a laissée longtemps seule... Je n'y comprends rien! Est-ce une comédie qu'il joue? Bien fin qui pourra le dire! Mais il y a quelque chose de changé en lui, et..., je suis certaine qu'il l'aime!

Pendant ce temps, M. de Ghiliac demandait à sa femme:

— Comment trouvez-vous Mme de Brayles, Valderez?

— C'est une jolie personne, et qui paraît intelligente et aimable.

— Peuh! jolie!... Elle a une physionomie assez piquante, voilà tout. Quant à son intelligence, elle est superficielle. Mondanité, convention, coquetterie outrée, voilà Roberte, — malheureusement, beaucoup sont semblables à elle. Vous aurez de curieuses études à faire dans ce monde que vous ignorez, Valderez. Vous verrez ses petitesses, ses rivalités, ses intrigues méchantes se cachant sous les plus aimables dehors. Je vous instruirai là-dessus, car j'ai tourné et retourné tous ces fantoches qui n'ont plus de secrets pour moi.

Elle leva sur lui son regard sérieux.

— Alors, comment aimez-vous encore ce monde si misérable sous ses brillantes apparences?

— L'aimer? Oh! non, certes! je l'ai étudié, j'ai disséqué des âmes d'hommes à peu près vides, des âmes féminines nulles ou féroces, j'ai lu dans les unes et dans les autres d'étranges vanités, de déconcertants calculs d'amour-propre, j'ai pénétré des dessous d'existences brillantes et enviées. Oui, le monde a été pour moi un champ d'études. Mais quant à l'aimer, jamais! Je le connais trop bien pour cela.

— Vous m'effrayez! dit Valderez. Car c'est ce monde que vous voulez me faire connaître...

— Je vous le ferai connaître parce que vous n'êtes pas destinée à une vie recluse, parce que vous devrez vous trouver en contact avec lui. Mais je serai là pour vous guider, pour vous préserver de ses pièges, car vous êtes encore très jeune, très...

— Très ignorante! acheva-t-elle avec un sourire, en voyant qu'il s'interrompait.

— Mettons ignorante, si vous le voulez.

Il souriait aussi, mais son regard enveloppait l'admirable physionomie où rayonnait l'âme la plus limpide, la plus délicate qu'eût jamais connue ce sceptique.

... Mme de Brayles arriva le lendemain à l'heure du thé. Valderez, qui la reçut sur la terrasse, lui offrit de se rendre au-devant de M. de Ghiliac, occupé à donner des instructions à son jardinier-chef au sujet d'une de ses serres.

— Je ne demande pas mieux, car j'aime à contempler les jardins d'Arnelles. M. de Ghiliac adore les fleurs, et peu de domaines rivaliseraient sur ce point avec celui-ci.

Tout en causant, elles s'engageaient dans les jardins, précédées de Guillemette. Mme de Brayles s'arrêtait pour admirer les fleurs qui attiraient plus particulièrement son attention.

— Ah! voici les fameuses roses "Duchesse Claude", ainsi nommées en souvenir de la belle aïeule!

Elle désignait un énorme rosier, garni d'admirables fleurs blanches, satinées, veinées de rose pâle.

— ... Elles sont, paraît-il, uniques au monde. M. de Ghiliac les entoure d'une sorte de culte; il en offre très rarement, et seulement à des hôtes marquants. Personne ne s'aviserait d'en cueillir. Je me souviens qu'une fois, Fernande et moi eûmes cette audace. Oh! nous n'avons pas eu envie de recommencer, car lorsqu'il est mécontent, il a une façon de vous regarder, sans rien dire... Oh! sans rien dire! Mais nous avons su à quoi nous en tenir et je suppose que Fernande n'a plus cueilli de "Duchesse Claude".

Guillemette leva la tête vers Mme de Brayles.

— Oh! papa les laisse bien cueillir! Tout à l'heure, maman en a mis beaucoup dans le salon, et il voulait qu'elle les prenne toutes. Mais maman a dit qu'il valait mieux en laisser un peu sur la tige.

Le regard de Roberte, où passait une lueur de haine, effleura la jeune femme qui marchait près d'elle d'une allure souple et élégante. Le soleil mettait des étincelles d'or dans sa chevelure; il éclairait ce teint satiné et rosé, semblable aux pétales des roses si chères à M. de Ghiliac.

La main de Roberte se crispa sur la poignée de son ombrelle.

— C'est que sa fantaisie a changé d'objet, dit-elle d'un ton négligent. Le marquis de Ghiliac a des caprices, — tout comme une jolie femme, malgré son dédain pour notre sexe. Car la femme n'est pour lui qu'un être inférieur, bon tout au plus à charmer un instant son regard. Il nous fit un jour cette déclaration, le plus sérieusement du monde.

C'était du vivant de Fernande. Elle protesta énergiquement, — sans arriver à le convaincre, du reste. Ah! nous sommes bien peu de chose, madame, devant des natures masculines de cette trempe!

Elle souriait, — mais son regard s'attachait avidement sur le beau visage qui avait eu un léger frémissement.

— ... Et quand une de ces natures tombe sur une toute jeune femme, un peu frivole, mais très aimante et très éprise, quels malentendus en perspective! Il y a vraiment de tristes choses dans la vie!

— Oui, très tristes! dit la voix grave de Valderez. Mais pardon, madame! je crois que nous ferions mieux de prendre cette allée, elle nous conduirait plus directement aux serres.

— Voilà papa, annonça Guillemette.

M. de Ghiliac hâta le pas en apercevant les jeunes femmes. En revenant vers le château, Roberte le questionna sur les changements qu'il faisait à ses serres, et sur sa collection d'orchidées.

— Lobic vient de réussir une nouvelle variété qui est une merveille, dit M. de Ghiliac. Il nous faut maintenant lui donner un nom. Nous l'appellerons "Marquise de Ghiliac", en votre honneur, Valderez.

Les lèvres de Roberte eurent une crispation aussitôt réprimée.

— Elle sera vite célèbre, tout autant que l'a été la rose "Duchesse Claude", dit-elle avec un demi-sourire. Il faut espérer que vous ne vous en lasserez pas aussi vite, Elie.

— Comment cela? dit-il en la regardant.

— Mais oui! il paraît que vous n'y tenez plus guère, puisque vous la prodiguez maintenant.

— Prodiguer est de trop, Roberte. J'ai trouvé que, groupées dans les jardinières par les mains de ma femme, avec le goût très artistique qu'elle possède, je jouissais beaucoup plus de ces fleurs qu'en les laissant sur la tige. Ceci est encore de l'égoïsme et ne prouve pas du tout que je ne tienne à mes roses, — au contraire.

(*à suivre*)

LA REVUE MODERNE

est éditée par Mme Madeleine Gleason-Huguenin, 147, rue Saint-Denis, Montréal, et imprimée par la Cie d'Imprimerie Moderne, 39, rue Dowd, à Montréal.

Adresse postale: Casier 35, Station N. Montréal. Téléphone: Est 1418.

LIVRES ET REVUES

PAR LOUIS CLAUDE

JE suis heureux de commencer aujourd'hui ma revue des livres par l'analyse d'une œuvre du plus haut intérêt, écrite par M. l'Abbé Jos.-D. Michaud, et intitulée VALLÉE DE LA MATAPÉDIA. Ce sont des notes historiques sur l'une des parties les plus belles et les plus en progrès de notre grande province, et nous devons être reconnaissants à M. l'Abbé Michaud, curé de Val Brillant, de ce travail consciencieux, précis et concis, où les historiens futurs puiseront les sources de la primitive histoire de cette région destinée suivant les prédictions du grand écrivain canadien, Arthur Buies, à devenir un centre populeux, admirablement développé. Les chroniques de Buies ont les premières attiré l'attention sur cette région que la nature a faite admirable, féconde, dotée, non-seulement de terres splendides, mais de pouvoirs d'eaux puissants qui permettent à l'industrie, comme à l'agriculture de s'y développer côte à côte, et de procurer aux travailleurs une vie aisée et belle, dans la satisfaction du devoir accompli. Les touristes de plus en plus nombreux, qui visitent ce pays nouveau, en automobile, par des routes superbes, bien dessinées et bien pavées, à travers des paysages d'un pittoresque varié, croient découvrir un coin perdu du Paradis terrestre. Il n'est donc pas étonnant qu'un homme instruit et artiste qui vit au milieu des magnificences sans cesse renouvelées de cette riche nature, ait trouvé pour la peindre des termes heureux et fiers, et pour en raconter la jeune histoire un enthousiasme qui sert parfaitement le travail de l'historien. Le livre de l'Abbé Michaud est d'une haute inspiration nationale; il respire le terroir, le meilleur, il est d'une lecture attrayante, grâce à son excellente rédaction et à l'intérêt des faits qu'il raconte. M. le Chanoine Victor Côté, dans une très bonne préface, a présenté l'œuvre de son confrère, et en fait ressortir et l'esprit et la beauté.

L'on peut se procurer *"Vallée de la Matapédia"* chez l'auteur: M. l'Abbé Jos.-D. Michaud, Curé de Val Brillant.

L'ANNUAIRE DE CHICOUTIMI, qui vient de paraître dans la cité appelée la Reine du Nord, est un livre fort utile aux hommes d'affaires et très intéressant pour ceux qui veulent connaître leur pays. Il est à souhaiter que l'initiative de Chicoutimi soit suivie un peu partout afin que les Canadiens apprennent à connaître les ressources en hommes et en choses de leur pays. A part les renseignements descriptifs et historiques sur une région jeune et déjà très prospère, *L'Annuaire de Chicoutimi* contient, dans une partie intitulée "Voix Régionales" toute une série d'articles traitant des sujets d'intérêt vital pour les Canadiens français. C'est un livre qui mérite certainement d'être lu. *L'Annuaire de Chicoutimi* sera envoyé franco, en retour d'un mandat ou chèque de $1.10 payable au pair, par la Publication Régionale Enrg. de Chicoutimi.

M. Gérard Malchelosse qui se consacre avec un dévouement fort méritoire, à la réédition des œuvres de M. Benjamin Sulte, nous envoie le FORT DE CHAMBLY, qui est le 9e volume des "Mélanges Historiques" en cours de publication, et dont M. G. Ducharme est l'éditeur. De belles illustrations évoquent fort fidèlement le vieux Fort historique, sa poudrière, les barraques militaires, les portraits de l'ancien et du nouveau conservateur, etc., etc.

LES SIGNES SUR LE SABLE, recueil de poésies par M. Émile Coderre révèle un talent charmant que M. Alphonse Désilets a d'ailleurs analysé sobrement dans une délicieuse préface, où dans la phrase qui suit,

Dans notre numéro de Septembre.

Hommage à la science par Madeleine.
Le Coffret de Crusoé par Louis Dantin.
Le Congrès des Médecins de Langue française à Montréal.
La Femme et la Société au Dix septième siècle par le Dr Paul Villard, professeur à l'Université McGill.
L'Institutrice par Joseph Raiche, professeur à l'Université d'Antigonish.
Je vous présente une œuvre... par Luc Aubry.
Livres et Revues par Louis Claude.
Mon Carnet de Vol par Maurice Billard.
Deux Romans:... Et l'Amour dispose de Mathilde Alanic (complet).
Entre deux Ames de M. Delly (suite).
Le courrier de Madeleine, la correspondance féminine, les études graphologiques, les modes, la cuisine, articles littéraires, etc., etc.

nous trouvons résumée toute une appréciation qui nous paraît juste comme elle est sincère: "Nous aurions mauvaise grâce à vouloir avancer que tous les vers du poète ont été conçus sans péché. S'il en est d'un peu ternes, à côté de fort beaux, nous n'en avons pas trouvés de vraiment misérables. Toutes les strophes sont jolies. Une originalité bien mesurée donne à chaque pièce son attrait particulier. Ici, on trouve du mouvement, de l'action; là, c'est de la passion, du désespoir et de la lutte. Le caprice et le rêve font place à la philosophie et à la réalité. Un idéal d'amour profondément humain hante l'inspiration du poète. Et comme rien n'est aussi tourmenté que notre cœur de chair, la chanson du bel amant s'harmonise au gré de l'heure douce, calme et riante, inquiète, anxieuse et attristée."

Nous félicitons M. Émile Coderre de ce début plein de promesses.

La librairie Garnier de Paris, vient d'éditer LA MENNAIS par F. Duine, une très intéressante étude du grand écrivain, sa vie, ses idées et ses ouvrages, et cela d'après les sources imprimées et les documents inédits. Ce volume fait partie de la collection d'histoire littéraire et de critique et est d'un intérêt palpitant. En vente dans toutes les bonnes librairies du Canada.

La Librairie Beauchemin vient d'éditer une nouvelle œuvre de Madame Blanche Lamontagne-Beauregard, sous le titre RÉCITS ET LÉGENDES. Ce sont de petites histoires gaspésiennes naïves et charmantes, agréablement narrées par le poète, qui, cette fois, raconte en prose, et ma foi, raconte joliment les récits et les contes de son pays. Ce petit livre aura sans doute un grand succès, et nous le souhaitons sincèrement.

Nous apprenons avec plaisir la fondation d'un journal de musique qui s'appellera "Musi-Canada", et aura pour directeur-artistique, M. Émiliano Renaud, le grand artiste compositeur canadien-français, et pour rédacteur-en-chef, M. Gustave Comte, critique d'art bien connu. Ces messieurs se sont entourés de collaborateurs de choix. Dans tous les numéros, l'on trouvera de la musique inédite et choisie. Nous souhaitons grand succès au futur confrère.

LOUIS CLAUDE.

Note. — BLUET DU LAC a oublié d'envoyer le prix de l'annonce qu'il veut faire publier: 18 mots à 5 sous, soit 90 sous.

CŒUR BRISE nous envoie la balance du prix de son annonce, mais il oublie de nous dire son nom, pour que nous retrouvions sa première lettre.

JEUNE HOMME affectueux, sincère mais désillusionné, voudrait un peu de bonheur dans la vie. Un cœur de femme pourrait-il le lui donner? Paul Bourget, Poste restante, Montréal.

CORRESPONDANTES demandées. Ovila, Poste restante, Station "D", Montréal.

JEUNE FILLE en villégiature demande correspondant qui n'ait pas les idées de tout le monde. Marie-Claude, Poste restante, Lac Mégantic.

CORRESPONDRAIT en vers. M. Latour, 30 ave. Brunet, Montréal-Nord.

JEUNE FILLE désire faire connaissance avec gentils messieurs de 27 à 35 ans. Mlle Marie-Alice Cloutier, Poste restante, Ottawa.

GENTILS correspondants de 26 ans et plus demandés. Eve St-Martin, Station N, Montréal.

QUEBECQUOIS distingué, brun, 28 ans, désier gentilles correspondantes; but: distraction et littérature. Léo-Pol Saurel, Boite 279, Bureau central, Québec, Que.

DEMOISELLE, bonne éducation, sympathique et sage, aimerait à correspondre avec monsieur distingué de 38 ans ou plus Mlle M. Bienvenu, Station B, Poste restante, Montréal.

MARIN français perdu dans les brumes Terre-Neuve, demande correspondante jeune et jolie. Enseigne de vaisseau Jean d'Agrève, croiseur Ville d'Ys, consulat de France, Sydney, N.S.

PETIT CŒUR élevé malheureux désirerait correspondante jolie, gaie, instruite, moyenne taille, pouvant, en devenant sa compagne, lui assurer une situation. Oeuillet-des-Prés, La Reine, Abitibi, P. Que.

DEMEURANT aux Etats-Unis, je voudrais connaitre une canadienne-française avec qui je pourrais correspondre. Je suis seul, et je voudrais égayer ma vie. Antoine L. Lizotte, Box 313, Claremont, N.H., U.S.

JEUNE HOMME, instruit, de bonne apparence, belle position, demande gentilles correspondantes. But sérieux. Georges Lacroix, St-Zéphirin, Co. Yamaska, Qué.

FILLE désire correspondants distingués. Messieurs des cantons de l'Est préférés. Aimée Brunette, rue Delamarre, N.-D. de Rimouski. Boîte 120

QUI correspondra avec Marguerite Desprès, Boite 104, Bureau de poste St-Roch, Québec

GENTILLES correspondantes, affectueuses et sérieuses, demandées. R. Mite, Boite 35, Station N, Montréal.

JEUNE FILLE très sage et très sérieuse désire correspondants distingués, dans la trentaine. Solange d'Auray, Station d'Outremont.

DEMOISELLE respectable, accomplie, physique agréable, demande correspondant dépassant la quarantaine; instruit, bonne apparence, position honorable. "Seule" Casier 35, Station N.

LA PETITE POSTE

CONDITIONS — 1o 5 sous du mot. 2o Chaque annonce devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. 3o Les annonces doivent nous être adressées avant le 15 du mois qui précède la publication de la REVUE.

Afin de réprimer tout abus qui pourrait s'insinuer dans la Petite Poste, la direction de la Revue Moderne se réserve le droit de refuser les annonces ou de les modifier suivant le cas. Les changements seront faits de façon à respecter le sens absolu de l'annonce. L'argent sera retourné avec les annonces refusées, moins les frais de poste.

Aux Détenteurs des Bons de la Victoire du Canada, à 5 ans et à $5\frac{1}{2}$ pour cent d'intérêt

Émis en 1917 et échéant le 1er décembre 1922

OFFRE DE CONVERSION

LE MINISTRE DES FINANCES offre aux détenteurs de ces bons, qui désirent continuer leurs placements sous la garantie du Dominion du Canada, le privilège d'échanger à l'échéance les bons de l'une et de l'autre catégories portant intérêt de 5½ pour cent, payable semestriellement:

(a) Les bons de cinq ans, datés du 1er novembre 1922, échéant le 1er novembre 1927.

(b) Les bons de 10 ans, datés du 1er novembre 1922, échéant le 1er novembre 1932.

Tandis que les bons échéants rapporteront de l'intérêt jusqu'au 1er décembre 1922, les nouveaux bons commenceront à produire de l'intérêt à partir du 1er novembre 1922, CE QUI DONNERA UNE BONIFICATION D'UN MOIS ENTIER D'INTÉRÊT A CEUX QUI PROFITERONT DU PRIVILÈGE DE LA CONVERSION.

Cette offre est faite seulement aux détenteurs de bons arrivant à échéance et non pas à d'autres prêteurs. Les bons à émettre en vertu de cette proposition seront virtuellement de même nature que ceux échéants, sauf que l'exemption de taxe ne sera pas appliquée à la nouvelle émission.

Les détenteurs des bons échéants, qui désirent profiter de ce privilège de conversion, devraient porter leurs bons, LE PLUS TÔT POSSIBLE, MAIS NON PAS PLUS TARD QUE LE 30 SEPTEMBRE, à une succursale de toute banque chartrée au Canada, afin d'en recevoir en échange, pour les bons remis, un reçu officiel contenant une promesse de distribution de bons correspondants de la nouvelle émission.

Les détenteurs des bons échéants pleinement enregistrés, dont l'intérêt est payable par chèques émis à Ottawa, recevront, le 1er décembre, comme à l'ordinaire, leurs chèques d'intérêt. Les détenteurs de bons à coupons détacheront et retiendront le dernier coupon non échu, avant de remettre le bon lui-même pour être converti.

Les bons remis seront envoyés par les banques au ministère des Finances, Ottawa, où ils seront échangés contre des bons de la nouvelle émission, sous forme de bons pleinement enregistrés ou de bons à coupons enregistrés, ou de bons à coupons au porteur, avec intérêt payable le 1er mai et le 1er novembre de chaque année, pendant la durée de l'emprunt. Le paiement du premier intérêt se fera le 1er mai 1923, et les bons de la nouvelle émission seront transmis aux banques pour distribution immédiate après la réception des bons remis.

Les bons de l'émission arrivant à échéance, qui n'ont pas été convertis en vertu de cette proposition, seront acquittés le 1er décembre 1922.

W. S. FIELDING,
Ministre des Finances.

Daté à Ottawa, le 8 août 1922.

Études Graphologiques

CONDITIONS:—Trois ou quatre pages d'écriture courante, à l'encre, sur papier non rayé; pas de copie; cinquante sous par mandat-poste. Si on désire conserver le manuscrit, inclure une enveloppe adressée et affranchie.

Pour les études particulières, envoyées directement, $1.00.

Note—MARC AURELE et MARIE VERONIQUE nous ont envoyé des manuscrits pour analyse; mais leur lettre ne contenait pas le prix de ces analyses. Et comme ces lettres n'étaient signées que d'un pseudonyme, il nous est impossible de leur écrire.

Nous avons une quantité de lettres pour R. Mite, qui devait nous envoyer son adresse pour que nous les lui faisions parvenir. Il a oublié de nous faire tenir cette adresse, et ces correspondantes attendent...

DEARIE. — Il est délicat, imaginatif et impressionnable à un point qui nuit à la volonté. Droit, sincère et tendre, c'est un idéaliste et un sentimental qui manque de sens pratique. Gai, enjoué à ses heures, il a des tristesses sans causes, et il aime à rêver et à flâner. Très généreux, porté à trop dépenser. Il aime à parler. Il est rempli d'illusions et pas très sérieux. Bon, bienveillant, il serait capable de grand dévouement s'il était plus persévérant, mais il est vite lassé de ce qui a commencé par l'enthousiasmer. C'est une nature faible, capricieuse, facilement influencée. Il a du charme, et il n'est jamais rude. Comme tous les faibles, il a de fréquents entêtements. Quelque chose d'un peu naïf et crédule lui reste de son enfance et il peut manquer de prudence en accordant trop facilement sa confiance. Il mérite en tout point celle des autres. Il a plus besoin d'être soutenu qu'il ne saurait aider les autres.

MADEMOISELLE GATEAU. — Toute jeune, elle est gentille et simple, sans aucune prétention ou vanité. Enjouée et vive, mais sensée et capable d'observer et de raisonner juste. Elle a de l'esprit pratique, elle est active, elle a de l'initiative et de l'adresse. Bien douée, en somme pour bien conduire une maison et savoir organiser son affaire.

Bonne et tendre, elle est arrêtée dans ses élans par une réserve timide qui lui donne la peur d'être importune. Un peu susceptible, mais c'est une impression qui dure peu et qui est détruite par sa bienveillance et son bon sens qui tend toujours à remettre les choses au point. La volonté est active, résolue, ferme; elle s'affirme parfois avec trop de précipitation, mais elle est toujours énergique et courageuse.

Affectueuse et peu démonstrative. Elle est constante dans ses affections et persévérante dans ce qu'elle entreprend. Goût de l'ordre, de l'arrangement et de l'exactitude. Elle ne les pratique pas toujours mais elle deviendra méthodique et rangée.

PAUVRE LOU. — C'est un impressionnable, délicat, sensible et tendre. Il a l'esprit enjoué, une franchise très grande, une confiance un peu imprudente dans les autres. Il est généreux et très dépensier. Il manque d'ordre, il agit avec précipitation et souvent avec négligence. Il a du bon sens et il connait et avoue ses défauts, car il a l'esprit juste et droit.

Bon, dévoué, aimant. L'activité est vive, assez égale, il a de la bonne volonté et de l'ambition. Aucune vanité et la plus grande simplicité de manières. Très droit et très honnête. Volonté ardente, active. Il a des idées et des opinions arrêtées qu'il aime à discuter: il a l'habitude de contredire avec vivacité, mais il a assez de souplesse pour discuter d'une façon raisonnable et intelligente.

L'imagination nuit parfois à la sûreté du jugement en le portant à des appréciations exagérées Un peu de susceptibilité.

LE ROI DE PIQUE. — C'est un homme ardent, imaginatif, nerveux, d'humeur extrêmement variable et de caractère un peu difficile. Emporté, il a des violences courtes, des entêtements raides: quand il est fâché, il n'a pas de mesure et dit tout ce qui lui passe par la tête.

Il a des idées absolues, la manie de contredire et de discuter avec peu de douceur. Très franc. Son activité tient de l'agitation; quand il est nerveux, il énerve les autres. Il est porté à critiquer, à ressasser les mêmes griefs. N'empêche qu'il a un excellent cœur, délicat, sensible et tendre. Il paraît plus énergique qu'il ne l'est et il subit très facilement les influences ambiantes. Dans son effort pour ne pas paraître trop sensible, il agit et parle quelquefois rudement et même avec dûreté, et la volonté est trop variable pour être très forte quoiqu'il essaie de l'affirmer très haut.

(A suivre page 64)



ENTRE FUMEURS.

— Il est bien difficile, n'est-ce pas de tomber sur une bonne pipe?

— Oh! oui... Surtout sans la casser!

LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: EST 1418
DIRECTION
RÉDACTION
ANNONCES
Privé: EST 2059

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTREAL.

3e Année—No. 11 *S'unir pour grandir.* Montréal, 15 Septembre 1922

La Revue ne répond pas des manuscrits communiqués.

SOMMAIRE:

Hommage à la Science

Par MADELEINE

MONTRÉAL reçoit en ce moment un congrès des médecins de langue française d'Amérique, et cet événement est encore réhaussé par la présence de maîtres de la médecine française. Ces congrès inaugurés il y a quelques années, sous l'impulsion de M. le Docteur Brochu, donnent d'heureux résultats: en même temps qu'ils développent chez les médecins d'abord, et dans le public en général, un respect plus prononcé pour la science, ils nous permettent de prendre contact avec nos hommes de valeur. Car nous en avons, notamment en médecine, qui sont des personnalités de premier ordre, des hommes d'études et d'action qui ne reculent devant aucun sacrifice pour acquérir la science qui combat la mort, des hommes qui ont passé des années à étudier dans les laboratoires et les hôpitaux, et surtout sous les meilleurs maîtres de France, pour acquérir les connaissances qui sauvent des vies. Nous ne saurions trop nous intéresser au mouvement que marque ce nouveau congrès. C'est peut-être à ceux qui l'ont précédé que nous devons les réformes sensibles opérées récemment dans nos grandes universités canadiennes, Montréal et Laval, qui ont poussé très loin leur installation scientifique, et ce dernier congrès sera sans doute le point de départ de nouvelles et fructueuses innovations. Nous constatons que le gouvernement actuel de notre province s'attache à la protection de la science, et lui donne la première place dans ses préoccupations. Nous ne saurions trop louer une telle orientation qui dénote du souci qu'ont les honorables Taschereau et David, d'instaurer, sous leur règne, le culte des arts, des lettres et des sciences qui donnent à la vie, sa seule beauté.

A cette préoccupation de nos gouvernants répond admirablement l'esprit de progrès qui anime, en particulier, notre corps médical. Car, l'on me permettra de le dire, c'est chez le médecin que nous trouvons le plus d'enthousiasme pour les études prolongées et bien dirigées; c'est lui qui oriente la science et lui verse constamment de nouvelles ressources, fruit d'études ardues et consciencieuses; c'est lui qui s'impose les plus lourds sacrifices et les plus fidèles dévouements; c'est lui qui donne indifféremment aux pauvres et aux riches, ne voyant dans un malade que la souffrance à guérir, la mort à combattre. Il est bien entendu que nous ne pensons pas en ce moment au médecin qui professe simplement pour de l'argent, et qui n'a d'autre souci que d'amasser, car il serait téméraire d'affirmer que cette catégorie de rapaces ne se rencontre pas dans la Faculté comme dans les autres corps sociaux, mais elle reste l'exception, heureusement, et le médecin, par vocation d'ailleurs, est plutôt porté à la bonté, au dévouement et à l'oubli du gain. Le beau cas *le passionne, et ici se place le souvenir de l'un de nos médecins qui fut un amant de la science, et qui se souciait peu de la qualité sociale du patient, ne voyant en lui que le sujet qui pouvait lui permettre d'expérimenter les méthodes et de vérifier les thèses des maîtres, le souvenir de ce pauvre Alphonse Mercier qui devait mourir sitôt, emporté par une grippe brutale, à l'heure même où il avait acquis une célébrité très juste, et que nous comptions sur ses connaissances profondes et son sens médical incomparable. Nous l'avons vu, celui-là, donner ses jours et ses nuits, s'attacher au grabat où gémissait un malheureux, oublier les clients les plus considérables, mais qui souffraient moins, pour s'attacher à ce que l'on est convenu d'appeler, dans le langage médical, le* beau cas. *Et celui-là n'est pas le seul, presque tous savent s'oublier... La guerre nous a fourni les moyens d'expérimenter le dévouement de nos praticiens, tous ont dispensé leur temps, leur science, leurs dons pour aider aux familles des combattants, et, nuit et jour, ils ont* servi, *comprenant qu'ils avaient un devoir à remplir envers ces femmes et ces enfants que la guerre laissait seuls... Puis vint la grippe, et si tant de nos médecins succombèrent, c'est que la fatigue les terrassait avant le mal, et qu'ils mouraient autant d'épuisement que de maladie...*

Le médecin est donc prédestiné au dévouement et à la charité; il remplit un sacerdoce de pitié, car l'humanité le veut bon et secourable... Ceux-là qui sont dûrs et âpres manquent à leur mission, et nous ne les voyons pas monter dans la pleine lumière de la science et du progrès. Ce sont les savants, notez-le bien, qui sont aussi les plus accessibles; ils ont une infinie pitié de la souffrance, parce qu'ils savent mieux les moyens de l'atténuer et de la guérir.

De plus en plus sous la poussée de nos universités canadiennes-françaises, qui ont inauguré des laboratoires merveilleux, centralisé des moyens d'études, augmenté leurs bibliothèques médicales, développé des cours nouveaux, nous verrons la science se révéler, et la valeur de nos savants mise en meilleure lumière. Les nouvelles générations auront à leur portée des moyens d'études jusqu'ici inconnus de leurs aînés; ils apprendront donc plus facilement; nous verrons dans nos laboratoires des recherches aboutir heureusement, et avant longtemps, stimulés par une action de plus en plus effective, des noms canadiens-français s'inscriront au livre des découvertes qui honorent l'humanité.

Nous notons aussi l'élan de plus en plus grand qui lance notre jeunesse vers le foyer scientifique le plus lumineux qui soit au monde, vers la France, cette grande généreuse qui donne sans compter, inépuisable dans ses dons, et à laquelle nous ne demanderons jamais assez, car nous la sentons heureuse de déverser la semence merveilleuse qui fera éclore, ici, une autre France où fleuriront les lettres, les sciences et les arts.

A l'hommage qui s'adresse à nos hommes de science, nous voulons ajouter notre bienvenue aux grands savants qui ont traversé la mer pour venir nous apporter le génie de la France.

Et lorsque nos hôtes illustres verront, au cours de tout ce congrès, les yeux toujours tournés vers eux, l'oreille tendue vers leurs paroles, et leurs conseils reçus comme des oracles, ils comprendront quelle foi ardente brûle sur nos autels pour la science française; ils comprendront aussi quelle soif nous avons de leur âme, quel besoin nous gardons de les entendre, quelle joie nous mettons à les recevoir, et alors... alors... si on leur a déjà dit que le Canadien-français était loin de la France, qu'il était indifférent où oublieux; si on leur a dit que le Canadien-français ne savait plus ni aimer, ni se souvenir, alors de leur conscience jaillira le mot qui sabre le mensonge et fait éclater la vérité; le mot qui soude à jamais les races et qui joindra à travers les espaces, nos âmes toujours sœurs.

MADELEINE

Le Congrès de l'Association des Médecins de Langue Française de l'Amérique du Nord.

LE septième Congrès de l'Association des Médecins de langue française de l'Amérique du Nord a lieu, à Montréal, les 7, 8 et 9 septembre, sous la présidence de M. le Dr J. E. Dubé.

Cette association fut fondée en 1900 sur l'initiative de M. le Dr M. D. Brochu, alors professeur à la Faculté de Médecine de l'Université Laval et aujourd'hui directeur de l'asile de Beauport.

Son projet fut adopté avec enthousiasme par la société Médicale de Québec à laquelle il en fit part et deux ans plus tard, le 25 juin 1902, qui était le cinquantième anniversaire de la fondation de l'Université Laval, le premier congrès de l'Association s'ouvrait à Québec.



M. LE DR A. SAINT-PIERRE
Secrétaire du Congrès des Médecins



M. LE DR J. E. DUBÉ
Président du Congrès des Médecins

Le succès qu'obtinrent les organisateurs, à la tête desquels il faut nommer M. Brochu, dépassa leurs espérances; trois cents médecins, venus non-seulement de toutes les parties du Canada, mais aussi des Etats-Unis, prirent part à ces assises scientifiques. L'Université de France délégua M. le Dr Thamin, doyen de la Faculté de Rennes, et la Faculté de Médecine de Paris se fit représenter par M. le Dr F. Monod. Parmi les adhérents, on relève les noms des célébrités médicales françaises suivantes: — MM. les professeurs Brouardel, Dieulafoy, Huchard, Récamier et Tilliaux.

Le deuxième congrès eut lieu à Montréal, en 1904, et M. le Professeur Pozzi y représentait la profession médicale française. Au troisième congrès, tenu aux Trois-Rivières, en 1906, le gouvernement français reconnut officiellement l'Association, en déléguant M. le Dr Henri Triboulet. La Faculté et les sociétés savantes étaient aussi représentées par M. le Dr A. Proust et M. le Dr Loir.

Et, après cela, les congrès continuent à se tenir de deux ans en deux ans, tantôt à Québec, tantôt à Montréal, tantôt à Sherbrooke. Dérangée par la guerre, la périodicité de ces congrès se rétablit et celui qui a lieu ce mois-ci obtient un succès encore plus grand que tous les autres.

Avant la fondation de l'Association des Médecins de langue française de l'Amérique du Nord, il n'y avait pas eu de véritables congrès médicaux dans le Canada français et pour les médecins de langue française. Montréal avait bien été, en 1897, le siège du congrès de la *British Medical Association*, mais c'est la seule grande convention médicale que nous eussions eue; encore était-elle nécessairement de langue anglaise.

L'idée émise en 1900 par M. le Dr Brochu a fait fortune. Ne pas limiter des adhésions aux seuls Canadiens-français, mais y appeler tous les médecins dont la langue maternelle est le français: qu'ils soient Canadiens, Acadiens, Français, Belges, Franco-Américains, Louisianais, était une pensée féconde, puisque, dès le début, des médecins canadiens, établis en des pays lointains depuis plusieurs années, purent renouer connaissance avec leurs camarades demeurés au pays, que nos cousins de l'autre côté de l'Atlantique s'empressèrent de fraterniser pour la première fois avec nous et qu'aujourd'hui, c'est des rivages du Golfe du Mexique et de l'Océan Pacifique que viennent à ces congrès les médecins dont la langue maternelle est le français.

Comme d'habitude, la France a décidé d'envoyer au congrès ses médecins les plus illustres. Le gouvernement de la République, se fera représenter par MM. le professeur Achard et M. le Dr Gastou, chef de laboratoire à l'hôpital St-Louis, M. le professeur Ombredanne représente la Société de Chirurgie, MM. Marcel Pinard, Desmarets, J. Guisez font aussi partie de la délégation française. Les médecins et ceux qui, ne l'étant pas, s'intéressent quand même à la science, connaissent et honorent ces noms.

Les médecins forment une grande famille. Ils sont frères par leur science qui est la même dans tous les pays, par leur mission qui est la même sous tous les climats. Ce sont des prêtres laïques dont le devoir jamais refusé est de prévenir la souffrance, quand il en est encore temps, de la guérir, quand elle est venue.

Leurs congrès ressemblent aux retraites du clergé. Ainsi que les prêtres, ils viennent retremper leur courage à l'autel de la science, prendre les leçons des maîtres, échanger leurs idées, éclaircir leurs doutes. Ils en sortent mieux armés pour la lutte contre la douleur physique, comme le prêtre l'est pour la douleur morale.

Et c'est pourquoi ils tiennent à honneur d'y assister. Leurs patients ne sauraient leur en vouloir de les laisser ainsi, car ils savent bien qu'en définitive ils sont les premiers à bénéficier de tout supplément de connaissances ou d'habileté que le médecin ne peut manquer d'y acquérir. Le médecin de campagne en particulier, qui n'a trop souvent de contact avec le progrès scientifique que celui que donnent les livres et les revues, ne peut manquer de prendre part à ces réunions, car ce ne sera plus l'idée d'un seul qu'il connaîtra, mais celle de toute la profession.

Dr Fréd. PELLETIER,
Bibliothécaire et publiciste du
Service provincial d'hygiène.



M. LE DR H. AUBRY
Trésorier du Congrès des Médecins

PENSÉES BREVES

Dès que les peuples cessent d'être guidés par des idées et des croyances ils le sont par des appétits et des haines.

Gustave LE BON.

* * *

Les hommes avouent rarement les motifs qui les font agir. Souvent même ils les ignorent.

Gustave LE BON.

* * *

Le Coffret de Crusoé.

Par LOUIS DANTIN

"J'étais depuis longtemps dans mon île, et toute trace du bateau qui m'y avait jeté avait disparu, lorsqu'un matin la mer déposa sur le sable un coffret aux cercles rouillés, aux planchettes rongées par les vagues; et, l'ouvrant, j'aperçus une masse de feuillets jaunis, aux lignes à peine déchiffrables, où pourtant je reconnus ma propre écriture et des cahiers secrets auxquels j'avais confié les souvenirs et les rêves de ma jeunesse." — ROBINSON CRUSOÉ, passage inédit.

MON CŒUR.

Ah! mon cœur est un gouffre insondable et béant
Où le Désir écume et bout comme une braise,
Et, pauvres oiseaux fous qu'attirait le néant,
Tous mes amours sont là tombés dans la fournaise.

Amours naïfs des jours de mes robes d'enfant,
Amours sacrés, rayons de ma jeunesse austère,
Amours cruels, qui brisiez l'âme en triomphant,
Amours maudits, courbés de honte, et qu'il faut taire.

Les amours nés au choc d'un regard fugitif,
Au charme d'un sourire, au tulle d'un corsage,
Ceux qu'a lancés de loin au cœur inattentif,
L'arc rose d'une lèvre où l'aveu se présage.

Les amours patients et surs, calmes et doux,
Faisant à l'âme comme un nid sur une cime,
Et les amours trahis qu'on traîne à deux genoux,
Tous mes amours sont là dans mon cœur, cet abîme.

Aucun n'a déserté l'abri vertigineux,
Nul n'a péri, ployant au souffle qui l'embrase,
Tous sont vivants encore et, plaintif ou joyeux,
Leur chœur chante toujours les larmes ou l'extase.

Tous mes amis d'hier et des passés lointains,
Ceux qu'abrite mon toît, les autres dont l'absence
A fait l'ombre plus vague et les traits incertains,
Ceux que m'a pris la mort même, ou l'indifférence;

Mon cœur les garde tous, trésor pieux et cher,
Sources de son ivresse et de ses agonies,
Et les frissons anciens de l'âme ou de la chair,
Il les revit dans leurs caresses rajeunies.

Qu'importe qu'il s'élance à de nouveaux désirs
En une soif d'aimer tyrannique et suprême?
Il reste empreint du sceau des premiers souvenirs,
Et tout ce qu'il chérit un jour, toujours il l'aime.

Il est inassouvi parce qu'il est profond,
Il veut tout consumer parce qu'il est intense,
Mais ce qui dans sa flamme invisible se fond
Dure plus beau, paré d'une éternelle essence.

Laissez donc nos destins intimes se lier,
Sœur nouvelle, chère âme, hier encore inconnue,
Mon cœur vous attendait; l'abîme hospitalier
Se fait riant et doux pour votre bienvenue.

Prenez place, ma reine, au cercle radieux,
Des amantes d'antan ne soyez point jalouse:
Comme si l'univers ne portait que nous deux
Vous m'aurez tout entier, ô ma millième épouse!

Que votre âme se ferme aux doutes obsesseurs;
Qu'elle tende plutôt des lèvres fraternelles
A celles qu'un destin mystique fit vos sœurs;
Je vous aimerai mieux en vous aimant pour elles.

Notre tendresse ira plus pure se créant
Pour avoir du Soupçon ignoré le fantôme,
Et nos deux cœurs grandis feront un cœur géant
Où la terre et les cieux sembleront un atome...

Ah! mon cœur est un gouffre insondable et béant!

* *

SYMPATHIE ASTRALE.

Comme des astres seuls dans les éthers sans fin,
Suivant l'orbe cruel dont la loi les captive,
Rose, nos cœurs erraient par la route pensive
Où vont les cœurs amis qui se cherchent en vain.

Comme des astres seuls que leur flamme consume,
Et qui, dans l'infini, mélancoliquement
Dispersent les rayons où saigne leur tourment
Sans que pour leur sourire aucun reflet s'allume;

Rosè, nos cœurs erraient, de rêves lacérés,
Et parmi la gaieté de la tourbe qui passe,
Nous mourions de marcher isolés dans l'espace
Et du regret latent de nous être ignorés.

Mais un jour, j'ai senti frémir au loin ta plainte;
Ta lueur a percé, rapide, mon exil,
Et dans mon être, ému d'un effluve subtil,
Chaque atome a vibré sous l'attraction sainte.

Nous nous sommes aimés sans nous connaître encor,
Et sans que le baiser eût fiancé nos lèvres
Nos âmes se donnaient en d'électriques fièvres
Et nos jeunes désirs chantaient des hymnes d'or.

Trop loin pour que nos yeux fondissent leurs prunelles,
Nous mirions nos pensers comme des cristaux purs,
Extasiés de voir dans nos rêves obscurs
S'allumer le flambeau des amours éternelles.

. . . .

Mais déjà, sans pitié, dans notre âpre chemin
L'inflexible Destin nous entraînait plus vite:
Et nous suivions chacun notre fatal orbite,
Comme des astres seuls dans les éthers sans fin...

LE CHATEAU DE L'AMIE.

J'ai dit: "Pas de repos pour mon cœur vagabond,
Pas de trève au Désir éternel qui le ronge:
Il lui faudra toujours errer comme en un songe,
Nomade sans abri dans le désert profond.

La Pensée est chimère et l'Amour est mensonge;
La Beauté cache un piège et la mort est au fond;
La Femme est l'inviteuse impure du démon:
Ah! vienne le Néant où tout l'être se plonge!

Mais l'Amie apaisante et douce, en souriant,
A remis sur mes yeux le bandeau confiant
Et calmé dans l'oubli mon cœur gonflé d'épreuves;

En son château fermé, loin du Doute obsesseur,
Elle m'endort au son d'un murmure berceur
Et me guide au chemin des Illusions neuves.

* *

SAGESSE.

Elle m'a dit: "Soyons amis, mais sans excès,
Sans rien de ces horreurs que l'amour autorise;
Passe pour l'amitié, moins sujette aux accès,
Qui sait garder les tons dans une teinte grise.

"Je veux des sentiments paisibles et discrets,
Rien que tremper sa lèvre à la coupe qui grise,
Frôler la passion, sans fièvres ni secrets,
Et sur tout observer la mesure précise."

Je croyais écouter la déesse Pallas,
Et, disciple forcé, j'admirais en silence
Cette raison si haute et si rigide, hélas!

Mais sur la borne étroite où leur pied se balance
Je voyais, étourdis de ces sages accents,
L'Amour et l'Amitié bouder en même temps.

* *

A UNE DAME DE FLORENCE.

Votre amour coule en moi comme un fleuve des monts,
Jailli des purs sommets que couronne le givre;
Sa vague lentement déracine et délivre
Mon cœur, roc enlisé parmi les goëmons.

Votre amour souffle en moi comme un vent de la mer
Molli soudain après la tempête. Il soulève
Et pousse vers la côte où le soleil se lève
Mon cœur, vaisseau perdu sur le grand flot amer.

Votre amour croît en moi comme un bosquet fleuri
Plein de sève féconde et de nouvelles pousses.
Il change en un berceau de feuilles et de mousses
Mon cœur, jardin brûlant où l'espoir a péri.

Votre amour luit en moi comme un astre d'été
Irradiant la joie invincible des choses;
Il perce de rayons fantastiques et roses
Mon cœur, caveau profond par la nuit habité.

Votre amour vit en moi comme une âme d'emprunt
Et meilleure que l'autre, et qui n'est plus intime;
Le sang qu'elle recrée en mes veines ranime
Mon cœur, fantôme inerte, ombre d'un cœur défunt.

A UNE QUI SE CROIT SEULE.

Vous croyez habiter la morne solitude
Dans le désert du cœur et le froid de l'oubli;
Et votre âme a souvent la sombre quiétude
D'une tombe où l'Amour gîrait enseveli.

Vous croyez être seule en votre maison vide
A voir les aubes naître et les soleils mourir,
Seule à jeter vos jours au fond du gouffre avide,
Seule pour travailler et seule pour souffrir.

Lorsque le soir d'automne a bruni vos fenêtres,
Et que la lampe veille à vos rideaux fermés,
Vous croyez que nul souffle, écho des autres êtres,
Ne rompra le silence où vous vous enfermez.

Mais non: des âmes sœurs, qui vous semblent lointaines,
Vous entourent en cercle et suivent tous vos pas,
Et votre ombre se peuple, aux heures incertaines,
De fantômes amis qui ne vous quittent pas.

Ils viennent avec vous porter les lourdes tâches,
Ranimer les espoirs avec les souvenirs,
Affermir les instants où nous sommes tous lâches,
Prêter leurs yeux aux pleurs et leurs cœurs aux soupirs.

Ils vous disent des mots de calme et de courage,
Ils dispersent la brume où votre âme a flotté;
Parfois, à votre insu, au sein noir de l'orage,
Ils font luire l'éclair béni de la gaieté.

Et lorsque vous livrez vos sens raidis de fièvres
Au sommeil sans amour qui ne peut reposer,
Souvent un ami vient se pencher sur vos lèvres
Et vous faites soudain le rêve d'un baiser.

* *

LES BERCEAUX.

Dans les berceaux fleuris, encourtinés de soie,
Sur le duvet léger et chaud comme les nids,
Les petits sont couchés, par leurs mères bénis,
Souriant à l'azur où leur regard se noie.

Ils ont la pureté des sommets infinis
Et leur grâce comme un reflet d'astres chatoie;
Ils sont le val splendide et calme où se déploie
L'orgueil des lacs que les fanges n'ont pas ternis.

Mais, captifs de l'extase, ils n'ont pas vu deux spectres
Surgir aux rideaux bleus, deux rivales Électres,
Farouches, l'œil flambant d'un mystère fatal.

C'est la Mort et la Vie: et chacune se penche
Sur l'ange qu'elle guette; et d'un geste brutal
Chacune vers soi tire une menotte blanche.

* *

OPTIMISME.

Rien n'est souffrant ou vil qu'un idéal n'élève,
Et qui n'ait son reflet dans le prisme du Beau:
L'anémone parfume et fleurit le tombeau,
Et toute fange est d'or quand le soleil se lève.

Tout être déchiré rayonne en son lambeau;
Toute corruption élabore une sève;
Dans le cerveau meurtri le chef-d'œuvre s'achève,
Et dans les nuits du cœur l'incendie est flambeau.

La bataille est riante aux lèvres de l'Histoire
Et le sang répandu coule en fleuve de gloire;
Laïs se transfigure aux doigts chastes de l'Art;

Les pleurs sont des rubis dans le vers qui les chante;
La mort est belle aux sons des harpes de Mozart
Et l'enfer est divin dans l'extase du Dante.

* *

LE NÉNUPHAR.

La marais s'étend là, monotone et vaseux,
Plaine d'ajoncs rompus et de mousses gluantes,
Immonde rendez-vous où mille êtres visqueux
Croisent obscurément leurs légions fuyantes.

Or, parmi ces débris de corruptions lentes,
On voit, immaculé, splendide, glorieux,
Le nénuphar dresser sa fleur étincelante
Des blancheurs de la neige et de l'éclat des cieux.

Il surgit, noble et pur, en ce désert étrange,
Écrasant ces laideurs qui le montrent plus beau,
Et pour lui faire un lit sans tache en cette fange
Ses feuilles largement étendent leur rideau,
Et leur grand orbe vert semble être, au fil de l'eau,
Un disque d'émeraude où luit une aile d'ange.

* *

PETIT NUAGE.

J'ai vu, dans la splendeur tranquille du couchant,
Un nuage d'ouate et de pourpre légère,
Tel un vaisseau dont le fantôme s'exagère
Sur le fond d'une mer d'améthyste et d'argent;

Tel un voile de gaze impalpable, flottant
A l'aventure, au souffle fou d'une chimère,
Ou telle la fumée instable que libère
Un encensoir, sous une brise palpitant.

Le prisme se jouait dans sa frange irisée,
Et je l'imaginais, sur sa route d'azur,
Peuplé de rêves doux, d'âmes au geste pur,
Tout sonore d'oiseaux et gonflé de rosée.

Le soleil descendait, et la lueur rosée
Se fondit dans un gris-perle de clair-obscur,
Et le flocon errant, en un contour plus dur,
Parut là-haut le globe éteint d'une fusée.

Mais soudain l'Atlantique avide engloutit l'astre,
Et, parmi le fracas horrible du canon,
Le nuage a vomi, larve atroce et sans nom,
Un avion sanglant ferré pour le désastre.

Louis DANTIN.

Dans le prochain numéro:

La Prison du Silence (complet) par P. Lorient
Entre deux Ames (suite). M. Delly
"*Sphynx blanc*" de Guy de Chantepleure, ainsi que les articles de Roquebrune, Dr. Paul Villard, l'abbé Raiche que nous n'avons pu insérer dans ce numéro.

SI NOS ABONNÉS LE VOULAIENT...

Notre chiffre d'abonnés se doublerait instantanément. Il suffirait que chacun de nos abonnés nous obtienne l'abonnement d'un parent ou d'un ami.

Le geste serait facile, de plus il serait aimable, et aiderait au succès d'une oeuvre nationale et littéraire.

Nous savons que nos lecteurs aiment notre revue; nous leur demandons, tout simplement, de nous prouver, par un geste pratique, la sympathie dont ils nous adressent constamment d'éloquents témoignages.

Chaque numéro de **La Revue Moderne** contient un bulletin d'abonnement.

PROVERBE RUSSE.

Ce qui est écrit avec une plume ne peut être détruit même avec une hache.

PUBLICITÉ.

On lit à la porte d'une boucherie, à Mâçon:
"A céder, pour cause de brusque départ, un demi-porc vivant tuable pour la Noël."
Ce doit être un phénomène...

* * *

UN COMBLE.

Quel est le comble de la chaleur?
C'est de faire transpirer les secrets.

* * *

PENSÉES ET MAXIMES.

Élever un enfant, c'est lui apprendre à se passer de nous.

Ernest LEGOUVÉ.

* * *

Les isolés ont tort; le rôle de l'écrivain, c'est d'être le porte-parole des contemporains muets.

Édouard ROD.

* * *

Se rendre utile vaut mieux que briller.

ROBERTSON.

Une Oeuvre Médicale Moderne

LE SANATORIUM PRÉVOST

Par LUC AUBRY

AU moment même où Montréal reçoit le congrès des médecins de langue française d'Amérique, ainsi que des invités illustres de la faculté de Paris il nous semble intéressant de donner une large place dans notre revue à une œuvre médicale moins connue que nos hôpitaux, et qui exerce déjà, quoique de fondation fort récente une influence indéniable dans l'application de la médecine moderne. Il nous a paru que le Sanatorium Prévost méritait d'être cité comme une œuvre d'avant-garde qui ouvre à la science, un nouveau champ d'investigation, et offre à une certaine catégorie de malades une institution tenue suivant la plus parfaite formule, et l'égale de maisons similaires en Europe et en Amérique.

L'idée de cette fondation devait naturellement venir à l'esprit d'un homme épris de science, chercheur et patient, qui savait vouloir, et osait pouvoir! Formé aux grandes écoles françaises, exerçant ici depuis quelques années, la spécialité des maladies nerveuses, le Docteur Albert Prévost éprouva la nécessité d'une institution où une certaine catégorie de malades pourrait, dans le repos intelligemment compris, recouvrer des forces épuisées, et renouveler les provisions nerveuses nécessaires aux luttes de la vie. Cette fondation appelait naturellement tout un choix de qualités et scientifiques et morales. Le Docteur Prévost les possédait, et il sut également les trouver dans les deux jeunes collaborateurs qu'il s'adjoignit tout d'abord, et qui devaient lui donner le concours de leur savoir et l'aide indispensable de leur dévouement: Le Docteur Edgar Langlois, spécialiste également des maladies nerveuses, formé à l'école du Docteur Prévost, devenait son aide de la première heure, avec le docteur Charles Langlois radiologiste, assistant du Docteur Léo Parizeau au service de radiologie de l'hôtel-Dieu de Montréal.

Fondé en 1919, le Sanatorium Prévost recevait ses lettres d'incorporation en 1921, et le succès d'une œuvre scientifique sérieuse était à ce moment-là, déjà confirmé. Cette fondation comblait une lacune. En effet aucune institution de ce genre n'existait à Monteéal ou aux environs. Le Sanatorium Prévost est né de cette constatation-ci: un convalescent d'une maladie longue, déprimante ou d'une opération chirurgicale, obligé de demeurer de longues semaines confiné dans une chambre d'hôpital, à côté de cas aigus dont le



Vue extérieure du Sanatorium Prévost montrant en même temps le Solarium et un coin de la Veranda



Le Hall.

contact, par la fâcheuse influence morale qui s'en dégage, met souvent entrave à une guérison rapide, a besoin d'une retraite où il trouve à côté des soins médicaux qui lui sont encore nécessaires, une atmosphère sereine et souriante; il faut aussi un asile à ceux qui ont vécu d'une façon trop intense, et dont la résistance physique et morale est à refaire et pour cette catégorie de malades les murs d'un hôpital ont un aspect trop sévère. Le Sanatorium Prévost a été situé par son fondateur dans un endroit magnifique, à Cartierville, à une demi-heure à peine du tumulte de la grande cité, dans une solitude entourée de grands arbres et de larges pelouses, tout à côté de la Rivière des Prairies ou chantent maintes cascades. La maison est belle et gaie, entourée de larges vérandas, flanquée d'un vaste solarium. L'intérieur est aménagé avec un goût artistique. Tout est combiné pour plaire au malade. De grands salons, une salle à manger qui évoque le *home*, une salle de billard combinée d'une bibliothèque ou se trouvent des centaines de volumes où chaque malade peut puiser suivant ses goûts et ses prédilections, des chambres blanches et riantes où tout le confort est ménagé. Des pavillons adjacents sont également installés pour recevoir des malades, et l'on parle d'agrandir l'institution, afin de répondre aux besoins qui s'affirment de plus en plus pressants.

Ce n'est pas tout. Il fallait, dans cet Eden ouvert à la souffrance, créer de la confiance, cette confiance indispensable à tant de malades, et le Docteur Albert Prévost, tout en assumant la direction médicale de l'institution, plaça au Sanatorium, un médecin-résident qui fut tout d'abord le Docteur Edgar Langlois, que le Docteur Emile Legrand remplaça ensuite. Le rôle d'interne est particulièrement délicat dans une maison où vivent des affaiblis, des convalescents et des nerveux, et il ne peut guère être assumé que par un médecin qui joint à la science médicale, un sens psychologique très-averti, une douceur pénétrante et un sang-froid inaltérable, et le succès remporté par les médecins précités dénote qu'ils possèdent au plus haut point ces vertus professionnelles. Les journaux nous ont récemment appris que le Gouvernement Taschereau, par le choix même du Premier-Ministre et du Secrétaire de la Province, l'honorable M. David, avait accordé un prix d'Europe au Docteur Emile Legrand afin d'aller compléter auprès des maîtres de la médecine française les études commencées au Sanatorium sous la direction du Docteur Prévost. Ce choix, s'il proclame le mérite du jeune boursier, est également



Vue prise de la Rivière des Prairies montrant une des allées-promenades. Celle-ci mesure plus de 1000 pieds de longueur.

un honneur pour la maison où il a puisé ses premières observations et pour le maître qui l'a orienté.

Nous avons tout d'abord rendu hommage à l'esprit et au talent des fondateurs du Sanatorium Prévost, et vanté cette œuvre qui mérite tous les éloges, mais que deviendrait-elle cette maison si le génie des femmes ne la protégeait et ne la soutenait ? Car vous imaginez bien que tout ce travail si admirable soit-il, serait réduit à néant, si la prévoyance féminine n'était là, si le dévouement de nos infirmières ne veillait sur l'œuvre, prêtes à tous les sacrifices pour assurer le repos, le confort et la joie des malades. Toutes blanches, avec une petite coiffe qui déploie gaîment les ailes, elles se prodiguent les petites nurses, allant, venant, souriant, consolant, soignant, et qu'elles se nomment Chénevert, Nadeau, Prieur, Létourneau, Tassé, et que sais-je encore, elles sont toutes pareilles, menues et jolies, attentives et gentilles, inlassables dans la tâche de guérir. A celles-là aussi, il faut un tact infini pour ne jamais blesser, jamais fatiguer, jamais heurter, jamais fâcher ces malades qui sont souvent de grands enfants... Mais elles sont à bonne école, les gardes-malades du Sanatorium Prévost, (1) et là encore le Directeur a fait la grande trouvaille, en choisissant Mademoiselle Charlotte Tassé, diplômée de l'hôpital Notre-Dame, comme garde-malade en chef. A une rare compétence professionelle, Garde Tassé joint des qualités d'intelligence, de bonté, de discrétion et de jugement qui en font une directrice incomparable. Ferme et douce, elle dirige son jeune troupeau d'une main gantée de velours et dont personne n'a jamais senti la rigueur. Auprès des malades, elle se prodigue avec un dévouement qui serenouvelle chaque jour, et dont personne ne croit abuser tant il se fait aimable et prévenant. La direction de la matérielle proprement dite, est assumée par Mademoiselle Liliane Tassé, diplômée également de Notre-Dame, et qui joint à ses aptitudes reconnues de garde-malade, les qualités d'une administratrice de premier ordre.



L'entrée principale avec la grande allée qui conduit au Sanatorium.

La grande qualité d'un bon général est de savoir choisir ses officiers; et quel magnifique général s'affirme le Docteur Prévost! Ainsi soutenu et dirigé son Sanatorium ne peut que prospérer, et il grandira pour remplir le rôle scientifique qu'il s'est assigné, car dans ce siècle rongé par la névrose il a une action des plus humaines à jouer pour le rachat des volontés affaiblies et des forces sacrifiées.

Luc AUBRY



Le bureau de consultations médicales

(1) Une école de gardes-malades fut fondée et placée sous la direction de Mademoiselle Charlotte Tassé, garde-malade en chef. Les étudiantes reçoivent là, en plus du programme de médecine générale que leur enseignent cinq professeurs, une éducation médicale spéciale s'appliquant particulièrement à l'utilisation de ce précieux instrument de la thérapeutique moderne: la psychothérapie.

Nos Femmes Artistes

DANS L'INTIMITÉ

C'EST là que nous rejoignons Madame Desmarais, l'une de nos artistes les plus appréciées, femme charmante et gracieuse qui joint aux qualités les plus rares de l'esprit, les dons du cœur les plus exquis, et, dans ce cadre créé par elle, et qui réflète de son goût élégant et discret, nous éprouvons de la joie à la voir vivre, sentant qu'elle est l'âme de sa maison, et que son studio renferme tous les souvenirs de sa vie d'artiste si bien remplie... Au mur, sur les tables et guéridons, un peu partout sont disséminés tous les souvenirs qui parlent de quelqu'un ou racontent quelque chose... Madame Desmarais s'est entourée de tous les témoins discrets de ses joies artistiques, et l'on connait immédiatement ses maîtres et ses auteurs favoris, rien qu'à étudier les photographies qui rappellent les artistes dont elle a si souvent interprété les œuvres ou réflété les méthodes.

Située au haut de la Montée du Zouave, la maison de Madame Desmarais domine la rue Saint-Denis, sans s'en éloigner sensiblement. Tous ceux qui s'occupent de musique connaissent cet intérieur accueillant et joli, où les reçoit une hôtesse sympathique qui a pour leur talent, une admiration qu'elle traduit par du dévouement, un dévouement souriant et sincère que rien n'arrête et qui se renouvelle à force de se prodiguer. Ce dévouement, nous le retrouvons dans toute la vie de cette femme délicieuse qui a donné de son cœur et de son talent généreusement, prodigalement à tout ce qui sollicitait sa sympathie. Les œuvres charitables la connaissent bien pour avoir reçu d'elle le meilleur de son art, et les pauvres ne l'ont jamais appelée en vain...

Nous ne savons pas à quelle année remontent les débuts de Madame Desmarais. Il nous semble qu'elle



Madame Desmarais dans son studio

a toujours chanté, tant elle s'identifie à nos progrès artistiques. Douée d'une splendide voix de contralto, elle a longtemps travaillé seule, et il semble que la nature lui en a su gré, car le naturel parfait de son art tout personnel a une séduction profonde. Dans les concerts où elle apparaît Madame Desmarais soulève toujours de l'enthousiasme, mais il semble bien que c'est encore à l'église qu'il faut l'entendre... Sa voix est émouvante, nous pourrions même dire qu'elle est *priante*. Rien ne dépasse l'émotion pieuse qui la domine; elle fait vibrer les voûtes qui l'accueillent, et où vont mourir ses accents, avec les parfums de l'encens et de la myrrhe.

Madame Desmarais a étudié avec un seul professeur, M. Albert Clerk-Jeannotte qui professe maintenant avec succès dans la métropole américaine, et ce professeur qui était essentiellement un consciencieux, évita de *travailler* trop cette voix si naturellement belle, et de ces leçons, Madame Desmarais retira le plus grand profit. C'est ainsi qu'elle ménagea ses ressources, et put chanter, et encore et sans cesse, et sans fatigue, par le seul prodige d'une belle méthode apprise à bonne école. Cette école, elle la transmet aujourd'hui à ses élèves que nous reconnaissons à la pureté de leur diction, à la clarté de leurs notes, et à la facilité de leur expression. Le studio de Madame Desmarais est fréquenté par une élite d'élèves, et l'Academie Saint-Louis de Gonzague lui doit la formation de sujets remarquables. Toute la vie de cette artiste est d'action et de dévouement; et que ce soit à l'église ou au concert, auprès de ses élèves ou avec ses amies, elle reste l'artiste consciencieuse éprise de son art, le professeur dévoué et attentif, ou la femme du monde simple et bonne.

La Revue Moderne est heureuse de rendre à cette Canadienne-française l'hommage de son admiration et aussi de son respect, car si le talent de Madame Desmarais suscite l'éloge et l'enthousiasme, sa vie, remplie de belles œuvres, réclame l'estime et la sympathie.

Louise CHARPENTIER

EMILE MILLER

La mort tragique d'Emile Miller suscite d'unanimes regrets, et La Revue Moderne s'associe respectueusement au deuil général qui nous enlève l'un de nos intellectuels de la plus noble valeur.

AVIS IMPORTANT

Nos lecteurs et le public en général sont priés de prendre note que les agents autorisés à solliciter et à percevoir le prix des abonnements à La Revue Moderne sont munis d'une carte d'identification signée par le gérant de La Revue Moderne.

Nous recommandons aux personnes qui sont sollicitées de se faire montrer cette carte par l'agent afin d'être certaines qu'elles n'ont pas affaire à un faux agent. De plus, chacun de nos agents autorisés doit remettre aux personnes qui paient un abonnement, un reçu numéroté imprimé et signé: "LA REVUE MODERNE"

AGENTS

LA REVUE MODERNE demande des agents pour la sollicitation d'abonnements dans toutes les parties du pays et à l'étranger.

Le plus haut percentage payé.

Références exigées.



BASE-BALL

Le 21 juillet, le club Montréal est battu par le club de Trois-Rivières, sur le terrain de ce dernier. Résultat 6 à 3.

Le 22, le National de Montréal est battu à Ottawa par un score de 8 à 5.

Le 24 au parc Atwater, victoire du Montréal sur l'Ottawa par 5 à 2.

Le 26, nouvelle victoire éclatante du club Montréal sur le club d'Ottawa au parc Atwater. Score: 9 à 0.

Le 28 grâce à un "home run" de Frank Delisle le club de Montréal bat celui de Trois-Rivières au parc Atwater par un résultat de 2 à 1.

Le 30 à Maisonneuve superbe victoire du National sur l'Ottawa. Résultat: 8 à 3.

Le Club de base-ball du Cap de la Madeleine a remporté sa dixième victoire consécutive, le 31 juillet en battant le Club Montréal par le score de 3 à 1. La partie fut chaudement disputée de part et d'autre.

Le 1er août, le Club Montréal prend sa revanche et bat le Cap de la Madeleine dans une partie fort contestée. Résultat final: 4 à 3.

Le Club Ottawa remporte une heureuse victoire sur le Montréal le 4 août dernier. Score: 7 à 5.

Les Clubs Montréal et Trois-Rivières se partagent les honneurs dans les quatre parties qui furent jouées les 29 et 30 juillet. Trois-Rivières a gagné les deux parties du 30 par 5 à 1 et 6 à 4, tandis que le Montréal triomphait le 29 par 4 à 2 et 4 à 3.

Après avoir triomphé à tour de rôle dans les deux premières parties de leur série, les Clubs Montréal et Cap de la Madeleine ont fait le 2 août, match nul. Résultat: 4 à 4.

Le Club Ottawa reprend la tête de la ligue de l'Est du Canada, grâce à sa victoire sur le Montréal, le 4 août dernier. Résultat: 6 à 2.

Le 5 août, le Montréal perd ses deux parties avec l'Ottawa par les scores de 3 à 2 et 7 à 4; et le 6, il est de nouveau battu par le Trois-Rivières au terrain des Shamrocks. Résultat: 8 à 0.

Le 9 août le Montréal a été défait par le Cap de la Madeleine au Parc Atwater par un résultat de 2 à 0. Par cette partie le Montréal passe au quatrième rang.

Le 10, victoire du club Montréal sur le Cap de la Madeleine. Résultat 10 à 3.

Le 11 août le Cap de la Madeleine défait une fois encore le Montréal par un score de 3 à 0.

Le 14, le Montréal est battu par le Trois-Rivières par un score de 6 à 2, et le 15 il est de nouveau défait par le même club par 3 à 1.

Le 16 août le Cap de la Madeleine est battu par l'Ottawa par un score de 2 à 0 dans une partie extrêmement contestée.

BOXE

Benny Leonard est toujours champion du monde (poids légers). Il a en effet obtenu la décision du jury dans son récent match avec Lew Tendler.

Ce match qui était de douze manches fut disputé le 27 juillet à Jersey City devant une assistance de 60,000 personnes.

Young Lewis de Lachine a battu aux points d'une façon absolument indiscutable Kid Dubé de Lewiston, Me., le 2 août à l'arena Mont-Royal, devant une assistance considérable.

GOLF

A. A. Watrous, professionnel de golf du Redford Country Club est maintenant le champion de l'association Royale Canadienne de Golf. Il a terminé son match de Mont-Bruno le 29 juillet avec un total de 503 coups pour les quatre manches.

Au mois de juillet, les golfeurs de Como battent le club de Senneville par un score de 6 à 4.



Un groupe de jolies baigneuses du "Ste Rose Boating Club"

LES RÉGATES DE STE-ROSE (juillet 1922)



Les membres du jury et les officiers du "Ste Rose Boating Club"

AVIRON

Les rameurs de Lachine ont été les vainqueurs des régates canadiennes Henley qui eurent lieu au mois de juillet dernier à Sainte-Catharines Ont., devant une foule considérable.

Les régates de Beauharnois qui eurent lieu le 29 juillet, remportèrent un succès considérable et le "free for all" bien que ne réunissant que quatre concurrents fut des plus chaudement disputé. La victoire revint au yacht "Right-O" de monsieur John H. Metcalf de Beauharnois. La fameuse course des quatre cylindres fut remportée par le yatch "Chef" du chef Bélanger de Montréal, qui fut en la circonstance, piloté par le lieutenant Emile Bilodeau.

Les régates annuelles de la division Est de la Canadian Canoe Association furent disputées à Saint-Rose le 22 juillet dernier devant une foule nombreuse et enthousiaste.

TENNIS

Le 5 août, l'Elite St-Paul remporte la victoire sur le St-Alexandre de Longueuil sur son propre terrain.

LE CLUB PAROISSIAL SAINT-NICHOLAS (AHUNTSIC)

Ce nouveau club social et athlétique, bien que de création toute récente, (1er février 1922) compte déjà au-delà de 200 membres.

La principale raison de la vogue dont cette jeune association, si jeune et pourtant si prospère, jouit auprès de notre jeunesse canadienne, est croyons-nous la façon remarquable avec laquelle les directeurs ont organisé la société.

Tous les genres de sports, les plus en faveur auprès de nos jeunes gens ont été en effet installés dans un gymnase, qui est à tous points de vue une petite merveille. Une vaste salle de "pool", des jeux aussi nombreux que variés, une salle de lecture, un bureau, et enfin un salon installé d'une façon ultra-moderne complètent l'ensemble général.

Le club ou plus exactement la section de base-ball du club est à juste titre reconnue comme une des meilleures de la région ayant déjà à son actif des victoires aussi multiples que flatteuses et ce club sous la direction de son président J. C. Rancourt et d'officiers très versés dans toutes les questions de sport en général peut à bon droit être fier de la réputation avantageuse qu'il s'est acquise d'une manière aussi rapide.

LA CROSSE

Le Shamrock a battu le club Cornwall le 22 juillet au terrain du Mile-End par un score de 7 à 3.

Le 29 juillet, le Club de Cornwall triomphe des Shamrocks dans un match fort intéressant. Le score fut de 6 à 5.

Le National triomphe du Shamrock le 6 août à Maisonneuve par un résultat de 8 à 4 dans une des plus brillantes parties qui furent jouées cette saison.

CROQUET

Le 30 juillet, le club de croquet Chateauguay a rencontré l'Etoile de Valleyfield et, après une lutte acharnée, la victoire lui revint par le résultat final de 3 à 2.

Le club de croquet Chateauguay a inscrit une nouvelle victoire à son actif le 13 août en battant les Chevaliers de Colomb de Lachine par un score de 3 à 2.

LES RÉGATES DE STE-ROSE (juillet 1922)



Avant le départ

LE TURF

La Réunion d'Automne du Dorval Jockey Club.

Afin de maintenir la réputation avantageuse dont elle jouit auprès du grand public de la Métropole, la Direction du Dorval Jockey Club devait pour le meeting d'automne, établir un programme encore plus choisi si possible que celui de la réunion de printemps.

La chose, pour tous ceux qui furent à la "Grande Semaine de Dorval" en juin dernier, semblait difficile, pourtant cette fois encore, le Dorval Jockey Club, se montrera à la hauteur de la situation, grâce à l'amabilité de Lord Shaughnessy, qui a bien voulu, lui aussi, et à l'instar de Son Excellence Lord Byng de Vimy, prouver combien il appréciait les efforts fournis par la grande association sportive canadienne-française en offrant pour la prochaine réunion une superbe coupe en argent massif.

Bien que le programme quotidien soit tracé avec toute la minutie désirable et qu'un choix judicieux préside à son élaboration, nous devons remarquer toutefois que les épreuves des mardi, jeudi et samedi auront un attrait tout spécial.

La plupart des écuries de la réunion de printemps seront de nouveau représentées et de nouvelles entrées sont, paraît-il, assurées.

Il est donc superflu d'insister sur l'intérêt que présentera la réunion, et de plus est-il besoin d'ajouter que le public comprenant toute la portée de l'acte de suprême courtoisie de Lord Shaughnessy, se fera un devoir de venir manifester en foule à Dorval durant les fameuses épreuves qui seront disputées durant la semaine du 11 au 18 septembre courant.

LE CLUB SAINT-NICOLAS (AHUNTSIC)



Un groupe de joueurs de la section de baseball.



M. J. C. RANCOURT
Président du club de base-ball St-Nicolas

A Nos Lecteurs

NOUS publions ci-après les numéros gagnants de notre édition du mois d'août qui ont été tirés au sort par M. E. Desbarats, directeur de la fameuse agence de publicité qui porte son nom.

Montréal, 24 août 1922.

Je, soussigné, déclare avoir indiqué les numéros gagnants du Concours de La Revue Moderne du mois d'août.

1er	prix	$25.00	no 16968
2ème	prix	15.00	no 17051
3ème	prix	10.00	no 17132
4ème	prix	5.00	no 15082

E. Desbarats.

Les personnes de la ville de Montréal qui auront une copie de La Revue Moderne portant un des numéros gagnants, pourront se présenter à nos bureaux, 147 rue St-Denis, afin de recevoir le montant attribué à ce numéro. Les personnes en dehors de la ville, pourront nous envoyer sous pli recommandé, le numéro de La Revue Moderne qui portera le numéro gagnant et nous leur ferons parvenir sans retard le montant en argent auquel elles auront droit.

Si le numéro retourné est détérioré, nous nous engageons à le remplacer.

ATTENTION! ATTENTION!

Les numéros gagnants du mois de juin et ceux du mois de juillet n'ont pas été réclamés.

Voici, de nouveau, la liste de ces numéros telle que publiée dans notre édition de juillet:

1er	prix	$25.00	no 29994
2ème	prix	15.00	no 24130
3ème	prix	10.00	no 15738
4ème	prix	5.00	no 16603

Voici la liste des numéros gagnants du mois de juillet, telle que publiée dans notre édition d'août:

1er	prix	$25.00	no 24354
2ème	prix	15.00	no 22416
3ème	prix	10.00	no 20398
4ème	prix	5.00	no 19558



M. E. Desbarats.

Nous prions instamment toutes les personnes qui ont des numéros de La Revue Moderne de juin, juillet, août entre les mains de vouloir bien consulter les chiffres inscrits au centre du bas de la page de couverture pour constater s'ils ne correspondent pas à l'un des numéros gagnants mentionnés dans les listes précitées. Nous avons la certitude absolue que les numéros gagnants sont en circulation, et nous serions heureux de nous acquitter au plus vite avec les gagnants.

Evidemment les lecteurs de La Revue Moderne n'ont pas besoin de stimulant pour acheter ou lire leur revue, et devant le mutisme qui accueille ce genre de concours, nous avons la conviction qu'il n'est pas d'un heureux choix. Aussi cessons-nous la publication de ces numéros, avec la présente édition, et dans celle d'octobre, nous donnerons les lignes d'un nouveau concours, plus sérieux et plus littéraire, conforme cette fois au goût de ceux qui nous lisent.

La Directrice.

...et l'amour dispose

ROMAN

Par Mathilde Alanic

I

ENFIN nous sommes en Suisse!... On respire mieux, déjà!

Ces paroles furent jetées d'un tel élan, par la portière ouverte, que le voyageur, descendant d'un wagon voisin, afin de présenter sa valise à la douane de Verrières, se retourna. Quel affamé d'indépendance, quel conspirateur pourchassé, exhalait ce cri de soulagement, en touchant la terre de liberté et de paix?... L'œil gris-bleu qui cherchait en arrière, sévère sous l'ombre de l'orbite, s'adoucit d'une gaieté fugitive à l'apparition, surgie d'un bond sur le trottoir: une très jeune fille, d'aspect quasi-enfantin, avec sa robe courte de cheviotte bleue, ses bandeaux plaqués en deux volutes lisses sur les tempes, et son catogan, lié d'un ruban noir, sous le chapeau de paille bis cerclé de velours.

Mais, dans le visage menu, les yeux noirs avaient un regard de femme, un regard large, pénétrant et chaud. Ces yeux surprirent le sourire du passant, et ne daignèrent ni se laisser distraire, ni se troubler.

Toute à sa préoccupation, la jeune fille recommandait à la vieille dame, qui, de l'angle du wagon, penchait vers le dehors un fin profil, estompé de frisures d'argent:

— Prends patience, Mamette! Ce sera bientôt fait! Tiens! voici notre malle: je la suis...

Et la jeune personne se faufila à travers la cohue affairée et cosmopolite, dans le vaste hall où s'amoncelaient les bagages. L'étranger, qui l'avait remarquée, aperçut de nouveau, au milieu de la foule, l'agile robe bleue. Debout devant une malle, dont la moleskine intacte et les bandes jaunes immaculées attestaient les débuts dans les cahots des transports, l'inconnue parlementait avec un douanier, en lui présentant un trousseau de petites clés. Et, déjà conquis par le geste franc et la figure juvénile, l'officier souriait en soupesant le colis.

— Qu'y a-t-il là-dedans?

— Du linge, des vêtements, des livres, pour deux dames qui séjourneront un mois au moins en Suisse! prononça la voyageuse, avec la gravité requise par une question officielle.

Tant de sérieux sur ce visage d'enfant acheva de dérider le bon douanier, qui traça, sur la malle neuve, le signe de l'*exeat*. Et, joyeuse de se trouver quitte, la jeune fille se précipita vers le train, cherchant son compartiment, parmi les voitures de seconde classe.

— Luce! Luce! Par ici! appela la vieille dame.

— Voilà! Voilà, grand'mère! Ouf!... c'est fini!...

D'un saut, la jupe bleue se hissa sur le marchepied. Le hasard ramenait le voyageur juste à portée d'entendre le nom et de voir la leste escalade: — le *hasard* seulement, car Denis Bertheaume n'était ni d'humeur ni de caractère à suivre une piste féminine. Néanmoins, sa morosité momentanée et sa réserve native ne le rendaient pas insensible aux impressions de grâce et d'harmonie.

Il trouva le nom doux, le mouvement d'une vivacité et d'une souplesse charmantes Quelques minutes, il revit, à travers le nuage bleu de sa cigarette, la forme jeune, persistant devant lui avec la tenacité d'un point lumineux, imprimé sur la rétine.

Puis la brillante image s'effaça peu à peu, chassée par les visions qui se succédaient aux portières.

Luce, elle, sans souci de l'homme entrevu, continuait de jaser avec son aïeule.

— Oui, je m'effrayais un peu de cette formalité de la douane... Quel travail, si un grincheux m'avait obligée à défaire notre malle! Heureusement j'ai avisé un *gros*... Les gros sont toujours les plus pacifiques... Et tout a bien marché... En avant!...

— En avant! mugit la locomotive, comme si elle eût attendu le mot d'ordre.

Et, à la vérité, Luce Fresnel ne se fût pas autrement étonnée de voir la machine obéir à son signal. Elle était à l'âge où la jeunesse se grise de son ardeur, et se sent la puissance de commander aux choses et de dompter les éléments.

Tout son être, en ses proportions gracieuses, exprimait la force. Il y avait de la fierté dans sa démarche droite, dans sa façon de lever haut son front casqué de cheveux lisses.

Une volonté passionnée enflammait parfois ses yeux noirs. Heureusement la bouche gardait la fraîcheur de l'adolescence et un vif sourire, à chaque instant, mettait en danse un mignon signe, piqué à l'angle de la lèvre, comme la mouche d'une marquise.

Ce sourire ensorceleur, Luce le prodiguait avec générosité à son aïeule, dans une profusion de paroles enjouées. Peut-être cherchait-elle, par cette exubérance, à étourdir l'idée, permanente au fond de leurs esprits à toutes deux. La grand'mère le pressentait bien, car ses yeux s'attristaient dès que la jeune fille détournait les siens. Luce surprit ce coup d'œil inquiet et, subitement, son sourire disparut. Chaque linéament de sa mobile physionomie trahit sa tristesse refoulée. Appuyant sa main sur le genou de Mme Bertheaume, elle prononça tout bas avec décision:

— Mamette, chassons les papillons noirs!... S'ils nous poursuivent jusqu'ici, il était inutile de partir si loin!... Laissons-les se disperser avec cette fumée qui reste en arrière. Ne pensons plus que ceci: c'est que nous sommes en Suisse, comme nous l'avons si souvent souhaité, et que tu refais ton voyage de noces!...

— Nous sommes en Suisse! fit la vieille dame, s'accordant au ton joyeux. Mais hélas! voici la pluie, la fâcheuse pluie!...

Luce mit le nez à la portière.

— Bah! une nuée d'orage seulement!... Et comme compensation, l'arc-en-ciel s'allume! Oh! regarde!... Quelle apothéose, avec un tel décor!

Le train courait alors en face de Fleurier et de Boveresse, au-dessus des vallées où l'Areuse contourne ses ondes torrentueuses. Les escarpements du Jura limitaient l'amphithéâtre étendu, parsemé de villages, de bouquets de bois, de prairies vertes, d'usines aux longues cheminées. Des clartés et des ombres diffuses erraient sur cette perspective, et en modifiaient les aspects à chaque caprice des nuages et du vent. Et pour magnifier le spectacle, une courbe de lumière irisée, dessinant les trois quarts d'un cercle immense, et doublée d'un mirage admirablement précis, s'élevait dans le ciel, avec la majesté d'une porte idéale, ouvrant sur l'infini.

Luce s'enivrait d'admiration.

— Dieu! que c'est beau!... Un arc de triomphe titanesque pour nous introduire aux pays des merveilles!...

Mais bientôt la fantasmagorie céleste s'éteignit. Tout se dilua dans une uniforme grisaille, et la pluie se déchaîna en averse formidable, au moment où le train atteignit la gare de Neuchâtel, première étape des voyageurs.

Mais l'optimisme délibéré de la jeune fille ne se laissa pas déconcerter. A travers les vitres ruisselantes de l'omnibus, Luce entrevit assez de vieux pignons, de tourelles aiguës, de fontaines archaïques, parées de fleurs, pour prendre une idée attrayante de la ville. Une foule, de plus en plus dense à mesure qu'on approchait du centre de la cité, animait les rues et les places. A l'angle d'une muraille, Mlle Fresnel put lire une affiche gigantesque: Fête fédérale de luttes!

— Une fête locale! Quelle chance...

Mais elle estima moins cette chance en arrivant à l'hôtel que les indications du Joanne recommandaient aux voyageurs de bourse modeste. L'hôtelier, assailli par un lot d'arrivants, essoufflé, criant et se démenant, fit mine de s'arracher les cheveux en apercevant les survenantes.

— C'est vous, mesdames, qui m'avez écrit hier de Paris pour retenir une chambre à deux lits!... Pas eu le temps de vous répondre pour vous prier de retarder votre départ!... Je suis débordé, envahi!... Je vous ai gardé une chambre néanmoins. Ne m'en faites pas de reproches! Je ne puis mieux!

Il était fort besoin que le pauvre homme s'excusât. Son *mieux* consistait en une pièce irrégulière, basse de plafond et située dans la partie la plus ancienne de la maison, au second étage d'un abominable escalier en casse-cou. Deux lits, cachés dans des alcôves aux tentures de damas rouge, trouées de mites, une table et des sièges boiteux — bref, la chambre d'auberge d'autrefois, en toute son horreur légendaire, alors que Luce avait rêvé d'une cellule hygiénique et nette, aux stores de toile, aux couchettes blanches! Quelle chute!... Au dehors, la pluie impitoyable, un ciel opaque, déjà brouillé de nuit, et à travers les géraniums garnissant l'appui de la fenêtre, les masures d'une ruelle, avec cette enseigne attrayante: *Magasin de cercueils!*

Luce, démontée, se retourna vers sa grand'-mère, qui, après l'ascension de l'escalier en spirale, s'écroulait sur un canapé.

— Mamette, je suis peinée de te voir ici!... Mais comment faire ce soir?... Demain, je chercherai un autre gîte... Je vais me renseigner tout à l'heure, en allant...

Elle hésita. La pensée obsédante remit sa griffe sur son visage, tandis que, le ton bref, elle achevait rapidement:

— En allant à la poste, expédier la dépêche promise...

Un silence suivit. Luce, d'un coup de main, rajusta son chapeau, sans parvenir à se voir dans l'unique glace, placée bien trop haut.

— Ne te perds pas, chérie... Je t'accompagne jusqu'en bas, ajouta Mme Bertheaume en se levant. T'attendre ici serait lugubre!

Maintenant, dans les rues inconnues, sous la rafale cinglante, la jeune fille courait, demandant çà et là son chemin. Sans trop de circuits, elle gagna le port et se trouva devant l'édifice dont les proportions monumentales étonnèrent ses yeux de Française, habitués aux locaux mesquins qui abritent, chez nous, le service des postes.

En hâte, Luce griffonna quelques mots: "M. Fresnel, Sablé (Sarthe). Bonne arrivée, lettre suivra. Affections."

Elle déposa ce brouillon au guichet du télégraphe, et sortit vite, comme pressée de changer d'air. Les actes qu'elle venait d'accomplir se reliaient aux idées mêmes qu'elle voulait écarter. Dans l'atmosphère de la poste, un malaise réel la suffoquait, il lui semblait que l'éloignement s'atténuait, qu'elle se trouvait rapprochée des êtres et de l'horizon qu'elle fuyait...

Luce se débattit en vain, le reste de la soirée. Elle ne parvint pas à se délivrer de la hantise qui, dès que les lumières furent éteintes, se fixa tenace, irrésistible... La grand'mère, étourdie par le long trajet en wagon, n'avait pas tardé à s'endormir, malgré le bruit de la foule en fête, circulant autour de la maison. Cette rumeur, d'où montaient parfois des chants, exaspérait l'insomnie de la jeune fille. Très lasse, le cerveau vibrant encore des sensations rapides du voyage, Luce s'énervait, dans l'inquiétude vague de cette première nuit au delà des frontières... Elle se voyait seule avec la chère vieille qu'elle entraînait, et loin, si loin de tout ce qu'elle avait connu, aimé, de tout ce qui tenait une place dans sa jeune vie!...

Alors, elle se sentit amèrement malheureuse. Désormais, elle était privée de cet appui moral que donnent la sécurité des affections naturelles, et la certitude de reprendre quelque jour, à volonté, les habitudes rompues... Rien de ce qu'elle avait chéri ne demeurait sous sa forme ancienne, à la place connue, et ne reprendrait sa figure d'autrefois. Ce qui avait existé se continuait d'une façon autre, inattendue et irritante... Tout était bouleversé, altéré, étranger désormais à son souvenir!

II

Que d'abandons consommés! La maison d'abord: la vieille maison, au fond d'un jardinet humide, dans l'une des rues qui s'enchevêtrent derrière le Panthéon. Luce ne pouvait plus rentrer qu'en étrangère dans le logis qui gardait les légendes de son enfance, et surtout le souvenir de sa mère, vivante et morte... Et dans ce cadre traditionnel, aujourd'hui brouillé, quel chagrin d'évoquer une figure, plus déformée, hélas, que tout le reste: l'image d'un homme, moins âgé que vieilli, à la barbe blanchissante, allant, le front baissé, le regard en dedans, pacifique et distrait! Le père qui avait été aussi le maître complaisant, le guide de lectures et d'études! Et c'était pour jamais fini, de cette intimité d'esprit et de cœur!

Certes, la vie matérielle avait été médiocre souvent, dans la grande baraque décrépite, avec l'entourage importun des pensionnaires qui augmentaient les maigres ressources du ménage.

Professeur de sixième, dans une institution libre, M. Fresnel était un de ces chimériques bénévoles qui ignorent l'art de se pousser dans le monde et d'attirer la faveur. Personne n'en doutait, pas même lui: jamais il n'obtiendrait d'avancement, ni la gloire de publier le dictionnaire de synonymes sur lequel il s'évertuait depuis tant d'années! Et la besogne que lui procuraient ses pensionnaires rivalisait d'agrément avec celle d'un casseur de cailloux; les familles désirant qu'il transformât en phénix des petits oisons, très bornés ou très adulés, qu'on n'osait exposer aux rudesses de l'internat de collège.

Mais le brave homme supportait la pauvreté, le dédain de M. le Directeur, la stupidité de ses élèves, grâce au réconfort d'une tendre vie de famille. Quel soupir de délivrance, quand, s'échappant de la salle d'études, il venait, dans le parloir, s'asseoir à la même table que sa femme et ses deux filles, Simone et Luce.

Mme Fresnel était une de ces femmes qui réalisent, en souriant, des miracles d'activité et d'industrie, qui tirent parti de tout et qui mettent de l'amour et de la grâce dans les moindres choses. Son mérite se fit surtout apprécier au vide affreux qui se produisit, lorsqu'elle tomba foudroyée d'un coup, étant allée avec sérénité jusqu'au bout de ses forces.

Ce fut un cataclysme. M. Fresnel pensa devenir fou. Cependant, tant bien que mal, il fallut continuer de vivre. Mme Bertheaume, — la mère de sa femme, s'offrit, la pauvre vieille en pleurs! à quitter son petit appartement de la rue de Jussieu, pour prendre la direction de la maison désemparée. Mais Simone, plus âgée que Luce de trois ans, parut grandir soudain, dans l'exaltation de la douleur, et s'engagea à tenir de son mieux la place de la chère morte.

La promesse semblait téméraire; la jeune fille s'était montrée jusqu'alors assez frivole et indifférente. Cependant, au début, son zèle rassura tout le monde. Les choses reprirent leur cours apparent; le père retourna à son engrenage; Luce s'enfonça dans ses études; et Mme Bertheaume se replia dans ses souvenirs.

Peu à peu la belle ardeur de Simone tomba. La jeune fille s'ennuya, dégoûtée de cette tâche qui se renouvelait sans cesse. Elle s'intéressait plus à remanier ses robes qu'à surveiller l'ordinaire, et économisait sur le beurre pour acheter des rubans. Les pensionnaires s'aperçurent vite du changement. Ils désertèrent l'un après l'autre.

Bientôt, il n'en resta plus qu'un, que Luce surnommait plaisamment le *lapin de choux*, à cause de ses grandes oreilles, de ses yeux ronds, de sa bouche fronsquillée sous un nez camus.

Avant de s'échouer dans l'internat de la rue du Pot-de-Fer, le jeune Dufort avait expérimenté un grand nombre d'écoles en gardant partout le dernier rang. Pour mettre à couvert son amour-propre maternel et l'honneur de son rejeton, la mère, veuve d'un riche marchand de grains de Sablé, prit le parti de faire éduquer son Gaston dans la capitale. "Mon fils fait ses études à Paris." Cela bridait les curieux et jetait un certain prestige élégant sur l'écolier.

Accoutumé à servir de souffre-douleur aux camarades plus rusés et plus forts, le petit lapin se réjouit de voir dépeupler la pension.

En raison de son isolement et de son caractère inoffensif, il fut admis dans l'intimité de la famille. Il étudia ses leçons au parloir, accompagna ces demoiselles dans leurs courses, et bêcha le jardin à ses récréations, fier de cette mission de confiance où il montrait plus d'habileté qu'aux casse-tête mathématiques ou grammaticaux. Jamais, en aucune institution, Gaston n'avait été si heureux. La mère en témoigna sa gratitude par des envois réitérés de grasses volailles, de primeurs et de fruits.

Mais les vacances, hélas! devaient être funestes au petit lapin de choux. En pêchant aux écrevisses dans le ruisseau, il attrapa une fluxion de poitrine, dont il mourut. Et trois semaines après, la pauvre mère, sanglotant sous ses crêpes, venait enlever les reliques de

son fils et pèleriner à la maison qu'il lui avait tant vantée.

— Mon petit chéri! M'a-t-il parlé de vous tous... Il ne tarissait pas... Monsieur disait ceci... Mlle Simone cela... Mlle Luce est si savante... Il vous aimait tellement que j'aurais pu être jalouse!

Ces expansions d'un cœur désolé partaient d'un sentiment trop respectable et trop touchant pour qu'on s'arrêtât à en considérer l'expression un peu vulgaire. Et Simone embrassa avec effusion la mère affligée, dont elle remonta le courage par ses consolations, et les forces physiques par un substantiel en-cas.

La brave Mme Dufort, gagnée par la bonté du père et les prévenances de la fille, ne consentit pas à partir avant que les demoiselles Fresnel lui eussent promis de venir la visiter. Luce, l'esprit tendu par son programme d'études, éluda la demande. Mais Simone accepta avec empressement. A deux reprises, au cours de cette année, Mlle Fresnel aînée séjourna une semaine à Sablé ou à Vaiges. Mme Dufort revint elle-même à Paris... Et enfin, un jour... Quel épilogue burlesque et dramatique à cette histoire incohérente!...

Un jour... (Le front de Luce brûlait à ce souvenir). A cette époque, la jeune fille se surmenait, pour la préparation de ses examens. Malgré cette absorption d'esprit, elle n'en remarqua pas moins quelques anomalies dans les façons d'être de son père. Le professeur cherchait la solitude, commettait de bizarres distractions, et gardait sur ses traits un permanent effarement, comme quelqu'un qui a changé de planète. La cadette crut à un commencement d'anémie cérébrale, et s'en alarmait, quand Simone, avec d'innombrables précautions oratoires, lui confia l'énorme vérité.

Un changement de position tout à fait imprévu était offert à leur père — un changement qui assurerait la tranquillité de sa vieillesse et faciliterait l'établissement de ses filles, dont il se tourmentait... Sans doute, le parti à prendre surprenait un peu au premier abord... Mais il ne fallait pas beaucoup d'efforts pour comprendre une pauvre femme éprouvée, qui aspirait à se refaire une famille...

Luce eut l'impression d'un coup sur la tête qui l'enfonçait sous l'eau: une commotion, mille étincelles, puis l'étouffement. — Quoi, c'était de cela qu'il s'agissait! On osait penser à une pareille profanation! Introduire une Mme Dufort à la place de la chère maman?

Simone, effrayée de cet éclat, fondit en larmes.

— Mon Dieu! qui parlait de remplacer la chère aimée! Luce était méchante de dire de telles duretés. Mme Dufort souhaitait seulement être adoptée pour amie par les deux sœurs...

Et l'aînée achevait, eu pleurant de pius belle:

— J'aimais autant maman que tu peux le faire... Je sais qu'elle eût souhaité, avant tout, la tranquillité et le bien-être de papa... qui vieillit si terriblement... Et c'est en pensant à cela que je me résignerai...

— Ta résignation trouvera sa récompense dès ce bas monde. Je n'en doute pas! ni toi non plus! repartit Luce, hors d'elle-même.

Pour elle, rien ne la persuaderait d'accepter l'usurpatrice... Tout ce qu'elle put faire, fut de rester passive et silencieuse. Mais ce mutisme et cette inertie, devant les avances de sa future belle-mère, disaient assez son hostilité et son blâme. Ces sentiments éclatèrent quand Mme Dufort voulut, par contrat, reconnaître à son nouvel époux une forte somme, assurant une dot aux jeunes filles. Comme Simone s'extasiait devant tant de générosité:

— Prends part double! dit âprement la cadette. Cela t'est bien dû!

M. Fresnel n'osa s'exposer aux orages d'une explication. Il compta sur l'influence conciliante de l'excellente Mme Bertheaume. On laissa de côté la petite réfractaire, ou plutôt elle s'y mit fièrement elle-même. Et rien ne put empêcher d'échoir, en son temps, la date fatale, où il y eut, de par le monde, une seconde Mme Fresnel.

Dès le lendemain, Luce partit avec sa grand'mère pour ce voyage d'un mois, récompense de ses succès d'examen. Sans doute, tout le monde espérait qu'elle entendrait raison, durant cette trêve, et qu'elle reviendrait domptée? Qu'ils se trompaient!

Non! elle ne plierait pas sous la force du fait accompli... Elle ne se laisserait pas gagner, comme sa sœur, par des présents...

Ce serait dur, très dur, de résister à tous. Mais n'avait-elle pas besoin de tremper sa volonté pour aller, sans défaillance, jusqu'à son but? Si tout lui manquait, il lui restait pour remplir sa vie une grande, une magnifique tâche qui absorberait toutes ses forces pensantes et physiques. Allons! Arrière les pensées déprimantes... Et pour commencer d'être raisonnable, il fallait dormir sans plus tarder...

Encore une fois, la figure attristée passa dans le rêve naissant. Puis, que ce fut par raison ou par lassitude, Luce s'endormit enfin

III

Trente-six heures de pluie consécutive. Un déménagement sous l'averse. Pas de voiture de place à Neuchâtel: il fallait trotter à pied par les rues inondées, tandis que le portefaix, à képi rouge de fantassin français, trimbalait la précieuse malle. Toutes ces épreuves n'entamèrent pas le courage dont Luce s'était armée:

— Tu verras, grand'mère, assurait-elle, que ce mauvais début nous portera bonheur. Tout ira bien ensuite...

Et, ma foi! au premier rayon de soleil, il se trouva que tout allait bien... La pension de famille, dénichée par l'aventureuse Luce, était agréablement située dans le parc Rougemont, les chambres gaies et claires, la table d'hôte amusante. Du jardin on gagnait facilement les belles promenades des quais et les musées. Une éclaircie de quelques heures permit aux deux touristes d'étendre leurs explorations; elles purent atteindre la Collégiale et le Château, traverser les places où se dressaient des fontaines élégantes, des maisons caduques, écrasées sous d'énormes capuches d'ardoises ou de tuiles, flanquées, aux encoignures, de tourelles effilées. Alors, ravie de cette moisson d'impressions nouvelles,— mais fourbue, Mme Bertheaume, assise sur un banc du quai, le grand lac couleur d'absinthe sous les yeux, ne désira rien de plus, ce jour...

— Continue seule, chérie... Tu me retrouveras à la pension où je rentrerai tout à l'heure.

— Eh bien! moi, dit Luce, je vais aller jusqu'au Mail, par cette belle avenue qui invite à la marche. !

Une rapide caresse à la grand'mère et la jeune fille s'éloigna par l'allée qui longeait le quai.

Elle allait, jouissant du plaisir de l'imprévu et de la nouveauté des visions.

D'un côté, le lac étendait sa nappe de lumière glauque. De l'autre, les jardins développaient leurs pelouses fleuries, leurs bosquets, parsemés de kiosques, de volières, rafraîchis de cascatelles gazouillantes. Luce dépassa l'église catholique, dont les pierres rouges semblent garder des reflets de lave et de flamme et atteignit bientôt le Mail. Mais elle ne fit que traverser les avenues, et se dirigea vers l'enclos funèbre, signalé au loin par les hautes pyramides vertes des mélèzes et des cyprès.

Mlle Fresnel savait que le cimetière de Neuchâtel contient une tombe française: une centaine de soldats de l'armée de Bourbaki, épuisés de lassitude, étaient venus mourir en 1870, sur la noble terre qui ne refusa jamais un asile aux vaincus. La généreuse ville, qui les avait recueillis dans ses ambulances, a érigé, à leur mémoire, un monument d'une grandeur vraiment funèbre: un menhir de granit brut, entouré de blocs erratiques, reliés par des chaînes. Et, sur le piédestal, la longue liste des victimes que Luce parcourut avec émotion... Barrière, de l'Ariège; Martin, du Cher; Gillot, de Vaucluse; Couturier, du Loiret...

Quelle éloquence pénétrante dans chacun de ces simples vocables, accolé de deux dates qui résumaient une courte vie!...

Des couronnes aux couleurs tricolores, des fleurs desséchées, attestaient que les morts n'étaient pas oubliés et recevaient parfois de pieuses visites. Luce s'affligea d'être venue les mains vides. Dans une brusque inspiration, elle arracha le ruban de taffetas noir qui liait ses cheveux, et le noua à l'une des guirlandes fanées. Si puérile que fût l'offrande, ce serait du moins quelque chose de France, donné par une sœur aux petits soldats en exil.

A ce moment, des pas firent crier le sable et une ombre se projeta sur le sol, près de la jeune fille. Luce, levant les yeux, l'espace d'un éclair, entrevit de longues jambes, des épaules hautes, vêtues d'un complet gris-fer, une tête maigre aux traits accentués, au front solide, barré d'une mèche en virgule.

— Brutus costumé à la moderne! pensa Mlle Fresnel, gênée par le regard qu'elle sentait, à son tour, peser sur elle. J'ai certainement aperçu déjà cette figure caractéristique. Mais *z*-où? pensa-t-elle, gamine. A Paris?

Luce chercha, sans arriver à fixer son doute. Au tournant de l'avenue elle jeta un coup d'œil en arrière, puis vite, se retourna, confuse et dépitée. Son regard s'était de nouveau heurté aux yeux gris-bleu inquisiteurs.

Cette commotion raviva ses souvenirs.

— J'y suis! C'est en descendant de wagon que j'ai aperçu ce monsieur!... Vraiment, la mémoire se surcharge de détails bien insignifiants! Et en revanche, elle laisse fuir les choses utiles!...

En vertu de cette contradiction psychologique, ce détail se maintint, dans l'esprit de Mlle Fresnel, le reste de la promenade. La figure austère et pensive ne cessa de l'accompagner...

— Qui peut-il être?... Un Français, certainement! Et *quelqu'un*, je le jurerais!...

Luce se décida à aller jusqu'à la poste. Peut-être y trouverait-elle, au bureau restant, des nouvelles de France.

Quelques cartes à griffer, pour des amies, attardèrent un instant la jeune fille au pupitre public. Cela fait, elle vint attendre son tour devant le guichet, et elle aperçut, traversant le hall vers le même but, l'étranger habillé de gris.

Luce, furieuse de devenir rouge comme braise, prit comme point de mire le dos du gros monsieur qui la précédait. Enfin elle parvint à l'employé auquel elle remit les pièces nécessaires, afin d'obtenir son courrier et celui de sa grand'mère.

Le postier fouilla dans les casiers F et B, et déposa sur la tablette un tel monceau de documents, lettres, cartes, brochures ou revues que Luce s'en étonna. Qu'était-il arrivé pour valoir, aux deux femmes, ce déluge de communications?... Soupçonnant une méprise, la jeune fille contrôla les adresses et s'exclama à demi-voix:

— Pardon, il y a erreur... Je vous demande la correspondance de *Madame*, et vous me remettez de plus celle de *Monsieur* Bertheaume... Denis Bertheaume! murmura-t-elle, ne pouvant retenir sa surprise. Quoi! il serait à Neuchâtel!

— A Neuchâtel, en personne! affirma, tout près, une voix basse et virile.

Luce, interdite, tourna sur elle-même afin d'envisager le propriétaire de la voix. Et ce mouvement la plaça juste vis-à-vis du Brutus moderne qui s'inclinait avec une courtoisie un peu roide, et une curiosité évidente.

— Comment! vous seriez Denis Bertheaume! balbutia-t-elle, d'un air éperdu.

Mais ses yeux ne se baissèrent pas: ils allèrent, au contraire, vers l'autre regard, avec un élan joyeux. Tout le mobile visage et l'attitude du corps exprimaient l'émerveillement candide d'un enfant, devant un prodige.

De plus en plus intrigué, touché peut-être aussi, en sa fierté d'homme public, par cet hommage naïf et ce trouble déférent, Denis Bertheaume sourit à la jeune fille intimidée.

— Serais-je indiscret si je vous demandais pourquoi mon nom vous intéresse, et si je vous priais de m'apprendre le vôtre?

Rougissant davantage, Luce essaya d'expliquer, en peu de mots, beaucoup de choses:

— J'ai lu tous vos ouvrages littéraires et vos discours politiques. Nous sommes un peu parents. Grand'mère avait épousé un cousin de votre père, Mathieu Bertheaume... Alors, nous vous suivions, dans les journaux...

Denis avait entendu parler de Mathieu Bertheaume par quelqu'une de ces vieilles tantes qui sont les chroniqueuses verbales des dynasties et des généalogies. Ainsi cette jeune fille, dont la grâce et la franchise d'allures avaient capté son attention, au passage, lui était alliée par le sang!... Elle descendait de ce fringant officier de la Garde Impériale sévèrement condamné par les oracles de plusieurs générations de Bertheaume, pour avoir brisé sa carrière par un sot mariage d'amour.

Denis possédait un esprit plus ouvert et un jugement moins rigoriste que ses ascendants. Il n'estimait point que Mathieu eût démérité en suivant l'appel de son cœur. Et l'équipée de son cousin, à laquelle cette jolie enfant servait aujourd'hui d'excuse vivante, le trouvait plein d'indulgence.

— Mais réellement, c'est bien un cousinage! fit Denis. Votre grand-père eût été mon oncle à la mode de Bretagne. Je regrette que les circonstances ne nous aient pas rapprochés plus tôt... Il était écrit, néanmoins, que la rencontre se produirait. L'aventure est charmante, et je m'en loue.

Il parlait avec douceur, d'un ton posé dont la réserve se nuançait de sympathie. Luce pensa que les seigneurs d'autrefois ne pouvaient montrer plus d'urbanité aristocratique et de grandeur dans la simplicité. Elle fut sur le point d'avouer qu'elle était aussi charmée du hasard, et n'eut que le temps de refouler cette réponse trop franche. Denis reprenait:

— Si je ne me trompe, madame, votre grand'mère vous accompagne? Je crois l'avoir aperçue près de vous, dans le train?

— Oui, grand'mère avait souhaité, toute sa vie, refaire l'itinéraire de son voyage de noces. Et elle a bien voulu m'emmener. Elle serait enchantée, monsieur, de vous connaître autrement que par vos œuvres.

— Mais je serai ravi moi-même de lui porter mes hommages. Restez-vous encore ici quelque temps?

— Deux jours seulement avant de gagner Lucerne. Nous demeurons à la pension Romani, parc de Rougemont.

— Et moi, je suis à l'hôtel Beau-Rivage; nous sommes presque voisins. Puis-je me présenter ce soir, après dîner?

— Nous vous attendrons. Je cours prévenir grand'mère! déclara Luce.

Elle s'efforçait en vain de rester digne et placide. Elle n'avait pu acquérir, en son existence retirée et sa liberté d'écolière, la maîtrise de soi que donne l'habitude du monde. Elle était, et resterait toujours elle-même, spontanée et vraie, incapable de donner le change sur ses impressions. Son allégresse éclatait dans ses yeux, en chaude flambée.

— Si la grand'mère avait ces yeux-là, je ne m'étonne pas que le pauvre cousin ait été incendié! pensa Denis Bertheaume, intéressé par cette jeunesse vibrante.

Il dit tout haut, tendant la main:

— C'est convenu... A bientôt, mademoiselle... ma cousine.

Elle répondit au geste cordial, en effleurant de la sienne la main offerte, — un peu gênée de mettre en contact, avec le correct chevreau fauve, son gant de coton blanc.

— Au revoir, monsieur... notre cousin.

Il la salua avec gravité, et Luce, se glissant parmi les groupes, s'échappa de l'Hôtel des Postes.

Ah! elle ne s'attarda pas à musarder devant les nombreux libraires, ou à regarder les pignons moyenâgeux! Elle coupa au plus court et entra bientôt dans le parc de Rougemont. A une fenêtre de la maison Romani, la grand'mère guettait son retour. Luce lui cria en passant d'une voix exaltée:

— Mamette, mamette! si tu savais ce qui m'arrive!...

— Mon Dieu! qu'est-ce? fit la vieille femme, prompte à s'alarmer comme tous ceux qui ont beaucoup vécu.

— Ne t'inquiète pas! C'est un bonheur! Une extraordinaire rencontre!

Luce, arrêtant là sa confidence, tourna le logis, enfila le porche, l'escalier et vint tomber contre l'épaule de la grand'mère.

— A la poste, Mamette, j'ai fait une connaissance magnifique! Devine, mais devine donc!...

— Comment veux-tu? fit la bonne dame, haussant le sourcil, et le geste incertain.

— Quelqu'un qui nous a souvent occupées... dont nous trouvons fréquemment le nom dans les journaux... qui vient d'ailleurs d'échouer aux élections... Comment, tu ne devines pas? Notre cousin, quoi!

— Denis Bertheaume?...

— Denis Bertheaume! confirma Luce, avec un rire de triomphe. Et il vient ici, ce soir, pour t'être présenté!

IV

Mme Bertheaume joignit les mains, et resta muette de saisissement et d'admiration. Le nom de Denis Bertheaume, l'annonce de sa visite, déterminaient en elle un tel afflux d'idées et de souvenirs qu'elle s'en trouvait étourdie comme d'un coup de rafale.

L'heure prochaine et les ans lointains emportaient tour à tour sa pensée. La vieille femme revivait les anxiétés et les enthousiasmes du romanesque amour de Mathieu Bertheaume, et du mariage que l'opposition d'une famille orgueilleuse rendit presque dramatique. Que de colères, de sarcasmes méprisants s'étaient déchaînés contre le jeune homme et la simple maîtresse de piano qu'il avait la stupidité d'épouser! Un Bertheaume, officier dans un corps privilégié, issu d'une vieille lignée de hautaine bourgeoisie, teintée de noblesse de robe, cousin d'un premier président, se mésallier ainsi!... Mais ni les reproches ni les menaces ne dissuadèrent Mathieu. Il rompit avec les siens, donna sa démission, supporta d'être déshérité par son oncle, prit pour compagne la jeune fille de son choix, vécut presque pauvre et quand même heureux.

— Qui l'eût jamais pensé! murmura la veuve de Mathieu Bertheaume, du fond de son rêve.

— Oui, n'est-ce pas? amplifia vivement Luce, qui eût pensé que nous verrions de si près, un jour, là, entre nous deux, l'auteur de *l'Egide et du glaive*, l'homme dont nous avons tant de fois approuvé le courage et la franchise

quand, à la Chambre, il disait de si dures vérités. Mais, Mamette, la cloche du dîner tinte, vite, parons-nous! Ton corsage de dentelle numéro un, n'est-ce pas? en l'honneur du visiteur *select?*

Luce s'empressait entre les tiroirs de la commode, l'armoire, la malle, non sans remarquer, avec une malice attendrie, l'attention que l'aïeule apportait à sa toilette, ce soir-là... Que de soins pour lisser les blancs bandeaux, pour draper joliment l'écharpe de chantilly! Et le cercle d'or au bras, la broche de perles au cou, et l'impalpable nuage de poudre adoucissant le visage et estompant la soyeuse chevelure argentée!

Assise devant la glace, Mme Bertheaume s'examinait d'un air recueilli. Et sa petite-fille devinait sa touchante ambition. La veuve de Mathieu voulait faire honneur à son cher mort, et justifier le roman dont elle avait été l'héroïne, devant le descendant de ceux qui l'avaient méprisée. Si elle y parvenait, ce serait une revanche rétrospective des affronts et des hostilités d'antan.

La jeune fille secondait la délicate coquetterie de l'aïeule sans s'attarder, pour elle-même, à de longs apprêts. Un ruban neuf au catogan retordu, une blouse blanche de mousseline brodée, firent les frais de sa tenue de réception. Emportée par une vie de travail, Luce dédaignait les puérilités de la parure. Elle avait adopté une mise simple et pratique. Avec son orgueil de jeune stoïcienne, elle eût cru s'abaisser, en trahissant, par un bijou ou un nœud de plus, le désir de se mettre en valeur et de plaire au visiteur espéré...

A cette heure même, celui qui occupait l'imagination des deux femmes s'irritait de l'obligation qu'il s'était créée. Qu'avait-il besoin de prendre cette initiative, de préparer un rapprochement que ne réclamait personne? Il profitait, pour quelques jours, de la bienheureuse indépendance d'un voyage, et, sottement, il s'imposait une sujétion!... Sans motif pressant, il allait rendre hommage à une vieille dame qui avait été une cause de discordes dans sa famille, et qui ne lui était connue que par des rapports acrimonieux... N'était-ce pas absurde? La femme dont s'était affolé Mathieu Bertheaume pouvait bien, réellement, n'avoir été qu'une aventurière et une intrigante. Qui lui offrait caution du contraire? Rien, ou presque rien... Deux yeux noirs brûlant de franchise, une bouche candide et fraîche de jeune fille... Un peu honteux de se surprendre en flagrant délit d'irréflexion et d'entraînement, Denis accusa quelque diable de s'être mêlé de l'affaire.

— Enfin! qui promet paie! conclut-il, de fort méchante humeur. Si j'ai lieu de le regretter, tant pis pour moi!...

Denis Bertheaume n'accomplissait jamais un acte sans ressentir aussitôt une défiance et une inquiétude. Depuis bientôt trente-cinq ans, il vivait en désaccord avec lui-même. Dans son âme, cohabitaient un Alceste et un Don Quichotte, sans cesse en conflit: Don Quichotte, facile aux nobles enthousiasmes, attiré par les grandes entreprises, et Alceste, raisonneur, désenchanté, voyant trop vite l'inanité des chimères, et subissant une lassitude anticipée avant l'action.

Tantôt l'un, tantôt l'autre de ces éléments contraires prenait le dessus, et ainsi Denis pouvait sembler contradictoire en sa conduite et en ses théories, tour à tour bouillant d'audace, ou inerte et indifférent... Plus il avançait en âge, néanmoins, plus son caractère tendait à s'unifier: l'instinct chevaleresque, abattu par trop d'expériences néfastes, se soumettant à la critique pessimiste.

Alceste, à y bien réfléchir, n'est peut-être qu'un Don Quichotte désabusé...

Ces expériences fâcheuses — sauf le dernier échec électoral — n'avaient jamais éclaté comme des malheurs que le monde peut constater et plaindre. Denis Bertheaume offrait l'apparence d'un homme doué de facultés brillantes, fortuné suffisamment pour se sentir libre, et célibataire parce qu'il lui plaisait de l'être. Très peu d'initiés en savaient davantage.

Dans la vie publique, il avait conquis l'estime et la haine. Penseur original et brillant, il passionnait les lecteurs de ses articles de critique littéraire et de polémique, par son éloquence incisive et son ironie ardente. A la Chambre, sans autre programme que de faire de son mieux pour le bien général, Bertheaume s'était singularisé comme un phénomène, au milieu de gens qui s'occupent surtout de la chose politique pour soigner leurs intérêts particuliers. Il ne retint pas ses indignations, ne marchandant ni à ses alliés, ni à ses adversaires, le blâme et le sarcasme. On le respecta, on le craignit, en le laissant isolé. Ses électeurs ne prisèrent pas longtemps un homme qui leur parlait un langage intègre et ferme, sans promettre plus qu'il ne pouvait tenir. Son mandat, à l'échéance, ne fut pas renouvelé.

Maintenant, rendu à lui-même, il traînait le poids de sa liberté. Don Quichotte, vaincu, se taisait. Et ce fut Alceste lui-même, l'Alceste morose et cassant qui vint, ce soir-là, maugréant contre sa propre sottise, sonner à la porte de la pension Romani.

V

— Madame Bertheaume?

La grosse servante répondit de quelques mots baragouinés en bas-allemand. La silhouette de Luce se dessina dans l'entre-bâillement de la portière soulevée, au fond du vestibule. Et les lumineux yeux noirs sourirent à Alceste, comme à un viel ami.

Le diable, déjà intervenu, fit accélérer le pas de Bertheaume, et échauffa d'une cordialité involontaire la voix qui demandait:

— Ne me suis-je pas trop fait attendre, mademoiselle? Cette visite ne sera-t-elle pas bien tardive pour madame votre grand'mère?

Denis avait franchi le seuil du petit salon et saluait la vieille femme qui s'était levée à son approche.

Elle balbutia, la voix chevrotante d'émotion et de timidité:

— Que je vous suis reconnaissante d'être venu!

Il remarqua aussitôt que l'aïeule avait des yeux noirs, expressifs comme ceux de la petite fille, mais ternis par une longue mélancolie. Une impression de pitié détentit Alceste. Il s'inclina avec courtoisie.

— Madame, ne me parlez pas de reconnaissance. Je suis heureux d'avoir pu profiter, une fois, d'un bon hasard.

Il s'assit en face de Mme Bertheaume. Luce s'appuya au dossier de son aïeule. La ressemblance de la tête blanche et de la tête brune, ainsi rapprochées, devint émouvante. Près des causeurs, la baie, ouverte sur la terrasse, laissait voir la perspective du parc voisin. Au sommet de la pente, une gracieuse construction du dix-huitième siècle, le palais du Peyrou, gardait, sur ses murs de briques, une lueur rose, exquisement douce. Le susurrement d'un jet d'eau remplissait les silences, les feuillages s'estompaient dans le bleu du crépuscule. Aucune heure et aucun lieu n'eussent mieux favorisé les expansions de ce premier rapprochement.

Mme Bertheaume reprenait de sa voix douce:

— La chance de ce hasard est toute pour nous, monsieur. Vous nous ignoriez, tandis que nous, nous vous suivions à travers vos œuvres. Voilà ce que c'est que la notoriété! On propage, de par le monde, des sympathies qu'on ne soupçonne même pas!

— Agréable dédommagement aux antipathies qui se manifestent! fit Denis en riant.

— C'est vrai que vous devez exciter de rudes colères, observa Luce. Vous frappez d'estoc et de taille, à droite et à gauche, sans miséricorde!

— Partout où je vois des lâches et des muffles... Me le reprochez-vous?

— Oh! non! J'aime les combatifs... ayant tant besoin de l'être moi-même!

— Bah! fit-il amusé, contre qui ces dispositions belliqueuses?

Elle baissa les yeux. Puis brusquement, son regard heurta celui de Bertheaume, dans une sorte de défi:

— Contre beaucoup de choses, vraisemblablement...

— Vous m'intriguez! Méditez-vous une croisade d'amazones?

Luce releva le front dans un joli mouvement rebelle.

— Non!... Je me prépare, plus simplement, à faire mes études de médecine... Là! l'effet est produit, ajouta-t-elle avec un rire bref. Vous avez sursauté!... Tant pis! je préfère vous avertir tout de suite! Vous ne vous en seriez jamais douté, n'est ce-pas?

Denis, d'abord interdit, avait eu le temps de se reprendre.

— Non! dit-il avec calme. Et c'est le meilleur éloge que je puisse vous faire. J'étais loin de soupçonner en vous la bachelière que vous devez être et la doctoresse que vous serez.

Luce rougit de la louange équivoque où filtrait l'ironie. Elle repartit:

— Eh bien! pour vous aider à digérer cette surprise, monsieur notre cousin, je vais bien vite commander le thé.

Elle fit une révérence, preste et moqueuse, et s'esquiva. Mme Bertheaume la suivit des yeux jusqu'à ce que la porte fût close, et branlant la tête, dit avec un soupir:

— Les jeunes filles d'aujourd'hui déroutent les femmes de ma génération. Elles ont des rêves différents des nôtres, et ne s'embarrassent plus des préjugés qui nous arrêtaient!...

Elles sont autres: tout change. Luce est bonne et vaillante; c'est cela qui l'entraîne. Après tout, une femme médecin peut faire beaucoup de bien, n'est-ce pas, monsieur Bertheaume?

Denis refoula ses préventions, et accorda poliment:

— Sans doute... si elle sait se confiner dans un emploi qui lui convienne... Se consacrer aux femmes et aux enfants, par exemple...

— Et aux vieillards, aux œuvres de bienfaisance... Luce me dit: Ce serait si beau de réunir en soi la science du médecin et la douceur de la sœur de charité... Oh! elle ne manque jamais de raisons convaincantes pour appuyer ses intentions...

La vieille dame baissa encore le ton pour continuer à mots hésitants:

— L'enfant vient de subir une épreuve qui lui a ébranlé les nerfs... et qui m'atteint aussi... Mais à mon âge, on se soumet plus facilement aux choses inévitables... Bref, mon pauvre gendre s'est remarié, il y a quelques jours...

Elle dit cela très simplement, avec une tristesse dénuée d'acrimonie. Et encore, de crainte qu'on ne se méprît à ses sentiments, Mme Bertheaume se hâtait d'expliquer:

— Je ne reproche rien à Georges Fresnel... C'est un homme droit et bon... Je comprends qu'il ait cédé à la tentation d'une vie large et indépendante pour lui et ses deux enfants... Car cette dame... s'est bien conduite envers les fillettes... et a voulu les doter.

— Ah! Mlle Luce a une sœur?

— Oui, Simone, qui a vingt-trois ans, tandis que Luce vient d'en avoir vingt... Simone a très bien accepté l'événement, et est dans les meilleurs termes avec sa belle-mère. Luce considère celle-ci comme une intruse. Alors, pour gagner du temps, et éviter des choses irréparables, je l'ai emmenée en Suisse...

Et levant la main comme pour se défendre contre une objection qui, pourtant, n'était pas formulée:

— Ne croyez pas que je soutienne Luce dans la rébellion. Non, non... je me désole, au contraire, de voir l'influence du père amoindrie, et Luce isolée de sa famille... Mais la fillette a résolu de faire sa vie toute seule... Et toutes ces choses me dépassent et me désolent... Je suis vieille, je puis lui manquer... Et alors...

Comment Alceste se laissait-il si facilement émouvoir, ce soir-là? Il lui eût été aisé cependant, avec sa clairvoyance, de démêler l'intrigue et l'astuce de ce discours insinuant par lequel une vieille personne rusée essayait de l'attendrir sur une petite fille têtue et orgueilleuse? Eh bien! pas un instant, ces doutes outrageants ne vinrent altérer les impressions favorables de Denis Bertheaume. Sans hésitation, il acceptait pour une amie, digne de confiance, cette femme dont les yeux tristes et honnêtes révélaient l'âme d'abnégation et d'amour. Et il trouvait naturel que cette parente retrouvée le mît au courant de son histoire et de ses préoccupations dominantes.

Luce rentrait, avec la servante qui portait un plateau agréablement garni. Au premier regard sur les causeurs interrompus, Mlle Fresnel devina quel avait été le sujet de la conversation, en son absence. Elle se sentit, à la fois, allégée et intimidée, et détourna vite l'attention d'elle-même.

— Je vous annonce une nouvelle: les Jodlers montent au Peyrou donner une sérénade au cercle...

— Les avez-vous entendus, hier soir? demanda Denis.

— Ni hier, ni jamais...

— Eh bien! écoutez-les avec recueillement. L'âme même de la Suisse s'exhale dans les chants de ses pâtres; une âme fidèle, enthousiaste des héroïsmes du passé et des splendeurs de la nature... Les voici, je crois!...

Luce sortit sur la terrasse et Bertheaume vint s'accouder près d'elle sur la balustrade. Les chantres rustiques, nu-tête pour la plupart, formaient un groupe pittoresque. Presque tous portaient la veste courte, brune, liserée d'un galon, ouverte sur la chemise blanche aux manches bouffantes. Il y avait là de très jeunes gens; des hommes athlétiques; des vieillards aux barbes floconneuses, drapés dans des manteaux de bergers. Les vachers montagnards commencèrent de chanter, et dès le prélude, Mlle Fresnel fut saisie d'une émotion imprévue.

Les ensembles les plus brillants, entendus à l'Opéra ou dans les grands concerts, ne l'avaient jamais charmée comme ce chœur. Les voix se fondaient avec une justesse, une suavité parfaites, s'exaltant parfois dans une sorte d'ivresse un peu sauvage. Les ténors avaient des notes d'oiseaux, des vocalises de rossignols, tandis que les basses émettaient des sons profonds comme ceux de l'orgue. Et toutes ces voix exprimaient la poésie sublime de la montagne, avec le tumulte des torrents, le souffle des tempêtes autour des cimes, et la grâce des échos de la vallée: tintement des cloches, chansons légères...

— N'est-ce pas qu'il est difficile de rester insensible à cela? murmura Bertheaume.

— Impossible! avoua-t-elle, je n'imaginais rien de pareil.

— La nature grandiose qui les entoure développe chez eux, le sens de la beauté et de l'harmonie. Vous verrez! Vous aussi, vous vous laisserez prendre au charme salubre et fort de la Suisse.

Les Jodlers, maintenant, entre deux rasades, lançaient une tyrolienne, joyeuse comme un salut à l'aurore. Puis ils s'éloignèrent, suivis d'une cohue.

— Vous êtes venu bien des fois en Suisse, sans doute? demanda Luce.

— Souvent. Quelques amitiés m'attirent... Puis je jouis, avec plaisir, en ce pays, de la vraie liberté, la liberté dans l'ordre... Je trouve, comme certaine voyageuse, qu'on y respire mieux!

Elle rougit de plaisir, s'émerveillant qu'il eût retenu cette boutade et rit avec lui. Les lumières s'allumaient dans le salon où les pensionnaires rentraient. Luce se retourna avec regret vers le jardin, maintenant silencieux et profond, dans le vague du soir. Puis se penchant vers sa grand'mère:

— Mamette, veux-tu que j'aille te chercher un châle? Nous prendrons le thé dehors, ce sera plus gentil.

En un clin d'œil, Mme Bertheaume se trouva emmitouflée dans un plaid, son fauteuil transporté dehors, le guéridon, disposé dans un angle retiré de la terrasse.

— Là! fit la jeune fille avec un soupir satisfait. On est chez soi. Je ne voulais pas mettre un Français comme vous, M. Bertheaume, en contact avec ce gros Silésien, qui rit, de façon si agaçante, quand on parle de Paris. Il a ouvert des yeux ronds comme des hublots, en apprenant que nous étions des Parisiennes! Quoi! cette bonne dame à cheveux blancs, cette petite fille toute simplette, ayant un teint nature! Il n'en revenait pas! Pour lui, toutes les Parisiennes devaient ressembler aux petites femmes des affiches, et avoir des tignasses jaunes, des joues plâtrées, des jupes en coup de vent!...

— C'est malheureusement l'idée que se font presque tous les étrangers, observa Denis. Pour eux, Paris se borne aux grands boulevards et aux music-halls... Ils ignorent profondément le vrai Paris, qui pense et qui travaille.

— Notre Paris à nous! dit fièrement Luce.

Bertheaume la regarda, charmé de cet enthousiasme juvénile. Dans le bleu nocturne, le fin visage ambré prenait les tons ivoirins d'un camée. Le bruissement du jet d'eau s'entrelaçait à la voix rieuse. Et toutes ces jolies impressions se fondirent, pour Denis, en une sensation complexe. Anxiété ou jouissance, il n'eût pu le dire... Mais il s'étonna des choses lointaines qui remontaient à sa mémoire, et rallumaient en lui la fièvre des regrets inutiles et des rêves déçus.

VI

— Quelle bénédiction que cette rencontre avec notre grand cousin! n'a cessé de dire, depuis trois jours, Mme Bertheaume. Et qui t'a valu un guide si intéressant et un compagnon de promenade autrement alerte que moi!

En effet, Denis s'était fait un devoir d'escorter les promeneuses. Chemin faisant,

il perdait un peu de vue les recherches sur la jeunesse de Benjamin Constant qui l'avaient amené à Neuchâtel, et il s'abandonnait au plaisir de revoir de jolis coins oubliés et qui lui paraissaient doués de grâces nouvelles.

Les sites, déjà connus de lui, lui apparaissaient sous un aspect imprévu, plus attrayant et plus pittoresque... Peut-être aussi se laissait-il influencer par les admirations d'une jeune compagne sensible au charme de la nature et curieuse des moindres vestiges du passé? Ainsi avaient-ils déjà visité ensemble le cloître de la Collégiale, les collections historiques du Musée, les gorges du Seyon et de l'Areuse, et les bourgades coquettes, éparses sur les bords du lac: Serrières, Saint-Blaise... Souvent Mme Bertheaume, fatiguée, s'arrêtait à une étape, et les deux cousins continuaient seuls l'excursion. La causerie doublait l'agrément de la route. Les questions de la jeune fille, ses saillies paradoxales avaient le don d'exciter la verve de son compagnon. Luce savourait les récits colorés, les jugements personnels, les aperçus pénétrants de cet homme qui avait tant lu, tant vu, tant médité... Et Bertheaume, pour la première fois de sa vie, jouissait du contact délicieux d'une intelligence féminine, dont la culture n'avait pas desséché la sève active et fraîche. Peu à peu, en ces entretiens, leurs esprits se familiarisaient. Rapprochés par la lutte même des discussions, ils laissaient mieux voir le fond de leurs pensées.

C'était l'après-midi du troisième jour. La grand'mère et la petite-fille devaient quitter, le lendemain, Neuchâtel pour Berne. Le funiculaire venait de déposer les trois touristes au Crêt du Plan, au-dessus de la ville. De là, par-dessus les toitures amoncelées et les frondaisons luxuriantes, on découvre un vaste horizon: le lac ensoleillé et la ligne sinueuse des Alpes, ondulant, au lointain, dans la brume. Mme Bertheaume s'installa sur la terrasse qui domine ce gracieux panorama, tandis que Denis et Luce prolongeaient la promenade jusqu'à la roche de l'Ermitage.

— Alors, fit tout à coup Bertheaume, après-demain, vous serez à Lucerne. Et ensuite?

— Ensuite, nous ferons le tour par Interlaken et nous gagnerons Ouchy, où grand'mère sera enchantée de se reposer dans la pension dont vous nous avez donné l'adresse. Vous savez tout cela. Me le faites-vous redire pour renouveler votre promesse de venir nous visiter à la villa Mauresque?

— C'est promis. Mais après Ouchy?

— Eh bien! nous rentrerons à Paris.

— Les vacances ne seront pas encore terminées.

— Elles le seront pour moi! dit-elle, le ton bref, soupçonnant l'idée qu'il suivait.

— Vous auriez pu faire un séjour à la campagne... L'air du Maine est excellent, insinua-t-il avec douceur.

Une ride durcit le petit front en rapprochant les sourcils.

— L'air de Paris me sera meilleur.

— Permettez-moi d'en douter! déclara-t-il, toujours doux et opiniâtre. L'air de la campagne apaise les nerfs et dispose aux sentiments conciliants... Et je sais, oui, je sais que votre bonne grand'mère, indulgente comme un vrai sage, vous verrait volontiers achever l'automne chez votre père...

— Pour y rencontrer ma *belle-mère?* fit Luce avec un rire pénible. Ah! cela, non!

Après quelques secondes, il lui demanda à brûlepourpoint:

— Avez-vous lu Vauvenargues?

— Très peu! dit-elle. Cependant il m'est sympathique et j'aimerais à le connaître mieux.

Denis tira de sa poche un petit livre dont la reliure s'écornait aux angles.

— Ce fut un grand cœur malheureux que la souffrance ne put rendre amer ou injuste. Il est mon ami fidèle et mon ordinaire conseiller. Tenez! lisez cet avertissement.

Il lui tendait le volume tout ouvert. Elle lut, d'un coup d'œil, le passage qu'il soulignait du doigt:

"L'ingratitude la plus odieuse, mais la plus commune, est celle des enfants envers leurs pères."

Luce recula comme si ces deux lignes lui eussent brûlé les yeux.

— Ingrate? Oh! ne le croyez pas!

Et la voix changée, elle balbutia, un sanglot près des lèvres:

— Vous ne savez pas combien j'aimais maman... Et c'est si dur, si dur!...

Tout son orgueil défaillit en une plainte d'enfant perdue. Touché par une telle détresse, Denis murmura:

— Je vous comprends d'autant mieux que ma mère fut la seule affection de mon enfance. Et peu de temps après ma naissance, elle fut condamnée à la chaise-longue qu'elle dut garder le reste de sa vie.

A son tour, la jeune fille fut remuée, jusqu'au fond de l'âme, par cet aveu où l'homme exhalait sa longue tristesse d'enfant.

— Quelle pitié! murmura-t-elle en levant sur son compagnon un regard de sympathie.

Il lui mit la main sur l'épaule dans un geste fraternel.

— Oui... Rien n'est plus poignant que d'être éprouvé dans ses sentiments de famille. Car c'est là que résident la vraie force et le plus sûr bonheur... Aussi, croyez-m'en, capitulez. Vous aimez votre père, il vous aime aussi... Il crut agir pour le mieux. Ne lui témoignez pas si durement qu'il s'est trompé... Votre attitude doit lui causer une telle peine... Et plus tard, quel regret pour vous d'y penser!...

Luce ne répondit pas. Mais il la vit, d'un doigt furtif, essuyer une larme. Alors Denis essaya d'alléger les pensées trop lourdes sous lesquelles la jeune fille fléchissait.

— Gardez mon Vauvenargues comme compagnon de voyage. Gardez-le en souvenir de notre rencontre. Il vous rappellera Neuchâtel et le vieux cousin sermonneur.

Elle dissimula son émotion en saisissant, avec sa malice de jeune fille, l'occasion qu'il lui offrait de le taquiner.

— Injuriez-vous! Je ne protesterai pas comme vous deviez y compter! assura-t-elle, tout en serrant, avec un empressement joyeux, le livre qu'il lui glissait dans la main. Cet artifice de rhéteur est trop usé, et d'une hypocrisie tout à fait indigne de vous... Mais, de tout cœur, je vous remercie pour le don que vous me faites d'une chose que vous affectionnez... et qui influença votre pensée.

Ils atteignirent bientôt la falaise grise éboulée, hérissée de fougères et de digitales, et qui était leur but. Et par d'autres sentiers fleuris et ombragés, ils regagnèrent le Crêt du Plan. Leurs pas et leurs voix s'harmonisaient au même rythme allègre. L'air parfumé accélérait en eux les ondes de la vie, et leur apportait une sensation délicieuse.

La fin du jour promettait d'être exquise. Denis proposa, tandis qu'il reconduisait les deux dames, le long du quai:

— Voulez-vous occuper d'une façon charmante votre dernier soir ici? Prenons le bateau qui va, à la tombée de la nuit, chercher l'approvisionnement de lait au village de Cudrefin. C'est une promenade d'une heure, mais qui vous permettra d'admirer le coucher du soleil sur l'eau et, au retour, le port et la ville illuminés dans la nuit.

L'idée de cette partie enchanta les deux Parisiennes. Cependant, à l'heure dite, Bertheaume vit Luce arriver seule au bateau, la grand'mère étant trop lasse pour redescendre du parc Rougemont.

Ils s'assirent à l'avant. Un assez grand nombre de promeneurs s'embarquèrent sur le steamer. Bientôt les bancs furent remplis. Beaucoup de couples allemands, jeunes ou mûrs, s'oubliaient dans des attitudes idylliques, avec l'indiscrète ostentation de leur race.

Luce, gênée, se tourna de façon à voir seulement l'eau et le ciel, incendiés l'un et l'autre.

Le soleil venait de disparaître. Mais les nues gardaient le reflet du suprême embrasement. Et le lac, reverbérant cette apothéose, paraissait teint d'écarlate et d'or.

Le vapeur quitta le quai, et, fendant les flots colorés, sembla s'ouvrir un chemin dans une jonchée de roses et de lilas.

Denis contemplait la fantasmagorie, accrue peut-être par la présence, au premier plan, d'un spirituel visage de petite fée.

— Quel fut le premier poète qui compara nos jours à ce remous éphémère? dit Bertheaume. C'est un lieu commun, devenu banal, comme toutes les fortes vérités... Tout s'efface, tout se dilue au cours des temps. Bientôt le souvenir de ce beau soir sera pour vous aussi flottant que celui d'un rêve.

— Pourquoi *pour moi* seulement?... dit-elle à voix basse..

— Parce que, bientôt trop de choses nouvelles et graves vous occuperont. En regard d'une belle dissection ou d'un bouillon de culture, que pèsera, dans votre esprit, l'impression de charme et de sérénité de cet instant?

La jeune fille rougit, et se penchant vers l'eau, balbutia avec moins d'amertume que anxiété:

— Vous me blâmez, n'est-ce-pas? Vous trouvez mes visées ridicules... avouez-le.

Il dit gravement:

— Non, je crois que vous cédez à des convictions généreuses. Je ne vous blâme, ni ne vous raille. J'ai peur de vous voir fausser votre nature dans une vie pénible et ingrate. Vous vous êtes tracé un noble idéal, mais prévoyez-vous les difficultés de la réalisation?

Cette sollicitude l'attendrit. Elle n'eut pas la force d'attester plus haut son mépris des obstacles.

— D'autres y sont parvenues! murmura-t-elle.

— Sans doute, mais au prix de quels efforts! Je rends justice au courage, à la conscience, à la tenacité que déploient les femmes, dans l'exercice des professions qui leur étaient jusqu'alors fermées! Qu'elles s'y montrent habiles, énergiques, autant que les hommes, je l'admets... Mais elles n'acquièrent pas plus de bonheur en se virilisant ainsi. Et dans ces luttes opiniâtres, exigeant une perpétuelle tension de volonté, ne risquent-elles pas de développer leur cerveau, aux dépens de leur cœur?... Et ne serait-ce pas dommage?...

Bertheaume n'osa exprimer davantage son regret. Ne serait-il pas affligeant, en vérité, que cette enfant usât son charme, ternît le velouté de sa jeunesse et la fraîcheur de son esprit dans une tâche dure et aride, pour devenir peut-être une cérébrale orgueilleuse et pédante?...

Remplie de son rêve et quêtant une approbation, Luce protesta:

— Une femme peut exercer son intelligence sans cesser d'être bonne et aimante. Soigner, consoler, guérir, est-il un meilleur emploi de nos dons de dévouement et de tendresse?

Il riposta, gagné par une impatience qu'il ne put réprimer:

— Toute femme trouve dans son cercle intime, l'occasion de se dévouer, sans avoir besoin, au préalable, de dépecer des macchabées à l'amphithéâtre.

Atteinte par le sarcasme, la jeune fille dit avec effort:

— Mais, à celles qui restent seules dans la vie, pourtant, il faut bien un but?

— Elles restent seules, souvent, parce qu'elles le veulent ainsi. Dès lors, pourquoi les plaindre? La femme, qui se laisse griser par l'orgueil de la science, peut-elle consentir à l'immolation de soi qui est la beauté de l'amour?

Le grand mot qui tombait entre eux amena le silence. Luce s'inclina vers les vagues, assombries maintenant; une faiblesse étrange lui enlevait l'énergie de formuler ses objections et de défendre ses idées. Il lui était impossible de résister à la paresse heureuse où se détendait sa volonté, à la paix qui se dégageait du ciel turquoise, des étoiles blanches, du lac dont les contours se brouillaient de nuit.

Il faisait nuit quand le bateau accosta.

Au delà du petit havre, des maisons se devinèrent, comme à travers le nébuleux d'une sépia. Dans ce clair obscur, des silhouettes s'agitèrent, des voix joviales échangèrent des saluts, un va-et-vient s'établit du quai au vapeur pour le transport des jarres de lait. Puis le steamer faisant machine arrière s'éloigna. Le village retomba dans son isolement et son silence.

— Passer sa vie dans un coin perdu tel que celui-ci! pensa tout haut Denis Bertheaume. Contempler la nature sans éprouver le désir de changer de place; s'écarter des ambitieux et des bavards; se replier sur soi, en gardant le secret de ses utopies et de ses songes, ne croyez-vous pas que ce serait la vraie sagesse?

— Je ne pense pas que vous soyez fait pour cette existence d'ermite, et l'inertie ne conviendrait pas à votre caractère militant et à votre esprit...

— Chicanier! acheva-t-il gaîment. Alors que me conseillez-vous, petite sibylle? Me voici, comme Hercule, entre deux routes... J'ai pris goût à la retraite... Et ce soir, je reçois une lettre où l'on m'invite à rentrer dans l'arène politique. On m'offre un siège de député dans la Mayenne, en me garantissant le succès...

Un mouvement brusque rapprocha la jeune fille.

— Vous accepterez?

— Je n'en ai guère envie... La cuisine électorale a des dessous qui me répugnent.

— Tant pis pour votre nausée!... Vous êtes si utile là-bas!

— J'y suis impuissant... et je prêche dans le désert...

— Oui, mais votre parole retentit bien au delà. Et les vérités que vous lancez éveillent la conscience populaire. Vos adversaires eux-mêmes n'ont jamais osé attaquer votre loyauté.

— Ils la ridiculisent... C'est plus sûr... Mais, vous semblez fort au courant de la politique, auriez-vous le courage d'étudier les comptes rendus de nos vociférations et de nos pugilats?

— Nous lisions vos discours... Nous commentions les débats où vous participiez... Et toujours nous vous donnions raison, en louant la vigueur de votre franchise.

Denis ressentit, une fois de plus, la satisfaction que donnent, au penseur, de semblables témoignages...

— Alors, vous voulez me renvoyer à ce marécage, pour y reprendre de mauvaises fièvres? Ce n'est pas charitable...

Elle fixa sur lui son regard droit.

— Pouvez-vous souhaiter l'oisiveté?

Il dit avec un sourire:

— Il faut donc dire oui à ces gens de la Mayenne?

— Certainement, sans hésiter...

Ils se turent, mais ce silence dans la nuit les rapprochait. A présent, une scintillante poussière de diamants poudrait l'immensité du voile céleste. La lune dessinait un réseau à mailles d'argent sur les vagues.

Des liserés de lumière, courant sur le fond noir de la montagne indiquaient la ville et les quais. Et ces clartés éparses semblaient se condenser toutes dans deux grands yeux noirs, illuminant la pénombre de leur éclat humide.

Denis Bertheaume, qui jouissait de cette vision avec la ferveur d'un artiste devant une belle œuvre, murmura, rêveusement:

— Luce, Luciole!... Cette désinence se fait toute seule! Comment n'a-t-on pas eu l'idée de vous donner ce joli nom, comme un diminutif du vôtre!... Luciole! Une petite lueur tendre, qui brille doucement dans la nuit d'été...

Un trouble secret mit au front de la jeune fille la nuancé rose d'une fleur. Denis fut

ébloui de ce rayonnement pudique. Tous deux n'échangèrent plus que quelques rares paroles, jusqu'au moment où Bertheaume, laissant Luce à la porte de la pension Romani, lui dit:

— Au revoir, petite Luciole!... A Lucerne sans doute.

— A Lucerne! Vous viendrez à Lucerne! se récria-t-elle, joyeuse et surprise.

— Pourquoi pas!... Dans deux jours, j'aurai achevé ce qui me retient ici!... Au revoir!...

Ils se séparèrent, lui, stupéfié de la décision qu'il venait d'annoncer; elle, étourdie d'un espoir délicieux et fou.

VII

Berne! Lucerne! Voir ces villes en leur cadre séduisant et magnifique, par un beau soleil et la joie dans le cœur! Un rêve de paradis terrestre!... Luce Fresnel connut cette chance.

Le sentiment d'agréable attente qui l'animait décuplait l'attrait des choses aperçues. L'absent dominait constamment ses pensées et guidait ses actes. C'était un plaisir secret de lui obéir, en suivant l'itinéraire qu'il avait prescrit pour visiter la capitale fédérale. Ainsi semblait-il rester entre les deux femmes, pendant qu'elles parcouraient les rues à arcades de la vieille cité de l'Ours. C'était Denis qui leur avait conseillé de déjeuner de choucroute, dans la grande cave à fresques de la Kornhaus, et de passer ensuite les heures ensoleillées à la terrasse de la Schœnzli-rendez-vous mondain d'une renommée uni, verselle. Elles exécutèrent ponctuellement ce programme. Elles descendirent dans let profondeurs de la terre et remontèrenr ensuite à 600 mètres d'altitude pour dégustes d'excellent moka et de bonne musique, au milieu d'une société select et devant une perspective charmante.

En face d'elles, la ville, dominée par un cirque de hautes montagnes et ceinturée étroitement par l'Aar, se dessinait nette et claire avec ses beffrois, ses toits pointus, ses campaniles. Mais Luce voyait à peine le paysage et n'entendait guère les violons. Lentement, elle repassait les plus petits détails de ces derniers jours. C'était comme une chronique qu'elle enregistrait, pour elle-même, dans la fraîcheur de ses souvenirs, et qu'elle voulait indestructible.

Ce court espace de temps devait rester inoubliable; les moindres paroles, émises durant cette période, prenaient l'importance de faits capitaux par leur portée et leur répercussion dans son propre esprit.

Que la jeune fille y consentît ou non, quelque chose resterait pour toujours modifié en elle. Il lui serait impossible de redevenir ce qu'elle était avant de rencontrer Denis; elle en avait l'intuition. Des notions étrangères jusque-là influençaient sa mentalité; quelque chose de doux avait pénétré son être, la disposant à la soumission, à la pitié, à toutes les tendresses de la vie. Elle n'était plus Luce, mais Luciole... Avec quel émoi elle se répétait ce nom inventé par lui, pour désigner cette créature nouvelle, dont lui seul soupçonnait l'évolution.

Telles étaient les songeries qui brochaient leur trame brillante devant les yeux fascinés de Luce Fresnel. Les visions extérieures disparaissaient derrière ces mirages célestes. Toutes les mélodies, toutes les couleurs, chantaient et formaient un nom qui remplissait les espaces. Et quand, à Lucerne, elle entrevit le lac, entre ses trois formidables sentinelles, le Righi, le Bûrgenstoch et le Pilate, les quais bordés de palais, et les ponts archaïques de la Reuss, et les donjons de la cité, elle se dit avec ivresse: — Je verrai tout cela demain près de *lui!*

Le quatrième matin, Denis Bertheaume, selon sa promesse, se présenta à l'hôtel du Cygne.

Alors Luce, au lieu de la joie escomptée, fut saisie d'un malaise qui entravait ses gestes et glaçait sa voix. Une contrainte égale paralysa Denis et amena sur son front une ombre de tristesse. Chacun d'eux, avait médité les mêmes choses et découvert un secret qui le rendait timide.

La cordialité de Mme Bertheaume les aida, heureusement, à surmonter cet embarras et mit de l'aisance dans l'entretien. Ils reprirent leurs façons et leur ton de camaraderie, curieusement mélangés de déférence et de mutinerie chez elle, de courtoisie enjouée chez lui.

Mais aux premiers mots qu'ils échangèrent en aparté, l'entente de leurs pensées se manifesta.

—J'ai écrit, comme vous le désiriez, aux gens de la Mayenne! annonça gaiement Bertheaume.

Très bas, Luce répartit:

— J'ai envoyé une lettre dans l'autre département du Maine, où j'irai passer le mois de septembre...

Elle sentit la caresse du regard gris-bleu.

— Vrai?... Cela, c'est bien, très bien, petite Luciole!

Denis vit fleurir, sur le visage de la jeune fille, le tendre éclat virginal qui dénonçait son trouble et accroissait sa grâce. Et d'avoir cédé à la suggestion de l'autre, chacun se trouva fier, comme d'une victoire.

Bertheaume comme à Neuchâtel, se constitua le cicérone des deux femmes. Et dans l'enthousiasme d'impressions neuves et exquises, des jours de pur enchantement se succédèrent.

Emportés sur les flots du beau lac, ils virent ensemble défiler les sites célèbres, poétisés par le patriotisme des descendants de Tell, et les bourgades gracieuses, blotties au pied des monts dont la cime se dresse en plein ciel, étincelante d'un diadème de glace.

Puis Luce, tentée par les sommets, voulut faire l'excursion classique du Righi, seule ascension que lui permit sa grand'maman. Mme Bertheaume, tranquillisée d'ailleurs par la présence de Denis auprès de sa petite-fille, attendit, sous les ombrages de Vitznau, le retour des voyageurs.

Bientôt le train s'éleva sur la pente roide. La jeune fille, cramponnée à la portière et brisée par l'attraction du vide, voyait le paysage s'enfoncer et s'étendre. L'ensemble du lac se dessina avec la précision d'un plan en relief: un fluide bleu baignait la terre et l'eau. Les pâturages recouvraient les flancs de la montagne, parfois entaillés de déchirures tombant à pic vers des profondeurs effrayantes. Aux premiers plans, des campanules, des bruyères couvraient les talus d'une parure de mai. Et Luce, sur ce chemin fleuri, sentait son âme tourbillonner dans l'éther et battre des ailes comme un oiseau ivre de soleil.

Denis jouissait de son plaisir, ravi de cet épanouissement de jeunesse et s'abandonnait à une joie franche et impulsive, dont il n'avait pas goûté la bienfaisante folie depuis nombre d'années. Ils débarquèrent au Righi Kulm, gais comme deux étudiants en rupture d'école, parmi la horde des Tartarins, et explorèrent le plateau. De toutes parts, des gens vautrés à plat-ventre griffonnaient, à l'adresse d'une *Fraülein* ou d'un *Mein Herr* quelconques, de lyriques exclamations, dans le style spécial aux Perrichons de toutes langues. D'autres, en cercle familial, s'empiffraient, à cette altitude plus qu'olympique, d'œufs durs, de galantine et de fromage, arrosés de bière.

— Tout cela ne me fera pas maudire les funiculaires! déclarait Bertheaume. Ces grotesques ne parviennent pas à envahir l'espace et à encombrer le ciel.

— Voyez en bas courir ces rayons et ces ombres! disait Luce, parcourant l'étendue de ses yeux éblouis et avides. Il semble que toute la terre nous soit offerte, comme dans la tentation du Christ.

Au-dessous d'eux, le lac de Zug présentait un miroir glauque à l'énorme mirage du Righi, trié de violets et d'ocres. De tous côtés, les montagnes soulevaient leurs faîtes chauves ou neigeux, et, dans leurs replis verts, apparaissaient des villages, des chalets émergeant des bois. La brume, qui noyait des lointains, reculait l'horizon jusqu'à l'infini. Les nuages abordaient parfois la plate-forme et interposaient leur écran devant le paysage, Alors les deux cousins se trouvaient enveloppés de vapeurs et comme isolés du reste du monde. Luce riait, mystérieusement et passionnément heureuse.

— Pour votre dame, monsieur, supplia une gamine, tendant à Bertheaume un bouquet d'edelweiss.

Luce Fresnel vivement s'écartait, devenue très rouge. Denis jeta de la monnaie à l'enfant et passa les fleurs à sa compagne. Elle les prit, d'un geste qu'elle sentit très gauche, et ne put remercier ni d'un mot, ni d'un regard.

Au retour, sur le bateau, comme pour résumer les impressions de cette journée, un groupe de femmes de l'Emmenthal, aux corsages de velours lacés d'argent, venues en pèlerinage à Tellplatz et au Rütli, unirent leurs voix pour un hymne d'adoration et de reconnaissance.

Ces chants, montant dans le calme du soir, entre les montagnes légendaires, avaient une puissance singulièrement touchante. Luce devenant étrangement sensible fut obligée de cacher, sous sa main, des larmes soudaines... Larmes délicieuses, nées de la plénitude du bonheur, et qu'il faut avoir versées avant de pouvoir dire qu'on a vécu!

VIII

Ce matin de dimanche, Luce s'était éveillée dans l'effervescence d'une attente de plaisir. Que de projets pour la journée: d'abord, messe à la Collégiale, avec accompagnement des célèbres orgues; retour par les quais, au milieu du grouillement pittoresque où se coudoient tous les types d'humanité; l'après-midi, montée au belvédère du Sonnenberg, avec Denis Bertheaume. Cette dernière idée illuminait tout.

Le tramway amena les dames au pied de l'escalier qui conduit à Saint- Léger. Mme Bertheaume, lasse de l'escalade, entra immédiatement dans l'église. Luce préféra attendre, dans le vieux et poétique Campo-Santo, que l'office, précédant la messe française fût achevé. Elle fit le tour des cloîtres, en lisant les inscriptions des stèles et des dalles tombales, abritées sous les arcades. L'impression de la fugacité des choses terrestres se dégageait de cet asile de mort, dominant les jardins où chantait la vie.

La cloche tinta. Les portes de l'église s'ouvrirent devant la foule des fidèles. Luce fit quelques pas pour se rapprocher de la cathédrale, pendant que le flot s'écoulait. Elle demeura appuyée au pilier, observant les figures étrangères.

Une jeune dame, blonde, vêtue d'une robe de drap ivoire, et tenant par la main un garçonnet de sept à huit ans, attira son attention. Mlle Fresnel apprécia la sobriété de la toilette, la dignité du maintien, la pureté classique des traits. Elle suivit des yeux la passante qui allait d'un pas léger et glissant, un pli au coin de sa bouche, et ses yeux bleus ombrés d'une profonde mélancolie. Tout à coup, la jeune fille vit cette figure tressaillir et se colorer, les lèvres serrées s'entr'ouvrirent dans une palpitation rapide, une lueur éclaira les prunelles. Et avant que Luce eût le temps de se demander qui avait provoqué cette commotion, elle aperçut Denis Bertheaume qui venait à l'inconnue, et s'arrêtait devant elle en se découvrant.

Ils se tendirent la main et échangèrent quelques mots. Quoi de plus fréquent, de plus banal même, qu'une rencontre entre deux personnes de connaissance? Denis saluait cette dame et s'enquérait de ses nouvelles. C'était là un acte de politesse élémentaire. Pourquoi alors ce choc qui avait chaviré le cœur de Luce comme un pressentiment néfaste?... C'est que, de l'angle où elle était tapie, la jeune fille apercevait les regards qui se croisaient, plus explicites et plus éloquents, certainement, que les paroles prononcées, car ces regards contenaient un monde de souvenirs, de tristesse et de regrets...

Le colloque fut court, et se termina aussi correctement qu'il avait été entamé. Denis serra de nouveau les petits doigts gantés, qui s'offraient de haut, comme pour un baisemain. La dame en blanc s'éloigna, de son allure patricienne, droite et indifférente. Bertheaume se dirigea vers l'église et ne se retourna qu'au seuil, pour jeter un coup d'œil sur le chemin de l'étrangère. Et Luce fut frappée de l'altération de sa physionomie.

Sans que Bertheaume l'aperçût, elle se glissa vers l'endroit où elle savait retrouver son aïeule. Agenouillée près de la vieille dame, Luce essaya de s'abîmer dans la prière et d'y oublier son indéfinissable inquiétude. Mais, toujours elle revoyait l'éclair révélateur des prunelles bleues, et la réponse profonde du regard de Denis.

A l'issue de l'office, Bertheaume vint rejoindre ses parentes et fit route avec elles par la promenade du quai, remplie d'un véritable fourmillement. Mais ce spectacle indifférait aujourd'hui à Luce. Elle ne voyait que Denis, taciturne et songeur à côté d'elle.

L'intuition menaçante se précisait. Et elle s'étonna à peine quand, le jeune homme prenant congé, s'excusa de ne pouvoir accompagner ses parentes au Sonnenberg, cet après-midi... Un stupide mal de tête, simplement, exigeant la réclusion.

Mme Bertheaume se répandit en regrets. Luce, dès qu'elles furent seules, exprima son scepticisme:

— Prends-tu ce malaise au sérieux, grand'-mère?... Notre grand cousin aime mieux, sans doute, rester à griller des cigarettes, dans un salon frais, que de s'exposer à la chaleur. Qui sait s'il n'a pas désiré se libérer aujourd'hui pour retrouver des amis plus chics que nous?... Ne nous imposons pas...

"Oui, achevait-elle, en pensée, il a dû rejoindre la dame blonde."

Sans cesse, les deux silhouettes élégantes se profilaient devant ses yeux. Elles obstruaient sa vision tandis que le funiculaire la hissait jusqu'aux magnifiques sapins du Sonnenberg: elles étendaient leurs ombres sur le vaste horizon qui se découvrait des terrasses du parc. Et tandis que Mme Bertheaume s'extasiait et consultait un plan pour reconnaître les cimes, les villages, les édifices de la ville, Luce ne voyait rien que la double image, harcelante.

Mais comme les promeneuses se rapprochaient du Kurhaus, une surprise rompit l'obsession. Devant la balustrade, la dame blonde, vêtue d'une robe de linon et de dentelles, étendue sur une chaise longue, dans les mains un livre qu'elle ne lisait pas, songeait les yeux dans le vide.

Elle était tête nue; un mince soulier blanc apparaissait au bord de sa jupe mousseuse. Evidemment, elle séjournait au Palace du Sonnenberg. A quelques pas, dans l'allée, une bonne jouait au diabolo avec le garçonnet, ou plutôt essayait de l'intéresser à ce jeu. Mais l'enfant ratait chaque coup et poussait alors des cris de dépit, stridents et aigus. Il lança si étourdiment le volant que le projectile vint heurter l'épaule de Mme Bertheaume. Luce jeta une exclamation qui se confondait avec la plainte légère de la vieille dame.

— Petit maladroit! Grand'mère, il vous a fait mal!

La bonne, déconcertée, murmura quelques excuses.

La dame blonde, tirée de son rêve, se souleva.

— Tony, qu'avez-vous fait?

Elle vint à son fils, lui prit la main, et fit un pas vers les deux femmes.

— Vous a-t-il blessée, madame? demanda-t-elle d'une voix infiniment douce.

— Effleurée seulement! se hâta de dire Mme Bertheaume avec sa bonté habituelle. Ne le grondez pas. Ce n'est pas sa faute.

— Mais il doit demander pardon! répéta la dame blonde, en attirant le petit garçon.

Tony tourna vers les deux étrangères des yeux effarés, trop grands, dans leur cerne brun, pour sa figure chétive à la peau diaphane. Tremblant, il se cacha dans la robe de sa mère et éclata en sanglots. La dame blonde s'inclina vers son fils, avec une expression inquiète, et caressa les cheveux, fins comme du duvet.

— Tony, ne pleure plus... Calme-toi... C'est fini, fini!

Son regard supplia les deux femmes. Elles saluèrent et passèrent leur chemin.

— Stupide enfant! dit Luce rancunière. Il aurait pu te blesser, Mamette! Et on le cajole!

Mme Bertheaume hocha la tête.

— Pauvre petit! On ne peut se montrer sévère avec ce malheureux petit être débile et nerveux!... La mère est bien à plaindre!

Cette phrase résonna dans l'esprit de la jeune fille. La pitié! Si c'était là le puissant aimant, inclinant vers cette femme certain cœur d'homme!

Cela semblait si digne de Denis, de tout ce qu'elle soupçonnait en lui de noble et d'élevé!

Cependant Mme Bertheaume, charmée par la fraîcheur des ombrages, exprimait le souhait de rester au Sonnenberg, le reste du jour. Mais Luce, tourmentée par une extrême agitation morale, avait besoin de se dépenser et de changer de place.

— Grand'mère! Allons jusqu'au Gütsch! Un

trajet d'une demi-heure seulement; le guide l'assure! Ce sera une délicieuse promenade.

Il eût fallu une volonté plus robuste que celle d'une grand'maman pour résister à la force d'entrainement de la jeune fille. Les deux femmes s'engagèrent dans le sentier qui serpentait à travers les prairies. Un terrain, tour à tour sablonneux ou pierreux, rendait la marche pénible. Luce vit, avec inquiétude le chemin s'allonger indéfiniment, sans découvrir la région ombragée. La sueur coulait sur le front de Mme Bertheaume, de gros soupirs soulevaient sa poitrine haletante, son pas s'alourdit, plus incertain. Enfin, on atteignit l'orée de la forêt. Un cri de naufragés saluant la côte:

— Un banc, enfin!

Mais, après un court repos, la pauvre vieille dame n'eut que plus de peine à remettre en train ses jambes fourbues. Luce s'effraya. Il fallait sortir de là par leurs propres moyens. Aucun mode de locomotion à portée!

Quelques promeneurs les croisèrent.

Mlle Fresnel se renseigna près d'une jeune fille.

— Sommes-nous loin du Gütsch?

— A mi-chemin à peu près!

A mi-chemin! Jamais on n'arriverait au but!... En regardant sa pauvre Mamette, voutée de fatigue, Luce sentit toute énergie l'abandonner. Le remords d'exposer la chère vieille, par son imprudence et son égoïsme, fit déborder son cœur, plein de soucis contenus. Incapable de se maîtriser davantage la jeune fille s'appuya à un sapin, et, le front dans son bras replié, fondit en larmes. Jamais, depuis ces lointains désespoirs d'enfant où tout s'effondre, elle n'avait connu une si complète détresse. Et toute sa vie, elle devait garder le souvenir de ce passage angoissant.

— Ah! mon Dieu! ma petite! s'exclama Mme Bertheaume, essayant de plaisanter. Sommes-nous perdues comme le petit Poucet? Allons, continuons... Et puis, cette personne t'a-t-elle bien renseignée? Les gens sont si insouciants, et s'inquiètent si peu d'aider autrui par un avis juste!

Cette supposition se trouva exacte. Au premier carrefour de la forêt, la grand'mère et la petite fille aperçurent les blanches murailles du Gütsch.

Mais le soulagement de voir le terme du chemin ne suffit pas à ramener la quiétude dans le cœur inquiet... Et Luce continua d'éprouver l'anxieuse impression de se trouver abandonnée, sans secours et sans espoir.

IX

— Mais pourquoi cette tristesse absurde? se disait la jeune fille.

Elle avait l'habitude courageuse, comme tous ceux dont la vie est active et la volonté ferme, de se mettre vis-à vis d'elle-même, et de scruter sa conscience.

— Pourquoi se sentir déçu, quand on n'a rien convoité? Pendant quelques jours, j'ai éprouvé une intensité de bonheur qui m'avait été inconnue jusqu'ici, parce que des choses nouvelles captivaient mon intérêt et qu'au plaisir du voyage se joignait la jouissance de converser avec un esprit profond et délicat. Mais ce bonheur ne pouvait être qu'exceptionnel et passager... Alors... il faut redevenir telle qu'avant cette période, reprendre les espoirs d'antan et les anciens projets dont la netteté s'effaçait... Voilà tout...

Voilà tout... Cette résolution si simple à formuler était plus difficile à tenir. La jeune fille ne pouvait s'empêcher d'être sensible aux changements observés dans les façons d'être de son grand ami, et ces changements réagissaient sur elle-même. Ils n'avaient plus, l'un avec l'autre, la confiante liberté des premiers jours. Quelque chose d'invisible restait permanent entre eux.

La veille du départ pour Interlaken arriva, et le jeune homme ne se proposa pas à accompagner les voyageuses. Il devait partir le surlendemain pour Vevey, afin d'y poursuivre son étude, interrompue par sa fugue à Lucerne.

— Ou bien il prolongera son séjour ici, pour monter au Sonnenberg, tant qu'il voudra, pensait Luce Fresnel.

Le dernier après-midi cependant, Denis escorta sa jeune cousine, par les vieilles rues de la cité. Ils descendirent du Kornmarkt au fameux pont de bois des Moulins. Une fois encore, ils s'attardèrent à étudier la curieuse danse macabre, peinte sur les panneaux de la charpente. Un artiste inventif a représenté là des scènes de la vie populaire ou élégante de son temps; festins, batailles, kermesses, et partout, dans le château comme au cabaret, il a placé, en face du juge fourré d'hermine, de la dame à traine de velours, du marchand qui pèse son or, ou du manant ivre, l'effigie livide de la sournoise visiteuse ricanant de l'épouvante qu'elle propage.

— Il y a pourtant d'autres surprises que l'attouchement de la mort pour glacer le cœur en fête! pensait Luce. Comme il est absorbé et morose! Sa voix ne sonne plus de même!... Et il ne m'a plus appelée *Luciole* une seule fois... depuis...

Elle se pencha, comme pour voir les ébats des cygnes de la Reuss, afin de dissimuler son trouble. Et alors le mot qu'elle n'espérait plus entendre passa, comme une caresse, près de son oreille...

— Demain, je me séparerai de vous, petite Luciole... avec l'espoir de vous revoir... Mais la vie est si mal faite que ce qu'on projette se réalise souvent en déception. En tout cas, rappelez-vous que vous avez acquis un ami... très sûr... qui vous désire ardemment une destinée heureuse... Vous vous en souviendrez, n'est-ce-pas?

L'émotion donnait, à ces vœux et à ces promesses, le sens d'un adieu définitif.

— Je m'en souviendrai, croyez-le! balbutia Luce...

Elle s'interrompit, le cœur serré... Mais, avec la tristesse qui la pénétrait, une fierté s'insinuait aussi, relevant son courage. Elle venait de comprendre subitement combien elle lui était chère, et combien il eut souhaité retenir dans sa vie la petite lueur d'amour.

X

— Deux compatriotes et parentes de mon cher Denis! Ah! mesdames, avec quelle impatience je vous attendais!

Toute petite, fraîche et riante sous son bandeau courageusement blond, Mme Clarisse des Roquettes descendit le perron de la villa Mauresque, avec tant d'impétuosité qu'elle faillit tomber dans les bras des arrivantes.

— Vous devez être harassées, continuait-elle en s'emparant des menus bagages... De Thoune à Ouchy en une seule traite! Et ce cher garçon, où l'avez-vous laissé?... Vous croyez qu'il va séjourner à Vevey? Oh! alors, nous le verrons bientôt! Il ne manquera pas de venir m'y visiter... Pensez un peu! J'étais la marraine de sa mère... Ah! j'étais bien jeune... A peine mes sept ans! A peine!

Tout en babillant Mme des Roquettes introduisait les deux dames dans le salon, appelait la directrice de la pension de famille, demandait du thé, offrait des bonbons.

— Chère madame Bertheaume, ce sont les douceurs de notre âge. Et on ne les méprise pas au vôtre, mademoiselle?...

— Luce... Luce Fresnel.

— Luce! Le joli nom! Vos chambres sont prêtes... C'est gentil, cette maison n'est-ce pas?... A deux pas du lac et si près de la ville! J'y descends depuis cinq années... Ma bonne madame Hugues, voici vos nouvelles pensionnaires, des parentes de l'un de mes grands amis... Vous nous donnerez, ce soir, une glace à la fraise, en leur honneur, hein? Mon péché mignon! soufflait-elle à Mme Bertheaume. Et avec des yeux pathétiques vers le plafond: Et je ne pourrais plus en jouir, sans les médecins de Lausane! Ils m'ont redonné le goût de l'existence, en guérissant mon estomac... La cure de l'eau m'a été extrêmement bienfaisante!... C'est si calmant pour les nerfs et si agréable à pratiquer? Songez donc: passer de longues heures sur le lac, respirer l'air frais en contemplant les points de vue magnifiques, et rêver à Byron et à Rousseau!

A cette péroraison poétique, Luce fut prise d'une violente envie de rire. Il lui était impossible d'imaginer la tourbillonnante petite dame, en posture contemplative.

Mme des Roquettes la mit à l'aise en riant elle-même de bon cœur.

Il était facile de prévoir que cette originale personne serait une compagne quelque peu accaparante. En effet, Mme des Roquettes, traitant en invitées les deux dames que lui envoyait Denis, ne les quitta plus et s'attacha assidûment à les distraire.

A travers son babil étourdi, elle montrait de la finesse, de rares qualités de force morale et une bonté foncière. Mme Bertheaume, une fois habituée à ce ramage sautillant, rendit justice à la charmante petite vieille qui la comblait de prévenances. Et Luce accepta sans déplaisir cette aimable tyrannie qui la forçait d'échapper à elle-même.

Mme des Roquettes, avec ses façons folles et sa réelle sagesse, intéressait la jeune fille comme un spécimen attardé de très anciennes générations. Et puis, comment ne pas juger séduisante une femme qui tenait à Denis Bertheaume par le lien d'une vieille amitié?

Cette sympathie du premier moment devint de la vénération quand Clarisse des Roquettes, laissant parler son cœur, se mit à glorifier celui dont le nom revenait souvent dans ses discours, et qu'elle appelait "le parfait chevalier Denis".

— Personne ne représente mieux le type d'un héros de roman, disait-elle en confidence, assise en face des dames Bertheaume, sous la véranda. Ne semble-t-il pas sortir, tout vif, d'un livre de Walter Scott... ou d'une tragédie de Corneille? Je sais des choses tellement à son honneur! ajoutait-elle, d'un ton exalté que Luce ne songeait pas à trouver emphatique.

Mme des Roquettes secoua la tête d'un air de mystère et soupira:

— Oui, je sais de lui des choses dignes de Lancelot du Lac ou de Parsifal!... Aussi, quand je l'entends attaquer, je tombe sur ses détracteurs à bras raccourcis! Comme tous les gens trop francs, il a beaucoup d'ennemis... Oh! s'il n'a pas une belle place, là-haut, pour le récompenser de l'injustice humaine... et de la malchance!... Car il n'a jamais été heureux, jamais! Je le sais, moi qui ai suivi sa jeunesse, jour par jour!... Je demeurais porte à porte avec ses parents, à La Roche-sur-Yon. Sa mère a été si longtemps malade!... Son père, le président, un esprit caustique et fin, mais un cœur sec, désertait la maison, trop triste, pour vivre au cercle... Pas d'intérieur! pas de gaité d'enfant, sauf chez moi avec mes neveux!... Et sa mère morte, quand un autre amour eût pu le dédommager, pfft!... Impossible!... Tout se dissipa en fumée! Pauvre Denis! Je l'ai entendu dire cette parole qui m'a frappée: "La vie, après tout, n'a pas pour but la recherche du bonheur!" C'est égal!... C'est attristant de le voir isolé, tenu en suspens par le mauvais sort! Et ces idiots d'électeurs, pour comble, qui ne savent pas apprécier l'honneur qu'il leur faisait!...

Ces propos décousus, qui l'initiaient à la vie secrète, à la formation mentale de Denis, Luce les recueillait avec avidité. Elle ne s'étonnait pas que la destinée eût été ingrate envers cet homme. Quelqu'un a dit: "Plus l'être est élevé, plus il souffre..."

Ainsi Bertheaume n'avait pu organiser son avenir selon ses espérances, son premier amour avait subi un déboire! Etait-ce la dame blonde qui figurait déjà, dans ce rêve lointain?

Luce se le demandait, sans oser formuler la question qui lui brûlait les lèvres. On l'entretenait de Denis, tandis qu'elle voyait les paysages dont il avait annoncé la beauté. Perdue dans un songe d'amour, sous ce ciel enchanteur, elle berçait sa tristesse comme une amie chère. Le lac bleu, peuplé de barques, de mouettes et de cygnes, exerçait sur elle le charme qui opéra sur tant d'âmes blessées. La souffrance assoupie devenait presque une jouissance. Les ombres du passé s'absorbaient dans la lumière élyséenne. Et, en cette extase, la joie d'aimer suffisait à remplir le cœur, sans besoin d'espoir.

Pour la troisième fois, Luce, sa grand'mère et l'inévitable Mme des Roquettes allaient s'embarquer pour le tour classique du Haut Lac. La jeune fille ne se lassait pas de cette promenade, où elle retrouvait toujours le plaisir de la première découverte.

Cette après-midi, nombreux étaient les touristes qui attendaient le vapeur, à l'escale d'Ouchy. Par cette chaleur tropicale, il serait délicieux de respirer la brise du large.

Le bateau approcha, majestueux et léger comme un grand cygne, nageant dans un remous d'écume. Et le long panache de fumée tournoyant, qu'il lançait derrière lui, donna au tableau une grâce de plus.

— Enfin! dit Mme des Roquettes, posant un pied victorieux sur la passerelle, nous y voilà. Tout arrive!

Débrouillarde, la petite vieille dame, vite faufilée, s'emparait d'un fauteuil, retenait deux places voisines pour ses compagnes. Et ainsi confortablement établie, ses amies installées près d'elle, Mme des Roquettes déplia son face-à-main, et se prépara à jouir des agréments de l'excursion, en commençant la revue critique des passagers.

Mais aussitôt, une surprise la tirait en avant:

— Thérèse de Vilmois!

Assise à quelques pas de là, une jeune femme désignait à un petit garçon, appuyé contre son épaule, les cygnes noirs et blancs, s'ébattant autour du steamer. Mme Bertheaume, guidée par le regard fixe de sa voisine, s'étonna à son tour:

— Tiens! la dame du Sonnenberg et son enfant, il me semble! Luce, la reconnais-tu?

— Oui! fit la jeune fille qui, la première, sans en rien dire, avait aperçu la dame blonde.

Mme des Roquettes sauta sur son siège.

— Vous avez rencontré Mme de Vilmois? Où? Comment? Contez-moi vite ça!

— Oh! l'épilogue est bien mince! dit Mme Bertheaume, qui narra l'incident du diabolo.

Mme des Roquettes écouta avec attention.

— Et Denis était à Lucerne avec vous? Et vous l'y avez laissé?

— Mais oui! fit la vieille dame, perplexe.

La cœur de Luce s'agita, comme dans une alarme. Mme des Roquettes plissa les yeux, branla la tête deux ou trois fois avec un fin sourire; puis, soudain sérieuse, fendit l'air d'un geste, comme pour chasser quelque chose d'importun — une mouche ou un soupçon.

— Ne pensez rien de mal, vous savez!... fit-elle impérieusement. Il n'y a rien là que de très pur, très généreux. Je vous raconterai cela... Un bel exemple de nobles sentiments peut être divulgué, après tout... D'ailleurs...

Elle baissa la voix, et acheva, dans un petit rire mystérieux:

— Je ne serais pas du tout étonnée, maintenant, de voir apparaître, à un point quelconque de notre croisière, quelqu'un que nous connaissons bien...

Mme Bertheaume, mystifiée, considéra son interlocutrice et fit, hésitante, suivant la suggestion:

— Voulez-vous dire que?...

Un geste lui coupa la parole.

— Chut! chut! Je n'ai rien dit!

Luce se leva et, s'appuyant au bord du bateau, elle s'attentionna à observer le bouillonnement du sillage. Dans les profondeurs des vagues, mille figures capricieuses apparurent, lui rappelant d'autres heures sur les lacs de Neuchâtel et de Lucerne. Brusquement elle releva la tête et aperçut, tout près d'elle, le délicat profil de la femme blonde, et elle se sentit amèrement petite, médiocre, oubliée.

Le bateau qui longeait la rive suisse, arriva bientôt en vue de la gracieuse ville de Vevey, si quiète et si riante entre ses montagnes vertes, et stoppa devant le ponton encombré. Les barrières à peine ouvertes, la trombe humaine se précipita. Mme des Roquettes, qui surveillait l'invasion, poussa tout à coup un petit cri de triomphe:

— Je l'aurais parié!

Et Luce reconnut, au même instant, les hautes épaules et la tête fière qui émergeaient de la foule.

Bertheaume jetait les yeux de part et d'autre, cherchant visiblement quelqu'un. Mme des Roquettes l'interpella:

— Pstt! Denis! Denis! par ici!

Le jeune homme tressaillit, avec le léger égarement d'un dormeur qu'on éveille. Se dégageant d'un vigoureux effort, il s'avança, la main tendue:

— La bonne surprise!...

— Ce n'en est pas tout à fait une pour moi! insinua Mme des Roquettes avec aisance. J'avais comme un pressentiment de vous voir aujourd'hui dans ces parages.

Clignant de l'œil et avançant son menton pointu, elle montrait clairement la direction vers laquelle Bertheaume devait s'orienter, pour trouver l'objet de sa recherche. Denis ne suivit pas ce bon conseil, et continua les compliments obligatoires à ses parentes:

— Vous vous plaisez à Ouchy?

— Oh! extrêmement, grâce à Mme des Roquettes dont nous vous devons l'aimable connaissance! répondait Mme Bertheaume.

Luce Fresnel se détourna sous le regard qui venait vers elle.

— Aimez-vous autant le lac de Genève que celui des Quatre-Cantons? lui demanda la voix dont les vibrations ébranlaient son cœur.

Elle parvint à garder un maintien tranquille et répliqua:

— Je les trouve aussi ravissants l'un que l'autre!

Ayant échangé ces choses judicieuses, ils ne furent tentés, ni l'un ni l'autre, de poursuivre cette conversation originale. D'ailleurs, Mme des Roquettes s'emparait de Denis.

— Mon cher, asseyez-vous! Mais c'est peut-être indiscret de vous retenir... et cruel! lança-t-elle plus bas, avec malice.

— Ni cruel, ni indiscret! fit Denis, plantant un pliant près du fauteuil... Très aimable, simplement.

— Ah! ah! tout le monde n'en jugera pas ainsi! riposta Mme des Roquettes, dont l'œil était aussi preste que la langue. Je vous avertis que vous êtes découvert... Une prunelle bleue vous épie, à l'ombre de beaux cils bruns... Toujours jolie, la pauvre chère enfant!... On lui donnerait vingt-cinq ans!... Et elle en a trente et un, si je ne me trompe! Pauvre Thérèse! J'étais brouillée avec sa mère, mais j'ai toujours pensé qu'elle était un ange, elle! Vous pouvez le lui certifier!

Sa voix s'était abaissée, mais chaque mot restait distinct pour l'oreille fine de Luce. Denis fronça le sourcil et dit d'un ton froid:

— Vous oubliez, chère amie, que je n'ai guère occasion d'expliquer de telles subtilités à Mme de Vilmois, et que nos rencontres sont aussi brèves que rares. Vous me permettez d'aller la saluer?

Le jeune homme redressait son grand corps, et, d'un pas délibéré, marchait vers Mme de Vilmois. Celle-ci l'accueillit sans autre trouble apparent qu'une ardente rougeur, dont le reflet se répercuta sur le visage de Luce.

Par quel prodige de seconde vue, la jeune fille, qui s'était pourtant écartée de quelques pas, pouvait-elle suivre les phases de la scène qui se jouait derrière son dos?... La poignée de main entre la femme assise et l'homme debout, le regard bleu de lin, estompé par le voile blanc, montant, avec la douceur d'une prière ou d'un remerciement, vers le regard gris, imprégné de tendresse grave... rien ne lui échappa. Elle n'entendait pas ce qu'ils disaient. Mais qu'importaient les paroles, dans une causerie où le mouvement des lèvres avait plus de valeur que les mots, et où le dialogue des pensées surmontait le duo des voix?...

Entretien très court, d'ailleurs, et qui, pour le témoin indifférent ou non prévenu, n'était qu'une formalité mondaine, régie par la plus correcte étiquette. Denis s'inclina devant Mme de Vilmois et revint vers son groupe de l'air le plus naturel et le plus tranquille.

Peut-être ses yeux paraissaient-ils plus sombres et plus brillants, sous leurs sourcils rapprochés? Mme des Roquettes s'abstint de tout commentaire, et facilita avec tact la rentrée du jeune homme.

— Quel décor magnifique, ce fond du lac! fit-elle en allongeant son face-à-main vers l'horizon. Et l'azur délicat de ce ciel, tournant à la nuance turquoise?... Quel est le nom de cette crête neigeuse, là, à gauche des Dents du Midi?

Denis considéra les cimes pâles ou roses, qui dépassaient les montagnes plus rapprochées.

— Le Grand Combin, je pense... Mais nous voici à Territet... Je vais vous souhaiter bonne promenade...

Mme des Roquettes se récria:

— Comme c'est peu galant de nous quitter ainsi!...

— Pardonnez-moi! Je suis attendu à Glion! dit Bertheaume, distribuant des poignées de main.

Et comme les doigts de Luce effleuraient les siens, il ajouta d'un ton plus doux:

— Je compte aller vous surprendre demain. Je quitterai Vevey dans quatre jours au plus!... Adieu, les vacances!...

— Alors, à demain! Nous vous attendrons!

Mme de Vilmois observait, sans une oscillation de la tête ou du corps qui trahît cette surveillance. Jusqu'à ce que le vapeur s'écartât du rivage, elle suivit de l'œil l'homme qui venait de mettre pied à terre. Et peu après, Luce surprit le regard de la femme blonde, attaché sur elle.

Les deux femmes détournèrent aussitôt la tête et ne parurent plus s'intéresser qu'au merveilleux paysage.

Territet, Chillon, Villeneuve... Des glaciers barrant le lointain, derrière les montagnes sévères des premiers plans, des îlots de verdure posés sur les flots, comme des corbeilles de fleurs, les eaux limoneuses du Rhône forçant, en bouillonnant, l'entrée du lac bleu. Puis la rive savoyarde avec ses roches abruptes et ses épaisses forêts, le Bouveret, Saint-Gingolph où les expatriées revoyaient flotter le drapeau tricolore; enfin Evian, avec sa bordure de luxueux édifices.

A cette dernière escale, Mme de Vilmois se leva, et suivit la foule qui sortait du vapeur. Mme des Roquettes attira ses compagnes et murmura, dans un chuchotement confidentiel:

— Vous l'avez vue, bien vue!... Eh bien! cette jolie Thérèse peut être regardée comme la Laure ou la Béatrice de notre Denis Bertheaume... Denis aimait Thérèse de Forges quand celle-ci n'était encore qu'une fillette, qu'il rencontrait chez des amis communs. Il doutait trop de lui-même pour se déclarer et ne possédait alors qu'un patrimoine médiocre. Son père et son oncle vivaient encore. Les parents de Thérèse étaient des hobereaux insouciants qui comptaient sur l'établissement de leur fille pour liquider leurs embarras financiers. Il se trouva un parti riche, avant que le pauvre Denis pût avouer ses sentiments. Elle obéit aux désirs de sa famille et épousa Roger de Vilmois pour devenir, en peu de temps, la plus infortunée des femmes. Roger était un alcoolique. Il a été fou furieux quelque temps. On dut l'enfermer dans une maison de santé; puis on le trouva suffisamment guéri pour lui permettre de réintégrer son logis. Vous jugez de l'existence que mène la malheureuse Thérèse, dans son château de Vendée, entre ce demi-dément que surveille sans cesse un gardien, et le pauvre enfant issu de cette union déplorable! Chaque année, elle s'évade quelques semaines pour se retremper dans la solitude et la paix. Elle vient en Suisse, généralement. Les eaux d'Evian lui ont été conseillées. Je le savais, et je supposais bien voir Denis errer dans les alentours...

Car, naturellement, les épreuves de Mme de Vilmois l'ont idéalisée, aux yeux de notre parfait chevalier. Son culte se borne à des témoignages discrets, d'une réserve extrême. Mais ce salut en passant, ce mot amical encouragent la triste Thérèse. C'est comme si Denis lui disait expressément: " Je suis là, toujours dévoué... Comptez sur moi." Et cela jette un peu de lumière sur son chemin... Il est permis de supposer que, si la brute qui s'appelle Roger de Vilmois partait de ce monde, il y aurait enfin un peu de bonheur pour deux êtres bons, également délicats, vraiment dignes l'un de l'autre par leur constance et la pureté de leur affection.

— Eh bien! conclut Mme des Roquettes, que pensez-vous de mon roman? Ne mérite-t-il pas un prix de vertu?

— Assurément! approuva Mme Bertheaume. M. Denis, dès le premier abord, inspire la plus haute idée de son caractère. On le croit, sans peine, susceptible des actes les plus généreux et des sentiments les plus rares.

Un soupir ponctua la fin de cette déclaration élogieuse. Peut-être, en son cœur d'aïeule, s'affligeait-elle de ce qu'il y eût un si petit nombre d'hommes comparables à Denis Bertheaume.

En existait-il même un seul autre, dont l'âme fût assez grande pour une si longue fidélité à un triste amour?

— Non! pensait Luce Fresnel. Non, je ne le crois pas? Et quand même, ce ne serait plus *Lui! Lui* qui restera mon dominateur, sans qu'il le sache et quoi qu'il arrive!

Le passé qu'elle venait d'apprendre lui paraissait logique, ressortant de ce qu'elle avait observé ou pressenti. Denis s'exhaussait jusqu'à l'héroïsme. Non! elle ne s'étonnait pas que, pour un homme de cette générosité, la douleur mît un rayonnement autour d'une femme aimée! Victime, elle devenait la sainte, à laquelle il dressait un autel en son cœur, et vers qui montaient ses plus pures aspirations.

Mais qu'était-ce qu'une petite Luce, introduite dans cette vie haute et pleine?...

— Vous êtes bien silencieuse, mon enfant! remarqua Mme des Roquettes.

— J'admire, madame, répliqua la jeune fille, fouillant du regard la brume où grandissait peu à peu Lausanne.

Et le spectacle de la belle ville, étageant sur une éminence sa svelte cathédrale, ses vieilles églises et ses imposants édifices au-dessus des quais verdoyants d'Ouchy, était assez captivant pour expliquer cette contemplation.

XI

Les trois femmes, retenues par la promesse de Denis, demeurèrent à la Villa Mauresque, le lendemain. Cependant, le jour s'écoula presque entièrement sans que le visiteur donnât signe de vie. Luce, énervée, monta, vers la fin de l'après-midi, à la promenade voisine. Elle gravit les sentiers qui s'entrecroisent sur le Mont-Riond, et s'assit sur un banc du sommet. De là, elle découvrait une vue étendue, le lac, les montagnes, la campagne vaudoise.

En face de ce paysage, Luce ouvrit un livre qui était devenu le compagnon de ses heures solitaires: ce volume de Vauvernargues, donné par Denis.

Lire Vauvernargues, c'était retrouver l'absent. Elle trouvait une parenté d'esprit et de caractère entre son ami et le noble penseur, tous deux fiers, cléments et courageux devant l'injustice ou l'ingratitude humaine et la rudesse du sort.

Le signet marquait un passage que Luce avait particulièrement savouré. Le volume s'ouvrit à cet endroit, et la jeune fille relut encore la définition qui la ravissait:

"L'amour est une complaisance dans l'objet aimé. Aimer une chose, c'est se complaire dans sa possession, sa grâce, son accroissement: craindre sa privation, ses déchéances.

— Oui, résuma-t-elle, pensive, oui, l'amour veut l'accroissement de l'être aimé...

Une commotion rompit son recueillement. Un pas bien connu, vif et élastique, s'approchait.

Bertheaume venait vers elle.

— On m'avait dit que je vous trouverais ici! dit-il, souriant de la surprise. Je vous dois mille excuses. J'ai été retenu à Vevey au moment de mon départ et n'ai pu m'échapper qu'à grand'peine. Me pardonnez-vous d'avoir gâché votre journée?

Elle balbutiait quelques mots, mais elle s'était levée avant qu'il pût s'asseoir près d'elle.

— Je n'ai pas perdu ma journée. J'avais tant de lettres en retard à écrire!

— Pour la Sarthe?

— Non, fit-elle avec un demi-sourire, pour la Mayenne. Ma belle-mère réside, l'automne, dans une propriété à Vaiges.

— Bizarre et aimable coïncidence! C'est en ce pays que je dois solliciter les suffrages des bons électeurs. Puis-je compter sur vos bons offices, pour la propagande? ajouta-t-il plaisamment.

Elle tourna la tête et resta sérieuse.

— Je ne puis influencer des gens que je ne connais pas et parmi lesquels je séjournerai peu de temps.

— Mais je vous reverrai là-bas — quoiqu'il soit peu flatteur de m'exhiber dans ce rôle de candidat, quêtant les voix, et patronné par des cornacs plus ou moins habiles.

Il plissa les lèvres avec dégoût.

— Quelle besogne!... Me plaindrez-vous du moins? Rappelez-vous que c'est vous-même qui m'avez engagé à reprendre la lutte, malgré mes appréhensions. J'ai obéi à vos conseils, petite amie... Et vous, que ferez-vous des miens?

— Vous le voyez bien! dit-elle avec effort, puisque j'irai rejoindre ma famille après avoir reconduit grand'mère à Paris?

Droite devant lui, les bras tombants, les doigts serrés sur son livre, elle avait l'air d'une pensionnaire sage, en présence d'un examinateur. Mais l'immobilité de ce visage, si changeant d'ordinaire, de ces lèvres closes que le petit signe brun semblait sceller à un angle, laissait soupçonner, à Bertheaume, une arrière-pensée qu'il souhaita impatiemment apprendre.

— Oui, cela, c'est entendu... Mais avez-vous réfléchi à ce que je vous ai objecté... sur vos projets d'avenir?

Au ton grave dont il l'interrogeait, elle prévit les conséquences de sa réponse sur leurs relations futures. D'un mot, elle pouvait acquérir l'estime de Denis, son approbation ou son mécontentement et son blâme... Son cœur battit plus fort, derrière le livre qu'elle appuyait contre sa poitrine...

Cependant, Luce sentit ce que lui commandaient la prudence et l'intérêt de sa dignité. Si elle sacrifiait ses desseins au désir de le satisfaire, dans quel vide se trouverait-elle ensuite? N'avait-elle pas besoin, plus que jamais, d'employer toutes ses forces actives, de s'absorber dans une tâche impérieuse? N'était-ce pas le remède à l'isolement du cœur, à la dépression des regrets et des souvenirs?

Non, elle ne devait pas abandonner ce qui pouvait devenir sa sauvegarde. Elle se cramponna donc à sa résolution comme à une arme, et elle répliqua en détournant les yeux:

— J'ai réfléchi, oui... beaucoup... Vos avis étaient excellents... Mais depuis trop longtemps, ces idées me travaillent... Je ne vois rien de mieux pour remplir ma vie... Je n'ai aucune aptitude pour l'enseignement... par conséquent...

Luce débitait ces paroles d'une voix qui ne gardait rien de ses intonations habituelles. Déçu et près de s'irriter de la déception, Bertheaume la considéra en silence. Elle subit le malaise d'une brûlure sous ce regard fouilleur.

Elle entendit alors le soupir de reproche qu'il lui jetait.

— Ah! Luciole! petite Luciole obstinée!... Comment parvint-elle à contenir son émotion? Après quelques secondes, Denis reprit, comme s'il s'adressait à un enfant craintif, dont il voulait ménager la sensibilité:

— Ma petite amie, j'espérais vous avoir dissuadée... Je n'ai pas réussi... Et je m'en afflige... Je voudrais tant vous voir heureuse!... Surtout ne raidissez pas à l'excès cet orgueil, nouveau chez la femme. Renoncez à votre ambition, si, en chemin, vous rencontrez un homme qui vous en prie... par amour...

Les mains frissonnantes s'ouvrirent et le livre tomba. Denis, qui s'était baissé précipitamment, reconnut le volume qu'il relevait et présentait à la jeune fille. Leurs doigts se rencontrèrent, et ils demeurèrent l'un devant l'autre, interdits, palpitants...

Et dans cette stupeur Luce entrevit la vérité... Elle comprit l'attirance qu'elle exerçait sur ce cœur d'homme... Si elle le voulait, cette minute inaugurerait une éternité glorieuse... L'aveu frémissait dans les yeux de Bertheaume...

Mais quel lendemain aurait une telle victoire?... Aurait-elle l'audace et la force de lutter contre le long passé sentimental de Denis?

Celui-ci pouvait-il oublier la femme malheureuse à laquelle il vouait, depuis des années un culte si tendre et dont il était l'unique soutien moral? Quels reproches s'adresserait-il, au réveil d'un caprice passager qu'il considèrerait peut-être ensuite comme une défaillance!

Sa conscience d'enfant pure et droite s'alarma des confuses responsabilités. Luce était dans l'âge héroïque des énergies neuves et des enthousiasmes intacts, où la sublimité cornélienne paraît toute simple à pratiquer. Il lui sembla qu'une voix répétait à son oreille la pensée émouvante, cueillie dans Vauvenargues, tout à l'heure: "L'amour veut l'accroissement de l'être aimé."

Ce qu'elle voulait, avant tout, c'était garder sa foi en lui, continuer à le voir plus haut, plus magnanime que les autres.

Les yeux impénétrables, la voix distraite, elle murmura:

— Je ne crois guère à l'amour. Je ne me fierais pas assez à ce sentiment instable pour

abandonner des plans raisonnés, et où j'aurais dépensé tant d'efforts.

Elle eut l'intuition que ces mots brisaient le charme. Ce qui avait surgi l'espace d'un éclair entre eux — une vision magique de bonheur — s'évanouit aussitôt. Denis fit un pas en arrière:

— Je vois que votre parti est bien arrêté! dit-il froidement, et je vous crois assez de ténacité pour réussir ce que vous tentez... J'ai omis de vous avertir que ces dames m'ont suivi dans le parc et nous attendent au bas du labyrinthe...

Elle passa devant lui pour prendre le sentier Et, sombre d'irritation et de rancune, il descendit sur ses pas, sans soupçonner qu'elle venait d'offrir son cœur en holocauste.

XII

Le train stoppait devant la gare de Laval. Luce se pencha à la portière; deux figures lui apparurent sur le quai, tout de suite éclairées d'un rayonnement à sa vue.

— La voilà, papa, la voilà! cria Simone, Luce passa des bras de son aînée dans ceux de son père qui la retinrent longuement.

— Enfin! murmura l'ancien professeur, la poitrine gonflée d'heureux soupirs.

La transfuge s'abandonnait, émue du bonheur qu'éprouvaient les siens à la reconquérir et comprenant, à leurs transports, l'anxiété qui les avait tenaillés jusqu'à la dernière minute. Viendrait-elle vraiment? Si elle allait se raviser...

— Ma petite, ma petite! soupira M. Fresnel, en passant la main de Luce sous son bras pour s'acheminer vers la sortie. Il semblait craindre qu'elle ne s'envolât, tant il la serrait ferme.

Simone, chargée des menus paquets de la voyageuse, suivait tant bien que mal, et se débrouillait entre les employés, les portefaix et les cochers.

— Là! fit-elle, après avoir rempli les formalités d'arrivée et assuré le transport des bagages, nous avons le temps de te montrer les beautés de Laval, avant de revenir au tramway qui nous emmènera à Vaiges. Un petit chemin de fer d'intérêt local... Tu n'as pas vu son pareil en Suisse, ma Luce, très probablement. Ca tousse, ça sue, ça crache. On en sort noir et asphyxié. N'importe! le trajet est joli. Peut-être te semblera-t-il moins plaisant qu'à nous!... Tu viens d'un si beau pays!... C'est drôle qu'on puisse aimer les voyages!... Moi, je les ai en horreur; je suis une sédentaire.

Et s'installant dans la victoria, en laissant gentiment, à l'arrivante, la place d'honneur près du père:

— Non! conclut-elle en secouant sa jolie tête de poupée brune, je ne désire qu'un cadre aimable autour de moi, sans souhaiter le dépasser...

— C'est peut-être la vraie sagesse, dit Luce. Cependant, il y a tant de merveilles curieuses, sur la terre!

— Peux-tu les connaître toutes?... Le voyage dans un fauteuil, voilà celui que j'apprécie le mieux... Au fait, ma chérie, tu dois être vannée. Tu as une mine! Les yeux cernés, les joues creusées!... Vrai, la cuisine suisse ne t'a pas réussi! J'espère que grand'mère l'a mieux supportée. Tu sais que pour la consoler de ton absence, je lui ai expédié, hier soir, un beau panier de fruits: pêches, poires, etc...

— Tu es bonne! dit Luce, en pressant la main de sa sœur... Merci pour la petite joie qu'elle en aura.

— Ce n'est pas moi qui ai eu l'idée, répliqua Simone avec simplicité.

La cadette n'interrogea pas. Le souvenir, soigneusement refoulé par tous, jusque-là, surgit dans le silence. Mais vite, pour empêcher la gêne de s'établir entre eux, l'aînée reprenait son babillage. Luce, se prêtant à la manœuvre, admirait tout haut, la claire coulée de la Mayenne, traversée de vieux ponts et d'un hardi viaduc, ombragée par les avenues de Changé et enclose d'un long quai pittoresque, où se silhouettait le château de la Trémouille.

Et ainsi, le dangereux silence fut vaincu.

— A propos, dit M. Fresnel, remis à l'aise, vous avez acquis de flatteuses connaissances en courant le monde, bonne-maman et toi!... Voyons, c'est bien Denis Bertheaume, l'écrivain, que vous avez rencontré?

— Oui, c'est bien lui! dit Luce.

— Le bruit court qu'il se portera candidat aux élections qui auront lieu prochainement ici?...

— Je crois... j'ai cru comprendre qu'il a, en effet, cette intention.

— Mais ce sera charmant d'avoir un cousin député du pays, s'écria Simone. Comment est-il?

— Pas mal! dit-elle au hasard... Maigre et grand...

— Bon! un type d'échassier, alors... Quel âge?

Luce souleva les épaules d'un air indifférent.

— J'ignore! Entre trente-deux et quarante-quatre!...

— Bah! mais c'est le plein éclat de la jeunesse, pour un député... Avez-vous flirté, au moins?

— Le flirt n'est pas dans mes habitudes, tu le sais bien! dit Luce. Et M. Bertheaume est trop sérieux pour se prêter à un pareil badinage...

— Alors, vous n'avez parlé que des philosophes grecs et des propriétés des triangles... Encore mieux! Une telle conformité de caractères!... Ça deviendra du grand amour, je te le prédis...

— Simone! Simone! ne taquine pas ta sœur! dit M. Fresnel, voyant Luce rougir d'impatience. Avertis plutôt le cocher de retourner au tramway. L'heure approche.

La gare fut bientôt atteinte. Alors le malaise, esquivé tout à l'heure, revint planer sur eux. Une même idée s'imposa: l'arrivée prochaine à destination, le contact imminent entre la belle-mère et la belle-fille. Les gestes de M. Fresnel s'énervèrent, et quelques plis rayèrent le joli front de Simone.

— Si tu ne crains pas de rester debout quelques instants, on voyage plus agréablement sur la plate-forme! conseilla l'aînée à sa sœur.

Luce devina que Simone désirait la garder en aparté.

Laissant leur père s'asseoir à l'intérieur de la voiture, les jeunes filles demeurèrent au dehors.

Le train ne tarda pas à s'élancer sur ses rails, dans un tintamarre effroyable, descendant les faubourgs, rasant les volets des maisons. La petite locomotive vomissait des torrents d'âcre fumée et avertissait les populations de son passage, par des sifflets déchirants. Simone commença par rire des cahots, mais insensiblement son entrain s'épuisa. Sa charmante figure s'allongea de la moue qui dénotait toujours, chez elle l'ennuyeuse obsession d'une pensée sérieuse.

— Ma petite Luce, dit-elle enfin, je t'ai dit que je te trouvais changée... C'est vrai qu'il y a quelque chose de modifié en toi... en mieux... C'est drôle... Ta physiononie, tes manières ne sont plus les mêmes... Tu me faisais un peu peur, jadis... comme une pile chargée à laquelle on craint de toucher... Maintenant, tu sembles détendue, plus maniable... Tes yeux sont moins brillants, mais plus veloutés... Bref, tu ressemblais à une amazone invincible... décidée à rester vieille fille... Tandis qu'à présent, tu es touchante comme un petit Greuze en peine d'amour...

— Tais-toi, folle!

— Parole!... Tu me plais mieux ainsi...

Et alors, aujourd'hui, j'aurai le courage de te dire des choses que je n'ai pas osé sortir... avant l'événement... Je redoutais trop une explosion entre nous... Ne me prends pas pour un monstre, Luce!... Va, rien ne me fera oublier maman. Tu me crois, n'est-ce-pas?

— Oui... Si je ne le croyais pas, serais-je revenue?

— Nous étions si pauvres! poursuivit la jeune fille avec agitation. Je ne suis pas une nature supérieure, moi... Je serais devenue aigrie, je ne sais quoi de méchant ou de pire, si cette vie de tracas mesquins avait continué. J'ai besoin de m'épanouir pour être bonne... Alors quand je suis venue chez Mme Dufort, ça m'a paru très doux de me sentir cajoler, gâter... Et elle, la pauvre, était-elle assez contente de trouver quelqu'un à qui se dévouer! Car le dévouement, c'est sa fonction naturelle, à cette femme! Et elle me fit pitié lorsque j'appris ses déboires. Un mari avare, plusieurs deuils d'enfants, puis la perte récente de ce dernier rejet d'arrière-saison dont elle restait inconsolable... Je me plaisais près de Mme Dufort... Quand je dus partir, nous eûmes un vrai chagrin toutes deux. Alors, elle se laissa aller à gémir: Mon Dieu! que ne peut-on retenir près de soi les gens qui vous sont sympathiques... Et alors, l'idée germa... Elle, embarrassée de cette fortune qui ne lui donnait aucune satisfaction, souffrant du désœuvrement et du vide... Et nous!... Ne m'en veuille plus, ma petite Luce!...

Simone cherchait avec persistance les yeux de sa sœur. Mais Luce regardait M. Fresnel qui, rencogné dans son angle, lisait un journal. Ce pauvre père! doux rêveur optimiste, égaré dans la vie pratique, que de tribulations, de vexations l'avaient secoué et meurtri, avant que ce coup suprême — la mort de sa compagne aimée — achevât de briser son courage!

Sa fille se souvenait du chagrin où il s'était enlisé des jours et des jours, en butte à de harcelantes angoisses. Et maintenant, il lui apparaissait calme, savourant une sécurité qui était un étonnement joyeux. L'unique sujet de trouble qui restât en lui, hélas!... son enfant le suscitait, par sa résistance à l'ordre des choses, récemment inauguré... Devait-elle, par son intransigeance, prolonger ce souci, gâter la félicité et la bonne harmonie des autres? La voix grave qui, quelques jours auparavant, l'invitait à la conciliation, résonna dans sa mémoire:

"Votre attitude doit causer une si grande peine à votre père... Quel regret, pour vous, plus tard, d'y songer!..."

M. Fresnel jetait un coup d'œil vers ses filles. Luce le rassura en lui adressant un signe et un sourire tendres. Et elle répondit à sa sœur:

— Peut-être avais-tu raison... La vie est si embrouillée et le devoir si complexe! Je te remercie, en tout cas, de te montrer franche avec moi...

Le ton et les paroles causèrent à Simone une égale surprise: était-ce bien la tranchante et combattive Luce qui exprimait, d'une voix si lasse, une indécision inquiète? Quelle influence avait déterminé cette métamorphose? Les conseils de Mme Bertheaume?... L'effet d'un éloignement de quelques semaines?... L'aînée réserva ses réflexions pour continuer de préparer, avec une diplomatie prudente, la collision prochaine.

Le soir baissait, rayé de pourpre et d'or au couchant. Parmi les verdures, un clocher effila sa pointe. Et bientôt, à un carrefour, la bourgade entière se découvrit, allongeant sa grande rue montante vers l'église.

— Vaiges! annonça l'aînée. La maison est la première à gauche!

Luce aperçut une vieille demeure, dont le toit recouvrait l'unique étage et dont les fenêtres s'ouvraient entre des rosiers grimpants. Une allée de tilleuls taillés reliait au logis un petit pavillon aux stores abaissés.

— Le cabinet de travail de papa! dit Simone. Ah! voici la bonne amie qui nous souhaite la bienvenue!...

A l'une des croisées, une femme se penchait, agitant un mouchoir. L'aînée des demoiselles Fresnel répondit à ces démonstrations par une vive gymnastique d'ombrelle. Le train dépassa le portail à claire-voie, ouvert sur la cour. Toute conversation devint impossible dans le tapage recrudescent. La locomotive, se lançant avec fureur à la montée, ne cessait plus le beuglement d'alarme qui faisait accourir aux portes les gens en train de dîner. De modestes boutiques, des petits cafés, des habitations plus ambitieuses défilèrent dans la pénombre, jusqu'à la place de l'église que le tramway traversait en vitesse, pour s'arrêter quelques mètres plus loin.

Simone se secoua.

— Intacte, mais sourde! Et que de fumée et de poussière! Ah! la bonne aspersion de l'arrivée!

Elle étourdissait Luce de ses remarques humoristiques, tandis qu'elles descendaient le bourg. Des têtes curieuses se montraient. Simone saluait à droite et à gauche, et sa verve sonore remplissait de bruit les minutes que tous trois comptaient avec une transe secrète.

XIII

La toiture à bouquets de plomb se dessina sur le ciel.

— Nous approchons! constatait Luce, souhaitant ne jamais arriver.

M. Fresnel ralentit le pas. Simone accentua ses rires et reniflant d'un air enivré:

— Sens-tu cette odeur de clématites? C'est l'atmosphère particulière du logis.

Les deux sœurs franchirent le grand porche. Encore quelques pas, et Luce se trouvait devant la seconde Mme Fresnel.

Simone embrassa sa belle-mère.

— Nous voilà sains et saufs au bercail!

Mme Fresnel prit la main de Luce et l'enferma entre les siennes avec une câlinerie peureuse et gauche.

— Je suis contente de vous voir ici, dit-elle. J'espère que vous avez laissé votre grand'maman en bonne santé... Elle va se trouver bien seule... Tout à l'heure, après vous avoir aperçue dans le train, je lui ai expédié un mot pour la prévenir de votre arrivée à bon port. La poste doit fermer tout de suite. Vous n'auriez pas eu le temps d'écrire vous-même. . Et comme il n'y a qu'un départ du courrier, chaque jour, votre bonne-maman n'aurait été tranquillisée qu'après-demain.

— Je vous remercie d'y avoir pensé, madame! murmura Luce, la gorge sèche.

Mme Fresnel laissa aller la petite main qui restait inerte sous la légère caresse.

— Votre chambre est prête, dit-elle. Sans doute, désirez-vous y monter... Vous devez être lasse! Nous avons deux ou trois amis et voisins à dîner. Tout le monde s'en ira de bonne heure. Le sommeil vient vite, à la campagne. Votre repos ne sera donc pas retardé.

Luce balbutia quelques remerciements et se laissa emmener, par Simone.

Elle dut retenir une exclamation ravie, quand au premier étage, Simone poussa une porte: — Voilà ton nid!

Rien que d'aimables vieilleries dans cette cellule, où tout était disposé comme l'eût souhaité le goût de la jeune fille. Un authentique petit lit Louis XVI, fraîchement ripoliné de blanc et de bleu, recouvert d'une toile de Jouy à personnages, des chaises bretonnes, des miroirs anciens, un guéridon d'acajou incrusté de cuivre, d'amusantes estampes en costumes Charles X sur les murs, et, dans une cuvette de faïence de Nevers, une jonchée de fleurs blanches sans odeur, marguerites et anémones d'automne...

Simone, triomphante, épiait sa sœur.

— Hein! est-ce assez gentil?... et ma chambre, à moi, mitoyenne à celle-ci, n'est pas moins plaisante. Et quand on ouvre sa fenêtre, on reçoit tous les parfums du jardin...

Elle ajouta plus bas.

— C'est la bonne amie qui a arrangé tout cela, pour nous deux, à Sablé et ici... avant... Elle devine tout ce qui doit faire plaisir.

Cependant, Luce ne pouvait se refuser à reconnaître chez "cette personne" des traits de délicatesse et de bonté... En somme, jusqu'ici, elle avait manqué volontairement l'occasion de juger celle qui était titulaire désormais de la fâcheuse qualité de "belle-mère". Et avant que la soirée s'achevât, la jeune fille dut s'avouer que "la veuve Dufort" gagnait à être étudiée dans son cadre habituel.

Au début du repas, M. Fresnel présenta Luce aux hôtes, conviés évidemment pour éviter une intimité embarrassante.

— Ma fille cadette, qui revient de Suisse.

— Ah! mademoiselle, vous avez fait un splendide voyage! dit le docteur.

Il était allé jusqu'à Lucerne, et le curé avait vu Rome. Chacun évoqua ses souvenirs personnels. Ainsi l'entretien s'engagea de la façon la plus aisée. Personne ne soupçonna l'état des relations de Mme Fresnel et de sa belle-fille.

Assise vis-à-vis de Mme Fresnel, Luce, à moins de river ses yeux à son assiette, dut forcément envisager sa marâtre. A Paris, durant les brèves cérémonies nuptiales, la seconde épouse de son père lui était apparue effarouchée, empêtrée dans un rôle difficile et une situation fausse. Mais ici, à sa propre table, Mme Fresnel prenait la valeur d'une chose mise à sa place.

Rien d'antipathique, ni de répulsif, vraiment, dans cette bourgeoise placide, de vanité naïve, d'idées timides, mais de cœur ouvert. Attentionnée au bien-être et à l'agré

ment de ses invités, elle s'efforçait de satisfaire chacun, faisant preuve souvent d'un tact assez fin, et toujours de bienveillance. Mme Fresnel ne se mêlait elle-même à la conversation que lorsque le sujet était à sa porté, — et pour cette sagesse si rare, sa jeune belle-fille, quoiqu'elle en eût, commença de l'estimer.

Mais ce qui lui sembla comique et attendrissant, ce fut le respect avec lequel la brave dame écoutait les moindres propos de M. Fresnel! Tandis que le curé et l'ex-professeur discutaient sur les vestiges gallo-romains, découverts dans le pays, elle s'épanouissait d'orgueil, fière de cet époux savant, qui portait un liséré violet à la boutonnière! Mme Fresnel se faisait honneur de sa nouvelle famille. Si elle gratifiait la jolie Simone de regards admiratifs, elle n'était pas moins disposée à se parer de Luce, la bachelière. Celle-ci le comprit à deux ou trois essais maladroits—mais bien intentionnés—qu'elle éluda sans brusquerie.

A chaque tentative avortée, Mme Fresnel se repliait craintivement. Ce sentiment devint manifeste surtout les jours suivants; prétextant des soins ménagers pressants, la maîtresse de la maison parvint à se rendre presque invisible. Elle n'apparaissait guère qu'aux repas. Sa présence au logis ne se décelait que par des prévenances ingénieuses et assidues. Et cet effacement, à la longue, détermina chez Luce une certaine gêne.

Désormais, en parcourant le beau jardin enclos de peupliers, la jeune fille éprouva l'état d'esprit d'un usurpateur, en jouissance des domaines dont il a proscrit le légitime possesseur. Son cœur s'amollissait dans la nonchalance de l'automne, et dans l'enveloppement d'une bonté vraie, qu'elle sentait sans cesse en éveil pour le bien de tous.

Elle voyait le bonheur d'une vie facile et douce pénétrer les siens. M. Fresnel, privé si longtemps des agréments de la campagne, s'abandonnait aux mêmes transports qu'un petit faubourien des colonies de vacances, plongé soudain en pleine nature. Et maintenant, en effet, ne serait-ce pas toujours vacances pour lui?... Libéré de toute obligation mercenaire, il goûterait enfin la satisfaction du travail personnel et réfléchi. Déjà, il corrigeait les épreuves de l'interminable dictionnaire, qu'un éditeur acceptait de publier à frais communs. Et l'esprit rajeuni par de nouveaux projets, entraîné par le curé vers l'archéologie, l'ex-professeur se passionnait pour le passé de cette région, dont les sites tranquilles et le ciel tempéré, l'avaient conquis.

Cher vieil enfant, que d'innocentes joies animeraient la fin de sa vie, qui eût pu être languissante et soucieuse! Et comment garder rigueur à la femme simple qui dépensait pour lui une sollicitude si humble et si douce, telle que la plus dévouée des servantes?

Quant à Simone, Luce, connaissant son caractère et ses idées positives ne pouvait s'étonner qu'elle eût cédé tout de suite à l'appât de ce confortable où elle se pelotonnait avec délices. Simone confessa d'ailleurs à sa cadette, un jour d'expansion, son suprême rêve de bonheur.

— Ma petite, non, je ne regrette pas Paris... qui n'est habitable que dans certaines conditions de luxe que je ne puis espérer... Eh bien, ma chère, je dirai à peu près comme César: J'aime mieux être quelque chose dans un village que rien du tout dans Rome... Devenir madame la notairesse ou madame la "médecine", avoir une belle maison où j'inviterai mes amis, une auto pour les visiter et sortir à volonté de mon trou, ça suffira très bien à mes ambitions... bien raisonnables, conviens-en.

La cadette, en écoutant ces expansions, vit passer devant ses yeux la figure rose et blonde d'un jeune notaire, qui était venu déjeuner, la veille, chez Mme Fresnel... Les vœux de Simone, visant une félicité terre à terre et solide, se réaliseraient vraisemblablement!...

Mais elle, Luce, se contenterait-elle de cet idéal, de ce paradis purement terrestre, auxquels l'aînée bornait son attente?... Non, son âme étoufferait dans cette apathie. Il lui fallait se dépenser dans l'activité, dans la lutte, pour gagner l'indépendance, pour satisfaire sa conscience, et acquérir la paix intime...

XIV

En attendant de reprendre la vie militante, elle profitait de la halte et se retrempait dans le repos. Luce se sentait en communion avec cette nature d'automne, qui attendait, avec résignation, la grande crise de l'hiver.

Elle aimait s'échapper seule, et s'en aller au hasard par les chemins qui sillonnaient la campagne. Un soir, un sentier, dégringolant la pente escarpée d'une colline, l'amena au fond de la petite vallée, à un carrefour. La jeune fille, incertaine, s'assit sur un chêne abattu, en attendant qu'un passant pût la renseigner. L'attente fut assez longue, et le premier passant se trouva être Mme Fresnel qui sautait un échalier, un panier au bras. En reconnaissant sa belle-fille, la pauvre femme montra autant de stupeur qu'en face d'un loup.

Mais Luce s'avançait avec un sourire.

— Je suis perdue, figurez-vous. Je ne sais plus par où m'en aller! fit-elle dans un accablement comique.

Rassurée, la belle-mère répondit au sourire.

— Je rentre. Vous n'avez qu'à venir avec moi...

C'était la première fois que les deux femmes cheminaient côte à côte. Intimidée par cette nouveauté, Mme Fresnel se mit à parler de choses quelconques. Puis tout à coup, l'entretien tomba, et Mme Fresnel, s'arrêtant, posa la main sur le bras de sa belle-fille, et dit, en la regardant dans les yeux:

— Mon enfant...

Luce fit un mouvement, mais la belle-mère reprenait:

— Je puis vous appeler ainsi sans vous froisser... Je suis vieille et j'ai été maman... Ne croyez pas que j'aie voulu remplacer la vôtre! Cela ne se peut... Je le sais bien... Mais je tenais à vous dire que je ne vous en veux point de... de vous être défiée de moi... Je comprends si bien cela... Et malgré tout le chagrin que j'en ai, croyez-le aussi simplement que je vous le dis, je ne vous estime que mieux

L'effort de ces paroles, arrachées du cœur, amenait des larmes dans les yeux de Mme

Fresnel. Luce fut remuée par cette sincérité et cette émotion.

— J'ai appris à connaître votre bonté, dit-elle. Soyez tranquille... La paix se fait en moi...

La brave femme rougit de bonheur.

— Vrai?... Alors, vous ne me haïssez plus autant?... Vous croyez que vous vous accoutumerez à moi?...

— Je le crois... à la condition que vous ne vous rendiez pas insaisissable comme vous le faites actuellement.

— J'avais si peur de vous ennuyer... Je m'écartais le plus possible... Et je me faisais beaucoup de chagrin... Vous me plaisez tant... Ah! je suis contente d'avoir parlé! Cela m'allège le cœur...

Mme Fresnel prit les deux petites mains jusque-là rétives à son contact, et les pressant avec chaleur, elle continua:

— Comprenez-moi bien... J'étais si seule, si triste... Et l'isolement m'eût tuée... Soyez indulgente et prenez-moi comme je suis, sans méchanceté et sans ruse... Pensez à moi comme à une vieille amie qui voudrait vous contenter en tout!

Luce, touchée par cette bonhomie, céda au geste caressant qui l'attirait. Mme Fresnel appuya ses lèvres sur les joues ambrées, et susurra, avec un soupir satisfait, comme après un régal:

— Ah! ça m'a fait du bien! Vous ne savez pas combien j'en avais envie!...

M. Fresnel et Simone étaient sur la terrasse, quand les deux promeneuses débouchèrent du chemin creux, en devisant d'un air de bonne entente. Le père et la fille furent saisis d'une surprise agréable qu'ils se retinrent d'exprimer...

M. Fresnel annonça, à table, comme un homme enchanté de sa fugue:

— Le docteur m'a emmené faire un bridge à l'hôtel. Je me débauche!... J'ai d'ailleurs appris, au café, un tas de nouvelles intéressantes... spécialement pour toi! souligna-t-il en se tournant vers Luce, puisqu'il s'agit d'une de tes connaissances. Le bruit court que M. Bertheaume va acheter le petit manoir de l'Arvière.

— Chouette! s'écria Simone. Nous voisinerons. Ce sera charmant!...

— Et on dit qu'il vient à Vaiges travailler son élection.

— Mais il faut l'inviter! s'écria Mme Fresnel, empressée à obliger le cousin de ses belles filles. Il doit descendre chez nous... On le présentera au plus grand nombre de gens possible.

— Transmets cela à M. Bertheaume! dit gaiement Simone à sa sœur... Dis-lui que nous allons remuer ciel et terre... Nous irons dans les métairies chanter ses louanges. Nous embrasserons les marmots en son honneur (lui se chargera des mères); nous décorerons garçons et filles de jolies cravates aux couleurs de notre candidat. Au fait, quelles sont-elles? Les tiennes, peut-être, gentille dame?

Luce eut un sourire contraint.

— Tu as beaucoup d'esprit, Simone. Mais je te demande grâce! Si papa le juge utile, pourquoi ne se mettrait-il pas en rapport avec M. Bertheaume? Ne paraîtrais-je pas inconséquente en lui proposant des services auxquels je ne pourrai participer... puisque je rentre à Paris dans quelques jours...

— Comment, déjà! se récria M. Fresnel.

— Il y a trois semaines que je suis ici, papa... je partirai samedi... Ce sera le vingt-septième jour...

— Tu comptes très exactement, dit l'ex-professeur avec amertume. Le temps m'a semblé rapide, à moi. Mais tes cours ne commencent qu'en novembre.

— Je voudrais m'entraîner auparavant, repasser quelques bouquins, répliqua la jeune fille, avec une sérieuse obstination. Et puis... grand'mère est seule... Les jours doivent lui paraître longs!

— J'avais espéré... murmura Mme Fresnel.

Elle n'acheva pas sa pensée et s'absorba à plier sa serviette. L'idée du départ avait jeté un froid soudain. Simone se taisait, pendant que son père et sa sœur discutaient le programme des études futures. M. Fresnel ne décourageait pas les projets de sa fille, jugeant naturel qu'elle cherchât l'emploi de son intelligence. Et en essayant de la détourner de l'avenir qu'elle choisissait, ne s'exposait-il pas à réveiller les griefs assoupis? Mieux valait laisser la jeune fille libre que de la pousser à la révolte par l'opposition.

Luce, alléguant une migraine, se retira de bonne heure. Depuis que le nom de Bertheaume avait été jeté dans la conversation, elle subissait un réel malaise. Que deviendrait-elle donc s'il lui fallait affronter la présence de Denis en ce cercle intime, sous l'observation indulgente ou malicieuse des siens? Que d'insinuations, de plaisanteries la blesseraient à vif! Elle en frémissait déjà, de pudeur alarmée...

Cette épreuve, tout de suite, Luce avait eu l'instinct de la fuir, en annonçant son départ, au risque de froisser sa famille. Cependant quelle tentation de rester!...

Espérait-il cette rencontre, de son côté?... Mais non; la petite Luciole avait disparu de ses souvenirs, après l'entrevue de Mont-Riond... Et il valait mieux qu'il en fût ainsi, pour leur paix à venir, à tous deux... Elle ne devait pas chercher à satisfaire la curiosité qui la tourmentait, ni essayer de dissiper l'aversion qu'il avait peut-être conçue. Le passé possédait Denis... Il ne pouvait l'abroger sans se renier lui-même... Et pour mieux affirmer sa résolution, Luce répéta tout haut, comme un enfant qui se plaint, en roulant sa tête échevelée sur l'oreiller:

— Non! non! il ne faut pas...

On gratta à sa porte et Mme Fresnel entra.

— Voulez-vous du thé? un cachet d'antipyrine? proposa l'excellente femme.

— Non, je vous remercie... répondit la jeune fille, soulevant avec peine son front lourd.

Mme Fresnel la considéra attentivement, et dit enfin, avec un effort qui la faisait bégayer:

— Ce n'est pas... Ce n'est pas à cause de moi... que vous voulez partir si vite?

— Je vous l'atteste: non, non! répliqua Luce. Vous m'avez amenée à me plaire chez vous... Mais il est nécessaire que je m'en aille... pour reprendre mes études...

— Comme vous allez vous fatiguer la tête! dit la bonne dame, pleine de pitié. Y résisterez-vous?... Jour et nuit sur pied, en alerte!

Elle s'imaginait Luce courant sans relâche à droite et à gauche, comme elle le voyait faire aux médecins de campagne, et une grande commisération l'affectait, en se représentant cette fillette menue, exposée aux hasards des chemins!... Luce dit en souriant:

— Mes occupations seront plus sédentaires. Je me spécialiserai probablement en laryngologie, et je travaillerai dans une clinique particulière.

— A Paris, toujours?

— A Paris... près de grand'mère.

Mme Fresnel branla la tête et soupira.

— Pourquoi vous donner tant de peine? J'avais rêvé... Mais vous ne voulez rien accepter de moi... et c'est pour cela que vous tenez tant à travailler.

— Pas pour cela... Ne vous chagrinez pas inutilement, répondit la jeune fille. J'apprécie votre générosité... Je vous suis reconnaissante de ce que vous faites pour *eux*... et de ce que vous m'offrez à moi-même. Mais j'ai besoin d'occuper ma vie, comprenez-le bien... Je serais très malheureuse dans l'inaction.

L'insistance de ces affirmations ébranla Mme Fresnel. Elle supposa quelque souffrance de jeunesse, quelque lésion cachée du cœur que la courageuse fille voulait guérir par le remède du travail. Et pénétrée de compassion, elle s'approcha du lit et prit la main brunie, errant sur le drap

— Ma petite amie, dit-elle très bas, comme si un secret s'échangeait entre elles, je ne m'offense plus, et je crois que je vous comprends mieux, à mon tour... Suivez donc votre vocation... Mais si jamais vous étiez lasse ou malade...

— Je viendrais me mettre au vert ici... je vous le promets! dit la jeune fille.

— Ici ou à Sablé... La maison là-bas possède aussi un grand jardin. Mais nous reviendrons souvent à Vaiges... Votre père a commencé un ouvrage sur l'histoire du pays... Nous irons à Paris aussi de temps à autre, et nous nous y retrouverons. Et si vous vouliez nous amener votre bonne-maman?... L'air de la campagne lui serait salutaire... Et elle serait reçue avec la plus grande joie, comme la meilleure des amies.

C'était un soulagement, pour l'excellente âme, de confesser ses rêves de concorde et de félicité universelle. Elle y mettait une ardeur si persuasive que la rebelle, encore une fois, s'avoua vaincue.

— Vous êtes exquise! murmura Luce. Bon gré, mal gré, il faut se soumettre à votre bienveillance. Je dirai tout cela à grand'mère. Et peut-être m'accompagnera-t-elle ici quelque jour!...

L'armistice devenait une paix définitive. L'enfant prodigue était reconquise. L'imminence de la séparation s'allégeait de la certitude d'une réunion prochaine.

Le soleil ajoutait la joie de sa lumière à cette douceur d'intimité. Il resplendissait dans le ciel pâli d'octobre. Mais, dans cette tiédeur d'arrière-saison, et dans l'enveloppement des câlineries, Luce, désarmée, se sentait amollir et pacifier sans devenir sereine. Le calme ambiant lui laissait mieux sentir la morsure de son angoisse mystérieuse...

Bientôt, tout cela serait relégué à l'arrière-plan par les nécessités impérieuses de la vie au jour le jour. Elle reprendrait alors son indépendance morale, et secouerait l'obsession irritante et mélancolique. Et ainsi, la jeune fille flottait entre deux sentiments contraires: regret de quitter les siens, et impatience de s'éloigner.

La belle malle, un peu défraîchie par la tournée en Suisse, béait au milieu de la chambre. Sur la terrasse ensoleillée M. Fresnel lisait une revue, étendu sur un fauteuil de toile. Simone voltigeait çà et là, et jasait comme un sansonnet. Soudain, en déplaçant une pile de mouchoirs, l'aînée découvrit un vieux petit volume qu'elle ouvrit. Elle se rappelait avoir vu plusieurs fois ce livre entre les mains de Luce, et s'imaginait trouver un recueil de prières.

— Vauvenargues? s'exclama-t-elle, intriguée, voilà ce que tu lis si secrètement!... Ce que ça doit t'amuser!... Je ne te connaissais pas ce bouquin...

— Il... il est à moi pourtant, dit la cadette, étendant le bras pour rentrer en possession de l'inestimable relique.

Simone se déroba d'une pirouette et tournant la feuille de garde, lut quelques signatures aux encres jaunies, attestant que le livre avait passé de génération en génération. A la fin de cette liste, le nom de D. Bertheaume, élève en phylosophie au Lycée Louis-le-Grand, et une date tracée par l'écriture ferme et carrée de Luce Fresnel: 25 août 191...

— Tiens! tiens! ce livre a appartenu à M. Bertheaume! Cachotière! Vous en étiez déjà aux petits cadeaux!...

— Je n'avais pas lu Vauvenargues. M. Bertheaume me l'a donné! avoua Luce aux abois, la voix brève.

— Que ne le disais-tu tout de suite?

— Parce que je craignais tes persiflages... J'ai eu tort, n'en parlons plus...

Mais Simone continuait à manier le volume. Comme elle rapprochait les deux plats de cuir, le livre se rouvrit à l'endroit marqué par le bouquet d'edelweiss. Les yeux de la malicieuse fille dénichèrent promptement la fameuse phrase.

— L'amour est une complaisance, etc.! lut Simone tout haut. Peste! Tout cela sent l'idylle à plein nez... Ma petite Luce, tu es dix fois plus savante que moi... Mais il y a certaines choses sur lesquelles tu ne me donneras pas le change...

— Que vas-tu t'imaginer? balbutia la cadette, vraiment démontée.

— Ma petite sœur, rien ne m'ôtera de l'esprit que tu te sauves pour ne pas revoir M. Bertheaume. Le fais-tu parce qu'il te déplaît, et qu'il a trop parlé; ou parce qu'il te plaît trop, et qu'il ne t'a rien dit?... Je saurai le mot tôt ou tard... peut-être de M. Bertheaume lui-même, quand il viendra ici...

Luce eut un cri de frayeur et d'indignation:

— C'est trop fort! Simone, si jamais tu te permets cette bouffonnerie, oh!... je ne te reverrai de ma vie... Tu es tellement énervante!...

Simone éclata de rire, et prenant sa sœur dans ses bras et l'embrassant:

— Quel trac je t'ai donné, hein!... Petite bête, pour qui me prends-tu?... Pars sans crainte et sans reproche! Avec mes airs écervelés, je suis douée d'un certain esprit de conduite pratique qui ne me permet pas de tels écarts... D'ailleurs, quelle occasion trouverai-je de causer si intimement avec ce monsieur?... Il sera bien plus occupé de faire la cour aux grands électeurs, gros marchands, aubergistes, que d'écouter une petite bécasse inconnue, pas vrai?

Luce, frémissante encore, discerna néanmoins le bon sens qui filtrait sous les ironies. Etait-il possible qu'elle osât attaquer Denis à un tel propos?

La cadette eut envie de s'assurer la discrétion et la sympathie de sa sœur en se confiant à elle. Mais comment produire au grand jour ces subtilités d'un sentiment tout en demi-teintes? L'aînée saisirait-elle ces nuances et ces restrictions? Elle apprécierait surtout l'aventure comme un fait divers romanesque, qui mettait à portée de Luce un parti avantageux. Elle ne comprendrait rien aux susceptibilités d'une sensibilité ombrageuse et d'une conscience impressionnable. Et plutôt que d'exposer son délicat secret à de profanes commentaires, la jeune fille le renferma au plus profond de son âme.

XV

— Bravo! Vive la République!

— Il pense comme moi! opinait un vieux fermier.

— Mais il parle mieux! ripostait un voisin. La grande salle de l'hôtel de l'Etoile-d'Or regorgeait de monde. Les électeurs se pressaient autour des bols de punch brûlant qui réchauffait leur enthousiasme, et écoutaient la parole vigoureuse et caustique de Denis Bertheaume.

Présenté par un homme que sa familiarité cordiale rendait populaire, le vieux général Belon, un ami de son oncle, le candidat tout de suite avait impressionné l'assistance. Quand il se leva, l'œil impérieux et le verbe net, les auditeurs eurent l'intuition d'une supériorité morale et d'une force, et se sentirent dominés.

Denis sut trouver quel langage tenir à ces paysans probes, d'humeur indépendante et de bon sens narquois. Sans hésiter, il se mit à faire le procès du parlementarisme et du marchandage électoral; il montra la dérision des promesses pompeuses, des affiches mirifiques, si vite démenties. Lui n'annonçait aucun miracle, si on le nommait. Mais il se rappellerait qu'il était délégué à la haute assemblée par de braves gens, qui avaient choisi un honnête homme pour les représenter, afin de surveiller leurs intérêts généraux, et garantir leurs libertés civiques. Et, avec une clarté et une précision qui frappaient les esprits, il indiquait tout ce qu'embrassait ce programme si simple d'apparence. Un tumulte approbateur éclata.

— Il a raison! Il a raison!

— Et puis, il va rester parmi nous... Il achète l'Arvière! murmurait-on à travers les bravos.

— Bataille gagnée!... susurra M. Fresnel. Et levant sa coupe, l'ex-professeur entama un speech élégant et chaleureux, en l'honneur de Bertheaume.

Les chansons suivirent les discours. Tout se termine ainsi en France. Bertheaume était assourdi et rompu comme s'il avait essuyé une tempête, lorsqu'il regagna la maison Fresnel où il recevait l'hospitalité ainsi que le général.

Denis n'avait pas cru devoir refuser l'invitation des parents de Luce, transmise par Mme Bertheaume. Mais, débarqué à Vaiges au déclin de l'après-midi, accaparé aussitôt par les politiqueurs, il avait à peine causé avec ses hôtes, et entrevu seulement à travers la table du dîner la figure de l'aînée des demoiselles Fresnel, — assez néanmoins pour constater que ce minois rose, ces yeux clairs, cette bouche de fraise ne rappelaient en rien le fin visage ambré et les prunelles de diamant noir qu'il connaissait.

En arrivant au logis, les trois hommes trouvèrent les dames sur le qui-vive, attendant, près d'un plateau de thé, devant la cheminée où flambait un feu de souches.

— Eh bien! s'écria Simone, ça a bien marché?

— A merveille! assurèrent à la fois le général et M. Fresnel, encore électrisés de la fièvre des combats.

Denis eut un haussement d'épaules et un sourire dubitatif.

— Souvent foule varie! murmura-t-il. A la grâce de Dieu, après tout!

Simone s'exclama:

— Quel détachement! Mais c'est ma philosophie, à moi!... Les choses difficiles à obtenir, qui exigeraient un effort trop dur, ma foi! je les laisse aller! Luce pratique des principes tout opposés, d'un rigorisme effrayant. *Faire de son mieux, toujours mieux! Regarder en haut, toujours plus haut!*... C'est essoufflant, cette course à la perfection! J'y ai renoncé depuis longtemps!

Ce disant, la jeune fille versait le thé avec des gestes coquets et adroits. Savamment, elle était parvenue à bloquer Denis d'un côté de la table, le séparant de M. Belon qu'elle abandonnait à sa belle-mère, et elle mettait vivement le temps et l'occasion à profit pour satisfaire son intime curiosité. Offrant une tasse, du sucre et des gâteaux à son prisonnier, elle chuchota, avec la mine candide d'un innocent chaton:

— M'auriez-vous reconnue pour la sœur de Luce, mon cousin?... Non, n'est-ce pas?... Nous ne nous ressemblons pas tout en nous aimant bien pourtant. Je suis Fresnel; Luce rappelle, dit-on, le grand-père Mathieu Bertheaume, en beaucoup de choses... C'est dire qu'elle possède une tête!...

— De Bertheaume! acheva Denis en riant.

— Oh! en ce qui vous concerne... je ne sais pas... vous connaissant si peu encore!... Luce ne parlait de vous qu'avec vénération! Mais sa vraie opinion, je l'ignore... Ma chère petite sœur n'est pas communicative... Je crois qu'elle ne se confie qu'à une seule personne, dont l'entretien ne la lasse jamais...

— Votre bonne-maman, sans doute? hasarda Denis.

— Non, pas même!... Vauvenargues, c'est Vauvenargues, son conseiller et son confident...

Le soubresaut qui redressa la haute taille, l'éclair qui illumina les yeux, au fond de leurs orbites caves, rien n'échappa à Simone.

"Il l'aime! Elle l'aime! Ils s'aiment, c'est certain! pensa-t-elle. Mais où est l'obstacle?"

Et elle conclut tout haut.

— Quel dommage, pour ma petite sœur, que ce bon Vauvenargues soit mort! Mais s'il ressuscitait!...

Elle balança comiquement sa jolie tête, et continua ses petites manipulations délicates Denis n'eut rien à répondre. M. Fresnel s'approchait, attiré par le nom de Luce. Et le père continuait à parler de l'absente.

Quel regret que la fillette ne fût pas présente à cette réunion!... Mais les exigences de ses études l'engageaient à un prompt départ. Et quoiqu'il lui en coûtât, elle était partie. Toujours elle avait été ainsi respectueuse du devoir, vaillante à la tâche... M. Fresnel citait des exemples de sa vie d'enfant et d'écolière qui montraient Luce loyale, travailleuse... Et Denis voyait s'ébaucher des images de Luce enfantines et espiègles qui s'échelonnaient derrière l'estampe définitive, si vivante à ses yeux en sa grâce juvénile.

— J'ai toute confiance en elle! poursuivit M. Fresnel. Aucune jeune fille n'est mieux faite pour réussir dans la carrière difficile qu'elle choisit!

Evidemment l'ex-professeur jugeait qu'il eût été coupable d'arrêter en chemin une élève si bien douée. Cet optimisme et cette sereine fierté paternelle découragèrent Denis de discuter la question.

Mais tout concourait, dans la causerie de cette fin de soir, à envelopper Bertheaume d'un même souvenir. Jusqu'à Mme Fresnel qui l'interrogeait sur la rencontre de Suisse, puis s'excusait à l'heure de la retraite, de lui donner une chambrette de jeune fille — la chambre de Luce — l'appartement officiel *de réserve* ayant été dévolu au général. Et les cheminées des autres pièces fumaient!

Denis rassura les inquiétudes de la bénévole dame.

Son flambeau à la main, il fit le tour de la chambre, souriant avec tendresse aux bibelots qui avaient amusé les yeux de Luce. Avec l'amusement d'un gamin qui procède à l'inventaire de meubles abandonnés, l'homme grave ouvrit les tiroirs du chiffonnier et de la commode, humant le parfum de violette qui s'en échappait. Ce fut un émoi quand il découvrit une fleur d'edelweiss brisée. Peut-être cette étoile de velours blanc s'était-elle détachée du bouquet acheté au Righi... Le Righi!... Quel beau jour d'extase et d'épanouissement!... Et très bas, se berçant des syllabes charmeuses, il murmura: "Luce, ma petite Luciole aimée!"

Puis il tressaillit et ouvrit des yeux égarés... Il connaissait ce frisson délicieux qui venait d'ébranler son être... L'amour!... L'amour!... Mon Dieu!... Pour cette enfant, inconnue quelques mois auparavant... Quelle folie!...

Déjà il avait subi ce vertige, mais sans consentir à en reconnaître la nature. Aujourd'hui, il ne pouvait plus se le dissimuler comme il l'avait fait jusque-là... même après les tentations où ce sentiment véhément, avait failli se dévoiler à elle...

Mais Thérèse, alors? Thérèse, sa sainte! L'idéale Thérèse, Que devenait-elle pour lui?

Une voix du fond de lui-même, répondit:

— Le passé!...

Denis se jeta dans un fauteuil. Il s'interrogea avec une véritable détresse. De toute sa volonté, il évoqua la pensée de Mme de Vilmois, et il revécut les scènes fugitives du timide amour de sa jeunesse. Il revit la Thérèse de dix-sept ans, blanche et svelte comme un lis, la tête penchée sous ses tresses blondes. Il se rappela l'enivrement des valses, la langueur délicieuse de silences pleins d'aveux, puis les promesses qui s'échappaient de leurs lèvres, un soir, la veille du départ de Denis pour la caserne... Il s'en allait, éperdu d'espérance... Et moins d'un an après, il recevait ce billet, taché d'une larme: *Ne m'accusez pas! Pardonnez-moi! J'obéis. Il le faut. Adieu. Th.*

Thérèse de Forges épousait Roger de Vilmois dont la fortune sauvait ses parents de la ruine. Le malheur de la pauvre femme s'affirmait bientôt, avec les vices de celui qu'on lui avait imposé pour mari. Roger restait renfermé, quelque temps, dans une

maison de santé. Et lorsque Denis revit Thérèse, les traits émaciés et diaphanes, courbée vers son enfant, le jeune homme sentit qu'il l'aimait toujours, d'un amour plus profond, sanctifié par une pitié infinie...

Une infinie pitié... C'était le sentiment qui subsistait seul de cette exclusive passion... Denis ne pouvait se tromper lui-même plus longtemps.

Que ces réminiscences lui semblaient pâles, effacées dans le lointain auprès de l'émotion ardente qui exaltait son cœur, rien qu'en respirant le parfum presque insaisissable laissé par Luce!

Etrange et inquiétante aventure! Qu'allait-il s'ensuivre?... Mme de Vilmois subissait sa vie et acceptait son dur devoir, sans vouloir envisager l'issue d'une situation lamentable, sans fixer sa pensée à une espérance qui lui eût paru coupable.

Mais elle savait que Denis l'aimait en silence.

Le monde prédisait déjà, en observant la déchéance rapide de Roger de Vilmois, la libération prochaine de l'épouse malheureuse. Thérèse pouvait croire que Bertheaume attendait la fin de l'épreuve, muet de respect, mais confiant.

Thérèse!... elle ne représentait plus que le culte du passé, et une habitude de l'âme... Le présent, la vie et l'amour, c'était une figure ambrée, au délicat dessin florentin, aux yeux brûlants et fiers, à la bouche jeune scellée d'un signe sombre...

Mais cette créature énigmatique, que ferait-elle de son hommage amoureux?... Il la savait indépendante, décidée à faire son chemin par ses propres forces... Et puis... il comptait trente-cinq ans; elle, vingt!... Cette distance lui parut effroyable... Les paroles étourdies de la sœur aînée bourdonnèrent à ses oreilles: "Elle parle de vous avec tant de vénération!" Il se mordit les lèvres, furieusement.

— Fou! c'est fou! répéta-t-il, en parcourant à grands pas l'étroite chambrette.

Quand finira-t-il de marcher ainsi? pensait, de l'autre côté de la muraille, une personne dont l'oreille subtile percevait tous les bruits de la pièce voisine. Rumine-t-il sa prochaine affiche, ou songe-t-il à sa bien-aimée, qui est peut-être mademoiselle ma sœur?

La lune passa devant la fenêtre et s'éloigna dans le ciel avant que Bertheaume eût éteint sa lumière. Mais, le matin, endormi enfin, il ne s'éveilla qu'au coup frappé dans sa porte.

— Le courrier de monsieur! proféra le groom que Mme Fresnel venait de styler.

Le candidat reçut une liasse de journaux et de communications qui l'avaient suivi de poste en poste. Une des lettres lui était adressée directement à Vaiges, avec la mention: Urgent, soulignée de deux traits. Le jeune homme reconnut l'écriture de Mme des Roquettes, et il ouvrit ce pli tout d'abord:

"Mon cher enfant, écrivait la vieille dame, quelle chance que vous m'ayez indiqué les dates de vos déplacements! Je puis au moins vous prévenir sans retard de la catastrophe dont les journaux, que je vous adresse, relatent les détails circonstanciés. Le château de la Mare a été détruit, hier soir, par un incendie, et le malheureux Roger a péri dans les flammes qu'il avait allumées. Mme de Vilmois a failli rester, elle aussi, dans le brasier d'où elle a arraché son fils, au péril de sa propre vie. Le sinistre a été si prompt que les domestiques ne se sont sauvés qu'à grand'peine. On a aperçu le pauvre fou, hurlant à une lucarne des combles, au moment où la toiture s'effondrait. Je suis si bouleversée que je me borne à lancer vers vous cette information, certaine qu'elle ne vous laissera pas indifférent.

Votre vieille amie,

"CLARISSE DES ROQUETTES."

"*P.-S.* — J'ai fait transmettre mes sympathies affligées à la pauvre Thérèse, réfugiée chez sa mère. Le petit Tony est gravement malade, parait-il, à la suite de cette secousse. Ils étaient environnés de feu quand la malheureuse mère l'a emporté...

"Quand vous verra-t-on? Bientôt sans doute, dès lors que... "

Denis dut lire et relire cette épître bavarde, maculée de ratures, avant que la vérité pénétrât son esprit. A cette commotion violente, les mirages de la nuit s'évaporèrent. Il se retrouva en face de la réalité.

Son destin le reprenait, l'entraînait irrésistiblement. En ces conjonctures critiques, pouvait-il faire faillite aux obligations morales qu'il s'était forgées lui-même, et manquer à ce qu'on attendait de lui?

L'avenir est fixé. Bertheaume s'assit devant le bureau de Luce, et de cette même plume dont s'était servie la jeune fille, il écrivit sur l'heure à Mme de Vilmois pour lui certifier la ferveur de son entier et respectueux dévouement.

XVI

Accorte et dégagée dans son costume tailleur à jupe courte, un nœud de tulle au cou et une plume de faisan à la toque de velours gris, pour féminiser la sobre toilette, Luce Fresnel, très jeune fille malgré la serviette bourrée qu'elle serrait sous son bras, arpentait les cours de l'hôpital. Inscrite depuis plusieurs mois comme élève stagiaire dans un service de la Pitié, elle avait surmonté les primes difficultés professionnelles, et éprouvé sa force de résistance aux obstacles de l'initiation.

Certes, il lui avait fallu réagir contre la révolte de ses nerfs, en pénétrant dans l'amphithéâtre, et surtout en suivant, de lit en lit, la visite médicale. A la longue, cette impression s'était émoussée. Mais la souffrance humaine la troublait toujours d'un invincible émoi.

Que de fois, elle se sentait glisser vers la syncope, devant les visions nauséabondes ou sanglantes. Souvent, la jeune fille s'était dit avec effroi qu'elle ne parviendrait jamais à dompter les répugnances qui la rendaient nerveuse et tremblante, alors qu'on lui commandait d'agir, de toucher à une plaie, d'opérer un pansement. Mais l'ambition de les soulager et de s'entraîner à une mission géné-

reuse, décuplait sa volonté, la rendait enfin maîtresse d'elle-même. Luce Fresnel s'aguerrissait et contre le spectacle de la mort et contre celui, plus émouvant encore, de la vie douloureuse...

Maintenant, elle ne s'en allait qu'à regret de l'hôpital où elle laissait tant de préoccupations ardentes. Instinctivement, la jeune fille retardait son allure en longeant les parterres à la française, qui étendent leurs rectangles verts de gazon entre les vieux bâtiments couleur de rouille, aux toitures coniques. Des fleurs printanières égayaient les plates-bandes; de délicats bourgeons s'enflaient aux branches des tilleuls taillés.

Plus d'un coup de chapeau fut adressé à la gracieuse passante par les externes et les internes qui la croisaient, tandis qu'elle traversait les diverses enceintes. Luce répondait avec l'extrême simplicité et la réserve souriante qui lui valaient déjà le respect et la sympathie de ses compagnons d'études.

Mlle Fresnel jeta un coup d'œil vers l'horloge, incrustée au fronton d'une arche monumentale, et elle accéléra sa marche. L'heure habituelle du déjeuner était dépassée. Bonne-maman s'inquiéterait, la croyant encore malade, comme ce jour où la jeune fille, vaincue par la nausée, était rentrée juste à point pour s'évanouir.

D'un élan, Luce franchit le grand porche, toujours encombré d'un va-et-vient d'infirmiers, et d'étudiants et prit sa course par l'artère populeuse qui conduit, sous divers noms, du Jardin des Plantes au boulevard Saint-Michel. Dans la rue de Jussieu, la jeune fille s'engouffra dans un vestibule et gravit trois étages. Deux fois, elle tira le gland de la sonnette pour prévenir de son arrivée, puis ouvrit avec sa clef. La grand'mère, joyeuse du carillon familier, accourait déjà dans l'antichambre:

— C'est toi, chérie! Encore essoufflée!... Je vais gronder!...

Mais ces paroles s'étouffaient déjà dans l'embrassade fougueuse:

— Non! Non! Ne me gronde pas, Mamette! Je me suis attardée à l'amphithéatre! Mais à présent, ça va très bien! Je ne suis plus un *bleu!* Ne te tourmente pas, dorénavant, en cas de retard!

La jeune fille, débarrassée de son chapeau et de sa jaquette, lavait ses mains et son visage dans une eau parfumée de benjoin, afin d'enlever l'odeur de l'hôpital et des antiseptiques. Sans perdre un instant, tandis que la vieille femme de ménage s'agitait dans le suprême coup de feu, Luce ouvrait sa serviette, examinait les notes recueillies ce matin, commençait le schéma d'un dessin anatomique. Mais, de la salle à manger, Mme Bertheaume appelait, avec une affectueuse impatience:

— A table! A table! assez de travail!... Cette heure m'appartient... Ne me fais pas tort!

— Voilà! voilà! cria gaiement la jeune fille, abandonnant crayon et paperasses.

Une seconde après, elle s'asseyait vis-à-vis de l'aïeule. Entre elles, sur le damier rouge et blanc de la nappe, un joli couvert arrangé avec goût, des délicatesses appétissantes servies dans de la porcelaine à filet d'or, et, dans un cornet de cristal, quelques rameaux de giroflée qui parlaient de printemps.

Autour de la pièce, des gravures de maîtres, en des cadres de bois sculpté, un dressoir où étincelaient de lourds plats d'argent et les restes d'un service inestimable de vieux Chine racontaient, ainsi que les miniatures et les meubles de marqueterie du salon voisin, l'opulence originaire de Mathieu Bertheaume, dont la veuve avait gardé pieusement les reliques.

La large fenêtre laissait entrer à flots la lumière, avec un grand morceau de ciel bleu et le pittoresque d'un horizon étendu. En bas, le vaste enclos de la Halle aux vins, ses pavillons rustiques, couverts de tuiles, voilés par les branches. Et tout au loin, perdues dans les brumes, les éminences du Père-Lachaise et des Buttes-Chaumont.

Mais, dès que Luce était là, Mme Bertheaume ne trouvait rien de meilleur à contempler que sa petite-fille. Elle la servait avec sollicitude, s'efforçant, par une causerie abandonnée, de distraire le jeune esprit trop tendu.

— J'ai des nouvelles à t'apprendre, Lucette! Devine qui m'annonce sa prochaine arrivée à Paris?... Voyons ta perspicacité?... Quoi? Rien!... Une connaissance très aimable des dernières vacances?... Une relation d'Ouchy...

— Mme des Roquettes!

— Elle-même... Elle va venir passer deux mois dans une pension de famille du quartier du Luxembourg. Elle se déclare enchantée de nous revoir, et compte sur notre fréquente compagnie.

— Ce sera une charmante et divertissante société pour toi, grand'mère. Quant à moi, j'ai si peu de temps...

— Mme des Roquettes, d'ailleurs, sera accompagnée d'une dame de son pays... Tu te rappelles cette femme blonde du Sonnenberg... retrouvée sur le lac de Genève... madame de... de...

— De Vilmois! compléta Luce, suivant des yeux le lourd autobus Jardin-des-Plantes, dont le passage ébranlait les vitres.

— Oui, Mme de Vilmois... Toutes deux paraissent très liées, aujourd'hui... C'est peut-être l'amitié commune pour Denis Bertheaume qui les a réunies! supposa la vieille dame d'un air pensif... Cette belle Thérèse est veuve maintenant... Et alors...

— Alors, rien ne s'oppose plus au bonheur longtemps différé! conclut la jeune fille, la voix calme.

— Sans doute, n'attendent-ils plus que les délais légaux! dit Mme Bertheaume. Et Mme de Vilmois vient à Paris pour se rapprocher... probablement... de...

Un coup de sonnette lui coupa la parole.

— Ah! mon Dieu! fit-elle, irritée, je gage que c'est encore l'insupportable couturière... La malheureuse ne manque jamais de déranger le repas!

Mais en reconnaissant la voix qui parlementait dans l'antichambre, elle eut un mouvement de surprise. Luce devint écarlate, pour pâlir aussitôt.

— M. Bertheaume, murmura-t-elle.

La grand'mère ouvrait la porte.

— Vous! c'est vous! Quelle bonne aubaine!..

— J'arrive de la Mayenne à l'instant même! répondait Denis, introduit dans le petit salon dont son bras étendu eût facilement mesuré les dimensions diverses.

Il y paraissait immense. Et cependant, malgré cette disproportion de son être physique et du modeste logis, le nouveau député n'osait s'avouer combien il trouvait de charme à cet intérieur, simple, mais imprégné de paix, d'intimité tendre et intelligente. Ses visites y étaient pourtant fort rares, mais seul, il savait ce qu'il devait lutter contre l'attrait qui l'eût ramené trop souvent.

Depuis son élection, Denis avait acquis le petit manoir de l'Arvière. Les réparations qu'il y entreprenait l'amenaient à revoir fréquemment la famille Fresnel, demeurée à Vaiges tout l'hiver.

—Rien d'insolite là-bas, j'espère? demanda Luce, arrivant enfin devant lui, et lui offrant la main d'un geste sans expansion.

Il répondit à cette formalité avec une politesse officielle. Tous deux évitaient de se regarder.

— Rien d'insolite...Tranquillisez-vous! Une commission seulement de Mlle Simone! dit Bertheaume, remettant à la jeune fille un léger carton. Un échange de dentelles à faire au Bon Marché. On réclame une valenciennes plus haute...

— Comment! Simone a osé vous charger de.. s'exclama Luce, choquée comme si elle eût vu domestiquer un lion... Ma sœur a trop de sans-gêne!...

—La fonction principale d'un député est de se rendre utile à ses électeurs, répliqua Bertheaume avec flegme. Et mon devoir de cousin et de voisin m'oblige à secourir une intéressante fiancée, aux prises avec les combinaisons d'un trousseau?

— Ah! c'est une affaire d'Etat que ce glorieux trousseau à préparer! affirma l'aïeule. Comme le temps passe délicieusement en apprêtant ces jolis riens qui rappelleront, plus tard, tant de rêves et d'espérances!

Et suivant la filiation d'idées, la grand'mère ajouta:

— Je crois que Simone ne sera pas déçue. Son fiancé m'a produit une impression extrêmement favorable... Et vous-même, cousin, qu'en pensez-vous?

— Beaucoup de bien... Je l'estime comme un homme honnête, sainement équilibré au physique et au moral, autant, corrigea Denis en souriant, que le permettent actuellement ses sentiments agités!...

— Et toutes les tribulations qui reculent son mariage! ajouta Mme Bertheaume. Pauvre garçon! deux deuils, coup sur coup! Enfin, Simone est demeurée à proximité pour le consoler! Et voici la noce fixée à la mi-juin!...

Denis n'écoutait plus que d'une oreille distraite. Avec l'attitude hésitante de quelqu'un qui voudrait dire quelque chose et n'ose s'y décider, il considérait Luce qui, elle, regardait par la croisée.

— Votre paysage reverdit! fit-il, se rapprochant d'elle. Quelle chance vous avez d'apercevoir une telle perspective! Mon logement me parait triste et obscur, en comparaison de ce

belvédère! Tant d'espace pour laisser courir le rêve!

— Je n'ai guère le temps de rêver à la fenêtre! répliqua-t-elle, s'effaçant contre le mur pour lui faire place.

— Oh! les jeunes filles rêvent toutes... même les étudiantes! J'ai ouï dire que la fleur bleue du sentiment s'épanouissait même dans l'atmosphère morbide de l'hôpital...

Et sans transition, il acheva:

— A propos, quel était ce jeune homme que vous attendiez avec une amie, l'autre jour devant Cluny? Il fut accueilli avec un tel élan de joie...

Le ton voulait être enjoué et indifférent, mais une note âcre de la voix faisait du badinage une question impérieuse. Luce eut l'intuition que Denis s'était chargé de la commission, afin de satisfaire cette curiosité. Et toute la fierté de la jeune fille se cabra. Elle se demanda avec colère de quel droit le futur époux de Mme de Vilmois contrôlait ses gestes?...

Elle n'eut pas longtemps à fouiller sa mémoire pour y retrouver la circonstance indiquée par Bertheaume. Et s'adressant à sa sa grand'mère, Luce déclara, le sang au visage et la voix incisive:

— Certes, je pouvais l'accueillir avec joie, bonne-maman, tu le sais! J'étais avec Madeleine Bertin, et son frère nous apportait les dernières places de l'Odéon, pour une matinée de *Jules-César*. Le pauvre garçon s'était dévoué à faire queue. Il méritait bien un remerciement.

— En effet, je me souviens! dit la bonne dame, un instant inquiète.

Et vivement, dans le besoin d'innocenter sa chérie, elle ajouta:

— Madeleine et Léon Bertin sont des amis d'enfance de mes petites-filles. Léon n'a que dix-neuf ans et prépare la Normale.

Outrée de ce semblant d'excuse qui l'humilait, Luce sentit s'éveiller en elle un instinct méchant, une envie de blesser et de mordre à son tour. Et redressée d'un air de bravade, elle dit, un éclair dans les yeux:

— A propos, nous verrons bientôt à Paris Mme des Roquettes... Vous connaissez, naturellement, ses projets... Et elle sera accompagnée d'une autre de vos amies... Mme de Vilmois...

Denis changea de couleur. Il ferma les yeux, comme pour rentrer dans l'intimité de sa pensée. Puis, levant son regard vers la jeune fille, il répéta, avec une douceur grave:

— Oui... Mme de Vilmois vient, en effet, à Paris, afin de consulter pour son fils dont la santé l'inquiète.

Un seul nom, répété par l'un et par l'autre, et tout s'était dit entre eux de ce qui importait...

Il comprit ce que Luce savait et prévoyait la leçon qu'elle lui infligeait, et il se courbait avec soumission, rappelé à lui-même...

Mais Mlle Fresnel venait de sentir que Denis Bertheaume n'épousait pas Thérèse de Vilmois dans l'entraînement de l'amour, mais par pitié, par fidélité chevaleresque...

A son tour, la jeune fille demeura interdite. Alors, prétextant le cours dont l'heure s'avançait, la première, elle s'en alla...

Le reste de l'après-midi, à l'Ecole de médecine elle s'obligea au travail précis, à l'attention stricte... Cependant, sa volonté ne parvenait pas à maîtriser le regret de cet amour qui passait, et qu'elle ne devait pas essayer de retenir. Et toutes les idées qui l'avaient assaillie, dans la scène du Mont-Riond, se représentèrent à sa conscience.

Puis, en un retour aux réalités, Luce aperçut la foule autour d'elle, et la vérité apparut. Combien, parmi ces hommes et ces femmes, souffraient ou avaient souffert ces mêmes

douleurs? Que de désespoirs cachés, que d'espérances menteuses? Mais, souffrir, après tout, n'est-ce pas vivre?

Les plus dénués ne seraient-ce pas ceux qui n'ont rien éprouvé de ces enchantements et de ces détresses?

Elle, Luce, devait s'estimer au nombre des créatures privilégiées pour avoir vécu des jours idylliques, devant des paysages grandioses. Ce souvenir rayonnerait sur toute sa destinée. Elle le garderait, comme un trésor, au fond de son cœur, afin d'y trouver une réserve de forces aux jours de faiblesse...

XVII

— Ma chère, regardez ce chapeau!... Et cette Muse en bandeaux botticelliens!... Oh! à présent, admirez ce beau nègre aux yeux d'émail!... Ce col blanc près de cette peau d'ébène!... Ce Paris, dites! Quel kaléidoscope amusant!

Assise à l'abri de la terrasse, dans le rond-point du Luxembourg, près de Thérèse de Vilmois, Tony errant autour de leurs chaises, Mme des Roquettes s'abandonnait à son humour, avec l'intention de distraire sa mélancolique compagne.

— Très amusant! répéta Thérèse, sans sourire. Droite dans ses crêpes de deuil, elle joignait sur ses genoux ses mains oisives — ses mains qui gardaient les cicatrices de brûlures profondes. Elle savait gré à la vieille femme de ses tentatives amicales, et enviait cette gaieté sans cesse jaillissante.

Elle essayait bien de reprendre goût à la vie. Y réussirait-elle? Chasserait-elle enfin cette sensation d'angoisse qui la hantait le jour, et provoquait, la nuit, des hallucinations et des cauchemars atroces?... C'était cela seul qui lui paraissait réel... Mais ces somptueux jardins, ces gens qui allaient et venaient avec insouciance, tout ce qui défilait devant ses yeux, ne semblait qu'un mirage illusoire, fantasmagorique...

— Oh! cette bande de babies, trébuchant sur leurs petons et se donnant la main! se récriait Mme des Roquettes. Quels chérubins potelés!

— Oui! ces enfants sont délicieux! soupira la mère de Tony, couvrant d'un regard soucieux le garçonnet grêle et palôt, dont la tête trop grosse se balançait sur un cou trop mince.

C'était, avant tout, pour s'éclairer sur l'état de son fils près des praticiens les plus qualifiés, et pour soustraire l'enfant malade à la compassion indiscrète de l'entourage ordinaire, que Thérèse venait se réfugier, quelque temps, à Paris.

Mme des Roquettes lui ayant proposé son chaperonnage, la jeune femme l'accepta, sachant bien que sa mère, apathique et égoïste, ne s'imposerait pas ce dérangement.

Et de préférence à toute autre, Thérèse eut d'ailleurs choisi la société de la vieille amie de Denis Bertheaume. Qui donc eut mieux su la comprendre, et favoriser les espérances renaissantes du bonheur jadis manqué?

Sous l'égide de Mme des Roquettes, Thérèse pouvait rencontrer presque journellement Bertheaume, alors que les moindres visites eussent été remarquées à la Roche-sur-Yon. Le député de la Mayenne, au surplus, délaissait la Vendée et annonçait le désir de s'enraciner dans le pays dont il étaitdevenu mandataire.

Thérèse contemplait l'aigrette irisée du jet d'eau, devant laquelle s'émerveillait Tony. La pensée de la jeune femme s'alanguissait dans une douceur triste, où passait un rayon de soleil... Quelques mois d'attente encore... Bientôt, un miracle la rendrait au monde des vivants, la ressusciterait à la joie...

Tendrement, l'ami de sa jeunesse s'était rapproché d'elle. Il avait sollicité le droit de veiller sur son avenir, — et de toute sa foi, elle avait consenti... Son âme comprimée allait donc s'épanouir... Le soir de l'affreuse journée serait calme et souriant...

Pourtant, si peu accoutumée à la sécurité, Thérèse y croyait à peine. Et la peur de voir s'évaporer le beau rêve la harcelait... Et une autre crainte la tourmentait... Elle avait espéré reprendre l'amour ancien à la page demeurée ouverte, la page qui contenait les plus précieux souvenirs de son existence, alors qu'un serrement de mains, un regard échangé, les plongeaient l'un et l'autre dans des extases célestes...

Mais ces béatitudes, qui l'eussent ranimée Thérèse les cherchait en vain dans le sentiment sérieux que lui témoignait Bertheaume aujourd'hui. Et le Denis actuel, mûri par la méditation, plongé dans la mêlée ardente des idées, ressemblait si peu au jeune homme timide et passionné de naguère, qu'elle était déroutée et inquiète près de lui...

— Le passé ne peut revivre intégralement! pensait Mme de Vilmois, avec regret. Ce serait folie d'y croire... Et puis, tant de choses l'absorbent, qui me sont étrangères!

Et elle se sentait une aversion violente contre ces occupations qui encombraient l'esprit et le temps de Bertheaume.

— Je l'aime comme autrefois, moi! Mais lui?...

Mme des Roquettes, qui surveillait attentivement les promeneurs, bondit de sa chaise, et agita son écharpe de gaze noire avec de frénétiques appels.

— Les voilà! Mme Bertheaume, Luce Fresnel... et une jeune inconnue!... Enfin, chères amies! dit joyeusement la vive petite dame, je puis vous serrer la main! La première fois depuis notre séparation, à Ouchy!.. Quelle idée d'aller en vacances de Pâques dans la Mayenne!... au moment même où j'arrive à Paris!... Mais vous me dédommagerez à présent, hein? J'y compte!... Au fait, les présentations!... Mme de Vilmois, mon amie et compatriote; Mme Bertheaume, cousine du cher honorable qui est notre ami à toutes, ici... Mlle Luce Fresnel, disciple d'Esculape!... Entre parenthèses, mes compliments, chère mignonne, cela ne vous change pas... Je m'imaginais que... Et mademoiselle? ajouta-t-elle, en pointant son face-à-main sur la compagne de Mlle Fresnel.

— Simone, la sœur aînée de Luce, annonça gaiement la jeune fille, divertie par ce verbiage intarissable.

— Ah! la fiancée! se récria Mme des Roquettes... Encore une cousine de Denis, ma chère Thérèse!

— Charmée! fit Mme de Vilmois, inclinant la tête.

Mais Luce accaparait tout son intérêt... Une sensation bizarre — Comme un pressentiment — l'avait saisie d'une alarme, à la vue de la jeune fille, avec le souvenir net des circonstances où Mlle Fresnel lui était apparue déjà... La terrasse du Sonnenberg, le pont du bateau, sur le Léman...

Les mêmes réminiscences obsédaient Luce, tandis qu'elle demeurait muette en face de la jeune veuve. Et des répliques dramatiques s'échangeaient entre les yeux bleus, fiers et tristes, et les yeux noirs, braves et ardents.

— Vous étudiez la médecine, mademoiselle? demanda Thérèse, sentant qu'elle devait expliquer cette attention persistante.

— Oui, madame.

Et pour corriger la brièveté de cette réplique, Luce reprit, avec un sourire:

— Cette idée doit vous sembler, comme à d'autres, une fantaisie répréhensible de la part d'une jeune fille?

Mme de Vilmois réfléchit avant de répondre puis, sincère:

— Il m'est difficile de juger... J'appartiens à une autre génération... De mon temps, on interdisait aux jeunes filles beaucoup de choses qui leur sont permises aujourd'hui... Les mœurs et les idées ont changé... Toutefois à la rigueur, je conçois qu'une femme veuille s'instruire de l'art de guérir... pour soigner les enfants, par exemple... Oui... une femme les comprendrait mieux!...

Son regard s'en alla vers Tony qui rôdait autour du groupe, farouche et gêné. Mme de Vilmois attira le garçonnet, l'enveloppa de son bras, et le baisa longuement au front.

Luce se pencha vers le petit Tony et lui prit doucement la main:

— Bonjour, mon jeune ami!

Tony, étonné, mais charmé du sourire, abandonna sa main maigriote, presque transparente.

— Il est très délicat, dit Thérèse à voix basse, d'un ton de confidence.

Et la mère, poussée par le besoin d'obtenir une parole encourageante, avouait ses craintes:

— Il est très impressionnable! La moindre surprise, la plus petite contrariété l'agitent jusqu'aux convulsions. Et il ne peut me perdre de vue une heure sans s'énerver... Que deviendra-t-il, si cette sensibilité exagérée ne se corrige pas?... On m'a conseillé l'air marin— Berck ou Arcachon...

— Il me semble que le conseil est excellent! L'air salin et iodé est un tonique merveilleux! dit la jeune fille, touchée par cette inquiétude maternelle, si puissante qu'elle surmontait les défiances instinctives de la femme.

Et la pitié de Mlle Fresnel s'accrut encore, quand Thérèse dit en rajustant la collerette du petit garçon:

— J'aurais dû aller à Arcachon au lieu de venir ici...

Cependant, Mme des Roquettes, ravie de la grâce et de l'entrain de Simone, taquinait la jeune fille:

— Alors, votre fiancée se montre déjà un despote?

— Jugez-en: il m'accorde juste dix jours pour les emplettes indispensables. Et pas moyen d'enfreindre un traité passé devant notaire! D'ailleurs, ma famille doit venir me rechercher!

— Vous devez avoir pourtant une telle fringale de Paris? Ah! Paris, comment peut-on le quitter pour aller s'enterrer à la campagne!

— Mais je ne compte pas du tout m'enterrer! riposta la future Mme Rousselin. Et la vie à la campagne me plait infiniment, pourvu qu'elle y soit large, reposante, aisée!... Une fugue à Paris, de temps à autre, avec mon seigneur et maître, bien entendu! Puis après, la bonne paix du chez soi, et la liberté des champs!... Mais, Luce! acheva-t-elle en consultant une ravissante petite montre songe que nous devons, cet après-midi, régler la question palpitante des chapeaux!... Si tu veux m'en croire, nous abandonnerons grand'maman à ces dames pour filer à toute vitesse vers la modiste, rue Saint-Placide?...

Cet arrangement ayant été accepté, les deux sœurs s'éloignèrent de leur pas preste et allongé de Parisiennes; l'aînée, plus grande, plus épanouie, plus onduleuses, la cadette, fine, alerte et droite.

Dès qu'elles furent à distance, Simone commenta la récente rencontre:

— L'originale petite vieille que ta connaissance d'Ouchy! Mais quelle façon de m présenter à son amie, la dame endeuillé ! "Encore une cousine de notre cher Denis.. ·" En quoi ça l'intéresse-t-il, cette blon de Andromaque, que M. Bertheaume ait ne cousine de plus ou de moins, et pourquoi est-il son cher Denis?... Est-ce que?... Qu'en penses-tu? hein!

Luce répliqua, la voix martelée par un soudain essoufflement:

—Je suppose que Mme de Vilmois, au bout de son deuil, deviendra Mme Bertheaume.

— Bah!... Tiens!... modula Simone, sur deux notes différentes. C'est donc pour ça qu'on meuble si joliment l'Arvière!...

Comme elles sortaient du jardin, en face de la rue de Fleurus, l'aînée demanda:

—L'avais-tu déjà vue, cette belle Armide?

— Oui... En Suisse...

— En Suisse! s'exclama Simone, ébaubie. Conte-moi ça!...

Du bout des lèvres Luce relata les deux entrevues rapides du Sonnenberg et du lac. Puis elle rapporta les informations dues à Mme des Roquettes sur la belle inconnue, et enfin la sombre tragédie qui rendait la liberté à Mme de Vilmois.

— Je me rappelle maintenant! remarqua Simone, illuminée.. il lui a écrit de chez nous!... J'ai cueilli le nom au vol, sur l'enveloppe... Pourquoi ne m'as-tu pas parlé de tout ça, plus tôt?

— Je ne présumais pas que cela dût t'intéresser...

— Tu ne présumais pas... Mais, vrai, je rêvais mieux pour lui que cette élégie vivante!

— Simone! Tu n'es pas convenable!

— Cette histoire me dérange, là! Et tu ne

m'empêcheras pas de grogner contre elle, contre lui, contre toi, contre tout le monde...

Néanmoins, la fiancée de M. Rousselin oublia sa méchante humeur au seuil du magasin de modes où, pendant une heure, elle chercha les agencements les plus suaves de marabouts, de tulles, du rubans, de paille et de guirlandes florales, dans les gammes du, demi-deuil. Après quoi, enfiévrée par l'inspiration, mais triomphante des merveilles acquises, Simone fit gaiement chemin arrière au bras de sa sœur...

— Ma petite, ça me fait un plaisir extrême d'être comme en escapade, avec toi... Mes derniers jours de liberté, penses-tu!... Changeons de route et suivons la rue de Vaugirard. J'ai envie de passer un quart d'heure au Musée, pour voir si l'on a remanié quelque chose!

Les deux jeunes filles pénétrèrent bientôt dans le hall des sculptures. Mais en entrant Luce fit un léger mouvement de recul. Denis Bertheaume et Thérèse de Vilmois sortaient de la salle des impressionnistes...

Simone résista à la main qui tirait sa jupe et s'avança délibérément:

— Eh! bonjour monsieur et cousin! il faut venir à Paris pour vous apercevoir!... Vous délaissez les pauvres gens de la Mayenne! Qu'est-ce qui a pu vous retenir à Paris, ces trois longues semaines?

Denis rougit légèrement, mais fit mine souriante aux reproches enjoués:

— Des affaires urgentes, et puis du travail, et encore du travail! J'achève une étude, peu réjouissante, sur la progression de la criminalité juvénile et de l'alcoolisme en notre beau pays, favorisée par l'affaiblissement du principe d'autorité et la veulerie de ceux qui le représentent. Et comme je compte dire, à la Chambre, tout haut et crûment ce que je pense, il me fallait une documentation sérieuse...

— Vous allez parler à la Chambre, prochainement? Oh! faites-nous entrer! supplia Simone. Cela nous intéressera tant, n'est-pas, Luce? n'est-ce pas madame.

Thérèse de Vilmois tressaillit faiblement, comme quelqu'un dont on dérange les pensées.

— Certes!... Quoique ce doive être si émotionnant!

— Pour ceux qui s'intéressent à l'orateur, surtout! acheva Simone.

— Préparez alors vos forces et des flacons de sels! fit Bertheaume en riant; car vous me verrez probablement assaillir de belle manière. J'ai trop de vérités à dire!...

— Oh! comment avez-vous le courage? murmura Mme de Vilmois. Et à quoi bon vous exposer aux insultes, vous user la vie, dans toutes ces vilaines mêlées politiques?...

Denis regarda Luce. La jeune fille se détourna, sous ce regard, mais sans pouvoir retenir les paroles qui lui montaient aux lèvres:

— Il faut bien que quelqu'un ait la bravoure de répandre des paroles justes et franches. Ceux qui ont reçu des dons supérieurs n'ont pas le droit de les réserver pour l'unique satisfaction de leur dilettantisme... il me semble.

Ces derniers mots atténuaient d'une réticence timide l'expression convaincue de l'idée forte... Un rayonnement éclaira la physionomie de Bertheaume, comme s'il venait de recevoir une approbation désirée. Et Thérèse de Vilmois, en son ombrageuse inquiétude, discerna le contentement intérieur de l'homme.

— Allons, c'est convenu! dit Simone, avec sa verve légère. Je n'ai jamais vu le spectacle de la Chambre, et le désir de vous entendre double l'attraction... Vous visitez le Musée, vous aussi?

— Oui... Je me suis trouvé là à point pour escorter ma compatriote et amie, Mme de Vilmois, dit Denis. Nous commençons seulement.

Il s'avançait vers la galerie de sculpture. Luce dit à sa sœur:

— Ne penses-tu pas qu'il serait temps de rejoindre grand'mère?

Mais, de nouveau, Simone lui opposa une résistance solide et prenant le pas à côté de Bertheaume:

— Bonne-maman, avec Mme des Roquettes, se trouve en excellente compagnie. Laisse-moi jeter un coup d'œil général. J'aurai, si peu souvent, à présent, la facilité de revoir mon vieux Luxembourg! J'adore la peinture... Et vous, madame? dit-elle aimablement à Mme de Vilmois?

— Moi aussi! assura Thérèse, sans ardeur. Au fond, un malaise l'humiliait, tandis qu'ils allaient de toile en toile, et que les jeunes filles parlaient avec aisance des maîtres anciens et contemporains.

A Paris, le goût de l'art se respire avec l'air. Les meilleurs dimanches des demoiselles Fresnel s'étaient passés aux Musées, te aux Salons, où les conduisait leur père. Simone même, l'insouciante Simone, s'était instruite, sans y songer, des écoles, de styless des manières diverses des peintres fameux. Et madame de Vilmois prenait conscience de sa profonde ignorance en matière d'art, et des lacunes de l'éducation superficielle que lui avaient administrée des institutrices, médiocrement talentueuses.

Plus tard, après son affreux mariage, elle n'avait eu ni le temps ni la paix nécessaires pour achever sa culture intellectuelle et élargir ses connaissances. Son âme ne trouvait le calme et la résignation que dans le détachement de tout, et l'aspiration au repos définitif et à la récompense éternelle.

Elle s'étonnait de l'importance que Denis accordait à ces questions esthétiques, de la gravité avec laquelle il commentait un tableau ou une esquisse, et de la jouissance évidente que prenaient les deux sœurs à cet examen. Elle marchait à la suite du trio, avec l'agacement d'un profane, écoutant des initiés qui conversent dans un jargon spécial.

Ainsi déprimée par le doute de soi, Thérèse sentait encore une jalouse souffrance la tenailler au cœur. Oh! qu'elle les enviait, ces jeunes filles, à qui ces sujets étaient si familiers qu'elles en pouvaient discuter librement avec Bertheaume!

Et craintive, attentionnée, elle surveillait le groupe... Ce n'était pas celle qui parlait le plus haut, qu'elle redoutait davantage: c'était l'autre,— l'autre, aux brèves, mais nettes paroles, au mobile visage tout d'ombre et de flamme, avec ses yeux brillants et sa chevelure brune...

Il lui semblait que Denis s'adressait surtout à celle-là — même s'il ne la regardait pas.. Les nerfs crispés, les dents serrées, Mme de Vilmois étouffait sa torture...

Enfin, le gardien cria: On ferme!...

Elle eut un soupir d'allègement...

XVIII

— A l'ordre! A l'ordre!

Le vacarme des grandes tempêtes emplissait l'hémicycle du Palais-Bourbon. L'orateur entamait le procès du système électoral qui amoindrit et fausse la conscience publique. Et la plupart des parlementaires regimbaient sous la férule, éclataient en invectives.

— C'est ça, nos députés! fit Simone Fresnel, observant la cohue autour de la tribune, parlant, gesticulant sans vergogne et sans retenue. Quels débraillés!

Cependant les clameurs redoublaient de violence. L'orateur, à présent, accusait la morale de l'enseignement actuel d'engendrer surtout l'amoralité, et, en abolissant l'idée d'une sanction surnaturelle et d'une justice supérieure, de produire des enfants éhontés, cyniques, sans défense contre la corruption et devenant facilement de précoces malfaiteurs...

— Nous voilà au sermon, mes frères! cria une voix gouailleuse.

Sur les bancs de la Montagne, il y eut une explosion de ricanements, de moqueries blasphématoires accompagnés de glapissements, de sifflets, de battements de pupitres.

Des voix indignées, à droite et au centre, répondirent à ce charivari par des protestations véhémentes. Thérèse de Vilmois, terrifiée et étourdie, pensa défaillir. Car

c'était Denis Bertheaume qui déchaînait ce tapage et vers qui montaient ces rires outrageants, ces paroles de défi, ces bras levés avec menace.

Il faisait face à l'orage avec sang-froid. Sa voix surmontait le tumulte, ripostant aux interpellations, renvoyant sarcasme pour sarcasme.

—Vos lampions fumeux ne remplaceront pas les étoiles que vous prétendez éteindre. Et combien, parmi vous, nient l'éternité parce qu'ils en ont peur!...

— Très bien! fit Simone, enlevée par l'enthousiasme.

Un voisin la regarda de travers.

— Vous voulez donc qu'on ordonne d'évacuer les tribunes? Il est interdit de manifester!

Mme de Vilmois et Luce ne disaient rien, insensibles toutes deux aux contacts immédiats, les yeux rivés à l'homme qui était le centre de la bourrasque.

Thérèse, certes, admirait Denis et approuvait ses idées. Cependant, les habitudes de la vie provinciale, le respect humain dont l'avait imbue un étroit esprit de caste, troublaient son jugement, et l'empêchaient d'apprécier pleinement cette magnifique bravoure. Elle eût préféré que ce fût un autre que Denis qui suscitât cette scène mouvementée, un autre qui s'exposât aux huées et aux insultes. Aussi priait-elle mentalement pour que ce conflit émotionnant s'apaisât vite.

A deux pas d'elle, Luce, penchée en avant frémissait de tous ses membres. Sa pensée s'associait à celle du champion de l'idéal Elle prévoyait chaque parole de Denis. Et chacune des vérités qu'il lançait propageait en elle des ondes de joie bienfaisante et de noble orgueil. L'intensité de ses sensations se reflétait sur son visage, concentré et ardent Thérèse saisit, d'un coup d'œil, la pose attentive, l'expression concentrée, la palpitation passionnée des narines mobiles. Il lui sembla que le regard de Denis venait jusqu'à cette figure lointaine, comme pour y chercher l'inspiration et la force. Ce n'était peut-être qu'une illusion; elle en fut bouleversée.

— Il la regarde comme Tony me regarde... A cette heure critique, son penchant l'emporte... C'est à elle qu'il recourt!

Le discours de Bertheaume s'achevait au milieu d'une rumeur d'applaudissements et de démonstrations hostiles. Un député radical montait à l'assaut de la tribune pour répondre tandis que le jeune homme regagnait sa place au centre, en récoltant, sur son chemin, de chaleureuses félicitations. Mme de Vilmois se souleva, les yeux pâlis, la voix à peine distincte:

— L'air me manque! Je pars!

— Je sors aussi! dit Simone. C'est l'heure d'un essayage... Viens-tu avec nous, Luce?

La jeune fille quitta sa place à regret.

— J'aurais souhaité entendre la réplique! Enfin...

Les trois femmes traversèrent la vaste antichambre puis se trouvèrent hors du Palais-Bourbon, sur le trottoir encombré de badauds et de gardiens de la paix.

Mme de Vilmois écarta son boa de tulle pour respirer longuement:

— De l'air! Ah! que c'est bon! L'odieuse atmosphère là-bas! Et l'horrible foyer de brutalités!...

— Il est certain que ces joutes manquent de courtoisie! déclara Simone. Mais c'est crâne, tout de même, de braver cette meute... Et toi, Luce, ton sang belliqueux a dû bouillonner? Tu es tellement Bertheaume!... Quel nouveau regret pour toi de ne pas être un garçon! Tu aurais pu servir de collaborateur à notre éminent parent et lui souffler même des idées!...

Les sourcils de Mme de Vilmois se déformèrent en une crispation passagère. La jeune femme éleva la main, et une victoria, qui flânait sur le quai, s'approcha aussitôt.

— Venez-vous de mon côté? demanda Thérèse. Je retourne au Jardin du Luxembourg. Mme des Roquettes s'est chargée de mon fils. Tony a promis d'être sage en mon absence. Mais le temps doit leur paraître long, à l'un et à l'autre...

— Je puis aller avec vous jusqu'à la rue du Bac, dit Simone. Et toi, Luce, que deviens-tu?

— Je rentre, en passant aussi par le Luxembourg. Bonne-maman avait promis de tenir compagnie à Mme des Roquettes. J'accompagnerai donc Mme de Vilmois.

Toutes trois montèrent en voiture. Le babillage de Simone résonna seul pendant le trajet. Et quand elle eut débarqué devant la statue de Chappe, les deux voyageuses, réduites au tête-à-tête, restèrent à peu près silencieuses. Mme de Vilmois, dominée par le désir d'arriver promptement, se lamentait à chaque encombrement.

Dès que la voiture s'arrêta à la grille, elle jeta une poignée de monnaie au cocher, puis s'élança dans le jardin. Elle s'engagea avec une rapidité vertigineuse dans le large escalier qui conduit au rond-point. Mais brusquement, son élan se rompit. La jeune femme oscilla. A la place où devaient se tenir les vieilles dames et l'enfant, elle apercevait un groupe confus et houleux.

— Mon Dieu! Que se passe-t-il?

Maintenant, les jambes molles, elle n'avançait plus que par saccades. Avant de parvenir au rassemblement, elle rencontra la petite Greenaway, compagne habituelle de Tony. La douce blondinette pleurait, tandis que sa bonne lissait ses boucles d'or et rajustait ses vêtements. La Bretonne lança un regard de rancune à Mme de Vilmois, et maugréa, d'un ton sévère:

— Quand on a des enfants comme ça, on prévient... On ne les laisse pas se mêler aux autres...

Thérèse blêmit et ses yeux se dilatèrent de terreur. La pauvre femme se précipita, fendit impérieusement le cercle, et se trouva en face de la vision qui l'hallucinait depuis quelques instants: Tony, étendu à terre, les prunelles révulsées, se débattant aux pieds de Mme des Roquettes et de Mme Bertheaume, affolées...

Luce Fresnel, poussée par le sentiment professionnel qui l'attirait vers tout être souffrant suivait de près la mère et essayait, rapidement, de soulager le petit malade. Vive et adroite, elle interposait un fichu entre le sable et la pauvre tête renversée, arrachait un flacon de sels à la main de Mme des Roquettes pour le placer sous les narines de Tony, et s'efforçait d'écarter les dents serrées qui s'entre-choquaient. Thérèse leva, vers cette fille qui restait posée et lucide devant le mal terrifiant, des yeux navrés, où éclataient sa douleur et son humiliation maternelles. Tout ce qu'il y avait de sourdement ennemi en ces deux âmes de femmes, s'abolit dans la pitié commune pour la débile créature en détresse.

— Il était resté très sage, durant plus d'une heure et demie, disait Mme Bertheaume. Alors il commença de s'agiter. Il guettait sans cesse aux alentours, croyant voir revenir sa mère. Tout à coup il saisit sa petite amie aux cheveux sans qu'on pût le persuader de la lâcher. Et soudain, il est tombé à la renverse. Vous êtes survenues presque aussitôt.

Cependant, les mouvements désordonnés s'apaisaient. Tony jeta autour de lui un coup d'œil furtif et défiant; puis il laissa retomber sa tête sur le bras de sa mère.

— Il faudrait l'emmener d'ici, au plus vite! murmura Luce.

— Oui, acquiesça Mme de Vilmois dans un sanglot.

Luce releva la tête. Mme des Roquettes n'était plus qu'une pauvre marionnette, à laquelle on ne pouvait utilement recourir. Mme Bertheaume, violemment ébranlée, se trouvait hors d'état de donner un conseil. La jeune fille comprit qu'elle seule devait agir.

A cet instant, elle découvrit un petit soldat, figé à distance respectueuse par une curiosité compatissante. Mlle Fresnel alla droit au pioupiou.

— Monsieur, implora-t-elle, aidez-nous, je vous prie, à mettre ce petit malade en voiture... Nous ne sommes que des femmes...

Le jeune fantassin rougit, puis se tourna vers un commis livreur, arrêté à quelques pas. Celui-ci se rendit à la muette invitation et s'avança. Il n'est jamais long de trouver deux braves cœurs dans un groupe populaire...

Les deux hommes placèrent Tony sur leurs bras enlacés, et traversèrent le jardin. Luce et Mme de Vilmois marchaient près d'eux. Mme des Roquettes suivait cahin-caha au bras de Mme Bertheaume.

Au trottoir de la rue de Médicis, une voiture fut vite arrêtée. Luce aida les deux hommes à installer l'enfant sur les coussins. Mme de Vilmois tendit un louis aux porteurs volontaires.

— Merci du fond du cœur!... Vous partagerez...

Les deux hommes s'éloignèrent, pleins de pitié pour la patricienne blonde, dont ils pressentaient la mortelle affliction. Luce, ayant accoté douillettement Tony, se préparait à sauter de voiture. Mais Thérèse l'arrêta d'un geste suppliant. Son instinct maternel la portait vers cette jeune fille aux promptes décisions, aux mains légères et prudentes comme vers la plus sûre auxiliaire:

— Oh! ne vous en allez pas!... Je suis si seule... Ne nous abandonnez pas tout de suite!.

Mme Bertheaume comprit l'indécision du regard qui la consultait:

— Reste où tu peux être utile, ma chérie! Nous t'attendrons pour dîner seulement.

— Mais... Mme des Roquettes? murmura Luce, gênée de voir la pauvre vieille dame oubliée.

— Je prendrai Tony sur mes genoux, dit Mme de Vilmois. C'est là qu'il se trouvera le mieux.

Dans un enlacement avide et tendre, elle serra l'enfant dans ses bras. Et Tony, jusque-là insensible et contracté, sembla, en effet, éprouver un bien-être de ce blottissement. Il eut un long soupir et sa face crispée se détendit, tandis qu'il appuyait son front à l'épaule familière. Mais Mme de Vilmois retira soudain sa main caressante avec une exclamation d'horreur. Au bout de ses doigts apparut une tache rougeâtre.

— Du sang dans ses cheveux!...

— Tranquillisez-vous! dit Mlle Fresnel. J'ai remarqué cette écorchure tout à l'heure. C'est tout à fait superficiel.

Mme de Vilmois eut un gémissement profond, et les genoux tremblants sous son cher fardeau, elle murmura, la tête basse, la voix entrecoupée, comme on confesse une faute:

— Une seule fois, une crise pareille s'était produite... après la grande frayeur de l'incendie... Nous espérions que ce serait là un accident isolé... J'ai cru pouvoir le laisser... Comme je suis punie!...

— Nous avons pourtant bien veillé sur lui larmoya Mme des Roquettes... Mais personne ne lui remplace sa mère!

— Non! Personne! répéta Thérèse, en pressant le front trop lourd sous ses lèvres blanches. Personne désormais ne me remplacera!

La voiture atteignait un quartier d'une tranquillité provinciale, et s'arrêtait enfin, passage

Stanislas, devant une maison vaste et silencieuse, à physionomie monastique. C'était dans cette paisible demeure, où regnaient l'ordre et la régularité d'un couvent, que résidaient les deux dames. Dès que Mme de Vilmois entra dans le vestibule, soutenue par Mlle Fresnel, et chargée de Tony presque inanimé, la nouvelle mit en agitation l'établissement entier. Directrice, domestiques et pensionnaires accoururent offrir leurs services à la jeune mère.

Mais Thérèse, à toutes ces complaisances empressées, préférait le secours de Mlle Fresnel. Avec cette confiance qui nous guide, à certaines heures graves, elle s'accrochait à la jeune fille comme à une déléguée de la Providence. Il lui semblait tout à coup que leur connaissance datait de très loin, que Luce était liée par quelque chose de très fort... Et elle éprouva une angoisse d'abandon lorsque, Tony couché, un calmant administré, Mlle Fresnel, ayant téléphoné au docteur, parla de partir.

— Vous allez revenir pour la visite du médecin... n'est-ce pas? J'ai la tête perdue... Je ne retiendrais rien de ses recommandations...

Luce promit sans effort. Elle aussi se sentait attirée par un charme étrange, vers cette mère éprouvée qu'elle plaignait de toute son âme, et qui allait pourtant devenir la femme de Bertheaume...

Malgré les railleries de Simone la jeune fille consacra, à la maison du passage Stanislas, la plupart de ses heures disponibles. Elle seule était admise dans la chambre du jeune malade. Pendant deux jours, Thérèse ne se coucha pas et ne perdit pas de vue l'enfant dont la somnolence était traversée d'accès fébriles. Mme des Roquettes, dans le petit salon voisin, recevait les visiteurs auxquels la porte restait strictement fermée.

Une fois cependant, la vieille dame s'embarrassa de sa consigne. Elle arriva jusqu'à Mme de Vilmois, sur la pointe des pieds, un doigt sur les lèvr s:

— C'est Denis... Je puis le faire entrer.

Thérèse se redressa devant la couchette.

— Non, non... Tony s'agiterait s'il le reconnaissait...

— Il est de fait que le pauvret n'aime pas beaucoup voir Denis! murmura Mme des Roquettes. On dirait qu'il en est jaloux...

Mme de Vilmois, sans paraître avoir entendu, dit d'une voix changée:

— J'irai, de l'autre côté, une minute.

Et tournée vers Luce, comme pour s'excuser, elle répéta:

— Une minute, seulement.

Elle traversa la pièce, avec un imperceptible arrêt devant la glace où elle se vit vêtue d'une robe fripée, les cheveux en désordre, le teint marbré, les yeux gonflés d'insomnie. Thérèse s'examina d'un curieux regard, et, levant légèrement les épaules, elle passa...

Dès qu'elle entra dans le petit salon, où l'attendait Denis Bertheaume, Mme de Vilmois redit, comme un avertissement hâtif: — Une minute... exceptionnellement pour vous... Je ne reçois personne...

Elle se laissa prendre la main et écouta le jeune homme attester les inquiétudes qu'il venait de subir. Thérèse répondit, avec une douceur brisée:

— Je sais... que vous êtes bon... Je ne l'ai jamais si bien compris que depuis quelque temps... Merci... de la délicatesse dont vous avez usé envers moi... Toute ma vie, je vous en serai reconnaissante, Denis...

Il discerna une arrière-pensée dans ces remerciements qu'elle murmurait en détournant la tête. Mais, interrompant ses questions, elle reprit, comme ressaisie par une idée fixe:

— Mlle Fresnel est ici, en ce moment... Vous n'avez pas idée combien elle s'est montrée serviable, intelligente et dévouée! Je ne sais ce que je serais devenue sans son aide! Elle m'a trouvé une infirmière connaissant bien les enfants, et qui m'accompagnera à Arcachon... J'y partirai dès la fin de la semaine... Tony a pu se lever deux heures aujourd'hui... Mais il a besoin d'un calme absolu... Il n'est pas encore bien habitué à vous... Ainsi, mon ami, n'essayez pas de le voir... Ne venez pas même à la gare... Et pardonnez-moi de vous dire des choses... si désobligeantes...

Elle essaya de sourire... Elle s'appuya à un guéridon, et regarda au dehors d'un air absent. Denis, en l'entendant, était pénétré peu à peu d'une impression pénible et décevante... comme s'il eût cherché à retenir de l'eau dans sa main... Quelque chose glissait entre eux, pour ne plus revenir, quelque chose d'impalpable et de subtil qui se dissipait sans que rien pût le fixer.

Mais il la voyait devant lui comme ivre de lassitude, absorbée par ses inquiétudes maternelles. Bertheaume eut pitié de cet épuisement. Sa fierté lui interdisait d'ailleurs de s'imposer.

— Thérèse, dit-il avec détresse, je ne veux pas vous fatiguer davantage... Gardez seulement bien la pensée que je suis de cœur avec vous, toujours et partout...

Elle ne répondit que d'un signe de tête, mais ses yeux avaient rougi. Des sanglots lui montaient à la gorge. Denis lui baisa la main, longuement. Et Thérèse souleva la portière de la chambre:

— Je vous renvoie Mme des Roquettes! balbutia-t-elle en disparaissant.

Revenue à sa place Mme de Vilmois s'allongea dans son fauteuil, et resta inerte et silencieuse. Fut-elle maîtrisée alors par le sentiment de l'hérédité funeste qui pesait sur le fils de Roger de Vilmois et par l'appréhension d'un avenir tourmenté?... Ses yeux se fermèrent, sa poitrine se souleva en gémissements irrésistibles; des larmes coulèrent en flots pressés sur ses joues blêmies...

Luce Fresnel baissa la tête sur la broderie à laquelle elle travaillait. Elle retint son souffle pour faire oublier sa présence, comprenant qu'une torture surnaturelle opprimait cette femme qu'elle avait tant sujet d'envier!

Le bruit de la porte du salon, donnant sur l'antichambre, annonça le départ de Denis Bertheaume. Alors Thérèse ouvrit ses mains pendantes, comme pour laisser tomber quelque chose d'invisible. Après quelques minutes, Luce, en relevant les yeux, surprit le regard des prunelles bleues attaché sur elle avec une fixité intense. Et ce regard disait une étrange tristesse, comme un adieu à la vie. Pourtant, les premières paroles de la veuve furent toutes simples: une très féminine remarque.

— Vous brodez bien, mademoiselle Luce, et semble-t-il, avec plaisir!... J'aurais pensé que vous trouviez trop puérils, pour une savante comme vous, ces petits travaux d'aiguille.

Luce protesta.

— Non, non. Mon aiguille est une amie. Et une femme qui ne sait pas goûter le plaisir de coudre est, à mon sens, incomplète.

— A la bonne heure! je suis contente de vous savoir ces idées! Ce joli mouchoir est destiné à votre sœur?...

— Oui, fit Luce, étalant son ouvrage avec une naïve complaisance. Et Simone m'a promis de s'en servir, le grand jour, pour pleurer sa vie de jeune fille...

Thérèse eut un sourire distrait.

— Elle ne pleurera pas, certainement... Elle paraît satisfaite de se marier... Mais l'exemple de votre sœur va vous détourner de vos études?... Que ferez-vous, entre le mariage et la médecine? Car il faudra choisir...

— Je n'aurai pas cet embarras, très probablement! dit Luce.

— Qui sait?... Eh bien! laissez-moi vous en prévenir; n'hésitez pas, mariez-vous... Sans doute, vous pourriez faire du bien, en suivant votre carrière. Cependant la vraie mission d'une femme n'est pas d'acquérir de la notoriété et du talent, mais de s'absorber dans une tendresse intime, et de dépenser, à son foyer, les trésors de son cœur, les grâces de son âme...

Sa voix mourut. Il lui fallut un effort pour reprendre:

— Retenez bien ce que je vous dis... Si le bonheur se présente mademoiselle Fresnel, acceptez-le!...

Qui donc avait prononcé des conseils identiques, un soir d'été, sur la colline dominant un lac suisse?... Qu'il était singulièrement émouvant, pour la jeune fille, d'entendre répéter, par la future femme de Denis Bertheaume, les paroles qu'il lui disait à elle-même, au Mont-Riond!...

Profondément ébranlée, Luce fut incapable de trouver une réponse. Mais la pendule tinta. Mlle Fresnel se leva en sursaut et glissa sa broderie dans son petit sac.

— Mon Dieu! le temps m'échappe! Ma famille et le fiancé de Simone arrivent tout à l'heure!... Et je ne pourrai plus venir ici qu'en passant. Heureusement, votre garde-malade vient dès ce soir, vous seconder... Et puis Tony ira maintenant de mieux en mieux, et vous permettra de vou reposer ,le petit diable!

L'enfant s'éveillait. Luce se pencha pour mettre un baiser sur le pauvre front, marqué d'un sceau fatal. Tony sourit à la jeune figure aimable. Il murmura, encore assoupi:

— Dis-moi, que devient-elle, Boule-de-Neige, dans sa boîte de verre?

— Ta maman te dira le reste, chéri... Il faut que je parte.
— Non. Reste! fit-il boudeur.
— Je serais punie... Je dois obéir.
— Tu es grande pour obéir encore...
— Mais, grands ou petits, on obéit toujours à ceux qui sont plus sages... Alors, toi, tâche d'être sage pour qu'on t'obéisse aussi...
Tony ferma les yeux pour creuser ce dilemme. Luce profita de cette indécision pour s'évader. Avant qu'elle eût atteint la porte, Mme de Vilmois l'arrêta.
— Que ne puis-je vous emmener? dit-elle d'une voix tremblante... Vous savez le prendre, l'obliger à réfléchir!... Mais j'ai été trop égoïste dans ma vie... Suivez votre chemin, mademoiselle Fresnel; vous avez déjà tant fait pour moi!... Je n'oublierai jamais votre bonne grâce.
Et épinglant au corsage de Luce une barrette d'or, incrustée de rubis, elle ajouta:
— Gardez ce petit rien — un de mes bijoux de jeune fille — en souvenir de votre premier malade... J'espère me rappeler mieux à vous, quelque jour... Adieu... je ne veux pas abuser plus de votre complaisance ni vous dérober à votre famille qui vous réclame... Priez pour Tony et pour sa mère.
Les yeux bleu de lin et les yeux noirs confondirent leurs regards ternis de larmes. Et à cette heure où leurs cœurs se pénétraient, comme ces deux femmes étaient droites et tendres, le sentiment qui eût dû les diviser les stimula, au contraire, à un élan de sympathie généreuse. Elles s'embrassèrent, en silence.

XIX

— Oh! une noce campagnarde, chère madame! Un déjeuner champêtre, suivi de chansons et de danses. Mais nous serons ravies si vous voulez bien nous honorer de votre présence! avait dit Simone à Mme des Roquettes que le départ de Mme de Vilmois laissait esseulée et désemparée dans la capitale.
— Oh! nous serions tous enchantés! renchérit l'excellente Mme Fresnel, ange terrestre de l'hospitalier pot-au-feu.
—Et puis ce serait une occasion pour vous de connaître la nouvelle résidence de M. Bertheaume, et le pays où il compte s'implanter, ainsi que ses sympathiques électeurs! appuyait Simone.
Il en eût fallu beaucoup moins pour décider à l'excursion l'agile petite vieille, perpétuellement en quête de distractions neuves. Elle resta donc à Paris jusqu'au 10 juin, pour s'embarquer avec Luce et Mme Bertheaume à destination de Vaiges, où elle s'abrita, la première nuit, chez Mme Fresnel.
Dès le lendemain matin, sa femme de chambre fut dépêchée à l'Arvière pour agencer une chambre habitable. Et Mme des Roquettes fut amenée au petit château, l'après-midi, dans la jolie auto battant neuve de la future Mme Rousselin.
Cette personne, encore fictive, devait prendre existence légale le lendemain. Et ce lendemain promettait une solennité radieuse. L'habitation Fresnel était au pillage, livrée aux tapissiers et aux marmitons de la ville. Mme Fresnel surveillait ces apprêts en recourant aux bons avis de Mme Bertheaume. (Quelle douceur, pour Luce, de voir le courant cordial établi entre les deux femmes, l'aménité de l'une, la déférence empressée de l'autre, et l'épanouissement de son père devant cette bonne entente!) M. Fresnel, lui, courait à tous bonrains recevoir les invités qu'il était chargé d'occuper et de distraire. Quant à Me Rousselin, c'était le plus agité et le plus transporté des notaires.
Mais la mariée de demain gardait un équilibre moral admirable, surveillant les grandes lignes, et songeant aux détails... Une seule inquiétude en son firmament limpide: son député de cousin arriverait-il à temps pour servir de témoin?
— Enfin, il a bien promis de venir pour demain sans faute? insistait-elle encore une fois près de Mme des Roquettes.
— Il l'a assuré, répliquait la vieille dame. Mais une séance le retenait aujourd'hui. Et le devoir, pour lui, vous le savez, passe avant tout!
— Je connais ce refrain-là! dit Simoner jetant un coup d'œil malicieux vers sa sœur.
— Denis partira donc ce soir, pour arrive, ici demain matin, prononça Mme des Roquettes.
Et s'adressant à la métayère, la vieille dame demanda:
— N'est-ce-pas vous, madame Guillot, qui servez M. Bertheaume pendant ses petits séjours ici?
La fermière s'enfla d'orgueil, et campant ses mains sur ses hanches:
— Oui, madame. J'ai été cuisinière chez un avoué. Alors, je m'en tire... Mais pour un monsieur comme M. Bertheaume, faudrait quelque chose de mieux! Il devrait se marier pour amener une maîtresse à l'Arvière et établir sa maison... Rien n'est fini ici... Monsieur n'a plus l'air d'y prendre de goût... Rien ne m'ôtera de l'idée qu'il a pensé à un mariage, et que c'est peut-être bien manqué!...
Mme des Roquettes hocha la tête et clignant des yeux d'un air entendu:
— Vous verrez, vous verrez! Allons, au plaisir de vous revoir, chère madame Guillot!
Elle congédia la brave fermière, puis elle eut nn rire brusque, et frappant sur le genou de Simone:
— Eh bien! ma petite amie, je n'en sais pas plus que cette bonne femme! Et je suis de son avis!... Il serait temps que Denis s'installe sérieusement dans l'existence. Son appartement de Paris n'est qu'une simple garçonnière, encombrée de livres... Sa propriété nouvelle, l'Arvière, doit lui servir de résidence de vacances. C'est gentil, ici, très gentil!
Et le lorgnon se remit en mouvement pour guigner la maison, qui, de proportions réduites, offrait un aspect avenant et gracieux avec ses lignes simples, son toit à lucarnes, aux cheminées enjolivées de briques, son pavillon d'angle, ses portes-fenêtres cintrées, ouvrant sur des plates-bandes de rosiers.
— C'est gentil, vraiment!... Mais, à ce castel, il manque une châtelaine qui l'égaie de sa grâce féminine. Je le répéterai à Denis, dès qu'il arrivera: "Mon cher, dépêchez-vous d'en finir! Vous plantez votre tente ici? C'est bien. Mais je vais vous dire comme la Bible: "Il vous faut une compagne!"
— Mais n'est-elle pas choisie, cette compagne? observa Simone, se penchant avec ntérêt vers Mme des Roquettes, tandis que Luce assise sur le banc, près de la vieille dame, se reculait insensiblement, s'écartant de cette conversation.
Mme des Roquettes haussa les épaules et allongea une moue:
— Ah! voilà... J'ignore tout à fait où en sont les choses... Les lettres que m'envoie Thérèse ne contiennent guère que des nouvelles de Tony... Et maître Denis reste aussi impénétrable qu'un coffre sous scellés... D'ailleurs, je ne sais plus si on doit désirer que ce mariage se fasse.
— C'est depuis longtemps mon opinion! s'écria Simone. Mme de Vilmois peut avoir été aimée par Bertheaume, au temps de leur jeunesse, mais, à l'heure actuelle, elle n'est plus la femme qui lui convient... D'abord, cet enfant malade qui l'absorbe...
— Et qui, circonstance aggravante, ne peut souffrir Denis près de sa mère! compléta Mme des Roquettes. Que de complications à craindre... Ah! j'y ai bien réfléchi, en observant les choses de plus près... Denis s'est conduit comme un preux de la Table-Ronde... Il avait vécu de souvenirs idéalisés... Mais quand les circonstances lui ont permis de se rapprocher de son Yseult, peut-être ne l'a-t-il pas vue des mêmes yeux qu'autrefois?
— N'a-t-il point changé lui-même à son insu! hasarda Simone. Le cœur chemine...
— En tout cas, voilà un homme d'élite en pleine période d'activité militante, reprit Mme des Roquettes. Un tel mariage ne serait-il pas pour lui une entrave? Je ne me le dissimule pas... Il faudrait près de lui une nature vaillante et jeune qui le comprenne et le stimule...
— Mais une jeune fille accepterait-elle volontiers les restes d'un cœur encore chaud d'un si long amour? observa Simone, épiant sa sœur. Pour ma part, je crois que...
Luce, doucement, s'était levée et sortait de la salle de verdure.
— Que conclure? murmura Mme des Roquettes à voix basse. Vous êtes-vous trompée dans vos suppositions — qui me semblent pourtant très plausibles — chère petite amie?
— Je ne crois pas, déclara Simone avec dépit. Mais, orgueilleux et têtus comme le sont nos gens, ils peuvent rester, toute une existence, raides, en face l'un de l'autre. Voyez! Notre cousin, convié à mon mariage, n'arrive que demain, pour vingt-quatre heures seulement... Luce m'accorde à grand'peine trois jours, et ne veut penser qu'à ses examens, à ses malades... Avec des têtes de ce calibre, chère madame nous en serons pour nos frais de diplomatie. Pour moi, j'y renonce.
— Mais votre grand-mère, qu'en pense-t-elle?
— Bonne-maman?... Elle ne semble plus rien comprendre aux choses de l'amour — elle qui fut une héroïne de roman! dit Simone, Elle m'a traitée de chimérique, quand je lui ai fait mes observations, et m'a engagée à laisser évoluer les gens sur les chemins où les conduit la Providence! Ma foi! après tout, il est difficile de faire le bonheur des autres malgré eux!... C'est déjà assez laborieux de préparer le sien! soupira la jolie fiancée.
Pendant cette délibération, Luce descendait en flânant, vers le verger où rougeoyaient des cerises. La jeune fille ne se dissimulait pas qu'elle avait commis une faute en quittant la place, et elle pressentait les commentaires, échangés derrière son dos. Mais il lui avait été impossible de contenir davantage son impatience pendant que les deux potinières discutaient des destinées d'autrui.
Peut-être cette sagesse avait-elle raison, mais l'âme libre de la jeune fille s'indignait contre cette immixtion dans les idées et les desseins du prochain. Et elle s'interdisait d'autant plus de s'y mêler, qu'elle s'y savait plus vivement intéressée.
Luce discernait la conspiration organisée par le zèle de Simone, et où trempait Mme des Roquettes. Il lui semblait mesquin et injuste que cette dernière abandonnât le parti d'une femme malheureuse, justement à cause de son infortune même. Et la jeune fille s'indignait, de se savoir l'objet d'une combinaison matrimoniale, où Denis était considéré comme un parti brillant et profitable...
Depuis quatre semaines, elle n'avait pas vu Bertheaume. Et Thérèse de Vilmois ne lui donnait signe de vie que par de rares cartes postales, annotées de formules aimables...
Mais, comme un essaim harcelant, les paroles de Simone la poursuivaient: "Quelle jeune fille accepterait les restes d'un cœur, encore chaud d'un si long amour?"
Luce riait, amèrement, en se rappelant l'offrande muette et ardente qu'elle feignit de ne pas apercevoir, le soir du grand sacrifice, en

face du Lac Léman... Elle en garderait l'orgueil secret et douloureux... Et maintenant, jamais plus, l'occasion repoussée ne repasserait près d'elle.

— Que la vie sera longue! pensa Luce accablée par sa mélancolie.

Elle parvenait à une barrière d'où se découvrait un tranquille et vaste horizon de champs et de prairies. Quel isolement délicieux! Et que ce domaine conviendrait bien aux loisirs et aux rêves d'une existence combative et laborieuse!

La jeune fille regarda avec tendresse, les bouquets de frênes et d'ormes, les froments couleur de miel, les hautes cheminées de la maison déjà distante. Et, en son cœur, elle bénit toutes ces choses qui entoureraient le bien-aimé...

XX

C'en était fait!... Simone Fresnel, prosternée sous un voile tissé de soleil et de fleurs de vitrail, était devenue Mme Georges Rousselin. Une foule de signatures notables, parmi lesquelles s'étalait le parafe de Denis Bertheaume attestaient, sur les régistres de la mairie et de l'église, l'authenticité de cet acte solennel!

A présent, l'apothéose terminée, le festin nuptial achevé par deux tours de valse et un quadrille digestifs, l'assemblée joyeuse se disséminait. La charmante mariée elle-même, ayant échangé ses ajustements de fée contre un simple costume de touriste gris poussière, venait de faire la tournée des adieux, en embrassant des visages humides. Puis, très remuée elle-même, elle montait, avec son mari, dans l'automobile, remplie de fleurs blanches, qui les emmenait à la riante maison du notaire, deux heures seulement au nord de Vaiges.

Tout disparaissait bientôt, en un nuage poudreux, au loin de la route, et les larmes retenues coulaient. Car ce petit départ inaugurait la grande séparation. Simone échappait à sa famille... Des tendresses nouvelles, primeraient désormais le passé... Et ceux qui représentaient ce passé s'attendrissaient de regrets, et d'inquiétudes.

— Mais elle sera certainement heureuse! Et elle reste à quelques pas de nous! répétait au père désemparé, la benoîte Mme Fresnel, en s'essuyant elle-même les yeux.

Et devant la figure chavirée de M. Fresnel, Luce sentit l'aiguillon d'un remords. Quelle consolation de laisser, près du pauvre papa, cette bénévole et dévouée compagne!... Alors, la jeune fille se reprocha de n'avoir pas assez tôt rendu justice à sa sœur... Simone voyait juste. Elle ne cherchait pas l'absolu en tout, mais, avisée et pratique, elle savait s'accommoder des chances qui se rencontraient, afin d'augmenter les conditions de bonheur terrestre. Non! elle n'était pas égoïste, la chère aînée qui, en partant soufflait dans l'oreille de sa cadette, en une frénétique accolade: "Ma petite, je veux que tu aies, un jour, le même contentement que moi..."

Pauvre Simone!... Mais pourquoi tant s'apitoyer! Elle n'était pas morte, Dieu merci! mais mariée et satisfaite... N'importe! Il fallait répandre un excédent de larmes qui montaient, montaient, étouffantes. Et Luce se sauva vers l'ombre protectrice des peupliers, au fond du jardin...

Enfin seule! Cette journée s'était passée dans un tourbillon de bruit et de mouvement. Demoiselle d'honneur, escortée d'un lieutenant, cousin du marié, la jeune fille avait à peine eu le loisir de remarquer que Denis Bertheaume se constituait le cavalier servant de grand'mère. Maintenant délivrée du garçon d'honneur, loin de toute observation importune, quel soulagement de pleurer à l'aise, sans que personne s'en doutât!...

Après cela, un petit tour dans le chemin creux prolongerait l'isolement et laisserait aux traces rouges des paupières le loisir de s'effacer... Luce Fresnel se leva pour gagner la petite porte qui s'ouvrait sur la campagne. Mais ce mouvement se figea soudain: sur la terrasse qui domine l'enclos, deux promeneurs apparaissaient, ceux-là mêmes à qui la jeune fille désirait le plus cacher son émoi: Bonne-maman et Denis Bertheaume...

Ils causent d'une façon très confidentielle et, pour continuer l'entretien, voici qu'ils entrent dans le petit pavillon où vient les rejoindre M. Fresnel.

Vont-ils rester là?... Le cœur de Luce bat précipitamment, la tête lui tourne, les oreilles lui bourdonnent... Et puis, le pavillon est percé de fenêtres, à ses quatre côtés. La jeune fille doit être visible aux occupants du réduit, et il est si énervant de se savoir surveiller par quelqu'un qu'on ne voit pas soi-même!

La petite porte, sous une frange de vignes, attire comme une issue vers la liberté. Tant pis! Luce se décide! Et glissant par des sentiers détournés, elle atteint enfin les murs, tire le verrou et s'élance dans le chemin fermé haies d'églantiers.

Sauvée!... Mais quel bruit résonne bientôt derrière elle!... Un pas se rapproche rapidement. Luce ressent la terreur d'un enfant qui marche dans les ténèbres, et n'ose pas se retourner... Inutile, au surplus, de s'assurer à qui appartient cette ombre si longue, projetée sur la terre à côté de la sienne!

— Luce, cousine Luce! me permettez-vous d'accompagner votre promenade?... Il y a très longtemps que je n'ai goûté le plaisir de marcher près de vous dans la campagne! Vous rappelez-vous nos excursions aux alentours de Neuchâtel et de Lucerne?

Il est tellement dérisoire de le demander qu'elle ne répond pas à la question.

— Pour moi, reprend la voix virile, ce dernier séjour en Suisse me reste inoubliable. J'y ai retrouvé, au milieu d'une nature qui exalte et ennoblit nos sensations, des émotions délicieuses que je ne connaissais plus depuis ma jeunesse. Luce, mon amie Luce, voulez-vous bien me comprendre?

Oh! qu'elle voudrait lui échapper! Et dans l'impossibilité de le faire, comment alors retenir et la question et le reproche éperdus?

— Quoi?... Voulez-vous dire que?... Mais cela se peut-il?... Réfléchissez bien...

Il reste cloué sur place, car l'idée qui lui saute à l'esprit le paralyse de crainte. Il sait qu'il a une vingtaine de cheveux gris sur la tempe, et, en regard de l'image maigre, bistrée et sévère qu'il aperçoit, chaque matin, dans son miroir, combien cette petite demoiselle d'honneur apparaît jeune, sous son léger tricorne, retroussé d'épis verts et or!

Il murmure, très découragé:

— C'est juste! J'oubliais!... Vous devez me considérer comme un ancêtre?

— Vous?... Oh!... proteste-t-elle avec indignation.

— Alors, qui vous empêche de répondre? Dois-je supposer... que votre choix s'est fixé... sur un autre?...

Il respire longuement en la voyant rougir et se débattre avec vivacité:

— Non, non... Mais vous devriez deviner ce qui m'empêche de vous entendre?..

Et pâlissant de l'effort qu'elle s'impose en arrachant ces choses du fond de son cœur, Luce balbutie:

— N'étiez-vous pas engagé par une promesse... il y a peu de temps encore?

— Ah! c'est de cela que vous me gardez rigueur! murmure-t-il, les yeux rivés aux siens. J'aurais dû penser que, si jeune, vous ignoriez les détours infinis du cœur, et que vous vous offenseriez de ce que j'aie aimé avant de vous connaître!...

En une lente dénégation, Luce tourne la tête. Il faut, à cette heure, éclairer l'obscure question.

— Non... Je ne suis pas si exigeante et si folle! Mais si vous avez rompu avec un passé qui vous fut cher, comment oserai-je me fier à vous, Denis, et croire, comme je souhaite tant croire!... Je ne veux pas que quelqu'un souffre de notre bonheur...

A ces mots Bertheaume reste comme ébloui d'un vertige. Il apprend et l'amour qu'il inspire, et la hauteur de conscience et la noble loyauté de l'âme rare et charmante qui se donne à lui... Dans cet étourdissement de joie et de gratitude, il a envie de tomber à genoux, comme un héros romantique, pour baiser le bas de la jupe, et plus encore, il est tenté d'attirer sur son cœur la chère aimée...

Mais ils stationnent sur un chemin public... Bertheaume comprime ses transports. Il tire de sa poche une lettre.

— Luce, ma petite Luciole, je vous livre tout le passé, en vous confiant tout l'avenir. Lisez!

Luce reconnaît l'écriture de Mme de Vilmois. Elle lit à demi-voix:

"*Arcachon, le 28 mai.*

"Mon ani, pardonnez-moi! J'ai été coupable deux fois envers vous: il y a douze ans, quand je manquai à ma promesse, sous la pression que vous savez, et, tout récemment, lorsque je reçus la demande que vous aviez la magnanimité de renouveler.

"Votre amour fut l'unique sentiment généreux que je rencontrai jamais sur mon chemin. Ne me blâmez donc pas si je cédai à la tentation. Je crus qu'un peu de bonheur m'était accordé. J'acceptai donc avec reconnaissance l'espoir de refaire ma vie, près de vous, et l'honneur de devenir votre femme.

"Mais, près de réaliser le rêve, je recule... Ce serait une déloyauté d'abuser de votre délicatesse, et une mauvaise action de vous imposer ma tristesse.

"A mon contact, vous risqueriez de déprimer votre belle vaillance. J'ai tant souffert! Je suis brisée. J'ai essayé de me mêler au courant du temps. Il est trop tard. Je m'y noierais.

"Laissez-moi donc me retirer en vous tendant la main affectueusement. La mère de Tony n'a pas le droit de se soustraire à sa tâche et de se partager entre deux affections... Je dois rester tout entière au pauvre enfant auquel, seule, j'insuffle la vie.

"N'essayez pas de me faire revenir sur ma décision. Elle est mûrement réfléchie et irrévocable. Ne me plaignez pas trop, non plus... Les mères, dans leur sacrifice même, trouvent d'ineffables consolations, connues d'elles seules. Que la Providence me garde longtemps prisonnière de mon cher et rigoureux devoir!

"Pour vous, Denis, ne m'en veuillez pas... Ne m'accusez pas d'avoir assombri vos plus belles années par ma défection d'autrefois. Elle fut involontaire, et je l'ai tant expiée! Ce triste amour vous a épargné des défaillances qui vous eussent amoindri. Dieu voulait sans doute que votre jeunesse fût austère et isolée, afin de mûrir plus vite votre âme et de la fortifier par l'épreuve. Aujourd'hui vous trouverez facilement un dédommagement aux espérances dissipées...

"Denis, vous vous abusiez... Mais moi, je ne m'y trompais pas... Vous ne m'aimiez plus d'amour, mais d'amitié seulement...

"Et la jeune fille vers qui vous êtes attiré vous aime... Je l'ai lu dans ses yeux, la première fois que je l'aperçus en votre présence.

"Soyez heureux!... Et regardez-moi tous deux, comme une amie...

"THÉRÈSE."

Luce achève, d'une voix indistincte, ces lignes où s'exhale une âme triste et pieuse. Elle cache d'une main indécise, en un geste instinctif de pudeur, les yeux qui ont révélé son cœur avec trop d'éloquence.

— Cela se voyait donc! bégaie Luce, très humiliée.

Quelle chance que ce chapeau laisse à découvert, près des bandeaux sombres, juste la place d'un baiser!

— Il paraît! murmure Denis. Grand'mère s'en doutait, et aussi notre futée Simone. Mme des Roquettes, depuis quelque temps, me criblait d'insinuations que je n'osais comprendre... Avaient-elles donc toutes deviné juste?

— Oui, avoue-t-elle piteusement.

— Et pouvez-vous préciser quand cela commença! demande-t-il avec une curiosité insatiable.

— Quand?... Oh! presque tout de suite que je vous connus! dit-elle, tout à fait misérable. Vous aviez pris immédiatement une si grande place dans mes pensées!... Je n'agissais plus de ma propre impulsion, mais je vous consultais sans cesse, mentalement.

— Et moi aussi, cela fut presque tout de suite! confesse-t-il à son tour. Mais je me débattais. Je me répétais que c'était fou... Et je poursuivis alors les anciens projets. . Thérèse avait été l'élue et la sainte de ma jeunesse. Et elle se trouva si affligée que je ne pus l'abandonner...

— Alors, cela vous grandit encore dans mon esprit... Ah! vous ne m'aviez pas fait lire Vauvenargues pour rien. "L'amour, me disait-il, veut l'accroissement de l'être aimé et craint ses déchéances..." Et plus vous vous montriez chevaleresque et fidèle, plus je vous admirais!...

Il l'entoure de son bras, avec l'ivresse triomphante d'un conquérant qui se saisit d'un trésor convoité.

— Luce, ma petite Luciole, qui éclairera ma vie de sa lueur d'amour!

Cependant, le fin visage qu'il contemple se contracte au passage d'une idée grave. Luce, les yeux voilés, pose ses mains sur les épaules de son ami et prononce, très sérieuse:

— Maintenant, voilà! Vous êtes presque riche! Je ne veux pas qu'on me suppose tentée par votre situation. Vous me permettrez de satisfaire ma petite dignité, n'est-ce-pas? Laissez-moi rehausser ma faible valeur en poursuivant les études que j'ai entreprises.

Il prévoyait cette révolte de l'orgueil intellectuel. Mais il se sent assez fort pour le réduire. Et c'est en dominateur qu'il saisit les frêles poignets et enferme les mains menues dans les siennes.

— Non! dit-il nettement. Je ne vous permettrai pas de vous affranchir ainsi de moi... Je ne veux pas que des préoccupations étrangères vous écartent de notre vie commune. Nous ferons la part aux pauvres; infirmière volontaire, vous pourrez porter aux isolés et aux indigents vos soins et vos exhortations... Mais c'est tout ce que je laisserai distraire de ce qui m'appartient désormais... Je sais, ma chérie, ce que pouvaient réaliser votre persévérance et votre courage. Il est cruel, de ma part, d'exiger ce renoncement... Mais vous verrez comme vous l'oublierez vite, dans la plénitude d'un amour sain et fort!

Sa voix est redevenue autoritaire; et Luce, l'indépendante Luce, écoute sans se cabrer. Elle ne trouve rien à répondre, car elle sent, profondément, combien Denis a raison, et combien il lui sera délicieux de s'anéantir dans la volonté d'un tel maître... Au bonheur qu'elle éprouve à se soumettre, n'a-t-elle pas compris que le repos, la fierté et la gloire d'une femme résident dans cette abnégation tendre!

Silencieuse, elle se laisse guider par le bras ferme où s'appuie le sien. Elle écoute son cher compagnon dérouler les projets d'une vie enchantée, semblables aux conte de fées de son enfance... L'été, ils habiteront leur ermitage de l'Arvière, à proximité de la famille; l'hiver, un appartement dans un grand hôtel du tranquille quai d'Orléans, derrière l'abside de Notre-Dame! Et avec eux, toujours et partout, l'exquise et chère bonne-maman... Comme ils travailleront, comme ils seront heureux, en une parfaite fusion de l'esprit et du cœur!

Ils sont arrivés à la petite porte de l'enclos; ils montent, les bras enlacés, l'allée bordée de fraisiers et de buis. Près du cadran solaire, qui s'érige au carrefour central du jardin, quatre figures émotionnées les regardent s'avancer: Mme Bertheaume, M. et Mme Fresnel, Mme des Roquettes.

Luce, hors d'elle-même, ne parvient pas à libérer sa main de l'étreinte qui l'enserre.

— Monsieur Fresnel, prononce Bertheaume avec sa courtoisie aristocratique, je me rends compte que le jour fut mal choisi pour la demande que je vous adressai, il y a quelques instants. Cependant, quoique vous ayez perdu l'aînée de vos filles, ce matin, vous avez eu la bonté de m'accorder la seconde, ce soir... à la condition qu'elle ratifie votre consentement... Il est temps de le déclarer devant témoin: Luce, ratifiez-vous?

— J'obéis, réplique-t-elle, avec une révérence mutine.

— Ah! petite chèvre, tu n'en as guère l'habitude, s'écrie M. Fresnel, empoignant sa cadette et lui tuméfiant les joues de baisers sonores... Je n'osais promettre à M. Bertheaume que tu renoncerais à tes projets... Et, en un clin d'œil, tu plantes là tes études, et tu te maries! Vous êtes un grand magicien, mon cher Denis!

— Amour! Amour! quand tu nous tiens! murmure plaisamment Mme des Roquettes.

Luce se suspend au cou de son aïeule.

— Mamette, je m'appellerai comme toi!... Que c'est étrange d'y penser!... Saurai-je porter cette dignité?

Mme Bertheaume la rassure d'un regard de confiance orgueilleuse et tendre... Il lui semble que sa propre idylle recommence.

— Grand'mère, propose Denis, revenez-vous en Suisse, avec nous? Nous y partirons, dans cinq semaines...

— Non. Je serais de trop. Je resterai ici à vous attendre... si toutefois l'on veut bien me garder? achève-t-elle, en s'adressant amicalement à Mme Fresnel.

— Oh! y pensez-vous! réplique celle-ci, charmée. Nous autres vieux, nous nous consolerons entre nous...

Le ciel d'or pâlit. Dans l'azur voilé, des étoiles blanches palpitent. Une paix mystérieuse baigne l'horizon et s'approche lentement. Luce croise les mains sur son cœur tumultueux et songe au miracle qui vient de s'accomplir... Tant de choses les séparaient qui se sont aplanies!

— Hier, qui m'eût prédit?...

Hier, elle se désolait devant la vie trop longue, vide de bonheur... Aujourd'hui, elle s'effraie déjà de la brièveté des jours accordés à nos joies. Et comme Denis s'incline vers elle pour sonder son rêve d'un regard d'amour, elle murmure, pleine de sa pensée:

— Que la vie serait courte... si elle n'était le prélude de l'éternité!

FIN

LA REVUE MODERNE

est éditée par Mme Madeleine Gleason-Huguenin, 147, rue Saint-Denis, Montréal, et imprimée par la Cie d'Imprimerie Moderne, 39, rue Dowd, à Montréal.

Adresse postale: Caisier 35, Station N. Montréal. Téléphone: Est 1418.

COURRIER POÉTIQUE

J'AI PEUR DE TOI. — A UNE IDOLE — INCERTITUDE — Oui, je crois que vous parviendriez à écrire de bons vers avec du travail et l'étude des grands maitres Vous avez du talent et des sentiments délicats Quelques fautes de versification qui disparaitraient si vous consultiez un bon traité de prosodie

IMAGE D'AUTOMNE — CAPRICE D'AME — IL PLEUT. — Même réponse que ci-haut.

LA PLUIE. — Vers sans caractère, quoique corrects Je ne crois pas que l'auteur ait beaucoup de talent

Il arrive que des correspondants nous demandent des consultations privées et des réponses plus détaillées. Nous répondrons directement à ceux qui nous feront parvenir cinquante sous en timbres et une enveloppe affranchie, portant leur nom et adresse, pour chaque envoi. Le service d'examen des manuscrits avec réponses dans La Revue reste gratuit.

SAINT-JUST

LA PETITE POSTE

CONDITIONS — 1o 5 sous du mot 2o Chaque annonce devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur 3o. Les annonces doivent nous être adressées avant le 15 du mois qui précède la publication de la REVUE

Afin de réprimer tout abus qui pourrait s'insinuer dans la Petite Poste, la direction de la Revue Moderne se réserve le droit de refuser les annonces ou de les modifier suivant le cas Les changements seront faits de façon à respecter le sens absolu de l'annonce L'argent sera retourné avec les annonces refusées, moins les frais de poste

QUI dissipera le brouillard qui cache un petit rameau perdu dans l'immensité de la forêt? Gitana de Ruswood, Laurierville, Co. Mégantic, P.Que.

QUEL jeune homme (20-25 ans) correspondrait avec "Jacqueline"? Boîte Postale 242. Rimouski.

AURAI-JE des correspondants pour lesquels resterai toujours: Miss. T. Rieuse 162 Concorde St-Hyacinthe

GARÇON up-to-date, 26 ans demande correspon dance avec demoiselle up-to-date. Henri Dupont Casier 35, Station N, Montréal.

QUI viendrait consoler un pauvre cœur brisé? (25 à 30 ans). Mlle Lise L'Amoureuse, St-Eustache Co. Deux-Montagnes.

JEUNE musicien désirerait correspondre. Donat Lassalle, Casier Postal 181, Montréal.

MADEMOISELLE Renée Beaubien, Poste Restante, Ottawa, désire des correspondants instruits.

UN GÉRANT d'une maison de commerce, célibataire, agé de 36 ans, joli et belle apparence, désire correspondre avec fille ou veuve sans enfants, âgée de 30 à 40 ans avec pas moins de $5,000. But: associé de commerce et mariage. J. A. Dupuis, Bureau de poste, Station N, Casier 35, Montreal.

S.O.S. En danger sur les rives du St-Laurent. Petite Sirène, Metis Beach, Que.

EXILÉE des Iles Hawaïennes désire correspondants. Princesse Aloha-Oé, Metis Beach, Que.

MAUD O'NEIL, Poste Restante, Rivière-du-Loup, Centre, Qui sera élu?...

JEUNE homme sage, courageux, intelligent désire faire connaissance avec jeune blonde aux yeux bleus, jolie, affectueuse. But sérieux. Paul Lavigne, 221 St-Hubert, Montréal.

JEUNE français s'ennuie. Qui l'égayera? Bienvenue à toutes correspondantes gentilles, affectueuses, instruites... Attention spéciale à compatriotes. Henri Bordeaux, Boite 35, Station N. Montréal.

MLLE MARIETTE Beauchamp, Poste Restante, St-Roch, Québec, promet beaucoup de plaisir au gentil garçon qui acceptera d'être son correspondant.

DEMOISELLE distinguée, demande correspondants sérieux et instruits de 28 ans et plus. E. Dufresne, Poste restante, Station C. Coin Ste-Catherine et Plessis, Montréal.

JEUNES filles demandent correspondants. Fleurette DesChamps — Lily Desjardins. Poste restante. Shawinigan Falls, Que.

DEUX BRUNETTES demandent correspondants distingués, de 24 ans et plus. Carmen Lepage et Paule Malo, Casier 776 St-Jean d'Iberville. P. Qué

GARÇON instruit demande correspondantes de Joliette, instruites, distinguées. M. Antonio Beaubien, St-Zéphirin, Co. Yamaska.

DESIRERAIS correspondants "sérieux." Simplement pour me "distraire" sérieusement. Lorelly, 755 Mentana, Montréal.

JEUNE blonde demande correspondant, 30 ans, instruit. Jovette Bernier, Saint-Fabien, Co. Rimouski.

COURRIER de MADELEINE

LETTRES INTIMES: " MARGOT"

Mes chères lectrices,

L'autre mois, je vous ai présenté Lise, une femme exquise que le talent a honorée, que la souffrance a ennoblie, et vous l'avez aimée cette âme inconnue pour toutes les beautés qu'elle incarnait. Aujourd'hui je veux vous parler d'une autre petite amie que j'ai connue, l'an de sa première communion, insouciante, les cheveux au vent, le nez en l'air, trottinant plutôt que marchant, le long des haies où elle accrochait volontiers la capote de couleur vive qui nous faisait l'appeler le Chaperon rouge. Cette enfant est maintenant devenue une jolie Madame, et une Maman touchante. Grandie dans le luxe, elle a forcément appris la satisfaction d'être entourée, choyée, gâtée, de porter la robe et le chapeau qu'elle désirait; elle s'est promenée de thés en danses, de bals en théâtres, et de toute cette vie mondaine, elle n'a rien retenu. Petite salamandre, le feu ne l'a pas touchée, et elle est sortie intacte de la fournaise. Très-jolie, fraîche, sincère, elle a été très-admirée et fort aimée, mais elle se réservait pour le grand, le seul, le vrai amour qu'elle a rencontré un jour, et pour lequel elle a depuis uniquement vécu. A ceux qui voulaient lui faire connaître le monde, ses séductions, à ceux qui prétendaient que pour bien choisir il faut connaître plus la vie et les êtres, à ceux qui tentaient de la tourner vers un sort plus brillant, Margot opposait son front calme et têtu, son sourire serein et loyal, et sans lutte apparente, elle continuait son beau rêve d'amour que rien ne pouvait atténuer, encore moins détruire. Elle attendit patiemment l'heure où l'aimé put lui offrir un foyer, et sitôt qu'un tout petit nid se dessina, Margot courut s'y blottir, dans la plénitude de la joie, et rien ne lui parut plus beau que le coin de maison qui abritait son bonheur. Rien du luxe qu'elle abandonnait n'excita son regret; elle sembla même oublier qu'elle l'avait connu. Dans un quartier fort modeste, au centre d'une population que Margot ignorait, le jeune couple se plaça, afin de commencer une carrière.

Elle aima sa maison située dans un quartier lointain, peuplé de gens qu'elle ignorait hier, sa maison meublée simplement, mais où le soleil entrait par de larges fenêtres que les tentures épaisses n'encombraient pas, et où trottinait déjà une adorable bébé que Margot ne quitte jamais des yeux et qui occupe, avec son mari, tous les instants de sa vie. Elle ne pense, n'agit, que pour ces deux êtres, et l'existence lui paraît belle et merveilleuse. Elle ne va plus au théatre ni au bal, elle refuse les invitations qu'on lui adresse encore de temps à autre, mais le jour où elle sera totalement oubliée de ses mondaines amies, Margot ne s'en apercevra même pas. Elle plane tellement audessus de ces détails; elle est tellement détachée de son ancienne vie, et si entièrement entrée dans la nouvelle, que rien ne l'intéresse plus en dehors des quatre murs où s'écoulent si doucement les jours dans la douceur de créer du bonheur à ceux qu'elle aime. Elle a bien ri le jour où on lui apprit que ses amies l'avaient en grande pitié, et qu'elles ne parlaient plus d'elle qu'en disant "Cette pauvre Margot". Comme elle trouve amusante cette prétention de juger la vie d'autrui, et de tout ramener à une unique conception de bonheur. "Chacun prend sa joie où il la trouve", et celle de Margot est à son foyer où elle dirige et surveille tout, dont elle est l'âme agissante et souriante.

Il n'y a pas à dire, Margot est une exception dans la vie moderne. Elle semble échappée d'un autre siècle et rien d'étonnant à ce que sa génération la comprenne mal. Car enfin si Margot a le droit de se contenter de ce qu'elle a, et de s'en faire du bonheur, il reste incompréhensible qu'elle ne veuille pas d'une autre vie, plus facile, plus élégante, moins occupée, et l'on ne doute pas que la jeune maman repousserait avec horreur l'idée de faire promener sa petite par une nurse en costume, et qu'elle n'abandonnerait pas à âme qui vive, le soin de faire la toilette, et de veiller au dodo de sa mignonne. Sortie d'un milieu où toutes les élégances et les luxes sont courants, Margot n'en a nulle nostalgie, je le répète, et aucun sort ne lui paraît comparable au sien. Margot aime, voilà! Elle est, dans notre époque assoiffée, une petite femme qui n'a jamais soif de rien et qui trouve assez grand le verre où elle boit à longs traits la joie de vivre.

Il fait bon d'aller voir Margot, chez elle, dans son intérieur clair et gentil, de saluer la jolie reine qui vous offre tout le charme de ses yeux bleus, toute la grâce de son sourire, qui vous fait les honneurs de sa maison avec aisance. Vous sentez combien votre visite lui fait plaisir et comme elle reste sensible à toute manifestation affectueuse. Elle traduit son cœur charmant dans les moindres détails de son accueil, et lorsque vous partez, elle s'accroche à votre voiture, s'attarde sur le marche-pied, ne semble plus vouloir vous laisser, et soudain comme dans un éclair d'émotion elle vous laisse entrevoir sa joie de vous avoir revue, et de sentir que vous la comprenez et que vous l'aimez... Alors son regard redevient celui du Petit Chaperon rouge, et vous, vous avez envie de prendre cette gosse dans vos bras et de lui dire merci pour la jolie leçon de bonheur qu'elle porte en elle, et dont elle donne la recette si gentiment...

MADELEINE

PLAN DE CONVERSION DU GOUVERNEMENT

On attire l'attention des détenteurs des bons de l'emprunt de guerre, à cinq et demi pour cent, échéant le premier décembre 1922, sur l'offre de renouvellement de cet emprunt par le ministre des Finances, à des conditions avantageuses. Le dernier emprunt canadien a été négocié à New-York à un prix avantageux. Le ministre veut que la présente opération financière soit une affaire entièrement domestique. Il offre d'échanger les bons arrivant à l'échéance contre de nouveaux bons au même taux d'intérêt, soit pour cinq ans, soit pour dix ans, au choix des détenteurs de bons. Le prêteur jouira, en outre, d'une prime d'un mois d'intérêt. Les conditions offertes sont absolument favorables au prêteur; il est probable qu'un grand nombre de bons arrivant à échéance seront renouvelés. Les échanges de bons peuvent être faits à toute succursale d'une banque chartrée. Les détenteurs qui ne désirent pas renouveler leur prêt seront remboursés le 1er décembre.

Les Ouvrages de Femmes

VOICI finie la saison des vacances et nombre de nos aimables lectrices rouvrent en ville la maison fermée pendant l'été. Parmi les choses à renouveler comptons les rideaux dont l'élégance donne tant de cachet à nos demeures. Le store que nous présentons aujourd'hui ne peut manquer de plaire par son riche dessin. Quelques motifs de dentelle finiront de l'embellir.



La broderie a 1¾ de hauteur sur 1 verge de largeur. Cette dimension s'adapte à toutes nos fenêtres, en laissant plus ou moins de champ à la toile. Une dentelle peut en terminer le bas. Si ce store doit être accompagné de deux plus petits rideaux, il nous est facile d'établir ces derniers, assortis, et à peu de frais.

Le store de deux verges de hauteur sur 45 pouces de largeur, étampé sur belle toile soyeuse $7.50. Sur toile ancienne extra, plus forte, deux verges de hauteur 54 pouces de largeur, $13.00. Le prix des petits rideaux sera établi d'après les dimensions demandées.

Pour broder ce store, il faut environ une boîte de .90 cents de superbe coton M.F.A. 1ère marque française qui donnera entière satisfaction par son lustre qui ne s'altère jamais et fait ressortir le travail.

Pour détails, s'adresser à Raoul Vennat, 642, rue Saint-Denis, Montréal. Tél. Est 3065, Est 822.

Pour répondre aux nombreuses demandes qui nous sont faites au sujet des patrons de lingerie d'église, surplis, aubes, etc., nous vous soumettons aujourd'hui un bas d'aube de 27 pouces de hauteur en dentelle renaissance. Ce riche dessin ressort merveilleusement sur la robe noire du prêtre. Ce patron étampé sur batiste, par quart $1.00, par moitié $1.50, et en entier $2.00. Fourniture lacet, fil Jumel spécial à dentelle, anneaux $35.00. Les manches sont assorties. Pour monter cette dentelle une fois terminée, nous avons de la toile très fine à $3.50 la verge et de la batiste de fil très belle à $6.00 la verge. La quantité dépend de la



hauteur de l'aube. Une jolie dentelle Cluny fine finirait joliment la garniture du tour du cou et du devant. Pour détails et modèles, s'adresser à Raoul Vennat, 642, rue Saint-Denis, Montréal, Tél. Est 3065, Est 822.

Les Choses Féminines

par Soeur Marthe

LES POMMES

L'année 1922 promet une récolte de pommes des plus abondantes, et ces fruits délicieux se vendront à des prix très raisonnables. Profitez-en donc. Mangez ces fruits si salubres, Voici quelques recettes de saison:

Pouding "Brown Betty" — Une tasse de mie de pain, 8 pommes tranchées, ½ tasse de mélasse, ½ tasse d'eau froide. Beurrez bien une casserolle, placez-y d'abord une couche de mie de pain puis des pommes, saupoudrez avec de la cannelle et du sucre et quelques noisettes de beurre, répétez jusqu'à ce que la casserolle soit remplie. Avec un couteau pratiquez des trous à plusieurs places et versez-y l'eau et la mélasse. Placez le plat dans une casserolle d'eau chaude et cuisez au four pour 45 minutes. Servez avec de la crème ou une sauce dure.

Gâteau de pommes à la hollandaise. — 1 chopine de farine, ½ cuillerée à thé de sel, ½ cuillerée à thé de soude, 1 cuillérée à thé de crème de tartre, ¼ tasse de beurre, 1 œuf, 1 tasse (avare) de lait, 4 pommes (acides au goût) 2 cuillerées à table de sucre.

Ayant mêlé les ingrédients secs, ajoutez l'œuf battu puis mélangé au lait. La pâte doit être assez molle pour s'étendre d'un demi-pouce d'épaisseur dans une lèchefrite peu profonde. Otez le trognon, pelez et coupez les pommes en huit parties égales et dressez-les en rang parallèles sur la pâte, les pointes en bas, et pressez-les pour qu'elles pénètrent légèrement dans la pâte. Saupoudrez du sucre dessus et faites cuire ½ heure. Se sert chaud avec beurre ou sauce au citron, ou orange.

Gâteau de pommes à la paysanne. — 2 tasses de pommes sèches, 2 tasses de mélasse, 1 tasse de beurre, 2 tasses de cassonade, 2 œufs (bien battus), 1 tasse de lait sûr, 4 tasses de farine, 1 cuillerée à thé de casse, 1 cuillerée à thé de "allspice", Muscade au goût, 2 cuillerées à thé de soude. Faites tremper les pommes dans l'eau toute la nuit. Le matin faites-les mijoter une heure dans la mélasse, et ajoutez-y le beurre. Quand c'est refroidi, mettez-y la cassonade. les œufs bien battus, le lait sur, la farine, la casse, l'allspice, et un peu de muscade, puis (en dernier) la soude. Recette éprouvée et infaillible.

Dumplings aux pommes. — 4 tasses de farine, ⅔ tasse de beurre, 1½ tasse de lait, 1 cuillerée à soupe de poudre allemande, pommes et muscade. Pelez les pommes, divisez par quartiers, ôtez les cœurs, sassez la farine et la poudre ensemble deux fois, mélangez le beurre avec et mettez assez de lait pour en faire une pâte assez dure. (Vous pouvez avoir besoin de plus ou moins que de 1½ tasse de lait). Roulez la pâte environ un quart de pouce d'épaisseur, coupez-la en grands ronds. Mettez plusieurs morceaux de pommes dans chaque rond, puis fermez comme une boule et faites cuire dans le sirop suivant:

Sirop

4 tasses d'eau, 1 tasse de sucre, 1 cuillerée à thé de beurre (petite). Faites bouillir le tout ensemble dans une casserolle, puis versez sur vos dumplings que vous aurez mis dans une lèchefrite ou autre vaisseau et faites cuire dans un fourneau chaud. Servez avec sucre ou crème.

C'est la saison où il faut penser aux rigueurs de l'hiver. Le Bovril assiste l'alimentation et aide à maintenir les forces. Une tasse l'après-midi ou avant de se coucher, est aussi agréable que bienfaisante.

Le charbon est rare. Les ménagères devront prendre tous les moyens possibles pour l'épargner. Les mets tout préparés contribueront à cette épargne, tout en épargnant le temps et l'ouvrage de la ménagère. Les mets préparés "Clark" sont recommandés à cause de leur qualité reconnue.

Toujours afin de ménager le chauffage, nous recommanderons à nos lectrices d'utiliser les choses froides comme le Paris Pâté, et les mets vite cuits comme les Saucisses Contant. Dans les mets froids, l'on peut aussi choisir en toute confiance comme produits supérieurs les foies gras "Feyret". Les Pois "Soleil" ainsi que tous les légumes de cette marque remplaceront les légumes trop longs à cuire.

Tarte aux pommes. — 4 grosses pommes, une tasse de sucre, ½ muscade râpée, une cuillerée à thé de beurre. Pâte pour les tartes. Mettez dans une assiette de fer blanc assez profonde votre pâte, puis choisissez de belles pommes, pelez-les et coupez par tranches. Mettez un rang de pommes, saupoudrez de sucre et de beurre, râpez la muscade, puis couvrez de pâte, pressez les bords ensemble et faites cuire dans un fourneau modérément chaud pendant quarante minutes.



Pudding au Chocolat (à la vapeur)
Aux jaunes de 3 œufs bien battus, ajouter ½ tasse de sucre et battre ensemble. Ajouter 3 cuillerées de lait doux et 1 once de chocolat râpé et fondu. Mêler entièrement et ajouter 1 tasse farine. Battre jusqu'à ce que le mélange soit uni. Ajouter les blancs bien battus, 1 cuillerée à thé de Poudre à Pâte Magique dans la farine. Mettre par grandes cuillerées dans des tasses beurrées et cuire à vapeur pendant 30 minutes.

Pain aux Noix. — 2 tasses de farine, 2 tasses de farine Graham, 1 œuf, 1 cuillerée à thé de Poudre à Pâte Magique, 1 tasse de mélasse ou de sucre, 1 tasse de noix. Passer les deux farines au tamis, ajouter le sel, les noix, la poudre à pâte, l'œuf bien battu, la mélasse et le lait. Mêler bien et verser dans un plat beurré, laisser lever pendant 20 minutes.

Gâteau Louise. — Ce gâteau se tiendra frais et humide pendant plusieurs jours. ½ livre de beurre, ½ livre de raisins secs, ½ livre de raisins de Corinthe, ¼ de livre d'amandes écalées, 1 tasse ½ de sucre, 3 œufs, 1 tasse de lait, 3 cuillerées à thé nivelées de Poudre à patisserie "Magic", 2 tasses ½ de farine, 1 pincée de sel. Aromes: Cannelle; pelure d'orange ou zeste de citron, rapés; essence de vanille et de rose. Pétrissez bien le beurre, ajoutez le sucre, puis les jaunes d'œufs et une pincée de sel, mettez le lait et battez bien le tout ensemble. Puis graduellement battez la farine dedans, gardant assez de farine pour en enduire les fruits. Quand le tout est bien mélangé, battez les fruits dedans, les noix concassées, les aromes, puis les blancs de trois œufs (bien battus). Mettez dans un moule à gâteau profond garni de papier ciré enduit de beurre. Gardez quelques amandes de côté — cassez-les en deux et placez-les sur le gâteau. Faites cuire pendant une heure, à feu doux.

Gâteaux pour le Thé. — 3 tasses de farine, 5 cuillerées à thé nivelées, de Poudre à pâtisserie "Magic." ½ tasse de graisse de cuisine, ½ tasse de sucre (brun ou granulé), 2 cuillerées à soupe de raisins de Corinthe, ou de dattes hachées, ou de raisins secs. 1 œuf, une pincée de sel, ½ cuillerée à thé d'essence de citron, 1 tasse de lait, ou assez pour que la pâte soit légère. Pétrissez la graisse et le sucre et le sel, jusqu'à la consistance de la crème. Ajoutez le lait et l'œuf, qui devra être préalablement bien battu. Tamisez la farine et la Poudre à pâtisserie "Magic," puis ajoutez les fruits. Mélangez bien et mettez dans de petits moules ronds à muffins bien graissés. Faites cuire rapidement pendant une vingtaine de minutes. Servez chauds, séparez-les en deux avec la fourchette, et beurrez-les.

A NOS ABONNÉS

Nous serons reconnaissants à ceux de nos abonnés qui ont jusqu'ici négligé de régler leur prix d'abonnement de vouloir bien se mettre en règle avec notre administration, dans le plus bref delai, afin d'empêcher des demandes réitérées de notre part, demandes qui nous sont pénibles mais auxquelles nous ne pouvons nous soustraire, tenus que nous sommes de rencontrer de lourdes et périodiques échéances.

LA DIRECTION.

AGENTS DEMANDÉS

La Revue Moderne demande des Agents dans toutes les parties du pays, et des Etats-Unis. Très haut percentage payé.

Prière de s'adresser au Gérant de LA REVUE MODERNE.
147, rue Saint-Denis,
Montréal.
Tel. Est 1418

Entre Deux Ames

Par M. DELLY

(suite)

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PARUS. — *Le Marquis Elie de Ghiliac, membre de l'Académie française est l'auteur d'œuvres remarquables, et le mondain peut-être le plus séduisant de la haute société parisienne. Veuf et très-riche, père d'une toute petite fille Guillemette, le marquis de Ghiliac se laisse remarier par son vieil ami, M. d'Essil, à une jeune Provinciale d'une rare beauté, Valderez de Noclare, qui vit avec ses parents dans leur castel des Hauts-Sapins, aux environs de Pontarlier, dans le Jura. Aussi bonne que belle, habituée à tous les dévouements, Valderez est plus effrayée que charmée par le beau fiancé qui lui vient de Paris, et dont la froide courtoisie la déconcerte. Au moment où commencent ces pages, les deux jeunes gens sont fiancés, et Valderez sera dans quelques jours la belle marquise de Ghiliac, et fera connaissance avec la mère et la famille de son mari. Le mariage fut célébré aux Hauts-Sapins, en présence de la Marquise de Ghiliac, et de quelques membres de la famille. Dans une conversation tenue par la mère d'Elie, quelques heures avant le mariage, Valderez retient que son mari est un être égoiste et cruel, et ne comprenant pas que la Marquise cède à la jalousie de cèder sa place à une femme plus jeune et plus belle qu'elle, elle conçoit de ces propros une angoisse profonde que viennent encore augmenter les calomnies de Roberte de Brayles qui, amoureuse d'Elie de Ghiliac n'hésite pas à verser dans le cœur de sa femme le venin du doute, allant à insinuer que le marquis de Ghiliac aurait pu empêcher la mort de sa première femme. Le marquis ignorant ces propos prend pour de l'aversion instinctive la crainte de la jeune femme, et trop fier pour insister, il la laisse après le voyage de noces dans sa propriété d'Arnelles, où Valderez trouve la petite Guillemette, fille de son mari, à laquelle elle s'attache profondément, et qui va lui aider à passer les jours de solitude L'enfant ne se sent pas aimée de son père, et en conçoit un vrai chagrin mais la bonté de Valderez aura raison de cette froideur, comme de tous les mauvais sentiments du marquis qui sentira son cœur s'amollir sous cette action bienfaisante. Installés dans leur splendide château d'Arnelles au monent où commence la suite de notre roman, les nouveaux époux s'apprêtent à recevoir les hôtes accoutumés du marquis durant la belle saison..*

Roberte baissa les yeux, domptée, comme toujours, par la froide ironie de cet homme près de qui échouaient toutes les subtiles intrigues féminines. Elle força de nouveau ses lèvres à sourire, à prononcer des paroles aimables pour la belle jeune femme qui marchait à la droite d'Elie, — pour cette créature abhorrée envers qui, à chaque minute sa haine grandissait.

Le salon blanc était devenu la pièce préférée de Valderez. Elle avait su donner à cet appartement un cachet intime et sérieux. Et ces tentures blanches qui tuaient les plus beaux teints, formaient au contraire pour le sien un cadre incomparable.

Roberte le constata aussitôt. De plus, elle semblait remarquablement douée au point de vue de l'intelligence; elle causait fort bien, — sauf de sujets purement mondains qui semblaient lui être à peu près étrangers.

Mme de Brayles, s'en apercevant, s'empressa de lancer l'entretien de ce côté afin d'infliger quelques petites blessures d'amour-propre à cette trop séduisante marquise. Mais ces finesses méchantes étaient peine perdue avec M. de Ghiliac. En un clin d'œil, il avait ramené la conversation sur un terrain plus familier à Valderez, et la dirigeait à son gré, en prenant visiblement plaisir à mettre en valeur l'intelligence de sa femme.

Il semblait aujourd'hui particulièrement gai. Etait-il heureux de se retrouver près de Valderez? Probablement... Mais il s'amusait aussi, — Roberte le reconnaissait à certaine expression de cette physionomie bien connue d'elle, — il s'amusait de la fureur jalouse qu'il savait exister sous les airs aimables de Mme de Brayles.

Etre un objet d'amusement pour "lui"... et avoir devant les yeux cette merveilleuse châtelaine qui avait peut-être le bonheur d'être aimée de lui! C'était intolérable! Aussi Roberte abrégea-t-elle sa visite, sous prétexte d'importantes affaires à régler avant son départ.

Tandis que M. de Ghiliac la conduisait à sa voiture, Valderez rentra dans le salon. D'un geste machinal, ses doigts effleurèrent les fameuses roses "Duchesse Claude" qui s'épanouissaient dans une jardinière, tandis que son regard se posait sur le siège occupé tout à l'heure par la baronne. Mme de Brayles lui était vraiment peu sympathique, et Elie avait peut-être raison dans le jugement sévère qu'il avait porté sur elle ce matin. Ses insinuations au sujet de la nature fantasque de M. de Ghiliac, de ses malentendus avec Fernande, dénotaient un complet manque de tact.

Elles avaient, en tout cas, réveillé chez Valderez la tristesse latente, comme chaque fois qu'une circonstance venait lui remettre sous les yeux ce qu'elle connaissait bien, hélas! — l'égoïsme et l'absence de cœur chez cet être si bien doué sous les autres rapports.

Pourtant, il semblait maintenant aimer sa fille. Aujourd'hui encore, il s'était montré affectueux, avait paru s'intéresser à tout ce que sa femme lui disait de la santé de l'enfant, de son intelligence et de l'amélioration de son caractère. Et, pour elle-même, Valderez trouvait en lui un changement qui l'avait frappée aussitôt. Ce n'était plus cette amabilité fugitive et enjôleuse qui l'avait parfois troublée, trois mois auparavant, parce qu'elle avait laissé entrevoir à son inexpérience l'effrayant pouvoir de séduction que possédait cet homme, et lui avait donné la crainte qu'il ne cherchât à en user pour faire tout à son aise une étude approfondie du jeune cœur ignorant, ainsi soumis à son empire. Non, ce n'était plus cela du tout. Il se montrait sérieux, discrètement aimable, et jusqu'ici il n'avait pas eu à son égard une seule de ces ironies qui ne lui étaient que trop familières. S'il continuait ainsi... oui, vraiment, l'existence serait possible...

Il venait de rentrer dans le salon.

Attirant à lui un fauteuil, il s'assit près de Valderez, qui venait de prendre son ouvrage.

— Cette nappe d'autel me paraît une merveille. Où avez-vous pris ce dessin?

— C'est moi qui l'ai imaginé, d'après une vieille gravure que j'ai trouvée dans la bibliothèque.

— Mais je ne vous connaissais pas encore ce talent! Vous êtes, décidément, une artiste en tout. A qui destinez-vous cet ouvrage?

— A ma pauvre vieille église de Saint-Savinien.

— Vous me permettrez de vous recommander de ménager vos yeux. Ceci doit être très fatigant. Et, en dehors de ce travail, qu'avez-vous fait? Les derniers livres que je vous ai envoyés vous ont-ils paru intéressants?

La conversation, une fois sur ce terrain, éloignait d'eux tout embarras, et elle se continua longuement, Elie prenant un visible intérêt aux jugements portés par sa femme sur les œuvres lues, Valderez écoutant avec ravissement la critique si fine, si brillante et cependant si profonde qu'en faisait M. de Ghiliac.

XV.

Il n'était plus question de pôle Nord. Le marquis de Ghiliac s'installait pour l'été et l'automne à Arnelles, ainsi que le démontrait l'arrivée de tout son personnel, de ses voitures et de ses chevaux. Cette année, Saint-Moritz et Dinard l'attendraient en vain. Il leur préférerait les ombrages de son parc aux arbres séculaires, la floraison superbe de ses jardins, le calme majestueux des grandes salles du château, — et peut-être aussi la jeune châtelaine.

Il s'était remis à la reconstitution de ces mémoires qu'il voulait faire publier avec une préface et des commentaires de lui. Pour ce travail, Valderez lui était, paraît-il, indispensable, aucun de ses secrétaires ne sachant comme elle défricher ces écritures pâlies et ce vieux français quelquefois incorrect. La jeune femme fut donc sollicitée de venir passer quelques heures chaque jour dans son cabinet de travail. Valderez n'aurait eu aucune raison pour refuser, en admettant qu'elle pût en avoir l'idée, — ce qui n'était pas, car elle savait que, quelle que fût la crainte qui l'obsédait encore, elle devait se prêter à un rapprochement, s'il le voulait.

Chaque jour, elle vint donc s'asseoir près de lui, dans la grande pièce, où les stores abaissés entretenaient une agréable fraîcheur. La lecture des manuscrits n'occupait pas toutes ces heures; M. de Ghiliac entretenait sa femme de sujets différents, et, en particulier, du roman dont il préparait le plan. Celui-ci fut soumis à Valderez, qui dut donner son avis et faire ses critiques. Or, jusqu'ici, jamais pareil fait ne s'était produit. Demander conseil à une femme, lui, l'orgueilleux Ghiliac! Et accepter de voir ses idées discutées par une enfant de dix-neuf ans, qui se qualifiait elle-même d'ignorante!

Mais cette enfant avait les yeux les plus merveilleusement expressifs qui se pussent voir, et de la petite bouche délicieuse sortaient des appréciations délicates et élevées, qui semblaient dignes d'attention à M. de Ghiliac, puisqu'il les sollicitait et les recueillait précieusement.

Son attitude des premiers jours n'avait pas varié. Sa courtoisie revêtait une nuance d'empressement chevaleresque, son regard sérieux avait, en se posant sur Valderez, une profondeur mystérieuse qui la faisait frémir, non de crainte, comme quelque temps auparavant, mais d'un émoi un peu anxieux. La gêne avait presque complètement disparu pour elle, devant cette attitude qui transformait M. de Ghiliac. Ce n'étaient sans cesse que promenades, séances de musique à deux, leçons d'équitation, données par lui-même à la jeune femme, dont la souple adresse et les progrès rapides paraissaient ravir ce sportsman hors de pair.

Valderez se prêtait à tout avec une grâce aimable. Et ce qui n'avait été que soumission aux désirs de son mari devenait un plaisir, car elle était jeune, bien portante, toute prête donc à goûter les longues promenades à cheval, ou les parties de tennis sous les vieux arbres centenaires.

Et ils étaient presque toujours seuls tous deux.

Une surprise avait été réservée à Valderez peu de temps après le retour d'Elie, à propos du baptême de Benaki. M. de Ghiliac déclara qu'il serait parrain, avec sa femme comme marraine. Tout Vrinières en fut ahuri. Et le curé, admis à faire plus ample connaissance avec ce paroissien si peu exemplaire, le trouva si différent de ce qu'il pensait, si aimable et si sérieux que, du coup, Elie gagna un admirateur de plus.

— Il est impossible que vous n'arriviez pas à vous entendre avec lui, madame, declara-t-il à Valderez. Qu'il ait eu des torts envers sa première femme, envers sa fille, envers vous aussi, je ne le nie pas. Mais cette nature-là doit avoir des qualités qu'il s'agit pour vous de découvrir. La défiance vous glace, ma pauvre enfant; essayez de la surmonter, si vous voulez voir un jour tout malentendu cesser entre vous et lui.

Oui, la défiance était toujours là. Et le changement réel d'Elie venait augmenter la perplexité de la jeune femme. Elle le voyait très affectueux pour Guillemette, généreux et bon à l'égard de Dubiet, soucieux de procurer à Benaki une suffisante instruction, et une bonne éducation morale. Elle le voyait conduire sa femme et sa fille chaque dimanche à l'église, et assister près d'elles à la messe. Pourquoi se montrait-il si différent de celui qu'elle avait connu quelques mois auparavant?.

Vers la fin de juillet, il l'emmena à Paris pour commander ses toilettes. Personne ne possédait à un degré plus subtil l'amour de l'élégance, de la beauté harmonieuse, du luxe sobre et magnifique. Valderez en fit cette fois l'expérience. Des merveilles furent commandées pour elle. D'abord, elle fut éblouie, un peu grisée même — car enfin, elle était femme, et elle aussi avait le goût très vif de l'élégance et de la beauté. Mais le bon sens, si profond chez elle, reprit vite le dessus, s'effara un peu des dépenses folles dont elle était l'objet.

Un jour, elle trouva dans son appartement un écrin renfermant un collier de perles d'une grosseur rare et d'un orient admirable. Un peu moins inexpérimentée maintenant, elle pouvait se rendre compte approximativement de la valeur énorme d'une telle parure. Le soir, en se retrouvant avec son mari dans le salon, elle lui dit:

— Vraiment, tant de choses sont-elles nécessaires, Elie? Cela m'effraye un peu, je vous l'avoue.

Il se mit à rire.

— Quelle singulière question de la part d'une jeune femme! Vous n'aimez donc pas les toilettes, les bijoux, toutes ces choses pour lesquelles tant de créatures perdent leur âme.

— Je les aime dans une certaine limite, et vous la dépassez, Elie. Ce collier est une folie.

— Du moment où je puis vous l'offrir sans faire de tort à personne, sans que notre budget risque pour cela de se déséquilibrer, je ne vois pas trop où se trouve la folie?

Il souriait, l'air amusé.

— Si, car il me sera pénible de porter des parures dont le prix soulagerait tant de malheureux.

— Mais il faut songer, Valderez, que notre luxe fait vivre une certaine catégorie de travailleurs.

— Je l'admets. Mais si ce luxe est exagéré, il excite l'envie et la haine. Je crois qu'une certaine modération s'impose.

— Le juste milieu, toujours! Ce terrible juste milieu si difficile à atteindre! Vous y êtes, vous, Valderez. Mais moi, hélas!

Il riait, très gai, en offrant son bras à la jeune femme pour la conduire à la salle à manger. Ce mondain égoïste avait-il compris le sentiment exprimé par elle? Valderez en doutait. En tout cas, il souhaitait calmer les scrupules de sa femme, car, le lendemain, il lui remit un portefeuille à son chiffre en disant:

— Je tiens à me faire pardonner ce que vous appelez mes folies. Dépensez vite pour vos pauvres les billets qui se trouvent là dedans, et demandez-m'en d'autres le plus tôt possible.

Comme elle voulait lui exprimer sa reconnaissance, il dit vivement:

— Non, pas de remerciements! Je vois que vous êtes contente, cela me suffit.

Des actes de ce genre, étaient bien faits pour toucher Valderez. Pourquoi fallait-il que ce doute fût toujours là? Il empoisonnait sa vie, il maintenait la barrière entre Elie et elle.

A cette époque, le Tout-Paris avait commencé à fuir vers d'autres cieux. M. de Ghiliac en profitait pour faire connaître à sa femme le Paris artistique. Il se montrait le plus aimable et le plus érudit des ciceroni, et Valderez oubliait les heures en regardant des chefs-d'œuvre. Le soir, il la conduisait au théâtre, l'après-midi, ils faisaient des excursions en automobile, ou se rendaient au Bois. Ils rencontraient quelques personnalités parisiennes, qui s'empressaient de se faire présenter à la jeune marquise. Partout, Valderez était l'objet d'une admiration qui la gênait fort, mais amenait une lueur de fierté dans le regard de M. de Ghiliac. La jeune femme se demandait avec anxiété si la nouvelle attitude d'Elie n'était pas due simplement à ce fait que la beauté de sa femme flattant son orgueil, il se plaisait à la faire valoir par l'élégance raffinée du cadre dont il l'entourait. Et pour l'apprivoiser, il se faisait aimable et sérieux, discrètement empressé...

Valderez se révoltait contre cette pensée qui venait souvent l'assaillir, depuis son séjour à Paris. Mais elle reparaissait, quand elle croyait saisir dans les yeux d'Elie cette expression de joie orgueilleuse qui l'avait frappée, ou bien lorsqu'elle le voyait choisir quelqu'une des parures destinées à rehausser la beauté de cette jeune femme auparavant délaissée par lui.

Quand les quinze jours fixés par M. de Ghiliac pour leur séjour à Paris furent écoulés il demanda à sa femme:

— Désirez-vous rester encore, Valderez?

— Je n'y tiens pas, et je serais même heureuse d'aller revoir ma petite Guillemette, qui trouve le temps si long. Voulez-vous voir sa dernière lettre, Elie?

Il prit la feuille, couverte d'une écriture inhabile, la parcourut rapidement, et dit avec un sourire:

— Eh bien! retournons donc à Arnelles! Je ne demande pas mieux, pour ma part. Nous profiterons, pour travailler, du temps qui nous reste encore avant l'arrivée de nos invités.

XVI

Vers la fin d'août, les châtelains d'Arnelles virent apparaître l'avant-garde de leurs hôtes en la personne du duc et de la duchesse de Versanges, grand-oncle et grand-tante d'Elie. C'étaient d'aimables et charmantes vieilles gens, que la mort d'un fils unique n'avait pas rendus misanthropes, ni aigris contre les autres plus heureux. Elie, l'héritier du vieux titre ducal, était de leur part l'objet d'une affection enthousiaste.

Absents de Paris les deux mois où Valderez y avait séjourné, ils ne connaissaient pas encore leur nouvelle nièce. Dès le premier abord, elle les conquit complètement. Et tandis que Mme de Versanges causait avec Valderez, son mari glissa à l'oreille d'Elie:

— On s'étonne que tu t'enterres si longtemps à la campagne. Mais quand on connaîtra cette merveille, on te comprendra, mon cher ami!

M. de Ghiliac sourit en répliquant:

— Mon oncle, ne faites surtout pas de compliments à Valderez! Je vous préviens qu'elle les reçoit sans aucun plaisir.

— Aussi modeste que belle, alors? C'est parfait, et tu es un heureux mortel. Mais voilà une nièce que nous allons joliment gâter, je t'en avertis, Elie!

— Faites, mon oncle, ce n'est pas moi qui m'y opposerai.

— Non, j'imagine même que tu n'es pas le dernier à le faire de ton côté, riposta en riant le duc.

Mme de Versanges s'avançait à ce moment, tenant la main de Valderez. Elle dit gaiement:

— Mon cher, je suis au regret de n'avoir pas connu plus tôt la délicieuse nièce que vous nous avez donnée là. J'aurai de la peine à vous pardonner de nous l'avoir cachée si longtemps. Mais je m'en vengerai en vous aimant doublement, ma belle Valderez.

Et l'aimable femme baisa le front de la jeune marquise, émue et charmée de cette sympathie sincère.

— Ah! si j'avais une fille comme vous! Hélas! notre foyer est vide!

Une douloureuse émotion brisa la voix de Mme de Versanges.

Le regard compatissant et respectueusement tendre de Valderez se posa sur le fin visage de la vieille dame, encadré de bandeaux argentés:

— Ma tante, voulez-vous me permettre de vous aimer, de vous témoigner, autant qu'il sera en mon pouvoir, mon affection, bien impuissante hélas! auprès de celle que vous avez perdue?

— Non, pas impuissante, ma chère enfant car elle réchauffera nos pauvres cœurs, et sera un rayon de bonheur sur la fin de notre existence! interrompit vivement Mme de Versanges en embrassant la jeune femme.

Le duc se mordait la moustache pour cacher son émotion, tandis que M. de Ghiliac caressait d'un geste machinal la chevelure de Guillemette, debout près de lui.

— Du bonheur, je crois que vous en donnez à tous ceux qui vous entourent, continua la duchesse. Voilà une petite fille absolument méconnaissable, n'est-ce pas, Bernard?

— C'est en effet le mot. Il y a maintenant de la vie, de la gaieté dans ces yeux-là — tes yeux, Elie.

....

La marquise douairière apparut cette année-

là à Arnelles plus tôt que de coutume. Une sorte de hâte fébrile la possédait de voir face à face celle qu'elle appelait en secret "l'ennemie", de se rendre compte de la place que Valderez occupait chez son fils. Elle avait vu avec une irritation d'autant plus forte qu'elle se trouvait obligée de la contenir, Elie, dédaignant tous les plaisirs mondains, s'installer à Arnelles, près de cette jeune femme qu'il avait délaissée d'abord. Si aveuglée qu'elle fut par la jalousie, il lui était impossible de ne pas admettre que l'orgueil, à défaut du cœur, inclinât son fils vers cette admirable créature, digne de flatter l'amour-propre masculin le plus exigeant. Elle savait aussi que la plus belle douairière ne serait plus que bien peu de choses, près de cette jeune femme vers qui iraient tous les hommages, toutes les admirations des hôtes du marquis de Ghiliac.

Pendant quelque temps, en le voyant si peu préoccupé de sa femme, elle avait espéré que Valderez séjournerait aux Hauts-Sapins, avec Guillemette, pendant la durée de la saison des chasses à Arnelles. Un jour, après le retour d'Elie de sa croisière, elle lui en parla incidemment. Il la regarda d'un air étonné, en ripostant:

— A quoi songez-vous, ma mère? Si Valderez avait le désir d'aller passer quelque temps dans le Jura, ce n'est pas ce moment-là qu'elle choisirait, car il est indispensable que ma femme se trouve là pour faire les honneurs de notre demeure.

Quelque temps après, l'installation de M. de Ghiliac à Arnelles venait montrer à sa mère que son indifférence conjugale était peut-être beaucoup plus apparente que réelle.

Quand, en arrivant à Arnelles, elle vit Valderez dans tout l'épanouissement de sa beauté, quand elle remarqua la grâce avec laquelle elle portait ses toilettes, signées d'un des grands maîtres de la couture, tous les démons de la jalousie s'agitèrent en elle. M. d'Essil avait dit un jour à sa femme: Mme de Ghiliac ne peut pardonner à une bru des torts de ce genre.

Valderez voyait arriver sa belle-mère avec répugnance. Elle comprenait maintenant la faute commise par Mme de Ghiliac en lui révélant ces détails de la nature d'Elie, et surtout en assurant à une pauvre enfant ignorante et pleine de bonne volonté que son mari ne l'aimerait jamais. Mais telle était la droiture de sa propre nature qu'elle ne songeait pas à l'accuser de perfidie, d'autant moins que Mme de Ghiliac, en lui parlant ainsi, avait paru sincère — et que, hélas! l'attitude d'Elie était venue corroborer ses dires! Mais Valderez ressentait envers sa belle-mère un éloignement, une crainte imprécise, en même temps que l'inquiétude qu'elle ne fût mécontente de se voir supplantée comme maîtresse de maison.

Mais Mme de Ghiliac connaissait trop bien la nature absolue de son fils pour oser émettre à ce sujet la plus légère récrimination. Elle devait ronger son frein,et assister au triomphal succès de la jeune châtelaine près des hôtes d'Arnelles.

C'était toujours un privilège envié d'être invité chez le marquis de Ghiliac. Mais, cette année, l'attrait habituel s'augmentait encore par la perspective de connaître enfin cette seconde femme sur laquelle ne tarissaient pas d'éloges ceux qui l'avaient aperçue. Et quelle chose alléchante, pour les jalousies féminines d'avoir à surveiller tous les faits et gestes de la nouvelle châtelaine, de songer aux impairs, aux imprudences que cette provinciale inexpérimentée allait certainement commettre, dans ce milieu qui lui était inconnu, et qui cachait tant d'embûches!

Celles qui escomptaient ce plaisir furent bien vite déçues. Le tact de Valderez, son intelligence lui permettaient de se trouver d'emblée au niveau de ce rôle de maîtresse de maison tel qu'il devait être à Arnelles. Et, de plus, elle avait en Elie un guide qui la conduisait d'une main discrète au travers du maquis de petites intrigues, de jalousies, de fourberies aimables dont il avait percé tous les secrets. Elle se sentait entourée par lui d'une sollicitude constante, qui lui semblait douce et rassurante dans ce milieu où son âme si sérieuse et délicate ne se sentait pas à l'aise.

Personne ne songeait à contester l'aisance parfaite de la jeune châtelaine ni la grâce avec laquelle elle recevait ses hôtes. Le mariage de raison, annoncé par la marquise douairière, paraissait à tous difficile à admettre, devant le charme irrésistible de cette jeune femme. D'ailleurs, bien des changements chez lui, bien des nuances saisies par les curiosités avides, étaient venus faire penser à tous que, cette fois, l'insensible était touché. L'affectueux intérêt qu'il témoignait à sa fille, le soin qu'il prenait d'éloigner de sa femme tout ce qui pouvait la froisser dans ses idées, la place qu'il lui donnait dansssa vie d'écrivain, surtout, auraient suffi à démontrer l'influence qui s'exerçait sur lui.

Valderez se rendait fort bien compte de la curiosité dont elle était l'objet, elle avait l'intuition des jalousies qui s'agitaient autour d'*elle*. Mais elle continuait à remplir son devoir avec la même grâce simple, en se dégageant de la crainte que lui inspirait, au début, ce monde vain et léger qu'elle apprenait vite à connaître. Elle passait toujours grâcieuse et bonne, mais intérieurement détachée, au milieu du tourbillon qui emportait les hôtes d'Arnelles de distractions en distractions, de fêtes en fêtes.

Mais elle songeait avec perplexité qu'il fallait qu'Elie fût bien frivole, pour se complaire dans une existence de ce genre. Il est vrai qu'il ne semblait pas y trouver un plaisir excessif, et, très volontiers, laissait à d'autres le soin d'organiser les amusements, auxquels il prenait, cette année, une part aussi restreinte que le lui permettaient ses devoirs de maître de maison. De son côté, Valderez se reposait de ce soin sur sa belle-mère et sur Mme de Trollens, qui déployaient des trésors d'imagination lorsqu'il s'agissait de leurs plaisirs.

Elle trouvait aussi une aide et une amie véritable en la personne de la comtesse Serbeck, la plus jeune sœur de M. de Ghiliac. Dès le premier instant, Valderez et elle avaient sympathisé. Claude, de nature enthousiaste, chantait les louanges de sa jeune belle-sœur en même temps que celles de son frère, dans l'admiration duquel elle avait été élevée par sa mère, pour qui Elie seul comptait au monde. Souvent Valderez et elle, laissant Mme de Ghiliac et sa fille aînée diriger les papotages de salon, s'en allaient vers les enfants, fréquemment rejointes par la duchesse de Versanges qui aimait fort Guillemette, depuis que Valderez avait transformé l'enfant morose et sauvage en une petite créature affectueuse, pleine d'entrain et de spontanéité.

— Votre fille est admirablement bien élevée, mon cher ami, déclara-t-elle un jour à M. de Ghiliac. Il serait à souhaiter que toutes les mères prissent exemple sur Valderez pour le mélange de fermeté et de douceur qu'elle sait déployer à l'égard de cette enfant.

C'était un après-midi orageux, la plupart des hôtes d'Arnelles, moins intrépides, se répandaient dans la salle de billard, dans le salon de musique, ou s'asseyaient autour des tables de bridge. La marquise douairière, entourée d'un petit cercle, causait dans le jardin d'hiver où allait être servi le thé. On discutait sur les meilleurs procédés d'éducation. Elie se promenait de long en large, en s'entretenant avec M. d'Essil. Il s'arrêta devant Mme de Versanges et répliqua d'un ton sérieux:

— Je suis de votre avis, ma tante. Valderez est une éducatrice idéale.

— Mais ne pensez-vous pas que cette éducatrice serait peut-être moins parfaite s'il s'agissait de ses propres enfants?

C'était Mme de Brayles qui prononçait ces mots de sa voix un peu chantante. Arrivée depuis trois semaines à la Reynie, elle ne manquait pas la plus petite réunion à Arnelles, où la marquise douairière, qui n'avait jamais montré grande sympathie pour elle, paraissait l'attirer volontiers cette année.

— Non, j'en suis certain. La fermeté est un devoir, — et pour ma femme, le devoir est la grande loi à laquelle elle ne se soustraira jamais.

— C'est magnifique!... mais bien austère! murmura une jeune femme dont les mines langoureuses,destinées à attirer l'attention de M. de Ghiliac, amusaient fort la galerie depuis quelques jours.

— Austère? Oui, pour ceux qui ne voient dans la vie que le plaisir. Mais, autrement, c'est lui qui nous donne encore le plus de bonheur, croyez-m'en, princesse!

La blonde princesse Ghelka rougit légèrement sous le regard ironique qui se posait sur elle. La marquise, dont le front s'était plissé depuis qu'il était question de sa bru, intervint de cette voix brève qui indiquait chez elle une irritation.

— Vous devenez trop sérieux, Elie. Vous allez finir par vous enfermer dans quelque Thébaïde.

Il eut un sourire légèrement railleur.

— Ce serait peut-être une sage résolution. Mais il n'en est pas question pour le moment. Paris me reverra encore, — plus ou moins longtemps, cela dépendra de ma femme, qui s'y plaira peut-être moins qu'ailleurs. C'est elle qui décidera. Quant à moi, peu m'importe, je me trouverai bien partout.

Un silence de stupéfaction passa. Une telle déclaration, de la part de cet homme si fier de son autorité, révélait à tous la place que tenait Valderez dans sa vie.

La lueur amusée qui se discernait dans le regard du marquis montrait qu'il avait tout à fait conscience de l'effet produit par ses paroles. M. d'Essil glissa un coup d'œil discret vers Mme de Ghiliac. Quelque chose avait frémi sur ce beau visage. La déclaration d'Elie venait sans doute confirmer toutes ses craintes.

Le regard de M. d'Essil, qui se dirigeait curieusement vers Roberte, vit un éclair de haine s'allumer dans les yeux bleus. Au bout de l'enfilade des salons s'avançaient Valderez et la comtesse Serbeck, qui suivaient Guillemette, les enfants de Claude, Otto et Hermine, et ceux de Mme de Trollens.

— Que viennent donc faire ici ces enfants? demanda Mme de Ghiliac d'un ton sec, quand les jeunes femmes pénétrèrent dans le jardin d'hiver.

Ce fut Valderez qui répondit:

— En raison d'une sagesse exemplaire depuis quelques jours, je leur avais promis pour aujourd'hui une tasse de chocolat, qui, paraît-il, leur semble bien meilleure prise l'après-midi, avec les grandes personnes. C'est une récompense tout à fait exceptionnelle. Mais si cela vous dérange, ma mère...

M. de Ghiliac, qui s'était avancé, interrompit vivement:

— C'est très bien, au contraire. Nous ne pouvons qu'être heureux de gâter un peu des enfants bien sages... qu'en dis-tu, Guillemette?

Il enlevait la petite fille, et mit un baiser sur la joue rose qui s'approchait câlinement de ses lèvres.

— Vous êtes vraiment d'une fantaisie déconcertante, Elie, dit la voix pointue de Mme de Trollens.

— A quel propos me dîtes-vous cela? interrogea-t-il, tout en posant l'enfant à terre.

— Mais à propos de votre subite tendresse paternelle! Ce n'est guère dans votre nature, il me semble?

Il laissa échapper un rire moqueur.

— Merci bien du compliment, Eléonore! Ainsi, vous me jugez incapable de remplir mes devoirs paternels et vous croyez que j'agis ainsi sous l'empire d'une simple fantaisie?

— Mais... vous nous y avez un peu habitués, mon cher!

M. de Ghiliac prit place sur un fauteuil vacant, et, s'y enfonçant d'un mouvement nonchalant, dit avec une froideur railleuse:

— Expliquez-vous, je vous prie.

Quand il prenait ce ton et cette attitude, quand il tenait ainsi sous l'étincelle moqueuse de son regard ses interlocuteurs, ceux-ci perdaient pied, bredouillaient et s'effondraient piteusement. Mme de Trollens, malgré son aplomb, n'échappait pas à la règle, et plus d'une fois son frère, impatienté de ses prétentions ou de ses petites méchancetés sournoises, lui avait infligé cette humiliation.

— Vous l'avez dit un jour vous-même... Vous avez déclaré que tout chez vous, était soumis au caprice du moment... balbutia-t-elle.

— Vraiment? Il est bien possible que cette déclaration ait été faite par moi. Je suis, en effet le plus capricieux des hommes... sauf lorsqu'il s'agit de mes affections.

— J'en ai en tout cas fait l'expérience pour l'amitié! s'écria gaiement le prince Sterkine. Voilà près de vingt ans que la nôtre dure, et, loin de s'affaiblir, elle se fortifie chaque jour.

— Certainement... Mais ma sœur te dira, mon bon Michel, que tout l'honneur t'en revient, car depuis que, garçonnets de dix ans tous deux, nous nous sommes liés à Cannes, tu as eu l'héroïsme de supporter la volonté autoritaire de ton ami, que tu aimais quand même, — et qui ne t'aimait pas, lui, paraît-il, puisqu'on le juge incapable d'un sentiment de ce genre.

On riait autour de lui, non sans jeter des coups d'œil malicieux vers Mme de Trollens, que le ton mordant de son frère réduisait au silence.

Elle n'en aurait pas eu fini si vite avec la verve railleuse d'Elie, sans l'apparition des autres hôtes d'Arnelles que ramenait l'heure du thé. Bientôt, les conversations et les rires remplirent le jardin d'hiver. Valderez servait le thé, aidée par Claude et une jeune cousine, Madeleine de Vérans, récemment fiancée au prince Sterkine. Guillemette s'était assise près de son père. Celui-ci jouait avec les longues boucles de l'enfant, tout en répondant d'un air distrait à Mme de Brayles, qui avait réussi, par de savantes manœuvres, à trouver un siège près de lui. Roberte suivait la direction de son regard, et elle le voyait sans cesse invinciblement attiré vers la jeune châtelaine, qui allait et venait à travers les groupes.

— Prenez-vous du café glacée, Elie?

Valderez s'approchait de son mari, un plateau à la main.

— Mais oui! N'importe quoi!... Ce que vous voudrez.

Il répondait machinalement, beaucoup plus occupé de sa femme que de ce qu'elle lu offrait.

Mme de Brayles eut un petit rire.

— Mais c'est délicieux, un mari aussi accommodant! Vous lui offririez, madame, le plus amer breuvage, qu'il l'accepterait sans hésiter.

— Certainement, parce que je serais persuadé que ma femme ne me le donnerait que pour mon bien! riposta-t-il avec un sourire moqueur.

Puis, baissant la voix, il demanda:

— Vous semblez fatiguée, Valderez?

— Oh! ce n'est rien, une simple névralgie!

— Prenez quelque chose pour la faire passer. Cette température orageuse ne peut que l'augmenter.

— Oui, je vais monter tout à l'heure.

— Allez maintenant. Je vois bien que vous luttez contre une souffrance très forte. Claude et Madeleine sont là pour veiller à ce que nos hôtes soient servis.

— Et vous détestez voir une personne souffrante, ajoutez-le, Elie, dit Mme de Brayles. La bonne santé est, à vos yeux, indispensable.

Il riposta d'un ton sec et hautain:

— Pardon, ne vous méprenez pas! Je trouve insupportables les femmes sans cesse préoccupées de leurs malaises imaginaires, et en occupant constamment leur mari. Mais je sais comprendre une souffrance réelle et faire en sorte de la soulager. Je ne suis pas un monstre, comme vous semblez le croire, Roberte.

Il laissa échapper un petit rire railleur et se leva pour répondre à un appel de sa mère.

Valderez informait à mi-voix Madeleine de Vérans de l'absence momentanée qu'elle allait faire. Comme elle se détournait pour quitter le jardin d'hiver, elle se trouva en face de Mme de Brayles.

— Allez vite vous soigner, chère madame, dit la jeune veuve. Quoi qu'en dise M. de Ghiliac, il trouve insupportables les femmes souffrantes. La mère de Guillemette en a su quelque chose! Sujette a de fréquents malaises, elle voyait son mari prendre alors le train pour Vienne, ou Petersbourg, ou ailleurs. C'était sa façon d'aider à l'amélioration de cette pauvre santé, étant donné surtout qu'elle ne vivait plus hors de sa présence! Ah! les hommes! les hommes!

Les beaux sourcils de Valderez se rapprochèrent, sa voix prit un accent très froid pour répliquer:

— Il est difficile, madame, de savoir quelle est, dans un ménage, la part de responsabilités de l'un et de l'autre. Mieux vaut ne pas juger — et ne pas en parler inconsidérément.

Elle sortit du jardin d'hiver, laissant Mme de Brayles abasourdie par la fière aisance de cette réponse, qui était une leçon donnée sans ambages, comme se le répétait rageusement Roberte.

Valderez monta à sa chambre, prit un cachet d'aspirine et redescendit aussitôt. Mais, au lieu de regagner les salons, elle s'arrêta

dans le salon blanc. Cette pièce lui était entièrement réservée, c'est là qu'elle venait travailler lorsqu'elle trouvait un moment de loisir.

Valderez s'approcha d'une porte-fenêtre qu'elle ouvrit. De lourdes nuées noires tenaient des masses d'eau suspendues au-dessus de la terre et assombrissaient les eaux du lac. Aucun souffle de vent n'agitait les feuillages, une immobilité pesante régnait dans l'atmosphère.

Du salon de musique, les sons du piano arrivaient à l'oreille de Valderez. Elle eût reconnu entre mille ce jeu souple et ferme, si profondément expressif, qu'elle avait écouté souvent avec ravissement.

— Quand vous jouez, papa, maman écoute si bien qu'elle ne m'entend pas entrer, avait dit un jour Guillemette.

Elle l'écoutait en ce moment, cherchant à saisir, sous les phrases musicales exprimées avec délicatesse, quelque chose de l'âme du musicien.

De sourds grondements se faisaient entendre. L'orage se rapprochait et de larges gouttes de pluie tombaient déjà.

Sa pensée se reportait vers Mme de Brayles. Son insinuation de tout à l'heure était complétement déplacée. Et il était impossible à Valderez de ne pas remarquer ses manœuvres de coquetterie autour d'Elie, — non moins d'ailleurs que la froideur de celui-ci à l'égard de son amie d'enfance.

Depuis quelque temps, Valderez se demandait si les torts de M. de Ghiliac envers sa première femme avaient été tels que semblaient le faire croire les paroles dites naguère par la marquise douairière, et celles prononcées tout à l'heure par Roberte. En tout cas, il n'était pas impossible que Fernande en eût aussi, qui pouvaient expliquer, sinon excuser complètement ceux de son mari. Claude l'avait montrée à Valderez frivole, peu intelligente, incapable de comprendre une nature comme celle d'Elie, tellement jalouse qu'elle épiait ses sorties et lui adressait des reproches aussitôt que le moindre soupçon lui venait à l'esprit. Evidemment, ce n'était pas le moyen de gagner le cœur d'un homme de ce caractère.

A suivre

Arts

Nous apprenons avec plaisir que Madame Jeanne Maubourg l'excellente artiste que tout Montréal a applaudie comme chanteuse, vient de recevoir de M. Maurice Renaud le célèbre baryton de l'opéra, président de l'Union Professionnelle des Maitres du chant Français, une lettre lui annonçant son admission comme membre de cette société, en ces termes: "je puis vous dire qu'avec les titres que vous possédez et desquels je me porte garant, vous pouvez vous considérer comme faisant partie de l'Union. Si vous voulez m'inscrire comme votre parrain, j'en serai très honoré!" Ceci se passe de commentaires.

Toutes nos félicitations à Madame Jeanne Maubourg. Louise CHARPENTIER

Billet d'Abonnement à LA REVUE MODERNE

Boîte postale 35, Station N, - - - MONTRÉAL, Can.

Abonnement:				
Canada	1 an $3.00	6 mois $1.50	2 ans $5.00,	PAYABLE D'AVANCE
Etranger	1 an $4.00	6 mois $2.00	2 ans $7.00,	

.... 19

Veuillez trouver sous ce pli la somme de .... dollars

pour .... mois d'abonnement à **LA REVUE MODERNE,** du ....

au ....

Nom ....

Adresse ....

....

(Veuillez faire remise par mandat poste ou chèque payable au pair à Montréal).

Graphologie

(Suite de la page 3)

AMITIÉ BELGO-CANADIENNE. — Esprit clair, sensé, positif et pratique. Il est réfléchi et bien habitué à peser consciencieusement le pour et le contre et à adopter la conclusion juste. Je retrouve dans son caractère cette modération, cette pondération qui en font un homme essentiellement raisonnable. La volonté est précise, ferme, égale et modérée. Il est persévérant, tranquille, résigné ou soumis, suivant le cas, mais jamais d'éclat, de colère ou de révolte. Le cœur est profondément bon: les affections sont calmes et constantes. Une jolie sensibilité délicate lui aide à comprendre bien des nuances de sentiment. Disposition à discuter avec plaisir. Droit et loyal, il est d'une grande réserve, prudent, peu parleur. Ordre, exactitude, soin, petites minuties, amour de ses habitudes et un tantinet routinier. Modeste, bon, sincère et simple, il inspire la sympathie et l'estime qu'il mérite parfaitement. Comme beaucoup d'hommes très raisonnables, il est un peu exigeant et critique avec ceux qui le sont moins.

GILBERTE. — Positive et sensée, elle est un peu routinière et d'une activité persévérante et égale. Bon cœur bien plus affectueux qu'elle ne le laisse voir car elle est réservée et fière. Toute simple sans aucune vanité, elle est sincère et droite. La volonté est énergique: elle a de l'initiative et de la résolution, des tendances autoritaires: elle sait ce qu'elle veut et elle n'y renonce pas. Un peu susceptible. Impatiente, vive à la riposte.

Humeur inégale. Elle est assez facilement attristée, mais elle a du courage, de l'orgueil et elle cache bien ses petites tristesses. Ordre, exactitude, attention et habitude du devoir.

SOTTISE. — Elle me paraît très jeune, crédule, naïve et franche. L'imagination est vive, et cette petite fille, — qui n'est pas sotte du tout, au contraire, — a une imagination vagabonde: elle adore rêver, et elle crée de toutes pièces, des petits romans très longs, *qui vont arriver*, et dont elle est l'héroïne toujours heureuse. C'est une optimiste, remplie d'illusions sur la vie et sur elle-même. Elle est enjouée, un peu étourdie, rieuse et bavarde. Un cœur aimant et généreux, de grands projets de dévouement, mais jusqu'à présent ils n'ont pas été mis à exécution. Sa bonté naturelle est un peu gênée par un peu d'égoïsme, mais je crois surtout, qu'elle est plus habituée à recevoir qu'à donner, n'étant guère plus qu'une enfant. Humeur capricieuse, volonté variable et pas très forte. Très inconstante, elle commence beaucoup de choses et elle en mène peu à bonne fin.

Bienveillante et gracieuse, elle est tout à fait charmante.

LA BAUNETTE (Bedford). — Délicate, impressionnable, nerveuse, imaginative, elle ne voit pas toujours très clair et elle peut avoir des préjugés qui la rendent injuste. L'orgueil est vaniteux et susceptible: pour un rien elle est fâchée et elle semble ne pouvoir oublier les offenses. Elle a un cœur généreux et aimant, et ses affections sont exclusives jusqu'à la jalousie. L'humeur est très capricieuse. Elle est active, pratique, capable, pleine d'ambition, de courage et de bonne volonté. La volonté est capricieuse, tantôt vive et ferme, tantôt molle, indécise, trop facilement influencée. Quand elle est aimable, elle est caressante et souple, mais quand elle est maussade, elle est raide, susceptible, trouvant à redire à tout, dédaigneuse, en un mot, tout à fait désagréable.

Le cœur est affectueux et bon et pour ceux qu'elle aime elle sait bien se dévouer quoique de façon très inégale.

MINE M. — Tout à fait positive et pratique, elle pousse l'ordre et la propreté jusqu'à la minutie et elle est d'une activité qui réclame sans cesse un but pour se dépenser. Sérieuse, réfléchie, raisonneuse et raisonnable, elle a un très bon jugement. Sous ses apparences réservées et un peu raides, elle cache une tendresse délicate, avide de retour et très retenue.

La volonté est remarquablement forte et bien équilibrée: résolue, autoritaire, persévérante, d'une fermeté qui se possède et en impose aux autres. Beaucoup de courage et d'initiative. Ambition, ardeur à tout ce qu'elle fait. Bonne, dévouée, généreuse et capable, partout où elle est elle devient l'influence dirigeante.

MIGNONNETTE. — Gentille et délicate enfant dont l'écriture peu formée et le caractère indécis se modifieront d'ici à deux ou trois ans. Elle est naturellement douce mais nerveuse et irritable, et elle a des petites violences courtes tout à fait déconcertantes. Elle est tendre et timide, si timide, qu'avec ses parents et ses meilleurs amis, elle n'ose jamais s'avancer et se montrer affectueuse. Elle est d'une sensibilité exagérée et pour un rien elle pleure et se désole. Pour un rien aussi, elle rit et oublie ses gros chagrins. Elle n'en reste pas moins beaucoup trop vibrante et exagérée. Humeur et activité capricieuses. Signes d'indolence. Désordre, absence de sens pratique. Beaucoup de grâce et de distinction naturelles.

TOUJOURS. — C'est un homme qui ne manque pas de cœur mais qui a un caractère faible et indécis; il sait dissimuler et c'est difficile de le bien connaître, car il est fin, souple et ne dit que ce qu'il veut. Les difficultés le découragent et il n'a pas l'écriture de ceux qui sont constants et n'abandonnent jamais. Il est tendre, sensible, généreux, bienveillant, capable de se dévouer, par accès, cependant, pas d'une façon suivie. Comme tous les faibles, il a de soudains et étranges entêtements. Il ne sait pas d'ailleurs résister longtemps aux plus énergiques que lui et il ne sait pas se résister à lui-même.

Claude CEYLA

BRAVO!

Tous nos compliments à la maison Omer DeSerres pour le magnifique catalogue bilingue qu'elle vient de lancer sur le marché, et qui est tout un dictionnaire à consulter. En effet, les mille et un termes de la ferronnerie, et de tout ce qui se rapporte aux industries métallurgiques sont notés dans ce catalogue et dans les deux langues. C'est un travail extrêmement bien fait, et nous ne saurions trop complimenter M. Omer DeSerres d'avoir eu la fierté de présenter son commerce de façon si élégamment patriotique. Nous savons que M. l'Abbé Blanchard a contribué à cette œuvre de traduction, et nous ne nous étonnons pas de la perfection de l'ouvrage

Au point de vue typographique, ce catalogue est tout à fait remarquable, et nous sommes particulièrement heureux d'en féliciter l'Imprimerie Moderne qui a fait là une belle édition

LA DIRECTION

A PEU PRES.

— Maman, je t'ai déjà dit qu'on ne dit pas aréoplane, *mais* aéroplane.

— Ca va! ça va! Viens toujours déjeuner, l'aréobeurre noir est sur la table.

* * *

CHEZ NOS AMIS

Le Maître. — Qui a déjà vu une tortue?

Lallie. — Moi, sir. C'est une bête qui a des carreaux sur le dos, et qui rentre sa tête dans sa bouche... (Jester.)

Mon petit garçon s'arrête ébahi devant un bocal de pharmacien, à l'intérieur duquel se trouve un gros serpent.

— Dis donc, papa, il a donc mangé tous les cornichons qu'il est tout seul dans son bocal?

Études Graphologiques

CONDITIONS:—Trois ou quatre pages d'écriture courante, à l'encre, sur papier non rayé: pas de copie; cinquante sous par mandat-poste. Si on désire conserver le manuscrit, inclure une enveloppe adressée et affranchie.
Pour les études particulières, envoyées directement. $1.00

GERMAINE. — Petite nature sensible, délicate et impressionnable. Elle est enthousiaste, un peu rêveuse, et son imagination, très vive, la porte à exagérer les choses. Mais elle a du bon sens et assez de réflexion, et quand elle y met le temps, elle voit les choses comme elles sont. Le cœur est affectueux, capable de tendresse et de jolies délicatesses. Avec cette affection, de l'activité et très peu d'égoïsme, le dévouement va se développer de plus en plus et devenir très beau.

La volonté est un peu indécise, lente à prendre une résolution, mais elle est suffisamment énergique quand elle est fixée. Humeur un peu capricieuse et de l'obstination. Courage et activité, de l'optimisme. Vanités de jeune fille.

Elle est sincère mais peu expansive. De l'indépendance et certaines tendances autoritaires.

Comme chez toutes les jeunes filles, il y a toutes les possibilités suivant les directions bonnes ou mauvaises qu'elle subira, car, avec son impressionnabilité, elle est facilement influencée.

MARIE-CLAIRE. — Beaucoup de bon sens et un esprit pratique exercé. La bonté généreuse, et active assure un dévouement inlassable. Elle est douce et conciliante: un peu faible, elle aime mieux céder que discuter, lutter ou même résister. Gaie et spontanée, elle a une jolie nature rayonnante et aimable. La volonté impulsive et ardente est variable et faible. Elle est animée dans la conversation, elle a des saillies fines et drôles et jamais méchantes. Le cœur est tendre, délicat, d'une sensibilité facilement blessée. Pas de vanité, une simplicité charmante, manifestation extérieure d'une sincérité parfaite. Le danger, pour une nature comme celle-ci, c'est trop de souplesse, trop de facilité à être dominée et conduite. Ses fautes et ses erreurs seront toujours la conséquence de cette faiblesse de volonté, car elle voit juste.

SON JEANNOT. — Un peu paresseux, son Jeannot, fuyant l'effort et le travail, il a cependant de l'ardeur pour le plaisir; il est très léger, égoïste, habitué à tout rapporter à lui-même. Il n'a pas de volonté; indécis, capricieux, il a soudain des entêtements de mûle pour faire croire à une énergie dont il est dépourvu. Il a une sensibilité délicate, et un cœur affectueux: ému facilement, il n'est cependant ni généreux, ni dévoué, car il ne s'oublie jamais lui-même. Aucun ordre, dépensier, peu pratique. Il est à la merci des mauvaises influences, il subit facilement aussi les bonnes. Il devrait choisir ses amis avec soin. Il est sincère et sans détours. Très jeune, il a dû être gâté et pousser sans direction. C'est dommage, il est intelligent et il a de jolies qualités aimables.

EXILÉ. — L'esprit est actif, clair, perspicace et fin. Il a de la culture et du goût. Le sens critique s'exerce avec un peu de causticité. L'attention est soutenue et rien n'échappe à son observation. Il connait la valeur de l'argent, il est économe, rangé, et il a également une générosité bienfaisante et large. Fier, d'une réserve prudente, il ne se compromet jamais, et il donne cependant l'impression d'être très cordial, car il est causeur, d'une politesse raffinée et sa distinction est remarquable.

La volonté est ferme, égale, sûre d'elle-même, d'une persévérance que rien ne détourne de son but. La sensibilité est délicate et fine. Droit, sincère, loyal, il a des affections profondes et dévouées où il n'entre pas de passion. Pas du tout démonstratif, il parait froid et quelquefois insensible à ceux qui ne le connaissent pas bien. Son travail est toujours soigné dans les plus petits détails. Il tient à ses habitudes et il manifeste son mécontentement avec vivacité si on le dérange ou si ce qui lui appartient est le moindrement *manié* par les autres. Humeur souvent maussade.

TI CHARLES. — Votre étude a paru dans la Revue d'octobre avec une note vous autorisant à soumettre une autre écriture à l'analyse (sans payer,) car pour $1.00 vous avez droit à une étude envoyée directement, mais vous aviez négligé de me donner votre adresse!

MARGUERITE. — Elle est très impressionnable, agitée, nerveuse, d'humeur inégale et irritable. Non seulement elle est franche mais elle dit trop ses opinions et un peu tout ce qui lui passe par la tête, sans souci de blesser, et elle se nuit à elle-même par cette manie de tout dire. Naturelle, simple, sans aucune vanité, elle est toujours prête à reconnaître ses erreurs et toujours prête à les renouveler. Bon sens et droiture.

La volonté est raide, obstinée, courageuse et énergique. Plus de résistance que d'initiative. Elle manque d'ordre, mais comme elle est positive et d'une tournure d'esprit pratique, elle pourrait en acquérir si elle s'y exerce. Aucune défiance: ceci va jusqu'à l'imprudence. Bon cœur, peu d'égoïsme. Elle est capable d'affection profonde et de dévouement.

BEN.—Sensible, délicat, impressionnable. Il a un esprit clair et précis, un bon jugement et une très grande droiture. Le cœur est bon et tendre, l'humeur est capricieuse. Ambitieux, actif, courageux, un peu timide, très réservé. Sa sensibilité est vive et sa pitié se mue en bienfaisance. Cœur excellent, généreux, dévoué. La sincérité est parfaite. La volonté est impulsive, ardente, précise et ferme. Assez de souplesse pour favoriser une habileté qui ne nuit jamais à l'honnêteté. Il a des opinions très personnelles auxquelles il tient et qu'il discute vivement. Tendance à contredire et goût de la discussion. Persévérant, il va à son but sans se laisser décourager par les difficultés.

FILLE DE CHOUANS. Elle est très bonne, c'est le caractère distinctif de son écriture. Bonne, sincère, généreuse, absolument dévouée. Très sensible, portée aux exagérations sentimentales, et pourtant, elle a du bon sens et du jugement, et si ses exagérations augmentent les occasions de souffrir, elles ne nuisent pas à la sûreté du jugement. Volonté ferme et tenace non dénuée de souplesse. Disposition à s'attrister: sans la grande énergie, il y aurait danger de découragement, mais les réactions contre la dépression sont vives. Les affections sont fortes, et d'un exclusivisme un peu jaloux sans qu'il y ait de la vraie jalousie.

Vive, et même un peu emportée. Active et pratique. Besoin de confiance et d'affection qu'elle donne largement.

BRIN d'ÉPINES. — Plus sensible qu'elle n'aime à le paraître, car c'est une petite personne qui ne se fait pas connaître facilement. Elle a un bon cœur et des affections tranquilles et constantes, mais elle n'est ni tendre, ni caressante. La volonté est précise, égale et forte. Elle est enjouée et sociable. Positive et pratique, d'une activité égale, elle manque cependant d'ordre dans les détails, mais elle aime que les choses soient à leur place et le travail bien fait. Une jolie simplicité qui exclut toute vanité. Elle est sincère et bonne.

CLAUDE-ALMA. — Il est intelligent: l'esprit est ouvert, l'imagination vive, il a beaucoup d'ardeur et d'activité. La bonté large, dévouée, bienfaisante est inscrite dans tous les traits, avec une bienveillance et une indulgence rares. Pas très pratique, il tient peu à l'argent et le dépense avec plaisir. Il est porté à se faire des illusions, et pour être sûr, le jugement doit s'exercer dans la réflexion et le calme. Le cœur est délicat et tendre avec un grand besoin de sympathie et d'approbation

La volonté est impulsive, autoritaire d'instinct, mais affaiblie par la pitié, l'affection, l'impressionnabilité si vive. Opinions arrêtées et ardentes; contradiction

et discussion vives. Un orgueil qui n'admet pas la critique et une belle assurance, l'assurance de ceux à qui la vie semble belle, qui ont confiance aux autres parce qu'ils leur font du bien, et qui, au fond, sont heureux de vivre.

MOSTAGNE. — Très jeune homme un peu léger, dont l'imagination nuit un peu au jugement en le portant à s'illusionner sur la vie, les autres et lui-même. Loyal, délicat, bon, capable de tendresse, il est un peu jaloux et très susceptible. L'activité est un peu routinière et assez égale. Il manque de résolution, d'initiative, et la volonté, pas très énergique, ne s'affirme qu'en résistance sous forme d'obstination habituelle.

Très peu d'égoïsme, capacité de se dévouer tant que le courage tient bon: celui-ci cèderait peut-être dans des épreuves trop prolongées. Il est généreux, bienveillant, conciliant et aimable en général, quand il n'est ni jaloux, ni blessé.

LYRE ENCHANTEE. — Un côté pratique qui se développera, et un côté sentimental et imaginatif qui domine, pour le moment, et nuit au jugement. C'est une petite nature un peu égoïste et exigeante qui est convaincue que tout lui est dû et qui ne s'est pas, jusqu'ici, inquiété de ce qu'elle doit aux autres. Elle a bon cœur, cependant, et elle est affectueuse et sensible. L'orgueil est bien marqué et la vanité aussi. Elle n'endure ni critiques, ni reproches et elle est souvent fâchée. Volonté ferme et assez égale. Active et courageuse, remplie de bonne volontée. Elle est sincère. Esprit de contradiction, discussions vives conduisant à la querelle.

BIANCA. — Beaucoup de bon sens, de sens pratique, d'application et de soin et un jugement déjà solide. D'une sensibilité délicate, vive et retenue, Bianca cache trop un cœur qui sait aimer profondément. Généreuse, dévouée, droite et sincère, elle n'a aucune vanité, et sa modestie et sa simplicité sont charmantes. Elle est facilement enthousiasmée, naturellement portée vers ce qui est délicat et élevé: elle serait pieuse que je n'en serais pas surpris.

La volonté est aussi bien équilibrée que l'esprit, étant résolue, ferme, constante et modérée dans toutes ses manifestations. Elle est souvent triste, portée à s'exagérer ses difficultés et ses chagrins.

BILL. — Il est intelligent avec un esprit ouvert et juste, mais il travaille d'une façon inégale, il est souvent indolent, distrait et facilement détourné de son travail par le plaisir. Le cœur est bon, sensible, délicat et affectueux. Il n'est pas égoïste et quand il il n'est pas retenu par son indolence naturelle, il sait se déranger pour les autres et même se dévouer. La volonté est impulsive, ardente, et plus vive que forte et persévérante. Cependant, comme elle se renouvelle sans cesse, on ne peut dire qu'il manque d'énergie, et il sait, de temps à autre, donner un bon coup de collier. Pas de vanité, pas de prétention, une bienveillance aimable.

Il est souple et fin, et son habileté suppléera à ce que sa volonté a d'un peu indécis et variable.

Un peu sans gêne et tenant peu compte de ce qui est conventionnel. Sincère, ouvert et sympathique.

RON-RON. — Elle est gentille, pleine de vie, d'ardeur, d'espérance et d'illusions. Elle a du bon sens, elle est assez pratique et elle est en train de devenir une personne tout-à-fait raisonnable: en attendant, elle fait de jolis rêves fort réalisables et elle doit travailler consciencieusement.

Le cœur est délicat, sensible et affectueux, plus fait pour les bonnes tendresses que pour les affections ardentes.

La volonté est résolue et ferme. C'est une énergique qui sait ce qu'elle veut et qui le fait. C'est plus rare qu'on ne le croit généralement. Il lui arrive d'être entêtée et ce n'est pas une qualité. Elle est un peu capricieuse d'humeur et quand elle est maussade .. vous le savez vite! Elle a de l'activité et de l'ordre. Elle est enjouée et aimable presque toujours.

J. ANT. DUC. — Vous envoyez un dollar, ce qui vous donne droit à une étude particulière envoyée directement, mais vous ne me donnez pas d'adresse. Alors je fais votre analyse sans retard, et vous avez droit à une autre étude graphologique pour les cinquante sous que je vous dois. J'attendrai donc une autre écriture. (Conservez le même nom.)

— Elle est délicate et très impressionnable, elle a une imagination vive qui la porte aux exagérations et peut nuire à la sûreté du jugement. L'humeur est variable, elle est nerveuse, irritable, incapable de ne pas dire ce qu'elle pense; elle parle beaucoup et il lui arrive même d'être indiscrète. Le cœur est affectueux et bon mais elle est hautaine et pas très constante. La volonté est résolue, impulsive, active, courageuse et énergique.

Elle n'a pas de vanité, mais de l'orgueil. Elle a peu de disposition à l'indulgence et elle n'oublie jamais les offenses. Pas beaucoup d'ordre. Caprice et entêtement. Elle est un peu défiante et soupçonneuse. Et cela ne l'empêche pas de parler plus qu'il n'est prudent de le faire.

Suite à la page 64

LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	[illegible]

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: EST 1418
DIRECTION
RÉDACTION
ANNONCES
Privé: EST 2059

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTREAL.

4e Année—No 1 *S'unir pour grandir.* Montréal, Novembre 1922

ORGANE FRANCAIS OFFICIEL DE L'ASSOCIATION DES AUTEURS CANADIENS.

SOMMAIRE:

La Revue ne répond pas des manuscrits communiqués.

Des Fleurs sur les Tombes . . .

Par MADELEINE



SOUDAIN l'immense cité fera le grand silence...

Tous les bruits se tairont...

Autour du cénotaphe rouge de coquelicots, la foule impressionnée communiera au souvenir des morts, et les cloches des églises lanceront l'appel aux Héros!

Il y aura là des mères, des épouses, des fiancées, des sœurs; il y aura là des grands et des humbles, des riches et des pauvres; il y aura là, la patrie!

Il faut y conduire les enfants afin qu'ils apprennent la beauté du sacrifice de ceux qui sont morts pour que la vie des plus petits soit belle et sereine. Il faut mettre dans leur éducation ce culte du souvenir et de la gratitude, afin qu'ils grandissent en gardant aux héros tombés aux champs de bataille de France, à l'heure où se disputait la liberté du monde, l'admiration et la reconnaissance qui leur sont dues. C'est un noble sentiment qui inspire la piété des morts, et les peuples qui restent indifférents devant leurs tombeaux sont des peuples déchus. Cette dévotion puise sa source aux profondeurs des générations. Elle s'accroît avec les temps, et rien n'en saurait amoindrir la ferveur, si ce n'est le reniement de ceux qui nous ont préparé la vie. Et comment les renier ceux qui se sont couchés dans l'horreur du sang et de la poudre, loin de tous ceux qu'ils aimaient, hors la terre natale, sans un adieu, sans une tendresse, avec pour linceul, le drapeau qui incarnait leur idéal de justice et de liberté. Comment les renier les soldats de 1914-1918 qui, partis de notre pays tranquille et cher, ont volontairement marché à la souffrance et à la mort, continuant ainsi les traditions de vaillance et d'honneur qui sont inscrites dans notre histoire.

Ils ont continué l'épopée!

Le 11 novembre est devenu la fête du Souvenir, et il est touchant le culte qui nous attache aux tombes lointaines et encore plus sacrées, puisque la douceur d'y pleurer et d'y prier nous est interdite. Mais ce culte ne serait pas parfait s'il n'honorait que les morts. Les vivants aussi y ont leur part, puisqu'ils ont souffert comme les autres, lutté pour la même cause, et sauvegardé les mêmes droits. Parmi ceux-là qui sont revenus, combien ont perdu l'énergie de vivre, combien sont des infirmes, des malades, des nerveux... Et notre dette envers eux est infinie. Nous devons les aimer, les protéger, les sauver, et si nous ignorions ce devoir impérieux, les morts dans leurs tombeaux nous maudiraient. Et voilà pour quel but a été instituée la Fête du Coquelicot: dans la pieuse pensée, qu'en honorant les morts, nous sauvions les vivants!



Le pays tout entier, la campagne comme la ville, doit se couvrir de fleurs, le jour du 11 novembre, afin que, là-bas, sous la terre française, les petits soldats couchés dans leur linceul rouge, dorment immortellement!

MADELEINE.

....Le Risque....

Par LOUIS DANTIN

Le vieux père Bastien râlait dans la moiteur de ses draps détrempés de fièvre. Et c'était, autour du lit, dans le demi-jour de la chambre aux volets clos, à la lueur jaune d'un cierge planté au pied du crucifix, un va-et-vient de figures tristes, un chuchotement, d'ave amortis, tout l'attirail de stupeur et d'effroi qui enveloppe les mourants.

La mère Jacqueline mouillait avec une plume les lèvres plissées de son pauvre homme, par pur acquit de conscience, car il allait, bien sur, passer d'un moment à l'autre. Dans le bahut adossé à la cloison, la fille aînée, les yeux rougis, fouillait silencieusement les hardes, cherchant quelle chemise et quelle veste conviendraient mieux pour l'ensevelir. Trois marmots, qu'on négligeait d'alimenter depuis la veille, geignaient nu-pieds dans un coin. Puis, sans cesse, la procession des voisines entrait et sortait, chacune s'approchant du lit, et, à voir le malade s'agiter, rouler les yeux et ramasser, ramasser de ses doigts exsangues, s'en allait la tête basse, avec un air de dire: "Père Bastien, vous serez tôt un mort du bon Dieu!"

Dans la cuisine à côté, c'étaient les hommes, les quatre grands gars du moribond, taciturnes, l'air lassé et distrait, et ne songeant même pas à rallumer leurs pipes éteintes. Ils avaient dû quitter leurs fermes, en pleine fenaison, pour faire leurs adieux au père, et cela leur donnait quelque souci. Pour eux, on le devinait, il y avait dans la maison trop de monde, et cela durait trop longtemps. C'était de braves enfants, sans doute; mais dame! puisqu'il fallait que c'eût une fin! Le vieux avait soixante-quinze passés, c'était pas une jeunesse; et la fièvre le tenait depuis six mois. Pour être préparé, d'ailleurs, il l'était! Le curé ne faisait que de partir, l'ayant confessé, extrémisé, muni de l'indulgence, bien et dûment étiqueté pour l'autre monde. Valait pas mieux, à c't'heure, que la sainte Vierge vînt l'emporter?

Une chose aussi passait, oh! malgré eux, dans leur esprit. Le père Bastien était le plus gros habitant de Saint-Joseph de Beauce. Il laissait après lui deux terres tout agreyées, *douze chevaux, quarante bêtes à cornes, et trois mille cinq cents piastres prêtées sur bons billets: le tout à diviser, par testament, entre Henri, Narcisse, Majorie et Herménégilde. Or, tandis que les commères récitaient à mi-voix des patenôtres, que la grande fille fouillait les hardes et que, dans ses draps moites de sueur, le vieux ahanait désespérément, les quatre fils voyaient, oh! malgré eux, leurs charrues ouvrant les belles terres, les vaches broutant l'herbe drue, les granges étouffant de blé et d'avoine, et leurs femmes, si heureuses, montées en graisse et en couleur, et, le dimanche, regardées avec envie à la sortie de la grand'messe.*

Cette vision gaie, quoiqu'indécente parmi ce deuil et répugnante à leur bon cœur, les poursuivait obstinément; et c'est en vain que, d'un plissement de sourcils, dès qu'ils en prenaient conscience, ils chassaient de leur mieux la consolation importune.

. . . .

Soudain, le père Bastien cessa de gigoter; il parut se réveiller d'un cauchemar, regarda en rond autour de lui et, d'une voix encore ferme, il s'écria:

— Jacqueline, j'ai queuqu'chose à t'dire.

Surprise, comme si la vie fût revenue à un trépassé, la mère se pencha sur le lit.

— Quoi qu'c'est, mon pauv' vieux? demanda-t-elle.

— Jacqueline, j'veux voir le curé.

— Mais tu l'as vu, mon homme! I' sort de sortir.

— J'veux l'voir, j'te dis: envoie-le qu'ri tout de suite.

— Mais, mon Dieu! Bastien, tu perds la mémoire: y a pas dix minutes que t'as reçu les sacrements...

Le vieillard eut cette fois un geste d'impatience:

— Tant qu' tu voudras, cré nom! J'veux l'voir quand même.

— Venez donc ici, vous autres, cria alors la vieille aux garçons: v'là vot' père qui veut l'curé à toute force. Dites-y donc qu'on peut pas, qu'i vient d'faire toutes ses dévotions.

Elle ajouta plus bas:

— J'cré qu'i déparle, le pauvre homme.

Les quatres gars étaient accourus en hâte à l'appel, et leurs faces ahuries émergeaient dans l'encadrement de la porte.

Narcisse s'approcha.

— Poupa, vous savez ben qu'monsieur l'curé vous a confessé t'i'à l'heure...Vous vous remettez pas qu'i vous a dit d'êt' tranquille, que vous iriez au ciel certain?

— Narcisse, dit le vieillard avec une énergie grandissante, t'as rien à dire icite, pas plus qu'les autres. Allez m'chercher l'prêtre, allez-y; j'veux l'voir absolument.

Tous se regardaient consternés. Enfin Majorie s'écria:

— Faut l'contenter avant qu'i meure. J'm'en vas mettre ma bougrine et courir après l'curé... Tâchez d'l'amuser en attendant.

Au bout de vingt minutes, le pasteur et le fils rentraient en coup de vent dans la chambre.

— Eh bien! mon brave, demanda le prêtre, qu'y a-t-il donc? Ne veut-on pas de vous là-haut? Avez-vous oublié quelque précaution nécessaire? Tenez, ajouta-t-il, parlant aux autres, laissez-nous seuls quelques instants. Je vois que le père Bastien a des secrets à me conter.

Un à un les assistants défilèrent, et la chambre se vida.

L'entrevue se prolongea passablement. Dans la cuisine trop étroite, les femmes intriguées se chuchotaient: "Faut croire que quéq'chose y aura reproché tout d'un coup"; et les fils murmuraient, haussant les épaules: "Puisqu'iv'nait de l'voir, le curé! C'est ben rien qu'un caprice."

La porte s'ouvrit enfin, et le prêtre parut, l'air sérieux, soucieux même.

— Le père est satisfait, dit-il. A présent, mes garçons, à mon tour de vous faire une confidence. Ce doit être entre nous; les femmes iront prier pendant ce temps.

Le flot des commères reflua dans la chambre du malade, et l'on entendit bientôt, à travers les planches mal jointes, le cliquetis des chapelets et le sourd bruissement des litanies.

— Mes enfants, commença le prêtre, votre père qui se meurt m'a chargé d'une mission très grave auprès de vous. Il y va de l'intérêt, peut-être du salut de son âme. Chose qui vous surprendra certainement, qui vous fera



Le Père Bastien était le plus gros habitant de S.-Joseph de Beauce.

même de la peine; mais votre père compte bien qu'en agissant comme vous devez, vous lui donnerez de bon cœur une dernière marque d'affection.

Les gars écarquillaient les yeux, ne comprenant rien à ce début, saisis pourtant d'une vague inquiétude.

— Il m'en coûte, mes amis, de vous dévoiler un tel secret, mais mon devoir m'oblige à parler, et je l'ai promis. Vous savez tous, n'est-ce-pas, que la terre du rang Sainte-Odile fut possédée par votre père à la suite d'un procès qui dura longtemps. Vous savez qu'après maint appel il eut finalement gain de cause, que son adversaire fut ruiné et dut partir pour les Etats... Eh bien! je le regrette, votre père m'avoue aujourd'hui que ce gain fut injuste, et dû à un faux témoignage. En droit et devant Dieu la terre ne lui appartient pas!...

On devine la stupeur créée par cette révélation. Les gars sentirent un éblouissement envahir leurs méninges et un afflux de sang les marteler aux tempes. Tout s'effondrait en eux devant ce naufrage subit de leurs espérances. Toutefois ils purent se contenir, et aucun mouvement ne trahit la lutte intérieure.

Ce fut le prêtre qui rompit à nouveau le silence de glace.

— Si elle ne lui appartient pas, reprit-il, il faut la rendre. Personne n'entre au royaume des cieux les mains chargées du bien d'autrui. Votre père ne peut plus remplir ce devoir, quoiqu'il en ait la volonté formelle; à vous de soulager son âme d'un lourd fardeau en renonçant de vous-mêmes, par un écrit que vous signerez, à la terre en question, et la restituant à son propriétaire légitime.

Le curé jeta devant lui un regard furtif pour constater l'effet produit. La pression intime allait croissant, mais pas un muscle n'avait bougé sur les quatre figures impassibles. Il continua.

— En remettant la terre, il faudra rendre aussi les fruits qui en ont été perçus. Les fruits, vous le comprenez, suivent le fonds lui-même, et le propriétaire en a été privé indûment. Cela représente, en seize ans, une valeur d'au moins quatre mille piastres. Votre père me dit en avoir trois mille en prets chez le notaire: vous les emploierez à cette fin. Et pour le reste, en vendant quelques animaux, quelques machines de la ferme d'ici, vous pourrez sûrement le compléter. C'est un sacrifice qui vous contrariera, sans doute, mais vous assurerez par là le salut de votre vieux père, et vous serez heureux d'avoir obéi à votre conscience.

Les gars étaient toujours sans voix, mais comment dire la tempête émue en eux sous ce coup de foudre? En un instant, comme par une baguette maudite, la vision choyée se dissipait, balayée en un sombre cauchemar. Tout l'héritage anéanti, en somme! Leur soc retournant comme jadis la terre misérable; les belles moissons fondues à l'œil dans les carrés; les femmes ayant toujours sur leurs

épaules le petit châle de cinquante sous; et au lieu du troupeau splendide, une procession de vaches maigres beuglant autour des étables!...

Herménégilde hasarda enfin.

— M'sieu l'curé, on voudrait pas vous contredire, mais vû que l'père est si bas, j'crairais plutôt qu'l'idée y a tourné. Lui qu'était si honnête, il aurait ben sûr pas trigaudé personne.

— J'en suis fâché, repartit le prêtre, mais votre père, c'est très certain, m'a parlé tout-à-l'heure avec toute sa lucidité d'esprit.

— Eh ben! en supposant, demanda Henri, pourquoi qu'on serait obligés, nous autres, de nous mêler de c'trouble-là? C'est pas moi ni Narcisse, qu'ont volé c'te terre. Le père pourrait-il pas régler son compte avec le bon Dieu, pis nous aut' de not' bord?

— Mais non, comme héritiers, reprit le pasteur implacable, vous êtes solidaires des engagements de votre père, vous succédez à toutes ses obligations. Cette restitution pèsera sur son âme et sur la vôtre tant que vous ne l'aurez pas acquittée entièrement. Voyons, ajouta-t-il, songez donc un instant à l'éternité qui menace votre cher père: hésiterez-vous, pour l'en sauver, à faire généreusement ce sacrifice?

— V'là une affaire, monsieur l'curé, dit Narcisse à son tour, qu'est d'valeur pour poupa, pis d'valeur pour nous autres étou. Moi j'voudrais qu'on vinssit s'consulter ensemble sur tout ça, savoir à quoi se décider.

— Fort bien, dit le curé, mais que ce soit promptement, à l'instant même. Le temps presse: votre père attend anxieusement votre réponse, et la mort, elle, n'attendra pas.

Les quatres garçons, mornes, s'isolèrent dans un coin de la cuisine, et ce fut bientôt, dans le crépuscule qui tombait, un entrecroisement de gestes animés, de paroles confuses, montrant avec quel feu ils discutaient la palpitante question. A leur seule pantomime, on devinait entre eux deux partis. Herménégilde et Majorie avaient de longs déhanchements, des mines affaissées, des bras qui montaient et retombaient mollasess et sans nerf; ils opinaient pour le renoncement. Henri et Narcisse agitaient les poings avec énergie et de la tête multipliaient les oui *et les* non *bien accentués: ils en tenaient pour la résistance.*

Au bout d'un quart d'heure, Herménégilde se détacha du groupe, apparemment délégué par ses frères, et se rapprocha du curé.

— M'sieu l'curé, dit-il, on voudrait ben savoir une chose. Supposition qu'on garderait tout l'héritage, c'est-il sûr et certain qu'poupa timberait dans l'enfer, ou s'i pourrait encore s'en réchapper?

Pour le coup, la théologie du pasteur se vit en quelque embarras. Ce qu'on lui demandait, en somme, c'était de prononcer lui-même le jugement de Dieu, de démêler ces trames subtiles de justice et de miséricorde que saint Paul déclare inextricables. Il se contenta de répondre:

— Il ne m'appartient pas, mes amis. d'anticiper sur la sentence divine. D'un côté, votre père ne saurait être responsable de la mauvaise volonté d'autrui; de l'autre, le crime du bien mal acquis le poursuivra certainement tant qu'une réparation restera à faire: usque ad novissimum quadrantem. *Votre refus le mettrait donc, à tout le moins, dans une situation très critique, dans un extrême danger de son salut. C'est plus qu'il n'en faut pour vous décider. Voudriez-vous exposer votre père à la damnation pour un misérable profit terrestre?*

— J'comprends ben ça, m'sieu l'curé, mais vous êtes toujours pas positif qu'i serait damné?

— Dieu seul le sait; mais en tout cas, votre devoir à vous est clair. Quand il s'agit du sort éternel, il n'y a qu'un parti à prendre, le plus sûr. Vous devez, en charité et en justice, renoncer à la terre et aux trois mille piastres. Maintenant, pour l'amour de Dieu, venez-en vite à cette décision: votre père n'a peut-être plus cinq minutes à vivre.

En effet, dans la chambre où les femmes s'entassaient, un mouvement inusité s'était produit. Le père Bastien avait de nouveau perdu connaissance et se convulsait dans les derniers spasmes. Des mots incohérents sortaient de sa bouche: "Faux témoin... Henri, Narcisse... promettez!" Et toujours avec une angoisse inexplicable, ses yeux restaient fixés sur la porte close. Puis soudain ses prunelles chavirèrent; il eut un frisson menu, comme le frétillement d'un lapin qu'on égorge, et se prit à râler lamentablement.

. . . .

De l'autre côté de la cloison, la conférence se terminait. Les quatre frères, pleinement d'accord, avaient rejoint le bon curé, et Majorie, au nom de tous, d'un air à la fois embarrassé et ferme, lui annonçait leur décision:

— M'sieu l'curé, on a jonglé su' toutes vos explications rapport à poupa, su'l'à propos de c't'affaire. Eh ben, monsieur l'curé, on est convint qu'i coure sa chance: ON VA L'RISQUER COMME ÇA...

Louis DANTIN.

La Lutte des Arbres

L'arbre, ce doux vivant, tend ses bras vers le jour,
Et par le geste fier des branches dit l'amour
De son cœur végétal pour la vive lumière.
Les bois sont des buveurs de brume et d'aube claire;
Le rayon de soleil est le pur aliment
Que demande la feuille au vaste firmament,
Et sans merci les bois dans leurs luttes tranquilles
Se disputent les ciels et leurs baisers fertiles.
Malheur à l'arbre grêle et pauvre dont l'essor
Ne triomphe de l'ombre et n'atteint au jour d'or.
Etouffé par la nuit égoïste d'un frère,
Chétif, il dépérit sur le sein de sa Mère;
Il est dans la forêt le faible et son destin
Est de languir aux pieds du bel arbre hautain
Dont la force, en beauté, triomphante, s'étale
Sur les déshérités de la terre natale.

(*D'un livre en préparation*) Albert FERLAND.

À NOS ABONNÉS

Nous prions instamment nos abonnés de tenir leur compte à date avec l'administration de la REVUE MODERNE. La somme de l'abonnement est minime pour chacun, mais dans l'ensemble, elle forme un montant assez appréciable pour gêner le bon état de nos finances si nos abonnés n'apportaient leur bonne volonté à nous remettre ce montant sur réception d'un premier compte. La nécessité où nous nous trouvons quelquefois d'écrire à plusieurs reprises pour réclamer les sommes qui nous sont dues, exige un supplément de travail et de dépense qui pourrait être facilement supprimé par l'aimable volonté de tous nos abonnés.

Nous remercions chaleureusement ceux qui se sont régulièrement acquittés, et nous espérons ne plus compter de retardataires dans notre clientèle choisie.

MADELEINE



La Dernière Relève

Roland Dorgelès

NON, la guerre n'est pas finie... Sur les routes rempierrées du front, les soldats défilent encore, et l'on sent toujours la terre trembler sous le roulement des camions chargés de troupes; revenants de tous les régiments, épaves de toutes les armes, ils quittent, les derniers, les champs funèbres où nous avons lutté, pour aller se masser dans d'immenses cimetières, tombe à tombe, — coude à coude...— bien alignés pour une revue suprême. C'est, cette fois, la dernière relève, la relève des morts...

Il en reste plus d'un million, de l'Yser jusqu'aux Vosges, que le canon de l'armistice n'a pas secoués d'un surhumain bonheur, et, trois ans après les derniers bataillons, voici leur arrière-garde qui passe. Plus personne, le long de la route, pour les voir défiler, plus de camarades pour leur crier, noyés dans l'ombre:

— Quel régiment?

Plus un soldat à ce cantonnement qu'ils avaient quitté insoucieux, bruyants, et qu'ils retraverseront muets, dans leur gaine de sapin. Plus de numéros à la porte des granges, plus de capotes qui sèchent sur les haies; la roulante est partie, les débits sont fermés, et le canon, à l'horizon, a fini de gronder. Les fermes ont retrouvé leurs toits, les basses-cours leurs chants, la paix a changé le visage des choses et tu passes en inconnu dans ce village renaissant où tu vécus ton dernier beau jour. Peut-être t'avait-elle vu sourire la paysanne qui suit des yeux le camion qui t'emporte...

Quand tu arpentais, il y tant de mois, cette route poudreuse, casqué, boîte à gaz au flanc, savais-tu que c'était pour la dernière fois?

Combien de soirs, sous le gourbi qu'une mèche trempant dans l'huile éclairait de son jour clignotant, as-tu pensé à ce retour! C'était tant de bonheur que tu n'osais y croire... Des chants, des fleurs, comme au départ, un grand délire, et surtout le repos, la joie de regarder le ciel sans rien craindre, ne plus courber le dos, ne plus tendre l'oreille, vivre enfin, vivre... Le sort n'a pas voulu: il fut impitoyable pour les soldats.

Combien de fois auras-tu répété:

— Ah! quand on reviendra...

Et tu vas revenir, inconnu au linceul de glaise, ayant tout perdu à la guerre, jusqu'à ta forme, jusqu'à ton nom. On ne saura rien de toi que, peut-être, un numéro de régiment.

Personne, derrière le convoi, personne pour le dernier adieu...

Quand j'ai vu passer, dans la campagne, le tombereau rempli de ces cercueils, un frisson m'a secoué. L'égoïsme sauvage des hommes m'a jailli du cœur et je songeai, épouvanté, que j'aurais pu avoir ma place dans cette guimbarde funéraire et prendre, mort qu'on oublie, le chemin désolé du retour. Oubli, pire que la mort...

Sur tout le front, on creuse des tombes, partout se lèvent des soldats. Boue d'Artois qui coulait, insatiable argile de Verdun, craie de Champagne, sable des Flandres: la terre a pris des millions d'empreintes. Depuis trois ans, on glane des os dans ces champs éventrés, et souvent, dans un même cercueil, on ne fait plus qu'un seul corps de ces débris épars...

Tâche atroce, il faut essayer d'identifier des hommes dans ces squelettes démembrés, pour que des mères sachent enfin sur quelle tombe elles viendront pleurer.

Certains, reconnus, reprennent le chemin des gares, où, naguère, nous nous embarquions en riant. Cris des permissionnaires, buvette où l'on braillait, bousculades, frénésie des départs... Tout s'est tu...

Le gendarme soupçonneux ne guette plus au portillon, avec ses mauvais yeux. L'officier n'est plus là, avec son manchon blanc. La gare a repris son calme de province, et sur ce même quai dont ils rêvaient, le cœur battant, les camarades sont allongés, dociles. On charge les wagons... J'ai retrouvé ceux de la mobilisation, avec leur inscription en blanc: "Hommes: 40".

Combien en tient-il, à présent?

Pourtant ces morts-là, derrière eux, en laissent de plus pitoyables encore. Sur ceux-ci, on ne retrouve rien, pas un papier, pas même cette médaille qu'on se nouait, en blaguant, au poignet ou au cou, après un lacet noir ou une chaîne d'acier. Les inconnus... Héros sans visage et sans nom, on les emporte par camions, à cette tranchée sans guetteur, où nulle alerte ne les éveillera plus. Personne ne se pencha sur leur agonie, personne ne s'inclinera sur leur tombe. Les inconnus... C'est à eux surtout que je songe.

Quand on ferme les yeux, on en revoit tant et tant, qui disparurent dans la tourmente, sans même qu'on les ait vus mourir et sans qu'on pût les retrouver. On les savait morts seulement, parce qu'à l'appel ils ne répondaient plus "présent".





Patrouilleurs restés entre les lignes, hommes de corvée, tombés dans les boyaux et qui disparaissaient en une nuit, foulés par toute une relève, victimes confondues des grandes offensives, mitrailleurs écrasés sous leurs caponnières, dormeurs ensevelis dans leurs abris, quelle effrayante armée formeriez-vous si vous obéissiez soudain à un surnaturel "Debout les morts!" Et dans vos rangs qu'ils seraient nombreux les compagnons perdus. Peut-être les meilleurs...

Il ne faut pas les oublier. Dire seulement leur nom, c'est les défendre, c'est les sauver. Camarades de régiment, quand vous vous retrouvez, parlez des morts, parlez-en librement, sans tristesse, comme s'ils étaient encore vivants, et qu'on dût le soir, arrivant au repos, retrouver leur sourire à l'entrée de la grange. Ils ne mourront pas, tant que nous les aimerons. Ils n'ont pas une tombe, qu'ils aient du moins nos cœurs.

Un seul s'est détaché de leur multitude anonyme: celui dont j'ai vu le cercueil, un jour de novembre, quitter sur un affût la citadelle de Verdun. Le Soldat inconnu... L'Ambassadeur des morts...

Je vois encore la crypte où les corps reposaient, venus de tous les coins du front, les palmes, les drapeaux, les femmes en larmes, les combattants raidis de la garde d'honneur. Quand le choix fut fait et que les soldats l'emportèrent, je crus qu'ils allaient plier sous le poids, comme le saint Christophe de la légende. Il tenait tant de douleur, dans ces six planches.

Mais non, c'est léger un héros: si peu d'os, dans une capote en lambeaux...

Dominant les Champs-Elysées en fête, il repose, témoin muet de la grande hécatombe. Combien de mères ont pleuré sur toi, enfant sans nom...

A cet humble soldat qui devait rêver d'une vie sans heurts et, plus tard, d'un sommeil sans faste à l'ombre du clocher, on a donné pour mausolée ces pierres belliqueuses et cette voûte de batailles. La guerre, qui l'avait pris, le garde au delà de la mort.

Symbole saisissant: sous le Triomphe est creusé le Tombeau...

ROLAND DORGELÈS.



MusiCanada

MusiCanada a remporté le succès que nous escomptions pour lui. Très bien rédigé, apportant des œuvres choisies dans la meilleure musique canadienne, œuvres inédites que M. Emiliano Renaud a su mettre en belle valeur, ce nouveau journal de musique a fait florès sur le marché. Nous savons que chacune de ces éditions sera accueillie avec le même succès, et nous nous réjouissons sincèrement de l'accueil fait à une publication dirigée par deux musiciens de la réputation de M. Emiliano Renaud, et de M. Gustave Comte.

La Rédaction.

* * *

Notre Numéro de Noël

Notre numéro de Noël sera des plus intéressants. Brillamment illustrée, sa couverture sera une véritable œuvre d'art. Nous y lirons, à côté des articles de la directrice, ceux de M. Louis Dantin, de M. René du Roure, de M. Fernand Préfontaine, et des contes de Noël canadiens et français. A noter également des dessins inédits de M. Adrien Hébert, le distingué artiste canadien-français, qui illustreront le texte de M. Préfontaine.

Ce numéro est déjà en grande demande, et nous prions nos dépositaires de nous laisser savoir, avant le 15 novembre, combien d'exemplaires il faudra ajouter à leur commande mensuelle.

La Directrice.

* * *

Nos Prochains Romans:

Dans le numéro de décembre: "CŒUR DE SCEPTIQUE", par Henri Ardel, (œuvre couronnée par l'Académie française); "SPHYNX BLANC", par Guy de Chantepleure (suite).

* * *

Dans notre édition de janvier:

GRANDE NOUVEAUTÉ

1ère partie d'un ROMAN CANADIEN:

"LA VILLA DES ANCOLIES"

par le Notaire J. E. Larivière.

Ière partie:
"Mademoiselle Rose Perrin, fille majeure..."

Ce roman est gai, charmant, il raconte une piquante histoire dont l'amour se mêle, bien entendu...

* * *

Nous publierons la biographie de l'auteur de la VILLA DES ANCOLIES dans notre numéro de décembre.

Notes et Echos

Par Luc Aubry

3e ANNIVERSAIRE DE LA REVUE MODERNE

LA *Revue Moderne* entre, avec le présent numéro, dans sa quatrième année d'existence, et elle oppose ainsi un démenti péremptoire aux pessimistes qui ont d'avance condamné à mort toute œuvre de ce genre. Bien comprise, bien présentée, bien administrée, une revue devait plaire à nos liseurs intelligents, et la *Revue Moderne*, accueillie avec faveur dès sa fondation, ne cesse de progresser. Sa clientèle d'abonnés et d'acheteurs au dépôt monte tous les mois, et même aux jours de pire crise, alors que tous les périodiques accusaient une dépression assez marquée, la *Revue Moderne* se maintenait normalement. Elle voit également les annonceurs sérieux de plus en plus intéressés à l'utiliser comme médium de publicité. Depuis quelques mois, une augmentation sensible se manifeste dans la circulation, au point qu'en septembre, elle a augmenté de cinq cents numéros, en octobre de huit cents, et ce mois-ci, de quinze cents numéros, ce qui fait depuis septembre, une augmentation de deux mille huit cents numéros. Cela est venu tout naturellement, sans propagande forcée, et sans annonces flamboyantes. La direction de la *Revue Moderne* a horreur des circulations obtenues par la force; elle a assez de confiance dans l'intérêt qu'offre sa publication pour croire que le succès lui viendra par la meilleure voie. Elle refuse catégoriquement d'accepter des abonnements à prix réduit; elle estime que ses abonnés recevront la revue parce qu'elle est devenue l'amie nécessaire dont la lecture est un réconfort et un délassement. Ses lecteurs viennent à elle tout simplement parce qu'ils connaissent sa valeur intellectuelle, la loyauté de ses moyens et la ferveur de son idéal patriotique.

La *Revue Moderne* est une œuvre essentiellement canadienne-française qui se garde de tout fanatisme, et travaille à l'entente entre les races, sans cependant jamais perdre de vue la dignité et la fierté de nos origines françaises. Elle dédaigne par-dessus tout de se faire du capital par l'exploitation des sentiments nationaux.

Au début de sa quatrième année, la *Revue Moderne* désire offrir ses sincères remerciements à tous ceux qui l'ont aidée de leur bienveillant patronage: collaborateurs, lecteurs, annonceurs qui, tous, se sont montrés de véritables amis.

LA JOURNEE DES COQUELICOTS

Sous la vaillante direction de Madame Athanase David, l'œuvre des *Coquelicots* promet de remporter le 11 novembre un éclatant succès. L'idée de fleurir cette journée de l'armistice, dans un hommage à nos grands morts, est belle et consolante. Elle parle à tous les cœurs. Une grande manifestation réunira vers midi une foule nombreuse autour du *cénotaphe* élevé par les soins des *Filles de l'Empire*, sous la direction de Madame W. Hodgson. Une imposante cérémonie militaire aura lieu autour de ce monument fleuri par les couronnes et les gerbes de coquelicots qu'on y aura portées de tous les coins de la cité. La vente du coquelicot le 11 novembre est confiée aux soins de Madame Pierre Casgrain qui prépare une organisation formidable qui couvrira la ville entière, et même toute l'ile de Montréal. Les décorations ont été confiées à un comité dont Madame Israël Tarte est la présidente, et la Baronne d'Hallewyn la secrétaire. Ce comité fait des merveilles, et grâce à son activité, tous les magasins, toutes les administrations, toutes les institutions seront le 11 prochain, admirablement décorés, pour un hommage touchant à tous ceux qui ont payé pour nous la grande dette à l'humanité.

Dans Montréal la recette de la vente des coquelicots ira à des associations de soldats, car cette journée est à eux, bien à eux, et il faut respecter leurs droits.

A Québec, la Fête des *Coquelicots* est sous la présidence de Madame Alexandre Taschereau, secondée par un nombreux comité. La province s'organise également, et Madame Léon Mercier-Gouin y travaille vaillamment. Il faut que partout, le 11 novembre, fleurisse le coquelicot, comme il fleurit là-bas, dans les Flandres sur les immenses cimetières où dorment nos héros!

GUERRE AUX DROGUES

Nous félicitons notre confrère la *Patrie* pour la campagne si vaillamment conduite contre le commerce des drogues qui est devenu la peste de la Métropole. La *Patrie* semble désigner que le mal remonte à des sources très-hautes, et que ce n'est qu'en frappant là, que nous atteindrons les plus coupables. Il faudrait trouver ces pouvoirs, qui, dans l'ombre, font agir leur argent, de façon à gagner des sommes immenses, en dégradant le peuple, et en contaminant notre jeunesse, et alors infliger des punitions retentissantes pour arrêter le mal dans sa course affolante. Les journaux qui dénoncent la vente des stupéfiants font une œuvre que nous devons louer justement, et appuyer de tous nos pouvoirs.

CONFRERE EN DEUIL

Notre excellent confrère, le rédacteur-en-chef du *Devoir* vient d'être cruellement éprouvé par la mort de sa fille unique, Mademoiselle Lucie Héroux, décédée après de longs mois de maladie. Cette jeune fille était remarquablement douée du côté de l'esprit et du cœur, et un extérieur charmant ajoutait à la grâce de ses seize ans. Nous offrons à M. Héroux, l'expression de nos vives sympathies dans le deuil qui l'atteint dans ses plus tendres affections.

LA SERBIE HONORE LES CANADIENNES

Le Consul général de Serbie a récemment remis des décorations à Mme L.-H. Hébert, à Mme Lefebvre d'Hellencour, offertes par le roi des Serbes, en reconnaissance de services éminents rendus pendant la guerre. Nos sincères félicitations à Mesdames Hébert et d'Hellencour pour l'honneur qui leur est si justement dévolu.



M. J. Murray Gibbon, président général de l'Association des Auteurs Canadiens.

L'ASSOCIATION DES AUTEURS CANADIENS

Dirigée par un président général de tout premier ordre, d'une culture raffinée, l'Association des Auteurs Canadiens vient de terminer la *Semaine du Livre*, en marquant un joli succès dont M. J.-M. Gibbon doit être satisfait, car une large part du mérite de cette organisation lui revient à bon droit. Par tout le Canada, la *Semaine du Livre* a battu son plein, et nous pouvions voir à toutes les vitrines des libraires flamboyer les titres des *Ouvrages Canadiens*, tant anglais que français. La vente a été fructueuse, grâce à cette propagande intelligente et suivie. Des réceptions, banquets etc., ont marqué solennellement cet événement qui a suscité dans la Section Française de l'Association, dont M. Victor Morin est l'actif président, un profond intérêt.

La campagne fut inaugurée par un message en anglais par le Président Gibbon, en français par le Président Morin, lancé par le Radio de notre confrère la *Presse*.

UN PRIX POUR LE ROMAN

Nos auteurs ne manqueront pas d'encouragement cette année, car après le prix David, pour la littérature, voilà que la Société des Gens de Lettres de France met un prix à la disposition de l'Association des Auteurs canadiens, section française. Dans une récente assemblée, il a été décidé d'octroyer ce prix au meilleur roman. Nous donnerons tous les détails concernant cette dotation dans l'un de nos prochains numéros.

ORGANE FRANCAIS OFFICIEL

A une récente réunion du Comité exécutif de l'Association des Auteurs (section française) il a été décidé de demander à *La Revue Moderne* de devenir l'organe officiel français de l'Association.

La Revue Moderne a accepté cet honneur, et dorénavant, elle donnera le plus de publicité possible aux ouvrages littéraires des membres de l'Association, et elle leur assure un service de presse dont le Secrétaire M. Daviault, prend charge, ainsi qu'on le trouvera consigné dans les *Livres et Revues* de Louis Claude. Ce service ne sera assuré qu'aux membres en règle avec l'Association.

UN ROMAN CANADIEN

La Revue Moderne publiera en janvier, un roman canadien par M. le notaire, J.-G. Larivière, roman alerte et spirituel qui sera accueilli avec joie, par notre aimable public. Nous publierons dans notre prochain numéro une biographie de l'auteur, écrite par lui-même, et qui donnera un avant-goût du piquant de ce joli roman léger et amusant, dont la fraîche idylle est vécue dans la jolie ville de Saint-Hyacinthe. Qu'on se le dise! Nous recevrons d'avance les commandes pour l'édition de janvier où paraîtra le roman de M. Larivière.



M. Victor Morin, président de la Section Française des Auteurs Canadiens.

LES DAMES DE FRANCE-CANADA

M. Gabriel Louis Jaray a fondé, lors de sa récente visite à Montréal, le comité des Dames de France-Canada. Ce comité fondateur comprend douze Canadiennes-françaises et douze Canadiennes-anglaises. Il compose l'exécutif de l'association. Les membres devront être présentées par deux dames du comité fondateur et acceptées à l'unanimité. D'ici quelque temps, cette association sera solidement établie, et en mesure de recevoir, comme il convient, tous les personnages de marque qui nous viendront de France. Elle ne compte pas de présidentes. Chaque dame reçoit à son tour assistée de dames-membres. Une Secrétaire veille aux détails administratifs, et un agent de liaison ménage les rapports entre le Comité masculin qui décide des réceptions, et se charge de prévenir le comité féminin. Cette association aidera beaucoup au développement des bonnes relations entre la France et le Canada.

OUI... MAIS...

Turc, que la Province a envoyé étudier en France, afin de devenir un journaliste de bonne marque, ne renonce pas aux procédés de presse qui lui ont valu quelques succès. Ainsi dans une chronique à la *Patrie*, parlant de la mission médicale française qui fut accueillie ici avec tant d'enthousiasme, et qui a témoigné tant de joie de se trouver au milieu des confrères canadiens-français, Turc retrouve sa *manière* pour insinuer tout le long d'une colonne, des *oui... mais...* qui revenant après des éloges, semblent récéler des insinuations dangereuses. Et quand le lecteur un peu angoissé arrive à la fin de cette lecture il constate que ces *oui... mais...* ont été inspirés par une réflexion du Professeur Achard qui aurait dit *que l'on donnait beaucoup de banquets au Canada!...* C'est bien anodin en vérité.

Puisque *Turc* étudie là-bas aux frais de la Princesse, et qu'en l'occurrence, la Princesse, c'est nous, le peuple du Québec, qu'il travaille donc à renouveler sa personnalité au lieu de perpétuer cette méthode de débinage dont nous étions fort fatigués, ici, quoi qu'il en ait pu croire. Il peut faire mieux nous n'en doutons pas.

ŒUVRE MUSICALE

Nous recevons de Mlle Rhéa Corbel de Hull, une composition musicale que nous avons entendue admirablement interprétée par Madame C.-A. Desmarais: un "Notre Père" très-impressionnant, et d'une forte et belle facture. Nos remerciements et nos félicitations à l'auteur.

Luc Aubry.

IL FAUT RÉPONDRE . . .

à l'appel lancé par la Chambre de Commerce canadienne-française de Montréal, en faveur des victimes des feux de forêts du Nouvel Ontario et du Témiscamingue. Nous ne saurions nous désintéresser du sort des cent soixante familles canadiennes-françaises qui, dans cette catastrophe épouvantable, ont perdu leur foyer, leur bien, et quelques-uns des membres de la famille. Il s'agit d'aider les nôtres, faisons-le par des dons de toutes sortes. Les meubles, couvertures, lingerie, chaussures, etc, etc, sont aussi bien acceptés que les dons en argent. Dans toutes les familles, on trouvera des dons à offrir à ceux des nôtres que l'épreuve a si cruellement visités. Nous savons quels cœurs généreux nous comptons parmi les lecteurs et lectrices de la Revue Moderne; aussi n'hésitons-nous pas à leur signaler ces cas de détresse, en les priant de s'y intéresser. Ces familles ont tout perdu, elles ont donc besoin de tout. Le choix des dons est multiple, et nous devrions, en quelques jours, trouver les secours nécessaires pour la reconstruction des foyers détruits par le plus triste sinistre que nous ayions peut-être encore enregistré au Canada. Les souffrances subies par les victimes de ces feux de forêts sont horribles à lire, et évoquent les atrocités de la guerre. Nous avons eu pitié, infiniment pitié, des populations ravagées par l'ennemi. Le feu est aussi un grand ennemi qui ne fait pas merci à ceux qu'il atteint. Il a frappé les nôtres cruellement. Nous avons donc la mission et le devoir de secourir et de consoler tous ces éprouvés qui sont de notre famille et de notre sang.

Madeleine.



M. Albert Lambert de la Comédie Française qui remporte des triomphes au Saint-Denis, aux cotés de Mlle Sorel.

....Le Portrait....

EN sifflotant, le pas rapide, de l'air d'un gavroche qui retourne au logis, un samedi soir, Ferdinand Barel passa devant la loge de la concierge et monta, en coup de vent, les sept étages de sa maison à Ménilmontant. Sur le seuil, il s'arrêta une seconde pour souffler, et pénétra chez lui en disant: "Salut!" le visage irradié de plaisir.

Un pauvre atelier d'artiste-peintre; à une table, le dos tourné vers l'arrivant, un jeune homme se tenait penché; il ne tressaillit même pas au bruit.

"— Il dort!" pensa Ferdinand, en refermant la porte, et il s'approcha à pas feutrés de son ami Maxime.

Celui-ci examinait une photographie de femme, un gracieux profil de blonde, et son regard y restait attaché comme par une étrange fascination. Ferdinand se recula, surpris.

Il y avait une heure à peine, il parlait à cette jeune fille, en personne... il lui parlait pour la première fois après une poursuite de plusieurs jours où chaque tentative avait été couronnée d'insuccès. Cette joie qui se lisait sur son visage, c'était le rayonnement de l'espoir après la première rencontre.

Par quel concours troublant du Destin, Ferdinand voyait-il son ami en possession du portrait de cette jeune fille?

Ferdinand posa la main sur l'épaule de Maxime Segray, qui parut sortir d'un assoupissement profond.

— Ah! c'est toi! dit-il en souriant.

— Oui. Qu'est-ce que c'est que ça?

— C'est un portrait de femme que j'ai trouvé. C'est précisément la matérialisation de mon idéal.

Ici, Maxime entama un long développement psychique sur les idées qu'il se faisait de l'esthétique féminine; le poète donnait libre cours à son besoin d'épanchement, s'illusionnant avec chaleur, les yeux brillants d'inspiration.

Pendant ce temps, Ferdinand Barel, plongé dans un mauvais fauteuil, réfléchissait. Il nourrissait à l'endroit de Maxime une franche et solide amitié, presque une tendre affection; il ne pouvait pas lui dire brutalement qu'il connaissait cette femme et qu'il l'aimait. Il écoutait le poète chanter son bonheur, et le voyant si joyeux, en cet instant, il ne se sentit pas le courage de lui faire un aveu.

Il alla entourer de son bras, d'un geste calin, le cou de son ami, et sous l'abat-jour ils examinèrent le portrait.

— Elle est belle! dit Ferdinand.

— Elle est céleste! dit Maxime.

***

Pendant quelques jours, ce fut une véritable fête; Ferdinand avait ébauché la tête de femme, et se disposait, avec amour, à en faire un tableau. De son côté, Maxime travaillait à un long poème, puisant sa verve dans la contemplation de la photographie. Elle avait, aux heures de relâche, sa place d'honneur entre les deux fenêtres. Les deux amis se donnaient des conseils, l'un à l'autre.

— Cela prend forme, disait Maxime, regardant le tableau du peintre. Sur un fond plus sombre, cela aurait plus de plastique!

De son côté, Ferdinand corrigeait l'œuvre du poète, lui faisant des rimes imprévues; et les rires d'éclater.

A peine prenaient-ils le temps de manger; dans l'intervalle, ils échangeaient leurs projets, s'illusionnant à plaisir sur leurs chances respectives.

Au bout du cinquième jour, Maxime devint taciturne; il laissa entendre au peintre qu'il voulait absolument connaître cette jeune fille; Ferdinand dissimula sa contrariété.

Le soir venu, il se mit au lit, et dans le silence de la nuit interrogea son cœur. Il réussit à se persuader qu'il n'aimait la jeune fille que par caprice, et résolut, dès le lendemain, de sacrifier son amour à son amitié.

Cette courageuse détermination prise, il essaya de dormir. Peine perdue! La lune, impitoyable, éclairait sa toile, et l'image imprécise lui forçait le regard. Il fut debout dès la pointe du jour, et s'en alla contempler son tableau, près de la fenêtre...

Il le tint ainsi, longuement, à deux mains, et le reposant sur le chevalet:

— Il le faut pourtant! murmura-t-il avec accablement. C'est pour lui!

Et il s'esquiva sans bruit.

***

Bien après le coucher du soleil, il attendait, le cœur battant, caché derrière un arbre au bord de la Seine. Personne ne passait à cette heure, sur ces quais jonchés de feuilles mortes. Il prêtait l'oreille au moindre bruit, tremblant de ne pas voir l'aimée, qu'elle eût été dérangée, détournée de sa route habituelle, et demandait à son imagination de lui fournir des prétextes insensés.

Enfin, un pas rapide et léger se fit entendre. De l'ombre où il se tenait caché, le peintre reconnut son amie. En quelques enjambées il fut auprès d'elle et la baisa au front comme une idole.

Puis il lui dit en mots hachés, d'une voix chaude, persuasive, l'amour de Maxime pour elle; il s'étonna après coup de s'être montré si éloquent, d'avoir brisé son amour avec cette facilité.

Mais l'idole fut secouée d'un long rire:

— Vieux fou! dit-elle, mais je n'aime que toi.

Et elle se jeta à son cou.

***

Maxime Segray, de son côté, avait erré vainement tout le jour, à l'endroit où il avait fait sa trouvaille, avec le secret espoir de rencontrer la jeune fille; et, le soir, harassé, il longeait le fleuve, la tête baissée, l'air pensif.

Un bruit le tira soudain de sa méditation. Sur le quai, baigné par la clarté lunaire, n'était-ce pas Ferdinand qui causait avec une jeune personne? Maxime la reconnut aussitôt, et il lui sembla que son cœur s'arrêtait.

L'esprit torturé par un soupçon affreux, il écouta. Il entendit le plaidoyer de son ami, la réponse de la jeune fille, le chuchotement des deux amoureux.

Il attendit — éprouvant je ne sais quelle volupté dans l'évanouissement de son rêve — que l'entretien fût achevé.

Et quand le peintre s'en retourna, Maxime s'avança vers lui, le visage inondé de larmes.

— Mon ami, mon frère, dit-il, pardonne-moi, je ne savais pas! Tu aurais dû me détromper tout de suite. Pour moi, vois-tu mon chemin est tout tracé dans la vie... C'est la seule femme que j'eusse pu aimer. Je ne puis te dérober ton amour. Quelle folie de croire qu'un idéal peut prendre forme humaine!...

Il acheva, presque souriant:

— Tu as là un trésor qui vaut tous les tableaux du monde. Vrai, quel veinard!

Ferdinand l'écoutait sans mot dire, les traits contractés, et comme écrasé par la volonté du Destin. A présent c'était lui qui pleurait...

(De Juvénia) Roland SAVIDAN.

La Société Canadienne au XVIIIe Siècle:

MADEMOISELLE de LEIGNE

par R. La Roque de Roquebrune

L'HISTOIRE des mœurs offre à certains esprits plus d'intérêt que celle des faits. C'est qu'il existe dans un fait une grande part d'immédiat et de vivant et que cela s'atténue, se disperse et se gèle dans un récit d'historien sans génie. Mais au fond, l'histoire quelle qu'elle soit est fort difficile à faire entrer dans le cadre d'un récit qui ne soit pas, à peu de chose près, illisible pour les personnes qui cherchent, en lisant, plutôt leur plaisir que l'érudition de l'auteur. Celui-ci doit éviter avant tout d'être ennuyeux mais aussi ne doit-il pas se préoccuper des manies et de la critique des spécialistes qui s'intéressent plutôt à des dates et à des références qu'à la vie et à la psychologie du passé. Mais, comme disait le chevalier d'Hamilton, ne me mettant pas en peine de la sévère érudition de ceux-ci, je n'écris que pour les autres.

Comme dans l'histoire de tous les peuples, c'est par la femme que le raffinement, la véritable civilisation entra dans la vie canadienne. Rémy de Gourmont a démontré ingénieusement que la femme a inventé la civilisation par le langage qui sert non pas à exprimer mais à nuancer et à orner la pensée humaine. Il a prouvé ainsi que la femme a inventé le mensonge qui est une vertu éminemment sociale. En effet, les barbares sont dénués d'art, de finesse et de diplomatie; ils ont toute la rudesse de la véridique nature et sont comme elle sans nuances et sans apprêts. Les hurons et les iroquois ignoraient le mensonge et c'est pourquoi ils ne purent jamais être organisés en société et furent inaptes à la vie des européens qui tentèrent de les initier. Au contraire les très vieilles civilisations sont toutes pleines d'artifices, comme un parc de Versailles ou un jardin des Tuileries.

Mais comme nous avons été habitués au Canada à une histoire un peu simpliste et rudimentaire, quand nous songeons à nos grand'mères nous voyons volontiers des Madeleine de Verchères ou des Jeanne Mance faisant le coup de feu contre les indiens ou les évangélisant. En généralisant de telles anecdotes on ferait, je crois, une réelle erreur. Sans doute le Canada a compté des femmes admirables d'héroïsme et de dévouement; il y a eu Madeleine de Verchères. Jeanne Mance, Marguerite Bourgeois, Madame de Drucourt etc., mais en imaginant de cette taille toutes les canadiennes du passé, on tomberait dans la naïveté de ces gens qui croient que toutes les femmes de France au XVe siècle étaient des Jeanne d'Arc. Au XVe siècle, il y eut aussi Ysabeau de Bavière et cette aimable Agnès Sorel, dame de Beauté. Les canadiennes au XVIIIe siècle, en tous cas, n'étaient nullement bottées de buffle et armées de fusils mais, en sécurité dans leurs manoirs campagnards ou dans leurs maisons de Québec et de Montréal, elles menaient à peu de choses près l'existence des châtelaines et des bourgeoises d'une province de France. Du reste voici ce que dit des canadiennes d'alors un rapport de l'intendant Hocquart et cette opinion officielle du haut fonctionnaire n'est pas la seule référence de cette nature dont nous pourrions alourdir cette modeste étude.

"Elles sont spirituelles (les canadiennes) ce qui leur donne de la supériorité sur les hommes (sic) dans presque tous les états. Les gens de la campagne n'entreprennent et ne concluent rien de quelque conséquence sans leur avis et leur approbation. Beaucoup de femmes de négociants gouvernent les affaires de leurs maris; ces dernières, pour la plupart, ne sont que peu ou point distraites par le jeu ou par les autres amusements. Les femmes d'officiers, en général, aiment la dissipation; les maisons du général et de l'intendant sont souvent leur rendez-vous d'assemblée. Elles sollicitent, comme elles font partout, pour leurs maris, leurs enfants, leurs parents; mais on n'en connait point dont l'ascendant ait fait commettre des injustices ou quelque chose de contraire au service du roi, quoiqu'il s'en trouve auxquelles le public attribue un crédit qu'elles n'ont point. Toutes aiment la parure et il n'y a point de distinction de ce côté là entre la femme d'un petit bourgeois et celle d'un gentilhomme et celle d'un officier."

M. l'Intendant était un galant homme mais je le soupçonne de quelque complaisance à l'endroit des canadiennes. Il se peut d'ailleurs qu'en 1736, date de son rapport sur les canadiennes, aucune n'eut eu encore le crédit que quelques-unes acquirent plus tard; Madame Péan, sur l'intendant Bigot et Mme Hertel de Beaubassin sur Montcalm devaient avoir vers 1758 ce crédit que le "public" de 1736 attribuait déjà à des dames qu'Hocquart a négligé de nommer.

Cependant le bon M. Hocquart avouait que les canadiennes aiment "en général" la dissipation et il était bien payé pour le savoir en cette année 1736 où l'une d'elles, Mlle de Leigne, lui donnait beaucoup d'ennuis et, comme on dit, du fil à retordre.

(1) Catherine-Louise André de Leigne était née en 1709 au Hâvre de Grâce en Normandie et était fille de Pierre André, sieur de Leigne, qui fut secrétaire de M. de Champigny ancien intendant du Canada. Pierre André de Leigne fut successivement Prévost de la marine, lieutenant général de la Prévosté à Québec en 1717 et enfin juge civil et criminel et juge de l'amirauté du district de Québec. Les André étaient de cette vieille bourgeoisie française qui montait peu à peu à la noblesse par la richesse, par les alliances, par les services rendus au roi et enfin par le métier des armes. Pierre André gardait en lui le double atavisme ancestral qui le faisait à la fois commerçant et militaire. Tout en occupant une haute situation dans la magistrature militaire de France et du Canada, il continuait à s'occuper d'affaires et à augmenter sa fortune. En 1721, il avait obtenu un brevet qui lui donnait le monopole de la pêche du loup-marin sur une partie de la côte du Labrador et les loisirs que lui laissaient ses charges officielles étaient occupés à ses exploitations.

Etabli définitivement à Québec, M. de Leigne y menait une vie aisée des canadiens de sa classe à cette époque. Il y avait alors au Canada beaucoup de familles très fortunées. Comme les LeBer qui furent anoblis à cause de leur richesse, les André déployaient un certain faste. D'ailleurs le luxe commençait à

(1) La source de cette étude est la généalogie de la famille Hertel écrite le 14 Avril 1814 par J-B. Melchior Hertel de Rouville et dont le manuscrit appartient à M. Hertel LaRoque de Roquebrune.

se répandre dans la colonie où dès le début du XVIIIe siècle l'existence s'était transformée. La grande époque héroïque des découvertes et des combats contre les indiens était passée. Tout le pays qui est aujourd'hui la province de Québec était déjà fertilisé, habité, civilisé. Le long des rives du Saint-Leurent et du Richelieu s'étendaient les seigneuries et les concessions octroyées par le roi. Dans les modestes manoirs canadiens, une vie simple mais non dénuée d'élégance s'ébauchait. A Montréal et surtout à Québec une véritable société canadienne était en formation. Les gouverneurs et les intendants avaient peu à peu influencé la vie sociale en augmentant leur train de maison et le faste de leurs réceptions. La vie du marquis de la Jonquière et du marquis de Vaudreuil au château Saint-Louis n'était plus celle d'un Champlain. En lisant l'inventaire de ce que contenait le château Saint-Louis au moment de la prise de Québec par les anglais on se rend compte du faste des gouverneurs du Canada au XVIIIe siècle. Le seul contenu en porcelaines, argenterie, verrerie, etc., des armoires du château Saint-Louis indique des dîners à deux cents couverts et la description du mobilier des seules chambres de domestiques montre une valetaille nombreuse en livrée bien coupée et aux ordres de très grands seigneurs. Ce luxe s'était répandu du haut en bas de la société canadienne et ce n'étaient plus des tribus sauvages qui habitaient le Canada mais un peuple policé, hiérarchisé et apte à la vie sociale. C'est là ce qu'avait voulu Colbert.

Louise de Leigne avait été élevée dans cette opulence coloniale. Quoique née en France, elle était canadienne car elle avait été amenée à Québec à l'âge de deux ans. (2) En 1729, elle avait vingt ans et était une des plus jolies filles du Canada et ses succès auprès des jeunes officiers étaient aussi nombreux que mérités par sa grâce et par son charme. (2) "Ma mère Catherine-Louise André de Leigne était une des plus jolies personnes de son temps à ce que j'ai entendu dire à tous ceux qui l'ont connue dans sa jeunesse mais ses manières, son éducation, ses vertus surpassaient de beaucoup les autres avantages dont la nature l'avait pourvue". Très coquette, Louise de Leigne ne se faisait pas faute de "flirter" ce qui scandalisait beaucoup un certain monde prude de la bonne ville de Québec. La rigidité toute militaire de M. de Leigne ne s'accommodait pas très bien non plus des hommages nombreux que sa beauté valait à la jeune fille. Mais celle-ci se laissait volontiers adorer par plusieurs soupirants et cela jetait M. de Leigne dans de terribles colères. Le vieux gentilhomme avait déjà marié sa fille aînée à M. de Lanouiller, homme très riche qui avec son "privilège exclusif de construire des moulins sur bâteaux devant la ville de Québec" détenait une haute situation financière et M. de Leigne entendait marier sa fille cadette avec autant de sagesse et d'à propos. Louise de Leigne pourtant n'en voulait faire qu'à sa fantaisie et aux époux sérieux que lui présentait son père, elle préférait les jeunes et galants officiers dont elle s'était formé une sorte de cour. Mais M. de Leigne ne voulait pas entendre parler d'un mariage avec un officier à cause de la pauvreté notoire des militaires qui étaient tous des cadets de famille. Louise de Leigne ne tenait guère compte des idées de son père sur ce sujet et elle ne recevait que ces jeunes gens dont le vieillard désapprouvait si fort la pauvreté.

M. de Leigne avait de bonnes raisons de père pour ne pas désirer un officier comme gendre. Dans les dernières années du règne de Louis XIV et le début de celui de Louis XV l'armée et la marine en France étaient fort dénuées d'argent. Les officiers n'avaient pour vivre que leur solde qui ne leur était pas toujours payée très régulièrement. Les dernières guerres de Louis XIV si malheureuses à tous égards, ayant désorganisé les finances de la France, Lamoignon-Basville avait imaginé pour les relever d'établir la capitation ou taxe personnelle qui obligeait tous les français à donner au roi une part de leurs revenus. Les nobles et les officiers n'étaient pas privilégiés devant cet impôt qui pesa sur toutes les classes du royaume. Les indigents et les ordres de religieux mendiants en étaient seuls dispensés. Les officiers de terre et de mer se trouvaient encore appauvris par cette loi. Un officier ne pouvait donc être en aucune manière un bon parti pour un père tel que M. de Leigne. C'est pourquoi il voyait d'un si mauvais œil tous ceux dont mademoiselle sa fille accueillait les hommages.

Deux jeunes officiers de marine, messieurs de St-Vincent et Duplessis poursuivaient particulièrement mademoiselle de Leigne de leurs assiduités. Celle-ci se laissait complaisamment admirer. Le chevalier de St-Vincent, surtout, qui était le plus épris faisait mille folies pour les beaux yeux de la jeune fille. Il fit si bien d'ailleurs que les commères de Québec caquetèrent comme une volière de perruches potinières. Il se trouva probablement une bonne dame qui, tout en cachant de vertueuses rougeurs sous son éventail et minaudant sous sa poudre, vint patelinement et non sans tartuferie avertir M. de Leigne de ce qui se passait. Celui-ci entra dans une colère épouvantable, lâcha de terribles jurons, parla d'aller donner de la canne aux épaules du chevalier de St-Vincent et de provoquer toute la marine en duel. Puis, sa vindicte se reportant sur sa fille, il alla, tout tremblant de colère, abjurer MM. de Beauharnois et Hocquart, tous deux de ses amis, de faire passer Louise de Leigne en France, où elle irait en pénitence dans un couvent. M. de Leigne voulait ainsi l'éloigner de tous ses soupirants. Elle reviendrait de France, pensait-il, assagie et prête pour le mariage convenable qui lui était destiné.

La volonté de ce père terrible fut accomplie et Mlle de Leigne, sur l'ordre de MM. de Beauharnois et Hocquart embarquée sur un vaisseau du roi. Mais on ne prenait pas ainsi une petite canadienne et Louise de Leigne, furieuse d'être envoyée en France malgré elle, avait eu le temps de faire prévenir ses amis dévoués. La nuit qui suivit son embarquement et comme elle attendait mélancoliquement que le vaisseau levât l'ancre, MM. de St-Vincent et Duplessis réussirent à s'introduire dans le navire. Ils avaient apporté un habit d'homme dont elle se déguisa. Et les deux jeunes gens, accompagnés de ce gentil petit officier à l'air espiègle qui cachait ses boucles blondes sous le tricorne galonné des gardes de la marine, purent gagner terre. Quelle gambade triomphante en atterrissant et quel plaisir de songer au nez que feront les dames québecquoises quand elles reverront Louise de Leigne! Mais quand les trois jeunes fous eurent bien ri, le souvenir de M. de Leigne vint atténuer leur gaieté. C'est que M. le lieutenant civil et criminel ne badinait pas lui, avec l'amour. Louise de Leigne se disait qu'elle serait renvoyée en France sur un autre vaisseau du roi et qu'elle courait fort le risque d'être fouettée comme une petite fille qu'elle était par M. son père. De plus les tendres soupirs de MM. de St-Vincent et Duplessis embarrassaient et ennu-

(2) Généalogie de la famille Hertel par J-B. M. Hertel de Rouville.

yaient beaucoup Melle de Leigne. D'ailleurs, en y songeant bien, un voyage en France n'avait rien de désagréable à condition de n'y être pas forcée. Et la nuit même la jolie entêtée s'embarqua sur un vaisseau marchand en partance. Le désespoir de ses deux chevaliers servants fut grand; mais ces pauvres garçons étaient bien le moindre des soucis de Louise de Leigne.

Qui furent surpris d'apprendre l'évasion et l'embarquement simultanés de Mlle de Leigne ce furent M. de Leigne père et par surcroît MM. de Beauharnois et Hocquart. D'ailleurs, dans cette histoire, tout le monde fut joué et mystifié par l'espiègle jeune fille, y compris les dames perruches de Québec et même ces pauvres chevaliers de St-Vincent et Duplessis qui en furent quittes pour leurs peines et durent faire une assez ridicule figure. D'autant que les pauvres garçons furent punis pour avoir aidé à l'évasion de Mlle de Leigne. Et pendant que l'un était mis aux arrêts au fort Chambly, l'autre subissait la même peine aux Trois-Rivières.

Et Louise de Leigne dut rire follement de tout cela en regardant sa jolie figure dans son miroir.

Cependant, ayant accompli la pénitence que son père avait voulu lui imposer, Mlle de Leigne s'ennuya du Canada, de ses amis et même, qui sait ? des commères de Québec qu'elle grillait de scandaliser encore. Avec la même désinvolture qu'elle avait mise à quitter la colonie, elle y revint après une année d'absence. Mais M. de Leigne ne lui avait pas pardonné ses espiègleries de 1736 et il refusa de recevoir la jolie repentante. Elle se refugia chez sa sœur Mme de Lanouiller "femme vertueuse et raisonnable" dit Hocquart qui en voulait tout de même un peu à Mlle de Leigne de tous les ennuis qu'elle lui avait donnés. Il avouait cependant que Louise de Leigne était "adroite, spirituelle et jolie". Et M. de Leigne toujours furieux et voulant empêcher toute nouvelle équipée de sa fille, fit défendre à MM. de St-Vincent et Duplessis de la revoir sous peine de la prison.

La jeune fille d'ailleurs ne songeait plus guère à ces pauvres chevaliers, victimes de sa coquetterie et dont les peines d'amour avaient été bien perdues. Elle était tellement occupée que leur souvenir et celui de son aventure s'étaient vite effacés. Sa beauté, son rang et sa fortune tout cela la faisait beaucoup rechercher; elle était de toutes les fêtes et elle dissipa ainsi une bonne partie de sa jeunesse jusqu'au jour où elle rencontra le grand amour, dans la personne de René Ovide Hertel de Rouville. (3).

Celui-ci était de onze ans plus jeune que Louise de Leigne, n'ayant que vingt ans en 1742 date de leur mariage. Mais "s'il était d'une belle figure et d'une belle taille, il avait beaucoup d'esprit ayant fait très bien ses études" (Généalogie de la famille Hertel) Melle de Leigne et René Hertel de Rouville s'aimèrent et s'épousèrent quoique Mme Hertel mère eut tenté d'empêcher ce mariage, qui fut d'ailleurs des plus heureux.

(3) Il était petit-fils de François Hertel de LaFresnière né en 1632, fondateur de la famille au Canada et dont la descendance fut très nombreuse. De son mariage avec Mlle de Thavenet, F. Hertel de LaFresnière eut onze fils et deux filles. L'aînée des filles épousa M. de St. Ours tué en 1760 à Quebec et la cadette M. Lefèvre de Bellefeuille. Les onze fils portèrent à la mode d'alors différents noms dont plusieurs étaient des noms de terres appartenant aux Hertel. Cette famille s'est divisée à dater du XVIIIe siècle en une infinité de branches. Les Hertel de Thavenet allèrent s'établir en Louisiane, les Hertel de Cournoyer à St-Domingue et les Cournoyer-Chambly en France. De toutes les familles Hertel restées au Canada, la branche qui a porté le nom de Rouville fut la plus justement célèbre.

Comme beaucoup de jeunes filles très dissipées et très coquettes, Mlle de Leigne fut une épouse parfaite et une admirable mère de famille.

Mais le jeune ménage était presque pauvre. M. de Leigne en mourant laissa beaucoup moins de fortune qu'on ne lui en avait supposé durant sa vie. Quant aux Hertel, la richesse ne devait pénétrer chez eux qu'à la fin du XVIIIe siècle. Louise de Leigne se trouva donc aux prises avec les plus dures réalités de l'existence. Mais sur le reste de sa vie je veux laisser parler son propre fils, J.-B. Melchior Hertel de Rouville, l'auteur de la généalogie manuscrite de la famille Hertel. (4) Son style ne manque pas de saveur ni sa langue de pittoresque.

"René Ovide Hertel de Rouville (est) né au cap Breton au Port Toulouze dans l'année 1720 sur un endroit appelé le détroit de Labrador dans la dite isle et dont il a porté le nom jusqu'à vers l'âge de trente ans... Il se maria malgré sa mère à demoiselle Louise André de Leigne... Il parait que sa jeunesse avait été un peu orageuse mais dès l'instant qu'il fut marié, il se donna toute la peine du monde pour améliorer l'état qu'il avait embrassé, se fit des amis puissants et comme l'état militaire était une profession bien peu lucrative et qu'il n'avait point de fortune, il se tourna du côté de la jurisprudence et fut nommé quoique fort jeune Lieutenant civil et criminel du siège de Trois-Rivières... Ce nouvel emploi le mit à son aise jusqu'à la conquête mais alors n'ayant aucun bien-fonds il se trouva ruiné. Sans ressources il prit le parti de passer en France pour y solliciter de l'emploi mais il ne put en obtenir un. Cependant ses amis avaient travaillé d'un autre côté et le prince de Condé lui offrit l'intendance de sa maison, mon père l'accepta et c'était certainement un poste de confiance pour lui mais la triste santé de ma mère ne luy permit pas d'entreprendre de retourner en France en conséquence à la paix en 1763 il revint en Canada un peu plus pauvre qu'il en était parti trois ans avant. Ma mère pendant son absence avait subsisté avec sa famille d'un petit commerce qu'elle faisait aux 3 Rivières, mon père à son retour augmenta un peu le magazin et M. William Grant lui avança généreusement les marchandises dont il pouvait avoir besoin. Dans les entrefaites il fit connaissance particulière avec le général Murray qui commandait dans la province et qui avait beaucoup d'esprit. Ce général reconnut ses talents et lui donna le seul emploi dont il pouvait alors disposer savoir celui de Grand Voyer pour le district de Montréal. Quatre mois après étant à Montréal il eut le malheur de perdre sa femme pendant son absence, perte irréparable pour lui et pour sa famille."

Louise de Leigne fut grandement regrettée par les siens et par tous ceux qui l'avaient connue. Ce caractère plein de décision qu'elle avait montré pour jouer des tours à son père, à ses amoureux et même au gouverneur et à l'intendant du Canada, elle le montra dans les difficultés et les adversités de l'existence. Cette charmante femme sut se plier aux circonstances et réussit à se soumettre les événements. La belle Louise de Leigne avec ses coquetteries, sa gaîté, son charme souverain qui arracha de l'indulgence au sévère M. Hocquart lui-même, plaira à certains esprits parce que tout cela est plus humain et plus près de nous que les grandes héroïnes historiques et leurs hauts faits.

R. LaRoque de Roquebrune.

(4) Dont nous respectons scrupuleusement la ponctuation et l'ortographe.

Dettes de Guerre

(De notre correspondant à Paris)

LES dettes de guerre n'ont pas cessé d'intéresser les milieux dirigeants. C'est bon signe; il permet d'espérer, selon nous, qu'un arrangement puisse être mis sur pied qui soit de nature, sinon à donner pleine et entière satisfaction aux Alliés, mais qui, tout au moins, écartera, pour quelque temps nos préoccupations les plus immédiates. Ainsi qu'il a été annoncé d'ailleurs les banquiers américains se sont réunis à William's Town et ont examiné la question de la rémission des dettes aux Etats-Unis continentaux.

Il va sans dire que cet examen, fait par des techniciens, s'est fait uniquement du point de vue matériel et que seules auront été considérées les possibilités et aussi un peu l'équité, mais que toute préoccupation de sentiment aura été écartée.

Dans ces conditions, les banquiers sont arrivés à la conclusion que c'est l'Angleterre seule qui devrait payer.

Le docteur Anderson, économiste de la Chase National Bank, de New-York, a suggéré que l'Amérique et l'Angleterre s'entendent pour imposer certaines conditions à la remise des dettes. Ces conditions comprendraient: réformes financières, augmentation des impôts et réduction des dépenses militaires, rétablissement de l'étalon d'or avec parités très réduites, réduction importante de l'indemnité allemande, moratoire de trois à cinq ans, sauf dans le cas de la conclusion d'un emprunt international, abolition des tarifs douaniers prohibitifs. Le docteur Anderson proteste contre le tarif américain, qui, dit-il, nuit à la reconstruction mondiale.

La presse londonienne n'est pas d'accord sur la question de la dette aux Etats-Unis. Certains milieux critiquent la facilité avec laquelle le gouvernement acquiesça à la demande de l'Amérique de rembourser la dette sans essayer d'obtenir une remise.

Le "Financier" fait remarquer que, si l'Amérique n'avait pas demandé le paiement de la dette, l'Angleterre aurait pu annuler les dettes des Alliés et alléger ainsi la question des réparations. Il communique la suggestion d'un correspondant que la dette devrait être au moins réduite de 60 millions de livres sterling dus par les Etats américains à des créditeurs britanniques.

En réponse aux déclarations de M. Mellon, la presse anglaise reproduit les déclarations de sir Robert Horne, du 20 octobre 1921. A savoir, qu'après l'entrée des Etats-Unis dans les hostilités, l'Angleterre leur emprunta 427 millions de dollars et, durant la période pendant laquelle elle empruntait, elle avança aux Alliés 897 millions de livres sterling, sans quoi elle n'aurait pas eu besoin de l'aide de l'Amérique.

On peut trouver assez lamentables toutes ces chicanes au sujet des dettes interalliées.

La Belgique et la France, qui ont été attaquées, devaient se défendre. Tous leurs moyens et tout leur courage n'auraient pas suffi pour arrêter l'envahisseur et les deux pays seraient devenus sa proie si l'Angleterre d'abord, l'Amérique ensuite, constatant que cela ne faisait pas leur compte et qu'ensuite elles auraient, à leur tour, eu à subir l'arrogance de l'usurpateur, sont venues au secours des deux pays que leur intérêt commandait de conserver intacts.

Ce n'est donc pas uniquement à nous qu'ils ont prêté de l'argent, mais à la communauté de la défense, dont la réussite les intéressait autant que nous.

Nous ne voyons pas d'inconvénient à dire cela une bonne fois, très franchement et en toutes lettres, pour que nous n'ayions plus l'air de l'ignorer et d'accepter le rôle de parent pauvre.

Nous avons emprunté de l'argent à l'Angleterre et aux Etats-Unis pour nous permettre de défendre nos intérêts en même temps que les leurs.

En un mot, nous avons défendu tous ensemble notre liberté et nous y avons mis de concert le sang et l'argent dont chacun de nous disposait...

Politique Générale

Rapport Russo-Allemand—Problème Allemand et problème Autrichien

EST-IL vrai que le traité de Rapallo, dont l'existence surprit les Alliés en pleine Conférence de Gênes, contient des clauses militaires?... On l'a affirmé de nouveau en ces derniers temps. Hier encore, on télégraphiait de Riga au "Times", que Trotzky s'apprêtait à venir à Berlin, dans le but de conclure une convention militaire définitive entre la Russie et l'Allemagne. A notre avis, la question n'a qu'une importance secondaire: la Russie soviétique est quelque chose de plus qu'une alliée politique et militaire du Reich. En réalité, la Russie est actuellement le facteur dominant dans la politique allemande, l'espoir secret des Allemands, dont plus d'un vous chuchotera à l'oreille qu'avec l'aide russe, on saura un jour battre les Français et les Polonais.

Au début, la Russie soviétique recueillait des sympathies de préférence dans le monde ouvrier — sympathies économiques et politiques à la fois — dans l'opposition faite en 1920 au transport de munitions pour la Pologne. De leur côté, les modérés et conservateurs allemands escomptaient la chute du gouvernement rouge: la restauration du tsarisme serait suivie de celle de la monarchie en Allemagne. Aujourd'hui, un revirement d'opinion s'est produit. Il n'y a peut-être pas de pays où le système soviétique ait été étudié de plus près qu'en Allemagne. Et comme ce système n'a qu'à perdre à être mieux connu, il a fini par s'aliéner les sympathies même dans les milieux socialistes. Le communisme allemand n'est plus que l'ombre de lui-même et c'est à l'assistance financière de Moscou qu'il parvient à survivre. On a constaté qu'au fond le gouvernement russe actuel n'a rien de démocratique. C'est un simple despotisme. Mais précisément parce que ce gouvernement pratique la politique de la force, il apparait aux milieux nationalistes allemands comme un allié fort désirable, avec le secours duquel on en reviendra au système de l'alliance russo-allemande, dirigée contre la France, l'Angleterre et la Pologne. Concurremment avec cette nouvelle orientation dans les esprits germaniques, s'affirme une évolution dans le monde russe, sous forme de collaboration des Blancs et des Rouges, les réactionnaires ou partisans de l'ancien régime sympathisant avec les méthodes des Soviets...

Et voilà comment le junker se réconcilie peu à peu avec le communisme russe et que la réaction russe fait la paix avec le bolchevisme.

* * *

Si le problème allemand — celui des réparations — est d'ordre international et gros de conséquences politiques, le problème de la situation "catastrophale" de l'Autriche ne l'est pas moins. Ce problème, lui aussi, a un aspect politique et l'on est peut-être à la veille de complications graves en Europe centrale.

En ce moment, il entre dans une phase nouvelle, mais qui ne sera pas encore, croyons-nous, la dernière.

Le problème autrichien sera porté devant le Conseil de la Société des Nations, devenu en quelque sorte le refuge des petites nations en détresse. C'est à cet organisme qu'à la suite des démarches infructueuses du chancelier Seipel, le gouvernement de Vienne s'adresse afin d'obtenir par son canal les crédits dont il a besoin pour ne pas mourir: "La situation économique de l'Autriche, a déclaré le ministre des Affaires Etrangères, réclame une intervention immédiate, si l'on veut éviter l'irrémédiable catastrophe. Cette catastrophe, il ne faut pas le dissimuler, ne se traduirait pas seulement par la ruine de l'État intéressé, mais elle aurait une telle répercussion sur les États voisins, qu'elle deviendrait un véritable danger pour la paix du monde. C'est par devoir envers la civilisation que nous nous adressons à l'Europe".

Le problème autrichien a eu sa place à la Conférence toute récente des délégués de la Petite Entente et de la Pologne. L'opinion qui a prévalu, c'est que le Conseil de la Société des Nations est seul à même de trouver une solution. Quant au rattachement austro-allemand, on en parle moins que jamais.

L. K.

La Vigne et le Vin dans l'Antiquité

DES USAGES DU VIN

LES anciens ne consommaient jamais le vin absolument nouveau, mais seulement au bout de quelques mois, lorsque la fermentation étant entièrement terminée, il était bien dépouillé. Ce vin à "longue tire" ainsi nommé parce qu'on le puisait directement au fût constituait la boisson quotidienne de la famille, des esclaves; le véritable élément des réunions de cérémonie, c'était le vin vieux qui le fournissait. C'est à lui que les gourmets, juges blasés, au palais subtil, donnaient toutes leurs préférences, et à lui seul; et leur sens gustatif exercé savait même établir dans le liquide d'un récipient des différences que les profanes n'auraient pas discernées: la partie médiane de l'amphore était réputée la meilleure; car le bas voisinait avec la lie et le haut avec l'air. A plus forte raison faisait-il des distinctions motivées d'amphore à amphore ou de cuvée à cuvée.

L'hydromel était aussi extrêmement répandu dans l'antiquité. Plutarque dit que "de son temps, les Barbares qui ne boivent pas de vin, usent d'une boisson préparée avec le miel, dont ils corrigent la douceur avec la saveur de quelque racine aigrelette et vineuse" Les Gaulois faisaient de l'hydromel, à défaut de vin, leur boisson préférée.

Enfin toute une série de breuvages existaient, produits de la fermentation des fruits les plus divers et propres à chaque pays; vin de dattes qu'on trouvait chez les Parthes, les Indiens et dans tout l'Orient; vin de figues, vin de caroubier en Syrie; poiré, cidre; vin de grenades, de cornouilles, de nèfles, de mûres, de pignons de pin, etc...

La médecine ancienne tenait le vin fort en honneur. Le médecin Asclépiade, s'était acquis, dit-on, une grande renommée en découvrant la manière de l'administrer aux malades. Il avait même écrit un traité sur la matière, lequel avait suscité un nombre infini de commentaires, les uns favorables, les autres non, car déjà en ce temps là "les médecins ne s'accordaient pas entre eux". Ce savant y soutenait, entre autres, cette thèse sacrilège que les vertus du vin l'emportaient presque sur le pouvoir des dieux! Et c'est assez dire quelle foi il accordait aux principes curatifs de la liqueur de la vigne.

Nous ne saurions transcrire ici, sous peine de monotonie, toutes les indications ou contre indications de l'emploi du vin dans la thérapeutique qu'on rencontre dans les œuvres des disciples d'Esculape: quelques aphorismes extraits de Pline, qui les avait toutes condensées à l'usage de ses contemporains, nous offriront un résumé suffisamment clair des idées alors admises sur le vin par le corps médical d'autrefois. A vrai dire, s'il n'y avait pas parmi les praticiens unanimité absolue dans la confiance aux bons effets de la médication par le vin, il est, d'autre part, très sûr qu'aucune école ne tomba jamais dans ce travers spécial à nos doctes Hippocrates, et qui consiste à éliminer, au nom d'une science passagère comme une mode, le vin de l'alimentation des biens portants. Pline, au contraire, déclarait péremptoirement qu'il n'est de tel pour réjouir le corps de l'homme que "le vin à l'intérieur, l'huile à l'extérieur", formule qu'eût approuvée sans restriction Rabelais. "Le vin à lui seul est un remède... Il nourrit les forces, le sang de l'homme; il entretient le teint, la chaleur... Mais si rien n'est plus utile à l'organisme que son usage raisonnable, rien n'est plus pernicieux que l'abus... car un peu de vin fait du bien aux nerfs, trop leur fait mal. Il recrée l'estomac, réveille l'appétit, amortit le chagrin et les soucis... En boire à jeun est une coutume détestable, etc..." Les anciens se servaient du vin pour laver les plaies, pour déterger les ulcères ou dans les opérations chirurgicales: c'était leur meilleur agent antiseptique.

Les vins médicinaux étaient le triomphe de la pharmacopée ancienne; il semble que tous les représentants du règne végétal aient été appelés à fournir leur contingent à cette armée de vina ficticia sans rivaux dans notre codex moderne. Pline seul en énumère 66 variétés toutes destinées à des usages médicaux, quoique quelques-unes aient été prises comme vins de liqueur. En veut-on quelques échantillons? Citons au hasard: le vin de myrte, de raifort, d'asperge, d'origan, de serpolet, de marrube, de navet, de rose etc... Ce catalogue, de très mince intérêt, ne vaut pas qu'on l'allonge davantage: ce n'est plus de la viticulture, et déjà même au temps de Pline, la plupart de ces vins avaient disparu des officines, condamnés sans retour par les médecins.

Les Grands Artistes Nous Visitent

Par MADELEINE

APRÈS le doyen de la Comédie Française, l'incomparable M. de Féraudy, dont le talent a créé ici un enthousiasme profond, et ouvert des horizons guère explorés jusqu'ici, voilà que M. Gauvin nous donne une nouvelle quinzaine avec la belle Mademoiselle Sorel, et le grand artiste Lambert, tous deux aussi de la Comédie Française. Ces grandes vedettes attirent en ce moment, un public brillant au Saint-Denis, qui, depuis un mois, a été le théâtre le plus fréquenté de Montréal, grâce aux hôtes illustres qui s'y sont succédé. Avec M. de Féraudy, nous avons connu Molière, et le public a manifesté d'une prédilection marquée pour les pièces classiques, s'y portant en foule, et les préférant de beaucoup aux pièces modernes. Les maisons d'éducation ont parfaitement saisi l'avantage qui leur était offert d'initier leurs élèves aux secrets des chefs-d'œuvre de l'art dramatique français, et c'est par milliers que les écoliers et écolières ont acclamé M. de Féraudy, notamment dans 'l'Avare', qui a été le gros succès de la tournée. Notre public que nous croyions fanatique des pièces modernes a témoigné éloquemment de son désir de connaître les grands maîtres du théâtre français, et l'admirable interprète qu'était M. de Féraudy a fait une œuvre de véritable éducation pendant son court séjour en notre ville.

Actuellement, Mademoiselle Cécile Sorel et M. Alfred Lambert continuent la saison inaugurée par M. de Féraudy, et tant à Québec qu'à Montréal, et dans la province, le public se porte avec enthousiasme aux représentations de la Comédie française. Nous devons des félicitations à M. J.-A. Gauvin qui a amené au Canada ces grands artistes, et a choisi dans le répertoire de la Comédie française, les pièces les plus susceptibles, non seulement de charmer notre public, mais encore de l'instruire en le mettant en contact avec les œuvres classiques que nous ingnorions à peu près jusqu'ici. Naturellement ces pièces ne peuvent être interprétées que par de grands artistes, et en organisant ces tournées, M. Gauvin contribue immensément à la formation de notre goût artistique. Nous le félicitons chaleureusement d'avoir tenté cette entreprise, et nous sommes heureux de marquer le succès qui l'accueille, et fait présager au théâtre français chez-nous un bel avenir. Un journal anglais ne perdait pas l'occasion d'écrire, que le public anglais se portait en foule au Saint-Denis pour entendre parler le français, tel qu'on le parle à Paris, et non à Montréal. La même chose se répète d'ailleurs quand une troupe d'Angleterre passe ici. Les Canadiens-français vont alors au théâtre pour entendre parler l'anglais, tel qu'il se parle à Londres, et non à Montréal et à Toronto. Il fait bon d'entendre la voix de la mère-patrie, que nous soyions Canadiens-français ou Canadiens-anglais, nous avons encore besoin d'écouter l'accent d'origine! C'est toujours l'histoire de la poutre et de la paille. Plutôt que de nous fâcher, rendons la monnaie de la pièce, si notre français ne ressemble pas à du parisien, il y a peut-être encore plus loin entre l'accent de Londres et celui de Toronto et Montréal...



Mademoiselle CÉCILE SOREL

Allons applaudir les artistes qui nous apportent le génie de la langue française et les chefs-d'œuvre de ses maîtres, et c'est en communiant fréquemment à leur art splendide que nous nous rapprocherons de plus en plus de notre patrie intellectuelle: la France!

MADELEINE

LIVRES ET REVUES

PAR LOUIS CLAUDE

LE ROMAN DU TONNELIER, par Hubert Stiernet. Parmi les écrivains français de Belgique, M. Hubert Stiernet s'est fait depuis longtemps une place en vue. Les nouvelles contenues dans ses **Histoires hantées** et dans **Haute Plaine** peignent avec un relief admirable les mœurs en particulier d'une partie de la Province de Liége. C'est encore ce pays de Hesbaye, qui est le sien, que M. Hubert Stiernet a pris pour théatre de son dernier récit, **Le Roman du Tonnelier**. Cette œuvre remarquable a obtenu à l'unanimité le Prix du Roman (5000 frs) fondé par la Vie Intellectuelle, la grande revue belge. M. Stiernet y analyse avec une rare sureté d'introspection l'âme tendre et fidèle d'un beau gars de Wallonie qu'un amour décevant plonge dans le malheur. Parce que l'auteur aime profondément son héros, vivante incarnation de son pays, il nous conte son histoire avec une communicative émotion. Aussi **Le Roman du Tonnelier** a-t-il obtenu, dès son apparition en librairie un succès considérable. Avec ce livre, M. Hubert Stiernet a atteint la maîtrise et s'est rangé parmi les meilleurs romanciers contemporains. (Bruxelles-Edition de La Vie Intellectuelle).

En vente chez: Librairie Beauchemin, 76 rue St-Jacques, Montréal; Déom Frères, libraires, 251, rue Ste-Catherine Est, Montréal; J. Kirouac & Cie, 34, rue de la Fabrique, Québec.

L'APPEL DE LA RACE, par Alonie de Lestres. Sous ce titre, à la fois mystérieux et claironnant, vient de paraître un roman dans lequel se trouve symbolisé l'effort du peuple canadien-français pour échapper à l'étreinte anglo-saxonne. Troublant problème, que l'auteur a traité avec une grande connaissance du cœur humain et des milieux politiques canadiens. L'Appel de la Race, volume de 288 pages, 90 sous est en vente à l'Action française, 369 rue St-Denis, Montréal, et dans toutes les librairies.

LE DÉMON DE LA TUBERCULOSE, par Mary Mack, traduit de l'Anglais par Patrice Tessier — $1.50 chez tous les libraires.

Un nouveau livre vient de paraître à Québec, qui a pour titre: **"Le Démon de la Tuberculose."** C'est un livre qui fut écrit originairement en anglais, par une personne de la république américaine, Mary Mack, qui a réussi à se guérir de la tuberculose. L'édition dont nous parlons ici, et qui vient de paraître à Québec, est une traduction du livre de Mary Mack, préparée par monsieur Patrice Tessier, de Saint-Casimir, comté de Portneuf. Monsieur Tessier est aussi l'un de ceux qui, à force d'intelligence et de courage, ont su s'affranchir de l'insidieuse maladie et aujourd'hui, — comme hier Mary Mack — il veut généreusement faire bénéficier ses compatriotes de sa consolante expérience.

GUIDE DU FORT DE CHAMBLY, vient d'être édité par les soins de son très-actif conservateur, M. J.-N. Blanchet, et forme un attrayant opuscule qui nous permet d'apprécier les trésors historiques jalousement gardés dans ce vieux fort qui est l'une de nos plus chères reliques françaises.

LOUIS JOSEPH AMÉDÉE DEROME, par M. l'Abbé Elie Auclair, courte notice fort bien écrite de la vie d'un homme de bien, qui servit avec ferveur, la cause sacrée de la religion, de la race et de la famille. Cette vie devait être offerte en exemple pieux, et M. Auclair fait valoir toute l'élévation et le dévouement d'un grand caractère.

STYLISTIQUE FRANCAISE par E. Legrand, présenté par la maison d'éditions J. de Gigord, est un livre qui devrait être dans toutes les bibliothèques sérieuses, surtout celles des auteurs, ceux-ci bénéficieraient de l'enseignement qui est clairement donné sur les difficultés de style et de grammaire auxquelles se heurtent constamment les écrivains.

LA COMMISSION DU PORT DE MONTRÉAL a édité de très-jolis détails descriptifs qui nous donnent une connaissance approfondie de notre port, en font valoir les capacités, nous présentent les quais, les élévateurs, les entrepôts, etc, et affirment ainsi que notre port est l'un des mieux organisés et des plus considérables à tous les points de vue.

L'ÉCOLE DE MUSIQUE DE MONTRÉAL dirigée par Mme MacMillan, avec le concours de professeurs de renom parmi lesquels nous voyons, avec plaisir, figurer Madame Jeanne Maubourg-Roberval, nous adresse un Syllabus destiné à aider les élèves et à renseigner le public sur tous les avantages qu'offre la fréquentation de cette école de choix. Tous les instruments solistes y sont enseignés, ainsi que le chant. Des cours de théorie, des classes d'opéra, des classes spéciales pour enfants, des conférences complimentaires, régulièrement donnés par des professeurs de haute valeur. Des concerts et récitals attesteront de la bonne éducation artistique donnée en cette école. Des examens et des diplômes et médailles confirmeront également la capacité des élèves, et des bourses seront également accordées aux plus compétents. Le syllabus est bilingue et fort bien édité, avec précision et luxe. Nous recommandons à nos lecteurs et lectrices de s'intéresser à cette Ecole, nouvellement formée, qui marche déjà de l'avant et se signale par ses progrès et ses succès. Pour tous renseignements, l'on doit s'adresser à la directrice, Mme MacMillan, 5 rue Saint-Marc, tel.: Uptown 5679.

LA SENTINELLE de Montmagny vient de publier une édition de luxe où est racontée l'histoire de cette jolie ville progressive, avec des illustrations nombreuses et fort intéressantes. Nos compliments à notre confrère de Montmagny.

LA MUSE FRANÇAISE, éditée par la librairie Garnier, 6 rue des Saints-Pères, à Paris, nous offre dans son édition d'octobre, le sommaire suivant: "La Tragédie est-elle morte?" d'André Dumas; "Poèmes" par Fr. Paul Alibert, Charles Forot, Charles de Richter, A.-P. Garnier, Albert Marchon et des articles sur le "mouvement poétique" par Maurice Allem, Edmond Pilon, André Thérive, Jean Montagnac et Abel Farges.

Nous remercions la librairie Plon-Nourrit pour l'envoi des volumes suivants: "Pour Sauver la Reine" de Marie Léon, "Un Caractère de Française" par Jean de la Brète, et "Jolie Propriété à Vendre" par Henry Gréville.

SERVICE DE LIBRAIRIE

HISTOIRE DE LA BAIE-DU-FEBVRE. — abbé Jos. Elz. Bellemare, 1 vol. XXII — 679 pages $1.50.

LES SIGNES SUR LE SABLE — Poèmes, — Emile Coderre — 1 vol. 131 pages, $1.10.

FANTOCHES — Henri Letondal, 1 vol. — $1.10.

COURS D'HISTOIRE DU CANADA — Thomas Chapais, 1 vol. — $1.25.

RÉCITS ET LÉGENDES — Bl. Lamontagne, — 1 vol. 136 pages, — 0.60.

MON ENCRIER — Jules Fournier, 2 vol. — $1.35.

CAUSERIE SUR L'HYGIÈNE — Dr Palardy.

L'ANTI-FÉMINISTE — Comédie en 1 acte, J. E. Corriveau — 0.25.

POÈMES DE CENDRE ET D'OR — Paul Morin, 1 vol. — $1.10.

Tous les ouvrages mentionnés dans cette chronique sont en vente au secrétariat de la section française, 559 rue Chambord, Montréal, qui les fera parvenir, franco, sur réception du prix indiqué. Nous invitons les auteurs qui ont des livres à placer, à se faire inscrire dans le Service de Librairie de l'Association des Auteurs canadiens, à laquelle La **Revue Moderne** offre une large hospitalité.


Mesdames,
voici le
Tudor Plate
Oneida Community-Made
Fabriqué au Canada par les Fabricants
du Community Plate
A un prix à la portée de toutes les bourses, TUDOR PLATE —Oneida Community-Made —a rehaussé le niveau de la qualité dans le domaine de l'argenterie de table.
Tous les services et toutes les pièces du Service Correct se font dans les deux modèles de TUDOR PLATE et sont vendus en jolis boîtes doublées de bleu qui font le meilleur effet comme cadeaux— à votre magasin favori.
Le MARQUIS
Six Cuillères
$1.75
Le BARONET
Six Cuillères
$1.75

Journal de Liliane

Par le COMTE A. WODZINSKI

Paris, 8 Juin 189...

Voici la lettre que je viens de recevoir de grand'mère.

"Ma chère Liliane,

"Vous allez avoir dix-huit ans. Vous n'êtes plus une enfant. Vous devez connaître votre situation. Feu votre père a compromis son avoir et le mien, par les actes irréfléchis de son existence. Je ne veux point vous laisser ignorer que son mariage, contracté au mépris de ma volonté, n'ait été la première cause de son malheur. Que ce cruel exemple vous serve de leçon. Tant que j'ai cru que les restes de la fortune paternelle vous assureraient le rang et la place qui semblaient vous être destinés, je me suis abstenue de faire valoir mes droits. Aujourd'hui, je n'ai plus aucun doute sur la ruine presque complète à laquelle vous a exposée la conduite imprévoyante de votre père. Je viens donc vous faire connaître mes intentions à votre égard. Vous portez mon nom, vous êtes issue de mon sang, ma conscience m'ordonne de vous offrir un abri. Voici ce que j'ai décidé: L'hôtel de votre père ainsi que les meubles qu'il contient seront vendus. Vous emmènerez trois de vos domestiques avec vous, votre gouvernante anglaise, Théophile et sa femme. Ci-joint un chèque de cinq mille francs, au nom de miss Gibson, dont elle m'accusera réception. Vous quitterez Paris le 10 juin au soir, et vous arriverez le surlendemain matin à la gare frontière d'Al... où vous attendront mes gens. Je transmets toutes les instructions à Théophile qui a l'expérience des voyages.

Votre aïeule,

comtesse HÉLÈNE RAYSKA."

Comme je soupçonne mis Gibson d'avoir brûlé mon premier journal, j'ai tenu à copier cette lettre en tête du nouveau *block notes* que je me propose de rédiger à partir d'aujourd'hui. "Que l'exemple de cette tendresse, pour me servir des expressions employées par mon aïeule, me serve de leçon." Tout d'abord, je proteste contre les allégations de la comtesse Rayska. Mon père n'a jamais dilapidé sa fortune. Il était généreux et charitable. Sa bonne foi a été trompée. L'idée qu'il me laisserait dépouillée de mon patrimoine l'a conduit en quelques mois au tombeau. Quant à ma mère, une Française, elle eut le tort de n'être ni noble, ni riche. Voilà la vérité. Je veux maintenant jeter un dernier regard à mes belles, à mes heureuses années, à tout ce passé si court, hélas! mais si radieux. C'est fini! Adieu mes douces habitudes, adieu mes amies, adieu ma maison! Je ne reverrai plus Paris, je ne reverrai plus ma chère France. Je vais vivre sous le joug de cette aïeule que je n'ai vue qu'une fois dans ma vie, à l'époque de ma première communion, et qui, dès ce jour, se montra mon ennemie. Oh! la terrible femme, avec ses bandeaux gris, ses gros sourcils, sa bouche dure et ses yeux qui vous pénètrent le cœur! C'est la première fois qu'elle m'écrit. Il a fallu pour cela la mort de mon père. Mais chaque mot de sa lettre restera gravé dans ma mémoire. Si je pouvais du moins me dérober à sa tutelle! J'ai pensé à entrer au couvent, à travailler pour gagner ma vie... Hélas! je ne suis pas faite pour la vie du cloître. Travailler! mais comment, à quoi, avec quoi? Donner des leçons d'anglais ou de piano? ressembler à miss Gibson; endurer les caprices des gens, ou bien, comme le prédit la comtesse, échouer contre ces écueils, qui ne sont que de la fange? Oh! non! mon orgueil se révolte. Il me faut l'opulence! Je suis née pour être riche. J'aime les belles choses, les agréments, les joies. Alors c'est décidé. Je pars,.. Adieu, France!

9 juin.

Encore un jour de gagné. Le chèque de grand'mère ne peut être payé que demain à la banque franco-russe. Que miss Gibson et Théophile se débrouillent. A propos de Miss, nous avons eu une petite altercation ce matin. D'abord elle m'en veut. Elle prétend que la Pologne est un pays de loups et elle a rédigé son testament en conséquence: "A la veille d'entreprendre un voyage pour un lointain exil, dans un pays de neiges et de glaces éternelles, alors que mon corps peut y devenir la proie de loups dévorants, moi, Nelly Gibson... etc...

Elle a écrit cela cette nuit, au moment où je commençais moi-même mon second journal. Elle me l'a annoncé, en entrant dans ma chambre. Mais ce fut surtout la vue de mon carnet, laissé sur ma table, qui m'attira les colères de Miss.

— Oh! Liliane, vous écrivez *denouvoô*.

Je voulus répondre non... mais c'est plus fort que moi; le mensonge est une vilaine chose qui n'entre ni ne sort jamais de mes lèvres. J'essayai de plaisanter.

— Vous avez bien écrit votre testament, miss!

— Écrire son testament, c'est penser à Dieu, tandis que vous, vous écrivez...

— J'écris quoi?

— Des choses inconvenantes pour une jeune lady.

Je ne pus m'empêcher de rire de bon cœur. Miss venait de se trahir. Je me doutais bien que c'était à elle que je devais la destruction de mon journal.

— Vous avouez donc avoir chipé mon livret? lui dis-je.

— Aoh! *chipé*, petite impertinente!

Et Miss quitta ma chambre, faisant claquer la porte.

Voilà bien du bruit pour une minime affaire. Je voudrais pourtant me rendre compte de la gravité de ces choses inconvenantes. Outre le nom de mon père qui revenait à chaque ligne dans le récit de mes impressions, j'y avais inscrit celui d'Etienne Gordyan. Je reproduis ici, fidèlement, les termes que j'avais employés alors, et qui eurent le don de scandaliser Miss.

"Ce soir, papa a retenu à dîner M. Etienne Gordyan ainsi que mon cousin le prince Paul Sreniawa. Le premier est, paraît-il, le tuteur du second. J'ai beaucoup regardé ce grave mentor. Je ne sais s'il est beau, mais je crois que lorsque je songerai à mon futur mari, je lui prêterai les traits de notre hôte. Il a trente ans, moi j'en ai seize... et puis?... Et puis, il est pauvre... or, je suis riche."

Y a-t-il là quelque chose d'inconvenant? Je n'ai plus revu M. Gordyan. Il n'y a qu'un fait de changé entre nous aujourd'hui: c'est que je suis pauvre comme lui, ou qu'il est pauvre comme moi.

14 juin.

Je suis à Zdrowa chez ma grand'mère. J'ai revu la comtesse Hélène Rayska. Mon Dieu! mon Dieu! que c'est triste, que je suis malheureuse! Quel affreux pays que la Pologne, quelles plaines désolées, quelle vilaine bâtisse que ce château de grand'mère; quels usages grotesques! Mon cœur est plein de larmes et je ne puis pas pleurer! Il me semble que mon âme, que mes idées, que mes pensées sont restées en France! Faut-il continuer mon journal? J'ai horreur de toute prétention, et ma vie débute comme dans un roman. Pourtant ce petit travail me console. Ce livret sera mon ami et mon confident. Il me prouvera que je suis toujours la même Lili, la petite Française, ainsi que l'on m'appelle déjà. Il y a deux jours, j'étais à Paris, dans la maison de mon père... et maintenant? Se peut-il que de tels changements s'opèrent dans notre existence sans emporter quelque chose de notre être? Je suis si lasse! Je vais m'étendre dans ce lit étranger. Ah! si je pouvais ne plus me

réveiller! Lili, la Parisienne, n'est-elle pas morte? oui... mais son cœur... mais son âme qui sentent et qui souffrent!

Jeudi, 15 juin.

Je vis, hélas! Mes idées se sont ranimées, elles font un ramage dans ma tête. On dirait une bande d'oiseaux de retour. J'ai à relater les incidents de notre voyage, l'accueil que m'a fait grand'mère; puis j'aurai à parler des originaux qui l'entourent, de sa maison, et de ce que j'ai déjà entrevu des usages et des gens du pays.

Nous sommes partis de Paris le lundi soir; nous avons dormi jusqu'à Cologne, — nous, c'est-à-dire mon entourage. — A la frontière belge, j'ai dû réveiller mon monde. J'ai pris bravement la tête du défilé. Théophile avait égaré ses clefs; sa femme implorait la clémence des douaniers, en polonais... quant à Miss, droite comme un piquet, elle paraissait empaillée. J'ai retrouvé les clefs de Théophile, j'ai ouvert nos valises, puis, toujours en avant du cortège, j'ai recasé mon monde dans notre compartiment. A huit heures nous arrivions à Cologne; le même soir, nous traversions Berlin; nouvelle nuit en wagon... et, à l'aurore, ouvrant les yeux, j'aperçus devant moi, à perte de vue, les plaines de ma nouvelle patrie. Des plaines et des bois, des forêts et des plaines. C'est immense, c'est morne, cela ressemble à la mer, et pourtant, c'est le contraire de l'océan. Là-bas, en vue du ciel et des eaux confondus dans l'infini, l'âme s'élance dans l'espace, poussée toujours plus loin, plus haut! Ici, devant ces horizons que limitent des forêts, j'ai éprouvé la sensation d'un pauvre oiseau emprisonné dans un cercle enchanté. Une lourde tristesse emplissait mon cœur gonflé de l'amertume de tant de regrets amassés. Des larmes se mirent à couler le long de mes joues. Quel contraste! je pleurai... tandis qu'en face de moi, leurs visages collés contre les glaces embuées des portières, Théophile et sa femme se réjouissaient à la vue du sol natal. Ils m'indiquaient les endroits connus, sans que le paysage variât un seul instant. Tout cela défilait devant moi dans la fuite rapide du train. Une grande tristesse m'envahissait. Soudain, une exclamation plus bruyante de Théophile m'arracha à ma rêverie:

— Tenez, mademoiselle, voici Zdrowa, là, là.

J'aperçus une masse épaisse d'arbres, dont la verdure s'écarta bientôt comme un rideau, me laissant entrevoir une vilaine bâtisse carrée. C'était le château de grand'mère, ma future prison. Le train ralentissait sa marche. Mes compagnons de route, penchés à la portière, gesticulaient à tour de bras.

— Mademoiselle, voici M. Gazdowski, m'annonça Théophile.

En effet, sur le quai, je vis un individu grand et maigre, au nez en bec de corbin, vêtu d'une longue redingote à brandebourgs et d'un large pantalon de nankin. J'oubliais un immense chapeau de paille, et des moustaches grises cirées, relevées en pointe.

A peine avais-je mis pied à terre, que mon homme s'approcha de moi, arrondissant son bras:

— François Gazdowski, mademoiselle, pour vous servir.

Et le personnage demeurait incliné, attendant sans doute que je lui tendisse la main.

J'adoptai, en cette circonstance du moins, la rigide immobilité de miss Gibson. L'indifférence que je témoignai à cet hidalgo des bords de la Vistule froissa les susceptibilités patriotiques de Théophile, car il me glissa ces mots à l'oreille:

— *Panienko, to rezydent.* Mademoiselle, c'est le résident.

Le résident, puisque résident il y a, m'interpellait à son tour d'un ton piqué.

— *Hrabianka Lilya Rayska?*

[Hrabianka signifie petite comtesse, fille de comte, comme *Panienka* veut dire petite demoiselle.]

— Oui, monsieur, répondis-je en français, je suis bien Liliane Rayska.

Sur ce, cet étrange ambassadeur m'expliqua que l'illustrissime comtesse, souffrante, avait chargé son vieil ami et résident, François Gazdowski, de saluer sa petite-fille à la gare.

Je répondis à ce speech par une légère inclination de tête, puis, nous dirigeant vers la sortie, nous gagnâmes la cour, où stationnait la voiture de grand'mère: une antique berline attelée de quatre bons chevaux mecklembourgeois. Les bêtes avaient de l'allure, mais l'ensemble manquait de tenue. Le cocher, en livrée bleu de roi, ainsi que le valet de pied, debout près de la portière, coiffés de casquettes galonnées, étaient tous deux aussi munis de formidables moustaches. A peine me fus-je approchée de la voiture, que le valet de pied se précipitant sur ma main la porta à ses lèvres. Ma surprise provoquée par l'expansion inusitée de cet accueil durait encore, que le cocher, à son tour, dégringolait de son siège, pour accomplir la même cérémonie. Quel pays! Quelle insupportable manie que celle de ces baise-mains! Je jurai en moi-même qu'on ne m'y reprendrait plus. Une minute après, la berline s'ébranlait avec fracas. J'avais en face de moi la longue figure du résident. Cet individu m'intriguait. Qu'était au juste sa situation dans la maison de grand'mère? Théophile et sa femme semblaient lui témoigner du respect. Tout en cherchant à me rendre compte de ce que pouvait signifier ce singulier titre, je me souvins que mon père m'avait, un jour, parlé de vieux gentilhommes pauvres ou ruinés, trop entichés de leur noble origine, ou trop dépourvus d'instruction pour demander leur vie au travail, et préférant accepter l'aumône déguisée d'une domesticité dorée. "Ils sont *domestici*, avait ajouté mon père, parce qu'ils font partie de la maison. Nobles comme nous, ils sont nos égaux. Nous leur adoucissons leur misère, en partageant avec eux le surcroît de notre fortune. Autrefois, on les appelait "monsieur mon frère", aujourd'hui on les désigne plus simplement par leur nom. Ils portent la qualification de résident, parce qu'ils *résident* à demeure chez des amis."

Ce commentaire me revint à propos. J'étais fixée sur ce titre de résident, que M. François Gazdowski faisait sonner si haut. J'examinai l'ami de grand'mère avec curiosité. Le soleil le faisait loucher et il portait à tout instant sa main à son visage, pour se préserver de la poussière qui pénétrait par toutes les fentes de la voiture, au point de nous aveugler. Nous traversions un village dont l'aspect, bien que pauvre, paraissait plus riant que celui des autres hameaux. Chaque cabane y était ombragée d'arbres fruitiers et d'acacias en fleurs. Entre la verdure d'un parc ou d'un bois, un chalet déroulait les arabesques de son balcon. Je me penchai pour regarder ces jolies cheminées roses, ces toits découpés, me demandant à quel heureux et paisible habitant appartenait ce petit coin de terre. Comme s'il eût compris ma pensée, le résident s'empressa de satisfaire à ma curiosité.

— Ceci est Wilki, terre à M. Etienne Gordyan, dit-il dans son jargon français.

Je ne sais pourquoi je rougis en entendant prononcer ce nom. De son côté, Miss me lança un singulier regard.

— Oh! monsieur Etienne Gordyan, c'était vraiment très surprenant...

— Vous le connaissez donc? demanda Gazdowski.

Bien que sa question parût toute naturelle, j'aurais été embarrassée pour y répondre. Heureusement mon attention fut détournée par un singulier spectacle. Devant une chaumière, au beau milieu de la route, une malheureuse folle — car c'en était une sans doute — dansait une sorte de ronde, qu'elle accompagnait de cris sauvages. Sa chevelure crêpue lui retombait sur ses tempes et sur son cou ridé. Pour tout vêtement elle portait une jupe trouée, qui laissait ses jambes à découvert. Je ne pouvais détacher mes yeux de ce triste spectacle. Soudain, la voix sévère de miss Gibson vint me rappeler à la réalité des choses.

— Liliane, pourquoi ne *disiez-vous* pas que vous connaissez M. Gordyan?

— Parce qu'on ne connaît pas une personne, pour l'avoir entrevue une fois dans sa vie, répliquai-je.

Je ne sais quelle tournure eût pris notre entretien, lorsque Miss aperçut à son tour la folle. Un cri d'horreur s'échappa de ses lèvres.

— *Aoh! very indecent indeed!*

Et elle se couvrit le visage de ses deux mains. Le résident, lui, riait de notre émoi. Il proféra quelques jurons polonais à l'adresse de la folle et la menaça de sa canne.

La malheureuse s'arrêta aussitôt, jeta un regard effaré autour d'elle, puis, poussant des vagissements plaintifs, courut se blottir sous l'auvent de sa porte. J'éprouvais une grande pitié. Si j'avais été libre, j'eusse abordé la malheureuse, j'aurais cherché à la consoler, je lui aurais surtout laissé quelque secours.

Le résident nous raconta que la "folle était une des protégées de M. Gordyan; qu'elle avait eu des malheurs; que l'aînée de ses filles était morte de désespoir d'amour; que l'autre, la plus jeune, recueillie par la comtesse, servait au château; quant à la vieille, elle s'enivrait pour se consoler."

— Allez après cela moraliser les paysans, ajouta M. Gazdowski en guise de conclusion, des brutes, mesdames (il prononçait *broutes*), de vraies *broutes!*

Cette histoire me fit oublier les longueurs et la monotonie de la route. Involontairement, j'associai le nom d'Etienne Gordyan à celui de cette jeune paysanne morte d'amour. Mon imagination échafaudait tout un drame. A

peine avais-je touché cette terre d'exil, que déjà ce Gordyan s'emparait de mon esprit. Où se trouvait-il maintenant? Habitait-il ce chalet, voyageait-il, peut-être était-il à Paris? Ces différentes questions que je n'eusse osé adresser à notre *cicerone*, me poursuivaient de leur obsession. Nous arrivâmes enfin. Du haut de la côte que suivait la route en cet endroit, un lac brillant s'offrit à mes regards. De blanches maisonnettes, aux toits de tuiles rouges, se rangeaient sur ses bords. L'église dominait le bourg. Derrière l'église, j'aperçus un vaste parc, entre les ombrages duquel pointaient quatre clochetons surmontés de girouettes. Mon cœur se mit à battre violemment. La voiture venait de franchir une large porte cochère, et s'arrêtait quelques instants après au bas d'un perron.

Comment décrire la multiplicité et la diversité des sentiments qui m'agitèrent en moins de quelques secondes? Je sais seulement que dans la cour du château, stationnait un groupe d'individus, hommes et femmes; que tout ce monde s'inclina avec respect sur un mot du résident: *Hrabianka*, la petite comtesse; puis que nous montâmes un escalier très sombre. En haut, droite, majestueuse, en robe de soie à carreaux lilas et blancs, grand'mère m'attendait: grand'mère, qui n'avait pas changé d'une ligne, la même, avec ses bandeaux gris, son front proéminent, ses yeux verts, son nez long; me disant de sa même voix grave:

— Soyez la bienvenue, Liliane!

Vendredi, 16 juin.

Je n'ai encore rien dit du château, si ce n'est que c'était une vaste bâtisse profonde et carrée, construite en briques roses et en pierres de tailles. L'emménagement intérieur du manoir répond bien à son extérieur.

Le rez-de-chaussée et le premier étage seuls sont habités. En bas, se trouvent la chapelle, la salle de billard, les chambres d'amis, et une longue galerie voûtée qui sert de dépôt aux archives. Le premier étage est réservé aux appartements de réception. Le grand salon avec ses meubles Empire, ses consoles et ses cadres dédorés, m'a paru imposant mais froid. J'aime mieux le cabinet de grand'mère dont les murs, recouverts de tapisserie, représentent les plus beaux sites de la Suisse. On pénètre de là dans la bibliothèque, où s'alignent de magnifiques bahuts en chêne sculpté. Une antichambre sépare le salon et la bibliothèque de la salle à manger. C'est une vaste pièce, qu'éclairent quatre hautes croisées. Puis viennent le fumoir, une sorte d'atelier, aujourd'hui abandonné, et enfin l'appartement de grand'mère, dont les deux chambres font pendant à celles que j'occupe moi-même, à l'autre extrémité du château. Parlons maintenant de mon installation.

Le lendemain, dès mon réveil, mon premier mouvement fut de courir à la fenêtre. J'aperçus un ciel éblouissant, des pelouses où la rosée semait encore ses perles matinales. Des acacias et des jasmins en fleurs m'envoyaient leurs aromes. Une impression joyeuse éclaira mon âme assombrie, et, lorsqu'en me retournant je vis les tentures roses et les meubles en bois blanc de ma chambre illuminés par les rayons du soleil, ma prison me parut coquette et gaie. Outre ma chambre à coucher, j'ai aussi un cabinet de travail, tout bleu celui-là. Une petite bibliothèque, où mes classiques français, La Bruyère, Corneille, Racine, La Fontaine, semblaient me souhaiter la bienvenue, un bureau en bois de rose, deux fauteuils et un canapé Louis XV avec son guéridon assorti; tout cela forme un ensemble contrastant si fort avec l'aspect sévère et sombre du reste de la demeure, qu'il m'est difficile de ne pas voir dans cet arrangement une attention délicate de grand'mère. D'ailleurs, tout le monde ici me témoigne, sinon de l'intérêt, du moins une curiosité que j'appellerai bienvaillante ou même déférente. Hier, au moment du dîner, qui se sert à la française vers sept heures, la comtesse me présenta à son entourage. Je ne parlerai plus du résident, qui joue le principal rôle dans la maison. Grand'mère l'appelle *moj Gazdosiu*, mon petit Gazdowski. Petit! avec ces hautes épaules, ces grandes jambes, ces bras à moulin à vent, ce nez énorme! Mais ici, les diminutifs sont chose aussi simple que les baise-mains. Le chapelain, auquel je reviendrai tout à l'heure, et qui répond au nom de père Ides, est l'*oïtchoulek*, ou le petit père. Un vieil Hippocrate allemand, à oreilles d'âne et à figure de batracien, s'est transformé en petit docteur ou *doktorek*. La douce appellation de *Paniousia*, synonyme de petite madame, s'applique à une affreuse duègne, fardée, poudrée, peinturlurée, affublée d'oripeaux invraisemblables. Voici que j'ai énuméré les commensaux de la comtesse Rayska, dans l'ordre de préséance qui leur est réservé. Grand'mère siège au haut bout de la table qui est, ici, la place d'honneur. Je dus m'asseoir à sa droite, Gazdowski à sa gauche; le père Ides à côté de moi, ayant miss Gibson pour vis-à-vis. L'horrible *Paniusia* en face de la comtesse, et entre elle et le résident, le docteur Holtz. C'est avec le père Ides qu'il me sera le plus aisé de m'entendre. C'est un religieux de l'ordre fondé par saint Paul l'Hermite. Il appartient au fameux couvent de *Jasna-Gora*, en français Clairmont, célèbre par la défense héroïque qu'y organisa, au XVIIe siècle, le moine Augustin Kordecki contre les Suédois de Charles Gustave. La vierge, à laquelle est consacré le monastère ainsi que la basilique qui en dépend, sauva ses religieux des mains sacrilèges des Luthériens. Mais un des reîtres de l'armée envahissante, ayant frappé de son sabre l'image de la mère du Sauveur, il en jaillit un flot de sang. On montre aujourd'hui la cicatrice que porte la Vierge Marie, sur sa joue gauche. Depuis lors, les miracles se sont multipliés à Jasna-Gora. Il n'y a pas de chaumière, ni de palais, où l'on ne voit, au-dessus du lit du riche comme du pauvre, la Vierge noire miraculeuse, avec l'enfant Jésus entre ses bras. Cette peinture dont on expose, aux jours de grandes fêtes, l'original à la vénération des fidèles, est attribuée à saint Luc. Bien que je sois Française aujourd'hui plus que jamais, je m'étais intéressée à ces saintes et héroïques histoires, que m'avait jadis contées mon père. La vue du Révérend me les remit tout naturellement en mémoire. Son visage est franc. C'est vers lui que je relevai mes yeux quand je cherchais à reposer ma vue du spectacle désagréable que m'offraient les traits futés du résident, les oreilles d'âne du docteur et les joues peinturlurées de l'horrible Paniusia. Pour comble de ridicule, cette duègne est une demoiselle, comme moi et comme miss Gibson. Les domestiques l'appellent *Panna Apollina*, "mademoiselle Apolline!" C'est une résidente. Le titre s'emploie, paraît-il, aussi bien au féminin qu'au masculin. Mademoiselle Apolline est noble comme M. François Gazdowski. Comme lui aussi, elle a subi des revers. Je m'étonne que ces deux cœurs n'aient pas songé à associer leur infortune et à se consoler mutuellement. Bien loin de là, tout fait supposer qu'ils se haïssent. Gazdowski s'est permis, durant le dîner, certaines plaisanteries, accompagnées de sourires narquois, auxquelles mademoiselle Apolline répondait rageusement. En revanche, elle accablait le docteur Holtz d'attentions. Un des mille petits soins qu'elle lui prodiguait consistait à saupoudrer de sucre tous les plats qu'on présentait à l'Esculape allemand. Ce docte personnage se bornait à sourire, ouvrant une mâchoire démesurée, tandis que ses oreilles se soulevaient de bas en haut, exprimant ainsi, sans doute, la satisfaction sensuelle que lui causaient les amabilités d'Apolline. Miss Gibson et moi, nous nous regardâmes, consternées. Ah! les jolis usages qui règnent en Pologne, et le joli monde qu'on y trouve!

Samedi, 17 juin.

J'ai eu hier une altercation avec grand'-mère. J'avais passé toute la journée dans ma chambre. Le soir, à l'heure du dîner, la comtesse m'accueillit par un "bonjour, mademoiselle", prononcé d'un ton glacial. Nous nous mîmes à table dans le même ordre que la veille. On nous servit, en guise de potage, une sorte de brouet mêlé de pâtes de seigles, de pruneaux, de clous de girofle. Il paraît que c'est là une soupe nationale: la *tcharnina*. Ensuite défilèrent plusieurs mets aux noms plus baroques les uns que les autres. Tout ce monde mangeait ferme et buvait sec. Pour moi, le chagrin, le dégoût, la colère m'étouffaient: oui, la colère, car les regards malicieux qu'échangeaient entre eux grand'mère et son résident disaient assez clairement qu'on avait voulu mettre mon palais de Parisienne à l'épreuve. Je refusai de goûter à tous ces ragoûts, lorsque grand'-mère, qui ne m'avait pas adressé la parole jusque-là, m'apostropha:

— Vous n'avez donc pas d'appétit, mademoiselle?

— Non, madame.

— Tant pis, j'aime que la jeunesse mange, c'est le signe d'une bonne conscience.

Je regardai ces mâchoires grimaçantes. En avaient-ils de bonnes consciences tous ces gens-là!

La comtesse comprit ma pensée, et m'adressa de nouveau la parole, mais en polonais cette fois.

— Les Parisiennes sont capricieuses et difficiles, je le sais, mais chaque pays a ses usages. On doit donc se plier aux coutumes des personnes avec lesquelles on est appelé à vivre, surtout lorsqu'on ne peut faire autrement.

Le résident approuvait par des hochements de tête significatifs.

J'avais parfaitement saisi l'allusion de grand'mère.

L'idée folle me vint alors de m'enfuir durant la nuit. Tout, plutôt que de me laisser reprocher le pain que j'allais manger. Tout, même mendier de porte en porte. Certes, mon visage témoignait mieux que mon silence de ce qui se devait passer en mon âme, car la comtesse reprit d'une voix de plus en plus courroucée:

— Vous ne comprenez pas le polonais?

— Non, madame.

Je mentais. J'avais compris tout ce qui se disait autour de moi; mais à cette heure, je me jurais à moi-même de ne jamais prononcer un mot de cet idiome.

— Eh bien, reprit grand'mère, élevant toujours la voix, il faut le comprendre. Vous êtes Polonaise, puisque votre père était Polonais; vous vivrez désormais au milieu de Polonais, il serait donc ridicule d'ignorer leur langue. Le père Ides voudra bien vous donner des leçons et j'entends que vous me répondiez en polonais d'ici un mois.

Gazdowski se permit d'applaudir d'une manière discrète, il est vrai:

— *Ojciec pani wielki patriyota, wielki patriyota!* répéta-t-il branlant la tête.

Cela signifiait en français:

— Votre père était un grand patriote, un grand patriote!

La conclusion que maître Gazdowski gardait par devers lui, était facile à tirer de ses prémisses. La fille d'un aussi grand patriote devait parler polonais.

Voir un étranger s'immiscer ainsi dans mes sentiments les plus chers, me mit hors de moi.

— Je vous défends de me parler, m'écriai-je, je vous le défends, entendez-vous?

Puis je me retournai vers la comtesse:

— Jamais, madame, je n'apprendrai un mot de votre langue.

Et je quittai la salle, étouffant les premiers sanglots d'une de ces crises de larmes auxquelles je suis sujette.

Je ne sais combien de temps je pleurai ainsi.

Lorsque je revins à moi, il faisait nuit. La lune communiquait à tous les objets une mystérieuse et blanche clarté qui m'attendrissait plus encore sur mon sort. Je me trouvais la plus malheureuse des créatures.

Soudain, ma porte s'ouvrit doucement. Une forme légère s'approcha, s'agenouilla à mes pieds, et je sentis sur mes mains le contact de lèvres douces et tièdes.

En même temps une voix caressante me disait tout bas, avec une inflexion de prière et de tendresse

— *Niech panienka nie placze* (ne pleurez pas, petite demoiselle).

Je me baissai vers cette amie que m'envoyait la Providence et je reconnus Malgosia, la jeune paysanne que grand'mère avait attachée à mon service, la fille de la folle. Ainsi éclairée par la blanche lumière lunaire, avec ses belles tresses blondes, ses traits fins, Malgosia m'apparut à cette heure d'angoisse, semblable à un ange consolateur.

Encore secouée par mes larmes, je la pris entre mes bras et je l'embrassai avec effusion. J'avais au moins une âme qui compatissait à ma douleur. Malgosia dans sa joie, me baisait toujours les mains, répétant ces seuls mots où elle mettait tout son cœur:

— *Ja Kocham panienker* (je vous aime, mademoiselle).

Nous restâmes ainsi silencieuses. D'autres idées me faisaient pour un instant oublier mon chagrin. Je pensais à la folle, à la sœur de cette petite, morte si jeune pour avoir trop aimé. Et l'image de Gordyan passa devant mes yeux. Ma curiosité me reprenait. Où était-il? Bien bas, tout bas cette fois, j'allais interroger ma confidente, quand plusieurs coups, frappés à ma porte, nous firent nous relever toutes les deux. Je n'eus pas le temps d'essuyer mes yeux, que miss Gibson se trouvait devant moi.

Miss ne pleure jamais, pourtant, je reconnus à l'expression de son visage, qu'elle était loin de bénir son sort. D'un geste, elle m'indiqua que quelqu'un se trouvait derrière elle. C'est alors que j'aperçus l'habit blanc du père Ides.

— Il a voulu venir, dit Miss.

J'allai au devant du révérend père. Quand je fus à la portée de sa main, il me traça du pouce et de l'index un signe de croix sur le front.

— Dieu est bon, dit-il. C'est le consolateur de ceux qui souffrent.

Puis il s'assit et continua son sermon. Je l'écoutai, distraite. Voyant que son homélie produisait peu d'effet, le bon père parla de choses plus pratiques.

— Voyez-vous, me dit-il; la comtesse est une excellente femme... elle vous aime au fond... elle vous attendait avec impatience, seulement il faut savoir la prendre. Ne la heurtez jamais de front. Plus tard, quand vous saurez tout le bien qu'elle répand autour d'elle, vous reconnaîtrez quelle âme compatissante se cache sous cette apparence de rudesse. Vous lui avez causé beaucoup de peine.

Laissez-moi vous dire pourquoi. Vous l'appelez madame; vous vous refusez à lui baiser la main. Tout cela est mal. Vous m'entendez, n'est-ce pas? car j'ai bien deviné que vous compreniez le polonais. Soyez sans crainte, je ne vous donnerai pas de leçons. Pour conclure, je voulais encore vous prévenir d'une chose: ici on élève les enfants autrement qu'en France; on exige d'eux plus de marques de respect; c'est l'usage de baiser la main des personnes âgées et des prêtres. Ce n'est pas que je tienne, pour ma part, à cette preuve de déférence. Si vous vouliez vous y soumettre je la considérerais comme un hommage rendu au bon Dieu. Je vous conseille seulement d'aller trouver votre grand'mère. Vous lui direz que vous l'aimez, que vous vous repentez de votre mouvement de colère. Vous verrez qu'elle vous ouvrira ses bras. Voilà ce qui m'a amené vers vous, ma fille.

Et le bon père, levant derechef sa main à la hauteur de mon front, me donna une seconde bénédiction.

Hélas! hélas! c'est en de pareilles occasions que je reconnais combien je suis méchante, quel levain de rancune et de fierté aigrissent mon âme! Non seulement je ne baisai pas la main du père, mais je ne le remerciai seulement pas de ses bonnes paroles. Je n'allai pas davantage trouver grand'mère; je ne lui adressai pas d'excuses, et je me couchai, plus désolée que la veille, car à mon chagrin s'ajoutait le mécontentement de ma propre conscience.

Dimanche.

Je n'ai pas dormi de la nuit; j'ai le frisson et je brûle tout à la fois. Si j'étais malade, j'aurais du moins quelques heures d'isolement et de repos. Mais non, on m'enverrait le docteur Holtz; mademoiselle Apolline serait peut-être chargée de me veiller. Je préfère lutter contre mon malaise.

D'ailleurs, c'est aujourd'hui la fête de la Pentecôte. Nous devons assister à la grand'-messe. J'invoquerai l'esprit saint pour qu'il me fortifie, me console et m'éclaire. Puis, après vêpres, je m'en irai au cimetière. Je veux être à mon père, avec lui, je veux pleurer sur sa tombe. Ah! père chéri! Souvenez-vous de votre petite Lili, voyez sa peine, demandez au Seigneur qu'il lui fasse la grâce de vous rejoindre là-haut. Elle serait si heureuse de reposer à vos côtés, même sur cette terre d'exil. Je me sens vraiment malade: pourvu que j'aie la force de me traîner jusqu'au cimetière.

Lundi.

Voilà juste trois semaines que je n'ai pas ouvert mon journal. Je bénis le ciel de m'avoir exaucée.

Avant d'entreprendre le récit des incidents qui viennent encore une fois de changer ma vie, et qui m'ont changée moi-même, je vais dire en un mot quelle a été la cause qui a déterminé la crise et amené cette transformation. Je viens d'être très malade. Je me sens encore faible, ma main défaille et mes yeux se troublent en écrivant ces lignes. Il me faut raconter dans leur ordre, les événements qui se sont produits depuis ce dimanche de Pentecôte, jour mémorable dans mon existence.

Je me levai le matin, m'armant de tout mon courage. Grand'mère me fit demander vers dix heures. Tout en me rendant auprès d'elle, je me rappelai les recommandations que m'avait adressées le père Ides. Sans être tout à fait abattus, mon orgueil et mon esprit de révolte semblaient hésitants. Si grand'mère m'accueillait par un mot amical, je suivrais les conseils du bon père; je porterais sa main à mes lèvres, et je lui dirais: "Grand'mère, pardonnez-moi et permettez-moi de vous aimer."

Combien je me trompai. Arrivée près de la comtesse je vis que je me trouvais toujours en face d'un juge courroucé.

— Votre incartade d'hier, dit-elle d'un ton bref et hautain, accuse chez vous autant de ridicules que de méchanceté. Je ne souffrirai pas qu'elle se renouvelle.

Je me tus, mais tous mes bons sentiments se replièrent sur eux-mêmes, glacés par le froid qui soufflait de cet accueil.

Voyant que je continuais à garder le silence, la comtesse reprit:

— Etes-vous prête, mademoiselle?

— Prête à quoi? madame.

Je m'attendais à ce qu'elle me répondît: "Prête à vous rétracter, à déplorer votre faute et m'en demander humblement pardon." Par bonheur, il n'en fut rien.

— Prête à m'accompagner à l'église, reprit simplement grand'mère.

L'appréhension d'un nouveau choc entre nous m'emplissait d'une telle épouvante que je me sentis soulagée d'un grand poids. Très émue, je n'eus que la force d'incliner la tête en guise d'assentiment.

Un quart d'heure après, nous étions à l'église. C'est la première fois que j'assistais à l'office divin, célébré ailleurs qu'en France. Quel contraste avec les beaux chants, la pompe des cérémonies, l'élégance des fidèles des temples de Paris! Nous occupions une loge grillée à gauche du maître-autel. Un étroit escalier à vis y donne accès. Quand nous entrâmes, la messe était commencée. L'orgue grondait impitoyablement. En bas, les paysans se pressaient pêle-mêle, hommes et femmes agenouillés ou debout. C'était un chaos de couleurs claires, de tons crus, se heurtant les uns les autres; des jupes vertes, des tabliers bleus, des mouchoirs rouges ou jaunes, de sorte qu'avec l'entassement de la foule, à travers la fumée des cierges et de l'encens, dans la buée de toutes ces haleines, ces visages, aperçus en raccourcis de haut en bas, m'apparaissaient tous congestionnés et grimaçants. En face de notre loge, les bancs du chœur étaient occupés par les familles des propriétaires voisins. Je servais de point de mire à la curiosité des dames. N'étais-je pas la haute nouveauté du jour, la Française, la Parisienne, la gravure de mode vivante, en un mot. Je ne me sentais ni assez sage ni assez calme pour m'élever au-dessus de ces faiblesses, bien haut sur l'aile de la prière, jusqu'au ciel, jusqu'à Dieu. Un instant, toutefois, j'éprouvais une émotion salutaire. Le prêtre venait d'achever la préface; les clochettes des enfants de chœur tintaient, lorsque je vis s'avancer gravement une douzaine de villageois, tenant chacun un cierge allumé à la main. Ils s'agenouillèrent en demi-cercle au pied de l'autel, et entonnèrent un cantique dont la large et puissante mélodie me fit tressaillir de la tête aux pieds. "Dieu saint, Dieu fort, Dieu immortel, ayez pitié de nous! De la peste, de la guerre, de la famine, délivrez-nous, Seigneur! Nous tous, ô Dieu! nous vous le demandons, exaucez-nous, Seigneur!"

La simplicité de ces paroles, l'accent de ferveur avec lequel elles étaient prononcées, la beauté grandiose du chant, me remuèrent jusqu'aux plus profondes fibres de mon âme. Des larmes obscurcirent mes yeux, ma tête tournait. Je ne distinguai plus qu'une seule image trouble. Fort heureusement, la messe touchait à sa fin. Nous sortîmes bientôt, regagnant notre voiture. J'espérais que nous allions rentrer sans retard; hélas! on arrêtait ma grand'mère à chaque pas. Les paysans se pressaient autour d'elle. Lorsque nous fûmes arrivées aux quelques marches qui séparent l'enclos de l'église de la place, ce fut bien pis encore. Là, plus de paysans, mais toute la gentry de la contrée. Je passai sous le feu de tous ces regards braqués sur moi. Grand'mère ne paraissait pas fâchée de me montrer. D'ailleurs, les compliments qu'on lui adressait à mon sujet ne tarissaient pas:

— Charmante! Quel bonheur pour nous de posséder mademoiselle!

— C'est tout le portrait du comte, s'écria enfin une grosse dame, vêtue avec plus de simplicité, et à laquelle grand'mère semblait témoigner un intérêt particulier.

Son mari et sa fille (je le sus quelques minutes plus tard), nous rejoignirent. La grosse dame nous les indiqua de loin, criant: "Les voilà! les voilà!" absolument comme s'ils fussent revenus du bout du monde.

Le mari, immense, haut en couleur, avait des favoris roux et un cou apoplectique: la petite, fluette, gentille avec son teint rose, ses cheveux blonds et ses yeux bleus, sautillait d'un pied sur l'autre. Naturellement, le Monsieur se précipita sur les deux mains de grand'mère. Quand ce fut mon tour, il me regarda, perplexe:

— Il faut vous présenter, Ignace, lui souffla sa femme.

Il s'inclina murmurant d'une voix de basse-taille qui lui paraissait sortir des talons.

— Ignace Reut, mademoiselle, très heureux.

Madame Ignace prit sa fille par l'épaule et la campa devant moi.

— Rozia, ma fille. Embrassez-vous... Vous permettez, madame la comtesse.

— Comment donc! fit grand'mère, mais certainement. Je dus embrasser la blonde Rozia, de mauvaise grâce il est vrai. On s'en aperçut, sans doute, autour de moi, car la comtesse jugea à propos d'excuser ma sauvagerie:

— Elle est encore un peu Française — mais nous la poloniserons.

Madame Ignace sourit avec grâce.

— Oui! oui!... quand on est une Rayska... noblesse oblige.

Puis, sans transition, elle se mit à nous parler de son fils Piesio (Piesio est le diminutif de Pierre) que ces dames de Varsovie retenaient captif tant il était aimable et boute-en-train. Elle saurait bien toutefois le faire revenir, lorsqu'elle lui aurait fait savoir que Zdrowa abritait une Parisienne.

Les salutations commencèrent. Enfin! je respirai. Soudain, au beau milieu des embrassades... et des *padam donog* (je tombe à vos pieds) madame Ignace se frappa le front:

— Ah! voyez donc, moi qui oubliais le plus important... Chère comtesse, M. Gordyan est de retour. Nous l'avons rencontré hier, Rozia et moi; dans le bois de Wilki, n'est-ce pas, Rozia?

Rozia rougit et répondit de sa petite voix flûtée:

— Je crois que oui, maman.

Evidemment, ce M. Gordyan, dont le nom seul faisait rougir Rozia, intéressait aussi grand'mère, car elle dit de ce ton impérieux qui lui était particulier:

— Gordyan est de retour?... Eh bien, venez déjeuner avec nous, nous aurons plus de temps pour causer.

M. et madame Reut acceptèrent sans se faire prier. Je l'avoue, cette invitation me causa un secret plaisir. L'idée qu'on parlerait d'Etienne Gordyan, que j'apprendrais quelque chose des faits et gestes de ce personnage mystérieux, me rendait presque agréable la société de nos nouveaux hôtes. Mon attente ne fut pas trompée. A table, la conversation roula en grande partie sur lui, et sur son pupille, le prince Paul. De temps en temps ces dames échangeaient des propos à demi-voix. Je remarquai que leurs regards se dirigeaient alors vers moi et vers Rozia.

— Ainsi, Paul n'est pas avec lui à Wilki, reprit grand'mère à haute voix.

— Non, répliqua madame Reut. Il paraît que le prince fait courir à Moscou.

— Chère âme, hasarda son mari, M. Etienne ne nous a-t-il pas dit qu'il l'attendait dans quelques jours?

— Ah! s'écria grand'mère, dont la figure s'éclaira d'un sourire de satisfaction.

— Certainement, reprit la chère âme: mais peut-on compter sur le prince. M. Etienne a eu bien tort, selon moi, de le laisser seul. On joue un jeu d'enfer au cercle de la noblesse, et...

Grand'mère se redressa; ses yeux se fixèrent sur ceux de madame Ignace qui, du coup, se troubla dans son discours.

— Liliane, continua la comtesse en se retournant vers moi... Connaissez-vous votre cousin, le prince Paul Sreniawa?

— Je l'ai vu une fois à Paris, chez mon père, avec M. Gordyan, répondis-je.

— Oh! yes, avec M. Gordyan, répéta miss Gibson, me regardant bien en face, comme si elle eût cherché à me faire rougir. — Ces Messieurs avaient dîné chez le comte.

— M. Gordyan aussi? demanda grand'mère.

— Aoh! yes, lui surtout.

Ce "lui surtout" avait été prononcé d'une si étrange façon, que les convives ne purent réprimer leur hilarité. La méchanceté de Miss, si c'en était une, se retourna donc contre elle.

Nous nous levâmes de table sur cet incident comique. On servit le café au salon. Pendant que ces dames reprenaient le cours de leurs confidences, et que ces Messieurs s'en étaient allés fumer au billard, Rozia s'approcha de moi:

— Voulez-vous faire un tour de parc, demanda-t-elle, sa gentille figure couverte d'une vive rougeur.

— Volontiers.

Une minute après, nous nous enfoncions sous une allée de vieux ormes.

Nous marchâmes quelques instants en silence. Ce fut Rose qui le rompit la première:

— Vous n'êtes pas heureuse, n'est-ce pas? murmura-t-elle, baissant la tête, comme si elle eût été confuse de sa hardiesse.

— Non répondis-je, comment pourrais-je l'être?

— Moi non plus je ne suis pas heureuse, continua ma compagne.

Et elle étouffa un gros soupir.

— Vous! et pourquoi? m'écriai-je surprise.

— Je vous le dirai, mais d'abord voulez-vous être mon amie? moi je vous aime déjà.

Rozia fixait sur moi des yeux si doux, si suppliants, que, bien que ma nature se raidit contre toute manifestation de sentimentalité, je me sentis entraînée vers elle par un irrésistible mouvement de sympathie.

— Je le veux bien, répondis-je en lui tendant la main.

— Alors nous résisterons, fit-elle avec énergie.

— Résister! mais à qui, à quoi donc?

— Aux projets formés par ma mère et par votre aïeule.

— Je ne connais pas ces projets, fis-je d'un ton sérieux, et d'ailleurs je n'aime pas à conspirer; j'agis ouvertement.

— Je ne veux rien faire de mal non plus, répliqua Rozia. Ces projets, vous les avez devinés peut-être; on veut nous marier: moi avec M. Gordyan, vous avec le prince Paul. Eh bien, moi je n'épouserai jamais M. Gordyan: Je ne l'aime pas!

— Et lui? demandai-je.

— Lui, je n'en sais rien. Je ne crois pas. Il est trop triste. On dit qu'une paysanne est morte de chagrin par amour pour lui. C'était la sœur de votre petite servante, interrogez-la, elle vous contera sûrement cette histoire. Enfin! ce n'est pas cela qui m'éloignerait de M. Gordyan. Je ne puis l'épouser, car j'en aime un autre... devinez-vous?

— Le Prince Paul, murmurai-je?

— Oui, répondit doucement Rozia.

Après quelques instants de silence ma petite amie reprit:

— Vous voyez bien que je ne suis pas heureuse.

— Ne vous croiriez-vous pas payée de retour? demandai-je.

Pour toute réponse, Rozia me serra la main. Puis, au bout d'un instant, se penchant contre mon oreille:

— Il m'aime, murmura-t-elle. Il m'a promis de m'épouser. Oh! je vous en supplie: vous êtes belle, vous êtes riche, vous êtes sa cousine... j'ai peur... je souffrirais trop... Ne me le prenez pas.

Des larmes débordèrent de ses yeux et inondèrent ses joues.

— Soyez tranquille, répondis-je, saisie de pitié.

En ce moment des pas pressés et lourds retentirent derrière nous.

— Rozia! Rozia! appelait de loin M. Ignace Reut; nous partons...

— Merci, balbutia Rose, me serrant furtivement la main.

Et elle ajouta, un doigt sur ses lèvres:

— Vous me jurez le secret.

— Je vous le jure.

— Merci encore...

Et cette fois ma nouvelle amie se sauva.

Quelques instants après, j'entendis le roulement de la voiture qui s'éloignait. Quant à moi, je regagnais ma chambre, la tête pleine de ce que je venais d'entendre.

Mardi.

Le docteur est entré dans ma chambre, non pas l'homme aux longues oreilles, mais un célèbre praticien que grand'mère a fait venir de Varsovie. Je n'ai eu que le temps de cacher mon journal. Il vit pourtant que j'écrivais.

— C'est défendu, me dit-il. Votre cerveau a besoin de ménagement. Tâchez de vivre sans penser, si c'est possible.

Oui, si c'était possible, mais cela ne l'est pas. Je pense au contraire beaucoup... et voilà pourquoi je me retrouve, ce matin, penchée sur mon cahier.

J'en étais restée hier au départ de Rozia Reut, lorsque, rentrée dans ma chambre, mes oreilles bourdonnaient encore des singulières confidences que je venais d'entendre. Un des vilains défauts de mon caractère consiste à toujours désirer ce que je ne puis, ou ne dois pas obtenir. C'est par ce méchant esprit d'opposition que je me mis à songer à mon cousin Paul, qui m'avait fort peu occupée jusqu'à ce jour. Je ne me le rappelai que vaguement. Une de ces têtes de *boy* anglais, joufflu, rose, blanc et blond... Quelle différence avec les traits nobles et doux à la fois de son compagnon qui étaient demeurés gravés dans ma mémoire. Mais à cette heure, mes idées battaient la campagne. Involontairement, mes lèvres murmurèrent ce mot magique "Princesse"! Je trouvais étrange que Paul, d'après ce que j'en avais entendu dire, lui, le chéri des salons de Paris, de Vienne, de Pétersbourg, eût pu s'éprendre d'une petite fille comme Rozia, jolie sans doute, mais d'une médiocre naissance, d'une fortune plus médiocre encore, et ridiculement romanesque. Involontairement aussi j'examinai mon visage que reflétait une glace. Les paroles de Rozia me revenaient à l'esprit: "Je vous en supplie, vous êtes belle, vous êtes riche". Rozia avait-elle dit vrai? étais-je belle? Jamais idée pareille n'avait traversé mon esprit. J'ai une figure longue, des cheveux bruns, un front légèrement bombé, un nez passable, ni trop court, ni trop gros, ni trop long; des lèvres plutôt minces qu'épaisses, des dents menues et blanches, un teint que n'altéra jamais aucun soleil, et que miss Gibson, elle-même, me fait l'honneur de m'envier... enfin, des yeux noirs que je ne puis m'empêcher de trouver aujourd'hui plus brillants qu'à l'ordinaire. J'éprouvais du plaisir à regarder mon image. Mais où donc Rozia avait-elle pris que j'étais riche? La ruine de mon père était-elle encore ignorée du pays? ou bien faisait-elle allusion à la fortune de la comtesse? car grand'mère est riche... Me considère-t-on ici comme sa légitime héritière? Cela n'a rien que de très naturel, après tout. Seulement, s'il en est ainsi, ne conviens-je pas mieux à Paul que Rozia? J'étais irritée de l'obstacle que cette petite fille venait d'élever entre lui et moi. Ne m'avait-elle pas fait jurer de renoncer au prince? Et si, par hasard, je venais à l'aimer un jour? Faudrait-il, pour un moment d'étourderie, renoncer au bonheur de ma vie?

Je rêvais à toutes ces choses, je m'en accuse, car ce sont là de vilaines pensées. Je reconnais que mon cœur n'a ni générosité ni profondeur, mon esprit ni résolution ni fixité; mes souvenirs ni fidélité ni persistance. Mon chagrin, la dureté que me témoignait grand'mère, allaient-ils empoisonner mon âme d'un levain d'amertume, l'emplir d'aigre et d'injuste rancune? Non, je lutterai contre moi-même. Je n'aurai qu'à me souvenir de mon cher père, de son indulgente bonté, de son cœur compatissant et généreux, de son intarissable charité. J'irai, dès aujourd'hui, puiser les forces dont j'ai besoin, — le courage, la patience, la résignation, — sur son tombeau. Mais comment m'échapperai-je d'ici? Comment tromper la surveillance de grand'mère et de Miss? Le bon Dieu me viendra en aide... je trouverai un moyen.

J'en étais là de mes pensées, lorsque je vis soudain apparaître grand'mère sur le seuil de ma chambre — évidemment, le ciel me l'envoyait.

— Que devenez-vous? demanda-t-elle d'une voix qui me parut un peu adoucie, pourquoi ne restez-vous pas au salon? Seriez-vous souffrante?

En même temps elle me prit les mains et les tint un instant entre les siennes.

— Mais vous brûlez! s'écria-t-elle.

J'avais le cœur gros, un chagrin cuisant, un malaise étrange qui m'alanguissait et me laissait sans forces. Un instant, je faillis me jeter entre les bras de grand'mère. Je me raidis cependant.

— Je ne me sens pas bien, répondis-je. Je voudrais me reposer... rester seule...

La comtesse me regardait; ses lèvres remuaient comme sous l'empire d'une émotion difficilement contenue. Toutefois, le moment où le mur de glace qui nous séparait allait se fondre sous le chaud effluve de nos cœurs, n'était pas encore venu, car grand'mère reprit de son ton brusque:

— C'est bien. Nous nous rendons à vêpres: personne ne vous gênera.

Elle s'éloigna sur ces mots, pour se retourner une dernière fois sur le seuil.

— Si vous étiez raisonnable, ajouta-t-elle, je vous enverrais votre petite servante. Assise dans un coin, à portée de votre voix, elle dirait son chapelet et ne vous troublerait guère.

Tout s'arrangeait au gré de mes vœux. Malgosia ne pouvait en effet que me seconder dans l'exécution de mon plan.

— Je vous remercie, j'accepte, répondis-je en m'inclinant.

Quelques minutes après, Malgosia venait s'asseoir sur le seuil de mon cabinet de travail. Pour moi, toute à mon projet, j'attendais le moment propice. Bientôt le château fut désert. J'étais libre de mes mouvements. Saisir mon chapeau, mon ombrelle, et me retourner vers ma servante, fut l'affaire d'une seconde.

— Viens, lui dis-je.

Malgosia me regardait, effarée.

— *Gdzie panienko?* aller où mademoiselle?

— Au cimetière.

C'était la première fois que je me hasardais à prononcer quelques mots en polonais.

— Au cimetière? répéta l'enfant.

— Oui, est-ce loin d'ici?

— Non.

— Viens alors.

Nous descendîmes, nous traversâmes le parc, sans qu'aucune rencontre vînt éveiller nos alarmes. Au bout d'un quart d'heure de marche, nous eûmes dépassé le bourg. De loin, les cloches de l'église sonnaient à toute volée. Nous longions maintenant un chemin sablonneux, bordé de jeunes saules, dont les branches flexibles, au mince feuillage, ne suffisaient pas à nous abriter du soleil. En face de nous, près d'un étang qui brillait

ainsi qu'un miroir, dans son encadrement de sol argileux, les murs en briques rouges du cimetière dessinaient un vaste carré. Sur le rivage opposé du lac, mes yeux s'arrêtèrent sur un enclos verdoyant. Je reconnus alors la route que nous avions suivie à notre arrivée: la côte qui dominait le pays; le petit hameau de Wilki, le chalet de M. Gordyan, et, à une centaine de pas, la chaumière de la malheureuse folle.

Du doigt, je l'indiquai à ma suivante:

— C'est ta mère, qui demeure là?

— Oui, répondit-elle en rougissant.

Je tirai quelques pièces de monnaie de ma poche.

— Porte-lui ça de ma part, dis-je: après, tu viendras me rejoindre ici.

Nous étions parvenues à la porte du cimetière. Malgosia, qui se signa à plusieurs reprises, me montra un mausolée en forme d'obélisque, qu'entourait une grille de fer.

— C'est là, dit-elle tout bas.

Je pénétrai seule au cimetière. A l'une de ces extrémités, j'aperçus un homme agenouillé. L'herbe croissait haute et drue, toute parfumée de menthe sauvage. Je m'avançai vers la tombe. Sur une des faces du monument, je lus cette inscription, qui se détachait en lettres d'or, sur le marbre:

EMMANUEL ANTOINE
COMTE GOZDAWA RAYSKI
NÉ A ZDROWA LE 15 JUILLET 1835
† A PARIS LE 4 MARS 1885.

Rien que ces seuls mots. Pas un regret... pas une prière! Je tombai à genoux. Toute ma douleur, si longtemps contenue, monta soudain en un flot de larmes, de mon cœur à mes lèvres, comme la poussée violente d'une onde amère, rompant ses digues. Je sentais que rien ne me consolerait, que rien ne parviendrait à m'apaiser; un long frisson me secoua de la tête aux pieds; mes yeux s'obscurcirent. Alors j'eus peur... j'appelai... mais ma voix n'avait plus de force. De plus en plus la conscience du moi m'abandonnait...

. . . .

Quand je revins à moi, j'étais dans mon lit. Il faisait nuit. Une veilleuse éclairait vaguement ma chambre. La table était chargée de médicaments et de compresses. En même temps, j'éprouvai une sensation de froid. En portant la main à mon front, je me rendis compte qu'il était couvert de glace. Que s'était-il passé? Combien d'heures, ou de jours, avais-je été privée de connaissance. Peu à peu, ma situation présente me revint à l'esprit. Mon voyage, mon arrivée en Pologne, les confidences de Rozia, mes démêlés avec grand'mère, ma course au cimetière, la folle, le chalet de M. Gordyan. Sous l'impression douloureuse de tous ces souvenirs, je soupirai. Aussitôt une ombre surgit d'un des angles restés sombres de la pièce. Cette ombre s'approcha de mon lit se pencha vers moi, et je reconnus grand'mère, les traits pâles et tirés par l'angoisse, grand'mère qui murmurait à mon oreille:

— Lili, c'est moi, me reconnais-tu, mon enfant?

Oui, c'était elle; je voyais des larmes sur ses joues; j'entendais sa voix attendrie. Une indicible joie amollit mon cœur. Je n'étais plus seule; je n'étais plus haïe! Grand'mère m'aimait donc! Et, dans l'élan de ma reconnaissance, tandis qu'elle m'ouvrait enfin ses bras, je cherchai ses mains, j'y appuyai mes lèvres... et je les prononçai enfin ces mots, qui s'étaient si longtemps refusés à sortir de mes lèvres.

— Grand'mère, pardonnez-moi... je vous aime!

Mercredi.

C'est M. Gordyan qui m'a ramenée du cimetière au château. Il est orphelin comme moi. De retour au pays, sa première pensée fut d'aller prier sur la tombe de ses parents. Mes sanglots avaient attiré son attention. Quand je m'affaisai à terre, il se trouvait déjà près de moi. Grand'mère et Malgosia m'ont appris tous ces détails. Cette dernière, ne me trouvant pas à l'endroit où elle m'avait quittée, se mit à pousser de grands cris. s'imaginant que j'étais allée me noyer dans l'étang. Un vieux berger, qui gardait ses moutons sur le versant de la côte, la rassura, lui disant qu'il avait vu le monsieur de Wilki se diriger vers le château, portant une demoiselle entre ses bras, bien qu'il lui semblât que la demoiselle fût plus morte que vive. Malgosia, accourue en toute hâte, se croisa avec mon sauveur dans le vestibule.

— Monsieur, monsieur, elle n'est pas morte du moins! s'écria-t-elle éperdue.

— Elle vit et elle vivra, lui répondit ce héros en souriant.

Je vis, en effet, et je veux vivre. Quelque chose s'est opéré en moi. Quelque chose que je ne saurais définir. C'est comme un baume intérieur épandu qui a pansé toutes les blessures de mon âme. Ce pays où je suis appelée à vivre ne me fait plus horreur. Tout ce monde que j'avais accablé de mes sarcasmes, s'en est vengé, en m'entourant des soins les plus assidus. Sans parler du père Ides et du *Doktorek* qui me veillaient et se relevaient à tour de rôle, le résident lui-même venait à tout instant, sur la pointe des pieds, demander de mes nouvelles, tandis que Mademoiselle Apolline pleurait toutes les larmes de son corps. Je ne puis donc me montrer ingrate: Je veux aimer ce pays, ces braves gens qui ont connu mon père. Pour tant, est-ce bien eux que j'aimerai? Est-ce bien pour eux et par eux, par amour filial, par reconnaissance pour grand'mère, que je vais m'appliquer à dépouiller en moi la petite Parisienne fantasque et volontaire d'autrefois? Cet attendrissement qui s'est emparé de mon être, cette légèreté qui m'enlève et semble détacher mon corps de la terre, ne sont-ils pas l'indice qu'un nouveau sentiment, dont je voudrais ignorer le nom, s'est emparé de mon cœur?

Dimanche.

Voilà juste trois semaines que se sont passés les événements que je viens de raconter. Je sais aujourd'hui le nom de la maladie qui a failli m'emporter: j'ai eu un commencement de méningite. Je suis un régime, à l'application duquel est chargé de veiller *Doktorek*. Pas d'émotion, pas de fatigue, pas de courses au soleil, pas de travail de tête. Une simple vie animale... manger, dormir... comme boisson, du vin de champagne coupé d'eau glacée, et du lait. Plaignez mon sort! Je participe depuis hier à la vie commune. Je peux prendre l'air, assise dans un grand fauteuil, qu'on place aux abords de la véranda toute enguirlandée

de vigne sauvage. Je pense au chalet de Wilki. Il fait un temps délicieux. Des parfums de rose et d'héliotrope m'arrivent des parterres qui bordent la terrasse. Je ne dis rien. Mon esprit sommeille. Je me sens heureuse. Grand'mère travaille à mes côtés: elle brode une chasuble tandis que mademoiselle Apolline lui assortit ses soies. Miss Gibson lit tout haut, avec son accent britannique, un roman sentimental et vertueux dont l'auteur est un de nos compatriotes qui écrit en français. Ce matin, le père Ides a dit la messe à mon intention dans la chapelle du château. On m'avait installée sous le hall, la grande porte du dehors ouverte, pour que le beau soleil de juillet me réchauffât de ses rayons. Vers quatre heures, les Reut sont arrivés. Rozia m'a embrassée tout émue. Quelques instants après, on a annoncé M. Gordyan. C'est la première fois que je le revoyais depuis notre première rencontre à Paris.

Je me sens moins bien aujourd'hui. Ma tristesse m'a reprise. Pourquoi? J'aurais dû me trouver heureuse, au contraire!

Jeudi.

Mon journal aura des lacunes. Je l'avais commencé avec la résolution d'y transcrire toutes mes impressions, et voici que je ne suis pas franche avec moi-même. Ces feuillets laissés en blanc depuis trois jours seraient couverts de mon grimoire, si j'avais voulu, ou plutôt si j'avais osé y retracer fidèlement tout ce que je pense et tout ce que je ressens. Une phrase de La Bruyère me revient à l'esprit: "Vouloir oublier quelqu'un c'est y penser." Il n'est pas naturel que je n'aie rien dit ici de la visite de notre voisin. Pourquoi suis-je troublée à ce souvenir? Pourquoi est-ce que je m'applique à me rappeler ses paroles? Pourquoi surtout lui ai-je témoigné tant de réserve et de froideur? Je cherchai à trouver en lui quelque défaut qui pût éveiller ma défiance. La mélancolie de ses yeux, la gravité de son sourire, cette dignité de ses discours et de son maintien; l'insistance qu'il met à parler de son âge, peut-être même à se vieillir; n'était-ce pas là chez lui de l'affectation?— chose que je déteste le plus au monde. Mais, malgré le plaisir que j'eusse éprouvé à le prendre en faute, je fus forcée de reconnaître que tout en lui respirait le naturel, la loyauté, la bonté. C'est moi, au contraire, qui tombai dans ce travers ridicule... la pose. N'eût-il pas été plus simple, après ce qui s'était passé, de lui tendre la main, surtout lorsque grand'mère me l'eut présenté, par ces mots empreints de la plus intime cordialité:

— Liliane, remerciez votre sauveur et renouvelez connaissance avec lui.

Je me levai et lui adressai un petit salut de tête protecteur, puis je dis d'une voix sèche, ainsi qu'une petite fille à laquelle miss Gibson aurait fait la leçon:

— Je vous remercie, monsieur.

Il s'inclina et me débita une de ces banalités que je méritai bien d'entendre.

— Je suis heureux, Mademoiselle, de vous voir d'aussi belles couleurs aujourd'hui

Il ne s'occupa plus de moi. Il entama une longue conversation avec grand'mère et madame Reut. On parlait du prince, car Rozia écoutait, me jetant des coups d'œil furtifs; finalement, se rapprochant de la place que j'occupais, elle murmura à mon oreille.

— Comment le trouvez-vous?

— Ni bien ni mal, répondis-je.

Cette indifférence était peu sincère. D'ailleurs voici son signalement. Taille élancée, un peu au-dessus de la moyenne. Grands yeux bruns, très rêveurs, cheveux châtains, ondulés; front moyen, uni et plat. Nez droit, de la même forme mais plus long que le mien; lèvres cachées par une moustache effilée, barbe courte à la Henri III, d'une nuance plus sombre que celle des cheveux. L'expression dominante du visage est une sorte de tristesse résignée. Il sourit rarement, mais ce sourire éclaire et anime le regard. La voix, un peu sourde, est bien timbrée. J'eus ce beau ténébreux pour voisin de table. Vers la fin du dîner il parut se souvenir que j'existais.

— Montez-vous à cheval, mademoiselle?

— Oui, monsieur.

— Vous aimez cet exercice?

— A la folie...

— Allons, vous aurez bientôt un compagnon digne de vous. Paul est un écuyer aussi infatigable qu'intrépide. Il vous fera les honneurs du pays.

— Oh! pour ce qu'il y a à voir dans votre pays!...

On se retourna vers moi avec un air scandalisé.

— Comment, votre pays! mais n'est-ce pas aussi le vôtre? La patrie nous paraît toujours belle.

— Comme dans la chanson:

> A des cœurs bien nés
> Que la patrie est chère.

— Certes, répondit-il de plus en plus grave. Il en est de la patrie comme de la langue natale... car vous parlez polonais, mademoiselle?

— Non, monsieur.

— Ah! mais il faut le parler. Vous aimerez votre langue comme vous aimerez votre pays lorsque vous les connaîtrez.

— Si Dieu me prête longue vie, répliquai-je, car j'avoue que je serais une élève récalcitrante. Je n'accepte pas toujours les leçons qu'on me donne.

J'étais enchantée de ma malice. Le trouble que manifesta mon sauveur acheva de me ravir.

— Ma chère enfant, fit grand'mère, qui entendit la fin de notre conversation, n'oubliez pas que c'est à Etienne que nous devons la joie de vous voir aujourd'hui parmi nous. J'avais prié le père Ides de vous enseigner le polonais; or, voici un professeur tout trouvé. La reconnaissance que vous devez à notre ami vous imposera le devoir de vous montrer aussi docile qu'intelligente.

Je rougis; mon premier mouvement fut de protester contre cet ukase, mais je m'étais jurée de toujours me plier aux volontés de grand'mère! D'ailleurs, les yeux de M. Gordyan semblaient implorer ma pitié.

— Pardonnez-moi, dit-il. La pédanterie est loin d'être mon principal défaut.

On se levait de table. Grand'mère prit le bras de mon voisin, tandis que Rozia m'entraînait à l'écart:

— Oh! Liliane! que vous êtes méchante, murmura-t-elle.

Je la regardai, surprise: elle avait des larmes plein les yeux; ses lèvres tremblaient.

— Méchante! moi, répétai-je, et en quoi donc?

Alors Rose m'accabla de ses griefs. Est-ce que je ne me réjouissais pas déjà, à l'idée de chevaucher, à travers champs, en compagnie de mon cousin? est-ce que je ne décourageai pas Gordyan en lui répondant d'une manière si dure? et elle ajouta:

— Dites plutôt que vous ne pouvez pas tenir votre promesse de l'autre jour; que vous aimez votre cousin, que vous voulez l'épouser.

Je lui mis un doigt sur les lèvres:

— Petite folle, je ne monterais à cheval avec Paul que si vous êtes des nôtres, et je prendrai des leçons de polonais... Etes-vous contente?

— Oh! que vous êtes bonne! s'écria Rozia.

Une heure après M. Gordyan et les Reut prirent congé de grand'mère. Mon sauveur s'approcha de moi.

— Ne m'en veuillez pas, mademoiselle, fit-il de sa voix émue. Quand vous me connaîtrez mieux, j'espère que vous me jugerez incapable de causer la moindre peine à qui que ce soit... Je vous jure de ne plus vous donner de leçons de patriotisme, ni de vous enseigner le polonais.

— Il ne faut jurer de rien, répondis-je, j'accepte, au contraire, l'un et l'autre.

Et voilà comment M. Etienne Gordyan est devenu mon professeur.

Mercredi.

Mais mon maître n'y montre guère d'empressement. Je ne l'ai pas revu depuis dimanche dernier. On m'a cependant parlé de lui. Hier, Malgosia m'a conté l'histoire navrante de sa sœur. Si j'étais sincère, je dirais que je l'ai mise sur cette voie.

— Malgosia, lui demandai-je tout à coup, comment ta mère est-elle devenue folle?

— C'est à cause de ma sœur, mademoiselle; ma sœur s'est laissé mourir, alors la vieille en a éprouvé tant de chagrin que ça lui a tourné la tête.

Là-dessus elle fit tout un récit, que je m'efforce de reproduire fidèlement.

— Mon père, dit-elle, était berger à Wilki. Nous nous le rappellions à peine, surtout moi, car voilà bientôt dix ans qu'il a pris froid à la Saint-Martin, et qu'on l'a conduit en terre. Ceux qui voient ma mère aujourd'hui ne s'imagineraient jamais qu'elle était grande et belle. Nous étions heureuses, nous courrions à travers bois, nous pêchions et nous ramassions des coquillages au bord de l'étang. Ma sœur, qui s'appelait Marie ou Marysia, était mon aînée. Jamais on n'avait vu une aussi jolie fille à Wilki. Elle savait lire, écrire, compter, et chantait d'une voix qu'on eût cru celle d'un ange du paradis. C'est M. Gordyan, son parrain, qui lui avait appris ces belles choses. Vous pensez bien, mademoiselle, si ma sœur l'aimait. Quand il partait en voyage, Marie en perdait la raison, tant les regrets la possédaient. Mais aussi quelle pétulance, quel babil, quelle gaîté, à son re-

tour! Vint un hiver, où, contrairement à son habitude, M. Gordyan ne quitta pas le pays. Le bruit se répandit qu'il allait se marier. Marie, dès lors, passa presque toutes ses journées à Wilki. Quand elle rentrait chez nous, elle parlait et riait à remplir la maison du bruit de sa voix. La vieille Jozwa, qui jette des sorts, prétendait que M. Gordyan avair ensorcelé la pauvrette. Elle secouait seulement la tête, et repartait dans la direction du chalet aussi légère qu'un oiseau. Lorsqu'on faisait allusion devant elle au mariage du jeune seigneur, elle feignait de ne pas comprendre. Un jour pourtant, que quelques gars la taquinaient à ce sujet, elle s'écria: "Je vous jure, moi, qu'il ne se mariera pas!" Cela fit clabauder les méchantes langues. Le curé, notre bienfaiteur, vint trouver ma mère et lui adressa des reproches. Un grand malheur, disait-il, fondait sur nous, une grande honte qui allait précipiter nos âmes dans les abîmes du péché. S'il était vrai que Marie aimait autrement son parrain qu'il ne lui était permis de l'aimer, elle serait vouée avec lui à la damnation éternelle. Ma mère pleurait. Dès que le prêtre fut parti, elle s'en alla tout droit chez M. Gordyan. Elle le supplia ne de pas lui ravir ce qu'elle avait de plus cher au monde, l'âme et le corps de son enfant. Le *Pan* (seigneur, monsieur) l'écoutait, surpris. Jamais il n'avait pensé à mal; il ignorait les bruits qui couraient au village, il jura qu'il n'avait pour ma sœur qu'un attachement que le bon Dieu et les saints du ciel ne sauraient réprouver. Ma mère crut bien faire en exigeant de lui qu'il annonçât son prétendu mariage à Marie, et qu'il lui fermât sa porte. Hélas! quand la pauvre fille revint le soir du chalet, ce n'était plus la même personne. Ses yeux brillaient de fièvre. Depuis ce jour, elle ne nous parla plus, elle ne nous regarda plus, ni ma mère, ni moi. Elle refusait toute nourriture. Nous la suppliions en pleurant d'avoir pitié de nous, mais elle répondait: "Je ne peux plus, je ne veux plus vivre." Le cinquième ou sixième jour, — c'était précisément la veille de Noël — la neige commença à tomber dès midi, si serrée, qu'on n'entrevoyait plus au dehors qu'un tourbillonnement blanc. Nous nous couchâmes après le repas du soir, pour avoir plus chaud. A huit heures tout était sombre dans la cabane. Nous dormions, ma mère et moi. Marie aussi s'était glissée sous son lit de plumes: mais le sommeil ne fermait pas ses paupières. Elle se leva pieds-nus, vêtue de son petit jupon rouge, les épaules et les bras exposés à l'air, ses beaux cheveux dénoués. Alors savez-vous où la poussa le démon qui soufflait en elle? jusqu'à Wilki, sous la fenêtre de M. Gordyan. La neige tombait toujours. Les chiens eux-mêmes s'étaient mis à couvert, et elle, la malheureuse, s'étendit sur la neige... Durant toute la nuit la neige la recouvrit de ses flocons. Le lendemain, nous nous réveillions à peine, quand on vint frapper à notre porte. Je courus ouvrir. Dieu du ciel! On nous rapportait Marie... elle était morte, mais elle souriait, parée et blanche comme une mariée. Ma mère ne pleura point, quand, le surlendemain, on couvrit de terre la bière de son enfant, elle se mit à chanter et à danser autour de la tombe. Le chagrin lui avait fait perdre l'esprit.

Marguerite se tut; je restai longtemps pensive. Toute la journée l'idée de la morte me poursuivit, mais plus encore la pensée de celui qui, involontairement, avait causé cette mort.

Jeudi.

Après déjeuner, grand'mère a fait atteler. Il s'agissait d'une inspection de ses forêts. Gazdowski, mademoiselle Apolline et miss Gibson l'accompagnaient. Quant à moi, je prétextai un peu de fatigue. Je m'installai sous la véranda, à ma place préférée. Je rêvais, je regardais les cigognes qui évoluaient autour de leur nid juché au haut d'un peuplier. Les cigognes claquetaient gaîment, mais plus forts étaient les battements de mon cœur, car, à la porte d'entrée, j'entendis une voix que je reconnus aussitôt... Puis apparut celui qu'un secret pressentiment m'avait annoncé déjà.

— Grand'mère est absente, monsieur, balbutiai-je toute rouge en me levant.

— Je le sais, mademoiselle, répondit-il, aussi maître de lui que je paraissais troublée.

— Ah!

— Oui, je l'ai rencontrée et c'est elle-même qui m'a permis de venir vous tenir compagnie, en son absence.

— Grand'mère ne rentrera pas avant le soir.

— Je le sais aussi, mais j'ai à lui donner des nouvelles de son neveu.

— Il arrive donc, ce prince charmant? demandai-je avec une vivacité trop bien jouée pour qu'elle ne parût pas affectée.

— Dans huit jours, répondit-il en s'installant sur une chaise, en face de moi.

— Vous lui portez beaucoup d'intérêt?

— Plus que de l'intérêt: un dévouement et une amitié à toute épreuve.

— A quel titre?

— Oh! voilà qui ressemble à une inquisition en règle. Je vous répondrai donc: à plus d'un titre; d'abord parce que Paul est un peu mon cousin. En second lieu, parce que sa mère me l'a confié en mourant. Il entrait alors dans sa quinzième année et n'avait presque pas connu son père. Hélas! on devient de bonne heure orphelin dans nos familles.

Il parlait avec un accent de sincérité si convaincu, que ma confusion n'en fit que s'accroître.

— Bah! ajouta-t-il, j'ai tort de vous entretenir de ces tristesses. Vous êtes heureuse et riche: pourquoi assombrirais-je votre ciel?

J'éprouvai une sorte d'humiliation. J'aurais voulu qu'il me crût plus rapprochée de lui par la pauvreté et la souffrance.

— Vous paraissais-je si heureuse que ça, l'autre jour au cimetière? demandai-je.

Il rougit, car il rougit avec une facilité surprenante, et répliqua, évitant cette fois mon regard:

— Pardonnez-moi, mademoiselle, je voulais dire seulement que le présent et l'avenir vous sourient. Vous avez la grâce, la jeunesse, la fortune.

— Je ne suis pas riche du tout; mon père s'est ruiné ou on l'a ruiné, ce qui revient au même pour moi, repris-je vivement.

Mon sauveur se mordit les lèvres; mais il avait plus d'une pierre dans son sac, car il répondit aussitôt:

— Vous ne soupçonnez pas que je cherche à provoquer vos confidence. Quand je faisais allusion à votre fortune, j'avais en vue celle de votre grand'mère.

— Bon, m'écriai-je, allez-vous, vous aussi, me parler de *la clef* de grand'mère. C'est convenu, grand'mère est très riche, elle a une clef.

— En effet, reprit-il, Clef, en polonais *Klucz*, se dit d'une propriété seigneuriale, dont l'étendue englobe plusieurs fermes ou villages. Nos bons indigènes vous auront traduit ce terme par son sens littéral. En principe, ils n'avaient pas tort. Votre grand'mère possède une douzaine de dépendances, dont Zdrowa est le centre principal ou la clef. Nos vieux actes latins disaient *clavis*.

Je subissais malgré moi, en l'écoutant, ce sentiment d'assurance que nous inspire la possession de la richesse. Mais aussitôt, un vilain soupçon altéra ma joie. Ne m'aimera-t-on pas pour mon argent? Mes yeux, mes cheveux, mes lèvres, n'auront-ils pas, pour tous, l'éclat de cette fameuse clef d'or dont je dois hériter un jour?

— Tant pis, murmurai-je en me levant: notre Sauveur n'a-t-il pas dit qu'il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille...

— Qu'à Liliane de rester en place, acheva une voix, derrière nous.

C'était grand'mère, rentrée plus tôt que je ne l'aurais cru, qui nous surprenait ainsi. Elle me caressa la joue, tandis que je cherchais à dérober ma rougeur en appuyant ma tête sur son épaule.

Après dîner, nous allâmes respirer l'air pur. Quelle soirée tiède et parfumée!... Que de myriades d'étoiles semées au ciel! Nous étions assis sur les bancs et les chaises qui garnissent la terrasse. Miss Gibson et M. Gordyan seuls se promenaient. Ils parlaient anglais. De temps en temps, miss lui montrait les astres d'un doigt: je ne pouvais entendre les propos qu'ils échangeaient. Vers dix heures, un homme d'écurie amena le cheval de notre voisin. Une jument arabe, noire de robe, au poil luisant et lustré comme de la soie. Je lui apportai du sucre qu'elle mangea dans le creux de ma main.

Au même instant grand'mère s'approcha de nous.

— A demain, notre première leçon de polonais, fit-elle gaîment. Etienne, n'oubliez pas de vous munir d'une bonne verge de bouleau.

Mon professeur sauta lestement en selle. Il nous salua plusieurs fois, et s'éloigna au grand trot.

— Rentrons, petite, il fait frisquet, ordonna grand'mère.

Miss Gibson, debout dans une attitude inspirée, regardait le cavalier qui disparaissait dans l'allée... Elle rêvait.

Et moi, à quoi, ou plutôt à qui vais-je rêver cette nuit?

Mercredi.

Il y a une chose qui m'étonne, une chose si extraordinaire que j'ose à peine y croire. Miss Gibson est jalouse de moi. Voilà déjà

longtemps que m'est venue cette pensée, que j'ai repoussée d'abord. Et pourtant ce soupçon m'assaille malgré moi. Serais-je moi-même jalouse de miss? Non, mille fois non! J'estime que M. Gordyan est poussé par sa bonté et sa modestie naturelles à s'occuper d'une étrangère dont tout le monde est prêt à se moquer ici: donc il écoute ses digressions sur les étoiles, sur l'idéal et sur toutes les vertus de la vieille Angleterre. Songerait-il à l'épouser?... Rien que cette idée me fait sourire. Ou bien n'est-ce là pour lui qu'une mystification et un passe-temps? Je l'en crois incapable. Qui m'assure, toutefois, qu'il n'ait pas jadis trompé Marie, la pauvre fille, morte sous la neige? Je veux repousser cette idée, préférant arrêter aujourd'hui mes investigations à miss Gibson. Je ne m'étais jamais demandé jusqu'à ce jour, quel âge pouvait avoir miss! Quand on est enfant, tout le monde vous paraît vieux. Or, depuis que cette étrange supposition s'est ancrée en mon esprit, je l'examine avec attention. Eh bien, miss n'a pas dépassé la trentaine. A bien détailler ses traits, on trouve qu'ils sont réguliers et fins. Sans la couperose qui dépare son visage, miss serait vraiment jolie. Elle a de beaux cheveux *auburn*, des yeux bleus, un nez fin et busqué, des lèvres agréables, un menton à fossettes. Quand elle sourit, ses traits s'illuminent. Pourquoi donc miss ne pourrait-elle pas aimer? Notre voisin a toutes les qualités qui peuvent la séduire: il est grave, instruit; il parle anglais, il est philanthrope, médecin ou sorcier; il enseigne à lire aux petits paysans; il panse les plaies d'une pauvresse et fabrique pour elle des onguents; il cite Shakespeare et Tennysson par cœur. Une pauvre fille est morte d'amour pour lui, et de quelle mort poétique, digne des légendes de la neigeuse Ecosse! Voilà bien des raisons pour expliquer et justifier ce *sentiment;* je suppose que pour en trouver l'origine, il faudrait remonter à l'époque de cette première visite de M. Gordyan chez mon père à Paris. Le souvenir du *polish gentleman* ne s'est plus effacé dans le cœur de miss. Je m'explique ainsi *l'auto-da-fé* qu'elle fit alors subir à mon petit journal de pensionnaire. Et depuis notre arrivée en Pologne, depuis que l'Hermite de Wilki se trouve plus intimement mêlé à notre vie, que d'indices sont venus confirmer le bien fondé de mes hypothèses! des inégalités d'humeur auxquelles la chère miss semblait inaccessible dans sa digne froideur, souvent comparée par moi à la cime de la *Jungfrau;* des tristesses, des bouderies qui n'ont pas de causes apparentes, ou bien, au contraire, de bruyantes expansions, des "*Oh!*" et des "*Aoh!*" empreints de la plus joviale douceur. Tantôt, je ne suis que Liliane, tout court, et alors c'est que mon professeur aura donné à sa leçon un ton de familiarité, une nuance d'intérêt dont miss se sera trouvée choquée; tantôt, au contraire je suis la *dear* Lily, ou bien la *chère petite*, et alors c'est que, durant nos promenades, sir Gordyan s'est, de préférence, adressé à miss Gibson, c'est qu'il lui a parlé de Tennysson, et que le soir, sur la terrasse, ils auront ensemble admiré les étoiles. Enfin, comme dernière preuve, voici un fait qui, selon moi, en dit plus long que tout cet échafaudage de commentaires. Aujourd'hui, dans l'après-midi, nous venions tous les trois, miss, M. Etienne et moi, de quitter la chaumière de la folle, à laquelle nous avions porté du linge et des vêtements, lorsque nous vîmes un énorme chien, le poil hérissé, l'oeil injecté de sang, fondre droit sur nous. Je ne suis pas peureuse, j'éprouvai toutefois un moment d'effroi. Notre compagnon nous fit signe de rester immobiles. Je m'arrêtais; miss, au contraire, se mir à fuir en poussant des cris aigus. Le chien s'élança sur elle. Je ne sais ce qui serait advenu, sans le courage et la force musculaire de M. Gordyan. Rejoindre miss, se jeter entre elle et l'animal furieux, saisir ce dernier à la gorge, fut pour lui l'affaire d'un instant. Bientôt la bête, enragée ou non, gisait inanimée à nos pieds. J'admirai le sang-froid et la résolution dont notre compagnon venait de faire preuve. Quant à miss, encore toute tremblante, elle s'était emparée des deux mains de son défenseur.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! si vous aviez été mordu! murmura-t-elle, affolée.

— Tranquillisez-vous, je vous prie, répondit en souriant ce beau paladin.

— S'exposer pour moi, continuait miss... Et soudain, poussant un soupir, je la vis défaillir entre les bras de notre chevalier.

La situation devenait gênante. Qu'allions-nous faire, si cet évanouissement se prolongeait? Par bonheur, miss se ranima... Elle poussa un nouveau soupir et... et rouvrit les yeux.

— Oh! vraimenè, chère petite, je ne sais ce que j'avais, murmura-t-elle en passant son bras sous le mien.

Le soir je racontai la prouesse de notre voisin. Je passai la syncope de miss sous silence. Elle pâlissait et rougissait tour à tour. Je crois néanmoins qu'elle a compris les motifs de ma discrétion et qu'elle m'en a su gré.

On m'a souvent taxé de sécheresse de cœur et d'égoïsme, jamais pourtant, jamais, je n'accepterais un bonheur qui serait fondé sur le malheur d'autrui.

Jeudi.

J'ai des vers de lui. Je les ai trouvés dans un livret qu'il avait laissé par mégarde sur la table. Est-ce bien par mégarde? Je vais les transcrire ici, puis je remettrai le feuillet en son lieu et place. Le saura-t-il un jour!

EN REGARDANT UNE ÉTOILE

Me direz-vous à quoi je rêve
La nuit quand l'étoile se lève?
Est-ce à la gloire, est-ce aux trésors,
Est-ce à ces sublimes transports,

Qu'à l'Eternel, chantent les anges?
Est-ce à ces voix, ces bruits étranges
Qu'avec elle apporte la nuit?
Est-ce à la lumière qui luit
Là-bas sur ce lointain rivage?
Est-ce aux mystères du feuillage,
Où vient de s'abriter l'oiseau?
Est-ce aux reflets changeants de l'eau,
Est-ce au feu follet qui s'agite,
A l'ombre tremblante et subite?
Non, ce n'est point à tout cela,
Car ni la gloire, ni l'éclat,
Ni les beautés de la nature,
Ni ses parfums, ni son murmure,
Ni l'oiseau, ni l'onde et la fleur
Ne sauraient occuper mon cœur.
C'est à vous seule, que je rêve
La nuit quand l'étoile se lève.

. . . .

Ce soir je regarderai le ciel, et je demanderai comme lui:

Me direz-vous à quoi je rêve
La nuit, quand l'étoile se lève?

Vendredi.

Le prince charmant est arrivé. Il loge à Wilki, chez M. Gordyan. On m'assure qu'il a de grandes terres en Wolhynie; mais la Wolhynie n'est pas près d'ici, et les forêts qu'il y possède doivent être plutôt habitées par des sangliers et des loups que par des humains. Le prince nous fait l'insigne honneur de nous consacrer ses journées. C'est une admiration générale! Grand'mère en raffole, mademoiselle Apolline l'adore; car il sait par où prendre son monde. Il vide force petits verres, et même force grands verres avec Gazdowski; — il n'appelle pas autrement le docteur, que "notre éminent maître". C'est une manie chez lui d'inventer des titres. J'imagine que pour captiver les bonnes grâces de miss il s'est mis en tête de lui donner des *mylady* à tout bout de champ. *Yes, mylady! no, mylady! if you please, mylady!* Il parle anglais, comme Gazdowski écorche le français. Par exemple, il ne doute de rien. Il ne s'apercevait même pas que son charabias agaçait miss. Aussi à une nouvelle qualification de mylady, cette dernière l'interrompit-elle de son ton le plus raide:

— Pardon, je n'avais pas cet honneur: je m'appelle miss Hariett Gibson; vous pouvez me parler français, si cela vous était plus facile.

Mon beau cousin en fut donc pour ses frais. Je dis mon beau cousin, car, malgré qu'il soit loin de me plaire, il n'en est pas moins ce qu'on nomme vulgairement un beau garçon. Il est grand, il a les épaules larges, la taille bien prise. Sa figure s'est allongée: il porte des petits favoris blonds, taillés à l'anglaise, ce qui lui donne un *british aspect*, qui aurait, ce me semble, dû séduire miss. Son teint a une fraîcheur de lys et de rose. Son nez et ses lèvres n'offrent rien d'extraordinaire. Mais son regard est étrange. Figurez-vous des yeux gris, bleus ou verts, de nuance indécise, qui ne vous inspirent pas confiance. Je m'imagine que les mauvais fous doivent avoir de ces yeux-là: ils vous fixent sans vous regarder, vous répondent sans vous comprendre, affectent par instant une fausse attention, et se voilent d'une lueur rougeâtre. Tout est à lui, et tout est pour lui. Dès la première heure, il m'a appelé Lily. Il a même essayé de m'embrasser et cela à la barbe de grand'mère, juste au moment où elle nous présentait l'un à l'autre. Je lui tendis la main. Il m'examina, répétant avec cet accent grasseyant qui lui est particulier: "Oh! chaâmante, vaîment chaâmante!" Et, sans plus de façon, il passa sa main autour de ma taille, cherchant à m'attirer vers lui. Je me raidis; grand'mère intervint de son côté:

— Mon cher Paul, je crois que vous brusquez un peu trop les choses... quand vous connaîtrez mieux cette petite personne, vous verrez que c'est là un mauvais moyen.

Lui, bon prince, daigna me dégager de son étreinte, ajoutant la raillerie, à la grossièreté de son procédé.

— Cela ne vous dit rien, aujourd'hui... comme vous voudrez, mais je vous préviens que nous y arriverons tôt ou tard.

— Jamais! me suis-je écriée...

Mes yeux s'étaient reportés vers Etienne Gordyan. Il causait, dans un coin du salon, avec le père Ides. Son visage trahissait une angoisse que le sourire que je lui adressai de loin vint vite effacer.

Après dîner, grand'mère s'est imaginée de nous faire jouer au billard, Gazdowski, M. Etienne, mon cousin et moi. On fit galerie pour admirer les beaux coups du prince. C'est un maître en carambolages. Je crois que son ambition ne se propose pas de but plus élevé. Nous déposâmes bientôt nos procédés, mais lui continua à s'escrimer, accompagnant ses prouesses d'exclamations dans le genre de celles-ci: "*Mince de galbe! Ça c'est pour l'épate! Frappé dans le mille!*" Pour de l'épate, il en produisait à bon compte. Gazdowski poussait des ruminements de bœuf; le docteur, muet comme une carpe, selon son habitude, approchait son nez si près du billard que les billes faillirent plusieurs fois le lui aplatir contre les bandes.

Seules, miss Gibson et moi, nous ne partagions pas l'admiration générale. Grand'mère m'observait. L'impression que la blague du prince produisait sur mon esprit ne lui parut pas favorable.

— Allons, mon neveu, dit-elle, en voilà assez.

Quand la comtesse Rayska parle sur ce ton, tout le monde obéit, même le prince. Il courut à elle, s'empara de ses mains et les baisa avec tendresse.

— Chère tante, la prochaine fois nous ferons une partie à nous deux.

Grand'mère se laissa prendre à cette comédie.

— Mauvais sujet, fit-elle en le menaçant du doigt.

M. Gordyan, silencieux depuis le commencement de la soirée, se trouvait par hasard près de moi.

— Je vous félicite, lui dis-je: votre pupille vous fait honneur.

— C'est un grand enfant, mais il a bon cœur, répondit-il.

— Mentor! s'écria au même instant le prince. Il est temps de déguerpir. Laissons ces dames se reposer.

Ah! le beau langage: je m'attendais à ce qu'il nous criât à la porte:

— Bonsoir, messieurs, mesdames et la compagnie!

Mais mon cousin est un homme à surprises. Il a manqué sa vocation d'acteur. Il nous salua tous avec la plus parfaite correction.

— Bonsoir, ma chère cousine, me dit-il en s'inclinant. Si je vous ai paru un peu fou, c'est qu'il ne me déplaît pas parfois de le paraître. D'ailleurs, vos yeux sont capables de troubler un homme, fût-il un fol prince comme moi, ou un sage comme Gordyan.

Que signifiait cette allusion? m'avait-il déjà devinée?

Je me sentais toute triste; le sage mentor n'était guère plus gai; lorsque nos hôtes eurent quitté le château, miss Gibson me suivit jusque sur le seuil de ma chambre.

— Comment le trouvez-vous, chère petite? demanda-t-elle.

— Et vous?

— Oh! moi, très bien.

— C'est comme moi alors.

Et je lui refermai ma porte au nez.

Vendredi.

La maison est en liesse depuis huit jours. Ce ne sont que parties de plaisir en l'honneur de Son Altesse, promenades à cheval et en voiture, picque-niques en forêts. Rozia jubile. Elle n'est pas exigeante. Car si, d'une part, mon attitude envers le prince lui prouve qu'elle n'a pas à redouter mon empire, il faut vraiment qu'elle soit aveugle pour ne pas s'apercevoir, de l'autre, que mon cousin se moque d'elle. Plus j'observe ce monsieur, plus je m'étonne que grand'mère ait pu s'enticher de sa personne, au point de prétendre édifier mon bonheur sur une base aussi fragile. Comme je ne me pique pas de fausse modestie, je puis dire qu'il ne m'a pas été difficile de me rendre compte que Son Altesse me faisait

l'honneur de vouloir faire ma conquête. Il avait pensé m'éblouir avec son bagout, mais il s'est vite aperçu qu'il faisait fausse route. Aussi ses procédés, ainsi que son langage et sa tenue, se sont modifiés du tout au tout. Il se montre affable, empressé, gai compagnon, autant qu'il avait paru trivial le premier soir de son arrivée. Il a jeté sa blague et sa vantardise par-dessus bord; je ne l'en vois pas meilleur pour cela. M. Gordyan s'abuse en cherchant à m'attendrir sur les belles qualités et l'excellent cœur de cet excellent comédien. La vérité est que mon cousin n'aime pas son ancien tuteur et qu'il le jalouse. Il le raille et s'efforce de l'amoindrir en toute occasion. Une sourde inimitié perce dans ses propos, dans ses gestes, dans ses regards, et j'ai peur d'en être la cause. Est-ce pour cela, que M. Gordyan paraît m'éviter? Voilà plusieurs jours qu'il ne participe plus à nos amusements ni à nos promenades. Hier, toutefois, il fit une courte apparition dans la soirée. J'allai à lui, et je lui dis, en lui tendant la main:

— On ne vous a pas vu depuis trois jours; je marquerai celui-là d'une croix rouge.

— Où ça, — m'a-t-il demandé, me saluant avec froideur, — sur votre cheminée?

— Non, dans mon journal.

Ne lui livrais-je pas un de mes plus intimes secrets! Allez! j'en fus joliment récompensée.

— C'est vrai, reprit-il, toutes les petites filles ont la manie de rédiger un journal.

Puis il alla rejoindre miss Gibson, pour entamer avec elle une partie d'échecs. Miss est une redoutable partenaire. Vers les premiers temps où commença à se manifester chez M. Gordyan la passion de ce noble jeu, je venais m'asseoir auprès de leur table, je m'intéressais à la marche des pions. Je renvoyais sans plus de cérémonie mon cousin, qui venait me proposer de l'accompagner au piano. Mais alors c'étaient des protestations. Miss me criait dans l'oreille:

— Allez, chère, la comtesse était très heureuse quand le prince chante.

Notre voisin ajoutait, lui aussi, quelques désobligeantes paroles à mon adresse.

— Paul, priez donc mademoiselle de rester à notre table, c'est le seul moyen d'obtenir qu'elle vous suive au piano.

Eh bien, j'ai laissé ces joueurs d'échecs à leur stratégie. Après tout, pourquoi les gênerais-je? J'accompagnai mon cousin, qui chante agréablement quelques-unes de ces "dumka" ukrainiennes, à la mélodie si originale et si émue. Je m'efforçais de rire, de paraître gaie, mais dans mon cœur ces chants éveillaient une grande tristesse.

Lundi.

Hier les Reut ont passé la journée avec nous. Vers le soir le temps a fraîchi, nous sommes donc restés au salon. Soudain, le prince eut l'idée de nous faire danser. Bien entendu, M. Gordyan et miss coururent à leur échiquier. Mais grand'mère se mit du côté des danseurs. Elle s'assit au piano, et joua une de ces vieilles valses qui étaient de mode dans son temps. Je tâche de m'esquiver: bon! le prince me barre la route.

— Vous passerez plutôt sur mon corps! s'écrie-t-il d'une voix tragique.

Rozia applaudissait à se rompre les mains, aussi, le prince, se sentant appuyé, redoubla d'audace.

— Gazdosiu, entraînez miss, et montrez-lui ce que vaut encore la vieille Pologne.

Lui-même me soulève et se met à tourner avec moi. Mon cœur battait, mes oreilles tintaient. J'aime la danse, et il faut reconnaître que le prince est un excellent valseur. Je ne touchais plus terre. Je distinguais et j'entendais tout, comme au travers d'un rêve. Les protestations de Gordyan, les petits cris effarouchés de miss, puis bientôt ces deux couples s'élançant également sur nos traces. Le bras de Paul resserrait son étreinte.

— Pour ces quelques minutes, murmura-t-il soudain, je donnerais l'éternité.

Je n'eus plus la force de lui répondre. Nous ne nous arrêtames qu'aux dernières mesures de la valse. Le prince me porta presque jusque sur un fauteuil, où je me laissai choir tout étourdie. Mon cavalier sourit, me pressa la main, puis repartit aussitôt, cette fois ayant Rozia Reut à son bras. Comme elle était radieuse! Tout en dansant, il excitait son monde de la voix, du geste.

— Allons, Etienne!

— Eh bien, Gazdowski, est-ce qu'on n'aurait plus de nerf!

Le résident s'épongeait le front, miss s'éventait... et M. Etienne ne bougeait point. Je l'avais attendu en vain. Alors, pour échapper à une nouvelle invitation de mon cousin, je me levai, et courus m'enfermer dans ma chambre. Je n'en sortis que lorsque je me fus assurée que la musique avait cessé. Sur le seuil, je me croisai avec Rozia.

— Oh! ma chère, murmura-t-elle, je suis si heureuse. Il m'a dit qu'il donnerait ces quelques minutes...

... Pour une éternité, fus-je sur le point d'achever... Je me contins pourtant. On n'est pas plus sotte que cette petite. Elle ne m'eût pas cru, et m'eût fait une scène de jalousie.

Au salon, au moment des salutations d'adieu, Gordyan se rapprocha de moi.

— J'espère que vous allez inscrire ce beau jour dans votre journal? fit-il railleur.

— Dites, ce beau soir, répliquai-je sur le même ton.

14 août.

Je commence demain ma dix-neuvième année. Il y a un an à pareille date, je me trouvais à Paris. Mon père ne vivait plus depuis plusieurs mois. Grand'mère ne m'avait pas encore écrit. Quel changement dans ma situation présente; pourrais-je dire que je suis plus heureuse? Ni l'âge ni la raison ne nous rendent heureux. L'or et les grandeurs moins encore. Si je n'étais pas la petite fille, ainsi que l'héritière présumée de la comtesse Rayska, on ne songerait pas à me faire épouser un prince, qui débite, à une minute d'intervalle, les mêmes sornettes à l'oreille de ses danseuses, et qui s'arroge déjà les droits de fiancé... J'ai reçu, ce matin, une caisse venant de Paris. *"Envoi de la maison Vaillant: fleurs naturelles."* La caisse fut déposée sur le billard. Grand'mère avait pris la peine de descendre, pour assister au déballage. Son état-major la suivit. On me regardait avec des clignements d'yeux et des sourires malicieux.

— Petite, quel est donc le galant chevalier qui vous offre des fleurs de si loin?

— C'est peut-être une de mes amies, murmurai-je.

— Je parie que non, répliqua grand'mère.

Et Gazdowski s'empressa de reprendre comme un écho:

— Je parie que non, mademoiselle comtesse. Vous me donnerez quelques *diesiatines* de vos futures terres en Wolhynie, si je gagne.

Il se tut, devant le coup d'œil que lui lança grand'mère...

Théophile avait ouvert la boîte, un parfum de roses se répandit dans la vaste pièce. Rien que des roses et des camélias blancs, entourés d'un large ruban rose: un vrai bouquet de fiançailles.

— Eh bien, petite? fit grand'mère. Quelles splendides fleurs!

— Prenez-les vous-même, bonne maman.

Elle sourit et les retira doucement. Le ruban retenait une carte, sur laquelle il me suffit de jeter un coup d'œil: "De la part du prince Paul Sreniawa" y lus-je en même temps que grand'mère.

— Oh! ce Paul! toujours le même! s'écria la comtesse, visiblement contente.

On m'entoura; on me félicita. Miss me donna un *shake hand* énergique.

— Je vous souhaite de vous appeler princesse, l'an prochain, à pareil jour.

— C'est que vous ne me souhaitez rien de bon, repris-je en la regardant bien en face.

— Oh! fit-elle rougissant et baissant les yeux, comment pouvez-vous croire!

Cette petite scène passa inaperçue, au milieu de l'animation générale. On s'occupait du bouquet. Où le porter? Quelle place lui réserver? Dans ma chambre, peut-être?...

— Non! non! m'écriais-je.

— Elle a raison, dit grand'mère... cela l'étourdirait.

Finalement, il fut décidé qu'on monterait le bouquet au salon. Mademoiselle Apolline s'en empara. Elle le tenait droit entre ses bras. Tout le monde emboîta le pas à sa suite. On eût dit une procession du jour de la Fête-Dieu. Quant à moi, je restai seule au billard. Je m'assis à l'entrée de la véranda, près de la table, où *il* m'avait un jour laissé ses vers dans un livre. Je pensais à nos leçons, à notre bonne entente, si vite altérée, à l'insistance qu'il mettait à me fuir... et j'avais le cœur horriblement serré. Viendrait-il au moins, ce soir? M'offrirait-il une simple petite rose! Je la mettrais à mon corsage sa rose... je lui prouverais ainsi, que cette fleur polonaise m'est plus douce et plus chère que le bouquet de Paris. Car je le devine, il se sacrifie, il ne veut pas être un obstacle à ce que tous envisagent comme le bonheur de ma vie. Ne sait-il pas, ou ne croit-il pas que je suis riche! que je le dédaigne peut-être!... Eh bien, que cette rose qu'il m'offrira, et que je placerai sur mon cœur, soit ma réponse.

. . . .

Il n'est pas venu, il ne m'a pas envoyé la moindre fleur. Le prince est arrivé seul, un peu avant dîner. Je me trouvai au salon avec grand'mère. Il m'a pris la main, m'a regardé, a regardé son bouquet, puis, d'une voix qu'il voulait rendre émue:

— Ces fleurs vous ont dit, sans doute, mieux que je ne saurais le faire moi-même, ce que je désire et ce que j'espère.

Je ne répondis pas. Ma gorge était serrée, mes mains glacées, je voulus les lui retirer, mais il eut le temps de les porter à ses lèvres.

— Bonne tante, s'écria-t-il, réchauffez donc ces pauvres petites mains.

— C'est bon signe, répliqua grand'mère, en m'attirant à elle, le cœur est chaud.

Je restai quelques minutes ainsi, le front appuyé contre sa poitrine, honteuse de ma faiblesse, me reprochant mon silence à l'égal d'une lâcheté; puisque ma conduite, ou tout au moins mon inertie, pouvaient faire croire que j'acquiesçais à des projets qui me déplaisent. Certes, grand'mère ne pouvait deviner mes pensées. Tout en me berçant entre ses bras, elle demanda:

— Eh bien, mon neveu, qu'avez-vous fait de votre ami; pourquoi ne l'avez-vous pas amené?

Mon cousin haussa les épaules.

— Il n'a pas voulu venir. Il faut avoir un rude caractère, allez, pour vivre en paix avec lui.

Je me tus, j'espère bien le venger un jour.

Cette journée ennuyeuse s'acheva sur un incident qui mérite d'être relaté. Vers la fin du dîner, grand'mère but selon l'usage à ma santé. On croyait sans doute qu'elle allait annoncer mes fiançailles, aussi les mines de nos convives parurent-elles fort désappointées, lorsque la comtesse se borna à rappeler les tristes circonstances dans lesquelles ma vie s'était trouvée associée à la sienne, et à exprimer les vœux qu'elle formait pour mon bonheur. Je crois que mon beau cousin s'attendait à tout autre chose. Il en perdit son humeur pour le reste de la soirée, et se retira plus tôt que d'habitude.

— Voulez-vous me faire un plaisir? lui demandai-je au moment où il prenait congé de nous.

— Moi, mais je vous donnerais ma vie!

— Ce serait beaucoup pour vous, et peu pour moi. — Dites à M. Gordyan, que je le prie de venir dîner demain, et que j'ai chargé son meilleur ami de lui transmettre cette invitation.

Il me regarda sournoisement.

— J'aurais cru, me répondit-il, qu'il n'y avait que les petites paysannes auxquelles ce sage pût tourner la tête.

Je fis semblant de ne pas comprendre, mais tout en m'éloignant, je lui renouvelai ma commission.

— Vous n'oublierez pas? vous me le promettez?

Il parut réfléchir: puis répliqua avec un beau salut:

— Soit; j'ai trop bonne opinion de vous et de moi pour redouter ce Monsieur.

Jeudi, 15 août.

Ce matin je fus réveillée en sursaut. Les cochers et les valets de ferme, qu'on appelle ici *Parobki*, tiraient des coups de fusil sous mes fenêtres, en mon honneur. En même temps, au pied de mon lit, j'aperçus ma fidèle Marguerite, un bouquet de fleurs des champs à la main, venue pour me souhaiter ma fête. Le programme de la journée est tout entier aux réjouissances champêtres. On célébrera ce soir la fête de la moisson: *Okrezne.* Villageois et villageoises danseront sur les pelouses, au son des violons. En attendant, nous nous sommes rendus en grand appareil à l'église. Tout notre monde s'y trouvait. M. Gordyan aussi. Grand'mère a ramené ses convives ordinaires au château. Puis nous avons déjeuné. Au milieu du repas, Gazdowski eut le bon goût de porter un toast, où il associa mon nom à celui du prince. Je ne sais où l'aurait conduit son imagination déréglée, si grand'mère ne lui avait imposé silence, sans plus de façon.

— Rentrez votre discours, mon bon Gazdowski, vous nous le servirez l'année prochaine.

Nous nous levâmes de table sur cette boutade, et je m'esquivai pour écrire à la hâte les premières impressions que m'a laissées la matinée de ce grand jour.

Vendredi.

J'ai eu raison de croire qu'hier serait un jour qui marquerait dans ma vie. A peine, fus-je rentrée au salon, que Rozia me chercha noise. Je la trouvai penchée sur le fameux bouquet.

— Je vous félicite, ma chère. A quand la noce?

— A la semaine des quatre jeudis, répliquai-je en riant.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda-t-elle, d'autant plus inquiète qu'elle ne comprenait pas le proverbe.

Et elle ajouta:

— Oh! je vois bien que vous vous moquez de moi.

Elle me fit pitié, malgré sa naïveté et sa légèreté.

— Venez, lui dis-je tout haut, je vais vous montrer les belles choses dont m'a comblée grand'mère.

Et j'entraînai Rose sur mes pas; une fois dans ma chambre, je poussai le verrou de la porte. Mademoiselle Reut s'était jetée sur un fauteuil, et se mit, selon son habitude, à fondre en larmes.

— Oui, vous aimez le prince, commença-t-elle. Vous m'avez trompée. Je suis bien malheureuse. Que vous ai-je fait?

Ce qui me touchait en elle, c'était sa douceur. Jamais un mot de méchanceté ou de colère.

— Écoutez-moi, Rozia, lui dis-je. Je vous jure que je n'aime pas le prince...

— Je ne demande pas mieux que de vous croire... mais la comtesse veut que vous l'épousiez. Vous êtes déjà fiancés l'un à l'autre.

— Qui vous l'a dit?

— Tout le monde: l'Anglaise, mademoiselle Apolline, Gazdowski...

— Eh bien! tout ce monde en a menti.

— Et le bouquet?

— Le bouquet ne prouve rien. Est-ce que je puis l'empêcher de se faire envoyer des fleurs à mon adresse.

Elle parut se tranquilliser, et je continuai de ma voix la plus persuasive

— Si vous étiez à ma place, vous verriez que je suis encore plus malheureuse que vous. Combien vous seriez surprise et rassurée s'il vous était donné de lire dans mon cœur! J'ai pitié de vous. Oubliez-le! Etes-vous sûre qu'il soit digne de votre amour; êtes-vous sûre qu'il vous aime?

Elle secoua tristement la tête.

— Il me trompe peut-être... mais moi, je l'aime... Je sens que s'il le fallait, je mourrais pour lui avec bonheur...

Je me sentais toute remuée... Rozia souffrait véritablement.

— Voyons, lui dis-je. Il y aurait peut-être un moyen d'en finir. Voulez-vous que je confie votre secret à grand'mère? Voulez-vous que je lui dise que le prince vous aime, et qu'il a promis de vous épouser?

Mais elle m'arrêta, toute tremblante.

— Oh! non, j'en mourrais de honte... non, je vous en supplie!

— Et vos parents, votre mère?... pourquoi vous cacher devant elle, pourquoi ne leur parle-t-il pas lui-même?

— Le peut-il... vous voyez bien qu'on veut le marier avec vous.

— A plus forte raison; pourquoi ne s'oppose-t-il pas à ces projets? Un mot à grand'mère, et tout serait rompu.

— C'est qu'il veut gagner du temps...

— Ah vraiment... eh bien, et moi?... je ne compte donc pas, car enfin si je l'aimais?

Rozia, confuse, ne répondit pas tout d'abord. Elle prit seulement mes deux mains et les serra contre son cœur.

— Merci, balbutia-t-elle enfin. Vous êtes bonne, vous... Je l'aime... si jamais j'acquérais la certitude qu'il me trompe, j'en mourrai... ou j'entrerai au couvent... Dites-moi encore que vous ne l'aimez pas.

— Non, je vous le jure!

— Le lui répéteriez-vous à lui-même?

— Certainement!

— Quand?

— Le plus tôt possible: aujourd'hui si vous le voulez.

— Oui! oui! ce soir. On dansera dehors. Vous pourrez causer librement avec lui.

— Soit, je vous le promets... mais tranquillisez-vous, et ne vous faites plus de peine inutile.

En ce moment on frappa à la porte. Nous entendîmes la voix du prince:

— Les petites filles ne doivent pas s'enfermer toutes seules. On m'envoie vous prévenir que les voitures sont prêtes... on vous attend.

— Nous voici, répondis-je, tandis que Rozia souriait déjà au travers de ses larmes.

La promenade et le dîner se passèrent sans incidents. Au dessert, retentirent sous les fenêtres les mêmes salves qui m'avaient réveillée le matin; puis les violons et les basses des musiciens attaquèrent les premières mesures d'un *oberek*, danse populaire, qui tient à la fois de la mazurka et de la valse à trois temps. C'était le signal de la fête. Nous descendîmes aussitôt. La véranda brillait, éclairée d'une multitude de lampes chinoises. Sur la terrasse, se groupaient une centaine de paysans: hommes, femmes, garçons et jeunes filles. La soirée était splendide. Les arbres de la pelouse, à laquelle on accède de la terrasse, par un large escalier en pierres, se fonçaient graduellement, immobiles dans la paix et la limpidité de l'atmosphère. Au fond, en face du château, s'élevait le fronton d'une grange, qui, à cette heure, sous l'ombre noire de deux tilleuls, dont les rameaux lui servaient de cadre, prenaient les aspects sévères d'un vieux temple. Des sièges avaient été préparés pour nous. A notre approche, les violons redoublèrent d'ardeur. Une belle fille, en jupe rouge et tablier blanc, un corsage bleu lassé sur la poitrine, ses longues tresses blondes lui retombant plus bas que la taille, sous le mouchoir aux couleurs claires qui entourait sa tête, aborda grand'mère, une couronne d'épis et de fleurs sauvages au bras. Arrêtée à quelques pas de distance, elle se mit à chanter d'une petite voix nasillarde et aiguë des couplets dont les refrains étaient repris en chœur. Cela dura au moins un quart d'heure, après quoi, appelant un jeune gars, qui se tenait non loin d'elle, ils déposèrent tous deux la couronne aux pieds de grand'mère. Puis le paysan s'inclinant devant la *Jasnie Pani* (illustre dame), la convia à un tour de danse, tandis que sa compagne sollicitait le même honneur du prince mon cousin. Mais je fus bien attrapée.

— Je ne danse plus, mon brave, depuis que ma petite fille est là pour me remplacer, fit la comtesse... Vous ne perdrez rien au change.

Le brave homme me passa son bras autour de la taille sans plus de façon. Mon cousin tournoyait déjà avec sa belle. La fête était inaugurée. De chaque côté de la pelouse, des tables avaient été dressées, et bientôt la bière et l'eau-de-vie y coulèrent avec abondance. La nuit tombait, la lune se levait. Revenue m'asseoir aux côtés de grand'mère, je regardais, rêveuse, cette scène champêtre; ces ombres enlacées et tournantes, la façade de la grange et les deux tilleuls qu'argentait maintenant la lune. Des chants, la mesure cadencée des violons, nous arrivaient distinctement. Je me sentais lasse, le cœur serré par l'angoisse que me causait l'appréhension de mon solennel entretien avec mon cousin. Devant nous, à une dizaine de pas, je voyais M. Gordyan et miss Gibson. Ils causaient debout, l'un près de l'autre. Pourquoi ne dansait-il pas? N'aurait-il pas dû m'inviter, ne fût-ce que par simple politesse? Au moins, Rozia s'en donnait à cœur joie. Je l'avais vue partir au bras du prince... et pourtant, telle est l'inconséquence du cœur humain, que même en songeant à mes souffrances, j'étais heureuse de mon tourment. J'allais m'abandonner à la mélancolie de mes pensées, lorsque Rozia Reut accourut vers moi, suivie du prince. Tout essoufflée, elle se pencha à mon oreille:

— Il vient vous inviter. Acceptez. Vous lui parlerez, n'est-ce pas?

Je n'eus que le temps d'acquiescer à ce désir par une inclination de tête.

— Venez, Liliane, disait mon cousin. Il faut vous accoutumer aux mœurs de vos futurs sujets. Je leur montrerai que vous savez danser aussi bien qu'eux.

Je me levai. Mon bras tremblait sous le sien. Il le serra doucement, et me demanda:

— Est-ce que vous avez peur?

— Non, répondis-je, je n'ai jamais eu peur de personne.

— Oh! oh! voilà qui est bien d'une Rayska! Et, vous avez raison, du moins en ce qui me concerne. On ne doit pas avoir peur de ceux qui vous aiment.

En même temps il s'apprêtait à me rapprocher des danseurs.

— Si vous vouliez m'écouter un instant, lui dis-je, j'aurais quelques mots à échanger avec vous.

— Danserons-nous après?

— Oui, si vous n'avez pas vous-même changé d'avis.

— Pourquoi donc? cet entretien sera-t-il si grave.

— Sérieux et sincère.

Nous nous écartâmes du groupe que formaient les villageois. Maintenant, seule avec lui, je perdis tout courage. Comment aborder le sujet? Par bonheur, soit générosité, soit présomption, il alla lui-même au devant de mes désirs.

— Je parie que je devine ce que vous avez à m'apprendre. Cela n'est pas très flatteur pour moi, convenez-en?

— Je vous ai promis d'être sincère.

— Vous voyez que je ne m'étais pas trompé. Eh bien, permettez-moi de ne pas m'en préoccuper outre mesure. Les petites filles, disons même les grandes jeunes filles, fussent-elles aussi sages et aussi sincères que vous, se laissent facilement tourner la tête. Elles adorent les histoires romanesques. Mourir sous la

neige! comme c'est poétique, et que ce chevalier de la Triste Figure que nous connaissons, vous et moi, doit débiter de belles choses à la sentimentale miss Gibson! Guitare et clair de lune. Quant aux confidences qu'a pu vous faire Rose Reut, — avouez du moins que je suis perspicace — je m'en moque. C'est une dinde!... Pardon de la trivialité de l'expression, mais elle rend bien ma pensée.

J'étais outrée.

— Vous calomniez votre meilleur ami, m'écriai-je.

— Peuh! un ami qui ne rêve qu'à me supplanter... un ami qui vous trompe.

— C'est vous qui trompez une pauvre fille crédule... c'est vous...

— Pardon, je ne puis parler de telles choses avec vous. Nous ne pourrions pas nous comprendre. D'ailleurs, je ne vous connaissais pas alors. Aujourd'hui, nous voilà presque fiancés. C'est le vœu de votre grand'mère, vous le savez bien. Je ne vois donc qu'une chose. Soyez franche. Allez la trouver et faites-lui part de votre engouement pour Gordyan. Si la pauvre vieille s'en chagrine au point d'en mourrir, tant pis pour vous et pour elle. Je m'en lave les mains.

— Vous m'imputez là des intentions odieuses, j'en suis incapable.

— Alors?

— Alors, j'ai pensai que vous seriez assez loyal, assez généreux pour renoncer vous-même à ce projet.

— Moi? En voilà une prétention. Comment! je renoncerais à mon bonheur, à une charmante petite femme que j'adorerai... mais pourquoi?

— Parce que je ne vous aimerai jamais... Parce que je vous hais.

— La haine est le commencement de l'amour.

— Parce que je vous méprise.

— Ta-ta-ta, des vilains mots. Je vois avec tout ça que je ne vous suis pas indifférent... Vous m'aimerez, comme je vous aime déjà. Vous rappelez-vous ce que je vous ai dit un jour: "Il faudra bien en finir par là." Ce baiser que vous m'avez refusé alors, je vais vous le prendre par droit de conquête. Ce sera notre premier baiser de fiançailles.

Il se pencha vers moi... je sentis son souffle. Alors tout mon sang me reflua au cœur... je me mis à crier:

— Au secours! au secours!

Derrière nous des pas rapides retentissaient. Je vis surgir la silhouette d'Etienne, une fois de plus j'étais sauvée par lui. Je pris son bras, m'y appuyant avec sécurité.

— Voulez-vous me reconduire vers grand'-mère? lui demandai-je.

— Permettez, commença le prince; c'est à moi qu'appartient ce droit.

— Permettez aussi, répliqua notre voisin; cette fois, je tiens à avoir le dernier mot.

Les deux hommes se mesuraient du regard. J'entraînai Gordyan, pas assez vite pourtant, pour qu'il n'entendît pas l'outrage que lui lança mon cousin:

— Vous, je vous connais, mais je vous ferai chasser d'ici comme un valet.

Je regardai Gordyan. Il était mortellement pâle.

— Liliane, dit-il soudain, au moment où nous approchions de grand'mère, ne croyez pas que je sois un lâche.

Vendredi.

A mon réveil, les événements de la veille se sont représentés à mon esprit. Je revis les traits de notre voisin, j'entendais de nouveau sa voix: "Liliane, ne croyez pas que je sois un lâche." C'était la première fois qu'il m'appelait ainsi. Lui, un lâche: cent fois non! mais moi-même, quel nom me donner? Ne devrais-je pas tout avouer à grand'mère? Oh! mon Dieu, inspirez-moi, éclairez-moi! Faites surtout qu'il n'arrive rien de mal à Gordyan:..

Quelle pénible journée! Il semblerait que tout le monde ici fût sous l'impression d'une grande tristesse. Personne ne parle. Grand'-mère paraît souffrante et préoccupée. Plusieurs fois j'ai surpris son regard fixé sur le mien. J'ai cru y retrouver quelque chose de cette expression sévère d'autrefois. Se doute-t-elle de ce qui s'est passé entre nous hier? Quelqu'un nous a-t-il entendus? Il est plus probable que mon cousin lui aura écrit. Un peu avant le dîner, Théophile a remis une lettre qu'un messager venait d'apporter de Wilki. Grand'mère a lu le billet, et l'a mis dans sa poche. Seulement ses yeux m'observaient et me firent plus d'une fois rougir. Elle ne m'embrassa pas au moment de nous séparer.

— Bonsoir, Liliane, me dit-elle. Vous devez avoir besoin de repos:

Dimanche.

Me voici rassurée, presque heureuse. D'abord la scène d'avant-hier, entre mon cousin et M. Gordyan, n'aura pas de suite. En second lieu, mes fiançailles sont remises à un an. Cela s'est passé d'une manière bien inattendue. Ce matin Malgosia vint me prévenir que la comtesse m'attendait. Je m'habillai à la hâte, le cœur frémissant. Quelques minutes après, je trouvai grand'-mère, déjà prête, assise dans un fauteuil, son paroissien entre les mains.

— Bonjour, petite, me dit-elle, adoucissant le son de sa voix.

Je fus frappée de l'altération de ses traits. Les mains qu'elle me tendait étaient glacées.

— Seriez-vous malade, grand'mère? demandai-je, inquiète.

Elle m'embrassa, s'efforçant de sourire.

— Quand on a dépassé la soixantaine, reprit-elle, chaque jour que vous accorde le Seigneur doit être considéré comme un jour de grâce. Il faut donc profiter de ce beau dimanche pour élever son âme vers le Très-Haut. Asseyez-vous là, ma fille, et écoutez-moi. Telle que vous la voyez, votre grand'mère a une confession à vous faire. Pardonnez-lui d'abord, et si vous vous en sentez la force, procurez-lui une grande joie, à la fin de sa vie.

— Moi vous pardonner! m'écriai-je.

— Oui, laissez-moi parler. J'ai eu des torts envers vous. Il a fallu que le bon Dieu me menaçât de vous enlever, pour que je visse combien vous m'étiez chère. Je vais aborder un triste sujet, mais si je suis prête à m'accuser de mes fautes, il faut que vous sachiez aussi les circonstances qui peuvent les amoindrir. Je n'attaquerai point la mémoire de votre mère, je déplore au contraire, aujourd'hui, ce que mon ressentiment a eu de cruel et d'injuste. Vous êtes-vous jamais demandée pourquoi le mariage de votre père m'avait causé tant de peine. Savez-vous quelle était la situation de votre mère, lorsque mon fils l'épousa?

— Non, répondis-je. Mon père ne m'a jamais fait de confidences à ce sujet. Je sais seulement que maman était Française, qu'elle était pauvre, et que mon père l'avait connue en Pologne.

— Oui, il l'a connue chez moi. J'avais à cette époque une fille. Elle s'appelait Marie, et c'est en son souvenir que j'aurais voulu vous donner ce nom. Vous lui ressemblez. Elle m'a été ravie en huit jours, par le même mal qui a failli vous emporter. Alors, chère petite, la personne à laquelle j'avais confié votre tante était une Française, jeune, instruite, intelligente. Elle s'appelait Liliane Durand. Ce fut votre mère. Je lui eusse pardonné son peu de naissance, et, à coup sûr son manque de fortune; mais ce qui déchira mon âme, c'est qu'ils vinrent me parler de leur amour sur la terre fraîchement remuée qui recouvrait la tombe de mon enfant: c'est qu'à mon refus d'entendre leurs aveux, ils s'enfuirent et se marièrent au loin, me laissant seule, vieille avant l'âge, orpheline de mes deux enfants. Plus tard, les lettres qu'ils m'adressèrent finirent par me fléchir. Je leur envoyai mon pardon, mais mon cœur était encore trop ulcéré pour les voir. La mort a tout effacé Longtemps, je n'ai pu penser à votre mère sans un sentiment de rancune. Voilà l'explication de ma conduite et de ma dureté primitive envers vous. J'espère, désormais, que rien n'altèrera notre mutuelle tendresse. Mais si je ne pensais qu'à ma satisfaction personnelle de vous avoir près de moi, je serais égoïste. Je me préoccupe de votre avenir. Je ne sais si vous avez deviné mes projets. Ne vous imaginez pas, surtout, que je veuille vous imposer ma volonté. Nous appartenons d'ailleurs à un monde où les penchants du cœur doivent être réglés par des lois de la bienséance et de la tradition. Croyez-vous qu'on m'ait consultée, quand il s'est agi de mon mariage. On m'a dit, un jour, que je devais épouser le comte Rayska, et je l'épousai. Or, il se trouva que cette union, trop courte, hélas! me procura les plus belles, les plus heureuses, les plus douces années de ma vie. Pourquoi? parce que la sagesse de mes parents l'avait fondée sur des bases de félicité durable. Je parle longuement, car toutes les vieilles femmes radotent. Je voulais vous dire seulement, que moi aussi, je crois avoir solidement préparé votre bon-

heur. Vous connaissez votre cousin, j'ai reporté sur lui une part de ma tendresse maternelle. Soyez franche. Votre cœur ressent-il une sympathie plus vive pour le prince? Répondez, oui ou non.

Je regardai grand'mère. Ses yeux se fixaient sur les miens avec une inquiétude voisine de l'anxiété. Cependant, je ne pouvais ni ne voulais mentir.

— Non, répondis-je tout bas.

Grand'mère parut réfléchir, puis elle m'interrogea de nouveau:

— Vous n'éprouvez pas du moins pour lui un sentiment d'aversion?

— Je crois n'avoir haï personne jusqu'à ce jour, mais le prince m'inspirerait plutôt un sentiment contraire à ce que vous venez d'appeler de la sympathie.

— Ah! vraiment; et voudriez-vous me dire pourquoi?

Un instant j'eus l'idée de tout avouer à grand'mère; et le secret que m'avait confié Rose; et cette double déclaration que le prince nous fit l'autre soir, à toutes deux, à quelques minutes d'intervalle; et le cynisme de ses procédés et son ingratitude envers Gordyan. Tout cela me remonta, ainsi qu'un flot d'amertume, du fond du cœur. Pourtant je balbutiai une réponse enfantine:

— Je ne sais pas pourquoi, grand'mère.

Je n'obéissais pas seulement à un sentiment de faiblesse. J'éprouvais aussi, je le jure, de la compassion. Grand'mère restait pour ainsi dire suspendue à mes lèvres. Après ce qu'elle m'avait dit, après cette humilité si généreuse, comment aurais-je eu le courage de raviver ses blessures? Aussi ma réponse suffit-elle à éclairer son visage d'un sourire.

— Ce sont là des raisons de petites filles. Tant mieux! Votre cœur n'est pas encore troublé. Qui sait, toutefois, si cette antipathie que vous croyez nourrir à l'égard de votre cousin n'est pas précisément le prélude de cette musique d'aimer, qui chantera tôt ou tard en vous, ma pauvre fille. Je suis sûre que Paul, sous ses dehors légers, cache d'excellentes qualités. Vous les dégagerez de tout ce qui peut les ternir. N'est-ce pas un beau rôle? D'ailleurs, je ne veux rien presser. Je vous demande une année, pour bien vous décider: voulez-vous me l'accorder? Vous me rendrez très heureuse, mon enfant, très heureuse!

Que répondre? Je tombai dans les bras que m'ouvrait grand'mère. Je lui dis, cachant ma rougeur et la honte que m'inspirait ma faiblesse:

— Oui, grand'mère, je me déciderai dans un an.

Une heure après, je priais, prosternée à l'église. Un an c'est beaucoup.

Que d'événements peuvent d'ici là changer tous nos projets!

Nous revînmes au château, escortées de notre suite habituelle. Mon cousin m'aborda tout penaud:

— C'est fini, dit-il, nous avons fait la paix; je lui ai demandé pardon. Je veux que vous le sachiez pour mériter le vôtre.

— Etes-vous sincère? demandai-je.

Ses yeux évitèrent mon regard, mais il répondit en s'inclinant:

— Très sincère. Il pourra vous l'affirmer lui-même demain ou après-demain, car il a été subitement appelé à Varsovie pour affaires.

— Alors, scellons la paix, mais sous cette réserve.

Nous échangeâmes une poignée de main. Grand'mère, qui nous regardait du coin de l'œil, parut enchantée de notre bonne entente.

Dans la journée, je racontai à Rozia ce qui avait été décidé ce matin. Elle m'embrassa avec effusion.

— Oui! c'est cela! s'écria-t-elle, d'ici un an. Je serai heureuse, je l'espère, grâce à vous.

Mardi.

M. Gordyan est de retour. Tout paraît oublié entre mon cousin et lui. Mais ce n'est pas là l'événement du jour. La grande nouvelle, c'est que miss Gibson vient d'hériter

d'un de ses oncles, ancien négociant, la somme de trente mille guinées. La voilà riche. Cette surprise lui a été annoncée par le consul général d'Angleterre à Varsovie. Rien sur le visage de miss n'est venu trahir l'émotion qu'elle éprouvait. Elle répondit à mes félicitations, par ces mystérieuses paroles:

— La fortune ne peut me rendre heureuse qu'à une condition.

— Laquelle? demandai-je.

— Vous le verrez bientôt, répliqua-t-elle.

Et elle nous quitta pour aller s'enfermer dans sa chambre.

Je frappai, vers le soir, à sa porte, lui proposant un tour de promenade.

Miss, au moment où j'entrais chez elle, elle cachetait une enveloppe, qu'elle fit disparaître dans sa poche.

— Je suis à vous, chère petite, dit-elle en se levant; partons.

Nous nous dirigeâmes, selon notre habitude, vers la chaumière de la folle. A moitié chemin, miss, qui jusqu'alors avait gardé le silence, m'interrogea:

— Pensez-vous que nous rencontrions M. Gordyan?

— Je ne sais, répondis-je assez étonnée de cette question.

Nous nous tûmes quelques instants, puis miss reprit:

— Liliane, chère, que diriez-vous, si je me mariais?

— Pourquoi ne vous marieriez-vous pas, répondis-je, tranquille.

— Alors cela ne vous semblerait pas ridicule?

— Ridicule, et pourquoi? Vous êtes jeune, vous voilà riche. — Vous avez des qualités qui forcent l'affection et l'estime.

— Oh! chère petite! s'écria-t-elle, me serrant le bras avec énergie. Combien vous êtes bonne de prononcer ces paroles.

Puis, me regardant bien en face:

— Même si je me mariais en Pologne?

— Cela dépend de vous.

— Oh! pas de moi, non, pas de moi.

Au même moment, comme si le hasard se fût chargé de donner une explication à ce langage énigmatique, nous aperçûmes sur la route, à quelque distance de nous, notre voisin de Wilki. Il sortait précisément de la chaumière, et s'éloignait dans la direction du cimetière. J'assistai alors à la scène la plus imprévue du monde. Miss, toute pâle, s'élança sur ses traces, le rejoignit au bout de quelques instants, puis, après lui avoir glissé entre les mains la mystérieuse enveloppe, elle revint vers moi et m'entraîna en toute hâte vers la chaumière, où nous entrâmes bientôt, refermant la porte sur nous. Jamais je n'avais vu d'aussi belles couleurs aux joues de miss. Ses yeux brillaient. A peine fut-elle auprès de la folle, qu'elle vida dans le tablier de cette pauvre femme tout l'argent de son porte-monnaie.

— Tenez! tenez! Cela me portera peut-être bonheur!

La vieille nous remerciait par des bégaiements inintelligibles, riant et pleurant à la fois. Je les regardai, sans prendre part à leur joie. Un sentiment de jalousie se glissait dans mon âme. Moi aussi, pendant une seconde, j'eus l'envie de la richesse. Nous retournâmes sur nos pas, silencieuses. Aux bords du parc, nous entendîmes le galop d'un cheval. Le prince arrivait. Il mit aussitôt pied à terre et nous salua avec plus de courtoisie qu'il n'avait coutume de nous en témoigner.

— Je vous félicite, mademoiselle, dit-il en s'adressant à miss. Toute la contrée parle déjà de vos millions. J'espère que vous voudrez bien m'inviter à vos réceptions et à vos chasses.

Après quoi, il ajouta de son ton persifleur:

— Je ne suis que le Précurseur, le Messie viendra tantôt.

— M. Gordyan? demanda miss la voix altérée.

— Lui-même, mademoiselle. Ah! l'heureux personnage que l'on attend avec une aussi vive impatience.

Notre voisin arriva en effet, un peu avant dîner. Nous nous mîmes à table. Au dessert, grand'mère chargea le résident de boire à la santé de miss et de ses millions. Or, Gazdowski possède un recueil de toasts tout prêts selon la circonstance. Le dîner, qui avait commencé assez tristement, s'acheva dans un éclat de rire général. Le café fut servi comme de coutume sur la terrasse. Miss et M. Gordyan se promenèrent dans l'allée qui contourne la pelouse. Je les suivais des yeux. Ils arrivèrent jusqu'à la façade de la grange. Là, ils s'arrêtèrent tous les deux. Miss paraissait écouter, les bras pendants, la tête légèrement inclinée. Au bout de quelques instants, je vis M. Gordyan s'incliner. Ils se serrèrent la main, puis notre voisin s'éloigna, sans prendre congé de nous. Quant à miss, elle revint seule vers la terrasse.

— Madame, fit-elle toute pâle, s'approchant de grand'mère, je vous fais mes adieux: je pars demain.

Je me trouvais auprès de la comtesse. Toute surprise de ce brusque départ, je voulus embrasser celle qui, pendant de si longues années, avait été ma compagne, mais elle m'écarta doucement.

— Laissez, j'avais trop de peine. Soyez heureuse. Adieu!

Elle remonta dans sa chambre. Quelques minutes après, je frappai à sa porte.

— Ouvrez-moi, je vous en prie.

Le verrou fut tiré. Miss apparut sur le seuil. Elle me prit les mains, me serra contre sa poitrine... et tout bas, contre mon oreille, réprimant ses pleurs:

— Il vous aime, Liliane, murmura-t-elle, je le sais. Epousez-le.

Ce fut tout. Elle me repoussa, presque avec rudesse, et referma sa porte. Je regagnais bientôt ma chambre pour y pleurer, moi aussi, mais je pleurai de peine autant que de joie.

Mercredi.

Miss est partie ce matin. Elle ne m'a pas permis de la reconduire à la gare. Me voilà donc seule, bien attristée. Je cherche autant que possible à descendre au fond de mon âme, pour me juger et pour me connaître. Je n'ai jamais éprouvé une bien vive affection pour miss. Cela tient sans doute aux défauts de mon caractère. Il suffit souvent d'un mot pour me conquérir. Ce mot, miss n'a pas su ou n'a pas voulu le prononcer. Dans ces derniers temps, elle devait même me haïr. Dieu m'est témoin que je n'ai pas cherché à détruire son bonheur. Quoiqu'elle ne m'ait rien avoué, j'ai tout compris de la scène d'hier, et je suis sûre que M. Gordyan eût refusé l'offre qu'elle lui fit de sa fortune et de sa main, alors même qu'il ne m'eût pas connue. Je souffre pourtant d'avoir été la cause involontaire de son chagrin. Je l'aime presque, pour cet aveu dont elle fut hier l'interprète. Aux jours de bonheur, s'ils se lèvent jamais pour moi, je me souviendrai d'elle. Elle me laisse un exemple d'abnégation que je m'appliquerai à imiter. Se peut-il qu'une personne disparaisse ainsi!... Elle existe, elle pense, et pourtant elle est perdue pour nous. L'absence est une mort anticipée. Adieu donc, miss Gibson! la pensée unira toujours nos deux âmes. Pardonnez à votre chère petite son bonheur, si Dieu permet qu'elle soit heureuse!... plaignez-la, s'il lui faut, comme à vous, broyer son cœur. Je veux qu'aujourd'hui aucune autre image ne se mêle à la vôtre, et que votre souvenir ainsi que votre nom seul emplissent cette page.

Vendredi.

Je touche à une heure décisive de mon existence. Dieu, que j'ai tant invoqué, a exaucé ma prière. Quelle journée! Quels étranges événements! Et comment, au milieu de l'émotion qui m'agite, de l'espoir qui me soutient, parviendrais-je à coordonner mes idées et à inscrire ici les incidents inattendus et rapides qui se sont accomplis depuis ce matin?

Et d'abord, je n'épouserai plus le prince, même dans un an. Grand'mère l'a définitivement jugé. Voici quelle fut la cause de cette révolution. Ce matin je me suis levée plus tôt que de coutume. Lorsque je traversai le vestibule, père Ides était à la fin de sa messe. Je m'arrêtai un instant au seuil de la chapelle, pour recevoir sa bénédiction. Cela me parut d'un bon présage. Après une courte prière je gagnai le jardin et m'acheminai lentement vers l'orangerie. Or, il faut dire que l'orangerie est le lieu de prédilection de grand'mère. La blancheur de son portail et de ses murs tranche sous le feuillage des arbres environnants. Une tente-abri occupe le centre du parterre qui lui fait face. Elle est garnie de chaises et d'une table, où l'on trouve tout ce qu'il faut pour écrire. C'est là que grand'mère tient ses assises avec les jardiniers. A cette heure matinale, la tente était déserte.

Le parfum des œillets qui ornent les plates-bandes m'arrivait par bouffées. Je m'assis sur une des chaises. Une infinité de pensées s'entrecroisaient en mon esprit. Je songeais à miss Gibson, à cette assurance qu'elle m'avait donnée, au plaisir que j'aurai à revoir Gordyan aujourd'hui, à bien d'autres choses encore... à l'avenir... à l'avenir tel que je le rêve. J'allais me lever enfin, pour retourner au château, lorsque mon attention fut attirée par un petit papier qui traînait à terre. Je l'avoue en toute sincérité, aucun soupçon, aucune méfiance ne traversèrent mon esprit. Je supposais que cette feuille contenait une liste de plantes, ou quelques-unes de ces recommandations à faire au jardinier en chef, que grand'mère inscrit sur un bout de papier, en guise de memento. Après l'avoir ramassé, j'y jetais donc innocemment les yeux. Du premier regard, je vis que je tenais entre les mains une lettre écrite par mon cousin et destinée à l'un de ses amis. Comment cette lettre s'était-elle trouvée là? L'avait-il écrite, puis oubliée sur cette table, ce qui n'est guère probable, quand il s'agit de confidences de ce genre; ou bien avait-elle glissé à terre, de son portefeuille? je ne puis ni l'expliquer, ni le comprendre. Toujours est-il que le hasard me la mit entre les mains, et que, soit pressentiment, soit curiosité, je lus cette lettre... Oui, je la lus... Je commençai, hésitante, puis j'allai jusqu'au bout. Répéter ce qu'elle contenait m'est impossible ici. Je ne pus que constater — ce que j'avais déjà deviné, — la grossièreté, la cupidité, le manque de cœur et de sens moral de celui qu'on me destinait pour mari. Qu'importe les termes dont il me gratifiait!... Voici sa conclusion. *Dans tous les cas j'ai besoin de son argent et je l'aurai!* mais cette pauvre Rose qu'il injuriait! mais grand'mère traitée de "vieille sorcière" ou de femme à barbe!

Je demeurai saisie. Pourtant, au milieu des sentiments qui m'agitaient, les plus vivaces n'étaient ni l'horreur ni le dégoût, que tant de méchanceté, d'ingratitude et d'impudeur éveillent dans notre âme, mais le soulagement éprouvé, à l'idée que j'allais enfin être délivrée de cet homme. Je cherchais à réfléchir. Que faire? A quel parti m'arrêter? Remettre ma trouvaille au prince... mais c'était de gaîté de cœur, retomber en ses filets. Recourir à sa loyauté? J'en eusse été la première dupe. Porter cette lettre à grand'mère? En avais-je le droit? Devais-je enfin laisser ce pli à l'endroit où je l'avais trouvé? Je ne me sentais pas assez parfaite, assez détachée des passions terrestres, pour consentir à tant d'abnégation... Le ciel me vint en aide. Un des pans de la tente se souleva soudain, et je vis apparaître la robe blanche du père Ides.

— Que Notre-Seigneur Jésus-Christ soit loué, me dit-il, en attachant ses yeux sur les miens. — Eh! eh! reprit-il aussitôt, qu'avez-vous donc, ma fille? Sont-ce de fâcheuses nouvelles?...

Et, du doigt, il désignait la lettre, que je tenais encore entre les mains.

— Non, mon père, repris-je sans hésiter, mais je viens de commettre un vilain péché.

— Lequel, ma fille?

— Un péché de curiosité — plus que ça — d'indiscrétion.

— Voyons! voyons, contez-moi ça.

— Eh bien, mon père, je viens de lire la lettre que voici. Tenez, je vous la remets, faites-en ce qui vous paraîtra le plus sage et le plus sûr dans la circonstance.

Il me regarda, prit la lettre que je lui tendais, tira ses lunettes de son étui, se les assujettit lentement et parcourut à son tour les feuilles que je venais de lire.

Quand il eut fini, il ôta ses lunettes et me fixa dans le blanc des yeux.

— C'est bien vrai? vous avez trouvé cette lettre, ici, par hasard?

— Je vous le jure, je ne mens jamais.

— C'est bien, ne jurez pas. Le bon Dieu m'a envoyé vers vous à cette heure pour que je vous vienne en aide. Chassez le souvenir de ce vilain papier et des choses que vous y avez lues. Recommandez-vous à la Vierge Marie. Reposez-vous sur moi pour le reste. Un prêtre est comme un père et une mère: il sonde les cœurs des hommes et devine leurs peines et leurs espérances secrètes. Rentrez tranquillement chez vous. Tout arrive en son temps pour ceux qui mettent leur confiance en Dieu.

Il me quitta sur ces mots, m'envoyant encore de loin des signes d'encouragement. Je ne tardais pas à regagner ma chambre. Nous ne nous trouvâmes réunis qu'au moment du déjeuner.

Lorsque je pénétrai dans la salle à manger, tout le monde, selon la coutume, y attendait grand'mère. Elle parut bientôt, et je vis à sa bonne humeur qu'aucune révélation ne l'avait encore troublée. Elle nous annonça gaiement qu'elle se disposait à faire une tournée générale dans ses forêts, et demanda s'il ne nous plairait pas de goûter sous les chênes. Le père Ides, qui avait un plan tout préparé, objecta que la chaleur était nuisible et que grand'mère devait se tenir sur ses gardes. Il invoqua l'autorité du docteur, lequel s'empressa d'approuver.

— Le Révérend Père a raison, madame la comtesse.

Grand'mère se soumit sans murmurer aux arrêts de la Faculté et de l'Église. Le chapelain l'accapara dès que nous nous fûmes levés de table, sous prétexte qu'il avait à lui rendre compte de ses aumônes mensuelles; mais je me doutais bien que des intérêts infiniment plus graves allaient se débattre entre eux.

Je descendis au billard, où Gazdowski s'exerçait seul à certains de ses coups favoris. Il se montre toujours prévenant à mon égard, mais je crois qu'il a, lui aussi, deviné mon secret.

— Mademoiselle comtesse, me dit-il à brûle-pourpoint tout en poussant ses billes, il me semble que voici bien longtemps que nous n'avons eu le plaisir de voir le cher M. Gordyan. Pensez-vous qu'il vienne aujourd'hui?

— Je n'en sais rien, répondis-je, me sentant rougir sous le regard de ce fûté personnage.

— Alors vous ne prenez plus de leçon de polonais?

— Non.

— Hum! hum! j'imagine qu'elles vont recommencer de plus belle. Pour ce qui me concerne, je préférerais baragouiner le polonais avec M. Etienne, que roucouler en français avec le prince.

— Pourquoi dites-vous tout le contraire à grand'mère, répliquai-je lui tournant le dos, avec un haussement irrévérencieux d'épaules.

Le trait avait porté juste, car le résident se fâcha.

— Moi franc comme l'or, moi vieux soldat de la guerre de 1830. Personne n'a jamais douté de Gazdowski, si ce n'est vous, mademoiselle comtesse. Vous m'accusez injustement.

— Je ne vous accuse de rien, je constate, lui criai-je de ma place, sur la terrasse.

Cette dispute eut pu se prolonger, car je l'entendais qui déposait son procédé, pour venir me relancer dans mon abri, lorsque le roulement d'une voiture modéra fort à propos notre ardeur commune. Gazdowski, plus curieux à lui seul que toutes les filles d'Eve réunies des deux hémisphères, se précipita à la rencontre des visiteurs. A travers la porte fermée du vestibule, il me semblait entendre une voix bien connue. Mais voilà combien vous trompe ce qu'on est convenu d'appeler les pressentiments du cœur. Ce ne fut point M. Gordyan que j'aperçus quelques instants après, au seuil de la véranda, mais bien Rozia Reut, animée, joyeuse, et suivie de mon cousin.

— Eh bien, dit-elle, avant même qu'elle m'eût embrassée, avez-vous organisé notre promenade, allons-nous au bois?

— Non, répondis-je, la Faculté s'y oppose. Rozia fit une jolie moue.

— C'est toujours comme ça, s'écria-t-elle dépitée, on se promet un petit plaisir et, crac! le bon Dieu vous met un docteur Holtz quelconque sur la route. Nous voilà donc condamnés à nous morfondre.

Jamais je n'avais vu mon amie parler d'un ton aussi décidé. Le prince, au contraire, prenait aisément son parti de ce contretemps. Il se mit à chanter, esquissant un pas de ronde à lui tout seul.

> Nous n'irons plus au bois
> Les lauriers sont coupés,
> C'est le docteur *Dubois*
> Qui les a arrachés.

Cette gaieté acheva de déconcerter Rose. Je voyais l'instant où elle allait éclater en sanglots, selon sa coutume.

— Nous n'irons pas au bois, repris-je, mais rien ne nous empêche de faire un tour, soit à la ferme, soit sur la route de Wilki, sous la garde de M. Gazdowski.

— Oh! oh! s'exclama le résident, citant un proverbe polonais qu'il aime à placer à tort et à travers: "La chèvre est venue au chariot." J'accepte, mademoiselle comtesse, mais à une condition: c'est que M. Gordyan sera des nôtres.

— Bravo! voilà qui est bien répliqué! interrompit le prince.

— Et s'il ne vient pas? hasarda Rozia, effeuillant une des roses de son corsage et en portant les pétales à ses lèvres.

— Tranquillisez-vous, jeune beauté, reprit mon cousin. Ce mangeur de cœurs a daigné vous prendre en pitié. Il me suit. En attendant sa venue, souffrez que je vous lise une de ses élucubrations poétiques. Cela est intitulé: *En regardant une étoile.* Ma foi! j'avoue mon

larcin; je lui ai dérobé ce madrigal hier, pendant son sommeil. Mesdames et Messieurs, écoutez: vous me direz si j'ai deviné juste.

Mes yeux fixaient obstinément la terre, comme si j'eusse espéré qu'elle allait s'entr'ouvrir pour que j'y pusse cacher ma confusion. Fort heureusement, on ne remarqua point mon trouble. Le prince avait tiré son portefeuille de sa poche, et y cherchait mes pauvres vers. Le ciel le punit de sa méchanceté! Nous le vîmes soudain changer de couleur, vider le contenu de son carnet d'une main fébrile, sonder tour à tour toutes ses poches, puis enfin pirouetter sur ses talons, franchir la terrasse en quelques enjambées, et se diriger vivement vers l'orangerie. Rose et le résident, étonnés, m'interrogeaient des yeux. Ils ne devinaient pas le drame dont j'étais seule à tenir la clef. Mais pouvais-je leur expliquer la cause de cette retraite précipitée? Je ne fis ni une ni deux. Le prince allait revenir d'un moment à l'autre. Il me questionnerait peut-être: "N'auriez-vous pas trouvé une lettre?" Que lui répondre en pareil cas?

Le plus simple était donc d'échapper à ses investigations. Je laissai là Rose et notre chevalier Gazdowski, et je courus m'enfermer dans ma chambre, bien résolue à n'en pas sortir avant que grand'mère et le père Ides aient terminé leur entretien. Tant pis pour ceux ou celles qui viendraient frapper à ma porte. Je n'attendis pas longtemps. Rose arriva au bout de quelques minutes.

— Nous partons!

— Partez sans moi.

— M. Gordyan vient d'arriver.

— J'aurai toujours le temps de le voir.

Rose insista encore, mais pour la forme. Au fond, elle devait me savoir gré de mon abstention. Je me mis à ma fenêtre, cachée par mes rideaux. Comme la présomption est toujours le principal ressort de notre nature, je craignais que ce que Rose ne manquerait sans doute pas d'appeler mon caprice ne suffît à déranger les projets de promenade. Mes appréhensions se montrèrent vaines. Je vis le prince, Rose et Gazdowski dépasser la barrière. Notre voisin ne les accompagnait pas. Etait-il vraiment venu? Un quart d'heure s'écoula pour moi dans cette agitation. Je me sentais heureuse et craintive à la fois, comme à l'approche d'un événement extraordinaire. Je voulus lire, mais mes pensées, distraites, étaient incapables d'attention. La maison semblait silencieuse, aucune voix ne parvenait à mes oreilles. Ce calme surexcitait encore ma curiosité. Bientôt je descendis, ne pouvant plus maîtriser mon impatience. Sur la terrasse, où, durant les beaux jours, une table restait dressée en permanence, mademoiselle Apolline préparait le café, qu'on sert tous les jours à quatre heures. Elle manœuvrait entre tout un attirail de samowar, de bouillotes, de cafetières, car grand'mère adore son café et l'avale brûlant, se délectant à l'arôme de sa vapeur.

— La comtesse est au salon, me dit Apolline; mais elle va descendre. Théophile, prévenez madame qu'elle est servie.

— J'y vais moi-même, m'écriai-je.

Et je montai quatre à quatre l'escalier.

Une seconde après, je tombais en coup de vent au salon.

— Grand'mère, vous êtes servie.

Mais je demeurai interdite. Gordyan se trouvait là. On avait dû parler de choses graves. Lui, paraissait ému. Grand'mère était très pâle. Ils se levèrent tous deux, et leur regard suffit à me faire comprendre que je devais ignorer ce qui s'était débattu entre eux.

— Allons goûter, dit madame Rayska.

Quand nous fûmes descendus, nous trouvâmes les promeneurs déjà de retour. Rose avait perdu son humeur et son animation de tantôt. Le prince était soucieux et sombre. Je remarquai que ses yeux, ses yeux louches et faux, cherchaient Gordyan avec persistance et colère. Ce n'est qu'au bout de quelques instants qu'il se retourna vers la comtesse, avec cette exagération de déférence et de tendresse qu'il affecte de lui témoigner.

— Oh! chère tante, combien nous vous avons regrettée. Mais le médecin vous a, paraît-il, prescrit le repos. J'ai donc écourté notre promenade pour venir vous rejoindre le plus tôt possible. Ce n'est rien, n'est-ce pas?

— Absolument rien, répondit grand'mère de ce ton de voix que le prince appelle la voix du colonel.

Je jetai un coup d'œil furtif au père Ides. Il le surprit, et, pour toute réponse, éleva légèrement son index vers le plafond. Évidemment, il me montrait le ciel, pour que j'y puise confiance.

Tout le monde se trouvait contraint. Theophile servait à chacun sa tasse de café et son petit pot de crème. On n'entendait que le bruit des cuillers.

— Paul, fit tout à coup grand'mère, vous n'auriez pas égaré quelque chose par hasard?

Le prince rougit et pâlit. Instinctivement, il porta ses mains sur lui, comme s'il eût voulu y constater la disparition de quelque objet, puis il répondit, sans oser relever les yeux:

— Mais non, ma tante.

Grand'mère reprit sur le même ton:

— Vous n'auriez pas perdu une lettre, par exemple?

— Mais...

— Tenez, dit-elle en lui lançant un papier plié, prenez votre bien... et, à l'avenir, ne laissez pas traîner de pareilles horreurs.

Jamais la scène qui se joua alors ne s'effacera de ma mémoire. Je tremble encore à ce seul souvenir. Gordyan se trouvait placé à côté du prince. La lettre lancée par grand'mère était à la portée de leur main. Mon cousin s'en saisit, et il en cingla le visage de son voisin; puis, se levant et se tournant vers nous, la figure convulsée, les yeux injectés de sang:

— C'est un lâche et un espion! s'écria-t-il. C'est lui qui m'a dérobé cette lettre. Sachez-le tous du moins.

En un clin d'œil nous fûmes sur pied. J'avais poussé un grand cri. Gordyan, debout, eut un mouvement, comme pour s'élancer et châtier l'agresseur: soudain, il s'arrêta, et de ses doigts crispés brisa la tasse qui se trouvait devant lui. Le père Ides et Gazdowski se précipitèrent sur le prince, cherchant à lui saisir les bras, car il se démenait en véritable énergumène, poussant des cris inarticulés, l'écume aux lèvres. Au milieu de ce tumulte, on ne distinguait qu'imparfaitement la voix de grand'mère; toutefois, sa main tendue vers la porte, les regards courroucés qu'elle jetait au prince, signifiaient qu'elle lui intimait l'ordre de sortir de sa maison. Mais à notre grand effroi, il s'affaissa tout à coup, les membres tordus, la bouche convulsée. C'est alors que celui qu'il venait d'offenser d'une mortelle injure montra quelle était sa vengeance.

— Sortez, mesdames, sortez! s'écria-t-il.

Et tout en nous éloignant, grand'mère et moi, je le vis se baisser vers son pupille, le soulever, le prendre entre ses bras, tandis que, d'une voix vibrante, il appelait Gazdowski et le docteur.

— Aidez-moi à le mettre en voiture, disait-il, nous le transporterons à Wilki; docteur, je vous emmène.

Grand'mère m'entraînait dans sa chambre. Elle tremblait comme une feuille, la pauvre chère aïeule.

— Mon Dieu! mon Dieu! répétait-elle, les mains jointes. Qui aurait jamais pu supposer pareille chose, et Gordyan qui nous cachait le secret de ce mal terrible, et moi, qui vous livrais de gaîté de cœur, à cet homme!

Elle tomba sur un fauteuil, cachant son visage entre ses mains ridées.

Comment oublier un tel spectacle! Comment n'aurais-je pas puisé du courage, malgré l'angoisse qui me torturait, à l'idée que grand'mère pleurait ses chères espérances perdues! Je la consolai. Et elle s'abandonnait à mes caresses, la tête sur mon épaule, comme un enfant.

— Bonne mère, lui dis-je, ne pleurez pas. Dieu a voulu nous épargner à toutes deux de plus grands maux. Nous devrions plutôt le remercier de sa bonté.

Ces paroles la calmèrent. Son visage reprit bientôt son expression habituelle d'énergie.

— Vous avez raison, ma fille, rendons grâces au Seigneur, et soumettons-nous à ses arrêts.

Mais je vis que, quelque effort qu'elle fît sur elle-même, son cœur était doublement blessé, dans sa fierté et dans l'attachement qu'elle avait voué au prince.

Les heures de cette journée se traînèrent pénibles. A chaque bruit qui nous parvenait du dehors, nous nous levions, grand'mère et moi, comme mues par un ressort. Cependant nous nous cachions nos tourments. L'heure du dîner sonna, sans que le docteur, ni Gazdowski, ni le père Ides aient reparu. Je me forçai à avaler quelques bouchées, mais les larmes rentrées me suffoquaient.

A peine si nous échangeâmes quelques propos. Enfin, au moment de quitter la table, grand'mère ne put réprimer l'inquiétude qui la dévorait:

— Théophile, ordonna-t-elle au vieux majordome, faites atteler, allez à Wilki, et ramenez-nous ici, coûte que coûte, un de ces Messieurs.

Je baisai la main de grand'mère, qui comprit ce muet remerciement.

Nous rentrâmes au salon. Les soirées de septembre commençaient à fraîchir. Grand'-mère se plaignit de ressentir des frissons et fit allumer du feu dans la cheminée. Nous nous assîmes auprès de l'âtre. Je regardai les tisons tombant en une pluie d'or, et la flamme légère comme une âme, tantôt bleuâtre, tantôt d'or, tantôt pourprée ou teinte de sang. Soudain, nous tressautâmes sur nos chaises. Une voiture venait de s'arrêter au bas du perron. Quelques secondes après, la porte s'ouvrit et dans l'entre-bâillement des battants, je vis poindre le nez de Gazdowski.

— Entrez, cria grand'mère impatientée, et laissez vos airs mystérieux avec votre manteau dans le vestibule. Eh bien quoi! que se passe-t-il là-bas?

— Rien, madame la comtesse.

Mais les petits yeux et le grand nez du résident disaient justement tout le contraire. De plus, il me regardait de côté, ce qui signifiait qu'il ne pouvait ou ne voulait parler en ma présence. Grand'mère devina ce muet langage, se leva et passa dans la pièce à côté. Gazdowski l'y suivit de trop près pour que je pusse me laisser prendre à ce manège. Son air plein d'indifférence, la marche militaire qu'il fredonnait, ce qui devait, selon lui, éloigner toute inquiétude de mon esprit, produisirent naturellement un effet opposé. J'étais sur des épingles. Le bruit de leur voix m'arrivait en une vague rumeur. Dans la tension de mon esprit, je perdais la notion vraie des choses. Il me semblait vivre au milieu d'un rêve. Je vis mademoiselle Apolline se rapprocher doucement de la porte. Soudain elle revint vers moi, les bras tendus, et se penchant jusqu'à mon oreille:

— Le prince a blessé M. Gordyan, murmura-t-elle effarée, ils se sont battus.

Maintenant que je décris ces événements, je les retrouve avec ordre; mais qui pourrait rendre les mille pensées qui se heurtèrent en un instant en mon esprit. Je poussai un grand cri, et je retombai pâle sur ma chaise.

20 septembre.

C'est la dernière page de mon journal. Nous sommes fiancés. Je l'aime, je suis aimée. Je voudrais que toute la joie qui emplit mon cœur éclairât le monde entier. Je voudrais, que si jamais je relis ces feuilles, les mêmes larmes d'attendrissement et de bonheur coulassent de mes yeux.

Je vais maintenant raconter les divers incidents de ce beau jour.

Je n'avais pu fermer l'œil de la nuit. Le savoir blessé pour moi, à cause de moi, dévoré par la fièvre, par l'angoisse, par le doute, et ne pas voler vers lui! Comment avais-je si peu de résolution et de force d'âme? N'aurais-je pas dû avouer mon amour à grand'mère? Mais ne l'a-t-elle pas deviné, et ce cri de douleur, lorsqu'on nous annonça qu'il avait été blessé, ne m'avait-il pas trahie? Pourquoi alors grand'mère se borna-t-elle à me rassurer, comme s'il se fût agi du premier villageois venu. "Tranquillisez-vous! ce n'est rien de grave." Se peut-il que ses préjugés fussent plus forts que sa tendresse? Se peut-il que la pauvreté d'Etienne soit un obstacle à notre bonheur? Non... Cet obstacle, je dois l'aplanir. C'est moi qui lui ferai le sacrifice de ma fierté féminine. Je veux que grand'mère sache qu'il ne dépend que d'elle de nous unir. Ainsi je rêvais éveillée, toute la nuit. Je vis enfin poindre le jour, mais que le soleil montait lentement à l'horizon! Enfin, vers huit heures, quelqu'un pénétra doucement dans ma chambre, c'était Malgosia.

— *Panienko*, me dit-elle, encore essoufflée par la course: j'arrive de Wilki... il est mieux... Le prince est parti.

Je rougis en l'embrassant, car elle aussi avait deviné mon secret. Une fois encore, le souvenir de la petite paysanne, morte sous la neige, vint ranimer mes défiances. Mais ce fut la dernière épreuve qu'eut à surmonter mon amour. Non, je veux rien supposer, ni rien craindre. Je veux, comme cette pauvre Marie, plus heureuse qu'elle toutefois, aller vers lui, lui mettre ma main dans la sienne, et lui faire cet aveu qu'il n'ose prononcer lui-même. Ma résolution prise, je m'habillai. Je n'éprouvai plus aucun trouble. Quand, quelques minutes après, je pénétrai dans la chambre de grand'mère, je la trouvai prête, coiffée et gantée.

— Grand'mère, lui dis-je, j'ai péché envers vous. J'aime, et je ne vous l'ai pas avoué. J'ai douté de votre bonté. C'est de mon bonheur qu'il s'agit. Ayez pitié de votre petite fille... bonne maman. Vous vous prépariez sans doute à aller à Wilki; de grâce, emmenez-moi avec vous.

Je cachai ma tête entre ses mains et je me mis à pleurer. Que dirais-je! grand'mère était vaincue.

— Ah! petite, petite, soupira-t-elle, quand l'amour nous tient!

Une demi-heure ne s'était pas écoulée que notre voiture s'arrêtait devant la porte du chalet. Quel étonnement se lisait sur tous les visages! Le père Ides, seul, m'accueillit avec un sourire d'intelligence.

— Eh bien! n'avais-je pas eu raison de vous dire de vous en remettre au bon Dieu.

Nous entrâmes au salon. Du seuil, je l'aperçus, étendu sur une chaise longue, son bras en écharpe.

— Prenez garde, le bonheur tue des fois, ajouta le père Ides.

— Non, le bonheur fait vivre, et il guérit.

Etienne s'était levé, ses grands yeux noirs fixés sur nous, se demandant sans doute s'il ne rêvait pas. Mais nous nous trouvions déjà auprès de lui. Il pouvait nous parler, entendre notre voix.

— C'est vous, vous, Liliane! murmura-t-il.

— Enfant! fit grand'mère.

Puis, se penchant vers le malade:

— Allons, puisque vous me poussez à commettre des folies à mon âge, dites-lui bien vite ce mot qu'elle a déjà sur les lèvres.

Il tenait mes mains entre les siennes.

— Liliane, répéta-t-il encore... oh!...

Et lui aussi ne put en dire plus long. Tout le monde versait des larmes... des larmes de joie!...

Nous l'avons ramené au château. Il y a quatre mois, presque jour pour jour, je parcourais la même route. Je voyais le même lac luisant, entre ses rives sablonneuses, et ce chalet où la vigne d'un vert tendre alors, maintenant rougie par l'automne, attirait déjà mes regards, comme si j'eusse pressenti que j'y devrais bientôt abriter mon bonheur. Que je me croyais malheureuse, alors, et combien je me sens heureuse aujourd'hui! Que ce pays me paraissait hostile, maussade et triste, et quel charme, quel attrait il possède à cette heure pour moi! Comme je veux y vivre longtemps avec lui! Etienne, devinant mes pensées, me regardait; sa voix tremblait, sous l'afflux d'une émotion débordante.

Puis il s'excusait d'avoir si longtemps gardé le silence. Nous en savons maintenant la cause. Ce mal terrible, dont souffre mon cousin, lui seul était à le connaître. Il avait dû jurer à la mère du prince, mourante, d'en toujours garder le secret. Quelle situation que la sienne! Quelles angoisses et quelles souffrances! Devait-il manquer à sa promesse, ou me sacrifier, moi qu'il aimait? Oui, Dieu est bon et miséricordieux; il a eu pitié de nous.

— J'ai passé par un enfer, fit-il, mais me voici au paradis.

— Dites au purgatoire, interrompit grand'-mère.

Puis son visage s'assombrit. C'est qu'au milieu de notre bonheur, son cœur souffre de savoir son neveu, seul au loin, exposé aux dangers de son caractère.

— Que voulez-vous, je l'aime malgré tout, reprit-elle, au bout d'un instant, et de sa grosse voix, avec un geste brusque, comme si elle eût voulu écarter le souci de son front.

— Bah! il reviendra, conclut-elle, nous le marierons ailleurs et il guérira; je prierai Dieu avec tant de ferveur!

— Et Rose, pensais-je, que va-t-elle devenir? car il n'est pas de ciel si pur que n'assombrisse une ombre.

Seulement, comme heur ou malheur, tout

arrive par série en ce monde, voici une dernière nouvelle. Je ne serai pas seule à me marier. Le résident épouse mademoiselle Apolline... Qui s'aime se chamaille... Ils se chamaillaient, donc ils s'aimaient. Glissons sur cette note burlesque.

Grand'mère nous a passé nos anneaux de fiançailles aux doigts. Nous nous sommes jurés de nous aimer toujours, en face du ciel pâle d'automne, où se levait justement une étoile.

— C'est la nôtre, lui dis-je. C'est celle que nous regardions vous et moi, et je lui montrai mon journal ouvert à la page où j'avais transcris ses vers...

Me direz-vous à quoi je rêve
Au soir, quand l'étoile se lève.

— FIN —

LA REVUE MODERNE

est éditée par Madame Madeleine Gleason-Huguenin, 147, rue Saint-Denis, Montréal, et imprimée par la Cie d'Imprimerie Moderne, 39, rue Dowd, à Montréal.

Adresse postale: Casier 35, Station N. Montréal. Téléphone Est 1418.

LA PETITE POSTE

CONDITIONS — 1o 5 sous du mot. 2o Chaque annonce devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. 3o. Les annonces doivent nous être adressées avant le 15 du mois qui précède la publication de la REVUE.

Afin de réprimer tout abus qui pourrait s'insinuer dans la Petite Poste, la direction de la Revue Moderne se réserve le droit de refuser les annonces ou de les modifier suivant le cas. Les changements seront faits de façon à respecter le sens absolu de l'annonce. L'argent sera retourné avec les annonces refusées, moins les frais de poste.

AIMEZ-VOUS la campagne? Venez nous en causerons. Marthe de Loiselle, Poste Restante, Masham Mills, Qué.

QUI VEUT réjouir une petite isolée? Lucile Duford, Perkins Mills, Poste restante, Qué.

QUI VEUT distraire une petite laurentienne? Violette Deschamps, Masham Mills, Qué.

QUELLES gentilles brunettes aux yeux noirs (18-25 ans) désireraient correspondre avec Marc de Villiers, Boite Postale 35, North Stanbridge, Qué.

PERDU: enfant nommé Cupidon. Récompense à qui le ramènera.—Jacqueline Dubois, Poste restante, Station Delorimier, Montréal.

JEUNE fille désire correspondant distingué audessus de 24 ans. Fernande René, 41 Troy Ave. Verdun, Qué.

BRUNETTE, 19 ans, désire correspondre avec jeune homme distingué. Lucille Leroux, Station Delorimier, Montréal.

DAME distinguée, instruite, désire faire connaissance de gentils messieurs sobres. Réponse assurée. Casier 24, Station R, Montréal.

MESSIEURS — Kiamika Desprès, Lachute Mills, P.Q., est un petit oiseau sauvage. Qui l'apprivoisera?

JEUNE fille distinguée, sage, cultivée, demande correspondants instruits et distingués. But... qui sait? Mlle C. C. Casier 483, Trois-Rivières, Qué.

JULIENNE, 120 Third Street, Auburn, Maine, désire correspondants, tout pays.

VEUVE correspondra avec messieurs âge moyen. But: distraction. E. Forest, Poste restante, Station B. Montréal.

QUI sera mon Roi? Reine des nuits, Métis Beach, Boite 91, Qué

UNE vénérable petite sorcière vient de me prédire de gentilles correspondantes. Vous ne ferez pas mentir ses cartes? Georges de Flers, Laurierville, Co. Mégantic, Qué.

JEUNE fille demande jeune correspondant, littéraire, personnel. Louise Gabard, Aiffres, (Deux-Seines), France.

JEUNE fille douée d'un esprit observateur et indulgent, aimerait à sonder la nature masculine, de préférence celle d'un correspondant lettré, discret, et point banal. Danielle Sylvain, Station Postale, B, Montréal.

VENEZ égayer Miss G. L'oubliée, Lotbinière, Qué.

QUI viendra égayer la solitude automnale de mes vingt printemps. Rhéa Provost, Poste Restante, Montréal.

JEUNE fille brune, demande correspondant de 20 à 30 ans. Jeannette D'Amour, Masham Mills, Qué.

QUI veut babiller! A tous "bienvenue". Mamy Voux Masham Mills, Qué.

BRUNETTE demande correspondants, anglais ou français (25 à 30 ans). Sylvia Miller, Ste-Cécile de Masham, Qué.

JEUNE brunette affectueuse désire gentil correspondant. Jeannette Laforest, Bureau Central, Poste restante, Montréal.

CORRESPONDANTS jeunes, instruits demandés. But: Littérature et distraction. Mlle E. Quinlan, Boite 5, Roxton-Falls Qué.

CHARMANTE brunette demande des correspondants instruits, distingués, 25 ans et plus. Beauceronne, Casier 35, station N. Montréal.

ANGELE Collin, Station Delorimier, désire correspondants ayant plus de 25 ans.

QUI viendra distraire Marguerite Desrochers, Thetford Mines, Qué. Casier 343.

CORRESPONDANTS gentils, serieux, âge moyen. Rachel Dupré, Poste restante, Station N. Montréal.

DESIRE correspondantes, instruites de bonne société. De préférence, fille unique et riche. But: Mariage. Armand Dupré, St. Zéphirin d'Yamaska, Que

CELEBRE graphologue français. Réponse personnelle immédiate. Envoyer enveloppe adressée et affranchie, avec 50 sous. René DeCastiau, Livraison générale, Ottawa.

JEUNE fille, demande correspondants... pas trop jolis... sachant badiner et... patiner! Mentionnez âge, expérience!!! Magali, Boîte 35, Station N. Montréal.

MEDECIN dans la trentaine, désire correspondantes sérieuses et distinguées. Dr Jacques St-Pierre, Poste restante, Montréal.

COMME Diogène, je cherche un homme. Florise LeMoyne, Poste restante, Ottawa.

JEUNE fille, 22 ans, distinguée, désire correspondant, 22 ans ou plus, instruit et distingué Annette P 370 rue St Jean, Québec

J'ATTENDS de gentils correspondants et correspondantes, français ou anglais Mlle Joie Manceau, P.O. Box 242, Biddeford, Me.

QUI viendra badiner avec nous? Ardelle et Roxane, Poste restante, Sherbrooke.

JEUNE fille de bonne éducation désirerait correspondants distingués de 30 ans et plus. Melle Denise Lefebvre, Poste restante, rue St-Jacques, Montréal.

BRUNETTE, 19 ans, désire correspondre avec jeune homme distingué. Lucille Leroux, Station C, (Delorimier) Montréal.

JEUNE fille désire correspondants. Melle Henriette Laliberté, St-Prosper, Co. Champlain.

JULE Morin, âgé de 20 ans, correspondra avec jeunes filles. Jule Morin, Bolkow, Ont., care of Vezina

QUI correspondra avec Paul Dion, vous? Paul Dion, Bolkow, Ont., care of Vezina.

QUI correspondra avec le Petit Napoléon, 21 ans, blond aux yeux gris fer. Napoléon Sabourin, Bolkow, Ont., care of Vezina.

DEMANDE correspondants instruits et sérieux de vingt-cinq à trente ans. Jeanne Desrosiers, Les Escoumins, Saguenay.

DESIRE correspondants sérieux et distingués au-dessus de vingt-trois ans. Alice Dubois, Les Escoumins, Saguenay.

DISTINGUES correspondants, venez nous causerons gentiment. Yolande Després, Casier 35, Station N. Montréal.

JEUNE veuve (21 ans) désire correspondre avec garçons ou veufs distingués. Mad. Lucienne Lanctôt, Poste restante, bureau central, Montréal.

JEUNE fille distinguée désire correspondre avec messieurs distingués. Melle Yvette Lajoie, Poste restante, Bureau Central, Montréal.

QUI correspondra avec jeune américain. Employé de bureau, 22 ans. Albert de Rosay, Wilson's Mills, Maine, C/o Brown Co. Vachon's Land, U.S.A

JEUNE fille sérieuse demande correspondants. Eléonore Guy, Rimouski, Qué

QUI veut correspondre avec Jacqueline D'Amour, Rivière Ouelle Quai.

JEUNE fille sans prétention demande correspondants instruits. Melle Marcelle d'Auteuil, Lac Mégantic, B. P. 275, Qué.

VEUF, âge moyen, professionnel pratiquant en campagne, très bon revenu, seul à la maison, désire correspondre avec personne sérieuse, sage, sympathique et de bonne éducation, de 25 à 40 ans. Adressez: Jean Dumont, Boite 35, Station N. Montréal.

JE suis à la recherche de l'ami sincère et fidèle, êtes-vous celui-là? Soyez le bienvenu. Margot, 498 Drolet, Montréal.

LAURE de COURVAL et ALBERTE de MERLIS. Shawingan Falls, Poste Restante.

Courrier de Madeleine

LETTRES INTIMES:

Que ceux qui n'ont jamais péché....

Mes chères lectrices,

Cette note parue dans un journal du soir a sans doute attiré votre attention: "Un enfant nouveau-né a été trouvé sur le perron des Sœurs Grises, hier soir. Sur un papier épinglé à la couverture qui l'enveloppait, on lisait ces mots: "Marie, Blanche, Yolande". Le journal ajoutait: "L'enfant est dans un état précaire". Et, tout de suite, vous avez eu la vision d'une femme venant déposer, par une nuit d'atroce froid, son enfant à l'entrée de la maison secourable, regardant de tous côtés si elle ne serait pas aperçue, tremblant d'être découverte, folle de douleur, maudissant le sort qui lui interdisait de garder son enfant, sans doute parce que l'enfant représentait pour elle la honte et le déshonneur. L'enfant était née de la veille, elle avait pu dérober sa venue, mais il lui fallait s'en séparer pour continuer de gagner sa vie. Au prix d'une énergie surhumaine, elle avait pu se tenir debout, et faire face à la curiosité... Mais demain, tout serait découvert; il lui fallait à tout prix, trouver l'asile où sa petite serait recueillie, soignée, aimée. Cette petite lui tenait aux entrailles, et elle avait regardé avec extase ses menottes s'agiter, ses yeux essayer de s'ouvrir. Elle avait embrassé ses petits pieds pour les réchauffer, et dans des caresses rapides et insatiables, elle avait voulu donner à son enfant toute la tendresse dont elle la priverait à jamais... Sait-on le désespoir des mères qui n'ont pas le droit, ou le courage, de garder leurs petits, à l'heure où elles s'arrachent à cet amour qui les mord au plus profond de l'être? Qu'importe la disgrâce de ces femmes, qu'importe leur abaissement moral, qu'importe leur déchéance physique? L'enfant est venu qui régénère et sauve celles qui peuvent être régénérées ou sauvées, et il faut plaindre celles qui ne peuvent accepter le devoir de garder leur enfant, ou qui n'ont pas la force d'expier en se dévouant. Il faut les plaindre, celles qui, la nuit, courent vers l'asile, dans le froid et la tempête, se cachent, et dérobent à tous les yeux le frêle être qui vagit, serré contre elles, et dont le cri chavire leur sensibilité soudain éveillée.

Cette mère qui, l'autre nuit, s'en alla déposer son petit sur les marches des Sœurs Grises était, je le jurerais, une malheureuse, ce n'était pas une criminelle. Elle voulait que son enfant vive, et naïvement elle indiqua ses noms, noms qu'elle avait choisis, comme les choisissent les mères heureuses, qui attendent, dans la bénédiction et la tendresse, la venue du bébé. Elle s'était payé un luxe, la pauvre, et sans doute espérait-elle un jour recouvrer son enfant?

La voyez-vous cette malheureuse retournant vers sa maison, l'âme déchirée, le cœur battant, faible à tomber, et trouvant la force de se traîner... Défaillante, elle s'allonge enfin sur sa couche et rendue au bout, elle s'endort pour rêver que sa petite est sauvée...

Sauvée? Le lendemain, dans les journaux qu'elle fouille avidement, elle lira qu'une mère dénaturée a laissé son bébé dans la nuit froide, à la porte d'un asile, et de toute cette prose, je suis sûre qu'elle ne retiendra que cette phrase: "l'enfant est dans un état précaire". Ainsi sa toute petite qu'elle a à peine vue et caressée va peut-être mourir, et elle ne la verra plus, elle ne l'embrassera plus! Elle ira dormir dans un coin du cimetière, sans que sa maman sache où elle repose. Elle ne pourra pas se traîner vers la petite tombe et y pleurer ses regrets et sa honte. Puis elle songe que c'est elle qui a tué son enfant, elle qui l'a laissée au froid dans la nuit, elle qui a eu plus de peur que de pitié; elle qui a été lâche et meurtrière! Peut-on savoir ce qu'a souffert cette femme? Avant de la condamner, il faudrait l'entendre... Puis elle est obligée de travailler, de faire face à ceux qui l'entourent, de sourire, tandis qu'elle a le cœur angoissé et la chair torturée. Le jour se passe ainsi à attendre encore les journaux, où elle découvrira ce banal fait-divers: "L'enfant déposée dans la nuit d'hier sur le perron des Sœurs Grises est morte ce matin. La police fait une enquête".

Alors, c'est fini, la chose est consommée, le destin a dit son dernier mot, et la pauvre est seule, avec sur la conscience l'angoisse abominable d'avoir tué sa petite Marie Blanche Yolande, la terreur d'être traquée et condamnée pour un crime qu'elle n'a pas voulu, et dont la seule pensée hérisse sa chair en démence.

Par quelle voie a-t-elle marché cette femme pour arriver à une telle désespérance? Imaginons un peu ce qu'est sa vie. Petite employée dans un magasin, un atelier, une fabrique, et que sais-je encore? Oui ce doit être cela, gagnant quelques piastres par semaine, à peine de quoi se nourrir. Pendant longtemps elle est restée droite et pûre. Puis un jour qu'elle avait plus souffert, et qu'elle manquait de tout, qu'elle avait sa chambre à payer, de petites dettes à régler, et que personne ne pouvait venir à son secours, elle succomba aux tentations dressées le long de sa route, et elle devint en quelques heures une épave de la rue, la victime d'une société injuste et cruelle. Elle n'aurait demandé qu'à suivre la voie droite, et est-ce bien sa faute, si la rafale l'a emportée un soir qu'elle n'avait pas mangé...

Puis les tortures qui suivirent, l'angoisse morale, et la souffrance physique, le crucifiement d'être une déchue, et de ne pouvoir se racheter... Cette mère n'est-elle pas une martyre plutôt qu'une coupable? Combien sont ainsi condamnées au mépris et à l'abjection qu'un faible secours aurait sauvées, mais qui ont appelé en vain, dans leur détresse, sans que rien ne réponde!

Oui, avant de les condamner il faudrait les entendre et qui sait, après avoir écouté le terrible réquisitoire qu'elles pourraient présenter, ne courberions-nous pas la tête, anéanties, honteuses d'avoir pris des victimes pour des coupables. Alors l'admirable parole du Christ: "Que ceux qui n'ont jamais péché lui jettent la première pierre", remontera à nos lèvres, avec la sensation d'injustices à réparer, d'œuvres à accomplir, d'indulgences à accorder.

MADELEINE.

LA MISSION SOCIALE ET MORALE DE LA FEMME

J'ATTACHE une importance très grande à la mission de la femme au point de vue social et moral. J'estime que toute femme, vraiment digne de ce nom, peut beaucoup pour la réconciliation des classes et pour l'amélioration morale du rayon dans lequel elle vit, pense et agit, et il faudrait que ce rayon ne fût pas pour elle uniquement restreint au cercle étroit de sa famille, de ses amis et de ses relations, mais qu'il comprenne encore une partie, si légère fut-elle, d'une humanité moins privilégiée et d'un niveau éducatif moins élevé que le sien. Malheureusement elles sont hélas! nombreuses encore les femmes, bonnes épouses, bonnes mères, grand'mères gâtant éperdûment leurs petits enfants et qui sont impitoyablement dures pour la petite bourgeoisie et pour le peuple. Pour ceux qu'elles aiment ou pour ceux qui sont nés ou descendent d'elles, rien n'est trop beau, rien n'est trop riche; tout plaisir est légitime, toute peine injuste. Elles se pâment devant le sourire de ceux ou de celles pour qui la vie n'a été que sourires. Pour les leurs, elles sont tout altruisme; elles vont même jusqu'à l'exagération. Pour ceux qui ne sont pas du même rang social qu'elles, elles sont d'une injustice lamentable et néfaste.

Le nivellement des classes est une utopie dangereuse; mais, sans croire que l'argent fait le bonheur et admettant qu'il y a presque toujours moyen, même dans les situations les plus modestes, d'arriver à se contenter de son sort et à n'envier personne je trouve qu'il est assez absurde de nier le privilège certain de ceux qui connaissent le charme du confort, du luxe, des raffinements, des distractions, des plaisirs, des beautés, que peut donner l'argent, et je veux aussi qu'en en usant, on n'oublie pas de songer à tous ceux qui ne le possèdent pas. Je voudrais enfin que ceux, que celles surtout, qui en usent, soient pénétrés de la pensée qu'une vie exclusivement employée à la recherche de la satisfaction individuelle, est une vie incomplète et ratée, une vie égoïste et coupable. Chacun de nous a des devoirs certains. Vous, les femmes du monde, vous avez le devoir d'avoir un ménage bien tenu, de rendre votre foyer aussi attrayant que possible, de veiller à l'instruction et à l'éducation de vos enfants, mais, quelqu'importantes que soient ces choses primordiales, elles ne suffisent pas pour que vous rendiez votre maximum. Vous devez encore fraterniser le plus souvent possible avec un milieu social qui n'est pas le vôtre afin de le comprendre, de l'aimer et de lui faire du bien. Il est incontestable qu'une parole venue du cœur, une explication intelligente et juste, une phrase sensée et droite, prononcée les yeux dans les yeux de la personne que l'on veut convaincre, sont très souvent efficaces. Mais, pour Dieu, n'ayez pas la prétention de croire que vous valez intrinsèquement mieux que le peuple. Vos défauts sont peut-être plus élégants que les siens; vous avez plus d'éducation et de finesse que lui — il ne manquerait plus que cela d'ailleurs. Mais, très souvent, vous êtes plus égoïstes que lui et c'est lui qui pourrait vous donner des leçons de bonté, de dévouement et d'esprit de sacrifice; et, s'il lui arrive de vous haïr, c'est que vous avez fait trop peu pour gagner son estime: vous lui parlez trop souvent de bienfaisance et d'aumônes alors que vous devriez lui parler de justice et d'équité.

Nous avons tout à gagner en pénétrant parfois dans des intérieurs pauvres ou modestes. Si nous savons nous y prendre, on nous y accueillera avec sympathie et même souvent avec joie; on nous écoutera volontiers et avec déférence; on aura confiance en nous; on nous demandera conseil. Le peuple, quand on sait lui parler, est beaucoup moins difficile à conquérir qu'on ne le croit et il reconnait aisément une supériorité réelle.

Le peuple est sensible à la supériorité de l'intelligence et de l'éducation et, fréquemment, l'admire. De plus, très souvent, il sent le ridicule et la vulgarité des parvenus gorgés d'argent et de prétentions. Le peuple est peut-être moins hypnotisé que d'autres par le prestige de l'argent; d'instinct il n'aime pas les nouveaux riches et, quelque peu éduqué qu'il soit lui-même, il subit l'influence de la distinction réelle.

Suzanne CARON.

HÉRÉDITÉ

PARMI les questions qui captivent l'élite intellectuelle de ce siècle, celle de l'hérédité n'est, certes, pas des moindres, parce qu'elle est peut-être avec l'occultisme, la plus complexe. C'est dire que l'hérédité est le cas qui se pose le plus souvent dans nos temps modernes et qui a le don de passionner le plus les individus, puisqu'il touche l'âme de chacun d'eux. Une question a plus de chances d'être suivie par la masse lorsqu'elle intéresse chaque individu en particulier. C'est chose naturelle étant donné l'égoïsme humain.

La question de l'hérédité se rattache intimement à celle de la généalogie qui n'en est, d'ailleurs, pas moins obscure. Qui d'entre nous en effet pourrait nommer ses lointains arrière-grands parents? Cela faisait dire très justement au grand écrivain Rabelais: "Pleust à Dieu qu'un chacun sceut aussi "certainement sa généalogie depuis l'arche de "Noé jusques à cest âge. Je pense que "plusieurs sont aujourd'hui empereurs rois, "ducs, princes et papes en la terre, lesquels "sont descendus de quelques porteurs de "rogatons et de costrets. Comme, au rebours, "plusieurs sont gueuz de l'hostiaire (*hôpital*), "souffreteux et misérables, lesquels sont descendus de sang et ligne de grands rois et "empereurs."

* * *

Voilà de quoi consoler les braves prolétaires de notre siècle! C'est dit sans ambage, tout crûment, comme avait coutume de s'exprimer Rabelais. Ce n'en est pas moins vrai, et cette phrase judicieuse, les générations suivantes n'ont fait que la développer en l'amplifiant. Il serait, du reste, fort intéressant de recueillir les principales idées émises depuis des siècles sur l'hérédité. Il y aurait là ample thème à un roman social d'envergure, qui aurait pour thèse qu'il n'y a pas de quoi s'enorgueillir ou s'humilier des actes de ses prédécesseurs, quoiqu'un germe de toutes leurs passions demeure fortement planté en nous.

Ce qui est vrai pour l'homme isolé, pour l'individu, s'avère pour un peuple, ce qui a pu faire dire à un de nos romanciers modernes: "L'âme d'un peuple est faite des communions des vivants avec les morts". Chacun de nous garde en soi le précieux patrimoine de passions, d'héroïsme, d'intelligence que lui a légué l'interminable théorie d'ancêtres inconnus. Et le patrimoine de toutes ces puissances isolées fondu, soudé en un bloc, constitue la grande âme originale et forte d'un peuple qui, partant du solide tremplin, fait par ses morts, se lance éperdument vers l'action et la vie.

* * *

On voit que la question de l'hérédité peut amener très loin ceux qui s'y passionnent. Cette science — car ne peut-on dire que c'en est une? — a plongé des racines dans tous les domaines, dans la physiologie dans l'histoire, dans la géographie, dans la psychologie, voire même dans les mathématiques. Etant donné que la loi naturelle veut que nous soyons le produit de deux personnes, en multipliant par deux nous apprenons qu'à la trentième génération nous avons plus d'un demi-milliard d'aïeux qui vivaient en l'an mil du temps de Charlemagne. En remontant jusqu'à Jésus-Christ, nous sommes informés que chacun de nous possède 139,435,917,439,534,976 ancêtres. N'est-ce pas imposant?

Comment, dès lors, retrouver ce que nous fûmes dans ces lointaines années et pouvons-nous dire si notre ancêtre contemporain de Jésus-Christ fut un savetier ou un "prince du sang"? Etrange expression, d'ailleurs que celle-là, et qui ne peut nous empêcher de sourire quand nous songeons à tous les avatars qu'a eu à subir cette malheureuse goutte de sang dont quelques-uns de nous sont fiers actuellement?...

ARYS.

La Bonne Tendresse

Si j'ai baisé tes yeux de chair
Avec tendresse,
Et goûté de leur regard clair,
La chaste ivresse,
Ce n'était pas pour le soyeux
De ta paupière:
J'allais chercher dans tes chers yeux,
De la lumière!...

Et si ma lèvre avec respect,
Fit sur ta lèvre
L'aveu de mon amour discret,
Calme, sans fièvre,
Ce n'était pas ta lèvre autant
Que ton sourire,
Que je baisais... Malgré pourtant
Ce qu'on put dire...

Si j'ai pressé plus d'une fois
Tes mains chères,
Que le hasard, entre mes doigts
A réunies;
C'était au geste si pieux
De tes mains jointes
Qu'allait l'aveu silencieux
De ces étreintes...

Québec, 1921. MADELON.

Les Ouvrages de Femmes

VOICI le modèle d'un charmant petit abat-jour empire, hauteur 4 pcs ½, frange en plus, circonférence 18 pcs. Se fait à l'anglaise à brides ou au richelieu.

Patron au carbonne, port compris, - - 20c.
" étampé sur jolie toile, port compris, 85c.

Échantillonnage par brodeuse française, 30c en montant suivant travail demandé.

Il faut environ 4 écheveaux de coton M.F.A. à 4c l'écheveau pour faire ce joli travail.

Nous rappelons que nous sommes à la disposition de toutes nos lectrices pour leur faire les plus jolis modèles sur soie ou toile, en toutes les formes, pour lampes et plafonniers. Ecrivez-nous ou venez voir nos modèles.

Nous ne nous tenons responsables des commandes par malle que lorsqu'elles sont assurées; pour cela, veuillez joindre 3cts à toutes celles que vous pourriez faire.



LA broderie rococo est de mise même dans nos ameublements modernes où sa note délicate et jolie, est toujours appréciée.

Voici un ravissant coussin, de 14 x 18 pcs à broder sur satin ou moire crème ou bis. Les feuilles et les fleurs sont en rubans de toutes couleurs; la corbeille du milieu est en cordonnet or, et le ruban se fait en soie de divers tons, au passé empiétant.

Pour les personnes qui aimeraient ce modèle sans cependant vouloir le faire au rococo, il peut s'exécuter entièrement au passé; l'effet, différent, n'en est pas moins très joli.

Patron sur papier décalquable au carbonne, port compris, 20c

Patron perforé, port compris, 50c

Etampé sur moire ou satin, port compris, ... $2.15

Fournitures soie ou ruban, $3.00

Echantillonnage par une brodeuse française, $1.00 en montant suivant l'importance du travail demandé.

Bien spécifier si le travail doit être fait en soie ou ruban rococo.



Les Jolies Modes de Paris



MANTEAU en velours de laine bordeau, droit devant et dos un peu cintré à la taille, quelques fronces sur les côtés. Jupe plus longue d'un coté, fermeture croisée soulignée par un motif et effilé de passementerie.

MANTEAU en duvetine chamois, orné de broderie soie et métal, dos et devant droits, un peu en forme sur les côtés. Manches pagodes. Col de vison.

MANTEAU en tissu cloké droit dans le dos, légèrement cintré à la taille et drapé sous un cabochon fantaisie. Manches évasées du bas. Col et dépassant en petit gris.

Les Secrets de la Bonne Ménagère

Gâteau avec un Oeuf seulement. —Un quart de tasse de beurre, ½ tasse de sucre, 1 œuf, ½ tasse de lait, 1 tasse ½ de farine, 2 cuillerées à thé ½ de Poudre à pâtisserie "Magic."

Pétrissez le beurre à la consistance de la crème, ajoutez graduellement le sucre, battez comme il faut. Puis ajoutez l'œuf, bien battu la farine, la poudre à pâtisserie, tour à tour avec le lait. Battez seulement jusqu'à ce que le mélange soit bien fait. Faites cuire dans un moule peu profond, préalablement enduit de beurre, puis de farine. Recouvrez avec une glace aux amandes ou avec une glace au chocolat.

Glace aux amandes. — Une demi-tasse de beurre, 1 blanc d'œuf, 1 cuillerée à thé d'essence d'amandes, 2 tasses de sucre à glacer.

Pétrissez le beurre jusqu'à la consistance de la crème. Battez le blanc d'œuf ferme, ajoutez l'essence d'amandes et le sucre, en remuant graduellement. Recouvrez le gâteau de cette glace, et couvrez d'amandes, brunies et roulées fines.

Glace au chocolat. — Une demi-tasse de chocolat rapé, ½ cuillerée à thé de beurre fondu, ½ de tasse de lait bouilli, 1 jaune d'œuf, quelques grains de sel, du sucre à glacer, ½ cuillerée à thé de vanille.

Faites fondre le chocolat sur de l'eau bouillante, versez-y le lait, le beurre, l'œuf et le sel en remuant. Puis ajoutez assez de sucre à glacer pour que la préparation puisse s'étendre, et ajoutez la vanille.

Petits Gâteaux aux Epices (Hermits).— ½ de tasse de beurre. ⅔ de tasse de sucre. 1 œuf. 2 cuillerées à soupe de lait. 1 tasse ¾ de farine. 2 cuillerées à soupe de Poudre à pâtisserie "Magic." ½ de tasse de raisins sans pépins et coupés en petits morceaux. ½ cuillerée à thé de cannelle. ¼ de cuillerée à thé de clous de girofle. ¼ de cuillerée à thé de macis. ¼ de cuillerée à thé de muscade.

Pétrissez le beurre, ajoutez le sucre graduellement, puis les raisins, l'œuf bien battu et le lait. Mélangez et tamisez les ingrédients secs et ajoutez-les au premier mélange. Roulez le tout un peu plus épais que pour les gaufrettes à la vanille.

Gâteau au Thé. — ½ tasse de beurre, 3 tasses de farine, 3 œufs, 1 tasse de raisin de Corinthe, ½ tasse de sucre, 3 cuillerées à thé de Poudre à Pâte Magique, ¾ tasse de lait. Faire cuire dans une longue lèchefrite. Fendre et beurrer (couper en carrés).

Beignets aux Bananes. — 1½ tasse de farine, 2 cuillerées à thé de Poudre à Pâte Magique, 1 tasse de bananes tranchées, ½ tasse de sucre, ½ tasse de lait, une pincée de sel. Bien brasser le mélange, puis le mettre par cuillerées dans une poêle chaude avec beurre ou saindoux.

Gâteau à la Graine d'Anis. — 4 œufs battus séparément, 1 grande tasse de beurre, 2 petites tasses de sucre. Battre ensemble le beurre et le sucre et ajouter les jaunes bien battus. Ajouter 1 tasse de lait, 3 tasses de farine, 3 cuillerées à thé de graine d'ânis, 3 cuillerées à thé de poudre à Pâte Magique mélangées ensemble, ajouter en dernier lieu les blancs d'œufs bien battus. Ceci fera deux gâteaux.

Biscuits aux Dattes. — 2 tasses de farine d'avoine roulée, 2½ tasses de farine, 1 tasse de cassonade, ½ tasse de beurre, ½ tasse de saindoux, ½ tasse de lait, 1 cuillerée à thé de Poudre à Pâte Magique. Rouler, faire cuire et mettre le mélange dans les biscuits.

RECETTES DE TOILETTE ET DE MÉNAGE

Contre les ongles cassants. — Frottez-les souvent avec la pommade suivante: cire blanche, 10 grammes; huile de tartre, 20 grammes; huile d'amandes amères, 20 grammes; alun en poudre, 2 grammes; essence de citron, 2 grammes.

Pour nettoyer les objets en albâtre. — Il suffit de les frotter avec du plâtre pulvérisé; s'ils sont graisseux, on les frotte avec de l'essence de térébentine ou du talc en poudre.

Pour garder leurs plis aux pantalons. — Humectez d'eau l'envers du pantalon, celui-ci étant remis à l'endroit, repassez-le lentement et énergiquement avec un fer chaud en ayant soin d'intercepter un linge fin entre le drap et le fer à repasser.

Remède contre les engelures. — Nous avons déjà, les années précédentes, indiqué à nos lecteurs plusieurs bons remèdes pour les engelures; néanmoins, nous voulons leur en indiquer encore un de plus qui, comme efficacité, ne le cède en rien à ceux déjà cités. Prenez de la chaux éteinte et délayez-la avec de l'huile d'olive; tournez exactement comme si vous faisiez une mayonnaise, jusqu'au moment où ces deux matières arrivent à avoir la consistance d'une pommade. Appliquez le soir, au moment de vous mettre au lit, une légère couche de cette composition sur l'engelure en recouvrant d'un morceau de toile.

Au bout de trois ou quatre expériences, vous serez débarrassé à jamais de vos engelures.

Dégraissage des brosses à cheveux. — Prenez deux brosses à cheveux, saupoudrez-les abondamment de son et frottez-les énergiquement l'une contre l'autre.

Démangeaisons aux mains. — Parfois, pendant les beaux jours, les personnes, même les plus soigneuses, ressentent des démangeaisons aux mains, surtout entre les doigts. Cette sensation énervante disparaîtra après deux jours si l'on prend quelques bains à l'eau de son chaude, et si l'on s'enduit légèrement les mains avec la préparation suivante: Lait d'amandes 300 gr.; Hydrate de chloral 4 gr.; teinture de coquelicots 5 gr.

Pour nettoyer les éponges. — Passez un jus de citron sur l'éponge à nettoyer; coupez l'écorce en petits morceaux et mettez-les dans un récipient avec l'éponge imbibée de jus; versez dessus de l'eau bouillante et laissez tremper une journée. Rincez dans plusieurs eaux.

Pour réparer les papiers de tenture. — Pour réparer les accrocs, déchirures et traces de clous dans les papiers unis, découper dans du papier pareil un morceau un peu plus grand que la déchirure, le placer sur le fond d'une assiette ou sur un marbre, et en user les bords avec du papier de verre no 0; il faut agir avec lenteur et douceur, pour laisser les contours très nets. On colle ensuite avec la

colle de pâte. Ce raccord bien fait est invisible. Dans les papiers chargés de fleurs ou d'ornements, il est préférable d'en suivre exactement les contours, en découpant soigneusement le papier à appliquer; il est toujours nécessaire d'en user le bord.

Pour sécher les chaussures. — La chaussure mouillée se rétrécit et vous glace les pieds. Pour éviter ces inconvénients, remplissez vos chaussures d'avoine jusqu'au bord dès que vous venez de les retirer. L'avoine absorbera l'humidité et empêchera la moisissure; elle s'enflera sous l'action de l'humidité et maintiendra la chaussure tendue comme si elle était sur l'embauchoir. Vous pouvez faire servir de nouveau l'avoine employée, en ayant soin de la faire sécher.

GRAINS DE SAGESSE

Il y a un plaisir plus grand que celui de satisfaire ses passions, c'est celui de les vaincre.

Rêver l'impossible c'est souvent manquer le possible.

* * *

C'est en vain qu'on dit beaucoup de paroles pour refuser, celui à qui l'on parle n'entend que le refus.

* * *

L'ami que nous retrouvons quand tout nous abandonne est le plus touchant des bienfaiteurs.

* * *

Celui qui fait toujours ce qu'il veut fait rarement ce qu'il doit.

* * *

La mer est l'image des grandes âmes; quelque agitées qu'elles paraissent, le fond est toujours calme.



Le Sphynx Blanc

par GUY CHANTEPLEURE (suite)

RÉSUMÉ DU PREMIER CHAPITRE.—*Gabriel Régnier, peintre de grande valeur avait épousé Bérengère de Croix-Plessis qui lui avait laissé en mourant une fille, Sylvette. Cette enfant vient de rentrer auprès de son père après avoir reçu son éducation dans une pension renommée. Gabriel Régnier a gardé de chaleureuses relations d'amitié et de famille avec un seul parent de sa femme François de La Teillais, conseiller d'ambassade à Londres.*

La confidence avait amusé Gabriel comme une boutade. Dans l'après-midi, lorsqu'il se retrouva seul, marchant vers le cimetière de Beaulieu-lez-Angers, il s'en affecta comme d'un reproche. Et l'idée lui fut odieuse de ce "petite masque" qui lui cachait la tristesse de son enfant.

Il pensa longtemps à tout ce qui venait d'être dit entre elle et lui. Il l'avait toujours aimé très tendrement, mais, alors même que ramenée à Beaulieu par les vacances, elle vivait près de lui, il l'avait aimée de trop loin, il ne s'était pas assez penché sur elle. Il avait été un père très affectueux, il ne s'était pas rappelé que c'était une mère qu'il devait remplacer.

Au début il s'était refusé à mettre l'enfant en nourrice. La pensée de s'en séparer l'avait révolté, et Sylvie était restée au Clos-Belloy avec Marie-Josèphe Baudry, la brave femme à qui Bérengère l'avait confiée.

Mais, dans la maison d'amour et de mort où il eût voulu vivre seul, Gabriel avait fui les cris et les gazouillements du pauvre bébé; il s'était fait un rempart de sa tristesse.

Il avait lu, étudié, voyagé. Au cours de ses lectures, de ses recherches, de ses patientes promenades à travers les provinces, il s'était épris des vestiges d'un temps mal connu, de ce complexe XVe siècle français que l'oubli ou le dedain ont un peu étouffé entre la belle période de floraison du moyen âge mystique et celle des premiers épanouissements de la Renaissance païenne. Il s'était donné l'illusion charmante d'avoir découvert une époque d'art. Puis, au bout de trois ans, ayant recueilli, un peu au hasard d'abord, plus méthodiquement ensuite, les éléments de plusieurs volumes, il s'était enfermé au Clos-Belloy pour commencer son ouvrage sur les arts décoratifs en France au XVe siècle.

Et Sylvie qui s'était développée; Sylvie qui parlait et comprenait, intelligente et tendre n'avait eu de la vie de son père que ce que le travail n'en absorbait pas.

Un moment même était venu où une séparation avait paru s'imposer. Beaulieu ne possédait qu'une école primaire et Gabriel ne s'était senti ni le courage de quitter le Clos-Belloy, ni celui d'introduire une institutrice, une femme étrangère sous ce toit que hantait le cher fantôme du passé.

Il dût se décider à mettre sa fille à la pension Decharme, qui lui avait été recommandée par Me Lecoutellier comme la plus estimée maison d'éducation du département.

La directrice Mlle Decharme, était juste et bonne. Sylvie s'était attachée à elle. Et elle s'était plue à la pension où, très fine et très intelligente, sinon très laborieuse, elle avait pu prendre place parmi les élèves brillantes et où elle s'était trouvée pour la première fois en contact avec des fillettes de son âge.

Chaque dimanche, Gabriel allait la voir: pour les grandes fêtes, elle venait elle-même au Clos-Belloy. Alors Gabriel pensait: "Comme sa présence est douce!" Mais il s'effrayait des complications qu'eût entraîné dans sa vie cette présence chérie, s'il avait voulu s'en assurer la continuelle jouissance.

Un égoïsme inconscient de travailleur jaloux de sa liberté, de solitaire épris de sa solitude, la notion vague de tout ce qui lui manquait d'énergie pour accepter, avec la volonté de s'en acquitter convenablement, la tâche délicate d'élever sa fille sans aucune aide étrangère, l'avaient empêché jusqu'à présent de passer du rêve, du désir à l'acte. "Sylvie est encore une si petite fille!" se disait-il.

Et voilà qu'au cours d'une conversation, il venait de s'apercevoir que Sylvie n'était plus une petite fille. Cette voix d'enfant avait tout à coup prononcé des mots de femme. Une âme nouvelle s'était éveillée au fond des grands yeux calmes. Cette âme à tant d'égards encore mystérieuse, Gabriel la devinait ardente et téméraire en sa charmante douceur

Sylvie n'était plus une petite fille, elle avait seize ans!

Sylvie portait en elle le danger subtil d'une imagination très vive, servie par une volonté tranquille et persévérante. Qu'exigerait-elle de l'avenir? Qu'en recevrait-elle?

De quel étranger — effrayant d'inconnu — ferait-elle le maître de ses joies et de ses douleurs, cette enfant qui, vaguement, se sentait prête à donner sa vie entière pour une année de bonheur?

Jacqueline Lecoutellier n'avait pas tort.. La dot de Mlle Régnier serait assez considérable pour exciter des convoitises. Qui garantirait à Gabriel si ignorant des choses du monde, si naïf en dépit de ses quarante-deux ans, la sincérité, l'honnêteté d'âme de celui qui épouserait Sylvie riche?... de l'homme qui, en recevant l'inappréciable don de ce cœur passionné que tout à l'heure Gabriel avait entendu battre, ne songerait peut-être qu'à s'assurer une fortune?

Oppressé soudain, M. Régnier s'arrêta. Depuis quelques mois, à toute émotion, son cœur s'élançait en battements violents, qui se répercutaient douloureusement dans tout son être, jusqu'à le faire défaillir...

Il s'appuya un moment au tronc d'un chêne, l'angoisse passa, et il reprit sa marche.

Sur la gauche le mur du cimetière apparaissait. Peu d'heures auparavant, Sylvie était entrée là, les mains pleines de fleurs. Des larmes montèrent aux yeux de Gabriel, tandis qu'en lui se glissait de nouveau la douceur exquise d'avoir été si délicatement compris par l'enfant à qui il avait refusé pendant de longues années sa juste part de larmes et de souvenirs.

Encore quelques mois et Sylvie quitterait la pension Decharme pour n'y plus retourner.

Sur la trame légère, hâtive des projets ébauchés le matin, Gabriel se plut à broder les détails charmants d'une existence nouvelle.

Une phrase que Marie-Josèphe disait à tout propos, qu'il s'agit des choses les plus importantes ou du repas du lendemain, lui traversa l'esprit, lui vint à fleur de lèvres!

A deux reprises, il murmura: "Si Dieu nous prête vie!..."

III

Sylvie avait fait une moisson de chrysanthèmes. Elle avait cueilli, sans distinction, tous les chrysanthèmes dont l'épanouissement n'était pas trop avancé.

Maintenant, agenouillée au bord de la pelouse, elle triait les fleurs et les mettait en gerbes.

Quand l'un des chrysanthèmes lui paraissait plus beau ou plus étrange, elle souriait à cet élu de sa fantaisie, elle en respirait l'âpre arome, puis elle le baisait avant de le joindre au faisceau des tiges déjà réunies, dans sa main gauche.

Elle se sentait délicieusement tranquille et contente, et, se croyant bien seule dans le grand jardin, elle chantonnait en sourdine de gentilles choses qu'elle inventait pour parler aux fleurs...

Elle n'était pas seule pourtant. Et, tout à coup, comme elle levait la tête, elle s'avisa de la présence d'un intrus.

Debout, derrière la porte à claire-voie, quelqu'un, — un grand jeune homme, mince, élégant, un étranger la regardait.

Brusquement la petite chanson s'arrêta.

— Que voulez-vous, Monsieur? questionna

Sylvie en s'avançant de quelques pas, très rouge, à la fois confuse et fâchée: M. Régnier est sorti.

Au premier mouvement de la jeune fille le nouveau venu s'était découvert.

— Je voudrais entrer, Mademoiselle, et attendre M. Régnier, répondit-il paisiblement.

Puis, comme la petite cueilleuse de chrysanthèmes demeurait confondue de tant d'audace, il ajouta:

— Mademoiselle Sylvie, n'est-ce pas?

Elle fit un petit signe machinal.

— Vous ne pouvez pas avoir conservé de moi un souvenir très net, mademoiselle Sylvie, quoique nous soyons d'anciennes connaissances; mais votre père a dû vous parler de son ami, François de La Teillais.

— Oh, Monsieur! Je ne vous avais pas reconnu, fit-elle. Il y avait si longtemps que... et puis, je ne vous imaginais pas du tout tel que vous êtes.

— Vraiment? comment donc vous imaginiez-vous que je dusse être?

— Tout autre, affirma-t-elle laconiquement

Maintenant ils montaient vers la maison, sur le tapis crépitant des feuilles.

— Votre cher père? Il va bien? interrogea La Teillais. Ses lettres sont toujours si brèves.

— Vous allez le voir bientôt; il est au cimetière. C'est vous qui avez envoyé les orchidées, n'est-ce-pas?

— C'est moi, oui, mademoiselle.

— Mon père l'a deviné tout de suite.. il a été touché. Moi, je vous ai été reconnaissante d'avoir choisi pour maman des fleurs si belles!

M. de La Teillais sourit en regardant la jeune fille.

— Vous êtes en vacances?

— Oh! pas pour longtemps! Je retourne à Angers, ce soir. Mais à Pâques, papa me reprendra pour toujours!

— Déjà!

— J'ai eu seize ans au mois de septembre, Monsieur! répliqua la petite personne en se redressant, un peu offensée.

— C'est vrai, j'oubliais... reprit La Teillais. Votre âge vieillit ceux qui vous ont vu naître.

Sylvie le regarda; puis ses yeux se retournèrent à la maison qui paraissait à quelques mètres, triste et pourtant jolie avec ses murs noirs de lierre.

— Ne regretterez-vous pas la pension? demanda La Teillais. A Angers, vous avez des amies de votre âge.

— Oh! des camarades surtout. Des amies intimes, je n'en ai que deux. Une que j'aime beaucoup, et une que je déteste.

Cette fois, M. de La Teillais riait tout à fait.

Ils avaient franchi le perron, Sylvie ouvrit la porte du cabinet de travail.

— Entrez, Monsieur, dit-elle. Papa ne peut tarder à venir. Et si vous voulez, je vous tiendrai compagnie jusqu'à son retour.

— J'en serais très hereux.

— Vous avez amené votre automobile?

— J'ai "amené" mon automobile, Mademoiselle. J'avouerai même, que c'est un peu lui qui m'a amené.

— Je voudrais bien le voir.

— Je vous le montrerai très volontiers. Une idée, tenez. A quelle heure retournez-vous à Angers?

— A neuf heures.

— En voiture?

— En chemin de fer...

Maintenant, elle interrogeait des yeux, palpitante, osant à peine prévoir ce que les paroles de l'ami de son père pouvaient lui faire espérer.

— Eh bien! reprit La Teillais, si Gabriel le veut bien, vous retournerez à la pension en automobile. Je vous enlève tous les deux: vous, pour vous ramener au bercail comme une petite brebis bien sage; votre père, pour l'arracher à ses paperasses et le garder à Angers, toute la journée de demain.

— Vous croyez que papa voudra? Vous lui demanderez?

— Certainement.

— Oh! je serais si contente. C'est que... depuis la mort de ma grand'tante, Mme Paul Régnier, je n'ai quitté le Clos-Belloy que pour aller à la pension Decharme. Alors tout est nouveau pour moi. Et, avec un rien mon imagination fait des histoires. Mais voilà encore que vous vous moquez de moi.

— Je ne me moque pas, mademoiselle Sylvie. Je me dis que votre imagination doit être une très gentille compagne. Ne pensez-vous pas que ce "porte-bonheur" pourrait lui servir de thème?

M. de La Teillais avait sorti de sa poche un écrin de cuir blanc. Il l'ouvrit, et Sylvette vit un étrange bijou, un tout petit scarabée en émail vert cloisonné d'or

— C'est un scarabée égyptien. Dans l'ancienne Egypte, le scarabée, insecte-sacré, se portait en guise d'amulette. Celui-ci m'a été donné par un de mes amis, un savant anglais. Et je puis répondre de son authenticité, ayant assisté à l'ouverture du sarcophage dans lequel il a été trouvé, parmi les bijoux d'une princesse de la dix-neuvième dynastie. Je l'ai fait monter en breloque. Il m'a semblé que vous auriez peut-être quelque plaisir à enrichir votre châtelaine d'un bijou vieux de trois mille ans!

Sylvie eut un cri éperdu.

— Vous me donnez votre scarabée!

— Mais oui, certes, s'il vous plait, et si vous voulez bien me permettre de vous offrir ce petit souvenir. Je ne pouvais cette fois vous apporter une poupée!

— Il me plaît, oh! oui!

— Oui, vraiment, fit La Teillais. Il semble qu'à force de durer, ces choses aient fini par acquérir une petite âme dont on croit sentir le frisson passer en soi.

Sylvie leva vers La Teillais son visage heureux.

— Je vous remercie de tout mon cœur, dit-elle. C'est absurde, je n'avais pas encore pensé à vous remercier.

"Il y a de la grâce dans sa gaucherie de grande fillette, pensa François. Pauvre petite! elle est gentille. C'est dommage qu'elle soit laide!"

Soudain elle poussa un petit cri et s'envola du côté de la porte vitrée. Avant que La Teillais eût compris la raison de cette fuite, elle avait rejoint son père qui apparaissait dans la grande allée.

— Papa! s'écria-t-elle, M. de La Teillais est là. Je ne l'avais pas reconnu. Au premier moment, je l'avais pris pour un jeune homme!

Et, rieuse, elle retourna à ses chrysanthèmes.

Son erreur semblait justifiable. L'apparence de l'homme qui venait de s'élancer vers Gabriel Régnier, était bien l'apparence et les allures d'un jeune homme. A trente-six ans, François de La Teillais avait conservé la sveltesse de sa prime jeunesse.

L'extrême distinction de la race s'unissait chez lui à la vigueur d'un sang renouvelé. Ses gestes, son attitude, sa voix, son langage portaient l'empreinte indélébile de la culture d'esprit, de la courtoisie raffinée, des habitudes d'élégance d'une longue lignée, tout en exprimant la physionomie propre d'une individualité intelligente et généreuse.

Il était de ces êtres beaux, nobles et forts que la nature crée de temps à autre pour la glorification du type humain, et à la destinée desquels il semble qu'une fée très aimable et très bienfaisante ait dû s'intéresser.

Tandis que las, découragé, Gabriel se terrait au Clos Belloy et bornait son ambition à d'ingrates études dont il n'attendait ni succès, ni fortune, François de La Teillais, prêt à juger la terre trop petite pour son activité et sa fantaisie, s'était jeté dans la vie avec enthousiasme et, confiant en sa bonne étoile, avait brûlé les étapes dans la carrière qu'il s'était choisie et où ses qualités brillantes, ses relations, la fortune considérable qu'il tenait de son grand-père, le banquier Morin-Jaufre, lui traçaient d'avance un chemin fleuri.

La tristesse des échecs, des déceptions qui précèdent souvent la réussite et en déflorent parfois l'ivresse, lui avait été épargnée. Devant lui, toutes les portes s'étaient ouvertes, tous les obstacles s'étaient aplanis.

Peut-être enviait-on La Teillais. Comment n'eût-on pas envié cet enfant de la fortune, de la "jolie veine" comme il disait lui-même en riant, ce diplomate de carrière qui, sans peiner ni intriguer plus que de raison,

était à trente-six ans conseiller d'ambassade à Londres et chevalier de la Légion d'honneur? Mais on l'enviait sans haine et presque sans amertume. Ses pires détracteurs ne s'en prenaient guère qu'à la frivolité parisienne de ses cravates, lorsqu'ils étaient las de s'attaquer à la correction anglaise de ses vêtements... et sa bonne grâce désarmait les gens mêmes à qui il avait rendu des services d'argent.

M. Régnier était de six années plus agé que son ami; cependant, bien que, de prime abord, il eût paru tout naturellement appelé par son caractère réfléchi, ses goûts sérieux à tenir la place d'une sorte de mentor affectueux auprès du jeune homme étourdi, ardent, grisé, qu'avait été La Teillais, l'autorité morale, l'influence protectrice étaient demeurées à ce dernier.

Ce n'était pas que François fût doué d'une force de volonté exceptionnelle, parfois même il manquait de volonté ou, tout au moins, de décision sinon d'énergie, sa nature fine et subtile étant trop sensible aux nuances pour n'être pas un peu incertaine ou même un peu faible; mais, par charme de tendresse, par inconscient enjôlement, il avait toujours dominé en quelque mesure tous les êtres qui lui avaient été chers..

IV

Maintenant, tandis que Gabriel assis près du foyer écoutait en son cœur l'écho des paroles qui venaient d'être dites d'abandon, dans la première heure du revoir, La Teillais debout auprès du lutrin, dans l'embrasure de la fenêtre, regardait au dehors.

— Votre jardin est joli, Gabriel, remarqua-t-il. Et rien n'est plus étrange et plus séduisant que l'exubérante floraison de ces admirables chrysanthèmes, au pied de ces pauvres fantômes d'arbres, si minces, si gris, presque irréels, avec leurs quelques feuille d'or jaune ou rouge.

— Mon jardin ne fleurit qu'à l'automne, précisément quand les feuilles s'y font rares et y laissent pénétrer le soleil... Il me donne des chrysanthèmes en octobre pour que je lui pardonne de m'avoir refusé des roses en mai... Et je lui sais gré de cette compensation dont le sens symbolique me plait, répondit M. Régnier.

Tout à l'heure, il avait pris plaisir à dire ses projets, ses rêves, cette quasi-découverte qu'il venait de faire de son bonheur paternel.

Il avait rejoint François, fixant à son tour les belles fleurs d'automne.

— J'y tiens à mes chrysanthèmes, mon pauvre La Teillais, reprit-il. Pourvu que l'hiver ne se presse pas, pourvu qu'il leur laisse le temps de fleurir!

La Teillais tourna vivement la tête vers lui et sourit.

— Comme vous voilà bien, Gabriel! Je suis sûr qu'au collège, vous trouviez moyen d'empoisonner, par l'appréhension de l'inéluctable lundi, toute votre joie du dimanche. Qu'appelez-vous l'hiver? Le mariage de votre fille? L'hiver vient en son temps, et il a son charme. Après avoir eu le bonheur d'être père, vous aurez celui d'être grand-père, et, alors, ce sera le printemps qui recommencera. Ne me gâtez pas, quand j'arrive, ma satisfaction de vous voir content, une fois, par hasard!

— Ce n'est pas seulement au mariage inévitable de Sylvie que je songe, murmura Gabriel.

Il s'était rassis péniblement dans le fauteuil qu'il venait de quitter. François le regarda plus attentivement.

— Qu'y a-t-il, mon ami? demanda-t-il.

Gabriel releva d'un mouvement las ses cheveux argentés.

— Je ne voulais pas parler, répondit-il; mais puisque ce mot m'a échappé, je vais vous dire une chose que je m'étais à peine dite à moi-même. J'ai peur d'être malade, très malade.

Avec d'involontaires réticences d'homme faible et vaguement superstitieux qui craint d'appeler le malheur en avouant qu'il croit à sa venue, M. Régnier fit connaître à La Teillais quelques-uns des symptômes cardiaques dont le caractère l'avait effrayé.

Puis, brusquement, il s'interrompit.

— Mais, vous voyez combien facilement je me frappe, reprit-il. Il n'y a, somme toute, rien de sérieux dans ce que je viens de vous dire.

— Vous vous frappez comme tous les gens nerveux précisément et comme tous les gens qui vivent très seuls, mon bon Gabriel, fit le jeune homme sentant que Régnier voulait être rassuré, mais l'unique moyen de vous débarrasser tout à fait de vos imaginations malsaines, c'est de consulter un médecin, dont le diagnostic vous tranquillisera, j'en suis persuadé. Je serai à Paris dans cinq ou six jours, venez m'y rejoindre, nous irons ensemble chez...

Gabriel lui coupa vivement la parole.

— Non, non. J'ai bien l'intention de consulter, mais pas maintenant, dans un mois, oui, dans un mois, quand j'irai à Paris pour m'entendre avec mon éditeur. Vous comprenez, je ne suis pas réellement inquiet, sans quoi, j'aurais vu le médecin d'ici.

Avec cette compréhension intuitive qu'il avait du caractère de son ami, François trouva pour dissiper les inquiétudes exprimées tout à l'heure, des paroles qu'il appuya de récits, d'anecdotes probantes. Il avait, lorsqu'il désirait ramener quelqu'un à une vue plus riante des choses, cette force de ne pas croire lui-même au mal, d'être lui-même plein d'espoir et de confiance. Gabriel écoutait et, peu à peu, son visage se rassérénait.

— Parlez-moi de vous, maintenant, François. Parlez-moi de votre vie là-bas, de vos projets. Etes-vous toujours aussi "anglais".

— Ne vous préparez pas à me jeter Fachoda à la tête, repartit gaiement La Teillais. Je vous assure que je n'y suis pour rien, et les Anglais non plus, d'ailleurs! C'est l'Angleterre qui est coupable. Vous savez bien qu'une quantité de gens très intelligents peuvent former une foule d'imbéciles. Eh bien! les Anglais, c'est une quantité de gens charmants et qu'on adore, qui forment un peuple absolument désagréable, et qu'on déteste, un peuple qui a trouvé ce truc de génie pour mettre sa conscience à l'abri de faire de l'égoïsme une institution nationale, quelque chose comme une religion patriotique! Ça, c'est splendide! Quant à la vie anglaise, Gabriel, ne vous y trompez pas, c'est, du moins dans les milieux élégants, raffinés où je l'ai connue, la vie la plus aimable, la plus délicieuse qu'on puisse imaginer.

Gabriel souriait.

— Dans une de vos dernières lettres, dit-il, vous me parliez très longuement d'une jeune lady.

— Oh! la charmante fille, Gabriel! Si je ne l'ai pas épousée, alors que la famille et elle-même semblaient bien disposées pour moi, c'est uniquement à cause de ses dents.

— Elle avait de vilaines dents? questionna Gabriel amusé.

— Ses dents étaient merveilleusement blanches et saines comme toute sa personne, mais elles étaient un peu longues, et puis, surtout, que voulez-vous que je vous dise? Elles étaient anglaises, ces dents! elles avaient l'air anglais! un Anglais ne les aurait pas remarquées, moi, elles me hantaient. Ces dents, c'était la marque visible de la différence des races, le petit symbole d'un grand mystère terrifiant. Alors, il m'a semblé qu'adjoindre à la difficulté de se bien comprendre d'un sexe à l'autre, celle de se comprendre d'une race à une autre race, ce serait vraiment compliquer à plaisir le problème du mariage ou tout au moins du bonheur conjugal.

— Vous n'étiez pas bien amoureux! remarqua Gabriel.

— Non, mais je sentais qu'il ne m'eût pas déplu de le devenir... Si vous connaissez une

jeune fille qui soit admirablement belle et intelligente, et qui ait, à la fois, les dents d'une Française qui aurait de très jolies dents, et les mains d'une duchesse qui en aurait d'exquises, prévenez-moi, car somme toute, j'ai bien l'intention de me marier.

— Pour faire une fin?

— Pas du tout, pour faire un commencement, reprit philosophiquement La Teillais; la vie n'est faite que de commencements, Gabriel, pour qui sait la comprendre. Il y a en moi l'étoffe d'un très bon mari, et même d'un mari délicieux, n'en déplaise à LaRochefoucauld, comme il y a en moi l'étoffe d'un homme sédentaire, d'une sorte de planteur de choux qui aimerait aussi à planter des roses. Vous deviez vous attendre à ce que je vous dise aujourd'hui: "Je vais me marier", comme vous devez vous attendre à ce que je vous dise dans quelques années que la France est le seul beau pays du monde et que je suis las d'habiter tour à tour l'Italie, l'Egypte, l'Angleterre ou le Japon, ce qui ne voudra pas dire du tout, croyez-le, que je serai las de voyager avec ma femme. A propos de Japon, vous savez qu'il se peut qu'au commencement de l'année prochaine je sois nommé ministre plénipotentiaire et envoyé comme tel à Tokio, mon bon Gabriel?

D'un élan joyeux, Gabriel lui tendit la main.

— Et vous ne me dites pas cela tout de suite! Mais c'est un avancement superbe Vous êtes content? C'était un de vos rêves, je crois, de voir le Japon avant qu'il ne soit absolument "déjaponisé"?

— C'était un de mes rêves, oui. Si je n'avais pas eu déjà ma part de chagrin, tout jeune, en perdant mon père, ma mère que j'adorais, je me demanderais de quelle effroyable catastrophe l'avenir peut me menacer, mon pauvre Gabriel, car enfin depuis treize ou quatorze ans, la chance m'est par trop favorable; il est impossible qu'elle continue à m'accompagner aussi gentiment jusqu'à la fin de mes jours!

— Pourquoi? fit doucement M. Régnier. Il y a des existences si complètement tristes qu'il peut y en avoir, par compensation, de complètement heureuses. J'en ai connu. Le bonheur de ceux à qui tout réussit, c'est la revanche sur la vie de ceux pour qui tout manque. Quant espérez-vous être nommé?

— Si je suis nommé, ce sera probablement à la fin de cette année, mais je ne partirai pas immédiatement. Voyez, Gabriel, comme il est regrettable que mes projets de mariage n'aient pas abouti! j'emmènerais ma femme.

— Tout est bien qui finit bien, insinua Gabriel en souriant; il vous reste deux ou trois mois à passer en Europe, c'est, de nos jours, beaucoup plus de temps qu'il n'en faut pour se marier.

— C'est plus de temps qu'il n'en faut pour épouser une jeune fille quelconque, oui, peut-être, mais ce n'en serait certes pas assez pour trouver l'oiseau rare, l'oiseau bleu que je cherche. Vous savez qu'elle sera belle, intellegente et distinguée; mais je veux encore qu'elle soit très douce, très bonne, qu'elle ait un peu mes goûts, que, par exemple, elle aime comme moi les élégances très fines, très compliquées et que, pourtant, elle soit capable de partir, du jour au lendemain, pour m'accompagner je ne sais où avec un costume tailleur sur elle et un peu de linge dans une valise; je veux qu'elle comprenne à la fois les délices du *home* et ceux du voyage à l'aventure; qu'elle soit instruite sans pédanterie, très musicienne et très artiste, qu'elle sache faire l'aumône, que le monde lui plaise assez sans lui plaire trop, et puis surtout qu'elle m'adore? Mais, ne riez pas ainsi, Gabriel, reprit François, je l'adorerais aussi, moi!

Il parlait de ce ton d'insouciance gaie qu'il prenait souvent pour dire des choses sérieuses, celles-mêmes qui lui tenaient le plus au cœur.

— Malheureusement, conclut-il, il y a de grandes probabilités pour que je remette le bonheur de la comtesse de La Teillais à mes prochaines vacances.

Une pensée restée vague jusque-là saisit tout à coup Gabriel.

—Vos prochaines vacances... C'est vrai! Quand vous reverrai-je? Dans un an et demi... deux ans... plus peut-être? Pour vous avoir félicité d'aussi bon cœur, il faut que j'aie dépouillé tout égoïsme!

— Si je ne puis revenir en France avant deux ans, c'est vous qui viendrez me voir au Japon, mon bon Gabriel, voilà tout! déclara La Teillais. Je viens de m'offrir une charmante folie. Un yacht fin comme un joujou, coquet comme un boudoir dont j'ai confié la construction à l'un des premiers chantiers d'Angleterre, et je compte bien que ce yacht-chef-d'œuvre, qui sera capable d'affronter de longues traversées et possédera un équipage choisi, vous transportera sans douleur jusqu'aux îles bienheureuses avec la gentille Sylvie naturellement. Sans rire, pourquoi pas?

— C'est vrai, pourquoi pas?

Et Gabriel s'étonnait lui-même de ne rien voir là d'impossible. Quand La Teillais, les yeux gais, la voix enveloppante, tout son visage disant la confiance et la joie, faisait des projets, il n'était pas de fantaisies qui ne lui parussent charmantes et toutes prêtes à se transforner en réalité.

Sylvie qui entrait fut mise au courant tout de suite. Son père et son nouvel ami venaient d'arranger pour elle un joli voyage, un voyage au Japon!

— Ah! c'est là que vous pourrez cueillir des fleurs! s'écria La Teillais, des fleurs comme vous n'en avez jamais vu! des chrysanthèmes d'abord, des chrysanthèmes féeriques, et puis des lis, et puis d'énormes lotus roses, et puis... que sais-je... le Japon, c'est un paradis de fleurs!

— Nous irons au Japon, papa? demanda la jeune fille en souriant incrédule avec un grand désir de croire.

M. Régnier lui rendit son sourire.

— Mais, peut-être, Sylvette, puisque La Teillais nous prêtera pour aller l'y rejoindre son joli bateau, son yacht-chef-d'œuvre!

Sylvie ne savait toujours pas si elle devait ajouter foi aux paroles dites.

— Vous avez un bateau à vous, sérieusement? Monsieur de La Teillais?

— J'en aurai un, oui, très sérieusement, Mademoiselle.

— Et vous nous le prêterez. Comment sera-t-il?

Il lui semblait écouter un comte de fée.

— Oh! répondit François, il sera tout à fait unique dans son genre. Imaginez-vous un navire tout blanc, avec une coque d'ivoire des voiles de dentelle ou de soie légère, et des cordages d'argent!

Sylvie souriait encore. Elle savait bien qu'on ne voyait de pareils bateaux qu'en rêve; mais il lui plaisait de s'obliger à croire un moment que La Teillais disait vrai et qu'un jour l'idéale nef blanche l'emporterait vers ces pays merveilleux où il y avait tant de fleurs.

— Quel sera le nom de ce navire d'ivoire?

— Un nom d'oiseau peut-être... un nom ailé! L'*Alcyon*, je suppose. Une croyance populaire veut que les alcyons fassent leur nid sur l'Océan et que l'Océan s'apaise jusqu'au plus délicieux calme tant qu'y flotte un nid d'alcyon. Alors, quand mon bateau, mon bel alcyon blanc, prendra la mer, les vagues le berceront avec tendresse et l'eau restera bleue, et le ciel restera pur tant que durera son voyage.

Les yeux de Sylvette s'émerveillèrent.

Pendant le dîner, l'enfant pensait encore à ce précieux bateau, à ce voyage de rêve. De temps à autre pourtant, elle revenait à la terre, à l'heure présente et elle écoutait son père et M. de La Teillais qui causaient avec animation, retenant un moment au passage toutes les idées qui surgissaient entre eux et que, le plus souvent, un mot de François la tête pleine de visions, d'impressions, de souvenirs, faisait tour à tour naître et s'envoler.

Sylvie n'avait jamais vu son père comme elle le voyait ce soir-là, l'air si content, si paisible, presque heureux! On eût dit que les yeux voilés de M. Régnier, ses yeux de travailleur pensif, réflétaient la chaude flamme de jeunesse et de vie qui brillait au fond des yeux de La Teillais... Et il parut à la jeune fille que l'ami chevaleresque et bon dont on lui avait tant parlé et qui venait de lui donner un talisman de bonheur se trouvait être tout à coup un enchanteur puissant à qui appartenait, avec le pouvoir de susciter de jolis rêves, celui de dispenser la gaieté, l'espérance et la joie.

A neuf heures, Sylvie s'envola vers Angers dans la voiture de l'enchanteur.

D'abord, elle s'amusa de voir le long de la route, la fuite éperdue des haies, des arbres, des maisons; puis, bientôt, il n'y eut plus pour elle ni maisons, ni arbres, ni haies, il n'y eut plus que la course folle de la voiture magique dans l'air frais de la nuit; il n'y eut plus que cette vitesse qui semblait se griser d'elle même à travers des espaces mystérieux, infinis.

Sylvie entendait vaguement la voix de son père qui lui demandait si elle n'avait pas froid, si elle n'avait pas peur et celle de La Teillais qui disait gaiment:

— Nous faisons du soixante, Mademoiselle Sylvette!

Et elle répondait par monosyllabes, avec un petit rire d'ivresse et le désir confus de crier tout bas le délice du vertige auquel elle s'abandonnait.

Elle ne savait pas exactement ce que c'était que de "faire du soixante", mais elle ne se souciait guère pour l'instant de l'apprendre. Et comment aurait-elle eu froid? M. de La Teillais l'avait enveloppée de si chaudes fourrures. Et comment aurait-elle eu peur? Il ne pouvait y avoir de danger, puisque M. de La Teillais conduisait lui-même.

"Quelle bonne soirée!" soupira-t-elle, un peu étourdie, lorsque l'automobile stoppa devant la maison de Mlle Decharme.

V

Cinq semaines après, Gabriel se rappelait cette "bonne soirée" de gaieté et d'espérance, en montant, seul cette fois, l'escalier de pierre de la pension.

Il arrivait de Paris. A la gare d'Angers, il s'était fait conduire directement chez Mlle Decharme. Avant de regagner Beaulieu, il voulait embrasser Sylvie.

— C'est l'heure du cours de littérature, Mlle Régnier est déjà dans la salle, objecta la jeune bonne qui avait ouvert au voyageur la porte du parloir.

Gabriel insista:

— Dites, je vous prie, à Mlle Decharme que je ne retiendrai ma fille qu'un moment.

Quelques minutes plus tard, Sylvie entrait et lui sautait au cou:

— Toi, toi! fit-elle joyeuse, les joues en fleurs. Mais tu es resté à Paris moins longtemps que tu ne pensais.

— Un peu moins longtemps, oui.

— Et *Jehan Foucquet?*

— *Jehan Foucquet* paraîtra au printemps sous la forme d'un gros volume, superbement illustré, avec des reproductions en couleurs.

La jeune fille battit des mains.

— Tu m'en donneras un exemplaire pour moi?

— Un exemplaire tiré sur du papier de Chine. et numéroté. Le no 1!

— Ce sera M. de La Teillais qui aura le no 2?

— Assurément.

— Tu l'as vu à Paris?

— Non, il est à Londres.

Sylvie regarda plus attentivement son père.

— Je ne t'ai jamais retrouvé aussi gai que le jour où M. de La Teillais était au Clos remarqua-t-elle avec reproche.

M. Régnier l'attira à lui et la baisa sur le front longuement.

— Je ne redeviendrai gai que quand je t'aurai près de moi, tout à moi murmura-t-il. Et ce sera bientôt. Je n'en peux plus voistu. A noël, je t'emmène.

D'un élan, un de ces élans de tendresse câline qui avaient été le charme de son enfance sans beauté, Sylvette lui jeta ses bras sur les épaules et se blottit contre lui.

— Emmène-moi tout de suite, pria-t-elle.

Gabriel tressaillit.

— Tout de suite? Pourquoi tout de suite? interrogea-t-il presque brusquement, avec une sorte d'angoisse.

La jeune fille le regarda encore, un peu étonnée, un sourire aux lèvres.

— Mais parce que j'aime les bonnes choses tout de suite, répondit-elle.

— Tout de suite, il n'y faut pas songer, enfant. Nous froisserions Mlle Decharme.

— Pauvre Mlle Decharme, je serais désolée de la peiner, acquiesça la jeune fille. Elle est bonne, très bonne, tu sais. Seulement, au temps où elle était jeune, elle s'est si hermétiquement enfermée dans sa dignité, dans sa timidité aussi, je crois — car elle est timide, si drôle que cela paraisse! — que maintenant il lui est devenu impossible d'en sortir. Quand elle embrasse, vois-tu, on sent que ses baisers n'ont pas l'habitude.

— Est-ce que tu as été quelquefois malheureuse ici? demanda M. Régnier avec une singulière anxiété.

— Oh! jamais! répliqua franchement Sylvie. On m'aime ici. Je voudrais pouvoir transporter à Beaulieu toute la pension, y compris Mlle Decharme!

— Et Jacqueline Lecoutellier?

— Jacqueline Lecoutellier aussi... Jacqueline me manquera, papa!

— Pourtant, insista M. Régnier, pourtant il ne te plairait guère de vivre avec elle très longtemps!



— Très longtemps? Ah! non, alors, non! Pauvre Jacqueline! C'est hier qu'elle n'était pas contente!

Un joyeux rire souligna la phrase et, complaisamment, les yeux tristes de Gabriel interrogèrent.

— Tu te rappelles le porte-bonheur égyptien de M. de La Teillais, papa? Comme je n'ai pas de sautoir, je l'ai passé dans la petite chaîne d'or que je porte toujours au cou avec la médaille que tu m'as donnée à ma première communion.

L'idée de ce scarabée sacré de la vieille Egypte voisinant au bout d'une chaîne avec une médaille de première communion parut si baroque à M. Régnier qu'il se mit à rire. Mais Sylvie ne s'en troubla point.

— Il m'est doux d'avoir sur moi toutes les choses que j'aime, expliqua-t-elle. Tu verras, quand j'aurai quitté la pension, ce sera au collier de maman, à mon cher petit collier de perles fines que j'accrocherai ma Sainte-Vierge et mon scarabée.

— Est-ce que Jacqueline avait eu l'impertinence de se moquer de tes fétiches? demanda M. Régnier.

— Jacqueline? reprit Sylvette. J'y arrive à Jacqueline. Hier, nous avons essayé nos uniformes neufs dans la lingerie et Jacqueline a vu mon scarabée. Je lui ai dit ce que c'était. La voilà émerveillée! "Ah! ma "chère, qui est-ce qui t'a donné cela?" — "C'est l'ami de papa. M. de La Teillais... ton "admirateur, tu sais?..." Tableau!!! Elle qui était déjà vexée que M. de La Teillais m'eût ramenée dans son automobile.

— Mais vexée, pourquoi ma petite Sylvie.

— Parce qu'elle est horriblement jalouse, papa! Pour tout, c'est la même chose. Elle est une des meilleures élèves de la classe, n'est-ce pas? la meilleure, je crois. Eh bien! chaque fois que Mlle Decharme adresse un éloge à l'une de nous, elle fait une tête. Il faudrait qu'il n'y en eût que pour elle. Alors, tu comprends, l'idée que M. de La Teillais ait pu chercher à me faire plaisir à moi qui n'ai pas le plus lointain rapport avec la Vierge de Filippino Lippi, cette idée lui a paru absolument révoltante! Ah! si tu avais entendu le ton dont elle m'a dit: "Ton père permet qu'un étranger t'offre des bijoux"?

— Qu'as-tu répondu?

— J'ai répondu: "M. de La Teillais n'est "pas un étranger, ma chère, il est notre ami, "notre meilleur ami!"

— C'est la vérité, Sylvette. M. de La Teillais, est, en effet, notre meilleur ami, le seul être sur lequel toi et moi nous puissions compter. Quant à cette jeune fille, il faut la plaindre. Mais lorsque je me souviens d'avoir eu, même un instant, la pensée...

M. Régnier s'interrompit; puis, très vite, il reprit:

— Maintenant, il faut retourner au cours, ma chérie.

Les lèvres de Sylvette ébauchèrent une moue.

— Sois raisonnable, ajouta Gabriel en s'efforçant de sourire. N'oublie pas que, dans quinze jours, tu seras libre!

— Adieu, petit père.

Gabriel embrassa Sylvie; puis il la contempla longuement; puis il l'embrassa de nouveau et à plusieurs reprises, comme s'il ne pouvait se résigner à se séparer d'elle, puis, enfin, sans rien dire, il dénoua son étreinte et se dirigea vers la porte.

La jeune fille courut à lui.

— Papa! s'écria-t-elle, inquiète confusément, parle-moi avant de t'en aller.

Il se retourna, il la regarda encore et souriant:

— Je t'aime, ma petite fille, dit-il très doucement.

— Je t'aime, mon petit père, répondit-elle.

De retour au Clos-Belloy, Gabriel dina vivement et gagna son cabinet de travail. Au moment où il s'asseyait à son bureau, un trousseau de clefs à la main, il leva les yeux avec l'impression étrange d'être regardé, suivi par les choses familières qui l'entouraient. Il lui semblait vivre au gré d'un rêve étrange et douloureux.

Dans le tiroir de gauche, il prit une large enveloppe jaune, et en tira quelques pages manuscrites, celles où un an auparavant, lors d'une crise plus violente au cours de laquelle le médecin de Beaulieu avait vaguement prononcé le mot d'"angine de poitrine", il avait consigné ses dernières volontés. Il relut soigneusement article par article ce testament, écrit tout entier de sa main, puis, avec la lenteur méthodique et sûre d'un homme qui sait exactement ce qu'il va dire, il augmenta le document d'un long codicille.

Ceci terminé, il choisit une feuille de papier à lettres de grand format et, s'étant appuyé à son bureau, il laissa courir sur la page blanche sa main pressée, nerveuse, frémissante.

Le Clos-Belloy, 7 novembre, 1899.

Mon bon, mon cher La Teillais,

Quand je vous ai parlé de ma santé, des crises qui m'effrayaient, quelque chose m'a empêché de vous avouer toutes mes craintes. Hélas, je n'osais alors me les avouer à moi-même!

Maintenant l'heure des illusions est passée. Le médecin que j'ai consulté à Paris, un spécialiste, ne pouvait me taire que mon état exige les soins les plus sérieux et n'a pas su me cacher que ses soins seraient très probablement inutiles. Je n'ignore plus que, dans quelques mois, dans quelques jours par suite d'un accident possible, prévu, normal, un caillot sanguin peut brusquement arrêter la vie dans mes artères.

J'abrège. La lettre que je vous écrirai dès demain, et que vous recevrez à Londres le jour suivant, vous donnera sur mon triste voyage à Paris ces détails et d'autres encore. L'essentiel, n'est-ce pas, c'est qu'elles soient écrites tout de suite, ces pages, puisque les mots "*après ma mort*" recèlent tant d'inconnu, puisque je suis à peine assuré d'aller jusqu'au bout de la ligne que je commence.

Mais, en vérité, je crois que j'ai le délire, que n'êtes-vous près de moi, mon cher François! Je suis vraiment très seul, je ne peux parler à personne de ce qui m'angoisse. Et puis, je ne me sens pas bien ce soir.

Pourtant, j'ai beaucoup, beaucoup de choses à vous dire.

Pardonnez-moi, si je vous les dis sans méthode, sans mesure, au hasard.

Tout à l'heure, j'ai longuement relu et complété mon testament. Ma volonté la plus chère, La Teillais, est que vous soyez le tuteur de ma fille et ma foi en votre dévouement est si grande que je n'ai même pas prévu le cas où vous refuseriez cette charge. J'aurais voulu vous l'épargner, cependant. Un moment, j'avais songé à une entente avec les Croix-Plessis qui sont les plus proches parents de Sylvie, mais sans les connaître la pauvre petite les déteste.

Et je n'ai plus vu, je ne vois plus que vous.

Mieux que moi qui ai vécu en sauvage, qui ai perdu toutes mes relations, vous saurez choisir la protectrice maternelle dont ma chérie a besoin, la maison où elle pourra retrouver un foyer, un semblant de foyer, jusqu'au jour de son mariage.

Dernièrement, vous me parliez de Mme Prévost, cette vénérable et charmante amie de votre mère et vous déploriez son triste isolement de veuve sans enfants.

Peut-être est-ce à Mme Prévost que vous donnerez Sylvie?

Si nous nous revoyons, nous causerons de cela.

Si nous ne nous revoyons pas, vous vous

arrêterez, j'en suis sûr, à la décision la plus sage et la meilleure. Et n'est-ce pas? — alors même que votre carrière vous entraînerait bien loin — vous ne vous désinteresseriez pas de votre pupille, vous ne cesseriez pas de veiller sur elle?

Puis, quand viendra le moment de la marier...

Mon pauvre La Teillais, j'ai peur de cet étranger qui la prendra et qui pourrait n'être pas digne d'elle, et qui pourra la faire souffrir, lorsque je ne serai plus là pour la défendre.

En de certaines heures, on se sent le droit de tout dire.

Vous comprenez, j'ai beaucoup pensé. Il y a maintenant trois jours que je vis avec l'idée de ma fin toute proche, et que je réfléchis et que je cherche.

Alors, dans mon angoisse, j'ai fait un rêve.

Vous rappelez-vous? Quand vous êtes venu au Clos-Belloy, vous m'avez avoué que vous étiez las de votre existence actuelle, que vous désiriez vous marier, qu'à l'avance vous chérissiez votre fiancée inconnue, qu'au moment de partir pour longtemps, il vous eût été doux de n'être pas seul pour partir. Mon rêve est né de vos paroles. Laissez-moi vous le confier, si insensé qu'il paraisse! Dans ce rêve, mon cher François, le mari de Sylvie, c'était vous!

Et il me semblait que cette enfant que je vous donnais pour femme vous serait d'autant plus chère que — n'ayant que vous au monde — elle aurait un plus grand besoin de votre protection, de votre sollicitude; il me semblait que l'épousant si jeune, si neuve dans la vie, vous en feriez mieux l'œuvre de votre amour et que vous seriez d'autant plus heureux par elle qu'elle vous appartiendrait plus complètement.

Sylvette n'a que seize ans, vous en avez trente-six, mais une telle différence d'âges n'a pu nuire au bonheur des époux les plus unis que j'aie jamais connus, mon oncle et ma tante Régnier. Je crois qu'il peut être très doux pour une femme aimante, de se sentir un peu l'enfant de son mari. Et puis, vous êtes jeune, mon ami, tellement plus jeune de corps et d'âme que tant de vos cadets, usés, blasés avant la trentaine.

Vous avez inspiré à ma chère Sylvette — j'ai pu le constater lors de mes visites à la pension Decharme — une grande sympathie, mêlée d'admiration ingénue.

Elle vous aimerait; il me semble qu'il faudrait si peu de chose pour qu'elle vous aimât.

Mais vous voyez que je suis fou, mon pauvre La Teillais! Oubliez donc mes divagations, et soyez pour ma fille bien-aimée l'ami, le guide que j'aurais voulu être moi-même. Puis, quand en viendra l'heure, mariez-la à un honnête homme, à un homme qui la mérite et qui l'aime sincèrement.

Et maintenant, adieu, mon bien-aimé François, adieu, à plus tard.

Au revoir, mon bon La Teillais!

Votre frère,

GABRIEL RÉGNIER.

Quand Gabriel se retira pour dormir, cette longue lettre et une lettre plus courte à l'adresse de Sylvie, toutes deux soigneusement cachetées, avaient rejoint les feuillets du testament dans la grande enveloppe jaune que scellaient cinq cachets et qui, posée sur le pupitre, laissaient voir ces mots écrits en grosses lettres:

"Pour remettre à Me Lecoutellier, notaire, rue des Lices, Angers."



VI

Dans la nuit, Sylvie se réveilla, le cœur étreint d'une angoisse étrange, inexplicable. il lui semblait que *quelqu'un* venait de lui parler tout bas, très doucement.

D'une main qui tremblait, elle fit craquer une allumette, mais elle était bien seule dans sa chambre de pensionnaire. Les choses avaient leur aspect familier.

Sur la table, près du lit, la petite pendule de voyage marquait cinq heures.

La jeune fille n'osa pas appeler. Qu'eût-elle dit? Si elle avait fait un rêve, il n'avait rien de très effrayant.

Cependant tout son être affolé d'une mystérieuse épouvante aspirait au réconfort d'entendre une voix connue. Alors cette pensée lui vint, nette comme une phrase dite: "Je voudrais être au Clos-Belloy, je voudrais embrasser papa..." Et sans savoir pourquoi, elle se mit à pleurer.

Le lendemain, en se levant, elle essaya de sourire de sa grande peur de la nuit, mais quand la bonne du parloir l'arrêta, au moment où elle allait se rendre à l'étude de onze heures, et la pria de monter chez Mlle Decharme, elle frissonna jusqu'aux moelles, et, tout de suite, en entrant dans le petit salon de la directrice qui l'attendait debout, très pâle, elle eut l'obscur pressentiment du malheur qu'on allait lui annoncer.

Un mot lui jaillit des lèvres, impliquant toute l'horreur de l'étrange inquiétude en vain combattue: "Papa?..."

Alors, avec des précautions, des atténuations torturantes qui la faisaient descendre lentement, de degré en degré, vers la suprême douleur, on lui apprit, on lui laissa deviner, ce qu'il fallait qu'elle sût. Dans la nuit, Gabriel Régnier était mort d'une embolie, sans souffrir.

L'enfant ne pleurait pas. Elle attendait avec l'impression confuse qu'on allait lui dire autre chose encore, elle ne savait quoi? une chose qui ferait que *ce* serait moins affreux, que *ce* serait moins vrai. Etait-ce vrai?

Elle avait des yeux étranges, très grands, si grands que son visage blême en était comme diminué.

— Je veux le voir, bégaya-t-elle, je veux aller au Clos-Belloy.

Très doucement Mlle Decharme murmura:

— Oui, ma petite fille, vous irez.

Sylvie eut un cri:

— Ne m'appelez pas "ma petite fille", papa le disait, papa...

Sa voix se brisa. Son visage sans larmes exprimait une telle intensité de désespoir que, bouleversée, la directrice ne trouva plus de paroles. Elle entoura Sylvie de ses bras et l'attira contre elle.

Mais, à cette manifestation sincère et pourtant forcément maladroite d'une tendresse occasionnelle, "sous ces baisers qui n'avaient pas l'habitude", la pauvre enfant eut comme une révélation brutale, physique, de ce qui allait lui manquer maintenant, toujours. Et soudain, Mlle Decharme sentit que le petit corps frêle devenait lourd, très lourd dans ses bras.

Sylvie ne se ranima que quelques heures après sous la brûlure d'une fièvre ardente qui, pendant deux jours, l'enleva aux réalités de sa douleur, l'isola dans l'inconscience la plus complète.

Un moment, le médecin appelé crut au début d'une grave maladie cérébrale, puis, brusquement, la température du corps s'abaissa, et Sylvie se réveilla comme elle s'était endormie, avec cette phrase sur les lèvres:

— Je veux voir papa.

Des heures qui avaient suivi l'instant où elle était tombée en syncope, il ne lui restait qu'une impression confuse de souffrance, d'accablement et d'obscurité.

Tout de suite l'horrible souvenir s'était dressé, et, tout de suite elle s'était raidie dans un calme âpre, farouche. Il ne fallait pas qu'on la trouvât trop faible, trop ébranlée, il ne fallait pas qu'on pût lui interdire d'aller au Clos-Belloy.

Ce devait être le matin. Un peu de soleil dorait le rayon de jour que laissaient passer les rideaux fermés. Dans cette petite clarté, Mlle Bathilde, une vieille sous-maîtresse que Sylvie avait toujours connue à la pension Decharme et qui avait toujours aimé, choyé, dorloté Sylvie, lisait un volume jaune. Aux mots faiblement balbutiés, du fond du lit, elle se leva précipitamment, elle accourut.

— Ma bonne mignonne, ma chère Sylvie, comment êtes-vous?

— Mademoiselle, je veux voir papa. Il faut que je le vois, reprit Sylvie de sa voix sèche.

La sous-maîtresse la regardait avec une infinie pitié.

— Ma chérie, vous ne pouvez pas voir votre pauvre papa. Vous avez été malade, très malade pendant trois jours. C'est aujourd'hui que...

Mlle Bathilde s'arrêta.

Il parut à Sylvie que d'un ton dur, impitoyable, quelqu'un finissait la phrase:

— ...Qu'on l'enterre...

Continuant la phrase de son humble amie, elle dit d'une voix étrange et comme cassée:

— C'est aujourd'hui... qu'on le conduit... là-bas... Et alors.. il n'avait personne près de lui... *avant*... avant qu'on ne puisse plus le voir...

— Votre dévouée Marie-Josèphe ne l'a guère quitté, et puis, un de ses amis, le comte de La Teillais, est arrivé à temps pour le voir et pour veiller une nuit.

— Ah! je suis contente. Il l'aimait, il...

La pauvre voix se brisa dans l'étouffement des larmes retenues.

Il lui venait une frayeur de la vie qui allait continuer ou commencer pour elle. Que ferait-elle? Elle était si jeune, presque une petite fille encore. N'ayant plus ni père ni mère, avec qui vivrait-elle? A qui devrait-elle obéir?

Mlle Bathilde lui prit la main.

— Vous ne serez pas seule, mon ange. Votre pauvre cher père a tout décidé, arrangé. Il a désigné pour être votre tuteur, cet excellent M. de La Teillais qui est accouru tout de suite, sur une dépêche de Me Lecoutellier.

— Je suis contente, répéta Sylvie.

Et, soudain, de grosses larmes qui ne tombèrent pas remplirent ses yeux...

— Est-ce que M. de La Teillais est venu ici, ma bonne Bathilde?

— Il est venu avant-hier, et Mme Lecoutellier aussi. Mais vous ne reconnaissiez personne. Vous n'avez pas même reconnu Marie-Josèphe qui a passé plusieurs heures près de vous.

— Marie-Josèphe?... elle reviendra, n'est-ce pas? Et M. de La Teillais... je voudrais le voir.

— Vous le verrez aujourd'hui.

Sylvie ferma les yeux. L'impression d'une sorte de soulagement berçait sa faiblesse depuis que le nom de M. de La Teillais avait été prononcé, depuis qu'elle savait que M. de La Teillais s'était trouvé là pour veiller son père, qu'il se trouvait là pour être son tuteur à elle, pour lui dire ce qu'elle devrait faire, pour la protéger, la défendre, pour empêcher qu'on ne la donnât aux Croix-Plessis.

(*A suivre*)



L'Entre Nous

UNE PETITE ISOLEE. — Si la meilleure fille de la place veut bien épouser cet ex-don Juan, il n'y a pas d'objection. Tel qui a fait l'expérience de la vie n'en devient pas moins un bon mari quand il épouse la femme qu'il aime. Je ne parle pas bien entendu de ces pervertis qui s'émeuvent au premier cotillon, même si ce cotillon est un torchon. Ces êtres-là sont absolument méprisables, et c'est en vain qu'on tente de les assagir. Mais un jeune homme peut après avoir jeté ce que l'on est convenu d'appeler sa "folle avoine" et rester le reste de sa vie, un mari exemplaire.

MARGUERITE. — Je suis toute de sympathie avec vous. Ce deuil se porte généralement un an, dont six mois de demi-deuil. Mais si vous avez un costume à utiliser, je ne vois aucune objection à ce que vous l'endossiez au bout de huit mois. Vous avez très-bien fait pour cette carte de visite. Vous pouvez vous inscrire de la façon que vous voulez; personne n'a rien à y voir. Vous n'abuserez jamais et vous serez toujours la bienvenue auprès de moi.

FRANCILA. — Vos vers seront soumis à notre critique en poésie, et je serai heureuse de les publier avec son assentiment. Ce que vous me dites de la REVUE MODERNE votre amie, m'est fort sensible, et je vous en remercie.

A CELUI OU CELLE QUI M'ADRESSA DES PENSEES... Merci!

GHISLAINE II. — Je loue votre désir d'aider le vieux père en plaçant de vos jolis ouvrages un peu partout où l'on en achète. Adressez-vous à la maison Gorcy qui tient ici, 385-est, rue S.-Catherine, un magasin de ces ouvrages qu'elle vend à une légère commission. Je vous souhaite beaucoup de succès dans vos nobles projets.

C. F. — Cette personne a sans doute compris que vous aviez pour elle un sentiment tout autre que celui qui vous anime. Sans doute que votre inexpérience vous laisse ignorer qu'il ne faut pas user entre femmes de termes qui semblent exprimer plus que de l'amitié. Elle s'est méprise sur la pureté de vos intentions, mais elle en est fort excusable après la réception de votre lettre. Voyons, l'on n'écrit pas des billets aussi enflammés et j'avoue qu'à la place de cette dame, bien d'autres se seraient également effarouchées. Je suis certaine que cette personne n'a rien d'autre contre vous que cette lettre qui l'a froissée, elle qui a plus d'expérience que vous, et je ne saurais la blâmer de vous avoir répondu comme elle l'a fait. Afin qu'elle ne vous prenne pas pour ce que vous n'êtes pas vous feriez bien de lui écrire franchement et simplement ce qui en est, en vous gardant bien cette fois des déclarations exagérées de votre premier billet. Ce sont des petites expériences qu'il faut faire à ses dépens, ma petite amie, et qui vous garderont à l'avenir contre les expressions trop exaltées de sentiment.

HELIOTHROPE CANADIEN. — Il y a de gentilles choses dans votre petit article et je suis sûre qu'il serait agréé dans nombre de pages féminines. Malheureusement à la REVUE MODERNE l'espace est si rare que nous ne pouvons accueillir toute cette jeune et aimable littérature en essai. Votre amitié me touche, et je vous en remercie.

ETOILE FILANTE. — Cette personne a reçu personnellement les détails en question, et je ne comprends rien au silence dont vous vous plaignez, mais je ne saurais intervenir de nouveau, vous le comprenez? En suivant les annonces de la petite poste, vous trouverez certainement le correspondant que vous souhaitez.

FLEUR DE GAULE. — Je ne reproduirai pas "Anita" qui est loin d'être l'un de meilleurs romans de Delly. En envoyant trente centins à notre administration, en mentionnant le numéro que vous désirez, vous le recevrez aussitôt par la poste.

ROMHAWK. — Bien! Très Bien! ce que vous faites de progrès. Nous publierons ceci en janvier au moment où le vent, au coin de l'église de chez-nous, soulève des simouns de neige fine qui poudroie de frimas les piétés frissonnantes... Mes compliments. A propos le Père R. est-il toujours dans nos contrées?

GABRIELLE DE G. — Merci de votre affectueuse propagande. Des amies comme vous, c'est de l'or en barre.

BOHEMIENNE. — Combien je vous remercie de votre délicate appréciation de notre œuvre que vous aimez. Des sympathies comme la vôtre aident tellement dans le travail et la lutte. Car vous imaginez bien qu'il faut lutter quelquefois. Maintenant, je trouve bien à Montréal, les Sœurs Franciscaines qui demeurent 2808 rue Drolet, et les Sœurs petites Franciscaines de Marie 2774 rue Dandurand, mais je ne puis vous affirmer que ce sont bien là les religieuses que vous cherchez. Les Franciscaines demeurent à Québec sur la Grande Allée. Il faut vous adresser à la Maison Mère des Sœurs de la Providence, rue Saint-Catherine, coin Saint-Hubert

JASMINE R. — Les correspondantes écrivent presque toujours sous un pseudonyme, et la plupart me sont inconnues. Vous serez la bienvenue ici, chaque fois qu'il vous plaira d'y venir.

G. H. — Malade? Il faut bien se soigner pour guérir vite, car à votre âge, l'on n'a pas le droit d'être longtemps malade. Je vais immédiatement voir à vous rendre le joli service que vous réclamez de mon amitié.

ANGOISSE. — Suivez donc tout simplement l'élan de votre cœur, sans vous préoccuper des questions d'intérêt soulevées par celui-ci ou celle-là. L'essentiel est d'aimer, et rien n'empêche de refaire votre vie solidement, même au point de vue matériel, avec celui que vous préférez. Car s'il n'a pas de fortune, il est seul aussi, et cela est encore un grand avantage.

Je souhaite que vous résolviez ce problème rapidement et que vous soyiez heureuse entièrement.

M. C. — Je ne vois pas moi-même à ce travail, car vous comprenez que tout mon temps n'y suffirait pas, mais je vous remercie d'avoir attiré mon attention sur ce détail que je surveillerai de plus près. Vous êtes aimable de m'écrire d'aussi bonnes choses, et je vous en sais grand gré.

GASTON L. — Votre lettre m'a fort intéressée, et je ferai un article dans mon prochain numéro sur le sujet indiqué. J'ai lu votre lettre trop tard pour me donner le temps de rédiger quelque chose dans le sens qui vous sera agréable.

TOUJOURS FIDELE. — Je me réjouis de vos belles fins de vacances, et je souhaite que vous emmagasiniez les joies où vous pourrez puiser tout l'hiver, petite fourmi..

RUSSE. — Bien, et je publierai prochainement.

FRANCETTE. — Il est tout naturel d'aimer les distractions lorsqu'on a votre âge et votre joie de vivre. Tâchez d'égayer la monotonie des jours, par des récréations intelligentes et intéressantes. Obtenez aussi que l'on vous laisse quelquefois partir. Vous trouverez au retour le foyer plus chaud et plus aimable.

FLEUR DES MONTAGNES. — Je vois que vous êtes une délicieuse lectrice, et j'ai savouré avec joie tout ce que vous m'avez écrit. La REVUE est bien heureuse de tomber entre de si amicales mains. Je constate que vous êtes une vaillante petite fille, et je souhaite que votre carrière soit heureuse et fructueuse.

CHRYSANTHEME. — Je vais tout arranger avec la seconde Chrysanthème, qui, croyez-moi est trop gentille pour insister du moment qu'elle saura que le pseudonyme qu'elle a choisi appartient déjà à une correspondante. J'aurais dû lui signaler d'ailleurs dès sa première apparition, car je ne vous avais pas oubliée, mais je vous avoue n'avoir fait le rapprochement que plus tard, en lisant la revue imprimée. Vous êtes gentille de ne pas m'en vouloir, et croyez-m'en votre place est gardée, bien gardée!

TOTO EN LARMES. — Comment dire pour effacer les larmes de Toto, que je sens brûlantes et tellement désolées. Comme nous avons à pardonner, les femmes, et c'est toujours au pardon qu'il faut en venir. Autant commencer par cela tout de suite, n'est-ce pas? Il faut rester à votre poste, et laisser surtout tout ignorer aux enfants. Vous souffririez infailliblement de diminuer en eux le respect qu'ils ont pour leur père. D'abord, êtes-vous bien sûre, ou si vous avez des doutes seulement? Et puis certaines circonstances diminuent la gravité des cas... Certes, je ne veux pas excuser l'ingrat, mais cherchez dans votre propre cœur, si vous ne lui trouvez pas des excuses? Certains hommes ont besoin que l'on renouvelle constamment leurs illusions et que l'on entretienne leur idéal... Il ne suffit pas de les aimer, il faut encore se faire aimer d'eux, pour qu'ils daignent être heureux. D'autres aiment tellement le foyer que la simple bonne entente vaut plus que tout. Mais il y a des natures plus compliquées, des caractères plus exigeants... Puis il y a aussi les occasions qui comptent peu pour les femmes, mais qui sont des écueils formidables pour certains hommes impétueux, et faciles à flamber. Admettons aussi que certaines femmes peuvent faire perdre la tête à des sages, et que les Saint-Antoine sont rares... Il faut que vous fassiez la part du feu ma bonne amie, et que vous n'attachiez pas une importance démesurée à ce qui ne doit être qu'une passade, je l'espère. Mais si cela était plus sérieux, si vraiment la securité de votre vie conjugale était menacée, il faudra agir vivement et adroitement et tenter par les meilleurs moyens de reconquérir votre souveraineté. Pour vous donner un conseil pratique il me faudrait connaître le genre du coupable, car ce qui agit avec un est complètement nul sur un autre esprit et la règle de conduite varie avec chacun. C'est à vous d'appliquer tout votre tact, tout votre amour, et aussi surtout toute votre finesse à reprendre le terrain perdu. Si vous avez affaire à un lâche, à ce que l'on est convenu d'appeler une "poule mouillée, allez-y de la grande scène. J'ai remarqué que les despotes, ceux qui font les grosses crises, avec tout le tremblement à la clef, sont aussi ceux que l'on vainc, et facilement, par leurs propres moyens. Si au contraire, il est un énergique et un doux, alors allez-y diplomatiquement si vous ne voulez tout perdre Croyez-moi il faut tout subir plutôt que de détruire san foyer, plutôt que de mettre la malignité publique aux prises avec nos secrets, plutôt que de donner à la curiosité stupide et méchante, la raison de fouiller nos tristesses. Et même si votre mari s'est oublié jusqu'à vous faire l'injure que vous aurez du mal à pardonner, vous pardonnerez tout de même, parce que dans le fond, il est votre meilleur ami et votre plus sûr soutien. Vous êtes tous deux solidaires de votre situation, de votre réputation, de votre famille. Vous ne pouvez le jeter en pâture à l'irrespect et à la critique. Puisqu'il a été le plus faible, c'est à vous de le sauver et de le défendre, c'est un dur moment à passer, j'en conviens, mais vous trouverez dans votre amour la force de lutter et de vaincre.

YOLAND. — Je ne demanderais qu'à encourager les débuts du petit gâs, et je souhaite que notre critique en poésie apprécie vos vers et me donne la permission de les publier.

JOSANNE — Vous ne pouvez qu'être sincère avec vous-même. Cette lettre à un être imaginaire ne vous vaut rien. Il faut que vous viviez ce que vous écrivez petite fille toute d'impulsion et de vérité! Vous êtes bien chère à...

MADELEINE.

GRAPHOLOGIE (*Suite de la page 3*)

FLEUR DE NEIGE. — C'est de la copie, une poésie que vous disposez comme si c'était de la prose... vous êtes donc peu attentive si vous n'avez pas lu que la copie est interdite, ou peu docile, ou les deux? Au fond, c'est vous qui payez pour du travail fait dans des conditions défavorables et que *je ne recommencerai pas.*

Un peu légère, enjouée et rieuse, bienveillante, gracieuse et coquette. Elle est généreuse et portée à dépenser beaucoup: les autres en profitent avec elle parce qu'elle est bonne. Contente d'elle, un peu jalouse de ses amis, un peu susceptible, elle a quelquefois de subits accès de timidité quoique généralement elle ait beaucoup d'assurance. Active, adroite et assez persévérante. Volontée modérée. Sincérité et bon sens.

IVAN LOUIS. C'est un homme nerveux, ardent, sans-gène, sincère, très actif, qui se laisse entraîner facilement. Ses enthousiasmes sont faciles et peu durables et il subit beaucoup les influences ambiantes. Il est impulsif, bon, aimant, généreux, capable de dévouement. Orgueil et assurance. Pas de vanité. La volonté est ardente et tenace. Il est autoritaire, emporté, très variable d'humeur. Quand il est fâché il est injuste et dur, mais il est trop droit et trop sincère pour ne pas reconnaître ses erreurs et les réparer... ce qui ne veut pas dire les avouer, toutefois.

JEANNE-MANCE. — L'esprit est clair, délicat, sensé, actif: elle a une imagination gracieuse, des idées personnelles et le goût des choses de l'esprit.

Elle est bonne, gracieuse et aimable, d'une réserve qui accentue la distinction sans lui enlever un charme prenant fait de simplicité, de sincérité et d'une grâce bien féminine. L'activité est sereine et égale. Elle a de la méthode, de l'ordre, des petites minuties de bonne ménagère. Aucune vanité, au contraire, une modestie assez rare quand on a le mérite et le charme de ma correspondante. La tendresse est retenue mais vive et profonde. Elle est dévouée et active.

La volonté est plus vive que forte, sans pourtant être faible. Elle subit beaucoup d'influence de ceux qu'elle aime. Elle est courageuse, persévérante; capable de certaines résolutions, mais souvent indécise. Elle est douce et de caractère aimable et souple.

M. A. G. 395 — Elle est positive et pratique, active, travailleuse, toujours de bonne humeur et portée à voir le meilleur côté des gens et des choses. La bonté est profonde et dévouée, elle est aimante et complaisante et elle trouve tout naturel de s'oublier pour ceux qu'elle aime.

Jolie simplicité qui ignore la vanité ou la pose. Elle a assez d'imagination pour aimer à rêver et à se créer des chimères, mais le côté pratique empêche cette disposition d'être nuisible: c'est sa petite récréation quand elle est fatiguée de l'ordinaire de sa vie. Sensible et un peu susceptible, mais cette dernière impression est passagère. Elle est douce et conciliante. Volonté modérée et égale capable de souplesse D'une sincérité parfaite jointe à une réserve qui l'empêche de se livrer facilement.

LA PERDRIX. — Une imagination vive, peu de réflexion, de l'ardeur et de l'impulsivité favorisent les erreurs de jugement et les emballements.

L'orgueil est susceptible et rancunier. Malgré ses exagérations et un caractère raide et difficile, elle est affectueuse et d'une sensibilité délicate. L'activité est nerveuse et avec la fatigue, dégénère en agitation. La volonté est inégale: à côté de résolutions fermes, on voit des hésitations, des faiblesses, de l'entêtement des caprices d'enfant mal élevée.

Elle a bon cœur et beaucoup de bonne volonté: elle se fait illusion sur la tâche qui l'attend, sur ses capacités ou ses forces, et quand elle est prise dans les difficultés réelles, elle se décourage et lâche tout. Elle est timide et son besoin d'aide et de conseil se termine rarement dans une confidence entière. Elle est trop craintive et elle éprouve beaucoup de difficulté à s'exprimer sur ce qui la touche intimement.

Etudes Graphologiques

CONDITIONS.— Trois ou quatre pages d'écriture courante à l'encre sur papier non rayé, pas de copie; cinquante sous par mandat poste. Si on désire conserver le manuscrit, inclure une enveloppe adressée et affranchie.

Pour les études particulières, envoyées directement $1.00.

J'AIME LES YEUX NOIRS. — C'est uue personne pratique et sensée: elle est délicate, bonne et affectueuse. Un peu routinière, elle n'accepte pas facilement les innovations et elle est portée à critiquer et à juger sévèrement ceux qui n'ont pas ses idées et ses manières de faire. Ce manque d'indulgence témoigne d'une certaine étroitesse et d'un grand manque d'expérience. Elle aime à parler et elle ne s'en prive pas. Elle est franche et ne cache pas son jeu. Orgueil et [illegible]. La volonté est vive, ferme et tenace. La résistance se manifeste sous forme d'obstination et quelquefois, d'entêtement. Active, courageuse, remplie de bonne volonté. Assurance, confiance en soi.

PERVENCHE. — Trop d'imagination, de l'impulsivité, un manque de réflexion nuisent au jugement. Elle est sensible, sentimentale et romanesque. Affectueuse, expansive, confiante et imprudente, elle est exposée à bien des déceptions. Portée aux exagérations elle a des illusions sur elle-même et sur ceux qu'elle aime, et quand les gens ne lui plaisent pas, elle ne peut pas voir leurs qualités et être juste pour eux. Peu cultivée, elle préfère les lectures d'imagination aux lectures instructives. Ce n'est pas une personne sérieuse et pondérée. Elle a peu de volonté, des caprices, des impatiences et même des emportements; des entêtements, mais pas de volonté ferme, réfléchie et persévérante. L'activité est inégale. Elle commence avec enthousiasme et puis se fatigue, abandonne ses entreprises ou les continue sans goût et sans entrain. L'humeur est très inégale et souvent désagréable. Le cœur est bon, délicat et sensible à toutes les nuances de sentiment.

BÉBÉ MADELEINE. — C'est une jeune personne [illegible] qui est active, adroite, industrieuse et pratique. [illegible] et franche, elle a des affections profondes et durables. Humeur et activité sereines et [illegible] assez facilement attristée mais ce n'est pas de l'humeur. La volonté est résolue, ferme, tenace et cependant assez souple et conciliante pour être très [illegible]. Elle a une disposition à contredire et à discuter mais sans impatience ni raideur.

Simple, sans vanité, bienveillante, gaie, elle est tout à fait aimable et elle deviendra sûrement une femme de jugement et de caractère car elle est intelligente, sérieuse, consciencieuse, affectueuse, dévouée et très bonne.

MIMI PRINTEMPS. — C'est une enfant délicate, sensible, un peu étourdie, naïve, qui a toute la fraîcheur de l'enfance et ses petits défauts, et qui se modifiera bien d'ici trois ou quatre ans. Elle est très influençable et les modifications seront bonnes ou mauvaises suivant le milieu où elle vivra et la direction qu'elle recevra. Elle a une vanité susceptible qui se cabre devant les reproches. Elle est un peu jalouse, souvent mécontente et de mauvaise humeur. La volonté est vive et faible elle manque de fermeté quoiqu'elle soit entêtée et elle est très capricieuse. Activité inégale, le travail entraine rapidement la fatigue. Elle n'est ni courageuse, ni persévérante. Bon cœur affectueux, elle pourra apprendre à se dévouer, jusqu'ici elle a beaucoup reçu et peu donné.

AÏNI. — Très impressionnable, d'une extrême nervosité, — du moins actuellement, — c'est un homme ardent, dont l'activité, quand il est fatigué, devient de l'agitation. Mais il a dû être actif, énergique, calme quand il le fallait. Généreux et bon, tendre et dévoué, il a besoin d'affection et de se sentir compris et soutenu. La volonté a d'étranges alternatives de force et de faiblesse. On voit de la résolution, de la tenacité, et à côté, des emportements inutiles et peu motivés, des hésitations, une facilité à subir les entrainements, des changements à vue. L'humeur, naturellement, est tout ce qu'il y a de plus inégal, avec un besoin de contredire, de critiquer, de discuter qui est un peu maladif peut-être, car l'écriture indique une grande nervosité. Très intelligent, modeste et fier. Loyal et franc. Un peu dépensier, pas toujours pratique Nature attachante et remplie de contradictions.

PENSÉE D'AUTOMNE. — Positive, sensée et pratique, elle a une nature bonne, simple, bienveillante et dévouée. Elle voit le bon côté de la vie, et sa nature tend à tout simplifier, aussi, est-elle débrouillarde et calme; elle juge bien les choses, et elle ne cherche jamais midi à quatorze heures. Modeste, aucune vanité, naturel parfait. La volonté est active, ferme et souple. Elle est généreuse, mais ordonnée et raisonnable. La volonté est précise et ferme. Un peu de contradiction vive et d'entêtement. Elle est naïve et crédule et, je le crois, une très jeune fille. La sincérité et la droiture sont grandes. La sensibilité est délicate et contenue, l'humeur est un peu capricieuse, très rarement désagréable.

LISANDRE DANS LE REVE. — L'écriture est peu formée et le caractère également. Elle est délicate et le cœur est bon et sensible, mais elle est capricieuse, nerveuse, soit d'une gaieté bruyante, soit d'une tristesse près des larmes. Toute simple et naturelle, elle est modeste et ne fait pas d'avances, d'abord parce qu'elle est fière et timide, mais surtout parce qu'elle croit facilement qu'elle ne compte pas, et que personne ne s'occupe d'elle. Activité variable, pas très pratique encore, mais elle le deviendrait peut-être. Elle lutte contre sa sensibilité et se défend bien de la laisser voir. La volonté est vive et assez ferme. On lui reproche son manque d'ordre et elle déteste les critiques, quoiqu'elle aime assez à relever les faiblesses des autres. Jeune et un peu sentimentale et romanesque.

MALCHANCEUSE. — L'imagination est vive et peut nuire au jugement en exagérant bien des choses et en en voilant d'autres. Elle est bonne, sincère, quoique très renfermée; la sensibilité et la tendresse sont développées, et à l'occasion, elle devrait se défier de la tendance à la jalousie qui est un vilain défaut. Elle est active, adroite et vive. Elle contredit facilement et discute avec entrain et entêtement, mais sans colère: elle est gaie, elle aime à parler et à plaisanter. Elle a une nature sensée et assez sérieuse pour le moment: elle est influencée par son milieu et dans un entourage mondain elle suivrait le courant sans beaucoup résister. La volonté est active, autoritaire et énergique. Elle a de l'initiative, de l'ambition, de la bonne volonté et assez de persévérance. La restriction, à cause de l'imagination qui la porte aux enthousiasmes et aux mécontentements successifs Elle est susceptible et elle garde longtemps le souvenir des offenses. Elle a de la souplesse et un charme qui la rendent sympathique.

PETIT BRUN. — C'est un être impressionnable et sensible, bon, tendre, dévoué et sincère. Il a une humeur variable et parfois maussade, raide, entêté, puis, les nuages passent. La volonté est égale et énergique. L'activité se nuance à l'humeur ce qui rend le travail inégal. Aucune espèce de vanité Il est porté à n'avoir pas confiance en lui et cela accentue une timidité un peu gauche. Il a des affections exigeantes et un peu jalouses. Il dit beaucoup ses impressions et ses opinions: il est cependant capable de dissimulation. Entêté et même opiniâtre, prompt et sujet à des violences courtes. Il a du bon sens, et quand il est calme il juge bien les gens et les choses.

LULL DE GIVRE. — C'est une imaginative, remplie de rêves et d'illusions, elle aime ce qui est un peu romanesque et elle se fait en elle-même des petits romans dont elle est l'héroïne Elle a un esprit léger, superficiel et fantaisiste. Elle est bavarde, gaie,

démonstrative et un peu tapageuse. Le cœur est bon et affectueux, il s'attache facilement et se détache avec la même aisance. La volonté est molle, faible et Lull subit avec trop de facilité toutes les influences. C'est toujours dangereux d'avoir si peu de résistance. L'activité et l'humeur sont variables. Elle est un peu égoïste et plus habituée à recevoir qu'à donner elle-même du dévouement. Comme elle est droite, délicate et tendre, le dévouement peut se fortifier avec les circonstances qui l'exigeront. Elle est jeune et elle n'a pas été formée par la vie... dans trois ou quatre ans, elle se sera beaucoup modifiée et cela peut-être dans un sens ou dans l'autre suivant l'air ambiant et les amis.

ANTONIA. — Tout à fait sans gêne et sans cérémonie, Antonia est négligente et désordre au possible. Tout est à la "va comme je te pousse". Le jugement est médiocre à cause de l'imagination exagérée, du manque de réflexion et de suite dans les idées. Elle a bon cœur et nul égoïsme, cependant, je lui vois peu de dévouement faute de sérieux et de caractère La volonté, impulsive et capricieuse, n'a rien de solide, elle est menée et ramenée au gré de ceux qui veulent user de leur influence. Antonia n'est pas active mais agitée, un peu tapageuse. Affectueuse, enthousiaste et inconstante.

ALBERTA. — C'est une jeune personne assez positive dont le sens pratique ira en se développant. D'une activité un peu capricieuse, — comme l'humeur, — elle travaille bien ou mal, suivant la nuance de celle-ci. Un peu d'orgueil mais pas de vanité. Elle manque d'ordre et de soin présentement, mais si elle y met de la bonne volonté, elle se formera car elle a une volonté précise et ferme. Un peu autoritaire, impatiente et entêtée quelquefois. Le cœur est bon et capable d'affection constante et de dévouement. Peu expansive, sincère. Jeune encore et susceptible de grandes modifications.

MIGNONNE. — Vive, un peu étourdie, très impulsive, elle a souvent l'occasion de regretter des paroles ou des actes irréfléchis. Une imagination peu surveillée la porte à toutes les exagérations sentimentales et romanesques, et nuirait beaucoup au jugement si Mignonne n'était douée d'un bon sens qui voit clair quand on lui en donne la chance. Délicate et sensible, susceptible et portée à la jalousie. Bon cœur aimant, capable de dévouement en luttant contre un égoïsme qui montre souvent le bout de l'oreille. La volonté est vive, autoritaire, et assez ferme. Petits emportements, manie de contredire et de discuter. La sincérité est un peu altérée par la disposition à exagérer.

IMPARFAITE. — Voilà une jeune fille intelligente, dont l'esprit clair et sérieux raisonne bien et conclut juste. Elle est enjouée et optimiste, une jolie nature sereine et reposante dont la douceur recouvre une volonté énergique, persévérante, jamais en défaut. Pleine d'ambition et de bonne volonté, elle est active et capable, et quoi qu'elle entreprenne est mené à bien, sans agitation, sans bruit, avec suite et fermeté. Pas de vanité. Un cœur aimant, sincère, dévoué, délicat, un cœur d'or. Cette "Imparfaite" est singulièrement bien douée, et moi, son confesseur actuel, je lui ferai remarquer que c'est laid de mentir et pas du tout dans ses habitudes, car elle est droite, loyale et franche en tout et toujours.

JEM. — Gaie, rieuse, imaginative, elle a un esprit enjoué, vif, où le bon sens monte la garde pour atténuer la fantaisie et modérer les exagérations. La réflexion se développant, le jugement s'affermira. En attendant d'être une très raisonnable personne, elle est charmante de naturel, de spontanéïté, de fraîcheur naïve et rieuse. Pas de vanité ou si peu! C'est un grand cœur généreux, bon et tendre qui cherche l'affection et inconsciemment, l'attire. L'activité, le courage, la bonne volonté sont soutenus par un optimisme qu'aucune ombre n'a terni. La volonté est trop variable pour être très forte. Capable de résolution, quelquefois de fermeté, elle est souvent désarmée et faible devant les influences qui l'entraînent. Elle manque de persévérance et beaucoup d'entreprises commencées avec enthousiasme sont abandonnées par lassitude et dégoût. Loyale, droite, sincère, plus fermée qu'on ne le suppose généralement: il faut la grande intimité et la confiance aimante pour qu'elle livre l'intime de son âme. Impatiences et vivacités fréquentes. Elle est très vivante, heureuse de vivre, remplie d'espoirs et d'illusions, très jeune enfin et sans aucune expérience de la vie réelle.

G. ESSAM. — Beaucoup de bon sens et beaucoup de volonté, c'est ce qui frappe d'abord. Elle voit clair, elle ne s'illusionne pas, elle tire des conclusions justes. Elle est pratique et active; elle doit être adroite aussi. Le cœur sensible et bon est un cœur fermé et difficile à ouvrir. Elle est un peu craintive et plus timide qu'elle ne le paraît. Orgueilleuse et susceptible, ce qui ne fait qu'accentuer sa défiance.

La volonté est forte: résolue, précise, égale, autoritaire et soutenue, remarquable, en somme, chez une si jeune fille. Avec cette volonté, elle fera généralement ce qu'elle voudra et l'imposera aux autres,

quelquefois un peu durement. Son affection, sa bonté et sa sensibilité apporteront des palliatifs, heureusement.

Suite à la page 64

LA REVUE MODERNE

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: EST 1418 DIRECTION RÉDACTION ANNONCES
Privé: EST 2059

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTREAL.

4e Année—No 2 *S'unir pour grandir.* Montréal, Décembre 1922

ORGANE FRANCAIS OFFICIEL DE L'ASSOCIATION DES AUTEURS CANADIENS.

SOMMAIRE:

La Revue ne répond pas des manuscrits communiqués.

La Revue Moderne forme des voeux sincères pour le bonheur de tous ses amis, et elle souhaite à tous un joyeux Noël et une Bonne et Heureuse Année

La Campagne Méconnue et Incomprise

Un correspondant des "Annales", Francis de Miomandre, vient de s'attirer une verte réplique d'une paysanne du Quercy, pour avoir osé écrire: "C'est charmant à regarder la campagne; mais quand les jours raccourcissent, quand viennent la saison des pluies, le gel, la neige, les rigueurs du sombre hiver, que c'est triste alors! L'ennui s'installe dans le cœur, cet ennui que l'on voit chez tous les êtres qui habitent les petites villes ou les grands villages, à moins qu'ils n'aient, — ce qui est exceptionnel, — l'âme bien trempée et que la nature (avec un grand N) leur plaise. Mais la nature ne plaît pas à tout le monde, surtout sous cette forme atténuée et misérable qui s'appelle: la campagne". Ce sont naturellement ces derniers mots qui ont offensé la lectrice des Annales, et contre lesquels elle proteste avec véhémence et esprit. Elle a raison! Où trouve-t-on la belle et vraie nature si ce n'est à la campagne où elle se présente telle que Dieu l'a faite, c'est-à-dire immuable et splendide? Ce ne sont certes pas les villes qui en gardent la beauté. On trouve tout dans les villes excepté de la nature avec un grand N. M. de Miomandre est dominé par l'ennui que dégage pour lui la campagne sereine et muette, immobile et saine, et il n'est pas le seul à ne pouvoir comprendre une beauté qui ne parle pas. Seulement, il a eu le tort de l'écrire, et il est toujours dangereux de parler de ce que l'on ignore. Aussi, la petite paysanne qui, du fond du Quercy, l'accuse d'incompétence et d'incompréhension, a-t-elle beau jeu à le mettre dans son tort, car elle a la foi superbe en sa campagne, dans la beauté du brin d'herbe, de la terre qui s'émeut, du soleil qui se couche dans des apothéoses. Il faut être poète, — affirme-t-elle fort justement, — et le Sage aussi, pour comprendre la campagne et l'aimer. Elle doit être sage et poète cette vibrante paysanne, et elle appartient à la cohorte de celles qui portent les races vers leurs splendides destins. Car c'est à la campagne que se forme le cœur, que s'anoblit l'esprit, que s'élève l'idéal d'un peuple. C'est dans la paix et l'harmonie que se préparent les générations; c'est là que se défend, par la force de la tradition immuable, l'avenir d'une nation. De nos campagnes sont sortis nos hommes les plus illustres, et c'est pour avoir communié dans leur enfance à la grandeur d'un beau spectacle, c'est pour avoir écouté la mer, et regardé les montagnes, c'est pour avoir prié dans des temples modestes, avoir vécu aux champs, couru les bois, regardé les nids se bâtir, la terre naître et mourir, s'être roulés dans le foin parfumé, et respiré la bonne odeur des blés mûrs, que ces hommes sont devenus forts de corps et d'esprit. Ils ont appris l'amour du sol, et leur idéal a jailli du sillon que la charrue traçait à travers la terre ancestrale. De la glèbe l'appel s'est élevé et ils ont répondu!

L'hiver dans la campagne est austère, mais il a pour les âmes limpides des joies secrètes. Tout d'abord, il renferme l'époque toujours désirée des "fêtes". La ville nous offre le simulacre de ces événements. L'argent y joue le grand rôle. On y achète et distribue des cadeaux luxueux, on y offre des souhaits enrubannés et fleuris. A la campagne, la tradition les célèbre dévotement et sainement. Tout le monde s'aime et se réconcilie. On oublie les chicanes et les ennuis de l'année. On veut que tout s'harmonise à la grandeur de l'événement. Ce n'est pas en vain que Jésus naît et repose sur la paille. On l'y adore avec des cœurs heureux, d'où le mal est banni et la rancune ne dévaste pas les âmes rassérénées. On souhaite la bonne année avec sincérité et ardeur. Et pendant les semaines qui précèdent les fêtes, l'on se prépare à leur célébration grandiose dans l'émotion et l'espoir, et les semaines qui suivent sont embellies de souvenirs. Puis, l'on se met à penser au printemps, à l'été qui suivra, à ceux qui passeront, à ceux qui partiront, à ceux qui resteront. On se leurre de joies imaginaires et de plaisirs espérés. On regarde la vie qui recommence, sans cesse, dans les bois et dans les champs, et le premier bourgeon, la dernière feuille. le premier chant d'hirondelle, son vol d'adieu, nous plongent en des extases que ne connaîtra jamais M. Francis de Miomandre, ni ceux qui sentent comme lui, — ce dont nous les plaignons bien sincèrement.

Je garde à la campagne où je suis née, à celle où j'ai grandi dans la magnificence de décors uniques, une telle gratitude, une telle dévotion, qu'après m'être façonné une âme nouvelle que reconnaît à peine mon âme de petite fille, j'éprouve sans cesse, à voir la campagne méconnue et incomprise, cette émotion sourde et crispante qui nous étreint le cœur, chaque fois que l'on entend mal dire du chef-d'œuvre que l'on préfère entre tous, parce qu'il incarne un souvenir où ne glisse que de la joie.

MADELEINE.

"L'Appel de la Race"

Critique littéraire

— —— Par RENÉ DU ROURE — ——

LA Bibliothèque de l'Action Française a publié récemment sous ce titre: *L'Appel de la Race*, un roman signé: Alonie de Lestres. Ce n'est un secret pour personne que sous ce pseudonyme se cache un historien canadien d'une certaine réputation.

"Je n'ai jamais fait de roman", nous dit l'auteur, en tout et pour tout, dans sa préface. Ce n'est pas tout à fait exact. Les lecteurs de la Revue Moderne, qui se souviennent de certain article de Gustave Lanctôt, paru en décembre 1920, savent que l'auteur en question s'est déjà permis quelques romans historiques.

Son œuvre nouvelle est à la fois un roman régionaliste, un roman à thèse et un roman à clef. Il a pris pour sujet central la question scolaire de l'Ontario. Il n'est certes pas de sujet plus dramatique ni plus émouvant. Montrer les Canadiens-français de l'Ontario d'abord isolés et clairsemés, puis à mesure qu'ils se groupent et augmentent en nombre, excitant la méfiance des autres races, les montrer obligés de lutter pour la conservation de leur langue dans leurs écoles et trouvant leurs adversaires les plus acharnés parmi ceux dont la communauté de foi aurait dû faire leurs alliés, les montrer enfin accablés par le fameux Règlement XVII auquel ils opposent une résistance désespérée, voilà ce qu'aurait pu faire Alonie de Lestres: mais ce n'est pas là le roman qu'il a écrit.

Il a préféré nous raconter les crises de conscience et les malheurs de famille d'un "renégat" converti. Son héros, Jules de Lantagnac, noble rejeton d'une vieille famille canadienne-française est un brillant avocat d'Ottawa. A l'âge de quarante-trois ans, après de longues conversations avec un religieux oblat, le Père Fabien, et une visite à son pays natal de Vaudreuil, il se retourne avec horreur vers les crimes de sa vie passée: jeune étudiant, il est entré dans le bureau d'un avocat anglais, il a fait son droit à McGill, il est allé s'établir à Ottawa, il est devenu l'avocat de plusieurs compagnies et maisons d'affaires anglaises, il a épousé une Anglaise catholique, il a envoyé ses deux fils au Loyola College, ses deux filles à Loretta Abbey, il a pénétré dans la meilleure société d'Ottawa, il est devenu membre du *Country Club* et il joue au golf. Décidé à renier ce coupable passé, il se réforme brusquement: il tente de redonner à ses enfants une éducation française, il cesse de fréquenter les salons d'Ottawa, il se retire du *Country Club*, il abandonne le golf, il renonce à plaider pour les firmes anglaises, il se fait élire député de Russell; enfin, au Parlement Fédéral, il prend part à la discussion de la résolution d'Ernest Lapointe, contre le Règlement XVII. Mais en même temps, les malheurs domestiques l'accablent: heurtée dans ses sentiments, sa femme le quitte, deux de ses enfants la suivent, sa fille préférée choisit ce moment-là pour entrer au couvent; il ne lui reste, pour le consoler, que la sympathie de son fils aîné.

Que veut démontrer cette histoire? La théorie du "coin de fer". Le Père Fabien, le raisonneur du roman, va nous l'exposer. Un individu ne saurait être composite: il tend à l'unité morale, surtout vers le milieu de sa vie. S'il a laissé "des couches hétérogènes... s'apposer" à sa personnalité, "c'est l'heure du coin de fer. La moindre circonstance, un incident, une parole, un rien l'introduit au point de soudure du tuf humain et des couches d'emprunt. L'effet est rapide, soudain. Les couches, les apports étrangers volent en éclats. La personnalité se libère. Et l'homme véritable, l'homme de l'unité surgit, se dégage, comme la statue se délivre de sa gangue".

Soit. Cette théorie est discutable, comme toutes les théories. Et *L'Appel de la Race* ne la démontre que dans la mesure où un roman à thèse, où les personnages parlent et agissent au gré de l'auteur, démontre quoi que ce soit. D'autre part, *L'Appel de la Race* n'échappe pas aux défauts inhérents à ce genre de romans: l'action y est sans cesse suspendue par d'interminables dialogues ponctués d'interminables tirades.

Mais Alonie de Lestres ne se contente pas d'essayer de démontrer son inoffensive théorie: il touche, chemin faisant, à de brûlantes questions, il porte de violentes attaques à ses concitoyens de l'une et de l'autre race, et ces attaques sont de nature à contrister de fort honnêtes gens et à faire à la cause qu'il prétend défendre beaucoup plus de mal que de bien.

Signalons d'abord le regrettable procédé qui consiste à évoquer dans la peinture de ses personnages, par des ressemblances extérieures, des analogies de situation et des similitudes de noms, d'inévitables rapprochements avec des personnalités en vue, vivant et agissant. Hâtons-nous de dire, d'ailleurs, que son pitoyable héros, geignard et hésitant, n'est qu'une pâle caricature du galant homme dont la constante énergie, la droiture de caractère, l'action intelligente et modérée excitent tant de sympathies et portent de si bons fruits.

Mais Alonie de Lestres va plus loin. Il condamne brutalement, au nom de la vérité que son parti est seul à détenir, toute une génération et toute une classe de Canadiens-français. Ignorant volontairement les efforts persévérants de ceux qui l'ont précédé dans la vie, il ne voit dans les deux dernières décades qu'une époque néfaste, une époque de "sommeil léthargique". La politique conciliatrice de Sir Wilfrid Laurier ne fut qu'une suite d'erreurs et de faiblesses, une "politique de soumission". Quant à la bourgeoisie canadienne-française, il affecte pour elle un impitoyable mépris: composée de "salonnards" et de "snobs anglicisés", elle trahit lâchement la cause de la race. Ah! ces salons de Montréal, comme il les déteste! Je le soupçonne d'ailleurs de les avoir peu fréquentés et d'ignorer le langage qui s'y parle. Il aurait pu y apprendre qu'une "garçonnière" n'est pas une jeune fille qui fume la cigarette et que les "dames de luxe" ne sont pas des femmes du monde. Il aurait évité de désigner son héros et sa femme en les appelant: "Monsieur" et "Madame" et d'écrire dans ses dialogues des phrases de ce genre: "Je le crois, reprit Madame", "Quelle est cette musique? demanda Monsieur". De pareilles erreurs porteraient à croire qu'en dépit de son pseudonyme aristocratique Alonie de Lestres n'a pénétré dans les salons que par l'escalier de service, et elles enlèvent toute portée à sa critique d'un monde qu'il connait évidemment si mal.

Ses attaques contre la race anglaise sont plus violentes encore. Par un procédé vraiment trop transparent, il n'accorde de beauté morale et même physique, qu'à ceux de ses personnages qui ont ses sympathies: les autres sont odieux, laids et ridicules. Lantagnac est beau "grand, avec une tête fine, sculpturale", "une tenue impeccable", "une élégance naturelle"; le Père Fabien est superbe, il est "grand", il a "le buste cambré, la stature robuste et harmonieuse", sa personne reflète "l'élégance" et "l'énergie". Mais l'Anglais Davis Flet-

cher est un vieux "rond de cuir" ridicule, un vieillard goutteux "éploré et minable", avec un "visage de parchemin fané... terne et gris", qui ne "cesse de larmoyer: "Ho! shocking! ho! very bad!" et n'est guidé dans tous ses actes que par la plus mesquine ambition. Le Ministre anglais Rogerson est un "félin de grande race", chargé "de l'expédition des affaires louches". L'Irlandais Duffin avec son profil "de grand oiseau de proie" est un intriguant sournois, capable de toutes les trahisons. Parmi les enfants de Lantagnac, ceux qui se rangent de son côté sont beaux: Wolfred est un "grand jeune homme aux traits bruns, énergiques", avec des yeux "très fixes, très droits"; Virginia est une "belle enfant brune, toute en ardeur et en lyrisme", une "fine et vibrante créature". Mais les deux autres, ceux qui suivent leur mère, sont blonds et "filiformes"; Nellie a un "ton sec de Miss anglaise" et "un entêtement effroyable"; William est un "long adolescent", aux "traits saxons", au "front barré, aux lèvres arrogantes;" presque toujours, on le voyait s'en aller, la nuque cambrée, les poings à demi-fermés, à l'allure d'un joueur de rugby"; il est révolté, insolent et violent. Comme le procédé est puéril! Mais il est de nature à blesser et il peut aussi donner des armes à ceux qui voudraient accuser les Canadiens-français d'injustice et de parti-pris.

Le livre d'Alonie de Lestres leur fournirait encore bien d'autres arguments. Comme ils pourraient se servir du personnage de Lantagnac pour prouver que le Canadien-français est mené par ses prêtres, *priest-ridden!* C'est M. Ernest Bilodeau, dont l'orthodoxie nationaliste est indiscutable, qui le remarque justement dans le *Soleil.* Lantagnac ne fait pas un geste, sans aller au préalable se faire dicter sa conduite par son verbeux directeur, le Père Fabien. "S'il a quelque grave décision à prendre, il viendra" dit le Père Fabien. Et il vient. Il gémit: "Je veux accomplir le commandement de ma conscience. Mais je prie qu'on me le dise". Et "l'homme d'action qui n'abdiquait jamais chez l'oblat... entreprit de tracer à l'avocat un programme de vie publique".

Ce religieux "homme d'action", ce terrible batailleur, cet infatigable discoureur, manque d'ailleurs singulièrement de charité. Chacune de ses paroles est une excitation à la haine: et *L'Appel de la Race* est un appel à la lutte de races. Est-ce désirable ? Et cet appel, s'il est entendu, n'est-il pas de nature à décourager les bonnes volontés, à détruire les sympathies, à annihiler l'œuvre patiente à laquelle travaillent avec persévérance les esprits claivoyants et modérés ? Voilà la grave question qu'on a le droit de se poser.

Mais les Anglais auraient tort de s'offenser de pareilles attaques: la France n'est pas mieux traitée, la France, pays de quêteurs qui viennent "demander la charité pour les œuvres que panachent les cercles et les gazettes"! Et il faut voir comment est traitée l'*Alliance Française!* "C'est là que, quatre fois sur cinq, l'on écoute, en avalant sa langue, des monologues de badauds raffinés (?) qui vous servent du mauvais réchauffé de Paris". D'où vient cette colère ? Tournez la page, vous comprendrez: "Proposez-leur (à ces bourgeois) d'aller entendre un conférencier, un artiste du pays!... Ah! zut! par exemple. Rien de tout cela n'est assez chic". Il est évidemment regrettable que les *bourgeois* de Montréal aient le mauvais goût de préférer les conférences de M. Lanson ou de M. Chamard, de la Sorbonne, à celles de M. l'Abbé Groulx; mais qu'y peut-on faire ? Est-ce une raison pour se mettre en colère ?

On ne peut d'autre part, s'empêcher de remarquer que l'action de ce roman se déroule pendant la guerre, et que ce Lantagnac qui retrouve avec tant d'enthousiasme ses origines françaises, n'a pas un regard, pas même un mot de sympathie pour cette France, d'où sa race est sortie, et qui lutte alors, désespérément, sur les rives de la Meuse. Un vrai nationaliste est fidèle à sa race; mais sa fidélité a des limites.

* * *

Il eût été au moins désirable que ce livre, ce plaidoyer pour la langue française, fût rédigé dans une langue pure et correcte. Le meilleur moyen de servir la langue française, pour un écrivain, c'est encore de bien écrire. Ce n'est malheureusement pas ce que fait Alonie de Lestres.

Il semble ignorer les moindres nuances de cette langue qu'il prétend défendre, et certaines de ses erreurs sont presque risibles. Qu'est-ce qu'une tête puissante "où le cerveau se mouvait à l'aise", et depuis quand le cerveau se promène-t-il dans le crâne ? Qu'est-ce qu'une voix d'orateur qui "fuse sous une moustache en brosse", et, puisque l'expression semble lui plaire, qu'est-ce qu'un "thème verbal" qui n'est "qu'une fusée de la gorge" ? Qu'est-ce que "des yeux braqués en détente" et des parlementaires qui, excités par la curiosité, "se dévissent sur leurs sièges" ? Certaines de ses phrases sont d'une obscurité déconcertante. Veut-on une définition de la culture franco-latine ? En voici une, admirable: "la conjugaison du génie français et du génie proprement gréco-latin, mais où le premier s'est constitué l'âme pour un composé supérieur à ses parties". C'est clair, n'est-ce pas ? Mais l'auteur de *L'Appel de la Race*, nous offre mieux: quel peut être le sens de cette phrase: "A tout le moins le mal serait-il si grand que l'entreprise fût tentée ?" Voici encore quelques perles de sa collection: "De mon voyage... je rapporte un renversement de valeurs dans mon esprit". — "Sur les bords du grand bassin, s'égrène une petite géographie locale" — et celle-ci surtout, choisie entre vingt autres du même acabit: "Sa clairvoyance de femme se doublait de la clairvoyance du péril".

Je ne veux pas faire grief à Alonie de Lestres de ne pas connaître l'usage de cette particule nobiliaire dont il s'affuble et d'ignorer qu'elle ne s'emploie qu'après un titre ou un prénom. On ne dit pas: "la terre des *de* Lantagnac", "les enfants des *de* Frontenac et des *de* Rougemont", pas plus qu'on ne dit les œuvres de *de* Lamartine et les discours de *de* Montalembert. Mais il y a plus grave. La syntaxe elle-même est offensée dans ce livre, et ce n'est pas faire œuvre de *pion* que de relever quelques barbarismes tels que: "édiction", ou des solécismes pires encore: "Il s'engagea... *sur* la rue Elgin", — "leurs états d'âme le font de plus en plus perplexe", — "il n'avait qu'à le vouloir pour gravir *aux* plus hauts postes",—"Lantagnac se défendit.. *sur la guigne qui lui était tombée dessus";* — "mais les yeux *des deux* erraient bien au delà des pages". Il serait cruel d'insister. En voilà assez, je crois, pour montrer combien Alonie manque de lettres.

Ce roman, j'ai le regret de le dire, ne rachète ses faiblesses de style ni par la vérité d'observation, ni par la composition. Voici, par exemple, un dialogue d'adolescents, frères et sœurs: ils ont de seize à vingt ans, et ils s'appellent: "mon cher cadet", — "cher maître" et "mon brave pupille"! Et quelle place occupent ces dialogues! Ici, quinze, plus loin, vingt-quatre pages! Que devient l'action pendant ce temps-là ? Il nous importe peu, du reste: dès la première page, nous avons prévu le dénouement, et ces pantins artificiels ne réussissent pas à captiver notre intérêt.

Nous pouvons nous en consoler, après tout: mieux composé et mieux écrit, *L'Appel de la Race*, inspiré par la passion et par la haine, aurait pu être une œuvre dangereuse. Tel qu'il est, je le crois inoffensif.

On m'affirme que l'auteur aurait dit qu'il avait écrit ce roman pour contrebalancer l'effet produit par *Maria Chapdelaine.* Il y a heureusement tout lieu de croire qu'il n'y a pas réussi. R. DU ROURE.



CONTE DE NOËL

La Vierge Sarrasine

Pour Myriam Harry.

GUILLAUME D'HERBILLY était imagier. Il avait taillé dans la pierre, pour les églises de sa province, beaucoup de Vierges et de Christs, d'Apôtres et de Prophètes, et de Jugements derniers. Il avait taillé aussi, avec prédilection, des Bethsabées au bain, des Dalilas coupant la chevelure de Samson, et des Suzannes entre les vieillards. Il aimait son art et, quoiqu'il fût bon chrétien, il était surtout sensible aux formes des corps et aux mouvements de la vie.

Il partit pour la Croisade avec son maître, le comte Etienne de Blois, moitié par le zèle de délivrer le tombeau du Christ, moitié par la curiosité de voir des choses nouvelles.

Il passa les Alpes, traversa la Dalmatie et l'Epire, fut à Byzance, puis à Antioche, enfin sous les murs de Jérusalem. Il se battit aussi bien qu'aucun de ses compagnons et endura beaucoup de maux. Or, pendant le siège de la ville sainte, il fit connaissance avec une dame sarrasine qui, non loin du camp des croisés, habitait une maison carrée et blanche de chaux au milieu de fleurs éclatantes et d'arbres odorants. Cette femme vivait mal, mais elle était jeune et belle. Emu par cette beauté qui différait de la beauté de France, loin de son pays et du clocher de son église, Guillaume s'abandonna aux séductions de cette païenne.

Puis, après avoir contribué pour sa part à la prise de la ville et à la délivrance du Tombeau, il repartit pour la France avec son seigneur. Mais, plus vivant en lui que l'image du Saint-Sépulcre, il emportait le souvenir de la femme sarrasine.

— o —

De retour dans son pays, le comte de Blois, pour s'acquitter d'un vœu, fit construire une chapelle en l'honneur de la Nativité de Jésus. Guillaume fut chargé des sculptures. Il représenta, au-dessus de l'autel, par des statues peintes, l'enfant dans la crèche, la Vierge Marie, Joseph, les bergers. Mais, comme il savait qu'ils étaient de la même race que les habitants des pays d'Orient, il donna aux bergers et à saint Joseph les figures qu'il avait vues aux Sarrasins. Et, quand il tailla l'image de la Vierge, il la fit, sans le vouloir, à la ressemblance de la Sarrasine qu'il avait aimée.

La chapelle achevée, on l'inaugura en grande pompe. On admira l'œuvre de Guillaume. En vain un clerc fit cette réflexion, que la Vierge Marie n'avait pas trop l'air d'une chrétienne; comme elle était belle, elle plut à la foule et fut bientôt plus honorée et plus invoquée que les madones des plus fameux pèlerinages de la région.

Mais bientôt on s'aperçut que la Vierge de Guillaume n'était pas une bonne Vierge. Non seulement elle n'exauçait pas les prières, mais elle faisait le contraire de ce qu'on lui avait demandé. Par exemple, quand on lui demandait la guérison d'un malade, ce malade ne manquait pas de mourir. La sécheresse étant extrême, on implora d'elle la pluie, et la sécheresse redoubla et les récoltes furent perdues. Une femme, qui avait fait une neuvaine pour avoir un garçon, eut deux filles.

— o —

Or il n'y avait pas dans tout le pays de fille plus sage que la petite Toinon. Elle était pauvre et vivait avec sa grand'mère du produit d'un maigre champ et d'un petit troupeau de chèvres; mais son âme était un trésor d'innocence et de bonté à ravir les anges.

Sa grand'mère étant tombée malade, Toinon vint prier la Vierge de la crèche. Elle priait de tout son cœur, en fixant sur l'image des yeux d'un bleu aussi pur que celui des bluets et des pervenches et où n'avait jamais passé l'ombre d'un désir mauvais.

Il se trouva que Guillaume l'imagier était dans la chapelle. Il y venait souvent pour le plaisir de regarder sa Vierge. Mais ce jour-là il ne la regarda pas longtemps; il en fut détourné par la grâce ignorante de la petite Toinon, et par son charme ingénu et blond, si différent du brun sortilège de la dame musulmane.

Il suivit Toinon quand elle sortit de la chapelle, et il s'apprêtait à l'aborder par des propos galants; mais elle leva sur lui des yeux si étonnés qu'il ne sut que dire; il la laissa rentrer chez sa grand'mère, et s'en fut rêver dans les champs.

Toinon trouva sa grand'mère non pas guérie, mais calme et qui sommeillait. Le lendemain, elle retourna à la chapelle. A mesure que la jeune fille priait, le visage de la statue devenait plus doux et plus chrétien, comme si, d'être priée par Toinon, cela mettait peu à peu dans la Vierge sarrasine une âme plus pareille à celle de la jeune fille.

Et Guillaume aussi, caché dans un coin de la chapelle, sentait le démon se retirer de lui en même temps qu'il semblait sortir de la statue, par la vertu de l'honnête amour que lui inspirait Toinon.

Rentrée dans sa maison, Toinon vit sa mère-grand levée et en train de se faire une soupe. C'était la première fois que la Vierge de Guillaume exauçait une prière. Elle était donc désensorcelée. Toinon, joyeuse, sortit pour annoncer aux voisines la bonne nouvelle. En chemin, elle rencontra l'imagier qui la demanda poliment en mariage, et elle ne dit pas non.

A partir de ce jour, la Vierge de Guillaume fit des miracles tant qu'on voulut. Et l'on remarqua bientôt que ses yeux, qui étaient trop longs et noirs, étaient devenus ovales et presque bleus; que sa bouche trop rouge avait pali et que tout son visage avait pris un aspect plus doux.

JULES LEMAITRE,
de l'Académie Française.

Images de GUSTAV ADOLF MOSSA.





Les Idées de Madelon

(CONTE DE NOËL)

Par GEORGINE LEMAIRE

A ma jeune amie,
Madeleine Huguenin

NOUS marchions dans le jardin plein de lumière et d'espace. Le brillant soleil de ce matin de juin piquait dans nos cheveux des fleurs lumineuses, qui, remuant au hasard de la marche, mettaient sur nos jeunes fronts d'éclatantes guirlandes.

Nous étions là, quatre finissantes, groupées près de Sœur Marthe, pour une dernière causerie. C'était la veille de notre sortie du pensionnat.

— Vous! Madeleine, dit Sœur Marthe, en se tournant vers moi, vous ne ferez jamais rien comme tout le monde! Vous êtes, à la fois, imaginative et pratique, impulsive et pondérée, et je vous donnerais volontiers pour devise: "Vers mon rêve et droit au but". Vous vivrez votre vie, ma chère petite enfant, quelle que puisse être l'extravagance des moyens à employer pour y arriver! Puis, me frappant le front de son index, elle ajouta: "Ce cerveau là, en face de la vie, prendra des décisions étranges!"

— Oh! Oh! fis-je, à la fois amusée et scandalisée. Et ma mine était si drôle, qu'elle provoqua le rire frais et jeune de mes compagnes.

. . . .

Sœur Marthe, vous aviez raison! Et Madelon écrit pour vous, aujourd'hui, la folle et peu banale histoire de son mariage.

. . . .

Quand mon tuteur mourut, en novembre dernier, j'entrai en possession de mon humble fortune: soit un peu plus de deux mille dollars. Cette somme était tout ce qui restait d'une assurance vie de mon père, sur laquelle on avait prélevé, pendant sept ans, tous les frais de mon éducation.

Institutrice à l'école d'enseignement supérieur, grâce à votre influence, chère Sœur Marthe, je réussis à vivre sans entamer ce modeste bien, et cela pendant cinq ans!

Cinq années de réclusion, pour votre Madelon, ma Sœur, quel supplice! Et surtout, de penser qu'en dépit des yeux brillants, des cheveux flous, et d'un teint de rose, pas un homme ne vous a fait la cour!... et on n'a pas encore vingt-cinq ans!

Un brevet d'institutrice, c'est donc fait pour mettre en fuite toute la gente masculine? Et voilà les pauvres Madelon destinées à vieillir seules?... Oh! Sœur Marthe! j'aurais tant voulu être grand'mère!...

. . . .

Or, un soir, que je ressassais des rêves, tous plus extravagants les uns que les autres, j'eus une inspiration!... Enfin! j'allais vivre à mon tour, et, coûte que coûte, je ne serais plus seule! Mes vingt-quatre ans se révoltaient à l'idée de ne jamais connaître l'Amour! Mon cœur réclamait. Fallait-il vraiment renoncer aux grands bonheurs, sans essayer sa chance? J'avais soif des attentions qu'une cour assidue entraîne, je voulais être la Madelon de quelqu'un. Il me fallait un Ami. J'en aurais un! "NOEL" me le donnerait. Et de cette minute, j'allai "vers mon rêve, droit au but!"

Deux jours avant la Noël, un soir, à la rubrique des petites annonces d'un grand quotidien, on put lire:

"Jeune homme demandé, célibataire, 25 à 30 ans, instruit, de bonne apparence et de bonne éducation. Travail facile et agréable, trois soirs par semaine. Un possédant une auto préféré. Cent piastres par mois, et les frais. S'adresser, le soir, entre huit et neuf heures: Grand Hôtel, Salon No 3."

Ce petit capital de deux mille dollars allait me donner une provision de joie pour toute une année. Et, c'est le cœur battant très fort, que j'entrai dans ce petit salon, où se devait présenter ce "prince charmant", ce héros de contes de fées tant désiré par votre Madelon.

. . . .

Il vint!... et mon cœur le reconnut!

Avant lui, d'autres se présentèrent, qui furent évincés, mais l'un d'eux s'attardait près de moi et me frôlait de si près, sa grosse main cherchant la mienne, que je pris peur. A cette minute, je compris le danger de ma "théorie" et l'imprudence de votre Madelon.

Affolée, les yeux agrandis par la répugnance et l'effroi, j'implorai le secours d'un nouvel arrivant, dont la silhouette s'encadrait dans la porte restée entr'ouverte, et en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, je fus délivrée de l'intrus.

Après avoir remercié mon Sauveur:

— Vous venez pour l'annonce, sans doute? Il hésita.

— O... ui, madame.

Je corrigeai: "mademoiselle", dis-je.

Il s'inclina.

— Avez-vous une bonne instruction?

— Mais oui, fit-il, paraissant étonné de l'interrogatoire.

— Célibataire? et non fiancé?

— Grâce au ciel! fut sa réponse amusante.

Alors, nous pourrons nous entendre, je crois, mais je compte sur votre discrétion de galant homme, pour ne jamais répéter à âme qui vive ce que je vais vous dire. Il acquiesça d'un geste. Je repris:

— Je viens de faire un gros héritage, (c'était bien un peu exagéré!) la fortune est pour moi chose nouvelle. Orpheline et pauvre jusqu'ici, je me suis mortellement ennuyée dans la vie. Je n'ai jamais eu d'amis (homme s'entend). Vous ne sauriez imaginer comme c'est dur de croiser, chaque jour, sur la route, d'autres femmes au bras d'un compagnon, qui, empressé, s'attache à leurs pas, leur évite les obstacles, les aide à monter ou



Il avait une auto... quelle joie! ma foi, j'acceptai...

descendre de voiture, les conduit au théâtre, en un mot vit dans le rayon de leur grâce... et pourtant, on est pas bête, on a de la jeunesse... alors, je me révolte à la fin! Je veux un compagnon. Si vous avez des dispositions comme acteur, faites appel à votre talent, je retiens vos services.

Il se frottait les yeux. Pour un peu, il m'eut demandé de le pincer. Il croyait rêver.

— Pendant un an, repris-je, sans lui donner le temps de se ressaisir, je traverserai la vie à votre bras, vous me conduirez partout où l'on s'amuse: à la danse, au théâtre, vous m'enverrez des fleurs, vous me comblerez d'attentions en public, vous jouerez l'amoureux très épris, mais, par grâce, jamais un mot galant quand nous serons seuls! La moindre tentative de ce genre briserait le contrat. J'allais ajouter: "Surtout, il ne faudrait pas essayer de m'embrasser!" Mais je rougis si fort, à cette pensée, qu'il me devina. Je le vis à son air ébahi.

— Acceptez-vous ces conditions?

— Oui, murmura-t-il.

— Oh! que je suis contente! Mais s'il arrivait que, pendant l'année, vous rencontriez la compagne de vos rêves, je vous rendrais tout de suite votre liberté. Et je pensais: quoi qu'il arrive dans un an, je serai une héroïne de roman. Même abandonnée, les autres femmes m'envieront et mon jeune front s'auréolera d'un charme nouveau.

— Quand pouvez-vous commencer?

— Tout de suite, si vous le désirez.

— Alors, venez demain soir, dis-je, en lui tendant ma carte, je suis en chambre à cette adresse. Nous irons ensemble à la messe de Minuit. Quel beau Noël je vais passer! Puis retenez une table pour le réveillon, au grand restaurant français "X X". Mais... dans la grande salle, (malgré son honnête figure, je me méfiais un peu!) nous réveillerons en tête à tête.

— Ah! un dernier mot, tenez compte de tous vos frais, je les rembourserai chaque fin de mois.

Il sourit, puis retrouvant sa langue, que depuis quelques instants la surprise lui avait fait avaler:

— Puis-je vous reconduire chez-vous, dès maintenant? Alors, je saurai exactement où aller demain soir. Mon auto est à la porte.

Il avait une auto! quelle joie! Ma foi, j'acceptai. Il m'enveloppa d'une chaude couverture et veilla à mon bien-être avec sollicitude.

De ce moment commença, pour moi, une ère nouvelle, la vie heureuse, si heureuse, que je suis impuissante à la peindre. Les fées m'avaient touchée de leur baguette, je vivais dans un perpétuel enchantement, quand, à la fin du premier mois, faillit se produire une catastrophe. Ce fut quand je présentai à Michel (c'est son nom) son premier chèque et que j'exigeai le compte exact de ses frais. Il protesta avec énergie, mais quand il me vit décidée à briser le contrat, il se résigna et tint à ma disposition le détail de ses frais à chaque fin de mois. En y réfléchissant, il me semble que la note n'était jamais bien élevée; mais je vivais un si beau rêve!... et la réflexion m'eût peut-être réveillée!

Le bonheur est un oiseau léger, Sœur Marthe, pour s'en saisir il faut lui tendre un piège, puis quand on le tient, bien fermer la cage sur lui, surtout, car il fuirait à tire-d'aile! On dit aussi le Bonheur, fruit de la sagesse. J'ai idée que le mien sera... fruit de la folie!

Six mois d'intimité charmante! Cela nous mena à la fin de l'année scolaire. J'ajoute, ici, à la louange de Michel, que pas une seule fois il n'exagéra son programme. Il s'en tint à la lettre du contrat et ne manifesta son empressement pour moi qu'en public.

Les invitations se succédaient: bals, réceptions, parties de plaisir!...

De me voir ainsi entourée d'hommages, d'autres s'intéressèrent à moi. On me trouva gentille, on me le dit, et, un soir de la mi-juin, j'en causai avec Michel. Je n'oublierai jamais le pli amer de sa bouche, à ma confidence, et le regard sombre, presque dur, dont il m'enveloppa. Je résolus de ne plus lui parler de mes succès, à l'avenir. Craignait-il la rupture de notre contrat?... ou bien... était-il jaloux?



Je courus m'y blottir!...

Les jours suivants, Michel resta sombre, préoccupé. Non pas qu'il fut moins empressé, mais son bel entrain l'avait quitté.

Un soir que l'orage grondait, menaçant, et que les éclairs s'allumaient au sommet de la montagne, alors que des nuages lourds, retenant l'averse, mettaient entre les choses et les êtres une ombre épaisse, Michel me dit à brûle pourpoint, en arrêtant mon geste qui allait faire de la lumière:

— Je crois qu'il y a sur terre une femme pour chaque homme et que, de toute manière, si étrange que puissent paraître les circonstances, ils se rencontreront fatalement. Leurs affinités, leurs âmes se chercheront comme deux aimants.

— Oh! Michel! m'écriai-je, vous êtes amoureux?

Il ne protesta pas.

— Rappelez-vous, dis-je après un silence, que vous pourez résilier votre contrat. Et ma voix était si étrange, si lointaine, que je ne la reconnus pas. C'était une pauvre petite voix douloureuse et fragile. Etait-ce l'orage qui pesait sur mes nerfs? ou, mon cœur, navré d'avoir à revenir de sa course vers des horizons fleuris qui s'obstinaient à fuir, ne pouvait-il plus supporter sa peine? J'éclatai soudain en sanglots.

— Oh! Madeleine! fit Michel, je ne songe pas à vous quitter avant la fin de l'année. Je vous le jure!

Je me raccrochai à cet espoir.

— Elle ne vous aime peut-être pas?

Sa voix tremblait, quand il me dit:

— C'est cela même! Et elle est très riche et je ne suis qu'un homme à l'aise. Et puis, si elle m'aimait, elle me ferait un signe, n'est-ce pas Madeleine?

— Oh! oui, répondis-je avec conviction. Mais si vous voulez vous rapprocher d'elle et tenter votre chance, vous êtes libre. J'ai maintenant assez de souvenirs pour parfumer le reste de ma vie!

— Vous quitter, Madeleine, le pourrais-je jamais?

Et, juste à ce moment, un éclair déchira la nue, et je vis deux bras, les bras de Michel, tendus vers moi, en un geste de prière. Je courus m'y blottir, et en dépit de la tempête, l'horizon fleuri se rapprochait, mon jeune amour, un peu fou, se lança au devant de ses rêves!

. . . .

Chère Sœur Marthe, si j'ai scandalisé votre âme simple, je vous en prie, ne me jetez pas à la mer! Ayez pitié. Je nage en pleine félicité. J'ai conquis ma part de bonheur. Je serai Grand'mère, Sœur Marthe, je serai Grand'mère!...

Pour copie conforme.

Georgine LEMAIRE.

Décembre 1922.

Notes et Echos

Par Luc Aubry

UN ROMAN CANADIEN

La Villa des Ancolies par le notaire J.-E. Larivière, de Montréal, est le roman que la *Revue Moderne* offrira, en primeur, au mois de janvier prochain, aux lecteurs désireux de connaître une œuvre canadienne que notre publication est heureuse de patronner. Le roman, nous l'avons dit déjà, et nous ne craignons pas de le répéter, est spirituel, aimable et enlevé. L'idylle y est fraîche et pas banale, le dialogue animé et spirituel. De plus il n'a aucune prétention à la thèse et il cherche à plaire, et nous sommes sûrs qu'il y réussira.

Notre Directrice ayant demandé à M. Larivière, quelques notes biographiques pour la *Revue Moderne*, reçut l'amusante lettre que voici, à laquelle elle se garde de rien changer. L'auteur s'y présente avec esprit et modestie. Sa biographie n'est ni banale, ni gonflée; elle est simple et aimable, comme l'auteur lui-même. Lisez:

"Madame:

Vous me demandez des notes biographiques sur mon humble personne et après tout, je conçois que puisque vous voulez bien piloter mon premier-né, il n'est que juste que vous sachiez au moins qui je suis, et ce que je suis.

Ma famille, les Larivière-Chapdelaine, est issue d'un soldat du régiment de Carignan. De père en fils, mes aïeux ont été des enracinés de la glèbe, des défricheurs et des laboureurs. Inutile de dire que vous chercheriez en vain des noms illustres chez mes ancêtres, ils n'ont été, comme dit Rostand, que les humbles minuscules qu forment le grand livre de l'histoire.

Moi-même, je suis né le 5 mars 1889 dans le village de S-Judes, comté de St-Hyacinthe. S-Judes est un coin de terre aride et ravineux qu'arrose une petite rivière, la Salvail; mais par contre, que de côtes, que de forêts! Quand j'étais petit, la paroisse était encore aux trois quarts complètement boisée, et tout près de notre maison commençait la forêt où nous allions prendre nos ébats. Jusqu'à dix ans je fus un petit garçon malingre et débraillé, allant pieds nus et usant les vieilles culottes de ses aînés. — J'étais le huitième de neuf enfants —.

En 1899, mes parents vinrent habiter S-Hyacinthe, et durant les quatre ans que j'y demeurai, j'acquis rapidement tous les défauts requis pour faire un parfait gamin, si bien que ce fut avec un soupir de soulagement que cette bonne maman me vit partir pour le collège de Monnoir (Marieville) en septembre 1903.

Mon cours classique, à Monnoir, ne fut ni brillant, ni trop terne, je ne fus jamais un premier de classe, ni un fort en thèmes; je détestai tout spécialement l'étude du grec, de l'anglais et de la philosophie, je réussis très médiocrement en latin et en physique. Par contre, les lettres et les sciences positives: mathématiques, chimie, botanique, géologie, etc., eurent toutes mes prédilections.

En 1908, je sortais du collège avec le titre de B.A., et comme mon directeur m'assurait que si j'osais affronter "la mer du monde" je me damnerais, je risquai le Grand Séminaire où je demeurai quatre mois... c'est tout ce que j'y pus tenir.

En 1909, j'entrais comme clerc Notaire en l'étude de Mtre Carreau, à S-Hyacinthe. En 1911, je m'inscrivais à Laval, Faculté en Loi, et en juillet 1913, j'étais reçu Notaire, profession que j'exerce depuis, sans trop d'enthousiasme d'ailleurs.

Entre temps, j'épousais, en 1916, ma cousine, Anna Larivière, une orpheline sans fortune. C'était le mariage de la faim et de la soif; mais comme Dieu est toujours rempli de merci pour les déshérités, Il nous a envoyé deux héritiers à l'héritage qui est encore absent: Andrée, agée de cinq ans, et Pierrot, bébé de six mois, et devant les douces caresses de ma fille et le sourire de mon petit gars, je ne puis m'empêcher de me trouver heureux et d'envisager l'avenir avec optimisme. Que voulez-vous, c'est mon grand défaut d'être optimiste, de toujours voir la vie en rose et sur son bon côté...

Vous me demandez aussi ce que sont mes goûts littéraires, leurs origines ? Non, Madame, ne me posez pas une telle question, j'ai une sainte horreur de tout ce qui est savante dissertation, l'analyse me fait peur. J'aime à lire des choses amusantes parce que cela m'amuse; j'ai essayé d'écrire des choses amusantes parce que cela m'amusait également, et aussi parce que je croyais que notre pauvre littérature devait avoir besoin d'autre chose que de poésie, études sociales et historiques, controverses littéraires ou supposées telles, éreintements de coteries, etc.

J'ai d'abord commencé à écrire pour moi-même, le soir, quand tout mon monde était couché. Et puis, comme les journaux annonçaient un concours de conte (Société S-Jean-Baptiste) j'y ai envoyé un conte "Une visite de Monsieur le Curé", qui m'a valu une mention du juré et le qualificatif de "sotte plaisanterie de char fumoir" de ce brave Asselin. Je ne sais si mon conte méritait la mention du juré, mais le qualificatif de votre collaborateur n'était certes pas volé. Plus tard, dans la *Minerve* et le *Nationaliste*, je publiai des contes canadiens sous le pseudonyme de Jules des Grèves, contes qui sont d'ailleurs passés complètement inaperçus. Enfin, lors du concours de roman de la St-Jean-Baptiste, mon roman "Iris Bleu" me valut un prix de cent piastres, le juré n'ayant pas jugé à propos d'accorder de premier prix.

Et ceci nous mène à mon dernier-né, que vous avez accueilli avec tant de bonté.

Comme matériaux à biographie, c'est bien maigre, me direz-vous; mais que voulez-vous, j'ai toujours été un heureux de vivre, je me suis toujours appliqué à voir la vie sous son côté ensoleillé, même dans les embêtements je trouvais matière à éclat de rire; or, les gens heureux, comme les peuples heureux, n'ont pas d'histoire...

Bien à vous,

J.-E. Larivière.

LE NATIONALISTE EST DONC MORT...

De quoi est mort le *Nationaliste* ? de sa belle mort sans doute, comme disent nos paysans quand ils parlent d'un trépas qui s'est effectué tout simplement, parce que pour celui-là, le temps était venu de mourir... Oui le *Nationaliste* qui a connu de si beaux jours au temps de son fondateur Olivar Asselin, et qui fut ensuite fort bien continué par Fournier, et plus tard par M. Napoléon Lafortune, le directeur actuel de l'*Action Française*, le *Nationaliste* est mort tout doucement comme une lampe qui s'éteint, faute d'huile. Il s'est éteint faute de rédacteurs!

LES ŒUVRES D'UN GRAND COMPOSITEUR CANADIEN

Les œuvres de M. Alexis Contant seront exécutées le soir du 6 décembre au Ritz-Carlton, devant une assistance d'élite, sous la présidence de M. Gonzalve Désaulniers, Chevalier de la Légion d'honneur, et président de l'Alliance Française de Montréal. Cet hommage rendu à la mémoire d'un Canadien-françaie dont le talent fut si profond, et qui a laissé l'œuvre d'un vrai Maître, est un acte de piété nationale, auquel la *Revue Moderne* associe son tribut de très sincère admiration.

LE CINEMA CANADIEN

Nous aurons donc, enfin, des films canadiens. Le théâtre Saint-Denis annonce pour la semaine du 10 décembre prochain, les premières représentations du film canadien *Magdeleine de Verchères*. Ce film fut tourné à Caughnawaga, il y a quelque temps, sous la direction de M. J.-Arthur Homier, et d'après les documents historiques recueillis par le Révérend M. Baillargé, curé de Verchères. C'est un premier pas vers la production de vues essentiellement canadiennes, et, du succès de cette initiative, dépendra l'avenir de cette industrie dans la province de Québec.

Il nous fait plaisir de présenter à nos lecteurs les organisateurs courageux du *Bon Cinéma:* MM. Edouard Gariépy, directeur de *Granger Frères*, Arthur Larente, gérant de La Compagnie *Pathé Film*, J.-Arthur Homier, de *Homier et Lavergne*, Henri Grisé, industriel de Saint-Césaire, et S.-T. Grenier, autrefois de la *Catholic Arts Association*.

UN JOLI GESTE

Lors d'une réception donnée par Lady Williams-Taylor, en sa splendide résidence de l'avenue des Pins, en l'honneur des Auteurs Canadiens, l'on pouvait admirer une dizaine de toiles tout à fait remarquables, signées par le peintre Maillard dont nous connaissons le talent et les succès. Lady Williams-Taylor est coutumière de ces jolis gestes qui ne nous étonnent plus, mais qui nous font sans cesse apprécier la femme intelligente et raffinée qui met avec empressement le prestige d'une haute situation sociale au service de la cause artistique et littéraire. Auteur elle-même à ses heures, et de choses délicates, originales et brillantes, Lady Williams-Taylor peut parler et écrire le français comme l'anglais. De notre langue, elle saisit toutes les nuances et pénètre toutes les subtilités, et notre race ne compte pas de meilleure ni de plus charmante amie.

L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Nous sympathisons de tout notre cœur à l'affreux désastre qui vient d'atteindre l'Université de Montréal, et nous sommes heureux de constater que l'épreuve de nouveaux incendies n'a nullement atteint le moral des directeurs et des élèves de l'Université, et que le travail s'est recommencé courageusement au lendemain même de l'épreuve.

Luc Aubry.

Les Amoureux à la Crèche

DANS les environs de Béthanie, Lia, fille de Saruch, gardait ses blancs troupeaux. Elle rentrait ses ouailles vers le soir, quand une fraîcheur pénétrante tombait du ciel rayé sur l'horizon de lignes vertes et orange, tandis que, de toute part, entre les boqueteaux de térébinthes, d'oliviers et de figuiers, au bord des flaques d'eau qui brillaient d'un reflet changeant, les rainettes, les grillons, les hiboux, les chacals mêlaient confusément leurs voix dans l'harmonie apaisante de la brune; alors on entendait le rappel des troupeaux au chalumeau de leurs pâtres et l'aboi lamentable des chiens errants qui s'étirait vers le ciel.

A garder ses brebis, Lia restait seule des journées entières, rêveuse.

L'hiver a passé, le printemps s'est levé. La prairie s'est émaillée de fleurs brillantes, paysage de douceur et de charme, aux nuances infiniment délicates, dominé au loin vers le Nord, par la tache d'un blanc éclatant que met sur le ciel tendu de couleur bleue, la cime neigeuse du mont Hermon.

Mais, seule et silencieuse, Lia ne laissait pas l'ennui envahir son cœur. Elle pensait à Ophir, fils de Cettim, qui gardait, lui aussi, de mouvants troupeaux, de noirs troupeaux de chèvres, aux cornes recourbées, et de bœufs mugissants, où quelques rares brebis mêlaient leurs toisons claires. Longtemps, ils avaient, l'un et l'autre, poussé leurs ouailles hors de l'enceinte de Béthanie, formée de cactus durs et drus; ils sortaient à la même heure, après que l'aube avait progressivement gagné le ciel tout entier; et marchaient dans la même direction, proches l'un de l'autre, sans se parler, après s'être négligemment jeté le salut matinal; puis, peu à peu, par des nuances insensibles, une tendre intimité s'était formée entre eux. Auprès de leurs troupeaux qui broutaient, tranquilles et monotones, l'herbe pâlie par l'ardeur du soleil, ils restaient assis côte à côte, berçant leurs jeunes pensées au clair murmure de l'eau du torrent sur les pierres arrondies de son lit, à l'ombre de quelques figuiers ou d'une haute touffe d'ajoncs. Des libellules et des martinets filaient au ras de l'eau. Sur la rive opposée, un bois d'oliviers, selon l'heure du jour, poussait son ombre noire jusqu'à l'eau bruyante, ou bien d'une humeur jalouse, la repliait sur lui.

Vers le milieu du jour, Lia faisait cuire sous la cendre des galettes de seigle ou d'orge; à une citerne voisine elle allait, dans une amphore de terre rouge, puiser de l'eau pure. Combien elle était jolie quand elle soutenait l'amphore de son bras arrondi. Et les jeunes gens, en poursuivant leur causerie tranquille, assis dans l'herbe parmi les sauterelles qui bondissaient autour d'eux, prenaient leur frugal repas. Ainsi la douce émotion de l'amour était née dans leurs jeunes cœurs; elle était montée jusqu'à leurs lèvres; ils avaient échangé les tendresses des premiers aveux, et leurs mains s'étaient rejointes pour rester longtemps serrées l'une dans l'autre. Et ils avaient connu ainsi les heures du bonheur le plus pur, heures faites de causeries, de confiance, ou bien de longs silences, où s'exprimait l'émoi de leur cœur, tandis que Lia laissait son visage appuyé à la rude épaule de son ami.

Puis c'étaient des projets d'avenir dont la réalisation ne semblait plus pouvoir être entravée. Si bien qu'un soir, après le retour au village, Ophir et Lia s'en ouvrirent à leurs parents, qui ne virent aucun obstacle aux desseins que leurs enfants avaient si doucement formés.

Or, il arriva qu'une nuit, les eaux du Cédron, qui coulait entre le champ de Saruch, père de Lia, et celui de Cettim, père d'Ophir, vinrent à monter brusquement après des pluies d'orage, et se répandirent hors de leur lit, en sorte que, le lendemain matin, Saruch trouva ses blés dévastés. Il fit alors élever des barrages en planches de bois pour protéger son bien; mais la conséquence en fut que l'eau du torrent, après s'être heurtée contre l'obstacle qui lui était opposé, se rejettait avec violence dans la direction du champ de Cettim et le ravageait à son tour. Aussi, à la faveur des ténèbres, Cettim fit-il arracher les barrages établis par Saruch; mais, peu de jours après, celui-ci les fit rétablir, et il se mit aux aguets, en sorte qu'il ne tarda pas à surprendre les ouvriers qui, sous la direction de son voisin, détruisaient les travaux qu'il avait fait exécuter.

Une scène violente éclata entre les deux hommes, et ils en seraient venus aux mains si les ouvriers ne s'étaient pas interposés, mais ils ne se séparèrent qu'après des injures et des menaces, violemment irrités l'un contre l'autre. Ophir, à qui son père raconta la scène, entra dans ses sentiments avec toute l'impétuosité de son âge et de son carac-

tère; et, de ce jour, il évita les troupeaux de Lia et, un jour même, où la jeune fille, dans un sentier, s'avança vers lui, le sourire aux lèvres, prête à lui parler, il se détourna brusquement et rebroussa chemin.

Et une grande tristesse tomba sur le cœur de Lia. On aurait pu la surprendre, immobile dans la prairie, indifférente aux troupeaux qu'elle conduisait, des larmes silencieuses roulant sur ses joues.

Elle, si causante, vive, rieuse, pleine d'entrain et de gaîté, restait désormais assise dans un coin de la maison de son père, figée dans une mélancolie angoissée. Plus poignante encore était sa tristesse quand elle voyait tout à coup, de ses yeux perdus à l'horizon, parmi son troupeau, le jeune berger dressant sa haute taille, enveloppé d'un manteau de laine jaune, la tête nouée d'une double couronne en laine noire qui retenait le long voile à son front. Lia distinguait son profil aigu, ses sourcils marqués, et elle se remémorait le regard à l'expression dominatrice et bonne tout à la fois, très hautaine et très douce dont elle avait tant aimé à se sentir enveloppée.

Un rigoureux hiver s'était étendu cette année sur les champs durcis de la Galilée. La plaine et les vallons s'étaient couverts de teintes uniformément blanches ou grises, au-dessus desquelles vaguaient des nuages sombres et lourds. Mais voici qu'un soir les nuages se dissipèrent rapidement, découvrant un ciel pur et clair, d'un bleu profond, comme aux plus beaux jours de l'été, où, l'une après l'autre, les étoiles se mirent à scintiller, avec un éclat et, l'on pourrait dire, avec une gaîté inconnue en cette saison de l'année.

Lia avait été retenue plus tard que de coutume, et, sans qu'elle pût en indiquer la cause, dans les vallons où les oliviers rabougris, les figuiers au feuillage aride et les noirs térébinthes formaient des groupes variés. Les chacals, qui rôdaient dans les halliers par bandes invisibles, ne faisaient pas, ce soir, entendre leur cri éraillé. Lia allait, lente et rêveuse, les yeux au ciel, trop absorbée par la douleur qui lui étreignait le cœur pour en être distraite par la splendeur inaccoutumée du spectacle qui s'offrait à son regard.

Elle arriva ainsi avec ses ouailles jusqu'à la ville rustique. La grande lueur limpide, qui tombait de la lune d'argent, dessinait en arêtes aiguës les maisonnettes en forme de cube qui composaient Béthanie, et les lumières jaunes allumées à l'intérieur de ces demeures, d'où elles filtraient par de rares ouvertures, tranchaient en tons d'une chaleur dorée sur la froide blancheur de la nuit.

A Béthanie, tout reposait déjà; paisible, sans bruit, Lia longea la rue principale, mais, au lieu de s'arrêter devant la maison de son père et de diriger ses brebis vers les vastes étables destinées à les recevoir, elle continua sa route, entraînée par une force mystérieuse dont elle ne se rendait pas compte, dont elle ne sentait même pas l'action; de même qu'elle ne songea pas à être surprise en voyant ses brebis poursuivre leur route d'un mouvement pareil, sans rentrer sous le toit qui les abritait tous les soirs.

Les brebis poursuivaient leur route sans fatigue; elles semblaient avoir secoué le sommeil qui aurait dû s'appesantir sur elles, et marchaient d'une allure rapide dans une direction qu'on aurait pu croire leur être inspirée. Et ainsi Lia et son troupeau passèrent par la porte de Béthanie, opposée à celle par laquelle ils étaient entrés, ils continuèrent d'avancer. Les étoiles semblaient plus nombreuses et plus brillantes que jamais.

Malgré les ombres de la nuit et la rigueur de l'hiver, la nature était joyeuse. Lia elle-même, bien qu'elle sentît toujours une grande tristesse au fond de son cœur, et que, de temps à autre, une larme glissât de ses yeux, éprouvait en elle je ne sais quel apaisement, et son chagrin lui semblait comme recouvert par une paix bienfaisante. Elle avançait d'un pas insouciant, son troupeau marchait autour d'elle, et le clair bêlement, le chevrotement grêle des brebis et des chèvres, mettaient de temps en temps un vivant appel dans le silence du vallôn.

Et voici que, oh surprise! des vols d'alouettes éveillées de leur engourdissement nocturne égrenaient leur chant léger en se joignant à la marche du troupeau. Par-dessus les toisons crépues des moutons, que les rais de la lune bordaient d'une frange argentine, elles dessinaient dans les airs les festons de leur vol espiègle et brusque, et il semblait que la campagne, secouant les torpeurs de la nuit d'hiver, tendît avec émotion vers un renouveau de jeunesse et de joie. Et des effluves embaumés, comme émanés de fleurs printanières, des grenadiers et des fleurs de lin rose qui, à la saison nouvelle, enrichissent le vallon, passaient dans l'air, et des lambeaux de musique, vague et suave, traversaient le ciel, comme répandus par de grandes et invisibles harpes éoliennes. Une clarté diffuse se mêlait aux aromes de l'atmosphère, aux chants du ciel, harmonie infinie faite de joie, de lumière, de voix aériennes et de parfums.

Lia et ses blanches ouailles ont marché ainsi longtemps, mais sans peine, et si la jeune fille n'avait été perdue dans le rêve qui l'absorbait, dans un rêve où son chagrin si profond se mêlait depuis quelques heures à un merveilleux sentiment d'espoir, elle eût aperçu de divers côtés d'autres groupes formés de troupeaux: des moutons, des chèvres, des bœufs, des mulets, guidés par des bergers pensifs qui convergeaient des différents points de l'horizon. Au loin, devant elle, à mi-côté de la colline où s'élève Bethléem, une lumière brillait dans la nuit, semblable à une grande étoile que l'on aurait posée par terre.

Progressivement des troupeaux divers s'étaient rejoints: nul tumulte, nulle agitation. Les bêtes elles-mêmes étaient recueillies et joyeuses; elles se mêlaient les unes aux autres et les bergers, devenus insouciants des biens qui leur étaient confiés, ne songeaient pas à les séparer.

Lia est à présent tout près de cette étoile qui l'avait étonnée, ainsi posée sur le sol; c'est une grande clarté qui s'échappe d'un hangar en appentis construit contre la paroi d'une maison faite en terre jaune que les rayons de soleil ont blanchie. Limpide et doux rayonnement et produit par on ne sait quelle cause, car ni lampe ni torche ne se trouve sous le hangar: au reste, quelle est la lumière allumée par la main d'un homme qui aurait pu porter son éclat jusqu'aux confins de l'horizon ?



Elle soutenait l'amphore de son bras arrondi.

Et dans le ciel, parmi les myriades d'étoiles, au-dessus du hangar, une étoile beaucoup plus grande et plus brillante que les autres, ornée d'une longue traînée lumineuse, brille d'un éclat surnaturel. Les troupeaux innombrables qui se sont rassemblés, forment dans la plaine, comme une mer ondoyante, où les toisons des moutons caressées par des rais de la lune, rappellent la mousse des flots phosphorescents. Lia s'est approchée: trois personnages, vêtus de costumes resplendissants, de pourpre battue d'or, et portant au front des couronnes étincelantes de pierreries, sont agenouillés devant une crèche de bois brut, où dort dans la paille, tranquille et d'une beauté émouvante, un enfant aux fins cheveux. Lia s'est sentie éblouie, étourdie, mais pénétrée de bonheur; elle est tombée à genoux, les yeux fermés, elle a joint les mains et s'est penchée vers la crèche. Des chants célestes retentissent au-dessus d'elle, avec une douceur sublime, des chants qui semblaient venir de l'infini, exprimant la joie, l'espoir, la bonté, le réconfort.

Lia reste à genoux devant l'enfant, la tête inclinée, les mains jointes; puis elle pose sa main droite sur le bois de la crèche, sa main gauche retombe le long de sa robe violette..., alors elle sent une autre main saisir celle qu'elle abandonne et la serrer avec émotion, longuement, doucement, tendrement, avec confiance, avec amour.

Pourquoi Lia ne retire-t-elle pas sa main d'entre les doigts qui la pressent ? Pourquoi ne s'effraie-t-elle pas de ce geste qui est celui d'un fiancé dont le cœur déborde d'ardeur ? Elle regarde devant elle: dans la crèche, sur la paille, l'enfant dort au milieu d'une incomparable clarté; une femme, au visage virginal très pur, est penchée sur la mignonne créature, et un homme, la barbe grisonnante, le front dépouillé, se tient auprès d'elle, grave et recueilli. Un bœuf, la mine lourde et bonne, un âne, au poil roussi, se penchent, eux aussi, sur l'enfant qui dort, comme pour le réchauffer de leur haleine.

Ophir était venu, poussé par cette même force mystérieuse qui avait guidé Lia jusqu'auprès de la crèche à Bethléem; là, il s'était instinctivement agenouillé auprès de la jeune fille, d'un mouvement involontaire, il avait pris sa main et il l'avait serrée avec cette émotion indéfinie qui, tout à coup, remplissait à nouveau son cœur de bonheur et d'amour.

Ophir et Lia se sont levés. Ils reviennent à Béthanie.

Par la plaine blanche de lumière, paisible et recueillie, les troupeaux de Lia et d'Ophir avancent, confondus comme au temps où les liens de l'amour s'étaient formés entre leur cœur. Les blancs moutons de la bergère se mêlent aux chèvres du jeune pâtre, et vont d'un pas allègre, et les alouettes dans la nuit claire continuent leur vol capricieux sous le ciel étoilé. Du côté de l'Orient, les montagnes qui s'étendent au delà de la mer Morte, traçaient sur l'horizon blanc une longue bande opaque, comme un ruban sans fin. Des effluves harmonieux continuaient à passer sous le ciel, par-dessus les bergers qui cheminaient, et l'on voyait de toutes parts les pâtres s'éloignant dans des directions opposées. Et les petits veaux faisaient les sauts les plus réjouissants du monde en s'écartant momentanément des groupes où se trouvaient leurs mères.

Les mêmes chevauchées blanches, d'innombrables nuées avec des figures d'ange et des ailes, passaient au firmament, d'où tombaient en pluie triomphale des chants mélodieux.

Ophir et Lia marchaient l'un à côté de l'autre, en se donnant la main. Ils s'arrêtèrent aux trois citernes de Salomon, grandes vasques superposées, taillées dans le roc, d'où l'eau retombait en cascade, jusque dans celle du bas, où le bétail se désaltéra un moment.

Les deux jeunes gens ne se disaient pas un mot. Ils sentaient leurs âmes étroitement unies, fondues l'une dans l'autre: une grande joie les emplissait. Ils allaient, transportés dans l'extase de leur rêve, trop émus pour parler, mais ce silence, leur semblait-il, disait tout ce qu'ils avaient à se dire au monde, leur bonheur retrouvé, la renaissance des espoirs d'antan, la douceur de vivre l'un pour l'autre, l'un à l'autre, l'un près de l'autre, et l'allégresse d'une pensée dépouillée de soucis.

Les eaux du Jourdain brillaient d'une clarté adoucie entre les touffes de joncs, d'où s'élevaient, de place en place, des rideaux de papyrus, de peupliers et de trembles, découpant des silhouettes foncées sur la lumière d'argent dont la nature était tendue. Aux flancs des coteaux, les sombres masses formées par les térébinthes et par les oliviers centenaires semblaient des bêtes accroupies.

Ophir et Lia entrèrent dans Béthanie. Les troupeaux des jeunes gens en remplissaient la rue principale, vifs, tumultueux, joyeux; le bêlement des brebis et le chevrotement des chèvres se mêlaient au brusque hennissement des mulets, au risque de troubler, dans leurs paisibles demeures, le sommeil des habitants.

Ni Lia, ni son compagnon ne remarquèrent que, au lieu de tourner à la deuxième venelle à droite, par où on arrivait à la maison et aux étables de Cettim, père d'Ophir, les chèvres et les mulets qui composaient le troupeau du jeune homme, continuaient leur route, mêlés aux brebis de Lia, poussant droit devant eux, jusqu'à l'extrémité de la villette rustique où s'élevait la maison de Saruch, père de la jeune fille. Ophir, lui non plus, ne songea pas à prendre la venelle à droite, et poursuivit son chemin par la rue principale, ses doigts toujours étroitement enlacés à ceux de sa compagne. Et ils arrivèrent ainsi jusqu'à la maison de Saruch. Une faible partie du troupeau seulement gagna l'étable, où les brebis se couchèrent sur le sol gras, et plusieurs des chèvres d'Ophir se mêlèrent à elles, comme si, depuis longtemps, cet abri leur était familier, comme si les êtres de cette demeure, nouvelle pour elles, depuis longtemps leur étaient connus.

Les deux jeunes gens franchirent le seuil de la maison. Le père et la mère de Lia étaient assis auprès d'un



Les chevauchées blanches avec des figures d'ange...

feu de sarments qui brûlait sur des pierres carrées et dont les flammes bleuâtres, traversées de paillettes couleur aurore, ondoyaient aux moindres mouvements de l'air.

En voyant entrer sa fille, suivie d'Ophir, Saruch se leva. Déjà il se laissait emporter par la colère en se trouvant, sous son toit, en présence du fils d'un homme détesté, quand il se sentit apaisé. Ophir lui apparaissait jeune et beau, le visage respirant la franchise. Le jeune homme fixait sur lui son clair regard, si bien que Saruch, laissant retomber le bras qu'il avait levé dans un geste de menace, pria le pâtre de s'asseoir au coin du feu. Sur un signe de son père, la jeune fille alla chercher une amphore de vin et une coupe qu'elle tendit à Ophir, après l'avoir remplie.

A l'approche de la jeune fille, Ophir se dressa, il porta la coupe à ses lèvres et la vida lentement en regardant Lia profondément, comme s'il avait voulu entrer tout entier dans ses beaux yeux noirs; puis, en lui rendant la coupe vide, il murmura d'une voix émue:

— Lia, je t'aime.

Ces mots parvinrent jusqu'aux oreilles de Saruch, qui s'avança, plaça sur les têtes des deux jeunes gens la paume de ses deux mains ouvertes, et dit avec émotion:

— Mes enfants, je vous bénis.

Cependant, à l'autre bout du village, dans sa demeure close, Cettim s'étonnait de ne pas voir rentrer son fils. Quelle n'avait pas été sa stupéfaction, quand il avait trouvé vides, non seulement la chambre d'Ophir, mais l'étable, d'où, à cette heure nocturne, tout le bétail était absent.

— Mais par où donc est passé Ophir ? dit Cettim à sa femme, Melcha; et les chèvres, et les mulets, quelque magicien les a-t-il enlevés par sorcellerie ?

— Où peut bien être Ophir ? dit à son tour la vieille; puis, après un moment d'hésitation, et d'une voix qu'on aurait pu croire inspirée:

— Chez Lia, sans doute.

— Il n'oserait, répondit le père.

Et après une courte réflexion:

— En tout cas, j'y vais voir.

Il prit son lourd bâton d'olivier noueux et sortit précipitamment, en proférant des menaces. Melcha, sa femme, le regarda partir avec épouvante; et, l'instant d'après, elle se hâta derrière lui, craintive que, dans la colère où il était, il n'occasionnât quelque malheur.

En approchant de la maison de Saruch, Cettim vit en effet les chèvres nombreuses qui vaguaient tout autour, confondues parmi les brebis que, chaque jour, Lia conduisait à la pâture. Les unes étaient couchées sur le sol, les autres se tenaient droit sur leurs pattes, tranquilles, immobiles, comme si elle s'étaient trouvée. sous l'abri où elles reposaient chaque nuit.

Cettim fut plus surpris encore de la vive lumière, d'un éclat et, tout à la fois, d'une douceur surprenante qui, par les ouvertures de la maison, se répandait dans la nuit; et, par-dessus les toits, sous les nuées, de vagues lueurs blanches, mouvantes formes humaines, avec des ailes semblables à celles des grands cygnes, passaient, comme portées par la brise de la nuit, ondulations de lumière, de mélodie et de suaves parfums.

Au moment où Cettim entrait dans la maison, Melcha, sa femme, l'avait rejoint. Il vit le groupe que formaient son fils, Ophir, Lia, le père et la mère de la jeune fille.

Ils se tenaient rapprochés, unis en un commun bonheur, en sorte que ce sentiment de bonheur gagna Cettim lui-même, et que l'irritation qui l'avait saisi s'évanouit en un instant. Et il dit à Saruch, en indiquant les jeunes gens serrés l'un à l'autre:

— Saruch, nous opposerons-nous encore au bonheur de nos enfants ?

— Cettim, tu donneras ton champ à Ophir, et je donnerai le mien à Lia, et le Cédron, ainsi, ne nous séparera plus.

Les deux vieilles pleuraient de joie. Ophir et Lia dans les bras l'un de l'autre, unissaient leurs lèvres, et Saruch disait au compère qui était redevenu son ami:

— Est-il bonheur plus grand que de pouvoir donner du bonheur ?

Dans le ciel, par-dessus le toit, les effluves mélodieux passaient, rafales d'harmonie, en pleine nuit; un jour resplendissant brillait dans la chambre, produit par l'air dont elle était remplie.

Une lumière d'or, où les flammes mouvantes du feu de sarments dessinaient leur frêle dentelle bleue, et des voix d'une infinie douceur faisaient entendre un chant qui, sur le monde, répandait ces mots dont chacun sous le toit de Saruch se sentait pénétré:

"Gloire à Dieu, au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté."

Frantz Funck-Brentano.

Coeur de Sceptique

Par HENRI ARDEL

I

— Alors, décidément, vous me quittez?... Vous préférez rentrer sans visiter la sculpture?

— Chère, entre nous, rien ne me laisse plus froide que les statues... Puis, il est déjà cinq heures et demie. Il faut que je retourne chez moi m'habiller; je dîne en ville, et mon mari, vous le savez, est l'exactitude personnifiée!

Les deux jeunes femmes s'étaient arrêtées devant l'escalier qui conduisait des salons de peinture dans le jardin que la profusion des statues semait de formes blanches, profilées sur le fond verdoyant des massifs. Elles descendirent lentement les marches, d'un pas nonchalant de très jolies femmes. Elles avaient fait une agréable promenade qualifiée d'artistique par suite du milieu où elles l'effectuaient, et durant laquelle, surtout, elles avaient goûté le plaisir tout féminin de se sentir très regardées et de recevoir l'hommage discret des yeux qu'elles charmaient au passage.

— Ainsi, Isabelle, vous restez encore?

— Oui; j'ai envie d'accomplir mon pèlerinage au complet... Et puis je dois attendre l'heure du rendez-vous que j'ai donné à mes bébés et à leur gouvernante... six heures moins le quart... Mais je ne veux pas vous retenir... Alors, ce soir, vous serez chez les de Bernes? Au revoir et à bientôt, n'est-ce pas?

Elles se serrèrent la main en souriant, comme des amies qui s'apprécient d'autant plus que, physiquement, elles n'ont rien à s'envier, ayant été également bien servies par la bonne nature; et la comtesse Isabelle de Vianne demeura une seconde immobile, au seuil du jardin, à suivre des yeux sa compagne qui s'éloignait, la taille cambrée, les cheveux d'un or roux serrés en une torsade mousseuse sous la paille sombre du chapeau voilé de dentelle.

Alors elle eut un retour vers sa propre beauté, dont, quelques instants plus tôt, elle avait constaté l'éclat dans les hautes glaces du Salon de conversation; et un léger sourire de satisfaction, à peine esquissé, courut sur ses lèvres.

Mais, tout à coup, une imperceptible exclamation lui échappa à la vue d'un homme jeune, — trente-cinq ans environ, — debout devant un marbre dont il étudiait les détails si attentivement qu'il ne remarquait pas la jeune femme arrêtée à ses côtés, le contemplant avec un demi-sourire.

— Quel homme absorbé vous êtes aujourd'hui, mon beau cousin! fit-elle, la voix moqueuse.

Mais l'expression éclairée de son visage disait que la rencontre ne lui déplaisait point. Le jeune homme se détourna.

— Isabelle!... Pardonnez-moi... Vous avez raison, cette œuvre s'était si bien emparée de moi que...

— Que vous étiez en passe d'oublier complètement les vivantes pour les statues!... Y a-t-il longtemps que vous êtes au Salon?

— J'y arrive. En ma qualité d'original, puisque telle est l'épithète dont vous voulez bien me gratifier souvent, j'aime à venir voir certains marbres à la lumière des fins d'après-midi. J'avais remarqué celui-ci, il y a trois jours au Vernissage... Et vous-même, vous êtes ainsi toute seule?

— Toute seule! Mme Dartigue m'a quittée il y a quelques minutes, et j'attends l'heure à laquelle je vais être remise en possession de mes enfants et de ma voiture! Jusqu'à ce moment, je vous garde comme cavalier. Puisque vous connaissez la sculpture, faites-la-moi visiter...

Il s'inclina au moment où, derrière lui, quelqu'un disait en le désignant:

— Oui, c'est bien Robert Noris, l'écrivain, avec cette jeune femme...

Isabelle saisit au passage ces paroles, et un éclair de plaisir traversa ses yeux. Si habituée qu'elle fût à vivre dans un monde lettré elle s'accommodait fort de respirer le parfum d'un encens flatteur, encore que cet encens ne brûlât pas pour elle.

D'ailleurs, il lui plaisait ce Robert Noris, un cousin si éloigné que, en vérité, il fallait une certaine dose de patience pour démêler entre eux un degré de parenté. A coup sûr, ils étaient de vieilles connaissances. Autrefois même, si elle l'eût permis, il lui eût demandé de porter son nom, car il était passionnément épris d'elle; mais il ne jouissait alors d'aucune célébrité et se bornait à paraître un écrivain bien doué, cherchant sa voie dans le roman. Aussi n'avait-elle point pris garde à lui, étant de nature ambitieuse. Elle avait fait le brillant mariage vers lequel l'attirait son insatiable vanité, elle avait chiffré son papier d'une couronne comtale, satisfait ses plus coûteuses fantaisies; cela, en devenant la femme d'une parfaite nullité, d'un homme qui avait été pour elle, durant huit années, un assez mauvais mari, et lui avait fait le plus précieux des présents, le jour où il lui avait donné la liberté du veuvage.

Depuis deux années elle usait de sa vie nouvelle, qui lui semblait charmante; et, chaque jour, elle se pénétrait davantage de l'idée que Robert Noris, devenu illustre, remplacerait fort bien le comte de Vianne. En effet, à trente-cinq ans, il possédait une renommée que des écrivains de talent, — des vétérans dans la littérature, — étaient destinés à ne jamais connaître; et c'était aux yeux d'Isabelle, une immense qualité. Elle était dominée par le besoin de rechercher ce que les autres n'étaient point en mesure d'avoir; que ce fût la présence d'un homme célèbre dans son salon, ou simplement un bijou, un bibelot rare, une façon de robe inédite. Or Robert lui plaisait d'autant plus qu'il avait la réputation d'être inaccessible à toute puissance féminine, et qu'il se montrait, avec elle, bien résolu à ne point ressusciter le passé.

Certes, souvent il venait chez elle, et avait une place marquée dans son cercle intime. En vertu des droits de la parenté, il l'accompagnait dans les menues expéditions que la mode impose à ses fidèles, visites dans les expositions de toute sorte, représentations de cercle, et le reste. Dès qu'il y avait réunion chez elle, ses hôtes pouvaient être certains de distinguer, dans la phalange masculine, la haute taille de Robert Noris, avec son sourire sceptique et spirituel qui, en s'effaçant, laissait à la bouche une expression de lassitude mélancolique.

Donc il venait beaucoup chez Mme de Vianne; seulement il existait ainsi, dans Paris, plusieurs salons qu'il fréquentait pareillement. Mais ce fait ne troublait nullement Isabelle; en sa courte sagesse, elle jugeait que Robert ne pourrait lui tenir rigueur du passé, car il était homme, et elle était bien séduisante, l'expérience le lui avait appris. C'est pourquoi elle s'était juré de l'amener à lui offrir un nom jadis dédaigné, souvenir qu'elle prétendait lui faire oublier.

Tout en arpentant le jardin, sous son escorte, elle effleurait d'un regard distrait les œuvres qu'il lui indiquait; elle causait, souriante, excitée par cette pensée qu'il était un merveilleux observateur de la nature féminine. Puis, tout à coup, elle interrogea:

— Qu'est-ce que vous écrivez maintenant, Robert, pour continuer votre grand succès de la fin de l'hiver?

— Ce que j'écris?... Rien, absolument rien... Il m'est impossible de travailler à Paris en cette saison remplie de concerts, bals et autres divertissements variés... Aussi ai-je renoncé à l'espoir de pouvoir commencer un nouveau travail, et vais-je partir...

— Décidément? fit la jeune femme, dont un pli creusa soudain le front. Ainsi vous ne renoncez pas à vos projets de villégiature anticipée... Et vous comptez aller?...

— Sur les bords du Léman. Si je suivais mon goût intime, je chercherais le village le plus isolé et le plus solitaire que je puisse rencontrer. Mais il me faut gagner mon repos. Je dois d'abord aller étudier quelques types d'étrangers que je trouverai dans les hôtels et pensions de toute sorte qui fourmillent en Suisse.

— Quels types? demanda curieusement Isabelle.

Il sourit, de ce sourire indéfinissable qui laissait douter s'il raillait ou non.

— Si je vous le dis vous allez rire et me trouver d'humeur bien romanesque... Et cependant Dieu sait que ce serait là un reproche immérité! Je voudrais connaître une *vraie* jeune fille, car je ne me souviens pas d'en avoir vu depuis... des temps préhistoriques.

De nouveau, le front d'Isabelle eut une légère contraction.

— Robert, quelle déclaration!... Alors comment qualifiez-vous les jeunes personnes bien élevées, pourvues de mères prudentes, dont vous rencontrez les spécimens dans les maisons sérieuses où vous allez encore de temps à autre?

Robert se mit à rire.

— Ces jeunes personnes modèles sont de petites tours d'ivoire dont les mécréants de mon espèce n'ont point le droit d'approcher. Elles sont en puissance maternelle; et si j'avais le malheur de témoigner quelque attention à l'une d'elles je me verrais attribuer toute sorte d'intentions matrimoniales... Quant aux autres, aux petites filles *fin de siècle*, qui ont des allures de femmes, des propos à l'avenant, des hardiesses inconcevables, qui, à dix-huit ans, possèdent un cœur, des yeux, des sourires de coquettes, elles me font tout bonnement horreur!

— Robert, quel moraliste sévère vous faites quand vous vous y mettez!... Pourquoi en voulez-vous si fort à nos pauvres jeunes filles du monde?

— Parce que je trouve que ces charmantes personnes, élégantes, jolies à souhait, pomponnées suivant les règles du *chic* ainsi que de précieuses poupées, jouent un personnage qui n'est pas le leur et le déflorent en se rendant ridicules... Probablement parce que je suis un homme très compliqué, j'adore la simplicité, en vertu de la loi des contrastes... Ce doit être curieux et charmant à observer une nature de jeune fille, très pure, très sincère, très candide.

Robert s'arrêta une seconde, puis il acheva:

— Puisqu'à Paris une pareille étude m'est impossible, je vais la tenter en Suisse, dans la colonie étrangère qui voyage... Je n'en aurai que plus de chances de rencontrer un caractère original. Là-bas, peut-être, découvrirai-je une nature féminine qui m'instruise et me permette de me rendre compte de ce qui passe d'impressions dans une âme vraiment jeune...

Isabelle ne répondit pas. Le départ de Robert l'irritait comme une défaite personnelle. Elle voulait reconquérir cet homme qui l'avait tant aimée autrefois. Et voici qu'elle le sentait de nouveau insaisissable, se dérobant avec une volonté très ferme à l'empire qu'elle essayait de retrouver sur lui. Elle le connaissait trop bien d'humeur indépendante et résolue pour tenter de lui faire abandonner ses projets d'éloignement. Elle reprit d'un ton de raillerie légère:

— Où irez-vous chercher votre jeune fille idéale?

— Je ne sais trop encore... A Lausanne ou ailleurs, dans cette région. Peut-être vais-je m'installer à Vevey.

Un éclair de satisfaction traversa le regard d'Isabelle.

Vevey est bien près d'Évian; et il est si facile de se faire ordonner une saison dans la ville d'eaux.

— Oui, vous auriez raison de rester quelque temps à Vevey; la société étrangère y est nombreuse, puis vous y retrouveriez notre vieille amie Mme de Grouville, qui reçoit beaucoup et qui doit, certes, connaître tout ce que la colonie exotique renferme de plus original et de plus *select*. Chez elle, vous rencontreriez aisément un sujet digne de votre affreux petit travail de dissection et capable de vous inspirer une collection de ces fameuses notes que le public serait si curieux de connaître. Robert vous êtes trop jaloux de les garder!

Une expression d'amusement éclaira le regard sérieux de Robert.

— Mes notes, je vous prie de le croire, ne valent pas l'honneur que vous leur faites en ce moment; elles n'ont d'autre mérite que leur grande sincérité.

Isabelle n'insista pas, dépitée de ce qu'il se refusait, comme toujours, malgré sa grande courtoisie, à la laisser pénétrer un peu dans l'intimité de sa pensée. Les promeneurs devenaient rares dans le jardin; elle se décida à rejoindre la porte de sortie qui, grande ouverte, laissait apercevoir l'avenue des Champs-Élysées, inondée d'une clarté de soleil couchant. Et, d'un ton de badinage destiné à cacher sa déception, elle interrogea encore:

— Et quand vous aurez découvert votre merveille de jeune fille, Robert, comment vous y prendrez-vous pour étudier sa personne morale qui, seule, vous intéresse?

Sur les lèvres de Robert Noris reparut le même sourire étrange, tout ensemble triste et railleur.

— Je m'y prendrai comme font les naturalistes qui examinent de remarquables

papillons. Ils les contemplent au microscope, afin de savoir d'où vient leur beauté; leur découvrent alors des imperfections, des défauts non soupçonnés au premier regard; et, finissant par ne plus voir dans ces brillants papillons, comme dans leurs frères les plus humbles, qu'une petite chose faite de poussière, détournent dédaigneusement la tête et cherchent un autre sujet d'observation. Voilà, au dédain près, toute l'histoire de ma future étude en Suisse!...

— Vous êtes un homme abominable, Robert, sans ombre de cœur!...

— Vous avez raison, Isabelle, sans ombre de cœur, je le reconnais, fit-il s'écartant pour la laisser passer, car ils s'engageaient dans le vestibule où les visiteurs affluaient, sortant des salons de peinture.

Elle était vraiment en beauté ce jour-là: les yeux étincelaient à l'ombre des paupières un peu lourdes; les cheveux noirs, ondés et souples, s'échappaient de la petite capote de paille claire, caressant la pâleur chaude du teint, qui avait un incomparable éclat; et la soie molle du corsage dessinait les lignes harmonieuses du buste, allongé par la taille svelte comme une taille de jeune fille. Il était évident qu'Isabelle avait passé une somme respectable de minutes devant sa psyché, afin d'obtenir cet ensemble irréprochable dont elle était jalouse. Mais peu importait à Robert; il ne demandait à la jeune femme que d'être un joli régal pour ses yeux de blasé. Il eut une exclamation sincère en la rejoignant:

— Tout homme abominable que vous me jugez, m'est-il permis de vous dire, Isabelle, que vous êtes adorablement habillée?

Elle répondit par un sourire charmé qui entr'ouvrit ses lèvres d'un carmin foncé.

— Le compliment vous est permis, parce que je sais que vous êtes un connaisseur, fit-elle, tendant la main au jeune homme, en guise d'adieu.

Au bord du trottoir, en effet, se rangeait son coupé, laissant apercevoir, derrière la glace, deux petites têtes d'enfants.

— A bientôt, n'est-ce pas, Robert? Vous n'allez pas partir pour Vevey mystérieusement, sans venir me faire vos adieux?

— Pour Vevey?... C'est décidément là que vous prétendez m'envoyer?...

— Pourquoi non? Vous y trouverez votre Saint-Graal, en la personne d'une petite Anglaise, et vous aurez, pour champ d'expériences, le salon de Mme de Grouville. Écoutez-moi, et vous me remercierez à votre retour... Au revoir.

— Au revoir, répéta-t-il.

Il s'inclina devant elle, referma la portière, et le cocher enleva ses chevaux.

Alors il se mit à descendre les Champs-Élysées, songeur, laissant sa pensée fuir vers ce voyage de Suisse, dont il jouissait à l'avance, par la seule idée qu'il échapperait ainsi à cette vie parisienne et mondaine, dont il était excédé jusqu'à l'écœurement, autant pour en avoir usé que pour l'avoir observée avec une impitoyable pénétration. Ah! qu'il les connaissait ces femmes du monde occupées de leurs succès de beauté, de leurs rivalités, de leurs intrigues, livrées toutes à leur vie factice!

Tout en songeant, il avait atteint l'extrémité de l'avenue des Champs-Élysées; et, avant de l'abandonner, il s'arrêta un moment pour contempler le panorama parisien qui s'allongeait sous son regard.

Dans cette approche du crépuscule, le ciel prenait des tons d'or vert d'une douceur exquise; une première étoile flamboyait solitaire dans l'immensité limpide, et les têtes fleuries des marronniers avaient un parfum pénétrant.

Robert Noris était trop artiste pour ne point sentir la poésie qui se dégageait de ce renouveau fraîchement épanoui; mais il n'en jouissait pas à la manière des simples, qui subissent leurs impressions sans les comprendre. Il demeurait le dilettante blasé, soigneux de tout ce qui pouvait éveiller en lui une sensation esthétique.

Il s'était regardé vivre et il avait regardé vivre les autres, avec une clairvoyance aiguë, se plaçant, pour cette étude constante, en spectateur curieux et de goût raffiné à qui rien d'intéressant ne doit échapper. Il s'était plu à rechercher toujours le pourquoi de ses impressions, comme de celles des autres. Son esprit insatiable et chercheur avait fouillé toutes les questions, appris à douter beaucoup et acquis trop vite la certitude décevante que les grands problèmes de la vie morale ne peuvent avoir que des solutions relatives.

Ainsi, il était arrivé à se créer une âme compliquée, profondément triste, incapable d'illusions, que le travail seul pouvait encore passionner. Non pas qu'il l'aimât comme un élément de succès. Il ne tenait point au succès, l'appréciant en sceptique. Sa brillante réputation le laissait insensible. S'il souhaitait que ses œuvres fussent remarquables, c'était pour lui-même, pour la jouissance intellectuelle qu'il éprouvait à les écrire telles; mais il était fort indifférent à l'opinion que pouvait s'en former la majorité de ses contemporains.

En aimant Isabelle, il avait fait autrefois un vrai rêve de la vingtième année, et il avait horriblement souffert quand elle l'avait écarté comme un indifférent qui la gênait. Puis, avec le temps, à mesure qu'il pénétrait davantage dans la compréhension de l'âme humaine, il était devenu d'une indulgence un peu dédaigneuse, mêlée d'ironie et de mélancolie, pour les êtres et leurs actions, considérant qu'il ne faut point demander à des créatures fragiles plus qu'elles ne peuvent donner, acquérant chaque jour davantage la conviction de sa propre faiblesse et de celle des autres.

Au moment même où il allait pénétrer sous la porte cochère de son cercle, un couple jeune passa près de lui, la femme fluette et mignonne dans sa robe du bon faiseur, appuyée avec une grâce câline sur le bras de son cavalier, un clubman insignifiant et distingué. Ils le frôlèrent presque; elle, riait d'un joli rire gai; et lui semblait l'écouter charmé. Par habitude, Robert les analysa d'un coup d'œil:

— Très bien assortis, très contents l'un de l'autre, très heureux pour l'instant!... Quels mortels privilégiés! murmura-t-il, railleur, mais une secrète amertume vibrait dans son accent.

Alors il eut un haussement d'épaules et entra au cercle.

II

La petite ville de Vevey reposait, silencieuse, dans son cadre de montagnes, sous le rayonnement d'une blanche clarté de lune; les arbres, immobiles, semblaient dormir comme les êtres vivants qu'ils enveloppaient de leur ombre, comme dormaient les eaux paisibles du lac.

Assis devant sa table à écrire, Robert Noris restait pensif, le regard loin de la page blanche. Et pourtant, cette heure de calme absolu devait lui être précieuse; aucun bruit de pas dans l'hôtel, ni un son de voix, ni le heurt d'une porte. D'ordinaire, il aimait à travailler ainsi, enveloppé par cette paix silencieuse de la nuit; mais, ce soir, nuls caractères ne venaient noircir la page immaculée.

— Je suis incapable d'écrire quoi que ce soit, fit-il tout à coup, jetant sa plume au hasard.

Il se mit à marcher dans la pièce, d'un pas nerveux; puis il chercha dans un tiroir une suite de feuillets, — les notes écrites par lui depuis le jour où, deux mois plus tôt, il avait quitté Paris. Et il se prit à lire:

9 mai (en route pour Vevey).

Le jour vient de naître brumeux; il est bien pâle encore, mais il me permet de distinguer la physionomie des compagnes de voyage dont je jouis depuis la moitié de mon trajet. J'avais pu me conserver une solitude complète au départ de Paris. Je jouissais de mon bonheur silencieusement, avec l'égoïsme propre aux individus civilisés, ayant eu soin de plonger mon wagon dans une obscurité bienfaisante, quand, à Dijon, la portière s'ouvre brusquement et une voix quelconque d'employé crie, triomphante à souhait:

— Mais il y a de la place ici!

L'instinct du confort dominant, j'ai un mouvement de protestation; mais deux silhouettes de femmes apparaissent; et la courtoisie devenant obligatoire alors, je laisse l'invasion s'accomplir. Le wagon s'emplit d'un bruissement de soie, d'un parfum de violettes, et une voix jeune s'écrie avec un léger accent anglais:

— Dieu, qu'il fait noir ici!

Et avant que j'aie pu tenter le moindre mouvement dans ce sens, une main impa-

tante a relevé le store qui voilait la lumière; et, tandis que le train s'ébranle, je distingue l'ovale fin et les cheveux blonds d'une jeune femme ou jeune fille encore debout. Sa compagne qui, selon les apparences, pourrait être sa mère, est déjà installée dans le wagon. Elle-même est bientôt blottie dans le "coin" qu'elle a adopté, les mains soudain dégantées, — ne portant ni bague ni anneau de mariage, — se sont glissées dans les profondeurs du manteau de voyage; et un silence complet règne bientôt dans le wagon qui nous emporte, de nouveau plongé dans l'ombre.

...Maintenant le grand jour est venu et je puis mieux voir les deux étrangères, ou plutôt l'une d'elles, la plus agée, qui me fait vis-à-vis: cinquante ans environ, un air distingué de femme de race. La peau a des tons de cire jaunissante, les cheveux gris sont lissés en bandeaux réguliers. Elle sommeille encore. Ainsi, au repos, les traits ont une singulière expression de tristesse; une ride profonde creuse le front et y semble tracée par un souci constant. Cette femme doit porter le fardeau d'une épreuve qui l'a durement meurtrie.

De la jeune fille, je ne puis distinguer qu'une forme mince, élégante, et, se dégageant à demi d'un vaporeux fouillis de dentelle noire, quelques mèches blondes, un petit nez droit, des lèvres toutes fraiches, des cils qui font une ombre sur la joue d'une carnation transparente...

Je finis de griffonner ces quelques notes et je m'aperçois que ma jeune compagne ne dort plus. A son tour, elle m'examine, la bouche un peu fière, avec des yeux d'une hardiesse candide que l'iris, de teinte bleu sombre, semble emplir tout entier.

Voyant que je n'écris plus, elle se détourne et regarde attentivement fuir les pâturages trempés de rosée, les collines basses de l'horizon qui se dégagent de la brume... Le paysage est exquis à cette heure matinale; le ciel semble pâle encore, d'une nuance indécise; des lambeaux de nuage trainent sur les coteaux boisés, et des chalets qui révèlent l'approche du pays suisse se dressent au bord de ruisselets d'une adorable limpidité. Je ne vois que de profil ma petite inconnue, — pourquoi "petite"?... elle est plutôt grande, au contraire..., — mais son œil bleu, large ouvert, m'apprend qu'elle jouit avec une profondeur étonnante du charme de cette campagne dorée de soleil.

La vue d'une station que nous laissons passer sans nous y arrêter la fait sortir de sa contemplation. Elle regarde sa montre, entr'ouvre son sac de voyage; et avec une aisance parfaite, comme si elle était seule dans son appartement, elle en tire une petite glace. Alors, en quelques mouvements, elle rétablit l'harmonie dans la masse blonde et souple de ses cheveux, se coiffe de la petite toque abandonnée dans le filet depuis la nuit, et, toujours avec la même rapidité, referme le précieux sac sur les trésors d'utilité qu'il contient.

— Lilian, vous voilà déjà réveillée? Approchons-nous?

— Oui, *aunt* Katie. Dans vingt-cinq minutes, nous serons à Pontarlier.

Et miss Lilian, puisque tel est son nom, se lève, jette au hasard deux ou trois baisers chauds et caressants sur le visage mélancolique dont l'expression est devenue bien tendre en la regardant. Ensuite, sur une question de sa compagne, elle se met à parcourir le Guide, l'éternel Guide, qui reposait près d'elle, et paraît amusée de ce qu'elle lit.

Une ou deux fois, elle interrompit sa lecture et regarde vers sa tante; elle semble deviner que je l'observe, si discrètement que je m'efforce de le faire; et ses sourcils se rapprochent un peu, donnant une énergie inattendue à son visage de jeune fille. Puis, brusquement, elle détourne la tête.

Voici Pontarlier. Sans doute, de même que moi, miss Lilian et sa tante se dirigent vers Lausanne, car elles aussi descendent pour le changement de train.

Battues par l'air vif du matin dont la fraicheur les fait frissonner, bon nombre des voyageuses rassemblées dans la gare ne sont guère en beauté; les cheveux ont des enroulements singuliers dus au hasard et les yeux sont cerclés d'une ombre très visible dans la pâleur des visages fatigués. Miss Lilian est étonnante; le teint est d'une exquise finesse de coloris, d'un ton laiteux qui s'avive aux joues d'un reflet rose. D'un pas rapide et léger elle arpente le quai, suivie d'une vieille gouvernante, la taille dessinée à souhait par la longue casaque qui en trahit les contours jeunes; et toujours, les larges prunelles, fidèles à leur mission, s'attachent à tous et tout, attentives et intéressées.

Un instant, la pensée me vient de suivre cette enfant, là où elle se rend, puisque, en somme, rien ne m'oblige à gagner Vevey; peut-être me fournirait-elle un sujet d'étude; elle doit être amusante à regarder vivre. Un employé vient m'avertir que l'heure est arrivée de monter dans le petit chemin de fer suisse qui va désormais nous transporter; alors je fais quelques pas pour atteindre le compartiment vers lequel je vois se diriger mes compagnes de la nuit. Mais je rencontre les yeux de miss Lilian qui paraissent me dire qu'elle a soupçonné mon intention. A coup sûr, elle en est mécontente, si j'en juge d'après la légère contraction de ses sourcils. Ainsi rappelé aux lois sévères de la discrétion, je renonce à suivre mon vague désir. Seul, cette fois, dans mon wagon, je rassemble ces quelques notes. A Lausanne, j'ai l'avantage d'apercevoir, sur le quai, miss Lilian, debout auprès d'une collection de malles dont elle paraît la souveraine maîtresse.

Pourquoi ne suis-je pas resté à Lausanne, comme j'en ai eu la tentation? Cette petite Anglaise, que le hasard mettait sur ma route, fût peut-être devenue pour moi le Saint-Graal, selon l'expression de Mme de Vianne.

14 mai.

Je savais qu'à l'hôtel où je suis descendu étaient installés Nodestorf, l'écrivain russe et sa femme. Et c'est afin de profiter de ce rapprochement inattendu, que je suis venu élire domicile dans ce caravansérail riche et banal, où je retrouve la brillante société cosmopolite que j'ai rencontrée maintes et maintes fois dans mes pérégrinations à travers le monde.

Quand les Nodestorf seront partis j'irai m'établir dans une vraie pension suisse, bien paisible, une pension dans laquelle les hommes ne seront point des clubmen et les femmes ne seront point coquettes, banales, ou encore, — il en est ici même plusieurs exemples, — enfermées dans les règles d'une étiquette cérémonieuse qui anéantit leur personnalité.

Dans la petite pension que je chercherai, je rencontrerai des créatures féminines plus humbles, selon les castes sociales, mais chez lesquelles je trouverai peut-être des "caractères". Beaucoup parmi elles sont de pauvres filles sans *home*, ballottées d'hôtel en hôtel, jusqu'au moment où, les forces leur manquant, la nécessité les contraint à se créer un asile stable, afin de pouvoir y mourir tant bien que mal comme elles ont vécu. Mais cette obligation, qui les suit partout, de ne compter sur personne qu'elles-mêmes, leur donne une résolution, une indépendance d'esprit et d'allure qui les rend intéressantes.

Dans notre somptueux hôtel, rien de pareil: des gens envers qui la fortune a été fort généreuse; plusieurs, portant des noms connus, illustres même, mais d'une sonorité étrangère; peu de Français; quelques familles allemandes, passablement de Russes, et une colonie anglaise et américaine très nombreuse. Quant au clan des jeunes filles, il est assez mal représenté; sur leur ensemble insignifiant, une seule se détache, miss Enid Lyrton, pas jolie, mais de physionomie spirituelle et drôle, fille d'un père vigoureux et d'une mère presque diaphane, l'aînée d'un garçonnet de quinze ans et de deux petites personnes, véritables et délicieuses vignettes de Kate Greenaway. Miss Enid ne vaut point, en apparence du moins, sa compatriote, miss Lilian. Cette dernière méritait que je fisse, à son intention, une station à Lausanne, quitte à la trouver aussi banale que la grande foule de ses sœurs en jeunesse.

Sceptique, toujours sceptique! me dirait Nodestorf. Lui ne l'est point; il possède même un fonds d'optimisme très sincère qui lui crée une originalité véritable, à notre époque où les pessimistes foisonnent, — qui le sait mieux que moi!

Parmi ses compatriotes il possède un grand renom et, de plus, a un nombre considérable d'admirateurs dans tout le monde lettré en Europe. Or, il jouit de sa célébrité. Il y a une heure, tandis que nous longions le lac, il me parlait, avec un accent de bonne humeur robuste et naïve, des éloges, des ovations et honneurs qui lui sont prodigués; et il a conclu en riant, mais c'était sa pensée sincère qu'il trahissait:

— Mon cher, je ne suis point un dédaigneux comme vous; j'avoue en toute humilité que j'aime la gloire. D'ailleurs, j'ai une femme qui l'adore... Rien que pour elle, je serais heureux de la posséder!

Cela est très bien et parfaitement conjugal. Aussi n'ai-je rien à répondre à cette déclaration. Suis-je donc un dédaigneux comme il le dit? Autrefois, j'ai rêvé, moi aussi, cette célébrité que je possède aujourd'hui. Je l'ai rêvée quand j'étais jeune et que je la voulais, comme Nodestorf, pour la femme à qui je souhaitais voir porter mon nom. Quand je l'ai eu acquise, je l'ai aimée avec amertume, parce qu'elle me vengeait, en m'élevant sur

le piédestal qui eût été capable de séduire ma belle et ambitieuse cousine. Maintenant je ne l'aime plus; elle m'est indifférente. Cela, sans doute, parce que je la possède pleinement. Il est probable que j'en sentirais bien vite le prix si elle m'échappait.

16 mai.

Au moment où je rentrais, l'omnibus de l'hôtel débarquait son monde de voyageurs; et avant même que j'eusse pu distinguer quels étaient les nouveaux venus, j'avais entendu, devant le vestibule, un bruit de voix joyeuses, des rires jeunes et, à ma grande surprise, j'ai aperçu sur la première marche du perron, auprès de miss Enid, ma jeune compagne de voyage, escortée de sa tante et de sa respectable duègne.

Elle et miss Enid devaient être de très bonnes amies, car, tout en ayant l'air de surveiller la descente des bagages perchés sur l'omnibus, elles bavardaient sans discontinuer; entre elles, c'était un continuel échange d'exclamations, d'éclats de rire; et les questions et les réponses s'entre-croisaient avec une prodigieuse vivacité, en anglais, ce qui donnait à leurs paroles une sonorité claire de gazouillement.

Miss Lilian m'a reconnu; je l'ai vu à l'imperceptible éclair qui a traversé ses yeux; et nous avons été l'un et l'autre d'une parfaite politesse. Je l'ai saluée, elle m'a répondu par un petit signe de tête d'une irréprochable correction, tout imprégné d'une grâce fière, et elle a passé devant moi, appuyée sur le bras de son amie.

Va-t-elle rester ici, à Vevey? Si le nombre des malles signifie quelque chose en pareille occurrence, je suis fixé sur ce point; mais dans la gare de Lausanne, j'ai vu autour d'elle égale abondance de bagages. Il me plairait qu'elle demeurât ici quelque temps; mon pauvre esprit, éternellement épris de psychologie, espérant trouver en elle matière à observer. Elle deviendrait le petit papillon à disséquer. Et pourquoi non? La dissection s'opérerait sans qu'elle en souffrît et j'y gagnerais peut-être la connaissance exacte d'un cœur de jeune fille.

17 mai.

Miss Lilian Evans doit rester à Vevey un mois, peut-être même davantage, selon que la période des chaleurs viendra plus ou moins vite, m'a dit Mme de Nodestorf, qui a le talent d'être toujours renseignée. Par l'effet de son charme insinuant de Slave, elle a su conquérir la sympathie de Mrs Lyrton et se montre, de plus, toujours prête à écouter les récits de la causeuse Enid. De très amusante façon, elle s'est mise à nous instruire, son mari et moi, de détails sur les nouvelles arrivées. Nodestorf a épousé un véritable reporter!

Grâce à ses excellents offices, j'ai appris que miss Lilian est orpheline et ne quitte jamais sa tante, lady Evans, qui partage son existence entre le séjour de son château de Cornouailles et ses stations plus ou moins longues à l'étranger. De même, je sais que la vénérable duègne est la gouvernante qui a élevé miss Lilian et lui demeure dévouée corps et âme. Enfin, conclusion appréciable pour moi, lady Evans est liée avec Mme de Grouville; d'où la probabilité que je rencontrerai chez elle miss Lilian, et aurai ainsi une occasion de lui être présenté; par suite, de la mieux étudier.

Une femme très originale que la baronne de Grouville. Au physique, la majorité la juge franchement laide. Et pourtant... Les traits sont d'une rudesse masculine et déconcertante; mais les yeux petits ont une vivacité étincelante, les dents sont admirables et la bouche aux lèvres fortes est bien spirituelle. Il y a infiniment d'intelligence dans cette femme brusque et capricieuse, dont l'activité se traduit par des œuvres artistiques et littéraires d'un caractère inoubliable. Je crois bien que Mme de Grouville a autant d'ennemis que d'amis, car, si elle est en réalité très bonne, elle a parfois des mots mordants, à l'emporte-pièce; et d'ailleurs elle aime ses amis comme elle agit dans la vie, à tort et à travers, de façon à justifier la prière célèbre: "Seigneur, préservez-moi de mes amis, je me charge de mes ennemis!"

Cette femme fantasque possède l'un des plus agréables salons que l'on puisse fréquenter, et elle en fait les honneurs avec un tact surprenant, eu égard à sa nature d'essence volcanique. Elle est secondée en cela par le baron, son mari, un homme d'une courtoisie d'un autre âge, d'une rare finesse d'esprit, et qu'elle adore, probablement parce que, très calme et très égal d'humeur, il ne lui ressemble en rien.

Durant les mois qu'elle passe à Vevey, sa villa est le lieu de réunion du monde cosmopolite le plus choisi. Cette semaine, elle donne une *garden-party* pour laquelle je viens de recevoir une carte d'invitation. Quoique bien résolu à fuir ici les réceptions mondaines, j'irai passer quelques instants aux Cytises, certain de n'y point trouver une société banale.

21 mai.

Ainsi que je le prévoyais, lady Evans et sa nièce assistaient à la *garden-party* en question. Quand je suis entré dans le salon de Mme de Grouville, il s'y trouvait déjà nombreuse société.

J'ai rempli en conscience mon rôle d'être revêtu d'une notoriété quelconque. Je me suis laissé présenter par Mme de Grouville à plusieurs femmes de types et d'âges divers, qui ont cru devoir me parler de mon dernier roman, ce dont je les eusse volontiers dispensées. Seule, lady Evans n'a heureusement pas pensé nécessaire de se répandre en félicitations plus ou moins quelconques, et j'ai goûté près d'elle le vif plaisir de causer avec une femme supérieure. Pour la première fois, je l'ai vue sortir de la réserve mélancolique et légèrement hautaine, dont elle s'enveloppe pour empêcher les paroles indifférentes ou curieuses d'arriver jusqu'à elle, capables de raviver peut-être quelque ancienne blessure.

Tout en causant, je cherchais du regard miss Lilian, et tout à coup, je l'ai aperçue. Elle était sur le seuil de la porte-fenêtre; et la pleine lumière baignait, sans scrupule, sa belle carnation de blonde. En ce moment, avec quelqu'un que je ne voyais pas, elle riait, d'un rire franc de petite fille. Puis elle est entrée, en compagnie de son inséparable Enid. Ses yeux limpides, d'une étonnante vivacité d'expression, faisant le tour du salon, m'ont effleuré. Ensuite elle s'est détournée, et s'est mise à causer avec un grand et assez beau garçon de vingt-quatre à vingt-cinq ans, Henry Digbay, blond, robuste et musclé, qui est en état de constante admiration à son égard.

Alors, comme Mme de Grouville passait près de moi, je lui demandai de me présenter à miss Evans. Elle a répété, avec une expression malicieuse et amusée:

— A miss Evans? Parfaitement. Le charme opère donc sur vous aussi? Vous avez raison, d'ailleurs, de désirer connaître ma petite amie. Elle est adorable, et vaut la peine d'attirer votre attention de psychologue.

Et s'avançant vers miss Lilian, elle lui a dit, de sa façon brusque, en souriant:

— Ma petite, je vous présente l'auteur d'un certain nombre de livres affreusement beaux. Faites de lui tout ce que vous voudrez, et bien vite, car, dans un moment, je vais venir vous enlever.

Et, sur cette déclaration, elle nous a laissés. Miss Lilian y avait répondu par un léger signe de tête, toujours debout et droite, avec cet air de dignité fière qui contraste d'une façon si piquante avec l'extrême jeunesse de toute sa svelte personne. Mais un sourire fin a glissé sur sa bouche.

— Savez-vous, monsieur, que Mme de Grouville a une façon de parler de vos œuvres qui me donne bien envie de les connaître autrement que de nom... Jusqu'ici, je ne les ai guère vues en ma possession.

— Parce qu'elles ne méritaient pas d'y être mises, ai-je répondu en toute sincérité. Et certes, j'eusse mieux aimé brûler certaines d'entre elles que de voir ces yeux clairs de jeune fille les parcourir.

Une légère flamme rose a passé sur ses joues et drôlement elle m'a dit, avec son très léger accent anglais:

— Alors il me faut les réserver pour plus tard, quand je serai vieille ou mariée. En attendant, je suis aise de vous connaître, parce que j'aime beaucoup à connaître les hommes célèbres.

Cela dit très simplement, sans ombre de compliment dans la voix. Je n'ai point relevé ses paroles, et, désireux d'échapper à une conversation dont j'étais l'objet, j'ai demandé, au hasard, à miss Lilian:

— Vous plaisez-vous à Vevey?

— Oui... oh! mon Dieu, oui! Mais je m'y plairais bien plus encore, si je n'y trouvais tant de tramways, de lumières électriques, de magasins et d'autres choses du même genre!

— Vraiment? Alors vous n'appréciez pas ce que l'on appelle les "bienfaits du progrès"?

Elle s'est mise à rire.

— Pas toujours autant que je le devrais! Mais je suis une vraie sauvage, prétend Enid. Certainement je trouve admirables les œuvres et les inventions de mes semblables; mais j'aime surtout ce qui est beau sans qu'ils y aient touché. Ici, par bonheur, s'il y a des tramways, il y a aussi le lac, les couchers de soleil, la Dent du Midi, des roses qui

sentent bon, etc. Et puis les montagnes ne sont point trop hautes, et ainsi me paraissent moins irritantes!

— Irritantes?

— Mais oui, irritantes; elles se dressent pour empêcher la vue. Il est vrai qu'elles font ainsi leur rôle de montagnes! Mais elles écrasent les pauvres mortels microscopiques devant elles. Les montagnes très élevées me donnent une sensation d'étouffement, un désir d'étendre les mains pour les repousser. J'aime tant l'espace! Sans doute, parce que j'ai grandi au bord de la mer et que je l'adore comme une vraie amie.

— Pas plus vraie ni meilleure que moi! conclut miss Enid, qui vient se mêler à la conversation et interrompre miss Lilian dans la révélation de ses goûts.

Elle est suivie aussitôt de Mme de Grouville, dont la main se pose sur la tête blonde de miss Evans.

— Ma petite fille, vous avez fait connaissance avec notre ami Noris, qui souhaitait vous être présenté. Vous le retrouverez ce soir à l'hôtel. Maintenant venez nous faire un peu de musique.

Quel talent possède donc cette enfant, pour que Mme de Grouville, dont le goût est si difficile, la fasse entendre chez elle, dans son salon, connu pour les remarquables séances musicales qu'elle y donne.

Miss Lilian s'est assise au piano, elle enlève ses longs gants, les jette de côté sur une petite table, et sourit à Henry Digbay, qui les ramasse précieusement, car ils ont glissé à terre. Puis elle se met à chanter...

J'ai entendu de très grandes cantatrices, j'ai admiré des voix splendides, je n'en ai pas écouté qui, plus que celle de cette jeune fille, fût capable de s'emparer des âmes, de les emporter en plein rêve. Le contralto, qu'elle a très étendu, avec de superbes notes graves, sonores et chaudes, gagnera en souplesse et en moelleux avec le travail et les années, mais il ne pourra gagner en puissance d'expression. Elle possède en elle-même ce don qui ne s'acquiert pas.

Miss Lilian ne semblait plus la même en chantant: elle n'était plus une enfant, une jeune fille, mais une femme, surtout une artiste. L'œil bleu brillait grave et profond sous la ligne sombre des cils; le dessin juvénile du profil s'était accentué, et avait pris une régularité de marbre antique.

Quand miss Lilian s'est tue, je me suis approché d'elle, et nous nous sommes mis à causer musique jusqu'au moment où le bel Henry Digbay est venu implorer la grâce de l'avoir pour partner dans une partie qui s'organisait sur le *tennis court*.

Lorsque je suis parti elle était toute au jeu, animée, rieuse. Et je suis rentré charmé, en ma qualité d'analyste, d'avoir, dès le premier moment, compris que miss Lilian n'était point quelconque; charmé aussi de penser qu'en elle j'allais avoir un joli "papillon" à étudier.

25 mai.

Vers onze heures, pour rentrer à l'hôtel, je m'engage sur le quai presque désert, dans ce quartier voisin de la Veveyse, qui promène quelques filets d'eau mousseuse sur un lit de cailloux.

Assise sur le parapet du quai, les jambes pendante, les pieds nus, une fillette regarde, avec un intérêt qui lui entr'ouvre les lèvres, le groupe formé à quelques pas d'elle par une jeune femme, en robe blanche, et trois gamins debout devant elle, l'attitude embarrassée. L'un d'eux tient attaché à une corde un chat, le plus maigre de tous les chats, d'une laideur fantastique, le poil rebroussé, l'air effaré et peureux. Je fais encore quelques pas, et je reconnais la forme élégante de miss Lilian, ses cheveux couleur de feuilles mortes, sa taille d'une invraisemblable souplesse.

J'approche encore et je la vois très bien maintenant: les sourcils se rapprochent de cette façon que je connais bien, la bouche est sévère et elle paraît absorbée dans la contemplation du chat maigre; sa voix très vibrante arrive jusqu'à moi, impérative et fâchée.

— Donnez-moi ce chat. Je vous l'achète, puisque vous prétendez qu'il est à vous. Regardez dans quel état vous l'avez mis. C'est affreux d'être ainsi cruels!

Miss Lilian parle avec la conviction qui lui est habituelle, et son indignation semble ahurir les trois coupables qui considèrent leur victime, aplatie sur le pavé chaud de soleil. Miss Lilian m'aperçoit et me prend à témoin qu'elle a le droit d'acheter le chat pour l'arracher à ses ennemis. J'entre aussitôt dans les intérêts de l'animal infortuné, je traite ses persécuteurs comme il convient, pour satisfaire l'humanité et miss Lilian, qui, contente d'être arrivée à ses fins, distribue force pièces blanches aux trois petits drôles, lesquels, enchantés de la conclusion de l'aventure, détalent joyeusement.

Miss Lilian et moi, nous restons seuls sur le trottoir. Entre ses mains finement gantées, miss Lilian a pris l'objet de son sauvetage, et une exclamation bien sincère lui échappe:

— Mon Dieu, comme cet animal est laid!

Et avec une égale conviction je lui réponds:

— Il est affreux et sale! Maintenant que vous l'avez délivré, laissez-le partir, c'est un vrai monstre en son genre.

— Le laisser partir! Oh non! Ces abominables enfants pourraient le rattraper. Mais vous avez raison, il est bien sale! Pour le rapporter à l'hôtel, je vais le mettre dans mon mouchoir. Aidez-moi, je vous prie.

Et nous voilà, appuyés sur le rebord du parapet, installant le chat dans un petit carré de batiste qui embaume le muguet. Alors, tout à coup passe, dans mon esprit, la vision de l'artistique salon d'Isabelle de Vianne, et je pense, amusé, aux sourires de Mme de Vianne et de ses belles amies, si elles voyaient à quelle bizarre occupation m'entraîne une petite Anglaise que je trouve curieuse à observer.

Par acquit de conscience, j'offre à miss Lilian, avec un très vif désir qu'elle n'accepte pas, de prendre le fardeau dont elle s'est chargée. Mais elle a dû deviner ma pensée, car elle me regarde, une indéfinissable malice dans ses yeux, et elle répond:

— Vous êtes bien obligeant; je vous remercie beaucoup; mais j'aurais trop peur de vous voir laisser échapper mon protégé.

Là-dessus, nous voilà partis, tous les deux, grâce à la liberté que nous donnent les mœurs anglaises, miss Lilian ayant son chat aux trois quarts mort entre les bras.

Ma jeune compagne, je ne sais à quel propos, s'est mise tout à coup à réveiller le souvenir de notre première rencontre, dans le train de Lausanne. De sa manière simple et franche, elle me raconte qu'elle était fort intriguée de ce que je pouvais griffonner sur mon carnet; un moment, elle m'a pris pour un artiste, a cru que je faisais d'elle un croquis, devinant mon intention tendue de son côté, et m'a jugé alors fort impertinent.

Puis elle me demande en riant:

— Vous m'avez trouvée ridicule, tout à l'heure, n'est-ce pas, quand vous m'avez aperçue en compagnie des petits misérables et du pauvre animal? Nous devions avoir l'air échappés d'un livre d'images d'enfants, un de ces livres anglais que l'on me donnait quand j'étais très jeune, où l'on voyait d'excellentes petites filles qui sauvaient de malheureuses bêtes martyrisées. En France, vous devez avoir aussi des histoires édifiantes comme celles-là?

Dans les profondeurs de ma mémoire, je cherche et je trouve le nom d'un auteur vertueux appelé "l'Ami des enfants", que j'ai eu dans les mains, il y a très, très longtemps, aux jours de ma prime jeunesse. J'annonce le résultat de mes investigations à miss Lilian, qui en a l'air fort amusée.

Quels vieux souvenirs me fait-elle réveiller, des souvenirs du temps où j'étais un petit garçon très ardent, très curieux et très naïf. Et parce qu'elle m'adresse, devenue sérieuse, une nouvelle question sur cette époque lointaine de ma vie, je me mets à parler avec elle de ces heures, les plus chères de ma vie passée, que, depuis des années, je n'ai effleurées d'un mot avec personne. Mais cette enfant est très différente des femmes que j'ai l'habitude de rencontrer partout où je vais.

27 mai.

Quelles pensées douloureuses ou amères éveillent donc parfois dans l'esprit de lady Evans certaines paroles prononcées par sa nièce? Il y a deux heures, nous causions sous la véranda, attendant la cloche du dîner. Un hasard avait amené miss Lilian à parler de son enfance, à en raconter divers épisodes; les souvenirs défilaient pêle-mêle, au hasard, évoqués d'une façon pittoresque et imprévue; le nom de sa mère revenait à chaque instant sur ses lèvres.

Tout à coup elle a prononcé celui de son père, dont elle parle fort peu en général, ne se le rappelant pas, m'a-t-elle dit un jour, car elle l'a perdu quand elle était tout enfant. Par hasard, mes yeux sont tombés, à ce moment, sur le visage de lady Evans; les tons de cire en paraissaient plus pâles encore, la bouche avait une ligne méprisante et dure, et sa haute taille s'était redressée dans un mouvement orgueilleux. Mais elle a eu soudain conscience de sa transformation; elle a fait un geste de la main vers son front, comme pour chasser une pensée importune, et elle est redevenue d'une affabilité calme de grande dame: de nouveau, ses yeux doux et tristes se sont arrêtés avec tendresse sur miss Lilian.

Cette enfant possède le secret d'attirer à elle les sympathies et les affections. Mistress Bessy, son ex-gouvernante, a pour elle, non pas seulement de la tendresse, mais une adoration touchante, telle qu'il ne faudrait pas que la tante et la nièce se trouvassent à donner des ordres différents à mistress Bessy. Celle-ci, je le crains bien, accomplirait la seule volonté de miss Lilian!

5 juin.

Pourquoi ne l'avouerais-je pas en toute sincérité, d'autant que mon amour-propre ne laisse point que d'être satisfait de ma perspicacité ?

Miss Lilian m'intéresse réellement, plus même que je ne l'avais prévu. En son honneur, je ne songe pas à quitter Vevey. Elle m'intéresse, parce que, en dépit de sa jeunesse, elle possède déjà une personnalité étonnante, et n'est point coulée dans le moule général des jeunes filles de son monde. Cela tient, sans doute, à ce qu'elle a grandi isolée, au seul gré de sa nature remarquablement riche, je le constate chaque jour davantage, à mesure que je la connais plus, qu'elle me permet de pénétrer davantage dans l'intimité de sa pensée, dont elle est singulièrement jalouse. Mme de Grouville m'a dit qu'elle a été élevée solitairement, lady Evans vivant toujours, sauf ses quelques mois de voyage à l'étranger, dans la retraite de son domaine de Kilworth. Est-ce donc là un effet du mystérieux souci que je la devine incapable d'oublier et au sujet duquel je me suis interdit toute question, même à Mme de Grouville ?

J'imagine que miss Lilian a dû être dotée d'institutrices et professeurs variés, car elle a "des clartés de tout". Mais, de la manne intellectuelle qui lui était ainsi prodiguée, elle n'a pris que ce qui attirait son âme ardente. Et ainsi elle s'est fait, sur bien des questions littéraires, artistiques ou morales, des opinions d'une justesse surprenante, originales et d'une sincérité absolue.

Elle sent ce qu'elle pense et ce qu'elle dit avec une intensité et une fraîcheur d'impressions qui sont un régal pour un esprit tourmenté comme le mien. Ce qu'elle admire, elle l'admire profondément, passionnément, en toute franchise.

Le dessin très ferme de ses lèvres souriantes, de son menton effilé, ne trompe point; il y a, chez cette jeune fille, une énergie latente, qui la rendrait capable de sacrifier tout à un devoir qu'elle reconnaîtrait. Elle pourra se tromper plus d'une fois dans l'avenir, par l'effet de sa nature vive, mais elle le fera loyalement, trop droite pour ne pas avouer son erreur quand elle en aura la conscience.

Mais une véritable originalité chez elle, c'est une complète absence de coquetterie, qui vient de son amour même de la sincérité et de la conception qu'elle a de la dignité féminine. Une discussion curieuse s'était élevée sur ce chapitre de la coquetterie, hier, durant le *five o'clock* de lady Evans. Miss Enid et ses jeunes compatriotes soutenaient, avec une franchise drôle, la cause du flirt; et je dois rendre cette justice à miss Enid, qu'elle met admirablement ses principes en action. Miss Lilian, en revanche, s'insurgeait contre les opinions... libérales de son amie; elle avait de petites phrases indignées, méprisantes contre tous les manèges de la vanité féminine. Qu'eussent dit, en l'entendant, Mme de Vianne et tant d'autres ? — Et elle défendait bravement sa conviction, tout ensemble rieuse et frémissante, adorable dans sa fierté.

Mais, après tout, elle n'a que peu de mérite à ne point user d'artifices pour nous attirer et nous retenir. Elle est assez séduisante pour plaire sans effort, par la seule puissance de son charme qui n'a rien de grisant, de capiteux, mais qui est apaisant par sa pureté. Je défierais l'homme le plus hardi d'adresser à miss Lilian un mot d'admiration trop vive; il y a dans son regard un rayonnement candide qui déconcerterait toutes les audaces.

10 juin.

Une partie de *tennis* très animée se poursuit en ce moment sous mes fenêtres, tandis que j'écris; et, si je relève la tête, j'aperçois les joueurs. Je puis noter les gestes secs et précis de miss Enid, ses coups de raquette d'une sûreté remarquable. J'aperçois aussi une autre silhouette de jeune fille, et aux seules attitudes que prend, selon les instants, cette fine silhouette, je sais quelles sont les impressions qui agitent miss Lilian.

Toute la jeunesse anglaise de l'hôtel est groupée sur le *tennis-ground*. Les péripéties du jeu passionnent les jeunes gens, car ils sont avant tout des êtres d'action, ils ont l'intelligence saine et vigoureuse comme le corps. Ce ne sont point des rêveurs, des désabusés, des sceptiques, et je les envie dans la sincérité de mon âme, qui est aussi lasse que si elle portait le poids de plusieurs existences antérieures. A quoi suis-je arrivé, à l'heure présente, avec ma soif d'analyse ? A ruiner en moi la faculté de jouir pleinement. J'ai contemplé, observé, avec des yeux saisissant les plus menus détails, des choses qui étaient belles et bonnes; j'ai pénétré leur essence; et ensuite je n'ai plus su sentir ni goûter leur charme dont je connaissais la cause.

Aujourd'hui le hasard place sur ma route une créature assez séduisante pour être follement aimée, même par un blasé comme je le suis. Je m'en rends compte nettement. Un autre s'arrêterait, s'efforcerait de conquérir ce trésor: une âme fraîche de jeune fille. Mais je suis un disciple de la psychologie, et je songe seulement à noter, dans ses manifestations, le charme de fleur à peine épanouie qu'elle possède; et je ne sais pas, comme le fera un plus sage, simplement l'adorer, être heureux par elle.

A ce moment arrive jusqu'à moi son beau rire insouciant et jeune. Mes yeux s'arrêtent sur les feuillets que je viens de noircir et je me produis l'effet d'un insensé qui, glacé de froid, resterait volontairement éloigné de la flamme capable de le ranimer.

Alors je repousse les pages de mon œuvre nouvelle, que j'ai écrites ce matin, et je descends sur le *tennis-ground*.

18 juin.

Aujourd'hui dimanche. Vevey est transformé en une petite ville morte, avec ses magasins clos. Tantôt ses tramways seront bondés de promeneurs. Mais à ces premières heures du matin, ils passent presque vides. Les gens qui traversent les rues ne se promènent pas, ils s'en vont à leurs temples respectifs pour assister au service religieux.

Je me dirige vers l'église catholique, et je me souviens que j'y ai vu partir lady Evans et sa nièce, qui doivent, à leur origine irlandaise, de ne point appartenir au culte anglican. Je me mêle à la foule des fidèles; et j'entre avec le désir secret de pénétrer plus avant, plus profondément dans la connaissance de l'âme de feu de ma petite amie. Elle semble croyante; l'est-elle réellement?...

L'atmosphère est chaude, un vague parfum d'encens flotte sous les voûtes, et les chants qui s'y élèvent sont remarquables. Très vite, je découvre la tête blonde de miss Lilian. Alors je me dissimule dans la foule des assistants, me reprochant d'être venu l'observer jusque dans sa prière. Je me suis mis à l'écart, précaution inutile; elle ne songe point à remarquer ceux qui l'entourent; ses lèvres sont sérieuses, sa physionomie expressive a pris un air de gravité recueillie qui fait d'elle une Lilian encore inconnue pour moi. Elle contemple l'ostensoir qui flamboie sur l'autel; et son œil bleu a ce regard profond que j'y ai surpris déjà quand elle parlait des questions qui lui sont très chères.

Je le sais maintenant, cette enfant aime et croit, elle ne discute point sa foi. Elle est plus sage et plus heureuse que nous autres hommes qui nous jugeons des penseurs, détruisons incessamment nos croyances à peines définies, et ne réussissons qu'à faire de nous-mêmes de pauvres épaves désemparées, meurtries par les remous de nos incertitudes, de nos doutes, par les élans vite brisés de notre âme qui ne sait plus où se prendre. L'arbre de science est toujours dangereux à approcher. Bienheureux ceux qui ignorent et ne font point une divinité de leur intelligence!

Ce soir, comme miss Lilian venait de chanter et que j'avais encore dans l'oreille sa voix merveilleuse, je me suis rappelé la musique que j'avais entendue le matin même dans l'église et j'en ai parlé à lady Evans. Miss Lilian, qui, encore assise au piano, jouait en sourdine une mélodie très douce, s'est interrompue en m'entendant et m'a demandé:

— Comment, vous étiez ce matin à la messe? C'est très bien!

Elle paraissait étonnée, et l'expression de ses yeux clairs était bien révélatrice. Il est évident qu'elle m'avait, et avec raison, jugé pour un mécréant. Et soudain, quand ce "très bien" tout chaud de sympathie est tombé de ces lèvres qui ne savent pas mentir, la pensée m'est venue, aiguë comme un remords, que je la trompais. Elle croyait qu'un sentiment religieux m'avait amené dans cette église, et j'y étais entré en dilettante, en indifférent, en curieux, dans le but de continuer l'analyse dont elle était l'objet.

Alors je me suis juré que je ne chercherais à savoir de son âme que ce qu'elle m'en laisserait voir librement.

25 juin.

Y a-t-il bien six semaines que je suis ici? Le temps est exquis. Aucune chaleur excessive encore, mais une tiédeur de printemps, une admirable éclosion de fleurs. Ce séjour à Vevey restera pour moi une halte inoubliable dans ma vie agitée. Il y a des instants délicieux où je parviens à vivre sans faire de psychologie à mon égard ou à l'égard des autres, et je *veux* qu'il continue à en être ainsi encore quelque temps. Quand j'aurai quitté Vevey, que j'aurai, à Paris, repris possession de mon *moi* habituel, j'arriverai bien assez vite à comprendre de quoi était faite la sensation d'apaisement que j'ai goûtée. Je souhaite vivre ici comme ceux que j'ai enviés tant de fois, et accepter, sans en chercher le pourquoi, cette rare minute de bien-être moral.

28 juin.

En vérité, l'homme est un étrange animal. Je n'ignore pas que Henry Digbay est animé des intentions les plus matrimoniales à l'égard de miss Lilian. Je n'ai qu'à leur souhaiter une longue suite de prospérités, au cas échéant, et ne me reconnais nul motif pour m'inquiéter de la réponse que fera "ma petite amie" le jour où Digbay lui adressera sa demande. Il est clair qu'il l'aime; il le laisse d'ailleurs voir avec une naïveté touchante. De plus, il est beau garçon, de bonne naissance, d'âme excellente, je suis sûr, et d'intelligence bien moyenne.

Miss Lilian ne paraît guère lui donner plus d'attention qu'elle n'en accorde aux autres; et ni avec lui, ni avec personne, elle ne flirte, tout Anglaise qu'elle est. Et moi, je suis charmé, sans me l'avouer, parce qu'elle rit des phrases sentimentales qu'il lui débite; elle en rit d'une façon moqueuse et fine, sans nul soupçon de méchanceté. Je suis charmé, parce que, quand nous causons ensemble, je la sens toute aux idées que nous échangeons, parce qu'elle ne paraît jamais pressée d'interrompre ces conversations dans lesquelles sa parole révèle toujours sa pensée vraie.

Hier soir, cependant, nous n'avons pas eu notre habituelle causerie. Une réunion dansante s'était organisée dans l'hôtel, et miss Lilian s'en amusait en vraie petite fille, fort occupée à griffonner des noms sur son carnet, les yeux étincelants, la bouche rieuse, une flambée rose aux joues, ses cheveux d'or roux moussant autour de la nuque et du front.

Tout à coup, je l'ai aperçue assise sous un lustre dont la lumière ruisselait sur sa fraîcheur de blonde; Digbay, derrière elle, lui parlait si penché que son visage effleurait les cheveux légers des tempes; et il avait un air de satisfaction qui a fait tressaillir en moi quelque chose d'obscur et m'a jeté vers elle, sans réflexion, pour lui adresser une prière que je n'avais pas prononcée depuis bien longtemps:

— N'avez-vous point un pauvre tour de valse pour moi?

Et comme il a été dit: "Demandez et vous recevrez", je n'ai pas été repoussé; j'ai obtenu la faveur convoitée; et, à ma honte, j'avoue que j'en ai éprouvé un plaisir analogue à celui que je ressentirais en voyant l'excellent Digbay partir seul et pour toujours à l'extrême fond de l'Angleterre.

N'avais-je pas raison de dire que l'homme est un étrange animal?

1er juillet.

J'ai la nostalgie de la montagne, de la Suisse sauvage. Je rêve d'un petit village, où jadis j'ai écrit quelques-unes de mes meilleures pages. Ce village s'appelait Ballaigues; on y jouissait d'incomparables couchers de soleil, d'aperçus fugitifs et charmants sur la chaîne des Alpes Bernoises. Les bois y avaient des solitudes à peine connues, et des senteurs pénétrantes et sauvages emplissaient le matin leurs sentiers déserts.

Je rêve de ce petit village, sa vision me hante et m'attire. Aucune obligation ne m'arrête à Vevey, et pourtant j'y reste et je sais que si je partais, j'éprouverais un déchirement, un de ces déchirements bizarres et inexplicables, subtils, et dont la cicatrice demeure sensible longtemps après que le mal est guéri.

5 juillet.

Une explication a-t-elle eu lieu entre miss Lilian et Henry Digbay? Tantôt, j'ai entendu ce dernier annoncer son départ pour demain. Durant le dîner, miss Lilian avait une fièvre dans les yeux et elle était plus grave que je ne l'avais jamais vue. De bonne heure, elle est remontée dans l'appartement de lady Evans. Celle-ci paraissait préoccupée et triste; mais les rapports de la tante et de la nièce avaient toujours la même tendresse. En France, je connais plus d'une mère et d'une tante qui n'eussent point laissé de la sorte s'éloigner un prétendant aussi bien pourvu que Henry Digbay, sous le rapport de la fortune. Mais, miss Lilian est laissée absolument libre de disposer de sa vie

9 juillet.

J'arrive chez Mme de Grouville que je trouve fourrageant dans une revue, nerveuse, son coupe-papier froissant les feuilles qu'elle lit. Et tout de suite, elle commence, me montrant les pages qu'elle tient entr'ouvertes, et avec la véhémence qui lui est particulière:

— Avez-vous lu cet article? La police devrait traduire en justice les gens qui écrivent des livres tendant à ôter à leurs concitoyens toute illusion, toute foi, tout espoir. C'est insensé et criminel, oui, criminel! Ces écrivains-là mériteraient d'être pendus comme des misérables!

Je connais l'article dont elle me parle; il est amer et décevant dans son ironie aiguë, discrète et éveillant, en effet, l'impression poignante du vide de tout ce qui est humain. Mais comment condamnerais-je ces pages? Sous une autre forme, n'en ai-je pas écrit qui arrivaient à la même conclusion de désespérance absolue?

— Ah! vous faites de jolie besogne, vous autres psychologues, termine Mme de Grouville.

Et elle envoie loin d'elle, la revue qu'elle tenait. Puis, me regardant, elle me dit:

— Savez-vous de quoi vous êtes coupable, vous, Robert Noris? Tout simplement de la rupture des projets de fiançailles entre Henry Digbay et ma petite Lilian.

Pourquoi, au dedans de moi-même, ce frémissement qui m'a secoué les nerfs, tandis qu'à haute voix je répondais:

— Quel singulier reproche! Voulez-vous me dire, chère madame, comment je l'ai mérité?

— Comment! Vous demandez comment vous êtes arrivé à un aussi heureux résultat? Simplement parce qu'avec votre gloire, votre célébrité, grâce à l'attention que vous prodiguez à Lilian, vous avez éclipsé l'infortuné Digbay, tout beau garçon qu'il était. Le malheureux n'était pas de force à rivaliser avec vous, surtout aux yeux d'une femme intelligente; et pourtant il se fût dévoué à elle tout entier, il lui eût donné autant de bonheur que possible. C'était le meilleur des hommes, et le voilà désolé!

Une exclamation impatiente m'est venue:

— Ne regrettez pas ainsi la non-réussite de ce mariage projeté. Henry Digbay était intellectuellement d'une parfaite insignifiance; il eût bien vite semblé insipide à miss Lilian; et, grâce à son heureuse nature il se consolera de sa déception, je puis vous le certifier.

— Il se consolera, c'est évident; et même il ne fera pas, comme vous n'y manqueriez, un livre dans lequel il racontera, pour 2 fr. 75, ses chagrins d'amour. Ce n'était pas un aigle. Mais peut-être se fût-elle contentée de lui si vous n'étiez venu vous jeter à la traverse. Ne m'interrompez pas; les vieilles femmes comme moi ont le droit de tout dire aux jeunes gens. Vous vous êtes jeté à la traverse, sans le vouloir, je vous l'accorde, parce que vous n'avez pensé qu'à votre plaisir d'observateur. Mon cher maître, vous et vos pareils, vous êtes des voleurs d'âmes. Savez-vous ce que vous auriez de mieux à faire? Épouser Lilian.

Épouser Lilian Evans! J'ai regardé Mme de Grouville, tout prêt à relever ses étranges paroles. Mais on eût dit qu'elle avait attendu, pour me les jeter, la minute où il ne serait plus possible de les discuter, des visiteurs entraient. Je suis resté quelques instants espérant qu'un moment de solitude avec elle me permettrait de l'interroger sur le mobile qui l'avait fait me parler ainsi. Mais j'ai vu bientôt que je souhaitais une chose impossible. Et puis n'eût-elle pas été surprise de l'importance que je donnais à un mot tombé par hasard peut-être de sa bouche, qui en prononce tant au hasard.

En entrant à l'hôtel, j'ai aperçu miss Lilian sous la véranda, un livre ouvert sur ses genoux, ses yeux perdus vers le lac. Au bruit de mes pas, elle a tourné la tête, j'ai rencontré son regard profond dans lequel a passé soudain un fugitif éclair, et ses lèvres eurent un beau sourire de bienvenue. Alors la pensée m'a traversé l'esprit, brûlante, pareille à un trait de feu ,que je devrais aller dire à cette jeune fille tout ce qu'elle pourrait être pour moi.

Un homme qui ne serait point un analyste aurait pu obéir à cette impulsion qui l'emportait peut-être vers le bonheur. Moi, je n'ai pas su le faire. J'ai simplement salué miss Lilian et j'ai passé.

10 juillet.

Pourquoi Mme de Grouville m'a-t-elle jeté dans l'âme une pensée que je n'aurais jamais osé formuler, et qui me revient obsédante, et, — pourquoi ne l'avouerais-je pas? — douloureuse avec sa poésie de rêve irréalisable.

Et pourtant, je ne puis dire que cette possibilité soit neuve pour moi. Une parole inattendue lui a donné corps; mais dans les abîmes les plus secrets de mon être sensitif, elle existait flottante et vague.

Mais ai-je le droit, moi blasé, désillusionné, moi dont l'âme est triste et fatiguée, de vouloir faire mon bien de cette jeune créature qui respire la joie de vivre?... suis-je capable de discerner si ce n'est pas encore mon misérable dilettantisme qui m'entraîne vers elle, justement parce qu'elle est une révélation pour moi? Serait-elle assez puissante pour me faire oublier, dès qu'il s'agirait d'elle, mes curiosités impitoyables d'analyste? J'ai dédaigneusement parlé de Henry Digbay; et avec lui, elle eût peut-être été plus heureuse qu'elle ne pourrait l'être à mes côtés, alors même que je lui consacrerais tout ce qui peut encore exister de bon en moi.

Tantôt elle était assise à son piano, dans le petit salon de lady Evans, où, n'étant qu'un étranger pour elle, je n'avais pas la liberté de la suivre; et je l'écoutais, arpentant l'allée qui longe les fenêtres, secoué d'un désir jaloux d'aller la rejoindre; sa belle voix m'arrivait avec des notes douces et puissantes.

Était-ce parce qu'elle chantait ainsi que me revenaient mes anciens rêves de bonheur, ceux que je formais, il y a plus de dix grandes années, quand j'espérais avoir, moi aussi, ce trésor des plus humbles, un foyer; quand j'aimais tant Isabelle. Et je pensais que ce serait un bonheur exquis de commencer, auprès de cette enfant, une existence nouvelle, dont elle serait l'âme; de vivre dans une atmosphère de tendresse, stable, très pure, très forte; d'oublier à ses côtés les heures fiévreuses, vides et mauvaises d'autrefois.

Je songeais cela... et je ne sais si elle ne répondrait pas à ma prière comme à celle de Henry Digbay, si elle n'aurait pas un petit sourire indulgent pour la folie qui m'a fait espérer, même une seconde, le don de son âme aimante et fière.

Parce qu'une parole est tombée dans mon oreille: "c'est à cause de vous qu'elle a refusé Henry Digbay", la tentation me poursuit, âpre, incessante, de chercher à lire dans ses prunelles bleues, d'y découvrir le secret de sa pensée intime, d'y apprendre si je suis pour elle plus qu'un indifférent avec qui elle aime, tout au plus, à causer. En l'observant, j'arriverais bien vite à démêler ce qui se passe en elle; mais je ne veux plus, à son égard, être un voleur d'âme.

15 juillet

Épouser Lilian! Toujours les mêmes mots me reviennent. Par un effort de volonté, je m'efforce de reconquérir mon entière liberté de jugement; et froidement, comme s'il s'agissait du destin d'un étranger, je me mets à raisonner. Si je redoute d'être entraîné par un enthousiasme passager, je puis partir, afin de secouer le charme dont elle m'a enveloppé. Je ne lui ai jamais adressé une parole qui ressemblât même à un aveu; et eût-elle éprouvé quelque chose du sentiment que lui prête Mme de Grouville, elle est trop jeune, — et trop fière, — pour ne pas oublier, si profondément qu'elle soit capable de sentir. Elle pensera que je ne méritais pas l'amour qu'elle m'eût donné, — et elle aura raison.

Donc, je le répète, je puis partir et reprendre l'existence qui m'est habituelle. Je retrouverai cette atmosphère intellectuelle, mondaine, à laquelle je suis accoutumé, que j'ai aimée avec passion, — cela est vrai, — et dont la sécheresse dissolvante m'apparaît formidable aujourd'hui. Je publierai le livre auquel j'ai travaillé ici, sous l'influence de "ma petite amie", et le "livre de Lilian", ainsi qu'il restera secrètement nommé pour moi, deviendra, j'en ai la conscience, l'une de mes meilleures œuvres, à coup sûr l'une des moins décevantes. Ce qui ne l'empêchera point, durant un mois ou six semaines, d'être autant critiquée que louée. Je recueillerai l'approbation, je l'espère, de quelques-uns dont le jugement m'est précieux. Des lèvres féminines, carminées à souhait, m'appelleront "cher maître", et me feront de ces confidences que j'ai tant de fois écoutées comme la révélation d'un état psychologique curieux à noter.

Et après?... Je continuerai à porter le poids de cette solitude morale dont j'ai souffert autrefois, quand Isabelle a disparu de ma vie, et qui, depuis lors, ne m'a jamais entièrement quitté. Avec une impitoyable clairvoyance, je comprends que, si je pars, il se trouvera, dans l'avenir, bien des heures où je reverrai mon séjour à Vevey, où je penserai à ce qui aurait pu être...

Parmi les hommes que je rencontre dans le monde, il en est quelques-uns qui ont réalisé, même en pleine société parisienne, ce rêve d'un autre âge, un réel et parfait bonheur dans le mariage. Et tout bas, moi qui me montrais si jaloux de mon indépendance, je les ai enviés de toute l'ardeur de mon âme. Combien de fois, quand je les quittais vers la fin du jour, à l'heure où ils rentraient, n'ai-je pas éprouvé une sorte de jalousie douloureuse et naïve, à cette idée qu'ils étaient attendus par une femme qu'ils pouvaient adorer sans avoir à dissimuler leur amour; à l'idée de leur bonheur hautement avoué, parce qu'il n'était pas fait du bien d'autrui.

Oh! oublier près de cette enfant qui ne sait rien ce que je sais trop; ne plus être avant tout un cérébral; exister, sans torturer mon esprit à vouloir arracher aux êtres et aux choses le secret des mouvements qui les agitent; ne plus m'attacher à la compréhension impossible des insolubles problèmes de la vie. Est-ce donc un rêve impossible à réaliser?

17 juillet.

Il y a deux heures, nous étions à Clarens, au château des Crêtes. Je ne me joins

jamais aux excursions de notre petit cercle anglais, mais elle m'avait demandé de venir... Et je l'avais suivie, triste seulement de voir miss Enid sans cesse à ses côtés. A peine durant le chemin avais-je pu échanger avec elle de rares paroles. D'un peu loin, je la voyais, dans le sentier que nous suivions, marcher de son pas infatigable et souple.

Nous arrivons enfin; et aussitôt elle se fait couper une profusion de roses par le gardien du château inhabité; puis elle revient vers moi. Ses petites mains ont peine à enserrer sa moisson fleurie. Je fais un mouvement pour la décharger de son précieux fardeau, mais elle refuse:

— Non, merci, je vais arranger tout de suite ces roses, elles ne sont pas pour moi.

Nous sommes un peu à l'écart, sur la terrasse qui domine le lac et elle demeure songeuse. Mais elle a vu que mes yeux l'interrogeaient; et, en quelques mots simples, tout frémissants de compassion, elle me raconte l'histoire d'une pauvre vieille fille que, tout enfant, elle a connue en Angleterre, et qui, après une existence d'humble sacrifiée, est venue mourir enfin à Vevey.

— Dans sa dernière lettre, finit Lilian, elle me racontait une promenade au château des Crêtes et me parlait des roses qu'elle y avait vues et trouvées belles comme des fleurs de rêve! Je me rappelle encore son expression. Aussi je veux aller lui en porter au cimetière de Vevey.

Lilian est restée silencieuse, les mains jointes sur les roses; et d'un ton assourdi où palpite une angoisse douloureuse, elle demande:

— Pourquoi y a-t-il ainsi de pauvres créatures qui ont si petite leur part de joie? Comme il est triste de penser que l'on ne peut rien pour elles quand on est soi-même si heureux!

Je l'interroge, Dieu sait avec quel secret élan:

— Vous êtes heureuse?

— Oh! oui, fait-elle un peu bas; et une allégresse contenue semble la faire tressaillir toute. Il est si bon de vivre!

Quand je l'entends parler ainsi, quand je la contemple, toute jeune, l'âme frémissante d'espoirs, le désir me vient de l'emporter jalousement dans mes bras, de la voir devenir mienne, afin d'écarter d'elle les difficultés, les chagrins, les souffrances, autant qu'il me sera humainement possible.

Et peut-être, j'allais lui dire tout ce qu'elle est devenue pour moi, entraîné par le grand souffle qui emportait mes doutes, mes hésitations, mes scrupules. Quelqu'un s'est approché; lady Evans, je crois, l'a appelée; miss Enid est venue se placer près d'elle. Et je me suis tu.

. . . .

Robert Noris avait fini de lire; les derniers feuillets étaient tombés de sa main. Des heures et encore des heures, il pourrait réfléchir ainsi. Maintenant, sans qu'il lui fût possible d'en douter, il savait qu'il aimait Lilian. Mais était-ce assez entièrement pour avoir le droit de vouloir en faire sa femme et d'éveiller à l'amour cette âme candide de jeune fille?

N'ignorait-il pas aussi ce que Lilian pensait réellement de lui et ce que dirait l'aristocratique lady Evans de cette demande d'un étranger connu par les hasards de la vie d'hôtel?

III

— Lilian, es-tu là? Pourquoi ne me réponds-tu pas?

La porte de la chambre s'ouvrit et Enid vint glisser son bras autour de la taille de son amie. Lilian, accoudée sur l'appui de la fenêtre se retourna vivement et rencontra le visage d'Enid, dont les yeux riaient d'une façon caressante.

— Tu oublies que je pars demain, Lilian. Il y a deux mois, tu ne m'aurais pas ainsi laissée te chercher partout sans me répondre, alors que nous allons être quelque temps sans nous voir, car il n'a pas été décidé que vous viendriez nous rejoindre à Lugano.

— Non, nous ne pensons pas encore à quitter Vevey, fit Lilian avec un imperceptible frémissement dans la voix. Nous y sommes si bien! Toute ma vie, je me souviendrai des semaines que je viens d'y passer.

Une flamme malicieuse étincelait sur le visage d'Enid.

— Et tu crois que nulle part ailleurs tu ne pourrais être aussi bien qu'à Vevey, même si nous nous trouvions de nouveau réunies? Lilian, je ne compte plus sur toi.

Lilian se pencha vers son amie.

— Ne dis pas cela. Je t'aime toujours autant, ma chérie.

— Seulement..., continua Enid.

Les yeux de Lilian interrogeaient.

— Seulement, je ne suis plus seule à occuper ta pensée, n'est-ce pas, ma Lilian? Je n'arrive plus en première ligne...

Une rougeur envahit le visage de Lilian. Enid la considéra une seconde avec un affectueux sourire de triomphe, satisfaite d'avoir deviné si juste; puis, elle alla s'asseoir sur la couchette de son amie, et elle appela:

— Lilian, ne regarde plus ainsi la lune, viens près de moi que nous profitions de notre dernière soirée.

Lilian approcha du lit un siège bas, et s'assit, la tête appuyée sur les genoux de son amie. Alors Enid s'inclina, et très doucement, tout bas, elle demanda:

— *Il* te plaît donc beaucoup, chérie?

Lilian se redressa.

— O Enid, comment peux-tu parler ainsi?... Comment sais-tu?... Qu'est-ce qui te fait croire?...

— Mes constantes observations... J'ai deviné tout simplement, puisque tu ne me disais rien.

— Oh! ne me parle pas de ces choses, fit Lilian avec une sorte de révolte.

Elle ne voulait point qu'on pénétrât sa pensée quand elle croyait devoir la cacher. Mais Enid avait des privilèges que ne possédaient point les autres; elle le savait et usait de son droit. Un instant, elle demeura silencieuse. Puis, elle reprit:

— Et *il* t'a plu ainsi, tout de suite, du premier coup?

Lilian réfléchit. Elle revoyait le wagon à peine éclairé par les lueurs du jour naissant, un homme d'allures distinguées qui griffonnait des notes sur un carnet, mais aussi l'examinait avec des yeux dont l'expression profonde et attentive l'avait frappée.

— Non, *il* ne m'a pas plu tout d'abord, fit-elle, très sincère, s'interrogeant elle-même. Je sentais qu'il m'observait, en dépit de son air correct, respectueux même. J'en étais mécontente, irritée, et j'aurais voulu avoir l'occasion de lui dire quelque chose de désagréable pour lui faire comprendre à quel point je trouvais déplaisante la liberté qu'il prenait de m'examiner.

— O Lilian, quel aveu!... Tu mériterais qu'il fût porté à la connaissance de M. Noris.

— Ce ne serait pas une révélation pour lui. Il y a longtemps que je le lui ai dit.

— Ah! fit Enid, d'un ton tellement significatif que, de nouveau, une flambée pourpre s'alluma sur la peau fine de Lilian.

— Enid, si tu te moques ainsi de moi, je ne te dirai plus rien.

— Mais, chérie, je ne me moque pas, je constate et j'écoute. Alors...

Lilian avait employé tout ce qu'elle possédait de résolution fière à garder le secret de son âme; mais Enid avait brisé le sceau qu'elle y avait mis, et elle éprouvait tout à coup une infinie douceur à penser tout haut.

— Alors j'ai été surprise, reprit-elle du même accent sérieux et rêveur, quand je l'ai aperçu à l'hôtel même où nous descendions; surtout quand j'ai appris son nom que j'avais souvent entendu citer.

— Tu l'as appris par moi; ne l'oublie pas

dans l'avenir, Lilian. Mais dès que tu as vu M. Noris, tu m'as demandé d'un air... mettons ennuyé... si "ce monsieur désagréable" demeurait dans l'hôtel, et qui il était.

Lilian reprit en souriant:

— Tu as raison, je l'aurais qualifié longtemps de cette façon, si je ne l'avais rencontré chez Mme de Grouville. La vérité *vraie*, je crois, c'est qu'il me semblait surtout l'homme le plus... intimidant que j'eusse jamais rencontré. Je savais qu'il composait des œuvres très remarquables, qu'il était un grand écrivain; et surtout ses yeux observateurs avaient toujours l'air de vouloir regarder au fond de ma pensée. J'avais peur qu'il n'y découvrît que... je l'avais remarqué. Puis aussi, je m'étais fait de lui une idée si sotte...

Et le sourire de Lilian s'accentua, illuminant ses traits expressifs.

— Je m'imaginais que les hommes célèbres comme lui devaient être différents des autres, qu'ils considéraient les simples mortels dédaigneusement, leur parlant du haut de leur talent, jouant le rôle de divinités littéraires.

— Et puis? fit Enid qui écoutait avec attention, toujours assise au pied du lit.

— Et puis il m'a parlé, simplement, comme l'eût fait Henry Digbay lui-même... quoique d'une autre façon, tellement plus intéressante que le soir...

— Le soir? interrogea encore Enid, voyant que Lilian s'arrêtait. Voyons, chérie, sois bonne jusqu'au bout. Tu t'arrêtes dans les moments intéressants. On voit bien que tu fréquentes des auteurs maintenant!

— Quand je me suis rappelé tous les détails de notre rencontre chez Mme de Grouville, j'ai compris que je l'avais mal jugé; et quand je l'ai connu davantage, j'ai pensé que... plus tard, je trouverais bon d'être aimée par quelqu'un qui lui ressemblât. Lorsque j'étais petite, ma vieille Bessy me répétait toujours que j'étais une orgueilleuse parce que je disais vouloir devenir la femme d'un roi très puissant; c'était pour avoir le bonheur d'être protégée par lui, afin d'être fière de lui! Maintenant...

Et un indéfinissable sourire passa encore sur les lèvres de Lilian:

— Oh! maintenant, je suis devenue très raisonnable; je ne demanderais plus un roi pour époux; mais je pense toujours que, pour être heureuse, je voudrais que mon mari me fût supérieur, qu'il me parût vraiment mon maître!

Lilian ne riait plus. Une flamme brûlait dans son grand œil bleu, dont le regard était devenu singulièrement profond. Et Enid la considérait, étonnée. Tant de fois, elles s'étaient amusées de ce qu'Enid appelait "les conquêtes de miss Evans". Lilian y demeurait si indifférente! Était-il donc sérieux à ce point, le sentiment qui la dominait aujourd'hui?

Pensive, puis peu à peu égayée, Enid reprit, examinant la pointe de son petit soulier:

— Lilian, je ne t'ai jamais vue ainsi, ni avec Henry Digbay, qui était charmant, ni avec Georges Undwood, ni avec les autres. Tu les recevais tous d'une si étrange manière! Tu n'avais pas l'air de t'apercevoir de l'admiration ou de l'affection même qu'ils avaient pour toi! Tous les hommes paraissaient te charmer à peu près autant que des habitants de la lune!

— M. Noris ne ressemble pas à ceux dont tu parles, fit Lilian. Lui ne m'a jamais dit qu'il me trouvait... bien, ni demandé même un brin de fleur; il n'a rien fait de toutes les choses de ce genre qui me déplaisent tant..., et cependant il me semble qu'il m'est dévoué plus que tous les autres. Auprès de lui, je me sens si bien protégée! Où il me dirait d'aller, j'irais, car je suis sûre qu'il ne pourrait rien me demander qui fût mal!

Elle s'arrêta: sa voix, vibrante de conviction, avait résonné d'un accent bas et contenu qui donnait une force singulière à ses paroles. Combien il lui semblait étrange à elle-même de ne plus vivre insouciante des sentiments qu'elle inspirait. Maintenant elle souhaitait que cet étranger sérieux, hautain, lui donnât quelque chose de l'affection qu'elle avait déjà inspirée à certains hommes sans la partager jamais! Comme une réponse à ce désir mystérieux et fou qui s'agitait en elle, voici qu'Enid disait, d'un petit ton maternel:

— J'ai peur, Lilian, que tu ne t'enthousiasmes trop pour M. Noris. Tu sais, les Français sont légers, ils admirent les jolis visages, — et tu es bien jolie! ma Lilian, — et puis, en réalité, rien de sérieux dans leurs intentions: des hommages, des phrases, oh! des phrases surtout, ils en sont prodigues; puis ils nous tirent leur révérence, et adieu!

Tout cela, Enid le disait surtout par malice. Elle regretta ses paroles quand elle vit Lilian, la bouche serrée par une contraction douloureuse. Vivement, elle reprit:

— Lilian, pardonne-moi. Mes plaisanteries ne signifient rien du tout. N'y fais pas attention!

Lilian secoua la tête.

— Je n'aime pas à t'entendre parler ainsi de... de M. Noris. Je comprends qu'il n'ait aucun motif de s'intéresser à moi. Qu'est-ce que je suis auprès de lui? Une petite fille insignifiante... une enfant!

Enid devint très sérieuse.

— Lilian, écoute-moi bien et crois-moi. Il n'y a ici, dans l'hôtel, personne, tu entends, *personne*, dont M. Noris s'occupe comme de toi. Nous autres, nous ne comptons pas pour lui! Tu dois bien t'en apercevoir un peu.

— Oui, fit Lilian, l'accent assourdi et pensif, je l'amuse peut-être. Il est très bon pour moi. Je ne puis lui demander rien de plus, je ne le *veux* pas, mais...

— Mais?... répéta Enid.

— Mais je sais bien que partout où il n'est pas, je me sens isolée, alors même que ceux que j'aime le plus sont autour de moi; et quand il sera parti, quand nous serons retournées en Angleterre...

— Il viendra t'y chercher, s'il ne veut point que miss Lilian soit bien malheureuse, conclut Enid, abandonnant le pied du lit où elle était installée, car, à travers la porte, discrètement, une femme de chambre venait de la demander pour des ordres à donner.

Elles s'embrassèrent avant de se séparer; et les baisers de Lilian furent aussi affectueux que de coutume. Pourtant elle avait encore tressailli, comme froissée par les dernières paroles d'Enid. Ah! pourquoi lui avait-elle permis de s'exprimer de la sorte! Pourquoi s'était-elle trahie, alors que personne n'aurait dû soupçonner ce qui se passait en elle!

Pauvre Lilian! Elle était arrivée dans cet hôtel, quelques semaines plus tôt, sans que son âme, candide et passionnée, se fût jamais donnée; et, auprès d'elle, lui témoignant une attention constante, s'était, depuis lors, trouvé un homme dont elle était trop intelligente pour ne point sentir la supériorité, qui l'avait conquise par cette supériorité même. Par lui, elle avait connu le plaisir de mettre sa pensée en contact avec une autre plus robuste, plus haute, plus puissante, qui la soutenait de son vol. Elle avait goûté la douceur de se voir toujours comprise, enveloppée de sympathie. Et maintenant que les allusions trop claires d'Enid avaient précisé son rêve confus et délicieux, elle ne pouvait plus se cacher que jamais elle n'oublierait Robert Noris et ne rencontrerait d'homme auquel elle eût été plus entièrement heureuse de se confier pour toujours.

Cependant il partirait bientôt; il la quitterait avec un mot d'adieu, un serrement de main rapide, tout au plus une parole de regret sur leur séparation. Soit; à l'avance, elle acceptait le déchirement de cette minute, mais jusqu'alors elle voulait jouir, avec toute son intelligence et tout son cœur, de la présence de Robert.

Elle eut un frémissement de plaisir quand, le lendemain, elle l'aperçut à la gare, où il était venu saluer, au moment du départ, la famille Lyrton. Il resta sur le quai, auprès d'elle, jusqu'au moment où le train s'ébranla. En même temps qu'elle, il envoya un dernier signe d'adieu à Enid, qui leur souriait, un rayon de malice au fond de ses yeux bruns.

— Vite, Lilian, il faut rentrer maintenant, dit lady Evans, quand le dernier wagon ne fut plus qu'un imperceptible point s'effaçant de l'horizon.

Alors ils revinrent tous les trois, Robert ayant demandé à lady Evans la permission de l'accompagner. Et Lilian pensa que jamais elle n'oublierait ce retour par les rues pleines de lumière. Les plus petits détails de cette promenade se gravaient dans sa pensée si nettement que longtemps après, elle se les rappelait tous.

Pourtant elle avait la sensation de marcher en plein rêve et d'être absolument heureuse.

[illegible] voulu pouvoir demeurer ainsi des [illegible] et [illegible] des années, avant Robert [illegible], écoutant résonner la voix dont elle [illegible] maintenant les moindres vibrations, sans crainte de se heurter à la brutalité cruelle d'un réveil soudain. Et un [illegible] lui serra le cœur quand elle aperçut, à travers les découpures du feuillage, la haute masse grise de l'hôtel. Sur le seuil du hall [illegible] une jeune femme se tenait, enveloppée dans une soyeuse pelisse de voyage, la petite toque couronnée d'ailes dégageant l'ovale parfait du visage. Les yeux fixés sur Lilian, elle la regardait approcher, marchant [illegible] de Robert. Celui-ci, occupé de sa [illegible] avec la jeune fille, avançant, [illegible] qu'il ne remarqua la voyageuse qu'au moment où celle-ci lui jeta, d'une voix très claire, presque mordante:

— Bonjour, Robert!

Il releva la tête et s'arrêta:

— [illegible]!... vous ici?

— Moi-même, en personne, comme vous voyez, fit-elle en lui tendant la main. Pensez-vous donc que Vevey soit votre domaine privé et que le commun des mortels n'y [illegible]?

— J'aurais bien mauvaise grâce à m'accorder cette prétention, dit-il du même accent qu'elle avait employé. Et si j'avais su que vous dussiez arriver, je...

— Vous seriez venu au-devant de moi, n'est-il pas vrai? C'eût été gentil de votre part, car vous devez être fort occupé ici et ne point manquer de distractions.

Elle acheva sa phrase avec un singulier sourire, ses yeux glissant entre les cils vers Lilian qui montait l'escalier.

— Occupé? Mon Dieu... pas plus qu'à Paris, quand j'ai le plaisir de vous voir [illegible].

Elle avait commencé l'attaque; elle ne s'étonna pas de la riposte et reprit en souriant:

— Admettons que le mot "plaisir" n'est pas venu se placer dans votre réponse par un simple effet de politesse et laissez-moi vous annoncer que vous allez jouir du plaisir en question durant quelque temps.

Il s'inclina légèrement.

— Est-il indiscret de vous demander quel heureux hasard vous amène à Vevey?

— Un hasard, oui! Mais heureux! Le mot est tout au moins discutable. Vous savez que mon père fait une saison à Évian; et ma mère, qui l'accompagne, m'avait entraînée à sa suite pour ne point se séparer de mes enfants. Mais nous avions un temps abominable à Évian, très froid; ma petite Sabine s'y est enrhumée, s'est mise à tousser d'une façon inquiétante; le médecin m'a engagée à l'emmener dans une station plus chaude, et finalement m'a envoyée à Vevey.

— D'où il suit que nous devons être reconnaissants à l'amour maternel de votre arrivée parmi nous, fit-il avec une imperceptible raillerie dans la voix qu'elle ne remarqua pas.

Elle se trompait en espérant qu'il ne pénétrerait point le motif de son installation à Vevey. Il comprenait qu'elle s'était étonnée de l'y voir prolonger son séjour. Il se pouvait aussi qu'une chronique bavarde eût rapproché son nom de celui de miss Evans. Et cela avait suffi pour qu'elle vînt, avide de savoir si elle devait redouter cette inconnue.

Elle s'était préparée à soutenir toute comparaison, car elle était merveilleusement en beauté quand elle descendit pour le déjeuner, suscitant sur son passage ce murmure charmé qu'elle adorait entendre. Durant le repas, elle se fit un amusement de causer avec Robert à demi-voix, pour mieux l'isoler des étrangers présents et affirmer l'intimité que les liens de famille mettaient dans leurs rapports. Elle se sentait surtout joyeuse, parce qu'ainsi elle forçait Robert à détourner son attention de cette miss Evans, en qui elle avait, du premier regard, redouté une rivale. Mais de cette impression, elle ne voulait rien laisser voir.

— C'est le modèle que vous rêviez à Paris, cette petite Anglaise? demanda-t-elle à Robert, quand, quelques minutes après le déjeuner, Lilian sortit du salon. Voilà le pauvre papillon que vous avez disséqué. Vous l'avez bien choisi... en apparence, tout au moins. Mes compliments! Robert.

Celui-ci ne relevant pas ses paroles, elle continua, voulant l'obliger à répondre:

— Savez-vous, mon ami, que je plains un peu cette petite. Peut-être attache-t-elle une certaine importance à l'intérêt dont vous la gratifiez; et trouvera-t-elle fort désagréable, un jour, de découvrir que son cavalier n'était qu'un observateur curieux. Quant à vous, j'imagine que vous m'êtes très reconnaissant de vous avoir engagé à venir à Vevey...

Il eut un étrange regard vers elle.

— Je ne sais ce que sera le résultat final de mon séjour en Suisse, mais, quoi qu'il en soit, je vous serai toujours reconnaissant de m'avoir engagé à choisir Vevey comme champ d'observations.

La jeune femme tressaillit. Pourquoi parlait-il ainsi? Était-il possible que, comme elle en avait eu l'intuition, cette jeune fille ne fût plus une indifférente pour lui? Là où, avec toute son habileté, son éclatante beauté, elle avait échoué, une enfant de dix-huit ans allait-elle réussir!

— Il éprouve pour elle une curiosité de dilettante, avait-elle pensé tout d'abord. Elle l'amuse et il l'étudie.

L'amusait-elle seulement? Quelques jours à peine après son arrivée, Isabelle ne pouvait plus le croire. Elle était trop fine pour n'avoir point saisi mille nuances délicates et expressives dans les égards qu'il montrait à

la jeune fille. Et une colère sourde s'éveillait en elle contre Lilian. Elle était allée voir Mme de Grouville; et quand elle avait négligemment jeté dans la conversation le nom de Lilian Evans, elle avait entendu qualifier la jeune fille de "délicieuse enfant", lady Evans de "nature d'élite, de femme éminemment distinguée, toute dévouée à sa nièce orpheline". Et Mme de Grouville avait continué avec son impétuosité habituelle: "La chère créature ne sera heureuse que le jour où elle verra mariée sa pauvre petite Lilian. Ce qui ne sera point aisé!" avait-elle fini tout bas, comme pour elle seule.

D'abord, Isabelle n'avait point pris garde à ces derniers mots surpris par son oreille attentive, non plus qu'au qualificatif ajouté par la baronne de Grouville au nom de la jeune fille: "Pauvre Lilian..." Pourquoi?... Mme de Grouville avait-elle donc un motif de désigner ainsi celle qu'elle appelait "sa petite Lilian"? Isabelle fit cette réflexion quand, le soir de sa visite, elle se retrouva dans son appartement, fiévreuse, irritée, parce qu'elle venait de constater quelle musicienne consommée était Lilian.

Y avait-il quelque mystère pénible concernant la jeune fille que tenaient caché ceux qui l'aimaient? Peut-être était-ce là le moyen de séparer Robert de cette Lilian qui le lui enlevait. Mais comment savoir? Chez Mme de Grouville, où la société anglaise était reçue, peut-être rencontrerait-elle celui ou celle qui pourrait lui donner les renseignements qu'elle désirait avec une ardeur fébrile et méchante. Et, en vérité, le hasard la servait, car une nouvelle *garden-party* allait avoir lieu aux Cytises; elle pourrait donc faire cette espèce d'enquête vers laquelle elle se précipitait avec la passion d'une coquette atteinte dans sa vanité et qui veut avoir sa revanche.

Elle avait bien prévu; toute la colonie cosmopolite la plus choisie de Vevey était chez Mme de Grouville quand elle y entra, deux jours plus tard, et elle fut bientôt aussi entourée qu'elle le pouvait souhaiter. Mais que lui faisait, en cette minute, son succès de femme, puisque Robert n'était point là... Viendrait-il seulement! Et, nerveuse, elle causait avec une animation qui lui donnait un incomparable éclat.

— Est-il possible, comtesse, d'arriver jusqu'à vous? fit une voix derrière elle.

Elle se retourna et reconnut le baron Hurel, un vieux diplomate aimable qu'elle voyait à Paris, chez Mme de Grouville.

— Comtesse, quelle divinité bienfaisante vous amène ici pendant mon court passage à Vevey?

Il écouta, d'un air charmé, la réponse d'Isabelle, puis s'assit près d'elle, enchanté de leur rencontre. Elle prit plaisir à évoquer avec lui des souvenirs parisiens, à écouter ses compliments, qu'elle dégustait comme une enfant gourmande grignote des bonbons.

Mais, soudain, elle cessa de l'entendre, et il lui parut importun. Dans le grand salon, venaient d'entrer lady Evans et Lilian.

Ah! certes, Isabelle était encore bien belle mais elle n'eût jamais pu effacer cette enfant de dix-huit ans, qui avait pour elle sa jeunesse en fleur. D'un œil jaloux, elle l'examina depuis la pointe de son petit soulier jusqu'aux mèches blondes qui volaient au hasard sur son front. A quoi bon! Ce qui la rendait si séduisante, ce n'était point la robe qu'elle portait, mais ses yeux de fleur bleue, brillants de vie, sa carnation fine et splendide, ses lèvres qui se relevaient si joliment sur les dents laiteuses. Isabelle le comprit et un désir de briser ce charme juvénile lui étreignit tous les nerfs. Ne venait-elle point aussi de surprendre le regard rapide de Lilian autour du salon cherchant Robert. Lui, absent, les autres n'existaient pas; et Isabelle triompha de cette déception de la jeune fille. Puis envahie du besoin âpre de savoir tout ce que l'on disait de Lilian, elle se tourna vers le baron Hurel et demanda, la désignant de son éventail:

— Qui est-ce?

— Cette jeune fille? une Anglaise, lady Lilian Evans.

— Oui, je sais. Elle est au même hôtel que moi.

— Au même hôtel aussi que Noris, fit le baron plissant la bouche avec malice. Et tout écrivain psychologue, tout blasé qu'il est, Noris me paraît avoir pris rang parmi les admirateurs de cette jeune beauté, la plus remarquable de notre société, avant que vous fussiez ici, comtesse.

Elle demanda encore:

— C'est une héritière, n'est-ce pas?... de vieille famille?

— Hum... hum... une héritière... Lady Evans a une immense fortune, mais sa nièce... Si j'en crois mes vieux souvenirs, le père de Mlle Evans, à ce que j'ai entendu dire, aurait été un assez triste personnage et n'aurait guère laissé de richesses à sa fille.

— Ah! fit Isabelle avec un accent d'intérêt si vif que le diplomate se sentit tout aise de l'avoir ainsi captivée.

Et, encouragé par ce début, il continua très empressé:

— Mon Dieu, comtesse, je suis peu renseigné au sujet de la famille Evans, que je ne connais pas, en définitive. Mais s'il vous était agréable d'avoir quelques détails sur l'origine de cette jeune fille, je puis vous les procurer, aussi complets que vous le désirerez. Je sais que lady Evans possède des domaines dans le Cornouailles, et j'ai, en Angleterre, des amis, dans cette même région, qui me fourniront tous les documents possibles.

— J'userai alors de votre aimable proposition, fit Isabelle dont la gorge était sèche. J'ai un motif sérieux de souhaiter connaître tout ce qui concerne miss Lilian. Mais je vous serais obligée de ne point parler de cette mission que je vous confie. Ce sera un secret entre nous.

Isabelle avait achevé sa phrase d'un ton de demi-badinage, l'accompagnant de ce sourire qu'elle réservait à ceux qui avaient eu le don de la satisfaire. Mais ce sourire s'effaça vite, elle venait d'apercevoir Robert auprès de Lilian.

IV

Le courrier du soir était passé sans apporter les nouvelles qu'Isabelle attendait avec impatience. Des larmes de dépit lui montaient aux yeux devant son impuissance à empêcher que Robert et Lilian ne fussent chaque jour plus rapprochés l'un de l'autre par l'effet même de leur vie sous le même toit.

— Et c'est moi qui ai engagé Robert à venir ici! pensa-t-elle, mordant si fort la dentelle de son mouchoir qu'elle le déchira. Aussi, pouvais-je m'imaginer qu'un sceptique comme lui s'éprendrait d'une fillette de dix-huit ans et serait capable de devenir fou d'elle, de l'aimer réellement?

Elle connaissait trop bien Robert pour ne pas être certaine que quelque chose avait changé en lui, pour ne pas avoir acquis la conviction très nette que jamais elle ne l'amènerait à elle comme elle l'avait voulu. Et la vanité blessée l'affolait de jalousie, la pénétrant du désir de le séparer de Lilian à tout prix. Heureusement, Robert allait partir pour quelques jours à Genève, où il devait faire deux conférences pour une œuvre de charité, et elle profiterait de cette absence pour se rendre à Évian avec ses petites filles que sa mère souhaitait voir.

Par la fenêtre ouverte, la brise lui apporta tout à coup les premiers accords d'un invisible orchestre. Ah! oui, il y avait concert ce soir-là dans les jardins de l'hôtel. Elle l'avait oublié depuis qu'elle demeurait là, dans son appartement, où l'avaient rappelée des ordres à donner au sujet de ses enfants. Et, pendant ce temps, Robert était en bas, dans le salon, auprès de Lilian! Elle examina soigneusement, dans la glace, son beau visage, afin de voir si ses larmes n'y avaient point laissé de traces. Puis, rassurée sur ce point, elle descendit.

La porte du salon n'était point fermée, et, du vestibule, elle distinguait un groupe formé par Robert Noris et Lilian. La jeune fille était assise, la main posée sur un album entr'ouvert, les yeux levés vers Robert; il semblait lui donner une explication, et elle l'écoutait la tête un peu renversée, dans une attitude confiante et jeune.

Si Mme de Vianne avait douté que Lilian aimait Robert, elle en eût acquis la certitude dans ce regard d'enfant qui cherchait celui du maître. Jamais non plus, sur le visage de cet homme hautain, elle n'avait vu pareille expression de douceur.

Son sang se mit à courir brûlant dans ses artères, et elle entra dans le salon. Mais son instinct de femme du monde la dominait si bien, que personne de ceux qui la virent traverser lentement la pièce, pour se diriger vers les deux jeunes gens, ne soupçonna la tempête qui grondait en elle.

— Eh bien, miss Lilian, dit-elle avec un sourire, vous ne sortez pas ce soir? Il fait si beau! Ne venez-vous pas écouter la musique dehors?

Lilian hésita. Pourquoi sortir quand elle était si bien dans ce salon, Robert près d'elle? Mais le regard de la jeune femme errant avec

insistance autour de la pièce presque déserte l'atteignit comme une insinuation malveillante. Elle se leva aussitôt.

— Volontiers, madame, je vous accompagnerai, si vous le permettez.

Robert intervint

— Vous ne pouvez aller dans le jardin ainsi. Il faut vous couvrir.

— Est-ce bien nécessaire, croyez-vous? Je ne suis pas frileuse du tout.

Pour toute réponse, il prit l'écharpe, jetée derrière elle sur le canapé, et l'en enveloppa avec autant de soin que l'eût pu faire lady Evans.

— Et maintenant, je vous rends votre liberté, miss Lilian.

— Vous ne nous suivez pas, Robert? demanda Isabelle, qui avait contemplé toute la scène.

— Excusez-moi, il me faut répondre à quelques lettres. Je vous rejoindrai tout à l'heure.

La jeune femme prit le bras de Lilian pour sortir, comme si elle eût craint que sa compagne ne lui échappât. Elle ne chercha pas à se rapprocher des groupes déjà installés sur la terrasse, mais alla s'asseoir avec la jeune fille presque à l'écart. Puis, d'un indéfinissable accent, elle commença:

— Vous m'en voulez beaucoup, j'en suis sûre, de vous priver de la conversation de Robert, qui paraissait vous captiver fort?

— M. Noris était assez aimable pour répondre à mes questions sur le sujet de ses conférences à Genève.

— Alors, vous voici en passe de devenir une vraie collaboratrice pour lui.

Lilian sourit.

— Moi? madame... Oh! je ne vois guère comment je pourrais jamais mériter un si beau titre!

— Ma chère, laissez-moi vous dire que vous le méritez déjà, et rendez même grand service à Robert.

Lilian dit d'un air surpris:

— Je lui rends service? moi?

— Très grand service, je vous le répète, et je m'étonne même qu'il n'ait point songé à vous le dire et à vous remercier. En vérité, il est bien ingrat!

Isabelle devinait, palpitante d'une joie secrète, l'âme de la jeune fille, devant sa révélation; et elle fut envahie par une satisfaction cruelle, à l'idée qu'elle travaillait à éloigner Lilian de Robert. Dépliant son éventail d'un geste léger, elle poursuivit:

— Vraiment, Robert ne vous a point appris ce qu'il attendait de vous? Il est étonnant! Car enfin, ne le connaissant pas, vous pouviez supposer... bien des choses... le voyant ainsi sans cesse occupé de vous! Je crois qu'il sera sage à moi de réparer sa négligence. Donc, figurez-vous que Robert écrit un roman pour lequel il lui fallait un type de jeune fille étrangère. Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler un peu de ses procédés de composition! Il étudie ses caractères d'après nature, et met tout en œuvre pour bien observer les personnes qui lui semblent l'incarnation des héros ou des héroïnes qu'il veut créer.

Isabelle s'arrêta une seconde, cherchant à voir dans l'obscurité le visage de Lilian. La jeune fille n'avait pas bougé; ses mains étaient jointes, serrées l'une contre l'autre; et ses grands yeux demeuraient attachés sur ceux d'Isabelle avec une attention profonde.

— Alors, madame? interrogea-t-elle.

— Alors, ma chère, au moment où Robert m'a mise au courant de ses nouveaux projets littéraires, je l'ai engagé à venir faire à Vevey ses études sur les jeunes filles étrangères... et il a été bien récompensé d'avoir suivi mes conseils... puisqu'il vous a trouvée sur son chemin!

— Voulez-vous dire, madame, que M. Noris m'ait fait la grâce de me considérer comme un modèle... à la disposition de sa curiosité?

Un frémissement faisait trembler sa voix. Isabelle devina qu'elle était atteinte dans sa dignité fière; et, impitoyable, elle poursuivit:

— Dès le premier abord, M. Noris vous a considérée, ma chère, comme un charmant modèle bien confiant, qui se laissait pénétrer de la plus aimable façon, chose que notre auteur a fort appréciée, je vous prie de le croire; il y gagnera, ce à quoi il tient le plus, un grand succès pour son livre.

— De telle sorte que les modèles se payant, si je suis bien renseignée, il ne me reste qu'à demander mon salaire? fit Lilian se levant toute droite, avec la sensation qu'une invisible étreinte lui broyait le cœur.

Isabelle eut un haussement d'épaules; une flamme méchante brillait dans son regard.

— Mon Dieu, quelle façon tragique, mon enfant, de prendre un fait bien simple et dont vous avez tout lieu d'être flattée. Vous serez tout bonnement immortalisée par ce prochain roman de Robert.

Elle s'arrêta encore. Peut-être attendait-elle une réponse qui lui prouvât qu'elle avait bien commencé son œuvre de destruction. Mais la jeune fille s'était rassise, et Mme de Vianne distinguait, découpé sur la nuit bleuâtre, son profil délicat, dont les lignes avaient pris une rigidité étrange.

De sa voix un peu chantante, Isabelle reprit encore:

— Je serais désolée, miss Lilian, de vous avoir enlevé une illusion sur le compte de Robert. Mais un jour ou l'autre, vous auriez perdu la bonne opinion que vous avez de lui. Si vous l'avez pris pour un homme de sentiment, vous vous êtes bien trompée. Chez lui, le cerveau a absorbé le cœur. Il nous étudie ainsi qu'il étudierait un jouet bien construit, amusant, dont il est intéressant de démonter le mécanisme. Mais voilà tout ce qu'il nous donne; c'est du haut de ses observations qu'il nous contemple et nous juge. Il semble occupé de nous seules; attentif à nos moindres paroles, à nos gestes; et, naïvement, nous nous persuadons que nous sommes devenues tout pour lui! Quelle sottise! C'est l'auteur prenant des notes, qui ne nous quitte pas..., par métier; l'homme a disparu devant l'écrivain. Du jour où il n'attend plus de nous aucune révélation, nous pouvons être sûres de ne plus le rencontrer sur notre chemin. Soyez tranquille, ma chère, quand Noris vous aura analysée, quand vous ne posséderez plus pour lui la saveur de la nouveauté, quand son roman sera en bonne voie, il ne songera plus à vous regarder vivre!

Une révolte poignante grondait dans l'âme de Lilian, et le même frémissement l'ébranlait toute, comme si on lui eût dit que Robert l'avait trahie. Ainsi, depuis deux mois, elle servait de modèle à cet écrivain; et, croyant trouver en lui un ami, elle lui avait laissé voir toutes ses impressions, elle lui avait ouvert sa pensée et son cœur, lui avait bien souvent permis d'y lire. Et lui, si perspicace, y avait vu quelle sympathie irrésistible et chaude l'emportait vers lui. Alors il avait dû trouver amusant cet enthousiasme de petite fille, en suivre le développement..., y trouver le sujet de notes pour son œuvre.

En dépit de toute sa volonté, une larme glissa sous sa paupière alourdie. Mais il faisait trop sombre pour qu'Isabelle pût le remarquer.

— Il m'a menti! Il n'a pas agi loyalement envers moi! Oh! que c'est mal! murmura-t-elle avec passion, d'un insensible mouvement des lèvres.

Il lui venait une soif de s'enfuir, d'aller se réfugier dans sa chambre, de cacher son visage dans l'oreiller, et puis de pleurer jusqu'au moment où elle n'aurait plus de larmes, de s'abandonner à cette détresse qui s'emparait d'elle.

— Comme vous êtes silencieuse, miss Lilian, fit la jeune femme.

Lilian se raidit contre le chagrin qui lui étreignait le cœur.

— J'écoute la musique, madame; l'orchestre est excellent ce soir, dit-elle lentement avec un courageux effort pour que l'accent de sa voix ne la trahît point. Mais elle comprenait bien qu'elle ne pourrait longtemps conserver ce calme apparent.

Heureusement quelques hommes s'approchaient et ils allaient rompre son douloureux tête-à-tête avec Mme de Vianne.

— Mademoiselle Lilian, fit gaiement l'un d'eux, un Français, Paul de Gayres, l'orchestre nous promet autant de tours de valse que nous pouvons en souhaiter. Voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder le premier?

Danser! quand elle se sentait la poitrine pleine de sanglots! Pourtant elle répondit, trouvant même un faible sourire:

— Bien volontiers, j'inscris votre nom sur mon carnet, en tête de tous ceux qui viendront.

Sa fierté la soutenait dans son angoisse. Ni Mme de Vianne ni *lui* ne devaient soupçonner ce qu'elle souffrait. Il fallait qu'elle se montrât très gaie afin que cette Isabelle sans pitié ignorât qu'elle l'avait désespérée. Et elle se leva pour suivre le jeune homme qui s'inclinait devant elle, lui offrant son bras.

Elle dansa durant toute la soirée, pour échapper à la moindre possibilité d'une conversation avec Robert. Mais une fois cependant, comme, dans l'intervalle de deux valses, elle s'était assise, toute brisée par l'émotion éprouvée, elle l'entendit derrière elle qui l'interrogeait avec cet accent qu'elle avait tant aimé à lui entendre:

— Qu'avez-vous, miss Lilian? Etes-vous souffrante?

— Non, fit-elle brièvement, serrant ses lèvres l'une contre l'autre pour mieux retenir les mots qui lui venaient en foule.

Il l'enveloppait de son regard pénétrant, qu'elle ne put soutenir, et se détourna pour

parler à l'un de ses danseurs. Ah! si Robert avait su quelle souffrance la meurtrissait tandis qu'elle se levait pour valser, répondant par un petit sourire plein de fièvre aux paroles de son cavalier!

Plus d'une fois, durant la soirée, elle rencontra ses yeux qui l'observaient avec une expression qui la remuait toute, une expression triste. Mais elle tournait la tête ne voulant point le voir.

Oh! comme c'était un bienheureux hasard qu'il partît le lendemain même pour Genève! Quand il reviendrait, elle serait plus forte pour cacher la révolte douloureuse qu'il excitait en elle. Elle veillerait sur elle-même, afin de lui enlever la pensée qu'il n'était pas un indifférent pour elle. Et puis, si le rôle lui semblait trop difficile à jouer, elle partirait, voilà tout!

— Oui, je partirai! Mais comment l'oublier? murmura-t-elle passionnément quand elle fut seule dans sa chambre, et des larmes inondèrent son visage.

Elle s'endormit, lasse de pleurer. Le lendemain, il lui restait l'impression vague que, le soir précédent, elle avait éprouvé un violent chagrin; trop vite, elle se rappela. La journée commençait si belle qu'aussitôt habillée elle s'enfuit dehors, pensant ne rencontrer personne à cette heure matinale; elle voulait retrouver dans les allées à travers lesquelles, la veille encore, elle marchait si joyeuse, quelque chose de son rêve fini. Elle se dirigea vers la terrasse allongée au bord du lac.

Elle s'assit, songeuse, le cœur meurtri, insouciante des minutes qui s'écoulaient. Un pas broyant le sable de l'allée lui fit relever la tête, et elle eut le désir de fuir en reconnaissant Robert.

Elle s'était dressée, avec un mouvement pour s'échapper, mais il était trop près d'elle. D'ailleurs, sans qu'il lui eût dit un mot, elle avait compris qu'il ne la laisserait pas ainsi se dérober. Comment avait-elle pu espérer qu'elle tromperait sa clairvoyance!

Elle n'eut pas un geste pour lui tendre la main et resta immobile, le cœur frémissant:

— Est-ce que vous me laisserez ainsi partir pour Genève sans une parole d'adieu, avec la pensée que vous êtes irritée contre moi? Qu'est-il arrivé? Ne sommes-nous plus amis?

Le souvenir des paroles d'Isabelle était si brûlant dans sa pensée, que le cri de tout son être jaillit de son âme franche, emportée dans un irrésistible élan qui bouleversait d'un seul coup toutes ses résolutions de silence:

— Pourquoi m'interrogez-vous? Est-ce encore une scène de votre roman que vous préparez? Dans ce cas, prévenez-moi afin que je joue mieux mon personnage!

— Votre personnage? De quel roman parlez-vous? Qu'y a-t-il?

— De celui auquel vous travaillez! Pourquoi feindre de ne pas me comprendre? Oh! je sais qu'il y a des femmes qui seraient orgueilleuses d'avoir été pour vous un... type à étudier. Moi pas! Je ne puis accepter l'idée que depuis deux mois vous prenez soin de noter mes sentiments, mes idées, mes impressions... que sais-je encore? afin d'en faire des documents pour vos livres; que vous causiez avec moi dans ce seul but, que... Ah! j'aurais mille fois mieux aimé vous entendre me dire franchement ce que vous attendiez de moi. Au moins, vous ne m'auriez pas prise en traître. Je ne vous aurais permis de voir que ce qu'il m'était indifférent de laisser connaître! Vous m'avez trompée! C'est mal, bien mal!

Elle s'arrêta; des larmes faisaient trembler sa voix, et elle ne voulait pas pleurer devant lui. Elle considérait un massif d'héliotropes à ses côtés; pour lui dérober son visage, elle se pencha et cueillit une des branches parfumées.

— Alors vous pensez, dit-il après quelques secondes de silence, que je ne me suis pas comporté envers vous comme un honnête homme? Vous êtes dure, très dure. C'est Mme de Vianne qui a pris soin de vous édifier de la sorte au sujet de mes intentions?

l'heure du départ, qu'elle ne vous emmenait [illegible] hier soir, et vous retenir, vous garder....

— Afin de pouvoir continuer votre étude sans être troublé! acheva-t-elle avec une [illegible]. Je ne regrette pas d'avoir appris la vérité par Mme de Vianne. Il vaut toujours mieux savoir ce qui est.... dût-on en souffrir!

Il ne releva point cette exclamation échappée au cœur de Lilian et reprit d'un ton grave et contenu:

— Alors vous partagez l'opinion de Mme de Vianne en ce qui me concerne? Vous croyez que, par pure curiosité de dilettante, je prenais plaisir à causer avec vous, je souhaitais vous quitter le moins possible, je m'intéressais à tout ce qui vous touchait? Dites, répondez-moi, je vous en prie.

— Oui, j'ai cru tout ce que vous dites, fit-elle les yeux perdus vers les lointains bleus du lac.

Sans s'en apercevoir, elle avait parlé au passé; on eût dit que les paroles d'Isabelle avaient tout à coup perdu pour elle de leur valeur. Elle écoutait Robert debout devant elle et qui poursuivait, du même accent qui la dominait:

— Écoutez ma confession, Lilian et tenez-m'en compte, puisque vous aimez tant la franchise. Mme de Vianne vous a dit vrai. Je suis venu à Vevey pour travailler, pour observer, en quête de caractères originaux. Elle vous a dit vrai en vous apprenant que, dès notre première rencontre, j'avais entrevu en vous l'incarnation du type de jeune fille qui me paraissait le plus charmant. Pour cette raison, d'abord, j'ai désiré me rapprocher de vous... Puis, pour un autre motif, Lilian, j'ai ensuite continué à vous rechercher sans cesse. Cela, Mme de Vianne ne vous l'a pas dit; et c'était pourtant la seule vérité qu'elle eût désormais à vous révéler. En apprenant à vous connaître, Lilian, j'avais appris à vous aimer.

— A m'aimer! mon Dieu!

— Est-ce que vous ne voulez pas me le permettre? dit-il d'un accent qui monta vers elle comme une prière.

Et aussi simplement, aussi ardemment que l'eût pu faire l'homme le plus dénué de mérites aux yeux d'une femme, il poursuivit:

— Je sais bien que je suis d'une extrême audace en vous parlant ainsi...; que je ne possède rien de ce qui peut plaire à une enfant comme vous, et pourtant je n'ai pas le courage de me taire... Lilian, avez-vous confiance en moi, maintenant, pleine et entière confiance?

Elle inclina la tête, incapable de parler. Elle sentait le rayonnement du regard qu'il attachait sur elle; et toute sa vie semblait immobilisée dans une douceur exquise qu'éveillait en elle ce regard. Il y eut entre eux un silence; puis Robert continua d'une voix qui tremblait:

— Lilian, avez-vous assez confiance en moi pour devenir ma femme?

Il regardait, suppliant, la jeune fille qui l'écoutait enveloppée par un souffle d'allégresse infinie.

— Mon enfant chérie, murmura-t-il, emprisonnant les mains effilées dans les siennes, vous ai-je trop demandé?... Pourquoi ne répondez-vous pas?

— Parce que j'ai trop de joie dans le cœur, fit-elle levant enfin sur lui ses larges prunelles que des larmes soudaines voilaient. Elle éprouvait une si intense impression de bonheur que cette impression même en devenait douloureuse.

— Lilian, je voudrais entendre vos lèvres chères dire que vous consentez à vivre auprès de moi toujours.

Elle répéta, employant les mots mêmes du rituel anglais:

— Oui, toujours, dans la joie et dans la peine!

— Enfin! dit-il. Est-il donc vrai que je puisse dire de vous, *ma* Lilian?

Dans son souvenir passa la vision de cette fin d'après-midi, où Isabelle de Vianne l'avait engagé à partir pour Vevey. Était-il possible que l'écrivain sceptique qui écoutait alors la jeune femme, fût le même homme qui se sentait en ce moment au cœur une joie de rêve, parce qu'une enfant venait de prononcer pour lui la promesse d'éternel amour?

Il se rappela tout à coup qu'il allait partir. Il fit un mouvement et elle devina sa pensée au coup d'œil qu'il jeta vers le lac, sur le sillage d'un vapeur.

— Mon Dieu, j'avais oublié!... Est-ce qu'il est déjà l'heure du départ?

Ainsi qu'une réponse, à ce moment même tintait la cloche de l'hôtel, celle qui chaque matin avertissait les voyageurs prêts à s'éloigner. Il s'était levé; elle aussi, devenue très blanche, et une plainte lui échappa.

— Oh! pourquoi me laissez-vous? Si vous vous éloignez, il me semble que nous ne nous retrouverons plus. Ne vous en allez pas.

Il hésita, ayant lui aussi la tentation profonde de rester, de ne point abandonner le trésor qu'il possédait enfin, de ne pas partir avant d'avoir entendu lady Evans lui promettre que Lilian deviendrait sienne.

Mais l'impossibilité de manquer à la parole donnée à Genève lui apparut en même temps.

— Je suis attendu, ma Lilian, et il est trop tard pour que je puisse me dégager de ma promesse. Mais je serai bien vite de retour. Ce m'est un très dur sacrifice de vous quitter au moment même où je vous ai enfin conquise. J'ai peur que vous ne m'échappiez si je vous abandonne à vous-même!

Elle secoua la tête avec un rayonnant sourire

— Vous avez peur de cela vraiment? Oui, je comprends qu'il faut que vous partiez; mais... je voudrais être déjà au moment de votre retour!

Une lumière nouvelle éclairait son visage et lui donnait un caractère inattendu de jeunesse.

— Dès mon arrivée à Genève, reprit-il, je vais écrire à lady Evans pour lui dire quel bien j'ai acquis ce matin et recevoir d'elle, au plus vite, l'assurance que vous êtes bien à moi, mon enfant chérie.

Ils s'étaient rapprochés de l'hôtel dont ils distinguaient maintenant entre les massifs, la majestueuse stature; sous la véranda, plusieurs silhouettes se montraient; mais sur cette terrasse abritée par la voûte verdoyante des arbres, ils étaient encore bien l'un à l'autre; et ces minutes de solitude semblaient si exquises à Robert, qu'il eût voulu n'en voir jamais la dernière. Quoi que l'avenir lui réservât, il ne pourrait en oublier l'infinie douceur.

Robert s'arrêta:

— Dans un instant, fit-il, devant tout le monde, je vais adresser mes adieux à miss Evans. Mais, maintenant, c'est de ma fiancée que je me sépare. Vous ne me refuserez plus votre main comme tout à l'heure, n'est-ce pas, Lilian?

— Oh! non! dit-elle, lui jetant ses deux mains.

Il l'attira vers lui. Mais il aimait cette enfant d'un amour si différent de celui qu'il avait éprouvé pour d'autres femmes qu'il n'eût pas même la tentation de chercher les lèvres chaudes pour y mettre le baiser des fiançailles, et sa bouche effleura seulement les doigts fins qu'il tenait emprisonnés.

Quand le vapeur passa au pied de la terrasse, Robert aperçut, dans l'encadrement des arbres, une mince forme claire, couronnée de cheveux blonds dont le soleil faisait une auréole; et ce fut la dernière vision qu'il emporta. Lilian resta jusqu'au moment où le bateau ne fut plus qu'un point blanc, pareil à ceux que formaient les oiseaux qui voletaient à la surface du lac.

Alors, elle revint vers l'hôtel. A cette heure, elle pouvait, sans scrupule, pénétrer dans l'appartement de lady Evans et tout lui dire. Lady Evans était à son bureau, écrivant. A la vue de la jeune fille, elle sourit:

— Comme vous venez tard me trouver, aujourd'hui, enfant. Quelle longue promenade aviez-vous donc entreprise? Je pensais que vous m'oubliiez.

— Tante, chère tante, pardonnez-moi. Tant de choses se sont passées ce matin, et je suis si heureuse!

Lady Evans regarda la belle et fraîche créature qui se tenait droite devant elle. Dans le cadre d'une denêtre, la taille souple se découpait sur le fond lointain du lac criblé de nappes éblouissantes; et c'était vraiment un mystérieux chant de joie qui s'élevait des choses, comme du regard, du sourire, de tout l'être de cette enfant.

— Vous êtes si heureuse que cela, chérie? Que vous est-il arrivé?

La voix jeune s'éleva soudain presque grave.

— M. Noris m'a demandé d'être sa femme...

— Sa femme? interrompit lady Evans, avec un tel accent que Lilian la regarda surprise, — un accent indéfinissable, rempli de tristesse ou de joie, elle n'eût pas su le dire.

— Et vous lui avez répondu?

— Que je lui donnais toute ma vie..., fit-elle du même ton.

— Votre vie!... Lilian, vous aimez M. Noris?

— Je l'aime comme je ne croyais pas que l'on pût aimer, dit-elle, et son regard bleu sembla venir de très loin, du fond même de son âme.

Lady Evans passa la main sur son front, comme pour en chasser une pensée importune. — Mais ses beaux traits ne reprirent point leur habituelle expression de calme.

— Pourquoi M. Noris ne m'a-t-il pas parlé avant de vous adresser sa demande? Etant Français, il eût dû se conformer aux usages de son pays.

— Mais je suis Anglaise, moi!... Tante, je suis heureuse, ne troublez point mon bonheur, je vous en supplie.

Elle s'agenouilla devant lady Evans dans une attitude de prière caressante. Lady Evans abaissa sur elle un regard d'inexprimable tendresse, quoique son visage restât pensif, altéré par un souci.

— Mon enfant, personne plus que moi ne souhaite votre mariage! mais... tout cela est bien soudain. Vous connaissez si peu M. Noris.

— Si peu!... chère tante, voici deux mois que nous nous voyons chaque jour!

— Oui... vous avez raison. Et pourtant, les uns pour les autres, nous ne sommes, en réalité, que des étrangers.

Et si bas que Lilian devina plutôt qu'elle n'entendit ces paroles, elle acheva:

— Je prévoyais bien ce qui arrive, c'était fatal. Lui ou un autre...

Elle se tut quelques secondes, puis reprit doucement:

— Dites-moi comment M. Noris a été amené à faire de vous sa fiancée?

Assise aux pieds de lady Evans, Lilian se prit à raconter. Sa tante l'écoutait, la tête un peu penchée en avant, le visage plus pâle encore que de coutume. Et quand la jeune fille se tut:

— Je crois, en effet, que M. Noris vous aime, mon enfant; et j'espère que vous serez sa femme, oui, je l'espère, dit-elle, baisant le front de Lilian.

On eût dit qu'elle gardait cependant un doute secret sur la réalisation de l'espoir que formulaient ses lèvres.

V

Aucune inquiétude n'avait agité le cœur de Lilian pendant sa conversation avec lady Evans. Pourtant, dans l'après-midi, quand elle fut seule, quand elle eut laissé partir, pour Montreux, lady Evans, attendue par une amie souffrante, une sorte d'angoisse l'envahit peu à peu au souvenir de l'étrange attitude de sa tante. Si Robert eût été auprès d'elle, cette impression se fût vite évanouie; elle eût, de nouveau, éprouvé la confiance que rien ne pouvait plus la séparer de lui, ni Isabelle ni personne au monde.

Mais il était parti au moment où il venait de lui donner une joie qu'elle n'eût pas osé rêver, et qui la laissait étourdie comme d'un songe délicieux qu'elle avait la crainte de voir se dissiper.

Elle n'avait pas voulu accompagner lady Evans à Montreux, parce qu'elle redoutait tout ce qui pourrait la distraire de ce bonheur dont elle avait l'âme remplie. Mais, assise songeuse dans sa chambre, incapable d'une occupation suivie, elle regrettait d'être restée seule, obsédée par le souvenir du regard dont sa tante l'avait enveloppée en l'embrassant, une demi-heure plus tôt, au moment de sortir, un regard triste, tourmenté, qui avait réveillé dans son esprit tous les détails de leur conversation du matin.

Ce regard, elle ne l'apercevait point pour la première fois dans les yeux de sa tante. L'année précédente, quand il avait été question d'un mariage pour elle, Lilian l'avait déjà surpris plein d'une sorte de pitié émue; et elle avait eu l'intuition vague qu'on lui cachait quelque chose la concernant, un secret pénible, semblait-il. Lequel?

— Y aurait-il une raison qui pût m'empêcher de l'épouser, *lui?* songea-t-elle soudain avec une précision qui la fit tressaillir toute. Est-ce donc là ce que pensait tante Katie en m'écoutant ce matin?

Puis elle se prit à sourire de cette crainte absurde, et ses yeux tombèrent sur un petit portrait de sa mère qui ne quittait jamais la place d'honneur dans sa chambre. Quels chagrins avaient donc accablé cette jeune femme pour donner à sa bouche ce quelque chose de triste, pour voiler le regard de ses yeux bleu sombre, pareils à ceux de Lilian, pour l'emporter enfin de la vie, toute brisée, alors que, jeune fille, elle avait été si joyeuse? Cela, Lilian le savait bien; sa vieille Bessy lui avait souvent parlé de sa mère.

Maintenant, elle s'efforçait de se souvenir des plus petits détails du passé, de nouveau envahie par l'idée poignante que lady Evans avait peut-être un motif de croire difficile son mariage avec Robert. Et elle se remit à chercher dans sa mémoire les plus lointains incidents de sa vie pour se prouver à elle-même, par l'évidence des faits, qu'elle n'avait rien à redouter.

Peu à peu, elle se rappela mille choses oubliées, des images qui sommeillaient dans son souvenir depuis des années; surtout, en cette minute, une vision surgissait: sa mère, étendue sur un divan, les paupières closes, des larmes sur les joues amaigries et répétant des mots qui s'étaient gravés dans sa mémoire d'enfant: "*Il* m'a fait trop souffrir, je suis trop faible, je ne puis plus supporter cela..."

Il? Quel était celui que la jeune femme désignait ainsi?... S'agissait-il donc de son père? Elle n'entendait jamais prononcer son nom. Elle ne savait rien de ce qu'il avait été et, instinctivement, elle n'adressait jamais une question sur son compte. Elle avait compris qu'il n'avait point rendu sa mère heureuse, que même la vie commune leur avait été impossible. Était-ce donc lui qui allait briser le bonheur de l'enfant, après avoir jadis détruit celui de la mère?

Pourquoi supposait-elle de semblables choses? Une soif lui venait d'être rassurée, d'entendre quelqu'un lui dire que son inquiétude était pur enfantillage. Mais qui interroger pour recevoir l'assurance qu'elle souhaitait si ardemment? Questionner lady Evans, il n'y fallait pas songer; elle ne permettrait pas qu'on lui parlât du passé qui semblait lui avoir laissé de très douloureux souvenirs. Le nom de Bessy traversa l'esprit de Lilian; cette vieille femme dévouée qui l'avait vue tout enfant, avait tant aimé sa mère, ne la quittant point jusqu'à la dernière heure... Elle se leva pour l'appeler; puis un battement de cœur la prit, le même qu'elle eût éprouvé à remuer des choses sacrées dont l'attouchement pouvait être mortel. Elle regarda la pendule et se dit:

— Quand cinq heures sonneront, je ferai venir Bessy.

Debout, immobile devant la fenêtre, les yeux fixés sur la brume bleuâtre qui limitait l'horizon, sa pensée s'en allait par delà ce voile vaporeux, vers Genève, où *il* était, où *il* pensait à elle!

Le tintement clair de la pendule la fit tressaillir. Mais elle n'hésita plus, et appela, entr'ouvrant la porte:

— Bessy, Bessy!

La vieille femme, qui travaillait dans la pièce voisine, releva les yeux:

— Qu'y-a-til, *my child?*

Lilian voulant amener Bessy dans son appartement afin de lui parler en toute liberté, répondit

— Bessy, voulez-vous venir faire quelques points à la dentelle de ma robe?

— Tout de suite, lady Lilian, dit Bessy.

Habituée à n'avoir d'autre volonté que celle de Lilian elle déposa son ouvrage et suivit la jeune fille. Sur ses genoux, elle prit la robe étendue sur le lit et se mit à coudre.

Lilian la regardait; son cœur battait si follement qu'elle hésitait à parler, ayant peur du frémissement qu'aurait sa voix. Puis soudain, elle s'assit près de la vieille femme, ainsi qu'elle le faisait quand elle était toute petite, et demanda:

— Bessy, vous m'avez vue bien jeune, n'est-ce pas ?

— Bien jeune, oh oui, ma chère petite lady! Quand je vous ai embrassée pour la première fois, vous étiez un baby avec des cheveux légers et fins comme le duvet d'un petit oiseau... et depuis, je ne vous ai jamais quittée.

— Alors vous avez connu maman quand elle avait mon âge aujourd'hui, puisque, à dix-sept ans, elle était mariée. Trouvez-vous que je lui ressemble? Tante Katie le dit toujours.

Bessy contempla le jeune visage, levé vers le sien, avec une indéfinissable expression. Ah! oui, la ressemblance était complète; c'étaient bien les mêmes traits avec leur inoubliable charme, la même carnation transparente, les mêmes reflets lumineux dans la soyeuse chevelure blonde, la même taille élancée.

— En vous regardant, je crois voir votre mère, lady Lilian, dit Bessy, dont la voix tremblait.

On aurait dit que le passé lui semblait émouvant à effleurer même d'un mot.

— Mais moi j'ai de la gaieté plein les yeux, sur les lèvres, dans le cœur; et elle, ma pauvre maman, me paraît si triste sur son dernier portrait!

Une seconde, elle s'arrêta; puis elle acheva, avec une intonation suppliante:

— Pourquoi était-elle ainsi? Le savez-vous, ma chère vieille Bessy?

L'aiguille tomba des mains de Bessy et une exclamation lui jaillit des lèvres:

— Comment eût-il pu en être autrement avec tous les chagrins qu'elle a éprouvés, la pauvre créature! Elle était bien vaillante, mais elle en a eu trop pour sa part!

Lilian tressaillit, et le silence fut, durant une minute, si profond dans la chambre, qu'elle entendit nettement toute une phrase d'une romance chantée en bas, dans le salon. Mais une irrésistible impulsion la poussait à savoir enfin ce qu'avait été son père. Le cœur battant à se rompre, elle demanda:

— Bessy, pourquoi ne me parlez-vous jamais de mon père?

Un tressaillement secoua la vieille femme si fort que l'aiguille se cassa net entre ses doigts.

— Vous parler de votre père! Pourquoi, grand Dieu! mon enfant.

— Parce que je voudrais tant, tant le connaître un peu!

— Le connaître! A quoi bon? Il faut laisser les morts dormir en paix.

— Pourtant, Bessy, vous me parlez de maman! Seulement, quand il s'agit de mon père, vous ne voulez plus me répondre.

— Je ne le voyais pas beaucoup, lady Lilian.

— Mais assez pour être capable de me dire comment il était.

— Un beau et brillant cavalier, certes, fit Bessy d'un accent amer et violent.

Lilian se pencha vers la dévouée créature, dont le visage s'était creusé sous la force d'une émotion secrète et lui demanda du même ton très bas:

— Bessy, ma chère Bessy, dites-moi, est-ce à cause de... de *lui* que maman a été si malheureuse?

— Oui, fit la vieille femme frémissante.

Cette brusque évocation du passé ne lui laissa pas la faculté de calculer ses paroles; et les jours d'autrefois se dressant tout à coup dans son souvenir, l'emportèrent jusqu'à lui faire oublier à qui elle parlait. Elle ne songeait plus à la présence de Lilian. Tout haut, elle se rappelait; et, pour elle seule, elle acheva, la voix sourde:

— Ah! la pauvre jeune dame, l'a-t-il assez martyrisée, en dépit de sa jolie figure et de ses belles manières!... et cependant, pour la tuer, il a fallu qu'il se soit déshonoré!

Un cri jaillit du cœur même de Lilian, rempli d'une détresse si poignante que Bessy, rappelée à elle-même, la regarda avec une stupeur des paroles qui lui étaient échappées:

— O lady Lilian!... Qu'ai-je fait! mon Dieu! Pourquoi m'avez-vous parlé de toutes ces choses!

— Un jour ou l'autre, j'aurais su, dit Lilian, faisant un effort pour aspirer l'air qui lui manquait. Elle n'entrevit même pas la possibilité de douter. Alors, saisie d'un besoin âpre d'épuiser toute sa souffrance, de connaître en entier l'affreuse vérité, elle reprit presque impérieuse, insensible à sa propre angoisse:

— Vous dites que... que mon... père s'est déshonoré... Comment? je veux savoir. Ne me cachez rien. Ce serait pire que tout maintenant.

Son visage était devenu d'une blancheur de cire; et le nom de Robert, monté à sa pensée, la fit tressaillir comme une brûlure. Mais Bessy ne remarqua rien, bouleversée par l'émotion et subjuguée par cette soif de tout apprendre qu'elle sentait en Lilian.

— Il jouait, reprit-elle d'une voix basse comme elle eût parlé en rêve. Il jouait tellement qu'il s'est ruiné! Puis la fortune de Madame a eu le même sort que la sienne. Et, malgré cela, il a voulu continuer à jouer.

—Alors?... questionna Lilian, l'accent impératif, les yeux agrandis, brûlants de fièvre.

— Alors... ô ma petite fille! pourquoi m'interrogez-vous?... Alors sont venues les heures terribles. Il n'avait plus d'argent... Il s'est mis à s'en procurer par... tous les moyens, et, pour finir, il a fait de fausses signatures. Un jour, tout s'est découvert... les tribunaux s'en sont mêlés et...

— Et il a été condamné, acheva Lilian avec l'impression que tout croulait autour d'elle. Instinctivement, elle étendit les mains en avant comme pour se rattacher à un appui. Mais le vide était autour d'elle, de même que dans sa jeune âme éperdue.

— Oui, il a été condamné, fit Bessy courbant encore sa tête blanche.

Lilian serra l'une contre l'autre ses deux mains d'un geste d'infinie souffrance et interrogea une dernière fois, d'une voix sans timbre, le regard rempli d'épouvante:

— Où est-*il* maintenant?

— Il est mort il y a six ans. Déjà, depuis longtemps, sa pauvre femme avait fini de souffrir, et vous étiez auprès de lady Evans.

— Ainsi, en Angleterre, on connaît cette horrible histoire; tous ceux que je vois savent ou peuvent apprendre qui je suis.

Elle avait la sensation que, vers elle, montait un flot d'humiliation où elle allait s'abîmer, emportée loin de Robert Noris qu'elle ne reverrait plus jamais, jamais!

— Ne croyez pas, Lilian, ma chère petite enfant, que l'on se souvienne encore de ces tristes événements. Il y a des années qu'ils se sont passés. Et puis vous portez le nom de votre tante! finit Bessy, dont le visage était inondé de larmes.

— Oui, c'est vrai, dit Lilian. Jusqu'ici j'avais cru que tante Katie me l'avait fait prendre par affection, mais maintenant je comprends...

Oh oui! elle comprenait, la pauvre enfant, pourquoi, le matin même, lady Evans était devenue pensive en apprenant la demande de Robert Noris. Et un besoin fou l'envahissait de se débattre, de se révolter contre le malheur qui la saisissait à l'heure où elle était le plus heureuse, de se répéter à elle-même jusqu'au moment où elle en serait convaincue, qu'elle avait fait un rêve affreux ou que Bessy s'était trompée.

Pourtant elle gardait un calme effrayant, et elle dit seulement d'une voix plaintive:

— Laissez-moi maintenant, Bessy.

— O lady Lilian, pourquoi ai-je parlé? Pourquoi m'avez-vous interrogée ainsi tout à coup?

— Un jour ou l'autre, j'aurais su, Bessy, répéta-t-elle encore. Laissez-moi. Je veux être seule!

Et son accent était si absolu et si douloureux que la pauvre femme sortit sans ajouter un mot.

Lilian l'avait regardée partir, rassemblant toute sa force pour ne point trahir la souffrance qui l'écrasait. Mais, quand elle fut seule, elle cacha son visage dans ses mains et un gémissement sourd lui échappa.

— Mon Dieu, mon Dieu, c'est trop cruel! Etre séparée de *lui!*

Ainsi il ne l'avait pas trompée, ce pressentiment qui l'avait poussée à questionner Bessy. Maintenant que l'entière clarté s'était faite, elle se rappelait mille incidents, des mots qui, jadis, étaient tombés, dépourvus de sens, dans son oreille et dont, à cette heure, elle ne saisissait que trop la signification. Vainement, désormais, elle eût voulu douter. Ah! pourquoi, pourquoi avait-elle entendu l'affreuse révélation qui la séparait irrévocablement de Robert Noris! Sans hésitation, elle jugeait qu'elle ne pouvait plus se considérer comme sa fiancée. Il avait voulu faire sa femme de la nièce de lady Evans, de la descendante d'une vieille famille honorée et respectée; mais non de la fille d'un homme publiquement flétri. Toute union entre eux était impossible, impossible!

Un frisson la secoua à la seule idée qu'il pourrait apprendre la vérité. Oh! cela, elle n'aurait pas la force de voir rejaillir sur elle quelque chose du mépris qu'il éprouverait pour... son père... N'était-il pas aussi fier qu'elle-même! Elle se souvenait bien en quels termes il avait parlé un jour d'un homme qui avait lâchement failli. A tout prix, il fallait qu'il continuât d'ignorer le cruel secret. La première, elle devait amener entre eux une rupture désormais inévitable. Mieux valait n'importe quelle souffrance plutôt que celle de le voir se détour-

ner d'elle. Il fallait partir avant qu'il revînt; car s'il l'interrogeait, elle serait incapable de se dérober à la double question de ses lèvres et de son regard! Mais quelle raison donner pour qu'il ne songeât point à la suivre?

Dans son esprit surexcité, une seule idée demeurait claire, obsédante et très nette: empêcher Robert d'apprendre la vérité. Tout à coup, un moyen sûr lui apparut de l'éloigner d'elle; et, emportée par l'élan d'un irrésistible désespoir, elle écrivit:

"Vous souvenez-vous qu'une fois, — nous étions dans la montagne, — vous m'avez reproché d'être trop fière? Vous aviez raison, je le savais; je le sais plus encore aujourd'hui. Ce matin, je vous ai cru quand vous m'avez dit que vous ne vous intéressiez plus à moi seulement par curiosité. Maintenant je n'ai plus foi et je sens que ma confiance est bien morte. Désormais, quand je vous verrais auprès de moi, je ne pourrais m'empêcher de penser que vous m'observez afin de prendre des notes pour vos romans. Nous nous sommes trompés l'un sur l'autre. Mieux vaut nous séparer dès maintenant. Une grave et subite raison nous oblige à partir avant votre retour. Il est bien qu'il en soit ainsi. Adieu, pardonnez-moi et oubliez-moi. Je vous jure que j'agis en ce moment comme je crois devoir le faire."

— Est-ce que je vais signer le mensonge que je viens d'écrire? pensa-t-elle avec une sorte d'horreur.

Pourtant elle traça le nom que, le matin même, il lui donnait: Lilian. La même crainte affolante l'emportait qu'il en arrivât à la mépriser, s'il savait... Et cette impression était si forte, qu'elle sortit de sa chambre pour jeter la lettre dans la boîte de l'hôtel, afin que la distance fût tout de suite établie entre eux. Mais, quand elle revint, cette énergie factice l'avait abandonnée. Anéantie, sans force, elle se jeta sur son lit...

Au dehors, elle apercevait le paysage lumineux qu'elle avait tant aimé à contempler; au loin, elle distinguait les crêtes neigeuses, à cette heure teintées de rose; et, plus près, les massifs fleuris du parc, la terrasse où, le matin même, *il* lui avait dit qu'il aimait. Rien ne portait la trace du déchirement qui venait de s'accomplir dans sa jeune vie. Alors elle ferma les yeux pour ne plus voir, meurtrie plus encore par cette sereine indifférence des choses.

Dans l'hôtel, des pas retentissaient. Le moment du dîner approchait, les femmes regagnaient leurs appartements. Qu'auraient-ils dit tous ces étrangers, — et Mme de Vianne la première, — s'ils avaient su quel était le père de Lilian Evans, ou plutôt de Lilian Vincey? Mais ils ne sauraient pas! Demain à cette même heure, elle serait loin, là où elle serait sûre que personne ne viendrait la retrouver... pas même *lui!*

— Oh! pourquoi ne suis-je pas morte, ce matin, quand j'étais si heureuse! murmura-t-elle dans une plainte désespérée, répétant le cri de suprême angoisse que tant d'autres créatures, atteintes en pleine joie, avaient proféré avant elle.

La porte de sa chambre s'ouvrant tout à coup lui fit à peine soulever les paupières. Sur le seuil de la pièce apparaissait lady Evans, qui tressaillit à la vue de Lilian étendue toute blanche sur le lit:

— Lilian, chérie, qu'y a-t-il?

L'enfant se redressa. Elle ne pleurait toujours pas; seulement, ses yeux bleus semblaient devenus immenses dans l'altération de son visage souffrant.

— Oh! tante! tante! fit-elle, je comprends maintenant pourquoi... le mariage dont je vous ai parlé ce matin vous paraissait impossible. Ah! vous aviez raison... trop raison!

— Lilian, ma chérie, que vous est-il arrivé? questionna lady Evans, effrayée. Avez-vous reçu de mauvaises nouvelles de M. Noris?

— Non, je ne sais rien de... de *lui*. Mais tantôt, j'étais tourmentée, inquiète, parce que j'avais deviné que vous voyiez un obstacle à... mon bonheur. Alors j'ai questionné Bessy, et, sans le vouloir, la pauvre femme! elle m'a appris l'histoire du passé. Oh! tante, c'est horrible!

— Elle vous a appris... Comment a-t-elle osé?

— Qu'importe!... Aujourd'hui ou plus tard, la vérité devait toujours m'être révélée.

Lady Evans la serra contre elle. L'émotion l'étouffait.

— Mon enfant chérie, dit-elle tout bas, ne vous découragez pas ainsi. Si M. Noris vous aime réellement, il songera que vous n'êtes point responsable des actes de votre père, et il les oubliera par tendresse pour vous.

Lilian secoua la tête d'un mouvement de révolte.

— Oh! je ne veux pas qu'il sache la vérité. Je ne pourrais me résigner à être dédaignée par lui ou épousée par pitié. Et puis, dès qu'il s'agit de questions d'honneur, les hommes n'ont plus le droit d'hésiter. Je ne veux pas mettre à l'épreuve l'affection qu'il a pour moi. Oh! tante, emmenez-moi avant qu'il soit de retour!

Lady Evans sentait qu'à cette heure rien ne pourrait apaiser son infinie détresse.

— Oui, nous partirons, ma bien-aimée. Nous ne verrons M. Noris que quand vous le voudrez.

Et, pareils à des baisers de mère, les baisers de lady Evans couvrirent le pauvre petit visage inondé de larmes tout à coup.

VI

Le vapeur filait vers Vevey, et Robert Noris arpentait le pont, impatient de voir apparaître la petite ville que voilait un brouillard léger.

Il venait d'obtenir, à Genève, un éclatant succès d'orateur. Jamais il ne s'était montré plus original, plus charmeur; jamais sa pensée n'avait été plus haute, soudain dégagée du pessimisme railleur dont elle était d'ordinaire attristée. Un vrai triomphe! triomphe devant lequel il était resté indifférent, tant l'unique intérêt de son existence était ailleurs concentré.

Rien mieux que cette séparation de quelques jours ne lui eût montré quelle place Lilian occupait dans sa vie. A n'en pouvoir douter, il savait désormais que ce n'était pas un attrait fugitif qui l'entraînait vers cette enfant.

Encore quelques instants, et il allait retrouver la caresse de ses prunelles sombres, sentir vibrer son âme jeune, entendre sa voix grave et fraîche qui avait prononcé pour lui tant de consolantes paroles.

Telle qu'il la connaissait, il espérait presque la trouver tout à l'heure, sur le quai, pour l'arrivée du vapeur.

— Vevey, Vevey — grand hôtel! Vevey! répéta le capitaine.

Le bateau stoppait. Les yeux chercheurs de Robert coururent sur les groupes qui stationnaient au débarcadère; mais ils n'aperçurent point la silhouette élégante et jeune de Lilian. Rien que des visages étrangers ou indifférents autour de lui; et, à l'imperceptible sensation du froid qu'il en éprouva au cœur, il comprit à quel point il avait espéré la voir dès la première minute de son retour à Vevey.

Le bateau avait du retard. Quand il allait arriver à l'hôtel, elle serait au dîner de table d'hôte et il ne pourrait l'aborder qu'au milieu d'un monde curieux. Mais enfin il la verrait.

— Lady Evans est encore dans la salle à manger?

Ce fut sa première question, quand il pénétra dans le hall.

— Lady Evans?... Mais madame et mademoiselle sont parties, monsieur.

— Parties?... vous dites parties?

— Oui, Monsieur, hier matin.

Robert passa la main sur son front avec l'idée qu'il ne comprenait pas les paroles qui lui étaient adressées.

— Elles sont allées en excursion?... Elles vont revenir? insista-t-il.

— Oh! je ne pense pas, monsieur. Lady Evans a remis son appartement et tous les bagages ont été emportés.

Et il ajouta, dominé par cette volonté de savoir qu'il sentait en Robert Noris:

— Ces dames ont, paraît-il, reçu des lettres qui les rappelaient subitement en Angleterre.

Robert eut un léger signe de tête, et, par un suprême effort de volonté, il parvint à rester absolument maître de lui et dit, la voix presque indifférente et calme:

— Vous aurez l'obligeance de me donner l'adresse actuelle de lady Evans.

— Nous ne l'avons pas, monsieur; lady Evans ne nous l'a pas laissée; et nous avons même plusieurs lettres pour elle que nous ne savons où lui renvoyer.

— Des lettres! fit Robert, songeant à celle qu'il avait écrite à lady Evans. Ne l'avait-elle pas vue?

Et d'un accent si impératif que le domestique n'osa répliquer, il ajouta:

— Montrez-moi ces lettres. Il en est une que j'ai adressée à lady Evans, et j'ai besoin de savoir si elle l'a reçue avant son départ.

L'homme obéit et, parmi les enveloppes, Robert distingua celle qui venait de lui. Ainsi lady Evans n'avait pas eu connaissance de la demande qu'il lui adressait!

Il prit la lettre, et du même ton bref et absolu qui rendait toute observation impossible, il dit au domestique:

— Cette lettre est de moi. Je la ferai parvenir à lady Evans, dès que je saurai où la lui adresser.

[illegible] dans sa chambre.

[illegible] sans un mot pour lui dire où [illegible]! Mais était-ce bien sans un [illegible] qu'elle était partie? Dans son appartement, sans doute, il allait trouver un billet d'explication. Comment n'avait-il pas pensé à cette [illegible] si évidente.

Et il avait bien deviné; au-dessus des lettres et des journaux arrivés en son absence, s'étalait une enveloppe sur laquelle une écriture anglaise avait tracé son nom en caractères rapides qu'on eût dits pleins de fièvre: l'écriture de Lilian. Il déchira le cachet et lut... une fois, puis deux, puis une troisième encore, et il répéta d'un accent monotone certains mots du billet: "Je n'ai plus confiance... Nous nous sommes trompés l'un sur l'autre... Mieux vaut nous séparer..."

C'était elle, Lilian, qui avait écrit ces lignes... Mais c'était impossible, impossible! Il lisait mal! Il était fou de croire à de semblables paroles!

Et pourtant?... Il reconnaissait bien là son écriture, haute et droite, sa signature "Lilian", avec cette seule différence qu'aujourd'hui un trait dur, écrasé, finissait le dernier caractère du nom! Quelqu'un lui avait dicté cette lettre, la lui avait imposée, mais elle ne l'avait pas pensée, elle qui, trois jours plus tôt, répondait, vibrante d'émotion, à la prière humble et suppliante qu'il lui adressait de devenir sa femme.

Qu'avait-il pu survenir? Lady Evans, s'opposant pour un motif quelconque au mariage de Lilian, avait-elle emmené la jeune fille? Mais comment croire cela? Lilian était ferme et elle ne se fût pas laissé entraîner ainsi, après sa parole donnée. Alors c'était librement qu'elle était partie? Quelqu'un avait-il donc entrepris de les séparer, de la lui enlever? Isabelle, peut-être?

Violemment, il sonna et demanda:

— Mme de Vianne est-elle de retour?

— Non, monsieur, Mme la comtesse de Vianne est encore absente. Elle a annoncé son arrivée pour ce soir ou demain matin.

— Et elle n'est pas revenue à l'hôtel depuis trois jours?

— Non, monsieur, fit encore le domestique, qui considérait Robert avec surprise.

— C'est bien, merci.

Il se prit à marcher dans sa chambre, l'âme étreinte par le mystère de ce départ. Un fait existait, défiant toute discussion. Lilian lui avait promis de devenir sienne, et le lendemain, pendant qu'il était absent, elle s'était éloignée après lui avoir rendu sa parole! Pourquoi? C'était ce pourquoi qui lui torturait l'esprit, surexcitant ses nerfs et sa pensée. Les instants s'enfuyaient; il songeait toujours et un déchirement lui meurtrissait l'âme, car un doute lui venait, pénétrant peu à peu son esprit.

Tout d'abord, il avait cru impossible que la lettre de Lilian fût l'expression de la vérité. Mais pourquoi refusait-il d'admettre l'évidence? Avec sa nature loyale et fière, Lilian avait dû être profondément atteinte par les révélations d'Isabelle. Comment pouvait-il être certain qu'en écoutant sa prière, elle n'avait pas voulu seulement mettre un baume sur le coup reçu par sa fierté. Si elle l'avait aimé, n'eût-elle pas oublié sa dignité froissée, elle qui était d'âme si tendre?

Et la conclusion de l'analyse qu'il poursuivait âprement s'imposait à lui dans sa cruelle évidence. Lilian avait été flattée de l'attention que lui montrait un homme qui n'était pas, à ses yeux, le premier venu: elle ne l'avait pas aimé. Il en eut soudain la pensée décevante. La foi qu'il s'était obstiné à conserver en elle croulait, et son scepticisme des mauvais jours renaissait.

Ah! toutes les femmes étaient bien pareilles, des êtres pétris de vanité. Et lui qui, par métier, savait cela, il s'était laissé prendre comme le plus naïf et le plus inexpérimenté des hommes. Il avait donné à cette enfant un amour qu'il n'avait jamais offert à aucune femme; pour nulle autre, il n'avait éprouvé ce respect profond, cette soif de se dévouer, cette crainte de prononcer un mot qui pût blesser une illusion ou un sentiment.

— Et maintenant, il ne me reste plus qu'à l'oublier, fit-il avec un mouvement d'épaules.

Le travail seul était capable d'engourdir un peu cette âpre douleur qu'il éprouvait; rassemblant toute sa volonté, il s'assit, résolu à écrire; mais c'était son propre cœur qu'il scrutait, l'interrogeant sans pitié, l'obligeant à confesser le découragement, l'amertume affreuse dont il était envahi.

Vainement aussi, il s'efforçait d'oublier Lilian. Il la revoyait durant les promenades, alors qu'elle marchait auprès de lui de son pas vif, léger comme un vol d'oiseau; il la revoyait dans le salon de l'hôtel, assise près d'une fenêtre, sa tête blonde un peu levée vers lui, l'interrogeant de son regard charmant. Mais surtout, avec une ténacité obsédante, il l'apercevait au château des Crêtes, un peu penchée sur la balustrade de la terrasse, une gerbe de fleurs sous ses mains dégantées, la lumière avivant sa fraîcheur éblouissante, ses lèvres chaudes entr'ouvertes sur les dents laiteuses. Quel désir fou il avait eu alors de lui dire à quel point elle lui était devenue chère!

Là, dans son bureau, il avait les feuillets qui composaient le "livre de Lilian"; et tout à coup il se leva, prêt à les réduire en cendres. Mais il s'arrêta avec un sourire de suprême ironie.

— Ce serait un crime, murmura-t-il, de brûler des documents si précieux!

Et il se remit à écrire.

Le lendemain, le domestique l'avertit que Mme de Vianne venait d'arriver. Voir Isabelle?... Il le pouvait maintenant. A quoi bon? Qu'était pour lui Lilian désormais? Et pourtant quel besoin ardent s'agitait sourdement en lui d'interroger Isabelle au sujet de la jeune fille!

— Je l'aime toujours! dit-il à demi-voix, considérant dans la glace son visage altéré par les émotions de la nuit, et je ne songe qu'à acquérir la preuve que sa lettre ne contenait pas la vérité entière!

Avec une impatience nerveuse il attendit l'heure de se présenter chez la jeune femme. Chose étrange, on eût dit qu'elle prévoyait cette visite et avait tenu à se montrer à lui aussi belle qu'elle savait l'être. Quand il entra, elle était debout devant la cheminée, arrangeant des gerbes de roses, drapée dans un déshabillé de crêpe de Chine jaune pâle; une ceinture byzantine retenait à demi les plis souples autour de la taille, et les bras admirables se dégageaient de l'ampleur des manches ourlées de fines broderies.

Il ne parut point remarquer l'éclatante beauté de la jeune femme et serra d'un geste distrait, tout en s'informant de son voyage, la main qu'elle lui tendait.

— Il a été excellent, je vous remercie. Je suis revenue par Lausanne et me voici de nouveau à Vevey..., où m'attendait toute sorte de nouvelles intéressantes!

— Vraiment?

Robert savait qu'elle allait lui parler de Lilian.

— Tout d'abord, la disparition de vos... amies Evans.

Elle s'était un peu arrêtée avant de prononcer le mot "amies", et elle l'avait dit ensuite d'une façon dédaigneuse qui en faisait une véritable insolence. Il sentit l'attaque, et sa voix devint brève et froide:

— J'ai, en effet, appris hier soir, que lady Evans et sa nièce n'étaient plus à Vevey.

— Et vous avez été surpris, désolé de ce départ?... Voyons, avouez-le! dit-elle, la bouche railleuse et souriante... Vous m'aviez l'air de vous trouver fort avant dans la faveur de ces dames.

Il dédaigna de relever le propos, et dit lentement:

— J'ai, en effet, été fort surpris...

— En vérité?... Eh bien, moi, pas du tout!

— Parce que vous étiez au courant des projets de lady Evans?

— Moi?... Mon cher ami, vous rêvez, j'imagine. A quel propos aurais-je reçu les confidences de lady Evans?

Elle souriait toujours, d'une sorte de sourire triomphant. Robert n'avait plus désormais l'ombre d'un doute, Isabelle connaissait le motif qui avait éloigné Lilian de lui.

— Isabelle, reprit-il, je vous prie de croire que je n'ai nulle intention de vous froisser ou de vous offenser..., mettez le mot qui vous conviendra..., en vous adressant une question; mais j'ai besoin de savoir si, depuis le moment où j'ai quitté Vevey, vous avez parlé, écrit ou fait écrire à miss Lilian ou à lady Evans.

— Mon Dieu! quel ton solennel pour peu de chose. Je vous jure que je n'ai ni parlé ni écrit à l'une des deux personnes auxquelles vous vous intéressez si particulièrement. Et maintenant, voulez-vous me permettre de vous dire que je suis, sinon offensée, du moins peu flattée de voir à quel degré vous redoutez de me voir approcher votre jeune amie. Car j'imagine qu'elle seule vous occupe réellement.

Il regarda la jeune femme bien en face; il devinait en elle, désormais, une ennemie sans pitié. La voix dure, il demanda:

— Ne pensez-vous pas, Isabelle, que j'aie quelque droit de craindre les entretiens que vous pourriez avoir avec miss Lilian?

Elle se redressa, le bravant d'un sourire insolent:

— Pourquoi? Parce que j'ai averti cette petite du rôle que vous lui faisiez jouer? Il était temps; elle prenait au sérieux vos attentions et était en passe de croire que...

— Que je l'aimais?... Elle ne se trompait pas, Isabelle; il n'y a personne au monde qui me soit cher comme elle.

La jeune femme devint très pâle.

— En vérité, c'est une si grande passion? Mon cher Robert, je crois que vous perdez votre temps. Miss Lilian est, ce me semble, une honnête fille!

— Isabelle! fit-il avec un tel accent de colère qu'une seconde elle eut peur du résultat de sa méchanceté.

Mais il se contint, et, hautain, presque menaçant, il continua:

— Une fois pour toutes, je vous avertis que jamais je ne supporterai d'entendre insulter Mlle Evans, et cela, parce que, le jour où elle le voudra, elle sera ma femme.

Isabelle eut un éclat de rire sec, cinglant.

— Ainsi vous voilà prêt à épouser miss Lilian? Rien ne pouvait lui arriver de meilleur! Si j'avais la moindre vengeance à tirer de vous, mon cher cousin, je pourrais m'estimer satisfaite plus que je n'eusse osé l'espérer. Et il se trouve que votre... fiancée a disparu dès que vous l'avez eu quittée!

Elle le contemplait, la bouche railleuse et méchante. Elle sentait la curiosité douloureuse de cet homme qu'elle haïssait maintenant autant qu'elle avait été prête à l'aimer. Quand elle apprit le départ de Lilian, elle espéra que le charme serait rompu, et qu'elle pourrait le reconquérir. Maintenant, elle comprenait que Robert Noris s'était irrévocablement éloigné d'elle, que son rêve ambitieux était bien fini; et elle n'éprouvait plus que le seul désir de le faire souffrir pour se venger de son indifférence.

Il était debout devant elle, impérieux, irrité, la dominant malgré elle, et il l'interrogeait:

— Vous avez fait, au sujet de miss Lilian, une allusion dont j'ai le droit de connaître le sens. Vous soupçonnez ou vous n'ignorez pas la cause certaine de son départ?

Elle inclina la tête, tout en jouant avec ses bagues.

— Peut-être suis-je un peu plus instruite que vous sur ce sujet. Désirez-vous que je vous donne des éclaircissements? Tout à l'heure vous paraissiez supposer que j'étais pour quelque chose dans la... fuite de votre fiancée. Cherchez-en plutôt le motif dans la famille Evans elle-même.

— Parce que? dit-il, devenu si calme en apparence qu'elle tressaillit, secouée d'un besoin furieux de briser cette impassibilité orgueilleuse dans laquelle il s'enveloppait.

— Parce que vous y trouverez le mot de l'énigme que vous cherchez et que je connais, moi! Je suis curieuse aussi, Robert; plus que vous, car j'ai voulu savoir tout ce qui concernait miss Lilian; je me suis informée à de bonnes sources, en Angleterre... et j'ai obtenu de curieuses révélations sur miss Lilian et sa famille.

Elle s'arrêta, fixant ses yeux ardents sur Robert qui semblait insensible à ses attaques, avide de constater l'angoisse qui devait l'étreindre.

— Eh bien? fit-il.

— Eh bien! elle ne s'appelle pas Lilian Evans, mais bien Lilian Vincey. Vous avez eu bien raison, Robert, de venir, en preux chevalier, lui offrir votre nom. Le sien, — son véritable, — n'est point de ceux que l'on aime à porter. Il faut en prendre votre parti, mon beau cousin, le père de miss Lilian, tout noble lord qu'il était, n'a pas hésité à se rendre coupable de faux, et il a été traité par la justice tout comme un simple malfaiteur!... Je...

Elle s'arrêta devant l'expression terrible qu'avait prise le visage de Robert.

— Quelle infâme calomnie racontez-vous là? fit-il avec une violence qui l'ébranla toute, bouleversant ses nerfs d'une impression faite de peur et de plaisir. M'expliquerez-vous de quel droit vous osez la forger?

— La forger?... Ah çà, Robert, vous devenez parfaitement insolent! Me ferez-vous la grâce de me dire à quel propos j'aurais pris la peine d'inventer une pareille histoire. Si vous ne me croyez pas, allez en Angleterre, dans le comté de Cornouailles. Informez-vous... Et en attendant, songez au départ de votre fiancée, au moment même où vous ne pouviez manquer d'apprendre la petite anecdote concernant son père.

A l'altération de ses traits, elle avait la certitude qu'il était frappé en plein cœur, ainsi qu'elle l'avait souhaité. Il rencontra ses yeux noirs, qui l'examinaient, brillant d'une flamme de triomphe, et, la voix âpre et méprisante, il lui jeta violemment:

— Quelle femme êtes-vous donc pour vous abaisser à de pareilles vengeances!

Elle releva le mot, redevenue maîtresse d'elle-même, souriante dans la joie de son succès.

— Vous parlez de vengeance?... De quoi voulez-vous que je me venge? De ce que vous êtes résolu désormais à porter tous vos hommages à la seule miss Lilian? Vous êtes bien fat, mon cousin, et il vous faut renoncer à vos prétentions! Je sais bien que nous autres femmes nous avons l'air de nous laisser prendre au prestige des noms célébrés dans les journaux, mais en réalité...

Il la regardait de ses yeux d'une clairvoyance sans merci; et tout à coup, elle se sentit entièrement pénétrée jusqu'au plus profond de son cœur Une colère aveugle lui monta au cerveau à l'idée qu'il devinait les mobiles qui la faisaient parler; et, le ton insultant, elle acheva, interrompant sa propre phrase:

— Réellement, miss Lilian avait bien joué son personnage de petite fille naïve et su vous amener là où elle prétendait. Il est dommage que la hardiesse lui ait manqué au dernier moment et qu'après avoir si bien réussi elle ait jugé à propos de disparaître mystérieusement avec sa tante.

Il ne l'entendait plus. Lilian, fille d'un homme flétri! Lilian, présentée à lui comme une aventurière!... Si un homme lui eût parlé comme Isabelle venait de le faire, il l'eût souffleté et tué. Mais, elle, il n'avait pas même le droit de l'effleurer d'un geste. Il devait résister à cette tentation qu'il avait de lui étreindre les poignets pour lui faire avouer qu'elle avait menti en insultant Lilian.

— Alors vous prétendez, reprit-il encore, rassemblant toute sa volonté pour se maîtriser, que cette accusation contre le père de Mlle Evans est l'entière vérité?

— Le père de miss Vincey, voulez-vous dire? Parfaitement; je tiens de sources très sûres les petits détails biographiques en question.

L'accent d'Isabelle était si absolu qu'il ne douta plus cette fois de sa parole. Mais était-il donc possible que Lilian connût la vérité au moment où elle mettait sa main dans celle de l'homme qui avait foi en elle? Oh! s'il lui avait été possible de la voir, de lui parler! Mais où était-elle? Il demanda une dernière fois:

— Et maintenant, me direz-vous de qui vous avez reçu ces... renseignements? Vous comprenez qu'ils sont assez graves pour que j'aie le droit de vouloir en connaître l'auteur, afin de le questionner à mon tour.

Elle secoua négativement la tête:

— Pour un homme d'esprit, mon cher ami, vous vous montrez bien naïf. Alors vous supposez que je vais, de l'humeur où vous êtes, vous nommer la personne qui a été assez aimable pour m'instruire? Nullement! Allez dans le Cornouailles. Interrogez et vous serez bientôt édifié, j'imagine. Ensuite, vous agirez comme bon vous semblera. Et je comprendrai qu'alors, avec vos opinions d'homme moderne sur l'atavisme, vous hésitiez à poursuivre vos projets matrimoniaux.

Il se leva, ayant la même impression que si d'interminables années s'étaient écoulées depuis le moment où il avait franchi le seuil de ce salon.

— Je vous remercie, [illegible] avec une indes-[illegible] que vous [illegible] pour mon avenir et [illegible]...

Il [illegible] profondément. Elle répondit par [illegible] de tête. Comme au début [illegible] ses yeux étincelaient sous ses paupières un peu tombantes.

. . . .

Lorsque, quinze jours plus tard, Robert Noris débarqua d'Angleterre, il avait la preuve qu'Isabelle lui avait dit vrai au sujet de Charles Vincey.

VII

Le matin où, quelques jours après son départ de Vevey, Lilian était, selon son désir, arrivée à Ballaigues, elle s'était sentie prise de sympathie pour ce village de montagne; d'abord parce que Robert Noris l'avait aimé, s'était plu à y venir travailler, lui en avait parlé plusieurs fois; puis parce que le pays lui-même l'avait conquise au premier regard.

Une telle sensation de calme se dégageait de cette solitude abritée, non encaissée, par les cimes du Jura, noires de sapins dont l'odeur parfumait l'air vivifiant!... Elle avait l'impression bizarre de se sentir protégée par ces montagnes mêmes qui semblaient faire bonne garde autour d'elle.

La colonie anglaise était assez nombreuse à Ballaigues; mais ceux qui la composaient lui étaient étrangers. Tous lui faisaient bon accueil, voyant son charme, et aussi la jugeant une riche héritière. Elle le savait et un petit sourire amer errait sur ses lèvres quand un mot ou un détail trahissait l'opinion flatteuse que l'on avait d'elle.

— S'ils connaissaient la vérité, ils se détourneraient de moi, pensait-elle avec un sombre découragement.

Elle était devenue d'humeur sauvage. Cette société qu'elle trouvait autour d'elle lui était pénible; et si elle avait écouté son seul sentiment, elle se fût dérobée à toutes les invitations, à toutes les réunions qui la rapprochaient des autres habitants de l'hôtel.

Pourtant, afin de rassurer lady Evans, inquiète à son sujet, elle ne repoussait pas toutes les avances qui venaient à elle. Seulement elle avait perdu sa belle gaieté, son rire joyeux et sonore; et sa vivacité originale de pensée et d'expressions l'avait abandonnée.

Elle causait bien encore quelquefois avec une animation presque fiévreuse; mais un observateur eût vite remarqué combien les paroles qu'elle prononçait paraissaient lui être indifférentes.

Jamais Lilian ne prononçait le nom de Robert dont elle ne savait rien. Pas un mot n'était venu de lui! De Vevey, plusieurs lettres avaient été renvoyées à lady Evans; mais celle qu'il devait lui adresser de Genève ne s'y trouvait point mêlée.

Ah! elle avait bien réussi à établir entre eux une séparation irrévocable!

Mais, quelquefois, au fond de son cœur, une révolte grondait qu'il eût accepté sa décision sans protester, sans lutter pour la vaincre, qu'il n'eût pas deviné qu'elle lui avait donné seulement un prétexte, et tenté de la rejoindre pour lui arracher la véritable raison de son départ.

Pourtant, même s'il avait souhaité la revoir, comment eût-il eu la pensée qu'elle pouvait être dans ce village solitaire? N'avait-elle pas tout fait pour qu'il ignorât où elle se trouvait, pour le détacher d'elle? Ne lui avait-elle pas surtout adressé une lettre?... Ah! cette lettre!

"Vous avez eu grand tort de l'écrire, Lilian, puisqu'elle ne contenait point la vérité", avait dit lady Evans.

"Vous avez eu grand tort!" Que de fois les mots lui étaient revenus, durs, implacables, lu broyant le cœur. Certes! si elle avait commis une faute alors, elle en était cruellement punie!

Il y avait, dans la montagne, un sommet qu'on appelait le *Signal de Ballaigues*. Dès son arrivée, elle se l'était fait indiquer, se souvenant que Robert y était venu souvent. Et, chaque jour, à l'heure où le soleil allait mourir, elle s'y rendait toute seule; elle s'asseyait sur une roche d'où la vue s'étendait très loin; et la pensée reprise par le souvenir des heureux jours, elle restait les yeux perdus vers l'horizon admirable des Alpes, toutes de neige, qui, sous le reflet pourpre du couchant, se rosaient, devenaient insensiblement mauves, puis violettes, et disparaissaient enfin dans une brume d'un gris de perle. Surtout, elle aimait à regarder vers le lointain bleu où frémissaient les eaux du Léman, au pied de Vevey. Elle les contemplait jusqu'à la dernière minute où il lui était possible de les apercevoir, jusqu'au moment où tout se voilait sous l'ombre grandissante qui enveloppait étrangement vite les villages dans la vallée. Alors, un peu frissonnante sous l'humidité du soir tout proche, elle redescendait vers le village par les sentiers déserts.

Elle se plaisait aux longues courses qui, la fatiguant, parvenaient à l'endormir d'un sommeil sans rêves; car elle redoutait ses réveils subits dans la nuit, alors qu'une vision bienheureuse lui avait donné l'illusion de la présence de Robert. Alors, parfois, tandis qu'elle était là, immobile, la tête abandonnée sur l'oreiller, les paupières grandes ouvertes dans l'ombre, quand rien ne la distrayait de son chagrin, il lui venait le désir fou d'écrire à Robert que jamais elle n'avait douté de lui, de l'appeler par un mot pour lui tout expliquer! Oh! comment lui, si perspicace, avait-il pu croire aux caractères froids de sa lettre, plus qu'aux paroles tombées de ses lèvres frémissantes quand elle lui répondait dans l'allée du parc.

Mais si, par hasard, il venait, quand il serait là, devant elle, que lui dire? La vérité? Rien qu'à cette pensée, son visage devenait brûlant. S'il se fût agi d'elle seulement, elle eût maintenant fait bon marché de son orgueil et accepté sans hésiter, pour obtenir le droit d'être réunie à lui, la souffrance de l'instruire elle-même du douloureux secret. Mais c'était à lui surtout qu'elle songeait, et elle se disait qu'elle n'avait pas le droit de lui demander une pareille preuve d'amour. En vain, lady Evans tentait de l'encourager, de lui rendre confiance dans l'avenir; elle n'avait plus foi.

— Tante, que voulez-vous que j'espère? Vous ne pouvez pas empêcher que le passé n'existe et qu'il ne soit impossible de m'épouser à un homme qui tient à sa réputation.

La voix jeune avait un accent de désespoir calme, en prononçant ces mots. Le chagrin avait atteint Lilian en plein bonheur, au plus profond du cœur; et il se trouvait des moments où son âme ne savait plus où se prendre, des moments où, contemplant le portrait de sa mère, elle se prenait à murmurer, avec un désir ardent d'être exaucée:

— O maman, maman, prenez-moi avec vous, c'est trop dur et trop difficile de vivre!

Elle avait si bien fait le vide autour d'elle, dans son désir de fuir ceux qui pourraient connaître son origine, qu'aucunes nouvelles d'amis ne lui parvenaient plus.

— Lilian, une lettre pour vous! dit cependant un soir lady Evans, comme elle rentrait d'une promenade dans le village.

— Pour moi? tante Katie.

Elle prit l'enveloppe que lui tendait lady Evans. Soudain, son cœur avait des battements éperdus. Il faisait trop sombre pour qu'elle pût reconnaître l'écriture, et elle dut rassembler toute sa volonté pour ne point gravir en courant les marches du perron afin de gagner le vestibule éclairé. La faible rougeur qui avait un instant coloré son blanc visage s'effaça. Non, ce n'était point Robert qui lui écrivait! La lettre que tenaient ses mains tremblantes venait d'Enid. Elle allait l'emporter, indifférente, pour la lire; mais elle aperçut lady Evans qui l'avait suivie et attendait, anxieuse. Elle devina que sa tante avait eu la même pensée qu'elle au sujet de la lettre, et, s'efforçant de parler, la voix indifférente, elle dit:

— Ce sont des nouvelles d'Enid, tante. Je vais les lire tranquillement, puis je me coucherai; je suis un peu lasse. Bonsoir, chère tante.

L'émotion qui l'avait ébranlée dans une espérance folle la laissait sans force. Elle s'assit, épuisée, et regarda, de ses yeux tristes, bien loin dans la nuit. Un souffle léger, parfumé de senteurs balsamiques, arrivait jusqu'à elle par la fenêtre restée ouverte, soulevant le rideau de mousseline. De même que jadis, à Vevey le soir où elle avait, pour la première fois, parlé de Robert avec Enid, un admirable croissant de lune illuminait les profondeurs bleues de l'espace assombri; et la cime découpée des montagnes se dentelait merveilleusement sur l'horizon plus clair.

Elle demeurait immobile, et, sans qu'elle en eût conscience, une à une, de grosses larmes ruisselaient sur son visage. La saveur amère lui imprégnant les lèvres la rappela à elle-même. Alors elle se redressa, aperçut la lettre jetée sur la table près d'elle, la prit et commença à lire:

"Ma Lilian chérie, pourquoi restes-tu ainsi sans m'écrire, sans répondre à la lettre que je t'ai adressée il y a plus de trois longues semaines? Tu étais plus confiante à Vevey

quand nous parlions d'une personne qui t'intéressait tant... Te souviens-tu?"

Si elle se souvenait!...

— Pourquoi Enid me parle-t-elle de tout cela? murmura-t-elle d'un accent douloureux et bas. Je voudrais tant oublier!

La lettre lui semblait poignante à lire; pourtant elle continua:

"Tu m'avais écrit que je ne devais plus jamais te parler de *lui*, et je t'ai obéi. Je t'obéirais même encore, si je ne croyais aujourd'hui, pour ton bonheur même, devoir aller contre ton désir. Entends-moi bien, ma Lilian; Robert Noris est ici, à Lugano. En ce moment, je le vois de ma chambre, qui arpente avec mon père une allée sous ma fenêtre.

"Ma chérie, j'ai tenu la promesse que je t'avais faite de ne point dire où tu étais..., mais je me demande si je fais bien en t'obéissant. Je suis sûre que M. Noris est venu à Lugano, sachant que nous y étions, afin d'obtenir de tes nouvelles. Le premier jour, comme pour s'acquitter d'un devoir de politesse, il s'est informé de lady Evans et de toi; et je lui ai répondu par quelques mots brefs, car, je ne sais pourquoi, je m'imaginais qu'il avait mal agi à ton égard, ma Lilian. Puis, hier, je me suis mise à parler de toi, avec les enfants, à me souvenir de notre séjour à Vevey; et malgré moi, pensant que tu étais triste, mon aimée, je t'appelais "ma pauvre Lilian", quand j'avais à prononcer ton nom.

"Je ne croyais pas que M. Noris, arrêté à quelque distance, m'entendît; mais je me trompais. Plus tard, comme je me trouvais dans le salon, il est venu s'asseoir près de moi et m'a dit de sa manière grave, avec ce regard qui oblige toujours à lui donner une franche réponse:

" — Sans le vouloir, tantôt, j'ai surpris l'une de vos paroles dont je voudrais bien avoir l'explication...; seriez-vous assez bonne pour me la donner? En parlant de Mlle Evans, vous paraissez la plaindre; lui est-il arrivé un malheur?

" — Je ne sais, ai-je dit; Lilian ne m'a écrit que quelques lignes; mais elles étaient si brèves! Autrefois, quand nous étions séparées, elle m'envoyait des volumes! Il y a tant d'années que nous sommes amies! Jamais, avant ces derniers jours, nous n'avions eu de secret l'une pour l'autre..." Il a insisté avec un singulier accent: "Jamais?" J'ai répété: "Jamais!" Et j'en avais le droit, n'est-ce pas? ma Lilian.

"Alors il m'a parlé de notre enfance, m'a interrogée avec quelque chose de si vibrant et de si triste dans la voix, que moi, qui le matin même eusse été charmée de lui être désagréable, je me suis efforcée de lui donner sur toi tous les détails dont je me souvenais. Ils avaient l'air de lui paraître si bons à entendre! et je voyais bien qu'il s'intéressait à toi, Lilian, comme à Vevey. Aussi je ne comprenais plus, je ne comprends plus ce qui se passe entre vous. Chérie, ne veux-tu plus m'accorder ta confiance? Dis-moi ce que tu souhaites que je fasse. Tu sais bien que je te suis dévouée du fond du cœur."

La lettre tomba sur les genoux de Lilian. En elle, venait de se réveiller plus ardent que jamais le désir de ne plus soutenir son rôle d'indifférence aux yeux de Robert, de lui révéler qu'elle s'était éloignée pour un motif grave, si grave que ses lèvres n'avaient pu se résoudre à le prononcer.

Et la tentation d'agir ainsi était si forte qu'elle se leva pour aller écrire les mots qui se pressaient dans sa pensée. Mais son mouvement même l'arrêta. A quoi bon cette lettre! Ne regrettait-elle pas déjà celle qu'elle lui avait adressée ainsi, emportée par une folle et première impulsion? Si cette fois encore elle allait se tromper! Elle devait attendre; et puis quand elle serait plus calme, elle s'efforcerait de faire ce qui lui paraîtrait juste et bien.

N'était-ce pas déjà une douceur inespérée de savoir que Robert ne l'avait point rejetée tout à fait de sa pensée..., même plus, semblait encore aimer à parler d'elle?

Le lendemain vers la fin de l'après-midi, elle sortit pour sa promenade de chaque jour dans la montagne; et quand elle fut assise à sa place accoutumée, elle prit la lettre d'Enid pour la lire, la relire, bien qu'elle la sût désormais par cœur.

Mais soudain elle releva la tête, croyant avoir entendu prononcer son nom; et ses mains s'ouvrirent et la lettre d'Enid glissa sur le sol. Debout devant elle, était Robert Noris. Elle se leva toute droite, incapable de dire un mot, de faire un geste, presque effrayée de cette réalisation d'un rêve cru impossible; mais son regard bleu avait un indicible rayonnement.

— Vous n'avez pas même une pauvre



[illegible] pour moi, Lilian? Etes-[illegible] que je [illegible] venu sans votre consentement? dit-il sans cesser de la contempler, comme s'il eût eu peur qu'elle [illegible]. D'un coup d'œil, il avait lu la tristesse des jours écoulés sur le jeune visage effilé et pâli, dans lequel les [illegible].

Avant qu'il eût fini de parler, d'un geste irréfléchi, elle avait mis ses deux mains dans [illegible] ainsi que le matin où [illegible] à Vevey.

— [illegible] avec une voix de rêve. Oh! non, il me parait si bon de vous voir! Et pourtant... pourquoi, oh! pourquoi êtes-vous venu? Qui vous a dit que j'étais ici?

— [illegible] à Lugano. Elle n'a pas été sans pitié, comme vous! Elle a compris que, pour notre bonheur, je devais vous parler, et elle m'a révélé où vous étiez cachée, Lilian, afin que je pusse venir vous demander pourquoi vous m'avez si durement repoussé.

— Mon Dieu, mon Dieu! fit-elle remuée jusqu'au fond de l'âme par cet accent dont il parlait et qui résonnait plein d'une douceur [illegible] silence de la montagne.

— Lilian, continua-t-il du même ton, Lilian, vous souvenez-vous qu'un matin vous m'avez promis d'être ma femme "dans la joie et dans la peine"...? Et pourtant, vous vous êtes reprise tout de suite!

— Parce qu'il le fallait, dit-elle faiblement; et le flot des pensées torturantes monta soudain dans son âme avec une irrésistible force. Le jour où je vous ai fait la promesse dont vous parlez, je croyais en avoir le droit; mais, le soir même, j'ai appris qu'une raison très grave me défendait de devenir votre femme.

— Et vous n'avez pas voulu même me faire connaître cette raison! Pourquoi, Lilian, ne m'avoir pas demandé ce que je pensais de l'obstacle auquel vous faites allusion?

— C'était impossible! fit-elle passionnément.

— Et voilà pourquoi vous m'avez écrit des choses si cruelles; vous avez voulu me faire douter de vous! Pourquoi vous êtes-vous calomniée?

Elle l'interrompit:

— Oh! pardonnez-moi... j'ai eu tort... mais je souffrais tant, je ne réfléchissais plus! Je savais seulement que je ne pouvais plus vous revoir, que je devais tout faire pour vous détacher de moi, car, cela, il le fallait absolument!...

— Lilian, répondez-moi, je vous en supplie. Aviez-vous donc pour moi si peu d'affection que vous acceptiez ainsi sans hésitation l'idée que nous ne nous retrouverions peut-être jamais?

Elle avait une telle soif de sincérité que l'aveu jaillit de son cœur tout frémissant.

— Parce que votre bonheur m'était mille fois plus cher que le mien, je me suis résignée à être séparée de vous... Du moins, j'ai essayé de me résigner!

Un sourire étrangement lumineux passa sur la physionomie grave de Robert et détendit ses traits.

— Alors écoutez-moi, Lilian. Vous m'avez demandé tout à l'heure pourquoi j'étais revenu? C'est que je ne vous avais pas rendu votre parole, moi, que je vous considérais toujours comme mienne et voulais retrouver mon trésor... Seulement...

Sa voix devint basse et tendre comme s'il eût eu peur de l'effrayer.

— Seulement, ce n'est plus Lilian Evans que je désire pour femme, mais Lilian Vincey...

Elle se rejeta en arrière avec un cri d'indicible souffrance et cacha son visage dans ses mains.

— Mon Dieu, vous savez!!! Oh! qui vous a dit?

— Alors vous pensez que je vous aurais ainsi laissée disparaître sans chercher à connaître le motif qui entraînait ma Lilian à se dérober à sa promesse?

— Mais maintenant, vous le connaissez!... Pourquoi êtes-vous ici? Pourquoi me rappelez-vous mon pauvre rêve fini? J'ai trop souffert, je n'en puis plus!

Les mêmes mots lui venaient aux lèvres que sa mère avait prononcés des années auparavant. Il l'enveloppa d'un regard de suprême tendresse:

— Ma pauvre petite enfant, murmura-t-il.

Et il écarta les doigts minces qui voilaient le visage pâli.

— Lilian, mon enfant chérie, regardez-moi. Vous me demandez pourquoi je suis venu vous trouver? Est-ce que vous ne le savez pas? Est-ce que depuis longtemps vous n'avez pas compris à quel point je vous aimais. Et maintenant que je vous ai près de moi, aurez-vous le courage de me repousser?

Elle eut la tentation de répondre à cet amour qui s'offrait à elle en dépit de tout, d'oublier auprès de cet homme la douloureuse épreuve qu'elle venait de traverser, de s'abriter sous sa protection dévouée. Mais elle l'aimait trop pour ne pas songer à lui seul, malgré l'élan de sa jeune âme qui l'emportait vers le bonheur possible.

— Oui, je dois vous repousser, reprit-elle, raidie contre son ardent désir. Je ne puis être votre femme! Je ne puis vous apporter un nom déshonoré. Je ne veux pas que vous puissiez être insulté peut-être à cause de moi. Dans Paris, tout le monde connaîtrait bien vite cette cruelle histoire.

Ce qu'elle disait là, il y avait réfléchi depuis le jour où Isabelle de Vianne lui avait fait sa terrible révélation, depuis qu'en Angleterre, il avait appris tous les détails du procès de Charles Vincey. L'âme déchirée et irrésolue, il était arrivé à Lugano sachant y trouver encore la famille Lyrton, altéré d'entendre parler de Lilian. Était-elle responsable, elle, du crime de son père, le seul qui eût failli dans les deux vieilles et respectables familles dont elle descendait?

Et cependant il avait hésité. Sévère, inflexible sur les questions d'honneur, jaloux que pas une ombre ne passât sur sa réputation d'homme, il avait hésité, jusqu'au jour où les confidences d'Enid lui avaient révélé que Lilian souffrait, lui prouvant en même temps que la jeune fille avait toujours ignoré la malheureuse destinée de son père. Alors les scrupules hautains qui l'arrêtaient avaient été emportés comme des feuilles mortes par un tourbillon de tempête.

Et maintenant qu'il l'avait revue, qu'il la retrouvait toujours la même, délicate jusqu'au scrupule, qu'il subissait de nouveau le charme de sa jeunesse franche, passionnée et fière, il comprenait qu'aucune insulte ne serait capable de l'atteindre quand elle, l'aimée, serait près de lui.

— Lilian, reprit-il avec la même tendresse absolue et grave, il ne faut plus songer au passé, ni à un malheureux homme qui a expié durement ses folies, mais à tous ceux de votre famille qui ont été des gentilshommes, à votre mère, dont le nom est sans tache. Il faut oublier, comme je le fais, cette triste histoire dont bientôt personne ne se souviendra plus. Il faut avoir confiance en moi surtout, ma Lilian. Je vous jure que jamais un mot offensant ne pourra monter jusqu'à vous.

Il vit qu'elle allait parler... mais il l'arrêta d'un geste. Il ne voulait plus entendre une parole de refus tomber des lèvres chères. Autour d'eux, c'était toujours ce grand silence qui permet aux âmes de se parler; à peine, au loin, une faible sonnerie de clochettes. Dans cette brève minute de silence, Robert Noris eut la vision rapide de son existence passée dont le vide l'avait si souvent accablé; ce but suprême de la vie qu'il avait tant désiré rencontrer, il le possédait enfin; il lui était donné de se dévouer, jusqu'au sacrifice de son légitime orgueil d'homme, au bonheur d'un être cher.

— Lilian, acheva-t-il, et sa voix résonnait suppliante, j'ai vécu longtemps isolé, même au milieu de la foule, triste jusqu'au plus profond de mon âme, avec la conviction désolante que je dépensais inutilement mes heures; aujourd'hui, tout ce que je n'avais pas, tout ce dont le manque m'a si souvent fait souffrir, vous pouvez me le donner. Vous êtes toute ma joie, tout mon espoir; par vous seule, je puis être heureux. Ma chère aimée, n'écoutez plus votre orgueil. Ayez pitié de moi, et, comme à Vevey, dites que vous serez ma femme.

Elle avait courageusement lutté, mais elle était vaincue. Elle le regarda de ses yeux pleins de lumière; et alors, sans un mot, elle vint s'abattre palpitante et brisée sur ce cœur de sceptique qu'elle avait rendu capable d'aimer et de croire, et qui lui appartenait désormais tout entier.

— FIN —



Les Potins de Chiffonnette

J'AI passé d'admirables vacances dans des endroits merveilleux du Québec et de l'Ontario où la Compagnie du **Grand Tronc** m'a transportée d'enchantement en enchantement. C'est ainsi que j'ai visité le Parc Algonquin, un des paradis terrestres, car il y en a plusieurs maintenant que le vrai est devenu introuvable! De là, je retraverse Montréal, mon vieux Montréal qui en ce moment éblouissait de poussière et avait sa grande allure de don César de Bazan sous ses oripeaux. J'y croisai les Américains de tous les âges et de toutes les conditions qui étaient venus payer à Québec l'hommage qui d'année en année, devient de plus en plus enthousiaste. Les mauvaises langues leur attribuent des intentions intéressées, mais pourquoi n'aimeraient-ils pas Québec pour lui-même. N'est-ce pas la terre la plus belle et la plus libre de l'Amérique ?

Comme je trouvais bonnes ces vacances! J'avais été si malade ce dernier hiver et sans la cure de repos dans la retraite si belle, si confortable, si réconfortante du **Sanatorium Prevost**, dans la splendide institution de Cartierville, où j'ai connu l'intelligence des meilleurs soins, et la douceur d'une sympathie agissante, je ne jouirais plus de la vie que tant j'aime! Je ne saurais onblier donc que si je puis jouir en ce moment de toutes les beautés de la vie, je le dois au **Dr Albert Prevost**, et aux bienfaits d'un séjour dans son hôpital particulier.

Mais j'ai besoin de revoir mon nord et ses montagnes et de fuir l'air empesté de ma vieille ville. Cette fois, c'est le **Pacifique** qui m'emporte au milieu des plus beaux paysage à travers des chemins taillés dans le roc et qui grimpent en faisant mille méandres. J'y devais passer de longs jours dans une solitude que j'avais eu soin d'avance d'embellir, en cueillant chez **Déom** une collection de livres français et de revues appropriés à tous mes états d'esprit. Chez **Granger**, j'avais également fait provision de joli papier à lettre de la plus fine élégance qui devait faire pâmer d'envie mes plus chics amies. J'avais également demandé à M. Gariépy de me choisir les plus jolis livres canadiens, et le choix était exquis, je ne vous dis que ça! Mais un volume de Bourget demeurait introuvable que je découvris tout de même à la librairie **Pony** avec quelques autres aussi aimables de nos modernes. Je promenais donc une bibliothèque ambulante. Mais aurait-on l'idée d'aller à la campagne sans y traîner tout un bazar de livres. C'est beau la Nature, mais il faut chauffer ses enthousiasmes en lisant de belles descriptions dans de beaux livres. Ainsi on oublie les piqûres des moustiques!

Je partais les nerfs détraqués, et l'humeur en marasme. D'une jeune fille aimable et follette, la nervosité faisait un être inendurable. Mais avec mes bouquins, j'emportais ma nourriture du **Dr Chase**. Quel bienfait je lui dois à ce docteur-là, et avec quelle sincérité je le recommande à tous les détraqués jeunes et vieux qui sentent leurs nerfs les tirailler!

Je commençais à me croire oubliée dans ma retraite, étroitement cernée de hautes montagnes, où les bruits du monde ne parviennent pas, et à me désoler un brin de ne rien recevoir, quand m'arrive un samedi soir, une boîte longue et fine dont je devinai le contenu. Un parfum de roses s'en exhale et quelles roses! Belles comme sait les choisir **M. Victor Lemieux** qui, après avoir fait la guerre, vit aujourd'hui dans les fleurs au centre du florissant commerce que tenait anciennement Ed-Gernaey. C'était l'ami, qui se rappelait ainsi discrètement à mon souvenir. Je compris l'appel que me criaient ces roses et le lendemain, remise de toutes mes fatigues, rafraîchie et reposée, je m'en reviens vers la cité reprendre le train-train de ma vie si remplie, mon Dieu, si remplie...

D'abord, je cours acheter ma **Revue Moderne**. Que voulez-vous que fasse une femme chic sans sa revue où elle trouve tous les magasins à fréquenter, tous les coins à explorer, toutes les suggestions pour la mode, la beauté de la lecture, et que sais-je encore ? Elle sait tout, et renseigne sur tout. C'est la grande amie. Ma petite maison me fait fête, elle est grande comme quat'sous, mais si artistiquement agencée, si vous la voyiez. C'est un artiste qui l'a composée dans tous ses détails, qui en a choisi l'ameublement, les tentures, les papiers, qui y a accroché les cadres et disposé les bibelots. Tout y est d'un cachet charmant, je vous l'affirme, et avec d'autant plus de laisser-aller que je n'y suis pour rien. J'avais appris par notre revue qu'**Armand DesRosiers** était l'artiste à consulter avant de décider de son ameublement. J'y allai donc dans ce **Studio de Luxe**, où tout est œuvre d'art. Un monsieur à belle moustache m'y fit accueil. Nous convînmes de tout. Et dans un rien de temps, et avec un montant léger en somme, je me trouvai installée dans un coin ravissant avec de larges fauteuils, — larges, c'est une manière de parler, mais si harmonieusement proportionnés au style et à la grandeur de mon "home". Je vous raconterai quelque jour, par le menu les détails de mon chez-moi. Qu'il vous suffise de savoir aujourd'hui que c'est ravissant, oui, ravissant! Donc, j'y arrive contente de retrouver mes affaires. D'abord le bain, mon joli bain blanc qui m'appelle; je me plonge avec délices, en humant le parfum de mon savon **Pears**, vous imaginez bien que je n'en connais pas d'autre! Puis, comme je veux avoir une peau claire douce et veloutée, que je veux être un peu belle avant de revoir l'ami qui m'envoie de si belles fleurs au fond du nord, c'est la **crème orientale de Gouraud** que j'utilise, la fameuse crème qui donne à votre peau, une blancheur tout à fait naturelle! Comment font les femmes qui n'utilisent pas ce triple et précieux produit du **savon médécinal**, du **Cold cream** et de la **Crème orientale de Gouraud**? Je me le demande sérieusement, en me regardant, si fraîche, dans la glace que le **Studio de Luxe** m'a fournie pour ma toilette ? Il y a des femmes qui ne se soucient ni de leur beauté ni de leur taille. Elles s'engouffrent dans le premier corset venu, sans songer que le **Dominion Corset** a la **Diva**, le **Goddess** et autres marques qui s'adaptent à tous les genres de taille, les réforment et les disciplinent. Il y a vraiment des femmes qui méritent d'être déclarées laides et inélégantes puisqu'elles refusent d'utiliser les merveilleux moyens que l'industrie moderne offre à leur beauté et à leur grâce.

Je viens de recevoir à l'instant, un choix de lingerie fine que Madame **Tancrède Trestler-Mongenais**, la délicieuse artiste modiste de l'avenue Laurier, a choisie à mon intention. Comme c'est joli tout cela, doux et harmonieux! Madame Mongenais que vous avez du goût, et que je le bénis votre goût qui me donne l'impression, ainsi parée, que je suis un précieux bibelot de femme, ce qui ne m'empêche pas, vous savez, vous autres, qui pincez les lèvres, que je suis également une femme sérieuse et charitable, oui charitable, puisque je vais tout à l'heure porter une boîte d'**Aspirine Bayer** à Henriette qui vient de me téléphoner qu'elle crève du mal de tête. — As-tu pris de l'**Aspirine**? lui ai-je demandé tout naturellement. — Mais oui, des douzaines! Des douzaines, c'est impossible... Mais à propos, de quelle

[illegible] Henriette me [illegible] une marque [illegible] va se [illegible] de [illegible] tandis qu'il [illegible] **Bayer** [illegible] que j'aille secourir Henriette et la guérir, puisque ce soir nous [illegible] du grand [illegible] **Alexis Contant**, au [illegible] ce sera, émouvante et réconfortante, et quelle joie de rendre ainsi hommage à l'immense talent d'un compositeur canadien-français. Car si je vous semble futile à vous conter tout ce qui me passe par la tête, je suis tout de même une patriote, pas à la manière d'Armand Lavergne, non, mais une, tout de même!

Comme je vais endosser la petite bottine que m'a vendue **Thomas Dussault**, le bottier de toutes nos élégantes, une douleur horrible me mord le petit orteil. Horreur! j'ai un cor, un affreux cor! Que vais-je devenir? Je ne puis tout de même pas chausser un vieux soulier, qui jurerait avec ma toilette. Et je suis ennuyée, ennuyée, quand soudain, je pense à **Freezone**. Non, mais étais-je bête. J'avais **Freezone**, et j'allais souffrir! Vite, une application, et c'est guéri. Le vrai miracle. Ma bottine me semble légère tandis que je trottine mon kodak sous le bras vers la **Photographie Larose**. J'ai dans ce kodak et dans les films qui l'accompagnent tous mes souvenirs de [illegible]. mais est-ce gentil un **Kodak canadien**? M. Larose me dit: "Vous voulez que je vous développe tous ces films. Ce sera facile et satisfaisant. Avec le **Canadian Kodak**, on ne rate jamais sa photo." Je suis contente. J'ai confiance dans mon kodak et dans mon photographe. En sortant de là, je rencontre Marie C., belle à ravir, et qui renifle en m'approchant: "Oh! que tu sens bon!" Je te crois, — que je réponds, — je me parfume au **Coty**! — Mais le **Coty**, coûte horriblement cher? Cela dépend, si tu vas le chercher chez Paul Bergeron, tu auras du Coty, Ernest, pour les dames, à un prix fort raisonnable." Marie qui est affreusement imiteuse s'en va de son pas rapide vers la pharmacie Bergeron, et elle dira ce soir, au thé de chez **Kerhulu et Odiau**, où l'on mange de si bons gâteaux et des chocolats à la **Marquise de Sévigny**, oui, ma chère, où elle a trouvé cette senteur exquise. Mais en me retournant, je me frappe sur la petite Madame C., qui traîne son bambin de sept ans qui rayonne et me crie: Mam'zelle Chifonnette, j'ai ma banque de Noel, moi aussi." Qu'il est gentil ce mignon dans sa joie de thésaurisateur, et comme la **Banque d'Hochelaga** a eu une heureuse idée d'inviter ainsi les petits, et les grands aussi à pratiquer une sage économie. Madame C. veut m'expliquer qu'elle a trouvé cette annonce dans la Revue Moderne et qu'elle a été ravie d'intéresser son petit à cette caisse de Noel. Il a déjà son livre de banque à la **Banque d'Epargne**. Cela lui en fera deux, continue la jolie Madame X., on ne peut jamais trop leur apprendre le chemin des banques. Bravo! comme c'est bien! Nous causions encore quand, poussant une voiture, nous aperçûmes l'une de nos amies, maman d'un ravissant bébé, éblouissant de santé. Comment c'était-là le petit poussin sans plumes que nous croyions voué à la mort, quelques mois avant, et la mère victorieuse d'expliquer que si son bébé déborde de santé, si ses yeux sont brillants et ses joues rouges, elle doit ce bienfait au **Lait Borden** qui alimente uniquement son superbe rejeton. "Quand à moi, termine-t-elle, pour expliquer [illegible] **Bovril** régulièrement, et mes troubles d'estomac ont [illegible] **Horlick**! — fait M. X., quel lait délicieux aussi!" Et quand son bambin entend ce mot, le voilà qui pleurniche pour qu'on lui donne son lait favori. Je laisse les mamans à leurs confidences, car j'ai un rendez-vous pour trois heures chez **Desjardins**, le grand magasin de fourrures où je me paie le luxe d'un manteau d'écureuil, je ne vous dis que ça! Ce que je suis chic là-dedans; je m'admire dans toutes les glaces du grand magasin, et je vois des Américains qui me lorgnent sans se gêner, projetant, cela se voit, d'en acheter de semblables à leurs femmes et à leurs filles. Je suis très contente de moi quoique mon compte, mon beau compte de la **Banque de Montréal** va s'en trouver allégé pour un moment. Je ménagerai plus les mois suivants pour réparer la brêche, et d'ailleurs je n'aurais pu nulle part ailleurs que chez Desjardins m'acheter un aussi beau manteau à d'aussi doux prix. Puis une course chez **Jaeger** pour me choisir les souples sous-vêtements et les chandails élégants dont j'ai un pressant besoin, et je me rappelle soudain que le dentiste m'attend à trois heures et demie. Au coin de la rue, je rencontre Raoul qui sortait de la **Banque Royale**, où il dépose tous ses fonds, et il parait qu'il est riche. Tant mieux, car M. Raoul est l'heureux élu de Chiffonnette, et pour savoir dépenser de l'argent, elle est un peu là Chiffonnette! Raoul me fait fête. Seulement je remarque que ses yeux sont battus, et il m'explique qu'il vient de perdre son vieil oncle et qu'il vient de prendre avec la **Société Coopérative de Frais Funéraires** tous les arrangements pour les funérailles qui auront lieu le lendemain — "Mon oncle laisse une jolie fortune et l'homme d'affaires averti laisse tout son patrimoine entre les mains de l'**Administration Générale**. En ma qualité d'héritier, je suis ravi, très content." Cela me ramène au chapitre de mes propres affaires: — Puisque vous allez en ville, mon vieux Raoul, vous seriez bien aimable de prendre une assurance sur mon mobilier à l'agence de la Royal, chez **Hurtubise et Saint-Cyr**, et de passer chez **Lamontagne** payer cette dernière malle garde-robe qui est un vrai bijou. Vous la verrez. Raoul est l'homme complaisant par excellence, et vous avez toujours l'air de lui rendre service en le bourrant de commissions — "Cela va très bien, me dit-il, je dois passer également chez **Fortier** acheter un Mimeograph qui nous est indispensable au bureau, arrêter chez **Derome** commander de ces magnifiques fleurs artificielles que j'ai promis d'offrir à ma tante Rose qui les adore. "Cher Raoul que vous allez donc me rendre heureuse, et je vous demande pardon de vous quitter si vite."

Le Docteur **Arthur Beauchamp** m'attendait, et il me fit en douceur le travail que je redoutais. Je n'avais rien senti... "Cela ne m'étonne pas fait le docteur, un bon dentiste ne fait jamais mal." Et cela me rappelle que Phrosine qui ne jure que par le dentiste **Gaston Demers** m'a fait la même remarque l'autre jour. Mais je vais au Ritz ce soir, — et je ne suis pas coiffée. Un coup de téléphone chez **Punde et Boehm**, et je serai tout-à-l'heure l'une des plus jolies femmes de Montréal. J'ai promis à Criquette, ma petite amie de lui adresser de la musique. Vite tout de suite ,une course chez **Raoul Vennat**, où je me laisse tenter par de délicieuses broderies, et le tramway m'amène chez **Morency**, où je fais choix d'une peinture de Lamarche et d'estampes anciennes et modernes qui vont enchanter celles qui les recevront pour étrennes. Puis me voilà en quête d'un service d'argenterie d'un modèle élégant. J'ai mon affaire: Un nom me traverse le cerveau: **Community Plate**, et comment penserai-je à une autre marque quand je sais que celle-là est la plus pratique. Il me faut encore une nappe, une vraie qui fasse pâlir de jalousie quelques bonnes amies, et je cours chez **Cahill** où je fais un choix de toiles merveilleuses et de dentelles ravissantes, puis dare-dare au **Greenwich Shop**, où en attendant l'heure du thé, Gabrielle. Yolande et Germaine dévalisent le comptoir où l'on trouve des merveilles. Ces demoiselles organisent des bridges et le **Greenwich Shop** offre de délicieux prix. Puis c'est le thé, et l'on cause, cause... Tout d'abord des sandwiches et au jambon **Contant**, nous n'en voulons pas d'autres, et du thé **Blue Bird**, s.-v.-p., c'est le seul qui soit vraiment bon, et quel arôme! respirez-moi celà!... Ces gâteaux si légers et si exquis ont été faits avec de la poudre **Magic** affirme Germaine qui s'y entend. Gabrielle nous explique que le joli brimborion avec lequel elle joue, est la Parfumette du **Beaver Trading** qui dégage un parfum exquis, et ne coûte qu'un dollar, et de cela nous glissons à **Piver**, à ses parfums, à ses lotions, à ses poudres... Mon Dieu que les femmes sont donc tentées! susurre Gabrielle qui vient de réclamer à grands cris le **Ketchup Clark** pour donner plus de piment encore à ses sandwiches. Je remarque tout à coup que le nez, le tout petit nez de Yolande est surmonté d'un délicat binocle. "Mais, il a bien fallu que je m'y résigne, heureusement que la maison **Carrière et Sénécal** m'a pourvu de ce gentil petit machin qui tient tout seul et ne pèse pas une plume... Puis pendant que je suis en frais de passer mon monde en revue, je constate que Germaine a perdu ce vilain duvet qui ombrageait malencontreusement sa lèvre supérieure. Yolande qui voit tout avec son pince-nez me glisse: "Elle a usé du **Vazelo**". Bonne idée qu'elle a eue là, cette chère Yolande... Gabrielle se penche tout près de nous et raconte: "Vous savez que je me suis fait tirer les cartes, mais oui, par **Madame Berthe**, et ce qu'elle m'a dit de choses... j'en rêve!" Vite réclame Germaine qui raffole de tout cela, vite ta **Waterman**, ma petite, que j'enregistre cette adresse. Et tandis que Germaine écrit, Yolande se met à vocaliser à mi-ton. "Peste la jolie voix!" Il parait que j'ai une fortune dans le gosier, et c'est depuis que je vais à **l'Ecole de Musique de Montréal...** mais oui, vous savez bien fondée par Madame McMillan, ô la bonne école... "J'y serais allée moi-même déclare Gabrielle, si je n'avais eu maman à soigner, maintenant que nous avons auprès d'elle, l'une de ces excellentes **gardes Ville-Marie**, je vais pouvoir suivre des cours. Pendant que j'étais à la maison, j'ai soigné ma peau, et vous devez constater que mon teint s'est singulièrement amélioré, et grâce au Lait des **Dames Romaines**, que je vous recommande... Nous n'avions plus ni sandwiches ni thé. Allons sauvons-nous maintenant...

A la maison, je trouve ce billet de Henriette: "Merci, tout va bien. Ton remède a opéré, et pour te prouver ma gratitude, je t'envoie un flacon **d'Houbigant**. Tu m'en diras des nouvelles." Cette chère Henriette!

Dans la cuisine je trouve Annette gémissante et éternuante. Une grippe sans doute. Vite, ma vieille, un verre de **Riga** et une prise de **Nazaline Chretien-Zaugg**, et vous ne sentirez plus aucun mal. C'est votre rein Annette, qui fait des siennes. Demain, vite à la consulation du **Dr J. M. E. Prevost,** vous savez le fameux spécialiste pour les maladies comme la votre, qui a sauvé mon oncle qui était cependant condamné, et qui se porte aujourd'hui comme le Pont Neuf...

Annette se désole de n'avoir pas préparé un dîner soigné comme si elle ne savait pas que je ne mange le soir que du **Riz Soufflé** (**Puffed Rice**), et qu'aucune nourriture ne vaut celle-là pour nous tenir en bonne santé et de belle humeur!

Puis tandis que je savoure mon petit souper, Annette m'explique que ma cousine a téléphoné pour savoir le nom de cet institut qui prépare les jeunes gens à passer leurs brevets... **l'Institut Laroche**, c'est ça, et elle aura oublié la brave cousine qui oublie tout.

Je regarde autour de moi, et je suis surprise de voir que les meubles reluisent comme autant de miroirs. Annette rassénérée par mes bons remèdes m'annonce triomphalement qu'elle les a tous passés à **l'Imperial Ioco Liquid Gloss** dont l'annonce lui est apparue dans la Revue Moderne. Bonne et soigneuse et dévouée Annette, va!

Mais toutes ces courses m'ont fatiguée; je me laisse aller tout doucement sur le divan, après m'être soignée avec cette merveilleuse **Vaseline au menthol de Chesebrough** qui me délivre immédiatement de tout mal de tête. Et tandis que je me repose, j'entends comme dans un rêve vibrer le timbre de la porte d'entrée. Annette arrive avec des petits paquets. J'ouvre fébrilement, car je suis aussi curieuse que je suis gâtée: un délicieux bouquet de corsage de chez **McKenna** dans l'un, et dans l'autre un ravissant rang de perles de chez **Scott et Bousquet.** O mon Raoul, que tu es délicieux et que je t'aime. Cette fois, je songe à le rendre heureux, très heureux, et quand nous serons mariés...

Le voyage de noces en Europe, hein, et par la **Ligne Française** encore! Car je n'imagine pas que l'on puisse en choisir une autre!

Chiffonnette.

A NOS ABONNÉS

Nous serons reconnaissants à ceux de nos abonnés qui ont jusqu'ici négligé de régler leur prix d'abonnement de vouloir bien se mettre en règle avec notre administration, dans le plus bref delai, afin d'empêcher des demandes réitérées de notre part, demandes qui nous sont pénibles mais auxquelles nous ne pouvons nous soustraire, tenus que nous sommes de rencontrer de lourdes et périodiques échéances.

LA DIRECTION.

AGENTS DEMANDÉS

La Revue Moderne demande des Agents dans toutes les parties du pays et des Etats-Unis. Très haut percentage payé.

Prière de s'adresser au Gérant de LA REVUE MODERNE.

147, rue Saint-Denis,

Montréal.

Tel. Est 1418

LA REVUE MODERNE

est éditée par Mme Madeleine Gleason-Huguenin, 147, rue Saint-Denis, Montréal, et imprimée par la Cie d'Imprimerie Moderne, 39, rue Dowd, à Montréal.

Adresse postale: Casier 35, Station N.

Montréal. Téléphone Est 1418.

NOËL ! NOËL !

A DEMI-AVEUGLÉS par le tourbillon incessant des gros flocons de neige que le vent les saupoudre, deux passants hâtent le pas et marchent en baissant la tête, pour se défendre contre cette bise qui cingle. — "Nous y voilà" s'écrie une voix fraîche de jeune fille qui, désignant de la main la façade éclairée d'une maison, s'arrête un instant pour regarder la silhouette sombre d'un vieil arbre nu et dépouillé, sur les branches duquel se pose délicatement une neige moelleuse et immaculée, que la bourrasque n'enlève qu'en partie. Puis il y a aussi le petit jardin de givre et de glace.. Mais une porte s'est ouverte et, de l'intérieur, une voix amie appelle les visiteurs: "Entrez les fiancés, venez tous réchauffer à la flamme de Noël." Entouré, félicité, le jeune couple répond à celui-ci, à celui-là, puis Jeannette, la joyeuse Jeannette, qui a fini par enlever à son amie son manteau et ses fourrures, l'entraîne vers le petit salon où se célèbre la fête du vingt-cinq décembre. Sur le seuil, Simonne s'immobilise. "Que fais-tu?" demande Jeannette... "Ah! ... tu veux t'assurer que ton fiancé te suit. Trop de zèle, ma mie.." "Tais-toi, moqueuse, que Louis se tire d'affaire seul, je regarde les enfants autour de leur arbre... Que de frimousses à croquer!" "Allons, les petits, souhaitez le bonjour et beaucoup de bonheur à votre amie Simonne et à son fiancé," dit une jeune femme qui s'avance de la pièce voisine, la main tendue aux arrivants. Les enfants s'exécutèrent bruyamment, et la petite Paule, l'aînée, qui a presque huit ans et une curiosité très éveillée, s'enquiert près de son oncle Charles, de ce que peut être "un fiancé." "Trop fort pour moi," répond celui-ci, "à un autre de te renseigner, Paulette". Et son œil interrogeant le nouveau venu, Louis R... dit en riant: "Qu'est-ce que c'est... mais c'est tout comme moi!" Paulette ne semblant guère satisfaite de cette réponse, tante Lucie, qui caresse consciencieusement un chien de laine blanche, que Gabi vient de déposer sur ses genoux avec la recommandation d'en prendre bien soin, demande à sa nièce: "Est-ce selon ton goût, au moins, Paulette, un fiancé? Tu ne dis rien?" L'enfant hésite un peu, puis répond en toute sincérité: "Je ne sais pas".

. . . .

Le goûter des petits est servi. Toutes les bonnes volontés sont réquisitionnées en l'honneur des convives, puis quand, le repas terminé, les enfants regagnent leur paradis terrestre: "Au tour des grands enfants," dit madame L...

. . . .

Au salon Gabi brandit avec enthousiasme une lettre qu'elle vient de découvrir, dissimulée entre les branches du sapin, et le petit Jean vient chercher maman et tout le monde pour voir ce document. Un délai est demandé, puis la maîtresse suit ses hôtes et remet discrètement un peu d'ordre dans le désarroi des jouets et des meubles. L'air solennel, l'œil amusé, monsieur L... regarde la lettre que s'empresse de lui remettre Gabi. Il annonce qu'il va en donner lecture, et sa femme suggère de supprimer l'éclairage électrique et d'accomplir cette cérémonie à la lueur des bougies de l'arbre, qui, symbole et souvenir de cette fête des enfants, doit briller de son propre éclat. Voici que le sapin resplendit tel un bouquet de féerie; ses scintillantes et pâles petites flammes, seules avec la flambée du foyer, éclairent maintenant la pièce. On s'installe. Le petit Jean appuie sa tête ébouriffée sur les genoux de sa mère, puis, en demi-cercle, se placent Paulette qui arrange avec soin sa robe brodée, Robert et Guy caressant du regard un jeu de quilles et une locomotive qui gisent dans un coin, et Gabi, la blondine, qui tient un bonbon à la main. Puis, un silence parfait régnant, monsieur L.. lit à haute voix, scandant chaque phrase de Santa-Claus:



Le petit salon où se célèbre la fête du 25 décembre

"Mes chers petits enfants, je n'ai pu présider aujourd'hui votre fête de Noël. Je sais que vous avez de bons parents qui se chargeront de vous remettre avec mes bons souhaits, les dons de l'enfant Jésus. Je suis bien vieux, bien usé, Saint-Nicolas, de même, est loin d'être jeune, et il y a tant de petits pauvres que nous secourons et égayons de notre mieux, que notre temps est bien employé à recueillir les offrandes de jouets, de friandises et de vêtements que les gens charitables nous réservent à l'époque de la fête du petit Jésus.

Puis-je compter, qu'en souvenir de votre plaisir d'aujourd'hui, vous vous efforcerez de ne pas briser vos jouets pour pouvoir, l'année prochaine, offrir à vos petits camarades pauvres, ce dont vous serez lassés? Ils sont contents de peu, ces petits abandonnés, mais comme ils sont nombreux, il faut beaucoup de jouets, beaucoup de bonbons! A une autre année, mes amis.

Votre tout dévoué,

Santa-Claus.

La lecture de ces recommandations patriarcales produit des effets divers. Les uns répriment leur envie de rire, Simonne glisse à son amie Jeannette, que ce "style lui est d'une tournure familière," ce qui fait hausser les épaules de cette dernière, qu'on soupçonne sur de simples indices sans valeur, dit-elle. Robert songe qu'on lui gâte un peu son plaisir, en lui rappelant de prendre soin de sa locomotive. Paule n'est pas disposée à donner de suite le joli petit lit où elle va laisser dormir Laurette, sa poupée blonde. Mais Gabi, qui a le cœur sur la main et qui, d'ailleurs, s'est rassasiée de friandises, examine le contenu... entamé d'un cornet de bonbons et les met de côté... pour l'année prochaine... Puis la lassitude de ce jour de brouhaha diminuant l'ardeur des enfants, madame L... leur recommande de se tenir tranquilles "pour écouter la musique que Simonne va leur faire, n'est-ce pas?" "Certainement," acquiesce la jeune fille. D'un geste de la main, elle arrête Jeannette qui veut augmenter le luminaire. "Non, non, j'ai assez de clarté. Je sais de mémoire ce que je veux vous chanter". Les messieurs s'éloignent un peu pour déguster leurs cigares, tout en ne perdant rien de la scène. Les bébés se blottissent dans des bras complaisants. La chanteuse commence un délicieux "Noël" d'une voix argentine. Un écho vibre lorsqu'elle prononce les paroles du refrain... Il enchante si bien ses amis, que personne ne songe à parler de suite, lorsque le dernier accord cesse de résonner... les enfants parce que le sommeil les gagne... les autres parce que leur oreille entend encore l'ingénuité exquise du chant que Simonne a traduit par une harmonie si légère qu'elle semblait un blanc flocon de neige que le vent n'entraînerait pas, mais qu'il aiderait à flotter dans l'atmosphère...

Québec, décembre 1922.

ODILE.

Le Sphinx Blanc

(suite)

par GUY CHANTEPLEURE

RÉSUMÉ DU PREMIER CHAPITRE.—*Gabriel Régnier, peintre de grande valeur avait épousé Bérengère de Croix-Plessis qui lui avait laissé en mourant une fille, Sylvette. Cette enfant vient de rentrer auprès de son père après avoir reçu son éducation dans une pension renommée. Gabriel Régnier a gardé de chaleureuses relations d'amitié et de famille avec un seul parent de sa femme François de La Teillais, conseiller d'ambassade à Londres. Gabriel Régnier souffre d'une maladie de coeur, qui une nuit l'emporte brutalement. Sylvette manque mourir de douleur, dans son testament et une lettre le peintre a recommandé sa fille à M. de La Teillais, son meilleur ami, et il exprime le voeu que François aime et marie Sylvette.*

Vers midi, elle reçut la visite du médecin qui, sur ses instances énervées, l'autorisa à se lever.

Quand elle eut revêtu son uniforme, noué à la manche d'une étroite cravate de crêpe, Sylvie fut conduite à Mlle Decharme qui, lui épargnant l'émotion de revoir aussitôt ses compagnes et de recevoir leurs condoléances, l'installa dans le petit salon où les élèves ne pénétraient qu'appelées par la directrice.

Pensant qu'elle préférait être seule, Mlle Decharme s'éloigna sous un prétexte et ne revint qu'au bout d'un quart d'heure.

— Ma chère enfant, commença-t-elle, voici M. le comte de La Teillais qui...

Mais déjà, d'un élan, François de La Teillais entrait, allant à Sylvie. Il était très pâle, il avait les yeux rouges, ses lèvres tremblaient. "Sylvie, ma pauvre petite Sylvie, nous sommes bien malheureux."

Une sorte de cri déchira la gorge de Sylvie. Il avait dit *nous*, lui! Il souffrait! Il avait pleuré.

De toute sa détresse éperdue, la jeune fille regarda La Teillais, puis, brusquement avec un sanglot, elle se jeta dans ces bras amis qui se tendaient vers elle.

VII

Lorsque la dépêche de Me Lecoutellier lui était parvenue, François se trouvait à Paris, arrivé depuis la veille, en congé régulier et officiellement avisé de sa nomination de ministre plénipotentiaire au poste qu'il avait souhaité.

Il était parti le soir même, bouleversé, malheureux, quittant tout dans sa hâte de répondre au funèbre appel.

Sylvie le voyait chaque jour. Ce fut par lui qu'elle voulut savoir les détails qu'on avait pu recueillir sur la maladie, les derniers moments de son père.

Des visites de son tuteur, de l'heure ou du moment qu'il passait à la pension Decharme, Sylvie avait fait inconsciemment l'espoir, l'attente, l'intérêt quotidien de sa vie d'orpheline, de sa pauvre vie désorganisée et encore indécise.

On eût dit qu'en laissant, à François, sa fille bien-aimée, M. Régnier avait pu faire passer de son cœur au cœur de l'enfant, la confiance absolue dont ce legs était une dernière preuve.

Depuis qu'elle se savait sous cette protection à laquelle elle s'abandonnait sans lutte, sans crainte, Sylvie s'était déchargée du soin de songer à l'avenir.

Elle n'ignorait pas cependant que, nommé ministre au Japon, son tuteur dût la quitter, mais il ne partirait que dans six semaines ou deux mois. Dans la langueur morale ou elle était peu à peu tombée, il lui semblait vaguement que le jour de ce départ ne devait jamais venir. Puis M. de La Teillais lui avait promis que, d'ici là, il arrangerait pour elle une vie qui serait paisible et douce; il lui avait parlé de cette dame à qui son père mourant avait rêvé de la confier et qui était si bonne, si aimable et si seule.

— Dans quelques jours, je verrai Mme Prévost, avait-il dit, elle a perdu il y a bien longtemps déjà, son unique enfant qui avait alors votre âge, et elle est dans la vie aussi isolée que vous-même. C'est pourquoi, je voudrais vous laisser à elle, Sylvie. Je suis sûr qu'elle vous aimerait tout de suite, et que vous l'aimeriez bientôt.

Sylvie en venait à s'imaginer que Mme Prévost n'était plus pour elle une étrangère.

Au bout d'une dizaine de jours, La Teillais dut quitter Angers et vint faire ses adieux à Sylvie.

Il déplorait de s'éloigner ainsi, au moment où l'année allait finir, à la veille de ces jours de fête qui rendent la solitude plus lourde et qui mêlent au chagrin une si subtile, une si cruelle amertume.

Le 1er janvier, Sylvie recevrait un envoi de Paris, des livres, un joli bibelot pour sa nouvelle chambre, et puis une longue lettre.

— Comme vous êtes bon, fit la jeune fille, oh! si bon, si bon! Je ne sais pas bien vous dire, mais je n'oublierai jamais ce que vous avez été pour moi.

Elle parlait doucement, la voix un peu émue, en levant sur François ses grands yeux d'eau bleue, ses yeux tendres et confiants. Près de la porte, elle dit gentiment: "Au revoir, mon tuteur!" puis, d'un mouvement très simple de fillette reconnaissante, elle tendit son front. Et François baisa en souriant les blondes bouclettes qui s'obstinaient à danser, rebelles à la discipline de la grosse natte sévère.

Demeuré seul, il haussa les épaules. Etait-il possible que son ami eût sérieusement songé à le marier avec cette enfant!

Il eût été navré que le plus léger soupçon du vœu émis par Gabriel, que la moindre arrière-pensée, quelle qu'elle fût, pût troubler, maintenant ou jamais, l'heureuse simplicité, la cordialité paisible des rapports affectueux qui s'étaient établis d'eux-mêmes, entre lui et sa toute jeune pupille, et auxquels il tenait vraiment. Pauvre petite!

En quittant la pension Decharme, La Teillais alla prendre congé de Mme Lecoutellier, qu'il trouva seule.

— Quand nous reverrons-nous? demanda-t-elle comme il se disposait à partir.

— A la fin de la semaine prochaine si c'est possible. J'espère, qu'alors, tout sera convenu, fixé pour Sylvie Régnier et qu'il ne me restera plus qu'à la conduire à Mme Prévost.

— Pauvre enfant! Il doit être facile de l'aimer! Et vous savez que, si vous ne m'aviez pas dit que son père tenait à ce qu'elle vécût à Paris, je me serais très volontiers chargée d'elle, fit Mme Lecoutellier très simplement de sa douce voix maternelle. Vous témoigne-t-elle de la confiance, de l'amitié?

— Beaucoup. Nous sommes, elle et moi, d'excellents amis. Pour peu, je l'aurais emmenée au Japon. Voyez, Madame, combien tout se fût trouvé simplifié si je n'avais pas eu la sottise de rester jusqu'à ce jour le célibataire endurci auquel vous avez adressé tant d'aimables sermons!

— Ou si le beau projet de ce pauvre M. Régnier vous avait paru acceptable, suggéra Mme Lecoutellier avec un sourire.

La Teillais eut un geste éploré.

— Oh! Madame, supplia-t-il, ne revenons plus sur cette chimère de mon malheureux ami, et oubliez-la, je vous en prie. J'aurais dû la taire, même à vous.

— Nous sommes, mon mari et moi, les gens les plus discrets du monde, reprit l'excellente femme; le secret professionnel, vous savez! J'oublierai votre confidence... demain, je vous le promets, mais, aujourd'hui, je ne puis m'empêcher de penser...

— Quoi? chère Madame.

— Oh! je suis très romanesque, sans qu'il y paraisse! moi, continua Mme Lecoutellier en riant de toute sa gaieté tranquille. Et je trouve que ce serait très gentil ce petit mariage!

La Teillais eut l'air consterné.

— Hélas, Madame, j'ai trente-six ans! Ce ne serait pas un petit mariage, ce serait une grande folie! Je vous assure que je ne me sens plus assez jeunet pour jouer au ménage et à la poupée. Moi amoureux de Sylvie! Mais Sylvie n'est qu'une enfant. Et puis...

Son air désolé s'accentua:

— Et puis, aurait-elle cinq ou six ans de plus que... Voyons, ma chère, ma bonne madame Lecoutellier, comment voudriez-vous que je fusse amoureux de cette jeune fille! moi!... moi qui ai eu toute ma vie le culte, l'adoration de la beauté! Mais elle est laide, la pauvre enfant!

— Oh! laide! elle a des yeux superbes!

—Des yeux superbes, mais c'est le fait de tous les laiderons! Je l'aimerai tant qu'on voudra comme une sœur, mais comme une femme!... ah! chère madame, je me connais, jamais, jamais. Alors, si je l'épousais, je pourrais bien avoir le cœur plein de pitié, de sympathie, je n'en ferais pas moins d'elle un être extrêmement malheureux, et, vous savez, sans le vouloir, elle me le rendrait bien!

— Peut-être, d'ailleurs, Sylvie aurait-elle été la première à sourire à l'idée de son père. Elle n'a que seize ans! Aux yeux des jeunes filles de cet âge, un homme qui a passé la trentaine est presque un vieux.

— C'est juste, approuva La Teillais.

Cependant, il ne s'en était pas avisé tout seul... et, au premier moment, la remarque de Mme Lecoutellier lui fut vaguement désagréable.

VIII

Les cours avaient repris dès les premiers jours de janvier à la pension Decharme et, pour échapper à une oisiveté énervante, Sylvie s'était imposé le devoir de les suivre jusqu'au retour de M. de La Teillais.

Cependant, elle avait peine à chasser le malaise qui la troublait dans cette existence transitoire... Elle avait hâte maintenant d'en avoir fini avec l'attente, hâte de voir s'abaisser devant elle le voile brumeux qui lui cachait encore les êtres et les choses au milieu desquels elle allait vivre, et, à se dire qu'en ce moment même, quelqu'un s'occupait d'elle, de son bien-être futur, apportait au soin de lui épargner ou de lui adoucir toute épreuve, un dévouement ferme et intelligent, une grande paix descendait en elle.

Quand ses compagnes l'interrogeaient sur cet avenir, mystérieux à tant d'égards, vers lequel elle marchait, elle répondait invariablement: "Mon tuteur a dit ceci... Mon tuteur a décidé cela" ou encore: "Je demanderai à mon tuteur... je ferai ce que mon tuteur jugera bon."

Jacqueline Lecoutellier qui, retenue chez ses parents par la convalescence d'une attaque d'influenza, n'avait reparu à la pension Decharme que plusieurs jours après ses compagnes, vit avec horreur qu'en son absence, la "petite Régnier" était devenue le "chou-chou" de ces dames et l'héroïne de la maison.

Quelques heures suffirent pour que le "Mon tuteur" de la pauvre Sylvie lui eût abîmé les nerfs.

Et le surlendemain, pendant la récréation , sa rage éclata.

Après avoir joué à quatre mains, les deux jeunes filles remettaient, dans l'armoire où l'on serrait la musique les cahiers qu'elles en avaient sortis une heure auparavant.

Elles se trouvaient en tête-à-tête.

— Est-ce que tu continueras tes leçons de piano, à Paris? demanda Mlle Lecoutellier.

— Oh! oui, certainement, et puis, je prendrai aussi des leçons de chant. Mon tuteur a dit que je devais avoir une joli voix, répondit innocemment Sylvie.

A ces mots, Jacqueline se redressa, un volume de sonates à la main.

— Ton tuteur, ton tuteur! fit-elle, ah! ce que tu deviens assommante avec ton tuteur, ma pauvre Régnier! Vraiment, j'en suis à regretter pour toi que ce beau Monsieur n'ait pas apprécié les projets de ton père!

— Les projets de mon père, répéta Sylvie étonnée. Qu'est-ce que...

— Tu ne sais pas? reprit Jacqueline. Ton père aurait désiré que M. de La Teillais devînt ton mari, ma chère. Il l'avait écrit la veille de sa mort, à papa ou à M. de La Teillais lui-même.

Sèchement, impérieusement Mlle Régnier interrogea:

— Qui t'a dit cela?

— Oh! personne! je l'ai su par hasard. J'étais malade, j'avais les yeux fermés, on a cru que je dormais, alors, comme j'ai l'oreille très fine, j'ai entendu quelques mots de papa et de maman. M. de La Teillais a dit à maman qu'il espérait bien n'être aimé de toi que comme un tuteur, et qu'il ne voulait pas t'épouser parce que tu étais une petite fille... et puis...

— Et puis? insista Sylvie.

— Et puis... Tu veux que je te dise? Et puis parce qu'il te trouve laide, là!

Le visage de Sylvie s'était bouleversé, très pâle, mais, presque aussitôt, il se remit.

— Eh bien! riposta-t-elle, il a raison M. de La Teillais, pour lui, je suis une petite fille, et pour tout le monde, même pour moi, je suis laide! Sans compter que l'idée de l'épouser ne me serait guère venue. Il est le meilleur, le plus sage, le plus affectueux des tuteurs, voilà l'important. Mais, je ne vois pas le tome II des sonates, est-ce le cahier que tu tiens?

Et l'on eût pu croire que, pour l'instant, rien n'intéressait plus Sylvie que le sort de ce tome II des sonates.

Mais le soir, quand le sommeil de la maison l'eut enveloppée de solitude et de silence, elle pleura longtemps, blottie dans son oreiller.

Elle sentait bien maintenant — et c'était là une révélation plus étonnante que celle dont méchamment Jacqueline l'avait accablée — elle sentait bien qu'hier, comme aujourd'hui, elle n'eût pas souhaité de plus parfait bonheur que ce bonheur incomparable d'être la femme de François de La Teillais.

Et cependant personne, peut-être, n'eût pris au sérieux son secret, si elle l'avait confié! Elle était toute petite, elle avait l'air d'une fillette, alors, elle n'avait pas le droit d'aimer comme une femme. M. de La Teillais lui parlait ainsi qu'on parle aux enfants. Et puis, elle était laide, aussi laide qu'il était beau, lui!

"Oh! je voudrais être jolie... murmura-t-elle... et lui plaire... et n'être plus une petite fille... et qu'il m'aime... qu'il m'aime... qu'il souffre de m'aimer! Oh! je voudrais... je voudrais!..."

IX

Mme Prévost attendait Sylvie — sa filleule, comme elle disait déjà — avec une affectueuse impatience.

La jeune fille habiterait chez son aimable protectrice une grande chambre, haute, ensoleillée, qui donnait sur le parc Monceau, et dont La Teillais et Mme Prévost avaient choisi les tentures et les meubles, de jolis meubles laqués, d'un Louis XVI très pur, puis elle disposerait encore d'un petit salon qu'elle aurait le plaisir de décorer au gré de sa fantaisie, où elle pourrait réunir les souvenirs qu'elle voulait emporter du Clos-Belloy, les tableaux, les objets d'art, les livres que son père avait aimés...

Sylvie écoutait, très blonde, très pâle, dans la robe noire qui avait remplacé maintenant son uniforme de pensionnaire.

De temps à autre, elle disait:

— Je vous remercie, oui, tout sera très bien ainsi, Monsieur, vous avez pris beaucoup de peine.

Comme il allait la quitter, après cette visite de retour, il lui prit tout à coup les deux mains et l'emmenant dans l'embrasure de la fenêtre, au grand jour, il la regarda longuement, attentivement.

— Qu'avez-vous? interrogea-t-il. Est-ce que quelqu'un vous a peinée, blessée.?

Elle secoua la tête en détournant les yeux

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que je ne vous retrouve plus telle que je vous ai laissée ? Qu'avez-vous, Sylvette ? dites-le moi franchement ? je veux le savoir.

— Je n'ai rien, Monsieur.

— Rien ? vraiment ?

— Vraiment !

— Eh bien... si, vous avez quelque chose. Et d'abord, je veux voir vos yeux.

La Teillais tenait toujours les mains de la jeune fille sans brutalité, mais très fermement; elles ne pouvaient s'échapper.

— Je suis bien telle que vous m'avez laissée, mon tuteur, très reconnaissante de vos bontés pour moi. Seulement, j'ai beaucoup réfléchi, pendant votre absence, j'ai essayé d'être plus raisonnable, de me reprendre un peu après... après avoir eu tant de chagrin, et j'y suis parvenue. Voilà.

Maintenant, Sylvie regardait l'ami de son père. Ses yeux étaient sereins comme un beau ciel.

Quand la porte se fut refermée sur La Teillais, Sylvette eut un sourire un peu triste et un peu ironique tout ensemble, puis, à son tour, très doucement, elle baisa ses deux mains. Le départ pour Paris eut lieu à la date fixée. Mme Prévost attendait les arrivants à la descente du train, et l'enfant avait à peine eu le temps d'entrevoir un joli sourire d'aïeule encadré de boucles blanches, que déjà deux bras très doux l'avaient saisie, que déjà des baisers très tendres, très maternels!... — oh! des baisers "qui avaient l'habitude" ceux-là! — s'étaient appuyés sur ses joues.

Alors, elle se mit à pleurer et ne put que balbutier tout bas en suffoquant: "Vous m'aimerez, n'est-ce pas?"

Un mois plus tard François de La Teillais vint faire à Mme Prévost et à Sylvie sa dernière visite. Il devait s'embarquer le lendemain à Marseille.

Sylvie avait une violente migraine, il ne la vit qu'un court instant, blême, les traits tirés, toute chancelante, dans son peignoir de laine blanche.

"Les petites femmes sont aussi ingrates que les grandes, pensait La Teillais en remontant dans la voiture qui l'avait emmené. Cette gentille Sylvie qui me témoignait une affection si franche, elle n'a plus d'yeux ni de sourire que pour Mme Prévost. Au moment de la séparation, j'étais plus impressionné qu'elle, ma parole d'honneur."

DEUXIÈME PARTIE

I

"... La bonne nouvelle de votre retour m'enchante! Savez-vous bien, mon beau monsieur, que votre absence a duré plus de deux ans, que je suis vieille, et que Sylvie est jeune, et qu'il serait temps de songer à l'avenir de votre pupille et que — depuis trois ou quatre mois que la petite personne "va dans le monde" où elle est très entourée — ma prudence de marraine se sent en peine de votre sagesse de tuteur ?

"Sylvette est aimable, intelligente, et fort gentille, elle plaît, je vous l'ai déjà dit; puis on la devine riche, ce qui ne gâte jamais rien. Vous pensez bien qu'on lui fait la cour et qu'il y a des chances pour que les demandes en mariage ne lui manquent pas.

"Bref, j'ai bien des choses sérieuses à vous dire et vous voyez que votre présence ne sera pas de trop.

"Dès le commencement de juin, nous profiterons, Sylvette et moi, de l'invitation de votre cousine Mme Gustave Morin, et nous irons respirer l'air des bois au Vésinet, mais nous n'y resterons guère qu'une huitaine. C'est donc rue Alfred-de-Vigny que nous attendrons le moment de nous embarquer pour Villers et que nous aurons la joie de vous revoir. Sylvie s'en fait une fête. Cependant, je dois vous avertir qu'elle parle autant de l'*Alcyon* et de votre voyage que de vous et de votre retour. Les gens qui sont tenus de naviguer bourgeoisement, sur le paquebot de tout le monde, lui inspirent une profonde pitié!"

Le 5 juin, deux ou trois jours après son arrivée à Paris, François de La Teillais relut attentivement ce passage d'une longue lettre de Mme Prévost qui lui avait été remise bien des jours auparavant à Chang-Haï où l'*Alcyon* avait fait escale et qui, par suite de quelques modifications apportées à ses projets, se trouvait le seul message qu'il eût exactement reçu de sa vieille amie depuis son départ de Tokio. "Elles sont au Vésinet et nous croient encore en mer, l'*Alcyon* et moi, pensa-t-il. Je passerai rue Alfred-de-Vigny ce soir, par acquit de conscience. Et demain, à l'heure du déjeuner, sans être annoncé, j'apparaîtrai chez les Morin! Ce sera une vraie surprise."

A la porte, une voiture l'attendait, il se fit mener au ministère des affaires étrangères.

Vers deux heures et demie, il quitta le quai d'Orsay, enfila la rue Royale et flâna jusqu'à l'Opera, les yeux grisés de cette incomparable vision de lumière, de joie et de beauté que lui rendaient soudain, sous le clair soleil de France, le printemps, les fleurs, les femmes de Paris. De temps à autre, un ami rencontré au hasard de cette lente et délicieuse ballade, l'arrêtait.

Puis, au milieu de l'après-midi, le peintre Albert Janvier et sa jeune femme l'ayant attrapé au passage et enlevé dans leur voiture, il se trouva transporté tout à coup, à Neuilly chez la marquise de Miramon qui recevait, gaîment et superbement, comme d'habitude.

Entraînée par l'élan généreux de ses compatriotes, la marquise de Miramon s'était mis en tête de secourir les sinistrés de la Martinique et elle avait organisé dans sa belle résidence du boulevard Richard-Wallace, une grande matinée de bienfaisance XVIIIe siècle.

A l'intérieur de l'hôtel, dans le cadre clair du petit théâtre aux fraîches peintures d'éventails, on jouait du Marivaux et l'on chantait du Grétry. Une représentation réglée par un sociétaire de la Comédie et composée de *Rose et Colas* et du *Jeu de l'Amour et du Hasard* était donnée à laquelle tout invité de la marquise pouvait assister.

Debout, au bas du perron, François de La Teillais causait avec la femme d'un de ses amis, une jolie marchande de fleurs, il lui semblait goûter à nouveau je ne sais quelle douceur de vivre dont il avait oublié la saveur. Un moment, il s'échappa vers le théâtre pour entendre un acte de quelque chose. On jouait le *Jeu de l'Amour et du Hasard*. La pièce était déjà fort avancée: Lisette, en ses atours de grande dame, et Pasquin, sous son habit brodé de gentilhomme, étaient en scène, l'un confessant qu'il était le valet de Dorante, l'autre avouant qu'elle était la suivante de Sylvia.

Puis Lisette s'enfuit avec de grandes révérences folles, le vrai Dorante vint et, presque aussitôt, la vraie Sylvia, à qui Pasquin fit place.

"*Comme elle est digne d'être aimée!*" soupira Dorante en apercevant la jeune fille.

"Une charmante voix d'amoureux!" se dit La Teillais.

Et, en même temps, avant d'avoir détaillé le visage de Sylvia, avant que Sylvia eût parlé, rien qu'à la voir entrer, à je ne sais quoi qui était de la grâce et de l'harmonie dans sa démarche, dans les plis miroitants de sa robe de taffetas rose, dans le port de sa petite tête sur un cou délicieux, un cou frêle, un peu long et très effilé, dans le reflet de son regard et l'expression de sa bouche, il se dit aussi que la remarque de Dorante se trouvait être, cette fois, singulièrement justifiée.

Et soudain, François tressaillit. Il s'en fallut de peu qu'un cri ne lui échappât. Rêvait-il ? Non, il ne rêvait pas! Ces yeux bleus, il les avait déjà vus. Voilà que Sylvia parlait avec la voix de Sylvie, de Sylvie Régnier!

II

Sylvie!... Maintenant, François la retrouvait toute et, même, il s'étonnait de ne l'avoir pas aussitôt reconnue.

Mais, comme sans cesser d'être elle-même, elle s'était métamorphosée en femme, la

fillette à la grosse natte blonde, au visage [illegible] gauches qui embrassait [illegible] et pleurant avec [illegible] sur l'épaule de son tuteur [illegible] revenait pas!

Il s'était [illegible] bien attendu à ce que sa vieille amie lui présentât non plus une fillette, [illegible] et à ce que cette jeune fille [illegible]. Vaguement, il avait [illegible] Sylvette nouvelle assez différente [illegible]. Mais la véritable Sylvette, celle qui venait de lui apparaître sous la basquine [illegible] le bonnet de dentelle d'une soubrette [illegible] non, il ne l'avait pas prévue, il n'avait pas pu la prévoir.

Il était indubitable que Sylvie Régnier avait vu le *Jeu de l'Amour et du Hasard* à la Comédie-Française et qu'elle s'efforçait de retrouver quelques-unes des intonations alors saisies. Elle jouait avec des conseils docilement reçus et des souvenirs précieusement gardés mais elle jouait aussi, et comme malgré elle, avec sa nature, avec son âge, avec ce qui restait d'irrésistiblement individuel, dans son geste, dans son sourire, dans ses yeux. Et, [illegible] charmant, c'était aussi, en mêlant [illegible] à son jeu d'élève inexpérimentée ce quelque chose de spontané, de non voulu, de non appris qui était le parfum, la marque subtile de sa personnalité de femme, qu'elle se rapprochait le plus, non pas de telle ou telle comédienne, mais de l'être imaginé par Marivaux, de cette adorable Sylvia, dont elle devait rendre les complexités infinies, l'émotion et la raillerie, la tendresse et la gaîté, la franchise et l'astuce et dont il semblait qu'elle fût précisément par le caractère de sa beauté, par la grâce fine des mouvements et de la voix, par le doux mystère enjôleur du regard et du sourire, une toute jeune et lointaine sœur.

"Cette gamine a eu pendant un moment autant d'amoureux qu'il y a d'hommes dans la salle," pensa François en souriant.

La pièce finissait. On rappela trois fois les jeunes acteurs, puis, comme, le rideau tombé, La Teillais se frayait un passage dans la foule, au brouhaha des chaises remuées et des conversations reprises à voix haute, ses yeux rencontrèrent ceux de Mme Prévost.

— Hé! grand Dieu, mon bon François? d'où sortez-vous? Et quand êtes-vous arrivé, s'écria la vieille dame, lorsque François l'eût rejointe près de la porte.

— Je suis arrivé ce matin, chère Madame. L'*Alcyon* a mérité tous les éloges de Sylvette. Mais à votre tour, expliquez-moi? Je suis ici par hasard. Je comptais passer ma journée de demain au Vésinet avec vous et les Morin.

— Les Morin sont à Vichy avec leurs enfants. M. Morin a eu des crises hépatiques et les médecins ont ordonné une cure qui a tout naturellement changé nos projets. Alors, comme Mme de Miramon a beaucoup insisté pour que Sylvie acceptât ce rôle... Elle l'a bien joué, n'est-ce-pas?

— Si elle l'a bien joué? s'écria La Teillais gaîment. Mais, c'est une petite Bartet que votre filleule, Madame. Au premier moment, je ne l'avais pas reconnue. Je comprends, ma foi, qu'on veuille vous la prendre. Ne pourrai-je pas la féliciter, cette jeune étoile?

— Cette jeune étoile a dû regagner sa "loge" au premier étage. Venez, je vous dirai si elle reçoit.

A ce moment, il y eut un mouvement dans la cohue et, conduite par M. de Miramon, une grande jeune femme rousse apparut, traversant la salle, de la porte du vestibule à celle du jardin.

Son chapeau lourd de plumes, posé un peu de côté sur sa coiffure bouffante et crêpelée d'où s'échappaient de longues boucles, sa robe de gaze rayée, son fichu vaporeux, toute sa mise d'un style délicieux et d'une tonalité harmonieuse reproduisait le costume que porte Mistress Siddons dans le célèbre tableau de la *National Gallery*.

En apercevant La Teillais, le portrait de Mistress Siddons avait souri, puis il avait répondu par un signe amical au profond salut qui lui était adressé.

— Qui est cette belle personne? interrogea curieusement Mme Prévost, lorsqu'elle eut atteint, avec La Teillais, le vestibule de l'hôtel et le grand escalier qui montait au premier étage.

— La marquise Calini, Madame.

— Une Italienne?

— Une Vénitienne. Mais, c'est à Londres que je lui ai été présenté, il y a longtemps, par sa sœur qui venait d'épouser lord Nevil.

— Et vous lui avez fait la cour, naturellement?

— Naturellement, Madame. Nous lui faisions tous la cour à l'ambassade. Elle était la beauté de la saison. Mais n'est-ce pas sur cette galerie que donne la "loge" de Mlle Sylvette?

— Attendez-moi un instant... tenez, ici.

Le premier soin de Sylvette en rentrant dans la chambre où elle s'était habillée avait été d'ôter sa perruque poudrée. Debout devant la psyché, la tête légèrement rejetée en arrière, elle brossait et rebrossait avec un plaisir évident sa longue chevelure blonde qui voltigeait à la débandade et s'allumait d'éclairs d'or sous la rude caresse du crin, tandis qu'assise sur une chaise basse et tendant complaisamment sa mignonne jambe de poupée à la femme de chambre, Mlle de Venange, en jupons de dentelle, échangeait ses bas bleu pâle contre des bas roses.

— Etes-vous contente de nous, madame? demanda Lisette, lorsque Mme Prévost entra.

— Tout à fait, ma mignonne. Votre vieille amie s'est sentie très fière de vous. Et quel succès!

Sylvette avait couru à Mme Prévost et l'avait prise par le cou. Le visage perdu dans l'enroulement de ses cheveux, elle se berçait, se câlinait sur l'épaule de sa marraine.

— On vous a fait des compliments, marraine?

— Beaucoup! Mais je gage bien que tu ne devineras pas de qui j'en ai le plus reçu!

Sylvette souriait entre les mèches blondes.

— De qui? Oh! ce n'est pas difficile à deviner... de...

Un nom entr'ouvrait ses lèvres malicieuses.

— De M. de La Teillais, ton tuteur, acheva victorieusement Mme Prévost.

Sylvie eut un drôle de petit cri et, presque en même temps, elle se redressa, portant vivement à sa bouche son doigt où perlait une goutte de sang.

— Oh! je me suis piquée, fit-elle, c'est votre broche, marraine.

Elle était toute pâle.

— Ma pauvre petite! tu t'es fait bien mal?

Mais déjà rassérénée, elle secouait la tête.

— Ce n'est rien, je suis très douillette, vous savez, avoua-t-elle. Alors, mon tuteur est arrivé. Quelle surprise, marraine, quelle surprise!

François n'attendit pas longtemps.

Il y eut un bruit de porte. Des pieds menus trottèrent dans la galerie, et comme François se retournait, Sylvette parut. Elle accourait telle que sa marraine l'avait trouvée, l'or doux de ses cheveux couvrant son peignoir rose.

— Comment, c'est vous, mon tuteur, c'est bien vous! disait-elle rieuse.

Et affectueusement, d'un mouvement familier, du mouvement d'autrefois, elle tendait ses deux mains, elle tendait son front.

— Comment c'est vous, ma pupille, c'est bien vous, répliqua François sur le même ton, en baisant ce front qui s'offrait.

Mais au tout premier moment le geste de la jeune fille, ce geste de l'ancienne Sylvette accompli par la nouvelle, l'avait surpris, déconcerté. Décidément, il fallait s'habituer à la métamorphose. Il n'était pas encore parvenu à retrouver la fille de son ami Gabriel, l'orpheline à laquelle il avait promis de servir de père, dans la jolie personne qui, l'instant d'avant, jouait la comédie avec tant de grâce

ensorcelante, et qui, maintenant, toute parfumée encore de la poudre de Marivaux, lui faisait cet accueil quasi filial.

Sans quitter les deux mains qu'il avait prises dans les siennes, il regardait Sylvette.

— Oui, c'est bien vous! répéta-t-il. Etes-vous contente de revoir votre tuteur?

— Oh! très contente.

Elle parlait doucement, gentiment, un peu comme si elle l'avait rencontré la veille...

Il souriait:

— Vous avez beaucoup changé, Sylvette!.

— J'ai grandi, n'est-ce pas? Moi qui avais si peur de rester petite!

— Vous avez grandi, oui... et puis, il faut bien que je vous l'apprenne si, par grand hasard, vous l'ignorez encore... vous êtes devenue très jolie, ma chère pupille.

— Très jolie, non, je ne serai jamais très jolie, seulement, j'étais laide. C'était dommage! Alors, la nature et moi, nous avons fait ce que nous avons pu.

— Ne me la rendez pas orgueilleuse, s'il vous plaît, recommanda Mme Prévost qui s'était approchée.

— Oh! si je devais être orgueilleuse parce qu'on me fait des compliments... dit modestement Sylvette.

— Il y a déjà quelque temps que vous le seriez, n'est-il pas vrai? acheva La Teillais. Oh! Sylvette, Sylvette... Comme vous voilà loin de la pension Decharme! Dites-moi, retrouverai-je encore en vous quelque chose de la petite Sylvie de jadis?

— Mais oui, peut-être, mon tuteur, en cherchant bien.

— Je chercherai donc, ma chère, car, en vérité, j'aimais cette petite Sylvie.

— J'espère que vous aimerez la grande aussi.

Elle riait, toute rose, ses cils noirs voilant la rouerie voulue et si douce de ses yeux. A chaque mouvement de sa tête espiègle, ses cheveux accrochaient un rayon de soleil. Très longs, très épais, longs comme les cheveux d'une princesse de légendes, ils l'enveloppaient d'un flot souple et chatoyant qui roulait bien bas vers l'ourlet de sa robe; leur joyeuse liberté semblait rire, à cette heure, du souvenir de la natte sévère qui les avait emprisonnés au temps de la pension Decharme. Ils avaient changé eux aussi! François ne leur connaissait pas ces tons chauds qui jouaient avec la lumière.

III

Un moment plus tard, François chercha des yeux sa pupille et l'aperçut près du Temple de Flore. Des jeunes gens l'entouraient, empressés.

Vêtue de mousseline et coiffée de roses, elle s'appuyait légèrement au fût grêle d'une colonnette et, souriant, la tête un peu penchée, pour écouter ou pour répondre, ses longs cils voilant ou découvrant tour à tour le bleu de son regard, elle semblait prendre plaisir aux paroles qui lui étaient dites et à celles qu'elle disait.

— Votre filleule m'a tout l'air d'être une petite coquette, déclara-t-il en offrant une chaise à Mme Prévost.

— Coquette, Sylvie? oui et non, répliqua la vieille dame en souriant de ce sourire doux et fin qui seyait à sa blanche coiffure de marquise. Je crois bien que ses yeux sont de ceux qui semblent avoir été créés pour enjoler le prochain sans trop y songer. Je crois aussi qu'elle aime à plaire. Mais sa coquetterie si coquetterie il y a, est un peu dédaigneuse, et, en quelque sorte distante. Mlle Sylvette ne recherche pas l'admiration, elle la permet de très haut et accueille les hommages de ces messieurs comme choses dues, avec l'attitude et le ton d'une petite princesse.

— C'est très gentil! approuva La Teillais [illegible] sans l'avoir [illegible]. Et que pensent ces "messieurs" de cette [illegible]?

— Ce que vous en pensez vous-même, que c'est très gentil!

— Ces messieurs, ça veut dire?

— Ça veut dire un certain nombre de jeunes gens qui [illegible] pas les salons où je conduis Sylvie, et dont quelques-uns ne cachent point qu'ils seraient charmés de devenir votre... [illegible], mon cher François.

— [illegible] par exemple?

— Robert de Gérial, oui certes, mais c'est un gamin. Il n'a que vingt et un ans.

— J'espère que vous ne la donnerez pas non plus à Fernand Rivière — l'auteur dramatique — que j'aperçois aussi parmi les admirateurs de Sylvie. A côté de cet autre jeune homme, blond celui-là, blond à vous faire mal au cœur. Je le connais. Rivière, vous savez, il a infiniment de talent, mais c'est un fêtard, un blasé, [illegible] jusqu'au cynisme.

— Oh! Rivière ne songe guère à se marier. Il flirte sans but, par amour de l'art, avec toutes les jeunes filles qui lui plaisent, c'est-à-dire avec toutes celles qui possèdent une jolie cervelle en même temps qu'un joli minois. Sylvie est du nombre, voilà tout.

— Je cherche l'heureux élu, reprit La Teillais. Il y en a un, si j'ai bien compris votre lettre.

— Non, répondit Mme Prévost en baissant la voix, il n'y a pas d'heureux élu, mon cher François. Il y a un élu possible, je n'ose même pas dire probable. Vous le chercheriez en vain, d'ailleurs. Il n'est pas ici, ce n'est pas un coureur de *five o'clock* ou de ventes de charité. Mais, tenez, voici la tante de mon favori, Mme Rodolphe Brémontier, vous la connaissez, je pense?

— De vue seulement. Alors, c'est du petit Brémontier, le fils du constructeur de machines que vous voulez parler?

— Oui, c'est de Marcel Brémontier, un charmant garçon qui aime Sylvette, et qui la mérite. Mme Brémontier vient de notre côté, je vais vous présenter. Non? Cela vous ennuie?

La Teillais n'avait pas interdit à sa physionomie d'être expressive.

— Oui, chère Madame, avoua-t-il avec une sorte de naïveté, cela m'ennuierait terriblement. Je suis assez las de présentations aujourd'hui. Et puis, celle-ci serait un peu brusque, étant données les circonstances. Je vous laisse. Pourrais-je vous voir demain, rue Alfred-de-Vigny? Serez-vous rentrée vers la fin de la journée?

— Demain? certainement. Venez dîner, si vous êtes libre?

— Je le serai. Vous êtes la plus charmante des amies. Au revoir!

Il s'éloigna, remonta l'allée et gagna les abords du temple de Flore.

— Ah! mon tuteur, je vous croyais parti, remarqua Sylvie avec son plus gentil sourire.

— Je causais avec votre marraine, à quelques pas d'ici, mais vous étiez très absorbée, repartit-il, en souriant aussi.

— Où est marraine? demanda-t-elle en s'avançant un peu.

— Là-bas, à gauche de la ferme, assis à côté de Mme Brémontier. Comme le jardin s'est dépeuplé depuis un moment. On part et la foule ne se renouvelle plus.

— Oh! il y a encore beaucoup de monde dans les salons. Entendez-vous l'orchestre? Mme de Miramon avait promis un tour de valse pour finir.

— Et vous êtes ici! Quel crime de lèse-jeunesse! Voulez-vous que nous le dansions, ce tour de valse? fit spontanément La Teillais.

La jeune fille était devenue un peu plus rose.

— Vous allez vous moquer de moi, dit-elle. Je ne danse jamais. Au bal, je me promène... et je cause. On le sait. Je passe pour une originale.

François se souvint.

— C'est vrai, dit-il, Mme Prévost m'a écrit quelque chose de cela quand vous avez commencé à aller dans le monde. Mais j'avais cru à une timidité de débutante.

— Oh! ce n'était pas de la timidité. Je n'ai jamais été timide, reprit tranquillement Sylvie. Je suis une sauvage, voilà. La sauvage que vous avez connue jadis. Et c'est plus fort que moi, je ne puis admettre que parce qu'une maîtresse de maison a déclaré qu'*on danserait* et parce qu'on joue de la musique sur un certain rythme, un tas de jeunes gens se trouvent tout à coup le droit de me prendre dans leurs bras. C'est une chose qui me paraît tellement absurde et tellement révoltante. Alors, je ne danse pas.

La Teillais la regardait en souriant, un peu étonné, un peu charmé aussi, comme autrefois, au Clos-Belloy, quand elle lui contait ingénument les chimères dont sa tête était pleine.

— Et le plus bizarre, avoua-t-il, c'est qu'en somme vous avez raison, petite Sylvette, et bien plus encore que vous ne croyez, et que c'est votre révolte qui est logique, et la condescendance générale qui est extravagante. Seulement peu de personnes en conviendraient. Et j'ai été le premier à me montrer assez ahuri de vos opinions révolutionnaires.

Pendant quelques secondes, Sylvie fixa le gazon, puis ses yeux se relevèrent sur François et, très doucement, elle reprit:

— Si vous vouliez, mon tuteur, nous pourrions bien danser tout de même, parce que, vous comprenez avec vous, ça ne compte pas.

Il s'inclina.

— Le privilège me flatte, dit-il.

— Alors, attendez-moi un moment, il faut que marraine sache que je vais dans la salle de danse.

Bientôt, elle revint en courant comme une petite fille.

— Je crains d'être une valseuse pitoyable, déclara-t-elle.

— Mais non. Certaines femmes dansent par don, par grâce d'état. Votre démarche, vos mouvements ont un rythme qui s'adaptera tout naturellement à celui de la valse, vous verrez.

Il ne s'était pas trompé. Sylvette pouvait danser sans savoir danser. Ce n'étaient pas seulement ses pieds fins, légers, qui semblaient faits pour dessiner la valse, c'était tout son corps harmonieux qui en devait réaliser la grâce particulière, et, tout l'ensemble, l'élégance aisée et le charme languide.

— Vous voyez, vous dansez à merveille, approuva-t-il, sans s'arrêter.

Elle murmura:

— Ce n'est pas moi qui danse, c'est vous qui m'emportez. Il me semble que je ne touche pas terre.

Il ne voyait d'elle que ses cheveux mousseux et frisottants, délivrés pour l'instant de leur capeline fleurie, un coin de profil perdu et la ligne délicieuse, légèrement inclinée à gauche de son petit cou mince. Pourtant, il la devinait vibrante, un peu grisée par le vertige nouveau. Et il trouvait une douceur de triomphe, étrange, complexe, assez confuse à se dire que Sylvette valsait pour la première fois et qu'elle valsait avec lui; qu'avant le sien, aucun bras d'homme n'avait entouré cette taille frêle qui s'assouplissait dans l'abandon de la danse et qu'il n'avait été permis à personne de respirer ainsi de tout près le subtil parfum blond dont il avait les lèvres imprégnées. Mais, tout à coup brusquement, elle balbutia:

— Je suis tout étourdie...

Et, voyant qu'elle avait pâli, La Teillais la conduisit hors de la salle surchauffée, vers la véranda, déserte à cette heure.

Quand, la soulevant dans ses bras, il la déposa sur les coussins de la chaise longue d'osier, elle avait perdu connaissance. Elle était plus blanche encore, blanche jusqu'aux lèvres, ses mains se glaçaient.

Il redoutait de la quitter pour aller chercher Mme Prévost et cependant, sans qu'il sût pourquoi, l'idée d'avoir recours à une aide étrangère lui était odieuse. Il eut un moment un peu affolé. Puis, la jeune fille ouvrit les yeux; alors la pâleur liliale de son visage tiré disparut sous un flot rose et, tout de suite, elle se redressa, arrangea sa robe et laissa couler ses pieds à terre pour se retrouver assise.

— Vous êtes mieux, ma pauvre enfant? questionna La Teillais, la voix anxieuse.

Machinalement, les deux mains de Sylvette se levaient le long de sa tête pour réparer le désordre de ses cheveux.

— Beaucoup mieux. Je vous demande pardon, mon tuteur. C'est le manque d'habitude, vous voyez.

— Mais c'est moi qui vous demande pardon, protesta La Teillais désolé. J'aurais dû...

— Vous n'avez aucun reproche à vous adresser. Il faisait chaud, et de tourner ainsi m'a éblouie! Puis j'étais encore un peu ébranlée. J'ai été très émue, très bouleversée aujourd'hui. Vous comprenez, je n'avais encore jamais joué la comédie. Mais me voilà remise. Elle souriait. —... Ce qui m'aurait ennuyée, c'eût été d'ameuter les populations. Quand j'ai senti — oh! dans le vague tout à fait — que vous m'emmeniez

doucement, sans rien dire, j'ai été contente!! Voulez-vous me reconduire maintenant? Je voudrais rentrer, je suis fatiguée.

Elle se leva, puis, tandis que La Teillais prenait son bras et le passait sous le sien:

— Ne dites rien de tout cela à marraine, pria-t-elle. Elle s'effraye facilement. Alors, comme c'est fini...

Les yeux de François l'enveloppaient, inquiets.

— Vous ne vous sentez pas malade? insista-t-il, vous me le jurez?

Elle secoua la tête, souriante, les cils un peu baissés et portant son regard sur celui de La Teillais:

— Je ne me sens pas malade, je me sens bien, au contraire, très bien, mon bon tuteur, dit-elle.

IV

François fut reçu dans le petit salon que Mme Prévost appelait son cabinet de travail, parce qu'elle y faisait sa correspondance et ses comptes sur un joli bureau de bois de rose et parce qu'elle y serrait ses livres dans une bibliothèque d'acajou à baguette d'or.

Un portrait de Sylvie en robe blanche jetait sa note de fraîcheur toute neuve au milieu des images pâlies du cabinet de travail.

Avant de s'asseoir, François s'était arrêté devant le léger chevalet.

— J'ai tenu à conserver ce souvenir de la première robe de bal de Sylvette, fit Mme Prévost.

— Un souvenir délicieux, approuva M. de La Teillais.

Puis, quittant des yeux l'aquarelle où il venait de lire la signature de Louise Breslau, il ajouta:

— Elle est charmante, ma pupille, vous savez, Madame?

— Je sais, acquiesça-t-elle. Et je crois, ma foi, que le succès lui a un peu tourné la tête. Ce matin, quand je suis entrée dans sa chambre, elle m'a dit: — Marraine, est-ce que vous trouvez que je suis jolie? Beaucoup de gens me trouvent jolie, et j'en suis heureuse, si heureuse! Ses yeux brillaient comme des diamants bleus! Vous avez pu la faire danser, vous?

— Oui, avec moi... parce que je ne compte pas. C'est, du moins, ce qu'elle m'a déclaré.

— Vous devriez bien obtenir qu'elle consentît à danser aussi un peu avec ceux qui comptent.

— Pourquoi?

— Parce que c'est tout de même une petite originalité un peu grosse pour une jeune fille qui va au bal que de répondre ou à peu près, quand on l'invite à danser: "Non merci, monsieur, ça m'ennuie". Mais elle prétend que les jeunes gens n'aiment plus danser. Et il est de fait qu'elle les a habitués à se contenter des causeries avec accompagnement de valse — qu'elle daigne leur accorder

— Alors, à quoi bon la contrarier? Je vois très bien, d'ailleurs, que cette petite fille m'amènera souvent à défendre ses caprices. J'aurais été un détestable éducateur. C'est pourquoi je vous ai suppliée de me prêter votre concours. Et comme je m'en félicite aujourd'hui!

— Il est certain, concéda Mme Prévost, que si mes mérites d'éducatrice ont contribué à faire de Sylvette ce qu'elle est, j'ai droit à vos compliments. Mais, dans la bonne terre, les belles fleurs poussent toutes seules.

— Dites-moi, comment vous remercierai-je assez de tout ce que vous avez fait pour la fille de mon pauvre Gabriel, de tout le bonheur que vous lui avez donné, de l'absolue sécurité que je vous ai due moi-même?

— Ne me remerciez pas. Elle et moi nous nous sommes aimées, mon bon François,

voilà tout le miracle! Il ne dépendait ni de moi, ni de Sylvette. Les atomes crochus ont tout fait. Au premier contact, nos cœurs se sont pris. Il est vrai qu'ils avaient un grand désir de se prendre, nos pauvres cœurs en deuil. Sylvette était trop jeune pour vivre sans qu'on l'aimât et moi trop vieille pour vivre sans aimer. Nous nous sommes attachées l'une à l'autre pour le bien que nous pouvions nous faire mutuellement.

François prit la jolie main longue et fragile, la main si blanche et à peine vieillie qui reposait sur le velours pâle du canapé, et la baisa.

— Je n'attendais pas beaucoup moins de votre exquise bonté, il faut que je l'avoue, dit-il. Grâce à votre sollicitude, cette pauvre enfant a trouvé l'atmosphère qu'exigeait sa fine et affectueuse nature. Elle aurait pu être mal comprise.

Soudain, levant les yeux sur sa vieille amie, François demanda:

— Parlez-moi de ce Marcel Brémontier. Je ne sais rien de lui.

— Je vous en dirai beaucoup en peu de mots, mon cher François, répliqua-t-elle. Je juge en mère. Et vous m'avouerez que, de nos jours, les hommes de qui une mère tendre et clairvoyante peut penser: "Voici le mari que je souhaiterais à ma fille", ne courent point les salons. Eh bien! mon ami, si j'avais une fille, je serais très heureuse de la marier à Marcel Brémontier. C'est un être exquis, d'une bonté, d'une droiture et aussi d'une intelligence rares.

— Quel âge a-t-il?

— Vingt-huit ans, dix ans de plus que Sylvie, juste ce qu'il faut. Je n'aurais pas voulu que ma filleule épousât un tout jeune homme.

— Je crois, en somme, l'avoir rencontré quelque part ce garçon, reprit La Teillais après un moment de réflexions. Voyons il est grand, assez brun?

— Oui.

— Pas très élégant?

— Mais si, plutôt élégant, d'une élégance tranquille et robuste d'homme bien portant et bien équilibré. Ajoutez à cela un visage énergique et franc avec des yeux un peu graves qui savent être très doux. Un sympathique, vous verrez. Je ne vous parle pas de sa position de fortune.

— Oh! je sais qu'elle est superbe. Les Brémontier sont riches et continueront à s'enrichir. Leurs ateliers ont une réputation européenne. Marcel Brémontier y fera comme ingénieur son apprentissage de patron et prendra dans quelques années la tête de la maison. Mais la question d'argent est secondaire.

Un moment, il se tut, puis il reprit:

— Vous m'avez dit hier que Marcel Brémontier n'était encore à vos yeux qu'un élu possible. Croyez-vous que Sylvie l'aime, ou soit prête à l'aimer?

Mme Prévost hésita:

— Je ne sais, dit-elle. Avec Marcel Brémontier, je ne l'ai jamais vue coquette. Son attitude est très réservée, ses façons sont un peu froides même, et bien différentes de celles qui vous amusaient, hier quand vous observiez le quatuor Berthier, Rochet, Gertal, Rivière. Mais...

[illegible]

— Mais Sylvette est une étrange enfant. Je vous ai dit combien je l'aime. Nous vivons de la même vie, elle me témoigne une affection touchante. Néanmoins je sens que quelque chose d'elle m'échappe. Je sens qu'il y a des recoins de son cœur où je n'ai pas encore pénétré. Une impression qui m'a parfois troublée vous fera peut-être mieux comprendre ce que j'éprouve en face de cette enfant qui m'aime si sincèrement. Les yeux de Sylvette, ces yeux qui me cherchent sans cesse et se reposent sur les miens, tendres et confiants, ont l'admirable limpidité d'une belle eau bleue. Cependant, il me semble que je n'ai jamais vu le fond. Votre pupille, mon cher François, est un petit sphinx, un petit sphinx très doux, très pur, mais très mystérieux. Si elle aimait Marcel Brémontier, elle ne nous le dirait très probablement pas.

— Gabriel avait cette excessive pudeur de ses sentiments et de sa pensée, remarqua La Teillais. Mais n'avez-vous jamais interrogé Sylvie? ne lui avez-vous jamais parlé de Marcel Brémontier?

— Non, mon ami. Marcel Brémontier aime trop tendrement Sylvie pour ne pas s'épouvanter à l'idée de la perdre ou de lui déplaire par une démarche trop prompte. Il ne s'est pas encore déclaré. Il préfère ne rien brusquer. Et comme mes vœux sont pour lui, j'ai laissé Sylvie à ses réflexions.

— Et vos projets de mariage à vous? fit soudain Mme Prévost, prise d'un sourire. Y avez-vous renoncé?

La Teillais sourit.

— Ne vous moquez pas de moi, madame, dit-il, je suis toujours et de plus en plus las de ma solitude. A Tokio, les ministres mariés — et presque tous les ministres sont mariés — me paraissaient être les gens les plus heureux du monde. Il faut avoir vécu au loin, s'être trouvé dans un milieu étranger, véritablement étranger pour s'aviser de la douceur qu'il doit y avoir à emporter avec soi, sous la forme aimée d'une femme, d'un enfant, un bonheur intime et profond... quelque chose qui puisse par moment donner à un exilé l'illusion qu'en emportant *cela*, il a tout emporté. Quand on va bientôt finir sa quatrième dizaine d'années, on pense beaucoup à ces choses. Et puis, moi, vous savez, sous mes airs détachés, indifférents, je n'ai jamais été qu'un sentimental. Mais, pour l'instant, c'est du mariage de ma pupille qu'il s'agit. Je songerai au mien plus tard.

V

A six heures moins un quart, Sylvie rentra. Elle parut à François plus calme, plus doucement tranquille en ses mouvements, en ses paroles que la veille. Au bout d'un moment, tandis qu'on apportait à Mme Prévost la carte d'une visiteuse, la jeune fille emmena son tuteur dans la pièce qui, lorsqu'elle s'était installée rue Alfred-de-Vigny, lui avait été réservée comme salle d'études et qui ne s'était trouvée complètement aménagée qu'après le départ de M. de La Teillais.

— Mon boudoir n'est pas très coquet, remarqua-t-elle, mais tel qu'il est, je l'aime, et je suis certaine que vous l'aimerez.

François n'ignorait pas que Mlle Régnier avait voulu s'entourer des meubles, des objets qui lui venaient du Clos-Belloy et lui rappelaient plus particulièrement, plus intimement son père; il était préparé à revoir ces choses anciennes; cependant une émotion l'étreignit, tant elles évoquaient pour lui, vivante, parlante, dans ce cadre nouveau, l'image un peu effacée de Gabriel.

L'enfant n'avait pas craint d'assombrir le sanctuaire de ses jeunes pensées en y posant les tapisseries très vieilles à personnages maladroits et somptueux, armés de toutes pièces et chaussés de poulaines que Gabriel avait achetées en Allemagne et qui, pendant bien des années, avaient couvert les murs de son cabinet de travail.

Dans la fenêtre, entre les rideaux de velours d'un vert éteint et miroitant, l'aigle doré du lutrin déployait ses ailes, perché sur le chêne brun du pied triangulaire si finement décoré d'arcatures à clair.

Un exemplaire du dernier volume de *l'Histoire des arts décoratifs* — cet exemplaire imprimé sur papier de Chine que Gabriel avait promis à sa fille — était ouvert sur le pupitre...

Mais, délicate et fine comme le parfum des roses fraîches qui baignaient leurs tiges dans les antiques porcelaines du dressoir, la présence de la jeune fille se devinait parmi ces reliques vénérées. Ca et là, jetant sur leur beauté grave, un charme jeune et féminin des traces de son goût propre — la joliesse étrange de quelques bibelots d'un art très moderne, la pâleur harmonieuse d'un petit vase danois, la grâce tanagréenne d'une fine statuette de terre cuite, les dentelles mièvres d'une bergère de Saxe — apparaissaient.

Au coin d'une étagère, François revoyait les menues choses d'ivoire et de porcelaine, amoureusement choisies parmi les plus précieuses et les plus rares qu'il avait envoyées du Japon.

Dans un angle, près d'une fenêtre, le piano se dressait, drapé de vieux brocart.

La bibliothèque de Gabriel, trop massive sans doute, avait été remplacée par une vitrine de moindres dimensions. François lut au hasard des tablettes, quelques noms d'auteurs ou de volumes: Racine, Marivaux, Sully Prudhomme, Tennyson, Lamartine, Michelet, *Pêcheurs d'Islande*, les *Lettres de mon Moulin*, la *Princesse de Clèves*, les *Contes de Perrault*, le *Crime de Sylvestre Bonnard*.

— Vous aviez raison, fit La Teillais, *j'aime* cette pièce. Elle est à la fois *lui* et *vous*.

Frôlant les cyclamens mauves d'un vase de cristal flammé, son regard alla trouver un beau portrait de Gabriel, l'agrandissement d'une photographie un peu ancienne, mais singulièrement ressemblante, et s'y fixa.

Quand ce regard revint à Sylvie, la jeune fille avait les yeux pleins de larmes.

Elle murmura:

— Cela me parait bon de penser à papa près de vous.

Un moment, François la contempla sans parler, puis, très doucement, il dit:

— Nous penserons à lui, Sylvette, souvent, et nous parlerons de lui, je vous le promets. Mais je ne veux pas vous voir triste. Et il ne le voudrait pas plus que moi.

Les deux grosses larmes brillaient toujours immobiles dans les yeux de Sylvette, elle secoua la tête comme pour les chasser.

— Oh! je ne suis pas née pour la tristesse, dit-elle, et il y a en moi une grande volonté de bonheur. J'aime la vie. Et même, j'ai confiance en elle; j'attends, d'elle.... beaucoup!

Une clarté de sourire ensoleilla ses yeux, en fit resplendir l'humide reflet.

— Et puis, ajouta-t-elle, je possède un talisman de bonheur, auquel j'ai accordé un crédit!

Et comme La Teillais l'interrogeait, elle souleva d'un doigt le fin rang de perles qu'elle portait autour du cou et dont l'extrémité se perdait dans l'échancrure de son corsage de batiste.

— Ne vous rappelez-vous pas le fétiche égyptien que vous m'avez donné, si peu de temps avant que... Ce soir-là, mon tuteur, vous m'étiez apparu comme un homme merveilleux, un grand magicien qui pouvait tout, qui voyageait, de par le monde, porté par un bateau de féerie, ou une machine diabolique, et qui m'emmènerait quelque jour dans un pays plein de fleurs. Plus tard, il m'a bien fallu admettre que mon imagination avait exagéré. Cependant, je ne suis pas encore certaine qu'elle m'ait trompée tout à fait. Et votre talisman ne m'a jamais quittée. Il me doit une revanche.

— C'est vrai, ma pauvre petite, appuya La Teillais qui se rappelait, il vous doit une revanche, et vous l'aurez, j'en suis sûr.

Près de la glace, comme au Clos-Belloy, quelques miniatures étaient agrafées sur une bande de velours.

— Votre portrait, peint il y a cent ans! remarqua tout à coup La Teillais...

Elle parut joyeuse:

— Vous trouvez que je ressemble à grand' mère Jacquette? Papa le disait aussi, mais je ne voulais pas le croire.

— La ressemblance ne m'aurait peut-être pas frappé autrefois. Aujourd'hui, elle est saisissante. Dites-moi, n'est-ce pas cette délicieuse grand'mère Jacquette qui, sous le premier Empire, se fit cantinière pour suivre son mari?

— C'est elle. Comme mon grand-père ne pouvait l'emmener, elle a coupé ses cheveux — de beaux cheveux blonds, assez longs et épais pour l'envelopper toute — et, déguisée en homme, elle l'a rejoint en Allemagne. Papa m'avait dit cette histoire. Grand'mère Jacquette s'était emparée de mon imagination. Elle était mon héroïne, j'aurais voulu l'imiter.

— L'imiter, petite Sylvette! Ressembleriez-vous à Grand'mère Jacquette au point de vous sentir capable de l'imiter en ses prouesses! La jeune fille sourit.

— Rassurez-vous, dit-elle... Songez donc! Quel courage, quel sang-froid, quelle force de résistance il a fallu à cette petite femme fine et élégante pour triompher de tant de fatigues, de privations, de dangers! Mais aussi comme elle a dû se sentir heureuse d'avoir donné à celui qu'elle aimait une telle preuve d'amour!

— Eh bien! reprit François amusé, voulez-vous que je vous dise quand — selon moi, naturellement — votre aïeule a donné à son mari une vraie, une admirable preuve d'amour? Ce n'est pas quand elle a affronté les périls de ce voyage extraordinaire, c'est quand, avant de se mettre en route, elle a coupé ses cheveux, ses beaux cheveux blonds. Voilà une immolation! Le reste pouvait être assez divertissant, du moins vous semblez le croire! Voyons, vous sentiriez-vous capable de suivre — en cela aussi — l'exemple de grand'mère Jacquette et de sacrifier vos cheveux à votre mari?

Sylvette secoua la tête.

— Non, fit-elle, je ne crois pas.

Elle se tut un tout petit moment, puis elle ajouta:

— J'aurais trop peur de lui paraître moins jolie.

— Oh! que voilà bien un mot féminin! Y pensez-vous donc quelquefois à votre mari, Sylvette?

Elle le regarda, souriante encore, un peu plus rose.

— Mais oui, certainement. Quelle est la jeune fille qui ne pense pas à son mari, à l'homme qu'elle épousera peut-être, et qu'elle ne connaît pas.

— Vous savez, si cet homme-là n'est pas le plus aimable des hommes et ne fait pas de ma pupille la plus heureuse des femmes, il aura affaire à moi!

— J'y compte bien, repartit-elle avec le même enjouement.

La Teillais ne quitta le salon de Mme Prévost qu'à onze heures.

— J'espère, mon tuteur, lui dit gentiment Sylvette, que vous viendrez souvent et que vous vous occuperez beaucoup de moi. C'est très court un congé de quatre mois pour compenser votre pupille d'une absence de deux ans et demi!

— Mais certainement, je m'occuperai de vous, Sylvette. Et même, je n'ai demandé mon congé que pour ça!

Un moment plus tard, il descendait l'avenue Hoche en fumant une cigarette sous le dôme poudré d'or d'une nuit d'été toute bleue.

"Le cœur masculin a d'étranges vanités, pensait-il. Je suis le tuteur de cette enfant qui a dansé hier avec moi, parce que je lui fais l'effet d'un grand-père. Je l'aime tranquillement, paternellement. Et cependant, il a suffi qu'un jour, dans les angoisses de l'agonie, son pauvre père ait fait le rêve fou de me marier à elle pour que mon orgueil, mon insondable orgueil d'homme se soit mystérieusement arrogé sur elle je ne sais quels droits absurdes et dérisoires et pour que, je ne sais quel instinct obscur, incompréhensible de possesseur dépossédé se lève aujourd'hui en moi et me rende odieuse l'idée de son mariage avec un autre. J'ai dédaigné de prendre, et il m'est pénible de donner.

VI

— Mon bon tuteur, vous êtes libre cet après-midi?

— Je suis libre, oui.

— Et votre auto est là?

— Mais oui, pourquoi?

— Voulez-vous être un tuteur adorable et me mener à l'exposition des chiens qui ferme demain? Marraine est fatiguée.

Instinctivement le regard de La Teillais en appelait à Mme Prévost qui travaillait assise devant son métier. Mais déjà la vieille dame traduisait l'objection qui, un peu vaguement et sans trouver de formule satisfaisante, s'était opposée dans l'esprit du "bon tuteur" au désir de Sylvie.

— Ces jeunes filles modernes ne doutent de rien! disait-elle en piquant d'un geste léger un point de soie dans sa tapisserie. L'idée ne vient même pas à Mlle Sylvette qu'il serait possible qu'on s'étonnât de la rencontrer dans Paris avec un élégant gentleman pour tout chaperon!

La surprise profonde, la surprise presque ahurie de Sylvette arrêta tout commentaire [illegible] sur les lèvres de La Teillais.

— Mais, marraine, M. de La Teillais est mon tuteur!

— Ce n'est écrit ni sur son chapeau ni sur le [illegible].

— Et il pourrait être mon père!

— Il y a [illegible] fit tranquillement Mme Prévost en tirant [illegible] hors du canevas tendu la longue aiguillée de soie claire, cependant...

[illegible] La Teillais intervint. Il jugeait la discussion [illegible].

— Il me semble, chère madame, dit-il, que Sylvie n'a pas *tout à fait* tort. Songez que son père et moi nous étions *presque* contemporains.

Sa pensée et peut-être un peu sa voix soulignèrent les deux adverbes.

— Je crois vraiment que vous pouvez me la confier sans grand inconvénient.

La marraine s'était déclarée convaincue et cette première sortie de La Teillais avec sa pupille avait été suivie de beaucoup d'autres, Sylvette s'étant mise en tête de visiter Paris qu'elle ne connaissait pas mieux qu'une Parisienne, et Mme Prévost n'appréciant guère ces promenades de touristes, en pleine chaleur de juin.

François était un cicerone fort agréable. Il lui plut de constater que Sylvie prenait grand intérêt à ses explications qui étaient souvent des confidences.

Mlle Régnier possédait — François s'en était avisé dès la première soirée passée rue Alfred-de-Vigny — la science difficile, et si féminine quoi qu'on dise, des regards qui interrogent, des sourires qui répondent, des brèves paroles qui stimulent sans interrompre... Sérieux, rieurs ou émus, ses silences étaient expressifs et singulièrement intelligents. Elle savait écouter: c'était d'une [illegible] rare selon La Teillais qui savait parler et aimait assez à s'entendre. Et quand elle parlait, quand elle admirait elle-même, elle parlait, elle admirait juste avec des mots spontanés qui souvent étaient presque des mots d'artistes et qui avaient la sagacité intuitive, l'ingénuosité primesautière des mots d'enfants.

Il y avait en Sylvette un mélange étrange — un peu déconcertant parfois — de maturité et d'enfantillage.

Quelle grave affaire c'était, en sortant du Louvre, de Notre-Dame ou de Cluny, de décider où l'on goûterait! Dès qu'il s'agissait de goûter, La Teillais cessait d'être le guide averti qu'on écoute. La jeune fille se flattait de connaître tous les pâtissiers de Paris. Elle était très friande de fruits, de gâteaux et de glaces. La Teillais souriait au souvenir des hésitations passées de Mme Prévost et de ses propres scrupules.

Il eût fallu, lui semblait-il, avoir l'esprit singulièrement étroit ou déformé pour médire ou seulement s'étonner du tête-à-tête public d'un homme de son âge et de sa situation avec ce gentil grand bébé qui faisait les yeux doux aux babas et aux tartelettes.

Cependant — assez confusément sans doute — il savait gré à la pensionnaire d'être très jolie, et même d'être très remarquée.

Mlle Régnier s'habillait et se coiffait avec une élégance fine et discrète qui le ravissait. [illegible] surpris dans la toilette de sa pupille — et Dieu sait quelle importance il [illegible] la moindre faute de goût ou seulement de mesure. Mais les cheveux de Sylvie, son teint, ses yeux, la douce et chaude splendeur de sa jeunesse éblouissaient... puis, qu'elle marchât ou [illegible] de voiture, entrât dans un magasin ou s'arrêtât devant une vitrine, elle apportait aux moindres gestes une incomparable grâce!

La première fois que, dans un magasin où Sylvette venait d'entrer avec La Teillais, on l'avait appelée "Madame" elle avait dit: "Dieu que c'est drôle! vous avez entendu, mon tuteur, on me croit mariée!" Et tandis que la voiture les emportait, elle s'était mise à rire si joyeusement, d'un rire si communicatif d'enfant heureux que François avait ri avec elle, sans avouer qu'il n'était pas bien certain de trouver que ce fût "drôle" à ce point là!

Entre eux, c'était une intimité charmante, une entente gaie, tendrement protectrice d'un côté, gracieusement déférente de l'autre.

Sylvie témoignait à son tuteur une affection presque filiale. Si François avait pu douter de la sincérité de cette affection, un simple incident lui eût donné quelque remords de ce doute.

D'importantes réparations devant être faites, pendant la saison d'été, un échafaudage avait été apposé contre l'hôtel de Mme Prévost. Un jour, par suite d'une imprudence ou d'une maladresse, un énorme maillet de fer tomba de la hauteur du troisième étage, au moment même où La Teillais, un instant retenu par Mme Prévost, venait de dépasser le seuil de la porte et traversait l'étroit trottoir pour rejoindre Sylvie qui l'attendait, déjà installée dans l'automobile.

Quatre ou cinq cris partirent à la fois. Mais d'un brusque mouvement à gauche, La Teillais avait évité l'horrible choc, et la masse s'était abattue lourdement sans avoir blessé personne.

Moins d'une minute après, fuyant l'empressement des témoins de l'alerte, il sautait lestement dans l'automobile qui s'ébranla.

— Vous n'avez rien, murmura Sylvette. Je n'ai pas pu descendre, j'étais comme paralysée.

— Bah! repartit-il gaiement, avec moi, rien à craindre! Là où un autre aurait eu le crâne en marmelade...

Un geste brusque de la jeune fille l'interrompit. Alors il vit qu'elle était blême et qu'elle tremblait convulsivement.

— Ma pauvre petite, s'écria-t-il, avez-vous eu si peur!

Elle balbutia, farouche:

— Je ne peux pas rire en parlant de la mort. Elle m'a déjà pris papa. Si je vous perdais, je n'aurais plus personne: je n'ai plus que vous.

— Oh! Sylvette! si votre chère marraine vous entendait! fit La Teillais affectueusement. Et puis vous vous êtes exagéré le danger... beaucoup... ma pauvre mignonne!

Elle continua, poursuivant son idée:

— J'aime tendrement marraine, mais marraine ce n'est pas la même chose que papa et vous.

Ses yeux étaient presque noirs et sa voix presque rude.

La Teillais retint doucement la main frémissante et un peu révoltée que sa main à lui enveloppait toute.

— N'ayez pas cet air méchant, mon enfant chérie, pria-t-il. Vous savez, au fond, je suis très heureux de vous avoir fait peur. Figurez-vous qu'en mes heures grises, chacun a les siennes, après tout! il m'est arrivé de penser que je pourrais disparaître sans être beaucoup regretté par personne — maintenant que votre pauvre père est parti — et d'en éprouver un peu de peine, bêtement.

Puis comme le cher visage se contractait, il ajouta, gaîment:

— Soyez tranquille, petite Sylvette, je n'ai pas la moindre envie de vous quitter, tout au moins avant de vous avoir confiée au bon, au charmant mari qui nous remplacera dans votre cœur, dans votre vie, Gabriel et moi.

(A suivre)

La Petite Poste

CONDITIONS — 1o 5 sous du mot. 2o Chaque annonce devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. 3o. Les annonces doivent nous être adressées avant le 15 du mois qui précède la publication de la REVUE.

Afin de réprimer tout abus qui pourrait s'insinuer dans la Petite Poste, la direction de la Revue Moderne se réserve le droit de refuser les annonces ou de les modifier suivant le cas. Les changements seront faits de façon à respecter le sens absolu de l'annonce. L'argent sera retourné avec les annonces refusées, moins les frais de poste.

Note. — Les personnes voulant faire insérer une annonce dans **La Petite Poste,** doivent se rappeler ques les mots de l'adresse doivent aussi être comptés.

La Rédaction.

BIENVENUE à qui veut distraire Ninette des Bois, Rimouski, P. Qué.

LOUISE DESPRES, 337½ — 4ième Avenue, Limoilou, répondra gentiment à tous correspondants.

CENDRILLON moderne, taillée sur l'antique, recevra prince charmant au salon des Muses. Jamais après minuit. Jeannine Lefranc, Casier 106, Trois-Rivières.

JEUNE FILLE désire correspondants distingués de 20 à 25 ans. Violette Des Champs, Boîte 60, St-Prosper, Comté Champlain.

GENTILS MESSIEURS aimeriez-vous à échanger quelques lettres avec nous? Solange Deslys, Suzanne Desrosiers, Denise Bienvenue, Poste restante, St-Hyacinthe.

JEUNE FILLE, dix-huit ans, demande correspondants. Ninon Fauvette, Station E, Montréal.

JE M'ENNUIE... Jeunes messieurs, voulez-vous me distraire? Lull, Poste Restante, Lachine Locks, P. Qué.

MELLE JEANNE BENOIT, d'âge moyen, distinguée, caractère affectueux et sage, serait heureuse de correspondre avec Messieurs distingués, de 40 ans ou plus. Station H, Poste Restante, Montréal.

Mme G. DUPONT, poste restante, Haute-Ville Québec, 43 ans, rêveuse, nature d'artiste, désire correspondant 45 à 60 ans.

JEUNE FILLE sérieuse désire correspondant distingué. M. F. Bernard, 299 Brébœuf, Montréal.

JEUNE HOMME distingué, 23 ans, désire faire connaissance avec jeunes filles sérieuses. J.-D.-N. Gilbert, Bureau de Poste, Saint-Sauveur, Poste Restante.

QUAND aurai-je le bonheur de connaître une amie qui me rendra heureux? Garçon distingué de 29 ans. G. A. S., Livraison Générale, St-Roch, Québec.

DEMOISELLES désirent aimables correspondants. Jasmine Noel, Jeannine Boileau, Poste Restante, Shawinigan Falls, P. Qué.

BEBE désirerait correspondre avec jeune homme instruit, de 20 à 25 ans. Berthe Bélisle, Boîte 27, Rimouski, P. Qué.

JEUNE FILLE blonde désire correspondants distingués. Colette Tanguay, Petit Saguenay, Co. Chicoutimi.

MESSIEURS, de 40 ans et plus, m'aiderez-vous à tuer le temps? Jane Comte, Poste Restante, Ottawa.

JEUNE FILLE échangera correspondance où il y aura du sérieux et de la gaieté; mais rien de banal. Idéalisme pratique plutôt. But: culture littéraire et distraction. Françoise Paul, 156, rue Cherrier, Montréal.

QUI viendra distraire un petit Lutin du Saguenay? Lou Lou LeBlanc, Tadousac, Casier postal 25, Saguenay

QUI correspondra avec Camille Jacques, rue Racine Chicoutimi.

FRANCAISES, 20 ans, blonde et brune, désirent correspondants parlant français. Mlles Denyse Malaterre, Aimée Malaterre, Lacaune, Tarn, France.

NINETTE est seule, qui troublera sa solitude? Ninette de Lenclos, 1910, Avenue Henri-Julien, Montréal.

QUI veut me parler d'amour? Jean Souffre, 1161, Côte des Neiges, Montréal.

AIMEZ-VOUS le rêve? Venez vous illusionner. Jean Rêve, 1161, Chemin Côte des Neiges, Montréal

MYRIAM répondra à correspondants sages et distingués. Rivière-du-Loup, P. Qué.

(A suivre page 64)

LIVRES ET REVUES

PAR LOUIS CLAUDE

NOUS PRIONS NOS LECTEURS ET NOS LECTRICES D'ENCOURAGER LE LIVRE CANADIEN EN L'OFFRANT COMME ÉTRENNES DU PREMIER JANVIER 1923. NOTRE LITTÉRATURE COMPTE DES ŒUVRES FORT INTÉRESSANTES ET C'EST FAIRE ŒUVRE NATIONALE QUE D'AIDER À SA DIFFUSION ET À SON PROGRÈS.

POÈMES DE CENDRE ET D'OR par M. Paul Morin est un délicat volume de poésies fines et belles dont la lecture ravira tous ceux qui aiment l'art dans ses plus subtiles manifestations. Nous laisserons à notre critique le soin d'apprécier cette œuvre poétique à laquelle nous souhaitons un grand succès.

L'ART FRANCAIS par M. Louis Houticq. Le célèbre critique d'art qui a émerveillé les auditoires canadiens par l'enseignement qu'il a distribué dans des conférences admirables, lors de l'inauguration du musée d'art français à Montréal, vient d'éditer par les soins de France-Amérique, comité de Paris, un guide d'enseignement adapté à notre musée. Ce précieux petit livre offre un intérêt extrême, et prouve surabondamment de la qualité du musée que le Comité France-Amérique de Montréal, conjointement avec celui de Paris, a installé dans la métropole canadienne. Ce musée contribuera énormément à l'éducation artistique de nos populations.

LES RUBENS reproduits par les Laboratoires Bouty forment une édition artistique du plus grand effet. LE COSTUME DU MÉDECIN édité par la Maison Longuet est également une œuvre du plus haut intérêt, et nous offrons à M. Nougier, nos sincères remerciements pour l'envoi des exemplaires précités.

RAPPORT DE L'ARCHIVISTE DE LA PROVINCE DE QUÉBEC préparé par M. Pierre-Georges Roy, est un volume du plus grand intérêt, qui nous fait pénétrer dans le mystère des archives canadiennes et nous apporte une précieuse et rarissime documentation. Le volume s'ouvre sur des documents autographes de Pierre Boucher. Il contient nombre d'autres documents également écrits par des hommes éminents de la colonie aux temps de l'ère française. Nous devons féliciter chaudement le Secrétaire de la Province de s'être attaché les services d'un érudit et d'un travailleur comme M. Pierre-Georges Roy.

LE TRAVAIL INDUSTRIEL ET SON HYGIÈNE par le Docteur Hector Palardy, est un ouvrage du plus haut intérêt pour tous nos travailleurs qui y trouveront les moyens de conserver leur santé.

LA MAISON DE MOLIÈRE. MM. Emile Genest et E. Duberry nous présentent la "Maison de Molière, connue et inconnue", et dans une très belle édition, splendidement illustrée, nous racontent ce que futrent la vie et l'œuvre de ce grand artiste dont s'honorent la France, et tous ceux qui parlent la langue française dans le monde. Nous avons récemment assisté à de superbes représentations où les pièces de Molière, interprétées par les de Féraudy et les Sorel ont conquis les auditoires d'élite qui les ont écoutées, et ces auditions ont renouvelé chez nous le goût de Molière et inspiré le désir de connaître mieux et la vie et les œuvres de l'auteur de *l'Avare*. M. Raoul Vennat a été chargé de la diffusion de cet ouvrage remarquable à tous les points de vue. Prière de demander ce volume à 642 rue Saint-Denis à Montréal.

AU CANADA est le récit recueilli par le Comité France-Amérique de la mission organisée par lui, et généralement désignée ici sous le nom de son chef: la mission Fayolle. M. Gabriel Hanotaux, le président de France-Amérique a écrit pour ce livre une fort belle préface que nous reproduirons dans notre édition de janvier, si d'ici là, nous n'avons pas été devancés par quelque confrère soucieux, lui aussi, de rendre hommage à cette belle et forte œuvre. Ce livre est naturellement le récit du voyage de la mission, avec tous ses détails les plus intéressants. Il forme un fort beau volume, splendidement édité par la librairie Félix Alcan, et illustré de 32 planches hors texte qui comprennent tous les instantanés cueillis au cours du voyage et pouvant ajouter au charme de ce travail, dont la responsabilité fut dévolue à l'actif secrétaire de France-Amérique, M. Louis Jaray que nous trouvons toujours soucieux de servir la cause canadienne. Le beau livre qu'il vient de publier aidera fortement au rapprochement intellectuel et matériel entre nos deux pays, qu'il sert si intelligemment. Nous savons qu'il n'attend pas d'autre récompense. *Au Canada* est en vente chez tous nos grands libraires.

DERRIÈRE LES VIEUX MURS EN RUINE de A. R. de Lens, est un roman marocain que France-Amérique nous recommande parce que c'est une œuvre bien écrite et digne de susciter l'intérêt des meilleurs liseurs. Ce livre fait partie des éditions Calmann-Lévy.

LES CHASSEURS DE NOIX par M. Arthur Bouchard, est un ouvrage extrêmement intéressant et qui met en scène nos premiers colons et les indigènes de ce pays. Il semble bien que M. Bouchard a fortement étudié nos archives pour arriver à situer son œuvre avec une telle vérité, à donner leur vrai caractère à ses héros, et à brosser, avec autant de couleurs, les décors de son roman. L'œuvre pèche par le style, quoique non dénué d'originalité et de coloris. La forme en est désuète, mais non sans charme, et l'on se passionne pour les amours de cette jeune Iroquoise et de ce fier Français, amours tragiques, hélas! comme l'existence même des héros. Le titre choisi par M. Bouchard est d'ailleurs fort original et dénote déjà que l'auteur ne choisit pas les sentiers battus, et trace sa voie toute neuve au milieu des bois sauvages et des contrés incultes. Cela nous conquiert, et la lecture de l'œuvre — qui est bien un roman — ne nous désenchante pas. C'est déjà un grand succès dont M. Bouchard peut se montrer justement content. Il faut lire ce roman qui n'est ni banal ni ennuyeux, qui raconte nos premiers habitants, leur vie rude, leur chasse tourmentée, et leurs faits d'armes ininterrompus, et fait luire un rayon d'amour, étrange, nouveau, magnifique, pour éclairer de ses chauds rayons le tableau chargé de tant d'épreuves. *Les Chasseurs de Noix* sont en vente chez l'auteur 101, Bld Saint-Joseph-est à Montréal, au prix de $1.07.

MARCEL FAURE par M. Jean-Charles Harvey est aussi un roman, mais un roman psychologique celui-là, qui met en scène un jeune homme qui raisonne et répudie les méthodes surannées pour préconiser dans l'éducation des procédés plus progressifs, et plus, lui semble-t-il, en rapport avec les besoins de son époque. Autour de cette thèse que l'auteur soutient sans défaillance, d'un bout à l'autre du volume, une idylle se vit, tragique par instant, mais qui finit par s'éclairer de tous les rayons du bonheur. *Marcel Faure* est en vente chez tous les libraires et l'attention que ce livre suscite l'assure d'un grand et rapide succès.

Notre Directrice s'occupe actuellement de la réédition des œuvres d'Arthur Buies qui seront intitulées PAGES CHOISIES, et extraites de toute l'œuvre du grand écrivain canadien, comme les manifestations les plus diverses et les plus fines de son talent. Le fils d'Arthur Buies collabore étroitement à cette œuvre qui sera un monument dressé à la mémoire de l'écrivain le plus spirituel que compte la littérature canadienne.

(*Suite à la page 64*)

Les Choses Féminines

par Sœur MARTHE

Pudding Noel Ingoldsby. — 1 livre de [illegible] 1 livre de farine 2 livres de [illegible] 2 livres de raisins de Corinthe, 2 livres de [illegible] 1 livre de sucre, ½ livre d'écorce [illegible] de citron 1 noix de muscade, [illegible] épices mélangées, ¼ cuillerée à thé de sel, 12 œufs, 4 verres de cognac. Les [illegible] doivent être bien menues, le suif [illegible] et les œufs battus entièrement. Mêler parfaitement les ingrédients. Faire [illegible] dans un linge enduit de [illegible] et faire cuire à la vapeur pendant 2 heures avant de servir.

• • •

Une pincée de Soda Magique ajouté aux [illegible] avant d'y mettre du lait ou de la crème empêche le lait de tourner.

• • •

Avec du lait sûr ou de la mélasse, faire usage de Soda Magique au lieu de Poudre à Pâte Magique.

Le lait et le beurre doivent être conservés dans des récipients bien couverts, vu qu'ils absorbent la saveur et l'odeur d'autres objets.

Pour écrémer les sauces tirer la casserole au bord du feu, y jeter une cuillerée à thé d'eau froide et la graisse montera à la surface de sorte qu'elle pourra être enlevée facilement.

• • •

Une cuillerée à thé de Lessive Parfumée de Gillett ajoutée à 1 gallon d'eau simplifie le lavage de la vaisselle.

Gâteau Blanc. — 1 tasse de beurre, 2 tasses de sucre, 1 tasse de lait, 3 tasses de farine, 3 cuillerées à thé de Poudre à Pâte Magique, les blancs de 5 œufs.

Gâteau à la Gelée. — Battez bien trois œufs, les blancs et les jaunes séparément; prenez une tasse de sucre blanc bien fin, et battez-le bien avec les jaunes d'œufs, puis ajoutez une tasse de farine tamisée, en remuant légèrement; mélangez-y les blancs d'œufs en en mettant peu à la fois, une cuillerée à thé de Poudre à pâtisserie "Magic" et une cuillerée à soupe de lait; versez le tout dans trois assiettes à gâteaux à la gelée et faites cuire de cinq à dix minutes dans un four bien chaud; quand ils sont refroidis, étendez de la gelée de groseilles dessus, mettez les sections l'une sur l'autre, et saupoudrez de sucre sur le gâteau.

Gâteau au Chocolat, en sections. — Deux œufs, une tasse de sucre en poudre, une tasse de lait, quatre cuillerées à thé de Poudre à pâtisserie "Magic", deux tasses de farine, un quart de cuillerée à thé de sel, une cuillerée à thé de vanille. Battez les jaunes d'œufs jusqu'à ce qu'ils soient épais; ajoutez le sucre graduellement et battez bien le tout. Ajoutez la vanille et le lait; puis la farine qui aura préalablement été tamisée avec la poudre à pâtisserie et avec le sel; ajoutez les blancs d'œufs battus bien fermes. Faites cuire dans trois moules à gâteaux en sections, bien graissés, pendant une quinzaine de minutes dans un four bien chaud.

Préparation. — Mettez 2 carrés de chocolat dans un bol et faites-les fondre sur la théière. Ajoutez 2 cuillerées à soupe de crème, et épaississez avec du sucre à glacer. Mettez-en entre les sections et sur le gâteau, une fois refroidis.

PERDREAUX ET PERDRIX

La perdrix est représentée par deux espèces: la perdrix rouge, dite bartavelle et la perdrix grise. Les rouges sont les plus estimées.

Dès le mois de septembre, tous les perdreaux rouges ou gris, sont maillés, c'est-à-dire que leurs plumes se couvrent de légères taches blanches et, depuis ce moment jusqu'à fin novembre, ils sont tendres et parfaits au goût. En termes culinaires, on désigne sous le nom de perdrix tous les vieux mâles ou femelles, et sous celui de perdreaux, tous les jeunes.

On reconnait les perdrix des perdreaux aux signes suivants: le perdreau rouge porte au bout de chaque plume une tache blanche que n'a pas la vieille perdrix. Le perdreau gris a le bout des plumes de l'aile pointu, tandis que chez une vieille perdrix, ce bout est arrondi. De plus, les pattes des perdreaux sont lisses et fines, tandis que celles des perdrix sont rudes et écailleuses.

PERDREAU ROTI. — Plumer, flamber, vider, saler l'intérieur, trousser, piquer fin, ou mieux barder avec une feuille de vigne et mettre à la broche un jeune perdreau. Il est important de ne pas dépasser le point de cuisson — une demi-heure au plus — sans quoi votre gibier perdrait de sa saveur et se dessècherait. Arroser souvent et mettre, si l'on veut, des rôties dessous pour recevoir le jus de la cuisson.

On peut également rôtir à la casserole, avec un morceau de beurre le perdreau piqué de lard. Mouiller un peu, de temps en temps, pour former le jus; arroser, à la fin dégraisser si besoin est.

SALMIS DE PERDREAUX. — Prendre deux perdreaux froids de desserte: les découper chacun en six morceaux; en retirer la peau ainsi que les os aussi bien que possible, et les mettre dans une casserole.

Piler les foies cuits des perdreaux avec un morceau de beurre; passer au tamis. Hacher tous les os avec une poignée de chapelure; les mettre dans une casserole avec aromates, vin blanc et bouillon; cuire vingt minutes. Passer alors le liquide au tamis fin, lier avec un peu de fécule délayée et le verser sur les morceaux de perdreaux, chauffer sans ébullition.

Dresser sur un plat; lier la sauce avec la purée de foie, et verser sur les perdreaux. Entourer avec des croûtons frits.

PERDRIX AUX CHOUX. — Prendre trois vieilles perdrix. Après les avoir appropriées, les trousser en poule; larder de gros lardons, assaisonner de sel, poivre, épices fines, aromates pilés et passés au tamis, persil et ciboules hachés. Foncer une casserole de quelques débris de veau, deux carottes, deux oignons et une demi-gousse d'ail. Poser les perdrix dessus, les couvrir de bardes de lard, les mouiller avec quelques bons-fonds ou avec du bouillon et du consommé. Poser la casserole sur le feu et la couvrir d'un rond de papier beurré, ainsi que de son couvercle. Mettre des cendres chaudes sur le couvercle et laisser

cuire une bonne heure, ou mieux encore passer au four doux. De suite préparer des choux, comme pour un pot au feu, avec un cervelas et un morceau de lard petit. Tourner des carottes rouges, quelques navets, donner le diamètre d'une pièce d'un franc. Faire blanchir ces légumes, égoutter et faire cuire dans du consommé avec une pincée de sucre pour en ôter l'âcreté. Dans un moule beurré dresser carottes, navets, cervelas, petit lard et choux, de façon à les entrêler et à laisser la place pour les perdrix. Presser le tout, retourner, mettre un couvercle au moule et tenir le tout chaudement au bain-marie. Passer la sauce des perdrix au tamis, y joindre un peu de consommé, dégraisser, faire réduire à consistance de demi-glace, retourner le moule sur un plat, égoutter avec attention, saucer et servir.

SALADE DE PERDREAUX. — Prendre quelques membres de perdreaux de desserte, en retirer la peau et une partie des os. Les diviser pour qu'ils soient moins gros. Assaisonner avec sel, huile, vinaigre, faire mariner une heure. Egoutter et dresser sur une couche de salade de légumes, masquer avec une sauce mayonnaise et garnir avec des cœurs de laitue coupés en quatre et assaisonnés.

PERDRIX A LA TOULOUSAINE. — Plumer, vider, flamber, trousser, piquer de lard. Mettre dans une casserole avec oignons, carottes, bouquet garni, lard maigre coupé en morceaux ou chipolatas. Mouiller moitié bouillon, moitié vin blanc, saler, laisser cuire à petit feu et réduire le jus que l'on dégraisse si besoin est avant de servir. On peut, en outre, ajouter des champignons ou des truffes.

Sœur MARTHE.

PETITE POSTE *(Suite de la page 60)*

[illegible] désire correspondre avec [illegible] M. [illegible] de Courval, [illegible]

[illegible] (25 ans et plus) Melle [illegible] Montréal.

[illegible] demande à correspondre. Alice [illegible]

[illegible] 40 ans être catholique [illegible] à Jeanne d'Arbeuf, [illegible]

[illegible] Durham, [illegible]

[illegible] correspondre avec Roger Ladouceur [illegible]

GRAPHOLOGIE *(Suite de la page 3)*

[illegible] — C'est une petite âme [illegible]

[illegible] AIMÉE. — L'esprit est pratique, délicat [illegible]

PAULE. — [illegible] d'une grande sensibilité [illegible] capable [illegible]

ADRIENNE. — Très délicate, naïve et sincère, elle [illegible] et aux chimères sur la vie, sur ses amis, sur elle-même. [illegible] l'a éveillée à la réalité [illegible] vive comme [illegible] spontanéité enfantine. Bonne, [illegible] elle a toutes les [illegible] Le côté pratique [illegible] susceptible de développement. [illegible] caressante, aimant à protéger, il [illegible] quelque chose de maternelle dans ses affections.

La volonté manque d'initiative, elle a un peu d'[illegible], elle subit beaucoup l'influence de ceux qu'elle aime. Généreuse, portée à donner et à s'oublier pour les autres. Activité et humeur un peu variables. Aimable, sociable, bien gentille. Un peu de vanité mais pas trop.

"IL ÉTAIT UNE FOIS UN GRAND AMI QUI..." — Elle a un esprit cultivé, fin, très original, des idées personnelles auxquelles elle tient très fort, toujours prête à contredire, à discuter, car elle aime énormément à parler, à s'affirmer et partout où elle est, elle devient le centre. Elle a beaucoup d'orgueil, une assurance tout à coup coupée par une singulière timidité intermittente qui l'ennuie bien. Elle est raisonneuse mais elle a du bon sens et du jugement: elle se trompe bien rarement dans ses appréciations. C'est une nature profonde, délicate, sensible à toutes les nuances de l'esprit et du sentiment; elle est généreuse et tendre, mais susceptible, très fière et facilement rebelle. L'imagination est créatrice de rêves, elle y vit volontiers, mais elle sait que ce sont des rêves et ils ne lui font jamais perdre la tête. Elle a besoin d'un peu de fantaisie, d'imprévu: elle aime le plaisir et l'admiration, elle aime aussi la toilette, le luxe, le confort, et rien n'est moins austère que ma correspondante! Ce côté un peu superficiel est surveillé et contenu par la raison et au fond un sérieux qui dominera plus tard si elle subit plutôt de bonnes influences... toutes les possibilités bonnes ou mauvaises dans cette écriture.

JEAN. — Il doit être très jeune encore, et le caractère, pas plus que l'écriture ne sont bien formés. Sensible, imaginatif, rêveur, gentiment sentimental, il vit beaucoup dans son petit roman et cela nuit à son travail qui est inégal. Bon, aimant, un brin jaloux, un peu susceptible.

La volonté est obstinée, un peu entêtée souvent capricieuse, mais, pour le moment, manque de résolution, d'initiative et de persévérance. Il est sincère, mais l'impressionnabilité le porte à bien des exagérations dans ses récits. Simple et naturel, un peu timide et très réservé.

ROSANNE. — Orgueilleuse, très délicate et très sensible, le sentiment personnel est marqué chez elle, le tout donne une susceptibilité inquiète et méticuleuse dont elle souffre et fait souffrir les autres.

Bon cœur capable de dévouement généreux, mais dont les affections sont jalouses et exigeantes.

Volonté ardente et tenace. Humeur très variable, tendance à la tristesse, au mécontentement et à la critique. L'esprit de contradiction est très marqué et elle discute trop, et aussi vivement pour des insignifiances que pour des choses sérieuses.

Elle est sincère, d'une franchise un peu rude qui est parfois blessante. Ordre, minutie, routine. Elle est un peu tracassière et agitée.

Claude Ceyla.

LIVRES ET REVUES *(Suite de la page 61)*

L'ART D'ÊTRE UNE BONNE MÈRE... Madame Pauline Fréchette-Handfield a dédié à sa fille unique, Hélène, ce livre écrit près de son berceau, et en suivant ses premiers pas. Cette œuvre est donc une œuvre de tendresse, en même temps qu'elle est une œuvre d'éducation. Madame Handfield a pensé à toutes les jeunes mères, et pour elles, elle a écrit un livre plein de bons conseils, de sollicitudes et de sentiments affectueux que le Dr Longtin a préfacié fort intelligemment.

QUE NOUS DIS-TU? Le titre nous intéresse tout de suite, et nous voyons que M. Paul Coutlée nous présente une nouvelle série de monologues dans une fort jolie édition, et précédée d'une préface spirituelle et habilement tournée. Les monologues de M. Coutlée diffèrent des recueils déjà publiés ici, dans ce sens qu'ils sont l'œuvre personnelle de l'auteur, et qu'ils portent la marque de l'auteur: un esprit amusant, satirique et ironiste qui se traduit avec aisance, ne blesse ni ne heurte, et atteint toujours au résultat souhaité: amuser le lecteur, et parfois... jusqu'aux larmes! Nous publierons dans l'un de nos prochains numéros une étude plus approfondie de cette œuvre aimable et réconfortante, sans prétention, mais non sans art.

PAGAN LOVE par John Murray Gibbon, est une histoire des plus attrayantes, où le sentiment et l'humour se rencontrent à chaque page, une histoire que les Canadiens-français liront avec intérêt et plaisir parce qu'elle est écrite dans le meilleur style, et que l'histoire n'offre rien du roman banal, mais excite l'attention par son mystère et son imprévu. En voici le court canevas:

Walter Oliphant, pauvre et presque mourant de faim sauve la vie à un homme — un financier tzeco slovaque, naturalisé aux États-Unis, nommé Neruda — qui lui procure une belle position. Les manières et les agissements de Neruda à l'égard d'Oliphant semblent être autre chose que de la reconnaissance. Pourquoi les yeux du financier se fixent-ils quelquefois sur lui avec persistance? Que signifient ces remarques que fait souvent Neruda sur des sinistres qui pourraient se produire, mais dont il ne donne aucune explication? Pourquoi cherche-t-il tant à connaître la vie passée d'Oliphant? Pourquoi la connaissance des amours d'Oliphant lui est-elle si désagréable qu'il fait tout en son pouvoir pour les détruire? La chef de ces mystères repose dans un fait qui éclaire tout, et qui est subitement dévoilé au lecteur à la fin du roman.

SERVICE DE LIBRAIRIE

HISTOIRE DE LA BAIE-DU-FEBVRE. — Abbé Jos.-Elz. Bellemare, 1 vol. XXII — 679 pages, $1.50.

LES SIGNES SUR LE SABLE — Poèmes, — Emile Coderre — 1 vol. 131 pages, $1.10.

FANTOCHES — Henri Letondal, 1 vol. — $1.10.

COURS D'HISTOIRE DU CANADA — Thomas Chapais, 1 vol. — $1.25.

RÉCITS ET LÉGENDES — Blanche Lamontagne, — 1 vol. 136 pages, — 0.60.

MON ENCRIER — Jules Fournier, 2 vol. — $1.35.

CAUSERIE SUR L'HYGIÈNE — Dr Palardy.

L'ANTI-FÉMINISTE — Comédie en 1 acte, J.-E. Corriveau — 0.25.

POÈMES DE CENDRE ET D'OR — Paul Morin, 1 vol. — $1.10.

Tous les ouvrages mentionnés dans cette chronique sont en vente au secrétariat de la section française, 559 rue Chambord, Montréal, qui les fera parvenir, franco, sur réception du prix indiqué. Nous invitons les auteurs qui ont des livres à placer, à se faire inscrire dans le Service de Librairie de l'Association des Auteurs canadiens, à laquelle *La Revue Moderne* offre une large hospitalité.